



LANCETTE FRANÇAISE

90130

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.



PARIS

AUX BUREAUX DE LA GAZETTE DES HOPITAUX

RUE DES SAINTS-PÈRES, 40.

—
1852

NOMS DES AUTEURS

DONT LES TRAVAUX ONT ÉTÉ PUBLIÉS DANS LA GAZETTE DES HOPITAUX EN 1852

BRADIE (d'), 64.
 BROTT (de Bahia), 572.
 BRILLÉ, 2, 4, 6, 462, 481, 569, 593.
 ODE-MARGAS, 238.
 LIGUE, 451.
 BAYARD-BAYARD, 11.
 BETTE, 597.
 BÉLON (de Dieuze), 408, 480, 498, 542.
 ANDRIEUX, 478.
 ARAN, 594.
 ARCHAMBAULT, 574.
 ARMAND, 464.
 AUBRY (de Rennes), 466.
 AUDOUBERT, 356.
 AUDUBERT (de Tulle), 463.

B

BACHELAY, 496.
 BACHLAGE, 123, 236, 570.
 BAILLY, 238.
 BALDOU, 264.
 BAILLON, 423.
 BAILLY, 95, 99, 179, 187, 191, 563, 594.
 BAILLY-DUGUAY, 556.
 BARRE (de Chaumes), 326.
 BARBIER (de Richelieu), 556.
 BARDET, 504.
 BARBIER (de Lyon), 238, 500.
 BARBUCEL, 296.
 BARTH, 165, 417.
 BARTHEZ, 207.
 BASSET, 504.
 BAUCHET, 325.
 BAUDENS, 121, 246, 548.
 BAUDGARTEN, 285.
 BAYARD, 538.
 BAYARD (de Cirey), 75, 258.
 BECLARD, 177, 528.
 BEQUEREL, 260.
 BEDON (de Troyes), 534.
 BÉGIN, 131, 143, 347, 349, 382, 403, 408.
 BELHOMME, 183, 263.
 BELIN, 322.
 BELLINGHAM, 376.
 BENAUDIN, 475.
 BENEYS (de Lalonde), 51.
 BÉRARD (Auguste), 506.
 BÉRARD, 295, 412, 431.
 BÉRAT, 248.
 BERNARD, 259, 455.
 BERNARD (d'Aix), 95, 111, 255.
 BERNARD (Claude), 88, 160, 571, 575.
 BERNE, 275.
 BERTON, 11, 256, 331.
 BÉREND (de Philadelphie), 250, 304.
 BÉREND (de Constantinople), 130.
 BÉREND (de Corbière), 212.
 BÉREND, 199, 203, 503.
 BÉREND, 416.
 BÉREND, 573.
 BÉRENDON (de Troyes), 344.
 BLANCHET, 168, 452.
 BLANDET, 244, 551.
 BLAUD, 239.
 BLIZARD-CURLING, 283.
 BLOT, 307.
 BLUMHARDT (de Stuttgart), 504.
 BOCHER, 36.
 BOCHER, 164.
 BOCHÉ (de Bois), 80.
 BOCHER, 139, 151, 211, 251, 267, 351, 363, 511.
 BOYANOFF, 511, 606, 611.
 BOYNET (de Lyon), 56, 95.
 BORELLI (de Turin), 539.
 BOREY, 304.
 BOSSU, 184, 264, 284, 452, 532.
 BOUCHAILLAT-PERRON (de Cézannes), 499.
 BOUCHARDAT, 116, 227, 306, 439, 451.
 BOUCHET, 266, 271.
 BOUDRY (de Gannat), 460.
 BOULAUD, 72.
 BOULLEY, 98.
 BOULLON-LAGRANGE, 74.

BOISSON, 487, 520.
 BOLEY, 215, 273, 295, 308.
 BOULLAND, 544, 576.
 BOUCHIER, 525.
 BOURDON (Isidore), 243.
 BOUSQUET, 308.
 BOUTILLIER (de Rouen), 243.
 BOUTET, 215.
 BOUTON, 565.
 BOUVIER, 179, 238.
 BOUWMAN, 363.
 BOYER (le baron), 588, 590.
 BOYER (Léon), 200.
 BOYER (Lucien), 120, 324, 364, 452, 496.
 BOYER (Philippe), 514, 526, 532.
 BRACHET (de Lyon), 283.
 BRACONOT (Henri), 400.
 BRICHTEAU, 177, 193.
 BROCA, 118, 121, 165, 171, 564.
 BRODIE, 418.
 BROWN, 369, 418.
 BROWN-BUCQUOY (de Pérone), 272.
 BRUN-SCHAU, 356.
 BUCHNER, 551.
 BUCQUOY, 366.
 BUDGE (de Bonn), 160, 107, 500.
 BURDER, 543.
 BURGGRAVE (de Gand), 531, 608.
 BURIN-DUBISSON, 204.
 BURQ, 215, 260.

CABARET, 199, 272, 213.
 CADOT-GASCQUOT, 25, 555.
 CAHLOT, 101.
 CALVET, 238.
 CAUD (d'Yvetot), 18.
 CAREY, 464.
 CARON, 147, 152, 231, 264, 284, 320, 324, 364, 495.
 CARON DU VILLARDS, 238.
 CASTELNAU (de), 1, 5, 9, 56, 57, 109, 113, 149, 153, 173, 177, 189, 205, 209, 213, 225, 337, 341, 240, 257, 265, 269, 275, 281, 289, 293, 297, 305, 313, 317, 329, 353, 357, 365, 373, 389, 397, 400, 401, 481, 515, 521, 533, 545, 549, 553, 565, 573, 577, 585.
 CAVENTOS, 599.
 CAZEUX, 107, 108, 119, 131, 143, 159.
 CAZENAVE (Alph.), 111, 124, 147, 169, 183, 220, 274, 283, 291, 293, 349, 449.
 CAZENAVE (de Bordeaux), 183.
 CERNICK, 200.
 CHARABON (d'Uzès), 308.
 CHARLEY, 59.
 CHALLET, 263, 284, 323.
 CHAMART (de Tulle), 255.
 CHAMART, 102.
 CHAMBERT, 102.
 CHAMPOLLON, 123, 190, 304, 349, 363, 473, 533.
 CHAMPOLLON, 375.

CHAPÉ (de Saint-Malo), 35, 264, 527, 534, 564.
 CHAPLAIN, 238.
 CHARBONNIER, 343.
 CHARRIÈRE, 192, 227, 488, 552.
 CHARRIÈRE (de), 556.
 CHASSAGNE, 80, 103, 115, 116, 127, 162, 176, 185, 222, 340, 351, 365, 376, 461, 471, 547, 552.
 CHATY, 11, 14, 38, 50, 82, 86, 94, 377, 540, 569.
 CHAUILLER, 119, 249, 259, 273, 297, 589.
 CHEVANDIER, 238.
 COMEL, 37, 129, 244.
 CURCHILL, 31.
 CHALE, 1, 37, 81, 105, 282, 305, 433, 495.
 CHARENT, 308, 498.
 CLEZ, 239.
 CLAUET, 113, 364, 608.
 COIN, 108.
 COMASSIS, 465.
 CONE (de Saint-Germain), 604.
 CONRAY-DESPIRE, 349.
 COUPE DE L'AMOUR, 449, 450.

COOPER (White), 419, 425.
 CORLIEU DE CHARLY, 467.
 CORNELIS, 363.
 COURSIANT, 117, 407, 428.
 COSTE, 539.
 COTTEREAU, 183.
 COURSIANT, 171, 232, 263, 284, 364.
 COUTROT, 439.
 CROZAT (de), 238.
 CROUVELIER, 181, 193, 220, 307.
 CUNIER (de Bruxelles), 232.

D

DAMOISAU, 168.
 DAYVA, 31, 119, 143, 236, 292, 388, 409, 483, 500.
 DAUVERGNE, 251.
 DAVANE, 235, 572.
 DAVAL (de Luxeuil), 600.
 DERNIEVE (de Bruxelles), 151.
 DEBOUT, 280, 364, 411, 447, 539.
 DEBROU, 267.
 DECOEUX, 221, 585.
 DECOUXIS, 212, 527.
 DELACOUR (de Rennes), 604.
 DELAFOND, 11.
 DELAHAYE, 197, 253.
 DELASSAUME, 385, 457, 502, 554, 558.
 DELFRASSÉ, 235.
 DELPECH, 244.
 DELVAUX, 499.
 DEMARQUAY, 7, 19, 20, 128, 152, 212, 220, 304, 351, 420, 423, 453, 465, 469, 540, 549.
 DENIAUX, 423, 448.
 DENOLON, 203.
 DENOVILLERS, 128, 139, 152, 212, 229, 274, 329, 364, 424, 506, 527, 552, 584.
 DENUCÉ, 118.
 DEPAUL, 192, 334, 337, 343, 358, 379, 400.
 DEQUERVAILLER, 317.
 DESORMEAUX, 520, 527.
 DRAY, 275, 576.
 DREVERGIE, 13, 29, 41, 86, 254, 289, 429.
 DREVILLE, 138, 333, 345, 426, 437, 561, 566, 574, 579, 586, 589, 597, 601.
 DEZANNEAU, 23, 25, 30.
 DEZAUTÈRE, 292.
 DEZOTTEUX, 486.
 DILLOUX, 238.
 DIME, 326.
 DIZÉ, 402.
 DOUX, 238.
 DOYÈRE, 421.
 DUROIS (Frédéric), 586, 590.
 DUBOIS (Paul), 107, 119, 132, 148, 152, 155, 158, 232, 261, 273.
 DEBOULOU, 216.
 DEBRUILL, 405.
 DEBRUILLON, 3, 15.
 DECHENNE (de Boulogne), 364, 407.
 DECOLOS, 283.
 DEHAMEL, 152, 263, 323, 364, 407, 452.
 DELIGNON-DESGRANDES, 227.
 DUMAS, 252, 321.
 DUMAS (de Dammartin), 291.
 DEMÉLIL, 535.
 DUHOYT (de Cambrai), 378.
 DUNDAS (Robert), 499.
 DUPERTHUIS, 152, 284, 323, 532.
 DUPLAN, 532.
 DUPRÉ (de Montpellier), 596.
 DURAND, 308.
 DURAND (de Lunel), 299, 311.
 DUTROUILLE (de la Martinique), 227, 600.
 DUVAL (Vincent), 501.

E

EMPS, 441.
 ESTEVENET, 282.

F

FAGON, 217, 221.
 FANO, 118, 344.
 FARABESCHI-CHAUMASSE (d'Allanche), 259.
 FARRIN, 436.
 FARRIN, 437.

FAYOT (Alexis), 74, 85, 89, 125, 258, 266, 298, 331, 541.
 FIELD, 138.
 FIGUET, 97.
 FILLOU, 239.
 FLEURY, 8, 73, 107, 241, 245, 400.
 FLEURY, chirurgien de marine, 43.
 FLOURENS, 248.
 FOCK, 356.
 FOLLIN, 103, 311, 337, 340, 351, 539, 552.
 FORGET, 552.
 FORGET (de Strasbourg), 79, 343.
 FOUCAUT, 133, 250, 262.
 FOUCHER, 229.
 FOUQUET, 517, 522.
 FOURCAULT, 24, 95, 179, 476, 552.
 FRÉDÉRICQ, 87, 221, 450.
 FRÉNEAU, 179.
 FRÉNY, 261.
 FULGENCE-ROUET, 488.
 FURNARI, 393.

G

GALLIGO, 332.
 GANA NEVON, 260.
 GARDAS, 320.
 GARIEU, 44, 220, 243, 294, 489.
 GAULTIER DE CLAUDE, 239, 284, 476, 487, 511, 567.
 GAVINET (de Lyon), 528.
 GAY (de Londres), 589.
 GENDIN, 173, 195, 206, 257, 281, 502, 515, 549, 577, 601, 610.
 GENDIN (de Lyon), 264, 495.
 GENDIN, 201.
 GENDIN SAINT-JEAN (de France), 49.
 GÉRARD, 334, 335.
 GÉRARD (de Grap), 250.
 GERARDIN, 317, 544.
 GERRY, 116, 158, 212, 213, 214, 215, 411, 460, 471, 476, 483, 484, 485, 486.
 GIBERT, 379, 464, 465.
 GIBERT (de Levallois), 201.
 GILES, 315, 3.
 GILLES (de la Tour), 201.
 GIOVANNI, 544.
 GIMMEL, 68, 103, 153, 154, 155, 156, 157, 460, 484, 485, 486.
 GIMMEL (d'Auxerre), 201.
 GIMMEL (d'Orléans), 201.
 GIMMEL, 216.
 GIMMEL, 155, 238.
 GIMMEL, 107.
 GIMMEL, 25, 229, 304, 405.
 GIMMEL (d'Alfort), 592.
 GIMMEL, 268.
 GIMMEL (de Conlanges), 567.
 GIMMEL, 108.
 GIMMEL, 239.
 GIMMEL (de Londres), 510, 515.
 GIMMEL, 171, 161, 274, 285, 429, 501, 525, 538.
 GIMMEL (de Lyon), 438.
 GIMMEL, 133.
 GIMMEL, 352.
 GIMMEL, 11.
 GIMMEL, 304, 311.
 GIMMEL, 514.
 GIMMEL (de Vannes), 11.
 GIMMEL (de Jule), 143.
 GIMMEL, 80, 212, 452, 505, 527.
 GIMMEL, 272.
 GIMMEL, 280.
 GIMMEL, 11.
 GIMMEL, 216.
 GIMMEL, 130, 308, 410, 451.

H

HAM, 224.
 HAMON, 559.
 HAMON (d'Ecomoy), 255.
 HANON, 215, 557.
 HARLEY (John), 547.
 HARTIN (Félix), 308.
 HARTIN, 394.
 HEDENRICH, 190, 20

Boulevard, rue des Saints-Pères, 40,
DE FACE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Ce Journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HÔPITALS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40,
NON DE PARIS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez les Libraires.



ÉTENDUE NON AFFRANCHIES SONT RIQUEUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 20 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.
Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

SOMMAIRE. — PARIS. Sur les séances des Académies. — HOPITALS. — Nécrose (M. Civile). Diagnostic de fièvre, rétrocession. — D'ALACIO (M. Abell). Du rôle des divers des morbiens régnants ou intermittents dans les épidémies de fièvres paludéennes. — Nouvelles préparations thérapeutiques. — Académie de médecine, séance du 29 décembre. — Académie de médecine, séance du 30 décembre. — Clinique des maladies. — Faculté, société médicale du dixième arrondissement.

PARIS, LE 2 JANVIER 1852.

Séances des Académies.

L'Académie de médecine a encore occupé la plus grande partie de la séance des nominations. Cependant M. Patisser a lu, et non le la commission des eaux minérales, l'extrait d'un long rapport sur les mémoires envoyés par les médecins des établissements thermaux, et les sortes de rapports, qui paraissent avoir la plus grande importance si les travaux dont ils sont la résultante critique avaient tout une grande exactitude et sur l'homogénéité, sont istes à peu près stériles, plus une conscience qu'il n'a mise les rapporteurs, que de M. Patisser, malgré le soin avec lequel il a lu. — On pourra faire exception à ceux qui l'ont été. Peut-être y aurait-il une initiative à prendre par l'Académie. Il nous semble qu'en dressant de la médecine des eaux minérales des modèles d'observations, ou au moins des instructions analogues à s'observer, l'Académie réduira dans le temps pour les cellules qu'habitent d'Orient, on parviendrait à rendre plus utiles aux. Nous soumettons cette idée à l'appréciation de la commission des eaux minérales.

— L'Académie des sciences a reçu une communication de M. Scudé, dans laquelle ce savant chirurgien rapporte de nouveaux faits favorables de la modification qu'il a apportée à l'opération de la staphylophorie, et qu'il a présentée à l'Académie. La structure intime du tissu, par le professeur Lereboullet. Ce travail, comme tous les travaux sur la staphylophorie, est susceptible d'être apprécié succinctement.

HOPITAL NÉCROSE. — M. CIVILE.

CLINIQUE DES MALADIES DES VOIES URINAIRES.

Diagnostic de la pierre. — Rétrécissement.

Une simple remarque, messieurs, sur cet employé de bureau que vous venez de me voir examiner tout à l'heure dans nos salles. Les symptômes qu'il accuse sont ceux de la plupart de nos malades, il se plaint simplement de difficulté d'uriner. Quand il est resté longtemps assis, ainsi que l'y obligent ses occupations, qu'il est pressé du besoin d'uriner, il ne peut y satisfaire, le malin, il est forcé de se promener

quelque temps dans sa chambre avant de pouvoir rendre l'urine. Du reste pas de douleurs, état général parfait. Nous avons passé une bougie moulée d'un calibre moyen : aucun obstacle n'existe dans l'urètre. L'introduction de la sonde et l'injection d'une certaine quantité d'eau tiède dans le réservoir urinaire, auxquelles nous avons ensuite procédé, avaient pour but d'interroger l'état et les fonctions de la vessie. Je tenais à vous faire remarquer que, jusqu'ici, cette seconde épreuve nous fournit que des données incomplètes. Vous savez, en effet, quel parti nous tirons des caractères qu'offre par la sonde le jet du liquide injecté dans la vessie pour apprécier les propriétés contractiles du viscère, mais c'est à condition que le malade est jeune et non débilité, afin que l'action de la vessie soit nulle sur l'injection du liquide.

Messieurs, tous les malades que vous avez pu tout à l'heure examiner dans nos salles ont ou ont eu un rétrécissement de l'urètre. Ce que vous voyez en ce moment, vous le verrez presque toujours, et en ville comme à l'hôpital. Les rétrécissements de l'urètre sont, de toutes les maladies des voies urinaires, les plus fréquentes, outre qu'ils sont la source ordinaire de presque toutes les autres.

Eh bien ! malgré cette fréquence, on peut dire qu'il est peu de points de chirurgie sur lesquels il reste encore autant d'obscurité, au point de vue de la lésion morbide, de l'anatomie pathologique. La lésion la plus ordinaire du rétrécissement urétral est-elle une bride ou valvule, une fongosité ou carnosité, comme disaient les anciens, une adhérence ou bien une induration, ou une callosité des parois, etc. ? La science possède quelques faits de ces différentes formes, mais incomplets et insuffisants, et il reste un grand progrès à accomplir dans ce sens. Je vous y engage donc bien vivement : ne négligez aucune occasion de juger par vous-mêmes, et pièces en main, ce point important de pathologie ; mais déliez-vous des erreurs auxquelles on est exposé même dans la simple observation des faits, gardez-vous des conclusions trop promptes et prématurées.

La maladie, du reste, ne saurait être la même dans tous les cas ; la différence de siège entraîne une différence dans les symptômes, la marche, le pronostic et les manœuvres du traitement. Ce qui s'applique aux coarctations qui siègent sous l'arcade pubienne ne saurait convenir à celles de la portion pénienne, et vous ne devez point être surpris qu'un même praticien emploie, suivant les cas, différentes méthodes de guérison.

Quoi qu'il en soit, tous les rétrécissements ont besoin d'être dilatés ; et, s'il est dans la nature de la maladie de s'aggraver, loin de tendre à la guérison, l'économie pourtant ne manque pas de faire quelques efforts salutaires. La vessie, proportionnant sa force à l'obstacle que doit vaincre l'écoulement du liquide qu'elle renferme, s'épaissit, s'hypertrophie, et la puissance avec laquelle elle chasse ce liquide devient, jusqu'à un certain point, un mode de dilatation. Ce mécanisme naturel est artificiellement imité, mais d'une façon qui n'est guère plus efficace, par les injections forcées.

J'espère que vous apprécierez tous les avantages qu'offre la dilatation temporaire sur toutes les autres méthodes pour traiter la plupart des rétrécissements de l'urètre. Sans doute, on était plus commode à Dupuytren de placer en quelques

minutes une sonde à tous les malades de son service affectés de rétrécissement, et de ne plus s'en occuper pendant plusieurs jours ; mais on avouera que la commodité du chirurgien est de peu de poids dans la balance. Ceux qui emploient cette dilataction permanente comme méthode générale ont, du reste, un argument meilleur à alléguer que les aises du chirurgien.

Un homme se présente avec un rétrécissement de l'urètre pour lui mettre une sonde à demeure : au bout d'un mois, il veut, deux mois ou davantage, le canal est parfaitement libre. Cela est d'une entière exactitude. Mais, pour ne pas marquer aux autres inconvénients des sondes à demeure, qui sont tels, que quelquefois ils compromettent la vie du malade, prenez deux individus chez lesquels, grâce à la dilataction permanente pour l'un, à la temporaire pour l'autre, vous pouvez présentement introduire une bougie n° 12. Suivez-les maintenant. Au bout d'un mois, le premier aura le canal aussi étroit, aussi roide, aussi cailloux qu'au préalable, et peut-être beaucoup plus qu'au préalable ; très souvent même après moins d'un mois il ne pourra plus uriner. Chez le second, au contraire, ce n'est pas seulement le calibre que l'urètre a recouvré, il a regagné les propriétés normales de ses parois, l'élasticité, l'extensibilité ; chez lui, le canal est dilaté, et, ce qui est plus important, il reste dilaté.

Les partisans des sondes à demeure ont bien senti cet inconvénient radical de la méthode, de ne guérir que pour quelques jours, et plusieurs ont alors proposé d'achever la guérison par l'introduction temporaire des bougies. J'ajouterai que nous-mêmes nous y sommes quelquefois obligés, car il est malheureusement des cas exceptionnels qui imposent le séjour des sondes. Dans ces conditions, vous pourriez croire que le malade, dont le canal est pour ainsi dire constamment en écoulement, n'éprouve ni douleur, ni accident de l'urètre, et qu'il n'est que des bougies. Vous voyez, en effet, que pendant plusieurs jours que nous soumettons d'emblée à la dilatation, les malades ne souffrent presque pas, le troisième ou quatrième jour, à la condition d'aller doucement et de ne pas faire le moindre mouvement de fièvre ou de fièvre, on vient enrayé le traitement. Eh bien ! le rétrécissement change, et ce contraste nous fait voir, en fait, que l'urètre, après la dilatation, se contracte constamment l'introduction passagère de bougies provoque la douleur, et très souvent elle cause des accidents ; la douleur ne va pas diminuant pour s'étendre au troisième ou quatrième jour, elle continue aussi vive, si elle ne s'exagère plus, elle n'est pas intense ; c'est tout le canal qui se dilate dans toute son étendue ; car, par le séjour prolongé des sondes, la vitalité de ses parois a été profondément atteinte. Comment des accidents ne surviendraient-ils pas, de quel tel état de souffrance de l'urètre ? N'êtes-vous pas habitués à voir retentir les troubles du canal sur le reste de l'appareil urinaire, la vessie, les uretères, les reins ? Les reins nous le montrent. Chez un grand nombre d'individus, dans les quinze jours, par exemple, une crise rénale se déclare ; c'est viscéral ; alors les reins sécrètent une urine qui est si épaisse, si visqueuse, si trouble, si chargée de sédiments, qu'elle étonne le malade. Plus tard, la douleur augmente, la tension ; la glande urinaire réagit dans une mesure qui est entièrement de sécréter, et quelquefois elle se contracte

RECEVUE.

SOCIÉTÉ MÉDICALE DU DIXIÈME ARRONDISSEMENT.

RAPPORT SUR LE TRAVAIL DE L'ANÉE 1851. — MON TITRE :

Organisation du bureau de secours des pauvres.

PARIS, LE 28 OCTOBRE ET 11 NOVEMBRE 1851.

PRÉSIDENT : M. DE LA TROISÈME.

Secrétaire général, M. DE LA TROISÈME, médecin du bureau de bienfaisance et de la société philanthropique, etc.

(Séance du 1^{er} jour des 13, 19, 23 et 27 décembre.)

Nous ne venons pas dire les noms dans ces paroles que le désir de dissimuler dans une brillante antithèse la faiblesse d'un argument difficile à soutenir ; nous nous dispenserons donc de toute discussion sérieuse et ne nous préoccuperons pas de rappeler la portée du rapport que nous avons lu en 1848, qui désignait les places relevant de la médecine de l'iris et de la préfecture de police exclusivement réservées aux médecins des bureaux de bienfaisance, car elles servaient à la fois à solder le passé et à garantir pour l'avenir une existence ne s'écroulant pas toujours quarante années d'exercice de la médecine. (Rapp. cité, p. 27.)

Tels sont, messieurs, les considérations que nous venons vous présenter relativement au mode rémunération que les médecins des bureaux de bienfaisance peuvent demander et accepter sans perdre de leur indépendance, peut en payant à la société la somme telle que la loi l'exige pour l'indigent. Elles servent à nous démontrer que pour nous le service de l'assistance publique ne doit pas être exclusivement gratuit, et encore moins exclusivement salarié, qu'il faut au contraire combiner dans de justes proportions ces deux éléments, de manière que l'assistance

publique soit aussi une assistance mutuelle propre à resserrer plus intimement les liens qui doivent exister entre tous les membres d'une société.

De la nomination des médecins.

En rapport avec la population indigente, il doit nécessairement varier dans chaque bureau. Pour nous, la proportion doit être pour chaque médecin de 150 à 200 ménages au plus ; ce chiffre ne pourrait être dépassé sans de grands inconvénients.

Vous savez, messieurs, que dans toutes les administrations on donne le nom de *titulaire* à tout employé recevant un traitement ; il en sera de même à l'assistance publique, où l'on donnera le nom de titulaire à tout médecin du bureau recevant l'indemnité. Quant à la fixation du nombre de ces derniers, c'est là une question de budget que nous ne pouvons aborder sans connaître exactement les ressources de la clinique municipale ; nous devrions donc accepter, comme le seul possible en ce moment, le chiffre de 80 médecins titulaires demandés pour tout Paris par M. l'inspecteur de l'administration. Mais, comme il le fait remarquer lui-même, ce chiffre est de beaucoup inférieur à celui que nécessitent les besoins du service, et c'est la cause de l'insuffisance à titre gratuit. À l'égard de nos confrères du 12^e arrondissement, cette mesure ne peut être considérée même comme un palliatif, parce que leur nombre devrait, pour satisfaire aux besoins, dépasser celui des médecins titulaires ; qu'ainsi la moitié au moins du service serait faite sans les garanties de savoir que l'on veut exiger, et que ce serait à l'égard du plus grand nombre de médecins maintenir par la gratuité les vices de l'institution actuelle. Pour toute réponse à ces objections, il nous suffit de rappeler ici l'exemple de la Société philanthropique qui fonctionne d'après ce principe depuis l'année 1780, malgré les révolutions que notre pays a eu à subir, et cependant chaque dispensaire se compose d'un médecin et d'un chirurgien titulaires, et de trois médecins et trois chirurgiens adjoints. (Art. 40 du règlement.)

Si le service, le personnel médical de chaque bureau com-

permet pas de leur imposer la continuation d'un service, nous voulons parler des médecins honoraires.

Ce titre pourrait être accordé :

1^o À tout médecin qui aura rempli pendant

fonctions de titulaire ;

2^o À un médecin adjoint qui aura fait son service pendant

quinze années consécutives sans avoir reçu d'indemnité. Cette

disposition permettrait de conserver dans le service actif un médecin

adjoint qui, à raison de sa fortune, de son âge, de son caractère,

ou de sa position sociale, n'aurait pas voulu se faire nommer titulaire, c'est-à-dire recevoir l'indemnité

qui est attachée à ce titre.

Medicins suppléants. — Souvent il arrive que les médecins titulaires

ou adjoints se trouvent dans l'impossibilité de remplir ces

fonctions. Dans ce cas, les indigents de ces divisions seraient com-

plétés à des médecins suppléants nommés par le bureau. Ils seraient

dans le rapport de 1 à 5 avec les médecins titulaires et adjoints.

Résidence du médecin.

L'article 14 du projet administratif est ainsi conçu :

« Les médecins titulaires nommés au concours doivent venir d'

meurer, dans le délai de trois mois à partir de l'arrêté d'insti-

tution, dans le quartier de la circonscription territoriale dont le

vice leur a été attribué par le bureau de bienfaisance de l'arron-

dissement. Ils ne peuvent quitter ce domicile pour en prendre un

plus éloigné sans l'assentiment formellement exprimé du bureau

le tout sous peine d'être déclarés démissionnaires. »

Si cet article devait être accepté, le service du bureau deviendrait

presque impossible, car les médecins titulaires et adjoints établis

depuis quelques années et qui voudraient continuer à exercer

quitter tous leurs relations pour aller dans un quartier où ils

ne pourraient s'en créer de nouvelles. Les assistants, au

vent ils ne pourraient se composer jamais. Les assistants, au

vent ils ne pourraient se composer jamais. Les assistants, au

vent ils ne pourraient se composer jamais. Les assistants, au

d'urine sont péniblement rendues dans les vingt-quatre heures; heureux quand le travail phlegmasique, s'arrêtait là, ne marche pas au point de produire des abcès.

Outre ces dispositions fébriles, le chirurgien lui-même est trop souvent la cause de ces accidents, en ne sachant résister ni à l'impaction du malade, ni à saienne propre. La douleur, les manèges, une patience à toute épreuve sont la règle incessante du traitement des maladies des organes, urinaires; mais jamais leur oubli n'a des conséquences plus fâcheuses que dans ces cas difficiles où le canal se révolte pour ainsi dire contre les manœuvres du chirurgien.

Nous allons examiner de nouveau la vessie d'un jeune enfant qui n'a été adressé comme ayant la pierre. Il n'a ni rien senti à sa première exploration. Il n'en faut rien conclure; cette exploration a été le cathétérisme pur et simple, c'est-à-dire le moyen de diagnostic auquel se bornent la plupart des praticiens.

Dans de pareilles conditions, rien de plus fréquent que de méconnaître l'existence d'une petite pierre, quelquefois même d'une assez volumineuse. Je me hâte de vous dire que ce premier cathétérisme a été précédé chez l'enfant de l'introduction de quelques bougies molles qui, dissolvant la sensibilité de l'urètre, non-seulement prévenaient la douleur du cathétérisme, chose importante déjà chez un très jeune sujet, mais surtout mettaient à l'abri des dangers et des accidents auxquels expose un cathétérisme sans précaution.

Il nous reste deux manœuvres à accomplir pour porter un jugement, je ne dirai pas définitif, mais au moins entouré de toutes les chances possibles d'exactitude.

La première consiste à interroger avec la sonde la vessie muqueuse par l'urine ou par un liquide doucement injecté, puis à continuer l'exploration pendant qu'on laisse écouler le liquide. De cette manière, le retrait de l'organe vous amène naturellement les points des parois qui auraient pu vous échapper. C'est ce que je fais devant vous : *Résultat négatif.*

Il me reste une dernière ressource; c'est l'emploi du lithotriteur, ici, comme dans beaucoup d'autres circonstances, l'instrument explorateur et extenseur. Si bien qu'avec lui on peut reconnaître, mesurer une calcul, et quelquefois du même coup commencer la fragmentation.

Vous voyez que nous ne trouvons rien, malgré l'emploi de tous ces moyens. Resterait à expliquer maintenant, en l'absence de la pierre, les symptômes de notre jeune malade. Je ne vous dirai qu'un mot aujourd'hui de celui de ces symptômes qui peut-être a le plus frappé comme signe de la pierre, l'incontinence d'urine. Plus vous étudiez ce phénomène chez les enfants, plus vous prendrez à douter de l'opinion que s'en font la plupart des médecins, sur l'autorité de Desault. Desault l'attribuait à une augmentation de la puissance contractile de la vessie surmontant la résistance affaiblie du col. Eh bien! dans un grand nombre de cas, c'est tout l'inverse; l'enfant pisse involontairement avec une vessie paresseuse; l'urine coule par engorgement, comme chez les vieillards; et vous aurez, je crois, l'occasion de vous convaincre de cette vérité chez notre enfant quand je vous aurai montré la capacité augmentée du réservoir urinaire, le jet erratique de l'urine à travers la sonde, et surtout les succès injections froides qui réussissent, je l'espère, à redonner à la vessie sa tonicité et sa contractilité, et à guérir en très peu de jours notre jeune malade. Dr Adolphe RICHARD.

HOPITAL D'AJACCIO. — M. ABELLES.

« *Un des divers états morbides régnants ou intercurrents des épidémies de fièvres paludéennes. Leur action sur le marche et le type de la fièvre. Leur importance au point de vue thérapeutique.* »

(Suite. — Voir les nos 23 et 27 décembre 1851.)

Fièvre quotidienne passant à la rémittence sous l'influence d'une complication de lésion des fonctions digestives, résistait au sul-

fate de quinine et cédant ensuite au même moyen dès que l'état subaigu s'était dissipé par les éméto-cathartiques.

C'est un confrère qui définit cette observation. M. Rézu, chirurgien aide-major au 53^e de ligne, âgé de trente et un ans, d'une constitution moyenne, obèse, surchargé de tissu cellulaire et lymphatique sanguin, était à Ajaccio depuis quatre mois. Il s'y était toujours assez bien porté. Ce confrère quitta un logement bien situé pour venir s'installer dans une maison qui fait face à la mer, sur la place du Diamant. Nous-même, qui nous étions également toujours bien porté depuis notre arrivée, opérions au même temps notre déménagement pour venir nous installer dans un logement à côté du sien sur la même place. La voix du peuple, sans doute celle de l'expérience, fait peser sur cette rangée de maisons nouvellement construites et dotées du reste d'un point de vue magnifique une accusation d'insalubrité que justifie leur situation. Dès la fin de juillet, c'est-à-dire quinze jours après sa nouvelle installation, M. Rézu était pris de fièvre quotidienne, nous deux nous étions alors nous-même quelques jours après. Il fit prompt justice de cette fièvre par la médication quinquine. Quinze jours plus tard, récidive au même type, deuxième accès grave. La fièvre cède encore cette fois à la même médication, mais avec beaucoup plus de difficulté. Déjà notre confrère ressentait une faiblesse profonde, de l'empatement à la bouche, de l'inappétence. Comme il se traitait dans sa chambre, il n'osa pas recourir à un émetique, se mit à l'usage des amers et trahna une vingtaine de jours, ayant de loin en loin quelques accès, qu'il coupa avec du sulfate de quinine.

Une deuxième récidive eut lieu dans les premiers jours de septembre; mais cette fois la fièvre apparut sans intermittence. Chaleur et sueur; immédiatement après la diaphorèse, recrudescence de la chaleur; céphalalgie continue exacerbée pendant le stade de chaleur; telle était alors l'allure de la fièvre. Notre confrère se décida à entrer à l'hôpital. Il présentait un teint pâle, anémié, un abatement physique et moral très prononcé. La langue était couverte d'une couche épaisse et muqueuse grisâtre. Il était sujet à de fréquentes nausées avec amertume de la bouche, à une céphalalgie vertigineuse. Au moment de notre première visite, il y avait chaleur sèche à la peau et 96 pulsations à la radiale.

6 et 8 décigrammes de sulfate de quinine pendant deux jours échouèrent complètement contre cette fièvre rémittente.

Le troisième jour de l'entrée à l'hôpital (15 septembre), 10 centigrammes de tartre stibé procurèrent de nombreux vomissements et plusieurs selles. Le soir, 0,6 de sulfate de quinine. La fièvre s'est dissipée le 16.

Dans le même moment, M. l'inspecteur Lévy, en tournée à Ajaccio, examina notre intéressant malade et nous aidait de ses lumières. Il conduisit à une complication de fièvre magueuse. Après deux jours de cessation de la fièvre, pendant lesquels M. Rézu était resté profondément abattu, ne recouvrant ni l'appétit ni l'espérance, nouvelle recrudescence. Le sulfate de quinine ne donna que des résultats négatifs. Recours aux purgatifs salés répétés. Deux fois en quatre jours, suivis de l'administration de quinine chaque fois à la dose de 0,6. Justice pleine et entière fut alors faite de cet état mixte où la fièvre paludéenne avait son rôle et dominait les troubles des fonctions digestives, comme elle en était défigurée elle-même.

Il est démontré jusqu'à l'évidence dans cette observation que la fièvre paludéenne a une apparition franche et sous un type bien déterminé de prime abord; que, plus tard, elle s'est compliquée d'un état morbide du tube digestif, d'abord sous l'empire des embarras gastro-intestinal et la fièvre magueuse avec son éruption folliculaire; que, du moment que la complication a surgi, le type de la fièvre s'est abâtardi au point de passer de l'intermittence quotidienne à la rémittence; que, tant qu'il n'y a eu que fièvre d'accès bien dégagée de complications, le sulfate de quinine a eu pleine puissance d'action contre elle; que, quand sous la fièvre s'est dessinée l'af-

faute qui puisse aussi bien fonctionner que celui d'aujourd'hui. En effet, vous venez de l'entendre, les médecins qui vont recevoir au 1^{er} janvier prochain l'hôpital nouvelle devront aller habiter le quartier de leur circonscription indigène, par conséquent quitter le centre de leur clientèle, et le tout avec la perspective d'être classés une année après. Car notez bien qu'au 1^{er} janvier 1853 la moitié d'entre vous devra se retirer pour faire place à ceux que vous remplirez les concours: on n'ose même pas vous dire que vous serez la force de pourvoir pour reprendre un sort que vous avez péniblement acquis.

Notes encore, pour choisir cette moitié, on prend le sort, c'est-à-dire l'instrument le plus injuste, le plus aveugle, mais le plus court, il est vrai, pour sortir des embarras que l'on s'est créés.

Est-ce, messieurs, sur cette façon d'agir que vous devez compter le sort ou vous avez mis au service des papiers, sans calcul, parce que c'était votre devoir, toute l'instruction, tout le zèle et toute l'activité qui étaient en votre pouvoir? Pensiez-vous alors que, ne tenant aucun compte de vos services et de votre dévouement, l'administration montrerait aussi peu de gratitude et proposerait d'écarter ainsi envers vous la dette publique contractée au nom de l'humanité?

Telles sont, messieurs, les considérations que nous avons dû vous présenter sur les questions soulevées dans le rapport de MM. Martin Magron et Seguin. Nous croyons devoir terminer ici ce travail, trop peu-être pour la manière dont nous l'avons traité; mais nous ne pouvons trop court si l'on considère les intérêts nombreux qui s'y rattachent. Nous avons cherché à concilier les garanties et les services que la société peut exiger en faveur de ses indigents avec les droits et la dignité du corps médical, qui à tousjours d'être le ferment, et qui sans doute aussi, quelles que soient les décisions prises par l'autorité, donner l'exemple d'un dévouement qui ne connaît d'autres bornes que les immenses besoins des classes malheureuses.

fection du malade disparaît, la médecine quinquine a perdu sa partie de son empire, la complication levant en effet son influence palustre ou lui donnant plus d'action et son effet de l'abaissement de l'organisme et de l'amoindrissement des forces de réaction; et un onanisme n'est que quand la fièvre aine par des moyens appropriés et réguliers à quinine a repris son cours absolu sur la fièvre de la pour en faire une dernière et définitive justice.

Nous sommes forcément conduit, en examinant l'infirmité que ces épidémies de fièvres paludéennes exercent sur les relations intercurrentes qu'elles compliquent ou dont elles compliquent, à nous arrêter sur question apparemment de forme nouvelle, à nous rendre compte de nous voulons de la forme typhoïde que revêt parfois les fièvres paludéennes. Si les auteurs italiens sont presque unanimes à reconnaître sous cette forme de la fièvre magueuse, ils n'en ont moins reconnu l'existence au fil; il suffit, à cet égard, parcourir la série des rémittentes par eux admises, et quelques-unes expriment bien l'effluve typhoïde, sans doute que le mot soit prononcé, mais, en pareille matière, le mot, le mot ne fait rien à la chose, pourvu que la symptomatologie rende assez fidèlement un des degrés de l'état typhoïde que nous avons groupés sous le nom de fièvre magueuse.

Y a-t-il bien réellement pour les fièvres paludéennes des cas où la forme typhoïde soit l'inspiration de la nature, essentielle, ou bien cette forme se traduit-elle alors par une complication qui vient abâtardir l'allure et le type de la fièvre de marais?

La question, comme on le voit, est importante au point de vue étiologique comme au point de vue thérapeutique. Nous nous confions de l'armée d'Ajaccio qui, comme nous l'avons déjà dit, ont étudié avec tant de soin les divers états pathologiques qui régissent dans nos possessions africaines. Nous sommes les fièvres paludéennes et en est qui ne nous a pas à admettre une fièvre typhoïde comme propre à la Corse, comme une de ses manifestations dérivées, d'autre part, morbidité qui puisse la justifier; d'autre part, sembleraient conclure à une complication de la fièvre magueuse. C'est un point pour ainsi dire neuf.

La ou régissent les grandes épidémies, et parfois plusieurs centaine de malades, nous ne pouvons pas, il est impossible, même avec un matériel aussi complet, à l'exception, de voir ce que nous ne pouvons pas tous les malades, d'embrasser rapidement que l'éclairer les symptômes de la morbidité de pathologiques, le régime épidémique, les éminences clinicien, qui, faute de pouvoir descendre dans les détails, doit embrasser l'ensemble général des phénomènes et dicter la thérapeutique conséquence.

Nous craignons que dans nos recherches cadavériques il n'y ait souvent aussi, et pôtés mêmes raisons, impossibilité d'embrasser tous les faits.

Il appartient donc plutôt aux médecins qui exercent sur une petite échelle et dans des conditions à peu près identiques de climatologie et de géologie, de chercher à porter par une étude attentive les divers traits de lumière qui doivent servir à résoudre cette question.

La Corse se trouve placée dans des conditions à peu près analogues à celles de nos possessions d'Afrique. Les fièvres de marais, endémiques habituellement, prennent ici, comme en Afrique, un véritable caractère d'épidémicité à certaines époques de l'année, et nous ne trouvons dans ces épidémies tous les traits physiologiques, les nuances, les variétés observées dans le nord de l'Afrique. Le peu de trompes qu'il y a en Corse, en regard à leur vie de peup, à leur bonne nourriture habituelle, présentent proportionnellement autant de malades que celles des villes de l'Algérie où le soldat jouit d'un peu de tranquillité. La même gravité se révèle ici dans les états pathologiques succédant à l'atrocité palustre. Le faible

RÉSUMÉ.

Nous pouvons résumer ainsi les principales idées développées dans le travail qui précède.

1^{re} Régler les bases du traitement à domicile pour diminuer le nombre des entrées dans les hôpitaux.

Dans ce but :

1^{re} Supprimer le bureau central, et faire visiter les malades à domicile par les médecins qui délivreront les billets d'admission.

2^{re} Développer le traitement d'externe institué dans plusieurs établissements de l'administration.

Quant au service médical des bureaux de bienfaisance, il se composera de médecins honoraires, titulaires, adjoints et suppléants.

Leur nombre variera suivant les besoins du service.

Les trois plus anciens médecins honoraires, demeurant à Paris seront de droit administrateurs du bureau.

Les médecins titulaires seront répartis; ils seront nommés par les conseils conférés sur une liste de présentation dressée par le bureau où existent les places vacantes.

Le service des médecins adjoints sera gratuit; à eux seront réservées les places de médecins d'état civil.

Le lieu de résidence des médecins titulaires et adjoints sera déterminé par le bureau.

Les médecins titulaires auront successivement et à mesure des vacances, par rang d'ancienneté, l'indemnité nouvelle accordée par l'administration.

M. le docteur Pajot commença son cours d'accouchements le lundi 5 janvier 1852, à onze heures du matin, rue des Minimes, 4, près de l'Ecole-de-Médecine.

L'examen clinique des femmes enceintes commença dans le courant de janvier. L'étude des opérations obstétricales se fera à la même époque, au cours de quatorze.

apport de notre expérience pourra donc être de quelque utilité pour la question en litige.

Disons d'abord qu'il existe des relations d'épidémies de fièvres paludéennes ou la forme typique s'est montrée d'une manière bien tranchée et sur une large échelle. Telle est la relation de celle qui régna à Copenhague en 1832. Dans ces lieux bas et humides, dit Bragø, après un été extraordinairement chaud et sec, il se déclara à Copenhague une fièvre qui était accompagnée de paroxysmes quotidiens ou bi-jours, de vomissements bilieux, d'une chaleur brûlante, de nausées de tête violents, souvent avec délire, et de taches pétiéales qui paraissaient dans les accès et disparaissaient dans les rémissions; ces taches, jointes à une faiblesse extraordinaire, indiquaient la nature putride de la fièvre, qui se manifestait encore par des sueurs abondantes, des abcès, de la diarrhée et la dysenterie qui la terminait. » (Bartholin, *Hist. anatomicæ*, art. 3, hist. 38).

En extriquant, à travers ces histoires confuses d'épidémies, les caractères pathologiques fondamentaux, et remontant à l'étiologie à peine indiquée par l'état de chaleur et de fraîcheur dans ces lieux bas et humides, on voit évidemment qu'il s'agit de fièvres paludéennes à forme typique ayant perdu leur type fondamental, et telles qu'on en observe dans tous les pays chauds où régissent les épidémies de fièvres paludéennes.

Pour nous, ces formes résultent d'une complication morbide, et ne sont point un cas particulier et sans cause matérielle de la fièvre essentielle.

À Ajaccio, où, durant le cours des deux premiers trimestres de 1851, nous n'avons pas observé un seul cas de fièvre typhoïde, nous en voyons apparaître plusieurs tout à coup, et cela au même moment où l'endémie-épidémie palustre se déclare, c'est-à-dire fin juillet et commencement d'août. Ces affections se présentent tout d'abord avec des caractères bien tranchés, et la fièvre reçoit des exacerbations régulières qu'elle emprunte à la prédominance paludéenne; toutefois, au contraire, elles restent complètement voilées par la fièvre intermittente ou rémittente, jusqu'à ce que, la médication quinine ayant fait justice de celle-ci, elles sont mises en évidence par les caractères qui leur sont propres. Parfois ces derniers caractères restent tellement obscurcis, que la fièvre paludéenne dissipe, il semble qu'il ne reste plus aucun état paludéen, et qu'il n'y ait aucun état sérieux. C'est là le cas d'illéo-colite folliculaire latente, qui, avec ou sans complication, restent souvent comme un fléau pour le médecin. Tel est celui de la première observation que nous avons citée.

Nous allons rapporter deux autres faits qui, joints à celui-ci, représentent assez exactement les trois aspects dont nous venons de parler.

Illéo-colite folliculaire compliquant une fièvre paludéenne d'abord quotidienne, puis rémittente, et mise en évidence après la cessation de l'affection épidémique par suite du sulfate de quinine.

Huitre, artiller à la batterie d'artillerie en garnison à Ajaccio, d'une taille élevée, mais grêle, à teint brun, d'apparence bilieuse, à constitution au-dessous de la moyenne, âgé de vingt-deux ans, ayant dix-huit mois de service, entre à l'hôpital le 21 août.

Ce militaire avait ressenti, le onzième jour avant son entrée à l'hôpital, un accès de fièvre. Le 11, un second accès semblable se reproduisit; les 12, 13, 14, et 15, nouveaux accès à peu près à la même heure, et gagnant en étendue comme en intensité. Ce jeune militaire faisait usage de tisane mière, ainsi que tous les canonniers de la batterie, et croyait pouvoir barrer le chemin à la fièvre. Contre son attente, celle-ci continua à se reproduire, et le neuvième jour, elle passa à la type quotidienne à la subcontinue. Céphalalgie continue avec insomnie, mal de gorge, balourd qui ne diminuait que par une diarrhée irrégulière et plus ou moins abondante tous les jours, pour reprendre ensuite avec plus d'énergie; c'est en cet état que Huitre arriva à l'hôpital.

Le 22, à notre visite du matin, nous constatâmes une chaleur peu intense à la peau, avec moiteur; un pouls large, dépressible, à 80; une céphalalgie moins intense que dans la nuit. L'intelligence est intacte; les réponses justes; la langue est salive, rouge à la pointe et aux bords, avec enduit blanc jaunâtre au centre. Le malade est dans le moment de la rémission. Il n'y a chez lui ni gargouillement dans la fosse iliaque droite, ni météorisme abdominal, ni douleur dans le ventre à la pression. Les gencives inférieures présentent une endente nacrée. Il y a quelques selles diarrhéiques pendant trois jours. Le dévoiement est suspendu maintenant. Le malade se plaint de vertiges dans la station debout. Il dit n'être atteint que d'une fièvre quotidienne depuis onze jours. La date donne, à la pléssimétrie, 13 centimètres de haut en bas et 24 transversalement.

Pendant trois jours, nous administrons le sulfate de quinine à la dose de 0,6 et 0,8.

Le 26, Huitre déclare la fièvre coupée. En effet, à notre visite, il y a chaleur normale à la peau; pouls à 69; absence de céphalalgie, mais augmentation du vertige. La bouche est pâteuse; il y a quelques nausées et nul désir d'aliments. — 1 gramme d'ipéca et 5 centigrammes de tartre stibié en potion; limonade citrique, 2.

Le 27, il y a de nombreux vomissements séro-muqueux avec une teinte jaune due à la présence d'une partie colorante bilieuse. Plusieurs selles demi-liquides avec la même coloration. Pas d'accès de fièvre. — Diète; limonade citrique, 2. Il sera à Huitre présente de la stupeur avec des couchées d'avant de mucus sur les cornées. Sa langue reste tremblante et on la lui fait mouvoir. La fosse iliaque droite est muet, il n'y a ni gargouillement prononcé, et toute la surface abdominale est un peu clair à la percussion en même temps que se présente l'endémie. Pour la première fois, nous ne voyons plus de taches lentillaires, prédominantes sur

le thorax, et une tendance prononcée à l'assoupissement. — Diète; fomentations chaudes sur le ventre; limonade citrique, 2.

Le 29, le malade a été assoupi toute la journée précédente. Nous avons de la peine à le tirer de son sommeil au moment de la visite. Il offre un cachet de stupeur bien prononcé; sa face est rouge, les yeux excavés. La langue, aplatie en cuiller, offre déjà quelques fendillures avec une couche de mucus brûlante, dont les gencives sont également recouvertes. De nombreuses plaques lentillaires roses se sont développées sur le ventre et le thorax. Il n'y a pas cependant de chaleur anormale à la peau, et le pouls, large et dépressible, ne bat que 72.

Le ballonnement du ventre, observé la veille, s'est accru; il y a véritable tympanite. Commencement de surdité. Tous fréquents avec expectoration de mucus blancs, agglomérés et qu'on peut ramasser sur les lèvres. La percussion, exercée sur tous les points du thorax, donne une résonance normale; mais à l'auscultation on perçoit, dans les deux tiers inférieurs et postérieurs de chaque côté, du râle muqueux fin et groupé, preuve évidente d'un commencement de cette hypostase sanguine que dans une période plus avancée quelques auteurs dénomment pneumonie hypostatique.

Pendant huit jours, Huitre reste plongé dans un état de somnolence avec une fièvre croissante, mais sans délire, sans insomnie. Quelques purgations salines répétées, le vin de quinquina, des embrocations camphrées et opiacées sur le ventre avec fomentations chaudes, des lotions avec de l'eau et du vinaigre sur tous les membres, et répétées cinq à six fois par jour avec les boissons acidulées, défrayent toute notre thérapeutique. Durant ce temps nous avons vu succéder aux plaques roses sur le ventre et le thorax des pétéchies de diverses natures, et à celles-ci des sudamina.

Le 7 septembre, Huitre se réveille doucement de son état de stupeur, mais il conserve la surdité. L'appétit renaît vite et impérieux, témoignage d'une convalescence franche. Le ventre est encore le siège de quelques pétéchies à forme vésiculaire, à base purulente avec aréole rouge, enflammée. Ces pétéchies suppurent, puis s'effacent par desquamation, et à côté de celles qui sont guéries on en voit surgir quelques autres. Les crachats abondants, muqueux, glauques et aérés, se sont teints d'une légère couleur rouillée. — Bouillon, vin de quinquina, looch gommé avec addition de 30 centigrammes de sucre.

Les 8, 9, 10 et 11, mêmes prescriptions.

Le 12, l'expectoration, devenue moins abondante, revêt le caractère purement muqueux. Les deux bases postérieures seules sont encore le siège de râles muqueux, à plus ou moins grosses bulles. Il n'y a jamais eu dans aucun point du thorax ni respiration souflée, ni son mat ou obscurci. Une alimentation convenable et graduelle, l'usage du vin aux repas et du vin de canelle comme liqueur conduisent notre malade à la guérison complète, qui a lieu le 28, c'est-à-dire le trentième jour de l'entrée.

N'est-il pas vrai que dans cette observation il n'apparaît d'abord qu'une fièvre franchement quotidienne et en rapport avec l'épidémie régnante, que plus tard, vers le neuvième jour, cette fièvre devint rémittente? C'est qu'alors à la fièvre de miasme s'était joint un autre état morbide, l'illéo-colite folliculaire ou fièvre typhoïde, qui se met en évidence que trois à quatre jours après trois jours de traitement par la quinine à l'hôpital, la fièvre essentielle a été jugée. Et qu'on remarque bien une chose, cette illéo-colite folliculaire qui, en raison des désordres organiques thoraciques et abdominaux, aurait dû s'accompagner durant son évolution d'un cortège fébrile très prononcé, a été presque complètement exempt de ce phénomène général, comme si la fièvre paludéenne qui avait dominé pendant quelques jours et qui s'est vaincue par la médication quinine, avait purgé les systèmes nerveux et sanguin de leur puissance de réaction pour le cours de la maladie compliquée. Il serait difficile de mieux surprendre la nature en flagrant délit pour prouver la complication d'un état pathologique nouveau quand la fièvre paludéenne revêt la forme typhoïde. Les révélations cadavériques n'apprendraient rien de plus que ce que la pathogénomie a démontré.

Voici notre dernier exemple:

Fièvre quotidienne compliquée d'illéo-colite folliculaire.

Borie, fusilier au 53^e de ligne, jeune soldat, trois ans de service, constitution moyenne, tempérament nerveux-sanguin, six jours d'invasion, entre à l'hôpital le 27 août.

Ce militaire dit n'avoir jamais été malade avant son entrée au service, ni depuis.

Le 24, il a eu un premier accès de fièvre débutant à sept heures du matin par le stade de froid, et se terminant à cinq heures du soir par une transpiration abondante et prolongée. Les trois jours suivants répétition du même accès, qui avance d'une à deux heures chaque fois et se prolonge davantage. Borie en est à son quatrième le jour d'entrée à l'hôpital. Il est porteur, en outre, d'une diarrhée séro-muqueuse sans coliques ni ténésme; mais si l'on presse avec la main dans la fosse iliaque droite et le long du colon ascendant, on détermine une douleur sourde. La rate ne donne à la mensuration qu'un centimètre de haut en bas, et 0,16 transversalement. Il y a quelques envies de vomir et une toux revenant par quintes, qu'en l'absence de tout râle dans la poitrine nous rattacherons à une laryngite congestive. En effet, elle redouble d'intensité pendant le paroxysme fébrile.

Le 28, diète, limonade gommée; 30 grammes de sulfate de soude en purgation. Cette potion ne provoque qu'une selle. Le soir, douleurs d'entrailles vives et dissipées presque instantanément par des fomentations chaudes sur le ventre. L'accès de fièvre arrive à minuit et ne dure que jusqu'à deux heures du matin.

Le 29, bouillon, limonade gommée, fomentations émol-

lientes sur le ventre; quatre selles. Accès de fièvre de trois heures de l'après-midi à sept heures du soir.

Le 30, le ventre est ballonné; de nombreuses taches lentillaires roses apparaissent sur les poils; la fosse iliaque droite est le siège de gargouillement, la toux est augmentée, et s'accompagne de quelques râles muqueux dissimulés dans les deux faces postérieures du thorax. — Bouillon, eau gommée; saignée du bras à 125 grammes. Nouvel accès de fièvre de deux à six heures du soir.

Le 31, trois selles dans les vingt-quatre heures. Eruption de taches roses sur le ventre continuant; hébétéude prononcée. Fomentations chaudes sur le ventre; eau gommée; 2, 0/0 de sulfate de quinine.

Le 1^{er} septembre, l'accès a été écourté. Le stade de froid a fait défaut; quatre selles; céphalalgie vertigineuse continue, moins intense en dehors des accès. — Bouillon, eau gommée; sulfate de quinine à 0,8. Fomentations chaudes sur le ventre.

Le 2, la fièvre a complètement fait défaut. Le malade n'éprouve plus que des éblouissements et des tintements d'oreilles. La toux persiste et est suivie d'expectation de crachats muqueux purulents. On constate encore la présence de râles muqueux dissimulés sur les deux faces postérieures du thorax. Le ballonnement du ventre persiste. Le malade est abattu, décoloré. — Sulfate de quinine, 0,8. Le reste, *ad suprà*.

Le 3, pas d'accès; même état de l'abdomen. Quatre selles dans les vingt-quatre heures. Langue, couverte d'une couche épaisse de mucus grisâtre. Moteur de la peau; pouls à 69. Inappétence, dégoût, faiblesse croissante. Le malade accuse comme une sorte d'ivresse. — Bouillon, vin de canelle, embrocations camphrées et opiacées sur le ventre.

Le 4, insomnie la nuit sans agitation, sans chaleur fébrile; une seule selle; les taches roses sont effacées. L'hébétéude et l'affaiblissement persistent. Même dégoût et inappétence, 30 grammes de sulfate de soude. — Vin de canelle, bouillon, eau de gomme.

Le 5, il y a eu huit selles successives à la suite de la purgation. Sommeil dans la nuit; réveil de l'appétit. La convalescence semble se dessiner. — Pâtes; vin de quinquina. Les jours suivants, l'alimentation est augmentée, à cause de l'appétit qui se montre impérieux. On continue l'usage du vin amer et de frictions aromatiques sur les membres.

Le 17, le malade était complètement guéri, et quittait l'hôpital le 18.

Dès le principe nous avons soupçonné chez ce malade une illéo-colite folliculaire compliquée de fièvre d'accès. À descendre nous avons d'abord notre thérapeutique avec la quinine en nous en souvenant pour tout l'avenir que prendrait la fièvre. Ce n'est qu'après quelques jours de sa persistance que nous avons combattu celle-ci par le sulfate de quinine, qui m'a fait justice à la troisième dose. Alors l'affection typhoïde est restée à découvert, se traduisant par les signes de la fièvre muqueuse. Son évolution a été à la fois, heureusement qu'elle a été si courte, et si prompte, à la suite duquel tout semble dû à la nature de la fièvre muqueuse. (La fin se trouve dans le prochain numéro.)

NOUVELLES PRÉPARATIONS FERRO-MANGANEUSES

Voici les préparations que propose le *Thésaurus de pharmacologie* dont nous avons promis de donner la substance.

Sulfate de protoxyde de manganèse.

Le sulfate manganèse, employé dans une seule des formes de M. Pétréquin, nous sert à préparer tous les autres sels de manganèse.

Voici le procédé que nous employons pour l'obtenir:

Bioxyde de manganèse naturel. 10,00
Acide sulfurique à 50°. Q. S.

pour former avec l'oxyde manique une bouillie un peu épaisse que nous abandonnons au repos pendant trois à quatre jours. La masse se boursouffle d'abord beaucoup et laisse dégager une assez grande quantité de gaz, puis finit par se dessécher et durcir. On introduit alors dans un bon cruet de Hesse, et on la calcine lentement en élevant la température jusqu'à rouge sombre, que l'on maintient pendant une heure environ; après quoi on laisse refroidir lentement, et l'on traite à plusieurs reprises la masse par l'eau bouillante; on filtre, on fait évaporer à pellicule, et on laisse cristalliser dans un lieu sec et aéré.

Par évaporation spontanée, le sel se dépose en cristaux réguliers, d'une légère teinte améthyste, qui s'effleurissent un peu à l'air, et contiennent 32 p. 0/0 d'eau de cristallisation. Ce sel est très soluble dans l'eau, et insoluble dans l'alcool.

PRÉPARATIONS PHARMACEUTIQUES AVEC LE SULFATE MANGANEUX.

Poudre pour eau gazeuse ferro-manganique.

Bicarbonate de soude en poudre grossière. 30,00
Acide tartarique. id. 25,00
Sucre pulvérisé. id. 53,00
Sulfate ferreux en poudre très fine. 1,50
Sulfate manganéux. id. 0,75

Mélange avec soin et fermez dans des flacons bien bouchés. Doses et mode d'administration. — Une cuillerée à café pour chaque verre d'eau et de vin que l'on boit pendant les repas. (Nous préférons ce mode d'administration.) Ou bien encore on verse trois cuillerées à bouche de cette poudre dans une bouteille remplie d'eau jusqu'à la naissance du goulot et l'on bouche rapidement pour éviter la perte du gaz.

uche

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Le journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITALS

CIVILS ET MILITAIRES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

A NOS ABONNÉS.

Ceux de nos abonnés qui auraient perdu des numéros de l'année 1851 et ceux qui, ne s'étant abonnés que dans le cours de l'année, voudraient la compléter, sont priés de nous faire, le plus tôt possible, la demande des numéros dont ils ont besoin.

Le prix de ces numéros est fixé à 15 centimes. On peut en envoyer la valeur soit en mandat, soit en timbres-poste.

Depuis plusieurs années, un grand nombre de confrères nous chargent de faire relire leur collection. Nous sommes, de ce moment, en mesure de les satisfaire; qu'ils veuillent donc bien nous l'envoyer. — Le prix de la relure est de 2 fr. par volume.

OMMAIRE. — PARIS. Mort de M. Pasquier, membre du conseil de santé des armées. — ANALYSE DES TRAVAUX DE MARÉVILLE (M. Morel). Études cliniques sur les maladies mentales. — MORT DE M. PASQUIER. Le rôle des idées dans les maladies mentales ou intercurrentes dans les épidémies de fièvres paludéennes. (Ella.) — Société de chirurgie, séance du 29 décembre 1851. — Cours d'hygiène. — Clinique et nouvelles.

PARIS, LE 5 JANVIER 1852.

MORT DE M. PASQUIER,

MEMBRE DU CONSEIL DE SANTÉ DES ARMÉES.

La chirurgie militaire vient de perdre l'un de ses membres dont elle pouvait s'honorer à plus juste titre. M. le docteur Pasquier, membre du conseil de santé des armées, ex-chirurgien ordinaire du roi Louis-Philippe, vient de succomber inopinément, dans un âge encore peu avancé, à une pneumonie aiguë.

M. Pasquier ne laissera pas à la science l'héritage qu'elle aurait pu attendre de l'instruction solide et de l'esprit éminemment judicieux de l'habile chirurgien; mais, en revanche, M. Pasquier laissera un des plus beaux modèles de savoir modeste, de bonté inépuisable et d'inaltérable probité que la profession médicale puisse offrir en exemple à tous les médecins. — H. de Castellan.

ASILE DES ALIÉNÉS DE MARÉVILLE (Meurthe).

M. MOREL, médecin en chef.

Études cliniques sur les maladies mentales.

I. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES PHÉNOMÈNES DU DÉLIRE FÉBRILE DANS SES RAPPORTS AVEC LE DÉLIRE DE L'ALIÉNATION MENTALE.

Influence des théories philosophiques et médicales sur les destinées des aliénés. — Exposition du but de nos recherches. — II. Du délire. — Manière d'envisager ce phénomène. — Idées que l'on s'est formées du délire des aliénés aux diverses époques de l'histoire. — Des préjugés qui existent encore à propos des aliénés.

— III. Des rapports du délire fébrile en général avec le délire de l'aliénation mentale. — Description des phénomènes délirants pendant l'exacerbation de certaines fièvres. — Observations. — Délirium phrenicum et delirium tremens. — Des analogies existant entre le délire fébrile et le délire de l'aliénation. — Idées fixes. — Hallucinations. — L'intensité du délire n'est pas toujours en rapport avec l'état général de dépression. — Les analogies entre le délire et le délire de l'aliénation se poursuivent jusqu'au moment où l'existence se termine.

— IV. Des rapports du délire fébrile en général avec le délire de l'aliénation mentale. — Description des phénomènes délirants pendant l'exacerbation de certaines fièvres. — Observations. — Délirium phrenicum et delirium tremens. — Des analogies existant entre le délire fébrile et le délire de l'aliénation. — Idées fixes. — Hallucinations. — L'intensité du délire n'est pas toujours en rapport avec l'état général de dépression. — Les analogies entre le délire et le délire de l'aliénation se poursuivent jusqu'au moment où l'existence se termine.

L'étude des formes élevées de l'aliénation mentale va nous révéler des problèmes d'autant plus difficiles à résoudre, que la cause de ces maladies, leur nature intime sont loin de nous être connues, par le lien commun des croyances et des idées, les uns qui se sont imposés, pour terme de leurs recherches, l'étude des lois de notre organisation dans leurs rapports avec les lois de l'organisme, soit à l'état sain, soit à l'état malade.

Nous ne pourrions nous dispenser, dans le chapitre des causes et de la nature des diverses affections mentales, d'exposer sommairement les théories philosophiques et médicales qui, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, ont eu le privilège d'occuper les médecins et les philosophes. Ces théories ont offert d'une manière trop notable sur les destinées des aliénés, de nous nous croyions en droit, malgré les progrès de la science, de ne nous en tenir pas. Nous le disons tout bonnement, ces progrès sont, pour ce qui regarde le traitement surtout, ont l'accord des doctrines physiologico-psychologiques a amené les plus heureux résultats. Ici sera-ce l'éternel honneur des médecins aliénistes modernes d'avoir, sans ce rapport, ouvert la voie que l'avenir aura fécondée encore.

Notre but, nous l'avons dit, est de nous occuper d'arriver, par l'exposition méthodique des faits cliniques, aux véritables éléments d'un traitement rationnel destiné à diriger vers le bien commun de principes. Les efforts des médecins des asiles d'aliénés et des médecins de la civilie. Le titre modeste de notre œuvre indique le but que nous espérons

atteindre, et nous trace la marche à suivre pour relier les affections mentales à l'adoption nosologique générale.

Les divergences d'opinions des médecins aliénistes sur la nature des maladies qui nous occupent ne pourront obscurcir en rien l'étude des symptômes et ne nous empêcheront nullement de jeter les bases d'une classification dont la simplicité fera le principal mérite. Les faits cliniques qui viendront justifier les éléments de notre classification nous amèneront sans effort à l'appréciation de la nature, des causes et du traitement de ces maladies; à l'exposé des principes qui doivent diriger les médecins et les magistrats appelés en dernier ressort à statuer sur la criminalité des actes reprochés aux individus soupçonnés d'avoir agi sous l'empire de l'égarement de la raison.

En un mot, la méthode que nous avons suivie dans l'étude des déviations intellectuelles dirigera nous pas dans la description des formes plus élevées de l'aliénation mentale. Ces formes nous amèneront à établir des types principaux dont la manie et la mélancolie, en d'autres termes, l'excitation et la dépression plus ou moins permanente des forces nerveuses, seront les éléments généraux. Le cadre, est tracé; il ne nous reste plus qu'à le remplir.

II. Le phénomène le plus saisissant dans toutes les manifestations malades de l'intelligence est incontestablement le délire, soit qu'il se formule dans les paroles du malade ou dans ses actes (1). Le délire, pour être considéré comme un symptôme essentiel de la folie, doit avoir un type de continuité, se relier à des lésions d'une nature spéciale, et présenter dans son ensemble les éléments d'une certaine systématisation de concepts délirants. Cette systématisation donne elle-même au délire qu'il se produit un cachet particulier; elle fait ressortir ce que l'on est convenu d'appeler la fixité des idées et cette logique particulière aux aliénés qui les amène à la justification des conceptions les plus fausses et des actes les plus déplorables.

S'il en était autrement, qui pourrait se flatter d'avoir échappé à la folie, car tous tant que nous sommes nous avons subi à des degrés plus ou moins considérables les phénomènes du délire. On délire dans le délire, on délire sous l'influence des boissons spiritueuses et de quelques narcotiques; certains rêvent-ils d'une autre chose, sinon un état de délire souvent des plus pénibles à subir?

Quel est l'homme assez maître de lui-même pour avoir conservé sous l'influence de la colère ou de telle autre passion le calme nécessaire aux opérations de l'âme? *Ira furor brevis* est un axiome généralement reçu, et ce que l'on a dit de la colère peut se répéter des mille passions qui, lorsqu'elles ne sont pas contenues dans des bornes légitimes, ont le triste privilège d'emporter avec elles l'activité malade les sentiments que la nature nous a donnés dans un but de perfectionnement moral.

La description des passions et des égarements qu'elles nous entraînent, les terribles effets qui en résultent soit pour l'individu, soit pour l'humanité tout entière, ont été et seront toujours pour les poètes, les romanciers, les philosophes et les moralistes un thème inépuisable où nous chercheurs malheureusement bien plus encore les émotions palpitantes que les motifs d'une conduite que la sagesse ennoblit et que la droite raison dirige. Semblables au spectateur qui, tranquillement assis dans le port qui l'abrite, admire la mer en furie et se félicite de ne pas monter le vaisseau qui va se briser contre l'écueil, nous oublions que nous pouvons être arrachés à notre tranquillité pour courir les mêmes dangers.

Cette disposition naturelle au cœur de l'homme qui le porte à rechercher les émotions qui l'impressionnent sans remonter à leur source, sans en étudier les conséquences souvent fatales pour lui-même, n'a pas été sans influence sur la manière dont la folie a été appréciée aux différentes époques de l'humanité.

C'était, en effet, un triste et curieux spectacle que de voir l'homme, dont nous ne pouvons pas admettre la possession d'un génie, tomber soudain du rang qu'il occupait et présenter aux populations effrayées le triste exemple de sa déchéance intellectuelle. Nous ne nous étonnerons pas si, dans l'origine des sociétés, l'aliéné était considéré comme un individu que visitait l'esprit de Dieu. Cette croyance, existant encore en Orient, a protégé ces malheureux, et la pitié religieuse de ces peuples a remplacé dans maintes circonstances les soins éclairés de la médecine.

Lorsque le génie des premiers fondateurs de notre science est recherché dans un ordre de choses purement physiologique, l'explication des phénomènes de la manie et de la mélancolie, ces affections rentrent naturellement dans le cadre de la nosologie, et les préceptes de ces grands maîtres peuvent dans beaucoup de circonstances nous guider encore avec profit. Mais, comme on le sait, les enseignements des médecins grecs et romains disparaissent dans le naufrage général des connaissances humaines, et les préjugés qui, presque dès le commencement de l'ère chrétienne, obscurcissent

les notions à propos des causes de ces redoutables affections, c'est sur le sort des aliénés la plus fatale influence.

Heureux encore à l'époque où ils étaient considérés comme visités par l'esprit de Dieu; ils étaient au moins alors honorés et respectés. D'adroits imposteurs purent exploiter, il est vrai, la crédulité des peuples; mais la confiance dont ils étaient investis expliquait la bienveillance dont les véritables malades étaient l'objet, ainsi que la protection qui abritait leur infortune. Il n'en fut plus ainsi lorsque l'ignorance des temps ne fut plus dans ces malheureux que des possesseurs de l'esprit malin et des suppôts du Satan. La pénétration qui frappait les individus atteints de magie, de sorcellerie et de crimes odieux s'étendit aux aliénés, et dans mille lieux divers la flamme des bûchers, l'angoisse des tortures et l'horreur de la prison furent les seuls arguments employés contre la plus triste des maladies.

La voix des médecins, qui à des époques diverses s'éleva contre de telles horreurs, ne fut point écoutée, et la vérité qui essayait de proclamer fidèle dans maintes occasions devint fatale à ses auteurs. Plus lui-même, selon la remarque de M. Falret, eut besoin de l'appui moral de la plus grande des révolutions pour briser les chaînes avec lesquelles de son temps encore on maltraitait la fureur des aliénés. (Falret. *Considérations générales sur les maladies mentales*, 1843.) Et, quand on pense qu'un demi-siècle à peine nous sépare de cette époque, on ne peut s'empêcher, tout en admirant les améliorations actuelles, d'être pris d'une immense indulgence pour les préjugés que le progrès n'a pu faire disparaître encore; mais la pitié du médecin ne doit pas obscurcir le jugement du médecin-praticien, ni arrêter ses efforts. Il ne faut pas se faire illusion; les préjugés dont nous voulons parler ont jeté de profondes racines dans l'esprit des populations; ils se rapportent surtout à deux ordres de croyances erronées : la première consiste à ne ranger qu'à une réprobation l'aliénation mentale parmi les affections ordinaires; la deuxième à ne consentir qu'à la dernière extrémité à l'isolement de ces malades. Cette double erreur, qui sentir et de voir à journelement les effets des plus fureurs sur une affection qui, prise au début, offre à l'humanité de nombreuses chances de guérison. Elle a amené des traitements irrésistibles dont nous ferons ressortir ailleurs la fatalité.

Ajouterons-nous encore que cette tendance à se servir de la production de certains faits extraordinaires qui, dans les causes merveilleuses, insaisissables ou surnaturelles n'est que trop souvent encore incomplètement combattue par le progrès des lumières. Il ne nous serait pas difficile, en nous plaçant sur le terrain de l'histoire, de prouver que certains phénomènes curieux observés dans un état de catalepsie ou de magnétisme ne sont que les résultats pathologiques, naturels ou artificiels d'un état nerveux, résultats qu'exploitent d'adroits charlatans et que l'amour du merveilleux fait admettre avec une facilité qui n'est que trop souvent la honte de la raison humaine. Mais les considérations historiques nous entraîneraient trop loin; nous avons hâte de revenir sur le terrain médical, où nous espérons trouver, sinon toujours l'explication des faits, du moins les éléments d'une saine réserve et les indications d'un traitement rationnel. La description des formes élevées de l'aliénation mentale va faire le sujet des réflexions ultérieures, et les rapports intimes du délire fébrile en général avec le délire de l'aliénation mentale proprement dite nous serviront d'introduction.

III. C'est à tort que le délire fébrile (delirium febrile) a été trop généralement séparé dans son étude du délire de l'aliénation mentale. Nous partageons complètement sous ce rapport les opinions du docteur Reil (1), qui, tout en admettant pour les troubles de l'esprit des caractères distinctifs, ne peut s'empêcher de reconnaître de fixes relations avec les perturbations qui ont lieu dans la production de la fièvre, les fièvres reconnaissant pour causes les lésions de l'appareil circulatoire.

Le délire, dit le même auteur, se rattache à toutes les modifications des fièvres que nous indiquons, soit que ces fièvres soient inflammatoires ou chroniques, sténiques ou asthéniques, continues ou intermittentes.

Les troubles intellectuels sont dans ces fièvres aussi nombreuses et aussi divers qu'en dehors de leur action. Ces perturbations sont continentes intermittentes et présentent des parallèles d'éléments d'exacerbation ou de rémission. Les formes dont elles se rapprochent le plus sont la manie, la mélancolie et la démence (2).

Pour avoir une idée aussi exacte que possible des phénomènes nerveux qui surgissent dans des occurrences pareilles, il suffit aux médecins d'évoquer les souvenirs de leurs malades ou de s'en rapporter à leurs propres souvenirs, si, comme l'auteur de ces lignes, ils ont dans certaines maladies atoniques ou inflammatoires déliré sous l'influence de la fièvre.

Rien n'égale, dans les cas analogues, la puissance de l'imagination. Cette faculté paraît d'abord dans le principe, sous la dépendance fatale de nos sens égarés par les illusions et les

(1) Le mot *delirium* vient de *delirare*, qui signifie labourer un champ de travers en lieu de suivre un sillon en ligne droite. La racine *delirare* veut dire *delirare* est un vieux mot latin dont le sens est : labourer un champ par terre.

(1) Reil, *Über die Entzündung und den Fieber*, (Halle, 1845).

(2) Idem.

hallucinations de toutes sortes. Ce qu'un pareil état de choses apporte de trouble dans l'association de nos idées est vraiment prodigieux. Les idées fantastiques qui, sous l'empire de la fièvre, assaillent et tourmentent un cerveau malade, ne sont égales dans leur nombre que par la bizarrerie ou ne peut plus fatigante des formes qu'elles revêtent. Ces formes ne sont pas seulement foligantes et bizarres, elles sont parfois effrayantes et terribles, et ne laissent au malheureux malade ni trêve, ni repos.

Lorsque sous l'influence d'un rêve pénible nous faisons un suprême effort pour revenir au sentiment de notre personnalité, nous nous réveillons soudain, et les fantômes qui nous ont poursuivis disparaissent. Il peut se faire néanmoins que le trouble dans lequel nous avons été jetés amène la production d'un état intermédiaire entre le sommeil et le réveil. Pendant cet état, nous ne pouvons pas toujours nous rendre compte des phénomènes de la vie objective, et il arrive que nous interrogeons alors avec anxiété ceux qui nous entourent sur la réalité des phénomènes que nous avons éprouvés. Mais en dehors d'un état pathologique particulier, qui, lui seul, constitue parfois un commencement de folie, il est rare que nous ne revenions pas de suite au sentiment de notre personnalité.

Il n'en est pas malheureusement ainsi dans le délire d'une fièvre aiguë. Les images qui nous obsèdent et nous tourmentent semblent être poussées les unes devant les autres, comme les flots impétueux d'un torrent. L'attention et le jugement, qui supposent le pouvoir de s'arrêter à une idée et d'en tirer des conséquences, ne peuvent s'exercer en aucune manière, et tous les efforts du malade pour repousser une idée qui l'obsède ne tendent qu'à le faire tourner dans un cercle fatal où le malheureux, que la fièvre dirige par le sentiment de sa personnalité et devient le sujet de mille et mille hallucinations bizarres qui, à elles seules, constituent des drames défilants tels qu'on en observe chez des individus affectés de manie aiguë et de monomanie.

Quelle nuit effrayante et pleine d'angoisses vient de s'écouler pour moi, disait au docteur Reil un médecin qui sortait d'un accès de fièvre avec délire. Je n'ai cessé de chercher toute la nuit un malade auquel je portais le plus vif intérêt. Le danger de cet ami si cher était extrême; je parcourais ma maison dans tous les sens, je croyais trouver le malade dans tous ceux que je rencontrais; mon anxiété était à son comble de ne pouvoir concentrer sur personne le sujet de mon délire. Je le vis maintenant, ajoutait ce médecin, le malade que je cherchais n'était autre que moi-même.

Un autre docteur racontait que, dans le délire fébrile qui l'obsédait dans le cours d'une dysenterie, les différentes parties de son corps semblaient s'être détachées du tronc, et que, placé au milieu de ces débris palpitants, son esprit faisait d'incroyables et d'inutiles efforts pour rapprocher ses membres (1).

Il faut faire le lecteur par la description des délirants; les illusions et les hallucinations, à tant écrit, et dont nous aurons si souvent l'occasion de parler, ne nous semblent être que des épiphénomènes d'une maladie principale. Les illusions et les hallucinations ne sont égales dans leur nombre et leur variété que par l'infini des impressions capables d'affecter les organes des sens sous l'empire de la fièvre, et par l'infini non moins considérable des productions fantastiques qui peuvent être engendrées par une idée délirante existant à l'état chronique (2).

Mais, de même que le délire n'est pas essentiellement lié à l'impétuosité ou à l'irégularité dans laquelle le sang est lancé du cœur dans les différents organes de l'économie, de même aussi les hallucinations et les illusions peuvent avoir pour point de départ, absolument comme le délire, un état d'épuisement général. Cette idée est élémentaire; on délire après des hémorrhagies générales, comme sous l'empire d'une circulation surabondante par la trop grande richesse de l'hémoglobine. Il existe un délire propre aux maladies aiguës, un autre plus particulier aux affections chroniques. Le délire sombre et l'actitude de quelques fièvres ataxiques, le délire tout particulier qui précède les terminations fatales de l'existence, révélées aux yeux des plus ignorants des pronostics, sont tristement significatifs que ceux de la science. Cette variété des délirs, dans leur rapport avec les lésions organiques, nous indique les différences essentielles des troubles affectant l'intelligence, troubles que nous désignons sous le mot générique de *folie*. Quelques considérations ultérieures ne seront pas hors de propos pour préparer le terrain sur lequel nous allons nous placer; elles nous serviront de point de ralliement pour rattacher, selon notre intention, la folie au cadre nosologique des maladies générales.

Nous n'avons examiné jusqu'à présent que le délire de certaines maladies infectieuses proprement dites. L'impétuosité des conceptions délirantes est telle alors, avons-nous dit, que le malade, ne pouvant fixer son attention et son jugement sur rien de ce qui l'impressionne, devient le jouet de mille et mille erreurs des sens, et perd jusqu'au sentiment de sa personnalité. Cet état nous représente assez bien la manie aiguë; l'intensité du délire est si grande dans ce cas que l'action des divers organes des sens se trouve comme disséminée dans un ordre de phénomènes multiples et anormaux.

Mais il arrive aussi, dans les affections d'une certaine durée surtout, que les phénomènes délirants, tout en conservant une certaine intensité, tendent à la systématisation de leurs produits, et qu'après que l'action des organes des sens a été surexcitée dans son ensemble, cette action semble se concentrer dans tel organe plutôt que dans tel autre. C'est cet état que représente assez bien le délire partiel. L'exemple que je

vais citer à défaut des analogies; mais il aura cependant l'avantage, en fixant notre pensée sur les phénomènes du délire fébrile, de nous mieux faire comprendre plus tard l'idée que l'on peut se faire de la folie et de ses principaux types.

Une dame soignée par le docteur Reil était affectée d'une maladie dans laquelle les exacerbations de la fièvre amenaient des phénomènes sensoriaux étranges. Il y avait des jours où la surexcitation nerveuse paraissait plus particulièrement affecter le sens de l'ouïe. Une sensibilité anormale lui faisait entendre des bruits de toutes sortes, des sifflements ou ne peut plus insupportables. Dans une autre circonstance, elle se plaignait de ses boissons, que l'on avait démentées, disait-elle, en y mêlant des substances étrangères. Bientôt après les objets extérieurs changeaient de forme, et elle voyait des choses qui n'existaient que dans son imagination en délire. C'étaient les bords de son verre qui lui paraissaient inégaux et qui représentaient des excroissances de plantes diverses. Dans la boisson qui lui était offerte, elle voyait des araignées, des serpents et d'autres animaux immondes, en s'étonnant que personne ne vit les objets qui l'effrayaient. Tout ce que l'interrompt chaque mille fois de forme dans un même instant, et lui représentait, tantôt des montagnes, tantôt des fleuves et des plaines, tantôt la forme et les couleurs de l'arc-en-ciel. Les exacerbations amenaient des phénomènes plus étranges encore; elle voyait des hommes, des animaux et mille spectres grimaçants; et puis, bientôt après, toutes ces sensations malades si nombreuses et si pénibles semblaient s'évanouir pour se résumer dans une hallucination suprême. C'était Frédéric-le-Grand, qu'elle avait vu quelque temps avant la mort de ce roi, qui, assis au pied de son lit, se tenait tranquillement avec elle des conversations suivies.

Un autre malade dont parle l'auteur que je cite, après avoir pareillement passé par toutes les périodes d'un délire fébrile général, semblait ne plus voir dans tout ce qui l'entourait que la personification de Napoléon, et ses conversations n'avaient trait qu'aux souvenirs que lui rappelait ce grand personnage historique.

Ainsi, comme on le voit, le délire fébrile est une forme générique qui, comme le mot folie, comprend et résume l'immensité des phénomènes anormaux qui peuvent d'une manière plus ou moins permanente perturber notre manière de sentir et de voir, et d'une manière plus ou moins permanente aussi égarer notre raison.

Nous avons parlé des délirs généraux où les hallucinations et les illusions de toutes sortes font perdre au malade le sentiment de sa personnalité; nous avons vu l'exemple de délirs plus ou moins systématiques où l'égarement semble résider plutôt dans la perversion de tel ou tel organe des sens. Or, sans vouloir fixer ici les lois de l'analogie, nous nous essayons de donner d'avance une idée de ce que l'on peut entendre par manie (trouble du délire général) et par monomanie (trouble et délire partiel).

Nous devons ajouter encore que, dans certaines maladies, l'existence des délirs fébriles tristes, des perversions particulières de nos sens où tous les phénomènes de la mélancolie avec son cortège de craintes, de terreurs et de sensations pénibles se trouvent représentés pour décrire un état pareil. L'auteur n'a pas besoin de puiser sa description dans les livres; il demande au lecteur la permission de décrire lui-même ce qu'il a éprouvé dans une circonstance pareille.

Sous l'influence des mixtures qui s'échappent des lagunes de Venise, pendant le printemps surtout, j'éprouvai les symptômes d'une fièvre qui se présenta dans l'origine avec tous les phénomènes de l'intermittence. Cette fièvre s'accompagnait de violentes céphalalgies et d'épistaxis fréquentes.

Négligeant ces premiers symptômes, je ne m'en livrai pas moins à toutes les distractions qu'un voyageur recherche dans cette ville intéressante; mais, quinze jours après l'invasion du premier accès, je dus m'aller, et la fièvre affecta bientôt un type continu avec une prostration complète de toutes les forces intellectuelles et physiques. Après avoir eu quelques succès des vomitifs et des purgatifs, j'eus recours trop tard à une médication plus tonique. J'en arrivai à une période où, ne pouvant plus moi-même diriger le traitement, je dus recourir aux bons soins d'un confrère italien, qui vit dans mon état une complication de phénomènes très inquiétants. Chaque soir amenait une exacerbation fébrile accompagnée de violentes céphalalgies, et les nuits sans sommeil devenaient d'autant plus fatigantes qu'un état particulier de subdélire était accompagné de rêveries des plus pénibles et de sensations qui me plongeaient dans des angoisses insupportables.

Il me semblait dans certains instants éprouver le mouvement du roulis d'un navire, et chaque période d'assoupissement était brusquement interrompue par la sensation d'une chute dans un précipice. Les doses assez fortes d'opium qui me furent administrées ne faisaient qu'augmenter mes rêveries, ainsi que les illusions pénibles qui en étaient la suite. Toutefois, trois semaines après les accidents dont je parle, un épistaxis plus violent détermina une crise favorable, et je marchais rapidement vers la guérison, lorsqu'un accident imprévu vint me replonger dans un ordre de phénomènes sensoriaux plus déplorablement encore.

(La suite au prochain numéro.)

HOPITAL D'AJACCIO. — M. ABEILLE.

Des rôles des divers états morbides régnants ou intercurrents dans les épidémies de fièvre paludéenne. Leur action sur la marche et le type de la fièvre. Leur importance au point de vue thérapeutique.

(Suite et fin. — Voir les nos des 23, 27 décembre 1851, et 3 janvier 1852.)

Une série considérable d'observations de la nature de celles-

ci, et recueillies en des lieux différents pendant les épidémies palustres, mettrait hors de toute contestation la complication de la fièvre de marais par une affection réelle quand elle revêt la forme typhoïde. Nous aurions pu rapporter quelques autres exemples avec détail; mais ce mémoire est déjà assez long pour que nous nous trouvions dans la nécessité d'abréger. On verra dans notre statistique les cas qui auraient pu faire suite à cet-ci.

De l'aveu même de ceux qui croient purement à la forme typhoïde de la fièvre paludéenne sans complication d'affection morbide qui suscite cette forme, il y a dans ces cas un cortège bien distinct de symptômes que la caractérisent. Or, n'oublions-nous par devers nous aucun fait sérieusement et minutieusement observé, n'oublions-nous aucune révélation cadavérique, que nous concluons, d'après l'aveu même de nos adversaires, que la fièvre paludéenne à forme typhoïde n'est que le résultat d'une complication, d'après cet axiome: que des effets identiques ne peuvent provenir que d'une seule et même cause. Or, les traits morbides qui caractérisent le typhoïsme, pour varier du plus au moins, expriment bien un état particulier longtemps identique à lui-même, et cet état ne saurait être le produit de l'intoxication paludéenne, qui, dans ses formes les plus communes, les plus générales, les plus sensibles, ne se traduit jamais par une semblable physiologie. Mais les preuves claires et précises que nous venons de rapporter confirment pleinement ce que le raisonnement faisait entrevoir.

Statistique des fièvres palustres par nos observées à Ajaccio durant le règne de l'épidémie de 1851.

Fièvres intermittentes de première invasion.	69
Dont : Quotidiennes.	49
Tierces.	15
Quartars.	5
Fièvres intermittentes récidivées.	41
Dont : Quotidiennes.	5
Tierces.	17
Quartars.	10
Double tierces.	6
Double quartars.	3
Fièvres rémittentes.	14
Dont : A forme typhoïde, ou complication de typhus.	8
Bilieuses.	2
Quartagieuses.	4
Fièvres pernicieuses.	12
Dont : Comateuses.	7
Délirantes.	3
Algides.	2
Total général.	136

Sur les 69 fièvres intermittentes de première invasion, nous avons remarqué 31 fois des troubles légers des fonctions digestives, dénotés par de l'empatement à la bouche, avec ou sans amertume, de l'insappétence et des enduits nauséux recouvrant la langue. C'est donc sur un peu moins de la moitié des cas que s'est rencontré cet état désigné sous le nom d'embarras gastrique. On voit la prédominance l'influence des chaleurs fortes et soutenues sur le tube digestif autant et que celle de la fièvre. Dans ces 31 cas, nous avons administré l'émétique du deuxième au cinquième jour, 23 fois; et du cinquième au neuvième jour, 8 fois. Dans tous, il a dissipé presque instantanément l'état saburral, et a rendu la fièvre plus facilement expugnable par la quinine ou des succédanés.

Dans les 41 cas de fièvres récidivées, le même trouble des fonctions digestives, à un degré plus ou moins saillant, a été noté 28 fois, ou dans plus de la moitié, ce qui prouve que la répétition de la fièvre n'a dans l'individu aucune prédisposition. 8 fois nous avons observé, dans ces fièvres récidivées, des diarrhées posthumes, résultat d'une détérioration de l'organisme par les fièvres, et non consécutives à une altération profonde. Dans ces 8 cas, il y avait cachexie paludéenne profane.

Pour nos 14 fièvres rémittentes, 9 fois la fièvre a débuté par l'intermittence quotidienne pour passer à la rémittence après un plus ou moins grand nombre d'accès, et quand la complication venait se joindre à l'intoxication paludéenne, ou bien quand, existant initialement, mais à un faible degré, elle acquiescissait avec l'intoxication paludéenne à la forme comme la physiologie de la fièvre. 2 fois la fièvre a débuté sous le type tierce pour passer à la rémittence sous les mêmes conditions; enfin, 3 fois elle a été rémittente d'emblée, la complication semblant alors exercer, des début, un empire notable sur le règne épidémique; c'est dans 3 cas de fièvre typhoïde. Nous ne pensons pas, et notre observation a été rigoureuse, que dans ces 14 cas il y ait eu rémittence par la seule marche de la maladie palustre.

Sur nos 12 cas de fièvre pernicieuse, nous avons pu saisir deux fois une complication d'affection d'organe qui, sans contrôle, poussait à cet état grave de la fièvre. Dans un cas (obs. 2), l'autopsie n'a pas permis de le dire; dans l'autre (obs. 3), quoique le malade ait guéri, les signes morbides directs n'ont rien laissé à désirer pour assoir le jugement. Enfin, dans un troisième cas beaucoup plus douteux, une affection du cerveau nous a paru concomiter avec la fièvre et exercer une certaine influence pour la gravité. Le malade est resté paralysé du bras droit après la guérison.

Il est vrai que cette paralysie a cédé ensuite facilement aux traitements qui lui ont été opposés; ce qui pourrait laisser croire que ce n'était qu'un effet de la fièvre sur l'innervation; mais la localisation bien marquée de la paralysie indiquerait qu'une portion du cerveau ou les fonctions d'une portion ont été plus affectées que les autres, et les paralysies momentanées succédant aux fièvres graves n'ont pas ce caractère, à moins qu'à la suite de celles-ci il n'y ait

(1) Le lecteur consulera avec le plus grand fruit, sur ce sujet, les ouvrages spéciaux de MM. les docteurs Lital, Michel et Brierre de Boismont; il verra quel parti ces auteurs ont tiré de l'étude des hallucinations et comment pour éclairer le point de vue nosologique, mais encore pour jeter sur ces grands faits historiques une lumière nouvelle.

croissements successifs faciles à suivre, le volume de la tête d'un

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Ce journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au Bureau du Journal, rue des Saints-Pères, 40,
ou dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.
Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

PARIS, LE 7 JANVIER 1852.

Séances des Académies.

La question de la présence du sucre dans les urines et les épileptiques et chez les hystériques après leurs accès s'est présentée aujourd'hui sous une nouvelle forme à l'Académie des sciences. M. Michéa avait annoncé il avait cherché en vain le sucre chez plusieurs malades; M. Reynoso continue à le trouver dans les urines et attribue les insuccès de M. Michéa au cédé qu'il a mis en usage, et qui offrirait, suivant le peu de sensibilité. Une question posée dans ces termes ne peut tarder à être résolue, pour peu que les chefs de service de la Salpêtrière et de Bicêtre, et que ceux des asiles de province, y mettent de la main.

M. Delafont et Gruby ont appelé une troisième fois l'attention de l'Académie sur un fait des plus curieux qu'il puisse observer en physiologie, sur la présence du sucre dans le sang du chien et de quelques autres animaux. Le travail de ces deux observateurs étant entièrement publié dans ce journal, nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur.

— L'Académie de médecine a assisté aujourd'hui à l'installation de son nouveau bureau ou plutôt de son nouveau président. M. Mèlier a entretenu l'Académie de termes fort convenables des visites officielles qu'il lui a faites à l'occasion du jour de l'an, et a remercié ses collègues avec une modestie extrême de l'honneur qu'il lui a fait en le portant à la présidence.

Après quelques mots de remerciements de M. Gibert, Compagnie a repris le cours de ses travaux. M. Jolly a rapporté sur l'action thérapeutique des eaux de mer; le travail qui a donné lieu à ce rapport ne renferme rien de bien nouveau, le rapport n'a pu lui prêter un assez grand intérêt pour captiver l'attention de l'Académie. M. Jolly a été à peine entendu.

Une lecture plus importante de M. Chatin sur la présence de l'iodine dans l'air, les eaux et les plantes des pays où il a suivi celle de M. Jolly. Nous publierons textuellement cet intéressant travail, qui peut jeter un grand jour sur l'origine du goitre et du crétinisme, et qui doit être lu dans tous les cas l'objet de considérations de son vif intérêt. — H. G. Goussier.

HOPITAL SAINT-ANTOINE. — M. CHASSAGNAC.

Réduction d'une luxation du coude par l'emploi du talon de la main.

Il y a une exagération évidente, il y a bien aussi quelque faiblesse d'amour-propre à qualifier de nouveau procédé toute modification apportée aux méthodes généralement reçues. Ce qui fait un caractère propre à toute manœuvre chirurgicale qui sort des habitudes établies, c'est sa difficulté réelle dans le principe du mode d'action. Que s'il s'agit d'une simple nuance dans la manière d'accomplir un acte et, au fond, essentiellement le même, il n'y a pas à créer ce que l'on appelle un *procédé*, sous peine d'enrichir tellement l'arsenal de la pratique, qu'il y naitrait véritablement de la confusion et de l'embarras. Ce n'est donc à titre de procédé nouveau que nous indiquerons la très simple manœuvre ci-dessous exposée pour la réduction des luxations du coude.

Je fais à côté de la réserve que chacun doit s'imposer sous l'appât de la vaine gloire ou moins ambitieuse du titre de tel ou telle modification, petite ou grande, il y a de la peine à ne pas laisser ignorer au praticien aucune ressource susceptible de lui faciliter l'accomplissement d'une tâche. Dans bien des cas, elle est assez facile pour que, si de la connaissance des principes généraux, il trouve ses inspirations du moment et dans la sagacité qui le guide, ce qui répond à ses exigences de la situation se présente. Mais dans les cas de grandes difficultés, l'art doit dédaigner aucun des auxiliaires que l'expérience du praticien peut offrir, et il faut que les archives de la science lui offrent des richesses pour fournir tous les expédients propres à atteindre le but.

est surtout quand il s'agit de luxations compliquées de

fractures ou bien de luxations qui n'ont pas été réduites dans les premières périodes de leur existence, qu'il y a une véritable nécessité à relever tous les modes d'après lesquels s'est exercé l'esprit inventif des chirurgiens de tous les temps et de tous les pays. Ce qui est encore vrai pour les luxations qu'on peut appeler difficiles l'était pour toutes avant l'emploi des anesthésiques, et principalement du chloroforme. Mais si l'introduction de cet admirable auxiliaire dans la pratique a presque annihilé les difficultés de la réduction dans les luxations récentes, elle est loin d'avoir simplifié au même degré la réduction des luxations anciennes, qu'on voit encore opposer trop souvent d'insurmontables obstacles à l'action chirurgicale.

Pour qui médite l'histoire des méthodes de réduction, une remarque se présente d'elle-même. On est frappé de la manière parfois gauche et neutralisante dont la force personnelle du chirurgien est mise en jeu. C'est au point que souvent des manières de faire tellement instinctives qu'on les emploie chaque jour pour les usages les plus vulgaires, que les enfants eux-mêmes les mettent en pratique dans leurs jeux, sont précisément celles qui se présentent les dernières à l'esprit du chirurgien, tant il est vrai que, quand l'imagination se met en frais pour trouver de grands moyens, elle s'éloigne du naturel et demande à des combinaisons ridicules savantes et prétentieuses ce que l'observation de la nature nous eût fait promptement découvrir. La réduction des luxations étant, pour le chirurgien, une lutte, une question de forces musculaires bien appliquées, n'est-il pas évident que c'est en observant les conditions dans lesquelles nous déployons instinctivement le plus de force musculaire qu'il faut, avant tout, chercher les modèles ou du moins des inspirations que féconde l'analogie?

On est donc en droit d'être surpris quand on constate l'absence d'application pratique de certaines attitudes dans lesquelles chacun est apte à réaliser la plus grande somme d'énergie musculaire qu'il lui soit donné de déployer. De ce nombre est l'attitude dans laquelle on agit avec le talon de la main. Quand nous voulons fermer une porte qui résiste, repousser un corps qui menace de nous écraser, nous relevons d'une chute, éloignons de la rive un bateau sur lequel nous nous trouvons, que faisons-nous? Le talon des deux mains sert de contre-appui, et nous exécutons un mouvement d'extension de l'avant-bras sur le bras. Il était bien naturel qu'une évolution si favorable à nos efforts eût quelque application en chirurgie. Or, les tentatives de réduction des luxations du coude en arrière se prêtent merveilleusement à l'emploi de ce mécanisme. En effet, pendant qu'avec la main gauche nous saisissons à pleine main l'humérus droit du malade pour le relever, nous appuyons le talon de la main droite contre l'olécranon pour le repousser en avant. C'est à cette manière de faire que nous avons eu recours pour réduire une luxation du coude compliquée d'une fracture d'avant-bras récemment consolidée. La luxation datait de sept semaines.

On pourrait objecter que les dimensions du membre luxé (c'était l'avant-bras d'un enfant) se prêtent beaucoup plus que celles d'un bras d'adulte à ce mode opératoire. Nous ne disconvienons pas que la possibilité de saisir vigoureusement l'humérus avec la main gauche, comme on l'eût fait d'un barreau de chaîne, ne nous ait rendu singulièrement favorable l'application de ce *modus faciendi*. Mais la différence de volume du membre ne saurait être un obstacle à ce que, même chez l'adulte, on ne puisse tirer un grand parti de l'emploi de ce moyen. C'est pour cela que nous avons cru devoir le soumettre à l'examen de nos confrères.

Voici l'observation, qui est nécessairement fort courte.

Morin (Eugène), âgé de huit ans, demeurant à Fontenay-sous-Bois, rue Saint-Germain, 38, est amené par son père à la consultation de l'hôpital Saint-Antoine, le 16 mai 1851. En examinant avec attention le membre supérieur droit de cet enfant, nous constatons :

1^o L'existence antérieure d'une fracture répondant à la partie moyenne de l'avant-bras, et qui n'est que récemment consolidée. C'est là ce qui avait, dans les premiers temps de la lésion, appelé d'une manière exclusive l'attention des personnes qui avaient vu le malade avant nous;

2^o L'existence actuelle d'une luxation de l'avant-bras, caractérisée par la réunion de tous les signes de la luxation du coude, savoir : la présence distincte sous-cutanée et constamment avec le doigt de la cupule articulaire du radius; une dépression facile à produire, et considérable en arrière de l'olécranon; l'existence d'une saillie très prononcée en avant, évidemment formée par la trochlée humérale; l'impossibilité de fléchir et d'étendre complètement l'avant-bras sur le bras, etc.

Le père de l'enfant, interrogé sur la cause de ces lésions, nous apprend qu'il y a sept semaines le petit garçon a fait une chute de cheval, en conduisant à l'abreuvoir un animal ombrageux sur lequel on l'avait laissé monter. Au moment de la chute l'enfant tomba sous les pieds du cheval, et sans qu'on puisse expliquer au juste quelle a été la part de la chute et celle des circonstances qui l'ont accompagnée, on s'est aperçu que des lésions graves s'étaient manifestées thoraciques. La fracture est la seule lésion dont on se soit

occupé; et l'appareil appliqué le lendemain de la chute amena la consolidation, qui paraît bonne aujourd'hui, mais la luxation a persisté.

Nous nous trouvons donc en présence d'une luxation du coude existant sur un membre trop récemment fracturé pour qu'on puisse y exercer impunément, ou du moins avec une sécurité parfaite, les tractions énergiques que suppose la réduction d'une luxation datant déjà de sept semaines. Néanmoins, le jeune âge du sujet, son habitude musculaire chétive nous donnent l'espoir de réduire sans chloroforme. Une première tentative est faite; elle est faite avec vigueur, mais sans autre secours que celui d'un seul aide. La résistance est telle qu'on voit la nécessité d'associer le petit malade, autant pour lui éviter les douleurs que pour neutraliser la contraction musculaire. Deux aides appliquent leurs mains réunies sur l'avant-bras, au-dessus du lien où existait la fracture, pendant que deux autres aides joignent chacun leurs deux mains au-dessus de l'humérus. Dans cette position, des pressions étaient directement exercées par les poignes du chirurgien sur l'olécranon. Cette première tentative déterminait bien un craquement, évidemment produit par la déchirure de ligaments de nouvelle formation, mais ne produisait par la réduction. Alors, dans un moment de répit, où les aides qui agissaient sur l'avant-bras étaient enroulés à leur poste, le chirurgien saisit à pleine main l'humérus avec la main gauche, pendant qu'avec le talon de la main droite, embrassant le sommet de l'olécranon, il repousse cette éminence en avant. Tout à coup la résistance cède, et le rapport normal des surfaces articulaires se rétablit. La réduction était accomplie. Un appareil contentif fut appliqué.

Nous avons revu le jeune malade. La guérison n'a été troublée par aucun accident.

ASILE DES ALIÉNÉS DE MARVILLE (Meurthe).

M. MORAN, médecin en chef.

Études cliniques sur les maladies mentales

§ I. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES PRÉDISPOSITIONS PÉRIÉDiques DANS SES RAPPORTS AVEC LE DÉLIRE DE L'ALÉMENTATION.

(Suite. — Voir le n° précédent.)

Un soir l'hôtel que j'habitais était presque désert; une grande fête de nuit avait attiré tous les voyageurs au théâtre de la Fenice. Un bruit qui j'entendis au-dessus de ma chambre fixa mon attention. Bientôt une fenêtre s'ouvrit, et la chute d'un corps pesant tombant dans les lagunes révéla soudain dans mon esprit l'idée d'un suicide que j'avais prévu et dont l'existence probable me préoccupait sans cesse : la triste réalité confirma bientôt mes soupçons. Un jeune Français, atteint de lypémanie religieuse avec tendance au suicide, venait de terminer son existence en se précipitant du quatrième étage sur les bateaux qui étaient amarrés à l'entrée de l'hôtel. Le spectacle d'un cadavre dont la tête était horriblement fracassée, la désolation du frère du malade, ainsi que le désespoir du médecin qui lui donnait des soins étaient des causes morales plus que suffisantes pour ébranler mon système nerveux affaibli par une maladie dont la convalescence m'entraînait à peine.

Je ne fatiguerai pas le lecteur par le récit de mes propres impressions; tout ce que je puis dire, c'est que les sensations pénibles dont j'ai parlé redoublèrent d'intensité. A l'idée d'une fin prochaine, se joignait la préoccupation ridicule, j'en conviens, et dans tous les cas bien peu philosophique, de me savoir placé dans un cimetière qu'inondait parfois l'eau de la mer. Ce que l'on m'avait raconté sous ce rapport était la préoccupation incessante et malsaine de l'état de veille.

C'était une idée fixe telle que l'on en voit dans certaines mélancolies. Le délire fébrile, qui augmentait tous les soirs, me fit passer par une série d'illusions dont la plus pénible sans contredit était l'apparition du malheureux suicidé, semblant me faire des reproches de n'avoir pas prévenu cet accident, vu que dans une conversation que j'avais eue à propos de lui j'avais émis des craintes sérieuses sur la probabilité d'un suicide.

Les apparitions dont je parle se représentaient surtout à ma vue dans cet état intermédiaire entre le sommeil et le réveil; mais le réveil complet apportait lui-même peu de tranquillité dans mon esprit; le des changements d'appartement; mais ce remède me soulagea faiblement. Chaque fois que j'étais laissé à moi seul, mes craintes redoublaient, et je ne goûtais qu'un sommeil fugace, dont me tiraient brusquement les apparitions les plus fantastiques.

Enfin, lorsqu'un mois après cette rechute je me déterminai à quitter Venise, je ne pus me résoudre, malgré l'exemple de tous les voyageurs, à faire le trajet qui sépare cette ville de la terre ferme. Une légère agitation des eaux de la mer me faisait l'effet d'une affreuse tempête. Je dus choisir un jour où le calme était complet, et la cause de cette frayeur tenait si bien à mon état nerveux général que le voyage ne m'empêcha pas de continuer à aller à Rome pour moi l'objet d'un supplice con-

incliné. Je ne pouvais goûter le moindre repos sans être éveillé soudain par la sensation d'une chute dans un précipice. Mais cette sensation ne se rattachait pas seulement à un état particulier de rêverie, c'était tout éveillé qu'il me semblait souvent que la voiture était irrésistiblement entraînée vers le fleuve qui coulait à côté de nous et dont mille mètres au moins nous éloignaient. Ce n'est que plus de trois mois après mon arrivée à Rome et à la suite d'un voyage entrepris à Naples et en Sicile que je retrouvai le libre accès à mes forces nerveuses et que je ne fus plus dérangé de ces craintes que je savais très bien apprécier dans leurs causes et leurs effets, mais qu'il m'était impossible de surmonter.

L'essai que nous faisons de décrire les effets des différents délires aura pour but de faciliter les éléments d'une classification des maladies mentales, classification que nous cherchons à rendre aussi simple que possible en la rapprochant des faits que nous observons, soit à l'état malade, soit à l'état sain.

Nous avons dit précédemment que les délires principaux que l'on observe dans les maladies générales se rapprochent autant que peuvent le permettre les analogies des états maniaques, monomaniaques, mélancoliques ou hypomaniaques; il nous reste à compléter ce tableau par quelques considérations sur les délires asthéniques qui peuvent nous donner une idée de la démence.

Le délire de type asthénique dans lequel le malade, incapable de réunir ses idées, ne fait que murmurer des mots intelligibles (*delirium musitant*). Son égarment n'a aucune influence sur ses actes, et à peine se recueille-t-il quand on lui crie son nom ou qu'on le secoue vivement. Son agitation se résume dans quelques actes automatiques, ses yeux sont égarés ou fixes, et de ses mains tremblantes le malade retire ses couvertures ou se cramponne après les vêtements de ceux qui l'entourent.

On reconnaît dans cet état le délire qui se relie à quelques affections typhoïdes, à l'écoulement, et il est rare que la terminaison n'en soit pas funeste. Quelques déments, placés dans les limites extrêmes de leur affection, nous représentent des situations analogues. Tout se réduit aussi chez eux à des actes automatiques que l'intelligence ne domine plus et que les instincts naturels sont impuissants à diriger. La comparaison que nous faisons entre le délire de deux états dont le point de départ est si différent se trouvera être d'autant moins forcée qu'il n'est pas rare qu'on nous amène dans nos asiles des individus en proie à un délire intellectuel est constitutif de des fièvres typhoïdes graves.

Enfin, pour terminer les analogies dont nous esquissons les caractères principaux, nous dirons qu'il existe entre les délires fébriles proprement dits et les délires de l'aliénation des points de contact, alors même que les derniers phénomènes de l'existence semblent avoir été établis entre deux états malades différents, mais dont le délire est le symptôme des démarches profondes. Je veux faire allusion ici au retour subit à la raison qui s'opère parfois, alors que tous les éléments de la vie intellectuelle semblent anéantis, et cela dans les dernières phases d'une maladie aiguë, aussi bien que dans une folie chronique. Nous trouvons dans les œuvres de Reil, de Brandis, Zimmermann, Darwin, Gruner des exemples on ne peut plus remarquables de ce premier état de choses. Les médecins aliénistes ont pu voir aussi dans le cours de leur pratique des faits non moins étonnants sous ce rapport (1).

C'est, en effet, un singulier spectacle bien digne de fixer l'attention du physiologiste et du philosophe que de voir des malades qui, dans les premières périodes de ce délire musitant, dont le pronostic est si fatal, semblent par un effort suprême revenir au sentiment de la vie, parlent à ceux qui les entourent, les consolent, mettent ordre à leurs affaires et ne retombent dans l'état de léthargie où ils sont sortis qu'après avoir jeté un regard plein d'intelligence et de lucidité sur leur passé, leur présent et parfois sur leur avenir. Brandis rapporte dans son ouvrage sur la force vitale qu'un de ses amis, au vingt et unième jour d'une maladie dont la terminaison prochaine était annoncée par un anéantissement complet du système nerveux et par une perte totale de l'intelligence et du sentiment, parut s'endormir d'un sommeil doux et tranquille et goûter un repos que ne troublait plus ni l'agitation ni le délire. Après quelques instants, il s'éveille, parle (ce qu'il n'avait pu faire depuis quatorze jours), retrouve non-seulement son accent de bon naturel, mais révèle encore à ceux qui l'entourent les sentiments les plus tendres et les plus élevés d'un époux et d'un ami; à l'indifférence la plus grande, à la prostration totale des forces intellectuelles succèdent l'activité des souvenirs du cœur et la lucidité de l'esprit; pendant plus d'une heure, le pouls et la respiration élargissent à l'état normal. Le malade s'entreint avec sa femme sur les conséquences d'une mort qu'il prévoyait, mais sans la redouter. Il recommanda sa femme et ses enfants à son ami Brandis; il eut une conversation très longue et très animée avec un ecclésiastique, et trois heures après parut de nouveau s'endormir d'un sommeil paisible; mais bientôt la scène change; des soubresauts dans les tendons et de violentes contractions des muscles du visage annoncent que les derniers phénomènes de la vie sont accomplis; la mémoire et l'intelligence se perdent de nouveau, et le malade s'éteint après deux jours d'agonie.

Les annales de l'aliénation nous offrent des faits plus surprenants encore du retour à la raison, puisqu'ils arrivent parfois après que le cerveau est resté inactif pendant des années entières. M. le docteur Brierre de Boismont cite l'histoire étonnante d'un individu affecté de démence et de mutisme chez lequel, après cinquante-deux ans d'aliénation, la parole revint avec le retour de la raison quelque temps avant

sa mort. Notre clinique de Mariville nous a fourni l'exemple à peu près analogue d'un retour complet à la raison chez un individu dont M. Barod, interne, a rapporté l'histoire dans les *Annales médico-psychologiques*. Le nommé Dor... était habituellement cité par nous comme l'exemple le plus extraordinaire de l'abus du langage dans lequel l'homme est capable de tomber. Depuis cinq années qu'il est alié, il ne parle plus; ses jambes sont rétractées par suite d'une affection de la moelle; ce ne nous nous souvenons, il se tient accroupi sur son lit; il pousse des grognements semblables à ceux d'une bête féroce; quand on s'approche de lui, ses grognements redoublent; il faut lui donner avec précaution les soins dont il a besoin; si l'âme, se précipite sur vous, déchire et mord... Et cependant cet homme, dont l'intelligence semblait éteinte pour faire place aux instincts les plus féroces, s'adresse un jour à la sœur qui seule avait le privilège de pouvoir l'approcher sans l'irriter; il lui parle, ce qu'il n'avait jamais fait encore...

Je me trouve bien mal, dit-il; allez me chercher l'aumônier. On s'empresse d'accéder à son désir; il s'entretient une demi-heure avec l'ecclésiastique de l'asile, fort étonné des sentiments que ce malade exprime et de la lucidité de son esprit. Au point de vue physiologique, l'état de spasme général et de contraction musculaire semble céder à l'approche du moment suprême; la figure perd cette expression de féroïcité qui lui était devenue habituelle; les jambes, que nos efforts les plus vifs n'avaient jamais pu allonger, s'étendent naturellement; il accepte avec reconnaissance les soins désormais inutiles que nous lui prodiguons, et il meurt après avoir joui pendant une heure de toute l'intégrité de sa raison. (*Annales médico-psychologiques*.)

Je ne puis entrer ici dans des explications sur les causes plus ou moins probables de ces derniers faits. Mon but a été de prouver jusqu'à présent que les délires, en tant qu'expression symptomatique des maladies, sont identiques; mais dans quel cas le délire est l'expression d'une maladie aiguë ou d'un état pathologique donné, ou d'une folie. Voilà ce qu'il nous reste à examiner. Cette étude nous servira de transition à celle de la nature des affections dont nous faisons l'histoire. La classification que nous adopterons sera appuyée sur des observations spéciales, et ces observations nous aideront à mieux apprécier les causes particulières dont nous aurons à étudier l'influence. Ce n'est qu'en dernier lieu que nous nous trouverons autorisés par l'enchaînement logique des faits à aborder l'explication de ces divers états qui nous ont conduits à l'écriture de cet ouvrage, aux maladies générales du système nerveux.

DES ÉRECTIONS GÉNÉRALES MORBIDES CHEZ L'HOMME;

— Traitements par la compression du prépuce; —

Par le docteur SISTRACH,

Sous-aide-major à l'hôpital militaire de Dijon.

Mille causes peuvent provoquer l'érection. Ainsi, stimulation appliquée directement sur le pénis (attachements de la verge); stimulation sympathique (attachements des testicules, l'accumulation de spermie dans les vésicules séminales); stimulation synergique (chatolement de la peau des lombes, de la partie interne des cuisses); influences de l'imagination; tels sont les divers mobiles de l'érection dans l'état physiologique.

Effet de tant de causes si diverses, l'érection doit nécessairement, dans l'état pathologique, s'offrir dans une foule de circonstances. Nous trouvons, en effet, l'érection idiopathique (dans la syphilis); l'érection essentielle (dans le priapisme, le cancer de la verge, l'écoulement, dans les calculs vésicaux et le strychnisme); l'érection sympathique (dans les calculs vésicaux, l'écoulement, les hémorrhoides, la cystite, l'inflammation du col vésical); enfin, l'érection synergique (dans l'action des cantharides, les oxures dans le rectum).

Étudions ce phénomène morbide sous ces divers points de vue, mais subordonnés toujours au traitement.

Érections syphilitiques.

« Les érections, dit M. Ricord, exigent une attention toute particulière : qu'elles soient lascives ou simplement automatiques, qu'elles soient sans douleur ou pénibles, il faut éloigner des malades tout ce qui peut exciter en eux des idées de volupté. » Constituant le plus souvent un simple symptôme syphilitique analogue à tous les autres, les érections atteignent dans d'autres circonstances un tel degré de douleur et d'opiniâtreté, qu'elles sont une véritable complication et réclament un traitement spécial. Elles surviennent ordinairement à la suite de la hémorrhagie, assez souvent chez des malades atteints de hautes causes, comme je l'ai observé sur plusieurs militaires. Les érections, très douloureuses au début de l'écoulement urétral, se montrent dans toutes les périodes de la hémorrhagie; elles persistent même quelquefois dans la chaude-pisse cordée, après la disparition des autres symptômes gonorrhéiques. Résultat de l'irritation qui accroît la sensibilité de la verge, l'érection survient particulièrement la nuit, au milieu du sommeil et dans le décubitus dorsal : quelques malades même passent la nuit entière dans une agitation et une souffrance continuelles.

Repos, antipathogéniques généraux et locaux, ouctions le long du canal de l'urètre avec le céral forté opiacé, cataplasme de ciguë prescrit par Grillo; enfin, emploi du camphre seul ou associé à l'opium et administré en pilules ou en lavement : tels sont les divers moyens conseillés pour prévenir les érections. Pour les combattre au fort de l'accès, on a recommandé de ne pas trop se couvrir dans le lit, de prendre le décubitus latéral, de faire des applications froides sur la verge : loin de produire un heureux résultat, ce dernier moyen provoque souvent dans la verge des mouvements spasmodiques qui rendent et plus vives et plus longues les

souffrances que l'on éprouve. M. Lagneau (*Traité pratique des maladies syphilitiques*) reproche même aux applications réfrigérantes d'avoir déterminé des suppressions d'écoulement et le transport brusque de l'inflammation urétrale sur l'intérieur de la vessie. L'application des pieds nus sur du sol froid a souvent été très efficace. Que dire de la pratique brutale qui consiste, dans la chaude-pisse cordée, à rompre la corde (comme s'expriment les gens du peuple), c'est-à-dire à fléchir violemment avec les mains, ou à frapper sur un corps dur la verge en érection? Donnait toujours lieu à une hémorrhagie souvent grave, ce moyen a quelquefois déterminé la rupture de l'urètre et une infiltration urétrale. M. Gibert (*Manuel pratique des maladies vénériennes*) parle même d'un cas de gangrène de la verge observé à la suite de semblables violences, gangrène qui a occasionné la mutilation de cet organe.

Comme on le voit, dans le traitement des érections, les remèdes sont nombreux; malheureusement ils échouent souvent dans la pratique, et l'érection persiste quand même ou va sans cesse croissant.

Naturam morborum curationes ostendunt, a dit Hippocrate. Prenons le contre-pied de cet aphorisme : de l'étude physiologique et pathologique des érections, arrivons à un traitement qui se montre d'autant plus absolu qu'il ne tient compte d'aucune des circonstances qui peuvent modifier l'action des agents pharmaceutiques. Comment l'écoulement de l'érection? — Chez l'homme (Brachet et Fouchoux, *Physiologie*), la verge entre en érection par l'affluence d'une plus grande quantité de sang. Cet organe, soumis à la réaction des différentes causes érotiques, en reçoit un mode d'excitation particulier qui s'étend à ses artères et à son tissu. Les artères battent avec force et impriment au membre viril un mouvement de saccade isochrone à celui du pouls; elles apportent une plus grande quantité de sang à son tissu conjonctif et érectile, soit dans le canal de la verge, soit dans le tissu du gland. Ce sang, que l'on appelle le liquide, s'en laisse pénétrer et le tient jusqu'à ce qu'il en soit rempli et distendu. Alors cet organe change de forme, de volume et de direction; il se gonfle, s'allonge, se redresse et se durcit. En somme, influx nerveux, congestion sanguine, allongement de la verge : tels sont les trois phénomènes d'où dérivent tous les autres. Dissiper l'influx nerveux, empêcher la congestion sanguine, mettre obstacle à l'allongement de la verge : voilà les trois indications thérapeutiques à remplir. Or, voici le moyen de remplir la première en avant du gland, et faire en ce point une ligature circulaire. Cette compression du prépuce est héroïque pour prévenir les érections nocturnes, pour dissiper en moins d'une minute les érections diurnes pendant leur évolution. Une mèche de coton, un ruban, un lien quelconque, pourvu qu'il offre une certaine épaisseur, suffit pour établir cette constriction préputiale; le lien doit être serré modérément, assez seulement pour qu'il ne se détache point et que le gland reste occupé en tous points. Lorsque le malade se couche, on applique la ligature, que l'on enlève le lendemain matin au réveil; elle ne détermine aucune souffrance et n'est suivie d'aucun accident. L'engorgement du prépuce, la présence de chancres préputiaux ne sont point des contre-indications à la ligature, à la condition de ne pas atteindre les chancres dans la constriction circulaire. Ainsi, j'ai appliqué la ligature avec succès sur un militaire qui joignait à un engorgement du prépuce un phimosis considérable, provenant de l'écoulement des couronnes de végétations syphilitiques. J'ai obtenu le même résultat chez un soldat atteint d'écoulement urétral intense, d'engorgement du prépuce et de chancres situés sur le prépuce et autour du gland; dans ce cas, la ligature, *assez lâche pour donner issue à une mèche de fil et à l'écoulement blennorrhagique*, fut néanmoins assez puissante pour prévenir les érections nocturnes qui depuis quatre jours fatiguaient le malade et le privaient de sommeil.

On pourrait, à la rigueur, se servir de la ligature pour empêcher les érections diurnes; mais on obtient si facilement la résolution de l'érection, qu'on peut ne pas recourir à une constriction aussi prolongée. Lorsqu'un malade se surprend en érection, pourvu que le prépuce offre encore de la laxité, il suffit de le ramener avec les doigts en avant du gland, et de le maintenir dans cette position pendant quelques instants. L'érection aurait-elle parcouru les trois quarts de son évolution, qu'elle céderait toutefois et en moins d'une minute le prépuce reprendrait sa position normale. En amenant le prépuce en avant du gland, on peut enlever la verge et enlever les douleurs que le malade éprouve dûment par le fait de l'érection. Du reste, ces douleurs, tout à fait passagères, disparaîtraient bientôt avec l'érection, sous l'influence de la pression digitale.

Les effets de la compression préputiale sont d'autant plus rapides, qu'on exerce en avant du gland une plus longue traction du prépuce, de manière à établir sur toute la longueur de la verge une compression circulaire. Aussi faut-il ligaturer le plus possible cette partie de la verge. On peut même, si l'on a un patient le plus près du gland. Chez certains sujets, le prépuce n'offre pas assez de longueur pour recouvrir naturellement le gland et permettre la ligature. Dans ces cas, on arrive au même résultat en tirant sur la peau de la verge qui offre toujours assez d'élasticité pour rendre possible la ligature au-devant du gland.

Comment la compression du prépuce agit-elle sur l'érection? Action vitale, action mécanique, tels en sont les effets. Entrons dans quelques détails. Supposons une érection dans la période croissante; l'appui du pouce et l'index sur le prépuce en se modifiant dans la sensibilité; arrêt, si je puis dire, dans l'influx nerveux; sédation des nerfs et vaisseaux de la verge. Comme conséquence de cet arrêt d'influx nerveux, de cette sédation, il y a une diminution de la congestion sanguine, et par suite, retrait de la verge, allongement de

(1) Reil, ouvrage cité. — Brandis, *Der Lebens-Kraft*, p. 158. — Zimmermann, *Der Erfahrung*, Zurich, 1765, p. 205. — Gruner, *Symptome*, p. 245, p. 267, p. 277, p. 278, p. 279, p. 280, p. 281, p. 282, p. 283, p. 284, p. 285, p. 286, p. 287, p. 288, p. 289, p. 290, p. 291, p. 292, p. 293, p. 294, p. 295, p. 296, p. 297, p. 298, p. 299, p. 300, p. 301, p. 302, p. 303, p. 304, p. 305, p. 306, p. 307, p. 308, p. 309, p. 310, p. 311, p. 312, p. 313, p. 314, p. 315, p. 316, p. 317, p. 318, p. 319, p. 320, p. 321, p. 322, p. 323, p. 324, p. 325, p. 326, p. 327, p. 328, p. 329, p. 330, p. 331, p. 332, p. 333, p. 334, p. 335, p. 336, p. 337, p. 338, p. 339, p. 340, p. 341, p. 342, p. 343, p. 344, p. 345, p. 346, p. 347, p. 348, p. 349, p. 350, p. 351, p. 352, p. 353, p. 354, p. 355, p. 356, p. 357, p. 358, p. 359, p. 360, p. 361, p. 362, p. 363, p. 364, p. 365, p. 366, p. 367, p. 368, p. 369, p. 370, p. 371, p. 372, p. 373, p. 374, p. 375, p. 376, p. 377, p. 378, p. 379, p. 380, p. 381, p. 382, p. 383, p. 384, p. 385, p. 386, p. 387, p. 388, p. 389, p. 390, p. 391, p. 392, p. 393, p. 394, p. 395, p. 396, p. 397, p. 398, p. 399, p. 400, p. 401, p. 402, p. 403, p. 404, p. 405, p. 406, p. 407, p. 408, p. 409, p. 410, p. 411, p. 412, p. 413, p. 414, p. 415, p. 416, p. 417, p. 418, p. 419, p. 420, p. 421, p. 422, p. 423, p. 424, p. 425, p. 426, p. 427, p. 428, p. 429, p. 430, p. 431, p. 432, p. 433, p. 434, p. 435, p. 436, p. 437, p. 438, p. 439, p. 440, p. 441, p. 442, p. 443, p. 444, p. 445, p. 446, p. 447, p. 448, p. 449, p. 450, p. 451, p. 452, p. 453, p. 454, p. 455, p. 456, p. 457, p. 458, p. 459, p. 460, p. 461, p. 462, p. 463, p. 464, p. 465, p. 466, p. 467, p. 468, p. 469, p. 470, p. 471, p. 472, p. 473, p. 474, p. 475, p. 476, p. 477, p. 478, p. 479, p. 480, p. 481, p. 482, p. 483, p. 484, p. 485, p. 486, p. 487, p. 488, p. 489, p. 490, p. 491, p. 492, p. 493, p. 494, p. 495, p. 496, p. 497, p. 498, p. 499, p. 500, p. 501, p. 502, p. 503, p. 504, p. 505, p. 506, p. 507, p. 508, p. 509, p. 510, p. 511, p. 512, p. 513, p. 514, p. 515, p. 516, p. 517, p. 518, p. 519, p. 520, p. 521, p. 522, p. 523, p. 524, p. 525, p. 526, p. 527, p. 528, p. 529, p. 530, p. 531, p. 532, p. 533, p. 534, p. 535, p. 536, p. 537, p. 538, p. 539, p. 540, p. 541, p. 542, p. 543, p. 544, p. 545, p. 546, p. 547, p. 548, p. 549, p. 550, p. 551, p. 552, p. 553, p. 554, p. 555, p. 556, p. 557, p. 558, p. 559, p. 560, p. 561, p. 562, p. 563, p. 564, p. 565, p. 566, p. 567, p. 568, p. 569, p. 570, p. 571, p. 572, p. 573, p. 574, p. 575, p. 576, p. 577, p. 578, p. 579, p. 580, p. 581, p. 582, p. 583, p. 584, p. 585, p. 586, p. 587, p. 588, p. 589, p. 590, p. 591, p. 592, p. 593, p. 594, p. 595, p. 596, p. 597, p. 598, p. 599, p. 600, p. 601, p. 602, p. 603, p. 604, p. 605, p. 606, p. 607, p. 608, p. 609, p. 610, p. 611, p. 612, p. 613, p. 614, p. 615, p. 616, p. 617, p. 618, p. 619, p. 620, p. 621, p. 622, p. 623, p. 624, p. 625, p. 626, p. 627, p. 628, p. 629, p. 630, p. 631, p. 632, p. 633, p. 634, p. 635, p. 636, p. 637, p. 638, p. 639, p. 640, p. 641, p. 642, p. 643, p. 644, p. 645, p. 646, p. 647, p. 648, p. 649, p. 650, p. 651, p. 652, p. 653, p. 654, p. 655, p. 656, p. 657, p. 658, p. 659, p. 660, p. 661, p. 662, p. 663, p. 664, p. 665, p. 666, p. 667, p. 668, p. 669, p. 670, p. 671, p. 672, p. 673, p. 674, p. 675, p. 676, p. 677, p. 678, p. 679, p. 680, p. 681, p. 682, p. 683, p. 684, p. 685, p. 686, p. 687, p. 688, p. 689, p. 690, p. 691, p. 692, p. 693, p. 694, p. 695, p. 696, p. 697, p. 698, p. 699, p. 700, p. 701, p. 702, p. 703, p. 704, p. 705, p. 706, p. 707, p. 708, p. 709, p. 710, p. 711, p. 712, p. 713, p. 714, p. 715, p. 716, p. 717, p. 718, p. 719, p. 720, p. 721, p. 722, p. 723, p. 724, p. 725, p. 726, p. 727, p. 728, p. 729, p. 730, p. 731, p. 732, p. 733, p. 734, p. 735, p. 736, p. 737, p. 738, p. 739, p. 740, p. 741, p. 742, p. 743, p. 744, p. 745, p. 746, p. 747, p. 748, p. 749, p. 750, p. 751, p. 752, p. 753, p. 754, p. 755, p. 756, p. 757, p. 758, p. 759, p. 760, p. 761, p. 762, p. 763, p. 764, p. 765, p. 766, p. 767, p. 768, p. 769, p. 770, p. 771, p. 772, p. 773, p. 774, p. 775, p. 776, p. 777, p. 778, p. 779, p. 780, p. 781, p. 782, p. 783, p. 784, p. 785, p. 786, p. 787, p. 788, p. 789, p. 790, p. 791, p. 792, p. 793, p. 794, p. 795, p. 796, p. 797, p. 798, p. 799, p. 800, p. 801, p. 802, p. 803, p. 804, p. 805, p. 806, p. 807, p. 808, p. 809, p. 810, p. 811, p. 812, p. 813, p. 814, p. 815, p. 816, p. 817, p. 818, p. 819, p. 820, p. 821, p. 822, p. 823, p. 824, p. 825, p. 826, p. 827, p. 828, p. 829, p. 830, p. 831, p. 832, p. 833, p. 834, p. 835, p. 836, p. 837, p. 838, p. 839, p. 840, p. 841, p. 842, p. 843, p. 844, p. 845, p. 846, p. 847, p. 848, p. 849, p. 850, p. 851, p. 852, p. 853, p. 854, p. 855, p. 856, p. 857, p. 858, p. 859, p. 860, p. 861, p. 862, p. 863, p. 864, p. 865, p. 866, p. 867, p. 868, p. 869, p. 870, p. 871, p. 872, p. 873, p. 874, p. 875, p. 876, p. 877, p. 878, p. 879, p. 880, p. 881, p. 882, p. 883, p. 884, p. 885, p. 886, p. 887, p. 888, p. 889, p. 890, p. 891, p. 892, p. 893, p. 894, p. 895, p. 896, p. 897, p. 898, p. 899, p. 900, p. 901, p. 902, p. 903, p. 904, p. 905, p. 906, p. 907, p. 908, p. 909, p. 910, p. 911, p. 912, p. 913, p. 914, p. 915, p. 916, p. 917, p. 918, p. 919, p. 920, p. 921, p. 922, p. 923, p. 924, p. 925, p. 926, p. 927, p. 928, p. 929, p. 930, p. 931, p. 932, p. 933, p. 934, p. 935, p. 936, p. 937, p. 938, p. 939, p. 940, p. 941, p. 942, p. 943, p. 944, p. 945, p. 946, p. 947, p. 948, p. 949, p. 950, p. 951, p. 952, p. 953, p. 954, p. 955, p. 956, p. 957, p. 958, p. 959, p. 960, p. 961, p. 962, p. 963, p. 964, p. 965, p. 966, p. 967, p. 968, p. 969, p. 970, p. 971, p. 972, p. 973, p. 974, p. 975, p. 976, p. 977, p. 978, p. 979, p. 980, p. 981, p. 982, p. 983, p. 984, p. 985, p. 986, p. 987, p. 988, p. 989, p. 990, p. 991, p. 992, p. 993, p. 994, p. 995, p. 996, p. 997, p. 998, p. 999, p. 1000.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La *Rancette Française*,

Ge Journal paraît trois fois par semaine
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

En gahenne à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40,
MORS DE PARIS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 36 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

SOMMAIRE. — HOPITAUX. — DES CÉRICQUES (M. Nélaton). Affection singulière des os du pied. — SAINT-LOUIS (M. Duvigne). Leçons de thérapeutique générale sur les maladies de la peau. — Recherche de l'origine du virus, des mœurs. — Nouvelles préparations ferro-manganiques. — Chronique et nouvelles. — FEUILLETON. Bibliographie.

HOPITAL DES CLINIQUES. — M. NÉLATON.

Affection singulière des os du pied.

Nous avons vu, au n° 33 de la salle des hommes du service de M. le professeur Nélaton, un homme atteint d'une des affections les plus singulières que l'on puisse observer, et sur laquelle nos lecteurs ne jugeront pas inutile de fixer un instant leur attention.

Voici en quelques mots la description de cette maladie :

Au niveau des saillies osseuses du pied, on voit se former une phlyctène. L'épiderme se soulève; sous cet épiderme, il y a un peu de sérosité purulente. Que l'épiderme se perforé, avec ou sans le secours de la chirurgie, le derme se montre avec une teinte rosée. Il est plus douloureux au toucher que dans les phlyctènes ordinaires. Pendant quelque temps les choses restent dans cet état. Bientôt le derme se perforé à son tour de dehors en dedans, petit à petit. Une petite fistule s'établit. Cette fistule arrive dans le tissu cellulaire sous-cutané; elle persiste; elle fournit de la sérosité légèrement purulente. Puis, quand cette fistule existe depuis quatre, cinq ou six semaines, et que l'on vient à l'explorer avec le stylet, on arrive sur une portion d'os dénudée, nécrosée. Le séquestre qui s'est formé peut être extrait ou se sépare de lui-même.

Tels sont les phénomènes qui se sont reproduits d'une manière invariable un grand nombre de fois sur ce malade.

Il y a douze ans, formation d'un séquestre à la tête du cinquième métatarsien gauche. M. Ricord enlève ce séquestre.

Deux ans après, M. Blandin enlève un séquestre au niveau de la première phalange du deuxième orteil du pied gauche. (Hôtel-Dieu.)

Quelques temps après, à l'hôpital Saint-Antoine, M. Nélaton enlève un séquestre au niveau de la première phalange du cinquième orteil du pied droit.

Onze mois après, il fait la même opération pour le quatrième orteil du pied droit.

Quelques temps plus tard, le malade se présente à l'Hôtel-Dieu dans le service de M. Boyer; il existait au niveau de la tête du premier métatarsien du pied gauche une excavation assez profonde, grisâtre. M. Boyer enlève toute cette portion mise à nu, extrait toutes les parties molles et cauterise le fond de la plaie avec le fer rouge.

Bientôt après, M. Michon enlève le premier orteil du pied gauche.

Un peu plus tard, M. Malgaigne fait la désarticulation du premier orteil du pied droit.

Quelques mois après, peine écoulée que le malade revient à l'hôpital Saint-Louis offrant plusieurs fistules au niveau des têtes des métatarsiens du pied gauche. M. Malgaigne

gue, pour en finir, enlève d'un seul coup les têtes des cinq métatarsiens. Il fait l'amputation au milieu du métatarsaire.

Trente-cinq jours après, le malade sort de l'hôpital pour y rentrer quelques mois plus tard.

Les mêmes accidents se sont reproduits à l'extrémité du moignon. Amputation dite par la méthode Lisfranc.

Toutes ces opérations ont été nécessitées par les mêmes accidents; toujours l'on rencontrait cette série de phénomènes que nous avons signalés en commençant.

Noies en passant, sans nous y arrêter, que le malade a subi toutes ces opérations sans être soumis à l'usage du chloroforme.

Ces accidents sont encore les mêmes aujourd'hui. A la plante du pied gauche, au niveau du lambeau, nous trouvons une grande surface circulaire dépourvue de son épiderme. Là a existé une phlyctène, qui s'est ouverte et qui a laissé le derme à nu; dans quelques jours, le derme se perforera, une fistule s'établira et l'on trouvera au fond de la fistule un os nécrosé.

Ce n'est pas tout. Le deuxième et le troisième orteil du pied droit sont voués à la même fin. Il existe un commencement de phlyctène au niveau de saillies osseuses; le malade regarde ces orteils comme perdus, et l'on n'est que trop autorisé par ce qu'on a observé antérieurement à partager son avis.

Quel nous donner à cette maladie? M. Nélaton n'en a point trouvé. Il s'est contenté de décrire à ses élèves la série des phénomènes qui se succèdent chez ce malade, mais sans pouvoir les rapporter à une maladie connue.

Mais voici qui devient plus étonnant encore, et qui semble peu fait pour éclaircir ce qui d'obscur ce cas singulier: cette maladie est héréditaire. Ce malade a cinq frères; deux sont atteints de la même maladie, et l'un a déjà succombé.

Parmi ces six enfants, le premier, le troisième et le cinquième n'ont rien de semblable; le deuxième, le quatrième et le sixième sont atteints de cette terrible affection. Le père et la mère, ni aucun des autres parents du malade n'ont rien présenté de semblable.

Que faire contre de semblables accidents? Fallait-il continuer à amputer? M. Nélaton a pensé, avec raison, suivant nous, qu'une expérience trop complète doit faire adopter une conduite opposée. Après l'amputation en effet on a vu que les mêmes accidents se sont reproduits partout où s'exerce une pression, *excepté à la peau du talon*. En considération de cette circonstance, M. Nélaton a cru devoir essayer de faire supporter le poids du corps par le talon exclusivement. Dans ce but, il se propose donc de faire confectionner pour ce malade des chaussures disposées de telle sorte que le talon seul soit soumis à une pression. Le malade, il est vrai, sera soumis sur deux échasses, très basses à la vérité, et dans un équilibre peu stable; mais, si ce moyen réussit, il sera pour lui plus avantageux que des amputations successives. En tout cas, si ce moyen échoue, il sera toujours temps d'en revenir à une ablation des parties d'os altérées.

Deux mois encore sur ce malheureux. Les pieds, suivant lui, ne seraient pas seuls soumis à ces accidents. Il est âgé de trente-cinq ans; il est ébéniste. S'il fatiguait beaucoup, les mains, dit-il, et une triste et longue expérience ne l'a fait

que trop bon juge, et doit donner une certaine valeur à ses renseignements; les mains seraient soumises aux mêmes accidents. Plusieurs fois il a dû suspendre ses travaux, parce qu'il était menacé de voir se développer les phénomènes que nous avons observés sur les pieds.

HOPITAL SAINT-LOUIS. — M. DUVIGNE.

Leçons de thérapeutique générale sur les maladies de la peau.

(Suite. — Voir les numéros des 6, 13, 20 et 30 décembre.)

3^e MÉDICAMENT DÉRIVATIVE.

C'est le troisième ordre de moyens que nous considérons comme faisant partie de la médication antiphlogistique; c'est une des plus puissantes méthodes de traitement des maladies de la peau. Nous avons en effet divisé ces maladies au point de vue thérapeutique en deux grandes classes : maladies *éczémateuses* et maladies *non éczémateuses*. Dans les premières, la peau est le siège d'une sorte d'émoussure que la guérison de la maladie va supprimer. Or, si cette suppression a lieu sous l'influence de résolutifs topiques successifs, le mouvement fluxionnaire qui s'était établi à la surface cutanée sera répercuté, c'est-à-dire qu'il ne peut se porter que vers un organe interne, ce qui n'est pas sans danger. Pour enrayon, on mieux, pour prévenir les fâcheux effets de cette répercussion, on établit à l'aide des purgatifs une dérivation sur le tube intestinal.

Toutes les fois donc que, dans une maladie de peau, viendra la période où les résolutifs seront indiqués, ne manquez jamais d'y joindre les dérivatifs sur le tube intestinal; et, dans les cas où le canal intestinal est malade, qu'il ne percuté pas cette dérivation, ne vous hâtez pas de guérir l'affection cutanée; laissez-la subsister au besoin, pour s'éteindre spontanément si elle doit le faire; car alors elle est, vis-à-vis de l'affection intestinale, un moyen d'en obtenir la guérison ou de s'opposer à son accroissement. On ne devra dans aucun cas établir une dérivation sur la peau; les raisons en ont été précédemment exposées. Mais, pour user des purgatifs, il faut que l'estomac et les intestins soient en bon état et capables de les supporter. Il y a des personnes habituellement constipées et qui usent sans mesure de toutes les pilules purgatives exotiques par les charlatans. Toutes ces pilules ont pour base les drastiques (jalap, aloès, scammonée). Loin de détruire la constipation, elles ne font au contraire que la rendre plus tenace, leur effet étant purement momentané. Les purgatifs huileux, au contraire, favorisent dans ces cas la sécrétion muqueuse du canal alimentaire et attaquent ainsi la constipation dans sa cause première, qui est la trop grande sécheresse habituelle du tube digestif et surtout du gros intestin. Toutefois, les purgatifs huileux ne conviennent pas à tous les malades. Les personnes brunes, chez lesquelles il y a souvent prédominance des fonctions de l'appareil biliaire manifestée par les selles dures bilieuses, se trouveront mieux du purgatif des Anglais, du calomel. Chez d'autres, enfin, les purgatifs salins seront mieux appropriés.

FEUILLETON.

BIBLIOGRAPHIE.

Traité d'anatomie descriptive, t. II, 1^{re} partie (système nerveux); par M. Ph.-C. SAPPY, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris.

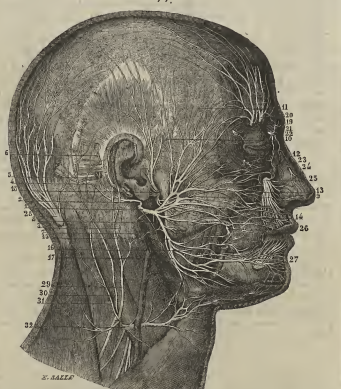
Heureux les livres qui sont attendus impatiemment! plus heureux encore ceux qui le sont et qui méritent de l'être! Celui dont nous allons donner une bien imparfaite idée à ces deux mérites. Le premier volume du traité de M. Sappy impose de grands devoirs à l'auteur; il avait eu le trop rare privilège de rendre le lecteur difficile; ce que le premier avait promis, le second a fait plus que de le tenir. Quoique ce dernier volume renferme la partie de l'anatomie dont l'intelligence est la plus difficile, les descriptions y sont faites avec une telle clarté que l'esprit n'est pas arrêté un seul instant sur des difficultés et que ce volume se lit avec le même plaisir qu'un roman intéressant et écrit en français. Le texte, qui aurait pu se passer de tout auxiliaire, est illustré de figures qui sont des modèles au point de vue de l'exactitude et de véritables œuvres d'art au point de vue de l'exactitude. Les deux échantillons que nous mettons sous les yeux des lecteurs n'en donnent qu'une idée insuffisante, le tirage ne pouvant se faire avec le même soin dans un journal que dans un livre dont les feuilles n'ont pas besoin de paraître à heure fixe.

Que que fait le mérite d'une rédaction claire et correcte, enrichie de planches remarquables, M. Sappy ne s'en est point contenté. Sous beaucoup de rapports, ce second volume ajoute à ce mérite l'intérêt de l'originalité et imprime, comme le précédent, un véritable progrès à la science. Nous nous contenterons de signaler quelques-uns des points nouveaux traités par M. Sappy.

Jusqu'à présent, les remarques générales qu'on avait faites sur le système nerveux ne s'appliquaient guère qu'aux nerfs; M. Sappy en embrassant dans ses généralités l'ensemble du système nerveux; il en a ainsi mieux fait comprendre les connexions et a ré-

pandu en outre de cette façon un grand intérêt sur cette partie habituellement insignifiante de l'anatomie.

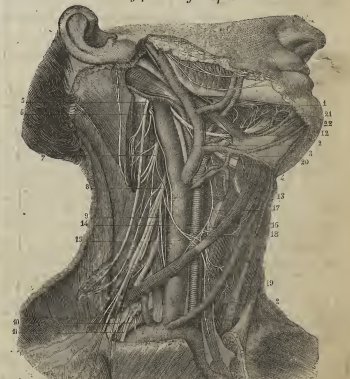
Nerf facial.



Dans un chapitre spécial, M. Sappy y pousse plus loin qu'on ne l'avait fait encore l'étude des rapports du système nerveux avec les

autres systèmes anatomiques; et aux aperçus nouveaux qu'il a présentés à ce sujet, il a ajouté des résultats matériels, fruit de ses propres recherches, qui seront lus avec intérêt, même par les ana-

Nerf pneumo-gastrique.



tomistes qui n'en sont pas plus aux éléments de la science. Le mode de terminaison des nerfs dans chaque système anatomique est une des

Nous venons de spécifier la période des maladies de la peau dans laquelle il convient d'employer les purgatifs. Dans quel mesure faut-il en user ? En usage général, prescrivez un laxatif toutes les semaines en hiver et tous les cinq ou six jours au deux fois par semaine en été; mais pas au delà, vous fatiguerez l'estomac et les intestins et diminuerez l'appétit.

Il est deux affections qui, quoique secrétées, excluent absolument les purgatifs : ce sont le pemphigus et le psoriasis. Ces maladies, en effet, et ce sont peut-être les seules parmi les affections cutanées, peuvent avoir des manifestations cutanées. Si les personnes qui en sont atteintes éprouvent le plus léger refroidissement, soit à la sortie du bain, soit à la promenade, la sécrétion cutanée diminue aussitôt, les intestins se prennent, et il survient une diarrhée tellement liquide qu'Albert croyait qu'il s'établissait à l'intérieur un véritable pemphigus dont la sécrétion fournissait les éléments de cette diarrhée; il disait même avoir vu des bulles de pemphigus dans le colon. Les malades atteints de cette diarrhée ont jusqu'à dix, vingt, trente garde-robes par jour et rendent huit, dix litres de liquide dans les vingt-quatre heures. Ce flux abondant si abondant conduit bien vite le malade au tombeau. On doit donc chez les malades atteints de pemphigus ou de psoriasis surveiller avec soin le tube digestif en évitant tout ce qui pourrait l'irriter; et la exclusion absolue des purgatifs dans le traitement de ces maladies.

4° MÉDICAMENT MODIFICATEUR OU PERTURBATRICE.

Les maladies cutanées chroniques peuvent par leur durée et leur siège persister sur la même lésion et ne peuvent modifier à tout point la vitalité du tissu qu'il en résulte une habitude malsaine, semblable à ces vieux ulcères que l'on ne guérit qu'à la condition d'en modifier la vitalité par des caustiques, de là la partie de la médication anthropologique que nous appelons perturbatrice.

Ce sont les charlatans qui usent surtout de cette méthode, et, il faut l'avouer, si on quelques succès. Les agents de la médication perturbatrice sont les pommades, et ils en y a une foule : les principales ont pour base le cinabre, le sulfate de cuivre, le nitrate de mercure, quelques-uns le sulfate de fer à haute dose. Ces pommades produisent, en général, une suppuration sur les parties où on les applique, en vertu du principe irritant qui les compose; puis la suppuration se tarit, et la guérison de l'affection cutanée en est souvent la conséquence. Si cette méthode est mauvaise en cette générale, elle est bonne quelquefois, et l'on peut dire même qu'elle n'est pas nouvelle. Les anciens avaient vanté le vésicatoire contre certaines dartres, ou les pommades agissaient d'une manière anodine : elles transformaient la surface malade en une plaie ouverte, la plus profonde modification profonde qu'elles impriment au mode de vitalité des tissus. Le regard l'huile de cade dont il a été parlé comme produisant déjà un léger effet de ce genre.

Les agents modificateurs que j'emploie d'ordinaire sont surtout la solution de nitrate d'argent cristallisé à trois degrés de concentration différente; jamais ou presque jamais la pierre infernale, c'est-à-dire le nitrate pur, excepté dans la mentagre, quand il existe des boutons indurés, stationnaires, indolents; ici la cantharisation légère au crayon de nitrate d'argent provoque la résolution rapide de ces engorgements. Pour en revenir aux solutions, la plus concentrée que j'ai faite usent contient parties égales de nitrate d'argent et d'eau distillée; la deuxième est au cinquième, la troisième au dixième de nitrate d'argent. Notons qu'il s'agit du nitrate d'argent cristallisé et non fondus, car celui-ci, ne contenant pas d'eau de cristallisation, domierait des solutions plus concentrées. Pour appliquer ces solutions, on en imbibé d'ailleurs un petit pinceau de charpie avec lequel on touche légèrement les surfaces malades. Mais, tandis que les charlatans font usage de la méthode perturbatrice au début de la maladie et pour la

faire avorter, nous ne l'employons que lorsque l'affection a résisté à tous les traitements locaux.

La solution de nitrate d'acide de mercure a produit quelquefois d'heureux effets. À récamier a beaucoup insisté sur son usage pour combattre les ulcérations du col de l'utérus et celles du périnée au sacrum le débilités dorsal prolongé. L'habitude au composé d'acide nitrique et de nitrate d'acide de mercure, dont on trouve la formule dans le *Codex*, la solution suivante :

Proto-nitrate de mercure cristallisé. 4 grammes.
Eau distillée. 8 —
Réduisez le nitrate en poudre, mêlez à l'eau et portez le tout jusqu'à la température de l'ébullition, mais sans faire bouillir, ce qui transformerait le proto-nitrate en deut. Ajoutez dans l'eau chaude et goutte à goutte :

Acide nitrique. 2 grammes.
(L'eau seule ne pourrait pas dissoudre tout le proto-nitrate.)

Où a ainsi une liqueur limpide avec beaucoup moins d'acide nitrique en excès, et c'est un très énergique modificateur de la peau, qui exerce principalement son influence par le sel mercuriel qu'il contient.

Un autre agent puissant de la médication modificateur, c'est le vésicatoire ou la pommade épispastique. On a vu par dernièrement, à l'hôpital, un exemple de ses bons effets chez un malade qui portait depuis quelques années à la main droite une plaque de lichen rebelle à tous les traitements; aujourd'hui la surface, après une suppuration de quelques jours, est devenue lisse, et il ne reste que quelques papules sur les bords, lesquelles céderont à une nouvelle application de pommade épispastique. Cette pommade ne doit être employée que sur des surfaces malades peu étendues et qui ont été rebelles à d'autres moyens.

Enfin, il est des modificateurs d'une grande action que l'applique sur des surfaces étendues des maladies cutanées : les pommades ne suffisent pas, en effet, pour résorber les engorgements tuberculeux. Les agents dont il s'agit sont à la fois caustiques et modificateurs. Plusieurs composés chimiques jouissent de ces propriétés; celui que je préfère, c'est le caustique de Canquoin, chlorure de zinc cristallisé. Ce chlorure, dissous dans l'eau, est presque inerte; mais si on laisse ouvrir le flacon qui le renferme, il absorbe peu à peu l'humidité de l'air, devient déliquescence, et c'est alors un excellent caustique. On fait une pâte avec le chlorure de zinc et une liqueur et de la farine de froment de première qualité (la farine de qualité inférieure s'allie mal avec le chlorure de zinc, de telle sorte que ce sel pourrait être un moyen pour reconnaître la farine de bonne qualité), et on l'applique sur la surface malade. Cette pâte sera préparée plus ou moins molle, suivant qu'on voudra obtenir une caustification et une modification plus ou moins profondes. On pourra même quelquefois employer le chlorure pur. Le contact de cette pâte développe autour de la surface d'application une irritation érythémateuse, mais qui se passe, car au bout de vingt-quatre heures l'inflammation tombe, et il reste une croûte sèche, non suppurante. Les avantages de ce caustique sont donc de ne pas amener de suppuration, mais bien une croûte qui se sèche et tombe au bout de quinze jours sans laisser au-dessous d'elle la moindre trace de cicatrice, pourvu que le malade n'y touche pas avant sa chute. Si, au lieu d'une modification profonde, on voulait obtenir une action légère sur la peau, on en passerait très superficiellement un pinceau imbibé de chlorure liquide.

La pâte de Canquoin peut être faite avec de la bonne farine; si celle-ci est de qualité médiocre, au lieu d'une pâte homogène, une, on n'a que des grumeaux. Il faut, en outre, que le mélange soit fait par l'opérateur lui-même au moment où il veut s'en servir, car il se dessèche très vite.

M. Devergie recommande beaucoup le caustique de Canquoin dans les lupus rebelles, l'impetigo rodens, etc., et il nous a été donné d'observer dans son service l'heureux effet de cette pâte dans un cas de cette dernière affection. Il s'a-

gissait d'une petite plaque d'impetigo rodens, du volume d'une grosse lentille et siègeant sur l'aile gauche du nez, chez un homme d'une quarantaine d'années, doué d'ailleurs d'une bonne constitution. Il portait cette maladie depuis environ sept ou huit ans, sans que les traitements les plus énergiques et les plus variés eussent pu amener une cicatrisation définitive. M. Devergie lui a appliqué, sous nos yeux, la pâte de Canquoin, et, quinze jours après il ne restait plus qu'un très petit point qui ne fut pas cicatrisé. Une seconde application de caustique sur ce point a complété la cicatrisation, et le malade est sorti parfaitement guéri, avec une cicatrice presque imperceptible.

Après avoir exposé avec détails les quatre ordres d'agents de la médication anthropologique, à savoir : les anthropologiques purs, les résolutifs, les dérivatifs et les modificateurs, il nous reste à examiner quelles sont les maladies auxquelles il convient d'appliquer cette médication; c'est ce que nous ferons dans l'article suivant.

RECHERCHE DE L'IODE

dans l'air, les rochers, le sol et les produits alimentaires des Alpes de la France et du Piémont;

Par AR. CHATVY,

Docteur en sciences et docteur en médecine, professeur titulaire à l'École de pharmacie de Paris.

INTRODUCTION AUX ÉTUDES DANS LES ALPES.

Comme je dépouillais, pour mon instruction et celle des élèves qui suivent mon cours, le savant *Traité de botanique* de Lindley, intitulé : *The vegetable kingdom*, je lus que : « suivant Muller, le cresson (*nasturtium officinale*, R. Br.) contenait l'iodure d'iode. Cette allegation me frappa. L'ayant immédiatement vérifiée par l'analyse, je la trouvai exacte.

Mais, dis-je, le cresson ne peut être la seule plante qui renferme de l'iodure. Serait-ce un attribut général des plantes antiscorbutiques ou crurales, qui auraient la propriété de concentrer ce principe comme elles le font du soufre et de l'azote ? J'établis une série d'analyses sur les plantes de ce groupe naturel; mais des quinze espèces sur lesquelles avaient porté mes essais, une seule, le raifort d'eau (*nasturtium amphibium*, R. Br.), fournit de l'iodure en quantité appréciable (1). Tout en me faisant abandonner la pensée que les crucifères étaient iodurés, ce résultat démontrait cependant que le cresson n'était pas la seule plante qui le fût en dehors des eaux salées ou minérales.

Quelles étaient les conditions autres que les affinités botaniques communes au cresson et au raifort amphibie ? L'habitation dans l'eau. Désireux de voir si ce n'était pas à cet habitat qu'était liée la présence de l'iodure, j'instituai une nouvelle série de recherches sur soixante-quatre espèces aquatiques appartenant à des familles très diverses, et venues la plupart en France, quelques-unes dans les eaux de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique et de la Nouvelle-Hollande. Toutes ces plantes donnèrent des indices d'iodure. De la ressortait enfin ce fait général dans lequel rentrerait le cresson : l'existence de l'iodure dans toutes les plantes aquatiques.

Mais la présence de l'iodure chez les plantes d'eau douce impliquait celle de ce corps dans les eaux elles-mêmes. Je m'occupai d'abord l'analyse chimique de ces eaux, et mes conseils, je me fui à l'œuvre, et le succès dépassa mes espérances. Ce fut peut-être un grand bonheur que mon coup d'essai portât sur l'eau de la Seine, l'une des plus iodurées qui existent. Si j'eusse opéré sur l'eau d'Arcueil, un peu d'insuccès aidant, je n'aurais sans doute pas décelé la minime proportion d'iodure qu'elle renferme, et mes recherches en seraient restées là.

Je voulais voir si les eaux ont partout la même ioduration.

(1) Le procédé d'analyse que je suivais alors était grossier, ce qui explique pourquoi je ne trouvai pas l'iodure contenu en proportion moindre dans les espèces terrestres.

parties de ce chapitre qui attachera le plus les lecteurs qui étudient pour apprendre et ceux qui veulent concourir au progrès de la science.

Une partie neuve aussi que difficile de l'histoire du système nerveux, l'étude microscopique des tubes nerveux et de la fibre nerveuse primitive, avait jusqu'à ce jour été passée sous silence dans les ouvrages dogmatiques. M. Sappey, mettant à profit avec beaucoup de tact et de bon sens les recherches modernes sur ce sujet et y ajoutant ses propres observations, a combié une lacune dont les tendances actuelles auguraient encore l'importance.

La texture de l'axe cérébro-spinal a toujours été pour les anatomistes qui débûtent sur des descriptions de l'anatomie les plus difficiles à comprendre, et pour les anatomistes de profession on des points dont l'exposition offre le plus de difficultés. Les études de M. Sappey sur cette partie si ardue de l'anatomie l'ont non-seulement conduit à quelques résultats nouveaux, tels que l'existence de fibres nerveuses transversees, mais l'ont amené surtout à une méthode descriptive qui rend l'intelligence de ce sujet, sinon extrêmement facile, du moins très abordable pour les personnes qui ont les premières notions d'anatomie. En décomposant et recomposant avec beaucoup d'art et d'originalité les nerfs nerveux, M. Sappey a jeté autour d'attrait qui méritent un chapitre qui, dans nos traités classiques, supporte à peine la lecture.

Des innovations qui ne contribuent pas médiocrement à donner au volume nouveau de M. Sappey ce caractère de clarté qui le distingue, c'est l'adoption d'un cadre général et régulier pour la description de chaque nerf. Le désordre qui régnait à cet égard n'était pas une des moindres causes de l'obscurité qui régnait spécialement dans la description des nerfs crâniens; grâce à l'ingénieuse méthode suivie par M. Sappey, l'étude de ces nerfs n'est guère moins facile maintenant que celle du nerf sciatique et du brachial.

La physiologie des nerfs crâniens a toujours été une des plus controversées; dans des dernières années surtout elle a été l'objet de discussions nombreuses auxquelles les belles recherches de M. Longuet ont donné l'intérêt le plus vif. Cette physiologie, qui rend en grande partie à l'anatomie les lumières qu'elle lui emprunte, ne pouvait

être passée sous silence par un auteur qui tenait avant tout à ne rien laisser d'obscur. M. Sappey s'est donc livré à une étude curieuse et non moins que nécessaire de la physiologie des nerfs crâniens; il a tracé d'une manière presque complète et avec une remarquable netteté celle du nerf facial, et a ainsi enrichi son traité d'une partie des plus utiles qui manquent dans les ouvrages de ses prédécesseurs.

En résumé, cette nouvelle partie du traité de M. Sappey, loin de tromper les espérances qu'avait fait naître la première, les a dépassées : cette nouvelle partie est non-seulement un modèle d'ordre et de clarté, mais elle offre sous beaucoup de rapports tout l'intérêt d'une œuvre originale. Partout d'ailleurs, on sent le travail et le soin superficiellement un pinceau imbibé de chlorure liquide.

La pâte de Canquoin peut être faite avec de la bonne farine; si celle-ci est de qualité médiocre, au lieu d'une pâte homogène, une, on n'a que des grumeaux. Il faut, en outre, que le mélange soit fait par l'opérateur lui-même au moment où il veut s'en servir, car il se dessèche très vite.

M. Devergie recommande beaucoup le caustique de Canquoin dans les lupus rebelles, l'impetigo rodens, etc., et il nous a été donné d'observer dans son service l'heureux effet de cette pâte dans un cas de cette dernière affection. Il s'a-

été passé sous silence par un auteur qui tenait avant tout à ne rien laisser d'obscur. M. Sappey s'est donc livré à une étude curieuse et non moins que nécessaire de la physiologie des nerfs crâniens; il a tracé d'une manière presque complète et avec une remarquable netteté celle du nerf facial, et a ainsi enrichi son traité d'une partie des plus utiles qui manquent dans les ouvrages de ses prédécesseurs.

En résumé, cette nouvelle partie du traité de M. Sappey, loin de tromper les espérances qu'avait fait naître la première, les a dépassées : cette nouvelle partie est non-seulement un modèle d'ordre et de clarté, mais elle offre sous beaucoup de rapports tout l'intérêt d'une œuvre originale. Partout d'ailleurs, on sent le travail et le soin superficiellement un pinceau imbibé de chlorure liquide.

tion qu'il fournit au muscle surculaire postérieur. — 6. Division qu'il fournit au muscle arachnoïdien supérieur. 7. Rameau digastrique. — 8. Rameau stylo-hydoien. — 9. Branche terminale supérieure. — 10. Rameau temporaux. — 11. Rameaux frontaux. — 12. Rameaux palpébraux ou orbitaires. — 13. Rameaux nasaux ou naso-orbitaires. — 14. Rameaux buccaux. — 15. Branche terminale inférieure. — 16. Rameaux mentoniens. — 17. Rameaux cervicaux. — 18. Nerf temporal superficiel s'anastomosant par deux rameaux avec la branche terminale supérieure du facial, donnait des filets à la glande parotide, d'autres à l'oreille et s'élevait ensuite vers la tempe. — 19. Frontal externe. — 20. Frontal interne. — 21. Terminaison du nerf larynx. — 22. Terminaison du nasal externe. — 23. Terminaison du filet maxillaire du rameau orbitaire du maxillaire supérieur. — 24. Filet naso-labiale ou terminaison du rameau ethmoïdal du nerf nasal. — 25. Rameaux naso-orbitaires du maxillaire supérieur. — 26. Rameau buccal du maxillaire inférieur. — 27. Rameaux mentoniens du nerf dentaire inférieur. — 28. Branche postérieure du second nerf cervical. — 29. Branche auriculaire du plexus cervical. — 30. Branche mastoïdienne du même plexus. — 31. Petite mastoïdienne. — 32. Branche cervicale transverse.

Toutes les explications des figures sont faites avec les mêmes détails; elles pourraient pour ainsi dire suffire seules pour apprendre l'anatomie; elles sont en quelque sorte comme un traité dans un traité. Nous croyons inutile de reproduire l'explication de la figure qui représente le pneumo-gastrique. Nos lecteurs y suppléeront facilement.

H. DE CASTELNAU.

Nous rappelons à Messieurs les Médecins les Bouts de sein et l'Éléphant en tunique de manne de Buxton, les nombreuses médailles qui lui ont été accordées sont des preuves irrécusables de la supériorité de son invention. Rue Saint-Sébastien, 42.

1^{er} Nerf facial (explication de la planche).

1. Tronc facial sortant de l'apophyse de Fallope. — 2. Rameau auriculaire postérieur. — 3. Fillet par lequel la branche auriculaire du plexus cervical s'anastomose avec ce rameau. — 4. Division que ce même rameau fournit au muscle occipital. — 5. Division

A cet effet, je me mis en correspondance avec un grand nombre de confrères, qui m'envoyèrent des eaux de plus de trois cents points de la France ou de l'étranger. De la comparaison des résultats découlèrent plusieurs lois, dont les plus importantes sont :

1° Que la richesse des eaux en iode peut être présumée d'après la nature plus ou moins ferrugineuse des terrains qu'elles lavent ;

2° Que la proportion de l'iode croît ordinairement dans les eaux avec celle du fer ;

3° Que les eaux des terrains ignés sont plus iodurées, en moyenne, et surtout plus uniformément iodurées, que celles des terrains de sédiment ;

4° Que les eaux des terrains essentiellement calcaires et magnésiens sont très peu iodurées ;

5° Que les iodures ne sont pas nécessairement proportionnels aux chlorures ;

6° Que les rivières alimentées par les glaciers contiennent fort peu d'iode ;

7° Que les eaux des rivières sont, en moyenne, plus iodurées que celles des sources ;

8° Que les eaux de puits sont à la fois les plus chargées de sels terreux (de chaux et de magnésie) et les plus pauvres en iode ;

9° L'iode des eaux, pensais-je alors (et je n'avais pas tout à fait raison), ne peut venir du sol ; sa proportion varie avec les terrains : donc ceux-ci doivent être iodurés, et à des degrés divers. De nombreuses analyses montrèrent qu'en effet les roches, les minéraux, le sol arable, les corps simples mélangés, réputés purs, contiennent de l'iode en proportion variable suivant leur nature.

De la présence de l'iode dans la terre végétale découlait celle de ce corps dans les plantes et les animaux terrestres, et je l'ai, en effet, constaté. Je vis que le vin, dans lequel la proportion de l'iode varie aussi avec la nature du sol, est toujours, dans une contrée donnée, plus ioduré que l'eau ; que le lait l'est plus que le vin, le lait d'ânesse plus que le lait de vache ; que l'iode se concentre surtout dans les œufs, à ce point qu'un seul œuf de poule en contient autant que deux litres d'eau et qu'un litre de lait.

La disparition de l'iode, mais spontanée, de l'iode contenu dans les eaux douces, sa volatilisation rapide quand l'eau est chauffée et sa présence dans les produits de la distillation, son élimination des eaux dures, si rapide que c'est rarement qu'on parvient à l'y découvrir, même quand celles-ci sourdent de terrains très iodurés, sont autant de circonstances qui m'avaient frappé, et sur lesquelles mes pensées s'arrêtaient sans cesse. Or, ô combien l'iode qui existe dans la suite de la décomposition spontanée des iodures de chaux, de magnésie ou de fer, qu'il s'échappe, ou qui s'y forme au contraire, dans toutes les fois (et c'est le cas ordinaire) qu'elles ne sont pas alcalines ? Dans l'air, sans doute. Ainsi posé, le problème était à moitié résolu ; un appareil approprié au lavage de quelque mille litres d'air a fait le reste. Comme contre-épreuve, l'iode a été cherché et trouvé dans les eaux de pluie, qui, se réunissant peu à peu dans l'atmosphère et le traversant dans une grande élendue, se trouvent dans les conditions les meilleures pour la dépouiller de l'iode qui s'y élève incessamment de la surface de la terre. L'analyse de l'air exprima d'ailleurs prouvé que la plus grande partie de l'iode est fixée par les pommons dans l'acte de la respiration.

Il était difficile de croire que la diffusion extrême de l'iode, corps qui tient une si grande place dans la thérapeutique, fût sans objet pour l'hygiène. Les faits que je vais faire connaître ébranleront, j'ose l'espérer, les doutes que plus d'un esprit sérieux voudrait garder encore.

PREMIÈRE PARTIE. — RECHERCHE DE L'IODE DANS L'AIR.

Le désir de continuer mes recherches sur l'iode, et d'apprécier, au milieu même des populations les plus intéressées au débat, leurs rapports avec une question importante d'hygiène publique (celle du goitre et du crétinisme), m'a appelé dans les Alpes (1). Je me suis senti heureux si les résultats pour moi inattendus, par la netteté de leur ensemble, auxquels je suis arrivé, contribuent à fixer l'opinion du corps médical et du gouvernement, intéressés sur les causes essentielles de maladies qui condamnent un grand nombre d'hommes à une infirmité regrettable (2), ou même à une existence dégradée, en même temps qu'elles privent la société de l'état d'une portion de leurs membres et de leurs soutiens.

Les observations par lesquelles j'ai été conduit à penser que l'iode existait dans l'atmosphère, et, bientôt après, à le constater directement sa présence, ne permettant pas de s'arrêter à l'hypothèse, sans conséquences prochaines ou éloignées, et partout stérile, suivant laquelle ce corps serait porté dans l'air par l'action dynamique des vents à la surface des eaux salées, ou même des eaux douces et des continents, desquels il serait enlevé au prorata du chlorure de sodium et des autres composés chimiques. L'iode se présentait au contraire comme un élément à ajouter à ceux dont la place a été assignée par les travaux antérieurs dans la composition générale de l'atmosphère. Sous le climat de Paris et des côtes de la France, on ne pouvait dans la question considérer comme représentant l'état habituel du globe, j'avais reconnu que l'iode se dégage incessamment de certaines combinaisons pour s'élever dans l'air, d'où il est soustrait par la respiration animale, et surtout partiellement et périodiquement précipité par les pluies et la rosée ; de telle sorte que, si l'air, continuant à recevoir l'iode de la surface de la terre, cessait de lui en renvoyer, elle finirait par s'en épuiser ; et que, si le sol était celui de l'atmosphère sans rien lui rendre, il arriverait un moment où celle-ci serait complètement privée de cet

élément. En supposant qu'une contrée fût séparée par une barrière assez élevée des courants atmosphériques venant des pays voisins, l'air qu'on y respirerait ne saurait contenir que l'iode émis par la surface de la terre, et si le sol, si les eaux du pays qui fait l'objet de ma supposition ne contiennent pas ce corps en quantité appréciable, ou ne saurait en retrouver davantage dans l'air.

Voici maintenant les résultats de l'observation.

Lorsqu'on se dirige sur les Alpes par la Bourgogne et Lyon, on constate qu'à partir de cette ville, ou plutôt du bassin du Rhône, l'atmosphère est sensiblement moins chargée d'iode que dans les bassins de la Seine, de la Tamise, de la Somme, de l'Oise, de l'Yonne, etc. La proportion de cet élément semble peu varier de Lyon à Rives, ce qui sépare un immense plateau relevé de collines fermées pour le plupart par la molasse et le diluvium alpin. De Rives on descend dans la partie basse de la vallée de l'Isère, au milieu de la magnifique plaine qu'encaissent les grandes collines diluviennes (600 à 700 mètres) qui couronnent Tullins et les hauts massifs (2,000 mètres) néocènes et crétacés, de la grande Chartreuse sur la rive droite, du Villard-de-Lans sur la rive gauche. Ici la proportion de l'iode, encore inférieure à celle du grand Rhône, diminue au milieu duquel s'élève Bourgoin, va en se relevant du côté de la Provence, en s'abaissant toujours dans la direction de la grande chaîne des Alpes. Ce corps, dont je constatai encore la présence, quoique en quantité minime, à Tullins, à Grenoble et à Montmélan, s'est tout à fait soustrait à mes investigations en Tarentaise et en Maurienne, lorsque j'ai remonté le cours de l'Isère et de l'Arc. Les petites vallées encaissées de Vaulxavaux et d'Allevard sont à peine moins partagées que les précédentes. L'atmosphère tout entière s'élève d'observations faites en partie à l'aide d'appareils qui fonctionnaient en mon absence, que par les pluies recueillies à la même époque. Enfin, par un autre tableau d'analyses faites sur divers points et à des moments variables, j'établis le contraste entre l'atmosphère des Alpes, si pauvre en iode, et celle des contrées où cet élément est relativement abondant. Les tableaux offrent dans des colonnes spéciales la notation des vents (1), de la température, de la hauteur au-dessus du niveau de la mer et de l'état du ciel, de manière à montrer leurs rapports avec les faits observés.

La nécessité de rendre l'appareil portatif et de laver un grand volume d'air en peu de temps m'a conduit à modifier le premier appareil (lequel fonctionnait encore à Paris : 1° cours de l'Institut ; 2° au jardin botanique de l'Ecole de pharmacie ; 3° dans mon jardin, rue de Chartres, n° 3) de la manière suivante : Le grand vase aspirateur, dont le transport est difficile, qui débite lentement, et ne peut être tenu que dans les lieux où il y a de l'eau, beaucoup d'eau même, et où celle-ci ne gèle pas, a été remplacé par une pompe foulante d'un petit volume, qui pousse dans les tubes lavers mille litres d'air par heure. Quant aux tubes de Liébig, qui montent bien qu'à la condition qu'il n'y passera que 500 ou 600 litres d'air en vingt-quatre heures, qui se seraient rapidement vidés de leur solution par le passage très rapide de l'air fourni par la pompe, je les ai avantageusement remplacés par des tubes à bulles superposés dont les supérieurs retiennent le liquide projeté par le courant d'air. J'ai bien reconnu que l'air ne se dépouille pas aussi complètement de son iode quand le lavage est rapide que lorsqu'il s'opère lentement ; mais il fallait, avant tout, pouvoir opérer, et il suffisait d'avoir des résultats comparables, but que mon appareil de voyage a permis d'atteindre.

(La suite à un prochain numéro.)

Nouvelles préparations ferro-manganiques.

Par M. BEAUX DE BESSON.

(Suite.— Voir le numéro du 3 janvier.)

Saccharure de carbonate ferro-manganique.

Carbonate ferro-manganique préparé comme dessus. 1,000, 0.
Succ pulvérisé. 4,000.

Mélez dans un mortier de fer, et faites avec ce mélange, en ajoutant quantité suffisante d'eau, de larges pastilles à la goutte de 40 à 50 grammes chaque, que vous conservez dans des vases bouchés.

PRÉPARATIONS PHARMACIQUES AVEC LE SACCHARURE FERRO-MANGANIQUE.

Chocolat ferro-manganique.

Pour préparer le chocolat ferro-manganique, on prend :

Saccharure ci-dessus en pastilles. 100,0
Pâte de chocolat à laquelle on a supprimé
100 grammes de sucre. 500,0

Mélangez et divisez en pastilles ou en tablettes. Le chocolat décompose le carbonate ferro-manganique bydraté du saccharure en acétylure de fer et de manganèse hydraté, qui ne donne aucune saveur métallique au chocolat préparé de cette manière.

Citrate manganique.

Pour obtenir ce sel, on prend :

Acide citrique. 100,0
Eau distillée. 1000,0
Proto-carbonate de manganèse humide. q. s.

Faites dissoudre l'acide dans l'eau à la température de 80 à 90°, et ajoutez, par petites portions, du carbonate manganique jusqu'à ce qu'il commence à refuser de se dissoudre. Décaitez alors rapidement le liquide pour séparer le carbonate indissous, et faites évaporer à pellicule.

Par le refroidissement, le citrate manganique se dépose sous forme de petits cristaux grenus, d'un blanc rosé, en décaite l'eau mère acide qui peut encore donner une certaine quantité de sel par une nouvelle évaporation ; on lave le sel à l'eau distillée et l'on fait sécher à l'évaporation.

L'air est sans action sur ce sel ; l'eau froide n'en dissout que des traces, l'eau bouillante en dissout à peine un pour cent de son poids ; la solution a une saveur un peu astringente ; à l'état sec il n'a pas de saveur, ses cristaux craquent sous la dent.

Citrate ferro-manganique.

Ce sel s'obtient comme celui précède, en remplaçant

(1) Les lois de la physique ne permettent pas d'attribuer une limite déterminée dans l'atmosphère de l'iode. C'est donc une grande restriction seulement qui exclut la loi d'action du point d'observation est limitée.

(2) Il faudrait se garder de croire que l'air des vallées des Alpes s'y renouvelle par un courant général, puis qu'il y a certains points où l'air, sous l'influence du vent, se renouvelle, de sorte qu'il y a des points où l'atmosphère des vallées fermées emprunte peu à peu de l'air des contrées placées au delà des massifs qui les encadrent (2), elles ne rendent pas suffisamment compte de la rareté de l'iode dans leur atmosphère propre. Elles donnent même d'autant moins la raison du fait observé, que l'iode

(1) Et d'autre part, je n'ai étudié ici les rapports de l'iode avec l'hygiène que sous un seul point de vue, c'est qu'à dessin je circonscrivais la question, d'ailleurs plus générale.

(2) On estime qu'il y a en France seulement 600,000 personnes affectées de goitre.

CLIENTÈLE DE MÉDECIN à céder, à 15
lieues de Paris. Chemin de fer.
Produit, 5,000 fr. Prix : 5,000 fr. S'adresser au
bureau du Journal.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de Médecine.

La Lancette Française,

Le journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au BUREAU DU JOURNAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40,
MORIS DE PARIS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Prix de l'abonnement :

POUR PAIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 9 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT INOUPRÉMENT REFUSÉES.

SOMMAIRE. — ABUS DES ALIÉNÉS DE MARÉVILLE (M. Morel). Etudes cliniques sur les maladies mentales. — Hydrocèle anévrisme opéré par la méthode de M. Baudens : injections d'air, d'eau et d'un léger soluté d'iodure d'azote. — Question de la location des lieux de séjour des aliénés. — Société de Médecine pratique. — Transmission de la syphilis congénitale dans leur articulation coxo-fémorale. — Une thérapeutique. — Société de Médecine pratique. — Chronique et nouvelles.

ASILE DES ALIÉNÉS DE MARÉVILLE (Meurthe).

M. MOREL, médecin en chef.

Etudes cliniques sur les maladies mentales.

(Suite. — Voir les n° 6 et 8 janvier.)

§ II. — DIAGNOSTIC DIFFÉRENTIEL DU DÉLIRE FÉBRILE ET DU DÉLIRE DE L'ALIÉNATION MENTALE SOMMAIRE.

De la nécessité d'apprécier les éléments du diagnostic. — Erreurs à propos de l'hydrocèle. — Les délirs qui surviennent dans la convalescence de certaines maladies aseptiques peuvent aussi simuler l'aliénation. — Observations. — De quelques caractères différentiels posés dans l'observation du délire d'une maladie aiguë et du délire de l'aliénation. — Lésion des sentiments. — Observations. — Lésion de la fièvre dans le délire n'est pas un caractère distinctif. — Une aliénation mentale peut exister sans le phénomène du délire.

Avant de nous occuper de la nature des maladies mentales et de leurs principaux types, il importe auparavant de bien définir les caractères distinctifs du délire fébrile et du délire de l'aliénation mentale.

Nous avons suivi le délire fébrile dans ses dernières ramifications, et nous sommes arrivés à la conclusion que le délire était en définitif le symptôme d'une perturbation intellectuelle. Mais la diversité des causes qui provoquent le délire détermine aussi une différence essentielle entre les maladies dont ce phénomène est un symptôme. En d'autres termes, l'appréciation des causes qui provoquent l'explosion d'une maladie avec délire devra de prime abord fixer toute l'attention des médecins; cette manière de procéder sera le guide le plus infallible pour établir le diagnostic. Partant de ce principe, nous allons entrer dans quelques développements, que nous aurons soin de justifier par les faits cliniques.

Le délire avec lequel on a parfois confondu celui de l'aliénation mentale est le délire résultant de l'ingestion des boissons fermentées, l'on n'a assez souvent, pour ma part, amené dans les asiles des individus qui, par suite d'ivresse accompagnée ou non de *delirium tremens*, présentaient la plupart des phénomènes intellectuels anormaux que l'on remarque dans certaines aliénations mentales.

La privation des stimulants, cause première de l'état mental signalé, et l'emploi des opiacés suffisent ordinairement pour rendre la raison à ces individus, qui ne sont considérés par nous comme des aliénés que lorsqu'ils sont atteints d'une affection spéciale désignée sous le nom de *dysmanie*, ou bien encore lorsque les conséquences fatales qui résultent de l'abus des boissons impriment un délire qui en est la suite un type de continuité que quelques auteurs ont désigné sous le nom de *délire crapuleux*. Les erreurs qui ont été commises sous ce rapport peuvent avoir parfois de graves conséquences pour ceux qui en sont victimes. Je ne citerai qu'un seul fait, puisé dans notre clinique.

Au mois de mai 1850, il nous est amené par la gendarmerie (comme cela se pratiquait encore alors) un malade que le certificat du médecin délégué par l'autorité présentait comme un aliéné très dangereux. Nous remarquons tout d'abord un trouble très grand dans les idées, une difficulté particulière de s'exprimer; la face est pâle, les lèvres agiles de mouvements convulsifs, et le tremblement des membres est général. L'emploi des opiacés et d'un grand bain ont bientôt jugé ces accidents, et nous nous retrouvons le lendemain en présence d'un homme dont la raison est parfaite. Or, qu'étais-il arrivé? Le certificat du médecin avait été fait sans que ce dernier s'environnât de toutes les indications nécessaires pour bien assaïer son jugement. S'il était, en effet, remonté à l'appréciation des causes, il aurait su que des dissensions graves existaient entre deux frères, dont l'un était le prétendu aliéné qui nous était amené. Doué d'un caractère faible en même temps que violent, cet individu, après avoir succombé dans la lutte de la discussion, cherchait ordinairement à se consoler par quelques libations alcooliques. C'est après avoir avalé une ration un peu trop copieuse qu'une querelle de ménage vint apporter son contingent de trouble à l'excitation naturelle qui le dominait et déterminer un *delirium tremens* passager qui, mieux apprécié dans son origine et ses effets, n'aurait pas amené cet individu dans un asile d'aliénés et compromis jusqu'à un certain point sa position sociale.

Nous avons parlé des délires aseptiques qui accompagnent la terminaison de quelques affections typhoïdes. Nous pouvons ajouter qu'il n'est pas rare de voir des accès de fièvre intermittente, arrivant pendant la convalescence de ces états

typhoïdes, être suivis d'un délire plus ou moins fugace, et qui, dans certaines circonstances, revêt le caractère d'une idée fixe ou d'une monomanie. C'est dans une situation pareille que le lieutenant D... fut évacué sur notre asile, en octobre 1851. Dans les paroxysmes de sa fièvre intermittente, il ne rêvait que lingots d'or, billets de banque; et dans le moment de la rémission, dominé encore par l'idée de son délire, il accusait des individus de lui avoir soustrait des valeurs considérables. Soumis à notre observation, il se révéla à nous comme un malade sujet à des accès de fièvre intermittente, mais complètement déshabitué par la réalité d'un délire qu'il attribue lui-même à la faiblesse d'une imagination qu'une diète exagérée avait encore contribué à faire divaguer. L'emploi du sulfate de quinine et surtout l'effet moral produit sur le lieutenant par sa cohabitation avec des aliénés dissipèrent les dernières traces d'un délire que je ne puis ranger que parmi les délires fébriles.

Ce n'est pas à dire, pour cela, que les délires observés dans quelques maladies aiguës et aseptiques ne soient pas le point de départ d'un délire qui peut devenir plus permanent et plus systématique. Mais le médecin aura alors à combattre une maladie nouvelle, une aliénation mentale entée sur une affection aiguë, et dont le délire fébrile était, que l'on me passe l'expression, la trame primitive.

Nous abordons un des points les plus difficiles de la question; nous nous plaçons sur un terrain délicat, où le médecin praticien ne se trouvera que trop souvent dans la cruelle nécessité de heurter, d'une part, la susceptibilité des familles, qui rejettent bien loin l'idée de l'aliénation, et de briser, d'autre, le dernier espoir des parents, qui cherchent à rattachier de toutes les manières possibles le délire de leurs malades à une affection ordinaire. Le sujet est trop important pour que nous ne mettions pas ici en relief certains états psychologiques dont l'appréciation impartiale pourra fortifier les bases de notre jugement.

Un individu souffrant d'une ménagerie entre dans la période de convalescence. A l'approche de la nuit, où lorsque la maladie ferme les yeux, des apparitions fantastiques viennent l'obséder. Il reconnaît lui-même que ces impressions pénibles sont le résultat de sa fièvre; ou, s'il ne le reconnaît pas de prime abord, il accepte les explications des personnes qui l'entourent. Il délire avant de s'endormir, et il n'est pas rare qu'il délire encore sous l'influence de la dépression aussi bien de l'exaltation des organes des sens. En s'éveillant, il fait part à ses parents et amis des sensations fatigantes que lui ont laissées ses rêves, et semble rechercher avec empressement les explications qui peuvent le rassurer. A mesure qu'il revient à l'existence, les motifs de son jugement deviennent plus certains, le tumulte de ses sens s'apaise, les nuits sont plus calmes; et lorsque la convalescence suit un cours ascendant, il ne lui reste plus qu'un souvenir vague et confus de la phase orageuse qu'il vient de traverser.

Les choses ne se passent malheureusement pas ainsi lorsque le délire tend à se constituer d'une manière permanente ou chronique, ce qui fait, dans ce cas, la différence essentielle du délire fébrile proprement dit et du délire maniaque. Il peut arriver une époque, en effet, où ces deux délires revêtent les mêmes caractères extérieurs par la similitude des phénomènes sensoriels pervertis; mais lorsque le phénomène du délire est produit par un état maniaque, il est alors une situation qui passe souvent inaperçue dans le principe, et qu'il est de la plus haute importance de signaler comme élément de diagnostic. Cette situation, si pénible pour les parents, se résume d'abord dans la perversion des sentiments et le changement complet du caractère et des habitudes du malade. Il devient impatient et colérique; il parle avec emportement et se sentit inaccoutumé. Quels que soient son sexe, son âge, son éducation, il perd toute mesure de l'importance et de la valeur. Ses amis et ses intimes, ses proches ne manquent pas d'attribuer ces phénomènes inquiétants à l'effet de la maladie primitive, qui se présentait avec tous les caractères d'un délire fébrile ordinaire.

J'ai vu souvent de ces erreurs commises dans les manies stériles de couches; mais bientôt un autre phénomène plus inquiétant vient les affliger, sans les éclairer toujours. Les conseils qui sont donnés au malade, les marques de la plus vive affection qu'on lui prodigue, sont repoussés tantôt avec ironie et dédain, tantôt avec les menaces de l'emportement et de la fureur. Il ne voit dans ces conseils que l'entourage que flâneurs de complots dirigés contre lui, qui, sujets de défiance et de haine. Dans les maladies ordinaires, le convalescent se rattache avec bonheur à tout ce qui peut le rappeler à l'existence; il entend parler avec émotion des phases diverses de sa maladie et du délire qui en a été la suite; il en discute souvent les causes, en déplore les effets, et se confond en excuses pour les paroles malveillantes ou obscènes qui lui sont échappées dans son délire fébrile. Le malade au contraire dont la fièvre est terminée ne veut pas admettre qu'il ait déliré, ni à plus forte raison qu'il délire. Il sentait les erreurs de son imagination et les prend pour des réalités. Les hallucinations et illusions de toutes sortes qu'il a éprouvées et qui l'obsèdent encore le maintiennent dans sa folie. Bien mieux, il est arrivé à systématiser son délire, et ce qui lui reste d'énergie

intellectuelle, la surexcitation même de cette énergie que l'on observe parfois est employée par lui à établir sur les bases d'une logique désespérante les motifs de l'existence nouvelle qu'il va parcourir. Le malade est alors en pleine voie d'aliénation mentale.

Quelques auteurs, se fondant sur ce que le délire de l'aliénation se retrouve souvent avec l'absence de toute fièvre (*delirium sine febre*), ont nommé ce le cortège des phénomènes physiologiques qui accompagne le délire des maladies aiguës devait suffire à poser une différence entre les états primitifs. Nous allons voir dans un instant que cette appréciation, qui a un côté très vrai, pourrait cependant nous induire en erreur. Nous admettons volontiers que le délire des maladies aiguës s'accompagne de la rougeur plus prononcée des pommettes et de la turgescence du visage. Le regard est étrange, et il y a des changements notables dans la circulation.

Les yeux sont brillants, la respiration est souvent pénible, et les excréments involontaires. La parole prend des intonations inaccoutumées, le malade s'exprime tantôt avec vivacité, tantôt avec une lenteur extrême. Ses mots et ses phrases sont mal articulés; il parle parfois en lui-même, et dans d'autres circonstances de profonds soupirs sont les seules manifestations de son âme. Mais les phénomènes dont nous parlons se retrouvent aussi dans les délires de l'aliénation mentale, et surtout dans les premières périodes de cette affection.

J'assistais dans ce moment à l'évolution d'une maladie de ce genre. Une jeune personne de vingt-deux ans est prise d'une affection des voies aériennes qui règne épidémiquement dans sa localité. Un délire très grave avec fièvre s'empare d'elle, et l'étrangeté des idées qu'elle manifeste fixe de prime abord l'attention de son médecin. On pouvait croire d'abord que cette manifestation délirante tenait à l'acuité de la fièvre; mais le poids devint plus calme et le délire persista.

Cependant, le sommeil dont la malade était privée se montre de nouveau; les nuits sont plus tranquilles; on compte sur des jours plus calmes; vain espoir. Après un sommeil paisible, le délire reparait avec une intensité extrême, et prend un caractère de fixité qui se résume dans des idées de damnation. Elle est maudite de Dieu pour des péchés dont elle s'exagère la gravité. Tantôt sa sensibilité s'exalte, tantôt elle repousse avec horreur les marques de tendresse qui lui sont prodiguées par son frère et sa mère. Elle avait, il y a quelques jours encore, des intervalles lucides, s'apitoyait alors sur sa destinée et sur le chagrin de ses proches; elle entraînait dans des détails qui permettaient de rattacher son délire à des faits antérieurs, dont l'influence morale avait été funeste pour son intelligence. Mais bientôt les *bons sentiments*, comme on les appelle, deviennent plus rares; les sentiments s'affaiblissent, elle prend en désaffection ses parents, déteste ce qu'elle aime, aime ce qu'elle a détesté, et le délire persiste, malgré l'augmentation ou le ralentissement de la circulation. Désormais il n'y a plus de doute sur le diagnostic. La jeune malade est affligée d'une manie avec prédominance d'idées de damnation et lésion des sentiments affectifs; mais la maladie mentale ne perd pas de suite le caractère des symptômes prodromiques qui ont précédé son apparition. La fièvre persiste avec tous ses phénomènes physiologiques. Le poids varie de 80 à 120 pulsations, et le médecin intelligent qui soigne cette malade m'écrit avec justesse qu'il lui semble que cette circonstance est d'un favorable augure pour la terminaison de cette triste affection.

On ne peut nier, toutefois, que, si la folie n'est pas toujours exempte de fièvre, la dénomination de *delirium sine febre*, appliquée par les anciens aux maladies mentales, trouve sa justification dans la coexistence de manies des plus formidables avec une circulation non-seulement normale, mais avec un touchant abandon des peines de son âme et les funestes tendances auxquelles il est entraîné malgré lui; il demande au ciel et à la terre d'être débarrassé de ses déplorables idées de suicide et d'homicide. Heureux encore quand ses amis et ses parents emploient l'isolement en temps opportun pour le préserver d'inévitables malheurs! Cette circonstance de folie sans délire, que je signale d'avance, a fait dire avec justesse à un auteur que, si tout délire est psychopathique, toute psychopathie n'est pas un délire (1). Nous pouvons puiser dans ce caractère différentiel un premier élément de diagnostic; mais, comme nous l'avons vu, cet élément n'est pas le seul.

Si la nature des délires, leur immense variété, l'infinité des idées bizarres, étranges qui peuvent surgir dans cet état

(1) Feuchtersleben. Lehrbuch der azatischen Seelenkunde.

que la fièvre accompagne; si les manifestations sensoriales les plus extraordinaires ne sont pas pour des délirs fibriles et les délirs de l'aliénation des caractères distinctifs, puisqu'on les retrouve de part et d'autre, il est cependant une circonstance à laquelle nous devons nous rattacher de toutes nos forces : cette circonstance gît dans les phénomènes précurseurs des maladies avec délire et des diverses aliénations mentales. On peut dire, en effet, sans exagération, qu'il n'est pas une seule maladie aliénée qu'il ne reconnaisse pour point de départ une perturbation dans les fonctions physiologiques; il n'est pas une seule aliénation qu'il ne reconnaisse pour cause, outre la lésion physiologique, la double influence d'une prédisposition antérieure du système nerveux et d'une cause morale plus ou moins importante.

Cette vérité, au développement de laquelle nous allons consacrer tous nos efforts dans le chapitre suivant, complètera ce que nous avons à dire sur la nature des maladies qui nous occupent, et nous servira d'introduction pour ce qui regarde les éléments d'une classification physiologico-psychologique des affections mentales.

(La suite à un prochain numéro.)

HYDROCÈLE ANCIENNE

opérée par la méthode de M. Baudens: injections d'air, d'eau, et d'une légère solution d'azotate d'argent. Guérison en dix jours.

Observation publiée par le malade lui-même, M. le Dr F. CANU, praticien à Yvetot.

La Gazette des Hôpitaux a publié en extenso le remarquable mémoire sur l'hydrocèle que M. Baudens a fait à l'Institut dans la séance du 9 décembre 1850. Nous renvoyons à cette publication les praticiens qui n'auraient pas eu connaissance de cette méthode. Nous rappellerons brièvement que le perfectionnement apporté par l'habile chirurgien au traitement de l'hydrocèle réside sur deux points essentiels.

1° Il ponctionne la tumeur à l'aide d'un procédé particulier qui évite tout danger de blesser le testicule;

2° Au lieu de pousser, comme on le fait, une injection, toujours la même pour tous les malades, sans tenir compte de l'impressionnabilité variable de leur tunique vaginale, il élève l'inflammation doucement, graduellement, jusqu'aux limites voulues, à l'aide d'injections d'air, d'eau, ou de liquides de plus en plus irritants et toujours gradués sur l'irritabilité individuelle et variable des malades. Il est à notre connaissance que plusieurs praticiens sèment, M. le docteur Scudérot (de Strasbourg), entre autres, n'opèrent plus les hydrocèles que par la méthode de M. Baudens, et qu'ils s'en louent beaucoup. Nous appelons donc avec confiance l'attention des praticiens sur l'observation suivante, dont nous sommes nous-même le sujet.

Ous. — J'ai soixante et un an. Je suis d'un tempérament bilieux-sanguin, très impressionnable, sujet à de fréquents rhumatismes, fruits de douze campagnes sous l'empire.

En juin 1846, course à cheval précipitée; contusion violente du testicule gauche au pommeau de ma selle. De là orchite, puis hydrocèle consécutive. Pendant quatre ans j'évacue la sérosité avec ma lancette, tous les six à huit mois. Au commencement de 1850, douleurs sourdes, parfois lancinantes, plus vives après l'écoulement de l'urine. Testicule hypertrophié, épididyme dur, bosselé sur plusieurs points.

Consultation à Rouen. De savants confrères, placés à juste titre au premier rang, pensent qu'il ne faut pas songer à la cure radicale, mais seulement user du traitement par l'iode. L'iode, bien toléré, fut continué pendant deux mois au plus. La peau se couvrit de l'emploi des frictions d'iode de plomb. En juillet dernier, les douleurs étant devenues plus aiguës, les ponctions plus denses, consultation à Paris.

Les docteurs Jules Cloquet et Baudens sont unanimes pour que l'on tente la cure radicale. Ils ne pensent pas que l'état de la glande séminale soit une contre-indication. Dans leur opinion, l'opération doit modifier favorablement l'état pathologique de cet organe.

Je me décide en faveur du procédé du docteur Baudens. Le 25 juillet au matin, mon habile confrère, en présence et dans la maison de santé du docteur Duval, à Chaillot, procède à l'ouverture du sac. L'introduction de l'air détermine dans la tunique une impression de forte chaleur deux heures après, celle de l'eau une sensation de brûlure assez légère; puis enfin, dans la soirée, une injection de quelques grammes d'une solution très faible d'azotate d'argent (5 centigr. sur 120 grammes) est suivie de douleurs assez vives, mais passagères, s'étendant du testicule à la région inguinale.

La tuméfaction s'est développée par ce procédé si bénigne-ment que, opéré le 25 juillet, je puis retourner chez moi le 6 août.

Aujourd'hui, 1^{er} décembre, il reste à peine quelques traces de matière plastique indurée; absence de douleur, de sensibilités anormales. Certitude qu'il n'y aura pas de récurrence.

Voilà un fait que je m'estime heureux d'avoir à ajouter à ce nombre déjà si nombreux de témoignages en faveur du nouveau procédé opératoire dû au docteur Baudens pour la cure radicale de l'hydrocèle. Ce mode ingénieux permet de graduer avec une précision pour ainsi dire mathématique le degré d'inflammation qu'il s'agit d'imprimer à la tunique vaginale; il le subordonne constamment et rigoureusement à la sensibilité organique propre à chaque individu: avantage inappréciable, dans les cas pareils au moins en particulier, ou dans tous en général, puisqu'il met toujours à l'abri de ces accidents souvent fâcheux, quelquefois funestes, que tous les praticiens ont pu remarquer à la suite de l'application de la méthode *omnisnis* par les injections soit vineuses, soit iodées.

DE LA LUXATION DES CARTILAGES THORACIQUES

dans leur articulation costale;

Par M. D. KEMP, Médecin de bataillon de 1^{re} classe.

En consultant les auteurs qui se sont le plus occupés des luxations et des fractures des côtes, on est surpris du silence absolu que gardent les uns, ou du doute qui règne dans les écrits des autres, lorsqu'ils traitent des luxations des cartilages costaux. D'où vient ce mutisme chez les premiers, et cette parcimonie de détails chez les seconds? Doit-on attribuer l'un au manque de faits et l'autre au peu d'intérêt que présente cette espèce de lésions? Les observations de luxations des cartilages costaux que possède la science sont en petit nombre, il est vrai : L. Petit et Duverney n'en font pas mention dans leurs traités des maladies des os. Quelques critiques cependant ont admis ces déplacements, sans toutefois en citer d'exemple, et c'est à tort qu'il s'agit d'iceux. A. Paré en avait reconnu la possibilité.

Heister, qui a admis diverses espèces de luxations, ne fait pas mention de celle des cartilages costaux. A. Cooper dit que les cartilages costaux paraissent souvent luxés sur l'extrémité des côtes, et quelquefois sur le sternum. Les sixième, septième et huitième cartilages, selon lui, sont très-sujets à cette altération de forme, qui est le résultat d'une conformation vicieuse de la poitrine; cependant, il admet qu'un cartilage soit séparé de l'extrémité antérieure de la côte par une violence extérieure. Ce chirurgien anglais rapporte l'observation d'un individu qui, en toutes les côtes séparées de leurs cartilages à la suite d'une forte pression du thorax.

Martin, de Bordeaux, a publié l'observation d'un sujet déjà avancé en âge dont le tronc fut renversé sur le dossier d'une chaise, et qui demeura quelques instants suspendu dans cette attitude la tête inclinée d'un côté, et les extrémités inférieures de l'autre. Dans les efforts qu'il fit pour se relever, il se produisit une luxation de l'extrémité antérieure d'un des cartilages des côtes assemblées, dans le point où ces prolongements s'unissent avec ceux qui sont placés au-dessus. Boyer, tout en admettant que des luxations comme possibles, seulement pour le sixième, septième, huitième et neuvième côtes, à cause de la disposition anatomique de leur prolongement cartilagineux, dit avoir observé un cas semblable à celui publié par Martin, de Bordeaux, et survenu dans des circonstances analogues. Il ajoute que dans l'instant du déplacement, le malade éprouva une douleur vive dans la poitrine, et fut affecté, et put distinguer la saillie du cartilage. M. Bonisson, professeur de pathologie externe à la faculté de médecine de Montpellier, a publié une observation de luxation du quatrième cartilage thoracique, dans son articulation costale.

Les travaux de J.-L. Petit sur les maladies des os et ceux de ses deux imitateurs font époque dans l'histoire des luxations, et longtemps ils ont été regardés comme l'expression exacte de la vérité. Aujourd'hui même, si l'on ne consultait que Boyer, on serait porté à croire que la science n'a plus rien à dire sur ce sujet, et que la conduite des chirurgiens se trouve toute tracée. Mais il n'en est pas ainsi; depuis quelques années de nouveaux travaux ont paru, et l'on peut se convaincre maintenant que J.-L. Petit et Boyer, qui étaient le dernier représentant de son école, ont laissé beaucoup à faire, et que les idées qui ont aujourd'hui cours dans la science ne sont pas toujours celles de ces savants. Aussi beaucoup d'auteurs se sont-ils débarrassés de cette espèce de tutelle, qui fut longtemps un obstacle aux progrès de la science, et qui était devenue un fardeau trop pesant pour ceux qui ont voulu aujourd'hui au premier rang de la chirurgie moderne. Cependant, nous devons le dire, les luxations des côtes ne sont restées au point où Boyer nous les avait laissées. En effet, M. Fabre, dans son Dictionnaire des dictionnaires de médecine, en dit peu de chose. Dans les cartilages non articulés, dit-il, comme aux appendices costaux, etc., les lésions traumatiques ont plus d'importance, soit qu'elles viennent à être divisées, ou simplement décollées de leurs adhérences aux parties osseuses, ainsi que cela s'observe aux cartilages authentiques de luxation des côtes. M. Vidal (de Cassis) dit aussi qu'il n'existe aucun fait authentique de ces sortes de luxations; cependant il ajoute : La luxation des cartilages a existé réellement, mais elle est très peu fréquente, et elle n'a été observée qu'aux cartilages des sixième, septième et huitième côtes. Quant aux faits à l'appui de son opinion, il n'en cite aucun. M. Nélaton, dans ses *Éléments de pathologie chirurgicale*, ne fait que relater les observations qu'il a vu rapporter plus haut, et il ne donne aucune possibilité, mais il fait Boyer, que pour le sixième, septième, huitième et neuvième côtes.

Le doute qui règne dans la plupart des ouvrages que nous venons de citer sur la possibilité des luxations des cartilages thoraciques avec les côtes nous a déterminé à vous communiquer le seul fait qu'il nous ait été donné d'observer.

M. F..., commis voyageur, se rendait de Gand à Courtrai, au mois d'août 1846. Le cheval qu'il montait s'était effrayé en passant près d'un moulin à vent, M. F... fut précipité sur son cheval, et tomba contre la poitrine contre son angle du sommet d'une borne kilométrique; il ressentit dans cette région une douleur tellement violente, qu'il perdit immédiatement connaissance, car il ne put nous donner aucun renseignement sur ce qui s'était passé. Transporté dans une maison voisine par des gens qui travaillaient à proximité, il ne reprit son entière connaissance qu'une demi-heure après. Lorsque j'arrivai près du blessé, une heure après l'accident, la face était pâle; le pouls, quoique peu accéléré, était résistant; la respiration, pénible, faisait éprouver de la douleur à la région correspondante à l'extrémité antérieure de la cinquième côte; il existait dans cette région une large ecchymose, au centre de laquelle je distinguai une légère excoriation correspondant à une saillie anormale. Le gonflement

étant peu considérable, et ayant affaire à un sujet très maigre, il me fut facile de constater une luxation du cartilage costo-sternal de la cinquième côte gauche dans son articulation costale. L'extrémité du cartilage luxé était portée vers la partie interne du thorax, tandis que la côte correspondante chevauchait sur lui et faisait une saillie assez prononcée sous les téguments pour ne pas me permettre de constater que je n'avais affaire à une fracture de la côte; les deux fragments n'offraient pas d'irrégularité, et celui qui adhérait au sternum avait la longueur du cartilage, ce dont je pus me convaincre en le comparant avec ceux de la quatrième et de la sixième côte.

Les mouvements d'inspiration et d'expiration faisaient mouvoir les deux fragments de manière à les mettre en rapport pendant une forte dilatation du thorax. Je profitai de cette circonstance pour friser le cartilage en serrant de douces coups de corps, que j'avais passé au préalable sous le malade, et qu'un aide tenait tout prêt à être appliqué sur la région blessée. Je serai fortement ce bandage pour empêcher le retour du déplacement, résultat que j'espérais obtenir en paralysant l'action des muscles inspirateurs. Je compléai et modérai de déligation par des tours de bandes amidonnées.

La perte de connaissance, qui avait persisté quelque temps après l'accident, pouvant être attribuée à une compression du cœur, je me déterminai à pratiquer une saignée de douze onces. Dans la soirée, le pouls s'était développé en même temps qu'une réaction assez marquée, je pratiquai une seconde saignée de huit à dix onces. Le lendemain, l'état du malade était des plus satisfaisants; la nuit avait été très calme. Douze jours après l'accident, l'appareil contentif étant un peu relâché, je me bornai à enlever la bande amidonnée et à la remplacer par une autre plus serrée, que je laissai en place pendant trois semaines; ce temps passé, j'enlevai le bandage. A cette époque, M. F... n'éprouvait aucune gêne de la respiration; les parties luxées ne présentaient qu'une très légère déformité, la coaptation du cartilage s'étant effectuée avec les deux tiers inférieurs de la facette articulaire de la côte.

Je n'ignore pas que l'on peut contester la luxation dont je viens de parler, et qu'il serait tout aussi facile d'admettre une fracture du cartilage, près de son point d'attache à la côte mais la manière dont je me suis assuré de l'existence d'une lésion que je viens de rapporter ne me laisse aucun doute sur la réalité des luxations des cartilages thoraciques dans leur articulation costale. (Archiv. belges de méd. milit.)

TRANSMISSION DE LA SYPHILIS GÉNÉRALE des nourrissons aux nourrices.

En mars 1844, M. Peitri fut appelé à voir un nouveau-né, élevé à la campagne. Fruit d'un amour illégitime, il avait été confié à sa nourrice par une personne étrangère, qui pouvait largement à ses besoins. On ne connaissait pas ses parents; on savait seulement que sa mère était affectée de syphilis constitutionnelle lorsqu'il vint au monde. L'enfant, faible et chétif, ne tarda pas à présenter des ulcères dans la bouche, et l'arrière-gorge se couvrit de taches cuirées sur la peau. Il mourut en s'émaciant de jour en jour et mourut à trois mois.

La nourrice, le jeune s'affaiblissait graduellement, s'en prenant à la mauvaise qualité de son lait, et elle prît souvent deux de ses amies, deux sœurs, également nourrices, de donner le sein à son nourrisson. Celles-ci y consentirent plus d'une fois par compassion.

Bientôt elles commencèrent toutes les deux à avoir des ulcères au mamelon. Des douleurs atroces paraurent, puis des ulcères aux parties génitales. Elles en communiquèrent leurs maux. Enfin, voyant dépérir leurs enfants jusque-là bien portants, elles appelèrent M. Peitri; celui-ci, sachant qu'il n'y avait aucun doute à élever sur l'honnêteté de ces femmes, reconnut bientôt l'origine de la filiation des symptômes. Cose remarquable! au milieu de cette propagation, la nourrice demeurait saine, et elle resta telle pendant deux ans, pendant lesquels M. Peitri a en fréquentement de ses nouvelles.

Les deux enfants moururent, malgré tous les remèdes employés, par suite d'ulcères à la bouche et à l'isthme du gosier, lesquels s'opposaient à la déglutition, et de tubercules profonds qui causaient de l'insomnie et une agitation continuelle.

Un traitement local simple rendit la santé aux maux; ils n'eurent plus tard aucune suite de la maladie vénérienne.

Quant aux deux mères infectées, l'une recouvra la santé, grâce au traitement de Dronzi; l'autre fut forcée d'entrer à l'hôpital Saint-Jacques, de crainte d'être atteinte d'un bout de quelques mois, qu'elle contracta la syphilis, mais privée de l'usage d'un œil, par suite d'une iritis. (Il Raccogliore medico.)

REVUE THÉRAPEUTIQUE.

Antimoine.

Le sulfure d'antimoine a été employé souvent aussi en poudre, pilules ou tablettes. Il forme la base d'un grand nombre de préparations officielles qui ont été célébrées, mais qui la plupart sont oubliées aujourd'hui. On donne le sulfure d'antimoine jusqu'à 4 et 8 grammes par jour.

Tablettes antimoniales de Kunkel.

Amandes douces.	50 grammes.
Sucre.	50 —
Poudre de semences de petit cardamome.	4 —
Poudre de cannelle.	2 —
Sulfure d'antimoine porphyrisé.	4 —
Gomme adragante.	1 —

P. S. A. des tablettes de 1 gramme, qui contiennent chacune 10 centigrammes de sulfure.

Elles ont été employées contre les maladies chroniques de la peau.

Pilules stibées.

Antimoine cru. } de chaque, parties égales.
Extrait de douce-amère. }

Faites des pilules de 10 centigrammes. De cinq à dix, trois fois par jour dans les maladies cutanées.

Pilules antimoniales de Bouchardat.

Sulfure d'antimoine porphyrisé. 40,0
Cannelle. 5,0
Conservé de roses. Q. S.

F. S. A. des bols de 0,4. Deux à quatre par jour dans les affections psoriques.

Poudre dépurative de Jasser.

Antimoine cru. } de chaque, 30 centigr.
Pleurs de soufre. }
Nitre purifié. }
Racine d'iris de Florence. }

Faites une poudre fine. A prendre matin et soir pendant longtemps, dans un demi-verre d'eau sucrée, dans les maladies impétigineuses.

Aujourd'hui, on se sert plus fréquemment, dans le traitement des maladies chroniques de la peau, du soufre doré d'antimoine (deuto-sulfure).

Il est fort employé en Angleterre et en Allemagne. Il entre dans la poudre de Plummer, préparation très connue et très usitée.

Poudre alvéolante de Plummer.

Calomel. 1 gramme.
Soufre doré d'antimoine. 1

Ne préparer cette poudre qu'au moment du besoin. Dose de deux à quatre décigrammes par jour.

Pilules de Plummer composées.

Calomel. 8 grammes.
Soufre doré d'antimoine. 8 —
Résine de galle bien pulvérisée. 15 —
Sirop. 15

F. S. A. une masse pilulaire. Dose de 25 à 50 centigrammes.

Ces pilules sont très fréquemment employées dans le traitement des maladies cutanées et aussi de la syphilis secondaire, surtout avec manifestation à la peau. Ce sont celles que l'on désigne généralement sous le nom de pilules de Plummer. (Lond. pharm.)

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Stance du 31 décembre 1851. — Présidence de M. LARREY.

Correspondance.

M. SEILLON adresse un mémoire afin de devenir membre correspondant de la Société. Ce travail a pour titre : *Cancerole datant de vingt-deux ans. Destruction de la totalité de la lèvre supérieure, de l'aile du nez, de la moitié de la cloison, du nez, du quart de l'aile droite du nez, d'une portion de la joue gauche et de toute la paroi antérieure de l'arcade dentaire supérieure. Chéioplastie par un procédé à double lambeau de la guérison indurée. Résection partielle du maxillaire supérieur. Guérison.*

Une commission, composée de MM. Michon, Larrey et Robert, est chargée d'examiner ce travail.

M. BEYRAN, docteur de la Faculté de Paris, médecin de l'hôpital impérial de Tershane, chirurgien en chef de Jede-Coulé, à Constantinople, adresse à la Société une observation de luxation du coude en arrière avec fracture de l'olécranon.

Ce travail est déposé dans les archives de la Société.

M. BEYRAN adresse un nouveau mémoire à la Société sur la cataracte. (M. Lenoir fera un rapport verbal.)

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hydriates des muscles.

À propos du procès-verbal, M. Demarquay fait observer que M. Marjolin a eu raison de discuter la question de savoir si le tumeur du bras dont est porteur le malade qu'il a présenté dans la dernière séance, est une hydriale. Les tumeurs hydriales développées au sein des muscles ne sont pas rares. Déjà il a recueilli une étude une observation de tumeur hydriale développée dans le muscle pectoral iliaque; observation que M. Chassaignac a bien voulu mentionner dans sa dernière fois de concours. M. Blandin lui a communiqué une observation d'hydriale développée dans le muscle biceps brachial, il serait heureux que ses collègues voulussent bien l'éclairer de leur expérience à cet égard (1).

M. LEXON. J'ai eu déjà occasion d'observer plusieurs fois des masses hydriques dans le tissu musculaire; une fois entre autres dans la masse sacro-lombaire. Les ponctions exploratrices, dans ces cas, sont utiles; elles éclaircissent le diagnostic.

M. MICRON a eu occasion d'observer deux fois des tumeurs hydriques au sein des muscles. L'une d'elles était située dans la région du dos, sous le trapèze, et présentait un diagnostic douteux; l'autre, dans la région du cou.

M. FENEZ. La dernière tumeur dont parle M. Michon a été opérée par M. Jochet. J'assistais à l'opération; elle s'étendait profondément, et allait jusqu'à les apophyses transverses cervicales.

M. LEXON. Une ponction exploratrice eût évité, dans ce cas, une opération laborieuse, difficile, dangereuse même; car cette ponction eût démontré la nature de la tumeur, et une incision faite au point de celle-ci eût produit une inflammation qui aurait amené l'oblitération de la poche hydriale.

M. DOYET. La ponction exploratrice dans les cas de tumeurs hydriques ne sont pas toujours à l'abri de l'erreur; il peut se faire que le trocart tombe dans une poche enflammée et qu'il amène du pus au dehors. C'est ce qui m'est arrivé récemment à l'hôpital sur le malade que j'ai opéré, service de M. Brigue, et sur lequel j'appellerai de nouveau l'attention de la Société.

M. LEXON. Il faut prendre en considération le fait de M. Boinet, mais ne pas l'établir cependant comme une règle. La purulence des kystes hydriques est rare, et ne se rencontre guère qu'au foie. Tout récemment j'ai vu dans le service de M. Andral un malade affecté d'une tumeur dure, d'un diagnostic difficile, située dans la région splénique, et une ponction exploratrice en déterminait la nature.

M. CHASSIGNAC. Dans certains cas, le chirurgien est éloigné de l'idée de faire la ponction, tant la tumeur est dure et résistante. C'est ainsi que chez le malade de M. Michon la tumeur située dans la région du dos était tellement dure, que je la pris pour une tumeur fibro-plastique.

Du tannin en ophthalmologie.

Rapport rendu sur le travail de M. Hairion, de Louvain, ayant pour titre : *Mémoire sur les effets physiologiques et thérapeutiques du tannin, envisagé surtout au point de vue de ses applications en ophthalmologie.*

M. DEMARQUAY, chargé de faire un rapport sur le mémoire dont le titre vient d'être cité, s'exprime dans les termes suivants :
« Je regrette de ne pouvoir donner qu'une analyse succincte du travail fort intéressant de M. Hairion, de Louvain. Cet habile chirurgien ne se propose pas seulement d'étudier les effets du tannin dans les maladies oculaires, mais encore de déterminer ses effets généraux sur l'organisme; et, pour arriver à ce résultat, il a fait un certain nombre d'expériences sur les animaux et sur l'homme, dont il résume le résultat pour nous avant de conclure :
1° Que le tannin en solution concentrée, appliqué sur les tissus vivants sains, y exerce une action hyposthénisante qui se manifeste par la coloration et par la diminution de sensibilité et de rélance des tissus ;
2° Que son action mécanique est presque nulle ;
3° Que ses effets chimiques ne s'exercent que sur les produits de sécrétion locale, et peut-être aussi sur les couches superficielles, et partant les moins vivants de l'épithélium; mais ils sont nuls sur les tissus doués de vie ;
4° Que, pris à l'intérieur, à petites doses, il produit après un certain temps des effets hyposthénisants généraux ;
5° Qu'à fortes doses, chez les animaux, il détermine ou bien un empoisonnement aigu immédiat, caractérisé par des symptômes d'hyposthénisation générale; ou bien un empoisonnement chronique, se manifestant par la perte lente, progressive des forces, une constipation opiniâtre, etc., etc.
Il est facile de voir par l'exposé rapide de la partie physiologique du travail de M. Hairion combien ses idées sur les effets du tannin s'éloignent de celles que nous avons généralement en France.

Dans la seconde partie de son mémoire, M. Hairion passe rapidement en revue les diverses maladies dans lesquelles le tannin a été préconisé; nous ne le suivons pas sur ce terrain, quel qu'intéressant qu'il soit; qu'il nous suffise de résumer en peu de mots les propriétés de tannin constatées en ophthalmologie suivant l'auteur de mémoire que nous analysons :
1° Le tannin, mis en contact avec une conjonctive enflammée, produit instantanément la coagulation des fluides albumineux dont elle se trouve imbibée.
2° En même temps, à l'instar des autres substances dits astringentes, mais à un degré moins avancé qu'aucune d'elles, il y occasionne un accroissement passager d'irritation.
3° Vient ensuite une amolition dans les symptômes inflammatoires et dans l'état de sensibilité locale; c'est là un effet consécutif indépendant de l'effet physiologique et qui provient de l'action dynamique hyposthénisante que nous analysons.
Si je n'étais limité dans cette analyse, il me serait facile, je crois, de démontrer que les thérapeutes français ne sont peut-être pas si éloignés de la vérité en considérant le tannin comme un astringent, mais passons. J'ai hâte d'arriver à la partie du mémoire de M. Hairion que nous nous proposons d'appliquer à la médecine tant en ophthalmologie.

Dans cette partie de son travail, après avoir rappelé les noms de ceux qui, avant lui, avaient eu recours au tannin en ophthalmologie, M. Hairion cherche à démontrer tous les avantages que le chirurgien peut retirer de son emploi :
1° Dans l'ophthalmie purulente;
2° La kératite, dans laquelle son action est marquée incontestablement;
3° L'ophthalmie compliquée de photophobie;
4° Les granulations simples ou compliquées.
Le chirurgien de Louvain, à propos des granulations, a établi une division importante à signaler, car à chacune des classes la médication topique et générale peut être modifiée; il divise les granulations :
1° En granulations vésiculeuses non vascularisées;
2° En granulations vésiculeuses vascularisées;
3° En granulations végétantes.
C'est dans le traitement de ces granulations, et surtout des deux dernières formes, que M. Hairion s'est bien trouvé du mucilage tannique; toutefois ce serait domier une fausse idée du travail que nous analysons, que de présenter pour le mucilage tannique comme une panacée oculaire; telle n'est pas la pensée de l'auteur; car souvent il a trouvé bon de donner au tannin pour auxiliaires locaux le sulfate de cuivre en crayon, le nitrate d'argent en solution concentrée. De plus, dans les diverses formes de maladies oculaires où il préconise le tannin, M. Hairion ne s'est pas contenté de se servir uniquement par ce qu'il nous fait connaître, mais encore par l'usage de moyens généraux énergiques, tels que saignée, mercure à l'intérieur, comme altérant le nitrate de potasse, l'émétique, etc. Il faut encore signaler comme adjuvant une bonne hygiène.
La forme d'après laquelle le tannin est administré est la suivante :

Tannin pur. 5 grammes.
Eau distillée. 30 —

Faire dissoudre dans un mortier et ajouter :

Gomme arabique. 10 grammes.

Ainsi préparé, le mucilage tannique est appliqué sur les parties malades plusieurs fois le jour avec un pinceau.
À l'appui des idées exprimées dans son mémoire, M. Hairion rapporte vingt observations détaillées, qui sont toutes relatives à différents cas spécifiés dans sa brochure. Vingt observations ne sont pas suffisantes sans doute pour établir d'une manière définitive la supériorité des préparations tanniques sur toutes celles qui ont été vantées; mais elles suffisent pour attirer l'attention du praticien et mériter d'être essayées. Il est une remarque que je dois faire en terminant, c'est que le mucilage tannique ne constitue pas toute la thérapeutique de M. Hairion. Il résulte de la lecture de son intéressant mémoire que ce praticien a une connaissance parfaite des

agents thérapeutiques locaux et généraux qu'il appelle à son aide, et que, comme beaucoup de médecins helges, il a une connaissance approfondie des idées de l'école italienne.

Tel est, messieurs, le résumé rapide du travail intéressant de l'ophthalmologiste de Louvain. J'aurais pu m'arrêter à l'analyse de quelques critiques, mais j'ai préféré vous faire connaître d'une manière sommaire sa thérapeutique oculaire, vous laisser voir l'auteur lui-même.

Je demande que son mémoire soit déposé honorablement dans nos archives et que son auteur lui soit adressé.
M. LARREY se rappelle que M. Hairion, préconisant aujourd'hui les préparations de tannin dans le traitement de l'ophthalmie granuleuse, a eu souvent recours à l'emploi du collodion en ophthalmologie pour obtenir l'occlusion des paupières, et il demande à M. le rapporteur si l'honorable médecin helge a parlé de ce moyen dans son nouveau travail.

M. DEMARQUAY répond négativement.
M. ROUVER. Les chirurgiens helges se sont beaucoup occupés de l'ophthalmie granuleuse; ils ont publié un grand nombre de travaux sur ce sujet, et ils ont vanté plusieurs moyens de traitement. Il y a un peu de temps, l'acétate de plomb neutre a été donné comme une panacée; je l'ai essayé sans succès; il produit souvent de petites ulcérations blanchâtres. Avant de juger d'une manière définitive, il faudrait bien connaître les observations publiées par M. Hairion, afin de savoir comment il applique le tannin, dans quel cas, etc. Suivant moi, jusqu'à ce jour, on n'a rien trouvé de supérieur au nitrate d'argent.

M. DEMARQUAY. Dans mon rapport, je me suis efforcé de démontrer à M. Hairion que le tannin n'est pas une panacée. Je l'associe le tannin à d'autres préparations; seulement il le préfère à d'autres collyres; il le préfère surtout aux préparations de plomb, qui laissent dans l'épaisseur de la conjonctive pendant un temps fort long une infiltration blanchâtre de plomb, qui a été prise par M. Robert, au début, pour une tumeur superficielle. J'ai été témoin de ces infiltrations, qui durent depuis plusieurs mois. M. Hairion assure que l'analyse chimique a démontré, après un temps fort long, la présence des préparations de plomb dans l'épaisseur de la conjonctive; il rejette aussi, et avec raison, le crayon de M. Robert, au début, pour une tumeur superficielle plus ou moins compliquée de la conjonctive. Il préfère la solution concentrée de nitrate d'argent au crayon lui-même.
Les observations rapportées par M. Hairion sont au nombre de 20; je ne puis que les indiquer :

- Ons. I. — Ophthalmie catarrhale aiguë; sept jours de traitement. Homme, âgé de vingt-deux ans, soldat; traitement lymphatico-sanguin.
- Ons. II. — Ophthalmie catarrho-rhumatismales très aiguë; seize jours de traitement. Homme âgé de vingt et un ans; traitement bifloco-sanguin. — Saignée de la corne; atropine de posasse à dose égale à 12 grammes; macération de la cornée avec une solution aqueuse de tannin; traitement lymphatico-sanguin.
- Ons. III. — Ophthalmie catarrho-lymphatique de l'œil droit; neuf jours de traitement. Homme de vingt et un ans, lymphatique. — Purgatifs salins et mucilage tannique.
- Ons. IV. — Ophthalmie scrofuleuse photophobique; vascularisation et ulcération de la cornée; traitement lymphatico-sanguin; écharpement des membranes intérieures; blépharoplastie. Homme de vingt et un ans, lymphatico-sanguin. — 12 sangsues, pilules fondantes (calomel, ciguë et savon médicinal), purgatifs salins, mucilage tannique.
- Ons. V. — Conjonctivite lymphatique avec écharpement plastique dans la cornée; neuf jours de traitement. Homme de dix-neuf ans, lymphatico-sanguin. — Mucilage tannique.
- Ons. VI. — Ophthalmie purulente, granulations vésiculeuses; vingt-trois jours de traitement. Homme de trente-quatre ans, ayant été malade dix-huit jours. — Pilules de Plummer, purgatifs salins, mucilage tannique.
- Ons. VII. — Granulations vésiculeuses avec engorgement et inflammation de la conjonctive; dix-huit jours de traitement. Homme de trente et un ans, traitement sanguin; malade plusieurs fois. — Pilules Plummer, purgatifs salins, mucilage tannique.
- Ons. VIII. — Granulations vésiculeuses avec engorgement des conjonctives palpébrales supérieures et inférieures des deux yeux; douze jours de traitement. Homme de trente et un ans, traitement sanguin. — Mucilage tannique.
- Ons. IX. — Ophthalmie purulente aiguë coïncidant avec une gonorrhée; granulations vésiculeuses. Six semaines de traitement. — 20 sangsues, nitrate de potasse à haute dose, préparations tanniques.

Les observations qui précèdent sont toutes traitées dès le début; elles sont aiguës. Voyons maintenant les affections chroniques.

- Ons. X. — Blenorrhée chronique; granulations végétantes; ulcères multiples de la cornée. Deux mois de traitement. Homme de vingt-six ans, malade depuis plusieurs années. Conjonctives couvertes de granulations charnues, végétantes, rouges; sécrétion purulente abondante; cornées opaques, ulcérées; staphylome partiel de l'iris. — Découpe de feuilles de noyer, purgatifs salins, lotions humides, exercices gymnastiques. Six semaines de traitement. Homme de vingt et un ans, traitement sanguin; malade plusieurs fois. — Pannus double; ulcération et opacité complète des cornées. Sept semaines de traitement. Homme de quarante-six ans. Cornées opaques, recouvertes d'un pannus vasculaire; ulcérations larges, superficielles; conjonctives rouges, veloutées; sécrétions purulentes. — Même traitement que précédemment. Guérison; mais les cornées restent opaques.
- Ons. XII. — Blenorrhée chronique; ulcères petits, superficiels, mais très nombreux des cornées; granulations végétantes. Sept semaines de traitement. Homme de trente-huit ans, traitement lymphatique; constitution affaiblie, déteriorée. — Toniques, mucilage tannique.
- Ons. XIII. — Pannus vasculaire; doubles granulations végétantes. Seize jours de traitement. Homme de trente-sept ans. — Toniques, purgatifs salins, frictions tanniques, mucilage tannique.
- Ons. XIV. — Blenorrhée chronique; vascularisation générale des cornées; granulations végétantes. Six semaines de traitement. Homme de vingt-neuf ans. — Mucilage tannique.
- Ons. XV. — Ophthalmie scrofuleuse-veineuse; pannus vasculaire; blennorrhée; excoarction de la surface externe des paupières inférieures. Un mois de traitement.

Je m'arrête là. L'analyse des cinq cas qui restent ne nous apprend rien de nouveau; il est important, ce qui précède suffit pour faire ressortir les avantages de la méthode thérapeutique de M. Hairion, et pour démontrer, de plus, que le mucilage tannique n'agit pas seul, que d'autres agents viennent à son aide, et que son efficacité est surtout constatée par les observations qui précèdent : dans les affections de la conjonctive, dans les conjonctivites anormales de cette membrane, dans les lésions de la cornée, etc.

M. LEXON. J'ai employé, comme la plupart de mes collègues, les collyres pulvérisés, entre autres, ceux de plomb; jamais je ne m'en suis bien trouvé, et j'ai observé, comme M. Demarquay, une infiltration de la matrice dans la conjonctive fongueuse : c'est là

(1) M. DEMARQUAY s'occupe d'un travail sur les hydriales qui se développent au sein des muscles.

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Le journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HÔPITAUX

On s'abonne à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40,
MORIS D'ARNO
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers aux échanges postaux.

SOMMAIRE. — PARIS. Sur les sciences des Académies. — CLINIQUE DE LA VILLE (M. Jobert, de Lamballe). Fistule vésico-vaginale. Autoplastie par glissement. Guérison. — Traitement de la rage. Rapport sur un mémoire intitulé : « Traitement prophylactique de la rage au moyen de la méthode des frictions mercurielles. » — Académie de médecine, séance du 13 janvier. — Académie des sciences, séance du 12 janvier. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 15 JANVIER 1852.

Séances des Académies.

La section de médecine vétérinaire a noblement soutenu hier, à l'Académie de médecine, la juste réputation qu'elle s'est acquise. M. Renault est venu donner à ceux de ses collègues qui en ont besoin (et ils ne sont malheureusement que trop nombreux) une preuve brillante qu'il n'était pas nécessaire de mémoires du premier ordre pour faire d'excellents rapports. La communication de M. Deszanneau était fort digne assurément des remerciements qu'on s'empresse de communiquer ce qu'il croit utile à la science; mais elle n'aurait par elle-même rien qui pût exciter un très vif intérêt. Elle n'en est pas moins devenue, entre les mains de M. Renault, le texte d'un des rapports les plus remarquables que nous ayons entendus depuis longtemps; un de ceux qui, s'ils se renouvelaient fréquemment, feraient de l'Académie un des corps scientifiques les plus importants et les plus considérés.

Que les académiciens retardataires et somnolents ne nous disent donc plus que les mémoires qu'ils ont entre les mains n'ont pas assez d'importance pour faire l'objet d'un rapport; avec du zèle et du talent on donne de l'intérêt à tous les sujets; et si l'on ne fait pas un rapport comme celui de M. Renault, on fait toujours un travail digne de l'Académie.

Celui du savant professeur d'Alfort sera mit tout entier sous les yeux de nos lecteurs, qui en apprécieront facilement tout le mérite. Nous ne pourrions y signaler que des desiderata; mais quand un homme trouve le moyen de renfermer en si peu de pages autant de recherches historiques et expérimentales présentées avec autant de netteté et de raison, on serait malvenu, suivant nous, à lui demander encore autre chose. D'ailleurs, M. Renault ignore bien moins que nous toutes les lacunes qui restent à combler dans le sujet qu'il a si supérieurement traité, et son passé nous est un sûr garant qu'il ne ralentira pas de si tôt les fructueux efforts qu'il a déjà faits pour l'avancement de la science.

Malgré l'attention qu'il avait excitée et en quelque sorte épuisée le travail de M. Renault, l'Académie a entendu avec intérêt le résumé d'un remarquable et important travail de M. Marchand (de Pécamp) sur les eaux potables. On trouvera ce résumé à notre compte-rendu.

Enfin l'Académie a écouté attentivement la communication qui lui a été faite par M. Marchal (de Calvi) sur un cas de résection de côtes. Nous avons dû renvoyer à un autre jour la publication de ce fait.

Nous avons également réservé une communication de M. Hervieux sur l'hérédité de la phthisie.

On voit que cette séance comptera parmi les meilleures que l'Académie ait eues depuis longtemps. On ne peut que lui en souhaiter beaucoup de semblables.

— A l'Académie des sciences, M. Fourcault est venu consoler aux habitants des pays créteux d'iodurer leur sol et leurs animaux. Ce conseil est une conséquence tout naturelle des belles recherches de M. Chatin pour que M. Fourcault dit se donner la peine d'éviter à ceux qui liront ces recherches la peine de la tirer eux-mêmes.

M. de Guiscloux.

CLINIQUE DE LA VILLE. — M. JOBERT (de Lamballe).

Fistule vésico-vaginale. Guérison.

La méthode autoplastique par glissement, imaginée par M. Jobert pour la cure radicale des fistules vésico-vaginales, offre un avantage tellement incontestable et si bien reconnu, qu'il devient désormais presque superflu de rapporter les faits qui viennent tous en confirmer l'application et en légitimer la supériorité. Mais il en est de ces fistules comme de toutes les autres maladies, leur histoire n'est jamais complète, et chaque observation, en venant ajouter aux connaissances déjà acquises le cachet de son individualité, permet au praticien attentif de s'éclaircir davantage et fortifier sa conviction. Aucune ne doit donc être négligée, et c'est à ce titre

que nous demandons la permission de soumettre à l'appréciation des lecteurs de la *Gazette des Hôpitaux* le fait suivant:

Fistule vésico-vaginale du col et du bas-fond de la vessie. — Vaste perte de substance. — Autoplastie par glissement. — Opération en deux temps. — Lambau autoplastique formé aux dépens de la lèvre antérieure du museau de tancé. — Variolable. — Guérison.

M^{lle} D... âgée de quarante-et-un ans, habitant Eschevrey, petite ville de la Hesse Electorale, vint à Paris, dans le mois d'août 1851, réclamer les soins de M. Jobert (de Lamballe) pour une fistule vésico-vaginale dont elle est affectée depuis deux ans.

Cette dame, d'une constitution nerveuse et impressionnable et d'un tempérament lymphatique, a passé les premières années de son enfance dans un état de santé très satisfaisant, mais à l'âge de onze ans il se développa dans le côté droit, au niveau de la région du foie et sans cause appréciable, une énorme tumeur qui fut ouverte au moyen du bistouri. Il en sortit une quantité considérable de pus. La poche resta pendant trois mois avant de s'oblitérer, malgré les mèches que chaque jour on introduisait dans son intérieur. Il y avait un mois et demi que ce traitement était mis en usage lorsque l'on jugea nécessaire de faire des injections avec un liquide sur la nature duquel M^{lle} D... ne put donner aucun renseignement. Quoi qu'il en soit, s'il faut en croire la malade, a sous l'influence de ce nouveau moyen, il sortit une grande quantité de petites tumeurs globuleuses qu'elle compare à des œufs d'oiseau. Leur grosseur, d'ailleurs, était variable, et leur couleur transparente. Au bout de trois mois la plaie était cicatrisée et la santé de M^{lle} D... rétablie.

A l'âge de quatorze ans la menstruation s'établit sans difficulté et sans donner lieu à aucun accident; sa régularité ne fut jamais troublée ou interrompue qu'au moment des grossesses.

Mariée à l'âge de vingt-trois ans, ce fut seulement à vingt-neuf ans qu'elle devint enceinte de son premier enfant. Cette première grossesse ne présenta rien de particulier; il n'en fut pas de même de l'accouchement. Celui-ci, en effet, ne dura pas moins de trois jours, et ne put être terminé qu'au moyen du forceps. L'enfant, dont la tête était volumineuse, vint mort. Les suites de cet accouchement furent longues; M^{lle} D... ne commença à se lever qu'au bout de dix semaines; et cependant, dès la quatrième la menstruation reparut et prit sa régularité habituelle. Presque aussitôt après M^{lle} D... devint enceinte. Cette grossesse ne présenta rien de particulier, et l'accouchement eut lieu avec une extrême facilité. Dès le neuvième jour, la malade commença à se lever. Au bout d'un mois, le flux menstruel reprit son cours ordinaire. Deux ans après il survint une nouvelle grossesse, qui ne présenta rien qui fût digne d'être noté. L'accouchement eut lieu naturellement. Au bout d'un an, M^{lle} D... mit au monde son quatrième enfant.

A l'âge de trente-sept ans, elle fit une fausse couche à six mois, sans pouvoir apprécier la cause qui donna lieu à cet accident.

A trente-huit ans et demi enfin elle devint enceinte de son dernier enfant. Cette grossesse ne présenta rien de particulier et arriva à son terme normal. C'est le 10 octobre 1849 que l'accouchement eut lieu. Les premières douleurs annonçant le commencement du travail se déclarèrent à midi. A quatre heures seulement la sage-femme fut appelée. Celle-ci, en examinant l'état des parties, s'aperçut qu'il existait dans le vagin, au-devant du col de la matrice, une tumeur qui devait s'opposer à l'accomplissement de l'accouchement. Elle fit demander un médecin, qui, sans s'expliquer sur la nature de la tumeur, se décida, à onze heures du soir, après onze heures de travail, à terminer l'accouchement au moyen du forceps.

Pendant ce temps, la malade urina parfaitement seule. L'enfant vint au monde étiré et bien portant. Quant à la délivrance, elle fut opérée sans difficulté. S'il faut en croire le récit de la malade, la tumeur dont j'ai parlé tout à l'heure, poussée par la tête de l'enfant, sortit du vagin pour y rentrer aussitôt que l'accouchement fut terminé.

Pendant la première journée, M^{lle} D... éprouva le besoin d'uriner et le satisfait naturellement; mais le soir elle sentit tout à coup sa couche inondée, et à partir de ce moment elle continua à perdre involontairement les urines sans éprouver le besoin de les rendre.

La malade resta longtemps avant de se remettre, et au bout d'un mois les règles reparurent avec la même abondance et la même périodicité qu'avant. Il y avait trois mois que l'accouchement avait eu lieu lorsque la tumeur vaginale se perça spontanément pour donner issue à du pus et à des matières que la malade compare à des raisins écrasés. Un mois après, la tumeur se remplit de nouveau; mais elle ne tarda pas à se percer, et put être extirpée par lambeaux. Sans connaître personnellement le siège qu'elle occupait dans le vagin, il est certain qu'elle devait avoir quelques connexions avec l'ouverture anormale de la vessie; car sa présence fut toujours accompagnée d'une perte un peu moins abondante du liquide urinaire.

Les médecins allemands ne tentèrent rien pour obtenir la cure radicale de la fistule vésico-vaginale, et se contentèrent de conseiller à la malade l'usage de bains et d'injections qui furent continués jusqu'au moment où elle se décida à venir à Paris. Elle y arriva dans le mois d'août 1851; elle était alors dans l'état suivant:

Les parties génitales externes, les régions supérieures internes des cuisses sont rouges, érythémateuses, et sont le siège de ennuis, dont la longueur du voyage a fait qu'acquerir l'intensité. L'urine coule involontairement et d'une manière incessante par le vagin, quelle que soit la position prise par la malade, qui ne ressent nullement le besoin d'uriner. La surface muqueuse est couverte de tubercules muqueux, d'ulcérations, de gercures.

En examinant les parties à l'aide d'un spéculum univale qui déprime la paroi postérieure du vagin, pendant que deux aides écartent les grandes et les petites lèvres, on aperçoit:

1° Le méat urinaire, dans l'intérieur duquel une sonde est facilement introduite;

2° En arrière de cette ouverture et à une petite distance, une ulcération de la largeur d'une pièce de 25 centimes environ, laquelle est recouverte d'une incrustation pierreuse;

3° A un demi-centimètre environ en arrière de cette incrustation, une longue et large solution de continuité qui communique avec l'intérieur de la vessie; elle est située longitudinalement un peu plus à gauche qu'à droite, et s'étend jusqu'au niveau du col de l'utérus, où elle se termine. La plus grande largeur est au milieu; la partie antérieure correspondant au bulbe de l'utérus est un peu arrondie; sa forme d'ailleurs n'est pas régulière, et dans son ensemble elle décrit une légère courbe à convexité droite et à convexité gauche. Elle est circonscrite de tous côtés par des bords durs et calleux. Par cette ouverture, qui est distante du col de l'utérus que de quelques millimètres, on peut facilement introduire plusieurs doigts de la main. Par là, la muqueuse vésicale fait hernie et forme une tumeur rouge qu'il est facile de pousser en haut avec une sonde de femme, laquelle, introduite dans la vessie par l'utérus, parvient bientôt dans le vagin et parcourt la fistule dans toute son étendue.

4° En arrière de la fistule vésico-vaginale, le col de l'utérus, dont la lèvre antérieure a subi une déperdition de substance.

Après avoir laissé reposer la malade et l'avoir préparée par des bains, des injections, et lui avoir prescrit l'eau de Vichy, je pratiquai l'opération d'autoplastie par glissement le 25 août 1851, en présence de MM. Rayer, Andral, Louis, Arnott Lacrosse, etc.

1° La malade est couchée sur le dos, le siège placé sur le bord du lit, comme pour ces sortes d'opérations.

2° La portion restante du col utérin est saisie avec les pinces de Mæxus et attirée en avant. Le mouvement de dépression reste très limité; ce qui fait présumer qu'il existe quelque adhérence entre le vagin, l'utérus et les parois du bassin.

3° A l'aide du bistouri, M. Jobert pratique au-devant du col utérin une incision demi-circulaire poussée plus loin et plus profondément à droite qu'à gauche, à cause de la plus grande mobilité dans ce sens de la cloison et de sa plus grande conservation.

4° Deux autres incisions superficielles sont pratiquées sur chacun des côtés de la perte de substance à 1 centimètre environ de ses bords libres; elles sont faites parallèlement aux bords de la fistule. Toutes, en concourant à mobiliser les parties qui entourent la solution de continuité, permettent d'en opérer le rapprochement des lèvres.

5° Le rapprochement des lèvres de la fistule est pratiqué au moyen d'une pince à dents et un bistouri qui, promenant tout autour de la perte de substance, enlève presque d'un seul coup un lambeau de membrane muqueuse très étendu. Le rapprochement est exécuté de cette manière avec une extrême rapidité.

6° Les lèvres de la fistule sont réunies au moyen de trois points de suture entrecroisée placés à 1 centimètre environ de distance les uns des autres. La lèvre gauche est traversée la première par l'aiguille qui, passant au-dessus de la solution de continuité, traverse du même coup la lèvre du côté opposé en sens inverse de la première, c'est-à-dire que, tandis que le bord gauche de la fistule est entraîné de dehors en dedans, celui du côté droit est traversé de dedans et dehors.

7° Les fils, composés de plusieurs fils de soie réunis ensemble au moyen de la cire, sont noués et coupés ras du nœud.

8° Après plusieurs injections d'eau froide poussées dans le vagin, M. Jobert, s'apercevant qu'il existe encore quelques parties de la suture qui sont tirillées, augmente l'étendue des incisions latérales.

9° Un tampon et quelques lames d'agaric sont placés dans le vagin, au niveau des incisions qui fournissent du sang.

10° Enfin une sonde en gomme élastique est mise à demeure dans la vessie, et la malade est reportée dans son lit.

La première journée qui suivit l'opération fut calme; la sonde donna issue à de l'urine, d'abord légèrement sangui-

nolente, qui ne tarda pas à devenir claire et transparente. Dans la nuit, il fut nécessaire de changer la sonde. Il ne s'est écoulé qu'une très petite quantité de sang par le vagin.

Le 26, la malade est agitée et veut se lever. Il lui semble qu'il passe de l'urine par le vagin. Le soir, le tampon et les lames d'agaric sont retirés. — Infusion de tilleul. Diète absolue.

Le 27, au matin, la sonde est changée. Le soir, le ventre est légèrement météorisé et non douloureux à la pression. L'urine qui s'écoule par la sonde est claire et limpide. L'aloue place sous le siège de la malade est mouillée. — Infusion de camomille; cataplasme sur le ventre.

Le 28, la malade se plaint de douleurs vagues dans l'abdomen; à sept heures du soir elle prend un lavement, qu'elle rend immédiatement avec une assez grande quantité de gaz. Cette évacuation la soulage, et la nuit qui suit fut calme. L'urine qui coule par la sonde est claire.

Le 29, le ventre n'est plus ni douloureux, ni ballonné. L'état général est satisfaisant. Il survient un petit écoulement de sang par le vagin. L'urine qui coule par la sonde est elle-même chargée de quelques petits caillots sanguins.

Les jours suivants l'écoulement du sang continue, et tous les jours la sonde est changée deux fois.

Le 1^{er} septembre, M^{me} D... est examinée; les trois fils sont coupés. La malade est immédiatement reportée dans son lit, et la sonde remise à demeure.

Le 2, la sonde marche assez bien; mais sa présence détermine des douleurs dans l'utérus, plus vives, que pour la faire aller on est obligé de l'enfoncer de temps en temps dans l'intérieur de la vessie.

Le 3, M^{me} D... est de nouveau examinée. Le tiers antérieur de la fistule est fermé; ces lèvres sont donc réunies dans une certaine étendue. La malade est agitée; elle a pris hier soir de la rhubarbe, qui n'a provoqué aucune selle. Dans la journée elle va deux fois à la garde-robe, et elle se trouve soulagée.

Le 4, la sonde, par sa présence, détermine toujours des douleurs vives.

Le 5, nouvel examen. Les efforts que la malade a faits en allant à la garde-robe ont agrandi la principale ouverture fistuleuse, qui est placée à la partie postérieure. De plus, il existe au niveau de la partie antérieure de la cicatrice une seconde petite ouverture, et dans d'autres points une inflammation diphthérique et des plaques pseudo-membraneuses semblables à celles que l'on observe dans la pourriture d'hôpital. Ces différents points sont touchés avec le crayon de nitrate d'argent.

Le 6, la malade a été agitée toute la nuit; le pouls est fréquent; la figure souffrante; l'écoulement de sang par le vagin a cessé depuis hier.

Le 7, le pouls est toujours fréquent; la langue est blanche, et rouge dans certains points où elle est dépourvue de son épiderme. Les environs des organes génitaux sont le siège de quelques boutons qui offrent l'aspect des pustules varioliques. Le soir, l'éruption plus apparente ne laisse plus le moindre doute sur sa nature. — Infusion de bourrache.

Le 8, l'éruption est plus étendue, et, dans la journée, il survient un peu de délire. Le soir, M. Jobert supprime la sonde.

Le 9, nouvel examen qui permet de constater qu'une partie de la fistule est oblitérée et remplacée par une cicatrice solide. On aperçoit encore au fond du vagin des plaques diphthériques; elles sont touchées avec le nitrate d'argent.

Le 10, là où l'éruption variolique a commencé, les boutons sont dans la période de dessiccation; mais on en aperçoit quelques nouveaux sur d'autres points du corps, en particulier au visage. Ces derniers ne tardent pas eux-mêmes à parcourir leurs périodes.

Le 16, l'éruption est presque entièrement éteinte; il en est de même des plaques diphthériques qui existaient dans le vagin au niveau de la suture.

L'état général est meilleur, et M. Jobert permet à la malade de se lever et de prendre des aliments.

Les jours suivants, la santé de M^{me} D... continue à s'améliorer; ses forces reviennent, et elle ne tarde pas à pouvoir faire quelques promenades. Quant aux urines, elles perd involontairement comme auparavant. Après l'avoir laissée se reposer, M. Jobert l'examine de nouveau le 10 octobre, et constate l'état suivant:

L'état général est sensiblement amélioré.

Les parties génitales externes sont érythémateuses, ainsi que les parties internes et supérieures des cuisses.

En écartant les grandes et les petites lèvres et en déprimant la paroi postérieure du vagin avec le spéculum univale, on aperçoit l'avant de la vulve.

1^o Le méat urinaire, qui est rouge;

2^o Deux centimètres en arrière de ce dernier, une cicatrice linéaire solide, terminée postérieurement par une petite ouverture qui permettrait à peine l'introduction d'une tête d'épingle; elle est rouge, enfoncée en cul de poule, et on ne peut bien la voir qu'en déprimant avec une sonde les parties qui l'environnent;

3^o En arrière de cette ouverture, une autre cicatrice linéaire, triangulaire, qui se termine à la partie postérieure par une seconde ouverture plus grande et plus large que celle dont nous venons de parler; elle est également enfoncée et limitée en arrière par la lèvre antérieure du col de l'utérus.

4^o L'obliquité du col utérin cache en grande partie la lèvre antérieure et une partie de la perte de substance.

5^o Les deux ouvertures que nous venons de décrire sont entourées par un tissu cicatriciel dense et résistant.

6^o Enfin, à droite et à gauche, en dehors de la ligne médiane, existe deux cicatrices résultant des incisions latérales pratiquées au moment de l'opération.

Après avoir laissé la malade se reposer encore pendant quelques jours, je pratique, le 23 octobre, une nouvelle opération de la manière suivante:

1^o La malade est placée dans la même position que pour la première opération. La paroi postérieure du vagin est déprimée avec le spéculum univale, et ses parois latérales sont écartées avec des leviers.

2^o Le contour de la fistule postérieure est ravivé à l'aide du bistouri ou des ciseaux et des pincettes à dents, dans une étendue circonscrite de plusieurs centimètres environ; ce ravivement porte également sur la lèvre antérieure du col. On le fait de la même manière, le contour de la fistule antérieure est ravivé.

3^o Trois points de suture entrecroisée sont appliqués d'arrière en avant, de manière à comprimer dans la même anse de fil les deux ouvertures fistuleuses; la lèvre postérieure du museau de tanche, par l'effet de la traction des fils, se relève et vient s'appliquer contre l'ouverture fistuleuse, qui est elle-même ravivée. De la sorte, le col forme un véritable lambeau autoplastique qui vient boucher la fistule. Le point de suture médian est appliqué le premier.

5^o Ne pouvant détacher le vagin de son insertion au col, M. Jobert agrandit les commissures de l'ouverture utérine au moyen de deux incisions transversales. L'incision gauche est un peu plus grande et un peu plus profonde que celle du côté opposé. Ces deux incisions ont pour résultat de faciliter l'élévation du lambeau utérin et de détruire le tiraillement qui pourrait exister de ce côté.

6^o Deux longues incisions vaginales latérales sont pratiquées de chaque côté de la suture.

7^o Après plusieurs injections d'eau froide poussées dans le vagin, un tampon d'agaric est appliqué sur les parties susceptibles de donner du sang.

8^o Enfin, une sonde est mise dans la vessie, et la malade est reportée dans son lit.

La première journée a été très bonne; l'urine a très bien coulé par la sonde.

Le 24, M. Jobert retire le tampon d'agaric; la sonde marche bien; l'urine est claire et limpide.

Le 25, le ventre est ballonné. La malade, impatiente et inquiète, retire la bandelette de corps. La sonde est changée, et M. Jobert prescrit une potion avec l'eau de tilleul, du sirop de sucre et 12 gouttes de laudanum. La nuit est plus calme, et le lendemain matin l'état de la malade est satisfaisant.

Le 26, un peu de sang s'écoule par le vagin et par la sonde. Le ventre est ballonné.

Le 27, la malade continue à perdre du sang par le vagin; mais l'urine qui coule par la sonde est parfaitement claire et limpide. Il n'y a plus de sang dans le tampon.

Le 28, M. Jobert enlève deux points de suture; le troisième est enlevé le lendemain. Tout paraît être dans un état très satisfaisant. A la partie postérieure, on aperçoit un lambeau triangulaire dont le sommet est en avant et la base en arrière, au niveau de l'ouverture du col; ce lambeau est collé aux parties avec lesquelles il est en contact.

Le 31, la sonde marche bien.

Le 2 novembre, il s'écoule un peu de sang par le vagin. L'aloue place sous le siège de la malade est mouillée.

Le 3, M^{me} D... continue d'être mouillée sous elle.

Le 4, M. Jobert examine de nouveau la malade, et constate que tout est dans un état satisfaisant. Cependant, en introduisant une sonde dans la vessie, on ne retire pas d'urine, et les alèzes sont mouillées.

Le 5, la sonde est retirée, et M^{me} D... prend une bouteille d'eau de Sedlitz.

Le 6, elle prend un bain ammoniacé. Depuis le moment où l'on a retiré la sonde, M^{me} D... n'a pas éprouvé une seule fois le besoin d'uriner et perd ses urines. A l'examen, M. Jobert s'aperçoit qu'il existe, en effet, une petite ouverture au-dessus du sommet du lambeau.

Le 7, pendant la nuit, la malade a éprouvé plusieurs fois le besoin d'uriner et l'a satisfait seule; mais, le soir, les urines recommencent à couler involontairement. La sonde est remise dans la vessie.

Le 8, un nouvel examen fait voir, au sommet du lambeau autoplastique et au milieu du tissu cicatriciel, l'orifice fistuleux, qui est touché avec la pierre infernale.

Le 10, nouvel examen. Catérisation avec le nitrate d'argent. La sonde est retirée.

Le 13, pendant la nuit, M^{me} D... a éprouvé le besoin d'uriner; mais dans la journée, et lorsqu'elle est debout, elle perd involontairement ses urines; elle les conserve pendant trois heures, lorsqu'elle est couchée ou assise.

Le 20, depuis deux jours elle ne conserve plus du tout ses urines ni le jour ni la nuit. En examinant avec attention, M. Jobert découvre, vers le sommet du lambeau triangulaire, un tissu cicatriciel touché plusieurs fois avec le nitrate d'argent, une petite ouverture arrondie, légèrement enfoncée, qui permet, quoique avec un peu de difficulté, l'introduction d'un mince stylet. A l'aide du porte-caustique de M. Lallemand, je cautérisé l'orifice vésical de la petite fistule dont il s'agit d'abord; question; son orifice vaginal est, en outre, cautérisé avec le crayon de nitrate d'argent.

Le 22, nouvelle catérisation des deux orifices de la fistule; seulement le porte-caustique de M. Lallemand est remplacé par un porte-caustique de l'invention de M. Jobert.

Les deux jours qui suivent, la malade va bien, et l'urine, claire et limpide, coule en totalité par la sonde.

Le 24, les deux orifices sont cautérisés; il en est de même le 27. Ces cautérisations multipliées n'amenant pas l'oblitération de la fistule, M. Jobert se décide à la raviver avec l'instrument tranchant.

Le petit trou fut donc fermé avec le bistouri, qui enleva un petit lambeau circulaire comprenant toute l'épaisseur de la cloison. De l'urine et du sang tombèrent en certaine quantité dans le vagin. Un point de suture fut fait d'arrière en avant, et serré assez fortement pour effacer l'ouverture fistuleuse. Deux incisions latérales relâchèrent les lèvres de la fistule. Puis la sonde fut remise à demeure et la malade ramenée dans son lit.

portée à son lit. Les jours qui suivirent ne présentèrent rien de particulier; la sonde fonctionna toujours très bien, et la cinquième jour le point de suture est enlevé; la fistule est complètement oblitérée.

Le 23 décembre, on retire la sonde.

Quelques jours après, la malade est examinée une dernière fois, et M. Jobert constate l'état suivant:

1^o Urine dans sa circulation normale;

2^o Bulbe de l'urètre légèrement déprimé en arrière.

3^o Paroi postérieure intacte.

4^o Derrière le bulbe, on aperçoit une sorte de dépression ou de fossette qui porte légèrement cette partie de la cloison vers la vessie. La viennent se rendre plusieurs lignes cicatricielles à peine roses.

5^o Derrière cette espèce de fossette, il existe une pièce triangulaire à sommet antérieur et à base dirigée vers le col de l'utérus. Ce lambeau autoplastique, formé d'un débris du museau de tanche, est limité latéralement par deux lignes obliques qui se dirigent vers les commissures. Ces sont deux cicatrices parfaitement blanches.

6^o Derrière ce lambeau, on voit l'ouverture du col de l'utérus.

7^o Sur les côtés du vagin et d'arrière en avant, on constate l'existence de deux cicatrices qui limitent latéralement la cloison et qui viennent se rendre sur les côtés du bulbe.

8^o Enfin, il n'existe plus aucune trace d'ouverture anormale.

La remarquable observation qu'on vient de lire mérite de fixer notre attention. D'abord sous le point de vue étiologique, M^{me} D..., en effet, eut un premier accouchement laborieux; le travail dura trois jours; l'enfant, qui avait une tête volumineuse, arriva mort, et cependant la malade se rétablit, quoique péniblement, sans qu'il survint aucun dérangement dans les fonctions des organes génito-urinaires, qui conservèrent leur parfaite intégrité. Le dernier accouchement, au contraire, se présente dans des conditions plus favorables; le travail, en effet, ne dure que onze heures; l'enfant a un volume ordinaire; il vient bien portant, et cependant on est obligé d'employer le forceps, et de plus c'est à la suite de cet accouchement que se déclare l'accident pour lequel elle est venue réclamer les soins de l'habile chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Il est vrai que dans ce dernier cas il existait dans le vagin et au-dessus du col utérin une tumeur qui a mis obstacle au passage de l'enfant. Or, si l'on rapproche ces deux faits l'un de l'autre, il nous paraît impossible de ne pas reconnaître l'influence que la tumeur dont je viens de parler a dû exercer sur la production consécutive de la fistule vésico-vaginale. Ce n'est pas d'ailleurs la première fois qu'un pareil fait se rencontre, et on trouve dans le savant *Traité de chirurgie plastique* de M. Jobert (de Lamblae) une observation rapportée par J.-L. Petit; le célèbre chirurgien y parle d'une dame chez laquelle il existait au-dessus de l'orifice du vagin une tumeur qui avait la forme d'un pancer de pigeon, ayant son fond en bas et son ouverture en haut, de telle sorte que le sang menstruel, au lieu de sortir, tombait dans cette poche et la remplissait au point qu'elle formait une tumeur qui bouchait le vagin. Il arriva que cette dame devint enceinte, et, au moment de l'accouchement, la poche relâcha l'enfant, que l'on trouva mort; mais la tête avait été retenue si longtemps au passage que la poche, le vagin et la vessie, avaient été fort comprimés contre le pubis, tombèrent en gangrène. Après des accidents de différente nature, la malade mourut; elle aurait pu ne pas mourir, dit J.-L. Petit; mais elle aurait le reste de ses jours rendu involontairement ses urines.

Les progrès de la chirurgie moderne et en particulier la méthode si ingénieuse de M. Jobert ont heureusement effacé déjà depuis longtemps tout ce qu'avait de désespérant le pronostic de J.-L. Petit. Son observation n'en est pas moins très remarquable et ne peut, si je ne me trompe, être rapprochée de celle que nous venons de rapporter, au moins sous le rapport étiologique et au point de vue du mécanisme suivant lequel s'est produite la gangrène de la cloison vésico-vaginale.

Sous le rapport de la thérapeutique chirurgicale, on a pu remarquer que plusieurs opérations avaient été nécessaires. C'est là une chose que M. Jobert avait lui-même prévue d'avance. Lorsque les fistules, en effet, sont dirigées longitudinalement, comme c'est le cas dans la présente observation, on ne peut, surtout, elles s'étendent jusqu'au col de l'utérus et qui l'on réunit transversalement les lèvres de la solution de continuité, il est très rare qu'il ne reste pas après une première opération autoplastique une petite ouverture triangulaire à la partie postérieure, toute la partie antérieure s'étant réunie par première intention. C'est ce qui est arrivé. Mais, il ne faut pas l'oublier, cette seconde opération est quelquefois beaucoup plus difficile et plus laborieuse que la première; d'abord parce que le chirurgien est obligé de faire beaucoup plus de dissection, et ensuite parce qu'en pareille circonstance les tissus environnants n'offrent que peu de flexibilité et que le plus souvent ils ont été détruits par la gangrène, qui ne respecte pas toujours la lèvre antérieure du col, dont il ne reste plus que quelques vestiges. Notre malade était dans ce cas. C'était assurément une difficulté de plus; M. Jobert l'a surmontée avec l'habileté que tout le monde lui connaît, en se servant de ces restes du col utérin comme d'une espèce de lambeau autoplastique avec lequel il a fermé la perte de substance. M. Jobert a également les commissures du museau de tanche au moyen de deux incisions, qui ont eu pour but et pour résultat de faire glisser en avant le lambeau qui venait d'appliquer sur l'ouverture fistuleuse.

Le succès a répondu à son attente; le lambeau s'est parfaitement maintenu dans sa nouvelle position; cependant, il est resté encore une petite fistule insignifiante, dont nous ne parlerions même pas si nous n'y trouvions la complète

justification des idées pratiques de notre savant maître sur l'inefficacité des cautérisations comme moyen de guérison radicale.

TRAITEMENT DE LA RAGE.

RAPPORT SUR UN MÉMOIRE INTITULÉ :

Traitement prophylactique de la rage au moyen de la méthode des frictions mercurielles ;

Par M. DEZANNEAU, docteur en médecine à Montrevaux.

(Communications : MM. Barthélemy, Bouley jeune et RENAUD, rapporteur.)

Messieurs,

Vous avez renvoyé à l'examen d'une commission composée de notre regrettable collègue Barthélemy, de M. Bouley jeune et de moi, un travail de M. Dezanneau, docteur en médecine à Montrevaux (Maine-et-Loire), sur le traitement prophylactique de la rage par la méthode des frictions mercurielles.

Nommé rapporteur par mes collègues, je viens vous faire connaître très sommairement le mémoire de M. Dezanneau, et vous rendre compte de l'opinion de vos commissaires, tant sur les faits qui y sont contenus que sur la valeur des conclusions qu'a cru pouvoir en tirer cet honorable praticien.

Voici d'abord les faits :
Le 22 février 1839, vers sept heures et demie du soir, un loup passa près de la métairie de Logivière et y mordit en plusieurs endroits de la face le nommé Granet, habitant de cette métairie. Appelé presque aussitôt, un officier de santé cautérisa les blessures, mais d'une manière imparfaite, dit M. Dezanneau, tant elles étaient nombreuses, étendues et profondes. Granet fut en outre usage d'un remède vanté dans le pays comme un spécifique. Le 15 mars, vingt-deux jours après les morsures, ce malheureux mourut enragé.

M. Dezanneau ne fait pas connaître les symptômes présentés par Granet avant de mourir, et qui autorisent à penser qu'il était affecté de la rage. « Il est mort, dit-il, après avoir successivement éprouvé les plus violents symptômes de l'hydrophobie. »

En quittant la métairie de Logivière, le loup traversa un pays de landes, et dans le trajet qu'il y fit attaqua et blessa plus ou moins grièvement onze animaux de différentes espèces qu'il trouva sur son passage. Ces onze animaux ayant été abattus par leurs propriétaires, on ne sait pas s'ils seraient devenus enragés.

Ce fut le lendemain, 23, que le loup dont il est question, arrivé à la commune de la Renaudière (Loire-Inférieure), y mordit successivement, ainsi qu'il lui eût été, les quatre personnes qui ont été particulièrement observées et traitées par M. Dezanneau, et qui font l'objet principal de son mémoire. Ce sont :

1° Guiet, âgé de trente-quatre ans, homme d'un tempérament sanguin et fortement constitué, au physique comme au moral. Entre quatre heures et demie et cinq heures du matin, il entend son chien aboyer, saute de son lit, et, sans prendre le temps de se vêtir, ouvre sa porte pour en connaître la cause. À peine est-il dehors que le loup, qu'il n'avait pas eu le temps d'apercevoir, s'élance sur lui, le saisit au bras gauche, et, pendant quelques instants de lutte, lui fait plusieurs blessures, à savoir :

Une très profonde blessure dans les muscles de la partie moyenne de l'avant-bras gauche. — La chemise, fort lâche et usée, n'a eu qu'une petite déchirure à l'endroit des morsures qui avaient fait plaie, tant à la partie antérieure qu'à la partie postérieure de l'avant-bras. — B. Il y avait en outre deux petites blessures circulaires à la partie postérieure de l'articulation des doigts indicateur et médium du même côté.

À sept heures du matin, deux heures après l'accident, un officier de santé du voisinage, appelé auprès de Guiet, cautérisa avec l'acide sulfurique les quatre plaies, qui avaient saigné abondamment, et se recouvrit d'un appareil.

2° Audiganne, âgé de vingt et un ans, de constitution scrofuleuse et d'un caractère pusillanime, voisin de Guiet, et attiré par le bruit, était sorti pour savoir ce qui l'occasionnait. Tout aussitôt il est renversé par le loup qui se précipite sur lui et lui fait les blessures suivantes : A. Quatre profondes à la partie interne et moyenne du bras gauche, à travers une chemise neuve et d'une toile très forte. — B. Une également profonde, mais faite à, à l'anneau français, s'étendant de la partie supérieure de la rampe droite jusqu'à la partie moyenne et latérale du cou du même côté.

Ces plaies, comme celles de Guiet, furent cautérisées avec l'acide sulfurique, mais imparfaitement, déclare M. Dezanneau, sans motif autrement cette expression qu'en disant que « le malade s'oppose à un emploi plus prolongé du caustique. »

3° Subleau, vingt-trois ans, scrofuleux, atteint depuis deux mois d'une fièvre tierce bilieuse qui régnait alors dans le pays. Il a été attaqué le même jour, vers six heures du matin par le loup, qui lui a fait d'effrayantes blessures à la face et sur la tête. Une des morsures lui a enlevé quatre incisives de la mâchoire inférieure et dilacéré la muqueuse labiale; l'autre a fait une plaie qui, partant de l'apophyse mastoïdienne droite, allait se terminer en quart de cercle à la partie moyenne antérieure du cou. « Ces plaies, dit M. Dezanneau, sans préciser au bout de combien de temps et sans s'expliquer davantage, ont été cautérisées comme les précédentes. »

4° La femme Ténier, soixante-dix ans, de constitution faible, affectée depuis trois mois de la fièvre bilieuse épidémique, dont était atteint Subleau. Elle a été mordue à neuf heures du matin, d'abord au bras gauche, par-dessus ses vêtements, qui n'ont point été traversés. Il n'y a eu à cette région que des contusions sans plaie; puis, comme elle était tombée, l'animal la saisit à la tête, arrache sa coiffe, et lui fit trois blessures, dont la plus considérable avait la forme

d'un triangle ayant son sommet à la bosse pariétale gauche, et dont la base, qui avait près de 9 centimètres, s'étendait de l'oreille à la région mastoïdienne. Toute la portion du cuir chevelu circonscrite par cette plaie était détachée; ce qui avait donné lieu à une *abondante hémorrhagie artérielle*.

Un chirurgien appelé cautérisa les plaies avec le nitrate d'argent et les couvrit d'un appareil. Môme silence de l'auteur du mémoire à l'égard du temps qui s'est écoulé entre le moment de la morsure et celui de la cautérisation.

Peu d'instants après qu'il eut blessé la femme Ténier, le loup fut tué par deux habitants du pays.

Ce fut le 25 seulement (quatrième jour de l'accident) que M. Dezanneau fut appelé auprès des trois premières personnes mordues. Ce ne fut que le 28 (septième jour) qu'il vit la femme Ténier.

« Un unique but étant d'obtenir une prompte salivation, il conseilla et fit mettre en pratique les frictions d'onguent mercuriel sous les aisselles, sous le menton et à la face interne des cuisses, à la dose de 5 gros, appliqués en trois fois par jour, avec prescription de n'employer plus que 2 gros dès que se manifesteraient les premiers symptômes de la salivation.

Ainsi qu'on devait s'y attendre, il est survenu, sous l'influence de cette médication, divers accidents assez prononcés, suite nécessaire de l'administration du mercure à faible dose. Toutefois, M. Dezanneau ne les décrit, ne les indique même pas. Il se contente de dire que Guiet saliva abondamment pendant six semaines; Audiganne pendant deux mois, et la femme Ténier pendant sept semaines; mais tous trois avec une abondance progressivement décroissante à dater du quinzième jour.

Quant à Subleau, M. Dezanneau, sans préciser pendant combien de temps la continue, déclare qu'il n'a employé que quelques gros d'onguent. Il ajoute que, peu de temps après son accident, ce malade, voyant s'aggraver son état déjà malade, s'est retiré chez son oncle à la Chapelle-Basse-Mer, où il est mort le 13 juin après avoir, au rapport de cet oncle, présenté des symptômes assez vagues, dont quelques-uns auraient une certaine analogie avec ceux de la rage.

M. Dezanneau raconte dans son mémoire une circonstance qui, si elle n'a pas de relation directe avec l'importante question thérapeutique qu'il s'agit de résoudre, est cependant de quelque intérêt pour l'histoire étiologique de la rage. Voici cette circonstance :

On a vu plus haut que le nommé Granet, le premier mordu et qui ne fut cautérisé qu'imparfaitement, avait succombé à la rage le 15 mars. Des personnes imprudentes ayant informé Guiet et Audiganne de cette mort, ces deux malheureux en furent tellement épouvantés que, malgré l'état de faiblesse où les tenait le traitement qu'ils suivaient, ils firent trois lieues dans une mauvaise charrette pour venir, en proie à une terreur profonde et convulsive, exposer leur effroi au docteur Dezanneau. Celui-ci trouva le moyen de les rassurer, et aucun accident ne résulta pour eux de ces heures de si cruelles inquiétudes.

Depuis lors, et lorsqu'ils furent remis des suites de l'énergique traitement mercuriel auquel ils avaient été soumis, ces trois malades se sont complètement rétablis.

La femme Ténier est morte quatre ans après d'un rhumatisme aigu. Quant à Guiet et à Audiganne, ils jouissent d'une excellente santé à la date du 23 juillet 1845, époque à laquelle ces observations étaient rédigées.

Voici maintenant les conclusions qu'en a tirées M. Dezanneau, et par lesquelles il termine cette partie de son mémoire :

« 1° Le loup qui a mordu ces différentes personnes était bien certainement atteint d'hydrophobie, puisque Granet en est mort.

« 2° Guiet, Audiganne et la femme Ténier, ayant tous trois reçu des blessures profondes sur des parties nues, se sont donc trouvés dans des conditions on ne peut plus favorables à l'action du virus rabique. »

À ces deux conclusions formulées par M. Dezanneau, il faut en ajouter deux autres qui sont évidemment dans la pensée de cet observateur, qui respirent dans tout son travail, bien qu'elles n'y soient pas formellement exprimées, qui en dérivent logiquement et en sont l'intérêt principal; c'est d'abord celle-ci :

« 3° La méthode des frictions mercurielles et la salivation abondante qu'elles ont produite ont préservé Guiet, Audiganne et la femme Ténier de la rage, quoique ce dernier a succombé Granet, qui n'avait pas été soumis à ce traitement, et Subleau, qui ne l'a pas suivi assez longtemps. »

C'est ensuite cette autre :

« 4° Le meilleur traitement à opposer à la rage, à l'état d'incubation et même (M. Dezanneau le dit au commencement de son travail) lorsqu'elle a passé cette période, consiste dans l'emploi à fortes doses de la méthode des frictions mercurielles répétées. »

Tel est en substance le travail que M. Dezanneau vous a envoyé; telles sont les conséquences explicites ou implicites des observations qui en forment la base.

Certes ces conséquences, les dernières surtout, seraient graves, et cet honorable praticien aurait rendu un immense service à la science et à l'humanité si elles étaient aussi fondées qu'il le croit, et si, partant, nous étions enfin en possession d'un préservatif assuré contre les effets du virus rabique.

Mais en est-il réellement ainsi que le pense M. Dezanneau? Les conclusions de ce médecin se déduisent-elles aussi rigoureusement de ce qu'il a observé et enregistré? C'est ce qu'il importe d'examiner, et nous le ferons avec d'autant plus de soin que, à notre avis, s'il régnait malheureusement tant d'obscurité, de confusion, d'opinions contraires sur les mêmes points dans l'histoire de la rage, cela tient certainement, entre autres causes, à l'extrême facilité avec

laquelle, sans critique sérieuse, on a accepté dans la science, j'ai dit dans les discussions, publié dans les livres une foule d'observations incomplètes, dont une saine critique aurait dû faire justice aussitôt qu'elles ont paru.

Ceci soit dit sans allusion aucune au travail objet de ce rapport.

Disons d'abord un mot des deux premières conclusions.

Assurément, s'il ne fallait pour garantir l'exactitude d'un fait scientifique que l'affirmation d'un homme instruit et honorable, nous tendrions pour suffisamment établie l'existence de la rage sur le loup dont il est question dans le travail de M. Dezanneau; mais la science est plus exigeante, et, dans une question aussi grave que celle que nous agissons en ce moment, il importe de n'admettre sans démonstration aucun des éléments qui peuvent conduire à sa solution. Toute assertion, de qui qu'elle vienne, a besoin d'être justifiée.

Or, quelles sont, pour l'Académie à laquelle il soumet son travail; quelles sont, pour tous ceux qui le liront, les preuves fournies par M. Dezanneau que le loup dont il parle était bien certainement enragé?

Ce n'est pas parce qu'un animal de cette espèce aura mordu un homme qu'on peut dire qu'il est enragé, qu'il était atteint de la rage. M. Dezanneau le sait bien; aussi, n'est-ce pas la raison qu'il en donne. La preuve, pour lui, c'est que Granet est mort de la rage. Oui, sans doute, ce serait là une preuve, s'il résultait de son mémoire que c'est bien réellement à cette maladie que ce malheureux a succombé; mais le mémoire n'entre à cet égard dans aucun développement, ne rapporte aucun des symptômes, aucune des circonstances de la maladie de Granet. Il y a plus, et tout semble donner à penser, d'une part la manière dont s'exprime Dezanneau qu'il n'a pas même vu cet individu avant ou après sa mort, et qu'il ne rapporte que ce qu'il aurait appris par lui dire ou par correspondance.

À nos yeux donc, la première conclusion manque de sa démonstration scientifique. Arrivons à la seconde.

Suivant M. Dezanneau, Guiet, Audiganne et la femme Ténier se sont trouvés « dans des conditions on ne peut » plus favorables à l'absorption du virus rabique. »

Nous ne sommes pas de l'avis de ce médecin, et, sans aborder encore des considérations relatives à ces malades, et sans nous développer plus loin, nous nous bornerons, quant à présent, à faire remarquer que :

1° Quant à Guiet, que la plus grave de ses blessures a été faite à travers sa chemise, à laquelle la dent de l'animal n'avait fait qu'une petite déchirure, et qu'il n'était résulté d'une autre morsure que deux petites plaies à la face dorsale des deux doigts. Nous ajouterons, en signalant particulièrement cette circonstance, que ces plaies ont saigné très abondamment.

Or, il est reconnu par l'expérience, ce que l'on comprend facilement, que les morsures des animaux enragés sont beaucoup moins dangereuses quand elles sont faites à travers des vêtements qui essuient la dent de l'animal, et que, même dans les blessures faites à nu, il y a d'autant moins de chances d'absorption du virus que ces blessures ont saigné davantage au moment où elles ont été faites.

2° Quant à Audiganne, que c'est aussi à travers sa chemise, dont la toile était neuve et très forte, qu'il a été mordu au bras. Il est vrai qu'il avait, en outre, une large morsure au cou; mais on ne dit pas si elle a ou non laissé couler beaucoup de sang.

3° Quant à la femme Ténier : que les blessures qu'elle a reçues au bras ont été faites par-dessus ses vêtements, qui l'ont même été traversés, et que cela n'a eu d'autre résultat sur les côtés de la tête a été suivi d'une hémorrhagie artérielle considérable.

Ce n'est pas devant l'Académie que j'ai besoin d'insister pour faire comprendre que ce ne sont pas là, de beaucoup s'en faut, « des conditions on ne peut plus favorables à l'absorption du virus. »

Toutefois, pour donner matière à l'examen des deux autres conclusions, qui sont les principales du mémoire, et pour lui conserver son opportunité, nous supposons que l'existence de la rage sur le loup a été mise hors de doute, et que les trois personnes qu'on vient de nommer se sont trouvées dans des conditions favorables à l'absorption du virus rabique.

D'après M. Dezanneau, il est constant que c'est sur les frictions mercurielles administrées à fortes doses et souvent répétées que ces trois personnes ont dû d'avoir été préservées de la rage; et, pour lui, cette méthode de traitement est, sans contredit, la plus efficace qu'on puisse opposer au développement des effets du virus rabique.

Avant d'examiner, ou plutôt afin de pouvoir juger jusqu'à quel point ces assertions sont fondées, il est nécessaire de rappeler brièvement devant l'Académie quel est aujourd'hui l'état de la science sur une question de thérapeutique qui a tant occupé les médecins de l'antiquité à nos derniers jours; il nous sera facile, ensuite, d'enfermer de cet exposé la mesure d'importance et la valeur réelle des faits produits et des opinions exprimées par M. Dezanneau.

L'emploi des frictions de pommade mercurielle pour préserver, et même pour traiter, de la rage les individus mordus par des animaux atteints de cette maladie n'est pas nouveau. Pierre Desault, le premier, dans une *Dissertation sur la rage* qu'il a publiée en 1738, a vanté ces frictions, dont il aurait fait un usage heureux pour prévenir le développement de cette maladie. Mais il confesse lui-même l'insuffisance de la méthode qu'il a faite déclarer.

Après lui, de Sauvages, dans le remarquable travail qu'il fit paraître sur cette maladie en 1748, se montre partisan décidé de cette méthode. Il va jusqu'à dire dans cet ouvrage « qu'il ignorait que les frictions mercurielles aient encore manqué, étant même appliquées lorsque la rage était déclarée; » ce qui, suivant lui, justifiait la prédiction de

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Ce journal paraît trois fois par semaine
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFRANCHIES SONT RIQUETUEUSEMENT REFUSÉES.

Pris de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

On s'abonne à Paris

AN BUREAU DU JOURNAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40,

NOM D'UN PAIEMENT

dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

PARIS, LE 16 JANVIER 1852.

SUR L'HÉRÉDITÉ DANS LA PHTHISIE

ET DANS LES MALADIES EN GÉNÉRAL.

Dans une note présentée mardi dernier à l'Académie, et que nous nous sommes réservé de publier textuellement, un jeune et laborieux confrère s'est proposé d'éclaircir par de nouveaux faits la question de l'hérédité de la phthisie. Ces faits se réduisent à ceci : sur 711 autopsies d'enfants âgés de quelques jours à 5 ans, on a constaté 32 fois des tubercules; dans ces 32 cas, 2 enfants seulement étaient âgés de quinze jours ou moins. La conséquence de ce résultat est que les enfants ne naissent pas avec des tubercules, mais seulement avec une prédisposition à la phthisie. Cette conséquence n'était ignorée d'aucun médecin, même avant la note de M. Herveux; aussi, ce jeune observateur a-t-il voulu lui donner une couleur moins ancienne en exprimant cette conséquence en ces termes :

Les parents ne transmettent pas les tubercules, mais seulement une disposition à devenir tuberculeux.

En s'engageant ainsi dans une question d'hérédité, il est à regretter que M. Herveux ne se soit pas suffisamment pénétré de toutes les difficultés que ces questions présentent.

Avant de pénétrer plus avant dans toute question d'hérédité, il faut d'abord en établir la réalité et les proportions; or, si l'enfant que ce soit la chose assez facile qu'on est généralement disposé à le croire. Beaucoup de médecins, même parmi ceux qui ont la prétention de conduire les autres dans la bonne voie, croient avoir constaté l'hérédité quand ils observent chez un individu la même maladie que chez son père, sa mère, ses grands-parents ou même ses frères et sœurs.

Quelques réflexions bien simples suffiront pour démontrer combien est déficient un pareil procédé.

Supposons que le dixième de la population d'une grande cité ait succombé dans une bataille. Il est évident que, si l'on recherche chez tous les individus de la génération suivante la cause de la mort de leurs parents, on trouvera une sur dix une mort violente pour antécédent. En conclura-t-on que la mort violente des pères prédispose les enfants à telle ou telle maladie? Cette question paraît absurde. C'est pourtant celle que se posent implicitement beaucoup de ceux qui parlent d'hérédité; et, ce qu'il y a de moins édifiant, c'est qu'ils y répondent d'une manière affirmative.

La supposition que nous venons de faire est une réalité pour la phthisie; ce que l'on sait beaucoup sur le fait de l'hérédité, c'est que la phthisie pulmonaire fait succomber à peu près le cinquième de la population

depuis la puberté jusqu'à la vieillesse. Il en résulte que, si vous étudiez chez cent malades pris au hasard la cause de la mort du père ou de la mère, vous devrez trouver la phthisie une fois sur cinq chez chaque parent; c'est-à-dire vingt fois sur quarante fois chez les deux réunis (1). Si ce nombre n'est pas dépassé, il sera démontré que la phthisie n'aura pas plus d'influence sur la maladie que vous étudiez que la bataille supposée ci-dessus.

Est-ce ainsi qu'on a procédé jusqu'à présent quand on a étudié l'hérédité d'une maladie? Il s'en faut bien. Dans un travail spécial publié en 1842 dans la *REVUE MÉDICALE*, M. Briquet croyait avoir constaté l'influence considérable de l'hérédité sur le développement de la phthisie, parce qu'il avait constaté (et encore par des moyens qui n'offraient pas toujours toute la rigueur nécessaire) que, sur 98 phthisiques (30/0/0 environ), 30 comprenaient des parents tuberculeux; et, chose étonnante, le même médecin constatait dans le même travail que, sur 609 malades morts en trois ans à l'hôpital Cochin, 182 sont morts phthisiques; c'est-à-dire à peu près exactement la même proportion ! Ainsi les mêmes faits qui, à supposer qu'ils fussent assez nombreux, prouveraient de la manière la plus évidente l'absence de toute influence héréditaire dans la phthisie sont précisément ceux qui, par suite de l'ignorance des difficultés de la question, conduisent à une conclusion tout opposée. Ajoutons que la presque totalité des hommes qui ont étudié l'hérédité ont commis, avec les apparences de la précision de moins, la même erreur que M. Briquet. Nous devons cependant faire une exception en faveur de certains aliénistes, qui, soit intelligence parfaite de la question, soit facilité plus grande du sujet, ont envisagé l'hérédité sous son véritable point de vue.

Telles sont les considérations que nous avons déjà présentées plusieurs fois en vain à l'attention des observateurs, et que nous voulons renouveler à propos de la note de M. Herveux. Tant qu'on n'en aura pas fait la base de tout travail sur l'influence de l'hérédité, on travaillera indéfiniment cette difficile question sans arriver à aucun résultat vraiment scientifique. — H. de CAZÉLIS.

HOPITAL DE LOURCINE. — M. GOSSELIN.

Syphilis constitutionnelle traitée par l'inoculation successive de dix-huit chancres. — Insuccès.

Par M. ARCHAMBAULT, interne du service.

Le numéro de décembre des *Annales des maladies de la peau et de la syphilis* renferme une observation de M. Zelaschi (de Turin) intitulée : *Syphilis primitive et constitutionnelle de l'homme guérie par un traitement complet de syphilisation*.

Les détails nombreux présentés par l'auteur de ce travail sembleraient devoir donner à la doctrine de la syphilisation

(1) Cette proportion n'est pas rigoureuse, surtout chez les hommes, où, en général, n'en ont eue, dans les grandes villes principalement, qu'à l'âge de 30 ans, c'est-à-dire à une période où la phthisie devient plus rare. Mais nous ne nous occupons pas aujourd'hui de cette difficulté pour ne pas obscurcir notre démonstration. Il est, d'ailleurs, à peine utile de dire que cette difficulté est restée jusqu'ici impuissante.

médecine, recueils dans lesquels les pièces officielles sont simplement transcrites sans ordre possible, sans commentaires, sans critique. Il y a plus : on pourrait reprocher à ces livres d'être trop complexes; car souvent on y trouve, à côté des ordonnances les plus riches et actuellement en vigueur, des règlements oubliés de tout, surannés, abrogés par la coutume, s'ils ne le sont pas par l'autorité administrative.

Fussent-ils même irréprochables sous ce rapport, nous sommes un peu de l'avis de M. Langbeert. « Ce qu'il a l'élève pour diriger ses pas dans la carrière des études médicales, c'est bien la connaissance des règlements administratifs qu'une appréciation aussi impartiale que possible des choses et des hommes avec lesquels il va se trouver en contact journalier. Ce qu'il lui faut, ce sont des conseils pratiques sur la direction qu'il doit donner à ses études, sur les cours qu'il doit suivre, les livres qu'il doit lire, sur la marche qu'il doit imprimer à ses travaux pour parvenir heureusement au but qu'il s'est proposé d'atteindre. C'est une réponse à tout autre que celle que les plus généraux efforts, l'application la plus soutenue, les intentions les meilleures avortent s'ils manquent de la méthode, qui est pour l'intelligence ce qu'est le levier pour les forces physiques. »

Ces quelques lignes résument tout bien le plan du travail de M. Langbeert, dont nous avons à rendre compte, pour que nous ayons car pouvoir mieux faire que de le transcrire textuellement. A-t-il tenu sa promesse; a-t-il renfermé dans les limites de son programme, et l'a-t-il en même temps rempli tout entier? Nous répondons tout d'abord affirmativement, sans perdre pour cela le droit de faire quelques réserves et de présenter quelques observations critiques.

un appui qui lui a manqué jusqu'à présent, et que ne lui eût pas donné le travail incomplet de M. Spier, celui de fait rigoureusement constaté. Mais ce n'est là, nous le craignons bien, qu'une simple apparence dont peut-être le fait que nous allons rapporter servira à démontrer la valeur.

Ce fait, que nous produisons avec tous les détails nécessaires, a été observé par M. Gosselin, notre maître, qui a lui-même pratiqué les inoculations et a bien voulu nous autoriser à publier les notes qu'il a recueillies.

Obs. — D... (Rose), âgée de seize ans, entrée le 18 octobre 1851, au n° 24 de la salle Saint-Bruno. Constitution bonne, santé parfaite; pas de traces de scrofule; pas de toux habituelle; quelques ophthalmies durant l'enfance.

Accidents syphilitiques à l'époque de l'entrée. — Plaques muqueuses multiples, confluentes, humides, au pourtour de la vulve et de l'anus. Adénopatie, tumeur inguinale indolente très marquée des deux côtés. Syphilide sur toute l'étendue du tronc et des membres, caractérisée par des papules de 2 ou 3 millimètres, presqu'isolées, couvertes de minces écailles, et d'une coloration rouge-cuivré; seulement un peu de rougeur à la gorge; pas de saillie médio-palatine, quelques ganglions engorgés à la région cervicale postérieure, près de la naissance des cheveux; rien à la tête. Vaginite aiguë, avec écoulement considérable.

Le 19 octobre, une inoculation sur la cuisse gauche avec du pus d'un chancre inoculé à la cuisse d'un malade couché au n° 18. — Le 21, pustule bien caractérisée; le 23, chancre de 4 millimètres; le 25, il a près d'un centimètre; le 29, 1 centimètre. La base est légèrement dure; mais il s'agit seulement d'un engorgement inflammatoire et non de la véritable induration. Le 31, la croûte a plus de 1 centimètre. Le 3 novembre, l'étendue paraît la même; le 4, 11 millimètres. Le 7, le chancre est allongé transversalement, et a dans son plus grand diamètre environ 11 millimètres; pas d'induration. Le 13 novembre, 10 millimètres; le 14, 11 millimètres; le 17, 12 millimètres; le 21, 6 millimètres; dans un sens, 12 dans l'autre. Le 25, l'ulcère se dessèche; la croûte a encore 3 à 4 millimètres, dans un sens, et 7 à 8 dans l'autre. Le 4 décembre, le chancre est presque guéri. Le 10 décembre, guérison complète.

Le 21, deux inoculations, 1° sur la cuisse gauche avec du pus de la pustule précédente; l'inoculation réussit parfaitement. Les 27 et 28, il existe une pustule très considérable avec une auréole rouge très prononcée; le 29, croûte sous la laquelle existe une ulcération étendue. Le 31, chancre de 1 centimètre, de diamètre; les 3 et 4 novembre, l'étendue paraît sensiblement la même, bien qu'il y ait croissance; le 12, 14 millimètres; le 13, 13 millimètres; pas d'induration; le 17, 1 centimètre; le 21, diminution; le 4 décembre, croûte de 7 à 8 millimètres, tout à fait sèche; le 10, guérison complète.

2° Sur la paroi abdominale, à droite, également avec le pus de la pustule de la première inoculation. — Le 27, la pustule est un peu plus petite que la précédente; le 28, elle est bien caractérisée; le 29, ulcère très petit et paraissant se dessécher; le 31, croûte de 5 millimètres; le 4 novembre, l'étendue paraît sensiblement la même, bien qu'il y ait croissance; le 12, 14 millimètres; le 13, 13 millimètres; pas d'induration; le 17, 1 centimètre; le 21, diminution; le 4 décembre, croûte de 7 à 8 millimètres, tout à fait sèche; le 10, guérison complète.

Le 25 novembre, trois inoculations, 1° sur la cuisse gauche avec le pus de la première inoculation. — Le 28, toute petite pustule; le 29, elle est mieux dessinée; le 31, petit ulcère; le 3 novembre, chancre de 5 millimètres; les 5 et 7, même dimension. Le 10, il paraît se dessécher; le 13, on soulève la croûte, sous laquelle on trouve de la suppuration. Le 17, presque guéri; le 21, guérison complète.

2° Paroi abdominale à gauche. — Le 28, petite pustule;

Quant au plan du livre, le voici : l'étudiant une fois reçu bachelier en lettres, M. Langbeert s'en va et lui trace la marche à suivre pour étudier chimie, physique, mathématiques, sciences naturelles, sciences médicales jusqu'à la dernière épreuve, la thèse du doctorat, indiquant, à côté des cours officiels qu'il doit fréquenter, ceux des cours particuliers, si nombreux aujourd'hui, qui complètent l'enseignement officiel, forcément restreint dans de trop étroites limites. Puis vient l'indication des livres à étudier, des monographies à consulter, avec l'appréciation et des ouvrages et de leurs auteurs, comme aussi avec celle des professeurs dont il doit écouter les leçons.

Il suit la thèse de M. Langbeert d'un singulièrement délicat. Il avait à parler de ses multiples têtes, et de ses camarades et compagnons d'études. Nous devons dire que, le plus souvent même, il est tiré avec bonheur des difficultés de son sujet. Un cachet de bienveillance générale en général ses appréciations; mais il faut bien faire un peu la part de l'humaine faiblesse. Nous l'avons quelquefois trouvé, à notre point de vue, un peu trop inattentif pour être certain, un peu rude et tranchant dans d'autres circonstances. Il est des livres, peu nombreux il est vrai dont il recommande la lecture aux jeunes gens, et dans lesquels on n'apprendra que ce que l'on trouvera mieux exposé autre part. Il a aussi quelques-uns des auteurs dont il mériterait de trouver leur place dans son catalogue raisonné. Pourqu'un, par exemple, l'excellent *Traité de pathologie interne* de MM. Harriet et Béhier n'a-t-il été cité? Serait-ce qu'il n'est pas encore complet? Mais ceux des professeurs Requin, Nélaton ne le sont pas davantage. Cette exclusion, entre autres, est un des reproches que nous adressons à M. Langbeert.

FEUILLETON.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

Guide pratique, scientifique et administratif de l'étudiant en médecine, consulté aux élèves sur la direction qu'ils doivent donner à leurs études, etc., par le docteur Ed. LANGLEBERT. (2^e édition.)

Supplément au Dictionnaire des Dictionnaires de médecine, rédigé par une Société de professeurs et d'agregés de la Faculté de médecine, etc.

C'est une chose importante et sérieuse pour le jeune homme une expérience, à peine sorti du banc du collège et lancé sans guide au milieu des écueils de la vie parisienne, que la direction à donner à ses nouvelles études, à celles qui doivent le conduire à la position définitive qu'il est destiné à occuper dans la société. Combien d'enfant n'est-il pas qui, faute de conseils salutaires et désintéressés, ont puépié dans une fausse indication quelques-unes des précieuses années de l'âge où l'on apprend encore et abouti à un travail fort plus onéux et pénible de regagner à grand peine, quand ils l'ont pu faire, un temps le plus souvent irréparable.

La larne que laisse dans l'enseignement l'absence d'un guide officiel et complet, d'autres ont déjà tenté de le combler avec plus ou moins de succès. Mais, le plus souvent, les livres de cette nature qui ont été publiés jusqu'à ce jour n'ont été que des recueils de lois, des statuts, des ordonnances qui concernent l'étude de la

men donnent des chances qui tous, sans exception, sont beaucoup plus petits et d'une durée beaucoup moindre que les chances de la rage. De telle sorte que, si nous nous étions borné à inoculer sur le ventre, sans la faire simultanément sur les membres inférieurs, nous eussions pu croire de prime abord à une syphilisation, comme on le dit, et même y arriver en vertu de cette foi. Ne serait-il pas permis de penser que c'est un peu la fait de M. Sperino, dont les inoculations ont été pratiquées « le plus généralement sur la » ventre? (*Annales des Maladies de la peau*, 1831.)

Autre supposition : On inocule d'ordinaire exclusivement sur les cuisses; on obtient des chances larges, profonds, difficiles à guérir (V. Observation de M. Zelatschi, *Annales*, décembre 1851, p. 69 et 70). Puis, par une circonstance quelconque, changeant de terrain, on n'inocule plus que sur le ventre exclusivement; les chances qu'on obtient alors sont tout petits, ils guérissent rapidement (même observation, p. 71 et 72). Ce contraste ne porte-t-il pas naturellement à admettre un commencement de syphilisation? Et qui ne sait combien ici les illusions et les entraînements sont faciles? Il est si doux de faire une découverte qui vous place d'emblée à côté de Jenner!

Examinons, en effet, comment les choses se sont passées dans l'observation de M. Zelatschi. Ce médecin pratique sur la cuisse d'un homme porteur d'un chancre infecté au prépuce seize inoculations depuis le 22 juin jusqu'au 10 juillet. Le premier chancre produit a 10 à 13 millimètres; les autres vont en diminuant successivement, de sorte que ceux de la quatrième inoculation n'ont plus que 6 millimètres; mais, néanmoins, on est obligé, le 27 et le 30 août, de caustiquer avec le nitrate d'argent les ulcères fongueux de cuisses: ce qui, donne, pour le moins, cinquante jours d'existence aux chancres des cuisses. Quant au chancre du prépuce, au milieu de tout cela, « il fait des progrès incessants; il a 2 centimètres d'étendue, et est d'une couleur rouge de feu, très enflammé, et il a rongé une grande partie du prépuce. On » est ainsi forcé d'interrompre les inoculations (10 août). Des accidents constitutifs commencent à se développer.

D'après les conseils de M. Sperino, on reprend les inoculations le 20 août; mais on les fait sur l'abdomen exclusivement: elles sont nombreuses chaque fois, et donnent des chances de 4 à 5 millimètres qui, au bout de onze jours, sont en voie de réparation. A partir de ce moment, l'observation marche rapidement vers la syphilisation; mais on s'est bien gardé de faire une seule inoculation sur la cuisse. Nous regrettons d'autant plus vivement l'absence de cette contre-épreuve, que les raisons de la confiance accordée par M. Zelatschi à l'abdomen nous paraissent d'une médiocre importance; il s'agit, en effet, de la plus ou moins grande facilité à cacher les cicatrices.

Que si l'on nous demande pourquoi les chancres ne grandissent et ne vivent pas aussi bien sur l'abdomen que sur les cuisses, nous répondrons que nous n'en savons rien. Le fait existe et nous le signalons d'une manière pressante, parce qu'il nous semble donner la clef d'une partie des illusions que renferme le mot de syphilisation.

En effet, n'y a-t-il pas illusion évidente dans l'observation du médecin de Turin, observation qui peut se résumer ainsi: 120 inoculations au moins sont faites du 22 juin au 8 octobre.

Le chancre préputal dure cinq mois environ. Il apparaît, pendant le traitement et lorsqu'on a déjà fait seize inoculations, des accidents constitutionnels qui se dissipent après deux mois de durée.

Le malade quitte l'hôpital, emportant pour toute garantie ces paroles du divite corrétaire de M. Zelatschi: « La durée de l'immunité contre la contagion syphilitique acquise » à l'aide de la saturation syphilitique est pour le moment » inconnue. »

Notre malade a été mis à l'usage des mercureux, dont des aujourd'hui l'efficacité est aussi évidente que l'a été l'inutilité des inoculations.

TRAITEMENT DE LA RAGE.

RAPPORT SUR UN MÉMOIRE INTITULÉ:

Traitement prophylactique de la rage au moyen de la méthode des frictions mercurielles.

Par M. DEZANNEAU, docteur en médecine à Montrevaux.

Commissaires: M. Barthélemy, Bouley jeune et RENAULT, rapporteur.)

(Suite.— Voir le numéro précédent.)

C'est fait surtout en 1776 que le traitement préservatif ayant pour base les frictions mercurielles fut le plus accrédité par le mémoire de Lasselme, médecin de la reine, ayant pour titre: *Méthode éprouvée pour le traitement de la rage*. Toutefois, plus sage ou moins confiant que ses prédécesseurs, de Lasselme ne vante guère sa méthode que comme préservative. Sans contester que les faits sur lesquels ce savant médecin appuyait cette méthode aient servi à la répandre; sans contester non plus qu'elle ait dû beaucoup du crédit dont elle a joui au patronage élevé sous lequel elle se produisit, il faut reconnaître que ce crédit est principalement à la mesure en honneur fut le rétablissement qu'il obtint par lui-même les savants et dans le monde officiel l'application solennelle qui en fut faite à Senlis à la suite de ravages faits par un chien enragé, qui mordit un très grand nombre de personnes aux environs de cette ville.

On sait que, sur la demande des magistrats de Senlis, l'Intendant de la généralité de Paris consulta la Société royale de médecine, qui délégua quatre de ses membres les plus distingués, Desperres, Andry, Vicq-d'Azis et Laloüette, pour se transporter auprès des experts. On sait que, dans une consultation qui fut bien connue des délégués et les médecins et chirurgiens de Senlis, il fut arrêté que ce serait la

méthode de M. de Lasselme qui serait suivie sur les quinze personnes mordues, et que Laloüette resterait à l'hôpital auprès d'elles pour en diriger l'application et suivre les effets.

Enfin, il n'est personne s'étant occupé d'études sur la rage qui ne connaisse le résultat de ce traitement: d'histoire, appuyée des certificats de tout le corps médical et des magistrats de la ville, a été publiée avec les plus grands détails dans plusieurs traités spéciaux.

En somme, sur 15 personnes mordues par ce chien, 10 furent préservées, 3 moururent enragées et 2 succombèrent pendant le traitement, à la suite d'accidents dont le mercure pourrait, avec raison, être considéré comme la principale cause.

A ce résultat, qui fut alors célébré comme un grand succès, vint s'en joindre, dans la même année, un autre de la même importance dû à la même méthode, et qui, lui aussi, dut à son authenticité la grande sensation qu'il produisit: ce fut celui obtenu par M. Blais, médecin à Cligny en Maconnais, qui avait reçu la mission officielle de traiter 11 personnes mordues par un loup enragé, et qui rendit compte de cette mission dans une lettre du 19 février 1776, adressée à l'évêque de Mâcon, lettre qui reçut la plus grande publicité. Sur les 11 personnes soumises par M. Blais au traitement de M. de Lasselme, 5 moururent enragées; les 6 autres n'éprouvèrent aucun accident rabique.

Deux années auparavant, un médecin de Troyes, M. Thieset avait traité par les frictions mercurielles très-énergiques et longtemps suivies 20 personnes mordues par une louve enragée. Sur ce nombre, 7 devinrent enragées, 13 furent sauvées.

Au nombre des médecins distingués qui ont proclamé l'efficacité des frictions mercurielles, il faut citer Ehrmann, doyen des médecins et physiiciens de Strasbourg, qui fit imprimer en 1778 une *Instruction concernant les personnes mordues par une bête enragée* dans laquelle, s'appuyant sur une pratique de quarante-quatre ans, il insiste sur les bons effets de ce traitement, et fait des vœux « pour que la méthode des frictions soit répandue et divulguée partout. » Il ne faut pas observer que les observations si favorables à la méthode dont nous parlons sont, sans contredit, celles publiées en 1783 dans les *Mémoires de la Société royale de médecine*, par le docteur Bonel, qui exerçait dans le Gvaudan, où, dit-il, se montraient très-fréquemment des chiens enragés. Ce médecin, résumant les succès obtenus par lui au moyen des frictions mercurielles, assure qu'il a appliqué ce traitement sur plus de 500 personnes ou animaux qui avaient été mordus par des chiens ou loups enragés, et que jamais une seule de ces personnes, ou aucun de ces animaux, n'a ensuite été affecté de la rage.

Depuis lors, plusieurs médecins d'un grand mérite ont fait usage de frictions mercurielles; et plusieurs déclarent en avoir obtenu des succès. Parmi eux, il convient de citer Moreau, chirurgien-major à l'Hôtel-Dieu de Paris, qui reconnaît l'utilité de ces frictions dans le traitement préservatif de la rage, mais les déclare tout à fait impuissantes lorsque cette maladie est déclarée.

Il ne faudrait pas croire, pourtant, que tous les auteurs, tous les praticiens que nous venons de citer, si bien d'accord sur la vertu du mercure, dans l'espèce, aient procédé d'après une même idée sur le mode d'agir de ce médicament.

Dessault, qui paraît avoir le premier conseillé les frictions comme moyen préservatif, regardant le levain de la rage comme le produit de la présence d'une multitude de petits vers dans la bave des individus enragés, administrait le mercure comme le plus puissant des vermifuges et le considérait, à raison de cette propriété, comme le plus puissant antirabique.

De Sauvages l'employait sous un point de vue différent.

« Le venin de la rage, dit-il, affecte principalement la salive et les mucosités du gosier, lesquelles, une fois corrompues, coulent dans la gorge, l'irritent, picotent toute la bouche et occasionnent l'horreur de l'eau, l'envie de mordre, etc. Il n'y a donc qu'à faire sortir du gosier ces mucosités qui y croissent, et à les tenir bien nettes par l'action du mercure qui agit longtemps sur elles. Par ce moyen elles ne pourront plus donner retraite au venin hydrophobique. » Ehrmann avait une autre pensée. S'il cherchait à faire sa livrer les personnes infectées, c'est que, suivant lui, le venin de la rage résidait surtout dans la salive, on devait par sa sortie par une salivation abondante.

Je n'ai pas besoin de dire que ces singulières théories n'ont pas trouvé beaucoup d'écho, et que le plus grand nombre des praticiens qui ont administré le mercure, à l'intérieur ou en frictions, ne l'ont fait que parce que, dans leur conviction, ce médicament était le meilleur préservatif contre la rage, quel qu'il fut d'ailleurs son mode d'action sur le principe, quel qu'il fut, de cette maladie.

Il est encore une remarque qu'il n'est pas inutile de placer ici, parce qu'elle n'est pas sans intérêt pratique: c'est que si quelques-uns, comme Ehrmann, croient à l'utilité, à la nécessité d'une salivation abondante dans le traitement mercuriel d'animaux enragés, d'autres, en beaucoup plus grand nombre, comme Bandot, de Sauvages, de Lasselme, Blais, Bouteille, Portal, etc., la regardent comme parfaitement inutile. Quelques-uns même, et parmi eux de Lasselme et Bonel, ce dernier qui a cité des succès si nombreux et si constants, la considèrent comme un danger, et prescrivent des moyens pour la combattre si elle se déclare et persiste.

Quoi qu'il en soit, en présence des résultats que nous venons de rappeler, et qui ont été obtenus à des époques différentes et proclamés par des hommes aussi éminents que ceux que nous venons de citer, on se demande pourquoi les frictions mercurielles n'ont pas été définitivement acceptées et classées dans la science comme le préservatif par excellence à employer sur des personnes mordues par des animaux enragés.

Il en est pas ainsi, en effet, et l'on doit reconnaître que c'est à la savante *Dissertation sur la rage* qui parut en

1783, après avoir reçu le premier prix de la Société royale de médecine, qu'il faut attribuer le refroidissement qui commença à s'opérer à partir de cette époque, dans l'espèce d'enthousiasme qui avait, depuis quelques années surtout, accueilli la méthode de Dessault.

Dans cette dissertation, si remarquable à plus d'un titre, par l'étendue de l'érudition, la sévérité de l'esprit d'analyse, la force et la lucidité de la discussion, Leroux, son auteur, chirurgien-major de l'hôpital de Dijon, examinant de plus près qu'on ne l'avait fait jusque-là, non pas seulement les raisonnements, mais les observations sur lesquelles on s'appuyait pour vanter les mercuriaux, éleva des doutes sérieux sur leur efficacité, et chercha à démontrer qu'ils étaient loin de mériter la réputation qu'on leur avait faite.

D'abord, comme Perilhe, il nie absolument qu'on ait jamais guéri la rage, affirmant qu'aucun des exemples cités de guérison de cette maladie par le mercure n'est authentique. C'est à cet égard, et voici, sur ce point, sous quelle forme énergique il exprime son opinion: « Je puis assurer que toutes » les cures merveilleuses d'hydrophobie déclarée ne soutien- » draient pas un examen scrupuleux, et qu'en comparant les » symptômes que les malades avaient éprouvés avec ceux de » la véritable rage, on y trouvera une différence marquée, » à moins que les rédacteurs n'y aient ajouté ce qu'il y man- » quait, ce qui n'arrive malheureusement que trop souvent » en médecine. »

Cette opinion sur l'incapacité de la rage à être, du reste, celle des bons observateurs de tous les temps; et aujourd'hui, comme autrefois, nous en sommes encore réduits à confesser la vérité de cette sentence d'Ambrôise Paré: « Ceux » qui sont tombés en hydrophobie jamais ne guérissent. »

Non content de s'élever contre la puissance curative attribuée au mercure, Leroux, dans son mémoire, conteste aussi son efficacité comme préservatif de cette maladie une fois inoculée: « Il n'a pas plus de vertu que les autres remèdes, » dit-il, et il en a beaucoup plus d'inconvénients. »

Il faut convenir que cette opinion emprunte une grande force aux raisons par lesquelles il la motive.

Bouteille, dont le travail sur la rage, publié à la même époque, a partagé le deuxième prix de la Société royale de médecine, n'est pas aussi sévère que Leroux à l'endroit du mercure. Mais tout en regardant les frictions mercurielles comme pouvant être utiles dans le traitement des blessures faites par des animaux enragés, il ne les considère que comme un moyen accessoire agissant plutôt comme adoucissant local que comme autre manière de traitement. Dans le mémoire de Bouteille, beaucoup d'observations, dans lesquelles on voit que des personnes mordues par des animaux enragés et soumises presque aussitôt au traitement par les frictions mercurielles n'en sont pas moins mortes de la rage, bien que ce traitement ait été suivi par elles avec persévérance et qu'elles aient survécu longtemps et abondamment. Leroux avait, lui aussi, cité un très grand nombre de cas de ce genre, et l'on en trouve de semblables dans l'ouvrage d'Andry.

Enaux et Claussier, dont le travail sur la morsure des animaux enragés est encore aujourd'hui une autorité, et avec eux Sabatier, ne se contentent pas de rejeter comme inutiles les frictions mercurielles, dont ils ont reconnu l'insuffisance; ils vont jusqu'à recommander d'éviter de se servir de caustiques à base mercurielle pour canthariser la plaie.

Tel est aussi, à l'égard du traitement mercuriel, le sentiment exprimé par Laloüette, médecin si compétent sur cette matière. Voici comment il le formule dans *L'essai sur la rage* qu'il a publié en 1812:

« Il est une méthode préservative qui a été de nos jours recommandée par des hommes habiles et qui, à une certaine époque, a joui d'une véritable célébrité: c'est l'usage des mercuriaux. Je pense que les médecins qui les ont regardés comme utiles ont été conduits plutôt par des raisonnements appuyés sur un système qu'ils s'étaient formé que par des faits constants résultant d'une expérience rigoureuse et éclairée. Mais, ayant vu plusieurs mordus succomber aux accidents de cette maladie après avoir été soumis au traitement mercuriel et avoir été affectés d'une forte salivation, je crois que l'on ne peut regarder les mercuriaux comme un préservatif dans cette circonstance. »

Delondre, dans son *Essai sur la rage* publié en 1814; et M. de Saint-Marin, dans sa *Monographie* sur la même maladie, qui parut en 1823, ne classent non plus le mercure que parmi les moyens préservatifs d'une valeur secondaire; non parce qu'ils auraient eu à s'en louer dans leur pratique personnelle, mais, seulement, parce qu'ils ne peuvent admettre que tant de médecins justement célèbres l'aient préconisé sans en avoir réellement constaté les bons effets.

Il ne croyons pas que ces auteurs aient eu cette revue, faite dans les deux camps des principaux partisans et adversaires du mercure. Il en ressort, évidemment, 1^{er} que de 1738 à 1783 il paraissait acquis à la science par une grande masse de faits, et il était professé par les médecins les plus haut placés, que les frictions mercurielles avaient une efficacité réelle, pour quelques-uns, comme moyen curatif; pour le plus grand nombre, comme moyen préservatif de la rage;

2^o Que, de 1783 jusqu'à aujourd'hui, une véritable réaction s'est opérée dans ces idées; à ce point que beaucoup de praticiens éclairés ont été jusqu'à révoquer en doute même les vertus préservatives, même l'innocuité de cette medication.

Quelles raisons assez puissantes ont donc pu ébranler des croyances qui reposaient sur des observations aussi nombreuses et qu'étaient des autorités aussi imposantes?

C'est ce que nous allons examiner.

Pour que tous les faits rapportés par les différents auteurs comme des exemples d'effets préservatifs du mercure pussent être acceptés comme tels, il faut qu'ils

qu'il fut fait sans hors de doute que les chiens et loups qui avaient fait les morsures étaient bien réellement enragés, et qu'il fut certain que tous les individus présentés comme ayant

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de Médecine.

La Lancette Française,

Ce journal paraît trois fois par semaine.
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

On s'abonne à Paris
au Bureau du Journal, rue des Saints-Pères, 40,
MORIS DE PARIS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

GAZETTE DES HOPITALS

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement :

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.
Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

SOMMAIRE. — HOPITALS. — (M. Joubert). Quelques considérations sur la généralité de la clinique chirurgicale. — SAINT-LOUIS (M. Dervoghe). Leçons de thérapeutique générale sur les maladies de la peau. — Traitement du rage. (M. Dervoghe). Quelques remarques sur l'emploi des réséaux médicaux dans certaines formes de maladies ulcéreuses. — Empoisonnement par le chlorure de barium. — Société de chirurgie, séance du 7 janvier. — Clinique et nouvelles.

HOTEL-DIEU. — M. JOUBERT.

Quelques considérations sur les généralités de la clinique chirurgicale.

Avant d'entrer en matière, il m'a semblé utile de vous présenter quelques réflexions sur ce que l'on entend par *clinique*. Tous les jours on parle de clinique, mais on ne s'occupe pas de la signification, de la valeur du mot, et c'est là le point dont nous allons vous entretenir aujourd'hui.

Sous le nom de *clinique*, de médecine ou de chirurgie cliniques, on entend l'étude pratique et approfondie des maladies, les réflexions dont on l'accompagne.

L'étude clinique de la médecine de la chirurgie est aussi utile à celui qui se consacre à l'art de guérir que l'anatomie pratique l'est à l'anatomiste théorique. La chirurgie et la médecine, étudiées au lit du malade, complètent, dit-on, l'étude des sciences médicales. Je serais tenté de dire que toute la science est là. Le savoir et les connaissances positives ne peuvent prendre leur source que là. Je n'admets pas que l'étude matérielle de la pathologie puisse être rigoureusement définie : le complément de la pathologie interne ou externe. La description des maladies serait bien mieux comprise si elle était précédée de la vue du malade. L'étude de l'affection par l'examen attentif que fait l'élève au lit du malade grave mieux dans son esprit, et lui permet de profiter de la lecture des auteurs classiques. Autre avis : le fait doit précéder la théorie, et rien ne peut remplacer ce travail mental, qui est le résumé de l'appréciation de tous les sens qui concourent à l'état du diagnostic.

La clinique n'est pas le complément des connaissances acquises, et ce n'est pas par elle que l'on doit terminer les études médicales. Ses sciences de fait et d'observation ne peuvent s'acquiescer que par l'étude du fait lui-même.

Les études de cabinet, les livres ne peuvent donner une idée d'un sujet qu'autant que l'on a la preuve sous les yeux. En-on, par la lecture, une idée complète d'une chose, il est difficile de la reconnaître lorsqu'on la rencontre pour la première fois. Les symptômes des maladies sont si variés et si nombreux, leurs ressemblances sous certains points de vue sont telles, que la mémoire seule ne peut suffire pour permettre au commençant d'établir pour la première fois un diagnostic positif. C'est par l'observation que l'on arrive à la connaissance toujours longue du diagnostic. C'est par l'expérience attentive et longuement réfléchie que le chirurgien, comme le médecin, peut établir ce diagnostic et formuler des théories qui découlent naturellement de l'appréciation du fait. Il en est de cela comme des sciences chimiques et physiques. La mémoire seule impuissante à démêler le vrai du faux si l'application des uns ne venait aider à juger chaque fait et chaque doctrine. Le médecin serait incapable d'arriver à distinguer les maladies entre elles s'il ne prenait l'habitude d'établir par la vue, le toucher, etc., les différences qui les séparent.

La clinique n'est pas une science toute moderne. Il est évident que dans les premiers temps on a dû d'abord observer le fait tout en lui-même. L'art de guérir devait donc, dans le principe, consister purement dans l'étude empirique des maladies. On cherchait ce qui pouvait faire du bien, et on essayait de le distinguer de ce qui pouvait faire du mal. Ce furent là les premières méthodes thérapeutiques.

Cette science, consistant dans l'étude superficielle des maladies, ne devait être l'apanage de quelques familles qui possédaient plus ou moins le goût de l'observation, et qui, par spéculation ou par philanthropie, se vouaient au soulagement des malades.

L'expérience devait se transmettre, et pour tout précepte il est probable qu'on se faisait connaître ce que le temps avait appris à craindre dans de certaines circonstances et à espérer dans d'autres sous le rapport de la marche de la maladie et de l'emploi des moyens dont on faisait un usage habituel. Toute la science se réduisait alors à quelques sentences, à quelques règles d'observation, à la connaissance du fait, au résultat de la maladie. C'est ainsi que procédaient et les précepteurs d'Hippocrate, et Hippocrate lui-même.

Mais tout changea de face lorsqu'on put s'éclairer par la lecture des écrits de ce grand maître. Le point pratique fut remplacé par des discussions philosophiques et des théories spéculatives. Les successeurs d'Hippocrate se crurent en droit d'abandonner la route battue. On dédaigna l'observation d'autant plus volontiers, que l'on ne possédait alors aucun établissement où l'on put enseigner la clinique. Ceux qui voulaient acquiescer des connaissances pratiques étaient forcés d'accompagner le maître chez ses malades.

Depuis Hippocrate jusqu'aux Arabes, il n'est pas question

d'enseignement clinique. Chez les Arabes seulement on trouve les premières traces de ces institutions. Dans tous les hôpitaux fondés par les mahométans d'Asie et d'Espagne, les médecins arabistes célèbres enseignaient la médecine en Occident, les progrès de cette méthode d'instruction furent plus lents encore. Jusqu'à dix-septième siècle il ne se forma aucun établissement clinique, bien que l'on sentit déjà depuis longtemps le besoin de recueillir les leçons de l'expérience de la bouche d'un maître habile. Le célèbre professeur de Leyde faisait à ses élèves des leçons sur les malades qu'il traitait à son hôpital. On lui reprocha, à tort ou à raison, de n'avoir fait aucune mention, dans ses cours et dans ses livres, d'un enseignement du même genre qui aurait, dit-on, précédé le sien dans la ville d'Utrecht.

Au commencement du dix-huitième siècle, Boerhaave donna une impulsion nouvelle à l'étude pratique des maladies. Cet exemple fut si fécond, que bientôt par tout l'Europe s'élevèrent des cliniques qui favorisèrent singulièrement les progrès de l'étude de la médecine. Van-Swieten, Dehaën, Stoll lui donnèrent un dernier et définitif élan.

Ce ne fut qu'en 1795 qu'en France l'enseignement clinique reçut une organisation spéciale. Dubois (de Rochefort) avait fait déjà, cependant des leçons cliniques à la Charité. Mais c'est à Corvisart qu'appartient la gloire d'avoir professé publiquement et d'une manière régulière dans l'amphithéâtre d'un hôpital. De son côté, Pinel fit tous ses efforts, à la Salpêtrière, pour démontrer l'indispensable nécessité d'étudier les maladies au lit du patient sous l'influence d'un maître.

La chirurgie était encore privée de cet enseignement, et jusqu'à Desault on n'avait rien essayé dans ce genre, lorsque l'entreprit d'appliquer à la chirurgie la même méthode d'instruction qu'à la médecine. Pourquoi cette partie de la science n'aurait-elle pas reçu le même élan que la médecine proprement dite? Croyait-on que le fait n'avait pas besoin de démonstration, ou pensait-on que la chirurgie ne méritait pas les mêmes soins, la même attention que la médecine? Les leçons de Deschamps, de Boyer, de Pelletan, de Dupuytren ont démontré péremptoirement combien l'enseignement clinique était nécessaire à la chirurgie.

Nous sommes de ceux qui croient que l'étude clinique doit se faire depuis le commencement jusqu'à la fin de son séjour sur les bancs des Ecoles, et nous ne pensons pas, comme nous l'avons dit plus haut, que la clinique soit simplement le complément des études médicales ou chirurgicales. On ne saurait trop tôt se familiariser avec la vue, le contact des malades.

Nous n'avons pas à vous exposer ici la manière dont doit être faite une leçon de clinique chirurgicale. Vous le verrez bientôt lorsque nous aurons commencé nos conférences sur les sujets qui vont chaque jour passer sous vos yeux. Nous nous réservons d'exposer les renseignements que nous aurons recueillis par l'interrogation, les phases de la maladie, l'état actuel, établir le diagnostic, discuter les diverses méthodes de traitement possible, et choisir enfin celui qui nous aura paru convenir le mieux au cas particulier qui nous occupera sur le moment.

Pas n'est besoin de vous dire quelle doit être la conduite que vous avez à tenir et dans les salles des hôpitaux et dans les amphithéâtres ; ce sont là de ces choses de tact que vous comprendrez vous-mêmes sans qu'il soit nécessaire de vous les enseigner. Vous ferez voir aux malades tout l'intérêt que vous prenez à leurs souffrances ; par là, vous capterez leur confiance en même temps que vous remplirez un devoir d'humanité. Pour vous, attentifs pendant les leçons, aux paroles du professeur, vous ne distrairez pas son attention par des légèretés moins pardonnables ici que partout ailleurs. Pendant les opérations, votre regard ne quittera ni le chirurgien ni ses aides, de crainte de manquer un temps essentiel de l'opération, un mouvement important qu'il vous sera peut-être utile de vous rappeler lorsque plus tard, dans votre pratique, vous vous trouverez dans une circonstance semblable.

Si vous avez des obligations à remplir, le professeur n'en a pas de moins graves que vous. Il sera clair, concis, exact et non disert, sobre d'érudition. Autant que possible, et dans les cas importants, il ne parlera que d'un seul malade dont vous exposerez l'histoire avec précision et netteté. Dans les circonstances où il s'agira d'une épidémie, d'un phénomène de la constitution médicale, d'érysipèle, par exemple, de pourriture d'hôpital, il devra embrasser plusieurs histoires de malades dont il comparera entre elles les diverses particularités. Enfin, de temps en temps, une revue rétrospective tiendra l'élève au courant du mouvement des salles et des résultats obtenus par les diverses médications mises en usage sous ses yeux.

Je pourrais, à la rigueur, terminer ici ce que j'avais à vous dire des généralités de la clinique chirurgicale. Mais je vous en prie de vouloir bien me pardonner d'un point que l'on laisse à mon avis, trop souvent dans l'ombre et qui a une grande importance : je veux parler des températures. Vous nous entendrez souvent vous parler des températures de nos malades, et vous verrez qu'on leur fait jouer en clinique un rôle bien souvent peu en rapport avec la structure même de

l'individu qui en est le sujet. Chacun se répète machinalement, et on accorde à un malade tel ou tel tempérament que l'on fait cadrer en général avec les idées que l'on a sur la maladie que l'on s'occupe à combattre. Le lecteur doit accepter l'opinion de l'auteur, et à son tour il s'identifie avec elle. Cette manière de procéder me paraît vicieuse. Après avoir mûrement réfléchi au sens clinique que l'on peut donner à l'étude des tempéraments, j'ai fini par ne considérer ce mot que d'une manière secondaire et sans y attacher toute l'importance que l'on a voulu lui attribuer. Je préfère de beaucoup le mot constitution, moins vague, et qui n'implique pas, comme l'auteur pourrait le faire croire, une idée impossible d'appréciation rigoureuse des solides et des liquides de l'économie.

Un mot sur les diverses espèces de tempéraments. Les anciens les divisaient en chaud, froid, sec et humide. Stabl les fait dépendre de la proportion entre la consistance des fluides et le diamètre des vaisseaux. Haller les explique par deux abstractions, force et irritabilité.

Bordeu avait dit que chaque sujet a ses organes prédominants, et qu'en les réduisant à certaines classes on trouverait peut-être ce que l'on cherche sous les tempéraments.

Hall envisage les tempéraments comme des différences individuelles qui consistent dans la disproportion de volume et d'activité que présentent certaines parties du corps capables de modifier toute l'économie. Il distingue des tempéraments généraux et partiels ; les premiers sont fondés sur la prédominance relative des systèmes sanguin et lymphatique, sur les modifications du système nerveux, sur le développement du système musculaire ; les autres sont caractérisés par l'état des systèmes généraux dans les diverses régions du corps ou par le mode d'action de certains organes.

Galien fait ressortir la relation des tempéraments avec les idées, les penchants et les habitudes.

Dans un mémoire lu à l'Académie de médecine, M. Hippolyte Royer Collard a fait intervenir dans l'étude des conditions matérielles des différences des tempéraments les connaissances récentes de la chimie et les révélations du microscope ; tout cela peut bien, à la vérité, tendre à fournir la raison intime des tempéraments, mais ne peut aider à les faire reconnaître.

La définition la plus satisfaisante me semble encore être celle de Hallé, à laquelle le Dr Royer-Collard a ajouté ce corollaire, à savoir : que le tempérament est un état antérieur de l'économie. Avant lui, M. Bégin avait appelé *tempérament* la variété organique la plus générale, et *idiosyncrasie* celle qui est plus restreinte et pour ainsi dire individuelle.

Quelle que soit la base de la classification que l'on adopte, nous pensons que l'on peut admettre trois tempéraments, le sanguin, le lymphatique, le nerveux. Que signifient ces tempéraments ? A notre avis, rien, absolument rien. Appellerez-vous tempérament sanguin celui de l'homme qui a une nutrition active et qui offrira une coloration prononcée de la face et de quelques parties du corps? Cette turquoise couleur dire que la quantité de sang est en rapport avec l'immense quantité de vaisseaux qui sont répandus dans le corps, ou bien que le sang est disproportionné avec le nombre des vaisseaux qui le contiennent? Comme il est impossible de juger à première vue ce que nous indiquons en ce moment, cela ne peut servir en aucune manière au praticien. J'en dirai autant des tempéraments nerveux, lymphatique, bilieux, dont la connaissance ne peut être d'aucune utilité dans l'état actuel de la science.

Si j'avais à admettre une classification des tempéraments, je préférerais celle qui a été proposée par un praticien habile et distingué, M. le docteur Thomas. M. Thomas admettait un tempérament crânien, un abdominal, un pectoral. Dans cette division, que nous ne craignons pas d'appeler hardie et lumineuse, M. Thomas avait pour but d'établir et de prouver que les viscères contenus dans les cavités splanchniques ont une influence dominante lorsque l'une ou l'autre de ces cavités avait une grande capacité, soit absolue, soit relative.

A. F.

HOPITAL SAINT-LOUIS. — M. Dervoghe.

Leçons de thérapeutique générale sur les maladies de la peau.

(Suite. — Voir les n°s 6, 13, 20, 30 décembre et 10 janvier.)

RÉSUMÉ GÉNÉRAL DE LA MÉDICATION ANTIPHLOGISTIQUE.

Toute maladie de la peau à l'état aigu réclame les antiphlogistiques pris tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; il faut en excepter les exanthèmes, dans lesquels l'évolution cutanée, étant toujours en rapport avec les prodromes qui la précèdent, n'est jugée qu'à la condition qu'elle s'en soit parvenue à son complet développement. Amis, pour en favoriser le développement, fait-on exception à la règle que je pose en prescrivant des tisanes plus ou moins diaphorétiques.

On sait néanmoins qu'au début des varioles, par exemple, une saignée favorise quelquefois singulièrement une éruption qui semblait enrayée dans sa marche. Mais on doit user de ce moyen avec précaution, et seulement dans les cas où les prodromes ont une telle intensité qu'ils peuvent compromettre la vie des malades. On pourra, au lieu de la saignée, appliquer des sangsues à l'écaille, et même, en attendant qu'on ait quelques boissons acides; mais, dès que l'éruption se sera franchement déclarée, on en viendra à la bourricherie, au tilleul, à la violette.

Il est des maladies qui, quoiqu'à la période aiguë, et bien qu'elles ne soient pas de la classe des exanthèmes, excluent absolument les émissions sanguines; ce sont celles dont le développement reconnaît pour cause un *appauvrissement* du sang. Les circonstances qui amènent cette débilitation générale de l'économie sont, en même temps, en ordinaire, en diminuant l'appétit, rend la nutrition incomplète; la mauvaise alimentation, un logement humide, malsain; l'excès de travail, la vieillesse. Les maladies qui doivent leur origine à ces influences sont le *rupia* et l'*ecthyma cackecticum*.

À part les maladies exanthématiques et les deux dont nous venons de parler, toutes les autres seront traitées à l'époque aiguë par les antiphlogistiques purs, quelle que soit d'ailleurs la forme vésiculeuse, bulbeuse, papuleuse, pustuleuse. Quand nous parlons des antiphlogistiques purs, nous ne voulons pas dire qu'on devra toujours employer les émissions sanguines, mais bien les émollients, les tempérants, etc. Les émissions sanguines ne trouveront leur application que chez les sujets jeunes, vigoureux, et lorsqu'il y aura une réaction générale. Sont même dans ce cas les boissons rafraîchissantes et acides, aidées du régime, suffiront pour faire tomber tous les phénomènes réactionnels. C'est ce qu'on a pu observer chez le n° 1 de la salle Saint-Louis, qui était atteint d'un herpès phlycténé. On était sur le point de lui pratiquer une saignée, lorsque au bout de vingt-quatre heures tous les phénomènes généraux sont tombés sous l'influence seule de la tisane d'orge et de chiendent, et de la diète. Les maladies où la saignée se montre le plus souvent utile sont les ecthyma et les impétigo plus ou moins étendus qui se montrent au printemps et à l'automne.

Quels sont maintenant, parmi les divers agents de la médication antiphlogistique, ceux qui sont réclamés spécialement par chaque maladie? Le chiendent, le chlorure, etc. Généralement tout ce qui est vésiculaire (herpès, eczéma, herpès phlycténé, pemphigus, rupia) se trouve à merveille de l'emploi des corps pulvérisés, dont le meilleur est l'amidon en poudre. Il en est de même de quelques inflammations érythémateuses ou érysipélateuses qui ont de la tendance à prendre un certain accroissement.

Les maladies squameuses, lichénieuses, tuberculeuses, se trouvent bien des corps gras, même dans l'état aigu. Ainsi le pommade, le baume, le menthol, les lotions, etc. C'est la graisse seule qu'on doit employer et non associée à des substances résolutives, car il s'agit ici de la période aiguë de ces maladies.

La médication antiphlogistique pure sera continuée jusqu'à la période stationnaire de la maladie et jusqu'au moment où se montrent un commencement de résolution. C'est pour vouloir employer trop tôt les résolutifs qu'on éternise souvent les maladies cutanées, car l'excitation qu'ils provoquent fait sans cesse repartir la période aiguë de la maladie. Si l'on continuait suffisamment les émollients, l'eczéma, l'affection purulente, le menthol, se jugent en trois semaines, un mois au plus, tandis qu'on le fait durer trois ou quatre mois. On ne devra commencer le traitement résolutif dans l'eczéma que lorsqu'on verra monter des plaques écaillées et qu'il ne se formera plus de sécrétion séreuse sous forme de plaie à la surface, la maladie ayant d'ailleurs cessé de s'étendre.

Lorsque l'état aigu d'une maladie cutanée est décidément tombé et que vous en venez à la médication résolutive, ne manquez pas d'y joindre le régime. Si, en outre, la maladie reconnaît une cause interne générale, prescrivez en même temps un traitement général. Supposons, par exemple, un jeune homme lymphatique, ayant eu deux ou trois ans de suite un impétigo à la figure, et toujours dans la même saison, ce qui est l'ordinaire. C'est, comme on le voit, une maladie très tenace; elle est cependant aiguë quand elle se montre, car il y a des phénomènes inflammatoires, formation abondante de pus, etc. On donnera d'abord des rafraîchissants pour calmer l'état aigu, et puis, comme cette maladie tient à la nature du tempérament et de la constitution, on soumettra le malade à un traitement interne modérateur de ce tempérament, en même temps que les agents résolutifs seront mis en usage. Au surplus, ce traitement général sera en rapport avec la nature de l'affection et de la cause qui a pu la produire; mais ce n'est jamais durant l'état aigu qu'il faut combattre cette cause.

Une précaution importante pour retirer des résolutifs tout le bénéfice qu'on peut attendre, c'est de mettre la qualité, la puissance résolutive, du médicament en rapport avec le degré d'activité de la nature du tempérament et de la cause qui a provoqué la guérison, l'énergie de l'agent médicamenteux doit augmenter. Ainsi, par exemple, on trouve pour l'oxyde de zinc, le tannin, des formules qui sont toujours les mêmes dans les formules; il en est de même des bains à l'alun, au sublimé, des lotions résolutives, etc. Il ne doit pas y avoir une seule et même formule pour chaque médicament. La dose de l'agent actif, le tannin, l'oxyde de zinc, etc., devra être plus faible par rapport à la nature et au degré d'axonge quand on compare l'emploi de l'un à celui de l'autre, et on doit le rendre de plus en plus fort au fur et à mesure que la maladie approche vers la guérison; ainsi de suite pour les lotions, les bains, etc. La partie s'habitue, en effet, peu à peu à l'action de l'agent médicamenteux, et celle-ci finit par devenir nulle.

Toutes les fois que vous emploierez un agent résolutif, de deux choses l'une: ou il produira une stimulation à la peau,

ou son effet paraîtra nul. Dans le premier cas, cessez-le de suite; dans le second, continuez et augmentez-en progressivement l'activité. Cette stimulation, qu'on doit éviter dans tous les cas, sera annoncée par des picotements, un sentiment de brûlure que le malade accusera. Lors même qu'il vous dirait que ces excitations sont passagères, ne duront qu'un quart d'heure, cessez le résolutif pour y revenir plus tard; le moment n'est pas encore venu, car il reste un peu d'activité loin de réintégrer un bénéfice des résolutifs, vous aggraveriez ce reste d'état aigu et prolongeriez ainsi la durée de la maladie.

Nous avons dit précédemment que la médication dérivative devait marcher de front avec les résolutifs. C'est qu'en effet la répression d'une maladie cutanée peut entraîner les conséquences les plus graves, la mort même en très peu de temps. Un individu à une nuque de la peau, une portion plus ou moins grande de la surface de cet organe est depuis quelque temps le siège d'une sécrétion habituelle assez abondante. Un médecin inexpérimenté ou bien un charlatan cherche à tirer au plus vite cette sécrétion par des résolutifs. Or un matin, en arrivant auprès de son malade qu'il a laissé bien portant la veille, il le trouve oppressé, la figure anxieuse, les traits profondément altérés. Il se demande ce qui s'est passé; il examine et ne trouve plus la sécrétion cutanée; voilà tout. S'il ausculte la poitrine, il trouve un peu de tamble dans les battements du cœur et des râles sibilants et muqueux dans la poitrine. Puis quelquefois, au bout de quarante-huit heures, le malade est emporté. Si le mouvement fluxionnaire supprimé ne se porte pas sur la poitrine, ce sera sur les intestins, et c'est alors qu'on verra le malade rendre par jour vingt-cinq, trente garde-robes liquides, séreuses, et mourir souvent d'épuisement.

Que faire en pareil cas? Ne pas s'exposer d'abord à voir ces accidents, et dans ce but user avec de grandes précautions de la médication résolutive. Si, nonobstant ces précautions, la maladie se répète, on ne devra pas songer aux antiphlogistiques, car ils ne peuvent rien dans ce cas. Tous les efforts devront tendre à rappeler à la peau la sécrétion supprimée. Les excitants, les stimulants les plus prompts dans leurs effets seront mis en usage. On fera des frictions avec l'huile de croton tiglium sur la partie malade, unguent héroïque en pareil cas, car il produit, même sur le peau saine, une triple réaction: d'abord, la sécrétion des sinapismes sera promue sur la poitrine, des vésicules ammoniacales appliquées aux extrémités. On donnera en même temps les sudorifiques à l'intérieur.

Une chose remarquable, c'est que certaines maladies, quoique non sécrétantes, peuvent par leur suppression brusque amener des accidents métaboliques aussi graves que ceux des maladies avec sécrétion. Le pityriasis rubra aigu est dans ce cas; on a pu en voir un fameux exemple chez le n° 74 de la salle Saint-Louis, lequel a été pris d'une diarrhée que rien ne pouvait arrêter, cet accident étant la suite d'un refroidissement du malade.

Le lichen, le psoriasis et même le prurigo peuvent être rangés dans la même catégorie. Ici n'est-il besoin enfin de citer la gale? Chacun de nous a pu observer quelques cas de fameux accidents survenus à la suite d'une gale trop promptement disparue. Que d'affections organiques attribuées par les malades à une gale *rentrée*, et si cette opinion vulgaire, contre laquelle s'est élevée à tort une certaine école, ne doit pas être acceptée dans tous les cas, nul doute cependant qu'elle ne soit fondée dans un grand nombre. C'est qu'en effet, dans les maladies cutanées chroniques qui s'accompagnent de démaigissement, l'habitude qu'a prise le malade de se gratter régulièrement tous les jours a rendu cette excitation cutanée aussi nécessaire à l'économie qu'une sécrétion, qu'un cautérisant.

Il faut donc se garder, suivant nous, de suivre la pratique de certains médecins qui s'attachent à guérir la gale dans le plus court espace de temps possible. Traitez, au contraire, avec une sage lenteur les gales suppurantes, les gales canines anciennes. Opérez une révolution continue sur le tube intestinal par des purgatifs répétés, afin d'habituer peu à peu l'économie à se passer de ces frotements habituels sans danger de répercussion.

Les purgatifs sont l'agent principal de la médication dérivative. Cette médication aura d'autant plus de succès que la maladie sera antérieurement plus prononcée. Si le malade a fait un délice, user de déjections. Abstenez-vous des purgatifs pendant les épidémies de diarrhée, de choléra; car vous disposerez vos malades à contracter ces affections. Traitez alors avec plus de lenteur la maladie cutanée par les moyens appropriés, de manière à ne la supprimer qu'à la longue, et, si je puis ainsi parler, sans que l'économie s'en aperçoive.

TRAITEMENT DE LA RAGE.

RAPPORT SUR UN MÉMOIRE INTITULÉ :

Traitement prophylactique de la rage au moyen de la méthode des frictions mercurielles;

Par M. DEZANNEAU, docteur en médecine à Montrevaux.

Commissionnaires: MM. Barthélemy, Bouley jeune et REAULT, rapporteur.)

(Suite et fin. — Voir les numéros des 15 et 17, janvier.)

Pour ne pas jeter de confusion dans ces calculs proportionnels et conserver aux résultats leur valeur propre, il importe de faire deux séries des faits sur lesquels nous nous étions basés. Dans une première série, nous avons pris des morsures accidentelles faites, comme cela a lieu tous les jours, par des chiens enragés ou suspects de l'être, à des chiens ou à d'autres animaux que leurs propriétaires ou la police envoient ensuite à Aforton pour y rester en observation. On voit que les résultats des calculs faits sur les animaux de cette catégorie

pourront s'appliquer jusqu'à un certain point aux observations faites sur l'espèce humaine, puisque c'est ordinairement dans des circonstances semblables que sont mordus les personnes qui font l'objet des observations rapportées par les médecins de l'humanité.

Voici, relativement aux faits de cette première série, les résultats de mes recherches sur l'espèce canine :

Dans la période décennale de 1827 à 1837, sur 224 chiens amenés aux hôpitaux de l'Ecole après avoir été mordus dans les rues par des chiens enragés ou regardés comme tels, et qui y sont restés plus de deux mois en observation sans avoir subi aucun traitement :

74 (les tiers à peu près) sont devenus enragés ;

130 (les deux tiers) n'ont rien éprouvé.

Mais on conçoit, au point de vue scientifique, que ces chiffres ne sauraient donner la mesure d'activité ou de puissance du virus rabique en ce sens :

1° Que la certitude de l'existence de la rage sur les chiens qui ont mordu n'a pas toujours existé ;

2° Que la trace des morsures n'a pas toujours été recherchée et reconnue sur tous les chiens déposés à l'Ecole, et que des tiers il n'est pas démontré qu'ils aient été mordus ;

3° Qu'ils ont pu être mordus dans des régions où l'habitude des bœufs aurait empêché la salive de pénétrer jusqu'à la plaie.

C'est pourquoi, pour avoir sur ce point des éléments plus rigoureux, j'ai fait un relevé proportionnel semblable sur une seconde série de faits que je vais faire connaître et dans lesquels ne se trouvent pas ces causes d'incertitude et d'erreur.

Voici ce que j'ai constaté :

Depuis 1830 jusqu'à aujourd'hui, à des époques différentes et dans des vues diverses, j'ai fait mourir à plusieurs reprises par des chiens complètement enragés que j'avais sous les yeux et sur des parties où la peau est fine et dépourvue de poils des chiens ou des herbivores; tantôt j'ai puisé dans la queue de ces chiens enragés, au moment de leurs plus forts accès, une certaine quantité de salive, que j'ai inoculée sur plusieurs régions sous l'épiderme d'autres animaux.

99 individus (chiens, chevaux ou moutons) ont été ainsi mordus ou inoculés. Sur ce nombre, 67 sont devenus enragés; les 32 autres, restés en observation pendant plus de cent jours, n'ont rien éprouvé.

Ainsi, dans ces cas où se sont trouvées réunies toutes les conditions favorables à la transmission, le nombre des individus mordus ou inoculés est à celui des individus qui ont contracté la rage : 4 : 3; c'est-à-dire que les trois quarts des animaux soumis à des expériences sont devenus enragés, et qu'un quart, sans avoir été soumis à aucun traitement au régime préventif quelconque, a échappé à la rage.

Dans le but de contrôler ces résultats, qui me paraissent d'un grand intérêt, j'ai consulté les professeurs de clinique des deux autres écoles vétérinaires de France pour connaître les remarques, observations ou expériences qu'ils auraient pu faire sur ce point, et voici ce que j'ai appris :

D'après des relevés faits sur les registres de l'Ecole de Lyon, M. le professeur Rey a établi que les proportions des animaux mordus accidentellement dans les rues et mis en observation à l'Ecole est, par rapport à ceux qui deviennent enragés :

Pour les chiens : 5 : 1 ;

Pour les chevaux : 4 : 1 ;

Pour les animaux qu'on a fait mordre expérimentalement ou qu'on a inoculés, le rapport est semblable à celui que j'ai constaté à Aforton.

À l'Ecole de Toulouse, M. le professeur Lafosse n'a pu me donner que le résultat de 16 observations ayant trait à des animaux mordus accidentellement et sur lesquels les morsures avaient bien été reconnues.

Sur 16 animaux (chiens, bêtes bovines ou chevaux) qui ont été mordus, 5 seulement, un peu moins du tiers, sont devenus enragés.

Cette proportion est, comme on le voit, à peu près la même que celles constatées dans les mêmes circonstances à Lyon et à Aforton.

Voici maintenant ce qui a été observé à la clinique de l'Ecole vétérinaire de Berlin par le savant professeur Hertwig :

Sur 137 chiens mordus dans les rues de la ville et amenés aux hôpitaux de l'Ecole de 1823 à 1827 pour y être mis en surveillance, 16 seulement sont devenus enragés; 121 n'ont rien éprouvé; c'est-à-dire que le nombre des chiens qui sont devenus enragés est, avec le nombre de ceux qui ont été mordus, à peu près dans le rapport de 8 à 1; un huitième seulement a contracté la rage.

Sur 25 chiens qui j'ai fait mordre expérimentalement ou qui j'ai inoculés avec de la salive recueillie sur des chiens enragés pendant leurs accès, 10 sont devenus enragés, 15 n'ont éprouvé aucun accident.

On voit qu'à Berlin le nombre des cas où la rage s'est développée dans l'une et l'autre catégorie a été sensiblement moindre qu'à Aforton, Lyon et Toulouse.

Peut-être, mais ce n'est là qu'une supposition que j'exprime, cette circonstance tient-elle à la différence des conditions climatiques.

Quoi qu'il en soit, il résulte évidemment de ces observations faites dans des lieux divers, par différents observateurs et à des époques qui ne sont pas les mêmes, que, à prendre les choses au pire, les deux tiers au moins des individus mordus accidentellement par des chiens de rue enragés ou supposés enragés échappent à la rage même sans aucun traitement.

Il résulte également, toujours en prenant la proportion la plus forte parmi celles qui ont été constatées, que, dans les circonstances les plus favorables à la transmission, c'est-à-dire quand de la salive de chiens manifestement enragés a été déposée par morsure à nu ou par inoculation dans des

plaies d'autres animaux, le tiers au moins de ces derniers abandonnés à eux-mêmes ne contracte pas la maladie.

Or ce sont là des faits considérables pour l'étude de la rage, dans les rapports surtout avec le point que nous examinons en ce moment.

Toutefois, il ne faudrait pas croire que cette moyenne des résultats obtenus sur un grand nombre d'observations se rapporterait pour les conséquences qu'on serait appelé à constater des morsures de chaque chien enragé; car, c'est là un fait que j'ai noté bien des fois et dont je crois avoir trouvé la raison, il arrive souvent que tel chien bien évidemment enragé mord un certain nombre d'autres animaux ou fournit de la salive pour les inoculer, et que, sur ce nombre, le 1/6^e ou le 1/7^e seulement contracte la rage; tandis que, à la suite de morsures ou inoculations de la salive de tel autre chien qui paraît dans les mêmes conditions malades, plusieurs ou inoculations faites aux mêmes régions, presque tous les individus mordus ou inoculés (les 5/6^e ou les 6/7^e, par exemple) deviendront enragés.

Enfin, il me paraît utile de faire encore une remarque d'observation relativement aux circonstances qui influent sur le plus ou le moins de danger de développement de la rage à la suite de morsures d'animaux enragés: c'est que, en général, il est reconnu que les morsures faites par les loups sont plus souvent suivies de la rage que celles faites par les chiens. Ainsi, sur 254 personnes mordues par des loups, dont j'ai relevé avec soin les observations dans différents auteurs qui les ont consignées, 164, c'est-à-dire les deux tiers à peu près, seraient devenues enragées. Or, nous avons vu que, à la suite des morsures accidentelles faites par les chiens, cette proportion n'était que d'un tiers. Cela tiendrait-il à ce que, sur le loup, la rage serait souvent spontanée? ou bien, ce qui est fort remarquable, à ce que ces animaux mordent presque toujours leurs victimes au visage, au cou ou sur la tête? Il est possible que ces deux circonstances influent sur le résultat que je viens de signaler.

Que si maintenant nous nous servons des données qui précèdent pour apprécier la valeur, au point de vue de la prophylaxie, des observations considérées et citées comme démontrant le mieux l'efficacité préservative du mercure, nous voyons :

1^o Que le nombre de ces observations se trouve singulièrement réduit, si on écarte toutes celles où l'existence de la rage n'a pas été suffisamment constatée sur les animaux qui ont fait les morsures, et celles où il est évident que du virus n'a point été déposé dans les plaies des individus présentés comme préservés;

2^o Qu'en admettant comme parfaitement vrai et exact le nombre des individus considérés comme préservés après avoir été soumis au traitement mercuriel, on trouve que, dans celles de ces observations qui ont eu le plus de retentissement et qui ont été considérées comme les plus probantes, le chiffre des personnes préservées se trouve être précisément, avec celui des personnes mordues, dans le rapport de 2 à 3. En effet, à la suite du traitement de Senlis, qui a été tant célébré, sur 15 personnes mordues par un chien, 5 (le tiers) sont mortes de la rage et 10 ont été sauvées.

La proportion des personnes préservées a encore été moins forte entre les mains de M. Blais, qui lui aussi, nous l'avons dit plus haut, a mis en usage le traitement de Lassonne qu'on avait employé à Senlis. Sur 11 personnes qu'il a traitées, 5 sont mortes de la rage. 6 seulement en ont été préservées.

Je cite ces deux séries d'observations parce que ce sont elles qui ont été recueillies avec le plus d'authenticité, qui ont le plus occupé les médecins et le public de l'époque, et qu'on a invoquées comme un argument principal et décisif dans tous les ouvrages où l'on a préconisé la vertu préservative des frictions mercurielles.

Or, que prouvent-elles, sinon que, dans ces résultats de Senlis et de Cluny présentés comme si heureux et si favorables au traitement mercuriel, le chiffre des préservations a été, à Senlis, exactement le même que celui qui se produisit quand les individus mordus ne sont soumis à aucun traitement, et que, à Cluny, la proportion de ceux devenus enragés a été de beaucoup plus forte?

Mais nous n'avons pas encore épuisé la question.

Pour qu'on fût fondé à reporter au mercure les bons effets, si bons effets il y a, des traitements mercuriels dont nous avons parlé, il faut que, dans ces traitements, on n'ait jamais associé à ce médicament, ou employé de temps que lui, d'autres moyens qui, eux aussi, sont considérés par beaucoup de praticiens comme préservatifs de la rage. Or, il est peu d'observations, parmi toutes celles invoquées en faveur des frictions mercurielles, dans lesquelles il ne soit dit que, avant de les employer, on a *lotonné*, *fait saigner* plus ou moins abondamment, ou même, et surtout, *cautérisé* les plaies; ou il ne soit dit aussi qu'en même temps qu'on frictionne le malade avec de l'onguent mercuriel, on entretient la supuration sur le point moyen de vésicules plus ou moins élargies, et qu'il lui administre soit du *camphre*, soit de l'*opium*, soit du *musc*, soit des *purgatifs*, etc.

Que dit de Sauvages, par exemple, que nous avons cité comme un des partisans les plus déclarés des frictions mercurielles?

« La prudence veut qu'on pratique, selon l'art, l'*amputation au-dessus des plaies* des membres mordus jusqu'à ce qu'il y ait plus grand nombre d'expériences ait constaté l'efficacité des remèdes curatifs et préservatifs dont nous parlons tout à l'heure. »

Que conseille Hermann, dont nous avons fait connaître l'opinion si favorable aux frictions?

D'abord, de « *brûler la plaie* pour la faire *supprimer*, puis de la *scarifier* et de la couvrir d'un vaste emplâtre *vésicatoire*; puis de faire prendre souvent des *bains tièdes*; et, si le malade est sanguin, de lui faire des *saignées générales*, etc. »

Que prescrit M. de Lassonne, dont l'application de la mé-

thode a été si souvent indiquée en faveur des bons effets des mercuriaux?

« Des *lotions* souvent répétées sur la plaie, des *scarifications* profondes et l'*excision* des lambeaux si la plaie est délicate; la *cautérisation* actuelle surtout, qu'il regarde comme *bien préférable* à tous les autres moyens, si le blessé avait le courage de l'endurer. Des *bains tièdes* et des *lavements laxatifs*, pour faciliter les *frictions mercurielles*. Il recommande aussi de *faire supprimer* les plaies. »

Dès lors, pourquoi attribuerait-on l'effet préservatif aux frictions, plutôt qu'à tel ou tel des autres moyens employés? Est-ce que notamment les scarifications des plaies avec ou sans aspiration du sang par des ventouses; est-ce que leur longue supuration; est-ce que certaines poudres vésicantes ou fortement diurétiques, comme celle de cantharides ou du méloé procraebare; est-ce que le musc, le camphre; est-ce que la méthode narcotique, etc., n'ont pas été tout à fait aussi utiles que les frictions mercurielles? Est-ce que les saignées comme suffisant seuls à prévenir la rage? Est-ce que la cautérisation n'a pas, à toutes les époques, dans l'opinion du plus grand nombre des praticiens, depuis Galien et tous les médecins grecs jusqu'à nos jours, été considérée comme le préservatif par excellence?

Que reste-t-il donc, après ces considérations, de tout ce qui a été dit et écrit de l'évidence et en quelque sorte de la spécificité d'action préservative qu'exerceraient les frictions mercurielles dans les cas de morsures par des animaux enragés? On le voit, rien ou bien peu de chose.

Est-ce à dire que nous voulions rien absolument que le mercure puisse être utilement employé, soit seul, soit associé à d'autres moyens de traitement dans ces graves occurrences? Telle n'est pas assurément notre pensée, et tel n'a pas été notre but. Nous ne sommes proposés qu'une chose dans cette discussion, c'est d'établir qu'il est loin d'être aussi clairement démontré qu'on l'a prétendu que les frictions mercurielles aient dans l'espèce une valeur particulière de préservation contre le virus rabique inoculé.

En cet état de la question, pouvons-nous regarder les observations de M. Dezanneau comme propres à éclaircir d'un nouveau jour? Nous ne le pensons pas, et l'Académie sera probablement de notre avis, quand elle se rappellera :

1^o Que l'existence de la rage sur le loup qui a occasionné les accidents rapportés par ce médecin n'a pas été assez positivement établie;

2^o Que, sur les quatre personnes mordues par cet animal, une est morte pour avoir pas eu, longtemps, il est vrai, fait usage des frictions mercurielles;

3^o Que les trois qui ont été considérées comme préservées avaient préalablement, et peu d'heures après leurs morsures, été cautérisées;

4^o Que d'ailleurs parmi ces dernières,

L'ue, Guet, n'a eu de morsures faites à nu que deux très petites blessures au doigt, lesquelles ont saigné abondamment aussitôt après l'accident;

L'autre, la femme Lennier, n'a également eu qu'une blessure grave, celle qui lui a été faite à travers les cheveux, laquelle, avant d'être cautérisée, a été immédiatement le siège d'une *hémorrhagie considérable*.

Quoi qu'il en soit, l'Académie doit savoir gré à M. Dezanneau de ses efforts pour arriver à éclaircir une question de médecine aussi grave que celle de la prophylaxie de la rage. Et pour cette raison, votre commission vous propose de lui adresser une lettre de remerciements et de déposer honorablement son mémoire dans vos archives.

NOUVELLES REMARQUES

sur l'emploi des pessaires médicamenteux dans certaines formes de maladies utérines.

Nous avons appelé l'attention de nos lecteurs, il y a quelques années, sur l'emploi des pessaires médicamenteux dont les anciens faisaient un grand usage, et que M. le professeur Simpson a fait revivre en en modifiant la composition suivant les indications que l'on se propose de remplir. Nous voyons avec peine que l'emploi de médicaments aussi utiles ne se généralise pas, et que les praticiens négligent un ordre de moyens qui serait de nature à leur rendre surtout de grands services dans les cas où il existe des phénomènes douloureux vers l'appareil génital. Sous le nom d'irritation de l'ovaire, on a décrit récemment en Angleterre, et M. Tilt avait décrit également, sous le nom d'*ovario* sub-aigné, une affection assez mal caractérisée, et qui consiste en des douleurs souvent très vives, revenant ordinairement par accès, ayant pour siège l'une ou l'autre des régions inguinales ou iliaques, toutes deux même dans certains cas, et augmentant considérablement par le stationnement et par la marche, sans qu'on trouve, soit dans l'utérus, soit dans le ligament large, rien qui puisse en rendre compte.

Ces douleurs, qui ont bien plus de rapports avec des accidents névralgiques qu'avec une irritation véritable, résistent souvent aux saignées, surtout chez les femmes faibles et délicates, qui s'en trouvent assez mal, cèdent plus facilement aux vésicatoires *loco dolenti* et aux lavements laudanais; mais, d'après M. Churchill, le moyen qui réussit le mieux, c'est l'introduction dans le vagin, avec le spéculum et en contact avec le col de l'utérus, d'un pessaire médicamenteux, en forme de grosse bille, préparé avec :

Opium	10 centigrammes.
Gire blanche	2 grammes.
Azote	6 —

Le soulagement, dit M. Churchill, est très rapide et le plus complet; dans les cas même où la douleur paraît quelquefois très grave, une seconde application en fait justice; la sensibilité disparaît avec les douleurs. Depuis qu'il fait usage de ces pessaires, M. Churchill a renoncé aux saignées et aux vésicatoires; il dit s'en être bien trouvé aussi

dans les cas de dysménorrhée, en les appliquant la veille ou l'avant-veille du jour où les règles sont attendues.

(Dublin Journ. of medicine et Bull. de thérap.)

EMPOISONNEMENT PAR LE CHLORURE DE BARIUM,

Par le docteur C. WOLF.

Un étudiant en médecine qui croyait avoir pris trois cuillerées de sulfate de magnésie lui pris de coliques et de vomissements; le poulx devint faible et irrégulier; la langue conserva son état normal. Le docteur Wolf, appelé en cette circonstance, pensa d'abord qu'il avait affaire à un cas de choléra déterminé par le purgatif. Une demi-heure après l'ingestion du médicament, le patient avait les extrémités froides; les pulsats marquaient 65 pulsations, il était irrégulier et mou; et les mains et les pieds étaient abatus; la paupière gauche était paralysée, la voix faible et les coliques continuées. En examinant ce qui restait du prétendu sulfate de magnésie, le docteur Wolf reconnut que c'était du chlorure de barium. Il administra aussitôt de l'acide sulfurique et de l'huile de castor, et ce traitement ne tarda pas à faire disparaître les coliques; mais le malade continua à éprouver une rétention d'urine qui nécessita de le sonder.

La prostration musculaire disparut bientôt, et au bout de trois jours le malade se trouva tout à fait rétabli. Il avait pris environ 12 grammes de sel.

Le docteur Wolf reconnut, du reste, la présence du poison dans les cendres des déjections. (Journ. de Chimie méd.)

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 7 janvier 1852. — Présidence de M. LABREY.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Correspondance.

M. DROUOT rend compte du banquet offert à M. Ricord. Le bureau de la Société de chirurgie, comme trop tard à se rassembler, a vivement regretté de n'avoir pu s'y rendre. Parmi les toasts portés dans cette réunion de médecins et d'élèves, il en est un qu'il faut rappeler, c'est celui que le président du banquet, le docteur Costello, a porté à la Société de chirurgie.

Morts subites après l'acécouchement.

M. ROBERT. Je désirais adresser une question à M. Danyau, afin d'avoir une explication de quelques faits extraordinaires et malheureux qui se sont passés dans un district, je veux parler de la mort subite après l'acécouchement. Dejà, à trois reprises, j'ai été impressionné par ce fatal événement, et je serais heureux d'avoir des renseignements à cet égard.

Jeune femme âgée de vingt-cinq ans, habitant ma maison, et déjà deux fois mère, fut conduite à Versailles, à cause des événements du mois dernier, pour y faire ses couches; elle était brutalement accouchée depuis neuf jours, sa santé était satisfaisante, lorsque tout à coup, étant assise sur son lit et disposée à prendre un repas, elle mourut subitement.

Déjà, ajoute M. Robert, j'assistai vu deux fois semblables; une jeune femme primipare mourut au sein même jour dans son lit pendant qu'elle s'occupait de sa toilette; une autre dame au dixième jour, au moment où elle allait déjeuner, perdit connaissance et mourut. Dans ces circonstances, ajoute M. Robert, la mort me paraît inexplicable, l'autopsie n'a point été faite. Je serais heureux que M. Danyau voudrait bien me donner les renseignements que sa grande pratique peut lui avoir donnés.

M. DANYAU. Les faits du genre de ceux que M. Robert vient de communiquer à la Société ne sont pas excessivement rares. Il s'en est présenté un, il y a peu d'années, dans la clientèle de M. le professeur Moreau, un ancien élève de M. le professeur P. Dubois, et un autre, dont les détails me sont moins connus, dans celle de notre regrettable confrère M. Baudeloque. Je n'ai moi-même observé un cas ma propre clientèle et un second à la Maternité. Je dirai quelques mots de ces deux derniers.

Déjà, le premier cas est celui d'une femme que j'avais déjà accouchée deux ans auparavant, et qui, l'étaient, cette fois, très-bien rétablie, quoique l'acécouchement eût été long, douloureux, et l'application du forceps nécessaire. La seconde grossesse n'offrit rien de remarquable; l'acécouchement fut prompt et facile, et les suites, jusqu'au vingtième jour, furent absolument exemptes d'accident.

Le jour-là, je l'avais vue se lever, elle me dit, le matin, Elle se sentait bien, mais elle avait de la fièvre, et elle se sentait mal. Elle était aussi bien de contenance, mais inquiète de l'état de sa belle-mère dont la vie était mise en danger par une pneumonie, et un peu tourmentée d'un écartement prononcé de la ligne blanche, et de la crainte de conserver une saignée assez prononcée du ventre qui en était la conséquence. Elle se sentait mieux, elle se sentait mieux, et de meilleures nouvelles lui ayant été transmises en cet instant, elle quitta vers onze heures dans l'état le plus satisfaisant. Un peu avant midi elle se fit habiller par sa garde, descendit de son lit, et à trois heures passa dans une pièce voisine pour déjeuner. C'est là qu'elle avait reçu son premier accès, ses lèvres étaient blanches, quelques instants et qui venait de la quitter, lorsque, tout à coup, elle dit qu'elle se trouvait mal, qu'elle étouffait, qu'elle allait mourir, qu'il fallait aller chercher des médecins. On la transporta en toute hâte sur son lit. Elle était morte.

L'autopsie fut faite, et il arriva ce qui s'est vu dans les ruisseaux, ni dans le cor. Cet organe, un peu chargé de graisse, était parfaitement sain; parois, valves, orifices, tout était à l'état normal. Il en était de même de l'aorte et de l'artère pulmonaire. Le péricarde était, dans quelques points, un peu plus vasculaire que de coutume, mais sans d'ailleurs; il renfermait deux à trois cuillerées de liquide limpide.

La malheureuse femme dont je viens de raconter l'histoire était une personne très impressionnable; quelques jours avant sa mort, elle avait eu une menace de syncope à la vue d'une chute dans laquelle sa fille, âgée de deux ans, avait failli se frapper la tête contre un meuble. Elle était très gaie pour une personne très sensible, et ne faisait pas une longue course sans éprouver un peu de dyspnée. J'ai noté que le cœur était chargé de graisse, et sous ce rapport, ce cas pourrait être rapproché de ceux consignés dans un mémoire d'Oldham sur la mort subite produite par le surcharge graisseuse et l'état gras du cœur. Parmi les faits très nombreux cités par Oldham, deux se rapportent à des femmes

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de Médecine.

La Lancette Française,

Ce journal paraît trois fois par semaine.
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
au BUREAU DE LA GAZETTE, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40,
MORIS DE LAUNAY
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.
Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

SOMMAIRE. — PARIS. Sur les tumeurs des Adénomes. — HÉRALDES DES CLINICIENS (M. Nélaton). Leçon sur une variété non décrite de tumeur du voile du palais constituée par l'hypertrophie de l'une des glandules de la face antérieure de cet organe. — CLINIQUE DES MALADIERES (M. Chapey). Hémostase artérielle suivie de mort. — Académie de médecine. séance du 20 janvier. — Académie des sciences, séance du 19 janvier. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 21 JANVIER 1852.

Séances des Académies.

M. Chaillay a fait hier sa véritable entrée à l'Académie; il a lu un rapport, non sur M^{lle} Coquillard, comme on aurait pu s'y attendre, mais sur le travail d'un candidat à la place vacante dans la section d'accouchements.

Ceux dont les suffrages ont ouvert à l'honorable rapporteur les portes de l'Académie ont dû être satisfaits.

Pour notre compte, nous sommes heureux que la première remarque que nous ayons à faire sur M. Chaillay soit un compliment: le jeune académicien est évidemment un homme perfectible. Autrefois, il parlait de l'innocence de l'accouchement prématuré; aujourd'hui il dit l'innocuité. C'est, à la vérité, le seul progrès que nous ayons constaté pour cette fois; mais si, à chaque nouveau rapport, M. Chaillay réalise un progrès nouveau, il ne tardera pas à devenir un des hommes les plus considérables de la rue des Saints-Pères. Nous pensons qu'il ne ferait pas mal de faire porter son prochain perfectionnement sur la suppression des gants noirs, lesquels n'entrent pas habituellement dans la toilette d'un orateur à la tribune.

Voilà pour la forme.

Quant au fond, M. Chaillay avait à apprécier un procédé nouveau imaginé par M. Félix Hatin pour appliquer les forceps au-dessus du détroit supérieur. La nouveauté de ce procédé consiste à n'employer qu'une main pour introduire les deux branches de l'instrument au lieu de se servir alternativement des deux mains. L'avantage que l'auteur trouve à ce procédé, c'est de permettre la terminaison de la manœuvre sans être obligé de sortir la main des parties génitales une fois qu'elle y est introduite, et de dispenser par conséquent de deux introductions successives. C'est à cette modification que M. Chaillay a accordé sa haute approbation, et il l'a recommandée à tous ses confrères, après en avoir, à-t-il dit, usé lui-même plusieurs fois. Il suffira à tous les praticiens de simuler simplement le mouvement que doit exécuter, sans sortir de l'utérus, la main qui, après avoir servi de conducteur à une branche de forceps, veut encore guider la branche opposée, pour s'assurer que cette manœuvre est une sorte de tour de force, que tous les accoucheurs sérieux et vraiment habiles auront soin de bannir de leur pratique. Et encore dans quel cas propose-t-on cette étrange modification? Précisément dans les cas les plus difficiles de l'obstétrique, dans les applications de forceps au-dessus du détroit supérieur. C'est là ce qu'à admirablement exposé M. P. Dubois avec cette netteté, cette convenance, cette distinction de langage qui lui sont familières. M. Chaillay a-t-il seulement compris les objections de M. Dubois? On en pourrait douter, d'après ses deux réponses, que nous voudrions pouvoir reproduire ici. Malheureusement ces réponses n'ont pas été faites par écrit, et nous devons renoncer à citer de M. de Chaillay autre chose que ce qui est écrit. On pourrait d'ailleurs plus nous accuser de le calomnier, que nous le citerions plus textuellement.

Après s'être étonnés des éloges donnés à la singulière manœuvre que nous venons de décrire, M. Dubois, ainsi que MM. Moreau et Velpéau se sont étonnés que M. Chaillay eût l'occasion de la pratiquer plusieurs fois. « En effet, a ajouté M. Moreau, je n'ai pour mon compte trouvé l'occasion de faire l'application du forceps au-dessus du détroit supérieur que quatre fois dans une pratique de quarante années. J'aurais donc désiré que M. Chaillay eût déterminé rigoureusement dans son rapport les conditions qui lui paraissent exiger cette application. » Cela voulait dire, en termes très clairs, que M. Chaillay avait probablement appliqué le forceps au détroit supérieur dans des cas où il aurait été permis de s'en dispenser. M. Chaillay a compris cette objection, et s'est empressé d'y répondre en disant que les jeunes accoucheurs qui pratiquent sur les malades inférieurs trouvent plus fréquemment l'occasion d'appliquer le forceps, que les accoucheurs qui, comme

M. Moreau, tiennent le haut du pavé, et qui ont des clients d'une bonne constitution, ayant le bassin bien conformé. A quoi M. Moreau a répliqué qu'il n'avait pas toujours eu soixante-cinq ans; ce qui a paru notablement surprendre et déconcerter son honorable interlocuteur.

Après cette argumentation, la discussion s'est écartée de son but, malgré la louable tentative faite par M. Mèlier pour ramener les orateurs à la question. Quoique cette tentative n'ait pas eu le succès qu'elle méritait, nous engageons M. le président à persister dans cette voie: régler les discussions est un des plus grands services qu'un président puisse rendre à une assemblée. La discussion s'est donc égarée sur l'usage et l'abus du forceps, et ce qu'elle a produit de plus saillant, c'est une nouvelle sortie excentrique de M. Malgaigne, qui a tout simplement accusé les chirurgiens de la Clinique et de la Maternité d'être la cause de la mortalité considérable qui a lieu dans ces établissements. C'est en faisant un usage trop modéré du forceps, et en abandonnant les femmes aux soins des élèves, que MM. Moreau, Dubois et Danyau se rendent coupables de cette mortalité. Cette accusation une fois lancée, M. Malgaigne s'est éclipse et s'est soustrait à la réplique que M. Dubois a eu la bonté de faire avec une extrême modération. Il s'est contenté d'apprendre à M. Malgaigne que, si les nouvelles accouchées de la Clinique et de la Maternité succombaient par défaut de soins, la mortalité exagérée aurait également lieu à toutes les époques de l'année, tandis qu'elle sévit, au contraire, par périodes, et qu'elle est évidemment produite par les influences épidémiques, que M. Malgaigne est peut-être le seul à ignorer. M. Dubois aurait pu ajouter que, si l'accusation de son bienveillant et judicieux confrère avait été fondée, la mortalité ne sévirait point sur les femmes dont l'accouchement est naturel et facile, et qui, par conséquent, peuvent se passer des secours de l'art, tandis que ces femmes succombent à peu près dans la même proportion que les autres. Mais le premier argument suffisait. M. Malgaigne n'attaque pas lui-même à ses accusations plus d'importance qu'elles n'en méritent, et quoiqu'il les lance avec un grand fracas, il n'a du moins le bon esprit de se désister assez facilement.

A travers les apologies de M. Chaillay et les sorties de M. Malgaigne, la séance est arrivée à sa fin. Il est à désirer qu'elle ne serve pas de modèle à celles qui suivront.

L'Académie des sciences a reçu deux communications relatives à nos études. M. Ad. Bohierre s'est cru obligé, à propos des faits publiés par M. Reynoso, de rappeler à l'Académie qu'il croyait avoir démontré autrefois que les bons effets des inspirations de chlore dans la phthisie tenaient à ce que le chlore, par sa combinaison avec l'hydrogène, mettait à nu une certaine quantité d'oxygène qui agissait à l'état naissant sur l'acide de la respiration. Nous aurions préféré que M. Bohierre eût démontré d'abord que les effets des inspirations sont réellement bons. On aurait pu s'occuper ensuite de savoir comment et pourquoi ils sont bons.

M. Louis Orfila a lu un travail fort intéressant sur l'élimination de certains poisons. Nous le mettrons prochainement sous les yeux de nos lecteurs.

H. de Coste.

HOPITAL DES CLINICIENS. — M. NÉLATON.

Leçon sur une variété non décrite de tumeur du voile du palais constituée par l'hypertrophie de l'une des glandules de la face antérieure de cet organe.

Recueillie par MM. GAULEY et BEAUMIER.

La communication d'un fait intéressant, présenté à la Société de chirurgie par M. Michon et à la Société anatomique par M. Denece, nous engage à interrompre pour quelques jours l'histoire des tumeurs sanguines du bassin, afin de publier la remarquable leçon clinique faite par M. Nélaton sur un cas analogue à celui de M. Michon, et dans laquelle le savant professeur a tracé avec ce tact, cette précision, ce jugement qui le caractérisent l'histoire et le traitement d'une maladie non décrite avant lui et dont l'histoire se trouve cependant presque complète déjà.

Au n° 9 de la salle des hommes, vous avez pu voir un ma-

lade affecté d'une tumeur au voile du palais, que je me propose d'opérer ce matin sous vos yeux. Les tumeurs de cette espèce ne sont pas très fréquentes: c'est la seconde seulement que j'ai l'occasion d'observer. Comme leur diagnostic peut présenter quelques difficultés, comme leur nature spéciale les rend beaucoup moins dangereuses qu'on ne serait porté à le penser et surtout comme elles facilitent beaucoup leur extirpation, j'appellerai toute votre attention sur ce malade.

C'est un homme de trente-quatre ans, présentant toutes les apparences d'une bonne constitution et jouissant habituellement d'une excellente santé. Dès l'âge de quatorze ans, pour la première fois, il reconnut la présence d'une tumeur qui se développait à la partie postérieure de la bouche. Pendant longtemps, elle conserva le volume d'une noisette; elle était placée à la partie supérieure du voile du palais vers la ligne médiane.

J'ai insisté lors de l'examen du malade sur le siège précis affecté par la tumeur lors de son début. Pour ce cas présent, un renseignement souvent fort utile lorsqu'il s'agit d'une tumeur dont il importe de préciser le siège et la nature, et qui souvent peut exercer une certaine influence sur le traitement. Permettez-moi une petite digression qui fera sentir l'importance de ce renseignement. Il y a peu de jours, un médecin de Meaux me présenta un malade porteur d'une tumeur pulsatile grosse comme les deux poings, située dans la région sus-claviculaire droite, entre le bord postérieur du sterno-mastoïdien et le trapèze; il s'agissait d'un anévrysme; mais quelle arête en était le point de départ? Le tronc brachio-céphalique ou la sous-clavière? Et vous comprenez combien il importait pour le traitement de déterminer laquelle de ces deux opinions était vraie. Selon le médecin qui m'amena ce malade, il s'agissait d'un anévrysme du tronc brachio-céphalique. Mais dans ce cas la tumeur eût dû plutôt faire saillie dans l'intervalle des deux muscles sterno-mastoïdiens, à la région antérieure du cou. Pour éclaircir la question, je tâchai de faire préciser au malade le siège primitif de l'affection, et j'appris que quelques années auparavant il avait vu se développer dans le creux sus-claviculaire une tumeur de la grosseur d'une aveline; à cette époque même, il consulta M. Marjolin pour des douleurs sévères sur le trajet du plexus brachial. Ces deux circonstances relatives au début de la tumeur, aux douleurs particulières dont s'était plaint le malade me parurent suffisantes pour établir le diagnostic. Il s'agissait, en effet, d'un anévrysme de l'artère sous-clavière. Ainsi donc, lorsque vous avez à examiner une tumeur qui aura pu éprouver une certaine migration, après soin de faire préciser le point dans lequel elle aura paru tout d'abord.

Pour en revenir à notre malade, la tumeur a paru d'abord sur le côté de la saillie médiane du voile du palais; puis elle s'est développée graduellement, peu à peu, et, à mesure qu'elle formait sur la face antérieure de l'organe un relief plus considérable, elle s'est reportée plus en dehors vers le pli arête de cet organe. Dans les derniers temps qui ont précédé l'entrée du malade à l'hôpital, le développement de la tumeur avait été si peu rapide que, par le nosé, et c'est surtout à cause de ce développement plus rapide qu'il se décida, d'après les conseils de son médecin, à entrer à l'hôpital, avant-hier 12 novembre, pour s'en faire débarrasser.

Voici du reste dans quel état il se trouve:

Il n'existe à l'extérieur de la bouche aucune tumeur, aucune difformité; si vous lui faites ouvrir la bouche largement, vous voyez sur la moitié gauche du voile du palais une tumeur qui fait, à la face antérieure de cet organe, une saillie allongée, à grosse extrémité tournée en bas, que l'on peut comparer à celle que déterminerait un empâtement par moitié suivant son plus grand diamètre. Elle adhère intimement au voile du palais, est mobile et fait corps avec lui; ce fait on juge facilement si l'on engage le malade à faire un mouvement de déglutition, la bouche légèrement ouverte, de manière que le regard puisse plonger dans le fond de la bouche. C'est une manœuvre un peu gênante, mais que le malade exécute assez facilement en raison de la grande habitude qu'il en a. Du reste, si l'on touche avec le doigt la face antérieure de l'organe, ou si, recourbant l'indicateur en crochet, on le fait passer derrière le voile du palais en même temps que l'on juge de la consistance de la tumeur, on acquiert la conviction qu'elle est entièrement limitée à cet organe, car le doigt en limite facilement toute la circonférence. On sent, de plus, qu'elle ne fait aucune saillie à la face postérieure du voile du palais, qu'il est lisse et complètement libre à gauche aussi bien qu'à droite. Nous avons pu nous assurer de cette disposition favorable par une autre manœuvre non moins conducente: nous avons introduit dans la fosse nasale gauche une sonde recourbée; nous l'avons trouvée parfaitement libre, et, faisant mouvoir l'extrémité recourbée de la sonde, nous avons pu nous convaincre que les arrières-paroies et la face postérieure du voile étaient parfaitement libres. Quant à la consistance, cette tumeur est solide et même d'une dureté assez considérable, rappelant celle de

formés par des granulations graisseuses fort irrégulières, mêlées à des lamelles épitéliales anciennes et dépourvues de noyaux; on y trouvait même quelques grains de carbonate calcaire. C'est, on le voit, tout à fait la même composition que les espèces de petites concrétions solides interstitielles que l'on trouve dans la tumeur mammaire chronique. Quant aux lacunes, elles étaient, comme dans le cas précédent, à la dilataction irrégulière du canal excréteur; j'ai déjà dit qu'elles étaient fort rares dans la tumeur dont il s'agit. Les caractères microscopiques qui viennent d'être énoncés ont été observés sur pièces aux élèves, à l'issue de la leçon, par l'un des internes du service (M. Gaillon). Il ne peut donc rester sur la nature de la tumeur le plus léger doute, la démonstration est aussi complète que possible.

Les suites de l'opération ont été satisfaisantes; pendant les premiers jours les fièvres de la plaie se sont tuméfiées, la tuméfaction s'est étendue aux parties voisines, et le malade a eu une stomatite très légère. Bientôt le gonflement s'est limité aux lèvres de la plaie.

Dès le huitième jour, la cicatrisation commence à la partie supérieure et s'étend rapidement de haut en bas.

Le 24 novembre, douze jours après l'opération, il n'en reste, comme traces, qu'une cicatrice linéaire à la partie supérieure; vers la partie inférieure, il persiste un bourgeon charnu, peu saillant, que l'on cautérise aujourd'hui pour la dernière fois. Le malade sort aujourd'hui, se considérant comme complètement guéri. Les fonctions de la partie sont, en effet, plus satisfaisantes qu'avant l'opération; la déglutition est plus facile; les liquides, qui passaient quelquefois dans les fosses nasales, dans la partie supérieure du larynx, et déterminaient alors une toux quinteuse, sont déglutis naturellement; la voix est devenue plus claire, et le malade peut maintenant lire à haute voix, ce qui lui était impossible depuis fort longtemps. Deux semaines après sa sortie, le malade se représente à la consultation; la cicatrisation de la plaie est terminée depuis déjà longtemps; la voix est parfaitement revenue à son timbre normal.

Nous pensons qu'on lira avec un vif intérêt, à la suite de cette leçon remarquable, la relation d'un fait analogue communiqué à la Société anatomique, il y a quelques jours, par M. Denucé, interne distingué des hôpitaux, et un travail que M. Robin, agrégé à la Faculté de médecine, a bien voulu rédiger à cette occasion.

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL DE LA SOCIÉTÉ ANATOMIQUE.

Séance du 16 janvier.

Voici une pièce qui provient du service de M. Michon. M. Michon en a entrepris déjà la Société de chirurgie; mais il ne m'a pas paru inutile de la mettre sous vos yeux et de fixer votre attention sur quelques points. Elle était recouverte par la muqueuse, qui semblait tendue et amincie, mais sans aucune menace d'ulcération; elle était dure, résistante, lobulée et sans aucun signe de fluctuation; le doigt s'engageait derrière elle et la contourait en grande partie; toutefois, elle était fixée par une portion que l'on ne pouvait pas circonscire complètement dans l'angle formé par le voile du palais et le pilier antérieur gauche.

L'opération a été pratiquée sans grande difficulté. Après la section de la muqueuse, la tumeur s'est posée ainsi dire énucléée; elle ne tenait à la face antérieure du voile du palais et du pilier antérieur que par des adhérences celluluses.

Voici les caractères anatomiques que j'ai pu constater après l'ablation:

En incisant la tumeur, on trouve un tissu blanc dépourvu de suc, parcouru par des stries fibreuses laissant entre elles un tissu plus jaunâtre, friable, et sur lequel, en regardant attentivement, on trouve une foule de petits points. Par places, on voit des lacunes, et une surtout qui est un véritable kyste rempli d'une humeur visqueuse.

Les caractères microscopiques sont les suivants.

On rencontre:

1° Des culs-de-sac glandulaires très nombreux, très évidents, et reconnaissables à leur forme arrondie et à l'épithélium serré qui les tapisse et qui revêt la forme nucléaire;

2° Beaucoup d'épithélium libre dans le champ du microscope avec un ou deux nucléoles, et de 0,007 à 0,009 de millimètre de diamètre;

3° Quelques noyaux entourés de leurs cellules; celles-ci sont en général éphémères, quelques-unes polygonales, et ont de 0,025 à 0,040 de millimètre de diamètre;

4° Quelques éléments fibreux plastiques;

5° Des faisceaux de tissu fibreux.

En présence de ces résultats, la nature de la tumeur ne me paraît pas douteuse; c'est une hypertrophie glandulaire qui ne peut provenir que des petites glandes salivaires qui se trouvent sur la face antérieure du voile du palais.

Elle a été méritée d'être rapprochée des hypertrophies glandulaires que l'on a vu déjà. Celle qui est la mieux connue est l'hypertrophie mammaire étudiée par M. Leclerc, et à laquelle se rapporte la tumeur mammaire chronique d'A. Cooper.

Ces tumeurs présentent les caractères suivants: un ou plusieurs lobes de la glande s'hypertrophie; dès lors il suit saillie, et leur forme lobulée devient plus manifeste. L'hypertrophie augmentant, la saillie devient plus conside-

nable, et, chose remarquable, pendant que la portion sécrétrice s'hypertrophie, la portion excrétoire, composée des conduits qui reliaient la tumeur au reste de la glande, s'atrophie et finit même par disparaître. Cette atrophie est probablement le résultat de la compression exercée par les lobes hypertrophiques; mais, quelle que soit la cause, elle a pour effet l'isolement de la tumeur, qui se pédicule de plus en plus et finit par ne tenir à la glande que par un tractus celluleux.

De plus, cette action exercée sur les conduits excréteurs de la glande explique un contre-fait; c'est la formation de kystes dans l'intérieur de la tumeur, qui, selon toute probabilité, se développent aux dépens d'une portion de ces conduits et par une accumulation ou un vice de sécrétion en ce point.

Sans parler des caractères microscopiques, le cas que je présente a donc la plus grande analogie avec la description que je viens de rappeler. De part et d'autre, nous retrouvons, en effet: l'isolement de la tumeur, l'aspect lobulé, les kystes et les lacunes dans l'intérieur, etc.

Ailleurs, la glande mammaire n'est pas la seule où cette affection ait été reconnue; la parotide a offert des cas analogues. M. Robin a vu un exemple de production semblable aux dépens de la petite glande salivaire molaire; en sorte que l'on conçoit parfaitement que le même fait puisse se produire dans les petites glandes du voile du palais.

Le cas que je viens de rapporter emprunte un intérêt nouveau du rapprochement que l'on peut en faire avec un cas analogue observé dernièrement dans le service de M. Nélaton, et dans lequel la forme, la position, l'adhérence et les caractères microscopiques de la tumeur étaient tout à fait semblables.

CLINIQUE DES DÉPARTEMENTS.

Hémorrhagie utérine suivie de mort.

Par le docteur Louis CAPELL, chirurgien en chef des hospices de Saint-Malo.

Un fait d'hémorrhagie utérine entouré de circonstances particulières et suivi d'une mort prompte vient de se passer tout récemment dans l'arrondissement de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine). Une mort presque subite ayant éveillé l'attention de M. le procureur de la République, celui-ci réclama le concours de notre honorable collègue M. Martel, qui procéda à l'autopsie avec l'attention et les connaissances que ce médecin apporte dans ses investigations anatomo-pathologiques. Sur notre demande, cette observation nous ayant été communiquée avec une parfaite courtoisie, nous en profitons pour la soumettre à l'appréciation des lecteurs de la Gazette des Hôpitaux.

L'extrême rareté des hémorrhagies par la face fœtale, la position du médecin légiste en présence d'un fait inaccoutumé nous ont engagé à nous livrer à de nombreuses recherches que nous ne ferons connaître qu'en partie, dans la crainte de rendre ce dépouillement trop long et sans profit. Voici d'abord l'observation à peu près dans les termes où elle nous a été communiquée:

Le 5 janvier, M. Martel fut requis par M. le juge d'instruction pour faire l'autopsie de la femme Nourrit, âgée de trente-quatre ans, d'une bonne constitution, qui n'avait eu que de l'œdème aux jambes pendant sa grossesse.

Le 29 décembre au matin, elle ressentit les premières douleurs, qui ne se régularisèrent que le 30 dans l'après-midi. Elle accoucha à dix heures du soir d'un enfant mâle, d'une force moyenne. Elle se trouvait parfaitement, lorsqu'à demi-heure après l'accouchement un médecin de circonstance voulut la délivrer. Une hémorrhagie, une syncope et la mort se suivirent de près.

Autopsie. — Il n'y a pas de putréfaction; on n'aperçoit aucune lésion extérieure; la palear des téguments est remarquable. On sent au travers des parois du ventre, qui est ballonné, une tumeur considérable, qui remonte à 1 centimètre au moins au-dessus de l'ombilic. La vulve est entr'ouverte, et l'on aperçoit à l'entrée du vagin un caillot de sang assez volumineux.

Rien à noter dans le cerveau et dans la cavité thoracique, sinon que le cœur et les vaisseaux ne contiennent pas de sang. Tous ces organes, ainsi que le foie, la rate et les intestins, sont d'une extrême pâleur, et ne présentent rien d'anormal.

L'utérus a le volume d'une grosse tête d'enfant, et contient un caillot de sang du poids de 400 grammes. Les parois sont fixées à la partie supérieure du col de la matrice; il est adhérent dans toute son étendue. Il est facile de rompre les adhérences qui l'unissent aux organes de la mère. L'utérus plongé dans l'eau, mon honorable collègue a observé que les vaisseaux utéro-placentaires étaient baignés et gorgés de sang; que le cordon ombilical avait été déchiré en languette à son point d'insertion, qui se remarquait à 3 centimètres du bord du placenta; que cette déchirure marquait 2 centimètres de diamètre, et que d'ailleurs le placenta ne présentait aucune altération.

Voici les conclusions auxquelles a été conduit naturellement notre honorable collègue M. Martel:

1° La femme Nourrit a accouché d'une hémorrhagie utérine peu de temps après l'accouchement;

2° L'utérus étant dans un état d'inertie, et ses rapports avec le placenta n'ayant pas été modifiés par les contractions qui survenaient ordinairement après l'expulsion du fœtus, on ne pouvait sans grande imprudence chercher à extraire le placenta avant d'avoir excité les contractions utérines;

3° Les manœuvres irrégulières et intempestives qui ont occasionné la déchirure du cordon ombilical à son insertion au placenta ont eu pour résultat de livrer passage au sang

et d'amener une perte si considérable, qu'elle a fait succomber la femme Nourrit dans quelques instants;

4° Une manœuvre convenable et faite sans hésitation eût pu conjurer l'événement.

— Pour qui se fut contenté d'un examen superficiel, nul doute que l'hémorrhagie n'eût été expliquée par l'état d'inertie de l'utérus et le décollement partiel du placenta. Le volume de l'utérus, la rétention du placenta dans la cavité utérine, une hémorrhagie formidable survenant peu de temps après l'accouchement, tout militait en faveur de l'hémorrhagie par ces vaisseaux énormément développés, dont les digues rompues donnent un écoulement de sang qui devient promptement menaçant. La conduite du chirurgien qui se trouve en présence d'un danger imminent est tracée dans tous les livres, et agir avec célérité est la seule ressource qui lui reste. Donc il fallait aller à la recherche du placenta et délivrer la femme, ou bien, si les accidents le permettaient, exciter préalablement les contractions de l'utérus par tous les moyens connus, afin de faire concourir la matrice seule à la délivrance.

Tel n'a pas été le procédé employé. Un homme étranger aux notions les plus vulgaires de l'art obstétrical se croit appelé, par ses connaissances, à pratiquer des accouchements, et, semblable au pilote dont parle Hippocrate dans son livre de l'ancienne médecine, qui, lorsque le calme régnait, se hâta de percevoir ses fausses manœuvres, mais qui, lorsqu'il vit le bâtiment lorsque le souffle d'un vent impétueux et montre à tous ses héros et sa sottise, il se vante d'être un homme, et il eût pu éviter les écueils qui se présentaient et agir de façon à tirer cette femme du péril où elle se trouvait: il se fut bien gardé surtout d'exercer de fortes tractions sur le cordon ombilical, tractions qui devaient avoir pour résultat d'augmenter l'hémorrhagie ou bien d'amener la rupture du cordon, comme il est arrivé.

Tant que le placenta et les membranes adhèrent, dit Burns, l'on n'a aucune hémorrhagie, quoique la matrice soit relâchée. Le placenta ayant été trouvé adhérent dans toute son étendue, il a bien fallu admettre que le sang avait pris sa source à la surface fœtale, et il était naturel de penser qu'il s'était écoulé par les vaisseaux ombilicaux au point de rupture.

Duëns, dans un travail publié en 1833, n'a pas la possibilité d'une hémorrhagie considérable par le cordon, et il ajoutait: «qu'il n'avait pas vu que le placenta le plus adhérent eût pu à donner du sang à la matrice, le sang du fœtus.»

Beaucoup d'accoucheurs, disent MM. P. Dubois et Desormeaux, ont peine à croire à une semblable hémorrhagie.

Dans une observation rapportée par Levret, le sang s'amassa dans la cavité des membranes; des symptômes graves firent soupçonner une hémorrhagie intérieure; l'enfant fut extrait par le forceps, et à l'instant où l'accoucheur allait procéder à la délivrance, le cordon se trouva rompu et vint sans traction. Beaucoup de sang sortit avec le fœtus, et la main portée dans l'utérus reconnut que le placenta était encore adhérent.

Nous venons de citer la seule observation que nous ayons trouvée avoir quelque analogie avec le fait observé par notre honorable collègue, et le silence des auteurs tant anciens que modernes justifierait l'opinion des accoucheurs qui considèrent cette hémorrhagie comme excessivement rare. La connexion du placenta avec l'utérus, l'abouchement des vaisseaux utéro-placentaires auraient pu faire croire à la fréquence de ces hémorrhagies; mais les nouvelles recherches anatomiques sont venues démontrer qu'il ne pouvait en être ainsi.

Les dissections de MM. Jacquemier et Bonamy ont puissamment contribué à modifier ce qui avait été dit avant eux sur la disposition et le volume des vaisseaux utéro-placentaires. Les artères, dit M. Jacquemier, se terminent par un cul-de-sac dans l'épaisseur de la couche coumense intermédiaire à l'utérus et au placenta, *concrétion membriforme* dans laquelle pénétrèrent les artères et les veines utéro-placentaires.

Cette hypothèse, reproduite de celle de W. Hunter et ensuite par John Hunter, avait pour explication la formation d'une exhalation *pseudo-membraneuse* qui résultait de l'exsudation de la lymphé plasmique. Telle était l'opinion la plus généralement admise, lorsque les importants travaux de M. Coste vinrent prouver que la caduque utérine est formée par l'hypertrophie de la muqueuse de la matrice. Cette opinion fut plus tard défendue par M. Courty, qui, pour soutenir la fausseté de la théorie d'une pseudo-membrane, Eudin, M. Robin a fourni des arguments tirés de la structure intime qui ne laissent plus de place à la contradiction.

Le placenta *maternel* n'est donc, en résumé, que cette portion de caduque ou muqueuse utérine, considérablement hypertrophiée, creusée de vastes lacs sanguins établissant les relations de la mère au fœtus; tandis que le placenta de ce dernier est constitué par l'allantoïde, dont un certain nombre de villosités sont développées. Cependant, malgré la disposition des vaisseaux, il ne faudrait pas croire, avec M. Florens, à une communication directe entre les vaisseaux de la mère et ceux du fœtus; ce qui est impossible.

Les vaisseaux, dit M. Longet, prennent un développement considérable, tandis que les autres éléments de la muqueuse s'atrophient, et peu à peu les parois vasculaires très molles des deux systèmes, fœtal et maternel, arrivent au contact et contractent des adhérences. Les vaisseaux du fœtus conservent, relativement à ceux de la mère, un calibre peu considérable qui permet au sang de circuler rapidement des vaisseaux afférents aux vaisseaux efférents. Cette disposition caduque se dilate considérablement dans toute leur portion vasculaire, de manière à former les vastes cavités dans lesquelles s'accumule le sang. On comprend ainsi comment une réaction poussée par les vaisseaux de la mère passe rarement dans ceux du fœtus.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de Médecine.

La Gazette Française,

Le Journal paraît trois fois par semaine :
Le Mardi, le Jeudi et le Samedi.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.
Le port est en plus pour les pays étrangers sans échange postal.

On s'abonne à Paris
au Bureau de JOURNAL, rue des Saints-Pères, 40,
ou à PARIS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIQUEREMENT REFUSÉES.

SOMMAIRE. — HÔTEL-DIEU (M. Chomel). Cancer du duodénum. — Nécrose (M. Civiale). Diagnostic de la pierre. — Recherche de l'iodine dans l'air, les eaux, le sol et les produits alimentaires des Alpes de la France et du Piémont. — Cas remarquable de deux vagins et de deux matrices. — Mémoire sur l'indication de certains poisons, etc., par M. Grillon. — Chronique et nouvelles.

HÔTEL-DIEU. — M. CHOMEL.

Cancer du duodénum.

Le cancer du duodénum, assez rare, surtout comparé au cancer de l'extrémité pylorique de l'estomac, présente des analogies bien grandes avec cette dernière affection. La nature bilieuse des vomissements est cependant un phénomène spécial au cancer intestinal, pourvu que le canal cholédoque vienne s'ouvrir dans la portion du duodénum située au-dessus de la lésion, portion qui communique avec l'estomac par l'intermédiaire du pylore, ordinairement dilaté. Le fait suivant est un exemple de cette affection.

La nommée Ledue (Louise), concierge, âgée de soixante-quatre ans, est entrée à la clinique de l'Hôtel-Dieu le 19 décembre 1881. Elle raconte qu'elle a eu dans sa jeunesse une bonne santé; elle est accouchée deux fois d'enfants à terme bien portants et sans accidents. Elle a cessé de voir à l'âge de quarante-cinq ans, et s'est bien portée depuis cette époque jusqu'à il y a deux mois. Depuis près d'un an, cependant, elle avait déjà un peu moins d'appétit et souvent des assoupissements; elle s'endormait facilement sur sa chaise, soit avant, soit après ses repas et même à jeun. Le début de la maladie qui l'amène à l'Hôtel-Dieu est rapporté par elle à deux mois. A cette époque, elle a éprouvé des douleurs vives dans le ventre et des vomissements bilieux qui, chaque jour, devenaient plus fréquents et plus abondants. Les digestions, d'abord normales, sont devenues plus tard pénibles et enfin impossibles. Les selles, jusque-là régulières, ont conservé leur consistance normale; mais il est survenu une constipation opiniâtre. C'est surtout depuis un mois que les vomissements sont devenus plus fréquents; ils ont lieu tous les jours et, le plus souvent, une demi-heure ou une heure après l'ingestion des aliments, qui acquièrent, avec le vomissement, une saveur amère et jamais acide. Outre les aliments, la malade rejette une très grande quantité de liquide verdâtre à réaction alcaline. Depuis assez longtemps, elle était fatiguée par des vents.

A son entrée, les vomissements semblent revenir le matin de préférence, et présentent les caractères que nous avons déjà décrits. Les selles, devenues très rares depuis quelque temps, se sont complètement supprimées depuis quinze jours. La malade a considérablement maigri, surtout depuis un mois. L'appétit est nul, la soif peu intense; la langue, blanche et humide, présente sur ses bords deux petites lignes de saive blanchâtre, caractère souvent observé par M. Chomel chez les personnes qui ont fait de mauvaises digestions; jamais de vomissements de sang.

Le ventre, très aplati à son extrémité supérieure, présente un phénomène important à noter; ses parois, assez flasques et mincies dans toute leur étendue, sont soulignées, dans la fosse iliaque gauche et dans la partie inférieure de l'abdomen, par une saillie en forme de cornues dont les extrémités sont logées dans les deux fosses iliaques, et la grande courbure descend jusqu'au pubis, tandis que la petite courbure semble contourner la région ombilicale; les extrémités remontent jusqu'au-dessus des fausses côtes des deux côtés. Tout ce saillant, qui présente par intervalles des mouvements vermiculaires, est très sonore à la percussion; il disparaît par moments, et le ventre est alors complètement aplati. Lorsque la tumeur se reforme, la malade semble éprouver un spasme, et il apparaît quelquefois une espèce de sillon pressé vertical qui, de l'une des extrémités, semble se porter directement vers l'autre. Par la palpation et la succussion, on détermine dans la tumeur que nous venons de décrire une espèce de gros glouglou ou gargouillement formé dans une grande cavité contenant un liquide et de l'air; cette cavité ne pouvait absolument être que l'estomac, dont le corps aurait été déplacé sans que les extrémités eussent notablement changé de place. En effet, si d'un côté on trouvait à la partie inférieure et gauche de l'abdomen les signes de la présence de l'estomac, d'un autre côté la portion du ventre située entre l'appendice xyphoïde et le nombril est déprimée et mate à la percussion, de sorte qu'on ne trouve au contraire dans cette région les signes de son absence. La palpation de la fosse iliaque droite y fait constater la présence d'une petite tumeur bosselée, dure, irrégulière et mobile. Les urines sont claires et les besoins d'uriner peu fréquents. Appréhée complie.

La malade a été soumise à l'usage des bols d'extrait de pissenlit, un lavement avec 10 grammes de séné lui a été administré; et, comme aliment, de la gelée de viande et des lavements de bouillon. La glace râpée et l'eau de Seltz ont été prescrites dans le but de modifier les vomissements; mais l'usage de cette dernière boisson a dû être bientôt suspendu; elle était conservée dans l'estomac sans être absorbée, et

finissait au bout d'une demi-heure à peu près par être rejetée en totalité.

Pendant les quelques jours qui ont suivi son entrée, la malade a continué le régime dont nous venons de parler, et son état est resté à peu près stationnaire. S'il lui arrivait de rester un jour sans vomir, la tumeur stomacale présentait, le lendemain à la visite, moins de sonorité que les jours précédents, et les matières liquides vomies dans la journée étaient en plus grande quantité. 5 grammes par jour de magnésie décarbonatée ont semblé, pendant quelques jours, modérer les vomissements, qui bientôt ont repris avec une nouvelle intensité. Sous l'influence des lavements de séné elle a eu quelques selles liquides peu fréquentes et peu copieuses.

Dans les derniers jours de décembre, l'état de la malade s'est aggravé; l'amaigrissement, déjà extrême à son entrée, avait encore augmenté, et malgré les moyens employés pour soutenir ses forces, elle a succombé le 2 janvier. Les selles étaient presque complètement supprimées depuis plusieurs jours.

L'autopsie, faite trente-six heures après la mort, a fait constater les lésions suivantes: la rigidité cadavérique avait disparu; on observait une teinte bléueuse de la peau du ventre correspondant à la fosse iliaque droite. La percuison faisait constater de la matité dans toute la portion épigastrique et dans l'hypochondre droit, limité inférieurement par une ligne courbe s'étendant du bord interne des fausses côtes gauches à la fosse iliaque droite. Dans tout le côté opposé de l'abdomen, on constatait, au contraire, de la sonorité, et l'on reproduisait, par la palpation, le glouglou considérable observé pendant la vie.

En enlevant la paroi antérieure de l'abdomen, on observe que les organes sont dans les rapports suivants: l'estomac, considérablement augmenté de volume, remplit toute la fosse iliaque gauche, et s'étend depuis le trou diaphragmatique d'abord jusqu'au pubis, où il se contourne derrière la symphyse pour remonter un peu à droite de la ligne médiane, de telle sorte que sa petite courbure, presque anguleuse, contourne à peu près l'espace où se trouvait l'ombilic. L'extrémité pylorique vient se terminer au-dessous du bord franchant du foie, à trois travers de doigt au-dessous des fausses côtes droites. Il est distendu par une grande quantité de liquide verdâtre et éminemment bilieux. La portion du duodénum qui fait suite au pylore est distendue dans une longueur de six à huit travers de doigt à peu près, et présente un diamètre double de son diamètre normal.

Dans la fosse iliaque droite, dans une cavité formée par la convexité de la fosse iliaque interne, et un relief très considérable du muscle psoas, dont la partie supérieure est très fortement fibreuse, se trouve une tumeur du volume du poing formée par le cœcum et son appendice, qui renferme une assez grande quantité de matières fécales ramollies. L'intestin grêle, qui fait suite à la portion dilatée du duodénum, se dégage d'une tumeur cancéreuse qui a produit dans cet organe un rétrécissement assez considérable, nait au niveau du bord inférieur du foie, se porte de droite à gauche au-dessus de la quatrième vertèbre lombaire, reste dans une étendue de deux poches sur le côté gauche de la colonne vertébrale et est refoulé en totalité par l'estomac dans le petit bassin. La portion de cet intestin qui aboutit au cœcum, dans la fosse iliaque droite, ainsi que deux ans d'intestin grêle qui viennent chacune, passant au-dessus des muscles psoas, se loger dans les fosses iliaques des deux côtés, étaient fortement pressés par l'estomac distendu et fortement injectés; l'ansé du côté gauche présente même une coloration lie-de-vin assez prononcée. Le calibre de l'intestin, qui contient dans toute son étendue une assez grande quantité de matière fécale ramollie, est singulièrement rétréci, de telle sorte que le gros intestin ne présente guère que le volume d'un intestin grêle ordinaire. L'intestin grêle est aussi proportionnellement diminué.

En enlevant les organes, on trouve, au niveau de la jonction des deux tiers supérieurs avec le tiers inférieur du duodénum, une tumeur de forme circulaire, irrégulière, enfoncée, élargie, dont le scapule et présentent tous les caractères du tissu cancéreux. En ouvrant l'intestin un peu plus bas que la tumeur, si l'on essaie d'y faire pénétrer le petit doigt en remontant vers l'estomac, il arrive sur une espèce de cul-de-sac, dont l'extrémité la plus éloignée se termine par un pertuis qui admet à peine la pulpe de ce doigt. En disséquant la tumeur, on constate qu'elle n'a pas envahi les tuniques intestinales et qu'elle forme autour de l'intestin une virole cancéreuse qui a rétréci le calibre. Vers la partie supérieure de la tumeur, vient aboutir le canal cholédoque, un peu dilaté; son orifice inférieur est légèrement rétréci. Cette tumeur, qui se prolonge un peu dans l'épiploon, est indépendante du pancréas. Sur les parois externes de l'estomac, on observe quelques plaques blanchâtres présentant l'aspect graisseux, mais qu'il est impossible de ne pas reconnaître comme étant du cancer; on en rencontre aussi quelques-unes sur l'épiploon.

Comme nous l'avons dit, le duodénum et l'estomac sont

considérablement dilatés; l'osphage lui-même participe, quoiqu'à un moindre degré, à cette dilatation; le pylore, sans dégénérescence, présente un diamètre de plus d'un pouce.

En ouvrant l'estomac, on observe que la muqueuse est lisse et sans rugosité; les plis qu'elle présente ordinairement ont dû disparaître sous l'influence de la distension exagérée qui a produit aussi sans doute l'hypertrophie de la tunique musculuse, qui présente toute à cinq lignes d'épaisseur. La quantité de liquide qui contenait cet organe peut être évaluée à deux litres. Les autres viscères n'ont présenté aucune lésion intéressante.

Le fait dont nous venons de tracer l'histoire est intéressant, comme nous le disions en commençant, au point de vue de la rareté relative et assez grande du cancer du duodénum, à cause aussi de la valeur symptomatique des vomissements bilieux qui devaient faire penser que l'obstacle au cours des aliments, qui avait produit la distension de l'estomac, se trouvait dans une portion du conduit alimentaire inférieure à l'ouverture des canaux biliaires. Quant à la disposition anatomique, cette forme en virole méritait d'être signalée, car généralement les tuniques intestinales sont envahies par la matière cancéreuse, qui alors donne à l'intérieur du tube intestinal la disposition mamelonnée de l'extérieur.

HOPITAL NECKER. — M. CIVIALE.

Diagnostic de la pierre.

Messieurs, vous aurez rarement un plus bel exemple à étudier des avantages de la dilatation temporaire que j'essaye de vous développer l'autre jour, ce que vous avez pu observer chez le malade du n° 2 (pavillon d'en bas). Vous avez vu avec quelle facilité nous avons, pour ainsi dire, laissé tomber dans la vessie de ce jeune homme une bougie métallique du plus gros calibre. Il va y avoir cinq semaines que son traitement est commencé, ayant consisté dans l'introduction tous les deux jours d'abord, puis chaque jour, d'une bougie molle laissée de une à cinq minutes, jamais davantage.

Je ne crains pas de vous dire que cet homme est à tout jamais guéri, pourvu qu'il ait la précaution de se passer une fois toutes les semaines et, bientôt après, tous les deux semaines. Si, ce qui n'est que trop fréquent, il néglige de suivre ces recommandations, le rétrécissement peut revenir graduellement; mais, même dans ce cas, il restera certainement plusieurs années sans en souffrir.

Nous avons tout à l'heure, dans les salles, pratiqué plusieurs opérations d'uréthrotomie sur lesquelles j'aurai l'occasion de revenir.

Aujourd'hui, je vais ajouter quelques mots à ce que je vous ai dit déjà sur le diagnostic de la pierre. Notre jeune enfant est parti, et décidément sans pierre. Or, s'est donc trompé en nous l'envoyant. Or, messieurs, à cet égard, il y a trois manières de se tromper:

- 1° On peut méconnaître une pierre qui existe dans la vessie.
- 2° On peut croire à la présence d'une pierre qui, en réalité, n'existe pas.
- 3° Enfin, par une erreur moins fâcheuse peut-être, mais dont les conséquences ne manquent pas pourtant de gravité, on s'abuse sur le siège, sur le volume, la forme, le nombre, la consistance du ou des calculs.

Je le crois qu'il n'y a pas un seul praticien, parmi les plus habiles à qui il ne soit arrivé de ne pouvoir rencontrer une pierre qui pourtant existait dans la vessie; et je ne parle pas seulement de petits calculs, mais des plus volumineux, mais des plus nombreux.

François Colot, le dernier de cette famille illustre dans l'histoire de la lithotomie, rapporte que, ayant songé à plusieurs reprises un homme de soixante ans, il ne put parvenir à sentir la pierre, dont l'existence lui semblait annoncée par plusieurs autres signes: il la tua pourtant, et *vingt-deux* calculs très durs et gros comme des noisettes furent extraits de la vessie. Chacun connaît l'histoire d'un des plus grands chirurgiens du dernier siècle, de Lapeyronie, qui mourut de la pierre: sa vessie contenait un calcul qui pesait plus de trois onces, et qu'on n'avait jamais pu découvrir, bien qu'il eût été sondé plusieurs fois. Plusieurs autres médecins célèbres furent dans le même cas; de nos jours, par exemple, Portal, chez lequel la pierre ne fut découverte que quand toutes les ressources de l'art étaient devenues inutilités par les progrès du mal.

L'insuffisance des manœuvres a souvent causé la cause de ces erreurs; mais souvent aussi, plus excusables et par conséquent plus difficiles à éviter, elles naissent de dispositions anormales, vessies à colonnes et cellules vésicales, cystocèles, tumeurs prostatiques, longus du col, etc.

Dans les cystocèles, les cellules vésicales, la méprise est presque obligée; mais elle peut et doit être évitée dans les autres cas; quand, par la saillie considérable du col ou du trigone, le bas-fond forme une cavité profonde, un cul-de-sac

où la pierre échappe à l'exploration des instruments, cachée entre la prostate et le rectum. Vous pouvez, du reste, mesurer l'étendue de toutes ces difficultés en relâchant sans qu'après l'opération de la taille elle-même, par les différentes méthodes, aussi bien par le procédé que par l'hypogastrique, la pierre peut échapper à toutes les recherches, et des malades ainsi vainement lithotomisés ont fini par succomber aux effets de la persistance du corps étranger, ou, plus heureux, en ont été dérivés plus tard par une opération nouvelle, qui quelquefois a été la lithotomie.

II. Ces tailles inutiles, messieurs, nous ramènent à une autre source d'erreur, au cas où l'on croit fausement à l'existence d'une pierre. Et gardez-vous ici d'accuser trop légèrement le chirurgien. Il est très vrai qu'on croit quelquefois sentir un frotement, une raie, une rugosité qui vient d'être l'idée d'un corps étranger, quand rien de pareil n'existe. Ici cette circonstance est une des meilleures raisons qui nous portent à multiplier et à varier les manœuvres propres à asséoir le diagnostic. Je vous rappellerai, au milieu de beaucoup d'autres, un fait qui s'est passé ici même dans ce service. Un malade m'est adressé passant du sang, éprouvant une vive douleur à la fin de l'excrétion de l'urine, offrant en un mot et très prononcés plusieurs des signes rationnels de la pierre; je le sonde, et j'éprouve vers le col de la vessie un frotement, une rugosité qui, pour bien d'autres, eussent été la vérification de ce qu'on soupçonnait déjà chez notre homme. Pour ma part, ayant déjà vu des cas semblables, je prononçai que jusc'ici je ne croyais point à l'existence d'une pierre. Le professeur Mannoir assistait précisément ce jour-là à notre clinique; je lui confie le cathéter : il affirme que, pour lui, il croit à la présence d'un calcul. Le samedi suivant, de nouvelles explorations confirmèrent, à mes yeux du moins, mon premier diagnostic. Je renvoie le malade en ayant le soin de lui donner un certificat constatant qu'il n'a pas la pierre. L'homme, avec et malgré son certificat, rentre dans un autre hôpital. Là on le taille, toujours malgré le certificat : rien dans la vessie; il avait simplement une prostate dure et hypertrophique.

Il y a quelques années, M. A. Key était sur le point d'opérer un malade. Celui-ci mourut la veille du jour fixé pour l'opération. Il n'avait rien dans la vessie.

III. Après avoir reconnu que la pierre n'existe en réalité, toutes ces chances d'erreur ne sont pas épuisées. Que de fois mes devanciers n'ont-ils pas pratiqué la taille hypogastrique, au lieu de la périnéale, regardant la pierre comme trop grosse, et finissant par n'amener qu'un petit calcul! De nos jours, l'erreur est plus fâcheuse : l'idée d'un gros calcul vous fait renoncer à la lithotomie, et l'extraction vous montre que celle-ci était parfaitement praticable. Ce qui s'applique au volume doit s'entendre aussi de la dureté. Un certain volume de la pierre, de sa consistance, est un haut degré d'indication à la lithotomie; mais il faut au moins que l'opérateur en ait bien acquis la preuve. Moi-même, messieurs, je m'y suis trompé, et il n'y a pas encore très longtemps. Le malade paraissait dans des conditions détestables; je ne pouvais pas l'exploration au delà du cathétérisme, tant l'indication me paraît évidente; je le tailai au plus vite, et ne retirai qu'une petite pierre que j'aurais pu broyer en une ou deux séances. Très heureusement cet homme guérit : mais quels regrets n'aurais-je point eus si la terminaison avait été funeste.

Laissez-moi donc vous résumer la manière dont je pratique et dont je vous conseille l'exploration pour arriver à un diagnostic aussi précis que possible et pour établir, avec autant de certitude que comporte un sujet aussi difficile, l'abstention ou l'opération.

Un individu supposé calculeux m'est adressé; je l'ai longuement questionné sur tous les signes de sa maladie; j'ai, de plus, interrogé son état viscéral par tous les moyens dont je dispose. J'aurai l'occasion d'expliquer avec moi-même sur l'importance de cet examen préliminaire, et sur la manière de l'obtenir aussi complet que possible. Je connais mon malade en médecin; le rôle du chirurgien commence. Avant tout, si rien ne presse, je prépare les voies de l'examen chirurgical. Au lieu de procéder immédiatement à un cathétérisme explorateur douloureux et dangereux, même chez l'homme sain, à plus forte raison chez le calculeux, des bougies molles sont introduites pendant quelques jours, qui, laissées une ou deux minutes, amortissent la sensibilité de l'urètre et du col de la vessie, et préviennent le douleur autant que les accidents possibles des manœuvres qui vont suivre.

On procède alors à l'exploration. Une précaution souvent négligée, à laquelle vous ne me voyez jamais manquer, est d'élever le bassin du malade à l'aide d'un coussin ou d'un oreiller replié placé sur le bas des reins. De cette façon, le bas-fond de la vessie, où est presque constamment la pierre, se trouve en regard de l'orifice interne de l'urètre.

La sonde est introduite; elle est de calibre moyen, à petite courbure. On laisse couler l'urine. Sa quantité, son jet, son instrument, le caractère et le degré de contractilité du vésicule. Si la vessie est trop irritée, ou qu'elle soit, au contraire, plus ou moins frappée d'atonie, je m'arrête et ne vais pas plus loin. Quelques jours et des soins spéciaux seront nécessaires pour faire cesser cet état épineux de dangers si l'on persiste.

Dans les cas où la poche urinaire n'offre dans ses propriétés rien de trop anormal, la fin de l'urine est retenue, l'exploration est pratiquée en promenant le bec de l'instrument sur tous les points du bas-fond par quelques mouvements de rotation.

L'extrémité libre de l'algale est d'autant plus abaisée que la vessie est moins contractile, le bas-fond plus excavé, la courbure plus petite. Puis on laisse écouler la fin de l'urine on l'on fait plusieurs injections d'eau à des températures variables, suivant la tonicité du muscle vésical, de manière à faire passer l'organe alternativement de l'état de plénitude à celui de vacuité. Le dernier degré de cette pratique est que

la vessie contractée embrasse l'instrument explorateur; et celui-ci rencontre jusqu'au plus petit corps étranger.

Cela suffit généralement pour qu'on puisse affirmer qu'il existe une pierre; mais vous savez nous avons déjà cessé de l'être l'instrument lithotriteur, le trépan ou le lithoclaste. Après quelque temps de repos, son introduction lève les derniers doutes, permet de mesurer approximativement le volume, la dureté de la pierre; et c'est alors que vous pouvez, en connaissance de cause, vous décider à l'opération qui présente les chances les plus favorables au malade.

Dr ADOLPHE RICHARD.

RECHERCHE DE L'IODE

dans l'air, les eaux, le sol et les produits alimentaires des Alpes de la France et du Piémont;

PAR DR CATLIN,

Docteur en sciences et docteur en médecine, professeur titulaire à l'École de pharmacie de Paris.

(Suite. — Voir le numéro du 10 janvier.)

DEUXIÈME PARTIE. — RECHERCHE DE L'IODE DANS LES EAUX.

Dès mes premières recherches sur l'iodé contenu dans les eaux douces, j'avais donné une grande attention aux différences considérables qui existent entre elles. En effet, tandis que la Seine, la Loire, la Tamise, le New-River, l'Elbe, l'Oder; la Néva, la Charente, le Cher, l'Indre, la Meuse, l'Osè, la Somme, l'Yonne, la Vesle et la plupart des sources placées dans les bassins de celles de ces rivières qui coulent en France (ces sources sont les seules dont j'ai fait une étude de quelque étendue; mais il n'est pas douteux que celles appartenant aux bassins de la Tamise, etc., fourniraient des résultats de même ordre) donnaient à l'analyse une quantité notable et presque identique d'iodure. Le Rhin (à Strasbourg), le Danube (à Vienne), le Rhône (à Lyon et à Vienne), l'Isère, le Gaiers, le Drac, la Romanche, la Durance, l'Adour, la Haute-Garonne, les Gaves de Pau et de Cauterets, le Tarn, le Têt, le Gers, la Meurthe, le Doubs, la Sarre, la Haute-Marne et la Haute-Saône étaient plus ou moins complètement dépourvus de ces composés. Quelques pouvaient être les causes générales de ces différences? Je fis tout d'abord la facile remarque que les rivières pauvres en iodures ont entre elles et d'après, au moins pendant une partie de leur trajet, un cours impétueux. Que la minime proportion de leur iode se rapportât à la nature même des sources qui les alimentent, qu'elle tînt à une altération des eaux pendant leur parcours, qui n'est longtemps qu'une cascade brisée, c'est dans les lieux mêmes où ces rivières tourmentées prennent naissance que devrait être cherchée la solution de la question.

La Saône est le premier cours d'eau dans lequel je recherchai l'iodé en me dirigeant sur les Alpes. Prises à Châlons, les eaux de cette rivière, par leur caractère, se distinguent de celles qui n'ont pas encore reçu celles de l'Oignon, plus riches en iode. Les eaux des puits de Châlons sont dures; et, ainsi que je l'ai donné comme caractère des eaux de cette classe, elles ne contiennent pas une quantité sensible d'iodures.

Lyon délaissé les eaux de la Saône pour celles du Rhône, qui ne contiennent qu'une quantité infinitésimale d'iodé, ainsi que celles fournies par des pompes à eau, d'ailleurs assez légères, creusées dans le sol alluvial de la basse vallée. La proportion de l'iodé, encore minime dans les fontaines de Vienne (alimentées par la Gère), de Tullins, de Voiron, de Villars-de-Lans, se relève un peu dans celles de Saint-Marcellin, de Bourgoin, de la Terrasse, de Montmélian, de Chambéry; dans les eaux du lac de Paladru, dont les infiltrations alimentent les puits d'eaux légères de Charavine, et dans les sources des hautes collines de diluvium sur lesquelles s'élèvent les ruines du château de Clermont-Tonnerre. Elle se réduit à d'infimes traces dans la Bonibre et la Morgé, qui sortent des Molasses d'Écluse et de Voiron; dans les sources qui tirent de la même formation aux environs du Pont-en-Royans et de Saint-Marcellin; dans les cascades de Saint-Jean, de la Roche, le Versain, le Foron, le Versoud, la Vorosie, qui tombent des montagnes du Villars et du Vercors. Grenoble, Seyssinet et Vif sont alimentés par des eaux qui ne renferment aussi qu'une proportion d'iodé à peine appréciable.

Si l'on suit les cours de l'Isère, on trouve au-dessus de Grenoble, sur la rive gauche, Giromène, Dième, Tancin, Goncelin, etc., qui s'élèvent sur les schistes du Lias et consomment des eaux privées d'iodé; et, sur la rive droite, la Terrasse, le Tonnay, Barrois, Chavallan, adossés aux formations crétacées et au diluvium, d'où jaillissent des sources dont l'iodé n'est pas aussi complètement exclu. Allard et la vallée de ce nom, ouverte à travers les schistes, Vaulnaveys, qu'entourent la même formation, et des roches talqueuses plus anciennes, sont alimentés par des torrents (Bréda, Bard) ou des sources dans lesquelles l'ai inutilement cherché la présence de ce corps.

Lorsqu'on avance dans les hautes vallées de l'Isère comprises dans les États sardes, on se trouve, pour toujours au milieu des schistes de la Tarentaise et de la Maurienne, recouverts de baux, de villages et de gros bourgs, dont les eaux potables sont uniformément privées d'iodé. Entre eux, il n'est pas, à cet égard, de différence sensible, et je dois me borner à citer les noms des localités sur les eaux desquelles ont porté mes analyses.

En remontant la Tarentaise jusqu'au petit Saint-Bernard, j'ai successivement constaté que l'iodé manque dans les eaux

potables de Saint-Habène-des-Millières, Notre-Dame-des-Millières, Grignon, Bellecombe, Mouton, Saint-Marcel, Conton, Villars, Aime, Belletré, La Chapelle, Bourg, Saint-Maurice, Céz et Saint-Germain, placés dans la vallée principale de l'Isère; dans celles de Salins, Fontana, Brides-Bains, La Chavonne, Vignesan, La Perrière, La Clozette, le grand Carrat, le petit Carrat, La Picardine, les Tombettes, Bozel et Villars-le-Groiteux, qui peuplent la vallée à laquelle un grand torrent, le Doron, a donné son nom; ainsi que dans les eaux de Charançon, La Côte-Derrière, Le Mas-Vallier et Saint-Laurent-en-Côte, situés dans la vallée du Mondorai, ou rivière Saint-Jean.

Quand on descend du mont Cenin en Maurienne, on trouve tout d'abord Lans-le-Bourg, qui mérite d'être spécialement cité pour les eaux de ses fontaines, que j'ai trouvées presque aussi chargées d'iodé que nos bonnes eaux de France. Ce fait, le seul (1) de ce genre que j'ai observé au milieu des grandes Alpes, et qu'il explique peut-être l'immunité relative dont jouissent les habitants de Lans-le-Bourg quant au goitre, doit encourager dans l'exploration des sources placées à portée des populations qui actuellement éprouvent des eaux privées d'iodé. Mais je laisse les appréciations, qui trouveront plus loin leur place, pour revenir à la statistique.

Après Lans-le-Bourg, on retrouve dans la vallée de l'Arc et les schistes et les eaux privées d'iodé. Les localités dont j'ai observé les eaux sont Thermanin, Bramand, Modane, Saint-Michel, Saint-Julien et Villars-Clément, ont sont deux sources à la malaisance desquelles on a prétendu que les jeunes gens avaient recourus pour se soustraire par le goitre à une condition de mariage. Ces contrées ont travaillé des eaux beaucoup meilleures (2); et, plus loin, Saint-Jean de Maurienne, Saint-Pancrace, Villars-Gondran, Jarrier et Villars-Jarrier, Hermillon, Pont-à-Mafrey, La Chambre, Esperrière, Aighebelle et Randan.

Les populations de Maltavernes, de Coise, de Saint-Jean-Pied-Gautier, de Planaisse et de la Chavanne, gros villages placés sur le diluvium vers la jonction de l'Arc et de l'Isère, possèdent des eaux souvent iodurées, on ne fait pas sans soupçonner usage. C'est ainsi qu'à Maltavernes on boit des eaux purifiées d'iodé, tandis qu'on n'utilise que comme lavoir une belle source où ce principe se trouve en quantité appréciable, et que l'on néglige tout à fait une petite source placée au-dessus du village, quoiqu'elle renferme l'iodé en proportion notable, ainsi qu'un puits de fer. A Coise est une fontaine privée d'iodé, et près d'elle une source iodurée qu'on délaisse encore il y a quelques mois. La Chavanne et Planaisse se servent d'eaux de puits séculaires, et il n'est pas douteux qu'on trouverait dans le voisinage, et dans les sources de diluvium, des sources plus légères et contenant une certaine proportion d'iodé.

Il est digne de remarque que les sources d'eau douce sortant du diluvium, celles du moins que nous avons examinées, soit de Lyon à Chambéry, soit avant d'entrer en Tarentaise ou en sortant de la Maurienne, ne sont ni très riches en iode, ni tout à fait privées de ce corps. J'ai précédemment signalé que les grands torrents qui descendent des chaînes neigeuses des montagnes sont à peu près dépourvus d'iodé; j'ai vu dans le cours de mon voyage revenir ou constater le même fait sur le Bréda, le Drac, la Haute-Lère, l'Arc, l'Arvan, le Merderet, le Doron, la Doire-Baltée, le Buttier, la Petite-Doire, le Pô, le Tanaro, la Bormida, et un nombre considérable de leurs affluents. L'examen des eaux de petits lacs et de sources placés sur le Saint-Bernard et le Mont-Cenis, celui de neiges et de pluies tombées sur ces points élevés prouvent que les eaux n'y contiennent que peu ou point d'iodé, qui fournit une explication satisfaisante de l'absence de ce principe dans les torrents qui ont leurs sources près des glaciers.

De l'autre côté de la grande arête des Alpes et sur le versant italien est le val d'Aoste, qui n'est en quelque sorte que la reproduction de la Tarentaise et de la Maurienne sous les rapports de la géologie et de l'hydrographie. Dans chaque vallée des schistes croisés de gisements métamorphiques et des roches talqueuses, un grand torrent, qui est l'Isère, l'Arc ou la Doire-Baltée, et de nombreux affluents, torrents, ruisseaux, sources à eaux quelquefois remarquablement légères, souvent chargées de sulfate de chaux, toujours privées d'iodé ou ne renferment de ce corps que des quantités infimes.

Les localités de la vallée d'Aoste, dont j'ai examiné les eaux sans pouvoir y déceler la présence de l'iodé, sont, à partir du Saint-Bernard, Pont-Sera, La Thuile, la Barm, Pré-Saint-Didier, Morgé, Livorgne, Villeneuve, Saint-Pierre, Aoste, Roisans, Gignod, Villa-Franca, Nô, Châtillon, Saint-Vincent, Verrès.

On remarquera que dans les noms précédents sont ceux des contrées où l'on trouve le plus de goitreux et de crétiens.

A Borgo-Franco, à Ivrea et à Culo, qui appartiennent à la grande plaine lombarde piémontaise, l'iodé se trouve dans les eaux courantes en quantité minime, mais déjà appréciable. L'Orsichizzo, Seltino, Turin, Moncalieri boivent des eaux de puits séculaires et ne contenant pas d'iodé en proportion sensible. Il ou est encore de même à Turin des sources Valentin et Sainte-Barbe, qu'elles jouissent, surtout la première, d'une réputation qu'elles ne méritent pas plus que la source séculente du Roi à Ville-d'Avray et la fontaine de la Vierge à Versailles, autrefois recherchées par la cour de Sardaigne, comme l'est encore de nos jours par la cour de Sardaigne, d'Isère, l'eau limpide et fraîche qui sourd à Turin, entre le palais Valentin et la berge du Pô. Il est juste d'ajouter qu'à Turin on n'a pas, comme à Paris, à Saint-Cloud ou à Versailles, de homes eaux à préférer, celles du Pô et de la

(1) Cependant, à Bellecombe en Tarentaise, j'ai trouvé que le ruisseau est sensiblement ioduré vers la fin de son parcours, au-dessus du Jollit pont d'Alpe, et se voit utile de rechercher la source qui se trouve par laquelle l'iodé arrive au ruisseau.

(2) Les habitants du hameau de Saint-Julien préférent les eaux de l'Arc, de Villars-Clément, à celles de Lans-le-Bourg.

Petit-Doire (de celle-ci principalement) était chargée des sels calcaires et dépourvue d'iode.

Je dois signaler la différence qui existe entre mes résultats et ceux précédemment arrivés par un savant chimiste de Turin, M. le professeur Cantu, dont le gouvernement piémontais a reconnu et récompensé le rare mérite en lui donnant un siège au sénat. M. Cantu, qui longtemps avant moi (je me fais un devoir de le répéter après l'avoir ignoré avec les chimistes français) a constaté la présence de l'iode dans les eaux douces, indique ce corps comme se trouvant en petite proportion dans les eaux de Saint-Hélène-de-Millières, d'Aoste, de Chablais, de Morges, etc., où je n'ai pu le découvrir. Les précautions que j'ai prises étant très grandes (j'ai répété deux fois l'analyse de chacune des eaux dans lesquelles l'iode avait été antérieurement signalé) et l'habileté de M. Cantu ne pouvant être mise en doute, il est présumable, ou qu'à certains moments, peut-être après des pluies particulièrement iodurées, ces eaux sont chargées d'un peu d'iode, ou que les correspondants pris par la commission locale (1) de lui adresser, réduits à un petit volume, 20 litres de chacune des eaux dont elle se proposait de faire l'analyse, n'auraient introduit à leur insu quelque cause d'erreur dans les produits (2).

Les eaux du Tanaro et de la Bormida ne contiennent encore que des traces douteuses d'iode à Alexandrie et à Marengo, et celles des puits d'Alexandrie, qui viennent sans doute de la première de ces rivières, se sont chargées de sulfate de chaux, et ont perdu la minime proportion d'iode qui pouvait s'y trouver avant leur parcours souterrain.

Al pied des pentes contre-forts des Apennins est Arquata, qui s'alimente d'eau calcaire et sans iode provenant de puits creusés sur la Molasse. San-Cyprino et San-Ovino boient l'eau de la Policra, dans laquelle j'ai trouvé un peu d'iode. C'est aussi une quantité très faible de ce principe que renferment les eaux conduites à grands frais des Apennins à Gênes, où elles se distribuent dans toutes les maisons et sur la plupart des places.

De Turin au mont Cenis, on trouve : Rivoli, dont l'eau est fort peu iodurée ; Saint-Ambroise, qui est à peine mieux partagée ; et Suze, qui délasse avec raison l'eau très séléniteuse et grise d'Isoire. Petit-Doire pour des eaux de puits qui, contrairement à ce qui est le caractère ordinaire de cette classe, sont assez légères et non tout à fait privées d'iode.

L'intervalle qui sépare Chambéry de Paris en passant par l'Auvergne se partage en deux régions très distinctes. La première s'étend de Chambéry à Aigueperse, et est sillonnée d'eaux contenant peu, quelquefois point d'iode ; la seconde comprend des contrées presque toutes alimentées par des eaux qui se rapprochent, par la proportion de leur iode, de celles de la Seine ou du Rhin, qu'on peut considérer comme le type des bonnes eaux potables.

Dans la première région sont compris : Saint-Cassien, Saint-Thibault-de-Coulz, les Echelles, Saint-Laurent-du-Pont, qui appartiennent au massif crétaé de la Grande-Chartreuse, et dont les eaux sont un peu moins iodurées que celles de Chambéry ; la Côte Saint-André, qui s'élève au milieu du diluvium et possède des sources notablement plus iodées ; Vienne, moins favorisée ; la Gère, qui fournit à ses habitants salines, contenant à peine plus d'iode que le Rhône ; Saint-Etienne-Fort et le Puy-en-Telay, qui n'ont comme Vienne, que des eaux médiocrement iodurées ; Saint-Germain et Issoire, qui se font au contraire remarquer au milieu du Puy-de-Dôme par la proportion notable d'iode qui existe dans leurs eaux ; Clermont-Ferrand, qui tire des sources à peine iodurées de Royat les eaux de ses fontaines, tandis que le village de ce nom boit les eaux, moins iodurées encore, qui descendent à travers les basses des sources de Fontange, et que Riom, Vaucher et Aigueperse n'ont que des eaux de puits chargés de gypse et dépourvus d'iode.

Dans la seconde région, qui caractérise des contrées contenant une notable proportion d'iodes, s'élève Moulins, dont les fontaines sont assez riches en iode, mais le climat encore sous ce rapport aux eaux de l'Allier. Viennent ensuite : Nevers, Bourges, Orléans, Epinay-sur-Orge, Corbeil, Brunoy, Melun, Paris, ou plutôt la Loire, la Nièvre, l'Auroux, le Loiret (celui-ci sensiblement moins iodurée), l'Orge, l'Yvette, l'Essonne, l'Yvelles, l'Allançon, l'Oure, la Seine enfin, qui contiennent assez d'iode pour que l'on puisse sûrement constater la présence de ce corps en opérant seulement sur 0,20 l. de leurs eaux. J'ai indiqué ailleurs que les eaux de la France sont aussi iodurées qu'à Paris jusqu'à la frontière belge.

Il faut, toutefois, être prévenu que, même auprès de Paris, on trouve sur des points très rapprochés des eaux légères et riches en iode et des eaux séléniteuses privées de ce corps. Je citerai Fontenay-aux-Roses, où les excellentes eaux de la fontaine des Moulins contrastent avec celles des puits ; Villeneuve-la-Guyon, Montmorency, Andilly, Saint-Brice, Daumesnil, Aubonne, Groulay, Montesson, Fleury, et, plus loin, Saint-Denis, la Brie, et le Soissonais, où les puits sont à eux seuls non iodurés, et des sources qui sont légères et très iodurées si elles sortent des métières, des sables jaunes, des grès ou du calcaire d'eau douce ; toujours durs, au contraire, et privés d'iode quand elles reposent sur les marnes du gypse, et quoique à un degré moindre, entre les assises du calcaire grossier ; Belleville, Charonne, Châtillon, Bagneux, Vanves, Vincennes, Saint-Cloud, Nanterre, Saint-Germain, Argenteuil, Enghien, Saint-Gratien, Montigny, qui seraient réduits à des eaux calcaires dépourvues d'iode s'ils ne pouvaient pas leur substituer, au moins en partie, celles de la Seine et de contrées qui les entourent, ou les eaux pluviales.

En somme, les contrées du Piémont que j'ai parcourues

sont, pour la plupart, alimentées par des eaux peu ou point iodurées ; le contraire a lieu pour la grande partie de la France.

Quant aux rapports qui peuvent exister entre la proportion d'iode et celle des sels terreux (calcaires et magnésiens) tenus en dissolution, il résulte de la comparaison des analyses d'eaux consignées dans ce travail (près de 400) : qu'au milieu des Alpes, l'iode manque à la fois dans les eaux légères et dans les eaux dures, tandis que cet élément vient de plus en plus abondant dans les premières, à mesure qu'on s'éloigne des montagnes, les eaux dures continuant seules à en être privées.

Comme conséquences pratiques des faits généraux qui précèdent, on peut supposer *a priori* que toute eau légère qui sort loin des massifs montagneux est bien iodurée, et que les eaux potables séléniteuses ne renferment pas d'iode en quantité sensible, quel que soit le point d'où elles sortent.

Les eaux minérales ont pris, dans ces recherches, une importance qu'elles tirent de leur ioduration très forte et de celle circonstance providentielle, qu'elles jaillissent ordinairement dans les lieux les plus tourmentés par les révolutions du globe et sur les points mêmes où leur présence est de plus le nécessaire pour suppléer à l'iode qui manque aux eaux douces.

Depuis longtemps le Piémont est justement heureux de ses eaux de Challes et de San-Genisio, qui contiennent plus d'un demi-cent. d'iode par litre. Les recherches auxquelles je me suis livré établissent que, si nous n'avons pas leurs paires, la nature n'a cependant pas mesuré ses bienfaits aux Alpes du Dauphiné. Non-seulement j'ai trouvé de très notables quantités d'iode dans des eaux connues où l'on ne soupçonnait pas sa présence, mais j'ai aussi à appeler l'attention sur des sources précieuses négligées ou ignorées jusqu'à ce jour.

Aux deux points opposés de la base néocomienne des montagnes du Villars-de-Lans, savoir : à Choranches, près le Pont-en-Royans, et non loin de Sassenage, à l'Echaillon de Veurey (1), sont deux sources identiques et également remarquables par leur richesse en iode et en principes sulfureux. D'autres sources sulfureuses, qui ne le cèdent en rien aux précédentes par la proportion des iodures qui y sont contenues, se voient encore dans la vallée de l'Isère, à Correns (près Grenoble), à Domène, à la Terrasse.

Les environs de Mens possèdent la source sulfureuse de Trémisins, analogue aux eaux de l'Echaillon, de Choranges, etc., et l'eau ferro-acide bien connue d'Orliol, dans laquelle j'ai constaté la présence de plus d'iode que dans aucune des eaux ferrugineuses analysées jusqu'à ce jour. Sans aucun doute cette circonstance contribue à expliquer les vertus de cette eau, en même temps qu'elle devra appeler de nouveau sur l'Institut des médecins.

Satellite du fer, dont il se trouve cependant un peu plus fréquemment que du soufre, l'iode existe encore en quantité notable dans l'eau ferrugineuse du monastère de Clermont, et quoique en proportion moindre, dans des sources qui existent dans le département de l'Isère, près les Villars-de-Lans, et dans la basse Maurienne, sous Malverniers. Il manque au contraire dans les eaux ferrugineuses de la vieille abbaye Saint-Antoine, ainsi que dans celles qui se trouvent sur les terres du Piémont près Saint-Didier, à Cormayeur et à Besolles.

L'Oisans a une eau sulfureuse très iodurée à Soulieux, commune de la Garde.

Je citerai aussi les eaux de Lamotte, dans lesquelles j'ai retrouvé l'iode signalé par M. Buisard, et j'appellerai spécialement l'attention sur notre célèbre source minérale d'Allevard. Le savant Dupassquier, qui a fait sur cette eau un travail complet et justement remarqué, n'y signale pas la présence d'iode ; résultat qu'on peut expliquer d'autant d'autant que Dupassquier était plus habile, et que la source d'Allevard est réellement des plus iodurées parmi celles de la France, comme il avait établi qu'elle en était la plus sulfureuse.

Auprès d'Allevard se place Urge, dont les eaux, exceptionnellement riches en iode parmi les sources salines, sont appelées à rendre aux habitants de la vallée de Volnaveys les mêmes services que les eaux d'Allevard à ceux de la vallée du Bréda (2).

Ceiz, près Montmélian, compte une source alcaline assez iodurée. Brides-Bains, en Tarentaise, l'Echaillon de Saint-Jean de Maurienne, ont des eaux salines dans lesquelles j'ai constaté la présence d'iodes en quantité sensiblement égale à celle qui se trouve dans les eaux de Lamotte.

A 2 kilomètres d'Aix est Marlioz, dont l'eau sulfureuse froide et notablement iodurée se rapproche des sources de la Terrasse et de Domène, tandis que les eaux thermo-sulfureuses d'Aix (source sulfureuse proprement dite et source d'alun) contiennent, comme celles d'Echaillon, une moindre proportion d'iode que les eaux de la Seine.

Dans les Hautes-Alpes sont Gréoux et Digne, dont les eaux minérales renferment les premiers 1/50, les seconds 1/100 de milligramme d'iode.

Les eaux acidulées si agréables et si répandues de Saint-Galmier (Loire) sont iodurées comme de bonnes eaux potables (1/200 de milligramme) ; la proportion de l'iode s'élève à 1/100 de milligramme dans l'eau alcaline de Villaines-Saint-Aubin (Loiret), et dans les eaux salines de Royat et d'Aigueperse.

Si l'on compare dans leur ensemble les eaux sulfureuses des Alpes à celles des Pyrénées (j'ai examiné celles-ci pour

un autre travail), on trouve que les premières sont beaucoup plus iodurées que les secondes. Toutefois, les eaux d'Aix tombent au-dessous de beaucoup d'eaux des Pyrénées, tandis que les eaux d'Aix, de Bagnières-de-Luchon (M. Filhol y a le premier indiqué l'iode), de Labassère et les Eaux-Bonnes, tendent à se rapprocher de celles des Alpes.

Et si l'on cherche les rapports et les différences qui existent entre toutes ces eaux minérales et les eaux potables contenant une proportion d'iodes que j'appellerai *normale* en prenant pour type les eaux de la Seine ou du New-River, on trouve que les eaux sulfureuses des Pyrénées contiennent à peine plus d'iode que l'eau potable normale, tandis que les eaux sulfureuses des Alpes sont, en moyenne, cinquante fois plus iodurées (celles de Challes et de San-Genisio sont quinze cents fois plus iodurées que l'eau de la Seine).

Si, maintenant que l'air et les eaux ont été séparément étudiées, nous cherchons les rapports qui existent entre eux, nous sommes conduits à reconnaître :

Que, sur les sommets et dans les vallées des Alpes, l'air et les eaux douces, tant les eaux douces que celles où dominent les sels terreux, sont également *paucires* en iode ;

Qu'à une certaine distance des grands massifs montagneux, l'air et les eaux légères sont l'un et l'autre *riches* en iode ;

Que les eaux dures sont toujours peu ou point iodurées, quel que soit l'état de l'air ;

Que, par conséquent, il y a toujours parallélisme entre l'air et les eaux potables légères, à l'exclusion des eaux séléniteuses, d'où se déduit encore, comme corollaire, la possibilité de déterminer l'état de l'air par celui des eaux légères, et réciproquement ;

Et, enfin, que les eaux minérales, celles du moins qui paraissent se former au-dessous de la zone de terre perméable aux eaux communes, sont indépendantes et de l'état d'ioduration de ces dernières, et de celui de l'atmosphère ; observation qui fournit un caractère pour distinguer les eaux minérales *profondes* ou *eriales*, de celles qui sont *superficielles* ou *accidentelles*.

MÉMOIRE

sur l'élimination de certains poisons : la comparaison des résultats proposés jusqu'à ce jour pour rechercher le plomb, le cuivre et le mercure contenus dans des substances organiques ; l'action que l'éthylamine et de l'ammoniac exercent sur l'économie animale.

Par M. A.-F. ORFILA.

De l'élimination de certains poisons.

Quand un poison a été absorbé et porté dans les différents tissus d'un être vivant, séjourne-t-il indéfiniment dans ces tissus ou en est-il éliminé ?

Dans ce dernier cas, combien de temps l'économie animale met-elle à opérer cette expulsion ?

Enfin, par quelles voies le poison est-il emporté au dehors ?

Ces trois questions résument tout ce qui se rapporte à l'élimination des poisons.

Les expériences nécessaires pour étudier un pareil sujet sont très longues. Aussi en dix-huit mois ne m'a-t-il été possible de soumettre à l'épreuve que quatre corps vénéneux, le bichlorure de mercure, le sulfate de cuivre, l'acétate de plomb, et l'azotate d'argent.

Voici d'une manière générale le mode d'expérimentation que j'ai mis en usage pour étudier l'élimination.

J'administrais à des chiens tous les jours, avec leurs aliments, une dose de poison, que je graduais de façon à ne pas occasionner d'accidents, et par conséquent à ne pas compromettre la vie. Je me suis aperçu que pendant l'administration du toxique quand je croyais en avoir donné une quantité suffisante, et je tins les animaux cinq, huit, quinze jours, un mois, deux mois, etc., après la dernière prise de substance vénéneuse. Il m'est arrivé plus de rechercher dans les organes des animaux les poisons qu'ils avaient avalés pour savoir si l'élimination en était opérée cinq, huit, quinze jours, un mois, deux mois, etc., après leur introduction. J'analysai aussi les urines que ces animaux rendaient soit pendant, soit après l'intoxication, pour y déceler les substances toxiques portées dans l'estomac. J'ai de même recherché le mercure dans les urines et dans la salive rendues par des malades de Lourde quelques jours après la suspension de la médication mercurielle dont elles avaient fait usage.

Ces expériences m'ont appris que quand on administre à des animaux du bi-chlorure de mercure, de l'acétate de plomb, du sulfate de cuivre ou de l'azotate d'argent pendant quelque temps, le mercure disparaît en général de leurs organes en huit ou dix jours (une seule fois je l'y ai découvert le dix-huitième jour) ; que le plomb et le cuivre se retrouvent dans le foie, dans les parois intestinales et dans le fœtus huit mois après qu'ils ont cessé d'être introduits dans l'estomac ; que, quant à l'azotate d'argent, on ne le trouve dans quelques cas démontrés au bout de six mois, ne se retrouve pas chez d'autres animaux dans cet organe six mois après l'administration de l'azotate d'argent.

Dans le cours de ces recherches, j'ai vu que le plomb, le cuivre et le mercure passent dans l'urine ; mais, tandis que les deux premiers sont entraînés par la sécrétion urinaire seulement pendant deux jours après l'introduction du composé cuivreux ou saturnin, le troisième continue pendant huit jours à passer dans ce liquide excrétoire. L'argent ne peut jamais être décelé dans l'urine des animaux qui prennent l'azotate d'argent.

Plusieurs considérations dignes d'intérêt ressortent des faits qui précèdent.

La physiologie, la pathologie et la médecine légale peuvent y puiser quelques enseignements.

En abordant la *pharmacologie* des poisons, c'est-à-dire leur séjour indéfini dans les tissus animaux, est loin d'être démontrée. L'état actuel de la science peut être formulé dans les termes suivants :

« Certains poisons sont éliminés rapidement ; d'autres séjournent longtemps dans l'économie animale et paraissent être tolérés par quelques organes. »

Comment ne pas être frappé de cette coïncidence que le plomb et le cuivre, qui se trouvent à l'état normal dans le corps des animaux, sont justement les métaux qui, après une introduction accidentelle, paraissent séjournier le plus longtemps dans leurs tissus ? Et ici je dois faire remarquer que j'ai toujours opéré de manière à

(1) La commission nommée par Sa Majesté le roi de Piémont pour étudier les eaux et le climat de la vallée de l'Isère, a constaté la présence de l'iode dans les eaux de Challes, de Morges, etc., où je n'ai pu le découvrir.

(2) L'explication en vase de cuivre (métal que l'iode accompagne toujours) suffit pour expliquer les résultats obtenus.

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de Médecine.

La Gazette Française,

Ce journal paraît trois fois par semaine :
Le Mardi, Le Jeudi et Le Samedi.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au Bureau du Journal, rue des Saints-Pères, 40,
et dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIQUEREMENT REFUSÉES.

SOMMAIRE. — HOPITAL SAINT-LOUIS (M. Duvigne). Leçons de thérapeutique générale sur les maladies de la peau. — Note sur quelques hypertrichies glandulaires. — Le lichen. — Scie de chirurgie, séance du 14 janvier. — Chronique et nouvelles.

HOPITAL SAINT-LOUIS. — M. DUVIGNE.

Leçons de thérapeutique générale sur les maladies de la peau.

(Suite. — Voir les n°s des 6, 13, 20, 30 décembre, 10 et 20 janvier.)

MÉDICATION ANTIPAPULEUSE.

On pourrait appeler aussi médication antinevreuse; car elle est dirigée surtout contre les affections lichénoïdes, apapage presque exclusif des dermatoses, des nerfs, soit que le tempérament nerveux existe comme type, soit qu'il se trouve lié, chez l'individu, au tempérament sanguin ou au tempérament bilieux. Les agents de cette médication sont les alcalins, le plus souvent seuls, et quelquefois associés au soufre; la teinture de cantharides, l'hydrothérapie. Il est d'autres moyens accessoires qu'on ne doit pas négliger, et qui acquièrent parfois une importance majeure : ce sont le chloroforme et le camphre, sédatifs puissants d'une complication de ces dermatoses, la démangeaison, quelquefois l'affection cutanée. La généralité des médecins prescrivent l'emploi des eaux minérales sulfureuses. Cette sorte d'eau exaspère presque constamment l'affection papuleuse, le prurigo et la maladie pédiculaire exceptés. Il en est tout autrement de certaines eaux minérales, telles que Louesche, Vichy, Nérès, Bourbon-Lancy, qui sont plus spécialement applicables aux affections lichénoïdes.

La médication antipapuleuse est donc complexe; nous allons successivement aborder chacune de ses parties.

I. Alcalins. — L'observation a démontré que bon nombre d'affections papuleuses étaient antipapuleuses modifiées par les alcalins, à la condition qu'il s'agira d'une médication d'ensemble, c'est-à-dire de l'emploi des alcalins à l'intérieur et à l'extérieur; mais il importe de les appliquer convenablement. Parmi les alcalins, on n'emploie guère que le carbonate ou le bicarbonate de soude et le carbonate de potasse. Le premier et le dernier sont trop irritants pour l'usage interne; mais le bicarbonate de soude peut être pris sans inconvénient à doses assez élevées.

Pour instituer une médication alcaline complète, il faut, pour l'usage interne, chercher à associer le bicarbonate de soude à une boisson alcaline. Or, il y a des plantes qui contiennent de la soude, ou au moins une matière savonneuse. De ce nombre est le saponaire. On prescrira donc le bicarbonate de soude dans la tisane de saponaire, en ayant soin de doser graduellement le sel. Ainsi, on débutera par 5 décigrammes, et on pourra aller jusqu'à 2 et même 3 grammes par litre de tisane, que le malade boira en totalité ou en partie dans les vingt-quatre heures.

L'eau de Vichy contient par litre 1,50 de bicarbonate de soude; or certains malades en boivent jusqu'à trente verres par jour, ce qui fait une dose considérable de bicarbonate. Ne croyez pas cependant qu'on pourrait sans inconvénient faire prendre à un malade trente verres de tisane de saponaire à 1,50 et même à un gramme de bicarbonate par jour. Les eaux naturelles ont dans les éléments qui les constituent des combinaisons toutes particulières que nous ne pouvons réaliser dans nos laboratoires; et les principes actifs y sont mélangés, tandis que dans nos tisanes artificielles ils ne sont que mélangés et conservent une action plus irritante.

Indépendamment de la tisane alcaline, le malade fera usage à ses repas d'une eau contenant 2 grammes de bicarbonate de soude par litre, rouge avec du vin. Ce mélange produit une liqueur violette, et si les malades répugnent à prendre cette boisson, on pourrait leur conseiller le vin blanc, qui ne présente pas le même inconvénient.

Enfin on donnera des pastilles de Vichy, douze ou quinze dans l'intervalle des repas, car chacune renferme seulement 5 centigrammes de bicarbonate de soude.

Pour compléter la médication alcaline, on joindra aux moyens internes les pommades alcalines et les bains alcalins. Ceux-ci sont préparés ordinairement avec le bicarbonate de potasse; mais, comme ce corps est plus actif que le carbonate de soude, ce dernier serait préférable. Ajoutons encore qu'il est moins cher, nouveau motif de préférence. Prescrivez donc vos bains avec le carbonate de soude à la dose de 125 grammes. Si on voulait user de carbonate de potasse, il ne faudrait pas dépasser 80 grammes. Dans les cas de lichen exémaux, on associe avec avantage à ces bains 30 grammes de sulfure de potassium, avec une certaine quantité de gélatine; on obtient par là un excellent bain, actif et doux en même temps. Le séjour dans le bain devra se prolonger une heure, une heure et demie, si le malade peut le supporter, car il faut compter sur l'absorption pour en obtenir tout l'effet désirable, et il faut donner à celle-ci le temps de se faire. À Vichy on prend peu de bains, à cause du peu d'abondance

des sources par rapport au nombre des baigneurs, et le plus souvent l'eau naturelle est additionnée d'eau simple.

Les pommades alcalines des formulaires sont composées de carbonate de potasse, 4 grammes; axonge, 30; plus un peu de chloroforme ou de camphre.

Nous ferons observer d'abord que cette dose de carbonate est trop forte, et en second lieu qu'on doit exclure le carbonate de potasse. À moins toutefois qu'on ne l'emploie comme moyen empirique dans quelques cas de lichen vulgaire, dans certains psoriasis luvétrés et qui ont résisté à tous les moyens de traitement, même à l'usage interne des solutions arsénicales. Dans les cas de lichen, on ne doit pas dépasser 5 décigrammes, 1 gramme au plus de carbonate de soude pour 30 grammes d'axonge; cette dose ne sera prescrite que dans les lichen chroniques; en agissant autrement, on s'exposerait à surexciter la maladie, qui commencerait à s'étendre. Une précaution pratique qu'on ne devra pas oublier en formulant la pommade, c'est de recommander au pharmacien de dissoudre le carbonate de soude dans quelques gouttes d'eau avant de l'incorporer à l'axonge; s'il se bornait à l'incorporer en poudre, il y aurait contact direct des molécules du sel libre avec la peau et par suite irritation plus ou moins vive de cette derme.

Parfois on se sert aussi de loctions alcalines; c'est surtout dans les cas où l'on craint que la graisse ne rancisse. Ainsi, chez les femmes qui ont les cheveux longs, on ne peut guère employer une pommade pour le cuir chevelu; car la graisse, empuantée au milieu des cheveux plus ou moins serrés et couverts, s'échauffe, rancit, se mêle avec l'exsudat morbide et forme un corps étranger dont la présence irritante perpétue la maladie au lieu de la guérir. Même chez les personnes qui ont les cheveux assez courts, on fera bien de s'abstenir de pommades. Pour les remplacer, on prescrira tous les deux jours un lavage avec

Eau. 500 grammes.
Carbonate de soude. 10 —

Les agents de la médication alcaline que nous venons de faire connaître d'une manière sommaire peuvent être appliqués à trois ordres différents de maladies de la peau : l'état papuleux principalement, ou les diverses variétés de lichen chronique, le lichen aggravis excepté; au moins réclame-t-il de préférence un autre agent médicamenteux. En second lieu, certaines formes de psoriasis; en troisième lieu, la teigne. À l'égard du lichen, la médication alcaline ne doit être employée que contre le lichen chronique, quelle qu'en soit d'ailleurs la forme, quelle qu'en soit aussi l'étendue.

Survenant presque constamment sur des sujets nerveux et sanguins, ou nerveux et bilieux; se montrant tantôt sous la forme aiguë, tantôt sous la forme chronique, il est le plus souvent lié à des gastralgies avec productions acides, qui exercent sous l'influence des alcalins en même temps que l'affection de la peau qu'elles ont fait naître. Telle est dans quelques cas l'intensité des démangeaisons que ces lichens produisent peu après le développement de la chaleur du lit, que les malades sont réveillés et obligés de se lever pour se mettre au frais. Quelques-uns même se couchent sur le carreau pour calmer ces démangeaisons incessantes.

Ce n'est pas trop, dans ces sortes de cas, d'un traitement général complet d'une médication rigoureusement observée; c'est pour cela que nous insistons sur l'usage des alcalins, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Dans certaines formes squameuses de psoriasis ou de lèpre vulgaire qui ont résisté au goudron, ou pour lesquelles les malades répugnent à l'usage de cet agent, on emploie avec avantage la médication alcaline; mais, tandis que dans le lichen la peau est d'une irritabilité extrême, dans les affections squameuses, au contraire, elle est épaisse et presque insensible. L'affection squameuse n'admet aucune démanaison, de sorte que les acides alcalins peuvent être fort élevés sans inconvénients; ce n'est même qu'à cette condition que l'on obtient la guérison de la maladie de la peau.

Quant à la teigne, on sait que les alcalins forment la base de la poudre ou cendre, ainsi que de la pommade employée par les frères Mahon. Leur traitement est généralement suivi de succès, mais la condition, d'une part, qu'il est mis en usage pendant un temps qui varie de huit à quinze mois, et qu'il est employé avec des soins de propreté toute particulière; aussi ne réussit-il pas entre toutes les mains, et nous aurons plus tard occasion de vous faire connaître les résultats comparés de diverses méthodes propres à guérir la teigne, méthodes essayées sur des sujets malades depuis longues années, et chez lesquels la médication par les alcalins a été tout à fait insuffisante.

NOTE

Sur quelques hypertrichies glandulaires.

Par M. le docteur Ch. Rons, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris.

Nous publions aujourd'hui la note que M. Robin a

bien voulu rédiger à propos du fait remarquable observé par M. Nélaton et dont il a fait l'objet d'une leçon clinique.

Les glandes du col de l'utérus peuvent présenter trois sortes de lésions, qui toutes du reste se retrouvent aussi dans les autres glandes, mais avec des différences qui correspondent aux différences qui distinguent les glandes les unes des autres. Je me propose ici de faire connaître ce que présente de particulier chacune de ces altérations lorsqu'on pousse l'anatomie pathologique jusqu'à l'examen des éléments anatomiques qui composent les tissus, au lieu de se borner à la simple étude des lésions, qui ne fait connaître que la couleur, la consistance, etc. Cela ne veut pas dire que l'examen de la texture et des éléments qui composent le tissu exclut celui de la consistance, de la couleur; cela ne veut pas dire, en un mot, que l'examen fait à l'aide du microscope doit faire rejeter l'observation des caractères qui se constatent à l'œil nu. Au contraire, le premier de ces moyens vient en aide au second, et, comme l'a dit M. Broca, le microscope apporte en à servir de l'œil nu; car, en effet, il enseigne à prendre en considération beaucoup de particularités de couleur, consistance, etc., qui sans lui seraient négligées. Mais, dans l'examen de tout tissu, normal ou morbide, il faut toujours avoir présent à l'idée ce qui suit :

Toute production pathologique, comme tout tissu normal, doit ses propriétés caractéristiques à un ou plusieurs éléments anatomiques, qui en jouissent particulièrement, mais qui ne manifestent ces propriétés d'une manière très évidente que lorsqu'ils sont réunis en masse; car ces éléments ne sont pas visibles à l'œil nu, d'où la nécessité d'employer le microscope si on veut en constater l'existence. Le tissu musculaire, par exemple, doit sa propriété de contractilité à ce qu'il a pour élément anatomique essentiel et principal, quant à la masse, des fibres contractiles; de même pour les nerfs, quant à la sensibilité, etc., ils la doivent à des tubes ou éléments anatomiques tubuleux qui ont leurs caractères propres comme les fibres musculaires ont les leurs; celles du tissu élastique ont les leurs aussi, etc. Ce qui précède s'applique au cancer comme aux muscles, et aux tumeurs épithéliales, hypertrichies glandulaires, etc., comme au cancer. Celui-ci doit ses propriétés à ce qu'il a pour élément une espèce de cellule particulière; ou, sous un autre point de vue, avec les propriétés que possède le tissu cancéreux, on voit coexister une espèce particulière d'élément anatomique.

Ainsi on détermine qu'un tissu sain ou un tissu morbide ont telle ou telle nature (nerveuse, musculaire, cancéreuse, etc.), parce qu'on y trouve tel ou tel élément (nerveux, musculaire, cancéreux, etc.), vu que l'expérience a fait reconnaître que, toutes les fois qu'il existe dans un tissu, ce lui-ci possède telle ou telle propriété. On détermine, en un mot, la nature d'un tissu par la détermination des éléments qui le composent. Or, comme ces éléments ne sont pas visibles à l'œil nu, on est forcé d'employer un instrument qui grossisse suffisamment pour en faire voir tous les caractères distinctifs.

Mais voici maintenant comment le microscope apprend à se servir de l'œil nu, comment l'étude des éléments régit utilement sur l'étude des tissus qu'ils forment. C'est que le microscope montre qu'avec telle particularité l'aspect extérieur coïncide une particularité de constitution interne ou élémentaire. Il n'est pas un point d'une tumeur qui, présentant quelque chose de spécial dans sa couleur, sa consistance, etc., ne présente aussi quelque chose à noter sous le rapport des éléments accessoires (granulations moléculaires, matière amorphe, etc.) qu'on y trouve, sous le point de vue de la proportion des éléments fondamentaux, sous celui de leur arrangement. Il résulte de là qu'à ce qu'on a été conduit à tenir compte de beaucoup de particularités qui étaient négligées, et, fait plus important, on a été conduit à reconnaître que, sous les particularités de couleur, de consistance, etc., qui sont importantes à prendre en considération, parce qu'elles sont dues à la présence de l'élément fondamental caractéristique; quelles sont celles qui n'ont qu'une valeur secondaire, parce qu'on n'y trouve que des éléments accessoires. Puis, enfin, de tout cela il est résulté, pour ceux qui unissent l'étude des éléments anatomiques à celle des tissus, qu'ils ont appris à connaître pour un grand nombre de cas à quelle disposition intérieure ou intime est dû l'aspect extérieur du tissu, ce qu'il a de corrélation entre l'un et l'autre. Mais j'ai dit dans un grand nombre de cas, et non dans tous, car les produits morbides, surtout, offrent un grand nombre considérable d'aspects variés; et si, dans le plus grand nombre des circonstances, il reste quelque chose de caractéristique dans l'aspect extérieur qu'on peut reconnaître comme dû à la présence de tel élément, il en est dans lesquelles le microscope doit intervenir de toute nécessité pour démontrer la nature réelle du tissu. Voici à quel point que la constitution intime ou élémentaire n'est pas inégalement toujours par quelque chose de caractéristique à l'extérieur; c'est que dans un tissu, à côté d'un élément fondamental caractéristique, comme le tube nerveux pour les nerfs, la cellule cancéreuse pour le tissu de ce nom, il y a les éléments accessoires signalés plus haut et les capillaires

qui peuvent présenter des variations infinies : 1° de proportions ; 2° d'arrangement de la structure.

Voici pour ce qui concerne une tumeur prise en particulier, mais pour l'ensemble des productions morbides, les résultats sont plus importants. Le microscope a fait découvrir plusieurs espèces nouvelles d'éléments anatomiques inconnus jusqu'alors. Il a fait reconnaître aussi que, dans les tissus pathologiques décrits sous une même dénomination, l'on confondait plusieurs espèces diverses, qu'on rapprochait faute de savoir à quelle composition intime élémentaire rattachées les caractères extérieurs. L'on croyait ne pas être absolument les mêmes. Telles sont les tumeurs *épithéliales*, certaines hypertrophies glandulaires, les tumeurs fibro-plastiques formées surtout de noyaux, etc., qu'on voyait et qu'on voyait encore quelquefois confondues avec les cancéreuses, par les esprits lents à suivre le progrès ou routiniers. D'autres plus avariés ou, mieux, plus naïfs encore considéraient certaines de ces tumeurs comme tenant le milieu entre les tumeurs fibreuses et le cancer, etc., comme si l'on pouvait être à la fois deux choses, ou, assisté entre deux choses. Quelques-uns objecteront sans doute qu'ils appellent tumeurs intermédiaires entre deux autres espèces c'est-à-dire, par exemple, renfermant à peu près parties égales de tissu cellulaire ou de fibro-plastique et d'éléments cancéreux. Mais je répondrai que l'observation montre que chaque tissu prend le nom de l'élément dont il reproduit les propriétés que l'observation a montré lui être spéciales ; cet élément est caractéristique de ce tissu. C'est ainsi, par exemple, qu'on prend un exemple bien net, qu'on appelle fibres nerveuses du grand sympathique, et non cordons cellulaires, des filaments nerveux viscéraux dans lesquels il y a dix fois plus, en volume, de tissu cellulaire névrolématique que de tubes nerveux ; parce que ce qui rend ce cordon différent des filaments de tissu cellulaire quelconque, c'est d'avoir au centre des éléments dotés de certaines propriétés bien tranchées.

Les diverses espèces de productions morbides autrefois confondues ensemble ont toutes des caractères extérieurs propres qu'on a appris à reconnaître dans le plus grand nombre des cas, c'est-à-dire qu'on a appris à rattacher à la présence de tel ou tel élément fondamental caractéristique. Ce qui l'a appris, c'est l'observation rigoureuse, et pour cela nous aurons l'intelligence intellectuelle ne pouvait remplacer l'expérience. Mais de cette expérience acquise les résultats peuvent être transmis, et l'on peut, sans avoir vu les éléments anatomiques, apprendre que tels caractères extérieurs qu'on ne séparait pas assez de tels autres, coïncident toujours avec la présence d'un autre élément caractéristique qui n'avait pas encore été pris en considération ; qu'il est, par exemple, telle matière pulpeuse exprimée d'une tumeur, et qui était prise pour du suc cancéreux qui est formée par des cellules épithéliales et non par celles du cancer.

Les glandes du col utérin sont des *follicules*, c'est-à-dire des glandes à cul-de-sac simple, ou en simple doigt de gant, ne présentant pas, en un mot, des culs-de-sac multiples (dont l'ensemble forme un *acinus*) s'attachant tous en un seul conduit excréteur. Elles ont, en général, dans l'état de vacuité de l'utérus, 1 millim. à 1 millim. et demi de longueur, et un quart ou un demi-millim. en largeur. Souvent l'orifice est un peu enfoncé dans le fond du follicule. Il faut savoir, du reste, que ce follicule contient souvent de grosses selules ou boursoulures, qui sont des espèces de culs-de-sacs rudimentaires, lesquels, dans l'hypertrophie pathologique, augmentent considérablement de longueur et forment de véritables doigts de gant ou culs-de-sac séparables par dilacération du reste de la glande.

L'un de mes élèves, M. le docteur Luna, vient d'en publier la description et les figures d'après mes dessins. (*Thèse*, janvier 1852, pl. I.) Ces follicules sont tapissés d'un épithélium cylindrique, non cilié, et d'un réseau de vaisseaux et de nerfs de l'orifice. La paroi de ces glandes, surtout sur les bords du col, est intimement adhérente au tissu de la muqueuse. Elle est formée d'éléments du tissu cellulaire et fibro-plastique, fortement unis par de la matière amorphe, qui, dans quelques cas d'hypertrophie, forme une sorte de vernis, ou quelque chose d'amorphe, à la face interne de la paroi. C'est sur cette couche mince qu'est appliquée la membrane épithéliale, dont les cellules adhèrent fortement ensemble, ce qui permet d'enlever des cellules épithéliales ou lambeaux entiers, reproduisant la forme de la glande dont elles tapissent. Cela est commun à toutes les glandes dont l'épithélium est serré, surtout dans les cas d'hypertrophie (mamelle hypertrophiée, glandes salivaires hypertrophiques, follicules du rectum, glandes de Brunner, etc.).

Une première sorte d'hypertrophie de ces glandes ou follicules du col est celle avec dilatation kystique ; elle donne naissance aux kystes appelés *œufs de Naboth*, quand ils sont sur le plus de l'arbre de vie et bien isolés. Sur les lèvres du col, il existent souvent des kystes de cette espèce, mais ils ne font pas ou presque pas saillie à la surface, si ce n'est quand ils acquièrent le volume d'un pois ou au delà. Je renvoie, pour leur description, aux travaux de M. Huguier, et non moi-même sur la muqueuse de l'utérus (*Arch. gén. de méd.*, 1848) et à la thèse de M. Luna.

Je rappellerai seulement la conservation constante de l'orifice glandulaire sur ces kystes et celle de l'épithélium cylindrique. Toutefois, quand le kyste prend le volume d'une noisette ou à peu près, souvent cet épithélium se résorbe et disparaît complètement. Ainsi, il ne tend ici nullement à s'aplatir. Quand ces kystes sont petits, ils renferment un peu de mucus visqueux, et quelquefois un petit caillot blanc, des cellules épithéliales cylindriques, 2° des cellules muqueuses, 3° de petits corpuscules spéciaux à ces kystes, et 4° des corpuscules granuleux analogues à ceux des corpuscules granuleux de l'inflammation, parce qu'on les trouve surtout dans les liquides qui se produisent là où il y a inflammation chronique, et même dans le pus. Dans les glandes à l'état normal, il n'y a guère que des cellules d'épithélium. Je fais cette re-

marque ; car il semblerait résulter de la thèse de M. Luna que ces quatre sortes de corps existent dans l'état normal, ce qui n'est pas. Dans les kystes volumineux, souvent le liquide est grisâtre ou brunâtre, ce qui tient à l'abondance des deux dernières sortes de corpuscules, et quelquefois à des globules de sang épanché.

La deuxième sorte d'hypertrophie des glandes du col est plus importante à décrire. On l'observe surtout dans les polypes du col utérin, et principalement dans ceux dits *micro-folliculaires* (Huguier), c'est-à-dire dans ces polypes dus à une hypertrophie de toute la muqueuse des plis de l'arbre de vie, présentant un pédicule fibreux vers le centre et à la surface la muqueuse épaissie avec ses glandes hypertrophiques. Ces glandes sont à la fois hypertrophiques et dilatées ; l'orifice est élargi et se voit à la surface du polype. Il est toujours quelquefois 2 à 3 millimètres, et même plus en largeur, et a un mucus filant, visqueux, tenace. Ces orifices donnent souvent à la surface du polype un aspect aréolaire, et conduisent dans une cavité glandulaire qui, quelquefois, logerait facilement un pois. Entre ces cavités glandulaires dilatées et hypertrophiques, on en trouve dans l'épaisseur du tissu de la surface du polype quelques autres qui sont hypertrophiques, reconnaissables à la structure que nous allons décrire, mais que l'on voit pas à l'œil du nu. Cependant, quand les culs-de-sacs charnus, qui souvent se distinguent bien du pédicule au filasse central fibreux, est épaissie, on voit quelquefois des glandes hypertrophiques dont la cavité est dilatée en forme de petit kyste du volume d'une tête d'épingle ou un peu plus. Le mucus qui sort des glandes de la surface a la même composition que celui des œufs de Naboth. Voici maintenant quelle est la structure des parois.

La plus grande épaisseur de celles-ci est formée par une épaisse couche d'épithélium à la surface extérieure de la cavité ; celle-ci expose souvent la matière amorphe dont nous avons parlé précédemment ; plus en dehors encore se trouve du tissu cellulaire, des éléments fibro-plastiques, mais en petite proportion, comparativement aux glandes qu'ils séparent. L'une de l'autre ; car celles-ci forment la plus grande masse du tissu charnu superficiel du polype, tissu plus ou moins distinct du pédicule fibreux-vasculaire central.

L'épithélium qui tapise ces glandes est épais ; il forme une couche mince, mais épaisse, et est formé de cellules fréquemment la forme des husselles ou gahes, conservant la forme des husselles naturelles, mais plus développées, lesquelles, en s'hypertrophiant, forment des culs-de-sac, et, développées, dont on a quelquefois deux ou trois à côté l'un de l'autre sur le même lambeau épithélial. Si maintenant nous examinons la constitution de cette gaine épithéliale elle-même, nous y trouverons plusieurs particularités intéressantes.

Souvent elle est constituée par un seul rang de cellules d'épithélium cylindrique dépourvues de cils vibratiles et un peu hypertrophiques elles-mêmes, c'est-à-dire un peu plus hautes qu'à l'état normal. Il est très rare de trouver cette gaine ou couche épithéliale retirée de la cavité qu'elle tapise et en reproduisant la forme, constituée par plusieurs rangs de cellules superposées. La rangée la plus superficielle est la plus régulière, et comprend celles des cellules qui sont le plus fortement adhérentes ensemble. Les rangées les plus extérieures, au nombre de deux ou trois, autant qu'on en peut juger par l'épaisseur du tout, sont représentées par des cellules confusément accumulées et entre lesquelles est interposée de la matière amorphe granuleuse, plus ou moins consistante, mais en général assez molle, et les cellules sont moins régulières que les autres et toujours accompagnées d'épithélium nucléaire, c'est-à-dire d'éléments plus semblables à ceux que renferment les cellules.

J'ai montré ailleurs (*Tableaux d'anatomie*, Paris, in-4°, 1850 ; voyez aussi la thèse d'un de mes élèves, M. le docteur Touton : *Thèse pour le doctorat en chirurgie. Essai sur la classification des tumeurs*) que les épithéliums nucléaires, qui sont normalement tapissés les culs-de-sac de la muqueuse, des glandes salivaires, etc., et qui sont normalement hypertrophiques de ces glandes, remplacés par des épithéliums pavimentaires. On peut, sur une même glande hypertrophiée, voir des culs-de-sac tapissés par l'épithélium nucléaire ; ailleurs, ces noyaux séparés les uns des autres par de la matière amorphe interposée qui les sépare les uns des autres et en même temps les tient réunis ; puis, tout à côté, ce sont des cellules d'épithélium pavimentaires dans lesquelles le noyau est volumineux, comparativement à la masse qui entoure le noyau, et forme une masse cellulaire. Il semble que la matière ci-dessus interposée entre les noyaux est dréissée dans l'intervalle de ceux-ci, sur d'autres culs-de-sac ; enfin, ce sont des cellules parfaitement développées qui sont plus ou moins grandes et ont la forme pavimentaire la plus régulière. Or, ce qui arrive pour ces épithéliums nucléaires se montre aussi pour les cylindriques, c'est-à-dire que cet épithélium peut aussi se transformer en pavimentaires. Ainsi, dans les glandes hypertrophiques du col de l'utérus dont nous parlons, il n'est pas rare de trouver, au lieu d'épithélium cylindrique, des culs-de-sac entiers remplis, dans la gaine qu'on a sous le microscope, entièrement par des cellules pavimentaires les plus belles et ayant une régularité de disposition très élégante. Dans les glandes voisines à celle qu'on observe, et quelquefois sur la même gaine épithéliale, on trouve des cellules dans lesquelles la longueur l'emporte sur les autres diamètres, et conduisent à des cellules cylindriques. Cette transformation de l'épithélium cylindrique en pavimentaire se rencontre surtout dans ces polypes micro-folliculaires ou même par une ou deux glandes hypertrophiques et dilatées en forme de kyste, suppurées, et dans lesquelles on trouve, ou moins long et recouvert d'une muqueuse amincie. Cette métamorphose s'observe également dans certains kystes des tubes de l'épididyme, lesquels tubes sont tapissés d'épithélium à cellules cylindriques, qui passent à l'état pavimentaire à mesure que le kyste grandit, si ce n'est toutefois dans les cas où l'épithélium se détache et disparaît, se résorbe en to-

talité. Cette métamorphose d'une forme d'épithélium en l'autre, qui est toujours un passage de la nucléaire ou cylindrique à la pavimentaire, n'offre pas seulement qu'un intérêt d'anatomie pathologique ; il importe d'être prévenu de son existence pour ne pas avoir, pendant l'examen, l'esprit entraîné à l'idée de quelque chose d'extraordinaire. Cette métamorphose est un fait fréquent dans les hypertrophies glandulaires en général ; c'est aussi un fait fréquent que de rencontrer dans ces hypertrophies, à côté d'un épithélium cylindrique ou pavimentaire bien formé, des éléments d'épithéliums nucléaires, c'est-à-dire des noyaux libres, pareils à ceux qui contiennent les cellules, et qui semblent être de ces derniers éléments dont le noyau seul s'est formé par la masse de cellules.

Je ne saurais pas quitter cette sorte d'hypertrophie des glandes du col utérin avec l'hypertrophie de toute la muqueuse de manière à former un polype, sans en rapprocher les polypes du rectum assez fréquents chez les enfants. Rougeurs, tumeurs vasculaires, moins friables, contenant quelquefois dans leur profondeur de petites cavités kystiformes, ces polypes sont formés aussi par hypertrophie locale de la muqueuse et surtout de l'élément glandulaire. On peut cependant presque toujours trouver au centre, surtout au centre du pédicule, quand on l'obtient, un faisceau de tissu cellulaire mêlé d'éléments fibro-plastiques et de matière amorphe. La partie principale du polype du rectum, la partie renflée sur le col, est en grande partie formée par les follicules du rectum qui sont hypertrophiques, et quelques-uns sont un peu dilatés en kystes, comme je l'ai dit plus haut. De ces glandes aussi on peut retirer les glandes épithéliales, épaissies, représentées par un, deux ou trois rangs de cellules. Les plus intimes ont assez régulièrement la disposition des cellules d'épithélium cylindrique ; les plus extérieures sont confusément arrangées, souvent onduleuses, courbées, et forment des noyaux libres ou épithélium nucléaire, ainsi que de matière amorphe en général assez molle.

Ces glandes d'épithélium reproduisent la forme de la glande, dont la paroi propre n'est pas toujours bien isolable. Les deux ou trois husselles, culs-de-sac rudimentaires qu'on trouve normalement au fond des follicules de l'intestin, sont ici allongées et donnent alors à la glande l'aspect d'un acinus à plusieurs culs-de-sac plus ou moins bien développés. C'est la même affection que dans la muqueuse du col utérin, mais avec les différences apportées par la dissimilitude qui existe entre la muqueuse du rectum et celle de l'utérus.

Il existe une troisième sorte d'hypertrophie des glandes du col ; elle se retrouve aussi dans d'autres régions du corps, mais avec des différences pathologiques qui correspondent aux dissimilitudes des tissus normaux. Je veux parler de cette sorte d'hypertrophie glandulaire par laquelle commencent certaines tumeurs épidermiques. Au col de l'utérus cette hypertrophie détermine un gonflement de l'organe avec irrégularité de surface, dont il faut s'abstenir par la pression, mais qui ne détermine pas de douleurs, et qui est due à la formation de tumeurs, souvent confondues avec le cancer, qui se guérissent facilement après l'ablation. M. Nélaton, qui m'a fait remettre un col de l'utérus ainsi lésé dont il a fait l'ablation, m'a dit que déjà les signes cliniques lui avaient appris à distinguer cette lésion du cancer. Une fois ulcérées, ces tumeurs envahissent rapidement les tissus voisins en même temps qu'elles se détruisent à la surface, et à la longue on ne peut reconnaître que sur des parties limitées leur origine glandulaire.

Voici maintenant ce qu'apprend leur analyse faite à l'aide du microscope.

Dans les tumeurs les moins avancées, ou plus souvent dans la partie la moins malade de celles qui sont déjà ulcérées, on trouve des glandes hypertrophiques dont la cavité est plus ou moins dilatée par une matière demi-liquide, d'un gris blanchâtre, qui n'a plus la viscosité du mucus du col, et qui est moins crémeuse que le suc du cancer. Ce liquide ressemble à la matière qui se trouve dans le suc du mucus ou à de l'amidon mouillé avec de l'alcool. L'épithélium de ces glandes est hypertrophié, mais on ne peut plus le détacher en lambeaux ou gaines ; les cellules se détachent facilement ; elles sont de forme plus irrégulière qu'à l'état normal et souvent très variées.

Le contenu des glandes est formé et doit son aspect à des cellules en suspension dans un liquide ou sérum généralement peu visqueux et peu abondant, comparativement aux tumeurs épidermiques. On se sent étonné de trouver beaucoup d'épithélium nucléaire dans ces cellules déformées. À la coupe, le tissu offre un aspect de coloration grisâtre, plus ou moins friable, suivant les parties de la pièce. Par la pression, on en fait sortir le liquide dont nous avons parlé ; de certaines cavités il sort sous forme d'un petit filamen blanchâtre plus ou moins consistant, ressemblant un peu à la matière séchée, et formé de cellules irrégulières, de noyaux et de beaucoup de granulations moléculaires.

En examinant au microscope, on peut reconnaître qu'il s'agit d'un épithélium cylindrique, mais non cilié, et que la cavité des glandes, mais que l'épithélium hypertrophié a déterminé l'atrophie de la paroi propre de ces organes, et alors la formation de cellules d'épithélium à rien en dehors de la glande dans le tissu du col ambiant, entre ses éléments : c'est ce qu'on appelle *infiltration des tissus par l'épithélium*. Les éléments du tissu s'atrophient, d'où la friabilité des tissus morbides dans lesquels l'épithélium est devenu plus abondant que les autres éléments ; d'où aussi la rapide exfoliation de ces éléments du tissu, et d'où aussi la nécrose qui gagne ainsi rapidement dans la profondeur, car, à mesure que la formation d'épithélium commencée en dehors des glandes, elle gagne rapidement tous les tissus voisins au fur et à mesure de l'exfoliation de la surface. Cet ulcère est fétide, à bords taillés à pic, etc. L'important ici est donc d'opérer de bonne heure l'amputation, avant que le mal ait gagné profondément. Voilà ce que montre l'anatomie pathologique ; et ce

que j'ai dit plus haut du cas de M. Nédon montre qu'on peut, sur le malade, arriver à poser un diagnostic qui, grâce à ces détails anatomo-pathologiques, pourra prendre une grande précision et conduire à des indications nettes.

On peut avoir l'opération enlever sur le malade de petits fragments pour les examiner au microscope et s'assurer qu'il ne s'agit pas de tissu cancéreux. C'est ce que j'ai fait dans un cas sur la prière de M. le professeur Laugier, et l'opération, suspendue quelque temps de peur de maladie cancéreuse, a été faite avec succès. Ces cas a été cité par un de mes élèves M. le docteur Toutan. *(Thèse pour le doctorat en chirurgie; Paris, 1851.)*

Quand une fois la formation d'épithélium a commencé à se faire hors des glandes, on a sous les yeux une des formes de tumeurs épithéliales ou carcinoïdes, la plus grave même, celle que M. Lebert appelle *carcino-épithélioïde* et que j'appelle dans mon cours d'origine glandulaire. C'est, en effet, par hypertrophie des glandes sébacées de la face ou du cuir chevelu que commencent certaines des tumeurs épithéliales dont il est question; c'est ce que montre la présence de glandes arrivées à des degrés divers d'hypertrophie qu'on trouve souvent autour de ces tumeurs épithéliales. Ce sont ces tumeurs qui prennent un volume souvent considérable et donnent lieu à la formation d'épithélium dans les ganglions lymphatiques voisins. Une fois qu'elles atteignent l'os (ce qui arrive quelquefois avant que la peau ait été ulcérée de la profondeur à la surface), elles pénètrent dans le tissu osseux et en déterminent la résorption.

(La suite à un prochain numéro.)

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 14 janvier 1852. — Présidence de M. LARREY.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Présentation de malades.

M. GUERANT appelle l'attention de la Société sur un enfant de onze ans ayant fait une chute sur la main gauche il y a six semaines, fracture du radius non traitée et consolidée d'une manière difforme.

M. Guerant présente cet enfant afin qu'on constate l'état dans lequel il se trouve et si le propos de le redresser est viable, rendra compte de ce qu'il obtiendra plus tard, quel que soit le résultat.

— M. CHASSAGNAC présente deux malades et donne les détails suivants :

Tumeurs fibre-plastiques.

Un homme âgé de trente ans, conducteur d'omnibus, entré à Saint-Antoine pour la première fois le 13 septembre 1849 pour une tumeur du volume d'une grosse orange au-dessous de la clavicule gauche. Analyse pratiquée le 16 septembre 1849. On trouve une tumeur enkystée constituée par de la matière fibre-plastique à l'état amorphe ou du moins à l'état incomplètement solide. Analyse par M. Lebert. La guérison a lieu sans aucun accident.

Quatorze mois après, c'est-à-dire le 12 décembre, le malade revient à l'hôpital pour une nouvelle tumeur ayant exactement le même siège que la première, mais moins volumineuse. Nouvelle opération. Examen fait par M. Lebert démontré, comme la première fois, l'élément fibre-plastique.

Le 11 juillet 1851, nouvelle apparition d'une tumeur absolument semblable aux deux premières, pour le siège et pour le genre, comme l'analyse de M. Lebert l'a prouvé, pour la composition intime. Troisième ablation. Guérison comme les deux premières fois, c'est-à-dire temporaire.

Enfin, en février 1852, le malade revient de nouveau nous montrer pour une tumeur qui a exactement le même siège et le même genre. Il s'agit donc de l'opérer pour la quatrième fois et d'enlever chez lui une quatrième tumeur probablement identique aux précédentes, ce que je montrerai à la Société.

Il est à remarquer que la première récidive a eu lieu au bout de quinze mois, les deux autres au bout de six mois seulement. Et depuis plus de deux ans que dure ce singulier travail aucune altération appréciable n'est survenue ni dans la constitution du malade, ni dans les aboutissants lymphatiques de la région atteinte.

Tumeur de l'orbite.

Le second sujet est une femme âgée de vingt-cinq ans portant depuis six années une tumeur qui s'est développée dans l'orbite droite et a déterminé une exophthalmie tellement complète que le muscle orbiculaire se contractait en arrière du globe, augmentant ainsi l'exophthalmie. Cette femme a été opérée à l'hôpital Saint-Antoine le 2 octobre 1851. La tumeur, qui présentait l'aspect scarreux et d'un blanc opaque, a été examinée par M. Lebert, qui n'y a pas trouvé la matière encéphaloïde. L'extirpation de cette tumeur, qui était assez volumineuse et s'étendait jusqu'au fond de l'orbite, a été complète. Aujourd'hui la malade est en parfaite guérison ; mais elle continue à souffrir de la difficulté d'accomplir les fonctions de l'élevation de la paupière, accidents qui indiquent une paralysie de la troisième paire.

Correspondance.

M. le professeur CLOQUET adresse à la Société du chirurgie un travail imprimé ayant pour titre : *Plan et méthode qu'il convient de suivre dans l'enseignement de la pathologie externe, et demande le titre de membre honoraire.*

M. le professeur Cloquet est nommé par acclamation membre honoraire de la Société de chirurgie.

M. SÉDILLOT, par l'entremise de M. Larrey, fait hommage à la Société d'une brochure intitulée : *Des règles de l'application du chloroforme aux opérations chirurgicales.*

La vice indication soumise.

M. Sédillot a réuni dans ce travail une partie de ses publications antérieures sur le même sujet, et il s'est efforcé de démontrer que les graves accidents et les cas de mort attribués à l'usage de cet agent anesthésique étaient presque toujours le résultat de fautes graves dans le mode de la chloroformisation. M. Sédillot a tracé la marche de la meilleure méthode à suivre, et il a maintenu, développée l'assertion prise par lui pour épi-graphie, à savoir : que le chloroforme pur et bien employé ne tue jamais.

Le nouveau travail de M. Sédillot est renvoyé à la commission qui doit faire un rapport sur ses communications précédentes.

— La Société a reçu le numéro de janvier du Journal de M. Lucas-Championnière.

Rapport sur les travaux présentés par M. Fleury, chirurgien de la marine, pour obtenir le titre de membre correspondant.

Calcul salivaires. — Corps étranger de la main. — Disarticulation scapulo-humérale.

M. MAISONNEUVE. Dans la séance du 8 mars 1850, M. Fleury, chirurgien de la marine, vous a présenté trois observations à l'appui de sa candidature au titre de membre correspondant.

La première de ces observations a trait à un calcul salivaire, dont l'histoire présente plusieurs particularités remarquables. Ce calcul existait chez une négresse âgée de vingt-quatre ans. Il avait une forme ovale, son volume égalait celui d'une grosse olive; il était situé profondément dans la glande elle-même, au-dessous du mamelon du glande droit, derrière le dermoïde du sillon maxillaire, placé au fond de ce sillon, permettant de pénétrer jusqu'à ce corps étranger à l'aide d'un stylet ordinaire. M. Fleury en opéra l'extraction à l'aide d'une incision pratiquée sur le calcul lui-même, et la malade se trouva immédiatement débarrassée des douleurs qu'elle éprouvait dans la déglutition et la phonation.

M. Fleury se demande quel était le siège de ce calcul. Était-ce le canal de Warthon? les glandes sous-muqueuses du sillon maxillaire ou bien un kyste creusé dans la glande sous-maxillaire elle-même? L'auteur se prononce pour la dernière hypothèse.

En attendant que l'épaisseur des tissus qui séparent le calcul de la muqueuse buccale, sur la ligne d'induration de la glande sous-maxillaire et sur la position relative du calcul dans le sillon maxillaire. Nous ne pouvons accepter sans réserve cette opinion, faute de preuves suffisantes pour l'établissement d'une manière irréfutable.

La deuxième observation est relative à un corps étranger qui a séjourné huit mois dans l'épaisseur de la main. C'était un morceau de verre de bouteille qui avait pénétré par la région dorsale dans le troisième espace métacarpien. La plaie s'était cicatrisée, mais le malade ressentait une assez vive douleur dans la main qu'il saisissait tout en fermant un objet dur et arrondi, comme le manche d'une pelle. L'extraction de ce corps étranger fit cesser les accidents.

La troisième observation présente plus d'intérêt. Elle a trait à une disarticulation scapulo-humérale pratiquée avec succès et par un procédé que l'auteur croit nouveau, mais qui ne diffère que bien légèrement du procédé de Larrey, modifié par notre collègue M. Robert. Ce procédé consistait :

1° Dans une incision longitudinale qui, partant de l'espace acromio-longitudinal, descend vers la pointe du deltoïde en pénétrant jusqu'à l'os, et en se terminant à l'articulation.

2° Dans une incision circulaire conduite autour du bras au niveau de l'extrémité inférieure de la première incision, et qui ne comprend que la peau et le tissu cellulaire.

3° Dans une troisième incision dirigée de bas en haut, le long du bord postérieur du creux de l'aiselle, et comprenant toute l'épaisseur du muscle deltoïde. On a ainsi un large lambeau supérieur et externe à pointe supérieure. Celui-ci, relevé par un aide, laisse voir à nu une grande partie de l'articulation, dans laquelle il devient alors facile de pénétrer à plein tranchant en coupant les ligaments sus-épaule et sous-épaule, et en se dirigeant vers l'os.

Enfin, pour achever l'opération, le contour, qui a pénétré dans l'articulation, contourne la tête de l'humérus, glisse le long du col et divise les parties molles de la face interne, où les gros vaisseaux peuvent être facilement comprimés par la main d'un aide avant l'entière division du lambeau.

Ce procédé, que j'ai répété sur le cadavre, est d'une exécution facile. Il a, comme celui de Larrey, l'avantage de réserver pour le dernier temps la section de l'artère. Il emprunte à celui de M. Robert les avantages de l'incision coraco-deltoidienne, et à celui de M. Langenbeck la taille du lambeau par inclusion de dehors en dedans.

C'est de tout point un procédé avantageux et digne d'être conservé dans la science.

L'auteur de cette communication est un ancien interne des hôpitaux de Paris, il a accompli récemment le service de la main. Il a plusieurs fois rempli, et il est appelé à remplir encore les fonctions de chirurgien en chef de grands hôpitaux dans nos colonies; il est animé d'un ardent amour de la science. Votre commission a pensé qu'il était digne d'obtenir le titre de membre correspondant, et vous propose :

1° De lui confier ce titre;

2° De publier ce travail dans vos comptes-rendus.

M. Fleury est nommé membre correspondant.

Discussion.

M. ROBERT. Suivant l'auteur du travail analysé par M. Maisonneuve, le calcul salivaire aurait été placé dans le parenchyme de la glande sous-maxillaire, et non pas dans le canal de Warthon. Ce fait aurait besoin d'être démontré; car aucun chirurgien n'a encore fait connaître une observation de ce genre; et M. Duparc, qui a publié, il y a quelques années, un mémoire sur ce sujet, ne mentionne pas un cas où le calcul ait été trouvé dans le parenchyme glandulaire.

M. MAISONNEUVE. M. Fleury, pas plus que moi, n'a voulu dire que le calcul fut développé au centre de la glande elle-même, mais bien dans cette partie du canal de Warthon située dans l'épaisseur de la glande. On sait que des calculs biliaires sont souvent trouvés dans le parenchyme de la vésicule, et non pas dans le canal qui l'enveloppe par le tissu glandulaire. Dans ce cas, ne peut-on pas dire que le calcul, quoique contenu dans le parenchyme du foie, se trouve dans le conduit bilingue?

M. ROBERT. Je ne suppose pas que M. Fleury et M. Maisonneuve aient eu la pensée que le calcul se soit développé dans cette portion du conduit bilingue. On peut appeler *intra-glandulaire*.

On sait par les faits rapportés par M. Duparc, M. Maisonneuve et moi-même, que les calculs salivaires arrivés dans le conduit de Warthon amènent une hypertrophie de la glande et une tuméfaction des parties voisines. Je demande qu'un doute soit émis dans le rapport de M. Maisonneuve sur le siège précis du calcul.

M. MAISONNEUVE. Je suis très arrêté, dans mon rapport, aux termes mêmes de M. Fleury, fondant sur la profondeur à laquelle était situé le calcul. L'autopsie, dans ce cas, aurait pu déterminer la position exacte du calcul. Si on ne peut dire que le calcul était dans le parenchyme de la glande, on peut dire qu'il était profondément situé dans le canal de Warthon.

Hypertrophie glandulaire séjournant au voile du palais et à la voûte palatine.

M. MICHON. Un homme de trente-cinq ans, d'une bonne santé et d'une forte constitution, est entré le 22 décembre à l'hôpital de la Pitié pour être débarrassé d'une tumeur du volume d'un gros œuf

qu'il portait dans la bouche. L'origine de cette tumeur remonte à dix ans environ. Elle avait alors le volume d'une noisette. Cette tumeur était complètement indolente; son accroissement à été lent et progressif. Un charlatan que le malade consulta fit dire à l'auteur; il en sortit une petite quantité de sang, et la plaie se ferma, en laissant une petite cicatrice que l'on peut encore voir aujourd'hui. Voie dans quel état le malade se présente à nous. Lorsqu'on lui fait ouvrir la bouche, on aperçoit que le fond de cette cavité est occupé par une tumeur prominently en avant, et qui s'appuie sur la partie postérieure de la langue, qu'elle déprime un peu. Sa surface est rouge, lisse, humectée, et présente tous les caractères de la muqueuse tendue et lustrée. On remarque çà et là quelques pinces capillaires; mais nulle part il n'y a menace d'ulcération.

Sa forme est à peu près sphérique, mais un peu lobulée. Sa consistance est ferme, résistante, élastique, sans apparence de fluctuation.

En faisant ouvrir plus largement la bouche au malade, et en écartant la moitié avec le doigt, on voit qu'en arrière elle s'appuie sur la moitié gauche du voile du palais à son point de jonction avec la voûte palatine et le pilier antérieur. Cette moitié du voile du palais a complètement disparu derrière la tumeur. La moitié droite, au contraire, ainsi que la luette, sont parfaitement intactes.

Le doigt introduit dans la bouche peut circonscrivre en partie la tumeur, surtout en dedans, où elle est complètement libre, et en arrière, où elle refoule le voile du palais vers le pharynx. La tumeur semble peu mobile, et il est difficile de décider si elle adhère à la muqueuse péricrânienne ou si elle est fortement appliquée, ou si elle est libre sous la muqueuse.

Les ganglions cervicaux sont intacts; la parole et la déglutition sont gênées; la respiration est pénible, surtout pendant le sommeil. L'état général du malade n'offre d'ailleurs aucune altération, et aucun symptôme de cachexie.

Nous nous sommes demandé, quelle pouvait être la cause de cette tumeur.

Nous avons d'abord écarté l'idée de cancer. L'indolence de la tumeur, la lenteur de son développement, sa consistance uniforme, son état d'ulcération, l'absence de ganglions tuméfiés, l'intégrité des ganglions voisins suffisaient pour faire renoncer à cette opinion.

Nous avons été plutôt porté à penser que la tumeur était une tumeur bénigne, fibreuse ou fibre-plastique. La malade désirait être débarrassée de la tumeur. L'opération d'ailleurs nous paraissait indiquée par l'accroissement progressif de la tumeur et par la gêne croissante aussi qu'elle apportait à la respiration et à la déglutition.

Malgré les quelques doutes qui nous restaient sur le degré d'adhérence de la tumeur aux téguments sous-jacents, nous nous sommes déterminés à l'attaquer directement.

L'opération a été pratiquée le 5 janvier. Une incision a circonscrit la muqueuse autour du pédicule de la tumeur. Dès lors il a été facile de l'écarter sans autre secours que celui des doigts. Elle ne s'est pas détachée par sa base, mais par ses adhérences cellulaires et par la muqueuse, qui la brisait par ses anses.

Derrière la tumeur ainsi enlevée est restée la portion profonde du voile du palais présentant en avant une surface dénudée qui commence à bourgeonner, et est aujourd'hui en voie de cicatrisation.

Voici le résultat de l'examen de la tumeur :

La muqueuse qui l'enveloppait dans une grande portion de son étendue est peu adhérente. Au-dessous on trouve un tissu jaunâtre granuleux avec quelques traînées fibreuses et présentant çà et là des masses assez grandes, et notamment près de la surface un kyste allongé dans lequel se trouve un liquide transparent et visqueux.

L'étude microscopique nous a permis de constater les caractères suivants.

1° Ouverture :

1° Des culs-de-sac glandulaires hypertrophiés très nombreux et très évidents ;

2° De l'épithélium nucléaire libre ou en plaques aggrégées ;

3° Quelques-uns de ces noyaux entourés de fibres cellulaires ;

4° Quelques éléments fibre-plastiques et des tractus fibreux.

En présence de ces résultats, la nature de la tumeur nous paraît pas douteuse. C'est une hypertrophie glandulaire qui ne peut provenir que de petites glandes salivaires du voile du palais.

Ce fait me paraît avoir une double importance, que je dois signaler :

1° Il est nouveau. C'est la première fois que l'on rencontre des tumeurs de cette nature dans cette région, où l'on en a rencontré, je crois que l'on n'a pas reconnu leur véritable nature.

2° Il élève le champ des hypertrophies glandulaires partielles. Les premiers faits n'ont été constatés que sur la glande maxillaire; plus tard, la parotite et la glande lacrymale en ont fourni des exemples. Celui-ci, dans la glande sous-maxillaire, nous en fournit un qui a peut-être pour cela même d'autant plus d'importance, qu'il était moins prévu, d'être enregistré avec soin. Bientôt il sera permis de généraliser ces faits épars et d'en tirer des conclusions très intéressantes pour l'histoire encore un peu confuse de certaines tumeurs.

M. NÉLON. Les faits observés par M. Michon ne sont pas rares, et je ne doute pas que l'attention fixée sur ce sujet n'amène à des résultats satisfaisants. M. Michon doit se rappeler que je l'ai cité, et il y a quelques années, d'assister à une opération que je devais pratiquer sur une jeune religieuse qui portait une tumeur volumineuse dans le duodénum du voile du palais. Croyant cette tumeur adhérente de mauvaise nature et difficile à enlever, je fendis le voile du palais sur la ligne médiane, et je fis ensuite une incision transversale au niveau de l'adhérence du voile du palais aux os palatins. J'avais peur que ces incisions fussent insuffisantes, et j'étais allé à l'endroit où j'ose pour me donner le jour nécessaire pour accomplir l'ablation partielle du voile du palais; mais je fis fort surprendre par le fait que la tumeur que je venais de mettre à nu par une incision se détachait avec une grande facilité. La malade guérit fort bien; mais je fus obligé de pratiquer la staphylorrhaphie.

La tumeur, examinée avec soin au moment de l'opération, présentait une ressemblance avec une glande salivaire. Tout récemment, à la Clinique, j'eus à extraire une tumeur en tout point semblable à celle dont M. Michon nous a donné l'observation. Dans ce cas, une incision sur la ligne médiane mit à nu la tumeur, et je pus avec grande facilité l'extraire. Cette fois l'examen microscopique de la tumeur fut fait avec une grande exactitude. On se peut imaginer que la tumeur fut faite avec une glande salivaire, tout point semblable à celle des glandes salivaires. L'opérée a très bien guéri.

M. MAISONNEUVE. L'hypertrophie des glandes salivaires n'est point rare. La Société doit se rappeler que dans le courant de l'année dernière M. Robert a présenté à la Société quelques consi-

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Gazette Française,

Le journal paraît trois fois par semaine
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
au BUREAU DU JOURNAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40,
MORS DU PARIS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS:

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 9 fr. 50 c.
Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

PARIS, LE 28 JANVIER 1852.

Séances des Académies.

SOMMAIRE. — PARIS, sur les séances des Académies. — Hôpital des Cliniques (M. Nélaton). Leçon sur l'hématocrite rétro-utérine (suite). — Note sur quelques hyperplasies glandulaires (suite et fin). — Académie de médecine, séance du 27 janvier. — Académie des sciences, séance du 26 janvier. — Chronique et nouvelles.

Un vaste rapport de M. Piorry sur l'emploi du sel marin dans le traitement des fièvres intermittentes a occupé la majeure partie de la séance d'hier. Nos lecteurs sont sans doute remarqué plus d'une fois, dans nos comptes-rendus des hôpitaux, que M. Piorry annonçait avoir constaté des propriétés fébrifuges très prononcées de ce sel commun. C'est à la démonstration complète de ce fait qu'il a consacré son nouveau et volumineux travail. Nos regrettons de ne pouvoir mettre textuellement le travail sous les yeux de nos lecteurs; mais le long extrait que nous en donnons contient tout ce qui s'y trouve d'essentiel, et leur permettra de s'en faire une idée complète.

Comme on le verra facilement, M. Piorry ne s'est pas contenté d'étudier l'action du sel sur la curation de la fièvre; il a cherché dans cette action la confirmation ou l'infirmité de sa doctrine sur les fièvres intermittentes, et c'est la confirmation qu'il a trouvée.

Comme il l'avait déjà fait à propos de l'action du sulfate de quinine, M. Piorry a vu :

1° Que partout où il y avait fièvre intermittente, il y avait gonflement de la rate;

2° Que la médication qui produisait la constriction de l'organe splénique diminuait ou détruisait les accès fébriles;

3° Que, si la médication restait sans influence sur le volume de la rate, elle était aussi sans action sur la marche de la maladie.

Ce que nous devons louer avant tout chez M. Piorry, c'est l'incorruptible persévérance avec laquelle il défend des convictions profondes, qu'il croit fondées sur des observations précises et multipliées, non moins que sur des raisonnements irréconciliables.

Quant au triomphe de sa doctrine, sera-t-il le plus heureux celle fois qu'il ne l'a été jusqu'à ce jour, et parviendra-t-il enfin à rallier à son opinion la majorité des médecins éclairés et impartiaux? C'est ce que la discussion prochaine nous apprendra; mais si nos présomptions sont justes, nous devons dire que le succès de l'honorable professeur nous paraît douteux; et, chose singulière, ce qui nous paraît surtout rendre ce succès douteux, c'est ce qui semblerait le plus de nature à le dissiper, c'est la précision extrême avec laquelle il a constaté les faits soumis à son observation. Si, comme on l'a dit, l'excès de bien peut lui-même être un défaut, on peut affirmer que ce défaut se trouve dans le travail de M. Piorry. Que d'incrédulités nous-nous pas trouvées, par exemple, quand M. Piorry a dit qu'il avait constaté, 30 ou 40 secondes après l'ingestion du sel marin, une diminution de la rate de quelques millimètres seulement! Nous avouons que ce doute nous a gagné nous-même, et cependant personne plus que nous n'est convaincu de l'habileté plesiométrique de M. Piorry. Mais il faut bien le dire, déterminé par la persécution, le volume de la rate à quelques millimètres près est une précision qui nous paraît dépasser les bornes du possible. Cependant nous prenons vis-à-vis de nos lecteurs l'engagement de les éclairer complètement sur ce point, si M. Piorry veut bien se prêter aux expériences que nous lui proposerons à ce sujet.

Du reste, ce n'est point là la seule difficulté que présente la doctrine du savant professeur. Nous en avons signalé d'autres lors de la dernière discussion qui a eu lieu à l'Académie sur les fièvres intermittentes. Ces difficultés ne manquent pas d'être soulevées dans la discussion qui va bientôt s'ouvrir, et nous aurons occasion d'y insister.

Nous ne voulons aujourd'hui que rétablir en terminant deux faits que M. Piorry ne s'est rappelés qu'imparfaitement. Le premier est relatif à l'influence antitenseuse qu'il a attribuée au sel marin sur la santé des animaux; les expériences précises communiquées récemment à l'Institut par une commission composée des hommes les plus éminents ont parfaitement démontré que cette influence prétendue heureuse est complète-

ment imaginaire; le second fait est relatif à l'emploi de l'arsenic dans le traitement des fièvres intermittentes. Un très grand nombre de faits recueillis sur cette question sont parfaitement concluants, et l'on n'a point omis, comme le pense le savant médecin de la Charité, de tenir compte des récidives, de même qu'on n'a pas toujours eu recours, il s'en faut bien, à l'emploi simultané du sulfate de quinine. Sans doute on peut désirer que les propriétés antipériodiques de l'arsenic soient constatées par un plus grand nombre d'observateurs; mais en admettant comme exacts les faits observés par M. Boudin et par quelques autres médecins, on ne peut pas contester que ces faits ne soient concluants.

M. Chatin a clos la séance en continuant la lecture de son important mémoire sur l'odeur de l'air, des eaux et du sol des localités crétineuses des Alpes.

— L'Institut a reçu, par l'intermédiaire de M. Geoffroy Saint-Hilaire, deux communications intéressantes, l'une de M. Ad. Richard, sur quelques faits de tératologie musculaire qui jettent un jour nouveau sur les analogies des membres supérieurs et des membres inférieurs; et l'autre de M. Daréste, de Rennes, qui, par une étude attentive du cerveau, ou plutôt par des vues nouvelles sur la disposition anatomique de cet organe, est arrivé à conclure que le développement des circonvolutions n'est pas en rapport avec le développement de l'intelligence. En effet, dit M. Daréste, les petites espèces de chaque groupe zoologique ont relativement plus d'intelligence que les grandes espèces, et cependant les circonvolutions sont beaucoup plus développées dans les secondes que dans les premières. Mais il faut ajouter, comme le remarque d'ailleurs M. Daréste, que la masse cérébrale est relativement beaucoup plus considérable dans les petites espèces que dans les grandes, en sorte que la question n'est pas aussi facile à résoudre que semble le croire ce jeune anatomiste. Il a donc beaucoup à ajouter à ses recherches pour arriver à une solution satisfaisante de la question qu'il a posée, et qu'on avait posée déjà tant de fois avant lui. — H. de Castelnau.

HOPITAL DES CLINIQUES. — M. NÉLATON.

Leçon sur l'hématocrite rétro-utérine.

Recueillie par MM. BACHET et GAILLET, internes du service.

(Suite. — Voir les numéros des 11, 13 et 16 décembre.)

Ces tumeurs, en effet, sont enclavées dans la cavité du petit bassin; si vous essayez de les repousser soit en haut, soit latéralement en agissant avec un ou deux doigts introduits dans le vagin ou dans le rectum, elles se laissent déprimer, puis reviennent sur elles-mêmes aussitôt que la pression cesse; mais on ne peut leur imprimer aucun mouvement de totalité. C'est une particularité que vous comprendrez plus facilement lorsque vous saurez quel est leur siège anatomique précis.

Les hématocrites rétro-utérines parvenues à leur état de développement peuvent présenter des phénomènes assez variables. Dans les cas les plus favorables, et c'est un mode de terminaison, selon nous, qui eût été beaucoup plus fréquent si les chirurgiens ne se fussent pas pressés d'agir après la période aiguë, on voit les malades reprendre peu à peu leurs forces, l'appétit renaître, le faciès se colorer en même temps que l'état général s'améliore; puis les douleurs hypogastriques s'apaisent; les malades conservent seulement cette sensation de pesanteur dans le bassin, qui ne disparaît qu'avec la maladie. Les selles deviennent moins rares, plus faciles, la miction moins fréquente. Pendant ce temps, la tumeur, au lieu de rester liquide, prend une consistance plus grande; la fluctuation cesse de pouvoir être perçue; la tumeur devient même assez dure. En même temps que sa consistance devient plus grande, elle éprouve un retrait assez considérable; puis elle diminue lentement, et finit enfin par disparaître sans laisser aucune trace de son existence. Cette résolution, du reste, est toujours assez longue à obtenir, d'autant plus longue que la tumeur avait acquis plus de volume. Souvent, pendant cette période, les malades présentent quelques mauxaises, surtout vers l'époque des règles, mais ils ne sont que passagers.

Quant aux règles, si l'affection est ancienne, si la résolution de la tumeur est très avancée, elles peuvent couler avec leur abondance, leurs phénomènes habituels; c'est ce que nous avons pu observer plusieurs fois.

Quelquefois, au lieu de marcher régulièrement vers la résolution, la tumeur devient, sans cause connue, le siège de douleurs fort vives, lancinantes, que la plus légère pression

exaspère; la maladie est prise de frissons, d'une fièvre vive, de nausées, de vomissements; la tumeur a conservé sa consistance liquide, un moins dans la plus grande partie de son étendue; elle ne semble pas, du reste, augmenter sensiblement de volume. Après plusieurs jours de durée, ces accidents généraux et locaux, qui souvent inspirent des craintes sérieuses pour la vie des malades, cessent rapidement, et l'on voit s'écouler par une ouverture spontanée un sang noir, épais, visqueux, semblable à de la mèche; mais ce n'est pas toujours par le même point que se font ces ouvertures spontanées : deux organes, le vagin et le rectum, sont en rapport direct avec la tumeur; aussi est-ce à travers ces deux organes que se sont faites les perforations spontanées que l'on a observées jusqu'ici. Dans trois cas, l'on a vu la perforation se faire par le rectum; dans un cas seulement, elle s'est faite dans le vagin. Elles sont donc plus rares par cet organe que par le précédent; peut-être la cause de cette différence est-elle la densité de la paroi vaginale, plus grande en effet que celle du rectum. Cependant, il est difficile de se contenter de cette explication si l'on observe que dans un cas l'ouverture artificielle de la tumeur dans le vagin n'a pas empêché la perforation spontanée dans le rectum.

Quoi qu'il en soit, le plus souvent, les symptômes généraux diminuent à mesure que la poche s'affaisse et se vide du sang qu'elle contenait; puis, au bout de quelques jours, elle est revenue complètement sur elle-même; la maladie est guérie. Si la poche se vide dans le rectum, la constipation, jusque-là très opiniâtre, fait place à un dévoiement assez abondant, et l'on trouve le sang mêlé à la matière des selles; pendant quelques jours, les selles sont ainsi mélangées d'un sang noir, visqueux, épais, qui s'effrite de défection chassée à peu leur caractère normal, et cessent de contenir du sang lorsque la tumeur elle-même a disparu.

Si la tumeur se vide dans le vagin, la maladie, à l'occasion d'un effort plus ou moins considérable, pendant des efforts de défécation, par exemple, voit s'écouler par la vulve les matériaux qui constituent la tumeur; elle s'affaisse rapidement et finit par disparaître comme dans le cas précédent. Sans doute, le rectum et le vagin ne sont pas les seuls organes par lesquels le sang qui forme cette tumeur puisse être porté au dehors; mais jusqu'à présent l'expérience est muette à cet égard.

Le plus souvent, enfin, le chirurgien n'a pas attendu que la résolution soit produite; il s'est peut-être un peu pressé d'agir, et a vidé la tumeur par une ponction pratiquée dans le vagin. C'est jusqu'à présent le mode de terminaison le plus fréquent. On voit alors s'écouler les parties liquides de la tumeur; puis, celles-ci écoulées, restent les portions coagulées qu'il faut aller chercher dans les différents points de la tumeur, manœuvres toujours longues et pénibles. Il résulte de cette opération une tumeur qui ne peut s'enflammer, se vide mal et peut présenter des phénomènes de résorption putride, phénomènes si fréquents après l'ouverture des foyers sanguins. Aussi voit-on sortir par les lèvres de la plaie du pus sanieux, mélangé souvent de caillots sanguins et fibrineux. Cet écoulement, après un mois ou six semaines environ, diminue, puis cesse tout à fait, et alors la cicatrisation est complète.

Tels sont les trois modes de terminaison observés le plus souvent dans l'affection qui nous occupe. Lorsque la mort arrive, ce n'est pas par le fait de la maladie elle-même; c'est par suite de quelque complication, ainsi qu'on peut le voir en parcourant les observations. Ainsi, dans un cas, la mort a été causée par une hémorragie, suite de la lésion d'une artère volumineuse du col de l'utérus; dans un autre cas, la maladie est morte d'une péritonite, etc.

A vous comprenez, messieurs, combien il était important de rechercher les causes de cette affection. Or, cette étude nécessitait la connaissance exacte et précise du siège de cette tumeur; c'est ce que les autopsies ont permis de préciser d'une façon satisfaisante. Nous pouvons donc affirmer péremptoirement aujourd'hui que la tumeur dont nous parlons est constituée par un épanchement sanguin ayant pour siège le cul-de-sac du péritoine, placé entre l'utérus et le rectum. Vous savez quelle disposition il présente, et par conséquent comment sont formées les parois de la tumeur. En effet, le péritoine, après avoir tapissé le fond de l'utérus, descend sur la face postérieure de cet organe, puis sur son col et sur la partie supérieure du vagin, dans l'étendue de 2 centimètres environ. Il rencontre alors la partie antérieure du rectum, la tapisse, ainsi que les faces latérales, pour lui former une espèce de mésentère, et remonte, en présentant cette disposition, jusqu'à l'angle sacro-vertébral. Sur les parties latérales, le péritoine forme la face postérieure des parties larges, se porte en dehors sur les parties latérales du petit bassin qu'il tapisse, et vient rejoindre le méso-rectum sur la face antérieure du sacrum, complétant ainsi le cul-de-sac utéro-rectal.

Supposé ce cul-de-sac rempli par un épanchement sanguin, vous avez l'hématocrite rétro-utérine. Mais, comme vous devez le remarquer, le cul-de-sac utéro-rectal est large-

ment ouvert dans sa partie supérieure, et le sang qui s'y trouve épanché pourrait, de là, fuser dans toute l'étendue de la vaste cavité du péritoine, ce qui n'a pas lieu, car les limites supérieures de la tumeur sont aussi bien déterminées que les limites inférieures. Quelles sont donc les parties qui forment la paroi supérieure de la cavité close qui contient le sang de l'hématocèle ? Or, voici ce que j'ai pu constater sur les sujets qui ont succombé, tant par moi-même qu'avec l'aide de M. P. Dubois : la masse des intestins grêles, qui habituellement plonge dans le petit bassin, entre l'utérus et le rectum, avait été repoussée en haut par le développement de la tumeur ; ils étaient accolés, dans leur point de contact par des fausses membranes assez denses, qui formaient une barrière solide à la diffusion de l'épanchement sanguin. En un mot, il y avait eu là une péritonite partielle, adhésive, due probablement à l'irritation produite sur le péritoine par le sang chassé hors de ses vaisseaux. Et si, en effet, on se reporte aux symptômes algus du début de la maladie, on pourra remarquer qu'ils ont une analogie complète avec ceux d'une péritonite partielle intense. C'est, du reste, un phénomène très heureux, dû aux efforts curateurs de la nature.

Si, le siège anatomique de la maladie ainsi déterminé, nous jetons un coup d'œil rapide sur les symptômes de l'hématocèle rétro-utérine, nous verrons combien l'anatomie en donne une explication satisfaisante. Ne voyons-nous pas, en effet, l'utérus et le rectum écartés, séparés par toute l'épaisseur d'une tumeur interposée ? Si le développement de cette tumeur est considérable, la compression de ces organes contre la ceinture osseuse du bassin sera plus ou moins énergique ; d'où la constipation opiniâtre, les difficultés de la miction ; d'où les sensations de pesanteur qui tourmentent les malades. Quant aux déplacements de l'utérus, ils sont aussi déterminés par la position de cette tumeur. Nous l'avons vu porté en haut et en avant, appliqué à la paroi abdominale, le vagin distendu était tiraillé en ce sens. Le changement de position de l'utérus doit nécessairement gêner le libre développement de la vessie ; d'où les modifications qui à cet égard nous ont fait connaître les fonctions de cet organe.

La formation d'une tumeur dans la partie supérieure du vagin ne s'explique-t-elle pas parfaitement par le prolongement du cul-de-sac péritonéal sur la partie supérieure et postérieure de cet organe ? Quant à la fixité, n'existe-elle pas de toute nécessité, en raison de la nature des parties qui limitent la tumeur. Relativement à la nature du liquide épanché, elle explique parfaitement les différentes modifications dans la consistance de la tumeur.

Mais comment se rendre compte de la production de ces épanchements de sang spontanée en dehors de toute cause traumatique appréciable ?

Voici une explication qui me paraît très satisfaisante. Remarquons d'abord que cette affection est propre au sexe féminin ; qu'il y a, en conséquence, un certain rapport entre les organes sexuels de la femme et l'affection qui nous occupe. C'est un point de pathogénie qu'une pièce de M. Denonvilliers, présentée à la Société de chirurgie, a mis parfaitement en évidence. On voyait, faisant saillie sur la face postérieure de l'ovaire, un kyste ouvert et contenant encore quelques caillots sanguins. Chacun dut voir dans ce fait l'explication de l'hématocèle rétro-utérine. Vous savez, en effet, qu'à chaque époque menstruelle il se fait une congestion vers l'ovaire, une vésicule de Graaf se rompt, et un ovule s'engage dans la trompe. De plus, ainsi que vous le savez, la rupture de la vésicule de Graaf est toujours suivie d'un certain épanchement de sang. C'est le phénomène connu sous le nom de ponte spontanée, si bien étudié par les embryologistes modernes. Supposez que la migration de l'ovule soit imparfaite, si l'hème n'est en partie considérable, on peut comprendre que le sang tombe dans le cul-de-sac du péritoine, s'y accumule ; puis le péritoine, irrité, s'enflamme, une péritonite adhésive se produit, l'épanchement est séquestré, l'hématocèle rétro-utérine est formée.

Du reste, examinez avec attention le ligament large, et la disposition anatomique de l'aillon qui soutient l'ovaire vous prouvera que l'épanchement sanguin doit nécessairement se réunir dans le cul-de-sac utéro-rectal. En effet, le ligament large est divisé en trois ailerons à sa partie supérieure : l'aillon moyen et supérieur soutient la trompe ; des deux autres, l'antérieur, formé par le ligament rond, est annexé à la face antérieure du ligament large et se dirige vers l'orifice profond du canal inguinal ; le postérieur, qui appartient à l'ovaire, est annexé à la face postérieure du ligament large et fait saillie dans le cul-de-sac utéro-rectal. C'est donc, vous le voyez, en vertu d'une disposition anatomique normale que l'épanchement sanguin se réunit en arrière de l'utérus ; c'est dans ce lieu seulement que les hématocèles dont nous parlons ont jusqu'à présent été observées. Peut-être, cependant, un déplacement de l'ovaire pourrait-il amener une modification dans le siège de l'affection ; mais ce n'est là qu'une vue théorique, l'expérience ne nous a rien appris à ce sujet.

(La suite à un prochain numéro.)

NOTE

sur quelques hypertrophies glandulaires.

Par M. le docteur Ch. Roux, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris.

(Suite et fin. — Voir le numéro précédent.)

Sur un malade de l'Hôtel-Dieu observé dans le service de M. Roux, fait alors par M. Gosselin, un malade présentait des polypes formés par une hypertrophie des glandes de la muqueuse nasale. Après l'arrachement, l'hypertrophie des glandes du reste de la muqueuse prit le caractère de celle dont nous venons de parler, et le malade finit par mourir de méningite

par suite d'envassement des os sphénoïde et ethmoïde par la production épidermique. Les cellules conservaient, à 2 centimètres de profondeur, dans les parois des canalicules de l'épithélium cylindrique de la muqueuse nasale et de l'épithélium nucléaire des glandes de la pituitaire. Ce dernier était semblable à celui trouvé sur les polypes lors de leur arrachement. La cloison était également envahie comme les parois du col dans l'utérus ; les cellules cylindriques étaient plus irrégulières qu'à l'état normal ou que dans les cas où il y a simple hypertrophie des glandes sans destruction de leur paroi propre, ni formation épithéliale au dehors. Ainsi, il y a des tumeurs épidermiques ou cancéreuses formées par l'épithélium cylindrique comme par du pavimentaire, et non-seulement ces tumeurs naissent toujours uniquement là où il y a des glandes, mais encore on peut, dans la plupart des cas, suivre les diverses phases de la lésion sur une même pièce. Cela s'applique aussi bien aux tumeurs à épithélium pavimentaire, qui commencent par être sous-cutanées, qu'à celles formées d'épithélium cylindriques. Quant aux cancéreux pavimentaires superficiels, ou papillifères, commençant par la surface du derme, je renvoie, pour leur histoire, au *Traité du cancer* de M. Lebert. Leur origine, n'étant pas glandulaire, ne les rapproche pas de ce qui fait le sujet de ce travail.

Je viens de parler de l'affection de glandes qui sont implantées dans l'épaisseur de certains tissus, dont elles forment en quelque sorte une partie constituante élémentaire ; de glandes qui sont plus ou moins rapprochées ou écartées les unes des autres, mais qui toujours sont séparées l'une de l'autre par la trame du tissu dans lequel elles se trouvent plongées (tissu cellulaire sous-cutané, sous-muqueux, ou tissu de la muqueuse du col). J'ai renvoyé à dessin ce qui concerne les glandes en grappes composées pour en parler à part. Je ne dirai rien de la dilatation de leurs conduits, lésion qui se rapproche du premier ordre dont j'ai parlé en traitant des œufs de Naboth.

Je ne dirai rien non plus de cette lésion dont je viens de parler en dernier lieu, qui commencerait par une hypertrophie de leur épithélium, avec résorption de leur paroi propre et envasement des autres tissus par cet épithélium ; mais ce n'a pas été observé, et c'est pour les glandes en grappes composées. Cependant ce n'est pas impossible, et la formation d'épithélium dans quelques hypertrophies mammaires esttelle, que, si on les laissait aller jusqu'à ulcération, leur marche, après cela, pourrait bien être analogue à celle des cancéreux dont il vient d'être question.

Mais l'hypertrophie pure et simple de ces glandes est très commune. Je ne parlerai pas de celle de la mamelle, trop bien décrite par M. Lebert ; je veux seulement parler de celle des glandes salivaires. *Traité par le docteur en chirurgie* de M. le docteur Toulon d'Albige. J'en ai analysé une venant des glandes molaires, une de la parotide, une des glandes sous-muqueuses des lèvres opérée par M. Robert, deux du voile du palais, opérées, l'une par M. Nélaton, l'autre par M. Michon. Dans tous ces cas la structure était la même ; je ne donnerai donc qu'une description commune. Je dirai toutefois que, dans celle de la parotide, les vésicules adipeuses qui entrent normalement dans la structure de cette glande ne sont pas appliquées en grande quantité. Dans les autres, les derniers cas que je viens de citer, les tumeurs étaient enkystées. Je renvoie pour les caractères extérieurs à la description donnée plus haut par M. Galliet.

Pour se rendre compte de cet enkystement, qui n'est pas rare dans les hypertrophies partielles de la mamelle, il faut avoir présent à l'esprit les faits suivants. J'ai montré depuis longtemps dans mon Cours d'Anatomie générale qu'il y a dans les glandes deux choses différentes, ayant chacune leur structure propre. C'est, d'une part, le tissu sécrétant représenté par les culs-de-sac de chyme, d'huile, ou tubes sécréteurs, portion sécrétante ; il y a d'autre part la portion excrétoire ou tubes excréteurs. Chacune de ces portions a un épithélium différent : pour la mamelle, il est nucléaire dans les acini ; pavimentaire, dans les conduits excréteurs. Les parois non pas la même structure. J'ai montré aussi qu'avec l'hypertrophie glandulaire il n'y a pas d'hypersecretion, et que ce n'est que la partie sécrétante du tissu qui s'hypertrophie, pendant qu'au contraire les conduits excréteurs s'atrophient. Ceci coïncide avec les expériences de M. Bernard, qui nous ont appris qu'en augmentant le suif dans le canal excréteur d'un chien vivant, toute la glande se résorbe, moins les conduits excréteurs ; c'est-à-dire que toute la portion sécrétante de l'organe disparaît, tandis que la portion excrétoire persiste tout entière, au moins pendant plusieurs semaines après l'atrophie des acini.

Or, dans l'hypertrophie des glandes en grappes, si un de leurs lobes ou une petite glande salivaire sous-muqueuse grossit, elle distend et comprime le tissu cellulaire voisin, elle s'enkyste de la sorte ; et comme en même temps le canal excréteur s'atrophie, lorsque la résorption de celui-ci est complète, l'enkystement est complet lui-même. Aussi trouve-t-on la glande ne tenant que par le kyste au tissu des vaisseaux capillaires, et dans le cas de M. Robert, des incisions des parois de l'enveloppe, la tumeur est sortie brusquement de sa cavité.

Voici maintenant, pour terminer, ce que j'ai trouvé dans ces tumeurs que j'ai examinées soit seul, soit avec MM. Galliet et Denucé, qui ont vérifié les faits que je décris.

Dans tous les cas dont je parle, les culs-de-sac avaient pris un volume trois à quatre fois plus considérable en largeur qu'à l'état normal ; leur transparence naturelle était devenue beaucoup moindre et opaque. L'épithélium, au lieu d'être nucléaire, à noyaux séparés, était devenu pavimentaire, à cellules plus ou moins grandes, mais très nettes, quoique plusieurs soient assez irrégulières. Tantôt on avait seulement relié la gaine épithéliale du cul-de-sac ; d'autres fois le cul-de-sac était entier, et sa paroi propre, restée très mince, était seulement un peu granuleuse. Dans la mamelle, elle devient souvent fibroïde. La couche d'épi-

thélium était surtout fort épaisse et composée de deux ou trois rangs de cellules assez régulièrement rangées. Il faut noter, en outre, la présence de quelques noyaux d'épithélium nucléaire qu'on trouvait dans le champ du microscope, et venant de tubes sécréteurs rompus. Des éléments fibro-plastiques assez abondants, de la matière amorphe et des granulations moléculaires étaient interposés aux culs-de-sac. Peu de vaisseaux, et tous capillaires, malgré le volume des tumeurs (la plus grosse avait le volume d'un œuf ; celle-ci contenait quelques conduits excréteurs dilatés ; c'est le cas de ces dilatations que j'ai observé, sans dans la même tumeur, où cela est moins rare).

Enfin, j'insisterai, en dernier lieu, sur la présence très réelle de cellules d'épithélium assez abondantes, tout à fait libres, disposées en amas entre les culs-de-sac ; elles étaient surtout manifestes dans les deux plus grosses tumeurs (cas de MM. Nélaton et Michon). Comme au contraire les acini étaient moins nombreux que dans les autres cas observés, je suis très porté à croire que c'était des épithélium provenant de culs-de-sac dont les parois s'étaient résorbées ; celles-ci avaient continué à se multiplier hors des conduits comme au dedans, mais toutefois en prenant des formes moins régulières. J'ai vu un cas analogue dans une tumeur hypertrophique non enkystée de la mamelle, qui me fut apportée par M. Ad. Richard. Si donc on laissait ces tumeurs s'ulcérer, on croirait qu'elles pourraient se comporter d'une manière analogue aux cancéreux.

Ainsi, on voit que les hypertrophies glandulaires forment une classe de tumeurs très étendue, pouvant s'observer dans toutes les glandes. De plus, l'analyse anatomique montre qu'il ne faut pas confondre les dilatations kystiques avec les hypertrophies proprement dites (voyez les cas ci-dessus de glandes salivaires et ceux des glandes raciales dans les cas de polypes du rectum cités précédemment), ni celles-ci avec les productions d'épithélium dans l'intérieur des glandes ; productions qui détruisent peu à peu la glande après l'avoir distendue, pour ensuite envahir les tissus voisins et former une des affections les plus graves à cause de cet envasement. Bien que pouvant en soit la cause, cette maladie doit à son caractère local et non une affection susceptible de se généraliser à la manière du cancer.

Ces tumeurs épidermiques et quelques autres homomorphes, c'est-à-dire formées d'éléments semblables à ceux qui existent dans l'organisme, sont pourtant susceptibles de se reproduire ; mais seulement sur place (ou dans les ganglions les plus voisins pour les tumeurs épithéliales), soit parce qu'on en a laissé quelque partie, soit parce que c'est la nature même de la propagation ; car on ne voit pas cependant une tumeur qui s'est produite une fois ne pourrait pas se reproduire une deuxième ou une troisième fois à la même place.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 27 janvier 1852. — Présidence de M. MILLIER.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Épithélium du scrotum.

M. Bouillaud transmet, de la part de M. Peixoto, de Rio-Janeiro, deux observations d'épithélium du scrotum. (Commissaires : MM. Balty et Gibert.)

Administration des médicaments sous forme granuleuse.

M. Monneret, de Brignais (Rhône), adresse une note sur l'usage de certains médicaments sous forme de granules. Parmi les avantages de ce mode d'administration, l'auteur signale la facilité de doser les médicaments d'une manière exacte et invariable, leur administration commode et leur facile conservation. Ce mode de préparation s'applique particulièrement aux alcaloïdes les plus actifs et les plus vénéneux. (Commissaires : MM. Gibert et Soubeiran.)

Nouvelle préparation d'iodé.

M. Renault, pharmacien à Paris, adresse une note sur une nouvelle préparation d'iodé considérée au point de vue thérapeutique. (Commissaires : MM. Hervé de Chégoin, Réveille-Paris et Lecanu.)

Introduction de l'air dans les veines.

M. Girbal, de Montpellier, adresse un petit travail sur l'introduction de l'air dans les veines, à l'occasion d'une communication récente de M. Durand-Fardel sur le même sujet. (Commissaires : MM. Malgaigne et Velpeau.)

Computation de l'éther.

M. Clerhan, de Dijon, envoie une note sur la capulation de l'éther, ou sur un moyen de faciliter l'administration de l'éther l'aide de capsules.

RAPPORTS.

Fèvres intermittentes.

M. Piory lit un rapport de M. Scelle-Mondevert relatif à l'emploi du sel marin dans les fièvres intermittentes. Nous en extrayons ce qui suit :

M. Scelle-Mondevert a pensé que le chlorure de sodium pouvait dissoudre la fibrine tenue en suspension dans la partie aqueuse du sang. Il en a administré dans les affections périodiques de cause patouddenne ; il en a guéri un grand nombre, et il nous soumet les résultats de ses investigations.

Ainsi c'est par la théorie que M. Scelle-Mondevert est arrivé à un résultat pratique. Si s'agissait de la discuter, peut-être en nous paraîtrait-elle pas fondée.

Hors les cas de complications phlegmasiques, le sang, dans les fièvres dactés, n'est en rien si épais, comme on le dit, et l'addition du sel marin ne trouble l'équilibre, ne détermine pas la dissolution de la fibrine.

Mais ce n'est pas ici de théorie dont je veux vous parler, c'est de faits cliniques d'une tout autre importance ; les raisonnements, les inductions, sont sujets à erreur, et passent ; la véritable expérience,

fondée sur la rigoureuse observation, reste; et, sous ce rapport, les faits annoncés par M. Scelle-Montdizert ont au-dessus de toute contestation, une application à la pratique du premier ordre. Ce n'est pas seulement M. Scelle-Montdizert s'est horri, dans ses recherches dont il vous a adressé les résultats, à noter si, à la suite de l'administration du chlorure sodium dans les fièvres paléennes, les accès se calment, s'éloignent ou cessent. Il ne s'est pas occupé de la suite de la rate; il ne s'est pas constaté si cet organe est diminué ou augmenté par le sel marin; il ne l'a mesuré ni avant, ni pendant, ni après l'administration de cet agent chimique; il a négligé ainsi le seul moyen de s'assurer promptement, positivement, de l'action du médicament qu'il proposait et qu'il avait vu réussir dans un grand nombre de cas.

Sans lui en faire un grand reproche, puisqu'il a suivi la voie de tout le monde ou à peu près, nous devons déclarer que la science moderne suit une route plus sûre; elle recherche l'état organique, elle le mesure, elle en suit les phases d'accroissement et de diminution; elle étudie les effets thérapeutiques le compte et le crayon d'après l'analyse, elle ne procède pas ainsi, elle reproche d'après l'analyse la doute et l'obscurité là où il était possible de porter le positif.

Pénètre de ces pensées, estimant très haut la personne, les travaux et les affirmations de M. Scelle-Montdizert, je me suis livré pendant plus d'une année à une série de recherches sur l'influence que pouvait exercer le sel marin non-seulement sur les fièvres d'accès, mais encore sur la rate elle-même; ce sont les résultats de ces travaux que je vais avoir l'honneur de vous soumettre.

Centré-moi, comme vous le savez, que ces recherches scientifiques sont d'une extrême authenticité, qu'elles ont été faites publiquement soit dans ma clinique privée à l'hôpital de la Pitié, soit à la clinique médicale de la Charité, que des médecins nombreux versés dans la pratique de la percussion, qu'un auditoire d'élèves attentifs ont été présents aux expériences dont il s'agit, que tout un résultat n'a été noté comme positif qu'autant qu'il avait été constaté par plusieurs observations.

Trente-sept observations recueillies avec soin dans les cliniques de la Pitié et de la Charité, actuellement déposées sur les bureaux de l'Académie, ont été l'objet de ces recherches; elles ont servi à établir les réflexions et les propositions qui vont suivre.

Un plus grand nombre de faits analogues ont été vus avec soin, soit dans les services publics, soit dans ma pratique particulière; mais leur histoire n'a pas été rédigée.

« 1° Le sel marin exerce-t-il une action quelconque sur la rate ? »

Dans un assez grand nombre d'expériences, j'avais précédemment constaté que, sous l'influence du sulfate de quinine (à la dose d'un gramme dans trente grammes d'eau), la rate a *l'état normal* diminue très promptement de diamètre et d'épaisseur; or, dans l'observation 1^{re} sur laquelle je fonde mes conclusions, le sel marin, à la dose de 1^{re} arrosissement, diminue la rate à un point tel que, 7 centimètres de haut en bas dans le diamètre vertical, et qui, 7 centimètres de fibres d'accès, n'éprouvait que de légers accidents d'hémiparésie, il y eut dans ce diamètre, et sous l'influence de 30 grammes de sel marin, une diminution presque instantanée de deux centimètres.

Sur un jeune homme âgé de quatorze ans, dont l'organisation était fort peu développée, la rate ayant seulement 4 centimètres et demi, diminua très promptement alors que l'on fit prendre 10 grammes de sel marin (Obs. 2).

Dans plusieurs autres cas, qui n'ont pas été recueillis, les résultats de l'action du sel marin sur la rate saient ont été analogues. La conséquence forcée de ce qui précède est que le sel marin fait diminuer le volume de la rate saine.

On sait d'ailleurs que l'alcool de quinine (dans les expériences de MM. Pridgen et Payel), que le sang coagulé (dans des faits observés par M. Magendie), injectés dans le sang d'animaux vivants, font aussi brusquement diminuer la rate.

« 2° La rate récemment ou anciennement tuméfiée, ayant acquis « un volume médiocrement considérable, comme cela arrive dans les fièvres intermittentes légères, de types quotidien, tierce et « quarte, diminue-t-elle d'une manière prompt, alors qu'on ad- « ministre le sel marin ? »

Mes rates de 7 centimètres et demi (Obs. 3), de 8 centimètres (Obs. 4, 9 et 10), de 10 centimètres (Obs. 7, 8, 17) ont manifesté une diminution de volume en deux ou trois minutes, et cela sous l'influence de 10 à 15 grammes de sel marin; cette diminution a été portée à 2 centimètres et plus.

Il en a été de même dans des cas plus ou moins anciens et rebelles, alors que la rate présentait 11 centimètres (Obs. 10, 11, 12, 13, 14 et 15), 13 et 14 centimètres (Obs. 14, 15, 21), 16 centimètres (Obs. 10).

« 3° En combien de temps l'action du sel marin sur la rate s'exerce-t-elle ? »

Dans tous les cas, sans exception, où l'on a recherché, immédiatement après avoir fait prendre le chlorure de sodium, si la rate est réellement, ou au contraire, en se servant d'un montre à secondes, que, vers le commencement du quart ou du tiers de la seconde, que la rate diminue sous l'influence de ce sel, la rate décroît sous son diamètre de haut en bas, soit dans son diamètre horizontal. C'est à peu près vers la cinquième minute après l'administration du sel que le maximum de décroissement de la rate a lieu.

Cette hypophyse, ou, mieux, cette hypophyse, avait tout aussi bien lieu de se faire de l'épaisseur que dans celui de la largeur et de la hauteur, car la matité diminue sous tous les points de l'organe.

« 4° La diminution dans les dimensions de la rate à la suite de l'administration du sel marin est-elle seulement momentanée et l'organe revient-il à des dimensions plus considérables que celles qu'il présentait avant l'ingestion du sel marin ? »

Dans l'immense majorité des cas, la diminution de la rate se maintient pendant les heures qui précèdent et de ceux du même genre qui n'ont pas été recueillis sous forme d'observation, le lendemain et les jours qui suivent celui de l'administration du sel marin la rate restait précisément circonscrite sous les figures qui lui avaient été tracées lors de la diminution primitive de l'organe; il n'en était pas de l'action du chlorure de sodium comme de celle des douces.

M. le docteur Fleury a vu celles-ci promptement diminuer le volume de l'organe splénique et partant fréquemment guérir les fièvres d'accès; mais dans bien des cas le décroissement de la rate qui survient à la suite des douces n'est pas de durée, et quelques heures ou quelques jours après l'organe reprend en partie ses proportions normales. Est-ce que le sel marin, comme la quinine soluble, agit sur la trame intime de la rate, modifierait dans sa profondeur le tissu malade, tandis que les douces froides déter-

mineraient seulement un resserrement momentané du périsplène ?

« 5° L'ancienneté de la lésion splénique s'oppose-t-elle au résultat immédiat survenu dans la rate à la suite de l'emploi du sel marin ? »

Dans l'observation 10, une rate de 11 centimètres (dans lequel il y avait eu plusieurs récidives); dans les observations 12, 13, 16 et 17, où il s'agissait de spléno-mégale contractée en Afrique depuis plus de quinze longtemps, la rate a tout aussi promptement diminué de volume fait, où le mal était daté de quatre-vingt-seize heures, et dans le neuvième, où la fibre remontait à huit jours seulement.

Néanmoins, il faut observer que, quand la lésion, fort ancienne d'ailleurs, est accompagnée d'une modification organique profonde, telle que des indurations fibreuses du périsplène, des phlegmasies, des carcinomes spléniques, la rate diminue peu, et pas plus que ne le comportent les altérations de texture dont il vient d'être fait mention.

Dans quelques-uns des cas précédents, où la rate était récemment malade, la diminution a été si complète et si rapide que l'on n'a eu que deux ou trois doses de sel à administrer; mais, le 24 novembre 1851, il y eut à la Clinique (salle Saint-Charles, n° 24) un fait remarquable: une rate énorme était malade depuis un an chez un individu qui avait séjourné en Sologne; en moins d'un quart d'heure, sous l'influence successive du sel marin et de la quinine dissoute dans l'alcool, l'organe splénique reprit son état normal.

« 6° Ici M. le rapporteur combat l'opinion de ceux qui ont voulu expliquer la diminution du volume de la rate par un développement de gaz dans l'estomac, montre que l'ingestion de substances gazeuses, telles que le carbonate de soude, etc., ne modifie nullement la matité de la rate, et continue :

« Il m'est arrivé peut-être cent fois, devant un auditoire composé de personnes qui seraient tentées à presser et percuter, de rechercher si, à la suite de l'ingestion de l'eau, de la salicine, du café, du vin ou de toute autre substance rigide, la rate diminue brusquement de volume, et jamais nous n'avons constaté un tel fait.

« 7° Le sel marin exerce-t-il sur la rate une action aussi prompte ou plus rapide que les préparations de quinine ? »

Dès la trentième ou quarantième seconde à partir de l'ingestion du chlorure de sodium, on observe que la diminution de volume dans la dimension de la circonférence splénique, et c'est particulièrement en haut qu'on la constate; elle est alors de quelques millimètres. Ce décroissement continue dans les trois ou quatre minutes suivantes; de sorte qu'en cinq minutes la diminution est portée à son maximum, et que tout décroissement ultérieur, quand il s'opère, est très lent.

Ce sont là à peu près les mêmes faits que l'on constate alors que l'on fait prendre en une seule dose 1 gramme de quinine dissoute dans l'alcool étendu d'une quantité d'eau suffisante pour que cette dissolution s'opère, et qui ne fait pas en assez grande proportion pour que la quinine se précipite.

Le sulfate de cet alcoolique végétal agit plus de lenteur que l'alcoolé ou que le premier retrait de la rate soit bien appréciable, et que l'on ne peut après ou huit minutes que l'on obtient ce maximum de l'action de l'organe splénique.

« 8° Quel est le résultat, sur la rate malade, de l'action combinée du sel marin et des préparations de quinine ? »

Dans un assez grand nombre de cas (Obs. 21, 22, 23), on voit qu'après plusieurs doses de sel marin administrées en quelques jours, la rate, qui ne diminuait que très peu sous l'influence de la quinine seule, se détermine ensuite à chaque prise que beaucoup moins, et, par exemple, de quelques millimètres seulement. Il arrive même qu'elle ne diminue un peu alors que pour reprendre ensuite et lentement le volume qu'elle présentait avant la dernière ingestion du sel.

« 9° Mais ces diminutions de volume observées dans les cas précédents ne seraient-elles pas survenues de la même façon, si l'on n'eût employé ni sel marin, ni sulfate de quinine ? »

La réponse à cette question se déduit de quelques centaines de faits et de plusieurs de nos observations, dans lesquelles on abandonne plusieurs jours à l'organe splénique sans lui administrer aucun des médicaments, l'organe splénique conserve dans ce cas le même volume; la rate ne décroît que sous l'influence d'un traitement par le sel marin ou par la quinine.

« 10° La complication d'hydrophobie et de spléno-mégale s'oppose-t-elle à l'emploi du sel marin ? Voit-on l'hydrophobie se déterminer par l'usage du sel marin ? »

« 11° Dans des cas de spléno-mégale accompagnée de symptômes analogues à ceux que l'on observe au début des fièvres graves, et lorsqu'il y a tout lieu de penser qu'il existe une affection des plaques de Peyer (iléo-spléite) et une modification du sang par les agents putrides (péridiète-sépticémie), on voit sous l'influence du sel marin la rate diminuer tout aussi promptement et tout aussi complètement que si la tuméfaction de cet organe était simple; la fièvre rémittente des auteurs cesse alors, mais leur fièvre continue persiste. Il s'est même trouvé plus d'un cas où d'abord l'on croyait

à l'existence de ce que l'on appelle fièvre typhoïde accompagnée d'une intumescence de la rate. On tentait de ce l'on voyait, on donnait du sel pour remédier à la spléno-mégale. Celle-ci se dissipait, et la prétendue fièvre typhoïde ne se développait pas.

« 12° Il résulte manifestement de ce qui précède que le sel marin administré, comme cela a lieu dans les observations précédentes, à la dose de 10 à 20 grammes, diminue d'une façon notable le volume de la rate; mais, par conséquent, ce n'est pas une maladie on sur une cause cachée de maladie, mais bien sur l'organe splénique que s'exerce l'action de ce médicament; que l'effet dont il s'agit est très rapidement obtenu; qu'il n'est pas prompt que celui de la quinine dissoute dans l'alcool, et qu'il semble même se prolonger quelques fois davantage.

« 13° Il est évident encore, d'après les plus grand nombre de nos observations, qu'une diminution primitivement observée persiste, en général, indéfiniment. Il faut cependant se garder de croire que la plus grande partie du sel marin, après quatre, cinq ou six minutes d'ingestion est rejetée par le vomissement; nouvelle preuve encore de la rapidité avec laquelle ce médicament agit.

« 14° Introduit dans le rectum alors que les malades ne peuvent le supporter autrement, le chlorure de sodium produit encore, ainsi qu'on l'a vu arriver pour le sulfate de quinine dissous dans la dissolution d'acide sulfurique (avec un léger excès d'acide), une diminution prompte dans le volume de la rate.

« 15° Ce décroissement a lieu pour le sel ainsi que pour la quinine, seulement dans les cas où la rate n'est que, ou bien hypertrophiée, ou malade, ou que l'on croit que ce soit, à côté de sa texture primitive. Un cancer, des tubercules, une induration fibreuse ou cartilagineuse, une métamorphose quelconque, ne diminuent pas plus sous l'influence de chlorure de sodium dans une rate malade que dans toute autre partie de l'organisme.

« 16° Dans nos observations, on voit que le sel marin a été donné ont en général varié de 10 à 30 grammes; je ne pourrais dire d'une manière positive et absolue si la rate décroît davantage et plus vite alors qu'on administre la première proportion quand on donne la seconde; il est certain cependant que, le premier jour, on voit, dans les cas où le médicament agit plus éminemment qu'une dose faible.

« 17° Dans le plus grand nombre des cas, le sel marin est assez mal supporté; administré par la bouche, il reste dans l'estomac pendant quelques minutes, durant un quart d'heure, et trop souvent il est rejeté par le vomissement. Ce temps de séjour dans l'angio-bombé suffit le plus souvent, comme je l'ai dit, pour que son action altératoire sur la rate se soit exercée; c'est cependant là, il faut le dire, un très grand inconvénient à reprocher à l'emploi du chlorure de sodium. Pour l'éviter, j'ai eu recours à un procédé que j'ai décrit dans le rapport que j'ai adressé à l'Académie de nos boues de boue, dans des potions diverses, dans des boissons aromatisées de différentes manières, et je n'ai point obtenu la tolérance de l'estomac que je cherchais.

« 18° Le goût du chlorure de sodium à haute dose est très désagréable, les malades refusent de le continuer, l'administration et préfèrent de beaucoup la saveur du sulfate de quinine.

« 19° De tous les véhicules, celui qui m'a le mieux réussi pour l'administration du sel marin est le bouillon à l'oselle dans une tasse de laquelle j'ai dissous 10, 20 ou 30 grammes de sel marin, et que je faisais prendre à la fois.

« 20° Administré en lavement, le chlorure de sodium excite souvent d'une manière assez prompte les contractions du rectum, et est ainsi rejeté en dehors; quelquefois cependant, de cette façon, il est conservé; il séjourne, en général, assez dans l'intestin pour qu'une action manifeste ait lieu sur la rate, et ici elle est presque aussi prompt que dans les cas où le médicament est porté dans l'estomac.

« 21° Dans les observations qui font l'objet de ce travail, je n'ai pas vu que le sel marin causât d'accidents aigus du côté du tube digestif; tout au plus s'est-il déclaré quelquefois à la suite de son administration, une légère éruption de diarrée, qui persistait seulement pendant le temps que le chlorure de sodium mettait à travers l'angio-bombé. Jamais je n'ai observé, dans de tels cas, de phénomènes dits phlegmasiques, et que l'on pût rapporter à la gastrite ou à l'entérite. Bien plus, dans plusieurs observations de fièvres graves, dans lesquelles on a employé de la quinine ou l'ilo-spléite était le caractère principal, je n'ai pas vu que l'usage du chlorure de sodium, qui faisait dissoudre la spléno-mégale concomitante, fit le moins du monde exaspérer par le chlorure de sodium.

Action du sel marin sur les accès fébriles.

M. Scelle-Montdizert a le premier, du moins à ma connaissance, bien constaté l'action du sel marin sur les fièvres d'accès.

Les membres de la commission de la Société médicale du 1^{er} arrondissement ont constaté que, sur huit cas bien tranchés de fièvres intermittentes, tout le monde provenait d'Afrique; et y a six guerriers par la seule administration du chlorure de sodium; qu'une des fièvres d'accès, qui a résisté à ce traitement, a cédé au sulfate de quinine; qu'une autre, enfin, a complètement résisté à ce même médicament.

Dans les observations jointes à ce travail, dans celles plus nombreuses qui n'ont pas été recueillies, il est arrivé que, dans la très grande majorité des cas, les accès qui avaient continué jusqu'à un moment où le chlorure de sodium a été administré se sont, immédiatement après son ingestion, calmés, éloignés, ou qu'ils ont été entièrement supprimés. Dans les cas où l'on a employé le médicament avant sur la fièvre correspondait très exactement à celle que le sel marin exerçait sur le volume et sur l'état de la rate.

Parfois il m'a paru utile, pour guérir plus tôt des accès de fièvre, de combiner à la fièvre et l'emploi du sel et l'usage de la quinine. Je n'ai pas le chlorure de sodium réitéré dans les cas de fièvres intermittentes, conséquences non d'une spléno-mégale, mais de névralgies intercostales à gauche ou de spléno-mégale; il est vrai que je ne l'ai peut-être pas assez employé dans de pareils cas pour pouvoir établir sur son action, dans de telles circonstances, un jugement sûr. Il est à remarquer que l'usage de l'acide lactique à une affection du rein gauche et des reins voisins.

L'action du sel marin sur la rate et les fièvres d'accès peut-elle jeter quelque lumière sur la pathogénie des fièvres intermittentes ?

C'est principalement la thérapeutique qui démontre que la rate est le point de départ des accès fébriles. Tous les arguments tirés des effets de la quinine sur l'organe splénique et sur les fièvres se retrouvent à propos des résultats du sel marin dans les mêmes cas. Puisque la rate décroît, dans l'état sain, sous l'influence du sel et de la quinine, il est évident que ce n'est pas en agissant alors sur une fièvre qui n'existe pas que cet effet organique est produit. Quand on ne peut remédier à cet effet morbide de la rate, soit au moyen du sel, soit par la quinine, alors la fièvre dure et le con-

Mais, quel que soit l'âge, pour que l'invagination puisse se faire, il faut que l'œsophage inférieure de l'intestin grêle soit le fil conducteur du paquet invaginé. C'est, en effet, ce que l'observation démontre dans presque tous les cas.

Deuxième enfance. — Dans la seconde enfance, l'invagination occupe le plus ordinairement l'intestin grêle. Si les malades succombent avant l'élimination, les caractères anatomiques, à l'exception des différences qui résultent du siège, sont identiques à ceux que nous venons de décrire. Si la mort arrive après que les portions invaginées ont été expulsées, et si les enfants meurent, soit d'une maladie consécutive étrangère à l'invagination, soit d'un accident auquel l'invagination prédispose, on constate ou bien le rétablissement de la continuité de l'intestin avec ou sans rétrécissement, ou bien une rupture de cet organe au niveau de la cicatrice.

ARTICLE II. — SYMPTÔMES.

Les symptômes principaux sont fournis par le système digestif.

Vomissements. — Première enfance. — Première période.

Ce symptôme est constant. Les deux ou trois premiers jours, les enfants rejettent tout ce qu'ils prennent, le lait de leur nourrice, les boissons en quelque petite quantité qu'on leur leur donne, ils vomissent aussi spontanément des matières muqueuses ou bilieuses, presque jamais du sang. La maladie peut suivre tout son cours et se terminer par la guérison ou par la mort sans qu'ils aient vomis des matières stercorales.

Quand les vomissements fébriles, verdâtres, mousseux, rappellent l'aspect des matières fécales, apparaissent, c'est à une période voisine de la mort, et les jours avant-veille. Les vomissements ont, en général, lieu sans effort; ils ressemblent plutôt à des régurgitations; ils sont quelquefois suivis d'un affaiblissement tel qu'on peut craindre que la mort ne soit la conséquence de l'épuisement des forces vitales. Le plus souvent ils persistent jusqu'à la terminaison fatale ou à la guérison; rarement ils s'arrêtent, sous l'influence du traitement, la veille ou l'avant-veille du dernier jour.

Seconde enfance. — Même symptôme, si ce n'est que les vomissements stercoraux semblent plus fréquents. Dans la seconde période, ils s'arrêtent au moment où le cours des matières se rétablit.

Selles. — Première enfance. — Première période.

A l'inverse de ce que l'on observe dans l'étranglement interne, la constipation est un symptôme tout à fait exceptionnel. Un seul enfant a eu une constipation opiniâtre pendant toute la durée de la maladie, et c'est précisément chez celui-ci que la maladie a eu la plus longue durée. Tous les autres ont eu des évacuations, et chez tous les selles contiennent une portion plus ou moins grande de sang. Tantôt étaient véritables selles, de véritables *crachats* de muco-sité, ou véritables selles de sang, qui se répétaient quinze ou vingt fois par jour; tantôt les selles étaient plus liquides, roses ou verdâtres, mais entourées d'une large auréole rouge très évidemment sanguine. D'autres fois, enfin, des évacuations offraient ces différents caractères alternant avec des selles de sang pur, ou bien c'était du sang que les enfants rendaient en premier lieu sans mélange. La quantité du sang rendu a été quelquefois assez considérable pour que l'on ait cru à une hémorrhagie intestinale.

Le sang, dans la grande majorité des cas, apparaît dans les selles le premier jour; une fois, ce fut seulement le second; une autre fois, le troisième jour que l'hémorrhagie eut lieu; elle avait été précédée de constipation. Une seule fois, et c'était dans un cas où dès le début la perte de sang avait été considérable, l'hémorrhagie fut remplacée, à une époque assez éloignée du début, par l'écoulement d'un mélange de matières fécales et de détritus gangréneux d'une odeur très fétide.

Chez deux enfants qui guérirent, les selles sanguines eurent lieu le premier jour et furent remplacées par de la constipation. La plupart des auteurs qui ont publié des observations d'invagination ont insisté sur la fréquence et sur la valeur de ce symptôme; nous citerons en particulier les docteurs Gorham, Clarke, Cunningham, Niesseu, Marwick.

L'hémorrhagie intestinale a surtout de l'importance comme signe de l'invagination du gros intestin. En effet, le changement de direction de cet organe et la proximité à laquelle la portion invaginée se trouve placée de l'anus favorisent le rejet de l'excrétion sanguinolente. Celle-ci est évidemment le résultat de l'étranglement; une ligature produirait le même effet; on peut expliquer l'influence de l'âge sur la fréquence de ce symptôme par les causes qui rendent les transsudations sanguines de l'intestin plus faciles dans le cours de la première année qu'à toute autre époque de la vie, savoir : la richesse vasculaire du tube digestif, son activité fonctionnelle, la minceur de son épithélium.

Deuxième enfance. — Ici la constipation est la règle; si survient de la diarrhée, c'est presque toujours à l'époque où se fait le travail d'élimination de la partie invaginée et non au début. A cette époque, les enfants rendent des évacuations brunâtres ou noirâtres très fétides, contenant une plus ou moins grande quantité de sang, accompagnées ou suivies d'une portion plus ou moins considérable de l'intestin grêle ou du gros intestin.

Le travail d'élimination paraît dans la plupart des cas plus prompt dans la seconde enfance que dans l'âge adulte. En consultant le mémoire de Thomson, nous voyons que le plus ordinairement c'est au bout de trente jours que l'élimination a lieu; tandis que chez les enfants, dans cinq cas où l'on a tenu compte de l'instant écoulé entre le début et l'appari-

tion des selles noires, fébriles, quatre fois il ne s'est écoulé que cinq à huit jours, une seule fois trente jours.

Le véritable moment de la solution de la maladie est celui où apparaissent les selles brunes et noires, sanguines, fébriles; ou le cours des matières se rétablit, ou les principaux symptômes disparaissent. L'intestin peut très bien n'être éliminé du corps que plus tard; ainsi dans une observation (n° 3) ce fut seulement au bout de dix jours, et à l'époque où l'enfant était convalescent, que l'on retrouva un fragment d'intestin dans une évacuation.

Etat du ventre. — Première enfance.

Nous venons de voir que la constipation est un symptôme tout à fait exceptionnel; il en est de même du ballonnement du ventre. Le fait n'a rien de bien étonnant, car dans l'invagination il n'y a pas d'ordinaire une interruption absolue au cours des gaz. Puisque les liquides intestinaux s'écoulent, les gaz peuvent aussi s'échapper; il nous a semblé d'ailleurs qu'ils étaient sécrétés en moins grande abondance que dans d'autres espèces d'étranglement.

En général, au début, le ventre est souple; il ne s'est développé, ni rétréci. On peut le palper sans occasionner de douleur. Il conserve quelquefois cette apparence pendant tout le cours de la maladie, d'autres fois il se distend surtout à un moment voisin de la terminaison fatale; mais on n'observe pas ces énormes ballonnements comme on en voit souvent dans l'étranglement interne chez l'adulte. Un autre symptôme que l'on a donné comme pathognomonique de l'invagination, la tumeur abdominale, n'a que bien peu souvent qu'il n'existe, et, d'ailleurs, il est très rare de le constater au début. Une seule fois, chez un enfant de six mois, nous avons, dès le premier jour et même dès les premières heures, constaté une tumeur dans la région du colon transverse, à gauche et au-dessus de l'ombilic. Elle avait le volume d'une grosse noix; elle était mobile, donnait au toucher la sensation pâteuse d'un intestin rempli de matières demi-solides. La pression sur cette tumeur, pas plus que sur le reste du ventre, ne provoquait des cris aigus. La percussion était mate à son niveau, sonore ailleurs.

Le docteur Hissen a noté aussi, dans deux observations, la présence d'une tumeur abdominale à une époque voisine du début.

Dans d'autres cas, c'est peu avant la terminaison fatale que l'on a observé une tumeur dans les flancs droit ou gauche et au voisinage de la vessie. Cette tumeur avait la forme et le volume d'un boudin; elle était indolente, sauf dans les dernières heures, où elle devenait douloureuse. Elle correspondait très exactement au paquet d'intestin invaginé.

La tumeur anale est bien plus rare encore que la tumeur abdominale. Dans une seule observation, qui appartient à Niesseu, il a été fait mention d'une tumeur d'un pouce et demi de large, presque noire, couverte en partie par du sang foncé; cette tumeur disparaissait lorsque le ténesme cessait.

Dans aucune des observations que nous avons recueillies ou consultées, nous n'avons trouvé mentionnée le symptôme auquel nous attachons une grande valeur dans l'invagination de l'adulte, savoir : une dépression dans le point correspondant à l'intestin déplacé et un relèvement dans la partie correspondante du côté opposé. Le docteur Gorham avait déjà noté l'absence de ce symptôme chez les jeunes enfants.

Nous avons dit que le ventre était, en général, indolent à la pression. Il est évident cependant que les enfants éprouvent des coliques spontanées; ou les reconnaît aux cris aigus qu'ils poussent, et qui sont souvent suivis de petites selles muco-sanguines que nous avons décrites. Ce symptôme a de l'importance pour le diagnostic.

Deuxième enfance. — Mêmes symptômes, si ce n'est que le ballonnement est plus marqué; la tumeur n'est pas plus fréquente. Mais nous serons compris en disant que l'abdomen offre davantage l'apparence de la péritonite.

Autres symptômes digestifs. — Première enfance.

L'état de la langue, quand il a été noté, n'a rien offert de particulier. La soif manque le plus souvent; l'absence de ce symptôme, si caractéristique dans certains cas de ramollissement de l'estomac, est utile à mentionner pour le diagnostic.

Deuxième enfance. — La langue a été, dans quelques cas, notée sèche et brune, et il soif vive. Cet état était en rapport avec l'intensité de la fièvre.

Etat fébrile. — Première enfance.

Le docteur Gorham dit que le pouls est tout à fait accéléré, (tantôt ralenti); le ralentissement n'est noté dans aucune des observations que nous avons consultées ou recueillies. En général, le pouls est rapide, mais il n'est pas plein, il n'y a pas de chaleur; ce sont plutôt des phénomènes inverses que l'on observe. Les pulsations artérielles sont faibles, quelquefois inégales; la peau est froide par moments. Ces symptômes sont d'autant plus caractérisés qu'on s'approche de la terminaison fatale.

Deuxième enfance. — Chez plusieurs enfants la fièvre est intense, le pouls est fréquent et la peau brûlante; dans d'autres cas, les symptômes sont semblables à ceux ci-dessus décrits.

Symptômes nerveux. — Première enfance.

Presque tous les enfants offrent quelques symptômes nerveux. Chez les uns, au début, il y a une vive anxiété, une agitation constante, des cris aigus, ou bien un abattement profond comme dans le choléra, ou bien encore une attaque d'éclampsie. L'état d'excitation du premier et du second jour est ensuite remplacé par de la prostration, de l'assoupissement ou même du coma.

Deuxième enfance. — L'anxiété est extrême, l'angoisse indescriptible, la décomposition des traits constitue au moment de la crise qui précède l'élimination; mais on n'observe ni convulsions, ni coma. Après l'élimination, disparition rapide de tous ces symptômes.

Facies. — Forces. — Embonpoint. — Première enfance.

Le faciès est dès le début profondément altéré; les yeux, d'ordinaire ternes, deviennent rapidement caves; le visage est attiré, amoindri. Le docteur Clarke a noté, sur un de ses malades, que le physionomie était extrêmement abattue, comme s'il avait eu le choléra. La dépression des forces est rapide, et il y a surtout un affaiblissement remarquable qui succède soit aux vomissements, soit aux évacuations, soit à ces cris aigus qui annoncent une vive douleur. Un fait remarquable et à quelque importance au point de vue du diagnostic, c'est que d'ordinaire on n'observe pas d'émaciation générale comparable à celle qui accompagne les affections graves de l'estomac et des intestins. L'amaigrissement ne porte guère que sur le visage.

Deuxième enfance. — Mêmes symptômes.

(La suite à un prochain numéro.)

RECHERCHE DE L'IODE

dans l'air, les eaux, le sol et les produits alimentaires des Alpes de la France et du Piémont;

Par AD. CHATIN,

Docteur en sciences et docteur en médecine, professeur titulaire à l'École de pharmacie de Paris.

(Suite. — Voir les numéros des 10 et 24 janvier.)

TROISIÈME PARTIE. — RECHERCHE DE L'IODE DANS LE SOL ARABLE ET LES PRODUITS ALIMENTAIRES.

Etant donné pour problème la recherche des quantités relatives d'iodure contenues dans les substances avec lesquelles ce principe est porté dans l'économie humaine, il était important, au seul point de vue statistique et aussi pour la démonstration vers laquelle convergent ces recherches, de déterminer si le sol arable, dans lequel j'ai signalé il y a déjà longtemps la présence de l'iodure, et qui ne peut manquer d'influer sur la quantité de ce corps dans les produits végétaux et animaux qui sont la nourriture de l'homme, en contenait partout une proportion semblable. Déjà éclairci indirectement par l'étude des pluies qui tombent sur le sol et par celle des eaux qui en jaillissent après l'avoir lavé, la question est résolue par les observations suivantes.

Tandis qu'il suffit d'un ou de deux grammes de terre prise dans les champs de Paris (surtout dans ceux qui s'étendent sur les collines formées par les meuliers et les sables jaunes superposés aux marnes argileuses du gypse), de la Brie, de la Beauce, du Bourbonnais, de la Bourgogne, de la Flandre ou du Languedoc, pour y constater avec certitude de l'iodure, il faut, pour obtenir un résultat semblable, opérer sur un poids ordinairement double des terres jaunes plus ou moins argileuses des plaines de la Bresse ou des environs de Bourgois, de Grenoble, de Chambéry, d'Ivry et de Turin, et sur une quantité quadruple ou décuple des terres noires légères superposées aux schistes du Lias dans la Tarantaise, la Savoie et le Val d'Aoste.

Le sol noir de la rive gauche (1) de la vallée du Graisivaudan est analogue à celui de la Maurienne et de la Tarantaise, tandis que les terres jaunes des coteaux de la rive droite sont aussi iodurées que celles de Chambéry et de la Bresse, placées comme elles sur le diluvium. Cette observation prendra de l'importance quand l'établissement des rapports de ces recherches avec l'hygiène publique (question du goitre et du crétinisme).

L'iodure n'est donc pas dans toutes les terres en proportion semblable, et les variations qu'on observe à cet égard se montrent, en général, dans le même sens que celles de l'air et des eaux douces légères. On ne comprendrait pas d'ailleurs qu'il en fût autrement, car un sol privé d'iodure s'imprégnerait au contact de pluies chargées de ce corps, et une terre qui en est renfermée même beaucoup au moment où elle se dépose, ne pourrait guère en retenir aujourd'hui, si elle a subi pendant une longue suite de siècles le lavage d'eaux pluviales non iodées.

La température des eaux qui lavent les terres a une bien grande influence sur leur pouvoir de dissolution par rapport aux composés d'iodure. C'est ainsi que les terres schisteuses des Alpes qui ne cèdent pas une quantité appréciable d'iodures à une eau dont la température est inférieure à + 10° C. ou abandonnent une proportion sensible de + 20° C. à + 50° C. et une quantité notable à + 100° C. A cette dernière température, un litre d'eau peut extraire de dix grammes de terre assez d'iodure pour être amenée à l'état d'une bonne eau potable. Ces observations nous apprennent plusieurs choses.

Elles indiquent que la température, habituellement très basse, des eaux pluviales et autres qui coulent sur le sol des Alpes, doit entrer pour une part dans l'explication de la minime proportion d'iodures observée dans ces eaux.

Elles paraissent démontrer expérimentalement que les terres qui ne fournissent plus aujourd'hui d'iodure aux eaux froides qui les traversent ne sont arrivées à leur état d'épuisement actuel que par les lavages multipliés qu'elles ont subis depuis le moment où s'est opéré leur dépôt.

En admettant, comme nous l'avons l'opinion suivant laquelle les maladies dont l'iodure est le remède spécifique ne se seraient établies dans la vallée des Alpes que depuis l'époque romaine,

(1) Sur quelques points de la rive gauche, tels que Maltavernes, Loise, Planaise, etc., le sol est souvent recouvert à cause de la rive droite,

elles l'expliquent peut-être par la proportion relativement considérable d'iode qui dut se trouver dans les eaux et les produits alimentaires, et par suite, dans l'air de ces contrées tant que leurs terres n'ont pas été aux *eaux froides* la plus grande partie des combinaisons iodurées susceptibles d'être entraînées par ces eaux.

Elles font pressentir, ce que j'ai d'ailleurs constaté directement, que les désagréments, aujourd'hui peu importants, mais continus, des roches iodées, dans la terre et jusque-là non pénétrées par les eaux, peut faire que celles-ci se chargent cependant encore de traces d'iodes, et elles justifient ainsi, au point de vue de l'hygiène, la pratique des cultivateurs qui, dans un but purement agricole, ajoutent à la terre des champs les schistes arrachés à la montagne.

Enfin, elles signalent que ces mêmes terres des Alpes qui ne fournissent plus aujourd'hui d'iodes aux eaux froides pourront cependant être utilement traitées par l'eau chaude pour remplir des indications données.

La présence d'une certaine proportion de carbonate de potasse ou de soude dans l'eau destinée à extraire l'iode des terres fait que celles-ci sont beaucoup moins attaquées; cette addition est d'ailleurs absolument nécessaire pour fixer l'iode quand on opère à une température élevée. L'action des alcalis explique en particulier pourquoi toutes les *eaux minérales alcalines* sont iodurées.

L'entraînement par voie sèche de la terre fondue avec un excès de carbonate de potasse (pur) est d'ailleurs le moyen auquel il faut recourir pour le dosage absolu de l'iode.

Quoique l'ioduration du sol arable soit, en somme, comme celle des eaux douces, modifiée dans un pays donné par l'état de l'atmosphère qui traduit les eaux pluviales, il est cependant nécessaire de tenir compte de la nature de la roche sous-jacente et de celle du sol lui-même dans le résultat absolu.

Les parcelles détachées successivement de la surface de la roche se mêlent à la terre et s'y décomposent graduellement, lui abandonnant plus ou moins d'iode, suivant ce qu'elles en renferment. Ainsi les melnières dans lesquelles l'iode est abondant, le calcaire d'eau douce, et surtout le calcaire grossier du bassin de Paris, où il est en proportion moindre; l'argile plastique, où il s'est accumulé; les collines moyenne et supérieure, qui en renferment des quantités notables; les calcaires néocènes et crétacés de la rive droite de la vallée du Graisivaudan, où il n'est pas rare encore; les roches schisteuses talonnées du Liéz, qui ne renferment souvent que des traces et forment la base sur les versants nord de cette même vallée du Graisivaudan, dans la Tarentaise, la Maurienne, les vallées de la Doire et de l'Arve; les calcaires et dolomites saccharoïdes répandus en beaucoup de contrées et qui sont absolument privés d'iode; les granites et les roches volcaniques, qui contiennent cet élément en proportions très diverses, ne sauraient évidemment le fournir au sol en quantité égale.

Toutes choses égales d'ailleurs, les terres colorées en jaune ou en rouge par l'oxyde de fer sont plus iodurées que les terres blanchâtres ou brunes par des éléments bilaminaires; les terres fortes ou argilleuses, plus que les terres légères, gazeuses ou schisteuses. La raison paraît en être que le fer et l'iode sont généralement associés, et que les terres argilleuses retiennent opiniâtrement, combinés à leurs aliois, l'iode des eaux pluviales, que les terres légères et schisteuses laissent perdre (1).

C'est à la fois par la composition des roches et de la terre que l'explication l'ioduration plus grande du sol arable sur le versant sud de la vallée du Graisivaudan comparé à celui du versant opposé; c'est à sa propre et seule nature que la terre de Saint-Pierre d'Allevard et de quelques autres points de la vallée du Drôme doit d'être moins dépourvue d'iode que celle des localités voisines.

Ainsi donc, trois circonstances : sa nature propre, celle des roches sous-jacentes ou mélangées, les pluies par leur quantité et leur qualité, influent sur l'ioduration du sol. Je fais abstraction des végétaux, qui, quel que soit le milieu dans lequel ils se développent, sont dans la mer, comme les varechs, et dans les eaux douces, comme les conserves, soit sur la terre elle-même, absorbent l'iode comme les autres composés minéraux.

Les matières alimentaires, végétales ou animales, sont diversement iodurées, suivant les contrées qui les produisent. L'iode existe en proportion beaucoup plus faible dans le maïs d'Alsace et d'Algérie que dans celui de la plaine d'Alexandrie; dans les vins de Saint-Julien en Maurienne, de Montiers et d'Aoste, et dans ceux de Montfalcon et d'Asp, et surtout que dans les vins de la Bourgogne, d'Orléans, de la Provence, du Médoc et de Bordeaux, dans les fourrages de la vallée de l'Arc, de l'Isère et de la Doire-Baltée, que dans ceux des bassins de la Seine et de la Loire; dans les blés qui croissent sur les terres jaunes argilleuses de la rive droite de la vallée du Graisivaudan que dans ceux venus sur le sol noir schisteux de certaines localités de la rive gauche; dans les laits et les fourrages du Mont-Cenis, les mêmes substances et les œufs de la ferme des Casseines de Saint-Martin, près Aoste, et dans les produits correspondants apportés des campagnes d'alentour au marché de Turin, lequel n'est pas cependant, à beaucoup près, aussi favorisé sous ce rapport que le marché de Paris; dans les viandes de boucherie d'Algérie et d'Aoste que dans celles de Gènes, et surtout encore de Paris.

En résumé, il y a concordance entre l'ioduration du sol et celle des produits qui se développent à sa surface. La seule différence générale consiste en ce que, sans doute par l'effet d'une concordance générale, on trouve une certaine mesure, on trouve plus facilement l'iode dans les productions végétales ou animales d'une contrée donnée que dans son atmosphère, ses eaux et le produit du lavage de son sol. De telle

sorte que l'on retrouve dans les produits organiques des traces de ce corps là où il n'était pas autrement appréciable (1). Les rapports que j'ai précédemment signalés, à savoir : que dans un milieu et des conditions semblables le vin est plus ioduré que l'eau, le lait plus que le lait, d'énasse plus que celui de vache, et un œuf de poule aussi riche en iode qu'un litre de lait, sont d'ailleurs applicables aux recherches actuelles.

On voit maintenant pourquoi l'atmosphère des Alpes pas une ioduration appréciable qui lui soit propre. Le sol ne cède que des traces d'iode aux eaux qui le lavent, et celles-ci, qui sont en définitive la principale source d'iode de l'atmosphère, se trouvent n'avoir que bien peu à lui fournir. L'air, qui ne reçoit presque rien de la terre, ne lui rend pas davantage, et c'est ainsi que le curieux mouvement de va-et-vient de l'iode, si facile à suivre dans les plaines de la France, est à peine sensible dans les parties les plus sèches des Alpes (2).

(La suite à un prochain numéro.)

EMPOISONNEMENT PAR UNE SUBSTANCE ANIMALE.

Nous recevons de notre distingué confrère M. le docteur Leclerc, de Caen, la lettre suivante, qui nous rapprochera avec intérêt de la communication qui nous a été faite récemment par M. le docteur Vingtrinier :

Monsieur le Rédacteur,

Permettez-moi, à l'occasion de l'empoisonnement par inoculation de substance animale auquel a succombé notre respectable confrère le docteur Quesnel, de Rouen, et publié dans le numéro du 20 décembre 1851 de la *Gazette des Hôpitaux* par M. le docteur Vingtrinier, de vous communiquer un fait ayant quelque analogie, mais dont les conséquences ont été moins funestes.

Le voici, d'après les notes que j'ai recueillies à l'époque, et avec le titre que j'avais adopté lorsque je l'ai raconté à la Société de médecine de Caen.

Pustule ou bouton ayant l'apparence et offrant les premiers symptômes de la pustule maligne.

Le sieur Nicolle, boulanger, rue Campion, âgé de quarante ans, vint me trouver, le 8 décembre 1849, se plaignant de vives douleurs dans le bras droit, douleurs occasionnées par un bouton qu'il portait sur un doigt depuis quelques jours et qui ne lui avait causé qu'une démanchement jusqu'au moment où il s'était couché la veille.

La main développée, j'observai sur le doigt annulaire, au-dessus et en avant de la phalange avec les *doigts* du métacarpe lui correspondant, une petite tumeur arrondie, de couleur brune, saillante, ayant la forme et le volume d'un bouton de vaccin, à bords relevés seulement dans les trois quarts de son pourtour et offrant à son centre une dépression profonde en forme d'entonnoir : la tumeur paraissait contenir un liquide demi-épais et brunâtre dont elle tirait sa couleur.

Le bras était distendu et douloureux à la pression, ainsi que le main et l'avant-bras, qui étaient recouverts dans leur partie externe d'une bande rouge s'étendant du poignet à l'épaule; une chaleur cuisante et des élanements se faisaient sentir dans tout le membre et sans l'aisselle d'une manière si violente que l'insomnie avait été complète pendant toute la nuit.

Le malade me raconta que depuis trois jours il avait ressenti une démanchement au doigt et qu'il avait aperçu un tout petit bouton transparent gros comme une pointe d'épingle (ce fut son expression) que le lendemain, il avait le volume d'une grosse tête d'épingle; qu'il n'eût pas eu d'autre démangeaison occupée et se livrait, comme par le passé, à ses travaux ordinaires; mais qu'ayant été troublé dans son sommeil et forcé de quitter son lit dans la nuit, il s'était décidé à venir me consulter.

Cet homme est d'un tempérament nerveux-lymphatique, et n'a jamais, depuis plus de quinze ans que je le connais, fait de maladie importante.

L'idée d'une pustule maligne n'étant venue et ne connaissant ses goûts sur des sujets de ce genre, je lui demandai s'il n'avait point touché quelque peu nouvellement enlevée, ou été blessé par la corne des pieds de son cheval qu'il aide souvent à ferrer ou ferre lui-même (le temps était tiède et très-humide); il me répondit négativement, mais il se rappela qu'ayant chez lui un lapin méchant, il en avait reçu, il y a cinq ou six jours, un coup de dent sur la main malade au moment où il lui donnait à manger.

Je m'engageai à entourer le membre d'un large cataplasme, à le plonger dans un bain d'eau de son et à me faire prévenir si le mal augmentait, s'il éprouvait de la lassitude, de la pesanteur de tête, etc. Je me tenais prêt à agir avec énergie, persuadé que j'allais être appelé dans la journée ou pendant la nuit. Il n'en fut rien. Je m'empressai de faire à mon malade une visite le lendemain matin et lui surpris de le trouver dans sa boulangerie, ayant le bras en écharpe et m'annonçant

que son bouton, comme il l'appelait, s'était ouvert dans la cataplasme, avait jeté une matière liquide et qu'il était beaucoup soulagé.

Examen fait de la main, je ne vis plus qu'un foyer d'un centimètre de profondeur, de la largeur de la pustule, et à fond rougeâtre; les débris de la pellicule avaient été entraînés par la cataplasme, qui, ayant été renouvelé, n'offrait qu'une teinte rousseâtre qui le recouvrait dans une minime étendue. Le main, l'avant-bras, le bras et l'aisselle étaient moins distendus et moins douloureux; l'écoulement du pus avait cessé, et deux jours après il ne restait aucune trace d'affection qui m'avait donné des craintes sérieuses, si ce n'est une plaie de la grandeur d'un centime, à fond rouge, d'où suintait une sérosité presque incolore et qui ne tarda pas à se cicatriser.

Avant de faire quelques réflexions sur le cas précédent, je vais en rapporter très succinctement deux autres à peu près semblables.

La femme Huot, âgée de cinquante-trois ans, travaillant journalièrement chez le sieur Nicolle, sujet de la première observation, vint me consulter le 13 mai 1850; elle portait, au niveau de l'articulation de la première phalange de l'index de la main droite avec le deuxième métacarpien, une pustule de la grandeur d'un centime, avec soulèvement de l'épiderme et suintement de sérosité. Cette femme me raconta que le 11, à midi, elle sentit une démanchement sur ce point et aperçut un petit bouton du volume d'une pointe d'épingle; dans la journée il avait la grosseur actuelle, se gonflait, devenait dur; la main, l'avant-bras rougirent, se gonflèrent et causèrent à la malade de vives douleurs. Elle fit le traitement que j'avais conseillé à son maître, le bouton s'ouvrit pendant la nuit et rendit une certaine quantité de sang noir et clair; le soulagement fut immédiat; les douleurs reparurent le soir et cédèrent un peu à des cataplasmes. Je glissai sous l'épiderme soulevé mon crayon au nitrate d'argent, il sortit beaucoup de sérosité. Des bains avec un simple pansement achevèrent en peu de jours la guérison.

Voici le troisième et dernier fait que j'ai récemment observé.

M. Tirard, jardinier pépiniériste, fit, au mois de septembre dernier, un voyage de Caen à Nantes, puis à Angers. En revenant de cette dernière ville à Paris, il tenait sa main gauche appuyée sur la portière ouverte de la voiture, il ressentit tout à coup une vive démanchement entre les doigts indicateur et médius à leur articulation avec les métacarpiens correspondants; la démanchement continuant, il s'aperçut le lendemain, en se grattant, qu'il portait une toute petite vésicule l'épiderme au lieu d'être gonflée; il ne doua pas qu'il n'eût été piqué par une ou deux mouches, mais il se souvint qu'il bordonnait autour des voyageurs; le temps était chaud et orageux.

Lorsque deux ou trois jours après il revint chez lui, il apparut à la place du petit bouton une pustule semblable à celles dont j'ai parlé dans les deux autres cas; le bras s'enflamma, un engorgement considérable se manifesta dans le pli du même bras; il en fut de même des glandes axillaires; le malade ne put dormir, tant ses douleurs sont aiguës. Je le vis le lendemain matin, et je lui conseillai des applications émollientes; la suppuration s'établit par le bouton qui s'est ouvert; la douleur se tempéra; des résolutifs, un emplâtre de dyachylon amenèrent une prompte guérison.

Il est à peu près certain que, dans ce dernier cas, il y a eu piquure d'un insecte. Cet insecte s'était-il reproché sur quelque animal en putréfaction ou mort du charbon; secrétait-il un venin sui generis?

J'aurais-il, comme quelques auteurs l'ont admis, une pustule contagieuse?

Quant au deuxième cas, la femme qui en fait le sujet servait chez le sieur Nicolle, et avait pu, comme lui, recevoir un coup de dent du lapin, quoiqu'elle n'en eût aucun souvenir.

Pour Nicolle, il y avait eu inoculation, non pas d'un virus produit d'une maladie, mais d'une sorte de venin venant d'un lapin bien portant qui ne mordait pas, mais qui pointait ses dents incisives contre la main de celui qui lui donnait à manger.

Il est des animaux qui, sans secréter de venin comme la vipère dans notre pays, font des blessures suivies d'accidents plus ou moins graves.

Nous trouvons l'automne dernier, un confrère et moi, à l'embranchement de l'Orne, comme mille autres amateurs, pour y pêcher l'anguille (*Amiudus*, Lin.), à pêche qui consiste à bécoter le sable à la marée basse, et à saisir prestement ce petit poisson qui bondit et disparaît aussitôt, cinq ou six personnes nous prièrent de les causer; ce que nous fîmes avec notre crayon au nitrate d'argent, par où elles avaient été piquées par de petites vives (*Trachinus vipera*, Cav.) qu'elles avaient prises pour des éperilles. Cette vive est connue chez les habitants de la côte sous le nom d'*aspic*. A cause de son aiguillon dorsal dont les piqures aux pieds ou aux mains sont suivies d'un engorgement très douloureux du membre et des glandes inguinales ou axillaires.

Quelques-uns se munissent d'une fiole d'ammoniaque pour neutraliser le venin par la caustification.

Les cuisinières redoutent aussi la grande vive (*Trachinus draco*, Lin.), assez commune sur nos marchés.

Peut-être que dans les trois cas cités une caustification immédiate eût empêché l'absorption et la transmission par les vaisseaux lymphatiques d'un principe malfaisant, principe du reste en trop petite quantité pour être passé par la circulation dans un organe important.

Les cataplasmes, en donnant ouverture à ces pustules, ont pu arrêter la marche ascendante du produit de l'inoculation.

Ces réflexions sont bien hasardées; je les donne comme elles m'ont été suggérées, sans y attacher la moindre importance.

J'avoue n'avoir jamais vu qu'une seule fois une pustule

(1) La propriété que possède l'argile de retenir les iodures n'est pas spéciale aux composés. M. Payen a signalé que tel son action sur les sels alcalins.

(2) Les urines étant dépourvues de l'iode, on ne retrouve ce corps en quantité perceptible à ce qu'en contiennent les substances absorbées.

(3) Bien que les personnes peuvent encore que l'iode des continents soit de mer, les poissons seraient soustraits et emportés par les vents. Cette circonstance n'aurait pas été la même, ne saurait être acceptée; l'iode est beaucoup plus facile à la surface de la terre qu'il ne l'est dans l'eau; un litre de roche contenant six fois plus d'iode qu'un litre d'eau.

(4) Les rochers d'eau douce sont en général plus iodurés que les rochers d'eau salée.

(5) Les rochers d'eau douce sont en général plus iodurés que les rochers d'eau salée.

(6) Les rochers d'eau douce sont en général plus iodurés que les rochers d'eau salée.

(7) Les rochers d'eau douce sont en général plus iodurés que les rochers d'eau salée.

(8) Les rochers d'eau douce sont en général plus iodurés que les rochers d'eau salée.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Ge journal paraît trois fois par semaine

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE MEDICALE

CIVILES ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIQUREUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les étrangers sans échange postal.

On s'abonne à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40,
MORIS, D^r PARIS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

SOMMAIRE. — HÔPITAL DE GENÈVE (M. Rilliet). Mémoire sur l'invasion chez les enfants (suite). — Société de médecine, séance du 21 janvier. — Chronique et nouvelles.

HOPITAL DE GENÈVE.

Mémoire sur l'invasion chez les enfants.

Par le D^r RILLIET, médecin en chef.

(Suite. — Voir le n° précédent.)

ARTICLE III. — TABLEAU DE LA MALADIE.

Marche. Durée. Terminaison.

A. Symptômes précurseurs. — Première enfance.

Le plus ordinairement, la maladie débute soudainement sans qu'aucun phénomène précurseur ait pu faire prévoir son invasion.

Dans d'autres cas, elle est précédée par différents dérangements des fonctions digestives, qui remontent quelquefois à une époque assez rapprochée de la naissance, ou précèdent de peu de jours le début. Ainsi, un enfant de quatre mois paraissait habituellement éprouver de vives douleurs au moment où il allait du ventre; d'autrefois, il poussait fortement sans amener d'évacuations; le plus souvent les selles étaient arides, glaireuses et parsemées de fragments de caséum; cet état était habituel. Huit jours avant le début il fut saisi d'une violente colique, il poussait des cris aigus et il était d'une pâleur extrême. Ces symptômes disparurent promptement, mais pendant la semaine qui suivit, il eut plus encore que d'habitude ces envies d'aller, ces poussées qui n'aboutissaient à rien.

Un autre enfant, dont l'observation appartient au docteur Moreux, avait été presque constamment malade pendant les huit premières semaines de son existence. Il n'avait pas rendu son méconium à l'époque ordinaire, on avait dû lui administrer des purgatifs. À l'âge de six semaines il avait eu des accidents semblables à ceux de l'invasion (selles sanguines, etc.).

Un petit malade du docteur Carter était depuis sa naissance, et ce médecin, sujet à des dérangements d'intestins semblables à ceux qui paraissent devoir résulter d'un arrêt dans le cours des matières fécales. Dans deux autres cas le début fut précédé par du dérèglement, une autre fois par des vomissements qui durèrent quelques jours.

Deuxième enfance. — Les symptômes précurseurs n'ont pas été notés dans les observations que nous avons eues sous les yeux.

Mode de début. — Première enfance.

Qu'il y ait ou non des symptômes précurseurs, la maladie débute constamment par des vomissements de matières muqueuses ou aqueuses accompagnés presque toujours de petites selles muqueuses contenant une proportion plus ou moins considérable de sang, ou bien ce sont des évacuations de sang pur quelquefois très abondantes. L'enfant pousse des cris aigus; il est anxieux, agité, donne des signes de vive souffrance; quelquefois même une attaque d'éclampsie vient indiquer à quel degré le système nerveux est ébranlé. Le faciès à l'aspect propre aux affections abdominales; les yeux sont caves, le regard terne, la face pâle. Cependant le ventre est peu développé, non ballonné, presque toujours indolent à la pression; est tout à fait exceptionnel de constater une tumeur abdominale le premier jour. Le fœtus ne s'allume, mais il n'y a pas d'ordinaire de chaleur; la soif est rarement excitée.

Deuxième enfance. — Le début est peut-être moins violent; la douleur peut précéder les vomissements et la maladie cheminer pendant quelques jours comme une maladie légère. Dans des cas très rares on observe les symptômes sus-indiqués.

Marche. — Première enfance.

La maladie suit une marche très rapide; les vomissements persistent très fréquents, muqueux ou bilieux; au bout de deux ou trois jours les selles deviennent stercorées ou bien muqueuses, verdâtres, fétides; en même temps les selles continuent petites, fréquentes, tantôt composées de sang, de mucus; tantôt de sang presque pur.

D'autrefois la constipation a succédé aux évacuations muco-sanguines. Le ventre reste un peu de l'été le premier jour; cependant il augmente un peu de volume, mais très rarement; il devient ballonné au bout de deux ou trois jours; on sent quelquefois dans l'un ou l'autre flanc ou au voisinage de la vésicle une tumeur pâteuse, rappelant pour la forme et la consistance un bonnet allongé. Le fœtus ne s'allume pas, le poulx devient petit; et il y a souvent du refroidissement des extrémités ou de la face; l'anxiété nerveuse est grande, ou bien elle est remplacée par de la somnolence, dont l'enfant, soit par moments, peut pousser des cris aigus.

Le visage est très éprouvé, amaigri, amaigri même; mais on n'observe pas une émaciation proportionnée des autres parties du corps.

Si la maladie doit avoir une issue fatale, les symptômes précités persistent, sauf les vomissements, qui s'arrêtent quelquefois avant la mort; le poulx devient de plus en plus petit, l'enfant se refroidit, tombe dans le coma, ou succombe à une attaque d'éclampsie.

Si la guérison doit avoir lieu, les vomissements s'arrêtent, la constipation qui avait succédé aux selles sanguines est remplacée par des évacuations normales; le tumeur, si elle existait, a disparu, le faciès devient meilleur, l'appétit diminue, les cris et l'agitation ne se reproduisent plus, et l'enfant entre en convalescence.

Il est un autre mode de guérison que l'on observe dans l'âge adulte et dans la seconde enfance, et qui consiste dans le rétablissement du cours des matières à la suite de l'élimination de l'intestin invaginé. Nous n'en connaissons pas d'exemple chez les enfants dans le cours de la première année.

Durée. — La durée de la maladie est en effet trop courte pour que le travail réparateur ait le temps de se produire; l'épuisement des forces et les accidents comateux ou éclamptiques emportent le malade avant la période à laquelle se fait le travail de séparation.

Dans les cas malheureux la maladie dépasse rarement le cinquième jour et se termine quelquefois le troisième; dans les cas heureux, nous avons vu la guérison arriver au bout de trente-six heures, de quatre jours.

Voici deux observations d'invasion qui résument les traits principaux du tableau que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur.

Obs. I. — Garçon de sept mois. — Hygiène alimentaire peu judicieuse. — Début par des vomissements et des selles muco-sanguines. — Symptômes cérébraux qui font croire à une méningite. — Mort le quatrième jour. — Autopsie, invagination du gros intestin. — Pas de lésions des autres organes.

Nous fîmes appelé, le 26 mai 1845, par un de nos confrères, le docteur Mayor, pour examiner un garçon de sept mois, malade depuis peu de jours.

Nous apprîmes qu'on ne faisait pas suivre à cet enfant, encore allaité, les règles d'une hygiène convenable; on lui donnait, depuis l'âge de quatre mois, des soupes aux pommes de terre, des gâteaux et souvent du pain; le jour même du début, il avait mangé du nougat aux amandes. Malgré ces écarts de régime, sa santé ne paraissait pas dérangée; il était gros, gaillard. Le jour du début, il était dans un état de santé très satisfaisant lorsqu'il mangea le nougat; ce jour-là aussi, il tomba de son fauteuil sur le visage.

Le 23 mai, dans la soirée, il commença à vomir, et en même temps il rendit quelques petites selles muqueuses teintes de sang. Mayor le vit le lendemain; les vomissements se répétèrent coup sur coup, muqueux ou aqueux; il ne pouvait rien avaler sans le rejeter presque immédiatement; les selles étaient très fréquentes, peu abondantes, toutes muqueuses, décolorées et parsemées de stries de sang; la peau n'était pas brillante; le poulx fréquent, mais sans plénitude; très rapidement les yeux s'extérieurent. L'enfant était dans une grande anxiété, la tête constamment agitée sur son oreiller; la langue sortait de la bouche, puis l'enfant criait; il n'y eut pas cependant de mouvements convulsifs. On a employé sans succès: 1° un gramme de magistère de bismit; 2° des cataplasmes; 3° des frictions mercurielles sur la tête.

Lorsque nous vîmes le 26 mai, à neuf heures du soir, 72 heures après le début, nous trouvâmes un enfant bien constitué, bien développé, plutôt gras. Le corps n'avait pas eu le temps de maigrir, mais les yeux étaient profondément excavés, noyés dans le dessous; le regard était terne; les globes oculaires, surtout le droit, couverts de muqueuses partielles accumulées dans l'angle interne. Les pupilles étaient contractées. L'enfant suivait la lumière, mais la tête était dans un état d'agitation continuelle sur son oreiller; quand on le faisait asséoir, il restait affaissé et chancelant, la tête ayant la tendance à se renverser en arrière. Pas de diarrhée, de paralysie ou de contracture. Le ventre n'était ni développé, ni dur; il était mou, sans tumeur; il se laissait facilement pincer sans que l'enfant donnât aucun signe de souffrance. En notre présence, le petit malade rendit une petite selle muqueuse transparente comme un crachet, mais striée de sang. La peau n'était pas chaude; le poulx, peu développé, pulsait 140; la respiration était accélérée, légèrement stercorée, humide à distance. En arrière, des deux côtés, surtout à droite, quelques bulles muqueuses avec du râle sibilant. Nous conseillâmes l'application d'un vésicatoire à l'épigastre et une potion contenant: nitrates d'argent, 2 centigr.; eau, 30 grammes; par cuillerées à café toutes les deux heures.

Dans la journée du 26 et le 27, les symptômes persistent, sauf les vomissements, qui sont suspendus. Le ventre ne se ballonne pas; on ne sent pas de tumeur. L'enfant meurt à quatre heures de l'après-midi.

Autopsie. — Le cadavre est bien conformé; pannicule graisseux très épais; membres potelés; yeux profondément excavés. Aucun signe de putréfaction. À l'ouverture du ventre, il ne s'échappe ni air ni odeur; les intestins ne sont pas distendus par les gaz. En se allant à la recherche du rectum, on voit qu'un liège se continue dans la fosse iliaque avec l'S du colon et ensuite avec le colon transverse, il est dirigé en diagonale du fond du bassin à la fosse iliaque droite. L'intestin est plus épais qu'à l'ordinaire, il est boursouflé comme un intestin; la partie inférieure, sa coloration est pâle; mais du côté du cœcum, la membrane externe est d'un rouge viol.

Cet état de l'intestin est le résultat d'une invagination comprenant la partie inférieure de l'intestin grêle, le cœcum, et une partie du colon transverse. En effet, à mesure que l'on tire l'intestin par le bout supérieur, cette sensation d'épaisseur diminue peu à peu, et l'on fait cheminer comme un corps étranger du rectum au cœcum; ce corps étranger n'est autre que la portion invaginée de l'intestin grêle et du gros intestin. Une fois que toute l'intestation a été retirée, on constate:

1° Qu'il n'y a nulle part de rétrécissement organique considérable; mais qu'à trois ou quatre travers de doigt au-dessus du cœcum l'intestin grêle est plus étroit qu'il en dessus et au-dessous;

2° Que la vigne rougeuse extérieure s'étend aussi à l'intérieur; en effet, il existe une inflammation intense des quatre derniers pouces de l'intestin grêle, du cœcum et d'une partie du colon. Dans ces points, la muqueuse est d'un rouge-violet presque violet; elle est parsemée de fausses membranes grisâtres, minces, molles, un peu granuleuses dans le cœcum et sur une plaque de l'intestin grêle.

Les orifices folliculaires du reste du gros intestin sont très apparents; la membrane muqueuse elle-même est d'un rouge viol, un peu épaisse, mais pas très ramollie. Dans toute la partie endothémale, l'intestin contient une bouillie noirâtre ressemblant à de l'encre de Chine, granuleuse et glutineuse; c'était évidemment un mélange de sang et de mucus. Le reste de l'intestin grêle et du gros intestin, ainsi que l'estomac, étaient parfaitement sains. L'estomac était vide, l'intestin grêle contenait quelques matières verdâtres. Les ganglions mésentériques étaient gonflés, mais pas énormément; le cœuron, était parfaitement sain, sauf un emphyseme considérable du bord antérieur du poulmon gauche.

REMARQUES. — C'était la première fois que nous observions une maladie semblable, et nous n'avions aucune connaissance des faits analogues consignés dans les annales de la science; aussi nous pensions que nous avions affaire à une de ces maladies fréquentes dans la première enfance et décrites sous le nom de *gastromalacia cholera infantum* (entérite cholériforme). Les symptômes qui nous frappèrent le plus étaient les vomissements continus muqueux ou aqueux, accompagnés de fréquentes évacuations. L'absence de tous les symptômes de l'intestin invaginé (ballonnement du ventre, tumeur abdominale, vomissements stercorés, etc.) était peu propre à éclairer le diagnostic. Notre confrère le docteur Mayor, s'attachant surtout aux vomissements, au faciès cérébral, à l'extrême anxiété, à l'agitation constante de la tête sur l'oreiller, opinait pour une méningite. Nous étions tous deux dans l'erreur, comme l'autopsie l'a démontré. Cette observation n'eût pas restée perdue pour nous, nous avions été trop frappé de la réunion des vomissements et des évacuations sanguines pour en méconnaître l'importance. Le jour du diagnostic, aussi, lorsque nous fîmes appelé pour l'enfant dont on va lire l'observation, nous n'hésitâmes pas, sur les renseignements qui nous furent fournis par notre honorable confrère le docteur Pélissier, et avant d'avoir examiné le malade, à reconnaître une invagination, et nous exprimâmes notre opinion par un geste, en retournant en des doigts du gant que nous tenions à la main.

Voici ce fait.

Obs. II. — Garçon de quatre mois. — Symptômes précurseurs. Début par des vomissements et des selles sanguines. — Mort au bout de deux jours. — Invagination du gros intestin.

Nourri par sa mère, cet enfant prend depuis quelque temps de légères panades; on lui émette aussi quelquefois un peu de pain dans son lait.

On a remarqué que souvent l'enfant paraissait éprouver de vives douleurs au moment où il allait du ventre; d'autre fois, il poussait fortement sans amener d'évacuations. Le plus ordinairement les selles étaient verdâtres, glaireuses, avec des fragments de caséum.

Il y a huit jours, M. Pélissier fut appelé; l'enfant poussait des cris aigus; il était d'une pâleur extrême, sans autre symptôme; les accidents disparurent; mais dans la semaine suivante il eut plus encore que d'habitude ces envies d'aller, ces poussées qui n'aboutissaient à rien.

Début. — Le vendredi 13 septembre 1850, à neuf heures du soir, M. Pélissier fut appelé. Il paraît que depuis six heures l'enfant avait une agitation continuelle; il remuait avec secouades ses avant-bras fléchis et poussait des cris aigus. L'enfant était très pâle, les lèvres étaient livides; il avait eu des convulsions partielles, il avait eu des convulsions générales, pas d'écume à la bouche ni de distension des traits; les yeux étaient seulement légèrement convulsés en haut.

À la suite de cette crise, l'enfant eut une selle abondante, verdâtre, avec des mucosités et du sang.

Dans la nuit, M. Pélissier fut appelé; il examina le petit malade avec soin: le ventre était souple, l'enfant ne vomissait pas; il y avait eu une petite selle sanguine; depuis lors jusqu'à un moment de notre visite, l'enfant a en toutes les heures de petites selles, les unes mêlées de mucus et de sang, les autres composées de sang pur. Nous retrouvons sur les linges les traces de ces dernières. Il y eut à plusieurs reprises d'abord des matières muqueuses, puis des matières muqueuses verdâtres, ayant, dit M. Pélissier, l'apparence de matières fécales, mais cependant n'en ayant pas l'odeur; les symptômes gastriques ont été très rapidement refroidissement du ventre, de grande pâleur et d'angoisse de l'enfant. Le 15, M. Pélissier prescrivit de l'huile de ricin; l'enfant en a pris deux cuillerées sans résultat; une potion avec de l'oxyde de zinc a été ordonnée pour calmer l'érythème nerveux.

Nous vîmes l'enfant à trois heures de l'après-midi le 16 septembre; nous l'examinâmes couché dans son berceau; il est sur le côté, inerte, le nez et les mains sont froids; ailleurs la température est normale; le poulx petit, fébrile (120); yeux un peu caves;

la pulchritude du visage est grande, l'expression rappelle celle des enfants atteints de convulsions de l'estomac au premier degré. L'œil, sans larmes, conserve un haut degré de mobilité. Le cri est encore énergique, mais en outre présente il n'est pas spontané. Il paraît cependant qu'à certains moments il pousse des cris aigus. Les nervosité ne sont pas chaudes, la température de la bouche est normale; il n'y a ni haleine, ni sueur, ni toux, ni éternuement; il prend le sein facilement; les dernières fois le lait ne passe pas assez abondamment du côté du ventre; les parois sont sèches, le pèler le plus attentif ne révèle aucune tumeur; il n'y a point de ballonnement ni de son exagéré à la percussion; la pression, même forte, n'occasionne aucun douleur. M. Péllissier dit présent au moment où l'enfant est une éruption; elle était de sang pur. Il n'y a ni apparition aucune tumeur à l'anus. Nous faisons l'examen attentif de l'anus dans le but de rechercher la présence d'un polype, d'une fissure ou d'un tumeur, mais nous n'apercevons rien de semblable.

Traitement. — Calomel, 5 centigrammes toutes les heures. — Bain fait avec une infusion de sauge et de sauge additionnée d'une infusion de plantes aromatiques. — Lavement buileux.

Le 14 au soir, plus calme, il a vomé une fois seulement; pas de selles abondantes, ce sont de vrais crachats muqueux.

Dans la nuit du 14 au 15, cinq ou six selles muqueuses avec une teinte de matières fécales. Puis dans la journée du 15 les selles ont reparu avec des vomissements éloignés; l'enfant ne prenait que quelques cuillerées de liquide. Il s'est graduellement affaibli, le froid des extrémités et du nez a augmenté. Le poulx est de plus en plus petit, puis de convulsions. Le dimanche, empiement au ventre gauche de la vessie.

Le matin, M. Péllissier avait senti une tumeur au niveau du colon descendant. Du reste, le ventre n'a jamais été ballonné. L'enfant est mort épuisé le 15 au soir après un peu plus de deux jours de symptômes aigus. Il avait pris en tout 60 centigrammes de calomel en huit, des lavements buileux et des frictions mercurielles.

Autopsie. — Décomposition assez avancée, vergetures; petit visage; yeux caves; son corps n'est cependant pas amaigri; le péricardie graisseux est épais. On ne sent pas de tumeur, le ventre n'est pas ballonné. Nous incisons l'abdomen à l'hypogastre; l'intestin grêle est distendu, aplati, sans adhérence toutefois; la paroi abdominale, en sorte que, malgré nos précautions, nous entamons sa paroi. Il jaillit par l'ouverture un liquide verdâtre, fétide. Après avoir enlevé la paroi du ventre, nous apercevons l'intestin grêle assez développé; en examinant avec soin la fosse iliaque droite, nous ne relevons aucune tumeur; nous apercevons dans le rectum nous ne voyons pas non plus le colon descendant et le colon transverse.

En nous aidant de l'intestin grêle, dont nous déployons les circonvolutions de haut en bas, nous arrivons sur une masse d'intestin incomparable à celle que nous avons vue dans les cas de cancer du colon vertébrale et se continuant dans le bassin, directement avec le rectum. Cette tumeur est noueuse à sa partie supérieure, sa couleur est violet-rouge, au-dessous, elle a la couleur de l'intestin. Elle se palpe, on sent qu'elle est formée par l'intestin enroulé en lui-même.

En poussant le godiveau de bas en haut, nous faisons graduellement avancer le colon descendant, le colon transverse et le colon ascendant; puis une légère traction dégage les trois derniers pouces de l'intestin grêle et le cœcum. Alors l'intestin est déployé dans sa longueur; après l'avoir coupé, quatre pouces au-dessous du cœcum et au niveau de la partie inférieure du rectum, nous l'incisons. La portion invaginée de l'intestin grêle est parfaitement saine; les trois portions du colon et le rectum présentent çà et là des arborisations, des plaques d'un rouge assez vif; mais la membrane muqueuse est normale et les vaisseaux sont normaux. La véritable lésion existe dans le cœcum. Cette portion de l'intestin est d'un rouge noir; ses tuniques réunies ont plus d'une ligne d'épaisseur; on peut, en les comprimant, en faire découler du liquide noirâtre, et une pression longtemps continue diminue notablement l'abaissement des parois; la membrane muqueuse est noirâtre; elle est inégale, très épaisse, s'élève en gros denticles par sa surface et exhale une odeur bien manifestement gangréneuse, qu'on ne retrouve pas dans le reste de l'intestin. Cependant cette lésion diffère des eschares gangréneuses par sa couleur rouge-noir. Nous serions tentés de croire que nous avons vu des eschares, mais nous ne trouvons pas de trace de péritonite au voisinage de l'invagination. Le reste de l'intestin grêle était parfaitement sain. L'estomac était vide, il contenait beaucoup de mucus; sa membrane n'était pas altérée. La vésicule, la rate et le foie n'offraient aucune lésion. Les autres organes n'ont pas été examinés.

Deuxième enfant. — Dans la seconde enfance, la maladie offre, au début, des symptômes analogues à ceux de l'invagination chez l'adulte; savoir: des vives douleurs de ventre intermittentes, accompagnées de vomissements, et ordinairement d'une constipation très opiniâtre, de tension du ventre avec ballonnement, avec ou sans tumeur. La face est grippée, l'anxiété grande, la fièvre vive; l'apparence de la maladie est, en général, celle de la péritonite. A mesure qu'elle marche, à mesure les symptômes s'accroissent, le ballonnement du ventre augmente, les douleurs sont très vives, les vomissements deviennent souvent stercoraux, la constipation est toujours opiniâtre; l'écoulement des selles est petit, il y a des sueurs froides, le faciès est profondément altéré. Cette seconde phase ressemble beaucoup à celle de l'invagination dans la première enfance, mais elle diffère souvent par sa terminaison.

Quelquefois la mort termine la scène au bout d'un temps plus ou moins long; mais dans d'autres cas les enfants recouvrent la santé par l'élimination de la portion invaginée. Au moment où les symptômes généraux ont acquis leur plus haut degré de gravité, et au moment où nous nous attendons à voir la crise arriver, les petits malades reçoivent des selles fécales, noires, mélangées de sang et de matières fécales; en même temps, ou peu après, ils évacuent une portion plus ou moins considérable de l'intestin grêle ou des gros intestins. Après cette évacuation, qui est suivie de plusieurs autres selles noires, fécales, le soulagement est très marqué, la fièvre baisse, les coliques disparaissent, l'abdomen s'affaisse, la langue s'humecte et se nettoie, l'appétit reparait avec une grande vivacité, et au bout de quelques semaines la guérison est complète.

Le cas que nous venons de nous occuper pendant un temps plus ou moins long quelques dérangements des voies digestives, des alternatives de diarrhée et de constipation, des coliques continues ou in-

termittentes, de la difficulté dans la marche, avec propension à pencher le corps en avant, de l'amaigrissement, etc.; mais tous ces symptômes se dissipent, et l'enfant finit par recouvrer sa santé.

La maladie, comme dans la première enfance, suit presque toujours la marche des affections aiguës; cependant elle peut aussi suivre une marche plus lente, comme chez l'adulte. Dans les cas de cette espèce, l'apparence de chronicité est probablement le résultat d'une maladie antécédente, comme cela paraît avoir lieu dans l'observation suivante du docteur Monro (1).

Un garçon de douze ans se plaignait pendant plus d'un an de coliques souvent accompagnées de diarrhée et de selles sanguines. Lorsque l'auteur le vit, il était très émacié et faible; il avait le poulx fréquent. Deux semaines plus tard, il rendit par les selles un lambeau d'intestin livide de 13 pouces de long; les symptômes généraux persistèrent, et au bout de six semaines il mourut. A l'autopsie, on trouva :

- 1° Une petite péritonite (problème chronique);
- 2° L'union de l'iléum au colon, avec rétrécissement au niveau de la cicatrice.

Les deux observations suivantes offriront des exemples, l'une d'une invagination terminée rapidement par le retour à la santé; l'autre d'une maladie qui s'est prolongée pendant bien des mois avant que la guérison ait été complète.

On. III (2). — *Garon de neuf ans. — Coup sur le ventre; depuis lors altération de l'alimentation, de la constipation, mais conservation de la gaîté et de l'appétit. Début par des coliques, puis des vomissements et de la constipation. — Le cinquième jour, vomissements stercoraux. — Dans la journée, rétablissement des évacuations. — Le septième jour, débris méconiaux et selles fécales noires. — Le dix-septième, l'enfant rend un lambeau d'intestin. — Guérison.*

Le 12 juillet 1847, je fus demandé pour voir Charles H., âgé de neuf ans. L'enfant n'avait jamais eu d'autre maladie que la rougeole, le printemps de la même année; il s'en était parfaitement bien remis.

Cinq semaines avant le début, l'enfant était revenu de l'école pâle et décoloré, en disant qu'un de ses camarades lui avait donné un coup de pied dans le ventre; dès lors il pâlit et maigrit; il eut de la diarrhée abondante de constipation, sans cependant perdre son appétit et sa gaîté naturelle.

Le samedi 10 juillet, il avait pris avec grand plaisir un bain froid. Dans la nuit du samedi au dimanche il eut des maux de ventre sans évacuation, et le dimanche il resta au lit jusqu'à onze heures du matin. En se levant il avait de la peine à se redresser et à marcher droit, à cause d'une tension douloureuse dans la région iliaque droite. Malgré cela, il essaya l'après-midi d'aller à la campagne; mais il sentit bientôt pour se mettre au lit. On lui donna de l'eau sucrée, qu'il vomit, et il eut encore cinq ou six vomissements dans la nuit.

Dans la matinée du lundi 12 juillet, jour où je le vis pour la première fois, il se plaignait de douleurs vives dans la fosse iliaque droite, qui l'obligeaient à se tenir courbé et augmentaient au moindre attouchement; on sentait en ce point, à travers les parois du ventre, une tumeur allongée de la paume de la main; vomissements des boissons qu'on lui donna, et constipation depuis le 10, face éteinte, pouls à 120, très petit, grande soif.

Traitement. — Saignées, cataplasmes; 5 centigrammes de calomel par heure.

Le mercredi 13, l'enfant prit 60 centigrammes de calomel sans être évacué. Du reste, aucun changement.

Traitement. — Bains, frictions mercurielles, cataplasmes et grands lavements buileux.

Le mercredi 14, point de changements, le ventre est plus ballonné, la fièvre et les angoisses augmentées. (Vente au matin, 15 grammes par heure.) L'enfant a pris dans le courant de la journée 120 grammes sans évacuer.

Dans la nuit du mercredi au jeudi je lui fis prendre de l'eau de Milna naturelle. Le matin du jeudi (cinquième jour) point d'évacuations, les malaises continuent, l'odeur fœtale. À six heures du matin grande angine, facies décomposé, les yeux rentrés dans leur orbite, sueurs froides générales, odeur fœtale très forte des éructations et des vomissements, ventre très ballonné presque plus douloureux, pouls vermiculaire, respiration accélérée et difficile; en sorte que je crus l'enfant arrivé au terme fatal. Je prescrivis un lavement avec l'acétate de plomb et une potion avec 36 gouttes de laudanum de Sydenham. Au bout de deux heures je revis l'enfant, qui est plus calme; le pouls est revenu, les transpirations froides sont remplacées par des transpirations chaudes; mais il n'y a point encore de selles. — Frictions d'huile de croton sur le ventre. Au bout d'une heure il rendit le lavement. Dans la même journée il eut encore plusieurs selles de matières fécales en grande quantité; il éprouva un grand soulagement, et se leva à un sommeil court, mais tranquille; les coliques se firent sentir de loin en loin, très supportables.

Le vendredi 16, le malade continue.

Le samedi 17, selles abondantes d'une couleur et noires très fétides, et mélangées de lambeaux ressemblant à des débris d'intestins. (Jeus soin de recommander de conserver toutes les matières.)

Le dimanche et les jours suivants, deux à trois selles par jour, toujours moins fétides. L'appétit reprit et se changea bientôt en voracité. Le peu de nourriture qu'on donne au malade passe presque immédiatement et sans avoir subi d'altération par la digestion; de temps en temps il ressent des coliques. Au bout de quelques jours la digestion se rétablit, les selles redevenant à peu près normales.

Le 27, je fus demandé pour aller voir mon malade. Le matin il avait éprouvé le besoin d'aller du ventre, et, ayant fait de grands efforts, il avait rendu avec un bruit éclatant un volumineux fragment. L'examen du corps dringé, et je reconnus un morceau de l'intestin d'environ quatre pouces de longueur, sur un demi de largeur; mais je ne pus pas bien apprécier à quelle partie de l'intestin il appartenait (3).

REMARKS. — Cette observation nous offre l'exemple d'une invagination rapidement guérie. Le succès a été com-

plet; on a pu voir combien les symptômes se sont éloignés de ceux qu'on observe dans la première enfance, ou plutôt de ceux de l'invagination du gros intestin. Aussi nous serions tentés de croire que c'est à une invagination de l'intestin grêle que M. Péllissier a eu affaire, bien que nous n'ayons pu terminer d'une manière exacte à quelle portion de l'intestin appartenait le fragment expulsé. L'époque à laquelle a eu lieu l'évacuation du lambeau d'intestin a été séparée d'une dizaine de jours de celle où les symptômes ont indiqué que l'élimination s'était faite; c'est là un fait exceptionnel.

L'observation suivante, qui est un exemple d'invagination de l'intestin grêle, a été prise par moi, d'après un cas du docteur Péllissier; mais la guérison n'a été obtenue qu'au prix d'accidents pénibles, prolongés et graves.

On. IV. — *Garon de six ans. — Symptôme d'iléus, fièvre, vomissements stercoraux, constipation opiniâtre. — Le septième ou le huitième jour, évacuation noire. — Cessation des symptômes. — Deux jours plus tard, décoloration d'un lambeau d'intestin. — Plus tard, apparition de coliques intermittentes. — Combrance très longue. — Guérison définitive après un traitement mercurel.*

Un enfant de six ans (1) était atteint, lorsque je le vis pour la première fois, de symptômes peu alarmants. Un purgatif qu'on lui administra opéra aisément et avec une apparence efficace. Le lendemain il commença à se plaindre de douleurs dans les entrailles; la fièvre était intense; elle était en augmentant pendant deux ou trois jours, accompagnée d'une grande tension du ventre, et de symptômes les plus évidents d'une constipation opiniâtre et d'une interruption.

La vivacité de la douleur, l'intensité de la chaleur, l'accélération du poulx, la rougeur et l'écchymose de la langue et la grande prostration des forces laissèrent à peine une ombre d'espoir de voir la maladie se terminer favorablement. Environ quatre ou cinq jours plus tard, l'enfant rendit une évacuation noire, couleur indigo, qui fut suivie d'un prompt soulagement et bientôt d'une entière disparition des symptômes alarmants. Cette selle fut suivie d'une ou deux autres, noires, abondantes, mais de même apparence. Les évacuations devinrent bientôt naturelles, les fonctions régulières, les symptômes fébriles disparurent, la langue se nettoya, l'appétit se fit sentir; en un mot, la convalescence s'établit.

Deux jours après le rétablissement des selles, l'enfant évacua deux fois une évacuation noire, et deux fois une évacuation d'une partie commença à se gangrener, une autre était putréfiée, le reste était sain. Trente-quatre heures après, il rendit un fragment d'intestin de trente-trois pouces de long. Après cette élimination, les selles se rétablirent, mais avec douleur et difficulté. Les évacuations prirent une apparence normale, et les douleurs cessèrent. Les digestions étaient très imparfaites; un grand amaigrissement en fut le résultat; la nutrition se faisait assez mal pour menacer la vie.

Cet état persista pendant plusieurs semaines; puis la douleur, qui avait été habituellement constante, devint périodique, et pendant toute la régularité des douleurs d'accouchement avec des intervalles qui variaient de cinq à quinze minutes. Chaque paroxysme durait une minute ou une minute et demie, et était remplacé par un état de bien-être relatif. À la réapparition de la douleur, le ventre, qui auparavant était dur, devenait soudainement cédant et se tendait, et l'on percevait au travers de ses parois chaque mouvement et chaque oscillation péristaltique du tube intestinal. Après avoir résisté durant plusieurs semaines à tous les moyens de traitement mis en usage, ce terrible symptôme disparut à la suite d'un traitement mercurel.

La santé se rétablit graduellement, et au bout de deux ans après le début, l'enfant jouissait d'une santé passable, quoiqu'il fût, plus que les enfants de son âge, sujet aux coliques et aux dérangements d'entrailles.

(La suite à un prochain numéro.)

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 21 janvier 1852. — Présidence de M. LABREY.

Lecture et adoption du procès-verbal.

CANCER ET TISSE FIBRO-PLASTIQUE.

Tumeur fibro-plastique de la région iliaque externe, extirpée deux fois et récidivée sur place.

M. LABREY communique, sous ce titre, une observation qu'il croit digne d'intérêt aux points de vue du diagnostic, de l'anatomie pathologique et de la récidive des tumeurs dits fibro-plastiques.

C'est un ancien militaire, gendarme mobile, nommé Genter, âgé de 35 ans, originaire de la commune de Saint-Genès, qui, après dix ans de jeunesse et presque dix ans d'enfance de la présence d'une petite tumeur au-devant de la fesse gauche vers le niveau de la face externe de la crête iliaque, sans qu'aucune cause appréciable parût y avoir donné lieu. Cette tumeur, présumée même d'origine congénitale, s'accroissait d'une manière continue, et, à l'époque du recrutement, et n'occasionnant autre gêne, ni douleur, elle passa presque inaperçue au conseil de révision. Mais depuis l'entrée au service elle s'accroît progressivement sous l'influence de la pression mécanique exercée par le bord du ceinturon et par le poignet du sabot. Les faibles progrès de l'augmentation de la tumeur à peu près continue de cette cause locale, et au bout d'une vingtaine d'années la tumeur avait acquis un développement assez considérable pour ne pouvoir plus supporter l'équipement militaire. Elle devint même le siège de douleurs qui n'étaient jamais faibles, et caractérisées par des paroxysmes irréguliers. Le malade fut obligé de cesser à la fin de l'année 1835. Il entra au Val-de-Grâce au mois de mars 1851, et fut placé dans nos salles de clinique.

Voici dans quel état il se trouvait. Ce militaire paraissait avoir une assez bonne santé, quoiqu'il fût déjà venu à l'hôpital pour de légères affections de poitrine, mais il n'avait jamais eu de tuberculisation; il avait eu autrefois une maladie syphilitique caractérisée par des chancres primitifs, mais bien guérie. Nulle raison d'ailleurs de rattacher le mal local à ces causes générales.

La tumeur siégeant à la face antérieure et supérieure de la région iliaque externe du côté gauche avait une volume d'une grosse orange; elle était assez régulièrement arrondie, ayant une

(1) Case of Intestinal, with sloughing of a large portion of Intestine, voided by stool. By Test. Gayford. *American Journal of medical science*. February 1850, dans Thomson's Rep. p. 306.

(1) V. THOMSON, loc. cit., p. 217.

(2) Cette observation nous a été communiquée par notre confrère le docteur Péllissier. Nous la transcrivons d'après son rapport.

(3) Nous avons eu entre les mains ce fragment d'intestin; mais pas plus que M. Péllissier nous n'avons pu déterminer s'il provenait de l'intestin grêle ou du gros intestin.

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

GAZETTE DES HOPITALS

On s'abonne à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40,
MORIN DU PAYS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

Le journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

SOMMAIRE. — PARIS, sur la séance de l'Académie de médecine. — Hôpital Beaujon. — Épidémie de coliques saturnines produites par des boissons sophistiquées. — Hôpital Beaujon d'Anvers (St. Vierge). Sur une affection épileptique des os du pied. — Académie de médecine, séance du 3 février. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 4 FÉVRIER 1852.

Séance de l'Académie de Médecine.

L'Académie a repris aujourd'hui, sans nécessité bien urgente, la discussion sur le procédé de M. Hatin pour l'application du forceps au-dessus du droit supérieur. Mais, comme cela n'arrive que trop souvent, la question principale est celle qui a occupé le moins de place. M. Danyan cependant a envisagé cette question elle-même, c'est-à-dire le procédé de M. Hatin sous un point de vue qui avait échappé aux divers orateurs, sans en excepter, bien entendu, l'honorable rapporteur. L'un des obstacles que l'on rencontre dans l'application du forceps au-dessus du droit supérieur par le procédé ordinaire, c'est de placer les branches de l'instrument d'une manière régulière sur les faces latérales de la tête; on pourrait espérer, à la rigueur, qu'en introduisant le main tout entier dans l'utérus, et qu'en l'y maintenant sans interruption ou à peu près pendant l'application de deux branches, on parviendrait soit à disposer favorablement la tête, soit à mieux diriger les branches, et, en définitive, à rendre plus régulière l'application du forceps. C'était là le seul avantage qu'on n'espérer du nouveau procédé. Cet avantage ne s'est pas réalisé entre les mains de M. Danyan. L'habileté de ce chirurgien est assez notoire pour qu'on puisse croire de son insuccès à celui de tous les accoucheurs qui renouvelleront son expérience. Le procédé reste donc avec ses seuls inconvénients.

Il serait fort difficile de discuter l'hymne de M. Malgaigne, nos appréciations n'ayant en aucune façon la prétention d'être un cours d'éloquence. M. Malgaigne a tranché par des aphorismes bibliques une foule de questions que les travaux des hommes les plus éminents ont laissées, pour la plupart, dans l'incertitude, ou qu'ils ont résolues d'une façon tout opposée. Par exemple, M. Malgaigne veut :

1° Que la rareté des applications de forceps soit la principale cause de la mortalité chez les nouvelles accouchées des hôpitaux ;

2° Il veut que les internes nouveaux venus soient moins capables que toutes les sages-femmes des villes et des compagnies ;

3° Que le vent de Montfaucon soit très pernicieux pour les blessés de l'hôpital Saint-Louis ;

4° Que l'infection puerpérale et la fièvre puerpérale soient deux choses très différentes ;

5° Que la fièvre puerpérale soit la principale cause de la mortalité chez les nouvelles accouchées des hôpitaux ;

6° Que la fièvre puerpérale soit presque constamment produite par des refroidissements et non par une influence épidémique ;

7° Enfin il veut surtout, en chauffant ses malades, voir faire descendre la mortalité de 1 sur 15 à 1 sur 93 dans les salles d'accouchement de l'hôpital Saint-Louis, etc.

On comprend facilement que M. Dubois ne se soit pas senti la force de traiter inopinément toutes ces questions et bien d'autres encore. Quant à nous, nous bornerons au petit raisonnement suivant notre appréciation sur l'ode de l'éloquent académicien :

S'il est vrai (et cela est puisque M. Malgaigne l'affirme) que l'emploi trop restreint du forceps soit cause de la grande mortalité signalée par M. Malgaigne,

Comment peut-il être vrai (et cela est non moins vrai) puisque M. Malgaigne l'affirme également) que le savant accoucheur ait pu faire cesser cette mortalité, non pas, comme on pourrait s'y attendre, en appliquant plus souvent le forceps, mais simplement en chauffant ses malades ?

On pourrait faire des questions analogues sur tous les aphorismes de M. Malgaigne. — H. de Castelnau.

HOPITAL BEAUJON. — M. LEROUX.

Épidémie de coliques saturnines produites par des boissons sophistiquées.

Depuis un mois, je pourrais même dire plus si je voulais

m'en référer à des souvenirs un peu confus, j'ai été appelé à donner des soins, en ville et à l'hôpital, à diverses personnes affectées de coliques, dont l'ensemble symptomatique aurait accusé une intoxication saturnine si l'ignorance de la cause ne m'avait tenu sur la réserve.

Le premier malade dont l'histoire est présentée à ma mémoire est un garçon brasseur, près duquel j'ai été appelé dans les derniers jours du mois de décembre, il y a environ six semaines.

Il était en proie à d'atroces douleurs, dont le siège était la région gastro-hépatique, et que l'on aurait pu considérer comme appartenant à une colique hépatique. Le malade était pâle, étiolé, les traits décomposés ; pas de fièvre, pouls petit ; peau plutôt froide que chaude, grande faiblesse ; pas de tension ni matité au siège de la douleur ; aucun indice d'interruption du cours des matières sur un point du canal digestif ; constipation. Liséré noirâtre sur quelques points du bord libre des genives. Mes recherches sur la source d'une intoxication saturnine furent inutiles. Cependant, la ressemblance avec la colique métallique était si grande que je prescrivis sans hésiter comme médication purgative :

Huile de ricin. 30 grammes

suspendus dans une émulsion gommeuse à prendre en quatre fois, en ajoutant 15 centigr. de calomel à chaque dose ; opium pour la nuit.

Peu d'évacuations, léger soulagement. Le lendemain, même prescription avec addition de 30 centigr. d'aloès au calomel. Evacuations abondantes suivies d'amélioration notable.

Une troisième purgation avec l'eau de Sedlitz parut terminer la maladie.

Néanmoins, je viens d'apprendre que l'étiologie saturnine persiste.

Il y a quatre jours, j'ai été appelé de nouveau pour la femme de ce malade : elle était elle-même en proie à la colique, dont elle avait été soulagée par un purgatif ; elle s'était profondément étiolée depuis que j'avais vu lors de la maladie de son mari. Les purgatifs salins ont suffi pour terminer l'accident local ; j'ai conseillé l'usage des ferrugineux pour combattre la diathèse anémique.

Cette femme m'appartient alors qu'elle et son mari avaient fait usage d'un cidre sophistiqué par le plomb ; que son mari, buvant plus qu'elle, avait été le premier et le plus gravement atteint ; qu'ils avaient découvert la vérité en allant commander une nouvelle provision de cidre à une brasserie du faubourg Saint-Anoine, laquelle était fermée, leur a-t-on dit, par ordre de l'autorité et pour cause de sophistication du cidre par des préparations plombiques.

Sur ces entrefaites, un homme de trente ans environ, gargariste de profession, vint à l'hôpital Beaujon offrant les mêmes symptômes que les précédents malades ; il ne peut nous donner aucun renseignement sur l'origine présumée de sa maladie. Mais sa profession nous permettait de supposer qu'il avait fait usage de quelque boisson sophistiquée. Le purgatif à l'huile de ricin, le calomel et l'aloès amenèrent en peu de jours la cessation des accidents.

Un second malade, garçon boucher, a été reçu à y quelques jours dans mon service offrant des accidents analogues : des vomissements bilieux, une constipation opiniâtre, une matité notable de la région iliaque gauche, le liséré bleuâtre sur quelques points des genives. Même traitement. Guérison aussi rapide. Un peu de dysurie persiste. Du vin, du cidre dont ce malade faisait usage avant ces accidents ont été remis à M. Chatin, qui a reconnu la présence d'une petite quantité de sel de plomb dans le cidre.

Il y a trois jours, un concierge des terrains Beaujon, le nommé Chasse, me présente à la consultation, le directeur de l'hôpital se plaignant de troubles digestifs et de douleurs vives à la région gastro-hépatique ; il avait le teint jaunâtre, des traces de liséré bleuâtre aux genives. Il nous dit qu'il faisait usage de cidre, dont il nous a remis immédiatement une bouteille. M. Chatin en fait l'analyse et y a constaté la présence du plomb.

Aujourd'hui même, 29 janvier, une femme, demeurant allée des Veuves, s'est présentée à la consultation, accusant des douleurs d'estomac, des vomissements, etc. Son teint étiolé nous fit présumer la cause de ces accidents ; des traces de liséré existaient aux genives. La malade nous a dit qu'elle faisait usage de cidre. M. Chatin n'a pas trouvé de plomb dans ce dernier ; mais il faut remarquer que la provision venait d'être renouvelée lorsque déjà les fabricants de cidre avaient pu se mettre sur leurs gardes.

J'ajouterai que l'avant-dernier malade nous a dit que sa femme était à l'hôpital Beaujon depuis trois semaines pour des accidents semblables à ceux qu'il éprouvait lui-même. Je n'ai point encore pu vérifier le fait.

Je n'ai point vu assez de détails, je n'ai pas recueilli les observations avec assez de méthode pour établir les analogies et différences qui peuvent exister entre cette intoxication et celle des ouvriers plombiers exposés aux poussières des préparations de ce métal. Voici les faits néanmoins qui ont le plus attiré mon attention.

Le liséré bleuâtre du bord libre des genives a été remarqué chez tous les malades où je l'ai cherché ; mais il ne peut prouver, ordinairement partiel et limité aux portions de bord libre des genives qui sont le siège d'une inflammation suppurative, qui peut donner lieu à la formation d'un sulfure plombique (1). Or, comme les personnes que j'ai examinées avaient généralement les dents et les genives en bon état, le liséré n'était que partiel, tandis que les ouvriers plombiers, presque toujours affectés de gingivite suppurante, offrent presque tous ce liséré fortement prononcé. Dans les cas de colique d'origine douteuse, il devient un élément précieux de diagnostic, même quand il est peu marqué.

Le siège de la douleur est l'épigastre et l'hypochondre droit, tandis qu'il existe à la région ombilicale, souvent rétractée chez la plupart des ouvriers plombiers. Cela viendrait-il de ce que, dans le premier cas, le sel plombique est introduit en solution, absorbé dans l'estomac et directement transmis au foie, tandis que, dans le second, il est presque toujours introduit sous forme pulvérulente, insoluble, et qu'avant de rencontrer des agents de solubilité il arrive dans l'intestin ?

Chez la plupart des malades, quelques purgatifs d'une activité modérée ont suffi en peu de jours pour dissiper les accidents abdominaux ; ce qui permet d'admettre une intoxication plus faible que chez les ouvriers plombiers. Cependant l'étiologie et la faiblesse persistent ; et, aujourd'hui même, j'ai appris que le garçon brasseur dont il est question plus haut est encore faible et souffreteux ; c'est que la déperdition du corps par l'élimination des particules de plomb peut durer plusieurs mois, comme vient de le démontrer M. Orfila dans des expériences faites sur les animaux vivants, comme je l'ai indiqué dans le même ouvrage, et par lequel on insiste sur la continuation pendant longtemps des divers moyens d'élimination et de déperdition qui forment la base du traitement des affections saturnines.

Un de mes anciens internes, M. Lallier, a observé de son côté le cas suivant de colique saturnine développée par l'usage du cidre.

Au mois de décembre 1851, le nommé Girod, charretier, rue Papillon, 7, fut pris de coliques assez vives avec constipation opiniâtre, vomissements, teinte sub-ictérique de la peau, prostration des forces sans aucune espèce de réaction fébrile. Cet état cessa à l'emploi d'un purgatif et d'un bain.

Quelques jours plus tard, ces accidents reparurent avec beaucoup plus d'intensité ; leur persistance sans cause appréciable, leur ensemble firent soupçonner une intoxication saturnine, et l'existence d'un liséré bleuâtre au collet des dents vint corroborer le diagnostic. Restait à découvrir la cause de l'affection. Cet homme, qui distribue du lait dans plusieurs départements à Paris, nous dit que souvent il était obligé de boire du vin chez ses pratiques. Nous pensâmes que c'était là la source de l'intoxication ; mais la difficulté des recherches qu'il aurait fallu faire nous empêcha de songer à des investigations plus complètes. Il gérât au bout d'une dizaine de jours, et reprit ses occupations, s'abstenant désormais, suivant notre recommandation, de boire de nouveau du vin chez ses pratiques. Malgré ces précautions, il tomba malade pour la troisième fois vers la fin de janvier 1852, et est actuellement en proie à tous les accidents d'une intoxication saturnine grave (constipation, coliques, vomissements incoercibles, teinte ictérique, liséré des genives, douleurs articulaires, etc.).

Nous sommes enfin parvenus à savoir qu'il buvait habituellement du cidre, soit à ses repas, soit lorsqu'il travaillait, et qu'il en avait encore bu quelques jours auparavant. Nous n'avons pas hésité à attribuer à cette boisson les accidents qu'il éprouvait, et nous en avons remis un échantillon à M. Chatin, qui a bien voulu en faire l'analyse. Ce cidre ne contenait pas moins de quatre centigrammes de plomb par litre (2). Cette proportion de la substance toxique est de beaucoup la plus forte de celles contenues dans les cidres analysés par M. Chatin ; aussi, comme plusieurs cidres saisis par M. le professeur Chevallier, celui bu par notre malade présentait une coloration brune prononcée par le simple mélange avec une solution d'hydrogène sulfuré.

(1) Dans un mémoire que j'ai présenté à l'Académie de médecine en 1848, j'ai signalé une teinte bleu-arséniolée de la muqueuse du gros intestin, que j'ai constatée avec M. Lallier dans l'empoisonnement saturnin, sur les lésions de plusieurs malades qui avaient absorbé à l'intoxication saturnine. Cette teinte, qui s'arrêtait à la valve iléo-cæcale, a été attribuée par nous à l'action des gaz formés sur les sels de plomb qui imprégnaient les parois intestinales.

(2) On sait que c'est pour arriver à la clarification, cette année très difficile des cidres, que les brasseurs n'ont pas craint de les addoucir d'acide de plomb, dont la base ne se précipite qu'en partie avec les substances qui troublent la transparence de la liqueur. L'autorité, depuis plusieurs jours, avertit, pendant des années qu'environnant sans doute le retour de ces empoisonnements périodiques, que la cupidité ou l'ignorance font passer sur les centimes pour cent, chaque fois la présence du plomb dans les cidres d'une brasserie élève le fait constaté, et a fait fuir, estimée à 12,000 fr. On trouva, dans le temps, que c'était un peu cher pour se débarrasser d'un poison. L'épilation est salutaire par la mesure que l'attitude d'une brasserie du faubourg Saint-Antoine. Le peuple ne veut pas de ces empoisonnements, même en se refusant à l'impôt, sans doute à sa loi ne voudra plus qu'on lui vende, même les cidres non addoucis, un sucre dont le moindre défaut est de ne pas sucrer. Cit.

Sur une affection singulière des os du pied.

Nous recevons de notre honoré confrère M. le docteur Vésignié, d'Abbeville (Somme), l'observation suivante, qu'on rapprochera avec intérêt du fait que nous avons rapporté dans notre numéro du 10 janvier dernier.

Dans le numéro du 10 janvier dernier de la *Gazette des Hôpitaux*, j'ai trouvé avec une vraie satisfaction quelques détails extraits de la clinique de M. le professeur Nélaton sur une maladie que M. le rédacteur a désignée à bon droit sous le nom d'*affection singulière des os du pied*. J'ai présent j'avais vainement cherché dans les dictionnaires et dans les traités généraux de chirurgie le tableau de cette maladie, qui s'est offerte à mon observation, à différents degrés, sur plusieurs individus, et je m'étais proposé de publier quelques notes à ce sujet, lorsque l'article en question m'est arrivé comme une véritable providence.

Une trace ainsi en quelques mots la description de cette maladie :

« Au niveau des saillies osseuses du pied, on voit se former une *phlyctène*. L'épiderme se soulève; sous cet épiderme il y a un peu de sérosité purulente. Que l'épiderme se perforé avec ou sans le secours de la chirurgie, le derme se montre avec une teinte rosée; il est plus douloureux au toucher que dans les phlyctènes ordinaires. Pendant quelque temps les choses restent dans cet état. Bientôt le derme se perforé à son tour de dehors en dedans, petit à petit; une petite fistule s'établit. Cette fistule arrive dans le tissu cellulaire sous-cutané; elle persiste; elle fournit de la sérosité légèrement purulente. Plus, quand cette fistule existe depuis quatre, cinq ou six semaines, et que l'on vient à l'explorer avec le stylet, on arrive sur une portion d'os dénudée, nécrosée. Le séquestre qui s'est formé peut être extrait, ou se sépare de lui-même. Tels sont les phénomènes qui se sont reproduits d'une manière invariable un grand nombre de fois sur le malade dont M. Nélaton a tracé l'historique abrégé ».

J'ai saisi quelques détails de cette citation pour rendre plus saillants sur yeux des lecteurs les points de contact ou de dissimilation qui peuvent exister entre cette description et celle qui résulterait des faits suivants que je vais analyser.

Il y a plus de vingt ans, je fus consulté par le nommé Josse (Vitalis), alors âgé de vingt-deux ans environ, jardinier, homme dur au travail, presque insensible à la douleur, doué d'ailleurs d'une santé robuste.

Cet homme éprouvait de la peine à marcher et portait à la partie du pied droit, un lieu correspondant à la saillie métatarso-phalangienne une affection qui, au premier abord, pouvait être prise pour un *durillon*, ou *cor plat*. En cet endroit, on observait, en effet, un épaississement écailleux de l'épiderme, large de 15 millimètres, et au centre de cette callosité un point brunâtre un peu enfoncé et également sec. Croyant qu'une matière liquide, sang ou pus, se trouvait enfoncée plus ou moins profondément, je fis avec précaution l'abrasion des parties calleuses, jusqu'à ce que j'eusse mis à nu le derme, facile à reconnaître à sa couleur rosée; et de cette abrasion il résulta au centre une excavation ovalisée d'avant en arrière, profonde de 2 millimètres, large de 4 sur 6. Les bords de cette excavation, nettement arrondis, étaient non pas *coupés droit*, comme par un emporte-pièce, mais (et je dois appeler l'attention sur cette particularité, que j'ai trouvée dans tous les autres cas) comme arrondis et lisses en dehors et en dedans, sans bords rugueux, sans angles aigus, sans saillies et d'un poli absolu. On pouvait soulever tout autour ces bords, qui, par le fait, s'établissaient au développement d'environ 2 millimètres. Le fond de cette excavation était également lisse et paraissait appartenir encore au derme lui-même plus qu'au tissu cellulaire. Il me sembla qu'en cette circonstance la peau, préalablement épaisse, s'était comme dédoublée : c'est-à-dire que le mal avait pris naissance dans son épaisseur.

Ma petite opération ne donna lieu à l'écoulement d'aucun liquide; mais l'excavation découverte était évidemment humide et sécrétante. Tout cela fait, je me croyais maître de la maladie; mais je mis vainement en usage différents réagents dits cicatrisants, tels que styraç, baume du commandeur, baume d'Arcet, calomel, etc. L'affection reparut, c'est-à-dire que peu à peu les callosités épidermiques se reformèrent, et nécessitèrent de nouvelles abrasions, qui chaque fois étaient suivies de soulagement pendant la marche. Dès lors le patient eut recours à d'autres mains, et vivait avec son mal, se contentant, quand il souffrait trop, d'aller à l'hôpital, où on se bornait, comme je l'avais fait, à enlever les callosités. Deux fois, soit fatigué, soit une autre cause, il survint de l'inflammation; mais chaque fois, après quinze à vingt jours de repos, le mal revenait au même point sans autre conséquence.

Je n'avais pas perdu de vue ce malade, et de temps en temps, quand je le rencontrais, j'apprenais qu'il en était toujours au même point. Néanmoins, il se préparait d'autres désordres.

Il y a trois ans, Josse parut à la consultation de l'Hôtel-Dieu d'Abbeville, où j'avais été appelé à remplir les fonctions de chirurgien en chef, et il me montra son pied droit, qui était le siège d'un gonflement phlegmoneux considérable, surtout particulièrement dans les parties molles qui avoisinent le premier métatarsien et le gros orteil. Une vaste ulcération saignée et blafarde, entourée d'épaisses callosités épidermiques, avait remplacé le petit mal que j'avais observé dans les temps, et avait gagné le bord interne du pied. Un stylet introduit dans ce cloaque rencontra une portion d'os mobile, qui fut facilement extraite; et le malade, se croyant guéri, ne consentit pas à rester à l'hôpital.

L'extraction de ce séquestre, qui n'avait pas de forme déterminée, mais qui dépendait en apparence de la partie an-

tériérieure du premier métatarsien, fut suivie d'une amélioration qui satisfait le malade d'abord et qui fut suivie d'une espèce de guérison sans qu'aucun traitement particulier eût été employé.

Le 7 décembre dernier (1851), Josse vint demander son admission dans mon service, et je le trouvai dans l'état suivant :

Le pied droit, qui était malade depuis si longtemps, était guéri pour lui dans ce sens qu'il n'en souffrait plus ainsi dire aucunement. Mais le bord interne était extrêmement déformé; le gros orteil et le premier métatarsien, diminués dans leur longueur normale et respectivement par les parties d'os que la nécrose avait entraînés précédemment, étaient confondus entre eux sous la forme de ces doigts rattachés qu'un panaris profond a envahis et qui n'ont plus que des portions minimes des phalanges. Le second orteil surpassait en longueur le premier de plus de 2 centimètres. A la région plantaire et à la partie saillante correspondant à l'articulation métatarso-phalangienne, il restait une excavation ovale semblable à celle qui avait existé autrefois, et au tour de cette excavation s'élevaient successivement des callosités épidermiques. Ainsi, le mal se reproduisait encore dans sa forme ancienne et primitive, et la guérison n'avait pas été complète malgré l'extraction du séquestre. La nécrose se reproduira infailliblement si l'on ne parvient à détruire cette tendance par des moyens particuliers.

Sur le même pied, à la région plantaire et à l'endroit où s'attache le cinquième orteil, il y avait aussi une callosité plate avec point brunâtre au centre, c'est-à-dire une affection tout à fait semblable à la première.

Mais ce n'était pas pour ces inconvénients du pied droit que Josse venait réclamer mes soins. Depuis trois années que je ne l'avais vu, la maladie avait envahi le pied gauche de la même manière, à la même place correspondante et seulement avec une rapidité beaucoup plus grande. Un vaste ulcère fongueux, entouré de callosités épidermiques, occupait la région plantaire; un autre existait sur la face dorsale. De ces deux ulcères, qui jetaient au loin des traînées phlegmoneuses, s'élevaient abondamment les ligaments et le horriblement fétide. L'orteil, rattaché et diminué de longueur, semblait prêt à se décoller, tant l'écoulement et les mouvements qu'il lui imprimait laissent entendre une éruption caractéristique. Le stylet compléta le diagnostic et signala une seconde nécrose.

En présence de cette seconde nécrose singulière, la première idée qui me vint fut qu'il faudrait opérer le malade, et celui-ci s'offrait couragement pour subir toute espèce de traitement en vue de la guérison; mais je ne m'arrêtai pas à ce parti extrême. Bientôt d'ailleurs je me disposais à l'opération, quand je me rappelai que j'avais vu dans le cas de Josse une lésion semblable étendue d'abord l'inflammation phlegmoneuse par le repos et par des moyens appropriés avant de porter l'instrument tranchant sur des parties aussi mal disposées. D'une autre part, il me sembla que Josse n'avait guéri radicalement du pied droit, où il existait encore une excavation perforante et une callosité initiale. Je résolus en conséquence de me réfugier dans la médication ordinaire, en espérant qu'au pis aller il n'arriverait au pied gauche rien de plus fâcheux que ce qui s'était produit sur le pied droit. Je commençai donc à le traiter rigoureusement, la jambe élevée sur d'épais coussins; on appliqua des cataplasmes émollients, et dès le quatrième jour je pus enlever avec des pinces les callosités épidermiques qui entouraient l'ulcération plantaire. La phlogose une fois éteinte, on se contenta pour tout pansement de plumasseaux cératés.

Je restais toutefois, comme je reste encore, très incertain sur la nature intime de cette maladie, à laquelle M. Nélaton n'a pas assigné de nom et que je me suis permis d'appeler *mal plantaire perforant*. Cependant certains rapprochements me conduisent à considérer l'origine de cette affection dans le derme, qu'elle existait originellement avec ou par formation de callosités épidermiques, qu'elle était très opiniâtre, sinon incurable, je me suis imaginé qu'elle était liée à une viciation générale, et j'en ai fait à tort ou à raison une variété du *psoriasis palmaris*. Je me suis cru en conséquence autorisé à prescrire la solution arsenicale de Fowler, que le malade a prise pendant son séjour dans mon service et dont la dose n'a pas dépassé huit gouttes par jour. Sous l'influence de cette dose, on localisa le mal, et le gros orteil du pied gauche s'est amélioré avec une rapidité remarquable; l'ulcération de la face dorsale est guérie la première en vingt-cinq jours, et celle de la face plantaire était réduite cinq jours après à un petit point fistuleux, qui probablement subsistera jusqu'à ce que la séparation du séquestre s'accomplisse. L'excavation du pied droit restant de la première attaque a été constamment pansée avec de l'huile de cade, et paraissait deséchée lorsque Josse a tenu à sortir, le 11 janvier courant, pour reprendre ses travaux. Le jour il a conseillé de panser avec de l'huile de cade les semelles fort épaisses, pourvu d'entailles profondes sur la place correspondant aux saillies antérieurement ou encore malades, afin d'éviter la pression sur les points douloureux.

Cinq jours après sa sortie, Josse reparut, et déjà sur la région plantaire, à côté du point fistuleux, il existait une phlyctène plate et non transparente, comme si la pellicule cicatricielle se fût soulevée ou décollée. J'ouvris cette phlyctène, d'où il s'écoula une sérosité roussâtre, et le fond présentait, bien entendu, des chairs rouges et vives à l'état d'ulcération. Bientôt la pression opérée par une marche prématurée aura-t-elle déterminé ce résultat, qui constitue déjà une récurrence; bientôt il faudra soumettre le patient à un nouveau traitement.

Je n'insisterai pas plus longtemps sur cette observation déjà bien longue; seulement je vous ferai remarquer la rapidité avec laquelle les ulcérations saignées de mon malade se sont cicatrisées, malgré la persistance de la nécrose. Ce résultat tient-il exclusivement au repos et aux pansements simples ? J'en doute. L'arsenic a-t-il exercé une influence

particulière sur la maladie ? Cela me paraît possible; mais résolvons l'interprétation, et attendons de nouveaux faits; c'est le parti le plus sage. D'ailleurs mon malade n'est pas guéri, et la seule conclusion que je puisse tirer, c'est qu'il peut, par des moyens simples et doux, obtenir en peu de temps un état fort supportable; tandis qu'il est prouvé, par le fait emprunté à la clinique de M. Nélaton, que toute mutilation est contre-indiquée, puisque les opérations n'empêchent pas la récurrence.

Voici maintenant d'autres faits qui, sans être aussi caractéristiques que le précédent, se rattachent, suivant moi, au *mal plantaire perforant*, en ce qu'ils représentent la maladie à son premier degré, telle que Josse la présentait, il y a plus de vingt ans, dans les premiers temps de ses souffrances.

Vers 1830, je donnais des soins à M. J., capitaine anglais, qui éprouvait beaucoup de difficulté à marcher, principalement sur le pavé, par le fait d'une callosité plantaire à la face plantaire de la pulpe du gros orteil du côté gauche. A toute force, il souffrait de débarrasement de cette incommodité. Je n'hésitai pas à pratiquer l'abrasion des callosités épidermiques endurcies, qui paraissaient être la cause des douleurs; et ici encore j'arrivai sur le derme, et je découvris une excavation humide et sécrétante, en forme de petit fente, avec bords arrondis et décollés en dedans.

Je venais d'échouer chez Josse dans un cas semblable. Alors, mettant de côté onguents et pommades, j'eus recours à la potasse caustique, dont je déposai un petit fragment dans l'excavation en question, pour détruire tout à la fois le mal et la peau qui le portait. Quatre jours après, à la chute de l'échecure, j'avais une large trouée de 15 millimètres de diamètre, allant presque jusqu'à l'os; il me fallut plus de vingt jours pour obtenir la cicatrisation. M. J., quitta Abbeville deux années après, bien guéri en apparence, ne souffrant plus. Mais à la place où le mal perforant avait existé et le pourtour, on observait une pulpe endurcie, insensible au toucher et nullement gênante. Je ne sache pas que le mal ait récidivé.

En porte-lia de notre ville, dans ces dernières années, venait à la consultation de la consultation de l'Hôtel-Dieu pour se faire opérer d'un mal pareil, qui consistait en une énorme callosité sèche siégeant à l'une des éminences métatarso-phalangiennes des gros orteils. Chaque fois j'en avais successivement plusieurs couches écailleuses jusqu'au derme, en ayant soin de ne pas donner lieu au moindre écoulement de sang; et chaque fois aussi je découvrais la petite excavation perforante. Aussitôt la douleur cessait, et l'individu s'en allait reprendre ses travaux, pour revenir quand il le pouvait plus marcher. Je dois dire que, en passant, que ce porte-lia était boiteux, et que la claudication était peut-être la cause de son incommodité.

Un jour enfin, cet homme désirant ardemment être guéri, je l'admis dans mon service. D'abord j'essayai le goudron, qui ne produisit aucun résultat. Malgré le repos, les callosités repaurent; je fis l'enlèvement de nouveau pour recourir à nitrate de mercure, qui, employé deux fois, échoua deux fois. Alors j'en vins à la potasse caustique, qui réduisit partiellement le malade comme dans le cas précédent. Je découvris la grande lœu à un épaississement uni de l'épiderme; mais le mal n'a pas récidivé jusqu'à la mort, qui eut lieu dix-huit mois après, par le fait d'un cancer de l'oesophage.

Le 6 août 1850, le nommé Félicité, cuirassier au 4^e régiment, fut admis à l'Hôtel-Dieu d'Abbeville pour y être traité du même mal. Chez lui, au moment de son entrée, il y avait une petite lœu saillante, entourée de callosités épidermiques. J'ignore si Félicité il avait subi quelque abrasion; mais tout ce qu'il me faut savoir, c'est qu'il était malade, et qu'il ne pouvait plus pourvoir faire son service. Cette époque, un élève distingué de l'Ecole de Paris, momentanément à Abbeville, assistait habituellement à ma visite, et je voulais lui démontrer combien ce mal, si petit en apparence, était difficile à guérir. Par une expérimentation d'ailleurs bien innocente, j'employai tout à tour un grand nombre de remèdes locaux, y compris une boulette de charpie trempée dans le nitrate de mercure et entassée de force dans l'excavation. Tous ces moyens échouèrent, et je fis par éternelle sur place l'extrême d'un cautère chauffé à blanc. L'excavation étant tombée, le guérison eut lieu; mais j'ignore si ce militaire, qui a changé de garnison, a été délivré définitivement.

Il sera loisible au lecteur de contester l'analogie des trois derniers faits avec le premier, qui concerne Josse, et avec celui de M. Nélaton. Mais pour moi, qui ai assisté il y a plus de vingt ans à l'évolution primitive de la maladie de Josse, qui ai vu celle-ci s'accroître successivement sur les deux pieds jusqu'à la nécrose, je persiste à proclamer l'identité de la maladie dans ces deux cas, et je ne puis que me féliciter de ne pas prouver assurément que le capitaine J., le porte-lia et le cuirassier eussent été conduits à des conséquences aussi fâcheuses; mais rien non plus ne prouve le contraire. D'ailleurs, il faut remarquer que chez les trois derniers on a pu pallier la maladie, ou anéantir le mal, et je suis bien convaincu par les trois derniers cas, que si Josse n'eût pas été aussi négligé, il eût pu éviter les tristes conséquences auxquelles il a été entraîné.

Quelle que soit la manière d'envisager la maladie dont il est question, quelle qu'en soit la nature, il me paraît évident qu'elle constitue une affection spéciale, ayant toujours la même forme. On ne la confondra jamais avec le cor. Au lieu d'une éminence épidermique avec point central conique qui s'enfonce dans le derme, on aura ou une excavation, ou une fente avec léger décollément, ou une plaque écailleuse sèche et sonore ordinairement enfoncée au milieu. Dans l'abrasion, au lieu de trouver comme dans le cor le petit cône qui entre dans le derme, on trouvera l'excavation à bords lisses et décollés.

Les observations qui précèdent tendent à établir que le *mal perforant* commencent par une callosité plate, ou un épaississement de l'épiderme, une espèce de *durillon*; cette

l'osion pourrait bien dépendre de la manière de marcher. Sous cette callosité la pression opérée par le poids du corps, ou une autre cause inconnue, déterminerait dans l'épaisseur du derme par un travail particulier une excavation vésiculeuse que l'abrasion seule fait découvrir, et qui a toujours pour caractère une espèce de fente à bords roulés et arrondis, que nous certain degré de décollement. On comprend aisément alors qu'en certaines circonstances le mal puisse faire des progrès de dehors en dedans, et aller jusqu'aux os si on laisse subsister la callosité, dont la consistance est énorme et l'épaisseur souvenant de plusieurs millimètres. Il est à peu près impossible, en effet, que cette callosité se rompe spontanément, à moins qu'il ne survienne une inflammation; ce qui déjà supposerait une extension du mal en profondeur. Or, qui déjà supposerait une extension du mal en profondeur. Or, qui déjà supposerait une extension du mal en profondeur. Or, qui déjà supposerait une extension du mal en profondeur.

Ainsi la maladie désignée sous l'appellation de *maladie singulière des os du pied* ne serait que la conséquence extrême d'une maladie de l'épiderme ou de la peau, malade dont il serait facile d'enrayer les progrès par l'abrasion répétée, et dont on pourrait dans les premières périodes obtenir la guérison par une modification profonde.

Il est supposable que cette affection aura été observée par beaucoup de praticiens dans ses degrés commençants, et je m'étonne que ses caractères spéciaux, son opacité n'aient pas été signalés d'une manière particulière par les auteurs qui ont écrit sur les maladies des pieds. J'ai trouvé cependant dans le *Manuel du Pédiatre* du docteur Duden, publié en 1824, à la page 18, les phrases suivantes, qui évidemment désignent le *mal perforant* : « Deux ou trois fois, en faisant l'extraction de certains cors, dont l'origine remonte à une date très ancienne, j'ai vu la pointe se prolonger en filamente dans une petite ouverture oblique, qui ressemblait à l'orifice du canal de l'utérus. Aussitôt après l'extraction de ce filamente, qui je trouvais avec de petites pincettes, il s'écoulait une espèce de *liquor rosaceus*. Cette liqueur s'échappait rapidement au contact de l'air, et le petit trou se trouvait ainsi bouché presque en un clin d'œil. Ces cas ont été si rares, qu'il ne m'a pas été possible de multiplier assez d'observations pour en tirer quelque chose de positif. » Cette petite ouverture oblique qui ressemblait à l'orifice de l'utérus est bien certainement mon excavation à bords roulés, la petite fente sclérotée dont j'ai parlé. Mais, on le voit, cette affection sUI *generis* appelée cor par le docteur Duden doit être rare, et il ne paraît pas que personne l'ait signalée comme pouvant donner lieu à des accidents sérieux comme la nécrose. Le premier peut-être l'aurait observé cette dernière (obs. Jossé), et M. Nélaton l'aurait signalée avant moi, pendant que j'avais le même objet sous les yeux; ce qui importe peu pour le fond. Ce qui importe par-dessus toutes choses, c'est de savoir que le *mal plantaire perforant* peut dans certains cas s'étendre en profondeur et déterminer de graves accidents, et de savoir surtout qu'il est aisé d'empêcher cette conséquence extrême par l'abrasion palliative et même d'obtenir la guérison par la destruction des tissus.

En voilà bien long sur un mal bien petit en apparence; mais j'ai encore une à la preuve qu'en chirurgie les affections les plus insignifiantes dans leur origine peuvent conduire aux conséquences les plus fâcheuses. Cela prouve aussi que ce qu'on pourrroit appeler un *bobu*, passez-moi cette expression, met quelquefois note à la lorture, et ne peut être détruit qu'à l'aide de grandes remèdes.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 3 février 1852. — Présidence de M. Millaud.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

Elle se compose de l'envoi :

- 1° D'un échantillon de source minérale située au Ronces-Blanc, commune de Marseille;
- 2° D'un mémoire de M. Lemoine, sur une épidémie de scarlatine anépigme qui a régné dans la commune de Freix (Nièvre);
- 3° De deux échantillons de remèdes secrets.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Chaux.

M. Picard, médecin en chef de l'hospice civil de Louviers (Eure), adresse un rapport sur l'épidémie de choléra qui a régné en 1849.

Étiopathiques.

M. Carron du Villard adresse une observation de tumeur alvéolaire de la paupière supérieure, enlevée sur un Indien de Cuba (Havane). (Commissaires, MM. Velpeau et Gilbert.)

Nécrops de St. Girard.

M. le président annonce le décès de M. Girard, membre de la section de médecine vétérinaire.

M. Betti, délégué de la Toscane à la conférence internationale, adresse une lettre pour prendre congé de l'Académie.

Nouvelle méthode pour l'application du forceps.

Discussion.

Dans la séance d'hier, M. Chailly n'a pas voulu laisser l'Académie sous l'impression des discours de M. P. Dubois; il a demandé qu'il fut observé qu'il avait deux temps dans le procédé proposé par M. Hatin : l'un consistant dans l'introduction de la main entière dans l'utérus, temps que M. Hatin ne considère comme un titre que pour les personnes peu habiles à appliquer le forceps; l'autre, dans la rotation de la main introduite autour de la tête de l'enfant, rotation qui n'offre aucune difficulté, et qui est, selon M. Chailly, beaucoup moins dangereuse que l'introduction successive de deux mains.

La discussion sur le rapport de M. Chailly, qu'on pouvait supposer terminée, ayant de nouveau été mise à l'ordre du jour, nous

devons faire connaître les observations dont ce rapport a été l'objet dans la séance du 20 janvier et qui ont engagé M. le rapporteur à reprendre la parole.

M. MENAUX a été le premier qui ait pris la parole. L'application du forceps au-dessus du détroit supérieur, a-t-il dit, ne paraît devoir être nécessaire que dans des conditions exceptionnelles très rares. Il eût été à désirer que M. le rapporteur spécifiât ces conditions. Pour mon compte, je n'ai pas eu l'occasion de faire cette application plus de quatre fois, et la pratique de quarante années. Quant à la méthode nouvelle, elle me paraît peu utile. Je ne vois pas la nécessité d'introduire la totalité de la main et de l'avant-bras dans l'utérus, et si cette introduction était nécessaire, ce serait un inconvénient.

M. CHAILLY, avec une main comme celle de M. Moreau tous les procédés sont bons. Mais, dans les praticiens moins exercés, surtout pour les jeunes accoucheurs qui font de la clientèle inférieure, et qui observent des vices de conformation bien plus souvent que ceux qui tiennent le haut du pavé, la méthode d'application du forceps imaginée par M. Hatin me paraît être plus fréquemment indiquée que ne le pense M. Moreau. Quand on applique trop souvent le forceps et qu'on devrait, plutôt que d'en imaginer de nouveaux ou de modifier les procédés d'application, chercher à en restreindre le plus possible l'usage. Un forceps, quel qu'il soit, est toujours une machine qu'il faut employer à manier; entre des mains expérimentées, elle peut devenir une machine à avantages. Il est évident qu'on n'applique dans bien des cas où l'on pourrait s'en passer.

M. CHAILLY. Je m'associe à ce qu'on dit MM. Moreau et Velpeau sur la nécessité de restreindre le plus possible l'application du forceps et sur les modifications qu'on fait subir à l'instrument, que je ne considère que comme un moyen d'arriver à la fin que j'ai dit concernant les jeunes praticiens et la nécessité où l'on se trouve plus fréquemment que d'autres de recourir à l'emploi du forceps.

M. DEBOS. Le mémoire de M. Hatin et le rapport de notre collègue M. Chailly soulèvent deux questions : l'une est relative à l'application du forceps au détroit supérieur du bassin; l'autre est relative à un procédé particulier proposé par M. Hatin pour faire cette application. Voilà, si je ne me trompe, les véritables objets de la discussion; je ne m'en écarterai pas. Je regrette que M. le rapporteur n'ait pas indiqué avec précision les cas auxquels il a fait allusion quand il a parlé de l'application du forceps au détroit, et qu'il n'ait pas fait mention des cas auxquels il a fait allusion quand il a parlé de la rétention de la tête du fœtus au détroit supérieur par le rétrécissement de cette ouverture, de ces cas surtout dans lesquels des contractions très énergiques et très prolongées de la matrice et des muscles abdominaux n'ont pu aboutir qu'à engager partiellement la tête du fœtus dans le détroit; et je suis d'autant plus autorisé à penser qu'il a été question de ces cas, que M. le rapporteur a indiqué tant l'emploi du forceps, et tant celui du céphalotribe. Eh bien ! je pense tout d'abord que ces circonstances ne sont pas celles qui requièrent régulièrement l'emploi du forceps, parce que ces circonstances sont ordinairement incapables de vaincre les résistances que l'engorgement de la matrice dans le détroit abdominal. Son emploi ne peut être réellement utile que dans les cas où la tête est, non pas arrêtée au-dessus du détroit, mais est en grande partie engagée; dans ceux, enfin, où il existe une disposition trop prononcée entre la tête du fœtus et l'ouverture qu'elle doit franchir. Si dans les autres cas le forceps est appliqué, ce ne peut être qu'à titre d'essai et dans l'espoir que quelque circonstance favorable rendra cette tentative fructueuse; mais on doit tenir pour certain que, dans la plupart des cas, cette application, si elle est essayée, le sera sans succès, et qu'après avoir eu l'air de recourir au forceps, on sera obligé de faire des tentatives plus graves; car il s'agit d'opérations sérieuses faites soit sur le fœtus, soit sur la mère. J'ai cru qu'il n'était pas inutile de donner d'autres explications, parce que le rapport de notre honorable collègue a paru établir au moins ces deux termes, et c'est par la pensée de l'avenir, de l'application du forceps au détroit et même au-dessus du détroit supérieur était une opération parfaitement indiquée et même assez commune.

L'autre maintenant au procédé de M. Hatin. L'exprimerai encore sur ce point un regret, c'est que notre collègue n'ait pas voulu rappeler à l'Académie ce qui consiste ce procédé; et pour que mon opinion à ce sujet soit comprise, je me suis obligé de remplir la lacune qui existe dans le rapport.

Il est de règle qu'avant de passer successivement les branches du forceps plusieurs doigts de la main opposée à celle qui tient l'instrument soient préalablement introduits dans le vagin et portés assez loin pour soulever le bord de l'orifice utérin et rendre facile et sûr le passage de la branche du forceps entre la tête du fœtus et le bord supérieur de l'orifice. Quand cette première partie de l'opération est terminée, la main qui sert de guide à l'instrument est retirée, et l'autre main remplit le même office sur le côté opposé du bassin pour l'introduction de la seconde branche. Telle est la pratique commune; elle est simple et sûre tout à la fois. M. Hatin a cru qu'il lui rendrait plus simple encore en proposant de ne servir que d'une seule et même main pour guider les deux branches du forceps. Si donc une des deux mains a été introduite d'abord, selon la règle commune, et si l'un des côtés du bassin pour guider la branche du forceps qui doit être placée, cette même main devra, sans être retirée, se transporter vers le côté opposé à la paroi postérieure de l'utérus, et en excluant nécessairement un mouvement de supination très forcé, et dans ce cas, il faudra qu'elle serve de guide à l'instrument. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il faudra que la main opposée place l'une et l'autre branche. Il est impossible, quand on se représente l'exécution de cette manœuvre, de ne pas reconnaître qu'il y a un moment où chaque main est obligée d'agir à contre-sens de sa destination naturelle; c'est quand la main gauche, dans un état de supination forcée, doit servir de guide à la branche du forceps sur le côté gauche du bassin, et quand en même temps la main droite est chargée de placer la branche à pivot sur ce même côté. Ce procédé opératoire me paraît être une sorte de tour de force. Je conçois que l'exécution n'en soit ni impossible, ni même difficile dans les cas ordinaires; mais la n'est pas la question. Un procédé ne saurait être raisonnablement substitué à un autre qu'à la condition de lui être préférable. Or, la manœuvre proposée par M. Hatin et qui est, dans les cas ordinaires, la manœuvre ordinaire, est plus douloureuse que la manœuvre ordinaire; et remarquez que c'est précisément pour les accouchements les plus difficiles que cette manœuvre est préconisée et qu'elle paraît avoir été employée. J'ai une assez grande expérience de ces cas pour pouvoir affirmer que rien ne lui est plus nuisible que l'introduction des branches du forceps, ou du céphalotribe rencontre d'assez sérieux obstacles locaux, la tête est élevée, et lorsque la rétraction puissante et permanente des parois utérines l'applique et la maintient avec force sur le contour

du détroit abdominal rétréci, pour qu'on n'y ajoute pas les difficultés et les dangers d'un procédé opératoire quelconque.

M. MATAZAC. La statistique des hôpitaux démontre que la mortalité moyenne des accouchements est plus élevée dans les hôpitaux de beaucoup supérieure à celle des hôpitaux ordinaires, à quel point cette différence? A ce qu'on n'applique pas assez souvent le forceps; à ce que les accouchements, livrés aux filles de service et aux employés subalternes, sont presque toujours abandonnés à la nature.

M. CHAILLY s'efforce de nouveau de démontrer que le procédé de M. Hatin est à la fois excellent et très inoffensif.

M. DEBOS. Notre confrère M. Chailly me paraît confondre deux choses très différentes, à savoir : l'introduction plus ou moins profonde de la main dans les voies génitales pour guider les branches du forceps, et le procédé de M. Hatin.

Or, il est évident que l'application de la main qui pénètre dans le vagin, et précède l'introduction du forceps, elle est essentiellement destinée à soulever le bord de l'orifice pour le préserver de toute atteinte fœtale, et pour préparer un passage à l'instrument. Quand l'orifice est peu éloigné, la main pénètre peu avant dans le bassin; quand il est plus profondément placé, elle pénètre nécessairement davantage, et enfin si cet orifice est très étroit, il est possible que la main tout entière doive être introduite; les degrés différents de cette introduction sont subordonnés aux degrés différents d'élevation de l'orifice utérin. Telle est la règle établie et généralement suivie pour pénétrer dans le vagin et introduire les doigts destinés à guider les branches du forceps dans quelques cas exceptionnels ne constitue donc pas, comme paraît le croire notre collègue M. Chailly, un procédé propre à M. Hatin, c'est le procédé de tout le monde. Mais ce qui appartient à notre confrère, c'est ce que j'ai appelé l'Académie, la substitution d'une seule et même main aux deux mains successivement employées jusqu'à ce point pour guider les branches du forceps.

Je ne terminerai pas sans dire que je partage tout à fait l'opinion exprimée par nos collègues MM. Moreau et Velpeau. Je pense comme eux que l'usage du forceps n'est pas une affaire de grande réserve; la patience est une qualité indispensable à l'accoucheur, et ce n'est pas en perdant une qualité très commune.

Quelques mots encore pour répondre à la proposition mal sonante pour moi que vient d'exprimer M. Malgaigne. Notre collègue croit que l'on n'emploie pas assez souvent le forceps, qu'en particulier il en est ainsi dans les hôpitaux, et qu'il faut en faire un usage plus fréquent. Celles-ci, d'elles, sont trop souvent abandonnées aux soins insuffisants d'illicites ou de filles de service, et la prolongation trop commune de l'accouchement dans de telles conditions est la véritable cause de la grande mortalité qu'on observe dans ces établissements.

Je ne sais si notre collègue a voulu faire allusion à quelques grands hôpitaux, dans lesquels on a créé accessoirement un service de femmes en couches; il est possible que là où ne sont point placées des personnes exclusivement destinées à surveiller les femmes en couches, et à leur donner les soins nécessaires pour leur donner les soins qu'elles peuvent réclamer; il est possible, dis-je, que les choses se passent quelquefois ainsi que l'a dit M. Malgaigne. Mais je puis affirmer que l'observation qu'il a faite ne saurait en aucun cas s'appliquer aux deux grands hôpitaux, la Maternité et la Clinique, lesquels cependant ne pourraient croire qu'ils ne soient destinés à l'administration à placé à demeure dans ces établissements des sages-femmes en chef très instruites et très zélées, à la surveillance desquelles toutes les femmes en travail sont soumises. Ces personnes sont non-seulement très capables d'exercer une surveillance délicate, et de juger si la présence des accoucheurs attachés à ce service est nécessaire, mais elles sont assez instruites et assez habiles pour les suppléer dans les cas qui exigeraient une prompt terminaison de l'accouchement. L'assertion de notre collègue n'est donc pas fondée quant aux établissements dont je viens de parler; la doctrine physiologique qu'il a cru devoir énoncer à cette occasion ne l'est pas davantage.

Il n'est pas exact de dire, en effet, que la mortalité des femmes en couches dans les hôpitaux dépende de la prolongation du travail. Je me contenterai d'opposer à cette alléguation une seule raison. Il est que la mortalité la plus élevée a lieu pendant le cours d'une année, si elle dépend d'une telle cause. L'observation prouve qu'il n'en est pas ainsi, et que cette mortalité varie selon les saisons, selon même les années. Tout porte à croire que la réunion d'un grand nombre de femmes en couches dans un même lieu et la vicieuse organisation de ces établissements, les conditions atmosphériques encore inconnues, les causes réelles de ces tristes résultats. Malheureusement des précautions hygiéniques convenables et surtout des procédés efficaces de ventilation n'ont pas été adoptés encore dans nos établissements hospitaliers, comme ils paraissent l'avoir été avec succès dans d'autres pays.

M. MALGAGNE. Je n'ai pas voulu m'immiscer dans une question d'accouchements; je n'ai pas voulu traiter qu'une question de philosophie médicale, de statistique. Dieu me préserve d'avoir voulu accuser ni M. P. Dubois, ni les autres médecins placés à la tête des établissements spéciaux; tout ce que j'ai voulu dire, c'est que, dans les hôpitaux, on n'apportait pas, on ne pouvait pas apporter le même soin à l'application du forceps que la pratique ordinaire. L'observation, je suis censé avoir souligné à Saint-Louis 1,800 accouchements dans quatre ans, et tout le monde comprend que cela n'est pas possible. On est donc obligé de livrer cette surveillance à des intérêts qui se renouvellent chaque année et sont peu capables. Je passe à la question de la mortalité. J'ai dit l'exercice de la mortalité dans les services d'accouchements des hôpitaux, et que j'étais le seul à l'ignorer; mais les épidémies ont été très rares depuis quatre ans, et la mortalité n'a pas cessé d'être considérable. Il faut donc chercher cette cause ailleurs. Or, cette cause, c'est la rareté de l'application du forceps; la rareté de la pratique ordinaire, la suite, et la preuve, c'est que M. Dubois m'a dit qu'il l'appliquait plus souvent en ville qu'à l'hôpital. Quant à moi, je ne fais pas de différence entre la théorie et la pratique, et ce que je fais en ville je le fais à l'hôpital et je le conseille dans mes leçons.

Je passe à la question de la mortalité. J'ai dit l'exercice de la mortalité dans les services d'accouchements des hôpitaux, et que j'étais le seul à l'ignorer; mais les épidémies ont été très rares depuis quatre ans, et la mortalité n'a pas cessé d'être considérable. Il faut donc chercher cette cause ailleurs. Or, cette cause, c'est la rareté de l'application du forceps; la rareté de la pratique ordinaire, la suite, et la preuve, c'est que M. Dubois m'a dit qu'il l'appliquait plus souvent en ville qu'à l'hôpital. Quant à moi, je ne fais pas de différence entre la théorie et la pratique, et ce que je fais en ville je le fais à l'hôpital et je le conseille dans mes leçons.

Je suis parvenu à empêcher le développement d'un grand nombre

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
au face de l'Académie de Médecine.

La Lancette Française.

Le Journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

On s'abonne à Paris

au Bureau du Journal, rue des Saints-Pères, 40,

BOULEVARD DE PARIS

dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

REVUE CLINIQUE HEBDOMADAIRE.

Sur quelques affections du foie et des pays chauds.

SOMMAIRE. — REVUE CLINIQUE HEBDOMADAIRE. Sur quelques affections du foie et des pays chauds. — De l'écchymose dans les plaies pénétrantes de poitrine. — MALADIES DES YEUX (M. TAYNOR). Parallèle de la cataractisation et de l'ablation (sans le traitement des tumeurs cancéreuses des paupières). — HÉMORRAGIE DE GUYON (M. JULLIE). Mémoire sur l'angioplastie chez les enfants. — Organisation des tumeurs du sein des filles d'Alger. — Académie des sciences, séance du 2 février. — Chronique et nouvelles.

L'important service de M. le professeur Maillot, au Val-de-Grâce, consistant en ce moment, entre autres malades intéressants, plusieurs individus atteints de maladies du foie que nous voyons assez rarement dans nos hôpitaux civils, et qui nous initient jusqu'à un certain point aux lésions organiques qui font périr nos soldats en Afrique.

L'un de ces malades, sorti il y a quelques jours, est un officier qui nous offrait l'histoire d'un accès hépatique ouvert dans les bronches. Cet homme avait habité le Sénégal pendant plusieurs années, et avait eu à diverses reprises des fièvres intermittentes ; il lui était survenu à la suite de ces fièvres de violentes douleurs dans la région du foie et dans l'épaule droite. Depuis ces douleurs il était resté valétudinaire. Quelques mois après il fut pris de toux violente, et, dans une nuit, il expectora tout à coup une grande quantité de pus légitime. Depuis ce moment, c'est-à-dire depuis sept mois, il expectore chaque jour du pus de même couleur, mais en quantité beaucoup moins abondante. Cette coloration est, on le sait, le caractère par excellence du pus hépatique. Le foie est d'ailleurs tuméfié beaucoup plus développée qu'à l'état normal ; il n'y a pas de diarrée. L'état du malade s'est assez amélioré pendant son séjour à l'hôpital pour qu'il ait pu demander un congé et se rendre dans sa famille, où tout fait espérer que sa guérison se complètera.

Après de l'officier dont il s'agit ci-dessus se trouve un autre officier dans la force de l'âge, qui a été révolté à un état presque squelettique par la même cause, c'est-à-dire par l'intoxication paludéenne dont les pernicieux effets persistent encore, quoique cet homme soit revenu d'Afrique depuis plusieurs années. Le foie est à peine augmenté de volume, et aucun autre organe n'est malade ; le sujet n'a jamais de fièvre ; mais il est sans forces ; son teint est jaune ; il n'a qu'un fillet de voix ; c'est un véritable vieillard anticipé. Dans cet état, il a été atteint cet hiver d'une bronchite profonde qui, bien qu'elle n'ait entraîné qu'un gonflement, a donné lieu aux symptômes les plus intenses, et qui, malgré toutes les contre-indications, a exigé qu'on eût recours aux saignées. Le malade s'est très bien rétabli de cette dernière affection, et tout porte à croire qu'il se rétablira complètement, surtout s'il peut respirer pendant quelques mois respirer l'air d'une campagne salubre.

Au n° 28 de la salle 31 se trouve un soldat qui a été plusieurs fois atteint en Afrique de fièvres intermittentes et d'une dysenterie chronique ; aujourd'hui il présente une ascite considérable avec anasarque, sans engorgement du foie ni de la rate. Il n'a jamais d'accès fébrile ni de diarrée, et l'hypodermie est la seule altération qu'on puisse constater chez lui.

Dans des cas semblables, M. Maillot a vu réussir très souvent le nitrate de potasse administré à haute dose ; malheureusement ici cette administration est impossible, le malade ne pouvant le supporter ; M. Maillot a eu recours en conséquence à la teinture de digitale, et il ne considère pas l'état du malade comme désespéré.

Chez un autre malade, couché au n° 25 de la salle 30, on observe un développement considérable du foie se continuant avec un engorgement abdominal (dont le siège est probablement dans le mésentère) et descendant jusqu'à l'ombilic. Cet engorgement est, comme les précédents, le résultat de fièvres intermittentes contractées en Afrique, d'où le malade est rentré il y a un an. Il n'a d'ailleurs eu ni dysenterie ni diarrhée.

La hauteur d'un seulement 7 centimètres de hauteur sur 5 de largeur. Suivent M. Maillot, cet homme avait, comme le premier, un accès du foie ; les mouvements fébriles irréguliers qui se manifestent de temps en temps, le teint jaunâtre, les douleurs intermittentes qui se font sentir dans l'hypochondre droit sont des signes qui ne lui laissent pas de doute sur l'exactitude de ce diagnostic. Si à ces signes vient s'ajouter la fluctuation, ainsi qu'on peut l'espérer, ce sera une belle occasion de tenter l'ouverture de cet abcès.

Nous appellerons prochainement l'attention sur un autre engorgement du foie très remarquable, mais qui diffère beaucoup des précédents en ce qu'il reconnaît une cause traumatique.

De l'écchymose dans les plaies pénétrantes de poitrine.

M. le professeur Veleau appelle, il y a quelques jours, l'attention de ses nombreux auditeurs sur un symptôme dont il est utile de connaître toute l'importance pour le diagnostic des plaies de poitrine : c'est l'écchymose. Voici en quelques

mois l'histoire du malade chez qui on observe ce symptôme.

Au n° 10 de la salle Sainte-Vierge est entré, dans la nuit du 15 au 16 janvier, un jeune homme âgé de vingt-huit à trente ans, digressif pour, qui avait reçu deux coups de couteau dans la région mammaire gauche.

Ce jeune homme avait au niveau du mamelon deux plaies transversales, de la longueur de deux centimètres, faites évidemment avec un instrument tranchant.

L'on trouvait tous les signes des plaies pénétrantes de poitrine : emphysème sous la peau, matité, bronchophonie et même éphopie, etc. Aucun symptôme n'indiquait que le cœur eût été atteint.

Bien que la blessure intéressât le poulmon, il n'y eut ni symptômes locaux, ni symptômes généraux graves ; point de troubles fonctionnels.

Au troisième jour apparut sur la partie latérale gauche de la poitrine, au-dessous du creux de l'aisselle, une ecchymose plus large que la main. C'est sur cette ecchymose que M. le professeur Veleau a appelé l'attention des élèves.

Cette ecchymose, dit-il, est un symptôme des plaies pénétrantes de poitrine. Elle n'est montrée ni le premier, ni le second jour qui ont suivi l'accident. Elle ne revint point jusqu'aux petites plaies de la poitrine mammaire. Aujourd'hui (cinquième jour) elle est plus considérable, plus foncée, plus noire que lors de son apparition. C'est du sang qui vient des parties profondes, et non du sang épanché primitivement dans le tissu cellulaire sous-cutané.

Il y a un siècle environ, Valentin présentait à l'Académie de chirurgie un mémoire dans lequel il insistait beaucoup sur cette ecchymose dans les plaies pénétrantes de poitrine. Des membres de l'Académie s'élevaient contre cette opinion ; comme tout ce qui est nouveau, on l'admettait avec difficulté. Quoi qu'on ait dit, le mémoire de Valentin reste, et nous allons voir ce qu'on peut donner à ce symptôme de valeur réelle.

Cette ecchymose n'est pas constante ; mais, quand elle se manifeste, c'est un signe pathognomonique des plaies pénétrantes de poitrine.

Cette ecchymose n'est pas constante, et cela se conçoit sans peine. Dans une plaie pénétrante, ou il y a épanchement de sang dans la cavité pleurale, ou il n'y a pas épanchement. Dans le premier cas, pas d'écchymose possible, évidemment. Dans le second, l'écchymose pourra se montrer, ou, dans certaines circonstances, manquer tout à fait.

Car pour qu'elle existe, il faut que le sang puisse passer, filtrer des parties profondes vers les parties superficielles ; il faut que les tissus restent perméables. Or, qu'un épanchement sanguin se fasse dans la plèvre, cette membrane peut s'épaissir, le sang épanché peut lui former une couche, un enduit qui lui enlève sa porosité, sa perméabilité. Dans ces cas, le sang reste enfermé dans la cavité pleurale, il ne sort point, ne filtre point. Pas d'écchymose.

Au contraire, la membrane séreuse n'a pas éprouvé d'altération ; elle n'est pas tapissée par une couche épaisse formée par le sang épanché (et ce cas se produira surtout quand la plaie n'aura amené aucune réaction fébrile, aucun trouble, aucun symptôme général grave, comme chez notre malade). Alors le sang passe de la plèvre dans les tissus placés en dehors d'elle ; il filtre de l'intérieur vers l'extérieur ; il vient former ecchymose sous la peau.

Pour accomplir cette pénétration, le sang demande un peu de temps, quelques jours, deux, quatre, huit, dix jours, un peu plus, un peu moins, suivant que les tissus se laissent plus ou moins facilement traverser. Il se passe là ce que l'on voit dans les autres régions, ce qui arrive pour les épanchements sanguins qui ont lieu dans l'épaisseur d'un membre, par exemple. Quand un épanchement existe profondément, à moins qu'il n'y ait en même temps du sang étalé sous la peau ou dans une épaisseur, la teinte ecchymotique ne se montre qu'au bout de plusieurs jours. C'est un fait purement mécanique. L'époque de l'apparition de l'écchymose est en raison inverse de l'épaisseur des tissus, en raison directe de leur perméabilité. La teinte, d'abord violette, passe ensuite au bleu, puis au noir, etc. C'est l'histoire de toute ecchymose.

Ainsi donc, si l'écchymose ne se montre pas dans tous les cas de plaie pénétrante de poitrine, quand elle apparaît, comme chez notre malade, quelques jours après l'accident, qu'elle n'est évidemment point formée par du sang qui aurait coulé dans le tissu cellulaire pleural, elle est pathognomonique d'un épanchement de poitrine.

C'est parce que ce signe n'existe pas toujours, que nous le rencontrons chez le jeune homme du n° 10, que j'ai voulu appeler votre attention sur lui.

Le malade, du reste, va très bien. L'épanchement persiste. Il y a de la matité, de la bronchophonie. Mais pas de symptômes graves, pas de trouble fonctionnel.

MALADIES DES YEUX. — M. TAYNOR.

Parallèle de la cataractisation et de l'ablation dans le traitement des tumeurs cancéreuses des paupières.

Les paupières, spécialement vers leur bord libre, devien-

nent assez souvent le siège de tumeurs solides, dures, irrégulières à leur surface, nettement circonscrites, adhérentes à la peau elle-même, plus ou moins injectées, variqueuses et amincies.

Ces tumeurs, de nature cancéreuse, sont plus fréquentes à la paupière inférieure qu'à la supérieure. On les rencontre très rarement avant l'âge de quarante ans.

Elles ne s'ulcèrent qu'à une période assez avancée de leur évolution, et pendant un certain temps leurs caractères restent douteux.

En effet, l'affection cancéreuse des paupières ne débute pas toujours d'emblée ; souvent même elle est consécutive à la dégénérescence de telle ou telle tumeur, jusque-là d'une innocuité complète. Il n'est pas toujours possible de préciser l'instant où un chalazion, une verrue, une cicatrice calleuse, etc., passent à l'état de cancer, tandis que plus tard la dégénérescence se révèle à l'observateur par l'accroissement de la tumeur, sa surface dure et bosselée, la dilatation variqueuse des vaisseaux voisins, l'amaigrissement et l'ulcération de la peau ou de la muqueuse, la sensation de douleurs lancinantes.

Dans une autre forme de la maladie, l'affection cancéreuse débute d'emblée par une ulcération, souvent elle elle-même sur un bouton qui avait paru jusque-là insignifiant. L'ulcération marche avec une extrême lenteur, mais elle n'en détruit pas moins tous les tissus qu'elle rencontre.

Le fond de l'ulcère est d'un rose pâle, baigné de pus, parcouru par des vaisseaux dilaté, il saigne facilement, et devient même dans quelques cas le siège d'une hémorragie spontannée assez abondante. Ça et là l'excavation ulcéreuse présente des granulations de bonne nature qui restent stationnaires ; parfois cependant l'ulcération se cicatrise dans un point, et s'étend vers un autre. Les bords de l'ulcère sont saillants, réguliers ou bosselés. Le tissu sur lequel l'ulcération repose offre ordinairement une induration plus ou moins prononcée.

L'affection cancéreuse des paupières, qu'elle soit primitive, comme dans l'ulcère rongeur dont nous venons de parler, ou consécutive à la dégénérescence de l'une ou de l'autre tumeur des paupières citées plus haut, doit fixer au plus haut point l'attention de l'homme de l'art ; car il n'est pas rare de voir la maladie, après être restée stationnaire, ou à peu près pendant des mois entiers, acquiescent tout à coup une activité extrême ; c'est souvent, d'après la remarque de Chélieu, lorsque le mal s'est étendu jusqu'à la conjonctive que ses progrès deviennent plus rapides.

On conçoit toute l'importance qu'il y a à traiter la maladie à une époque aussi rapprochée que possible de son début, afin de rendre l'opération aussi simple que possible, en évitant le sacrifice de parties qu'il importe de conserver. Sans doute, il est des tumeurs siégeant dans le tissu des paupières, placées non loin de leur bord libre, et qui, par leurs caractères, appartiennent plutôt à la classe des tumeurs fibro-plastiques qu'à celle des affections cancéreuses. Il en est d'autres qui apparaissent chez les sujets atteints d'accidents syphilitiques secondaires, et qui se sont développées sous cette influence spécifique ; ce sont de véritables tumeurs gommeuses. Il survient encore dans les paupières des tumeurs enkystées de différentes espèces.

Le traitement que ces affections réclament reste subordonné à la nature de la maladie. Elles peuvent guérir, par leur volume, les mouvements des paupières, ulcérer la peau ou la muqueuse. Mais je ne veux parler ici que des tumeurs de mauvaise nature, et susceptibles par conséquent de faire de rapides progrès.

Deux modes généraux de traitement sont employés pour guérir l'affection cancéreuse des paupières : la cataractisation et l'extirpation.

1. Cataractisation. — La cataractisation paraît être le moyen le plus simple ; c'est celui qui met le plus volontiers les médecins qui n'ont pas l'habitude de manier l'instrument tranchant. On peut mettre en usage le nitrate d'argent en crayon, le caustique de Vienne en cylindre, la teinture de cantharides, le nitrate acide de mercure, etc., dont on imbibé l'extrémité d'un pinceau avec laquelle on touche la partie malade. Si l'ulcération est superficielle, la tumeur peu volumineuse, on peut détruire complètement, en une seule séance ou en deux tout au plus, les parties altérées. J'ai observé des malades traités par la cataractisation, dans des cas analogues, par différents médecins ; la tumeur ou l'ulcération, de nature suspecte, avait disparu ; mais, à sa place, existait une cicatrice très prononcée qui travaillait en dehors du bord libre de la paupière, et produisait un véritable ectropion, que, dans un cas, j'ai dû faire disparaître par une opération nouvelle.

En résumé, la cataractisation appliquée au traitement des affections cancéreuses des paupières est un moyen qu'il faut rejeter, à cause de la cicatrice lâcheuse de la peau palpébrale, cicatrice dont la rétraction ultérieure amène l'ectropion.

Cependant, j'ai pu pratiquer moi-même un assez bon nombre de fois la cataractisation des paupières dans des cas de tumeurs plus ou moins volumineuses, existant depuis longtemps, adhérentes au bord libre palpébral, et s'accompagnaient d'un rougeur plus ou moins vite de la peau. Ces tumeurs

n'offraient point les caractères bien accentués de la dégénérescence cancéreuse; elles étaient de nature fibre-plastique.

Plusieurs fois il m'a suffi de toucher à différentes reprises avec un crayon de l'autre côté d'argente la paroi du bord libre dans le point correspondant à la tumeur, pour provoquer un degré d'excitation favorable à la résolution. Cinq, six, sept cautérisations légères sont ordinairement suffisantes.

Sur d'autres malades, j'ai procédé différemment. J'ai attaqué la tumeur de dedans en dehors. Un stylet rougi à blanc était introduit perpendiculairement du bord palpébral de la tumeur vers son centre, jusqu'à une profondeur variable, selon le cas particulier. Une réaction assez vive survient, l'échelle est éliminée les jours suivants sous forme de bourbillon: la plaie se déterge, et la tumeur disparaît avec la tuméfaction accidentelle de la paupière. C'est à peine s'il existe, après la guérison, une légère encochure du bord libre palpébral, et il n'y a jamais d'ectropion.

Ces deux manières de procéder m'ont fourni d'excellents résultats. On peut essayer d'abord le moyen le plus simple, la cautérisation superficielle avec le nitrate avant d'employer l'action centrale avec le stylet rougi à blanc.

3° *Ablation.* — Lorsque la tumeur des paupières offre les caractères du cancer, il faut rejeter complètement la cautérisation; celle que l'on pratique en détruisant tous les tissus étant des plus fâcheuses par la perte de substance qu'elle produit, par la déviation du bord libre de la paupière que la cicatrice provoque ultérieurement; et celle que je conseille, soit avec le nitrate d'argent, soit avec le stylet incandescent, étant insuffisante dans le cas particulier.

Règle générale, on peut enlever sans crainte une difformité consécutive le tiers ou moitié de l'une ou de l'autre paupière. Pour enlever une tumeur cancéreuse des paupières, on pratique de chaque côté de la tumeur, du bord libre de la paupière vers la base de l'orbite, une incision rectiligne. En se réunissant en V, après avoir dépassé les limites du mal, ces deux incisions, comprenant toute l'épaisseur de la paupière, ont formé un lambeau triangulaire que l'on enlève. Deux ou trois points de suture entortillée suffisent pour obtenir une réunion parfaite et sans difformité appréciable.

Mais, lorsque la tumeur a envahi une plus grande étendue de la paupière supérieure ou inférieure, la juxtaposition des lèvres de la solution de continuité n'est plus possible. Il convient alors de procéder à une résection antiplastique de la paupière, en désiquant dans une plus ou moins grande étendue les lèvres de la solution de continuité; on obtient de la sorte un glissement des lambeaux sur les parties saines-jacentes suffisant, dans les cas ordinaires, pour réparer la perte de substance.

Des troubles généraux affectés d'une tumeur cancéreuse de la paupière inférieure fut traité par la cautérisation. La tumeur avait été détruite complètement, mais il était résulté un renversement assez prononcé du bord palpébral. De plus, une tumeur analogue à la première s'était développée vers la commissure externe de l'œil, et menaçait de faire des progrès. L'idée me vint alors de guérir ce malade de sa tumeur et de son ectropion par une seule opération. Je mis en usage le procédé de Walther, qui consiste à pratiquer à peu de distance de la commissure, une incision externe de l'œil et de l'autre paupière. Deux incisions dirigées en dehors et se réunissant vers la tempe à angle aigu, de manière à décrire un V dans l'intérieur duquel était comprise la tumeur.

Dans l'affrontement des lèvres de la plaie par la suture, j'eus soin de réunir l'extrémité interne de la lèvre supérieure, non avec l'extrémité interne de la lèvre supérieure, mais dans un point correspondant à sa partie moyenne. De cette façon, je tirais plus avant la paupière inférieure, qu'il s'agissait de redresser, et je ne m'exposai pas à amener un rétrécissement, tant consistant dans les paupières.

Cette opération, pratiquée avec l'aide de mes honorables MM. E. Bordes et Godo, a été suivie d'un très beau résultat, ainsi que j'ai pu le constater moi-même plus de six mois après la guérison. L'ectropion avait disparu, et la tumeur n'est pas reproduite.

Dans les opérations pratiquées sur les paupières, il ne faut point s'arrêter, toutes les fois que le mal l'exige, devant le sacrifice d'un conduit lacrymal. J'ai joué que la perte d'un conduit lacrymal n'entraînait nullement le larmoiement après l'œil. Je viens de le voir dernièrement chez mon M^r B. de Beauvais, à laquelle j'ai enlevé, il y a près d'un an, le tiers interne de la paupière inférieure, pour une tumeur cancéreuse de cette région. C'est à peine si l'on aperçoit aujourd'hui les traces de cette opération, et la malade n'éprouve aucune espèce de larmoiement, bien que le conduit lacrymal inférieur ait été enlevé avec la tumeur.

HOPITAL DE GENÈVE.

Mémoire sur l'invagination chez les enfants.

Par le Dr RULLAT, médecin en chef.

(Suite. — Voir les numéros des 31 janvier et 3 février.)

Diagnostic.

Le diagnostic de l'invagination est, en dire de presque tous les auteurs, d'une extrême difficulté. Dans, après avoir fait de légitimes efforts pour éclaircir le sujet, concluant cependant « que le diagnostic d'une invagination sera toujours une chose difficile; qu'on pourra la soupçonner dans quelques cas, mais qu'on pourra la méconnaître dans beaucoup d'autres. »

Les auteurs français traités de pathologie les plus récents et les plus estimés, M^{rs} Monneret, Fleury, Grisolle, Valleix, sont du même avis. M^r Barrie (1), dans la seconde édition de son *Traité sur les maladies des enfants*, s'exprime en ces termes :

« Dans l'état actuel de la science, il y a, sur l'affection que nous occupé, une grande lacune, tant sous le rapport du diagnostic que sous celui du traitement. »

Nous espérons que la description que nous avons donnée permettra de diagnostiquer presque tous les cas d'invagination de la première enfance et une partie de ceux de la seconde enfance. Mais nous reconnaissons :

1° Que très rarement dans la première enfance, plus fréquemment dans la seconde, il est des cas d'invagination qu'il est impossible de distinguer des autres espèces d'obstacles au cours des matières fécales;

2° Que, soit dans la première, soit dans la seconde enfance, le diagnostic présente beaucoup de difficultés, parce qu'un grand nombre de maladies peuvent en imposer pour l'invagination non-seulement à un observateur peu attentif, mais même à un très habile médecin.

Désirons d'étudier le sujet d'une manière complète, nous traiterons les trois points suivants :

1° Quels sont les symptômes pathognomoniques de l'invagination;

2° Quels sont les maladies avec lesquelles on peut la confondre;

3° Quels sont les moyens de les distinguer.

D'après le docteur Clarke, la présence d'une tumeur dans la région iliaque gauche, le prolapsus par l'anus de la portion invaginée, joints à l'hémorragie anale, sont les symptômes les plus importants pour le diagnostic. Le docteur Cunningham dit que la tumeur iliaque et l'écoulement sanguin par le rectum, joints aux autres caractères connus de l'engorgement, ne peuvent pas laisser de doute sur la nature de la maladie. Le docteur Gorcham attache aussi beaucoup d'importance, pour le diagnostic, aux selles sanguines.

Nous sommes d'accord avec ces praticiens; mais il est bien rare de trouver réunis tous les symptômes qu'ils énumèrent. Nous avons vu dans un des articles précédents qu'on n'observait presque jamais le prolapsus de la portion d'intestin invaginée. La tumeur abdominale, quoique plus fréquente, manque chez plus de la moitié des malades, et quand elle se montre, c'est d'ordinaire une époque éloignée du début. Quant aux symptômes classiques de l'engorgement, on a déjà pu voir combien ils sont rares. Les vomissements stercoraux manquent plus souvent qu'ils n'existent; le ballonnement du ventre est exceptionnel; la constipation plus exceptionnelle encore.

L'écoulement sanguin par le rectum a une valeur bien plus grande. Ce symptôme est précieux : 1° parce qu'il est presque constant dans l'invagination du gros intestin, à ce point que Cohen se demande si ce n'est pas le signe pathognomonique de l'engorgement à la valve; 2° parce qu'il apparaît d'ordinaire à une époque voisine du début. Seul, il ne suffit pas pour le diagnostic; mais lorsqu'il est joint à des vomissements continus accompagnés d'anxiété, de cris aigus intermittents et de décomposition des traits, alors même que le ballonnement du ventre, la tumeur abdominale et les vomissements stercoraux manquent, on peut le considérer comme pathognomonique de l'invagination du gros intestin.

Les maladies que l'on peut confondre avec l'invagination sont celle de vomissements et celle de choléra infantum, de ramollissement de l'estomac, d'entérite cholériforme, la dysenterie, l'hémorrhagie intestinale, les différentes espèces d'engorgement interne, la péritonite.

C'est presque exclusivement dans la première enfance que l'on peut prendre une invagination pour un ramollissement de l'estomac ou pour une hémorrhagie intestinale, mais c'est surtout dans la seconde enfance que l'invagination peut simuler les différentes espèces d'engorgement interne ou la péritonite.

1° *Ramollissement de l'estomac.* — L'erreur est assez facile; ainsi nous primes nous-mêmes pour un ramollissement de l'estomac le premier cas d'invagination que nous observâmes. (V. obs. I.) Nous avions été trompé par la fréquence des vomissements et la répétition des selles. Nous n'aurions pas commis cette erreur si nous nous étions rappelés que dans le ramollissement de l'estomac on observe des vomissements incessants joints à des selles très abondantes, sèches et non sanguines; que la soif est insatiable, le ventre flasque, le refroidissement général, l'amaigrissement considérable et prompt; tous symptômes que l'on ne trouve jamais réunis dans l'invagination.

2° *La dysenterie offre, à certains égards, encore plus de traits de ressemblance avec l'invagination.* Quand dans cette maladie les selles sont petites, inégales et mêlées de stries sanguines, elles sont tout à fait semblables aux selles dysentériques. Mais dans la dysenterie, qu'il s'agisse de l'infinitement rare dans la première enfance, on n'observe pas de vomissements incessants comme dans l'invagination; le début n'est pas aussi brusque, la maladie ne chemine pas si rapidement; elle est d'ailleurs le plus souvent épidémique. Nous croyons cependant que l'invagination a été prise quelquefois pour une dysenterie. Nous citerons en particulier l'observation suivante, que nous tenons d'autant plus à faire connaître, bien que la jeune fille qui en a fait le sujet ait dépassé l'enfance, qu'à certains égards elle offre une grande analogie avec la description que nous avons donnée de l'invagination de la première enfance.

Obs. V. — Jeune fille de dix-sept ans. — Selles sanguines, vives douleurs; tumeur au niveau de la région caecale. — Malade prise pour une dysenterie. — Guérison par l'usage de cinq poudres d'infusion arabe. — Guérison (1).

Une jeune fille âgée de dix-sept ans, dit l'auteur, fut atteinte, trois semaines après son mariage, d'indigestion, d'une dysenterie. L'autre le soir du quatrième jour, le poulx était à 110; le ventre dur, plat, rétracté; la région du caecum était tuméfiée, dure.

(1) Clinical illustrations of the most important diseases of Negroes. By William Twining. — Calcutta, 1832. Obs. XXII, p. 92. Dans le mémoire de Thomson, l. c., p. 309.

douloureuse à la pression. Elle avait de fréquentes mais petites selles de stérilité sanguinolente accompagnées de vives douleurs. Les évacuations avaient l'apparence d'un liquide noirâtre avec une horrible odeur de sang putréfié. Le huitième jour, la tension et la plénitude du caecum et de tout le côlon droit du bas-ventre avaient augmenté. Les selles devinrent très abondantes et presque entièrement supprimées; elles avaient une couleur rougeâtre.

Le neuvième jour, le corps exhalait une odeur des plus fétides; la nuit précédente elle s'était présentée soixante-dix fois à la garde-robe, mais toutes les selles étaient très petites et nullement anormales. Le malade était irritable et semblait à la dernière extrémité.

Pendant cette journée elle n'eut point de selles, et parut mieux le soir. Le poulx tomba à 110; le ventre était moins tuméfié. Deux lavements amenèrent une évacuation liquide; le ventre devint plus souple. Dans la nuit suivante elle eut sept évacuations, pour être évaluées à une pinte de liquide brunâtre avec une teinte de sang, et moins fétide. Le corps exhalait une odeur moins insupportable; le ventre continuait à s'assouplir. Le matin du dixième jour elle rendit un fragment du petit intestin de cinq pouces de long, et quelques portions d'un tube longue pas avant par l'anus avec un peu de pus et de liquide ichoreux. Le tube partit formé par l'intestin retourné, avec toutes ses tuniques, et sur sa surface quelques ulcérations, suite de la chute des eschares, étaient très apparentes. Le second jour après cet événement, la jeune fille était plus mieux; mais elle avait encore du sang dans ses selles et dans son chair; le ventre était plat et mou; une légère tuméfaction persistait dans la région caecale. Plusieurs petites portions d'intestin avaient été évacuées. La durée du caecum se dissipa graduellement, et la malade put s'embarquer treize et un jours après l'évacuation de l'anneau intestinal, elle était très faible et émaciée, mais elle avait un appétit que l'on avait de la peine à contenir.

REMARKS. — Il est infiniment probable, malgré le titre que porte l'observation, que cette jeune fille a été atteinte d'une invagination et non d'une dysenterie. La nature des symptômes, la rapidité de la marche de la maladie et surtout sa terminaison en sont les preuves évidentes. On n'observe pas dans la dysenterie une tumeur douloureuse dans la fosse iliaque; les selles sont inégales et non sèches sanguinolentes; enfin, si les dysentériques rendent quelquefois des fausses membranes intestinales, on ne retrouve pas dans leurs évacuations des lambeaux d'intestin reconnaissables à leurs trois tuniques. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas fait mention de l'existence ou de l'absence des vomissements, et qu'il n'ait pas indiqué si les douleurs de ventre précédaient la selle ou étaient la conséquence du passage du sang par l'anus. Il eût été intéressant aussi de mentionner quel était l'état de cet orifice, s'il offrait cette dilatation que l'on a signalée dans la dysenterie grave. Malgré ces lacunes, nous persistons à voir dans ce fait une invagination plutôt qu'une dysenterie.

L'hémorrhagie intestinale est quelquefois si abondante qu'elle attire toute l'attention de l'observateur, qui prend alors le symptôme pour la maladie principale. Le docteur Clarke raconte qu'il appela en consultation un de ses confrères, le docteur Streter, qui dans un cas d'invagination opinait, ainsi que le docteur Clarke lui-même, pour une hémorrhagie intestinale, et prescrivit un traitement en conséquence. Le docteur Marwick a observé un enfant de quatre mois qui avait été pris d'une hémorrhagie gastrique et intestinale abondante. Les conches de l'enfant ne renfermaient que du sang pur; le petit malade était pâle, exsangue; le poulx était faible et fréquent; les pupilles largement dilatées; l'abdomen légèrement distendu et sensible; tout semblait indiquer un mélema, et cependant il s'agissait d'une invagination, comme l'autopsie l'a démontré et comme les symptômes terminaux l'indiquent avec l'autopsie; car les vomissements continuèrent pendant quelques jours, mais ne se terminèrent pas. L'hémorrhagie intestinale fut remplacée par un mélange de matières fécales et de détritus gangréneux d'une odeur très fétide.

Pour mettre le praticien en garde contre une erreur dangereuse, nous passerons rapidement en revue les maladies de l'enfance dans lesquelles l'hémorrhagie intestinale joue un rôle accessoire ou prépondérant. On observe quelquefois l'hémorrhagie chez les nouveau-nés (V. notre mémoire publié dans la *Gazette médicale*). Mais ici la confusion n'est pas possible. Le mélema des nouveau-nés diffère du tout au tout de l'invagination; d'abord les vomissements manquent, ou, quand ils existent, ce sont des vomissements de sang pur, une véritable hémathémèse. L'hémorrhagie est très abondante et s'accompagne de tous les symptômes généraux des hémorrhagies. La maladie est jugée en vingt-quatre heures.

Dans le cours de la première année, on observe quelques hémorrhagies intestinales qui se rapprochent des hémorrhagies intestinales des nouveau-nés, mais ne se terminent pas étonné que quelquefois l'anus continue de fonctionner sans interruption pendant les évacuations. Voici ce qui nous est arrivé à nous-même :

Obs. VI. — Il y a quatre ans, à une époque où notre attention n'avait pas encore été attirée sur l'invagination, nous fûmes appelé par un de nos confrères, le docteur Duchosal, pour voir un enfant âgé de neuf mois qui trois jours auparavant avait été pris de vomissements très fréquents, puis de diarrhée, puis de constipation. Il rejetait tout ce qu'il lui donnait à boire. Dans la nuit, il eut une selle sanguine très abondante, évaluée à un ou deux verres; le sang était pur, sans caillots.

Les jours suivants, les vomissements continuèrent sans interruption; l'enfant rejetait chaque cuillerée de potion ou de liquide qu'on lui donnait.

Le troisième jour, il eut une seconde évacuation sanguine encore plus abondante que la première; le sang, séreux et sans caillots, à travers les linges, le drap de lit et à petite quantité la paillasse; l'enfant est faible, assoupi, le poulx à 110; le ventre est dur, chaud, les vomissements diminuent un peu de fréquence. Du reste, on n'a point observé d'autres symptômes; il n'y a pas eu d'autres évacuations que les selles sanguines; l'enfant n'a pas eu de selles exagérées; le ventre n'a ni baissé ni augmenté de volume.

Nous examinâmes le poulx et le ventre le plus grand soin le quatrième jour; il nous fut impossible de constater aucun symptôme

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de Médecine.

La Lancette Française,

Ce Journal paraît trois fois par semaine :
Le Mardi, le Jeudi et le Samedi.

GAZETTE DES HOPITALS

On s'abonne à Paris
au Bureau de l'Journal, 125, rue des Saints-Pères, 40,
chez M. DE PARIS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messagerie
et chez tous les Libraires.

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIQUOUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.
Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

SOMMAIRE. — HOPITALS. — DE LA CHARITÉ (M. Piorry). Exposé des doctrines médicales. — DES CLINIQUES (M. Nélaton). Leçon sur l'asthme chronique. (Suite.) — Société de chirurgie, séance du 28 janvier. — Chirurgie et nouvelles.

HOPITAL DE LA CHARITÉ. — M. PIORRY.

Exposé des doctrines médicales.

Messieurs, quelques-uns d'entre vous ont réclamé une exposition succincte et en quelque sorte aphoristique des doctrines sur lesquelles je base ma pratique médicale. Je compte satisfaire ce désir légitime, non pas en publiant un nouveau livre, car de ce côté ma tâche est terminée, mais en consacrant le commencement de chacune des leçons de ce semestre d'hiver à formuler les idées auxquelles j'ai été conduit par l'étude et l'observation la plus attentive des faits.

Toutefois, auparavant, il sera bon de jeter un coup d'œil sur le passé, afin de connaître et de discuter les principaux systèmes qui ont successivement dominé la médecine, et qui comptent encore sur trop nombreux représentants. Cette revue rétrospective sera courte ; car faire l'histoire de toutes les doctrines, de toutes les théories médicales depuis Hippocrate jusqu'à nous, ce serait faire l'histoire des monomanies humaines.

Parlons d'abord de l'empirisme. Et qu'est-ce qu'un médecin empirique ? Le homme grave, sententiel, souvent ridicule. Vous le placez devant un malade ; j'ai vu, dit-il, deux cents cas semblables à celui-ci ; ils ont été traités de telle manière ; donc pour le deux cent et unième fois je vais appliquer le même traitement à mon malade. — Mais qui me garantit que ce cas est bien le même ; que votre malade présente exactement les mêmes lésions, le même état anatomique que d'autres malades que vous avez vu précédemment ? — Mon tact, mon expérience, le facies du malade, répond l'empirique. — Mais est-ce que les populations sauvages du Nouveau-Monde font de cette médecine et de cette expérience qu'un amas de pratiques absurdes ; mais c'est ainsi que font les Chinois, et il n'est pas une seule maladie qu'ils ne traitent par l'électro-puncture ; mais c'est encore de la même manière que procédaient les anciens prêtres d'Égypte.

Voici cependant, messieurs, quelque chose de plus grave. Votre attention vient d'être appelée sur deux femmes qui se trouvent actuellement dans nos salles. Toutes les deux présentent à peu près la même facies, teint jaune-blafard, lèvres décolorées, etc. ; irez-vous dire qu'elles ont la même maladie, comme le ferait un empirique ? Non, assurément ; vous examinerez successivement tous les organes un à un, et voici à quoi vous conduira votre examen :

Chez l'une de ces femmes (c'est la plus jeune), vous trouverez un cœur petit, présentant un bruit de souffle que vous retrouverez dans les carotides. Elle est hydémique et hypémique au suprême degré ; mais sous l'influence du fer et d'une bonne nourriture, vous la verrez rapidement renaitre à la santé.

Chez l'autre, au contraire, un examen également scrupuleux des organes vous amènera à reconnaître une désorganisation considérable, un cancer de la matrice, une *uterocarcinome*, qui doit inévitablement entraîner la perte de la malade.

Est-ce à ce diagnostic et à ce pronostic que vous auriez conduits le tact et l'expérience médicales, la vue du facies ? Assurément, non ; et vous le voyez bien, messieurs, si le facies peut apprendre quelque chose, ce n'est cependant qu'une des ombres du tableau.

L'on rencontre encore de temps à autre des médecins qui osent se dire hippocratiques ; mais à ceux-ci nous demandons quelle est la doctrine d'Hippocrate, si seulement ils y ont mis les œuvres. S'ils l'avaient fait, ils auraient vu que, dans chacun des traités qui composent la collection des livres dits hippocratiques, on trouve des idées contradictoires ; ils auraient vu que, pour un petit nombre d'idées dont nous ne songeons pas à contester la sagesse et la profondeur, il y a une multitude de choses incohérentes et fausses ; ils auraient vu qu'il est impossible de constituer une doctrine hippocratique. Mais Hippocrate observait, dirait-on ; oui, il observait, et c'est en cela que vous devriez l'imiter. Avez-vous donc oublié ces belles paroles, et que je vois gravées sur les murs de cet amphithéâtre : « Notre esprit est comme une terre, et les leçons des maîtres sont comme une semence que l'on y jette. »

N'est-il pas évident qu'Hippocrate lui-même sentait l'insuffisance de ses moyens d'observation, le besoin de nouvelles recherches et de nouveaux travaux ? Soyez hippocratiques, si vous le voulez ; mais laissez observer avec tous les moyens que la science en progrès met à votre disposition. Loin de vous borner à un examen insuffisant, servez-vous largement de l'auscultation, de la percussion, de la palpation, du spéculum, des moyens chimiques enfin. Alors, reprenant les deux malades dont nous vous parlions il y a un instant, vous pourriez dire au juste ce qu'à chacune d'elles et agir comme doit le faire un homme intelligent et honnête.

Nous allons maintenant abandonner Hippocrate et parler de la doctrine des incanons, d'un agent en dehors de l'orga-

nisation qui régèlerait, coordonnerait les phénomènes de la maladie et contre lequel on pourrait diriger un traitement.

Messieurs, il y avait dans l'antiquité un grand nombre de dieux. Il y avait un dieu Thierme, dieu immobile que beaucoup de gens encensaient encore aujourd'hui et dont on adore la statue dans le temple des arts aussi bien que dans celui des sciences. Jupiter lançait la foudre ; Cupidon, des traits enflammés ; Jannus était une déesse orageuse. Dans les croyances du passé, un mauvais génie était la cause occulte de chacun des maux qui affligeaient l'humanité ; puis le Destin planait au-dessus de toutes ces divinités.

Aujourd'hui, il nous semblerait absurde de croire à l'action de toutes ces puissances aveugles, et pourtant, messieurs, c'est ce que font les vitalistes. Déjà Hippocrate plaçait sous les phénomènes vitaux une force qu'il appelait *vis*, mais cette force est par lui mal déterminée. Elle n'est pas la même dans tous ses ouvrages.

Dans les temps modernes, l'idée du principe vital de l'âme fut reprise par Stahl, et elle a été retournée de mille façons par l'École de Montpellier. Eh bien ! cette âme, ce principe vital que vous dites être en jeu dans les phénomènes de la vie et de la maladie, le connaissez-vous, lui dormez-vous du sulfate de quinine ou de l'opium ? Ah ! oui, j'admets une âme ; il y a dans notre organisation, dans les phénomènes de notre intelligence quelque chose de si merveilleux que je ne puis pas le rapporter à un simple arrangement de la matière ; je crois même que c'est cet âme qui préside à l'évolution de notre être et à la coordination des fonctions. Mais je sens aussi que les agents matériels que la thérapeutique met à notre disposition ne peuvent avoir d'action que sur quelque chose d'également matériel, que sur des organes malades. Et si l'âme peut être influencée, c'est n'est que par une force qui lui ressemble : c'est mon âme, messieurs, qui en ce moment cherche à agir sur vos âmes, afin de les élever à la conception de la vérité.

Ainsi, messieurs, il n'est plus permis à un homme sensé de soutenir cette idée d'un principe vital contre lequel on dirigerait une médication quelconque. Aussi est-ce sous une autre face que va se présenter à nous le vitalisme.

Combien la nature est admirable dans ses œuvres, entendons-nous dire ; quelle puissance et quelle sagesse elle déploie dans la création et dans la conservation des êtres ! à quoi bon venir la troubler dans sa marche, pourquoi ne pas laisser la maladie poursuivre librement son cours ? Ne voyez-vous pas que par les seules forces de la nature les maladies guérissent tout aussi bien et tout aussi vite ? Est-il possible, messieurs, de tenir encore un pareil langage en présence des faits qui passent chaque jour devant vos yeux ? Ne venez-vous pas encore de voir un homme qui, il y a huit ans, ayant été atteint d'une arthrite généralisée et ayant été abandonné aux forces de la nature, a vu en année ses articulations redevenir malades ? Ce n'est pas tout encore : voilà qu'il présente aujourd'hui les signes d'une affection organique du cœur.

Et puis, je vous le demande, si, au lieu de donner à cette autre jeune fille hypémique du fer et de bons aliments, vous laissez agir la nature, à quoi aboutirez-vous et quand pourriez-vous espérer une guérison ?

En résumé, vous le voyez, messieurs, la doctrine du vitalisme est jugée : elle tombe nécessairement devant l'évidence des faits.

Messieurs, nous avons terminé la dernière leçon en vous parlant de la doctrine de l'animisme. Nous vous avons montré qu'il était impossible, avec les idées de Stahl, de faire de la médecine rationnelle ; nous vous l'avons montré en faisant appel à votre bon sens et en vous faisant sentir que ce n'était pas à l'âme, agent hypothétique et inconnu de la maladie, que les médicaments devaient s'adresser, mais bien à des organes matériels dans leur état, soit clinique, soit physique.

Nous n'en avons cependant pas fini avec les animistes. Ils forment une famille nombreuse, qui ne semble pas devoir s'étendre encore et qui conserve religieusement les traditions du passé.

L'animisme, tel que l'avait conçu Stahl, c'est-à-dire avec une âme, principe régulateur de tous les phénomènes de la vie, ne pouvait cependant plus subsister dans toute son intégrité.

Nous allons donc voir le vitalisme se présenter à nous sous une multitude de formes diverses.

Qu'a fait l'École de Montpellier ? Elle a voulu s'adresser à l'âme matérielle, comme d'autres se sont adressés à l'âme intellectuelle. Nous allons nous demander encore ce que l'on peut faire contre un pareil agent. On ne peut y rien faire absolument. Supposons un pareil agent, pareil à l'électricité, qu'est-ce que vous ferez contre l'électricité ? Vous voyez quelque chose ? Pas la moins du monde. Vous pouvez avoir une action sur les corps conducteurs qui la dirigent ; mais l'électricité en elle-même, vous n'y pouvez rien. Cela est impossible, tout agent impondérable vous échappe en lui-même, précisément parce qu'il est impondérable.

Admettez le principe vital est donc une hypothèse complé-

tement gratuite ; toute théorie fondée sur cette vue doit tomber.

Mais, comme nous le disions, déjà on est descendu de ce faite du monument pour arriver un peu plus bas, et l'on a admis des *propriétés vitales*, des *forces vitales*, dont on peut lire l'énumération dans un article du *Dictionnaire des sciences médicales*, dont je suis coupable d'être l'auteur ; je les ai à peu près toutes énumérées. Elles sont de la façon de l'École de Montpellier ; seulement Bichat leur avait mis une robe nouvelle.

Voici un échantillon de ces forces vitales :

D'une part il y a la *contractilité*, la puissance de se contracter, puis vient la *sensibilité*. La contractilité est sensible ou insensible. La contractilité des tissus n'est pas la même que la contractilité sensible et que la contractilité insensible. Tirez-vous de ces expressions, et vous le pouvez ; quant à moi, je n'y comprends absolument rien.

Chaussier, de son côté, a admis la *caloricité* ; Blumenbach, une sorte de station fixe. Puis il y a eu des sous-divisions du principe vital, et sur chacune de ces prétendues propriétés on a bâti de nouvelles théories.

Que les physiologistes du temps se soient amusés à ces billevesées, on leur eût pardonné ; mais c'est que cela arrivait à une pratique, et une pratique singulière : on voulait trouver des remèdes contre la contractilité. Voyez-vous la puissance de se contracter contre laquelle on cherche un médicament ? Supposez-vous que l'on ait agi contre la puissance de sentir ? Sera-ce de l'opium que l'on enverra contre cette puissance ?

Mais vous attaquez cette puissance par l'électricité : soit. Mais ne voyez-vous pas que vous avez pris le mot *contractilité* parce que vous ne saviez pas comment expliquer la contraction. Il y a un fait : c'est qu'un muscle se contracte sous l'influence nerveuse ; mais où est cette puissance appelée *contractilité* ? Il y a une puissance matérielle, un muscle ; on dirige vers les nerfs qu'il s'y rendent les deux pôles d'une pile, ou le fait contracter ; où est la contractilité ? Je vois la contraction ; je vois l'influence électrique qui, portée sur les nerfs, a déterminé un mouvement moléculaire et est venu aboutir à la contraction du muscle. Enlevez ce muscle à l'animal, soumettez-le à l'électricité, vous le verrez également se contracter ; donc vous êtes obligé d'agir sur la molécule ; c'est si clair, que l'on ne comprend pas comment les faits peuvent être compris différemment.

Pour la sensibilité, ce n'est pas plus obscur. Il n'y a dans le muscle qu'une action moléculaire qui est communiquée aux nerfs et qui arrive au cerveau. Mais là-dedans, où est la sensibilité ? Je vois une sensation, je vois une disposition moléculaire, l'agent qui détermine la sensation ; mais pourquoi vouloir mettre dans tout cela un agent immatériel, inconnu ? On n'y comprend plus rien.

Nous avons dit que l'on s'était servi de tout ceci pour bâtir de pitoyables systèmes en médecine. En voici la preuve : sur cette doctrine de la contractilité sensible et insensible, sur cette tonicité, sur ces agents cachés, latents, on a fondé la doctrine de l'excitabilité, et l'excitabilité est l'affaire de Brown.

Or, Brown a supposé, et purement supposé, que l'excitabilité était en nous à un certain degré ; que cette excitabilité entretenait la vie, et que, pour que la vie s'entretenait, il fallait donner de l'excitabilité. Alors tous les médicaments que l'on employait étaient donnés pour soutenir l'excitabilité ; on n'avait plus d'autres remèdes que ceux qui avaient pour effet d'augmenter ou de soutenir l'excitabilité. Voilà la doctrine de Brown ; mais comme elle n'est échappée à d'autres, nous ne nous y arrêtons pas plus longtemps.

Haller avait admis comme une puissance l'*irritabilité*. Broussais, reprenant l'irritabilité, a voulu admettre qu'il y avait une irritation, laquelle était une conséquence de l'irritabilité en exercice. Il est par là arrivé à irriter tous les esprits, et à faire des choses qui m'irritent encore au moment où je vous parle, parce que je ne suis pas partisan de l'irritation. L'irritation était quelque chose de fort plaissant ; on portait sur un organe une substance irritante ; l'irritation prenait droit de domicile dans cet organe, s'y maintenait, et finissait par y déterminer l'inflammation. Partout dans Broussais on retrouve l'irritation, dont il fait un être à part, qui ne siège plus seulement dans les muscles où Haller l'avait placée, mais qui est au fond de tous les organes. Un homme est-il malade, il y a chez lui de l'irritation en excès, car avec Broussais jamais elle ne se trouve en défaut.

Et vous voudriez faire de la médecine avec de pareils systèmes ! cela n'est pas possible. Vous ne voulez pas vous appuyer sur l'excitabilité, vous voulez vous appuyer sur les muscles, et bien, tout tombera ; car les bases de l'édifice sont tellement mauvaises, qu'il ne peut pas tenir.

Voyons l'irritation en exercice. Voilà un homme qui présente un vaste caveau dans les poumons ; quel rôle l'excitabilité, l'irritabilité, l'irritation, l'excitation, l'âme, le principe vital, la nature, jouent-ils dans cette caverne ? Qu'est-ce que nous pouvons faire pour remédier à cette série de symptômes ? Irons-nous dire : combattons l'irritation. Mais où est-elle, l'irritation ? Je vois une caverne ; je vois un homme

qui crache du pus; l'anatomie pathologique m'a appris quel doit être l'état de son poulmon; mais de l'irritation, je n'en vois pas. De la sensibilité! mais laquelle; ce n'est pas les indications thérapeutiques, je vois bien l'utilité d'agir sur ces cavernes pour faire évacuer le pus; il faut tâcher d'appliquer les parois des cavernes l'une contre l'autre, de nourrir le malade pour réparer ce qu'il perd chaque jour, de mettre l'organisation dans des conditions qui permettent de réparer le mal au moyen de l'ode, que l'expérience a démontré être utile.

Prenez encore un exemple. Voici une femme sur la peau de laquelle on a mis un vésicatoire; ce vésicatoire a été appliqué pour une névralgie sciatique. Consécutivement à ce vésicatoire, la peau a rougi; les cantharides ont irrité la peau, ont altéré sa sensibilité, et il y a eu production d'une phlyctène. Eh bien, qu'est-ce que votre irritation a fait là-dessus? à quoi sert d'admettre toute cette série d'idées? N'est-il pas plus simple de dire que la cantharide a agi sur la peau, a altéré moléculairement les tissus? de telle sorte qu'elle les a rendus malades, qu'elle y a gêné la circulation, et que consécutivement à ceci il s'est fait des stases sanguines; enfin que du liquide a été déversé, pénétrant par les petits vaisseaux et a formé la phlyctène. Ou je n'ai pas de bon sens, ou ceci est plus clair.

Maintenant vous allez voir où va l'irritation; car l'irritation arrive à faire des maladies de toute pièce, comme Broussais avait voulu le faire. Les titres de Broussais à la gloire, c'est d'abord son *Traité des phlegmasies chroniques*, qui est un chef-d'œuvre; mais s'est ensuite cette pensée, « il n'y a pas de maladies, il n'y a que des organes malades. » Si j'aurais pu dire, pour moi, ce grand système, oh! messieurs, je serais bien injuste. Aussi c'est à Broussais qu'appartient la gloire d'avoir dit: il n'y a pas de maladies, il n'y a que des organes malades. Mais à côté de ceci, que fit Broussais? Il métamorphosa toutes les lésions d'organes en maladie, et cette malheureuse maladie, cette *x* algébrique, cette hypothèse stupide, c'est l'irritation; en sorte que c'était toujours à elle qu'il s'adressait. Mais dites-moi ce qu'il y a d'irritation dans le fait de votre vésicatoire. Une épine entre dans les tissus, quel est-ce qu'il y a avec l'irritation? Eh mon Dieu, le microscope a démontré ceci de la manière la plus évidente. Lisez les travaux des Allemands sur ce sujet, lisez l'excellente thèse de concours pour la chaire de pathologie interne de M. Dubois (d'Amiens), dans laquelle il expose ses recherches microscopiques sur l'inflammation. Vous verrez alors que, lorsqu'on blesse un tissu, il y a des stases sanguines, extravasation des liquides, et une série de phénomènes qui ne sont ni de l'inflammation, ni de l'irritation, mais qui sont la conséquence de ce que, une épine étant venue gêner la circulation, troubler l'action moléculaire, il devait en résulter des troubles fonctionnels qui caractérisent l'inflammation.

Dans tout ceci, nous ne voyons ni irritation, ni inflammation, ni excitation; cependant, il faut des mots pour s'exprimer: aussi serait-il meilleur de dire des troubles nerveux et inflammatoires, car l'irritation et l'inflammation ne sont pas des choses qui se continuent d'elles-mêmes sans un agent propre à troubler l'action moléculaire qui leur donne lieu.

Ici se place un immense principe, un principe qui domine toute la pratique médicale. C'est que, qu'il y ait ou non une irritation, une modification profonde dans l'organisation, un trouble moléculaire, enfin, qui entretient la modification circulatoire généralement appelée inflammation, vous pouvez être sûrs que dans cette circonstance le trouble circulaire guérit, et guérit presque constamment. Prenons des exemples. Voici un malade atteint de septicémie: croyez-vous que, si les plaques de Peyer n'étaient pas ulcérées, et il aurait une enterborrhée aussi persistante? Pas le moins du monde. Chez cet homme, il n'y a pas encore de pneumonie méningitique, mais il y a une inflammation de la muqueuse du cerveau; comment? Par l'effet de la pesanteur le sang s'accumulera dans le poulmon; à la partie déclive, il y aura une congestion, qui bientôt sera suivie d'autres accidents. Eh bien! faites changer le malade de position: couchez-le sur le ventre, et presque aussitôt, par le seul effet de cette action mécanique, vous verrez les accidents disparaître. C'est là l'histoire de presque toutes nos maladies; quand nous restons malades, c'est qu'il y a une cause matérielle profonde qui entretient le mal, qui entretient les troubles circulatoires et les troubles nerveux.

Nous pourrions étendre ceci à presque toutes les maladies et faire voir que ce n'est pas contre l'irritation qu'il faut agir. Prenons, pour terminer cette leçon, un exemple clinique de premier ordre qui frappera fortement votre imagination: et puis-je la frapper ici pour démolir de fond en comble ce qu'il y a de mauvais dans la doctrine de l'irritation!

A m'entendre parler ainsi, on croirait que je n'ai pas été partisan des idées de Broussais; si, car les opinions de Broussais étaient alors le progrès; mais le progrès marche, les idées marchent.

Mes idées d'aujourd'hui seront-elles perfectionnées demain? Non! douter du pas, car le progrès scientifique marche constamment.

Voilà cette jeune femme qui relève de couches, et qui est sortie de la Maternité pour venir dans nos salles. Quelles sont les affections organiques que nous avons constatées chez elle? Inflammation de l'utérus; que dis-je, inflammation! ce mot est mauvais; troubles dans l'état de l'utérus pendant le travail de la parturition; déchirement de la matrice, déchirement de son cou; de la rougeur, des douleurs, des écoulements liquides altérés séjourant près de ses veines héantes; phlyctène de nature évidemment putride. L'utérus est resté volumineux, il est excessivement douloureux; d'une autre part, les matières putrides ont pénétré dans le sang qui circule et qui les a répandues dans toute l'économie. Or, voilà que, la nuit dernière, il y a eu une augmentation terrible des acci-

dents et que des troubles nerveux se sont manifestés. Y a-t-il quelque part par là de l'irritation? Ne voyez-vous pas qu'il se porte très peu de sang au cerveau, et que cette petite quantité de sang si peu porte dans de mauvaises conditions de nutrition? Et vous voulez que, dans de pareilles circonstances, le cerveau ne souffre pas, lorsqu'une certaine quantité d'alcool suffit pour le modifier dans ses actions? C'est donc parce qu'il y a une action moléculaire anormale du sang sur le cerveau que le cerveau est troublé dans ses fonctions; ce n'est pas l'irritation qui est le point de départ, c'est la modification profonde de l'action moléculaire du cerveau.

Quelle est la conséquence pratique de tout ceci? C'est que, si c'est l'irritation, il faut porter sur le cerveau des agents capables de la produire ou de la détruire; mais si c'est ce que nous avons dit, il faut porter du sang vers le cerveau qui en manque, il faut abaisser la tête trop élevée de la malade, et vous avez vu le résultat de cette pratique: il a été de faire disparaître instantanément le délire.

En présence d'un pareil fait, l'on voudrait que je croie que la médecine n'est pas la plus belle des sciences!

Vous en êtes convaincus, messieurs, la vraie philosophie repose sur l'étude profonde de l'organisation, et la médecine, non conduisant partant à l'observation attentive de la nature, doit devenir le flambeau d'une bonne philosophie.

Nous avons passé en revue les doctrines de l'irritation de Broussais et de l'excitabilité de Brown. Lorsque Brown parut, beaucoup de médecins adoptèrent ses idées, car les doctrines fausses marchent beaucoup plus facilement et beaucoup plus vite que ne le font les véritables doctrines assises sur l'observation. Brown, proclamant donc de toutes parts que les maladies consistent dans l'absence d'excitation, dans un défaut de tonus, il y avait presque plus pour guérir qu'à donner des toniques; c'était justement le contraire de Broussais, qui, ayant les mêmes idées, mais prétendant que dans les maladies il y avait trop de forces, qu'il fallait en ôter, ne trouvait rien de mieux que de saigner les malades et d'appliquer des émoullents sur les tissus.

Eh bien! à cette époque, lorsque Brown venait de fleurir et qu'il avait exercé sur les esprits une immense influence, voilà que des médecins s'élevèrent contre ses doctrines, et qu'ils se mirent à combattre avec plus de succès. L'un d'eux, qui ne l'empêcha pas d'adopter toutes les idées de Brown. En effet, Pinel adopta cette fièvre qui fut une fièvre véritablement brownienne; cette fièvre fut la fièvre adynamique, une fièvre par défaut de forces. Et pour vous faire voir jusqu'à quel point on fait à présent une détestable logomachie, c'est qu'après être parti de Pinel pour faire une fièvre adynamique, on a passé par Broussais pour faire une fièvre dynamique, et on en est venu aujourd'hui à faire une fièvre typhoïde à fièvre adynamique.

Qu'est-ce donc que la fièvre adynamique? On supposait qu'il y avait une fièvre dont l'élément principal était le défaut de forces, parce qu'on voyait de pauvres diables gisant dans leur lit, ne pouvant remuer, tirant la langue avec difficulté, parlant mal et restant plongés dans un état profond de stupeur. Comme Pinel était dans un hôpital de vieillards, il devait voir beaucoup de ces fièvres adynamiques. Toutes les vieilles femmes qui paraissaient devant lui étaient atteintes de fièvre adynamique, et l'on ne trouvait pas de toniques assez puissants pour remédier à cette fièvre adynamique.

Les amers, le quinquina, la gomme, la petite centaurée, étaient alors les seuls toniques par excellence; et on y ajoutait de l'éther, de l'acétate d'ammoniaque. Je ne sais trop pourquoi on appelait cela des toniques; mais on les donnait à tort et à travers, parce que, comme la doctrine d'aujourd'hui paraît être fautive, ses conséquences devaient l'être aussi.

Eh bien! messieurs, au-dessous de ces symptômes, faiblesse et défaut de forces, qu'existait-il? La Salpêtrière pouvait répondre, et nous allons répondre par des faits recueillis sur un même théâtre. Sept ans j'ai été interne à la Salpêtrière; à cette époque, il y avait beaucoup d'anatomie pathologique; je faisais l'autopsie de toutes ces vieilles femmes qui mouraient en présentant les symptômes de ce que Pinel appelait fièvre adynamique. Eh bien! savez-vous ce que je rencontrai à l'ouverture des cadavres? Des désordres effroyables soit dans les organes thoraciques, soit dans les organes abdominaux, des poulmons gangrénés, des phlegmasies excessivement intenses de la dernière portion de l'intestin, etc.

Ainsi la doctrine de Brown avait conduit à la fièvre adynamique, comme la doctrine de Broussais avait conduit en pratique aux saignées et aux cataplasmes permanents.

Au milieu de ceci, et avec d'autres systèmes, on avait inventé deux épouvantables mots, qui étaient nés pour la première fois dans les temps de la plus étrange barbarie.

Ces mots sont les suivants: dérivation et révulsion. Dans le jargon scientifique actuel, ces mots sont encore en grande faveur. Nous allons faire une petite saignée dérivative, disait Lisfranc; nous allons avoir recours à une bonne révulsion au moyen d'un vésicatoire, dit-on encore. A savez-vous d'où ce mot vient? Quant à la dérivation, c'est d'être n'importe par où, faire, quand on ne connaissait pas la grande circulation, quand on ne connaissait pas les lois en vertu desquelles le sang se meut dans les vaisseaux et que l'on voyait rougir le point sur lequel l'agent irritant ou toxique était porté, on disait: Nous allons détourner les humeurs, nous allons les dériver, de telle sorte qu'il y en aura moins ailleurs. D'autres ont dit: Nous allons enlever du sang, et de cette façon cela fera beaucoup de bien. De là l'idée de la dérivation pour les uns et de la révulsion pour les autres.

Or chaque système a ses mots à sa guise. Les naturalistes ont fait dériver la vie; les voyez-vous faire dériver la vie à la montardel! D'autres ont fait dériver l'irritation: voyez-vous l'algébrique, irritation, se porter à droite, à gauche, abandonner un organe irrité et aller gagner la peau! Mais il semble qu'avant de faire courir ainsi l'irritation on aurait mieux fait de se demander ce que c'était; toutefois, on s'en gardait bien.

Dans les vieilles hypothèses, on roulait dériver l'humour.

Voilà donc ce que c'est que ces belles doctrines de la dérivation et de la révulsion. Ne savez-vous pas que ce sont des mots et des pas des choses? Cela veut-il dire que l'on ôte du liquide et qu'il y en a moins? Mais pourquoi vous servir du mot révulsion? Vous voulez enlever du sang des vaisseaux, quel effet produirez-vous? Si la masse totale du sang est trop considérable, si le cœur est hypertrophié, vous dégageriez cet organe, vous faciliteriez ses contractions et vous rétabliriez le cours normal du sang. Si, au contraire, il y a peu de sang, si le cœur bat très vite, au lieu d'enlever le liquide nutritif à toutes les parties, par la saignée vous augmentez encore la vitesse des contractions du cœur et vous déterminez des accidents de toute sorte.

Vous voyez maintenant que le mot révulsion s'appliquera à des choses tellement différentes qu'il est impossible de raisonner de cette façon.

Et à ce propos faisons de la clinique.

Un pauvre homme que nous venons de voir est atteint d'une pneumonie; le poulmon est pris dans toute son étendue; qu'est-ce que nous allons faire? Il y a évidemment un état conœux du sang ou l'état que j'appelle hémié, moi-même, prononcé sur ce vieillard que sur d'autres individus, mais existant cependant. Eh bien! voyons, oublions toute idée relative à la dérivation, qu'allons-nous faire? Nous savons que le sang est conœux, que par conséquent il coule avec moins de facilité à travers les capillaires pulmonaires, que de la fibrine s'est épanchée dans les mailles du parenchyme pulmonaire et qu'à la suite de tout ceci il s'est formé une congestion; enfin, que le poulmon, me d'abord, s'est devenu dur. Vous voyez évidemment dans ce cas que l'irritation n'a rien à faire et que, si nous mettons un vésicatoire, ce sera dans un but tout autre que de déplacer l'irritation.

Mais nous avons surtout recours au tartrate antimonique de potasse. En cela nous obéissons d'abord à une grande maîtresse, à l'expérience, qui nous a appris qu'en pareil cas le médicament faisait merveille. D'un autre côté, nous savons que le tartrate stibé sur les voies respiratoires a une action spéciale en provoquant l'expectoration, de même qu'il agit sur les intestins en provoquant des vomissements, ensuite qu'il agit sur l'intestin en provoquant un écoulement des liquides à la suite duquel les vaisseaux sont démolis et la circulation est facilitée. Il a encore une autre action; c'est qu'il vide l'estomac et les intestins des gaz qu'ils contiennent, que le diaphragme s'abaisse, et que dans la pneumonie c'est une chose excessivement utile. Oh voyez-vous de la révulsion et de la dérivation là-dessus? Laissez donc de côté ces mots stupides et vides de sens.

HOPITAL DES CLINIQUES. — M. NÉLATON.

Leçon sur l'hématocèle rétro-utérine.

Recueillie par MM. BAUCHET et GARLEY, internes du service.

(Suite et fin. — Voir les numéros des 11, 13, 16 décembre 1851 et 20 janvier 1852.)

L'hématocèle rétro-utérine est-elle une maladie grave? Cette question mériterait d'être examinée de près. Si l'on parcourt toutes les observations relatives à cette affection, on trouve ainsi que l'on l'a dit plus haut, que dans aucun cas la mort n'a pu être attribuée à la nature même de la lésion, mais bien à des complications indépendantes. On aurait tout cependant de la regarder comme une affection légère et de peu d'importance; car si l'on considère les symptômes si inquiétants du début, l'état de prostration et de faiblesse dans lequel les malades se trouvent jetées après la période algue, le temps souvent si long que la douleur disparaît par absorption, la guérison facile, comme M. Huguier l'a observée assez récemment; si, d'un autre côté, nous considérons les accidents graves auxquels expose l'ouverture artificielle, l'inflammation d'une vaste poche anfractueuse communiquant avec l'air extérieur, les accidents d'infection putride résultant de la décomposition du sang du pus, prostration extrême, sueurs, dévoiement colliquatif, etc., nous pensons qu'elle doit être réputée grave, et que par suite le médecin doit être réservé dans son pronostic.

Les symptômes de cette affection nous occupent offrent assurément dans leur ensemble une netteté satisfaisante pour l'esprit; et la maladie qu'ils caractérisent, lorsqu'on peut suivre sa marche pendant un certain temps, ne peut laisser le moindre doute au chirurgien doué d'un jugement le plus sévère, surtout si l'expérience l'a déjà mis à même d'observer des cas semblables. Aussi, pour nous, le diagnostic de l'hématocèle rétro-utérine n'offre-t-il aucune incertitude; cependant il existe telles affections de l'utérus et de ses annexes qui, par leur siège, les lésions du petit bassin, par leurs symptômes, pourraient induire en erreur; et comme quelques méprises à ce sujet ont été commises par des personnes haut placées dans la science, comme du reste le sujet est nouveau, il ne sera pas sans intérêt de comparer sous quelques points de vue l'hématocèle rétro-utérine aux affections qui s'en rapprochent le plus.

Parmi ces affections, la grosse tumeur régulière présente vraiment des différences trop grandes avec l'hématocèle pour que je m'y arrête. Mais la grosse tumeur extra-utérine, et le péritonéum du cul-de-sac utéro-rectal, pourraient dans certains cas donner comme quelque embarras pour le diagnostic. En effet, lorsque le fœtus aura acquis un certain volume, lorsque, après avoir rempli le petit bassin, l'œuf se développera du côté de la cavité abdominale, le rectum et l'utérus se trouveront écartés par une tumeur volumineuse, comprimés contre les surfaces osseuses qui leur correspondent; enfin, ce dernier organe sera dans un état de vacuité complète porté vers la paroi abdominale et vers l'ombilic. Mais cette tumeur

de la grosse extra-utérine est fort rare, et cette rareté est une considération souvent essentielle qu'il importe de ne pas négliger lorsqu'on doit établir un diagnostic. Si, en effet, vous examinez une malade, n'admettez pas légèrement une maladie insolite; les personnes qui n'ont pas vu beaucoup de malades ont le tort de croire qu'elles ont toujours sous les yeux des affections rares; c'est la cause de leurs erreurs. Outre cette rareté, j'ajouterai que la marche de la grosse extra-utérine est précédée de l'insuccès de ce qui se passe dans l'hématocèle; ainsi la malade, après avoir présenté les phénomènes généraux de la grosse, voit le ventre se développer lentement d'une manière graduelle; peu à peu le rectum, l'utérus, la vessie sont comprimés; d'où la gêne dans les différentes fonctions de ces organes; de plus, les règles sont supprimées; avec tous ces symptômes, l'état général peut rester très satisfaisant. Dans l'hématocèle au contraire, après quelques troubles de la menstruation, apparition de symptômes généraux graves, puis formation rapide d'une tumeur volumineuse; au bout de quelques jours les symptômes généraux cèdent, mais la tumeur reste pour disparaître très lentement. On le voit donc, différence complète sous le rapport de la marche. Plus tard, du reste, la grosse extra-utérine pourra présenter les signes qui dénotent la présence du fœtus, et alors la confusion n'est pas possible.

L'utérus à l'état de rétroflexion peut aussi présenter les signes d'un tumeur du cul-de-sac utéro-rectal; mais, s'il n'y a pas de tumeur du cul-de-sac, le diagnostic ne peut pas de difficulté sérieuse. Ainsi la palpation de l'hypogastre fera reconnaître que l'utérus n'occupe pas la position habituelle; le toucher vaginal montrera le col à sa place, et pourra faire reconnaître la continuité de cet organe avec la tumeur qui fait saillie en arrière. Le toucher rectal fera reconnaître également que la tumeur dont il s'agit est formée par le fond de l'utérus, présentant la forme arrondie ordinaire. Ajoutons que, s'il restait le plus léger doute, le cathétère de la cavité utérine avec la sonde de Simpson le ferait disparaître.

Mais si l'utérus ainsi déplacé devenait le siège d'une grosse, la difficulté pourrait être plus grande; on ne pourrait en effet sonder la cavité utérine; mais, outre que l'on aurait les signes généraux de la grosse, le toucher rectal et vaginal combiné avec la palpation de l'hypogastre, le développement graduel et lent de la tumeur, suffiraient encore pour élucider la question.

Les tumeurs développées dans la cavité de l'utérus, polypes, cancers, etc., ne nous entraînent pas, pour une hématocèle rétro-utérine, leurs caractères propres, et surtout le toucher, suffirait pour faire reconnaître leur nature.

Quant aux tumeurs fibreuses développées dans les parois de cet organe, elles pourraient dans certaines circonstances donner lieu à quelques difficultés dans le diagnostic.

Des praticiens ayant une grande habitude du toucher et des malades des femmes ont fait à ce sujet des méprises qui nous font un devoir d'insister un peu sur ce point. Supposons en effet une tumeur fibreuse d'un volume considérable développée dans la paroi postérieure de l'utérus; elle remplit le petit bassin, gêne, par la compression qu'elle exerce, les fonctions de la vessie et du rectum, efface par distension la lèvre postérieure du museau de tanche, fait saillie quelquefois dans la cavité abdominale, à l'hypogastre. Mais la marche de cette affection est essentiellement chronique; très rarement elle présente des symptômes aigus dus à quelques péritonites partielles fort légères, et ces symptômes sont essentiellement passagers; il y a très fréquemment des pertes plus ou moins abondantes, quand la tumeur tend à porter vers la muqueuse utérine; de plus, ces tumeurs sont mobiles avec l'utérus; elles ne sont pas fixes et enclavées comme les hématocèles; enfin leur consistance, leur dureté, et surtout leur tendance constante à prendre un accroissement plus grand ou du moins à rester stationnaires, ne permettent pas de les confondre avec les tumeurs sanguines rétro-utérines.

Les affections de l'ovaire, en raison du siège anatomique que cet organe occupe, pourraient rarement causer des erreurs. Ainsi la tumeur, en général, d'un bœuf de tendance à se développer latéralement vers l'une des fosses iliaques. Cependant il pourrait se faire que l'ovaire fût fixé dans le cul-de-sac utéro-rectal par des adhérences anormales, et le développement de la tumeur se ferait d'abord entre l'utérus et le rectum: tels seraient des kystes, des dégénérescences, etc.; mais dans ces circonstances le développement lent et graduel de l'affection, l'absence de symptômes aigus devraient surtout fixer l'attention du praticien et suffiraient pour élucider son diagnostic.

Parmi les affections qui présentent le plus d'analogie avec les hématocèles rétro-utérines, il faut placer les péritonites péri-utérines; les symptômes inflammatoires aigus, la formation d'une tumeur, la gêne de la miction et de la défécation sont en effet des symptômes communs fort importants; mais alors les signes fournis par le toucher sont d'un grand secours. Ces péritonites, en effet, soit qu'elles aient leur point de départ sur la ligne médiane dans le tissu cellulaire placé entre l'utérus et le bas-fond de la vessie, ou en arrière entre le péritoine et la face postérieure de l'utérus et du vagin, ce qui est fort rare, soit qu'elles apparaissent primitivement sur les côtés de l'utérus, ces péritonites, dis-je, engendrent rarement le tissu cellulaire des ligaments large, dont les deux feuillets résultent l'inflammation vers l'une des fosses iliaques. On a résolu donc que la tumeur est surtout latérale, au lieu de s'occuper exclusivement le cul-de-sac utéro-rectal. Du reste, dès le début la tumeur est dure, solide, et, de plus, très douloureuse à la pression, tandis que l'hématocèle est d'abord liquide et ne prend une consistance plus grande qu'après une certaine durée et lorsque la tumeur commence à diminuer de volume. Ainsi donc un examen attentif pourra encore dissiper tous les doutes et permettre de reconnaître sûrement la nature de la lésion.

Mais une péritonite partielle peut se développer dans le cul-de-sac utéro-rectal, et alors on a formation rapide d'une tumeur fluctuante, assez volumineuse, entre l'utérus et le rectum, et dont l'apparition s'accompagne de symptômes inflammatoires semblables à ceux des hématocèles rétro-utérines. C'est surtout dans ce cas que le diagnostic offre des difficultés réelles, qui cependant ne sont pas insurmontables. Ces cas d'abord sont fort rares, et ne s'accompagnent d'aucun trouble dans la menstruation; j'ajouterai que les symptômes généraux, loin de disparaître assez rapidement comme dans les cas d'hématocèle, se prolongent pendant toute la durée de la maladie; la tumeur est très douloureuse, reste toujours douloureuse; la malade est prise de sueurs la nuit, de légers frissons; puis, au bout de quelque temps, un travail ulcératif s'établit, et la tumeur se vide soit dans le rectum, soit dans le vagin. La nature du liquide vient alors donner au diagnostic une précision qui n'aurait resté douteuse. Ainsi donc, dans les cas de péritonite partielle suppurée, le diagnostic s'établira surtout par la marche de la maladie, par la persistance des symptômes généraux, jusqu'à l'évacuation du pus. On comprend, du reste, que, s'il restait du doute, une ponction exploratrice déciderait facilement la question.

L'hématocèle rétro-utérine présente dans sa marche deux périodes bien distinctes, ainsi que nous l'avons vu: c'est d'abord une période aiguë, présentant les symptômes d'une inflammation intense de l'un des organes contenus dans la cavité du bas-ventre; puis une période chronique caractérisée par les symptômes d'une tumeur plus ou moins volumineuse placée dans le petit bassin. Or le traitement doit varier, dans ces deux cas, avec la nature des symptômes. Dans la première période, il faudra se borner à l'expectation; si les accidents ne sont pas trop intenses; sinon, il faudra employer un traitement antiphlogistique en rapport avec la gravité des symptômes; en un mot, il faudra agir comme si l'on avait affaire à une inflammation pélonique.

Mais ces accidents une fois conjurés, et la malade entrant dans la période chronique, que faire? Faudra-t-il attendre, ou recourir à quelque opération chirurgicale?

Quant à nous, c'est la dernière opinion que nous adopterons dans la grande majorité des cas. La résorption, en effet, a de grandes chances de réussite dans la plupart des cas; quand nous avons eu la patience d'attendre, nous avons vu la tumeur disparaître spontanément, et avec elle tous les troubles que causait sa présence. Cette heureuse terminaison, ainsi que je vous l'ai déjà dit, est annoncée, en général, par un changement dans la consistance de la tumeur, qui devient un peu plus dense, un peu plus solide; mais si elle restait toujours dans cet état, on pourrait se méprendre à l'existence de son inaction. On voit alors la tumeur recouvrir son abdomen, prendre une consistance plus grande, le sang qui la forme se coaguler complètement, puis finir par disparaître par résorption. Si, malgré une première ponction, les accidents ne cèdent pas, avant de recourir à une opération plus grave, il conviendrait d'en pratiquer une deuxième, qui peut-être produirait un effet plus heureux.

Si cependant, malgré une nouvelle ponction, les accidents persistent ou s'aggravent; si l'un des trajets du trocart restait fistuleux, et que son orifice donnât issue à du sang altéré, mêlé de gaz fétides, il faudrait, sans tarder, recourir à une opération plus décisive, mais plus grave: c'est dans ces cas, en effet, qu'il convient d'inciser largement la portion saillante de la tumeur, afin d'ouvrir une voie facile à l'issue des matières purides.

Quant au manuel opératoire, voici comment je procède: la malade est convenablement placée sur le bord du lit, comme pour l'examen au spéculum. S'il s'agit simplement de la ponction de l'utérus, on met à nu la saillie vaginale au moyen d'un spéculum, on met à nu le trocart assez fin par un coup sec et brusque. Si je dois inciser largement le foyer, j'introduis deux doigts de la main gauche dans le vagin, au-dessus de la tumeur, en même temps qu'ils protègent les parties voisines et qu'ils repoussent la tumeur vers la vulve, ils peuvent servir de conducteur au bistouri droit ordinaire. Une ponction est faite avec cet instrument, et donne issue à une certaine quantité de sang; puis j'agrandis l'ouverture avec le bistouri bostonné ou le lithotome simple.

Il convient alors de retirer les plus grandes quantités possible de sang qui constitue la tumeur. On se sert pour cet usage de curettes de différents modèles, on mène d'une cuiller à bœuf, comme nous l'avons fait dans une circonstance, puis l'on soumet la poche à un lavage complet.

Il importe, en effet, de ne laisser dans ce vaste foyer que le moins possible de matériaux susceptibles de se putréfier, et de produire par suite l'infection puride. C'est là un des accidents les plus à craindre à la suite de l'incision; aussi dans un état de propreté extrême, et souvent à l'aide d'un lavage complet, une fois, et souvent deux fois par jour, les parois du foyer. Les liquides que je recommande dans ces circonstances sont l'eau chlorurée et la teinture d'iode, dont j'ai eu à me louer un grand nombre de fois. Sous l'influence de ces moyens, on voit la suppuration s'établir sans réaction inflammatoire bien vive; elle reste toujours de bonne nature, assez peu abondante; puis le foyer revient peu à peu sur lui-même et finit par s'oblitérer complètement au bout d'un mois ou six semaines.

— Les suites de cette hématocèle rétro-utérine ont été fort simples chez notre malade; les symptômes généraux ont cédé peu à peu à l'emploi des moyens simples, et surtout du repos au lit; puis insensiblement l'appétit s'est réveillé, les forces sont revenues, le teint, les cheveux ont repris leur coloration habituelle, les chairs un peu plus de fermes. Vers la fin de la première quinzaine de décembre, la malade commençait à se lever et à marcher dans la salle. Quant à la tumeur, elle a suivi la marche habituelle; elle a subi un certain retard, puis sa consistance est devenue plus considérable; dès la fin de novembre elle ne présentait plus qu'une fluctuation très obscure, qui a fini même par disparaître complètement. La résorption a été d'abord appréciée sur la portion hypogastrique de la tumeur, qui a diminué peu à peu; elle avait complètement disparu vers le 1^{er} janvier, et pour trouver la tumeur à cette époque par le palper hypogastrique, il fallait plonger la main profondément dans le petit bassin, en déprimant les parois abdominales, dont la laxité se prêtait bien, du reste, à cette manœuvre. Quant aux règles, elles ont reparu à leur époque habituelle (du 18 au 20 décembre), avec leur abondance et leurs symptômes ordinaires; la tumeur n'a éprouvé aucune modification dans son état de consistance à cette occasion; la résorption n'a pas été entravée.

Le mois suivant (janvier), à la même époque, les règles ont reparu de nouveau, comme la première fois. Quelques jours après la malade est sortie. Il ne lui restait de l'énorme tumeur qu'elle portait en entrant dans le service qu'un noyau induré de la grosseur d'un petit œuf de poule, situé derrière la lèvre postérieure du col de l'utérus, revenu dans sa situation normale. Le cul-de-sac utéro-rectal était remonté à sa place, ce qui l'on pouvait constater par l'élévation de la tumeur elle-même. Le rectum et la vessie étaient librement leurs fonctions. On pouvait légitimement considérer la malade comme guérie.

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 28 janvier 1852. — Présidence de M. LARREY.

Correspondance.

M. SETHY adresse à la Société son *Traité de la méthode amovinnable*, et demande le titre de membre correspondant. M. Larrey est chargé de faire un rapport verbal.

PRÉSENTATION DE MALADES.

Corps étranger du cou.

M. CHASSAGNAC présente un malade porteur d'un corps étranger dans l'articulation du genou.

— Lecture et adoption du procès-verbal.

Application du microscope à l'anatomie pathologique.

A propos du procès-verbal, M. Michon, revenant sur les applications du microscope à l'étude des tumeurs, dit que le microscope ne doit être considéré que comme un élément d'étude de plus ajouté à ceux que nous avons. Lorsque Laënnec a doté la médecine de l'auscultation, il a point pour cela fait les progrès aux autres moyens employés avant lui; à l'heure qu'il est, le microscope a déjà rendu un grand service en distinguant nettement les tumeurs qui sont le produit d'une hypertrophie pure et simple des produits hétéromorphes, comme le cancer. Nous avons donc, grâce à lui, fait un grand progrès, si surtout nous nous reportons au temps de Boyer. Ce grand chirurgien, qui ne croyait pas à la guérison du cancer, ne se faisait illusion d'une tumeur: « Elle ne se reproduit pas, donc elle n'est pas cancéreuse », disait-il. Boyer a tenu très long pour qu'il put se prononcer sur la bénignité ou la malignité d'une tumeur, tandis que nous, dans la majorité des cas, nous pouvons être sûr des chances plus ou moins grandes qu'elle a le malade de voir se reproduire son produit morbide.

M. LE PROFESSEUR ROUX. L'assertion de Boyer que vient de rapporter M. Michon était, de la part de ce grand chirurgien, une pétition de principe. J'ai vu, avec Boyer lui-même, et plus tard seul, des tumeurs considérées comme cancéreuses, et qui, une fois enlevées, ne se sont point reproduites. D'ailleurs, avant de se prononcer sur la reproduction du cancer, il faudrait savoir si ce produit morbide n'a point une tendance plus grande à se reproduire, suivant qu'il affecte certains organes. Le testicule est souvent le siège du cancer, et le diagnostic de cette affection ne présente pas de difficulté; mais dans la plupart des cas, de grandes difficultés de diagnostic. Et bien que nous ayons vu, dans les autopsies, des tumeurs cancéreuses fixes, en 1831, sans qu'aucune reproduction ait eu lieu. Peut-être, dirait-on, nous n'avons enlevé que des produits fibro-plastiques; mais il faudrait que cette assertion fût appuyée d'un certain nombre de faits. Ne savons-nous pas d'ailleurs que ce produit morbide, comme je l'ai dit, se reproduit en place et envahit l'économie? Pour me résumer, je dirai que, suivant moi, il faudrait être plus réservé sur les chances de non-reproduction du produit fibro-plastique, et que, dans une certaine limite, il faut admettre comme possible la curabilité du cancer.

M. GARNIER. Je ne crois pas que l'on puisse induire des observations anatomiques que le cancer ne se reproduit pas dans les tumeurs du testicule. J'ai pu me convaincre que des tumeurs du testicule, considérées comme cancéreuses des tumeurs des bourses qui ne le sont pas. J'ai vu dans le Musée historique des tumeurs étiquetées comme cancer, et qui ne sont que des tumeurs fibro-plastiques du testicule ou des hématocèles. Le microscope, suivant moi, est au diagnostic des tumeurs ce qu'est l'auscultation pour les maladies du péricrâne.

M. LEBERT répond à M. ROUX, d'abord comme simple renseignement, que les tumeurs fibro-plastiques peuvent en effet se montrer dans le testicule; il les a observées deux fois chez l'homme et chez le chien. Quant à la question de l'application du microscope aux études médicales, il faut évidemment prendre la question *plus haut* et étudier la nature des produits morbides d'après la méthode des naturalistes. Les recherches microscopiques constituent, sans contredit, le plus grand progrès de l'anatomie pathologique moderne, mais sans qu'il vienne à l'esprit de la réglementation édictée de diminuer le mérite des travaux de nos devanciers.

Si nous comparons l'état de l'anatomie pathologique, telle qu'elle a été cultivée dans ce siècle, avec ce qu'elle a été dans les temps

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Ce Journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
au BUREAU DE JOURNAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40,
MORS DE PARIS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIQUOUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

SOMMAIRE. — PARIS. Sur les séances des Académies. — Décret sur l'institution des bourses nationales, départementales et communales dans les lycées. — Hôpital de Genève (M. Rilliet). Mémoire sur l'invagination chez les enfants (suite). — Académie de médecine, séance du 10 février. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 11 FÉVRIER 1852.

Séances des Académies.

La lecture d'un long rapport de M. Cazeaux et d'une réfutation, par M. Grisolles, du rapport lu il y a quinze jours par M. Piory, ont occupé à peu près toute la séance d'hier à l'Académie de médecine. La séance n'en a pas moins été une des plus intéressantes qui aient eu lieu depuis longtemps.

Dans son nouveau rapport, M. Cazeaux a donné de nouvelles preuves d'un remarquable talent d'exposition et de discussion. La question difficile qu'il a traitée, celle de l'avortement provoqué, a engagé l'Académie à renvoyer la discussion après l'impression du travail de M. Cazeaux. Nous la félicitons de cette mesure, et nous attendons nous-même cette époque pour porter notre jugement sur cet important travail, dans lequel, malgré le haut mérite qui le distingue, tout ne nous a pas également paru digne d'approbation.

Quant à la réfutation de M. Grisolles, malgré toute la considération que nous avons pour le personnage de M. Piory, et toute notre sympathie pour ses laborieux travaux et ses convictions fortes, nous ne pouvons nous empêcher de déclarer que cette réfutation est un modèle de critique, un admirable code d'observation et d'expérimentation clinique. Que M. Grisolles eût pu être moins patient dans la forme, nous l'accorderions volontiers; cependant nous n'avons pas remarqué qu'il ait dépassé une seule fois les bornes des bienséances académiques, et s'il a été mordant quelquefois, il n'a jamais été inconvenant. Il faut bien le dire d'ailleurs, l'Académie, comme toute assemblée, en général, est peu attentive aux harangues émollientes; et pour peu qu'on ne jouisse pas d'une autorité transcendante, on voit bientôt l'attention se détacher des discours qu'on prononce, pour peu que ces discours sentent la guimauve ou la graine de lin. Il ne faut donc pas juger trop sévèrement les orateurs qui mêlent un peu de sel à leurs arguments, et c'était bien ici le cas, ou j'aimais. Nos reproductions textuellement la remarquable argumentation de M. Grisolles, et nous sommes certain que tous nos lecteurs partageront le jugement que nous avons porté sur elle.

M. Piory, nous devons le dire avec la même franchise, a été moins heureux dans sa réponse; il n'a même pas été ce qu'il a l'habitude d'être. Ennu par une argumentation qu'il avait jugée trop personnelle, il n'a pu coordonner ses idées; il s'est borné à dire qu'aucune des accusations portées contre lui par M. Grisolles n'était fondée; mais il n'a rien fait pour le prouver. Il reste heureusement encore une séance à M. Piory; il est à désirer dans l'intérêt de sa cause que d'ici là il reprenne tout le sang-froid auquel il nous a habitués.

M. Bouillaud a terminé la séance en présentant une pièce pathologique du plus grand intérêt pour l'histoire du group.

Il ne s'est rien passé à l'Académie des sciences capable de nous intéresser, si ce n'est la nomination d'un académicien libre. Nous avions l'espoir le plus fondé de voir la majorité des suffrages tomber sur l'honorable secrétaire perpétuel de l'Académie, lorsqu'une candidature inattendue a surgi et est venue renverser toutes les probabilités établies. M. François Delessert, que recommandaient seuls les souvenirs de son excellent frère et les services rendus au pays par la famille à laquelle il a l'honneur d'appartenir, a été élu au scrutin de ballottage par 37 voix contre 24 données au prince de Camille, Charles Bonaparte. — H. de Carville.

DÉCRET SUR L'INSTITUTION

des bourses nationales, départementales et communales dans les lycées.

Le Moniteur d'hier contient un décret qui supprime le concours pour l'admission des candidats aux bourses dans les lycées.

La question des bourses nationales n'est pas ce qui doit nous occuper dans ce décret; mais un des considérands relatifs au concours mérite toute notre attention; le voici :

« Considérant que le concours, par ses chances d'altération, n'offre pas le moyen le plus efficace d'arriver à une bonne répartition des bourses nationales, départementales et communales, etc. »

Ce considérant, qui apprécie justement en quelques mots les inconvénients du concours appliqué à la réception des jeunes boursiers, l'apprécie à plus forte raison d'une manière implicite appliqué à des nominations d'une plus haute importance. Tout nous fait donc espérer que ce premier acte de M. le ministre de l'instruction publique, venant après la suppression du concours pour la nomination des professeurs dans les écoles vétérinaires par le ministre du commerce, est la confirmation d'un système dans lequel il est à désirer de voir à peu de jours une note qui contribuera peut-être à éclairer M. le ministre sur le concours appliqué aux fonctions médicales en particulier. — H. de Carville.

HOPITAL DE GENÈVE.

Mémoire sur l'invagination chez les enfants.

Par le Dr RILLIET, médecin en chef.

(Suite. — Voir les numéros des 31 janvier, 3 et 7 février.)

Obs. IX. — Garçon de six ans. — Symptômes de péritonite. — Mort. — Diverticulum de l'intestin.

Un enfant de six ans et demi se coucha le dimanche soir bien portant. A deux heures du matin, sa mère le trouva en proie à une grande agitation, se plaignant de douleurs de ventre, vomissements et aggravation des symptômes. Pas d'évacuations alvines ou urinaires. On lui administra sans succès de l'huile de ricin et du séol; il se vomita ensuite. Son estomac ne put, à partir de ce moment, garder aucun liquide.

La mère racontait qu'il avait été à la salle la veille, et que pendant toute la semaine précédente ses matières avaient été liquides. Le visage de l'enfant exprimait la plus vive anxiété; douleurs vives dans le ventre; jambes rapprochées de l'abdomen, qui était ballonné, gonflé et douloureux. Pouls petit et faible; délire. Il mourut le matin. Une enquête apprit que l'enfant avait reçu un coup sur la tête, qui avait déterminé une chute, et qu'il était resté sans pouvoir marcher pendant quelque temps à la suite de ce coup. L'autorité fit faire l'autopsie du corps. Aucune trace de contusion; abdomen tuméfié, d'une couleur livide foncé, surtout à droite et au-dessus du pubis. Cette coloration s'étendait dans l'étendue de deux poches à la partie antérieure des cuisses. Les muscles droits de l'abdomen et le tissu cellulaire sous-péritonéal étaient gorgés de sang. Le péritoine présentait une coloration écarlate d'hyperémie; à l'exception de la partie écarlate, il était blanc et humide. On découvrit les petits intestins. Environ vingt-cinq pouces de l'intestin étaient noirs et gangrénés; dix pouces du même intestin étaient égarlés par une bride formée par un diverticulum de l'intestin. Le diverticulum mesurait à vingt-trois pouces du cœcum, passait à travers une portion du mésentère et se terminait en forme de ruban arondi qui passait au-dessous d'un autre feuillet du péritoine pour aller adhérer à une portion de l'intestin. L'espace de poche qui embrassait ainsi l'intestin pouvait avoir trois pouces de long. Dans l'étendue de trois pouces au-dessus de l'étranglement et au-dessous jusqu'au niveau du cœcum, l'iléon était complètement gangréné. La valvule iléo-cœcale elle-même, une partie du cœcum, étaient comprises dans cette mortification, ainsi que l'appendice vériculaire, qui était maintenu inférieurement par des adhérences récentes. Les matières qui aboutissaient à toutes ces parties écarlates et présentait dans son point un caillot fibreux du volume d'une aveline, au-dessous duquel se trouvait une petite ouverture correspondant à un vaisseau par laquelle s'était faite très probablement l'hémorrhagie intra-péritonéale. La portion d'intestin égarlée se dessinait avec la plus grande facilité et fournissait alors un liquide rougeâtre, épais, mélangé de sang et de mucus intestinal. Au reste, à l'exception de la portion égarlée, tout le reste du tube intestinal était dans l'état normal.

REMARQUES. — Les symptômes offerts par ces deux malades se rapprochent beaucoup de ceux que l'on observe chez l'adulte, et diffèrent peu des symptômes de l'invagination dans la seconde enfance; il est remarquable que ni l'un ni l'autre enfant n'ait eu de vomissements stercoraux. En l'absence de ce symptôme, on pouvait avoir du doute entre une péritonite et un étranglement. Cependant c'était ce dernier diagnostic que nous avions porté au sujet de notre malade, et nous fondant surtout sur l'absence, à un moment où nous l'examinâmes, des vives douleurs à la pression, sur l'excessive rareté de la péritonite spontanée chez les jeunes garçons, sur l'absence de fièvre dans le premier jour. Le malade du docteur Pinniswood a offert à un plus haut degré encore les symptômes de la péritonite.

Ouvrir l'étranglement produit par un diverticulum, par l'adhérence de l'appendice, par des brides péritonéales, on peut observer dans l'enfance un obstacle au cours des matières par suite d'un rétrécissement de l'intestin. M. Thore (Archives de médecine, t. XII, 4^e série, p. 36) en a cité un

exemple fort remarquable sur un nouveau-né; le rétrécissement était circulaire, et occupait le rectum à sa partie inférieure. Le docteur Nockler a aussi rapporté une observation de rétrécissement congénital occupant le milieu de l'intestin du milieu d'un trayon de plume. Dans les deux cas, on observa les symptômes de l'iléus, et, dans le second, il y eut à la fin de la maladie du sang dans les selles.

On peut confondre aussi l'invagination avec un obstacle du cours des matières, résultat d'une accumulation des fèces dans l'intestin. Cette erreur a été commise par le docteur Carter dans un cas où une tumeur volumineuse et dure occupait la région cœcale; ce médecin crut à une accumulation de matières fécales, tandis que c'était à une invagination qu'il avait affaire. Les amas de matières sont si rares chez les enfants à la mamelle, que l'erreur doit être très difficile à commettre.

Si la péritonite dans l'enfance se présente sous deux formes : générale et locale; toutes deux peuvent simuler l'invagination. Les symptômes communs à la péritonite générale et à l'invagination sont les vomissements, la constipation, la douleur, qui, dans bien des cas, est aussi vive et aussi continue que celle produite par l'inflammation du péritoine, la fièvre aussi intense, la différence consistant dans l'extrême fréquence des vomissements, tandis qu'ils sont peu fréquents ou manquent dans certains cas de péritonite, dans leur nature assez souvent stercorale, dans l'opiniâtreté de la constipation dans l'invagination; tandis que dans la péritonite elle est peu durable, souvent même remplacée par de la diarrhée, dans l'intermittence des coliques de l'invagination et l'insensibilité à la pression dans leur intervalle, comparée à la continuité de la douleur et à l'exquise sensibilité du ventre à la pression.

On voit donc qu'à l'exception des vomissements stercoraux, les différences dans les autres symptômes ne sont que des nuances. Il est des cas où, l'autopsie nous ayant été refusée, nous sommes, jusqu'à la fin, restés en doute pour savoir si nous avions eu affaire à une invagination ou à une péritonite.

Quand l'inflammation du péritoine est localisée, on ne tarde pas à constater une tumeur douloureuse, analogue à celle de l'invagination, et accompagnée des symptômes généraux et locaux des péritonites. Ici c'est la tumeur qui jette un nouvel élément d'incertitude dans le diagnostic, et il est des cas où il est bien difficile de se prononcer. Nous citons en particulier l'observation suivante, intéressante à plus d'un titre.

Obs. X. — Garçon de dix ans. — Début par des douleurs de ventre accompagnées de fièvre. — Vomissements des médicaments le quatrième jour. — Fièvre intense. — Le 6, coliques intermittentes douloureuses. — Deux jours après la mort. — Les 9, l'invagination s'est étendue de la ligne médiane vers la gauche. — Le 10, l'abdomen est en relief et dur, affaibli à gauche. Constipation. — Le 11, diarrhée fréquente; pas de pus, mais du mucus strié de sang avec des matières verdâtres. — A partir du 12, diminution graduelle de la tumeur. Guérison.

Un jeune garçon de dix ans, vif et intelligent, avait toujours eu les entrailles délicates; il était sujet aux indigestions et à la constipation. Grand mangeur de fruits, il ne pouvait supporter le régime lacté. Deux ans auparavant, la même maladie, il avait été atteint d'une fièvre typhoïde de moyenne intensité, et s'en était bien remis, sans la disposition aux indigestions, qui n'avait pas diminué.

Lundi, 31 juillet 1849, il commença à ressentir une douleur au niveau de la région épigastrique. Cette douleur l'obligea de se tenir couché avant il ne vomit pas, mais n'en put se lever. Nous le mercre 2 août, et lui trouvâmes de la fièvre, le ventre médiocrement développé, mais généralement douloureux, bombé et sonore à l'épigastre. La douleur augmenta à la pression; elle existait surtout dans cette région le matin; le soir cela était, dit-il, moindre, et se faisait principalement sentir à l'épigastre.

Un lavement simple évacua des matières liquides; elles sont fatigues; on ne sent aucune tumeur. Le teint est un peu jaune; la face n'est nullement grippée.

Jeudi 3, au matin, la peau est ardente, le pouls passe 120. (Application de la saignée.) Le jour même, la diarrhée resta la même, mais elle est plus générale. Le malade dit souffrir dans les deux flancs; le ventre est plutôt sonore, sans ballonnement. Le soir, calmé, 20 centigrames; le lendemain, huile de ricin. Le calomel a occasionné deux selles bilieuses, fébriles; il vomit l'huile de ricin; on le remplace par une poudre de 50 centigrames de calomel, il la vomit, et une seconde aussi, une troisième passe. Il a vingt selles dans la journée; les uns de matières liquides, les autres étant de simples crachées. Il souffre en allant du ventre. Il y a de l'irritation au siège, mais point de sang ni de mucus. Les urines sont troubles, difficiles, peu abondantes, mais n'ont rien de particulier.

Vendredi 4, on lui donne un bain; il est fatigué dans l'après-midi; il passe seulement vingt minutes à la chambre les autres jours, du reste, un léger redoublement fébrile le soir (100). Le matin son pouls est redevenu. Il dort assez bien la nuit.

Le samedi 5, le ventre est toujours un peu développé; il est

particulièrement douloureux dans le flanc droit, près de l'hypogastre, plutôt que du bord de l'os des illes, où le soulèvement est assez marqué. Il a de fréquents coliques, souvent des épreintes; les coliques sont intermitteuses, et les épreintes sont plus fortes pendant les crises et le faible pleurer; elles reviennent à des intervalles très irréguliers, et sont, en général, provoquées par des vents, des besoins d'uriner ou d'aller à la selle. Plusieurs petites selles de matières liquides très brunes, extrêmement fétides. Pas de vomissements; langue toujours très blême, même pendant les crises. Décoloration blanchâtre; cataplasme; un larcement landanisé, 3 gouttes.

Le dimanche 6, même état général, le teint assez jaune; appétit pour du bouillon de poulet; il en prend cinq tasses; pouls le matin à 88, dans la journée et le soir à 100, avec un peu de rougeur du visage. Les coliques sont toujours fréquentes et vives. C'est dit-il, comme si on le tiraillait; la douleur se déplace quelquefois, mais en général elle occupe le flanc droit. Cette région près de la ligne médiane est évidemment tendue; on peut circoncrire un empoint occupant une étendue de trois à quatre pouces, un dur dur, mais plat, on ne sent pas de scybales. La tumeur est mate, non mobile; elle est douloureuse à la pression, tandis que des autres portions du ventre sont indolentes... Quatre cuillerées à café d'huile de ricin, de cinq à neuf heures du soir.

Le lundi 7, l'huile a produit trois selles noires fétides, et trois vomissements. Le nuit est calme; les coliques persistent, ainsi que l'apparence du ventre. Depuis deux heures de l'après-midi elles augmentent de fréquence et d'intensité; le ventre prend un peu plus de développement; la gêne à uriner, qui existait depuis deux jours, est encore plus prononcée; par moments il ne peut lever, et cela pendant plusieurs heures, que la vessie soit pleine. Dans la soirée, les douleurs arrivent à leur maximum et persistent jusqu'à trois heures du matin. Il pousse des cris violents, qu'on pourrait entendre dans la rue; le ventre est peut-être un peu plus développé, son contour, sauf au niveau de la tumeur, est dur et douloureux; le pouls est à 88, mais il est plus fort, malgré les douleurs, le pouls, qui reste bon, ne dépasse pas 100. Ces douleurs, analogues aux douleurs de l'accouchement, sont intermittentes, et dans leur intervalle l'enfant, même dans la nuit, a bonne apparence; il peut causer et même plaisanter.

Nous appelons en consultation, pour les coliques, le docteur Lombard. Des frictions mercurielles ont été commencées le matin; on les continue (elles sont composées de 4 grammes de teinture de belladone pour 15 grammes d'onguent mercuriel double). À deux heures du matin il a consommé les 15 grammes. Dans la nuit de la nuit, deux heures d'après-midi, les douleurs ont pu supporter la friction; à six heures du matin la souffrance était intolérable; on lui donne un bain. Ce n'est qu'à grande peine qu'on parvient à obtenir qu'il y reste une heure et demie, car il a plusieurs crises; pendant elles s'éloignent par la tumeur dans le bain; mais pendant elles s'éloignent par la tumeur dans la nuit; il prend quatre cuillerées à café d'une potion ainsi composée: gouttes noires n° X; eau de tilleul, 45 grammes; sirop, 15 grammes.

Le mardi 8, il est mieux; le malaise est dans la journée; il n'a que des coliques passagères. Les parties ballonnées du ventre se sont affaïssées et la tumeur a diminué. Le soir, il a eu une douleur à la pression, l'empoint est étendu du côté de la fosse iliaque. Cette région est mate. Le matin, le pouls est à 88, sans chaleur; pas de selles. (On continue les frictions mercurielles. La souffrance est terminée le matin du 9.) — Bouillon de poulet. Un bain le soir.

Le mercredi 9, il a dormi, mais d'un sommeil interrompu par quelques coliques. Ce matin, le pouls est à 88, visage bon; aucun effet mercuriel, abdomen en relief à droite, affaïssé ailleurs; la tumeur est un peu plus, plus circonscrite, les tissus moins exactement appliqués à sa surface. Il a uriné hier dans un bain; une petite selle. (On continue les frictions. Un bain.)

Le mercredi 9 au vendredi 11, à deux heures. Le jeudi 10, au matin et dans la nuit, diarrhée, qui continue dans la journée; dans la nuit du 10 au 11, elle s'arrête le matin; elle est verdâtre. Il n'y a plus de mucus; les selles sont plus sèches, et le 10, le soir, il a eu deux selles de matières sèches, et le 11, le soir, la peau était brûlée, le poulx passait 100; il prend toujours volontiers son bouillon de poulet. Légère odeur mercurielle de l'haleine; langue nette; genévies inférieures un peu tuméfiées; rougeur de l'abdomen; toujours des difficultés à uriner.

Le 10, il a eu des frictions mercurielles; il a consommé en tout 45 grammes d'onguent mercuriel double.

Le 10, il prend une potion d'aconit (1 gramme et demi).

Le 11 au matin, une potion avec magistère bismuth, 1 gramme. Chaque jour un bain, et le 11, deux, l'un à dix heures du matin, l'autre à sept heures du soir.

Du 11 au 16. Le matin du 11, grande amélioration, la tuméfaction a diminué d'une manière sensible; la percussion n'est plus mate que dans un point très circonscrit. La douleur est beaucoup moins vive à la pression. Il existe encore des douleurs intermittentes dans le flanc droit; d'autres précèdent les évacuations; elles sont analogues aux douleurs de la tumeur; l'enfant ne peut pendant la miction. Il n'urine que que dans le bain; au commencement il ne souffre pas, mais à la fin il éprouve de vives douleurs, soit à l'hypogastre, soit à l'extrémité de la verge. Les jours suivants la tumeur a été graduellement en croissant; c'est seulement le 15 que les douleurs ont cessé. L'enfant a eu une selle par le soir. Ce jour-là la pression était aussi tout à fait indolente. La diarrhée proprement dite avec mucus et quelques fèces sanguines s'est arrêtée le 14.

Le 16, les évacuations tendaient à se consolider. Ce jour-là on sentait encore, à deux travers de doigt au-dessus du ligament de Fallope, un noyau dur du volume d'un œuf de pigeon, et de l'engorgement iliaque. — Apixie absolue depuis le 12. Appétit.

Le 14, on a commencé la soupe au riz passé. Le 15, on a mêlé dans le bouillon de poulet avec du bouillon de bœuf, le 16, bouillon de bœuf, soupe grasse. Le traitement a consisté dans des bains, deux par jour, jusqu'au 14; de cataplasmes arrosés avec de l'huile de jusquiame; la potion de bismuth jusqu'au 13; eau d'Alvian.

Le 10 au 25, la convalescence a rapidement marché. Depuis le 15, il n'y a plus de douleurs et les évacuations sont devenues naturelles le 18. Le 21, il est parti pour la campagne; il a d'abord eu beaucoup de peine à marcher, puis il s'était remis; et le 21 il était libre depuis dix heures du matin. Le 22, il est beaucoup fatigué; il a été piéché au bord de la rivière. Le 23, les douleurs en ont reparu; le soir, le 24, le ventre a été douloureux; il a eu, le 25, de la douleur au jarret et sur le coude-pied; le 26, les douleurs en urinant, analogues aux douleurs anciennes, persis-

sent, mais pas très intenses. Rien au palper; à peine, peut-être, une légère différence dans la tension des deux côtés du bas-ventre. Rien à l'hypogastre; pas de douleurs sous une forte pression; rien, 48; ni pleurer, yeux baissés, pieds froids, langue un peu grasse, gâtée; il dit avoir faim. Il n'a pas conservé la douleur plus de cinq à six jours. Depuis, radicalement guéri, je l'ai maintenu à un régime sévère.

REMARQUES. — De quelle affection cet enfant a-t-il été atteint? Avail-il un abcès dans la fosse iliaque, une péritonite circonscrite, une invagination? La question est fort difficile à résoudre. Cette observation offre certainement plusieurs points de ressemblance avec l'observation 11: même début par des douleurs obliques l'enfant à se tenir courbé; même siège de la souffrance dans la fosse iliaque; même apparition d'une tumeur au voisinage de cette région. Il est vrai que l'enfant observé par le docteur l'Épiscier est, de plus que le nôtre, des vomissements stercoraux et des évacuations caractéristiques; mais il n'aurait-on pas aussi regardé comme un symptôme d'invagination ces selles noires fétides, ces coliques intermittentes assez violentes pour arracher à l'enfant des cris aigus, mais qui, dans leur intervalle, lui laissent, à l'époque même où il était le plus mal, assez de bien-être et de liberté d'action pour lui permettre de marcher et d'accomplir la marche de la maladie ne semble-t-elle pas aussi indiquer une invagination?

Pour après des évacuations fréquentes véritables, avec du mucus et du sang, mais sans pus, la tumeur diminue de volume et disparaît rapidement sans que l'on ait observé aucune évacuation purulente. Cette brusque disparition ne peut-elle pas alors s'expliquer par le rétablissement du calibre de l'intestin et la cessation de l'engorgement inflammatoire dont la portion étrangée était le siège. Nous reconnaissons, d'autre côté, que le symptôme le plus constant de l'invagination, savoir, les vomissements incessants, a manqué. L'enfant a vomi, il est vrai, mais un seul jour, et seulement les médicaments. Mais cette anomalie ne dépend-elle pas de ce que l'obstacle au cours des matières n'a jamais été complet? car la constipation n'a jamais été opiniâtre. Les selles ont été assez facilement amenées par les purgatifs. Cette facilité des évacuations ne serait pas un motif pour repousser le diagnostic d'invagination; mais les auteurs qui ont décrit cette maladie ont reconnu que parfois les selles n'ont point été stercorées, qu'elles étaient claires, liquides, brunâtres et teintées d'une plus ou moins grande quantité de sang (1).

On voit, bien des considérations se réunissent pour nous faire admettre une invagination; cependant, l'interprétation que nous donnons à ce fait étant susceptible de contestation, nous ne l'avons pas fait rentrer dans notre analyse. En effet, on pourrait nous objecter que notre malade nous a offert tous les symptômes d'une péritonite circonscrite, et nous pourrions dire que cet enfant peut aussi bien avoir eu une péritonite circonscrite que les selles diarrhéiques ne sont point rares dans la péritonite circonscrite. Dans cette maladie, on retrouve aussi une tumeur douloureuse dans un point quelconque de l'abdomen, et cette tumeur, évidemment purulente, peut disparaître sans être évacuée à l'extérieur. Le diagnostic d'un abcès de la fosse iliaque est le moins probable de tous; on observe, il est vrai, dans cette maladie, une tumeur, mais elle ne commence pas par la ligne médiane. Les coliques intermittentes sont plus rares. La maladie se termine par un abcès qui s'ouvre soit à l'extérieur, soit dans l'intestin, soit dans la vessie. L'on ne voit pas disparaître, sans que l'on trouve du pus quelque part, une tumeur qui a plusieurs jours à se former.

Pronostic.

Nous ne dirons rien de nouveau en annonçant que l'invagination est une maladie fort grave; mais nous la croyons plus dangereuse dans la première enfance qu'à toute autre époque de la vie (2). La rapidité de sa marche et les complications cérébrales en sont la cause. La mort arrive avant que l'élément purulent ait pu faire place à un élément plus favorable; les accidents comateux ou éclamptiques. Il ne faut cependant pas perdre toute espérance de guérir un enfant atteint d'invagination quand on est appelé à une époque très rapprochée du début, et quand à une ou deux selles sanguines ou sero-sanguines a succédé la constipation. Le cas est beaucoup plus fâcheux quand les selles et les vomissements se répètent coup sur coup, quand l'hémorrhagie est abondante, quand les vomissements sont stercoraux ou quand l'on sent une tumeur dans le bas-ventre, quand enfin les symptômes nerveux sont graves.

Dans la seconde enfance le pronostic est moins fâcheux, parce qu'on a toujours la chance de guérison par l'élimination de la portion invaginée.

Nous avons trouvé dans la science plusieurs cas de guérison d'enfants âgés de cinq à quinze ans, et quelques autres n'ont péri que par suite d'une imprudence. Aussi la mort a-t-elle été chez deux enfants occasionnée par une indigestion, à deux ans et dix ans ils étaient en pleine convalescence, et dans ces deux cas il y a eu, sous l'influence de cette cause, une rupture de la membrane (3).

Nous insérons ici les deux observations relatives aux enfants que nous avons été assez heureux pour les voir guérir.

Obs. XI. — Garçon de six mois. — Début brusque par des vomissements et une selle sanguine suivie de constipation. — Tumeur dans le bas-ventre, douloureuse, dans un dernier fait appartenant au cataplasme. — Guérison en trente-six heures.

Cet enfant appartient à une famille aisée et jouit d'une bonne

santé, sauf un eczéma du cuir chevelu et du front, pour lequel nous lui administrâmes la salicarpelle. Il est nourri par sa mère. Depuis quelques jours, on lui donne une petite tasse de soupe. La dentition n'est pas commencée; mais les gencives sont chaudes et tuméfiées; de reste, sauf un peu de disposition à la constipation, les voies digestives sont à l'état normal.

On nous fait appeler pour voir cet enfant, qui a été très subitement, au milieu de la nuit, de trois enfants suivis d'évacuation mûrge de sang: on a même vu paraître quelques gouttes de sang pur l'anus. Après chaque selle, les cris cessent. En même temps, il vomit d'abord des matières muqueuses, puis de la bile. Après vomissement, il y a une grande prostration des forces et une effrayante décomposition des traits. La mère du petit malade, en palpant le ventre, a constaté une tumeur à gauche et un peu au-dessus de l'ombilic.

L'enfant est plutôt assoupi, son pouls est inégal, le ventre est assez volumineux. À gauche et au-dessus de l'ombilic, nous sentons très distinctement une tumeur du volume d'une grosse noix, mobile, douloureuse; de reste, sauf la sensation d'un intestin rempli de matières tendues, rien.

La percussion de l'abdomen est sonore, sauf en ce point. La pression sur la tumeur, pas plus que sur le reste du ventre, ne provoque de cris aigus. L'enfant n'a pas uriné depuis la veille au soir; la vessie est pas distendue; ses langes présentent des taches brunes entourées d'une auréole sanguine. L'enfant n'a eu aucun content d'appliquer des cataplasmes. Nous prescrivons deux grains de calomel toutes les deux heures et un bain de son. Il a eu deux dans la journée plusieurs vomissements; mais les selles sont supprimées; il ne rend ni sang ni matières. Après un de ces vomissements, il y a eu un redoublement de la tumeur et une augmentation des traits que ses parents l'ont cru mort; le ventre est plus ballonné que le matin, mais la tumeur a notablement diminué dans la nuit suivante; le calomel a fait son effet et produit deux selles verdâtres; les vomissements ne se sont pas reproduits.

Quelques jours l'enfant se sentant mieux, nous avons eu un état satisfaisant; le ventre était moins gonflé; la tumeur avait entièrement disparu; l'enfant était gai; il avait repris le sein à plusieurs reprises; le lait avait passé.

Depuis lors, sa santé s'est soutenue; cependant, il a eu encore quelques coliques et une légère tendance à la constipation. Il a été purgé avec l'huile de ricin.

REMARQUES. — Cet enfant a été évidemment atteint d'une invagination: la réunion des vomissements, des selles sanguines et de la tumeur abdominale ne peut laisser de doutes à cet égard. Nous avons noté la disposition qui existait entre des symptômes en apparence peu graves, tels que quelques vomissements et quelques selles sanguines, et l'aténue profonde qu'avait éprouvée le système nerveux, et qui se traduisait par la décomposition des traits, la somnolence et ce refroidissement général qui donne tant d'inquiétude aux parents. Certes ces symptômes ne nous rassuraient pas, mais nous étions bien plus effrayé en reconnaissant les symptômes locaux d'une maladie dont la mort est la terminaison ordinaire. Il nous a donc surpris l'empêchement et évacuant à cet égard le succès le plus prompt et le plus complet. Il en a été de même dans l'observation suivante.

Obs. XII. — Garçon de dix mois. — Mauvaise hygiène. — Début brusque par des vomissements et deux selles sanguines. — Puis constipation. — Persistance des vomissements, qui deviennent fétides. — Rétablissement des évacuations le quatrième jour. — Cessation des vomissements.

Le mercredi 23 décembre 1849, un enfant vigoureux, encore allaité, est, vers les trois ou quatre heures de l'après-midi, après avoir mangé une soupe, pris une petite tasse de soupe, de vomissements répétés de matières alimentaires. Il a deux selles, dont l'une sang rouge bien apparent au moment où il les rend, plus rose ensuite sur le linge; du reste, le sang est mêlé à une petite quantité de matières. Les vomissements continuent toute la nuit, et quand nous le vîmes à 27 à quatre heures, il avait eu au moins quatre vomissements accompagnés de fièvre, mais sans autres selles que les deux du soir. Nous trouvons un bel enfant, gros et gros; le visage est fortement érouvé de cette crise si violente, les yeux sont irrités, le regard est triste, la peau n'est pas chaude, le pouls est à 116; l'enfant a beaucoup dormi dans l'intervalle des vomissements, mais il est inquiet, il a eu des mouvements saccadés des bras et une légère convulsion des globes oculaires. Ce matin, il a toute sa connaissance. Sa langue est blanche, humide; le ventre, gros sans ballonnement, ne paraît pas douloureux; pas de tumeur.

On le fait à traitement à été nul. Nous prescrivons des cataplasmes sur le ventre, un bain et un grain de calomel toutes les heures.

Nous revoyons l'enfant le 29; la prescription n'a pas été exécutée, sauf le bain. Comme il a eu beaucoup d'angoisses après la seconde purge, on n'en a plus donné, les vomissements ont continué, il n'a pas pu avaler seulement une goutte d'eau; il a été assez assoupi. Nous trouvons le ventre très ballonné et les traits de l'enfant très altérés, il a fortement maigri du visage; depuis le début, les yeux sont enfoncés. On ne sent aucune nodosité, ni tumeur dans le bas-ventre. L'invagination ne se sent pas; il n'y a ni sang ni selles. Les larmes qu'on lui a données ont été rendus tels qu'ils sont. On a remarqué, depuis ce matin, que les vomissements étaient très fétides; cependant il n'a point rejeté de matières fécales proprement dites. Ces symptômes ne peuvent guère laisser de doute à l'existence d'une invagination. Le cas nous paraît fort grave; nous prescrivons 1° 2 décigr. de calomel toutes les trois heures; 2° plusieurs lavements évacuants avec sulfate de soude; 3° des cataplasmes.

Le soir, aucune évacuation; les larmes ont été rendus tendus deux heures. Nous conseillons une petite cuillerée à café d'huile de ricin jusqu'à effet évacuant, toutes les deux heures. Il en prend trois dans la nuit; la seconde est rejetée. Sur le matin, il a une évacuation véritable ayant un peu la teinte de selles produites par le calomel. Les vomissements ont continué dans toute la journée du 29 et une partie de la nuit, toujours fétides, mais non évidemment stercorées.

A ma visite de six heures du matin, le 30, il y a encore deux selles verdâtres, dans lesquelles on retrouve des pelures de pois que l'enfant avait mangés plusieurs jours auparavant. Le ballonnement du ventre avait beaucoup diminué. Dans la journée du 30,

(1) Valart, Guide du Médecin-Praticien, t. V, p. 590, 4^e édition.

(2) Sur quelle enfant âgée de six mois à quatre ans et demi, nous avons compté dix et cinq jours. Deux des cas de guérison nous appartenent (enfants de six et cinq mois); deux autres ont été publiés (enfants de neuf mois et un demi par le docteur Gosselin). Un dernier fait appartenait à Legros, et concerne un enfant de quatre ans et demi, qui guérit après l'élimination de l'intestin.

(3) Sur neuf malades, trois morts, six guéris. Ces six derniers enfants ont

guéri après l'élimination. Parmi les trois morts, l'un a succombé après une maladie de vingt-quatre jours, au moment où l'élimination allait se faire (observation du docteur Coludet); les deux autres, à une imprudence après l'administration.

il n'y a eu qu'un vomissement et encore une fois. Il prend, depuis le 25, un peu de glace avec plaisir et du bouillon de poulet. Le 30 au soir, la partie peut être considérée comme guérie. Je ne contente de prescrire un peu de hémisth et des cataplasmes; depuis lors, la guérison a été complète et soutenue.

REMARQUES. — Dans ce cas on ne peut non plus élever de doute sur l'exactitude du diagnostic. Les vomissements continus qui deviennent fébriles, la constipation et le ballonnement du ventre indiquent évidemment un obstacle au cours des matières. Le sang dans les selles en précise la nature. Ici encore c'est au traitement évacuant que revient l'honneur de la guérison. Le peu de soin avec lequel on prescrit des émétiques le premier jour a failli compromettre les succès du traitement; heureusement que le lendemain les parents ont obéi à nos injonctions, et que grâce au calomel et à l'huile de ricin l'ingestion a été détruite.

Les causes prédisposantes et occasionnelles ont été évidentes : c'est à une détestable hygiène alimentaire que l'enfant a dû sa maladie. Depuis l'âge de quatre mois, cet enfant mangeait de tout : des viandes, des légumes et des fruits ; en même temps, il prenait constamment du sein de sa nourrice. Vous voyez donc que ce fait servit d'exemple et engagea les parents à plus de prudence dans le régime qu'ils prescrivirent à leurs enfants.

(La suite à un prochain numéro.)

ACADEMIE NATIONALE DE MEDICINE.

Séance du 10 février 1852. — Présidence de M. MÉRIER.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

M. le ministre de la guerre adresse un rapport rédigé par les officiers de santé de l'armée d'Italie sur les boues de Viterbe.

— M. le ministre de l'intérieur adresse un rapport sur une épidémie de fièvre catarrhale qui a régné à Saint-Maurice, par M. Savy, médecin des épidémies de l'arrondissement de Lodve.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Ferreeux en détroit supérieur.

M. Devilliers fils adresse des remarques sur l'application du ferreeux au détroit supérieur.

Vaccinations.

M. Marcel Petreille adresse une note sur les vaccinations qu'il a pratiquées en 1851 et sur une épidémie de variolo qui a régné dans la même année dans l'arrondissement des Sables-d'Olonne.

Fièvre typhoïde.

M. Chardon adresse une note sur la distinction des fièvres typhoïdes et non typhoïdes.

Décès.

M. le président annonce le décès de M. Goin, correspondant de l'Académie, à Bourges.

RAPPORTS.

Arteriole provoquée.

M. Careaux lit sur ce sujet un long rapport dont la discussion est renvoyée à la prochaine séance, après impression.

Discussion sur l'emploi du sel marin dans les fièvres intermittentes.

M. GRISOLLE monte à la tribune et s'exprime ainsi : Le rapport que M. Piory vous a lu, au grand-débat, renferme deux questions distinctes, d'une théorie pure, l'autre de pratique. La première, qui n'est autre que la question même du rôle que jouerait la rate dans la fièvre intermittente, a été plusieurs fois agitée dans cette enceinte. Il y a dix-huit mois, j'ai combattu avec plusieurs de mes M. Piory, et d'autres débats plus solennels encore avaient eu lieu en 1848. Personne de vous n'a oublié sans doute l'argumentation si vive, si pressante, si remarquable à tant de titres de notre honorable collègue M. Bouilland, qui, à cette époque, n'eût pas laissé sans réplique aucun des arguments de M. le rapporteur. Cette question est donc jugée, et jugée sans appel possible; elle n'a plus d'intérêt ni pour l'Académie, ni pour le public. La théorie de M. Piory n'a trouvé, d'ailleurs, de sympathie nulle part; elle n'est enseignée ni dans les écoles, ni dans nos livres. Je ne sache pas non plus que notre collègue ait fait parmi vous un seul prosélyte; si pourtant il était dans l'erreur, et si un nouveau converti venait nous apporter quelques arguments en faveur des idées que nous avons si unanimement repoussées autrefois, je n'hésiterais pas alors à descendre encore plus haut à la question pratique. J'arrive donc sans autre préambule à la question pratique.

Le sel marin est-il un fébrifuge? Les faits produits par M. Piory sont-ils suffisants pour établir, comme il le fait, que le chlorure de sodium était un bon succédané du quinquina, un médicament qui aurait l'efficacité du sulfate de quinine lui-même? Je ne le crois pas. Mais avant d'entrer dans le détail de la question, je ferai une déclaration à l'Académie. Je lui dirai que, n'ayant jamais employé le sel dans les mêmes circonstances, je ne viens pas en ce moment opposer mon expérience propre à celle de M. Piory, mais rechercher seulement si M. le rapporteur s'est placé dans des conditions d'expérience aussi graves pour donner à ses résultats la précision que nous devons exiger dans toutes les questions scientifiques, mais plus spécialement peut-être dans celles qui touchent à la thérapeutique. Je n'hésite pas à répondre négativement.

Non, messieurs, l'histoire thérapeutique de la fièvre intermittente, on est surpris du nombre considérable de médicaments qu'il est prêt à proposer, et on est surpris de la légèreté avec laquelle on en fait qu'on en comptaient aisément plusieurs centaines. Et, ce nombre, à combien d'entre eux auriez-vous confiance? Combien d'entre eux ont donné l'action fébrifuge soit clairement démontrée? Tous, je n'en sache pas, nous ne répondons : Il n'y en a qu'un, le quinquina.

En faveur de tous ces remèdes, tout ou très prononcés et proposés, on pourrait invoquer pourtant des faits cliniques! Comment ne fait-il qu'après avoir été regardés comme souverains, ils aient été presque tous oubliés, et souvent dans les mêmes lieux, trouvés absolument inefficaces? Les premiers expérimentateurs auraient-ils

trompé sciemment? Non, la chose est impossible; je ne saurais y croire, car un message en thérapeutique serait plus qu'une faute, ce serait un crime. Ne s'il faut admettre qu'il y a eu erreur, et que ce n'est pas la chose elle-même qui comme vous convenez, et bien toutes les difficultés de l'expérimentation en thérapeutique, tout ce qu'elle exige de circonspection, de prudence pour conduire à des résultats précis.

C'est pas en ce lieu, messieurs, d'énumérer toutes les conditions requises pour bien expérimenter un médicament; mais il est trois qui, essentielles, ont été le plus souvent méconnues par les expérimentateurs dont je parle. La première : que le remède soit appliqué réellement à la maladie qu'il est censé guérir, c'est-à-dire qu'il y ait préalablement un diagnostic précis; 2° il faut que le remède qu'on expérimente soit donné seul, ou du moins qu'il ne soit pas associé à un autre médicament actif; 3° il faut, enfin, prendre garde d'attribuer au remède des effets qui peuvent dépendre de la marche naturelle de la maladie, ou de conditions individuelles ou existantes aux expériences auxquelles on se soumet.

M. Piory a-t-il manqué à une de ces conditions essentielles? Oui, messieurs, et je dirai même qu'il a été assez malheureux pour les négliger toutes les trois. C'est ce que j'espère vous prouver plus en main. Je prie donc l'Académie de me prêter quelques instants de bienveillance attentive.

Je reproche d'abord à M. Piory d'avoir souvent donné le sel marin à des états morbides qui n'appartiennent pas à la fièvre intermittente. Comment procéda M. Piory? Un individu entre à son hôpital atteint du malade, divers troubles fonctionnels; il dit qu'il a de la fièvre, des frissons réguliers ou irréguliers; on percute sa rate, et, si on lui trouve plus de 7 centimètres de long, on conclut qu'il en a assez pour que cet individu soit justiciable du sel marin ou de la quinine. Pour vous faire juger vous-mêmes, messieurs, du degré de précision que M. Piory apporte dans le diagnostic de la fièvre intermittente, permettez-moi de vous rapporter quelques-unes de ses observations prises à peu près au hasard.

Sous le n° 20 a été inscrite l'observation d'un nommé Dumont, âgé de quinze ans, entré le 8 octobre à l'hôpital; il présente tous les prodromes d'une fièvre éruptive. Le 9, l'urine confirmée de carotélie. Le 11 on trouve dans l'urine 11 centimètres. Le rédacteur ajoute : « Le peu d'intelligence du malade ne nous permet pas de savoir s'il a des accès réguliers ou irréguliers de fièvre intermittente. Il accuse seulement des frissons, de la fièvre à instants variables de la journée. On lui donne le sel. »

Voilà donc une observation qui ne nous permet pas de savoir si le n° 20 a été inscrite l'observation d'un nommé Dumont, âgé de quinze ans, entré le 8 octobre à l'hôpital; il présente tous les prodromes d'une fièvre éruptive. Le 9, l'urine confirmée de carotélie. Le 11 on trouve dans l'urine 11 centimètres. Le rédacteur ajoute : « Le peu d'intelligence du malade ne nous permet pas de savoir s'il a des accès réguliers ou irréguliers de fièvre intermittente. Il accuse seulement des frissons, de la fièvre à instants variables de la journée. On lui donne le sel. »

Voilà donc une observation qui ne nous permet pas de savoir si le n° 20 a été inscrite l'observation d'un nommé Dumont, âgé de quinze ans, entré le 8 octobre à l'hôpital; il présente tous les prodromes d'une fièvre éruptive. Le 9, l'urine confirmée de carotélie. Le 11 on trouve dans l'urine 11 centimètres. Le rédacteur ajoute : « Le peu d'intelligence du malade ne nous permet pas de savoir s'il a des accès réguliers ou irréguliers de fièvre intermittente. Il accuse seulement des frissons, de la fièvre à instants variables de la journée. On lui donne le sel. »

Sous le n° 32 est l'observation d'une femme âgée de trente-quatre ans, blanchisseuse. Il y a quinze jours, dit-on, elle éprouva une contraction, pendant laquelle elle se sentit malade. La première, la malade se plaint de vives douleurs à l'épigastre. La première, au niveau de la rate est douloureuse. Cet organe a 8 à 9 centimètres. La malade assure que tous les soirs elle a des frissons suivis de chaleur. Sur cette simple déclaration, on donne le chlorure de sodium.

Je me hâte à citer ces trois faits; j'aurais pu beaucoup les multiplier; mais ils sont suffisants pour vous prouver comment M. Piory envisage le diagnostic de la fièvre intermittente.

Pour nous, nous établissons qu'il y a fièvre intermittente lorsque nous voyons un état pyrexique dont les symptômes cessent et se reproduisent à des intervalles rapprochés à peu près égaux et qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare gastrique ou intestinal, une hémorrhagie, le typhus, l'état pyrexique qui existent dans une fièvre éruptive ou catarrhale. Nous reconnaissons la fièvre par les troubles fonctionnels qui existent et par leur ordre de succession et de reproduction. M. Piory, qui, sous les aspects les plus divers, ont des caractères qu'il faut se souvenir d'être intrinsèque, qu'elle soit anormale pour le nombre et la durée des accès, peu importe, le diagnostic reste le même, l'affection a ses mêmes caractères; et on ne saurait, dans ce climat surtout, dans les constitutions médicales que nous avons, prendre pour une fièvre intermittente la maladie qui accompagne la courbature, l'entérite, le barbare

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de Médecine.

La Lancette Française,

Co journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

On s'abonne à Paris

au Bureau de Journal, rue des Saints-Pères, 40,

BOULEVARD DE PARIS

dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

REVUE CLINIQUE HÉBOMADAIRE.

Observation remarquable de vomissements graves et opiniâtres
guéris par la méthode hydrothérapique.

En décomposant la médication complexe mise en usage par l'hydrothérapie empirique, en étudiant les effets physiologiques et curatifs produits par chacun des modificateurs qu'elle fait intervenir, M. Fleury a montré dans plusieurs mémoires fort importants que les applications extérieures d'eau froide exercent sur l'organisme une double action, tonique ou reconstitutive et révulsive, dont le praticien peut tirer un parti fort utile dans un grand nombre de cas. Les beaux résultats obtenus par M. Fleury dans le traitement des déplacements et des engorgements de l'utérus, dans celui des névralgies, des rhumatismes musculaires, de la chlorose, de l'anémie, etc., ont donné à ses assertions la plus péremptoire des confirmations, celle des faits.

Nous pensons donc que les praticiens ne liront pas sans un vif intérêt l'histoire d'un malade que nous avons pu voir à l'établissement hydrothérapique de Bellevue il y a quelques jours, et qui offre à la fois un cas des plus curieux sous le rapport des symptômes et du diagnostic, et un exemple des plus remarquables de l'efficacité de l'hydrothérapie contre certaines affections chroniques du tube digestif, qui, après avoir résisté à toutes les ressources de la thérapeutique, en sont arrivées au point de compromettre gravement la vie du malade.

M. C., habité Dreux; il est âgé de vingt-deux ans, d'une taille élevée, d'une constitution grêle, d'un tempérament très lymphatique, d'une santé habituellement bonne. Pendant l'hiver de 1847, il contracta une bronchite, qui devint chronique et qui résista à l'administration de deux purgatifs, du malin, la toux amenait une expectoration muqueuse assez abondante; pendant la journée, elle était sèche. L'appétit se perdit, et un amaigrissement considérable eut lieu. Au mois de juin, les parents de M. C., commencèrent à s'inquiéter sérieusement, et craignant que la poitrine ne fût compromise, ils amenèrent leur fils à Paris pour consulter M. Cruveilhier, qui lui rasa, attribua en grande partie la toux à une irritation pharyngo-laryngée, et prescrivit un sirop hébomade, un gargarisme astringent et pour boisson une infusion de lysosome.

Ce traitement resta sans effet; la toux persista, l'amaigrissement continua à faire des progrès et des sueurs nocturnes survinrent.

Au mois de septembre, nouvelle visite à M. Cruveilhier, qui cette fois prescrivit le lait d'ânesse et plusieurs préparations de soufre.

Au mois de janvier 1848, la toux cesse tout à coup, mais il survient du côté des voies digestives des accidents qui de ce moment vont aller en s'aggravant pendant trois ans et jeter le malade dans l'un des états morbides les plus graves que l'on puisse voir.

Sans avoir commis aucun excès de table, sans avoir rien changé à son régime, en l'absence, en un mot, de toute cause appréciable, M. C. a plusieurs indigestions à des intervalles très rapprochés. Les digestions deviennent laborieuses, pénibles, douloureuses; l'appétit se perd, la langue devient rouge, le malade éprouve un léger incommode pendant toute espèce de viande, et ne mange plus qu'un peu de poisson et de légumes; c'est tout au plus si l'on parvient à lui faire boire une tasse de bouillon.

Au mois de mars, il ne veut plus manger de pain, et souvent il ne prend en vingt-quatre heures qu'un seul œuf pour nourriture.

A partir du mois d'avril, chaque repas, quelque peu copieux qu'il soit, est suivi au bout d'une à deux heures d'un vomissement très douloureux.

En juin, M. Cruveilhier, de nouveau consulté, il prescrit un régime exclusivement lacté, le séjour à la campagne, l'exercice, les travaux de jardinage, etc. Pendant six semaines, M. C. ne se nourrit que de lait sous différentes formes, mais ce régime est loin d'améliorer son état. Après chaque repas a lieu un vomissement abondant, douloureux; les matières sont d'une acidité excessive, formées de bile et de lait caillé; toutes les dents s'altèrent et se carient. L'amaigrissement est extrême; c'est à peine si plusieurs lavements peuvent vaincre une constipation opiniâtre et provoquer une garde-robe tous les huit ou dix jours.

A la fin du mois de juillet, M. Chomel est consulté. Il ordonne les potages gras, les viandes noires rôties et l'hydrothérapie pratiquée de la manière suivante: le malade sera placé dans une baignoire vide, et on lui versera sur le corps plusieurs pots d'eau froide. M. C. se rend aux bains de Ti-

voli pour subir cette médication hydrothérapique; une affusion de cinq minutes produit une suffocation épouvantable, la réaction ne s'opère point, et le malade se sauve glacé, transi, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus! Les potages gras, les viandes noires, provoquent de violentes douleurs gastriques et d'affreux vomissements; ils sont abandonnés au bout de quelques jours.

M. C., retourne auprès de M. Cruveilhier et lui fait part de sa méseventure; cet éminent praticien déclare que l'hydrothérapie ne convient pas dans le cas actuel, et conseille les eaux de Plombières.

M. C. se met en route; il est forcé de rester pendant quelques jours à Nancy, où on le voit s'arrêter au coin des rues pour vomir. Les eaux, prises pendant vingt et un jours, n'amènent aucun soulagement, et M. C. revient plus malade, plus maigre et plus faible qu'à son départ.

Le 15 septembre, les parents du malade se décident à consulter le sieur Bessier; celui-ci leur impose son invariable formule; mais elle exaspère tellement les accidents qu'on en hient obligé de l'abandonner.

L'amaigrissement est squelettique; la plus légère friction excoorie la peau; la constipation alterne maintenant avec la diarrhée. M. C. désire beaucoup chasser, mais il est tellement faible qu'on est obligé de le hisser sur un âne, et que c'est à grand-peine s'il peut tenir son siège en joule.

Toute médication est abandonnée; une bronchite se contracte pendant l'hiver de 1849. M. le docteur Marchal (de Dreux), qui donne habituellement des soins au malade, fait appliquer un vésicatoire au bras, et la toux cesse au bout de trois semaines. Au mois de juillet 1849, on affirme aux parents de M. C. qu'un médecin de Laigle possède un moyen de guérison infaillible, et ils se décident à y conduire leur fils. Là, celui-ci subit, *ex abrupto*, une cauterisation de l'urètre suivant le procédé de M. Lallemand, sans examen préalable des urines et en l'absence de toutes pertes séminales involontaires, soit nocturnes, soit diurnes. Cette opération est suivie de vives douleurs, d'un écoulement abondant, de dysurie, et d'une irritation des organes génito-urinaires qui a persisté pendant plus de deux ans et n'a disparu que sous l'influence du traitement hydrothérapique suivi à Bellevue.

Au mois de novembre, M. C. est ramené à Paris après M. Cruveilhier, qui ordonne la suppression du vésicatoire du bras, des frictions avec la pommade stibée sur la région épigastrique, et le vin de Malaga à haute dose (quatre à six verres de bordeaux par jour). Sous l'influence de celui-ci, les accidents gastriques deviennent plus violents encore, et l'on est obligé d'y renoncer.

Au mois de décembre, M. le docteur Monneret est appelé à donner des soins au malade; il prescrit un régime végétal et l'usage des gouttes noires anglaises (*black drops*) à doses progressives (2 à 100 gouttes dans les vingt-quatre heures). Le régime mixte augmente les vomissements.

Des frictions avec l'huile de croton sont prescrites, à plusieurs reprises, sur la région épigastrique, et amènent le développement d'éruptions abondantes; des bains fortement alcalins sont pris trois fois par semaine; 50 gouttes noires sont ingérées chaque jour. Sous l'influence de ce traitement, une amélioration notable se manifeste au mois de février 1850. Le malade reprend un peu de force et d'embonpoint; les vomissements ont toujours lieu après chaque repas, mais ils sont moins abondants et moins douloureux.

Au mois de juin, M. Monneret prescrit des bains de Bâges. Vers le douzième bain, M. C. ressent au côté gauche de la poitrine une douleur assez vive, exaspérée par la respiration et les secousses de la voiture; il n'en tient aucun compte pendant plusieurs jours et continue à prendre ses bains; cependant la douleur étant devenue plus intense, M. Monneret est appelé dans les derniers jours du mois, et il constate avec étonnement la présence d'un épanchement pleurétique considérable remplissant les deux tiers de la cavité pleurale gauche. La manière dont l'épanchement s'est développé, la constitution et l'habitude extérieure du sujet, l'existence antérieure de plusieurs bronchites rebelles, la présence de sécrétions impures à M. Monneret, et lui font craindre que la pleurésie ne soit liée à la présence de tubercules pulmonaires. Plusieurs larges vésicatoires sont appliqués sur la poitrine; au bout de deux mois environ la respiration est complète, et l'épanchement n'a laissé aucune trace appréciable de son passage. L'auscultation et la percussion ne fournissent aucun signe anormal.

Pendant les quinze premiers jours de l'existence de la pleurésie, les vomissements ont entièrement disparu, bien que l'usage des gouttes noires ait été suspendu. Il faut ajouter à la vérité que le malade avait gardé une diète à peu près complète; ils avaient reparu dès qu'une certaine quantité d'aliments avait été introduite chaque jour dans l'estomac.

Au mois de septembre, les gouttes noires, auxquelles on substitue quelquefois le sirop de codéine, celui de chlorhydrate de morphine ou le laudanum de Rousseau, améliorent de nouveau l'état de M. C., qui fait de petites promenades et quelques classes. L'eau de Vichy ou de Seltz, le café, les

glaces, rendent souvent la digestion plus facile, et sont pris avec plaisir par le malade.

Au mois de novembre, on essaye de rendre l'alimentation un peu plus copieuse, et aussitôt les vomissements redeviennent abondants et douloureux. Pendant quatre mois le malade prend trois bains de Bâges par semaines; les gouttes noires sont portées à la dose énorme de 120 gouttes par jour, mais leur efficacité paraît être épuisée.

Au mois de juillet 1851, M. Monneret conseille un traitement hydrothérapique. M. C., peu encouragé par le souvenir de Tirol, ne s'y décide que sur l'assurance répétée que les choses se passeront différemment à Bellevue, où il vient s'établir le 5 juillet.

État actuel. Amaigrissement squelettique; faiblesse extrême; le malade, qui est d'une taille très élevée, se tient courbé en deux et marche à pas lents, appuyé d'un côté sur une canne et de l'autre sur le bras de son père; l'alimentation est presque réduite à rien, et cependant chaque repas est suivi d'un vomissement très douloureux. Souvent il survient, une heure après le déjeuner, de la céphalalgie, des nausées, des efforts de vomissements qui se prolongent pendant toute la journée, et ce n'est que le soir que l'estomac est enfin débarrassé par un vomissement très copieux. Pour se soustraire à ces souffrances, M. C. retire parfois plusieurs jours sans prendre aucune nourriture.

En présence d'un état aussi grave, aussi ancien, aussi rebelle, M. Fleury dut faire toutes réserves et s'enquérir surtout de la cause assignée aux vomissements; malheureusement à cet égard M. Monneret ne put que lui faire le récit de ses propres incertitudes. L'existence d'un ulcère simple ou tuberculeux reposait sur quelques probabilités. S'agissait-il d'une gastrite chronique ou d'un vomissement nerveux, comme Loyer Villeneuve et Louis Franck (*Remarques sur le vomissement chronique idiopathique*, in *Journal compl. des sciences médicales*, t. XIV, p. 224) en ont rapporté des exemples, la palpation, la percussion, les caractères des vomissements, la nature de matières vomies, ne fournissent aucun signe sur lequel on put assier un diagnostic positif. N'existait-il qu'une gastralgie intense et rebelle?

Le traitement est commencé le 7 juillet, M. C., qui est très affaibli, très maigre, très impressionnable au froid, très effrayé par le souvenir de son premier essai hygiénique, a une appréhension extrême de l'eau froide, et les premières frictions en drap mouillé produisent une violente suffocation; dès le quatrième jour, cependant, une douche générale, en pluie et en jet, est prise très bravement, et bientôt M. C. devient l'un des plus fanatiques amateurs de l'hydrothérapie. Pour lui, l'eau n'est jamais assez froide, les douches ne sont jamais assez longues ni assez multipliées.

Quinze jours de traitement amènent déjà une amélioration remarquable; les forces ont notablement augmenté, et le malade franchit maintenant, sans se reposer et sans appui, l'intervalle qui sépare son domicile de l'établissement; les vomissements sont moins abondants.

M. Fleury substitue aux douches les bains de cercles en poussière, d'une durée de trois minutes, pris deux fois par jour.

7 août. Les douches en poussière ont produit, dès les premiers jours, un effet très remarquable; les vomissements, au lieu d'avoir lieu après chaque repas, c'est-à-dire deux fois par jour, ne se montrent plus qu'une fois, tantôt après le déjeuner, tantôt après le dîner, et parfois ils manquent complètement, bien que M. C. mange le matin de la viande, et que son dîner se compose de poisson et d'un plat de laitage.

7 septembre. L'alimentation a été graduellement rendue plus abondante et plus substantielle; les vomissements sont irréguliers et n'ont plus lieu que tous les deux, trois ou quatre jours. Le malade fait sans fatigue de longues promenades. La peau est devenue blanche, le teint se colore, et l'embonpoint commence à se développer.

7 octobre. Les vomissements sont devenus de plus en plus rares; les digestions sont devenues laborieuses, et M. Fleury conseille à M. C. de boire de l'eau de Seltz pendant ses repas, et de les terminer par une tasse de café ou un verre de curaçao. L'état général s'améliore tous les jours.

7 novembre. M. C. n'a point vu depuis quinze jours; il a notablement engraisé, et on a peine à le suivre dans ses longues promenades. Ses parents sont tellement satisfaits de son état, qu'ils veulent le ramener à Dreux. M. Monneret, qui a suivi avec intérêt l'action du traitement, insiste pour que l'hydrothérapie soit continuée pendant tout l'hiver, afin de consolider la guérison, de prévenir les rechutes, et d'améliorer encore l'état général du malade.

15 janvier. M. C. n'a point vu une seule fois depuis trois mois, et voici de quoi se compose son alimentation: à déjeuner, une douzaine d'huîtres, un plat de viande (ail de poulet, perdreau, lièvre, côtelette de chevreuil, etc.), un dessert et une tasse de café; à dîner, du poisson ou un plat de viande, un plat de légumes, un entremets sucré, un dessert et un verre de curaçao. Son teint est coloré, son embonpoint très satisfaisant, son état général excellent. Il est permis de se demander ce que serait devenu le malade sans le secours de l'hydrothérapie. Une terminaison

funeste était certainement à craindre, et, après tous les efforts déjà tentés par la médecine, il est peu probable que la matière médicale eût fourni un agent capable d'avoir raison d'une affection aussi grave et aussi rebelle. L'hydrothérapie a donc été ici une ressource d'autant plus précieuse que le praticien n'avait aucun équivalent à sa disposition.

Sur le phlegmon sous-cutané de la main.

Dans le service de M. le professeur Velpeau, salle Sainte-Vierge, n° 23, était couché un malade atteint de phlegmon de la main. A propos de ce malade, le savant professeur s'est livré à quelques considérations que les praticiens ne doivent pas perdre de vue et que nous croyons devoir reproduire. Le malade, âgé de vingt-cinq à trente ans, était d'une belle et bonne constitution.

De tous les phlegmons de la main, disait M. Velpeau, celui dont se trouve atteint notre malade est le plus fréquent; mais heureusement il est moins dangereux que quand l'inflammation envahit les gaines tendineuses. Il nous offre une particularité digne de remarque : sa cause n'est pas la cause ordinaire des phlegmons de la main. Il n'a été produit ni par une piqûre, ni par une coupure, etc. Il est le résultat d'une pression forte exercée par une mécanique, et nous trouvons au milieu de la paume de la main une excoriation légère. Il n'y a aucun retentissement dans le reste du membre, et dans les ganglions sous-épithélioïdes et axillaires. La réaction fibrile est peu intense et la douleur modérée.

C'est un phlegmon sous-cutané ordinaire. Il a eu la marche normale des affections de ce genre, et il s'est ouvert spontanément entre deux doigts. C'est là aussi la règle ordinaire, et on peut établir pour ces phlegmons une loi générale :

Les phlegmons sous-cutanés de la main s'ouvrent, si on les laisse marcher, entre deux doigts, et plutôt à la face dorsale qu'à la face palmaire.

Ce que l'explication nous a démontré et nous démontrons tous les jours, l'anatomie nous l'a démontré et nous démontrons

Lorsque dans un point quelconque du corps il est survenu sous la peau une inflammation, et à la suite une collection purulente, toujours le pus se fera jour par le point le moins résistants. Or, pour la paume de la main, quel est le point le moins résistants ?

La peau de la main est moins dense, plus perméable aux commissures qu'à la paume. D'un autre côté, en avant des commissures, nous avons les doigts, et là la peau est bridée par des plis, des rides. Les liquides donc, arrivés en cet endroit, ne fuseront pas en avant, ils resteront à la racine des doigts. Dans ce point, il y a à la face palmaire une peau dense et assez résistante; à la face dorsale, dans la rigole des commissures, une peau plus souple. C'est par là que le pus se fera sa route.

Si le phlegmon occupait la face dorsale de la main, le pus, rencontrant des tissus plus souples, s'établirait plus aisément sous la peau, remontera même vers les doigts. Mais ici encore nous avons entre les commissures des tissus qui cèdent plus facilement que dans le reste de la face dorsale de la main; c'est là encore que le pus choisira sa sortie.

Voilà l'explication naturelle de l'ouverture plus fréquente des phlegmons sous-cutanés de ce segment du membre supérieur entre les doigts, à la face dorsale de leur commissure. Ce serait les mêmes raisons qui nous rendraient compte de faits analogues pour les phlegmons du pied.

C'est aussi ce qui est arrivé chez notre malade; l'ouverture de l'abcès s'est faite à la face dorsale des commissures des doigts, et nous au niveau de l'échancrure que j'ai déjà signalée. Cette échancrure n'avait pas encore assez aminci les tissus pour faire varier la règle que nous avons posée.

Maintenant que le phlegmon est ouvert, que faut-il faire autre chose que de laisser le pus s'écouler librement? C'est pour cette raison qu'il faut avoir soin de tenir écartés les doigts entre lesquels s'est faite la perforation, afin de faciliter l'écoulement des liquides et de ne pas enfermer le pus, qui pourrait alors fuser, enflammer les tissus profonds, provoquer enfin des accidents graves, peut-être même un phlegmon diffus. Il faut faire attention à toutes les indications en thérapeutique !

Tout se passera bien chez notre malade, et dans une dizaine de jours il sera guéri.

Vous me direz peut-être : Pourquoi ce phlegmon ne gagne-t-il pas l'avant-bras ? Regardez la bride qui existe au poignet, dit M. Velpeau, et vous aurez répondu vous-même. Ce malade est sorti guéri il y a deux jours.

Traitement de l'hydrocèle.

Un des anciens internes les plus distingués des hôpitaux de Paris, M. Bouillier-Lagrange, nous adresse l'observation suivante, dont la lecture intéressera les praticiens.

Hydrocèle chez un enfant. — Ponction et irrigation de la tunique vaginale par la canule. — Guérison.

Dans un des derniers numéros de la *Gazette des Hôpitaux* se trouve une observation remarquable de guérison rapide d'hydrocèle par le procédé de M. Bandens. Un manuel opératoire beaucoup plus simple m'a procuré, il y a quelques années, un résultat aussi heureux que durable chez un jeune enfant. Si vous reconnaissez à ce fait le degré d'intérêt qu'il me paraît offrir, je vous prie de vouloir bien l'insérer dans l'un de vos prochains numéros.

Un robuste petit garçon de six ans portait une hydrocèle vaginale droite, assez volumineuse, peut-être congénitale, mais dont la communication avec le péritoine s'était avec le temps oblitérée. Après avoir vainement essayé pendant plusieurs mois des résolutifs de toute espèce sans obtenir non seulement de diminution dans le volume de la tumeur, mais

même l'arrêt de son développement, l'hydrocèle acquérant de jour en jour des proportions plus considérables, je me décidai à l'opération.

Le 19 juin 1846, tout étant disposé pour l'emploi de la méthode ordinaire par l'injection vaineuse, le petit garçon, assez indocile, étant maintenu par deux aides vigoureux, assisté de M. le docteur Courtois, je pratiquai la ponction de la tunique vaginale, dont j'eus tiré 80 à 90 grammes de sérosité à peine louche; tout alla bien jusqu'à ce moment; mais, quand je voulus placer la seringue, le petit patient, malgré toute l'énergie des aides, se livra à des mouvements si désordonnés qu'il prolongea d'après quelques minutes de lutte, durant laquelle je tâchai de suivre avec la canule les diverses inclinaisons que recevait le sac vaginal, afin d'éviter la sortie de l'instrument de la poche séreuse, ce qui ne put avoir lieu sans quelques frictions assez rudes de son extrémité sur la face interne de la membrane, n'ayant pu calmer la terreur de l'enfant et son agitation, redoutant quelque accident pendant l'injection, de l'avis de M. Courtois, j'en restai là.

Je comptais bien un peu, mais faiblement, sur l'irritation mécanique qu'avait forcément soulevé la tunique vaginale : l'événement dépassa beaucoup mon attente.

Dès le jour même se produisit un gonflement qui devint considérable, avec des douleurs s'irradiant à l'aîne et au flanc; ces symptômes inflammatoires augmentèrent pendant quarante-huit heures avec une assez vive réaction fébrile et offrirent au *moins* cette *intensité* que ceux qui suivent ordinairement l'injection vaineuse, et moi qui observais tout récemment chez un adulte opéré par moi d'une énorme hydrocèle par le procédé ordinaire.

Après quelques jours d'un traitement antiphlogistique d'abord, puis résolutif, le 1^{er} juillet la guérison était complète. Quelque temps il y eut un peu de gonflement de l'épididyme, puis tout disparut, et depuis près de six ans la guérison ne s'est pas démentie, bien que l'enfant n'ait nullement été soumis à aucune prescription de conserver un suspensoir pour éviter les froissements du testicule.

Le hasard ne m'a-t-il pas conduit à un mode opératoire qui peut être conservé pour des cas analogues, en raison de sa rapidité, de sa simplicité et même de la douceur avec laquelle il est susceptible d'être appliqué? car nul doute pour moi qu'en cette circonstance l'irritation de la tunique vaginale n'ait été plus forte qu'elle n'est d'habitude nécessaire pour amener l'adhérence des surfaces sèches de cette cavité à parois si minces à cet âge, et qu'en cas semblables des mouvements *doux et ménagés* de la canule ne puissent amener le résultat heureux obtenu chez cet enfant.

Je ne crains pas de recommander cette pratique si simple à mes confrères dans les hydrocèles des jeunes enfants.

Il y a plus d'un siècle qu'Alexandre Moro (*Essais et observations de médecine de la Société d'Edimbourg*, t. V, p. 390) avait proposé de laisser séjourner dans la tunique vaginale la canule du trocart et d'irriter le testicule avec son extrémité.

Pott et Larrey ont plus tard substitué à cet instrument l'un une sonde de pomme élastique, l'autre une bougie, qui étaient plus faciles à supporter, et moins propres à déterminer une trop vive irritation (Sabatier-Dupuytren, t. III, p. 52).

Ces procédés, diversement jugés dans la pratique, et auxquels on a reproché surtout leur infidélité et leur tendance à produire une inflammation plutôt suppurative qu'adhésive, d'ailleurs, de ces trois, appliqués que chez l'adulte, et différents d'un des deux, que je recommande pour le séjour prolongé des corps étrangers.

Je crois que chez les jeunes enfants une simple ponction de l'hydrocèle, suivie de quelques mouvements ménagés de la canule, doucement proménée à la surface interne du sac vaginal, suffirait à la production de l'inflammation adhésive, et que ce procédé serait peut-être, de tous, le plus simple, le moins dangereux, et le plus rapide à la fois dans son exécution et ses effets pour l'hydrocèle congénitale, avec communication plus ou moins facile avec le péritoine; disposition qui offre à la méthode de l'injection une gravité qui, pour avoir été un peu exagérée, n'en est pas sans réelle.

C'est ce dont j'ai peut-être bientôt l'occasion de juger expérimentalement, et quel que soit le succès de cette tentative, j'aurai l'honneur de vous en faire part.

HOPITAL COCHIN. — M. MAISONNEUVE.

Leçons cliniques sur les affections cancéreuses.

M. Maisonneuve a pris pour texte de ses dernières leçons cliniques une des questions les plus palpitantes de la chirurgie, celle des affections cancéreuses. Nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs les opinions de cet habile chirurgien, qui, par la hardiesse de ses opérations, a pour une grande part contribué aux progrès récents de cette partie de la science.

Depuis de longs siècles, dit M. Maisonneuve, les chirurgiens confondaient sous le nom d'affections cancéreuses toutes les productions morbides ayant pour caractères communs d'être réfractaires aux agents thérapeutiques et de résister à l'extirpation. Malgré les progrès modernes de l'anatomie pathologique, cette classification vicieuse a été jusqu'à ces derniers temps suivie par les meilleurs esprits; elle dominait la pratique des chirurgiens les plus expérimentés. Tout ce qui récidivait était cancer, et comme tout ce qui était cancer était regardé comme à peu près incurable. En présence de ces affections, le chirurgien le plus souvent s'avait vaincu avant de combattre; si l'usage des ressources de l'art, c'était le plus souvent sans foi et sans énergie. Quelquefois hommes ardents, néanmoins, pénétrés de ce principe qu'il n'y a d'absolument incurable que la mort, et qu'une affection doit être combattue tant qu'il y a chance de soulager le malade ou de prolonger la vie, poursuivait à ou-

trance ces affections dites cancéreuses. Leurs opérations prouvèrent que toutes ces affections étaient loin de se ressembler; que, si certaines de ces maladies résistaient opiniâtement à tous moyens, il en était aussi que des opérations habilement faites venaient à bout de guérir. Les faits cliniques qui établissaient déjà plusieurs catégories dans ces affections.

Un peu plus tard, un admirable médicament, l'iode, nouvellement introduit dans thérapeutique, vint enlever au domaine des cancers toute une classe de tumeurs en guérissant les affections syphilitiques tertiaires, qui, avant la découverte de cette puissante pierre de touche, formaient un contingent notable à la classe des maladies réputées cancéreuses. La vieille classe des cancers était donc fortement entamée quand les recherches micrographiques vinrent non seulement achever de la renverser, mais encore établir le rôle de formation de certains de ces tumeurs, et leur donner une classification à la fois simple et théorique et essentiellement féconde pour la pratique.

D'après cette classification, les productions morbides sont divisées suivant les caractères microscopiques de leur structure. Toutes celles qui contiennent la cellule spéciale et sans analogie dans l'économie, qu'on désigne sous le nom de cellule cancéreuse, conservent le nom de cancers; celles qui ne ferment la cellule épithéliale ou épidermique portent le nom de cancéroïdes. On appelle fibro-plastiques les tumeurs composées de cellules analogues à celles du tissu cellulaire en voie de formation; hypertrophiques, celles qui résultent d'un développement excessif de certains des éléments ou de certaines portions de l'organe affecté.

Il résulte de cette classification nouvelle que dans la ancienne classe des cancers se trouvaient compris :

- 1° Les cancers proprement dits;
- 2° Les cancéroïdes;
- 3° Les productions fibro-plastiques;
- 4° Certaines productions hypertrophiques;
- 5° Certaines affections syphilitiques tertiaires.

Nous nous arrêterons sur ces cinq classes de maladies, en passant légèrement sur les premières, pour nous appuyer d'une manière spéciale sur les cancers proprement dits.

CHAPITRE I^{er}. — Des affections syphilitiques tertiaires simulant les cancers.

La syphilis arrivée à sa troisième période peut donner lieu dans certains organes parenchymateux, voire même dans le tissu cellulaire, au développement de tumeurs chroniques, dont l'aspect, les caractères physiques et l'évolution rappellent assez exactement ceux des tumeurs cancéreuses.

Avant la découverte des propriétés spécifiques de l'iode, ces tumeurs étaient d'autant plus facilement prises pour des cancers, qu'elles étaient traitées à tous les moyens thérapeutiques et qu'elles résistaient à toute l'extirpation. Je me souviens, dit M. Maisonneuve, d'un malade que M. Blandin avait soumis à une opération des plus graves par un incision du pharynx qu'il croyait être un cancer encéphalodé, et qu'il avait cru tel, même après l'examen anatomique de la tumeur. Après une guérison qui dura six mois, le mal récidiva et fit bientôt des progrès si rapides, que M. Blandin le considéra comme absolument incurable. Cet homme fut envoyé à Bicêtre, où j'eus l'honneur d'être appelé par un énorme tumeur occupait la racine de la langue, et se projetait à droite de la région parotidienne; elle pénétrait dans le pharynx, déprimait le voile du palais et menaçait de faire périr le malade d'asphyxie. L'iode de potassium fut administré à la dose de 1 gramme par jour, et en moins de six semaines la tumeur disparut sans laisser de traces.

Avant la découverte des propriétés de l'iode, un grand nombre de tumeurs analogues, de la langue, des testicules, du col utérin, etc., étaient de même rangées parmi les cancers. Comme ces dernières, on les soumettait à des opérations graves, et comme dans ces derniers cas, l'opération était fréquemment suivie de récidive. Aujourd'hui par cet erreur est beaucoup plus rare, non-seulement parce que le diagnostic chirurgical a fait, à cet égard, de grands progrès, mais encore parce qu'il est plus permis de soumettre un malade à une opération grave pour une tumeur douteuse, sans avoir tenté contre la maladie la puissance des préparations iodées. Ainsi donc, grâce à l'iode, les affections syphilitiques tertiaires ne viennent plus grossir le cadre des affections cancéreuses.

Il existe actuellement dans nos salles, continue M. Maisonneuve, plusieurs malades qui portent des affections de ce genre. L'un de ces malades est un jeune homme de vingt-cinq ans, venu de province pour se faire traiter dans notre hôpital. Sa poitrine, son cou, ses épaules étaient, lors de son entrée, labourés d'ulcères profonds et sanieus; des tumeurs nombreuses et de différents volumes formaient un véritable chaplet le long du muscle sterno-mastoïdien. Il y a quelques années, ces ulcérations et ces tumeurs eussent été considérées comme appartenant à la classe des affections cancéreuses. Quant à nous, malgré l'absence complète d'antécédents syphilitiques accusés par le malade, nous n'avons pas hésité un seul instant sur la nature du mal, et vous avez vu avec quelle rapidité ces effrayants symptômes ont disparu sous l'influence de l'iode de potassium. Il y a six semaines tout au plus que le malade est soumis à ce traitement, et maintenant toutes les tumeurs ont disparu, tous les ulcères se sont cicatrisés, et dans peu de jours il retournera dans son pays, où nous l'engageons à continuer encore plusieurs mois l'usage du médicament.

Dans un lit voisin est couché un homme de quarante-sept ans, qui présente une affection semblable. Ici les antécédents sont clairs et faciles à constater. Le malade rend parfaitement compte. C'est à l'âge de vingt ans qu'il a eu pour la première fois un cancer. Ce cancer a produit peu de désordres apparents; il n'y a pas eu de bubons suppurés; mais six semaines environ après, il a éprouvé une éruption de taches rosées sur tout le corps. A cette époque, il fit un traitement après le-

quel il resta guéri pendant environ vingt-cinq ans. C'est depuis deux ans seulement qu'il a ressenti les premières atteintes du mal actuel. Depuis lors, la maladie a pris un accroissement terrible, et vous avez vu que cela triste état si se trouvait quand même en vous réclamer nos soins. De profonds ulcères à fond grisâtre, à bords élevés et collés existaient sur d'importants points du torse. La jambe gauche surtout, énormément tuméfiée, semblait désorganisée dans toute sa profondeur. Avant la découverte de l'iode, c'était été un ulcère carcinomateux des mieux caractérisés, et l'urgence de l'amputation n'eût pas été mise en doute. Vous vous rappelez peut-être avec quel sentiment d'incrédulité vous avez accueilli tout pronostic quand je vous ai proposé la guérison de cet horrible mal. Il y a deux mois à peine que je prenais cet engagement, et maintenant, vous l'avez vu, tous les ulcères sont cicatrisés, la jambe est revenue à son état normal, et d'un jour à l'autre le malade pourra reprendre ses travaux.

Plusieurs autres malades affectés de lésions analogues existent encore dans nos salles. Je me contenterai de vous signaler, en terminant, cet homme dont le voile du palais est détruit par un ulcère profond, en même temps que la région du cou correspondante à l'anglisme du même côté est occupée par une tumeur volumineuse. Nous avons des doutes sérieux sur la véritable nature de cette affection; mais l'amélioration survenue depuis trois semaines, que nous administrons à ce malade l'iode de potassium à la dose de 5 grammes par jour, nous fait espérer que nous avons affaire à une affection syphilitique tertiaire, et que nous arriverons à la guérir.

Alexis FAIVROT.

Depuis bien longtemps déjà nous avons reçu la lettre suivante, que nous n'avons pu insérer plus tôt dans notre journal. En la publiant aujourd'hui, nous devons informer les honorables correspondants du Ministère de l'Instruction publique sur la mortalité que cette question nous paraît maintenant être associée pour que toute polémique nouvelle soit hors de propos jusqu'à ce que de nouveaux et nombreux documents aient été recueillis. — H. de C.

RÉPONSE À M. BALLY, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Excellent confrère, aimable voyageur, Je m'applaudis bien de la petite hâte que je vous ai fait faire à Nancy, ce qui vous a permis une trop courte excursion à Autun et à Grey. Les habitants de ces localités conserveront bon souvenir de votre présence dans ces lieux. Pour mon compte, je ne l'oublie pas; je méditerai sur les aperçus pleins de finesse que vous m'avez laissés de la pays et les hommes. Pour tout dire, sous une forme de dialogue dans lequel vous remplirez le rôle de maître, rôle qui vous appartient par votre âge et votre savoir, je vais, moi votre élève, causer avec vous de vos observations; je n'ose dire de vos objections.

Pour rendre cette conversation agréable, il me faudrait votre affluence, vos connaissances des belles littératures grecque et romaine. Avec un pareil fonds il vous sera facile, sans quitter la scène, d'aider de la voix et du geste le débütant. J'en tire donc courtoisement en matière avec ma devise: *In dubiis liberos, in amplexibus*.

Le maître. Il existe un livre publié par l'Académie Bousquet, ou de nombreux faits sont discutés avec impartialité, analysés avec une logique puissante, et bien propres à faire pénétrer la conviction dans les âmes les plus rebelles. Reste à savoir si les auteurs de la vaccine et M. Carnot et M. Bayard, qui sont des hommes de bonne foi, n'ont pas cédé à quelques fascinations en attaquant cette précieuse découverte.

Le maître. L'ouvrage que vous invoquez, mis à la portée de tout le monde par son prix (55 centimes sur les quarts), je l'ai consulté comme avant de consulter le dossier de la partie adverse. Je ne dirai pas, comme M. H. Gouard, que je l'ai trouvé « un peu vague », « diffus, manquant de données historiques, statistiques suffisantes; mais ce que j'y ai trouvé de la voix. Vous me saurez gré de mes recherches précieuses. C'est de l'ère précoce; décortiquez : « En Italie, où les parents ont tous le droit de faire vacciner leurs enfants, il y a très peu de différence dans leur nomenclature. »

M. Eymard a fait des observations analogues à Grenoble. M. Barrey, qui a vu de sa fortune et sa vie au succès de la vaccine, a trouvé les mêmes résultats à Besançon.

« Il faut convenir que cela est pas fait pour donner une haute idée de la vaccine pour peupler les Etats. » (Bousquet, *Traité de la vaccine*).

Ailleurs, et toujours textuellement :

« La vérité nous fait un devoir de déclarer que cet accroissement de la population comme toujours, n'est pas le résultat de la vaccine. Bien plus, la vaccine n'y a rien changé. Cependant il est incontestable que la petite vérole enlève environ le dixième des hommes. »

« Que devient ce dixième? Comment se fait-il qu'il ne se retrouve pas? »

« Ici bien! mon très aimable maître, n'est-ce pas enchané de ma découverte? M. Bousquet, surtout, ne doit-il pas des actions de grâces à M. Carnot, qui a trouvé son dixième, résolu ce grand problème par de longs et pénibles travaux? »

Quosque dat nobis magnorum horrenda laborum!

Ces travaux admirables se résumant bien simplement : « L'ignorance fait sur l'enfance, dit le statisticien, est gaspillée par l'adolescence et la jeunesse. »

Le maître. Ancien enthousiaste de la vaccination, vous avez posté avec une promptitude qu'on serait en droit de taxer de légèreté.

Le maître. J'ai vacciné, il est vrai, je le confesse avec repentir :

Quocquidque miserum vidit

Et quorum pars magna fui...

Si vous me reprochez sans cesse mes vaccinations, je répondrai : j'ai vacciné parce que vous et tous mes maîtres m'avez dit de vacciner; parce que vous avez rendu cette pratique obligatoire; que vous payez le vaccinateur et le vacciné; que vous avez voulu que tous les élèves de nos écoles fussent frappés du timbre de Jenner; parce que vous m'avez dit que la vaccine était un curatif de la variole, et que l'adolescence, et même l'âge adulte, n'étaient qu'un moyen en cette circonstance, cette confiance a fait place à l'incrédulité. Cette incrédulité est venue le jour où j'ai vu les variolés

traverser impuissamment les épidémies de fièvre typhoïde. Ce jour ne date pas d'hier; c'est en 1844 que j'ai adressé un mémoire à l'Académie de médecine sur l'analogie de la variole et de la fièvre typhoïde, un an avant les remarquables mémoires de M. Serres sur la même question. C'est alors que j'ai émis cette proposition, bien grave pour le moment :

« Un sujet atteint de la petite vérole ne l'est pas plus tard de la « fièvre typhoïde, et vice versa. »

C'est alors que je me suis écrit :

J'ai semé la vaccine, je récolte la fièvre typhoïde; *un avoué, non déficit alter*.

Mon apostrophe a donc six ans de date; et avec les raisons que je viens de vous donner, vous trouverez qu'il est assez convenable de dire, avec votre confrère en Académie : Erreur pour erreur, on se placera plus volontiers du côté de M. Bayard, parce que, si s'agira, du moins il donne les raisons de son égarement. »

À une confession sincère, le confrère en vaccine, par son accord, cher père en vaccine, un pardon généreux, puis, de part et d'autre, ne parlons plus d'apostrophe. Sans ce silence, il faudrait vous révéler une chose, vous dévoiler un danger, vous dire que vous êtes sur vos troupes, que vous êtes des ennemis dans le camp. Ne savez-vous pas, en effet, que MM. Brodeur et Troussier publient que la vaccine a son *temper*; que MM. Rochoux et J. Guérin parlent assez mal de la drogue? Ne savez-vous pas qu'en Angleterre on laisse mourir de faim les descendants de Jenner, et qu'en les paysans belges inoculent leurs enfants en face des vaccinophiles? Qu'il ne soit donc plus question d'apostrophe, parce que nous nous rangeons dans une compagnie nombreuse, et dont vous feriez bientôt parti, parce que vous êtes l'homme de goût, parce que vous aimez l'avenir de l'humanité.

Le maître. Ne m'adressez pas trop d'éloges. Je ne demande pas mieux que de passer dans votre camp; j'ai toujours aimé les gens qui ont du savoir-venir; mais mon entrée doit se faire sans bruit, sans éclat.

Ecoutez ceci; je vous le dis bien bas, dans le tuyau de l'oreille; surtout n'allez pas me compromettre : la vaccine est une petite vache à lait. Vous me comprenez? Parlons fort bas.

Ne vous appuyez sur les calculs de M. Carnot. Ces calculs sont contradictoires et inexactes. Contradictoires, puisque la vie moyenne générale a augmenté de deux ans dans le siècle actuel; inexactes, puisque d'autres chiffres constatent le contraire?

Le maître. Distinguez, et ne faisons pas confusion. Il y a la vie moyenne générale et la vie moyenne par âge de mort. À la première, dit M. Carnot, a augmenté depuis le commencement du siècle de quatre ans environ.

La seconde, ou vie moyenne probable pour un âge donné, a subi de graves variations; ainsi, au dix-huitième siècle, l'enfant qui venait de naître avait seize ans de vie probable; dans le dix-neuvième, l'enfant est censé n'avoir que dix ans. Au contraire, dans le siècle précédent, le jeune homme de vingt ans avait la probabilité de vivre trente-sept ans à ajouter à son âge; aujourd'hui le jeune homme du même âge ne peut en espérer que vingt-six. La vie de l'enfant a augmenté de dix ans; le budget de la mort n'a pas diminué; et c'est la jeunesse de dix-huit à trente ans qui le remplit avec ses cadavres.

Voici maintenant de quelle manière raisonnie notre célèbre statisticien :

« Si la théorie des *véros moyennes* sert d'approximation à la vie humaine, l'analyse des phénomènes naturels, et c'est à l'incorrigible condition de ne s'admettre dans leur calcul que des quantités homogènes. Hors de là, elle ne peut conduire qu'à des conclusions erronées; ainsi l'enfant, le jeune homme, le vieillard ne sont point des unités de même ordre. »

Si mon frappe le même ficelle à vingt ans et l'enfant qui vient de naître, elle n'atténue pas deux unités de même valeur; ou bien encore, 98 décès généraux peuvent être plus affligeants pour les premiers et les familles que 100 autres, si l'on compte parmi les premiers une plus forte somme d'adolescents, d'hommes valides que dans les seconds.

Les calculs de M. Carnot ne sont donc contradictoires que pour ceux qui n'ont pas distingué entre la vie moyenne générale et la vie moyenne ou probable pour un âge donné.

Ces mêmes calculs sont-ils inexactes? Je ne le crois pas; mais les conclusions n'est pas nos affaires; je vous adresse donc à qui de droit : je vous promets qu'il vous sera fait bonne réponse; demandez-en quelque chose à M. Charles Dupin et aux statisticiens du Ministère.

M. Carnot, par la spécialité de ses études, n'admet comme vrai que ce qui est rigoureusement exact; il n'admet pas d'idées ni d'opinions, et de chiffres officiels d'une éloquence foudroyante. « Jamais, dit un écrivain fort connu, la Providence n'offrirait aux méditations de l'humanité un problème qui intéressât à son plus haut degré son avenir que celui dont il est question à l'heure présente, et dont la solution nous est donnée en quelques pages puissantes comme la science positive et rationnelles comme la vérité. » (Francis Lacombe, 1849.)

Étudiez en voyant l'Essai de réserve et les mémoires postérieurs, alors vous imitez la sage réserve de notre honorable collègue M. Marchal (de Calvi), qui, le 27 novembre dernier, disait :

« Les données fournies par M. Carnot doivent faire réfléchir sur les idées ultérieures de la vaccine et sa généralisation. »

Pour ce qui est de chiffres authentiques constatant le contraire, je réponds : Assertion gratuite.

Le maître. Le jeune Français répond péremptoirement par les tables de Duillard.

« Le jeune Français ne répond à rien! Il n'a fait qu'une addition qui est fautive et pour laquelle mon petit garçon de huit ans aurait sur les doigts; je vous la signale : elle se trouve dans le Rapport des vaccinations, p. 21, ligne 15; mais, en revanche, il a dit dans ce même rapport, p. 32 : « L'homme est né prévoyant. Placé entre l'attrait du plaisir, qui l'invite à se reproduire et les charges d'une nombreuse famille, il délibère en lui-même et s'abstient. »

Les sages-femmes de notre département ont vu ci un *cul* d'un mauvais côté; elles disent que c'est la théorie de l'infanticide naïvement prêchée en pleine Académie.

Le maître. La vaccine n'est autre que la petite vérole adoucie, modifiée.

Le maître. Erreur, mon cher maître, erreur grave : erreur de nourriture, de sages-femmes; erreur vaccinale, académique, tout ce qu'il vous plaira!

« La vaccine est la variole et la virus vaccin n'ont aucun rapport d'analogie, de similitude; il peuvent inoculer, se développer et marcher parallèlement sur le même individu sans se neutraliser; ils ne se ressemblent pas plus, en un mot, qu'un tilleul ne ressemble à un orme, une oie à un cygne et un chien à un lion. »

Les vaccinés prennent la petite vérole tout comme les autres lorsqu'ils sont atteints de la vaccine; nous ne voyons seulement que la vaccine retarde l'explosion du virus varicelleux. Comme ça.

logique des faits est la seule digne d'un peuple éclairé, nous admettons ce déplacement, mais nous ne pouvons admettre autre chose; la raison et la vérité sont nos seuls guides.

Peut-être avez-vous voulu dire que la variole des vaccinés était ceci : vaccinés sont atteints par la variole et frappés mortellement dans la même proportion que les non-vaccinés; si vous en doutez, consultez la-dessus votre savant confrère M. Serres; c'est ce qui a fait dire à M. Bousquet, en style de bouffeur, que la vaccine avait ses faiblesses.

Je pardonne les faiblesses chez les dames, mais je ne les pardonne pas à la vaccine, que vous m'avez tous donnée comme une vertu incorruptible, et sur laquelle, comme dit le grand apostat M. Castel, « nous avions fondé les espérances les plus flatteuses. »

Ce qui rend la variole maligne, conflueuse, ce n'est pas l'absence du vaccin, mais c'est la présence de la variole elle-même. N'oubliez pas, dans une affection intestinale, une maladie intercurrente, le pourceau, suivant les expressions du vulgaire; le typhus, d'après Ozanam et Fodéré, qui se combine avec le virus varicelleux et forme alors une combinaison mortelle. En voulez-vous la preuve? La voici dans cette simple proposition :

La petite vérole isolée est toujours bénigne; l'inoculation le prouve; donc sa malignité vient d'une combinaison, d'une complication avec un autre agent morbide.

Le maître. Vous dites que la vaccine a déplacé la variole dans l'âge et dans l'organe; prouvez-le.

Elle l'a déplacée dans l'âge; la démonstration est mathématique :

En 1806, d'après Duillard, sur 1,000 décès par suite de la petite vérole, on en comptait 963 au-dessous de vingt ans, 37 seulement au-dessus de cet âge.

Ce rapport a bien changé depuis cette époque; car en 1849 (*Annuaire du bureau des longitudes*), sur 1,000 décès on en trouve 493 au-dessus de l'âge de vingt ans. Quarante fois plus!

Elle l'a déplacée dans l'organe; ici nous allons nous trouver sur le terrain médical.

Je n'admets comme moi les métastases, la solidarité entre les muqueuses et la membrane cutanée; enfin, comme moi, vous savez qu'il est des maladies propres à certains âges. Ceci dit, voici ce qui arrive : le vaccin rend la peau rebelle au virus varicelleux; en outre, la disposition aux maladies éruptives disparaît avec l'âge. Survient l'adolescence, l'âge d'or pour les maladies des voies digestives; alors le virus varicelleux, ce nouveau Protée, est masqué, et ne détruit, sous une nouvelle forme, mais sans se modifier. Notez bien ces dernières paroles. Il s'agit de préférence l'organe sensible : c'est l'histoire de toutes les métastases; il échappe sur la paroi viscérale et produit la variole éruptive.

« La vaccine est la variole, bien connue de tous les anciens. » Dans certains cas, l'inflammation des organes digestifs est tellement violente que l'éruption ne s'opère que difficilement ou que même elle est entièrement empêchée. Alors la fièvre persiste et la gastro-entérite continue ses progrès.

« Les écoles vétérinaires, qui appartiennent à votre honorable président à l'Académie, à M. Bégin, entraîneront votre conviction. »

Permettez que je vous quitte un instant. J'entends M. Bousquet qui m'adresse la parole sans vous demander la permission de nous interrompre.

« De quel devient le dixième de la population que ma vaccine a sauvé de la petite vérole? — Il est mort. — De quelle maladie? — De la variole interne et externe, ainsi que je viens de le prouver. — À quel âge? — De quinze à trente-cinq ans; à quarante ans il n'est plus trace. — Dans mon rapport au ministre des vaccinations, j'ai dit que vous étiez un médecin peu curieux, et je vous ai signifié, ainsi que M. Carnot, comme deux hérétiques. »

Voici impérieusement ne valent pas une mauvaise raison.

Le maître. Chut! chut! ne faites pas de bruit. Je vois que vous appartenez à l'école de l'immortel Richat, bien que vous n'ayez pas vu le grand médaillon de la vaccine; mais je remarque que vous avez une concordance frappante entre vos travaux et ceux de M. Carnot.

Votre réponse me satisfait; je vous accorderai des bons points, et si on ne vous pas reproché vos médailles, je vous en eusse fait donner une nouvelle par le rapporteur perpétuel de vaccine.

Qu'enfin le fil de notre conversation, sans vous occuper de ce qu'il dit à nos côtés.

Vous une objection sérieuse :

« Nous ne voyons plus, par le fait de la variole, descendre parmi nous des bourgeois, des aveugles, des boiteux, des balafres, des idiots, etc. »

« Si vous voulez parler des effets immédiats de la vaccine, vous avez raison. Quant aux effets ultérieurs, c'est bien différent. Il est très vrai que l'enfant nouvellement vacciné peut, pendant un temps plus ou moins long, sept ans suivant les Anglais, braver assez impunément les épidémies de petite vérole; mais la vertu préservatrice du vaccin n'est que temporaire et limitée. Ce temps écoulé, la variole laisse chez les vaccinés ces estropiés de tout genre que vous venez d'énumérer. Si vous en doutez, faites-moi une seconde visite à Grey aussi gracieuse que la première, et votre foi chancelera. »

Permettez-moi, à mon tour, de jeter un coup d'œil sur les traces de la fièvre typhoïde. J'y trouve la folie, des surdités, des aphories, des gastrites chroniques, et un changement dans la constitution médicale depuis l'introduction de la vaccine. Ce sera pour moi un grand plaisir que d'en causer avec vous.

Le maître. Chomel vous dira que la fièvre typhoïde atteint les vaccinés, et que l'usage du vaccin n'a rien fait de l'autre.

Le maître. Que M. Chomel vienne étudier une épidémie de variole dans nos villages, et il sera convaincu du contraire. Cependant, j'avoue qu'il existe des exceptions, comme il en existe pour la variole naturelle qui attaque deux fois le même individu.

Le maître. Il n'y a point identité entre la variole et la fièvre typhoïde.

Le maître. Entre la variole discrète, isolée, inoculée et la fièvre typhoïde, il n'y a nulle identité. Cette identité existe seulement entre la fièvre typhoïde et la variole conflueuse, maligne, etc., parce que dans les deux il y a une combinaison de deux éléments morbides.

« On trouve une similitude parfaite dans les phénomènes de la fièvre secondaire qui les constitue, même infection du sang, même persistance dans la source de cette infection, même saturation de l'organisme par un principe délétère. » (Serres, 1847.)

Vous avez une dépitante habitude avec moi, mon cher maître; vous me traitiez comme un petit polisson qu'on fouette pour les fautes de son jeune séigneur.

Dites donc à M. Serres, membre de l'Académie des sciences, membre de l'Académie de médecine et de tant d'autres, qu'il n'y a ni identité, ni similitude entre ces deux affections. S'il se rétracte, je suis des vôtres; jusqu'à-là, il reste une autorité pour moi.

« Sed longe soror et vestigia semper adora. »

Le maître. Vous êtes plein de naïveté. Vous ne connaissez pas

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
sur face de l'Académie de médecine.

La Lancette Française,

Ce Journal paraît trois fois par semaine :
Le MARDI, Le JEUDI et Le SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

On s'abonne à Paris
au Bureau du Journal, rue des Saints-Pères, 40,
NOM EN PARIS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

SOMMAIRE. — PARIS. Une question à la question proprement dite de l'avortement provoqué. — HOPITAL, — de la Pitié (M. Noxat). Considérations sur les fièvres intermittentes. Fièvre quartie. Action du sel marin. — Hôpital (M. J. Robert). Corps étranger du genou. Nouveau procédé opératoire. — Lettre sur le parallèle de la variole et de la fièvre typhoïde. — Société de chirurgie, séance du 4 février. — Clinique et nouvelles.

PARIS, LE 16 FÉVRIER 1852.

Une question à la question proprement dite de l'avortement provoqué.

La revanche que M. le professeur Pioryy doit sentir le besoin et avoir le désir de prendre empêchera probablement l'Académie d'aborder demain la question soulevée par le rapport de M. Cazeaux. Mais, en cas qu'il en soit autrement, il est un danger contre lequel nous croyons des aujourd'hui devoir prévenir la savante Compagnie, dans l'intérêt de la dignité médicale d'abord, dans son propre intérêt ensuite.

Ainsi que nous avons eu soin d'en avertir nos lecteurs, tout n'est pas également digne d'approbation dans le remarquable rapport du jeune académicien. Dans l'intérêt de sa cause, et pour démontrer la légitimité de l'avortement provoqué, M. Cazeaux s'est cru obligé à discuter la physiologie et la morale de la Bible et des Pères de l'Eglise, et ce qui est plus grave, il a soumis à l'approbation de l'Académie une conclusion qui décide, à l'égard de l'avortement provoqué, comment on doit entendre à l'avenir cette physiologie et cette morale. Nous pensons que l'Académie aurait grand tort de suivre M. le rapporteur sur ce terrain ; son tort serait grand, surtout, de se laisser aller à un vote qui ne pourrait que lui créer des embarras, sans aucun profit possible pour la science ni pour la pratique.

Nous savons tous qu'il existe une médecine légale ; quelques esprits avides de progrès, mais ne se rendant pas toujours compte bien clairement de ce qu'ils désirent, ont tenté sans beaucoup de succès d'instituer une *médecine sociale* ; mais nous ne connaissons personne qui ait essayé de fonder une *médecine religieuse* ; tout au plus un petit nombre d'individus, individualités quelque peu excentriques, ont-ils eu la prétention de créer une *médecine catholique*. L'Académie comprendrait mal ses véritables devoirs si elle renouvelait une fâcheuse tentative, et M. Cazeaux n'a pas été heureusement inspiré en venant l'y provoquer.

La science médicale doit se contenter de poser les principes ou les préceptes qui lui paraissent vrais au seul point de vue où elle doit se placer, le point de vue exclusivement scientifique ; et elle doit laisser à chacun le soin d'appliquer ces principes en les conciliant avec les obligations que lui imposent les lois, sa religion et sa conscience. Le plus simple bon sens indique qu'il en doit être ainsi dans toute société bien organisée, dans laquelle on doit autant que possible éviter la confusion.

De deux choses l'une : ou bien l'Académie n'admet pas les dogmes qui sont la base de la religion, ou bien elle les admet. Si elle ne les admet pas, il lui importe peu que telle ou telle vérité scientifique, tel ou tel précepte pratique soient ou non en harmonie avec ces dogmes ; si elle les admet, elle doit reconnaître, avant tout, qu'elle n'a aucune qualité pour discuter ces dogmes, qu'elle n'a qu'à se soumettre aux prescriptions de ceux qui en sont les seuls interprètes légitimes. C'est d'ailleurs ainsi que se conduit, que doit se conduire dans sa vie médicale chaque praticien en particulier, et le devoir des médecins réunis en corps n'est pas différent du devoir d'un médecin considéré isolément.

Que l'Académie se garde donc de décréter que les lois *divines* ont été mal interprétées par tel ou tel père ; qu'elle se garde bien de proclamer, comme le voudrait M. Cazeaux, que le *souffle divin* passe dans le germe au moment même de la conception ; d'autant plus que la physiologie serait bien embarrassée de le prouver, quoi qu'en dise M. le rapporteur. Ces questions, et d'autres encore plus ou moins analogues, n'avanceraient rien celle de l'avortement provoqué, qui offre, ainsi qu'on le verra dans un prochain article, assez de points importants pour occuper utilement et sérieusement

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. NOXAT.

Considérations sur les fièvres intermittentes. Fièvre quartie. Action du sel marin.

Un hasard favorable a réuni dans nos salles deux malades atteints de fièvre quartie. Le premier est couché au n° 3 de la salle Saint-Raphaël ; c'est un ancien militaire qui a passé plusieurs années en Afrique. En 1844, il a été pris d'une fièvre intermittente qui, depuis cette époque jusqu'au moment actuel, n'a pas cessé de se reproduire plusieurs fois dans le cours de chaque année, sous des formes diverses, tantôt avec le type quotidien, tantôt avec le type tierce ou le type quartie. Lorsqu'une récidive se déclarait, le malade entraînait à l'hôpital ; il en sortait aussitôt que la fièvre avait été coupée par l'administration du sulfate de quinine.

En 1848, il revint en France ; le changement de climat et de conditions hygiéniques ne modifia pas d'une manière sensible l'état de sa santé. Il y a deux mois il a eu une nouvelle récidive ; il a été admis à la Clinique, dans le service de M. Rayet ; huit jours de traitement ont suffi pour suspendre le retour des accès fébriles. Il est sorti quelque temps après leur disparition, mais pour être hientôt repris des mêmes accidents. Son entrée dans nos salles remonte à quatre jours. Nous avons pu nous assurer, en nous abstenant dès l'abord de toute médication, que les accès de fièvre se montraient tous les trois jours, et présentaient avec tous leurs caractères les stades de la fièvre intermittente.

De reste, le malade porte l'empreinte que laissent après elle les fièvres intermittentes anciennes, nous pourrions dire paludéennes. La peau offre une pâleur particulière, pâleur qui s'accompagne d'une teinte jaunâtre caractéristique, et ne ressemble en rien à la décoloration des tissus qu'on observe chez les anémiques. Indépendamment des faits que nous venons de mentionner, on trouve, chez lui, un phénomène qui mérite d'être pris en sérieuse considération ; nous voulons parler de l'intumescence de la rate. Lorsqu'on vient à pratiquer la percussion dans la région de l'hypochondre gauche, on constate une matité dont l'étendue verticale est de 10 centimètres environ, et qui, considérée dans le sens transversal, s'avance plus près de la ligne médiane que dans l'état normal. Chez l'homme bien portant, la rate, il n'est pas besoin de le dire, affecte des variétés individuelles très nombreuses. Cependant, dans le plus grand nombre des cas, elle a un diamètre longitudinal qui varie entre 6 et 7 centimètres. En adoptant ces chiffres comme terme de comparaison, il est facile de voir que chez notre malade l'aggravation de volume de la rate n'est pas très considérable ; ajoutons qu'elle n'est pas en rapport avec l'ancienneté de la maladie. Il n'y a ni œdème, ni ascite ; les fonctions respiratoires et digestives s'accomplissent avec régularité ; les forces seules paraissent un peu avoir une légère diminution.

D'après l'exposé que nous venons de faire, il s'agit ici d'une fièvre intermittente simple. Du reste, le type quartie étant donné, on pourrait, d'après cette seule indication, prédire d'une manière certaine que la fièvre désignée n'est pas une fièvre pernicieuse. Les fièvres pernicieuses, en effet, ne revêtent jamais le type quartie ; le plus souvent elles affectent le type tierce, quelquefois le type quotidien.

Le second malade a contracté la fièvre intermittente, il y a quatre mois seulement, aux environs de Montargis, dans une contrée où le canal qui joint la Loire à la Seine, où des marais et des cours d'eau assez nombreux rendent ce genre d'affection assez commun. Chez lui aussi les accès fébriles reviennent tous les trois jours. Dans l'origine, ils se montraient tous les quatre jours ; ils ont été suspendus à plusieurs reprises par le moyen du sulfate de quinine. Depuis le 28 janvier, jour de son entrée à l'hôpital, c'est-à-dire depuis quinze jours, le malade n'a pas cessé d'avoir la fièvre aux intervalles indiqués. D'après lui, elle aurait dû se montrer tous les quatre jours, et par conséquent présenter le type quintane. Nous étions peu disposé à admettre cette assertion. Les auteurs anciens font, à la vérité, mention de la fièvre quintane ; ils parlent même des fièvres sextae, octane et nonane ; mais depuis longtemps on n'a pas eu l'occasion d'observer ces divers types. Aujourd'hui on est convenu de les citer seulement pour mémoire.

Le teinte du malade a la couleur caractéristique que nous avons déjà signalée. L'engorgement de la rate est ici plus considérable ; cet organe atteint, dans son diamètre vertical, une longueur de 13 centimètres. Il n'existe ni œdème, ni troubles du côté des voies digestives.

En présence de ces deux faits, nous devons nous demander par quelle méthode de traitement nous arriverons, non pas à suspendre pour un temps, mais à prévenir pour toujours le retour de l'affection qui nous occupe ; comment nous parviendrons, non pas à *couper*, mais à *guérir* la fièvre intermittente, en supposant que nos malades ne s'exposent pas à la contracter de nouveau.

Si nous avons préalablement à résoudre une importante question : Est-ce toujours la même maladie qui est reproduite à des intervalles plus ou moins éloignés, est-ce toujours

la même cause qui a donné lieu aux mêmes symptômes chez le premier de nos malades ? La fièvre intermittente est-elle montrée pendant huit années consécutives ; ces huit années comprennent deux périodes égales et distinctes, dont l'une a été passée en Afrique et l'autre en France.

En se renfermant dans la période des quatre premières années, il devient impossible de décider si les récidives survenues pendant ce laps de temps doivent être attribuées à la cause première ou à l'influence de causes nouvelles qui auraient ajouté leur action les unes aux autres. Mais depuis 1848 le malade a habité la France, et, dès lors, jamais il n'a eu à subir les émanations paludéennes auxquelles il avait été exposé ; aucune particularité hygiénique ne peut rendre compte du retour de la fièvre pendant les quatre dernières années. Nous sommes donc conduit à conclure qu'à partir de l'année 1848 la persistance de la maladie tient à ce que la cause première n'a pas été combattue avec assez d'énergie et n'a pas été entièrement détruite. Ainsi, des malades qui pendant un certain temps ont respiré l'air des marais peuvent, une fois qu'ils sont sortis de foyers d'infection, être pris de la fièvre intermittente, avec le même type ou avec un type différent, sans intervention ultérieure de la cause première.

Le fait sur lequel nous insistons en ce moment n'est pas sans analogues dans la science ; l'empoisonnement par les préparations de plomb en est une preuve éclatante : les ouvriers qui ont subi ce que M. Tanguer des Planches a appelé l'intoxication saturnine primitive sont exposés, lorsqu'ils cessent ensuite d'être soumis à l'influence des émanations molybdiques, à subir, au bout d'un temps plus ou moins long, de quinze jours, de deux mois, l'atteinte d'accidents saturnins divers de coliques, de troubles cérébraux, etc. phénomènes qui annoncent que la matière toxique n'a pas été entièrement éliminée.

Le virus de la rage, celui de la syphilis, l'alcool constituent autant de poisons qui, de même que le plomb, peuvent séjourner dans l'économie sans y révéler immédiatement leur présence.

On cite un certain nombre de faits dans lesquels il a suffi, pour guérir les malades, de les éloigner du lieu où ils avaient contracté leur maladie. Cette précaution est loin d'avoir un succès constant ; dans tous les cas, elle simplifie le traitement à un haut degré, en éloignant la cause du mal ; aussi ne doit-elle jamais être négligée.

Lorsqu'elle est insuffisante, comme il arrive le plus souvent, quelle médication convient-il d'adopter ?

Nous avons administré à nos malades un médicament sur lequel l'attention a été appelée dans ces derniers temps par plusieurs médecins, notamment par M. Scelle de Mondezert, qui a publié plusieurs observations, et par M. Pioryy, qui vient de faire un rapport à l'Académie : nous voulons parler du sel marin. L'idée d'un médicament propre à remplacer le quinquina n'est pas nouvelle ; il était naturel de chercher un agent thérapeutique d'un prix peu élevé, facile à trouver dans tous les temps et dans tous les lieux ; cette recherche offre aujourd'hui d'autant plus d'intérêt que le quinquina devient de plus en plus rare et paraît, d'après certains calculs, destiné à disparaître complètement dans l'espace de soixante à quatre-vingts ans, à moins qu'on n'imagine un procédé de culture qui permette de le reproduire. On a proposé un grand nombre de remèdes comme succédanés du quinquina ; aucun de ces remèdes n'a soutenu l'épreuve de l'expérience et répondu aux espérances qu'on avait fait concevoir. En sera-t-il de même du sel marin ? Nous ne le souhailons pas, dans l'intérêt de l'humanité ; néanmoins les faits dont nous avons été témoin jusqu'à ce jour ne nous permettent pas d'accepter les conclusions adoptées par M. Pioryy. Si nous avons fait prendre du sel marin aux deux malades qui nous occupent, nous avons été guidé uniquement par la pensée nous éclairer, nous et les personnes qui suivent notre service, sur le degré d'efficacité du médicament en question. Jusqu'à présent, nous n'avons obtenu aucun résultat favorable. Le second de nos malades a pris cinq fois du sel marin à la dose d'une cuillerée à bouche dans l'espace de dix jours ; le retour des accès fébriles n'a pas été prévenu et la rate paraît avoir plutôt augmenté que diminué de volume. Nous continuerons néanmoins la médication encore pendant quelques temps.

Aucun changement appréciable n'est survenu dans l'état de l'autre malade.

Mais ici la fièvre n'a pas seulement résisté au sel marin, elle a aussi résisté au sulfate de quinine donné pendant plusieurs mois et pendant plusieurs années. Quelle a été la raison de cette dernière particularité ? Nous n'hésitons pas à le dire, le mode d'administration du sulfate de quinine. Si on examine attentivement les faits, on est conduit à conclure qu'il ne suffit pas pour guérir une fièvre intermittente de suspendre les accès fébriles ; il est nécessaire que le sulfate de quinine soit donné pendant un certain temps et à des doses suffisantes. Cette vérité n'est pas nouvelle dans la science ; elle a eu le sort d'un grand nombre de faits qui, après avoir été connus, ont été ignorés ; de beaucoup de problèmes qui, après avoir été résolus, sont devenus l'objet de discussions nouvelles. Que l'on parcoure l'ouvrage de Torti, qui

la fièvre intermittente avec autant de succès que d'exactitude, on y trouvait les données que nous possédons aujourd'hui sur les symptômes, la marche et les récidives de la maladie ; ainsi que sur les moyens propres à en empêcher le retour. Si nous n'avions à notre disposition que le quinquina, si la chimie n'eût pas donné la thérapeutique du sulfate de quinine, nous devions l'avouer, nous ne ferions pas mieux que Torti pour le traitement de la fièvre intermittente. Le médecin italien démontre dans un long article qu'il ne suffit pas de couper la fièvre, qu'il revient nécessairement toutes les fois que le malade ne fait pas usage du quinquina pendant un temps assez long et à des doses assez élevées, il s'élève contre l'opinion qui attribue les récidives au quinquina et prouve qu'elles doivent être mises sur le compte de l'insuccès de ces médicaments ou de la méthode vicieuse suivie par eux ; enfin, il conseille de commencer le traitement par les doses les plus élevées et fait mention des succès qu'il a obtenus.

La méthode de Torti devait échouer dans les cas où l'estomac ne pouvait supporter la quantité de poudre de quinquina nécessaire à la curation radicale de la maladie.

M. Bally, médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu, contrairement aux idées généralement adoptées de son temps, soutient que pour guérir les fièvres intermittentes, surtout celles qui étaient anciennes et qui coïncidaient avec un engorgement considérable de la rate, il fallait administrer le sulfate de quinine à hautes doses, en commençant par les doses les plus élevées. Ces données ont été acceptées par M. Piory ; elles nous serviraient, avec quelques données qui sont le fruit de nos observations personnelles, à établir des principes généraux de traitement, dont il me sera facile de faire l'application aux cas particuliers.

Dans les fièvres intermittentes, et nous n'entendons parler ici que des fièvres intermittentes simples, on doit donner le sulfate de quinine à la plus haute dose possible, en ayant soin de proportionner cette dose à l'augmentation de volume de la rate et au degré d'ancienneté de la maladie. Nous avons adopté pour doses *minima* et *maxima* celles de 0,20 cent. et de 2 gr. ; entre ces deux chiffres extrêmes sont compris des chiffres intermédiaires qui correspondent à peu près à toutes les variétés possibles de fièvres intermittentes plus ou moins anciennes et à tous les degrés d'engorgement de la rate, plus ou moins considérable. Nous insistons sur ce point ; il importe de prendre en considération non-seulement l'augmentation de volume de la rate, mais encore le degré d'ancienneté de la maladie. Si nous ne tenions compte que du premier de ces deux éléments, nous serions conduits à administrer au malade du n° 3, chez qui la fièvre existe depuis huit ans, une dose moins élevée de sulfate de quinine qu'au malade du n° 8, chez lequel elle existe depuis quelques mois seulement.

Le temps durant lequel doit être administré le sulfate de quinine varie nécessairement dans des limites très étendues ; cependant on peut poser en principe la continuation du médicament à de hautes doses jusqu'à disparition complète de l'engorgement de la rate. Lorsqu'il n'existe plus d'engorgement on donne encore le sulfate de quinine, mais en diminuant progressivement les doses et en les séparant par des intervalles de plus en plus éloignés. On rentre ainsi dans la méthode de Sydenham.

Un autre cas au malade du n° 3 2 grammes de sulfate de quinine, en regard à l'époque à laquelle remonte sa maladie. Nous devons le déclarer à l'avance, tout nous porte à croire que cette médication ne suffira pas, nous serons contraint d'ajouter à l'action du sulfate de quinine celle des ventouses scarifiées appliquées dans la région de la rate. Ajoutons que nous ne sommes pas en droit d'attendre une guérison aussi rapide que chez le malade du n° 3. L'engorgement de la rate est ici plus considérable, mais l'affection est moins ancienne, le sulfate de quinine suffira à la dose de 1,50 centigramme.

Une autre circonstance sur laquelle l'attention des médecins doit être éveillée est le type de la fièvre. Entre toutes les variétés, la fièvre quartie est la plus rebelle ; elle a fait de tout temps le désespoir des praticiens. Le *bolus ad quartanam*, ce médicament fameux qui suit pendant tant d'années a été en possession de guérir la fièvre quartie, pourrait à lui seul attester les difficultés qu'on a rencontrées et les efforts que l'on a fait pour les vaincre. Cette extrême ténacité des fièvres quarties sans doute, d'une part, à ce que les maladies qui pendant deux ou trois jours ont été intermittentes, se transforment à l'insu du médecin en une époque où déjà l'affection date de très loin et, d'autre, à des modifications que la cause morbifique a subies dans sa nature intime ou dans son intensité.

A.-A. MARGERIE.

HOTEL-DIEU. — M. JOURNET.

Corps étranger du genou. Nouveau procédé opératoire.

L'étude des corps étrangers contenus dans les articulations et des accidents qui en sont la conséquence nécessaire est chose assez importante pour que nous sussions avoir eu l'occasion d'en voir un exemple, et que nous n'ayons été offusqués par la présence dans nos salles d'un homme qui en présente un exemple.

Cet homme, couché au n° 10 de la salle Saint-Côme, est entré à l'hôpital pour une hydarthrose qu'il croyait être sa maladie principale, et qui n'est que le symptôme d'une affection beaucoup plus grave, d'un corps étranger développé dans l'articulation du genou gauche. Le malade est un sujet robuste, vigoureux, qui mériterait d'être placé parmi les tempéraments sanguins, bien qu'il fût assez délicat et sensible à certains attributs, tous les caractères du tempérament sanguin suivant la définition classique. Nous nous bornons donc à dire qu'il est d'une très bonne constitution, que dans le cours de sa vie il n'a été atteint d'aucune maladie sérieuse ; qu'enfin,

malgré son âge (cinquante-quatre ans), il est d'une force peu commune.

Entré à la salle Saint-Côme le 13 janvier, il nous raconte qu'il se manouvrait, qu'il conduisait une charrette, et que son occupation presque spéciale est d'amener à Paris des veaux qu'il va chercher à Poissy. Assez souvent lorsqu'un de ces animaux tombe à terre, et pour le relever et le remettre sur sa voiture, le charretier est obligé de mettre un genou en terre. C'est tantôt l'un, tantôt l'autre de ses genoux qu'il appuie sur le sol, et il nous dit n'avoir pas remarqué que ce fût plutôt le genou gauche que le droit sur lequel il s'appuyait. Il n'a jamais eu d'affection rhumatismale ni de ce genou, ni d'aucune autre articulation, et ceci est très important à noter ; car les affections rhumatismales sont souvent le point de départ de maladies articulaires des plus sérieuses. Il n'a pas reçu de contusion sur le genou ; enfin l'articulation aujourd'hui malade n'a été, nous affirme-t-il du moins, exposée à aucune violence extérieure.

Il fait remonter à seize mois environ le commencement de sa maladie. A cette époque, et sans cause appréciable, il ressentit quelques douleurs, d'abord sourdes et peu intenses, dans le genou gauche ; douleurs qui le gênaient quelquefois plusieurs jours de suite, principalement après de longues courses, assez pour l'empêcher de marcher, et nécessitaient quelques intervalles de repos plus ou moins prolongés ; cependant, comme ces souffrances n'étaient pas de très longue durée, il n'avait pas interrompu son premier métier ; et dès qu'il le pouvait il recommençait à conduire sa charrette et à porter des fardeaux assez lourds.

Il y a six mois, à la suite d'une contusion légère du genou, les douleurs devinrent beaucoup plus vives ; le membre se gonfla ; le malade dut garder le lit. Un médecin fort instruit qu'il consulta lui conseilla de mettre des vésicatoires sur le genou. On en appliqua successivement jusqu'à dix ; on fit des applications d'eau sédative, qui n'amènèrent aucun soulagement et aucune amélioration dans l'état du sujet.

Sous l'influence des révulsifs, les mouvements devinrent plus faciles, la tuméfaction diminua d'une manière bien sensible et le malade put reprendre ses occupations, mais très incomplètement. Son travail était de très courte durée, et il ne pouvait se dispenser, de temps en temps, de garder le lit pendant plusieurs jours. Fatigué de ces alternatives, il pensa enfin qu'il devait en finir avec une si incommode affection, et se décida à venir à Paris. Il fit ce trajet à pied (12 kilom.), ce qui prouvait qu'il y avait dans son état une grande amélioration.

Au moment de son admission dans nos salles (13 janvier), voici l'état dans lequel se trouvait le sujet : l'articulation fémoro-tibiale extrêmement gonflée, grosse, très grande, de mouvement. La rotule était soulevée par une énorme quantité de liquide, et par conséquent fort éloignée des surfaces articulaires du fémur et du tibia. Une pression exercée sur la rotule la rapprochait des condyles en déterminant un déplacement du liquide, qui venait alors soulever les ligaments au-dessus et de chaque côté de cet os ; fluctuation très évidente ; pas de changement de couleur à la peau ; pas de douleur à la pression.

Lorsque l'on porte la main sur la partie antérieure et inférieure du fémur, dans le point correspondant au cul-de-sac supérieur de la synoviale, on développe une vive sensibilité ; c'est là que nous avons, après plusieurs explorations attentives, découvert un corps étranger du volume d'un gros haricot, un peu allongé, et offrant à peu près les mêmes dimensions et la même épaisseur dans tous les sens, mobile dans de certaines limites. On peut, en le poussant avec les doigts, le promener en dedans et en dehors dans l'étendue de 1 centimètre et demi environ. Ce corps étranger est dur, résistant, fibreux ; la palpation fait reconnaître ses saillies, malgré sa dureté, qu'il n'est ni cartilagineux, ni osseux. L'hydarthrose est plus ou moins pour vous. Vous avez vu tous vous convaincre de l'épanchement et par le volume de l'articulation, et par l'effacement des cavités situées normalement de chaque côté de la rotule. Ces deux cavités sont remplacées par deux saillies qui ne sont que le résultat de la distension des prolongements de la poche synoviale, laquelle contient du liquide. Ces saillies s'effacent par la pression du doigt.

Il y a donc dans cette articulation un corps étranger adhérent par un pédicule peu étendu, à une collection de sérosité symptomatique de la présence de ce corps étranger ; car la question n'est pas douteuse de savoir si l'épanchement a été primitif ou s'il n'est que secondaire. Evidemment le corps étranger a été le point de départ de l'hydarthrose. Il est arrivé ici ce qui se passe dans la séreuse abdominale, lorsque le foie, la rate sont le siège d'une altération organique sérieuse.

L'ascite n'est qu'un symptôme de l'altération principale, un épiphénomène qui n'ajoute que bien peu à la gravité de l'affection.

J'ai très souvent eu l'occasion d'examiner des hydarthroses depuis que je m'occupe de la pratique de la chirurgie, et comme dans la plupart des cas j'ai rencontré des corps étrangers chez les individus qui ne devaient pas leur maladie à des rhumatismes sub-aigus ou chroniques, j'ai dû finir par voir autre chose que ce que le plus grand nombre de chirurgiens avaient indiqué. Vous devez vous rappeler que Marjolin avait constaté la présence d'une espèce de corps dur qu'il croyait dépendre du muscle tricipes, et qui, dans son idée, était la conséquence de l'hydarthrose. Marjolin avait en effet raison ; mais l'effet en qu'il était au qu'un tort, c'était de prêter pour l'effet en qu'il était au contraire la cause. L'hydarthrose ne produit pas de corps étrangers dans les articulations ; ce sont les corps étrangers qui déterminent l'hydarthrose.

Dans tous les cas, on aurait bien fait usage des traitements les plus énergiques, les plus variés dans ces hydarthroses symptomatiques, jamais on n'aurait à bout d'en obtenir la guérison. On ne peut arriver à ce résultat qu'en attaquant le corps étranger directement.

Dans le cas actuel, il serait assez difficile de remonter à la cause du corps étranger. L'étiologie est fort obscure. A l'en croire, et comme nous l'avons dit plus haut, il n'aurait reçu aucune contusion, n'aurait été exposé à aucune violence extérieure qu'il y a six mois, et il y en a plus de seize que la maladie a commencé. Ce ne serait pas là, il faut bien le dire, une raison suffisante pour repousser complètement toute espèce d'influence extérieure comme pouvant déterminer la formation des corps étrangers dans l'articulation du genou. Car, dans la grande majorité de ces cas, nous avons fini par découvrir, en interrogeant les malades avec le plus grand soin, en leur faisant mille et mille questions, qu'il se trouvait presque toujours une influence extérieure à laquelle on pouvait rattacher le développement des productions organiques articulaires ; que c'était à la suite d'une contusion résultant d'une chute ou d'un coup que l'on en avait constaté la présence, ou enfin qu'un rhumatisme aigu ou chronique pouvait en rendre compte.

Le corps étranger est-il formé de lymphes déposées à l'extérieur de la membrane synoviale ? Il n'est guère possible d'admettre que cette membrane ait été malade dès le début. L'an dernier nous avons fait une conférence clinique sur un malade qui présentait un corps étranger libre dans l'articulation. (Voir *Gazette des Hôpitaux* du 1^{er} juillet 1851.) Ce corps pouvait avoir la largeur d'un œuf de trois francs ; il était dur, presque osseux, et d'un volume tel, que je ne sache pas que dans la science il en existe d'exemple autre que celui-là. Il était libre dans la cavité articulaire, et c'était d'après nous, comme ce qu'il y avait de plus remarquable à son avis, n'avait pas, comme il arrive quelquefois, le résultat de l'écorcement d'un cartilage, mais il s'était formé par la réunion de quelques-uns des éléments qui constituent le liquide synovial.

La tumeur dont il est question aujourd'hui est située en dehors de la membrane synoviale, à laquelle elle adhère. Dans le point où la synoviale forme un cul-de-sac, le corps étranger s'est développé de l'extérieur à l'intérieur et y a pénétré en lui faisant éprouver les douleurs dans lesquelles nous sommes en ce moment ; l'on croit en se versant un doigt de sang. A mon avis, encore, le point de départ de ce corps a été un épanchement de sang ; toute la partie liquide du sang a été résorbée ; il n'est resté que de la fibrine. Déjà Hunter avait eu cette idée, qu'il avait érigée en théorie et qui est restée dans la science. Le dépôt de fibrine, suite d'un épanchement de sang extra-articulaire, s'est fait en dehors de la synoviale ; c'est là que on explique pourquoi ce sujet n'a pas éprouvé les douleurs synoviales si fréquentes chez les malades dans des articulations où des épanchements de sang s'étaient produits. Ici le corps étranger s'est développé au-dessus des surfaces articulaires et ne peut quitter la place qu'il occupe. Les surfaces articulaires ne sont que difficilement en contact avec lui ; d'où la rareté des douleurs que détermine toujours ce contact.

Que deviendrait ce corps étranger si nous l'abandonnions à lui-même ? Il deviendrait certainement la source de mille accidents plus ou moins graves, d'un travail inflammatoire continu ; l'épanchement serais donc il est le point de départ d'une augmentation et ne se résorberait pas. Le malade se trouverait à tout jamais empêché de reprendre ses occupations et il deviendrait à charge à sa famille. Il y a donc nécessité à le débarrasser le plus tôt possible.

Il y a eu un temps où l'on a proposé la compression. Mais ce conseil était basé sur une erreur de diagnostic. On supposait qu'une luxation était imminente, et c'était pour empêcher cette luxation d'avoir lieu, et non en vue du corps étranger, qui l'on agissait de cette façon. Tout autre agissement du genre, le chirurgien ne s'apercevrait pas de cette cause obscure, et d'autant plus difficile à découvrir que souvent le corps étranger se niche dans un coin de la cavité synoviale, où il faut beaucoup de soins et d'attention pour le découvrir.

Si dans le cas actuel, et presque persuadé d'avance qu'il devait en être ainsi, nous n'avions pas exploré de tous côtés l'articulation à plusieurs reprises, nous aurions aussi pu croire à l'existence d'une simple hydarthrose.

Dans quelques circonstances, nous avons, nous aussi, employé la compression. Je me rappelle, entre autres, une dame, demeurant rue des Petits-Augustins, chez laquelle j'ai fait usage d'une compression mécanique et permanente exercée au moyen d'un appareil ingénieux et exécuté par M. Charrière. C'était un demi-cercle en acier formant ressort, que la malade portait pendant près de six mois, et qui aplattit le corps étranger sur les parties dures sans la faire sensiblement diminuer de volume. Découragée du peu de succès, la malade abandonna son appareil, et put de jours après se lever. Le corps étranger donna son appareil, et put de jours après se lever. Le corps étranger revint à sa première position et détermina les mêmes douleurs qu'avant le traitement. Un jour même, dans la rue, la souffrance fut si forte que la malade se trouva mal. Il fallut finir par revenir à l'opération. J'ai eu occasion de voir encore une jeune demoiselle qui portait un corps étranger de cette nature et chez laquelle on avait cru à un déplacement des cartilages semi-lunaires.

Avant de vous parler de l'opération, c'est ici le cas de vous entretenir d'un fait très curieux par son ancienneté que nous l'avons rapporté dans les œuvres d'A. P. J. L'an mil cinq cent cinquante-huit, dit et auteur, j'ai appelé de Jean Boileur, maître tailleur d'habits, demeurant rue Saint-Honoré, pour lui ouvrir une apostème aqueuse qu'il avait au genou ; en laquelle trouvait une pierre de la grosseur d'une amande, fort blanche, dure et polie, et guérît, et encores est à présent vivant.

On voit que ce qui préoccupait ici le chirurgien, c'était l'hydarthrose et que le corps étranger ne fut découvert que par hasard.

L'état de la science n'avait presque pas changé depuis Ambroise Paré jusqu'à Lenoir. Lorsque l'on avait découvert un corps étranger dans le genou, on ouvrait l'articulation au moyen d'une incision faite sur le corps étranger ; le plus

Nous n'arguerons pas de ce que la variole a son traitement préservatif dans la vaccine, et que la dothinentérie n'a pas le sien ; vous pourriez objecter, avec la facilité de votre logique, qu'elle pourra le trouver un jour, bien que l'inoculation nous paraisse assez difficile à pratiquer dans les profondeurs de l'intestin.

RECHERCHE DE L'IODE

dans l'air, les eaux, le sol et les produits alimentaires des Alpes de la France et du Piémont;

Par AD. GRATIN,

Docteur en sciences et docteur en médecine, professeur titulaire à l'École de pharmacie de Paris.

(Suite. — Voir les numéros des 10, 24 et 31 janvier.)

Au moment de rechercher les rapports que les faits précédents peuvent avoir avec le goitre et le crétinisme, je veux marquer la différence profonde qui sépare les premières parties de ce travail de la suivante. Les unes appartenant presque exclusivement à la statistique, qui comptera par elles quelques observations exactes de plus; l'autre se compose surtout d'appréciations dans lesquelles j'ai pu me tromper. En ce cas, mon erreur sera d'autant moins dangereuse que l'opinion, actuellement bien prévenue, et non sans motifs, contre les recherches ayant pour objet la détermination des causes du goitre, est plus disposée à ne pas l'accueillir. Un autre motif rassure d'ailleurs ma conscience sur la suite de la fausse route que je pourrais faire, c'est que je conclus à l'action prophylactique de l'iode, et qu'on est à peu près d'accord pour admettre que ce principe ne donne du moins pas le goitre (1).

QUATRIÈME PARTIE. — APPRÉCIATION.

Peut-on, en ayant égard à la somme d'iode répartie soit dans l'air, soit dans les eaux, soit dans le sol et les productions alimentaires, reconnaître qu'il y a coïncidence entre l'abondance de ce principe et l'absence complète du goitre et du crétinisme, entre sa diminution progressive et le développement correspondant de ces maladies? Cela me paraît résulter non-seulement des observations prises dans leur ensemble, mais encore de quelques faits spéciaux.

Il peut sembler inutile de faire ressortir l'accord général qui existe entre l'endémicité du goitre et du crétinisme et l'absence à peu près complète de l'iode dans les vallées de l'Isère, de l'Arc et de la Doire-Ballée, entre l'état médiocrement ioduré des contrées situées au-dessus de Gènes, de Turin, d'Irère, de Chambéry, de Grenoble, de Lyon, de Vienne, de Clermont et d'Aiguesperse et l'existence dans les mêmes contrées d'un certain nombre de goitreux; entre la richesse en iode des aliments, du sol, de l'eau et de l'air de cette grande partie de la France (et sans doute du monde), dont Paris peut être considéré comme le type, et la bonne constitution de ses habitants. Considérée à un point de vue général, cette coïncidence frappe trop les yeux dès qu'on se reporte à nos analyses et à ce que tout le monde sait des pays où elles ont été faites pour que nous nous y arrêtions. Ce sont les faits de détail, soit qu'ils se présentent comme confirmatifs, soit qu'ils s'élèvent avec le caractère d'objections, qu'il importe surtout d'examiner. J'en expose quelques-uns.

M. Boussingault nous apprend (*Ann. de chimie et de physique*, t. XLVIII) qu'à Carisago, dans la vallée du Canca, et à Sanson, dans la province d'Antioquia, où l'on faisait usage de sels dans lesquels il a reconnu la présence d'une quantité appréciable d'iode, que le goitre était inconnu, quoique les conditions générales fussent les mêmes qu'à Mariguait et à Santa-Fé de Bogota, où cette maladie est endémique. Cet illustre chimiste ajoute que le goitre a reparu à Carisago depuis qu'on s'est iodifié des salines de Galinde ou a substitué en partie le sel non-ioduré de Zépaquirá; que, bien longtemps avant la découverte de l'iode et de ses propriétés spécifiques, l'eau mère iodée de la saline de Gnaca était (ainsi que nos sachets d'éponges calcinées) prônée comme un remède efficace contre le goitre; que les personnes atteintes de cette affection se guérissaient par le sel seul dans les provinces d'Antioquia, où l'on n'emploie que des sels iodurés; et, enfin, qu'une famille d'Antioquia, dans laquelle on se mit à purifier le sel pour lui ôter sa saveur amère, perdant ainsi l'iode dans les eaux mères, ne tarda pas à ressentir le goitre.

Peu de bouteilles des eaux de Challes et de Gen-Senisio, quoique ne contenant que quelques milligrammes d'iode, suffisent aux médecins piémontais pour faire disparaître le goitre chez les personnes encore jeunes.

J'ai vu à Vignette, hameau de la Prévière en Tarentaise, une femme née à Villars-Vau, qu'elle quitta il y a quelques années, portant un gros goitre, pour se rendre à Arles, puis à Paris, où son infirmité disparut après un séjour de quelques mois. Le même fait se reproduisit chez sa sœur.

A Coise près Montélimar sont deux sources, dont l'une donne le goitre, que l'autre fait disparaître. Je n'ai pas trouvé d'iode dans la première, tandis que la seconde en renferme à peu près 1/30^e de milligr. par litre d'eau.

M. le docteur Donaghy me confia, à mon passage par Chambéry, l'analyse de deux eaux, dont l'une ne fournit pas d'iode, dont une autre fut trouvée médiocrement iodurée, tandis que la dernière se rapprochait de l'eau de la Seine (elle contient 1/200^e de milligramme d'iode par litre). M. Donaghy m'apprit que la première était l'eau de l'Esisse, torrent qui se précipite des Banges dans une gorge, où il sert aux usages d'une population de goitreux; que la seconde n'était autre que l'eau des fontaines de Chambéry (venant de Saint-Martin), ville où le bronchocèle, quoique rare, n'est pas inconnu, et, enfin, que la troisième venait de la belle source Saint-Vincent, qui conserve, dit-on, le goitre les habitants qui se donnent la peine d'aller y puiser.

Monsieur Billiet a raconté l'histoire de cette famille du Puisei, hameau de Planaisse, qui en buvant de l'eau de ci-terre échappa au goitre, dont étaient atteintes les 18 autres

familles du hameau qui ne consommait que des eaux de puits. Or, j'ai trouvé l'eau de ces dernières sédimenteuse, privée d'iode, et la commune de Planaisse est, comme Montélimar, placée dans une zone où les eaux pluviales sont encore un peu iodurées.

Cette famille de Socorro, que M. Boussingault nous apprend s'être toujours soustraite au goitre en ne consommant que des eaux de pluie, n'a-t-elle pas dû aussi l'immunité dont elle a joui à la petite quantité d'iode qui dans cette contrée peut être empruntée à l'atmosphère?

S'inspirant des observations faites par M. Boussingault dans les Corailières de la Nouvelle-Grenade, M. Grange aurait employé avec succès dans quelques villages de la Savoie les sels iodurés pour s'opposer à la production du goitre.

M. le docteur Mottard, de Saint-Jean-de-Maurienne, est tellement convaincu que pour améliorer l'état des goitreux il suffit de quitter les grandes vallées des Alpes pour le séjour à Chambéry, à Turin, à Alexandrie (contrées moins pauvres en iode) qu'il se refuse aujourd'hui à faire exempter du service militaire pour cause de goitre.

Je viens de citer quelques faits où la présence de petites quantités d'iode a suffi pour faire disparaître le goitre ou s'opposer à son développement; en voici quelques autres, parmi les moins connus, offerts par des personnes qui ont été prises de l'affection morbide parce qu'elles ont quitté une contrée plus ou moins riche en iode pour un pays placé relativement dans des conditions différentes; plus rarement parce que, quoique placées sur un sol et dans une atmosphère iodurée, elles ont fait usage d'eaux privées d'iode.

Le savant botaniste Rousson quitta la zone de Paris pour les Alpes, où il fut herbortiste, et après quelques mois de séjour il est atteint du goitre.

Un chancelier de l'ambassade de France va se fixer à Berne avec sa jeune femme, et, quoique placée dans toutes ces bonnes conditions générales que donne une grande aisance, celle-ci est prise, au bout de quelques années, d'une tumeur volumineuse au cou que M. le docteur Froissac déclare être le goitre, et fait disparaître par l'iode. Cette maladie était inconnue dans la famille de la dame ainsi atteinte.

Un médecin, M. X..., va, ainsi comme chancelier, habiter Turin avec sa femme et sa fille; et celle-ci, qui était âgée de seize ans, est prise d'une légère thyroïdite dont l'iode a bientôt raison.

A Coucy-le-Châtel et dans beaucoup d'autres localités du département de l'Aisne, on se sert d'eaux de puits privées d'iode, et le goitre s'y montre assez fréquemment.

M. le docteur Emery m'apprend qu'il y a des goitreux dans la Brie, sur les bords du Morin, entre Crécy et Coulommiers, ce que j'y rends, et je constate qu'on voit des eaux dures et sensiblement dépourvues d'iodes; à Farmoutiers, aux Bordes, à la Celle-aux-Bois, à Vandœuvre, je trouve, en effet, sept femmes atteintes du goitre (1).

L'analyse des eaux de Montmorency (la fontaine Renée exceptée) et des villages de Deuil, Engbien, Saint-Gratien, Groslay, Montigny, compris dans sa vallée, me démontre que leurs sources, qui sortent des marnes de gypse, ne contiennent que peu ou point d'iode. Conjecturant qu'il pourrait bien y avoir là quelques goitreux, je me rends au marché de Montmorency, où bientôt j'aperçois cinq ou six bronchocèles qui me déclarent à tous propos qu'ils n'ont pas dans les Alpes 1 Pécis de Montmorency est Eau-Bonne, Montigny Pécis, Soisy, Blémur, qui possèdent des sources iodurées jaillissant des meuliers et des sables, et n'ont aucun goitreux.

M. Maumene a fait connaître que le bronchocèle, assez commun à Reims à l'époque où l'on buvait l'eau des puits, y est inconnu depuis que la ville est alimentée par la Vesle. Or, j'ai constaté que les eaux de cette rivière sont bien iodurées, tandis que la plupart des puits de Reims sont privés d'iode.

On objectera peut-être que dans les contrées où l'on voit le goitre, la plus petite partie de celles qu'il frappe le goitre ou le crétinisme, produit des mêmes causes, s'exerçant avec une intensité plus grande, et que rien ne prouve qu'ailleurs les influences soient les mêmes. A quoi je répondrai seulement que l'étude de la nature et l'état de la science médicale ne sont pas favorables à l'opinion qui voudrait attribuer plusieurs causes spéciales à une même maladie spécifique, si je ne possédais, en outre, quelques éléments obtenus par l'analyse des produits qui m'ont été envoyés de pays divers où le goitre et quelquefois le crétinisme sont communs. Je m'en arrive à ces faits précis, quoiqu'il fût aisé et logique de remonter de l'analyse des eaux du Rhône, du Rhin, etc., dans lesquelles l'iode ne se trouve qu'en proportion infinitésimale, à la constitution générale des lieux, pleins de goitreux et de crétins, où ces fleuves ont leurs sources; quoique m'appuyant sur la loi déduite du rapport inverse de l'iode et des sels terreux, je puisse affirmer que les eaux tuffeuses du village indien de la Déota, que Mac Cleland signale comme donnant le goitre, sont privées d'iode, ainsi que les eaux sédimenteuses des environs de Centreville, qu'a examinées M. le duc de Luyne.

Si l'on s'donnait que je ne tiens aucun compte du brome, je ferais remarquer que j'en agis ainsi :

Parce que tout s'explique sans lui;

Parce que la spécificité de ses qualités antigoitreuses n'est pas mise hors de doute comme celle de l'iode;

Parce que la stabilité des combinaisons du brome, qui le rapproche beaucoup plus du chlore que de l'iode, ne permet pas de penser qu'il puisse d'ailleurs intervenir puissamment, comme l'iode, par sa présence dans l'atmosphère;

Parce que sa présence dans les eaux douces a été annoncée, mais non démontrée, et que personnellement j'ai toujours reconnu que ce qui n'est pas tout d'abord pris pour le brome n'était autre chose que du chlore, ou du chlorure

d'iode, ou de l'acide nitreux, ou de l'acide chloro-nitreux, ou un persel de fer;

Parce que, s'il était vrai, comme on le dit, que les eaux de puits et en général les eaux très chargées de sels terreux soient extrêmement bromurées, cela prouverait justement que l'action de ce corps est au moins nulle contre le goitre, et il est constant que ces eaux sont en même temps et les moins iodurées et celles dont l'usage détermine le plus souvent le développement morbide de la glande thyroïde.

Si, fraquant de la coïncidence remarquable qui existe entre la manifestation du goitre (et du crétinisme) et une diminution toujours correspondante de la quantité normale de l'iode de l'air, des eaux et des produits alimentaires du sol, et contrairement par l'inevitable logique des faits, je ne suis pas libre, malgré la réserve, la délicate même que consaillent l'histoire et les difficultés du sujet, ainsi que les dispositions de l'opinion pour toute tentative nouvelle, de ne pas penser que l'insuffisance de l'iode est la cause spéciale de la maladie, et j'ajoute, la seule cause spécifique, ce n'est pas que je ne rejette comme influences générales les autres causes.

Avec la commission sarde, qui a fait, à l'avis des éléments recueillis par ses membres éminents, un travail d'une grande valeur et marqué au coin d'une sagacité excessive : l'air humide et stagnant, dont on avait pu s'exagérer l'influence avant les observations de M. Boussingault dans la Nouvelle-Grenade; les habitations basses, étroites, fermées, malpropres; l'exposition des villages, le défaut de lumière, les vents, au tant qu'ils les soufflent et les surprenent, l'appont pas d'iode; une alimentation pauvre en principes réparateurs, des vêtements sales qui s'exposent aux fonctions de la peau;

Avec M. Boussingault, l'usage précoce d'oxygène dissous, en tant qu'il altère dans ses qualités digestives et toniques;

Avec le sentiment de tous, l'influence de l'âge, prouvée par la facilité relative avec laquelle les jeunes gens contractent le goitre en passant d'un pays salubre dans une contrée où cette maladie est commune; ceux des sexes, qui résulte de la fréquence du mariage, moins grande chez les hommes que chez les femmes, celles-ci le contractant même habituellement seules dans ce qu'on peut appeler les localités frâtes (Lyon, Grenoble, Clermont, Brie, Soissonnais, etc.); celle du tempérament des individus, établie par la présence dans la même ville, dans le même village, dans une même famille placée tout entière dans les mêmes conditions, d'individus sains, d'individus simplement goitreux, d'individus crétins; ceux des occupations et des habitudes, qui paraissent résulter surtout de la fréquence du travail, et des habitudes que les personnes qui portent des fardeaux sur la tête, sur la main, etc. C'est encore dans des pays placés dans des conditions d'ioduration médiocre, dans les pays frontiers du goitre, que cette influence se manifeste avec évidence.

Ainsi les quelques femmes de la vallée de Montmorency qui ont le goitre sont celles qui viennent habituellement au marché avec des fardeaux sur la tête. Ainsi le plus grand nombre de goitreux qu'on voit à Royat et sur d'autres points des environs de Clermont sont des gens habitués à apporter à la ville des provisions, qui déterminent la compression de la glande thyroïde. Ainsi M. Morin racontait-il un jour, à l'Académie des sciences, que, lorsqu'il était à Strasbourg (l'analyse des eaux et des pluies de Strasbourg classe cette ville parmi celles dont l'ioduration est médiocre), deux jeunes sous-officiers qui travaillaient avec assiduité au dessus, la tête penchée sur leur col d'uniforme, furent pris au bout de quelques mois d'un goitre qui disparut par le changement d'occupations pour revenir après qu'ils se furent remis à dessiner.

Et si j'admets l'influence de la civilisation, ce n'est pas seulement parce que celle-ci perce des rontes, dessèche les marais, creuse le commerce, et donne avec l'aisance des logements plus secs, des vêtements plus propres, une nourriture plus substantielle; c'est surtout parce qu'elle fait pénétrer chez des populations perdues dans l'isolement et jusqu'ici condamnées à vivre de leur air, de leur eau, des produits peu ou point iodurés de leur sol, les céréales, les vins, les animaux, tous les produits d'une nature plus favorisée, et qu'elle les appelle fréquemment à quitter leur manoir plus ou moins insalubre pour aller dans des contrées voisines respirer un air meilleur, prendre une nourriture plus riche et plus iodée.

Si les nombreux étrangers qui chaque année vont passer plusieurs mois aux établissements de bains situés dans les contrées montagneuses des Alpes et des Pyrénées, où le goitre est commun, ne contractent pas cette maladie, n'est-ce pas parce que, en outre des eaux minérales souvent iodurées, les goitreux qui se rendent dans ces lieux ont des richesses en iode de Bordeaux, de Bourgogne, d'Asi, de Porto et d'aliments tirés de contrées où le même principe se trouve en notables proportions? Nulle part les bienfaits de la civilisation ne montrent mieux leur influence réelle, et cependant limitée, qu'à Aiguebelle, centre d'un commerce important, entourée des mines et des forges de Randan, d'Espérance, d'Argentine, traversée par la belle route du mont Genis, qui y a partout la largeur d'une place, cette ville a vu diminuer le nombre des goitreux et des crétins, surtout chez les vieillards. Mais ce qui prouve bien que les causes locales n'ont pas cessé d'exister et d'agir, c'est que sans parler des goitreux on trouve des crétins au pied des hauts fourneaux de Randan, et que j'ai aperçu toute une famille de ces infortunés (quatre individus) se chauffant aux rayons du soleil devant leur maison placée au midi, et au milieu de la spacieuse rue d'Aiguebelle.

La commission sarde a fait connaître l'existence, dans la vallée de Gressoney (en Aoste), d'une colonie allemande, industrielle et riche, qui n'aurait aucun cas de goitre ou de crétinisme, maladies endémiques chez les habitants de la vallée de Chantal, qui servent d'habitants dans des conditions locales en tout point semblables. Ainsi enoncé, ce fait est très

(1) M. le professeur Canu a eu la pensée du grand rôle que l'iode des eaux joue dans les maladies de la glande thyroïdienne. Il a constaté, dans l'analyse de l'eau de la source de Saint-Vincent, qu'il était pratiquement nul, qu'il n'était que de l'eau pure, qu'il n'était que de l'eau pure, qu'il n'était que de l'eau pure.

(2) A Mureaux, chez les femmes Fagot, à Boussois, chez la petite fille de la mère Lottier, le bronchocèle est très volumineux. Les puits Marotte et de la Tuillerie, à Farmoutiers, sont les moins mauvais.

grave; je l'enregistre, et me réserve de l'apprécier lorsque j'aurai pu l'étudier dans la vallée de Gressoney même.

(La suite à un prochain numéro.)

— 104 —

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 17 février 1852. — Présidence de M. Mâle.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

Varlole.

M. le ministre de l'Agriculture et du commerce adresse une lettre de directeur de la maison centrale de Fontevault (Maine-et-Loire), relative à une épidémie de varlole qui a régné avec intensité dans cet établissement.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Chloroforme.

M. Sédillot, de Strasbourg, adresse une lettre sur les règles à suivre dans l'application du chloroforme.

Névralgies.

M. Cazenave, de Bordeaux, annonce à l'Académie qu'il est parvenu à traiter avec succès, depuis deux ans, deux névroses par l'application de la pomade suivante :

Chloroforme pur 12 grammes.
Cyanure de potassium 10 —
Aloë récente 60 —
Cire, q. s. pour obtenir une consistance de pomade.

Sondes en gutta-percha.

M. Cabrol, fabricant de sondes en gutta-percha, ayant reconnu que quelques-unes de ses sondes devenaient sujettes, en vieillissant, à éprouver des fractures, envoi de nouveaux modèles dans lesquels il a empêché cet inconvénient en interposant dans l'épaisseur même de la paroi des sondes un tissu fin de soie.

RAPPORTS.

Engorgement.

M. Gibert lit un rapport officiel sur un médicament propre à guérir les engorgements.

Après quelques observations sur la forme un peu trop légère de ce rapport, les conclusions défavorables en sont adoptées.

Taunais de quinine.

M. Bouvier lit un rapport sur une nouvelle préparation quinine, le *taunais de quinine*, préparée par M. Bareswil, et sur lequel le Comité avait présenté un mémoire à l'Académie. Des expériences auxquelles s'est livré M. le rapporteur, il résulte que le taunais de quinine jouit d'une efficacité à peu près égale à celle du sulfate, et qu'il a un saveur beaucoup moins désagréable.

M. Guvieux fait observer que les expériences faites avec tout autre sel quinquina, qu'on emploie ou non, amènent sans doute les mêmes résultats. L'avantage du sulfate est d'être plus soluble que les autres sels, et d'agir d'une manière plus rapide; c'est à cet avantage qu'il doit l'inconvénient d'être plus amer que les autres préparations moins solubles. Il approuve, du reste, le travail de M. Bareswil, et s'associe aux conclusions favorables, qui sont adoptées.

Suite de la discussion sur l'emploi du sel dans les fièvres intermittentes.

M. Prouy. Quand vous me faites l'honneur de me nommer rapporteur d'une commission, je cherche à observer par moi-même, à interroger l'expérience, et à vous soumettre les résultats de mon observation; de cette façon on transforme parfois un rapport stérile en un mémoire utile. M. Grisol, médecin d'hôpital, fait au contraire. Il préfère la critique à l'argumentation. Il vous dit d'abord pas employé le sel marin; il discute des opinions, combat des doctrines; mais il ne vous apporte pas le fruit des travaux qui lui sont propres. A chacun son rôle; je garde le mien.

Comme M. Grisol ne me condamne d'aucune façon une bonne expérimentation thérapeutique. D'abord, qui que die M. Grisol, le diagnostic des cas observés a été ou ne peut plus être. Trente-sept observations recueillies par les élèves, et que j'ai déposées sur le bureau, notent pour la plupart que l'on s'est assuré qu'il y avait eu chez les malades des accès, M. Chevreton, Chéribot, Despauls, Adet, Delannay, etc., etc., les ont constatés plusieurs fois. J'affirme que dans plus de cent autres cas j'ai pris toutes les précautions nécessaires pour être bien certain qu'il y avait des accès fébriles; seulement, et encore une fois, j'attaque plus d'importance aux signes fournis par l'état matériel de la rate qu'à de petits frissons, à des chaleurs et des sueurs, qui souvent ne sont reconnus que plus difficilement; je préfère en fin m'en rapporter à ce que je touche, à ce que je vois, à ce que je mesure, qu'à des renseignements souvent fallacieux.

Comme M. Grisol ne m'accuse que d'avoir une fièvre intermittente lorsqu'il y a des accès constatés, des stades plus ou moins réguliers séparés par une apyrexie; mais la fièvre rémittente est pour moi une fièvre intermittente réunie à une fièvre continue, c'est-à-dire que, dans certains cas, la rate malade donne lieu à des accès périodiques, et dans d'autres, M. Grisol ne veut voir que la fièvre intermittente, et une fièvre persistante. Seulement, c'est l'arrivé que des splénopathies chroniques donnent lieu à des accidents intermittents moins bien caractérisés que les affections aiguës de la rate. Un organe si important malade ne peut produire les mêmes phénomènes qu'une partie restreinte enflammée ou hypertrophiée. Bien ! dans plus de cent cas il y avait, chez moi, la rate hypertrophiée, la rate forte ou faible, parfois entée sur une affection continue, et cet état fébrile intermittent, bien constaté, très bien continué, a cédé à l'emploi du sel marin.

M. Grisol, confondant ce qui a rapport au simple retrait de la rate par suite de l'emploi du sel marin avec la question relative au point de départ des accès fébriles, cite les observations 9, 20 et 32, dans lesquelles le diagnostic de la fièvre intermittente n'a pas été, suivant lui, suffisamment caractérisé. Ces faits n'ont rien de relatif à la question que je traite, et ne sont que le médicament dont il s'agit, et nullement la fièvre intermittente elle-même. Les reproches de notre jeune collègue à ce sujet tombent donc d'eux-mêmes.

Passant à ses convictions anciennes, à ses idées générales sur la pathologie; reniant les idées organiques; faisant toujours de la maladie, de la nosographie, M. Grisol ne veut voir que la fièvre intermittente, que là où des symptômes bien nets, bien francs, bien dessinés, tout à fait caractérisés se déclarent; il ne voit plus de maladie du même genre quand il n'y a plus de périodicité absolue

à l'heure tout à fait fixe, quand un stade manque, quand les frissons sont faibles, quand leur retour présente quelque irrégularité. S'il existe un état continu sur lequel vient s'entier l'état intermittent, c'est n'est plus une fièvre périodique. Il admet bien que la fièvre intermittente a des symptômes différents de ceux de la pneumonie latente ou chronique; mais il veut que la rate malade, quelle que soit sa lésion, donne toujours lieu à des phénomènes absolument identiques, je veux dire, à une fièvre d'accès légitime. Pour moi, qui ne conçois pas une entité de fièvre intermittente, mais qui vois des accès fébriles intermittents ayant lieu sous l'influence d'une fièvre malade, j'admets que des lésions récentes aiguës de cet organe, des splénopathies causées par les miasmes des marais produisent des accès intenses et bien caractérisés; tandis que d'anciennes splénopathies prononcées donnent lieu à des frissons, à des chaleurs, à des sueurs mal dessinées, à peu près périodiques. Que M. Grisol recherche la maladie, moi je m'occupe surtout de l'état de l'organe malade; voilà la différence fondamentale entre nous. Elle n'est pas seulement sur un point de la science, mais elle s'étend sur la médecine entière.

Je n'ai pas dû fonder mon diagnostic sur l'existence d'une fièvre intermittente très régulière et très aiguë, mais sur celle d'accès fébriles, parfois peu prononcés, et dès lors mes observations conservent tout leur valeur.

Qu'en dit M. Grisol, il n'existe point de fièvre intermittente, d'accès fébriles périodiques sans qu'il y ait splénothérapie ou souffrance des plexus nerveux qui correspondent directement avec ceux de la rate (plexus rénaux, spermiques, névralgies intercostales à gauche, etc.). MM. Jacquot et Saunier ont vu les miasmes paludéens faire place par empoisonnement du sang à un second accès fébrile sans que la rate ait été touchée. Mais M. Grisol ne m'accuse; mais des cas pareils sont très exceptionnels, et dans la manière d'observer de M. Grisol, lui qui veut toujours attendre pour le diagnostic qu'un grand nombre d'accès se soient succédés, il poison paludéen ou d'ose aurait fait périr avant que l'on eût pu constater l'existence d'une fièvre intermittente. Presque tous les observateurs disent d'ailleurs unanimement que dans les fièvres perniciosales la rate est très malade.

Laissons M. Grisol m'accuser de faire une rate à mon usage; l'Académie jugera de la valeur de cette expression. Suivons notre collègue dans ses arguments.

La rate, dit-il, est étroite, cavernueuse. Est-ce que je l'ai nié? Mais c'est pour cela même qu'elle se gonfle rapidement sous l'influence des miasmes des marais et qu'elle décroît si vite sous l'influence du sel marin et des sels de quinine solubles. Elle augmente, puis diminue, d'une façon temporaire, mais elle n'est pas morte. Que M. Gournau dise l'eau va diminuer quand on porte de l'eau dans l'estomac. Mais ce phénomène, observé non sur l'homme, mais sur les animaux, n'a pas de durée et n'écoule en rien la question. La rate diminue, dit-il, par l'absorption; cela doit être, puisqu'il en est ainsi dans les autres organes. Mais M. Grisol ne dit que ce qu'il veut, et il se contredit-il mes opinions? Les anatomistes ont trouvé sur les cadavres des rates de volumes très variables; mais connaissent-ils les affections que les maladies qui les portaient avaient présentées avant de périr, et ces variations ne pourraient-elles pas être dues à une fièvre intermittente? L'eau, dit-il, la vie et qui auraient eu pour symptômes des accès fébriles périodiques?

Les mesures que Meckel donne à la rate sont de 4 pouces de long sur 3 de large; j'avais admis ces dimensions (*Percussion médicale*, p. 218) sur la foi de cet auteur, qui s'était fondé sur ces mesures sur des faits cadavériques dont je viens de signaler les inconvénients. Je ne donnais donc alors que 9 centimètres dans le diamètre, où maintenant je trouve qu'il y en a de 6 et demi à 7 et demi. Ce n'est donc pas 12 centimètres, comme le dit M. Grisol, qui confond ici la mesure de la longueur de l'organe avec celle de la largeur que je lui attribuais.

Je citais plus loin 5 expériences cadavériques dans lesquelles je limitais et circonscrivais l'organe splénique avec des carreaux et où aucune erreur n'avait été commise. M. Grisol se donne garde de passer sous silence ces expériences, et il cite pour moi une expérience sur laquelle je ne puis revenir. Quant à la question de savoir si la rate est le siège de la présence d'un corps disséminé, et non pas dans la direction où je le fais aujourd'hui; il oublie que les premières mesures données correspondent au commencement des recherches plessimétriques (1827 et 1828), et que depuis une expérience de percussion plessimétrique a été faite. Quant à la question de savoir si la rate est le siège d'une lésion, et non pas dans la direction où je le fais aujourd'hui; il oublie que les premières mesures données correspondent au commencement des recherches plessimétriques (1827 et 1828), et que depuis une expérience de percussion plessimétrique a été faite. Quant à la question de savoir si la rate est le siège d'une lésion, et non pas dans la direction où je le fais aujourd'hui; il oublie que les premières mesures données correspondent au commencement des recherches plessimétriques (1827 et 1828), et que depuis une expérience de percussion plessimétrique a été faite.

M. Grisol m'accuse de n'avoir pas toujours administré exclusivement le sel marin; mais il avoue lui-même que dans la majorité des cas observés il en a été ainsi. Que devient donc alors son reproche?

M. Blémant-il d'avoir voulu savoir si l'on pouvait être plus utile en donnant successivement le sel marin et la quinine aux malades, et qu'il leur administrer un seul de ces médicaments? Je n'ai pas le moins du monde à demander à l'Académie l'absolue vérité, mais je veux savoir si l'on peut se dispenser de donner d'avoir tout d'abord donné le sel marin, et cela avant d'attendre quelques jours, à l'effet de bien savoir si la fièvre se serait dissipée d'elle-même. Très fréquemment il est arrivé que des malades sont restés plusieurs jours dans le service avant qu'on leur ait donné du médicament, et la fièvre dure tout le temps, et qu'on ne peut pas leur donner du sel marin, car la fièvre diminue tout d'abord, les accès fébriles étant moins forts; ou continuait l'usage du chlorure de sodium, l'organe reprenait son volume normal et la fièvre ne reparaitrait pas. Souvent il s'agissait de fièvres très anciennes contractées en Algérie, en Solima, etc., etc., fièvres qui avaient duré un nombre plus ou moins considérable de jours, et qui avaient résisté sous l'usage continu au changement de lieu, à de nouvelles contre-indications hygiéniques, mais à des doses assez considérables de quinine; fallait-il attendre pour ces malades, fallait-il les laisser souffrir, leur faire passer de nombreuses journées à l'hôpital, quand d'ailleurs on était sûr de donner le caractère du mal, et quand on pouvait, avec du sel marin, remédier à leurs souffrances? En agissant ainsi, aurait-on fait de la pratique consciencieuse? N'aurait-on

pas fait, au contraire, de cette expérimentation mauvaise contre laquelle un honnête médecin doit s'élever?

M. Grisol m'accuse d'avoir considéré comme fièvres intermittentes des frissons erratiques, et il réplique qu'il n'en est pas ainsi, et que dans aucun cas je n'ai appelé fièvre intermittente celle qui a été marquée par plusieurs accès fébriles consécutifs par des stades bien dessinés. Certes, je n'ai pas été témoin de tous ces accès; certes, je n'en ai souvent rapporté, pour ceux qui ont existé, et j'ai vu, dans l'histoire de M. Hateron, et de ceux des malades eux-mêmes, qui savent tout aussi bien que les médecins s'ils ont ou non éprouvés les trois stades fébriles; mais j'ai agi en ceci comme tous les médecins d'hôpitaux; et, mieux qu'un asser bon nombre d'autres, j'ai trouvé dans le diagnostic de l'angue, et du volume de la rate un document d'une extrême importance.

M. Grisol veut bien accorder que le sel marin diminue la rate. Mais, dit-il, d'autres médicaments produisent cet effet sans guérir la fièvre, et il parle de la strychnine; il suppose que le camphre et l'acétate de morphine ont eu le même effet. Mais ces médicaments ne remédient pas aux accès fébriles, lui qui met tout en doute?

Puisque toutes les objections de M. Grisol sont tombées, ses conclusions ne sont pas un moment soutenables.

Je persiste donc, dans les conclusions de mon rapport, et je crains bien qu'il ne reste des objections de M. Grisol que la forme dont il a entouré son argumentation.

M. Lévy. L'un des conclusions qui terminent le rapport de l'honorable M. Prouy est ainsi formulée: « Dans les hospices civils et militaires, dans les établissements de bienfaisance et de secours à l'humanité, dans les armées d'Algérie, dans les corps de sapeurs, tels que la Solenne et la Bresse; dans les lieux, enfin, où les splénopathies sont endémiques et assez fréquentes que sujettes à récidives, l'emploi du sel marin peut être d'une immense utilité; » il peut diminuer considérablement les frais du traitement des accès fébriles, etc., etc.

Il y a là, comme vous le voyez, une sorte d'appel à la médecine militaire. Mon devoir est d'apprendre à l'Académie que cet appel a été décliné; mais, avant d'exposer les résultats obtenus dans l'armée, je demanderai la permission de faire remarquer à l'honorable rapporteur que dans les hôpitaux militaires ont été rigoureusement classés parmi les établissements de charité publique. Les jeunes gens que la loi appelle annuellement sous les drapeaux ont droit aux soins qui leur sont donnés avec un si noble dévouement dans les établissements hospitaliers de l'armée; l'Académie envoie, en ce point, la parole à l'armée, et par la préservation de leur santé et par le traitement de leurs maladies. Cette différence qui porte sur le principe même des institutions civiles et militaires n'était pas inutile à noter ici, car elle marque la limite des préoccupations d'économie que permet le traitement des soldats malades; elle fait connaître dans les hôpitaux militaires les conditions dans lesquelles on a pu tenter ces innovations et aux expérimentations. Le conseil de santé des armées s'est toujours appliqué à étudier avec impartialité, à fixer avec prudence la limite sévère du progrès et du hasard dans la thérapeutique des hôpitaux militaires.

Quant au sel marin, la médecine militaire peut le prescrire sous sa responsabilité dans le traitement des fièvres intermittentes, comme toutes les substances inscrites au formulaire de nos hôpitaux. Dès 1849, M. le docteur Colette, médecin en chef de l'hôpital militaire de Béfort, l'a fait prendre à un certain nombre de militaires, et il a donné les résultats de son traitement. L'Académie a reçu de renseignements exacts sur les résultats que lui a fournis cette médication; mais ils n'ont pas dû répondre à son attente, puisqu'il y a renoncé. En 1850, pendant que j'étais encore médecin en chef du Val-de-Grâce, M. le docteur Gaxiaux, ancien professeur de cette école, y a donné le sel marin à un certain nombre de militaires atteints de fièvre intermittente; et, dans quatre, 3 n'en ont retiré aucun avantage. Hâtons-nous d'ajouter que les fièvres qui ont guéri après l'administration du sel marin se sont montrées en octobre et en novembre; qu'en moyenne, ces quatre malades avaient éprouvé chaque six accès pendant leur séjour à l'hôpital, qu'au milieu de leur admission, ils ont eu environ quatre ou cinq accès fébriles, et que l'administration du sel marin n'a pas dû suivre de la cessation immédiate des accès. La guérison a exigé trois doses de sel, et l'on a compté encore deux accès après la première dose; la dose moyenne de chlorure de sodium a été de 30 grammes par jour, et l'on a compté encore deux accès après la première dose; la dose moyenne de chlorure de sodium a été de 30 grammes par jour, et l'on a compté encore deux accès après la première dose.

Quant à la question de savoir si la fièvre intermittente est due au sel marin? West-on pas fondé à croire que les fièvres qui paraissent avoir cédé si tardivement au sel marin se sont épuisées spontanément? Mode de terminaison très fréquent à Paris, même en été, et plus fréquent encore pendant l'hiver.

Que si l'on voit absolument faire honneur au sel marin de ces quatre guérisons lentes et laborieuses, on ne contestera pas au moins ces deux conclusions que nous tirons tout de suite: 1° au Val-de-Grâce, la proportion des guérisons aux insuccès à l'échelle de 4/7; 2° une épreuve d'essai ne paraît assurée que dans cette condition et se termine par une guérison, et se termine par une guérison; il ne saurait trouver place dans la thérapeutique des endémies palustres de l'Afrique; son emploi y serait aventure et péril.

Au mois de juillet 1851, M. le docteur Herbin, médecin en chef de l'hôpital militaire de Melun, adresse au conseil de santé deux observations de fièvre intermittente guérie par le chlorure de sodium; la première se rapporte à une fièvre double quotidienne, accès le matin, accès le soir. La première dose de sel marin (20 grammes) provoque un vomissement et deux garde-robes en diarrhée. Après trois doses, suppression de l'accès du matin; il est dit qu'il n'y a plus de fièvre, et que la guérison est obtenue. Est-ce là un succès? La seconde observation est trop incomplète pour autoriser une appréciation. Enfin, dans ma récente tournée d'inspection en Afrique, un médecin m'a déclaré avoir tenté sans succès l'emploi du sel marin dans un cas de fièvre intermittente, et qu'il n'en avait obtenu aucun résultat. L'ordonnance de l'ordonne m'a dit qu'il n'en avait obtenu aucun résultat. L'ordonnance de l'ordonne m'a dit qu'il n'en avait obtenu aucun résultat.

Je regrette de n'avoir pu prévoir cette discussion, et de n'avoir recueilli sur place des renseignements plus complets; mais le conseil de santé du chlorure de sodium en Algérie a une importance, Sire, certains que, si nos médecins qui ont l'esprit tourné à la recherche des succédanés du sulfate de quinine, avaient tiré quelque parti du sel marin, ils auraient insisté sur l'usage de cette substance et se seraient appliqués à la faire prévaloir.

En terminant, je dois vous dire que j'ai été abandonné par les médecins militaires, à Béfort, à Paris et dans trois ou quatre localités des provinces d'Oran et de Constantine; il compte deux succès

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Ge Journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

On s'abonne à Paris
EN VERSEAU DU JOURNAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40,
MORS DU PARIS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET DES DÉPARTEMENTS :

Un an, 50 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c)

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

SOMMAIRE. — PARIS. Accident de l'hôtel des Princes. — HOPITAUX. — Les Gangrènes (M. Nélaton). De l'emploi des serre-fines dans la chute de l'utérus. — Savr-Louis (M. Dergues). Leçons de thérapeutique générale sur les maladies de la peau. — Recherche de l'iole dans l'air. — Les eaux de... (suite). — De la belladone comme préservatif des attaques épileptiques. — Traitement de la goutte chronique. — Académie des sciences, séance du 10 février. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 20 FÉVRIER 1852.

ACCIDENT DE L'HÔTEL DES PRINCES.

Aucun de nos lecteurs n'ignore sans doute l'événement tragique qui s'est passé à l'hôtel des Princes, à Paris, le 11 février courant, et dont la presse quotidienne entretient tous les jours le public. Quelques détails scientifiques sur ce triste événement, qui offre d'ailleurs, au point de vue chirurgical, des particularités dignes de l'attention de tous les praticiens, intéresseront certainement nos lecteurs.

Le mercredi, 11 février, à neuf heures et demi du soir, M^{me} de J... reçut à la partie antérieure du cou une halle lancée à bout portant par un petit pistolet de poche dit *coup-de-poing*.

Après avoir été visitée par plusieurs médecins, M. Alexis Farrel, son médecin ordinaire, et M. le docteur Maisonneuve, appelé en consultation, constatèrent, à deux heures du matin, l'état suivant :

« L'ouverture d'entrée de la balle se trouve au niveau du cartilage thyroïde ; le trajet du projectile est légèrement oblique en arrière et en bas, en contournant la face latérale gauche du cartilage cricoïde, sans intéresser aucun des gros troncs vasculaires ou nerfs placés dans le voisinage ; la balle est arrêtée sur le corps de la sixième vertèbre cervicale, dans laquelle elle a pénétré.

« Il ne nous a pas été possible de déterminer à quelle profondeur la balle avait pénétré dans le corps de la vertèbre ; mais quelques phénomènes, tels que fourmillements, sensation de brûlure et douleurs ténebrantes que la malade éprouve dans les deux bras et jusqu'au bout des doigts, nous font penser que le corps étranger est arrivé jusqu'aux enveloppes du cordon rachidien.

« Quant à présent, l'état général de M^{me} de J... ne présente aucun trouble grave.

« La circulation est calme, la respiration facile, la déglutition s'exécute régulièrement, la parole n'est aucunement embarrassée ; mais il est à craindre qu'après les premières vingt-quatre heures, lorsque l'inflammation s'établira dans le trajet de la plaie, il ne se manifeste de graves accidents, comme du côté de la moelle épinière que du côté des gaines cellulaires profondes du cou, et que la vie de la malade ne se trouve gravement compromise.

« Quelques tentatives modérées faites pour extraire la balle n'ont point amené de résultat. Nous avons dû nous arrêter devant la crainte d'achever la perforation du corps de la sixième vertèbre, de pénétrer dans le canal rachidien et de blesser la moelle épinière elle-même. En conséquence, après avoir débridé la plaie, nous avons pensé qu'il était convenable de nous borner à prévenir et à combattre les accidents inflammatoires. »

Dans les premiers jours qui ont suivi la blessure, des accidents nerveux, consistant dans une agitation extrême, jointe à une paralysie incomplète des membres supérieurs, de la tête et des intestins, se manifestèrent. — Sept saignées de deux palettes environ ont été pratiquées dans les trois premiers jours, et 40 centigrammes d'opium ont été administrés par chaque vingt-quatre heures.

À la suite de cette médication, les symptômes ont considérablement diminué, et M^{me} de J... se trouve aujourd'hui dans un état très satisfaisant.

L'agitation a disparu ; la paralysie du bras droit s'est dissipée d'une manière complète, et celle du bras gauche est devenue plus partielle ; la vessie et les intestins ont repris leurs fonctions normales ; il y a du calme de la fièvre.

Tout fait espérer maintenant un relâchement auquel on était d'abord loin de s'attendre.

HOPITAL DES CLINIQUES. — M. NÉLATON.

De l'emploi des serre-fines dans la chute de l'utérus.

(Leçon recueillie par MM. BACHET et GARLEY.)

Au n° 15 de la salle des femmes se trouve une malade âgée de cinquante-quatre ans, d'une constitution bonne et forte, qui nous raconte les faits suivants :

« Il y a cinq grossesses accompagnées d'un travail pénible. Elle a eu son dernier enfant au monde il y a dix ans. Elle a eu, en remuant un fardier assez lourd, elle fit un violent effort, et éprouva au même moment une douleur vive dans les reins, du côté du bassin et des aînes. Depuis cette époque, restait-elle debout, faisait-elle quelque course, ou se livrait-elle aux soins du ménage, elle éprouvait

dans la région pelvienne et dans les aînes un tiraillement pénible. Il lui semblait qu'un corps tendait à s'échapper de la vulve. Elle put néanmoins continuer à travailler. Mais au bout d'un certain temps la douleur, la gêne augmentèrent, l'émission des urines devint difficile.

Il y a quatre à cinq mois, elle fut prise d'une rétention d'urine, et elle entra à l'hôpital. On la sonda ; puis, pour la guérir, on lui fit prendre des globeaux homéopathiques. Grâce à ce traitement la maladie continua, et enfin la malade entra dans nos salles.

En somme, cinq grossesses pénibles, la dernière il y a dix ans ; un violent effort il y a cinq ans ; apparition d'une tumeur vers l'orifice vulvaire.

Disons-le de suite, il s'agit d'une chute de l'utérus.

Depuis Astruc et Sabatier, qui, les premiers, ont parlé de cette affection, on a admis différents degrés de la maladie qui nous occupe en ce moment. C'est ainsi que l'on a décrit le simple relâchement de l'utérus, son abaissement et sa chute.

Je ne dirai rien du simple relâchement ; car, comme l'ont très bien fait remarquer Desormeaux et M. P. Dubois, c'est un état habituel pour beaucoup de femmes, qui n'offre rien d'alarmant dans les symptômes, et qui ne réclame pas, la plupart du temps, les secours de la chirurgie.

Dans l'abaissement, l'utérus descend de sa position normale, s'engage dans le vagin ; le vagin se retourne, et une portion de l'utérus est recouverte par le vagin. C'est le bout d'un doigt de gât que vous poussez à l'intérieur du vagin. Ici l'utérus s'engage davantage dans le vagin, qu'il se porte vers la vulve, le vagin se trouve tout retourné. Voilà la chute de l'utérus. Enfin, il y a un degré où le vagin est tout retourné à partir de la vulve.

La vessie elle-même est entraînée, et nous avons pendant à l'orifice vulvaire une tumeur formée, d'avant en arrière, par la paroi antérieure du vagin, la vessie, le col et le corps de l'utérus, et la paroi postérieure du vagin. On voit encore en avant les plis, les rides dont est couverte la paroi antérieure du vagin.

Le rectum n'imité pas la vessie ; il reste en place. Il paraît que les moyens d'union qui le fixent à la paroi postérieure du vagin cèdent facilement.

Revenons à notre malade.

Nous trouvons chez elle, faisant saillie à la vulve, une tumeur ovoïde, grosse comme un œuf de poule, dont le plus grand diamètre est antéro-postérieur, d'un rose viol, lisse, offrant des rides transversales à la paroi antérieure. Analyses cette tumeur.

Si on la rejette on arrière ou si on la reporte en avant, on voit qu'il y a continuité entre la moyenne vulvaire et celle qui le tapisse. À peine existe-t-il un léger cul-de-sac sur les parois latérales, à peine point on fait pénétrer un bout de sonde entre la vulve et la tumeur. Derrière les rides transversales que j'ai signalées plus haut, on sent une masse flasque, molle : c'est la vessie. Si l'on cherche à faire pénétrer une sonde, et surtout une sonde d'homme, par le méat urinaire, il faut diriger l'extrémité recourbée en bas, de haut en bas, et non de bas en haut, pour l'introduire dans la vessie. Derrière la vessie, on sent par le palper une portion ferme ; c'est le col et le corps de l'utérus, dont on apprécie parfaitement la forme. Derrière eux, c'est la paroi postérieure du vagin. En bas de la tumeur, au point central, une ouverture ; c'est l'orifice du col. Bref, c'est un renversement, une chute de l'utérus à un degré moyen, avec une cystocèle vaginale.

Le diagnostic est trop simple pour nous y arrêter.

Avec une semblable affection, la malade éprouve des symptômes fâcheux, de la douleur, de la gêne, l'impossibilité presque absolue de se livrer à ses occupations, et avec cela un effet moral pénible. Mais ces symptômes, si on abandonne la maladie à elle-même, pourraient devenir plus fâcheux encore. La tumeur augmenterait de volume, s'élèverait par les frotements et par son exposition à l'air ; la mixture deviendrait plus difficile. Baignée par l'urine, étranglée par l'anneau vulvaire, la tumeur pourrait s'enflammer ; on l'a vu se gangrener partiellement. Le plus souvent, les malades n'éprouvent que de la douleur et de l'inconmodité, et cependant quelquefois on a vu la mort survenir à la suite d'une pareille maladie.

En présence d'une telle affection, la chirurgie ne peut pas rester inactive. Que faut-il faire ? Deux indications se présentent immédiatement :

- 1^{re} Réduire l'utérus ;
- 2^e Le maintenir réduit.

La première indication n'offre souvent aucun embarras. Ici la réduction est très facile. Quelquefois cependant l'on éprouve quelque difficulté, et l'on a vu des cas où il fallut avoir recours à la compression, à l'emploi des émollients, au décubitus dorsal surtout. Desault insistait particulièrement sur la compression et la position.

Seconde indication. C'est ici que l'on a vu s'exercer la sagacité des chirurgiens. Les moyens, comme vous allez le

voir, qu'on a inventés et employés pour maintenir l'utérus dans sa position sont très multiples.

D'abord nous rencontrerons les corps étrangers de toute sorte : tampons de charpie, de cire ; pessaires, pessaires à bilboquet, pessaires de toutes formes, etc. Mais ces corps étrangers sont gênants ; mais ces corps étrangers provoquent un écoulement muco-purulent abondant, désagréable. On n'en finirait pas si l'on rapportait tout ce que l'on sait des inconvénients de ces corps étrangers. Comme toute, on remédie à une inconmodité par une autre inconmodité, moins terrible, il est vrai, que la première.

Evidemment il y avait autre chose à faire. C'est surtout dans notre siècle que l'on a inventé des procédés opératoires pour guérir la maladie qui nous occupe. Parmi ces procédés, les uns sont simples, les autres compliqués.

En 1823, M. Gérardin écrivait à l'Académie qu'il employait, pour guérir la chute de l'utérus, la caustérisation des parois vaginales. Cette méthode a été employée par M. Laugier, qui se servait des caustiques, et par M. Velpeau, qui préférait le cautère actuel. Tous deux y ont renoncé.

En 1836, M. Marchal-Hall a publié un procédé opératoire. Dans le but de réduire le vagin et par contre d'empêcher l'utérus de descendre, il eut l'idée de la face antérieure de la tumeur un lambeau à l'aide de deux incisions parallèles. Il excisa ce lambeau, et réunit les deux bords de la plaie par une suture. Mais ce procédé a deux inconvénients : d'abord il n'est pas facile de tailler ce lambeau, ensuite l'on est bien près de la vessie. C'est cette dernière considération qui a sans doute guidé les chirurgiens, M. Hérilard entre autres, quand ils ont proposé de tailler deux lambeaux sur les parties latérales de la tumeur. Cette opération a été pratiquée cinq fois par M. Béard jeune, elle l'a été aussi par M. Velpeau, qui faisait trois parties de substance au lieu de deux. M. Velpeau, M. Bérard ont renoncé à ce procédé opératoire.

Vers 1840 paraît une nouvelle méthode, présentée par M. Jobert (de Lamballe). C'est le cystocèle qui précède surtout M. Jobert. Il veut renforcer la paroi du vagin dans le point qui correspond au bas-fond de la vessie. Cette paroi, en perdant de sa longueur, tirera sur l'utérus de bas en haut, et ramènera l'utérus dans le vagin. M. Jobert, à l'aide du nitrate d'argent, détermine sur la paroi vaginale deux escarres à deux pouces l'une de l'autre ; puis, quand les escarres vont se détacher, il les avive, et il cherche à faire contracter des adhérences entre les deux surfaces avivées. La paroi antérieure du vagin est renforcée, mais elle est raccourcie, et l'utérus ne peut pas remonter. C'est pour parer à cet inconvénient que M. Jobert en vint à faire deux suture latérales, au lieu d'une suture antérieure. Cette méthode n'a pas été suivie.

M. Dieffenbach cherche à imiter la conduite que suivait Duguyon dans les cas de chute du rectum. Cette opération n'a pas été suivie de succès.

Dans ces derniers temps, M. Frick a eu recours à un autre procédé. Il pratique une perte de substance à l'entrée du vagin d'un côté, une autre perte de substance du côté opposé ; il rapproche les deux plaies, les réunit, et ferme ainsi l'ouverture du vagin, en ne laissant que deux petites ouvertures, l'une en haut, l'autre en bas ; il fait une véritable péniécorrhaphie (épisiorrhaphie). Il y a eu quelques succès ; on parle même d'une grossesse qui serait survenue après une semblable opération, et dans laquelle il aurait fallu détruire la bride artificielle.

Arrive maintenant une méthode toute nouvelle, et que je vais employer devant vous ; on la doit à M. Desgranges, de Lyon. M. Desgranges a eu l'excellente idée, suivant moi, d'employer une foule de petites pinces qu'il place dans le vagin ; il les laisse ensuite tomber d'elles-mêmes. Inventé il y a un an, ce procédé compte déjà des succès. Deux d'entre vous qui ont suivi ma clinique dans la dernière année scolaire ont pu voir dans nos salles une jeune fille de dix-neuf ans, bien constituée, qui avait une chute complète de l'utérus, survenue à la suite d'un violent effort.

Cette jeune fille n'avait jamais eu d'enfant, ni de fausse couche. J'ai employé chez elle la méthode de M. Desgranges ; j'ai fait une seule application de ces petites pinces (grosses serre-fines). L'utérus n'est plus sorti ; la malade a pu faire, sans inconvénient, pendant deux mois le service d'infirmière dans cet hôpital. Je regrette vivement de l'avoir perdue de vue. Je désirerais savoir si la guérison a été de longue durée, si elle persiste, l'aspire être plus heureuse cette fois.

C'est cette opération, messieurs, que je vais pratiquer devant vous.

À l'aide du spéculum, nous grosserons serre-fines sont placées dans le vagin, tant sur la paroi antérieure que sur la paroi postérieure du vagin, après que l'utérus a été remis à sa place. La malade garde le lit.

31 décembre. Il n'est survenu aucun accident ; pas de douleur, un léger écoulement blanc. Les serre-fines sont tombées successivement, les dernières seulement il y a quatre-vingt heures. La malade s'est levée, l'utérus n'est pas descendu. Et vous avez pu entendre tout à l'heure cette femme répondre aux questions que je lui adressais sous l'ou-

tes les formes, qu'elle se trouvait beaucoup mieux, qu'elle se trouvait guérie. Mais, quoique l'autre reste en place, je crois qu'il est prudent de faire une nouvelle application de ces petites pincées.

Dix nouvelles petites pincées sont appliquées de la même manière que les précédentes. On remarque, en portant le doigt dans le vagin, de petites élevures produites par le pincement des serres-fines.

14 janvier 1852. Les petites pincées sont tombées comme les précédentes, un peu plus tôt cependant. La malade s'est levée, et il n'y a aucun gêne, aucune incommode. Les serres-fines ont été ainsi bien supportées que les premières. Il n'y a eu aucun accident. Cette femme se croit tellement bien guérie qu'elle voudrait qu'on ne lui fit plus d'application de ces petites pincées, elle qui désirait tant les secours de la chirurgie. Depuis deux jours vous m'entendez, messieurs, lui adresser mille questions, et, à chaque question, elle me répond invariablement qu'elle se trouve comme avant son accident; et cependant la maladie dure de cinq ans. La malade a pu faire son lit sans rien ressentir du côté du bassin. Malgré cela, je me décide à faire une troisième application de serres-fines. Je crois que ce sera la dernière. Le ténacité de ne pas perdre la maladie de vue, afin de savoir si la guérison se maintiendra. La méthode que j'ai mise en usage est une méthode nouvelle, on ne peut pas s'entourer de trop de précautions pour la juger. Elle est si simple et paraît si efficace!

Huit nouvelles serres-fines sont placées de la même manière que les précédentes. On constate encore l'existence de ces petits pils, dont il a été dit un mot plus haut.

HOPITAL SAINT-LOUIS. — M. DUBREUIL.

Leçons de thérapeutique générale sur les maladies de la peau.

(Suite. — Voir les nos 6, 13, 20, 30 décembre 1851; 10, 20 et 27 janvier 1852.)

III. MÉDICATION ANTILYMPHIATIQUE.

Une foule de maladies de la peau sont liées à la prédominance du tempérament lymphatique et dérivent de ce tempérament. Si, en effet, on consulte la statistique faite à l'hôpital Saint-Louis, on verra que sur 100 écrouelles impétigineuses, 90 ou 92 se sont montrées chez des individus dont le tempérament se trouve qualifié de lymphatique; à plus forte raison si on prend 100 impétigos francs, maladies liées par excellence à ce tempérament. Or, ce tempérament lymphatique et l'impétigo simple constituent au moins la moitié des maladies qui on observe à l'hôpital Saint-Louis, où elles se montrent en grand nombre, surtout dans le printemps. Il suit de là que, si le changement de saison et les variations de température qui l'accompagnent peuvent être regardés comme la cause déterminante de ces maladies, il faut bien se reporter au tempérament lymphatique pour en trouver la cause prédisposante. Et, en effet, après l'âge de vingt ans, quand la prédominance de ce tempérament cesse de se faire sentir, que l'individu est devenu plus fort, plus énergique, plus sanguin par suite du développement de ses muscles par l'exercice et le travail, on voit aussi se montrer, plus rarement, ces affections cutanées. De là cette conséquence pratique, à savoir : que le médecin doit s'efforcer de faire, par les moyens hygiéniques et médicamenteux, chez les sujets lymphatiques jeunes, ce que font plus tard chez eux l'âge et la nature, et que la véritable cause à combattre est réellement la prédisposition; ce que l'on atteint en cherchant à modifier, non pas le tempérament et la constitution, mais les effets auxquels ils donnent lieu, de là la médication que nous appelons antilymphatique, spécialement applicable aux maladies que ce tempérament fait naître.

Jetons un coup d'œil rapide sur chacun des médicaments qui ont été tout d'abord préconisés pour combattre les maladies qui ont pour point de départ le tempérament lymphatique.

Les anciens ne connaissaient contre le tempérament lymphatique et le tempérament scrofuleux, qui en est l'exagération, qu'un seul ordre de moyens, les antiscorbutiques et les purgatifs; de là le premier, le second et le troisième préceptes encore en usage chez quelques médecins. L'iode, l'huile de foie de morue, le chlorhydrate de baryte, le chlorure de calcium, etc., leur étaient totalement inconnus. Lorsqu'en 1820 Coinet, de Genève, introduisit l'iode dans la thérapeutique, les méthodes anciennes furent presque abandonnées. Coinet appliqua son nouveau médicament d'abord au traitement du goitre et plus tard à la scrofule, et c'est à l'état d'iode libre qu'il le prescrivait sous forme de teinture ou d'eau iodée, qui n'est autre chose que de l'eau dans laquelle l'iode est tenu en dissolution et dans lequel il est marin. On ne tarda pas à remarquer que, sous l'influence de cette médication, les maladies perdaient l'appétit au bout de peu de temps, qu'ils avaient des maux d'estomac et qu'ils maigrissaient.

Plus tard, M. Lugol mit en usage l'iode à l'état d'iodure de potassium dans toutes les maladies de nature scrofuleuse, et prétendit pouvoir les guérir toutes; c'était pour lui une véritable panacée. De plus, M. Lugol avançait, contrairement aux remarques de Coinet, que l'iode engraisait les malades et, pour le prouver, il leur donnait du sel marin. On ne tarda pas à remarquer que, sous l'influence de l'iode, la glande mammaire avait acquis du développement; c'est du reste ce que nous avons pu constater de nos propres yeux. Qui avait raison de Coinet ou de M. Lugol? L'un et l'autre. Le premier, en effet, donnait l'iode libre, qui était mal supporté par l'estomac et occasionnait un trouble dans la nutrition; le second le donnait à l'état de combinaison (iodure de

potassium), qui fut bien mieux toléré. C'est ainsi que s'explique la contradiction.

Dans notre pratique, nous donnons l'iode libre, mais à petite dose et toujours associé au vin; de cette façon, il excite légèrement l'estomac, active l'appétit au lieu de le diminuer et ne cause pas d'anorexie. Nous lui donnons la préférence sur l'iodure de potassium seul, mais nous associons volontiers celui-ci à notre sirop, qui est formulé de la manière suivante :

Limaile de fer porphyrisée et non oxydée. 40 centigr.
Iode. 1 gramme 65 ou bien 1 gr. 70 ou 80.

suivant qu'on veut simplement saturer le fer ou bien qu'on veut laisser un peu d'iode libre :

Eau. 8 grammes.
Sirop simple. 500 —

On triture dans un mortier le fer et l'iode, en ajoutant goutte à goutte les 8 grammes d'eau. Puis on incorpore l'iodure plus ou moins iodé dans les 500 grammes de sirop simple.

Si on veut associer l'iodure de potassium, on en mettra de 6 à 8 grammes; on le dissoudra à part dans la plus petite quantité d'eau possible; on mêlera l'iode et au fer triturés, et on incorporera le tout au sirop.

Nous donnons ordinairement une cuillerée à bouche de ce sirop, matin et soir, dans un verre de tisane amère.

Hufeland a préconisé l'hydrochlorate de baryte; d'autres médecins recommandables l'ont, au contraire, déprécié. Nous n'en dirons rien nous-même, puisque nous ne l'avons pas employé. Nous n'avons pas non plus expérimenté le chlorure de calcium, et, nous devons le dire, il nous répugne *a priori* d'en faire usage par la raison que c'est un corps inerte, neutre de sa nature et qui ne semble pas devoir utilement modifier l'économie; ce n'est en définitive que l'ingestion dans l'estomac d'une plus ou moins grande quantité d'un sel calcaire.

Arrivons à l'huile de foie de morue. Un mot d'abord sur la composition de cette huile telle qu'on la trouve dans le commerce. C'est tout simplement de l'huile d'un poisson quelconque, et pour s'en convaincre on n'a qu'à la prendre chez différents marchands : on verra que l'une sent le hareng, l'autre la morue, etc. Il en existe de plusieurs sortes : l'huile brune et l'huile blanche. La première est plus désagréable à prendre, plus nauséuse que la seconde, qui en a beaucoup moins; il en est de même de la saveur. Néanmoins, et malgré la répugnance du malade, on doit prescrire l'huile brune, qui est beaucoup plus active et telle qu'elle nous vient de Suède.

Une opinion qui s'est fort accréditée en médecine depuis quelque temps est celle qui considère l'iode comme le principe par excellence de l'huile de foie de morue. C'est, suivant nous, une erreur grave. La simple observation des faits conduit à cette conclusion. Il est constant, par exemple, pour tout observateur impartial, que l'huile de foie de morue guérit des maladies pour lesquelles l'iode est tout à fait impuissant. Comment concevoir alors que l'iode, qui fait partie constituante de l'huile, en est l'élément médicamenteux?

Voici ce qui a conduit à cette opinion. Les analyses chimiques ont démontré dans l'huile de foie de poissons la présence de l'iode, et en raison de ses antécédents de ce dernier médicament on en a inféré l'élément curatif de l'huile de foie de morue. Chacun s'est alors efforcé de clarifier l'huile, de la rendre le moins désagréable possible; d'autres, très conséquents avec cet ordre d'idées, ont ajouté de l'iode à l'huile de foie de morue, et ils annoncent dans tous les journaux la supériorité de cette belle invention. Il faut bien le dire, si l'huile de foie de morue a détrôné, que l'on me passe cette expression, l'iode dans le traitement des maladies à forme lymphatique, c'est qu'elle doit ses propriétés à autre chose qu'à l'iode; et la preuve, c'est que l'huile brune est beaucoup plus active que l'huile blanche de Jogh. Or dans la préparation de cette dernière on n'enlève pas d'iode à l'huile, on ne lui enlève que de la matière animale, dont l'odeur est plus ou moins repoussante.

C'est donc, suivant nous, une prétention fort mal fondée, et un mauvais service rendu à la thérapeutique que l'addition de l'iode à une huile de foie de morue épurée. Qu'on en ajoute à l'huile de foie de morue brune afin de réunir les deux médicaments, je ne comprends pas; mais, si on ajoute à l'huile tout un système de conservation naturelle avant tout!

Certains malades éprouvent pour cette huile, même pour la qualité blanche, une si grande répugnance, qu'ils la rejettent souvent aussitôt qu'ils l'ont avalée. D'autres, s'ils ne la vomissent pas, en éprouvent longtemps des rapports fort désagréables. Pour remédier à ces inconvénients, quelques médecins font prendre à leurs malades, immédiatement après l'ingestion de l'huile, une petite quantité de rhum ou d'eau-de-vie, ou bien y versent un peu d'eau de menthe ou d'une eau aromatique quelconque. Nous faisons battre la dose d'huile avec une cuillerée de vin de gentiane et de sirop d'iodure de fer, et après avoir avalé ce mélange, le malade boit un verre de tisane de houblon.

Sous l'influence de l'huile de foie de morue, les malades prennent de l'embonpoint, bien que leur appétit augmente pas. L'huile aurait-elle la propriété de se convertir en graisse? Cela pourrait être.

Quoi qu'il en soit, si les malades engraisent, ils ne prennent pas de la vie, de l'énergie; c'est une graisse flasque, molle, que la leurre; ils sont apathiques, inertes. De là la nécessité d'y associer des ferments.

L'huile de foie de morue ne suffit donc pas à elle seule pour modifier d'une manière complète le tempérament lymphatique; il faut y joindre quelques médicaments excitants, l'iode, par exemple, et en même temps les amers et les antiscorbutiques, dont les anciens faisaient un si grand usage et que les modernes laissent un peu dans l'oubli. On connaît le sirop antiscorbutique du Codex, composé de cochlé-

ria, de raifort sauvage, de cresson, et ces plantes contiennent un principe qui est utile pour modifier heureusement l'économie. D'autres substances renferment un principe d'action différent des principes antiscorbutiques. Ces plantes amères sont la gentiane, le quassia amara, le simarouba, la camomille, etc. Administrés isolément, chacun de ces ordres de plantes n'aura qu'une action insuffisante; mais associées, elles se complètent mutuellement, et nous pensons qu'une liqueur composée à la fois de principes amers et antiscorbutiques contribuerait puissamment à modifier le tempérament lymphatique.

En résumé, voulez-vous combattre avantageusement le tempérament lymphatique, et par suite les affections cutanées qui en dérivent, mettez en usage ces divers ordres de moyens : huile de foie de morue, iode ferrugineux, amers, antiscorbutique; tandis qu'avec l'huile seule vous maladez n'acquiescent aucune énergie vitale. Si vous y joignez les amers et les antiscorbutiques, vous les voyez devenir alertes; leur chair prend du ton; l'œil devient plus vif; le regard plus animé; la vie, en un mot, révèle une énergie nouvelle.

Toutes les fois qu'on institue un traitement antilymphatique, comme du reste dans la plupart des traitements, on fait prendre habituellement au malade quelques verres d'une tisane appropriée. Pour le cas qui nous occupe, le houblon a reçu aujourd'hui une faveur telle qu'on l'emploie presque exclusivement. C'est, du reste, une très bonne tisane, et les malades la supportent mieux que celles de huardine, de hémicelle, pourvu qu'on ait soigné de ne pas trop la concentrer. Cette remarque s'applique à toutes les tisanes; trop concentrées, elles provoquent des pesanteurs d'estomac, de l'anorexie, phénomènes qu'on attribue souvent aux substances médicamenteuses employées aux préparations mercurelles, entre autres dans les traitements antilymphatiques, tandis que c'est presque toujours la tisane sudorifique très concentrée qui les produit. Cet effet fâcheux d'une tisane trop concentrée est encore plus marqué, en ce qui concerne, car les malades supportent moins bien la médication qu'on leur prescrit. Ce motif nous a donc amenés à combattre cette opinion, que les maladies cutanées se guérissent mieux en été qu'en hiver.

Une autre raison du contraire, c'est que les bains d'eau, les bains sulfureux, ont un effet bien plus marqué au printemps qu'en hiver, où la peau fonctionne peu naturellement, qu'en été, où elle fonctionne le plus souvent avec trop d'énergie. On a vanté la décoction de feuilles de noyer, le café de glands à chaud. Ces préparations agissent par le tannin qu'elles contiennent.

Comment et à quelles doses faut-il administrer les médicaments antilymphatiques? C'est ce que j'établirai dans un prochain leçon.

Le vin de gentiane, le sirop antiscorbutique se donnent à la dose de 30 à 60 grammes, c'est-à-dire d'une ou deux cuillerées à bouche par jour, une le matin, l'autre le soir. On peut se servir de ce sirop pour édulcorer la tisane de houblon.

RECHERCHE DE L'IODE

dans l'air, les eaux, le sol et les produits alimentaires des Alpes de France et du Piémont.

Par AN. CHATIN,

Docteur en sciences et docteur en médecine, professeur titulaire à l'École de pharmacie de Paris.

(Suite. — Voir les numéros des 10, 24 et 31 janvier; 19 février.)

La grossesse et les efforts de l'accouchement ont aussi été signalés comme favorisant le développement du goitre. Dans l'appréciation de cette influence, qui est réelle, et se constate facilement dans les zones de médiocre ioduration, il faut se garder de prendre pour le goître vrai une induration squarreuse, ou une tumeur formée quelquefois par le sang du sang dans les veines de la région thyroïdienne.

En résumé, j'admets comme causes accessoires du goitre certaines actions mécaniques s'exerçant sur la glande thyroïde, et toutes les circonstances qui ont pour résultat d'augmenter l'économie plus délicate ou plus lymphatique; les agents excitants ou toniques, tels que l'air sec, le vin, le foie, etc., donnant au contraire la faculté de résister, en une certaine mesure, à l'influence morbide qui résulte de l'insuffisance de l'iode. L'action de l'air sec est surtout évidente quand on compare, dans une même région, l'habitant de la montagne et celui de la vallée.

Au-dessus des causes générales que je viens de rappeler, il en est qu'on a voulu, que l'on veut encore éléver au rang de causes spéciales; ce sont les crasses, en tant qu'elles contiennent des sels de magnésie ou de chaux, et les terrains considérés soit au point de vue de la géologie, soit à celui de leur nature chimique.

L'opinion la plus ancienne, la plus accréditée, et il faut l'avouer, l'opinion qui repose sur les faits les plus spécieux, est celle qui attribue le goitre à l'usage des eaux salées. Parmi beaucoup de faits qui paraissent lui être très favorables, je citerai la fontaine des Capucins de Salins, les eaux de Montiers, de Bozal, de Villars-le-Guillaume, de Saint-Laurent de la Côte, de Tancin, de Goncelin, d'Allervad, de Conton, d'Aime, de Saint-Pierre (près Aoste), de Roissard, de Gignod, de Châtillon (en Aoste), de Villars-Clément, de Saint-Pancrace, de Jarrier, d'Hermillon, de Villars-Gordand, localités des vallées de l'Isère, de la Doire-Balbè et de l'Arc, où le goitre est commun. J'ajouterai qu'à Avallon, en Bourgogne, un puits à eau salée a donné le goitre à une famille, au rapport de M. Bouchardat; que dans le département de l'Aisne, dans la vallée du Morin et aux portes de Paris, ce sont des eaux semblables, qui déterminent les rares cas de goitre qu'on y observe. Mais loin d'adopter l'o-

pluio qui s'expose, je présenterai quatre remarques qui la feront rejeter.

1° Dans beaucoup de contrées, où l'air et le sol sont riches en iode, on ne voit que des eaux dures, et cependant le goitre n'y a pas comme lui. Je citerai la plus grande partie de la Brie, Châlons-sur-Saône, Meuse, Charonne, Colombes, Vanves, Issy, Nanterre, les parties hautes de Saint-Cloud, de Suresnes, de Ville-d'Avray et d'Argenteuil.

2° Dans la Tarraintia, la Maurienne et le val d'Aoste, le goitre et le crétinisme ne sont pas moins communs dans les pays dont les eaux, remarquablement légères, ont tous les caractères de ce qu'on est dans l'usage de regarder comme des *eaux excellentes*, que dans ceux alimentés par des sources stériles. Telles sont les eaux de Sainte-Hélène-des-Millières, de Brion-les-Bains, de Laperrière, de Saint-Nicolas, de Bellefleur, de Bourg-Saint-Maurice, de Séz, de Morx, de Villeneuve, d'Aoste (torrent Bassier), de Saint-Vincent, de Verrès, de Burgo-Franco, de Saint-Jean-de-Maurienne, d'Espierre, d'Aiguebelle et de Randan. Telles sont aussi les eaux de Royat.

3° Le sulfaté et le carbonaté de chaux n'ont jamais, que je sache, donné le goitre aux plâtrières, aux carriers, aux tailleurs de pierres, aux mineurs, qui vivent dans l'air saturé de ces sels terreaux. Ce qui devrait arriver s'ils avaient l'habitude spéciale qu'on leur a supposée, l'iode au contraire guérit le goitre.

4° Enfin, les eaux étant d'autant moins iodurées qu'elles sont plus chargées de sels calcaires, doit-on attribuer leurs effets à la présence de la chaux ou à l'absence de l'iode? Il suffit de poser cette question pour la résoudre.

Chacun sait que M. le docteur Grange a exprimé dans ses derniers temps la pensée que le goitre et le crétinisme sont le résultat de la présence de la magnésie dans les eaux. À cette opinion, développée avec autant de talent que d'ardeur, on peut objecter notamment :

1° Que la magnésie n'est pas en proportion moindre dans les eaux de beaucoup de localités où le goitre est inconnu que dans celles de pays où cette maladie est endémique, et qu'il n'est même pas rare de trouver plus de magnésie dans les eaux des premières localités que dans celles des secondes. Je citerai, comme exemple, Paris, dont les eaux contiennent moins de sels magnésiens que celles de Notre-Dame-des-Millières, de Laperrière et d'Aiguebelle, contrées classiques du goitre et du crétinisme;

2° Que, comme la chaux, la magnésie n'a jamais donné le goitre; et cependant combien son usage n'est-il pas répandu, que de personnes, à commencer par le roi Louis-Philippe, qui pendant plus de vingt ans en a pris une cuillerée par jour, ont fait de cette substance un usage prolongé (1).

On a aussi attribué le goitre aux *eaux* provenant de la fonte des neiges. Mais ce que cette opinion avait d'agréable, M. Boussingault l'a confirmée dans ce qu'elle a de juste, en faisant remarquer « qu'on observe en effet cette maladie chez les habitants des lieux où l'on voit de ces eaux, par exemple à Marquilly, près de la rivière de Guali, qui sort des glaciers de Ruiz; dans les environs d'Inagui, sur les bords du torrent de Combayma, qui descend du pic neigeux de Tolima. » Le même fait se présente fréquemment dans les Alpes, et il s'explique :

Par l'absence de l'iode ou du moins par sa proportion minime dans les neiges et les glaciers des hautes régions.

3° Par le faible pouvoir d'extraction que possède l'eau très froide sur les composés iodurés contenus dans les roches et la terre.

Enfin, pour tout dire des eaux, leur nature importe beaucoup; mais cependant on ne saurait expliquer par elles seules le goitre et le crétinisme, même en se plaçant au point de vue de l'iode. C'est qu'il n'est pas tout un des trois véhicules par lesquels l'économie reçoit de l'extérieur les principes morbides ou bienfaisants, et qu'il peut se faire qu'ils soient déviés par la prédominance de ces principes dans l'air, ou dans les aliments. C'est ainsi que la plupart des habitants des plateaux de la Brie et ceux de Nanterre ou de Ville-d'Avray (2) n'ont pas le goitre, malgré les eaux dures et privées d'iode qu'ils boivent, l'air et le sol étant dans ces lieux assez iodurés pour compenser ce qui manque à l'eau.

Il est de croyance en beaucoup de pays que c'est une certaine nature de terrain, une sorte particulière de roche qui est la cause spéciale du goitre. M. Boussingault trouva dans la Nouvelle-France, dans le comté de Laval, une localité où le goitre se rencontrait, et il fut facile de constater que cette maladie existait, que tantôt elle est inconnue sur les formations du gneiss, du granité, du mica-schiste passant au schiste talqueux et au schiste argileux, sur la syénite, le grunstein porphyrique, le schiste de transition et la granwacke schisteuse, le grès rouge et le grès bigarré. Cependant la nature géologique du sol, si elle n'est jamais la cause spéciale, a souvent des rapports avec celle-ci, quelquefois même une action évidente sur elle.

M. Boussingault a signalé que, dans la Nouvelle-Grenade, il n'avait pas vu de formation du mica-schiste, ou même du zechstein, sur laquelle le goitre ne fut endémique. Les mêmes formations sont communes dans la Jura et plusieurs contrées d'Allemagne, où cette maladie est commune. Monsieur Rendu, évêque d'Annecy, a signalé l'endémisme du goitre dans les vallées où les torrents déposent des détritus schisteux. Monsieur Billiet, archevêque de Chambéry, auteur de recherches importantes sur la question du goitre et du crétinisme, et MM. les docteurs Garbiglietti et Ferraris, dont le dernier a publié deux ouvrages estimés sur les crétins de la vallée de Vals, dans les environs de Lagone, de Scunagalli, de Monasterello, et de celles qui s'étendent entre la Vauria et la rive droite du Pô, partagent la même opinion.

Monsieur Billiet a, en outre, montré que ce n'est pas seulement sur les sédiments entraînés dans les vallées, mais sur tout le grand terrain schisteux des Alpes, que l'affection morbide est répandue.

Mais lorsqu'on dit schistes, et surtout schistes du lias, comme c'est le cas dans les Alpes; quand on dit roches talqueuses, marnes irisées, muschelkalk, grès bigarrés, etc., qu'il s'agisse des Alpes, du Jura ou de la Nouvelle-Grenade, c'est comme si l'on disait : *terrains magnésiens*. M. le docteur Grange l'a bien saisi; et de l'opinion qu'il a développée, à savoir : que les terrains magnésiens sont le siège unique et, par suite, la cause du goitre. Mais, pour admettre comme absolue une circonstance qui n'est que générale, très générale même, on doit le reconnaître, il fallait négliger l'important motif de M. Boussingault que j'ai si fréquemment cité, et ne pas tenir compte des faits qui s'offrent à chaque pas qu'incertitude, lorsqu'on étudie la question ailleurs que dans les principales vallées des Alpes du Mont-Blanc (1). Il est, en effet, constant que le goitre existe sur les terrains volcaniques de Royat et de beaucoup de localités du Puy-de-Dôme, de la Haute-Loire, de l'Ardeche et des bords du Rhin; sur les granites des Alpes Noriques, de Vienne, de quelques contrées du Nièvre et de la Seine-Inférieure, sur les granites alpins, les schistes, néocomiens et crétacés de l'Isère, des Hautes-Alpes et surtout, suivant M. le docteur Niepce, des Basses-Alpes et sur le calcaire grossier et le calcaire poliothique, etc., des environs de Soissons, de Laon, Villers-Cotterets; sur les marnes du gypse et le diluvium alpin; en un mot, sur tous les terrains, depuis les plus anciens jusqu'aux plus modernes.

Si le terrain a une influence, celle-ci est-elle physique ou chimique? Cette dernière hypothèse se présentait comme la plus probable. M. Grange l'a adoptée, ce qui l'a conduit à admettre, en définitive, que la présence de la magnésie dans les eaux et les produits alimentaires est la cause immédiate du goitre. Je n'ajoutai rien à ce que j'ai dit de la magnésie, si ce n'est que M. Boussingault, qui a dirigé dans ces derniers temps ses recherches sur elle, l'ayant trouvée partout, les partisans des idées de M. Grange seront très fondés à ne voir sur toute la terre que des terrains magnésiens.

Si aucune formation géologique n'est le siège exclusif du goitre, pas même les formations spécialement magnésienues, ou cette maladie se rencontrant le plus de fréquemment, il est passé à dire que la nature des terrains soit dépourvue de toute influence. J'admets, au contraire, notamment que ceux-ci favoriseraient d'autant plus le développement du goitre :

1° Qu'ils contiennent moins d'iode; tels sont, en général, les roches talqueuses et schisteuses, les granwacks, les dolomites, les calcaires saccharoïdes, et en général les roches du terrain de transition;

2° Que, se désagrégeant plus facilement, ils permettraient moins aux eaux de les traverser, et qu'ils pourraient contenir; telles sont surtout les roches volcaniques;

3° Qu'ils cèdent plus facilement à l'eau des sels calcaires ou magnésiens, dont la base forme, avec l'iode, des composés instables desquels celui-ci est bientôt éliminé; telles sont beaucoup de roches schisteuses, calcaires, gypseuses, et certains granits très altérables;

4° Qu'ils forment sur le globe des montagnes plus élevées et des vallées plus closes, parce que l'atmosphère de l'iode sera plus longtemps en contact avec elles, et que les courants généraux pourront difficilement se faire sentir au fond des vallées, où l'air sera en outre chargé d'humidité.

Une objection qui s'élève contre la puissance d'action attribuée à l'iode, c'est que ce corps ne se trouve qu'en proportion extrêmement faible dans les composés naturels. Peu de personnes seront plus frappées de la force de cette objection que je ne l'ai été moi-même, et aujourd'hui encore souvent j'y reviens et m'y arrête. Cependant elle n'est qu'une *appréhension*, et les faits, les incorréllés faits, sont contre elle. En effet, qu'on considère les analyses, au nombre de quatre cents environ, qui sont la base de ce travail; que l'on se reporte aux analyses plus nombreuses encore que j'ai publiées autre part à un point de vue purement statistique, alors que je ne prévoyais pas les conséquences auxquelles j'ai été conduit depuis, et l'on reconnaîtra ceci : que partout où 8,000 litres d'air (ration quotidienne d'un homme) ou un litre d'eau de pluie, un litre d'eau potable et 10 grammes de terre arable fournissent en moyenne et respectivement 1/2000 de milligramme d'iode, le goitre est absolument inconnu (2); que cette maladie commence à se montrer quand la proportion de l'iode est réduite à 1/400 de milligramme; qu'elle est assez commune à 1/1000 de milligramme; et, enfin, qu'au delà de cette fraction il est endémique et s'accompagne de crétinisme; que si l'on prétendait que je suis entrainé à admettre les doses infinitésimales de l'homœopathie, je ferais remarquer que, si j'y étais conduit par les faits, je n'hésiterais pas, mais que dans la question il n'en est pas ainsi, puisqu'il suffit de diviser, par un millionième, mais de 2 à 10. La quantité d'iode normale ou coïncidant avec l'état de santé, pour voir la maladie spéciale se montrer à tous ses degrés d'intensité. Je n'ignore pas que dans la pratique médicale l'emploi des petites doses ne prévaut pas d'habitude, et peut-être est-ce avec raison; mais l'état d'association dans lequel se trouve l'iode des composés naturels est-il sans importance sur son assimilation et ses effets, et ne saurait-on dire de lui (et sans doute de bien d'autres corps) que la portion qui *guérit* est minime, comme, suivant l'heureuse expression de M. Orfila, la portion d'arsenic qui tue ?

Mais, peut-on ajouter, en admettant la vérité des faits précédents, n'est-ce pas là une coexistence, une coïncidence fortuite, dont la présence et la proportion de l'iode sont les signes sans en être la cause ? A ceci il pourrait être répondu :

(1) La direction donnée par ses idées à M. Grange s'explique précisément par cette circonstance, que ses études n'avaient porté que sur les Alpes.

(2) Les quantités que j'indique dans ces recherches sont des maxima; peut-être, si l'analyse, et si le perfectionnement indéfini des procédés de séparation, et les moyens de peser, qu'on emploie aujourd'hui, ont été plus fortes; mais les rapports que j'indique dans ces recherches sont des maxima.

1° Que ce serait bien d'être un résultat utile celui qui donne un signe, quel qu'il soit d'ailleurs, pour reconnaître les qualités spéciales de l'air, des eaux, des aliments;

2° Que jusqu'à ce jour l'iode est le seul corps dont les propriétés antioxygènes aient été nettement reconnues, et que dès lors c'est une grande hardiesse de supposer qu'il ne soit pas au moins la cause principale des phénomènes observés;

3° Que les eaux pluviales, de toutes les moins chargées de ces particules étrangères, au nombre desquelles pourrait être compris ce corps inconnu dont on suppose l'existence;

4° Que la composition trouvée pour les eaux minérales de Challes, d'Heilbrunn, San-Gensio, etc., et l'analyse des eaux douces, fait en particulier avec beaucoup de soin pour celles de Paris par MM. Boutron et O. Henry, représentant exactement, par des éléments connus, le poids des corps dissous dans ces eaux, on voit que l'on serait encore conduit à admettre, pour expliquer leurs qualités thérapeutiques et hygiéniques, la présence à dose nécessairement infinitésimale de ce corps inconnu dont on suppose l'existence;

Et, je le demande à présent, que l'on se désiste qu'on voudra, d'une infime pour dose infime, rejeter l'influence de l'iode pour s'attacher à un corps dont l'existence dans l'eau n'est rien moins que démontrée, à un corps chimiquement et médicalement ignoré !

On pourrait ajouter qu'une hypothèse n'est jamais une raison et qu'une hypothèse invraisemblable n'est même pas un raisonnement.

(La fin à un prochain numéro.)

De la belladone

COMME PRÉSERVATIF DES ATTAQUES ÉPILEPTIQUES,

Par le Dr Aeg. Fainéant.

Dans une note écrite en octobre 1851, je préconisai la médication suivante comme efficace pour prévenir les attaques épileptiques :

Ag. font. 6 onces.
Extr. atrop. bellad. 3 grains.

Le malade en prend trois fois par jour une cuillerée à bouche. Cette dose d'extrait de belladone est minime, ne peut avoir aucune action physiologique; cependant elle est propre à diminuer et à éloigner les attaques épileptiques; c'est ce que l'expérience nous a démontré. Les effets thérapeutiques ne s'exercent guère par l'habitude; rarement nous augmentons les doses; seulement nous recommandons à ces malades de prendre une cuillerée de la mixture chaque fois qu'ils éprouveraient les signes présumés précurseurs de leurs attaques.

Après avoir institué chez deux malades cette médication avec succès, j'ai voulu cesser brusquement l'administration du remède, afin de savoir quelle modification il avait apportée à la maladie.

Une demoiselle de seize ans, bien réglée, fut soumise à l'hospice des Vieillards, durant deux mois à peu près, avec un plein succès, à la médication belladonnaïque; je supprimai alors l'administration du remède; dès le second jour, les attaques se suivirent avec rapidité; la maladie n'eut presque pas de moments de répit; j'en dus nouveau recours à la belladone, et le tout fut calmé. Cette personne, dont l'intelligence est bornée, nous donna des renseignements très incomplets sur l'origine de son mal. Avant l'administration de la belladone, les attaques avaient lieu à peu près toutes les semaines.

Un garçon de fermier de huit ans était atteint d'épilepsie depuis un an; le mal avait été occasionné par une frayeur; les attaques se manifestèrent tous les jours à la même heure, étaient intenses et duraient longtemps; le sulfate de quinine à haute dose n'eût pas paru à modifier le mal; l'enfant fut soumis, durant six mois, avec succès à la médication belladonnaïque, lorsque les parents eurent leur enfant totalement rétabli et s'abstinrent de tout remède. Le malade alors, durant cinq semaines, ne fut pas inquiété par le mal, mais au bout de ce temps les attaques eurent lieu comme avant; la belladone les fit cesser encore.

Chez la malade de notre première observation, la médication avait eu seulement pour effet d'empêcher la manifestation morbide, mais n'avait en rien modifié la cause prochaine du mal; celle-ci même semblait être accumulée dans l'économie car, l'attaque une fois levée, elle s'est manifestée avec plus d'impétuosité qu'avant l'administration du remède. Cette circonstance nous fait craindre qu'avec le temps le mal finira par surmonter l'obstacle, peut-être même pour se manifester avec une intensité plus forte qu'avant la médication.

Chez le sujet de notre seconde observation atteint d'une épilepsie récente, la belladone avait au contraire eu pour effet d'atténuer l'intensité de la cause prochaine du mal, parce que, une fois l'administration du remède suspendue, le malade n'a pas été inquiété pendant six semaines; il est donc permis d'espérer que dans ce dernier cas la médication finira par user le mal. (L'Observateur de Courtrai.)

Traitement de la goutte chronique.

Le docteur Ray recommande la saignée à l'intérieur et à l'extérieur dans les cas où la goutte chronique a produit des contractures des membres ou des paralysies. La saignée est alors employée à l'extérieur sous forme de bains locaux, que l'on prépare avec une infusion de cette plante, ou bien l'on fait des frictions avec l'essence de saignée sur les parties malades.

A l'intérieur l'auteur recommande de triturer ensemble

(1) Les analyses de M. Boussingault démontrent que nous prenons chaque jour une quantité notable de magnésie avec les aliments.

(2) Du côté de l'Aggrè, on l'ont l'air de la source du Rhône, la partie du village située entre les deux et les deux et surtout une pompe à eau très iodurée et légèrement fer-arsénique.

BUREAU, rue des Saints-Pères, 40,

EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Ce Journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

Prix de l'abonnement :

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

On s'abonne à Paris

au BUREAU du JOURNAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40,

ou au DÉPÔT DE PARIS

dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries

et chez tous les Libraires.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIQUEREMENT REFUSÉES.



HOPITAL DE GENEVE.

Mémoire sur l'invagination chez les enfants.

Par le D^r RILLET, médecin en chef.

(Fin. — Voir les numéros des 31 janvier, 3, 7 et 11 février.)

ARTICLE VI. — CAUSES.

Causes prédisposantes.

Age. — C'est évidemment dans le cours de la première année que le malade est le plus fréquente. Nous ne pouvons, en effet, regarder comme une simple coïncidence que, sur huit observations recueillies à Genève, nous comptons six invaginations sur des enfants âgés de deux à neuf ans, et de deux seulement sur des enfants de huit à neuf ans (1). Le plus grand nombre des observations publiées par les auteurs appartenant aussi à la première enfance. Toutes les espèces d'invaginations ne sont pas également fréquentes à tous les âges; celles du gros intestin paraissent plus fréquentes dans la première enfance, et celles de l'intestin grêle dans la seconde enfance. Nous avons cherché ailleurs la cause de cette différence. (V. *Anatomie pathologique.*)

Sexe. — Thomson avait déjà fait observer que l'invagination était plus fréquente chez les hommes que chez les femmes. Sur 34 malades, il compte 20 hommes et 14 femmes. Nous sommes arrivés aux mêmes conclusions pour les enfants; sur 25 malades, nous comptons 22 garçons et 3 filles.

Mauvaise hygiène. — Chez les très jeunes enfants cette cause peut exercer une influence évidemment fâcheuse. Ce fait nous a paru non douteux chez quelques-uns de nos malades qui présentaient l'invagination d'une nourriture peu appropriée à leur puissance digestive.

Ainsi, un enfant de sept mois, non sevré, était nourri de fruits, de gâteaux, de nougat; un autre, âgé de dix mois, mangé de tout; un autre était allaité par sa mère, qui avait éprouvé, huit jours avant le début, un violent chagrin de la mort de son mari, etc.

Maladies antérieures. — L'invagination est, dans l'immense majorité des cas, une maladie primitive. (Nous réservons la question de l'entérite comme cause pathologique.) Cependant on a cité des cas où l'intussusception était venue compliquer une autre maladie. Ainsi, le docteur Leopolit publie l'observation d'un enfant de quatre ans et demi qui avait atteint d'une invagination dans le cours d'une varicelle, et qui guérit.

Causes déterminantes. — Une violence extérieure est quelquefois la cause déterminante d'une invagination. Ainsi, un enfant de neuf ans, cinq semaines avant le début, revient de l'école pâle et décomposé, disant qu'un de ses camarades lui a donné un coup de pied dans le ventre; dès lors il maigrit et pâlit, et a des alternatives de diarrhée et de constipation. (V. *Obs. III.*)

Chez deux enfants, l'invagination se produisit tout à coup, pendant que leur père les faisait sauter dans ses bras (2).

Les écarts de régime, que nous avons placés parmi les causes prédisposantes, peuvent devenir à leur tour causes déterminantes. Cette double condition s'est rencontrée sur deux de nos malades.

Cause anatomique. — Il est un point d'étiologie sur lequel les pathologistes ne sont pas d'accord: l'entérite est-elle la cause ou l'effet de l'invagination? Dance a soutenu la première opinion. L'invagination, dit-il, n'est point une maladie primitive; elle est ordinairement secondaire à une autre affection, et spécialement à l'irritation et à l'inflammation intestinale, qui a pour effet de troubler les contractions péristaltiques des intestins et d'exciter des mouvements généraux, et surtout partiels, dans la masse intestinale.

La vérité nous paraît être entre les deux opinions.

Si le lecteur jette de nouveau les yeux sur l'article d'anatomie pathologique, il pourra se convaincre que l'entérite est évidemment, dans le plus grand nombre des cas, la conséquence de l'invagination, et qu'elle suit très exactement, en diurnité et en intensité, l'étendue et la durée de l'invagination. Elle est la plus intense là où la constriction est la plus forte. Quelquefois elle est très exactement limitée à une portion très circonscrite à l'anneau d'entrelacement; le reste du tube digestif est habituellement sain. D'un autre côté, nous ne refusons pas d'admettre que l'irritation intestinale, jointe à une prédisposition organique de structure, ne puisse être le point de départ de la maladie. L'invagination

est, en effet, fréquente à l'époque de l'enfance où les maladies de la muqueuse intestinale sont les plus communes; elle est quelquefois précédée pendant un temps plus ou moins long par les symptômes de l'irritation des intestins. Ses causes prédisposantes anti-hygiéniques sont aussi celles de l'entérite. Toutes ces considérations nous portent à croire, dans un certain nombre de cas, que l'entérite joue un rôle étiologique; mais il en est d'autres où il est impossible de l'admettre, ce sont ceux où la maladie se produit tout à coup, spontanément, sous l'influence d'une violence extérieure. (Forcé.)

Traitement.

Traitement préservatif. — Nous sommes convaincus qu'une bonne hygiène contribuera à diminuer le nombre des invaginations, surtout dans la première enfance. Nous n'avons pas à traiter ici les règles diététiques convenables à cette période de la vie; mais nous ne pouvons pas nous empêcher de nous élever contre cette déplorable habitude que l'on a souvent dans les classes moyennes ou inférieures de la société de donner aux enfants à la mamelle les aliments les plus indigestes.

Nous faisons ici, disent ces parents inconsidérés, de bons estomacs à nos enfants; voyez comme ils sont gros et gras; ils mangent de tout. Oui, mais ils payent tôt ou tard une pareille imprudence. Un grand nombre contractent une diarrhée plus ou moins rebelle; d'autres une véritable entérite ou un ramollissement de l'estomac, quelques-uns enfin une invagination. Plusieurs de ces maladies, pour n'être pas constamment mortelles, n'en sont pas moins une cause de débilitation, et prédisposent ainsi les enfants aux affections dyscrasiques auxquelles ils ne sont déjà que trop sujets... Ces vérités sont si toujours banales, si si évidentes, si si hygiéniques, que nous ne craignons pas de les répéter. Si une hygiène convenable est toujours utile, elle est encore plus spécialement recommandée dans le cas où l'on observe chez un enfant les symptômes précurseurs de l'invagination, sur lesquels nous avons attiré l'attention de nos lecteurs.

Traitement curatif de la première période. — On peut ranger sous trois chefs les médications mises en usage contre l'invagination. Ce sont : le traitement médical proprement dit, le traitement mécanique, le traitement chirurgical.

A. Traitement médical. — Le traitement anthropologique est évidemment celui qui semble le plus rationnel. Que l'entérite soit cause ou effet, il n'est pas moins vrai que la congestion inflammatoire de l'intestin est une cause incessante d'accroissement de l'invagination, et un obstacle permanent à son dégagement. Le traitement anthropologique doit être modéré, parce qu'il ne faut pas oublier qu'une partie de l'espoir de la guérison réside dans la chance de l'élimination, et qu'il ne faut pas jeter l'enfant dans une débilitation telle, que la réaction ne puisse plus avoir lieu. Le raisonnement paraît contre-indiquer l'emploi des purgatifs vants par bien des médecins, mais jugés nuisibles par d'autres (Langstaff, Johnson) dans l'immense majorité des cas.

Il semble, en effet, qu'en augmentant le mouvement péristaltique, on agit mécaniquement dans le sens de l'invagination. Ici l'expérience n'est peut-être pas d'accord avec la théorie. Ainsi c'est à l'emploi du calomel que nous avons dû la guérison de deux malades; mais il faut reconnaître que, si les purgatifs augmentent le mouvement péristaltique, d'un autre côté ils dégorgent l'intestin, facilitent le rétablissement de son calibre; les préparations calmantes sont évidemment indiquées. La douleur sollicite la contraction intestinale; en calmant la douleur, on diminue le mouvement péristaltique; on le diminue aussi en paralysant jusqu'à un certain point la fibre musculaire.

En résumé, le traitement médical de l'invagination à sa première période, c'est-à-dire dans les deux ou trois premiers jours, nous paraît se résumer dans l'emploi des médications anthropologiques modérées, purgatives, douces et calmantes. En conséquence, nous conseillons une ou deux applications de sangsues (de quatre à huit, suivant l'âge) sur le point le plus douloureux et de préférence dans le flanc gauche, parce que c'est au niveau du cœcum que l'invagination droit, parce que c'est au niveau du cœcum que les piqûres ne coulent pas trop longtemps, pour ne pas affaiblir l'enfant. Après l'arrêt de l'écoulement sanguin, on le mettra au bain pour une heure, puis, après l'avoir remis au lit, on lui appliquera sur le ventre de grandes cataplasmes arrosés de laudanum ou des flanelles plongées dans une décoction de têtes de pavots. Quelques heures plus tard on donnera toutes les demi-heures une poudre de calomel de deux grains, ou une cuillerée à café d'huile de ricin toutes les heures; l'usage des catartiques sera continué par l'emploi des lavements, et des catartiques des lavements d'huile pur, deux, trois ou quatre fois par jour.

Si au bout de vingt-quatre à quarante-huit heures de cette médication on n'obtient aucune venue de la partie supérieure de l'intestin, on bien si les purgatifs ne sont pas tolérés, il faut en cesser l'usage et continuer le traitement anthropologique et calmant, par les bains, les cataplasmes,

SOMMAIRE. — Paris. Accident de l'hôtel des Princes. Extraction d'une balle logée dans la sixième vertèbre cervicale. — Hôpital de Genève (M. Rillet). Mémoire sur l'invagination chez les enfants (Fin). — Corps étranger volumineux dans l'oesophage d'une petite fille de dix mois. Extraction avec les pincettes à paucement. Guérison. — Société de chirurgie, séance du 10 février. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 23 FÉVRIER 1852.

ACCIDENT DE L'HÔTEL DES PRINCES.

EXTRACTION D'UNE BALLE LOGÉE DANS LA SIXIÈME VERTÈBRE CERVICALE.

L'événement arrivé à l'hôtel des Princes et dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs semble devoir fournir une des observations les plus remarquables à la chirurgie déjà si curieuse, si riche en faits inattendus de plaies par armes à feu. Les tentatives d'extraction faites infructueusement par M. Maisonneuve ont été renouvelées avec plus de succès avant-hier, avec l'assistance de M. le docteur Alexis FAVROT. Nous croyons devoir transcrire ici un extrait du procès-verbal de cette opération, rédigé par ces deux honorables confrères.

Dans les journées du 19 et du 20 février, de graves hémorrhagies s'étant manifestées par la plaie du cou chez M. de J. — MM. les docteurs Maisonneuve et Alexis FAVROT jugèrent indispensable de pratiquer la ligature des vaisseaux qui fournissent le sang, et de procéder en même temps à l'extraction de la balle dont ils avaient précédemment constaté la présence dans l'épaisseur de la sixième vertèbre cervicale.

Une incision de 12 centimètres environ pratiquée sur la région latérale gauche du cou, le long du bord antérieur du muscle sterno-mastoïdien, permit d'arriver promptement au foyer de la blessure. On put alors constater que la balle avait pénétré sur le côté gauche du larynx, au niveau du cartilage cricoïde; qu'elle avait déformé ce cartilage sans le briser; qu'elle avait ensuite glissé obliquement de haut en bas sur le côté gauche de la trachée-artère et de l'oesophage, sans intéresser ces organes; qu'elle avait laissé en dehors l'artère carotide primitive, la veine jugulaire interne et le nerf pneumogastrique; qu'elle avait coupé incomplètement le tronc de l'artère thyroïdienne inférieure, et qu'elle avait ensuite pénétré dans la portion gauche du corps de la sixième vertèbre cervicale, où elle se trouvait logée.

On dut procéder d'abord à l'extraction de la balle.

Cette première partie de l'opération fut exécutée à l'aide d'une pince à anneau, à mors très fins et apaisés. Le doigt, porté dans le trou que le projectile avait creusé dans la vertèbre, permit de reconnaître que la moelle épinière n'avait pas été intéressée.

Après l'extraction de la balle, on dut s'occuper de la ligature de l'artère thyroïdienne inférieure. Dans ce but, un fil double fut passé à l'aide d'une aiguille mousse autour du vaisseau malade; et tandis qu'une pince à coulant tenait fermée la plaie artérielle, un des fils fut serré au-dessus, l'autre au-dessous de cette plaie. L'hémorrhagie fut dès lors définitivement arrêtée. On fit ensuite quelques ligatures sur des vaisseaux de second ordre intérieurs dans l'incision, et la plaie fut pansée à plat.

La balle fut examinée avec soin après l'opération: elle était d'un petit calibre; à sa circonférence, on remarquait une ligne circulaire résultant du frottement rude qu'elle avait éprouvé en sortant du canon de l'arme. C'était un pistolet à balla forcée.

À ces détails, nous devons ajouter que, les tissus à travers lesquels nos confrères ont pénétré jusqu'à la balle étant très ténus, ils ont rencontré sur leur route des difficultés de plus d'un genre. L'incertitude qui devait nécessairement régner sur la source de l'hémorrhagie était encore une circonstance qui ne pouvait qu'accroître l'embarras du chirurgien. Cette hémorrhagie pouvait venir de l'artère carotide, ou de la vertèbrale, ou de la thyroïdienne. Une dissection délicate et attentive dissipa bientôt cette incertitude en montrant une lésion de l'artère thyroïdienne inférieure dans le point où cette artère, au niveau de la sixième vertèbre, croise l'artère vertébrale et la carotide primitive, entre lesquelles elle se trouve placée.

Remarquons enfin, en terminant, combien d'organes importants la balle traversés sans léser pour ainsi dire aucun, fait observé bien des fois déjà dans des circonstances analogues, mais toujours digne de l'intérêt des praticiens.

P. S. Anjourd'hui 23, nous apprenons que l'état de M^{de} de J. est des plus satisfaisants.

La plaie a été réunie par première intention. Il ne restera qu'une cicatrice linéaire. Tout fait espérer que le succès viendra justifier une opération aussi hardie.

AGE.	NOMB. DE SUJETS.	AGE.	NOMB. DE SUJETS.
A. mois.	3	4 ans et 1/2.	2
6 —	2	5 —	2
7 —	2	6 —	2
8 —	2	7 —	1
9 —	2	8 —	1
10 —	2	12 —	2
11 —	1	13 1/2 —	1
12 ans et 1/2.	1	15 —	1

(2) Foczek, cité dans le Compendium, p. 428.

les poisons opiacés. On proportionnera la dose d'opium à l'intensité des douleurs; c'est sous l'influence d'une potion fortement opiacée que la crise s'est faite chez le malade sujet de l'observation III.

Certains symptômes réclament une attention particulière. Deux des principales causes de mort, chez les jeunes enfants, sont la faim et les accidents nerveux. Les vomissements continus empêchent toute alimentation; il faut donc s'efforcer de le calmer. Nous avons pu les arrêter chez un malade (Obs. I) au moyen du nitrate d'argent; dans un autre cas, c'est l'*acetum cantharidis* de la pharmacopée anglaise qui a réussi à les suspendre. L'opium, que nous recommandons tout à l'heure, et la glace devraient aussi être essayés. Les symptômes nerveux étant probablement le résultat de la douleur, c'est aux préparations d'opium, aux fleurs de zinc et aux calmants qu'il faut s'adresser pour combattre les complications de cette espèce.

B. *Traitement mécanique.* — On a généralement renoncé à l'emploi du mercure coulant des halles de plomb et d'or; mais il est un autre moyen mécanique, l'insufflation, qui mérite une attention sérieuse. Ce moyen a été employé avec succès par le docteur Wood (1) dans un cas des plus graves, et que nous citons ici, parce que ce malade, bien qu'adulte, était atteint d'une invagination offrant presque tous les caractères de l'iléus de la première enfance, y compris l'excrétion des mucosités sanguines. Le docteur Mitchell (2) ne fut pas moins heureux sur un enfant; après avoir tout essayé sans succès, il recourut à l'expédient suivant: il introduisit dans le rectum, aussi haut que possible, une canule de gomme élastique, il y introduisit de cette sonde le bec d'un soufflet de cheminée, puis il poussa de l'air en quantité. La distension intestinale, ayant déployés les anses du tube digestif, fit comme par enchantement disparaître les symptômes d'étranglement; des garde-robes se manifestèrent, et l'enfant guérit.

Le docteur Cunningham fait observer avec quelle facilité l'insufflation débrouille sur une table un paquet intestinal, quelque intriqué qu'il soit; la même chose a lieu sur le cadavre. Nous ajoutons que la facilité avec laquelle, au moyen d'une douce traction on d'une légère pression de haut en bas, on dégage sur le cadavre l'intestin invaginé rend évidente l'heureuse influence de l'insufflation; elle réussira d'autant mieux qu'on aura affaire à une invagination du gros intestin: en effet, l'insufflation agit directement et près du paquet invaginé. La direction verticale ou légèrement oblique qu'a prise l'intestin par suite de son déplacement est encore une condition qui facilite le succès de l'insufflation. Comme M. Cunningham le fait observer avec raison, ce moyen n'est pas dangereux, on ne saurait trop le recommander.

On a aussi conseillé l'injection forcée de l'eau dans l'intestin au moyen d'un instrument particulier auquel on a donné le nom d'hydrobale. Nous pensons qu'une douche ascendante puissante doit être mise en usage dans le cas où l'insufflation n'aurait pas réussi. Nous avons essayé sur le cadavre d'un jeune enfant d'injecter de l'eau au moyen d'une seringue à courant continu, et nous sommes arrivé très facilement à remplir tout le gros intestin et même à franchir la valvule.

Les insufflations et les injections sont beaucoup plus faciles à pratiquer sur le cadavre, et doivent par conséquent l'être plus sur le vivant qu'un autre procédé mécanique recommandé par le docteur Nissen. Ce médecin a pratiqué deux fois le rouleauement de la masse invaginée au moyen d'une sonde œsophagienne garnie d'une éponge. Voici ces deux observations telles que nous les trouvons consignées dans le *Journal de Constant*.

Obs. XIII. — Une petite fille de neuf mois, très bien portante, évacua du sang par l'anus; en même temps il sortit par le rectum une tumeur, qui se refira lorsque le ténesme cessa. A ce moment, l'enfant envoya une cuillerée à café de mucus mêlé de sang, sans matière fécale. Le jour suivant, l'enfant fut pris d'un vomissement qu'on ôta le lait de sa mère, fut gué. La tumeur descendait si bas que le doigt pouvait la sentir; elle paraissait être de la grosseur d'un œuf de pigeon; elle était dure, douloureuse; on la sentait dans le côté gauche du bassin, d'où elle était décollée de nouveau lorsqu'il y avait un nouveau vomissement. Les vomissements augmentèrent de fréquence, accompagnés d'agitation et de douleurs; insomnie; tension du ventre; facies anxieux.

Le docteur Nissen prit alors une sonde flexible garnie d'une éponge qui, malgré sa dimension (elle était grosse comme une noix), parvint à pénétrer dans le rectum. Par ce moyen, il fit remonter la tumeur de la région hypogastrique gauche dans le côlon descendant, de là dans le côlon transverse et même quelques pouces dans le côlon ascendant; il s'en suivit la palpation du ventre au moyen de la main droite. Toutefois, il fut nécessaire d'employer plusieurs fois la même manœuvre, parce que la tumeur tendait toujours à redescendre, jusqu'à ce que des lavements froids l'eussent maintenue en haut.

Obs. XIV. — Dans un autre cas, chez un enfant de deux ans et demi, l'intussusception apparut dans le cours d'une diarrhée. Ici encore on pouvait sentir une tumeur allongée, dure, douloureuse, grosse comme un œuf de poule, à gauche du nombril. En même temps, vomissement, évacuation de sang par le rectum, anxiété, soif, mais point de fièvre; et, après le rouleauement avec la sonde, qui porta la tumeur à droite du nombril, on employa des lavements froids avec de l'acétate de plomb.

Le rouleauement fut encore pratiqué le second jour; les lavements firent d'abord répéter toutes les deux heures, puis plus rarement. Le matin suivant, la tumeur et tous les autres symptômes avaient cessé; la diarrhée persista encore pendant quelque temps, puis elle disparut.

Le procédé conseillé par le docteur Nissen est, disions-nous, très difficile à exécuter sur le cadavre. La sonde, introduite par l'anus, glisse difficilement dans l'intestin; elle arrête contre les angles et les sinuosités de cet organe, et il

faut se servir d'une balaie bien souple et bien flexible pour qu'elle puisse s'accommoder aux difficultés de position qu'elle rencontre sur son passage. Dans les tentatives que nous avons faites, nous avons eu une peine infinie à atteindre l'angle gauche de l'arc du côlon, et nous n'avons pu le dépasser. Peut-être qu'un meilleur instrument et des expériences plus répétées nous eussent conduit à un résultat plus favorable.

C. *Traitement chirurgical.* — Le docteur Pfeiffer, dans son excellent thèse, a cité la plupart des auteurs qui ont écrit pour ou contre la gastrotomie dans l'étranglement interne. Lui-même se prononce hautement pour cette opération dans le cas de volvulus; c'est seulement alors qu'elle est indispensable, parce que les efforts de la nature médicatrice sont vains pour la guérison. Il se demande cependant si, dans le cas où l'on aurait commis une erreur de diagnostic et pris une invagination pour un volvulus, l'opération serait désavantageuse. Il conclut par la négative. « *Si operatio perficeretur, hac nullo modo detrimentum, imo potius emolumentum esset; nam hic casus intussusceptionis tam acuti et vehementes fore omnes lethales sunt* (1). »

Il appuie son opinion en citant deux cas d'invagination où la gastrotomie a été couronnée de succès (2). Dans l'un, le dédoublement de l'invagination fut obtenu au moyen d'une simple traction; dans l'autre, au moyen d'une incision partielle de l'intestin invaginé.

Les auteurs du *Compendium* résument les objections faites à la gastrotomie dans les propositions suivantes:

1° Impossibilité de déterminer avec certitude l'existence, la nature, le siège de l'obstacle; risques par conséquent d'ouvrir l'abdomen sans pouvoir trouver l'oblitération, soit que celle-ci n'existe pas, soit qu'elle se dérobe aux investigations de l'opérateur;

2° Risques, en admettant que l'on rencontre l'oblitération, de ne pouvoir la réduire en raison des adhérences qui unissent presque toujours intimement les parties;

3° Dangers de l'opération.

Nous reconnaissons la valeur des objections; mais il en est deux qui n'ont pas de valeur pour nous. Nous croyons que, dans bon nombre de cas, on peut déterminer la nature et le siège de l'obstacle, et que le dédoublement des parties invaginées est très aisé; nous pensons en conséquence que, le diagnostic de l'invagination étant clairement établi par les symptômes que nous avons indiqués, il ne faut pas hésiter, après avoir pendant trois ou quatre jours employé le traitement médical et fait en outre plusieurs essais d'insufflation; il ne faut pas hésiter, disons-nous, à pratiquer la gastrotomie. Reste, il est vrai, la troisième objection, la gravité de l'opération; mais ce ne doit pas être un obstacle en cas pareil, *melius anceps quam nullum*.

Il ne nous appartient pas de tracer le procédé opératoire. Nous nous bornerons à donner le conseil de pratiquer l'opération dans le flanc droit, d'aller à la recherche du rectum dans le bassin, de s'assurer si cet intestin n'est pas frôlé tendu à sa partie supérieure, de refouler le paquet invaginé de bas en haut jusqu'à ce qu'il soit complètement dégaîé.

Traitement de la seconde période et ses conséquences. — Au moment où la crise se déclare, les enfants doivent être tenus à une diète sévère et à un repos absolu. Il est très important de ne pas céder à leurs caprices et de ne pas leur accorder prématurément une alimentation qu'ils sollicitent à grands cris. La mort a été dans quelques cas le résultat de cette imprudence. Les aliments prescrits seront d'une facile digestion et donnés en petite quantité.

RÉSUMÉ.

L'invagination est dans l'enfance une maladie qui, sans être très fréquente, mérite cependant plus d'importance que ne lui en ont accordé les pédiatres.

A l'exception de quelques observations éparses dans les journaux scientifiques et des notes publiées par les docteurs Jan. Dopz, Barz, Billard et Gorham, on ne trouve dans la science aucun document de quelque valeur sur la maladie qui nous occupe, et même parmi les travaux que nous venons d'énumérer celui du docteur Gorham est le seul qui mérite d'être mentionné.

L'invagination se présente sous deux formes, l'une latente, l'autre apparente. La première espèce, beaucoup plus fréquente que l'autre, prend naissance pendant l'agonie et siège dans l'intestin grêle; la seconde constitue une maladie bien caractérisée et occupe presque toujours le gros intestin dans la première enfance; tantôt cet organe, tantôt l'intestin grêle dans la seconde enfance. Le lien d'élection de l'invagination de la première enfance trouve son explication dans des conditions physiologiques et anatomiques spéciales à cet âge.

L'invagination du gros intestin dans la première enfance est caractérisée par des vomissements incessants, très rarement stercoraux, de petites selles muqueuses striées de sang, ou une véritable enterorrhée. Le ventre conserve sa forme, ou bien, à une période en général peu avancée, on perçoit une tumeur dans une des flancs ou à l'hypogastre. Le faciès est purpurré; le pouls est fréquent, sans chaleur à la peau; l'anxiété, l'angoisse, les cris existent fréquemment; l'assoupissement ou le coma, l'éclampsie sont très rares. Le faciès est altéré, les forces sont déprimées, mais l'amaigrissement est peu marqué.

Le début est tantôt soudain, tantôt précédé pendant plusieurs jours ou plusieurs semaines d'un dérangement des voies digestives.

La maladie dans les cas malheureux ne dépasse pas, en général, le quatrième jour, et se termine quelquefois le troisième, dans les cas favorables, elle peut se terminer en trente-six heures ou dans cinq jours.

La terminaison la plus ordinaire est la mort. Quand la

guérison a lieu, c'est par suite du dédoublement de la portion invaginée et non de son élimination.

Dans la seconde enfance, les vomissements existent, et souvent ils sont stercoraux; le ballonnement du ventre est plus marqué, la tumeur sans la constipation habituelle; les douleurs abdominales sont vives, la fièvre est intense. L'apparence de la maladie est péritonéale.

La durée est plus longue.

La terminaison est la mort, ou bien la guérison à la suite de l'élimination d'une portion plus ou moins considérable de l'intestin grêle ou du gros intestin.

L'invagination dans la première enfance peut être et a en effet été confondue avec le ramollissement de l'estomac (entérite cholériforme), l'enterorrhée, la dysenterie, et dans la seconde enfance avec différentes espèces d'étranglement interne et la péritonite. La connaissance des symptômes sus-indiqués mettra le plus souvent le praticien à l'abri de l'erreur.

L'invagination est plus grave dans la première enfance. Son siège dans le gros intestin, la rapidité de sa marche, l'absence, l'extrême rareté, sinon l'impossibilité de la terminaison par élimination, et les constitutions cérébrales en sont la cause.

L'invagination est plus fréquente dans la première année qu'à toute autre époque de l'enfance, plus chez les garçons que chez les filles; une mauvaise hygiène alimentaire et l'entérite sont des causes tantôt prédisposantes, tantôt occasionnelles. Dans quelques cas rares, on a pu attribuer la maladie à une violence antérieure.

Le traitement est préservatif ou curatif. Le premier est tout entier dans une bonne hygiène alimentaire; le second est médical, mécanique ou chirurgical. Le traitement médical consiste dans l'emploi sage combiné des antiphlogistiques, des évacuants et des narcotiques. Le traitement mécanique repose sur trois procédés différents: le cathétérisme de l'intestin, l'insufflation, l'injection forcée de l'eau. Le traitement chirurgical consiste dans la gastrotomie; il ne faut pas hésiter à pratiquer cette opération quand le traitement médical ou mécanique a échoué et avant que la maladie ait fait de trop grands progrès.

CORPS ÉTRANGER VOLUMINEUX

Dans l'œsophage d'une petite fille de dix mois. — Extraction avec des pinces à pansement. — Guérison.

Par M. le Dr MÉRARD, médecin à Fresnes-en-Wevoire (Meuse).

Je fus mandé en toute hâte, le 8 février dernier, chez M. Veluz, propriétaire à Fresnes-en-Wevoire (Meuse), pour donner mes soins à une petite fille de dix mois que l'on m'a dit être atteinte depuis une demi-heure environ d'une grande gêne de la respiration, de nausées et de vomissements de sang. J'appris à mon arrivée que la malade était restée seule pendant une heure avec trois enfants plus âgés qu'elle dans une chambre fermée à clef; les parents étaient à la messe. Je supposai de suite la présence d'un corps étranger dans le pharynx ou l'œsophage; mais, avant de procéder à un examen direct de l'arrière-bouche, je voulus questionner les trois enfants sur la forme et la nature de ce corps; il me fut impossible d'en rien obtenir. Je fis donc associer la petite malade sur les genoux d'une femme, près d'une fenêtre bien éclairée, la tête renversée en arrière et soutenue par un aide; il n'existait au cou aucune saillie anormale. J'introduisis l'indicateur droit dans la bouche et l'explorai la région pharyngienne; un effort de vomissement survint et me fit constater la présence d'un corps étranger qui me parut très volumineux. Mais rien de plus; les pinces n'y réussirent pas, ni la forme, ni la nature de l'objet; il y eut aussitôt un mouvement du doigt pour l'acrocher, mais il m'échappa par un mouvement de déglutition: je jugeai toutefois par l'effort que je fis qu'il était solidement fixé et que j'éprouverais de la difficulté pour l'extraction. L'enfant portait fréquemment la main à son cou; il y avait des nausées, des efforts violents et convulsifs pour vomir, et de temps à autre sortie par la bouche de mucosités sanguinolentes; la respiration, quoique gênée, s'exécutait assez bien pour que je n'eusse pas à craindre une suffocation immédiate par la compression de la glotte ou de la trachée-artère. L'indication était pressante: il fallait prendre une prompt détermination; quatre mesures se présentaient:

- 1° Extraire le corps étranger par la voie buccale;
- 2° Le pousser dans l'estomac;
- 3° L'abandonner aux ressources de la nature;
- 4° Le retirer à l'aide de l'œsophagotomie.

Avant d'opter pour l'une d'elles, il me parut de la dernière importance de tenter de découvrir par l'inspection directe la forme, la nature et le volume de ce corps. Puis, j'ouvris largement la bouche de la malade, j'abaissai fortement la base de la langue et je provoquai ainsi un effort de vomissement qui le fit remonter et apparaitre en partie dans le pharynx: je reconnus un morceau de cuivre, qui me parut volumineux, mais je ne pus distinguer sa forme, parce que, l'effort de vomissement venant à cesser, le corps suivit la rétraction de l'œsophage et disparut en totalité. Je me déterminai sur-le-champ pour l'extraction par la voie buccale et en cas d'insuccès pour l'œsophagotomie. En conséquence, l'enfant étant placée comme je l'ai dit plus haut, j'introduisis l'indicateur gauche dans sa bouche, je pressai fortement sur la base de la langue et filai l'arrière-gorge pour provoquer un effort de vomissement et faire remonter et apparaître le corps étranger. De la main droite armée de pinces à pansement, je le saisis avec force et fis un effort ménagé pour l'extraire, mais le retrait de l'œsophage et probablement le pli des surfaces me firent lâcher prise; il s'écoula une notable quantité de sang, et je dus laisser un moment de calme à l'enfant pour reprendre haleine.

(1) The American Journal, no 50. — Dans Archiv. de méd., 1836, 2^e série, t. XIII, p. 240.

(2) The Lancet, n° de Janvier à Mars 1838. — Dans Gaz. méd. de Paris, t. 1838, p. 219.

(1) Loc. cit., p. 45-46.

(2) Loc. cit., p. 57 et 61.

Une seconde tentative ne fut pas plus heureuse, quoique j'eusse fait faire au corps étranger des mouvements de va-et-vient pour produire son dégagement; car je me rappelaient alors que les fibres musculaires de l'oesophage avaient avec celles des fibres formant au-dessus et au-dessous du point de contact un bourrelet qui s'opposait à ce qu'ils continuèrent de descendre vers l'estomac, aussi bien qu'à leur ascension rétrograde du côté de la bouche. Dans ces cas même, les mouvements de déglutition, les efforts de vomissements ne font souvent, quand ils ne réussissent pas, que rendre l'enclavement plus solide par l'irritation et le gonflement qu'ils occasionnent. Cette dernière considération pouvait me faire hésiter à renouveler la tentative, et j'aurais alors voulu avoir à ma disposition des pincettes plus longues et recourbées comme celles dont on se sert pour extraire les polypes des narines; ces dernières m'eussent permis d'aller à la recherche du corps étranger, sans être obligé de provoquer des efforts de vomissement, qui seuls me permettaient de le faire remonter et de pouvoir le saisir avec mes pincettes droites. Toutefois, je persistai dans mon premier dessein, et je fis une troisième tentative. Comme le corps étranger ne paraissait pas se déplacer, j'allai saisir contre la paroi latérale droite du pharynx, et par un mouvement d'élevation je le fis basculer suffisamment pour le rendre au moins à moitié visible, même après le retrait de l'oesophage; malheureusement mes pincettes lâchèrent prise, et je ne pus cette fois encore terminer l'extraction. J'appréhendais fort que dans cette position verticale le corps ne vint à descendre bien avant dans l'oesophage et qu'il ne fut plus possible de l'attendre. Il n'en fut rien. La quatrième tentative fut couronnée d'un plein succès.

Le corps extrait est en cuivre qui termine les fourreaux de baïonnette; il a 6 centimètres de longueur. Le sommet se termine par un gros bouton; la base est triangulaire et à la forme des lames de baïonnette d'infanterie; les bords du triangle sont minces et tranchants; les angles sont plutôt moussus qu'aigus.

Après l'opération la malade est placée dans un bain.— Cataplasme autour du cou. Diète d'aliments mous ou solides; lait coagulé pour boisson. Il n'y a pas trace de réaction, et cinq jours ont suffi pour un rétablissement complet.

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 10 février 1852. — Présidence de M. LARREY.

Correspondance.

- 1. M. le professeur GÉRARD adresse son *Traité de chirurgie pratique complète*. — Première nomenclature: Pathologie, générale, médico-chirurgicale — afin d'obtenir le titre de membre honoraire. — M. GÉRARD est nommé par acclamation membre honoraire.
- 2. Clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu de Montpellier, par M. AIGRÉ.
- 3. Observation de farcin chronique avec guérison probable, par les docteurs ALPHONSE RICHARD et FOUCHER.
- 4. Mémoire sur un symptôme négligé de certains tumeurs du sein, écoulement par le mamelon; par M. ADOLPHE RICHARD.
- 5. M. CAZENAVE (de Bordeaux) adresse un travail sur un cas d'hypertrophie de la prostate. (MM. MICHON, CHASSAGNAZ et MONOD sont chargés d'examiner le travail de M. CAZENAVE, et de faire un rapport.)

Présentation de malades.

- 1. M. ROBERT présente la malade sur laquelle il a fait sur un des anses-bras plusieurs opérations pour enlever des névromes très douloureux.
- 2. M. MICHON présente une malade affectée de la division de la voûte palatine, et demande l'avis de ses collègues sur l'opportunité de l'opération.
- 3. M. LENOIR présente un enfant sur lequel il a réduit une luxation du pouce en avant. M. LENOIR se propose de lire une note sur cette luxation.
- 4. M. PAPIER présente un malade auquel il a pratiqué la résection de la tige de l'humerus gauche du tiers supérieur de cet os pour un coup de feu qui a traversé l'omoplate, brisé le col chirurgical, et séparé la portion articulaire de la tête humérale dans le col anatomique. La balle avait traversé les tubérosités de l'os et s'est présentée à la face antérieure de l'épaule, dont elle a été retirée. L'opération a été pratiquée le 15 mai 1849, sur un militaire du régiment de ligne, dans la tranchée au siège de Rome.

Lecture et adoption du procès-verbal.

A propos du procès-verbal, M. le professeur ROUX revient sur l'immense plus grande des opérations quand elles sont répétées plusieurs fois sur la même personne. Il a eu occasion de pratiquer plusieurs fois la taille sur le même homme, et toujours avec succès. Il cite à ce propos deux observations, l'une relative à un monstre, et l'autre à un adulte. L'autre est celle de Grangé, qui a été taillé trois fois par des chirurgiens différents. M. ROUX se demande la raison de cette innocuité; il la trouve 1. dans l'état moral du malade, qui, ayant déjà été opéré, est moins impressionné de la crainte de l'opération elle-même et de ses suites; 2. dans la modification des parties affectées par la première taille; le malade est moins exposé à l'hémorrhagie et à l'inflammation urinaire.

M. CHASSAGNAZ. Je regrette que M. ROUX n'ait parlé de l'opération de la cataracte. J'ai constaté que les malades éprouvent moins d'accidents inflammatoires quand, à la suite de l'opération par abaissement, le chirurgien est obligé d'y retourner. Il voit que la cataracte par extraction elle-même, quand elle survient une cataracte secondaire, il y a également moins de danger dans l'opération de cette cataracte secondaire que dans la première opération.

M. GUESZART. L'enfant sur lequel j'ai pratiqué pour la seconde fois la trachyotomie est maintenant au onzième jour de l'opération. Aucun accident n'est survenu.

Calculs de l'urètre.

Rapport fait au nom d'une commission composée de MM. GIRALDES, GOSSELIN, et DEMARQUAY, rapporteur, sur le travail de M. LE ROY d'Étiolles ayant pour titre: *Calculs volumineux ayant sé-*

jourd dans l'urètre pendant vingt ans, essais infructueux de la lithotritie; extraction par une incision. Nouveau procédé pour extraire les calculs arrêtés dans la portion membraneuse de l'urètre.

Le travail de M. LE ROY, que je suis chargé de vous faire connaître, a été de ma part l'occasion de recherches sur les calculs urétraux et sur les moyens de les extraire. Les éléments que l'on peut recueillir sur cette question sont tellement nombreux, qu'il me paraît difficile de vous en donner un rapport en vous les rappelant; ils se trouvent d'ailleurs pour la plupart dans les ouvrages modernes qui ont été publiés sur l'affection calculueuse de la lithotritie. Je désire néanmoins fixer un instant votre attention sur le procédé opératoire, le meilleur, le plus sûr, pour atteindre les calculs arrêtés dans la portion membraneuse de l'urètre, où souvent ils acquièrent un volume considérable et deviennent inaccessibles à tous les procédés de lithotritie. C'est, d'ailleurs, une des régions de l'urètre où il apparaît le plus souvent. Mais, d'abord, il faut que je vous fasse connaître le travail de notre saillant confrère M. REY.

Le sujet, ou plutôt l'occasion de ce travail, est un homme de soixante-dix ans, de petite taille, bien constitué; sa santé générale, malgré ses souffrances, n'est pas trop altérée. Il est affecté depuis 1816 d'un rétrécissement de l'urètre. Cette maladie est restée sans cesse en augmentant. En 1822, elle détermina une rétention d'urine. Depuis cette époque jusqu'en 1830, il a continué à se passer des sondes pour remédier aux accidents déterminés par la maladie.

Le médecin auquel il se confia en 1830 pratiqua dans l'urètre des caudécisions pour détruire les adhérences; mais, en même temps, dans la vessie, il était arrêté dans la portion membraneuse de l'urètre par un corps étranger qu'il reconstruit avec un calcul. A partir de ce moment jusqu'en 1851, le corps étranger est allé croissant. Pour faire les douloureux qu'il occasionnait, le malade avait recours à divers moyens, mais tous étaient sans succès. Il avait essayé de faire avec un liquide mucilagineux. Toutefois, le mal augmentait, le malade eut recours aux soins éclairés de M. MICHON. Notre excellent confrère, ayant constaté que l'appareil instrumental de la lithotritie vulgairement employé était inefficace, engagea le malade à se soumettre aux tentatives de M. ROY. Ce habile lithotriteur constata, comme M. MICHON, l'impossibilité de saisir le calcul urétral; il eut alors la pensée de brider, comme il avait eu occasion de le faire une dizaine d'années auparavant dans le service de M. BESCHET, sur un malade porteur du même mal. Cette tentative, qui eut lieu, fut sans succès. Les tentatives de M. MICHON firent construire alors un instrument dont la forme s'adaptait à la rigole faite par l'urine sur le calcul, il avait la forme d'une sonde; mais dès qu'il était en place, par un mécanisme que vous avez pu apprécier, on mettait à nu une râpe composée de deux éléments mobiles, ces deux éléments, dont l'un était fixe, et l'autre mobile, se mouvaient l'un sur l'autre, et dans le même temps, par le mouvement alternatif des deux parties de la râpe, la mobilité du calcul au milieu des parties molles et élastiques était la principale cause qui avait empêché sa perforation. Cet ingénieux instrument ne donna aucun résultat satisfaisant; il fallut recourir à une opération sans issue.

Quand le chirurgien vint recourir à la lithotritie pour détruire les calculs volumineux arrêtés et développés dans la portion membraneuse de l'urètre, où ils ont déterminé des lésures, ou souvent ils sont devenus adhérents, il se trouve alors dans de si mauvaises conditions qu'on comprend très bien pourquoi on ne les a pas extraits. Ces difficultés sont telles, en effet, que M. LE ROY, dont personne ne conteste l'habileté, a dû, dans trois circonstances, y renoncer pour recourir à l'opération de la hystérotomie. Ce qui l'importe, avant tout, pour pratiquer la lithotritie, c'est de pouvoir faire manœuvrer les instruments, sans se laisser aller, comment le faire dans un cas où l'on a devant soi un calcul, qui souvent présente un volume considérable, s'étend du côté du bulbe, du côté de la portion prostatique de l'urètre jusque dans la vessie elle-même, comme cela résulte d'un grand nombre de faits rapportés par M. GIBBLE dans son ouvrage sur les calculs urétraux.

Notre savant collègue M. CHASSAGNAZ a mis des doutes sur le point précis occupé par le calcul; suivant lui, les calculs extraits étaient prostatiques et non urétraux. Je ferai à notre honorable confrère les objections que lui fit dans son travail M. LE ROY: Les calculs extraits, réunis par des fils, comme ceux de M. LE ROY, dans les calculs vésicaux et urétraux, offraient le volume d'un petit œuf et n'avaient point la composition des calculs prostatiques; de plus, ces derniers n'acquiescent jamais un volume aussi considérable, si on parle seulement de ceux qui se développent dans la portion membraneuse de l'urètre, et non dans la portion prostatique de l'urètre. M. LE ROY a-t-il introduit dans l'urètre, elle-même et non dans la portion prostatique de l'urètre, un corps étranger que lorsqu'il était arrivé sous l'arcade pubienne; le doigt indicateur introduit alors dans le rectum sentait très bien les calculs et, derrière eux, la prostate. Pour toutes ces raisons, j'adhère avec M. LE ROY que des calculs urétraux que souvent les calculs développés dans la portion membraneuse de l'urètre sont aussi des ressources de la lithotritie. Dans ces cas, il faut que la lithotritie interviene armée de l'instrument tranchant. Les calculs développés dans la portion membraneuse de l'urètre, et non dans la portion prostatique de l'urètre, sont extraits par la pénétration. En effet, une incision faite suivant le raphé à la façon de la taille médiane permet d'arriver sur la partie antérieure de la portion membraneuse de l'urètre; mais celle-ci est intéressée dans une trop petite étendue pour permettre l'exécution de la lithotritie.

La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée.

La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe, comme celle que pratiquait Celse et comme celle que nous pratiquons dans la taille bilobée. La pierre calcaire, qui se rencontre le plus souvent dans la portion membraneuse de l'urètre, est extraite par la pénétration. Une autre incision plus avantageuse que la précédente permet encore au chirurgien de découvrir la partie antérieure de la région: c'est une incision courbe

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Le journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40,
MORIN DU PARISS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIQUISEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c)
Le port en son pour les pays étrangers sans échange postal.

PARIS, LE 25 FÉVRIER 1852.

Séances des Académies.

COMPTABLE. — PARIS. Sur les séances des Académies. — **HOPITAL COCHIN** (N. MASONNEUX). Leçons cliniques sur les affections cancéreuses. — Recherche de l'indépendance de l'air, les caux, le sol, etc. (Fin). — Académie de médecine, séance du 23 février. — Académie des sciences, séance du 23 février. — Nancy, par M. Esly, (Suite). — Chronique et nouvelles.

L'Académie de médecine a sans doute pensé que la question soulevée par le rapport de M. Cazeaux était bien sérieuse pour un mardi gras ; peut-être s'est-elle rappelée que l'année dernière, à pareille époque, elle avait traité un sujet plus analogue à la circonstance. Pour cette raison ou pour d'autres, la discussion sur l'avortement provoqué a été renvoyée à une autre séance, et la parole a été donnée à M. Bricheteau pour la lecture d'un rapport sur l'emploi de l'extrait de jusée dans la phthisie pulmonaire.

Ne nous plaignons point de cette décision ; l'Académie ne saurait procéder avec trop de mesure à l'examen du grave sujet sur lequel nous avons déjà appelé son attention.

On se rappelle peut-être que M. Barnuel lut, il y a quatre ou cinq mois environ, un travail sur ce produit singulier, désigné sous le nom de jusée, vanté d'abord par un médecin italien, et qui consistait dans une infusion d'écorce de chêne ayant servi aux opérations du tannage. Le tan préféré par M. Barnuel est celui qui a servi au tannage des peaux de veau, parce qu'il renferme habituellement, dit-il, plus de matières animales, et qu'il ne contient ni alun, ni acide sulfurique, ni sulfate de fer, etc., toutes substances qui on emploie souvent dans le tannage des autres peaux. C'est un sirop fait avec l'extrait de cette infusion (8 à 10 centigrammes d'extrait par jour) que préconise M. Barnuel. Tel est le médicament sur lequel M. Bricheteau veut à faire un rapport. Si l'en est acquité avec son zèle accoutumé, mais non pas avec le même bonheur.

M. Cavenot a d'abord attaqué la partie pharmacologique du rapport. Il a démontré, avec ce sens pratique exquis qui le caractérise, que ni l'auteur, ni le rapporteur, n'avaient donné les moyens de s'assurer de l'identité des diverses espèces de jusée qu'on pourrait prescrire, condition reconnue essentielle aujourd'hui en pharmacologie, soit pour expérimenter un médicament, soit pour en faire usage avec intelligence et succès. Sans doute, a ajouté avec non moins de raison M. Cavenot, si le médicament dont il s'agit jouissait de propriétés extrêmement puissantes, on pourrait passer sur les inconvénients que je signale ; mais en l'absence d'observations bien concluantes sur l'efficacité de la jusée, et alors que M. le rapporteur déclare, et cela même sans faits détaillés à l'appui, qu'il n'a obtenu qu'une légère amélioration dans quelques symptômes, qu'une foule de moyens bien connus produisent également, il me paraît au moins inutile de donner la sanction de l'Académie à l'introduction d'un tel médicament dans la matière médicale.

Ces paroles, corroborées au point de vue clinique par le témoignage de M. Louis, qui a déclaré avoir employé la jusée chez plus de cinquante phthisiques, sans avoir observé la moindre action appréciable, a fixé l'opinion de l'Académie, et le travail a été renvoyé à la commission.

Malgré toute la confiance que nous avons dans les lumières et le savoir de l'excellent M. Bricheteau, nous ne pouvons nous empêcher d'approuver pleinement la décision de l'Académie, à laquelle s'est associé d'ailleurs M. Guibourt, l'un des membres de la commission.

L'Académie a entendu, outre le rapport de M. Bricheteau, une lecture de M. Reybard (de Lyon) sur la cure de la fistule lacrymale, et une autre de M. Camille Bernard (d'Apt) sur la difficile question du taxis. Ces deux lectures, écoutées avec beaucoup d'intérêt, ont très honorablement rempli la séance d'hier.

— L'Académie des sciences a reçu deux mémoires qui méritent de fixer l'attention des chirurgiens ; l'un de M. Bonnet (de Lyon) l'autre de M. Tavignot, et deux dissertations sur le goitre et le crétinisme, dans lesquelles les vues spéculatives jouent un beaucoup plus grand rôle que l'expérience et les recherches positives.

H. de Castelnau.

Le prince président de la République n'a pas oublié que, parmi les actes qui honorent la mémoire du nom illustre de Napoléon, se trouve l'institution du fameux prix sur le croup, prix qui a été l'occasion des meilleurs travaux qu'on ait jamais produits sur cette maladie. Fidèle à ces glorieuses traditions, Louis-Napoléon Bonaparte vient de rendre le décret suivant :

Louis-Napoléon,
Président de la République française,
Sur le rapport du ministre de l'instruction publique et des cultes, Dérèrre :
Art. 1^{er}. Un prix de cinquante mille francs est institué en faveur de l'auteur de la découverte qui rendra la pile de Volta applicable avec économie,
Soit à l'industrie comme source de chaleur,
Soit à l'éclairage,
Soit à la chimie,
Soit à la mécanique,
Soit à la médecine pratique.
Art. 2. Les savants de toutes les nations sont admis à concourir.
Art. 3. Le concours demeurera ouvert pendant cinq ans.
Il sera nommé une commission chargée d'examiner la découverte de chacun des concurrents et de reconnaître si elle remplit les conditions requises.
LOUIS-NAPOLÉON.

Par le prince président :

Le ministre de l'instruction publique et des cultes,

H. FORTOT.

HOPITAL COCHIN. — M. MASONNEUX.

Leçons cliniques sur les affections cancéreuses.

(Suite. — Voir le n° du 14 février.)

DEUXIÈME LEÇON. Des tumeurs glandulaires hypertrophiques.

La plupart des glandes peuvent être affectées d'hypertrophie partielle dans un ou plusieurs de leurs lobules ; il en résulte des tumeurs que les chirurgiens considèrent, il y a peu d'années encore, comme formées de tissu encéphaloïde à l'état de crudité, et qu'ils opéraient pour des cancers.

C'est qu'en effet ces productions présentent plusieurs points d'analogie avec les tumeurs cancéreuses. Comme ces dernières, elles ont une origine obscure ; leur développement se fait avec lenteur ; elles donnent lieu souvent à des douleurs névralgiques plus ou moins analogues aux douleurs lancinantes. Leur consistance élastique rappelle assez bien celle de l'encéphaloïde ; leur coupe en reproduit à peu près l'aspect ; enfin, on les voit souvent reparaître après l'extirpation.

Plusieurs observateurs modernes avaient néanmoins essayé de les différencier des vrais cancers, et leur avaient même assigné un nom particulier. M. Volpeau les appelait tumeurs fibreuses, ou adénoides ; Astley Cooper, tumeurs glandulaires chroniques ; Abernethy, sarcomes glandulaires. Mais c'est à M. Lebert qu'appartient l'honneur d'avoir définitivement fixé leur véritable caractère en démontrant, au moyen du microscope, qu'elles sont exclusivement formées par les éléments normaux des lobules glanduleux hypertrophiés.

Ces tumeurs peuvent se développer partout où il existe des glandes ou des glandules ; la glande mammaire en est le siège de prédilection. C'est là surtout qu'elles ont été bien étudiées ; mais on les observe encore assez fréquemment dans les glandes salivaires et dans les glandules buccales.

J'en ai vu plusieurs cas remarquables dans la glande parotide, et dernièrement encore j'en ai l'occasion d'extirper un tumeur de ce genre que des chirurgiens très expérimentés avaient considérée comme un cancer.

Le sujet de cette observation, ancien professeur d'Allemagne, avait déjà subi, il y a trois ans, une première opération dans laquelle on eut seulement le lobule hypertrophié, et l'on crut devoir respecter le reste de la glande.

Cette opération incomplète fut, au bout de six mois, suivie d'une récidive qui confirma d'autant plus le malade et le chirurgien dans l'opinion où ils étaient, que la tumeur était véritablement cancéreuse. Mais après l'opération que je pratiquai, et dans laquelle, suivant mes principes, j'extirpai la glande jusque dans ses derniers prolongements, j'acquis, au moyen du microscope, la certitude que j'en avais eu affaire qu'à une tumeur hypertrophique.

Dix-huit mois se sont écoulés depuis cette opération, et la guérison ne s'est pas un instant démentie.

Le volume de ces tumeurs est des plus variables. J'en ai vu qui présentaient à peine celui d'une noisette, tandis que d'autres avaient acquis des dimensions énormes. Les unes sont lisses et régulières, d'autres inégales et bosselées. En général, elles ont une consistance élastique ; mais on y rencontre aussi des points fluctuants, quand, ce qui n'est pas rare, des kystes se développent dans leur intérieur.

Un tissu cellulaire lamelleux les isole ordinairement des parties voisines, et leur forme une sorte de kyste incomplet,

interrompu seulement par un pédicule mince et peu vasculaire qui les réunit à la glande.

Il en résulte une facilité singulière dans leur énéation. Ce fait est d'une haute importance pratique ; il explique comment on peut, sans difficultés graves et sans danger pour le malade, attaquer ces tumeurs dans les régions les plus délicates.

C'est ainsi qu'il m'est arrivé plusieurs fois d'extirper sous vos yeux, au moyen d'une simple incision, des tumeurs de cette nature placées dans le fond de la gorge ou sur le voile du palais.

Dans quelques cas rares cependant la peau qui les recouvre contracte avec elles des adhérences, et peut même devenir le siège d'une inflammation ulcéreuse plus ou moins étendue ; c'est alors surtout qu'il est difficile de les distinguer du cancer.

A l'examen microscopique on y reconnaît tous les éléments des glandes, tels que : les canalicules terminaux des conduits excréteurs, et surtout l'épithélium qui les tapisse. Seulement ces éléments, peuvent par le fait de leur développement exagéré, présenter des modifications nombreuses ; tantôt c'est le tissu fibreux qui prédomine, et la tumeur alors offre l'aspect uniforme et serré des productions fibro-plastiques ; tantôt l'hypertrophie porte de préférence sur l'élément glandulaire, et la tumeur, d'aspect grenu, semble infiltrée d'un suc transparent comme la synovie.

D'autres fois dans leur intérieur se développent des kystes que l'on distingue en kystes, clos formés par la dilatation des canalicules glanduleux, et en kystes lacuneux, formés par les interstices de la charpente fibreuse.

Dans tous les cas, on n'y trouve jamais ce sac lactescet et émuilifié dans lequel le microscope constate l'existence des cellules et des noyaux spécifiques du cancer.

Causes. — Les tumeurs hypertrophiques des glandes se développent le plus souvent sans causes appréciables. Dans quelques cas elles se manifestent à la suite d'une contusion, ou sous l'influence d'excitation vire de l'organe. Nous les avons vu plusieurs fois apparaître dans la glande mammaire au moment de la puberté, à la suite de la lactation, ou bien encore sous l'influence de froissements ou de contusions.

Symptômes. — A leur début, ces tumeurs sont presque toujours régulières et lisses ; leur forme est arrondie ou ovoïde ; elles jouissent souvent d'une mobilité assez étendue. Elles donnent au toucher une sensation ferme, mais élastique. Quand elles sont nombreuses, la douleur a quelque chose de névralgique et peut même revêtir le caractère lancinant des douleurs cancéreuses. Enfin, dans quelques cas, les canaux excréteurs de la glande laissent suinter un liquide rosé ou sanguinolent.

Ce phénomène, récemment signalé par M. A. Richard, est d'une grande importance pour le diagnostic. La marche de ces affections est généralement lente ; il n'est pas rare de voir des tumeurs de ce genre rester de longues années sans augmenter de volume ; mais on en voit aussi qui prennent tout à coup un accroissement rapide.

Vous en avez vu plusieurs exemples remarquables dans notre service, et entre autres chez deux malades couchées aux numéros 4 et 6 de la salle Saint-Jacques.

Cette évolution ne s'accompagne jamais d'engorgement dans les ganglions voisins ; ou bien, quand le phénomène existe, on doit le considérer moins comme une extension de la maladie que comme une simple coïncidence.

Les phénomènes généraux sont peu prononcés ; la maladie, toute locale, ne s'agit qu'à l'organe que porte la glande mammaire qu'elle occasionne, ou bien par les douleurs auxquelles elle peut donner lieu. Dans aucun cas on ne voit survenir les phénomènes d'infection générale ni cette cachexie caractéristique des affections cancéreuses.

Diagnostic. — Tous les praticiens savent combien est difficile le diagnostic des tumeurs ; mais ces difficultés redoublent quand il s'agit de différencier les tumeurs dont les phénomènes principaux n'ont rien de constant, ni de caractéristique. C'est précisément le cas des tumeurs hypertrophiques des glandes ; rien, en effet, dans leur forme, leur position, leur volume ou leur consistance on peut les faire distinguer avec certitude de certaines tumeurs fibreuses ou cancéreuses.

D'une autre part, les douleurs qui les accompagnent quelquefois sont plutôt propres à tromper le praticien qu'à le mettre sur la voie de la vérité.

Cependant, en considérant, non pas un symptôme isolé, mais bien l'ensemble des phénomènes, on arrivera le plus souvent à déterminer la nature du mal. Ainsi, l'on se rappellera que les tumeurs hypertrophiques se développent plus spécialement chez les individus jeunes ; qu'elles affectent d'ordinaire les glandes en suractivité ; qu'elles surcroissent parfois leur sécrétion ; qu'elles succèdent souvent à quelque violence extérieure ; que leur évolution lente peut durer des années entières ; qu'elles sont habituellement mobiles et roulantes à leur début ; qu'elles ne se compliquent presque jamais d'engorgement ganglionnaire ; qu'elles n'ulcèrent que très tardivement la peau ; qu'elles n'y développent jamais de tu-

hercules; qu'elles ne déterminent point de cachexie dans l'organisme; enfin qu'elles ne se reproduisent que sur place, et dans les cas seulement où la glande n'a pas été radicalement enlevée; que les cancrs des glandes se manifestent plutôt après la jeunesse, dans les organes en diminution d'activité; qu'ils éteignent ou affaiblissent les fonctions des parties au milieu desquelles ils se développent; que leur marche est généralement active et fait de rapides progrès; qu'ils envahissent promptement les ganglions, la peau et l'organisme tout entier; enfin, qu'ils récidivent à peu près constamment, tant sur place que dans les parties éloignées.

Malgré ces différences, il est encore des cas nombreux où le diagnostic reste incertain jusqu'après l'extirpation, et ne peut être établi définitivement que par l'examen anatomique, qui permet de constater à l'œil nu l'absence du suc cancéreux, la structure grenue et lobulée de la tumeur, son indépendance entière des tissus voisins, et, à l'aide du microscope, l'absence de la cellule caractéristique, en même temps que la présence des lobules de la glande, de ses canaux excréteurs et de l'épithélium qui les tapisse.

Il ne faudrait pas croire que ce diagnostic *ad posteriori* n'offre qu'un simple intérêt de curiosité; il rend d'immenses services au chirurgien en donnant des bases certaines à son pronostic, en éclairant sur l'emploi des moyens propres à prévenir le retour de la maladie, enfin en le guidant dans les opérations ultérieures que peut nécessiter la récidive locale.

Pronostic. — Les tumeurs hypertrophiques des glandes ne constituent pas généralement une affection grave, en ce sens qu'elles ne compromettent point par elles-mêmes la vie des malades et qu'elles peuvent être radicalement détruites par des opérations. Cependant, quand elles occupent certaines régions d'un accès difficile, quand elles ont acquis un développement tel qu'elles entravent les fonctions d'organes importants à la vie, elles peuvent offrir des dangers; mais alors c'est à des circonstances étrangères à leur nature qu'on doit imputer les accidents. Sous ce rapport, elles diffèrent essentiellement des cancers et même des cancrs et des tumeurs fibro-plastiques, dont nous parlerons plus tard.

Traitement. — Parmi les tumeurs hypertrophiques des glandes, il en est qui peuvent disparaître spontanément, et ne nécessitent que des soins hygiéniques, ou qui occasionnent de gêne notable. Il en est d'autres dont un traitement bien dirigé peut amener la résolution. Le plus grand nombre, enfin, réclame l'extirpation; de là trois modes principaux de traitement:

1^{re} L'expectation aidée des moyens hygiéniques, l'emploi des moyens résolutifs et les opérations chirurgicales.

1^{re} **Expectation.** — Quand une tumeur présumée hypertrophique n'apporte aucun embarras sérieux dans les fonctions de l'organe, quand elle ne menace pas d'acquiescer à un développement dangereux, quand elle ne produit pas de douleurs vives, le chirurgien peut s'abstenir de tout traitement et se contenter d'en surveiller l'évolution ou d'éloigner les causes diverses qui pourraient hâter son développement. Mais l'inquiétude qu'inspire aux malades la présence d'une tumeur, lors surtout que cette tumeur est de nature douteuse, les porte, en général, à solliciter un traitement plus actif. Ce traitement peut avoir pour but de les résoudre ou de les détruire.

Traitement résolutif. — Nous avons vu que certaines tumeurs hypertrophiques peuvent disparaître spontanément; il est facile de comprendre que cette disparition peut être hâtée dans quelques cas par des moyens de diverses sortes: c'est ainsi que les préparations iodurées tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, que l'extrait de ciguë, que les applications de sangsues plusieurs fois répétées, que les saignées générales, les purgatifs, l'application de certains topiques et surtout la compression partiellement quelquefois à la ligne disparaisse; entre les mains de M. Ricamier, ce dernier mode de traitement a donné d'admirables résultats. J'ai vu cet illustre professeur obtenir en quelques mois et parfois en quelques semaines la résolution complète de tumeurs du sein que des chirurgiens habiles avaient considérées comme des cancers et dont ils avaient proposé l'extirpation; témoin de ces cures remarquables, j'ai pu récemment encore, en suivant ses préceptes et ses exemples, résoudre chez une dame âgée de treize-trente ans une tumeur du volume du poing qui occupait le sein gauche et en avoir détruite les autres, par les mêmes habiles procédés. Ces tumeurs ont été en même temps caractérisées.

Mais ces moyens ne sont pas toujours applicables; il est des régions où la compression n'est pas possible, lors, par exemple, que la tumeur a son siège dans l'arrière-gorge, sur le voile du palais, dans la région sous-maxillaire; il est même des tumeurs hypertrophiques du sein qui sont entièrement réfractaires à cette médication.

2^o **Destruction de la tumeur.** — Dans les cas où les médications précédentes ont échoué ou n'ont pu trouver leur application, quand la tumeur, en envahissant les malades, se persévère, quand par son volume elle entrave les fonctions de quelque organe important, il devient nécessaire d'en opérer la destruction; l'art possède plusieurs moyens pour arriver à ce but, entre autres les caustiques et l'extirpation. Nous traiterons plus tard la question des caustiques à l'occasion des cancers proprement dits; contentons-nous de dire pour le moment que ces agents ne trouvent pas ici une application avantageuse, et que l'extirpation est de tous points préférable non-seulement pour les tumeurs profondément situées dans les cavités naturelles, mais encore pour celles qui sont superficielles. Le plus grand nombre de ces tumeurs, en effet, sont enveloppées de kyste cellulaire qui rend leur évacuation facile par le bistouri, et présente, d'autre part, un tissu résilient et ferme que les caustiques n'entament qu'avec difficulté.

En rendant compte de cette intéressante leçon, nous ferons surtout remarquer deux points essentiels qui ont plus spécialement fixé notre attention: d'une part, l'importance des travaux modernes sur la structure microscopique des tu-

meurs, travaux dont M. Maisonneuve a fait ressortir toute l'utilité et dont il a su trouver une application éminemment pratique.

Trop de chirurgiens, en effet, désignent encore le séroscop du microscope dans le diagnostic des tumeurs, et se privent ainsi d'un moyen puissant pour éclairer le pronostic et le traitement de ces affections.

Le second point de vue, qui ne nous paraît pas moins intéressant, est l'utilité qu'un praticien aussi expérimenté déclare avoir reconnue à l'emploi de la compression dans les tumeurs; ce moyen, dont le professeur Ricamier avait déjà fait sentir toute l'importance, emprunte aux observations de M. Maisonneuve un nouveau degré d'intérêt. Dr Alexis FAVROT.

RECHERCHE DE L'IODE

dans l'air, les eaux, le sol et les produits alimentaires des Alpes de la France et du Piémont;

PAR AD. CHAVIN,

Docteur en sciences et docteur en médecine, professeur titulaire à l'École de pharmacie de Paris.

(Fin. — Voir les nos des 10, 24, 31 janvier; 19 et 21 février.)

Me sera-t-il permis d'exprimer une pensée qui s'est présentée à moi lorsque, quittant Besle pour entrer dans le val Pelline, je me trouvais au milieu de la végétation la plus verte et la plus vigoureuse que je puisse voir, et que, près de moyers et de châtaigniers gigantesques, à l'ombre même desquels croissaient, couverts de beaux fruits dorés, la vigne, le pêcher, le poirier, je vis, là où je cherchais des hommes, des créatures; toute une population de créatures au corps rebouffi, à la démarche lente, à toute l'allure pleine d'abattement, aux lèvres grossières, à l'œil terne, à la physionomie stupide, et poussant de rauques grognements quand on s'efforçait d'entendre des paroles. Puis, à côté de ces êtres dégénérés, et brouillant l'herbe verte des vallons ou jonant sur les branches des arbres, un hétéral alerte, beau et au regard plein d'intelligence, des oiseaux vifs, pétillants, heureux, qui tiraient les sons les plus gais, les plus doux d'un gosier dont les cordes avaient conservé toute leur harmonie. À l'impression de tristesse que j'avais d'abord ressentie au contraste du tableau que j'avais sous les yeux succéda bientôt une pensée d'un autre ordre. Si, dans ce pays où je me trouvais, la végétation est si belle et les bêtes si pleines de vie, c'est que l'homme n'est pas simplement un animal; c'est que, malgré les rapprochements de la science, il y a une distance immense, un abîme entre la nature humaine et celle de tous les autres corps organisés. À l'homme seul l'élément qui manque dans les vallées des Alpes est nécessaire, et sa dégradation est la preuve même de la distinction et de la supériorité de sa nature (1).

Avant voulu rechercher, du point de vue où j'étais conduit, si les diverses races humaines ont une aptitude égale à contracter le goitre, j'ai trouvé que, suivant ce que rapportait M. de Humboldt et M. Boussingault, la race nègre serait, comme la race caucasique, très sujette à cette maladie, qu'on n'aurait jamais observée chez la race rouge. Je rapportai les expressions mêmes de ces illustres voyageurs: car la question en vaut la peine. Voici comment en parle M. de Humboldt:

« Dans les pays dont les habitants souffrent du goitre, cette affection de la glande thyroïde ne s'observe jamais chez les Indiens, les Amérindiens, les Péruviens... »

M. Boussingault s'exprime ainsi: « Il paraît que cette race n'est pas susceptible d'être affectée par le goitre; du moins je n'ai pas encore rencontré un Indien de race pure qui fût atteint de cette maladie. Dans le village de Coloya, à Piedras, sur les bords du Combayma, on n'observe pas de goitre chez les Indiens, tandis que les blancs, les nègres, les mulâtres et même les métis sont presque tous goitreux. »

Le médecin verra peut-être là une simple influence du tempérament. Quant à l'anthropologiste, je n'ose lui demander sa pensée (2).

Quelques-uns, que sais-je! beaucoup peut-être, taxant ma pensée de folie et d'orgueil, préféreraient voir, avec la commission de Sarlat, dans la santé du bétail et la richesse de la végétation, « une preuve que les causes locales ne s'opposent pas à l'amélioration de l'homme », et ils s'affermiront dans cette croyance par la répugnance qu'ils éprouvent à admettre qu'une fraction de l'espèce humaine soit fatalement condamnée à une existence qui est au-dessous de celle de la brute. Je n'ai plus à répondre que sur le second point, où j'espère donner pleine satisfaction à ceux qui pensent que l'habitant des vallées des Alpes n'est pas abandonné de la Providence.

MOYENS DE S'OPPOSER AU DÉVELOPPEMENT DU GOITRE ET DU CRÉTINISME.

Empêcher le développement du goitre et du crétinisme, tel est le sujet qu'on aborde à la suite de toute étude de la question, chacun concluant suivant les causes qu'il a assignées à la maladie. Il est donc superflu de dire quelle est ma conclusion personnelle, tout ce travail démontrant que l'insuffisance de l'iodo coïncide partout avec la présence et l'intensité de ces maladies. Aussi, tout en signalant qu'il ne faut pas perdre de vue les influences générales précédemment rappelées, veux-je me borner à terminer ce travail en consultant l'emploi de l'iodo qu'en indiquant les moyens de mettre

facilement cet élément indispensable à portée des populations.

L'observation faite par M. Boussingault que des sols non complètement privés d'iodures préservent du goitre les habitants des Cordillères qui en faisaient usage le conduisit naturellement à recommander l'emploi de sols semblables aux populations chez lesquelles la maladie sévissait. Dans ces derniers temps, M. Grange a vivement insisté sur les avantages de ces sels, dont l'emploi serait d'ailleurs facile à régler.

On pense en effet que les sels naturellement iodurés qu'on retire des varechs, ou les sels des salines et des marais salants préalablement mélangés d'une petite quantité d'iodo, atteindraient le but désiré, et que dans quelques localités spéciales ils seraient le seul prophylactique auquel on puisse avoir recours. Mais est-il indéniable que des composés iodurés soient apportés du dehors dans les contrées où le goitre est endémique? Je vais montrer que cela n'est pas ordinairement nécessaire.

On n'a sans doute pas perdu de vue que dans les Alpes, où l'iodo manque à la fois dans l'air, les eaux et les produits du sol, j'ai signalé la présence de nombreuses sources minérales qui arrivent à la surface de la terre chargées d'une proportion d'iodures très considérable. Ce sont ces richesses, déposées par la Providence à côté de la misère pour la détruire, et aujourd'hui perdues, que l'homme doit utiliser.

Quand, pour ne parler que des Pyrénées, des Alpes et des sources minérales sulfureuses que j'ai trouvées dans les localités iodurées, on considère que ces eaux sortent presque à chaque pas des premières chaînes de montagnes, et que, si elles paraissent être plus rares dans les secondes, elles y sont, comme par compensation, beaucoup plus chargées d'iodo; il est difficile de ne pas reconnaître que ces contrées possèdent dans leur propre sein le remède au mal dont elles souffrent.

Les eaux sulfureuses, dira-t-on, sont nombreuses, les populations ne les boivent pas; les animaux mêmes, dont il importerait d'ailleurs de connaître les habitudes, ne les refusent pas. C'est vrai; aussi faut-il que ces eaux soient rendues plus agréables, et rien n'est si facile. La chimie offrirait au besoin ses ressources pour les désulfurer; mais cela est superflu. Il suffira de les laisser exposer à l'air pendant quelque temps pour que, le principe sulfureux étant détruit, elles rentrent dans les conditions générales des eaux potables. Ces eaux seront plus légères dans les Pyrénées, ordinairement plus dures dans les Alpes; mais qu'importe (1)? Le trajet que les eaux devront parcourir pour se rendre au point où l'on devra les utiliser suffira le plus souvent pour amener la complète disparition du principe sulfureux, dont on pourra d'ailleurs hâter la destruction par une agitation de l'eau dans l'air, facile à établir par les plus simples machines. S'il fallait citer quelques faits, je dirais que l'abondante et riche source d'Allevard, qui est à peu près cent fois plus iodurée que l'eau de la Seine, pourrait être facilement conduite dans toute la vallée de Bréda, où, en se mélangeant en certaines proportions avec les eaux des fontaines, elle leur communiquerait, jusqu'à Pontcharra, une iodation suffisante; que les sources locales sulfureuses de Domène et de la Terrasse pourraient, convenablement aménagées et conduites (celles-ci sur le pont du Tancin), iodurer les fontaines de Domène, Goucelin, Tencin, Thénay, où le goitre est commun; que celle de Corens ne serait pas perdue pour Grenoble, celle de Challes pour Chambéry et la vallée de l'Eysse (2), etc. Sans doute il y aurait en certains endroits des travaux plus ou moins difficiles à exécuter pour faire de ces sources précieuses des réservoirs aux fontaines de chaque localité intéressée; mais dans une question de cette gravité le gouvernement n'hésiterait pas, si la nécessité lui en était démontrée, à venir en aide aux communes et aux départements.

Il est encore une ressource autre que les eaux minérales iodurées à laquelle on recourrait avec succès dans toutes les zones où l'atmosphère et par suite les pluies sont encore sensiblement, quelquefois notablement iodurées. Il suffirait, en effet, d'y recueillir les eaux pluviales dans des citernes et de les substituer aux eaux dont on fait usage pour voir le goitre diminuer ou disparaître. Ce moyen, dont j'oserais garantir la complète efficacité à Gènes, à Nice et sur tous les points du littoral, ainsi que dans les environs de Paris et le Soissonnais, donnerait sans doute encore de très bons résultats à Clermont, Lyon, Vienne, Grenoble, Goncelin, Pontcharra, Montélimar, Chambéry, Ivree, Turin, etc. Me fondant sur la constitution de l'air des vallées profondes des Alpes et en particulier sur l'existence à Molitres d'une citerne d'iodo d'Europe, où tout le monde n'est pas exempt du goitre, je ne pense pas que dans les vallées où l'atmosphère n'est pas sensiblement iodurée les citernes puissent rendre de grands services.

On le voit à présent, la Providence n'a abandonné l'homme nulle part: c'est lui qui s'abandonne à qui méconnaît les ressources qu'elle a mises sous sa main (3).

CLASSIFICATION RÉSUMANT LES RAPPORTS ENTRE L'IODE, LE GOITRE ET LE CRÉTINISME.

Je ne résume ce long travail, dont l'ensemble prouve que l'air, les eaux, le sol et ses produits, à peine iodurés dans les Alpes, varient proportionnellement au goitre et au crétinisme, que par quelques propositions essentiellement statistiques. Négligent les nuances intermédiaires et quelques faits spéciaux d'ailleurs confirmatifs des observations générales.

(1) Le principal défaut des eaux dures est, suivant moi, de ne pas contenir une proportion suffisante d'iodo, et non d'être sulfureuses.

(2) Le goitre est si peu près inconnu parmi les personnes nées à Chambéry même, mais il se montre quelquefois sur celles qui viennent à Ivree de contrées iodurées, et il y est d'autant plus toujours chez les individus qui viennent à habiter Pontard déjà un goitreux.

(3) Je viens de faire des observations qui, si elles se confirment, conduiraient à utiliser, comme prophylactique du goitre, une substance iodurée dont on manquera jamais l'homme le plus pauvre.

rales, je diviserai en six zones les pays sur lesquels ont porté mes études.

Zone première, normale ou de Paris. — Le goitre et le crétinisme sont inconnus. On trouve en moyenne que dans cette zone le volume d'air respiré par un homme en vingt-quatre heures (7,000 à 8,000 litres, suivant M. Dumas) contient au moins 1/200^e de milligramme d'iode; le litre d'eau pluviale, 1/150^e de milligramme; le litre d'eau de source ou de rivière, 1/300^e de milligramme; et 10 grammes de sol arable (1) aussi 1/200^e de milligramme du même corps.

Dans la zone de Paris, les eaux potables peuvent ne pas contenir de quantité sensible d'iode (ce qui arrive chez celles d'entre elles qui sont dures) sans que le goitre se manifeste dans la plupart des cas; l'iode de l'air et des aliments supplée alors, avec le concours des influences générales, à l'iode qui manque aux eaux.

Zone deuxième ou du Soissonnais. — Le goitre est plus ou moins rare, le crétinisme inconnu. Diffère de la première zone par les eaux seules, qui sont dures et sensiblement privées d'iode. C'est chez les femmes et principalement chez celles habituées à porter des fardeaux sur la tête que la maladie se manifeste. Celle-ci est très rare (vallées de Montmorency et du Morin) ou assez commune (Soissonnais).

Zone troisième ou de Lyon. — Le goitre est assez rare, le crétinisme inconnu. L'air, les eaux, le sol sont à la fois médiocrement iodurés, la proportion de l'iode dans 8,000 litres d'air, un litre d'eau pluviale, un litre d'eau potable et 10 grammes de terre arable variant de 1/400^e à 1/1000^e de milligramme.

Zone quatrième ou de Turin et de Clermont. — Le goitre est pas rare, le crétinisme à peu près inconnu (2). Diffère surtout de la zone troisième par l'iode des eaux potables, qui est généralement au-dessous de 1/1000^e de milligramme.

Zone cinquième ou des hauteurs alpines. — Le goitre et le crétinisme sont rares (3). L'air et les eaux pluviales sont parfois très abondamment chargés d'iode; le sol et surtout les eaux potables ne contiennent pas 1/1000^e de milligramme de ce corps pour 10 grammes de premier et un litre des secondes.

Zone sixième ou des vallées profondes des Alpes. — Le goitre et le crétinisme sont endémiques. 10,000 litres d'air, un litre d'eau pluviale, un litre d'eau de source ou de torrent, 10 grammes de terre arable ne fournissent pas chacun 1/2000^e de milligramme d'iode.

Il faut y ajouter plus encore ces divisions générales, je ne distinguerai volontiers que trois régions, savoir : une région normale (Paris), une région intermédiaire ou *Frontière* (Soissonnais, Turin, Lyon, Clermont, Nancy, Strasbourg), la région du crétinisme. Dans la région normale, le goitre est absolument inconnu; dans la région intermédiaire, il est subordonné aux influences générales; dans la région du crétinisme, la cause spéciale est prépondérante.

On peut ramener la proportion de l'iode au type normal, ou dans la zone de Paris.

Dans la zone deuxième, en recueillant les eaux pluviales pour les substituer dans tous les usages domestiques aux eaux salées (4);

Dans les zones troisième et quatrième (à Turin notamment), en recueillant aussi l'eau de pluie et en faisant venir les produits alimentaires de contrées riches en iode, telles que la Brie, la Beauce, la Bourgogne, le Bordelais, les basses plaines du Piémont.

Dans les zones cinquième et sixième, où l'emploi des eaux pluviales ne serait d'aucune utilité, en raison du peu d'ioduration de l'atmosphère, on devra, autant que possible, consommer des produits étrangers au sol, et utiliser, après les avoir rendus potables par l'exposition à l'air, les eaux minérales iodo-sulfureuses qui jaillissent en grand nombre des contrées les plus affligées du goitre et du crétinisme. Les sols iodurés, dont l'emploi a été conseillé par M. Bous-singault et, plus récemment, par M. Grange, fourniraient l'iode nécessaire aux populations à portée desquelles il n'existerait ou ne serait découverte aucune source minérale iodurée.

Je ne saurais terminer sans recommander d'introduire, autant que possible, des produits iodurés dans l'alimentation des animaux destinés à fournir à l'homme une partie de sa nourriture. Autant il est facile d'approprier les eaux sulfureuses aux usages de l'homme, autant on trouvera d'avantages à donner aux animaux les eaux salines, pour lesquelles ils ont un goût prononcé; ces eaux pourront leur être données en boissons, ou servir, ou se trouvera bien d'en arroser les fourrages altérés, dont ils relèveront le suc. Le lessivage à chaud par une eau alcaline (ou par la lessive de cendres des terres et des roches les plus ferrugineuses permettrait aussi de procurer, au moins pour le bétail, des eaux chargées d'iodes.

Il est évident encore que les engrais (5) et les irrigations pourront être des moyens efficaces, en certaines contrées, d'iodurer les aliments tant de l'homme que des animaux. Les dépôts des sources minérales et l'emploi en irrigations de ces eaux des terres qui ne pourraient être bues ne devraient pas être négligés.

Tels sont les résultats principaux de ces recherches; j'ai l'honneur qu'au lieu d'être enregistrés comme de simples faits

Le sol est pris comme représentant les produits alimentaires; la proportion d'iode dans l'air, l'eau ou le sol, est celle qu'il contient, mais cette dernière a une eau légèrement alcaline à 4-20°.

(1) On a vu un crétin à Royat, localité qui appartient même, il est vrai, à la zone normale, quoiqu'il soit auvergnat.

(2) Chez digne de remarque, il existe deux crétins au Villars-de-Lons (Ain) et pas un goitreux.

(3) C'est, on le voit, que le goitre se montre parfois chez les habitants pauciers des vallées profondes, tandis qu'il constitue chez les riches les milieux en montagne.

(4) On trouve seulement l'eau de fontaines par des eaux pluviales.

(5) L'odeur existe en proportion considérable dans le vin, les végétaux de la haute et dans les céréales des côtes du Calvados, où le sol est fumé avec les varechs.

scientifiques, ils serviront les intérêts de l'humanité. Que ceux qui des doutes poursuivraient encore pésent bien ces trois faits :

- 1° Le goitre et le crétinisme sont inconnus dans les contrées normalement iodurées;
- 2° Ces maladies se montrent quand la proportion de l'iode diminue;
- 3° L'iode est le spécifique du goitre.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 24 février 1852. — Présidence de M. MÉLIER.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

Elle se compose de dix-sept lettres ministérielles relatives à des eaux minérales, à des biberons en gutta-percha, à des remèdes secrets, à des épidémies, et à un nouvel appareil imaginé par M^{re} Coquillard, avec une pouspée à l'appui.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Vaccins.

M. Brachet annonce qu'il a obtenu de belles pustules vaccinales chez un enfant en inoculant un mélange de pus variolique et de lait. (Commission de la vaccine.)

Vaginite.

M. Mayer (de Belfort) adresse une note sur le traitement de la vaginite chronique. (Commissaire, M. Hervez-de-Chégoin.)

Eurécops.

M. Letellier (de Saint-Louis-Taverny) adresse une note sur l'application des forceps au détroit supérieur. (Commissaire, M. Cazaux.)

Étranglement herniaire.

M. Bourquet, chirurgien en chef de l'hôpital d'Aix, adresse un mémoire sur le siège de l'étranglement herniaire et sur la méthode de débridement en dehors du sac. (Commissaires, MM. Cloquet et Laugier.)

RAPPORTS.

Emplot de la jussée contre la phthisie pulmonaire.

M. Brichelet lit un rapport sur un mémoire de M. Barraud, relatif à l'emploi de la jussée dans la phthisie pulmonaire.

Après une discussion à laquelle prennent part MM. Louis, Castelnau, Pr. Dubois et Soubeiran, le travail est renvoyé à la commission, à laquelle sont adjoints MM. Louis et Soubeiran.

LECTURES.

Fistule lacrymale.

M. Reyhard (de Lyon) lit une note sur la cure radicale de la fistule lacrymale, qu'il obtient en pratiquant à la cloison lacrymale, à l'aide d'un instrument particulier, une perforation assez large pour admettre la canule (4 à 5 millimètres). (Commissaires, MM. Roux, Laugier.)

Taxis.

M. Camille Bernard (d'Apt) lit un mémoire intitulé : *Du degré de force dans le taxis*.

L'auteur part de cette proposition, « que souvent le taxis ne saurait sans effet que parce que la force déployée, quoique insuffisamment mise, reste au-dessous du degré fixé par une « manœuvre réservée ».

Dans une première partie il énumère les circonstances qui rendent le taxis vicieux; dans la seconde il traite de l'insuffisance réelle de l'agent dynamique bien distribué. Sur 54 observations de taxis recueillis dans sa pratique, le taxis n'est resté sans effet que trois fois; et sur les 51 hernies dont il s'est rendu maître, 13 avaient résisté aux tentatives faites par plusieurs confrères. Dans quelques cas, M. Camille Bernard n'avait été appelé que pour opérer le débridement.

Devant ces résultats différents, dus évidemment à l'appréciation personnelle sur le degré de force que chacun a cru pouvoir déployer, l'auteur se demande si le taxis sera toujours livré à une puissance aveugle s'exerçant sur un terrain inconnu, et il émet le vœu que quelque habile inventeur donne au chirurgien le moyen de calculer le degré de résistance aux prises avec la force déployée pour la vaincre.

Quelle que difficile que soit la solution du problème, M. Camille Bernard ne désespère pas qu'on ne l'opère un jour. Déjà la réduction des luxations à l'aide des moules s'est éclairée des lumières du dynamisme; l'adaptation que M. Stoll a faite du pondérateur de la force, M. Camille Bernard l'attribue à l'inspiration venue de lui et communiqué à M. Stoll, qui n'a pu citer l'auteur, attendu qu'il ignorait le nom de son confrère.

M. Camille Bernard réclame donc un moyen à l'aide duquel le chirurgien puisse se rendre compte du degré de force qu'il déploie dans le manuel opératoire en général et dans le taxis en particulier. (Commissaires : MM. Gerly, Roux et Bégin.)

— La séance est levée à quatre heures et demie.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 23 février 1852. — Présidence de M. PLOMB.

Amour.

M. le Dr Tarnigot adresse à l'Académie un travail intitulé : *Nouvelles recherches sur l'amaurose névralgique*, dont voici les conclusions :

« Je donne le nom d'*amaurose névralgique* à la paralysie complète ou incomplète, partielle ou générale de la rétine, survenue sous l'influence de la névralgie de la cinquième paire de nerfs. »

« Le mode d'action exercée sur l'œil par la cinquième paire atteinte de névralgie est soumise à certaines lois que je vais essayer de formuler. »

« J'ai décrit deux espèces d'*amaurose névralgique* très distinctes par leurs caractères. Une reconnait pour cause un état névralgique des branches extra-orbitaires du trijumeau; c'est l'*amaurose névralgique extra-orbitaire*; l'autre survient sous l'influence d'un état névralgique des nerfs ciliaires de la cinquième paire : c'est l'*amaurose névralgique intra-orbitaire*.

« L'*amaurose névralgique extra-orbitaire* de la cinquième paire me pa-

rait agir sur la rétine en produisant une paralysie de cette membrane.

« Cette paralysie résulte d'un défaut d'équilibre dans la distribution de l'influx nerveux, comme si la dépense exagérée de ce fluide par les branches extra-orbitaires avait lieu aux dépens des nerfs ciliaires, qui en seraient plus ou moins privés. »

« Le marche de l'*amaurose névralgique extra-orbitaire* reste subordonnée à l'intensité des accès névralgiques, à leur durée, à leur fréquence. »

« Elle dépend encore de la persistance plus ou moins grande, pendant l'intervalle des accès, de points douloureux existant au niveau des divisions terminales des nerfs, spécialement vers le sommet de la tête, sur les parties latérales du nez, à la papille supérieure, etc. »

« Lorsque la névralgie a pour siège les nerfs ciliaires, que cette névralgie soit simple ou associée à un état névralgique des branches extra-orbitaires, il survient une perturbation fonctionnelle de la rétine, non plus par absence, mais bien par excès d'influx nerveux. »

« L'une et l'autre forme d'*amaurose névralgique* paraissent avoir une origine analogue, bien qu'elles diffèrent complètement par leurs symptômes. »

« La cause de l'*amaurose névralgique*, considérée d'une manière générale, est un état anormal du sang résultant d'une assimilation irrégulière ou d'une désassimilation vicieuse. »

« Le traitement local n'offre des chances réelles de succès qu'à la condition d'être associé à un traitement général. »

Emploi de l'iode à l'extérieur.

M. Bonnet, professeur de clinique chirurgicale à Lyon, adresse un mémoire intitulé : *De l'absorption et des effets généraux de l'iode employé dans les pansements et les opérations chirurgicales*.

(Voici les conclusions de ce travail.)

« 1° L'iode appliqué sur des ulcères ou injecté dans la cavité des abcès et des membranes séreuses est absorbé et se retrouve dans divers produits d'excrétion, spécialement dans l'urine et la salive. »

« 2° L'absorption à la surface des cavités closes et l'iodination par les produits excréteurs peuvent s'élever, pendant plusieurs semaines, et sans altération de la santé, à plus d'un gramme d'iode par jour. »

« 3° Cette absorption et cette élimination modifient l'économie tout entière et peuvent modifier profondément les maladies scrofuleuses constitutionnelles, pourvu qu'à l'aide de précautions spéciales dans les pansements on maintienne, au moins pendant un mois et demi à deux mois, une élimination d'iode par les urines telle, que les réactifs y déterminent, sans évaporation préalable, une teinte bleu-foncé. »

« 4° Des végétations, des cautères et des moxas absorbent avec la plus grande facilité l'iode qu'on y expose à leur surface; et à la suite de pansements quotidiens, celui-ci peut être retrouvé dans les urines et la salive, tant que les plaies artificielles ne sont pas cicatrisées. »

« 5° À l'aide de la médication iodique sur des vésicatoires éloignés des yeux, on peut guérir des ophthalmies scrofuleuses, sans remèdes intérieurs et sans applications locales. Des modifications constitutionnelles profondes sont possibles, si l'on fait absorber, pendant plusieurs mois, sur des moxas ou des cautères une telle quantité d'iode que les urines puissent toujours prendre une teinte bleu-foncé par l'addition et le chlorure. »

« 6° Parmi les préparations iodées, les seules dont l'absorption soit constante à la surface des ulcères ou des vésicatoires sont les vapeurs d'iode suivant le procédé de M. Goin (de Saint-Alban), et l'iode ioduré mélangé à l'axonge. Les pansements avec une pommade qui contient : axonge, 30 grammes; iode, 1 gramme; iodure de potassium, 2 grammes, sont préférables à tous les autres, et spécialement à ceux que l'on fait avec la teinture d'iode. »

« 7° On peut se contenter, pour rechercher l'iode dans les urines et la salive, de la solution d'ammoniaque et de celle d'hyposulfite de soude (liqueur de Labarraque); et comme les liquides animaux spécialement l'urine, décolorent l'iodure d'ammonium, l'intensité et la persistance plus ou moins prolongée de la couleur bleue produite par les réactifs permettent de juger approximativement de la proportion d'iode. »

« 8° En faisant absorber par la méthode endermique, non-seulement les préparations iodées, mais divers résolvants, tels que le chlorhydrate d'ammoniaque, le nitrate de potasse, la ciguë, etc., on peut obtenir des résolutions plus rapides et plus sûres qu'en appliquant ces substances sur la peau recouverte d'épiderme. »

Crétinisme.

M. Fournault lit un mémoire intitulé : *Caractères tératologiques et pathologiques du crétinisme; traitement prophylactique de cette affection*.

Les faits exposés dans ce travail démontrent, suivant l'auteur, que les anomalies organiques qui caractérisent le crétinisme résultent d'un arrêt, d'un retard, d'une aberration de développement.

Goitre et étiologie étiologique.

M. Nivet, professeur adjoint à l'École préparatoire de médecine de Clermont-Ferrand, adresse une note sur le goitre et l'étiologie, qui ne lui paraît pas avoir fixé encore l'attention des auteurs.

Voici les résultats principaux auxquels l'auteur est arrivé : Le goitre peut régner d'une manière épidémique pendant l'été ou l'automne; il peut se développer rapidement, sous l'influence de causes agissant d'une manière toute locale, chez des individus qui n'avaient offert antérieurement aucun symptôme de cette maladie. Ce goitre accidentel guérit promptement quand on le traite, à son début, par des moyens convenables; il est très imprudent de boire de l'eau froide ou d'exposer le cou à l'action de l'air extérieur lorsque le corps est fortement échauffé; l'eau d'égout pas par les selles qu'elle tient en dissolution, mais bien par sa température, qui est relativement trop froide si le corps est en sueur.

NANCY.

Par M. BALLY, membre de l'Académie de médecine.

(Séance. — Voir le n° du 9 décembre 1851.)

J'ai déjà parlé des Simouin dont une suite de générations honorables dans les sciences médicales a habité les habitants de Nancy à révéler le nom. Le dernier représentant de cette famille, le docteur de l'École préparatoire, a publié de nombreux travaux; dont quelques-uns seront signalés dans ce dernier article. M. E. Simouin est chargé par l'autorité départementale de faire l'histoire des médecins qui ont illustré la Lorraine. Il en acquiesce bien.

Le docteur Monodot, frère et ami de l'illustre Braconnot, a fait

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

La Lancette Française,

Ce journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

LANCETTE DES HOPITALS.

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

On s'abonne à Paris

au Bureau de Journal, rue des Saints-Pères, 40,

ou au Bureau de Paris

dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries

et chez tous les Libraires.

Prix de l'abonnement :

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

SOMMAIRE. — Revue clinique hebdomadaire. De l'emploi de l'iode de fer dans le traitement de la chlorose. Les préparations de fer ne manquent pas contre la chlorose, et c'est à bon droit que cette maladie, d'ailleurs peu dangereuse, est considérée comme l'une des plus faciles à guérir. Mais si la guérison d'une chlorose est assurée à peu près dans tous les cas, il s'en faut que cette guérison se fasse toujours dans un court espace de temps. Rien n'est plus fréquent dans la pratique que de voir des malades chlorotiques auxquelles il faut continuer pendant des années entières le régime et la médication toniques avant de triompher définitivement du mal dont elles sont atteintes. Dans ces cas, qui sont loin d'être rares, si la chlorose ne guérit pas, elle est dangereuse, elle n'en est pas moins une source féconde de souffrances, et, pour les malades qui ont besoin de se servir de leurs bras, une grande cause de misère. A ces deux points de vue, qui ne sont guère moins importants l'un que l'autre, il est de la plus grande utilité, malgré la richesse de l'arsenal thérapeutique antichlorotique, de trouver des préparations plus actives que celles dont on fait généralement usage. A ces deux points de vue donc, on ne peut que louer les efforts du savant et regrettable Dupuytren pour introduire dans la thérapeutique un médicament aussi actif que l'iode de fer. Si le sirop d'iode de fer n'a pu devenir un médicament vulgaire, à cause de son peu de stabilité, on n'en doit pas moins reconnaître qu'il constitue déjà un progrès important qui a servi de point de départ aux préparations beaucoup plus parfaites que nous possédons, et en particulier aux dragées d'iode de fer préparées par M. Gilles, et dont nous avons fait connaître la formule lors du rapport dont elles ont été l'objet à l'Académie de médecine. Grâce à cette préparation, l'administration de l'iode de fer est devenue aussi facile que celle de l'oxyde ou du sous-carbonate de même métal. On ne sera plus obligé d'en réserver l'usage pour les maladies graves, comme la phthisie, les affections profondes des os, etc.; on pourra aussi l'appliquer aux simples chloroses et aux anémies. Les deux faits suivants, que nous venons d'observer dans le service de M. le professeur Rostan, montrent tout ce qu'on peut en attendre dans ces circonstances.

Revue clinique hebdomadaire.

De l'emploi de l'iode de fer dans le traitement de la chlorose.

Le 24, il y a eu dans la journée un léger mouvement fébrile; quelques nausées, inappétence; ce malaise n'a pas de suites et se dissipe dès le second jour. Dans les premiers jours de février, la malade se sent beaucoup mieux. L'écoulement leucorrhéique a diminué sensiblement, dit-elle, dans la crainte de perdre sa place, la malade demande sa sortie, disant se sentir assez forte pour reprendre son service. Elle se propose d'ailleurs de suivre dehors le traitement dont elle s'est si bien trouvée à l'hôpital. On le sait, rien n'est difficile comme d'obtenir des malades qui ont déjà éprouvé un certain soulagement qu'ils prolongent leur séjour à l'hôpital jusqu'à la guérison complète. Dis qu'ils sont ou qu'ils croient être en état de reprendre leurs occupations, ils se hâtent de partir. Il est donc extrêmement difficile d'étudier d'une manière complète dans les hôpitaux l'influence des médications diverses sur les maladies chroniques. On ne saurait dire en particulier si dans l'observation précédente la guérison aurait continué à marcher avec la même rapidité que dans les premiers jours. Toutefois, d'après quelques faits que nous avons déjà empruntés à la pratique civile et d'après ceux que nous avons observés à l'hôpital, nous sommes convaincus que les leçons cliniques que nous avons publiées l'année dernière, on peut logiquement penser qu'il en aurait été ainsi.

Dans le fait suivant, également observé dans le service de M. le professeur Rostan, on voit l'action favorable de l'iode de fer se produire d'une manière rapide dans un cas d'anémie suite de pertes de sang.

La nommée Roussel (Adèle), âgée de vingt-quatre ans, chimiste, est entrée le 28 décembre 1851 à l'hôtel-Dieu, salle Saint-Antoine, n° 9.

Cette malade, sans être d'une forte constitution, se porte habituellement bien.

Elle est accouchée le 15 novembre; l'accouchement s'est bien passé. Environ douze jours après, dans l'intervalle d'une semaine, elle a eu trois pertes; elle rendait d'énormes caillots. La dernière fut si forte que la malade perdit connaissance; on employa la glace, et enfin le tamponnement.

C'est environ dix jours après ces pertes qu'elle entre à l'hôpital. Elle est d'une faiblesse extrême; elle ne peut se tenir sur ses jambes, ni même les remuer dans son lit.

L'appétit est conservé; mais la malade a des goûts bizarres; ses digestions se font mal; elle a quelques rapports acides et des éructations fréquentes; il existe un peu de diarrhée. Elle urine difficilement; il lui semble, quand on la tient debout, qu'un corps pesant lui tombe sur la vessie. Elle a quelques sueurs la nuit. Ses règles ne sont pas come re-

venues. Elle perd toujours en blanc; mais elle perdait déjà un peu avant son accouchement. La figure est très pâle; les lèvres sont décolorées; le corps entier est d'un blanc mat; les veines sont à peine apparentes. Elle ne toussait pas; elle n'a pas de palpitations. On trouve, à l'auscultation du cœur, un bruit de souffle non râpeux au premier temps. Les bruits respiratoires sont parfaitement normaux.

Cette malade prend pendant dix jours du sirop d'iode de fer, que l'on remplace ensuite par les dragées d'iode de fer de Gilles. — Deux portions.

Le 20 janvier, sous l'influence de ce traitement, la malade recouvre rapidement ses forces. Elle peut se lever; ses digestions se font mieux; elle perd moins en blanc, mais elle n'a pas encore vu ses règles. Le visage est plus coloré; enfin il y a dans la santé générale une amélioration notable.

Forcée, dit-elle, pour des affaires de famille de quitter l'hôpital, elle a demandé sa sortie il y a quelques jours.

On peut suivre actuellement dans le même service quelques malades analogues aux précédentes, et contre lesquelles l'iode de fer est employé avec les mêmes avantages.

Engorgement considérable du foie de cause traumatique, sans altération notable de la santé.

Dans notre dernière *Revue clinique*, nous avons appelé l'attention de nos lecteurs sur plusieurs affections curieuses du foie et de la rate qui se trouvaient dans le service de M. le professeur Maillot, au Val-de-Grâce. Nous avons omis à dessein de parler du fait suivant, parce qu'il n'était pas du même ordre que ceux que nous avons cités; mais il ne mérite pas moins d'être signalé.

Un maréchal-des-logis d'artillerie régiment, au mois de février 1849, un coup de pied de cheval sur la région du foie; il s'en suivit, après les premiers accidents, qui furent peu graves, une légère douleur sourde et une tuméfaction du ventre; celle-ci s'accrut graduellement, mais très lentement pour atteindre le volume qu'elle offre actuellement. Pendant tout ce temps ce militaire n'a fait son service régulièrement et sans être notablement incommodé. C'en est qu'après quelques semaines qu'il s'est senti un peu plus mal à son aise et qu'il a demandé à entrer à l'hôpital. Une saignée générale et divers applications de sangsues lui ont été faites; le volume du foie a diminué; mais cet organe a encore 11 centimètres de hauteur au niveau de l'épigastre. Il n'y a d'ailleurs aucun mouvement fébrile; le malade dort, mange et digère bien. Il a demandé sa sortie pour ne pas perdre une position à laquelle il tient.

Il serait fort difficile assurément de dire quelle sera l'issue de cette maladie, de même que le diagnostic rigoureux n'en est guère possible; mais il est bien remarquable qu'avec un engorgement aussi prononcé et aussi anormal que les fonctions aient pu se conserver aussi régulières.

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. VALLIN.

LEÇONS CLINIQUES.

Considérations préliminaires. — But et objet des études cliniques. — Réflexions sur la statistique médicale.

Lorsqu'on se propose d'étudier la clinique, il est du plus haut intérêt comme de la plus grande importance, pour se livrer à cette étude avec fruit, d'avoir des principes arrêtés qui servent de guide aussi bien au maître qu'à l'élève, pour surmonter les innombrables difficultés de l'observation.

passés l'éthérisation et la chloroformisation avant d'être ce qu'elles sont aujourd'hui. Tout est étonnant et en plaçant à côté et en regard des succès les cas malheureux que l'on a eu à déplorer depuis la découverte des agents anesthésiques, M. Louis Fiquier professe la plus haute admiration pour les résultats obtenus jusqu'à présent par l'emploi des anesthésiques. Sous ce rapport, nous avouons différer quelque peu de l'auteur. Toutes les fois que l'on fait usage d'anesthésiques, nous pensons, avec M. Sédillot, que la question de mort est posée. Aussi nous n'en approprions-nous pas l'usage que l'on en a fait jusqu'ici en soumettant aux inhalations de chloroforme les malades qui doivent subir les plus insignifiantes comme les plus graves opérations de la chirurgie, et ne nous sentons-nous pas complètement disposés à dire, avec M. Fiquier: « En nous donnant le pouvoir d'insensibiliser le douleur, est décelé ennemi, ce tyran néfaste de l'humanité, la méthode anesthésique nous a enrichis d'un bienfait inappréciable, éternellement digne de l'admiration et de la reconnaissance publiques. » Peut-être M. Fiquier serait-il moins enthousiasmé de la méthode anesthésique s'il avait assisté à quelques opérations pratiquées sur des malades soumis à son influence, et s'il avait pu constater, comme nous l'avons fait souvent, que la prétendue insensibilité des opérés n'est autre chose qu'une perte de mémoire résultant de l'ivresse et de la demi-asphyxie déterminée par l'inhalation d'une vapeur éthérée. Je dis présumée insensibilité; car 19 fois sur 20 le malade crie et s'agit pendant l'opération; s'il crie, c'est qu'il sent et qu'il souffre. Il ne se souvient pas au réveil; mais qu'importe le souvenir d'une douleur passée?

Nous ne dirons pas davantage sur ce sujet; ce n'est pas là le lieu de ranimer de vieilles querelles que le temps seul pourra calmer.

avec l'art de guérir; l'éthérisation, par ses applications à la chirurgie; les poudres de guerre, par le collision employé comme agglutinatif, et dont la base, on le sait, est la poudre coton. C'est surtout sur ces deux chapitres que portera notre compte-rendu, en raison de la spécificité des matières dont s'occupe la *Gazette des Hôpitaux*.

Sous le nom d'éthérisation, l'auteur étudie également l'emploi du chloroforme. Sous le même titre sont réunis les deux procédés, qui sont en fait la modification l'un de l'autre par la substitution d'un agent plus fort à un agent plus faible. Prenant à son origine la question pour l'amener au point où elle en est actuellement, n'avançant jamais un fait sans indiquer les sources auxquelles il l'a puisé, M. Fiquier, quoique étranger à la médecine et à la chirurgie, a su traiter scientifiquement, tout en se mettant à la portée des praticiens et ridicules. Nous sommes peut-être un peu sévère sur ce point; mais nous sommes de ceux qui mettent volontiers en pratique la maxime d'Horace: *Oli profanum vulgus et arce*, tous les fois qu'il s'agit des choses de notre art. Hâtons-nous de dire que, si tous les livres de médecine à l'usage des gens du monde étaient faits comme le chapitre *Ethérisation* de l'ouvrage de M. Fiquier, nous serions beaucoup moins excusés.

Un assez grand nombre d'anecdotes historiques, racontées d'une manière piquante, soutiennent l'attention du lecteur, et le font assister en spectateur aux différentes phases par lesquelles sont

FEUILLETON.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes; par Louis FICHER, docteur en sciences.

Dictionnaire universel d'histoire et de géographie, contenant l'histoire, la biographie universelle, la mythologie, la géographie ancienne et moderne, par M. BOUILLÉ, (9^e édition).

Nous voulons aujourd'hui, sortant un peu de nos habitudes, consacrer un feuilleton à deux ouvrages importants, dont l'un surpasse de beaucoup en importance l'autre, à laquelle l'autre n'a pas de rapports bien intimes avec la médecine, à laquelle l'autre n'a même que par quelque chose de la géographie physique et chimique appliquées aux arts industriels et aux progrès de la civilisation.

Le premier de ces deux ouvrages est celui dont il s'agit ici, l'*Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes*, par M. Louis Fiquier. En deux charmants petits volumes, M. Fiquier a rassemblé l'histoire complète et détaillée, quoique suffisamment concise, de la physiologie, de la géographie aérienne et électrique, de la galvanopneumie et de la dure chimie, de l'aérostation, de l'édairage au gaz, de la planète Leverrier, des poudres de guerre et de l'éthérisation. Ces deux derniers chapitres, on le voit, sont les seuls qui aient un rapport direct

Ce serait, en effet, se tromper étrangement que de croire que la clinique consiste simplement à examiner les faits à mesure qu'ils se présentent, sans ordre et pour ainsi dire au hasard, et en se contentant de noter ce que chacun d'eux offre de remarquable sous le rapport des symptômes, du diagnostic, du pronostic et du traitement. Ces divers points ont sans doute une importance réelle; mais la clinique se propose un but plus élevé que leur étude, celui d'arriver à la connaissance des faits généraux par la connaissance des faits particuliers. Comment pourrions-nous l'obtenir avec fruit les faits particuliers? Comment, d'un autre côté, parviendrions-nous par la connaissance des faits particuliers à celle des faits généraux? Telles sont des deux questions qu'il convient de poser tout d'abord; nous allons essayer d'y répondre.

De ces deux questions, la seconde est la principale, celle qui a été l'objet de plus de controverses; aussi commencerons-nous par elle, et lui consacrerons-nous la plus grande partie de ces considérations préliminaires.

Nous nous sommes déjà plu à déjà de l'expression *faits généraux*; la signification de ces deux mots est facile à saisir. Nous croyons devoir néanmoins la déterminer d'une manière précise. En médecine, comme dans toute science d'expérience et d'observation, on entend par *faits généraux* le produit, la somme des faits particuliers étudiés avec soin, faits qui, pris isolément, pourraient induire en erreur à cause de la variabilité des cas particuliers et de la multiplicité des coïncidences fortuites.

Quelques exemples feront comprendre notre pensée. Toute la pathologie est composée de *faits généraux*; seulement on est arrivé à connaître ces faits d'une façon plus ou moins vague ou plus ou moins exacte. En étiologie, les assertions émises sont l'expression de *faits généraux*, quand on dit que les bronchites, les coryzas sont plus fréquents dans les saisons froides et humides que dans les autres; quand on affirme que les déviations utérines sont plus fréquentes après la parturition que dans les conditions opposées, on énonce évidemment des *faits généraux* qui supposent la connaissance de *faits particuliers* antérieurement établis.

Il en est de même en symptomatologie. Comment pourrions-nous parvenir à connaître les symptômes considérés en eux-mêmes ou dans leur succession, si nous ne possédions un nombre suffisant de faits particuliers suffisamment bien analysés?

Des réflexions analogues sont applicables aux lésions secondaires. De même qu'en certains cas on voit les symptômes interrompus dans l'ordre de leur manifestation naturelle, de même aussi on voit quelquefois des lésions secondaires prendre une intensité telle qu'elles effacent la maladie principale. Ce n'est qu'après avoir assisté un très grand nombre de fois à leur développement qu'on arrive à fixer le degré de leur importance relative.

Que dirions-nous au sujet du diagnostic? Une seule remarque suffira. Le nombre des maladies que l'on distingue les unes des autres à l'aide de signes que l'on rencontre dans tous les cas, à l'aide de signes pathognomoniques, est très restreint; dans la généralité des cas le médecin ne s'élève au diagnostic que par l'enchaînement des symptômes et les groupes qu'ils forment.

Pour ce qui concerne le pronostic, nous nous contenterons de citer un exemple unique. Lorsqu'Hippocrate dit de tel symptôme qu'il est favorable, et de tel autre qu'il est défavorable, ce n'est pas qu'à l'avance il juge que l'un ou l'autre de ces symptômes annonce une terminaison heureuse ou malheureuse; c'est qu'il a vu dans un certain nombre de faits les phénomènes dont il affirme la signification pronostique précéder la guérison ou la mort.

La thérapeutique a été l'occasion de nombreuses dissidences; on a avancé qu'il était permis à l'observateur d'instituer le traitement tout entier sur la seule connaissance des faits particuliers. Il en doit être ainsi de toute nécessité toutes les fois que le praticien est privé de la connaissance d'un certain nombre de faits antérieurs convenablement étudiés; mais en dehors de cette circonstance, toutes les fois que l'on voudra rechercher la valeur d'une méthode ou en prouver la supériorité, il deviendra indispensable de réunir un certain nombre de faits isolés.

Par tout ce qui précède, nous sommes conduits à regarder comme une vérité admise de tout temps cette proposition générale : la connaissance des faits particuliers est le moyen

par lequel on arrive à la connaissance des faits généraux. Que l'on ouvre les traités de pathologie, l'on y verra les mots *parfois, souvent, etc.*, mots qui seraient dépourvus de signification s'ils ne représentaient des quantités numériques.

Le fait que nous venons d'énoncer étant établi, nous avons à nous demander quelle est la meilleure manière de parvenir à la connaissance des faits généraux par celle des faits particuliers.

Nous n'hésitons pas à répondre : C'est de procéder par la voie de l'analyse et de la statistique médicale.

Il régit dans un certain nombre d'esprits contre la statistique médicale une prévention fâcheuse qui, à nos yeux, est le résultat d'un véritable malentendu. Si les adversaires de cette méthode s'en étaient fait une idée exacte, s'ils s'étaient enquis avec plus de soin du but qu'elle se propose, ils n'auraient pas dirigé contre elle les attaques dont elle a été l'objet.

On a reproché aux partisans de la statistique médicale de vouloir substituer le chiffre brut et sans interprétation à l'examen raisonné des maladies. Une telle assertion n'est rien moins que hasardeuse. La statistique médicale, en effet, est simplement un procédé destiné à venir en aide à la faiblesse de notre esprit et à l'insuffisance de notre mémoire. Que l'on se figure par la pensée un homme qui, d'un seul coup d'œil, pourrait saisir dans leur ensemble et dans leurs détails tous les faits particuliers, et qui, après les avoir analysés, les avoir disséqués, s'il est permis de parler ainsi, jusque dans leurs dernières fibres, aurait le don de se les rappeler sans en mettre aucune de celles qu'il se propose et de les grouper et de les déduire des conclusions ! Un tel homme, évidemment, n'aurait pas besoin de procédés pour arriver à la vérité. Il est loin d'en être ainsi même pour le petit nombre d'intelligences auxquelles la nature a accordé des facultés supérieures. Tout le monde a entendu parler d'individus qui ont la singulière puissance de résoudre à l'aide de leur mémoire et sans le secours de la plume des problèmes d'arithmétique très compliqués; cette puissance ne serait rien en comparaison de celle d'un homme qui pourrait étudier la médecine avec succès sans le secours des procédés ordinaires. Nous envisagerons donc la statistique médicale comme un procédé évidemment utile pour poser les bases sur lesquelles l'esprit et le raisonnement doivent élever l'édifice scientifique. Lorsque ces bases sont ainsi établies, il est permis de se livrer à toutes les interprétations possibles; si, en effet, on adopte des conclusions erronées, on fournit en même temps le moyen de les rectifier; si, au contraire, on tire des conclusions légitimes, on fait infailliblement passer la conviction dans les esprits, puisqu'on place une preuve à côté de chaque assertion.

D'autres objections ont encore été soulevées : on a dit que la statistique médicale dans l'appréciation des faits ne tenait compte que des majorités, et négligeait les minorités, qui, elles aussi, devaient être prises en considération. Non-seulement, depuis l'application de ce procédé, on ne néglige pas les minorités, mais encore on les étudie avec plus de soin que l'on n'avait fait auparavant. La raison en est facile à saisir : dans les faits dont on se sert doivent être observés avec la même exactitude; on ne saurait donc laisser de côté ceux qui concourent à former les minorités. Il n'est pas d'exception, quelque légère qu'elle soit, qui échappe aux investigations du statisticien.

Nous venons de réfuter les principales objections dirigées contre le procédé qui nous occupe; il nous restait maintenant à exposer les règles qui doivent présider à son emploi; nous nous contenterons de renvoyer au remarquable ouvrage de M. Louis, dans lequel elles sont contenues; nous avons nommé les *Recherches sur les effets de la saignée*. On lira avec fruit les études que plusieurs médecins distingués, MM. de Castelnau, Martins, etc., ont faites sur le même sujet.

Ce ne sont pas seulement des arguments théoriques que l'on peut invoquer en faveur de la statistique médicale. Si l'on passe du domaine des idées dans le domaine des faits, il suffit d'un rapide coup d'œil pour se convaincre des immenses services qu'elle a rendus aux différentes branches de la médecine. Rappelons-nous les travaux qui ont été publiés sur la fièvre typhoïde et sur la phthisie? Citons-nous le *Traité sur la Pneumonie* de M. Gisselle, qui, dans une matière épuisée par Laënnec, a trouvé le moyen de mettre en

relief des considérations pleines d'intérêt et des faits nouveaux? Que dirions-nous des travaux de M. Baril, l'un de nos auteurs classiques dont le nom est le plus familier, ou ceux de M. Bizot (de Genève) sur le cœur et sur les artères? des recherches de M. Leheret sur les scrofules, les tubercules et le cancer? de celles de M. Ruz sur la méningite granuleuse?

Il n'est aucun point de la pathologie sur lequel ne se soit exercée la statistique médicale.

En étiologie, nous avons la thèse de M. Chaponnière sur la névralgie faciale; en symptomatologie, le mémoire de M. Favrel, sur la bronchite capillaire; le livre de M. Landouzy, sur l'hystérie; le mémoire de M. Durand-Fardel, sur le ramollissement cérébral. En ce qui touche le diagnostic et le pronostic, les travaux statistiques ont fourni des résultats non moins remarquables. On a constaté l'utilité qu'ils peuvent avoir dans les questions relatives à la thérapeutique, on a été jusqu'à dire que la statistique était la thérapeutique que. Il n'est aucune partie de la pathologie à l'étude de laquelle ce procédé ait été plus spécialement appliqué, comment étudierait-on ce que l'on nie? Il y a là un non-sens. Personne n'ignore la confusion qui règne sur le traitement de l'épilepsie. Les auteurs qui se sont occupés de cette question ont émis les assertions les plus contradictoires. M. Harpin, en examinant un certain nombre de médications avec le secours de la méthode statistique, a démontré que, s'il existe des cas rebelles qui ont pu faire croire à la non-curabilité de la maladie, il s'en trouve un grand nombre qui peuvent céder à une médication suivie.

Ce n'est pas seulement aux auteurs français, mais encore aux médecins étrangers que la science médicale est redevable d'importants travaux statistiques. A cette occasion nous devons citer, entre autres noms, ceux de M. Jackson, dans l'Amérique du Nord, de M. Jenner (de Londres), de M. Stokes (de Dublin).

Un fait qui nous est personnel achève de démontrer l'utilité de la méthode statistique. Un de nos amis, médecin distingué de Boston, se trouvait en Angleterre à une époque où le typhus fevral exerçait de nombreux ravages, il conçut l'idée d'étudier cette maladie; il recueillit des observations; le temps lui manquant pour les analyser, il nous les envoya. Nous les soumîmes à l'analyse numérique, et nos efforts conduits à découvrir, dans la maladie désignée sous le nom de typhus fevral, deux affections différentes : l'une, qui est la fièvre typhoïde telle qu'on l'observe en France; l'autre, qui avec les apparences de la fièvre typhoïde, s'en distingue entièrement par la nature des symptômes et par l'absence de lésions caractéristiques. Les résultats auxquels nous arrivâmes alors furent confirmés plus tard par un mémoire de M. Stewart et, dans ces derniers temps, par un travail de M. Jenner. Ainsi, nous avons pu, avec le secours seul de la méthode statistique, établir, dans une maladie qu'il ne nous a jamais été donné d'observer, une distinction que l'expérience a consacrée aujourd'hui, distinction qui pendant longtemps avait échappé aux médecins placés dans les conditions les plus favorables pour la saisir.

Il semble, au premier abord, que le rôle de la clinique doive se borner à fournir un certain nombre de faits particuliers pour arriver à la connaissance des faits généraux. Il n'en est pas ainsi; dans les études qu'elle se propose, la connaissance antérieure des faits généraux peut servir à établir celle des faits particuliers, à faire prévoir la marche qu'ils suivront, à déterminer s'ils rentrent dans la règle ou dans l'exception. Nous aurons donc plus d'une fois l'occasion, dans le cours de ces leçons, de rappeler les faits généraux connus.

Quelle est la meilleure manière d'étudier les faits particuliers? Tout le monde est d'accord sur cette question. Nous n'exposerons pas dans tous leurs développements des principes qui sont généralement admis et qu'on peut tout au plus regretter de voir oubliés quelquefois au lit des malades, nous nous contenterons de quelques remarques. Personne n'ignore combien est difficile l'interrogatoire des malades; ce n'est souvent qu'après avoir demandé plusieurs fois la même chose et en termes contradictoires, que l'on peut obtenir des réponses exactes.

Pour ce qui concerne l'étude des symptômes, nous nous efforcerons de faire comprendre combien il importe de se livrer à un examen complet sur l'état des organes et de

mer et résoudre. Hormis ces appréciations personnelles, qui, bonnes ou mauvaises, n'ont rien au mérite du travail en lui-même, il serait difficile, nous dirons presque impossible de trouver une source aussi complète et plus digne d'être exploitée pour le public non initié, plus intéressante en même temps, close rare, pour le monde savant.

Ce double mérite se retrouve, du reste, dans chacun des différents chapitres qui composent ces deux volumes. Ici nous dirons complètent et pourvus typiquement au point de vue scientifique la manière dont était traité le sujet. Quand il s'agit de pathologie, de galvanopneumie, d'éclairage au gaz, d'astronomie, nous devenons presque du vulgaire par rapport aux savants spécialistes ou aux industriels, qui sont alors surtout compétents; et cependant nous leur avons donné de la science et de l'éducation, et ce n'est pas si simple, le style si simple, si dépourvu de l'emphase ou de la prétention technique que notre intérêt ne diminue pas, augmente même par ce fait que nous apprenons des choses qui nous étaient ou peu ou point connues.

Les plâtres justifiés, placés à la fin de chaque volume, complètent l'authenticité des récits et font à quel volume assister le lecteur à des scènes historiques dont le souvenir se grave évidemment beaucoup mieux dans la mémoire.

L'ouvrage de M. Louis Figeat, fait sur un plan entièrement original et neuf, est, on peut le dire, un véritable service rendu au jeune lettré, dont il complète l'éducation et le monde savant, qu'il distribue par une lecture attachante. Ces deux volumes feront attendre avec grande impatience un troisième, qui ne sera pas moins intéressant et qui sera tout entier consacré à l'histoire de la vapeur.

Dictionnaire universel d'histoire et de géographie, contenant l'histoire, la biographie universelle, la mythologie, la géographie ancienne et moderne, par M. BOUILLET. (5^e édition.)

Ce second ouvrage se rattache moins que le premier à la spécialité de nos études, et cependant nous ne croyons pas que son analyse soit tout à fait déplacée dans un journal qui s'adresse exclusivement à des lecteurs dont la vie tout entière est occupée d'une étude continuelle. Réunir dans un seul volume, sous une forme commode à consulter, dans l'ordre le plus favorable, l'ordre alphabétique, l'ensemble des matériaux qui constituent l'histoire, la biographie universelle, la géographie ancienne et moderne, la mythologie, n'est-ce pas rendre à nos lecteurs un véritable service? Les indications, les catalogues de nombreuses occupations ne permettent pas souvent les recherches nécessaires pour élucider un point douteux, secourir la mémoire un instant en défaut?

La réputation du Dictionnaire de M. Bouillet n'est plus à faire. Depuis plus de dix ans qu'il a paru la première édition de cette œuvre immense, il n'est pas un seul homme instruit qui n'ait éprouvé cent fois le besoin ou le désir de lui demander un renseignement. « Notre Dictionnaire, disait l'auteur en 1842, offrira une réponse succincte aux diverses questions que l'on peut s'adresser sur les personnages historiques ou fabuleux, sur les lieux, les événements, les institutions, les cultes, les sectes qui ont attiré l'attention des hommes à quelque titre que ce soit. Réunissant une foule de notions utiles qui sont disséminées dans des collections volumineuses ou dans des ouvrages dispendieux, il mettra à la portée de tous ce qui fut autrefois resté le partage d'un petit nombre d'érudits; réunissant tous les dictionnaires d'histoire, de mythologie, de biographie, de

géographie ancienne et moderne, il pourra remplacer à lui seul un grand nombre de livres divers, dont la multiplicité devient bientôt un embarras... Dans l'histoire et la biographie, nous avons donné place à tous les événements qui ont laissé quelque trace dans le mémoire des hommes ou amené des résultats de quelque importance; à tous les personnages qui ont joué un rôle quelconque dans l'histoire, quelque découverte, quelque production remarquable. Nous avons donné une attention toute particulière aux articles consacrés aux gens de lettres, aux savants, aux philosophes, qui occupent généralement peu de place dans les traités d'histoire générale, qui souvent sont fort négligés ou tout à fait omis dans les dictionnaires antérieurs... »

On sait comment M. Bouillet s'est acquitté de la tâche qu'il avait entreprise et quel succès a eu tout d'abord son Dictionnaire, que de nombreuses additions et des suppléments incessants ont mis au nombre des livres les plus complets et les plus indispensables.

Dr A. P.

— M. le docteur Pajot commencera ses cours d'accouchements le lundi 1^{er} mars 1852, à midi, rue des Poitevins, 4, près l'école de médecine.

MM. les élèves seront exercés au diagnostic de la grossesse (toucher et auscultation) et à la pratique de toutes les opérations obstétricales.

— Erratum. — En annonçant la distribution des thèses du concours ouvert devant la Faculté de Montpellier, on a dit par erreur concours de clinique chirurgicale, au lieu de clinique médicale.

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Le Journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40,
MORS DE PARIS
dans tous les Bureaux de Poste et de Messageries
et chez tous les Libraires.

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

SOMMAIRE. — PARIS. Nouveau cas de mort par le chloroforme. Question d'ordre médico-légale. — RÈGLES A SUIVRE DANS L'APPLICATION DE CE AGENT.

PARIS, LE 1^{er} MARS 1852.

Nouveau cas de mort par le chloroforme.

QUESTION MÉDICO-LÉGALE. — RÈGLES A SUIVRE DANS L'APPLICATION DE CE AGENT.

Le nouveau cas de mort par le chloroforme qui vient d'être observé à Strasbourg et d'être l'objet d'un jugement du tribunal de 1^{re} instance de cette ville n'ajoute, au point de vue de l'histoire de l'empoisonnement chloroformique, rien qui ne nous ait déjà été appris par les empoisonnements antérieurs. Sous le rapport médico-légal, ce fait a été l'occasion d'une décision qui nous occupe quelques instants. Mais ce qui doit nous occuper plus encore, c'est la nouvelle déclaration touchant l'innocuité du chloroforme, dont ce fait a été l'occasion par le savant professeur Sédillot.

Faisons d'abord connaître le fait, tel qu'il se trouve exposé dans un rapport remarquable rédigé par MM. les professeurs Rigaud, Tournes et Caillot.

M^{re} Simon, âgée de trente-six ans, mère de trois enfants, d'une forte constitution, d'un tempérament nerveux-sanguin, était en général d'une bonne santé; elle souffrait seulement de douleurs dentaires presque habituelles, provenant de la carie de plusieurs dents. Il y a quelques années, on lui avait extrait quatre dents molaires, et cette opération avait été l'occasion d'une vive exaltation morale. Depuis cette époque, M^{re} Simon se préoccupait sans cesse des conséquences que pouvait entraîner la carie dentaire dont elle était atteinte. Les douleurs se renouvelaient, elle redoutait une maladie des os maxillaires; elle pensait qu'une nouvelle extraction de dents était nécessaire pour la garantir de ce danger, et en même temps elle craignait au plus haut point les douleurs de l'opération. Cette double préoccupation fut portée à un tel degré dans ces derniers temps, qu'elle se sentit généralement une affaiblissement notable; elle perdit l'appétit et le sommeil, elle maigrit de manière à donner des inquiétudes à sa famille. Elle prit enfin la résolution de se soumettre à l'extraction des dents gâtées, et elle exigea, comme condition expresse, que l'on fit usage des inhalations de chloroforme.

Le matin même du jour où l'opération devait être pratiquée, elle était en proie à l'agitation la plus vive, et, tout en demandant l'opération, elle témoignait des pressentiments sinistres. L'opération fut pratiquée par un officier de santé, en présence du mari et d'une servante. La malade fut assise sur une chaise. On allait commencer l'opération quand elle se leva éperdue et parcourut la chambre en proférant des paroles incohérentes. On parvint à la calmer; elle déclara elle-même qu'elle était décidée à l'opération, et elle se plaça sur la chaise. Une petite quantité de chloroforme est versée sur un mouchoir qu'on approche des narines et des lèvres. La malade annonce presque aussitôt qu'elle ressent les effets du chloroforme; on pratique rapidement l'extraction des trois dents. Pendant cette opération, qui ne dure qu'un instant et qui se fait avec la plus grande promptitude, le mari est frappé de l'alération des traits de sa femme: la face devient cadavérique; elle est morte, s'écrie-t-il. Elle avait effectivement cessé de vivre. Tous les soins qu'on lui prodigue restent inutiles. La quantité de chloroforme employée avait été très faible; on nous a représenté l'ordonnance de l'officier de santé portant 10 grammes de chloroforme, que l'on avait été chercher dans une pharmacie voisine; le vase en renferme encore 3 gr. 75, ce qui réduit à 3 gr. 25 la quantité de chloroforme employée.

Autopsie. — Le 13 juin, à onze heures du matin, soixante-douze heures après la mort, nous avons procédé à l'ouverture du corps de la défunte.

Nous avons constaté les faits suivants :

1^o Le corps est celui d'une femme assez robuste et bien constituée. La décoloration de la peau est générale, si ce n'est à la partie postérieure du tronc, où les lividités cadavériques sont assez prononcées; la face est pâle, son expression est calme; les yeux sont fermés, les pupilles sont fortement dilatées.

2^o La rigidité cadavérique existe encore aux oreilles, aux pieds, aux genoux et à l'extrémité des doigts. La putréfaction commence à peine; le corps n'exhale qu'une faible odeur putride; le ventre est un peu météorisé; il présente aux deux flancs une légère teinte bleuâtre.

3^o Beaucoup de dents manquent; celles qui restent sont cariées; trois dents ont été récemment extraites à la ma-

choire supérieure: l'incisive médiane gauche, la première molaire gauche, la troisième molaire droite. Les cavités alvéolaires sont largement ouvertes; les deux premières ont leurs parois injectées et rouges, celles de la troisième sont décolorées. L'os maxillaire est un peu tuméfié et carié dans sa lame externe, au niveau de l'abcès de la troisième molaire droite. Le périoste est épaissi et décollé.

4^o La langue est fortement rétractée; sa convexité touche la voûte palatine; sa pointe est éloignée des arcades dentaires, sa base n'est pas injectée. L'épiglote est abaissée et couvre l'ouverture de la glotte, dont les lèvres sont écartées l'une de l'autre.

5^o La muqueuse du larynx a sa coloration normale, celle de la trachée est un peu injectée; les bronches ont une teinte d'un rouge assez vif. On ne trouve d'écume que dans une des grosses divisions de la bronche droite et dans quelques rameaux plus petits du même côté.

6^o Les poumons sont très volumineux; ils présentent à l'extérieur une teinte rosée en avant, rouge vineuse en arrière; deux taches rougeâtres sous-pléurales se remarquent dans la scissure qui sépare les lobes gauches. Le tissu pulmonaire est d'un rouge vif, qui devient d'autant plus foncé qu'on se rapproche de la partie postérieure de l'organe; une grande quantité de sang mêlé de peu d'écume s'écoule de la surface des incisions. La partie supérieure des deux poumons offre de nombreuses saillies emphysémateuses formées par la dilatation de plusieurs lobules et par quelques plaques d'emphysème sous-pléural. Le bord antérieur de ces lobes est surtout dilaté par l'air. Les lobes inférieurs présentent aussi, mais à un moindre degré, des traces d'emphysème. Toutes les parties du poumon, même les plus gorgées de sang, crépitent et suraigent. Un épaississement assez notable, trace d'une inflammation ancienne, existe au sommet de la plèvre du poumon droit.

7^o Le péricarde contient trois cuillerées de sérosité citrine. Le cœur est flasque et d'un volume médiocre. Les cavités droites sont remplies d'un sang liquide, d'une teinte foncée, mêlé de quelques caillots fibrineux. Les cavités gauches renferment une quantité beaucoup moindre d'un sang qui a les mêmes caractères physiques. Le sang n'est point spumeux. Les veines caves et les veines jugulaires contiennent beaucoup de sang; on remarque aussi une quantité notable de ce liquide dans l'artère pulmonale et ventrale, dans les illages primitives et dans les veines et les artères réelles.

8^o L'estomac ne contient qu'une petite quantité de mucosités brunâtres; le tube digestif, légèrement injecté à l'extérieur, n'offre rien de particulier. Le foie a une teinte foncée et renferme beaucoup de sang; il est de même de la rate, qui est un peu ramollie.

9^o L'utérus est volumineux; sa cavité est remplie de sang poisseux. L'ovaire gauche offre deux foyers hémorrhagiques du volume d'une noix; un foyer semblable existe dans l'ovaire droit. Les pavillons des trompes ne reposent pas sur les ovaires.

10^o On distingue quelques bulles d'air dans les veines qui rampent à la surface du cerveau et dans l'artère basilaire; la pie-mère n'est pas injectée. Le parenchyme cérébral, très ramolli et d'une consistance huileuse, n'exhale point d'odeur fétide et n'offre qu'une très légère saubure; sa coloration est normale. Les ventricules renferment très peu de sérosité. La protubérance annulaire, le cervelet, la moelle allongée et la moelle épinière, examinées jusqu'au bas de la portion dorsale, n'offrent rien de particulier.

11^o Nous avons mis à part et renfermé dans des vases cachetés et scellés, pour être soumis à l'analyse chimique, du sang provenant du cœur et des gros vaisseaux, une partie des poumons, du foie et de la rate.

Analyse chimique. — Nous étions réunis au laboratoire de la Faculté de médecine, nous avons procédé, le 14 juin et jours suivants, à diverses expériences préliminaires et à l'analyse du sang et des viscères extraits du corps de la dame Simon, à l'effet d'y rechercher la présence du chloroforme.

Nous avons mis en usage le procédé suivant :

Un gazomètre communicatif, à l'aide d'un tube de verre, avec une corne tubulée qui renfermait les matières à examiner; ce tube plongeait au fond de la corne. De cette corne partait un tube de verre aboutissant à un tube de porcelaine rempli de fragments de fer pilonné. À ce tube était adapté un tube à trois boules contenant une solution de nitrate d'argent. Un courant d'air de 7 à 8 litres traversés dans chaque opération les matières à examiner, à l'effet d'entraîner à l'état de vapeur le chloroforme qu'elles pouvaient contenir. Le tube de porcelaine étant chauffé au rouge, le chloroforme se décomposait sous l'influence de la chaleur, et la présence de l'acide hydrochlorique et du chlore libre était annoncée par un précipité qui se formait dans la solution de nitrate d'argent. Le tube de porcelaine a été chauffé au rouge à l'effet de décomposer le chloroforme que le courant d'air aurait pu entraîner, et la solution de nitrate d'argent, se troublant ou restant claire, offrait la réaction qui caractérisait la présence ou l'absence du chloroforme. Des essais comparatifs ont été faits sur du sang ou sur des organes provenant de ca-

davres humains et d'animaux. Dans chaque opération, pour éviter toute cause d'erreur, l'appareil à d'abord été éprouvé avec du sang et des portions de viscères qui ne renfermaient pas de chloroforme. Nous avons obtenu les résultats suivants :

Première opération. — 50 grammes de sang de bœuf introduits dans l'appareil et traités suivant le procédé indiqué plus haut ne fournissent aucune réaction. Une goutte de chloroforme ajoutée au sang détermine immédiatement un précipité très abondant dans la solution de nitrate argentique.

Deuxième opération. — 30 grammes environ du sang d'un lapin, tué par insufflation d'air dans les poumons, ne fournissent aucune réaction. Une même quantité du sang d'un lapin que l'on avait fait périr par injection de quelques gouttes de chloroforme liquide dans la trachée artère est introduite dans l'appareil. Un précipité abondant se produit presque aussitôt dans la solution de nitrate argentique. Le sang d'un lapin tué par inhalation du chloroforme détermine la même réaction.

Troisième opération. — 50 grammes de sang de bœuf ne produisent aucune réaction; 50 grammes du sang d'un homme amputé de la jambe, après inhalation du chloroforme, introduits dans le même appareil, déterminent d'une manière presque immédiate un précipité abondant.

Quatrième opération. — 50 grammes de sang provenant d'une saignée faite à une personne atteinte de maladie interne ne déterminent aucune réaction. 50 grammes de sang extrait du corps de M^{me} Simon sont introduits dans le même appareil; la solution de nitrate d'argent se trouble, au bout de quelques instants, d'une manière très manifeste.

Cinquième opération. — 200 grammes environ de poumon provenant du corps d'une femme qui avait succombé à une maladie interne sont coupés en fragments très petits, comprimés avec force, mêlés à de l'eau distillée et introduits dans l'appareil; aucune réaction ne se produit. Une même quantité de poumon, extraite du corps de madame Simon et traitée de la même manière, est introduite dans le même appareil; il se forme d'une manière presque immédiate un précipité très manifeste plus abondant que celui qui provient du sang.

Sixième opération. — Une portion de rate, provenant du cadavre d'un individu qui avait succombé à une maladie interne, est divisée en petits fragments, comprimés avec force, mêlés à de l'eau distillée et introduite dans l'appareil; il ne se produit aucune réaction. Une même quantité de rate, provenant du corps de madame Simon, est traitée de la même manière et introduite dans le même appareil; elle fournit une réaction manifeste, quoique moins prononcée que celles qui provenaient du sang et du poumon. Cette rate, ouverte pendant l'autopsie, avait séjourné plusieurs jours dans un vase, et le liquide qu'elle contenait s'était écoulé en grande partie.

Septième opération. — Nous avons traité par le même procédé, dans l'appareil sus-énoncé, le sang pur tiré provenant du vase où avaient été conservés les fragments de rate, de foie et de reins extraits du corps de la dame Simon. Un précipité très abondant s'est produit d'une manière presque immédiate. Cette dernière opération a été faite dix jours après l'autopsie.

CONCLUSION. — Les faits qui précèdent nous paraissent établir :

1^o Que l'autopsie n'a fait reconnaître aucune cause de mort qui puisse être considérée comme indépendante de l'action du chloroforme;

2^o Que les altérations pathologiques constatées sont analogues à celles que l'on a observées dans plusieurs des cas où la mort a été le résultat de l'action du chloroforme;

3^o Qu'elles sont analogues aux lésions que l'on rencontre chez la plupart des animaux que l'on fait périr par l'action de cette substance;

4^o Que l'analyse chimique a démontré la présence du chloroforme dans le sang, dans les poumons et dans la rate extraits du corps de la dame Simon.

Nous concluons de l'ensemble de ces faits :

1^o Que la mort de la dame Simon a été le résultat de l'inhalation du chloroforme;

2^o Que les circonstances dans lesquelles cette mort a eu lieu nous paraissent exceptionnelles et maigres, que, pour déterminer par quelles causes et sous quelles influences l'action du chloroforme a été mortelle, il est nécessaire de connaître les détails du fait tel qu'il est établi par l'inspection et les résultats de l'analyse chimique à laquelle a été soumis le chloroforme dont on a fait usage (1).

L'espoir que les savants professeurs ont émis en terminant, peut-être sans y avoir suffisamment réfléchi, ne s'est pas réalisé. Le chloroforme était pur, et l'instruction n'a révélé aucun fait important qui ne soit coïncidé dans le rapport précédent, si ce n'est qu'il a été

(1) L'analyse chimique a démontré la présence du chloroforme, qui ne présentait que des traces à peine appréciables d'huile chlorée.

bien démontré, par le témoignage du mari de la défunte, que le mouchoir imbibé de chloroforme avait été tenu à un centimètre des ouvertures nasales. Voici ce témoignage :

M. SIBON. J'étais très calme, j'ai bien observé; le mouchoir me paraît être resté à peu près à un centimètre de la bouche. Le tout n'a pas duré une minute. M. Kobelt a commencé par bien expliquer l'action du chloroforme. Lorsque l'anesthésique commençait à agir, ma femme dit: *oh! cela vaient*; puis, une seconde après: *cela vient plus fort*; puis elle ne dit plus rien. Je l'observai attentivement pendant ce temps, et le caractère que prit tout à coup sa physionomie me donna des appréhensions. J'en fis l'observation à M. Kobelt, qui me tranquillisa et continua à arracher les dents. Après la troisième, pourtant, il partagea ma manière de voir, suspendit l'opération et procéda à différentes manœuvres indiquées par la circonstance. Le tout en vain.

Il est sans doute inutile de dire que l'opinion des trois professeurs de Strasbourg sur la cause de la mort a été unanimement acceptée. Nous ne croyons pas que MM. Gibert et Malgaigne, eux-mêmes, soient tentés d'adopter une opinion différente. Cette question bien résolue, il en reste deux autres fort importantes :

1° Y a-t-il, dans l'administration du chloroforme, des règles à l'aide desquelles on puisse prévenir sûrement la mort;

2° Un médecin est-il coupable pour n'avoir pas observé ces règles.

C'est ce qu'il s'agit d'examiner. Nous le ferons dans un prochain numéro.

HOTEL-DIEU. — M. JOURNET.

Leçon clinique sur un cancer de la paupière supérieure.

Le malade qui doit faire le sujet de cet entretien est placé au n° 32 de la salle Saint-Côme. Il est âgé de cinquante-quatre ans; il cultive la terre, et par conséquent exerce une profession assez pénible et même une vie assez rude. La nourriture dont il fait habituellement usage est assez abondante. Il est robuste et vigoureux; nous pourrions dire qu'il a un tempérament sanguin ou un tempérament athlétique, nous exprimerions beaucoup mieux notre pensée en disant qu'il est doté d'une bonne constitution. Jamais il n'a eu de maladie grave, jamais il n'a été contraint de garder le lit.

Toutes ces circonstances ne présentent aucun intérêt au point de vue de l'affection qu'offre notre malade; il n'en est pas de même de ses antécédents héréditaires; il appartient, en effet, à un père et à une mère qui paraissent avoir succombé l'un et l'autre à une maladie cancéreuse, et lui-même est atteint d'une dégénérescence cancéreuse à la paupière supérieure droite. Nous aurons plus d'une fois l'occasion de montrer le rôle considérable que joue l'hérédité dans la production des maladies; le fait qui nous occupe en est déjà un remarquable exemple.

Une autre circonstance qui semble avoir favorisé le développement du cancer est la suivante : le malade raconte que dès son enfance, à partir d'une époque qu'il lui est impossible de préciser, une tumeur apparut, trois ou quatre fois, à la paupière supérieure droite, une petite tumeur qui s'enflammait, prenait une forme acuminée et donnait issue à une matière purulente. Cette tumeur, qui survenait ordinairement à la suite d'écarts, était évidemment un orgelet.

Elle a été suivie d'une tumeur qui, d'après les affirmations du malade, remonterait à une année seulement; cette dernière a eu son point de départ dans la conjonctive. Tel n'est pas, dans le plus grand nombre des cas, le lieu d'origine des affections cancéreuses des paupières, qui, presque toujours, débentent par le bord libre ou dans l'épaisseur de ces organes.

Dans l'espace d'un temps très court, la nouvelle tumeur a acquis le volume d'un haricot; elle était demeurée stationnaire, lorsqu'un mois de mai dernier un charlatan vint trouver le malade, lui dit qu'il était facile de le guérir et l'engagea à se confier à ses soins. Il lui appliqua un emplâtre, qu'il renouvelait tous les huit jours; au bout de trois mois de traitement, une perte de substance assez large fut produite. Le topique auquel était dû ce résultat ne pouvait être évidemment qu'un caustique de grande efficacité; nous ne pouvons nous en rendre compte, mais sans doute à cause de son utilité et de ses avantages réels que de la facilité avec laquelle il est accepté des malades, lesquels redoutent les opérations et voient des opérations graves dans toutes les circonstances où le chirurgien fait intervenir le bistouri.

Notre malade est entré le 10 janvier à l'Hôtel-Dieu; il était à cette date et il est encore aujourd'hui dans l'état suivant :

La paupière supérieure droite présente une perte de substance, une légère encoche, comme l'air fort bien dû à l'un de nos internes; il existe là une sorte de lésité accidentelle. Le bord libre de l'organe, situé en haut en vertu de la rétraction incessante dont j'ont le tissu cicatriciel, est en partie caché par le sourcil. Une disposition analogue succède quelquefois à la pustule maligne, à certaines brûlures, à des plaies qui suppurent pendant un temps très long. L'exploration avec le doigt fait découvrir au-dessous de la perte de substance une induration qui atteste que la production cancéreuse a été incomplètement détruite. Dans les cas, plus heureux en apparence, où le caustique paraît avoir enlevé jusqu'aux derniers vestiges de la dégénérescence, il est digne de remarque que les malades ne sont pas à l'abri d'une ré-

cidive; l'affection renaît et se montre dans le tissu de cicatrice lui-même.

Si l'on examine la face interne de la paupière, on trouve deux petites tumeurs rougeâtres que sépare un sillon; elles font corps avec la paupière, qui offre une exagération dans sa couleur et dans son épaisseur. La conjonctive oculaire, par un contraste qui mérite d'être signalé, n'est le siège d'aucune altération; la rougeur et l'hyperémie se trouvent donc nettement circonscrites à un point dit.

Il existe des démangeaisons et des douleurs lancinantes. On ne rencontre pas d'engorgement ganglionnaire.

Une question que nous n'essayerons pas de résoudre, bien qu'elle ait un grand intérêt, serait de savoir pourquoi chez notre malade le cancer s'est développé dans la paupière supérieure. En effet, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent le cancer des paupières a son siège à la paupière inférieure; on ignore complètement la raison de cette préférence; mais le fait n'en subsiste pas moins. Il se passe ici quelque chose d'analogue à ce qui a lieu pour la lèvre supérieure, où l'affection cancéreuse ne se montre que d'une manière exceptionnelle. Quand le cancer atteint la paupière supérieure, il est dit presque toujours aux envahissements d'un cancer de la paupière inférieure.

Il nous reste à faire ressortir un autre point dans l'affection des paupières ne commençant par une ulcération. En commençant par une ulcération, nous n'avons trouvé que deux cas dans lesquels la maladie ait débuté par ulcération, soit du bord libre de ces organes, soit de la conjonctive qui revêt leur face interne. Le contraire arrive pour les lèvres; différence qui peut s'expliquer par l'étendue de leurs surfaces et l'abondance des follicules dont elles sont pourvues.

Le cancer, chez les enfants, paraît se développer de préférence dans le globe de l'œil. A un âge plus avancé, il atteint, au contraire, les parties environnantes; jamais il ne débute par les paupières que dans la vieillesse; ainsi, sur cinq malades observés par nous, trois avaient cinquante et un ans, deux autres soixante-cinq et soixante-sept ans.

Les tumeurs cancéreuses des paupières ne présentent rien de particulier dans leur marche; de mobiles qu'elles étaient d'abord, elles ne tardent pas à devenir adhérentes; elles s'élèvent ensuite et laissent suinter une saignée ichoreuse qui se concrète sous forme de croûtes. Abandonnées à elles-mêmes, elles envahissent les parties voisines, détruisent le globe de l'œil et réduisent le chirurgien à une impuissance complète. Aucune hésitation ne nous est donc permise sur la conduite à tenir à l'égard du malade dont nous venons de parler. A quel moyen de traitement devrions-nous avoir recours? Nous avons déjà indiqué les inconvénients attachés à l'emploi des caustiques; mais, à supposer que ces inconvénients pussent être évités, à supposer que leur emploi ne dût pas être fatalement suivi de la reproduction du cancer, il ne rempliraient pas la seconde indication du traitement. Il ne suffit pas ici de prévenir le retour de la maladie, il importe encore de réparer la perte de substance et de remédier au renversement en dehors de la paupière supérieure, en même temps qu'on a déplacé imprimé à la paupière inférieure. L'autoplastie seule peut nous permettre d'obtenir ce double résultat.

De quelle méthode devons-nous faire choix? Nous ne discuterons par la valeur de la méthode italienne. La méthode indienne pourrait trouver son application si les conditions atmosphériques actuelles et la vascularité du lambeau emprunté au front ne constituaient une prédisposition puissante à l'érysipèle, et si d'ailleurs la méthode française ne réunissait tous les avantages. Nous enlèverons les tissus malades en les comprenant entre deux incisions semi-elliptiques réunies en V; nous décollerons ensuite à l'aide d'un bistouri, afin de la rendre mobile, la peau des tempes, du sourcil et de la racine du nez. Les deux lèvres de la perte de substance seront maintenues en contact par le moyen de la suture entortillée. Il sera facile, en incisant la conjonctive externe, de donner à la fente palpébrale une étendue suffisante.

A.-H. MARCENNE.

TUMEUR CANCÉREUSE IMPLANTÉE DANS LE PETIT BASSIN, prise, pendant la vie du malade, pour une grossesse anormale.

Par M. le docteur CHAMBERT.

Elvire Fruchart, seize ans et demi, tempérament sanguin, aucune prédominance particulière, bonne constitution, embonpoint modéré, me fut amenée, vers le mois de juin 1851, par ses parents. Voici les renseignements qui me furent donnés sur ses antécédents.

Cette jeune fille a toujours joui d'une bonne santé; elle n'a jamais eu de maladie sérieuse. Depuis un an seulement, agitée à des difficultés considérables dans l'évacuation menstruelle, elle éprouve toutes les inconvénients des personnes mal réglées. Douleurs vagues dans le ventre et dans les lombes; sentiments d'oppression, d'étouffement, etc. Les règles ne sont pas supprimées entièrement, elles se sont encore montrées il y a deux mois environ; mais elles sont très irrégulières, capricieuses dans leur apparition et leur abondance. Le malade présente, dans la fosse iliaque droite, une tumeur dure, bosselée, de la grosseur d'un gros œuf de poule; la région hypogastrique est souple, ainsi que le reste de l'abdomen. Les fonctions digestives s'accomplissent d'une manière normale, à part cependant un peu d'irrégularité dans l'appétit.

Je prescrivis un traitement ioduré à l'intérieur et à l'extérieur, et des applications fréquentes de sangsues à l'anus, dans le but d'exercer une révulsion utile et de favoriser en même temps le retour des règles.

Je perdis la malade de vue. Le 24 octobre dernier, je fus appelé auprès d'elle. Avant de me conduire à son lit, on me

raconta que l'officier de santé de la localité avait répandu le bruit que cette fille était enculée. Les soins qu'il donnait à la malade avaient été continués par un confrère des environs, qui formulait ainsi son diagnostic, dans une lettre qu'il m'adressait :

Grossesse utérine compliquée d'une grossesse abdominale avec implantation du placenta normal sur la droite et probablement sur l'une des dépendances de la matrice.

Voici l'état que j'ai trouvé la malade : le ventre avait acquis un volume énorme; le palper et la percussion indiquaient une tumeur dure, arrondie, occupant la fosse iliaque et une partie du flanc droit, se continuant dans la région hypogastrique, où elle s'élevait à 12 centimètres environ au-dessus du pubis, et remontant ensuite dans la fosse iliaque gauche, pour se prolonger dans l'hypocondre du même côté et la moitié gauche de l'épigastre. Dans ces derniers points la tumeur présentait des bosselures irrégulières et une dureté considérable; le reste du ventre était distendu par de la sérosité. Le toucher vaginal permettait de constater une tumeur très dure, à surface unie; il était impossible de trouver le col utérin.

La malade était d'une maigreur extrême. Les digestions étaient presque nulles, le ventre était le siège de douleurs atroces, les selles et les urines n'étaient expulsées qu'avec la plus grande difficulté. La voix était presque éteinte et les moindres mouvements étaient impossibles. Le diaphragme, refoulé en haut par le gonflement abdominal, avait diminué le champ respiratoire. La malade étouffait. Ses douleurs lui occasionnaient des insomnies insupportables.

Une potion calmante et des frictions sur le ventre avec une pommade opiacée furent seules prescrites. Le 8 novembre, la malade succomba.

Autopsie. — Rigidité cadavérique peu prononcée; le corps est encore chaud; il est d'une maigreur exagérée. L'abdomen présente la même apparence que pendant la vie.

Une ponction faite avec le scalpel donne issue à cinq litres environ de sérosité limpide de couleur citrine. La paroi antérieure de l'abdomen était enlevée par une incision semi-latérale à convexité inférieure, je découvrais une énorme tumeur qui occupait tous les points sur lesquels on l'a constatée du vivant de la malade.

Cette tumeur paraît être considérée comme bilobée. Le lobe droit est uniforme, uni, arrondi; son sommet présente une ulcération superficielle, à surface rougeâtre, ramollie, de 6 à 7 centimètres de diamètre. Le lobe gauche est mamelonné; il est subdivisé en plusieurs autres petits lobes formés, comme le reste de la tumeur, d'une substance jaunâtre, de consistance caséeuse. L'intérieur de la tumeur présente un commencement de ramollissement, car les incisions qu'on pratique laissent écouler une saignée purulente.

L'utérus et les ovaires sont comprimés entre la paroi abdominale et la face antérieure de la tumeur. Il est aplati, adhérent à la production morbide par sa face postérieure.

La tumeur s'implante dans le petit bassin à la face antérieure du sacrum; elle adhère très fortement à la partie antérieure des deux tiers du sacrum. — Le reste de la masse intestinale est refoulé en arrière et en haut. La tumeur présente quinze livres. — Je ne puis trouver d'autres ganglions méésentériques engorgés ni tumeurs crémiformes, un peu engorgés à leur face postérieure. Les colonnes, examinées avec la minutie la plus scrupuleuse, ne présentent aucun vestige de granulations grises ni de productions tuberculeuses. Les ganglions bronchiques sont à l'état normal. Le cœur est petit, ses cavités sont pleines de sang noir.

Je m'insiste pas sur les caractères de la tumeur, car l'examen direct qu'on en pourra faire les démontrera beaucoup mieux que ma description.

Je livre à la Société de biologie cette observation sans commentaires; j'insiste seulement sur quelques points que je ne fais qu'indiquer.

Les considérations qui me paraissent les plus remarquables dans ce fait sont :

- 1° Le volume considérable de cette production anormale;
- 2° La rapidité de son évolution, puisqu'en cinq mois à peu près elle a atteint des dimensions énormes;
- 3° L'absence de tout vestige de tubercules aux pommelles.

Je fais des difficultés et les erreurs du diagnostic auxquelles elle a donné lieu.

L'examen microscopique de la tumeur, fait par MM. Lebert et Robin, a établi sa nature cancéreuse. Au milieu des éléments gras, on pouvait observer toutes les variétés d'éléments cancéreux : les noyaux libres étaient en plus grande quantité que les cellules.

(Comptes-rendus de la Société de biologie.)

HERNIE DU PÉRICARDE.

Ablation de la portion herniée. — Guérison rapide.

Voici certainement un des faits les plus rares que renferment les annales de l'art, si du moins le diagnostic a été porté avec exactitude, comme l'instruction de notre honorable confrère et sa bonne foi, bien évidente par la rédaction de l'observation même, nous permettent de le croire.

Ce fait nous est communiqué par M. le docteur Horth, de Smyrne, et nous transcrivons textuellement la narration de notre correspondant :

Dans l'automne de l'an 1846, un paysan russe me fut présenté âgé de vingt-huit ans, grand, fort et bien conformé, qui, après avoir toujours joui d'une bonne santé, avait vu se former peu à peu, dans l'espace de deux ans, et sans aucune cause appréciable, sur la partie antérieure gauche de la poi-

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de Médecine.

La Lancette Française,

Ce journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI et LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITAUX

En s'abonne à Paris
au Bureau du Journal, rue des Saints-Pères, 40,
MORS DU PARIS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messagerie
et chez tous les Libraires.

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON APPRACHÉES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement :

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.
Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

SOMMAIRE. — PARIS. Sur les séances des Académies. — HÔPITAL NECKER (M. CIVIALE). Urétrorotomie. — Académie de médecine, séance du 2 mars.

PARIS, LE 3 MARS 1852.

L'insertion du compte-rendu de l'Académie de médecine nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de l'article sur le nouveau cas de mort par le chloroforme.

Séances des Académies.

Après un rapport de M. Lecanu, une demi-douzaine de rapports de M. Henry sur diverses eaux minérales, et une lecture de M. Fleury, dans laquelle ce savant médecin a signalé une nouvelle et importante application de la méthode hydrothérapique, l'Académie a continué la discussion sur l'avortement, et, pour parler plus exactement, elle a entendu le commencement d'une introduction à cette discussion.

Sur le désistement de M. Chailly, la parole a été donnée à M. P. Dubois, après quelques explications préliminaires de M. Cazeaux. C'est précisément sur le sujet de ces explications que la discussion tout entière a porté. C'est donc sur elles que nous devons à tout dire quelques mots.

Nous devons d'abord déclarer, avec notre franchise habituelle, que ces explications nous ont paru en contradiction formelle avec les intentions premières manifestées par M. Cazeaux, conséquemment au désir exprimé par M. Lenoir. Evidemment M. Cazeaux a eu l'intention de faire adopter sa doctrine par l'Académie, au moins implicitement. Personne n'a élevé le moindre doute à cet égard, et les quelques lignes qui suivent montreront que tout le monde a eu raison de penser ainsi.

Quel a été l'objet principal, l'unique objet, pour ainsi dire, de la communication de M. Lenoir ? Il le dit lui-même de la manière la moins équivoque dans le paragraphe suivant :

« J'ai pensé qu'il aurait peut-être quelque utilité pour la pratique à provoquer de la part de l'Académie une approbation ou un blâme qui, empruntant à la haute position que ce corps savant occupe une autorité incontestable, servirait pour TOUS les DEGRÉS d'ABUS. »

On ne saurait, ce nous semble, être plus clair. Que pense la commission, c'est-à-dire M. Cazeaux, du vœu émis par l'honorable chirurgien ? Le voici :

« Votre commission ne peut que donner son approbation à la courageuse initiative de M. Lenoir, etc. »

Ainsi M. Lenoir demande que l'Académie proclame une règle absolue, la commission l'approuve de cette courageuse initiative, et comme conséquence de son approbation elle formule les conclusions suivantes :

1^o C'est par suite d'une fausse interprétation que les lois divines et humaines relatives à l'avortement ont été appliquées à l'avortement pratiqué dans un but médical.

2^o Les lois punissent le crime : elles ne peuvent donc atteindre sans injustice un acte accompli avec les intentions les plus pures.

3^o Placée dans la cruelle alternative de choisir entre la vie de son enfant et sa propre conservation, la femme a, de par la loi naturelle, le droit deopter pour la mutilation du fœtus.

4^o Dans ce cas, le médecin peut et doit sacrifier l'enfant au salut de la mère.

5^o L'avortement provoqué étant beaucoup moins grave pour la mère que l'embryotomie pratiquée au terme de la grossesse, le médecin peut et doit lui donner la préférence.

6^o Les rétrécissements dans lesquels le bassin offre moins de six centimètres et demi dans son plus petit diamètre, les hémorragies que l'on a pu arrêter, les tumeurs des parties ou les os durcis qui ne sont pas susceptibles d'être déplacés, ponctionnés, incisés ou excisés sont les seules indications de l'avortement provoqué.

7^o Le médecin ne doit jamais s'y décider sans avoir préalablement pris l'avis de plusieurs confrères éclairés.

Vous voyez, messieurs, que ces conclusions répondent aux questions posées par M. Lenoir et donnent une approbation complète à la conduite qu'il a suivie. Mais, en s'arrêtant là, votre commission n'en pas avoir rendu justice au remarquable travail de notre confrère : elle a l'honneur de proposer à l'Académie :

1^o D'adresser des remerciements à M. le docteur Lenoir ;
2^o De renvoyer son très intéressant travail au comité de publication.

N'est-il pas de la dernière évidence que la commission a voulu placer toutes ces propositions sous la responsabilité de l'Académie, aussi bien les sept premières que les deux dernières ? N'est-il pas évident qu'en adoptant purement et simplement, comme cela se pratique d'habitude, les conclusions du rapport, l'Académie aurait pris sous sa responsabilité toutes les conclusions de ce rapport ?

Que veulent dire ces paroles qui précèdent les deux dernières conclusions : « Vous voyez, messieurs, que ces conclusions répondent aux questions posées par M. Lenoir... Mais en s'arrêtant là, votre commission croirait ne pas avoir rendu justice, etc. »

Ces mots ne signifient rien, ou ils veulent dire, sans aucune espèce de doute : votre commission vous propose de résoudre comme nous venons de le faire les questions posées par M. Lenoir ; mais par cette approbation vous ne rendriez pas suffisamment justice au travail de M. Lenoir, et votre commission vous propose, en outre, de renvoyer son travail au comité de publication. Voilà ce que veulent dire les conclusions de M. Cazeaux pour tout homme qui a quelques notions de logique et de grammaire, et M. Cazeaux entend trop bien l'une et l'autre pour s'être mépris à cet égard.

Nous avons donc eu raison de présumer l'Académie contre le danger d'une telle responsabilité, et nous pensons que M. Dubois a eu raison aussi d'insister sur ce danger comme il l'a fait.

Que M. Cazeaux, présentant la répugnance qu'inspiraient ses conclusions, cherche à dévier le plus habilement possible d'une fausse route, nous le comprenons à merveille, et nous nous plaisons à reconnaître qu'il a fait preuve d'une grande habileté dans la discussion d'hier ; cependant nous aurions préféré qu'il déclarât franchement que son désir était, en effet, de voir l'Académie adopter toutes les conclusions qu'il avait formulées, mais qu'il était disposé à consentir aux suppressions qui paraîtraient nécessaires à la majorité de ses collègues. C'est même là ce que nous attendions de la franchise bien connue de son caractère ; nous regrettons d'avoir été trompé dans notre attente.

Quoi qu'il en soit, il est démontré maintenant que l'Académie n'entend pas sanctionner les sept conclusions de M. Cazeaux. C'est là le résultat important de la discussion d'hier dont nous avons à la féliciter. Quant au fond même de la question, on peut répéter, avec M. Cazeaux, que ce fond n'a pas été traité. Quelques points accessoires ont à peine été effleurés, comme, par exemple, celui du droit de LÉGITIME DÉFENSE, attribué à la mère par M. Cazeaux ; droit que M. Dubois nous paraît avoir interprété d'une manière plus conforme aux sentiments naturels et même à la raison. Mais c'est là un des nombreux points de vue de la grande question de l'avortement prématuré qui ne peut que perdre à être envisagé isolément. Nous essaierons, avant que la discussion se ferme, de les embrasser tous dans un résumé général.

— La séance de l'Académie des sciences nous oblige à nous occuper une seconde fois aujourd'hui de M. Sédillot. Ne nous en plaignons point ; la science a pour elle toujours quelque chose à gagner aux discussions dans lesquelles se mêle ce savant chirurgien. La nouvelle communication de M. Sédillot est une suite de celle qu'il a déjà faite sur les amputations. La nouvelle série de faits qu'il a recueillis n'est pas moins digne que la précédente de l'attention de tous les chirurgiens ; cette nouvelle série, ajoutée à l'ancienne, présente un total de 40 amputations, dont 4 seulement ont été suivies de mort ; et sur ces 40, il y a 7 amputations de cuisse, toutes suivies de guérison. C'est assurément là un résultat des plus remarquables. Faut-il l'attribuer uniquement ou principalement aux méthodes de pansement, comme le croit l'honorable professeur de Strasbourg ? Nous avouons n'être pas aussi édifié que lui sur ce point. Pour que nous le fussions complètement, il nous faudrait pouvoir analyser avec son observation détaillée de chaque malade en particulier. Il nous faudrait, en outre, pouvoir comparer les résultats obtenus par M. Sédillot à des résultats obtenus dans différentes localités autres que Paris ; car, à tort ou à raison, mais à raison très probablement, cette dernière ville semble être très défavorable aux suites des grandes opérations, et l'on arriverait sans doute à des conclusions fort erronées, en comparant le tableau statistique de M. Malgaigne à celui qu'on pourrait dresser dans une ville de province.

Quoi qu'il en soit, et en attendant que M. Sédillot nous communique les observations détaillées de ses 40 faits, nous n'en devons pas moins reconnaître que le mode de pansements qu'il préconise, et qui est d'ailleurs mis en pratique par beaucoup de chirurgiens de Paris et des départements, est celui qui nous paraît le

plus rationnel et le plus propre à contribuer aux résultats dont le savant professeur de Strasbourg n'a peut-être pas tout à fait tort de se glorifier.

— De M. Sédillot et des amputations nous devons passer à M. Grange et au crétinisme. M. Grange, pour se consoler sans doute du sort qu'il a eu la magnésie, ne serait peut-être pas fâché de le faire partager à l'iodé. C'est pour démontrer le peu d'action, si ce n'est l'inaction complète de cette dernière substance sur le développement du goitre et du crétinisme, qu'il a communiqué sa nouvelle note à l'Académie. Il ne manque aux faits énoncés par M. Grange, pour avoir une certaine importance, qu'une authenticité que ne garantit pas suffisamment l'exactitude habituelle de ce voyageur.

— M. Collin (d'Alfort) a envoyé un supplément intéressant aux recherches communiquées par M. Cl. Bernard. Nous désirons vivement, dans son propre intérêt, que M. Collin, qui a déjà donné des preuves recommandables de talent, bonse son ambition aux succès scientifiques, et qu'il ne cherche point à perfectionner la langue en imaginant des barbarismes, tels que l'adjectif *ponderique*. — M. de Castellan.

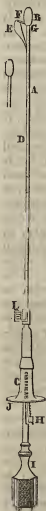
HOPITAL NECKER. — M. CIVIALE.

Urétrorotomie.

Voilà dix, messieurs, un grand nombre de fois que vous me voyez pratiquer l'*urétrorotomie*. Pour nous, ce mot, quand nous n'y ajoutons point autre chose, signifie division d'un rétrécissement au moyen de l'instrument tranchant d'arrière en avant. Ainsi comprise, l'urétrorotomie est actuellement la méthode par excellence, et évidemment non dilatable. C'est une des opérations les plus délicates de la chirurgie, difficile pour le chirurgien, effrayante beaucoup plus que douloureuse pour le malade.

Les difficultés de l'opération, vous les comprenez à l'avance : inciser, sans voir, les parties du canal altérées ; les inciser dans toute leur longueur, donner à la section la profondeur décidée à l'avance, et tout cela, enfin, en ménageant à coup sûr les parties saines. Il arrive souvent, en chirurgie, que le bon résultat d'une opération délicate dépend plus des qualités de l'opérateur que de la perfection de l'instrument. Ici, messieurs, si le chirurgien ne doit rien négliger dans l'exécution de la manœuvre, il faut pourtant reconnaître que les combinaisons de l'instrument, de l'urétrorotome, font disparaître presque toutes les difficultés, si bien que, pour ce qui regarde la section des parties saines, par exemple, l'opérateur voudrait les léser que, dans beaucoup de cas, il n'y pourrait parvenir avec son instrument. Il est donc de la plus haute importance que vous connaissiez exactement tout ce qui constitue ce mécanisme.

L'instrument se compose de deux branches droites, une mâle ou tige porte-lame glissant dans une branche femelle ou gaine. Cette dernière présente à l'extérieur des divisions centimétriques et est embrassée par un petit curseur à branches élastiques, qui peut être fixé à l'endroit voulu. Une fois le porte-lame introduit dans la gaine, ces deux branches de l'instrument, sont retenues par l'appui d'une petite lame métallique qui, engagée supérieurement dans la branche femelle soulevée à son milieu, se termine en bas par une dent recue dans l'une des coches d'une crémaillère ; la crémaillère est sculptée sur la partie correspondante de la tige mâle. La partie fondamentale de l'urétrorotome, difficile à bien représenter par la description, doit être étudiée sur l'instrument lui-même pour bien en saisir le mécanisme. (C'est à quoi nous essayons de suppléer par la planche.) La branche mâle, s'engageant beaucoup en haut pour acquies plus d'élasticité, se termine par une lame à tranchant courbe, car cette forme de tranchant a ici de grands avantages. Dans l'état de repos de l'instrument, la lame se cache entièrement dans l'olive aplatie qui termine en haut la branche femelle. Vous remarquerez que du côté qui répond au dos de la lame le remflement olivaire dépasse à peine la tige, et fait au contraire saillie du côté fœtal où du verser sortir le tranchant. C'est vers le dos de la lame qu'est en ce moment caché le point capital de ce mécanisme. Une petite languette métallique, de la longueur de dix de la lame, articulée avec la partie supérieure de ce dos, et lui étant presque parallèle à l'état de repos, vient, dès qu'on en retire un peu la branche mâle, buter par son bout libre contre un arrêt caché dans le fond de la rainure de l'olive à sa base. Ainsi arrêtée, la languette soulève la lame en faisant avec elle un angle ouvert en bas. Or, à cause de la crémaillère de la portion inférieure



« Attendu, pour ce qui concerne les prix relatifs aux deux périodes accomplies, que le tribunal ne peut ni s'immiscer lui-même, ni conférer à des tiers le droit de s'immiscer dans l'appréciation de travaux qui la distribution de récompenses qui ne relèvent que de l'Académie ;

« Débouté Dugon et Lambert à tous leurs demandes, et les condamne aux dépens. »

RAPPORTS.

Eaux minérales.

M. Henry lit des rapports favorables sur les eaux minérales suivantes :

- 1° Eau minérale bicarbonate de Sermeine (Marne) ;
- 2° Eau minérale sulfureuse d'Olette (Pyrénées-Orientales) ;
- 3° Eau minérale sulfureuse de Trémeurges (Basses-Pyrénées) ;
- 4° Un rapport défavorable sur une eau minérale de Revel (Haute-Garonne).

Tous ces rapports sont adoptés.

Analyse du sang.

M. Lecanu lit un rapport sur un mémoire de M. Gobley, intitulé : *Recherches chimiques sur la matière grasse du sang veineux chez l'homme*. Il résulte, suivant M. le rapporteur, du travail de M. Gobley :

« Le corps gras phosphoré signalé par M. Chervreul est de nature complexe. On peut en extraire de la céréline, de la lecithine (du grec *λεκος*, jaune de cire), autre principe immédiat du cerveau, du jaune d'œuf et de la lécithine. Cette lécithine, remarquable par son tendreté, est susceptible de transformation en cholestérine et phospho-glycérique sous l'influence des alcalis, des acides, des ferments, surtout la cause accidentelle de la présence des acides margarique et oléique dans le sang ;

« La margarine, l'oléine et la cholestérine font réellement partie des principes immédiats du sang normal ;

« La stéarine, au contraire, n'est pas, et on a pris pour elle un mélange d'albumine, d'oléine, de margarine et de cholestérine.

Conclusions : renvoi au comité de publication. (Adopté.)

LECTURE.

traitement de la fièvre intermittente par les douches froides.

M. L. Fleury lit sur ce sujet la note suivante :

« Pendant l'été très chaud de 1847, M. le docteur Baud, à Commenge de Meudon, où j'exerçais la médecine, fut soumis à une épidémie de diverses affections paludéennes dont toutes les phases furent évidemment calquées sur celles de l'abaissement de niveau, par évaporation, des nombreux étangs disséminés sur le territoire de Commenge. Bien rares furent les cas où le malade ne fut guéri qu'il n'eût pas à lutter, par d'incessantes relapses, à l'usage du sulfate de quinine, contre les incessantes récurrences d'une fièvre inébranlable.

« Je ne fus pas de ce petit nombre, et pourtant c'est avec une insouciance rigoureuse que je n'eus admis ni le système en début, aussi bien que dans les rechutes multiples d'une fièvre tierce, qui m'enlevait à mes malades au moment où je leur étais le plus nécessaire.

« A bout de moyens, lisant le fatal *édicte, cura te typum* sur la fièvre des nombreux récidifs qui m'amenèrent, autour de moi de l'impasse du quinquina, j'eus recours aux douches froides, moins dédaignées d'obtenir ma guérison définitive que de faire fuir mes compagnons d'infortune du résultat de ma tentative, si elle réussissait. Une seule douche, prise au moment même du début d'un accès qui s'annonçait, me suffit pour ne plus avoir à me retourner. Des cures radicales, à un peu moins rigoureuses, furent obtenues sur divers fiévreux, cures dont le docteur Fleury a donné la relation dans une notice adressée à l'Académie des sciences. »

« Je pense sans doute, messieurs, qu'après un aussi bon résultat obtenu sur lui-même et sur plusieurs de ses malades, la reconnaissance, à défaut de tout autre sentiment, fit de notre cure un ardent propagateur des douches froides. Il n'en fut rien ; l'efficacité si bien constatée de ce modificateur ne servit qu'à faire croire à M. le docteur Baud que le sulfate de quinine était le seul à la quinquina. De là l'hydro-ferro-glycinate de potasse et d'urée dont les merveilles ne paraissent pas devoir résister à l'épreuve d'une expérimentation soignée et rigoureuse.

C'est aujourd'hui le tour de mes malades. Puisse-ils être plus heureux que ceux qui précéderont ! Et je n'aurais été aucune réclamation en faveur d'une modification que je considère comme beaucoup plus simple et plus sûre, si l'honorable M. Piory n'avait inséré dans son rapport, à propos des douches froides, une proposition dont on pourrait tirer des inductions qu'il importe de prévenir, sous l'insinuation de la vérité, de la science et de l'humanité.

« La diminution des dimensions de la rate à la suite de l'administration du sel marin, dit M. Piory, est-elle seulement modérée, et l'organe revient-il à des dimensions plus considérables que celles qu'il présentait après l'ingestion du chlorure de sodium ?

« Une immense majorité des cas, le lendemain et les jours qui suivent, M. le docteur Baud, la rate revient à son état normal, mais circonscrite dans les figures qui avaient été tracées lors de la diminution primitive de l'organe. Il n'en est pas de l'action du sel marin comme de celle des douches.

« M. le docteur Fleury a vu collectivement diminuer le volume de l'organe et, partant, fréquemment guérir les fièvres d'accès ; mais, dans bien des cas, le décroissement de la rate qui survient à la suite des douches n'est pas de durée, et quelques heures ou quelques jours après, l'organe reprend en partie ses proportions normales. »

Messieurs, dans le mémoire que j'ai présenté à l'Académie des sciences et inséré dans les *Archives générales de médecine* (n° de mars 1848), j'étais :

« Que tous les malades soumis à l'action des douches froides ont vu :

« Que dans le cas de fièvre intermittente récente, avec ou sans augmentation du volume de la rate, deux ou trois douches ont suffi pour amener une guérison radicale ;

« Que dans tous les cas où la rate a présenté une augmentation de volume, ancienne et considérable, les douches froides ont constamment exercé sur elle une action régulière, s'accomplissant suivant une loi qui peut être formulée ainsi :

« Chaque douche agit instantanément dans le volume de la rate une diminution, qui persiste pendant un temps d'autant plus long que le nombre des douches administrées est plus grand ; dans

les intervalles qui séparent les douches les unes des autres, l'organe augmente de nouveau, sans atteindre toutefois, dans aucun intervalle, les dimensions qu'il présentait dans l'état du précédent, une telle encoûte, je le résume en paroles de décroissement et de croisement de moins en moins considérables, il revient enfin définitivement à ses limites physiologiques. »

Ainsi, messieurs, votre honorable rapporteur a dit avec raison qu'il ne faut pas dire que la rate diminue en partie ses proportions normales ; mais il faut ajouter que le résultat ultime du traitement est de ramener définitivement l'organe à ses dimensions physiologiques.

Cette addition a une importance facile à saisir, car c'est elle seule qui permet de comprendre comment j'ai pu obtenir par les douches froides la guérison radicale de fièvres d'accès et de épilepsies mégaliques anciennes, graves, ayant résisté à l'administration méthodique du sulfate de quinine, et c'est aussi en m'appuyant sur elle que j'espère en guérir qui auront résisté à l'hydro-ferro-glycinate de potasse et d'urée, voire même au sel marin.

« Cherchant à évaluer compte de l'action différente des modificateurs, votre savant rapporteur se pose les questions suivantes :

« Est-ce que le sel marin, comme la quinine soluble, agit sur la rate de la rate, modifiant dans sa profondeur le tissu lamellaire, tandis que les douches froides déterminent seulement une constriction, un resserrement momentané du périsplanchéon ?

Mais, quelques pages plus loin, on lit dans le rapport de l'honorable M. Piory :

« En vérité, je ne saurais dire quel est le mode d'action du sel marin, car je ne me charge pas, messieurs, d'expliquer le mécanisme de l'action exercée par le sulfate de quinine et le sel marin ; mais il me semble que la physiologie explique parfaitement celle de l'action exercée par les douches froides ; il s'agit tout simplement ici d'une révulsion puissante à la fois mécanique et vitale, dont les effets se font sentir non-seulement sur la rate, mais sur tout l'organe qui est le siège d'une congestion sanguine non inflammatoire : sur l'intérieur, les pommols, le foie.

Le 8 mai 1851, je présente un malade à MM. Andral et Piory, en les priant de vouloir bien déterminer le volume du foie. La percussion est pratiquée par M. Piory, des lignes sont tracées avec une règle, et l'un d'eux vient agripper soit sur l'enveloppe, soit sur le tissu fibreux de cet organe. Quant au mécanisme de l'action dont il s'agit, il est inconnu, comme celui de la plupart des substances qui ont sur divers organes une action spéciale.

« Je ne me charge pas, messieurs, d'expliquer le mécanisme de l'action exercée par le sulfate de quinine et le sel marin ; mais il me semble que la physiologie explique parfaitement celle de l'action exercée par les douches froides ; il s'agit tout simplement ici d'une révulsion puissante à la fois mécanique et vitale, dont les effets se font sentir non-seulement sur la rate, mais sur tout l'organe qui est le siège d'une congestion sanguine non inflammatoire : sur l'intérieur, les pommols, le foie.

Le 8 mai 1851, je présente un malade à MM. Andral et Piory, en les priant de vouloir bien déterminer le volume du foie. La percussion est pratiquée par M. Piory, des lignes sont tracées avec une règle, et l'un d'eux vient agripper soit sur l'enveloppe, soit sur le tissu fibreux de cet organe. Quant au mécanisme de l'action dont il s'agit, il est inconnu, comme celui de la plupart des substances qui ont sur divers organes une action spéciale.

« Je ne me charge pas, messieurs, d'expliquer le mécanisme de l'action exercée par le sulfate de quinine et le sel marin ; mais il me semble que la physiologie explique parfaitement celle de l'action exercée par les douches froides ; il s'agit tout simplement ici d'une révulsion puissante à la fois mécanique et vitale, dont les effets se font sentir non-seulement sur la rate, mais sur tout l'organe qui est le siège d'une congestion sanguine non inflammatoire : sur l'intérieur, les pommols, le foie.

Dans un prochain travail, j'étudierai avec tout le soin qu'il mérite cette importante action réulsive et anticongestionnelle des douches froides. Ici je veux seulement, messieurs, reproduire les conclusions de mon honorable collègue M. Piory, qui sont :

1° Dans le traitement de la fièvre intermittente, récente, simple, périodique, avec ou sans engorgement de la rate, les douches froides peuvent être substituées au sulfate de quinine ;

2° Dans le traitement de la fièvre intermittente ancienne, périodique ou argente, avec ou sans engorgement de la rate, l'acceptation d'un engorgement considérable de la rate ou du foie, d'entée, d'un état cachectique, c'est-à-dire dans le traitement de l'intoxication paludéenne chronique, les douches froides doivent être préférées au sulfate de quinine. Plus rapidement et plus sûrement que celui-ci elles combattent la fièvre, ramènent les rates à leur volume normal, font disparaître les phénomènes d'anémie et de cachexie sans que l'on ait à redouter les accidents que les hautes doses de sulfate de quinine produisent parfois du côté du système nerveux et des voies digestives.

« L'action curative des douches froides est complète ; car non-seulement elle guérit la maladie, mais elle en prévient encore les rechutes.

Permettez-moi, messieurs, pour terminer, de vous faire remarquer qu'en proclamant la supériorité des douches froides pour le traitement de la fièvre intermittente, chronique, récente, simple, périodique, avec ou sans engorgement de la rate, et d'entée, d'un état cachectique, c'est-à-dire dans le traitement de l'intoxication paludéenne chronique, les douches froides doivent être préférées au sulfate de quinine. Plus rapidement et plus sûrement que celui-ci elles combattent la fièvre, ramènent les rates à leur volume normal, font disparaître les phénomènes d'anémie et de cachexie sans que l'on ait à redouter les accidents que les hautes doses de sulfate de quinine produisent parfois du côté du système nerveux et des voies digestives.

« L'action curative des douches froides est complète ; car non-seulement elle guérit la maladie, mais elle en prévient encore les rechutes.

Permettez-moi, messieurs, pour terminer, de vous faire remarquer qu'en proclamant la supériorité des douches froides pour le traitement de la fièvre intermittente, chronique, récente, simple, périodique, avec ou sans engorgement de la rate, et d'entée, d'un état cachectique, c'est-à-dire dans le traitement de l'intoxication paludéenne chronique, les douches froides doivent être préférées au sulfate de quinine. Plus rapidement et plus sûrement que celui-ci elles combattent la fièvre, ramènent les rates à leur volume normal, font disparaître les phénomènes d'anémie et de cachexie sans que l'on ait à redouter les accidents que les hautes doses de sulfate de quinine produisent parfois du côté du système nerveux et des voies digestives.

Avertissement présumé.

DISCUSSION.

M. CHAILLEY renonce à la parole.

M. CAZEUX demande à donner quelques explications avant que M. Dubois termine la parole. Il déclare qu'il n'a entendu soulever aucune question de discussion que la seconde espèce de questions qui terminent son rapport ; que quant aux premières, il les maintient comme étant parfaitement fondées, mais qu'il n'a nullement l'intention de les faire sanctionner par l'Académie.

M. P. DUBOIS. L'explication que vient de donner notre collègue ne change rien au fond des choses. Que les conclusions du rapport soient ou ne soient pas sanctionnées par l'Académie, c'est une question de commission, elles n'en sont pas moins le développement du désir exprimé par M. Lenoir à la fin de son travail, de voir l'Académie exprimer un jugement sur la question qui lui est soumise. Or, l'acceptation de la conclusion finale du rapport, si les conclusions du rapport qui la précède ont été adoptées, ont été combattues, équivaldrait à l'adoption de ces conclusions.

Le rapport de notre collègue M. Cazeux comprenait deux parties. L'une relative à la provocation de l'avortement dans le cas de rétrécissement extrême du bassin, l'autre à la provocation de l'avortement dans le cas de maladies très graves compliquant la grossesse. La première de ces deux questions était l'objet essentiel du rapport, et aurait dû, je crois, en être l'objet exclusif. La seconde en était une partie incidente ; c'était une digression que le sujet restreint du travail de M. Lenoir n'autorisait pas, et qui me semble avoir un double inconvénient : d'abord, celui d'ajouter à une question déjà très compliquée une autre question qui peut paraître plus grave et plus litigieuse encore. Quel qu'il en soit, lorsque j'ai demandé la parole, c'était pour répondre à cette partie du travail de notre collègue ; mais comme le sujet que je veux trai-

ter est très délicat et difficile, j'ai pensé que je ne devais pas en abandonner la discussion aux hasards de la parole et à l'expression peut-être insouvenante de son prochain. J'en ai fait le sujet d'un travail écrit que je demandais la permission de communiquer à l'Académie dans sa séance prochaine ; à cette discussion n'est pas clos. Néanmoins, puisque je suis à cette tribune, je présenterai quelques observations sur la première partie du rapport ; qu'il me soit permis de rappeler d'abord et très-rapidement les faits que j'ai encoûtes, et j'expliquerai ensuite, dans la mesure du possible, l'opinion que j'ai émise sur la question. J'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné à l'article 1^{er} de son rapport. Je ne puis que résumer les conclusions auxquelles il est parvenu, et que j'ai pu, dans ce travail, saisir dans les écrits de M. Lenoir, que elle était alors peu avancée dans sa grossesse. Notre confrère, après quelques hésitations, se décida à provoquer l'avortement, afin d'épargner à cette malheureuse les chances trop graves d'une opération césarienne ou de l'embryotomie, s'il fallait l'abandonner au terme de la gestation. Cette opération qu'elle avait subie deux fois, mais par d'autres maux que celles de notre confrère, fut heureuse quant à la mère. C'est l'observation de ce fait accompagné de quelques considérations que M. Lenoir a consigné

que le microscope nous eût révélé la différence du cancer et du cancer, l'expérience clinique avait-elle conduit les praticiens à préférer l'usage des caustiques pour ceux des cancers que nous reconnaissons maintenant appartenir à la formation épithéliale. Certains caustiques nous paraissent encore mériter une préférence spéciale en ce qu'ils agissent sur la cellule épithémiale d'une manière que nous pourrions appeler spécifique.

De ce nous sommes les préparations arsenicales et l'acide nitrique monohydraté. Le premier surtout a une propriété des plus remarquables : non-seulement il agit directement sur les parties qu'il touche, mais encore il est absorbé par les vaisseaux lymphatiques; de sorte que, pénétrant jusque dans les ganglions, il peut pénétrer dans ces organes les modèles épithémiales qui pourraient s'y trouver réunies et neutraliser leur développement ultérieur.

Nous reviendrons, du reste, sur cette question importante des caustiques à l'occasion du traitement du cancer en particulier et du cancer en général.

En résumant cette troisième leçon de M. Maisonneuve, nous devons faire remarquer une théorie, un peu hasardeuse peut-être, de cet habile chirurgien relativement à l'absence d'infection générale et de cancer en cancer. En supposant que la généralisation du cancer dans l'économie est une conséquence de la forme et du volume de la cellule spécifique de cette production morbide, M. Maisonneuve émet peut-être une de ces idées fécondes susceptibles d'éclaircir l'une des questions les plus ardues de la pathologie; mais nous attendons pour y donner notre assentiment qu'elle ait été traitée d'une manière plus étendue et plus complète par son auteur. Cette question cependant n'est pas absolument nouvelle pour nous. Déjà nous l'avons entendue soulever par M. Maisonneuve, il y a quelques années, à l'occasion de l'infection purulente, et nous nous rappelons avoir entendu ce chirurgien professer que dans l'infection purulente la cause principale des désordres tenait à ce que les globules du sang, trop volumineux pour traverser les parenchymes, s'arrêtaient dans nos tissus pour y former les noyaux des abcès métastatiques.

Ces deux idées nous paraissent connexes et se prêtent un appui mutuel, en ce sens que, dans un cancer dans l'autre cas, M. Maisonneuve attribue les désordres généraux à une circonstance mécanique, savoir : l'arrêt des globules du sang et des cellules cancéreuses dans la circulation par le fait du volume trop considérable qu'ils présentent pour traverser les émonctoires naturels.

Dr Alexis FAVROT.

HOPITAL SAINT-LOUIS. — M. CAZENAVE.

Impétigo de la face. — Phénomènes inflammatoires prononcés. — Sécrétion très abondante. — Troubles de la menstruation. — Traitement par les antiphtisiques, les révulsifs, — Guérison.

Le 21 mai 1850, est entrée salle Sainte-Marthe, n° 48, la nommée R. (Esther), âgée de vingt-quatre ans, domestique, née à Luxembourg (Belgique), non mariée.

Cette jeune fille habite Paris depuis trois mois; elle a les cheveux blancs, la peau blanche et fine, les manières douces, les traits et molles, l'intelligence peu développée; enfin, elle offre les attributs d'une constitution lymphatique.

Elle a été réglée à l'âge de quinze ans, et depuis régulièrement et avec abondance (cinq jours). Elle a toujours joui d'une bonne santé et ne se rappelle pas avoir été affectée dans son enfance des éruptions cutanées, si communes pourtant à cet âge.

Dans les premiers jours d'avril, ses règles ont paru et ont duré qu'un jour, elles ont marqué au commencement de ce mois, et vers le 7 ou le 8 s'est déclarée l'éruption pour laquelle elle a demandé son admission à l'hôpital. Le développement n'a été précédé ni accompagné de phénomènes généraux bien prononcés. Un peu de chaleur à la face; à peine de la douleur; deux ou trois jours après, la surface malade ne présentait qu'une croûte. Elle n'a rien fait.

Le 22 mai, Esther est dans l'état suivant :

C'est une fille, aux-uns dit, d'une constitution lymphatique, au moins qu'un jour, elles ont marqué au commencement de ce mois, et vers le 7 ou le 8 s'est déclarée l'éruption pour laquelle elle a demandé son admission à l'hôpital. Le développement n'a été précédé ni accompagné de phénomènes généraux bien prononcés. Un peu de chaleur à la face; à peine de la douleur; deux ou trois jours après, la surface malade ne présentait qu'une croûte. Elle n'a rien fait.

Le 22 mai, Esther est dans l'état suivant : C'est une fille, aux-uns dit, d'une constitution lymphatique, au moins qu'un jour, elles ont marqué au commencement de ce mois, et vers le 7 ou le 8 s'est déclarée l'éruption pour laquelle elle a demandé son admission à l'hôpital. Le développement n'a été précédé ni accompagné de phénomènes généraux bien prononcés. Un peu de chaleur à la face; à peine de la douleur; deux ou trois jours après, la surface malade ne présentait qu'une croûte. Elle n'a rien fait.

Le 22 mai, Esther est dans l'état suivant : C'est une fille, aux-uns dit, d'une constitution lymphatique, au moins qu'un jour, elles ont marqué au commencement de ce mois, et vers le 7 ou le 8 s'est déclarée l'éruption pour laquelle elle a demandé son admission à l'hôpital. Le développement n'a été précédé ni accompagné de phénomènes généraux bien prononcés. Un peu de chaleur à la face; à peine de la douleur; deux ou trois jours après, la surface malade ne présentait qu'une croûte. Elle n'a rien fait.

Le 22 mai, Esther est dans l'état suivant : C'est une fille, aux-uns dit, d'une constitution lymphatique, au moins qu'un jour, elles ont marqué au commencement de ce mois, et vers le 7 ou le 8 s'est déclarée l'éruption pour laquelle elle a demandé son admission à l'hôpital. Le développement n'a été précédé ni accompagné de phénomènes généraux bien prononcés. Un peu de chaleur à la face; à peine de la douleur; deux ou trois jours après, la surface malade ne présentait qu'une croûte. Elle n'a rien fait.

Le 22 mai, Esther est dans l'état suivant : C'est une fille, aux-uns dit, d'une constitution lymphatique, au moins qu'un jour, elles ont marqué au commencement de ce mois, et vers le 7 ou le 8 s'est déclarée l'éruption pour laquelle elle a demandé son admission à l'hôpital. Le développement n'a été précédé ni accompagné de phénomènes généraux bien prononcés. Un peu de chaleur à la face; à peine de la douleur; deux ou trois jours après, la surface malade ne présentait qu'une croûte. Elle n'a rien fait.

Le 22 mai, Esther est dans l'état suivant : C'est une fille, aux-uns dit, d'une constitution lymphatique, au moins qu'un jour, elles ont marqué au commencement de ce mois, et vers le 7 ou le 8 s'est déclarée l'éruption pour laquelle elle a demandé son admission à l'hôpital. Le développement n'a été précédé ni accompagné de phénomènes généraux bien prononcés. Un peu de chaleur à la face; à peine de la douleur; deux ou trois jours après, la surface malade ne présentait qu'une croûte. Elle n'a rien fait.

Photophobie et larmoiement. Les ganglions sous-maxillaires du côté droit sont engorgés; langue blanche; inappétence; peau chaude; pouls un peu fébrile. Les règles n'ont pas paru depuis le mois d'avril; il est important de faire remarquer que cette recrudescence dans l'éruption coïncide parfaitement avec l'époque ordinaire de la menstruation.

En présence de cet état inflammatoire si prononcé, on met en usage un traitement antiphtisique; isane de chiendent, dix sangs derrière l'oreille droite. Collire avec la solution suivante. — Eau distillée, 30 grammes; sulfate de zinc, 5 centigrammes. Diète.

Le 13, la rougeur érythémateuse est un peu moins prononcée; cependant de nouvelles pustules ont paru, elles ont gagné la tempe. Langue blanche, saburrale. Pas de fièvre. Chiendent, réglisse, 0,30 de calomel, que l'on donne trois jours de suite. Il en résulte des selles abondantes et une diminution dans l'inflammation impétigineuse.

Le 18, l'éruption a envahi le front au-dessus du sourcil droit; l'inflammation oculaire est au même degré d'acuité. La malade accuse pour la première fois une céphalalgie assez intense. La peau est chaude; le pouls plein et fort. — Tisane de chiendent; saignée de trois palettes. Le sang tiré de la veine offre la couleur inflammatoire. Sécrétion très abondante. On applique de nouveau dix sangs derrière l'oreille droite. Un verre d'eau de Seditz chaque matin.

Ce traitement, suivi pendant quelques jours (moins les sangs), produit un peu d'amélioration. La sécrétion fournie par les surfaces malades était moins abondante. Les progrès du mal semblaient arrêtés.

Le 28, les règles coulent au sang, et cessent malgré l'application de dix sangs sanguins aux cuisses.

Le 5 juillet, la sécrétion devient plus active et plus abondante que jamais. Au lieu de se concrétiser à la surface de la peau, ainsi qu'on le voit habituellement, elle découle et tombe comme du miel semi-liquide. Les téguments sont gonflés, rénitents.

En présence de cette activité sécrétrice si abondante et que rien ne semble tarir, M. Cazenave se décide à employer une méthode contraire, en général, à la nature probable de cette affection, mais qui est justifiée par l'intensité de l'inflammation locale. Il fait appliquer un vésicatoire à demeure au bras droit. — Cinq portions.

Le résultat fut heureux. Deux jours après, lorsque le vésicatoire commençait à être en pleine activité, la sécrétion impétigineuse diminuait beaucoup. Les jours suivants, l'amélioration continuait, on vit la surface malade diminuer d'étendue, les croûtes se détacher, et au-dessous d'elles la peau encore un peu rouge, mais dans de bonnes conditions.

L'inflammation oculaire disparut complètement. La joue était débarrassée de toutes les croûtes qui la recouvraient; on n'en voyait plus que quelques-unes encore adhérentes aux sourcils et à la tempe droite.

Le 10 août, tout annonçait une guérison prochaine. Il n'en fut point ainsi. Les règles paraissent le matin et cessent dans la nuit.

Le 11, le mal a déjà repris son empire; il a envahi le front et la joue. On applique dix sangs aux cuisses.

Le 15, les règles n'ont pas paru. L'éruption fait de nouveaux progrès; mais les pustules sont très petites, aussi les croûtes qui leur succèdent d'ordinaire ont une grande épaisseur; elles sont larges et minces comme dans l'eczéma impétigineux.

Tisane de chiendent. Lotions avec le mélange suivant :

Sulfate de zinc.	1 gramme.
Acétate de plomb.	1
Laudanum.	1
Infusion de roses rouges.	250

Matin et soir, après l'application d'un cataplasme de fécule de pommes de terre et d'eau de guimauve.

Sous l'influence de ce traitement, la sécrétion devint moins abondante, mais l'éruption gagna le côté gauche de la face, où elle présenta les caractères de l'eczéma impétigineux. Le vésicatoire ne fournissant presque plus de suppuration, on le fit sécher.

7 septembre, pour la quatrième fois, un nouveau mouvement réactionnel se produisit à la face; la peau est rouge et tendue. On cesse la solution de Pearson, que la malade prenait depuis cinq jours à la dose de 2 grammes. On donne 20 d'alcool jusqu'au 20 septembre. A cette époque, les surfaces malades sont encore rouges, suintantes, recouvertes de croûtes lamelleuses. On applique vingt sangs aux cuisses.

Le 22, les règles paraissent et coulent abondamment pendant pendant trois jours. Tisane d'armoise; cinq portions. Depuis ce moment, un mieux sensible s'est déclaré dans l'état de l'éruption. Le suintement a cessé tout à coup. En moins de huit jours les croûtes, devenues sèches, sont tombées; au-dessous d'elles, la peau est blanche, recouverte de légères pellicules. La guérison s'est maintenue, et la malade a pu quitter l'hôpital le 11 octobre 1850, après un séjour de quatre mois et demi.

Plusieurs fois nous avons en occasion de citer des exemples d'affections cutanées produites et entretenues par des troubles de la menstruation, ne s'amendant et ne guérissant que par le rétablissement régulier des fonctions utérines. Sans ce rapport, l'observation précédente ne présente aucun caractère important à faire, mais au point de vue de la symptomatologie locale, c'est pratique de la question, nous y voyons au contraire un enseignement clinique, surtout en ce qui concerne le traitement à suivre dans une pareille circonstance. L'intensité des phénomènes inflammatoires, la réaction générale ont nécessité l'emploi de moyens antiphtisiques actifs, en dehors de toute appréciation de l'influence de la cause première et déterminante, en dehors aussi de la constitution lymphatique du sujet. C'est qu'il ne faut pas ou-

blier que les maladies de la peau rentrent, quant à leur traitement, sous l'empire des lois de la pathologie générale, et réclament ainsi, selon les circonstances, l'usage des moyens indiqués par l'état local de l'éruption. M. CATSIT.

NOUVELLE MÉTHODE

de céphalalgie chez le fœtus qui a cessé de vivre,

Par M. le docteur Camille BERNARD (1).

Le céphalotribe n'est plus le seul instrument à l'aide duquel on puisse réduire le volume de la tête chez le fœtus qui a cessé de vivre. Depuis quelques années l'obstétrique s'est enrichie du forceps-scie, ingénieuse invention d'un médecin belge, M. le docteur Van Huel, en attendant qu'elle adapte à ses besoins une partie de l'arsenal de la lithotrie.

Dans l'instrument de M. Van Huel, la scie à chaîne, repoussée par deux lames métalliques sur l'extrémité desquelles elle court, redescend entre les cuillers, puis, dans son mouvement de va-et-vient, attaque la tête de bas en haut.

La supériorité du céphalo-scage se fonde sur ce que la tête peut être partagée en deux parties; et si l'on fait, en un plus grand nombre, que l'on extrait sans beaucoup de difficultés, tandis que dans la céphalotripsie, la tête, changeant seulement de forme, doit être reprise avec des pinces à mors qui déchirent les téguments du crâne, séparent les os et, non sans peine, les amènent successivement.

Malgré les avantages qu'il présente, le céphalo-scage ne compte point encore, à notre connaissance, d'application en France. Jusqu'ici l'espèce médicale s'est tenu dans l'expectative; d'une part, suivant avec intérêt la pratique de M. Van Huel, d'où émane de temps en temps quelque observation nouvelle, de l'autre appelant sur le mécanisme du forceps-scie des simplifications destinées à rendre la manœuvre plus facile, l'action plus puissante et la vulgarisation plus prompte.

Les perfectionnements du forceps-scie étant susceptibles, nous les signons à MM. Charrière au moment même où on les a fait, à Paris, cet instrument pour la première fois. Nous demandons que l'on surprenne les types directeurs, dont la marche est guidée dans la rainure pratiquée à l'intérieur des cuillers, que l'on pût être dispensé de secours de l'aide chargé de manoeuvrer le fœtus; enfin, qu'on l'ait agité de bas en haut par un mouvement que réfléchissent des poignées, la chaîne fonctionnant directement d'arrière en avant.

Ces trois conditions mûlles, nous espérons les atteindre à l'aide du forceps que nous avons nommé assemblé. Il y a quinze ans, nous eûmes l'honneur de présenter à l'Académie des sciences un instrument qui des deux branches, introduites conjointement, saisissent du même coup la tête du fœtus et l'amènent en respectant son intégrité.

L'Académie de médecine, sur le rapport d'une commission composée de MM. les professeurs Paul Dubois, Moreau et Velpeau, donna des encouragements à cette invention. Au point de vue théorique, le nouveau principe fut sanctionné par ces mots de M. le professeur Velpeau : « Faire du forceps un instrument d'ensemble, c'est le compléter. »

Il nous restait à passer dans la pratique la démonstration des avantages que la théorie nous faisait entrevoir; à cette époque nous ne possédions que deux faits. Aujourd'hui cinquante applications opérées en présence de confrères ou de sages-femmes ont réalisé nos prévisions. La facilité que nous avons eue à porter le forceps assemblé au-dessus du détroit supérieur rétréci et à terminer des accouchements dans lesquels le forceps en usage avait été impuissant en d'autres mains nous a donné l'idée d'agrandir ses usages. Nous avons espéré qu'en agissant de la sorte, nous pourrions rendre l'opération du fœtus vivant, le nouveau principe nous rendrait un service non moins important en servant à conduire la chaîne à scier le fœtus qui a cessé de vivre, et dont la tête, retenue par des voies vicieuses, ne peut sortir sans avoir éprouvé de division.

Ce rôle de porte-scie, notre forceps le remplit sans avoir rien perdu de sa simplicité.

Une rainure ajoutée aux cuillers reçoit la chaîne à plat; un fil la retient, et quand l'instrument a fait son évolution, elle se trouve placée au-dessus de la tête. Quand elle commence à agir, les fils sont coupés et la scie continue son action de haut en bas, mue alternativement par chaque main du chirurgien, jusqu'à ce que celle-ci rencontre plus de résistance. On peut aussi renfermer les bouts de la chaîne dans une gaine, la fixer à une tige et rappeler celle-ci à l'aide d'un pignon à engrenage, à l'instar de ce qui se fait dans un serre-nœud. Dans ce cas, la scie devra être dotée de plus de force. Ce mode donnera moins de commotion à la femme.

Avant de nous présenter, messieurs, ce changement de système, nous avons dû rechercher si, depuis l'instrument de M. Van-Huel n'aurait pas reçu quelque perfectionnement, et nous avons appris que deux modèles modifiés avaient été proposés. La première est une grande simplification du scage de bas en haut. Elle appartient à M. Mathieu, fabricant d'instruments de chirurgie; la seconde est due à l'inspiration d'une illustration médicale belge, M. le docteur Soutin; elle consiste à introduire chaque branche séparément, l'une chargée de la chaîne terminée par une petite ouverture, l'autre portée d'une tige ayant un crochet destiné à saisir la chaîne lorsqu'il la rencontre, puis à agir d'arrière en avant, ainsi que nous le faisons.

Devenir de quel côté se trouve la chaîne, en d'autres termes, le système de scage de bas en haut adopté par MM. Van-Huel et Mathieu, ou dans la construction d'arrière en avant préféré par M. Soutin et par nous, est chose facile. Le mou-

(1) Lu à l'Académie des sciences le 1^{er} mars 1852. (Commissaires : MM. Velpeau, Roux et Lallemand.)

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de Médecine.

La Lancette Française,

Go Journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

Prix de l'abonnement :

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

On s'abonne à Paris
au Bureau de Journal, rue des Saints-Pères, 40,
MORS DE PARIS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

PARIS, LE 8 MARS 1852.

DE L'INSTITUTION DU CONCOURS

DANS LES FACULTÉS DE MÉDECINE.

SOMMAIRE. — PARIS. De l'institution du concours dans les Facultés de médecine. — *Journal des Cliniciens* (M. Nélaton). Sur quelques signes diagnostiques de la syphilis. — La sièvre typhoïde est-elle contagieuse? par M. Mouras de Saint-Laud. — Société de chirurgie, séance du 25 février. — Chronique et nouvelles.

Il y a deux mois à peine, le jour de l'ouverture du concours qui vient de se terminer par la nomination de M. Bouchardat, nous annonçons que cette institution était expirante. Après avoir exercé leur verve sur nos prophéties, dont cependant, on nous rendra cette justice, nous n'abusons guère, les faiseurs de bons mots commencent à reconnaître que nous n'avions pas tout à fait tort. Quelques-uns d'entre eux même se lamentent sur la triste sort du concours; ils voient déjà le flambeau de la science disparaître dans les ténèbres de la barbarie; ils nous demandent assez naïvement ce qu'on peut reprocher au concours et ce qu'on pourra mettre à la place de cette admirable institution. Si nous n'avions été préoccupé que de cette question dans le travail d'organisation de l'instruction qui s'accomplit en ce moment, nous aurions montré une fois de plus tous les inconvénients du concours, et nous aurions dit par quel mode de nomination on pouvait le remplacer avec avantage. Mais en présence de la grande question de l'enseignement libre, si digne de toutes les méditations des hommes sérieux et véritablement amis du progrès, celle du concours devient très accessoire, et c'est pour cette raison que nous nous sommes borné à en prédire purement et simplement le déclin.

Toutefois, comme la question du concours ne laisse pas que de troubler actuellement un certain nombre d'esprits, comme on accuse l'autorité d'aveuglement en vue des mesures dont il va être l'objet, nous croyons devoir rassembler à la hâte les principaux griefs qu'on peut élever contre ce mode de nomination, les principales raisons qui justifient le gouvernement des mesures qu'il va prendre, et que nous lui aurions conseillées s'il avait cru utile d'invoquer nos faibles lumières. Voici, à notre avis, ces griefs et ces raisons :

Le moment où un pays veut enfin la vérité dans les choses et la sincérité dans les institutions, aurions-nous dit, est le plus opportun pour s'occuper d'une question d'administration et d'enseignement, qui, malgré les sérieuses discussions dont elle a été l'objet, a reçu une solution également contraire aux intérêts de la science et à ceux de l'enseignement.

Introduit d'abord dans nos institutions sous l'empire d'idées généreuses, mais peu réfléchies, d'intentions nobles, mais irréalisables, le concours n'a pas tardé à devenir l'un de ces mots pompeux auxquels les hommes engagés dans une opposition systématique à tous les principes d'ordre, de hiérarchie, de gouvernement, et par conséquent de véritable liberté, sont parvenus à donner pendant tant d'années le vernis d'un faux libéralisme et la faveur d'une popularité imméritée.

Mais s'il est encore revêtu d'un certain prestige aux yeux de quelques hommes recommandables par leur talent et la sincérité de leurs convictions, le concours est aujourd'hui apprécié à sa juste valeur par le plus grand nombre des juges compétents, ralliés par une longue expérience à l'opinion des esprits supérieurs qui avaient condamné cette institution dès son origine.

Il ne s'agit pas de discuter ici le concours considéré dans toutes ses applications; nous ne l'envisageons que relativement à la nomination des professeurs dans les Facultés de médecine, c'est-à-dire dans une des conditions où il a été exceptionnellement maintenu, et où précisément il présente le plus d'inconvénients et d'abus.

A ce point de vue, soit qu'il s'agisse du concours tel qu'il devrait être, soit qu'on le considère tel qu'il est, soit enfin qu'on le juge par les résultats qu'il a produits, on reste également convaincu que l'épreuve qu'on en a faite ne doit pas se prolonger plus longtemps.

La première prétention qu'éleve le concours, c'est de substituer la compétence et l'impartialité à l'ignorance et à l'arbitraire.

Rien de moins fondé. — Dans tout jury de concours,

un petit nombre d'hommes seulement possèdent les connaissances nécessaires pour pouvoir juger instantanément l'épreuve du candidat, et une circonstance récente a montré combien un jury peut être profondément incompétent. — Quant à l'impartialité, elle est l'attribut de l'homme; elle le suit ou elle l'abandonne à quelque titre qu'il soit appelé à se prononcer; elle ne pourrait être imposée d'une manière spéciale au juge de concours que par la publicité des épreuves; or, il est surabondamment démontré que cette publicité ou reste à peu près sans influence, ou n'en exerce qu'une faiblesse.

A l'égard des compétiteurs, le principe fondamental du concours est l'égalité des épreuves. Cette égalité est presque toujours illusoire, et elle est radicalement impossible dans les concours pour les chaires de cliniques, les plus nombreuses et les plus importantes de toutes.

Le concours ne développe et ne met en lumière que les qualités les moins essentielles du professeur : la mémoire, la faculté d'improvisation. Il laisse dans l'ombre celles qui, dans les sciences, constituent le véritable mérite. Il donne à la médiocrité suffisante l'avantage sur le savoir modeste et timide.

Le concours use l'élite des générations par un travail stérile; il rend très difficiles les recherches originales, les découvertes scientifiques, vérité bien démontrée par l'orgueil de tous les grands travaux qui ont illustré notre époque et qui presque tous ont été faits en dehors des hommes de concours.

Le concours crée les hommes qui pourraient jeter le plus d'éclat sur l'enseignement; ceux qui, ayant déjà acquis une position scientifique élevée, sent peu jaloux de se compromettre dans des luttes souvent sans dignité avec des hommes qui, beaucoup plus jeunes, n'ont encore rien à perdre et ont beaucoup à gagner.

Les épreuves dites d'argumentation transforment l'amphithéâtre en une arène où le futur professeur est dépourvu à l'avance de son prestige, de son autorité, et où l'on vote aux sarcasmes et à la risée de l'auditoire l'homme qui dans quelques jours sera un professeur, un maître pour la plupart de ceux dont il est aujourd'hui le jouet.

Tel serait le concours s'il était appliqué dans sa sincérité. — Tel qu'il est, il présente tous ces inconvénients ajoutés à beaucoup d'autres.

Pour si peu qu'on soit informé de ce qu'il s'est passé dans la plupart des concours qui ont eu lieu depuis vingt ans, on ne peut ignorer que les épreuves n'ont été ordinairement qu'un vain simulacre. Le plus souvent les affections ou les intérêts bien connus des juges ont distribué à l'avance les suffrages, et pour donner à certaines nominations anticipées une apparence d'équité, on en descend parfois aux plus condamnables subterfuges. Des titres antérieurs équivalents ont reçu ici une valeur exagérée; là ils ont été scandalement dépréciés. Dans plusieurs circonstances, l'esprit et la lettre des règlements ont été ouvertement violés : tout le monde sait que ce ne fut qu'à la faveur d'une illégalité de ce genre, et heureuse pour cette fois, que l'illustre Dupuytren put entrer à la Faculté.

En présence de majorités probables d'avance, sinon certaines, des hommes que leurs titres, leurs travaux et l'opinion publique désignent comme devant occuper le premier rang dans le concours, sont obligés d'accepter un combat déloyal ou de désertier la lice, et l'on a été jusqu'à voir un candidat privilégié rester seul dans l'arène. Dans de semblables circonstances, qui ne se présentent que trop souvent, le concours n'est plus qu'une comédie hypocrite, qu'un mensonge indigne d'être toléré par toute administration jalouse de sa dignité, lors même qu'elle ne le serait pas de la justice.

Lorsque la nomination ne précède pas le concours, plusieurs partis se trouvent en présence; les scrutins deviennent une tactique, une stratégie, des majorités de coalition se nouent et se dénouent, et souvent alors le vainqueur est un compétiteur de transaction ou de surprise qui, dans les premiers votes, destinés à classer les candidats, se trouvait être l'un des derniers, sinon le dernier, et dont le triomphe n'est proclamé qu'après un nombre plus ou moins considérable de scrutins de ballottage, auxquels le nom de scrutins de tripotage conviendrait infiniment mieux.

Voilà le concours dans sa déplorable réalité! Ce n'est

pas dans ces tristes conditions il ait toujours produit de mauvais choix; mais on peut affirmer que tous les hommes éminents qui lui ont dû leur élévation l'auraient obtenue de tout autre mode de nomination, et l'on doit ajouter que la plupart d'entre eux ont été nommés, non par le concours, mais malgré le concours. D'un autre côté, que d'hommes illustres écartés par lui de l'enseignement! Quelle est l'illustration scientifique restée en dehors des corps enseignants de la Faculté des sciences, du Collège de France, du Muséum d'histoire naturelle, du Conservatoire des arts et métiers, des Ecoles polytechnique, des mines, des ponts et chaussées, etc., etc.? En est-il de même à la Faculté de médecine?

Tel est le résumé fort incomplet des inconvénients du concours qu'on peut appeler scientifiques. Il en est un autre sur lequel il ne nous convient pas d'insister, mais que nous devons signaler. Un gouvernement porte toujours, au moins vis-à-vis de l'étranger et de la postérité, la responsabilité du bien et du mal que produisent les institutions placées sous son autorité. Sous le régime du concours, le ministre de l'instruction publique est donc responsable de l'enseignement sans posséder aucune action sur le choix du personnel enseignant; nous entendons parler de cette action *avouée et légale*, la seule qui puisse convenir à des hommes incapables de s'abaisser jusqu'à compromettre par des menées ténébreuses la dignité et le prestige de l'autorité dont ils sont les dépositaires.

Un état de choses si contraire au principe de la responsabilité administrative n'est pas moins nuisible aux rapports hiérarchiques qui, dans tout gouvernement bien organisé, doivent exister entre l'autorité supérieure et tous les corps constitués. Il nous suffit d'indiquer ce point de vue, que nous ne pourrions développer ici davantage sans sortir du cadre dans lequel nous devons nous renfermer.

Si les considérations qui précèdent, si l'opinion des hommes les plus éminents de notre époque, parmi lesquels il nous suffira de citer Royer-Collard, Guvier, Dupuytren, Laënnec, Gay-Lussac, MM. Cousin, Dumas, Biot, Pouillet, Florentin, Théaurand, Saint-Marc-Girardin, etc., etc., pouvant décider le gouvernement à abolir le concours pour les chaires de professeurs dans les Facultés de médecine, et à lui substituer un mode de nomination analogue à celui qui, depuis longtemps, produit les plus heureux résultats dans les Facultés des sciences, au Collège de France, au Muséum d'histoire naturelle, etc., nous avons l'intime conviction que cette réforme servirait également les intérêts de la science, l'éclat de l'enseignement, la dignité de la profession médicale, la moralité des institutions publiques, les vrais principes administratifs; qu'enfin une telle réforme serait accueillie avec la plus vive satisfaction par l'immense majorité des hommes amis de la loyauté, de la sincérité et de la justice.

Telles auraient été, en substance, les raisons que nous aurions fait valoir si notre opinion nous avait été demandée. Comme conclusion de cet exposé, nous aurions proposé le projet de décret suivant :

Considérant,

Que le concours institué dans les Facultés de médecine pour relever l'éclat de l'enseignement et pour entourer le choix des professeurs de garanties scientifiques plus sérieuses a complètement manqué son but;

Que ce mode de nomination écarte souvent de la carrière de l'instruction supérieure les hommes que leurs titres et leur talent devraient y placer en première ligne;

Qu'il rend très difficiles les recherches originales et les découvertes utiles, et qui forme ainsi un obstacle sérieux aux progrès de la science;

Que, loin d'augmenter l'autorité et le prestige des professeurs, il les compromet souvent, au contraire, par des luttes sans dignité et qui n'ont pas toujours été sans scandale;

Qu'en raison de son principe, il tend à détruire le sentiment de respect et d'autorité hiérarchique indispensables dans toute société bien organisée;

Que ces inconvénients et beaucoup d'autres encore ont depuis longtemps frappé les esprits les plus éminents;

Que, d'ailleurs, le concours n'est presque jamais appliqué avec sincérité, et que depuis longtemps il n'est plus qu'une déplorable fiction;

Qu'il importe, par conséquent, de déprécier le budget d'une charge qui ne sert qu'à alimenter des abus;

Décrète :

1° Le concours pour la nomination aux chaires de profes-

seurs dans les Facultés de médecine est et demeure aboli ;

2° Lorsqu'une chaire deviendra vacante dans l'une de ces Facultés, il sera procédé de la manière suivante à la nomination du nouveau professeur :

3° Deux listes portant chacune trois noms seront dressées, l'une par le corps enseignant de la Faculté où existera la vacance, l'autre par l'Académie nationale de médecine ;

4° Ces listes seront dressées au scrutin libre, à la majorité absolue des membres faisant partie du corps délibérant, et à la suite d'un rapport discuté en séance, dont une copie sera adressée au grand maître de l'Université ;

5° Le ministre de l'Instruction publique choisira le nouveau professeur sur ces deux listes, qui pourront contenir les mêmes noms.

Il serait trop long de développer, pour le moment, les considérations diverses qui nous ont conduit au mode de nomination que nous proposons ici, et qui nous semble le meilleur. Nous devons donc nous laisser au lecteur intelligent le soin d'apprécier nos motifs. Si l'occasion s'en présente, nous ne manquerons pas d'ailleurs de les développer. Nous devons dire, en terminant, que, si nos informations sont exactes, le projet qu'on vient de lire ne sera pas exactement celui qu'on adoptera. Mais nous pouvons dire que, si le pouvoir se réserve, dans les nominations futures, une part plus large que celle que nous lui aurions attribuée, la faute, si faute il y a, doit en être imputée uniquement aux hommes qui se donnent comme les plus chaleureux partisans du concours, et qui viennent de le compromettre une dernière fois de plus.

Voilà notre opinion sur le concours nettement formulée. Mais, nous le répétons, cette question est fort accessoire en présence de celle de l'enseignement libre. Cette dernière est donc celle qui doit surtout nous occuper ; peut-être excuserons-nous de l'aborder prochainement. — H. de Castelnau.

HOPITAL DES CLINIQUES. — M. NÉLATON.

Sur quelques signes diagnostiques de la coxalgie.

(Leçon recueillie par M. R. LÉCART, externe du service.)

Nous venons de voir dans nos salles un enfant de treize à quatorze ans, atteint de coxalgie, et nous allons signaler successivement à son sujet quelques signes importants pour le diagnostic de cette affection. Cet enfant, bien portant d'ailleurs, est assez bien développé et n'est pas scrofuléux. Il se plaint d'une douleur assez vive à la hanche. L'examen du membre nous a fait constater les traces d'un tésicatoire anciennement appliqué sur le genou, et le jeune malade nous a, en effet, avoué avoir eu des douleurs de ce côté. C'est, du reste, ainsi, comme on sait, que les choses se passent toujours, et la douleur dans le genou est un des premiers symptômes de la coxalgie.

Diverses explications ont été données de ce phénomène, et, il faut bien le dire, aucune ne nous paraît renfermer les éléments d'une solution irréfutable. On a pensé d'abord que l'affection de l'articulation coxo-fémorale, produisant une inflammation des parties voisines, déterminait une ostéite, qui, transmise par continuité de tissus, arrivait jusqu'au genou, où le retentissement douloureux se produisait. Cette explication paraît quelques chances de probabilité si l'on voyait, en effet, la phlegmasie gagner de proche en proche les tissus et marcher de haut en bas ; il n'en est rien. On constate facilement la douleur au genou, la douleur à la hanche, mais elle n'est que dans les points intermédiaires ; et d'ailleurs, chose importante à noter, la douleur du genou précède toujours celle de l'articulation coxo-fémorale. Dans l'ostéite, il y a tuméfaction des os, déformation ; dans aucun cas de coxalgie les choses ne se passent ainsi ; le fémur a toujours conservé son volume normal, de sorte qu'on est bien obligé d'admettre qu'il n'y a pas là de phénomènes phlegmasiques.

D'autres explications ont été proposées : on a remarqué que le nerf obturateur, qui par ses rameaux inférieurs vient se terminer à l'articulation du genou, est dans un trajet transversal très voisin de l'articulation coxo-fémorale malade, et qu'alors ce nerf, se trouvant au milieu de tissus enflammés, pouvait être influencé par eux et donner lieu à la sensation de douleur ressentie dans ses dernières ramifications, de la même manière que l'amputé rapporte dans le pied qu'il a perdu les douleurs qu'il éprouve. Il n'en est pas ainsi cependant, car tous les jours nous voyons des tumeurs blanchées produites dans les mêmes conditions sans donner lieu aux mêmes phénomènes. Une tumeur blanche du coude, par exemple, est certes bien voisine du nerf cubital ; ce nerf est même le plus souvent au milieu des tissus malades, et cependant on n'observe jamais de douleur dans les extrémités digitales où se rendent ses dernières ramifications ; pourquoi donc y aurait-il exception pour l'articulation coxo-fémorale, puisque les choses ne se passent pas ainsi dans les autres articulations ? Ce que nous venons de dire d'ailleurs de l'influence que pourraient exercer les tissus enflammés sur un nerf qui les traverse s'appliquerait aux autres périphériques des articulations, et c'est là encore un fait parfaitement démontré que leur action est nulle sur les nerfs.

Nous avons eu occasion d'observer l'année dernière un enfant atteint d'abcès de la partie antérieure et interne de l'articulation coxo-fémorale, puis ailleurs pour une coxalgie ; l'absence de douleur au genou a éclairé notre diagnostic ; ici cependant le nerf obturateur aurait pu être influencé par la maladie voisine.

Quoi qu'il en soit de ces explications qui, nous l'avons dit,

ne nous paraissent pas satisfaisantes, et auxquelles, nous l'avons vu, nous n'avons pas à substituer qui soient sans réplique, il y a quelque chose de plus grave que l'explication, c'est le fait. Or la constatation de la douleur est facile ; seulement il faut savoir distinguer la douleur symptomatique d'une maladie de l'articulation coxo-fémorale de celle qui est propre à une maladie du genou. Dans le cas qui nous occupe, il n'y a pas de gonflement, pas de déformation de l'articulation du genou ; ainsi quand le cas est simple, cette seule circonstance peut suffire ; mais s'il y a une maladie du genou sans déformation, il sera utile de distinguer la cause de la douleur, et son siège sera ici d'une valeur absolue. Il ne faut donc savoir que la douleur symptomatique d'une affection de l'articulation coxo-fémorale se fait sentir dans le jarret, et quelquefois au niveau et vers le milieu de la rotule ; au contraire, la douleur propre à une maladie de l'articulation du genou siège presque toujours à la partie supérieure et interne du tibia.

Chez notre malade les symptômes sont peu avancés ; mais il accuse de la douleur précisément dans le creux du jarret. Il n'y a pas chez lui de déformation bien évidente, pas d'inclinaison du bassin, et c'est là un cas où l'on pourrait avoir quelque difficulté à déterminer si la tête du fémur a abandonné la cavité cotyloïde. C'est, du reste, une question que le praticien est appelé à résoudre à chaque instant. Aussi insistons-nous pour indiquer un signe important de ce débilement de la hanche.

À l'état normal on reconnaît que, si le fémur est fléchi à angle droit avec une légère adduction, le sommet du grand trochanter répond à une ligne qui partirait de l'épine iliaque antérieure et supérieure pour se rendre à la partie la plus saillante de la tubérosité sciatique, et que cette ligne divise en même temps la cavité cotyloïde en deux parties égales. Quand il y a luxation, et que cette luxation a lieu, par exemple, en haut et en arrière, comme c'est le cas le plus fréquent, on observe une projection du grand trochanter, qui peut aller jusqu'à 4 et même 6 centimètres au-dessus de la ligne que nous venons de signaler, et qu'il est toujours facile de tracer exactement en plaçant les deux extrémités d'un fil sur la cavité iliaque antéro-supérieure, l'autre sur la partie la plus saillante de la tubérosité sciatique. En explorant la région fessière, on constate le déplacement du grand trochanter. Ce signe est applicable à toute espèce de luxation du fémur, et elles ne sont pas extrêmement rares.

La mensuration des membres est, on le sait, un des autres moyens de diagnostic employés dans l'examen des malades atteints de coxalgie ; mais il peut arriver que la luxation soit double, ce qui s'observe fréquemment dans les luxations congénitales, et alors, les deux membres étant raccourcis, on manquera de terme de comparaison. C'est dans ces cas que tout ce que le moyen que nous venons d'indiquer pourra avoir une grande utilité.

Ce signe diagnostique est donc utile aussi bien dans les luxations congénitales que dans la coxalgie, et aussi dans les luxations traumatiques.

Il y a, en résumé, chez notre malade, en faisant abstraction d'un grand nombre de signes qu'il serait trop long d'exposer, quatre caractères principaux de la douleur et de son siège dans l'articulation de la hanche, et cette douleur si vive, pour cette articulation, à sa face antérieure, c'est-à-dire au pli de l'aîne.

Il y a un autre point d'élection de cette douleur, c'est la partie postérieure de l'articulation vers le milieu de la région fessière. Ici le membre est dans l'adduction, et ce phénomène nous indique une affection un peu ancienne, car, au début, c'est plutôt l'abduction qu'on observe ; le repos que le malade a été obligé de donner à son membre y a produit aussi un peu de trophicité.

Que faire dans ce cas particulier ?

Il faut avant tout s'opposer à ce que le membre prenne une position vicieuse, et prévenir, autant qu'il sera en nous, la luxation qui tend à se produire.

L'immobilité est, selon nous, une condition indispensable pour prévenir le déplacement qui tend à se produire ; aussi, nous ordonnons au malade de rester couché sur le dos, et de tenir ses jambes parfaitement parallèles ; nous allons faire appliquer sur la partie antérieure de l'articulation un vésicatoire volant, et, si d'ici à quinze jours, les accidents n'ont pas disparu, nous n'hésiterons pas à appliquer la caustérisation transcutanée pour prévenir la marche croissante de la maladie. Cette conduite étiologique nous est indiquée par l'efficacité probable des moyens que nous emploierons, maintenant que la luxation n'est pas produite ; quand le débilement aurait eu lieu, la difformité serait au-dessus des ressources de l'art.

La fièvre typhoïde est-elle contagieuse ?

Par le docteur MORRAU de SAINT-LUCIEN.

Telle est la question qui s'agite depuis longtemps sans qu'on ait pu parvenir à la résoudre de manière à satisfaire les esprits sceptiques qui aiment les démonstrations et qui, en face de solutions contradictoires, se tiennent dans le doute ; cependant la certitude à cet égard n'est pas sans importance, et il n'aurait-elle d'autre résultat que de trancher un point controversé, elle mériterait de fixer notre attention et de diriger tous nos efforts, car, une certitude, c'est une conquête du travail et du raisonnement sur l'obscurité qui enveloppe toutes les branches de nos connaissances. On dirait que l'homme calcule les révolutions du monde, et même dans l'espace de distances incommensurables, il fixe avec une précision qui tient du prodige la place qu'occupe dans l'immensité une planète invisible, et lorsqu'il redescend en lui-même pour étudier sa propre organisation et les phénomènes qui en dépendent, tout devient sujet à contestation ; c'est que les phénomènes célestes sont soumis aux lois rigoureuses et inflexi-

bles du calcul, tandis que ceux qui se rattachent à l'étude de l'homme sain et malade sont du domaine de la conjecture et de la discussion ; or tout objet soumis à la discussion est par cela même frappé d'obscurité et de doute, car l'évidence ne se dispute pas.

Il est ainsi de la médecine proprement dite et de tout ce qui s'y rattache. Quel est l'homme le plus fortement pénétré aujourd'hui des vérités de l'art qui demandent des doutes pas des faits qui pour lui étaient démontrés ? La question de la contagion de la fièvre typhoïde a subi le sort de tout ce qui touche à l'art de guérir ; c'est-à-dire que, résolu affirmativement par les uns, elle a été niée par les autres ; mais certains esprits qui ne valent guère qu'à par les démonstrations fournies par leur propre expérience et qui n'ont pas eu l'occasion de juger de visu se tiennent dans le doute et attendent les faits pour se prononcer. C'est le parti le plus sage ; car, pour nous, la théorie est un adjuvant des faits ; mais ces derniers seuls doivent dominer, et c'est par eux qu'il faut se diriger pour arriver à la vérité vraie.

J'attendais, en conséquence, que l'occasion me permît de me former une opinion sur le point en litige ; cette occasion s'est offerte, et j'ai cru bon de publier les résultats de mon observation.

Premier groupe, quatre malades. — Le hameau de Jacquerville, canton de La Chapelle la Reine (Seine-et-Marne), compte une centaine d'habitants ; il est situé sur une éminence, et se trouve dans de bonnes conditions hygiéniques.

Le 1^{er} janvier 1847, on y conduisit un jeune homme de dix-huit ans, le nommé Papineau, qui depuis huit jours était tombé dans un état de léthargie, à 12 heures du matin de Jacquerville. A mon arrivée près de ce malade, je reconnus une fièvre typhoïde (1) avec bronchite, débilement et symptômes du côté de l'encéphale ; j'avais espéré le sauver, et déjà il entra en convalescence, lorsque, le vingt-quatrième jour, il mourut subitement en rendant par l'anus une grande quantité de sang : le malade succombait à une ulcération intestinale qui avait rongé les parois d'un ou plusieurs vaisseaux.

Le 28 janvier, quatre jours après le décès de Papineau, Leclerc, son oncle, âgé de quarante ans, tomba malade ; la fièvre typhoïde se caractérisa, et il ne tarda pas à succomber. Leclerc n'avait pas quitté son lit depuis un seul instant pendant le cours de sa maladie ; il couchait près de lui, lui donnait la tisanne et les potions, lui appliquait les cataplasmes, nettoyait le lit souillé de matières stercorales, passait les ulcérations qui avaient envahi le sacrum et les grands trochanters ; en un mot, il avait respiré à pleins poulmon pendant de longues journées les émanations qui s'échappaient du corps du malade.

Le 2 février, Jules Papineau, âgé de douze ans, également neveu de Leclerc, tomba malade et finit par guérir ; il couchait dans la même chambre que les deux précédents, et était sans cesse en contact avec eux depuis le matin jusqu'au soir.

Léotie, âgée de dix-huit ans, habitant dans la même maison, et qui couchait dans une chambre contiguë à celle des précédents, fut prise des mêmes symptômes, et transportée, au bout de dix jours de maladie, chez sa mère, à 2 kilomètres de Jacquerville, elle guérit vers le quarantième jour.

Jusqu'ici je me trouvais en présence de quatre faits arrivés coup sur coup dans la même maison, dans la même chambre ; la contagion était manifeste ; Papineau, atteint du mal à Nemours et transporté à Jacquerville, l'avait communiqué à son oncle, à son frère et à sa domestique ; c'était de toute évidence.

Deuxième groupe, deux malades. — Le 8 février, même année (1847), le sieur Ozeau, de la même commune, m'envoya chercher pour sa fille aînée, Octavie, âgée de dix-huit ans. Elle était en proie à la même maladie ; quelques jours après, sa sœur cadette, Victoire, âgée de quatorze ans, qui couchait avec elle, fut également atteinte ; elles guérirent toutes deux vers le trentième jour.

Ici je ne saisis comment faire pour conclure ; car, s'il était vrai que Victoire eût pris le mal de sa sœur, comment Octavie en avait-elle été atteinte ? Se serait-elle développée spontanément chez cette dernière sous l'influence d'une épidémie ? Mais alors que devenaient mes idées sur la contagion ? Elle m'assurait n'avoir pas mis les pieds chez Leclerc depuis longtemps et n'avoir eu aucun rapport avec les gens de la maison ; cependant, à force d'insister, je finis par apprendre qu'Octavie, au plus fort de la maladie de Leclerc et des deux Papineau, avait accompagné Louise, domestique de ces derniers, à la fête d'un village voisin et qu'elles avaient couché toutes deux ensemble. Il ne m'en fallut pas davantage pour rattacher le cours de ces idées et de donner un support de plus à l'assertion de Louise ; tout imprégnée ainsi qu'ils venaient des miasmes qui s'élevaient échappés des malades près de quels elle vivait et portant déjà en elle le germe du mal à l'état d'incubation, l'avait communiqué à Octavie, qui à son tour l'avait transmise à Victoire. Tout cela était parfaitement logique et montrait combien il est important de bien questionner les malades.

Dans ce qui précède, on ne saurait invoquer l'action d'une épidémie, c'est-à-dire d'un principe chimique, *vis generis*, inconnu dans nos sciences et répandu dans l'atmosphère, lequel aurait exercé son action sur Leclerc et trois membres de sa famille, ainsi que sur Octavie et Victoire. Une épidémie frappe indistinctement ça et là les individus d'une localité ; mais, dès qu'elle se concentre et se fixe sur un certain nombre de familles dont les membres sont successivement frappés, on ne serait point en droit de rejeter l'idée de contagion, qui est évidente, pour admettre celle d'une épidémie, qui ne serait qu'une conjecture. On ne peut également invoquer les

(1) Une fois pour toutes, j'ajoute sur ce point, qu'il s'agit bien, dans les observations suivantes, de la vraie fièvre typhoïde et non pas d'une autre maladie.

conditions hygiéniques au milieu desquelles ces deux familles vivaient, car ces conditions étaient les mêmes pour tous les habitants du hameau, *ingesta, circumfusa*, etc. Tout était identique : on pourrait comprendre à la rigueur l'objection si Papineau était tombé malade à Jacquerville; mais non, absent de ses foyers depuis un long espace de temps, il est allé à 12 kilomètres de son village natal; il s'y fait transporter et communique la maladie à cinq personnes. Quelques semaines sont venues visiter les malades; ils n'ont point contracté la maladie, soit parce qu'ils en ont été atteints à une époque plus ou moins éloignée, ce qui les a mis à l'abri d'une nouvelle atteinte, soit parce que leur séjour près des malades n'a été que de courte durée, ou bien parce que par le fait de leur organisation propre ils étaient réfractaires à l'action de la contagion. Qui ne sait, en effet, que certains individus résistent à l'action de la fièvre typhoïde, à la fièvre typhoïde, et au vaccin, qui cependant sont des virus liquides et par cela même éminemment absorbables par les muqueuses ou le derme sur lesquels ils sont déposés? Quoi d'étonnant alors que les émanations qui s'échappent du corps d'un typhoïque et qui, par cela même sont à l'état de gaz, soient moins facilement absorbables par la surface cutanée et par la muqueuse, qui reçoit l'air bronchique? Que ceci soit dit en passant pour ceux qui rejettent la contagion de la fièvre typhoïde par cela seul que l'individu s'éloigne de son foyer, pendant qu'un autre placé dans le même milieu en a été frappé. En raisonnant ainsi, il faudrait rejeter comme contagieux la variole, la scarlatine et même le vaccin, qui n'a aucun effet sur certains individus. Pour ma part, j'ai vacciné quatre fois une jeune fille de seize ans, qui avait été vaccinée à plusieurs reprises et sans succès par deux ou trois confrères, et je n'ai pas eu plus heureux que ces derniers.

Quatre ans s'écoulaient pendant lesquels j'eus l'occasion de donner des soins à quelques malades atteints de fièvre typhoïde et disséminés ça et là sur différents points du canton. J'étais contagieuse; les cas que j'avais observés à Jacquerville m'avaient rendu tel; j'étais réservée aux faits suivants de ne confier de nouveau dans ma manière de voir.

Troisième groupe, cinq malades. — Le 24 juillet dernier, je visitai à La Chapelle-la-Reine Florine Bernard, jeune fille de vingt-deux ans, forte, bien constituée et vivant dans d'excellentes conditions hygiéniques. Il y avait céphalalgie frontale, bourdonnements d'oreilles, légère surdité, épistaxis, diarrhée, enfin tous les symptômes de la fièvre typhoïde; la maladie dura quinze jours et vivait à l'abri de son père, sa mère, son frère et sa sœur, qui couchaient dans la même chambre et lui donnaient jour et nuit tous les soins qu'exigeait sa position, furent successivement atteints et guérirent.

Quatrième groupe, cinq malades. — La femme Mesnault fut atteinte le 29 juillet et succomba promptement à une hémorragie intestinale. Son mari et ses trois enfants, âgés de dix ans, de six ans et de dix-huit mois, furent bientôt atteints de la même maladie et guérirent; chez l'enfant de six ans et chez celui de dix-huit mois, il n'y eut rien de caractéristique, ce qui dominait et attirait l'attention, c'était une forte fièvre avec un peu de râle sibilant à la partie postérieure sans lésion organique appréciable; mais, en tenant compte du foyer où ces jeunes malades se trouvaient placés, je n'hésitai pas dans mon diagnostic; comment expliquer la stupeur, l'affaiblissement général et une fièvre aussi vive et aussi tenace, à moins de les rattacher à une altération générale des fluides accompagnée d'une lésion des follicules de Peyer?

Cinquième groupe, un malade. — Le jeune Creuzet, seize ans, qui demeuraient dans une maison contiguë à celle des Mesnault, fut pris de la même maladie le 13 août et guérit vers le quatorzième jour. Ces deux maisons avaient ensemble des rapports de voisinage.

Sixième groupe, un malade. — La femme Givot, âgée de quarante-huit ans, qui avait souvent visité la femme Mesnault, dont elle était la voisine et qui lavait son linge souillé de matières stercorales, fut atteinte le 8 août et guérit.

Septième groupe, un malade. — Le sieur Lenoir, sa femme et sa fille fréquentaient la maison de Florine Bernard (troisième groupe); ils passaient la nuit à son chevet, pansaient les vésicatoires, appliquaient les cataplasmes, administraient les lavements, faisaient les lits, etc.; ils ne furent pas atteints du mal, mais ils en transportèrent le germe dans leur propre maison et le transmettent à leur petite fille âgée de huit ans, qui ne tarda pas à succomber.

Huitième groupe, trois malades. — La dame Cordier, qui fréquentait chez le sieur Bernard (troisième groupe), fut atteinte du même mal le 3 septembre. Elle le transmit à sa fille et à son petit-fils, qui couchaient près d'elle. L'enfant seul succomba.

Natrième groupe, cinq malades. — La jeune Paléray, âgée de quatorze ans, tomba malade de la fièvre typhoïde à douze kilomètres de Bumont, son pays natal; on l'y fit transporter, et elle communiqua la maladie à ses frères et sœurs, un nombre de quatre, qui couchaient tout près de son lit et furent atteints en contact avec elle. Ils guérirent tous.

Les circonstances les faits que j'avais à signaler. Les habitants de la commune avec les plus gros bon contacts avec la contagion qui se manifestait avec tant d'évidence que beaucoup d'entre eux eurent de se rendre dans mes maisons où le mal exerçait ses ravages; c'est à cette circonstance que plusieurs durent d'en être exemptés.

Je me suis vu souvent dans une position très embarrassante : on me disait de toutes parts : N'est-ce pas que cette maladie est grave? Je me trouvais donc placé dans l'alternative de priver les malades de tout secours par une réponse affirmative qui les eût éloignés des parents et les amis, ou d'exposer des gens à la mort en leur laissant la maladie, ce à mes yeux, était contagieux. Je me tirais de la difficulté en disant que les médecins n'étaient point d'accord sur cette question : j'étais dans le vrai et leur laissais ainsi une

entière liberté d'action sans me prononcer sur le point en litige.

À la lecture des faits qui précèdent, on aura saisi, je pense, d'une manière claire et évidente, la filiation, l'enchaînement du mal transmis d'un groupe à l'autre, et communiqué dans chaque groupe aux différents membres qui le composent. Il n'y a qu'une lacune, c'est celle qui concerne la transmission du groupe à un autre, les quatre. Ces deux groupes étaient situés aux extrémités du village et furent les premiers atteints. Y a-t-il ou rapport et contact entre eux? J'ai cherché à le savoir sans pouvoir y réussir. *A priori* on peut répondre affirmativement en l'absence de toute preuve, car, dans une petite commune tout le monde se voit; d'ailleurs, le fait d'Octavie (2^e groupe), qui n'ait avec chez Leclerc et qui ensuite avoua qu'elle avait couché avec Louise (1^{er} groupe), prouve avec quel soin il faut interroger les malades, surtout ceux de la campagne.

Un fait remarquable dans la science, c'est la divergence d'opinions qui existe entre les médecins de Paris et ceux des petites localités en ce qui touche la contagion de la fièvre typhoïde. On sait, en effet, que les premiers, en général, la nient, tandis que les autres l'admettent. Pourquoi des opinions si contraires sur une question en apparence si facile à résoudre? Cela est, ou cela n'est pas, voilà qui paraît bien simple de prime abord.

Les opinions contradictoires proviennent d'un certain nombre de circonstances, qui sont, entre autres, la manière de vivre des familles dans les grandes et petites localités, et les moyens d'investigation dont les médecins disposent pour arriver à la découverte de la vérité.

À Paris, le logement de chaque famille se compose, dans la généralité des cas, de plusieurs pièces; le malade occupe une chambre ou les autres membres de la famille ne couchent pas; chacun, pendant le jour, vaque à ses occupations; s'il sient un parent, un ami, par exemple, du médecin ou lui interdit l'approche du malade de crainte de fatiguer ce dernier. Il y a des garde-malades pour donner les tisanes, appliquer les cataplasmes, etc. Les membres de la famille n'ont souvent que des rapports de courte durée avec les malades et respirent, par conséquent, une moindre quantité des émanations qui s'en échappent. Ici, la contagion agit avec moins de puissance, car elle doit être nécessairement en raison directe de la somme des miasmes absorbés dans un espace de temps donné.

La contagion s'exerce donc avec moins de puissance à Paris et dans les petites localités. Les médecins des grandes villes ont permis en quelque sorte d'isoler les malades, et, par suite d'habitudes généralement acquises, les membres de la famille, les parents et les amis ont des rapports moins fréquents et moins confus avec les malades qu'à la campagne. En outre, la fièvre typhoïde étant en quelque sorte endémique à Paris, il y a tout à parler que, sur dix individus qui fréquentent le malade, il en est un certain nombre qui en ont déjà été atteints à une époque plus ou moins éloignée, ce qui est une garantie d'immunité pour eux, car cette maladie ne se contracte pas deux fois, à de rares exceptions près; quant aux autres, ils n'en seront pas atteints, parce qu'ils ne sont actuellement propres à la contracter, ou, s'ils la contractent, le médecin qui sera appelé à leur donner des soins ignorera si la maladie s'est développée spontanément, car il ne pourra établir la filiation du mal entre celui qui l'a donné et celui qui l'a reçu.

En ce qui touche les moyens que possède le médecin pour suivre pas à pas la marche de la contagion dans une ville comme Paris, ils sont presque nuls; c'est ici qu'il faut dire que le fil d'Ariane pour le général dans ce labyrinthe, suppose, en effet, un individu affecté de fièvre typhoïde, et demeurant à la barrière Saint-Jacques; il communique sa maladie à une personne domiciliée à la barrière du Trône. Deux médecins soignent les deux malades; comment savoir que l'un est devenu malade par le fait de l'autre? Voilà une observation perdue pour la science, et, fréquemment renouvelée, elle nous entretient dans notre ignorance. Je sais qu'on objecte que les médecins, élèves et infirmiers des hôpitaux, qui par la nature de leurs fonctions devaient être les premières victimes de la contagion, s'ils existaient, n'en offrent pas de plus fréquents exemples que les autres classes de la société; je réponds à cela qu'on n'a point compté tous les médecins, élèves et infirmiers qui en ont été atteints, que la science ne possède aucune donnée positive à ce sujet. Les anticontagionistes, admettant comme un fait avéré le grand nombre d'élèves en médecine qui sont atteints de la fièvre typhoïde à Paris, au lieu de mettre ce fait sur le compte de la contagion, ils l'attribuent aux conditions hygiéniques au milieu desquelles ils vivent; mais tout observateur sérieux sait bien que les conditions hygiéniques n'exercent aucune influence sur la production de la maladie; la preuve, c'est que c'est souvent dans les localités les plus saines, à un milieu des conditions hygiéniques les plus favorables, qu'elle exerce le plus ses ravages. Cependant, pour les besoins de la cause, comme on dit au palais, admettons un instant que les médecins, élèves et infirmiers soient moins fréquemment atteints de la fièvre typhoïde que les autres classes de la population. C'est-ce que cela prouverait? La chimie ne nous enseigne-t-elle pas que certains corps mis en contact se neutralisent? Qui voit, d'ailleurs, que, dans une vaste salle imprégnée des miasmes qui s'élèvent à la fois de cent individus affectés de maladies différentes, ces miasmes ne se neutralisent pas mutuellement et qu'il ne s'établit pas entre eux un véritable antagonisme?

Ajoutons que les salles d'hôpitaux sont vastes et aérées, et que les médecins, élèves et infirmiers n'ont pas avec les typhoïques des rapports de tous les instants, comme nous verrons que cela lie à la campagne entre les malades et ceux qui les soignent.

Ici, en effet, chaque logement n'est le plus ordinairement composé que d'une cuisine et d'une chambre, où tous les membres de la famille couchent deux à deux; si l'un tombe

malade, les autres sont jour et nuit plongés dans la même atmosphère; en outre, ils soignent eux-mêmes le malade et se font aider quelquefois par des parents ou des amis qui se trouvent alors enfermés dans le même foyer de contagion pendant des journées entières. Quoi d'étonnant alors que la maladie, si elle est contagieuse, se transmette ainsi, et finisse par infecter tous les membres de la famille qui se trouvent dans les conditions favorables pour se l'inoculer par l'absorption pulmonaire et cutanée?

Nous avons dit que nos confrères des petites localités sont en général contagionistes. La raison en est simple, c'est que le fil d'Ariane n'est point nécessaire; car tout le monde se connaît, les liens d'amitié et de parenté qui s'établissent dans le même village ou de commune à commune permettent au médecin de suivre pas à pas la marche de la contagion depuis son début jusqu'à sa terminaison. Les faits, pour peu qu'ils observent, ne sauraient lui échapper, et se déroulent à ses yeux avec tous les signes de l'évidence, car souvent un médecin desservit seul un grand nombre de communes à la ronde; il peut donc suivre en quelque sorte la piste du mal; à Paris le problème est complexe, embrouillé, difficile à démolir; à la campagne, il est simple et facile à résoudre.

En résumé, des faits qui précèdent il résulte :
1^o Que la fièvre typhoïde est contagieuse dans toute l'acceptation du mot.

2^o Que tous ceux qui sont soumis à l'action du virus gazeux qui s'échappe du corps des individus malades ne la contractent pas, soit parce qu'ils en ont déjà été affectés à une époque plus ou moins éloignée, soit parce que leur organisme est actuellement rebelle à l'action de ce virus;

3^o Que les conditions propres à faciliter la transmission de cette affection de l'individu malade à l'individu sain se trouvent toutes réunies à la campagne; savoir : les rapports intimes qui se continuent avec les membres de sa famille, tous logés dans la même chambre, couchant ensemble, et vivant du même air jour et nuit;

4^o Que la marche de la contagion est facile à suivre à la campagne, tandis que cela est difficile dans les grandes centres de population.

Si, malgré l'évidence des faits qui précèdent, on s'obstine à n'y voir qu'une simple coïncidence se montrant au sein d'une véritable épidémie, et si quelques faits ne paraissent pas assez nombreux pour constituer une véritable épidémie, que chaque praticien rapportant son contingent d'observations pour former une statistique imposante qui ait converti le doute en certitude. Dès à présent je me consolerai de mon erreur, la sachant partagée par M. Brotonneau, car on aimerait à se tromper avec un tel observateur.

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 25 février 1852. — Présidence de M. LARREY.

PRÉSENTATION DE MALADES.

Paralysie du nerf moteur oculaire commun.

M. CANTAGNIEN présente deux malades.

Le premier est un homme de cinquante ans, tisserand, entré à l'hôpital Saint-Anthoine depuis une huitaine de jours. Cet homme, qui a eu plusieurs accès de goutte, a déjà été atteint de l'acidité pour lequel il se présente aujourd'hui. C'est une paralysie de la troisième paire, ou moteur oculaire commun. Ce n'est point pour ce fait, devenu commun, que le malade est présenté à la Société. Mais c'est parce que la paralysie, dans le cas particulier, appartient à cette variété curieuse dans laquelle il y a pas de mydriase, ou dilatation anormale de la pupille. L'anomalie consistait dans l'absence de ce signe habituel de la paralysie du moteur commun, qui s'expliquait par l'absence, dans les cas de ce genre, de la racine motrice que ce nerf envoie au ganglion ophtalmique, et qui serait remplacée, ainsi que l'a vu Fourcroy du Petit, par une racine motrice émanant de la sixième paire, ou moteur oculaire externe. Les faits cliniques de ce genre ont une importance réelle en ophtalmologie. Il existe aussi chez ce malade cette saillie du globe oculaire désignée par Ch. Bell sous le nom d'*ophthalmoplegia*, et de plus, le phénomène de la diplopie superposée.

Corps étranger dans le scrotum.

Le second malade est également un vieillard chez lequel existe à gauche une hydrocèle avec présence dans la tunique vaginale d'un corps flottant d'une dureté pierreuse qui a le volume d'une noix, mais avec une forme irrégulière et comme cubique. On a voulu croire d'abord à la transformation crétacée d'un produit testiculaire. Quelle est la nature de ce corps? Est-il, ainsi que M. Lenoir dit en avoir vu un exemple, composé de matière cartilagineuse? Serait-ce un anas de cholestérine? Cette supposition repose sur le fait classique, sur ce que, à déjà eu l'occasion de constater la présence de cristaux de cholestérine dans l'hydrocèle. Il y a cependant une différence, que le liquide était noir, tandis qu'ici il est d'une transparence non douteuse.

Excision du coude.

M. LE PROFESSEUR ROUX cite un cas de luxation du coude méconnu et réduit au cinquantaine jour. Déjà ce professeur a eu occasion de réduire deux luxations du coude méconnes, après un temps plus ou moins éloigné de l'accident, et toujours avec succès. Il n'est pas si rare qu'on ne se soit aperçu de la luxation qu'au moment où le chirurgien en eût et lui soit méconnaître cette luxation.

Polypes du pharynx.

M. ROBERT. Le fait communiqué récemment par M. Maisonneuve est en tout point conforme à ceux que j'ai eu occasion d'observer. Le prolongement que ces sortes de polypes envoient en entourant la partie postérieure du maxillaire est tellement commun, que dans un cas j'ai pu soupçonner un polype pharyngien à la présence d'une tumeur solide dans la région génienne. Le doigt, introduit dans l'arrière-gorge, ne fa reproduire le polype que j'avais soupçonné. Ces polypes pharyngiens ne s'implantent point toujours dans le pharynx; c'est souvent en dehors de cet organe, aux environs du tour déchiré antérieur, dans le tissu fibro-cartilagineux que l'on rencontre dans ce point, que les polypes pharyngiens s'implantent; après avoir pris racine dans le point que je viens d'indiquer, ils pénètrent dans le pharynx en passant

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Le Journal paraît trois fois par semaine !
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.



GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au Bureau du Journal, rue des saints-pères, 40,
et chez tous les Libraires.

et chez tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

PARIS, LE 10 MARS 1852.

Décret sur l'enseignement public.

ABOLITION DES CONCOURS POUR LA NOMINATION DES PROFESSEURS.

Le décret que nous avons annoncé ne s'est pas fait attendre. Il fixe le mode de nomination des professeurs conformément à ce que nous avons laissé entrevoir dans notre article d'avant-hier sur le concours. Ce que nous devons remarquer surtout dans ce décret, c'est que, conformément encore à ce que nous avons annoncé, il ne statue rien quant à l'organisation de l'instruction, qu'il renvoie, au contraire, à une loi prochaine. La question de l'enseignement libre reste donc tout entière pour l'avenir, et il va être plus opportun que jamais de la traiter avec tous les développements qu'elle mérite.

Voici ce qui est relatif à l'enseignement de la médecine et de la pharmacie dans le décret inséré aujourd'hui au *Moniteur*.

Louis-Napoléon,
Président de la République française,
Sur le rapport du ministre de l'instruction publique et des cultes,

Considérant que, en attendant qu'il soit pourvu par une loi à l'organisation de l'enseignement public, il importe d'appliquer, dès aujourd'hui, des principes propres à rétablir l'ordre et la hiérarchie dans le corps enseignant ;

Décrète :

CHAPITRE PREMIER.

De l'autorité supérieure de l'enseignement public.

Art. 1^{er}. Le président de la République, sur la proposition du ministre de l'instruction publique, nomme et révoque les membres du conseil supérieur, les inspecteurs généraux, les recteurs, les professeurs des Facultés, du Collège de France, du musée d'histoire naturelle, les administrateurs et conservateurs des bibliothèques publiques.

Art. 2. Quand il s'agit de pourvoir à la nomination d'un professeur titulaire dans une Faculté, le ministre propose au président de la République un candidat choisi, soit parmi les docteurs âgés de trente ans au moins, soit sur une double liste de présentation qui est nécessairement demandée à la Faculté où la vacance se produit et au conseil académique.

Le même mode de nomination est suivi dans les Facultés des lettres, des sciences, de droit, de médecine, et dans les écoles supérieures de pharmacie.

Art. 3. Le ministre, par délégation du président de la République, nomme et révoque les fonctionnaires et professeurs des écoles préparatoires de médecine et de pharmacie, les employés des bibliothèques publiques, et généralement toutes les personnes attachées à des établissements d'instruction publique appartenant à l'Etat.

Il prononce directement et sans recours contre les membres de l'enseignement secondaire public :

La réprimande devant le conseil académique,

La censure devant le conseil supérieur,

FEUILLETON.

Compendium des travaux de la Société anatomique de Paris,

Par M. le docteur LEUDET.

Parmi les sociétés savantes qui concourent le plus activement aux progrès de la science, la Société anatomique de Paris, composée presque entièrement des internes des hôpitaux, tient un des rangs les plus honorables. Nos lecteurs, qui ont apprécié l'année dernière le remarquable exposé des travaux de cette Société, rédigé par M. Broca, ne liront pas sans intérêt celui qui a la la science solennelle de cette année M. Leudet. Ils y trouveront, parmi une foule de faits curieux ou importants et de vues ingénieuses, une sorte de monographie sur l'inflammation des cartilages, qu'ils chercheront vainement dans tous les ouvrages publiés jusqu'à ce jour.

ANATOMIE NORMALE.

Nous ne sommes plus à l'époque où la présence d'une sécrétion au sein d'une cavité close suffisait pour faire admettre dans son intérieur l'existence d'organes sécrétors de glandes. Aujourd'hui même la connaissance des éléments glandulaires ne suffit pas toujours pour expliquer les sécrétions. Ainsi l'on rencontre dans certaines membranes des follicules clos presque complètement étrangers à

La mutation,
La suspension des fonctions avec ou sans privation totale ou partielle de traitement,
La révocation.

Il peut prononcer les mêmes peines contre les membres de l'enseignement supérieur, à la réception de la révocation, qui est prononcée, sur sa proposition, par un décret du président de la République.

CHAPITRE II.

Du conseil supérieur de l'instruction publique.

Art. 5. Le conseil supérieur se compose
De trois sénateurs,
De trois conseillers d'Etat,
De cinq archevêques ou évêques,
De trois membres de la Cour de cassation;
De cinq membres de l'Institut,
De huit inspecteurs généraux,
De deux membres de l'enseignement libre.
Les membres du conseil supérieur sont nommés pour un an.

Le ministre préside le conseil et détermine l'ouverture des sessions, qui auront lieu au moins deux fois par an.

CHAPITRE III.

Des inspecteurs généraux de l'instruction publique.

Art. 6. Huit inspecteurs généraux de l'enseignement supérieur,
Trois pour les lettres,
Trois pour les sciences,
Un pour le droit,
Un pour la médecine,

sont chargés, sous l'autorité du ministre, de l'inspection des facultés, des écoles supérieures de pharmacie, des écoles préparatoires de médecine et de pharmacie, et des établissements scientifiques et littéraires ressortissant au ministère de l'instruction publique.

Art. 9. Les professeurs, les gens de lettres, les savants et les artistes dépendant du ministère de l'instruction publique ne peuvent cumuler que deux fonctions rétribuées sur les fonds du trésor public.

Le montant des traitements cumulés tant fixes qu'éventuels pourra s'élever à 20,000 fr.

Fait au palais des Tuileries, le 9 mars 1852.

LOUIS-NAPOLÉON.

Par le président :

Le ministre de l'instruction publique et des cultes,
H. FOURTOU.

M. le professeur Bérard est nommé inspecteur général pour la médecine et membre du conseil supérieur de l'instruction publique.

Séance de l'Académie de Médecine.

Après un de ces petits orages que M. Gerdy soulève très souvent en temps, et qui menacent de se renouveler fréquemment cette année si M. le président ne se décide pas à les réprimer avec plus d'énergie encore qu'il n'en a développé jusqu'ici, l'Académie a entendu deux rapports, l'un de M. Gautier de Claubry, sur un établissement de bains médicinaux; l'autre de M. Chevallier, sur la culture du pavot en Algérie.

Après ces deux lectures, un médecin bien connu du

monde scientifique, M. Marc d'Espine, a fait connaître à l'Académie un résumé de ses laborieuses recherches statistiques sur les causes de la mortalité dans le canton de Genève. Nous ne voulons pas improviser ici une appréciation rigoureuse du travail de ce savant médecin; travail qu'une étude approfondie peut seule permettre de juger en connaissance de cause. Il est toutefois une remarque que nous devons présenter, et qui s'applique à toutes les statistiques analogues que l'on peut dresser à l'exemple de M. Marc d'Espine, c'est qu'elles puisent toute leur importance dans l'exactitude du diagnostic de la maladie qui a causé la mort. Or, nous n'hésitons pas, pour notre compte, à affirmer que cette condition est incomplètement remplie, non pas toujours, non pas même peut-être dans la majorité des cas, mais bien certainement dans un grand nombre d'entre eux. Ce n'est pas que cette cause d'erreur ait échappé à M. Marc d'Espine; il l'a, au contraire, signalée, et il a fait tous les efforts possibles pour s'y soustraire; mais le possible, à cet égard, est tout à fait insuffisant dans l'état actuel de l'instruction médicale. La négligence de certains médecins, l'instruction incomplète d'un certain nombre d'autres, ne permettent d'accueillir qu'avec une grande réserve le diagnostic qu'ils ont porté sur la cause de la mort, quand ils en ont porté un quelconque. Toutefois, si la cause d'erreur que nous signalons ici enlève une certaine valeur à la statistique de M. Marc d'Espine, il ne faudrait pas croire qu'elle lui enlève son importance tout entière. Il y a de grandes maladies, comme la phthisie, par exemple, dont le diagnostic est tellement facile, que les minimas erreurs que l'on pourrait commettre à cet égard disparaissent à peu près complètement dans les résultats généraux, lesquels conservent une grande utilité. Aussi comprendrions-nous mal notre pensée si l'on voyait dans notre critique la moindre intention d'arrêter l'essor des médecins qui voudraient suivre la voie qu'il a tracée avec beaucoup de talent.

— La lecture de M. Marc d'Espine terminée, la discussion sur l'avertissement provoqué a repris son cours. Glissons sur le petit incident qu'a soulevé M. Cazeaux, dans le seul but de prouver que l'opinion professée par M. P. Dubois y a à quelques années n'était pas exactement la même que celle qu'il a exprimée le savant professeur dans son dernier discours, et arrivons immédiatement à la remarquable allocution de M. Danyau, que nos lecteurs trouveront textuellement reproduite dans le compte-rendu. Nous les engageons à la lire avec le plus grand soin, car nous ne pouvons en donner ici qu'une idée fort incomplète, et elle contient les véritables solutions pratiques des questions soulevées par le travail de M. Cazeaux.

Notons d'abord que sous le rapport de la responsabilité de l'Académie, M. Danyau a apprécié au même point de vue que nous le sens des propositions formulées par la commission. Aussi, après avoir fait remarquer avec une apparente bonhomie, qui est la vraie franchise, qu'en se bornant à l'adoption des deux dernières conclusions, l'Académie ne répondrait nullement au but que s'était

gros vaisseaux, entourés par les fibres ariformes de la unique fibreuse qui les emboîte. Tantôt ces organes sont disposés sur une ou deux lignes parallèles concentriques, tantôt ils sont épars ou vaguement groupés, leur nombre varie en général de 15 à 23; cependant quelquefois on en rencontre moins, deux ou même un seul. La membrane séreuse à laquelle ils adhérent intimement forme une légère saillie à leur niveau. En général globuleux, mais parfois, les follicules clos, transparents ou de couleur ambrée, présentent quelquefois à leur centre une tache blanchâtre simulant un orifice de 2^{me} à 0^{me} 3. Le feuillet séreux passe sur le feuillet; mais il paraît, à l'examen microscopique, recouvrir de cellules épithéliales se continuant avec le péricarde environnant; des fibres de cette espèce passent éloignées les unes des autres, parfois de la surface de l'œuf. Le feuillet possède une membrane d'enveloppe propre hyaline de 1 à 3 centes de millimètres d'épaisseur, pourvue de stries cellulaires sans trace de cellules à sa face interne; il contient un liquide visqueux, probablement, suivant notre collègue, une huile ou une matière albumineuse.

Telle est la disposition des follicules clos décrits par M. Corvisart, que chacun de vous a pu examiner à l'œil nu comme au microscope, sur les pièces qu'il nous a présentées. Une anomalie dans la disposition anatomique du péricarde nous a été montrée par M. Deville. Dans cette pièce curieuse, dont la description complète et détaillée a été donnée dans vos bulletins, une partie des intestins était contenue en dehors du péricarde; cette anomalie de la séreuse abdominale avait entraîné des changements dans la direction et les rapports du duodénum, du colon ascendant

proposé M. Lenoir, et auquel cependant M. Cazeaux avait déclaré vouloir répondre. M. Danyau a encore ajouté que, si l'auteur du mémoire, le rapporteur ou le public pouvait voir dans le renvoi au comité de publication du travail de M. Lenoir la moindre approbation de la doctrine soutenue soit dans ce mémoire, soit dans le rapport dont il a été l'objet, il n'hésiterait pas à proposer à l'Académie le simple dépôt aux archives.

Cette remarque a été accueillie avec assez de faveur pour qu'on pût prédire qu'elle sera adoptée, pour peu que M. Danyau veuille la soutenir. Mais tout en partageant le fond de la pensée de M. Danyau, nous ne croyons pas que le moyen qu'il propose soit celui dont l'Académie doit se servir pour repousser la responsabilité de la doctrine exposée dans le mémoire de M. Lenoir. Ce travail, par l'importance de la discussion qu'il a soulevée, par le remarquable rapport qu'il a provoqué, par la position de l'homme dont il émane, est évidemment un travail digne de figurer dans le recueil de l'Académie; le renvoyer au dépôt des archives, ce serait refuser à M. Lenoir une justice, une faveur peut-être, mais une faveur qu'on accorde à une foule d'autres qui le méritent certainement beaucoup moins. En même temps qu'elle ferait cet acte de justice, l'Académie est parfaitement en droit de se garantir contre les fausses interprétations qu'on pourrait donner à son silence, et c'est dans ce but que nous lui conseillons d'adopter les deux dernières conclusions du rapport, auxquelles on en ajouterait une troisième, dont le sens serait le suivant :

L'Académie, en adoptant ces deux conclusions, n'entend en aucune façon donner son approbation à la doctrine exposée dans le rapport de la commission chargée de rendre compte du travail de M. Lenoir.

Cette conclusion serait, du reste, la conséquence du discours de M. Danyau, que l'Académie a écouté avec une si grande et si juste faveur. Nos lecteurs remarqueront sans doute que, dans ce discours si rempli et qui présente un exposé bien plus complet de la question que le rapport lui-même, M. Danyau a évité avec soin d'agiter les questions religieuses soulevées par M. Cazeaux; c'est une nouvelle preuve de la justesse des remarques que nous avons déjà eu l'occasion de faire à ce sujet. Adoptant d'une manière complète les opinions émises par M. Danyau, nos discours abrégés singulièrement la tâche que nous nous sommes imposée de mettre sous les yeux de nos lecteurs une analyse critique du rapport de M. Cazeaux. Il reste toutefois quelques points qui, à dessein sans doute, n'ont pas été discutés, et qu'il nous restera à montrer sous leur véritable jour. Ce sera l'objet d'un prochain article.

Notons, pour terminer cet aperçu sur la séance d'avant-hier, deux communications intéressantes faites pour clore la séance; la première, par M. Leblanc, vétérinaire, que des travaux importants recommandent déjà à l'estime du monde savant, et la seconde, par M. Lucien Boyer. — H. de Castelnau.

HOPITAL BEAUFON. — M. ROBERT.

Fracture transversale de l'extrémité inférieure du fémur simulait une luxation du genou.

Dans la plupart des cas de fractures de l'extrémité inférieure du fémur consignés dans la science, on voit la solution de continuité porter sur l'un ou sur l'autre des condyles de cet os. Dans l'exemple que nous allons rapporter, la brisure, en portant sur la partie condylienne qui, dans l'enfance, constitue l'épiphyse, donnait au membre une déformation semblable à celle qu'entraîne une luxation incomplète du genou, que nous croyons devoir le rapprocher du cas précédent, afin de compléter l'enseignement qui découle de ces deux faits rares et curieux.

et du colon transverse. Déjà antérieurement, dans une pièce dont il donna une description véridique à la Société et qui malheureusement fut perdue, l'intestin grêle n'était pas au-dessus du grand épiploïque, mais en avant d'une autre situation au-dessus du colon transverse.

En étudiant la structure de la grande lèvre chez la femme, M. Broca a découvert dans l'épaisseur de ce repli un sac membranéux qu'il compare au darto de l'homme et qu'il propose de nommer *sac dartroïde de la femme*. Ce sac membranéux, dont l'extrémité supérieure, c'est-à-dire l'ouverture, s'applique exactement à l'ouverture externe du canal inguinal, contient une masse grasse constante. Dans son intérieur vient se terminer, en s'épaulant, le ligament rond de l'utérus et chez la femme le cul-de-sac inférieur de ce prolongement périovarien qu'on appelle le canal de Nuck et qui accompagne le ligament rond. La disposition de ce petit sac membranéux explique, suivant M. Broca, l'aspect que présentent certaines tumeurs qui se développent dans cette région; c'est ainsi qu'on peut rendre compte de la forme de certaines tumeurs de la grande lèvre, qui, lorsqu'elles atteignent un certain volume, paraissent ovoïdes, ayant leur gros bout rapproché de la fourchette et leur petite extrémité plus rapprochée de l'anneau inguinal. C'est ce que l'on observe dans les kystes et les abscesses. Cette même disposition anatomique explique pourquoi les hernies inguinales de la femme descendent dans la grande lèvre.

Les anomalies musculaires qui ont été mises cette année sous vos yeux sont peu nombreuses; je ne vous en citerai que deux. M. Broca vous a fait voir une anomalie du muscle transverse du périmé. A gauche, un faisceau musculaire assez volumineux naissait à un décimètre en dehors de l'ischion, pour se terminer au raphe médian

Un brocanteur, âgé de trente-trois ans, d'une constitution athlétique, avait le pied droit engagé entre les barres d'une chaise renversée, lorsqu'il fut poussé par un de ses camarades. Il tomba en avant et ne put se relever. On le transporta immédiatement à l'hôpital Beaujon; il présente les symptômes suivants : la jambe est demi-fléchie sur la cuisse, l'extrémité supérieure du tibia semble déjetée en arrière. Le genou, très saillant en avant, est le siège d'un épanchement considérable; au-dessus du hord supérieur de la rotule une saillie considérable que tout d'abord l'élève de garde prit pour l'extrémité articulaire du fémur, du sorte qu'il pensa avoir affaire à une luxation de l'ilium en arrière. Le tendu de la cuisse, un examen plus attentif, et qui ne fut pas sans difficultés en raison du gonflement des parties, démontra à M. Robert qu'il ne s'agissait que d'une fracture transversale du fémur dans sa partie condylienne. En effet, la saillie sus-rotulienne, au lieu de présenter une surface lisse et arrondie, comme dans le cas de luxation du genou, était anguleuse et irrégulière. En saisissant la cuisse et la partie supérieure de la jambe, et leur imprimant des mouvements opposés dans le sens transversal, on constatait une mobilité anormale au-dessus du niveau de l'articulation, et au-dessus des tubérosités latérales du fémur que l'on pouvait sentir assez bien malgré le gonflement des parties molles. Enfin, l'on déterminait une crépitation bien différente du bruit de frottement des cartilages articulaires. Nous ajouterons, pour compléter le tableau, que l'exploration du creux poplité n'y faisait reconnaître aucune saillie osseuse.

Il s'agissait donc dans ce cas d'une fracture transversale immédiate au-dessus des condyles fémoraux, fracture accompagnée d'un déplacement en avant du fragment supérieur qui donnait au membre la physionomie d'une luxation du genou en arrière. La coaptation des fragments n'a pas présenté de difficultés sérieuses : il a suffi de pratiquer une extension modérée sur la jambe, pendant que deux aides maintenaient la cuisse immobile; cependant elle n'a pu être complète, il est resté une légère saillie du fémur en avant.

La fracture réduite, quelle conduite devait-on tenir? Fallait-il, à l'exemple d'Asi. Cooper, pratiquer l'extension continue? Cela ne paraît pas avoir été fait, puisque les fragments ne tendaient pas à se déplacer; cette circonstance rendait également inutile le tampon que Boyer conseille de placer dans le creux poplité, puisque le fragment inférieur ne faisait aucune saillie dans cette région. Il y avait à choisir entre la demi-flexion proposée par Dupuytren, et que M. Malgaigne a adoptée, mais par des vues différentes, ou la simple extension du membre. Ce fut ce dernier parti que M. Robert adopta, après avoir essayé toutefois la position recommandée par Dupuytren. C'est la plus propre à maintenir les fragments en contact. Cette demi-flexion du membre présentait moins d'avantages que la simple extension que M. Robert pratiqua à l'aide du bandage de Scultet, auquel furent ajoutées des compresses graduées, placées transversalement sur la saillie du fragment supérieur.

L'appareil fut enlevé le vingt-cinquième jour, et la consolidation des fragments parut assez solide pour qu'il fût possible d'imprimer de légers mouvements afin de prévenir la rigidité de l'articulation. Ces mouvements furent répétés chaque jour, et, à la fin de la quinzaine, le malade commença à pouvoir se promener dans la salle. Il sortit de l'hôpital à la fin du mois.

(Bull. therap.)

OBSERVATION DE PHARMACIE PRATIQUE sur la teinteur d'ipécaouha.

Par G.-F. LEROY,

pharmacien à Bruxelles, membre de la commission médicale locale.

M. Leroy vient d'adresser à l'Académie de médecine de Belgique un travail intéressant que nous nous empressons de reproduire.

Les médicaments officinaux, pendant la réposition ou conservation, lorsqu'ils sont placés dans des conditions convenables propres à les préserver de toute altération, subissent de ces modifications tellement profondes qu'elles nécessitent l'obligation de les rejeter de l'usage de la pharmacie.

On est généralement porté à considérer les alcoolés ou teintures alcooliques, en raison de la nature du véhicule qui sert à les préparer, comme les médicaments officinaux les

plus stables. Aussi peu de pharmacologistes se sont-ils occupés des altérations qu'ils éprouvent. Parmi ceux qui s'en sont occupés, je citerai particulièrement :

1° Baumé, qui a remarqué que la teinteur de safran de pose une matière alcoolique au sucin. (*Éléments de pharmacie*, 2^e édition, 1769.)

2° Guibourt, qui a présenté à l'Académie de médecine de Paris des considérations sur les changements de composition qu'éprouve la teinture d'iode suivant le temps écoulé depuis sa préparation. (*Ann. Chim. Méd.*, 1826.)

3° Haskin désigné l'assur de la nature des altérations auxquelles les préparations alcooliques sont sujettes, d'après les teintures furent placées pendant plusieurs mois dans les conditions dans lesquelles elles se trouvent dans une officine, c'est-à-dire exposées à une température variant de 10 à 80° Fahrenheit, dans des bouteilles à moitié remplies et en permettant de temps en temps le renouvellement de l'air.

En les examinant quelque temps après, il reconnut que la plupart avaient subi la fermentation acétique à un degré plus ou moins élevé, et que l'alcool s'était graduellement converti en acide acétique. Les teintures avaient généralement perdu de leur couleur et de leur saveur, et contenaient un précipité qui était redissoluble en partie, dans une proportion d'alcool correspondant à celle qui avait été décomposée. (*Pharmaceutical journal and transactions*, 1848.)

Les alcoolés préparés avec de l'alcool faible sont les plus sujets à se fermenter.

4° La teinteur de kino se modifie tellement pour le temps qu'elle passe de l'état liquide à celui de gelée. Ce changement d'état est même un excellent caractère pour le savoir si le calou n'a pas été substitué au kino dans cette préparation. (Dorval, *l'Officine*, 1850, 3^e éd.) (1).

Généralement les pharmacologistes considèrent que les teintures ne se détériorent que par l'évaporation de l'alcool qui sert de véhicule et que cette évaporation a pour effet de les concentrer, de donner lieu à la précipitation d'une partie des principes qui étaient tenus en solution.

Je ne partage pas cette opinion d'une manière absolue; je suis porté à croire, au contraire, que dans beaucoup de cas les précipités qui se forment dans les teintures ont une autre cause que celle de l'évaporation d'une partie du véhicule, et qu'elle réside dans une modification qui s'opère dans une partie des principes tenus en solution et qui, devenant moins solubles ou même insolubles, se précipitent.

Un nombre de ces principes, je le répète, celui qui se dissout presque d'une manière continue dans la teinteur d'ipécaouha.

Généralement les pharmaciens savent que cette teinteur, peu de temps après sa préparation, abandonne un dépôt d'eau jaunâtre très léger, qui s'accroît chaque jour; si on le filtre pour l'en séparer, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'un nouveau dépôt commence à se former et qu'il faut de nouveau recourir à la filtration.

C'est qu'au bout de trois ou quatre filtrations, après des intervalles les uns des autres de quatre à six semaines, qu'on arrive à peine à mettre un terme à la formation de ce dépôt.

Dans le courant de juillet de cette année, je préparai, d'après la *Pharmacopée belge*, avec les proportions y indiquées, la teinteur d'ipécaouha pour servir à la préparation du saccharole du même nom.

Désirant suivre les différentes phases qu'elle présente et étudier autant que faire se pouvait la nature du précipité qui y prend naissance, car je ne sache pas que jusqu'ici on ait dirigé des recherches sur ce sujet, je profitai de l'occasion que m'offrait cette préparation.

Environ six semaines après sa préparation, cette teinteur contenait un dépôt blanc-jaunâtre assez abondant, très léger, se levant par agitation.

Je laissai de nouveau se former le précipité; après quelques jours, je décantai la liqueur claire, je jetai le dépôt sur un filtre. La liqueur provenant de la décantation et celle filtrée furent réunies et remplacées dans le flacon.

Le précipité recueilli sur le filtre fut lavé à plusieurs reprises. Je le mis à dessécher spontanément; mais m'aperçus

(1) Je constate ce fait depuis plus de 18 années, et je l'ai rapporté dans *Journal de Pharmacie*, 1^{re} année, 1845.

du radius. Il pratique ensuite, au moyen d'un trait de scie, un sillon continué dans l'endroit où s'élevait le dépôt. Les fractures du radius, et même entre une portion du cylindre de cet os. Sur la pièce ainsi préparée, M. Verneuil essaye en vain de faire éprouver un mouvement d'ascension au fragment carpien, ou même de dévier l'axe de la main. En répétant, au contraire, la même opération sur une autre main, en ayant soin préalablement de diviser les ligaments qui s'étendent du fibro-carpien triangulaire à la cavité sigmoïde du rachis, notre collègue peut facilement repousser en haut le fragment inférieur de la fracture et produire les déviations bien connues dans la direction de l'axe de la main. Les mêmes symptômes peuvent se produire dans le cas de fracture du radius styloïde du cubitus.

M. Verneuil conclut de ces expériences que l'ascension du fragment inférieur du radius, dans les solutions de continuité de la partie inférieure de cet os, ne se produirait que dans les cas de déchirure du ligament ou de l'apophyse en question. Cependant, comme M. Verneuil l'a déjà lui-même, la rotation du fragment inférieur sur son axe longitudinal, indiquée par M. Jarjavay, peut, en l'absence de ces lésions, donner lieu aux mêmes phénomènes dans les fractures du radius.

Déviations latérales du radius. — Ce genre de lésions de l'articulation huméro-cubito-radiale a été sujet de mon mémoire que M. Denoué a inséré dans vos bulletins. Deux théories principales ont été émises pour expliquer ces déplacements : la flexion latérale et l'écartement; à ces deux théories, notre collègue en ajoute une troisième plus complexe. Quand on fait ces expériences sur le cadavre, on voit que l'axe de la main se dévie vers l'extérieur, et que, si l'on considère complètement de forme, et l'on se demande s'il n'est

vant, après vingt-quatre heures, qu'il devenait la proie d'une foule de petits cryptogames, à l'instar de la gélatine animale qui se dessèche lentement à l'air, je hâta la dessiccation en portant le filtre dans un milieu de 30 à 35 degrés centigrades.

Ce dépôt, pendant la dessiccation, se déshydrate, change de couleur, passe au rouge brunâtre et est légèrement translucide; lorsqu'il est bien séché, il est friable.

La quantité obtenue de cette première filtration pesait 5 grains des P. B. ou 0,3250 dix milligrammes; pour une once ou 32 grammes de racines employées vers la fin d'octobre, je recueillis, comme précédemment, le nouveau dépôt qui s'était formé: il pesait 1 grain des P. B. ou 0,065 milligrammes.

Maintenant, fin de novembre, on troisième dépôt a pris naissance et sera recueilli pour être réuni aux précédents.

Pendant tout le temps de l'observation, la teinture n'avait point eu d'action sensible sur le papier de tournesol bleu, ni rouge.

Propriétés physiques du précipité. — Il est solide, friable, d'une couleur brun-rougâtre, légèrement translucide, sans saveur.

Propriétés chimiques. — L'éther, l'alcool, l'eau, froids et bouillants, n'ont aucune action sur lui; l'acide hydrochlorique, sulfurique, nitrique, dilués, sont sans action à froid.

L'acide nitrique concentré à froid ne paraît pas avoir d'action; mais, porté à l'ébullition, il l'attaque vivement en se colorant en rouge brunâtre.

Placé dans un tube de verre fermé par une de ses extrémités seulement, et l'extrémité ouverte étant garnie de deux papiers de tournesol, l'un rouge, l'autre bleu. Si l'on porte le tube à la flamme d'une lampe à alcool, au bout de quelques instants d'exposition la matière se boursouffle et ramène au bleu le papier de tournesol rouge.

Placé sur une lame de platine et exposé à la flamme de l'alcool, il se boursouffle en répandant une odeur forte de matière animale brûlée; il brûle sans s'enflammer et laisse pour résidu une cendre blanche. Cette cendre, traitée par les réactifs, a donné tous les caractères de la chaux.

Comme on le voit par ce court exposé, ce dépôt n'est nullement un produit qui serait le résultat de l'évaporation d'une partie de l'alcool qui tenait les principes en solution qui se sont déposés, mais bien une matière organique particulière unie à la chaux qui se forme aux dépens d'un principe azoté contenu dans les racines d'ipéacacanha. Quel est le principe azoté qui concourt à la formation de cette substance? A coup sûr ce n'est pas un de ceux que l'on rencontre habituellement dans les végétaux; car le fait que l'on observe avec la teinture d'ipéacacanha s'observerait pour des teintures faites avec d'autres racines.

Serait-ce un sel doublement? C'est là une recherche à faire. S'il en était ainsi, la teinture d'ipéacacanha serait, à bon droit, un médicament considéré comme infidèle.

D'après les caractères qu'assigne M. Willigh à son acide ipéacacanhaïque, ainsi qu'à un sel de plomb trilasique (*Journal de chim. et de pharm.*, octobre 1851), à une première lecture s'entend, sans toutefois avoir fait de recherches sérieuses, on s'égare, j'en étais porté à croire que ce pouvait bien être à cet acide uni à la chaux qu'était dû le précipité; mais l'analyse que ce savant en a faite, et qui dénote l'absence de lazote dans sa composition, ne permet pas de conserver cette idée.

Comme on le pense bien, ces recherches sont loin d'être complètes, n'ayant pas à ma disposition suffisamment de précipité. Mais, en attendant que de nouvelles recherches viennent s'ajouter, je n'ai pas voulu tarder plus longtemps de donner connaissance au monde savant d'un fait qui me paraît extraordinaire et unique jusqu'ici, et d'appeler en même temps l'attention d'hommes mieux placés que moi pour poursuivre ces recherches. (*Presse méd. belge.*)

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 9 mars 1852. — Présidence de M. MÉRIN.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

Elle se compose de cinq lettres ministérielles relatives, l'une à

un fait de même sur le vivant. Il n'est pas question ici de déplacements successifs, mais d'un déplacement unique d'un certain temps, qui pourrait d'abord produire un déplacement, puis le changer en un autre. Ainsi, dans une luxation en arrière, on peut distinguer trois temps: les deux premiers étant employés à l'opérer le déplacement primitif, et le troisième la luxation définitive.

M. DUCLOUX s'occupe principalement des luxations en dehors, dont il a observé lui-même un exemple remarquable. Un homme de trente-cinq ans avait fait une chute sur un escalier, le bras étant dans l'abduction et la flexion; trois heures après l'accident, on trouva le membre dans la demi-flexion invariable et dans la pronation forcée. L'articulation était dans la supination. L'épiphysaire, la trochlée, harmonisée de la cavité articulaire libre, puis l'épiphysaire étaient faciles à reconnaître à la partie interne du membre; l'olécranon, un peu saillant en arrière et en bas, était placé en dehors du condyle, paraissait déjeté en dehors de la surface articulaire, et embrassait dans sa cavité supérieure le dessous de l'épiphysaire.

En dehors de l'olécranon, on trouvait un enfoncement formé par la cavité sigmoïde du cubitus; enfin, en avant, l'apophyse coronoïde, et, en arrière, le bec olécrané. En avant de l'épiphysaire, on reconnaissait facilement une saillie osseuse formée par la petite apophyse de la trochlée, et l'apophyse sigmoïde. L'apophyse sigmoïde était à poser, et l'on reconnut une luxation complète en dehors du coude. La réduction s'opéra facilement en ramenant le bras dans la supination et pratiquant l'extension.

La comparaison de ce fait avec ceux de MM. NÉLON, Robert, Soult, Perrin, Dubreuil et Pigney a fait reconnaître à M. Ducloux

l'opium cultivé en Algérie, l'autre à deux mémoires sur une épilepsie sur la sueur; la troisième et la quatrième à des remèdes secrets, et la dernière au traitement des fièvres intermittentes par les vésicatoires.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Collection.

M. Lemoine, pharmacien à Courbevoie (Seine), adresse un mémoire sur une nouvelle préparation du colodion. Voici la formule de cette préparation:

Éther sulfurique;
Alcool rectifié;
Huile de ricin indigène et récente;
Glu pure;
Benjoin en larmes très blanches;
Nou animal rare.

Laissez toutes ces substances en présence pendant huit jours; filtrez et prenez:

De cet éthéré. 1,400
Pyroxyle. 100

Agitez pour activer la dissolution du coton, ce qui a lieu très promptement.

Après quelques jours de repos dans un endroit dont la température soit de 20° à 25°, pour faciliter la précipitation des corps étrangers qui se trouvent contenus dans le coton, décantez et conservez le produit dans des flacons bien bouchés.

Investigation.

M. Lacour adresse une observation d'inagination qui aurait été guérie par une opération. Le défaut de détails, et l'attribution de la guérison ne permettent pas d'apprécier la valeur de ce fait.

Fongus hématoïde du cheval, du bœuf et du chien.

M. Leblanc, vétérinaire à Paris, adresse un mémoire sur ce sujet.

Manganèse.

M. Pétrequin, de Lyon, adresse des recherches sur l'emploi du manganèse.

Araucario.

MM. Malgou et Sarraud adressent un travail sur l'emploi de l'eau réglée dans la recherche de l'arsenic dans l'appareil de Marsh.

Métemperisme spermatique.

M. Aug. Mercier adresse à M. le président la note suivante: On a signalé le rétrécissement de l'urètre comme amenant la rétention du sperme. Tout en admettant cette cause, j'ai depuis longtemps fait remarquer que ce genre de rétention ne se manifeste pas d'une manière aussi dans la plupart des rétrécissements, mais avec rétention d'urine. J'en ai tiré cette conséquence, que le spasme des muscles qui agissent sur la portion membraneuse joue un grand rôle dans ces divers phénomènes; j'ai même cité un cas de rétention spermatique sans rétrécissement (*Recherches sur les rétrécissements de l'urètre*, p. 15, 1845).

Depuis cette époque, j'ai recueilli cinq ou six observations de ce genre, et j'en ai vu la semaine dernière un nouveau exemple. Le malade, qui a cinquante-quatre ans, n'éprouve jamais depuis dix ans d'années, et son sperme ne sort que quelque temps après le coït, partie en suintant, partie avec l'urine. Néanmoins, j'ai pu d'emblée une bougie à boucle de 7 millimètres de diamètre. L'urine ne s'écoule également qu'avec difficulté. Le tout a pour origine une inflammation chronique de l'urètre.

Cette maladie se guérit habituellement en combinant le traitement de l'urétrite chronique avec l'introduction momentanée de bougies volumineuses; on finit presque toujours par régulariser ainsi l'action musculaire. Quelqu'fois cependant ces moyens sont insuffisants; et dans un cas, il m'a fallu redresser, pour ainsi dire, la région membraneuse cartilagineuse assez profondément par une pincée, à l'endroit où les extrémités postérieures des faisceaux musculaires de Wilson viennent s'entre-croiser derrière elle et la soulèvent vers la symphyse pubienne.

RAPPORTS.

M. Gérardin rend compte du concours d'hygiène qui vient d'avoir lieu à la Faculté.

Bains médicaux.

M. Gaultier de Claubry lit un rapport sur une demande adressée à M. le ministre, à l'effet d'obtenir l'autorisation de fonder à Tours un établissement de bains médicaux. Le rapporteur conclut à l'autorisation. (Adopté.)

Optique algérienne.

M. Chevallier lit une instruction demandée par M. le ministre de la guerre pour être adressée à M. Chérot, colon à Bou-Ismaïl (Algérie), qui désire cultiver le pavot dans la contrée où il se trouve.

l'existence de deux variétés de la luxation en dehors, la sus- et l'inférieure. Ces deux variétés de luxation, suivant notre collègue, trouvent leur raison d'être dans la disposition anatomique suivante: Un faisceau musculaire très fort, très résistant par l'épiphysaire; la cavité sigmoïde, chassée en dehors, par sa convexité, embrasser la voûte ostéo-musculaire formée par ces muscles et l'épiphysaire, et trouve là une résistance devant laquelle elle peut s'arrêter. Si la force est extrême, elle surmonte cet obstacle et en chassant les muscles devant elle, soit en les déchirant, soit en arrachant une portion osseuse.

Dans tous les cas publiés, la luxation a paru reconnaître pour cause un choc direct. Je ne vous exposerai pas les symptômes locaux qui présentent les deux variétés de luxations en dehors sus- et sous-épiphysaires. M. Ducloux les a étudiés avec soin, et j'en aurai qu'il vous donner une reproduction textuelle de son travail.

Des luxations incomplètes en dehors n'existent qu'un seul exemple authentique, c'est une pièce déposée par M. Pounet dans le musée Dupuytren.

J'ai déjà parlé de la possibilité de la fracture d'une des apophyses de l'extrémité inférieure de l'humérus dans les luxations en dehors; M. Ducloux nous en cite un exemple observé par lui, et apporte à l'appui de son opinion une pièce décrite par M. Bouisson, dans laquelle une lésion semblable existait.

C'est par l'étude des luxations latérales du coude en dedans que se justifient les traits intéressants que j'ai analysés ici. Les faits cliniques, des expériences sur le cadavre ont conduit notre collègue à admettre trois sortes de luxations en dedans, une incomplète et deux variétés de luxation complète, radio-anterrière, et l'autre radio-postérieure; mais par le fait, dit-il, nous n'admettons comme

Statistique médicale.

M. le docteur Marc d'Espine, de Genève, lit une note sur la part que prennent les accidents et les maladies dans la mortalité des divers âges.

Son travail est fondé sur la totalité des décès qui ont eu lieu dans le canton de Genève pendant dix ans (1838-1847), s'élevant à 12,500, les morts-nés non compris. Chacun de ces décès est, dans le canton de Genève, l'objet de deux notes médicales données, l'une par le médecin chargé des visites mortuaires, l'autre par le médecin qui a soigné la dernière maladie. Les doubles notes permettent de saisir les symptômes caractéristiques et d'autres détails. C'est après avoir examiné et pesé la valeur de ces notes que M. Marc d'Espine a classé chacun de ses 12,500 décès. La classification suivie est celle qu'il a adoptée depuis longtemps, et la laquelle on trouvera des développements dans ses précédentes publications (*Annales d'hygiène publique*, Notice sur la mortalité du canton de Genève en 1838).

M. d'Espine divise la vie humaine dans les treize périodes suivantes: de 0 à 1 mois, nouveau-né; de 1 mois à 1 an, âge de lait ou des nourrissons; de 1 à 3 ans, âge de 3 à 8 ans, enfance; de 8 à 15 ans, enfance pubescente ou pubère; de 15 à 22 ans, adolescence; de 22 à 35 ans, jeunesse; de 35 à 48 ans, âge mûr; de 48 à 60 ans, âge de retour; de 60 à 72 ans, première vieillesse; de 72 à 80 ans, seconde vieillesse; de 80 à 90 ans, caducité; et de 90 ans et au delà, grand âge exceptionnel.

Pour arriver à représenter le mouvement qui percent les maladies sur la mortalité aux divers âges, M. d'Espine a réparti les décès de chaque âge sous la rubrique des diverses espèces et divisions de maladies de sa classification. Il est difficile de donner un résumé de son travail, qui est lui-même très substantiel; nous nous bornerons à signaler les maladies qui produisent la mortalité la plus considérable.

Chez les nouveau-nés, la plupart des décès résultent de circonstances qui leur sont étrangères et tiennent soit au mécanisme de l'accouchement, soit à l'état de santé des mères, etc. Toutefois, on voit paraître déjà dans la première moitié de ces décès des maladies, entre autres l'apoplexie cérébrale, et déjà vers un mois la péricution tuberculeuse. La phthisie pulmonaire ne commence à paraître que dans la première année de la vie; sa fréquence augmente peu à peu; d'abord inférieure à celle de la phthisie abdominale dans l'enfance, elle devient égale et grandit dans l'enfance pubère, tandis que celle de la phthisie abdominale tend à s'effacer. C'est dans la jeunesse, et particulièrement vers l'âge de vingt-trois ans, que la phthisie atteint son maximum; elle cause les 51 p. 100 des décès de cet âge.

L'âge où le fivre typhoïde agit avec la plus d'intensité est l'adolescence; elle cause alors 1/5^e du total des décès. La ménagite tuberculeuse offre sa plus grande action dans l'enfance; le 1/4 des décès de cet âge lui appartient. Le group a aussi le même âge d'élection et cause le 1/3 des décès de l'enfance.

Les affections chroniques commencent à paraître vers l'âge de retour, où elles causent le 1/8^e des décès de cet âge; tandis que c'est la première vieillesse qui est celle des apoplexies, lesquelles causent aussi 1/8^e des décès de cet âge.

L'apoplexie de l'action mortuaire du catarrhe chronique est dans la dernière vieillesse, où il cause, notamment vers 70 à 79 ans, le 1/6^e des décès.

Ce travail, dit M. d'Espine, n'est qu'une première investigation dans un sujet qu'il se propose d'envisager successivement au point de vue de chaque sexe, de l'influence de l'habitation et des degrés d'aisance.

Avantement provoqué.

DÉCISION.

M. CAZEUX demande la parole pour une question préjudicielle. Il lui a été démontré que M. Dubois a parfaitement spécifié, dans une publication dont il reconnaît maintenant l'exactitude, les cas de vomissements incoercibles dans lesquels l'avortement provoqué était indiqué, et il en a raison de dire que le savant professeur de nos idées bien arrêtées sur ce point.

M. P. DUCLOS. Je ne pense pas qu'il y ait rien de bien étrange à ce que, dans une question qui était complètement neuve quand je l'ai soulevée, on ne l'ait encore soulevée, et que la solution de la question ne peut guère consulter que les documents que j'ai moi-même apportés dans la science, il n'y a rien de bien étrange à ce que moi aujourd'hui d'aujourd'hui diffère à quelques égards de celle que j'avais il y a quelques années. J'ai pu croire, en effet, à un certain moment avoir déterminé nettement les conditions dans lesquelles il convenait de provoquer l'avortement; aujourd'hui, mieux instruit par une expérience plus longue, j'ai rencontré de nouvelles difficultés qui ne commandent une plus grande réserve.

M. DAVAT. Messieurs, les explications données par M. Cazeaux au commencement de la discussion qui s'est ouverte dans la dernière séance ont dû dissimuler inutile une partie des observations que je me proposais de présenter à l'occasion du rapport de notre savant collègue sur l'avortement provoqué. Je tiens cependant à faire une remarque qui ne me paraît pas sans importance.

démontre que la luxation dans laquelle le cubitus qu'il la trochlée et embrasse l'épiphysaire, tandis que le radius passe en avant de la surface articulaire.

Ce que cette étude des faits cliniques fait surtout reconnaître, c'est que les délabements énormes signalés dans ces déplacements du coude par les auteurs n'existent pas, à beaucoup près, et que l'on rencontre, au contraire, des formes plus simples, des accidents beaucoup moins graves, et que l'anatomie et la physiologie de l'articulation expliquent parfaitement.

Chronique et nouvelles.

Le concours pour la chaire de clinique médicale ouvert devant la Faculté de Montpellier vient d'être terminé par la nomination de M. Dupré. Ce savant candidat, qui s'était fait remarquer au concours précédent par une instruction solide et par un remarquable talent professoral, et qui n'avait attendu avec écarté de la nomination à obtenir 8 suffrages sur 15. C'est une majorité qu'on a trop rarement observée dans les concours de Paris et qui semble prouver que les épreuves ont plus de poids à Paris qu'à Montpellier sur la décision des jurés.

La nomination de M. Dupré laisse vacante la chaire de pathologie interne qu'il occupait à l'École préparatoire de Toulouse.

M. M. DUCLOS et GALLI ont été nommés d'anciens de la Faculté, M. Bouchet a partagé avec M. Gallie les honneurs d'un scrutin de ballottage.

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Le Journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITALIERS

On s'abonne à Paris
au Bureau de l'Administration, rue des Saints-Pères, 40,
ou au BUREAU DE PARIS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement

Pour Paris et les départements

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

PARIS, LE 12 MARS 1852.

DES RÈGLES À SUIVRE

dans l'application du chloroforme.

A l'occasion de nos réflexions sur le nouveau cas de mort par le chloroforme, notre habile confrère M. le docteur Baudens nous adresse la lettre suivante, sur laquelle nous n'aurons que quelques remarques bien courtes à présenter.

Voici cette lettre :

Monsieur et honoré confrère,

Le nouveau cas de mort par le chloroforme récemment observé à Strasbourg a été, de votre part, dans les numéros des 2 et 6 mars derniers, de votre estimable journal, l'objet de remarques qui me semblent un appel aux praticiens. Y a-t-il, dites-vous, pour l'administration du chloroforme, des règles à l'aide desquelles on puisse prévenir sûrement la mort?

Vous demande, monsieur, la permission de répondre à mon point de vue.

B. d'abord, est-il vrai, comme le dit notre savant ami M. le professeur Scdillot, que le chloroforme par ne tue jamais?

Vous avez combattu cette opinion, et pas plus que vous je ne saurais la partager. Il a d'ailleurs été constaté par l'analyse chimique que l'empoisonnement de M^{me} Simon, de Strasbourg, a eu lieu à l'aide de chloroforme d'une pureté parfaite.

M. Scdillot émet une autre proposition, et cette proposition vous l'admettez, dites-vous, avec l'immense majorité des chirurgiens de Paris comme de province; savoir: que pour obtenir du chloroforme tout ce qu'il peut donner, il faut amener les malades à la période de résolution.

Permettez-moi de ne pas me ranger à cette opinion, parce que je la trouve dangereuse.

Elle est dangereuse: car le chloroforme, quand il a anéanti le sentiment, quand il a anéanti le mouvement pour amener la résolution, ne laisse plus, de la vie à trépas, que l'épave d'un cadavre; on s'en rendrait mieux compte, l'épaisseur du névral, placé par M. Florens dans la moelle allongée, à l'origine même de la huitième paire de nerfs.

Et puisque j'ai prononcé le nom de ce savant académicien, je rappellerai sommairement ses belles expériences sur le chloroforme. Quoiconque voudra les méditer en tirera,

comme moi, des déductions pratiques de nature, sinon à résoudre complètement l'important problème concernant l'innocuité de l'administration du chloroforme, à répandre au moins sur la vie une vive lumière.

L'action de l'agent anesthésiant est, dit M. Florens, successive et progressive. Cette action successive va d'abord aux lobes cérébraux, puis au cervelet, puis à la moitié postérieure et aux racines postérieures de la moelle épinière, puis à la moitié antérieure et aux racines antérieures de cette moelle épinière; puis finalement à la moelle allongée. Ainsi, l'animal soumis au chloroforme perd d'abord l'intelligence et l'équilibre de ses mouvements; il perd ensuite le sentiment, puis le mouvement. A ce moment suprême, chassée de proche en proche, la vie se concentre dans la moelle allongée. Seule, celle-ci survit dans son action, et l'animal perdrait la vie; car, ajoute M. Florens, le chloroforme qui lui la douleur éteint aussi la vie.

De cet exposé ne peut-on pas rigoureusement conclure qu'il n'y a aucun danger dans l'emploi du chloroforme tant qu'il n'agit que sur les lobes cérébraux, sur le cervelet, sur la moitié postérieure et sur les racines postérieures de la moelle épinière? A ce degré, il abolit l'intelligence et le sentiment, mais le mouvement survit. Les racines antérieures de la moelle épinière n'ont encore reçu aucune atteinte, et tant que le chirurgien sent le fibre musculaire palpiter sous son scalpel, il peut rester dans une entière sécurité. Il n'y aurait encore aucun danger à porter l'action du chloroforme sur la moitié antérieure et sur les racines antérieures de la moelle épinière; mais le chirurgien marche en aveugle et au hasard du moment qu'il a franchi la limite représentée par le mouvement.

Quand, en effet, le chloroforme porte son action sur les racines antérieures, la résolution, le collapsus ont lieu; la mort n'est qu'apparente; mais un pas de plus, elle sera réelle. Le sais bien qu'il y a encore l'épaisseur du névral, qui tant que le chloroforme ne va pas au delà des racines antérieures, et qu'il respecte la moelle allongée, il n'y a pas de danger de mort; mais, je le demande, à quel signe reconnaître que le chloroforme a envahi la moelle allongée? Il n'en existe pas, ou plutôt il n'en existe qu'un seul, la mort.

Quand on s'arrête à l'abolition du sentiment, on est séparé de la mort par deux degrés; et si l'on dépasse accidentellement le deuxième degré, représenté par le mouvement, on a en apparence tout ce qu'il faut de sécurité. Le mouvement, on le suppose, suffit de suspendre l'action du chloroforme pour le faire rétrograder jusqu'à la perte simple du sentiment.

Avant de poser en principe qu'il faut arriver à la résolution, il aurait fallu montrer le phare qui doit éclairer une route parsemée d'écueils mortels.

Pour mon compte, avant même de connaître les remarquables travaux de M. Florens, je me suis toujours arrêté à la perte du sentiment. L'épave d'un cadavre, l'épave de cette espèce de galvanisation cadavérique résultant de la perte du mouvement, que je n'hésiterais pas à renoncer au chloroforme s'il devait être porté jusqu'à la résolution.

Et pourquoi donc vouloir dépasser la limite du sentiment?

On objecte, il est vrai, que tant que la contractilité n'est pas anéantie le malade fait des mouvements désordonnés qui

rendent l'opération, sinon toujours impossible, fort laborieuse.

Cela était vrai en partie quand on agissait avec l'éther; cet agent déterminait une ivresse parfois violente; et c'était à bien de l'ivresse, qu'en questionnant les soldats malades, à qui je disais: «avez-vous, ou bon ou mauvais?» j'étais certain quand ils me répondaient: j'ai le vin mauvais, que l'éther provoquait une grande agitation. Le malade restait calme, au contraire, quand il avait le vin bon. Eh bien, faut-il le dire? le chloroforme, qui est à l'éther ce que la bière est au vin de Champagne, comparaison vulgaire; mais qui rend bien ma pensée, provoque presque constamment une ivresse douce, tranquille, si bien qu'ayant eu recours plus de mille fois au chloroforme, j'ai pu faire toutes mes opérations en observant la règle de ne jamais dépasser la limite de l'abolition du sentiment; lorsque cette limite a été franchie, cela n'a jamais été qu'accidentellement et pour y rentrer plus vite possible.

Quand, en piquant doucement le malade soumis au chloroforme, je lui dis: Qu'est-ce que je vous fais? et qu'il ne peut plus me répondre: «Vous me pincez», je commence l'opération. Les membres restent ordinairement durs, contractés; mais les mouvements ne sont pas désordonnés. Le plus souvent il n'y a pas de tout, et, dans tous les cas, les malades sont tout aussi faciles à maintenir par le concours des aides qu'à l'époque où le chloroforme était inconnu. On sait, en effet, que le malade non chloroformé n'est pas toujours maître de lui-même, et qu'il a soin de dire, avant d'être opéré: «Tenez-moi bien, afin que je ne fasse pas de mouvements.»

On parle, je le sais, d'opérés soumis au chloroforme qui se sont échappés des mains du chirurgien tout sanglants pour se livrer à des pantomimes furieuses. Je n'ai jamais vu de semblable d'objets conclus que cela doit être bien rare. Du reste, le chirurgien serait bien coupable qui négligerait de s'entourer de toutes les précautions nécessaires pour assurer le succès de son opération, et qui n'aurait pas le nombre d'aides suffisant pour contenir le malade.

J'ai remarqué que l'action du chloroforme provoque un sommeil d'autant plus doux que le moral du malade est plus rassuré. Au Val-de-Grâce, où j'ai fait tous les chloroformes, je ne le donnais qu'à ceux qui le désiraient vivement; souvent je me faisais prier pour l'administrer, et jamais je ne consentais à chloroformer un malade dont l'esprit serait inquiet. A mon sens, la mort de M^{me} Simon, de Strasbourg, doit en grande partie être rapportée à cette influence délétère et perturbatrice. Le matin du jour où l'opération devait être pratiquée (l'arrachement de deux dents), elle était en proie, dit le rapport, à l'agitation la plus vive, et, tout en demandant l'opération, elle témoignait des pressentiments sinistres. On allait commencer l'opération, quand elle se leva éperdue, et parcourut la chambre en proférant des paroles incohérentes.

Une seule fois j'ai éprouvé des craintes sérieuses et fondées. Mon aide de clinique, jeune homme d'une rare et belle intelligence, ce brave Laure, qui vient de périr dans la Kabylie victime de son dévouement, surveillait et dirigeait l'administration du chloroforme à un hessé auquel je faisais

Kölln l'alération graisseuse primitive des muscles.

Nous d'ailleurs faire remarquer ici qu'aucune de ces causes ne s'applique au pied-bot congénital. M. Broca, adoptant l'opinion de Sedillot, attribue ce défaut à une conformation vicieuse des os, les muscles étant toujours dans ce cas parfaitement sains.

C'est là, en tout cas, que l'élément initial de la maladie. Des causes semblables agissent partout ailleurs qu'au pied ne donnent en général lieu qu'à des difformités légères; à moins qu'elles soient portées à un degré extrême. L'élément essentiel est le poids du corps pendant la marche; aussi nous avons vu beaucoup de déviations congéniales des pieds se redresser sur les enfants d'une manière spontanée, d'autres au contraire s'exagèrent lorsque l'enfant commence à marcher.

Arrive, messieurs, à un nouvel ordre de faits, à cette espèce de pied-bots qui reconnaît pour cause, suivant notre collègue, une altération graisseuse primitive des muscles. Cinq faits de ce genre ont été présentés par M. Broca à la Société; de plus, notre collègue a rencontré un fait semblable qui n'a pas été mis sous vos yeux; le chirurgien de M. Virey, qui nous a remis ce cas, nous a assuré comme d'habitude que la rétraction musculaire convulsive. Quelquefois, en effet, le pied-bot acquies se développe à la suite d'une affection nerveuse convulsive; il est possible que la même influence s'exerce pendant la vie intra-utérine. Cela est possible, disons-nous; mais on ne peut admettre une pareille manière de voir que sur l'exposé de preuves évidentes. M. Guérin en a donné deux principales.

1^{re} L'équilibre du pied, détruit par une paralysie, donne lieu au pied-bot chez les malades qui continuent à marcher; 2^e La paralysie est la conséquence et non la cause de l'altération graisseuse des muscles.

A l'époque où M. Broca commençait à occuper sérieusement de cette question, c'est-à-dire il y a deux ans, une théorie ingénieuse sur le mécanisme de la formation des pied-bots était généralement admise. On considérait alors tous les pied-bots congénitaux et acquis comme le résultat d'une altération graisseuse primitive, connue sous le nom de rétraction musculaire convulsive. Quelquefois, en effet, le pied-bot acquis se développe à la suite d'une affection nerveuse convulsive; il est possible que la même influence s'exerce pendant la vie intra-utérine. Cela est possible, disons-nous; mais on ne peut admettre une pareille manière de voir que sur l'exposé de preuves évidentes. M. Guérin en a donné deux principales.

1^{re} L'altération de la formation des fœtus chez lesquels des pied-bots coïncident avec des lésions originales des centres nerveux.

FEUILLETON.

Compte rendu des travaux de la société anatomique de Paris,

Par M. le docteur LEUDET.

(Suite. — Voir le numéro précédent.)

Pied-bots. — Depuis plusieurs années, l'anatomie pathologique des pied-bots et surtout les lésions musculaires qui les accompagnent ont fréquemment fixé votre attention. C'est surtout à M. Broca que nous devons d'avoir vu les nombreux exemples qui lui ont servi à démontrer, d'une part, l'existence d'une doctrine jusqu'alors admise, et de nous avoir fait connaître, en outre, un nouveau genre de lésions musculaires qui produisent la déviation du pied. Les premières présentations de M. Broca remontent à 1847; cette année surtout vous avez examiné de nouvelles pièces confirmatives de l'opinion émise et qui ont permis à notre collègue de les formuler d'une manière certaine.

Les pièces que nous avons vues sont surtout relatives à deux ordres de faits: dans les premiers rentrent les pied-bots déjà connus et décrits par tous les auteurs; dans une seconde série, nous plaçons les pied-bots déterminés par une lésion spécifique, même, l'altération graisseuse primitive et progressive des muscles de la jambe et du pied.

La dissection attentive de plus de 30 pied-bots n'a jamais fait rencontrer à notre collègue un seul exemple de la prétendue transformation fibreuse des muscles. Certains muscles peuvent, il est vrai, perdre en s'atrophiant leurs fibres musculaires et se réduire en une sorte de tissu fibreux; mais, dans ce cas, comme vous avez pu le voir, une disposition particulière du muscle consécutive à sa paralysie ou à son immobilité. Sur un muscle grand pectoral, que nous avons montré à la fin de l'année M. Broca, cette lésion était des plus manifestes. Sa nature et son mode de formation parurent d'ailleurs à tous les membres présents. Une autre fois, il est vrai, une petite tumeur fibreuse et probablement de nature syphilitique exis-

tail dans l'épaisseur d'un biceps huméral que vous a montré M. Broca; mais ce n'était pas là une transformation fibreuse; d'ailleurs il n'y avait aucun raccourcissement du muscle. L'an dernier, M. V. Rade a présenté une pièce d'un muscle de la main, lorsque d'une part, nous nous rappelons que par un singulier hasard aucun de nos collègues n'a rencontré de pièce semblable.

Notre collègue M. Broca ne repousse pas l'intervention des muscles dans la déviation de l'axe du pied. Ainsi, sur un pied-bot acquis, qu'il nous montrait à la fin de cette année, la rétraction musculaire non accompagnée de transformation fibreuse lui paraissait l'unique cause de la difformité; et ce qui venait prouver la vérité de cette opinion, c'est qu'après la section du tendon d'Achille le pied se redressa et reprit absolument sa forme la plus normale. Dans d'autres cas, nous avons vu la rétraction musculaire, comme cela arrive le plus fréquemment, être consécutive à la déviation, la section des muscles est utilement employée pour obtenir la guérison.

D'autres pièces ont mis en lumière un autre mécanisme de la déviation du pied. Sur plusieurs pied-bots que vous avez pu examiner, aussi bien cette année que les années précédentes, la déformation du squelette était évidemment due à autre chose qu'à l'action musculaire; car les muscles dont la rétraction aurait pu produire le pied-bot, loin d'être tendus, étaient relâchés. La cause première résidait alors, suivant M. Broca, dans une Scorpia l'avait annoncé, dans une disposition vicieuse des articulations.

Ces cas de pied-bot acquis sont donc multiples, et peuvent être attribués aux circonstances suivantes:

Action musculaire rétractrice du triceps, pied équin;
Maladie chronique des os du tarse (carpi et métacarpi);
Déformation de la conformation des genoux, changeant les conditions d'équilibre;

l'amputation du bras. Attentif à suivre l'opération, il s'était un instant oublié et avait poussé l'émotion jusqu'à la résolution complète. Le moment venait de tomber quand je m'aperçus que la limite du sentiment et même celle du mouvement avaient été franchies. Les battements du cœur étaient rares; la respiration était ralentie, stérile; et le pouls filiforme; les pupilles étaient immobiles. La mort semblait imminente; et comme M. Sedillot, qui dit avoir plusieurs fois vu de semblables faits, je crus avoir le doute de n'avoir plus entre les mains qu'un cadavre.

Ouvrir la fenêtre pour dissiper l'atmosphère chloroformique et faire arriver sur le malade de l'air vif et frais, faire pénétrer cet air abondamment dans la poitrine par un jeu artificiel de respiration en comprimant par intervalles rapprochés les parois du thorax, jeter à la face du malade deux verres d'eau froide pour le ranimer par ces douches brusques et répétées, lui jeter dans une cuillerée d'eau quelques gouttes d'ammoniac comme aux hommes en état d'ivresse alcoolique, cela fut l'affaire d'un instant, et après quelques minutes d'une cruelle angoisse, je fus assez heureux pour assister à une véritable résurrection.

Ce fait était de nature, on le comprend, à me raffermir de plus en plus dans ma règle de conduite, de ne jamais pousser l'action du chloroforme au delà de l'abolition du sentiment.

Dans le compte-rendu de l'Académie des sciences (séance du 14 juillet 1851) on trouve rapportée, à l'occasion d'une ablation par moi faite de l'os maxillaire supérieur qui avait exigé l'administration prolongée du chloroforme, mon opinion formulée sur cet agent dans le paragraphe suivant :

« De là je conclus, disais-je, qu'on ne saurait sans témérité attaquer le principe du mouvement; tandis que le principe du sentiment peut être anéanti sans danger d'homicide. Aussi, j'ai vu que la résolution complète des membres. Ainsi l'écart de moi toute préoccupation pendant l'opération, et j'ai pu, en m'arrêtant à la période d'insensibilité, employer un Val-de-Grâce plus de mille fois le chloroforme, tant sur l'homme que sur le chien, sans que d'autres accidents se soient vus, sans avoir eu un seul accident à déplorer, bien qu'il me soit arrivé, en le suspendant par intervalles, de supprimer la douleur pendant une demi-heure et même au delà. »

Pour justifier les praticiens qui poussent l'anesthésie jusqu'à la résolution complète, vous dites, mon cher confrère : « Nous pensons que c'est avec beaucoup de raison que M. Sedillot s'est élevé contre la pratique qui voudrait que l'on s'arrêtât à la période d'excitation, période pendant laquelle les malades sentent et traduisent d'une manière très expressive leurs souffrances, mais que ordinairement l'avantage très équivoque de ne pas se rappeler leurs souffrances après l'opération. »

Il est vrai qu'à l'époque où l'on employait l'éther les malades traduisaient quelquefois leurs souffrances d'une manière très expressive, et qu'à leur réveil ils en avaient perdu le souvenir. Mais depuis que le chloroforme a été substitué à l'éther, je n'ai plus rien observé d'analogue; on sait que l'administration prolongée du chloroforme ne détermine presque jamais une lésion violente, pendant laquelle le malade éprouve une vive excitation; souvent il était difficile d'obtenir complètement même l'abolition du sentiment, et rien d'étonnant dès lors que le malade traduisit ses souffrances d'une façon non équivoque; mais, je le répète, et je serai approuvé, le sommeil doux et plein de quiétude du chloroforme ne présente rien de semblable.

Quant à notre manière de donner le chloroforme, elle diffère peu de celle de M. Sedillot; nous versons sur un mouchoir plié en quatre quelques grammes de chloroforme et nous l'appliquons au-devant de la bouche du malade, tenu avec le pouce et l'index, en prenant un point d'appui sur son nez et en rapprochant ses narines pour qu'il ne puisse respirer que par la bouche, en l'invitant à faire de grandes inspirations. Le mouchoir tombe flottant au-dessous du menton et laisse

librement circuler l'air pour qu'il puisse se mêler aux vapeurs du chloroforme.

Je pense donc que le malade en lui demandant, comme je l'ai dit : Qu'est-ce que je vous fais? Quand il ne répond plus, c'est qu'il est insensible et je commence l'opération.

L'acte chargé de donner le chloroforme a bien soin de retirer de temps en temps le mouchoir, afin de faire respirer de l'air pur, et, quand le malade au bout de quelques instants pousse la plus légère plainte; il lui remplace le mouchoir au-devant de la bouche pour anéantir de nouveau le sentiment. Au moyen d'intermittences ménagées avec intelligence, on peut sans danger abolir le sentiment pendant un temps très prolongé. Il m'est arrivé d'enlever le long des carotides une douzaine de glandes cervicales à un malade et de le maintenir pendant une heure plongé dans un état d'insensibilité parfaite.

M. Sedillot met en moyenne 6 à 12 minutes à produire l'insensibilité avec résolution musculaire; comme je ne cherche à obtenir que l'insensibilité, je l'obtiens dans un temps bien moins prolongé. En moyenne, trois minutes suffisent. J'approuve d'ailleurs sans réserve le conseil donné par cet éminent praticien d'administrer graduellement le chloroforme et par des inhalations de plus en plus concentrées, avec la précaution de les suspendre momentanément dès que surviennent des spasmes du larynx, de la toux, de la gêne respiratoire ou quelque indice d'imminence syncope ou de congestion cérébrale.

On ne saurait agir comme avec trop de prudence, et on saurait le conseil de M. Sedillot on peut éviter des accidents de mort sur les sujets d'une impressionnabilité exagérée. La malheureuse dame Simon en est un exemple, puisqu'il a suffi de 3 grammes 25 centigr. de chloroforme inhalé pour produire un empoisonnement mortel.

Nous pensons que dans les hôpitaux il faudrait créer une spécialité pour l'administration du chloroforme; ces fonctions pourraient être confiées à un interne intelligent. Déjà de toute préoccupation, le chirurgien retrouverait ainsi toute sa liberté d'esprit. En dehors des hôpitaux, pour les opérations qui se font en ville, il devrait aussi y avoir des chirurgiens spécialement chargés de chloroformer les malades; les chirurgiens habitués à manier cet agent n'auraient qu'à s'applaudir d'être habilement secondés dans un détail si important; quant à ceux qui ont moins l'habitude du chloroforme, ils devraient appeler de tous leurs vœux la réalisation de ce désir exprimé. Dans tous les cas, la morale publique n'aurait qu'à y gagner.

CONCLUSIONS.

Il ne faut jamais porter l'action du chloroforme au delà de l'abolition du sentiment;

Si la malade redoute le chloroforme, si son moral est inquiet, il faut renoncer à cet agent;

Le chloroforme doit être administré progressivement et à doses d'inhalation de plus en plus concentrées;

Il doit être répandu sur un mouchoir placé au-devant de la bouche du malade et flottant, afin que les vapeurs du chloroforme soient toujours mélangées à une forte quantité d'air;

Quand les opérations se prolongent, le chloroforme doit être donné avec des intermittences; on le reprend dès que le sentiment abolit semble renaître;

Il faudrait pour la pratique des hôpitaux et pour celle de la ville s'adresser à des médecins qui se seraient fait de l'administration du chloroforme une spécialité.

Agrez, etc.

BAUDENS.

Inspecteur membre du conseil de santé des armées.

Nous n'avons que peu de mots à ajouter à l'intéressante note de notre savant correspondant. Nous distinguerons dans cette note deux parties : l'une qui concerne les règles que trace M. Baudens pour l'application du chloroforme, l'autre relative à la manière dont il

doute nouveau, jusqu'à lui complète tout un côté de la question non étudié par M. Broca.

J'arrive, messieurs, aux preuves que donne notre collègue pour montrer l'origine primitive de l'altération graisseuse sur la production des pieds-bots; il n'a besoin, pour cela, que d'analyser un article complet inséré par notre collègue dans un de vos bulletins. Vous avez vu sur plusieurs de ces pièces l'altération graisseuse exister non-seulement dans les muscles de la jambe, mais même dans ceux de la cuisse et du bassin. Or, d'après des expériences que j'ai faites, on peut exercer sur les muscles de la jambe et du pied, laissant ceux de la cuisse et du bassin dans leurs conditions physiologiques. Trop de fois de ce genre vous sont déjà connus pour supposer que c'est là une pure coïncidence; il faut donc que l'état graisseux ait précédé et déterminé la formation des pieds-bots.

La disposition anatomique des muscles, les différents degrés de leurs lésions, caractères auxquels nous ajouterons l'état des bourses muqueuses de la plante du pied, permettent de suivre les phases diverses de l'altération musculaire.

L'altération graisseuse se manifeste dans certains muscles, et dont on peut faire remonter le début à une époque plus éloignée que celle des autres muscles moins profondément atteints, permet de reconnaître ici le même mécanisme que nous avons indiqué plus haut, c'est-à-dire une cause de déviation légère que le poids du corps finit par exagérer. La disposition des bourses muqueuses à la plante du pied en est une nouvelle preuve. Plusieurs de ces caries, plus ou moins effacées, se rencontraient dans les points où, avant la mort, le pied ne pouvait appuyer, et qui prouvaient qu'à une époque plus ou moins éloignée la déviation du pied avait été moindre.

À quelle cause faut-il rapporter cette atrophie graisseuse? Rattachée à l'influence du système nerveux? M. Broca vous a indiqué lui-même pourquoi cette cause ne pouvait être reconnue; ainsi la répartition de l'état graisseux n'est soumise dans les muscles à aucune règle anatomique; il existe une corrélation entre l'état des divers muscles et l'origine des nerfs qu'ils reçoivent. Enfin, la répartition de l'état graisseux n'est pas uniforme même séparément dans cha-

que les divers degrés d'action de l'agent anesthésique.

Sur la première de ces parties, nous partageons l'opinion de M. Baudens, et nous croyons que le conseil qu'il donne de surveiller attentivement la sensibilité pour arrêter les inhalations dès qu'elle a disparu est un heureux complément des règles tracées par M. Sedillot.

Quant à la seconde partie, nous croyons qu'il faut également y distinguer un point de vue théorique et un point de vue pratique. On peut sans doute, sous le premier rapport, séparer les différentes périodes d'insensibilité par les physiologistes, et par MM. Florens et Longel en particulier; mais en pratique, les périodes sont beaucoup moins tranchées. La période de sensibilité touchée de si près à celle de motilité qu'elles se confondent souvent, ou qu'on passe du moins de l'une à l'autre presque sans transition appréciable, et comme, ainsi que l'a rappelé avec raison M. le professeur Sedillot, l'action du chloroforme se continue, et même augmente quelquefois après qu'on a cessé l'inhalation, il s'ensuit que, même à l'aide des précautions indiquées par M. Baudens; on ne saurait se considérer l'abri de tout accident fâcheux.

Toutefois, nous le répétons, le soin extrême que M. Baudens prescrit d'apporter dans l'exploration de la sensibilité est un précepte utile, et que les chirurgiens feront bien de ne jamais perdre de vue.

REVUE CLINIQUE HÉBDOMADAIRE.

Accident de l'hôtel des Princes. — Plaie d'arme à feu dans la région du cou.

La victime du malheureux événement survenu à l'hôtel des Princes, et dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, vient de succomber aux suites de sa blessure, contrairement aux prévisions si fondées en apparence des honorables confrères qui ont donné leurs soins éclairés à cette malheureuse femme. Les détails qui suivent compléteront ceux que nous avons déjà donnés, et formeront avec ceux-ci une observation qui, à un point de vue exclusivement scientifique, offre un grand intérêt.

L'autopsie a été faite par MM. Tardieu, Alexis Fauré et Maisonneuve.

Voici les faits principaux qu'elle a permis de constater : La balle avait pénétré au niveau du cartilage cricoïde et parcouru un long trajet dans la région cervicale, entre la trachée-artère et l'œsophage, d'une part, et d'autre part, entre la jugulaire et l'artère carotide et le nerf pneumo-gastrique, sans intéresser aucun de ces organes. Elle avait pénétré jusque dans le corps de la sixième vertèbre cervicale en traversant deux artères importantes, l'artère thyroïdienne inférieure et l'artère vertébrale. Ces deux vaisseaux, dont nous confirmerons MM. Maisonneuve et Fauré avaient fait la ligature, contenaient dans leur intérieur un caillot solide qui les oblitèrent complètement.

Le corps de la sixième vertèbre cervicale a été trouvé perforé dans toute son épaisseur. De sorte que le trajet de la balle a été séparé du canal rachidien par une lamelle très mince perforée consécutivement par la suppuración. Une infiltration purulente existait dans les aréoles cellulaires du corps de la sixième vertèbre et dans le tissu cellulaire de la portion correspondante du canal rachidien.

La dure-mère était intacte; mais le tissu sous-arachnoïdien était infiltré d'une sérosité purulente, et c'est très probablement, suivant nos honorables confrères, à cette dernière affection qu'il faut attribuer la terminaison funeste, terminaison qui à toute fois présente cette singularité, qu'elle a eu

que muscle; ainsi, dans le muscle cutané, la première et la troisième parties étaient grisâtres, la seconde et la quatrième non. Je cite ce muscle comme un exemple remarquable, mais je pourrais trouver un grand nombre de semblables sur la plupart des pièces de M. Broca. Cette irrégularité dans l'altération graisseuse prouve de nouveau que la cause de la lésion ne réside pas dans la paralysie du muscle; en effet, comme le dit notre collègue, si une fibre se contracte l'action aboutit à ses deux extrémités et se fait sentir par conséquent dans tous les points de sa longueur; il est donc impossible que l'altération graisseuse, dans le muscle cutané, soit le résultat de la paralysie, si la paralysie de la fibre n'est la conséquence de la paralysie de l'immobilité à laquelle ses fibres ont été soumises. Notre collègue a donc certainement la question posée si cette altération graisseuse des muscles.

La preuve la plus frappante de la vérité de ces opinions est à son tour donnée par M. Broca lui-même. En appliquant par vos soins les principes que l'analyse lui avait enseignés, notre collègue a pu constater l'action aboutissant à ses deux extrémités et se fait sentir par conséquent dans tous les points de sa longueur; il est donc impossible que l'altération graisseuse, dans le muscle cutané, soit le résultat de la paralysie, si la paralysie de la fibre n'est la conséquence de la paralysie de l'immobilité à laquelle ses fibres ont été soumises. Notre collègue a donc certainement la question posée si cette altération graisseuse des muscles.

La preuve la plus frappante de la vérité de ces opinions est à son tour donnée par M. Broca lui-même. En appliquant par vos soins les principes que l'analyse lui avait enseignés, notre collègue a pu constater l'action aboutissant à ses deux extrémités et se fait sentir par conséquent dans tous les points de sa longueur; il est donc impossible que l'altération graisseuse, dans le muscle cutané, soit le résultat de la paralysie, si la paralysie de la fibre n'est la conséquence de la paralysie de l'immobilité à laquelle ses fibres ont été soumises. Notre collègue a donc certainement la question posée si cette altération graisseuse des muscles.

La preuve la plus frappante de la vérité de ces opinions est à son tour donnée par M. Broca lui-même. En appliquant par vos soins les principes que l'analyse lui avait enseignés, notre collègue a pu constater l'action aboutissant à ses deux extrémités et se fait sentir par conséquent dans tous les points de sa longueur; il est donc impossible que l'altération graisseuse, dans le muscle cutané, soit le résultat de la paralysie, si la paralysie de la fibre n'est la conséquence de la paralysie de l'immobilité à laquelle ses fibres ont été soumises. Notre collègue a donc certainement la question posée si cette altération graisseuse des muscles.

Dernier bibliographique.

De pronostic et du traitement curatif de l'épilepsie par M. Henry, docteur en médecine de la Faculté de Paris et de l'Université de la Faculté de Paris, etc. — Ouvrage couronné par l'Institut de France en 1850. — Paris, 1852. Un volume in-8 de 622 pages. Prix : 7 fr. 50 c. — A Paris, chez J.-B. Baillière, rue Hâtelouille, 19.

2° Il a indiqué un caractère anatomique qui survient, suivant lui, la preuve absolue de la rétraction musculaire primitive; ce caractère, c'est la transformation fibreuse des muscles rétractés. Cette transformation, suivant M. J. Guérin, permettrait de reconnaître à tous les époques de la vie les muscles rétractés. Il a décrit comme se manifestant dans les muscles dont la rétraction a pu produire la déviation. Quant aux autres muscles des membres, ils peuvent subir une autre altération, la transformation graisseuse, lorsque, par suite de la position vicieuse du pied, ils sont condamnés à un repos trop longtemps prolongé.

Il a donc vu, M. Broca, que dans la théorie par laquelle reposait cette anatomie. Déjà, en 1847, notre collègue avait présenté à la Société anatomique deux pieds-bots sur lesquels les lésions indiquées par M. J. Guérin n'existaient pas. L'un de ces pieds-bots, touché d'une affection du pied, était déformé, et l'autre, qui était d'un pied bot de nature d'origine, était déformé par la déviation; mais l'autre était au contraire congénital provenant d'un sujet adulte, et sur lequel on rencontrait plusieurs muscles graisseux, mais pas un seul fibreux. M. Broca crut trouver une exception à une règle dont il se croyait alors à l'abri d'une généralité; il se promit, toutefois, de chercher par de nouvelles dissections à s'éclaircir sur ce point.

Depuis le mois d'août 1849 jusqu'au 1^{er} janvier 1852, M. Broca nous a présenté vingt pieds-bots, deux autres vus et ont été montrés par MM. L. Bin et Pollin; nous avons donc pu étudier l'état des muscles sur 23 pieds-bots complètement disséqués.

Je vous ai rappelé avec ses dates des présentations pour constater ici la priorité de la description de l'altération graisseuse primitive des muscles, depuis quelques années dans nos bulletins en 1849, en février 1850, lorsque parvenu, en septembre 1850, un mémoire de M. Aran sur l'altération graisseuse progressive des muscles. Ce mémoire est trop intéressant et contient trop de faits nouveaux, s'occupant d'ailleurs des muscles d'une autre région, pour que son auteur ne trouve pas ainsi une compensation à la humble question de priorité. Le travail de M. Aran est sans aucun

lieu subitement alors que la convalescence paraissait parfaitement établie, et que tout faisait espérer une guérison complète.

Tous les autres organes étaient dans l'état normal.

Malgré l'insulte faite à ce que la blessure de malade de M... ce fait restait dans la science comme une des observations chirurgicales les plus remarquables; c'est la première fois, en effet, que pour une lésion traumatique on a pratiqué la ligature de l'artère vertébrale, et sans la circonstance d'une perforation subtile du canal rachidien, circonstance due à l'extrême ténuité de la lamelle osseuse qui séparait ce canal du trajet de la blessure, il y a tout lieu de croire que le succès eût couronné cette opération. Les ligatures étaient tombées depuis plus de quinze jours, et aucun accident ni morphologique nouveau ne s'était manifesté; la plaie était entièrement cicatrisée, et la maladie, ainsi que nous l'avons dit, était en pleine convalescence. La terminaison qu'on a observée dans ce cas est donc une de ces mille bizarreries si fréquentes dans les plaies par armes à feu.

Affection cancéreuse d'origine probablement alcoolique.

Nous faisons connaître dernièrement un fait fort remarquable de méningite alcoolique recueillie dans le service de M. Champouillon. Nous empruntons aujourd'hui au même médecin l'observation non moins intéressante d'une affection cancéreuse ayant pour cause l'usage intempestif des boissons spiritueuses.

Dans les premiers jours du mois de juillet 1851, M... âgé de quarante-sept ans, ancien sous-officier d'un régiment d'infanterie, fut pris presque tout à coup d'un gonflement douloureux des deux membres pelviens, sur lesquels se dessinaient, en serpentant, des lignes rougeâtres, en relief et dures au toucher. Les ganglions inguinaux étaient tuméfiés; sur le trajet de la veine crurale on sentait plusieurs nodosités moniliformes.

Les saignements, les irrigations permanentes d'eau froide, puis les bains et les cataplasmes dissipèrent assez promptement la fièvre, le gonflement, la sensibilité et les rougeurs. Bientôt, en effet, il ne resta plus qu'un œdème indolent des cuisses et des jambes.

Depuis longtemps, M... se plaignait d'insappétence, d'une légèreté extrême des digestions; le café noir, additionné d'eau-de-vie, était le seul breuvage alimentaire qu'accueillait volontiers l'estomac; aussi le malade, fort inquiet de son état, était-il tombé dans le marasme; sa peau offrait une teinte terreuse générale, le resserrement, point de vomissements, point de douleur à l'épigastre, l'absence de tout mouvement, chaque tentative d'alimentation solide était immédiatement suivie d'un météorisme considérable.

Enfin, le 24 août M..., complètement épuisé, mourut en apparence d' inanition.

A l'autopsie, faite par M. le docteur Perrin, on trouva l'estomac, l'épiploon gastro-colique, le grand épiploon, le mésentère confondus en une seule masse cancéreuse de texture lardacée, offrant sous le tranchant du scalpel. Les tumeurs cardiaque et pylorique étaient libres; la cavité gastrique, qui avait conservé sa capacité normale, ne présentait aucune trace d'ulcération. Dans le pancréas, double de volume, les éléments glanduleux étaient dissociés par l'interposition d'une substance plaquée indurée.

Les ganglions mésentériques avaient également augmenté de volume, mais sans apparence de transformation organique.

Les principaux réseaux veineux des jambes et des cuisses étaient obstrués, et là, par des sédiments fibrineux noirâtres, friables en certains points, très résistants ailleurs. Le tissu des veines renforçait ces espèces de caillots présentant tous les caractères de la dégénérescence cancéreuse.

Les vaisseaux lymphatiques étaient simplement rouges et sailants.

On attribue généralement l'hydropisie qui accompagne la tumeur cancéreuse au dépôt de la matière cœriforme dans le système veineux. Mais les l'œdème des membres abdominaux paraît avoir été occasionné par une phlébite aiguë intercurrente, ou, peut-être, par l'inflammation chronique qui a dû accompagner le travail de dégénérescence cancéreuse des parois des veines. En effet, la matière cœriforme n'a point été vue dans les concrétions obstruantes, bien qu'elle y ait été recherchée avec soin.

Il est vrai que le cancer se devient douloureux qu'à l'époque où il se ramollit et s'ulcère, on comprend pourquoi M... n'a accusé jamais de malade qu'un peu de pesanteur à la région épigastrique. Cette absence de douleurs dans un organe aussi sensible que l'estomac fait de sa transformation cancéreuse une des maladies les plus perdues, en ce qu'elle échappe à l'attention du malade et quelquefois du médecin.

L'hydropisie a été signalée de tout temps comme une des causes fréquentes du cancer des voies digestives, surtout quand les boissons spiritueuses sont prises à jeun. Lorsque l'habitude du boire, le matin, de se lever, d'un blanc ne produit pas une affection morbide de cette importance, elle détermine souvent une irritation chronique de l'estomac qui a pour effet de nuire à la nutrition. Voilà ce qui explique le triste aspect que présentent la plupart de nos vieux soldats, qui courent à la cantine aussitôt que le réveil a sonné.

L'inflammation de l'estomac finit par s'étendre aux veines mésentériques, et alors c'est sous forme d'hydropisie ascite qu'elle manifeste les conséquences de cette complication. De là l'ascite; *Qu'enfin, dans les derniers moments.*

Bien que la discipline militaire demande moins compte du soldat de ses mœurs que de ses devoirs, cependant tout penchant à l'ivrognerie est sévèrement réprimé dans l'armée. Cette circonstance devait donc écarter de M... tout soupçon d'intempérance habituelle, d'autant plus que la presse poli-

tique, ayant publié quelques-unes des particularités de la vie de cet homme, le représentait comme un sous-officier irréprochable. Mais, sans s'adonner précisément à l'ivrognerie, M... avait coutume, depuis quinze ans, de se rendre tous les matins à la cantine du régiment, et d'y consommer plusieurs verres d'eau-de-vie ou d'absinthe longtemps avant de manger. C'est très probablement à l'usage inopportun de ces liqueurs qu'il faut attribuer la maladie qui fait l'objet de cette observation.

Les chefs de corps, toujours pleins de sollicitude pour la santé des hommes confiés à leur commandement, feraient très bien de s'autoriser l'ouverture des cantines qu'après le repas du matin.

Abcès iliaque ouvert à l'extérieur.

L'histoire des abcès iliaques, à laquelle les recherches modernes, et en particulier celles de MM. Chomel et Nonat ont imprimé un si grand progrès, nous apprend que ces abcès, abandonnés à eux-mêmes, s'ouvrent le plus souvent dans l'intestin, dans le vagin ou même dans la vessie. Les difficultés que le pus éprouve à s'écouler par ces diverses voies sont la cause principale de la durée de ces abcès, qui se prolongent quelquefois pendant des années et finissent par compromettre la vie. En serait-il de même si l'issue du pus se faisait à l'extérieur directement, c'est-à-dire sans perforer aucun des organes renfermés dans le bassin? Il est permis de croire le contraire. Les petits nombres de faits connus de nous à cet égard nous autorisent du moins cette manière de voir, et le cas suivant semble devoir confirmer cette catégorie, encore trop restreinte pour établir une loi générale.

Dans les premiers jours du mois de janvier est entrée dans les salles de clinique de M. Rostau une femme de vingt-six à vingt-sept ans, atteinte depuis quinze jours environ, et qui présentait, mais à un degré assez léger, les phénomènes d'une météorite-péritonéale purulente. Quelques émissions sanguines locales, les fumigations émollientes, des frictions mercurielles sur le ventre, firent en peu de temps diminuer d'intensité, et enfin presque complètement disparaître les symptômes de l'affection pour laquelle elle était entrée à l'hôpital. La maladie était-elle se trouver parallèlement bien. Cependant un mouvement fébrile assez marqué persistait, et on l'apprit plus tard que la malade avait toujours eu de la diarrhée; ce qu'elle cachait soigneusement au médecin, dans la crainte qu'on ne lui fit la diète.

La manière dont elle affirmait qu'elle se sentait très bien, les plaintes qu'elle adressait journellement au sujet du peu de nourriture qu'on lui donnait avaient fini par lui faire accorder deux portions d'aliments solides, lorsqu'un matin elle accusa de vives douleurs dans la fosse iliaque droite.

On reconnut une tumeur assez mal circonscrite, consistant plutôt en un empatement du tissu cellulaire et s'étendant transversalement presque parallèlement au pli de l'aîne à 4 centimètres au-dessus de ce pli. Deux applications de sangsues, deux vésicatoires volants placés sur la tumeur, ne produisirent pas d'augmenter de volume, de devenir saillante; bientôt on constata une fluctuation évidente.

Il y a trois semaines, M. Jobert, appelé près de cette femme, reconnut manifestement l'existence d'un abcès de la fosse iliaque. Il l'ouvrit par des incisions successives pratiquées couche par couche et comme s'il s'agissait d'une hernie. Un flot de pus phlegmoneux (de 800 à 900 grammes), fétide, à une température élevée, s'échappa de l'abcès, dans lequel on plaça une longue mèche de charpie.

Depuis cette époque, l'état de la malade s'est beaucoup amélioré; la fièvre a presque entièrement cessé. La diarrhée est arrêtée, la suppuration a beaucoup diminué. Tout fait espérer d'ici à très peu de jours une guérison complète.

Les abcès iliaques, avons-nous dit, s'ouvrent le plus souvent dans un des organes du petit bassin; mais ne peut-on pas croire que, pour un certain nombre d'entre eux, cette circonstance tient à ce que le médecin ne voit pas toujours un empatement suffisant à rechercher le siège précis du foyer purulent et à lui donner une issue directe à l'aide de l'instrument? C'est une question que nous nous bornons à soumettre aux praticiens et qui nous semble justifiée par le fait précédent.

HOSPICE DE LA SALTÉRIE. — M. BAILLARGER.

Observation et considérations sur un cas de mélancolie avec stupeur succédant à un rhumatisme articulaire aigu, chez une femme nourrice.

La femme V..., fruitière, âgée de quarante ans, est entrée le 18 mars 1851 à la Salpêtrière. Elle était accouchée vers le 15 septembre 1850, et depuis lors elle nourrissait son enfant.

Dans le courant de février elle veut absolument se rendre à la messe à cinq heures du matin, par un temps très froid, malgré l'opposition de son mari, qui, jusque-là, l'avait forcée de rester dans sa chambre. Au bout de quelques jours elle est prise de courbature, de frissons et d'une fièvre très forte; gonflement et douleurs de plusieurs articulations; rougeur; sensibilité à la pression; enfin tous les signes d'un rhumatisme articulaire aigu. — Saignée, saignées.

Dix jours après, alors que les douleurs n'avaient pas diminué d'intensité, on commence à remarquer de l'incohérence dans les idées. Ces symptômes s'aggravent rapidement. La malade devient très agitée, très violente. Plusieurs personnes sont nécessaires pour la maintenir dans son lit. Les douleurs articulaires disparaissent.

Au milieu des cris de la malade on reconnaît qu'elle est sans cesse assaillie par les idées les plus tristes (elle voit tout

en feu; ses enfants sont morts, on les a assassinés; elle appelle son mari à tout secours, etc.).

Tout jours s'écoulent; on la conduit à la Charité, d'où dès le lendemain elle est transférée à la Salpêtrière. Pendant quelque temps elle est assez agitée, puis peu à peu elle tombe dans un état de mutisme, d'insensibilité complète et de stupidité apparente. C'est avec ces symptômes qu'elle est prise dans le service de M. Baillarger le 14 juin 1851.

Cette femme reste toute la journée immobile sur sa chaise, les yeux fixes, largement ouverts. La physionomie est sans expression; la malade pleure souvent; il est impossible de connaître la cause de son chagrin. Son mari vient la voir, et ne peut rien obtenir d'elle; il est même douloureux qu'elle le remarque.

Sous l'influence des bains avec frictions, de purgatifs répétés et d'un vésicatoire à la nuque, l'état de la malade s'est un peu amélioré au bout de deux mois.

Au commencement de septembre, un changement très notable s'est manifesté. V... répond aux questions qu'on lui adresse; elle travaille.

Le 15 septembre, après trois ou quatre jours de sueurs très abondantes, elle entre en convalescence.

C'est alors que la malade a pu prendre compte de son état et des idées qui la préoccupaient pendant la période d'apparente stupidité qui s'était prolongée pendant plusieurs mois.

« Elle ne savait pas être à la Salpêtrière; mais certains bruits lui faisaient croire qu'elle se trouvait dans le voisinage de la raffinerie de Passy... Les figures des personnes qui l'environnaient lui paraissaient étranges, changeaient de forme. Elle prenait les autres malades pour des hommes déguisés, à cause de leurs robes noires. Au milieu des cris que l'on poussait autour d'elle elle distinguait les noms de ses anciens voisins; d'ailleurs tout était confusion dans son esprit. La vue de petits enfants lui faisaient croire qu'elle était à la Maternité; elle avait les yeux troubles; le sang lui montait à la tête. Bourdonnement dans les oreilles; nulle conscience du temps, des lieux. En effet, quand V... s'est reconnue, elle croyait être dans la maison depuis deux ans. Elle n'entendait d'ailleurs qu'incomplètement ce qu'on lui disait; et si elle parlait pas, c'est que quelque chose l'en empêchait, qu'on la regardait d'une manière dure, et qu'elle était convaincue qu'on la prenait pour une criminelle. »

Au commencement de sa convalescence, la physionomie a repris un peu d'expression; mais elle reflète une grande tristesse, et V..., en perdant l'apparence de la stupidité, a revêtu celle des mélancoliques. Elle continue d'ailleurs à verser des larmes, et à cette époque elle ne se rappelait pas encore qu'elle est nourri son enfant. Peu à peu le souvenir lui revient qu'elle a été mère, et elle se rappelle que c'est qu'elle avait souffert dans le courant de sa maladie s'est réveillée en elle, et avant sa sortie V... a pu nous donner les détails précédents.

REMARQUES. — Des faits analogues ne sont pas rares dans les asiles d'aliénés. Ils ont été désignés par Esquirol sous le nom de *démence aiguë*; par Gégret et M. Elie de Beaumont, sous celui de *stupidité*. M. Baillarger a proposé la dénomination de *mélancolie avec stupeur*, et les raisons sur lesquelles il s'appuie sont les suivantes:

1° On a appelé ces malades comme stupides, parce qu'on a négligé de les interroger pendant la convalescence, et qu'on a cru que la pensée avait été dans tous les cas suspendue. Or l'observation démontre que ces prétendus stupides ont, dans la très grande majorité des cas, un délire intérieur caractérisé par des idées tristes, des hallucinations étranges; de plus, ces malades font souvent des tentatives de suicide.

2° Par la nature des idées et des hallucinations, par les tentatives de suicide, par l'état d'insensibilité dans lequel ils sont plongés, ces malades doivent être assimilés aux mélancoliques, dont ils diffèrent cependant par l'état de confusion dans lequel se trouve leur esprit, la perte de conscience du temps, des lieux et des personnes qui les entourent. Ils en diffèrent encore par l'expression de la physionomie, qui a une apparence de stupidité; tandis que chez le mélancolique ordinaire on observe une concentration des traits qui reflète les souffrances intérieures. Ce sont ces différences que le mot de stupeur, ajouté à celui de mélancolie, est destiné à indiquer.

C'est donc à tort que quelques médecins ont combattu cette dénomination de mélancolie avec stupeur, s'efforçant de démontrer combien cette espèce de mélancolie diffère de la mélancolie simple. Ces différences sont très réelles, M. Baillarger ne les nie pas; mais, comme nous l'avons dit plus haut, le mot de stupeur n'est pas à proprement parler un terme technique. D'ailleurs, les auteurs dont nous parlons ont oublié ce fait capital: qu'entre le mélancolique qui, en dehors de ses conceptions délirantes, conserve toute sa lucidité d'esprit et le mélancolique avec stupeur, il y a toute une série de faits intermédiaires qui relèvent entre les deux extrêmes. Il faut, en outre, remarquer que les médecins dont nous parlons n'ont pas proposé d'autre dénomination, et qu'ils ont été forcés de conserver celui de stupidité, contre laquelle ils ont eu de nombreuses objections.

On réunit ainsi, en effet, des malades parfaitement curables dont la pensée persiste, quoique perversité et confuse, avec des malades dont l'intelligence s'est peu à peu affaiblie, et sont ainsi arrivés au dernier degré de la démence.

C'est ce qu'on peut voir, en particulier, dans un récent travail de M. le docteur Delasiauve. Dans ses ouvrages, M. Parache conserve aussi, et avec raison, le mot de stupidité pour désigner les incurables, chez lesquels tout vestige de l'intelligence a disparu. On réunit donc ainsi des faits complètement différents, et on établit dans la science la plus étrange confusion.

La mélancolie avec stupeur succède quelquefois à des maladies antérieures, et en particulier aux fièvres intermittentes. C'est ce qu'avait déjà reconnu Sydenham, qui s'étonne que

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Ge journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

On s'abonne à Paris
au Bureau du JOURNAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40,
MORIN DU PAYS
dans tous les Bureaux de Poste et de Messagerie
et chez tous les Libraires.

GAZETTE HOPITALAIRE

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIQUETUEUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.
Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

SOMMAIRE. — HOPITAL COCHIN (M. MAISONNEUVE). Leçons cliniques sur les tumeurs cancéreuses. — Cas curieux d'ulcération spontanée de la cavité de deux os. — Note sur la dissection française de la fœcule à la face dans la fabrication des pains à chaux avec indication des moyens qui la décèle. — Société des chirurgiens. — Séance du 8 mars. — Clinique par le docteur. — Évaluation. Compte-rendu des travaux de la Société anatomique de Paris.

HOPITAL COCHIN. — M. MAISONNEUVE.

Leçons cliniques sur les affections cancéreuses.

(Suite. — Voir les nos 14, 20 février et 6 mars.)

QUATRIÈME LEÇON. — Des tumeurs fibro-plastiques.

Sous le nom de tumeurs fibro-plastiques, on désigne des productions morbides constituées essentiellement par l'élément globuleux du tissu cellulaire en voie de formation. Ainsi que le cancer, ces productions appartiennent à la classe des tumeurs hypertrophiques, en ce sens que leur élément fondamental existe naturellement dans l'organisme et que l'accumulation anormale de cet élément constitue seule leur caractère morbide. Il n'est aucun point de l'économie dans lequel on ne puisse les rencontrer; on les voit naître partout où existe le tissu cellulaire; aussi bien dans la profondeur des organes splanchniques, des muscles, des os, du système nerveux que dans les tissus fibreux et les couches celluluses sous-cutanées. Aussi cette classe de tumeurs est-elle l'une des plus considérables et l'une de celles qui présentent les variétés les plus nombreuses.

L'élément fibro-plastique examiné au microscope consiste dans des cellules ordinairement sphériques, à noyau peu volumineux et arrondi; mais on voit fréquemment ce globule caractéristique mélangé dans la même tumeur avec des globules de forme différente; c'est ainsi que, dans les tumeurs fibro-plastiques les mieux caractérisées, on observe presque constamment de grandes cellules mieux renforcées dans leur intérieur bûit ou dix noyaux fibro-plastiques dépouillés de leur enveloppe celluluse. D'autres fois, la majeure partie du tissu de la tumeur est composée de corps fusiformes, allongés à leurs deux extrémités et qui semblent intermédiaires entre le globule fibro-plastique proprement dit et la véritable fibre. Cette dernière se rencontre souvent elle-même en assez grande quantité dans certaines tumeurs, de sorte que la même production morbide présente à la fois toutes les variétés possibles de corpuscules entre l'élément fibro-plastique par et la fibre parfaite. Il n'est pas rare d'y rencontrer encore de très petits globules isolés, qui ne sont autre chose que les noyaux fibro-plastiques dont l'enveloppe a été éliminée ou n'est pas développée. Suivant que tel ou tel de ces éléments prédomine, la tumeur se rapproche plus ou moins des tumeurs fibreuses bénignes ou des tumeurs sarcomateuses, dont la gravité ne le cède guère au cancer et au véritable cancer. Indépendamment de ces éléments essentiels, on trouve dans les tumeurs de ce genre une véritable tumeur cellulaire et vasculaire dont le développement variable donne à la production morbide un aspect spécial et influe d'une manière grave sur sa forme et son évolution ultérieure.

Tantôt arrondies et globuleuses, ces tumeurs semblent de petits noyaux enkystés au milieu de nos organes; souvent elles s'élèvent à la surface de la peau ou des muqueuses sous forme de végétations; d'autres fois, enfin, elles pénétrant par des irradiations nombreuses au milieu des tissus les plus variés. De la trois formes fondamentales: *enkystée*, *végé-*

tante et rameuse. Nous en avons en ce moment des exemples remarquables dans nos salles.

A la première de ces formes appartiennent ces petites tumeurs arrondies, roulantes que porte dans la région mammaire la malade couchée au n° 3 de la salle Saint-Jacques.

Dans la seconde catégorie se range ce polype volumineux du pharynx que nous avons extrait chez le n° 8 de la salle Cochin, et qui a nécessité l'ablation de l'os maxillaire supérieur.

Enfin, c'était une tumeur de la troisième espèce que portait dans la région sous-maxillaire cet homme auquel nous avons dû réséquer l'angle de la mâchoire inférieure.

Quelle que soit la disposition extérieure qu'elles présentent, les tumeurs fibro-plastiques offrent dans leur structure des variétés nombreuses, que l'on peut rapporter à deux principales: la variété fibroïde et la variété sarcomateuse.

1° *Variété fibroïde.* — Fréquemment confondues avec le cancer, les tumeurs de ce genre ont généralement un aspect homogène, d'une couleur blanchâtre ou légèrement rosée; on y rencontre peu de vaisseaux; l'examen à l'œil nu y fait reconnaître des lobules dont le volume varie depuis celui d'un grain de millet jusqu'à celui d'une grosse noisette.

Elles offrent dans leur ensemble un aspect papillaire, et présentent toujours une certaine résistance élastique; leur tissu ne se laisse jamais écarter sous la pression du doigt, et le suc qu'on en exprime, transparent et visqueux, ne présente jamais cet aspect émuilif et lactescence du véritable cancer. C'est dans ces tumeurs que l'on observe en plus grande abondance les globules fusiformes ou les véritables fibres, et que l'élément fibro-plastique arrondi, ainsi que les noyaux isolés, se rencontrent en moins grand nombre.

Quand on de la seconde espèce, ou sarcomateuses, offrent quand on les distend, un aspect rouge, homogène, ou finement grenu; leur résistance, encore élastique, se rapproche beaucoup de celle des tissus enflammés. On y voit un réseau vasculaire abondant; quelquefois même du sang s'épanche dans leur intérieur, ou bien elles deviennent le siège d'une véritable inflammation. On les voit quelquefois se ramollir, s'ulcérer et donner naissance à des végétations charnues qui leur donnent l'aspect des affections cancéreuses ou cancéreuses. Les parties voisines de ces tumeurs résistent au cancer. Les parties voisines de ces tumeurs résistent au cancer. Les parties voisines de ces tumeurs résistent au cancer.

Causes. — Ainsi que toutes les productions dues à l'hypertrophie de nos tissus, les tumeurs fibro-plastiques reconnaissent pour causes tout ce qui peut surexciter l'activité sécrétante du parenchyme. Souvent ces causes nous échappent; mais quelquefois aussi il nous est possible de les saisir. C'est ainsi que les violences extérieures sont une des circonstances les plus ordinaires de l'apparition de ces tumeurs dans le périoste, dans les os, dans les organes glanduleux et dans les tumeurs fibreuses très denses. Il en est de même de certaines conditions physiologiques dans lesquelles certains organes se trouvent momentanément soumis à une vive surexcitation.

Symptômes et marche. — Les tumeurs fibro-plastiques peuvent revêtir toutes les formes, se manifester dans tous les points de l'organisme, offrir les dimensions les plus variées. Leur consistance, tantôt dure, ou élastique comme celle des tumeurs fibreuses, à quelquefois la mollesse des lipomes ou du fongus. Elles peuvent même s'enflammer, se ramollir et s'ulcérer. En général, elles sont solitaires, elles

envahissent rarement les ganglions lymphatiques; elles peuvent bien désorganiser de proche en proche les tissus voisins; mais on ne les voit presque jamais déterminer, à une certaine distance de leur foyer, le développement de tumeurs semblables dans la profondeur de nos organes. Ordinairement indolentes à leur début, ces tumeurs restent parfois longtemps inaperçues du malade; mais par le fait de leur progrès et surtout de leur inflammation, elles déterminent souvent des douleurs qu'il est difficile de distinguer de celles qui résultent des véritables cancers. Enfin, et c'est là une des circonstances les plus remarquables de leur évolution, ces tumeurs, bien qu'essentiellement locales, ont, surtout lorsqu'elles revêtent la forme sarcomateuse, une activité de développement qui fait qu'elles résistent avec la plus grande facilité, pour peu que dans les opérations dirigées contre elles la moindre partie ait échappé à la destruction. Il n'est même pas rare de voir la récidive survenir alors même que l'extirpation paraît en avoir été faite de la manière la plus radicale. Ce phénomène s'observe surtout dans les tumeurs molles et vasculaires développées au voisinage des os, où dans leur tissu propre. Nous en avons eu un exemple remarquable chez cette femme à laquelle nous avons pratiqué l'extirpation des deux os maxillaire supérieur, et qui n'en a pas pas moins succombé aux progrès de la maladie dans l'épaisseur des os de la base du crâne.

Nous en avons encore en ce moment un exemple remarquable chez cet homme couché au n° 19 de la salle Cochin. Vous avez vu comment cette affection, qui au début développée dans l'épaisseur de la joue avait à peine le volume d'une aveline, a récidivé sur place après une première extirpation; comment, après une seconde opération, elle s'est reproduite dans le périoste de l'os, qu'elle occupait des tumeurs papillaires de cet os a récidivé d'une récidive dans la région parotidienne, et maintenant, malgré des cautérisations énergiques, elle semble continuer ses progrès vers le pharynx, où nous aurons probablement peine à l'empêcher de se propager et d'amener une terminaison fatale. Dans un autre cas plus heureux nous avons vu, ainsi que vous l'avez observé chez le nommé Maillefer, couché au n° 22 de la salle Cochin, obtenir un succès définitif après deux opérations successives, dans l'une desquelles nous avons dû sacrifier une grande partie du corps et de la branche montante de l'os maxillaire inférieur.

Diagnostic. — Nous ne possédons aucun moyen de reconnaître d'une manière précise la nature des tumeurs fibro-plastiques avant leur extirpation. Tout au plus pouvons-nous la soupçonner lorsque les tumeurs affectent une marche lente, et que les malades les ont conservées pendant plusieurs années sans en éprouver d'accidents graves; mais quand les tumeurs fibro-plastiques ont une marche rapide, quand elles s'accompagnent de douleurs vives, qu'elles occupent des organes parenchymateux, qu'elles affectent une forme sarcomateuse, il est absolument impossible d'en établir le diagnostic autrement que par l'examen anatomique aidé du microscope.

Pronostic. — Cette affection est essentiellement locale, c'est-à-dire qu'en aucun cas on ne la voit envahir l'organisme tout entier. Comme le cancer ou les affections tuberculeuses, elle ne produit jamais de cachexie générale, mais elle peut assez souvent déterminer la mort par la désorganisation des parties au milieu desquelles elle s'est développée. Sous ce rapport, elle diffère peu du cancer, et justifie le nom de cancer fibro-plastique que quelques praticiens lui ont donné. Les exemples que nous avons cités plus haut ont en ont une preuve.

FEUILLETON.

Comprendra des travaux de la Société anatomique de Paris;

Par M. le docteur LÉDET.

(Suite. — Voir les numéros des 11 et 13 mars)

CARTILAGES ARTICULAIRES (1).

Le temps n'est pas éloigné, nous disant non précédemment M. Broca dans le compte-rendu des travaux de l'année dernière, où les cartilages diarthroïdaux étaient considérés comme des ossements inertes, comme des produits de sclérose analogues aux ongles et à l'épiderme. Les études histologiques modernes, en démontrant que les cartilages d'encroûtement possèdent une organisation véritable, ont été plus pénétrés de les considérer comme des couches inorganiques. Aujourd'hui la question de vitalité ne peut plus être débattue. La pathologie même des cartilages n'avait pas depuis quelques années attiré l'attention des anatomo-pathologistes. En 1849 et 1850, un de nos membres correspondants, M. Redien d'Aberdeen publia, sans avoir connaissance des pièces présentées à la Société anatomique, deux mémoires qui confirmèrent l'exactitude des résultats que l'étude anatomique nous avait fournis à Paris.

C'est surtout à M. Broca que nous devons une collection de pièces (1) Ce chapitre est une véritable monographie des maladies des cartilages, aussi nouvelle qu'intéressante sous le rapport théorique et pratique. (Note du réd. en chef.)

nombreuses, sur lesquelles chacun de nous a pu constater les altérations diverses qu'il indiquait. Déjà, dans le compte-rendu de l'année précédente, M. Broca nous avait parlé de ses recherches sur les lésions des cartilages d'encroûtement dans l'arthrite sèche; cette année, le cercle de ses études s'est considérablement agrandi, et il y a presque à vous exposer une histoire anatomo-pathologique complète des cartilages articulaires.

A la suite d'une description détaillée donnée par M. Broca lui-même dans vos bulletins, il a placé un résumé des lésions différentes des cartilages que vous nous permettez de reproduire ici.

1° Les solutions de continuité des cartilages articulaires peuvent se classer en:

2° Ils peuvent s'amincir, tantôt par l'absorption de leurs couches profondes, tantôt par la disposition de leurs couches superficielles.

3° Ils peuvent, au contraire, s'épaissir d'abord, puis se ramollir et subir la décomposition nécrotique.

4° Ils sont susceptibles de s'ossifier, même dans une grande étendue.

5° Ils peuvent être frappés de mort sans ossification préalable, et il s'établit alors un véritable travail d'élimination autour des séquestres cartilagineux.

6° Ils peuvent disparaître par voie d'absorption ulcéreuse.

L'absence de distinction dans les ouvrages des anciens auteurs entre les cartilages articulaires et les fibres cartilagineuses liste du doute sur la valeur de leur opinion sur la cicatrisation des couches d'encroûtement des articulations. J. Hunter, auquel la science doit des progrès si nombreux, admettait que, dans les fractures des cartilages permanents, la substance cartilagineuse se reproduisait. D'autres travaux plus modernes avaient fait rejeter, en France, la

possibilité de cette cicatrisation; et tandis que chez nos voisins d'outre-Manche la pathologie des cartilages comprenait une foule de lésions, c'est à peine si chez nous les inflammations et les ulcérations étaient admises comme une lésion secondaire aux lésions des os et de la synoviale.

Vous avez déjà vu, messieurs, par le résumé que nous avons cité plus haut, que les pièces présentées par M. Broca nous faisaient admettre cette cicatrisation comme possible. Ces cicatrisations des cartilages ont été trouvées sur des sujets destinés aux dissections de l'école pratique; il a donc été impossible d'avoir des renseignements exacts sur l'époque de la fracture; cependant, on pourrait en tirer l'assurance même des pièces qu'elles ont été en lieu d'une époque éloignée. Deux fois la fracture des cartilages existait dans la cavité articulaire du coude à l'appophyse olécrane; dans un troisième fait, la lésion occupait le cartilage d'encroûtement de la tête humérale, et enfin, sur une pièce que je rappellerai de celle-ci et que nous a présentée l'an dernier M. Moiré, il y avait dans un cas de fracture de la jambe solution de continuité des cartilages de l'articulation tibio-tarsienne sans fracture de l'os subjacent. Une fois seulement les fragments étaient pour ainsi dire en contact; dans les autres cas, ils étaient séparés par un intervalle plus ou moins grand. Tous ces cas étaient donc comités par une membrane d'un aspect et d'une structure identiques, dépourvue de la teinte laiteuse propre aux cartilages, jaunâtre, opaque et ferme. Elle était fixée immédiatement sur chacune des lèvres de la solution de continuité. Dans une fracture compliquée de l'extrémité supérieure de l'humérus, deux des fragments osseux qui supportaient les cartilages divisés ne faisaient pas restés complètement en rapport, l'un d'eux ayant pénétré dans un autre

Traitement. — Malgré leur marche envahissante et si souvent fatale, les tumeurs fibro-plastiques ne sont point absolument réfractaires. On les voit quelquefois disparaître spontanément; mais dans l'immense majorité des cas, la guérison ne peut en être obtenue que par l'emploi le mieux combiné des ressources thérapeutiques. Plusieurs ordres de moyens peuvent être dirigés contre ces affections. Nous les rangerons en deux classes :

- 1° Les moyens résolutifs.
- 2° Les moyens destructeurs.

1° Traitement résolutif. — Il a pour base principale, les antiphlogistiques, la compression, les fondants de diverses sortes.

C'est ainsi que, sous l'influence de saignées locales ou générales fréquemment répétées, par l'emploi méthodique d'une compression régulière, nous avons vu disparaître quelquefois des tumeurs de cette nature développées dans la région mammaire. Dans quelques cas aussi l'application topique des préparations iodurées ou mercurielles, l'usage des courants électriques ont contribué, sinon à faire disparaître complètement, au moins à diminuer d'une manière notable des tumeurs évidemment fibro-plastiques. Mais le praticien ne doit compter que faiblement sur ces moyens résolutifs, et dans le plus grand nombre des cas, il sa voit forcé de recourir aux moyens destructeurs.

2° Traitement par destruction. — C'est à ce mode de traitement que nous avons eu recours dans le plus grand nombre des cas dont vous avez été témoins. Vous nous avez vu poursuivre opiniâtrement par les caustiques ou le bistouri la plupart des tumeurs de ce genre. Nous n'avions point, comme dans les cancers, cette arrière-pensée cruelle, que peut-être une infection générale de l'organisme rendrait nos efforts inutiles.

Souvent par cette pensée, qu'on poursuivait le mal jusqu'à ses dernières racines, il nous était possible d'obtenir une guérison radicale, nous nous avons vu tenter, dans ces circonstances, les opérations les plus hardies; c'est ainsi que, chez le malade couché au n° 8 de la salle Cochin, nous n'avons pas craint d'enlever l'os maxillaire supérieur sain, pour nous donner la possibilité d'extirper d'une manière complète et radicale une tumeur sarcomeuse développée à la base du crâne, et dont les embranchements envahissaient les diverses cavités de la face.

Lorsque ces tumeurs présentent une délimitation vague, quand leurs ténissages ligneux et saignants peuvent faire redouter les hémorragies, le caustique est souvent préférable à l'instrument tranchant. Tel est le cas du n° 18 de la salle Cochin. Quel que soit le mode opératoire auquel on donne la préférence, il importe, avant tout, de ne laisser aucune portion de la tumeur. C'est à cette condition seule qu'on peut espérer une guérison définitive.

La question des tumeurs fibro-plastiques est un des points obscurs de la science; il a besoin, pour être éclairci complètement, d'être sérieusement examiné au point de vue clinique. Nous voyons donc avec un vif intérêt M. Maisonneuve entrer dans cette voie nouvelle, et nous ne doutons pas que cet habile opérateur n'arrive à jeter un nouveau jour sur une classe de maladies qui naguère encore était ignorée du praticien et n'était connue que par les travaux micrographiques de notre savant confrère M. Lebert.

Dr Alexis FAVROT.

CAS CURIEUX D'OPÉRATION SPONTANÉE

de la cavité de l'intestin grêle par un pénétrant d'acécidies fimbriolées, chez un enfant de deux ans.

Par M. le docteur PENNAX.

Le 23 janvier 1846, l'enfant Créneau, petit garçon de deux ans, sans maladie antérieure, bien portant et jouant à six heures du soir, succomba dans la nuit même, au bout de quelques heures, à la suite de vomissements incessants et répétés, et sans que ces vomissements, survenus spontanément, eussent été accompagnés ou suivis d'une seule garde-robe. A la déclaration du décès à la mairie, aucun médecin n'ayant été appelé par les parents, le magistrat, étonné d'une

fragment de la tige humérale, on voyait cependant entre la même membrane pourvue de la même couleur et de la même structure reliée entre elles les surfaces divisées.

Cette membrane de réunion formait le plus souvent un tout continu qui combait exactement la lésion causée par l'effacement des deux fragments cartilagineux; mais il n'en était pas toujours ainsi. Sur une fracture ancienne de la base de la partie moyenne de l'apophyse osseuse, un cal fibreux de 3 centimètres de long réunissait les fragments qui n'étaient pas en contact; il était constitué par plusieurs brèches fibreuses reliant entre elles des lacunes. Un fait que vous a cité M. Denoué montre quelles conséquences fatales peut amener quelquefois cette disposition lamelleuse formée de cal fibreux. Sur un malade, qui avait eu deux années auparavant une fracture de la rotule dont la réunion s'était faite par un cal fibreux assez étendu, une collection purulente rassemblée dans la bourse muqueuse prérotuleuse avait pénétré dans l'articulation à travers une éraillure du cal fibreux. L'existence de cette communication fut constatée à l'autopsie. Nous avons vu dans plusieurs pièces des variations dans la longueur et la largeur de la membrane unissante, suivant l'étendue des fragments cartilagineux divisés; dans d'autres, enfin, le rapprochement entre les surfaces opposées est tel que l'enfant peut à peine saisir les traces de la solution de continuité. C'était dans un cas de fracture d'un cartilage costal; un petit trait blanchâtre tranchait sur la teinte jaunâtre du cartilage périphérique, et l'examen plus attentif y démontrait du moins l'existence d'une membrane d'union de nature fibreuse joignant les deux bords du cartilage divisé.

La structure de la membrane unissante des cartilages fracturés était toujours de nature identique; c'était une membrane fibreuse

mort aussi rapide, eût devoir me déléguer pour en rechercher la véritable cause.

L'examen extérieur du cadavre et l'appréciation exacte des circonstances de cette mort imprévue ne nous aient rien appris de satisfaisant, nous procédâmes immédiatement à l'autopsie. Toutefois, nous noterons ici ce fait important, que l'enfant, trente-six heures avant de mourir, avait abondamment mangé, avec ses parents, d'une fricandeau gras-double, c'est-à-dire d'un plat de pauvres gens, dans la cuisine duquel on avait fait la partie du corps, du foie, de la ration et de l'estomac du bœuf. Or, à cause de l'abondance du tissu fibreux qu'on remarque dans quelques-unes de ces parties de l'animal, on conçoit combien elles doivent être indigestes, difficilement assimilables, si préalablement elles ne sont soumises à un travail lent et complet de mastication. Aussi ce travail était-il malheureusement impossible chez le jeune enfant dont nous rapportons l'histoire.

Autopsie pratiquée vingt-quatre heures après la mort.

Le cadavre est déjà dans un état avancé de putréfaction. Il est vrai que le temps est pluvieux et humide. Le ballonnement du ventre est considérable, et ses parois sont le siège d'une coloration verdâtre. L'abdomen étant ouvert, le péritoine renferme une très grande quantité d'une séreuse limpide, citrine, sans aucune trace d'exaspération plastique. Les circonvolutions intestinales, sans adhérences entre elles, d'une mobilité parfaite, n'offrent aucune disposition anormale.

Une ligature est appliquée au niveau de chacun des orifices de l'estomac, et permet d'enlever ce viscère avec tous les produits solides ou liquides qu'il peut contenir. Ouvert le long de sa petite courbure, l'estomac se trouve complètement vide. Sa membrane muqueuse n'offre absolument aucune trace de lésions, telles qu'injection, rougeurs, ulcérations, ramollissements, etc.; seulement, à cause de l'état de vacuité de l'organe, cette muqueuse est fortement revenue sur elle-même, et forme une succession de saillies et d'enfoncements inégaux qui lui donnent un aspect aréolaire très remarquable.

Le petit intestin, extrait à son tour avec les précautions précédentes, renfermait dans son tiers inférieur; 1° deux cent grammes d'un liquide épais, trouble, dont la coloration rouge-pâle était manifestement due au sang contenu dans le grès-double ingéré; 2° vingt vers lombrics formant un véritable peloton de très grande quantité; 3° un ent de paille, et, au milieu de ce paille, une saignée de sang, et, au milieu de ces lombrics, sept ou huit fragments de grès-double décolorés par le travail de la digestion, d'une texture fibreuse et élastique, d'un centimètre d'épaisseur environ, et de la dimension en longueur et en largeur de la phalange unguéale du petit doigt d'un adulte. Mais ce qui n'avait de plus curieux à noter, c'est que plusieurs lombrics avaient perforé de part en part ces corps étrangers. De telle sorte que ces escarilles pelotonnées les uns sur les autres, et ces morceaux de viande de boucherie, dont quelques-uns étaient emboîchés par eux, avaient dû former pendant la vie du sujet comme une masse molle inerte, molle vivante, qui, à un moment donné, avait tout à coup déterminé chez notre petit malade une obstruction complète de l'intestin, y puis bientôt amené à sa suite tous les accidents rapidement mortels, et ici foudroyants, de l'étranglement interne par obstacle au cours des matières intestinales.

La membrane muqueuse de cette portion de l'intestin où existait l'occlusion était le siège d'une rougeur manifeste et d'une injection marquée. Elle était évidemment enflammée, ramollie, et se détachait plus facilement dans ce point que dans les parties supérieures, où son intégrité était parfaite. Les follicules agminés, ou plaques de Peyer, étaient rouges et saillants. En un mot, il y avait là des traces sensibles d'inflammation. Les autres organes étaient sains.

Notre réponse à l'autopsie, on le devine d'avance, fut que la mort du jeune Créneau devait être attribuée à un étranglement interne par obstacle au cours des matières intestinales; et qu'ainsi, le crime n'était absolument pour rien dans cette mort imprévue.

Les observations analogues à la nôtre ne sont pas rares dans la science; mais nous n'avons cru devoir vous les signaler, messieurs, à cause de cette singulière circonstance de l'om-

sans aucune production de cartilage nouveau dans son intérieur.

Son insertion se faisait immédiatement sur les bords du cartilage divisé; et, comme nous le verrons plus loin en vous parlant des lésions du cartilage aux environs de la fracture, vous verrez les éléments de la membrane d'union apparaitre à une certaine distance de la fracture dans la gangue même du cartilage. Mais ces adhérences, ces liens fibreux, peuvent-ils avoir pour point de départ la surface même encore intacte ou légèrement altérée de cartilage d'enroulement? Jusqu'ici on tendait plutôt à répondre d'une manière négative; et vous avez pu, à propos d'une pièce que nous a montrée M. Armand Moreau, l'appréhender sous le microscope, que la science exige, M. Cruveilhier lui mettra en doute la possibilité. Sur cette même pièce, M. Broca nous a fait voir et vous nous avez tous pu constater que des adhérences nombreuses qui s'étendaient de la rotule au fémur se confondaient inégalement avec le tissu cartilagineux partiel.

La cicatrisation des fractures des cartilages d'enroulement, des fibro-cartilages même, est donc aujourd'hui un fait acquis à la science.

Au voisinage de la fracture, dans l'épaisseur même du cartilage divisé, se produisant, pendant le travail de cicatrisation, des changements remarquables que M. Broca nous a montrés sur diverses pièces; ces altérations dans la structure de la gangue cartilagineuse étaient, dans tous les cas, presque identiques. C'est d'abord un aggrandissement des cavités des cartilages avec multiplication des vaisseaux; dans l'intervalle de ces vaisseaux, des dépendances quelconques de la membrane d'union; d'autres fois se continuant manifestement avec elle, existent des hautes parallèles de tissu fibreux. (La suite à un prochain numéro.)

brics perforant des morceaux de viande, de nature fibreuse, denses, résistants, qui, trente-six heures auparavant, avaient été avalés dans leur entier par notre petit malade. Vous savez qu'on a nié que les lombrics pussent produire des perforations de l'intestin, sans que celui-ci fût préalablement enflammé, ramolli, ulcéré, etc. On a dit que la bouche du ver s'était posée inconsciemment armée pour produire une semblable perforation; qu'il ne pouvait en aucune manière, avec son extrémité antérieure, à l'instar d'un point de fusil, scarifier les fibres intestinales, et, tomber ainsi dans le péritoine, à la faveur de cet écartement. Pour nous, qui partageons volontiers l'opinion contraire, nous croyons avec M. Mondière que c'est à la fois la bête et le ver qui ont tement un chemin à travers les parois intestinales, non pas en rongant les tissus, mais simplement en écartant les fibres au moyen de leur extrémité antérieure, laquelle, à rapport de de Blainville, est susceptible de s'élever, d'acquiesce une force qu'augmentent encore les valvules à bords durs et tranchants dont elle est garnie. Il est évident, en effet, que si des lombrics ont pu, en moins de trente-six heures, perforer des corps étrangers aussi résistants que ceux que j'ai décrits, on ne doit s'étonner que d'une chose: c'est que les perforations intestinales ne soient pas plus fréquemment observées. La possibilité de cette lésion, sans altération préalable de l'intestin, rejeté complètement par Bresner, Rudolphi, MM. Scudéri, Cruveilhier, J. Cloquet, me paraît devoir être admise quelquefois avec MM. Méral, Bégin, Gaultier de Claubry, Mondière, etc. Et contre l'opinion des auteurs du *Compendium de Médecine pratique*, il ne me paraît pas plus vrai que, dans la grande majorité des cas, c'est nécessairement en traversant des ulcérations préexistantes du tube digestif que les ascariides pénètrent dans l'abdomen. (Bull. de la Soc. de méd. de la Sarthe.)

NOTE SUR LA SUBSTITUTION FRAUDULEUSE DE LA FÉCULE

à la farine dans la fabrication des pains à chanter avec indication des moyens qui peuvent la détecter (2).

Par J.-L. LASSIGNÉ.

Dans le numéro du 31 octobre dernier du journal *l'Union*, se trouve insérée une lettre de l'abbé Rouard de Card, directeur de la maîtrise à Limoges, dans laquelle cet ecclésiastique, dans la crainte de compromettre la fraude qui se pratique si communément dans la fabrication des pains à chanter, nous mentionne ce fait coupable. M. Rouard de Card indique à quel caractère physique on peut reconnaître cette fraude et distinguer facilement le pain à chanter préparé avec la farine pure de celui qui a été fabriqué avec de la féculle.

L'hostie de pure farine, placée dans l'eau froide, conservée en s'épaississant peu à peu sa blancheur imperméable à la lumière, tandis que l'hostie faite avec la féculle, plus légère, plus brillante et presque transparente, se dévient plus par son immersion prolongée et semble se dissoudre en partie dans l'eau.

Tous les faits rapportés par M. Rouard sont de la plus grande justesse, mais ils ne suffisent pas pour établir avec certitude si l'hostie a été préparée avec de la féculle pure ou avec un mélange de celle-ci et de farine de froment. C'est dans le but de résoudre ces deux questions, qui ont quelque intérêt, que nous avons tenté les expériences qui font le sujet de cette note.

Les essais auxquels nous nous sommes livré ont été entrepris sur cinq échantillons d'hosties fabriquées à Paris, et dont nous ignorons la préparation. L'examen que nous en avons fait sur la demande d'un de nos collègues (M. Chénier) nous a démontré que, sur cinq échantillons, quatre étaient composés avec un mélange de farine, et un seul était formé avec de la féculle. C'est par les réactions suivantes que nous avons pu arriver aux résultats que nous mentionnons ci-dessous.

1° Action de l'eau froide.

Les hosties préparées avec la farine pure, plongées dans l'eau froide, à la température de + 15 degrés, se gonflent et conservent leur blancheur et leur opacité, même au bout de plusieurs heures. Les hosties faites avec la féculle, placées dans les mêmes conditions, deviennent, après et laps de temps, transparentes et ressemblent alors à des lambeaux d'étoffe qui perdent peu à peu leur forme en se délayant et se dissolvant dans l'eau pour la plus grande partie. La différence d'aspect de ces deux sortes d'hosties se remarque, soit au milieu de l'eau, soit en tendant sur une plaque de verre les morceaux humides après leur macération dans l'eau.

2° Examen microscopique.

L'emploi du microscope, ainsi que nous l'avons constaté, peut servir à distinguer l'hostie faite en féculle de celle préparée avec la farine. Cette dernière présente, lorsqu'elle est bien détrempée dans l'eau froide, une matière transparente, fortement striée, en différents points, par des filaments courbés; tandis que la première offre, au milieu de sa masse, des granules allongés ou ovoïdes de féculle, qu'une faible solution de potasse caustique gonfle et fait dilater.

Cette distinction, qu'il est facile d'établir avec cet instrument entre l'hostie faite en féculle et celle de farine pure, peut être d'une grande utilité dans les hosties de sacrement composées de farine et de féculle mélangées dans diverses proportions? Nous ne saurions le dire en ce moment; la solution de cette question exigerait des essais directs que nous

(1) On conçoit que cette substitution n'a lieu que lorsque la féculle est à un plus bas prix que la farine.

n'avons pu encore entreprendre. Toutefois, l'examen microscopique auquel nous avons soumis les hosties fabriquées avec la farine ne nous a pas permis de constater dans leur masse, délayée dans l'eau, la présence des granules de fécule, même après l'action d'une faible solution de potasse, comme MM. Payen et Donny l'ont conseillé pour découvrir la fécule, même en petite quantité, dans les farines et le pain confectionnés.

3. Action de l'eau bouillante acidulée par un peu d'acide azotique.

La fécule étant dissoluble presque entièrement dans l'eau acidulée par l'acide azotique, et la farine ne l'étant qu'en partie en abandonnant son gluten et son albumine, nous avons constaté que, faisant bouillir une petite quantité de ces hosties avec cette eau acidulée, l'hostie en fécule se dissolvait et que celle en farine donnait un liquide trouble d'où se déposaient des flocons blancs assez abondants.

4. Action de l'acide azotique pur.

L'acide azotique pur, légèrement fumant, avec lequel on humecte un fragment d'hostie en fécule, placé sur une assiette de porcelaine, ne produit aucune coloration, même après un contact prolongé à la température de +15°; mais l'hostie en farine se colore bientôt en jaune par l'action de l'acide azotique pur sur le gluten et l'albumine qui y sont contenus.

5. Action de la dissolution mûre et acide de proto-azotate et dento-azotate de mercure.

La propriété qu'ont les matières albumineuses de se colorer en orange ou en rouge nacarat par le contact de ce réactif nous a permis de distinguer facilement l'hostie en fécule de celle de farine, en humectant des fragments de l'une et de l'autre, et les abandonnant à l'air à une température de +15 à +20 centigrades. L'hostie faite en farine se colore peu à peu en orange, tandis que l'hostie en fécule reste blanche.

6. Action de l'acide chlorhydrique pur.

La dissolution des matières albumineuses dans l'acide chlorhydrique et leur coloration en violet dans cette circonstance nous ont fourni un excellent moyen d'établir une distinction entre ces deux sortes d'hosties; il suffit de mouiller dans un tube bouché par un bout, une petite bandelette d'hostie avec de l'acide chlorhydrique pur légèrement fumant, et de chauffer le tube au bain-marie, à une température de +25 à 40 degrés centigrades pour voir l'hostie faite en farine se colorer en violet et se dissoudre ensuite dans l'acide, en lui communiquant une teinte améthyste plus ou moins marquée.

L'hostie préparée avec la fécule pure s'attaque et se dissout sans développer aucune espèce de coloration. L'hostie de cette espèce pourrait, sans aucun doute, servir à faire distinguer, par la teinte violette plus ou moins intense qui se développerait à l'hostie a été fabriquée avec de la farine pure ou avec de la farine mélangée de fécule ou d'amidon.

Un échantillon de pain à chanter, sans empreinte, tel qu'on s'en sert dans les pharmacies pour envelopper les pilules et les administrer, nous a présenté, dans l'essai que nous avons fait avec l'acide chlorhydrique, une teinte violette beaucoup plus faible, dénotant indubitablement l'impureté de la farine employée à la fabrication de cette espèce de pain à chanter. Les réactifs indiqués aux paragraphes 3, 4 et 5 ont donné, avec cet échantillon de pain, des résultats qui sont venus confirmer l'action de l'acide chlorhydrique. L'examen microscopique n'a pu nous y faire reconnaître aucune globale distincte de fécule, ce qui nous autoriserait à regarder le pain en question comme formé par un mélange de farine et d'amidon.

En publiant les faits que nous avons constatés dans cette note, nous pensons faire cesser l'abus qui s'est peu à peu introduit dans cette fabrication de pains à chanter, perdus dans ceux qui doivent servir au saint sacrifice de la messe.

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 3 mars 1882. — Présidence de M. LARREY.

Corps étranger du genou.

M. CHASSAGNAC présente un malade chez lequel, six semaines auparavant, les membres de la Société constatèrent l'existence d'un corps étranger dans l'articulation du genou. L'ouverture de l'articulation a été pratiquée au moyen du procédé de M. Goyrand, et ce corps étranger a été repoussé dans le tissu cellulaire à une distance suffisante pour permettre de l'extraire désormais sans danger.

Aucun accident n'est survenu dans l'articulation du fait de la première opération. Le malade marche très bien.

Abcès de la cuisse.

M. LARREY présente un malade qui portait à la partie supérieure de la cuisse gauche une double tumeur contenant les faces interne et postérieure du membre, et offrant l'apparence d'un vaste abcès froid, soit idiopathique, soit symptomatique. C'est du moins ce que les antécédents permettaient de préjuger, d'une part, d'après certains indices locaux, tels qu'une ulcération fistuleuse au cou, avec adhérence aux chairs; d'autre part, d'après des douleurs éprouvées anciennement dans la région lombaire et une distension du même côté. Mais ces douleurs ont depuis longtemps disparu, et les tumeurs se sont développées presque à l'insu du malade, qui n'en souffrait aucunement, même sous l'influence de pressions assez fortes exercées dans une sentinelle à guérite militaire. Le signe pathognomonique d'une collection purulente, la fluctuation, est enfin si peu manifeste, que l'on pourrait douter de

l'existence réelle, ou du moins exclusive, d'un abcès. C'est là cependant le diagnostic à faire prévaloir.

Tumeur fibreuse de la gorge.

A l'occasion du procès-verbal, M. HUGUIER présente une tumeur fibreuse développée dans l'œsophage-bœuf, chez un jeune homme de quinze ans. Cette tumeur envoyait des prolongements dans le sommet du pharynx, dans la fosse zygomatique et dans la fosse nasale droite; elle semblait partir des portions fibreuses qui tapissent le trou déchiré antérieur; elle adhérait aux deux apophyses ptérygoides et passait entre la tubérosité maxillaire et l'apophyse zygomatique. Dans deux cas, moins graves à la vérité, mais présentant l'analogie, il lui a suffi d'ouvrir la paroi antérieure du sinus pour terminer l'opération, et il demande si on ne pourrait pas faire de même avec la paroi antérieure et extérieure du sinus maxillaire, luxer en bas et en dedans la portion palatine de cet os.

M. MAISONNEUVE pense que la pièce présentée par M. Huguière vient à l'appui de son opinion; l'affection étant, par son siège, très difficile à atteindre jusque dans ses dernières limites, il faut se frayer une voie sûre et en même temps large. Il croit que le procédé qu'il propose est, dans certains cas, le meilleur, pour guérir les malades. En agissant ainsi, on est plus à même d'apprécier le siège et l'étendue de la tumeur.

Suivant lui, il y a bien moins de danger à se comporter comme il le conseille, que de laisser le malade avec une opération non terminée.

À la place de M. Huguière, il n'aurait pas hésité à enlever le maxillaire pour extirper la tumeur jusque dans ses derniers prolongements, à moins qu'elle ne pénétrât dans le crâne. Quant à son malade, il est aujourd'hui entièrement guéri; il n'y a pas de cicatrice bien apparente à l'extérieur, ni d'altération de la cavité buccale. Ce fait est donc doublement intéressant au point de vue physiologique et chirurgical.

M. CHASSAGNAC, après avoir examiné la pièce, se sent moins disposé à partager l'opinion de MM. Robert et Maisonneuve. Il croit que, dans cette circonstance, on pouvait atteindre d'autant plus facilement la tumeur que, le cloison des fosses nasales étant notablement déviée, on pouvait, sans l'écarter, avoir une ouverture suffisamment large pour arriver sûrement sur le pédicule. Il insiste fort sur ce qu'il respecte la cloison des fosses nasales.

M. HUGUIER, en présentant cette pièce, qui a déjà été décrite à une autre époque par M. Forget, a surtout voulu faire voir quels étaient les points précis de son insertion.

Toutefois, notre collègue ne se dissimule pas qu'en suivant son procédé, si un vaisseau important avait été atteint, il eût été fort gêné pour agir aussi profondément.

Il ajoute que, sans vouloir repousser d'une manière absolue le procédé qui a été employé par MM. Robert et Maisonneuve, il faut conserver la voie palatine jusqu'au dernier moment, et ne se décider à se sacrifier qu'en cas d'absolue nécessité.

M. MAISONNEUVE dit que le plus grand avantage de son procédé est surtout de faire disparaître la voie palatine, qui est le plus grand obstacle à l'action des doigts. Pour lui, leur action est bien supérieure à celle de tous les instruments; aussi, lorsque la tumeur est enlevée, non-seulement il peut introduire une main, mais elle le peut. C'est, du reste, de cette manière qu'il a agi dans le fait dont il entretenait la Société. Une fois la voie palatine détachée, il a pu saisir la tumeur avec la main gauche et l'enlever avec la main droite. L'opération dura cinq minutes. Il n'aurait jamais pu obtenir un résultat semblable en suivant le procédé de MM. Huguière et Chassagnac.

M. HUGUIER dit que dans les cas de ce genre il y a presque toujours une déformation des cartilages et un commencement de disjonction des os; on ne pourrait-on pas mettre à profit ce travail morbide, et, après avoir détaché la paroi interne du maxillaire, luxer en bas et en dedans la portion palatine de cet os et, une fois l'opération terminée, la refouler à sa place? De la sorte, on éviterait la perte de parties considérables et on se ménagerait un obturateur naturel.

M. ROUX ne veut nullement blâmer la conduite de M. Maisonneuve; il avoue cependant qu'il a vu avec regret notre collègue sacrifier sans aucune hésitation des parties encore saines et si nécessaires sous beaucoup de rapports. Jamais dans sa longue pratique il n'a été obligé de recourir à une opération aussi complète; il dit avoir vu deux fois à l'occasion de tumeurs remarquables de l'œsophage, leur démolir que par leur volume, et il a pu terminer l'opération avec des pinces très fortes garnies d'aspérités; il ajoute qu'il n'y a pas eu de récidive.

Il craint que dans l'opération de M. Maisonneuve le voile du palais ne soit un peu comprimé sous à ses fonctions.

Il ne peut pas non plus voir sans regret un malade perdre la moitié de l'arcade dentaire.

M. ROUX termine ses observations par quelques rapprochements sur les autres tumeurs qui naissent du périoste, qui sont généralement très denses et nécessitent l'action d'instruments énergiques.

M. ROUX insiste sur la nécessité de bien préciser dans la discussion qu'il ne s'agit pas ici des polypes osseux des fosses nasales, mais bien des polypes qui prennent naissance dans le tissu fibreux qui tapisse une partie de la base du crâne et du sommet du pharynx : ces polypes, qui ont une origine toute différente, ont généralement une base d'implantation assez large et la plupart du temps ils se résistent à l'action de plusieurs multiples. Il est évident que le chirurgien n'hésite pas à pratiquer une ouverture suffisamment large pour qu'il puisse, sans être gêné, porter les doigts, l'instrument tranchant et au besoin le fer lorsque des hémorrhagies surviennent. Il rappelle le cas du malade de M. Huguière, qui perdait une quantité considérable de sang.

Peut-on maintenant dire à l'avance qu'on modifiera l'opération suivant le besoin? M. Robert ne le pense pas. Suivant lui, tout chirurgien qui s'engage de prime abord dans une mauvaise voie augmente les difficultés de l'opération et expose son malade à des chances de rechute. Dans une circonstance semblable, il faut vingt-cinq minutes avant d'avoir terminé par prudence, il n'aurait pas voulu employer le chloroforme.

Comme M. Roux, il regrette la perte de parties encore saines et d'être obligé de recourir à une opération si compliquée; mais la regrette moins parce qu'il considère que c'est la seule voie qui permette d'arriver à une solution complète, qu'il jouit en terminant le cas de son malade, au bout de quelques jours et sans qu'il eût été la moindre précaution, les lèvres de la plaie du voile du palais étaient réunies.

M. ROUX est surpris de voir M. Maisonneuve se fonder sur la pièce de M. Huguière pour soutenir la nécessité de son procédé opératoire. Il croit au contraire, et ce n'est pas en vain, qu'il est de son opinion personnelle, c'est celui qui vient d'être présenté par

M. Huguière; aussi préfère-t-il la méthode de ce dernier; si la cloison des fosses nasales le gênait, il en ferait de suite le sacrifice sans se rendre aucune suite fâcheuse; quant aux os de la face, il insiste de nouveau pour qu'on les respecte, et se joint à M. Roux pour exprimer des doutes sur la nécessité d'une semblable opération. Il considère le point de départ de ces polypes comme une véritable métroïse qui reproduit sans cesse de nouveaux prolongements; l'essentiel d'arrêter sur ce point, peut-on le faire avec l'opération que conseille par exemple M. Maisonneuve, on ne le peut pas.

Envisageant ensuite ces polypes sous le rapport de leur pronostic, il cherche à démontrer qu'ils sont loin d'être aussi dangereux qu'on semble le craindre. Quant à lui, jamais il ne les a vus entraîner la mort; à la vérité, il y a quelques cas de graves hémorrhagies; mais, comme on n'a jamais pu au juste la vascularité de ces tissus, le point exact d'où vient le sang, il ne faut pas s'exagérer les craintes. Si M. Maisonneuve a pu arracher la tumeur avec ses doigts, à plus forte raison eussent-il pu le faire avec des pinces. Suivre son procédé, c'est s'exposer à des complications, à la face, à comprimer les fonctions de la bouche, du voile du palais; en un mot, ce n'est plus seulement l'extraction d'un polype, mais bien l'amputation de l'os maxillaire.

M. HUGUIER pense que ces tumeurs n'ont de tendance à saigner que dans les points où elles sont en contact avec l'air; le malade qu'il a fait voir à M. Robert perdait à la vérité du sang lorsqu'on touchait à la portion qui était molle et vasculaire; mais, lorsque ce tissu fut dépassé, le sang ne s'écoulait plus en nappe; il était fourni par une artériole. D'après lui, les prolongements de ces tumeurs n'ont avec les parties voisines que des adhérences celluloso-fibrilleuses faibles qui peuvent être détruites facilement. Il croit que M. Roux s'exagère les craintes de l'opération, et qu'il craint ce qu'il a fait au voile du palais; comme on peut le ménager, il conserve ainsi toute la tension sans que ses fonctions soient en rien altérées.

Ouvrages adressés à la Société.

- Le tome XVI de l'Académie nationale de médecine de Paris.
- M. le docteur Broca envoie les ouvrages suivants :
Études sur la propagation de l'inflammation, suivies de quelques propositions sur les tumeurs des conduits;
La fabrication grossière primitive des muscles et de son influence sur la production des pieds-plats;
Compte-rendu des travaux de la Société anatomique de Paris pour l'année 1880;
Mémoire sur la pleurésie secondaire consécutive aux inflammations du sein et de la tunique;
Étude sur les doigts et orteils surrénaux;
Réflexions sur les anomalies artérielles du membre thoracique;
Description de deux anomalies rares des artères de l'avant-bras;
Anatomie pathologique du cancer;

Corps étranger dans la tunique vaginale.

À l'occasion du procès-verbal, M. CHASSAGNAC donne à la Société quelques renseignements sur les deux malades qu'il avait présentés à la dernière séance.

Celui qui avait un corps cartilagineux mobile de la tunique vaginale a été opéré de manière à ne pas l'écarter, et on a pu l'extraire le corps cartilagineux qui offre le volume d'une grosse noisette un peu aplatie sur les côtés. L'examen microscopique de ce corps, fait par M. Pollin, a présenté au milieu d'une gangue cartilagineuse deux noyaux parfaitement arrondis, constitués par une masse de cellules épithéliales et de matières colorées faisant effervescence avec les acides. Astley Cooper et M. Roux n'ont jamais eu dans leur longue pratique l'occasion d'en observer sur le vivant. Astley Cooper les a très bien décrits sur des pièces pathologiques. M. Roux les a plusieurs fois observés sur le cadavre, mais à l'état d'adhérence.

Résumé du moteur oculaire commun.

Le malade atteint d'une paralysie du moteur oculaire commun sans la paralysie de l'iris, qui existe presque constamment en pareil cas, a été soumis à des insinuations de l'acide, qui ont déterminé une très belle dilatation de la pupille et ont permis de constater que le défaut de dilatation pupillaire ne tenait point à l'existence d'adhérences ou de synchies postérieures, mais bien à la variété anatomique qui a été indiquée.

Syphilis constitutionnelle grave.

M. VIDAL (de Cassis) communique à la Société le fait suivant. Un homme affecté de syphilis constitutionnelle était soumis depuis un certain temps à un traitement antisyphilitique, lorsque des ulcérations sérophigieuses se manifestèrent à la jambe et à la cuisse; ces ulcérations, malgré tous les traitements, prirent un caractère de gravité insolite, elles entraînaient la presque totalité du membre. Tout échouant, le malade dépérissait. M. Vidal avait repoussé la proposition de le syphiler; il est alors l'idée de passer ces ulcères avec des bandes de sparadrap de Vigo. Dès le premier pansement, c'est-à-dire au bout de trois jours, il y avait une amélioration notable. On continua le même traitement et, au bout de vingt à trente jours la cicatrisation fut complète. Il y avait six mois que ce malade était à l'hôpital. Pendant ce traitement, des ulcérations mercurielles étaient survenues dans la bouche. M. Vidal se demande si, dans ce cas, le Sparadrap de Vigo n'a pas agi d'une manière générale et locale.

M. MORZ-LAVALLÉE, qui a vu ce malade, fait observer que la cicatrisation n'a pu marcher de la sorte, sans que le système lymphatique n'ait commencé par des plaques disséminées; la cicatrice est lisse sans aucune rétraction.

M. ROUX croit devoir rappeler que, dans les premières années qui suivent son voyage en Angleterre, il employa aussi le sparadrap de Vigo pour panser des ulcères de mauvais nature.

M. GRADY croit qu'on néglige un peu trop la position dans le traitement des ulcères; il ne saurait trop préconiser ce moyen, qu'il a souvent employé avec succès.

M. MAISONNEUVE ajoute que dans bon nombre de cas il suffit de changer le mode de traitement, de varier l'application des topiques pour obtenir la cicatrisation.

M. VIDAL (de Cassis) fait observer que le malade dont il vient de parler n'a pu marcher que sur un ulcère ancien, comme on en voit tous les jours; d'autre part, un ulcère à marche incessante qui avait envahi tout un membre, qui avait résisté à toutes les méthodes curatives, et dont la marche ne fut arrêtée que du jour où le sparadrap de Vigo fut employé. À ce moment, l'état général du malade, qui était des plus graves, s'améliora et le malade se sentit à la guérison fut des plus prompts. Sous tous ces rapports ce fait lui paraît exceptionnel et digne de l'attention de la Société.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de Médecine.

La Gazette Française,

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITALS

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au BUREAU du JOURNAL, rue des Saints-Pères, 40,
et dans les autres villes
chez tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.
Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIJOURNEMENT REFUSÉES.

PARIS, LE 17 MARS 1852.

Séance de l'Académie de Médecine.

Une mer sans orage ; un printemps sans roses, un amour sans fin, un merle blanc et un dahlia bleu, tout cela est infiniment moins rare qu'un discours de M. Chailly sans bons mots. Il faut reconnaître toutefois que le savant académicien s'est surpassé hier, et qu'il a été plus que lui-même, ce qui tient sans doute à ce qu'il avait préparé son produit de longue main, et qu'il l'avait couché d'avance sur le papier.

« Quand on tue, s'est-il écrié dans un exorde *ex abrupto*, il ne faut pas de demi-mesure, » et il a continué vingt minutes durant en soutenant sans faiblir ce magnifique début. Nous laisserons à nos lecteurs le plaisir de deviner ce que nous ne pourrions que très incomplètement reproduire.

Or, cette belle oraison, l'Académie a entendu un discours de M. Bégin et une courte réplique de M. Cazeaux.

Pour la première fois dans la discussion, M. Bégin a abordé la partie philosophique du rapport de la commission, et il l'a fait avec une supériorité de vues, avec un sentiment de haute moralité, avec une convenance de langage digne des plus grands éloges. Ce discours a produit la plus vive sensation, et il a ébranlé une foule de consciences, qu'une réplique très habile et pleine de verve de M. Cazeaux n'a que fort incomplètement rassurées. Nous n'essaierons pas d'apprécier aujourd'hui ces deux remarquables argumentations ; nous remettons cette tâche difficile à mardi prochain. Nous nous bornons aujourd'hui à mettre sous les yeux de nos lecteurs, pour qu'ils les méditent avec la plus grande attention, les argumentations de MM. Bégin et Cazeaux.

Cette intéressante séance s'est terminée par une communication de M. Maisonneuve, qui a présenté une pièce anatomique recueillie sur cette malheureuse femme de l'hôtel des Princes, dont nous avons déjà fait connaître en détail l'histoire chirurgicale.

— Nous sommes obligé de renvoyer à notre prochain numéro le compte-rendu de l'Académie des sciences.

H. de Castejau.

HOTEL-DIEU. — M. CROMEL.

Péritonite circulaire. — Abcès de l'ovaire.

Les observations de péritonite circulaire ne sont pas rares, même à la suite des perforations intestinales ; cependant, si le fait suivant nous a paru renfermer quelques particularités intéressantes que nous signalerons avec soin dans le cours de l'histoire de notre malade.

La nommée X..., âgée de vingt-cinq ans, est entrée à l'hôpital le 17 décembre 1851. Elle avait toujours joui d'une bonne santé ; mais un état de maigreur déjà assez prononcé

annonçait des souffrances antérieures. Bien réglée depuis l'âge de treize ans, elle raconte avoir eu un enfant il y a huit ans ; ses couches se sont faites facilement, et elle s'était bien portée jusqu'à il y a un an, époque à laquelle elle a commencé à avoir une irrégularité très grande dans l'évacuation du flux menstruel. Aujourd'hui elle affirme avoir un retard de quinze jours, mais elle dit aussi pouvoir être enceinte.

C'est au 9 décembre qu'elle lui fait remonter le début de l'affection qui l'amené à l'hôpital. Elle a ressenti, à cette époque, des douleurs abdominales très violentes, qui, d'abord intermittentes, sont bientôt devenues continues. Ces douleurs revenaient surtout le matin, et gardaient la même intensité que la malade fut couchée ou debout. Le ventre, ballonné, était sensible à la pression dans toute son étendue. Un médecin appelé prescrivit une potion dont la malade ignore la composition et le but ; elle éprouva quelques vomissements, mais pas d'évacuations alitrines ; l'appétit était complètement perdu, et lorsque la malade s'est décidée à venir réclamer des soins, elle n'avait pas pu quitter son lit depuis trois jours, et tout aliment avait été supprimé par elle ; le bouillon lui-même n'avait pu être supporté.

Depuis le 1^{er} décembre, dit-elle, ses selles, jusque-là assez régulières, sont devenues, au contraire, rares et difficiles ; et le 9, elles se sont supprimées complètement jusqu'à son entrée.

Les signes de la malade fait constater l'état suivant : pâleur de la face et anxiété des traits indiquant un état de souffrance très intense ; résolution des membres ; immobilité du corps ; déhiscence dorsale, avec flexion du thorax sur l'abdomen, tendant à relâcher les parois de cette cavité, ces parois sont tendues et sensibles à la pression. On constate enfin une douleur ayant son point maximum dans la fosse iliaque droite, et paraissant s'irradier dans les autres points de l'abdomen. Le poulx est petit et s'élève jusqu'à 116 pulsations par minute. La peau pas très chaude, mais d'une sécheresse extrême. La langue, large et bléâtre, est légèrement collante. La malade est fatiguée par des vomissements qui ne contiennent que des matières bilieuses et les boissons ingérées. Elle n'a jamais vomi de matières stercorales. Un lavement avec 30 grammes de sulfate de soude, qui lui a été administré à son entrée, n'a donné issue qu'à une très petite quantité de liquide coloré par des matières stercorales diluées ; les symptômes ont persisté comme précédemment. Elle y a déjà plusieurs fois tenté la malade n'a pas rendu de gaz par son bas ; il en est, au contraire, sorti beaucoup par son haut.

Pressée de questions relativement à ses couches, la malade avoue avoir senti, il y a huit ans, quelques douleurs dans l'utérus à la suite de sa délivrance, mais sans phénomènes graves. Le toucher fait constater que l'utérus est situé très bas, et les mouvements qu'on lui imprime sont la cause de douleurs abdominales très violentes. Par le rectum le doigt peut facilement introduit, mais cause aussi beaucoup de douleurs.

En présence de cette constipation opiniâtre et des phénomènes graves qu'elle amène, on prescrit des pilules avec :

Diagrè. 1 gramme.
Huile de croton tignon. 2 gouttes.

Pour 10 pilules administrées une toutes les heures.

Si la quatrième n'avait pas agi, il faudrait les donner de demi-heure en demi-heure. Une vessie remplie de glace en fusion est appliquée sur le ventre, et un lavement d'eau de rivière à 50 ou 60 degrés sera administré, en employant plus d'un litre d'eau, en ayant soin cependant de s'arrêter à la distension de l'intestin causait des douleurs trop violentes.

Les douleurs disparaissent, et que l'os soit à nu dans l'articulation, subissant lui-même des altérations de structure dont je n'ai pas le moyen ici. Entre l'annéissement léger et souvent difficile à apprécier du cartilage et ces résorptions presque totales d'une étendue plus ou moins grande de leur surface, il existe, vu le compréhensible facilement, une foule de degrés intermédiaires. Ajoutons à vous parler ici, l'altération vultueuse, sont rarement tout à fait indépendants d'un de l'autre, mais se rencontrent souvent en même temps sur des parties contiguës d'une même surface cartilagineuse. C'est ce qui existait dans plusieurs rotules que M. Broca vous a montrées.

L'altération spéciale du cartilage, comparée par notre collègue M. Renfer, d'Edimbourg, à l'aspect du velours d'Utrecht, et que nous nommons, avec M. Broca, altération vultueuse, en général, une teinte d'un blanc nacré, opaque, analogue à celle des tendons. Dans plusieurs pièces, M. Broca vous a prouvé d'une manière évidente que cette altération débute souvent sur les points qui ne recouvrent point de pression, par la seule influence de l'immobilité de l'articulation et du défaut de pression.

C'est par la surface qui, examinée de près, apparaît comme dénuée d'une foule de petites éminences mamelonnées, que débute cette lésion. À ce changement dans la teinte et le poli du cartilage correspond une altération dans la structure même du tissu, variable suivant la profondeur à laquelle on l'examine. Sur une rotule et la trochlée fémorale d'un genou, M. Broca a décrit les degrés divers de la lésion et les transformations successives de diverses altérations. Outre les bandes fibreuses en grand nombre qui contribuent à donner au cartilage un aspect particulier, on

Vingt sangues sont appliquées sur la fosse iliaque droite, qui est le point de l'abdomen le plus douloureux ; et pour tout boisson, on donnera de la glace râpée.

Ce traitement énergique a produit six ou sept selles très copieuses, et la malade se sentait beaucoup mieux. Le ventre, bien moins douloureux, n'avait encore métrorisé, permet aujourd'hui (19 décembre) une exploration impossible hier, et l'on constate que la sonorité assez grande vers l'ombilic diminue à mesure qu'on se rapproche des parties dévies ; le son n'est cependant très obscur que dans la fosse iliaque droite, et encore n'y a-t-il pas de matité absolue. La palpation n'est pas non plus très douloureuse ; seulement cette région présente un peu plus de réticence que la région correspondante gauche.

Les pilules purgatives et les autres moyens accessoires sont continués, et cependant le mal des douleurs abdominales est encore très vif ; le métrisme est considérable et s'étend jusqu'à dans l'épigastre. La région cœcale est très douloureuse et moins dépressible que le reste de l'abdomen ; mais le son est plus clair. Le poulx n'est plus qu'à 88 ; la dyspnée est encore considérable ; il y a eu à bien dans la journée quelques selles de matières fécales ramollies assez copieuses. L'utérus, toujours très bas, est douloureux au toucher. Le même traitement est encore continué : pilules de diagrè, bain, lavement froids, 15 sangues sur la région iliaque droite, cataplasmes très minces à demure ; une assez grande quantité de vents fatiguant la malade, on conseille une légère infusion d'anis. Les vomissements sont calmés.

Le 21, les selles ont encore été fréquentes et copieuses, et on croit alors qu'il est convenable de suspendre les pilules purgatives ; le ventre est cependant encore métrorisé, mais moins douloureux. Dans la journée, pas de selles, mais amélioration sensible.

Le 24, la malade demande à manger. Elle a eu hier cinq selles demi-liquides qui l'ont soulagée. La dépressibilité est toujours un peu moindre à droite qu'à gauche, mais le volume du ventre a considérablement diminué. La peau, les conjonctives se sont assez fortement colorées en jaune sans qu'il soit possible de constater aucun phénomène du côté du foie. Les urines ne versent pas cependant par l'acide nitrique.

Pendant plusieurs jours, la malade grève des cataplasmes à demeure, fait usage de l'infusion d'anis, et, après avoir pris d'abord des purgatifs, puis un porcion d'aliments solides, paraît être entrée définitivement en convalescence.

Le 27, les règles sont venues assez abondantes. La dépressibilité des deux fosses iliaques est à peu près la même ; le poulx n'est plus qu'à 72 pulsations par minute.

Mais, le 29, il est survenu d'abord un peu de malaise, puis une douleur dans la région suspubienne, assez rapidement étendue dans tout l'abdomen, surtout à gauche, et ayant même un retentissement dans le côté gauche de la poitrine. Cette douleur a cessé dans la journée ou du moins a considérablement diminué, et la malade a pu prendre quelques aliments comme à l'ordinaire ; elle s'est endormie à huit heures du soir, mais à dix heures elle a été réveillée par des douleurs atroces, s'irradiant dans tout l'abdomen et s'accompagnant de tension et de sensibilité extrême à la pression. Il survient des vomissements de matières bilieuses, verdâtres, très abondantes ; ils sont bientôt suivis de régurgitations du même liquide sans efforts.

Le 30 au matin, les douleurs du ventre sont étendues jusqu'à vers le haut des cuisses ; la malade ne peut pas s'asseoir sur son lit ; le poulx, très petit, bat 112 fois par minute ; l'anxiété est extrême, les yeux sont caves, la face pâle et grippée ; la dyspnée est aussi augmentée. Le toucher ne fait

voir que les cavités du cartilage sont agrandies d'une manière remarquable, pouvant avoir jusqu'à 0,25 de longueur, et qu'elles contiennent un nombre considérable de noyaux de 10, 15, 50 et même 100. Sur cette pièce, les couches profondes du cartilage étaient normales ; mais, à rapprocher qu'on se rapprochait de leur surface, on voyait les cavités s'agrandir, leurs noyaux devenir plus nombreux et une matière grasse se déposer dans leur intérieur. En se développant, ces petites cavités en rencontrent d'autres avec lesquelles elles se confondent, et en forment alors qui ont 0,08 de largeur sur 0,25 de long. Enfin, au niveau des petites saillies mamelonnées de la surface du cartilage, l'agrandissement des cavités était tel que la gangue amorphe du cartilage constituait à peine le tiers de l'étendue des tranches qu'on pratiquait. Sur cette pièce, on pouvait suivre successivement le ramollissement et l'épaississement du cartilage qui se manifestait avant l'altération vultueuse. En même temps que les cavités se confondent, la consistance diminue beaucoup ; mais, par une sorte de compensation, du tissu fibreux se développe dans la gangue et lui rend une partie de la consistance qu'il a perdue ; mais le moment arrive où les cavités se confondent de plus en plus, le cartilage se trouve divisé en bandes irrégulières, inégales, et par conséquent tendues, dont l'implantation sur l'os rappelle la forme des rotules d'Utrecht.

L'absorption métrorisée, qui existait sur la tête d'un humérus en même temps que l'altération que nous venons de décrire, est une lésion nouvelle des cartilages, que nous venons de décrire. M. Broca a appelé cette altération, la lésion de l'os, et dans ces cas, comme à l'empirisme-pèce ; la perte de substance ne s'étend pas jusqu'à l'os, et est par conséquent contenue tout entière dans l'épaisseur du tissu cartilagineux. Sur la tête d'un humérus d'un homme

FEUILLETON.

Compte-rendu des travaux de la Société anatomique de Paris,

Par M. le docteur LEXDET.

(Suite. — Voir les numéros des 11, 13 et 16 mars.)

CARTILAGES ARTICULAIRES.

L'annéissement et l'épaississement des cartilages d'enroulement, sont déjà connus. Dans l'arthrite sèche, dont nous devons la connaissance à notre excellent collègue M. Deville, et dont le tableau complet vous a été présenté dans le compte-rendu de l'année dernière par M. Broca, vous avez pu voir que l'annéissement et l'épaississement des cartilages se rencontraient souvent en même temps sur des parties différentes d'une même articulation atteinte d'arthrite sèche. Dans ce cas, l'annéissement du cartilage ne devient, en général, manifeste qu'à l'époque où les lésions de l'os et de la synoviale sont déjà avancées. Cet annéissement, coïncidant avec une augmentation d'épaisseur dans d'autres endroits, apparaît presque constamment sous forme de sillons parallèles à la direction des mouvements. On avait cru alors, vous le savez, à l'action d'une cause unique, de la pression et des frottements ; d'autres pièces vous ont montré que la pression et les frottements avaient été à tort accusés de cette sorte de lésion.

L'annéissement, qui semble nécessiter une lésion préalable des cartilages pour sa production, peut être, dans certains cas, comme dans l'arthrite sèche surtout, porté au point d'une partie des car-

constater aucun changement dans les rapports des organes internes. Trente saignées sont appliquées sur la région sus-pubienne et ilaque gauche; les boissons sont prescrites froides et par gorgées. Enfin, on donnera une pilule de 25 milligrammes d'opium toutes les deux heures jusqu'à ce que survienne le narcotisme.

Le 31, le météorisme et les vomissements ont persisté; le pouls est à 116; la constipation persiste; depuis le 27, pas de selles. La langue est humide; aucun toujours la même; mais il existe un état de somnolence continue; presque pas de sommeil; la nuit le même état persiste sans s'aggraver pendant plusieurs jours.

Le 2 janvier, il survient une selle peu copieuse sous l'influence de quelques lavements émollients qui sont administrés. Toujours des éructations et même des vomissements; glace râpée, frictions avec l'onguent mercuriel; les vomissements cessent le 3 et le pouls descend progressivement à 92 d'abord, puis à 80; la douleur et la rénitence persistent dans la fosse iliaque gauche et vers la région ombilicale; une toux sèche, incommode, fatigue la malade par l'éructation qu'elle occasionne.

Le 7, les selles sont de nouveau supprimées, et le pouls remonte à 92.

Le 9, il survient tout à coup une évacuation de matières liquides, jaunâtres, très abondantes; mais les jours suivants la constipation revient.

Le 13, on constate que la région hypogastrique et tout le bas-ventre jusqu'au-dessous de l'ombilic présentent un gonflement et une tension considérable, plus prononcée à gauche qu'à droite. Le son est complètement mat dans toute la région sus-pubienne jusqu'à trois travers de doigt au-dessous de l'ombilic, dans la fosse iliaque gauche jusqu'à son niveau. A droite, au contraire, la sonorité est partout parfaite.

Le toucher vaginal fait constater une tumeur sphéroïde, sensible à la pression, occupant le côté gauche du bassin, sans paraître vouloir s'élever sur le sacrum. Cette tumeur, partout ferme, sans élasticité, est également sentie par le rectum. Les mêmes onctions sont continuées: glace à l'intérieur, lavements, onctions mercurielles. Le pouls varie avec les alternatives de constipation et de diarrhée. La malade maigrit considérablement; ses forces diminuent; elle éprouve quelques sueurs nocturnes; mais, pas plus aujourd'hui que précédemment, on ne constate les signes de la présence de vers dans le poulmon. La respiration est partout à peu près entendue, sans expiration prolongée; seulement la distension excessive de l'abdomen doit avoir refoulé les poulmons, car le bruit respiratoire n'existe que dans une petite étendue.

Le 20 janvier, la tumeur, rénitente du côté gauche, a semblé se ramollir, et il survient en effet, dans la journée, un évacuation abondante; les matières sont liquides et d'un vert jaunâtre. Depuis cette époque, l'état de faiblesse n'a fait que devenir plus grand; les selles liquides ont persisté, mais elles étaient peu fréquentes et peu copieuses; il est survenu quelques plaques de muguet à la bouche, et la malade a enfin succombé le 23 février.

L'autopsie a révélé les lésions suivantes:

Le cadavre présente une pâleur et une maigreur excessives; le ventre est plat et sans traces de putréfaction. En circonscrivant la paroi abdominale antérieure par une incision demi-circulaire qui, partant de la base de la poitrine, d'un côté, aille aboutir, de l'autre côté, à la région correspondante, en passant au-dessus des cavités iliaques et sous-pubienne et au-dessous du poulmon, on observe que cette incision vient tomber à gauche dans une cavité assez régulièrement fusiforme, siègeant dans la fosse iliaque et contenant un quart de litre environ d'un liquide purulent. Si, après avoir détruit les adhérences que cette cavité présente avec la paroi abdominale antérieure, on veut élever cette paroi pour la relever jusqu'à la base de la poitrine, on se trouve arrêté par de nouvelles adhérences existant entre un assemblage de circonvolutions de l'intestin grêle et cette paroi abdominale antérieure; les artères, les veines, les poulmons, les reins sont à découvert, et on observe une coloration noirâtre de la paroi externe de l'intestin, et surtout du grand épiploon, qui est très aminci. Les anses intestinales sont réunies entre elles par des amas de substance grisâtre aluminosée; ces adhérences sont plus solides vers l'ombilic que sur les parties déclives. Pas d'épanchement dans la grande cavité péritonéale, ce qui nous a prouvé que, s'il y avait eu

des symptômes de péritonite générale, ils ont laissé la trace de leur passage par les adhérences qui s'observent; mais la lésion est déjà un peu ancienne, comme la malade.

Au niveau du détroit supérieur et du petit bassin, on observe que, d'un côté, l'S iliaque du colon et, de l'autre, le rectum sont adhérents à la paroi postérieure de la cavité qui forme le foyer de la péritonite circonscrite, et cela par leur face antérieure. Les parois de cette cavité sont fortement adhérentes aux parties voisines, mais surtout sont intimement unies aux deux portions d'intestin que nous venons de signaler. A l'intérieur, ces parois sont lisses dans certains points, boursouffées dans d'autres, mais prennent une coloration brun-jaunâtre formée par un fond noir recouvert par une mince couche de liquide puriforme.

Au niveau de la partie supérieure de l'S iliaque du colon, on observe plusieurs tumeurs arrondies, de bord à bord, pas plus grandes du côté de la queue de l'intestin que du côté de la cavité péritonéale.

En enlevant le paquet intestinal et les organes contenus dans le petit bassin en une seule masse, et détachant, en outre, les adhérences qui unissaient les parois du foyer aux parois abdominales et pelviennes, voici les rapports que nous avons observés: la cavité de la poche péritonéale malade vient se prolonger en face, de façon à venir s'interposer entre la face postérieure de la vessie et la face antérieure du corps de l'utérus, et a contracté avec ces deux organes des adhérences très intimes.

Si on ouvre l'intestin rectum par sa paroi postérieure, on observe vers sa partie supérieure trois perforations assez considérables qui communiquent par un trajet très oblique avec la cavité du foyer purulent, et, à ce niveau, sa face antérieure est adhérente avec la paroi postérieure du foyer.

Le calibre du rectum n'est pas diminué; seulement, vers la jonction du rectum et de l'S iliaque, l'intestin est pris par une tumeur siègeant dans le corps ou les annexes de l'utérus, de telle sorte que le passage des matières devait être pendant la vie singulièrement gêné. La pièce élevée, le doigt pénètre assez facilement du rectum dans l'S iliaque; mais il détruit par son passage les rapports de l'intestin et de la tumeur, qui est repoussée. Au niveau de la cavité péritonéale malade et vers sa partie supérieure, deux anses d'intestin grêle réunies par des adhérences viennent former une sorte de poulmon; mais on ne peut pas dire qu'il s'agit d'un poulmon. La tumeur qui a comprimé le gros intestin siège dans l'ovaire gauche, et est très fortement adhérente à la paroi antérieure du rectum. Elle a le volume d'une orange, assez dure, mais manifestement fluctuante. Si on l'incise, on donne issue à une assez grande quantité de pus verdâtre et filant; les parois de l'abcès sont irrégulières à l'intérieur, et présentent les caractères de celles d'un abcès multiloculaire. L'ovaire droit est sain, mais considérablement augmenté de volume et adhérent au rectum. Le corps de l'utérus est petit et sain, mais il paraît pour ainsi dire englobé par la tumeur ovarique; pas de communication extérieure du foyer purulent de l'ovaire, avec l'utérus, l'intestin ou les parties voisines. Les autres portions d'intestins n'ont présenté aucune lésion appréciable, si ce n'est un calaire peu considérable dû sans doute à la diète à laquelle la malade était soumise depuis plusieurs jours. Les poulmons, emphysémateux dans quelques points, occupent un très petit volume, par suite de la distension de l'abdomen pendant la vie, distension qui se reflète sur le diaphragme; les plèvres étaient saines, sans épanchement dans leur cavité. Le cœur était petit que gros; une petite quantité de sérosité filante se trouvait dans le péricarde; rien au cerveau ni aux méninges.

En résumé donc, nous observons ce qui avait été le reste diagnostiqué pendant la vie, les signes anatomiques d'une péritonite circonscrite par perforation intestinale, et l'abcès de l'ovaire gauche nous en explique l'extension des adhérences; mais ce qui est la pression exercée par la tumeur ovarique sur la partie inférieure de l'S iliaque et supérieure du rectum qu'a été la constipation opiniâtre du début, et la formation de l'abcès peut bien coïncider avec les douleurs excessives éprouvées par la malade. Ce ne serait donc que plus tard, c'est-à-dire vers le 30 décembre, que la perforation aurait eu lieu, et ce n'est aussi qu'à cette époque qu'on doit rapporter le début de la péritonite circonscrite. Mais quelle est la cause des perforations intestinales qui en sont

le point de départ? Une cause fréquente de perforation intestinale est, comme on sait, la production d'ulcérations tuberculeuses. Dans le cas qui nous occupe, l'amalgamisme de la malade devait nous faire soupçonner cette cause, et cependant l'autopsie ne l'a pas vérifiée; nous n'avons trouvé ni dans les parois intestinales, ni dans les ganglions mésentériques, ni même dans le poulmon, la moindre trace de tubercules.

Y a-t-il eu ulcération simple de l'intestin, dont la cause nous échappe? Le fait est possible, mais ne peut pas être démontré.

Enfin une dernière hypothèse, et c'est celle qui nous paraît la plus probable, l'abcès ovarique, tumeur inflammatoire, aurait influencé les tissus voisins et produit, du côté du rectum une inflammation ulcéreuse de voisinage, qui, par ses progrès, aurait perforé ses parois, et plus tard le poulmon, dans le tissu cellulaire du bassin, serait-il venu se faire jour dans la cavité du péritoine et y produire la péritonite observée? Celle-ci aurait alors propagé l'inflammation à l'S iliaque, qui, par ses parois intimes avec le foyer, a dû subir cette influence; de là, dans cette hypothèse, les perforations de cette portion d'intestin. Quel qu'il soit de ces explications, il est une chose certaine, c'est que ces idées théoriques, le fait anatomique existe et devait être signalé avec soin.

L'abcès de l'ovaire gauche englobant, comme nous l'avons dit, le corps de l'utérus et formant même une tumeur volumineuse à gauche dans le petit bassin, explique d'un côté la tumeur globuleuse qu'on constatait par le toucher, et aussi les douleurs excessives que cette exploration faisait éprouver à la malade, surtout quand on essayait de relever le poulmon le ténacité; car dans l'ovaire malade on avait en effet touché le sacrum, et produisait une compression très douloureuse.

KERMES FALSIFIÉS.

Dangers auxquels s'exposent les falsificateurs.

Dans le courant de 1848 et 1850, on a saisi dans un grand nombre d'officines de Paris du kermès falsifié avec de l'oxyde de fer. Tous les pharmaciens normaux déclarent qu'ils n'ont jamais vu, ni même avant, ni depuis, ce kermès. M. Delon, commissaire en droguerie, 40, rue Saint-Germain-de-la-Brétonnerie. Une instruction démontre l'exactitude de cette allégation; elle fit connaître que Petit avait détenu dans ses magasins une quantité considérable de kermès falsifié; mais qu'effrayé par les premières saisies, il avait en juin 1850 fait tout jeter à la Seine ou dans le canal Saint-Martin. Plusieurs paquets repêchés et soumis à l'analyse de M. Chevallier, membre du conseil de salubrité, présentèrent la même falsification.

Poursuivi à son tour, Petit invoqua sa bonne foi de débiteur. Les kermès lui avaient été envoyés en 1848 et 1849 par M. Delon, fabricant à Clermont-Ferrand; il n'avait eu ni le pouvoir ni les moyens de les vérifier. Les paquets saisis chez les pharmaciens, comme ceux trouvés dans la Seine, portaient le cachet intact de la maison; il ne pouvait donc, dit-il, répondre d'une falsification qu'il avait ignorée. Cependant, condamné à mort, par application de l'article 423 du Code pénal, à un mois de prison et 200 fr. d'amende, il forma d'abord opposition à ce jugement, puis se désista et se soumit à la condamnation prononcée contre lui.

En même temps, une procédure a été suivie contre le fabricant Delon. Une perquisition avait été faite dans son usine; ses produits avaient été saisis, mais l'expertise n'avait fait découvrir aucune falsification. Cet industriel affirmait que les kermès qu'il avait envoyés à Petit étaient sortis purs de ses magasins et que des substances étrangères n'avaient été ajoutées qu'à Paris dans le dépôt de Petit.

De là, sur celui-ci, le double soupçon d'avoir commis lui-même les falsifications constatées dans les kermès et en outre d'avoir apposé sur les paquets le faux cachet de la maison Delon pour faire croire qu'ils étaient vendus tels qu'ils avaient été expédiés de Clermont.

Cependant, l'instruction n'ayant pas réuni de preuves suffisantes, une ordonnance de non-lieu fut rendue.

Depuis cette époque, de nouvelles charges ont apparues.

Le 7 août 1851, à l'audience de la 7^e chambre, Delon

le point de parler, ont également ajouté à la connaissance de ceux étrangers aux articulations. Des fragments des cartilages d'encroûtement peuvent se détacher et devenir complètement libres en l'absence de fracture. Aujourd'hui, messieurs, vous ne pouvez rejeter cette proposition; un grand nombre de pièces que nous devons à M. Broca en démontrent suffisamment l'exactitude. Ici, vers nous, en 1849, M. Broca remettait à M. Huet, pour être conservé dans le musée Dupuytren, un exemple remarquable de cette nécrose des cartilages. Depuis, comme il arrive toujours, lorsque l'attention est fixée sur un objet et ne laisse échapper aucune occasion favorable à l'examen, plusieurs lésions ont été observées sur des ossements qui ont été présentés par le Dr. Le squelette ordinairement d'un petit volume, variant de longueur, était en général moins volumineux et avait de 1 à 6 millimètres dans ses différents sens. Nous avons pu suivre les lésions de la surface du cartilage, car il était en fait détaché et la cavité qui résultait de son élimination. Ainsi le squelette était le plus souvent complètement libre. Une fois il était réellement engagé; enfoncé dans une cavité dont le diamètre d'ouverture était moindre que celui du fragment détaché, il pouvait facilement se déplacer sans entraîner avec lui tout ce qui l'entourait. L'aspect était complétement dans deux cas; le squelette cartilagineux était complètement détaché. Libre par sa partie profonde, il tenait par ses couches superficielles au cartilage environnant; aucune saillie de sa surface, aucune dépression des bords; seulement une légère ténacité s'observait lorsqu'on le point où allait se faire la séparation des surfaces cartilagineuses.

(La suite à un prochain numéro.)

dont l'articulation scapulo-humérale était atteinte d'arthrite sèche, autour des pertes de substance ulcéroïde le cartilage d'encroûtement paraissait sain, sans diminution ou augmentation d'épaisseur; une membrane très-délicate, les cartilages de M. Broca, ne pouvaient provenir que de l'os subjacent, tapissait le fond des pertes de substance. Sur une autre pièce, où l'affection ulcéroïde semblait s'être arrêtée d'elle-même, cette membrane était cellulo-fibreuse, peu vasculaire et se continuait manifestement avec la synoviale.

Le étudiant au microscope ce cartilage au niveau de la partie ulcéroïde, M. Broca a constaté qu'une altération occupait toute la surface du cartilage malade, diminuant à mesure qu'on pénétrait en profondeur, pour disparaître complètement quand on se rapproche de l'os. Dans la partie saine, les cartilages de M. Broca, d'encroûtement démontrent l'existence de tissu fibreux entre-croisé et des cavités presque sphériques distendues par de la graisse, et de la matière grasse sans aucune trace de noyau. Dans des couches plus profondes, les cavités un peu moins grandes, distendues encore par la graisse, renfermaient, de plus, des noyaux manifestes, plus profondément encore, les cavités reprenaient leur aspect normal.

L'examen successif de ces diverses couches montrait une gradation manifeste entre les lésions de la partie superficielle du cartilage, la partie la plus malade et les couches profondes qui se rapprochaient de l'os normal. Cette étude distincte que les grandes cavités qui existaient à la surface du cartilage et ne contenaient que de la graisse étaient uniquement les cavités normales du cartilage dont les noyaux avaient disparu ou n'étaient pas visibles au milieu de l'accumulation de la graisse. Cette lésion, nous disant

M. Broca, fort singulière, qui fait partie de l'arthrite sèche, coïncide avec les résorptions intérieures du tissu spongieux; son accroissement semble être en rapport avec la diminution de la substance qu'il recouvre et s'explique sur les bords latéraux à pic de la perte de substance. Quant à l'origine première de ces altérations, il est difficile de s'en rendre compte. Comment débutent-elles? Par la superficie du cartilage, indépendamment de la synoviale et de l'os sous-jacent, comme le prouve l'agréable des couches profondes du cartilage qui lui adhèrent.

C'est ici, messieurs, que nous croyons devoir nous arrêter, avec l'auteur ingénieux de ces recherches, sur les maladies des cartilages d'encroûtement. C'est une difficulté que nous ne pouvons expliquer aujourd'hui, et que nous devons nous borner à signaler. Peut-être, lui-même, de ces recherches, ou quelque un parmi vous guidé parce que nous venons d'apprendre par M. Broca, viendrait-il résoudre par de nouveaux faits d'anatomie pathologique ce problème et avancer encore la science, au progrès de laquelle nous travaillons ici en commun.

Je viens de vous parler de pertes de substance qu'on rencontre à la surface des cartilages; il en est une autre espèce que nous nommerons, avec M. Broca, *nécrose des cartilages*. A une certaine époque les corps libres articulaires furent envisagés comme des fragments détachés des cartilages d'encroûtement; cette opinion avait pu se rétablir à la valeur de ces diverses théories. Dans le compte-rendu de l'an dernier, M. Broca vous a entretenus, en parlant de l'arthrite sèche, de causes étrangères articulaires, et vous a démontré un mode de formation étranger jusqu'à présent. Aujourd'hui les recherches de M. Broca, en complétant celles dont

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Le journal paraît trois fois par semaine
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITALS

CIVILS. ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIQUOUSEMENT REFUSÉES.

On s'abonne à Paris

au Bureau du Journal, rue des Saints-Pères, 40,
BUREAU DE PARIS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Prix de l'abonnement :

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.
Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

PARIS, LE 19 MARS 1852.

Séance de l'Académie des sciences.

LES PAQUETS CACHETÉS.

Un chirurgien militaire déjà bien connu, M. le docteur Guyon, a adressé à l'Académie deux communications intéressantes, l'une sur les effets des morsures de scorpions, l'autre sur une plaie des lobes antérieurs du cerveau produite par une arme à feu, et dans laquelle toutes les facultés se sont conservées pendant plusieurs jours, moins la parole, qui a été abolie instantanément. Ce fait est un de ceux qui confirmeraient pleinement l'opinion des auteurs qui considèrent les lobes antérieurs comme présidant à la parole, si des faits assez nombreux et tout à fait opposés ne venaient pas modifier les conclusions qu'on pourrait tirer des premiers.

M. Geoffroy Saint-Hilaire, en donnant de nouveaux renseignements sur un fait qu'il avait déjà communiqué à l'Académie en d'autres termes, a complété une des observations les plus curieuses de la tératologie. Le savant académicien n'a pas dit si la dissection avait fait reconnaître dans les organes intérieurs du bouc qui faisait l'objet de la communication quelque chose d'analogue à ce qui existait à l'extérieur. C'est une lacune qu'il ne serait pas sans intérêt de combler.

Il s'est élevé dans la dernière séance de l'Académie un petit incident sur lequel il n'est peut-être pas superflu d'insister un instant.

Voici le fait :
A propos d'une communication faite par M. Barral, dans la séance précédente, touchant l'influence des substances renfermées dans l'eau de pluie sur la végétation, M. Chatin a prié M. le président d'ouvrir un paquet cacheté déposé par lui depuis plusieurs mois, et dans lequel il avait consigné la plupart des faits annoncés par M. Barral et d'autres encore.
A ce propos, M. Biot a demandé la parole pour réclamer en quelque sorte contre les paquets cachetés, et pour dire d'une manière à peu près catégorique que, dans le cas où une même découverte serait faite par deux savants, dont l'un aurait déposé un paquet cacheté, tandis que l'autre aurait postérieurement annoncé sa découverte à l'Académie, le mérite de l'invention appartiendrait à ce dernier qui, le premier, fait profiter la science du fruit de ses recherches. M. Arago s'est associé à cette déclaration, en ajoutant que les paquets cachetés seraient beaucoup moins nombreux si les auteurs savaient le peu d'importance que l'Académie leur accorde.

Malgré le poids de deux autorités aussi grandes auxquelles nous avons été heureux de voir que M. Florentin

n'ait point ajouté la sienne, nous ne saurions cesser d'avoir une opinion un peu différente.

Disons d'abord que, si l'opinion de MM. Biot et Arago était celle de l'Académie, celle-ci serait pour le moins bien inconsciente de continuer à se charger du dépôt des paquets cachetés; nous devons donc supposer que puisqu'elle s'en charge, c'est qu'elle les juge utiles à quelque chose, et nous ajoutons qu'en cela elle nous paraît avoir grandement raison, raison en logique et raison en droit. En fait de découvertes scientifiques, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de garder rigoureusement un secret; ces découvertes ont presque toujours des témoins qui, volontairement ou involontairement, la divulguent, sans compter les confidences qui peuvent échapper à l'inventeur lui-même. Si donc l'inventeur ne veut pas communiquer sa découverte avant de lui avoir fait produire les principaux fruits qu'elle peut donner, avant d'en avoir trouvé des applications utiles, etc., il est exposé à voir le premier parasite venu s'emparer de son idée et la livrer en son propre nom à la publicité. Comme les pirateries scientifiques de ce genre, et l'on sait si elles ont nombreuses, les inventeurs ont la garantie du paquet cacheté; garantis insuffisants, ce qui faudrait plutôt augmenter qu'affaiblir.

En droit, le privilège de monopoliser par un brevet l'exploitation d'une découverte appartient à l'inventeur. Or, pense-t-on qu'un paquet cacheté déposé avant la prise d'un brevet, et renfermant l'invention pour laquelle ce brevet a été pris, ne frapperait pas ce brevet de déchéance? Pour nous, l'affirmative ne saurait être douteuse, quoiqu'il en eût été autrement, d'après l'opinion de MM. Biot et Arago.

Certes, nous sommes loin de penser que tous les savants que nous appellerons les seconds inventeurs aient voulu dépouiller les premiers inventeurs, et que même ils aient eu connaissance des travaux de ces derniers, nous sommes loin de croire que M. Barral en particulier soit dans ce cas; mais il suffit que cette éventualité soit possible pour qu'on doive conserver aux paquets cachetés l'importance que leur accorde avec raison l'opinion publique, et que leur accorderait au besoin, nous n'en doutons pas, la justice, plus encore dans un intérêt général que dans un intérêt privé. Dans tous les cas, si l'Académie ne partageait pas cette manière de voir, elle devrait le déclarer hautement, afin de ne laisser personne dans une illusion préjudiciable. — H. de Castelnau.

REVUE CLINIQUE HEBDOMADAIRE.

Rétrécissement organique latent du gros intestin. — Accidents subits d'étranglement. — Mort. — Nécropsie. — Réflexions.

L'histoire des obstructions intestinales et des étranglements internes est pour ainsi dire tout entière composée de faits imprévus, singuliers, quelquefois en apparence extraordinaires. C'est assez dire que le diagnostic de ces affections reste le plus souvent douteux quand on veut l'établir d'une manière précise; et cependant, si ce diagnostic est assez inexact

maintenant, au terme de leurs travaux. Et l'on ne verra plus, lorsque l'on aura étudié ce cours complet d'épithéologie, se reproduire ce fait singulier et inexplicable que nous avons signalé dans un autre endroit, de maladies décrites à la fois dans les livres de médecine et dans ceux de chirurgie, tandis que d'autres ne se trouvent ni dans les uns, ni dans les autres. Nous avons, à l'occasion d'un célèbre et volumineux *Traité de nosographie médicale* complètement oublié déjà, insisté sur cette incongruence qui avait porté l'auteur à passer sous silence l'urtérus, que Boyer avait baptisé de la chirurgie comme appartenant à la médecine; les malades des syphilis, que Boyer et plus récemment M. Vidal (de Cassis) considéraient comme faisant partie du domaine de la pathologie interne, incongruence d'autant plus grave que ce sont, en définitive, les élèves qui sont les victimes de ces omissions bien ou mal fondées.

Avant de passer à l'examen du tome troisième, que nous avons aujourd'hui sous les yeux, nous croyons utile de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les deux premiers volumes et sur le plan qu'a suivi M. Requin dans la distribution des matières qu'il avait à étudier.

C'est par des considérations sur les fondements des études pathologiques, sur les divisions de la pathologie, sur la nosologie générale, l'étiologie, la séméiologie, la thérapeutique, envisagées d'un point de vue élevé, que devait commencer et que commence en

effet ce grand traité et, dans cette première section, l'on trouve à chaque page des points de vue ingénieux présentés d'une manière claire qui dégageant avec bonheur et font oublier la sécheresse et l'aridité qui rebutent fréquemment les élèves au début de leurs études. Ce qu'il faut éviter avant tout, semble s'être dit M. Requin, c'est l'ennui, et tout dans son œuvre paraît se ressentir de cette préoccupation louable.

Il nous paraît que ce point un peu plus bas.

La pathologie spéciale pour l'auteur se divise en quatre grandes sections. La première section (nosographie organique) comprend treize classes, qui sont :

1^{re} Les vices de proportion du sang ;
2^{es} Les hypérémies ;
3^{es} Les hémorrhagies ;
4^{es} Les inflammations ;
5^{es} Les hypertrophies ;
6^{es} Les atrophies ;
7^{es} Les gangrènes ;
8^{es} Les tuberculisations ;
9^{es} Les cancers ;
10^{es} Les hydopies ;
11^{es} Les flux ;
12^{es} Les pneumatoses ;
13^{es} Les vices organiques, qui sont la cause prochaine de véritables maladies dans toute la rigueur de ce dernier mot et ne rentrent dans aucune des douze catégories précédentes.

Pas n'est besoin d'entrer dans le détail de chacun de ces treize chapitres. Ils ont été l'objet d'assez amples considérations dans les chapitres. Ils ont été l'objet d'assez amples considérations dans les chapitres. Ils ont été l'objet d'assez amples considérations dans les chapitres.

La seconde section (nosographie fonctionnelle) comprend treize classes, qui sont :

1^{re} Les vices de proportion du sang ;
2^{es} Les hypérémies ;
3^{es} Les hémorrhagies ;
4^{es} Les inflammations ;
5^{es} Les hypertrophies ;
6^{es} Les atrophies ;
7^{es} Les gangrènes ;
8^{es} Les tuberculisations ;
9^{es} Les cancers ;
10^{es} Les hydopies ;
11^{es} Les flux ;
12^{es} Les pneumatoses ;
13^{es} Les vices organiques, qui sont la cause prochaine de véritables maladies dans toute la rigueur de ce dernier mot et ne rentrent dans aucune des douze catégories précédentes.

Pas n'est besoin d'entrer dans le détail de chacun de ces treize chapitres. Ils ont été l'objet d'assez amples considérations dans les chapitres. Ils ont été l'objet d'assez amples considérations dans les chapitres.

La troisième section (nosographie symptomatique) comprend treize classes, qui sont :

1^{re} Les vices de proportion du sang ;
2^{es} Les hypérémies ;
3^{es} Les hémorrhagies ;
4^{es} Les inflammations ;
5^{es} Les hypertrophies ;
6^{es} Les atrophies ;
7^{es} Les gangrènes ;
8^{es} Les tuberculisations ;
9^{es} Les cancers ;
10^{es} Les hydopies ;
11^{es} Les flux ;
12^{es} Les pneumatoses ;
13^{es} Les vices organiques, qui sont la cause prochaine de véritables maladies dans toute la rigueur de ce dernier mot et ne rentrent dans aucune des douze catégories précédentes.

Pas n'est besoin d'entrer dans le détail de chacun de ces treize chapitres. Ils ont été l'objet d'assez amples considérations dans les chapitres. Ils ont été l'objet d'assez amples considérations dans les chapitres.

La quatrième section (nosographie thérapeutique) comprend treize classes, qui sont :

1^{re} Les vices de proportion du sang ;
2^{es} Les hypérémies ;
3^{es} Les hémorrhagies ;
4^{es} Les inflammations ;
5^{es} Les hypertrophies ;
6^{es} Les atrophies ;
7^{es} Les gangrènes ;
8^{es} Les tuberculisations ;
9^{es} Les cancers ;
10^{es} Les hydopies ;
11^{es} Les flux ;
12^{es} Les pneumatoses ;
13^{es} Les vices organiques, qui sont la cause prochaine de véritables maladies dans toute la rigueur de ce dernier mot et ne rentrent dans aucune des douze catégories précédentes.

Pas n'est besoin d'entrer dans le détail de chacun de ces treize chapitres. Ils ont été l'objet d'assez amples considérations dans les chapitres. Ils ont été l'objet d'assez amples considérations dans les chapitres.

La cinquième section (nosographie pronostique) comprend treize classes, qui sont :

1^{re} Les vices de proportion du sang ;
2^{es} Les hypérémies ;
3^{es} Les hémorrhagies ;
4^{es} Les inflammations ;
5^{es} Les hypertrophies ;
6^{es} Les atrophies ;
7^{es} Les gangrènes ;
8^{es} Les tuberculisations ;
9^{es} Les cancers ;
10^{es} Les hydopies ;
11^{es} Les flux ;
12^{es} Les pneumatoses ;
13^{es} Les vices organiques, qui sont la cause prochaine de véritables maladies dans toute la rigueur de ce dernier mot et ne rentrent dans aucune des douze catégories précédentes.

Pas n'est besoin d'entrer dans le détail de chacun de ces treize chapitres. Ils ont été l'objet d'assez amples considérations dans les chapitres. Ils ont été l'objet d'assez amples considérations dans les chapitres.

La sixième section (nosographie prophylactique) comprend treize classes, qui sont :

1^{re} Les vices de proportion du sang ;
2^{es} Les hypérémies ;
3^{es} Les hémorrhagies ;
4^{es} Les inflammations ;
5^{es} Les hypertrophies ;
6^{es} Les atrophies ;
7^{es} Les gangrènes ;
8^{es} Les tuberculisations ;
9^{es} Les cancers ;
10^{es} Les hydopies ;
11^{es} Les flux ;
12^{es} Les pneumatoses ;
13^{es} Les vices organiques, qui sont la cause prochaine de véritables maladies dans toute la rigueur de ce dernier mot et ne rentrent dans aucune des douze catégories précédentes.

FEUILLETON.

BIBLIOGRAPHIE.

Éléments de pathologie médicale, par M. le professeur Requin.

(3^e volume.)

Il y a plusieurs années, trop longtemps pour que nous voulions nous le rappeler, que M. Requin, agrégé de la Faculté, commença la publication d'un *Traité élémentaire de pathologie médicale*, lequel avait été primitivement, « sous le titre de *nosographie chirurgicale* de M. Nélaton, constituer un ouvrage complet, comprenant tout ce qui forme le domaine de la science des maladies. Des considérations particulières ont été, dans la publication du premier volume, engagées les auteurs à séparer matériellement les deux ouvrages, tout en restant fidèles au plan qu'ils s'étaient tracé. Ils ont combiné leur collaboration, ils se sont partagé le champ de la pathologie de manière à ne jamais se mettre dans le cas de s'emparer tous deux, et l'un à l'usage de l'autre, d'une même maladie, de l'une de celles qui sont sur la frontière indécise et vague de la médecine et de la chirurgie; de manière à établir entre l'œuvre de l'un et l'œuvre de l'autre un intime lien, une dépendance mutuelle, tout en construisant, chacun de son côté, un édifice en apparence isolé. Pour les deux auteurs, les doctrines médicales, le langage technique sont les mêmes. Ils partagent les mêmes principes de philosophie médicale. Les deux livres se complètent l'un l'autre quand ils seront parvenus, ce qui ne tardera beaucoup

Enfin, un bain tiède de cinq quarts d'heure, trois lavements de tabac, restent également sans effet.

Le 28, la tympantie est excessive; le poulx basse considérablement; le faciès est hypocratique. — Potion carminative avec extrait de gentiane et gouttes d'Hoffmann, de chaque, 2,00; en cas de menbré et infusion d'anis, de chaque, 60,00; sirop d'anis, 30,00.

Le 29, la poitrine présente quelques gaz par la bouche. Ce matin, le poulx est filiforme, les douleurs sont nulles (gargine); sueur froide, agonie.

Le malade a dans la matinée quelques vomissements stercoraux, et meurt à quatre heures du soir, dix jours après l'invasion des accidents.

Autopsie, 24 heures après la mort, par un temps froid et humide.

Putréfaction très avancée; écume et liquides s'échappant abondamment par la bouche; ventre énormément distendu. On trouve incisés les parois abdominales, il s'échappe une petite quantité de gaz infects. Le diaphragme est profondément refoulé dans la poitrine. Le colon transverse occupe la place de l'estomac, qui est refoulé en arrière contre la colonne vertébrale. Les intestins grêles sont très dilatés par places; ils ont, en quelques endroits, le diamètre d'un bras d'adulte. La dilatation du colon ascendant et du cœcum est énorme; ce dernier est plus large qu'un estomac ordinaire; il est fortement gangréné. Il existe à ce point des traces d'inflammation péritonéale, des adhérences et des dépôts purulents.

Ayant lié l'œsophage et le rectum, nous enlevons tout le paquet intestinal.

À 50 centimètres environ au-dessus de l'anus se trouve un bourrelet dur, calleux, long de 3 centimètres environ, qui bouche complètement le calibre de l'intestin. Toute la portion de l'intestin inférieure à ce bourrelet est rétractée. Le rectum a à peine le diamètre d'un doigt; ses parois sont fortement hypertrophiées.

Après ouvert l'intestin dans toute sa longueur, nous constatons :

1^o L'état normal de la muqueuse du rectum, de l'S romaine et de la moitié environ du colon descendant; c'est à ce point que siège le bourrelet dont nous avons parlé.

2^o Le bourrelet occupe toute l'épaisseur des parois intestinales, et bouche hermétiquement l'intestin. L'ayant incisé de dehors en dedans, nous le trouvons formé par un tissu fibreux, élastique, d'un blanc blanchâtre. Ayant l'apparence du tissu squirrheux. Examiné au microscope, il nous apparaît composé de fibres encôlées contenant dans leurs interstices de nombreuses cellules épithéliales, et d'autres, en plus petit nombre, présentant tous les caractères des cellules cancéreuses.

3^o Au-dessus de ce bourrelet, l'intestin, très distendu dans une étendue de 15 centimètres, est rempli d'une grande quantité de matières stercorales semi-liquides, d'un jaune doré. Le colon transverse est flasque, vide, de même que le colon descendant dans sa moitié supérieure, et cela sans qu'il existe aucun obstacle apparent au cours des matières ou des gaz. Tout le gros intestin est injecté en arborisations abondantes et fortement enflammé.

4^o La moitié inférieure du colon ascendant et le cœcum sont énormément distendus, remplis de matières stercorales et de gaz, et gangrénés dans leur totalité. La muqueuse et la tunique musculeuse sont détruites par places. Une de ces ulcérations est énorme; elle a 15 centimètres de longueur sur 8 de largeur; ses bords sont dentelés, baignés à pic. D'autres ulcérations de même nature, mais de moindres dimensions, siègent tant dans le cœcum que sur la valvule iléo-cœcale et dans les trois premiers mètres de l'intestin grêle.

5^o Les intestins grêles présentent des arborisations abondantes, contiennent par places une grande quantité de gaz et de matières stercorales. De loin en loin on rencontre quelques ulcérations superficielles d'un rouge vif.

6^o L'estomac, très petit, ratatiné, présente quelques marbrures d'un rouge vif.

7^o Les glandes mésentériques sont gonflées; leur tissu est normal.

8^o La vésicule biliaire, très distendue, contient beaucoup de bile.

Rien à noter dans les autres organes.

Certes, de tous les obstacles qu'on pouvait supposer exister dans ce canal intestinal, un cancer est le dernier auquel les antécédents de ce malade devaient faire penser. Ce jeune homme avait conservé toutes les apparences de la plus parfaite santé, et jamais il ne s'était plaint d'aucun malaise. Il semble que quelque phénomène fonctionnel, des accidents intestinaux, des constipations, des douleurs, aural du despotisme, ont empêché l'œil de le voir. Mais là, le mal ne s'est manifesté que quand il s'est devenu un obstacle mécanique absolu au cours des matières intestinales.

Les lésions énormes que nous avons trouvées à l'autopsie, ces signes évidents de péritonite partielle, d'entérite grave, de vastes ulcérations du cœcum, tout cela s'est développé sans réaction, puisque nous avons constamment, jusqu'à la dernière heure de la vie, constaté l'apexie la plus parfaite. D'après les renseignements que nous avons obtenus, il paraît que la fibre a manqué dès le début. Le fait qui m'a surtout frappé, c'est la dilatation des intestins par places; puis tout à côté l'intestin était vide, flasque, et ne contenait ni gaz, ni matières stercorales. Ainsi la moitié du colon ascendant est remplie de gaz, d'une quantité énorme de matières stercorales, et l'autre moitié est complètement vide, et cependant il n'existait aucun obstacle apparent au cours des matières et des gaz. Ne pourrait-on pas expliquer ces phénomènes, qui existaient en plusieurs points des intestins, par un état spasmodique de ces intestins?

La dilatation remarquable qu'avait subie toute la portion du tube digestif située au-dessous du bourrelet squirrheux ne peut certes pas plus tarder de dix jours que le bourrelet lui-même. Evidemment l'état hypertrophique des parois intestinales et la diminution de calibre de cet intestin ont dû se développer lentement, graduellement, à mesure que l'obstacle au cours des matières stercorales prenait plus de développement. Eh bien, tous ces désordres si graves sont formés sans se manifester par aucun phénomène fonctionnel, sans alléger en rien la santé du sujet.

Par tous ces motifs, je crois que rien ne pouvait me faire prévoir les lésions si graves et si variées que l'autopsie est venue me découvrir.

Quand je vis le malade, je considérai son état soit comme spasmodique, soit comme produit par un corps étranger qui obstruait les intestins. La première supposition était la seule qui me donnât quelques chances de guérison, ce fut sur cette hypothèse que je basai mon traitement. Voyant le peu de succès que j'obtiens, je tentai d'enlever l'obstacle mécanique qui pouvait exister; si l'état dans une région accessible à mes instruments; la sonde œsophagienne n'ayant pas fourni de résultats plus heureux, je perdis tout espoir.

La catastrophe vint promptement justifier mon pronostic. Voici les réflexions dont M. le professeur Forget fait suivre ce fait :

M. le docteur L. Gros nous demandant notre avis sur ce fait intéressant, voici le peu de mots que nous avons à lui répondre :

Les symptômes présentés par le malade étaient manifestement ceux de l'ileus ou de l'étranglement intestinal. Quant à la cause de cet étranglement, elle était profondément obscure, comme dans tous les cas où cette cause ne peut pas être directement constatée. Ce pouvait être une hernie latente, une invagination, une torsion, une compression de l'intestin, un corps étranger, aussi bien et mieux qu'un rétrécissement organique; car cette dernière cause était aussi la dernière qu'il fut permis de supposer, eu égard aux antécédents du malade. Le rétrécissement organique fibreux, cancéreux ou autre ne peut être positivement constaté que lorsque le doigt peut arriver jusqu'à l'obstacle : la sonde même est sujette à errer. Rares sont les cas où l'on peut percevoir une tumeur à travers les parois abdominales, surtout lorsque le météorisme est développé. Cependant on peut supposer ce genre de lésion lorsque des constipations plus ou moins prolongées et douloureuses, accompagnées de météorisme, succèdent des selles plus ou moins abondantes, liquides ou consistantes, mais comme passées à la filtration, accidents qui vont en s'aggravant graduellement jusqu'à rétention plus ou moins complète de production de symptômes réels d'étranglement. Ces antécédents ne s'étant pas produits ici, la cachexie cancéreuse ne se révélant pas à l'extérieur, ni le rétrécissement ni le cancer ne pouvaient être diagnostiqués.

Dans la deuxième classe, l'auteur s'est occupé d'affections qui ne trouvent habituellement leur place, à tort à notre avis, dans les traités de pathologie médicale, les calculs de la vésicule, la gravelle, trop négligés par les médecins de nos jours.

Nous n'avons aucune observation à faire sur les troisième et quatrième chapitres, qui comprennent, l'un les teignes, la gale, la phthiriasis, la chique, l'autre l'histoire des maladies causées par des hélophiles de toute espèce.

Mais nous attirons l'attention sur le cinquième, qui porte pour titre : *Indications de la vie par causes négatives*. Ce mot, que M. Reguin est le premier à proposer et à instituer, lui paraît un des mieux motivés, des plus naturels et des plus légitimes. Alimentation, respiration, calorification, voilà trois conditions sans lesquelles la vie ne peut se maintenir. Que la mort survienne par la suspension, quelle que soit sa cause, d'une de ces choses nécessaires, elle sera la mort, tantôt par asphyxie, tantôt par asphyxie et par asphyxie par le froid. Enfin, que l'équilibre, dont les lois nous sont encore inconnues, entre l'électricité animale de l'individu et l'électricité du dehors soit rompu par la chute de la

Cette assemblée complète d'antécédents est trop singulière, trop exceptionnelle pour ne pas faire soupçonner, non pas que l'observateur ait manqué d'attention ou de pénétration, mais bien que le malade ait méconnu ou dissimulé les incommodités qu'il éprouvait, soit que, dur au mal, il n'en ait pas tenu compte, soit qu'il ait craint que, si l'accusait sa maladie, on ne le soumette à un régime antipathique à ses goûts pour les alcooliques.

Après nous être associés aux réactions du savant professeur, nous ajouterons que, tout extraordinaire que puisse paraître le fait qu'on vient de lire, il n'est cependant pas sans analogue, et que peut-être il est moins rare qu'on ne pourrait le penser au premier abord. Nous nous rappelons toujours avoir recueilli l'observation complète et détaillée, lors de notre internat dans le service de M. Louis à l'hôpital Beaujon, d'une maladie qui survenait à l'âge de trente-trois ans, et des symptômes violents d'étranglement intestinal; cette femme était de la meilleure santé quand ces symptômes se déclarèrent subitement; elle était d'un remarquable embonpoint, et n'éprouvait d'autre incommodité qu'une constipation habituelle. A l'autopsie, on trouva un rétrécissement organique qui admettait exactement une plume à écrire; ce rétrécissement était oblitéré par cette pellicule comme cartilagineuse qui tapisse les loges dans lesquelles sont contenues les perles de la pomme; — le malade avait mangé, en effet, des pommes cuites le matin du jour où des accidents mortels se manifestèrent. Il est évident que, si la femme qui fut le sujet de cette observation avait évité d'avaler les parties coriaces et non digestibles de la pomme, les accidents auxquels elle a succombé ne se seraient point manifestés.

Quelques mots sur les ulcères de la cornée, et sur leur traitement par la caustérisation.

A propos d'un malade affecté d'un de ces ulcères, M. le professeur Delpech émettait ces jours derniers, à sa clinique, quelques idées qui intéressent les praticiens.

Des taches, disait-il, restées sur une cornée qui a été enflammée et ulcérée sont une cause d'inflammation nouvelle. C'est ce qui nous explique la maladie qui amène dans notre service la femme couchée au n° 14 de la salle Sainte-Catherine. Mais il est d'observation que les kératites qui se développent sous l'influence d'une cause semblable, les kératites à répétition, sont plus faciles à guérir que si elles arrivent spontanément; il semble que l'œil s'habitue à ces inflammations, et s'en débarrasse d'autant plus vite qu'il les a souffertes plus fréquemment.

Déjà Scarpa, si est de règle que quand un ulcère de la cornée tend à guérir, que les lames profondes tendent à faire hernie à travers les lames superficielles, il est de règle, dis-je, de le toucher avec le nitrate d'argent. Tous les chirurgiens le répètent, j'ai souvent moi-même mis en usage ce traitement; mais depuis quinze ans j'y ai renoncé. Ce n'est pas que le traitement soit mauvais; il réussit, au contraire, très bien et donne de bons résultats; mais il est exaspérant. D'abord ces ulcères guérissent tout aussi bien sans la caustérisation.

Ensuite, la caustérisation est difficile à appliquer; car il faut caustériser l'ulcère et rien que l'ulcère; or pour y arriver, il faut que l'œil soit fixe. Personne, dans un cas de kératite, n'oserait avoir recours aux moyens ordinaires de fixer l'œil (ergot, etc.); et si on ne fixe pas l'œil, on n'a qu'à compter sur ses doigts et sur la bonne volonté du malade. Ni l'un, ni l'autre de ces moyens n'existent; il faut donc se mettre sûrement à l'abri d'une caustérisation portant sur un autre point que l'ulcère. Dans ces cas l'inflammation, au lieu de diminuer, s'aggrave; l'ulcère ne se déterge pas aussi vite.

Somme toute, la caustérisation est bonne, mais difficile à employer; et comme une médication générale et les topiques ordinaires triomphent aussi vite des plicers, j'ai renoncé à la caustérisation directe en général, et je ne la réserve que pour

foudre, et y aura encore là asphyxie, et c'est là une quatrième esquisse admise par le savant professeur.

Nous ne voyons à vrai dire, aucun motif de reprocher à M. Reguin l'insuffisance des données cliniques et subsidiaires. Il a constaté une lésion et a cherché à la guérir; et il est assez riche de son propre fonds, il a fait assez et assez montré ce qu'il pouvait faire pour que l'on ne puisse lui adresser le reproche d'avoir à toute force voulu faire du nouveau. Les quatre genres de cessation de la vie qu'il étudie laissent; ils ont entre eux l'analyse la plus grande, en ce sens que la cause de la mort est purement négative. N'est-il pas logique de les réunir en un seul genre, afin de faciliter les rapprochements que seront tentés d'en faire ceux qui se livrent sérieusement à l'étude de la science?

C'est pour nous, nous le savons, une question de méthode. M. Reguin n'a pas, dans un cinquième paragraphe, tracé rapidement l'histoire de ce que l'on pourrait appeler la mort *syncopale*. Nous savons bien, car nous avons lu son livre avec soin, qu'il pourra nous répondre qu'en plusieurs endroits la question se trouve posée, qu'il y a dans la nomenclature générale. A notre avis, cet ne devait pas dispenser M. Reguin, résumant un peu de son sujet, de réunir, sous le titre particulier de *syncopale*, les diverses considérations éparpillées et disséminées à la fois dans des chapitres souvent fort éloignés les uns des autres. Dans un livre élémentaire, il est bon d'être un peu complet; mais il est bon de ne pas être trop complet, et celle-là nous semble être de ce nombre.

Sous le nom de maladies incontestablement virulentes, l'habile professeur a groupé plusieurs affections que nous devons lui avoir gré d'avoir osé réunir sans craindre l'anathème des dermatologistes

la manière de voir plus ou moins juste de ceux qui ont écrit avant lui. Il est bien entendu que, lorsque nous parlons de la nature des maladies, nous prétendons dire la nature connue ou présumée d'après les données actuelles de la science. C'est ainsi qu'il rangé parmi les inflammations certaines affections de la peau, le lichen, l'impétigo, l'eczéma, l'herpès, etc., renvoyant à d'autres classes d'autres affections regardées comme purement cutanées, la varicelle, la rougeole, la scarlatine, dans lesquelles l'éruption n'est qu'un épiphénomène sans grande valeur.

Entre le deuxième et le troisième volume ont passé bien des événements, deux ou trois révolutions, un changement de position de l'autorité. La nomination de M. Reguin à la chaire de pathologie interne a dû être pour lui une obligation de presser son travail et de terminer un ouvrage qui se trouvait tout naturellement le développement des leçons qu'il était appelé à faire au nombreux auditoire français et étranger qui se presse dans les amphithéâtres de la Faculté de Paris. Aussi la publication du troisième volume a-t-elle suivi de près cette nomination, et d'ici à quelques semaines il nous promet le quatrième et dernier.

Le troisième volume comprend la deuxième section de la pathologie spéciale, la nosographie étiologique, c'est-à-dire les groupes de maladies médicales institués au point de vue de la nosographie étiologique. Ici onze chapitres :

- 1^o Empoisonnements proprement dits;
- 2^o Maladies calculeuses;
- 3^o Maladies cutanées par présence d'être parasites;
- 4^o Maladies vermineuses;
- 5^o Anémissements de la vie par causes négatives;
- 6^o Maladies par inoculation d'un venin;

- 7^o Maladies d'intoxication paludéenne;
- 8^o Maladies incontestablement virulentes;
- 9^o Maladies puerpérales;
- 10^o Endémies singulières;
- 11^o Épidémies proprement mémorables.

La première classe comprend les empoisonnements proprement dits par les diverses substances toxiques du règne minéral ou végétal, les maladies développées par le plomb, le mercure, etc. On trouve dans ce chapitre d'ailleurs aperçus pratiques sur les maladies des ouvriers des diverses industries.

Dans la deuxième classe, l'auteur s'est occupé d'affections qui ne trouvent habituellement leur place, à tort à notre avis, dans les traités de pathologie médicale, les calculs de la vésicule, la gravelle, trop négligés par les médecins de nos jours.

Nous n'avons aucune observation à faire sur les troisième et quatrième chapitres, qui comprennent, l'un les teignes, la gale, la phthiriasis, la chique, l'autre l'histoire des maladies causées par des hélophiles de toute espèce.

Mais nous attirons l'attention sur le cinquième, qui porte pour titre : *Indications de la vie par causes négatives*. Ce mot, que M. Reguin est le premier à proposer et à instituer, lui paraît un des mieux motivés, des plus naturels et des plus légitimes. Alimentation, respiration, calorification, voilà trois conditions sans lesquelles la vie ne peut se maintenir. Que la mort survienne par la suspension, quelle que soit sa cause, d'une de ces choses nécessaires, elle sera la mort, tantôt par asphyxie, tantôt par asphyxie et par asphyxie par le froid. Enfin, que l'équilibre, dont les lois nous sont encore inconnues, entre l'électricité animale de l'individu et l'électricité du dehors soit rompu par la chute de la

certaines ulcères chroniques, où tout autre moyen serait insuffisant.

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. NONAT.

Grossesse. — Vomissements insupportables. — Mort. — Autopsie. — Fœtus de quatre mois. — Kyste pileux.

Le 2 février 1892 est entrée à la Pitié, dans le service de M. Nonat, une femme de trente-huit ans, marchande de quatre saisons, fortement constituée, assez bien musclée, chargée de graisse, ayant les téguments d'un pâle blafard; face grasse. Elle se plaint d'être épuisée par des vomissements incessants.

Elle a eu neuf enfants, tous à terme; elle les a tous nourris; le dernier, il y a deux ans; elle l'a nourri jusqu'il y a deux mois; n'a jamais fait de maladie. Ses règles, apparues pour la première fois à dix-sept ans, n'ont jamais cessé d'être régulières. Cependant depuis deux ans, depuis sa dernière couche, elles ne sont pas revenues. N'a jamais de leucorrhée.

Dans les premiers jours du mois de janvier dernier elle est prise d'un vomissement sec, un peu aiguës le premier jour, mais pas amers, dit-elle. Comme elle vomit plus fréquemment de jour en jour, elle entre dans le service de M. Requin, à la Pitié, le 8 janvier. On lui donne de l'eau de Seltz et quelques pèditives. Elle ne cesse pas de vomir les aliments solides, surtout la viande; les bouillons sont bien supportés, les potages moins bien. Elle sort au bout de dix jours, quoique n'allant pas beaucoup mieux.

Chez elle, les vomissements deviennent plus fréquents encore; elle est prise d'un délire de tout ce qu'elle a mangé; ses forces tombent; bientôt les boissons mêmes sont rejetées par la bouche; des douleurs se montrent dans le creux de l'estomac; une soif assez vive la tourmente, mais ne peut être satisfaite sans réveiller les vomissements. Les urines deviennent de plus en plus rares, épaisses, rouges, dit-elle; les selles manquent depuis huit jours; le sommeil est troublé, elle ne se plaint cependant ni de fièvre, ni de mal de tête.

Le jour de son entrée, nous la trouvons en proie à des efforts de vomissements pénibles et rendant par la bouche tout ce qu'elle ingère, se plaignant de douleurs vives dans l'épigastre; la pression et la percussion l'exaspèrent; mais celle-ci ne révèle point de désordres appréciables. Le ventre est flasque, ni tendu, ni ballonné, quoique douloureux à la pression. On trouve au-dessus du pubis une tumeur qui paraît dépendre de l'utérus. La langue est d'un rose pâle avec un filable enduit blanchâtre sur les d. rouges à la pointe et sur les bords. Pas de soif vive, la malade a l'air épuisé de laire; inappétence, pesanteur, chaleur à l'épigastre. La percussion de la région stomacale ne découvre rien d'anormal; mais elle cause de vives douleurs, surtout au niveau du grand cul-de-sac, douleurs qui s'irradient dans les hypochondres; elle vomit tout ce qu'elle ingère, même les liquides; l'eau de Seltz cependant est supportée. Le foie est normal, ne dépasse pas le rebord des côtes; la palpation n'y éveille pas de douleur. Les urines sont rares et blanchâtres, sans dépôt aucun, avec à la pointe de selles depuis huit jours.

Le cœur n'offre rien de particulier; les pulsations sont faibles, petites, 88-90 par minutes. La chaleur est normale. La respiration se fait bien. L'intelligence est nette. — Eau de Seltz, 12 sangues sur l'épigastre.

Le 3, le toucher vaginal permet à M. Nonat de constater l'existence d'une tumeur dans l'utérus, mais qui évidemment est physiologique; il déclare que cette femme est enceinte. Les vomissements à l'épigastre persistent; les vomissements sont moins fréquents; la malade supporte quelques cuillerées de bouillon. — Saignée de 90 grammes, un quart de lavement laudanisé, eau de Seltz, bouillon et potages.

Le 4, les vomissements, suspendus pendant la journée, reparaissent le soir avec autant d'intensité. Les potages surtout ne sont pas supportés. — Cataplasme laudanisé sur le ventre, lavement émouliné; le reste *ut supra*.

Les 5 et 6, des efforts fatigants accompagnent les vomissements; la face se congestionne; l'ophtalmie une anxiété très grande; elle ne rend plus l'eau qu'elle a bu quelques cuillerées non digérées. — Magnésie calcinée; *ut supra* le reste.

Le 8, point d'amélioration. — Vésicatoire sur l'épigastre.

Le 9, les vomissements persistent; ils sont surtout aqueux; la malade n'ingère d'ailleurs rien de solide. Constipation. Glace, lavement émouliné, saignée de 90 grammes, un quart de lavement laudanisé, bouillon et potages.

Le 10, elle a moins vomis; les efforts aussi ont été moins violents. Le sang de la saignée est diffusible comme la gélée de groseilles, sans sérum ni coagulum. — *Ut supra*, saignée.

Le 11, les vomissements éveillent des douleurs très vives à l'épigastre, dans le ventre et dans les flancs aux attaches diaphragmatiques; la malade les compare aux douleurs de l'enfantement; insomnie. — 15 sangues sur l'épigastre; *ut supra* le reste.

Le 12, un peu de soulagement, quoique vomissant toujours; il n'y a ni accélération du pouls, ni chaleur à la peau. Les forces sont bien diminuées; la pâleur livide des téguments est plus prononcée. — 15 sangues; *ut supra*.

Le 13, elle a peu vomis; les nausées sont fréquentes; moins de douleurs à l'épigastre; pas de selles; elle supporte mieux les potages. Pouls petit, dépressible, 84; chaleur normale. — Saignée de 60 grammes.

Le 14, nausées, vomit moins souvent, très peu de douleur à l'épigastre, pas de selles; elle est bien fièvre, peut à peine s'asseoir dans son lit. — *Ut supra*, moins la saignée.

Le 17, la malade se plaint d'avoir des coliques. Pas de selles. Elle ne vomit que le matin son bouillon, mais elle ne prend que de l'eau de Seltz. — Onctions sur le ventre avec la pommade belladonna; cataplasme *ut supra*.

Le 19, même état; moins de coliques; pas de selles. — *Ut supra*, avec un peu de suc de viande.

Le 23, des nausées; à vomit dès qu'elle avait sucé une portion de coqleste; supporte à peine quelque peu de bouillon. Coliques vives; gargarisme dans le ventre. Ne peut plus sucer de viande. A peine supporte-t-elle quelques cuillerées de bouillon.

Le 25, se plaint de voir trouble quelquefois, d'avoir des éblouissements, des étourdissements dans les oreilles. Les pupilles sont médiocrement dilatées, peu mobiles; le pouls est misérable, dépressible; la chaleur de la peau à peu près normale; la faiblesse bien grande; à peine peut-elle se tenir assise; vomit toujours le matin une partie du bouillon qu'on lui donne. — Suppression des onctions de belladonna; un bain; *ut supra* le reste.

Le 1^{er} mars, n'a plus d'éblouissements; vomit encore ses bouillons et potages; ne peut pas supporter de suc de viande, n'a pas même désir de manger; faiblesse excessive; yeux clos et confus dans les orbites. — Vésicatoire sur l'épigastre; *ut supra*.

Le 4, même état. — Un bain.

Le soir, en la portant du bain dans le lit, elle a été prise d'une perte de connaissance qui a duré quelques minutes. Depuis lors elle ne peut plus parler. La prostration est excessive; elle répond par un faible signe de tête aux questions qu'on lui adresse. Les mouvements volontaires persistent, mais il n'y a plus de conscience. Point de convulsions, résolution des membres. La sensibilité est intacte; la vue éteinte à peu près; les pupilles contractées, immobiles, la face grippée. Le pouls est misérable, filiforme; à peine le peut-on sentir. La chaleur normale; la respiration se fait bien; elle a des nausées continues, vomit peu cependant, si ce n'est lorsqu'on la force à boire, même de l'eau de Seltz. Ne supporte plus rien; la glace même est rejetée de temps en temps. Signaux aux extrémités inférieures; joley dia-

La nuit est agitée; elle a du délire, et tombe dans un coma complet avant de mourir, le 5 mars.

Autopsie, 36 heures après le décès.

Le cadavre paraît moins émacié que pendant les derniers moments de la vie. La roideur des membres est peu prononcée.

Cercue. — Après avoir enlevé la voûte osseuse du crâne et la dure-mère, on trouve le veillot viscéral de l'arachnoïde soulevé par une sérosité citrine qu'il est facile de faire fluenter; les membranes sont sèches, les ventricles sont vides; on sépare les convolutions cérébrales. Un liquide de même nature que celui du rachis sous la forme d'un léger

suintement, après la section transverse du bulbe à son union avec la moelle épinière; cette membrane ventriculaire cérébrale et latérale, où elle est limpide, transparente comme de l'eau de roche, surtout dans l'étage inférieur des derniers. Il serait aisé d'en recueillir une cuillerée dans chacun de ceux-ci. La substance cérébrale est d'une consistance normale; les coupes en laissent des surfaces plus humides qu'à l'ordinaire, comme aussi plus piquetées de rouge.

Thorax. — Les poumons sont sains; le cœur me paraît plus petit que dans l'état normal, mais il ne présente rien d'anormal. Les séreuses sont saines.

Abdomen. — La paroi abdominale, le grand épiploon et le mésentère sont chargés de graisse en quantité plus considérable qu'on ne l'aurait supposé par la vie. L'estomac est parfaitement sain, est distendu par un peu de liquide qui n'est que de l'eau trouble. Les intestins n'offrent rien d'anormal. Des matières dures sont arrêtées dans le cœcum. Le foie est un peu volumineux, dépasse l'hypochondre droit d'environ 6 centimètres; sa coupe est grasse, mais il ne présente point d'autre anomalie. La vésicule est distendue par de la bile peu épaisse. La rate et les reins sont sains.

L'utérus est distendu par un coagulum régulière développé d'environ trois mois, et rempli de la même matière; est bien conformé; il présente le bassin au col de la matrice. Les annexes de l'utérus n'offrent rien d'anormal à gauche; mais à droite le trouve, entre la trompe et le ligament rond intacts, un cordon qui s'élève au-dessus du droit supérieur, et qui donne insertion à une tumeur simulant une anse intestinale et paraissant faire suite au cœcum lui-même, au-dessous duquel elle se trouve immédiatement. Cette tumeur, du volume d'un fort poing, occupe l'aileron moyen, la place même de l'ovaire; elle contient une masse solide naissant dans un liquide; l'incision de ses parois, qui ont à peu près l'épaisseur de la peau, donne issue à un liquide séro-purulent, blanc-jamais, pouvant être évalué à environ 60 gram. et renfermant des grumeaux jaunâtres qui ne sont que des mucosités avec de la matière grasse. Dans ce liquide baigne une masse compacte, solide, du volume d'une demi-orange, en forme de ménisque convexe, ayant l'aspect de la cire blanche, molasse, qui fond entre les doigts. La microscope n'y découvre que des débris de cellules épithéliales, et d'autres entières, globulaires, qui ne paraissent pas différer des cellules adipeuses ordinaires.

La face plane de cette masse adipo-cœreuse est recouverte par des mèches de poils entremêlés qui pénétrant par une ou les deux extrémités dans la matière grasse. Sur l'invitation de M. Rayer, président de la Société de biologie, devant laquelle j'exposai la pièce, je recherche avec le plus grand soin la nature, la structure, l'origine et le siège anatomique de ces poils.

La finesse de ces poils et leur longueur, qui va jusqu'à 25 centimètres, les rapprochent beaucoup des cheveux; il n'y en a pas de très courts dans la masse adipeuse; la plupart sont d'un jaune sale, quelques-uns sont roux, il y en a même de bruns; ils me paraissent être plus élastiques que les poils ou cheveux ordinaires. Leur structure est entièrement semblable à celle des cheveux; ils sont effilés à une de leurs extrémités, mais nous n'y trouvons pas une extrémité soit terminée par le renflement bulbiforme, les tige vides ont une gaine fibreuse et un canal médullaire ou central, transparent dans ceux qui sont d'un jaune pâle. Nous avons trouvé, M. Davaine et moi, un poil noir dont le canal médullaire était rempli d'un amas de cellules brunâtres analogues à celles qu'on rencontre dans le canal central des cheveux bruns; seulement, elles étaient interrompues de distance en distance par d'autres cellules incolores à peu près. Les poils, dispersés dans toute la masse adipo-cœreuse, sont accumulés surtout dans une excroissance plane de la face plane qui pourrait contenir une pièce de 2 francs, et qui semble avoir été dans un rapport immédiat avec le lieu d'origine de la face interne de la poche, et d'où ils sont successivement tombés.

L'immersion de la masse adipo-cœreuse dans de l'eau à 60° la fait fondre complètement et nous permet d'en séparer les cheveux. La matière grasse nage à la surface sous forme de crème blanc-jaunâtre. Je ne trouve pas le moindre fragment de tumeur.

Les parois de la poche sont formées d'un feuillet externe séreux ou périonéal, d'un feuillet moyen de nature fibro-

d'origine, par des spécialistes de l'autre. Variété, vaccine, rougeole, scarlatine, typhus, rage, morve, coqueluche, typhus, tels sont les éléments de ce chapitre. Et cependant, là encore, nous nous permettons une légère observation. M. Requin n'aurait-il pas mieux fait d'insérer dans ces chapitres, trois sections bien tranchées? D'un côté, les maladies virales qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées, immédiates, et dont on peut saisir et démontrer le virus d'autre part, celles dont le principe essentiel réside dans la lésion de l'observateur, et qui n'ont pas besoin du contact pour se propager; et, comme transition de l'une à l'autre, celles qui ont un pas de plus dans l'intensité de la lésion, mais qui ne sont que des éruptions cutanées,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

La Lancette Française,

Le Journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

En s'abonne à Paris
au BUREAU DU JOURNAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40,
MORIS DU PAYS
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
ou chez tous les Libraires.

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON APPRACHÉES SONT RIQUERUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement

POUR PAIE ET LES DÉPARTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.
Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

SOMMAIRE. — HYPOTHÈSE DES CUSQUES (M. Nélaton). Kystes des synoviales des fémurs des doigts. — Névralgie simulée par une épilepsie aigüe bult
des épilepsies, épilepsie du foie, — Chronique et nouvelles. — Ferret-
son. Compte-rendu des travaux de la Société anatomique de Paris.

HOPITAL DES CLINIQUES. — M. NÉLATON.

Kystes des synoviales des fémurs des doigts.

Leçon recueillie par M. J. LACAZE, externe du service.

La présence simultanée dans le service de trois malades affectés de kystes siégeant dans les synoviales des fémurs des doigts nous a donné l'idée de tracer les principaux caractères de cette affection, peu connue d'ailleurs, et dont le traitement laisse encore beaucoup à désirer. Chacun de nos malades se présente à des degrés différents de la maladie, et cependant ils ont quelques caractères communs. Le premier a parcouru toutes les périodes de la maladie, le second a présenté un type complet de cette affection, le second a présenté ceci de remarquable qu'il a une certaine période de la maladie la tumeur s'est percée et a donné passage à une certaine quantité de liquide séro-purulent, puis elle s'est reformée pour se reproduire; le troisième cas, enfin, est chez une femme qui n'a présenté que des symptômes de début ou du moins peu avancés. Du reste, avant d'entreprendre l'histoire pathologique de ces kystes, nous croyons utile de rappeler la disposition anatomique de la synoviale des tendons fémoraux : ces quelques notions d'anatomie serviront à faire mieux comprendre les faits qui vont suivre.

Les tendons des muscles fémoraux des doigts peuvent être divisés en deux groupes relativement à la disposition de leurs gaine synoviales : l'un comprend le ponce, qui a pour lui seul une gaine spéciale; l'autre les quatre doigts, qui sont renfermés dans une gaine commune spéciale. Envisagés d'une manière générale, ces gaine tendineuses peuvent être comparées à une sorte de manchon traversé par le tendon. Elles s'étendent vers l'avant-bras jusqu'à la partie inférieure du carpe pronateur; du côté de la main, elles offrent des prolongements qui n'ont pas pour tous les doigts la même étendue. En effet, tandis qu'elles se propagent jusqu'à l'ouverture des tendons fémoraux du petit doigt et du ponce, elles s'arrêtent pour les trois doigts moyens vers le milieu de la paume de la main.

Le cadre que nous venons de présenter ne suffirait pas pour donner une idée exacte de la disposition de ces synoviales relativement aux tendons fémoraux; ajoutons quelques mots. Dans une coupe transversale du ponce faite au niveau du ligament annulaire du carpe, supposons-la partir d'un point A qui représente la partie antérieure de ce ligament annulaire et admettons qu'elle se porte d'abord en dehors : elle vient se mettre en contact avec la gaine du fémur du ponce en circumscrivant un espace triangulaire où passe le nerf médian; partant de ce point, elle se recourbe sur elle-même de façon à devenir parallèle à sa direction pour en passant au-dessus des fémurs superficiels; arrivée au fémur du petit doigt, elle se réfléchit de nouveau au-dessous de ces tendons et redevient adhérente à la gaine du fémur du ponce; puis, revenant sur elle-même, elle suit de nouveau une direction parallèle à son trajet primitif, se porte de dehors en dedans au-dessus des fémurs

seurs profonds, puis de dedans en dehors en passant derrière ces tendons; et enfin, parvenant au bord externe, elle se recourbe une dernière fois en passant au-dessus des os du carpe et vient rejoindre le point A dont nous l'avons supposée partir.

En résumé donc, il résulte de ce que nous venons de dire que les deux couches des fémurs superficiels et profonds forment dans la cavité synoviale commune deux cloisons incomplètes qui la divisent en trois loges superposées communiquant entre elles vers le côté interne du ponce.

Nous avons en commençant tranché une question importante et qui cependant a été controversée, c'est celle de la non-communication de la gaine du ponce avec celle des autres doigts. M. Masclaur-Lagendard (1) affirme cette communication; mais cette opinion n'est pas partagée par MM. Cruveilhier, Velpeau et Gosselin, dont les recherches récentes sont venues compléter nos doutes sur ce point intéressant de l'anatomie de la région.

La description que nous venons de reproduire offre, au point de vue chirurgical, deux choses importantes à noter : La première est relative à l'accroissement de la synoviale du ponce et de celle des autres doigts; la seconde, à la longueur différente des gaine tendineuses. En effet, si elles suivent dans toute leur étendue les fémurs du ponce et du petit doigt, d'un autre côté elles ne forment que de petits culs-de-sac aux trois doigts du milieu, et ils ont ceci de remarquable qu'ils sont d'autant plus longs qu'on se dirige de plus en plus de dehors en dedans. Celui de l'index est le plus court; tandis que le plus long des trois est, au contraire, celui de l'annulaire.

Ces notions anatomiques une fois posées, appliquons-les aux faits pathologiques que nous avons observés.

Le nommé X..., charbon, âgé de vingt et un ans, est entré à la Clinique le 15 janvier 1852. Il prétend avoir habituellement une bonne santé, et ne présente pas, en effet, de traces de cachectie ou d'un état pathologique général quelconque. Il raconte seulement qu'il a eu, depuis l'âge de sept à huit ans, un certain nombre de furoncles; mais depuis cinq ou six ans il n'a plus été atteint de cette affection. Il y a deux ans, il a éprouvé quelques douleurs dans le dos et l'épaulé droite; elles ont duré quatre ou cinq jours, puis ont disparu pour ne plus se reproduire : on ne peut donc pas voir chez lui de disposition rhumatismale accusée.

Depuis deux ans et quelques mois, le malade est atteint de l'affection qui l'amène à l'hôpital; et, du reste, c'est déjà la seconde fois qu'il vient réclamer nos soins, car, le 17 juin 1851, il s'est présenté à nous avec une tumeur du ponce semblable à celle qu'il présente aujourd'hui. Au bout de quelques jours, sous l'influence du traitement que nous indiquions tout à l'heure, il nous quitta guéri; mais il repara aujourd'hui pour une récurrence.

Le début de la maladie fut annoncé par des douleurs et de l'engourdissement du côté du ponce avec gonflement de ce doigt, dont les mouvements étaient très limités et douloureux; plus tard, il est survenu une tuméfaction du ponce, un peu tenant probablement à l'adhérence du carpe, plus considérable au-dessus du ligament annulaire du carpe, plus considérable à la région externe. Sous l'influence de frictions faites avec une pommade dont il ignore la nature, il obtint, dit-il, une amélioration sensible. Mais un an après que la maladie eut

(1) Des apoplexies et des synoviales de la main, etc. (Gazette médicale de Paris, 2 mai 1839).

débuté au ponce, il se manifesta un gonflement considérable au ponce, marqué surtout vers la région interne; bientôt ce gonflement se propagea jusqu'à l'extrémité du petit doigt, qui resta pendant six semaines sans pouvoir être fléchi; au bout de ce temps le mouvement de flexion pouvait être communiqué à ce doigt par l'autre main, mais la flexion active était perdue. Deux ou trois mois plus tard, le ponce a aussi été affecté de la même manière, et en même temps le gonflement du ponce a augmenté. C'est à cette époque que le malade est entré à la Clinique pour la première fois, présentant l'état que nous allons décrire et qui est à peu près celui qu'il offrait la seconde fois.

On constatait chez lui, à la partie inférieure et antérieure de l'avant-bras, une tumeur mobile, fluctuante, saillante surtout vers le bord cubital et disparaissant à une pression soutenue; le ponce avait donc une configuration anormale, caractérisée surtout par une saillie arrondie en avant.

Le toucher faisait reconnaître une tumeur assez dure dans la paume de la main, formée par un liquide épanché qu'on pouvait facilement faire redresser vers l'avant-bras, et réciproquement. En faisant exécuter aux doigts des mouvements de flexion et d'extension, on percevait un bruit de crépitation très manifeste; le toucher le constatait, et à l'oreille elle-même il rappelait le bruit du frotement pleurétique. Tous ces signes nous ont démontré l'existence, dans le ponce de ce jeune homme, d'une de ces tumeurs en grappe, contenant un certain nombre de corpuscules blancs, albumineux, rappelés par leur forme les grains de melon ou de riz à moitié cuits, que Dupuytren a décrites sous le nom de *kystes séreux à granules hyaliformes*. C'est qu'en effet on rencontre assez souvent dans ces tumeurs de petits corps blancs, albumineux, rappelant par leur forme et leur aspect général les hyalides, mais ne présentant aucun signe de vie. Ces petits corps se trouvent aussi quelquefois dans la bourse pré-trochleaire. La crépitation perçue n'est, du reste, pas le son que l'on observe assez souvent, soit lorsque l'ouverture qui fait communiquer la cavité du ponce et celle de la paume de la main est rétrécie, et qu'alors le liquide vient produire un bruit de râpe par son passage à travers l'étranglement, ou encore par le frotement des tendons sur la gaine qui leur donne passage. Il se produit peut-être là une vibration analogue à celle de la corde mise en mouvement par l'archet. Outre les phénomènes que nous venons de mentionner, le malade a encore présenté des douleurs vives se produisant surtout pendant la nuit, occupant toute la longueur de l'avant-bras, et siégeant principalement sur le trajet du nerf cubital. Nous nous sommes demandé quelle était la nature de ces douleurs qui n'ont peut-être pas été suffisamment étudiées, et nous sommes arrivés, par exclusion, à les regarder comme névralgiques; seulement ces névralgies doivent être caractérisées par l'épithète d'*ascendentes*; car la cause qui les détermine, à l'exception des faits ordinaires, semble siéger à la périphérie du nerf, et non à son tronc.

Tels sont les principaux phénomènes observés chez notre premier malade. L'histoire des deux autres devra être beaucoup plus succincte; car nous nous bornerons à signaler les particularités, en regardant l'observation précédente comme un type. Le traitement sera indiqué et formulé à la fin de cette étude.

Notre second malade, couché au n° 5 de notre salle des

cela a lieu pour les corpuscules osseux. Pour compléter cet examen, on ajouta à la préparation de l'acide chlorhydrique; il en est résulté un dégagement considérable de gaz, et la pièce, après le lavage, a reparu alors complètement transparente et presque semblable à un cartilage normal. À un degré beaucoup moins avancé de décomposition, les cavités du cartilage étaient remplies par une sorte de matière grasse, puis par l'addition de quelques gouttes d'acide chlorhydrique donnait lieu à la formation de quelques bulles de gaz et disparaissaient alors pour laisser la préparation complètement transparente.

On avait aussi déjà dans les recherches de M. Broca à la formation et à l'évolution de diverses lésions des cartilages d'encroûtement; vous serez donc peu étonnés de voir l'ossification apparaître dans les cartilages sans intervention des vaisseaux; en effet, ils manquaient complètement dans toute l'épaisseur de la couche diarthroïdale de la pièce dont il s'agit. On ne peut donc pas dire que le tissu de la pièce de l'ossification morbide des cartilages; permettez-moi de mentionner ici un fait nouveau que nous devons également à notre collègue M. Broca. Suivant lui, dans les cartilages épiphysaires l'inflammation accélère d'une manière remarquable le travail de l'ossification; ainsi, sur une articulation du coude, on voyait plusieurs points d'ossification produisant avant l'âge; sur ce squelette d'un enfant de trois ans, il existait au coude un point d'ossification qui ne se produisit qu'à trois ans sur la tête du radius, un autre qui n'apparaît en général qu'à sept; enfin, un autre point osseux sur la trochleë elle-même, qui ne s'ossifie d'habitude que de quatre à treize ans.

La dernière lésion des cartilages diarthroïdaux dont j'ai vu entretenir ici n'est pas la moins intéressante de toutes, c'est le dépôt de tubercules en nappe à leur surface. Nous avons vu maintes fois, dans le cours de cette étude, le tubercule accumulé sous forme de couche molle et continue à la surface des membranes muqueuses, dans le rein, les vésicules, la vessie, les trompes et l'u-

FEUILLETON.

Compte-rendu des travaux de la Société anatomique de Paris,

Par M. le docteur LÉDEBT.

(Suite. — Voir les numéros des 11, 13, 16 et 18 mars.)

CARTILAGES ARTICULAIRES.

Des changements de structure constants se rencontrent dans le cartilage qui constitue le squelette et dans celui qui forme et entoure la cavité de réception. Le cartilage du ponce, des doigts et les articulations se mouvant sur des enfraînements et des saillies correspondantes de la cavité de réception contiennent dans sa gangue une quantité de tissu fibreux plus ou moins grande; simultanément, le microscopie montre les cavités du cartilage agrandies, pleines de tubercules, granules et de graisse. L'articulation est analogue, mais moins prononcée dans les cartilages qui entourent la cavité de réception du squelette. Le tissu fibreux s'y rencontre quelquefois, mais en petite quantité; d'autres fois, il manque complètement; les cavités du cartilage, moins agrandies que celles du squelette, renferment quelquefois des granules, des points alvéolés, de la graisse; enfin, dans l'osser même de la gangue du cartilage, on trouve quelquefois une grande quantité de matières grasses. Dans quelques cas, les noyaux contenus dans les cavités des cartilages avaient manifestement augmenté de nombre. La cavité qui renferme le squelette était presque toujours formée par le tissu cartilagineux lui-même; cependant dans un cas la cavité siégeait sur la partie centrale de la petite tête de l'humérus, chez un homme dont plusieurs articulations étaient atteintes d'arthrite sèche, présentait une cavité logant un squelette, et dont les parois

étaient formées en certains points par le tissu osseux lui-même, en d'autres par des restes de cartilages. C'est là un fait exceptionnel, mais qui a été observé à l'articulation scapulo-humérale, qui avait amené l'amincissement des cartilages d'encroûtement; dans tous les autres cas, le travail d'élimination avait eu lieu au sein même du tissu cartilagineux. J'ai négligé de vous parler du lieu même occupé par la névrose; cela déjà vous fait prévoir qu'elle rencontre la lésion dans des articulations fort différentes; en effet, elle existe dans les articulations du coude, de l'épaulé, deux fois au centre de la concavité du scapuloïde du bras.

L'ossification des cartilages diarthroïdaux est un autre genre de lésion dont vous avez vu plusieurs exemples; ce travail morbide se présente d'abord sous une forme extérieure d'encroûtement; ainsi vous avez vu l'ossification donner lieu à des taches d'un blanc jaunâtre sans saillie aucune du cartilage à ce niveau, sans donnant à ce tissu une opacité et une dureté plus grande. Une autre fois, sur un ligament diarthroïdal sous forme de petites végétations mamelonnées, irrégulières, très dures; quelquefois ce ne sont que des stries opaques visibles à la surface du cartilage ou bien une plaque continue et épaisse.

Dans quelques cas rares, enfin, le commencement de l'ossification ne donne aucune caractéristique à l'œil nu, et ce n'est que par le moyen du microscope et des actions chimiques que le commencement de la transformation du cartilage en os peut être reconnu. Sur une pièce, la plus curieuse de toutes, on apercevait par places des trous parfaitement ronds, larges de 1/10^e de millimètre; autour de ces trous, les cavités du cartilage étaient disposées en séries concentriques, comme les corpuscules osseux autour des canalicules. Parmi ces cavités, les unes étaient à fait normales, transparentes, contenant un et deux corpuscules cartilagineux; les autres étaient opaques, moins régulières, en grappe, reliées à leurs voisines par de petites lignes noires, et seulement comme

immédiatement le saignai largement du bras, j'appliquai des ventouses scarifiées sur la région malade, et administrai deux grains d'opium.

Le lendemain, malgré un peu d'amélioration, la souffrance était encore très grande. En somme, pendant deux mois le traitement par les saignées, les crèmes, les onguents, les narcotiques, les mercuriaux, les vésicatoires, les toniques, et lui donnaient finalement le conseil d'entrer à l'hôpital. Elle y fut soignée non moins infructueusement, et renvoyée enfin pour changer d'air. Elle revint alors chez elle tout à fait émaciée. Mais après y être restée quelque temps, souffrant toujours de ces symptômes qu'on regardait comme ceux d'une forte névralgie, réduite à n'avoir plus que la peau sur les os, n'attendant plus de soulagement, elle se décida à déclarer qu'elle avait un douleur avait soudainement cessé. Trois jours après elle s'était entièrement dissipée. Depuis lors, elle ne recruta rapidement sa santé et ses forces, et put quitter le lit.

Autout de peu de temps elle vit se former sur le côté interne de la cuisse un simple bouton, qui, malgré les cataplasmes et les éplâtres dont elle le couvrit, ne put être cicatrisé. Elle vint alors au dispensaire. L'examen du bouton, et on y trouva un petit anneau en corps pointu. L'ayant saisi avec des pincettes, j'en fis l'extirpation, et reconnus alors que c'était une grosse épinglette. La maladie aurait depuis huit mois. La guérison fut complète et solide.

(Dublin med. Presse.)

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 10 mars 1852. — Présidence de M. LARREY.

Bouleaux dans les membres amputés.

M. BOVET présente un malade auquel il a désarticulé l'avant-bras pour un coup de fer reçu au mois de décembre; l'opération a réussi, mais il a eu pendant deux mois de la fièvre, et déclare qu'il rapporte aux doigts et à la main qu'il a perdus. Ce fait, rapporté d'un cas exactement semblable qui se trouve actuellement au service de M. Malgaigne, semblerait, suivant M. Boquet, indiquer que ces douleurs, dont les amputés se plaignent si souvent, sont l'extrémité du moignon, sont dans la partie du membre qui est élevée depuis longtemps, ne sont pas toujours le résultat d'altérations pathologiques de l'extrémité des nerfs ou des os, comme on le pense généralement et comme M. le docteur Huin a voulu le démontrer dans un travail publié en 1851 dans la Gazette de Strasbourg, mais bien le résultat de l'inflammation des nerfs. En effet, dans les deux cas qu'il vient de citer, il n'y a eu ni œdème, ni production de stalactites osseuses. Il n'y a pas eu non plus compression des nerfs nerveux, puisqu'un appareil prophylactique n'a été appliqué; on ne peut donc pas recourir à ces causes pour expliquer la cause de la douleur. M. Malgaigne, outre les douleurs très vives, il est survenu une affection bien grave; des attaques d'épilepsie très fréquentes, qui persistent malgré une nouvelle amputation faite au-dessus du moignon.

M. LARREY croit devoir ajouter quelques mots à ce que vient de dire M. Boquet sur la sensibilité du moignon, et la douleur à cet endroit. Cette manifestation si fréquente de la douleur a été observée par tous les chirurgiens, et plus particulièrement par quelques chirurgiens militaires. Ceux surtout qui ont été, comme M. Huin, à même de voir, aux Invalides, un grand nombre d'amputés des différents membres, ont pu se rendre compte des causes et des variables de la douleur du moignon.

Tantôt provoquée primitivement, par l'opération, la douleur est due à la section, à la compression, à l'inflammation des nerfs; tantôt développée secondairement aux mêmes causes devenues permanentes, on tient alors à l'altération de la sensibilité, à des rétractions soit des tendons, soit des tissus fibreux, à l'œdème, à la périostite ou à l'ostéomyélite, et quelquefois à la nécrose par suite de la concitité du moignon; cette douleur peut très souvent aussi se manifester sous l'influence du froid humide et des changements de température, ou par des accès et des fatigues de tout genre.

De là, par conséquent, des caractères très différents de la douleur, qui peut offrir toutes les nuances, tous les types, selon le membre amputé, selon les cas qui ont nécessité l'amputation, selon l'époque et le lieu de l'opération, selon la méthode, le procédé, le pansement, selon les accidents primitifs ou consécutifs, selon certaines conditions individuelles, selon enfin quelques influences extérieures.

Jeant de plus, par places, le périoste, et lui donne un aspect papillaire prononcé.

Cette lésion remarquable du périoste, dit M. Deville, caractérisée par l'épaississement, l'opacité, la vascularisation du tissu cellulaire périostéum, est l'analogue de la lésion de la synoviale par l'arthrite sèche. Dans cette affection, les corps étrangers ne forment pas des dépôts plastiques devenant successivement cartilagineux, puis osseux. Dans le cas actuel, le développement des corps libres a lieu de la même manière, moins l'ossification.

Avec sa monnaie, quelle est l'analyse? Deville est parvenu à reconnaître dans la formation des corps libres du périoste un mécanisme semblable à celui qui produit les corps étrangers des articulations; le point de départ réside dans une lésion du périoste, à l'endroit où, amené dans une épaississement la vascularisation du tissu périostéum, se produisent des dépôts de granules qui augmentent graduellement. C'est à l'endroit sur son point d'implantation que par un pénétré qui s'allonge graduellement, se rompt enfin, et laisse la masse graisseuse entourée d'une enveloppe séreuse constituer un corps libre dans l'intérieur de la cavité articulaire.

Dans la pièce de M. Deville, vous avez vu que les corps étrangers étaient contenus dans deux espèces de sacs herniaires, refoulement du périoste dans les régions inguinales.

Vient comment notre collègue explique leur formation :

Le point du périoste contre lequel ces corps devenus libres viennent se porter peut être la longue, dit-il, surtout dans un point décliné, se déprimer en godet; le corps étranger, par son poids ou par la pression des intestins qui le poussent, augmente la profondeur du godet. C'est là une explication ingénieuse qui peut-être ne serait pas admise sans discussion; ainsi la dépression du périoste pourrait peut-être se faire dans une dépression d'un corps qui ne lui adhérait nullement et qui est plus souvent dans un endroit peu décliné, comme les régions inguinales. Quelle que soit

Luxation congénitale.

M. Ferdinand MARIN présente une petite fille de onze ans atteinte d'une double luxation congénitale du fémur. Il demande que l'état de la malade soit bien constaté, et qu'une commission soit nommée pour suivre le nouveau mode de traitement qu'il a employé. Il se propose de lire plus tard à la Société un travail, dans lequel il a rassemblé plusieurs faits du même genre, et dans lesquels sont traités à l'emploi avec succès. (MM. Debout, Leclair, Guesnier sont nommés pour suivre le traitement de M. Marin.)

M. BOUDET demande la parole à l'occasion du procès-verbal, et dit que très probablement le malade de M. Huguier avait été blessé sur le trajet d'un nerf, et qu'il existait là, comme dans les deux cas dont il a parlé, une véritable névrite.

M. Huguier a répondu qu'il n'y avait pas eu de pommade anesthésique. Cette pommade, composée ainsi :

Axonge 30 grammes,
Ether chlorhydrique-chloré . . . 5,

n'a eu d'autre effet passager; elle n'agissait qu'au point de contact; au-dessous et au-dessus la douleur était la même. Ce qui lui a encore le mieux réussi, c'est l'humidité.

Tumeur de la cuisse.

M. DENONVILLELLE ajoute quelques détails pour compléter ce qui a été dit à la dernière séance par M. Demarquay. La malade qu'il a opérée était âgée de 60 ans; la tumeur avait commencé il y a 18 mois. Elle était d'abord du volume d'un œuf de pigeon; puis, dans les derniers mois, elle fut des progrès très rapides; elle atteignit le volume d'une tête d'enfant de trois ans. Située au milieu des parties molles, au-dessous de l'arête fémorale, elle était dure à sa circonférence, tandis qu'un centre elle présentait une demi-mollesse assez semblable à la consistance du tissu encéphaloïde crû. Quelques personnes paraissent croire pour l'issue d'un kyste rempli de liquide. La tumeur n'était nullement douloureuse; il n'y avait pas d'engorgement du membre. L'artère fémorale était déviée; elle semblait contourner la tumeur.

Dans la crainte de la lésion, M. Denonville prit la précaution de dessiner son trajet; il en envoya une incision médiane suivant le plus grand axe, tout près au besoin à la croiser par une seconde pour se donner plus de facilité. Il sortit d'abord de la sérosité sanguinolente, puis des grumeaux; c'étaient des matières semblables à celles qu'on rencontre dans les névromes. Un doigt ayant été introduit dans la poche, il fut facile de sentir les parois, et en même temps de presser les rapports de l'artère fémorale accolée à la paroi externe. Une autre gèle, c'était l'adhérence intime de la poche avec le droit interne en dedans, et en dehors avec le cutané. Ce dernier temps de l'opération exigea le plus de soins; le docteur, après avoir fait l'incision, fut disséqué et rejoint en dehors ainsi que la veine et l'artère.

M. Denonville se souvenait du fait cité par M. Roux, dans lequel l'artère fut ouverte en même temps que l'abcès.

À l'examen de la tumeur qui renfermait des noyaux osseux innombrables, notre collègue a été frappé de la grande analogie qu'il avait avec le méchir, quelque vaisseau et cause d'un anévrysme fémoral. (M. Lebert, qui a examiné la tumeur, croit qu'il y avait prédominance de l'endocrome et du lipome.) Il regarde le mélange de ces deux produits morbides avec du sang épanché comme un fait très rare.

Candidature.

M. SAUVY, chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Valenciennes, écrit à M. le président pour obtenir le titre de membre correspondant. À l'appui de sa demande, il envoie deux observations inédites sur des corps étrangers engagés dans nos organes;

De plus, deux brochures, l'une ayant pour titre : *Cours de petite chirurgie* en 24 leçons, l'autre : *Précis de chirurgie*.

L'autre, *Traité théorique et pratique des plaies d'armes blanches, à l'usage des chirurgiens d'armée*.

(MM. Chassagnac, Larrey, Huguier sont chargés d'examiner ces travaux.)

Accidents du chloroforme.

M. ROBERT communique une observation de M. Beyran (de Constantinople). Il s'agit d'accidents très graves survenus après l'emploi du chloroforme pour une opération.

L'observation est renvoyée à une commission, composée de MM. Robert, Michon, Debout.

Kystes du sinus maxillaire.

M. GIRAUDIS donne lecture de la première partie d'un travail sur les kystes muqueux du sinus maxillaire.

Il pose d'abord, en principe, que l'anatomie, la physiologie et la pathologie du sinus maxillaire sont peu connues. Pour démontrer la vérité de cette proposition, il commence par examiner un point d'anatomie de cette région, le mode de communication du sinus avec les fosses nasales, et que l'ouverture qui établit cette communication est unique, qu'elle est placée en haut et en avant du maxillaire moyen, dans l'infundibulum, et que son siège est invariable. Lorsqu'il existe deux ou trois ouvertures, celles-ci sont des perforations pathologiques. Ainsi, toutes les fois qu'on rencontre une ouverture au milieu du maxillaire moyen (ouverture normale des auteurs), cette communication est une perforation.

M. M. Giraudis a la position de l'ouverture fait disparaître l'idée du catarrhe du sinus.

La deuxième partie de ce mémoire, que l'auteur regarde comme la plus importante, est destinée à faire connaître des glandes situées dans la membrane muqueuse du sinus; elles peuvent servir d'aliment et de transformer en véritables kystes, qui sont les kystes muqueux du sinus.

Ces kystes sont divisés en deux ordres :

1° Suivant qu'ils sont formés par la simple dilatation du tube glandulaire;

2° Suivant que toute la masse glandulaire est dilatée.

Les premiers sont petits, miliaires, quelquefois multiples; les seconds peuvent atteindre le volume d'un marron, et peuvent être également multiples.

Ces tumeurs renferment un liquide blanc, visqueux, souvent abstrait de cholestérol; les kystes sont multiples, et très volumineux, ils distendent le sinus en amincissant les parois.

D'après ces recherches, M. Giraudis serait porté à croire que la maladie connue sous le nom d'hydropisie du sinus est constituée par ces kystes muqueux.

Tumeur du maxillaire supérieur.

M. MAISONNEUVE présente une tumeur développée dans le maxillaire supérieur gauche chez un homme âgé de soixante ans, qui sortait du service de M. Lenoir à l'hôpital Necker. Cette tumeur faisait saillie dans la cavité de l'orbite sans y pénétrer; en avant, elle était très saillante sous le nez; en bas, elle déprimait la voûte palatine. Bien que le fait ait assez mauvais, comme la maladie marchait rapidement, M. Maisonneuve se décida pour l'opération. La pièce offre cette particularité, que les os attaqués ont disparu; on n'en trouve que quelques vestiges méconnaissables. Le reste du maxillaire est ramolli comme du sucre, et se laisse briser dans un acide. La tumeur n'envoyait de prolongement ni dans l'orbite, ni dans la fosse nasale, ni dans la fosse zygomatique.

M. Maisonneuve termine en disant qu'il avait été obligé de pratiquer une excision très profonde à la coupé le tronc même de la maxillaire interne, et que à la nécessité une ligature qui se pratiquait d'habitude.

M. LEBERT, qui a examiné la tumeur, pense que c'est du cancer colloïde gélatiniforme à cellules très pâles; il a dû, pour voir ces cellules, se servir d'un fort grossissement.

M. LÉVY. Si j'en ai pas opéré le malade dont notre collègue M. Maisonneuve vient de vous entretenir, ce n'est pas parce que je ne sais pas faire l'opération, qui lui a été proposée, car j'ai eu en occasion de faire six fois cette opération, et la dernière date de quelques jours; mais c'est parce que j'ai regardé l'altération organique des os de la face dont cet homme était affecté comme au-dessus des ressources de la médecine opératoire. Je demande à la Société la permission de lui donner les raisons qui m'ont engagé à m'abstenir dans ce cas. C'est, selon moi, un sage précepte de chirurgie clinique que celui qui recommande d'entreprendre l'extirpation du cancer, quel que soit son siège et sa nature, qu'autant qu'avant de l'opérer on a acquis la certitude qu'on pourra l'enlever, et que l'opération ne sera pas suivie de complications prolongées qui produiraient bientôt la repulsiologie du mal. C'est ce précepte que vous suivez tous quand vous trouvez en présence d'un cancer du sein compliqué d'engorgement des lymphatiques de l'aisselle; vous n'opérez, dans ces cas, que lorsque vous êtes convaincus de pouvoir enlever le cancer, et que vous savez, en même temps, tous les ganglions suspects; et trop souvent encore, après les opérations les mieux exécutées, la récidive survient au bout de peu de temps. Ce précepte, je l'ai appliqué à ces cas en discussion, et c'est parce que je suis resté dans l'incertitude sur les limites de l'altération, et par conséquent sur la possibilité de l'empêcher complètement avec l'instrument tranchant, que j'ai laissé à des vains hardis ou à des plus éclairés le soin de faire l'opération.

Dans le cas présent, comme dans celui que j'avais eu à traiter quelques jours auparavant, l'altération des os était très étendue et très avancée; elle formait une tumeur molle, qui se prolongeait en arrière au delà du voile du palais, qui en haut avait envahi l'os unguis et la moitié de l'ethmoïde ou ne s'arrêtait qu'à la voûte du crâne, et qui en avant avait soulevé et aminci la peau de la joue;

assurément. Il suffirait de rappeler, avec M. Deville, les corps fibreux pédiculés de l'utérus, qui deviennent fréquents dans le périoste.

À côté de cette affection rare du périoste, je dois vous signaler un kyste adhésif volumineux, qui a été enlevé par M. Maisonneuve. Cette tumeur, du volume d'un gros œuf de dinde, était comprise entre les deux lames du maxillaire, près de la terminaison de l'intestin grêle; il était transparent, fluctuant, et ne donnait pas, au palper, la sensation particulière que présentent fréquemment les tumeurs hydatiques. Toute la cavité du maxillaire se remplissait pas avoir attiré l'attention de la malade, qui avait succombé à une hypertrophie du cœur.

(La suite à un prochain numéro.)

C'est par erreur que le nom de M. Schnepf, auteur de l'article sur le cas de vomissement incoercible publiés dans notre dernier numéro, a été omis. Les recherches pleines d'intérêt consignées dans cet article et qui appartiennent à ce jeune médecin nous font un devoir de réparer cette omission.

— Le conseil supérieur de l'Université a voté à l'unanimité dans sa dernière séance la fondation d'une École secondaire de médecine et de pharmacie dans la ville de Lille. Ainsi que nous l'avions annoncé il y a quelques mois, cette ville renferme toutes les conditions qui peuvent la faire prospérer. Elle est située dans une ville de 100,000 âmes, elle a une Université, elle a un conseil général du Nord. On parle déjà de l'honorable M. Lesboudes comme professeur honoraire de cette École, et de M. le docteur Parisé, déjà connu par des travaux recommandables, comme professeur de clinique chirurgicale. Ces choix ne peuvent qu'honorer la nouvelle École.

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
sur face de l'Académie de médecine.

La Lancette Française,

Ce journal paraît trois fois par semaine :
LA MARDI, LE JEUDI ET LA DIMANCHE.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
au Bureau du Journal, rue des Saints-Pères, 40,
MORS DU PARI
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

SOMMAIRE. — PARIS. Sur la séance solennelle de l'Académie des sciences. — Hôpital Saint-André de Bordeaux (M. Soubé). Deux observations de kystes hydatiques développés dans l'épaisseur du système musculaire. — Géographie de la ténosynovite sous-cutanée. — Académie de médecine, séance du 22 mars. — Académie des sciences, séance du 22 mars.

PARIS, LE 24 MARS 1852.

Séance solennelle de l'Académie des sciences.

A côté de la grande figure de Cuvier, la science, l'Académie, le vulgaire même, ne manquaient jamais de placer, sur un piédestal moins élevé sans doute, la figure rivale de Geoffroy Saint-Hilaire, des liens indissolubles les unissent l'une à l'autre. Une plume savante et élégante à la fois avait pointé un remarquable talent le caractère et la vie scientifiques de Cuvier; il était curieux autant que désirable de voir la même plume tracer le complément indispensable de cette première œuvre. M. Flourens, avec un rare bonheur, a payé avant-hier ce nouveau tribut à la science. Nous regrettons vivement que la spécialité de nos études nous empêche de mettre son bel éloge sous les yeux de nos lecteurs. Si l'espace nous le permet, nous en reproduisons au moins quelques fragments.

Nous regrettons également de ne pouvoir reproduire les appréciations, en général très justes, des commissaires chargés de faire des rapports sur les travaux que l'Académie a récompensés. Nous ne pouvons que remarquer avec une vive satisfaction la place considérable qu'occupent les travaux de médecine et de chirurgie dans la liste des récompenses.

— L'Académie de médecine a clos la discussion sur l'avortement. Le défaut d'espace nous oblige à en renvoyer le résumé à notre prochain numéro.

Le *Moniteur* contient aujourd'hui le décret relatif à la constitution du corps des médecins militaires. Nous aurons occasion de parler de cet important décret.

HÔPITAL SAINT-ANDRÉ DE BORDEAUX. — M. Soubé.

Deux observations de kystes hydatiques développés dans l'épaisseur du système musculaire.

Obs. I. — Tumeur abscédée du bras. — Phénomènes inflammatoires divers, sans impulsion, pour déterminer l'abcès. — Un acéphalocyste solitaire est reconnu avoir empêché la cicatrisation.

Le nommé Jean Sambana, âgé de trente et un ans, exerçant la profession de cultivateur, se fait recevoir à l'hôpital Saint-André le 10 mars 1847, où il est couché salle 11, n° 26. Cet homme, d'une constitution robuste, et n'ayant eu antérieurement aucune maladie, nous dit s'être aperçu, il y a six mois, de l'existence d'une tumeur au bras gauche. Il est parfaitement certain que nulle contusion, nulle cause physique n'en a été le point de départ étologique. La tumeur, d'abord diffuse et sans limites exactes, ainsi que cela observe généralement dans la première période des tumeurs qui ne sont pas au-dessous de la peau, mais plus profondément développées, prit peu à peu l'accroissement, devint plus distincte, et enfin offrit le volume d'un œuf.

Puis tard, la tumeur acquit de la sensibilité et plus de volume. La rupture eut lieu spontanément, et livra issue à une grande quantité de pus.

Ces faits se passaient il y a un mois environ. Un soulagement marqué fut la conséquence de l'issue du pus; mais la cicatrisation qu'attendait le malade n'eut point lieu; la suppuration ne diminua point d'abondance et se compliqua d'une inflammation assez étendue. Fatigué de cet état stationnaire, le malade se décida à venir réclamer les secours de la chirurgie.

Lorsque je le vis pour la première fois, je constatai à la partie interne du bras gauche une ouverture fistuleuse, par laquelle s'écoulait une suppuration onctueuse et filante, analogue à celle que fournissent assez généralement les parois d'un kyste enflammé par l'action de l'air. Une induration périphérique paraissait limiter le décollement, qui néanmoins s'étendait un peu au delà. Le stylet donnait une circonférence d'environ 4 centimètres de rayon.

Pendant le premier temps de séjour à l'hôpital, cette ouverture fournit du pus, mais en quantité décroissante, jusqu'à son obturation, qui eut lieu le huitième jour. A partir de cette époque, la tuméfaction acquiert chaque jour de l'accroissement, et atteint le volume primitif.

Forcé fut alors au malade, qui jusque-là avait refusé l'intervention du bistouri, de se soumettre. Je pratiquai une ponction qui fournit un liquide exactement semblable à celui que j'ai précédemment décrit. Le décollement se fit par un

augment d'étendue, et il me fut, cette fois, possible d'introduire la moitié de la sonde cannelée aux angles supérieurs et inférieurs de l'abcès.

Dix-huit moyens furent, dès ce moment, mis en usage afin d'obtenir le recouvrement : d'abord des mèches de charpie pour déterminer une inflammation suffisante, puis des compressions méthodiquement établies. Rien d'avantageux ne fut obtenu par cette modification thérapeutique, qu'un érysipèle d'une certaine intensité nous obligea de cesser.

Les choses en étaient arrivées à ce point, c'est-à-dire que la position du malade avait, depuis sa rentrée à l'hôpital, subi une augmentation croissante. Lorsqu'un matin, après avoir enlevé les pièces d'appareil, l'élève chargé de ce pansement remarqua que les lèvres de l'incision étaient obstruées par un corps blanchâtre qui lui amena à l'extérieur avec ses pinces. C'était un acéphalocyste du volume d'une petite noix.

Le lendemain, l'incision de tout le décollement permit de se convaincre que le kyste siégeait dans l'épaisseur même du muscle biceps, et qu'il était complètement évacué.

Les résultats de cette médication se manifestèrent avec promptitude, et le malade sortit complètement guéri le 7 mai 1847.

Obs. II. — Kyste hydatique situé dans les muscles de la région lombaire droite. — Incision. — Accidents de la plus haute gravité. — Guérison.

Un n° 5 de la salle 10 est couché le nommé Debouysien (Hyacinthe, de Chaudes-Aigues (Cantal), âgé de soixante-cinq ans, entré le 15 avril 1848.

Ancien militaire, Debouysien déclare n'avoir jamais éprouvé de maladie grave, d'affection syphilitique. Il y a deux ans qu'il a ressenti dans la région lombaire des douleurs vagues qu'il a considérées comme étant de nature rhumatismale, et pour lesquelles il n'a mis en usage aucun traitement. Quelques mois après, il s'aperçut d'une légère tuméfaction dans ce point; il éprouvait en même temps de la gêne pour se baisser et se redresser, surtout la nuit, en un mot, qu'il imprimait à son tronc un mouvement un peu étendu. Le malade assure n'avoir jamais reçu de contusion dans ce point.

Voici quel était son état lors de sa rentrée à l'hôpital : Constitution détériorée, teinte comme cachectique, flaccidité des chairs; peu d'appétit; souvent de la diarrhée; peu de sommeil.

Dans la région lombaire droite, on remarqua une tumeur oblongue située transversalement et bilobée, sans pulsation, sur laquelle le doigt enfoncé de la peau par une couche musculaire d'une certaine épaisseur. On ne révéla aucune douleur par la pression de chacune des apophyses épineuses. La tumeur ne reçoit aucune modification de la toux, de la position horizontale.

Pensant à l'existence d'un abcès froid, et me fondant sur divers caractères que je viens d'exposer pour supposer qu'il pouvait bien ne point être lié à une altération osseuse, je me décidai à faire appliquer, le 16, un fragment de potasse caustique sur la tumeur.

Le 17, je ponctionnai l'eschare; il s'écoula un flot de sérosité argentine. L'idée d'un kyste hydatique me vint aussitôt à l'esprit; elle fut corroborée par cette circonstance que l'écoulement s'arrêta brusquement. Je glissai alors une sonde cannelée, sur laquelle je décrivais dans l'étendue de six centimètres environ; aussitôt une grande quantité d'acéphalocystes se précipita à l'extérieur, et il me fut possible, par des pressions ménagées, d'en extraire environ la valeur d'un verre de table; de grossier divers, ces tumeurs se trouvaient, les plus petites, du volume d'un grain de maïs, les plus grosses, de celui d'une cerise.

L'exploration à l'aide du doigt confirma mes prévisions sur la position profonde du kyste, ainsi que sur sa nature musculaire; il me parut siéger dans l'épaisseur du muscle carré des lombes, à en juger par l'épaisseur de tissus que soulevait mon indicateur. Je fus moins renseigné sur son étendue, qu'il ne me fut pas possible de délimiter. Je glissai la sonde cannelée et pratiquai un deuxième débridement, qui porta sur les fibres les plus profondes; il sortit encore quelques acéphalocystes.

Le soir, violent accès de fièvre en froid; la réaction est très difficile à déterminer. — Potion avec sulfate de quinine et extrait de quinquina.

Le 17, fièvre toujours très vive; gonflement des lèvres et du pourtour de la plaie; douleur vive à la pression; écoulement sero-sanguinolent assez abondant. — Même potion; diète; petit-lait.

Le 18 et jours suivants, la fièvre cesse, la suppuration s'établit, et entraîne à chaque pansement des débris d'acéphalocystes.

Le 22, les accidents généraux disparaissent avec plus d'intensité. Fièvre très vive, langue sèche, fuliginosités répandues sur les dents et les gencives. Le malade, malgré toutes

les observations que je lui adresse, demande son *cicat*, et que je ne lui ai accordé que le 29, et avec la plus grande réticence.

Quelques mois après, et alors que je croyais que ce cas s'était terminé d'une manière fatale, je fus agréablement surpris en voyant à ma visite mon malade, qui venait me remercier de l'opération que je lui avait pratiquée.

Voici les détails qu'il me donna. Les accidents avaient pris un caractère encore plus sérieux. Après sa sortie de l'hôpital, du délire survint. Le médecin qui fut appelé se borna à conseiller l'application de quelques cataplasmes. Plus tout ce cortège d'accidents s'amenda; la suppuration diminua d'abondance. De temps en temps quelque acéphalocyste était éliminé.

La cicatrice était complète lorsque je revis le malade, et paraissait offrir une solidité que des explorations ultérieures n'ont point démentie. La constitution de cet homme s'était raffermie, son état moral était excellent.

RÉFLEXIONS. — J'ai pensé pouvoir rapprocher ces deux observations, dont la première présente à mon avis un intérêt bien autrement grand que la seconde, parce que dans l'une et dans l'autre il s'agit bien évidemment d'une maladie identique, la présence d'acéphalocystes au sein du système musculaire.

Les kystes hydatiques sont choses assez communes en anatomie pathologique; on en a rencontré à peu près dans tous les tissus de l'économie et jusque dans celui qui semblait le moins devoir se prêter à leur développement, le système osseux. J'en ai pour ma part trouvé quelques exemples. C'est ainsi que j'ai autopsié un jeune enfant âgé de quatre à cinq ans, mort avec des symptômes d'hydrocéphale, et chez lequel j'ai trouvé un kyste de cette nature de la grosseur d'un œuf de dinde, situé entre les os du crâne et la dure-mère, et ayant amené un amincissement tel de l'occipital, que la perforation était imminente. J'ai également rencontré un de ces kystes dans la cavité pleurale. (Ce cas a été communiqué à la Société de médecine de Bordeaux en 1847.) Enfin il y a bientôt un an que s'est offert à moi un homme accusant un trouble marquant de l'appareil urinaire, qui a été jugé par l'expulsion d'acéphalocystes.

Bien certainement, parmi les affections de cette nature, celles qui doivent le plus occuper le praticien sont celles dans lesquelles l'on n'a point intervenu d'une manière efficace à raison du siège même de la maladie. Car alors, au lieu de lésions qui n'ont d'intérêt qu'au point de vue de l'anatomie pathologique, comme, par exemple, lorsqu'une production de cette nature se trouve renfermée dans le cerveau, le poulmon, c'est à un cas opérable que le praticien a affaire.

Néanmoins, si rareté de faits, soit préoccupations, les hydatides des muscles sont peut-être celles qui ont été le moins étudiées. Nous savons cependant qu'un chirurgien distingué de Paris, M. Demarecq, s'occupait d'un travail sur ce sujet, que ses antécédents scientifiques doivent rendre impatient de posséder.

J'ai voulu pour ma faible part, le hasard m'ayant rendu témoin de deux faits de ce genre, présenter les quelques réflexions pratiques qu'ils m'ont suggérées.

J'envisagerai d'abord chacune des observations, puis l'essaierai d'en tirer des deductions générales qu'elles me semblent comporter.

En premier lieu, nous voyons le malade se présenter à l'hôpital à une période qui ne permet pas de porter de diagnostic précis. A cette époque, l'affection dont il était porteur ne différait en rien d'un abcès terminé par ulcération ou d'un kyste parvenu à la période de suppuration. La persistance de la maladie, malgré le traitement mis en usage de la santé du malade, qui, avons-nous dit, était robuste, devait faire penser la balance en faveur de la seconde de ces affections; mais le sujet ne donnait aucun renseignement propre à préciser d'une manière plus positive la nature de la maladie. Il ne s'était point écoulé d'acéphalocystes; rien pendant les premiers temps de son séjour à l'hôpital n'avait pu faire soupçonner leur existence.

Nous voyons l'incision du kyste suivie d'une prompte cicatrisation, que n'aurait probablement obtenue ni l'injection d'un liquide irritant, ni un corps étranger destiné à provoquer le même effet, une mèche de seton, par exemple.

Dans la seconde observation, le kyste n'était point enflammé; aussi la sérosité que j'ai recueillie me fit-elle aussitôt juger de sa nature. J'ai franchement avoué que jusqu'alors l'air n'avait eu pour moi aucune importance, la constitution du malade profondément altérée, ainsi que je l'ai dit, par des privations nombreuses, des peines morales, me donnait jusqu'à un certain point raison de soupçonner une collection purulente.

ICI, contrairement à ce qui s'est passé dans l'observation précédente, l'ouverture de la tumeur a déterminé une fièvre vive et des accidents de la plus haute gravité. Deux circonstances rendent compte de cette différence : d'abord l'étendue et surtout la profondeur du foyer chez notre second malade; puis son ouverture, qui, chez lui, a été obtenue par un procédé chirurgical, alors que chez le premier l'ulcération en

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Ge journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
au Bureau du Journal, rue des Saints-Pères, 40,
et dans les Bureaux de Postes et de Messageries
à des sous les Libraires.

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIQUEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.
Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

SOMMAIRE. — Paris. Décret sur l'organisation du corps de santé de l'armée de terre. — HOPITAUX. — Cochin (M. Malouin). Leçons cliniques sur les affections cancéreuses. — CLAUDE BERNARD. L'efficacité romanesque de la Poudre de gade dans un cas d'empyème purulent. Guérison. — Société de médecine pratique, séance du 4 septembre 1851. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 26 MARS 1852.

Décret sur l'organisation du corps de santé de l'armée de terre.

Le décret sur l'organisation du corps de santé de l'armée de terre, ainsi que nous l'avions annoncé, au *Moniteur* d'avant-hier. Il nous est impossible de reproduire complètement ce décret, qui n'occupe pas moins de huit colonnes du journal officiel. Nous nous bornerons donc à en signaler les dispositions principales.

Dans un premier paragraphe, le décret établit la fusion entre la médecine et la chirurgie, en conservant seulement la distinction entre la médecine et la pharmacie.

« Les médecins, dit le décret, sont chargés, sans distinction de profession, de l'exercice de la médecine et de la chirurgie dans les corps de troupe, dans les hôpitaux et dans les ambulances. »

Il est probable que la pratique fera disparaître ce que cette disposition a d'absolu, et que les services des hôpitaux et même celui des ambulances seront confiés à des hommes qui se seront spécialement livrés à la médecine ou à la chirurgie. Nous sommes fermement convaincu que non-seulement la gloire de la chirurgie militaire, mais aussi et surtout l'intérêt de nos soldats malades et blessés, souffriraient considérablement de l'exécution rigoureuse de cette disposition.

Le cadre des officiers de santé est fixé ainsi qu'il suit en temps de paix :

Médecins.

Médecins inspecteurs.	7
— principaux de 1 ^{re} classe.	40
— de 2 ^e classe.	40
— majors de 1 ^{re} classe.	100
— de 2 ^e classe.	230
— aides-majors de 1 ^{re} classe.	340
— de 2 ^e classe.	340
Total.	1,087

Pharmaciens.

Pharmacien inspecteur.	1
— principaux de 1 ^{re} classe.	5
— de 2 ^e classe.	5
— majors de 1 ^{re} classe.	15
— de 2 ^e classe.	30
— aides-majors de 1 ^{re} classe.	45
— de 2 ^e classe.	45
Total.	146

Le décret, prévoyant le cas où l'effectif du corps de santé ne suffirait pas pour assurer le service militaire, conserve à l'administration la faculté de commissionner des officiers de santé auxiliaires qui ne forment pas de hiérarchie et sont classés à la suite du cadre de la profession à laquelle ils appartiennent.

Ainsi que nous l'avions également annoncé dans notre précédente note, les officiers de santé attachés aux corps ou partie de corps d'armée sont subordonnés aux officiers les plus élevés en grade de ces corps, ce qui nous paraît parfaitement juste; mais les officiers de santé attachés aux hôpitaux et aux ambulances restent subordonnés au corps de l'intendance pour tout ce qui concerne le service. Nous craignons que cette disposition n'encourage les abus dont l'administration de la guerre a eu déjà trop souvent à se plaindre, et dont l'hygiène de nos soldats a eu tant à souffrir. On vient de voir par les chiffres fixés ci-dessus que le nombre des officiers de santé est très notablement réduit relativement à ce qu'il était sous l'ancien ordre de choses. En revanche, la position matérielle des officiers de santé s'est améliorée, et l'on peut dire qu'elle est aujourd'hui très tolérable; c'est ce que prouve le tableau suivant, qui fixe les traitements affectés aux divers grades en temps de paix, y compris les indemnités de logement :

Médecins inspecteurs.	10,000 fr.	
— principaux de 1 ^{re} classe.	5,900	et 6,900 à Paris.
— de 2 ^e classe.	5,340	6,240 —
Majors de 1 ^{re} classe.	4,230	4,920 —
— de 2 ^e classe.	3,160	3,860 —
Aides-majors de 1 ^{re} classe.	2,490	3,240 —
— de 2 ^e classe.	2,040	2,656 —

Le décret maintient la suppression des sous-aides.

Enseignement. — Le paragraphe 7 du décret institue une école dans les termes suivants :

« Il est institué une école dans laquelle sont réunis les élèves de Facultés qui se destinent au corps de santé de l'armée de terre. »

Mais le paragraphe suivant laisse à un règlement spécial le soin de déterminer les conditions d'admission dans cet établissement, ainsi que son régime intérieur. L'administration désire, dit-on, établir le casernement des élèves admis dans cette école.

La septième section du décret (art. 13, 14, 15 et 16) fixe ainsi qu'il suit le mode d'admission dans le cadre des officiers de santé militaires titulaires ou auxiliaires :

1^{re} Admission d'origine dans le cadre des officiers de santé militaires.

Les élèves de l'école spéciale de médecine militaire sont nommés médecins aides-majors de 2^e classe aux conditions suivantes : 1^{re} Avoir passé à l'école de médecine militaire le temps qui sera déterminé par le règlement spécial sur le régime intérieur de cet établissement et avoir satisfait aux examens de sortie ; 2^e Posséder le titre universitaire de docteur. Les élèves de l'école spéciale de médecine militaire sont nommés pharmaciens aides-majors de 2^e classe aux mêmes conditions que les médecins, avec la différence que le titre de docteur en médecine doit être remplacé par celui de maître en pharmacie. Il sera tenu compte de la possession du titre de docteur en médecine.

2^e Admission latérale dans le cadre des officiers de santé militaires.

Les médecins civils commissionnés par le ministre, conformément à l'article 15 du présent décret, ont droit au quart des emplois de médecins aides-majors de 2^e classe, sous les conditions suivantes : 1^{re} Avoir accompli deux ans de service et fait une campagne ; 2^e Posséder le titre de docteur en médecine.

Les pharmaciens civils commissionnés par le ministre, conformément à l'article 15 du présent décret, ont droit au quart des emplois de pharmaciens aides-majors de 2^e classe, sous l'accomplissement des mêmes conditions que celles imposées pour les médecins latéraux de médecins, avec cette différence que le titre de maître en pharmacie remplace celui de docteur en médecine.

3^e Admission des officiers de santé auxiliaires commissionnés par le ministre.

Les élèves en médecine pourront être commissionnés médecins aides-majors de 2^e classe aux conditions suivantes :

- 1^{re} Être Français ou naturalisé ;
- 2^e Avoir satisfait à la loi du recrutement ;
- 3^e Posséder le titre de docteur en médecine ;
- 4^e Produire un certificat du doyen de la faculté de médecine dans laquelle les épreuves pour le doctorat ont été passées, et constatant que l'élève a obtenu la note satisfaisant. Ce certificat devra, en outre, attester la moralité et la bonne conduite du candidat pendant la scolarité ;
- 5^e Justifier de vingt-six ans d'âge au plus, au 1^{er} janvier de l'année où la demande a été présentée ;
- 6^e Satisfaire aux épreuves d'un examen dont le mode sera déterminé par une instruction spéciale ;
- 7^e N'être atteint d'aucune infirmité qui rende impropre au service.

Les élèves en pharmacie pourront être commissionnés pharmaciens aides-majors de 2^e classe aux mêmes conditions que celles prescrites par l'alinéa précédent pour les élèves en médecine commissionnés médecins aides-majors, avec cette différence que le titre de maître en pharmacie remplacera celui de docteur en médecine.

4^e Admission des officiers de santé auxiliaires requis par les intendants militaires.

Les médecins civils employés accidentellement dans les hôpitaux militaires ou dans les ambulances sont requis par les intendants militaires, sur la proposition du sous-intendant militaire, constatant l'insuffisance numérique des médecins appartenant au cadre normal ; leur aptitude est préalablement constatée par le médecin militaire chef du service médical dans l'hôpital militaire du lieu. Quand les médecins civils sont requis pour être employés ailleurs que dans les hôpitaux militaires ou dans les ambulances, ils sont choisis parmi ceux qui la notoriété publique désigne comme ayant l'aptitude convenable.

Les pharmaciens civils sont requis par les intendants militaires aux mêmes conditions et sous l'accomplissement des mêmes formalités que celles prescrites par l'alinéa précédent pour la réquisition des médecins civils.

La section 11^{re} détermine les fonctions des officiers de santé de divers grades. Cette détermination nous a paru être faite avec intelligence.

La 12^e section règle le mode d'avancement. Nous y avons constaté avec satisfaction que les propositions d'avancement étaient faites par l'officier de santé supérieur pour l'officier de santé inférieur ; mais l'importance de cette initiative se trouve singulièrement réduite par la nécessité de faire agréer cette proposition soit par le chef de corps dans les régiments (ce qui nous paraît juste), soit par les officiers de l'intendance dans les établissements hospitaliers (ce qui est beaucoup moins raisonnable).

Nous devons cependant noter, comme une amélioration très notable de l'ancien état de choses, la création d'une commission chargée de classer les propositions de la commission dans laquelle l'élément militaire domine, et qui est composée ainsi qu'il suit :

- Un général de division, président ;
- Deux intendants militaires ;

Trois médecins inspecteurs.

En outre, les médecins inspecteurs qui ont été chargés d'inspections médicales peuvent prendre part, avec voix consultative, aux délibérations de la commission, quand le ministre le juge utile.

Enfin la section 14^e règle les honneurs et présences attribués aux officiers de santé, et comble ainsi utilement et honorablement une lacune qui avait été l'origine des plus tristes comme des plus justes réclamations.

9^e Honneurs militaires attribués aux officiers de santé.

Honneurs rendus par les sentinelles. — Les médecins et les pharmaciens inspecteurs reçoivent le salut des sentinelles par la présentation de l'arme.

Les médecins et les pharmaciens principaux, les médecins et les pharmaciens majors et aides-majors, reçoivent le salut des sentinelles par le port de l'arme.

Les médecins et les pharmaciens commissionnés reçoivent le même salut que les aides-majors du cadre constitutif.

Honneurs funèbres. — Les médecins et les pharmaciens inspecteurs reçoivent les honneurs funèbres par trois détachements quand ils décèdent en activité, et par deux détachements quand ils décèdent en retraite.

Les médecins et pharmaciens principaux reçoivent les honneurs funèbres par deux détachements quand ils décèdent en activité, et par un détachement quand ils décèdent en retraite.

Les médecins et les pharmaciens majors reçoivent les honneurs funèbres par un détachement, quelle que soit leur position au jour de leur décès.

Les médecins et les pharmaciens aides-majors reçoivent les honneurs funèbres par un demi-détachement, quelle que soit leur position au jour de leur décès.

Les médecins et pharmaciens commissionnés par le ministre reçoivent les mêmes honneurs funèbres que les aides-majors du cadre normal.

10^e Rang de préséance attribué aux officiers de santé.

Les officiers de santé militaires et auxiliaires employés dans les corps de troupe prennent leur rang de préséance à la suite de l'état-major du corps auquel ils sont attachés.

Les officiers de santé militaires et auxiliaires employés dans les hôpitaux prennent leur rang de préséance à la suite des officiers des états-majors particuliers de l'artillerie et du génie.

Les médecins et les pharmaciens principaux, chefs du service de santé d'une armée, lorsqu'ils se trouvent dans une réunion dont font partie d'autres officiers de santé, prennent leur rang de préséance à la suite des états-majors particuliers de l'artillerie et du génie. Les mêmes, lorsqu'ils se trouvent isolés, prennent leur rang de préséance à l'état-major général et à la suite des officiers de l'intendance militaire.

Les médecins et les pharmaciens inspecteurs prennent leur rang de préséance à la même place que les médecins et les pharmaciens principaux, chefs du service de santé d'une armée.

Telles sont les principales dispositions du nouveau décret qui, sans réaliser toutes les espérances que pouvaient légitimement avoir nos honorables confrères de l'armée, apporte néanmoins des améliorations notables à leur situation. (Qu'ils continuent à se montrer dignes de la haute mission qui leur est confiée, et le temps, nous en sommes convaincu, fera le reste. — H. de Castelnau.

HOPITAL COCHIN. — M. MALOUIN.

Leçons cliniques sur les affections cancéreuses.

(Suite. — Voir les nos 14, 26 février, 6 et 16 mars.)

CINQUIÈME LEÇON. — Du cancer considéré d'une manière générale.

De l'exposé rapide que nous avons tracé des quatre grandes classes d'affections désignées sous les noms de tumeurs syphilitiques tertiaires, tumeurs-hypertrophiques, fibro-plasiques et cancéreuses, il ressort un fait capital, c'est que toutes ont pour base fondamentale la production exagérée de quelques-uns des éléments normaux de nos tissus.

Dans le cancer, au contraire, nous voyons apparaître un élément nouveau complètement étranger, quant à sa texture et son évolution, aux parties constitutives de l'organisme.

Cette différence établit tout d'abord une distinction fondamentale entre le cancer proprement dit et toutes les autres affections avec lesquelles il avait été jusqu'à présent confondu.

Nous devons donc étudier en premier lieu cet élément caractéristique, dont la spécificité, méconnue encore par un grand nombre d'observateurs et surtout par les anatomistes allemands, a été mise hors de toute contestation par les travaux récents de l'école française et principalement par ceux de M. Lebert.

Cet élément consiste dans la cellule cancéreuse : c'est un petit globe assez régulier dans ses dimensions, mais de forme variée. Son enveloppe, fine et transparente, laisse apercevoir dans son intérieur un noyau elliptique excentriquement placé, dont le volume égale la moitié ou les deux tiers de la cellule

totale et qui lui-même renferme un ou plusieurs grands nucléoles. Ce type fondamental n'est pas toujours bien pur : on voit quelquefois l'enveloppe cellulaire revêtir une forme ovoïde, allongée, triangulaire ou fusiforme; mais dans tous les cas les contours de cette cellule sont généralement polis, fins et contrastent singulièrement avec les contours fortement accusés de noyau dont le volume considérable et la forme ovale offrent à l'observateur des caractères qui ne permettent de la confondre avec aucun autre.

À l'état normal, on rencontre bien quelques granules pâles dans le noyau, mais l'élément qui frappe les observateurs même les plus inattentifs est le nucléole. Celui-ci est grand, terne, bien plus volumineux et bien plus apparent que dans tous les autres éléments, on le confond avec des particules et pour ériger tout grossièrement un grossissement considérable est toujours nécessaire. Il fut une fois même extrême pour les distinguer avec un grossissement moindre de 500 diamètres; dans la plupart des cas, cette étude exige l'emploi de plus forts grossissements, ceux de 7 et de 900 diamètres, par exemple; alors toute confusion devient impossible.

Les cellules cancéreuses infiltrées au milieu des tissus constituant par leur réunion un liquide que la pression ou le grattage peut en extraire sous forme d'un suc visqueux et lactescence signalé déjà depuis longtemps par M. le professeur Cruveilhier sous le nom de suc cancéreux.

Dans quelques cas, ce suc peut avoir de la ressemblance avec le pus, mais à l'examen microscopique la confusion n'est plus possible. Mêlé avec de l'eau pure, le suc cancéreux s'émulsionne et se dilue d'une manière uniforme, bien différent en cela de la matière tuberculeuse, qui, dans l'eau, reste en suspension sous forme de petits grumeaux; de la matière épidermique du cancer, dont l'aspect feuilleté persiste malgré le mélange le plus intime avec ce liquide; enfin, du pseudo-suc des tumeurs hypertrophiques ou du tissu fibreux-plastique, qui se dissémine en parcelles très ténues sans se dissoudre. Dans le cancer mélanique, le suc spécifique que l'on est en brun ou presque en noir; enfin, dans le cancer colloïde, il est demi-transparent et gélatiniforme, et dans ce cas il ne peut être reconnu définitivement qu'à l'aide du microscope.

Les tumeurs cancéreuses, la cellule spécifique est fréquemment accompagnée d'éléments accessoires extrêmement variés. C'est ainsi qu'on y rencontre du tissu fibreux, des cellules fibre-plastiques, de la graisse, du pigment jaune ou noir, une substance gélatiniforme, des parties minérales, des éléments inflammatoires, des globules sanguins.

Tout en ayant des caractères spécifiques constants, le tissu cancéreux affecte des formes différentes qui tiennent à la prédominance de tels ou tels éléments accessoires. Quand il est en presque totalité sous la forme d'un tissu blanc, on lui donne le nom de cancer épithélioïde; lorsque, plus développé, sa trame offre un aspect finement fibreux et réticulaire, une consistance élastique, il est dit épithélioïde à l'état de crudité; quand l'élément fibreux dense et serré donne à la tumeur une fermeté qui le rapproche du cartilage ou des ligaments, il prend le nom de squirrhe; on appelle gélatiniforme ou colloïde la variété dans laquelle le suc cancéreux se trouve mélangé avec une matière demi-transparente et molle, comme de la gelée de viande; si l'élément vasculaire présente un développement considérable, le cancer est dit hématoïde; enfin, il prend le nom de mélanose, ou plutôt de cancer mélanique, quand il est infiltré d'une matière colorante, noire, analogue à la sépia. On pourrait ajouter encore une sixième variété désignée sous le nom de cancer phimoïde, et que caractérisait une matière d'un jaune terne, d'apparence tuberculeuse.

Il n'est aucun des tissus de l'économie, aucun organe dans lesquels le cancer ne puisse se développer primitivement; on le rencontre dans tous, soit extérieurs, soit intérieurs, dans les os, dans le tissu adipeux, le tissu cellulaire et les organes glanduleux. Une fois développé dans un point quelconque de l'organisme, la cellule cancéreuse se multiplie; tantôt elle se substitue aux molécules organiques des tissus qui conservent leur forme extérieure; d'autres fois, et le plus souvent, elle s'accumule en formant des masses isolées qui d'abord refoulent les tissus voisins et les compriment sans les envahir, se formant ainsi un véritable kyste aux dépens de leur tissu cellulaire; de la deux formes fondamentales reconnues depuis longtemps par les auteurs, on distingue deux autres noms d'infiltration cancéreuse et de cancer enkysté. Ces deux formes peuvent se rencontrer dans chacune des six variétés que nous avons admises dans le cancer.

Causes. — Si l'on s'en rapportait aux renseignements donnés par les malades, le cancer reconnaîtrait pour causes fréquentes des lésions traumatiques diverses, et principalement la contusion. Mais en analysant avec soin les faits, il est facile de se convaincre que cette opinion ne soutient pas l'examen; le cancer, en effet, peut se manifester dans tous les organes, aussi bien dans ceux que leur position superficielle expose au contact des corps étrangers, que dans ceux qui sont en situation profonde, en sont complètement à l'abri. Rare dans la première enfance, on n'affecte guère que l'organe de la vision, il n'est un peu moins dans la jeunesse, où les os et le testicule en sont le siège presque exclusif; c'est dans l'âge mûr et surtout dans la vieillesse qu'on l'observe le plus communément. La statistique démontre que les femmes y sont plus exposées que les hommes, et cette différence résulte principalement de la fréquence considérable du cancer de l'utérus et des glandes mammaires. Les maladies antérieures ne jouent aucun rôle dans le développement de la tumeur. Le tempérament n'exerce sur la manifestation d'une influence insaisissable. Il n'en est pas même des influences morales tristes longtemps prolongées, et surtout de l'hérédité. Sans attacher à cette dernière circonstance autant d'importance que l'ont fait certains pathologistes modernes, nous ne pouvons rien cependant qu'elle n'ait sur le dévelop-

pement du cancer une influence réelle. A cet égard, toutefois, nous devons établir une distinction entre l'hérédité qui consiste dans la transmission d'un germe morbide dont le développement est presque nécessaire, ainsi que cela s'observe dans la syphilis, le scrofule et les maladies tuberculeuses, et celle qui résulte d'un simple ressemblance d'organisation. Tel individu, par exemple, transmit à son enfant sa phisonomie, sa couleur, son tempérament. De même il peut lui transmettre cette disposition inconnue qui fait qu'il sera plus accessible aux affections cancéreuses; mais cette cause n'aura guère plus d'influence sur le développement du cancer que le tempérament sanguin sur la pneumonie ou l'apoplexie cérébrale. Le cancer n'est point une maladie spéciale à l'espèce humaine; on le rencontre fréquemment chez les animaux domestiques, tels que le chien, le cheval, le bœuf, les oiseaux mêmes n'en sont pas exempts; on l'a plusieurs fois observé chez les poules, et même chez les petits oiseaux de nos volières.

Symptômes, marche et terminaison.

L'apparition du cancer n'est ordinairement précédée d'aucun prodrome. Il débute d'une manière insensible, et l'attention du malade n'est souvent éveillée sur son existence que par l'effet du hasard et lorsqu'il a déjà pris un certain développement.

Dans les cancers profonds, les premières phases d'évolution restent inaperçues, et dans les cancers superficiels les symptômes ont une apparence de bénignité qui souvent laisse les malades dans une sécurité funeste. Ces faits sont tellement vulgaires, que la plupart des malades couchés actuellement dans nos salles peuvent venir en fournir des exemples; mais bientôt ces symptômes disparaissent une intensité qui ne permet plus d'en méconnaître la signification. Leur marche, tantôt lente, tantôt rapide, à quelquefois des moments d'arrêt; mais elle ne rétrograde jamais. Le cancer peut revêtir deux formes principales, la forme de tumeur et celle d'ulcère.

C'est presque toujours sous la forme de tumeur que le cancer se manifeste; et dans les cas même où il revêt la forme ulcéreuse, on peut encore constater un engorgement plus ou moins considérable des tissus.

1^{re} Des tumeurs cancéreuses.

Rien n'est plus varié que les formes sous lesquelles les tumeurs cancéreuses peuvent se manifester. On les voit pédiculées ou sessiles, régulières ou bosselées, circonscrites ou diffuses, enfin superficielles ou profondes. Leur consistance, dure et comme pierreuse dans le squirrhe, présente parfois une mollesse qui les fait confondre avec des tumeurs liquides, comme dans certaines variétés d'encéphaloïdes.

Leur volume n'a rien de régulier. Les unes semblent de simples granulations; d'autres peuvent acquérir des dimensions énormes. Il m'est arrivé récemment d'observer un cancer de l'estomac dont les dimensions égalaient à peine celles d'une pièce de cinq francs, et qui fut suffisant pour déterminer la mort. Tout dernièrement encore vous avez pu voir une malade couchée au n° 12 de la salle Saint-Jacques qui succomba à une tumeur cancéreuse du cerveau grosse à peine comme une petite noix. À côté de ces faits, on en a vu d'autres, l'exemple d'une dame à laquelle, de concert avec MM. les docteurs Vulpin et Massé, je fis l'extirpation d'une tumeur cancéreuse étendue depuis la clavicule jusqu'au-dessous de l'ombilic, et dont la circonférence était telle, qu'au moment de l'extraction mes deux bras étaient insuffisants à l'enlèvement.

Suivant les parties qu'elles affectent, elles peuvent être fixes ou roulantes; la peau qui les recouvre peut y adhérer ou en rester indépendante. Le plus ordinairement les tumeurs cancéreuses sont dures, mais elles sont molles, elles sont le siège de douleurs spontanées dont la nature est un des caractères les plus remarquables du cancer. Ces douleurs consistent parfois en de simples tirailllements, en un engourdissement passager; mais le plus souvent elles affectent la forme lancinante, qui varie elle-même depuis la sensation d'une simple piqûre d'aiguille bornée à quelques points de l'organe malade jusqu'à ces élancements terribles qui traversent toute l'étendue de la tumeur et s'étendent même au loin dans les parties les plus éloignées. Ce sont alors de véritables éclairs, analogues à ceux des épileptiques, ce qui leur a valu le nom de douleurs fulgurantes.

Indépendamment de ces douleurs inhérent à la partie malade, on voit fréquemment survenir, surtout dans la période de ramollissement, une autre variété de douleurs connues sous le nom de douleurs térébrantes, qui se manifestent dans différents points de l'organisme où rien ne peut faire constater de manifestation cancéreuse. Cette dernière variété apparaît surtout à la période de cachexie.

Les tumeurs cancéreuses subissent dans leur intérieur un travail local qui, non-seulement détermine leur accroissement par l'enlèvement successif des tissus voisins, mais encore fait subir à leur propre tissu une transformation remarquable connue sous le nom de ramollissement. Ce ramollissement commence quelquefois vers le centre; d'autres fois il se manifeste à la périphérie. On voit alors survenir un véritable travail inflammatoire qui produit la destruction ulcéreuse de la membrane léguminaire. Nous verrons plus tard comment se comportent ces ulcérations.

Pendant que ce travail morbide s'opère dans leur intérieur, les tumeurs cancéreuses entraînent de proche en proche les parties qui les avoisinent et se les assimilent; leurs éléments spécifiques, transportés par les voies circulatoires, pénétrant dans les ganglions lymphatiques; ils en déterminent l'engorgement, qui constitue l'un des caractères les plus importants des tumeurs cancéreuses. C'est ordinairement à l'époque de l'apparition des douleurs que ces engorgements se manifestent. Petits et durs dans le squirrhe, ils

acquièrent promptement un volume considérable dans les tumeurs encéphaloïdes. On les voit fréquemment, surtout dans le cancer du sein, se coller à la tumeur principale par une sorte de cordon induré qui tient à la dégénérescence des vaisseaux lymphatiques eux-mêmes et du tissu cellulaire qui les enveloppe; ils suivent, en général, la marche de la tumeur. Mais, dans quelques circonstances, leur évolution semble plus rapide; de sorte qu'on peut les considérer comme un nouveau centre cancéreux qui produit lui-même de nouvelles irradiations.

Dans nos précédentes leçons sur les affections cancéreuses et fibre-plastiques, nous avons vu que l'élément morbide, arrivé dans la circulation générale, était éliminé par les émonctoires naturels, et cessait son influence funeste. Dans le cancer, il n'en est point ainsi; l'élément morbide ne disparaît point ses ravages aux tissus dans lesquels il est déposé primitivement, ou bien dans les ganglions lymphatiques qui le reçoivent par absorption; mélangé avec le sang, son volume et ses qualités spéciales s'opposent à son élimination; il reste au milieu du liquide nutritif, qu'il contamine par sa présence; de la cette série de phénomènes toxiques désignés sous le nom de cachexie cancéreuse dont bientôt nous parlerons.

2^e Des ulcères cancéreux.

Nous avons dit que le cancer tendait essentiellement à l'ulcération. Quelquefois cette tendance est telle, que l'engorgement primitif n'est que le prélude à l'ouverture de la tumeur; l'ulcération paraît constituer toute la maladie. Le plus souvent, néanmoins, l'engorgement cancéreux et l'ulcère ont une marche parallèle.

Ainsi que les tumeurs cancéreuses, les ulcères peuvent revêtir les formes les plus variées. Les uns simulent de simples excoriations, d'autres ont des dimensions énormes, et donnent naissance à des végétations fongueuses considérables. Quelques-uns sont secs ou ne fournissent qu'une humide purgation; d'autres, au contraire, inondent les malades d'un ichor fétide, on donne lieu à des hémorragies incessantes. En général, leurs bords sont durs et callus, leur surface irrégulièrement déchiquetée. Tantôt on les voit s'étendre sous forme serpentineuse à la superficie des téguments; d'autres fois ils creusent profondément les tissus.

Enfin, bien différents de la plupart des autres ulcérations qui souvent se cicatrisent en quelques points, tandis qu'ils progressent d'un autre côté, les ulcères cancéreux ont une marche continue, lente ou rapide; mais jamais ils ne rétrogradent, et à moins qu'une aggrégation spontanée ou une destruction artificielle par les caustiques n'en modifie la surface, ils ne sont le siège d'aucun travail de réparation.

De reste, ainsi que les tumeurs, ils sont le point de départ de douleurs spécifiques, et déterminent l'engorgement des ganglions lymphatiques et les phénomènes consécutifs de cachexie générale.

Dr Alexis FAVROT.

CLINIQUE DÉPARTEMENTALE.

Emaciaté remarquable de l'huile de gade dans un cas d'emphyse pulmonaire. — Guérison.

Par M. le Dr Alf. LALAUD, médecin à La Fère (Aisne).

Lorsqu'un emphyse purulent, suite de pleurésie chronique, s'est ouvert au dehors spontanément, ou que l'ouverture en a été pratiquée méthodiquement, et que les amers, le vin de Bordeaux et un régime diététique succulent sont reconnus insuffisants pour faire renaître les forces, tarir la suppuration et procurer le reflux de l'emphyse et de la santé, alors l'huile de gade se trouve, je crois, indiquée, et conduit quelquefois rapidement au résultat désiré.

Voici un exemple frappant qui vient à l'appui de cette proposition.

M. D. D., âgé de trente et un ans, né à La Fère (Aisne), d'un tempérament bilioso-nerveux, d'une stature un peu supérieure à la moyenne, exempt de tout antécédent syphilitique, fut pris, vers la fin de mai 1854, à Strasbourg, où il était alors en garnison, de douleurs dans le genou et l'épaulé du côté gauche, puis dans toute l'étendue du côté susdit, avec un épanchement pleurétique très considérable.

Admis à l'hôpital militaire de cette ville le 9 juin, il fut soumis, dans des jours, plus traités par les ventouses, les larges résineux volants, catécurements avec différentes médications internes appropriées. Parmi celles-ci, nous ferons observer l'emploi du jalap, qui fut suivi d'une diarrhée opiniâtre, sujette à des retours fréquents.

Nonobstant ce traitement, auquel une alimentation plus ou moins substantielle fut adjointe, afin de satisfaire ce que le malade avait conservé de son appétit normal, lequel est remarquablement intense, ce jeune homme dépérissait chaque jour davantage.

Après un mois de séjour, le congé libératif du service militaire fut accordé à M. D., qui passa de l'hôpital militaire dans la maison de santé de Sainte-Barbe, à Strasbourg, où il reprit les soins du docteur Watheley, médecin distingué de cette ville.

Dans l'espace d'un mois qu'il resta dans cette maison, les symptômes ci-dessus relatés persistèrent; c'est à peine si les médications habilement dirigées du docteur Watheley parvinrent quelquefois à procurer du sommeil, à calmer la toux, à suspendre le dérangement.

Une tumeur apparut dans la région lombaire du côté gauche, laquelle, en cinq jours, devint énorme, et ne s'accompagnait point de douleur.

Cette tumeur, fluctuante, ouverte méthodiquement vers un point décliné par M. Watheley, fournit une copieuse quantité d'un pus vert, très épais, d'une odeur très fétide. L'ouverture, restée fistuleuse, continua à donner un pus plus ténu, d'un aspect séreux, exempt d'odeur.

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Ce journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au Bureau du Journal, aux des Saints-Pères, 40,
MORIS D'ARLÈS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIQUERUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.
Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

SOMMAIRE. — PARIS. Discussion sur l'avortement provoqué. Conclusion. —
BUREAU DE LA CHARITÉ (M. Velpeau). Observations et réflexions sur l'ab-
ortement des Arabes. — Histoire de l'événement du Bureau. Copie
classique écrite par les injections d'eau de poudron dans la vessie. —
Société de chirurgie, séance du 17 mars. — Société de médecine pratique,
séance du 2 octobre 1851.

PARIS, LE 29 MARS 1852.

Discussion sur l'avortement provoqué.

CONCLUSION.

La discussion ouverte sur le rapport de M. Cazeaux est évidemment épuisée, quoique l'Académie n'ait point encore statué sur la manière dont elle formulera la conclusion qu'elle doit tirer de ces débats. La répétition des mêmes arguments qui a eu lieu dans la dernière séance prouve que les orateurs sont à bout de leur rhétorique. On peut donc, dès à présent, entreprendre le résumé de cette discussion.

Au début de son discours si remarquable par l'élévation des vues et la distinction du langage, M. Béglin a proclamé un fait qu'il importe de ne pas perdre de vue, c'est que la question soulevée par le rapport de M. Cazeaux est moins une question d'obstétrique qu'une haute question de morale civile et religieuse dans ses rapports avec la pratique de notre art. C'est donc à ce point, qui a été presque exclusivement celui de tous les orateurs, qu'il faut d'abord nous placer. Nous dirons ensuite quelques mots de la question obstétricale, que certains académiciens (ce nom) nous ne parlons que de ceux qui méritent réellement ce nom) ont tranchée avec la plus regrettable légèreté.

Sur le terrain exclusivement religieux, les orateurs n'ont guère suivi M. Cazeaux. Aujourd'hui, comme au début de la discussion, nous croyons que c'est avoir agi sagement. Nous éviterons donc d'y insister nous-même, et de commettre une faute que nous aurions reprochée aux autres. Nous nous permettrons toutefois une remarque, et nous le ferons avec notre franchise habituelle.

M. Cazeaux a cherché à justifier l'avortement obstétrical par le meurtre d'Holopherne et par une foule d'exemples analogues que nous offrent les livres sacrés; exemples parmi lesquels M. Cazeaux n'a pas même choisi les meilleurs, à son point de vue; et enfin, il a conclu que : « Non-seulement Dieu permet le meurtre » dans certains cas, mais encore qu'il le récompense. »

Nous ne pouvons pas nous défendre, nous l'avons en toute sincérité, d'un sentiment bien triste en entendant de semblables arguments, en nous voyant obligé de nous placer dans cette triste alternative :

Celui qui fait ainsi, de son autorité privée, l'application de textes sacrés à ses propres affaires, est-il vraiment un croyant? Si oui, ce ne peut être qu'un fanatique ou un malheureux insensé; car un chrétien raisonnable sait que les voies de Dieu peuvent n'être point les nôtres, et qu'elles ne sauraient être justiciables de notre faible raison. Le chrétien raisonnable et soumis n'ignore point qu'en interprétant à sa façon, et dans l'horizon rétréci de son intelligence, les actes de la puissance divine, il pourrait être conduit à la justification des crimes les plus exécrables. Conséquent avec cette croyance, il s'abstient sévèrement de toute appréciation téméraire, et il se soumet sans réclamer aux ministres de la religion, sans interprètes des lois religieuses. Tel est le croyant sincère.

Si, au contraire, celui qui cherche des arguments dans la Bible n'est point un croyant, n'est-ce pas faillir à la dignité d'homme sérieux que d'invoquer publiquement à son aide des actes sacrés, quand, dans son for intérieur, on ne croit point, des autorités que l'on répudie? Ne vaut-il pas mieux, mille fois, nous conduire exclusivement d'après les lumières de notre propre raison, que d'avoir hypocritement recours à des exemples, à une morale que notre conscience repousse?

Voilà les seules réflexions qui ont agité notre esprit en lisant la partie religieuse du rapport de M. Cazeaux; voilà pourquoi nous avons manifesté le désir que l'Académie ne s'engageât point dans cette voie; pourquoi nous avons été heureux de voir qu'elle avait suivi notre conseil. Sans nous y engager plus qu'elle, ajoutons que, même au point de vue de notre seule raison, les rapprochements faits en faveur de l'avortement sont complètement faux, et que les lois de l'Eglise, c'est-à-dire celles du Nouveau Testament (qui ne sont pas ex-

actement la même chose que celles de l'Ancien, mais qui en sont l'extension et l'interprétation) condamnent d'une manière absolue l'homicide, quel qu'il soit.

Les considérations de l'ordre religieux étant écartées, il reste pour apprécier l'avortement des considérations tirées de l'ordre moral et de l'ordre social, lesquelles ne sont pas tout à fait les mêmes, ainsi qu'on pourrait le croire au premier abord. Ajoutons que ces considérations elles-mêmes sont moins de la compétence de l'Académie de médecine que de celle de l'Académie des sciences morales et politiques. L'Académie de médecine peut certainement éclairer de ses lumières spéciales un ou quelques-uns des faits sur lesquels s'appuient ces considérations; mais c'est se vouer à une infériorité flagrante que de se hasarder à les discuter toutes. Cette assertion n'est que trop prouvée par la discussion qui a eu lieu.

Nous venons de dire que la morale pure, ou morale proprement dite, et la morale sociale, sont deux choses fort distinctes. Essayons de dissiper à cet égard une confusion dans laquelle sont tombés tous les orateurs.

La morale proprement dite consiste à suivre la voie de la conscience interrogée avec recueillement; la morale sociale, qu'on désignerait avec plus de justesse sous le nom d'économie politique, consiste à faire ce que la raison nous indique être le plus utile à la société, c'est-à-dire au plus grand nombre, car jusqu'à présent les utopistes seuls ont prétendu trouver un ordre social où les désirs fussent satisfaits, toutes les passions satisfont. Pour éclairer par un exemple ce que ces définitions pourraient avoir d'obscur, la morale proprement dite est celle qui nourrit dans nos âmes les malheureux aliénés et incurables qui ne peuvent être qu'une charge pour la société. La morale sociale est celle de Sparte jetant à l'eau les enfants condefaits, et celle de Malthus, qui, entre autres choses, défend au père et à la mère de famille de procréer un nombre d'enfants supérieur à celui dont ils peuvent assurer l'existence. Nous ne prétendons pas proscrire absolument la seconde de ces deux morales au profit de la première, qui, d'une manière générale, lui est infiniment supérieure; mais il est important de les distinguer l'une de l'autre toutes les fois qu'on veut apprécier une action humaine. C'est ce que nous allons essayer de faire, après avoir dit qu'il faut encore distinguer de ces deux morales le sentiment, dont nous aurons aussi à dire deux mots, et qui n'est, à proprement parler, que la passion.

En n'ayant égard qu'à la morale pure, il ne nous paraît pas que l'avortement puisse être justifié. Toutes les consciences sans doute ne sont pas faites de même, nous ne le savons que trop; mais, quant à nous, nous ne pouvons nous défendre, à l'exemple de M. Béglin, d'un invincible sentiment de répugnance pour un acte qui consiste à trancher, de propos délibéré, une existence innocente au profit d'une autre existence coupable de la première, et lorsqu'à la rigueur toutes les deux pourraient être conservées à la fois; nous ne pouvons nous défendre d'une répugnance plus grande encore pour cette femme qui, à trois reprises différentes, sans compter l'avenir, vient demander à des chirurgiens de tuer dans son sein l'enfant qu'elle a conçu en violation de toutes les lois. Les rapprochements qu'on a faits pour justifier l'avortement sous ce premier point de vue sont dénués de tout fondement; les faits invoqués n'ont absolument aucune analogie. Le cas de légitime défense, considéré comme excusable par la nature et par les lois, n'existe qu'à la condition d'un danger présent; celui qui sait que, dans huit jours, à une heure et dans un lieu déterminé, un assassin doit porter sur lui une main homicide, et qui, pour se soustraire au péril qui le menace, tuerait lui-même l'assassin par précaution et avant qu'il soit attaqué, celui-là commettrait un acte que réprime la morale et que condamnent les lois. Or, autant qu'il peut y avoir d'analogie entre des faits d'un ordre si différent, telle est la véritable situation d'une femme enceinte. La loi et la morale exigent, en outre, pour le cas de légitime défense, que l'être que nous tuons menace notre vie, sinon en connaissance de cause, comme dans le cas d'un fou furieux (cas très douteux d'ailleurs et sur lequel la législation est loin d'être fixée), au moins activement; or, quelle part active le fœtus prend-il dans l'acte qui doit compromettre les jours de la mère? Evidemment aucune. Il n'y a non plus aucune

similitude dans les faits rapprochés par M. Cazeaux, encore moins une justification de l'avortement dans les analogies lointaines qu'il présente. Mais le savant rapporteur a été plus loin; forçant le sens d'une citation de Cicéron, qui dans tous les cas était un argument d'avocat, il proclame ce dangereux aphorisme :

Cette loi suprême, impérieuse, l'instinct de la conservation, nous donne le droit de faire tout ce qui est nécessaire à la conservation de notre être.

Ainsi, un malheureux qui a faim, qui demande au passant de partager son pain avec lui, et qui, sur le refus de celui-ci, l'assassine, ce malheureux obéit à une loi suprême, à un besoin légitime. Il est impossible de prêcher plus ouvertement l'assassinat pour cause déterminée. Voilà cependant à quoi l'on s'expose avec du talent et de bonnes intentions, quand on sort du cercle de ses études pour aborder des sujets avec lesquels l'intelligence n'est pas suffisamment familiarisée, et à la hauteur desquels il n'est pas toujours facile d'atteindre.

Pour terminer cette question de morale et ce qui se rapporte à la fausse analogie des cas de légitime défense, remarquons que la mère n'a aucune conscience du danger qu'elle doit courir plus tard, et que ce n'est que par des suggestions étrangères que son attention peut être éveillée et sa décision provoquée.

On a invoqué en faveur de la moralité de l'avortement ce fait, qu'en présence des dangers d'un accouchement laborieux tous les maris s'écritent avec l'empereur : SAUVEZ LA MÈRE! Ce n'est ni de la morale, ni de l'économie sociale, mais bien du sentiment, c'est-à-dire de la passion. Passion louable, il est vrai, sublime même dans le cas particulier où se trouvait Napoléon, mais passion qui ne saurait être un argument ni pour, ni contre une question où la conscience calme d'une part et la science sociale de l'autre doivent seules être appelées à prononcer lorsqu'on est décidé à ne point tenir compte des préceptes de la religion.

Restent maintenant les considérations qui se rattachent à l'économie sociale; c'est par celles-là seulement que l'avortement peut être justifié, non pas d'une manière absolue, comme le supposent les partisans de cette pratique, mais bien dans certains cas particuliers qu'il sera facile d'apprécier lorsqu'on sera bien fixé sur les véritables principes de la science sociale.

Au point de vue de ces principes, un individu doit être plus ou moins estimé dans la société suivant qu'il contribue plus ou moins au bien-être de tous, suivant qu'il contribue plus ou moins à l'harmonie sociale, qui est le règne paisible des lois éternelles. On ne peut convenir qu'à ce point de vue la vie d'une femme adulte (je ne dis pas d'une mère de famille, comme l'a dit un peu naïvement peut-être M. le rapporteur en parlant de femmes qui ne peuvent accoucher), même fut-elle rachitique et contrefaite, ne soit en général plus utile à la société que l'existence d'un embryon qui n'a guère qu'une chance sur deux pour arriver à l'âge où il cesse d'être une charge pour la société. Mais ce serait une grande erreur de croire que cette règle soit sans exception. Il y a des femmes qui sont beaucoup plus utiles à la société, et qui, d'après les principes malthusiens rigoureusement interprétés, devraient être retranchées; à plus forte raison devrait-on laisser leur vie en péril lorsqu'elles font naître ce péril elles-mêmes. Je crains bien, pour le dire en passant, que la femme qu'ont fait avorter les honorables chirurgiens mentionnés dans le rapport ne doive être rangée dans cette catégorie.

M. le rapporteur a voulu prévenir cette objection, en rappelant que le médecin n'est point juge de la moralité des malades qui viennent le consulter. Rien n'est plus vrai, et j'ajoute plus moral; mais cette règle n'a rien à faire dans l'espèce. Nous n'avons pas de compte à demander au patient qui vient nous demander de soulager ses douleurs; mais à la femme qui vient nous dire : « Sacrifiez l'enfant que je porte dans mes entrailles, parce que cet enfant mettra dans six mois ma vie en danger, et parce que mon existence est plus utile à la société que la sienne », à cette femme nous avons non-seulement le droit, mais le devoir de demander jusqu'à quel point sa vie est en effet utile à la société; et si cette femme est un parasite qui consomme sans rien produire; si elle est par ses mœurs scandaleuses ou par ses instincts pervers de vol ou d'assassinat une

Inflammation érysipélateuse superficielle; guérison. L'érysipèle repaît; il se concentre aux bourses. Des eschares se détachent, la tumeur diminue; mais le travail pathologique curatif ne se borne pas au scrotum, il mine l'économie. Le malade meurt, bien que l'on ait mis en usage tous les moyens que nous possédons pour combattre les divers accidents qui se sont montrés.

HOSPICE DE L'INFIRMERIE DE BRUXELLES.

Cystite chronique guérie par les injections d'eau de goudron dans la vessie.

Observation recueillie par M. Firmin PETIT, élève interne.

La cystite chronique, autrement désignée sous le nom de catarrhe vésical, comme affection essentielle de la vessie, est sans contredit une maladie assez rare : le fait de sa guérison, quand cette maladie dure depuis plusieurs années, est loin d'être commun. Nous avons donc pensé devoir publier la relation du cas clinique que nous avons rencontré à l'hospice des vieillards. On y verra mise en usage une méthode thérapeutique instituée par Dupuytren, et dont l'emploi, du moins dans notre pays, peut-être à tort, est loin d'être aussi général qu'il l'est en France.

Nos Sœurs... octogénaires, d'une constitution sanguine, est citée à l'hospice de l'Infirmière où y a presque huit ans. Trois ans auparavant il ressentit les premières atteintes de sa maladie. Les commémorations qui se rattachent au début de cette dernière sont les suivantes. Les voici tels qu'ils nous ont été transmis. Ce fut d'abord une indigestion, puis une diarrhée, l'hyppogastre et le péritoine, ainsi qu'un besoin de rendre l'urine plus fréquemment que d'habitude. Ce liquide était légèrement trouble, sans dépôt muqueux. Plus tard, à la sensation de pesanteur, d'embaras, succédèrent des douleurs sourdes à l'hyppogastre s'irradiant dans les flancs. Ces douleurs augmentèrent à la suite de l'ingestion de boissons un peu irritantes. Elles furent accompagnées d'un vomissement, puis, en passant, à toujours été d'une sollicité excessive, et ce qui, au point de vue de l'étiologie de l'affection dont nous parlons, n'est pas indifférent à connaître.

Plusieurs mois se passèrent ainsi; mais bientôt les douleurs devinrent très vives, surtout au moment de la miction. L'urine offrait, après avoir reposé quelque temps, un dépôt constant de mucosités épaisses, filantes, adhérents intimement au fond du vase de nuit; l'envie de rendre l'urine était très fréquente, ce qui obligea le malade à s'interdire le plaisir de la promenade.

A cette époque, trois ou quatre mois environ depuis la manifestation des premiers symptômes, il consulta les médecins et chirurgiens les plus distingués de la capitale. On examina l'arbre; l'instrument pénétra facilement, mais occasionna beaucoup de douleurs. On lui dit qu'il avait la vessie saine (je rapporte textuellement les paroles du malade). Il prit les balsamiques à l'intérieur, des tisanes émoullies; il eut ainsi un régime doux quoique substantiel; évitant les refroidissements, surtout du côté des pieds. Après trois années de souffrance, de grands revers de fortune lui firent solliciter son admission au grand hospice. Les différents chefs de service qui se succédèrent à l'hospice de l'Infinirnie de cette époque, c'est-à-dire dans un intervalle de huit ans, ne songèrent point à leur science et leur sollicitude pour le malade; ils se bornèrent à lui donner les moyens thérapeutiques. La thérapeutique seule, toutes les formes de la médecine, les diurétiques, etc., furent infructueusement administrées. Le mal marcha avec une persévérance désespé-

Le malade maigrit considérablement, son teint devint pale, son humeur devint triste et sombre. L'appétit, qui s'était soutenu jusque-là, offrit de nombreux dérangements. L'insomnie était fréquente à cause des douleurs du côté de la tête. L'excrétion urinaire se fit au prix de plus vives souffrances. Les urines étaient troubles, et au moment d'être évacuées, elles étaient accompagnées d'une sensation d'ardeur et de brûlement appréciable par le malade. L'urine était d'un blanc jaunâtre, tantôt gluante & gouteuse; elle avait une odeur fortement ammoniacale des plus repoussantes. Le dépôt qui elle présentait était incolore, visqueux, fortement adhérent au vase, où s'écoula comme une couche épaisse de vernis. Le bésin de l'urine était d'un blanc jaunâtre, visqueux, couffluentiellement. Il n'y avait rien d'abnormal. L'urine était évacuée par le canal de l'urètre. L'état de notre malade, lorsque, devenu inutile à l'asile de l'Infirmier, je résolus à ce nombre dernier de l'application de la méthode de Dupuytren contre le cancer, MM. Debiefve et Vanhoeter, médecin et chirurgien, me permirent de publier cette observation, mais ils ne consentirent pas que je publiasse, comme je le faisais, les conclusions, je tins à poser le diagnostic d'une manière aussi certaine que possible pour donner de la rationalité à ma méthode. Je pouvais avoir affaire à un rétrécissement de l'urètre, à une affection de la prostate, à un calcul urinaire.

Le malade se soumit au cathétérisme. La sonde arriva facilement jusqu'au col de la vessie; mais la vie le reconduisit à un léger obstacle. Un léger écoulement sanguin se manifesta par l'instrument occasionnel. Un léger écoulement sanguin se manifesta à la lumière de la sonde au moment où j'enfrais dans la vessie; je m'assurai de l'absence de concrétion lithique. Le cathétérisme n'a pas été répété aussi souvent que le diagnostic de cette dernière affection l'exige quelquefois; car, outre les douleurs très pénibles pour le malade, j'ai vu de graves complications, des hématémies désagréables, sachant que des praticiens expérimentés d'une habitude chirurgicale l'avaient fait autrefois. Restait à explorer la prostate, et à l'explorer par le cathétérisme, dans le rectum me permit d'apprécier une légère hypertrophie de cette glande, comme c'est assez ordinaire à cet âge de la vie. Je me suis borné à la recherche de ces

trois causes bien appréciables de la cystite chronique. En leur absence, j'ai dû conclure que l'affection que j'avais sou-
levée était une inflammation chronique simple, essentielle;
s'il se peut dire, la douleur vivement ressentie et l'hémorragie
se produisit, la douleur vivement ressentie moment où la
sonde entra dans la vessie me firent supposer que le ma-
lade avait enflammé également le col, et que la cystite était trais-
ablement, comme dans le bas-fond de l'organe, des pro-
duits de phlogose chronique, des fongosités, qui, la
longue, obstruant la lumière du col, avaient amené dans les
derniers temps une si grande difficulté dans l'excrétion
urinaire.

Pour éprouver la susceptibilité de l'organe malade autant que pour le débarrasser des mucosités qui tapissaient ses parois, et le rendre ainsi plus propre à être influencé par nos injections médicamenteuses, je fis, deux jours avant de commencer, matin et soir, une injection d'eau d'orge tiède dans la vessie.

Le 4 novembre, nous introduisons une sonde minée de son mandrin dans la vessie. Le mandrin est ensuite retiré. Une seringue de la capacité de 8 à 10 onces est chargée d'eau de goudron assez concentrée, brûlante, à laquelle nous donnons une température de 100° F. (37° C.) et que la seringue est enfoncée dans l'ouverture de la sonde. Le goudron est poussé lentement, sans effort, dans la vessie. La seringue est dégonflée, la sonde comprimée sur les côtés pour empêcher le liquide injecté de sortir. Le malade accuse une douce chaleur dans le bas-ventre, sans douleur, nous retirons la sonde et lui recommandons de résister aussi longtemps qu'il peut à l'envie d'uriner. Le liquide injecté après dix à quinze minutes de repos. Le soir, nous répétons la même manœuvre. La nuit se passe assez bien.

Le 5, les urines rendues la veille déposent encore beaucoup. Nous recommençons les injections matin et soir comme précédemment. Celles-ci furent moins inoffensives que les premières, bien que le malade les ait gardées plus long-

Le 6, il trouve que les injections lui font bien. Il urine plus aisément, avec moins de douleur, demande qu'on lui fasse trois injections dans la journée. L'urine n'a pas changé de caractère.

Le 7, le malade est douloureusement impressionné par les injections; sensation de cuisson vers le col et le bas-fond de la vessie.

Le 8, les urines sont lâchées avec moins de douleurs, le dépôt muqueux est moins abondant. Les injections, bien que douloureuses, sont supportées avec beaucoup de courage. Nous n'en faisons que deux dans la journée, matin et soir.

Le 10, notable amélioration dans l'état des urines qui renferment moins de mucosités; ces dernières sont plus fluides, moins adhérentes. La miction n'est plus appréhendée par le patient, qui s'étonne d'un aussi notable change-

Le 12, l'urine rendue le matin est presque privée de mucosités.

Le 13, nous laissons reposer le malade.
Le 14, les injections continuent à être douloureuses; mais il est à remarquer que ces douleurs durent peu, 2 à 3 minutes. L'urine ne dépose presque plus. Même facilité d'excrétion que les jours précédents.

Le 16, l'urine de la nuit précédente et du matin, examinée attentivement, laisse apercevoir une légère couche de mucosités très fluides se déplaçant avec la plus grande facilité.

Le 18, nous ne voyons pas de dépôt muqueux au fond du vase de nuit. Le malade urine sans douleur. Son sommeil, comme précédemment, continue à être calme.

Le 20, état très satisfaisant, urine presque normale.
Le 21, dans la matinée, un violent frisson se déclare. Je trouve le malade au lit, tremblant de tous ses membres, élaquant les mâchoires; la face, les extrémités bleuâtres accusent de la céphalalgie, de l'oppression. Son pouls marque 24 pulsations au 1/4. La peau a sa température normale ou à peu près.

A l'instantanée du frisson, aux symptômes que j'avais sous les yeux, je reconnus une fièvre d'accès. Je fis bien couvrir le malade, et lui administrai incontinent une infusion chaude de fleurs de sureau. Nous suspendons les injections. Le lendemain la malade brist avant l'heure du retour

prémuni de l'accès à la grande paille, avant l'heure où le retour du soleil se déclara point, mais il n'eut pas resté deux ou trois affaissement tel, qu'il lui était impossible de se tenir sur ses sautants. Il était couronné au plus haut degré. L'appât était nul, la langue saburrale. Pas de symptômes pulmonaires ni gastriques; si ce n'est de la constipation depuis deux jours. La peau, un peu plus chaude qu'à l'état normal, est sèche, rude au toucher; le pouls un peu accéléré (90 pulsations). Les urines sont inflammatoires, sans dépôt muqueux. J'ordonnai la diète et lui donnai (eau de Sedlitz).

Vers le soir une toux sèche se déclara. L'examen de la poitrine, que je fis scrupuleusement, ne me fit rien découvrir. Le lendemain l'abattement était moindre, le pouls avait baissé de douze pulsations. La toux persistait, bien que la poitrine fût sonore partout et n'offrit pour toute particularité que des râles muqueux à grosses bulles, disséminés. La diète fut néanmoins maintenue.

Deux jours après, la crise avait entièrement cessé. Je repris une alimentation légère. J'attribuai la crise à laquelle je tenais d'assister, et qui, je dois l'avouer, m'inspira quelque inquiétude, à la suppression un peu brusque de la sécrétion biléale. A l'instar de ce qui se passe dans l'économie quand on supprime trop promptement un exutoire important ou un débile ancien dont la sécrétion ichoro-purulente est abondante, j'avais vu surgir des accidents inflammatoires avec menace de congestion vers les viscères.

cosités qu'elle exhalait depuis autant d'années, tout cela ne mettait-il pas cet organe au rang des exutoires naturels ou accidentels de l'économie? Leur suppression un peu brusque devait donc susciter quelques troubles dans l'organisme. Je proposai au convalescent de lui placer un vésicatoire au bras. Il ne put s'y déterminer, se disant trop bien guéri.

L'utilité d'un exutoire ne se fit pas sentir, en effet, et aujourd'hui, que cinq mois se sont écoulés depuis la suspension du traitement, la santé de cet octogenaire est des plus satisfaisantes. Il a recouvré sa bonne humeur et son embonpoint. Ses fonctions s'exécutent aussi bien qu'elles peuvent chez un homme de quatre-vingt-deux ans, sans infirmité. Il peut maintenant se promener, sortir de l'hospice au gré de ses desirs. Ses urines ne cessent point d'être claires, limpides, sans la moindre trace de matières visqueuses.

(Presse médicale belge.)

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 17 mars 1852. — Présidence de M. LABREV.

Commotion cérébrale.

M. CHASSAIGNAT lit un rapport sur un travail de M. Fanó, intitulé: *Recherches historiques, cliniques et expérimentales pour servir à l'histoire de la commotion du cerveau*. Ce mémoire se termine par les conclusions suivantes:

1° Une violence extérieure exercée sur le crâne peut déterminer des effets variables en raison de l'intensité même de la cause contondante.

2^e Lorsque la mort survient instantanément ou quelques minutes après l'action de l'agent vulnérant, on trouve constamment dans l'encéphale une lésion que nos expériences nous ont apprise; à savoir, une hémorragie autour de bulbe rachidien, c'est-à-dire autour du point central du système nerveux.

3° Lorsque la mort survient à une époque plus reculée, on peut encore rencontrer les mêmes lésions, ou bien on trouve dans l'intérieur de l'encéphale de petits foyers sanguins qui ne sont rien autre chose qu'une contusion de la substance cérébrale.

4° Lorsque la violence extérieure exercée sur la tête ne produit qu'une perte passagère des fonctions sensoriales et locomotives, on ne rencontre dans la substance encéphalique qu'une sorte de congestion, c'est-à-dire un engorgement des vaisseaux de l'encéphale, caractérisé par la présence d'un nombre considérable de gouttelettes sanguines.

5^o Comme conséquence de ces quatre propositions, il résulte que l'état morbide que l'on désigne sous le nom de commotion du cerveau est une pure création de l'esprit, et qu'en physiologie pathologique il faut admettre que les signes de la commotion sont ceux des épanchemens sanguins ou de la contusion du cerveau.

Le rapport de M. Chassaignac se termine par les conclusions suivantes :

1° La doctrine de Littré sur le tassement de la substance cérébrale dans la commotion n'est pas démontrée.

2° La doctrine qui attribue les phénomènes de la commotion grave soit à une contusion diffuse, soit à un épanchement sanguin à la base, ne possède qu'un nombre de faits très restreint pour permettre jusqu'à ce moment aucune conclusion définitive.

3° Désormais l'attention des observateurs devra s'arrêter d'une manière particulière sur deux points à éclaircir dans l'autopsie des sujets qui succombent après avoir offert les symptômes de commotion : 1° Y a-t-il des traces de contusion diffuse? 2° y a-t-il quelque épanchement sanguin à la base de l'encéphale, et principalement au contact du bulbe?

M. DEMARQUY dit que l'idée d'assimiler la commotion cérébrale à la contusion fibrillaire n'appartient pas à Blandin. Ce fut lui, au contraire, qui, frappé des nombreuses ecchymoses qui existaient dans le cerveau d'un individu mort avec des symptômes de compression lui en fit la remarque.

M. LARREY fait observer que l'on ne saurait attribuer à Blandin l'idée première qui établit une sorte de similitude entre la commotion et la contusion cérébrales. Si contestable que paraisse cette opinion, elle a été émise d'une manière formelle par Bichat (1), qui faisait consister essentiellement l'effet primitif de la commotion en une contusion générale du cerveau ébranlé dans sa masse contre les parois du crâne.

M. Larrey parlait ensuite que des expériences ingénieuses ont été faites par M. Gama (2), dans le but d'étudier les phénomènes de la commotion cérébrale. L'ancien chirurgien en chef du Val-de-Grâce se servait, à cet effet, d'un mâtrais ou globe de verre rempli d'hydrogène, à travers laquelle passaient des lils dirigés dans différentes sens, et indiquant la direction des ébranlements de la matière gélatineuse par diverses percussions du vase. Mais ces expériences ont été appréciées sans doute par M. Fano, dans son mémoire, et par M. le rapporteur; sans pourquoi il suffira de les indiquer ici.

M. ROBERT croit que M. Fano a trop souvent fait consister les effets de la commotion dans la compression résultant d'épanchements sanguins au niveau du bulbe rachidien. Il insiste d'autant plus sur cette remarque, qu'il n'y a pas la moindre ressemblance entre les symptômes dus à la commotion et ceux qui sont causés par des épanchements.

de ces rapports. M. Fano est dans l'erreur; il y a des exemples de commotion générale de la moelle, dans lesquels après la mort on n'a découvert aucune lésion. A l'appui de son opinion, il dit avoir observé un individu affecté de paraplégie à la suite d'une commotion cérébrale, dans laquelle, au bout de quelques jours, le malade mourut promptement, et au bout de quelques heures, la paralysie gagna les membres supérieurs. On ne trouva rien de remarquable, si ce n'est s'enfuit à trouver de grands déformés, l'autopsie fut faite avec le plus grand soin, et on ne put découvrir le moindre lésion. Il est possible qu'il y ait eu la commotion de nature à échapper à l'observation; mais il est certain qu'il n'y a rien de remarquable à percevoir. Jusqu'à présent les expériences de M. Fano sont loin de prouver que les lésions qu'il a rencontrées sont essentiellement propres à la commotion. Deuait avoir dit aussi que la commotion n'est pas la cause de la lésion matérielle, car il a présent en démontrant qu'il n'y a lésion matérielle dans la commotion.

M. BOINET croit devoir rappeler que jamais Sanson n'a confondu la commotion avec la confusion; jamais elle n'a été pour lui le premier degré de ce second accident.

M. MICHOX pense qu'il faut modifier les termes de la première proposition, celle qui a trait à Littré: Tant que nous ne connais-

(2) *Traité des plaies de tête et de l'encéphalite.*

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Ge journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITALS

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au BUREAU DU JOURNAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40,
ou au DÉPÔT DE LA GAZETTE, RUE DE LA HARPE, 105,
dans tous les BUREAUX DE POSTES et de Messageries
et chez tous les Libraires.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIQUETUEUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

An, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port aux pays pour les pays étrangers sans échange postal.

PARIS, LE 31 MARS 1852.

Séance de l'Académie de Médecine.

L'Académie, qui avait clos la discussion dans la dernière séance sans entendre M. Paul Dubois, est revenue sur sa décision, et elle a dû s'en féliciter. Le discours de cet honorable académicien est moins une argumentation sur le rapport de M. Cazeaux qu'un mémoire sur l'avortement provoqué dans les cas de vomissements incoercibles, mémoire qui restera comme la meilleure base des travaux dont cette importante question pourra être l'objet. Nous aurons occasion de discuter les deux points essentiels de ce mémoire dans la suite de cet article, ainsi que les objections qu'on a faites à l'opinion de M. P. Dubois; nous voulons en terminer d'abord avec la conclusion votée par l'Académie. On sait que les diverses propositions faites dans la séance précédente avaient été renvoyées à la commission; celle-ci, éclairée par la discussion, a notablement modifié ses propositions premières, et au peut et doit elle a substitué la conclusion suivante :

Considérant que dans le cas de la fille Julie Gros, M. le docteur Lenoir, s'appuyant sur l'exemple déjà donné par deux praticiens et sur l'avis de plusieurs consultants, était suffisamment autorisé à pratiquer l'avortement,

L'Académie remercie cet honorable médecin de son intéressante communication, et renvoie son mémoire au comité de publication.

Cette conclusion n'est pas celle que nous aurions préférée, car elle a l'inconvénient d'ériger l'Académie en tribunal qui prononce sur la conduite tenue dans un cas déterminé par un médecin; or les jugements de ce genre n'ont point dans les attributions de l'Académie, et il n'est pas à désirer qu'elle cherche à les y faire rentrer. Mais, au demeurant, cette conclusion n'engage pas l'Académie sur le principe de l'avortement, et sous ce rapport nous nous y associons volontiers.

Revenons maintenant à la question scientifique proprement dite, et commençons par l'avortement dans les cas de rétrécissement du bassin.

Dès que l'on est décidé à résoudre la question de l'avortement par les principes de l'économie sociale, la science obstétricale ne peut guère fournir qu'un élément pour aider à la solution cherchée, c'est d'établir la statistique de l'opération césarienne. A cet égard, les évaluations données par les différents auteurs qui ont pris la parole ne sont rien moins que certaines. M. Cazeaux a admis 3 morts sur 4 opérations, M. Velpeau, 4 morts sur 5 opérations. Cette proportion est, sans contredit, fort favorable pour Paris. Mais rien ne prouve qu'elle ne soit pas, au contraire, beaucoup trop défavorable pour la province. La supposition qu'on a faite que les cas de succès étaient publiés avec plus d'empressement que les cas d'insuccès peut être fondée; mais, en définitive, ce n'est qu'une supposition, et en fait d'observation et d'expérience, on ne saurait procéder ainsi. Pour savoir à quel s'en tenir sur la mortalité exacte de la suite de l'opération césarienne dans les départements, il est indispensable de connaître toutes les opérations qui ont été faites dans chaque localité; il ne faut pas plus raisonner sur des exceptions de succès que sur des exceptions d'insuccès; pour arriver à des conclusions justes, il faut connaître tous les faits. L'Académie, en s'adressant à ses correspondants, et en leur demandant un relevé de toutes les opérations césariennes qu'ils ont pratiquées, aurait pu arriver au moins à un commencement de solution. Nous regrettons sincèrement que la proposition n'en ait pas été faite par quelque membre. Il est d'ailleurs encore temps de la faire; les questions scientifiques ne vieillissent pas. Nous avons tout lieu de croire que les documents que recevrait l'Académie ne donneraient pas 3 morts sur 4 opérations. Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié qu'un médecin de la Creuse, M. le docteur Guizard, vint lire à l'Académie, en 1848, la relation de trois opérations césariennes, les seules qui eussent été pratiquées, et qui, toutes les trois, furent suivies de la guérison de la mère. Nous connaissons quatre de nos confrères de province qui

ont pratiqué chacun une opération de même nature; tous les quatre ont réussi. Nous avons publié l'année dernière une de ces observations. Certes, nous ne prétendons pas que ces faits soient l'expression de la règle générale; mais ils doivent au moins faire accepter avec une grande réserve les approximations sinistres de MM. Velpeau et Cazeaux.

La question de l'avortement dans les cas de vomissements incoercibles est à la fois plus facile et plus ardue que celle de l'avortement dans les cas de rétrécissement.

Elle est plus facile, si l'on peut porter avec certitude un pronostic fatal sur l'état d'un malade qui est en proie à ces vomissements. Nous serions loin, en effet, de dire avec M. Velpeau : « Si vous adoptez l'avortement dans les cas de vomissements, à plus forte raison devez-vous l'admettre dans les cas de rétrécissement du bassin. » C'est le contraire que nous dirions, et cela par une raison bien simple qui n'a point échappé à M. P. Dubois : c'est que dans les cas de vomissements incoercibles la mère succombant, l'enfant succombe nécessairement aussi. C'est donc bien dans ces conditions qu'on peut sans scrupule sacrifier l'enfant quelques jours plus tôt pour tenter de sauver la mère. Mais, nos répons, il faut, pour se décider à agir : 1^o que le pronostic soit certain ou à peu près certain; 2^o que l'opération de l'avortement puisse avoir un avantage réel.

Ces deux points peuvent-ils être accordés ? M. P. Dubois le pense; M. Cazeaux l'a contesté. Comme c'est ici une question d'expérience, nous ne chercherons pas à placer notre autorité entre celle de ces deux praticiens. Nos lecteurs apprécieront que de droit aux cas particuliers qui se présenteront à eux. Disons seulement que les arguments qu'a invoqués M. Cazeaux contre l'opinion de M. P. Dubois, tout en ayant une valeur réelle, sont loin d'être aussi irréfragables qu'il paraît le supposer. Une expérience plus vaste pourra seule nous apprendre l'importance qu'on devra leur accorder.

H. de Castelnau.

CLINIQUE DÉPARTEMENTALE.

Nervose intermitte extrêmement rebelles, offrant des caractères extraordinaires, qui a été ennée à l'hôpital du valériane de quinine et de la saignée générale;

Par le docteur VILLARET,

Chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Toulon.

M^{lle} P. D., habitant Clermont-Ferrand, fortement constituée, petite de taille et d'un tempérament sanguin, actuellement âgée de vingt-trois ans, et réglée depuis 1840, assistait, dans le mois de décembre 1843, à la cérémonie funéraire de sa belle-sœur, à Riom (Puy-de-Dôme), lorsque, dans l'église même, elle fut très vivement impressionnée par un cri perçant que poussa la sœur de la morte; et elle perdit connaissance. La syncope dura seulement quelques minutes; mais le lendemain à la même heure, c'est-à-dire vers midi, il survint de violents maux de tête, compliqués d'une espèce d'étourdissement. Le tout dura seulement trois ou quatre minutes encore.

A partir de ce jour, il survint fréquemment de la céphalalgie, des éblouissements, avec issue de quelques gouttes de sang par les yeux. Les menstrues ne reparurent pas, et le mois suivant on consulta le docteur Pouché, à qui, conseil de la sœur, on avait appliqué de saignées au siège. Cette évacuation sanguine sembla produire un mauvais effet, car ce fut de ce moment que les douleurs de tête prirent un autre caractère, et se convertirent en espèces d'attaques régulièrement intermittentes dont voici les symptômes :

Vers les onze heures du matin, la tête commençait à devenir douloureuse; les régions frontale et sus-orbitaire se chargeaient d'un poids qui les comprimait fortement; les paupières devenaient lourdes et comme tannées; la sueur s'écoulait un peu; il y avait réellement congestion.

À midi, la douleur prenait subitement une telle intensité, que, comme par une forte décharge électrique, la jeune personne portait convulsivement les mains sur le front et les yeux; elle se plaignait en se jetant à droite et à gauche, jusqu'à ce qu'il sortit quelques gouttes de sang par les points lacrymaux; et cette petite hémorragie amenait quelque-champ le délasse et le soulagement.

Cette violente douleur durait ordinairement une minute, quelquefois deux; un jour même, par extraordinaire, et sans qu'on pût en trouver la cause, elle ne cessa qu'au bout d'un grand quart d'heure.

On employa encore quelques légers moyens, tels que les bains de siège et les pédiluves; mais la maladie, au lieu de s'arrêter, ne fit que s'accroître. Deux nouvelles crises quotidiennes se joignirent à la première, l'une à huit heures du matin, et l'autre à quatre heures du soir. Il y en avait donc alors trois par jour, distancées de quatre heures.

Les occupations de M. Pouché ne lui permettant pas de voir assez fréquemment la malade, je fus appelé pour lui donner mes

soins, et l'idée de combattre cette intermitte par le sulfate de quinine me vint tout d'abord. J'en prescrivis donc 1 gramme dans du vin blanc, avec addition de 10 gouttes de landanum à prendre en deux fois dans la journée, la première partie une heure après la crise du soir, et l'autre à huit heures du matin.

Ce médicament, employé pendant dix jours de suite, et porté graduellement jusqu'à 2 grammes, ne produisit aucun effet bien sensible; seulement les attaques étaient un peu moins régulières et peut-être un peu moins longues. J'aurais voulu continuer encore; mais l'estomac s'affecta; il survint des vomissements, et je dus changer le mode d'administration de l'antipériodique en le donnant en lavement. Ce moyen me fut plus heureux; et comme au bout d'une semaine il se manifesta des coliques et des secousses nerveuses, je le suspendis totalement.

Je recourus alors aux antispasmodiques les plus énergiques, tels que les extraits de valériane et d'assa-fœtida, le bismuth, le musc, l'éther, etc., mais rien ne fit. Il y a plus, j'ai la douleur même du soir, que je faisais quatorze par jour, à quatre heures de distance l'une de l'autre.

Tout en combattant les attaques, je visais au rétablissement des règles par les pédiluves, les frictions au siège, l'exercice, etc.; et, sous ce rapport, je fus plus heureux; car elles parurent au bout de six semaines, et se maintinrent dès lors assez régulièrement, quoique peu copieuses.

Les antispasmodiques, soit purs, soit associés avec l'opium à haute dose, n'obtinrent aucun résultat; je fis usage des irrigations froides sur la tête. La malade, placée dans un bain ordinaire jusqu'aux épaules, celles-ci étaient recouvertes d'une toile cirée qui les garantissait de l'action de l'eau froide qu'on versait continuellement sur le front et au-dessus.

Ce moyen assez énergique, employé au moment où les prodromes commencent à paraître, continué jusqu'à l'heure de la crise, sembla d'abord produire un bon effet; l'attaque était retardée d'un quart d'heure, quelquefois même de trente ou trente-cinq minutes, et elle était beaucoup moins intense et moins longue. Je persistai conséquemment pendant une quarantaine de jours, tout en maintenant la tête froide, irrigations et abaisant la température de l'eau; mais je ne pus jamais parvenir à faire avorter totalement la crise, et je suis obligé d'y renoncer.

J'avais souvent pensé aux évacuations sanguines; mon intention était même de les combiner avec les antispasmodiques; mais le malade n'aurait pu en avoir l'application de saignées prescrite par moi sans éprouver une douleur insupportable. Cependant, de guerre lasse, et tout le reste échouant, je me décidai à pratiquer une saignée de 400 grammes de l'apparition des prodromes de la crise du matin, et le lendemain de celle de la nuit. Je fis saigner la malade cinq à six jours, au bout desquels je fis une saignée pareille à la première, deux minutes avant la crise de midi, et celle-ci cessa désormais de se montrer.

Je crus dès lors être maître de cette singulière affection, et je n'hésitai pas à annoncer à la famille la guérison; mais je me trompais. Le traitement qui serait terminé avant un mois. L'affaiblissement général de la malade et l'apparition des règles me firent remettre à une vingtaine de jours le renouvellement de la saignée; mais après ce temps d'arrêt l'attaque la crise de quatre heures, et elle ne revint pas non plus. Restait donc celle de huit heures du soir, pour laquelle je pratiquai aussi une saignée trois jours après; elle ne revint pas ce jour-là, mais elle reparut le lendemain, à la même heure. J'attendis encore que la menstruation fût passée, et je repris à une nouvelle saignée de 400 grammes. Les choses se passèrent de la même manière; la crise reparut vingt-quatre heures plus tard.

Je ne m'expliquais pas pourquoi j'échouais ainsi contre cette dernière attaque; non succès contre les autres semblait m'indiquer qu'elle céderait aussi; et je revins encore, une semaine après, à une troisième saignée, mais inutilement; la crise ne manqua que ce jour-là, et revint le lendemain.

M. P. D. qui voulait absolument se débarrasser de cette maladie, en supplia de revenir encore à une autre évacuation sanguine; mais sa pâleur et sa faiblesse me décidèrent à remettre à cette huitième jour la nouvelle lutte que je voulais livrer à cette terrible crise, qui semblait me résister avec une augmentant d'intensité. Cette fois, cependant, je changeai de procédé. Au lieu de pratiquer la saignée à droite, je fis une large ouverture au bras gauche, et je laissai couler le sang jusqu'à la syncope, espérant que cette perturbation amènerait un changement dans l'organisme; dérouterait ainsi la crise, et la détruirait définitivement.

Les choses se passèrent de la même manière; j'avais prévu; la syncope fut longue, et la crise ne parut ni ce jour-là, ni le lendemain, ni quarante-huit heures après.

Croyant alors tout bien terminé, j'envoyai la malade à la campagne pour s'y remettre de l'espèce d'épuisement dans lequel j'avais été forcé de la plonger. Évidemment n'étant cependant pas guéri, c'est plutôt fatigué; car la jeune personne, à la pâleur inévitable, était gaie, fraîche, et alerte. Elle resta quinze jours sans rien éprouver; mais au bout de ce temps la tête redevenit douloureuse, et la crise de huit heures du soir, la dernière dit-on, reparut avec tous ses mêmes caractères.

M. P. D. revint à Clermont. Je lui fis une saignée de 300 grammes seulement. L'attaque disparut encore pour quinze jours, au bout desquels elle revint très ponctuellement. Je la saignai encore, mais au pied gauche, et la crise ne s'étant pas montrée de nouveau, je l'envoyai à La Roche, tout près du Mont-D'Or, chez un médecin de la famille. Le quinzième jour, le retour de la maladie força le docteur Barade à pratiquer encore une saignée, et il renvoya la jeune personne à Clermont.

Il me paraît bien démontré alors que les évacuations sanguines ne parviennent jamais à guérir complètement, et qu'insister sur leur emploi c'est être inutilement la belle constitution de cette jeune personne. Que faire, cependant? Tous les autres moyens m'avaient fait défaut, et les douleurs devenaient si intenses pendant la crise, qu'il fallait absolument agir. Je résolus de faire en-

core une saignée pour me donner le temps de révenir but antispasmodiques combinés avec l'antipéristique par excellence. La circonstance devenait grave, et, pour plus de sécurité, je m'adjoignais M. Tissier, praticien distingué du pays. Nous combinâmes ensemble le traitement suivant :

1° Sulfate de quinine 1 gramme, extrait de valériane 6 décigr., dans une potion de 120 grammes, à prendre par deux cuillères à neuf heures du soir, à dix heures, et toutes les heures du lendemain, à partir de dix heures du matin;

2° Un bain général à 38°.

3° Deux fumigations au siège tous les vingt-quatre heures;

4° Régime tonique, sans vin pur ni café.

Nous espérons qu'en saturant ainsi la malade de sulfate de quinine et d'antispasmodiques, nous pourrions détruire l'intermittence de la névrose, mais il ne fut rien, la maladie revint comme d'habitude. Nous augmentâmes de 5 centigrammes la dose de sulfate de quinine; nous mîmes 1 gramme d'opium dans la potion, et nous la donnâmes en deux fois, moitié après la crise, moitié le lendemain, à midi. Toutefois, la crise ne variait pas, au contraire elle augmentait d'intensité à mesure qu'elle s'éloignait de l'époque de sa réapparition.

Nous donnâmes en lavement la même quantité de sulfate de quinine, de valériane et d'opium; ce fut encore en vain. Il y a plus, au bout de cinq jours il survint une seconde crise à quatre heures du soir, et comme d'habitude, elle fut précédée d'un surcroît de tressis si nous temporions encore, nous nous décidâmes, bien malgré nous, à revenir à la saignée; il en fallut une de 200 grammes pour chaque crise.

Je dois dire ici qu'avant de recourir à la saignée j'essayai de l'application de sangsues sur la pituitaire, à l'ouverture des narines, et que ces saignées locales n'eurent jamais pu vaincre la crise que pour le jour même. Il m'est arrivé de faire ouvrir la crise avec une seule saignée dans une narine, mais elle revenait le lendemain, comme elle revenait quand on en plaçait six ou huit. Du reste, la malade avait une telle horreur des saignées, leurs piqûres produisaient de tels accidents nerveux, qu'on pouvait craindre de produire plus de mal que de bien, si l'on n'y renonçait pas.

Nous nous réjetâmes sur l'opium à haute dose, sur l'application permanente au front et aux tempes d'un emplâtre fait avec l'opium et la belladone à parties égales.

Les choses en étaient là, quand je fus obligé de quitter Clermont pour me rendre à Versailles avec mon régiment; et comme on avait l'intention de mettre la jeune personne en pension à Paris, la famille l'y conduisit un mois après mon départ, soit parce qu'elle espérait que le climat de la capitale et le nouveau genre de vie pourraient amener du mieux, soit parce qu'elle était dans l'intention de recourir aux lumières des grands maîtres de la capitale, auxquels je pourrais donner des détails circonstanciés et exacts sur cette singulière affection.

Le 1^{er} janvier, j'arrivai à Paris vers la fin de décembre 1843, et elle fut placée chez les dames Duverrier, dans le quartier des Champs-Élysées.

La crise continua à se montrer tous les quinze jours; et, comme je m'étais toujours à la laisser persister quelque temps avant d'aller au sang, le malade continuait à se débattre, et la crise devenait de plus en plus menaçante de s'ouvrir la veine avec un canif, si je ne me décidais à lui rendre ce service. Tous les raisonnements du monde ne pouvaient rien contre une volonté aussi irrévocablement arrêtée, et il fallait bien, quelque meurtrier que fût le moyen, y recourir encore; puisque lui seul pouvait conjurer momentanément le mal.

Cependant, quoique je fusse bien convaincu qu'il n'existait pas d'affection organique, et que je m'en assure à qu'une névrose, je n'étais pas tranquille, à cause du traitement que j'étais obligé d'employer. Des évacuations répétées, et surtout l'usage du sang, abusaient de la constitution de ma pauvre patiente, quelque forte qu'elle fût, et je voulais absolument sortir de cette impasse périlleuse.

J'avais tout employé, jusqu'à la ligature des membres un peu avant l'attaque, jusqu'à l'usage de la partie inférieure des cuisses, et tout avait échoué, excepté la saignée. J'eus donc recours aux hommes, que je jugeai le plus capables de me donner un bon conseil, M^{rs} Bégin et Cruveilhier. Ces deux confrères assistèrent à une crise que je leur avais annoncée pour huit heures précises du soir, et leur surprise fut extrême. Ils avaient jamais vu une telle attaque dans les attaques. L'un et l'autre déclarèrent que cette affection était bien évidemment une névrose des plus extraordinaires, et qu'une pareille intermittence ne pouvait être, ainsi que je l'avais pensé au début du traitement, qu'un sulfate de quinine. Voici donc ce qui fut arrêté entre nous :

1° Pâles ainsi composées : sulfate de quinine 3 gram., extrait de valériane 2 gram., extrait d'opium 2 gram.; pour faire des pilules de 2 décigrammes, chaque, 6 par jour, et augmenter de deux toutes les vingt-quatre heures;

2° Application sur l'épigastre du marbre trempé dans l'eau bouillante, de manière à produire une révulsion;

3° Pâtes sèches appliquées une heure avant l'attaque;

4° Frictions opiacées sur le front;

5° Potion antispasmodique tous les soirs, à l'heure du coucher;

6° Bains généraux, distraction, promenades en voiture, suspension absolue de la saignée.

Ce traitement fut strictement suivi pendant quinze jours, mais sans le moindre résultat favorable; au contraire, la crise prit de l'intensité, il en survint même une seconde. D'un autre côté, les pilules produisaient des accidents généraux, tels que des douleurs dans les membres, dans les doigts surtout, et des douleurs périodiques qui forçaient la malade à garder presque constamment le lit. De l'avis de ces messieurs, il fallait suspendre l'emploi de ce médicament, et recourir encore à la saignée.

D'ailleurs, mûrissant par le pensionnat, ayant été privé en mon absence, de donner des soins à la malade, nous nous réunîmes un jour pour en conférer, et nous décidâmes que nous emploierions l'opium à haute dose, soit en suppositoires, soit par la méthode endermique.

Pendant quatre jours de suite, nous fîmes placer un suppositoire composé avec du beurre de cacao et 2 décigr. d'opium. Tous les soirs, une demi-heure avant la crise, nous plaçâmes aux tempes et au pourtour des oreilles des rondelles de lin grandes comme une pièce de 1 franc, trempées dans l'alcool volatil. L'épiderme étant ainsi enlevé, nous appliquâmes les pelles plates avec 2 centigr. d'acétate de morphine.

La malade était ainsi narcotisée, nous espérons pouvoir détruire la crise et la faire avorter. L'essentielle, pour nous, était de détruire cette désespérante périodicité, et tous nos efforts tendaient vers ce but. Le sommeil arriva assez promptement; il était lourd, et la douleur tranquille survenait ensuite. Mais l'attaque ne nous faisait pas grâce : à l'heure ordinaire, pendant le sommeil même, les douleurs paraissaient tubulaires, ainsi que les palpites et l'agit-

ation. Cependant, comme il y avait un peu de diminution dans la durée des veilles souffrantes, nous insistâmes encore quelques jours, mais inutilement; tout eût se borna là, et nous fûmes encore obligés de tirer du sang pour délivrer provisoirement le malade. M^{rs} Delcroix, qui avait retiré quelques bons résultats du magnétisme dans certaines névralgies, voulut en essayer sur cette jeune personne; mais il n'obtint rien. Il m'engagea à consulter M. Foville, qui nous consulta des ablutions d'eau froide sur la tête. Ces ablutions devaient se faire un peu avant la crise, la malade étant alors dans un état de balourdissement, quoique froide était versée à jet continu sur la tête au moyen d'un seau.

Ces ablutions furent mises à exécution, mais elles ne faisaient qu'exagérer la malheureuse enfant; il fallait même les interrompre fréquemment, car leur continué provoquait une espèce d'asphyxie.

Enfin, justement découragé par tant d'échecs, et comptant désormais plutôt sur le temps que sur la médecine, M^{rs} D. ramena sa fille à Clermont; et là, depuis le mois de juin 1845 jusqu'à celui de février 1848, la malade fut en proie à des cruelles attaques, qui revinrent un peu moins régulièrement, mais à des époques plus rapprochées.

M. Tissier reprit la direction du traitement pendant quelque temps, fit prendre vingt baings d'eau thermale de Saint-Mars, et demanda à être remplacé ensuite; à cause de l'obligation dans laquelle se trouvaient de laisser la malade à la disposition des saignées qui lui paraissaient, avec raison, fort dangereuses.

M. Nivet, qui succéda à M. Tissier, reprit en sous-ordre le sulfate de quinine seul et combiné avec l'opium et la valériane. Son intention même était de le porter à des doses très élevées; mais les crises continuèrent à se montrer avec la même fréquence, et son inefficacité jusqu'ici, avait mis la famille en opposition contre lui. Après avoir donc mis encore en usage divers moyens qui avaient déjà été employés, il fut obligé de se résoudre à jouer le rôle de phlébotomiste intermittent.

M. Nivet, et moi-même, nous découvrîmes de l'effet hypnotisant de l'éther; voulut bien, sur ma proposition, faire usage de ce moyen; mais le sommeil le plus profond n'empêchait pas la crise de revenir, il fallut y renoncer.

Cette crise, sans perdre de son caractère, offrait cependant, vers la fin de 1847, des variations; elle venait tous les quatre ou cinq jours; et, lorsqu'on ne saignait pas dès sa réapparition, il lui survient deux; trois et quelquefois quatre dans la même journée, à une heure de distance l'une de l'autre. Il fallait alors ouvrir la veine autant de fois qu'il y avait de crises, et cela, dans la même journée; car, si on ne le faisait pas, elle revenait à l'heure indiquée, et aussi grand nombre le lendemain. Il est vrai que chaque saignée n'était que de 50 gram. environ.

Cependant, tant d'évacuations sanguines si rapprochées et tant de souffrances purement continues avaient considérablement affaibli la jeune personne; elle devenait de plus en plus débile, et les règles à peine sensibles et colorées en rose. Les malades s'échouèrent le soir; le bruit de colliers, au cou et aux artères carotides, annonçait l'état choréique le plus complet. Il fallait absolument abandonner la voie dans laquelle on était entré, et on ne pouvait que recourir à la saignée à la fois.

M. Nivet, ne sachant quel parti prendre, la fit reconduire à Paris pour consulter M^{rs} M. Troussau et Bouillaud. Je fus invité à me rendre à cette consultation, qui fut faite isolément le 29 février 1848. Je me trouvai avec M. Troussau au moment de la crise, et ce confrère prédisant que la saignée était la seule voie à suivre, je me contentai de me conseiller l'application d'un long chapelé d'ambre autour du cou et des reins. Cette prescription nous fit l'effet d'une plaquette; mais nous la mîmes tout de même à exécution.

M. Bouillaud prit le chose plus au sérieux; et il fit bien qu'il n'eût pas dit qu'il n'y avait rien de nouveau dans ce qu'il avait vu. Il se contenta de la trempe de M^{rs} P...; il considéra cette affection comme une forme de chlorose, et conseilla les analeptiques; le lactate de fer et l'exercice. J'en eus beau faire observer au professeur de la Charité que la pleur et l'état choréique actuel de la malade n'étaient que les conséquences des innombrables saignées qui avaient été pratiquées, et qu'au début des crises la jeune personne était très colorée, forte, alerte, et dans toutes les conditions les plus opposées à la chlorose, rien ne put le faire revenir de son opinion; le fer seul pouvait amener la guérison, le fer seul réussirait sûrement et en peu de temps.

Comme le fer était du reste parfaitement indiqué pour combattre l'anémie et quoique nous l'eussions employé presque continuellement depuis plus de quatre ans; nous fûmes prendre à la malade du pain contenant du lactate de fer d'après les instructions de M. Bouillaud.

Sciemment nous, les consultations ne conduisirent encore à rien; aucun confrère ne put nous indiquer un moyen à substituer à la saignée; et, tout en laissant les crises subsister pendant quelques jours pour distancer autant que possible les évacuations sanguines, les douleurs devenaient si promptement violentes qu'on pouvait craindre que les crises prissent un caractère épileptiforme et qu'il fallait absolument recourir à la phlébotomie.

Parmi les médecins de Clermont qui avaient été appelés auprès de la malade, M. Auclaire depuis plus de dix-huit mois s'était occupé de la malade pendant sa saignée; mais, lorsqu'il vint à Paris, il n'eut rien de mieux à proposer que de continuer la saignée; et c'est ainsi qu'il fut à l'honneur de conseiller au médecin traitant le valériane de quinine; et M. Nivet, qui comme moi n'avait cessé de penser que les antispasmodiques associés aux antispasmodiques pouvaient seuls arriver à la guérison, profitant de l'assentiment de la famille pour les employer sous la forme proposée par M. Auclaire, se remit à sa tâche le 10 novembre 1848, s'enfermant sur le traitement et le dirigeant de la manière suivante :

Le 17, après avoir détruit la crise par la saignée, donner un lavement 50 centigrammes de valériane de quinine. Ce lavement devait toujours être précédé d'un élystère à l'eau simple pour laver le gros intestin.

Le 18, deux lavements pareils.

Le 19, un lavement à 75 centigr. de valériane de quinine; et le 20 deux lavements pareils à celui du 19.

Le 21, trois lavements à 1 gram., et le 22 deux lavements pareils à celui du 21.

Le 23, deux lavements à 1 gramme.

Le 24 au 30, deux lavements par jour à 1 gramme 25 centigr.

Le 1^{er} décembre, deux lavements à 1 gram. 50 centigr.

Le 2 au 10, deux lavements par jour à 2 gram. de valériane de quinine chacun.

Le 11 au 21, deux lavements par jour à 2 grammes 25 centigr.

Le 22, deux lavements à 2 gram. 25 centigr. et cinq pilules conti-

nant 1 gramme du sulfate de quinine.

Le 23, un lavement avec 1 gram. de sulfate de quinine et cinq pilules contenant 1 gram. de valériane de quinine.

Le 24 et 25, même médication que le 23.

Le 26, un lavement avec 1 gramme 75 centigr. de valériane de quinine.

Le 27 et le 28, six pilules contenant 1 gram. du même médicament et 1 lavement par jour pendant qu'on n'ait les embases.

Le 29, le 30 et le 31, même médication avec addition de musc dans le lavement.

Le 1^{er} janvier, un lavement avec 1 gramme de valériane de quinine.

Après d'indiquer sans interruption les doses médicamenteuses qui furent rapidement employées, nous donnâmes les embases d'un seul coup d'œil. Ces doses se sont portées dans l'espace d'une semaine à 150 gram. 25 centigr. de valériane de quinine, dont 117 gram. 25 centigr. par le gros intestin et 9 gram. par la bouche. Et, de plus, 3 grammes de sulfate de quinine en lavement.

Il me reste à donner quelques détails qui m'ont été communiqués sur ce qui s'est passé pendant l'administration du médicament.

Le 17 au 21 novembre, aucun effet sensible. La crise revint, et il fallut encore pratiquer la saignée.

Le 29, la crise revint encore, mais elle était moins forte et retardée de trois jours, ce qui était fort bon augure. On tira 60 gram. de sang.

Vers le commencement de décembre, il se manifesta des douleurs assez violentes dans la région du cœur, qu'on combattit par des ventouses scarifiées.

Le 10 décembre, crise très légère, retard encore plus prononcé. Saignée de 60 gram.

Le 13, les douleurs du cœur se réveillèrent; il survint même quelques accès brusques dans les membres et dans la colonne vertébrale; mais le traitement ne fut pas suspendu.

Le 18, crise encore plus légère; même saignée.

Le 25, les soubresauts devinrent plus violents et se montrèrent dans la nuit. La crise revint le lendemain à 10 heures à cinq minutes. A ces secousses succédait une violente agitation, presque une danse de Saint-Guy, qui força la malade à se promener continuellement dans la chambre; en marchant; ses jambes flageolaient, sa taille se pliait subitement comme par une secousse électrique.

Le 26, le cœur paraissait inquiet et, mieux, semblait valoir les crises; mais, comme il tenait évidemment à l'indifférence du diaphragme, qui avait été employé à haute dose, on devait espérer que tout disparaîtrait peu à peu dès qu'on en aurait suspendu l'emploi, et c'est effectivement ce qui arriva.

Après cela, quoique la crise dût pas repa- re, elle semblait encore par sa régularité avec laquelle paraissaient les crises nerveuses, et on pratiqua par précaution une saignée encore de 60 gram., tout en continuant toujours l'usage du valériane de quinine et le combinant même avec le sulfate.

Après cela, la malade continuait à se débattre, et les attaques devenaient de plus en plus menaçantes, les bûches d'eau de tilleul, et une visite à la clinique préconisée, qu'on saupoudrait avec de l'acétate de morphine.

Les crises, enfin, avaient disparu pour toujours, et le 1^{er} janvier 1849, jour de la cessation de ce traitement énergique, il ne restait qu'une simple crise de nerfs, et une visite à la clinique.

Il n'y eut à s'occuper ensuite que du traitement de la constitution; et c'est ce qu'il fit en consultant l'énergie en plein air, le régime analeptique et les ferrugineux.

Aujourd'hui, trois ans après la guérison, M^{rs} P... est forte, fraîche et rien n'annonce qu'elle a été si longuement souffrante.

Cette observation, qu'on trouvera peut-être trop longuement détaillée, méritait cependant la plus minutieuse attention; car, tout dans cette curieuse maladie, offre le plus vif intérêt. Je n'ai vu nulle part, et aucun des nombreux médecins qui ont été consultés n'a jamais en connaissance d'une névrose aussi bizarre, aussi tenace et aussi essentiellement intermittente.

Il est impossible de classer cette affection ailleurs que dans les névroses; et cependant elle offrait des caractères inexplicables. D'où venait ce sang qui sortait quelquefois par les points lacrymaux? Pourquoi, dès qu'il était émis, la douleur cessait-elle comme par enchantement?

Ce n'était pas une névrose de la circulation, puisqu'il n'y avait ni palpitations, ni syncopes. Ce n'était pas une névrose cérébrale, car rien de ce genre n'avait été observé.

Il est impossible de classer cette affection ailleurs que dans les névroses; et cependant elle offrait des caractères inexplicables. D'où venait ce sang qui sortait quelquefois par les points lacrymaux? Pourquoi, dès qu'il était émis, la douleur cessait-elle comme par enchantement?

Ce n'était pas une névrose de la circulation, puisqu'il n'y avait ni palpitations, ni syncopes. Ce n'était pas une névrose cérébrale, car rien de ce genre n'avait été observé.

Il est impossible de classer cette affection ailleurs que dans les névroses; et cependant elle offrait des caractères inexplicables. D'où venait ce sang qui sortait quelquefois par les points lacrymaux? Pourquoi, dès qu'il était émis, la douleur cessait-elle comme par enchantement?

Ce n'était pas une névrose de la circulation, puisqu'il n'y avait ni palpitations, ni syncopes. Ce n'était pas une névrose cérébrale, car rien de ce genre n'avait été observé.

Il est impossible de classer cette affection ailleurs que dans les névroses; et cependant elle offrait des caractères inexplicables. D'où venait ce sang qui sortait quelquefois par les points lacrymaux? Pourquoi, dès qu'il était émis, la douleur cessait-elle comme par enchantement?

Ce n'était pas une névrose de la circulation, puisqu'il n'y avait ni palpitations, ni syncopes. Ce n'était pas une névrose cérébrale, car rien de ce genre n'avait été observé.

Il est impossible de classer cette affection ailleurs que dans les névroses; et cependant elle offrait des caractères inexplicables. D'où venait ce sang qui sortait quelquefois par les points lacrymaux? Pourquoi, dès qu'il était émis, la douleur cessait-elle comme par enchantement?

Ce n'était pas une névrose de la circulation, puisqu'il n'y avait ni palpitations, ni syncopes. Ce n'était pas une névrose cérébrale, car rien de ce genre n'avait été observé.

Il est impossible de classer cette affection ailleurs que dans les névroses; et cependant elle offrait des caractères inexplicables. D'où venait ce sang qui sortait quelquefois par les points lacrymaux? Pourquoi, dès qu'il était émis, la douleur cessait-elle comme par enchantement?

Ce n'était pas une névrose de la circulation, puisqu'il n'y avait ni palpitations, ni syncopes. Ce n'était pas une névrose cérébrale, car rien de ce genre n'avait été observé.

qu'on n'aurait pas eu besoin du secours aussi fréquent de la saignée pour rester vainqueurs.

Rien, dans cette singulière maladie, n'annonçait une affection organique. Une distance immense séparait ces troubles de crises des attaques d'épilepsie, puisqu'il n'y a même jamais eu perte de connaissance; et cependant les douleurs devenaient si violentes, quand on n'en déliait pas la maladie par la saignée, qu'on avait toujours lieu de craindre qu'elles parussent épileptiformes. Ce qu'il y avait d'inquietant surtout, c'est que les crises avaient pour point de départ une émotion subite, une espèce de frayeur, et que c'est ainsi qu'il est provoqué fréquemment l'épilepsie. Or, on trouvait donc entre deux écoulements sanguins, ou d'épurer la jeune personne par des évacuations sanguines aussi fréquentes, ou de voir dégénérer les attaques en les laissant trop longtemps sans dégorger.

M. Tissier, Cruveilhier, Bégin, Foville, Delcroix et autres commençaient par s'élever contre la saignée; mais quand, après avoir épuisé tous leurs moyens, ils se trouvaient en face de la malade se tordant dans d'âpres vives souffrances, leurs avis étaient qu'il fallait absolument y recourir. Je comprenais aussi bien qu'ils qu'en tirant si fréquemment du sang, je détériorais la constitution de cette jeune fille; et c'était pour cela que je demandais à mes confrères un moyen plus innocent que celui que j'avais découvert à force de chercher.

Enfin ces messieurs, frappés comme moi de cette irrégularité si régulière, distaient aussi que le sulfate de quinine devait en avoir raison. J'avais administré ce médicament à différentes reprises et à hautes doses, et j'y revenais toutes les fois que, à nos confrères éternels appels, nous l'avons donné tantôt seul, tantôt associé avec l'opium ou avec l'extract de valériane, et nous n'en suspensions l'usage que lorsque les accidents du côté du foie, de l'estomac ou du système nerveux, nous y forçaient très impérieusement.

Comment donc se fait-il que l'antipériodique ait échoué entre nos mains, et qu'il ait réussi en dernier lieu? Est-ce parce qu'il était combiné avec la valériane de manière à former un sel particulier? Est-ce parce que son emploi a été plus tardivement continué? Est-ce enfin parce que la maladie, modifiée sous l'influence du temps et des nombreux traitements qui l'avaient combattue, était devenue moins réfractaire à l'action du médicament? Ce sont des questions qu'il n'est bon d'approfondir, car elles renferment une leçon pratique des plus importantes.

1. Le mode d'action de la valériane de quinine, d'après les symptômes d'un produit sur notre malade, est identiquement le même que le sulfate de quinine combiné avec l'extract de valériane; car nous avions eu, en 1844 et 1845, des douleurs précoces, des contractions spasmodiques, et même quelques mouvements convulsifs. Le principe médicamenteux de valériane, soit combiné avec la quinine, soit extrait, n'agit que comme antispasmodique, et prédispose les organes à supporter l'agent principal.

2. Quant à l'espèce de ténacité avec laquelle on a poussé les doses de valériane de quinine, sans tenir grand compte des accidents nerveux qu'il provoquait, on ne peut que l'approuver, puisque le succès l'a justifié. Mais je pose à cet égard ces accidents étaient bien moins sérieux que ceux qui nous avaient forcés précédemment à suspendre la médication, car cette ténacité eût été bien certainement suivie d'un résultat très fâcheux si nous n'eussions persisté. Tous les praticiens savent, à n'en pas douter, que certaines affections périodiques, fièvres intermittentes ou autres, qui avaient résisté pendant longtemps au sulfate de quinine, finissent par céder à l'action de ce médicament quand, après l'avoir suspendu plusieurs fois, on y revient encore. Soit que la constitution de la personne éprouve un changement notable, et que conséquemment les organes deviennent plus tolérants, soit que la maladie elle-même change un peu de nature et offre moins de ténacité; toujours est-il que le médecin obtient quelquefois la guérison au moment où il s'y attendait le moins.

C'est ainsi, je crois, que les choses se sont passées chez M. P... L'emploi du valériane de quinine est arrivé dans un moment où le sang était profondément modifié par les nombreuses saignées, et que l'économie, moins impressionnable, était disposée à se laisser influencer par l'antipériodique.

Quoi qu'il en soit, je me plais à rendre justice à tous ceux qui ont eu le bonheur de réussir, à M. Ancelot surtout, qui a guéri le médicament curatif. Leur habileté dans la direction du traitement, qui leur a permis d'écarter de cette infatigable malade mérite les plus grands éloges.

M. Ancelot et Nivel auraient dû, dans l'intérêt de la science, livrer un pareil fait à la publicité. J'ai attendu jusqu'à ce jour pour prendre moi-même l'initiative; car, quoique j'aie agité longtemps dans la direction du traitement, il me paraissait bien plus naturel que ceux qui étaient restés toujours s'emparassent du droit de porter à la connaissance du monde médical le résultat d'un médicament dans une circonstance aussi particulière. J'en ai dit ici tout ce que de simple narrateur, sans profit aucun, et sans la conscience d'avoir donné à chacun ce qui lui appartenait.

(Gaz. méd. de Montpellier.)

DÉCHIRURE DU CORPS CAVERNÉUX, ou fracture du pénis.

Par M. Valentine Mort.

A. B..., jeune homme récemment marié, était séparé depuis quelques jours de sa femme, qui avait dû aller visiter à peu de distance un parent malade. L'époux, se levant un matin, se trouva le pénis dans une vigoureuse érection. Dans son empressement à s'habiller, notre homme, peu patient de

sa nature, sans donner à cette tension physiologique le temps de s'abattre d'elle-même, frappa très fortement le membre contre une colonne du lit. A ce moment, il entendit un bruit comme si quelque chose se rompit, et le membre devint immédiatement plus souple. En y regardant, la colonne du lit ayant été reconnue intacte, il conclut que l'accident était arrivé à son organe; il répandit l'alarme dans sa famille, et bientôt le bruit courut qu'il s'était fracturé le pénis.

Une extravasation générale de sang suivit immédiatement la blessure, donnant au membre deux ou trois fois son volume naturel, une couleur livide, et en même temps un aspect effrayant. L'anxiété du malade et de ses amis était portée à son comble.

La tension de l'organe continua à augmenter pendant plus de vingt-quatre heures jusqu'à ce que le prépuce lui rabattut autour du gland comme dans les infiltrations séreuses, aruineuses ou érysipélateuses de cette partie. On ordonna le repos absolu et lui un traitement antipathologique général. Le pénis fut maintenu contre le pubis, et couvert incessamment d'applications répercutives froides. Sous l'influence de ce traitement; le sang extravasé commença au bout de jours à se résorber. Après un temps très court, la résolution fut complète, et le membre recouvra sa configuration et sa fonctionnalité normales.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 30 mars 1852. — Présidence de M. Mazière.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

Envoi par le ministre de la guerre de nouveaux échantillons d'opium algérien.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Révisé de l'urètre.

M. Le Roy d'Étiolles adresse un mémoire sur une nouvelle classification du rétrécissement de l'urètre et sur leur diagnostic. (Commission d'Argenteuil.)

Opération comœdienne.

M. de Lignerolles, de Clusancy (Calvados), adresse une observation d'opération comœdienne, publiée et fait en cœno. (Commissaires : MM. Danyau, P. Dubois, Cazeaux.)

Fièvres intermittentes.

M. Giusti, médecin à Tripoli de Syrie, adresse un mémoire sur le traitement des fièvres intermittentes. L'auteur a essayé les diverses méthodes de traitement préconisées dans ces derniers temps, et de la comparaison à laquelle il s'est livré, il résulterait que la mixture suivante, qu'il appelle fébrifuge, est une des meilleures préparations contre les fièvres intermittentes :

Crème de tartre 1 livre.
Nitre purifié 1 livre.
Eau commune 3 livres.

Faies bouillir jusqu'à réduction d'un tiers et filtrez.

L'auteur ne dit pas à quelle dose il administre cette mixture. (Commission des succédanés du quinquina.)

Eaux minérales.

M. Mazad, pharmacien à Valence, annonce qu'il a découvert la présence du cobalt et du nickel dans les eaux de Nèyrac.

Avortement provoqué.

DISCUSSION.

M. P. DUBOIS, Messieurs, indépendamment de la question de l'avortement provoqué dans les cas de rétrécissement extrême du bassin, notre collègue M. Cazeaux, rapporteur de votre commission, a cru devoir comprendre dans son travail la question de l'avortement provoqué dans les cas de maladies graves compliquant la grossesse, et en particulier, dans les cas de vomissements opiniâtres. Je viens répondre à cette partie du rapport, d'abord parce que mon nom et mon opinion y ont été cités de manière à ne pas me permettre de garder le silence, et ensuite parce que mon expérience personnelle ne sera peut-être pas tout à fait inutile à l'appréciation de cette grave et difficile question.

Après avoir plutôt exposé les arguments contraires à la provocation de l'avortement que discuté la question elle-même, notre collègue conclut à l'exclusion formelle de toute application de ce procédé dans les cas de vomissements.

Je ne saurais que vous dire, mais j'ai vu les motifs sur lesquels il se fonde et la conclusion qui lui suit.

Mais je demanderai d'abord à l'Académie la permission de considérer la question d'un point de vue un peu plus étendu que ne l'a fait notre collègue.

Les cas pathologiques, graves que l'on observe chez les femmes enceintes et qui rentrent dans le sujet qui nous occupe peuvent être partagés en deux catégories :

Dans la première se rangent les maladies qui sont intimement liées aux conditions mêmes que crée la grossesse :

Dans la seconde se placent les maladies qui sont indépendantes de ces conditions; ce sont des états morbides intercurrents auxquels la présence de la grossesse donne une importance et une gravité qu'en l'absence de cette coïncidence fâcheuse ils n'auraient probablement pas eus. Les vomissements opiniâtres dont je vais surtout m'occuper appartiennent à ces deux catégories, car ils ne sont que l'expression bruyante et assez rare de l'une des modifications fonctionnelles que la grossesse produit.

Ordinairement les maladies que je viens de rappeler n'influent pas à un assez haut degré et d'une manière assez fâcheuse sur la santé générale des femmes enceintes pour réclamer une médication tout à fait exceptionnelle.

Cependant, elles acquièrent parfois une gravité telle que la vie des femmes enceintes est en réel danger et sérieusement compromise, et il peut arriver qu'après avoir vainement épuisé des traitements variés, on soit obligé de recourir à la saignée, et que le plus sûr et peut-être le seul moyen de soustraire les femmes aux conséquences menaçantes de ces maladies est de supprimer la condition sous l'influence de laquelle elles se sont développées.

C'est ainsi que la provocation de l'avortement s'est présentée à l'endroit de quelques femmes qui se sont vu proposer un particulier dans les cas de vomissements rebelles à toute médication.

Additions pour un instant la légitimité de cette proposition en

raison de la gravité des cas auxquels elle est appliquée, et supposons qu'en l'absence de tout enseignement expérimental nous soyons appelés à établir les indications et les contre-indications de l'avortement provoqué dans les circonstances extrêmes qui viennent d'être exposées.

Il est certain que nous placerions avant tout, comme première et indispensable condition, l'existence d'une situation très grave et très menaçante; nous aurions aussi à nous demander si la persistance du mal qu'il importait d'arrêter justifiait intimement et exclusivement liées aux conditions, soit matérielles, soit physiologiques, que la grossesse a créées; nous voudrions, en outre, avoir la certitude que ces conditions qui tiennent les états pathologiques sous leur dépendance disparaîtront d'elles-mêmes et complètement quand la grossesse aura été supprimée; nous voudrions, enfin, que le procédé opératoire à l'aide duquel la grossesse sera interrompue fut simple et facile et qu'il n'ajoutât pas de nouveaux dangers à ceux qui existent déjà.

Si nous étions assez heureux pour que toutes ces conditions fussent réunies, il est bien probable que nous nous croirions en droit d'intervenir, quelque sérieuse que cette intervention doit être, et d'en regarder le succès comme à peu près certain.

La proposition de provoquer l'avortement dans les cas de vomissements incoercibles peut-être s'élèver de la réunion de ces conditions favorables? Notre collègue M. Cazeaux ne l'a pas pensé, et je n'en veux d'autre preuve que les motifs sur lesquels il fonde l'exclusion prononcée par lui contre toute tentative d'avortement dans le cas précité. Ces motifs sont, en effet, les suivants :

« Ces vomissements qu'on croit en général spontanés, dans quelque état de faiblesse et d'épuisement qu'ils aient été les malades.

La provocation de l'avortement ne suspend pas toujours les vomissements, pour la question desquels on y a recouru.

Cette opération est d'un côté de la mort des personnes toutes les femmes qui l'ont subie, et souvent même elle a fait leur fin.

Telles sont les propositions exprimées par notre collègue. Examinons maintenant si l'observation les confirme, et si elle justifie l'exclusion absolue de l'avortement provoqué.

Ces vomissements qu'on croit en général spontanés constituent-ils une situation évidemment très grave et très menaçante? Ou est-il vrai, au contraire, comme le pense M. Cazeaux, que leur cessation en soit la terminaison presque constante?

Avant de répondre à cette question, je ferai remarquer, pour éviter toute ambiguïté, que nous ne parlons pas de la diététique de notre collègue, qu'il ne doit s'agir ici que des vomissements rebelles à toutes les médications.

Déjà notre collègue M. Danyau a cité dans la dernière séance des faits empruntés à divers auteurs, et qui ne démontrent que trop l'existence de la gravité de ces vomissements, mais il n'a pas dit que l'Académie me permette d'y en ajouter quelques autres. Elle écouterait, j'en suis certain, tout ce qui pourra concourir à l'éclaircissement d'une aussi grave question.

Pendant le cours de l'année 1839, une jeune femme, âgée de dix-huit ans, qui appartenait au département de la Vienne, qu'elle habitait à Saint-Martin, pour venir à Paris passer quelques mois dans sa famille. Elle était au commencement d'une grossesse qui ne lui avait été révélée encore par aucun symptôme. La suppression de ses règles vint bientôt l'en avertir. Pendant ses deux premières grossesses elle n'avait éprouvé que des nausées et des vomissements peu intenses et de courte durée; mais cette fois ils prirent rapidement une violence et une opiniâtreté incroyables. D'abord une grande partie, puis plus tard la totalité des aliments solides fut rejetée presque aussitôt après leur ingestion dans l'estomac. Il survint bientôt de même des aliments liquides, et enfin les choses arrivèrent à ce point, qu'elle cultivait à cet égard elle ne pouvait être conservée. L'ingestion d'une substance alimentaire quelconque n'était d'ailleurs pas nécessaire pour provoquer des efforts de vomissements; car ils étaient presque continus.

Ensuite, elle avait, pendant tout le début de cette troisième grossesse tous les attributs d'une bonne santé, fut graduellement réduite par l'abstinence, la douleur et la privation presque complète de sommeil, à un état de maigreur et de faiblesse excessives. Pendant les trois premières semaines qui succédèrent à la manifestation des vomissements, il n'y eut aucun indice de fièvre, quoiqu'elle fût très fièvreuse pendant les deux dernières; mais elle ne pouvait être maintenue que par la chaleur et la chaleur, la langue rouge et sèche, et les traits sinueux en même temps une altération profonde. Cette malade recevait, avec mes soins, ceux de notre excellent et regrettable collègue M. Fouquier, qui était le médecin de la famille. Les médicaments qu'elle avait pris furent variés et les plus énergiques furent successivement employés. À plusieurs reprises nous obtinâmes un soulagement passager, auquel succédait bientôt une reprise plus intense des vomissements; enfin huit semaines après le début de cette cruelle affection les accidents gastriques cessèrent, le malade tomba dans une somnolence comateuse presque continue; et seulement quelques heures d'intermittence eurent des hallucinations.

Cet état se prolongea pendant quatre jours; la malade expira. La grossesse datait selon toute apparence du milieu d'août; les vomissements avaient commencé le 20 septembre, et elle mourut le 22 juillet par conséquent à la fin du troisième mois de sa grossesse.

J'ai exposé, messieurs, le fait qui précède avec quelques développements, afin d'en être dispensé pour les observations qui vont suivre, et qui dans leurs détails soulèvent des questions très graves ont une grande analogie avec le précédent.

2. Vers la fin de la même année, un de nos confrères du département du Lot-et-Garonne, M. Léotard, déclara me connaître pour une jeune femme alors enceinte de deux mois et demi, et qui, depuis le début de cette grossesse, souffrait de vomissements dont l'intensité et la fréquence s'accroissaient graduellement et s'accroissaient. Au moment où elle conféra avec moi, l'ingestion de son lait avait fait des progrès effrayants; le poids était constamment fébrile, la peau sèche et brûlante, les lèvres écarlates; la langue rouge, mais encore humide; les vomissements presque continus et accompagnés de vains efforts. Cette malade mourut le 20 septembre, et fut enterrée d'urgence. Cette malade mourut d'une manière si tragique, et si cet état se prolonge, je ne doute pas qu'il n'ait les résultats les plus graves. Ces circonstances, et les renseignements qu'il ajoutait relativement à l'état de l'intérieur, m'engagèrent à lui suggérer l'idée d'un avortement artificiel; la faiblesse de sa cliente empêcha que cette proposition fut acceptée. Quelques jours après, une aménorrhée sensible se manifesta sous l'influence présumée d'un lavement préparé avec l'assa foetida et la teinture de musc. Cet état rassurant dura trois jours, après lesquels, la malade ayant pris un violent accès de fièvre, les vomissements recommencèrent avec une violence inouïe, et trente-six heures après la pauvre femme expira.

3. Peu de temps après, un de nos confrères, connu sans doute de la plupart d'entre nous, M. Scellier, me pria de voir avec lui une

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Ge Journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
au Bureau du Journal, rue des Saints-Pères, 40,
BOITE DE PARIS
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

SOMMAIRE. — PARIS. Sur la séance de l'Académie des sciences. — De la destruction et de la régénération des nerfs. — Revue clinique hebdomadaire. — Erysipèle de la face. — Corps étrangers dans le genou. — Sur un accident des réunions immédiates. — HOPITAL. — Val-de-Grace (M. Mailliot). Plaie des artères de l'avant-bras près du poignet; compression insuffisamment faite, etc. — Adhèsion à la suture de l'Académie de médecine du 30 mars. — Académie des sciences, séance du 29 mars.

PARIS, LE 2 AVRIL 1852.

Séance de l'Académie des sciences.

DE LA DESTRUCTION ET DE LA RÉGÉNÉRATION DES NERFS.

Jusqu'à ce jour, on s'est accoutumé à considérer comme très sérieuses, malgré leur fréquence, les communications de M. Valler, de Bonn. Si toutes les observations des chirurgiens et des physiologistes modernes ne sont pas complètement imaginaires, ou si l'usage d'une langue qui n'est pas celle de M. Valler n'a pas singulièrement trahi la pensée de cet observateur, il faudra désormais changer de manière de voir. Suivant M. Valler, et ce n'est point ici une vue de l'esprit qu'émet l'auteur, mais le résultat d'expériences précises qu'il expose; suivant M. Valler, quand on coupe un nerf en deux, la portion terminale se détruit en passant par des transformations qu'il décrit minutieusement, et de la portion centrale ou originaire, si l'on peut ainsi dire, rayonne, bourgeonne en quelque sorte un prolongement nerveux qui remplace la partie détruite et rétablit la fonction nerveuse dans son intégrité. Contre cette assertion, qui renverse toutes les notions acquises sur les plies et la cicatrisation des nerfs, les objections se présentent en foule. Il est évident, par exemple, que, si M. Valler avait raison, il n'y aurait aucune différence entre une section simple d'un nerf et une excision d'un ponce ou d'un ponce et demi de ce même nerf. Or, tous les chirurgiens sont d'accord que dans le premier cas la sensibilité se rétablit presque toujours, parce que les deux extrémités coupées peuvent se remettre en contact et rétablir la continuité nerveuse, et que le contraire a lieu dans le second cas, pour une raison également contraire. Nous n'avons pas besoin de mentionner toutes les autres objections qui tendent à faire considérer comme absolument faux les faits annoncés par M. Valler.

M. C. Bernard a communiqué, dans cette séance, une nouvelle série de ses recherches qu'il fait avec tant de sagacité et de précision. Nous avouons cependant que nous avons besoin de toute la confiance que nous inspire M. Bernard pour croire que la section d'un fillet du grand sympathique puisse déterminer une augmentation dans la calorification d'une partie. Nous avons beaucoup de peine à nous défendre de la crainte qu'il n'y ait quelque confusion, quelque difficulté dans l'expérimentation, ou quelque erreur d'induction dans la manière dont les faits ont été interprétés. Nous appelons sur ce point l'attention des physiologistes. M. de Cuvillier.

REVUE CLINIQUE HEBDOMADAIRE.

Erysipèle de la face.

Les petites épidémies d'érysipèle dont l'Hôtel-Dieu est si souvent le théâtre, quoique cent fois signalées, n'en sont pas moins dignes de toute l'attention des médecins. La partie capitale de l'histoire de ces épidémies, c'est-à-dire l'étiologie, est encore, en effet, à peu près inconnue, quoique rien puisse sembler d'être plus facile que de découvrir la cause d'un phénomène dont les conditions génétiques sont limitées dans un cercle aussi étroit. Est-ce à l'encombrement que ces érysipèles sont dus? Non, du moins d'une manière exclusive. Combien d'hôpitaux et d'agglomérations de malades où l'encombrement est plus grand qu'à l'Hôtel-Dieu, et où cependant on ne voit point ces érysipèles se manifester! Est-ce au défaut d'aération, qui aggraverait encore les inconvénients de l'encombrement? Cette condition n'est sans doute avoir une efficacité réelle; mais le défaut de recherches précises ne permet pas une opinion maladroite à cet égard. Est-ce au voisinage de la rivière que l'on doit attribuer ces petites épidémies? Il est impossible de répondre d'une manière catégorique à ces questions; mais il pourrait sembler au moins singulier que, dans le cas de la rivière, qui ne pourrait sans doute qu'augmenter l'humidité de l'air, il en fût la cause. C'est à l'humidité, même quand ces inflammations sont d'un caractère spécial, comme l'est l'érysipèle. Quoi qu'il en soit de toutes ces questions, que nous n'avons

pas la prétention de résoudre ni même de poser ici pour la première fois, il est un fait qu'on n'a peut-être pas suffisamment remarqué et sur lequel il ne sera peut-être pas sans intérêt d'insister un moment à propos de l'épidémie nouvelle qui régnait en ce moment à l'Hôtel-Dieu.

Les épidémies de ce genre ont surtout été décrites par les chirurgiens, et la plupart d'entre eux ont donné à la maladie le nom d'érysipèle traumatique, ce qui suppose une affection locale, au moins primitivement. Dans une des Revues cilleuses de l'année dernière, en rendant compte d'une épidémie, nous insistâmes sur le caractère général de la maladie, et nous montrâmes combien étaient peu fondées les prétentions de quelques chirurgiens, fort distingués d'ailleurs, qui s'imaginaient pouvoir arrêter la marche de l'inflammation dans la circonscription d'un cercle de nitrate d'argent. Nous avions cependant omis un argument qui plaident le plus puissamment en notre faveur, c'est que ces érysipèles, qu'on a voulu considérer comme traumatiques, régnent souvent simultanément dans les salles de médecine et dans celles de chirurgie. C'est précisément ce qui a lieu pour l'épidémie actuelle. Voilà le fait qui n'a pas été assez remarqué.

Il n'est en outre moins important sans doute, mais qui n'est pourtant pas sans intérêt pour l'étiologie; — il prouve que les opérations si elles ne déterminent pas des érysipèles traumatiques, exercent cependant une influence sur le siège de la phlegmasie. Ainsi, dans les salles de chirurgie, l'érysipèle se manifeste le plus souvent autour des solutions de continuité pratiquées par l'art ou spontanément formées. Dans les salles de médecine, au contraire, presque tous les érysipèles occupent la face, en sorte qu'il est rationnel de considérer les érysipèles chirurgicaux comme les érysipèles de la face déplacés. Mais la sembler se borner l'action du traumatisme. Dans l'épidémie actuelle, les malades atteints ne nous ont pas semblé être plus nombreux en chirurgie qu'en médecine.

Nous nous bornons à ces quelques aperçus sur une affection tant de fois et si bien décrite. Nous ajouterons seulement qu'après avoir essayé comparativement toutes les méthodes, M. Rosta a découvert récemment la préférence à la médication antiphlogistique, qu'on doit proportionner à l'intensité de l'inflammation. Notre opinion n'est pas aussi favorable à cette médication que celle de l'éminent professeur. Toutefois, nous pensons que celle-ci serait très justifiable si dans la médication antiphlogistique on faisait entrer comme élément capital, et nous serions volontiers tenté de dire unique, l'emploi des affusions d'eau, cet antiphlogistique par excellence.

Corps étrangers dans le genou.

Nous ne dirons rien de bien nouveau en rappelant les singulières rencontres que le hasard se plait quelquefois à produire; ces rencontres, ces coïncidences ont frappé les observateurs de tous les temps, quoique la plupart les aient oubliées dans l'occasion. Ce sont ces coïncidences qui doivent nous tenir en garde contre les inductions qu'on pourrait tirer de statistiques basées sur un trop petit nombre de faits. C'est là une cause d'erreur qui a été parfaitement exposée, quoique avec un peu d'exagération, dans un livre remarquable et malheureusement trop peu lu de M. le professeur Gavarré, intitulé: *Principes de statistique médicale*. On ne peut se défendre de ces réflexions en voyant quatre malades atteints de corps étrangers dans le genou se présenter en quelques semaines dans le service de M. Jobert. Nous avons publié il y a quelques temps l'observation d'un de ces malades, il y a depuis sorti guéri. Trois autres sont encore dans le service, sur lesquels l'habile chirurgien a fait l'application de son procédé. Nous ne pourrions donner ici des détails circonstanciés sur chacun d'eux. Nous dirons seulement que tous ont éprouvé déjà une amélioration sensible, et que tout fait présager une guérison, qui, chez l'un d'eux, n'aura eu lieu qu'après la formation d'abcès dans le genou malade, et l'injection de la teinture iodée dans l'articulation. Cette teinture n'a d'ailleurs pas produit elle-même d'accidents. C'est un fait de plus à ajouter à ceux assez nombreux que possède déjà la science.

Sur un accident des réunions immédiates.

On a beaucoup insisté depuis quelques temps, nous avons beaucoup insisté nous-même, et nous pensons que c'est avec raison, sur les avantages de la réunion immédiate, qui réussit à Paris lorsqu'elle est bien pratiquée, beaucoup plus souvent qu'on ne le pensait il y a quelques années encore. Ce n'est cependant pas une raison pour cacher le revers de la médaille, bien pâle à la vérité, mais cependant réel.

Dans les salles de M. le professeur Velpeau se trouve une malade sur laquelle il a appelé il y a quelques jours l'attention de ses auditeurs, et qui est entrée à l'hôpital (n° 15 de la salle Sainte-Catherine) pour se faire opérer d'un lipome de la grosseur d'un œuf qu'elle portait à la partie postérieure gauche du tronc, en dedans de l'omoplate.

La tumeur ayant été enlevée, des ligatures furent faites, et des serrer-fins appliqués trois heures après l'opération. Il n'y avait aucun écoulement sanguin.

Le lendemain, à la visite, on s'aperçut qu'il s'était fait dans la plaie, sous les serrer-fins, un épanchement sanguin assez abondant. Les serrer-fins sont enlevés, on attend que les caillots soient éliminés; la plaie se déterge; la guérison a lieu.

Voilà en deux mots l'observation de la malade :

« Quand il se fait sous les bandeaux un tel épanchement, disait-il propos de ce cas M. Velpeau, — il faut que les caillots soient éliminés; or le sang se coagule, contracte des adhérences avec les parties voisines, et, pour sortir de la plaie, comme il ferait dans un vase. Il faut huit, douze et plus souvent quinze jours pour que la plaie soit débarrassée; voilà quinze jours de perdu. La plaie, ainsi nettoyée, se déterge; elle se trouve dans les conditions où elle se trouverait deux jours après son établissement, si l'on n'eût pas tenté une réunion immédiate. Ajoutez à cela que le sang peut comme le pus, et même plus facilement que le pus, faire naître un érysipèle, une angéiécémie, un phlegmon, etc. C'est pour n'avoir pas assez réfléchi à ces inconvénients que les chirurgiens veulent quand même la réunion immédiate. »

« Ce n'est pas que je blâme cette manière de procéder après les opérations; mais je ne veux pas de la réunion immédiate dans tous les cas, et j'étais bien aise de vous signaler un de ses accidents assez fréquents. »

Nous croyons que tous les praticiens pensent, en ces termes, comme M. le professeur Velpeau. La difficulté est d'appliquer les principes aux faits particuliers, c'est-à-dire, dans l'espèce, de prévoir les cas dans lesquels on aura à redouter des accidents comme ceux qui ont été observés chez la malade précédente. Tant que l'art du pronostic ne sera pas arrivé là, nous croyons qu'il faudra courir la chance de ces accidents, qui sont certainement assez rares, pour tâcher d'obtenir le bénéfice beaucoup plus fréquent de la réunion immédiate. Tout en approuvant donc les judicieuses réflexions du chirurgien de la Charité, nous croyons qu'on ferait bien de réunir dans un cas semblable à celui que nous venons de mentionner, et nous sommes convaincu que ce serait aussi la pratique de M. Velpeau.

HOPITAL DU VAL-DE-GRACE. — M. MAILLOT.

Infection purulente par suite d'otite.

Oss. I. — M. G., lieutenant au 44^e âgé de trente-neuf ans, a depuis douze années une otite du côté droit; du reste, il a une excellente santé, une forte constitution, et il n'est astreint à aucun régime.

Le 8 décembre dernier il est pris d'une violente céphalalgie qui va toujours en augmentant, et le 11 il est apporté dans le coma au Val-de-Grace.

Les organes de la poitrine et de l'abdomen sont examinés avec soin; on ne trouve partout que des signes négatifs, sauf une légère coloration jaunâtre de la peau, qui fait soupçonner que le foie est un peu engorgé.

Les accidents graves que présente la malade nous paraissent liés à une lésion du temporal, et constituer une de ces encéphalites si redoutables et presque fatalement mortelles, chez les sujets qui ont d'anciennes écoulements purulents par l'oreille. — Deux saignées du bras, de 500 grammes chacune, sont pratiquées dans la journée.

Le 12 au matin, le coma semble un peu moins profond; mais la mollesse du poulx ne permet pas d'ouvrir de nouveau la veine; on se contente d'appliquer 18 sangsues à la tête. Le 13, coma des plus prononcés; pouls faible et fréquent; coloration jaunâtre plus foncée. — Deux vésicatoires aux cuisses; lavement purgatif.

Dans la soirée, frisson comme dans le premier stade d'un accès de fièvre intermittente.

Le 14, aggravation des symptômes. — Potion de sulfate de quinine, 1 gramme.

Mort dans la journée.

Autopsie. — La dure-mère et le cerveau ne présentent aucune altération, et l'hôpital de Lille le 29 décembre 1851, pour une otite purulente du côté droit, avec engorgement et ulcère scrofuleux de la région cervicale du même côté. La nature du pus fit penser qu'il pourrait bien y avoir carie d'une partie du temporal, et l'on reforma cet homme, qui sortit de l'hôpital le 18 février 1852, pour retourner dans ses foyers. Mais, traversant Paris, il se sentit si souffrant, qu'il dut, le 25, entrer au Val-de-Grace, où il fut d'abord placé dans le service des blessés.

Sur l'opération, l'aggravation, et la maladie paraissant plus du ressort de la médecine que de la chirurgie, il passa dans mes salles le 28 au matin. Il avait, à son arrivée, une fièvre

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Ce Journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DES HOPITALS

CIVILS ET MILITAIRES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIQUETUEUSEMENT REFUSÉES.

SOMMAIRE. — PARIS. De la monomanie homicide et de la folie intermittente du vice médical. — HORTAUX (M. Grisol). Contracture idiopathique des extrémités. — Société de chirurgie, séance du 17 mars. — Sur les règles à suivre dans l'application du chloroforme. — Chronique nouvelles.

PARIS, LE 4 AVRIL 1852.

De la monomanie homicide

ET DE LA FOLIE INTERMITTENTE AU POINT DE VUE MÉDICO-LÉGAL.

La justice vient de se trouver une fois encore en présence de ces doutes terribles qui doivent s'élever lorsque, la culpabilité matérielle d'un accusé étant démontrée, il reste à statuer sur la culpabilité morale, lorsqu'il faut faire l'application de l'article 64 du Code pénal, qui dit :

Il n'y a ni crime, ni délit lorsque le prévenu était en état de démence au moment de l'action, ou lorsqu'il a été contraint par une force à laquelle il n'a pu résister.

Une fois de plus aussi la justice vient de trahir ses incertitudes en prenant une de ces décisions mixtes qui ne seraient pas en rapport avec les sévérités de la loi si l'accusé était un accusé ordinaire, et qui ne sont pas des erreurs tout à fait irréparables dans le cas où l'accusé serait un innocent suivant l'esprit de la loi. Nos lecteurs devinent aisément que nous voulons parler de l'affaire Jobard, dont les journaux quotidiens ont rendu il y a quelques jours. Quatre médecins ont été appelés pour constater l'état mental de l'accusé; ce sont MM. les docteurs Gensoul, Gromier, Magaud et Tavernier.

M. Magaud a terminé son rapport par les conclusions suivantes :

« En résumé, si nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que cette passion (pour les femmes) a obscurci l'intelligence de Jobard en se combinant avec une instruction religieuse fautive, la responsabilité morale n'a pas disparu, elle a été seulement affaiblie. Nous croyons qu'il ne peut élargir comme motif de justification, mais comme motif d'atténuation de la peine. »

MM. Gromier et Tavernier ont ainsi terminé le leur :

1° Au moment où le meurtre s'est accompli, Jobard était dans un état de démence (monomanie homicide, suicide);
2° Jobard ne peut être considéré comme responsable d'un acte qu'il a commis sans la participation de sa volonté;
3° Mais comme ce genre de folie a des conséquences terribles, la société a le droit de le mettre dans l'impossibilité de lui nuire, en le renfermant d'une manière permanente dans une maison de santé.

Enfin M. Gensoul, appelé par la chambre des mises en accusation, ajoute, après avoir répondu aux questions qu'on lui pose :

« Jobard était aliéné au moment où il a frappé madame Ricard ;
2° La monomanie dont il était atteint est intermittente ; elle est de la nature de celles dont le retour est d'autant plus à craindre qu'il est presque impossible d'en prévenir la cause. »

Nous ne pouvons reproduire en détail toutes les raisons que MM. Gromier et Tavernier ont développées dans un rapport des plus remarquables, et dans lequel ils nous paraissent avoir justifié de la manière la plus satisfaisante leurs conclusions et celles de M. Gensoul. Mais dans une lettre écrite à M. le professeur Orfila, M. Gromier résume ces raisons avec assez de précision pour que nos lecteurs puissent prendre une idée complète de ce qu'est le rapport tout entier. Nous nous bornerons donc à publier cette lettre. — H. de Carleval.

Le procès de Jobard vient de se terminer. Devant la décision suprême du jury, nous nous inclinons respectueusement. Notre désir, qui nous avait fait un devoir de refuser toute espèce de communication sur cette affaire avant l'ouverture des débats, nous impose aujourd'hui la nécessité de suspendre toute publication nouvelle qui pourrait avoir le caractère apparent d'une protestation ou d'une réclamation ; notre rôle est fini et nous ne retournerons pas dans la lice. Mais, comme notre rapport et nos dépositions appartiennent au domaine public, nous avons préféré les livrer nous-mêmes à l'impression, afin qu'on ne puisse en altérer ni l'esprit ni la lettre. C'est en mon nom personnel et en qualité de rapporteur que j'ai l'honneur de vous transmettre notre rapport. Je vous prie de vouloir bien l'examiner avec cette sévère impar-

tialité qui caractérise tous vos travaux et de me faire l'honneur de me donner votre avis personnel, auquel j'attache le plus grand prix. Comme je désire que ma pensée sur cette question soit connue tout entière, permettez-moi de vous soumettre le plan de mon exposition aux débats et les nouvelles considérations que j'ai ajoutées au rapport.

Jobard s'est livré de bonne heure aux pratiques de l'omanisme et plus tard au commerce des femmes les plus abjectes. Il avait été même de ces jeunes gens d'idées religieuses dont il n'avait pas compris toute l'élévation. Ces deux causes, agissant parallèlement, ont développé le germe héréditaire qu'il portait en lui et déterminé l'explosion d'une maladie que nous avons caractérisée : *Monomanie homicide, suicide*.

La maladie une fois déclarée, nous avons dû négliger et perdre de vue ses causes pour concentrer notre attention sur le fait de la maladie, de la folie.

Or pourquoi avons-nous dit qu'il y avait folie ?
1° À cause de la prédisposition héréditaire qui, à nos yeux, constituait une présomption ;

2° À cause des hémorrhagies fréquentes qu'il avait subies Jobard et qui augmentaient nos présomptions ;

3° Enfin, la maladie se caractérise, comme toutes les affections mentales analogues, par une conception délirante, qui devient le point de départ de tous les actes ultérieurs ;

4° Cette conception est une folie, parce qu'elle a détruit la sagacité comparative et le jugement ;

5° Parce que tous les actes qui en découlent paraissent à Jobard la chose la plus naturelle du monde : il tue, et reste impassible ; il tue, et son cœur ne bat pas une pulsation de plus ; il tue, et sa figure ne s'altère pas, et sa voix est naturelle ; il tue, et ne songe qu'à prior pour sa victime ;

6° Mais si sa pensée s'élance au dehors du cercle de son délit, il retrouve au fond de son cœur le cri de sa conscience, et cet homme cruel, qui raconte de sang-froid les plus petites circonstances du meurtre, ne sent plus pour lui-même que la honte d'être puni, lorsqu'il va faire la confidence de quelques légères constructions commises au préjudice de M. Thibaud, son patron.

7° C'est une folie qui a son paroxysme au moment fatal où M^{re} Ricard est tombée sous le poignard de l'insensé ;

8° C'est une folie qui a laissé repaître les premières lueurs de raison en face de la douleur profonde du mari et du corps inanimé de sa victime ;

9° C'est une folie qui a eu son balancement lorsque M^{re} Ricard est apparue vêtue d'une robe blanche, et qu'elle a dit à Jobard : « Il est heureux pour toi que je ne sois pas en enfer, car tu m'y aurais suivi, » ce qui l'a comblé de joie ;

10° C'est une folie, parce qu'après s'être confessé il a retrouvé tout son bonheut, et qu'il croit qu'après l'accomplissement de sa pénitence tout sera oublié et pardonné pour lui ;

11° Enfin c'est une folie, parce que six mois après le meurtre le côté gauche du corps est moins sensible que le côté droit, surtout par pliqués isolés.

D'après ces faits, quelles conclusions devions-nous énoncer ? Une seule était possible : réclamer pour l'insensé le bénéfice de la loi.

1° Jobard était en état de démence au moment où il accomplissait le meurtre ;

2° Jobard ne peut être considéré comme responsable d'un acte qu'il a commis sans la participation de sa volonté ;

3° Mais comme ce genre de folie a des conséquences terribles, la société a le droit de le mettre dans l'impossibilité de lui nuire, en le renfermant d'une manière permanente dans une maison de santé.

Voici, monsieur et très vénéré maître, toute l'essence que j'ai pu extraire de cette grave et difficile question.

HOPITAL BEAUJON. — M. GENSOU.

Contracture idiopathique des extrémités.

Nous venons de voir dans nos salles un exemple de cette affection décrite en 1831 par Dance, sous le titre de *tétanos intermittent*, et à laquelle on donne maintenant le nom de *contracture idiopathique des extrémités* ; dénomination qui nous semble plus convenable que celles qui ont successivement été proposées, en ce qu'elle ne préjuge rien sur la nature encore inconnue de la maladie, et qu'elle dépeint parfaitement son principal symptôme, celui qui la caractérise.

À l'observation prise à l'hôpital Beaujon, j'en joindrai une autre que j'ai recueillie à l'hôpital Saint-Antoine en 1849, également dans le service de M. Grisol, alors médecin de cet établissement.

Oss. 1. — Au n° 26 de la salle Laennec, à l'hôpital Beaujon, est couché le nommé Galeyn (Bernard), âgé de soixante ans, cordelier, né en Belgique.

Cet homme est entré dans notre service le 15 mars 1852. Il parle très difficilement français, et c'est à grand-peine que nous avons pu nous procurer quelques renseignements sur ses antécédents.

D'une constitution médiocrement forte, il a été habituellement bien portant ; il n'a point eu de maladie de longue durée, et il a jamais rien présenté d'inusité du côté des centres nerveux. À aucune époque de sa vie il n'a eu ni contracture, ni mouvements convulsifs. Naturellement enclin à l'abus des liqueurs fortes, il se permit pas que ses écarts de régime aient été plus répétés dans ces derniers temps. Il n'a été soumis non plus ni à des excès de travail, ni à des refroidissements.

Il y a huit ou dix jours, il s'aperçut que ses doigts étaient roides et gênés dans leurs mouvements ; il éprouva en même temps quelques douleurs lancinantes à l'avant-bras et dans les mains, avec des intermittences assez marquées ; pouvant un jour continuer encore son travail, tandis que le lendemain il était obligé d'y renoncer ; il n'accusait alors d'autre malaise qu'une très légère céphalalgie. Lors de son entrée à l'hôpital, le 15 mars, nous constatons l'état suivant :

Les doigts des deux mains sont rapprochés entre eux et fortement fléchis vers la face palmaire. Le pouce est appliqué contre elle et recouvert par l'index et par le médium. Il faut un effort considérable pour rendre aux doigts leur position première, et encore ne le fait-on que très imparfaitement, et non sans faire éprouver au malade des douleurs assez vives. D'ailleurs, à peine abandonné—on les doigts à eux-mêmes, qu'ils reprennent aussitôt leur position première par un mouvement assez lent et graduel. La main est également fléchie sur l'avant-bras. L'articulation radio-carpienne n'est pas douloureuse. Il n'existe aucune trace de rougeur et de gonflement ni à son niveau, ni sur les articulations des doigts.

À l'avant-bras, les fléchisseurs offrent la résistance, la durée qu'ont les muscles pendant une contraction violente et continue. Leurs tendons forment intérieurement une espèce de corde roide, résistante, faisant un relief très marqué sous la peau ; ils sont le siège d'élançements et de tiraillements pénibles ; et la pression sur eux est un peu douloureuse. L'avant-bras est légèrement fléchi sur le bras. Le biceps brachial est lui-même assez fortement tendu ; néanmoins, l'extension de l'avant-bras sur le bras se fait encore assez facilement et presque sans douleur. Rien n'est à noter dans les articulations du coude et de l'épaule.

Les deux membres supérieurs, affectés au même degré, offrent identiquement les mêmes phénomènes. Il ne paraît pas que la maladie éprouve des fourmillements dans les membres contracturés ; la sensibilité semble être intacte partout. Il n'y a rien à noter dans les autres muscles du corps. Sous tous les autres rapports, la santé est parfaite ; il n'y a ni chaleur ni fréquence du pouls. L'appétit est conservé, l'intelligence est intacte ; il n'existe pas même de céphalalgie, et le malade dort paisiblement toute la nuit.

Le 16, à la visite, on soumet le malade aux inhalations de chloroforme ; il ne tarde pas à s'endormir, et, après sa première période d'excitation pendant laquelle la contracture augmente, on voit bientôt les muscles se détendre et toutes les parties malades reprendre presque entièrement leur souplesse et leur position normales. Cette sorte de détente persiste pendant plusieurs heures. Cependant, dans le courant de la journée, les doigts se fléchissent de nouveau ; mais le degré de contracture est moindre pourtant que ce matin. À la visite du soir, on étend les doigts assez facilement et presque sans douleur pour le malade.

Le 17, la contracture étant à peu près au même degré que la veille, on fait une nouvelle inhalation de chloroforme. La contracture cesse encore rapidement sous l'influence de l'agent anesthésique, et les mêmes phénomènes que ci-dessus se reproduisent. L'effet produit dure seulement plus longtemps. Le soir, on s'assure que les doigts sont bien moins contracturés que la veille ; le malade peut les remuer un peu. Cependant, les fléchisseurs forment toujours à l'avant-bras une corde roide et tendue. Le biceps étant toujours dur, saillant sous la peau, on se décide de nouveau le malade à l'action du chloroforme, qui amène à l'instant une résolution complète et assez persistante.

Le 18, la contracture a notablement diminué ; les doigts sont à moitié fléchis vers la paume de la main et un peu écartés les uns des autres ; le pouce est moins déjeté en dedans ; on les étend facilement et sans causer de douleurs vives. Mais ils ne tardent pas à se fléchir de nouveau. Le malade pourtant peut lui-même leur faire exécuter quelques mouvements d'extension. Sous l'influence d'une inhalation de chloroforme, toute contracture cesse aussitôt, et on réveille le malade se sentant bien de ses doigts pour pouvoir prendre un verre et boire. Mais, la contracture ayant reparu encore dans la journée, le malade est soumis à la visite du soir à une nouvelle chloroformisation, qui agit exactement comme les précédentes.

Le 19, pour remédier à une faible contracture qui persiste, le chloroforme est inhalé pour la dernière fois. Dès ce moment, le malade reprend l'usage de ses mains, qui pourtant conservent encore un peu de roideur et de gêne. Les muscles ne sont plus durs, mais seulement un peu rénitents.

Le 20, le malade remue très facilement les doigts et s'en sert pour tous les usages.

Les 21, 22, 23, la guérison se confirme et la sortie est prescrite le 24.

Oss. II. — Salle Sainte-Marie, n° 13, hôpital Saint-Antoine. Dumoulin (Elisa), âgée de trente-trois ans, contrainte, d'une bonne santé habituelle, quelque soumise à de mauvaises conditions hygiéniques, était atteinte dans les salles pour des symptômes de contracture assez légère le 1^{er} avril 1883. Elle était en pleine convalescence et était sur le point de sortir, lorsqu'elle fut tout à coup réveillée le 10, au milieu de la nuit, par des fourmillements qui lui parcoururent les bras et les jambes. Bientôt ses doigts se raidirent, et il lui devint absolument impossible d'étendre l'avant-bras; l'articulation du coude et roide et l'avant-bras est fléchi sur le bras d'une manière continue.

La visite du 10 avril, nous trouvons les doigts de l'une et l'autre main très rapprochés, fortement fléchis, et les ongles ayant imprimé un sillon profond sur la peau palmaire. La main est également fléchie sur l'avant-bras, et celui-ci l'est sur le bras. Tous les muscles fléchisseurs de cette région sont durs; on ne peut étendre complètement ni l'avant-bras, ni les mains, ni les doigts. Cette manœuvre d'ailleurs réveille des douleurs vives et des tiraillements dans les muscles contractés. Rien de semblable n'existe vers les membres inférieurs. La figure exprime l'angoisse; la malade n'accuse pas de céphalalgie, le pouls est calme, il n'y a nul trouble à noter du côté des organes digestifs, si ce n'est de l'anorexie. On prescrit 1 gramme d'ipéacahuana, qui produit plusieurs vomissements et selles.

Le 11, même état des membres supérieurs; la roideur des doigts est peut-être même augmentée. La malade y éprouve des fourmillements, et la sensibilité est un peu obusée à la pulpe. Les mollets sont durs, rénitents; les orteils sont roides; le pouls bat 130 par minute; le chaleur est halitante; l'intelligence est intacte. — 20 centigrammes d'opium en quatre pilules, à prendre toutes les six heures.

Le 12, il y a une légère amélioration; le pouls est descendu à 92; la roideur est moindre dans les doigts, les muscles des bras et ceux des jambes sont un peu moins tendus; néanmoins la contracture persiste encore à un degré assez marqué. Les sueurs ont été abondantes. On prescrit de nouveau 20 centigrammes d'opium.

Le 13, la contracture s'est fortée que jamais; elle est survenue subitement dans la matinée; elle occupe les fléchisseurs de la main, des doigts et de l'avant-bras, ainsi que ceux des orteils. Les premiers présentent d'une manière continue des tressaillements fibrillaires, dont la malade n'a point conscience. La sensibilité est intacte. La malade éprouve un sentiment pénible d'oppression, d'étouffement; elle a 32 respirations par minute; 126 pulsations; les sueurs continuent à être abondantes. La figure est animée, mais il n'y a pas de céphalalgie; la malade n'accuse ni de la soif, ni d'anorexie, mais point d'autre trouble dans les organes digestifs. — On prescrit 1 gramme de sulfate de quinine à prendre en trois fois.

Le 14, un changement favorable est survenu dans l'état de la malade. Le pouls est tombé à 72; la respiration est libre; sauf une légère roideur des membres supérieurs, toute trace de contracture a disparu. On continue la même dose de quinine.

Le 15, la guérison est complète; la malade sort le 28 sans avoir éprouvé de rechute.

Ces deux faits nous paraissent deux observations bien tranchées de contracture idiopathique des extrémités. Dans les deux cas, l'affection est survenue pour la première fois sans que les malades aient jamais eu auparavant rien de semblable; on n'a pu constater l'intervention d'aucune cause déterminante appréciable. Il est à remarquer que ces deux observations viendraient à l'appui de l'opinion de Marchoix, qui a attribué aux professionnels le fait d'être de contracture idiopathique marquée par la production de la contracture. L'âge de l'un de nos malades (soixante ans) doit être noté également comme une circonstance insolite, l'enfance et l'âge adulte ayant en effet prédominé dans les cas observés jusqu'à ce jour.

Nous deux observations sont des exemples de deux formes un peu différentes de la même affection; en effet, le début, les symptômes et la marche de la maladie n'ont pas été exactement les mêmes dans les deux cas. Chez le premier malade, la contracture a été subite, et il n'y a eu que des prodromes pendant quelques jours. C'est, du reste, ainsi que les choses se passent le plus souvent, puisque dans la presque totalité des observations publiées jusqu'à ce jour on a noté des phénomènes précurseurs. Chez la malade de la seconde observation, le début, par contre, a été brusque, circonstance rare, puisque sur 25 à 30 cas M. Grisol ne l'avait encore noté qu'une seule fois.

On n'est pas fixé sur le meilleur traitement à suivre dans la contracture idiopathique. Il semblait *a priori* que les hémiques, que les sédatifs, que les antispasmodiques dussent réussir souvent; et il n'en est rien. M. Grisol les a vus échouer presque toujours. Chez notre second malade, l'opium à la dose de 20 centigrammes par jour n'a produit aucune amélioration. En pareil cas, quelques personnes ont eu recours à une médication perturbatrice. L'émétique ou l'ipéacahuana administrés à dose vomitive ont souvent amené une détente. Ce moyen a échoué pourtant chez la malade de la seconde observation; mais l'administration du sulfate de quinine a semblé arrêter les accidents d'une manière merveilleuse. Ce ne fut pas tout, à fait empiriquement que ce remède fut donné, mais on le crut indiqué en raison d'un certain degré de rémittence dans les accidents. Le premier malade prouve le parti avantageux qu'on peut tirer des inhalations de chloroforme dans le traitement des contractures idiopathiques. M. Grisol, dans la quatrième édition de sa *Pathologie*, les avait recommandées; mais ce fait est, si je ne me trompe, le premier dans lequel la méthode anesthésique ait été employée. Mon ancien collègue et ami le doc-

teur Prévost, aujourd'hui médecin à Alençon, ne cite aucune tentative de ce genre dans l'excellent thèse où il a si complètement et si judicieusement apprécié la valeur de l'éthérisme.

Pour que l'éthérisme soit utile dans le traitement de la contracture, il faut, ainsi que M. Grisol le conseille, pousser l'opération jusqu'à ce qu'on ait produit la résolution des membres, car si on s'arrêtait trop tôt, on augmenterait plus tôt la roideur musculaire. Nous croyons aussi qu'une autre condition de succès est de répéter l'opération plusieurs fois par jour, suivant le plus ou moins de violence de la maladie, mais en observant toutefois les règles de précaution qui sont recommandées pour l'éthérisme.

Gray

Inscrit à l'hôpital Beaumont.

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 17 mars 1882. — Présidence de M. LARREY.

M. CHASSAGNE présente deux malades atteintes, l'une de fistule lacrymale, l'autre de fracture spontanée de l'humérus.

Fistule lacrymale.

La première malade offre un exemple de cette variété de fistules lacrymales qui ne peuvent guérir que par l'autoplastie. L'incubation des fistules par deux mois, sans que l'autoplastie ait d'autant plus regrettable qu'elle est quelquefois, et c'est précisément ce qui a lieu dans le cas particulier, constituée par un pertuis à peine visible, d'où s'écoule de temps à autre une gouttelette de liquide d'une transparence parfaite. Ce qui caractérise ces fistules, c'est, d'un côté, la perte de substance des ligaments, et d'autre part, l'excès d'innervation des tissus qui forment la marge de la fistule, ainsi que leur adhérence aux tissus osseux. Chez cette femme, l'adésion aux os n'est pas douloureuse; on la reconnaît à la dépression profonde de l'orbite inférieure, à son immobilité absolue pendant les mouvements qu'on imprime aux ligaments conjugués, et enfin au contact presque immédiat d'une surface osseuse quand on presse sur l'orbite fistuleuse.

Fracture spontanée de l'humérus.

La seconde malade est une femme de vingt-huit ans, chez laquelle est survenue une fracture spontanée de l'humérus droit dans la période de désaccoutance d'une varicelle conférée. Au moment où la malade s'appuyait sur son bras, l'humérus s'est fracturé à l'un des deux tiers inférieurs avec les tiers supérieurs. Les deux tiers inférieurs présentent, au moment où l'on examine la fracture, un enfoncement de moitié dans les diamètres de l'os. Celui-ci était extrêmement douloureux à la pression. Un appareil à attelles est appliqué. Quelques jours après un abcès considérable se forma à la partie supérieure et interne du bras. Toutes ces circonstances n'empêchèrent pas la consolidation de s'effectuer, et aujourd'hui elle paraît complète.

L'impossibilité où l'on s'est trouvé de rattacher cette fracture aux causes ordinaires des fractures spontanées, à savoir: les hydatides, le cancer, l'ostéomalacie, les affections syphilitiques des os, les tubercules, etc., a conduit à penser que l'influence de l'infection varicelleuse n'était point étrangère. Ce serait alors un fait à peu près unique dans la science; car nous n'avons pas vu que la varicelle ait jamais été considérée comme cause de fracture.

Suivant la remarque de M. Marjolin, il y a eu chez cette malade des abcès multiples à la suite de cette varicelle.

Correspondance.

La correspondance comprend: 1^{er} Fragments historiques et médicaux sur l'hôtel national des Invalides; par M. le docteur Hutin, chirurgien en chef de l'hôtel des Invalides.

2^e Une lettre du médecin, à l'occasion du compte-rendu de la dernière séance.

Douleurs des amputés.

« Monsieur le Président, — Le compte-rendu de la séance du 10 de ce mois de la Société de chirurgie, que je viens de lire dans la *Gazette des Hôpitaux*, et qui contient une erreur de M. le docteur Boinet qu'il m'imprime de rectifier.

« Notre honorable confrère croit que j'ai voulu démontrer, dans un travail publié en 1851 dans la *Gazette des Hôpitaux*, que les douleurs des amputés sont toujours le résultat d'altérations pathologiques de l'extrémité des os ou des nerfs. Tous n'ai jamais été ni persuadé.

« Le travail dont il est ici question est le résumé d'une lecture que j'ai eu l'honneur de faire à l'Académie le 4 novembre dernier. Mon mémoire a été renvoyé à une commission dont M. le professeur Bérard est le rapporteur. Rien, dans mon mémoire, ne justifie le dire de M. Boinet. L'erreur se trouve dans le rapport rendu compte de ce modeste travail, on pourra s'en convaincre. Il y est établi, au contraire, que je reconnais différentes causes de douleurs, et M. le professeur Larrey l'a déduites dans ce qu'il a ajouté à la communication de M. Boinet.

« Dès le commencement de mon travail, j'ai reconnu que certaines douleurs sont dues à la névrite, à l'artérite, à la névrosé, à l'ostéomyélite, etc. Ce ne sont pas celles-là, si je puis le dire, le sujet de mon mémoire. Celles dont j'ai voulu parler sont tout à fait distinctes des précédentes.

« Si un fait paraît d'entre d'autres dans de plus grands détails, mon estimable confrère verrait qu'il n'a pas tout à fait saisi le sens de mes paroles; mais le rapport de M. Bérard n'étant pas encore fait, je dois me tenir dans les termes d'une entière réserve. Je ne puis cependant rappeler encore ici le passage du compte-rendu inséré dans la *Gazette des Hôpitaux*.

« Je me crois donc autorisé à regarder ces lésions (des nerfs et des os) comme des causes très prochaines du mal, sans dire qu'elles soient les seules.

« Je tiens tout à l'opinion de M. les membres de la Société pour ne pas vous priver, mon très cher confrère, de rectifier sans cesse le docteur Boinet, trompé lui-même par une fausse appréciation, aurait pu laisser d'incertain sur des opinions qui seraient par trop exclusives, et par conséquent erronées; et je prie mon très estimé confrère de croire, au contraire, que je reconnais comme lui que beaucoup de douleurs, chez les amputés, tiennent à d'autres causes que celles auxquelles il a fait allusion.

Le chirurgien en chef des Invalides.

• HUTIN.

M. BOYER. Je pensais n'avoir pas commis d'erreur pour ce qui regarde l'opinion de notre honorable confrère M. Hutin sur les douleurs des amputés, puisque, dans la *Gazette des Hôpitaux*, on se trouve le compte-rendu du mémoire de M. Hutin sur ce sujet, et on y voit nettement question de l'inspiration des nerfs comme cause des douleurs chez les amputés; et c'est que j'ai dit, M. le docteur Hutin écrit qu'il a assigné cette cause dans son mémoire; je n'en doute pas; mais comme ce mémoire n'est pas encore publié, et qu'il nous est inconnu, je ne pouvais par conséquent le citer, et pour ne pas courir le risque de ce que j'ai dit, M. le docteur Hutin a écrit qu'il n'avait pas eu l'occasion d'exprimer d'une manière aussi positive, et à me faire croire que notre confrère pouvait bien n'avoir pas dit cette phrase, c'est que tous nos auteurs modernes n'en disent mot, pas plus nos dictionnaires que nos ouvrages de chirurgie; et comme dans ce cas que je mentionne la Société ne me trouvait aucune des causes assignées par nous les chirurgiens, et que cependant il existait des douleurs atroces, j'en conclus, et c'est, je crois, que la cause la plus fréquente des douleurs chez les amputés est surtout la névrite.

M. CHASSAGNE communique à la Société deux procédés opératoires qu'il a récemment mis en pratique à l'hôpital Saint-Antoine.

Tumeurs sous-cutanées mobiles.

Le premier, qui a pour objet l'ablation des tumeurs sous-cutanées mobiles, comprend deux temps:

1^o Une incision dans laquelle on ne doit diviser que la peau sans intéresser les parties profondes, et qui est faite de façon à ce que, particulièrement, comme l'introduction d'une sonde caudale à travers une ponction préalablement faite sur un des côtés de la tumeur.

2^o La formation d'un pédicule à la tumeur. Pour constituer le pédicule, dans les cas où la tumeur est sessile, une pince à pépser ou à saisir les instruments de la tumeur, on l'engage dans la tumeur, à la détacher des parties profondes. On passe ensuite en fait de la pince un cordonnet de soie un peu gros, auquel on dégrafe de la peau simple, sur les deux chefs duquel on exerce une forte traction qui devient très promptement expansive de la tumeur; l'opération qui a lieu sans arrachement brusque, mais par la méthode à tergo.

Deux malades portant; l'un un kyste sébacé de la face, l'autre un kyste mélicérique du cuir chevelu, ont été soumis à ce mode opératoire, qui a très bien réussi comme exécution immédiate.

Déviation de la sous-cloison nasale.

L'autre procédé est relatif aux déviations du bord inférieur du cartilage de la cloison nasale dans le point correspondant à ce qu'on appelle la sous-cloison du nez. Cette déviation consiste en ce qu'un lieu de se terminer par un bord rectiligne, le cartilage se courbe de manière à former dans l'une des narines une sorte de bec cartilagineux.

Dans un premier temps on divise longitudinalement la peau de la sous-cloison, et l'on arrive jusqu'au cartilage.

Le second temps consiste à décoller la muqueuse qui recouvre le bec cartilagineux. Celui-ci est alors saisi et déplacé, puis on réunit la petite plaie par trois points de suture entrecoupée.

M. CHASSAGNE demande si le moyen proposé par M. Chassagné à l'avantage de prévenir les érysipèles, qui sont si fréquemment la suite des opérations de ce genre; car, suivant lui, ce sont là les accidents qu'il faudrait éviter de prévenir, et toutes les recherches doivent tendre vers ce but.

Conséquence de la face.

M. ROBERT lit un rapport sur un travail de M. le professeur Sédillot, intitulé:

Cancroïde dentaire de l'angle de la dent. Destruction de la totalité de la dent supérieure, de l'angle gauche du nez, de la totalité de la cloison sous-nasale du quart de l'angle droit du nez, d'une portion de la joue gauche, et de toute la paroi antérieure de l'arcade dentaire supérieure. Chéiloplastie par mon procédé à double lambeau de la méthode inférieure. Résection partielle du maxillaire supérieur gauche.

Les conclusions de la commission sont les suivantes:

1^o Renvoi du travail de M. Sédillot au comité de publication; 2^o L'admission de M. Sédillot comme membre correspondant.

M. CHASSAGNE demande dans quel état étaient les dents incluses avant l'opération, et ce qui s'est passé depuis. Dans un cas analogue, à la suite d'une gangrène qui s'était étendue pendant six à sept et des jours, il y a eu les incisives incluses entièrement dévissées; elles n'étaient plus enfoncées que par la partie profonde, toute la racine en avant était à nu; malgré cette démolition, elles se sont conservées.

M. LARREY cite un fait analogue à celui que vient de rapporter M. Chassagné.

Un soldat du train des équipages, nommé Dupuy, entré au service en 1840, et malade au Val-de-Grâce depuis trois ans, a été successivement divers symptômes de la diathèse scorbutique la plus caractéristique: engorgement spontané des ganglions cervicaux, abcès froids multiples, ulcères aux talons de la tête, de la poitrine, du cou, du nez, du menton, et enfin éruption de la face due à la lèvre supérieure, qui a été peu à peu envahie, rongée, détruite en totalité. L'ulcération profonde, après avoir dévoré l'arcade dentaire dans toute l'étendue correspondante, a détaché les dents incluses et cancrées, en même temps qu'elle a envahi la racine et le menton, et par là même la voûte palatine. Cette destruction progressive d'un côté dans ses antécédents ni dans ses symptômes n'a pu s'appliquer soit au cancer, soit à la syphilis. Tous les traitements réputés les plus rationnels ont été successivement essayés, mais en vain, et les conditions tant générales que locales s'étaient améliorées au point de vue de la vieillesse.

La discussion sur le travail de M. Sédillot étant terminée, les conclusions du rapport sont mises aux voix et adoptées. On procède ensuite à l'élection.

M. le président annonce que M. Sédillot est nommé membre correspondant à l'unanimité.

Névroses.

M. LARREY termine la lecture de son rapport sur le travail de M. Houel sur les névroses. Ce rapport, qu'on pourra peut-être regarder comme un peu long, mais qui est très intéressant, comprend l'histoire de tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour sur cette matière, des rapprochements qui proviennent combien il y a de variétés de symptômes dans ce genre d'affection. M. LEBERT, en outre, cherché à rendre compte de la pathogénie du névrosisme.

En terminant son rapport, M. LEBERT propose au nom de la commission:

1^o Le renvoi du travail de M. Houel au comité de publication; 2^o L'admission de M. Houel comme membre de la Société.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Ge Journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DE L'HOPITAL

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement :

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

SOMMAIRE. — PARIS. Sur les sciences des Académies. — HÔPITAL DES CLINIQUES (M. Nélaton). Du testicule syphilitique. — Académie de médecine, séance du 6 avril. — Académie des sciences, séance du 6 avril. — FEUILLETON. Complément des travaux de la Société anatomique de Paris.

PARIS, LE 7 AVRIL 1852.

Séances des Académies.

M. Chaillly court, que dis-je, M. Chaillly vole de succès en succès. Remis à peine de ses triomphes dans la haute oratoire de la tribune publique, il brigue déjà les couronnes du comité secret. Ces couronnes, il ne les a pas cueillies, il les a moissonnées hier à pleines mains. Un rapport sur les titres des candidats à une place vacante est d'habitude un sujet assez stérile pour un rapporteur; M. Chaillly a trouvé le moyen de lui donner tout l'attrait des questions les plus palpitantes, et le seul tort qu'il ait eu, c'est de n'avoir pas proportionné les magnificences de son oraison à la sensibilité de son auditoire. Les honorables académiciens, en effet, peu habitués aux beautés qu'était devant eux M. Chaillly, n'auraient pu les supporter sans danger; aussi la parole est-elle restée à la commission, et ceux qui sont restés se sont trouvés si émus vers le milieu de la lecture de M. Chaillly, qu'ils ont demandé qu'on ménageât davantage leur sensibilité et qu'à cet effet on renvoyât le rapport à la commission, ce qui a été voté à l'unanimité. Puisse ce nouveau triomphe ne pas altérer cette modeste exquise qui ajoute un nouveau charme, et comme un suave parfum, au mérite si éminent de M. Chaillly !

Un point de vue des affaires de l'Académie, le succès de M. Chaillly offre cependant des inconvénients; il retarde d'une semaine au moins la nomination pendante, et il force la docte Compagnie à perdre encore une demi-heure dans un nouveau comité secret.

M. O. Henry a eu aussi un rapport de renvoyé à la commission des eaux minérales; il était relatif à une eau minérale que l'honorable rapporteur avait déclarée, sur des témoignages fort douteux, jouir de propriétés antisyphilitiques des plus remarquables. L'Académie, par ce vote, a établi un bon précédent; il est à désirer qu'elle s'en souvienne un peu plus souvent qu'elle ne semble disposée à le faire.

Après M. Henry, l'Académie a entendu la lecture de deux observations intéressantes communiquées par M. Pamard, d'Avignon. Dans l'une de ces observations, l'honorable praticien a cru devoir attribuer au chloroforme un effet fâcheux qui n'a pas encore attiré l'attention des chirurgiens, et qui consisterait dans un défaut de réaction après les grandes opérations. Le fait qu'il rapporte est de nature à faire prendre en sérieuse considération la présomption de M. Pamard. M. J. Cloquet, frappé de la singularité de ce fait, n'a pas hésité à déclarer que, pour lui, l'absence de toute réaction pen-

dant neuf jours, à la suite d'une grande opération, tenait très probablement à l'action du chloroforme. C'est peut-être exagérer les conséquences rigoureuses qui découlent de l'observation communiquée à l'Académie; mais on ne peut disconvenir que ce ne doive inspirer au moins des doutes sérieux sur la cause de la mort.

L'autre fait de M. Pamard est un cas curieux d'hémorrhagie par l'artère dentaire après une résection du maxillaire inférieur. Nos lecteurs trouveront à notre compte-rendu ces deux faits exposés avec tous les détails nécessaires.

— L'Académie des sciences a reçu deux communications qui méritent notre attention. La première, de M. Darnis, est relative à un nouvel appareil pour le traitement des fractures du col du fémur. L'idée sur laquelle cet appareil est fondé nous a paru fort ingénieuse. Reste à la pratique à nous montrer les résultats qu'on en peut attendre.

La seconde a été faite par M. le docteur Blanchet, qui s'occupe avec un zèle si opiniâtre et si louable de l'amélioration de la triste condition des sourds-muets. Dans cette nouvelle communication, M. Blanchet insiste sur la possibilité de rendre la parole à presque tous les sourds-muets, à l'exception, exemple assez honteux pour nous, de ce qui se présente dans toute l'Allemagne. On avait cru que la langue française était un grand obstacle au résultat que M. Blanchet veut obtenir; mais cet habile observateur a répondu d'une façon péremptoire à cet argument en citant l'exemple d'un établissement belge où tous les sourds-muets de naissance parlent indistinctement le français et le flamand. Si, comme il n'en doute point, M. Blanchet voit ses efforts persévérants couronnés de succès, il aura certainement rendu à l'humanité un des services les plus singuliers dont puisse se glorifier notre profession. — H. de Castelnau.

HOPITAL DES CLINIQUES. — M. NÉLATON.

De testicule syphilitique.

Léon recueille par MM. THOUSSOT et TILLAT.

Deux malades entrés dans nos salles à quelques jours de distance nous offrent chacun un bel exemple de l'affection connue sous le nom de *testicule syphilitique* ou *vénérien*, d'*engorgement syphilitique* du testicule.

Indiquée vaguement par Astruc, décrite avec plus de soin par B. Bell, cette maladie a surtout fixé l'attention d'A. Cooper au commencement de ce siècle.

Dans ses œuvres chirurgicales, cet auteur s'est attaché surtout à bien faire connaître la cause, le siège, l'altération de testicule syphilitique; et à les huit observations qu'il rapporte à l'appui de sa doctrine ne sont pas toutes concluantes pour un esprit sévère, il n'en faut pas moins reconnaître que le premier il a ouvert la voie que les chirurgiens ont suivie pour élucider cette question.

Depuis cette époque, M. A. Bérard, dans une thèse,

intérieure du deux artères ombilicales démontrant la nature de ce repli. D'autres faits encore plus démonstratifs ont été cités. M. King, rapporteur judicieusement à la cause indiquée plus haut. De diverticulums de l'intestin grêle, etc. deux faits ont été cités comme prolongements de l'intestin s'étendant jusqu'à l'ombilic et donnant lieu, chez un enfant de quatre mois et chez un autre de huit jours, à une fistule stercorale.

À ces faits que je vous avais cités, notre honorable président en a ajouté un autre. Sur un enfant nouveau-né on avait vu à la suite de la chute de la ligature du cordon survenir une fistule stercorale occasionnée par l'ouverture d'un de ces diverticulums à l'ombilic.

L'anatomie pathologique vient donc ici éclairer l'origine de cette anomalie, cet arrêt de développement; par eux-mêmes, en outre, les diverticulums de l'intestin peuvent occasionner plusieurs sortes d'accidents. Nous venons de citer les fistules stercorales à l'ombilic; chez l'adulte ce cul-de-sac, souvent largement ouvert, peut admettre dans son intérieur des corps étrangers qui glissent d'habitude sur les parois lisses et dévies du tube digestif, sont susceptibles de l'irriter dans ce cul-de-sac, de le perforer. M. Denonville a mentionné une perforation d'un diverticulum intestinal par un noyau de cerise engagé dans son intérieur, ayant donné lieu à une péritonite et à la mort. Enfin, messieurs, pour achever de vous indiquer les funestes conséquences de ces appendices anormaux, je vous citerai un étrangeté interne produite par un diverticule semblable situé à 26 pouces au-dessus du cœcum, et rapporté par le docteur Winswood dans le *Monthly*, et Joubert (juillet 1844).

Les ulcérations isopathiques du tube digestif, c'est-à-dire celles qui ne reconnaissent pas pour cause une action traumatique, occupent une large place dans la pathologie interne. Je ne veux pas même tenter de vous en rappeler les nombreux exemples qui ont passé sous vos yeux dans le cours de cette année; cependant quelques faits rares et exceptionnels méritent une mention spéciale.

MM. Ricord, Vidal, Velpeau, se sont occupés chacun de son côté du testicule syphilitique.

Cet engorgement vénérien de la glande séminale est loin d'être rare, et nous en voyons tous les ans de nombreux exemples dans les hôpitaux.

Cependant quelques auteurs d'un grand mérite, Swédiaur, W. Hunter, ne se rappellent pas avoir observé aucun cas de cette espèce dans leur immense pratique.

Dans une mémoire fort bien faite, et que l'on consultera avec fruit, M. de Castelnau a écrit que l'affection syphilitique du testicule était beaucoup plus rare qu'on ne le croyait généralement. D'après lui, l'orchite chronique aurait été plus d'une fois confondue sous ce nom.

Ainsi, vous voyez qu'il existe une grande dissidence entre les auteurs sur le sujet qui va nous occuper.

Mais cette dissidence est plus apparente que réelle, et je crois qu'il ne serait pas bien difficile de concilier toutes les opinions.

En effet, comme le dit très bien B. Bell, « l'opinion que s'est faite sur le testicule syphilitique est liée à quelque sorte à l'idée que l'on adopte sur la nature du virus vénérien. »

Ceux qui ont cru à la nature syphilitique de la blennorrhagie ont trouvé tout naturel que l'engorgement chronique du testicule pût en être la conséquence, et l'ont appelé *orchite chronique*.

Les autres, au contraire, regardant la blennorrhagie et la syphilis comme deux affections tout à fait distinctes, recherchant avec soin les symptômes syphilitiques antécédents avant de se prononcer sur l'engorgement testiculaire, et réciproquement les signes anatomiques et sérologiques, une fois bien constatés, on peut à coup sûr chercher des traces de syphilis antécédente, qui ne peuvent manquer de répandre une vive lumière sur une affection souvent obscure et toujours difficile.

Ces réflexions nous ont semblé utiles à l'intelligence du sujet, et maintenant nous pouvons entrer en matière.

Le premier de nos malades, couché au n° 18, est un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une très bonne constitution; il ne porte aucune trace de syphilis, et nous l'apprenons que ce jeune homme n'a qu'un testicule dans les bourses, celui du côté droit. Le testicule gauche paraît être resté dans l'abdomen. Nous trouvons dans les antécédents de notre malade plusieurs blennorrhagies qui ont guéri complètement; aucune n'a été accompagnée ou suivie d'épididymite.

Notons encore, il y a dix-huit mois, plusieurs chancres et deux bubons qui ont suppuré, et nous voyons encore sur le gland des cicatrices bien manifestes et sans induration. Le testicule droit malade nous attire, comme nous l'apprend le malade; et vers la fin de la même année le testicule commença à augmenter de volume sans que de nouveaux accidents pussent venir expliquer la cause de cette nouvelle manifestation morbide. Comme les douleurs étaient à peine marquées, la gêne peu considérable et les fonctions nullement dérangées, ce jeune homme n'y attachait qu'une médiocre importance.

Mais depuis quelques mois le volume de la tumeur a notablement augmenté; son poids est devenu plus incommode, et des douleurs s'y font sentir.

Voici l'état actuel :

Le scrotum se présente sous la forme d'un tumeur du

Dans l'estomac d'une femme de soixante-quatre ans, M. Saisnel nous a montré un ulcère chronique qui avait amené la déchirure de l'artère coronaire, et conséquemment la mort par hémorrhagie. Ce fait offre la plus grande analogie avec un autre semblable qui vous a été montré l'an dernier par M. Rouilly. Dans ces deux cas, la maladie primitive semblait être l'ulcère de l'estomac. Dans la pièce de M. Saisnel, plusieurs cicatrices rayonnantes d'un blanc blanchâtre situées dans d'autres points de l'estomac attestent l'époque ancienne à laquelle remonte l'affection ulcéreuse de la muqueuse stomacale. Un autre point curieux ressort de la comparaison de ces deux faits, c'est qu'après une hémorrhagie abondante survenue le premier jour, les malades purent encore vivre trois jours malgré la répétition des vomissements sanguins; c'est qu'il est fréquent, en effet, de voir l'écoulement de sang par une ulcération d'un vaisseau artériel, même volumineux comme l'aorte, s'interrompre momentanément sans doute par l'interposition dans l'ouverture anormale de quelques caillots sanguins, et pendant encore une ou deux heures, et même plusieurs jours. Votre secrétaire vous a montré une rupture d'un anévrysme de l'aorte dans l'oesophage, qui démontrait l'exactitude de cette proposition.

Les perforations de l'estomac tendent quelquefois à se boucher par l'application de l'estomac contre les parois d'un organe voisin; la lésion, le pécuniaire, la rate même, viennent souvent former une paroi du revêtement stomacal. Les cas de ce genre ne sont pas rares. M. Barth nous en a montré un beaucoup plus exceptionnel : Une perte de substance de la grande d'une pièce de cinq francs, située à quatre travers de doigt de la valvule pylorique, près de la grande courbure, était bouchée par le stomacum, auquel l'estomac était entièrement adhérent. Les bords de l'ulcère aplatis, peu épais, indiquaient que la lésion était ancienne.

M. Barth nous a montré également, sur un intestin d'une femme de quarante-six ans, morte tuberculeuse, une cause d'obstruction intestinale assez rare. Près du duodénum, à 4 ou 5 pouces du pylore,

FEUILLETON.

Complément des travaux de la Société anatomique de Paris.

Par M. le docteur Nélaton.

(Séa. — Voir les numéros des 15, 22, 29 mars et 5, 12, 19, 26 avril 1852.)

TOP.

Le tube digestif forme, de l'œsophage au rectum, un canal cylindrique régulier, variant le diamètre de 1 à 2 centimètres, et se terminant à l'anus. Il est rare de rencontrer des anomalies de ce genre; mais il y a plusieurs exemples, une cavité surrénale, une cavité surrénale, etc. Dans cette année, M. Barth nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ de l'anus. Ce diverticulum se rencontre plus fréquemment dans le tube digestif, et nous l'avons vu en fait voir un exemple sur le cadavre d'un adulte. M. Nélaton nous a montré un exemple de cette anomalie, un diverticulum du tube digestif, formé d'un cul-de-sac, à un pied environ de l'anus, et qui communiquait avec l'intestin par un pied environ

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Ce journal paraît trois fois par semaine :
LA MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.



GAZETTE DES HOPITALS

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

On s'abonne à Paris
au Bureau du Journal, rue des Saints-Pères, 40,
ou au Bureau de Poste et de Messagerie
au chef des bureaux de Librairie.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c.

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

REVUE CLINIQUE HEBDOMADAIRE.

Syphilide primitive.

Pour ceux qui se sont laissés séduire par la fausse et facile doctrine de l'inoculation qui doit à sa simplicité même, exactement comme la doctrine dite physiologique, l'éphémère succès dont elle jouit, pour ceux-là les syphilides primitives ne peuvent pas exister. Pour ceux, au contraire, qui font passer la théorie après les faits, et qui ne craignent pas de sacrifier leurs explications en présence de l'observation clinique, les syphilides existent et peuvent même se présenter dans deux conditions différentes : 1° à l'état d'isolement, c'est-à-dire en l'absence de tout autre symptôme syphilitique, qui se voit alors des syphilides d'emblée ; 2° concurremment avec d'autres symptômes primitifs : ce sont les syphilides primitives les plus communes, quoique assez rares encore. C'est un exemple de cette dernière forme que nous avons observé il y a quelques jours dans le service de M. Guzenot.

Dans les cas de ce genre, certains observateurs ont refusé de donner le nom de *primitive* à une lésion qui ne se manifeste pas de prime abord, mais qui est le résultat de l'action d'autres symptômes réellement primitifs, puisqu'ils se développent les premiers. Une dissidence réduite à ces termes n'est plus qu'une question de mots. Nous en donnerons l'explication après avoir exposé en quelques mots le fait, si intéressant à plus d'un titre, qui sert de texte à ces réflexions.

La maladie est une petite fille âgée de dix ans, qui a été vidée un mois avant son entrée à l'hôpital ; quinze jours après le viol, il se manifesta une éruption qui, à son entrée, présentait les caractères suivants :

Elle est constituée par de petites anneaux, tous à peu près d'un même diamètre (1 centimètre environ), groupés autour de l'orifice buccal de manière à constituer un cercle complet, si l'on envisage l'éruption dans son ensemble ; mais si on les examine en détail, on voit que les disques existant sur la lèvre supérieure sont brisés, incomplets ; cependant ils se confondent tous par leurs bords et se réunissent au niveau de chaque commissure avec les disques de la lèvre inférieure, qui offrent tous un anneau complet, et qui, au nombre de dix, sont rangés presque symétriquement en forme de demi-cercle à concavité supérieure. Enfin, d'autres disques, généralement incomplets, existent encore sur le côté gauche du menton, sur les paupières supérieures et inférieures, où ils se dressent pas de disposition régulière, et sur la portion latérale droite du cou. Tous ces disques ont partout les mêmes caractères : le rebord est constitué par de petites croûtes lisses, granuleuses, assez adhérentes partout, sous un coup de ongles on les brasse, plus épaisses et semblent recouvrir une légère ulcération. La peau, sur les points occupés par les disques, présente une teinte jaunâtre qu'on retrouve encore au centre des anneaux, et sans desquamation aucune.

A cette description on reconnaît à la fois une affection syphilitique et la forme circinée de l'herpès, forme dans la-

quelle les petites vésicules sont si éphémères, et qui en se défilant de bonne heure donnent lieu à la formation de ces croûtes furfuracées, de ces petites débris squameux gristres qui constituent la saillie de chaque anneau.

L'exactitude du diagnostic, quant à la nature syphilitique de l'éruption, se trouve encore confirmée par l'existence de plaques muqueuses sur le bord supérieur des grandes lèvres, où elles offrent jusqu'à 2 centim. de diamètre, à la face interne de la grande lèvre droite, au périnée et à l'anus, qui en sont entouré. Toutes ces plaques sont ulcérées et laissent suinter un liquide opalin, peu consistant. Les petites lèvres sont un peu tuméfiées, surtout au niveau du prépuce clitoridien et au voisinage du clitoris, qui paraît lui-même gonflé et légèrement enflé.

La membrane hymen est rouge ; l'extrémité droite du croissant qu'elle forme a été détruite par une ulcération de quatre millimètres environ de diamètre, offrant l'aspect chancereux sans induration. Au point correspondant au côté gauche on voit une ulcération beaucoup plus petite offrant les mêmes caractères.

On prescrit à cette petite malade le traitement suivant :

Proto-iodure de mercure. 50 centigr.
Socro putérisé. 30 grammes.

Divisez en trente paquets.

A prendre un par jour.

Matin et soir lotions émollientes sur les parties génitales ; un bain simple tous les deux jours.

Bienôt on remplace les lotions émollientes par celles qui suivent :

Bichlorure de mercure. 10 centigr.
Chlorure d'ammonium. 10 id.
Lait d'amandes. 250 grammes.

Sous l'influence de ce traitement l'état de la malade s'est bientôt amélioré, et aujourd'hui toute trace d'altération a disparu depuis une quinzaine de jours.

Nous ne ferons que mentionner la forme curieuse revêtue par cette syphilide, forme que l'on rencontre assez rarement.

Quant au point capital que nous voulons faire ressortir dans cette observation, c'est-à-dire la caractéristique *primitive* de l'éruption, quelques mots nous suffiront pour en montrer l'importance. Lorsque des symptômes généraux de syphilis se montrent longtemps après que les symptômes locaux ont disparu, ces symptômes sont les seuls qui soient dits *consécutifs* par la généralité des observateurs ; pour eux, le mot *consécutif* est synonyme de *général* et de *constitutionnel*. Or, c'est là une erreur qui n'est pas sans importance dans la pratique. En effet, les symptômes généraux qui se manifestent après la disparition des accidents primitifs sont effectivement constitutionnels, c'est-à-dire qu'ils affectent plus ou moins profondément la constitution, et d'autant plus profondément en général qu'il s'est écoulé un temps plus long entre les deux ordres de symptômes. Ainsi est-on exposé à voir ces symptômes récidiver plus ou moins souvent, plus ou moins longtemps, et ne parvient-on habituellement à débarrasser d'une manière complète l'économie qu'en renouvelant plusieurs fois le traitement, en le prolongeant pendant fort longtemps par des reprises successives, vérité pratique que la plus grande importance et sur laquelle tous les auteurs ont négligé d'insister.

Dans les deux cas que nous venons de rapporter, la maladie a été méconnue, et il n'a été de même dans la plupart des cas publiés, je dirai même dans tous quand le kyste hydatique ne se rencontrait que dans le poulmon, et ne s'était pas révélé par sa communication avec les bronches et l'expulsion au dehors de débris de membranes hydatiques.

ORGANES DE LA CIRCULATION.

Les produits accidentels, comme le cancer ou les tubercules, existent fréquemment dans les poulmons, quelquefois même dans les médiastins. Dans certains cas, comme vous l'avez vu cette année sur une pièce présentée par M. Labrie, la masse cancéreuse développée dans le médiastin forme une enveloppe presque complète au cœur. Cependant, même dans ces cas, il est extrêmement rare de voir l'organe central de la circulation atteint lui-même de cancer. Ce produit morbide ne s'était pas produit de cette manière sur une pièce que vous a montrée M. Bachelot. Un malade portait depuis un an et demi des tumeurs manifestement cancéreuses dans les deux régions inguinales ; à l'autopsie, on rencontra le même produit morbide en grande abondance dans les deux poulmons. Dans le ventricule droit seulement, car le gauche était sain, on voyait une foule de mamelons cancéreux enchevêtrés dans les colonnes charnues, et dont l'un, plus volumineux, soulevait la valve tricuspidale.

Vous voyez de voir l'organe central de la circulation atteint de cancer dans un cas de diathèse. Une autre fois, M. Tison vous a montré un tubercule du cœur du volume d'un haricot, placé au-dessous de la stéruse viscérale, sur la face antérieure des ventricules.

Nous devons à M. Denon la connaissance d'un fait curieux dont

Dans les symptômes *généraux* et néanmoins *primitifs*, comme ceux de notre petite malade, la constitution est au contraire très peu affectée, et l'on n'a guère plus de chances de voir une affection constitutionnelle se manifester qu'à la suite de symptômes primitifs ordinaires. Voilà le point capital que nous signalons à la sagacité des observateurs et à l'attention sérieuse des praticiens.

Il y aurait d'autres conséquences dignes d'intérêt à déduire de l'observation précédente, mais nous espérons trouver plus d'une occasion d'y revenir.

Ablation de la moitié du maxillaire inférieur.

Les observations de kystes de l'os maxillaire inférieur ne sont pas extrêmement rares si l'on en juge par le nombre de celles que nous avons publiées ou mentionnées dans le cours de l'année dernière. M. Parnod vient d'en communiquer à l'Académie un nouvel exemple que nous avons publié. Néanmoins, dans aucun des cas dont le souvenir nous est présent, la maladie n'avait pris un développement aussi grand que chez la malade opérée hier par M. Jobert.

Cette jeune fille, âgée de quinze ans, la moitié gauche tout entière de l'os maxillaire était envahie et transformée en une poche remplie de débris fibrineux et d'un fluide séreux, au sein desquels se trouvait le nerf dentaire, en partie libre, en partie renfermée encore dans un canal osseux, qui était la seule portion d'os conservée. La branche montante du maxillaire, le condyle et l'apophyse coronoïde eux-mêmes n'avaient point échappé à la destruction. On imagine facilement quelle vaste incision il a fallu pratiquer pour enlever les parties malades. Nous ne faisons que l'indiquer ici, nous réservant de publier en détail l'observation.

La jeune fille a passé une bonne nuit, et se trouve aujourd'hui dans un état très satisfaisant. — H. de Castelnau.

HOPITAL COCHIN. — M. MARION-VEUVE.

Leçons cliniques sur les affections cancéreuses.

(Suite. — Voir les nos des 14, 26 février ; 6, 16 et 27 mars.)

SIXIÈME LEÇON. — Durée, marche et terminaison.

La durée du cancer est extrêmement variable ; il en es qui déterminent la mort en quelques mois ; d'autres, au contraire, qui, sans produire d'accidents graves, peuvent persister pendant un grand nombre d'années.

Je me rappelle une dame à laquelle j'ai fait l'extirpation d'une tumeur encéphaloïde du sein, et qui, mariée trois ans après, a pu vivre encore plusieurs années sans éprouver aucun accident. Ce n'est qu'au bout de huit ans qu'une récidive a eu lieu dans le foie et a entraîné la mort.

M. Lebert cite une dame âgée qui porte un cancer ulcéré du sein depuis plus de quatorze ans.

Enfin, M. le professeur Récamier m'a parlé d'une malade chez laquelle le cancer n'a entraîné la mort qu'au bout de trente-cinq ans de durée.

Ces derniers faits cependant sont exceptionnels ; et dans la plupart des cas la terminaison fatale survient au bout de deux ou trois ans.

Les accidents auxquels les malades succombent sont de

la science possible plus d'un cas analogue, mais dont le mécanisme de formation demeure toujours un mystère. Je veux parler d'une rupture spontanée du cou, d'une rupture spontanée de la veine porte, d'une rupture spontanée de la veine cave inférieure, d'une rupture spontanée de la veine cave supérieure, d'une rupture spontanée de la veine cave inférieure, d'une rupture spontanée de la veine cave supérieure, d'une rupture spontanée de la veine cave inférieure, d'une rupture spontanée de la veine cave supérieure.

Je ne vous parlerai pas, à propos des ruptures des organes circulatoires, de l'ouverture spontanée des artères, dont chaque année nous apporte périodiquement de nombreux exemples. Je ne m'arrêterai pas plus sur les affections veineuses, dont vous avez vu plusieurs exemples trouvés surtout chez des phthisiques. Cette coagulation spontanée du sang dans l'intérieur des veines est fréquente également dans l'état puerpéral ; c'est une maladie que l'on désigne vulgairement sous le nom de *phlébite puerpérale*. Ces obstructions, fréquentes dans les veines des membres inférieurs dans ces conditions puerpérales, sont au contraire très rares dans les autres veines de l'organisme. M. Barth vous a fait voir une oblitération de la veine porte survenue en même temps qu'un gonflement des membres inférieurs chez une femme récemment accouchée. L'œdème des jambes disparut, mais le ventre se tuméfia graduellement, et dix mois après l'accouchement il existait encore une ascite pour laquelle la ponction fut pratiquée. Malgré les précautions minutieuses employées dans l'exécution de cette opération, la malade fut atteinte d'une périhépatite aiguë et elle succomba.

La veine porte, entassée par une production fibrineuse dure, était complètement oblitérée par de petits caillots blanchâtres et fermes.

C'est là, messieurs, un exemple rare des dangers auxquels exposent les oblitérations veineuses survenant à la suite de l'accouchement.

(La suite à un prochain numéro.)

FEUILLETON.

Compte-rendu des travaux de la Société anatomique de Paris,

Par M. le docteur LEBERT.

(Suite. — Voir les numéros des 11, 13, 16, 18 et 23 mars ; 8 avril.)

THÉO. DORTCH.

De nombreux exemples de lésions des poulmons vous ont été présentés par plusieurs de nos collègues. Je ne vous en rendrai pas un que d'une espèce, les hydatides du poulmon. M. Barth nous a montré un kyste hydatique développé au centre du parenchyme pulmonaire, et communiquant déjà avec les bronches par un orifice étroit. Cette pièce présentait ce singulier caractère que le kyste hydatique était dépourvu d'enveloppe fibreuse ; il en était de même dans un autre kyste hydatique du poulmon que M. Hérard nous fit l'an dernier sous vos yeux. En effet, cette tumeur n'était constituée que par une membrane tremblante contenant un liquide dans lequel l'examen microscopique a révélé la présence de téchinococcus. Le tissu pulmonaire rétréci et condensé remplaçant la tunique externe, c'est-à-dire l'enveloppe fibreuse la plus extérieure du kyste. M. Cruveilhier vous avait, à propos de cette dernière pièce, signalé ce fait presque exceptionnel, vous disant que cette absence de kyste fibreuse ne se rencontrait en général que dans les hydatides du cerveau. J'ai voulu rechercher par la comparaison de faits semblables la fréquence de cette absence de kyste fibrique périphérique. Or en parcourant les faits cités dans les auteurs, j'ai vu que ce singulier phénomène avait déjà été noté,

deux ordres. Les uns, que nous appellerons éventuels, tiennent à des circonstances particulières de la maladie; les autres à son évolution normale, qui entraîne l'infection générale de l'organisme comme sous le nom de cachexie.

1^o Accidents éventuels du cancer.

Ainsi qu'un grand nombre de tumeurs de nature diverse, les cancers peuvent déterminer des troubles locaux due à la gêne qu'ils occasionnent dans les fonctions des organes où ils se développent. C'est ainsi qu'une tumeur cancéreuse du cerveau peut, comme chez une de nos malades couchée au n° 12 de la salle Saint-Jacques, entraîner la mort en quelques semaines, avant d'avoir provoqué l'infection spécifique. Quand le cancer occupe l'orifice pylorique de l'estomac, le malade succombe au défaut de nutrition déterminé par l'obstacle mécanique que la tumeur oppose au passage des aliments. Il en est de même dans le cancer de l'oesophage ou du pharynx.

Dans quelques circonstances, les matières putrides stériles par un ulcère cancéreux et portées dans les voies digestives, ou directement résorbées par les veines ou les lymphatiques, amènent une véritable infection putride. Un des faits les plus remarquables de ce genre est celui que j'ai eu l'occasion d'observer chez un vieillard affecté d'un énorme cancer ulcéré de la langue, et qui succomba rapidement aux suites de l'ingestion continue du pus fétide que la déglutition portait dans l'estomac.

D'autres fois les fongosités qui s'élevaient à la surface des ulcères cancéreux produisaient des hémorragies incroissables qui épuisaient promptement la vie. Quand des troncs vasculaires volumineux sont détruits par les progrès du mal, il peut en résulter des hémorragies foudroyantes.

Enfin, les douleurs parfois excessives qui tourment incessamment les malades semblent tirer les sources de la vie en épuisant le système nerveux.

On comprendra facilement quelles variétés de forme peuvent revêtir les accidents de cet ordre, suivant l'organe affecté et suivant le mode d'évolution de la production morbide. Lorsque aucune des circonstances accessoires dont nous venons de parler ne se manifeste dans le cours de l'évolution du cancer, en voit apparaître au bout d'un temps plus ou moins long des phénomènes généraux dont l'ensemble constitue la cachexie cancéreuse.

2^o De la cachexie cancéreuse.

On donne le nom de cachexie cancéreuse à l'ensemble des altérations qui surviennent dans les fonctions organiques par suite de l'impregnation de l'économie tout entière par la matière spécifique du cancer. Les symptômes caractéristiques nous font connaître le rôle d'un véritable virus, dont la présence dans le torrent circulatoire contamine les liquides essentiels à la vie, et porte dans tous les organes un germe de destruction. Les phénomènes qui en résultent présentent des variétés nombreuses. La peau revêt une teinte jaunâtre et plombée, analogue sous certains rapports à celle produite par l'anémie.

Le liquide sanguin, devenu plus diffusible et moins coagulable, traverse avec facilité les parenchymes, et se répand dans les organes, soit à des infiltrations séreuses. Parmi les organes de la locomotion, les muscles sont pâles et décolorés, leur contractilité perd de son énergie, les os eux-mêmes deviennent friables et cassants, alors même que l'anatomie pathologique n'y constate aucune accumulation de l'élément cancéreux. Les fonctions digestives s'altèrent; on voit apparaître l'anorexie d'abord, puis bientôt des diarrhées colliquatives.

Dans le système nerveux surviennent des troubles graves; la sensibilité s'altère ou s'affaiblit; des douleurs se manifestent loin du siège primitif de la maladie, et revêtent les formes les plus diverses. Tantôt elles simulent les douleurs de rhumatisme, quelquefois de véritables névralgies; dans d'autres circonstances, leur instantanéité et leur violence leur a fait donner le nom de douleurs fulgurantes; elles semblent alors traverser comme un éclair, non-seulement les troncs nerveux principaux, mais encore les muscles et surtout les os. En même temps on voit apparaître dans différents organes et surtout dans les viscères intestinaux des productions cancéreuses secondaires, qui, nouveaux centres d'infection, précipitent l'évolution de la maladie générale, et hâtent la terminaison fatale.

Tous ces phénomènes se développent ordinairement sans fièvre. A peine existe-t-il une légère exacerbaton le soir, avec petitesse et accélération du pouls. L'amaigrissement ne survient guère que dans la dernière période de la maladie, et constitue un symptôme du plus mauvais augure. Il en est de même des suffusions érythémateuses du tissu cellulaire des membres, dans les grandes écreuses aplanchiques ou même dans les organes spongieux, tels que le poumon. C'est à ce dernier phénomène qu'est due l'oppression si fréquente chez les malades arrivés au dernier degré de la cachexie cancéreuse.

Sous l'influence de cette altération générale et profonde de l'organisme, des phlegmasies secondaires surviennent à la fin dans quelque organe important à la vie. Alors les malades succombent avec une rapidité que s'explique par l'intensité de la lésion locale, mais dont l'affaiblissement de toutes les fonctions rend insuffisant compte. Une fois établie, la cachexie cancéreuse rétrograde rarement; mais on peut quelquefois en retarder la marche, en soutenant artificiellement les forces organiques, ou bien en débarrassant l'économie des manifestations cancéreuses locales, qui, par les hémorragies, la douleur ou les sécrétions ichoreuses abondantes, épuisent incessamment les forces du malade.

En effet, la cachexie cancéreuse est une affection complexe primitivement déterminée par l'introduction dans le torrent circulatoire de molécules toxiques; elle s'accroît et s'accé-

lère par le développement de phénomènes accessoires, qui n'en sont que la conséquence.

A l'occasion du traitement, nous verrons de quelle importance est cette considération pour guider le chirurgien dans le choix des moyens les plus propres à prolonger la vie.

Diagnostic. — Lorsqu'il est arrivé à sa dernière période d'évolution, quand il a déjà produit dans l'organisme les symptômes de la cachexie, le cancer est en général assez facile à distinguer des autres productions morbides; nulle autre, en effet, ne présente un ensemble de phénomènes caractéristiques aussi tranchés.

Les circonstances de son développement, sa marche envahissante, l'apparition de tumeurs circonscrites ou diffuses dans divers points de l'économie, les ulcères fongueux et saignants, les douleurs lancinantes, l'envahissement des ganglions lymphatiques, sont autant de caractères qui peuvent à la rigueur se rencontrer isolés dans certaines autres affections, mais qu'on ne trouve réunis que dans le cancer.

Au début de la maladie, au contraire, lorsque le plupart des phénomènes généraux sont encore absents, que l'affection ne se traduit que par la présence d'une tumeur, sans phénomènes caractéristiques, le diagnostic du cancer présente de grandes difficultés.

En étudiant chacune des formes particulières connues sous le nom de squirrhe, d'encéphaloïde, de mélanose ou de cancer colloïde, nous verrons comment il est possible de les reconnaître. Quant à présent, il nous suffira de dire qu'à l'égard de simple tumeur le cancer peut être confondu avec un grand nombre d'affections chroniques. Combien de fois, en effet, n'a-t-on pas vu les chirurgiens de plus grand mérite déclarer cancéreuses des tumeurs que la simple compression, ou qu'un traitement antipsyphilitique par le mercure, la ciguë, l'iode ou les préparations d'or, faisaient disparaître! Combien n'a-t-on pas eu de prétendus cancers par la ligature ou l'instrument tranchant, lorsqu'il eût suffi pour les guérir d'un traitement inférieur! Combien, d'autre part, et bien plus souvent peut-être, n'a-t-on dirigé contre des cancers, des traitements prolongés qui n'avaient d'autre résultat que d'épuiser les forces du malade, et de laisser au mal circonscrit et facilement curable à son début le temps de prendre un accroissement funeste! C'est alors que, par une détermination tardive, le chirurgien se trouve entraîné à des opérations dangereuses et trop souvent impuissantes à empêcher une repopulation mortelle.

Prognostic. — Avant l'application du microscope à l'étude des tumeurs, alors que seul le nom de cancer ou d'encéphaloïde désignait un grand nombre d'affections différentes, le pronostic était déjà tellement fâcheux que des hommes du plus grand mérite révoquaient en doute la possibilité de la guérison. Cette opinion était évidemment exagérée, puisque nous savons maintenant que cette classe de maladies réputées cancéreuses renfermait un certain nombre d'affections qu'il nous est actuellement possible de guérir, et dont la texture est en réalité bien distincte de celle du véritable cancer.

Déjà que ces affections relativement bénignes, la classe actuelle des cancers telle que nous l'avons définie en nous basant sur l'anatomie microscopique, ne renferme plus que les variétés les plus malignes et les plus réfractaires. Est-ce à dire pour cela que le cancer soit absolument incurable? Telle n'est point notre opinion. Nous pensons que parmi les espèces morbides, dont la base est la cellule spécifique dite cancéreuse, il en est que la chirurgie peut encore arrêter dans leur marche. Nous savons que dans quelques circonstances le cancer peut exister des années entières sans déterminer d'accidents graves, que dans quelques cas son évolution essentiellement chronique n'entrave pas sensiblement le jeu régulier des fonctions. Il est à présumer, sans que nous puissions encore à cet égard formuler d'opinion positive, que certaines de ces variétés ne sont pas absolument réfractaires aux ressources de l'art. Il est des cas où le traitement chirurgical détruit le mal d'une manière définitive; il en est d'autres plus nombreux où la guérison, bien que temporaire, s'est soutenue pendant plusieurs années. Néanmoins, nous devons dire que l'art ne possède actuellement contre cette affection aucune ressource certaine à quelque époque qu'on l'emploie. Ce n'est pas toutefois une raison suffisante pour autoriser la pratique expectante préconisée par certains chirurgiens; car, ainsi que nous le verrons à l'occasion du traitement, s'il ne nous est pas permis de guérir, il nous est au moins possible d'apporter aux malades de notables soulagements.

La cause essentielle de cette malignité spéciale des affections cancéreuses réside dans la funeste propriété qu'elles ont de se reproduire. C'était autrefois sur cette particularité qu'on avait établi la définition du cancer. Nous avons reconnu comme insuffisante cette base de classification; cependant, nous devons reconnaître que ce phénomène est un des plus importants de la maladie qui nous occupe. Il peut avoir lieu suivant trois modes bien distincts, que nous désignerons sous les noms de :

- 1^o Récidive sur place;
- 2^o Récidive dans les ganglions;
- 3^o Récidive par infection générale;

La première variété appartient à la plupart des affections que nous avons déjà passées en revue; on l'observe dans le cancer du col, dans les tumeurs fibro-plastiques et même dans les tumeurs hypertrophiques, aussi bien que dans le cancer; elle tient le plus souvent à ce que le mal local n'a point été détruit assez largement.

La deuxième espèce, c'est-à-dire la récidive dans les ganglions, résulte de ce que les molécules morbides, transportées par les vaisseaux lymphatiques et arrêtées dans le tissu trépan du parenchyme ganglionnaire, s'y accumulent et s'y développent. Elle n'existe que dans le cancer et dans le cancer.

Enfin, la troisième espèce est exclusive aux affections cancéreuses, dont elle constitue l'un des phénomènes les plus

redoutables. Elle peut se manifester partout : dans la peau, dans le tissu cellulaire ou bien dans les parenchymes, et sa présence est toujours un signe funeste qui indique une infection profonde de l'économie.

En traitant de l'anatomie microscopique, nous avons émis cette hypothèse que les molécules cancéreuses trop grosses pour être éliminées par les émonctoires naturels s'arrêtaient dans les capillaires et y déterminaient le caillot de nouvelles productions. Vers ce qu'on a appelé, cette explication nous paraît utile, en ce sens qu'elle peut servir à bien faire comprendre la différence fondamentale qui existe, sous le point de vue du pronostic, entre le cancer et toutes les autres variétés d'affections plus ou moins analogues.

Dr Alexis FAVROT.

CLINIQUE DES DÉPARTEMENTS.

Grossesse. — Vomissements incroissables pendant deux mois. — Mort.

Par le Dr LAMBERT, de Montigny-sur-Aube.

Le 15 février dernier je fus appelé à donner mes soins à une femme de Bissey-la-Côte, en proie depuis quinze jours à des vomissements opiniâtres.

Voici ce que cette femme m'a appris :

Agée de trente-quatre ans, Adèle Gattefosse a été réglée pour la première fois à l'âge de douze ans; elle s'est mariée à vingt-deux ans, et jusqu'à sa première grossesse la menstruation n'a éprouvé chez elle aucune interruption. Cette première grossesse s'est accompagnée de divers accidents, dont elle rend compte assez confusément; elle était devenue fantasque, et avait pris en aversion quelques personnes. Des vomissements intermittents s'étaient interrompus que l'on avait pendant les trois premiers mois, puis avaient cessé tout à coup. Toutefois, l'état nerveux quelle avait subi à cette époque semble avoir frappé le produit de sa conception d'une modification profonde. En effet son enfant est né hydrocéphale, existe encore, est âgé de huit ans; il ne peut soutenir la tête, qui a une circonférence de 84 centimètres; de plus, ce malheureux enfant est idiot. La femme Gattefosse a eu deux autres enfants; ses règles sont revenues huit mois après le premier accouchement, et n'ont été interrompues que lors d'une seconde grossesse survenue il y a quatre ans; elle a pu le second enfant sans presque s'en apercevoir; seulement, elle a eu des vomissements pendant un mois, sans en éprouver du reste une grande incommodité. Son enfant est né à terme; c'est une petite fille bien développée. Au bout d'un an d'allaitement, le flux catamenial étant survenu, elle seira un enfant; et depuis cette époque jusqu'au 10 janvier dernier, ses règles n'ont jamais manqué.

Le 10 janvier elle éprouva des vertiges; depuis quelques jours elle avait perdu l'appétit, mais ne se livrait pas moins aux soins du ménage; elle se préoccupait gravement du son con d'une troisième grossesse; elle voulait n'appeler un médecin qu'après le 10 février, espérant que la régularité de ses règles se rétablirait à cette époque. Pendant ce premier mois elle vomissait une fois ou deux chaque jour, quelquefois ses aliments, mais le plus souvent des mucosités; cepe dans les semaines ne la quittaient que dans les quelques rares heures de sommeil dont elle jouissait.

Le 12 février, ses soupçons se changèrent en certitude, elle se crut décidément enceinte, et le 12 au 15 février les vomissements devinrent si fréquents, qu'elle n'avait aucun repos ni le jour, ni la nuit.

Le 15, je fus appelé près de cette femme, qui appartenait à la classe la plus pauvre du village, et je la trouvai dans l'état suivant.

Adèle Gattefosse, d'une forte constitution, est brune; je mais elle n'est malade, si ce n'est lors de ces deux premières grossesses; elle se croit enceinte, et ne parle de sa grossesse qu'avec dépit. Sa mère, présente à mon examen, âgée de soixante-deux ans, a eu quatre enfants, et déclare n'avoir jamais été malade. L'aspect général de la malade accuse la souffrance, la pupille est dilatée, le poids est à 70, petit, mais régulier. La palpation de l'épigastre détermine aucune douleur; aucune tumeur n'est appréciable dans l'abdomen; la langue est à son état normal; l'haleine ne présente aucune odeur; le toucher permet de reconnaître l'état normal du col utérin. Absence de sensation douloureuse dans toute la région lombaire. Constipation datant de quinze jours.

Insistez sur ces différentes circonstances, parce que le traitement devait dépendre du diagnostic, qui fut d'abord réservé, malgré les signes rationnels d'une grossesse à son début. La malade me déclara n'avoir eu aucun chagrin, n'avait éprouvé aucune émotion; elle me dit qu'elle était bien certainement grosse, car déjà deux fois à ses grossesses antérieures elle avait éprouvé les mêmes maux. Le foie ne se laisse de toute altitude; la langue ne présente aucune trace de saurure; il n'y a ni céphalalgie ni douleur à l'épigastre.

Il est probable qu'il y a chez cette femme des vomissements sympathiques de l'érythème utérin; mais y a-t-il certitude? Ayant observé plusieurs cas de vomissements idiopathiques sans lésion appréciable du ventricule, j'ajoutai un diagnostic positif; me rappelant l'apophorisme *Vomitus curatur*, je préparai une potion composée de 0,50 d'acide, 0,05 de tartre stibié, dans 80 grammes d'infusion de feuilles de gaulthérie, édulcorée avec 10 grammes de sirop d'aloès. Cette salade, sur laquelle j'ajoutai quelques chandises aux sous-croûtes. La potion devait être prise par cuillerées d'heure en heure jusqu'à vomissements; je craignais la susceptibilité de l'estomac; c'est ce qui me suggéra l'idée d'ajouter le sirop diacode à la potion vomitive.

Le 17, j'apprends que la malade a peu vomé; les premières déjections sont dures, calculeuses, les autres sont grises, bien moulées, plus liquides. La malade a pris la

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de Médecine.

La Lancette Française,

Go Journal paraît trois fois par semaine :
Le Mardi, le Jeudi et le Samedi.

GAZETTE DES HOPITAUX

En s'abonne à Paris
au Bureau du Journal, rue des Saints-Pères, 40,
et dans les Bureaux de la Poste et des Messageries
dans tous les Bureaux de Poste et des Messageries
et chez tous les Libraires.

CIVILS ET MILITAIRES.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIGOREUSEMENT REFUSÉES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, fr. 8 50

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

PARIS, LE 12 AVRIL 1852.

SOMMAIRE. — Paris. — HÔPITAL DE LA PÎTÎÉ (M. Gendrin). Sur la colique vésicale. — Clinique externe (M. Jobert). Pseudo-vésiculaires guéries par le chloroforme, séance du 3 avril. — FEUILLETON. Comptes-rendus des travaux de la Société anatomique de Paris. (Fin.)

Le concours pour la nomination de deux places de chirurgiens du bureau central des hôpitaux vient d'être terminé par un des incidents les plus graves dont l'histoire fasse mention les annales des concours. Sur les huit candidats conservés pour continuer les épreuves jusqu'au bout, six se sont retirés. Un seul, M. Laborie, dont tout le monde apprécie la loyauté et le mérite, n'ayant pas cru devoir s'associer à la détermination de ses concurrents, a néanmoins déclaré que sa démission ne lui permettrait pas de profiter de la position qu'allait lui faire leur retraite, et il a affirmé qu'il se retirerait par suite de cette position. Nous ne pouvons nous prononcer sur les motifs qui ont décidé les honorables signataires de la lettre qu'on va lire à une détermination qui nous déplaît, mais nous ne pouvons nous empêcher de faire observer tout le poids qu'elle emprunte à leur honorabilité et à leur talent bien connus. M. Laborie se retirait, il ne restera qu'un seul candidat pour deux places. Dans ces conditions, le concours sans doute annulé, et il est fort à craindre qu'une cassation, dans ces circonstances, ne soit en même temps une abolition. Ce n'est pas que nous ayons beaucoup à regretter ce concours pas plus que celui pour la nomination des professeurs ; mais il y aurait encore le danger des garanties aux concours, ce concours n'aurait pas dans un moment de précipitation. En attendant des réflexions plus étendues sur ce sujet, voici la lettre qu'on nous communique.

H. de Castelnau.

Amateur le secrétaire général de l'administration des hôpitaux de Paris.

Monsieur le secrétaire général,

Nous venons avec un profond regret vous prier de faire connaître à l'administration notre résolution collective de nous retirer du concours ouvert le 1^{er} mars dernier.

Permettez-moi en même temps, monsieur le secrétaire général, de vous remercier personnellement des preuves de bienveillance et de loyale impartialité que nous avons tous reçues de vous depuis le commencement de ce concours.

Aggées, etc, etc.

BOULET, LA BÈRE, BROCA, DEPAUL, FOLLIN, AD. RICHARD.

HÔPITAL DE LA PÎTÎÉ. — M. GENDRIN.

Sur la colique vésicale.

Au n° 7 de la salle Notre-Dame est placée une jeune femme qui aujourd'hui, pour la troisième fois, présente les accidents typiques de la colique vésicale.

La colique vésicale est une maladie qui mérite à plusieurs titres de fixer votre attention. Elle a été énumérée à une certaine époque ; mais depuis un siècle et demi elle a de nouveau assez rare dans nos contrées. D'un autre côté, son

existence a été niée par les pathologistes, qui l'ont confondue avec la colique de plomb ; les prétendus empoisonnements dont on a parlé dans ces derniers temps à Paris sont des exemples de cette confusion : on a vu des empoisonnements saturnins dans une maladie produite uniquement par l'usage du cidre.

La première apparition de la colique vésicale en Europe remonte au commencement du quinzième siècle, à moins que la colique épidémique par laquelle fut ravagé l'empire de Tibère, et dont Plinie nous a transmis la description incomplète, n'ait été une colique vésicale. Quoi qu'il en soit, cette maladie a fait l'objet de nombreuses monographies : au premier rang, nous devons citer celle que Huxham a écrite sur la colique du Devonshire ; nous devons également mentionner celle que tout le monde connaît sous le titre de *colica pictorum*.

L'affection qui nous occupe règne épidémiquement aux Barbares, aux Antilles et dans la Castille ; on la rencontre dans la Basse-Normandie sous la forme sporadique ; à Paris, il ne se passe pas d'année où, pour notre part, nous n'ayons occasion d'en observer au moins deux ou trois cas.

Considérons dans ses manifestations symptomatiques, la colique vésicale comprend deux ordres d'accidents : les uns se montrent du côté du tube digestif, les autres du côté de l'appareil locomoteur. La manière dont elle débute doit être signalée : Une personne bien portante, après avoir pris comme de costume, le repas du soir, s'expose à l'action de l'air froid ; dans la nuit, elle est atteinte subitement d'une douleur cardiaque qui part de l'épigastre et suit le trajet de l'arc du colon. Le malade est en proie à des souffrances cruelles ; il se tort dans son lit et exerce une pression sur l'abdomen pour apporter un soulagement à son mal. Souvent des vomissements se déclarent, les matières rejetées au dehors ont une couleur verdâtre ; il y a de la constipation ; différents muscles, ceux de la région dorso-lombaire principalement, sont le siège de crampes plus ou moins violentes.

Les accidents se rapprochent au tube digestif durant deux ou trois jours ; ils sont très intenses. L'ébranlement du système nerveux est quelquefois porté assez loin pour occasionner le délire ou pour amener une prostration qui va jusqu'à la stupeur.

Dès la première invasion des douleurs, les malades éprouvent dans les membres une sensation de faiblesse et d'engourdissement qui se fait surtout sentir vers les extrémités, et disparaît peu à peu, dans l'espace de deux ou trois jours, lorsque l'accès a été léger.

La durée dans les membres dépasse toujours la durée de la cardio-entéropathie.

Ordinairement la maladie ne se borne pas à une seule attaque ; le lendemain, le surlendemain, dix jours après la première invasion, sans cause connue, les phénomènes cardio-entériques reviennent avec leur forme habituelle ; il y a de vives douleurs, des vomissements et des crampes ; plus tard, un sentiment de formation, qui s'accompagne de chaleur et de refroidissement, envahit les doigts et les oreilles. Les mouvements deviennent impossibles dans ces organes. Dans les membres supérieurs, l'action des muscles extenseurs se trouve presque toujours abolie.

Un troisième accès succède-t-il aux deux premiers, comme eux il a pour effet d'accroître la débilité musculaire ; il existe un rapport constant entre la gradation des phénomènes de paralysie et les phénomènes cardio-gastro-intestinaux ; on pourrait à l'avance, à l'aide des seconds, mesurer les premiers. Il arrive un moment où les fléchisseurs des membres abdominaux et thoraciques subissent la même atteinte que les extenseurs. La maladie que nous avons sous les yeux n'a conservé de la paralysie survenue lors de la première attaque qu'une très légère faiblesse dans les mains et dans les pieds ; cette faiblesse a persisté avec une aggravation marquée à la suite de la seconde attaque. Si nous sommes condamnés à de nouvelles récurrences, on verra comment rapides et étendus seraient les progrès de la paralysie.

Tel est l'ensemble des accidents de la colique vésicale ; les attaques répétées de la maladie, lorsque l'art est impuissant à en prévenir le retour, ont ordinairement pour effet de causer une paralysie qui, d'une part, ne reste pas bornée à quelques groupes de muscles, mais frappe la presque totalité de l'appareil musculaire, et de l'autre, demeure incalculable alors même que la colique a cessé de se reproduire. Dans de telles conjonctures, on peut tout au plus raisonnablement espérer de rendre en partie au malade le libre exercice des mouvements.

Les symptômes paralytiques s'accompagnent d'un amaigrissement qui suit les mêmes oscillations. Notre malade est dans un état d'embolisme qu'elle a acquis pendant son dernier séjour à l'hôpital. Si les accidents auxquels elle est actuellement en proie résistent à notre médication, il surviendra dans un court espace de temps une émaciation très prononcée, et avec cette émaciation une suspension de l'activité normale des fonctions organiques ; la menstruation s'arrêtera, les urines deviendront claires et mal élaborées, les formes extérieures s'affaibliront, les contractions du cœur perdront de leur énergie, et les diastoles artérielles de leur résonance ordinaire.

La maladie, dans quelques cas, a été portée assez loin pour altérer les facultés intellectuelles ; on pourra s'en convaincre en se reportant aux époques où elle a régné épidémiquement. Les ouvrages de Thierry et de Luzargia, la monographie de Clovis sur la colique du Poitou, abondent en faits de ce genre.

Nous l'avons dit déjà, on a confondu la colique vésicale avec la colique de plomb ; un volume entier a été écrit contre dans l'unique but de prouver que la colique épidémique de Madrid était due à l'usage d'eaux qui avaient traversé des tuyaux de plomb. Cette opinion, émise en Espagne, fut accueillie avec empressement par les médecins français, bien que la maladie eût attaqué les étrangers de préférence aux habitants du pays. Lors de la colique vésicale qui sévit épidémiquement en 1758 dans la capitale de la Normandie, on fit une enquête, et on ne manqua pas de trouver que certains marchands mélangaient à la filigrane dans le cidre, et d'un autre côté cette liqueur se chargeait de sels de plomb dans les réservoirs où on avait coutume de la recevoir au sortir du pressoir ; il n'en fallut pas davantage pour faire croire à l'existence d'empoisonnements saturniens ; on oubliait que de tout temps le cidre avait été fabriqué de la même ma-

FEUILLETON.

Comptes-rendus des travaux de la Société anatomique de Paris.

Par M. le docteur LEBOUR.

(Suite et fin. — Voir les numéros des 11, 13, 16, 18 et 23 mars ; 8 et 10 avril.)

ORGANES GÉNÉTAUX.

Les tumeurs fibreuses de l'utérus s'encrentent parfois de tissu calcaire ; il n'est pas rare, en effet, de rencontrer des amas de ce substance au milieu de tumeurs de ce genre qui ont persisté pendant plusieurs années sans que l'on ait remarqué la nature des maladies. Il est moins fréquent de trouver ces masses calcaires isolées au sein de la tumeur fibreuse ; M. Hérard nous en a fait voir un exemple. Le corps fibreux trouvé sur une femme de quatre-vingt-trois ans datant au moins de 40 ans ; il était d'un blanc grisâtre, parsemé de points durs, osseux ; mais, dans deux endroits, les masses calcaires, qui n'ont plus qu'une mince adhérence à la tumeur, étaient contenues libres d'adhérences dans la gaine fibreuse au sein du corps fibreux et tapissée par une membrane lisse, unie, d'apparence saine. Supposée maintenant que ces cavités contenant des matières calcaires soient placées de telle sorte sur une des faces de l'utérus qu'elles puissent entrer en communication avec un conduit muqueux, comme le vagin, par exemple ; alors vous auriez des corps étrangers expulsés par la valve et pouvant en imposer pour les pierres de l'utérus. En vous décrivant ainsi l'expulsion de ces concrétions calcaires, je n'ai fait que résumer une pièce anatomique que M. Hérard a présentée à nos yeux. Cette tumeur s'est déclarée chez une femme de soixante ans ; elle avait depuis six mois un développement qui avait attiré l'attention de la malade. Après des douleurs vives, elle avait rendu par le vagin des corps osseux. L'examen du cadavre fit reconnaître qu'une masse calcaire considérable, développée dans l'intérieur d'une tumeur fibreuse, communiquait avec le vagin.

Dans le cas précédent, une ouverture de la cavité anormale avait

induit en erreur le chirurgien et avait fait confondre cet orifice morbide avec le col de l'utérus. Cette erreur heureusement ne pouvait être nullement préjudiciable à la malade ; il n'en est pas de même dans un autre fait que je dois ici parler. Permettez-moi, messieurs, avant de vous le rappeler, de louer le chirurgien, qui, en permettant que cette pièce nous fût présentée en la montrant lui-même dans une autre Société, a voulu faire profiter de la science l'humanité de l'erreur qu'il avait commise. Vous avez sans doute, par ces paroles, déjà reconnu un fait de hernie de l'ovaire dans la grande lèvre, présenté par M. Hombœuf. Cette tumeur existait chez une fille de dix ans, elle était congénitale ; longtemps indolore, elle devint douloureuse ; les symptômes firent entre la petite malade l'hôpital de Nîmes. On trouva alors la tumeur située dans la grande lèvre, du volume d'une petite noix, dure vers sa partie inférieure, un peu plus molle vers la supérieure, sensible au toucher ; elle présentait celle de singularité et propre à induire en erreur, qu'elle était dure et rétractée dans l'abdomen, reposée en haut, mais légèrement attirée en bas. L'absence de cordons appréciable reliant la tumeur de la grande lèvre aux organes abdominaux et traversant le canal inguinal était encore propre à tromper le chirurgien.

On excisa donc la tumeur, dont on reconnut alors la nature : c'était l'ovaire. Trois jours après, la malade subissait à une péritonite, et l'on trouvait la trompe et le ligament rond du côté malade se dirigeant vers le canal inguinal recouvert par un prolongement du péritoine formant un canal non oblitéré jusqu'à la partie de la section. Ce fait, outre sa rareté, a de graves enseignements ; ces kystes étendus de l'ovaire et de la trompe ont été l'occasion de présentations intéressantes. A propos d'un kyste de l'ovaire traité par la ponction, la canule a demeure et les injections irritantes. M. Dutard nous a signalé un singulier déplacement des trompes et des ovaires de se diriger directement en avant, se rejoignant sur l'angle sacro-vertébral, se croisaient même, de sorte que la trompe droite était à gauche, et vice versa, la trompe gauche à droite. Les ovaires avaient suivi le même déplacement et adh-

raient ensemble sur la ligne médiane. Dans ces cas, le kyste avait pris naissance sur l'ovaire gauche, situé à droite de l'abdomen ; vous comprenez donc que le médecin, cherchant à reconnaître par le siège du kyste l'ovaire affecté, commettait presque assurément un erreur. Le fait d'un déplacement anatomique de l'ovaire est remarquable ; encore, au point de vue de la thérapeutique, une autre importance : c'est un nouvel exemple d'insuccès de tentatives de guérison radicale de kystes de l'ovaire. Ce fait frappe d'autant plus quand on recherche la cause de la mort, ce n'est pas les accidents dus à la canule à demeure, le kyste, considérablement revenu sur lui-même, puisque, donnant au début de traitement à l'abdomen un volume comparable à celui d'une grosseur de sept à huit mois, il n'avait plus, lors de la mort, que la capacité d'un gros oignon de poutre, offrait de l'ulcération, dont l'unique siège était directement au point qui devait correspondre à l'extrémité de la canule. Je ne veux rien conclure de ce fait, je tenais à vous le rappeler comme doublement intéressant au point de vue de l'anatomie pathologique et de la thérapeutique.

Très fréquemment, en pratiquant des ouvertures de cadavres, l'on rencontre, chez des femmes qui ont succombé à des affections très diverses, des kystes développés dans le ligament de la trompe. Notre collègue M. Follin (Thèse inaugurale, Paris, 1850), dans un excellent travail sur le corps de Wolff, avait démontré qu'il fallait regarder l'organe connu sous le nom de Rosen-Müller comme le vestige du corps de Wolff. Il avait émis cette opinion que la partie des kystes étendus situés dans ce point du ligament large appartenait à des canalicules distendus de l'organe de Rosen-Müller. Ces kystes lui paraissent analogues ceux nous moins fréquents qu'on observe chez l'homme au voisinage de l'épididyme ; l'explication donc que l'on donnait chez l'homme sous le nom d'hydride de Morgagni à cette tumeur plus ou moins pédiculée située à l'extrémité du ligament large et souvent adhérente à l'une des franges du pavillon de la trompe. Plusieurs pièces qui vous ont passé sous les yeux dans le cours de cette année ont démontré la vérité de ces opinions. M. Broca, sur une pièce disséquée par M. Follin, vous a montré que ces kystes s'élevaient tous sur le trajet des tubes flexueux et

d'une pince à dents et du bistouri, ou des ciseaux. L'excision de ce morceau de l'opération fut rendue plus difficile par la position du col utérin à l'extérieur et la densité des tissus denses presque cartilagineux. De plus, ces tissus peu vasculaires ne laissent écouler qu'une petite quantité de sang.

Lorsque le ravivement fut complet, M. Jobert appliqua un point de suture entrecoupée. L'ouverture fistuleuse fut comprise dans l'anneau de fil qui fut immédiatement noué et coupé au ras du nœud.

À droite et à gauche de longues incisions vaginales furent faites dans le but d'éviter toute espèce de tiraillement; on y ajouta même une troisième incision en avant.

La malade est reportée dans son lit, où une sonde à demeure est placée dans la vessie.

La première journée qui suivit l'opération fut calme, la sonde fonctionna convenablement, il s'écoula par le vagin une petite quantité de sang.

Le 27, l'écoulement de sang a cessé. La sonde marche bien. Pendant la nuit il survient un peu d'agitation. Le matin, M. C., en consultation, le soir, le ventre est légèrement météorisé, mais ne présente pas de sensibilité à la pression; cependant il survient quelques vomissements. — Orangeade, 10 pil. ext. ad. q. 0,01 cent. Cataplasmes.

Le 28, il y a plus de vomissements. Le ventre est toujours un peu ballonné. Tous les jours la sonde est changée. — Même prescription.

Le 29, la malade a ses règles.

Le 1^{er} mai, dans la nuit, il est survenu une contraction spasmodique de la vessie; la sonde, violemment chassée en avant et en haut, a cessé de fonctionner. Le matin, une seconde sonde introduite dans le réservoir urinaire donne issue à une très grande quantité d'urine. L'introduction de l'algaie est très douloureuse, et sa présence n'est que très difficilement supportée.

Le 3, l'écoulement menstruel a cessé.

Le 5, l'opération est examinée; le fil qui a spontanément coupé les tissus est retiré du fond du vagin. La sonde est restée à demeure, sa présence détermine toujours de fortes douleurs dans le canal de l'utérus.

Le 8, à dix heures du matin, la sonde est retirée; et la malade a pu avaler 45 grammes d'huile de ricin.

Le 10, l'écoulement de sang a cessé; elle conserve ses urines, éprouve le besoin de les rendre, comme à l'état normal; à la vérité elle ne s'est pas encore levée.

Le 25, elle est examinée de nouveau. L'état des parties est très satisfaisant. La malade commence à se lever. Quelques jours après elle peut vagner à ses affaires; mais bientôt elle l'apprend qu'elle perd de nouveau ses urines comme auparavant. Un nouvel examen permet à M. Jobert de constater qu'en effet la réunion des lèvres de la fistule ne s'est pas opérée, et qu'il existe toujours au milieu de la suture cicatricielle une petite ouverture qui donne issue à l'urine.

Le 1^{er} juillet, M. Jobert pratique une seconde opération urologique de la même manière que la précédente; seulement les tissus indolores sont moins denses, moins résistants et moins criants sous le bistouri qu'ils l'étaient. De plus, il s'écoule une plus grande quantité de sang.

Trois points de suture entrecoupée sont appliqués, puis des incisions vaginales sont pratiquées dans tous les sens et décroissent presque entièrement les parties qui viennent former le siège de l'opération.

Le 1^{er} août, tout est sur le côté gauche de l'utérus, il existe une lacune ulcérée dans laquelle le stylet bougent s'enfoncé profondément. M. Jobert l'incise jusqu'au fond avec des ciseaux; il en résulte une surface saignante sur laquelle plusieurs points de suture entrecoupée sont appliqués.

La malade est reportée dans son lit, et une sonde à demeure est placée dans la vessie.

Les suites de cette opération ne présentent rien qui fût digne d'être noté; il ne survient pas le plus léger accident, si

ce n'est les douleurs déterminées par la présence de la sonde, qui ne fonctionnent que très difficilement.

Le 6, M. Jobert la fait retirer comme inutile, et M. C., est sonnée toutes les heures. Quant aux points de suture, ils sont laissés en place.

Un mois après l'opération, M. Jobert examine l'état des parties. Il retire deux fils tombés dans le vagin; un troisième est encore en place, il l'enlève immédiatement. Quant au résultat, il paraît satisfaisant; M. C., en effet, se lève, fait ses affaires, urine seule sans qu'il lui tombe une seule goutte dans le vagin. Quelques jours après, elle part pour la campagne. Pendant un mois, il ne survient rien qui soit de nature à lui faire douter de sa parfaite guérison; mais au bout de ce temps le liquide urinaire s'écoule de nouveau par le vagin, et M. C., se trouve exactement dans la même position qu'avant l'opération. Revenue à Paris, elle est soumise à un nouvel examen le 31 décembre 1851, en présence de deux praticiens distingués de la capitale, MM. les docteurs Heurteaux et Delhail.

Après avoir constaté la parfaite oblitération de la fistule qui existait au fond du vagin, M. Jobert, pour mieux apercevoir l'état du point de la suture cicatricielle, qui nous donna passage à l'urine, injecta dans la vessie une assez grande quantité de liquide pour la distendre; puis, pendant qu'un aide comprime les parois du canal de l'utérus contre la sonde laissée dans l'intérieur du réservoir urinaire et fermée extérieurement, il ordonne à M. C., de faire des efforts comme si elle voulait uriner. Sous l'influence de cette contraction, on vit bientôt un fil filiforme de liquide sortir d'un point situé bien plus en avant que celui qui était le siège de la fistule, opérée précédemment. Pendant la seconde contraction, le résidu insulaire peu dense et peu résistant, est placé au-dessus de la ligne médiane, à 3 centimètres au moins en avant du tissu cicatriciel que nous avons mentionné plus haut. Bien que très petite, il est cependant facile, lorsque l'on connaît sa position, de l'apercevoir à l'œil nu.

Le 3 janvier 1852, M. C., est de nouveau opérée en présence des deux médecins que nous venons de nommer.

La malade, placée comme pour les opérations précédentes, le contour de la fistule est ravivé et son trajet complètement enlevé. Son étendue, devenue aussi plus grande, donne issue à une quantité considérable d'urine. Les pres suivants, on voit cette fistule entourée de points de suture entrecoupée. Enfin, des incisions vaginales sont pratiquées en avant, en arrière et sur les côtés, de telle sorte que la suture est presque isolée des parties environnantes. Les incisions latérales s'avancent jusqu'au tiers du bulbe de l'utérus. Pour s'assurer qu'il n'existe aucun intervalle entre les points de suture, M. Jobert injecte dans la vessie une certaine quantité d'eau tiède, qui est en effet parfaitement conservée. Cette fois, la malade est reportée dans son lit, et la sonde à demeure est placée dans le réservoir urinaire. Le jour de l'opération il ne survient rien de particulier, si ce n'est que la direction du canal de l'utérus tient la sonde dans une position tellement élevée, qu'elle ne donne que très difficilement issue à l'urine, encore faut-il l'abaisser sous l'extrémité extérieure.

Pendant la nuit il y a un peu d'agitation, de l'insomnie. La sonde détermine des douleurs tellement intolérables qu'on est obligé de l'ôter et de se contenter de sonder la malade de temps en temps. Le lendemain matin la sonde est remplacée dans la vessie; mais au bout de quelques heures il faut l'enlever de nouveau. A partir de ce moment elle ne fut plus remise.

Le 5, il existe de l'abâttement général; le pouls est fébrile; la langue, blanche; offre dans sa partie moyenne une coloration rouge. De plus, M. C., se plaint d'une céphalalgie intense, et de temps en temps il survient des nausées, voire même des vomissements. Le ventre est ballonné et un peu douloureux à la pression. Le soir, il s'écoule un peu de sang par le vagin; malgré cela, continue à la face est vultueuse, la

respiration fortement embarrassée et la toux opiniâtre. M. Jobert prescrit une saignée de 2 palettes.

Le 10, la malade est mieux, M. Jobert l'examine et enlève les deux points de suture. Tout paraît être dans un état très satisfaisant. On ne voit déjà plus les traces des incisions vaginales. On continue à introduire la sonde toutes les heures.

Le 26, il s'écoule par le vagin une assez grande quantité de pus relents sans doute dans l'intérieur de la cavité utérine. On cesse de sonder la malade.

Enfin le 10 mars 1852, M. Jobert l'examine une dernière fois avec MM. Heurteaux et Delhail, et constate la parfaite oblitération de l'ouverture fistuleuse, qui est remplacée par une cicatrice solide.

Le fait qu'on vient de lire porte avec lui quelques enseignements, sur lesquels nous croyons utile de fixer un instant l'attention des praticiens. Et d'abord sous le point de vue du diagnostic, nous ferons remarquer combien il a été difficile de reconnaître de suite le siège précis de la fistule. Il ne faut pas s'en étonner, cette difficulté a déjà été observée plusieurs fois par l'habile chirurgien de l'Hôtel-Dieu, et nous en trouvons l'expression consignée à la page 350 de son *Traité de chirurgie plastique*, dans un passage que pour notre raison nous citerons textuellement : « Si l'est facile, dit notre savant maître, de se méprendre sur la question de savoir si l'écoulement des urines se fait par le vagin ou par la fistule, il est encore plus malaisé de découvrir le point qui leur livre passage. Plusieurs fois j'ai dû examiner les femmes à différentes reprises avant de reconnaître le lieu précis par où le liquide s'échappait. Fréquemment même la seule injection d'eau dans la vessie a pu m'indiquer le siège de la fistule, qui se trouve toujours au centre ou dans les limites du tissu cicatriciel ».

Ces paroles peuvent être très bien appliquées à notre malade, que laquelle la difficulté du diagnostic était encore aggravée par l'existence simultanée de deux ouvertures fistuleuses. Presque toujours, en effet, en pareille circonstance, l'une des deux fistules empêche de reconnaître l'autre, à moins qu'elles ne soient toutes les deux assez grandes et assez bien placées pour être facilement accessibles à la vue.

Sous le point de vue thérapeutique, l'observation que nous venons de rapporter est une preuve de plus de l'inefficacité des catérisations; qui ont en outre le grave inconvénient de transformer les tissus environnants en tissus médullaires très denses et peu vasculaires, et de leur donner ainsi des conditions peu favorables à l'agglutination des cicatrices. La chose est plus désavantageuse encore lorsque l'on est obligé, comme chez notre malade, de lutter contre une constitution affaiblie et une vitalité douteuse; aussi M. Jobert n'est-il arrivé à obtenir la guérison radicale des deux fistules qu'en apportant à sa manière de faire ordinaire quelques modifications qui sont la conséquence logique de ce que nous venons de dire et sur lesquelles nous ne nous appesantirons pas davantage. Il en est ainsi cependant qu'il doit être remarqué que, dès lors, la guérison est obtenue, dans certains cas, au moins, il est possible d'obtenir la cicatrisation des parties réunies par la suture sans avoir besoin de mettre une sonde à demeure dans la vessie. Assurément, il serait contraire à toutes les règles chirurgicales de généraliser une chose qui ne doit être considérée que comme une exception; mais aussi il est toujours bon de rétrograder autant que possible le cercle des impossibilités, surtout lorsqu'il s'agit d'un pareil infirmité. Quelle que soit la cause qui produise un semblable résultat, la science doit toujours l'enregistrer comme un triomphe.

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 3 avril 1852. — Présidence de M. LARREY.

Correspondance.

La correspondance comprend :

1^o Une lettre de M. le docteur Stollit, adressée au président de la Société à l'occasion de sa nomination ;

même nature, existant dans la parole d'entendre et contenant une substance gélatineuse colloïde. Dans cet rectum, la coexistence de ces deux variétés du même produit morbide était un argument puissant pour conclure à l'identité de leur nature; mais la meilleure démonstration de cette affinité, c'est le microscope qui nous la fournit, comme je l'ai indiqué plus haut.

M. Verneuil, dans son rapport sur le travail de M. Lebert, a cité deux faits de productions colloïdes au sein de l'organisme; dans le premier, la nature du produit morbide a été très recherchée; mais sur un tumeur colloïde trouvée sur la face interne du fœtus, on a reconnu l'absence des éléments cancéreux.

Il résulte de cette analyse rapide de plusieurs variétés de cancer que nous avons eu sous les yeux pendant le cours de cette année; que le stroma, l'enveloppe, le véhicule pour ainsi dire du cancer, peut changer beaucoup, offrir une ressemblance partielle avec d'autres productions non cancéreuses, présenter par conséquent les mêmes caractères physiques, et embarrasser le médecin s'il n'a recours à l'étude microscopique, qui définit alors d'un puissant secours pour la pathologie et la thérapeutique.

À côté de ces variétés dans les cancéreux extérieurs il faut les formes du cancer, je vous citerai plusieurs cas où le siège du produit morbide était différent de ce que l'on rencontre habituellement. Sur la pièce de M. Lebert qui j'ai citée plus haut, le cancer colloïde développé au-dessous de la glande mammaire avait laissé au-dessus de lui une couche de la glande dans laquelle on trouvait éparses quelques masses rares de colloïde. Cette situation du cancer au centre des organes était encore plus marquée sur une pièce de M. Léticrion; on y voyait le testicule étalé comme une enveloppe superficielle et mise au-dessus de la masse épithéliale. Cette situation est normale du cancer, pour le diagnostic, une cause d'erreur souvent presque inévitable.

À côté de ces cas exceptionnels, je dois signaler une tumeur cancéreuse volumineuse que vous a montrée M. L. Blin; et qui était développée dans le flanc droit au-dessous des parois abdominales; n'ayant aucune connexion avec la foie ou le rein. A propos de cette pièce, M. Broca nous a rapporté avoir déjà rencontré deux faits analogues.

propos que peut-être un jour l'un de nous viendra apporter la preuve de la curabilité du cancer.

Je vous parais, messieurs, il n'y a qu'un instant, des formes diverses de ce terrible élément cancéreux, des variations du stroma, de la nature dans laquelle ils se développent, l'addition de substances étrangères ont rendu compte de bien des différences qu'on avait crues banales, et qui ce pendant font légères.

Vous avez vu cette année un exemple d'une coloration rare du cancer, c'était sur une pièce présentée par M. Lebert, au nom de M. Leluthe. Un cancer en ver de chair existait sous formes de plaques peu saillantes sur la face interne du crâne, sur la face externe de la dure-mère perforée en plusieurs points, puis en même temps à la partie externe de l'un des reins et de l'épiphyse. Ce fait donnait un aspect qui se mélangeait exactement dans son grand et principal aux cellules cancéreuses des noyaux et nucléolaires, mais moins développées que dans les cancers ordinaires. Les faits de ce genre sont rares. Balfoux en a rapporté un exemple (*Edinburgh and Surg. Journ.*, avril 1835; *Analysis in Arch. gén. de méd.*, t. xiv, p. 384). Comme dans le cas de M. Leluthe, le cancer se trouvait à la fois crânienne; enfin, un troisième fait semblable à ce que nous venons de vous dire, par M. Durand-Fardet.

Vous venez de voir le cancer sous forme d'une masse verdâtre, vous l'avez vu sous une autre forme moins rare cependant, j'ai pu en étudier, je vous parle du cancer colloïde. À propos d'un cancer de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire, M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les cas rares d'anatomie, de physiologie et de pathologie, regarde le cancer gélatineux de l'estomac comme une tumeur de tissu colloïde dans les pommelles et la glande mammaire. M. Lebert a étudié bibliographiquement et histologiquement ce mode de manifestation du cancer. Otto le premier, dans son ouvrage sur les

- 2° Une brochure de M. le docteur Le Roy d'Étiolles, sur les avantages des bougies tertiaires et crochues dans les rétrécissements de l'urètre;
- 3° La thèse de M. Pichaud, sur les déviations de l'utérus à l'état de vacuité.

Élévation performante de la vessie.

M. Vidal communique à la Société l'observation suivante : Un porteur d'âge de vingt-six ans, d'une forte constitution entra dans son service pour une rétention d'urine. L'élève interne qui le sonde la première fois employa une petite sonde en gomme élastique et sans succès. Comme le malade insistait pour être vu par un chirurgien induré, M. Vidal fut obligé de le débiter. Très peu de temps après, cette plaie s'inocula. Jusque-là rien d'extraordinaire ne s'était fait remarquer, lorsque, le lendemain de l'entrée du malade, des symptômes généraux très graves se manifestèrent, le malade devint fébrile, et dans la soirée, sans traitement ne put supporter la marche des symptômes, et le mort survint le sixième jour.

À l'autopsie, on découvrit dans la vessie, à droite de son corps, une nécrose du diamètre d'une pièce de 25 centimes. Au fond de cette nécrose sont trois petites ouvertures, qui permettent à l'urine de s'épancher dans le tissu cellulaire environnant. Dans le bas-fond et au pourtour de l'ulcération, on trouve çà et là de petites élevures, dures comme des concrétions calcaires, offrant beaucoup d'analogie avec les concrétions artérielles.

Ces tumeurs sont multiples. Comme le malade insistait pour être vu par un chirurgien induré, M. Vidal fut obligé de le débiter. Très peu de temps après, cette plaie s'inocula. Jusque-là rien d'extraordinaire ne s'était fait remarquer, lorsque, le lendemain de l'entrée du malade, des symptômes généraux très graves se manifestèrent, le malade devint fébrile, et dans la soirée, sans traitement ne put supporter la marche des symptômes, et le mort survint le sixième jour.

Plusieurs hypothèses se présentent :

- 1° On peut supposer l'action, soit directe, soit prolongée, de la sonde. Mais, outre que le cathétérisme avait été fait avec beaucoup de soins, avec une sonde en gomme dépourvue de mandrin, jamais la sonde n'a été introduite dans la vessie.
- 2° Chez un sujet où l'inoculation était très facile, on peut supposer que la première sonde a pu porter directement du pus du méat jusque sur les parties latérales de la vessie; ce serait alors ce pus inoculé qui aurait donné naissance à un chancre perforant.

On se rendrait compte de la fin de ces concrétions calcaires, qui sont assez nombreuses dans le rognon, dans la perforation, n'ayant pas permis à la vessie de se dilater également de la une rupture anormale à celle qu'on observe dans les vaisseaux artériels qui ont subi la dégénérescence calcaire.

Amputations partielles et mixtes du pied.

M. VERNEUIL présente à la Société de chirurgie deux moignons d'amputations anciennement pratiquées, l'une dans la continuité du métatarse, l'autre dans l'articulation tibio-tarsienne. Il joint à la première pièce une observation prise sur le vivant, et relative à une amputation partielle du pied pratiquée pour une lésion traumatique et par le procédé de M. Baudens.

Ces deux dernières observations suggèrent à l'auteur des réflexions sur les amputations partielles en général, et en particulier sur les opérations mixtes, c'est-à-dire moitié dans la continuité, moitié dans la continuité.

Une amputation était jugée nécessaire, faut-il enlever toujours suivre les procédés réguliers de Chopart, de Lisfranc, ou pratiquer la désarticulation tibio-tarsienne ou bien enfin peut-on, d'après le conseil donné par A. Cooper et Marjolin, de Lausanne, considérer le pied comme un tout indivisible, et pratiquer la section à tous les niveaux sans tenir compte des interstices artériels ?

Pour juger cette question en l'absence des faits, il faut tenir compte des résultats immédiats de l'opération et des suites ultérieures relatives à la station et à la marche.

Les principes généraux qui peuvent guider en pareil cas peuvent se résumer de la manière suivante :

- 1° Conserver l'un des bords du pied, certaines apophyses qui jouent dans le mécanisme de la station un rôle important; par exemple, une portion du premier métatarsien, le premier cunéiforme ou le scaphoïde, ou la tubérosité du cinquième métatarsien;
- 2° Ménager autant que possible les points d'insertion des muscles péroniers et leurs gaines synoviales pour prévenir les déviations consécutives du moignon et la propagation de l'inflammation;
- 3° Éviter néanmoins de conserver des lésions osseuses qu'on ne peut recouvrir avec les téguments, la présence de ces saillies peut gêner la cicatrisation, causer des accidents primitifs ou consécutifs graves et rendre l'opération inutile;

4° Se préoccuper essentiellement du siège ultérieur de la cicatrice, rejeter le plus possible les procédés à lambeaux dorsaux : des moignons, irréprochables en apparence, peuvent n'être d'aucun usage.

5° Enfin, conserver le plus de longueur possible à la partie antérieure du pied; ce principe est fondamental, et les deux observations citées en font ressortir toute la valeur. Dans ces deux cas, en effet, on voit le tarse et une partie du métatarse existant encore, la station était très solide, la progression facile et sans douleur.

Le talon n'était nullement dévié.

En résumé, M. Verneuil adopte le principe des amputations mixtes; il insiste surtout sur la grande supériorité de l'amputation dans la continuité.

Il termine en recommandant l'application de l'irrigation continue aux amputations du pied et pense qu'il faut restreindre le plus souvent les amputations partielles aux cas traumatiques et à un petit nombre de lésions organiques (nécrose, exostose, etc., etc.). Le principe de conserver le plus grande longueur possible du membre est le plus facile à saisir, et le plus facile à appliquer, de cancer, etc., etc., en exposant à des récidives presque certaines et souvent très rapides.

Dans une autre communication, M. Verneuil présentera quelques réflexions sur la désarticulation du pied.

Une commission composée de MM. Gosselin, Lenoir, Robert, est chargée d'examiner ce travail.

Après cette lecture, M. le président communique le résultat du scrutin pour la nomination de M. Houel. M. Houel, ayant obtenu la majorité, est nommé membre de la Société de chirurgie.

Fistule vésico-vaginale.

M. MAISONNEUVE présente à la Société les organes génitaux d'une femme à laquelle il a pratiqué l'année dernière plusieurs opérations dans le but de la guérir d'une fistule vésico-vaginale des plus compliquées et chez laquelle il a fini par oblitérer complètement la vulve.

Voici en peu de mots l'exposé de ces diverses opérations : Dans une première tentative faite au mois de février 1851, en présence de MM. Michon et Nélaton, et dont on trouve la relation dans la *Gazette des Hôpitaux*, il dissèque la vessie dans tout son pourtour de manière à en faire ressortir la tige. 2° De la symphyse pubienne, 3° enfin des parties latérales du vagin, de sorte que l'organe ne semblait tenir que par le périnée et les vaisseaux vasaux. Cette large dissection fut facilitée par une incision préalable, qui, partant du fond du vagin, divisait le périnée

dans toute sa profondeur, couronnait ensuite l'anus sans l'intéresser et se prolongeait jusque dans l'échancrure sciatique.

Après cette dissection, il lui fut facile d'arriver les bords de la fistule et de les rapprocher au moyen de la suture.

Pendant huit jours, l'opération parut devoir être couronnée de succès; mais bientôt il se forma un petit pertuis, qui s'agrandit peu à peu, de sorte qu'au bout de six semaines la fistule était devenue presque aussi considérable qu'au premier jour. Ne sachant à quoi attribuer cet insuccès, on se détermina à tenter de nouveau l'opération, mais avec une constance insolite et résolut de recommencer l'opération avec plus de soin que la première fois.

Cette seconde tentative eut lieu dans le courant du mois d'avril; elle fut pratiquée d'après le même plan que la première fois; seulement l'expérience qu'il avait acquise lui permit de l'exécuter avec plus de précision et de promptitude; la réunion fut l'objet de tous ses soins et fut d'une exactitude rigoureuse.

Au sixième jour, lorsque les fils furent enlevés, tout était parfaitement soudé et la réunion parut certaine jusqu'au quinzième jour; mais, à dater de ce moment, les urines commencent à suinter, la cicatrice se déchira peu à peu et six semaines après la fistule était reproduite.

Dès lors, M. Maisonneuve resta convaincu que cette reproduction de la fistule n'était plus un simple accident, mais bien une conséquence nécessaire des tractions exercées sur la cicatrice par le poids du scrotum et de la vessie; mais, comme il ne pouvait donner radicalement vicieux, il tenta alors un autre moyen. Ayant remarqué que la vulve était notablement rétrécie par suite des suture précédentes, il songea à la possibilité d'appliquer un obturateur en forme de pessaire : à cet effet, il en fit construire un en caoutchouc, qui remplissait la cavité de la vulve et empêchait le passage de la urine; mais le pessaire qu'il avait ainsi fabriqué se soumettait à une nouvelle opération.

Rebuté par tant de difficultés, M. Maisonneuve résolut d'oblitérer complètement l'orifice urinaire; mais un obstacle spécial se présentait à l'urètre d'abord, et il fallait trouver un moyen de rétrécir les urines, tout en permettant leur expulsion volontaire. Ayant par ses observations antérieures acquis l'expérience que l'urine pouvait sans inconvénient être portée et retenue dans le rectum, il proposa à la malade d'ouvrir une communication entre cet intestin et la vessie, transformant en vessie artificielle. Mais dans l'exécution de ce projet, il rencontra de graves difficultés et précisément dans la partie de l'opération où il avait le moins soupçonné. En effet, il parvint facilement à oblitérer la vulve d'une manière solide, résultat que plusieurs chirurgiens avaient regardé comme le plus facile, tandis qu'il lui avait obtenu la permanence de la fistule recto-vaginale. Cependant, malgré l'usage de l'incision et l'introduction d'une sonde, le diamètre de la fistule diminuait. Désespérant alors de pouvoir conserver cette fistule, il songea, en dernier lieu, à en faire une au périnée à l'aide d'un trocart, croyant que ce moyen d'une sonde à demeure lui permettrait ainsi d'établir un urètre artificiel.

Malheureusement cette opération, qui semblait la plus simple comme exécution et la moins dangereuse dans ses suites, fut suivie d'accidents très graves. Trois jours après cette dernière tentative, la malade fut prise de frissons et succomba avec tous les symptômes d'une septicémie.

Sur la pièce présentée par M. Maisonneuve, on voit que la vulve est oblitérée; on remarque les vestiges de la fistule vésico-vaginale, les restes de la fistule recto-vaginale et enfin les traces de la dernière opération.

M. Maisonneuve considère l'observation de M. Maisonneuve comme étant d'une très grande importance pour l'histoire des fistules vésico-vaginales. Il est du nombre de ceux qui avaient pensé qu'on ne pouvait pas obtenir une oblitération permanente de la vulve dans ces lésions. C'est l'opinion qu'il a soutenue dans une thèse de doctorat sur la clitoridectomie, et qu'il a développée dans son ouvrage sur l'oblitération de la vulve.

M. Maisonneuve obtient une oblitération complète; mais il est à remarquer que, ce n'est pas tout à fait l'opération de M. Vidal qu'il a pratiquée, qu'il n'a pas conservé d'urètre et que c'est en produisant une fistule urinaire par le rectum qu'il a obtenu l'oblitération de la vulve : c'est là une erreur de méthode, et c'est à regret que nous nous voyons obligés de constater que ce n'est pas plus les mêmes que dans l'opération de M. Vidal.

M. Maisonneuve a vu la réunion, qui lui avait donné les plus grandes espérances, se détruire alors qu'elle était presque achevée et qu'il ne restait plus qu'un pertuis peu considérable, l'attribue à l'absence de cette destruction de la cicatrice, et qu'il a vu que le retrait sur lui-même du décollement qu'il avait fait autour de la vessie pour amener les lèvres de la fistule au contact.

Sans rien l'action de cette cause, M. Michon pense qu'il y a une autre cause. M. Maisonneuve ne tient pas assez compte, M. Maisonneuve ne tient pas assez compte de la cause de la fistule recto-vaginale. La cicatrice entraîne l'écoulement d'un travail organique; achève; celui dont a parlé M. Maisonneuve n'en est pour ainsi dire que le moyen préparatoire. Or il n'y a rien de certain dans l'existence et la durée de ce premier temps. Tous les chirurgiens savent que ces apparences de réunion se produisent, et qu'elles sont le plus souvent le résultat de cette destruction de la cicatrice, et qu'il a vu que le retrait sur lui-même du décollement qu'il avait fait autour de la vessie pour amener les lèvres de la fistule au contact.

Sans rien l'action de cette cause, M. Michon pense qu'il y a une autre cause. M. Maisonneuve ne tient pas assez compte, M. Maisonneuve ne tient pas assez compte de la cause de la fistule recto-vaginale. La cicatrice entraîne l'écoulement d'un travail organique; achève; celui dont a parlé M. Maisonneuve n'en est pour ainsi dire que le moyen préparatoire. Or il n'y a rien de certain dans l'existence et la durée de ce premier temps. Tous les chirurgiens savent que ces apparences de réunion se produisent, et qu'elles sont le plus souvent le résultat de cette destruction de la cicatrice, et qu'il a vu que le retrait sur lui-même du décollement qu'il avait fait autour de la vessie pour amener les lèvres de la fistule au contact.

Sans rien l'action de cette cause, M. Michon pense qu'il y a une autre cause. M. Maisonneuve ne tient pas assez compte, M. Maisonneuve ne tient pas assez compte de la cause de la fistule recto-vaginale. La cicatrice entraîne l'écoulement d'un travail organique; achève; celui dont a parlé M. Maisonneuve n'en est pour ainsi dire que le moyen préparatoire. Or il n'y a rien de certain dans l'existence et la durée de ce premier temps. Tous les chirurgiens savent que ces apparences de réunion se produisent, et qu'elles sont le plus souvent le résultat de cette destruction de la cicatrice, et qu'il a vu que le retrait sur lui-même du décollement qu'il avait fait autour de la vessie pour amener les lèvres de la fistule au contact.

Sans rien l'action de cette cause, M. Michon pense qu'il y a une autre cause. M. Maisonneuve ne tient pas assez compte, M. Maisonneuve ne tient pas assez compte de la cause de la fistule recto-vaginale. La cicatrice entraîne l'écoulement d'un travail organique; achève; celui dont a parlé M. Maisonneuve n'en est pour ainsi dire que le moyen préparatoire. Or il n'y a rien de certain dans l'existence et la durée de ce premier temps. Tous les chirurgiens savent que ces apparences de réunion se produisent, et qu'elles sont le plus souvent le résultat de cette destruction de la cicatrice, et qu'il a vu que le retrait sur lui-même du décollement qu'il avait fait autour de la vessie pour amener les lèvres de la fistule au contact.

Sans rien l'action de cette cause, M. Michon pense qu'il y a une autre cause. M. Maisonneuve ne tient pas assez compte, M. Maisonneuve ne tient pas assez compte de la cause de la fistule recto-vaginale. La cicatrice entraîne l'écoulement d'un travail organique; achève; celui dont a parlé M. Maisonneuve n'en est pour ainsi dire que le moyen préparatoire. Or il n'y a rien de certain dans l'existence et la durée de ce premier temps. Tous les chirurgiens savent que ces apparences de réunion se produisent, et qu'elles sont le plus souvent le résultat de cette destruction de la cicatrice, et qu'il a vu que le retrait sur lui-même du décollement qu'il avait fait autour de la vessie pour amener les lèvres de la fistule au contact.

Sans rien l'action de cette cause, M. Michon pense qu'il y a une autre cause. M. Maisonneuve ne tient pas assez compte, M. Maisonneuve ne tient pas assez compte de la cause de la fistule recto-vaginale. La cicatrice entraîne l'écoulement d'un travail organique; achève; celui dont a parlé M. Maisonneuve n'en est pour ainsi dire que le moyen préparatoire. Or il n'y a rien de certain dans l'existence et la durée de ce premier temps. Tous les chirurgiens savent que ces apparences de réunion se produisent, et qu'elles sont le plus souvent le résultat de cette destruction de la cicatrice, et qu'il a vu que le retrait sur lui-même du décollement qu'il avait fait autour de la vessie pour amener les lèvres de la fistule au contact.

Sans rien l'action de cette cause, M. Michon pense qu'il y a une autre cause. M. Maisonneuve ne tient pas assez compte, M. Maisonneuve ne tient pas assez compte de la cause de la fistule recto-vaginale. La cicatrice entraîne l'écoulement d'un travail organique; achève; celui dont a parlé M. Maisonneuve n'en est pour ainsi dire que le moyen préparatoire. Or il n'y a rien de certain dans l'existence et la durée de ce premier temps. Tous les chirurgiens savent que ces apparences de réunion se produisent, et qu'elles sont le plus souvent le résultat de cette destruction de la cicatrice, et qu'il a vu que le retrait sur lui-même du décollement qu'il avait fait autour de la vessie pour amener les lèvres de la fistule au contact.

Sans rien l'action de cette cause, M. Michon pense qu'il y a une autre cause. M. Maisonneuve ne tient pas assez compte, M. Maisonneuve ne tient pas assez compte de la cause de la fistule recto-vaginale. La cicatrice entraîne l'écoulement d'un travail organique; achève; celui dont a parlé M. Maisonneuve n'en est pour ainsi dire que le moyen préparatoire. Or il n'y a rien de certain dans l'existence et la durée de ce premier temps. Tous les chirurgiens savent que ces apparences de réunion se produisent, et qu'elles sont le plus souvent le résultat de cette destruction de la cicatrice, et qu'il a vu que le retrait sur lui-même du décollement qu'il avait fait autour de la vessie pour amener les lèvres de la fistule au contact.

pratique la nature. Combien de temps dans la suture ? Six jours. La malade, pendant ce temps, put retenir ses urines près de six heures; à mesure époque elle eut ses règles; tout se passa pour le mieux. Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des décharges de l'écoulement de la plaie, et l'oblitération temporaire cessa. Cependant, Bérard jeune la vit dans cet état, qui pouvait faire naître l'espoir d'une guérison; mais une rétention d'urine était survenue, l'élève de service fut obligé d'introduire une sonde. Que s'est-il passé ? C'est ce que M. Vidal ignore; seulement il y eut des dé

Bureaux, rue des Saints-Pères, 60,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La Lancette Française,

Ge Journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

GAZETTE DE L'HOPITALAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50 c

Le port en sus pour les pays étrangers sans échange postal.

On s'abonne à Paris

au BUREAU DE JOURNAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 60,

BOULEVARD DE PARIS

dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES SONT RIQUETUEUSEMENT REFUSÉES.

PARIS, LE 14 AVRIL 1852.

Séances des Académies.

Une lecture de M. Bouvier et le comité secret ont occupé hier toute la séance de l'Académie de médecine. Le travail de M. Bouvier est une statistique qui nous a paru fort bien faite sur le choléra à Paris pendant les épidémies de 1832 et 1849. De cette statistique, l'auteur a conclu que les deux seules circonstances qui aient favorisé d'une manière très appréciable l'action de la cause propre du choléra sont la misère et l'encombrement. Est-il possible de tirer une pareille conséquence de la statistique, même bien faite, d'une seule localité ? Telle est la question que nous nous sommes posée avant d'entendre la lecture de M. Bouvier. Quant on sait toutes les variations si bizarres, si capricieuses en apparence qui ont été observées dans le développement et dans la marche des épidémies cholériques, on sera sans doute tenté de répondre négativement à cette question. Nous ne prétendons pas cependant nous prononcer d'une manière catégorique sur ce point; le travail de M. Bouvier n'est pas de ceux qu'il soit possible de juger après une simple audition. Une discussion doit d'ailleurs s'ouvrir dans la prochaine séance, et il est probable que les remarques des orateurs qui prendront la parole fixeront notre opinion sur les conclusions de M. Bouvier, dont le travail, dans tous les cas, restera comme un document important dans l'histoire des épidémies de choléra.

Le comité secret a été occupé par la lecture de la seconde édition un peu corrigée et considérablement diminuée du rapport de M. Chailly. Nous avons épuisé toutes les formules que pouvait nous inspirer notre admiration pour le savant académicien; nous ne pouvons plus désormais que nous taire en ce qui le concerne, pour éviter les répétitions. Nous discuterons donc sans autre préambule la liste de la commission dans laquelle les candidats ont été classés dans l'ordre suivant :

- 1^{er} MM. Lenoir,
- 2^e Depaul,
- 3^e Jacquemier,
- 4^e Devilliers,
- 5^e Colombe,
- 6^e Hatin.

La lutte sérieuse devant se passer entre MM. Depaul et Lenoir, c'est seulement relativement à ces deux can-

didats que nous devons juger le travail de la commission.

S'il s'agissait d'apprécier ici d'une manière absolue le mérite respectif de MM. Lenoir et Depaul, notre tâche pourrait être difficile; mais nous ne sommes point fort heureux dans une telle nécessité. Il nous suffit de savoir que, de M. Lenoir ou de M. Depaul, à le plus de titres à occuper une place dans la section d'accouchements de l'Académie de médecine. A ce point de vue, la question est beaucoup plus facile, tellement facile même, que pas une dissidence ne s'élève sur la solution à lui donner. M. Lenoir ne peut être sérieusement opposé à M. Depaul pour une place dans la section d'accouchements que parce qu'on pose d'abord en principe que le choix de l'Académie n'est pas absolument circonscrit dans le cercle des hommes qui s'occupent spécialement des matières auxquelles chaque section est affectée.

Nous commençons par déclarer que nous admettons ce principe, et la section d'accouchements est précisément celle qui renferme les deux meilleures preuves de l'avantage qu'il y aurait quelquefois à le mettre en pratique. Mais nous admettons ce principe à une condition, c'est qu'il ne se trouverait parmi les candidats spécialistes aucun homme digne d'occuper honorablement une place au sein de l'Académie. Or, personne n'oserait soutenir que les candidatures actuelles soient dans de telles conditions. Non-seulement M. Depaul, pour ne parler que de lui, est un accoucheur distingué; mais, dans ses concours pour l'agrégation et pour le Bureau central des hôpitaux, ainsi que dans la partie de ses travaux étrangers à l'art des accouchements, il a montré une étendue de connaissances et une sagacité d'observation qu'on est loin de rencontrer toujours chez les savants dits encyclopédistes.

Ainsi, sans prétendre en aucune façon placer le mérite de M. Lenoir au-dessous de celui de M. Depaul, il nous semble évident que l'Académie ne saurait hésiter un instant entre ces deux candidats lorsqu'il s'agit d'une place dans la section d'accouchements, pas plus qu'elle ne pourrait hésiter si l'ait question d'une place dans la section de pathologie chirurgicale ou de médecine opératoire. Nous croyons pouvoir ajouter que la justice de ces considérations a frappé la grande majorité de l'Académie, et que la nomination de M. Depaul est assurée.

— L'Académie des sciences a entendu une nouvelle dissertation de M. Fourcault sur les applications transcendentes des connaissances médicales. Dans cette communication, M. Fourcault a proposé des mesures qui nous paraissent excellentes. Il n'a oublié qu'une seule chose, c'est d'indiquer les moyens d'exécution.

Dans cette même séance, M. Waller a fait de nouvelles recherches sur les fonctions et la structure des nerfs ganglionnaires, en prenant pour base de ses recherches celles qu'il a communiquées dans une des

séances précédentes sur les nerfs cérébro-spinaux. Nous pensons que l'auteur aurait mieux fait de commencer par dissiper les doutes qu'il inspirés son premier travail, et que nous avons signalés à nos lecteurs dans une de nos dernières appréciations des séances académiques.

M. de Castelnau.

HOPITAL NECKER. — M. BRICHTEAU.

De la thoracotomie dans la phthisie pulmonaire.

La thoracotomie, appliquée au cas d'épanchement thoracique, a été dans ces derniers temps l'objet d'observations et de discussions nombreuses; mais on a beaucoup négligé de rechercher le parti qu'on pouvait tirer de cette opération dans quelques lésions qu'on observe plus spécialement dans le cours de la phthisie pulmonaire. C'est là cependant un sujet qui ne manque pas d'intérêt pratique.

Les avantages que l'on a quelquefois obtenus de la ponction de la poitrine dans certains cas de vomiques qui ressemblaient plus ou moins à la phthisie pulmonaire, et qui ne sont guère que des épanchements qui dans les observations rapportées par Pouteau, on sans doute donné l'idée d'avoir recours à cette opération dans la maladie qui nous occupe. Un fait singulier rapporté par le chirurgien Blegny, a pu ainsi faire concevoir des espérances d'une tentative si hasardeuse. Quoique ce fait puisse raisonnablement servir de base solide à ceux qui ont proposé la paracentèse dans la phthisie pulmonaire, tout au plus peut-on croire le malade dont il est question atteint de vomique ou de pleurésie chronique, comme les malades dont parle Pouteau. Mais d'autres médecins d'une autorité bien autrement recommandable ont eu cette idée, sans s'appuyer sur le fait raconté plus haut. Ainsi Gilchrist, dans son livre sur *l'utilité des voyages en mer*, propose le même moyen. Baglivi, qu'on ne peut assurément accuser de témérité, s'étonne que les médecins n'aient pas eu encore l'idée de déterminer le siège des foyers de la suppuration du poulmon chez les phthisiques et de donner issue au pus par une incision.

En y réfléchissant, on ne devine pas pourquoi la paracentèse chez les phthisiques serait plus périlleuse que chez les malades atteints de vomique ou d'emphyse, car la pénétration de l'air dans l'intérieur du poulmon qu'occupe la fonte tuberculeuse n'implique pas un danger plus grand que celui de la suppuration de la cavité pleurale. Peut-être même les accidents de compression sont-ils moins redoutables; car les parois des cavernes chez les tuberculeux sont pour l'ordinaire solidement organisées et ne paraissent pas devoir céder au poids de l'atmosphère, tandis qu'il n'en est pas ainsi du poulmon comprimé d'un emphyseux par un épanchement purulent. Restait donc à déterminer l'utilité de cette opération et la manière de procéder sûrement dans le foyer tuberculeux. Chose bien singulière! ces deux grandes difficultés ne semblent pas avoir occupé ceux qui ont proposé un moyen si insolite ! Quoi qu'il en soit, il est trouvé de notre temps un praticien qui a osé mettre à exécution le conseil vaguement donné par Gilchrist et Baglivi de pénétrer jusqu'au foyer purulent du poulmon des phthisiques. On lit dans le *Journal complémentaire des sciences médicales* pour 1850 et dans un travail intitulé : *Essais tendant à obtenir la guérison de*

A chaque pas Bichard emploie des remarques d'anatomie comparée qui ajoutent de l'ampleur au fond des choses, en donnant un lien entre les sciences rendus par cette science semblent ici moins séduisants que ceux que l'on demande à la chimie et au microscope, au moins ont-ils l'avantage de conduire à des vérités certaines et de ne pouvoir égarer l'illusion et l'erreur. Avoir aperçu et saisi cette infériorité est encore un des mérites de l'école française, dont l'ouvrage de Bichard fait l'expression la plus correcte en anatomie générale.

A ce livre si remarquable par des qualités éminentes, le temps avait apporté un défaut qui se montre vite dans les sciences : la vieillesse, ou plutôt quelque chose d'incomplet et d'insuffisant au regard aux nombreuses acquisitions contemporaines. Travail classique pour l'anatomie générale de la première époque, il manquait des développements de l'histologie moderne. A le considérer attentivement, sa trame avait été si bien ordonnée et son cadre si bien conçu, qu'il était possible, au moyen d'intercalations et d'additions, de le rejoindre et de le mettre au jour sans que les progrès récents de la science. Mais cette tentative était difficile autant que désirée, car il fallait avant tout rattacher les deux parties l'une à l'autre par un lien invisible, et pour cela introduire parmi les recherches modernes l'ordre, la clarté et l'exactitude, qui ont fait le caractère des *Éléments*. Aussi n'est-ce pas sans plaisir que nous annonçons au lecteur que cette tâche s'est d'être remplie avec bonheur. M. Jules Bichard, d'ici conçu par des recherches intéressantes qui l'avaient préparé à ce travail de restauration, est celui qui a osé porter la main sur ce livre excellent, et il y a mis une telle habileté, qu'il a eu la fortune singulière et rare de rendre un grand service à l'anatomie, en même temps qu'il accomplissait un pieux devoir envers le mémoire de son père.

La nouvelle édition conserve respectueusement le texte primitif. Les additions, reconnaissables à un caractère plus fin, sont intercalées dans l'ouvrage, qu'elles complètent sans l'altérer. Grâce même

où l'ingénieux et le profond ne suffisent pas à faire oublier l'incertain.

A mesure que l'anatomie générale fut plus cultivée, et que les horizons se multiplièrent dans ce domaine nouveau, on conçut l'espérance d'en faire sortir la connaissance entière de l'organisation. On ne considéra plus seulement les analogies naturelles; on se mit à étudier les liquides aussi bien que les solides, à découvrir la structure et la composition intime des parties, et de la naître une science intime formée de la triple application de la chimie, et du microscope, et qui devint une sorte de seconde anatomie générale entre la première. Les Allemands se sont portés de préférence de ce côté, et nous-mêmes, malgré notre réserve habituelle et un peu défiante, avons été obligés de les suivre sur ce terrain, où nous nous engageons davantage chaque jour. Jusqu'à un certain point, cet agrandissement s'est fait en dehors de notre influence. Mais, quoi qu'arrivât tardivement, nous y avons contribué cependant pour une bonne part; et il est peut-être vrai de dire que, si nos acquisitions en ce genre sont moins multipliées que celles de nos voisins, elles sont moins changeantes, et que même notre contrôle est souvent utile au redressement ou au maintien des faits nouveaux que l'on nous envoie.

Lorsque le professeur Bichard publia ses *Éléments d'anatomie générale*, il donna un spécimen heureux de ce que pouvait faire l'école française en cette science et à cette époque (1824). Son livre fut moins brillant que le traité du grand génie de Bichard, mais en se débarrassant des hypothèses et des tâtonnements qui sont inévitables au début d'une création scientifique, surtout en restant presque toujours exact dans le cercle un peu étroit où il s'était renfermé, il offrit à un haut degré des qualités d'un travail classique. Même il eut le mérite d'accueillir et de mettre largement à profit une science qui prête à l'anatomie générale un précieux et légitime concours, un concours plus direct que celui que donne la chimie organique, laquelle cependant je ne voudrais pas froisser dans ses espérances actuelles.

FEUILLETON.

BIBLIOGRAPHIE.

Éléments d'anatomie générale; par P.-A. BICHARD (d'Angers), professeur à la Faculté de médecine de Paris. Troisième édition, revue et augmentée par M. Jules Bichard, professeur agrégé de la même Faculté. — Un vol. in-8°, chez Labé, place de l'École-de-Médecine, Paris.

On peut marquer dans l'histoire de l'anatomie générale deux périodes et l'influence de deux écoles : l'époque et l'influence française, l'école et l'influence étrangère, qui est principalement allemande. Il n'est pas besoin d'une grande attention pour apercevoir qu'à l'origine cette science fut éminemment française, non-seulement parce qu'elle eut chez nous son berceau, mais surtout à cause de la méthode qu'elle suivit. La première idée vraie de l'anatomie générale est contenue dans le *Traité des membranes* de Bidest (publié en 1801, un an avant le *Traité d'anatomie générale*), et l'auteur, après avoir saisi le rapport qui existe entre des parties semblables disséminées en différents points, a démontré clairement ce rapport, et en a fait sortir une suite de résultats pour la physiologie et la pathologie. Cette découverte des analogies naturelles, leur démonstration certaine et la déduction des aperçus nouveaux qui en dérivent sont le caractère de l'esprit français, lequel aime principalement la simplicité et la clarté. Que ce soit son éloge ou sa preuve de son insuffisance, il ne se plaint ni dans les infimités courantes, ni dans les choses trop hautes, et se tient volontiers dans le courant moyen, entre deux extrêmes, les vérités qui sont claires de croix, par exemple, et l'indique cet pour faire comprendre ma pensée, je crois que les idées générales de Cuvier en zoologie, sont plus conformes à cet esprit que celles de Geoffroy Saint-Hilaire,

certaines cas d'asthme pulmonaire par des moeuvres chirurgicales, que le docteur Krimer, auteur de ce travail, dépensant des jours d'une femme phthisique, âgée de vingt-six ans, à laquelle il donnait des soins, pratiqua l'opération de la paracentèse, avec l'assentiment de plusieurs confrères, en pénétrant dans la poitrine par une incision faite entre la cinquième et la sixième côte, à gauche, à trois pouces du sternum. Mais, au lieu d'une incision profonde, et sans ouvrir le péricoste, il s'était contenté de découvrir, y fit une ouverture pour introduire une sonde, afin d'explorer l'état du pommou; cette exploration causa des douleurs qui forcèrent de la suspendre et d'appliquer un bandage sur la plaie; on l'enleva au bout de deux heures, et il se trouva inapte de manière purulente, réépliquée et de nouveau troublé de la même manière. On se contenta de panser avec du tannin et un peu de camphre; vers le sixième jour, dans la poitrine par l'influence de l'action irritante de l'air et de la contraction des fibres musculaires des organes de la respiration.

Comme d'ailleurs la maladie était considérablement soulagée, M. Krimer se crut dispensé de tout autre procédé opératoire ; seulement il agrandit la plaie faite à la plevre et y porta à quatre lignes, puis fit coucher la malade sur le côté opéré, afin de procurer au pus un plus libre cours. Après des accidents inflammatoires alarmants, qu'on combattit par des saignées répétées, l'état de la malade devint de plus en plus satisfaisant ; l'écoulement de la matière purulente se prolongea jusqu'au huitième jour de l'opération , et à la fin de la sixième semaine on avait tout lieu d'espérer une prompte guérison ; lorsqu'à la suite d'un excès de régime la malade succomba à une pneumonie.

A l'ouverture du corps, le poulmon droit fut trouvé hépatique, et la pierre costale et pulmonaire était recouverte d'une fausse membrane; une certaine quantité de sérosité était épanchée dans le côté; des tubercules existaient au sommet du poulmon. Le poulmon du côté opéré était également enflammé et adhérent à la pierre; il contenait plusieurs petites vomiques ou cavernes, dont l'une avait été ouverte et s'était trouvée presque comblée et tapissée de bourgeons charnus; d'autres petites vomiques communiquaient avec des ramifications bronchiques. Cette caverne aurait pu contenir un petit œuf de poule et communiquait avec l'incision par une ouverture de cinq lignes carrées environ.

Nous devons louer Krimer d'avoir osé faire une tentative hardie, qui a tout au moins prolongé la vie de sa malade, et ne paraît avoir eu aucun inconvénient réel. Nous ne nous dissimulons pas toutefois ce que l'opération pourrait avoir de dangereux si elle était mise en pratique par un médecin peu instruit et incapable de porter un diagnostic rigoureux sur les maladies qu'il observe.

En effet, sans parler ici de la difficulté fort grande de déterminer le siège du foyer purulent, il y a une circonstance bien grave, et qui rendrait probablement inutile une pareille opération; c'est l'état avancé de la maladie alors que cette opération devient possible.

En effet, quand la fonte tuberculeuse est réunie en foyers, quel moyen peut être utile aux malades ? De plus, ces foyers, sont rarement uniques ; il s'en forme plusieurs à la fois, puisqu'il y a très souvent dans le pommion plusieurs noyaux tuberculeux, comme l'atteste d'ailleurs le fait publié par Krimer. Et puis, il faut bien le dire, ce ne sont pas les collections purulentes qui suffoquent les phthisiques, puisqu'ils ont presque toujours la facilité de les évacuer par l'expectoration. C'est leur formation incessante, l'envahissement toujours croissant de la substance du pommion, etc.

Les cas où cette opération serait utile se borneraient donc aux individus qui ne présenteraient qu'un foyer tuberculeux, ou chez lesquels la fonte tuberculeuse d'une éruption serait constituée de manière à devancer toujours les autres.

Nous avons rencontré deux cas dans lesquels l'opération nous a paru indiquée, et nous croyons pouvoir assurer que dans les deux cas les malades en ont retiré un avantage marqué.

34

À une impression plus complexe que dans les deux éditions précédentes, le volume a pu compter au-dessous du nombre de pages qu'il avait autrefois, malgré le nombre et l'importance des additions circonstancielles qui ne se pas dédaignées des élèves. Et ce qui est encore plus précieux pour eux, des figures nombreuses et bien disposées rendent sensibles aux yeux les détails de la structure des parties.

Il me serait impossible de mentionner ici toutes les additions qui ont été faites; elles ont le caractère commun d'être nouvelles, placées à propos, concises, claires et très en courant des progrès récents de la science. En des parties nombreuses, l'éditeur place ses propres idées, et témoigne d'une étude profonde des questions qu'il agite.

C'est dans l'introduction, à l'article *Organes*, qu'il trace le résumé de cette partie de l'*histologie* qui a pris le nom de *théorie des cellules*. Il en donne un aperçu sobre et juste, en indiquant ce qui est acquis et ce qui reste obscur; et, chemin faisant, il a soin d'en montrer les applications aux différents tissus, à mesure qu'ils sont examinés dans l'ouvrage. Au même article *Organes*, il donne les changements qui ont été faits à la classification des tissus, et rapporte celles de Hüssinger, de E.-H. Weber, de Blainville, et de M. Bérard adoptée dans ses *leçons de physiologie*.

Le tissu adipeux a mérité plusieurs additions relatives aux lésions adipeuses, à leur composition chimique et au pouvoir qu'ils ont les animaux de transformer en matière grasse des substances mentaires dépourvues de graisse, dernier point qui récomense être débattu et résolu par les expériences de Liebig. A l'occasion du tissu médullaire ou du tissu des os, on peut regretter que l'auteur n'ait pas rappelé les données sur la constitution de la membrane médullaire, dans un mémoire publié en 1849 (*Archives de médecine clinique*, 3^e série, tome XX), par MM. Gosselin et Regnaud. Ce trait fort bien fait, qui n'existe pas de la membrane médullaire, méritait d'être examiné et discuté.

CLINIQUE CIVILE. — M. MARCHAL (de Calvi).

Des rapports de la gangrène et de la glucosurie.

Je viens d'observer un phénomène extraordinaire dans le cours de la glucosurie, et je me hâte de le faire connaître, afin d'engager d'autres observateurs à dire ce qu'ils ont pu voir sous ce rapport. Il importe, en effet, à la pratique que le fait soit connu et établi, si ce que je suppose est exact.

Il y a quelques jours, j'ai été appelé auprès d'un homme affecté d'une gangrène spontanée du petit orteil, déjà en grande partie séparé à son articulation avec le métatarse. Je dus rechercher quelle pouvait être la circonstance constitutionnelle ou diathésique à laquelle se rattachait cette mortification, peu grave par elle-même dans sa localisation circonscrite, mais si menaçante pour l'avenir. Je ne pouvais être que très vaguement informé de la vie antérieure du malade, les simulmans gagnaient le malade vivant peu de vin se privant de ligneurs, de café, et ne faisant pas un usage habituel d'aliments échauffants. Point de diathèse strumense, appréciable par quelques accidents présents ou passés qui lui fussent imputables. Point d'antécédents syphilitiques. Nulle apparence de diathèse rhumatique. Il existait à la poitrine quelques taches furfuracées occasionnant une vive démangeaison, et, faute d'une explication meilleure, j'avais été amené à me demander s'il n'existait pas une diathèse herpétique, susceptible à la rigueur d'adopter quelque une phlogose ulcéreuse des vaisseaux de la partie actuellement sphacelée.

Une telle explication, comme on pense bien, n'était pas de nature à le satisfaire complètement. Et j'étais en peine du fait que, dans la soirée, il avait bu fort copieusement. Il venait présentement à l'une de mes visites, que le malade buvait alcool, soit de la tisane, soit de l'eau, soit du lait. A la campagne, notamment, il lui arrivait souvent de boire pour plus de 3 francs de ce dernier liquide dans un jour. Cette circonstance me frappa, et je me mis aussitôt de la quantité de liquide qu'il avait absorbé, à faire un relevé, et à noter la quantité des boissons ingérées. Deux larges vases étaient remplis chaque nuit, et le sommeil était à plusieurs reprises interrompu par le besoin de la miction. A ce récit, je me doutai guère de l'existence de la glycosurie, et, n'ayant pas à ma disposition les moyens nécessaires à la recherche du sucre dans l'urine, je me contentai de constater la présence de la glycémie à l'aide d'un Mialhe, qui me révéla que le liquide contenait plus de 90 grammes de glucose par litre.

M. V... (le sujet de l'observation) rendant environ sept litres d'urine dans les vingt-quatre heures, on voit quelle énorme quantité de sucres il éliminait journellement. La maladie remonte, selon toute apparence, à dix ans. Il y a en effet, nombre d'années que M. V..., aujourd'hui âgé de quarante ans, alors très repêti et très robuste, a commencé à maigrir, et qu'il a constaté que se développaient des affaiblissements dans les extrémités inférieures, sans nulle apparence de paralysie ou d'anesthésie, affaiblissement progressif et qui, dans ces derniers temps, était arrivé au point que le malade ne pouvait supporter la plus légère locomotion. Après quelques tours dans un jardin, il fléchissait avec le sentiment d'une douloureuse fatigue, et était obligé de s'asseoir. Nulle érection du pénis ne s'est produite depuis dix ans, et le mariage est devenu impossible. On voit sur les lombes et aux cuisses des étreillures, comme chez les ascétiques guéris ou chez les femmes qui ont eu plusieurs enfants.

La diathèse necrosique (diathèse secondaire, subordonnée, selon toute vraisemblance, à la diathèse glucosurique) ne s'est point manifestée tout à coup par la mortification du petit orteil; elle a préludé, en quelque sorte, par trois espèces d'accidents.

Premièrement, on voit, sur les jambes, une foule de taches d'un rose vif, oblongues, ayant pour la plupart un centimètre environ de longueur sur cinq millimètres dans leur plus grande largeur, et, quand on les considère de près, il est facile de reconnaître que, sous ces taches, le tissu dermique a été détruit. Autant de taches, autant de dépressions. Voici maintenant comment ces taches se produisaient. Le malade

considérable, au moins immédiate. Ainsi l'infestation d'abord restée stationnaire pendant trois jours, puis elle a pris une marche rétrograde assez rapide, au point que, le 26, le malade sortait du service, sur sa demande, presque complètement guéri; il ne conservait qu'un peu de raideur des jambes, qui, selon toute probabilité, a dû disparaître rapidement.

CLINIQUE DÉPARTEMENTALE.

De rôle de l'utérus au moment d'une opération césarienne pratiquée pendant l'éthérisme produit à l'aide du chloroforme.

Par le docteur Ed. SIMONIN.

Directeur de l'École préparatoire de médecine et de pharmacie de Nancy.

M^{lle} B... d'une constitution chétive, âgée de trente-cinq ans, est accouchée heureusement trois fois. Les deux derniers enfants couchés ont eu l'encrez ans et quatre mois avant la quatrième grossesse dont il va être question. Depuis le deuxième accouchement, suivi de l'allaitement, et après le troisième accouchement surtout, une déviation de la colonne vertébrale est survenue, de telle sorte que la taille s'est raccourcie d'environ vingt centimètres. Une hernie ombilicale s'est aussi alors révélée. Une quatrième grossesse survint, et M^{lle} B... se trouva à terme le 15 décembre 1890.

Le sage-femme, appelé pour assister M^{lle} B..., dans sa couche, reconnut une étroitesse absolue du bassin, et fit appeler M. le docteur Grandjean, qui constata, le même jour, l'infirmité des membres inférieurs et une tuméfaction considérable des parties génitales externes. L'abdomen faisait une saillie très prononcée, et une antéversion de l'utérus était évidente. Le même jour, la poche des eaux se rompit sans douleur. Dans la grossesse précédente, ce fait avait eu lieu trois jours avant l'accouchement.

Le lendemain, 16 décembre, les douleurs de l'accouchement se déclarèrent au commencement de la nuit.

Une consultation eut lieu à une heure du matin, et MM. Grandjean, Ed. Simonin, Lemoine père et Lemoine fils constatèrent l'état suivant:

Contraction énergique de l'utérus, décelée par les phénomènes habituels en pareil cas, accompagnée de cris; quantité assez considérable de sang écoulé par la vulve, dont la tuméfaction a pris d'énormes proportions; puits faible, dont environ 110 pulsations à la minute.

À louché extérieur, on reconnaît une proéminence anormale de la symphyse du pubis, et le doigt introduit entre les branches montantes de l'ischion fait reconnaître qu'elles sont rapprochées l'une de l'autre; de telle sorte qu'entre les ischions un doigt seulement peut être horizontalement placé, qu'entre les branches un seul doigt peut pénétrer en se portant vers la symphyse jusqu'au milieu de l'espace compris entre les branches montantes, qui sont déformées. En arrière, le sacrum offre une saillie rendue très apparente par la courbure de la colonne lombaire, portée si fortement en avant que le diamètre antérieur du grand bassin est altéré.

Les trochanters semblent offrir moins de relief que d'habitude. Toutefois, la malade observe que l'écartement extrême des jambes, qui est alors constaté, est en partie accidentel et tient au gonflement des parties génitales.

Le doigt ne peut pénétrer suffisamment dans le vagin pour rencontrer le col de l'utérus. La vie de l'enfant est constatée par ses mouvements, constatés par la mère, et par l'auscultation faite entre l'ombilic et la crête iliaque gauche.

Il est évident pour les médecins consultants que, dans le cas en question, la période dans laquelle se trouve la malade réclame l'intervention de l'art. Pour bien motiver une résolution définitive, on décide qu'un examen nouveau aura lieu par le vagin, et qu'au cas de non renouveler des douleurs intolérables pour M^{lle} B... une éthérisation précéderait la touché.

Préparation éthérisation. — La malade est placée en travers sur son lit, les jambes sont écartées, et les pieds reposent sur des chaises; la tête est légèrement soulevée. M. Simonin

verse dans l'appareil à soupapes sphériques de M. Charrière environ 3 grammes de chloroforme. Après les précautions usitées pour calmer l'anxiété de la respiration, les mouvements inspiratoires ont lieu légèrement, sans toux, sans anxiété. Après dix minutes, la perversion de l'intelligence apparaît; les yeux sont fermés. Des pigures faites à la main droite et à la gauche proviennent la persistance de la sensibilité. Le pouls reste fréquent sans acquies de force. La conscience était visiblement abolie, on introduit la main entre les grandes lèvres, qui augmentent de plus de cinq travers de doigt la longueur du vagin.

Il n'est pas possible de reconnaître le sommet du sacrum, non plus que la position du col utérin. Pendant ce toucher la malade agit et l'organisme réagit visiblement; mais au réveil, M^{lle} B... n'a aucun souvenir de tout, et ne se souvient que de piqures sans pouvoir préciser leur siège.

Le résultat de l'investigation ainsi pratiquée la conviction pour tous les assistants de l'impossibilité qu'on se trouve de délivrer cette malheureuse femme par les voies naturelles, et l'opération césarienne est considérée comme la seule chance qui reste à la fois à la mère et à l'enfant.

M^{lle} B..., bien que soupçonnant quelques détails de l'opération qui lui est proposée, s'y soumet avec confiance, en invoquant les bienfaits de l'éthérisation. On n'apporte aucun retard dans l'accomplissement des résolutions prises. Il est deux heures du matin.

Seconde éthérisation. — La malade est placée sur un lit dans le décubitus dorsal.

M. Ed. Simonin verse en trois fois dans l'appareil environ 15 grammes de chloroforme.

L'éthérisation est faite avec lenteur; elle dure dix minutes. Au début, le pouls, faible, donne 120 pulsations.

Troisième minute. Des paroles incohérentes annoncent l'état de perversion intellectuelle, qui est accompagné d'une légère agitation.

Quatrième minute. La respiration et la circulation ne paraissent pas augmenter de fréquence.

Quatrième minute. Insensibilité de la main droite aux piqures; réaction du muscle orbiculaire droit pendant cette expérience.

Quatre minutes trente secondes. Insensibilité à la tempe et au front. L'opération est commencée par M. Grandjean, alors que M. Simonin continue l'éthérisation.

Opération. — M. Grandjean porte son bistouri à deux travers de doigt au-dessus de l'os pubis gauche, et commence une incision dirigée à gauche, ayant sa convexité en dehors, s'élevant jusqu'au-dessus de l'ombilic, et comprenant successivement la peau, les muscles, le péritoine, soulevés au moyen d'une sonde cannelée, et formant ensemble une paroi abdominale peu épaisse. L'utérus fait immédiatement hernie. Cet organe apparaît offrant une coloration blanchâtre rappelant celle du tissu des ventricules du cœur lorsqu'ils sont parfaitement exsangues. Les intestins qui l'environnent sont contenus à l'aide des mains. L'utérus est incisé parallèlement à la plaie abdominale. L'incision porte à la fois sur le tissu musculaire de l'organe et sur le placenta en partie décollé.

Les membranes sont percées en regard de la plaie. L'enfant est trouvé dans la seconde position, et présente les fesses à l'ouverture faite à l'utérus.

L'enfant, du sexe masculin, est saisi par les pieds, extrait de la matrice, séparé de sa mère et posé immédiatement des cris éclatants.

On remarque qu'en un instant l'enfant rend une partie du méconium. Aucune artère tégumentaire ou musculaire ne donne de sang.

La délivrance est immédiatement effectuée. Le rôle de l'utérus, pendant la manœuvre opératoire, est important à noter, surtout en le rapprochant des phénomènes de l'éthérisation. Au début de l'opération, l'intelligence, les sens, la sensibilité générale étaient complètement éteints. Cet éthérisme ne cessa point par le fait de l'opération césarienne, pendant laquelle la couleur de l'utérus n'a pas varié. La contraction générale de l'utérus fut évidente pendant l'incision, et alors que le tronc de l'enfant venait de franchir l'ouver-

ture artificielle, cette incision était raccourcie d'environ trois travers de doigt, et de telle sorte que la tête eut peine à franchir l'ouverture faite à la matrice déjà contractée sur le cœ-

La malade, pendant toute l'opération, ne fit pas plus léger mouvement; elle paraissait réduite à l'état de cadavre. Après l'extraction de l'enfant l'éthérisation fut suspendue pendant quelques secondes; mais en ce moment des contractions musculaires étant apparues aux membres supérieurs, et faisant craindre une difficulté dans la réduction des intestins échappés de l'abdomen, l'éthérisation fut reprise. La contraction musculaire dont il vient d'être question disparut rapidement, et celle des parois abdominales fut tout à fait visible. On procéda à la réduction des intestins. Les lèvres de l'incision abdominale sont rapprochées; quatre épingles sont placées et supportent des bandes entortillées, se soutenant très léger de sang à lieu par la partie inférieure de l'incision. Quelques compresses placées sur l'abdomen sont maintenues par un bandage de corps.

L'éthérisation ne fut cessée qu'après la dernière suture. Depuis assez longtemps on n'avait pas remis de chloroforme dans l'appareil. Au moment où l'appareil fut retiré le pouls avait notablement faibli; la respiration avait diminué de fréquence et d'énergie; de telle sorte que, pendant quinze secondes environ, les soupapes de l'appareil se soulevaient à peine. Jusqu'à la persistance de la contraction des muscles massagers avait paru éloigner l'idée d'un danger dans l'éthérisation.

Le rachis n'était point appareillé; il n'existait pas de mucosités bronchiques, et la sécrétion salivaire ne paraissait pas augmentée.

En ce moment les pupilles étaient extrêmement contractées; leur diamètre n'était pas plus de 1 millimètre et demi d'end. Le figure était pâle; les lèvres étaient décolorées. Il n'y avait pas de sueur à la peau. Lorsque l'oreille fut approchée de la bouche, on percevait le bruit léger d'une respiration régulière. Après la fin de l'éthérisation l'abdomen persista pendant environ 30 secondes au degré qui vient d'être signalé.

L'air de l'appareil fut alors renouvelé. Une ventilation fut établie. À l'aide d'un éventail improvisé, devant la bouche de la malade, dont la tête se trouvait sur le même plan que le tronc, les masses se détendirent alors. Pendant quelques minutes, faites sur la partie droite du front, une légère contraction du muscle orbiculaire à lieu, et des soupapes se font entendre. En ce moment le corps n'avait pas encore quitté la position prise avant l'éthérisation. Des piqures faites aux mains motivent leur léger déplacement.

Une minute après le réveil de la sensibilité les yeux s'ouvrent naturellement; les pupilles sont largement dilatées, et ne se contractent que très peu sous l'influence de la lumière.

À l'annonce de sa délivrance par une opération qu'elle avait totalement ignorée, elle répond par ces seuls mots: « Ah! cela est bien commode. »

Pendant la nuit, sommeil vague, douleurs dans l'abdomen, rappelant les douleurs de l'accouchement; cris; quatre vomissements en sept heures; douleur à la plaie de l'abdomen.

La malade doutant de l'opération se fait apporter son enfant, que l'on avait éloigné pour que ses cris ne prissent pas la mesure du son du sommeil. Absence de crises.

Le 16 décembre au matin, pupilles moins contractées que la veille; pouls à 108 pulsations; langue humide; quelques heures de sommeil; sauter du chloroforme assez pénible.

Continuation des douleurs. — Eau gazeuse.

Les langes sont fortement teints de sang dans la journée. Vers le soir on visite la plaie. Une anse intestinale est passée entre deux points de suture. Une nouvelle épingle est placée et maintenue à l'aide de la suture entortillée. Légère sécrétion blanchâtre contenant du sang dans le vagin; vomissements fréquents pendant la nuit; affaiblissement de l'intelligence.

Le 17 décembre, enflure des parties sexuelles très diminuée.

Mort à neuf heures du matin, trente-six heures après l'opération.

Résumé des cas minutés, desquels il nous semble que, dans le dernier cas, on a singulièrement abusé; mais lorsqu'un agent thérapeutique de cette classe se produit sous le patronage d'un homme aussi consciencieux et aussi instruit que M. Carazas, aussi connu par ses travaux sérieux, nous ne craignons pas de dire à nos confrères: Essayez par vous-mêmes sur la foi de cette analyse, si vous pouvez trouver une fois ces raisons précises, et dans toutes les cas, à coup sûr, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

D^r A. F.

Essai historique descriptif sur la maladie de Bright. (En espagnol.)

Sous ce titre, un docteur espagnol, M. A. de Gracia y Alvarez, vient de publier dans ces dernières années une excellente monographie pleine d'érudition et de bonne critique. Ce travail est divisé en trois parties. La première est consacrée à la description; dans la seconde sont rapportées un certain nombre d'observations; enfin, la troisième renferme des notes historiques et bibliographiques.

Nous n'avons qu'à applaudir au discernement et à l'exactitude dont l'auteur a fait preuve dans les deux dernières parties. Nous insistons davantage sur la description.

M. Alvarez a distribué les détails de cette description dans quinze chapitres, dont les titres sont:

- 1^o Définition, synonymie, nom, étymologie;
- 2^o Clinique organique divisée en deux articles, analyse du sang et analyse de l'urine;
- 3^o Anatomie pathologique;
- 4^o Étiologie;
- 5^o Symptomatologie;
- 6^o Diagnostic;
- 7^o Prognostic;
- 8^o Marche de la période aiguë;
- 9^o Marche de la période chronique;

10^o Durée;

11^o Terminaisons et complications;

12^o Convalescences, rechutes, récidives;

13^o Nature de la maladie;

14^o Classification nosologique;

15^o Thérapeutique.

Le chapitre *Clinique organique*, qui renferme tout ce qui a rapport aux altérations du sang et de l'urine, n'est, à vrai dire, que la portion du chapitre V, consacré à la symptomatologie. Mais l'auteur a eu raison de faire ainsi ressortir des symptômes aussi importants de la maladie de Bright. C'est une occasion, d'ailleurs, dont il a largement profité pour indiquer la composition du sang et de l'urine à l'état normal, et pour montrer combien le pathologiste doit désormais s'attacher à l'étude de l'altération des fluides.

Ce travail, on le devine d'après son titre, consiste surtout dans une analyse raisonnée des ouvrages écrits sur la maladie de Bright, et des articles consacrés à l'étude de cette maladie dans les traités de pathologie. L'auteur a d'ailleurs couronné par ses propres observations les opinions émises avant lui. Instruit par la lecture et la clinique, il a rendu un grand service aux médecins espagnols, en réunissant dans un petit nombre de pages tout ce qu'il est indispensable de savoir sur un sujet aussi important. Le service est d'autant plus grand, qu'il a eu presque toujours à puiser dans des ouvrages étrangers. Les auteurs français, nous le disons avec fierté, ont simplement fourni à sa récolte.

En nous rendons aussi que le mouvement scientifique commence en Espagne à remonter la garde avec laquelle nos voisins vont chercher parfois les éléments d'une instruction solide et variée. De belles germes ne peuvent pas manquer de fructifier dans des imaginations vives et des jugements droits.

O.

L'eau minérale sulfureuse de Labastrie provient de sources froides d'une température à peu près constante d'une odeur d'hydrogène, d'une saveur douce et peu désagréable, elle contient, d'après des analyses dignes de foi, une forte proportion de sulfate de sodium (44 milligrammes par litre) et une très faible quantité de sels calcaires. Riche en chlorures, elle renferme également en notable proportion de sels de fer.

Contrairement aux eaux sulfureuses chaudes de Bonnes, de Cauterets, etc., qui s'altèrent par le refroidissement, le contact de l'air et le transport, elle se fait remarquer par sa stabilité, qui la rend précieuse pour l'exportation et en permet l'usage dans les pays les plus éloignés de sa source. M. Carazas a constaté que plusieurs années après avoir été prise elle conservait la même composition, la même énergie d'action que celle que l'on employait sur les lieux mêmes où on la recueille.

C'est principalement en boisson qu'on l'emploie contre les affections rhumatismales des bronches, les toux convulsives, les congestions passives du poulmon, la laryngite chronique, et surtout dans le pelage, cette redoutable affection dont la guérison semble délier les ressources de la médecine; enfin dans toutes les maladies chroniques lesqueltes on fait usage des eaux que nous venons de signaler il n'y a qu'un instant.

Nous venons d'être de ce qu'est principalement en boisson qu'on fait usage de l'eau de Labastrie, et la chose est facile à comprendre; pour être employée pour bains et loctions, on serait obligé d'en élever artificiellement la température, et une grande partie des principes sulfureux se perdrait par cette opération.

Nous ne saurons pas l'auteur dans les détails qu'il donne sur la manière d'en faire usage. Elle est assez énergique pour que son emploi exige beaucoup de sagesse et de prudence, et que le médecin soit toujours consulté par les malades qui voudront s'y soumettre.

Nous ne sommes pas, on le sait, trop porté en général à faire

Antopie cadavérique pratiquée 30 heures après la mort.

Apparence extérieure. — Taille, 1 mètre 45 centimètres. Le sternum est porté fortement en avant. La colonne vertébrale offre trois courbures de droite à gauche. La saillie des lombaires est très forte qu'à l'état normal. L'incision pratiquée a une longueur de 11 centimètres et demi. Elle porte moitié au-dessus, moitié au-dessous de l'ombilic.

Les sutures sont enlevées.

La tête et la poitrine ne sont point ouvertes.

Abdomen. — Collection de sang dans le péritoine; estomac et intestins sains; vessie vide.

L'artère offre l'incision sur son front à droite. Cette incision a plus que 5 centimètres d'étendue. Les fibres de la matrice offrent la teinte blanchâtre reconnue à la lumière vive de l'opération. Autres parties, offrant de nombreuses cicatrices, vagin allongé d'une manière remarquable, et faisant saillie immédiatement à la matrice sous forme d'un vaste sac, sans qu'on puisse reconnaître la séparation du col avec le vagin autrement que par l'épaisseur et la composition musculaire du tissu de la matrice fort élevée au-dessus de ce sac, puisque cet organe se trouvait complètement au-dessus du doigt supérieur. La sage-femme, présente à l'opération, déclare qu'une once mois avant, M^{lle} B., se croyant enceinte à tort, s'était soumise à une investigation pendant laquelle le col n'avait pu être atteint. On avait cru reconnaître la formation du sacrum.

Configuration du bassin. Forme générale. — Par suite d'une difformité des os pubis, qui font en avant une énorme saillie, le plan de la cavité inférieure du bassin présente avec une exactitude parfaite la forme du cœur des carles à jouer.

Vicissitudes spatiales. Sacrum et coccyx. — La base de cet os est portée plus en avant qu'à l'état habituel. Cet os, par sa configuration de sa courbure normale, peut sur lui-même, de telle sorte que la pointe du coccyx remonte jusqu'à la partie supérieure de l'articulation du sacrum avec la cinquième vertèbre lombaire; un intervalle d'un demi-centimètre seulement sépare le coccyx du corps de cette cinquième vertèbre lombaire. Le rapprochement extraordinaire de ces deux parties tient presque autant au mouvement de bascule opéré d'arrière en avant par la base du sacrum qu'à l'élevation du coccyx lui-même.

Le corps des deux dernières vertèbres lombaires surplombe en avant de la base du sacrum.

Des iles. — La crête iliaque est déformée; les deux tiers postérieurs du bord supérieur de l'os sont plus à gauche droit sur l'os lui-même, et le mouvement qui a lieu en dedans du bassin a commencé, en arrière, presque à la moitié de la hauteur de la fosse iliaque externe.

La partie antérieure du bord supérieur des os des iles, les parties nommées bords iliaques antérieurs et supérieurs sont acroissées déjetées en dehors et tendent à être presque horizontalement placées.

Les pubis, à 2 centimètres du bord interne de la cavité cochlée, sont plus près que à angle droit. La symphyse des pubis est en conséquence fortement portée en avant; son extrémité la plus antérieure est à 4 centimètres en avant de la surface anormale qui vient d'être signalée.

Le changement de direction des pubis, portés directement en avant, il résulte que les deux sacs-pubiens sont adossés les uns à la moitié interne de leur étendue.

Les bords internes et supérieurs des cavités cochlées, rapprochés par conséquent l'un de l'autre, ne sont séparés que par une distance de 6 centimètres. Les branches ischio-pubiennes sont difformes, tordues en forme d'S très allongées.

Les points les plus inférieurs des ischions ne sont séparés que par la distance de 2 centimètres, et 7 centimètres seulement séparent les épines ischiatiques. Les ischions se trouvent au-dessous des os des ischions.

Le résumé, rapprochement des cavités cochlées, symphyse pubienne formant une énorme proéminence, ischions rapprochés de telle sorte que le doigt est arrêté entre les branches ischio-pubiennes rapprochées et n'étant en bas séparées que par l'espace d'un centimètre; au niveau même des ischions, proéminence considérable de la colonne lombaire.

Recherche des détroits et diamètres. — Diamètre sacro-pubien. En mesurant de la partie antérieure et supérieure du corps de la cinquième vertèbre lombaire abaissée jusqu'au centre de la symphyse pubienne, on trouve 6 centimètres et demi du corps de cette vertèbre à la partie interne de la symphyse des pubis. Mais si on observe que la symphyse est portée en avant et que les pubis, dans leur partie moyenne, ne sont, par suite de leur déviation, distants l'un de l'autre, que de l'étendue de 2 centimètres, il faut diminuer le diamètre de plus de 3 centimètres et demi.

Le diamètre transversal à 10 centimètres en le faisant passer en avant de la quatrième vertèbre, qui n'est séparée de la cavité cochlée gauche que par une éminence de 2 centimètres et demi.

Le diamètre oblique droit à 9 centimètres et demi. Le gauche à 10 centimètres et demi.

Ce dernier diamètre ne peut être pris en ligne droite, à cause de l'inclinaison de la quatrième vertèbre lombaire, qui se présente par son côté antérieur et gauche sur la ligne horizontale représentée par ce diamètre.

La seule inspection du bassin prouve que le diamètre supérieur ne peut permettre le passage du produit de la conception.

Il explique aussi comment à ce dé à dépasser le col de la matrice relègue au-dessus du détroit supérieur.

Détroit inférieur. — On ne peut plus prendre le diamètre antéro-postérieur du coccyx pubien au-dessous de l'arcade du pubis; il faut rationnellement le prendre, d'une

part, à 6 centimètres au-dessous de cette arcade (à cause du rapprochement des branches montantes), et, de l'autre, au sommet du coccyx placé devant la cinquième vertèbre lombaire. Ce diamètre à 8 centimètres et demi.

Le diamètre bis-ischiatique à 5 centimètres et demi. Les diamètres obliques, rasant les os déviés, ont chacun 9 centimètres et demi.

Le 15 décembre 1851, l'enfant est encore vivant.

PHARMACOPÉE SPÉCIALE.

Par M. A. CIZENAVE, médecin de l'hôpital Saint-Louis.

ARSÉNIC.

L'arsenic, dont l'usage médical paraît être répandu, dès la plus haute antiquité, dans l'Inde et chez les Chinois, a surtout été employé dans le seizième siècle par les médecins allemands, anglais, français et italiens.

L'histoire thérapeutique de cet agent *héroïque* est certainement une des plus intéressantes. Des milliers de faits attestent depuis longtemps déjà l'efficacité des préparations arsenicales dans le traitement des fièvres intermittentes; quand l'expérience enseigne qu'elles pourraient être aussi d'un grand secours contre les maladies de la peau. On savait d'ailleurs que, dans l'Inde, on préconisait la valeur de l'arsenic contre les maladies les plus graves, et notamment contre l'éléphantiasis.

En 1817, Biett, répétant à l'hôpital Saint-Louis les expériences dont le venai d'être témoin dans les hôpitaux de Londres, introduisit pour la première fois en France les préparations arsenicales dans le traitement des maladies de la peau, et traça du premier coup, pour leur emploi, des règles auxquelles on n'a rien eu à modifier depuis.

Les préparations arsenicales, malgré leur valeur incontestable dans le traitement qu'elles nous ont si facilement applicables au traitement de toutes les maladies de la peau. Elles sont surtout avantageuses dans les affections essentiellement chroniques, à forme sèche, le *psoriasis*, la *lepre vulgaire*, dans des éruptions d'un autre ordre, qui, après avoir résisté au traitement rationnel et pris droit de domicile, si l'on peut dire ainsi, affectent une opiniâtreté qui semble tenir à des conditions locales idiopathiques de la peau : dans le *lichen chronique*, et surtout dans certaines formes de l'*eczéma*.

Elles constituent le traitement le plus énergique de l'*éléphantiasis des Indes*.

On obtient aussi de bons effets de l'emploi des préparations arsenicales dans le traitement des maladies vénériennes, et notamment des *syphilides tuberculeuses* et squameuses.

Nous avons déjà dit qu'on s'accorde généralement à attribuer à l'arsenic l'efficacité de certaines décoctions (de Felz, d'Arnault, etc.), dans lesquelles il entre une plus ou moins grande quantité d'antimoine.

IODURE D'ARSÉNIC.

Pilules de Thompson.

Iodure d'arsenic.	0.05
Extrait de ciguë.	1.20
F. s. a. pour dix pilules.	
À prendre toutes les huit heures.	

Cette formule, très active, a surtout été employée contre la *lepre*.

M. Donovan a préconisé l'iodure double d'arsenic et de mercure, qui est un composé, à parties égales, d'iodure d'arsenic et de bi-iodure de mercure, dans le traitement de la *lepre*, du *psoriasis*, du *lupus*, des *affections syphilitiques*.

Potion antisyphilitique de Donovan.

Solution (1) d'iodure-arsenic de mercure.	4.0
Eau distillée.	80.0
Sirup de gingembre.	15.0
F. s. a. (Bouch.)	

TRAITEMENT

des migraines et des névralgies faciales.

Par J. J. CIZENAVE, médecin à Bordeaux, membre correspondant de l'Académie nationale de médecine de Paris.

Jusqu'ici on n'avait cherché un médicament qui pût calmer les douleurs névralgiques la névralgie orbito-frontale, connue sous le nom de migraine, et les douleurs déchirantes, les fulgurs doloris de la névralgie faciale.

A moins d'indications particulières, et depuis près de deux ans j'ai traité ces deux névroses avec des succès très marqués, en usant d'une pommade dont voici la formule :

Chloroforme pur.	12 grammes.
Cyanure de potassium.	10 id.
Axonge récente.	60 id.
Cire, suffisante quantité pour obtenir la consistance d'une pommade.	

Je sais que le cyanure de potassium a été employé avec succès dans la névralgie faciale par Lombard (de Genève). Toutefois, dans les expériences comparatives que j'ai faites, tantôt avec ce médicament seul, employé en topique, selon les données fournies par le savant médecin suisse (*Archives générales de médecine*, tome XXVI, page 425), et tantôt avec la pommade dont je viens de donner la formule, j'ai obtenu des résultats tout à fait différents. C'est ainsi qu'un tiers à

peine des malades chez lesquels je n'ai employé que le cyanure de potassium a été fort peu soulagé, tandis que tous ceux que j'ai traités de la migraine ou d'une névralgie faciale par la pommade ont été les uns (près des deux tiers) guéris, et les autres (un tiers) très notablement soulagés.

Tels sont les résultats de mon expérience personnelle, que j'ai hâte de voir se confirmer dans les mains de ceux de mes confrères qui voudront bien prendre la peine de suivre les instructions que je prends la liberté de leur donner.

Voici ces instructions :

Il faut prendre le soir, en se couchant, gros de la pommade comme deux autres de pigeon, l'étendre sur la paume des mains, et en induire les cheveux en tous sens. Dès que cette opération est terminée, et il faut y procéder très rapidement, on couvre la tête avec un bonnet en taffetas ciré et à coulis, afin que la volatilisation du chloroforme soit à peu près nulle. En opérant de la sorte, les cheveux et le cuir chevelu sont enduits de pommade pendant deux heures, et on recommence de la même façon, plus ou moins souvent, selon que les douleurs éclatent rapidement ou lentement.

Bien que j'aie toujours obtenu d'excellents effets de l'application de la pommade au chloroforme et au cyanure de potassium, l'expérience m'a appris qu'il fallait persévérer dans l'usage de ce moyen, malgré la disparition des douleurs, et cela parce que les rechutes sont faciles, si l'on ne prend pas de grandes précautions pour les éviter.

La pommade sur l'emploi de laquelle je viens de donner quelques indications a toujours été préparée depuis deux ans, et d'après ma formule, par notre excellent chimiste M. Faubé (de Bordeaux), et se conserve six mois sans altération.

MOYEN

pour reconnaître la présence de l'iodure dans les urines.

M. Orvan, pharmacien à l'hôpital militaire d'Anvers, a fait connaître récemment (*Journal de pharmacie d'Anvers*, septembre 1851), le procédé suivant pour la recherche de l'iodure dans les urines.

On met dans un verre à expériences une certaine quantité de l'urine qu'on suppose contenir de l'iodure ou l'un de ses composés, et l'on ajoute légèrement par de l'acide sulfurique; on verse dans cette liqueur quelques gouttes d'une solution de chromate de potasse, faite dans la proportion de 5 centigrammes de ce sel et de 15 grammes d'eau distillée; on agite le mélange, et l'on y trempe une bande de papier amiodomé. En moins d'une minute la bande acquiert une couleur due à la formation de l'iodure d'amidon.

Note. — Ce procédé réussit bien et est peut-être aussi sensible que celui que j'ai décrit dans mon travail sur l'urine (*Journal de chimie médicale*, 1850 et 1851) et qui a été mis en pratique par M. A. Bequaert pour rechercher la présence de l'iodure de potassium dans l'urine des scrofuleux soumis à ce traitement à l'hôpital des Enfants. Mais il présente les inconvénients de colorer un peu trop les liquides essayés et de pouvoir fournir dans certaines circonstances, en raison de la présence des composés chromiques, des phénomènes de coloration étrangers à ceux qui sont occasionnés par l'iodure.

C'est un motif puissant pour que l'emploi du chlorate de potasse ou de tout autre sel blanc analogue soit préféré non-seulement à l'essai par le chromate de potasse, mais encore à l'essai par tous les autres réactifs analogues, et qui, comme le manganate de potasse, par exemple, pourrait occasionner dans certains cas des colorations étrangères à la réaction de l'urine sur l'amidon, colorations si faciles à obtenir avec de pareils sels, surtout quand on opère, d'une part, sur des matières organiques, et d'autre part, en présence de l'acide sulfurique.

E. COTTAREAU.
(Journ. de chim. méd.)

SOCIÉTÉ DES MÉDECINS PRATIQUES.

Séance du 8 janvier 1852. — Présidence de M. GRASSAT.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance.

M. BÉLHOMME expose à la société quelques réflexions sur plusieurs cas de force causée par les changements politiques et les commotions elles ont eues pendant l'année dernière, et qui ont été prédisposés. J'ai vu, dit M. BÉLHOMME, une demoiselle âgée de quarante-trois ans devenir folle en apprenant certaine arrestation qui a eu lieu le 2 décembre. La légistime fut tellement atteinte de ce coup d'État, que les facultés intellectuelles en ont été profondément modifiées. Sa mémoire a été effacée, toutes qu'elle était, il est devenu impossible à couvrir deux phrases ensemble; les mots lui échappent; il ne peut plus les retrouver, et se met en fureur de ne pouvoir parler. Aujourd'hui une certaine amélioration est survenue; la mémoire a reparu en partie; mais la lecture d'un journal ou une lettre de sa mère ou d'un ami lui fait impossibles. Je citerai un autre fait de folie par commotion subite. Un homme employé à l'ambassade d'Autriche, et adonné depuis longtemps à des excès alcooliques, se persuada qu'il doit gagner le lit d'un d'or. Le frage a lieu; son rêve n'est pas réalisé; il devient fou.

Ces faits de folie survenant sous l'influence de commotions violentes et rapides sont assez communs, ajoute M. BÉLHOMME, et depuis vingt ans chaque année a fourni un contingent aux maisons d'aliénés. Mais, en général, en pareil cas, les personnes atteintes souffraient depuis plus ou moins longtemps certaines prédispositions.

M. BÉLHOMME. Je trouve ces trois cas fort remarquables. Surtout, je ferai observer à notre confrère qu'un de ces fous s'est devenu à la suite d'une vive satisfaction, et les deux autres par un sentiment inverse. Il est difficile d'ailleurs de comprendre comment un légistime a pu être si satisfait des événements de décembre.

M. BÉLHOMME. Si ce n'est pas le coup d'État, une vive satisfaction, chez le légistime, dont se vante si par, une vive satisfaction, c'est du moins le renversement de l'assemblée et la ruine du parti socialiste. Ce malade a été atteint de phénomènes graves du

(1) Solution d'iodure double d'arsenic et de mercure modifié par Soubeiran (voir *Ann. chim. méd.*, 1850, tome 1, page 100).
Cet iodure contient 1/100 de chaque iodure.

Ge journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de Médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,
ALGER, ALEXANDRIE, BELGIQUE,
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.

GAZETTES, HOLLANDE, PIÉMONT,
SARDAGNE, SAVOIE,
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,
GÉNÈVE.

A NOS ABONNÉS ÉTRANGERS.

Le prix du transport des journaux ayant subi dans ces derniers temps d'assez notables modifications, nous prions nos souscripteurs étrangers de se conformer au tarif imprimé ci-dessus pour l'envoi du prix de leur abonnement.

SOMMAIRE. — PARIS. Nouveau cas d'opération césarienne. Statistique des grandes opérations. — H. TALIX. — DE LA FIÈVRE (M. Gendreau). Sur la dyspepsie muqueuse. — SAINT-ANTOINE (M. Chassaing). Cas de la gatte des ongles. — Bons effets du nitrate d'ammoniaque sur le prurit des gencives gommeuses. — Société de chirurgie, séance du 17 avril. — Académie des sciences de France. Section des sciences médicales, par M. Bally.

PARIS, LE 19 AVRIL 1852.

Nouveau cas d'opération césarienne.

STATISTIQUE DES GRANDES OPÉRATIONS.

Une nouvelle tentative d'opération césarienne vient d'être faite par M. Huguier à l'hôpital Beaujon, et cette tentative est venue fournir une preuve nouvelle de l'extrême danger que présentent les opérations semblables pratiquées dans les hôpitaux de Paris. Est-ce une raison suffisante pour déclarer, avec le savant professeur Gerdy, que l'opération césarienne n'est plus de l'art, et qu'il faut la repousser de toutes ses forces de la médecine opératoire? Nous ne le pensons pas. M. Gerdy, comme beaucoup de ses collègues de l'Académie, est trop enclin à considérer Paris comme le thermomètre pratique de l'univers; c'est là une grande erreur. Les nombreux exemples de guérison à la suite d'opérations césariennes communiquées depuis quelques années à l'Académie démontrent jusqu'à l'évidence à quel point les résultats de la pratique de Paris peuvent différer de ceux de province quand il s'agit de grandes opérations, et il est pour le moins fort singulier qu'on perde ces exemples de vus. En critiquant les auteurs qui, dans la dernière discussion académique, ont commis le même oubli, nous invitons l'Académie à demander à ses correspondants un relevé de toutes les opérations césariennes qu'ils auraient pratiquées ou dont ils auraient connaissance. Une telle statistique, lors même qu'elle serait très restreinte, aurait certainement une grande utilité, puisqu'elle fournirait un premier élément pour la solution d'un des problèmes importants de l'art obstétrical.

Au reste, l'opération césarienne n'est pas la seule sur laquelle on puisse désirer des renseignements statistiques précis; toutes les grandes opérations sont dans ce cas. Lorsqu'on compare la statistique dressée par M. Malgaigne des opérations pratiquées dans nos hôpitaux à celle de M. Sédillot, qui porte sur un nombre d'assez considérable d'amputations, on est frappé de l'immense différence qui existe entre les résultats de l'une et de l'autre. Or, quelle est la cause de cette différence? Les principes chirurgicaux de M. Sédillot, si nous ne les sommes pas permis d'attribuer exclusivement à la supériorité de ces principes la différence qui nous frappe. Il nous paraît évident que la différence des résultats obtenus à Strasbourg et à Paris est due, au moins en partie, à des conditions de localité que nous n'apprécions pas encore. Cette opinion est d'autant plus probable, que la même différence s'observe entre les opérations césariennes pratiquées dans les hôpitaux de Paris et celles qui sont faites en province par tous les chirurgiens indistinctement, lesquels sont bien loin d'attribuer leurs succès à leur manière d'opérer et aux soins consécutifs qu'ils donnent à leurs malades.

L'enseignement qui découlerait des statistiques dont nous parlons serait loin d'être sans applications possibles. Pour ne parler que de l'opération césarienne, il est évident qu'une femme qui aurait la perspective d'être obligée de subir cette opération pourrait se transporter pour se faire opérer dans la localité où l'expérience aurait démontré que l'opération est la moins dangereuse. Beaucoup de malades qui doivent subir de grandes opérations seraient évidemment dans le même cas. Cet aperçu, qu'il serait facile de développer, suffit pour montrer tout l'intérêt qu'il y aurait pour la science

et la pratique à ce que l'Académie entrât dans la voie que nous lui avons indiquée. — H. de Castelnau.

On nous communique, au nom du jury du concours pour deux places de chirurgiens dans les hôpitaux, la note suivante, que notre impartialité nous oblige à publier sans retard, et qui confirme si pleinement tout ce que nous avons dit et ce que nous aurons à dire encore sur le concours.

Deux lettres avaient été écrites à M. le secrétaire général de l'administration de l'assistance publique par six de MM. les candidats admis à subir la deuxième série des épreuves du concours ouvert pour deux places de chirurgien du Bureau central. La première de ces lettres annonçait que ces messieurs se retirait de la lice; la seconde exposait les motifs qui les engageaient à y rentrer. L'une et l'autre ont été insérées dans ce journal.

MM. les membres du jury, émus de la teneur de ces deux lettres, ont demandé que les signataires, avant de continuer les épreuves du concours, retrassent formellement l'une et l'autre.

Les candidats ont immédiatement rédigé, séance tenante, la déclaration suivante :

« Nous prions l'administration de regarder comme non avenues les deux lettres que nous lui avons adressées.

« Signé : BOINET, BOYER, BROCA, DEPAUL, FOLLIN, RICHARD.

« 17 avril 1852. »

Les épreuves du concours seront reprises jeudi prochain, à deux heures, à l'Hôtel-Dieu.

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. GENDREAU.

Sur la dyspepsie muqueuse.

Parmi les maladies qui sont dans nos salles, principalement parmi ceux qui y sont entrés depuis quelques jours, il en est plusieurs chez lesquels nous avons trouvé les affections que l'on connaît sous les noms d'état saburral des premières voies et de fièvre dyspeptique; comme ces états morbides se présentent avec une fréquence de plus en plus grande à mesure que nous approchons de la saison d'été, époque de l'année où on les rencontre le plus souvent, nous croyons devoir entrer dans quelques détails sur les caractères auxquels ils se reconnaissent et sur la médication qu'ils réclament.

Dans l'état physiologique, le tube digestif, l'estomac et l'intestin grêle en particulier se trouvent en contact avec des produits de sécrétion qui prennent naissance d'un côté dans l'appareil cryptique de ses parois, de l'autre dans les organes glandulaires, le foie, le pancréas, les glandes salivaires qui constituent ses annexes. L'action normale de ces divers organes sécréteurs est une des premières conditions, la première peut-être, de l'accomplissement régulier des fonctions digestives; vient-elle à se modifier, les digestions s'altèrent aussitôt. Le phénomène qui marque leur début, l'appétit, disparaît; le goût éprouve une perversion en vertu de laquelle les aliments paraissent insipides ou pourvus d'un saveur désagréable; ces deux ordres de modifications se résument d'une manière matérielle par les écoulements muqueux que déterminent sur la langue et à la racine des dents les changements survenus dans la sécrétion des glandes par lesquelles sont tapissées les parois buccales. Les aliments ingérés dans l'estomac, ne rencontrant pas les liquides dont les qualités naturelles sont une condition indispensable à la perfection du travail digestif, subissent une élaboration nulle ou incomplète; de là une sensation de pesanteur, de là un trouble permanent des digestions, qui s'annonce à la fois par des symptômes locaux et généraux.

Dans les cas les plus simples, lorsqu'il n'y a pas de véritable indigestion, le malade est tourmenté par une sensation générale de fatigue, par des crampes dans les membres ou par une sorte de demi-paralysie du système musculaire; l'intelligence a perdu sa lucidité ordinaire. Il existe des frissons ératiques.

Tel est l'ensemble des phénomènes que l'on désigne sous les dénominations d'embarras des premières voies, d'embarras gastrique, d'embarras saburral.

L'embarras gastrique, indépendamment de la forme constante qu'il emprunte aux symptômes de l'indigestion, affecte des formes diverses suivant la prédominance qu'entraînent, dans les phénomènes généraux, les variétés individuelles. Certains malades se plaignent surtout de douleurs ou de pesanteurs dans la tête, certains autres de crampes dans les

membres; il en est qui restent pour ainsi dire cloués dans leur lit dans un état de torpeur et de demi-coma, on bien qui sentent se réveiller chez eux des douleurs habituelles rhumatismales ou nerveuses; quelques-uns ont une très vive susceptibilité de l'esprit ou une perversion de l'intelligence qui rend les conceptions lentes et difficiles; chez quelques autres il se déclare une surexcitation particulière qui tient des formes de l'ivresse.

Lorsque la maladie est légère et qu'une médication intensive ne vient pas en entraver la marche, lorsque le malade garde le repos au lit et se soumet à l'usage des boissons délayantes, au bout de quelques jours, sans le secours d'aucun agent thérapeutique, la langue se dégage, l'appétit renait et les fonctions digestives se rétablissent.

Il n'en est pas toujours ainsi. Souvent le malade se trouve placé dans des conditions hygiéniques ou thérapeutiques défavorables, soit parce qu'il a introduit dans son estomac des aliments stimulants ou non susceptibles d'être digérés, soit parce qu'il a troublé les fonctions sécrétoires de la peau en s'exposant au froid, soit enfin parce qu'il a subi l'influence fâcheuse d'un traitement irrégulier; il arrive alors ce qui se passe constamment toutes les fois qu'un appareil sécréteur est modifié dans son action de manière qu'il en résulte une exagération de sécrétion; il se produit un état d'orgasme plus ou moins voisin de la phlogose. C'est ce qu'on peut observer dans la salivation, par exemple; au début de la maladie, les glandes salivaires sécrètent un produit plus abondant que dans l'état normal; plus tard, elles s'enflamment. La même succession de phénomènes est facile à constater dans les glandes mammaires lorsqu'elles éprouvent un surcroît d'activité sécrétoire; les mamelles se gonflent; elles deviennent dures, chaudes et douloureuses.

Une série de changements analogues s'opère dans les organes glandulaires annexés au tube digestif. On peut aisément s'en convaincre en ce qui concerne le foie; l'hypochondre du côté droit est tuméfié et douloureux; la douleur et la tuméfaction sont pour le malade une source d'anxiété; elles n'avaient pas échappé à Hippocrate, qui en a fait l'objet de remarques spéciales. Aux yeux de Galien, elles avaient paru d'une importance assez grande pour fournir le sujet d'un article entier.

Du moment où cet état de turgescence du foie et du pancréas qui va presque jusqu'à la phlogose s'établit, il manifeste son influence sur l'organisme et sur l'appareil circulatoire en particulier, par des oscillations qui se montrent sous la forme fébrile; telle est la fièvre dyspeptique, qu'on peut considérer comme un état fébrile survenant dans l'économie par le fait de l'état de souffrance du tube digestif et de ses annexes, à la suite de certaines altérations de sécrétion. Si les maladies saburrales proprement dites, si la fièvre dyspeptique ne sont pas ordinairement suivies d'une terminaison funeste, elles peuvent subsister à côté de phénomènes morbides assez graves pour entraîner la mort des malades; aussi les ouvertures de cadavres montrent-elles, dans leurs degrés divers, les lésions que nous avons signalées. Dans les premiers temps de l'affection, on rencontre des produits de sécrétion altérés qui forment, pour ainsi dire, une doublure interne aux parois de l'estomac ou de l'intestin; la membrane muqueuse est ramollie. A une époque plus avancée, la présence des mêmes produits s'accompagne d'un état de congestion du foie et du pancréas. A une époque plus avancée encore, on trouve au-dessous des couches saburrales les différentes modifications qui se rattachent à la phlogose érythémateuse de la muqueuse gastro-intestinale portée au plus haut point, le foie et le pancréas sont devenus friables.

Le traitement de la dyspepsie muqueuse et de la fièvre dyspeptique est facile à établir. Dans les cas légers et simples, la médication expectante doit précéder toute médication active, autrement la maladie peut passer à la condition des fièvres ardentes. Si survient des phénomènes de surexcitation d'une certaine intensité, si d'ailleurs le malade est robuste et vigoureux, il convient d'avoir recours aux dépletions sanguines. Lorsque l'état général a été modifié au point qu'il ne reste plus que les phénomènes de surcharge digestive, une autre indication se présente; cette indication, que Galien a nettement signalée, consiste à ramener à leur type normal les fonctions sécrétoires par l'administration de médicaments évacuants.

A côté de ces préceptes généraux viennent se placer des règles secondaires dont il importe de tenir compte; elles ressortent des cas particuliers. — A.-H. MARGERIE.

HOPITAL SAINT-ANTOINE. — M. CHASSAING.

Gancor de la gaine des tendons.

Le cancer encéphalique nous a habitués à le rencontrer dans des régions si diverses et sous des formes tellement si

variées, que, quelque inattendues que soient les circonstances dans lesquelles il nous apparaisse, nous ne devrions plus en éprouver de surprise. Ce n'est sans doute pas la une raison pour négliger de poursuivre et de décrire partout où elle se dérobe devant nous la série des innombrables aspects sous lesquels cette affection vient s'offrir à l'observation. Mais cela n'est jamais plus utile que dans les cas où il y a eu matière à de longues hésitations diagnostiques, et c'est précisément ici que c'en est un lieu.

Le malade à l'occasion duquel se présentent ces réflexions fut adressé à M. Châssaignac par un honorable médecin exerçant à Paris, M. le docteur Thomas. Ce praticien, frappé surtout de la ressemblance qu'avait avec les kystes de nature bénigne les tumeurs que nous allons décrire, et recherchant dans les auteurs des descriptions de tumeurs qui ne s'en soient trouvées que des descriptions de tumeurs, nous n'avait eu d'autre but que de nous faire connaître l'existence de kystes de ce genre dans le cas particulier.

Elle transparaît ? Telle est l'objection qu'on nous a sans doute déjà faite et qui se présente d'elle-même aussitôt qu'il s'agit de décrire une tumeur liquide d'une tumeur solide, quoique (cela est bien entendu) l'état liquide des tumeurs n'empêche nullement leur transparence. Néanmoins, l'objection semblerait parfaitement valable dans le cas où il s'agit de kystes synoviaux ou séreux. Mais on ne saurait trop répéter ici que, dans le cas de la tumeur que nous décrivons, le kyste, ne se dégage que très difficilement d'une manière bien nette à la région de la main et des doigts. En effet, le peu d'épaisseur d'une partie organe qui lui permet de conserver de la transparence alors même qu'elle est parfaitement solide. Il résulte de la que, de ce qu'une tumeur peu volumineuse de la main ne détermine pas d'opacité bien évidente, il n'est pas permis de conclure que cette tumeur doit renfermer un liquide. Et, pour ne nous appuyer ici que sur le cas particulier, nous dirons que les tumeurs malades, aussi bien que les doigts sains et même la totalité de la main, us par transparence au moyen d'une baguette, dans un lieu obscur, offraient une translucidité très manifeste, et cependant les tumeurs étaient compactes et constituées par de l'encéphaloïde, à la vérité d'une épaisseur peu considérable. Ainsi, comme on l'a déjà fort bien noté, la région palmaire de la main, malgré les tissus très solides qu'elle renferme, est translucide; mais, de plus, les tumeurs des doigts, quand elles n'ont pas une notable épaisseur et quand elles sont constituées par de l'encéphaloïde (nous ne parlons pas, cela est bien entendu, de la mélanose), sont également susceptibles de donner la transparence.

Voici l'observation :

Moine (Charles), âgé de dix-sept ans, entre le 5 février 1850 au n° 30 de la salle Saint-François, à l'hôpital Saint-Antoine. Ce jeune homme, né de parents sains, paraît d'une faible constitution; il jouit, du reste, d'une bonne santé.

Sa maladie consiste dans l'existence de deux tumeurs, situées entre elles à une distance de quelques centimètres, mais d'ailleurs identiques; elles occupent l'une à la face palmaire du doigt indicateur, l'autre à la face palmaire du médium. Ces deux tumeurs rendent de plus en plus difficiles les mouvements de flexion des doigts et entravent d'une manière fâcheuse les fonctions de la main.

Il y a dix-huit mois, ce jeune homme vint à Paris et entra dans une maison de passanterie, où sa principale occupation était de rôler des tissus de toute espèce. C'est sur les doigts index et médium de la main droite qu'il contracta la tumeur, et la face palmaire de ces doigts était presque continuellement soumise à un frottement assez rude, d'autant plus qu'il avait souvent à manier des passanteries mêlées de fils métalliques. Il y a huit mois environ, il remarqua un peu de tuméfaction à la face palmaire des doigts index et médium du côté droit, à la hauteur de la deuxième phalange. Depuis cette époque, la tuméfaction augmenta graduellement, mais sans douleur aucune et sans autre inconvénient qu'un gêne marqué dans la flexion des deux doigts malades.

Enfin le courant du mois de janvier de cette année, le malade entra une première fois à l'hôpital Saint-Antoine. A cette époque, les tumeurs étaient molles, élastiques, exemptes d'adhérence aux os et présentaient une sorte de fluctuation douteuse.

La première idée qui s'était présentée lors du séjour que le malade avait fait à l'hôpital au janvier était celle d'un kyste de la gaine des flexisseurs. Mais une ponction pratiquée avec le trocart explorateur ne donna issue à aucun liquide. L'instrument ne fut pas introduit à l'intérieur de la tumeur, et la canule retirée amena quelques parcelles d'une matière semblable à de l'encéphaloïde. On était fixé.

Quelques jours après, le malade quitta l'hôpital pour voir sa famille. Accompagné de M. le docteur Thomas, il consulta M. Roux, qui, d'après l'ensemble des renseignements acquis, diagnostiqua un cancer colloïde des doigts.

Le 5 février, le malade revint à Saint-Antoine. On remarqua à ce moment que les pigures exploratrices filées fit à

déjà plus de dix jours fournissent un peu de suintement purulent. La peau qui recouvre les tumeurs est rouge et enflammée. Il existe même sur la main quelques traînées rougeâtres partant des doigts malades et indiquant le début d'une angioleite. Des cataplasmes, quelques saignées à la partie inférieure interne du bras arrêtent la marche de cette complication.

Etat actuel. — Sur la face palmaire du médium et de l'index de la main droite, au niveau de la deuxième phalange; on trouve une tumeur oblongue, dans le sens de l'axe du doigt, présentant comme caractère commun aux deux doigts une forme semblable à celle d'un demi-ovaire, et un contour cessant d'une manière nette au niveau du pli cubital palmaire correspondant à l'articulation des deuxième et troisième phalanges, et qui le limite parfaitement pour le médium, mais est un peu envasé et effacé à l'index. La face dorsale de ces phalanges est parfaitement intacte. Les faces latérales sont bombées dans la partie qui confine à la face palmaire les deux tumeurs. La peau qui les recouvre, à part quelques gerçures dues au froid, à la coloration et l'épaisseur naturelles. Elles sont indolentes à la pression. Le doigt qui les presse sent de la mollesse bien marquée, surtout à l'index. La tumeur fut touchée avec le doigt. Le médium, dans le sens transversal, est surtout facile à produire. Pour apprécier le volume de ces tumeurs, on a mesuré la circonférence du doigt dans le point où elle est la plus considérable, comparativement avec les mêmes points des médium et index gauches, et on est arrivé aux résultats suivants.

1° La plus grande circonférence de l'index sain.	0,057
2° Idem de l'index malade.	0,083
3° Idem du médium sain.	0,060
4° Idem du médium malade.	0,078

La troisième phalange des doigts malades paraît atrophiée. La phalange du médium peut se fléchir à angle droit sur la deuxième phalange. Pour l'index, ce degré des phalanges ne peut former qu'un angle de 45°.

Le reste de la main ne présente rien de particulier. Le malade est mis à l'alcoolature d'aconit, et le 8 février on procède à l'opération.

Le chloroforme est refusé par le malade, et l'opération supportée avec beaucoup de courage. Deux incisions semi-lunaires courent une portion de peau adhérente, rouge, amincie et commençant à s'ulcérer dans le point correspondant aux pigures. On procède alors à la dissection minutieuse des deux tumeurs, qui paraissent développées dans la gaine des tendons flexisseurs et reposent sur le tendon qu'elles enveloppent incomplètement. On parvient, non sans peine, à isoler la tumeur d'avec le tendon; on est même obligé d'enlever les fibres les plus superficielles de ce tendon. Néanmoins, on n'a pu extraire les deux tumeurs, on a tenté sans succès de les extraire par la voie inférieure, sans succès. Point d'accidents.

Le lendemain de l'opération, on constate dans l'aisselle quelques ganglions tuméfiés, que nous attribuons à l'angioleite qui existait ces jours derniers.

La levée du premier appareil n'a lieu qu'au bout de trois jours. Les ligatures se détachent d'elles-mêmes du cinquième au sixième jour.

Les plaies ont bon aspect; on continue les pansements simples. Tous les jours on applique sur la plaie la solution à 5 grammes.

Le 25 février, l'excitabilité est presque complètement absente. A l'index existe aux environs de la plaie un peu de boursoufflement qui donne un moment l'idée d'une récidive, mais qui paraît plus tard uniquement dû aux bourgeolements mous de la séreuse et de la gaine du tendon.

Les ganglions de l'aisselle existent encore, mais ils ne sont plus douloureux. Les plaies sont cicatrisées. Le malade sort le 5 mars.

Le 25, il revient à la consultation. La cicatrice de l'index est revenue en deux points. Pansement par occlusion.

Dans les premiers jours d'avril la cicatrisation de ces dernières ulcérations était complète.

On a suivi pendant près d'une année ce malade; qui a recouvré peu à peu la mobilité presque complète des doigts. Il était employé chez le libraire Guillaumin, et sa guérison à paru solide et définitive.

BONS EFFETS DU NITRATE D'ARGENT contre le prurit des organes génitaux.

Malgré les nombreux succès qu'on doit à l'emploi topique du deutochlorure de mercure et du chloroforme dans le traitement du prurit des parties génitales, il se présente cependant des cas qui résistent à ces médicaments comme à beaucoup d'autres auxquels on a généralement recours. C'est pourquoi nous croyons utile d'appeler l'attention des praticiens sur les bons effets que le docteur Winternitz a obtenus dans cette affection de l'usage journalier du nitrate d'argent. Chez une fille de vingt ans qui souffrait d'une démangeaison intolérable de la vulve, il obtint une guérison durable en quinze jours, en faisant faire trois fois par jour des fomentations avec une solution de 3 grains de sel d'argent dans une once d'eau. (Ann. méd. de la Flandre occid.)

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 14 avril 1852. — Présidence de M. LABREY.

M. LABREY offre à la Société un mémoire de l'un de ses honorables collègues du service de l'armée, M. Hérold, chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Metz, où il est mort récemment. Ce travail, accompagné de planches, est extrait du tome XVI des *Mémoires de l'Académie de médecine*, et a pour titre : *Mémoire sur la disarticulation costo-fémorale, à l'occasion d'une opération de ce genre pratiquée avec succès.*

Correspondance.

- La Société reçoit les ouvrages suivants de M. Darjoux :
- 1° *De l'influence des efforts sur la production des maladies chirurgicales.*
 - 2° *Mémoire sur les fonctions du testicule.*
 - 3° *Des opérations applicables aux corps fibreux de l'utérus.*
 - 4° *Des anévrysmes du périmètre, plus spécialement chez la femme.*
 - 5° *Etude sur l'articulation pharyngienne du pouce et la luxation du doigt.*
 - 6° *Des fractures des articulations.*

Opération scabieuse.

M. HUGUIER communique l'observation suivante :

Il y a peu de jours, il fut pris par M. le docteur Legroux de voir une femme couverte de tumeurs, à la suite d'une éruption.

Cette femme, qui était âgée de trente-huit ans, était en couches pour la première fois, et présentait plusieurs déformations du système osseux.

Questionnée sur ses antécédents, elle répondit qu'elle avait perdu par éruption à l'âge de six ans à quinze-neuf ans, M. l'un, n'importe, ni aucun des membres de sa famille ne présentait de traces d'affection rachitique. Ce serait à l'époque de la dentition qu'elle aurait commencé à se nouer. A partir d'un peu de gêne dans la respiration et quelques rhumes, sa santé a toujours été bonne.

Jusqu'à trente-huit ans sa grossesse avait marché régulièrement. Depuis quinze jours quelques douleurs se sont manifestées, mais sans beaucoup de continuité.

Lorsque M. Huguiér l'examina, il remarqua que le vice de conformation consistait dans le fait que le fémur sur lequel se reposait le tibia, qui était assez bien conformé. Les contractions utérines étaient vives, mais aucune dilatation du col n'eût pu s'opérer. Le toucher pratiqué le 29 mars, dénotait que le col était très élevé; qu'il était dur et tout au plus dilaté comme une pièce d'un franc. Un cri se faisait entendre à chaque tentative de dilatation.

Pendant la nuit, les contractions utérines redoublèrent sans que le col se prît en relief.

Comme il fallait prendre une résolution, M. Huguiér consulta ses deux collègues, MM. Legroux et Robert. La symphysiothèse fut proposée, ainsi que l'excision du col, ou même pour l'opération césarienne, à cause de la position élevée du fœtus.

Ce dernier avis ayant prévalu, M. Huguiér se décida à pratiquer l'opération césarienne le 30 mars, à quatre-vingt heures après la mise au monde.

Le fœtus fut pratiquement soumis à l'action du chloroforme. Rien d'extraordinaire à signaler dans le premier tiers de l'opération. Le peu d'épaisseur des parois fit arriver de suite l'opérateur sur l'utérus.

L'enfant était dans la position occipito-cotylofémorale droite. Les plâtres furent enlevés, le cordon coupé et la délivrance facilitée facilement.

Malgré tous les soins de M. Robert, qui assistait M. Huguiér dans cette opération, nous avons grande quantité d'aires intestinales s'échappées; on le redit; mais en même temps on s'aperçut qu'en se débarrassant de l'utérus, on avait enlevé la tumeur (c'est la vésicule utérine) cette portion fut retirée et remplacée à droite, par les parois abdominales furent réunies par une suture enchevillée.

À propos de cette dernière circonstance, M. Huguiér se demandait ce qui aurait pu arriver si l'utérus, après revenu sur lui-même en recouvrant une portion d'adhérence. Pendant l'opération, le malade perdit fort peu de sang. Dans les premières heures qui suivirent, il y eut quelques hémorragies sans vomissements. Le pouls resta à 100 jusqu'à quatre heures.

Vers cinq heures, la peau se changea, le visage coula; il y eut de la fièvre, le pouls tomba à 124, la malade ne sentait plus; comme elle n'avait pas uriné, elle fut sondée. Dans la prévision d'accidents, des frictions mercurielles furent faites sur l'abdomen, et on appliqua des cataplasmes sinapis aux membres inférieurs.

Le deuxième jour, la malade fut tourmentée par une soif vive de l'insomnie. M. Legroux administra extrait thébaïque à la dose de 20 centigrammes dans une potion.

Le 2 avril, troisième jour, faiblesse générale, langue humide, hoquets continus; sensibilité du ventre, principalement au niveau de la plaie, points durs, extrémités froides, des extrémités, respiration anxieuse, constipation opiniâtre.

On chercha à ranimer les forces et à provoquer des évacuations alvines.

L'état de la malade empira, et elle succomba le quatrième jour sans avoir eu de vomissements d'une période aiguë.

À l'ouverture, on trouve l'abdomen fortement distendu par du gaz. Les intestins sont rouges, granuleux et réunis dans le voisinage de l'incision par de fausses membranes; le péritoine, qui n'a pas la paroi abdominale, participe à cette inflammation. La cavité péritonéale renferme une grande quantité de sérosité purulente.

L'utérus est un peu revenu sur lui-même; mais les lésions de l'incision ne semblent avoir subi aucun travail de cicatrisation.

Le bassin, dénué de ses parties molles, présente au diamètre supérieur les dimensions suivantes : diamètre sacro-pubien, 6 centimètres; diamètre transverse, 11 centimètres pour le détroit inférieur; diamètre occipito-pubien, 8 centimètres; diamètre bi-ischiatique, 10 centimètres.

M. Huguiér croit que, d'après la conformation du bassin, on ne pouvait faire autrement que d'opérer. Cette observation lui semble en outre, curieuse.

1° Par l'excision extrême du col de l'utérus non dilaté; 2° Par l'engorgement des intestins dans la cavité utérine.

M. DAVYX. Je regrette que M. Huguiér ne nous ait pas fait connaître les dimensions de la tête de l'enfant qu'il a extrait par l'opération césarienne. Le volume de cette tête est d'autant plus remarquable que l'accouchement n'a été nullement facilité. Bref, qu'il soit rétréci, le détroit supérieur n'est pas si infranchissable à l'enfant et à la tête, et les os du crâne minces et flexibles. Je ne veux pas me permettre de des suppositions, et insister davantage sur des chances qui paraissent, en définitive, indifférentes pour les praticiens quand on s'agit d'extraire le fœtus de la femme opérée par notre collègue. Ce bassin n'a en effet que 0,365 de diamètre sacro-pubien. Il est vrai que la mensuration avec l'index, qui donne pour la distance sacro-pubienne 0,09, aurait dû faire pressentir, au moment de prendre un parti, une réaction inévitable du détroit supérieur. Ainsi s'explique donc que M. Huguiér n'ait pas eu la pensée de tenter une application de force. L'élévation de la tête, qui paraît l'avoir arrêté, ne pouvait pas être évitée.

M. LABREY. Je ne puis pas dire que M. Huguiér n'ait pas eu la pensée de tenter une application de force. L'élévation de la tête, qui paraît l'avoir arrêté, ne pouvait pas être évitée.

M. LABREY. Je ne puis pas dire que M. Huguiér n'ait pas eu la pensée de tenter une application de force. L'élévation de la tête, qui paraît l'avoir arrêté, ne pouvait pas être évitée.

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureau, rue des Saints-Pères, 40;

EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du Journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois.	8 fr. 50 c.
ALLEMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois.	16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Un an.	30 »

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉMONT,	Trois mois.	9 fr.
SARDAGNE, SAVOIE,	Six mois.	17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an.	33 »

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois.	10 fr.
GIBRALTAR.	Six mois.	20 »
	Un an.	38 »

SOMMAIRE. — PARIS. Sur les séances des Académies. — HOPITAUX. — DE LA CHARITÉ (M. Verré). Exposé des doctrines médicales. — DU VALMIEUX (M. Champollion). De la pignone spontanée comme complication du diabète. — Amputation partielle du maxillaire supérieur. Questions. — Différence du bœuf chez une fille grosse, délivrée par l'opération césarienne. Guérison. — Ouféast, Congrès scientifique de France, Section des sciences médicales, par M. Bailly. — Académie de médecine, séance du 20 avril. — Académie des sciences, séance du 19 avril.

PARIS, LE 21 AVRIL 1852.

Séances des Académies.

L'élection de l'Académie a eu le résultat que nous avions annoncé. Au second tour de scrutin, M. Depaul a obtenu 48 suffrages contre 36 donnés à M. Lenoir. Personne plus que nous ne rend justice au mérite de M. Lenoir; cependant nous ne pouvons que féliciter la majorité de l'Académie du choix qu'elle vient de faire, et qui n'est pas moins conforme à ses véritables intérêts qu'à ceux de la justice. La section d'accouchements, qui renfermait déjà dans son sein MM. Danyau et Cazeaux, ne pourra que gagner beaucoup à se renforcer d'un troisième membre aussi sérieux que M. Depaul, et les rapports se ressentiront d'une manière favorable de cette collaboration nouvelle.

En outre, ce qui aurait été un échec très fâcheux pour M. Cazeaux n'est qu'une leçon pour les amis de M. Lenoir, qui avaient engagé l'honorable chirurgien dans une voie oblique. Quant à M. Lenoir lui-même, il doit se trouver satisfait d'avoir réuni tant de suffrages pour une place que les hasards des luttes scientifiques plutôt que la nature de ses travaux l'avaient porté à solliciter. En envisageant à ce point de vue le résultat du scrutin, il peut se retirer avec les honneurs de la guerre, et de cette façon tout le monde sera content.

Malgré le tumulte qui accompagne toujours une nomination, cette séance n'a pas été perdue pour la science.

M. Barrier, de Lyon, a lu une observation intéressante de renversement de l'utérus réduite plusieurs mois après sa production. Il est fâcheux que le savant chirurgien n'ait pas su élucider de sa lecture des détails qu'on doit réserver pour la commission et qui fatiguent toujours une assemblée. C'est à cette circonstance sans doute que M. Barrier a dû de ne point être écouté avec la faveur à laquelle il avait droit de s'attendre.

C'est à des motifs plus sérieux que M. Hervez de Cheguin doit attribuer l'inattention qui a accueilli la lecture de son rapport; la forme et le fond étaient également au-dessous de la position qu'occupe l'auteur. Les conclusions très confuses de ce travail ont été combattues par MM. Naquet et Cazeaux, et l'Académie a jugé à propos d'en renvoyer l'adoption ou la modification à une autre séance.

M. Maisonneuve a épuisé l'ordre du jour en présentant un malade sur lequel il a pratiqué avec un plein succès une opération importante, dont on trouvera les principaux détails dans notre compte-rendu.

À côté des justes éloges que nous avons données dans maintes occasions au talent oratoire, à l'esprit original et pénétrant de notre ami M. Marchal, nous avons parfois placé quelques mots destinés à tempérer l'ardeur de son imagination, à régler le cours de ses conceptions si souvent ingénieuses. Notre devoir impose aujourd'hui encore cette obligation à notre ami. Dans la communication que M. Marchal vient de faire à l'Institut, il a conclu, d'expériences sur la dessiccation des viandes, que la viande de poulet était plus nutritive que celle de porc, de mouton et de veau, et que l'élève des bestiaux était défectueux parce qu'on en engraisse avant de les manger. M. Marchal, à l'exemple de beaucoup de chimistes très peu médecins et guère plus physiologistes, a cru pouvoir apprécier exactement les qualités nutritives des viandes en les faisant complètement dessécher, en les dépouillant de toute la matière grasse qu'elles contiennent, et en pesant le résidu de ces deux opérations. Cette voie assurément est la plus commode et la plus prompte; il est fâcheux qu'elle ne soit pas la plus sûre. Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait commencer par prouver : 1° que la matière solide des viandes, quelles que soient d'ailleurs leurs qualités, est toujours

également nutritive; 2° que les matières grasses, soit isolées, soient associées à la viande maigre, sont absolument inutiles à l'acte très complexe de la nutrition; 3° qu'il en est de même des matières susceptibles de disparaître par l'évaporation.

Or, ce sont là trois faits qui sont loin d'être établis, et qu'on doit établir, non pas à l'aide des cornues et des réactifs, mais bien à l'aide d'expériences physiologiques fort longues et fort délicates, qu'une ingénieuse opiniâtreté permet seule d'entreprendre et de conduire à bonne fin. En l'absence de ces expériences, les faits communiqués par M. Marchal ne peuvent être acceptés que comme des documents dont l'importance reste à déterminer, mais qu'on devra ajouter, en attendant, à ceux dont se compose l'histoire actuelle de la nutrition.

L'Académie des sciences est aussi dans les mêmes secrets pour discuter les titres des candidats à la place vacante dans la section de zoologie. Cette vacance a soulevé une fois de plus la question de savoir si la physiologie est ou n'est pas une partie de la zoologie. Cette question, on le voit, est assez piquante par elle-même; mais ce qu'il y a de bien plus piquant encore, c'est la réponse de la section, qui déclare qu'en effet la physiologie ne fait pas partie de la zoologie. Pour la section, toute la zoologie consiste sans doute à mesurer la hauteur et la longueur des animaux; à savoir si leur forme est linéaire, sphérique ou carrée; à compter le nombre et à dire la couleur de leurs poils, de leurs plumes ou de leurs écailles. Quant à ce qui est de savoir comment les animaux mangent, digèrent, respirent, se meuvent, pensent ou ne pensent pas, voilà qui est complètement étranger à la zoologie, et qui rentre très probablement dans la section de mathématiques et d'astronomie, si ce n'est même dans le domaine de l'Académie française. C'est en se fondant sur ces considérations sensées que la section avait écarté de la liste des candidats MM. Longuet et Bernard, les deux hommes dont les travaux ont incontestablement l'importance la plus grande. Ajoutons, pour l'honneur de l'Académie, qu'elle n'a pas accepté la logique de la section de zoologie, et qu'elle a fait placer MM. Longuet et Bernard sur la liste, à la majorité de 27 voix pour M. Longuet, de 26 ou 28 pour M. Bernard. Par suite de ce vote, la liste se trouve ainsi composée :

Candidats proposés par la section :

MM. de Quatrefrès et Dujardin (*ex æquo*);

Charles Bonaparte;

Al. d'Orbigny et Gervais (*ex æquo*).

Candidats ajoutés par l'Académie :

MM. Longuet;

Cl. Bernard.

Malgré cette addition, les chances du scrutin sont toutes en faveur de M. de Quatrefrès, qui sera nommé à un assez grande majorité. MM. Longuet et Bernard n'auront à se disputer que la prochaine vacance.

II. de Castellan.

HOPITAL DE LA CHARITÉ. — M. PLORY.

Exposé des doctrines médicales.

(Suite. — Voir le numéro du 10 février.)

Je ne veux pas continuer plus longtemps l'examen des anciennes doctrines, qui, nous devons le dire, ont fait maintes fois leur temps. Vous parlerai-je de l'éclectisme, de cette méthode qui consiste à prendre le bien partout et à abandonner le mauvais? C'est la doctrine de tout le monde, à moins d'être malhonnête homme; c'est une simple vue de l'esprit. A l'endroit de la théorie ou de l'expérience, nous sommes tous éclectiques. D'autre ont traduit cela par méthode expérimentale.

La doctrine homœopathique ne vaut pas l'honneur que nous parlions ici de cette jonglerie, inventée pour abuser un public stupide. Les homœopathes sont ceux qui ne font pas d'homœopathie. Peut-on admettre une doctrine qui, en définitive, est fondée sur l'étude des symptômes, sous l'empire des doctrines de l'irritation, etc.? Le seul talent qu'aient montré les homœopathes a été de donner à manger à des gens qui avaient faim.

Il ne suffit pas de démolir; cette tâche est trop facile, en présence des doctrines qui ont récemment été adoptées puis

abandonnées. Il faut chercher à poser des bases solides d'une doctrine, je ne dirai pas nouvelle, mais qui doit être bonne, car elle est fondée tout entière sur l'anatomie et la physiologie. Et pour qu'on ne nous accuse pas d'être trop matérialiste, comme on s'est plu à le dire, nous admettrons comme point de départ l'âme, organisatrice par excellence.

Aphorismes.

Il résulte des leçons précédentes :

I. Qu'aucun des systèmes qui ont régné en médecine n'est acceptable;

II. Qu'un grand nombre d'entre eux, si ce n'est tous, reposent sur des vérités partiellement acceptables, que l'on a trop généralisées; que l'éclectisme n'est pas un système, mais est ce que tout homme honnête cherche à faire, et que se dire éclectique est absolument ne rien dire, si ce n'est qu'on veut avoir le sens commun et de la probité;

III. Que l'abnégation de toute science et de toute théorie, que l'empirisme fondé par la statistique n'est pas possible; que cet empirisme, fondé sur l'admission des maladies unitaires, conduit à l'absurde, parce qu'il n'existe pas de maladies simples;

IV. Qu'il est utile de tracer un tableau d'ensemble des grandes vérités pathologiques consacrées par les progrès modernes, et que, pour y parvenir, il faut, en s'écartant des théories trop généralisées, ne repousser aucun fait connu, et rechercher les lois générales de l'organisation;

1° Ame organisatrice. Elle ne peut être en rapport avec l'extérieur que par des corps appréciables aux sens.

2° Organisme. Celle-ci, intermédiaire obligée de l'âme aux organes, des organes à l'âme.

3° Conséquences logiques. On ne peut rien directement sans l'âme.

V. L'âme est une unité, et puisqu'elle est une, elle ne peut être malade. On ne peut agir sur l'âme par des médicaments.

VI. L'âme, ne pouvant être malade, ne peut non plus être le point de départ de maladies qu'en modifiant l'organisme. Exemple : accès de joie causant la mort.

VII. A l'âme la peine, à l'âme le sentiment du moi, la faculté de recevoir les impressions du dehors et de vouloir après les avoir reçues.

VIII. A l'âme la conscience de ce qu'elle fait et de ce qu'elle a voulu.

IX. A l'organisme la série d'actions merveilleuses qui communiquent les impressions du monde extérieur à l'âme, et qui transmettent les volontés de l'âme au monde extérieur.

X. A l'âme, le point de départ primitif de toute vie; son influence constitue un élément de plus dans la composition. Il faut bien admettre cet élément, car il est indispensable pour former les matières animales ou végétales.

XI. La chimie, malgré toute sa puissance, n'a pu faire un composé de substances telles qu'elle les retrouve dans les corps organisés vivants; tout au plus elle est parvenue à fabriquer des substances exécutées. C'est qu'elle n'a pas à sa disposition l'influence primitive de l'âme.

XII. Il ne peut y donner des idées, l'une en rapport avec la conscience, le moi; l'autre veillant sur l'organisme une fois en exercice. L'âme est une et ne peut être deux; le principe vital, l'arché, les propriétés vitales sont des conceptions.

XIII. Etablir en effet entre les actions sensoriales ou motrices et la matière organisée une force, une propriété, un principe arbitrairement divisés, comme le faisaient Barthez, Bichat, Chaussier, etc., c'est poser des hypothèses inutiles, et qui ne donnent la clef d'aucun phénomène.

XIV. Admettre que l'âme veuille sans cesse à conserver la vie est une fiction démentie par le nombre immense de faits dans lesquels ces phénomènes organiques marchent de telle sorte sous l'influence de ce qu'on appelle la nature, que le mal augmente au lieu de diminuer. Seulement, il faut avouer que l'organisme a été si bien disposé, qu'en vertu du mécanisme admirable qu'il présente, les lésions organiques ont souvent une tendance très remarquable à guérir.

XV. Il résulte de l'arrangement de l'organisme par l'âme que les agents physiques, mécaniques et chimiques de la matière se disposent de telle sorte, qu'ils forment de l'animal un ensemble merveilleux dont toutes les parties sont en harmonie, et font converger leurs actions vers un grand résultat final, la conservation de cet ensemble.

XVI. Loin qu'il y ait, ainsi que l'on n'a cessé de le dire, une lutte entre les forces physiques de la matière et les propriétés de la vie, il y a emploi et utilisation par l'âme de l'organisme des phénomènes de la matière non vivante pour l'accomplissement des actes exécutés par les corps organisés vivants.

XVII. La pesanteur favorise certains phénomènes organiques; l'affinité chimique préside à un grand nombre d'actions causes qui se passent dans l'économie animale; les lois de

l'optique sont admirablement appliquées au mécanisme de la vision, et celles de l'acoustique aux merveilles de l'ouïe; les membres, l'aile des oiseaux, les nageoires des poissons, sont des chefs-d'œuvre de mécanique, et partout l'organisme se sert de la matière et de ses propriétés pour l'entretien et pour l'accomplissement de sa vie.

La machine à vapeur en exercice marche avec régularité, bien que l'Intelligence de l'homme qui la dispose cesse momentanément de veiller sur elle.

XVII. De cette diversité des états et des actions des corps d'une part et de ces différences organiques, résulte l'impossibilité de voir dans la multitude des actes vitaux une loi générale qui permette d'établir un système exclusif.

XIX. De ce grand fait résulte encore que, si l'on veut s'élever à l'interprétation des phénomènes physiologiques, pathologiques et thérapeutiques, il faut approfondir pour chaque organe sain ou malade et pour l'organisme entier, ainsi que pour l'action exercée par les médicaments, la connaissance soit de la structure et des usages de nos parties, soit des actions physiques des corps qui agissent sur elles.

XX. Pour bien comprendre les causes, les phénomènes, le mode de production, le traitement des lésions simples ou multiples, il faut donc avant tout être anatomiste ou physiologiste; ce qui suppose des connaissances physiques et chimiques, et tout homme soignant des malades sans ces notions n'est pas un véritable médecin.

XXI. Les médecins en général, surtout ceux des temps passés, n'étaient ni anatomistes, ni assez physiologistes; de là est résulté dans la médecine un état stationnaire, qui a cessé lors de l'étude attentive des organes et de leurs fonctions.

XXII. A mesure que l'on a fait quelque découverte anatomique ou physiologique, comme elle était partielle, elle ne pouvait se rapporter qu'à des objets de détail; comme on a voulu l'appliquer à l'ensemble de l'organisme, on est tombé dans le faux et dans des erreurs incontestables.

XXIII. Aussi, bien que des découvertes anatomiques et physiologiques partielles aient éclairé certains points de la médecine, les anciennes theories, les maladies admises et étudiées dans des temps antérieurs, alors que rien de positif n'était connu, ont continué à être reçues comme vraies, et on a fait de tout ceci un incroyable chaos que l'on a appelé la pathologie.

XXIV. Il faut sortir de cette voie étroite et pleine d'écueils. Le flambeau qui doit guider la pratique, c'est l'étude de l'organisme, c'est-à-dire de la machine organique et des phénomènes qui s'y accomplissent.

On ne doit pas imiter ceux qui ont fondé la théorie de la science entière sur des faits de second ordre comme l'impulsion, et qui ont ainsi avec légèreté sur les bases fondamentales des études pathologiques et chimiques; c'est le plus haut possible que, dans l'appréciation des phénomènes vitaux, il faut d'abord s'élever.

XV. Le système nerveux, surtout dans sa partie centrale, est le plus rapproché de l'action de l'âme; il reçoit le sang qui le nourrit; pour que ce sang nourrisse, il faut qu'il soit modifié par l'oxygène de l'air. Nerf, sang, poumon, tel est, dans nos conditions climatiques, le triple fondement de l'organisation; or, les organes de ce zootrichisme (ce qui signifie trois grandes connaissances réglant l'organisme) sont le nerfo-système, l'angième, l'angième.

XXVI. Comme le zootrichisme est lié directement à la vie, les lésions dont il est atteint le menacent en raison de leur gravité. Si les actions dont il est chargé sont modifiées, il y a suspension entre les rapports du corps et de l'âme; leur cessation, c'est la mort. Tout médecin au lit du malade doit donc avoir en vue, avant tout, l'état du nerfo-système, de l'angième et de l'angième.

XXVII. Comme le zootrichisme touche en quelque sorte aux rapports intimes existant entre le corps et l'âme, les lésions qui le frappent menacent actuellement la vie, et cela en raison de leur degré de gravité. Si les actions dont il est chargé sont suspendues, il y a suspension dans les actes de l'existence; leur cessation, c'est la mort. Tout médecin au lit du malade doit donc, avant tout, avoir en vue les états où se trouvent le nerfo-système, l'angième et l'angième.

XXVIII. Pour que le sang, qui nourrit et le nerfo-système et les autres parties, repare les matériaux que cette nutrition lui fait perdre, il faut qu'il y ait un renouveau de sang. Sans tube digestif, il ne saurait y avoir une conservation de quelque durée dans l'action du triachisme.

En pathologie, les lésions de l'angiome ont une grande importance; mais cette importance n'est que de quatrième ordre, car elle ne peut prendre de rang qu'après celles des nerfo-systèmes, des angièmes et des angièmes.

XXIX. La seule idée raisonnable que l'on puisse se former de ce qu'on appelle la vie est qu'elle n'est autre chose que l'influence de l'âme donnant lieu aux phénomènes de l'organisme.

XXX. Pour que l'angiome accomplisse ses fonctions, il faut qu'il reçoive des liquides qui, tels que le mucus, la salive, le suc du système, la bile, l'hydropneumie, soient propres à déterminer des assimilations chimico-organiques. Pour que les diverses parties du corps puissent continuer à fonctionner, il faut aussi que le superflu, les restes des matériaux nutritifs soient sécrétés et rejetés au dehors. Les lésions des glandes simples ou composées ont donc dans le cadre pathologique une importance de cinquième ordre.

XXI. Mais, pour que les rapports de l'âme avec le monde extérieur puissent s'établir par la médiation du nerfo-système, il faut, d'une part, des organes pour les sens, et, d'autre, des agents pour les mouvements. Les lésions de ces diverses parties, papilles léguementaires, yeux, oreilles, muscles et os, sont loin de causer actuellement la mort; mais elles peuvent finir par la déterminer d'une manière indirecte;

leur importance pathologique, toute grave qu'elle est, n'est donc que de sixième ordre.

XXII. Les appareils énumérés précédemment suffisent à l'existence individuelle. D'autres sont indispensables pour que de nouvelles associations d'âme et d'organisme puissent se former. Les lésions de l'angiome et de l'angiome sont donc de toutes, et au point de vue de la vie individuelle, les moins importantes. C'est très indirectement, et par la médiation des autres appareils organiques, qu'elles causent la mort.

XXIII. Les lésions du nerfo-système frappent des organes si importants et dont il est si difficile de concevoir les fonctions que, pour réunir les documents indispensables à leur connaissance, il faut d'abord comprendre les troubles survenus dans les actions plus évidemment mécaniques et chimiques des autres appareils organiques, sans lésions ou sans altérations prélabiles d'organes, car les mouvements d'une montre ne se dérangent qu'autant que ses ressorts ou ses roues sont modifiés ou altérés.

XXIV. Les médecins d'autrefois, trop de médecins encore se demandent: Quelle est la maladie de tel homme et quel est le remède à y opposer? Les médecins doivent, au contraire, se dire: Quels sont chez cet homme les organes lésés? Comment les lésions? Sans l'empêcher de quelle cause les lésions sont-elles survenues ou se sont-elles entretenues? Qu'est-ce que le bon sens et l'expérience apprennent à faire pour les guérir?

XXV. Les médecins modernes se disent encore: Voici un homme malade; en quoi ses organes diffèrent-ils de ce qu'ils étaient en santé? Quelles sont les altérations de fonctions qui résultent des troubles matériels qui existent? Quel est l'enchaînement des modifications anatomiques et fonctionnelles observées? Comment, enfin, ramener les parties malades à leurs conditions normales?

XXVI. Les caractères les plus nets des lésions pathologiques sont ceux que fournit pendant la vie l'anatomie des organes d'un malade. Leur certitude est à celle des symptômes physiologiques que c'est le positivisme des faits anatomiques comparés à l'incertitude d'un grand nombre d'explications physiologiques.

XXVII. Avant tout, il faut au lit du malade connaître la lésion ou les lésions existantes. La pathologie ou médecine pathologique doit découler des faits pratiques et s'harmoniser avec eux; toute théorie médicale qui ne repose que sur des faits pratiques est mauvaise et doit être abandonnée.

XXVIII. De l'importance de l'étude et de la connaissance des lésions résulte l'utilité de l'inspection, de la palpation, du pléthysmisme, de l'auscultation, des analyses chimiques, qui permettent d'établir l'organopathologie pathologique et d'apprécier le siège, le degré et souvent la nature de certaines lésions que l'on observe en santé et en maladie.

C'est ce que nous allons tenter dans les leçons suivantes, où nous chercherons à faire voir que le pathologiste repose sur la clinique, et que le flambeau qui éclaire l'une et l'autre est l'anatomie, dont la physiologie dévoile les secrets.

HOPITAL DU VAL-DE-GRACE. — M. CHAMPOLLON.

De la gangrène spontanée comme complication du diabète.

(Communiqué à l'Académie de médecine.)

A l'exemple de M. Marchal (de Calvi), j'ai l'honneur de communiquer à l'Académie deux cas de gangrène spontanée, l'un l'autre de gangrène en partie des oreilles. Les faits de cette nature sont peu communs, leur cause est encore mal connue; par l'intérêt qu'ils présentent sous ce double rapport, ils me semblent dignes de fixer l'attention des praticiens.

Obs. I. — Dans le courant du mois d'octobre 1851, je fus appelé près de M. C..., officier supérieur d'état-major, âgé de cinquante-huit ans, tourmenté depuis quelques jours par de la céphalalgie, de la constipation, de l'anorexie, de la soif et des nausées; ce malade, que j'attribuais à un simple embarras gastrique, céda à l'emploi d'un purgatif salin. Mais bientôt les mêmes accidents reparurent augmentés de lassitude générale, d'un petit écoulement fébrile vers le soir, d'une soif inextinguible de l'urine en grande quantité, de quatre à cinq litres d'urine limpide à peine colorée.

L'intensité extraordinaire de la soif et l'abondance des urines me portèrent à soupçonner l'existence d'un diabète sucré. Pour m'en assurer, j'interrogeai le malade, et j'appris de lui que depuis neuf ans les mêmes phénomènes morbides se reproduisaient de dix intervalles plus ou moins rapprochés, que chaque goutte d'urine qui tombait sur ses vêtements laissait en s'évaporant de petits cristallins blanchâtres ou des granulations amorphes. L'analyse chimique vint ensuite confirmer pleinement mes soupçons. En effet, mon collègue M. le professeur Poggiale, qui voulut bien se charger de cette opération, trouva 71 grammes de glucose par litre d'urine.

En conséquence, je fis prendre à M. C... 5 grammes de bicarbonate de soude matin et soir; je le soumis en même temps au régime alimentaire institué par M. Bouchardat contre la glycosurie. Ce traitement et les eaux prises à Vichy pendant un mois et demi firent promptement tomber la proportion de sucre tantôt à 3, tantôt à 4 grammes par kilogramme d'urine.

Il avait en jusqu'alors une telle prostration de l'appareil musculaire que tout effort de station verticale devenait une cause de fatigue; mais, en revenant à la santé, le malade reprit courage et se força pour pouvoir se rendre chaque jour à pied de la place Vendôme au bois de Boulogne. Tout faisait donc pressager un rétablissement complet, lorsque, vers la deuxième semaine du mois de janvier 1852, M. C... com-

mença à se plaindre, au retour de ses promenades, d'une douleur très vive semblable à celle de l'aérodynie et se faisant sentir à la face plantaire du pied gauche. Cette douleur s'accompagnait avec l'apparition sur le même point de petites taches rouges, que j'attribuais à quelque imperfection de la chaussure. Bientôt cependant ces taches, qui avaient changé de siège, finirent par se couvrir d'ampoules d'une étendue de 2 centimètres sur la face plantaire des deux premiers orteils gauches. Ces ampoules étaient remplies d'un liquide d'apparence laiteuse. J'en fis l'ouverture, et trois jours après je retrouvai sur le charpie du pansement les débris sphacelés de ces deux doigts.

Obs. II. — M... R..., âgée de quarante-sept ans, d'une constitution robuste, était atteinte de glycosurie depuis quinze mois, quand, le 5 février dernier, elle ressentit tout à coup vers l'extrémité du petit orteil du pied droit une douleur comparable à celle qu'occasionne le brûlure. Des fomentations chaudes diminuèrent l'intensité de la souffrance, mais le lendemain je m'aperçus qu'une plaque livide avait envahi le côté externe de cet orteil et que les mailles avaient disparu dans un gonflement oedémateux du cou-de-pied.

Une circonstance imprévue m'empêcha de voir la malade pendant les quatre jours suivants; à mon retour près d'elle, je trouvai une escarre en voie d'élimination et qui comprégnait dans son épaisseur toutes les parties molles primitivement recouvertes par la tache livide.

La plaie s'en est suivie à mi-quarante-jours à se cicatriser.

A cette observation se rattache une particularité que je considère comme très importante pour l'étude des causes de la nécrécie diabétique. M... R... m'a fait voir une collection de calculs à base de chaux, du volume d'une noix, à surface muriforme, et qu'elle n'a rendus par l'anus qu'avec des douleurs atroces.

Pendant son séjour à Paris, la malade s'est abonnée d'eau d'Arcueil, comme remarquable, toutes les fois qu'elle a essayé de poursuivre l'usage de l'eau artificielle de Vichy mélangée aux aliments pendant huit ou dix jours, de semblables concrétions se sont reproduites dans l'intestin.

Ne serait-il pas possible que des réactions chimiques, influant entre les éléments de l'eau et les éléments du sang, déterminent par des dépôts sédimentaires l'obstruction des capillaires et la mortification des parties que ces vaisseaux cessent de nourrir? L'observation relative à M... R... tendrait à le faire croire.

Quoi qu'il en soit de cette explication, que je ne hasarde d'ailleurs qu'à titre de vue hypothétique, les faits que je viens d'exposer prouvent évidemment la possibilité de la gangrène des oreilles comme phénomène secondaire de la glycosurie. Quelle est la cause réelle, quelle est l'importance sémiologique de cette singulière complication? Je laisse à M. Marchal, qui a soulevé ces questions, le mérite et l'honneur d'y répondre.

AMPUTATION PARTIELLE DU MAXILLAIRE SUPÉRIEUR.

Guerison.

Par M. le docteur VERHAEGHE, membre correspondant, à Ostende.

Les dernières vingt-cinq années forment une époque fructueuse en fait d'opérations résécatoires. Les maxillaires supérieurs, malgré sa proximité du cerveau et ses connexions intimes avec une foule d'autres os, n'a pas échappé aux tentatives faites pour soustraire des malades à une mort certaine. Dupuytren est généralement considéré comme ayant soumis le premier la résection du maxillaire supérieur à des règles fixes. Mais ses successeurs ont poussé la hardiesse plus loin, et, ne se bornant plus à enlever une portion de cet os, ils l'ont excisé en entier, comprenant même souvent les maxillaires inférieurs et le maxillaire de la même enlevée. Les chirurgiens ont donc à ce sujet à Gosselin, Dieffenbach, Liston, Lizars, Michard, etc., qui, ayant eu souvent l'occasion de pratiquer cette opération, ont proposé des méthodes sûres pour arriver au but désiré.

Le sujet sur lequel j'ai pratiqué l'excision d'une portion notable du maxillaire supérieur est un pêcheur de la commune de Bredeene près d'Ostende, âgé de quarante-six ans, et qui était affecté depuis plusieurs mois d'une carie du séd droit de cet os. Le mal s'étendit en hauteur depuis le bord alvéolaire jusqu'à un pouce et demi au-dessus, et d'avant en arrière depuis la deuxième dent incisive jusqu'à la deuxième grosse molaire. Plusieurs ouvertures fistuleuses existaient sur les gencives et donnaient lieu à une suppuration abondante. Un stylet introduit par ces fistules rencontrait partout l'os à nu et carié.

Le seul moyen de guérison possible était l'enlèvement de toute cette partie malade. J'y procédai de la manière suivante.

L'individu assis devant une fenêtre et étant chloroformé, je fis dans le pli génio-nasal du côté malade une incision verticale commençant à un demi-pouce au-dessous du premier angle de l'œil et se terminant au bord libre de la lèvre supérieure. Les parties molles furent ainsi divisées du premier coup jusque sur l'os. Je détachai ensuite les deux lèvres de cette plaie et renversai le lambeau externe en haut et en dehors, où il fut maintenu par un aide. Toute la portion malade de l'os était ainsi mise à nu, fût la première dent incisive, puis quelques traits de scie entraînèrent l'os en cet endroit aussi loin qu'il était possible de faire avancer l'instrument. La gonge et le maillet furent ensuite employés pour isoler la partie destinée à être enlevée; en fin de traction et quelques coups de ciseaux courbes l'enlèvement fut complet. Plusieurs cautères rougis à blanc furent promus sur toute la surface osseuse et l'opération se trouva terminée.

Les lambeaux furent rabattus et réunis au moyen de plusieurs points de suture entortillée. Des injections avec une

Il y avait des prodromes dans les deux tiers; mais dans plusieurs cas aussi bien observés l'invasion a été d'une violence extrême: le malade est tombé brusquement au milieu de ses camarades et de son délire.

Cette prédilection, que j'ai retrouvée partout chez les individus atteints d'aliénation mentale, fut aussi prononcée dans le magnifique établissement de Clermont-sur-Oise qu'elle m'avait paru dans le château de Saint-Gemme près d'Angers. Sur un personnel de 950 individus, y compris les employés, 216 furent atteints en 1849, et 127 succombèrent. Parmi ceux-ci, on compte 9 personnes de service.

Observons qu'il y eut 11 employés qui furent atteints de la suite, alors que l'on ne comptait pas un seul aliéné: c'est chose remarquable dans un pays où la suite est endémique!

Parmi ceux qui furent atteints de la maladie aigüe, il y eut une transformation; elle passa à la suite avec caractère intermittent, dont la quinte fut juste.

L'épidémie s'était montrée depuis quelque temps dans la ville, lorsqu'elle envahit subitement la maison pour y sévir avec une intensité qui rappelle les désastres de la Salpêtrière. Les habitants l'attribuèrent à la contagion, cause que M. Woillez n'admet dans des cas exceptionnels très rares. Ce médecin attribue beaucoup d'influence à la terre; et il ajoute qu'il n'y a dans l'apparition du choléra dans l'hospice civil de Clermont qu'une simple coïncidence avec l'arrivée de la première victime, dont la mort, par la terreur qu'elle imprima, n'a agi que lorsque le moral des habitants de l'hospice a favorisé par son ébranlement l'apparition de la maladie chez les individus prédisposés.

Il y aurait sur la terreur, comme cause déterminante, à se faire une question: Comment la terreur agit-elle chez les aliénés si éminemment prédisposés à cette maladie? Le docteur Woillez, à l'obligance de qui je dois les notes précédentes, est un médecin de distinction qui habitait Clermont lors de l'épidémie. Il y jouissait d'une bonne renommée et il a laissé de justes regrets en quittant ce pays, où il était honoré.

Je termine le compte-rendu du congrès scientifique de France, considéré sous le rapport médical, par une note que le célèbre professeur Verga m'a remise sur son établissement aliéné, note publiée avec plus d'étendue dans la *Gazetta medica di Milano*.

Au mois d'août 1849, une nouvelle épidémie se manifesta à Milan et excita beaucoup de ravages dans le grand hôpital. Les journaux et l'opinion publique en attribuent l'origine à la libre entrée des nombreux visiteurs.

Elle pénétra aussi dans la Senavra, hospice des aliénés, distant d'un demi-mille de la cité. Les premiers symptômes parurent chez les servans, lesquels, à certains jours de la semaine, sortent librement et communiquent avec la ville.

Dès qu'on s'aperçut que la maladie s'était prononcée, et même avant atteint deux aliénés, dont un mourut, on prit les plus rigoureuses précautions. Toute communication fut interceptée; personne ne sortit plus de l'établissement, et tout ce qu'on était obligé d'y introduire était exposé à de longues fumigations de chlore. Ces mesures durèrent une quinzaine de jours, et l'on eut la bonne fortune de voir la Senavra sortir presque intacte d'une épidémie qui ravagea si cruellement l'hôpital de Milan.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 20 avril 1852. — Présidence de M. MILNER.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

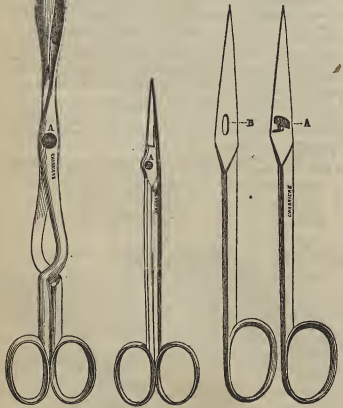
Kyates de MAURICE.

M. Pommier, médecin à Chamboulire, près Uzereches (Corrèze), adresse une observation d'hydropisie de l'ovaire.

Système d'articulation libre pour les instruments à branches.

M. Charrière présente une note destinée à faire connaître un système d'articulation pour les instruments à branches, qui permet de les démonter instantanément pour les nettoyer, et qui les empêche de se dessécher.

Voici quelques figures qui montrent les nouveaux instruments montés et démontés. Celle qui représente des pinces à pansement indique le degré d'articulation auquel il faut porter l'instrument pour que la désarticulation soit possible. On voit que ce degré ne peut jamais être atteint dans les manœuvres opératoires, que par conséquent la désarticulation ne peut s'opérer sans la volonté du chirurgien.



Gangrène spontannée.

M. Champouillon adresse une note à ce sujet. (Voir ci-dessus.)

Nomination.

L'Académie procède à la nomination d'un membre dans la section

d'acouchement. Deux tours de scrutin ont lieu, pendant lesquels les voix se répartissent de la manière suivante:

Premier tour. — 90 votants. Majorité, 46.

MM. Depaul.	33 voix.
Lenoir.	31
Devilliers.	14
Jacquemier.	12

Deuxième tour. — 89 votants. Majorité, 45.

MM. Depaul.	48 voix.
Lenoir.	36
Devilliers.	2
Jacquemier.	2
Billet blanc.	1

M. Depaul, ayant réuni la majorité des suffrages, est nommé membre de l'Académie, sur approbation de l'autorité supérieure.

LECTURES.

Résumé de l'utérus.

M. Barrier, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Lyon, lit une observation intitulée: *Renversement complet de la matrice survenue à la suite de l'accouchement. Métrorrhagies graves et répétées. Réduction tentée avec succès à l'âge de quinze mois.* (Commissaires: MM. Dubois et Danyau.)

RAPPORTS.

Scarifications dans le traitement des engorgements du col de l'utérus.

M. Hervey de Chégoin lit un rapport sur un travail de M. Mayer, de Belfort (Haut-Rhin), ayant pour titre: *Des scarifications multiples (à l'aide d'un instrument nouveau) dans le traitement des leucorrhées symptomatiques des engorgements utérins.*

Ce rapport est suivi d'une discussion assez confuse, que les conversations particulières nous empêchent d'entendre. Le vote des conclusions, peu précises, est renvoyé à la prochaine séance.

Tumeur des fosses nasales.

M. Maisonneuve présente un malade sur lequel il a pratiqué l'extirpation d'une tumeur volumineuse de la base du crâne. Voici les détails de ce fait.

Cette opération a été faite de telle manière que les incisions pratiquées sur la ligne médiane et la commissure droite des lèvres n'ont intéressé aucun des muscles, que par conséquent tous les mouvements de la face sont parfaitement conservés, et que le malade ne présente aucune difformité.

Après la guérison, M. Maisonneuve a fait construire par le docteur Devilliers un ingénieux obturateur aux dents du malade lui-même ont été adaptés. Ainsi, l'on peut dire que, malgré l'amputation complète de l'os maxillaire supérieur, le malade a conservé toutes ses dents. À l'aide de cet obturateur, la mastication et la parole sortent d'exécution comme dans l'état normal. C'est un des plus beaux résultats que l'on puisse désirer.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 19 avril 1852. — Présidence de M. FROBERT.

Nutritivité des viandes.

M. Marcbal (de Calvi) adresse une note sur le pouvoir trophique comparatif des viandes les plus usuelles.

J'ai cherché, dit-il, dans les expériences suivantes, à déterminer le degré de nutritivité des viandes les plus usuelles (porc, bœuf, mouton, veau, poulet). J'ai pris vingt grammes de muscle de chacun de ces animaux, en ayant bien soin que la chair ne contint ni apophyses, ni ligaments, ni graisse, autre que celle qui est naturellement interposée entre deux fibres musculaires, et j'ai fait évaporer au bain-marie, pendant plusieurs jours, ces cinq échantillons dans cinq capsules. Voici les résultats obtenus, en rapportant les proportions à 1,000.

Première expérience.

	MATIERE SOLIDE.	EAU.
Porc.	294,50	705,50
Bœuf.	277,00	723,00
Mouton.	285,50	714,50
Poulet.	263,50	736,50
Veau.	260,00	740,00

Deuxième expérience.

	MATIERE SOLIDE.	EAU.
Porc.	302,50	697,50
Bœuf.	275,00	725,00
Mouton.	263,50	736,50
Poulet.	263,00	737,00
Veau.	255,50	744,50

On pourrait croire, d'après ces premiers chiffres, que, par rapport à la nutritivité, ou pouvoir trophique, les viandes dont il s'agit doivent être rangées dans l'ordre ci-dessus (porc, bœuf, mouton, poulet, veau), mais il n'en est rien, attendu que les chairs en apparence les plus maigres contiennent des substances grasses, et qu'il est impossible de tenir compte de ces substances quant à la nutritivité proprement dite. En effet, les substances grasses, constituant des aliments respiratoires et nullement plastiques ou réparateurs, sont destinées à être brûlées ou à prendre place dans l'économie sous forme de dépôt inertes. A cet égard, on peut affirmer que l'élève des bestiaux, en France, se fait d'après les plus mauvais principes. On juge les animaux au poids, c'est-à-dire d'après la quantité de graisse qu'ils contiennent; et les plus obèses, les moins aptes au travail comme à la réparation de l'organisme, obtiennent les prix dans les concours. Or, c'est la chair musculaire qui exprime la force, et conséquemment le pouvoir trophique; la graisse n'en est que l'apparence ou le mensonge. Il fallait donc, pour déterminer la véritable nutritivité des diverses viandes, éliminer de leur résidu solide les substances grasses. C'est ce que j'ai fait dans la seconde expérience en traitant les cinq résidus par l'éther jusqu'à épuisement, ce qui m'a donné les résultats suivants, bien différents des premiers.

	MAT. SOL. DANS L'ETHER.	MAT. VISCQUELLES.
Bœuf.	25,417	249,563
Poulet.	14,070	248,930
Porc.	59,743	242,757
Mouton.	29,843	233,857
Veau.	28,743	228,757

On sera frappé du degré de nutritivité de la viande de poulet, mais on cessera d'en donner en réfléchissant à l'extrême rapprochement de ses fibres. Il se pourrait, toutefois, que la moindre

apâtité de cette chair diminât un peu son pouvoir trophique. D'où il résulte que, dans l'ordre de nutritivité, les animaux, au lieu d'être rangés ainsi:

1. Porc.
2. Bœuf.
3. Mouton.
4. Poulet.
5. Veau.

devraient être rangés comme il suit:

1. Bœuf.
2. Poulet.
3. Porc.
4. Mouton.
5. Veau.

Si ces expériences étaient suivies sur une grande échelle, ce qui je crois, serait désirable, il faudrait tenir compte des conditions d'âge et de climat. On trouverait sûrement moins de matières solides effectives dans les chairs des animaux les plus jeunes, et moins aussi probablement dans les chairs des animaux du nord et du nord que dans les chairs des animaux du midi, lesquels, plus maigres, n'en seraient que plus appropriés à la nutrition, quoique moins estimés.

Anatomie du cristallin et de sa capsule.

M. Gros adresse une note, qu'il résume en ces termes:

- 1° La capsule est intimement adhérente au cristallin, et ne peut s'en séparer que par déchirure;
- 2° La paroi interne de la capsule porte un réseau cellulaire qui est la véritable matrice du cristallin;
- 3° L'humour de Morgagni n'existe pas;
- 4° Les cellules, en se multipliant, forment des couches qui s'élèvent par couches, et se polymérisent, et s'abritent pour former les bandes polydiques;
- 5° Les bandellettes, qui se renouvellent sans cesse, se forment de toutes les cellules qui se trouvent sur le même plan et sur la courbe comprise entre une ogive (vertex) et le pôle opposé;
- 6° La couche cellulaire, restant indigère et adhérente à la capsule, peut encore fournir des bandellettes après l'extraction;
- 7° La déformation du cristallin paraît devoir se faire par un canal central, triangulaire, antéro-postérieur, correspondant aux ogives;
- 8° A l'état frais, la couche cellulaire génératrice est parfaitement transparente;
- 9° Toute opacité corticale ou centrale indique une coagulation ou granulation;
- 10° L'opacité de la capsule est rétroquée en doute;
- 11° La capsule est réputée capsulaire en dehors ou en dedans de la membrane;
- 12° L'opacité des couches artificielles s'opère dans la couche génératrice, qui revêt alors la capsule comme l'amalgame d'une glace;
- 13° Les cellules troublées et malades peuvent encore s'arranger en bandellettes opaques ou rester isolées, et former un débris gazeux et hétéroclite selon leur âge;
- 14° Les stries cataractales s'étendent vers le centre, en raison des nouvelles couches malades qui sont formées par la couche cellulaire génératrice.

Destruction des tumeurs par le caustique.

M. A. Legrand informe l'Académie qu'il vient de faire une heureuse application de la méthode de la caustérisation, à l'aide d'un sel saturé de potasse caustique, au traitement d'une tumeur du volume d'un petit bœuf, qu'une jeune fille, âgée de quatorze ans, jouissant du reste de la plus excellente santé, portait sur le sein droit. Six caustérisations, pratiquées du 18 février dernier au 18 mars suivant, ont suffi pour amener ce résidu miliaire. La capsule, la tumeur s'étaient tombées que le 2 avril, on peut dire que le traitement a duré près de deux mois, mais avec cette condition très importante à signaler, que la douleur a toujours été très courte et fort modérée, et que la jeune personne en traitement n'a jamais été arrêtée un seul instant.

Par décision du 9 avril, le prince président de la République, donné son approbation au classement résultant de la fusion du sections de médecins et de chirurgiens en un seul corps de médecins militaires, fusion consacrée par le décret dont nous avons lu les dispositions essentielles.

Ce classement comprend:

- Les inspecteurs;
- Les officiers principaux;
- Les médecins ordinaires de 1^{re} classe et majors de 1^{re} classe;
- Les médecins ordinaires de 2^e classe et chirurgiens-majors de 2^e classe;
- Les médecins-adjoints et les chirurgiens a-des-majors de 1^{re} classe.

Les chirurgiens aides-majors de 2^e classe restent classés comme ils l'étaient dans les Annuaire précédents. À cette exception près que les anciens aides-majors non docteurs et d'une nomination antérieure à l'ordonnance du 12 août 1836 sont mis hors cadre, n'en conservant leurs emplois jusqu'à leur admission à la retraite ou leur réception au doctorat.

La fusion est faite de telle sorte que les médecins et chirurgiens conservent sur le nouveau contour un rang exactement correspondant à celui que chacun occupait précédemment dans sa hiérarchie professionnelle.

Bulletin bibliographique.

Critique élogieuse des aliénés. In-18. Prix: 2 fr.
Cris de détresse en faveur des aliénés. In-18. Prix: 2 fr. — Au bureau des publications, rue et impasse Royer-Collard, 5, Paris.
La Buccomacologie, ou l'art de connaître le passé, le présent et l'avenir d'une personne d'après l'inspection de sa bouche: nouveau système buccomacologique, basé sur la doctrine des plus fameux physiognomistes, et principalement sur la découverte d'un alphabet buccal, c'est-à-dire sur les signes caractéristiques et révélateurs de la bouche humaine; par WILLIAM ROGERS, chevalier de plusieurs ordres, auteur de l'Encyclopédie du Dictionnaire du Dictionnaire des sciences dentaires, du Manuel d'hygiène dentaire à l'usage de toutes les classes et professions, de l'Orbis dentaire, du portrait de l'Europe. Prix: 5 fr. À Paris, chez G. Baillière, rue de l'Ecole de Médecine; et chez l'auteur, 70, rue Saint-Honoré. — Cherchez tous les libraires et éditeurs de France et de l'étranger.

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

Bureaux, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de Médecine.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de Médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats-poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois.	8 fr. 50 c.
ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois.	46 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an.	90 »

GRÈCE, HOLLANDE, PIÉMONT,	Trois mois.	9 fr.
SARDAGNE, SAVOIE,	Six mois.	47 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an.	93 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOCANE,	Trois mois.	40 fr.
GIBRALTAR.	Six mois.	80 »
	Un an.	98 »

Les lettres et papiers non affranchis sont rigoureusement refusés.

RONALDE. — REVUE CLINIQUE HEBDOMADAIRE. Apoplexie sans perte de conscience. — Embarras gastrique. Parésie de nature douteuse. — HÔPITAL DE LA PAILLE. — CORRESPONDANCE Lettre de M. Symon. — Chronique et nouvelles. — FEUILLETON. Bibliographie.

REVUE CLINIQUE HEBDOMADAIRE.

Apoplexie sans perte de connaissance.

Quoiqu'on définisse assez souvent l'apoplexie une perte subite du mouvement, des sensations et de l'intelligence, les praticiens savent qu'il est des cas où l'une des deux dernières conditions peut manquer et même toutes les deux. Ces cas, toutefois, sont rares, surtout lorsqu'on n'accepte comme tels que ceux où aucune altération absolue ne peut être observée dans les fonctions dont il s'agit; ceux qui remplissent sans ce rapport toutes les conditions que peut exiger l'observation la plus soignée méritent donc l'attention des praticiens, et c'est à ce titre que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs les quelques détails qui suivent sur un malade couché au n° 1 de la salle Saint-Vincent, dans le service de M. le professeur Cruveilhier à la Charité.

Cet homme, d'une intelligence très développée, raconte avec les détails les plus précis et avec une suite et une netteté remarquables dans sa narration que le mardi 18 avril, après avoir passé une nuit à travailler, il se sentit pris tout à coup, entre onze heures et midi, d'un douleur dans le côté gauche de la tête et presque aussitôt d'un affaiblissement dans les membres inférieurs; il attribua d'abord ces phénomènes à la fatigue de la nuit; il cessa de travailler et porta plusieurs fois la main sur la partie douloureuse du crâne; un malaise vague accompagna bientôt la céphalalgie, et au bout de quelques instants les jambes manquèrent complètement au malade, qui s'affaissa lentement sur lui-même. Ses camarades allèrent à son secours et le portèrent chez lui, où l'on constata qu'il existait une paralysie du bras et de la jambe gauches. Pendant les moments qui précédèrent ou qui suivirent sa chute, il ne perdit pas un seul instant connaissance; il put s'entretenir avec les personnes qui l'entouraient exactement comme s'il n'avait pas été malade ou comme s'il lui était arrivé simplement une lésion traumatique peu grave.

Depuis ce moment jusqu'à son entrée à l'hôpital, qui n'a eu lieu que quelques jours après l'accident, et depuis son entrée même, l'intelligence et la parole n'ont pas éprouvé le moindre trouble.

Quant à la paralysie, elle a éprouvé déjà une amélioration très notable; le malade peut aujourd'hui marcher avec assez de facilité, et la force se rétablit dans le bras droit, qui, suivant la règle, était plus fortement paralysé que la jambe.

Nous ne croyons pas qu'aucun doute puisse exister dans ces cas sur la nature de la paralysie; il nous paraît évident qu'on doit la rapporter à un épanchement cérébral; la manière même dont elle s'est développée, la douleur céphalique dont

elle s'est accompagnée, et jusqu'à la marche qu'elle affecte pour arriver à sa guérison, tout prouve en faveur de ce diagnostic, qui a été celui de tous les médecins qui ont approché le malade.

Mais ce diagnostic n'a pas satisfait certains auteurs qui ont voulu déterminer, d'après le siège de la paralysie, le siège précis de la lésion cérébrale. On sait toutes les opinions qui ont été émises sur ce point; on sait aussi combien ces opinions se rapprochent encore de l'hypothèse. Mais si les rapports entre certaines fonctions et certaines parties des centres nerveux ne sont pas tels qu'on a voulu les établir, on ne peut contester qu'ils existent, et que certains points de l'encéphale n'aient une action spéciale, sinon exclusive, sur certaines fonctions. Les faits comme celui que nous venons d'exposer sont cependant une preuve irréçusable de l'existence de ces rapports, qu'il reste seulement à déterminer d'une manière précise; mais, fait le dire, c'est la immense difficulté.

Dans les cas où les phénomènes sont aussi tranchés que dans celui qui précède et où l'on pourrait par conséquent saisir les relations de la lésion matérielle et de l'altération des fonctions, dans ces cas le rétablissement des malades a presque constamment lieu; dans les cas où la mort survient les lésions des fonctions sont trop multipliées et trop confuses pour qu'aucune conclusion précise et rigoureuse puisse être tirée de l'étude des uns et des autres. Ce n'est donc pas dans l'espoir d'éclairer le difficile problème que nous rappelons que nous avons appelé l'attention de nos lecteurs sur le fait précédent, mais seulement pour ne pas laisser passer inaperçu ce fait, curieux par la netteté des phénomènes qui ont eu lieu, et qui, à ce titre, peut être un document utile dans l'histoire de l'apoplexie.

Il est aussi une circonstance que nous voulons signaler en quelques mots, c'est le siège de la céphalalgie, qui, chez ce malade, a eu lieu du même côté que la paralysie. La lésion cérébrale est, suivant toutes les probabilités, du côté opposé, et c'est aussi du côté opposé qu'a lieu la douleur dans les cas où elle peut être précisée, ce qui est l'exception; habituellement la douleur est diffuse, ou bien les malades n'en peuvent rendre un compte exact par suite de l'altération de l'intelligence. Ici le siège était très déterminé, et sous ce rapport le fait qui précède est une exception dont l'observation clinique doit tenir compte.

Embarras gastrique. — Paralyse de nature douteuse.

L'histoire des paralysies, sur laquelle les recherches modernes ont jeté une vive lumière, est néanmoins, dans la nosographie, une de celles qui renferment le plus de faits bizarres et inexplicables. C'est parmi ces faits de cette catégorie qu'il faudra ranger l'observation d'un malade qui vient

tingués ont attaché leurs noms, a été envisagée par M. Bricheureau sous un nom nouveau. Après avoir démontré, par de nombreuses observations anatomo-pathologiques empruntées à nos devanciers et à sa pratique, que la phthisie pulmonaire n'est pas une maladie nécessairement incurable, l'honorable médecin de l'hôpital Necker l'a surtout étudiée au point de vue clinique. Cette étude renferme plusieurs chapitres, qui nous paraissent le complément de l'histoire de la phthisie telle que Laënnec nous l'a transmise. Nous signalerons, en premier lieu, l'étiologie de cette affection. Dans ce chapitre, l'auteur a d'abord examiné l'influence que peuvent avoir sur la production de la phthisie la conformation défectueuse de la poitrine, les âges, les sexes, l'hérédité, les constitutions, les tempéraments, et certains faits pathologiques, qu'on a considérés, bien à tort selon lui, comme causes déterminantes de cette affection. La deuxième partie de l'étiologie est consacrée à l'étude des causes efficientes; au premier rang viennent les professions. Il nous est impossible de faire connaître, dans cette analyse, les résultats statistiques sur lesquels l'auteur s'est appuyé pour conclure à l'influence plus ou moins directe de chacune d'elles. Nous recommandons seulement aux praticiens cet important chapitre, qui appartient aussi bien à l'hygiène qu'à la pathologie.

Après avoir examiné le degré d'action de la vie sédentaire, des affections morales, des aliments, de l'air atmosphérique, des vêtements, et des climats, M. Bricheureau a abordé la question de l'antagonisme des fibres intermittentes et de la phthisie pulmonaire. Les documents que la science possède sur cette intéressante question sont surtout des communications faites à l'Académie nationale de médecine depuis l'année 1843. De l'examen attentif des travaux de MM. Boudin, Nègre (de Lyon), Forget (de Strasbourg), Bonfont, Genest, Michel Lévy, Lefèvre (de Rochefort) et de Crozat, il ne paraît pas résulter, pour l'honorable académicien, un antagonisme entre ces deux affections, si, par antagonisme, on veut entendre une incompatibilité d'existence. M. Bricheureau est porté à penser que, si la phthisie pulmonaire se développe rarement dans les pays marécageux, cela tient à la production de quelques conditions favorables aux tubercules, soit dans le climat de ces contrées, soit dans les influences paludéennes.

d'entrer dans le service de M. Rostan, et sur laquelle l'éminent professeur doit appeler prochainement l'attention de ses nombreux auditeurs.

Cette malade, âgée de vingt ans, présente en ce moment, comme symptômes dominants, des douleurs abdominales vagues, de l'inappétence, une amertume prononcée de la bouche, une constipation qui date déjà de six jours, et que l'administration d'une bouteille d'eau de Sedlitz n'a pas fait disparaître; une teinte jaunâtre de la peau, de l'insomnie sans fièvre; enfin, les symptômes d'un état morbide désigné sous le nom d'embarras gastrique.

Mais, outre ces phénomènes qui semblent dépendre d'une même cause, et d'une cause accidentelle et récente, cette jeune fille offre un affaiblissement léger des membres inférieurs, sujet, à ce qu'elle dit, à des disparitions et à des retours fréquents, et sur l'origine duquel elle fournit les renseignements suivants :

Il y a un an qu'une paralysie des membres, à peu près complète dans les membres inférieurs, moins prononcée dans les membres supérieurs, se serait développée assez rapidement, sans cause connue. Cette paralysie aurait duré quatre mois, pendant lesquels la malade ne pourrait nullement se soutenir, à ce qu'elle dit, à des disparitions et à des retours fréquents, et sur l'origine duquel elle fournit les renseignements suivants :

Celle-ci assure n'avoir jamais eu d'attaques de nerfs, ni aucune douleur dans les membres ou ailleurs qui puisse faire soupçonner l'existence d'une affection rhumatismale ou de névralgies. Elle est parfaitement réglée; l'écoulement menstruel est abondant et bien coloré. Aucune douleur n'existe et n'a existé le long du rachis; jamais la malade n'a été sujette à des céphalalgies, qu'elle ne connaît pour ainsi dire que de nom.

Quelle est la nature de cette paralysie? Rien ne nous semble plus difficile que de répondre à cette question. Dans l'état actuel de la science, lorsqu'on est obligé de repousser hors de cause probable une paralysie les lésions aiguës ou chroniques des centres nerveux, les affections rhumatismales, l'hystérie et la compression mécanique des nerfs paralysés ou des parties d'où ils proviennent, on tombe du certain ou du probable dans l'incertain, on toutes les hypothèses sont en quelque sorte permises. Or, de toutes les causes que nous venons d'énumérer, l'hystérie serait ici la seule admissible si les renseignements fournis par la malade ne devaient faire repousser d'une manière absolue l'existence de cette cause. Ces renseignements sont si bien fidèles? Nous aurons que nous doutons ne sont pas levés à cet égard. Quoiqu'on n'aperçoive pas au premier abord quel intérêt la malade pourrait avoir à nier l'existence de phénomènes qui pourraient faire

L'histoire anatomo-pathologique de la phthisie renferme un chapitre que nous croyons nécessaire de mentionner, et qui est intitulé : *Excavations, fistules indiquant les traces d'une affection tuberculeuse des pommuns*, et dont les malades ont guéri. Dans ce chapitre, M. Bricheureau analyse d'abord les observations que la science possède, et fait connaître le résultat de ses travaux. Après avoir démontré la possibilité de la cicatrisation des tubercules, il admet quatre espèces différentes de cicatrices :

- 1° Cicatrices avec persistance de la cavité;
- 2° Cicatrices avec amas de matières crétales ou calcaires qui remplissent les cavités;
- 3° Cicatrices fibreuses ou cartilagineuses;
- 4° Cicatrices cellulaires.

Nous rapprocherons de ce chapitre celui dans lequel l'auteur étudie le degré de curabilité de la phthisie pulmonaire. En s'appuyant sur les faits anatomo-pathologiques précédemment indiqués, il conclut à la possibilité d'intervenir, dans quelques cas, le travail morbide et d'arrêter même le développement des tubercules. Cette opinion, soutenue depuis longtemps par M. Bricheureau, repose sur l'observation d'un grand nombre de phthisiques, et mérite vivement d'attirer l'attention des praticiens.

Mais, pour arriver à un résultat aussi inespéré, quel sont les moyens que l'art possède? L'examen des ressources actuelles de la science constitue, à notre avis, le chapitre le plus intéressant et le plus important de cette histoire de la phthisie. Ce chapitre comprend deux parties distinctes. La première est consacrée à la prophylaxie et au traitement général ou hygiénique de cette affection; la seconde, à son traitement curatif. Les praticiens trouveront dans la première partie des détails extrêmement intéressants sur les localités et les climats les plus favorables aux phthisiques, sur les exercices partiels des organes respiratoires, et sur les exercices généraux, actifs et passifs. Ils trouveront aussi, dans la seconde partie, des détails sur les moyens thérapeutiques, constamment

FEUILLETON.

BIBLIOGRAPHIE.

Traité sur les maladies chroniques qui ont leur siège dans les organes de l'appareil respiratoire; par M. J. BRICHETEAU, médecin de l'hôpital Necker, membre de l'Académie nationale de médecine, etc. — Paris, 1852. Chez H. Souverain, éditeur, 5, rue des Beaux-Arts, et J.-B. Baillière.

Nous attendions depuis longtemps la publication de l'ouvrage dont l'auteur Bricheteau vient d'enrichir la pathologie médicale. Nous ne saurions, en effet, ce travail, œuvre de longues années, comme résultat des observations et de l'expérience d'un homme dont nous apprécions tout le savoir, et comme un guide précieux dans l'étude si difficile des affections chroniques de la poitrine. Nous n'avons pas été trompé dans notre attente; ses travaux antérieurs et ses connaissances approfondies à l'égard des obligations auxquelles il n'a pas failli. Historien érudit, critique judicieux, observateur impartial, M. Bricheteau a fait faillir dans cet ouvrage les qualités qui le distinguent. Chargé d'un service important de l'hôpital Necker, où Laënnec avait composé son célèbre *Traité de l'émulsion*, il comprit qu'il existait dans la pathologie du thorax des lacunes qu'il était utile de combler. Une note préliminaire, en effet, n'avait pas permis à l'illustre pathologiste d'aborder l'histoire de plusieurs maladies chroniques de la poitrine, telles que les épanchements purulents, le cancer, la gangrène, les congestions sanguines, des pommuns, etc. M. Bricheteau, dès ce moment, conçut le plan de l'ouvrage qu'il vient de publier.

Commencé à une époque déjà éloignée, cet ouvrage n'est donc que le fruit de quelques années de labeur; son importance et sa difficulté exigent de nombreux travaux, qui expliquent suffisamment le retard apporté à sa publication.

La première partie du *Traité des maladies chroniques de la poitrine* est consacrée à l'étude de la phthisie pulmonaire. L'histoire de cette cruelle affection, à laquelle les observateurs les plus dis-

admettre une hygiène, il ne faut pas conclure que cet intérêt n'existe pas au point de vue de la maladie. Tous les praticiens savent à quel point étranges épreuves ils peuvent être mis par ce besoin qu'éprouvent certaines maladies, et les hygiénistes en particulier, de tromper, de se singulariser, d'exciter un intérêt quelconque.

C'est à ce besoin qu'on doit attribuer ces ingestions d'urines dans l'estomac, ces introductions de silex dans l'urètre et dans la vessie, qu'on a observées il y a peu d'années, et encore chez une religieuse, et qui ont trompé après tant d'autres un médecin de province dont le nom n'est pas sans quelque célébrité dans la science. Il ne faut donc pas repousser d'une manière absolue la possibilité d'une telle bizzarrie chez notre malade, d'autant plus qu'elle appartient à une des classes pour lesquelles le besoin de tromper est plus développé qu'encre chez les autres. Le savant praticien dans le service duquel cette malade se trouve ne manquera certainement pas de se livrer à toutes les investigations nécessaires pour son diagnostic. Nous aurons soin d'indiquer le résultat auquel ces investigations le conduiront.

HOPITAL SAINT-LOUIS. — M. DEVERGIE.

Leçons théoriques et cliniques sur les maladies de la peau,

Recueillies par MM. CH. MARIEUX et L. GILLES DE LA TOURETTE, élèves du service.

L'année dernière, M. Devergie, dans une série de leçons reproduites dans la *Gazette des Hôpitaux*, s'est appliqué à développer les principes généraux de sa thérapeutique des maladies de la peau. L'exposition de ces idées, qui, il faut bien le dire, sont à la fois les plus rationnelles au point de vue théorique, et les plus utiles au point de vue clinique, n'était que le préliminaire de l'étude spéciale à laquelle il devait se livrer cette année sur chacune des affections cutanées en particulier.

C'est cette nouvelle série de leçons que nous avons recueillies avec soin, et nous nous essayerons de reproduire les parties les plus utilement pratiques. Elles constitueront le complément indispensable et l'application à chaque genre de maladie des idées générales émises l'année dernière, qui, sans ces notions pratiques, resteraient à l'état de pure et vaine théorie.

Le diagnostic des maladies de la peau y est rendu à la fois si facile et si précis, que l'homme le plus étranger à la dermatologie pourra, dans la plupart des cas, porter un jugement inattaquable. Or, cette précision dans le diagnostic, personne ne l'ignore, est la première condition d'une saine thérapeutique. Et cependant ne serait-on pas en droit de dire que la confusion et le défaut d'unité qui ont régné jusqu'à présent dans le traitement des maladies de la peau s'étendent aussi à leur diagnostic? Eh bien! nous tout claires et précises les nouvelles lois posées par M. Devergie pour la thérapeutique cutanée, autant sont simples et infaillibles les lois de son diagnostic.

Aussi, commençons-nous par donner la clef de la nouvelle méthode diagnostique. Le tableau suivant n'a nullement la prétention d'être une classification. La classification de M. Devergie est tout simplement celle de Willan, à laquelle il ajoute les maladies *cancéreuses et végétantes*, les *corps étrangers innés*, les *corps étrangers acquis*, les *maladies de la peau et des tissus cellulaires à la fois*, les *maladies des poils* et les *maladies des ongles*. Ce tableau n'est qu'une méthode pour servir au diagnostic; c'est le *nec plus ultra* du praticien, qui est chaque jour exposé à rencontrer des formes de maladies qu'il n'a pas encore vues, ou qui se sont présentées à lui sous un autre aspect. D'après cette méthode, c'est le plus souvent le malade lui-même qui transmet au médecin les éléments du diagnostic, tant les faits sur lesquels elle s'appuie sont palpables et faciles à saisir. C'est n'est pas à dire cependant qu'il faille laisser au malade

tout le soin de l'observation des faits; il n'est pas plus médecin dans ce cas que dans tant d'autres; mais la moindre attention supplée toujours à l'imperfection de ces renseignements. Quelle différence enfin entre des faits aussi palpables pour établir une opinion et les détails microscopiques et presque toujours obscurs auxquels vous renvoie la doctrine anatomopathologique pure de tous les dermatologistes!

Méthode pour servir au diagnostic des maladies cutanées les plus communes.

MALADIES SÉCRÉTANTES.	MALADIES NON SÉCRÉTANTES.
<i>Sérosité.</i>	<i>Rougeur fugace.</i>
Eczéma.	Erythème.
Pityriasis rubra aiguë.	Urticaire.
Eczéma lichéniforme.	Roséole.
Hérpès pityriézoïde.	Intertrigo non sécrétant.
Zona.	Couperose érythémateuse.
Gale séreuse.	<i>Rougeur persistante.</i>
Pemphigus.	Purpura.
Intertrigo sécrétant.	Scorbut.
<i>Sérosité purulente.</i>	<i>Rougeur arrondie avec furfures.</i>
Eczéma impétiginiforme.	Hérpès circiné.
<i>Sérosité purulente et sanguine.</i>	Hérpès nummulaire.
Rupia.	<i>Rougeur diffuse avec furfures.</i>
Erythema caeceticum.	Pityriasis rubra.
<i>Pus.</i>	<i>Coloration jaune-verdâtre.</i>
Impétigo.	Pityriasis versicolore.
Acné purulente.	<i>Coloration brune.</i>
Gale pustuleuse.	Pityriasis nigra.
Erythema.	<i>Décoloration.</i>
Sycosis pustuleux.	Acromie.
<i>Matière grasse.</i>	<i>Squames avec épaississement de la peau et rougeur.</i>
Acné sebacea.	Psoriasis.
Acné punctata.	Lepra vulgaris.
	<i>Squames sans rougeur.</i>
	Ichtyose.
	<i>Papules avec rougeur.</i>
	Lichen aigu.
	Straphulus.
	<i>Papules sans rougeur.</i>
	Lichen chronique.
	Prurigo.
	<i>Tubercules.</i>
	Sycosis tuberculeux.
	Lupus.
	<i>Productions végétales.</i>
	Favus.
	Hérpès tonsurant.
	Porrigio decalvans.
	<i>Productions animales.</i>
	Pediculo.
	Peles.
	Acarus.

Le caractère le plus tranché de toutes les maladies de la peau est l'absence ou la présence d'une sécrétion : et sur ce point le malade peut tout donner lui-même les premiers renseignements. Si la surface malade a sécrété, il est facile de reconnaître la nature du liquide épanché à la surface de la peau. Il est simplement séreux, séro-purulent, sanguin, purulent, ou gras et huileux.

Si la sécrétion est séreuse, on sait qu'on a affaire soit à un *eczéma*, à un *pityriasis rubra aiguë*, à un *eczéma lichéniforme*, à un *herpès pityriézoïde*, à un *zona*, à une *gale séreuse*, à un *pemphigus* ou bien à un *intertrigo sécrétant*.

Si l'on considère à part chacune des maladies, les maladies non sécrétantes et les plus petites habitudes les feront distinguer les unes des autres.

Ainsi l'*intertrigo*, qui siège toujours au pli des membres,

aux aisselles ou aux aines, est par sa position seule facile à distinguer de toute autre affection.

Le *pemphigus*, dont les bulles volumineuses ont l'aspect de phlyctènes déterminées par l'application de vésicatoires au par l'action de l'eau bouillante tombée sur la surface du corps, offre un aspect tout particulier.

La *gale*, par sa position à la face interne des membres chez l'adulte et aux cuisses et aux fesses chez l'enfant, a de plus ses sillons caractéristiques.

Le *zona* forme une demi-cinture de vésicules qui entourent le soi souvent le tronc d'un demi-cercle.

L'*herpès pityriézoïde*, avec ses grosses vésicules disséminées irrégulièrement sur une seule partie du corps, se distingue aisément du *pemphigus*, qui est ordinairement général.

Restent donc trois maladies faciles à confondre : le *pityriasis rubra aiguë*, qui est fort rare, sécrète, comme l'*eczéma*, une sérosité qui empâse le linge, mais sans jamais le colorer, comme fait ce dernier.

Les papules de l'*eczéma lichéniforme* le feront toujours distinguer de l'*eczéma simple*, dont il revêt d'ailleurs tous les caractères.

Cette partie du tableau réunissant les plus grand nombre d'affections analogues, nous l'avons choisie à dossier pour servir d'exemple : il serait bien plus facile de faire une semblable élimination pour tous les autres groupes.

Les caractères sont bien plus tranchés encore dans la seconde série du tableau; c'est-à-dire que, parmi les maladies non sécrétantes, leur couleur, leur forme, les productions dont elles se recouvrent sont des faits assez tranchés pour que l'erreur devienne impossible.

De l'urticaire. — Pour l'urticaire, l'urticaire est un exanthème non contagieux. Je n'ai pas la prétention de constater une définition si universellement acceptée; cependant, je ne puis passer outre sans planter ici un jalon qui serve à fixer l'attention des observateurs et à éveiller leurs soupçons sur la nature d'une maladie si singulière et si peu connue.

Voici un fait que j'ai en occasion d'observer, il y a quelques années, dans mon service :

Je recus à l'hôpital un malade atteint d'une urticaire d'une durée qui datait de trois mois. Après trois mois de traitement, la maladie, réfractaire aux moyens les plus énergiques, persistait encore sans avoir subi de modification sensible. Il survint alors un malaise général, de la céphalalgie, de la lassitude dans les membres avec anorexie. Après quelques jours de ces prodromes, apparut une roséole : cette éruption ne modifia nullement celle de l'urticaire; les symptômes généraux eux-mêmes n'en persistèrent pas moins. Au bout de peu de jours, la roséole s'était transformée en *purpura* sans que rien ne changeât ni dans l'urticaire, ni dans les symptômes généraux. Mais bientôt apparut une éruption violente, qui devint confluentes et d'une telle intensité qu'elle me fit sérieusement en danger les jours du malade. Des taches urticaires avaient disparu, et, lorsque arriva la convalescence, il ne restait plus aucune trace de l'urticaire antécédent. La violence accompli ses périodes en trois semaines, et quinze jours plus tard rien ne rappelait les éruptions diverses qu'il avait précédées. Un matin, cependant, l'intérieur du service fut parcouru par les mains du malade une rougeur analogue à celle de l'urticaire. Frappé de l'apparition de ces plaques, dont l'aspect lui parut plus que douteux, il les examina, les pressa, les observa attentivement et longtemps. Le lendemain, on put constater manifestement le retour de la maladie; mais, chose bien autrement étrange! l'élève se retrouva lui-même sur les mains une éruption en tout analogue à celle de son malade. Le repos et quelques bains firent bientôt disparaître cette éruption, et cependant, il faut bien l'avouer, l'urticaire développée dans ce cas avec tous les caractères apparents de la contagion.

On peut voir, il est vrai, dans ce fait unique et isolé un simple coïncidence; mais si cette observation ne peut fournir

employés à l'hôpital Necker, lui ont fourni des résultats avantageux.

L'application des cautères sous la cloque conduisit M. Brichelet à tenter deux fois une opération hardie : nous voulons parler de la paracentèse thoracique dans la phthisie pulmonaire. On comprend facilement que cette opération ne pût être pratiquée que dans des circonstances particulières et que l'auteur a eu grand soin d'indiquer.

Nous sommes obligés de passer sous silence les autres chapitres de cette histoire de la phthisie, car la multiplicité et l'étendue des matières nous entraîneraient trop loin. Qu'il nous soit permis en terminant d'engager les praticiens à consulter attentivement cette histoire. Ils y puiseront, comme la conviction que le tubercule n'est pas un être fatalement voué à la mort, et la y trouveront les moyens de proposer aux progrès d'une affection malheureusement si commune.

A l'étude de la phthisie pulmonaire se rattache celle du pneumothorax. L'épanchement d'air dans la cavité de la plèvre est, en effet, le plus souvent la suite d'une perforation des poumons devenue le siège de cavernes superficielles en communication avec les bronches. Nous n'aurons rien à dire sur cette histoire, dans laquelle M. Brichelet a réuni et analysé les travaux et les observations que la science possède.

L'étude de la gangrène du poumon présente des particularités que nous croyons utile de mentionner. S'appuyant sur ses recherches cliniques et nécropsiques, M. Brichelet s'est un peu écarté des opinions admises à notre époque, il croit de ses recherches que cette affection n'est pas une complication, mais une complication, et que, si elle peut succéder quelquefois à une pneumonie de mauvais caractère, elle constitue le plus souvent une affection primitive n'ayant aucun rapport avec une phlegmasie plus ou moins intense. Dans ce dernier cas, elle tient probablement à une altération de la paroi maline, au charbon, etc. Les vomissements qui précèdent la mort, les épanchements sanguins du poumon sont également susceptibles de contribuer par l'irritation locale qu'ils

produisent au développement de la gangrène. Ajoutons, enfin, les exemples de gangrène circonscrite aux cavernes tuberculeuses.

Ces principes anatomopathologiques étant posés, l'auteur fait connaître avec soin les signes de cette affection, et termine par des considérations thérapeutiques. Cette dernière partie, que Latéance et les autres observateurs ont en devoir passer sous silence, mérite d'attirer l'attention des praticiens.

L'obscurité qui règne dans la science sur l'histoire du cancer du poumon donne de l'importance et de l'intérêt à l'étude que M. Brichelet en a faite.

La pneumothorax, dont Latéance avait mis en doute l'existence, comprend un des principaux chapitres de cet ouvrage. Contrairement à l'opinion de quelques observateurs distingués, l'auteur pense que cette affection est moins rare qu'on ne le croit. Après avoir démontré que les altérations anatomopathologiques de la pneumonie chronique ne peuvent être confondues avec la tuberculisation pulmonaire, l'infiltration tuberculeuse, l'épithélioma rouge infiltré de mucosité, M. Brichelet trace avec soin l'histoire de cette affection. Nous signalons à l'attention de nos confrères le chapitre consacré au diagnostic différentiel.

Les développements étendus que l'honorable académicien a donnés à l'étude des épanchements thoraciques méritent de nous arrêter quelques instants. Cette étude se divise en trois parties : la première comprend l'histoire des pleurésies chroniques et des épanchements pleurétiques; dans la seconde, l'auteur étudie l'hydrothorax essentiel des pleures et celle qui reconnaît pour cause une lésion organique des vaisseaux et des vaisseaux contenus dans la plèvre; la troisième, enfin, est consacrée à l'étude de l'empyème ou épanchement purulent, sanguin, gazeux dans la cavité des pleures.

Cette division a permis à l'auteur de tracer une histoire complète des divers épanchements pleurétiques; cette division renferme aussi des détails importants sur une question d'actualité et diversément résolue : nous voulons parler de la paracentèse thoracique. Les développements que M. Brichelet a consacrés à l'examen de cette opération méritent de fixer l'attention des praticiens.

Sous la dénomination d'empyème, l'auteur, comme nous l'avons déjà dit, n'a pas seulement étudié les épanchements simples de

pus, mais encore les collections complexes provenant de causes diverses où le sang, la lymphe et des gaz viennent se mêler au pus. Dans ce chapitre, M. Brichelet s'est efforcé de revendiquer l'empyème à la chirurgie, qui n'en est depuis longtemps emparée, le cas, excepté dans quelques cas particuliers, elle ne semble lui appartenir qu'à titre de complication.

L'histoire qu'il en a tracée nous paraît ne laisser aucun doute sur la place qu'elle doit occuper dans les cadres nosographiques.

Nous ne pouvons terminer l'analyse de cet ouvrage sans mentionner un chapitre dont on appréciera facilement l'importance, et qui est consacré à l'étude des *catarrhes chroniques, spléno-pleurétiques, pneumothorax interstitiels se terminant par l'empyème pulmonaire*. Ces congestions pulmonaires et ces hémorragies interstitielles sont rarement des affections primitives; elles paraissent être presque toujours le résultat de lésions de la circulation générale par les maladies du cœur, des vaisseaux ou d'autres causes physiques qui apportent un obstacle à la petite circulation pulmonaire. Elles se terminent presque toujours aussi par des apoplexies du poumon ou des hémoptyses. L'histoire de ces deux affections comprend donc l'étude de la circulation générale et de la circulation locale; l'auteur nous en donne un exposé plus ou moins long et se fait dans le poumon; les autres, qui dépendent l'acroissement subtil et trop souvent fatal de cette même circulation, les ruptures ou extravasations sanguines, et les décollements qui peuvent en être le résultat.

Ces deux maladies, que M. Brichelet a depuis longtemps signalées à l'attention des observateurs et de ses nombreux élèves, méritent, à cause de leur gravité et de leur marche insidieuse, d'être de nouveau étudiées avec soin. L'histoire que l'honorable académicien a tracée de ces affections, nous l'espérons, dissipera les incertitudes qui régnaient encore sur cette partie de la science.

Les détails étendus que nous avons consacrés à l'analyse des principaux chapitres de cet ouvrage suffisent pour faire apprécier son importance et son utilité. Riche d'observations cliniques et de recherches histologiques, il doit à juste titre être considéré comme un livre à la fois classique et scientifique. D. L. LÉVELLIER.

la matière d'une affirmation absolue au sujet de la contagion de l'urticaire, ne peut elle pas au moins servir de point de départ légitime à placer sur l'épithète de *non contagieuse* dont on a toujours gratifié cette maladie?

A une certaine époque, presque toutes les maladies de la peau passaient pour contagieuses; de nos jours, on ne reconnaît ce triste privilège qu'à la gale et à la teigne. Il est incontestable cependant, et nous le verrons bientôt, que dans bien des cas le lichen et l'impétigo sont transmis par voie de contact. L'urticaire ne pourrait-elle pas un jour se placer à côté de ces deux affections déposées injustement de leur légitime héritage pour réclamer au nom des faits les funestes propriétés que la science d'aujourd'hui lui refuse?

Qu'on n'ait qu'il en soit, l'urticaire est une éruption qui se présente constamment avec trois caractères bien tranchés :

1° *Banquer* répandue par plaques assez régulièrement circonscrites, roses, disparaissant sous la pression du doigt, mais non uniforme, et présentant même des points peints entièrement décolorés environnés par un cercle d'une rougeur beaucoup plus prononcée;

2° Ces points décolorés correspondent à des *éclures* de la peau, qui persistent même souvent après que la rougeur a disparu;

3° Enfin, l'éruption s'accompagne d'une sensation de *démangeaison* vive, en même temps que de picotement et de chaleur analogue à celle que produit la piqure des orties.

Suivant que l'on considère la forme qu'affecte l'éruption sur la surface cutanée, ou la durée de la maladie, ou la marche qu'elle suit, on la classe qui lui donne naissance, on bien encore le moment du jour ou de la nuit où elle fait ses apparitions, l'urticaire présente une multitude de variétés, dont la plupart sont plus utiles à distinguer, sous le rapport du traitement, que ne l'indiquent les auteurs.

Suivant sa forme, elle présente les quatre variétés suivantes :

Simplex,
Conferta,
Tuberosa,
Nodosa;

car elle peut être répandue en plaques irrégulières sur une surface médiocre étendue (simplex), ou bien présenter des plaques nombreuses qui se tiennent et recouvrent une grande partie du corps (conferta), on bien offrir au-dessus du point de la peau de la saillie analogue à des tubercules (tuberosa), ou bien enfin présenter au-dessous de la peau des engorgements qui, bien que ne s'élevant pas au-dessus de son niveau, n'en acquièrent pas moins jusqu'au volume d'une noisette (nodosa). Ces quatre formes appartenant à l'urticaire fébrile.

Suivant sa durée, elle a reçu les noms de :

Urticaire évanida,
Urticaire persistans.

C'est qu'en effet elle peut ne durer que quelques jours, ou seulement quelques heures, pendant que d'autres fois elle se prolonge pendant plusieurs semaines, pendant plusieurs mois et même pendant des années. Le plus souvent, il est vrai, quand elle disparaît en quelques heures, c'est pour réapparaître ailleurs au bout de peu de temps.

Suivant sa marche, elle est :

Aiguë ou chronique.

L'urticaire aiguë ou fébrile parcourt ses périodes en huit ou neuf jours; tout au plus persiste-t-elle pendant quinze ou seize semaines quand elle affecte la forme noueuse. L'urticaire chronique ou non fébrile, au contraire, se perpétue pendant de longues années, épuisant successivement toutes les médications, et faisant le désespoir d'un grand nombre de médecins. Tels sont quatre maladies que vous ne actuellement sous les yeux dans nos salles. L'un voit chaque soir, au moment où il se couche, tout son corps envahi d'une éruption presque générale (n° 11 de la salle Saint-Louis), qui lui occasionne de telles démangeaisons, que chaque matin, lorsque la peau a repris son aspect ordinaire, que la ténacité laborieuse de sillons profonds de grattages; signes non équivoques d'un prurit dont le simple aspect de la peau ne vous donnerait pas le motif. Rien depuis un mois n'a encore pu modifier cet état, qui semble s'amender seulement depuis quelques jours, c'est-à-dire depuis l'apparition d'un lichen qui semble destiné à se substituer à l'urticaire.

Le second malade (n° 60 de la salle Saint-Louis) nous présente chaque matin, depuis trois mois, de petites plaques assez grandes d'une pièce de monnaie. Ces plaques se succèdent et se remplacent périodiquement sur toute la surface du corps, de façon qu'on en trouve toujours quatre ou cinq à la fois. Enfin les deux autres malades (n° 11 et n° 15 de la salle Saint-Thomas) sont deux femmes qui depuis deux ou trois mois présentent chaque jour quelques petites plaques semblables. L'une et l'autre ont été atteintes d'inflammations diversément graves des voies digestives, et pendant ces indispositions les plaques d'urticaire ont cessé de paraître; mais avec la convalescence elles sont revenues comme avant l'indisposition qui les avait suspendues.

Suivant la nature du produit, l'urticaire peut être considérée comme un effet

D'un état inflammatoire général,
D'un état subalural des voies digestives,
De certains ingesta,
Du chagrin.

Souvent enfin la forme chronique est un effet de la négligence de l'état aigu.

En effet, elle apparaît à la suite d'un mouvement fébrile, ou bien à propos d'un embarras gastrique, ou bien après l'ingestion de certains aliments, tels que les moules, les crabs, le homard, ou seulement à cause de l'usage trop continu répété d'aliments épicés, de viandes de boucherie ou de charcuterie. Le chagrin peut même, à lui seul, l'occasionner;

mais une des causes les plus fréquentes du passage de l'urticaire à l'état chronique, c'est la négligence de la forme aiguë. Je ne saurais trop insister sur cette source habituelle de l'urticaire chronique. C'est souvent pour avoir traité légèrement la maladie à son début que le médecin se voit plus tard condamné à une impuissance qu'il déplore, et c'est pour s'être peu inquiétés de leur état au début de la maladie qu'une foule de malheureux se sont vengés de longs jours et de longues années de tourments insupportables.

Et cependant l'urticaire aigu cède le plus souvent au traitement le plus simple, si l'on se donne la peine de le suivre jusqu'à la guérison. Il suffit généralement de quelques jours de repos et de quelques tisanes émoussantes; mais si le médecin permet trop tôt l'exercice et les aliments, s'il n'attend pas sévèrement la résolution complète de la maladie, on la voit revenir indéfiniment et constituer cet état chronique aussi fâcheux et opiniâtre que l'état aigu est léger et facile à guérir.

Une dernière division, jusqu'alors négligée, repose uniquement sur le moment où apparaît l'éruption, et l'on dit qu'elle est

Diurne,
Nocturne, ou vagues.

C'est qu'en effet le moment où elle se manifeste, variable pour les individus, demeure presque constamment le même chez le même malade. Ainsi il y en a qui la voient naître le matin au moment où ils sortent du lit. D'autres en sont atteints au moment où ils se couchent.

C'est ainsi que j'ai vu occasion de donner des soins à une dame qui, tous les soirs, depuis dix-huit ans, voyait tout son corps se couvrir d'une éruption d'urticaire au moment où elle se mettait au lit. Cette éruption s'était tellement liée aux fonctions de l'économie, que, si elle n'apparaissait pas à l'heure habituelle, elle était immédiatement remplacée par une diarrhée qui amenait une ou deux selles absolument à la même heure. Des tentatives dirigées contre cette affection amenèrent une diarrhée qui parut plus à craindre que l'éruption elle-même. Je ne tardai pas à renoncer à tout traitement.

Chez d'autres malades l'urticaire apparaît à diverses heures de la journée sans affecter aucune régularité, ou bien constamment sous l'influence de circonstances analogues. Je donne à cette dernière variété le nom d'*urticaire vague*. Tel est le cas de ces quatre seurs citées par Alberti, qui, à la même heure de la journée, se trouvaient prises toutes en même temps de la même rougeur et de la même démangeaison.

Tel est encore le cas de cette dame qui ne pouvait se présenter dans un salon sans que l'impression qu'elle en éprouvait fit naître à l'instant sur son visage une éruption d'urticaire qui la forçait à s'éloigner et à attendre que la rougeur et la démangeaison fussent apaisées.

L'urticaire fébrile, c'est-à-dire celle qui revêt une des quatre premières formes, apparaît à la suite de causes générales qu'il est le plus souvent impossible d'apprécier, comme elle a lieu pour tous les exanthèmes. Elle atteint principalement les enfants et les adolescents. Elle annonce par un malaise général et une perte d'appétit, qui durent vingt-quatre ou quarante-huit heures. Alors apparaît en divers points de la peau une rougeur avec des éclures blanchâtres; cette rougeur s'accompagne d'une démangeaison mêlée de chaleur et de cuisson c'est l'éruption d'urticaire. Cet état de la peau dure quatre, six ou huit jours; mais, en général, vers le sixième jour la rougeur diminue, les éclures disparaissent et la convalescence arrive.

Le seul repos au lit et les tisanes rafraîchissantes suffisent pour amener une guérison complète; on se contente de rendre les laines légèrement antispasmodiques si la sensation est trop pénible. Enfin, l'on joint à cela un émétique dans les cas d'embarras des voies digestives.

Cependant, si les éclures doivent affecter la forme noueuse ou tubéreuse, l'éruption n'est pas si instantanée, ni si convalescente. Les nodosités ne se développent que successivement. Pendant quatre et même huit jours on en voit apparaître de nouvelles. La durée de chacune est de huit à douze jours. Lorsqu'elles ont disparu, elles laissent cependant des traces, qui sont des inégalités en saillie pour l'urticaire tubéreuse, et des inégalités en creux pour l'urticaire noueuse. La durée totale de ces maladies est de trois semaines à un mois. Leur traitement est le même que celui des deux premières formes: c'est-à-dire les rafraîchissants, si elles sont dues à un état inflammatoire, et un émollient-antispasmodique, si elles tiennent à l'embarras des voies digestives. Bien que les saignées à l'anus soient nécessaires dans quelques cas graves, il faut se rappeler que leur usage ne doit former que la petite exception.

Il va sans dire que l'urticaire due à l'ingestion de certains aliments sera attaquée, avant tout, par la suppression de ceux qui auront été reconnus pour en être la cause. Toutes ces indications sont vulgaires et faciles à remplir; mais la plus importante et la plus négligée de toutes les indications, c'est d'apporter une sévérité inflexible dans le traitement de la forme aiguë, si l'on ne veut courir le risque de la voir se perpétuer sous la forme chronique.

Il faut dire cependant que tous les âges ne courent pas le même danger, et que, si chez les enfants la fièvre örtie constitue un état léger à tous égards, c'est surtout chez les adultes que cette même maladie a une funeste tendance à passer à l'état chronique.

L'urticaire chronique est une maladie plus pénible qu'inquiétante, mais qu'on ne saurait assez redouter, à cause du tourment continu dont elle empoisonne la vie; et surtout à cause de son opiniâtre résistance à toute sorte de traitement.

Alberti cite l'exemple d'un malade qui, pendant dix ans, avait cherché en vain la guérison; il ne nous dit pas que le

traitement qu'il conseilla à ce malade eût plus d'efficacité que ceux qui avaient été précédemment employés; mais l'aveu qu'Albert ont de nous faire, je n'hésite pas à vous le confier pour un bon nombre de cas où je suis demeuré complètement impuissant, et notamment pour la maladie dont je vous ai déjà parlé et chez laquelle l'urticaire et la diarrhée ne coexistent à mes efforts que dans des dépens de l'autre. Et cependant, vous le dirai-je? ma maladie, en désespoir de cause, se jeta entre les mains d'un herboriste qui, en peu de temps, lui procura, au moyen d'une simple tisane, une guérison que n'avaient pu lui apporter les modificateurs les plus puissants de la peau. Cette tisane avait la propriété d'occasionner des selles nombreuses: j'en fis faire l'analyse par un pharmacien, qui la trouva essentiellement composée des éléments de la tisane royale du *Codex*. Je ne manquai pas, comme bien vous pensez, de recourir à la tisane de l'herboriste, et elle me procura le soulagement que je me présentais ensuite à moi. Je dois avouer que, si ce moyen m'a rendu d'énormes services, je l'ai aussi trouvé bien des fois infidèle.

Somme toute, le meilleur traitement à opposer à l'urticaire chronique se compose des purgatifs et des bains de vapeur données soit conjointement, soit séparément. On fait prendre ces bains de vapeur tantôt au moment où apparaît l'éruption, tantôt, au contraire, au moment où elle commence à disparaître: on parvient souvent ainsi, en troublant son mode de développement, à en prévenir complètement le retour.

Bient affirmé avoir guéri des cas analogues dans l'espace de cinq jours, au moyen de la solution de Fowler. Mais l'homme me paraît bien étrange que ce médicament, qu'on ne peut prendre d'abord qu'à la dose de deux gouttes par jour, produise aussi rapidement cet effet, et que 8 à 10 gouttes d'un agent, si puissant qu'il soit, puisse amener une pareille merveille.

Ce que je puis affirmer, c'est que je n'ai jamais été aussi heureux, et dans le cas précédent, par exemple, où l'éruption alternait avec la diarrhée, la liqueur de Fowler ne put même pas être supportée.

Comme on le voit, le pronostic de l'urticaire, sans offrir véritablement aucune gravité, ni à l'état aigu, ni à l'état chronique, ne laisse pas cependant d'être extrêmement fâcheux dans ce dernier cas, tant à cause de l'incommodité qu'elle constitue qu'à cause de l'infidélité des meilleurs agents thérapeutiques.

La conduite du médecin dans l'urticaire chronique est un véritable tâtonnement. Il donne d'abord les bains de vapeur, puis il essaie les purgatifs, et, dans ce cas, il doit préférer la tisane royale avec laquelle il est facile de graduer à volonté le nombre des selles, sans craindre jamais ni la constipation, ni la diarrhée, comme cela arrive fréquemment après l'usage des résines ou des selles purgatives. Enfin, il a recours aux solutions arsenicales, qui peuvent agir dans ce cas aussi bien que dans tant d'autres altérations chroniques de la peau.

Vous le voyez donc, loin d'être une maladie éphémère et insignifiante, comme il paraît à certains auteurs de la péindre, l'urticaire met souvent à bout les ressources de la thérapeutique, et en même temps qu'elle transforme certaines existences en un véritable martyre.

CORRESPONDANCE.

Éducation des sourds-muets.

Monsieur le Rédacteur,

C'est avec une vive satisfaction que j'ai lu dans le numéro du jeudi 8 avril de votre estimable journal l'analyse d'un mémoire du docteur Blanchet, l'archiviste de l'Institut national des Sourds-Muets, adressé par lui à l'Académie des sciences dans la séance du 5 mai dernier. M. Blanchet, d'après les renseignements qu'il nous donne sur les sourds-muets et en général des maladies de l'oreille et de l'audition sont bien connus, dit avec raison, dans son mémoire, que les sourds-muets peuvent recouvrer la parole et s'exprimer aussi bien dans la langue française que dans toutes les autres langues; il cite l'exemple des institutions allemandes et belges. À l'appui de ce qu'avance M. Blanchet, je m'empresse de vous informer qu'en Hollande, et principalement à Rotterdam, on s'occupe avec succès, depuis quatre ou cinq années, d'enseigner à cinq élèves sourds-muets la langue articulée, et notamment la langue hollandaise. Or, si les sourds-muets ont la faculté d'apprendre une langue aussi dure que la langue hollandaise, ne peut-on pas s'assurer qu'ils ont la faculté d'apprendre toutes les autres langues et de s'exprimer dans celle qu'on voudra leur enseigner.

Dans une séance médicale, qui a eu lieu à Rotterdam le 17 mars dernier, ces cinq élèves sourds-muets ont donné des preuves incontestables de leur faculté d'apprendre et de leur capacité d'enseigner. M. Hirsch, ancien directeur et instituteur en chef de l'École des sourds-muets d'Aix-la-Chapelle. Ces enfants, d'âge différent (de six à onze ans), ont non-seulement fait preuve de connaissances solides et d'une intelligence remarquable; mais, au grand étonnement de chacun des assistants, tous ont pu, à l'occasion, recourir librement à la parole. Un seul de ces enfants avait joui de la faculté de l'ouïe dans les deux premières années de sa vie; les autres sont sourds-muets de naissance.

Je joins donc mes espérances à celles de M. le docteur Blanchet, bien assuré que ses efforts seront couronnés de succès, c'est-à-dire qu'il pourra par ses efforts faire recouvrer la parole aux sourds-muets de tous pays le bienfait de la parole articulée.

Pour moi, je me propose de fonder dans cette ville, de concert avec M. Hirsch, une institution destinée à l'extinction des sourds-muets selon la méthode allemande. Un comité de médecins joindra ses efforts aux nôtres pour réaliser ce plan. On sait que l'école allemande excite la passion nationale (dactylogie et chirologie) de son enseignement. Les moyens dont cette méthode dispose sont: l'imitation visuelle, qui permet de saisir les notes sur les lèvres de ceux qui parlent; l'impression tactile des ondes sonores, l'enseignement de l'écriture et la mimique. Les communications de M. Blanchet sur des cas de guérisons de l'ouïe chez les sourds-muets sont fort intéressantes, et certainement, après la fondation de notre institution, un de mes premiers soins sera de fixer mon attention sur ce point. En étudiant pendant dix ans plus spécialement les sourds-muets de l'école de l'audition, j'ai traité dans cet espace de temps quelques centaines de cas de sur-

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,

en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois	8 fr. 50 c.
ALGERIE, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois	16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Un an	30 »

GAUCHE, HOLLANDE, PRÉSENT,	Trois mois	9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE,	Six mois	17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an	33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TUNISIE,	Trois mois	10 fr.
GÉRALTAZ.	Six mois	20 »
	Un an	38 »

Les lettres et papiers non affranchis sont rigoureusement refusés.

SOMMAIRE. — HOTEL-DIEU (M. KOSAN). Du diagnostic. — COSMIN (M. Malgouyres). Lécours cliniques sur les affections cancéreuses. — Deux cas de mélanomes sanguins rares. — Blessures des yeux par les capsules fulminantes. — Luxation en haut et en bas. — Réduction facile sous l'influence du chloroforme. — Luxation du coucy par chute. Réduction; guérison prompte. — Société de chirurgie, séance du 21 avril. — Chronique et nouvelles. — FASCICULE. Les excentriques de la médecine. — Hygiène alimentaire.

HOTEL-DIEU. — M. KOSAN.

Du diagnostic.

Messieurs, il vous paraît sans doute étonnant et surtout surprenant que je vienne vous entretenir de l'utilité du diagnostic. Vous êtes, j'en suis sûr, si convaincus de cette utilité, que vous ne pouvez penser qu'il puisse se trouver des médecins qui la contestent; et cependant rien n'est plus réel. Il en est, et des plus haut placés par leur renommée et par leur talent, qui ont nié et qui nient encore aujourd'hui la nécessité du diagnostic des maladies en médecine. Ah! mais c'est qu'aussi, si quelque jour deux et deux font quatre demandait une proposition médicale, elle trouverait des contradicteurs.

Argument de Broussais contre le diagnostic. — Parmi les médecins illustres qui ont nié l'utilité du diagnostic, nous trouvons d'abord Broussais. Le premier de ce médecin se fondant sur l'existence d'une maladie née, de l'irritation, et concentrant cette irritation dans l'estomac, d'une manière primitive ou consécutive, il était logique et en quelque sorte fatal de dire que le diagnostic des maladies était une chose superflue, puisqu'elles étaient constamment les effets d'un même principe. Aussi cet auteur, ayant à rendre compte des efforts que nous avions faits pour établir le diagnostic des affections cérébrales, après avoir cité les diverses maladies de l'encéphale, telles que la congestion, l'inflammation, le ramollissement, l'hémorragie, les tumeurs osseuses, fongueuses, cancéreuses, tuberculeuses, etc., s'écrie : « A quoi bon la prétention de les distinguer dans le vivant les uns des autres, puisqu'en dernière analyse elles dépendent d'une maladie toujours la même ? Le temps a fait justice d'une aussi monstrueuse erreur.

Argument de Laënnec. — Laënnec (qui le croirait !), l'homme qui a le plus fait pour éclairer le diagnostic des maladies, et des maladies de poitrine en particulier, qui a mis au jour et à la lumière et à la connaissance les signes distinctifs de ces maladies, Laënnec niait l'utilité du diagnostic ! Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est l'argument dont il se servait pour le combattre. J'aurais de la peine à le croire si ce n'était à moi-même que Laënnec eût tenu ce langage. « Le diagnostic, disait-il, est toujours le résultat d'un raisonnement; celui-ci est nécessairement sujet à erreur, comment voulez-vous en faire la base de votre thérapeutique ? Comment voulez-vous appuyer sur une base aussi incertaine le traitement des maladies, et confier la vie des hommes à une chance aussi douteuse, aussi chancelante ? »

On a de la peine à croire qu'une pareille argumentation ait pu être faite par un esprit aussi éminent.

FEUILLETON.

LES EXCENTRIQUES DE LA MÉDECINE.

la moitié de Paris au moins se lève tous les matins la figure borboreillante, la bouche par les angles du cauchemar. Toute la nuit il a fidèlement sa couche, arpenté sa chambre, tisonné son feu, sans que jamais le sommeil vienne calmer cette ardeur fébrile, cette surexcitation dévorante; c'est que la moitié de Paris au moins est à la recherche d'une idée, mais d'une idée exploitable, d'une idée productive, d'une idée capable de soulever le monde des badauds et des niais. D'abord, moi-même (c'est un jour un capitaliste à un penseur, et je vous jure jusqu'à 50.000 livres de rente à vous et à vos descendants jusqu'à la cinquième génération. L'idée est donc la pierre philosophale de nos alchimistes industriels. Le problème n'est plus de la quadrature du cercle ou du mouvement perpétuel, mais pas abruti plus d'intelligence que la recherche d'une idée.

C'est surtout dans le domaine de la médecine que se produit ce travail mystérieux de l'entendement humain. L'art de guérir a des secrets et inconnus du vulgaire, au milieu desquels l'immagination, la loi folâtre et la plus déréglée peut se divertir sans peur, mais non sans reproches. A ces caprices les plus bizarres, à ses écarts les plus extravagants. Ce qu'elle élabore chaque nuit, ce qu'elle produit chaque matin est incroyablement, et j'estime que l'analyse, même soignée, de ces élabérations formerait le livre le plus curieux et le plus instructif de morale et de psychologie.

Je crains depuis longtemps la pensée de exposer quelques-uns de ces portraits fantastiques, et de réaliser pour la médecine

ce que MM. Théophile Gautier et Champfleury ont fait pour la littérature proprement dite.

Les originaux ne manqueraient pas.

L'un, désignant tous les symptômes, tous les signes pathogénomiques, à la secours qu'il inspecte des urines. En vain Laënnec réclame le secours de l'art; au bout de quelques jours les traits de la face s'albèrent, les dents se sèchent ainsi que la langue; le pouls est fréquent, mais faible, mais à peine sensible; le décalébré est dorsal. Le malade accuse une pros-

tration profonde. Si, fondé sur ces signes d'adynamie, vous administrez des toniques, si vous appliquez des révulsifs, si, seulement vous gardez l'expectation, le malade meurt; mais, si vous reconnaissez qu'un lieu d'une faiblesse réelle vous n'avez affaire qu'à une faiblesse apparente, à une concentration des forces, vous saisissez le malade, guidé par le diagnostic d'une maladie essentiellement inflammatoire, les forces se relèvent, le pouls reprend de la vigueur, de la résistance, et le traitement antipathologique tire le malade du tombeau.

Un autre malade nous vous présente que peu ou point de phénomènes généraux. D'après ce premier aperçu vous êtes disposé à garder l'expectation, à agir faiblement; mais vous appliquez l'oreille sur le thorax, vous entendez de la crépitation fine qui vous trahit l'existence d'une pneumonie latente. Vous traitez énergiquement le malade, guidé que vous êtes par le diagnostic, et la résolution que vous n'essiez pas obtenue sans cela s'opère, et le malade guérit. Sans ce les phénomènes généraux seuls qui vous ont inspiré cette conduite thérapeutique ? Laissons de pareils arguments aux personnes peu complètes.

Autres arguments empiriques. — Les empiriques pensent qu'il suffit de faire la médecine du symptôme, c'est-à-dire de diriger les moyens thérapeutiques contre les symptômes. Quelques exemples suffiront pour vous faire comprendre combien une pareille médecine est peu rationnelle, et combien elle peut être dangereuse. Prenons quelques symptômes au hasard. La paralysie était au commencement de ce siècle considérée comme une maladie essentielle, et consistant dans la diminution des propriétés vitales. D'après cette manière de voir, on la traitait par les toniques, les excitants et les cataplasmes, pour ramener les propriétés vitales à l'état normal, à l'abolition de l'émotion, les cataplasmes, l'urication, les frictions, l'électricité, etc., étaient employés dans tous les cas de paralysie. Vous pouvez juger avec quel succès ! Enfin la médecine basée sur le diagnostic fit voir que la paralysie dépendait d'une multitude de lésions diverses et que ces lésions ne pouvaient être combattues par les mêmes moyens. Elle fit voir que la paralysie pouvait dépendre d'une lésion de l'organe qui commande, de celui qui transmet et de celui qui exécute le mouvement, et dans le premier, dans le second, d'une congestion, d'une inflammation, d'une hémorragie, d'un ramollissement, de lésions inorganiques variées, et que ces diverses affections devaient avoir un traitement différent, qu'on ne pouvait traiter les unes comme les autres.

Pensez-vous que ce ne soient pas là des progrès réels, et des progrès thérapeutiques.

Si nous prenons tous les symptômes les uns après les autres, vous verriez qu'on peut faire pour tous les mêmes raisonnements.

Pour-on, en effet, faire la médecine de l'inappétence, de la difficulté de la déglutition, du vomissement, de la diarrhée, de la constipation, de la toux, de la dyspnée, des palpitations, des intermittences, des hydropisies, des hémorragies, des icères, sans savoir de quelles maladies dépendent ces symptômes ? Non, certes. Il n'est plus permis aujourd'hui de n'en pas chercher la cause organique et de n'en pas passer les mauvais.

Dans cette catégorie d'excentriques, dont la liste est plus longue qu'on ne pense, je n'en connais pas de plus fameux que le grand William, le celeberrimus Rogers, comme l'aurait appelé Van-Swieten, si Van-Swieten eût cultivé la réclame.

Ce gaillard-là, qui pour l'invention et de la force de 300 chevaux, a rempli le monde de ses découvertes, les machines de ses rateliers et les édenes de ses osanores ! Son cerveau est une machine à haute pression et les idées en sortent en véritables jets continus.

Il diffère des autres excentriques qui s'arrêtent et se complaisent dans les délices d'une première invention, celui-ci invente, invente et inventa jusqu'à complète extinction de chaleur naturelle. Les osanores, qui eussent satisfait toute ambition ordinaire, ont à peine été pour la sienne un moment d'arrêt, un sujet de contentement, le hochet de l'invention, qui pour tout autre eût été un hochet précieux, a un instant amusé sa fantaisie et distrait son imagination. C'est que celui-ci, en effet, rêvait un art tout nouveau, une science encore inconnue. Ce qu'il a fallu de

conclure les moyens à employer; une semblable prétention ne saurait se soutenir.

Nous avons de la peine à concevoir que, dans le dix-neuvième siècle, il y ait encore des esprits assez étroits pour ne pas comprendre qu'éclairer le diagnostic c'est avancer, perfectionner la thérapeutique.

Vous le voyez, messieurs, l'utilité du diagnostic a été et est encore révoquée en doute; sa justification était donc nécessaire dans un cours où nous le prenons pour base de notre enseignement et de notre pratique médicale.

Mais tout en donnant au diagnostic du siège de la maladie, à la lésion locale, la première place parmi les éléments du diagnostic, nous ne pensons pas qu'elle constitue à elle seule ce diagnostic. Nous admettons une définition plus large, et, pour nous, le diagnostic se compose du siège de la maladie, de son étendue, de sa nature, des phénomènes généraux, de la constitution, de l'âge, du sexe du malade, des maladies antérieures, et même des causes de la maladie; enfin, le diagnostic est le diagnostic de tout ce qui constitue l'état d'un malade et sert à le faire apprécier.

Peut-on douter que ce ne soit là la base fondamentale de la médecine pratique?

HOPITAL COCHIN. — M. MAISONNEUVE.

Leçons cliniques sur les affections cancéreuses.

(Suite. — Voir les nos 14, 26 février; 6, 16, 27 mars et 10 avril.)

SEPTIÈME LEÇON. — Traitement.

Il est peu de maladies qui aient, autant que le cancer, exercé le génie des praticiens. Son arsenal thérapeutique est, sans contredit, l'un des plus riches en médicaments; mais cette richesse apparente de l'art ne révèle, en réalité, que son impuissance. C'est ainsi que tout à tour on fait appel aux médicaments internes les plus énergiques et les plus variés, à l'hygiène la plus sagement combinée.

Il est malheureusement trop vrai que les ressources les plus habilement maniées sont encore le plus souvent impuissantes à conjurer les progrès et la terminaison fatale de cette affection. Cependant, ce serait une grande erreur de croire, avec certains praticiens éminents, que la meilleure conduite à tenir en présence de cette maladie consiste dans l'abstention.

L'usage du microscope est depuis peu de temps introduit dans la pratique pour que nous puissions donner la preuve de la guérison radicale et absolue de tumeurs cancéreuses reconnues comme telles par l'observation microscopique. Néanmoins, la curabilité du cancer ne nous paraît point absolument impossible; et, sans compter les cas où de sages précautions ont pu prévenir l'apparition de la maladie, la pratique de tous les jours démontre qu'il est souvent possible d'en retarder les progrès; et alors même qu'il n'est plus permis d'espérer la guérison, le chirurgien peut encore éviter au malade une partie des angoisses et des tortures qui en sont le cortège inséparable.

1. Traitement médical.

Le traitement médical du cancer, considéré d'une manière générale, a pour but de développer sa manifestation, de le détruire lorsqu'il est déjà développé, ou bien enfin de pallier les accidents auxquels il donne lieu.

1^{er} Traitement préservatif.

Nous ignorons malheureusement encore dans le plus grand nombre des cas, à quelles circonstances auxquelles le cancer doit ériger; cependant il nous est possible quelquefois de saisir une relation directe entre son apparition et l'existence antérieure de certains phénomènes morbides qui se sont succédé en se modifiant à chacune des périodes principales de la vie. Nous savons, par exemple, que certains cancers se manifestent, surtout chez les femmes, à l'époque de leur

veilles prolongées, de méditations profondes pour créer la *Buccomanica*; je ne saurais vous le dire; mais ce doit être un grand jour pour M. Rogers que celui où il put donner un corps à ce qu'il ne craint pas de dépenser le sabbat de la semaine. Disons-moi les limites du possible sont atteintes, et je crains bien que les excentricités ne soient obligés de tirer l'échelle, comme on dit.

L'axiome si connu de Buffon, *Le style est l'homme*, n'aurait pas obtenu un assentiment général. Bizarre, si je ne me trompe, veut que l'homme, c'est-à-dire le philosophe, se peigne, se dessine, se dessine dans les dispositions de son appartement; L'axiome lui donnait pour miroir les plus de la vie, les mouvements des muscles, la prédominance des os; notre illustre inventeur, lui, circonvenait davantage ce dernier aspect, leur donne pour siège exclusif le périmètre de la bouche. Si elle n'est pas l'œuvre d'un génie, la buccomanica pourrait passer pour l'œuvre d'un génie.

M. Rogers est convaincu de cette assertion, et sa manière de le dire n'est pas un des côtés les moins curieux de ses excentricités. « Je suis notaire, écrit-il au début de son livre, car j'enseigne une science nouvelle... » Il tire de son livre, que l'humanité, par ce qu'il croit, n'est pas tout à fait rassurée, met en œuvre son inspection auprès du plus grand nombre de mes lecteurs. Néanmoins, je m'interdis à certains auteurs qu'ils s'agenouillent dans une préface, comme dit un poète français, et demandent pour ainsi dire pardon au public d'avoir tenté d'être si importants. Non, l'axiome ne révoque point la responsabilité de mon œuvre, et si certains hommes qui doutent toujours ou du moins affectent de douter de ce qu'ils n'ont pas inventé eux-mêmes; si certains hommes, dis-je, condamnent mon livre avant d'avoir lu, je ne m'en consolerai. De pareils juges sont indignes de connaître la vérité.

Ne vous semble-t-il pas que l'ère préface de Broussais, alors que le chef de l'école physiologique agissait ses armes contre Pinel et

Agé critique; nous savons aussi que chez un grand nombre de ces malades la santé générale a subi, à diverses époques, des troubles passagers, mais de plus en plus graves et réfractaires, à mesure que l'organisme a perdu de sa puissance. C'étaient dans l'enfance des éruptions cutanées; dans la jeunesse, des hémorragies nasales et pulmonaires; plus tard, des névralgies fréquentes et variées; dans l'âge adulte, des hémorrhoides, des affections goutteuses ou des dartres chroniques. Lorsqu'à l'approche de l'âge de décroissance ces troubles cessent tout à coup d'exister, et que la santé semble prendre une assiette insoufflée, c'est alors qu'on voit souvent apparaître le cancer.

Pour qui comprend bien la portée de ces transmissions morbides, de leur aggravation à chacune des périodes de la vie, il sera facile de prévoir que le cancer, ou quelque autre affection réfractaire grave, sera devenu imminent chez tel individu dont l'historique sanitaire se rapprochera du tableau que nous venons de tracer.

Dans ces circonstances, un traitement étiologique par les dépôts divers, les purgatifs fréquemment répétés, les saignées générales, un exutoire permanent et surtout une hygiène sévère pour prévenir la maladie en produisant une perturbation artificielle. Nul doute que par les soins d'un médecin habile et prévoyant un certain nombre de cancers n'aient été ainsi prévus ou retardés dans leur apparition; c'est une question sur laquelle nous avons entendu notre illustre maître M. Récamier insister souvent avec l'autorité de sa haute expérience, et sur laquelle nous ne saurions trop attirer l'attention des praticiens.

2^e Traitement spécifique.

Malgré les investigations nombreuses continuées depuis des siècles par les médecins les plus renommés, le spécifique du cancer reste encore à trouver. La plupart des substances actives de la thérapeutique ont été tout à tour essayées contre cette redoutable maladie : c'est ainsi que le mercure, l'or, le cuivre, l'arsenic, le fer et plus récemment l'iode ont été à diverses époques préconisés comme ayant une action spéciale contre la cause inconnue du cancer.

Parmi les médicaments tirés du règne végétal, la ciguë, le quinquina ont un instant semblé susceptibles de résoudre le problème. Enfin, de nos jours, une substance appartenant au règne animal, l'huile de foie de morue, dont l'action puissante dans une foule d'affections chroniques a rendu de si grands services à la thérapeutique, a pu nous donner quelques illusions. Nous avons employé tout à tour et avec persévérance chacun de ces agents, et nous devons l'avouer, s'il nous est arrivé parfois d'en obtenir des guérisons remarquables dans quelques cas douteux, ils ne nous ont jamais donné de guérison complète dans le cancer réel et bien reconnu; ce n'est pas à dire pour cela que l'on doit renoncer à l'espoir de trouver un médicament susceptible de neutraliser l'élément spécifique du cancer, et cette espérance nous soutient encore dans nos investigations.

Dans ce moment même, et sous vos yeux, nous expérimentons avec prudence et ténacité un certain nombre de médicaments puissants. C'est ainsi que tous nos malades sont soumis à des traitements variés de la nature de la poudre, la concinche, par le chlorure, l'osmium, le soufre, par les préparations arsenicales, ferrugineuses, manganésiques; ainsi qu'à l'action des prussiates; aucun de ces traitements ne nous a encore donné de résultats positifs. Ce n'est point une raison pour interrompre nos recherches; nous les poursuivons sans relâche, trop heureux si nos efforts, en sollicitant de la part d'autres observateurs des travaux dirigés dans le même but, parvenaient, ainsi à guérir le cancer proprement dit, au moins à enlever à la mort ce qui se réduit à un nombre d'affections si diverses encore que le microscope nous a fait rangier cependant dans la classe des véritables cancers.

Déjà quelques résultats heureux semblent avoir été obtenus de l'usage de certaines eaux minérales, telles que les eaux de Gruzezan et les eaux de Celles; mais, si l'on ne voit point donné de neutraliser dans son essence le vice cancéreux, nous pouvons nous par un traitement palliatif soutenir les forces du malade, adoucir ses douleurs, et l'aider

ainsi à lutter plus longtemps contre les accidents qui doivent amener la terminaison fatale.

3^e Traitement palliatif.

Il a pour but principal de calmer les douleurs, de réparer les forces du malade incessamment épuisées par les hémorragies abondantes, et surtout par l'altération profonde des liquides qui caractérisent la cachexie cancéreuse. Au premier rang des médicaments de cette catégorie, nous rangeons les narcotiques, et principalement l'opium et ses divers éléments actifs, tels que la morphine, la codéine.

Les préparations de ciguë, la belladone, la jusquiame, la datura stramonium, l'extrait de chanvre indien ne viennent qu'en seconde ligne; ils peuvent cependant trouver leur application dans certains cas où les opiacés sont supportés difficilement. L'emploi de ces substances peut être varié de mille manières: on les administre par la bouche, par le rectum, par la méthode endermique; on les applique sous forme de topique, en lotions, en cataplasmes, en emplâtres, etc.

Dans les cas de douleurs névralgiques violentes, les éthers, le chloroforme, la valériane, les préparations de zinc ou d'étain rendent de grands services. Chez les malades atteints de l'ictère de cachexie, les fonctions digestives éprouvent des altérations profondes; on aura pu constater que combattre souvent la dyspepsie, des vomissements, la diarrhée, la constipation; c'est alors que les eaux gazeuses, alcalines ou ferrugineuses, que les astringents toniques, que les purgatifs de diverses sortes sont des accessoires utiles.

De graves accidents peuvent résulter des ulcérations survenues dans les productions cancéreuses. Des hémorragies abondantes se produisant à leur surface, elles déterminent un sentiment d'écoulement abondant et fétide; à ces accidents graves nous opposons avec succès divers agents, les préparations désinfectantes sous forme de liquide, de poudre, de pommade, parmi lesquelles nous citerons surtout les chlorures, la créosote, l'huile de naphte, etc.

Tous ces médicaments, habilement maniés, rendent chaque jour d'énormes services. Mais il est un point sur lequel nous devons insister d'une manière toute spéciale : c'est d'éviter, chez les malades affectés de cancer, tout ce qui peut d'une manière quelconque affaiblir la puissance vitale.

Le traitement palliatif aura donc, à nous paraître, l'indication tout à fait évidente, être banni de la thérapeutique des cancers; le médecin s'efforcera, au contraire, de soutenir les forces du malade par une hygiène bien entendue, une alimentation réparatrice, et l'éloignement de toutes les causes morales ou physiques susceptibles de produire l'affaiblissement.

II. Traitement chirurgical.

Un grand nombre de praticiens, parmi lesquels se rangent des hommes du plus grand mérite, frappés de l'incurabilité presque absolue du cancer, ont rejeté comme inutile et dangereuse l'intervention de la chirurgie dans cette affection. C'est une erreur contre laquelle nous ne saurions trop nous élever, et si nous ne craignons de donner à notre pensée une forme trop paradoxale, nous dirions que, loin de repousser ainsi d'une manière absolue l'intervention chirurgicale, on devrait la réclamer dans tous les cas, alors même qu'il ne reste au chirurgien aucun espoir de détruire la totalité du mal.

Peut-être opposerai-je au cancer est accessible à nos moyens d'action, et l'existence de productions semblables dans d'autres points du corps, l'impossibilité même de détruire une tumeur cancéreuse dans toute son étendue n'est point pour nous une raison suffisante de nous abstenir; il nous est arrivé souvent d'attaquer partiellement les productions cancéreuses trop étendues ou trop profondes pour qu'il nous fût possible de les atteindre dans leurs racines. Mais, comme cette doctrine diffère, à beaucoup d'égards, de celle professée généralement par les maîtres de l'art, nous devons entrer à ce sujet dans quelques explications.

En traitant de la marche du cancer, nous avons cherché à

contre l'essentielle des fibres! Tout le livre est écrit avec cet accent de conviction et de vérité; l'auteur se voit pour que j'en tienne compte, les choses ne sont pas les mêmes, et l'accent sur le scalpel le mieux exercé, d'autant plus travaillé, c'est d'un de nos plus fameux excentriques, et, toute préférence à part, j'ai dit, comme l'Italien, en fermant la dernière page: *Se non è vero, bene trovato*.

V. DELABRE.

HYGIÈNE ALIMENTAIRE.

Le chocolat consciencieusement fabriqué ne doit pas épaissir à la cuisson; celui, au contraire, qui épaissit; qui, au moment de l'ébullition, exhale une odeur de colle qui acquiert par le refroidissement une consistance pâteuse, ou qui, sous l'épais, tient en suspension une poudre ressemblant au marc de café, est falsifié.

Dominié par l'appât d'un bénéfice exorbitant et peu soucieux de la santé du consommateur, des fabricants non-seulement ajoutent jusqu'à 25 pour cent de farine dans la composition de leurs chocolats, mais encore ils ne craignent pas d'employer des farines variées, de la dentine, des gommes communes, de l'amidon, de mauvaises amandes, des farines de haricots, de fèves, des résidus de raffinerie, de l'ocre rouge et jusqu'à la sciure de bois, toutes substances de nature à aggraver le poids du chocolat, au grand détriment de sa qualité digestive.

On comprend dès lors que ces fabricants puissent vendre leurs chocolats à des prix de beaucoup plus bas que si les libraires des produits loyaux et marchands, et faire ainsi à la fabrication honorable une concurrence déloyale.

Si l'emploi de certains ingrédients a la nécessité de donner au chocolat un peu de consistance pour empêcher l'addition d'une matière féculente, la proportion ne saurait en être alors que très minime. La farine employée dans ce cas doit être surtout de première qua-

rité, et, sous ce rapport, la belle fleur de gruau est supérieure à toute autre substance de ce genre. Mais comme quelle belle soit la farine employée, et quelque faible qu'en soit la proportion, cette addition doit toujours être exactement mentionnée sur les étiquettes des chocolats; l'absence de cette indication serait de nature à constituer une fraude réelle, car il serait alors tromperie sur la nature de la marchandise vendue, dit-il, pour la loi.

La négligence du fabricant à cet égard pourrait compromettre le détail lui-même.

En conséquence, pour se mettre à l'abri des poursuites que la loi ou l'autorité ne peut manquer d'exercer, le détaillant doit exiger que chaque tablette de chocolat qui lui est livrée porte sur son enveloppe, soit la déclaration positive que le chocolat est pur de tout mélange, soit la proportion exacte de farine ou autre matière étrangère dont il serait additionné.

Déjà la Compagnie coloniale et la Société du Phénix ont pris à cet égard de sages résolutions. Il serait à désirer que tous les fabricants fissent tenir de suivre l'exemple qui leur est ainsi donné par deux établissements considérables.

Paris, le 22 avril 1890.

Dans le numéro du jeudi 22 avril, page 190, clinique de M. le professeur Pierri, il s'est glissé des erreurs suivantes, qui nous paraissent devoir être rectifiées.

2^e Aphorisme XXX. — *Hydroparésie, lixiv; Hydropancréas.* (Fluides pancréatiques; liquide sécrété par le pancréas.)

2^e Aphorisme XXXVIII. — *Tout théoricien médiocre qui ne repose que sur des faits pratiques est mauvais et doit être abandonné; lixiv; Toute théorie qui ne repose pas sur des faits pratiques est mauvaise et...*

faire comprendre de quelle manière cette affection détruisait les sources de la vie; nous avons vu que, dans un grand nombre de cas, les malades succombaient à des accidents divers avant le développement de la cachexie. C'est ainsi qu'une tumeur cancéreuse peut déterminer la mort en comprimant quelque organe essentiel, la trachée, l'œsophage, par exemple; en obstruant certaines cavités, telles que le péricrâne, le rectum, etc.

C'est bien plus alors en sa qualité de tumeur qu'en celle d'affection maligne que le cancer compromet l'existence. Histera-t-on alors à enlever cette cause imminente de mort, pour prétendre que tôt ou tard le malade doit succomber aux progrès de l'affection? Il est évident que, dût-on, pour faire respirer un malade qui étouffe, pour permettre aux fonctions digestives intérieures de s'exercer librement, etc., l'extirpation de quelque portion d'une énorme production cancéreuse, le chirurgien ne peut pas hésiter.

C'est ici ce principe admis, qu'en présence d'un accident qui menace la vie une opération même incomplète doit être exécutée, notre doctrine se trouve établie sans conteste.

Il est guère de productions cancéreuses, en effet, qui ne donnent lieu à certains accidents capables de hâter la terminaison fatale; c'est ainsi qu'une tumeur en voie de ramollissement occasionne parfois des douleurs violentes qui jetent le malade dans le désespoir et troublent les fonctions. D'autres fois, de l'ulcère cancéreux s'écoule un ichor abondant et qui épuise les forces, en même temps qu'il le rend un objet de dégoût pour son entourage et pour lui-même. D'une autre part, la résorption qui s'opère dans la profondeur de la masse cancéreuse ou bien à la surface d'un ulcère entraîne une fièvre hecticque qui hâte le développement de la cachexie.

Dans ces circonstances, on comprend que la destruction de la production morbide doit naître de ces inconvénients sera d'une utilité réelle, quand bien même on serait forcé de laisser subsister d'autres portions trop profondément placées pour être accessibles à nos moyens.

Enfin, et cette considération sera comprise de tous les praticiens, une opération qui détruit même incomplètement ne laisse pendant un temps plus ou moins long le malade dans un état moral qui lui rend l'existence moins pénible. Qui n'est témoin de ce désespoir auquel est en proie le malade sans secours? Si dans ces circonstances on vient par une opération à produire une cicatrice partielle ou momentané, l'opéré rentre en son âme et les courts moments qui lui restent à vivre sont encore entremêlés de quelques douces illusions.

D'après ces considérations, nous pensons que la chirurgie doit intervenir dans le traitement de la plupart des affections cancéreuses, quelquefois pour guérir, souvent pour prolonger la vie, plus souvent encore pour amoindrir les souffrances.

Dr Alexis FAVROT.

Deux cas de tumeurs sanguines rares;

Par A. SCAURA, professeur à la Faculté médico-chirurgicale de Pavie.

Traduit par le docteur P.-G. CABRÉ, de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine).

1^{re} Tumeur sanguine variqueuse de la lèvre supérieure.

M. le comte Col... élève du collège des nobles Hongrois, âgé de vingt ans, avec une tache livide, un peu élevée sur la moitié gauche de la lèvre supérieure; mais la racine, ou plutôt le siège principal de cette tache, existait dans l'épaisseur de la lèvre et même à sa surface interne, car on voyait, sur la membrane muqueuse qui la tapisse intérieurement, un tubercule correspondant à la tache tégumentaire ci-dessus indiquée.

À mesure que la croissance s'opérait chez le noble enfant, la tumeur sanguine variqueuse croissait également en grosseur, et quand le jeune comte eut atteint sa vingtième année, la tumeur avait acquis le volume d'un gros œuf de poule. Son volume extraordinaire était causé qu'une portion de l'excroissance repoussait en haut et en dehors la moitié gauche de la lèvre supérieure vers l'aile gauche du nez, tandis que le reste de la tumeur s'allongeait, comme pendante, du bord libre de la lèvre supérieure, et s'appuyait sur la lèvre inférieure. Au côté gauche de l'ouverture de la bouche, on voyait une masse assez grosse, de couleur noirâtre, violacée, qui présentait l'aspect repoussant à la figure du jeune seigneur, et qui, en outre, se prononçait bien clairement.

La tumeur était molle, flexible et indolente. Pulpée à l'aide d'un bistouri, elle donnait la sensation que produit un assemblage de veines variqueuses agglomérées ensemble et entortillées; en outre, comprimée d'un côté, elle se tuméfiait de l'autre, puis elle reprenait sa forme primitive. Sa surface externe était recouverte d'une pellicule transparente, à travers laquelle, comme je l'ai déjà dit, on apercevait une masse rougeâtre, violacée, parsemée çà et là de points et de lignes noires. Cette excroissance se bornait à s'accroître uniquement à la moitié gauche de la lèvre supérieure; elle s'étendait encore un peu en haut de la lèvre jusqu'à la racine des genives correspondantes, en ligne verticale, et se prolongeait transversalement du frein de la lèvre supérieure jusqu'à la commissure gauche de la bouche. C'était dans ces deux points que le toucher constatait des pulsations artérielles fortes et manifestes. Sous l'influence des mouvements accéléérés du tour du corps, et durant la mastication, la tumeur se gonflait plus que dans d'autres positions. L'importance de cette tumeur, c'est que la membrane muqueuse recouvrait le palais, le pharynx, l'intérieur du nez, dans la moitié correspondant au côté droit de la tête, était de couleur rosée naturelle, tandis que l'autre moitié présentait une couleur sombre, parsemée de vaisseaux variqueux et, par intervalles, de nodosités rudes au toucher. Je n'eus pas le cou-

rage, pour parvenir à la guérison de cette infirmité, d'enlever, avec la tumeur, toute la moitié gauche de la lèvre supérieure; c'est pourquoi je me décidai à pratiquer l'extirpation de la tumeur de la manière suivante:

La lèvre supérieure renfermée solidement maintenue par une aide intelligente, je commençai, avec un bistouri à tranchant convexe, à séparer la tumeur sanguine du bord de la lèvre supérieure, et, continuant d'inciser graduellement, je la détachai de toute la surface interne de ladite lèvre, parallèlement aux fibres du muscle orbiculaire jusqu'à la racine des genives correspondantes. Deux seules artères qui lançaient du sang avec force furent liées sur-le-champ. Malgré cette précaution, la surface sanglante, dans toute son étendue, laissait fuir du sang en grande partie noir et veineux, et, en même temps, le but de mettre un terme à cette hémorrhagie, je plaçai, entre la face interne de la lèvre opérée et l'arcade alvéolaire garnie de dents solidement implantées, un bourdonnet de charpie sèche, cousu à une bandelette de toile, que je repliai au dehors sur la lèvre supérieure, et qui fut fixée au moyen d'un bandage et fronde. L'aide qui fut chargée de la compression vis-à-vis l'arcade alvéolaire et les dents l'exerça sans interruption durant plusieurs heures.

La tumeur extirpée avait perdu presque la moitié du volume qu'elle possédait avant l'opération. Plongée pendant quelques heures à macérer dans l'eau tiède pour qu'elle se débarrassât du sang dont elle était imprégnée, puis examinée avec soin, on acquit la preuve qu'elle était constituée par un peloton de vaisseaux pour la plupart veineux, entortillés et très étroitement liés les uns aux autres par un tissu cellulaire mince et défilé.

Les symptômes qui suivirent l'opération consistèrent dans la tuméfaction de toute la face, une chaleur excessive de la bouche et du gosier, une fièvre modérée. La diète rigoureuse, le grand usage des boissons acidulées, quelques lavements émoullents firent disparaître ces symptômes en un petit nombre de jours.

L'appareil ne fut levé que huit jours après l'opération, parce que, pendant ce laps de temps, il était resté sec et fortement adhérent à la surface traumatique. En effet, on trouva la plaie de couleur cendrée, privée d'humidité, avec des bords tuméfiés, durs et irritables. Les remèdes topiques, ordinairement les plus efficaces pour provoquer la suppuration, restèrent sans effet, quoique mis en usage durant plusieurs jours. Ne le pouvait-on être autrement, lorsque l'on considère qu'une surface ulcérée quelconque, recouverte du reliquat de vaisseaux variqueux réséqués, est, de toutes les plaies, la moins disposée à suppurer. C'est pourquoi, dans les pansements journaliers, je me bornai, pour toute application locale, à toucher la plaie avec le nitrate d'argent fondu, en commençant par la circonférence, et avançant de jour en jour vers le centre par cercles concentriques. Cette thérapeutique réussit admirablement; car, à mesure que l'échare produite par la pierre infernale se détachait, elle était remplacée par une supuration de bonne nature, puis par des granulations, et enfin par la cicatrice; de sorte que, le vingt-sixième jour après l'opération, la guérison fut complètement obtenue, ne laissant, sur la moitié gauche de la lèvre supérieure, d'autre indice de la maladie primitive qu'une ténue de couleur azurée.

Greff nous a conservé l'histoire d'une tumeur sanguine de la lèvre supérieure observée chez un enfant congénitale de quatre ans (*Speyerische Zeitschrift für Natur- und Heilwissenschaften*, Lipsitz, 1807). Elle différait de la tumeur que j'ai décrite en ce qu'elle occupait à la lèvre supérieure un espace plus étendu, puisqu'elle intéressait environ les deux tiers de la lèvre et même un peu l'une des commissures de la lèvre.

Greff prit la résolution de retrancher avec la tumeur sanguine les deux tiers de la lèvre supérieure. Ensuite il fut d'avis, après avoir extirpé une aussi grande portion de cette lèvre, d'avoir recours tout à la fois à la suture entortillée et à la suture enchevillée, afin d'attirer pour ainsi dire de force des joues autant de substance qu'il en avait emporté à la lèvre et qui en avait besoin pour mettre en contact les bords de cette vaste plaie. L'auteur ajoute que, moyennant l'usage continué pendant trois mois d'un instrument dilateur, il était parvenu à ce que l'enfant put ouvrir convenablement la bouche; mais il ne nous dit pas si le succès fut durable et ne donne d'ailleurs aucun détail sur le degré certain où sera restée la difformité.

2^e Tumeur sanguine variqueuse située sur la voûte palatine.

Un an après avoir recueilli la précédente histoire, c'est-à-dire le 18 novembre de l'année 1795, je reçus à l'hôpital de notre Ecole de chirurgie clinique le nommé Antoine Herlin, paysan robuste, âgé de quarante-sept ans. Cet homme portait sur le côté droit et un peu postérieur de la voûte palatine une tumeur sanguine variqueuse de la grosseur d'un marron de forme écrasée.

Le peu d'âge du malade des renseignements positifs sur la première apparition de la tumeur. Il me dit seulement qu'il l'avait depuis sa plus tendre enfance, petite alors et pas plus grosse qu'un petit pois, qu'avec les progrès de l'âge elle avait graduellement augmenté de volume, et qu'en définitive elle lui rendait la mastication difficile et la déglutition excessivement douloureuse.

La tumeur, sillonnée de points et de lignes rougeâtres, offrait en général un aspect noirâtre et violacé. D'une consistance molle, diaphane, elle devenait douloureuse lorsqu'on la comprimait avec une pression très légère. Sa base charnue ne permettait pas qu'on en tentât la ligature. Je résolus alors de la retrancher en élevant la voûte palatine, et je songai à agir de la sorte avec d'autant plus de confiance que la portion osseuse de la région palatine m'offrait un solide appui à la compression.

Ayant donc placé le malade sur une chaise, la tête renver-

sée et solidement maintenue par un aide, je saisis vigoureusement la tumeur avec des pincettes à double crochet semblables à celles dont on se sert pour la résection des amygdales; puis, à l'aide de ciseaux à bec de couteau, je l'enlevai complètement en rasant la membrane muqueuse qui tapissait la portion osseuse du palais. Du sang veineux noirâtre s'écoula aussitôt en certaine abondance. Je portai sur la surface sanglante une boulette de fine étoupe imbibée d'esprit-de-vin mêlé de quelques gouttes d'acide sulfurique, et je l'y maintins pendant quelques temps; puis, le malade ayant été remis au lit, je recommandai à l'aide de continuer la compression jusqu'à ce que l'écoulement du sang se fût arrêté, ce qui advint au bout de quelques heures; puis, le soir, je l'enlevai complètement et, sur celui-ci une compresse de linge fin et serré, puis le recommença la compression durant la plus grande partie de la nuit. La charpie adhéra intimement aux bords de la plaie; enfin, le *stillemdium sanguinis* cessa totalement. La texture intime de la tumeur variqueuse extirpée était entièrement semblable à celle observée et décrite dans le cas précédent.

Le plumasseau de charpie resta solidement adhérent durant trois jours. Après sa chute, on découvrit un ulcère sordide sec, avec des bords élevés et d'un mauvais aspect. Cet ulcère fut soumis vainement à quelques pansements avec le miel rosat, dans l'intention de le faire suppurer d'une manière convenable. Alors je me décidai à toucher la plaie avec la pierre infernale, en commençant par sa plus grande circonférence, et j'obtins les mêmes succès que ceux relatés dans la précédente observation.

Les annales de la chirurgie fournissent de faits nombreux qui attestent l'existence de tumeurs sanguines variqueuses siégeant sur les joues, les lèvres, les paupières, le front, l'occiput et les oreilles; mais il n'est pas à ma connaissance que, jusqu'à ce jour, on ait signalé un seul exemple de tumeur sanguine variqueuse congénitale située dans l'intérieur de la bouche.

(Gaz. méd. de Montpellier.)

BLESSURES DES YEUX PAR LES CAPSULES FULMINANTES.

Par le Dr HEIDENREICH. — Traduit par le Dr BINARD.

M. Heidenreich range des blessures des yeux par les capsules fulminantes au nombre des affections les plus dangereuses et les plus destructives de cet organe. « En effet, les fragments de la capsule qui traversent facilement les parois de l'œil en amènent presque toujours la destruction (1). »

Un garçon de notre hôpital, âgé de dix ans, se trouva pris d'un de ces camarades plus âgé que lui, lorsque celui-ci ayant placé une capsule sur la chemise d'un fusil à percussion, il en fit partir le marteau. Un fragment de capsule pénétra dans l'œil gauche du premier, et y produisit d'abord peu d'inflammation. Le docteur Heidenreich ne vit le blessé que quinze jours plus tard.

Le morceau de capsule qui se trouvait dans la moitié inférieure du globe avait pénétré par la cornée, dont une petite plaie laissait encore apercevoir la petite extrémité, tandis que la portion la plus considérable était dans l'œil.

La corne de David et plusieurs autres instruments, tels que crochets, aiguilles à cataracte, pincettes de petite dimension, furent employés sans qu'on parvint, à leur aide, à saisir le corps étranger dont on voulait faire l'extraction. Comme la blessure était déjà d'assez longue et que l'inflammation était peu considérable, et comme d'ailleurs le corps étranger avait traversé la cornée par la base et qu'on sait combien il est difficile d'obtenir des enfants l'immobilité nécessaire quand on veut y pratiquer une opération, on se borna à combattre l'inflammation, espérant que, par les efforts de la nature, ce corps étranger serait peu à peu mis en évidence, et qu'il serait facile alors de le saisir avec des pincettes.

Mais ce fut en vain. Le fragment de capsule ne bougea pas et l'inflammation prit plus d'intensité.

Une incision fut alors pratiquée dans la cornée par en bas où se trouvait le corps étranger; mais le malade était tellement indolente que cette petite opération ne put être achevée avec toute la sécurité désirable. La chambre remplie de sang, le corps étranger fut soustrait à la vue de l'opération. La corne de David, puis aussi les pincettes ne purent le saisir, et l'opération resta sans résultat. La plaie de la cornée s'étant cicatrisée de nouveau, le corps étranger cessa d'être visible. Ce jeune garçon était retourné chez lui, ce ne fut que longtemps après que le fragment métallique, par suite de la destruction de l'œil, reparut à l'extérieur et put être enlevé. L'œil resta perdu pour toujours.

Instruit par l'issue fâcheuse de ce fait, dans lequel l'opération semblait avoir couru toute chance de succès, l'auteur eut recours à l'opération dans un autre cas qui s'est offert à lui, et où elle lui parut pouvoir bien moins réussir encore; cependant il ne fut pas plus heureux que dans le premier cas.

Il s'agissait encore d'un garçon de dix ans, qui se trouvait pris d'un de ses camarades plus âgé que lui, lorsque celui-ci fit éclater une capsule fulminante en la jetant sur une pierre. Un fragment de capsule vint frapper l'œil de ce jeune garçon, y détermina une inflammation qui fut convenablement combattue. M. Heidenreich vit le patient deux semaines après l'accident. L'inflammation était très modérée, difficile à différencier d'une inflammation scrofuleuse chronique.

(1) Les suites de ces blessures sont loin d'être toujours aussi graves que l'auteur le dit. Le docteur Heidenreich, et je crois à ce sujet devoir citer le fait suivant, s'assurèrent à l'égard de cette classe de blessures, dans des cas où l'œil fut atteint, fut usage pour la première fois de fusil à percussion. Dans le premier feu de peloton, un soldat reçut dans l'œil droit un fragment de capsule qui entra de près de la moitié de sa longueur dans l'œil. Le corps étranger ne resta pas enclavé dans la petite plaie. La moitié inférieure de la chambre antérieure se remplissait instantanément de sang, ce qui amena un grand trouble dans la vision de ce soldat. Cette lésion ne fut pas suivie d'accidents inflammatoires notables et fut traitée par des lotions d'eau froide et de cataplasmes dérivatifs; au bout de quelques jours, l'œil fut complètement rétabli, la petite plaie de la cornée cicatrisée et la vue avait repris toute sa netteté.

F. BINARD.

nique peu intense; la conjonctive était légèrement injectée, et on percevait une couronne vasculaire tout autour de la cornée. Le tout néanmoins était de peu d'importance. En haut et en dehors on remarquait sur la cornée quelques irrégularités, et l'auteur crut y découvrir un corps étranger (mais un corps non organisé). Au moyen de la cuiller de Daviel il enleva une substance écailleuse sous laquelle la cornée se montra aplatie et claire, mais cependant pas complètement transparente; elle présentait aussi quelques dépressions semblables à ces cicatrices qui sont la suite des ulcères scrofuleux enfoncés. La partie écailleuse enlevée semblait un produit organisé formé par la cicatrisation et la guérison d'une plaie de la cornée ou d'un ulcère de cette membrane.

Derrière la pupille, dans la capsule du cristallin, on distinguait en haut et en dehors, recouvert par le bord pupillaire, un corps brillant brunâtre, à peine de la grosseur d'une petite tête d'épingle. La dilatation de la pupille empêcha de la bleder avec la cuiller de Daviel; on n'apprécia plus clairement cet objet, qu'on ne pouvait apercevoir en regardant directement en avant dans le fond de l'œil : Ce corps brunâtre n'était visible derrière la pupille qu'en regardant très obliquement de bas en haut et de dedans en dehors, comme on le fait pour reconnaître l'opacité d'une cataracte commençante.

L'absence de signes qui eussent permis de le bien reconnaître et à cause du peu d'importance qu'il était après la guérison de la cornée, l'auteur se borna à admettre que le corps étranger ne se trouvait pas dans l'œil, et que les phénomènes qui s'étaient montrés étaient dus au choc violent que la capsule avait imprimé à l'œil (la cornée, à l'endroit où existait la lésion, pouvait avoir été frappée, contusionnée, peut-être en partie déchirée, l'iris avoir été porté en arrière, et la tache brunâtre être une partie détachée du pigment de l'iris (*Cataracta pigmentosa*); il ne crut pas devoir tenter aucune espèce d'opération, et se borna à combattre l'inflammation.

Cet état était toutefois plus grave qu'il ne le paraissait; en effet, la pupille devint immobile, prit une forme anguleuse et se rétrécit de plus en plus; l'opacité du système du cristallin fit des progrès constants, et la vue s'éteignit complètement. Ces métamorphoses augmentant incessamment, le globe ne tarda pas à présenter une pointe saillante; la chambre antérieure finit par s'effacer entièrement, et il fut alors évident qu'on avait affaire à un ennemi profondément caché; mais où et comment le chercher?

Comme la complication staphylomatique continuait toujours à faire des progrès, une incision fut pratiquée à la partie externe et inférieure de la cornée, afin d'y attirer et d'y enlever le corps étranger qu'on soupçonnait devoir y rencontrer, et afin de conserver encore à l'œil une forme passable; mais cette opération n'eut aucun résultat.

Vers le cinquième jour de la blessure, un corps métallique, allongé, vint faire saillie hors de l'œil par suite de la destruction totale de la pupille. Les deux extrémités de ce corps étranger paraissaient à nu, mais la partie moyenne était encore recouverte par les tissus qui la retenaient fixée à la cornée et rendaient son extraction difficile. Comme les tentatives qui furent faites pour atteindre ce bul étaient très douloureuses, et que l'on n'avait rien à gagner en conservant l'œil dont la forme était perdue, on abandonna le tout au travail de la nature, et au sixième mois après l'accident le fragment métallique apparut hors de l'œil, dont la destruction était complète.

Les deux cas qui ont été soumis à mon observation, dit M. Heidenreich, et dont les suites ont été si fâcheuses, font peu d'honneur à l'ophthalmologie opératoire; elles ne doivent pas cependant, selon lui, lui être reprochées; car, pour la tranquillité de sa conscience, il a vu plusieurs fois que d'autres médecins n'avaient pas été plus heureux que lui dans des circonstances semblables.

Nous pensons qu'il faut bien distinguer dans les blessures des yeux par des fragments de corps étrangers qui sont compliqués de la présence d'un corps étranger de celles dans lesquelles ce corps n'existe pas : les premières seules nous paraissent réellement dangereuses et peuvent amener fréquemment la perte de l'œil, comme les faits rapportés par M. le docteur Heidenreich le prouvent suffisamment.

(Médic. corresp. blatt bayerische aerzte et Ann. d'oculist.)

LUXATION EN HAUT ET EN DEHORS DU FÉMUR.

Réduction facile sous l'influence du chloroforme.

Malgré la profondeur de la cavité cotyloïde, la force des ligaments qui l'entourent et la puissance des muscles qui s'insèrent, par leur contraction, à la tête de l'os dans la cavité articulaire, malgré l'absence de tout mouvement de l'os, on peut ici à toutes les articulations du corps, renforcé encore les moyens d'union des deux os; malgré de si puissants obstacles, la tête du fémur peut, sous l'influence d'une violence extérieure, quitter subitement la cavité cotyloïde et se luxer. Les exemples d'une semblable luxation sont, il est vrai, une chose rare; mais on en rencontre cependant de loin en loin.

Benjamin Bell, le premier, et d'autres chirurgiens après lui avaient pensé que les luxations de ce genre étaient très rares, et devaient être les plus fréquentes, parce que c'est là que le ligament capsulaire est le plus mince, et que c'est également dans ce point que le rebord de la cavité cotyloïde offre une échancrure; ils ajoutaient à cet argument que le ligament rond ne pouvait s'opposer à cette espèce de déplacement, et que les muscles situés à la partie interne de la cuisse sont moins capables de résister aux efforts qui tendraient à déterminer la luxation, et qu'enfin le mouvement d'abduction est le plus étendu de tous les mouvements que la cuisse peut exécuter. Cependant l'expérience démontre que la luxation en haut et en dehors est celle que l'on rencontre le plus souvent, quoique des dispositions contraires à cette que

l'on vient de voir exister en dedans sembleraient devoir s'y opposer.

Ceux-là seuls qui ont été appelés à réduire des luxations de la cuisse savent la résistance énergique qu'opposent aux efforts de réduction les masses musculaires qui concourent aux mouvements de la cuisse sur le bassin, et les efforts quelquefois inouïs, et par cela même dangereux, qu'il est obligé de faire pour vaincre les surfaces articulaires en rapport.

Ainsi, on a-t-on cherché de tout temps à faire faire cette contraction musculaire. Parmi les moyens employés dans ce but, on compte le bain chaud, la saignée poussée jusqu'à la syncope, les opiacés, le tartre stibé à doses réfractées et d'autres encore. Mais tous ces moyens devront céder dorénavant au chloroforme. L'insensibilité et le relâchement musculaire produits par cet agent favorisent singulièrement la réduction des luxations, comme l'exemple suivant, un des plus remarquables sous ce rapport, le démontre.

Un jeune homme de vingt-huit ans, d'une haute stature et d'un système musculaire athlétique, fit une chute en sautant du quai à bord d'un navire et se luxa la cuisse gauche. M. le docteur de Gonnin vit le blessé peu de temps après l'accident, reconnut le mal et fit demander pour l'assister dans la réduction de cette luxation, qui paraissait devoir offrir de sérieux obstacles.

Tout ce que nous pûmes obtenir au sujet de la manière dont la chute avait eu lieu fut qu'en voulant monter à bord d'un navire le blessé avait glissé du pied qui reposait déjà sur le navire tandis que l'autre membre était encore appuyé sur le quai. Il en était résulté une chute de tout le poids du corps avec écartement considérable des deux membres inférieurs, suivie immédiatement d'une douleur extrêmement vive à la hanche gauche, avec impossibilité de mouvoir la cuisse du même côté.

Nous constatâmes un raccourcissement du membre de deux pouces; la pointe du pied était fortement tournée en dedans; toute la cuisse était aussi dans la rotation en dedans; l'axe du membre avait dévié de sa direction naturelle d'une manière frappante, il était oblique en haut et en dehors. En pressant fortement à l'endroit correspondant à la cavité cotyloïde, on y sentait un espace vide, tandis que la tête de l'os se laissait sentir dans la fosse iliaque externe. Les tentatives essayées pour imprimer au membre des mouvements d'abduction étaient extrêmement douloureuses. Ces signes étaient suffisants pour faire reconnaître une luxation du fémur en haut et en arrière.

Le blessé fut couché horizontalement sur deux tables juxtaposées, recouvertes d'un matelas, et la tête supportée par un simple oreiller. Des lacs, formés de draps de lit, furent placés d'après les règles indiquées par Boyer, et confiés à des aides. Lorsque le tout fut bien préparé, le blessé fut chloroformé, et, dès que l'insensibilité et le relâchement musculaire furent obtenus, on commença les tractions. Il suffit une demi-minute de manœuvres pour obtenir la réduction, qui s'annonça par le bruit caractéristique et la disparition subite de tous les signes de luxation.

Au bout de quinze jours de repos au lit, ce jeune homme commença à marcher et ne tarda pas à regagner toute la liberté des mouvements de son membre.

(Ann. de la Soc. médico-chirurg. de Bruges.)

LUXATION DU COCCYX PAR SUITE DE CHUTE;

Réduction; guérison prompte;

Par M. Léon BOYER.

M^{re} R..., âgée de quarante ans, assez maigre, descendait un escalier, lorsque ses deux pieds ayant glissé presque en même temps, elle tomba sur les fesses, et le bord d'une des marches vint frapper violemment le bas du sacrum. Relevée peu d'instants après sans avoir perdu connaissance, elle fut portée dans son lit, où la vis cinqua ou six heures après l'accident. Elle était couchée sur le côté gauche, les jambes fléchies sur les cuisses et les cuisses sur le bassin; c'était là la position où elle souffrait le moins; il lui avait été impossible de se coucher ni d'un côté, ni de l'autre. Si elle restait immobile, elle accusait seulement la douleur d'une contusion simple; mais le moindre mouvement lui occasionnait de très vives douleurs, et elle disait sentir alors dans le fondement comme un corps étranger qui tendait à sortir.

Afin de procéder à un examen exact, je la fis coucher sur le ventre, les cuisses et les jambes étendues avec précaution. La pression sur la région sacrée était très douloureuse; toutefois, il était facile de constater que le sacrum n'avait point éprouvé de déplacement, non plus que les autres os du bassin, pendant les mouvements que j'imprimais aux membres inférieurs, conservant leur fixité. J'introduisis l'index dans le rectum, soupçonnant une lésion de l'extrémité du sacrum ou du coccyx, et je cherchai à atteindre ce dernier os; je n'y parvins pas d'abord; cependant, en poussant un peu plus fort, je m'assurai qu'il avait exécuté un mouvement de bascule d'arrière en avant, et qu'il était en même temps dévié de gauche à droite; en me faisant alors pousser fortement le coude, je parvins à l'acrocher avec le doigt et à le ramener en place; je payai dans ce mouvement, au bout duquel, comme une sensation de crépitation, bien légère sans doute, mais pourtant bien réelle. Quelques minutes après la malade déclara qu'elle souffrait moins et qu'elle ne sentait plus son corps étranger.

Je la fis coucher sur le dos; ce mouvement causa encore de vives douleurs, plus supportables cependant que tout à l'heure. La malade étendait seule les cuisses et les jambes, et qu'elle n'avait pu faire avant mon arrivée. — Demeurer couchée sur le dos, un cataclisme sera appliqué avec précaution et laissé en place toute la nuit.

Le lendemain, bien qu'ayant gardé la position indiquée, la malade avait peu d'abord. Cependant elle se trouvait mieux; elle avait uriné; deux garde-robes liquides avaient eu lieu

sans douleurs Point de fièvre. Je touchai de nouveau par le rectum et je trouvai tout en place. Je recommandai le repos au lit.

Le cinquième jour, au moment où je sonnais, M^{re} R... se trouvant seule, descendit de son lit et vint elle-même ouvrir la porte. Dans la crainte d'être grondée, elle s'exprime de me dire qu'elle n'avait plus souffert, que déjà même elle s'était levée pour se mettre sur son ventre de nuit, et qu'elle se trouvait bien. Il n'y avait nulle trace d'écchymose sur le peu du sacrum. J'insistai de rebelle sur le repos au lit pendant au moins huit jours; mais on ne tint point compte de cette recommandation; et à ma première visite, cinq jours après, je trouvai M^{re} R... sortie. Elle ne souffrait plus aucune manière. Je la revis deux jours plus tard, et m'assurai définitivement que le coccyx avait gardé la position où j'avais remis.

(Revue médico-chirurg.)

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 21 avril 1852. — Présidence de M. LABREY.

Grossesse extra-utérine.

M. DESPREZ présente un cas de grossesse extra-utérine.

MM. DANYAU, MAISONNEUVE, HUGET et CLOQUET prennent successivement la parole pour avoir quelques renseignements.

M. DESPREZ donne tous ces renseignements dans l'observation qu'il se propose de communiquer à la Société.

M. le PRÉSIDENT nomme une commission composée de MM. Maisonneuve, Houel, Huguier et Desprez.

Traitement des fistules vésico-vaginales.

M. MAISONNEUVE lit un travail intitulé : Mémoire sur de nouveaux perfectionnements apportés au traitement des fistules vésico-vaginales.

Avant que M. Jobert (de Lamballe), dit-il, eût l'ingénieuse idée d'appliquer au traitement des fistules vésico-vaginales la méthode d'autoplastie par glissement, la plupart de ces affections étaient traitées comme incurables. Grande est la douleur, et il est possible maintenant de guérir beaucoup de ces infirmités. Mais il en est encore, et en assez grand nombre, qui résistent à tous nos moyens. C'est contre ces cas désespérés, dit M. Maisonneuve, que j'ai surtout dirigé mes efforts, et bien que les résultats soient encore peu nombreux, j'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de les faire connaître en détail.

Obs. I. — Fistule vésico-vaginale énorme, large débridement en arrière, sur les cicatrices. — Guérison.

M^{re} Taignet, femme Chataigne, âgée de trente-quatre ans, éprouva à sa huitième couche, en septembre 1848, une destruction considérable du bas-fond de la vessie et de la partie correspondante du vagin. Après successivement dans plusieurs biphys, elle fut atteinte d'une cystite chronique. M. Maisonneuve fut appelé de cette décision et la reçut dans son service le 16 mars 1850. L'opération fut pratiquée d'après le procédé de M. Jobert, avec cette différence que les incisions latérales furent pratiquées beaucoup plus loin en avant. L'écoulement donna un lambeau de 19 centimètres de longueur et la réunion eut lieu sans suture. La réussite de l'opération fut complète, et, quand on lui remit la Société de chirurgie vint examiner la malade, à l'issue pouvait contenir 500 grammes de liquide sans laisser paraître aucun symptôme.

Dans sa deuxième observation, M. Maisonneuve fit pour la première fois l'application d'une modification importante au procédé ordinaire. Cette modification, dit-il, consiste dans la dissection non-seulement de la partie postérieure et des parties latérales de la fistule, mais encore dans la dissection complète de l'urètre au-dessous de la symphyse pubis.

Obs. II. — Madeleine Régnier, femme André, âgée de vingt-huit ans, chez laquelle une énorme destruction de la vessie avait eu lieu lors de son dernier accouchement, le 28 décembre 1848. La difficulté qu'éprouva M. Maisonneuve à faire glisser en avant le levier pubien de la fistule, malgré de larges dissections postérieures et latérales, l'engagea à y ajouter la dissection complète de l'urètre au-dessous de la symphyse pubienne. Sept points de suture simple furent appliqués, et la malade obtint une guérison complète, après toutefois avoir subi quelques contusions du rectum, qui formèrent un petit orifice dû à la présence prolongée de l'urètre. Cette guérison fut encore constatée par une commission de la Société de chirurgie.

Obs. III. — Dans une troisième observation, M. Maisonneuve, considérant que la dissection de l'urètre donne une lésion considérable à la lèvre antérieure des fistules, tenta l'application du procédé seul, sans le combiner, comme dans l'observation précédente, avec le procédé de M. Jobert; il obtint encore un succès. La malade qui fut soumise à cette opération est la nommée Rousseau (Anne), âgée de trente ans. Elle fut adressée à M. le docteur Boyer, de Scutzy. La fistule fut guérie par un anneau, était survenue à la suite d'un accouchement laborieux, et présentait 2 centimètres d'étendue transversale. Entrée le 16 avril 1851, elle est sortie guérie le 8 juin de la même année.

Obs. IV. — Une quatrième observation de M. Lefort (Alexandre), âgée de trente ans, blanchisseuse à Clamart, fut soumise au traitement par le procédé de M. Maisonneuve, et fut guérie par un anneau, était survenue à la suite d'un accouchement laborieux, et présentait 2 centimètres d'étendue transversale. Entrée le 16 avril 1851, elle est sortie guérie le 8 juin de la même année.

Obs. V. — Une cinquième observation de M. Lefort (Alexandre), âgée de trente ans, blanchisseuse à Clamart, fut soumise au traitement par le procédé de M. Maisonneuve, et fut guérie par un anneau, était survenue à la suite d'un accouchement laborieux, et présentait 2 centimètres d'étendue transversale. Entrée le 16 avril 1851, elle est sortie guérie le 8 juin de la même année.

Obs. VI. — Une sixième observation de M. Lefort (Alexandre), âgée de trente ans, blanchisseuse à Clamart, fut soumise au traitement par le procédé de M. Maisonneuve, et fut guérie par un anneau, était survenue à la suite d'un accouchement laborieux, et présentait 2 centimètres d'étendue transversale. Entrée le 16 avril 1851, elle est sortie guérie le 8 juin de la même année.

Obs. VII. — Une septième observation de M. Lefort (Alexandre), âgée de trente ans, blanchisseuse à Clamart, fut soumise au traitement par le procédé de M. Maisonneuve, et fut guérie par un anneau, était survenue à la suite d'un accouchement laborieux, et présentait 2 centimètres d'étendue transversale. Entrée le 16 avril 1851, elle est sortie guérie le 8 juin de la même année.

Obs. VIII. — Une huitième observation de M. Lefort (Alexandre), âgée de trente ans, blanchisseuse à Clamart, fut soumise au traitement par le procédé de M. Maisonneuve, et fut guérie par un anneau, était survenue à la suite d'un accouchement laborieux, et présentait 2 centimètres d'étendue transversale. Entrée le 16 avril 1851, elle est sortie guérie le 8 juin de la même année.

Obs. IX. — Une neuvième observation de M. Lefort (Alexandre), âgée de trente ans, blanchisseuse à Clamart, fut soumise au traitement par le procédé de M. Maisonneuve, et fut guérie par un anneau, était survenue à la suite d'un accouchement laborieux, et présentait 2 centimètres d'étendue transversale. Entrée le 16 avril 1851, elle est sortie guérie le 8 juin de la même année.

Obs. X. — Une dixième observation de M. Lefort (Alexandre), âgée de trente ans, blanchisseuse à Clamart, fut soumise au traitement par le procédé de M. Maisonneuve, et fut guérie par un anneau, était survenue à la suite d'un accouchement laborieux, et présentait 2 centimètres d'étendue transversale. Entrée le 16 avril 1851, elle est sortie guérie le 8 juin de la même année.

Obs. XI. — Une onzième observation de M. Lefort (Alexandre), âgée de trente ans, blanchisseuse à Clamart, fut soumise au traitement par le procédé de M. Maisonneuve, et fut guérie par un anneau, était survenue à la suite d'un accouchement laborieux, et présentait 2 centimètres d'étendue transversale. Entrée le 16 avril 1851, elle est sortie guérie le 8 juin de la même année.

Obs. XII. — Une douzième observation de M. Lefort (Alexandre), âgée de trente ans, blanchisseuse à Clamart, fut soumise au traitement par le procédé de M. Maisonneuve, et fut guérie par un anneau, était survenue à la suite d'un accouchement laborieux, et présentait 2 centimètres d'étendue transversale. Entrée le 16 avril 1851, elle est sortie guérie le 8 juin de la même année.

Obs. XIII. — Une treizième observation de M. Lefort (Alexandre), âgée de trente ans, blanchisseuse à Clamart, fut soumise au traitement par le procédé de M. Maisonneuve, et fut guérie par un anneau, était survenue à la suite d'un accouchement laborieux, et présentait 2 centimètres d'étendue transversale. Entrée le 16 avril 1851, elle est sortie guérie le 8 juin de la même année.

Obs. XIV. — Une quatorzième observation de M. Lefort (Alexandre), âgée de trente ans, blanchisseuse à Clamart, fut soumise au traitement par le procédé de M. Maisonneuve, et fut guérie par un anneau, était survenue à la suite d'un accouchement laborieux, et présentait 2 centimètres d'étendue transversale. Entrée le 16 avril 1851, elle est sortie guérie le 8 juin de la même année.

Obs. XV. — Une quinzième observation de M. Lefort (Alexandre), âgée de trente ans, blanchisseuse à Clamart, fut soumise au traitement par le procédé de M. Maisonneuve, et fut guérie par un anneau, était survenue à la suite d'un accouchement laborieux, et présentait 2 centimètres d'étendue transversale. Entrée le 16 avril 1851, elle est sortie guérie le 8 juin de la même année.

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau du Journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGER, ORAN, ALGER, ALGER, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Trois mois. 9 fr. 50 c. Six mois. 16 » Un an. 30 »
ESPAGNE, PORTUGAL, TOULON, GIBRALTAR.	Trois mois. 40 fr. Six mois. 20 » Un an. 38 »

La part de l'abonnement peut être envoyée en traites sur Paris ou en mandats de poste.

NOUVEAUX. — PARIS. Sur les séances des Académies. — Statistique des opérations césariennes. — Hôpital de la Pitié (M. Vallois). Leçon clinique sur un cas de sévère certifié brachée. — Sécrétion abondante de lait chez une femme, sans accouchement ni grossesse préalable. — Des polypes de la conjonctive. — Académie de médecine, séance du 27 avril. — Clinique et nouvelles.

PARIS, LE 28 AVRIL 1852.

Séances des Académies.

La séance de l'Académie de médecine a été marquée par la variété des communications qui l'ont remplie.

M. Lacachue, l'habile inventeur de l'hydrotomie, a eu l'honneur de l'ouvrir par une courte lecture sur un sujet trop spécial pour qu'il nous soit possible de porter un jugement sur sa communication, qui nous a paru revêtir des faits et des aperçus nouveaux. Nous avons seulement remarqué, au point de vue de la forme, que l'auteur a émaillé sa narration de fleurs un peu hasardeuses.

A. M. Lacachue a succédé M. Landouzy, qui vient de temps à autre faire à l'Académie des apparitions auxquelles la science a presque toujours quelque chose à gagner. Aujourd'hui, le zélé praticien a communiqué une observation intéressante de pelagie, qu'il a fait suivre de réflexions fort judicieuses, et un cas de gangrène spontanée des extrémités coïncidant avec le diabète. Ce quatrième exemple d'une coïncidence singulière signalée par M. Marchal (de Calvi), doit appeler de plus en plus sur ce point l'attention des observateurs.

Après ces deux communications, l'Académie a entendu deux rapports, l'un de M. Collineau, sur l'emploi du tannate de zinc considéré comme astringent, et l'autre de M. Lecaun, sur des préparations de manganèse et sur la recherche de ce métal dans le sang humain.

La discussion sur le rapport de M. Hervez de Chéguin, qui menaçait de soulever toutes les questions qui se rattachent aux causes et au traitement de la leucorrhée, a avorté en quelque sorte, et après quelques répliques de MM. Gibert, Nacquart, Cazeaux et Roux, l'Académie a voté les conclusions de la commission, à l'exception de la seconde, qui paraissait en effet être en harmonie avec l'importance réelle du travail analysé par M. Hervez.

La séance s'est terminée par trois présentations fort intéressantes faites par MM. Gibert, Hotin et Marchal (de Calvi).

L'Académie des sciences s'est à peu près bornée, dans sa dernière séance, à élire un membre dans la section de zoologie. Ainsi que nous l'avons annoncé, M. de Quatrefages a réuni la majorité des suffrages. Quoique nous pensions que les travaux de cet honorable confrère soient d'une importance moindre que ceux de MM. Longuet et Bernard, l'Académie n'en a pas moins fait un bon choix en admettant M. de Quatrefages dans son sein. Elle a surtout récompensé, par cette nomination, un dévouement à la science fort exceptionnel aujourd'hui; dévouement qui a fait sacrifier à M. de Quatrefages une position des plus avantageuses sous le rapport matériel, pour se donner exclusivement au culte de la science. Cette nomination satisfait donc, nous le pensons du moins, tous les hommes impartiaux qui savent apprécier à la fois le talent et les nobles instincts.

M. de Quatrefages.

Statistique des opérations césariennes.

Nous avions conseillé à l'Académie de faire une tentative pour obtenir de ses correspondants les documents nécessaires pour dresser une statistique des opérations césariennes; mais nous n'avions pas prétendu substituer notre action à celle de la docte Compagnie. Toutefois, puisque deux de nos honorables collaborateurs veulent bien aller au-devant de nos desirs en nous adressant des documents dont ils peuvent dispenser, nous les remercions sincèrement du zèle dont ils font preuve, et nous désirons vivement que ce zèle trouve des imitateurs.

Nous serons toujours de réflexions sur les deux documents qui nous parviennent aujourd'hui. Nous dirons cependant que nous paragonons complètement l'opinion du docteur

Gent sur la nécessité de ne point faire entrer dans une statistique les cas où l'opération césarienne n'aurait été pratiquée qu'après des tentatives répétées d'extraction de l'enfant par les forceps, que l'enfant a été tué par ces tentatives et que la mère est sur le point de périr. Nous écarterons donc de notre statistique la première des observations de M. Gent.

Quant aux observations qui nous sont communiquées par notre estimable confrère M. Marchal, quoique nous eussions désiré quelques détails de plus, nous devons considérer l'opération comme ayant été pratiquée dans les conditions à peu près normales, et par conséquent nous devons compter ces deux opérations comme deux insuccès, au moins relativement à la mère, puisqu'il n'est pas question des enfants.

En résumé, sur quatre opérations, nous comptons deux cas de succès et deux cas d'insuccès pour la mère, et deux cas de succès pour l'enfant, les deux autres observations étant incomplètes sous ce dernier rapport.

Nous attendrions d'autres documents avant de tirer aucune conclusion de ces faits, que nous remercions de nouveau nos confrères de nous avoir communiqués.

PREMIÈRE COMMUNICATION. — Operation césarienne.

Meulan, 25 avril 1852.

Monsieur le Rédacteur,

Dans le numéro du 22 courant de votre estimable journal, vous invitez les praticiens à faire un relevé de toutes les opérations césariennes dont ils pourraient avoir connaissance. Je m'empresse donc de vous adresser deux observations, dont l'une surtout ne sera pas la moins importante, ni la moins curieuse de toutes celles que vous réunirez pour la statistique que vous proposez d'établir.

Quoique ces opérations (dont je dois la communication à mon excellent confrère M. le docteur Casaubon, de Trier) soient déjà anciennes et qu'elles aient en lieu bien avant mon établissement dans ce pays, je ne pense pas qu'elles aient jamais été publiées dans aucun recueil médical.

Objet I. — Le 17 août 1837, M. le docteur Casaubon fut appelé pour assister une femme qui ressentait les premières douleurs de l'enfantement. Cette femme, habitante de la campagne, âgée de vingt-cinq à trente ans, était de taille moyenne, et au premier aspect elle ne paraissait pas difforme, quoique dans son enfance elle eût été nouée et que depuis ce temps elle marchât en se balançant; les hanches étaient très écartées. Au toucher, on reconnaissait que la saillie formée par l'angle sacro-vertébral était considérablement rapprochée de la symphyse du pubis. Plusieurs applications de forceps furent faites d'abord par M. C., et ensuite par plusieurs praticiens qu'il avait appelés à son aide, mais toujours sans le moindre résultat. Enfin, au bout de cinq jours, c'est-à-dire le 21, après que le crâne de l'enfant eût été perforé et que, malgré cela, il fut reconnu que l'accouchement par les voies naturelles était matériellement impossible, MM. Casaubon et Rouvauvelles se déterminèrent à pratiquer l'opération césarienne. Cette opération n'eut rien de remarquable; l'enfant mort fut extrait avec le placenta. Les bords de la plaie furent rapprochés au moyen de quelques points de suture, et le pansement terminé, la femme mourut une heure après.

Je pense que cette observation ne doit pas entrer en ligne de compte dans la statistique de l'opération césarienne, car l'opération ne fut entreprise que lorsque déjà la patiente était entièrement épuisée par les longues souffrances, l'insomnie et les diverses tentatives qui avaient été faites par les quatre ou cinq chirurgiens qui s'étaient succédés; ce fut pour qu'on ne pût pas dire que la science est impuissante dans de pareils cas, et qu'on avait laissé une malheureuse mourir sans que l'enfant dans son sein, que ces deux courageux chirurgiens pratiquèrent l'opération, plutôt que dans la prévision du succès.

Objet II. — Une femme de la campagne, âgée de trente ans au plus, très petite, toute contrefaite, et un mot rachitique au dernier degré, arrivée au terme d'une première grossesse, fut prise des premières douleurs. Dans ce cas il était impossible de penser à un accouchement par les voies naturelles. L'opération césarienne fut donc immédiatement arrêtée et pratiquée par MM. Rouvauvelles et Casaubon, en présence de cinq ou six praticiens des environs. Avant de commencer l'opération, on constata la dilatation du col et la rupture naturelle de la poche des eaux, qui s'écoulaient en abondance à l'extérieur, le cathéterisme. L'incision fut faite sur la ligne blanche, à gauche de la ligne médiane, en commençant à trois travers de doigt au-dessus du pubis et en s'étendant jusqu'à deux travers au-dessus de l'ombilic, qui fut contourné. L'utérus fut incisé longitudinalement dans une longueur de six à huit pouces environ; aussitôt l'enfant présenta le dos. Le cordon lui, l'enfant et le placenta furent extraits. Aussitôt l'utérus se contractant, l'incision fut réduite de plus de moitié de sa longueur. Les intestins, qui pendant l'opération avaient été maintenus par les assistants, furent

réduits, les bords de l'incision abdominale furent rapprochés au moyen de quelques points de suture enchevillée et de longues bandes de sparadrap qui faisaient presque le tour du corps. Au côté inférieur, on laissa une partie de l'incision non réunie. Pendant tout le temps de l'opération il ne s'était écoulé ni sang, ni sérosité. Un bandage lacé pour rapprocher davantage les bords de la plaie et un bandage de corps complétèrent le pansement.

Un léger ballonnement du ventre survint, qui obligea à desserrer le bandage et à couper les bandelettes sur les côtés, mais sans les enlever.

La fièvre de lait eut lieu comme d'habitude; les lochies s'écoulaient par le vagin, et au bout de quelques jours la plaie était complètement cicatrisée au niveau des points de suture; il y eut un peu de suppuration dans leurs intervalles et surtout à la partie inférieure. Au bout de trois semaines la malade était complètement guérie.

L'enfant, du sexe féminin, qui fut nommée *Césarine*, est mariée et a des enfants.

Dans le courant de l'année qui suivit l'opération, malgré les recommandations qui lui avaient été faites et l'expérience du passé, cette malheureuse femme devint une seconde fois enceinte, et, environ dix-huit mois après la première, il fallut procéder à une seconde opération. Le ventre tombait MM. Casaubon et Rouvauvelles croyaient à une grossesse extra-utérine. Cette fois ils procédèrent seuls à l'opération, qui fut faite de la même manière que la première, et qui ne présenta rien de remarquable, sinon que les parois abdominales et utérines étaient excessivement minces.

La dilatation du col et l'écoulement des eaux avaient en lieu avant l'opération; ce que ces messieurs considéraient comme un grand point pour la réussite. Il n'y eut pas non plus le moindre écoulement de sang ou de sérosité pendant l'opération. L'enfant joint d'une bonne santé pendant à peu près deux ans, époque à laquelle il mourut.

La femme, âgée maintenant de cinquante et quelques années, habite Andrey et se porte parfaitement bien.

Je me permettrai une remarque, quoique j'aie déjà beaucoup abusé de votre patience: n'est-ce pas une singulière coïncidence de voir trois cas d'opération césarienne se présenter dans la pratique du même médecin dans l'espace de deux années seulement?

Agréz, etc.

GENT,
Médecin de l'hospice de Meulan.

DEUXIÈME COMMUNICATION. — Amputations. — Operation césarienne. — Accidents produits par le chloroforme.

Napoleon-Vendée, 23 avril 1852.

Monsieur le Rédacteur,

Je m'empresse de répondre à l'appel que vous avez fait dans un de vos derniers numéros aux chirurgiens des départements. Je suis convaincu, comme vous, que le terrain sur lequel on opère rend compte des succès ou des revers que l'on obtient, bien plus que les procédés opératoires ou les modes de pansement. Je suis loin de prétendre à l'habilité opérationnelle de M. Sédillot, et cependant j'affirme qu'à l'hôpital général de Napoleon nous n'obtenons pas moins de succès dans les grandes amputations que ce savant professeur n'en obtient lui-même dans son hôpital. Depuis quinze ans que je suis attaché à l'hôpital de Napoleon, d'abord comme chirurgien adjoint et ensuite comme chirurgien en chef, j'ai pu à peine à me rappeler trois ou quatre cas de mort à la suite de grandes amputations. Je regrette de n'avoir pas fait un relevé de tous les cas d'amputations pratiquées à l'hôpital de Napoleon; je fournis la preuve de ce que j'avance, et j'ai amputé des malades qui semblaient être dans les plus mauvaises conditions.

Une autre circonstance bien digne de remarque, et qui peut expliquer les heureux résultats que nous obtenons, c'est que pendant plus de quinze ans il ne m'a pas été donné d'observer dans la Vendée un seul cas de pourriture d'hôpital.

Je n'ai pourtant point à grossir le chiffre des cas de succès dans l'opération césarienne: deux fois je l'ai pratiquée, et deux fois la mort s'en est suivie. Je n'accepte pourtant pas pour cela la sentence de M. Gerdy.

Je n'ai pas l'habitude de vous écrire, monsieur; mais, puisque j'ai commencé, je vais en abuser.

Dans le n° du 8 avril, la *Gazette des Hôpitaux* a publié un article de M. le docteur Pamard sur l'un des accidents produits par l'inhalation du chloroforme. Suivant M. Pamard, l'inhalation du chloroforme peut produire une action stupéfiante tellement profonde et tellement prolongée sur l'innervation que la mort peut en être la conséquence. M. Pamard en cite pour exemple un cas de résection du péroné dans lequel la réaction qui suit d'ordinaire les grandes opérations

n'eut pas lieu, malgré l'emploi des toniques les plus énergiques. La mort survint par suite de l'anéantissement de l'innervation.

Le fait dont je viens vous entretenir diffère de celui-ci surtout par la terminaison; cependant, il m'a fait voir le danger d'assez près pour que je le signale comme un nouvel exemple d'accident grave produit par le chloroforme.

Dans le courant de l'année 1851, un jeune homme de la campagne fut reçu dans mon service pour un écrasement de la jambe gauche, à quatre travers de doigt au-dessous de l'articulation fémoro-tibiale. L'amputation de la cuisse fut décidée et pratiquée immédiatement. Le blessé était un valet de ferme de dix-huit ans, vigoureusement constitué et d'une énergie peu commune. L'appareil musculaire était très développé, la face colorée, la peau chaude; le pouls plein, développé, fréquent. Tout faisait craindre une forte réaction. Le malade n'avait aucune appréhension pour le chloroforme; lui-même demanda à le respirer. L'inhalation de cet agent ne fut accompagnée d'aucun accident; l'insensibilité arriva très promptement, mais ne fut que de très courte durée; puis, malgré la rapidité de l'opération, le malade se réveilla avant qu'il eût été entièrement terminé. L'inhalation de chloroforme ne fut point renouvelée, parce qu'au moment du réveil la scie était déjà portée sur l'os.

La quantité de sang perdue pendant l'opération fut insignifiante, elle se borna à quelques cuillerées.

Le malade, pansé et reporté dans son lit, me présentait bien, au moment où je le quittai, au lieu de la réaction de tout à l'heure, une grande petitesse du pouls; mais je pensai que cet accident ne serait que passager, et que, le lendemain, il faudrait combattre une forte réaction. Il n'en fut rien. Le lendemain, à ma visite, j'appris par le chirurgien interne résident à l'hôpital que l'on avait eu les plus grandes appréhensions pour la nuit, qu'on avait craint un instant que le malade ne vit pas le jour. Pendant plus de quinze heures, en effet, le pouls avait été d'une petitesse effrayante, et les syncopes s'étaient succédé à des intervalles très rapprochés. Malgré l'administration à l'intérieur du vin et du bouillon, malgré les topiques rubéfiants, il avait été impossible de réchauffer le malade; la vie semblait prête à s'éteindre.

À ma visite du matin, cet état ne s'était guère amélioré. Je m'occupai de soulever les draps pour m'assurer qu'une hémorragie n'avait point lieu; les plaies de l'appareil étaient à peine rougies par une sérosité sanguinolente. J'insistai sur les toniques et sur les rubéfiants. Le soir, mais seulement le soir, plus de vingt-quatre heures après l'opération, le pouls se releva un peu, et la chaleur revint à la peau. La réaction ne fut en raison de cette première oppression des forces, elle fut lente et peu prononcée. Les suites de l'opération me présentèrent rien de particulier; la plaie marcha rapidement vers la cicatrisation, sans être envahie par de nouveaux accidents.

« Eh bien, me dira-t-on, pourquoi vous plaindre du chloroforme? Vous avez affaire à un sujet chez lequel des accidents inflammatoires redoutables étaient imminents; et, grâce à l'agent anesthésique, ces accidents ont été conjurés. Je répondrai: il n'est pas impossible, en effet, qu'en définitive l'action du chloroforme m'ait été avantageuse, en prévenant une réaction menaçante; mais si l'on avait vu, comme je l'ai vu pendant plus de vingt-quatre heures, la vie de mon malade ne tenant qu'à un fil, l'on aurait bien de la peine à défendre d'une certaine inquiétude à l'endroit de l'action du chloroforme. Quant à moi, sans avoir renoncé, je ne m'en sers plus qu'avec une grande circonspection; et, pour peu que les malades se montrent réfractaires à son action; pour peu que la perte de sensibilité se fasse attendre, ou que des accidents nerveux se manifestent, je bats en retraite, et je dis au malade: Vous serez opéré avec douleur. C'est ce qui vient encore de m'arriver il y a quelques jours pour un cas d'amputation d'une jambe.

Agrez, etc.

MERLAND.

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. VALÉRIE.

Leçon clinique sur un cas de névralgie cervico-brachiale.

Nous avons en ce moment sous les yeux une affection que l'on rencontre assez rarement dans les hôpitaux, et qu'il importe néanmoins de bien connaître, ainsi qu'on pourra le voir à l'occasion du diagnostic.

Le malade qui est actuellement couché au n° 9 de la salle St-Michel, c'est un homme âgé de quarante ans, d'une constitution ordinaire et d'une bonne santé habituelle. Il exerce le métier d'ouvrier en tulle.

Il est entré dans nos salles le 1^{er} avril. Il nous a appris que ses parents n'avaient jamais eu, du moins à sa connaissance, d'affections nerveuses, et que lui-même n'avait jamais éprouvé aucune indisposition sérieuse; il lui était seulement arrivé de faire plusieurs crises. Deux de ces crises, dont l'une remonte à l'âge de dix-huit ans, et l'autre à l'âge de vingt ans, n'ont manifestement aucun rapport avec la maladie actuelle.

Il y a deux ans environ, il est tombé sur le bras droit; il a ressenti quelques douleurs qui se sont assez promptement dissipées et il lui a permis de faire usage de son membre. Depuis cette époque jusqu'à celle du début de l'affection névralgique qu'il a en ce moment, c'est-à-dire pendant une période de dix-huit mois, il ne s'est déclaré ni douleur nouvelle, ni gêne des mouvements. La maladie qui nous occupe ne paraît donc pas plus se rattacher à la dernière ébriété qu'à une autre première.

Elle a commencé par un sentiment de faiblesse qui, d'abord limité à l'épaule, s'est peu à peu propagé au bras et à l'avant-bras; en même temps des douleurs sourdes se sont

déclarées dans le cou, dans la région de l'omoplate et dans celle de la clavicule.

Le malade, qui la nature de sa profession obligeait à se servir de ses deux bras, a dès lors été obligé de suspendre fréquemment son travail; il se reposait une heure environ, pour reprendre ensuite pendant un temps plus ou moins long le cours de ses occupations. Il avait de la difficulté à serrer fortement les objets, et était tourmenté par un sentiment de fatigue considérable dans toute l'étendue du membre thoracique.

Il ne fit aucune espèce de traitement.

Bienôt tous les symptômes prirent un accroissement très marqué; il se vit forcé d'abandonner son atelier et d'entrer à l'hôpital.

Au moment de notre première visite, il avait la face naturelle et restait couché indifféremment dans les diverses attitudes du décubitus dorsal ou latéral. Le bras droit, dont il se plaignait, fut aussitôt examiné par nous; il avait sa conformation normale; les articulations étaient libres et dépourvues de gonflement; la main était saine et n'offrait aucun changement dans sa coloration. Ce qui frappait le plus était l'extrême faiblesse du membre, qui pouvait à peine serrer légèrement les objets, et dans cette action devenait le siège de douleurs plus vives. La flexion de l'avant-bras était difficile. Les mouvements qui consistent à élever le bras au-dessus de la tête et à le porter en arrière étaient impossibles; des souffrances insupportables arrêtaient les tentatives que faisait le malade.

Explorant par une pression méthodique les régions affectées, nous avons découvert un grand nombre de points douloureux. Le premier, qui s'étendait de la deuxième vertèbre cervicale à la troisième vertèbre dorsale, le long de la colonne rachidienne, avait une largeur de deux travers de doigt environ; le second était situé au niveau du bord antérieur du trapèze; le troisième, à la partie supérieure du deltoïde; le quatrième, dans le creux axillaire; le cinquième, dans le lieu où le nerf radial contourne l'humérus à sa partie externe; le sixième et le septième étaient placés l'un au-dessus de l'épicondyle, l'autre au-dessus de l'épitrécléon; un huitième point correspondait à la partie antéro-inférieure du radius qui surmonte immédiatement l'apophyse styloïde.

Nous avons assigné aux différents points que nous venons d'énumérer les noms de points cervical inférieur, post-claviculaire, circonflexe ou deltoïdien, axillaire, radial, épicondylé, épitrécléon et radio-carpien.

Notre malade présentait à l'apophyse des points douloureux de la névralgie cervico-brachiale; il en manquait, en effet, chez lui que le point cubito-carpien, qui est en quelque sorte le pendant du point radio-carpien, et les points digitaux qui occupent les parties latérales des doigts. Nous ne parlons pas du point médian, il est très rare.

L'examen auquel nous avions dû nous livrer fut suivi de douleurs assez vives et d'une grande fatigue, qui disparurent peu à peu au bout de quelques heures.

Il est bon de noter que les muscles n'étaient nullement le siège de contractions involontaires. Il y avait des élancements assez fréquents, élancements qui se montraient particulièrement dans l'épaule et à la partie inférieure du bras, mais qui cependant envahissaient quelquefois toute l'étendue du membre et s'irradiaient même du point cervical inférieur au point radio-carpien.

Une omission regrettable a été commise par nous: il eût été important de connaître dès le premier jour le volume relatif des deux membres; au moyen de mesures prises avec soin, nous avons constaté que le bras droit n'avait que centimètre et demi de tour, et d'un quart de centimètre à l'avantage du bras droit, différence beaucoup moindre à la vérité que celle qu'on rencontre ordinairement dans l'état de santé, mais qui ne saurait être pourtant l'indice certain d'une atrophie survenue depuis l'invasion de la névralgie; si l'on se rappelle que la profession du malade l'obligeait à exercer également les deux membres thoraciques.

Il n'existait aucun phénomène morbide en dehors de ceux que nous venons de décrire.

Nous nous sommes bornés à prescrire de la gentiane sucrée, une pilule d'extrait gommeux d'opium de 5 centigrammes et une portion d'aliments, en vue de gérer des résultats que pourraient produire le repos et le régime. Au bout de quatre jours, il ne s'était manifesté aucun changement; nous avons donné deux pilules d'opium et deux portions d'aliments au lieu d'une; plus tard nous avons fait prendre un bain simple, puis un bain sulfureux; le dernier a paru procurer un soulagement de courte durée, qui ne s'est pas soutenu, avec l'insensibilité continue de la médication.

Après deux jours d'attente, guidé par cette double considération que la maladie remontait déjà à six mois et que d'un autre côté nous pouvions nous regarder comme suffisamment renseigné sur la valeur thérapeutique du repos, du régime et des bains sulfureux, nous avons résolu de mettre en usage des moyens plus énergiques. La cautérisation transcutanée a été pratiquée: nous avons tracé sur la longueur du membre, à ses parties antérieure et postérieure, ainsi qu'à ses parties latérales, des lignes longitudinales, croisées de quelques crâtes obliques ou transversales, en nous appliquant à comprendre dans les limites de la cautérisation l'ensemble des points douloureux, sans d'ailleurs nous préoccuper du trajet des nerfs.

Deux jours après cette opération, les élancements avaient cessé, la flexion de l'avant-bras s'accomplissait sans peine et sans fatigue; tous les mouvements, à l'exception de ceux qui ont pour objet de porter le bras en arrière ou de l'élever au-dessus de la tête, étaient devenus faciles. La sensibilité avait presque entièrement disparu dans les points douloureux.

Aujourd'hui le malade a recouvré le libre et entier usage de son membre; nous pouvons le considérer comme étant à peu près complètement guéri.

La maladie qui nous occupe, telle que nous venons de

l'exposer, offre des caractères parfaitement tranchés; nous croyons néanmoins devoir émettre quelques réflexions au sujet du diagnostic. Il n'est pas douteux qu'un examen superficiel ne nous eût conduit à supposer l'existence d'un rhumatisme musculaire, supposition que la faiblesse du membre, les douleurs, la difficulté de saisir les objets auraient d'ailleurs pu justifier. Une étude attentive nous a révélée une dissémination régulière des points douloureux; qu'on ne retienne pas le mot de rhumatisme musculaire; et, dans la suite, nous le verrons, en outre, que ces points douloureux étaient nettement délimités et correspondaient aux divers points dans lesquels les cordons nerveux ont leur émergence ou deviennent plus rapprochés de la peau. Dans le rhumatisme, les points douloureux occupent un beaucoup plus grande étendue; ils sont irrégulièrement disséminés et vaguement circonscrits. Chez notre malade, une circonstance particulière devait attirer l'obscurité du diagnostic, c'est que les muscles étaient nullement affectés; nous ne saurions nullement, si l'on veut se rappeler que les muscles reçoivent des filets nerveux susceptibles de contracter des affections douloureuses. Il existe, en réalité, une affinité très grande entre le rhumatisme des muscles et la névralgie; aussi n'est-il pas rare, dans un rhumatisme qui se fait principalement remarquer par la difficulté des contractions, de voir se déclarer au bout de quelques jours une névralgie qui remplace la maladie primitive ou coexiste avec elle.

À notre avis, le rhumatisme musculaire, les névralgies proprement dites, les dermalgies constituent de simples variétés d'une même affection; la différence est tout entière dans le siège anatomique. S'agit-il d'une névralgie proprement dite, la douleur occupe les rameaux nerveux au point où ils deviennent superficiels; d'une dermalgie ou d'un rhumatisme musculaire, elle est localisée dans les ramifications nerveuses qui se distribuent à la peau ou aux muscles. Il peut se faire que ces trois ordres d'affections existent simultanément.

Dans la cas particulier que nous envisageons, le malade avait une faiblesse du bras assez marquée pour donner la pensée d'une paralysie; mais, à supposer que cette faiblesse, qui est aussi l'apanage du rhumatisme musculaire et que l'on retrouve sous une forme plus apparente dans la névralgie sciatique à raison des fonctions même du membre inférieur, eût dû être regardée comme une paralysie, elle aurait tout au plus mérité, à raison de sa faible intensité, une dénomination que l'on trouve dans les écrits de Gougeon, la dénomination de semi-paralysie.

L'existence de la semi-paralysie, dans le rhumatisme musculaire comme dans les névralgies; établit un nouveau point de contact entre ces deux maladies, bien que l'impossibilité ou la difficulté des mouvements qui accompagne les douleurs aiguës ou leur succès soit plus prononcée dans la première affection que dans la seconde.

On aurait pu se demander peut-être si les symptômes observés n'étaient pas en rapport avec une affection de la moelle. En admettant cette supposition, on aurait été conduit à admettre une lésion récurrente bornée à l'une des moitiés du cordon rachidien, fait qui se rencontre très rarement; ajoutez qu'on aurait dû trouver une semi-paralysie plus avancée et des douleurs non-seulement plus vives, mais encore différentes, par leurs caractères, de celles de la névralgie, et analogues à celles de la névrite.

Il n'y avait pas lieu de penser à une atrophie musculaire progressive; le bras n'avait pas diminué de volume, et les muscles, au lieu d'être flasques, étaient crispés ou d'oscillations fibrillaires. Le traitement a été suivi d'un succès qu'on n'aurait pas eu droit d'attendre dans ce genre de maladie.

L'état de parfaite intégrité des articulations ne permettait pas de soupçonner un rhumatisme articulaire chronique.

Il s'agissait donc, sans nul doute, d'une névralgie cervico-brachiale. Chaussier avait partiellement entrevu cette affection; il dit dans sa Monographie que le nerf cubital est quelquefois le siège de douleurs semblables à celles de la névralgie sciatique. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer combien est vague cette indication, qui d'ailleurs ne s'applique qu'à la variété de névralgie connue sous le nom de névralgie cubitale.

Les auteurs qui viennent après Chaussier décrivent d'autres espèces de névralgies, celle du nerf radial, celle du nerf médian, et enfin celle du nerf musculo-cutané, qui succède assez souvent à la saignée du bras.

L'examen des faits a démontré que la névralgie dans le membre supérieur est le plus souvent circonscrite à un point, ce qui pouvait le croire, d'après les assertions des pathologistes. Nous sommes convaincus que les observateurs qui ont parlé de névralgies radiale ou cubitale n'ont vu de la névralgie cervico-brachiale que les points les plus douloureux. Il en est arrivé de même à l'égard de la névralgie trifaciale; les pathologistes qui ont précédé notre époque n'ont guère mentionné que les névralgies mentonnière, temporale, fronto-nasale, sous-orbitaire; la raison de leur erreur est facile à saisir. Les malades ont coutume de se plaindre uniquement de certains points, dans lesquels la douleur est portée assez loin pour absorber leur attention et détourner celle du médecin. Si on se livre à une recherche attentive de la vérité, on reconnaît sans peine que rarement la névralgie est bornée aux points indiqués; en employant la méthode d'investigation que nous avons proposée, on découvre presque toujours d'autres points douloureux. Cette particularité ne marque pas d'importance; elle prouve combien il est rare qu'un rameau nerveux puisse être très douloureusement affecté à l'exclusion des autres.

Ce qui est encore vrai de la névralgie trifaciale s'applique également de la névralgie sciatique. Les névralgies péronière, plantaire externe et plantaire interne, dont on a cité un nombre considérable d'exemples, constituent, à proprement parler, de véritables exceptions; presque toutes les parties du plexus sont atteintes seulement pendant les paroxysmes; la

douleur se réfugie pour ainsi dire dans quelques points spé-
ciaux.

Quelle a été chez notre malade la cause de la névralgie ?
Nos recherches à cet égard ne nous ont rien appris de saisis-
sant; les mouvements habituellement imprimés aux bras,
non plus que la chute dont nous avons parlé, ne sont de nature
à expliquer le développement de l'affection.

La réaction naturelle suivie par les phénomènes pathologi-
ques, leur état de simplicité, l'amélioration rapide et pro-
gressivement croissante obtenue à l'aide d'une médication
convenable, nous autorisent à porter un pronostic favorable.
Nous avons tout lieu d'espérer une curation radicale sans
l'intervention d'une nouvelle catérisation.

Nous complétons ces remarques par quelques considéra-
tions relatives au traitement.

Le malade a été d'abord et successivement été soumis au re-
pos, à l'usage de l'opium, des bains simples et des bains
sulfurés, sans autre résultat qu'un soulagement momentané
apporté à ses souffrances.

La catérisation transcurante a déterminé dans l'espace
de quarante-huit heures un changement des plus marqués.
A une époque où les agents anesthésiques n'étaient pas en-
core connus, il était permis de penser avec quelque appa-
rence de raison que la guérison était l'effet de la perturbation
produite dans l'économie par l'opération, et devait se
produire d'une manière brusque et instantanée. Une pareille
opinion ne saurait être soutenue aujourd'hui, la sensibilité du
malade n'est nullement mise en jeu; on peut se convaincre
d'ailleurs, comme on aurait pu le faire depuis longtemps,
que l'amélioration se prononce peu à peu depuis le moment
où elle commence jusqu'à celui où disparaissent les dernières
traces de la maladie. Nous sommes donc porté à croire
que la catérisation et les vésicatoires volants ont agi d'une
manière identique. Il résulte de là que tous les topiques pro-
pres à irriter fortement la peau et à l'enflammer devront
suivre, suivant leur degré d'énergie, d'une efficacité plus ou
moins grande.

C'est à ce titre qu'agissent les raies faites avec l'acide sul-
furique; leurs effets douloureux ne se font sentir qu'au bout
de quelques temps; elles entraînent des inconvénients qu'on
n'a pas à reprocher à la catérisation transcurante, et procu-
rent une guérison moins sûre et moins rapide.
Les raies analogues sont applicables aux vésicatoires
volants multipliés.

A.-H. MARCIEUX.

SÉCRÉTION ABONDANTE DE LAIT CHEZ UNE FEMME, sans accouchement ni grossesse préalable;

Par M. le D^r M.-A. PETRATTI, médecin à Proenza.

Catherine Serafinelli, paysanne, âgée de trente-deux ans,
de stature moyenne, yeux et cheveux noirs, teint olivâtre,
tempérament bilieux, était mariée depuis plusieurs années
à un homme sexagénaire, elle avait déjà eu deux enfants dis-
ant auparavant; une autre grossesse n'était pas arrivée à
terme. Elle avait eu sa dernière couche fort heureuse à
l'âge de vingt-quatre ans; mais depuis lors sa santé n'était
guère bonne, et la menstruation avait cessé.

En août 1849, elle eut une fièvre intermittente qui dura
longtemps et qui s'accompagna d'un engorgement très pro-
noncé de la rate.

En mai 1850, le docteur Petratti fut appelé pour la pre-
mière fois à donner des soins à cette malade, qui avait de
nouveau des accès de fièvre. Il constata chez elle, en outre
de l'obstruction de la rate, un certain gonflement à la région
pubienne qui simulait une grossesse de trois mois. Le ventre
fut exploré avec soin; on trouva une fluctuation évidente à
la région utérine; les urines étaient très peu abondantes, ce
qui fit soupçonner qu'il y avait, chez cette malade, un comen-
cement d'hydropisie de la matrice.

La fièvre tierce intermittente disparut, au bout de deux
semaines, par l'emploi du sulfate de quinine dissous dans
l'acide sulfurique; l'engorgement générique était également
par l'administration de bols de Palmarin associés à quel-
ques grains de sel marin et à quelques autres diurétiques.
On fit prendre plus tard des amers et des emménagés.
Ces deux moyens combinés firent revenir le ventre à son
volume normal. Dès le mois d'août la fièvre ne revint plus,
et Serafinelli put reprendre ses occupations domestiques.

Le 28 août, la menstruation, qui avait cessé depuis tant
années chez cette femme, reparut en partie, après quoi il
se manifesta chez elle une certaine turgescence des mamelles,
accompagnée d'une sensation douloureuse légère, et deux
jours après, cette femme eut, à sa grande surprise, une sécré-
tion de lait, lequel offrait tous les caractères physiques
propres à ce liquide. Cette sécrétion devint si abondante,
que Serafinelli fut obligée, pour ne pas trop souffrir, de
se faire servir les seins par la suction, on bien même de don-
ner à teter deux ou trois fois par jour à un enfant.

Le docteur Petratti est physiquement et moralement con-
vaincu que cette sécrétion du lait fut tout à fait anormale, et
qu'il n'y avait eu, chez cette femme, ni accouchement, ni
avortement préalable. Il pense, avec quelques autres qui
ont décrit des cas semblables de sécrétion anormale du lait,
que la turgescence des mamelles ainsi que l'engorgement
latéraux de la glande mammaire et des vaisseaux lactifères
dépendaient de l'énergie vitale et de la plasticité excessive
de l'utérus.

Les anatomistes admettent une communication directe
entre l'utérus et le sein de la femme par l'artère hypoga-
strique; tous les physiologistes ont constaté par des faits
nombreux la relation sympathique qui existe entre ces
deux organes. Le docteur Alard, dans son ouvrage classi-
que de physiologie, croit que ce phénomène, assez rare,
de sécrétion anormale de lait s'observe principalement chez
les femmes voluptueuses qui s'adonnent plusieurs fois par jour

aux plaisirs vénériens; il croit, en outre, qu'une imagination
très ardente peut influer, chez la femme, sur la vie plastique
de son utérus. En effet, dit-il, un désir non satisfait, des
excitations voluptueuses prolongées peuvent provoquer la
sécrétion lactée chez des femmes qui n'ont pas été mères de-
puis fort longtemps, qui même ont dépassé le terme de l'ap-
titude à concevoir, ou ne sont point encore arrivées à la
puérilité. Fatacite quelques exemples de femmes âgées de
quarante-buit à cinquante ans qui n'avaient point eu d'en-
fants depuis dix ans, mais qui, s'étant chargées d'un enfant
devenu orphelin, ont eu du lait au bout de six à huit jours,
et ont pu même terminer l'allaitement, pendant toute la du-
rée duquel la menstruation s'est trouvée interrompue (1).
Une autre femme qui présentait le sein à son petit-fils, en
l'absence de la mère, dans l'unique but de le calmer, finit
par avoir une assez grande quantité de lait pour être en état
de terminer elle-même l'allaitement de son petit-nourrisson (2).
Dans un autre cas observé par Montgère, une femme de
soixante-cinq ans ayant présenté le sein à la fille d'une de
ses voisines, ne donna d'abord qu'un liquide peu abondant et
séreux; mais, au bout de peu de jours, la sécrétion lactée
était en pleine activité. Strock a connu une femme de soixante-
huit ans qui, en présence de sa fille, allaitait pendant deux
ans un petit enfant (3). Baudouin parle d'une petite fille
de huit ans qui présentait souvent son sein à la bouche
d'un petit enfant que nourrissait sa mère, et à qui il vint
assez de lait pour pouvoir nourrir seul l'enfant pendant un
mois (4). Le docteur Francesco Agostinaccio de Spinazzola
cite le fait suivant: Une femme, nommée Maria Renda, mou-
rnt du choléra à la fleur de l'âge, laissant un jeune enfant à
la mamelle. Maria-Rosa Amodei, mère de la défunte, et âgée
alors de plus de cinquante ans, désolée de la mort violente
et prématurée de sa fille-mère, fut touchée par les cris
continuels de son petit-fils, approcha involontairement l'en-
fant de sa poitrine décharnée; celui-ci s'attacha aux mamelles
de sa sein flétri, et, au bout de quelques jours, la grand-mère
eut assez de lait pour pouvoir nourrir pendant une année
le malheureux orphelin (5). Bardach cite quel-
ques exemples de sécrétion lactée dans le sexe masculin.
Quelques auteurs prétendent qu'il existe en Amérique une
race de nègres chez laquelle les hommes nourrissent ex-
cès leurs enfants; il en est de même, dit-on, dans
une certaine contrée de la Russie septentrionale (6).
Humboldt parle d'un Indien qui, ayant sa femme malade,
put nourrir lui-même son enfant pendant cinq mois; le lait
sécrété par les mamelles de cet homme était épais et très su-
cré. On a vu dans les environs de Giessen un bouc qui avait
une abondante sécrétion de lait, et qui se tétait lui-même.
Son lait, soumis à l'analyse chimique, fut trouvé de tous
points semblable à celui d'une chèvre.

(Recueil des médecins de Fano, et Gaz. méd. de Montpellier.
Traduit par F. Gassini.)

Des polytes de la conjonctive.

Par le D^r HEIDENREICH. — Traduit par le D^r BINARD.

D'après l'auteur, les polytes oculaires, c'est-à-dire des
corps pédiculés et plus ou moins arrondis ou aplatis implan-
tés sur la muqueuse oculaire et formant une saillie plus ou
moins considérable entre les paupières, sont moins souvent
observés que les polytes nasaux et auriculaires, mais leur
fréquence est néanmoins assez notable.

On. I. — Il s'agit d'une fille d'environ vingt ans, qui
avait porté une ophthalmie presque permanente, durant
plusieurs années, et chez laquelle il s'était formé une
cataracte adhérente avec diminution du volume de l'œil,
ayant déterminé la perte presque totale de la vue et dont
l'œil ne laissait plus aucun espoir pour le rétablissement de
la vision. L'inflammation chronique présentait fréquemment
la forme périodique, de sorte que, sans cause appa-
rente, elle disparaissait souvent pendant deux jours, pour
reparaître alors sans qu'on sût pourquoi. Après un traitement
vial (la maladie habitait à une distance de neuf lieues de ma
démence), je crus, dit l'auteur, avoir trouvé la cause de son
mal dans la présence d'une excroissance polypeuse dans
l'angle externe. Ce corps parasite fut enlevé en deux séances;
mais je n'en obtins néanmoins pas la guérison de l'inflammation,
qui persista toujours. Le malade ne s'en occupa plus, et
plusieurs fois, et comme je n'eus jamais pu qu'il fut néces-
saire de recourir à une opération quelconque, je prescrivis
une foule de moyens qui me parurent les plus rationnels.
Cette femme ayant cessé de revenir chez moi, j'ignore quel
a été le résultat définitif de ce traitement.

Dans un autre cas :

On. II. — Une femme de quarante-huit ans accusait une
pesanteur à la paupière supérieure qui ne lui permettait
de l'élever qu'imparfaitement, de sorte que l'œil n'était jamais
complètement ouvert et que la vision en était restreinte. Il
n'était nullement question ici d'un état spasmodique de l'or-
biculaire, car la paupière supérieure était au contraire plutôt
relâchée, plissée et la peau du front très mobile, susceptible
d'être déplacée par le moindre vent; mais on ne pouvait suppo-
ser qu'il y avait ptosis; il existait en même temps dans
l'angle oculaire externe une excroissance muqueuse plate
et dure, qui passait entre les paupières pour se diriger en haut
et en dehors. Il n'était pas facile d'être fixé sur la nature
du mal dont se plaignait cette femme, et on pouvait être induit
en erreur à l'attribuer à un ptosis de l'œil ou à un ptosis.
L'auteur enleva d'abord l'excroissance comme étant la chose

la plus simple et la plus facile; mais il n'obtint pas de cette
opération le résultat qu'il attendait. Au contraire, après
une inflammation chronique de l'œil, il s'établit au côté ex-
terne un certain degré d'écoulement de la muqueuse et le
globe, ce qui diminua le mouvement de rotation en dedans
et amena un strabisme fixe. La bride qui formait l'adhérence
fut divisée pour guérir ce strabisme avant de pouvoir entre-
prendre autre chose.

On. III. — Le cas suivant, dit le docteur Heidenreich, est
celui où j'ai obtenu le plus de succès et celui où l'affection
était la plus simple et la plus évidente.

Une fille de dix ans se blessa l'œil avec la barbe d'un épi :
cette blessure fut suivie d'une légère inflammation, que quel-
ques lotions avec l'eau de Goulard et les ablutions froides
firent disparaître.

La guérison n'était cependant pas complète. L'œil devint
fréquemment le siège d'une douleur fugace, prenait momen-
tamment une coloration plus rouge et quelques mois après
l'accident les parents de cette enfant remarquèrent entre la
paupière supérieure et le globe une végétation charnue de
forme arrondie. Quatre mois plus tard on m'amena l'enfant,
et je reconnus à l'instant un corps mou, aplati, qui était im-
planté sur la surface interne de la paupière supérieure, et
qui semblait former une partie d'une seconde paupière. L'é-
coulement de sang, qui fut très abondant et qui empêcha de
bien voir la partie, rendit l'opération un peu difficile.

L'extirpation de ce corps charnu mit à découvert un mor-
ceau d'épi d'environ un pouce de longueur et qui était resté
caché jusqu'alors. On crut pouvoir d'autant mieux laisser là
un petit morceau de la production qui n'avait pas été enlevé,
que l'extirpation de ce fragment de l'épi, qui avait déterminé
une irritation ayant duré plus de quatre mois, pouvait amener
la disparition de ce qui restait encore. Mais il n'en fut
pas ainsi; car en dedans et en haut, près de l'angle interne
(la première excroissance était située plus haut et en dehors),
on trouva un nouveau corps piriforme et pédiculé, dont on
fit facilement l'extirpation quinze jours plus tard; la guéri-
son fut alors complète.

(Médic. corresp.blatt bairische aerzte et Ann. d'occulist.)

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 27 avril 1852. — Présidence de M. MILHAUD.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

Elle se compose des pièces suivantes :

- 1^o Rapport sur une épidémie d'oreillons qui a régné dans la
commune de Forges (Vosges), par M. le docteur Thiriaux;
- 2^o Rapport sur une épidémie de varicelle qui a régné dans l'ar-
rondissement de Vervins (Aisne), par M. le docteur Penaut;
- 3^o Rapport de M. le docteur Nègre sur le service médical des
eaux d'Allard pendant l'année 1851;
- 4^o De plusieurs échantillons de remèdes secrets et d'appareils
divers;
- 5^o D'un décret qui approuve la nomination de M. Depaul,

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Gastro.

M. Valat, correspondant de l'Académie à Autun, adresse un mé-
moire sur la gomme épidémique de la rue du Petit-Puits, du fau-
bourg Talus de la ville d'Autun. Les conclusions auxquelles l'auteur
est parvenu sont les suivantes : que l'administration doit s'effor-
cer de rendre tout à fait salubres les habitations des classes labo-
rieuses.

Tumeurs d'ode.

M. Demolon adresse une note sur un tannate d'iode qu'il suppose
pouvoir rendre service dans la thérapeutique.

LECTURES.

Anatomie comparée des organes génito-urinaires.

M. Lacazeilh lit un mémoire intitulé : *Etudes sur divers points
de l'appareil génito-urinaire de l'homme, du cheval, du bœuf, du
porc et du chien*. Il résume ce travail par les conclusions suivantes :
L'appareil excréteur urinaire, envisagé dans les animaux sus-
nommés, forme une sorte d'échelle qui a quatre degrés bien
marqués :

- 1^o L'homme et le chien en constituent le premier, le moins com-
pliqué;
- 2^o Le cheval et tous les solipèdes en forment le second; il est de
plus que les précédents l'appareil musculaire qui, au delà du bulbo-
urethral, accompagne l'urètre jusqu'au méat;
- 3^o Le bœuf, le porc, le mouton forment le troisième; il est caracté-
risé par la valvule bulbo-urétrale;
- 4^o Enfin, le quatrième est constitué par le porc, qui a la valvule
des didactyles joint la vessie prépucale que je viens de faire con-
naître. (Commissaires : MM. Deland, Gravelhier, Rayet.)

Pellagre — Ganguère.

M. Landouzy, professeur de clinique médicale à l'Hôtel-Dieu de
Reims, correspondant de l'Académie, communique verbalement les
faits suivants :

Pellagre sporadique.

L'intérêt qui s'attache à l'étude de la pellagre et le très petit nombre
de faits constatés en France, en dehors des contrées où cette affec-
tion régnait d'une manière endémique, ont engagé à profiter d'un
court séjour à Paris pour soumettre à l'Académie une pièce d'ana-
tomie pathologique destinée au musée Dupuytren, et recueillie à
l'autopsie d'une pellagreuse que j'ai observée il y a quelques mois
à l'Hôtel-Dieu de Reims.

Il s'agit d'une femme âgée de soixante et dix ans, originaire de
Sommepey, village du département de la Marne, où l'usage du maïs
est complètement inconnu, et où les céréales sont de qualité ordi-
naire.

Cette femme, qui a habité Reims pendant quarante-sept ans
comme domestique, avait toujours joui d'une bonne santé, lorsque,
vers l'année 1842, elle commença à éprouver une céphalalgie vio-
lente, de l'insomnie, de l'anorexie, des vomissements assez fré-
quents, de la constipation et des lassitudes dans les membres.

Vers la même époque elle commença aussi à se plaindre d'avoir

(1) Abhandl. des Akademie zu Stokholm, L. XXIV, page 36. — Bardach,
Physiologie, t. IV, p. 381.

(2) Forster, Nidus, n. II, p. 246.

(3) Philon, n. II, p. 246.

(4) Dict. des sciences méd., t. XXX, p. 380.

(5) Recueil des médecins de Fano, année 1^{re}, vol. II, p. 256.

(6) Actes in die squelcet. Algemeinend, t. II, p. 44.

souvent le dos des mains nois, quoiqu'il prit soin de les laver plusieurs fois par jour. Cet état de la peau lui attirait même de fréquents reproches de la part des autres, qui le taxaient de paresse.

Le dépréssion successif de sa santé le força de renoncer à servir, elle retourna au mois d'avril de l'année dernière à son pays, où tous les symptômes précédents augmentèrent beaucoup. Ne gagnant par son travail que cinq à six liards par jour, elle se nourrit presque exclusivement de pain et de légumes.

Les digestions devinrent de plus en plus difficiles, la bouche se couvrit d'aphthes et de muguet. La céphalalgie était presque continue, le sommeil nul et presque toujours remplacé par une agitation extrême, des illusions, des hallucinations, etc.

Les mains et les extrémités inférieures se couvrirent complètement, et enfin, privée de tous soins et de toutes ressources, elle entra le 4 juillet dernier à la clinique de l'Hôpital-Dieu, où elle fut examinée avec beaucoup d'intérêt par la plupart des médecins de Reims.

À sa première visite, à la vue de cet érythème terne borné au dos des mains, terminé nettement au poignet, et coïncidant avec la démence, avec un trouble profond des fonctions digestives, avec la paralysie des membres, etc., je nommai la pellagre, quoique je ne l'eusse jamais observée.

Ces symptômes étaient tellement caractéristiques, que M. le docteur Benfait, qui assistait à ma visite le lendemain, et qui ignorait complètement mon opinion, diagnostiqua l'affection, surtout d'après l'analogie de cette ichthyose dorsale des mains avec un cas semblable qu'il avait observé il y a quelques années à l'Hôpital Saint-Louis, dans un cas de pellagre.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

Après quelques bains, si le fit une exfoliation épidermique assez considérable sur le dos de la main. Sous les squames, la peau était rose et luisante. Cette exfoliation continua ensuite lentement, excepté au niveau des articulations des phalanges et des doigts, où les squames redoublèrent de nombre et de largeur.

vant confondre M. Marchal (de Calvi) établissant une coïncidence entre le diabète et la pellagre, j'ai pensé qu'il était par surcroît d'intérêt d'ajouter un nouveau fait à ceux dont il vient d'entrebâter la science.

RAPPORTS.

Tannate de zinc.

M. Collinac fait un rapport sur un travail relatif au tannate de zinc, proposé par un pharmacien comme astringent et sur lequel M. le ministre a demandé l'avis de l'Académie. La commission propose de répondre à M. le ministre que :

Quant à la composition chimique, le moyen proposé n'offre rien de nouveau et ne peut être considéré comme une découverte. Quant à ses propriétés thérapeutiques, il doit, au moins pour le moment, être rangé dans la classe de ces agents nombreux et usuels dont l'Académie ne se préoccupe nullement tant que l'autorité ne demande pas son avis, c'est-à-dire qu'on ne lui reconnait aucune propriété spéciale.

Après une discussion assez confuse, l'Académie décide, sur la proposition de M. Adelon, qu'on ajoutera à ces conclusions ces mots :

Et qu'il n'y a pas lieu d'appliquer au tannate de zinc les dispositions favorables du décret du 18 août 1810, ni celles du décret du 3 mai 1850.

Préparations de manganeuse.

M. Lecaun lit un rapport sur un mémoire de M. Burin-Dubuisson relatif aux préparations de manganeuse, que nous avons fait connaître lors de la présentation de ce mémoire à l'Académie.

Conclusions.

Député du mémoire aux archives de l'Académie. Renvoyé au comité de publication de la partie du mémoire relative à la recherche du manganeuse dans le sang et à la détermination, à la proportion de ce métal dans l'état de santé et de maladie. (Adopté.)

Scarifications sur le col de l'utérus.

L'Académie reprend la discussion des conclusions par lesquelles M. Hervey de Chibéon a terminé son rapport. Ces conclusions sont au nombre de trois :

Remerciements à l'auteur;

Renvoyé de son travail au comité de publication;

Inscription sur la liste des candidats au titre de membre correspondant.

M. GIBERT propose de retrancher les deux dernières. Après plusieurs observations de la part de MM. Gibert, Naquet, Adelon, Cazeaux et Roux, l'Académie adopte la proposition de ce dernier membre, qui est de supprimer la seconde conclusion seulement.

Tumeur sanguine du cul de cheville.

M. Hutin, chirurgien en chef de l'hôtel des Invalides, présente une pièce accompagnée d'une observation dont voici le résumé :

En 1806, à la bataille d'Iéna, un soldat nommé Kreps reçut un coup de sabre sur le sommet du crâne. La plaie qui en résulta fut soignée en travers de la suture bégayante et intéressa les deux os concourant à cette suture. On ne s'occupa ni de relever, ni d'extraire une tige esquille détachée de la table interne et déprimée dans la boîte osseuse; et après une série d'accidents le malade guérit. Pendant les quarante ans qui suivirent, Kreps resta constamment sujet à de fréquents maux de tête, mais il n'éprouva jamais aucun accident sérieux.

En 1846, il tomba dans une carrière et se fractura une cuisse et une côte. Son menton porta sur une pierre sans doute, et une plaie assez profonde en fit la suite.

Après la terminaison de ces diverses lésions, un érysipèle survint et envahit la tête entière. Quelques jours après son apparition, et pendant qu'il était dans toute sa force, un abcès se déclara dans une des régions parotidiennes; on l'ouvrit, et il sortit une notable quantité de pus. Quatre jours plus tard, pendant que le malade était en délire, une seconde tumeur fluctuante et douloureuse au toucher se manifesta près de la cicatrice de l'ancien coup de sabre. Tout faisait croire que c'était un second abcès, et l'on y plongea un bistouri; mais, au lieu de pus, il ne sortit que du sang noir; on avait ouvert une tumeur sanguine. L'exploration de l'intérieur de la tumeur fit reconnaître une perforation de crâne. Une hémorrhagie peu abondante se fit par l'incision; mais elle n'eut aucune suite sérieuse, et un pansement simple l'arrêta.

Un mois après ce choc, et lorsque l'hémorrhagie avait disparu depuis déjà une dizaine de jours, le malade subit, aux progrès d'une pleuro-pneumonie, la fracture de la clavicule gauche. L'autopsie fit voir la source du sang qui s'était écoulé de la tumeur ouverte. L'esquille déprimée dans le crâne porta une pointe tranchante, due à une irrégularité, naturelle et ancienne peut-être, mais plus probablement produite par un travail de végétation; cette pointe osseuse avait perforé, dans la dernière partie de son trajet, le tégument du sinus longitudinal supérieur sous lequel elle se trouvait projetée. Le sang s'était échappé par l'ouverture, avait traversé une fissure restée au parietal après la cicatrisation de cet os, jadis divisé par le coup de sabre, et s'était épanché sous les téguments du crâne en formant cette poche sanguine ouverte pour un abcès.

Vie de conformation de l'utérus.

M. Marchal (de Calvi) a la parole pour montrer un individu qui offre une forme de conformation des parties génitales et deux dessins représentant d'autres vies de conformation de ces parties.

On lit. — Le nommé D... âgé de vingt-huit ans, fusilier au 19^e de ligne, porte la face supérieure du gland et près de sa couronne un orifice qui correspond exactement les dispositions du méat urinaire, en sorte qu'il paraît y avoir deux méats urinaires, comme au premier abord il paraît y avoir deux uretères.

Le méat urinaire proprement dit est à sa place ordinaire et tout à fait normal.

Le méat anormal, situé à 1/4 millimètres du précédent et sur la même ligne, offre sensiblement la même longueur que lui (9 millimètres). Sa commissure postérieure atteint, à moins d'un millimètre près, la commissure du gland. En écartant les bords, on voit que les deux méts disposition que l'on écartait ceux du méat normal.

Quoique les deux méts soient exactement sur la même ligne, si bien qu'en les rapprochant par la pensée on les voit former une ligne absolument droite, il existe entre les deux aucune trace. On n'aurait pu considérer comme le vestige d'une ancienne séparation. La réunion des deux orifices, en sorte que les deux ouvertures n'en fissent qu'une, réalisait un épispadias, anomalie dont M. H. Larrey et moi avons chacun rapporté un exemple.

L'utérus proprement dit admet ordinairement une sonde n° 6, tandis que le conduit anormal ne laisse pénétrer qu'une bougie n° 1.

Il existe donc un conduit anormal continuant le méat sur-méaire.

Ce conduit a une longueur de 78 millimètres, et s'étend le long de la face dorsale de la verge, entre le tégument et les corps caverneux, jusqu'au pubis.

L'urètre admet proprement dit et séparé de l'orifice anormal par l'épaisseur du gland, comme plus loin les deux conduits sont séparés par l'épaisseur des corps caverneux. Il est facile de s'en rendre par des injections et par le cathétérisme que les deux conduits n'ont ensemble aucune communication. Du reste, la verge et les testicules sont parfaitement réguliers et fonctionnent normalement. Le sujet est né avec cette disposition. Jamais il n'a rendu d'urine par le conduit anormal.

En 1843, D... fut affecté d'urétrite, et il s'aperçut, au bout de quelques temps seulement, que l'écoulement avait lieu par les deux conduits. Il éprouva dans le conduit anormal une cuisson passagère et une démangeaison, surtout quand le temps passait à l'air libre. Dans la miction et dans l'érection, l'urètre était douloureux, même très douloureux; le conduit anormal ne l'était point. On prescrivit des injections profondes dans l'urètre et des balsamiques à l'urètre. L'injection proprement dite, c'est-à-dire l'immersion du conduit normal, guérit à la faveur de ce traitement; mais non l'inflammation du conduit anormal, laquelle depuis lors n'a cessé d'entretenir un faible écoulement, toujours avec une légère exacerbation dans les changements de temps.

Il y a trois mois, après deux rapports successifs, l'écoulement par le méat anormal augmenta beaucoup, sans que l'urètre proprement dit ait recommencé à fluer, et D... entra à l'hôpital, où on le traita par les balsamiques à l'intérieur, qui ne produisirent aucun effet. J'ai supprimé ce mode de traitement, et j'ai fait faire des injections astringentes dans le conduit anormal. L'écoulement a sensiblement diminué, mais ne s'est éteint ni par là. C'est alors que j'ai eu l'idée de remplacer les injections astringentes par des injections d'eau tiède mêlée de baume de copahu à faible dose. Il s'en est suivi la cessation complète de la Menorrhagie. Si j'en avais pu réussir de cette manière, j'aurais fait ingérer le copahu par le méat anormal, car j'ai injecté dans le conduit anormal son arôme balsamique.

On lit. II. — Dans le second cas il y avait sur le gland, non plus deux orifices distincts, je veux dire éloignés l'un de l'autre, mais bien deux orifices dans un seul méat. En d'autres termes, le méat urinaire, situé normalement, offrait deux ouvertures séparées par une mince cloison. De ces deux ouvertures, l'une, inférieure, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres environ, lequel, après un court trajet oblique, s'ouvrait dans le principal conduit. Cette disposition était congénitale, et pendant longtemps l'un, inférieur, plus large, conduisant directement dans l'urètre, où l'on pouvait introduire une bougie de moyen calibre; l'autre conduisant dans un petit canal, long de 2 centimètres

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de Médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandat de poste.

Paris, DÉPARTEMENTS,	Trois mois. 8 fr. 50 c.
ALLIANCE, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois. 16 "
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Un an. 30 "

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉSENT,	Trois mois. 9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE,	Six mois. 17 "
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an. 33 "

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois. 40 fr.
GÉRALTA.	Six mois. 30 "
	Un an. 38 "

PARIS, LE 30 AVRIL 1852.

De l'élimination des poisons.

L'observation a depuis longtemps appris au médecin et au physiologiste qu'une foule de substances, de médicaments ingérés ou introduits dans la circulation par une voie quelconque, sont rejetés hors de l'économie par diverses voies excrétoires et notamment par l'excrétion urinaire. L'induction la plus réservée permettait d'affirmer *a priori* que les poisons ne pouvaient faire exception à cette règle. Aussi n'a-t-on jamais douté que ces agents ne soient en effet éliminés par les sécrétions quand ils ne déterminent pas une mort trop rapide. Mais la s'arrêtaient nos connaissances. Or cette notion générale était loin de suffire aux besoins de la médecine légale : ce qu'il importait surtout au médecin légiste de connaître, c'était la solution des questions suivantes :

1^{re} L'élimination des poisons se fait-elle d'une manière complète ?

2^e En cas d'affirmative, quel est le temps nécessaire pour cette élimination ?

3^e Quelles sont les voies par lesquelles elle s'opère ?

Telles sont, en effet, les questions que M. Orfila neveu, marchant dans une voie ouverte avec un succès si éclatant par son oncle, vient d'éclaircir par des recherches nouvelles.

Nous allons essayer d'exposer les résultats auxquels il est parvenu et d'indiquer les horizons nouveaux qu'il a signalés.

1^{re} Les poisons sont-ils éliminés d'une manière complète ?

2^e Quel est le temps nécessaire à cette élimination ?

Par élimination complète nous ne devons entendre ici que l'élimination de toute la partie sensible aux réactifs chimiques. Quant à la question de savoir s'il ne reste pas toujours dans l'économie une partie du poison qui, soit parce qu'il est en trop petite quantité, soit parce qu'il se combine avec nos tissus, se soustrait à nos procédés d'analyse, elle nous entraînerait dans des discussions spéculatives fort longues et qui ne pourraient conduire à aucune solution satisfaisante, et que M. F. Orfila a d'ailleurs eu soin d'éviter.

Nous ne répéterons pas cependant avec ce jeune et déjà si habile expérimentateur que : « Dans la pratique médico-légale, un poison n'existe pas là où l'analyse chimique ne l'a pas découvert. »

Ces expressions ont sans doute trahi la pensée de Valzquez, qui a été celle-ci : Dans la pratique médico-légale on ne peut affirmer qu'un poison existe que là où l'analyse chimique a permis de le constater. Il est facile en effet de concevoir telles conditions où l'existence d'un poison dans l'économie est non-seulement probable, mais certaine, sans que l'analyse chimique puisse l'y déceler. Il n'y a pas longtemps que cela aurait été vrai de la nicotine ; cela est encore vrai aujourd'hui de beaucoup d'autres poisons. Mais il est vrai de dire que, pour les poisons métalliques, la partie du poison qui ne serait pas sensible aux réactifs maintenant si délicats dont la chimie dispose serait sans importance au point de vue médico-légal ; en sorte que la question, restant dans les limites que nous venons de poser et qu'a posées avec raison M. F. Orfila, est vraiment la seule qui intéresse le médecin légiste.

Les documents qui pouvaient servir à la solution de cette question étaient fort peu nombreux dans la science. M. le professeur Orfila avait observé que, chez les chiens auxquels on a fait prendre de l'acide arsénieux, on ne trouvait plus de traces de ce métal, soit dans l'urine, soit dans les tissus des organes, lorsque les animaux avaient vécu pendant quinze jours depuis la dernière prise du poison. MM. Millon et Laveran avaient retrouvé l'antimoine dans la foie et dans les os d'un

chien qui avait pris de l'émétique (3 grammes en dix jours) quatre mois auparavant, et quoique les urines ne renfermassent plus de poison depuis longtemps. C'était à peu près à ces expériences que se bornaient tous les documents utiles dont pouvait se servir M. Orfila. Ils étaient, comme on le voit, peu nombreux ; mais ils prouvaient déjà l'immense différence qui existe, sous le rapport de la facilité de l'élimination, entre deux poisons différents ; ils démontraient la nécessité d'expérimenter sur chaque poison en particulier pour arriver à des résultats précis ; enfin ils nous apprenaient que tous les tissus ne servent pas également de dépôt aux poisons, qui paraissent au contraire se localiser et se restreindre dans certains organes à mesure qu'ils séjournent plus longtemps dans l'économie.

Ces considérations, et d'autres encore, n'ont point échappé à M. F. Orfila. Ne pouvant embrasser dans ses premières recherches toutes les substances dont se compose la toxicologie, il a dû se borner à un petit nombre et il a choisi les quatre suivantes :

Sublimé corrosif ;
Acétate de plomb ;
Sulfate de cuivre ;
Nitrate d'argent.

Avec la première, il a fait quatorze expériences sur des chiens dont il a analysé les liquides et les organes, et sept expériences sur des malades dont il a analysé la salive et l'urine.

Avec l'acétate de plomb, il a fait six expériences sur des chiens ; avec le sulfate de cuivre, quatre, et avec le nitrate d'argent, trois. Voici à quels résultats il est arrivé :

Des quatre chiens dans les organes desquels il a constaté la présence du poison, l'un avait cessé d'en prendre depuis dix-huit heures, les trois autres depuis quatre, cinq et dix-huit jours.

Les dix chiens dont les organes ont fourni à l'analyse des résultats négatifs avaient cessé de prendre le sublimé, un depuis huit jours, un autre depuis dix-huit jours, et tous les autres depuis un à trois mois.

Dans les six expériences faites avec l'acétate de plomb, le métal a été constamment retrouvé dans les organes, quoique l'un des animaux ait été conservé pendant huit mois après l'administration de la dernière dose du métal. Cette série d'expériences présente un fait qui peut avoir un grand intérêt au point de vue de la thérapeutique des enfants à la mamelle : un des animaux expérimentés était une chienne qui nourrissait deux petits. Or, quoique cette bête n'ait jamais vomie, on a trouvé le plomb dans le foie des deux nourrissons, sacrifiés deux jours après la cessation de l'administration du poison. Le plomb n'a donc pu être introduit dans les organes des petits que par le lait de la mère. Cette observation demande que l'on répète les expériences d'un expérimentateur dont le nom nous échappe, et qui n'a point trouvé de mercure dans le lait d'ânesses auxquelles on l'avait administré.

Les quatre expériences faites avec le sulfate de cuivre ont toutes donné un résultat positif comme celles faites avec le plomb. Les animaux avaient cessé de prendre le poison depuis 30, 77 et 105 jours et huit mois.

Enfin, les trois expériences faites avec le nitrate d'argent ont donné deux résultats positifs et un résultat négatif ; dans les deux premiers cas, l'administration du poison avait cessé depuis 80 jours dans l'un, depuis cinq mois chez l'autre, et, dans le troisième, depuis sept mois.

En ajoutant ces résultats à ceux déjà obtenus sur l'arsenic et l'antimoine par M. le professeur Orfila et par MM. Millon et Laveran, M. F. Orfila formule les propositions suivantes :

« L'arsenic est complètement expulsé en quinze jours des organes des animaux auxquels on a fait prendre de l'acide arsénieux. »

« Le mercure, après l'administration du sublimé, ne reste pas un mois. »

« L'antimoine, quand il a été donné à l'état d'émétique, séjourné dans les tissus plus de quatre mois. »

« L'argent a été retrouvé sept mois après l'adminis-

tration de l'azotate d'argent ; mais il n'a pu être décelé huit mois après cette époque. »

« Le plomb et le cuivre, introduits, le premier à l'état d'acétate, le second à l'état de sulfate, existent encore dans les organes au bout de huit mois. »

L'auteur, on le voit, ne donne pas ces propositions comme l'expression de lois applicables à tous les cas particuliers qui peuvent se présenter au médecin légiste. Les deux premières seulement, relatives à l'acide arsénieux et au sublimé, sont exprimées dans des termes qui semblent indiquer qu'elles ont le caractère de généralité qui manque aux autres. C'est qu'en effet, sur l'acide arsénieux et sur le sublimé, les expériences de M. le professeur Orfila d'une part, celles de M. F. Orfila d'autre, paraissent être assez nombreuses pour autoriser une conclusion générale. Peut-être, cependant, une telle conclusion serait-elle prématurée. Dans les expériences sur le sublimé, on remarque que l'extrêmement curieux, que, dans deux expériences, on n'a pas trouvé de mercure dans les organes, lorsque l'administration du poison n'était suspendue que depuis dix-huit jours dans un cas et depuis huit jours dans l'autre ; tandis que, dans une autre expérience, un résultat positif a été obtenu après dix-huit jours de suspension de l'alimentation toxique. Ce fait très curieux montre jusqu'à quel point les idiosyncrasies peuvent influencer sur la rapidité de l'élimination des poisons, et combien il est nécessaire de multiplier les expériences avant de pouvoir formuler des lois applicables à tous les cas. Du reste, M. F. Orfila n'a point méconnu ces difficultés ; il les a signalées même, et, avec une prudence qui appartient rarement à ceux qui entrent dans la voie si difficile de l'observation et de l'expérimentation médicales, il s'est abstenu de toute application hasardée.

Nous indiquons ici un des nombreux horizons que signalent les investigations de M. F. Orfila. Ceux qui liront attentivement son travail en apercevront beaucoup d'autres, qu'il nous serait impossible d'indiquer sans dépasser les limites d'un simple article critique.

En résumé, il ressort de toutes les recherches sur l'élimination des poisons que le sublimé et l'acide arsénieux sont complètement éliminés de l'économie, le premier dans l'espace d'un mois, le second dans l'espace de quinze jours. Nous ajoutons : Lorsque ces poisons n'ont pas été administrés pendant plus de trois mois ; car il serait très possible qu'un poison administré pendant très longtemps à petites doses fût plus long à éliminer que le même poison administré moins longtemps à des doses plus fortes ou égales. C'est encore là un point de vue que des expériences nombreuses et minutieuses pourront seules éclaircir.

Quelles sont les voies par lesquelles l'élimination s'accomplit ? Si l'on en croyait certaine théorie, cette question n'en serait pas une. D'après cette théorie, il n'y aurait pas d'élimination dans la nature, ce qui veut dire sans doute que l'élimination des substances se fait par tous les organes excrétoires indistinctement, à une condition, c'est que le corps éliminé sera soluble naturellement ou rendu soluble par les fluides avec lesquels il se met en contact dans l'économie. Cette théorie est fort ingénieuse et fort séduisante, comme une foule d'autres théories ; mais est-elle vraie ? Voilà ce que reste à savoir ou plutôt ce qui n'est que trop bien su d'après des expériences qui paraissent avoir pour elles une authenticité qui ne saurait ébranler toutes les théories du monde. Ainsi, suivant M. C. Bernard, cité par M. F. Orfila, l'iodeure de fer peut être constaté dans la salive d'un chien à qui l'on a pratiqué une fistule salivaire lorsqu'on introduit dans l'estomac de l'animal (à l'aide d'une fistule gastrique) du lactate de fer et de l'iodeure de potassium. Or, suivant la théorie, l'iodeure de fer formant des principes du sang un composé insoluble, ce composé ne peut en aucune façon être rejeté à l'extérieur, et s'il était éliminé, il le serait aussi bien par l'urine, par la sueur, etc., que par la salive. De même les cyanures jaune et rouge de potassium, qui, d'après M. Bernard, ne passent pas dans la salive, devraient passer selon la théorie. On comprendra qu'un esprit tant soit peu positif ait dû préférer les observations à la théorie, surtout quand ces observations viennent d'un

expérimentateur aussi habile et aussi sérieux que M. G. L. Bernard. C'est donc du parti qu'a pris M. F. Orfila. Il a pris ce parti, non pas seulement relativement à la sécrétion salivaire, mais relativement à toutes les sécrétions qu'il étudie successivement et sur lesquelles son travail renferme des observations curieuses qu'il serait beaucoup trop long de rapporter ici.

Contentons-nous seulement de rappeler ici ce fait extrêmement curieux que M. F. Orfila emprunte à M. Melsens; c'est que, tandis que le foie renferme une si grande proportion d'arsenic dans les empoisonnements par ce métal, la bile n'en renferme pas du tout. Autre échec pour la théorie sus-indiquée, si les théories pouvaient jamais avoir tort.

Tel est l'appergu général du travail par lequel M. F. Orfila vient de faire son entrée dans la carrière scientifique. Si l'avenir tient tout ce que promet un pareil début, la science en pourra manquer de s'enrichir de faits précieux, et elle devra aimer davantage encore un nom qui lui est déjà si cher. — H. de Castelnau.

HOPITAL DES CLINIQUES. — M. NÉLATON.

Hémorragies de la paume de la main.

(Leçon recueillie par MM. TAQUEY et TRÉLAT.)

Nous avons en ce moment dans notre service un jeune homme qui nous offre l'exemple d'un des accidents pour lesquels les soins du chirurgien sont fréquemment réclamés; c'est une plaie de la paume de la main avec blessure des artères.

Les instruments de toute nature qu'emploient les individus exerçant des professions manuelles, les machines si puissantes que l'industrie appelle à son secours, les lames et tranchants, comme les fragments de pierre ou de verre, sont autant d'agents vulnérants par lesquels la main, plus qu'aucune autre partie de notre corps, est sans cesse menacée.

Ces plaies de la paume de la main sont graves à plus d'un titre. Les articulations nombreuses du carpe, des gaines tendineuses compliquées, des troncs nerveux volumineux, les arcades artérielles superficielle et profonde, puis enfin une aponeurose résistante et tendue qui viendra étrangler les tissus consécutivement enflammés, voilà les éléments anatomiques qui, plusieurs ensemble, et ont bien isolément, pourront être atteints et fournir ainsi des lésions complexes.

C'est seulement sur la blessure des artères que je veux appeler aujourd'hui votre attention.

Voici l'histoire succincte de notre blessé: inscrit 24 mars, il agissait sur la meule une serfouette, instrument de jardinage composé de deux parties; l'une en forme de fer de lance, l'autre terminée carrément; c'est cette dernière qu'il tenait dans la main au moment où la meule, venant à tourner à contre-sens, butta sur le bec de l'instrument et fit pénétrer avec violence dans les chairs un des angles de l'extrémité carrée. La blessure, obliquement dirigée de dehors en dedans et de bas en haut, était irrégulière et anguleuse; elle occupait la partie supérieure et moyenne de la paume de la main, cependant un peu plus du côté de l'éminence hypothénar. Le sang continuant de couler, malgré les moyens employés par les personnes présentes, le blessé alla demander du secours au Val-de-Grâce. L'application d'un hémostatique que nous nous sommes procuré et un pansement compressif approprié arrêtèrent l'hémorragie.

Cependant, jeudi le sang filtrait à travers les pièces du pansement, qui dut être renouvelé et disposé de manière à établir une compression plus complète au niveau de la plaie. Vendredi, l'hémorragie, qui se reproduisait, était combattue par des moyens analogues. Enfin, le blessé, effrayé de la persistance de l'écoulement sanguin, nous a demandé de l'admettre dans notre service, où il est entré samedi. On lui a immédiatement appliqué le petit appareil que je vais décrire, et qui offre l'avantage de comprimer à la fois la plaie et les troncs artériels.

Voici comment on le dispose. Deux petites bandes roulées sont appliquées parallèlement à la direction de chacune des artères radiale et cubitale, et maintenues dans leur position par une bandelette de diachylon faisant plusieurs tours. Les bandes, que l'on peut remplacer, si on le juge convenable, par des bouchons de liège ou des rouleaux de diachylon, compriment les artères sur les os correspondants, mais comme leur forme arrondie et la convexité de l'avant-bras leur permettraient de se déplacer en se rapprochant l'une de l'autre, on place entre eux deux, et par-dessus la première bandelette de diachylon un troisième rouleau, qui, fixé lui-même par une nouvelle bandelette, augmente la compression et ajoute à la solidité de l'appareil.

Des tampons de charpie et des rondelles d'agaric superposés sont placés au niveau de la plaie; et, pour éviter les mouvements, la face dorsale de l'avant-bras est à la main reposée sur une pailette garnie de coton cardé. Les blessés supportent facilement ce pansement, qui, quoique n'établissant pas une compression parfaitement rigoureuse, permet cependant d'attendre et peut même produire d'heureux résultats.

Depuis deux jours que cette méthode a été employée pour notre malade, aucun accident n'a reparu, et nous pouvons espérer une guérison prochaine.

Vous le voyez, messieurs, ces hémorragies ont une fâcheuse tendance à la reproduction; aussi le chirurgien devra-t-il se hâter d'agir et de leur opposer des moyens curatifs énergiques.

Quels seront ces moyens? Le plus sûr de tous et le meilleur, c'est la ligature aux deux bouts du vaisseau divisé.

Chaque fois que cette méthode pourra être employée, elle sera couronnée d'un succès complet. Mais vous observerez les cas où la profondeur des artères, leur nombre rendront la ligature impossible; c'est alors que vous aurez recours à la compression exercée, comme je vous le disais plus haut, sur les troncs artériels et au niveau de la plaie. Vous pourrez souvent vous en tenir là et voir les blessés guérir sans accidents nouveaux. Malheureusement les choses ne se passent pas toujours ainsi; et dans tous les jours ou plus après l'accident, vous serez obligés à combattre de ces hémorragies consécutives si graves, qui par leur persistance épuisent, affaiblissent les malades et les exposent aux dangers les plus sérieux. Vous devez songer à lutter contre le mal par des moyens prompts et efficaces. Faudra-t-il aller au fond d'une plaie en supputation à la recherche des vaisseaux blessés, ou bien, renonçant à cette pratique, devra-t-on appliquer loin de la plaie des ligatures sur les troncs artériels d'après la méthode d'Anel?

Dupuytren, se fondant sur la friabilité et le peu de résistance des vaisseaux baignés par la supputation, craignait d'appliquer dans la plaie des ligatures, qui dans sa croyance devaient tomber avant l'organisation du caillot et laisser l'hémorragie se reproduire. Il était donc conduit à suivre la méthode d'Anel. La plupart des chirurgiens de nos jours ont adopté cette doctrine; mais ils ont vu que, soit à cause de la multiplicité des branches anastomotiques, soit en vertu de dispositions anormales si fréquentes à la partie inférieure de l'avant-bras, la ligature d'un seul des deux troncs artériels était souvent insuffisante et laissait revenir le sang. La ligature simultanée de la radiale et de la cubitale fut donc proposée; Aug. Bérard l'a pratiquée et considérait cette méthode comme devant être appliquée dans tous les cas de blessure avec hémorragie à la paume de la main. Ce n'est pas encore là un moyen infallible; il y a eu des insuccès; on a dû chercher à mettre un obstacle plus complet au cours du sang; on est venu à l'artère humérale et même l'axillaire ainsi que l'a fait M. Robert pour une blessure semblable à celle qui nous occupe. Mais ce n'est pas une opération légère et sans importance que la ligature du tronc principal du membre supérieur; on l'a vue produire des accidents formidables: les tissus se sont gangrenés dans une étendue variable, et l'amputation est devenue une ressource extrême pour sauver la vie des malades.

En présence de moyens aussi peu efficaces et de résultats aussi graves, j'ai donc quelques doutes sur la doctrine de Dupuytren, et je me suis demandé si la ligature au fond de la plaie n'était pas préférable au procédé d'Anel. Quelques faits que j'avais observés me disposaient à pencher pour l'affirmative. Je ne veux vous citer que les deux suivants, qui sont fort remarquables.

1^o Il y a quatre ans environ, M. Robert avait enlevé à un étudiant en médecine, aujourd'hui interne des hôpitaux, un gauchon volumineux dans le creux de l'aisselle. Au bout de quelques jours une hémorragie consécutive abondante se déclare à cinq ou six heures du soir; on vient me chercher; j'étais absent. Ce n'est qu'au bout de plusieurs heures que je pus être prévenu. J'arrivai à onze heures près du malade. Quoique ses amis se fussent relayés pour comprimer la sous-clavière, ils n'avaient pu, à cause de leur fatigue et de la difficulté de la compression, l'empêcher de subir des pertes de sang si considérables, qu'il était exsangue au moment où je le vis. Il n'y avait plus de temps à perdre; il fallait arrêter le sang et pour toujours cette hémorragie, ou voir succomber le malade. Enlever les caillots qui obstruaient la plaie, rechercher le vaisseau saignant, lui appliquer une ligature, fut l'affaire de quelques instants. Cette pratique obtint le plus heureux succès. La chute de la ligature au bout de quelques jours ne fit la source d'aucun écoulement, et la maladie marcha rapidement vers une guérison désormais assurée.

2^o Un jeune homme, garçon épicié, fait une chute; il étend les bras en avant, et se blesse à la paume de la main sur des tessons de bouteille. Un pansement simple fait sur-le-champ arrêter le sang. Au bout de vingt-quatre heures une première hémorragie a lieu, la compression la réprime assez facilement; mais elle se reproduit plus abondante trois jours après. Je n'hésitai pas à débarrasser cette plaie irrégulière et contuse, à rechercher avec soin, et en promenant mes doigts sur toute la surface de la blessure, la situation du vaisseau divisé, que je liai dès que je pus le voir. Le résultat fut aussi favorable que dans le cas précédent, la ligature tomba sans accident, et la plaie guérit en se faisant étendre.

Voilà donc deux faits cliniques qui nous prouvent que cette ligature faite au fond de plaies en supputation n'est pas aussi dangereuse que le pensait Dupuytren.

Si nous pouvons établir d'une manière nette, que d'une part, cette méthode est non-seulement sans danger, mais efficace; que, d'autre part, le procédé d'Anel agit d'une manière incertaine et indolente, la difficulté sera tranchée.

Nous allons donc examiner les deux questions suivantes:

1^o Quels résultats fournissent les expériences sur des animaux vivants en sur le tronc humain?

Quel est le mode d'action de la ligature par le procédé d'Anel dans les cas analogues à celui qui nous occupe?

Pour élucider le premier point, j'ai entrepris sur les animaux des expériences instituées de la manière suivante: Sur un chien adulte je mettais à nu, par une large incision, la carotide primitive; la plaie était remplie de bourdonnets de charpie sèche. Au bout de quelques jours, lorsque la supputation était bien établie, je passais un fil sous l'artère de la base. Jamais je n'ai observé d'hémorragie, ni de chute de la ligature, les caillots étaient organisés et opposaient un obstacle suffisant au cours du sang; mais on ne saurait assimiler les animaux à l'homme, et quoique ces expériences nous donnent de fortes présomptions, j'ai voulu faire quelques recherches sur le cadavre humain. Sur des moignons d'amputés de la cuisse, par exemple, morts au bout de quinze

à vingt jours, c'est-à-dire lorsque la plaie suppose abondamment par le pus, et je me suis cru autorisé à conclure de tous ces faits qu'il y a bien des ligatures faites dans les circonstances indiquées tombent plus vite que celles que l'on place sur des artères saines (dans l'espace de six à huit jours), elles tombent cependant pas prématurément, c'est-à-dire avant l'organisation du caillot.

Voilà donc maintenant comment agit la ligature à distance, et si elle répond à toutes les exigences du traitement. Je suppose, messieurs, qu'un artère vient d'être coupée au fond d'une plaie; elle se rétracte dans sa gaine cellulaire et c'est du fond de cette gaine que s'échappe le sang; l'hémorragie continuant, vous employez la méthode d'Anel, que va-t-il arriver? Ce n'est pas par l'organisation d'un caillot au bout bête que vous espérez oblitérer le vaisseau, puisque vous avez mis obstacle à l'arrivée du sang jusqu'à ce point. C'est précisément par cette interruption que vous cherchez à amener la cicatrisation de cette sorte de trajet de tumeurs par où se fait l'hémorragie. Mais l'hémorragie ne se soif si facilement et si facilement, que dans bien des cas la circulation collatérale n'a pas auparavant ramené le sang, qui alors va battre contre la membrane pyogénique, que le sang résiste faiblement et qui va livrer un nouveau passage à l'écoulement sanguin. C'est là la cause de ces hémorragies rebelles dont je vous parlais au commencement de cette leçon; c'est là ce qui conduit les chirurgiens à porter des ligatures sur des artères de plus en plus rapprochées du tronc; remède impuissant, car il ne leur permettait pas de se rendre maîtres des accidents.

Cependant il est des circonstances où le procédé d'Anel ne pas suivi d'un aussi fâcheux résultat. On en comprend aisément la raison; c'est qu'alors le cours du sang a pu être interrompu pendant un temps assez long pour que les bourgeons sanguins qui s'élèvent du fond de la plaie aient pu venir former un opercule assez résistant à la lumière du vaisseau dont l'extrémité se trouve ainsi comprise dans la cicatrice qui se forme.

Le mode de ce procédé thérapeutique vous exposerai du moins à de grandes incertitudes sur son résultat et peut-être à des accidents dont vous ne pourriez triompher.

Il résulte de cette discussion que la ligature au fond d'une plaie en supputation n'entraîne pas d'accidents, que les ligatures ne tombent pas prématurément; que, d'autre part, la méthode d'Anel est dans tous les cas infidèle, souvent insuffisante et même dangereuse.

En résumé, messieurs, voici dans quel ordre je range les moyens qui sont à la disposition du chirurgien en semblable circonstance.

En première ligne, la ligature dans la plaie; ensuite, si le sang vient de plusieurs sources, si les vaisseaux sont très profonds, la compression appliquée sur la plaie et sur les grosses artères; si cela ne suffit pas, ne craignez pas de porter le caustère actuel sur les points saignants. On arrête sans peine l'hémorragie en agissant ainsi, et avec un peu de patience on peut éviter toute mutilation grave. Sur un grand mobile qui avait reçu un coup de couteau ayant pénétré profondément dans la paume de la main et blessé l'arcade palmaire profonde, je me souvins avoir arrêté l'hémorragie en touchant tous les points qui laissaient couler du sang au fer rouge. J'avais eu soin de faire bien relever les tendons fléchisseurs; le blessé guérit sans aucune difformité.

Ce ne sera donc qu'à la dernière extrémité et quand vous aurez épuisé par tous les moyens qui précèdent que vous aurez recours à la méthode d'Anel. J'erez-vous des ligatures le plus près possible de la plaie, comme le veulent quelques chirurgiens, ou bien vous rapprochez-vous du tronc, de près le conseil de M. Robert? Il est impossible de poser de préceptes généraux à cet égard. Le chirurgien devra guider sa conduite sur la nature de la région à laquelle il aura affaire.

HOPITAL DE LA PÂTI. — M. GENDRY.

Sur le traitement des affections inflammatoires de poitrine.

Parmi les méthodes de traitement qui ont été préconisées contre les affections inflammatoires de poitrine en général et contre les pneumonies en particulier, il en est une que l'on connaît dans la science sous le nom de méthode de Mæxgren.

Cette méthode, dont les auteurs classiques ont par la plupart omis de faire mention, consiste à administrer aux malades atteints de pneumonie les sels de potasse à doses élevées; elle a été généralisée de telle sorte que, dans l'écoulement, où elle a pris une grande faveur, on combat pratiquement toutes les maladies inflammatoires par le carbonate d'hydrochlorate de potasse, sels auxquels on accorde ordinairement la préférence. On a en vue d'amener ainsi la résolution de la plupart des phlogoses, surtout de celles qui sont de cause externe.

A cette médication se rattache un mode de traitement qui a été assez généralement adopté dans l'école de Naples, nous voulons parler du traitement des maladies inflammatoires par les sels d'ammoniaque. On se sert de l'acétate d'ammoniaque, on donne à hautes doses.

Il est impossible de méconnaître l'action stimulante et résolutive exercée par ces diverses préparations sur l'organisme, pour peu qu'on vienne à en faire usage. Toutefois, il faut convenir que, lorsque la maladie est portée à un haut degré d'intensité et détermine des phénomènes réactionnels marqués, elles peuvent produire une stimulation générale qui exagère la fièvre au lieu de la diminuer; leur action déprimante, en effet, n'est pas aussi sûre que celle de l'acide

Le journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Sauts-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE MÉDICALE

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Sauts-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en mandat sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGERIE, ANGLETERRE, SUISSE, ITALIE MÉRIDIONALE, ESPAGNE.	Trois mois... 8 fr. 50 c. Six mois... 16 » Un an... 30 »
--	--

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GRÈCE, HOLLANDE, PRUSSE, SARDAIGNE, SAVOIE, TURQUIE, ANGLETERRE ET COLONIES.	Trois mois... 9 fr. Six mois... 17 » Un an... 33 »
--	--

Les lettres et papiers sont adressés sans réclamation.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, GIBRALTAR.	Trois mois... 10 fr. Six mois... 20 » Un an... 38 »
---	---

SOMMAIRE. — PARIS. Des injections d'iode dans les abcès par congestion. — JACQUET DE MÉDECINE DE STRASBOURG (M. Sédillot). Fractures du col chirurgical de l'humérus. — Fournier. Médecine générale par le traitement des frigidités. — Société de chirurgie, séance du 21 avril. — CORRESPONDANCE. Lettre de M. Billard. — Classement des médicaments militaires.

PARIS, LE 3 MAI 1852.

Des injections d'iode dans les abcès par congestion.

La communication faite par M. Robert dans la séance de la Société de chirurgie, dont nous publions plus loin le compte-rendu, a soulevé une discussion qui n'est pas encore terminée, et qui jettera, nous l'espérons, quelque lumière sur une question importante de thérapeutique mise à l'ordre du jour par les recherches de M. Acheille et Boinet, et sur laquelle les praticiens ne sont point encore fixés. Dès aujourd'hui il est prouvé, par les communications de MM. Robert, Larrey et Desmès, par celle que doit faire M. Huguier, et que M. Robert a déjà fait connaître le résultat; il est prouvé, disons-nous, que, si la méthode des injections iodées n'est pas sans efficacité, elle est loin toutefois de résister sans exception, même dans les cas où l'on pourrait croire que toutes les conditions sont favorables au succès; car on ne peut méconnaître que le sujet de la première observation de M. Robert ne fût dans ce cas. Les exceptions une fois admises comme assez nombreuses, il ne reste plus, comme l'a d'ailleurs exposé avec tant de raison M. Robert, qu'à rechercher quelle est celle des méthodes anciennement employées ou de la méthode des injections iodées dont les succès sont les plus fréquents. Mais pour arriver à des résultats qui soient comparables, il est une condition indispensable dans toutes les statistiques relatives à la thérapeutique, et qu'on n'a pas suffisamment rappelée dans la discussion de la Société de chirurgie; cette condition, c'est d'employer d'une manière aussi exclusive que possible la méthode qu'on veut expérimenter, et par conséquent apprécier avec exactitude. Or, en répondant à M. Gerdy, l'honorable M. Boinet s'est empressé de déclarer, avec une franchise qui l'honore, qu'il avait toujours soin de prescrire un traitement général approprié concurremment avec les injections iodées. Nous croyons que cette pratique est conforme à l'intérêt des malades; mais il est certain aussi qu'elle ne peut guère conduire à la solution que l'on cherche.

Pour notre compte, tout en accordant une certaine valeur aux applications locales d'iode (soit en injections, soit autrement), nous croyons que les préparations iodées, et surtout les préparations d'iode de fer à l'intérieur, ont une influence bien plus puissante énergique. En sorte que dans un cas où l'on aurait guéri par l'emploi de ces deux moyens, c'est bien plutôt au second qu'au premier que nous serions disposés à attribuer le résultat.

Un de nos jeunes confrères nous a fait voir récemment un enfant affecté d'un vaste abcès par congestion, chez lequel on avait tenté inutilement une foule de moyens, et qui a éprouvé une amélioration des plus remarquables sous l'influence des dragées d'iode de fer préparées par M. Gille. Ce jeune confrère, dans le but de faire marcher l'amélioration avec plus de rapidité encore, voulait joindre les injections d'iode aux dragées iodées. Nous l'en avons dissuadé, au moins tant que l'amélioration continuerait d'une manière sensible; ce qui a toujours eu lieu jusqu'à ce jour. Si, comme tout permet de l'espérer, une guérison complète est obtenue, il est évident que le traitement interne en sera ici la seule cause.

Nous n'insisterons pas sur les raisons qui, dans les abcès par congestion, doivent faire considérer le traitement général comme beaucoup plus important que le traitement local. Ces raisons frapperont tous les praticiens, et elles n'ont certainement échappé à aucun des membres de la Société de chirurgie. Il s'agit seulement que ces raisons ne soient pas perdues de vue par ceux qui se livreront à des expérimentations propres à résoudre l'importante question soulevée au sein de la Société de chirurgie. C'est afin de prévenir un pareil

oubli, si fréquent en thérapeutique, que nous avons cru utile de présenter les courtes remarques qui précèdent. — H. de Castellan.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG.

M. SÉDILLOT.

Fractures du col chirurgical de l'humérus.

Quatre cas fort curieux de fracture du col chirurgical de l'humérus ont été observés dans l'espace de deux mois à la clinique de M. Sédillot. Nous en indiquerons les principaux détails, et nous rappellerons quelques-unes des considérations exposées par notre savant professeur à ce sujet.

On. I. — Vincent Michel, douze ans, âgé de six-ans, bien constitué, d'un tempérament lymphatique-angélique, fut enlevé à la clinique le 20 janvier 1852, par M. le docteur X..., pour y être traité d'une luxation non réduite de l'humérus. Il y a quatre semaines, le malade tomba d'un arbre haut de 3 mètres sur l'épaulé droit. Immédiatement il éprouva en ce point une douleur très vive, et crut remarquer une mobilité anormale dans l'articulation scapulo-humérale. Il éprouva en même temps dans le bras droit un sentiment de faiblesse et de douleur, et dut le soutenir avec la main du côté opposé.

Dans la soirée, il se manifesta à l'épaulé un gonflement qui, dès le lendemain, rendait l'examen de la lésion douloureuse et difficile. Le médecin appelé déclara que ce jeune homme était diagnostiqué une luxation et fit quelques tentatives de réduction.

Le malade assure avoir alors senti un craquement semblable à celui qu'aurait produit la tête humérale en rentrant dans sa cavité articulaire. Cependant, après ces efforts, les mouvements restèrent bornés, et le gonflement persista ainsi que la douleur. Quand trois jours après, on tenta de nouveau de réduire l'apophyse coracoïde, une saillie osseuse, et l'on constata un léger raccourcissement du bras.

On fit alors de nouvelles tentatives de réduction, mais sans résultat. Par suite de ces efforts le gonflement reparut, et le lendemain, 20 janvier (cinquantième jour de l'accident), on amena le malade à la clinique.

On constata alors les faits suivants : L'épaulé droite est considérablement déformée; il y a encore un peu de gonflement; mais le mouvement paraît aplati. En avant de l'apophyse coracoïde on sent et l'on voit une tumeur arrondie qui semble être la tête de l'humérus. Cette tumeur est élevée et presque sur le même plan que l'acromion. En mesurant le bras du bord interne de l'acromion à l'épicondyle, on trouve un raccourcissement de 0,03 du côté malade. Les mouvements, quoique bornés, ne sont pas sans valeur, et la main peut être portée sur la tête.

M. Sédillot, après cet examen, met en doute l'existence d'une luxation et diagnostique une fracture du col chirurgical de la tête de l'humérus. Il nous fait remarquer la persistance des mouvements d'élévation, la saillie osseuse appréciable de la tête de l'os au-dessous de l'acromion, l'élargissement de la circonférence de l'épaulé, l'irrégularité de l'extrémité osseuse qui soulève la peau en avant de l'apophyse coracoïde, la longueur du membre depuis cette extrémité jusqu'à l'épicondyle de l'épitrachée, longueur moindre que celle du membre sain, de 3 centimètres. Quelques doutes ayant été néanmoins exprimés par des confrères présents sur la certitude de cette opinion, M. Sédillot fit chloroformer le malade selon sa méthode.

On versa 6 à 8 grammes de chloroforme sur une compresse pliée en forme de bonnet de police, que l'on plaça à un décimètre environ de la bouche du patient, de manière que les premières inhalations ne lui fussent pas désagréables, et que l'on put apprécier son degré de susceptibilité à l'action de la substance anesthésique. Peu à peu on rapprocha la compresse avec précaution et en tenant toujours compte de la facilité ou de la difficulté avec laquelle inspire le sujet, enlevant la compresse lorsque la résolution musculaire fut complète, et la reportant au moindre signe de retour de la sensibilité. Huit grammes de chloroforme et sept minutes furent nécessaires pour amener la résolution musculaire. Le malade resta anesthésié quinze minutes, et consomma 12 grammes de chloroforme.

Pendant ce temps quelques tractions furent faites sur le bras, et l'on put mieux constater les diverses dispositions déjà signalées par M. Sédillot, et devenues beaucoup plus faciles à apprécier. La saillie du fragment supérieur dépassait l'acromion, et s'inclinait au-dessous de cette apophyse pendant les mouvements d'élévation de la main sur la tête. Le fragment inférieur s'était rendu en dedans et en arrière, et produisait au niveau du cou une certaine irrégularité. La réunion fut trouvée solide et fut ménagée.

Le 21 janvier, les efforts opérés sur le bras ont produit un gonflement assez marqué de l'épaulé. On fait des applications émollientes deux fois.

Le 23, le gonflement et la douleur ont disparu; mais la tumeur qui occupait la partie antérieure de l'épaulé s'est mieux dessinée, au lieu d'être arrondie, comme elle paraissait l'être à l'entrée du malade, alors que le gonflement existait encore. Cette tumeur forme une arête anguleuse, saillant immédiatement sous la peau, et large de 0,045 environ. Les mouvements sont aussi plus libres; mais le raccourcissement est toujours de 0,03.

Le 28, les mouvements deviennent plus aisés de jour en jour; le malade porte assez facilement la main sur la tête et ne souffre pas. M. Sédillot lui déclare que sa difformité est incurable, mais

que les fonctions du membre se rétablissent complètement. Le malade quitte l'hôpital très satisfait de cette assurance.

On. II. — Lier (Michel), jeune cultivateur âgé de dix-neuf ans, bien constitué, entre à l'hôpital le 23 mars 1852.

Il rapporte que, six semaines auparavant, il fit, du haut d'un arbre très élevé, une chute sur le moignon de l'épaulé; il ressentit immédiatement une très vive douleur, mais ne perçut aucun craquement. Le bras était pendant, les mouvements impossibles, et le malade, pour retourner chez lui, dut soutenir son membre avec une écharpe.

Le nuit suivante, fièvre et violentes douleurs; le lendemain, l'épaulé est le siège d'un gonflement très considérable et d'échymoses très étendues. Un médecin consulté prescrivit des fomentations d'eau blanche et une écharpe pour soutenir le bras.

Huit jours après, le gonflement avait en partie disparu, et l'on pouvait reconnaître une tumeur arrondie qui faisait saillie à la partie antérieure du moignon de l'épaulé.

Les mouvements se rétablirent peu à peu, mais incomplètement, et cinq semaines après l'accident le médecin, consulté de nouveau, fit quelques tentatives de réduction en exerçant de fortes tractions sur le bras. Au dixième jour de l'opération, il fit alors entendre; la tumeur qui faisait saillie au avant fut repoussée en arrière, et le bras reprit sa position normale; enfin, les mouvements redevinrent assez libres pour qu'il pût porter la main sur la tête; mais le membre ne se maintint pas réduit, et bientôt le déplacement reparut.

25 mars. — Etat actuel. — A l'entrée de ce malade à la clinique, on constata les faits suivants :

Le moignon de l'épaulé est aplati, il existe une dépression apparente au-dessous de l'acromion; cependant la tête humérale n'est pas déplacée, et on la trouve dans sa situation normale. En avant et en dehors de l'apophyse coracoïde, immédiatement sous la peau, on sent une tumeur saillante, de forme irrégulièrement arrondie et présentant des mamelons et crêtes plus ou moins tranchants. Cette tumeur est très élevée et dépasse en hauteur le niveau de l'acromion de 0,02. La circonférence de cette saillie est de 0,20.

Mesuré du bord externe de l'acromion à l'épicondyle, le bras malade est raccourci de 0,035.

Quand on laisse pendre le bras librement, au lieu d'être parallèle à l'axe du bras, il est oblique de haut en bas et de dedans en dehors, et alors la tumeur est située à 0,03 en avant du bord externe de la clavicule.

Dans l'aisselle, on sent une saillie allongée occupant la paroi interne de cette région et que l'on reconnaît être produite par l'extrémité inférieure du fragment supérieur. En faisant exécuter au bras quelques mouvements, il est facile de voir que la tumeur située en avant de la clavicule les suit et n'est autre chose que l'extrémité supérieure du fragment inférieur.

L'espace compris entre la clavicule et le sommet de l'aisselle est de 0,015 plus court du côté malade que du côté sain.

La fracture est complète, et les mouvements que l'on imprime au bras sont exécutés par les deux fragments réunis.

Les mouvements ne sont plus douloureux, mais ils sont encore gênés; cependant la rotation du membre est libre, et le malade peut le porter au-dessus de sa tête sans difficulté; on voit alors le fragment supérieur s'avancer au-dessus de l'acromion en s'inclinant.

M. Sédillot tranquillise ce jeune homme, qui croyait avoir une opération à subir, et le renvoie satisfait d'en être quitte pour une simple difformité à laquelle il attache peu d'importance.

On. III. — Anne Motter, balayeuse, âgée de cinquante-six ans, assez faiblement constituée et atteinte par plusieurs maladies, entre autres par une bronchite chronique, dont elle est affectée depuis un an, entre à la clinique le 23 février 1852, et raconte que la veille elle tomba sur l'épaulé, et que dans sa chute l'épaulé droit vint frapper sur le manche de son balai tendu à terre. La douleur qu'elle ressentit fut si vive qu'elle ne put se relever seule et se fit conduire chez elle; mais, les douleurs augmentant, elle entra à l'hôpital.

On constata alors un gonflement considérable de toute la région deltoïdienne, quelques échymoses à la partie postérieure de l'épaulé au point où a porté le membre.

La malade maintient avec la main droite son bras gauche immobile et abaisse le long du bras. M. Chauvin, élève interne de chirurgie, ne remarque aucune difformité et ne constate aucun raccourcissement. Cependant, lorsque le coude est écarté du tronc, la malade dit ressentir à un travers de doigt au-dessous de l'acromion une douleur profonde et peu vive. Si, au contraire, le membre, abandonné à lui-même, retombe de son propre poids, la douleur devient tellement intense qu'elle est insupportable.

Le 23, à sa visite, M. Sédillot crut entendre une exclamation obscure et constata un raccourcissement de 0,015, malgré le gonflement qui existe du côté malade. Ce professeur prescrivit de simples fomentations résolutives, et fait préparer un bandage antidouleur, qu'il se propose d'appliquer à la clinique du lendemain 24 pour constater la fracture du col chirurgical qu'il diagnostique.

Le 24, M. Sédillot, arrivé au lit de la malade, raconte à plusieurs de ses confrères qui étaient présents et aux élèves de la clinique les circonstances intéressantes dont nous venons de faire mention. Il insiste sur l'importance de ces faits, et propose à bien prescrire la mensuration; et, voulant joindre l'exemple au précepte, il prend un ruban métrique pour mieux faire apprécier le raccourcissement; mais, à sa grande surprise, le raccourcissement a disparu, et de quelque manière que la mensuration soit faite, la longueur du bras reste normale. Tous les mouvements sont libres lorsqu'on les imprime au membre et l'on ne découvre aucune dif-

formité. Le gonflement a déjà diminué, et l'on ne remarque pas d'echymose deltoïdienne ni préaxillaire.

En cet état de choses, M. Scdlit se propose d'appliquer un appareil contentif; il examine dans sa leçon clinique les diverses explications possibles de ce fait curieux. La première mensuration avait-elle été prise trop légèrement? s'est-on trompé ou la fracture existait-elle, et s'est-elle redressée accidentellement? M. Scdlit penche vers cette dernière supposition : et quelques jours d'expectation, dit ce professeur, montreraient la vérité en reproduisant le raccourcissement, si la fracture est réelle, puisque le membre n'est pas contenu.

Le 25, dans la soirée du même jour, la fracture est redevenue évidente; il y a raccourcissement et crépitation.

La clinique du 26, le raccourcissement persiste, et l'on reconnaît de la crépitation. Le palperon fait sentir des tubercules des fragments dans l'aisselle et au-dessous des tubérosités de la tête de l'humérus. Le diagnostic d'une fracture du col chirurgical se trouve ainsi parfaitement confirmé.

Le bras est placé dans un appareil amonéon; des compresses et des jets de bande entourent le bras, et la main, posée à plat sur le sein du côté opposé, est maintenue au moyen de circonflexes, le tout recouvert de papier gris enduit de colle d'andon; la maladie dit se faire être guérie.

Le 27, la malade ne se plaint pas de son bras, mais est incommode par une toux qui l'empêche de dormir. On lui donne une potion avec gomme arabique, kermès et sirop diacode.

Le 1^{er} mars, la toux a diminué; la malade supporte parfaitement l'appareil.

Le 15 mars, la malade éprouve un sentiment de gêne vers le coude; l'appareil est maintenu.

Le 20, la malade se trouve mieux; la toux a beaucoup diminué.

Le 25, levée de l'appareil; le gonflement a complètement disparu. Il y a quelques echymoses au coude et à l'avant-bras; mais il n'y a aucune trace autre du moignon de l'épaulé. Tous les mouvements actifs et passifs sont possibles; il n'y a ni saillie ni déformation.

La mensuration donne les mêmes chiffres des deux côtés, mais du côté fracturé on sent en avant et en dehors du col chirurgical une petite augmentation de volume.

Le 8 avril, la malade prescrit tous ses mouvements sans livres qu'avant la fracture, commence à retrouver ses forces et quitte l'hôpital.

Obs. IV. — J. V., âgé de cinq ans, bien constitué, tempérament lymphatique, étant assis, est poussé par un autre enfant et tombe avec sa chaise le bras pris entre le dossier du meuble et le sol. Il éprouve une grande douleur vers l'épaulé. On croit à une simple contusion; mais la douleur persiste pendant trois semaines. Cependant les parents, inquiets de voir une tumeur persister au-devant de l'épaulé, amènent au bout de cinq semaines cet enfant à la clinique.

M. Scdlit constate une saillie osseuse en avant de l'épaulé droite, un raccourcissement de la brasse de ce même côté de 0,015, un peu de crépitation et possibilité des mouvements passifs, qui néanmoins sont douloureux.

L'enfant est chloroformé, la fracture est redressée et le membre est placé dans un appareil amonéon, où il reste un mois.

Le 1^{er} mai de l'appareil est levé; on trouve en avant de l'épaulé, à l'endroit où était précédemment la tumeur osseuse, un petit abcès, que l'on ouvre avec le bistouri et d'où il s'écoule une certaine quantité de pus; les mouvements du bras sont libres et la consolidation paraît régulière.

RÉFLEXIONS. — Les quatre observations que nous venons de rapporter ont donné lieu à des erreurs de diagnostic dont il importe de se garantir.

Les deux premiers cas avaient été considérés comme des exemples de luxation. Quelques personnes supposèrent, à la clinique, qu'il s'agissait de fractures du col anatomique de l'humérus. Les deux derniers cas furent méconnus plus ou moins longtemps, et parurent provenir de simples contusions. On ne le doit pas sans intérêt d'examiner avec soin les moyens de diagnostic propres à éclairer la clinique.

Diagnostic différentiel de la fracture et d'une luxation.

La fréquence des luxations de l'épaulé et le danger de les méconnaître ou d'en négliger la réduction en temps opportun entraînent facilement à en supposer l'existence, à la suite d'une chute avec gonflement et douleur de l'épaulé et impossibilité des mouvements du bras. Un peu d'attention permet cependant, ainsi que nous l'avons démontré M. Scdlit, d'éviter une pareille méprise.

Dans les fractures :

1^o La tête de l'humérus n'a pas quitté la cavité glénoïdale, et l'on parvient ordinairement à constater la présence au-dessous de l'acromion.

2^o Les mouvements volontaires ou actifs sont paralysés par la douleur; mais les mouvements imprimés par le chirurgien, ou passifs, ne sont nullement abolis, et l'on porte assez facilement la main du malade sur sa tête, ce qui éloigne toute idée de luxation.

3^o Toutes les fois que l'extrémité supérieure du fragment inférieur fait saillie d'une manière appréciable au-dessous des ligaments, et peut devenir le point de départ de la mensuration, le raccourcissement que l'on constate est incompatible avec l'existence d'une luxation. La saillie du fragment représente, en effet, la tête humérale; et, comme dans la luxation, l'os du bras est intact, il conserve nécessairement la même longueur que celui du côté opposé. Lors donc que le fragment inférieur a traversé les fibres du deltoïde et est venu soulever directement la peau, comme on le voyait chez les deux premiers malades, la diminution de longueur du membre de 30 et 35 millimètres ne pouvait laisser de doute, et démontrer clairement la nature de l'accident.

Quelquefois, il est vrai, les luxations sont accompagnées d'un raccourcissement de 3 centimètres; mais ce raccourcissement se trouve compris entre l'acromion et l'extrémité inférieure du bras, et nullement entre les deux extrémités (inférieure et supérieure) de l'humérus : la méprise est donc impossible.

4^o Dans les luxations en avant on trouve, comparativement à l'autre membre, mesuré dans des situations semblables, des différences de longueur très sensibles, selon que le

coude est porté en avant, en haut et en dedans, ou est dirigé en dehors, en haut et un peu en arrière.

Dans le premier cas, le membre offre plus de longueur ou un moindre raccourcissement, ce qui revient au même. La raison en est facile à comprendre. Comme on fait partir la mensuration d'un point quelconque de l'acromion, l'humérus devrait théoriquement offrir un excès de longueur égal à l'intervalle compris entre sa tête et l'axe de la cavité glénoïdale lorsque le coude est porté en haut et en dedans; et, d'autre part, le raccourcissement devrait aussi être égal à toute la portion de l'os laissée en dedans de la cavité articulaire si le coude était dirigé en haut, en dehors et en arrière. Les saillies et la fixité des parties entre elles (omoplate et humérus) ne permettent pas de constater rigoureusement le changement de longueur indiqué par la théorie, mais la différence est toujours fort appréciable.

Dans les deux premières observations, le bras, mesuré comparativement dans les deux directions, présentait le même degré de raccourcissement : on n'avait donc pas affaire à une luxation.

5^o Ajoutons encore que la tête humérale luxée a un diamètre double, qu'elle est arrondie, et que le fragment anguleux, irrégulier et assez droit d'une fracture ne saurait être confondu avec elle. Caractère négatif d'une luxation lorsqu'il est donné de s'en assurer soit avant, soit après le gonflement des parties molles.

Les moyens de diagnostic différentiel étaient faciles et l'erreur ne reposait pas sur l'insuffisance de l'art, mais accusait l'inattention du chirurgien.

Fracture du col anatomique. — Quoique les fractures du col anatomique de l'humérus soient extrêmement rares et souvent accompagnées d'accidents mortels, on pouvait néanmoins supposer l'existence chez les deux premiers malades. L'élevation de la chaire, la violence du coup, la saillie et l'irrégularité des contours de l'extrémité supérieure du fragment inférieur en dedans et en avant de l'apophyse coracoïde semblaient, au premier abord, rendre cette opinion vraisemblable; mais un examen plus sérieux ne tardait pas à la faire abandonner.

Le point le plus élevé de la tête humérale dépasse à peine de quelques millimètres le bord supérieur de la grosse tubérosité, et, dans tous les cas où le raccourcissement est de 30 ou 35 millimètres, il faut que la fracture ait son siège au-dessous de cette tubérosité, et nullement entre elle et la partie articulaire de l'humérus, c'est-à-dire dans le sillon du col anatomique de l'os.

Ce n'était donc pas une fracture du col anatomique. Nous dirons, en outre, qu'il serait assez facile de constater la persistance des mouvements de flexion et d'extension, au-dessus du fragment inférieur, et de s'assurer que les fibres deltoïdiennes avaient été rompus et les os musclés les ligaments, la mensuration deviendrait le seul signe différentiel et trancherait encore très nettement la question.

Contusion. — La crépitation, le changement de forme et le raccourcissement du bras font distinguer une fracture d'une contusion; mais il faut avouer que, dans le cas où les fragments resteraient régulièrement réduits, comme on en possède des exemples aussi nombreux que nous le troisième observation, le diagnostic différentiel peut être véritablement impossible.

Un chirurgien prudent s'abstiendra, en effet, d'efforts violents pour produire un déplacement caractéristique; et si le malade, obéissant à la douleur, maintient son membre dans l'immobilité, la consolidation se fera dans le temps nécessaire à la disparition des traces d'une violente contusion. M. Malgaigne a insisté sur la présence des echymoses deltoïdiennes et sous-pectorales, qui occupent souvent un espace très large et mettent plus de temps à disparaître que la fracture à se réunir; mais ces echymoses ne sont pas constantes, et elles n'apparaissent pas chez la malade de notre troisième observation. Dans la grande majorité des cas, néanmoins, les fragments abandonnés à eux-mêmes se déplacent, comme nous en avons un exemple si remarquable, et les signes de fracture deviendront évidents. Ce doit être pour l'homme de l'art un motif de ne pas se fier à un premier diagnostic, et de revenir plusieurs fois à la mensuration pour apprécier l'état des parties. Le traitement, au reste, serait le même. La persistance de la douleur, du gonflement et la difficulté des mouvements commanderaient l'immobilité, et le malade n'en souffrirait pas.

Fracture du col chirurgical. — Cette fracture, sous le rapport de la fréquence, est comparée par M. Malgaigne à celles du col fémur; cependant la clinique de Strasbourg n'en a offert depuis dix ans qu'un très petit nombre d'exemples à M. Scdlit, et c'est par un hasard tout à fait extraordinaire que l'on en a observé quatre cas presque simultanément.

On pourrait croire au premier abord, et en raison du siège de la lésion entre les tubérosités humérales et les insertions des muscles grand pectoral, grand rond et grand dorsal, que le déplacement doit toujours être très grand. Il n'en est cependant pas ainsi, et l'expérience apprend que la persistance du rapport des fragments est une circonstance assez commune (voy. obs. III). Si la violence du traumatisme a été considérable, le fragment inférieur traverse le deltoïde et quelquefois les ligaments.

Dupuytren, Paletta, Duvet, A. Cooper, MM. Gely et Debrun en ont rapporté des observations plus ou moins semblables à nos trois autres. Mais il est remarquable que les fractures du col chirurgical appartiennent généralement à des vieillards, comme le croit M. Malgaigne, en se fondant sur ce fait, que le moins âgé de ses malades avait cinquante-trois ans. A. Cooper en a rencontré chez les enfants, et il signale même la saillie du fragment inférieur sous la peau et en dedans de l'apophyse coracoïde comme un symptôme constant; ce qui ne confirmait pas notre quatrième observation.

Le rétablissement des mouvements a été considéré comme assez rare dans le cas des perforations deltoïdiennes, et cependant nos deux premiers malades guérirent très heureusement sans appareil. Par suite d'une disposition fort remarquable, le fragment supérieur, tiré en haut et en dehors par les muscles sous et sus-épineux, était venu arborer contre le fragment inférieur, s'y était joint et consolidé, et la saillie de l'extrémité supérieure du fragment inférieur au-dessus de l'acromion n'empêchait pas les mouvements d'élevation du membre, parce que les deux fragments laissaient entre eux une sorte d'angle ouvert pour la réception du bord de cette apophyse.

Nous aurons été surpris de voir chez notre plus jeune blessé (obs. IV) la fracture rester mobile et sans consolidation pendant cinq semaines, et le cal se former très vite sur les blessés des observations I et II. Ce résultat a eu probablement pour cause la disposition différente des fragments. Chez les deux premiers malades, le fragment inférieur passa au travers des fibres deltoïdiennes dit rester fixe, tandis que chez notre jeune enfant les mouvements des deux fragments avaient persisté et avaient mis obstacle à la formation du cal.

L'appréciation symptomatique que nous avons faite de chacun de ces cas curieux ne saurait laisser de doute sur la nature de la lésion, et l'on doit en conclure que le diagnostic des fractures du col chirurgical de l'humérus est plus facile, et que le pronostic en est moins grave qu'on ne le suppose généralement.

Georges HEAR (de Grenelle), interne à l'hôpital civil de Strasbourg.

PSUDARTHROSE GUÉRIE PAR LE FROTTEMENT DES FRAGMENTS ET L'IMMOBILITÉ PROLONGÉE.

Par M. LIMAGNE.

Par la simplicité des moyens employés, mis en regard de la promptitude de la guérison, cette observation semble prouver une fois de plus que, dans le cas de pseudarthrose, une sage persistance dans la contention et l'immobilisation du membre est la première condition de guérison.

Déjà, âgé de quarante-huit ans, le grand-mère fut traité pendant quatre mois, par le bandage de Scutell, d'une fracture de cuisse qu'il s'était faite en décembre 1848. La consolidation n'ayant pas été obtenue, il entra à l'hôpital militaire de Bruxelles le 7 juin 1849.

C'est un homme de bonne constitution, n'ayant jamais eu de maladies syphilitiques. MM. Limagne et Soutin constatent l'existence d'une fausse articulation située à la partie moyenne de la cuisse. Les fragments sont très mobiles, comme flottants, à tel point que l'on peut fléchir presque à angle droit la partie inférieure du membre sur la partie supérieure. Il y a un raccourcissement d'environ 2 pouces.

On commence par imprimer aux deux fragments des mouvements très étendus en les frottant et les pressant fortement l'un contre l'autre; au bout de cinq ou six minutes de ces manœuvres, on perçoit comme des rugosités, ce qui fait penser que les tissus qui unissaient les fragments sont déchirés.

On applique ensuite au malade un bandage amonéon. Il le garde trois mois. Au bout de ce temps la consolidation n'était pas encore opérée, mais l'extrême mobilité n'existait plus et le malade pouvait déjà s'appuyer sur son membre.

On fit alors faire un appareil mécanique qui emboîtait celui-ci, en maintenant immobiles la pseudarthrose et l'articulation du genou : ce qui permit de marcher avec l'aide d'un bâton. Dans cet état, il fut envoyé en congé.

Au bout de cinq mois, le malade revint pour faire de nouvelles répétitions à son appareil. La consolidation est complète; le membre se meut tout d'une pièce. Il marche en s'appuyant sur le membre affecté, et sans aucun appui; même pendant quinze jours, il s'en passe complètement; cependant il tient à le remettre encore, car le souvenir des difficultés de sa guérison lui a donné une extrême appréhension.

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 21 avril 1852. — Présidence de M. LABREY.

Correspondance.

La correspondance comprend :

1^o Le procès-verbal de la séance publique (décembre 1851) et le rapport sur les travaux de l'année de la Société de médecine de Marseille, par le docteur Siegfried.

2^o Le Bulletin de la Société de médecine du département de la Sarthe (année 1851).

3^o L'Annuaire de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale (année 1852) qui nous signale, à l'occasion d'une lettre de M. Mathieu relativement à une erreur qui s'est glissée dans un des derniers procès-verbaux. En effet, lorsque M. Chassagnac a présenté dernièrement un serre-nœud métallique, il avait signalé les perfectionnements apportés à cet instrument comme étant dus à M. Mathieu.

Grossesse extra-utérine.

M. HUGUEN annonce à la Société que, depuis trois jours, il est entré dans son service une femme présentant un nouveau cas de grossesse extra-utérine arrivée au septième mois. On entend d'une manière manifeste les battements du cœur du fœtus, et l'on sent les mouvements à travers les parois abdominales; on sent également, par le cul-de-sac postérieur du vagin, en arrière et à droite du col, un des membres de l'enfant.

M. Huguier, qui doit revenir sur ce fait, le communique aujourd'hui à la Société pour que ses collègues puissent l'examiner.

Effets des tractions lentes dans les abcès par congection.
M. ROBERT fait la communication suivante sur les effets des tractions lentes dans les abcès par congection.

Tous les chirurgiens savent que les abcès par congection dépen-

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Les lettres et paquets sont adressés au même adresse.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Gazet, HOLLANDE, PRÉSENT,	Trois mois 9 fr.
SARAHINE, SUIVOIR.	Six mois 17
TURQUE, AMÉRIQUE DES COLONIES.	Un an 33

ESPAGNE, PORTUGAL, TOCANE,	Trois mois 10 fr.
GIBRALTAR.	Six mois 20
	Un an 38

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en lettres sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois 8 fr. 50 c.
ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois 16
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an 30

PARIS, LE 5 MAI 1852.

Séances des Académies.

Il paraît s'être formé dans le département d'Eure-et-Loir une de ces associations médicales qu'il serait si désirable de voir se former dans tous nos départements, et qui ne se propose pas seulement pour but la surveillance des intérêts matériels de la profession, ou même de simples causeries sur des matières scientifiques, mais qui se propose surtout l'étude sérieuse des maladies locales, notamment dans ce qu'elles pourraient avoir de spécial sous les rapports pathogénique et thérapeutique. C'est au nom de cette société qu'un vétérinaire de Chartres, M. Boulet, est venu hier à l'Académie de médecine un mémoire non moins remarquable par la précision des faits et la clarté de l'exposition que par la justesse des inductions. C'est la première fois, à notre connaissance, que l'Académie reçoit une communication au nom d'une association : aussi la savante Compagnie a-t-elle cru devoir nommer, pour l'examen du mémoire communiqué par M. Boulet, une commission des fois plus nombreuse que les commissions ordinaires. Nous nous en sommes regretté que l'association d'Eure-et-Loir ait oublié de rappeler dans son travail que la plupart des faits qu'elle a constatés avaient déjà été observés par des hommes bien connus, et qu'elle ne faisait, en conséquence, en grande partie, que confirmer ce qui était déjà acquis à la science.

En 1844, M. Claude Bernard communiquait à l'Académie des sciences l'ingénieuse expérience que voici : Il introduisit dans l'estomac de deux chiens, chez l'un desquels il avait préalablement coupé les deux pneumo-gastriques, une même dose d'émulsiue, une demi-heure après, il leur administra une même dose d'amygdaline (1). Le chien auquel on avait pratiqué la section des nerfs pneumo-gastriques fut empoisonné ; l'autre n'éprouva aucun accident. M. Bernard en conclut que celui-ci avait digéré l'émulsiue, tandis qu'il n'en était pas de même de l'autre ; ce qui tenait sans doute à l'absence d'influx nerveux causée par la section des nerfs vagues. Cette interprétation paraissait satisfaisante. Cependant, après l'avoir rappelée sans la combattre, M. le professeur Bérard, dans son excellent *Traité de physiologie*, qui serait bien meilleur si la fin s'en faisait moins longtemps attendre, M. Bérard propose une seconde, que voici :

« Si l'on suppose que l'interruption des nerfs vagues ne paralyse dans l'estomac que la contraction musculaire, l'émulsiue, chassée de l'estomac du chien, dont les nerfs seront demeurés intacts, sera au contraire résorbée dans la cavité gastrique de l'animal dont les nerfs ont été coupés, ou peut être dans son oesophage. »

Cet aperçu ingénieux, dû à une sagacité d'esprit et à une rectitude de jugement dont l'éminent professeur de physiologie ne fait pas un usage aussi fréquent qu'on pourrait le désirer, cet aperçu est aujourd'hui une vérité démontrée, grâce aux expériences extrêmement curieuses et non moins concluantes que M. H. Bouley est venu communiquer hier à l'Académie de médecine.

Si l'on répète sur deux chevaux l'expérience faite par M. Bernard sur deux chiens, mais en administrant de la strychnine au lieu d'émulsiue et d'amygdaline, celui des deux animaux à qui l'on a coupé les nerfs n'éprouve pas d'accident ; l'autre succombe aux symptômes ordinaires de l'empoisonnement. Il paraît naturel de conclure, d'après cette expérience, que la section des pneumo-gastriques empêche l'absorption stomacale. Mais l'expérience suivante n'est pas susceptible de la même interprétation.

Si on lie l'orifice pylorique d'un cheval, et qu'on in-

pète sur cet animal l'expérience indiquée ci-dessus, l'absorption du poison ne se fait pas plus que chez celui à qui a eu les nerfs vagues coupés. A cette expérience il n'y a que l'interprétation de M. Bérard qui convienne, et une troisième expérience prouve que cette interprétation est réellement la bonne.

Si l'on injecte dans le duodénum du cheval dont le pylore a été lié, comme dans celui dont les nerfs vagues ont été coupés, une dose de strychnine semblable à celle qu'on a introduite dans leurs estomacs, les symptômes d'empoisonnement se manifestent comme chez l'animal sur lequel aucune opération n'a été pratiquée. Il résulte seulement de ces faits que la moqueuse du cheval n'absorbe pas ou n'absorbe que très peu, et que la section des nerfs vagues, en paralysant la membrane musculeuse, empêche l'expulsion des matières stomacales dans l'intestin où s'accomplit l'absorption.

M. Bouley a étendu et varié ces expériences ; il les a entourées d'observations et de considérations anatomiques d'un grand intérêt, et nul doute que son travail ne donne lieu à un rapport d'autant plus intéressant, que c'est M. Bérard qui a voulu s'en charger.

— L'Académie des sciences a reçu de son correspondant de Strasbourg, M. Sédillot, un mémoire étendu sur l'emploi de l'eau hémostatique de M. Pagliari. Dans cette communication, qu'il avait déjà faite à l'Académie de médecine, le savant professeur ne se borne pas à constater les effets hémostatiques de l'eau en question ; il fait avoir observé en outre l'influence heureuse de ce liquide sur la cicatrisation des plaies. On connaît nos travaux sur la première communication de M. Sédillot. N'ayant pu prendre une connaissance suffisante de son travail à une première lecture, nous nous abstiendrons de nouvelles réflexions jusqu'à ce que la publication en soit faite, et que nous puissions l'étudier avec toute l'attention qu'il mérite.

Dans cette séance, M. Colin a fait part à l'Académie de nouvelles recherches sur la sécrétion des glandes salivaires. Ces communications fractionnées, quoique pleines d'intérêt, ont, ce nous semble, l'inconvénient de jeter beaucoup de confusion sur le sujet que l'on étudie. Nous croyons qu'il serait préférable d'attendre quelques résultats généraux avant d'entretenir l'Académie des recherches que l'on entreprend, et de la faire ainsi juger de ses travaux, au lieu de la forcer en quelque sorte à vous suivre dans votre cabinet et à se faire votre aide de laboratoire. La méthode que nous blâmons est d'ailleurs très à la mode à l'Institut ; peut-être dépend-il de MM. les secrétaires perpétuels de la rendre moins générale. C'est une question que nous leur soumettons. — H. de Castelnau.

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. VALLEUR.

Leçons cliniques sur les déviations utérines.

(Première leçon.)

Le sujet que nous allons aborder a été dans ces derniers temps l'occasion de nombreuses et longues controverses ; nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance qu'il présente, trois circonstances la feront facilement ressortir.

Les déviations utérines sont des maladies très fréquentes ; si on vient à parcourir dans les hôpitaux les services où l'on s'occupe particulièrement des affections de la matrice, on sera frappé du grand nombre de déviations utérines de toute espèce que l'on y rencontre.

Les symptômes auxquels donnent lieu ces diverses déviations, comme nous le montrerons plus loin, sont très nombreux, très variés, très rebelles et souvent très graves.

Enfin, la difficulté de guérir ces sortes d'affections est telle qu'il y a peu d'années encore on les regardait comme incurables ; on n'avait pas fait les recherches dont elles ont été récemment l'objet, on avait surtout négligé l'étude attentive des moyens palliatifs et curatifs qu'on leur oppose aujourd'hui. Non-seulement elles n'ont aucune tendance à la guérison, mais encore elles se font remarquer par une disposition fâcheuse à augmenter avec une grande rapidité ; les faits que nous aurons à rapporter dans le cours de ces conférences, les maladies que nous pourrions mettre sous les yeux de nos auditeurs nous permettraient plus d'une fois de prouver la vérité de cette assertion.

Les déviations utérines doivent être divisées en deux grandes catégories, suivant qu'elles se produisent pendant la grossesse ou dans l'état de vacuité de la matrice.

La connaissance des premières est une conquête de la science moderne ; elles nous occupent pour ainsi dire exclusivement ; l'étude des secondes remonte à une époque éloignée ; l'extrême intensité des symptômes auxquels elles donnent naissance, la nécessité de remédier à ces symptômes dans un bref délai avaient dû forcément attirer l'attention des médecins, surtout de ceux qui se consacraient spécialement à l'art des accouchements ; c'est ce qui était arrivé en effet, comme le témoignent les écrits des anciens auteurs.

Les déviations utérines qui surviennent dans l'état de vacuité s'annoncent d'une manière lente et insidieuse ; leurs symptômes, qui n'agissent jamais en violence chez des déviations utérines pendant la grossesse, ne se manifestent sous une forme inquiétante qu'au bout d'un certain temps et d'un certain nombre de siècles ; avant ces symptômes dans vingt dernières années, on conservait des doutes très sérieux sur l'utilité des moyens de traitement par lesquels on pouvait les combattre. Toutes ces circonstances contribuèrent puissamment à faire tomber dans l'oubli des maladies qui auraient dû occuper de tout temps une large place dans la pathologie.

Lorsque M. Récamier introduisit dans la médecine l'usage habituel du spéculum, on commença à accorder aux maladies de l'utérus une attention qu'elles n'avaient pas obtenue jusqu'alors. Le col de l'utérus, à la faveur du nouveau pas obtenu jusqu'alors, devint un organe apparent et d'un intérêt que ce que des affections apparentes, de celles qui ont leur siège sur le col de l'utérus.

Le spéculum, dans la recherche des déviations de la matrice, peut être d'un secours réel ; c'est à tort que de nos jours certains médecins lui contestent à cet égard toute espèce d'utilité. Tout ce qu'il applique l'histoire et d'une manière méthodique, de façon à atteindre le col de l'utérus dans le lieu où il se trouve à l'état normal, si on ne rencontre pas le museau de tanche ou si on met à découvert une partie de l'organe qui devrait échapper à la vue, il convient de penser à l'existence possible d'une déviation et de se livrer ultérieurement à une exploration plus libre tous les doutes. Dans les premiers temps de l'emploi du spéculum, on disait qu'il était quelquefois difficile de saisir le col de l'utérus ; qu'il était nécessaire de le chercher alors tantôt derrière le pubis ou dans la profondeur du sacrum, tantôt vers l'une ou l'autre des parties latérales du vagin ; ces difficultés d'exploration ont une signification pathologique qui aurait dû mettre les observateurs sur la voie ; lorsque, en effet, le col de la matrice a sa direction naturelle ; en d'autres termes, lorsqu'il n'existe pas de déviation, il est assés de le saisir en suivant l'axe du vagin.

Une autre circonstance a retardé les progrès de la science, nous voulons parler des idées préconçues qui régnaient à cette époque ; on pensait que les déviations utérines n'avaient par elles-mêmes aucun inconvénient et que les symptômes auxquels elles donnaient naissance devaient être rattachés à un certain degré d'engorgement dont elles s'accompagnaient toujours ou presque toujours. M. Cruveilhier a écrit que les déviations n'étaient rien, que l'engorgement était tout. Plusieurs pathologistes, M. Dubois et Bennet entre autres, ont admis cette opinion ; ils se sont fondés sur ce que l'on rencontre quelquefois des déviations congénitales sans engorgement concomitant et sans douleurs.

Le fait est vrai, la conclusion qu'on en a tirée n'est pas légitime ; l'expérience a surabondamment prouvé par un grand nombre d'exemples que, dans des cas de déviation avec engorgement, le retour de l'utérus à sa position primitive a profité un soulagement si marqué et quelquefois une guérison si complète qu'on ne peut raisonnablement attribuer les symptômes observés à la seconde de ces deux lésions. Récemment encore nous avons été témoin d'un fait qui confirme hautement l'exactitude de nos assertions. Une dame portait depuis neuf ans une rétention complète de la matrice avec engorgement ; elle avait été traitée et opérée par plusieurs médecins sans obtenir aucun soulagement. Elle vint nous trouver, nous fîmes usage de la sonde utérine ; aussitôt que l'organe avait été ramené à sa position normale, les symptômes disparaissaient ; la malade, qui était venue en voiture et très lentement, retourna à pied ; lorsque, au bout d'un certain temps, le déplacement se reproduisit, les symptômes habituels se montrèrent de nouveau. Notre traitement fut interrompu par la mort d'une fille unique ; néanmoins l'application du redresseur utérin à quatre reprises différentes suffit pour amener une réduction complète.

Ce fait est trop récent sans doute pour que nous voulions le présenter comme un exemple de guérison définitive ; mais il atteste clairement que, dans les déviations utérines compliquées d'engorgement, il est possible de faire cesser les symptômes éprouvés par les malades en rendant à l'utérus sa direction naturelle.

Dans ces sortes de conditions, lorsque, après l'emploi du redresseur utérin, la matrice a été ramenée à la position qu'elle doit avoir, il est évident qu'il y a eu un soulagement plus ou moins considérable, qui, de même que la plupart des engorgements inflammatoires, ne s'efface qu'avec lenteur ; les symptômes cependant ont entièrement ou presque entièrement disparu ; les troubles fonctionnels qui subsistent sont dus aux modifications que l'utérus dévié a apportées dans l'état des organes voisins, notamment dans l'état du rectum et de la vessie.

Nous avons montré les raisons pour lesquelles on a refusé à l'étude des déviations utérines l'importance qu'elle méritait. Il ne faudrait pas croire que la maladie qui nous occupe ait passé inaperçue à toutes les époques ; en effet, si on va que la matrice pendant le déplacement, M. le docteur Amelin, qui a fait sur l'antéversion utérine une étude pleine d'intérêt, nous a transmis sur ce sujet des documents historiques assez complets. On est obligé de remonter jusqu'à Hippocrate pour trouver quelques indications relatives aux déviations de l'utérus. Les citations que nous allons faire nous montrent combien nous manquons les renseignements que nous a laissés le père de la médecine.

(1) L'émulsiue et l'amygdaline sont parfaitement innocentes, prises isolément, mais prises ensemble, elles donnent lieu, par leur mélange, à la formation d'un acide cyanhydrique, et constituent par conséquent un violent poison.

On lit dans le livre *De morbis uterini* un passage ainsi conçu : « *Postquam igitur mulieri que nunquam peperit menses desinunt neque foras exiunt evadit possit, hic morbus oritur. Et tunc contingit ut uterum ex coelo de continuo exeat, et autem pudenti parti aliqua inversa, horum enim alterum si affertur, neque mulier vivit consuetudine fruatur...* »

Quelques auteurs ont vu dans les lignes qui précèdent la preuve que les déviations de l'utérus étaient connues des temps d'Hippocrate. Deux explications seulement, celle de *De coenobio* et celle d'*obortum* et de *Pudenti parti aliqua inversa*, semblent justifier leur interprétation.

Le livre *De natura mulierum*, renferme des données plus explicites : « *Si uteri ad medium bimbam procerum, modo inveniunt habet, et tunc contrahitur, et eorum clavis exoritur, et dolores acutiores fiunt, et sterus cum vi procedit, et urina distillat et animo infideli. Quibus sic habetur...* »

Il serait difficile de dire exactement quelle a été la pensée d'Hippocrate. Il paraît que douleurs vives lorsque la matrice est déviée, pour donner à la garde-robe, des saignements, sont autorisés à supposer qu'il est question d'une maladie de l'utérus ou de ses annexes; mais l'incertitude naît dans l'esprit du traducteur des Instant où il envisage l'état actuel de la science. Ne saurait-on pas, en effet, que, chez les femmes, les vives douleurs causées par l'irritation des urines ou des matières fécales se laissent souvent entraîner à une inflammation qui occupe la partie antérieure ou la partie postérieure de la matrice, en même temps que le tissu cellulaire par lequel est entouré cet organe?

Des saignements peut-être, car, si Hippocrate a connu les déviations utérines, a connu principalement celles qui surviennent chez les femmes enceintes : à ces dernières se rattache plus particulièrement l'ensemble des symptômes qu'il a exposés. C'est de la sorte qu'il a été conduit à proposer certains moyens de traitement, dont les uns nous paraissent aujourd'hui, « *clavis* l'élevation des membres inférieurs, l'introduction dans l'intérieur du vagin d'objets destinés à être placés en avant ou en arrière du col de l'utérus, suivant la nécessité, et enfin les fumigations, qui n'ont pas ici une grande importance.

Il faut arriver, Étius pour trouver des descriptions complètes. Les déviations ont été nettement signalées dans le *diélogon*. On y voit que lorsque l'utérus est incliné en arrière et en bas, il y a engorgement et difficulté des mouvements dans les membres inférieurs; et si produit une constipation opiniâtre, les injections cessent de pénétrer librement dans le rectum. Dans quelques circonstances, l'hypertrophie du col est douloureuse, et l'écoulement sanguin se fait dans la vagine et la distend. Étius recommande d'introduire le doigt dans le rectum, de relever la matrice et de la maintenir relevée à l'aide d'un corps qu'il désigne par le mot de *glanidium*. Il s'agit ici d'un tampon et non d'une bougie, comme l'ont dit les traducteurs.

Quelque précise que soit l'énonciation des symptômes et des moyens de traitement, on arrive, à une lecture attentive, à se demander si l'auteur entend parler des déviations qui surviennent pendant la grossesse, ou de celles qui se produisent dans l'état de vacuité de l'utérus. On a jugé par le degré d'intensité des symptômes, il serait plutôt question des premières que des secondes. Cette opinion emprunte une grande vraisemblance au moyen de réduction conseillé par Étius. Si dans le cours d'une grossesse il est facile de relever l'utérus avec le doigt introduit dans le rectum, il n'en est plus de même dans l'état de vacuité, l'organe n'offrant pas alors une assez large prise. Remarquons qu'il n'est fait ici mention exacte que de la rétroversion; l'inclinaison de l'utérus vers la pubis est indiquée sans détails dans un autre passage.

À part, qui, les lésions par les affections de l'utérus, non-seulement ne dit rien de plus que ses devanciers, mais encore reste dans le vague, dont Étius avait commencé à sortir. Dans un passage qui a trait aux changements de position de l'utérus, il signale des déplacements, ou plutôt des pérégrinations que la matrice accomplit dans différentes directions.

Nous tournons à une limite où les recherches scientifiques vont acquiescer plus de précision. Morgagni, dans une de ses lettres (Lettre XLVI, § 16), donne la description d'un cas de déviation de l'utérus en avant. En 1785, paraît dans les Mémoires de l'Académie le travail de Desgrègues. Quelques années auparavant (1773), Desgrègues avait fait connaître la réalité de ces tumeurs. Il indique bien qu'il s'occupe en particulier des déviations survenues dans le cours de la grossesse, les déviations dans l'état de vacuité de l'utérus. Le premier il parle de celles qui se montrent chez les femmes vierges.

Avant Lovret commence une discussion qui se continue presque jusqu'à nos jours, sur la question de savoir si les déviations de l'utérus peuvent se produire en dehors du temps de la grossesse. Er. John soutient, d'abord avec quelque apparence de raison, que la matrice ne saurait éprouver de déviations que chez les femmes enceintes; mais bientôt arrivent des observateurs qui réfutent cette opinion d'une manière définitive.

En 1820, nous trouvons un mémoire de G. Schmitt, portant pour titre : *Remarques et expériences sur la rétroversion de l'utérus chez les femmes qui ne sont pas enceintes*. Les observations renfermées dans ce mémoire ont été reproduites par plusieurs auteurs, notamment par M. le docteur Lacroix, auquel nous devons une thèse sur l'antéversion et la rétroversion.

La thèse de M. d'Estèbe remonte à 1823; peu de temps après paraissent la thèse de M. Fina et de nombreux articles dans différents traités d'accouchement.

Il nous avons atteint une époque à laquelle les déviations de l'utérus sont devenues de la part des observateurs l'objet d'une attention spéciale. La thèse que M. Ameline soutint en 1827 sur l'antéversion ouvrit en quelque sorte une nouvelle période. On trouve, dans ce travail, une description complète surtout en ce qui touche la symptomatologie.

Ameline place transversement; tantôt il est dirigé obliquement, de manière que le niveau du corps soit inférieur à celui du col. La dernière des deux formes d'antéversion est au moins extrêmement rare. Nous avons vu le corps de l'organe situé à une même hauteur que le col, puis, plus rarement, le corps est au-dessus du col, il ne nous a pas été donné de rencontrer une déviation plus prononcée. La division de M. Ameline est fondée sur la rétroversion des règles dans certains cas d'antéversion, phénomène que nous n'avons jamais eu l'occasion d'observer.

M. Ameline signale le premier l'existence de l'antéversion, et donne à cette maladie le nom qu'elle a conservé; il propose le nom de rétroversion pour la déviation partielle se faisant en sens inverse.

M. Lacroix, en composant la thèse de concours qu'il a soutenue sur l'antéversion et la rétroversion, s'est livré à des recherches dont il a consigné les résultats dans les *Annales de la médecine française*, et il a complété les indications historiques tracées par M. Ameline, et a réuni des observations puisées à des sources diverses. Il s'est principalement occupé de la rétroversion.

Dugès et M^{me} Boivin ont publié des observations nouvelles;

M. Hervez de Chégoin a proposé un mode de traitement particulier. Tout d'abord de la science, lorsque 1843 M. Simpson, d'Edimbourg, fit paraître un premier mémoire sur les déviations de l'utérus. Dans ce travail, dont l'objet est plus général que le titre, le médecin anglais s'attache à discuter la valeur des différents moyens de diagnostic et à démentir les assertions par lesquelles, suivant lui, la sonde utérine l'emporte sur toutes les autres propositions générales sur les maladies de l'utérus composent la première partie du mémoire; elles tendent principalement à établir l'utilité de l'examen physique. Les développements dans lesquels entre l'auteur ne surprennent personne; on connaît les préjugés qui régnaient de l'autre côté de la Manche; quelques médecins de Londres sont allés jusqu'à proposer de proscrire toute espèce d'exploration de l'utérus comme une acte entaché d'immoralité.

M. Simpson s'efforce de montrer tout le parti qu'on peut tirer de la sonde utérine pour le diagnostic des affections de l'utérus; il remarque qu'il est facile de se faire des notions plus étendues que le toucher vaginal; le doigt, en effet, ne peut ordinairement arriver que peu au-dessus du col, et ne fournit aucune donnée sur les dimensions de la cavité utérine.

La seconde partie du mémoire contient la description de la sonde utérine. Cet instrument consistait primitivement en une tige métallique très-fortement courbée, l'une de ses extrémités, des deux autres, les autres en relief, occupant la convexité de la courbure; la première était placée à deux pouces et demi anglais de l'extrémité supérieure de la tige; les autres étaient séparées par des intervalles d'un pouce. M. Simpson dit qu'il a pu, à l'aide de la sonde, diagnostiquer des affections qui avaient été un sujet de doute pour des personnes très-verses d'ailleurs dans la pratique et dans la connaissance des maladies de la matrice; il ajoute qu'il a pu également redresser l'utérus; toutefois, il ne propose pas son instrument comme moyen de traitement.

En 1848 paraît, dans le *Dublin quarterly journal*, un nouveau mémoire de M. Simpson. Dans ce travail, qui est relatif à la fréquence de la rétroversion de l'utérus dans l'état de vacuité, l'auteur n'établit pas de distinction entre la rétroversion et la rétroversion, et affirme que tout peut appliquer à l'antéversion et qu'il est vrai de dire que la rétroversion est le plus commun des deux. Nous nous contentons d'enoncer ici. Il est regrettable que M. Simpson ait omis d'instruire l'époque à laquelle il s'est servi pour la première fois de l'instrument redresseur, qu'il présente comme pouvant procurer la guérison des déviations utérines; on peut lui reprocher aussi de n'avoir pas rapporté des observations à l'appui des propositions générales qu'il avance.

L'usage d'introduire dans l'intérieur de l'utérus une tige destinée à rétablir l'axe naturel de l'organe appartient-elle à M. Simpson? Il y a là une question de priorité qu'il est difficile de résoudre; nous ne parlons tout à l'heure, le premier pas de franchir facilement. M. Velpeu, dans un discours prononcé à l'Académie de médecine, nous apprend qu'il a imaginé, en vue de redresser la matrice déviée, un demi-disque surmonté d'une tige qu'il conduisit dans le vagin, et auquel il donna un point d'appui en arrière ou en avant, suivant le genre de déviation dont était atteinte la matrice.

M. Simpson, pour maintenir dans sa position normale l'utérus dévié, a d'abord fait usage d'un pessaire composé d'un disque enroulé d'une tige mobile dans le point de son insertion; mais il n'a pu appliquer ce moyen, et a créé un instrument dont l'invention ne saurait lui être contestée.

Après les mémoires de M. Simpson ont paru, en Angleterre et en Amérique, plusieurs travaux dont nous ne ferons connaître les auteurs.

En 1849 a paru, à l'Académie de médecine, au sujet d'un mémoire sur les engorgements et les déviations de l'utérus, une longue et importante discussion à laquelle prirent part MM. Velpeu, P. Dubois, Amussat, Malgaigne, Roux, Moreau.

Dans ces derniers temps, trois thèses ont été soutenues à l'École de médecine sur les déviations de la matrice : l'une, de M. Dufresne; la seconde, de M. Lacroix; la troisième, de M. Lacroix. Les observations recueillies dans le service de M. Hugier et des indications sur le mode de traitement qui y est suivi; les deux autres, qui appartiennent à MM. ... et Pischard, ont pour objet l'antéversion et les moyens mécaniques par lesquels on peut y remédier.

A. H. MAZEAUD.

HOPITAL COCHIN. — M. MASSONNET.

Léçons cliniques sur les affections cancéreuses.

(Suite. — Voir les n^{os} des 14, 26 février; 6, 16, 27 mars et 10, 27 avril.)

HISTOIRE LEÇON. — Des opérations dans le traitement du cancer.

Nous avons dit que le traitement chirurgical était indiqué dans toutes les affections cancéreuses externes, parce que lui seul, dans l'état actuel de la science, pouvait en amener la guérison radicale; que souvent il donnait une guérison temporaire, pendant laquelle le malade pouvait être soulagé de quelques années d'existence exempt d'inquiétude de douleurs cuisantes; que, plus qu'aucun autre, il avait de puissance pour combattre les hémorrhagies et les suites indolores qui hâtent l'invasion de la cachexie pour détruire le foyer des douleurs, enfin pour soutenir le moral des malades et leur redonner l'espérance. Mais le traitement est lui-même complexe, et demande dans l'application de ses divers modes une grande sagacité. Nous examinerons successivement la compression, l'opération par instrument tranchant, celle par la ligature, et enfin l'application des caustiques.

1^o De la compression dans le cancer.

A l'époque où l'on ne savait point encore distinguer le cancer véritable des affections cancéroïdes, fibre-plastique ou

autres, on attachait à la compression une importance majeure. La compression, en effet; ainsi que l'ont établi les beaux travaux de M. Récamier, donnait dans certaines affections de merveilleux résultats. Un grand nombre de ces tumeurs ont disparu complètement sous l'influence de ce seul moyen.

D'autres, d'adhérences et diffusées qu'elles étaient, sont devenues mobiles et enkystées. Des ulcères fongueux, et de mauvaise nature ont par la compression été modifiés avantageusement, et sont même arrivés à cicatrisation. Enfin, et par moyen a souvent amené la disparition d'engorgements ganglionnaires suspects; c'est principalement dans les tumeurs du sein qu'il a donné d'inimitables résultats. Mais l'examen scrupuleux des faits prouve que celles de ces affections qui ont cédé à l'action compressive appartenaient soit aux mammites chroniques simples, soit aux hypertrophies papillaires.

Nous croyons néanmoins que, si la compression est insuffisante à déterminer la résolution du cancer, elle peut en retarder la marche. Nous pensons aussi, avec M. Récamier, qu'après la destruction des tumeurs cancéreuses, la ligature ou les caustiques, il conviendrait pouvoir retarder la récidive.

Pour obtenir ce qu'on peut dire de la compression, il est des précautions qu'il ne faut pas négliger. Les substances employées pour son exécution doivent être sèches et fermes tout à la fois. Les corps durs sont essentiellement nuisibles; ceux qui jouissent d'une certaine élasticité sont de beaucoup préférables. C'est à l'agarie de chêne, avec M. Récamier, nous nous accordons la préférence. La compression doit être faite d'une manière permanente, et ne doit même pas être suspendue pendant la nuit. Elle doit comprimer toute la surface de l'engorgement et le dépasser même dans tous les sens.

2^o Opération par l'instrument tranchant.

Toutes les fois que le cancer se présente sous la forme d'une tumeur circonscrite et mobile, quand il occupe une région dans laquelle se trouvent des organes importants, l'opération par le bistouri mérite la préférence. Outre l'avantage d'une grande rapidité d'exécution, qui, grâce à la découverte du chloroforme, permet d'épargner au malade de vives douleurs, elle donne la possibilité d'enlever la totalité du mal, sans en mélangant les organes placés dans le voisinage. La main qui a résisté tout quelquefois être rampe par première intention, et dans tous les cas elle se trouve dans des conditions favorables à une prompte cicatrisation; lors donc que c'est le choix entre les divers moyens chirurgicaux, le bistouri mérite en général la préférence. C'est en effet le mode opératoire le plus généralement adopté. Lui seul permet de poursuivre les engorgements ganglionnaires; d'épargner les gros vaisseaux ainsi que les autres organes, qui, placés dans le voisinage de la tumeur, n'ont cependant pas subi la dégénérescence cancéreuse.

Mieux qu'aucun autre, ce mode opératoire se combine avec certaines opérations autoplastiques dont l'application est surtout importante dans le traitement des cancers de la face.

3^o Opération par la ligature.

Dans le traitement des cancers, la ligature est d'une application beaucoup moins générale que l'instrument tranchant. Malgré les perfectionnements que lui ont fait MM. Récamier et Blandin, elle est d'une exécution difficile ou dangereuse quand les tumeurs présentent un certain volume. Beaucoup plus lente dans son action que le bistouri, elle se prête moins à l'emploi des anesthésiques; elle offre moins de sécurité vis-à-vis des gros vaisseaux, des gros nerfs ou des organes sphériques voisins de la tumeur. Il est donc des tumeurs où, par l'avantage spécial qu'elle présente de ne pas altérer l'axe naturel de l'organe, elle trouve une application inusitée. C'est ainsi que, pour certains cancers de la langue, du rectum, de la vulve, elle est d'une utilité incontestable. Nous l'avons souvent employée dans ces circonstances, et nous avons eu sujet de nous en applaudir.

Sans vouloir exposer ici les principes généraux qui doivent diriger le chirurgien dans l'exécution de ce procédé opératoire, nous dirons qu'il importe de surveiller avec une extrême attention l'élimination des parties sphériques par l'étranglement. C'est ainsi, par exemple, qu'après la ligature d'une tumeur cancéreuse de la langue ou du rectum, nous avons vu quelques-uns succéder des accidents redoutables dus à la décomposition putride des parties étranglées, dans les produits septiques, en contact avec les parties vivantes, étaient absorbés et déterminaient un véritable empoisonnement.

On préviendra le plus souvent ces accidents fâcheux en excisant de bonne heure les parties mortifiées, en pratiquant de fréquentes injections détersives, ou bien même des irrigations continues.

4^o Des opérations par les caustiques.

Il est peu de questions chirurgicales qui aient été plus controversées que celles des caustiques dans les affections cancéreuses.

Antes notre mesure par quelques praticiens qui leur attribuaient des propriétés spécifiques et qui, bien plus par suite d'un intérêt de spéculation que par le fait de conviction réelle, les employaient exclusivement contre toutes les formes et toutes les variétés du cancer, les caustiques ont été décriés plus que de raison par une foule de chirurgiens qui ne les avaient point suffisamment expérimentés pour en apprécier toute la valeur.

Nul doute que dans le traitement des tumeurs cancéreuses circonscrites et mobiles, que dans celles qui envahissent l'épaisseur des os, qui, enveloppées d'une sorte de membrane cellulaire, semblent enkystées au milieu de régions dévies

9° Dans le coryza chronique et dans l'œdème ulcéreux, la médication bromo-iodurée modifie en général assez rapidement l'état de la muqueuse des fosses nasales.

10° Cette médication, par son action directe sur l'utérus et par l'activité qu'elle imprime à la circulation capillaire, sera employée avec succès pour rétablir ou provoquer la menstruation.

11° La médication bromo-iodurée seule ou associée aux préparations ferrugineuses, produit d'excellents résultats dans le traitement de la paralysie générale progressive ;

12° Par son influence sur les sécrétions et sur les fonctions digestives, elle détermine dans les faits certains phénomènes critiques que la nature seule se trouve impuissante à provoquer ;

13° Elle est surtout indiquée dans la folie chronique, et plus spécialement dans la lymanie et l'hyposochondrie.

Eaux alcalines et iodurées.

M. Duboulet, de Montmélan, lit des considérations sur les eaux alcalines ammoniacales et iodurées de Coire et de Sarcelle. Suivant l'auteur, ces eaux jouissent non-seulement des propriétés ordinaires des eaux alcalines, mais elles ont, en outre, une action spéciale sur la peau, se traduisant par une éruption constante ; elles sont antistrumeuses, et guérissent le goitre endémique avec une grande rapidité.

— La séance est levée à cinq heures moins un quart.

ACADEMIE DES SCIENCES.

Séance du 3 mai 1852. — Présidence de M. PLORET.

Emploi de l'acide arsénieux dans le traitement des fièvres intermittentes.

M. Gibral, ancien chef de clinique médicale à la Faculté de Montpellier, adresse un recueil d'observations sur l'emploi de l'acide arsénieux dans le traitement des fièvres intermittentes paludéennes, recueillies dans le service de M. Puster.

L'auteur résume ces observations dans les conclusions suivantes :

- 1° L'acide arsénieux a une propriété fébrifuge réelle ;
- 2° Il réussit dans les fièvres tierces plus que dans les quarts et les quotidiennes ;
- 3° Il n'exerce pas d'action appréciable sur l'engorgement splénique ni sur l'état général ;
- 4° La tolérance de l'acide arsénieux, administré depuis la dose de 4 milligrammes jusqu'à 9 et même 12 centigrammes par jour, a été complète chez la moitié des malades ;
- 5° Les accidents qu'il a déterminés ont été le plus souvent sans gravité ;
- 6° La tolérance peut avoir lieu sans le secours d'un régime copieux et de fortes rations de vin ;
- 7° L'emploi des émo-catartiques a la triple avantage de faciliter la tolérance, de faire cesser les accidents arséniaux et de contribuer à la guérison de la fièvre ;
- 8° Il est prudent de suspendre l'acide arsénieux dès l'apparition de l'épigastralgie, des coliques, des nausées ou de la diarrhée ;
- 9° L'administration de l'acide arsénieux doit avoir lieu par la bouche, pendant les intermissions ou au début des paroxysmes ;
- 10° Le mode de préparation le plus simple et le plus sûr consiste dans une solution d'acide arsénieux bien pulvérisé dans 60 gram. de rhéculé ;
- 11° On peut débiter par 2 centigr. d'acide arsénieux en deux fois dans le vingt-quatre heures, et en éléver au besoin progressivement la dose jusqu'à 9 centigr. en trois ou quatre fois dans la journée ;
- 12° Quand les accès sont arrêtés, il convient de réduire suivant la même progression la dose de l'acide arsénieux ;
- 13° Les préparations de quinquina administrées après l'acide arsénieux semblent agir avec plus de promptitude et plus de sûreté que si on les employait seules ;
- 14° La médication arsenicale a une action moins prompte et moins sûre que la médication quinquina ;
- 15° Les récidives ne paraissent ni moins fréquentes, ni moins fréquentes après la médication arsenicale qu'après la médication quinquina ;
- 16° La médication arsenicale doit être bannie dans le traitement des accès pernecieux.

Recherches expérimentales sur la sécrétion de la salive.

M. Colin, chef du service d'anatomie et de physiologie à l'école d'Alfort, communique des recherches expérimentales sur la sécrétion de la salive chez les chiens.

L'auteur résume ce mémoire par les propositions suivantes :

- 1° La sécrétion salivaire présente, chez les ruminants, des caractères particuliers qui la rendent tout à fait différente de celle des herbivores solipèdes, bien qu'elle conserve avec cette dernière beaucoup de traits communs ;
- 2° Les diverses glandes, considérées isolément, ont chacune une activité spéciale bien déterminée, qui leur permet de fonctionner jusqu'à un certain point indépendamment les unes des autres ;
- 3° Les parotides sécrètent continuellement d'une manière inégale, en alternant l'une avec l'autre, soit pendant la première et la seconde mastication, soit pendant l'abstinence. Elles restent généralement insensibles à l'influence des substances sapides mises en contact avec la muqueuse buccale.

4° Les maxillaires sécrètent seulement lors de la première mastication et sous l'influence des aliments. Elles fournissent toutes les deux à peu près la même quantité de salive, quel que soit le sens de la mastication. Bien qu'elles soient, par leur poids, chez le bœuf, égales et quelquefois supérieures aux parotides, elles ne donnent pas même la moitié du produit de ces dernières.

5° Les sublinguales et les sous-maxillaires sécrètent également, ainsi qu'on peut le démontrer directement par une fistule établie au petit canal inférieur qu'elles possèdent dans les grands ruminants.

6° L'action générale du système salivaire varie notablement, suivant les circonstances dans lesquelles se trouvent les animaux.

7° Pendant le repas, toutes les glandes sécrètent avec une grande activité ; les parotides versent dans la bouche une quantité de salive qui peut s'élever, dans un quart d'heure, jusqu'à 14 à 1,500 grammes ; celle du cœl ou leuq s'opère la mastication devenue insupportable, le triple de celle qui est sécrétée. Les maxillaires fonctionnent aussi, mais sans alterner l'une avec l'autre. Enfin les sublinguales sécrètent d'une manière incessante.

8° Lors de la rumination, les parotides ne sécrètent guère moins que pendant la première mastication, bien que les aliments soient déjà imprégnés de salive, tandis qu'elles cessent si on les sécrètes, les maxillaires se reposent, ou du moins ne sécrètent que des quantités très minimes de liquide. Il semble alors que le système sali-

vaire postérieur de M. Duvernoy agisse de concert avec les dents molaires, et que l'antérieur partage l'inaction des incisives.

9° Pendant l'abstinence, les parotides continuent à fonctionner, en alternant, comme dans les autres circonstances. Leur produit oculé est alors, en général, de 200 à 600 grammes par quart d'heure. Mieux on liquide se sécrète en même temps les autres glandes, il constitue un courant de salive sans cesse dirigé vers l'estomac, où il paraît jouer un rôle important relativement à la rumination, puisque, quand il est suspendu, cette fonction devient bientôt impossible.

10° Enfin, lorsque des substances stimulantes sont mises en contact avec la muqueuse buccale, elles mettent en jeu non-seulement la sécrétion des maxillaires, mais encore celle des sublinguales et des autres glandes sans influencer sensiblement celle des parotides.

11° Quant aux diverses salives, elles n'ont rien de particulier chez les ruminants, du moins sous le rapport de leurs propriétés physiques. Celle des parotides est constamment aqueuse et sans viscosité, tandis que celle des maxillaires, des sublinguales et de la plupart des glandes est épaisse et filante.

Expériences sur les affections charbonneuses de l'homme et des principales espèces domestiques.

M. Rayer présente, au nom de M. Boutet, médecin vétérinaire à Chartres, un mémoire sur ce sujet.

Eaux hémostatiques.

M. Sédillot adresse un mémoire sur les effets hémostatiques de l'eau de M. Pagliari, pharmacien à Rome, qu'il termine par les conclusions suivantes :

- 1° L'existence des liquides qui jouissent de la propriété de coaguler instantanément le sang et de le convertir en un caillot épais, homogène et consistant.
- 2° L'eau Pagliari jouit de cette remarquable propriété et, loin d'exercer aucune action fâcheuse sur les tissus en contact, paraît susceptible de hâter la coagulation du sang.
- 3° La théorie, l'expérience et les observations cliniques concourent également à démontrer l'efficacité de cette liqueur.
- 4° Le rôle de la compression dans l'application des liquides hémostatiques est de permettre la coagulation du sang et les adhérences du caillot à l'intérieur des vaisseaux blessés.
- 5° Dans tous les cas où l'on ne peut recourir sans de grands inconvénients à la ligature, et dans ceux où l'altération du sang en empêche la coagulation et rend dangereux les hémostatiques, l'eau hémostatique pourra être employée avec beaucoup d'avantage.

Nouvelle espèce de calculs vésicaux formés de carbonate de chaux.

M. Guillon adresse à M. le président la lettre suivante :

« L'honneur de vous adresser du détritus d'une espèce de calcul vésical, je crois, n'avait point encore été trouvé chez l'homme. Le malade, M. L. Laidet, M. de l'École de Médecine, a eu du volume d'un œuf de poule (7 centimètres de diamètre), et l'autre du volume d'un noix. Je l'en ai débarrassé, en trois séances de quelques minutes, à l'aide de mon brise-pierre pulvérisateur, pour l'invention duquel l'Académie des sciences a bien voulu me faire des encouragements en 1847 et 1850 ; et deux de ces séances ont été faites en présence de M. le docteur Barthez, médecin en chef de l'hôpital de Vichy (1).

Jusqu'à ce jour on n'est point d'accord sur le régime prophylactique des calculs ; et comme je désirerais, par un traitement convenable, prévenir la formation de nouveaux calculs chez M. de P., je viens, dans l'intérêt de la science et de l'humanité, vous prier de provoquer la formation d'une commission qui voudrait bien s'occuper de la prophylaxie de la pierre.

Le détritus lithique joint à cette lettre pourra être remis à MM. les commissaires pour en faire l'analyse, et l'auteur l'honneur de les présenter mon opéré porteur avant qu'il quitte Paris.

Ce détritus renferme une très grande quantité de carbonate de chaux.

Explorateur de la vessie.

M. Le Roy d'Étiolles adresse de nouveaux instruments explorateurs de la vessie, qu'il appelle *cystoscopes*.

Ces instruments sont destinés à explorer l'intérieur du col de la vessie, à l'aide d'appareils le développement des bourses, valvules et tumeurs qui mettent obstacle à la libre sortie de l'urine. L'un de ces instruments ne diffère du lithotrite et du brise-pierre ordinaire que par la brièveté des mors de la branche mobile ou mobile, ramené en arrière et maintenu dans la vessie par le bouton, qui, ramené en avant et de la branche fixe, ramène la vessie et tournée le bec en bas.

Dans l'autre instrument, le coude de la branche mobile est articulé, et, par le mouvement de quart de cercle qu'il exécute, il se place longitudinalement dans la gouttière ou transversalement à sa direction. L'avantage de franchir le col sans le violenter et de pouvoir être déposé plus facilement.

Articulation des instruments à branches.

M. Mathieu, fabricant d'instruments, adresse une réclamation relative au système de réduction présenté dans la dernière séance par M. Charrière. Suivant ce système, le ressort est appliqué de plus longtemps, et il se trouve même figuré dans les ouvrages de Blasius et de Bourgery et dans l'art du dentiste (tirroir de La-farge, etc.).

Les successeurs de sir Henry adressent une réclamation analogue et prétendent que leur précession a fabriqué, il y a plus de trente ans, des instruments articulés à l'aide d'un tenon à pivot.

La température a depuis quelque temps une inconstance capricieuse qui la fait passer presque sans transition de la chaleur au froid ; ces changements exercent une influence désastreuse sur la santé, et l'on n'a depuis longtemps compté aussi d'affections nerveuses, de courbatures et de rhumes sans cesse persistants que ces derniers jours ; la même cause détermine aussi des maladies plus graves ; ce sont les fluxions de poitrine, les pleurésies, les gastrites, les gastro-entérites, etc.

La plupart de ces maladies inflammatoires étant sous la dépendance plus ou moins immédiate du cœur, beaucoup de médecins ont conseillé comme adjuvant le sirop préparé selon la formule du docteur Broussais, par M. Johnson, pharmacien à Paris. Ce sirop a toujours eu pour effet de tempérer et de calmer l'ardeur des in-

flammations. C'est surtout lorsque ces affections ont été négligées, et qu'il y a étouffements, asthmes, rhumes, toux chroniques, que ce sirop calme la toux, facilite l'expectoration, dissipe les douleurs nerveuses de la poitrine et la gêne de la respiration.

Nous avons sous les yeux un ouvrage remarquable pour les personnes dont le système nerveux est très impressionnable, chez lesquelles le froid, le chaud, la sécheresse, l'humidité, les émotions, les fatigues et les vicissitudes ont développé un état d'excitation, ce sirop, employé souvent par le professeur Broussais, les a guéries en certains cas de l'asthme ; dans d'autres cas, pendant un temps court, il leur a même des circonstances dans lesquelles ce médicament a paru atténuer les causes de la maladie. Ses propriétés permettent son emploi, sans que l'on ait jamais à redouter la constipation, la phalagie, la somnolence ; elles ont été reconnues par un grand nombre d'observations publiées dans le plupart des journaux de médecine.

Chronique et nouvelles.

SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS DE MILAN. — Programme d'un prix proposé par la section médicale pour l'année 1853. — La Société a proposé pour sujet de prix la question suivante :

« Quelles sont les applications vraiment utiles pour la physiologie, la pathologie et la thérapeutique, qu'on peut attendre des études entreprises sur les phénomènes désignés sous la dénomination de magnétisme animal ? »

Les mémoires devront paraître (franco) à la Société, hôtel Durini, à Milan, dans le courant du mois de février 1853, avec une épigraphe qui sera répétée dans un pli cacheté contenant le nom, le prénom et demeure du candidat. Ils pourront être écrits en italien, en latin ou en français.

Le prix, qui sera accordé en 1853, est de 600 livres autrichiennes (ou 120 francs).

L'auteur du mémoire en conservera la propriété, sauf le droit que se réserve la Société d'en faire imprimer un extrait dans ses actes lorsque l'auteur aura publié son travail, et de le faire imprimer en entier dans le cas où l'auteur ne l'aurait pas publié dans l'espace d'un an après la parution de l'époque où le prix aura été décerné.

Le conservateur. Le secrétaire de la section médicale.

G. SACCHI. D^r A. TARCHINI ROSSATI.

Milan, 26 février 1852.

— Prix de 600 fr. institué par le docteur Strada. — Ce prix sera donné à l'auteur du meilleur traité populaire d'hygiène publique et privée spécialement destiné à l'amélioration des populations agricoles de l'École de Médecine.

Les travaux devront être adressés, dans la forme usitée et dans le courant de juillet 1852, au docteur P. Feola, président de la consulte centrale de l'Association médicale à Alexandrie de Piémont. Un jury de trois membres de l'Académie médico-chirurgicale de Turin fera sur les travaux envoyés un rapport au président du congrès central qui se tiendra à Gènes en septembre 1852.

L'administration de la Gazette des Hôpitaux rappelle à ses abonnés qu'une personne chargée de faire leurs commissions de livres, instruments ou médicaments, est toujours attachée au bureau de l'administration. Ces achats sont faits sans rétribution, et les abonnés jouissent des remises accordées par les libraires et fabricants.

Bulletin bibliographique.

De l'emploi des eaux minérales dans le traitement des accidents consécutifs à l'apoplexie ; par le docteur Constant. — Paris, chez Victor Masson, éditeur du Guide, place de l'École-de-Médecine, 17. — Une brochure in-8°. Prix 1 fr. 25 c.

Un mot sur les bains de guano purifiés employés avec succès dans les dartres, les teignes, les engorgements lymphatiques, les plaques muqueuses et spécialement contre les maladies de la peau ; par J.-J. Dumas, pharmacien. — Sonnerie des sciences offertes par le guano dans des cas de maladies sont réputées incurables. — Compte-rendu de M. le professeur Bismarck. — Communication du journal la Santé universelle. — Manière d'employer le guano comme médicament. — Preuve de son efficacité. — fait à l'appui. — Paris, chez l'auteur, rue Notre-Dame-des-Champs, 44, faubourg Saint-Germain.

Des eaux minérales dans leurs rapports avec l'économie publique, la médecine et la législation ; par le docteur Allibert (Constant), médecin inspecteur des eaux thermales d'Als (Ariège). Brochure in-8. Paris, 1852. Prix 2 fr. 50. — Chez Victor Masson, éditeur de l'École-de-Médecine, 17.

Bibliothèque du Musée-Pratien, ou Résumé général de tous les ouvrages de clinique médicale et chirurgicale, de toutes les monographies, etc. ; par une société de médecins, sous la direction du docteur Fournier, chevalier de la Légion d'Honneur, rédacteur en chef de la Gazette des Hôpitaux, etc. — Paris, chez le conseil de l'Instruction publique, rue des Facultés et Ecoles de médecine et de pharmacie. — 15 volumes grand in-8° sur deux colonnes, contenant la matière de 60 volumes in-8° ordinaire. Prix du volume : 8 fr. 50. — La souscription est permanente, on peut retirer par volume. — On s'abonne chez J.-J. Dumas, libraire, rue Moutonville, 19, et au bureau de la Gazette des Hôpitaux, rue des Saints-Pères, 40.

Annuaire de pharmacologie, de matière médicale, de pharmacie et de toxicologie pour 1852, contenant le résumé des travaux thérapeutiques et toxicologiques publiés en 1851, et les formules des médicaments nouveaux, suivi d'un mémoire sur le traitement de la phthisie et du rachitisme par l'huile de foie de morue ; par M. Becquerel, professeur d'hygiène à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie nationale de médecine, etc. — 12^e année, 1 vol. in-32 de 320 pages. Prix : 1 fr. 25 c.

Éléments de pathologie médicale ; par M. REQUIN, professeur de pathologie médicale à la Faculté de médecine de Paris, médecin de l'Hôtel-Dieu, etc. Tome III, terminant la 2^e section du plan de l'enseignement de M. REQUIN, 1 vol. in-8 de 512 pages. Prix : 6 fr. — Prix des trois volumes : 32 fr.

Ces ouvrages se trouvent à la librairie de Germer-Baillière, rue de l'École-de-Médecine, 17, à Paris.

Paris. Imprimé par PLOX frères, 36, rue de Valenciennes.

Il reste un engorgement assez marqué. Les symptômes de la maladie, lors même que l'utérus est entièrement renversé à son état normal, pourront se reproduire pendant un temps plus ou moins long; c'est ce qui arrive toutes les fois que l'économie a en quelque sorte contracté l'habitude de certains troubles fonctionnels. D'ailleurs, l'antéversion n'est-elle pas une véritable maladie? Elle n'est-elle pas le résultat d'une lésion? On ne peut le penser; dans la supposition contraire, ils subsistent au moins pendant un temps. On ne peut multiplier les exemples et prouver par des faits nouveaux que des déviations utérines en apparence innocentes peuvent donner naissance à des symptômes très variés et souvent très graves.

Les déviations utérines ont été désignées sous des dénominations diverses. Levet les indiquait sous le nom de renversement transversal; il disait que le renversement avait lieu en avant ou en arrière. Desgranges proposa les mots d'antéversion et de rétroversion.

Ansot Muller, qui en 1803 employa les expressions de *reclinatio* et de *procurvatio*, ou se servait du mot *depressio*, auquel on doit rapporter une acception trop générale. M. Amelin le premier fit usage des mots antéflexion et rétroflexion. Aux dénominations précédentes on peut joindre celles de latéro-flexion et de latéro-version.

Il y a de grandes dissidences parmi les auteurs au sujet de la fréquence des variétés qu'elles embrassent. Les uns prétendent; par exemple, que l'antéversion est plus commune que la rétroversion; les autres, que la rétroversion est plus commune que l'antéversion; les uns affirment que les flexions sont très rares, les autres qu'elles sont très fréquentes.

Dans les 68 cas que nous avons réunis, il y a eu 11 cas de rétroflexion simple, 21 de rétroversion avec ou sans flexion, 25 d'antéflexion, et enfin 11 cas d'antéversion avec ou sans flexion. Les chiffres de ces faits nous ont été fournis, que les malades de nombre pour chaque variété ne sont pas très étendus, et que d'un autre côté, en ajoutant les antéversions aux antéflexions et les rétroversions aux rétroflexions, on obtient deux nombres à peu près égaux.

Il est bien entendu que nous ne publions pas les chiffres précédents autrement qu'à titre de document statistique.

Nous admettons, en premier lieu, une antéversion et une antéflexion simples; puis des variétés qui consistent dans une antéversion avec flexion plus ou moins prononcée. Parmi les désignations précédentes, nous ne comptons pas la rétroversion simple, mais la rétroversion, ainsi qu'un déplacement que subit le corps de l'utérus. Ce porte-t-il en avant, il y a antéversion; en arrière, il y a rétroversion. Mais il arrive souvent qu'une portion de l'utérus conserve sa direction normale; c'est ce qui a lieu, par exemple, lorsque le corps de la matrice seulement s'incline en avant. Ce nouveau genre de déviation se dit la zone d'antéversion; il est commun aux variétés variées. Ainsi, on voit quelquefois le col se déplacer de manière à correspondre à l'axe du doigt inférieur; l'antéversion est alors plus marquée que dans les conditions ordinaires. On rencontre également des cas dans lesquels le col est fortement antéverti, tandis que le corps de l'utérus reste dans sa direction normale.

Les divers espèces de déviations que nous venons d'énumérer ont été observées par nous; deux fois l'autopsie nous a fait voir la variété d'antéflexion que nous avons décrite en dernier lieu.

Les variétés que peut offrir l'antéversion dépendent uniquement du degré plus ou moins grand de renversement de l'utérus, mais des positions qu'il peut prendre et de la direction naturelle sont comprises dans des positions qu'il ne pourrait en aucune sorte multiplier à l'infini. La déviation aura d'autant moins d'importance que l'axe de l'utérus se rapprochera davantage de l'axe du doigt supérieur.

La rétroversion a ordinairement pour cause une lésion plus ou moins ancienne dirigée de haut en bas et d'arrière en avant.

La rétroversion se fait à différentes hauteurs; tantôt le col conserve sa position normale, tantôt il se dévie; dans le premier cas la déviation est simple, elle est double dans le second; entre ces deux degrés extrêmes, on rencontre une foule de déplacements intermédiaires.

Sous changements de position que nous venons d'indiquer on voit les flexions et les versions qui ont lieu latéralement, soit à droite, soit à gauche, on possède le tableau complet de toutes les déviations utérines.

Enrassons-nous ces déviations dans une description collective. Si l'on veut qu'elles présentent un grand nombre de symptômes communs et qu'elles réclament un mode de traitement identique, il est incontestable que chacune d'elles se caractérise par des signes particuliers et exige des modifications spéciales dans le mode d'application des moyens thérapeutiques; le résultat est de faire des différences assez importantes pour motiver la description de chaque variété considérée en particulier. Nous ferons ressortir, dans un résumé général, les analogies qui rapprochent entre elles les diverses espèces.

L'ignorance des règles qui doivent présider à l'exploration de l'utérus conduit fréquemment à de graves erreurs dans le diagnostic et à de grandes difficultés dans le traitement; il est donc essentiel d'entrer dans quelques explications à cet égard.

Le toucher est un moyen beaucoup plus utile qu'on ne le pense à quelques années. Le doigt doit être introduit lentement dans le vagin, beaucoup de précaution doit être prise; lorsqu'il n'aboutit pas à cet effet, on peut pénétrer plus profondément en se servant du doigt du doigt médian et du doigt indicateur, soit en faisant prendre au coude un point d'appui sur la hanche. Il est rare qu'il y ait nécessité d'avoir recours à cette dernière ressource. Nous nous bornons, pour prévenir le danger, à recommander de faire placer les malades dans la situation verticale; dans cette situation, en effet, on juge plus exactement du degré de la déviation; dans cette situation aussi, les malades ressentent plus vivement les symptômes de leur affection; on peut ainsi apprécier le rapport qui existe entre le déplacement et les phénomènes auxquels il donne naissance.

Lorsqu'on fait saisir de l'axe du vagin, la portion de l'utérus qui se présente la première à la pulpe de l'indicateur permet de reconnaître immédiatement s'il existe une déviation; dans l'état normal, on atteint directement la lèvre antérieure, en arrière de laquelle se trouve sans l'utérus du mucus de l'utérus. Le doigt glisse sur la muqueuse de la tache peut sentir une certaine étendue des faces antérieure et postérieure de l'utérus; l'exploration du col-de-sac vaginal en avant et en arrière fait percevoir la présence de rétroversions intestinales.

Le col de l'utérus dégage des notions sur le degré du renversement, de la volume, la généralité de l'axe du vagin et de l'ouverture de la vulve; à l'après être livré à cette recherche, il convient de soulever la matrice en vue de savoir si elle est légère ou pesante, mobile ou adhérente.

Toutes les fois qu'il y a antéversion, le col, au lieu de recouvrir la lèvre antérieure du vagin, se dirige latéralement vers la face antérieure; il devient nécessaire de porter le doigt très fortement en arrière et en haut pour arriver jusqu'à l'orifice du mu-

seau de tache. L'exploration de la paroi postérieure du col est très difficile.

En faisant coucher la malade dans la position horizontale, on peut, au moyen d'un nouvel examen, apprécier les modifications survenues dans la déviation sous l'influence du changement de situation, et prévoir à l'avance le degré de résistance que la malade opposera à l'action du traitement.

Les remarques que nous venons d'exposer suffisent pour guider dans la recherche de la rétroversion. L'antéflexion et la rétroflexion se reconnaissent à la présence d'un angle plus ou moins obtus ouvert en avant ou en arrière.

A.-H. MAGNAN.

MALADIES DES YEUX. — M. TAVIGNOT.

À quelle période de la maladie convient-il d'opérer la tumeur lacrymale?

Le praticien auquel il est donné de traiter une tumeur lacrymale dès son début et jusqu'à sa dernière période, c'est-à-dire jusqu'à sa transformation en fistule lacrymale, doit naturellement se demander à quelle époque précise il devient rationnel de substituer aux moyens ordinaires, devenus insuffisants, l'opération chirurgicale.

Cette question, ainsi formulée d'une manière très précise, est d'ailleurs, comme nous le verrons, une question de détail, nécessaire et à propos des différents cas particuliers qui se sont présentés à notre observation. Ce sont ces réflexions pratiques que nous allons résumer ici.

La tumeur lacrymale, à sa première période, est caractérisée exclusivement par un léger larmoiement qui varie lui-même d'un nombre très sensible, selon les lieux, le temps, les saisons, de manière à être plus prononcée pendant l'hiver que pendant l'été, par un temps humide que par un temps sec, sous l'action de courants d'air plus ou moins vifs que dans une atmosphère calme.

La seconde correspondante à la maladie est ordinairement plus sèche que celle du côté opposé. Ce dernier symptôme, que la plupart des malades accusent d'examen, et sans qu'il soit nécessaire de fixer leur attention à cet égard, révéle de lui-même deux points erronés dans l'histoire de la tumeur lacrymale des auteurs.

Le premier a trait à la manière d'expliquer l'inflammation catarrhale des voies lacrymales en admettant la propagation de l'inflammation de bas en haut, du nez vers le canal nasal, car, s'il en était réellement ainsi, le symptôme initial de la tumeur lacrymale, au lieu d'être une sécheresse, serait bien plutôt une humidité plus grande de la narine, ainsi que cela a lieu dans le coryza.

Je ferai d'ailleurs, à cet égard, une remarque que beaucoup ont pu faire comme moi, c'est que les personnes souvent affectées d'un coryza, soit aigu, soit chronique, et qui sont presque toujours encrinées, comme elles le disent, ne sont pas plus posées que les autres à la production d'une tumeur lacrymale.

Le second, sur lequel paraît reposer, bien plus que sur des faits authentiques, un mode de traitement de la tumeur lacrymale, l'occlusion des voies lacrymales, imaginée par Nonani, consiste à regarder le sac lacrymal et le canal nasal comme à peu près inutiles dans l'économie, c'est-à-dire comme un objet de luxe. Dans les cas les plus ordinaires, les larmes seraient en partie absorbées par la muqueuse oculo-palpébrale, en partie évaporées au contact de l'air, de telle sorte qu'il n'en resterait plus pour traverser les voies lacrymales. Eh bien! la vérité est que, quoiqu'il soit l'action des voies lacrymales, et que nous ne nions point, d'ailleurs, dans ce cas elles peuvent avoir de vrai, qu'une bonne partie des larmes traverse, à l'état normal, les voies lacrymales, et, mêlée au mucus sécrété, concourt à lubrifier l'intérieur des fosses nasales. La preuve n'est-elle point ici nettement formulée dans cette sécheresse accidentelle de la narine dès qu'il survient un obstacle au passage régulier des larmes?

Quoi qu'il en soit, la tumeur lacrymale, à ce premier degré d'évolution, n'est encore caractérisée que par un obstacle, une obstruction fortuite, en quelque sorte. Les voies lacrymales ont perdu très peu de leur calibre normal; leur capacité est encore à peu près à l'état physiologique; c'est l'appareil folliculaire de la muqueuse, devenue le siège d'une inflammation morbide, qui fournit ce liquide blanchâtre, épais, filant, dont l'accumulation dans le sac lacrymal et dans le canal nasal barre le chemin aux larmes.

De temps en temps ce mucus aluminiforme, délayé par les larmes, est expulsé par la partie inférieure des voies lacrymales, spécialement pendant les secousses provoquées par l'éternement ou par l'action de se moucher. Alors les premiers symptômes de la tumeur lacrymale, tels que le larmoiement et la sécheresse de la narine, cessent pour quelque temps; mais une accumulation nouvelle du produit anormal de sécrétion ne tarde guère à leur donner naissance de nouveau.

Les choses se succèdent ainsi pendant un temps variable, et qui dure ordinairement plusieurs mois. L'expulsion du mucus aluminiforme par l'orifice inférieur des voies lacrymales devient de plus en plus rare, soit parce que ce produit est sécrété en plus grande quantité, soit parce qu'il a acquis une consistance plus grande; les larmes restent plus longtemps emprisonnées dans la partie supérieure des voies lacrymales, elles commencent à distendre la paroi antérieure du sac qui procède vers le grand angle de l'œil. La tumeur lacrymale proprement dite est dès lors formée. En pressant avec la pulpe du doigt sur cette tumeur, on fait refluer par les points lacrymaux une certaine quantité de larmes, facilement reconnaissables aux caractères physiques du liquide qu'elles ont en même temps, bien qu'au dernier lieu le plus ordinairement, des tractus blanchâtres transparents, albuminiformes.

Quelquefois, au lieu des larmes et du mucus restés distincts, il sort par les points lacrymaux un liquide très légère-

ment lactescence. Cette pression, qui vide momentanément le sac des fluides qui le distendent, ne rétablit pas toujours, même pour quelques instants, la perméabilité des voies lacrymales; car pour avoir vidé le sac, on n'a pas, par ce fait même, désobstrué le canal nasal. Aussi les larmes ne tardent-elles pas à remplir de nouveau la cavité que l'on vient pour ainsi dire de leur préparer.

Dans plusieurs cas, la pression exercée sur la partie antérieure du sac lacrymal fait refluer le liquide, partie par les points lacrymaux, partie par l'orifice inférieur du canal nasal.

Enfin quelquefois les fluides accumulés dans les voies lacrymales refluent exclusivement par le canal nasal; ce qui tient à ce qu'il existe, si une oblitération des conduits lacrymaux, cas assez rares, du moins un défaut de rapports entre l'épaisseur des conduits lacrymaux et la viscosité, la consistance du mucus accumulé.

Cette absence de reflux par les points lacrymaux du liquide sécrété peut se rencontrer à ce premier degré de la maladie; nous l'avons plusieurs fois fait remarquer sur des malades de notre consultation publique. Il peut d'ailleurs cesser d'un jour à l'autre.

Ainsi, voilà suffisamment défini ce premier degré de la tumeur lacrymale. Elle est caractérisée positivement par une hypersecretion de mucus qui s'accumule dans les voies lacrymales et, négativement, par l'absence de sécrétion purulente.

Cependant, avant de passer franchement du premier au second degré, de l'hypersecretion muqueuse à la sécrétion purulente, la tumeur lacrymale subit des oscillations assez fréquentes qu'il nous reste à signaler.

La tumeur lacrymale à peine douloureuse et d'accompagnement d'une très faible injection des paupières s'enflamme tout à coup sous telle ou telle influence accidentelle; mais dans tous les cas, par le fait même de l'obstruction des voies lacrymales, cette inflammation ou dacryocystite, pour peu qu'elle soit aiguë, a pour résultat de remplacer la sécrétion muqueuse par la sécrétion purulente. La maladie n'est cependant pas à deux degrés, mais à deux degrés de la même nature. L'inflammation disparue, l'hypersecretion de mucus se rétablit jusqu'à ce qu'une nouvelle dacryocystite vienne l'arrêter de nouveau. Ce n'est, en un mot, qu'après plusieurs inflammations aiguës des voies lacrymales que la maladie passe du premier au deuxième degré, du moins dans le plus grand nombre des cas.

Nous n'insistons autant sur les caractères propres à cette première période de la tumeur lacrymale que parce que ce motif qu'il ne faut jamais traiter par une opération chirurgicale la tumeur lacrymale au premier degré.

Notre pratique à cet égard se fonde sur des raisons tellement plausibles, qu'il suffit de les signaler pour montrer leur justesse.

En effet, un bon nombre de tumeurs lacrymales au premier degré restent stationnaires pendant un certain nombre d'années, à la condition, facile à remplir par le malade, de vider plusieurs fois dans la journée le sac lacrymal à l'aide de la pression, dont nous avons déjà parlé. Plus on reconnaît, plus on reconnaît que la tumeur lacrymale, plus le liquide expulsé est clair, transparent; mais, d'un autre côté, les larmes sont mêlées de mucus ou de muco-pus. On prévient de la sorte la dilatation du sac; son inflammation, et surtout son ulcération.

De plus, cette tumeur lacrymale, encore peu avancée, offre des chances réelles de guérison par des moyens plus simples que ceux de l'opération ordinaire. Aujourd'hui que la méthode très expéditive de Dupuytren par la caustique est, à juste titre, abandonnée par la plupart des chirurgiens, on ne saurait objecter la longue durée du traitement qu'il nous reste à indiquer; car le traitement qui consiste à pratiquer la dilatation progressive, soit simple, soit combinée avec la cautérisation, demande lui-même un temps fort long, si l'on veut mettre les malades à l'abri d'une récidive.

Nous n'opérons donc pas les malades atteints de tumeur lacrymale au premier degré, nous les traitons de la manière suivante, dont le succès, disons-le bien haut, dépend surtout de la docilité du sujet.

D'abord, nous administrons un traitement général si le malade est faible, lymphatique ou scrofuleux. Nous prescrivons un traitement antiphlogistique local si l'existence quelques traces de dacryocystite. Par exemple, des frictions faibles matin et soir sur la tumeur avec la pommade suivante:

Onguent mercurel double. 15 grammes.
Camphre. 2

Des purgatifs, quelques pédicules sont également prescrits. Je conseille assez souvent aussi l'emploi d'un collaire astrigent, mais plutôt dans le but de faire disparaître l'inflammation concomitante des paupières, que si est fréquente, que d'agir directement sur les voies lacrymales.

En effet, malgré la pression préalable que l'on a soin d'exercer sur le sac pour le vider et le disposer à recevoir quelque faible portion du liquide instillé dans l'œil, nous croyons peu au passage du liquide astrigent par les conduits lacrymaux, qui deviennent bientôt complètement imperméables par l'action même du liquide irritant.

Ce collaire peut néanmoins être utile d'une autre façon, en faisant disparaître l'inflammation des paupières, qui est une cause d'hypersecretion des larmes, lesquelles augmentent elles-mêmes outre mesure la distension du sac, point de départ de tous les autres accidents.

Pour combattre cette blépharite, nous donnons ordinairement la préférence au collaire suivant:

En camphre. 60 grammes.
Sulfate de cadmium. 1,50

A installer matin et soir entre les paupières. Mais c'est surtout à l'aide d'injections par les conduits lacrymaux qu'il faut traiter la tumeur lacrymale au premier

degré. Les injections détersives faites avec un liquide ordinaire, de l'eau, par exemple, sont le plus souvent insuffisantes, nous l'avons dit ailleurs (*Traité clinique des maladies des yeux*, 1847, p. 603); on peut néanmoins les pratiquer comme moyen de désobstruction, et avant de faire l'injection médicatrice proprement dite.

L'injection médicatrice peut être composée de l'une ou de l'autre des substances qui entrent dans les collyres astrignants les plus généralement usités. Nous croyons cependant qu'il n'est point indifférent de faire un choix parmi eux, et nous avons eu recours assez fréquemment aux solutions de borax, de tannin, de sulfate de cadmium, etc.; mais nous donnons maintenant la préférence à une solution étendue de teinture d'iode, d'après la formule suivante:

Eau distillée. 125 grammes.
Teinture d'iode. 5 —
Lodure de potassium. 5 —

On augmente ensuite graduellement, et selon les résultats obtenus, l'activité de ce liquide.

Les injections par les points lacrymaux et à l'aide de la seringue d'Anel doivent être faites tous les jours, ou au moins de deux jours l'un; il importe, en outre, qu'elles soient continuées pendant deux mois et demi ou trois mois, si l'on veut pouvoir compter sur leur efficacité.

Quoi qu'il en soit, il est une période de la maladie à laquelle nous n'employons plus les injections iodées; c'est celle qui est caractérisée par la sécrétion de matières purulentes à l'intérieur du sac, lorsque la formation du pus n'est pas seulement accidentelle et momentané, comme quand elle résulte d'une dacryocystite intercurrente, c'est à l'époque qu'il convient d'avoir recours; toute autre médication, bien qu'indiquée pour combattre tel ou tel symptôme, n'aura pas pour effet de guérir la maladie d'une manière définitive.

En retardant alors trop longtemps l'époque de l'opération, on laisse la tumeur lacrymale progresser de plus en plus, la peau qui recouvre les téguments devient épaisse, l'obstacle aux larmes augmente, de telle sorte qu'il faut ensuite une médication plus énergique et surtout plus longtemps continuée si l'on veut obtenir une guérison radicale et exempte de récidive.

L'opération de la tumeur lacrymale telle que nous la pratiquons est une combinaison de deux méthodes: la *cautérisation* et la *dilatation*. Dans cette manière de faire, que nous avons déjà exposée plusieurs fois, on s'attaque successivement aux deux points principaux de la maladie: à l'état catarrhal de la muqueuse par la cautérisation, et au rétrécissement du canal par la dilatation progressive.

DES PESSAIRES EN GÉNÉRAL.

Du pessaire à réservoir d'air en particulier,

Par M. le Dr GARNIER.

Les pessaires en bois, en buis et en gutta-percha; ceux en étoupe, recouverts de plusieurs couches d'huile de lin siccatif (improprement appelés pessaires en gomme élastique), présentent de nombreux inconvénients.

Composés de substances solides, ils ont une indélébilité qui rend leur usage non seulement plus d'un titre, et le plus souvent dangereux, mais qui leur est contraire.

Il convient d'examiner quels sont ces dangers:

- 1° Au moment de l'introduction du pessaire;
- 2° Pendant le séjour de cet appareil dans la cavité vaginale;
- 3° Au moment du retrait de ce même appareil.

1° Introduction du pessaire.

Cette introduction est toujours accompagnée de vives douleurs, même lorsque l'appareil a un petit diamètre. Cette circonstance s'explique par la dilatation forcée qu'éprouve l'anneau vulvaire. En effet, l'on comprend que, si la dilatabilité normale de cet anneau n'était pas dépassée, le pessaire serait sujet à tomber à chaque instant. Je dois même ajouter que dans un grand nombre de cas, un pessaire introduit avec la plus grande difficulté, à cause de son volume disproportionné avec le diamètre de l'anneau vulvaire, ne maintient cependant que très imparfaitement le col de l'utérus. Il est facile de se rendre compte de cette circonstance par la disposition anatomique du vagin. Il arrive, en effet, que, la partie supérieure de cet organe étant beaucoup plus large que la partie inférieure, les pessaires les plus volumineux que puisse admettre l'anneau vulvaire ballottent, pour ainsi dire, lorsqu'ils ont franchi cet anneau. Une autre cause favorise encore le déplacement des pessaires; je veux parler de la ferme affectée jusqu'ici à ces appareils, forme telle, que le plus grand diamètre du vagin (diamètre vertical) doit se trouver en rapport avec le petit diamètre du pessaire, et le grand diamètre du vagin (diamètre horizontal), avec le petit diamètre de l'appareil. Il résulte de cette disposition qu'un mouvement de bascule est inévitable, et que non-seulement les pessaires ne restent pas dans la partie supérieure du vagin, mais qu'ils se déplacent toujours dans le sens de leur grand diamètre. Le col utérin se trouve repousser sur une des parois latérales du pessaire, soit verticalement, soit obliquement, mais il ne reste jamais engagé dans l'ouverture pratiquée au centre de cet appareil pour donner passage aux écoulements naturels et accidentels, et dont je propose la suppression, sauf dans quelques cas particuliers.

2° Séjour du pessaire dans la cavité vaginale.

Le séjour des pessaires dans la cavité vaginale est toujours accompagné d'accidents, dont quelques-uns ne manquent pas d'une certaine gravité. Je citerai particulièrement:

- A. L'inflammation des parties contiguës au pessaire;
- B. Les réactions sympathiques de l'utérus, de la vessie et du rectum.

A. L'inflammation qui se produit toujours et nécessaire-

ment à la suite de l'application d'un pessaire reconnaît pour cause principale le contact plus ou moins longtemps prolongé d'un corps dur et résistant qui finirait par éroder les parties contiguës quand même il conserverait son poli, et il me sera facile de prouver que toujours ce poli s'altère au bout d'un temps très court.

Une autre cause non moins importante se joint à cette première cause d'inflammation: c'est la stagnation des mucosités utérines et vaginales, stagnation que les soins les plus minutieux, les injections les plus méthodiquement faites ne peuvent empêcher. Comment une injection pourrait-elle atteindre le col utérin dont elle est séparée par l'interposition d'un corps opaque plus ou moins volumineux?

La stagnation de ces mucosités amène leur décomposition qui détermine nécessairement l'érosion, l'ulcération du col utérin et des parois vaginales: c'est alors que survient une hypersécrétion muco-purulente qui ne fait qu'ajouter aux désordres déjà produits.

Cette stagnation des mucosités produit un résultat non moins fâcheux, l'altération du poli du pessaire.

Cette altération a lieu de différentes manières, suivant la composition du pessaire.

Lorsque le pessaire est en bois, en ivoire, etc., il résiste ordinairement plus ou moins à la macération; mais les mucosités vaginales ne tardent pas à s'attacher à sa surface, à l'encroûter irrégulièrement, de telle sorte que, dans quelques cas, il ne présente plus qu'imparfaitement sa configuration primitive.

Lorsque le pessaire est en composition, son tissu, baignant dans un liquide muco-purulent, s'altère promptement. Ses couches épidermiques, fendillées d'une manière irrégulière, présentent des saillies plus ou moins rugueuses, plus ou moins acérées, et, entre ces saillies, des sillons par où les mucosités vaginales pénètrent dans le tissu spongieux du pessaire et le réduisent en purulage. Arrivé à ce degré de décomposition, le pessaire répand une odeur dont on ne peut se faire une idée lorsqu'on n'a pas senti l'odeur du pessaire.

B. Les réactions sympathiques de l'utérus, de la vessie et du rectum sont souvent plus graves que la maladie elle-même à laquelle on a opposé le pessaire.

Ces réactions sympathiques sont de nature inflammatoire ou névralgique; ce n'est pas ici le lieu de les décrire avec détail. Qu'il me suffise d'appeler l'attention sur la fréquence des métrites et des cystites consécutives, et surtout des accidents de tout genre, de toute nature, accidents qui ne cèdent à aucun traitement tant que le pessaire reste en place.

Ces accidents hystériques sont surtout à craindre au moment de l'époque menstruelle par la surexcitation qu'éprouve alors tout l'organisme.

3° Retrait du pessaire.

Le retrait du pessaire est plus douloureux encore que son introduction.

Lors de l'introduction, la douleur n'est excitée que par le volume du pessaire, dont la surface est lisse et polie. Lors du retrait il y a production de nouveaux accidents dépendant des causes que j'ai déjà indiquées (altération du pessaire, etc.). Il n'est pas rare alors d'être obligé de pratiquer un véritable accouchement. Dans quelques cas même le pessaire ne peut être retiré que par morceaux; ce sont les cas dans lesquels les parois vaginales ont pris racine pour ainsi dire dans le tissu du pessaire altéré, fendillé. Alors surviennent des accidents formidables, des hémorrhagies, des déchirures des parois vaginales plus ou moins vastes, plus ou moins profondes, par lesquelles se peuvent faire des infiltrations purulentes dans le petit bassin, le péritoine, donnant lieu secondaires à des fistules urinaires, stercorales, etc.

Il est une espèce de pessaires (pessaires à bilboquet) dont je ne dirai que quelques mots, parce qu'ils sont à peu près abandonnés. Ces pessaires ne produisent pas des désordres aussi graves que les pessaires en gimbette, parce qu'ils ont un volume moins considérable, et que, leur introduction se faisant tous les jours, ils sont lavés et ne peuvent arriver à l'état de décomposition signalé plus haut; mais ils donnent lieu à une série d'accidents qui leur sont propres, et qui ont une grande importance.

Ils déterminent sur le col utérin une pression plus forte que les pessaires à gimbette, puisqu'il s'agit non-seulement de soutenir l'utérus, mais de le ramener dans sa position verticale. Il y a, pour obtenir ce résultat, une force de levier dont on doit tenir compte.

La présence de leur prolongement dans le vagin jusqu'en dehors des parties génitales détermine une pression très douloureuse dans le point où agit le bras du levier.

La femme qui porte un pessaire à bilboquet doit toujours avoir soin, lorsqu'elle s'assied, d'en boucher la partie antérieure du siège. Sans cette précaution la partie beurte le siège, remonte dans le vagin, et, refoulant brusquement l'utérus, y produit un retentissement douloureux.

Tous ces inconvénients, quoique très pénibles, pourraient être supportés si le pessaire à bilboquet remplissait le but, s'il opérât le redressement du corps de l'utérus dans les cas de déplacement; mais ce résultat n'a jamais obtenu, et la condition est illusoire.

Un grand nombre de praticiens, reconnaissant tous les inconvénients que je viens de signaler, ont renoncé à l'usage des pessaires, qu'ils remplacent dans tous les cas par des éponges de volume variable.

Je n'hésite pas à reconnaître que l'emploi des éponges est en même temps plus utile et moins dangereux que celui des pessaires composés de substances solides. Néanmoins cet emploi n'est pas exempt d'inconvénients.

Quoique compressible, l'éponge est introduite avec quelque difficulté; ce qui dépend non-seulement de son volume, mais de la nature spongieuse de son tissu, qui absorbe l'eau des injections et sèche à mesure qu'elle se retire. La difficulté de l'introduction augmente encore lorsque l'éponge arrive au

niveau où se trouve descendant le col de l'utérus, parce qu'il se sèche sur le vagin se joint la pesanteur du corps de l'utérus, en général hypertrophié.

Le retrait de l'éponge n'est facile que lorsqu'on a eu le soin de passer dans son tissu un fil communiquant avec l'extérieur. Lorsque ce fil casse ou lorsqu'il coupe la portion de l'éponge qui se trouve comprise dans son anse, la sortie de l'éponge ne peut plus, en général, être faite que par une main habile.

Les pessaires dont je propose l'adoption n'ont aucun des inconvénients inhérents aux appareils que je viens de décrire; ils remplissent toujours le but que je me propose, le soulagement ou le redressement de l'utérus.

Le problème à résoudre était celui-ci: construire un pessaire qui soit de petite dimension au moment de l'introduction, qui prenne un développement plus ou moins considérable lorsqu'il est arrivé au niveau du col utérin, et qui revienne à son premier état au moment du retrait.

Dans ces conditions, l'introduction du pessaire ne devait pas être douloureuse; le col utérin devait être maintenu aussi haut et aussi régulièrement que possible; la sortie du pessaire devait être aussi facile que son introduction.

Tel est, en effet, le résultat que j'ai obtenu en affectant le caoutchouc vulcanisé à la fabrication des pessaires; résultat confirmé par un grand nombre d'observations.

(La suite à un prochain numéro.)

PHARMACOPÉE SPÉCIALE.

Par M. A. CAZENAVE, médecin de l'Hôpital Saint-Louis.

ACIDE ARSÉNIEUX.

Acide arsénieux liquide.

Dans les hôpitaux allemands, on emploie sous ce nom un solution de 0,05 d'acide arsénieux dans 250 grammes d'eau distillée.

Une et progressivement six cuillerées le matin à jeun (Foy).

Formule du docteur Gibert.

Acide arsénieux. 0,05
Eau distillée. 500

Faites dissoudre à chaud; divisez en cinq fois, chacune pour un jour, jusqu'à guérison du malin.

Cette formule est généralement préférée par M. Gibert dans le traitement des maladies de la peau et notamment du psoriasis.

Philes asiatiques.

Acide arsénieux. 0,05
Poivre noir. 0,60
Gomme arabique. 0,01
Eau. q. s.

Triturez pour faire douze pilules; une par jour.

Cette préparation est fort active. C'est généralement celle que je préfère, en variant la dose de une à deux, et le plus souvent en la diminuant, d'après la formule suivante:

Masse de pilules asiatiques. 0,50
Extrait de taraxacum. 1,50

M. pour faire vingt pilules.

De une à deux par jour.

ARSÉNITE.

Un seul arsénite est employé en médecine; c'est l'arsénite de potasse, qui fait la base de la liqueur de Fowler.

Liqueur arsenicale de Fowler.

Acide arsénieux. 5,0
Carbonate de potasse. 5,0
Eau distillée. 500
Alcoolat de mélisse. 15

Faites bouillir l'acide, le carbonate et l'eau jusqu'à dissolution; ajoutez l'alcoolat après le refroidissement; filtrez; ajoutez q. s. d'eau pour avoir 500,0 d'une liqueur, qui contiendra ainsi un centième de son poids d'acide arsénieux. D'après la formule de la Pharmacopée de Londres, la liqueur de Fowler contient 1/20 d'acide.

C'est un médicament très énergique, qui demande à être employé avec prudence.

Suivant le conseil donné par Bielt, qui l'employait souvent, on commence par 2 ou 3 gouttes et l'on ne dépasse pas 12 gouttes, encore prises en deux doses par jour.

ARSÉNATES.

Liqueur ou solution arsenicale de Pearson.

Arsénate de soude. 0,05
Eau distillée. 30

Dissolvez et filtrez (Codex). Dose: de 1 à 2 et même 4 grammes progressivement. Cette préparation est plus douce, plus facile à manier que celle de Fowler. Je l'emploie de préférence chez les femmes, les enfants, contre les formes récentes.

Liqueur arsenicale de Bielt.

Arsénate d'ammoniaque. 0,20
Eau distillée. 125

Même usage et même dose que la précédente. (Annales des maladies de la peau et de la syphilis.)

À la suite du concours dont il a déjà plusieurs fois été question dans ce journal et qui paraît avoir été un des plus remarquables par la force des épreuves, MM. Demarquay et Adolphe Richier, anciens professeurs de la Faculté de médecine, ont été nommés chirurgiens du Bureau central des hôpitaux.

Le Prop.

Paris. Imprimé par PLON frères, 36, rue de Valenciennes.

Journal paraissant trois fois par semaine
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de Médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de Médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris, DÉPARTEMENTS,	Trois mois	8 fr. 50 c.
ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois	16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Un an	30 »

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉMYNT,	Trois mois	9 fr.
SARDAGNE, SAVOIE,	Six mois	17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an	33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOULOUSE,	Trois mois	10 fr.
GIBRALTAR.	Six mois	20 »
	Un an	38 »

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

PARIS, LE 12 MAI 1852.

statistique des opérations césariennes.

L'Observateur médical de Courtaut, qui publiait dans son avant-dernier numéro un article remarquable de son rédacteur en chef, M. le docteur Frédéric, relatif à l'avortement provoqué, a aussi fait un appel à ses abonnés, afin d'obtenir d'eux la communication de tous les cas d'opération césarienne dont ils auraient connaissance. Un habile praticien de Courtaut, M. Decoeque, a répondu à cet appel, et a adressé à M. Frédéric la relation sommaire de six de ces opérations. Ainsi que le font remarquer l'auteur et l'éditeur de ces observations, elles laissent à désirer sous le rapport des détails; mais au point de vue du résultat, elles sont suffisamment explicites pour pouvoir servir à une statistique. Nous aurions désiré un seul renseignement de plus : nous aurions voulu que M. Decoeque déclarât explicitement, ce qui paraît très probable d'après la forme de sa communication, que les six opérations qu'il relate sont bien les seules qu'il ait eu occasion de pratiquer.

En attendant que ce renseignement, qu'un scrupule d'exactitude nous oblige seul à demander, nous croyons devoir nous en tenir à ce que nous avons obtenu par M. Decoeque. En effet, ces six opérations ont eu cinq fois un résultat heureux pour la mère, et quatre fois pour l'enfant. Encore est-il à remarquer que les deux enfants qui ont succombé, et dont un même était mort avant l'opération, ont été tués par les manœuvres pratiquées pour les extraire par les voies naturelles. Nous attendrons de nouvelles communications avant de grouper les faits qu'on va lire avec ceux que nous avons déjà publiés, et par conséquent avant de tirer quelques inductions de ces faits. Mais il nous paraît extrêmement probable déjà que la statistique que nous avons provoquée conduira à des résultats bien différents de ceux qui ont été annoncés à tout hasard dans la dernière discussion de l'Académie.

M. Frédéric rappelle, à la suite des faits qu'on va lire, une observation fort curieuse d'opération césarienne, que nous ne croyons pas devoir publier ici, parce que nous ne sommes pas certain que l'auteur de n'ait pas pratiqué d'autres opérations. Mais nous la mettrons plus tard sous les yeux de nos lecteurs à titre de fait très curieux, et qui n'est de sa seule importance un point de vue pratique. — H. de Castelnau.

I. La femme Losvelde, née à Vandembroucke, âgée de

trente-trois ans, était en travail de son troisième accouchement le 15 août 1841; les deux couches précédentes avaient été heureuses; les enfants vivaient et étaient en bonne santé. Cette femme, d'une bonne constitution, avant son mariage n'avait jamais été malade, habitait un endroit salubre à Courtaut, dehors hameau la Couronne. Depuis son second accouchement, elle disait avoir beaucoup souffert de rhumatisme. Par le toucher on constatait un rétrécissement très prononcé au détroit supérieur, diamètre antéro-postérieur; ce rétrécissement n'a pas été mesuré, mais il était facile de s'assurer que la tête d'un enfant n'aurait jamais passé; aussi, le collègue Lagay, qui fut appelé en consultation, partageait-il la même conviction. Le travail alors avait duré depuis huit heures et n'était pas très intense; la poche des eaux n'était pas rompue, et les mouvements du fœtus constataient qu'il était vivant. Après avoir vidé la vessie et le rectum, la femme Vandembroucke fut immédiatement soumise à la section césarienne. Une incision fut faite sur la ligne blanche, s'étendant d'un pouce au-dessous de l'ombilic à un pouce au-dessus du bord du pubis; la peau, l'aponévrose abdominale et le péritoine étant convenablement incisées, une masse d'intestin fil saillie; elle gêna quelque peu l'incision de l'utérus, qui fut à peu près instituée sur la ligne médiane de cet organe; celle-ci amena au dehors, par le siège, un enfant du sexe masculin fort et bien portant; l'arrière-faix et les membranes furent extraites par la plaie; aucune hémorrhagie n'eut lieu, et l'utérus revint immédiatement sur lui-même; les crises de la fièvre favorisèrent la suite intestinale que l'on eut de la peine à réduire. On réunît la plaie de l'abdomen au moyen de quelques points de suture entrecroisés et de bandelettes de diachylon; un bandage de corps fut immédiatement appliqué autour du ventre, afin d'empêcher des ans d'intestin de se placer entre l'utérus et les parois de l'abdomen, et de s'engager ainsi entre les lèvres de la plaie faite à la matrice.

L'opération terminée, la malade fut mise au lit et maintenue dans le plus parfait repos. La guérison ne fut entravée par aucun accident; après dix jours on enleva les points de suture, et trois semaines après l'opération la femme Vandembroucke, avec son enfant, était à l'église.

II. La nommée Barbe Vandesoempe, épouse de François Samy, âgée de cinquante-deux ans, était mère de dix enfants; les couches précédentes avaient toutes été sans accidents. Enciente pour la onzième fois, elle entra en travail d'accouchement le 10 décembre 1843. L'enfant présentait le bras droit, qui déjà était engagé dans le vagin; le médecin D'huysse, étant appelé, constata un rétrécissement considérable au détroit supérieur; il y avait précisément la place suffisante pour laisser passer le bras de l'enfant; l'émersion sacro-vertébrale n'était plus au milieu du détroit supérieur, mais se trouvait de côté. M. Stas, médecin à Harlebeke, fut appelé en consultation, ainsi que M. Decoeque, de Courtaut. L'enfant alors ne donnait plus signe de vie; le poulx, dans le bras droit, avait cessé de battre.

L'épouse Samy, femme, habitait la campagne (Village de Harlebeke), avait toujours été bien portante jusqu'en 1841; alors elle fut atteinte d'une tumeur blanche au genou droit. À dater de cette époque sa santé se détériora, elle fut obligée de rester chez elle durant deux ans dans une position assise ou couchée; son mal cependant, au moment de son

accouchement, était en voie de guérison; sa santé aussi était meilleure; la tumeur blanche n'avait jamais suppuré. Les renseignements sur l'enfant, qui elle a subi durant ces deux années manquaient complètement.

Conformément à l'avis unanime des médecins traitants, l'opération césarienne fut faite par M. Decoeque. Le travail alors durait depuis quinze heures. Les détails du manuel opératoire ne présentent rien de particulier. L'enfant, du sexe masculin, était mort. M. Decoeque fit le même pansement que chez la femme Vandembroucke, sujet de la première opération; la guérison ne fut entravée par aucun accident, et quatre semaines après l'opération l'épouse Samy était rétablie.

III. L'épouse de Pierre Vandemoortele, âgée de trente-trois ans, appartenant à la classe ouvrière, habitait Courtaut, dehors hameau le Hooge; sa santé était bonne; elle était mariée depuis quatre ans. En 1843, elle fut enceinte pour la première fois; l'accouchement, alors appelé pour la délivrer, eut recours à la craniotomie. En 1845 (mois de novembre), enceinte pour la seconde fois, elle fit appeler MM. Decoeque et Samels; elle était alors en travail d'accouchement depuis sept heures. Par le toucher vaginal, on constata un rétrécissement très prononcé au détroit supérieur, diamètre antéro-postérieur; la colonne vertébrale avait présenté des incurvations, les membres inférieurs étaient contrefaits; cette femme, dans son enfance, avait été atteinte de rachitisme.

Les mouvements de l'enfant étaient sensibles pour l'accoucheur et pour la mère. D'après l'avis de MM. Decoeque et Samels, l'accouchement par les voies naturelles était impossible, à moins d'avoir recours à la craniotomie. L'enfant présentait la tête, et la poche des eaux ne s'était pas encore rompue; le col de la matrice était peu ouvert.

L'épouse Vandemoortele engagea les accoucheurs à tenter tout ce qui était possible pour avoir un enfant en vie; l'opération césarienne fut donc décidée. Au moyen d'un bistouri convexe, une incision fut faite sur la ligne blanche, qui s'étendait d'un pouce au-dessous de l'ombilic à un pouce au-dessus des pubis; les parois du ventre et de la matrice furent successivement incisées avec toutes les précautions voulues; l'enfant fut saisi par le siège et amené dehors avec un peu de résistance du côté de la tête, parce que, la matrice revenant instantanément sur elle-même, l'ouverture faite à cet organe était diminuée; l'arrière-faix fut facilement extrait.

L'enfant, du sexe féminin, était vivant et bien portant et très volumineux. Le pansement fut le même que dans les deux cas précédents. La femme, entourée de tous les soins possibles, fut mise au lit et maintenue dans le plus grand repos. Une métrite-péritonite ne tarda pas à se déclarer, et la femme Vandemoortele succomba deux jours après l'opération.

IV. Virginie Demunck, âgée de trente-trois ans, épouse de Bernard Duprez, appartenant à la classe ouvrière et habitant une petite maison assez bien aérée dans la commune de Bissegem, non loin de l'église. Sa santé est bonne; elle ne se rappelle pas avoir été malade, cependant toutes les traces d'une affection rachitique sont probablement encore à être attribuées à son enfance. La colonne vertébrale offre deux courbures; le détroit supérieur, dans son diamètre antéro-postérieur, est rétréci considérablement; les membres inférieurs sont difformes.

Fagon, dans une courte improvisation, remercia la Faculté des honneurs qu'elle lui décernait, et envia ses membres à un banquet qui eut lieu au Jardin-des-Plantes.

Plusieurs poètes, entre autres Santeuil, rimèrent en l'honneur du premier médecin du roi; et Vernage, d'ogon, en 1703, fit frapper pour jeter de son décanat le buste de Fagon, avec cet inscription :

Schale tutela præsens.

Le crédit dont il jouissait près de son illustre client lui servit à l'avancement de la science; car ce fut sur sa demande que Plumier, Surian et Lignon furent envoyés en Amérique, Feuillel au Pérou, Sarrazin dans la Nouvelle-France, Lippi en Égypte, et Tournouet en Asie.

L'Académie des sciences, jalouse de s'attacher un nom aussi répandu, l'admit comme membre honoraire en 1699.

Un grand événement se préparait. L'homme qui devait donner son nom à son siècle, qui avait imprimé un sublime élan aux arts, aux sciences et aux lettres; auquel le génie de la guerre avait prodigé tant de succès, et qui, des facilités de la plus belle science, était arrivé à fautes, cet homme devait subir le sort réservé aux autres mortels; il devait souffrir et mourir comme le plus humble de ses sujets.

... Mors aquo pulsus pede pauperum tabernas,
Regnante turres. (HOAT.)

Depuis un an, Maréchal et Louis-Charles qui vivaient dans l'intimité du roi s'apercevaient que sa santé se déclinait. Fagon, à cette époque, était avancé en âge, ses facultés avaient baissé; il ne remarqua pas, ou feignit de ne pas remarquer ce changement. Maréchal s'en

entendu, se rangea du côté de la Faculté, et s'appuya avec tout de force la requête adressée par cette dernière au roi, qu'elle sortit triomphante de la lutte. Le résultat de cette requête, en effet, fut, par déclaration du roi (1694), la chambre royale des universités provinciales fut supprimée. Deux ans après, après déclaration portant que nul ne pourrait pratiquer l'art de guérir dans Paris ni dans ses faubourgs, quoique ayant obtenu des degrés dans les autres universités du royaume, à moins qu'il ne se fût présenté devant la Faculté de Paris pour y prendre de nouveaux degrés et subir de nouveaux examens, qui prirent le nom de jubilé.

La Faculté, pour reconnaître le service que Fagon lui avait rendu, fit faire son portrait, qu'elle plaça dans le lieu ordinaire de ses séances. Il était de grandeur naturelle, et était représenté assis.

Tournouet, que Fagon avait fait venir d'Aix à Paris, et auquel il avait fait obtenir la chaire de botanique au Jardin-des-Plantes, avait précédemment subi ses épreuves devant la chambre royale. Il fut admis à l'enseignement de la Faculté; ce fut à Fagon qu'il dédia sa thèse. Celle-ci était placée dans un cadre magnifique orné de dorures et de sculptures, et était recouverte d'un globe en verre de Bohême. Au frontispice, on voyait le portrait de Fagon, et au bas se trouvaient des vers latins du poète Santeuil, dont voici la traduction par l'abbé Bosquillon :

Louis cachait encore son choix,

Que le public tout d'un vol,

Pour premier médecin le nommait par avance !

(Quel destin est commun à ta vaste science !

C'est à toi d'assurer le salut de la France

En conservant les jours du plus puissant des rois.

FEUILLETON.

FAGON.

(Fin. — Voir le numéro précédent.)

Fagon n'aimait pas le père Letellier, confesseur du roi. La première fois qu'il le vit, ce fut dans les appartements du roi; le premier médecin était assis là, dans un coin, toussant, crachant, amaigri et voûté, et appuyé sur sa canne à pomme d'or. Il recula à l'aspect du père Letellier, qui était d'une laideur repoussante. Louis XIV ayant demandé à ce dernier s'il était parent de M. Letellier, il répondit : « Non, sire ! je ne suis qu'un pauvre paysan de la Basse-Normandie, où mon père était forgeron. » À ces paroles, dites d'un air d'humilité où perçait l'hypocrisie, Fagon s'écria tout bas : « Quel sacré... ! Le nom de bl... ! récemment introduit dans le vocabulaire des néologismes, n'était pas encore inventé. »

Il était brutal, comme on voit, dans l'expression de sa pensée, et la présence de ce monarque qui faisait trembler l'Europe n'était rien à l'énergie de sa parole.

Cet homme, si entier dans ses opinions, qui s'exaltait quand il s'agissait des prérogatives de sa profession, devenait tout d'un coup si humble et si craintif devant le roi, que, dans l'enseignement de la médecine, et qui, rival de la Faculté de Paris, délivrait le diplôme de médecin après des années moins nombreuses et moins difficiles que celles exigées par la nôtre dernière. Une violente hostilité éclata entre elles. Il y eut deux morts. Fagon, bien

En 1844 (mois de septembre), la femme Duprez, enceinte pour la première fois, fut délivrée au moyen de la craniotomie.

En 1845, la femme Duprez fut encore enceinte, et le travail de l'accouchement eut lieu en octobre, même année. L'enfant présenta les pieds. Les deux accoucheurs présents firent des tentatives pour faire l'extraction; ils parvinrent à faire sortir le fœtus, mais il leur était impossible d'amener la tête: les efforts qu'ils firent pour y parvenir produisirent la détournement. Celle-ci eut une opération, la tête n'en échappa que mieux à toutes leurs tentatives d'extraction ou de broiement; pour en venir à bout, ils firent l'opération césarienne. Et, qui le croirait! cette malheureuse mère a fini par se rétablir.

En 1849, la femme Duprez était enceinte pour la troisième fois; le travail se déclara le 11 juin; les couches précédentes lui avaient inspiré un sentiment de frayeur pour les accouchements qu'elle avait délivrée antérieurement; elle pria MM. Decoeque et Wambres de vouloir l'assister dans le pénible passage qu'elle allait faire; le travail alors durait depuis sept heures; la poche des eaux n'était pas rompue; l'opération césarienne fut décidée.

Cette opération eut lieu au point de remarquable; elle a donné le jour à un enfant bien portant du sexe féminin; M. Decoeque a suivi le procédé opératoire décrit précédemment; les pansements aussi ont été faits de la même manière.

Le traitement consécutif a été laissé au soin de M. Wambres; les détails ultérieurs manquent sur la marche du mal; mais toujours est-il que la femme Duprez s'est rétablie, et que quelques mois après l'opération elle jouissait des attributs d'une bonne santé, ainsi que son enfant.

V. Thérèse Vanvieuve, épouse de Jérémie Velge, cultivateur à Deeryk, primipare, âgée de trente-trois ans, ressentit les douleurs de l'enfantement le 19 septembre 1843; elle fit appeler le médecin de l'endroit, M. Nottebaert Vital, qui constata une présentation de la tête, une rigidité du col de la matrice et un rétrécissement considérable du droit supérieur, diamètre antéro-postérieur. Dans la prévision d'un accouchement des plus graves, le médecin de Deeryk fit appeler son collègue M. Decoeque, de Courtrai.

M. Decoeque, étant absent, ne put s'y rendre qu'après que le travail avait duré plus de vingt-quatre heures; la femme était épuisée de fatigue, la poche des eaux écoulée depuis deux heures et le col de la matrice effacé; le fœtus ne donnait aucun signe de vie; le rétrécissement du droit supérieur était si considérable que les accoucheurs n'osèrent entreprendre aucune tentative de craniotomie. Cette malheureuse mère offrait plusieurs déformités à la colonne vertébrale et aux extrémités inférieures.

L'opération césarienne fut considérée comme la seule ancre de salut pour la mère; elle fut immédiatement faite par M. Decoeque, qui retira du ventre de la mère un fœtus mort du sexe féminin.

M. Vital Nottebaert fut chargé des soins consécutifs à rendre à la femme Velge, qui a fini par se rétablir.

VI. Virginie Opsomers, âgée de trente-sept ans, primipare, ressentit les douleurs du travail le 7 mai 1851, à onze heures du matin; la sage-femme qu'elle avait fait appeler fit avertir M. Decoeque à cause de l'étroitesse extrême du bassin; en effet, par une exploration même assez superficielle, il était facile de s'assurer que la femme Opsomers n'aurait jamais été délivrée par les seuls effets de la nature. M. Decoeque croyait à la nécessité de la section césarienne; il fit appeler son collègue Frédéric, de Courtrai.

La femme Opsomers, qui appartenait à la classe la plus infime de la société, habitait dans la basse ville, à Courtrai, une maison située dans une petite cour très insalubre. Cette femme présentait un ensemble de déformités très difficile à décrire; sa taille est de 1 mètre 15 centimètres; la colonne vertébrale est courbée en deux sens, elle est fortement arquée dans le sens antéro-postérieur, puis présente une seule incurvation latérale très prononcée, dont la convexité est à gauche; l'épaule gauche est beaucoup plus élevée que la droite; la réunion du sacrum avec la colonne vertébrale forme encore un angle prononcé, dont la convexité est postérieure; cet angle est très bas; le sacrum est raccourci et très convexe; la pointe du coccyx et les deux tubérosités de l'ischion sont rapprochées, au point que l'on a vu la peine

du monde à introduire le doigt dans le vagin qui ne parvenait pas à atteindre le col de la matrice. Nous étions à nous demander comment cette femme était devenue enceinte. Au niveau de l'ombilic la femme Opsomers présentait une hernie considérable, sa plus grande circonférence mesurait 32 centimètres. Cette malheureuse personne était encore d'une constitution éminemment lymphatique, son teint était blême, les chairs flasques, la peau sèche, sale, grêlée, sans action, et les muqueuses pâles; le poulx était misérable, les battements du cœur de l'enfant étaient sensibles. Après dix heures de travail la vessie était vidée, M. Decoeque procéda à l'opération césarienne; celle-ci ne présenta rien de particulier; seulement la poche des eaux n'était pas rompue, au moment d'inciser l'intérieur il s'en écoulait une grande quantité dans la cavité du péritoine; l'enfant, du sexe masculin, était en vie et bien portant.

Les points de suture appliqués et le pansement terminé de la même manière que dans les cas précédents, la hernie ombilicale descendit jusqu'au niveau de la vulve, de manière à masquer l'incision.

La femme Opsomers fut mise au lit, et passa une assez bonne nuit; le lendemain son état était satisfaisant, et on lui permit quelques cuillerées de bouillon de veau.

Le 9 mai, la malade se fit grippée, le poulx imperceptible; une once d'onguent mercuriel double fut prescrite pour faire trois frictions.

Le 10, la malade est un peu mieux. On continue les frictions d'onguent mercuriel, une demi-once dans les vingt-quatre heures.

Les 11 et 12, l'état s'améliore; elle prend du bouillon de veau.

Les 13 et 14, la femme est assise dans son lit. On lui permet une soupe au bouillon; elle a une sale selle.

Le 23, M. Decoeque enlève les points de suture.

Il est à remarquer que la sécrétion lactée ne s'est point établie; l'écoulement des lochies a aussi été peu abondant.

Un mois après l'opération, la femme Opsomers était totalement rétablie.

Nous devons faire observer que dans les opérations qui viennent d'être relatées l'on n'a pas fait usage d'anesthésiques.

HOPITAL SAINT-ANTOINE. — M. CHASSAGNAC.

De l'extraction des corps étrangers implantés dans la cornée.

L'implantation des corps étrangers dans la cornée constitue un accident que l'on est à même d'observer très souvent dans les quartiers où résident spécialement les grandes industries. Sous ce rapport, l'hôpital Saint-Antoine est peut-être un de ceux où l'on trouve le plus d'occasions de se livrer à l'étude de ce genre de faits.

De ces corps étrangers, ceux que l'on rencontre le plus habituellement sont les paillettes ou éclats métalliques. L'opération chirurgicale qui consiste à les extraire est très simple, puisqu'il suffit souvent de toucher légèrement avec la pointe d'une aiguille à cataracte le lieu d'implantation du corps étranger pour en obtenir l'extraction. Mais, de ce que, dans certains cas, cette opération est très simple, on aurait grand tort de conclure :

1. Qu'elle est toujours exempte de difficultés;

2. Qu'un manuel opératoire peut se dispenser de règles précises et arrêtées.

Nous croyons, nous, qu'il y a utilité réelle à en faire une opération réglée, au lieu de l'abandonner aux inspirations du moment. Nous devons donc faire, à ce sujet, l'historique des circonstances par suite desquelles nous avons été amené à formuler une règle de conduite invariable, et qui peut rendre aussi décisives qu'exemples de tâtonnements les manœuvres du chirurgien dans les cas de ce genre.

Pendant longtemps nous avons eu recours, ainsi que le font très probablement la plupart des chirurgiens, à l'usage pur et simple de l'aiguille à cataracte. Les paupières étant maintenues écartées, nous cherchions, en profitant des courts moments d'immobilité du globe oculaire, à saisir, en quelque sorte au vol, le corps étranger.

Cette manière de faire, qui réussit chez certains sujets, est défectueuse pour les cas difficiles. Il y a plus, elle est

dangereuse lorsqu'il y a incrustation un peu profonde de corps étrangers dans l'épaisseur de la cornée.

Les imperfections de ce mode opératoire, ses difficultés, ses dangers même, tout cela tient en grande partie à une seule cause, la mobilité volontaire ou involontaire de l'œil du malade.

Il en est une autre cependant qui n'a peut-être pas été suffisamment signalée, et voici en quoi elle consiste. Quelquefois ces explications sont nécessaires à ce sujet.

La plupart du temps les corps étrangers dont nous nous occupons sont des paillettes métalliques lancées avec force contre la cornée. Ces paillettes sont quelquefois déjà oxydées avant leur implantation; mais quel que soit, sous ce rapport, l'état antérieur des parcelles métalliques, leur oxydation fait à partir du moment de l'accident, des progrès rapides sous l'influence des chlorures alcalins des larmes lacrymales. Elles prennent donc très promptement, dans leur nouveau séjour, cette couleur fauve et bistre qui appartient à la rouille.

Or, si cette coloration se détache sur un fond blanc, comme quand l'iris a cette couleur, ou bien sur un fond clair, comme même un peu verdâtre, la coloration propre du corps étranger est tellement saisissable, que le chirurgien suit tout de suite non-seulement à quoi il a affaire, mais encore le point précis où doit porter son instrument. Les choses sont loin de se passer ainsi, si l'on a affaire à un sujet qui, par suite de ses yeux qui ont été appelés les yeux noirs, la couleur de l'iris offre précisément la couleur brun-fauve propre à la rouille très foncée. Il devient très difficile, chez ces sujets, de bien discerner le corps étranger, et surtout de le discerner avec la netteté suffisante pour faire tomber l'extrémité de l'aiguille bien exactement sur le point qu'il doit atteindre. Le besoin d'accroître momentanément la puissance visuelle de l'observateur se fait alors vivement sentir.

Enfin, si des cas où, par le seul fait de son exigence, le corps étranger qu'on veut enlever donne lieu à une kératite, se dérobe à la vue du chirurgien.

Il est évident que ces difficultés s'accroissent de ce que la mobilité incessante de l'œil, en pareil cas, a, perpendiculairement au rôle de l'observateur.

Si maintenant nous examinons les suites auxquelles vont donner lieu les difficultés qu'on vient d'énumérer, voyons d'abord :

1. La chance d'un insuccès radical de la tentative d'ion, et la persistance du corps étranger dans l'espèce de nid qu'il s'est creusé au sein du tissu corneal. De là des conséquences qui peuvent aller jusqu'à une perforation ulcéreuse de la cornée;

2. Des plaques plus ou moins profondes, des lésions plus ou moins étendues de cette membrane, une fatigue très grande pour l'œil qui est le siège de tentatives répétées et impuissantes; enfin un échec toujours pénible pour le chirurgien qui vient de manquer son but.

Par suite de ces insuccès, nous avions d'abord tenté d'enlever ce que nous appelons l'immobilité par tolérance, au moyen de la manœuvre suivante déjà connue des chirurgiens, et qui consiste dans des attouchements plus ou moins répétés de la surface corneale avec des os de l'aiguille, dans le but de créer une accoutumance qui rende l'œil moins sensible à l'action efficace et directe de la pointe de l'instrument. Mais il est des sujets chez lesquels cette sorte d'éducation de l'œil se fait trop difficilement ou trop lentement.

Dans un cas très embarrassant par suite de l'indolence du malade, nous avons eu recours, avec un plein succès, à l'emploi du chloroforme. On opéra alors comme on le ferait sur l'œil d'un cadavre.

Ce moyen doit être conservé; mais il constitue une préparation peut-être disproportionnée avec le peu de gravité de l'opération dont il s'agit, et d'ailleurs certains malades résistent de s'y prêter.

Nous avons donc adopté, pour méthode générale dans les cas de ce genre, le procédé que nous allons décrire.

Mais auparavant résumons les indications ou plutôt les desiderata du manuel opératoire. Les voici :

Opérer sur l'œil complètement immobilisé;

2. Déterminer, quand cela est nécessaire, l'accroissement d'évidence des objets, au moyen des instruments grossissants.

ouvrit à Fagon, qui ne l'écouta pas. Alors Marchal alla voir M^{me} de Maintenon, et l'assura que Fagon s'abusait sur l'état de Louis XIV. Il ajouta qu'il y avait encore de la ressource, mais qu'il était important le mal devenait très sensible. La venue de Scarbon, dont la conduite, dans cette circonstance et dans plusieurs autres, ne peut être justifiée, répondit avec colère que M. Fagon était bien juge dans la question, qu'elle s'en finit à sa science; et elle ajouta qu'il n'y avait qu'un ennemi personnel de Fagon qui pût tenir un pareil langage.

Pour combattre les longues et douloureuses attaques de goutte dont le roi souffrait depuis longtemps, Fagon le faisait entourer tous les soirs d'un grand nombre d'oreillers remplis de drap, qui provoquaient des sueurs si abondantes, que chaque matin il fallait l'essuyer et le froter avec du lin passé sur le feu. Au lieu de vin de Champagne qu'il lui faisait passer, Fagon l'avait mis en vin vieux de Bourgogne trempé de moitié d'eau. Il n'eut pas besoin de défendre l'usage du thé, du café, ni du chocolat, que le roi n'avait jamais pris. A son lever, on substituait au pain, au vin et à l'eau, un déjeuner ordinaire, deux tasses d'une infusion de sauge et de verveine.

Souvent en se mettant au lit, et entre ses repas, il prenait quelques verres d'eau sucrée aromatisée d'un peu de fleurs d'orange, ou bien il croquait quelques pastilles à la cannelle; et cela continuait le matin à la glace. Dans les dernières années de sa vie il était sujet à une constipation opiniâtre, que Fagon cherchait à combattre par l'usage de mères, de melons et de figues très avancés en maturité. Au dessert il mangeait encore d'autres fruits et beaucoup de sucreries. Au souper, il devait une énorme quantité de salade, de potage et d'aliments très épicés. Cet abus de la salade, des épi-

ces et des friandises surcrautes était blâmé par Fagon, qui, pendant que le roi mangeait, donnait des signes d'improbation très comiques; il n'osait rien dire, mais il s'en plaignait à Livry, premier maître d'hôtel, lequel lui répondait avec grand sérieux: Monsieur Fagon, si c'est à nous à purger le roi, c'est à moi le nourrir.

Le roi n'eût ni la vention, ni les conseils aquatiques, ni était fort gourmand des autres viandes, dont cependant il s'abstenait pendant la plus grande partie du carême. Quoiqu'il fût grand mangeur, il n'avait jamais faim en se mettant à table; mais à peine avait-il quelques cuillerées de potage, que l'appétit se dessinait avec une telle énergie, que ceux qui l'entouraient étaient surpris qu'un estomac humain put contenir une si prodigieuse quantité d'aliments. On comprend qu'avec un pareil régime, à soixante-dix-sept ans, la santé ne pouvait manquer d'être compromise: c'est en effet ce qui arriva.

Le 14 août 1715, le roi se sentit indisposé et se coucha; la nuit fut agitée, la soif vive. Dans la journée du lendemain il dina dans son lit, et se leva pour se rendre dans les appartements de M^{me} de Maintenon.

Le 16, mauvaise nuit; soif.

Le 17, même état.

Le roi, qui s'avait jamais voulu permettre à Fagon de coucher dans sa chambre, y consentit pour la première fois.

Le 18, même état.

Fagon, ayant été le poulx, le trouva bon.

Le 21, quatre médecins furent en consultation; ils approuvèrent Fagon dans tout ce qu'il avait dit et fait, et d'un commun accord prescrivirent un purgatif avec la casse. Depuis quelques jours le roi s'abstenait de pain et de viande, qu'il ne pouvait plus mâcher,

étant privé de ses dents; il se bornait à des potages, des œufs, et de la viande mise en menus morceaux.

Le 22, la maladie s'est plus grave. Nouvelle consultation de quatre autres médecins, qui donnent une complète approbation à la conduite de Fagon, et qui ordonnent la détection de quinquina et le lait d'ânesse.

Le 24, la malade ne peut avaler que des liquides. On le met au lit; et comme il se plaint de souffrir des douleurs très vives dans une jambe, on examine celle-ci, et on y remarque des traces gangréneuses. Fagon, et ses confrères ont aux abois; ils suppriment le quinquina et le lait d'ânesse, et se bornent à faire, Fagon déclare « qu'il croit affecté d'une fièvre lente par la Peleie » c'est, et à l'excuse de ne lui avoir rien fait, sur ce qu'il ne voulait point de remèdes, et qu'il ne se croyait pas si malade.

Le 25 août et les jours suivants le mal augmente, les nuits sont agitées, à chaque instant le malade dit ses prières en joignant les mains, et se frappe la poitrine avec force au Confiteor.

Un empirique nommé Lebrier, paysan provençal, tandis qu'il cheminait de Marseille à Paris, apprit la position du roi. Il se rendit à Versailles, disant qu'il avait remède souverain pour guérir la gangrène. Le roi se trouva dans un état si désespéré, que les médecins consentirent à lui laisser tenter un essai, à l'exception de Fagon, qui s'y opposa énergiquement. A ce refus, le paysan provençal traita Fagon si rudement, que celui-ci en fut tout abasourdi. Cependant l'empirique l'emporta, et administra au malade six grains de son remède, et le lendemain d'Albanus. Peu de temps après, sous l'influence de l'alcool, le poulx se releva, mais étant devenu de nouveau très mauvais, on lui fit prendre une nouvelle dose de ce breuvage quelques heures après.

PREMIÈRE INDICATION. — Agir sur l'œil complètement immobile.

La condition d'immobilité, sans être absolue, n'est pas de celles dont on puisse se passer impunément pour la bonne exécution du manuel opératoire. On peut ajouter que toutes celles qui l'exigent, l'exécution du procédé opératoire s'en trouve singulièrement favorisée. Il ne faut donc pas attendre l'immobilité comme un hasard heureux, mais l'imposer comme règle de l'opération dans tous les cas.

Les ophtalmostats ont été déjà proposés et employés dans ce but. Mais il y a un choix à faire; et, sous ce rapport, comme sous plusieurs autres, nous rangerons les ophtalmostats en trois classes :

- 1° Ceux qui dilataient et immobilisent les paupières ;
- 2° Ceux qui immobilisent le globe de l'œil ;
- 3° Ceux qui remplissent ce double but en même temps, et qui sont à la fois dilateurs des paupières et fixateurs de l'œil.

C'est dans cette dernière classe que doit être choisi l'instrument. L'ophtalmostat de Lusardi s'y trouve; c'est celui que nous avons adopté pour le cas dont il s'agit.

Nous l'appliquons donc de la même manière que quand on s'en sert dans l'opération de la cataracte par abaissement, et nous pouvons assurer pour ce avoir vu faire usage il y a longtemps, qu'il est instrument rend de véritables services et qu'on peut s'en être tout de négliger dans la pratique de l'abaissement.

SECONDE INDICATION. — Accroître artificiellement le degré d'évidence du corps étranger.

L'emploi d'une bonne loupe suffit à ce but, et nous a toujours parfaitement réussi. Quoique la main gauche puisse substituer à la fois à la tenue du *speculum oculi* et à celle de la loupe, nous avons coutume, une fois le spéculum mis en place, d'en confier le manœuvre à un aide, pendant que de la main droite, devenue libre, nous adaptons les distances de nous aux besoins visuels de l'opérateur.

La loupe doit être choisie à tige très fine et très élastique, qu'elle est alors mieux disposée pour accomplir l'immobilité du globe de l'œil. Elle doit être munie d'un ressort qui permet le mouvement de bascule ou de cure-dent, par lequel on peut le corps étranger. Le fer de la aiguille est droit, tantôt recourbé, suivant l'exigence des cas.

En résumé, voici le procédé que nous employons :

Le malade étant à genoux, puis assis sur ses talons, le spéculum est appliqué de manière à obtenir l'immobilité des paupières et leur ouverture suffisante, ainsi que l'immobilité du globe de l'œil. Le manche de l'instrument ainsi placé est tenu à la main gauche. De la main droite nous adaptons une bonne loupe à la distance convenable nécessaire, et nous extrayons avec le corps étranger avec la pointe de l'aiguille sans trouver de difficulté sérieuse, quelque solidement et profondément que soit implanté le corps à extraire.

Nous avons agi de cette manière avec un succès constant, mais notamment le 7 novembre 1851, à la consultation de l'hôpital Saint-Antoine, chez un serrurier qui présentait une paille de fer tellement implantée dans la cornée gauche, qu'elle ne faisait plus relief à la surface de cette membrane. La réussite a été complète. C'est de la même manière et avec le même résultat que nous avons agi dans le cas suivant.

Admant (Charles), âgé de dix-sept ans, rue de la Roquette, 157, vient à la consultation de l'hôpital Saint-Antoine le 26 janvier 1852. Ce jeune homme était occupé à tailler du marbre, lorsqu'un petit fragment du burin, venant à se détacher, alla lui frapper l'œil et s'implanta dans la cornée. Le lendemain matin, il se présente à la consultation avec une vascularisation considérable de l'œil, de la photophobie et du larmoiement. On lui expose le premier aspect, on aperçoit l'existence de la parcelle métallique, qui correspond à la hauteur de segment inférieur de la pupille.

Après avoir fixé l'œil au moyen de l'ophtalmostat de Lusardi, le manche de cet instrument est confié à un aide, et pendant que l'immobilité du globe est maintenue, tenant la loupe de la main gauche, l'aiguille à cataracte de l'autre main, la pointe d'acier est complètement retirée.

Le lendemain, 27 janvier, le malade revient à la consultation; l'œil conserve un peu de rougeur; mais la douleur est

complètement abolie. Les jours suivants nous avons revu ce malade, dont la guérison a été complète.

Tous ceux qui ont observé le phénomène de l'implantation des parcelles métalliques dans la cornée auront été frappés de deux choses très dignes d'être notées.

C'est 1° l'intensité des phénomènes phlegmasiques qui accompagnent la présence de parcelles aussi petites que celles qu'on observe dans certains cas, et la persistance avec aggravation des accidents tant que le corps étranger reste sur place ;

2° Leur apaisement subit et l'étonnante bénignité de ces phlegmasies, du moment même que leur cause provocatrice est écartée.

Si nous avions besoin que quelque chose vint nous révéler l'existence nécessaire d'un tissu organique spécial, soit des tissus de l'œil, soit de la totalité de l'organisme, pour que les altérations de la cornée prennent le caractère sérieux et la durabilité que nous leur voyons dans certains cas, l'étude des kératites par la présence d'un corps étranger suffirait à nous en instruire. En effet, voilà un œil vascularisé, hyperémique à un degré que nous ne offrait pas les phlegmasies les plus violentes. Le corps étranger qui suscite tout ce trouble est mis de côté, et à l'instant même s'évanouit tout ce milieu inflammatoire et congestif. Là au contraire où la cause locale de phlegmasie n'a pas ce degré de localité propre à l'existence d'un corps étranger, l'inflammation s'opprime à l'aide des moyens de traitement les plus énergiques, et dans tous les cas s'arrête n'importe quand, cette instantanéité de cessation qui succède à l'enlèvement mécanique de l'agent excitateur. Grand enseignement pour le clinicien et le thérapeute, et qui se traduit par ceci : Les causes prédisposantes jouent le grand rôle dans les phlegmasies oculaires, les causes locales et directes le plus petit. Rendez-vous maître des premières, vous aurez bon marché des secondes.

HOPITAL SAINT-LOUIS. — M. DEVERGNE.

Leçons théoriques et cliniques sur les maladies de la peau.

Recueillies par MM. CH. MARIEUX et L. GILLES DE LA TOURETTE, élèves du service.

(Suite. — Voir le numéro du 24 avril.)

ECZÉMA.

Vous avez déjà pu juger, en parcourant les salles de Saint-Louis, de la fréquence relative de l'eczéma; puisse, pour mon compte, j'en ai recue jusqu'à 227 pendant une seule séance dans mon service et que généralement les eczémas constituent environ le quart de mes malades.

Mais ce n'est pas seulement à cause de sa fréquence que l'eczéma doit exciter votre intérêt: les formes innombrables et insidieuses sous lesquelles il se présente et la difficulté de le modifier avantageusement par une bonne thérapeutique obligent le praticien à en faire l'objet de l'étude la plus attentive.

Le diagnostic, je me suis efforcé de le rendre à la fois précis et facile, et, quant à la thérapeutique, vous verrez qu'elle doit être tout d'abord de nos idées sur la nature des maladies de la peau. J'espère vous faire voir que l'inflammation eczémateuse suit avant tout la marche des inflammations en général et que son traitement doit toujours être approprié aux diverses périodes qu'elle parcourt. Vous verrez en même temps combien nos doctrines thérapeutiques s'harmonisent avec les faits d'observation.

Qu'est-ce que l'eczéma? Ouvrez vos auteurs, et vous y verrez que ce n'est autre chose qu'une éruption vésiculaire de la peau que rougeur et sécrétion à sa surface. Or à quelle affection dermatologique, je vous le demande, cette définition ne s'applique-t-elle pas? Et puis avec une pareille définition, si vous n'êtes pas très familiers avec les affections de la peau, vous allez commencer par vous mettre à la recherche des vésicules: eh bien! je vous le déclare, vous ne trouverez pas de vésicules dans tin cas sur cent.

Nous préférons donc définir l'eczéma: une maladie reconnaissable à quatre caractères bien tranchés:

- 1° La sécrétion séreuse;
- 2° La rougeur de la peau sans épaississement et sans élé-

vation de la partie malade au-dessus du niveau des parties saines;

3° La démangeaison;

4° L'aspect pointillé de la peau, provenant d'une multitude de petits points rouges qui correspondent aux pertuis par lesquels s'échappe la sérosité.

Dans cette définition, je néglige, comme vous le voyez, l'état vésiculaire, qui est le phénomène élémentaire et primitif de la maladie: c'est que, il faut bien que vous le sachiez, la vésicule dans l'eczéma est une fois qu'il faut signaler dans la description de la maladie, parce qu'il en est après tout l'élément morbide, mais qui n'offre jamais à l'observateur un caractère appréciable. Ce que vous retrouverez constamment au contraire, et cela dans l'eczéma seulement, c'est la rougeur et la démangeaison sous une ou sous une sécrétion limpide et rousse qui empêche le litige et le lache en gris sale. Quant à l'état pointillé de la peau, vous ne le trouverez, il est vrai, que dans la période aiguë de la maladie; mais, même en l'absence de ce signe, les trois premiers suffiront pour porter un diagnostic assuré.

Je me hâte d'ajouter que la maladie ne vous apparaîtra pas toujours dans un état de parfaite simplicité, et que le plus souvent même elle vous offrira une foule d'éléments qui mettront votre jugement aux plus rudes épreuves. Je dois donc distinguer tout d'abord, sous le rapport de la forme morbide, l'eczéma simple et l'eczéma composé.

J'ajouterai même une troisième variété, que je distingue des deux précédentes à cause de sa physiologie toute spéciale et que j'appelle eczéma fendillé.

Cet eczéma fendillé, bien qu'il ne puisse pas être assimilé à l'eczéma simple, ne peut rentrer non plus dans les formes composées, puisqu'il ne renferme aucun autre élément morbide que la vésicule. Ce qui le distingue, et ce que je tiens de cesures de la peau saine-croissant, en zigzag et laissant suinter la sérosité caractéristique. Ces assures sont tellement disposés qu'ils donnent lieu à des courbes figurant plus ou moins bien un S, mais ne forment jamais des cercles complets. Il apparaît soudainement du jour au lendemain, et va ensuite en décroissant jusqu'à une apparente guérison; mais, au moment où l'on croyait s'en être rendu maître, il reparait par poussées d'une extrême acuité, de sorte que jamais on ne peut être assuré de la guérison.

Je ne puis mieux le comparer qu'à ce qu'on appelle la *poussée des eaux* dans la plupart des établissements d'eaux minérales. Cette poussée des eaux n'est, il est vrai, qu'un simple érythème, mais son aspect et sa marche peuvent donner une bonne idée de ce qu'est cette forme rebelle d'eczéma.

Quant à l'eczéma simple, je le distingue non-seulement en ce qu'il n'offre que l'élément vésiculaire et la sérosité limpide, mais encore en ce qu'il attaque une surface plus ou moins étendue sans jamais circonscire des espaces ou îlots de peau saine.

L'eczéma composé se résume, pour presque tous les dermatologistes, dans ce qu'ils appellent l'eczéma impétigineux. Alibert avait signalé aussi la forme lichéniforme. Je suis forcé d'y joindre deux autres espèces bien caractérisées et que vous devez connaître si vous voulez arriver à une thérapeutique efficace. Nous aurons ainsi quatre espèces d'eczéma composés:

- Impétigineux,
- Lichéniforme,
- Herpétiforme,
- Psoriasisforme.

En effet, vous ne rencontrerez pas seulement sur des surfaces eczémateuses des pustules et des croûtes d'impétigo et des papules de lichén, mais vous rencontrerez fréquemment des formes d'eczéma parfaitement limitées par le bourrelet élevé qui caractérise l'herpès, de même que vous trouverez des plaques squameuses de psoriasis qui laisseront éclore la sérosité de l'eczéma.

N'allez pas croire que les éléments nouveaux qui viennent dans ces cas se joindre à l'eczéma ne sont que de simples complications et nos distinctions de pures subtilités. Chacune de ces formes complexes constitue une véritable espèce morbide affectant une prédisposition constante pour certains traitements, et suivant laquelle la marche qui lui est propre. Il convenait donc d'en faire un ensemble de moyens thérapeutiques dont vous ne dérogez jamais sans préjudice pour vos malades.

Le 29, la tête est embarrassée. On lui redonne de l'élixir vers quatre heures du soir. On visite la jambe; la gangrène a envahi le tibia; la gangrène, la cuisse est très étendue. Le malade s'évanouit pendant son examen.

Le 30, assoupissement. Fagon fait donner de temps en temps un peu de gelée dans de l'eau. Le malade refuse l'elixir.

Le 31, courtes instants de lucidité. La gangrène a envahi la cuisse on lui donne le remède de l'abbé Augier, et Fagon laisse faire, parce qu'il voit que tout est perdu. Le pansement tire le roi de son assoupissement. Toute la nuit le malade fut sans connaissance, l'agonie commença, et le roi finit par succomber.

L'analyse fut pratiquée le 1^{er} septembre 1715 par Marché. Tous les organes paraissent sains; on remarqua seulement que l'estomac et la vessie avaient une capacité double de l'état normal. Les contemporains ont blâmé Fagon de s'être trompé sur la position du roi et de n'avoir opposé des remèdes au mal que quand il n'y avait plus de ressource. Pour le justifier de cette accusation (la mort dans tous les cas au médecin), il suffit de se rappeler qu'il était l'état de la médecine à cette époque où la physiologie s'éclaircit par suffisamment la marche de la médecine, où l'entité rigide, où l'effet n'était point encore rattaché à cause; ou, en un mot, on n'avait pas encore appris à chercher la maladie dans l'organe; et d'ailleurs, Fagon eût-il vu toutes les choses que nous voyons aujourd'hui à un vieillard usé par les plaques et par l'âge, qui s'abandonnait dans son intempérance et qui à soixante-dix sept ans devint affecté d'une gangrène qui envahit tout un membre? Convenons que de nos jours, avec toutes nos lumières, l'homme de l'art serait impuissant à combattre un mal semblable, dans des conditions aussi fâcheuses; mais telle est l'injustice du

vulgair, qu'il nous rend responsables de la mort, sans tenir compte de notre impuissance à lui la nature a fixé le terme de la carrière humaine.

A la mort du roi, Fagon se retira dans un magnifique appartement au Jardin-des-Plantes, dont il fut l'administrateur; il y vécut dans la solitude, ne voyant que quelques amis intimes, et n'éprouvant d'autre jouissance que l'étude des sciences et des belles-lettres. Malgré la liaison qui avait existé entre lui et M^{re} de Maintenon, qui l'avait fait nommer premier médecin du roi, il ne la revit jamais après la mort de ce dernier. Le froid et l'insensibilité dont cette femme avait donné des preuves répétées pendant la maladie et à la mort de son bienfaiteur contribuèrent sans doute à l'éloigner de la femme de Louis XIV; cette dame juste et droite dut être révoltée de tant d'ingratitude et d'indifférence; d'ailleurs il ne vit plus en elle qu'une ambition pleine d'austérité et d'hâblerie qui, de veuve d'un cal-de-jatte, poète cynique, avait réussi à devenir la femme du grand roi.

Fagon mourut le 11 mars 1718, et fut inhumé au cimetière de Saint-Médard.

Il avait épousé Marie Rozeron, dont il eut deux fils: l'aîné, Antoine, fut évêque de Saint-André-des-Arts et devint évêque de Lombez; le second, Louis, conseiller d'Etat et intendant des finances, fut, comme son père, atteint d'une affection calculuse, et mourut à la suite de l'opération de la taille.

Fagon a écrit quelques opuscules, qui sont:

- 1° Une thèse où il traite de la génération spontanée des animaux et des végétaux;
- 2° Un écrit où il préconise la diète lactée pour combattre la goutte et le rhumatisme;

3° Une thèse (1665) intitulée: *An a sanguine impulsio cor salvi?* Les battements du cœur proviennent-ils du mouvement du sang? Question résolue affirmativement;

4° De petits écrits sur l'efficacité de l'eau panée, sur l'utilité du café pour les gens de lettres;

5° Un mémoire présenté à l'Académie des sciences, et intitulé: *Sur le bét cornu ou ergot, dont l'usage trop fréquent fait tomber le membre en gangrène*;

6° Un écrit intitulé: *Les admirables qualités du quinquina confirmées par plusieurs expériences, avec la manière de s'en servir dans toutes les fièvres, pour toutes sortes d'âges*. Paris, 1704.

Quelques pages sur les bons et les mauvais effets du tabac;

8° Un petit poème de 210 vers, en latin, très élégant, où il célèbre la gloire du roi et les richesses de la végétation.

Ces divers écrits sont peut-être perdus, car ils n'existent point dans les bibliothèques de Paris, à l'exception des deux derniers. Ses ouvrages sur le bét cornu et sur le tabac, à la Bibliothèque royale dans un manuscrit portant ce titre: *Recueil de mémoires, dissertations, lettres, etc.*, pour servir de supplément aux mémoires de l'Académie royale des sciences et de celle des inscriptions et belles-lettres, t. 308: Sans date. Cet opuscule, de 30 pages environ, porte ce titre: *Les bons et les mauvais effets du tabac, d'une thèse de M. André, premier médecin du roi*; traduit du latin par M. André.

Quant au petit poème latin, il se trouve en tête du *Thorus regius*, à la Bibliothèque du Muséum; c'est un catalogue in-folio daté de 1665, de plus de 4,000 pages. Cet ouvrage est précédé d'une dédicace au roi par Vallot, fondateur du Jardin des Plantes, la suite de cette dédicace se trouve ce petit poème de 210 vers à la Vallot.

D^r MOREAU DE SAINT-LÉON.

Vous voyez dans nos salles, par exemple, un bon nombre d'eczéma impétigineux : tous atteignent des jeunes gens d'un tempérament lymphatique ; aussi nous voyez-vous insister surtout, dans ces cas, sur les modificateurs généraux de l'économie. Nos eczéma lichéniformes sont, au contraire, le partage des tempéraments nerveux ou bilieux ; ce sont les acaques que nous leur adressons. Dans nos eczéma herpétiformes, nous aurions beau prescrire le traitement le plus convenable à l'eczéma, nous serions ordinairement vaincus par l'opiniâtreté du bouret, toujours envahissant, qui semble entretenir la maladie d'un rempart inexpugnable. Il faut alors attaquer directement ce bouret au moyen de modificateurs puissants ; car, tant qu'il ne sera pas arrêté localement dans sa marche, il s'étendra toujours vers les parties saines. Enfin, bien que l'arsenic soit plutôt nuisible qu'utile dans la plupart des eczéma, c'est pourtant lui qui réussira le mieux dans l'eczéma pruriginos, car il semble que cet agent soit le spécifique des affections squameuses.

Une autre division introduite dans la nomenclature des eczéma donne lieu à des considérations non moins importantes ; elle établit deux catégories bien tranchées, suivant que la surface malade est amorphe ou configurée.

En effet, les plaques eczémateuses sont irrégulières, ou bien elles sont régulièrement arrondies et donnent lieu à ce que j'appelle l'eczéma *numulaire*, bien que les plaques malades dépassent souvent la grandeur d'une pièce de monnaie.

Dès le début de mes observations dermatologiques ; je fus frappé de l'opiniâtreté avec laquelle ces eczéma régulièrement circonscrits résistaient au traitement méthodique qui réussissait à tous les autres. Cette remarque m'avait frappé, et, depuis, l'occasion non-seulement de la renouveler pour tous les eczéma numulaires qui se présentent à moi, mais encore de la généraliser, de façon à l'étendre à toutes les maladies de la peau. Quelque restriction que soit l'étendue de quelque-une de ces affections régulièrement dessinées en cercles ou en plaques arrondies, ne craignez pas d'annoncer une longue durée ; et ne la traitez jamais légèrement, car elle cache sous une fausse apparence une ténacité réelle.

J'en dirai autant de la division qui a été établie entre l'eczéma diffus et l'eczéma localisé.

Tant que la maladie se répandue au hasard sur une région plus ou moins étendue, vous pouvez espérer de vous en rendre aisément les maîtres ; mais une de ces plaques étroites et qui mériteraient à peine en apparence de fixer l'attention, telle que l'eczéma du mamelon, de l'ombilic, etc., vous résistera infiniment plus que ces larges éruptions qui envahissent tout un membre. Je ne crains même pas de vous prédire qu'il vous arrivera plus d'une fois d'essayer en vain toutes les médications contre ces formes rebelles. Je dois vous signaler les six variétés suivantes d'eczéma localisé : ce sont ceux des oreilles, de la racine du nez, du mamelon, de l'ombilic, des bourses, des jambes.

De même que toutes les inflammations, l'eczéma se présente sous la forme aiguë ou chronique. Et, s'il arrive fréquemment de voir cette maladie, lorsqu'elle a parcouru la période d'acuité, se perpétuer avec une marche chronique, il ne faudrait pas croire cependant que la période chronique ne soit nécessairement précédée d'une période aiguë. Il est pas rare de voir l'éruption eczémateuse apparaître, à son début, sous une forme insidieuse, c'est-à-dire avec peu de rougeur à la peau, peu de démangeaison et une sécheresse à peine sensible ; cet état demeure longtemps stationnaire et se prolonge indéfiniment.

Vous avez dû remarquer que les auteurs emploient presque indistinctement les désignations suivantes :

Eczema simplex,
Eczema rubrum.

Je ne saurais entendre par *eczema rubrum* ce que les auteurs désignent ainsi, c'est-à-dire un eczéma ordinaire dans sa période de plus grande acuité. *Eczema rubrum*, outre son état très aigu, surgit à la peau d'une manière toute spéciale, c'est-à-dire par une succession de plaques arrondies, de la grandeur d'une pièce de monnaie et légèrement soulées ; ces plaques bombées et saillantes se couvrent, dès leur apparition, de quelques centaines de vésicules microscopiques dont la formation est si fait attendre, et bientôt elles donnent lieu à des taches d'une rougeur extrêmement vive et à des bosselles que le toucher perçoit aisément. Les maladies successives, l'extrême acuité de cette forme de la maladie, ainsi que la démangeaison excessive qui en est le caractère, suffisent, avec cet aspect bosselé, pour constituer une variété à part ; car, dans l'eczéma *simplex* le plus aigu, la peau est uniformément enflammée, à surface lisse et de niveau avec la peau saine. C'est donc à cette variété seulement qu'il faut réserver le nom d'*eczema rubrum*, qui me paraît avoir été appliqué à tort à tous les eczéma très aigus. Il conserve d'ailleurs cet état aigu pendant fort longtemps, et on n'en enraye les progrès qu'avec beaucoup de peine ; car, au moment où on le croit sur le point de céder, de nouvelles bosselles se montrent à sa surface avec une marche successive.

Enfin, sous le rapport de la durée, il a plu à quelques auteurs de distinguer l'eczéma en fugace et persistant. Pour mon compte, je vous dirai que je n'ai jamais vu d'eczéma fugace ; ces deux termes l'un de se trouver réunis. Rien de plus tenace et de plus persistant que l'eczéma de sa nature. L'éruption se fait promptement, il est vrai ; mais quand elle s'est produite, on ne saurait prédire l'époque de sa disparition. Je sais bien qu'on a fixé à un mois ou six semaines la durée moyenne d'un eczéma simple et sagement traité ; mais je n'ai pas encore rencontré de ces cas heureux qu'on semble donner comme la règle. Je suis très satisfait quand j'ai pu obtenir la peau son intégrité après deux ou trois mois de traitement.

Il me reste, à présent, à vous décrire l'évolution de la ma-

ladié, que je partage en trois périodes bien distinctes, afin que vous puissiez, en voyant un eczéma, apprécier au juste quelle médication vous devez lui adresser ; car, je vous le dis d'avance, de même que vous observerez trois périodes dans la maladie, de même vous aurez trois médications bien distinctes à mettre en usage. Et ce n'est que de la connaissance exacte de la marche et des périodes que je vais vous tracer que vous pourrez déduire une médication en même temps rationnelle et efficace.

NOTE SUR LA PRÉPARATION de l'acide benzoïque par sublimation.

Par M. J. DELAGARDE.

Les fleurs de benjoin, préparées par simple sublimation, ne tardent point à jaunir, même quand on les obtient par le procédé de Mohr, ce qui est dû sans doute à la quantité assez forte d'huile essentielle qui les rendent.

Ayant eu l'occasion d'en préparer pendant mon internat à l'hôpital maritime de Rochefort, je pensai qu'en ajoutant une certaine quantité de charbon animal au benjoin, ce charbon retiendrait au moins une partie de cette huile volatile, en même temps qu'il donnerait plus de blancheur à l'acide benzoïque obtenu.

C'est en effet ce qui arriva, et, depuis deux ans, le produit ainsi préparé a conservé toute sa blancheur.

Le matériel opératoire est, au reste, fort simple. On pulvérisa grossièrement le benjoin, on le répand uniformément sur le fond d'un vase en tôle ; on le recouvre ensuite d'une couche de charbon animal lavé à l'acide chlorhydrique, d'un demi-centimètre de hauteur.

On colle sur ce vase, comme le M. Mohr, une feuille de papier à filtrer ; on place au-dessus un chapeau en papier épais, s'adaptant exactement sur le bord du vase.

On porte ce petit appareil sur un bain de sable, et l'on chauffe modérément.

L'acide benzoïque que l'on obtient ainsi n'est pas chimiquement pur, mais il est assez pour l'usage ordinaire, et il est très blanc.

(Journal de Chimie méd.)

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 28 avril 1852. — Présidence de M. LABREY.

Correspondance.

La correspondance comprend :

Un travail manuscrit de M. le docteur Alary sur diverses observations recueillies dans son service ;
(MM. Denonvilliers, Robert, Giraldest sont chargés de rendre compte de ce travail.)

La thèse inaugurale de M. le docteur Hatier sur l'arbrocace séculaire ;

La thèse inaugurale de M. le docteur Boyard, de Philadelphie, intitulée : *De rachitis, de la fragilité des os, de l'ostéomalacie* ;

Le dernier bulletin des travaux de la Société médicale-pratique de Paris.

Symphylarion survenu à la suite d'une brûlure.

M. CHASSAGNIER présente une femme de vingt-cinq ans qu'il a depuis peu opérée pour un symphylarion survenu dans les circonstances suivantes.

La malade reçut dans l'œil droit une étincelle au moment où elle était occupée à souffler du fer. Brûlure de la cornée, inflammation très violente pour laquelle M. Rapatel, de Montreuil, employa une médication de dix jours. Au huitième jour de l'accident, il envoya la malade à l'hôpital Saint-André. On constata une adhérence très forte de la paupière supérieure à la cornée. Mais celle-ci est tellement boursouflée et ramollie qu'il est impossible de rien tenter pour détacher la paupière. La moindre traction sur cette cornée gélatineuse et comme pulsatrice semblait devoir en amener la rupture et par conséquent causer la sortie des humeurs de l'œil. Applications continues de glace renfermée dans des sacs d'intestin de mouton ; douces compresses de deux à trois fois d'eau ; collyre à 1 degré centigrade de nitrate d'argent par 30 grammes d'eau.

Lorsqu'au bout d'une quinzaine de jours on eut obtenu le ramollissement de la cornée, on recourut à l'opération que voici : La paupière supérieure était assise à son bord libre au moyen de deux pinces à griffes, le couteau à cataracte fut promené suivant la courbe courbe de manière à exciter autant que possible la section des adhérences et la séparation de la membrane pupillaire d'avec la cornée. On épongeait avec soin après chaque trait de l'incision. L'adhérence fut ainsi successivement détruite dans toute la hauteur de la moitié supérieure de la cornée, qui restait opaque d'abord dans la partie inférieure et à la surface de laquelle s'élevaient quelques houppes celluloso-vasculaires restes du tissu cicatriciel de la brûlure.

Aujourd'hui toute adhérence anormale a cessé d'une manière qui paraît définitive et sans aucune tendance au retour du symphylarion. La cornée reprend sa transparence dans tout l'hémisphère inférieur ; mais supérieurement il reste un croissant opaque, à la concavité duquel correspond la pupille, qui est très visible et permet à la malade de distinguer les objets.

Grossesse extra-utérine.

M. HUGUENOT demande que la Société veuille bien nommer une commission pour examiner le cas de grossesse extra-utérine qui est dans son service. Peut-être alors les opinions seraient-elles mieux partagées sur la marche à suivre dans cette circonstance difficile.

M. le PRÉSIDENT désigne MM. Robert, Danyau, Maisonneuve et Lenoir pour examiner la malade.

Présentation d'un testicule cancéreux.

M. MAISONNEUVE présente un testicule cancéreux qu'il a enlevé sur un enfant de neuf mois ; bien que le cancer se rencontre assez fréquemment dans l'enfance, il est fort rare de le voir se développer d'assez bonne heure, surtout dans les organes génitaux.

M. GUERANT dit qu'il y a quelques années il a présenté une pièce analogue à l'Académie de médecine ; l'enfant était âgé de six ans ; il succomba trois jours après l'opération à la suite de convulsions,

Il regarde, du reste, l'affection cancéreuse des organes génitaux comme très rare dans la première enfance. Depuis qu'il est à l'hôpital des Enfants, il n'en a observé que trois cas. Il avait eu l'occasion de voir Dupuytren pratiquer la même opération chez des enfants de deux ans.

M. Roux demande si ces tumeurs n'étaient pas des tubercules.

M. LEBLANC insiste sur la rareté du cancer des organes génitaux chez l'enfant, et dit qu'il est possible d'en faire une statistique du développement du cancer suivant les âges et les organes.

M. Robert ayant demandé quels avaient été les résultats des opérations pratiquées par M. Guersant, celui-ci lui répond que l'un des trois malades est mort très peu de jours après, qu'un autre a été réçu bien portant trois ans après l'opération, et qu'un troisième n'en a pas eu de nouvelles.

De reste, ses observations à l'hôpital des Enfants lui ont servi à prouver, ce qu'il est resté très bien connu des chirurgiens, qu'il est certains organes dans l'enfance où l'on voit plus particulièrement se développer le cancer encéphalique.

M. Roux regarde le fait de M. Guersant, d'un cancer encéphalique opéré chez un enfant et étant resté trois ans sans récidiver, comme un fait des plus curieux ; il engage notre collègue à ne pas perdre de vue ce malade. Il termine en disant que le développement du tissu encéphalique a été observé même chez le fœtus.

M. GUERANT dit que le développement du cancer encéphalique depuis la naissance jusqu'à l'âge de quinze ans est loin d'être commun ; seulement il ne se développe pas également dans tous les organes. On peut se convaincre de ce fait en parcourant l'ouvrage de M. Walck sur le cancer et l'Encyclopédie de M. Crotte.

CORRESPONDANCE.

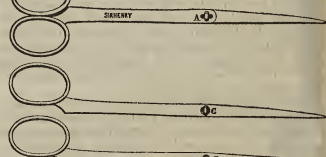
A Monsieur le rédacteur de la GAZETTE DES HÔPITAUX.

Le rédacteur de l'Union Médicale ayant refusé l'insertion de la lettre suivante, nous pensons, monsieur, que votre impartialité ne nous fera pas défaut, et que vous voudrez bien nous aider à faire connaître au public médical notre juste réclamation.

La voici :

Nous avons présenté aux Académies des sciences et de médecine, ainsi qu'à la Société de chirurgie, une réclamation en raison de la note insérée dans votre numéro du 24 avril dernier, intitulée : *Note sur un système d'articulation libre pour les instruments à brancher, tels que cissoirs, ciseaux, sécateurs, etc.*, permettant de démonter l'instrument et l'employant de deux manières, présentée à l'Académie des sciences par MM. Charrière père et fils.

Ce mode d'articulation libre appliqué aux ciseaux (voir la figure ci-dessous), et dont la description suit un tenon C en forme de



T, ou clou carré moulé dans la première branche, où il se trouve en cône B et une perforation elliptique B destinée au passage du tenon. Ces ciseaux, fabriqués depuis plus de vingt ans par M. Sibirsky, auquel nous avons succédé, ont été continués par nous et nos confrères. Si MM. Charrière se fussent contentés d'expliquer comme nous la fabrication de ces instruments tombés depuis longtemps dans le domaine public, nous n'aurions fait aucune réclamation ; mais s'étant constitués propriétaires exclusifs par leur invention, nous croyons devoir en appeler à l'opinion publique. Recevez, monsieur, etc.

Les membres de l'association ouvrière des fabricants d'instruments de chirurgie.
Le gérant, HAMA,
Place de l'École-de-Médecine, 6.

Chronique et nouvelles.

Le Moniteur d'avant-hier renfermait une circulaire relative à personnel médical des aires militaires. Nous la ferons connaître à nos lecteurs en publiant les divers décrets auxquels nous avons fait allusion dans un de nos derniers numéros.

Par décret du prince président de la République du 16 avril 1852 ont été nommés à deux emplois de pharmacien principal de 2^e classe :

Choix : M. Poggiale, pharmacien-major de 1^{re} classe et professeur à l'École d'application de la médecine militaire à Paris.

Choix : M. Dietz, pharmacien-major de 1^{re} classe à la division d'Alger.

Par décret du prince président de la République du 16 avril 1852 ont été nommés aux emplois de médecin aide-major de 2^e classe vacants par organisation :

Concours de 1843. — M. Baëlen, chirurgien aide-major commissionné au 4^e de cuirassiers.

Concours de 1851. — M. Massiani, chirurgien sous-aide à l'hôpital militaire de Versailles.

M. Meurs, chirurgien sous-aide à l'hôpital militaire de Dunkerque.

M. Barret, chirurgien sous-aide à l'hôpital militaire de Bordeaux.

M. Hanaud, chirurgien sous-aide à l'hôpital militaire de Lille.

M. Manduit, chirurgien sous-aide aux ambulances de la division d'Oran.

M. Puch, chirurgien sous-aide aux ambulances de la division d'Alger.

— M. le professeur Flory reprendra, le vendredi 14 mai, ses leçons de clinique médicale à l'hôpital de la Charité. — La visite des malades aura lieu tous les matins à huit heures. Les leçons seront à neuf heures. A l'ambulance, les lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine.

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITALS

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en billets sur Paris ou en espèces de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois.	16 fr. 50 c.
ALGERES, ANTOURERS, BELGIQUE,	Six mois.	30 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Un an.	30 »

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GARÇON, HOLLANDE, PRUSSIE,	Trois mois.	9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE,	Six mois.	17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an.	33 »

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois.	10 fr.
GIBRALTAR.	Six mois.	20 »
	Un an.	38 »

MONSIEUR. — PARIS. Sur la séance de l'Académie de médecine. — **HOPITAL.** — DE LA PITIÉ (M. VALLEJ). Leçons cliniques sur les déviations utérines. — DE LA CLAUDE (M. PARRY). Anévrysme de l'aorte. — Cas remarquable d'opération ovarotomie pratiquée avec succès pour la mère et pour l'enfant, après une tentative infructueuse de céphalotomie. — Intervention de l'utérus dans les rétroversions de l'aorte. — Exploit du papier journal pour aligner les ciseaux ou la pince. — Académie de médecine, séance du 31 mai. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 12 MAI 1852.

Séance de l'Académie de Médecine.

L'Académie des sciences a chômé avant-hier. Peu s'en est fallu que l'Académie de médecine ne chômat hier à son tour. De sept ou huit noms inscrits à l'ordre du jour pour des lectures, un seul a répondu à l'appel. Heureusement pour les auditeurs zélés qui se trouvaient à la séance, ce nom était celui d'un observateur exact et sagace autant que modeste, de M. Reynal, chef du service de clinique à l'Ecole d'Alfort, et bien connu déjà par son intelligente et active collaboration au *Revue de Médecine vétérinaire*. Les faits et les aperçus consignés par M. Reynal dans son travail intéressent tous à un haut degré la pratique de l'art vétérinaire et l'économie domestique. Quelques-uns intéressent d'une manière spéciale la physiologie, et notamment cette grande question de l'hérédité que les vétérinaires sont à même d'éclaircir bien mieux encore que les médecins. M. Reynal a observé, entre autres faits, qu'une brebis qui, à une première portée, donnait naissance à un produit affecté, plus ou moins longtemps après sa naissance, de tumeurs, mettait le plus souvent au jour par la suite des agneaux affectés de la même maladie, quoiqu'elle ne fût pas elle-même malade, non plus que le bœuf par lequel elle a été saillie. Evidemment il y a dans ce fait une influence d'hérédité, c'est-à-dire une influence qui a son origine dans le sein maternel; mais une influence qui n'est pas celle que nous désignons habituellement en médecine sous le nom d'hérédité, puisqu'elle consiste à transmettre une prédisposition que les parents ne possèdent pas eux-mêmes. Cette prédisposition est d'autant plus remarquable ici, qu'il s'agit d'une maladie produite évidemment par le développement dans l'organisme d'êtres parasites, et que ce développement constitue lui-même un fait qui a tant exercé, et en pure perte, la sagacité des physiologistes et des philosophes. Nous avons remarqué que ce fait avait excité un mouvement marqué de satisfaction dans M. Bérard. Peut-être cet éminent professeur nous réservera-t-il, pour l'époque où sera lu le rapport sur le remarquable travail de M. Reynal, quelques-unes de ces réflexions que l'Académie accueille toujours avec tant de faveur. — M. de Castelnau.

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. VALLEJ.

Leçons cliniques sur les déviations utérines.

(Troisième leçon.)

Le toucher vaginal est loin de fournir des données aussi positives que le toucher rectal, excepté pourtant dans les cas où les déviations utérines se font en arrière. Le doigt, introduit dans le rectum, permet alors de pénétrer à une plus grande profondeur, de sentir plus facilement la tumeur globuleuse que le corps de l'utérus peut en rétroversion ou en rétroflexion, et de reconnaître que cette tumeur n'est pas le résultat d'une inflammation aiguë ou chronique du tissu cellulaire qui environne la matrice.

Ces quelques remarques suffisent pour déterminer nettement les circonstances dans lesquelles le médecin est autorisé à pratiquer une exploration au sujet de laquelle il doit montrer la plus grande réserve.

L'usage du spéculum est d'un grand secours dans le diagnostic des déviations utérines. On fera choix d'un spéculum plein ou d'un spéculum à développement représentant un spéculum plein après l'écoulement de ses quatre valves; on pourra juger ainsi de la manière dont le col de l'utérus s'offre dans le champ de l'instrument. Le spéculum bivalve doit être rejeté.

Lorsque le spéculum plein est introduit suivant l'axe du vagin, l'apex de la lacune que circonscrit la membrane muqueuse refléchit correspond au centre de l'orifice circulaire limité par l'extrémité de l'instrument, en maintenant constamment les rapports qui existent entre la lacune cervicale et l'ouverture du spéculum; à mesure que l'on avance plus loin dans le conduit utéro-vaginal, on atteint le col de la matrice après avoir rempli les conditions à

l'aide desquelles on sera en état de porter un jugement exact sur la position de l'organe.

Supposons que le col de l'utérus soit dévié en avant, déplacement qui, selon l'apparence, se rattache à une rétroversion, le spéculum, introduit d'après les règles que nous venons d'exposer, mettra à découvert sa face postérieure dans une plus ou moins grande étendue, suivant le degré de la déviation. Toutes les fois, en effet, que l'utérus aura conservé sa situation normale, l'axe de l'instrument répondra à la face antérieure du museau de tache; il y aura déviation en avant du moment où l'axe du vagin correspondra à l'orifice externe de la matrice; un mouvement de bascule imprimé au spéculum pourra, dans cette circonstance, faire pénétrer le col de l'utérus dans l'ouverture du spéculum.

Admettons maintenant l'existence d'une déviation du col en arrière; on découvrirait non plus la face postérieure, mais la face antérieure du col utérin; souvent on sera dans l'impossibilité d'apercevoir l'orifice du museau de tache. Les observateurs qui, en présence d'anomalies de ce genre, n'avaient pas soupçonné qu'elles étaient liées à des déviations utérines, avaient tracé un certain nombre de fois les moyens d'exploration qu'on pourrait tirer des difficultés d'exploration dont on a compris aujourd'hui la signification pathologique.

Est-il besoin d'ajouter que l'examen avec le spéculum permettra de juger, en même temps que de la direction, du volume du col, l'état de sa surface et de la disposition de son orifice? S'il y a lieu à explorer l'intérieur de la cavité du col, on pourra, à l'exemple de M. Bennet, les deux lèvres de l'ouverture du museau de tache, au moyen d'un spéculum bivalve, le regard pénétrera ainsi à une profondeur plus ou moins grande; une semblable revue de la matrice est réservée aux cas dans lesquels l'orifice inférieur de la matrice est devenu dilatable par l'effet d'inflammations morbides ou physiologiques.

Nous arrivons à un moyen d'exploration beaucoup plus important que ceux dont nous nous sommes occupés jusqu'ici; nous voulons parler de la sonde utérine. M. Simpson est le premier qui ait fait un usage spécial de cet instrument. Il avait adapté à la tige recourbée dans laquelle il consistait un manche aplati présentant du côté correspondant à la concavité une plaque médullaire; du côté opposé, une plaque d'ébène; il pouvait ainsi déterminer d'une manière exacte la position de la sonde après son introduction dans l'intérieur de l'utérus.

M. Huguier emploie un instrument auquel il a donné le nom d'hystéromètre; il consiste en une tige métallique sur la cavité de laquelle sont marquées des divisions en forme de la partie principale; un curseur, qui se meut à l'aide d'une tige externe, permet d'apprécier la profondeur à laquelle l'hystéromètre a pénétré.

Mais nous servons de la sonde utérine de M. Simpson légèrement modifiée; nous l'avons fait grader en centimètres et nous avons diminué le degré de courbure.

Un point essentiel dans le cathétérisme de l'utérus est de posséder la certitude que l'on a franchi l'orifice interne du col; si, en effet, on ne pousse pas au delà de cet orifice, l'exploration sera incomplète; on pourra croire d'ailleurs avoir atteint le fond de l'utérus, alors qu'on aura été simplement arrêté par une déviation. C'est seulement dans les cas où la tige de l'instrument aura dépassé la profondeur de 6 centimètres que la résistance éprouvée par le bec de la sonde indiquera sûrement qu'on a parcouru toute la longueur de la cavité cervico-utérine.

M. Simpson, qui faisait principalement usage de la sonde utérine pour la recherche des rétroversions et des rétroflexions, variétés de déviation dans lesquelles la cavité de la matrice est plus ou moins fortement infléchie en arrière, avait pensé qu'une courbure très prononcée rendrait l'exploration plus facile. L'expérience nous a montré que cette opinion est illusoire; l'utérus, en effet, à la différence d'un corps rigide, peut être pour ainsi dire déplié. Supposons l'existence d'une rétroflexion; si on introduit la sonde dans la direction que devrait avoir l'utérus, on se trouve arrêté par la paroi antérieure de cet organe; en retournant l'instrument, on pénétrera plus profondément, et, lorsqu'on arrive aux limites de la cavité cervicale, la rétroflexion est convertie en rétroversion.

On pourrait, d'après les idées de M. Simpson, construire une sonde avec un métal flexible et imprimer à la tige de l'instrument divers degrés de courbure suivant le besoin des circonstances.

De quelle manière doit-on procéder à l'introduction de la sonde utérine? On ne doit intervenir le spéculum; hors les cas où il est très difficile de franchir l'orifice externe. L'hystéromètre suppléera aisément au parti que l'on peut tirer de cet instrument; dans les circonstances contraires, on aura soin, en retirant le spéculum, de maintenir solidement la tige métallique dans l'intérieur de la cavité du col.

Il est beaucoup plus simple d'agir de la manière suivante : le doigt indicateur étant porté sur le vagin, on s'assure d'abord de la

situation exacte de l'orifice du museau de tache; lorsque le col présente de la mollesse et que cet orifice est très étroit, comme il arrive chez les femmes qui n'ont pas eu d'enfants, la dépression légère qui indique sa présence passe souvent inaperçue au premier abord; quand qu'il en soit, aussitôt que l'on a nettement senti cette dépression, on fait glisser sur le doigt, comme sur un conducteur, la sonde utérine, à laquelle on donne la direction qu'elle devrait avoir si l'organe était dans son état normal; on franchit l'orifice inférieur, puis on abaisse légèrement le manche de l'instrument de façon à redresser son extrémité supérieure; on continue alors de le faire pénétrer peu à peu dans l'intérieur de la cavité cervico-utérine.

Il se présente quelquefois, même lorsque l'utérus est à l'état normal, des difficultés qu'il est important de connaître.

On peut en premier lieu rencontrer à l'orifice externe un rétrécissement plus ou moins considérable; c'est ce qui nous est arrivé trois fois dans le cours de notre pratique; l'une des malades, femme âgée de cinquante-quatre ans, avait eu plusieurs enfants; l'autre avait été soumise à un grand nombre de cautérisations; la troisième n'avait subi l'action d'aucune des causes auxquelles se rattache le rétrécissement de l'orifice externe.

En pareille occurrence, on met à découvert le col de l'utérus au moyen du spéculum; puis à l'aide de légères scarifications, qui n'ont aucun inconvénient, on débrite l'ouverture rétrécie.

Les saillies de l'arbre de vie impriment souvent à la sonde, lorsqu'elle a pénétré dans l'intérieur de la cavité du col, un temps d'arrêt qui se répète deux ou trois fois; c'est ce qui, très principalement dans les cas où une inflexion très prononcée de l'utérus a exagéré le relief naturel de ces sortes de replis. Il faut bien se garder alors de forcer la résistance que l'on rencontre; en faisant glisser à l'instrument légère résistance sur son axe, on franchit sans peine et sans effort chaque obstacle valvulaire; la main de l'opérateur éprouve une sensation de crispation, à laquelle il reconnaît que la difficulté a été surmontée.

L'orifice interne, nous l'avons dit, est toujours ou presque toujours plus étroit que l'externe. Aussi, lorsque la sonde atteint cet orifice, rencontre-t-elle une résistance dont le degré se mesure au degré d'atrophie de la cavité de l'utérus en ce point. A ce premier phénomène, qui indique au médecin la profondeur à laquelle il a pénétré, s'en ajoute un autre dont la signification n'est pas moins tranchée; nous voulons parler de la sensibilité spéciale qu'éveille le contact de la sonde. Tant que l'instrument ne dépasse pas les limites de la cavité du col, les malades n'éprouvent aucune sensation; mais aussitôt qu'il arrive au niveau de l'orifice interne et surtout au moment où il vient à le franchir, elles ressentent des phénomènes de sensibilité dont elles rendent compte de diverses manières. Les unes se plaignent d'une douleur particulière qui, disent-elles, leur va au cœur; les autres de coliques légères qu'elles comparent à celles dont s'accompagne l'accouchement.

Ces diverses sensations, d'abord très marquées, diminuent un instant, peut se reproduire avec une intensité nouvelle au moment où le bec de la sonde vient à franchir le col de la cavité du corps.

Chez les femmes qui ont eu des enfants, il y a assez souvent absence simultanée de sensibilité et de résistance. Néanmoins, même dans ces sortes de circonstances, lorsque la sonde a pénétré à 4 centimètres ou 4 centimètres et demi de profondeur, on fait naître d'incalculables indices de sensibilité; les mouvements imprimés à la sonde excitent alors des douleurs que l'on a pu provoquer le cathétérisme.

Il ne faut pas perdre de vue que, dans certaines conditions pathologiques, la cavité du col devient le siège d'une sensibilité morbide.

Lorsque l'instrument est arrivé au niveau de l'orifice supérieur, il convient, en même temps qu'on le pousse avec beaucoup de lenteur dans la direction de la cavité utérine, de lui faire exécuter de légers mouvements de rotation sur lui-même, jusqu'au moment où l'on perçoit la sensation d'une résistance vaincue. Le conduit à tenir dans les cas de déviations utérines est maintenant facile à comprendre.

De quelle manière reconnaitra-t-on ces déviations? Prenons d'abord pour exemple une antéversion : Lorsque le doigt aura atteint l'orifice du museau de tache, on introduira la sonde utérine dans le vagin; puis, à l'aide du bec de l'utérus, on aura fait pénétrer d'une certaine quantité dans la cavité du col, on ramènera le col utérin lui-même dans une direction plus ou moins rapprochée de celle qu'il affecte à l'état normal. Ce premier résultat obtenu, on arrivera sans peine jusqu'au fond de la cavité cervico-utérine, à la seule condition d'appliquer le mouvement d'abaissement qu'il est nécessaire d'imprimer au manche de la sonde dans le cathétérisme de l'utérus à l'état normal.

Si l'on a affaire à une antéflexion, on agira de la même manière; seulement, on sera contraint de porter plus loin le mouvement d'abaissement dont nous venons de parler.

Considérons maintenant une déviation en arrière. La lèvre antérieure étant ramenée vers l'axe du vagin, on tournera la concavité de la sonde en arrière, en faisant exécuter à l'instrument, non un mouvement de circumduction, mais un simple mouvement de rotation sur son axe. Après cette précaution préalable, on pénétrera dans la cavité utérine en substituant un mouvement d'élévation au mouvement d'abaissement.

Toutes ces explorations doivent être pratiquées avec les plus grands ménagements; c'est là un point essentiel sur lequel il serait superflu d'insister. La sensibilité des malades varie dans des limites très étendues; si elle est presque nulle chez les unes, chez les autres elle est assez vive pour causer des lipothymies. Nous ne possédons, jusqu'à présent, aucun ensemble de signes à l'aide desquels nous puissions prévoir jusqu'à quel point, chez une malade donnée, elle s'éloignera ou se rapprochera des deux termes extrêmes que

Le l'uv vésiculaire qui naît et grandit dans un organe indispensable à la vie, le cerveau.

2° Une maladie des plus curieuses du système nerveux ;

3° Un ensemble de phénomènes physiologiques variables dans leur mode de manifestation, suivant le siège de l'hydrite et suivant l'état de désorganisation de la région du cerveau qui lui sert de support.

Pour abréger, je m'attachai, dans cette communication, à mettre en relief cette partie de mon travail qui s'occupe des symptômes et des causes du tournoi.

On connaît, en médecine vétérinaire, sous la dénomination de *tournoi*, de *tournoiement*, de *tournoiement*, etc., etc., une maladie des bêtes ovines occasionnée par le détachement de la surface ou dans la profondeur du cerveau d'un ver connu sous le nom générique de *cureur*. Elle est principalement caractérisée par une altération des fonctions du cerveau, par une irrégularité des mouvements, et par la tendance que manifestent les animaux se mouvoir circulairement, en décrivant des arcs de cercle, et terminés d'autant plus graves, qu'il ne se manifeste le plus souvent au delors qu'après avoir produit dans l'économie des désordres irrémédiables.

Le cureur étant le point de départ des lésions qu'on observe dans la substance et dans les fonctions de l'axe cérébro-spinal, il importe, avant de passer à l'étude des symptômes qui le démontrent à l'extérieur et des causes qui concourent à lui donner naissance, de tracer en peu de mots les caractères principaux qui distinguent ce cureur.

C'est un ver parenchymateux de la famille des cystoïdes (Rudolphi). Il appartient au genre *cureur* et la plupart des auteurs le connaissent sous la désignation spécifique de *cureur cérébral* (*Cureur cerebralis* de Rudolphi; *Tenia cerebri* de Linné; *Polycysticium* de Zeller).

Comme toutes les cystoïdes de même genre, le *cureur cérébral* consiste principalement en un réservoir cystiforme, ovale, pelliculaire, contenant un liquide transparent. Très-petit, presque microscopique dans le début, il peut acquies le volume d'un orange. On remarque à sa surface une foule de corpuscules opaques, irrégulièrement groupés, pris à tort par les naturalistes pour des têtes de tenia.

Ces corpuscules sont formés par une petite poche qui est en continuité de tissu avec la membrane hyaline; elle est appendue à sa face interne et se sert de support au trépid, qui est fixé sur une de ses parties latérales, renversé sur lui-même, la tête tournée vers le fond. Cette disposition est très-facile à saisir sur les planches jointes à ce mémoire, et qui ont été exécutées sur des préparations que je dois à l'obligeance d'un micrographe bien connu par son habileté, M. Chazotte.

Le cureur, parvenu à un certain degré de développement, cesse de vivre; il se transforme en un véritable kyste, chez lequel on cherche vainement les caractères de l'animalité.

Sa mort m'a paru coïncider avec le dépôt de ses calcaires à la surface et dans l'épaisseur des parois de la vésicule commune et de la poche qui loge le trépid.

Symptomatologie. — Si le mouton adulte présente à une période avancée de la maladie des signes bien tranchés, il n'en est pas de même de l'agneau. Chez ce dernier, en effet, les hydrites ont à peine ébauché les symptômes en ensemble de symptômes que l'ail même le moins exercé nait parfaitement. La première chose qui frappe à cet âge, c'est la perte de la gaieté et de l'appétit. La mastication est lente, la marche pénible. Le jeune animal devient traînard, la voix du troupeau, les aboiements des chiens, les morsures de la bête en train de se débattre, ne le trouvant insensible.

Si l'on examine de plus près l'agneau dans le cerveau duquel des cureurs viennent de naître, on constate que sa vue est troublée, si toutefois elle n'est point abolie. À la bergerie, il s'isole dans un coin et reste indifférent à tout ce qui l'entoure; l'appétit diminue sensiblement, l'amaigrissement augmente, la peau perd sa souplesse et la laine son lustre; l'agneau se résout en une masse informe.

Sans parler ici des particularités nombreuses et variées que présentent les agneaux à cette période du tournoi, je dirai d'une manière générale que le mal amène la mort au bout de deux mois environ.

Cette forme de tournoi sage, si je puis m'exprimer ainsi, est d'autant plus importante à étudier qu'elle est occasionnée par des hydrites de la grosseur d'une tête d'épingle ou d'un grain de millet. À l'autopsie, il n'est pas rare qu'elles échappent à l'œil de l'observateur en raison de l'exiguïté de leur volume. Les tournois n'ont pas plus d'importance dans le cerveau que celle dont je viens de parler, et cela observe sur les animaux de l'âge de six à dix-huit mois; soit qu'à cette époque de la vie l'organisation de la substance cérébrale offre une résistance plus grande à l'action destructive de l'hydrite, soit que cette dernière repose sur un point de cet organe moins important qu'ailleurs à l'intégrité de ses fonctions, toujours est-il que le tournoi arrive plus lentement à sa terminaison dernière.

À ce début, on remarque les mêmes signes précurseurs, mais ils sont moins intenses. Il y a diminution d'appétit, indécision, nonchalance dans les mouvements, la marche est lente, le trépid est toujours à la queue du troupeau, la tête basse, l'air hébété; il se hâle; il suit dans la progression une ligne assez droite tout d'abord, mais bientôt il dévie à droite ou à gauche, ou bien porte la tête levée. Dans la manifestation de ces symptômes, des intermittences tourmentent le malade; l'animal paraît avoir recouvré entièrement la santé. À des périodes variables de nouvelles lésions se produisent, la marche oscille, la tête se penche, les phénomènes indiquent à l'œil observateur la marche obscure mais continue de la maladie. Souvent même dans cet état, si la bête est livrée à la reproduction, la gestation apporte une entrave à l'action désorganisatrice qu'exerce le cureur sur la substance du cerveau.

Après une période de quatre, six, huit à même dix mois, à ces signes peu tranchés en succèdent d'autres moins équivoques, mais différents suivant le siège de l'hydrite, qui est simple, double ou multiple. L'un des grâces du cerveau est parfois l'une et l'autre de ces choses se manifestent habituellement les courbes factives, la masse cérébrale, voire même la moelle épinière lui servent aussi de soutien.

Le cureur occupe-t-il un des ventricules latéraux, l'animal ne tarde pas à se mouvoir tantôt du côté correspondant, tantôt du côté opposé, suivant le rayon d'un diamètre assez étendu d'abord, puis de plus en plus court; il peut courir le tournoi du côté où se trouve le cureur. Bientôt ces mouvements circulaires se répètent à des intervalles très rapprochés, le tournoiement s'accroît avec les progrès du mal, et le mouton, pivotant sur lui-même, finit par décrire des orbites tellement rapides que la paillle le frappe, les brins d'herbe s'enroulent autour de ses membres et déterminent sa chute. Les deux cavités ventriculaires contiennent-elles un ou plusieurs cureurs, le mouvement est nul, ou indifféremment dirigé à droite ou à gauche. Si, d'autre part, ce sont les couches émolles qui le supportent, la tête se rapproche du poitrail, et l'animal exécute

presque sur place, sans altérer le terrain, des mouvements rapides, multipliés; le mouton est alors appelé *troupeau* par le berger. Si, au contraire, le mouton se dirige vers le corral, la tête est portée haut; la marche se connaît plus d'obstacles; de la des heurts, des chutes, des mouvements convulsifs.

Le cureur cependant s'accroît tous les jours, la compression augmente dans le même rapport, et le mal progresse d'une manière incessante pendant trois, quatre, cinq mois. Les tournoiements sont plus fréquents et suivis d'acces épileptiformes. Le jeu des mâchoires est comme gêné, difficile; la rumination cesse, le ventre se ballonne, la peau se colle sur les os, la laine tombe et se casse à la moindre traction; la faiblesse est extrême, le décubitus se prolonge; la respiration devient trépid, et le mouton, frappé souvent de cécité et de paralysie, s'étend dans un état de marasme.

En suivant son évolution normale, l'hydrite acquiert des dimensions considérables. Appuyée sur la pulpe nerveuse sous-jacente qui s'atrophie, elle provoque le même phénomène dans la pulpe du cerveau de la même région correspondante à la surface; la substance cérébrale disparaît, les vaisseaux, et le boursolement du crâne à cette période correspond bientôt ce travail intérieur, qui ne finit qu'avec la vie.

Telle est la marche la plus ordinaire du tournoi. Les lésions morales ne sont pas moins curieuses à observer que les symptômes.

Chez un animal, on trouve le kyste hydatidique qui occupe presque entièrement l'intérieur du cerveau; ce n'est autre, on remarque l'atrophie des corps striés, des couches optiques, des cornes d'écrou, du cervelet, du tronc cérébral, du ganglion trachéolien.

Pour rendre à cet état morbide quelque chose de déterminé, la présence du cureur dans le sein de la substance cérébrale, on a eu recours à divers procédés opératoires, tels que la ponction, la cautérisation trépid, la trépanation, l'extirpation de l'hydrite.

On n'a pu entreprendre ces opérations que dans le cas où la valeur de ces divers moyens opératoires. Pour ne pas oublier les moments d'attention que vous voulez bien m'accorder, j'arrive à vous parler des causes du tournoi.

Cette étude n'est pas seulement intéressante au point de vue médical, elle l'est encore davantage considérée sous le rapport de l'éducation et de l'amélioration des bêtes à laine; car j'ai vu le tournoi sévir sur de nombreux troupeaux, les détruire en partie, interrompre des essais de croisement et de perfectionnement et occasionner des pertes considérables aux propriétaires.

On a vu à la fois les causes du tournoi. Parmi les auteurs qui s'en sont étudiés, les uns les ont trouvées dans l'alimentation, le régime, le refroidissement après la tonte, le séjour prolongé des animaux dans les bergeries; les autres les ont attribuées aux mauvais soins, aux souffrances des bêtes et des agneaux dans la période de l'allaitement, à l'alimentation avec des plantes vertes, à une température humide, à une trop grande abondance d'aliments nutritifs, à l'insolation, à des accidents divers.

Sans vouloir entrer dans l'appréciation de ces différentes causes, je dirai d'une manière générale que, dans le nombre, il en est quelques-unes qui peuvent influer sur le développement du tournoi, entre autres, celles qui concourent à débiter l'organisation de la mère et de l'agneau.

C'est, en effet, dans les premiers temps de la vie, lorsque les animaux sont souffrants, qu'ils ont été mal nourris, mal soignés, qu'ils ont été atteints de maladies vermineuses; celle qui désigne sous le nom de tournoi se peut en partie rationnellement sévir au milieu de pareilles conditions hygiéniques.

Mais au point de vue où je me suis placé, ce qu'il importe le plus de mettre en évidence, c'est moins les circonstances au milieu desquelles apparaissent les tournois, que les circonstances en général que causent les plus directs du tournoi.

Parmi ces dernières, celle qui m'a paru exercer la plus grande influence sur sa propagation réside dans l'hérédité.

Dans mon mémoire, je relate l'histoire d'un grand nombre de tournois qui tendaient à prouver cette assertion. Je me borne ici à indiquer les deux suivantes :

En 1849, un propriétaire éleveur achète un bœuf âgé de quinze à dix-huit mois.

Un mois environ après la suite, il vend ce bœuf parce qu'il avait présenté quelques symptômes de tournoi.

Dans le courant de juillet de l'année suivante, le tournoi se déclare sur les agneaux; en peu de temps la perte s'élève à plus de 30 par 100. Comme la maladie continuait tous les jours ses ravages, le propriétaire, suivant les conseils d'un vétérinaire éminent, vend ses animaux, afin de préserver son troupeau du tournoi héréditaire.

Un autre propriétaire achète, à la même époque, un bœuf d'un an; il le laisse dans le troupeau de bêtes à laine qu'il possède, pour faire la lutte conjointement avec deux autres bœufs plus âgés. Sur la fin de la période de la saillie, le propriétaire remarque quelques symptômes de tournoi sur le bœuf nouvellement acquis.

L'année suivante, il perdit 50 agneaux sur 110, du tournoi. Les troupeaux de ces deux propriétaires étaient dans d'excellentes conditions d'hygiène; celui du dernier n'avait jamais été atteint du tournoi.

Avant de l'hérédité, je pourrais encore citer de nouvelles preuves formelles par l'observation de ce fait, à savoir : qu'on trouve des cureurs dans le cerveau des nouveau-nés.

Tout ce qui peut conduire à jeter quelques lumières sur les causes premières du tournoi me paraît d'une importance extrême; aussi je n'ai pas à rélater une particularité remarquable dont j'ai été témoin.

J'ai vu trois fois des bœufs donner naissance à des animaux qui ont péri par le tournoi, bien qu'elles n'en fussent pas affectées elles-mêmes.

Les bœufs saillies de nouveau par des bœufs qui n'étaient pas atteints par la maladie, ont néanmoins donné des produits qui en ont été affectés.

Ainsi, la première fécondation d'une bête saine par un bœuf sain donne un agneau qui meurt du tournoi à l'âge de cinq mois; cet accident, qui semble d'abord inexplicable, n'est que le résultat de la science, est suivi d'accidents analogues dont l'élèveur doit tenir compte; en effet, les mêmes bœufs sains, fécondés de nouveau par des mâles également sains, donnent ensuite des produits atteints du tournoi.

Vous savez, messieurs, cette particularité, parce qu'elle est de nature à éclairer la grave question de l'indépendance des premières fécondations sur les procréations subséquentes des femelles.

Après l'hérédité, la cause la plus fréquente du tournoi me paraît dépendre de l'emploi de bœufs de tournoi. Dans quelques contrées de la France, c'est à l'âge de six à huit mois qu'on les livre à la saillie. Souvent ces bœufs sont proprement le résultat d'une rigueur plus apparente que réelle, leur donnent un nombre beaucoup trop considérable de femelles. C'est dans de semblables conditions que j'ai souvent vu naître le tournoi sans que rien dans la nourriture, dans l'inspiration de la saison et dans le gouvernement des ani-

maux ait pu expliquer le développement. Je pourrais citer tels propriétaires qui jamais n'avaient observé cette maladie dans leurs troupeaux et qui ont éprouvé des pertes de 50 pour 100 après avoir été plusieurs années habitués, fait saillir des bœufs par des bœufs de six à huit mois.

Je ne m'étendrai pas davantage en ce moment sur cette dernière cause que j'assigne au tournoi.

Les animaux livrés trop jeunes à la reproduction exercent une influence beaucoup plus grande qu'on ne le pense sur la santé des produits.

Ce n'est pas seulement le tournoi dont je m'occupe en ce moment qui est la conséquence de cet état de choses; les accouplements précoces engendrent encore d'autres états pathologiques que j'aurai peut-être plus tard l'occasion de faire connaître à l'Académie.

En résumé, les causes de la propagation du tournoi, outre l'influence du régime, de l'humidité, sont :

1° L'emploi pour la reproduction d'animaux trop jeunes.

2° L'emploi pour la reproduction d'animaux trop jeunes.

3° L'absence de la reproduction les mâles et les femelles qui présentent le plus léger signe de la maladie.

À l'avantage d'en préserver les générations futures dans les troupeaux, on joint à éviter des pertes immédiates en sacrifiant pour la boucherie, des le principe, les animaux malades. La viande, si elle est bonne, est perdue; par conséquent, de ses qualités, plus tard il n'en est pas de même, le mouton mourra; le chair est moins tendre et moins savoureuse. En outre, la laine se dégrade de la matière grasse, du suint; elle devient cassante, et le tournoi, de 2° De s'occuper que des femelles et des mâles arrivés à leur complet développement.

Les bœufs ne devraient pas être livrés à la reproduction avant l'âge de trente mois, et les bœufs avant l'âge de quinze à dix-huit mois.

Cette pratique qu'on suit à Alfort, et que suivent les propriétaires qui sont connus pour gouverner mieux un troupeau, donnerait, j'en suis sûr, d'excellents résultats.

ANALYSE.

1° Le tournoi est une maladie du système nerveux occasionnée par un ver du genre *cureur*.

2° Elle apparaît le plus ordinairement sur les jeunes agneaux de deux, quatre à douze mois; plus rarement de quinze à dix-huit mois, et exceptionnellement au delà de cet âge.

3° La marche de cette affection est lente, elle progresse d'une manière incessante et détermine l'atrophie du cerveau et de la moelle épinière.

4° Elle occasionne d'abord l'amaigrissement des animaux et plus tard la mort.

5° Au nombre des causes principales de propagation du tournoi, je place :

1° L'hérédité; 2° Les bœufs et les bœufs atteints du tournoi le transmettent à leurs descendants.

3° L'accomplissement d'animaux trop jeunes, surtout du bœuf employé à la saillie à l'âge de six à huit mois comme cela se pratique dans quelques contrées.

4° Le moyen de prévenir le tournoi, consiste :

1° À éloigner de la reproduction les femelles et les mâles qui ne sont atteints que d'un tournoi.

2° À ne faire reproduire que des bœufs de trente mois et des bœufs de quinze à dix-huit mois.

3° Si une conclusion rigoureuse pouvait être tirée des observations ayant trait à l'influence d'une première fécondation sur les fécondations subséquentes, il faudrait éloigner de la reproduction les femelles qui, bien que saines elles-mêmes, ont une fois donné des produits atteints du mal.

Je ne terminerai pas ce résumé de mon travail sans adresser mes sincères remerciements à M. Gureau, vétérinaire distingué à Châteaufort, qui a bien voulu me communiquer plusieurs observations sur le tournoi.

Chronique et nouvelles.

Ont été nommés dans l'ordre de la Légion d'Honneur :

Officiers : MM. Fauré, médecin principal de 1^{re} classe; Troy, médecin-major de 1^{re} classe au 10^e régiment.

Chevaliers : MM. Bernet, médecin-major de 2^e classe au 39^e de ligne; Motet, médecin-major de 2^e classe aux ambulances de la division de Constantine; Gabrol, médecin-major de 2^e classe à l'hôpital du Val-de-Grâce; Bouffard, médecin-major de 2^e classe aux ambulances de la division de Constantine; Barthélemy, médecin-major de 2^e classe aux ambulances de la division de Constantine; Arvers, pharmacien-major de 1^{re} classe à l'hôpital militaire de Perpignan; Saint-Mancet, infirmier-major sergent aux ambulances de la division d'Oran.

Par décret du prince président de la République du 16 août 1852 ont été nommés à deux emplois de pharmacien principal de 2^e classe :

M. Rozan, chirurgien sous-aide aux ambulances de la division d'Oran.

M. Renard, chirurgien sous-aide à l'hôpital militaire de Thionville.

M. Aspol, chirurgien sous-aide à l'hôpital militaire de Metz.

M. Couture, chirurgien sous-aide à l'hôpital militaire de Cambrai.

— Erratum. — En rendant compte de la dernière séance de l'Académie des sciences, nous avions formulé ainsi les conclusions du travail de M. Chabrol sur les tournois :

« Le mode de préparation le plus simple et le plus sûr consiste en une solution d'acide arsénieux bien pulvérisé, dans 60 grammes de véhicule. »

« Au lieu de cette formule, lisez la suivante :

« Le mode de préparation le plus simple et le plus sûr consiste en un mélange d'acide arsénieux bien pulvérisé avec du sucre de lait également pulvérisé, dans la proportion d'un sur vingt, à prendre dans 60 grammes de véhicule. »

L'administration de la Gazette des Hôpitaux rappelle à ses abonnés qu'elle se propose de leur faire livrer, gratuitement, en livres, instruments ou médicaments, les ouvrages attachés au bureau de l'administration. Ces achats sont faits sans rétribution, et les abonnés jouissent des remises accordées par les libraires et fabricants.

Le Directeur.

Paris. Imprimé par Pons frères, 36, rue de Valenciennes.

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MERCUR, LE JOURN ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères,

EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

LA LANCETTE FRANÇAISE

CIVILS ET MILITAIRES.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en mandat de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois 48 fr. 50 c.
ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois 86 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an 30 »

SOMMAIRE. — REVUE CLINIQUE RHÉUMATOÏDALE. Cas rare de calculs salivaires. — Rhumatisme articulaire. — Hémiparésie de la mâchoire inférieure (M. Billaud). — Rapports de la paralysie générale et de la folie. — De l'emploi de la ligature dans les plaies avec hémorrhagie de la partie inférieure du membre thoracique. — Société de médecine pratique, séance du 5 février, — Chronique et nouvelles. — FEUILLETON. Bibliographie.

REVUE CLINIQUE RHÉUMATOÏDALE.

Cas rare de calculs salivaires.

Dans l'article du *Dictionnaire en XXX volumes* consacré aux maladies des glandes salivaires et rédigé par Olivier (d'Angers), on lit ce qui suit : Cet obstacle (au cours de la salive) peut consister en un petit calcul développé dans ce conduit, accidentel, rare, et qui a été observé particulièrement dans celui de la glande sous-maxillaire. » Suivent deux citations, l'une de Sabatier, l'autre de Moore, et desquelles il résulte que ces deux chirurgiens firent disparaître une tumeur salivaire en enlevant un petit calcul renfermé dans le canal de Warthon.

C'est à ces quelques mots que se borne à peu près tout ce que l'on trouve dans nos classiques sur les calculs salivaires. M. Vidal ne leur consacre que cinq à six lignes dans son traité, d'ailleurs si complet, de pathologie.

Quelle est la marche de ces calculs ? Quels accidents peuvent-ils déterminer ? A quelle cause les attribuer ? Voilà autant de questions auxquelles les auteurs oublient de répondre. On peut seulement comprendre, d'après le peu qu'ils disent, qu'un calcul salivaire une fois enlevé tout est fini ; le malade n'a plus rien à redouter. Les quelques détails que nous allons donner sur un malade couché au n° 39 de la salle Saint-Georges, dans l'important service de M. Jobert, vont prouver que rien n'est moins fondé qu'une telle opinion.

Ce malade est un homme de trente-trois ans, exerçant la profession de charretier, entré à l'Hôtel-Dieu le 4 avril dernier. Il avait, au moment de son entrée, une tumeur extrêmement douloureuse de la région sous-maxillaire qui l'empêchait d'ouvrir la bouche et de prendre aucune espèce d'aliments, même liquides. Les douleurs ne faisaient que de deux jours avec cette intensité ; mais, depuis plusieurs mois déjà, le malade avait la région de la glande sous-maxillaire gonflée ; il était sujet à des douleurs dans cette région, qui rendaient la mastication difficile, et de temps à autre il éprouvait des phénomènes analogues à ceux qu'il subissait au moment de son entrée, quoique moins intenses.

Au mois de mars 1850, cet homme était déjà entré dans le service de M. Jobert pour des accidents semblables à ceux qu'il présente cette année. L'habile chirurgien lui a enlevé, en deux fois, à une petite distance, deux calculs siégeant dans le conduit de Warthon. Après la seconde de ces opérations, le malade s'était trouvé complètement guéri. Il sortit, et la guérison persista pendant plus d'un an. Dans le courant de l'année dernière, il commença à ressentir des symptômes semblables à ceux qu'il avait déjà éprouvés et qui arrivèrent peu à peu au degré d'intensité que nous avons mentionné plus haut.

L'examen attentif auquel se livra M. Jobert ne tarda pas à

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GRÈCE, HOLLANDE, PIÉMONT,	Trois mois 9 fr.
SARDAGNE, SAVOIE,	Six mois 17 »
TURQUIE, ASIE MÉJORE, ALGÈRES,	Un an 33 »

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOMBAK, GIBRALTAIR,	Trois mois 40 fr.
	Six mois 20 »
	Un an 38 »

lui apprendre que ces symptômes tenaient, comme les premiers, à la présence de calculs dans l'appareil salivaire ; mais il l'assura en même temps que ces calculs, au lieu d'être bornés comme la première fois au conduit de Warthon, envahissaient la glande sous-maxillaire elle-même, dans la profondeur de laquelle il était facile d'en constater plusieurs.

Les accidents inflammatoires étaient intenses ; le malade ne pouvait qu'à grand-peine ingérer un peu de boisson, tant la tuméfaction de la langue et des tissus environnants était considérable ; M. Jobert se résolut à enlever la glande sous-maxillaire tout entière, que l'on trouva criblée de petits calculs.

L'opération fut suivie de la diminution presque immédiate des accidents, et aujourd'hui ceux-ci ont à peu près complètement disparu. Il restait cependant encore dans une courte portion du conduit de Warthon qui a été conservée un petit calcul, que M. Jobert se propose d'enlever prochainement, ainsi que la muqueuse qui l'enveloppe.

Ce fait n'est pas seulement un des plus remarquables, si non le plus remarquable de ceux que renferment les annales de l'art. Il est intéressant surtout parce qu'il prouve que, un premier calcul salivaire étant enlevé tout est bien loin d'être fini pour les malades, du moins dans tous les cas, ce que l'on aurait pu croire d'après le peu d'importance donnée par les auteurs à l'affection qui nous occupe. Ce fait est curieux encore parce qu'il démontre que les calculs salivaires, cette affection si bornée, si locale et si légère à la fois et par conséquent si accidentelle en apparence, n'en est pas moins une affection due à une disposition idiosyncrasique, à une disposition qui tend à reproduire les mêmes désordres locaux quand une fois l'art les a fait disparaître. Il y a donc à chercher dans l'étude des calculs salivaires autre chose que des procédés pour en débarrasser les malades par des moyens chirurgicaux ; il y a à chercher une médication pour en prévenir la formation, de même que dans la gravelle, dans les calculs biliaires, etc.

Enfin, en rapprochant le fait qui précède de deux autres faits que nous avons publiés il y a deux ans (voyez *Gazette des Hôpitaux*, n° 69 et 93, année 1850) et que nous devons l'un à M. Jobert, l'autre à l'obligeance de notre distingué confrère M. Leclerc, de Caen, on verra combien des affections semblables peuvent offrir de diversité dans leur expression symptomatique, et combien il reste à faire encore pour tracer une histoire complète des calculs salivaires, histoire qui n'est même pas encore ébauchée dans nos meilleurs ouvrages classiques.

Rhumatisme articulaire.

Pendant que nous rédigeons les quelques réflexions que nous avons présentées dans notre dernière *Revue* sur le cas de rhumatisme articulaire observé dans le service de M. le professeur Requin, nous observons, dans celui de M. Cruveilhier, un fait qui ne nous offre de l'intérêt que parce qu'il prouve une vérité que personne, qui ait une pratique du moins n'ignore, et qu'il est cependant utile de rappeler de loin en

loin, tant on est disposé à l'oublier dès que l'on étudie une méthode thérapeutique. Cette vérité est celle qu'a exposée avec tant de talent M. Grisolle dans la dernière discussion de l'Académie sur les fièvres intermittentes : c'est de ne jamais conclure, en thérapeutique, sans avoir des faits nombreux et rigoureusement constatés.

M. Cruveilhier n'est pas de ceux qui croient à la jugulation du rhumatisme articulaire aigu ; aussi n'a-t-il pas attribué une influence plus grande qu'il ne convient au traitement employé chez le malade saigné, affecté de cette maladie. Mais, il faut l'avouer, quand un fait de cette nature se présente à un partisan déclaré d'une méthode, on conçoit qu'il fasse une impression vive, et qu'il se fasse oublier tous les insuccès qui viennent le contre-balancer ; aussi donnons-nous comme un excellent exemple à suivre la réserve gardée par M. Cruveilhier en présence de ce succès.

Soulignons, cependant, d'habile, âgé de vingt-sept ans, entre le 4 mai à l'hôpital de la Charité, salle Saint-Ferdinand, n° 5, atteint de rhumatismes articulaires dans les épaules, les genoux et les coudes, qui se sont fait sentir pour la première fois le jeudi 29 avril, dans la journée. Dès le lendemain, le malade était obligé de garder le lit ; il ne pouvait remuer le cou, ni les reins. Dans les journées du 29 avril, vendredi 30 avril et samedi 1^{er} mai, on lui appliqua des ventouses sur la nuque et sur le dos, et on l'électrisa plusieurs fois à l'aide d'un appareil galvanique.

Le malade se sentait tellement soulagé à la suite de l'emploi de ces moyens ; mais, ne pouvant pas se faire soigner plus longtemps chez lui, il entra à l'hôpital le mardi suivant, 4 mai. Dès le lendemain on lui pratiqua une saignée, et le surlendemain on lui appliqua six ventouses scarifiées autour de l'épaule droite, où la douleur persistait avec le plus d'intensité. Il n'y avait point d'ailleurs de mouvement fébrile marqué, et il ne semblait pas qu'il y eût jamais eu beaucoup.

Le jeudi 6, les douleurs avaient complètement diminué ; elles avaient disparu d'une manière complète le vendredi, et n'ont pas reparu depuis. Le malade est sorti le 11, n'ayant pas éprouvé traces de récidive.

Voilà donc un cas de rhumatisme peu fébrile, il est vrai, mais très aigu, très intense quand aux douleurs, et qui s'est terminé en huit jours sans avoir été suivi de récidive ; chose importante à noter, car beaucoup de rhumatismes qu'on dit avoir été guéris dans l'espace de trois ou quatre jours sont autres que des rhumatismes qui ont duré vingt-cinq, trente et même quarante jours, ou présentent seulement quelques intermittences plus ou moins prolongées. Or dans ce fait le traitement n'a pas été assez énergique pour qu'on puisse lui attribuer une action jugulante. Deux applications de ventouses et une saignée en six jours ne sauraient être considérées comme une médication bien énergique chez un jeune homme de vingt-sept ans bien constitué. Il faut donc mettre sur le compte de la nature la majeure partie de l'heureux résultat constaté dans ce cas, et ne point se bercer d'illusions dont le moindre inconvénient est de ralentir l'activité des observateurs, et par suite de nuire aux progrès de la science en général et en particulier de la thérapeutique.

FEUILLETON.

BIBLIOGRAPHIE.

Compendium de chirurgie pratique, ou Traité complet des maladies chirurgicales, par MM. DESVILLIERS et GOSSELIN. — Tome II. — 10^e livraison.

Lorsque la mort a jamais regrettable d'Ad. Bérard vint porter le deuil parmi ses nombreux élèves et ses lecteurs, M. Desvilliers, plus directement frappé par la mort de son collaborateur, ne tarda pas cependant à montrer quel prix il attachait à l'achèvement complet de son *Compendium de chirurgie*, combien il sentait la grandeur de l'obligation contractée envers le public médical. L'œuvre commença à être accueillie avec grande faveur : noblesse obligeant. M. Desvilliers s'associa M. Gosselin.

Le dixième volume est achevé en entier. Sans vouloir reproduire ici des détails déjà connus de nos lecteurs, rappelons que ce volume contient l'histoire complète des affections chirurgicales des divers tissus et systèmes organiques.

C'est là, certes, une section bien intéressante du domaine chirurgical, mais les auteurs ont-ils pris à tâche de n'y rien laisser. Tous les lecteurs remarqueront le chapitre consacré aux maladies des heures sèches, celui qui a trait aux affections des os, aux anévrysmes en particulier. Ils trouveront une description plus complète que nulle part ailleurs des lésions des muscles et des tendons ; enfin des généralités d'une grande valeur sur les maladies des os et de ses jointures. Viennent ensuite les maladies des régions et des organes. Nous avons déjà eu occasion de faire remarquer avec quelle netteté était exposé ce qui est relatif aux lésions traumatiques du crâne.

La neuvième livraison se termine par l'étude des fractures et des luxations de rachis. Les fractures de la colonne vertébrale sont assez rares pour que quelques points de leur histoire restent encore entourés d'une certaine obscurité, et si l'on s'est appliqué à en décrire les variétés anatomiques et les symptômes, leur mécanisme n'est point d'être établi sur des bases bien positives. À l'opinion de M. Boyer, qui veut que la plupart des fractures de rachis soient des fractures directes, il y a à opposer celle de M. Malgaigne, qui admet plus volontiers les causes indirectes et les expériences de M. Bonnet (de Lyon), qui montrent qu'à la suite d'une flexion forcée de la colonne vertébrale des fractures peuvent se produire, mais par un mécanisme différent, en arrière et en avant, en arrière par division ou arrachement, en avant par écrasement.

Pour ce qui est du traitement, les auteurs du *Compendium* n'hésitent pas à réprocher toutes les tentatives de réduction dans le cas de fractures de la région cervicale ; mais dans les autres régions, comme les paraplégies traumatiques sont le plus souvent incurables, il y a une lésion plus profonde de la moelle ne saurait produire des accidents beaucoup plus graves, les tentatives de réduction paraissent indiquées, en se conformant aux préceptes de MM. Tasson et Malgaigne (*Traité des fractures*, p. 423).

La disposition des surfaces articulaires dans les divers véritables, le nombre et la force des ligaments impliquent des détails particuliers à chaque espèce de luxation au point de vue de la fréquence et du mécanisme. Le travail est lui-même de critique ; la science est loin d'être fixée au sujet des luxations traumatiques des trois premières vertèbres cervicales. Les faits de luxation occipito-occipitale, rapportés par Lessau, Pallet, Stanley, sont loin d'entraîner la conviction, et l'opinion de Boyer, qui nie la possibilité de ces déplacements, reste tout entière. La luxation occipito-axoïdienne peut se faire avec son fracture de l'apophyse occipitale ; et ici encore les faits ne permettent guère de donner une description complète. L'opinion de J.-L. Petit, de Louis, relative à la fréquence

de ce déplacement chez des pendus, ne s'appuie sur aucune observation anatomique, et est d'ailleurs controuvée par les dissections de Rialdo-Colombo (1546), celles de Mackenzie, de Monro, les expériences de M. Orfila (1840) ; tandis que, d'autre part, les faits de Bonet (*Syncopeurum*), de Ch. Bell, d'A. Cooper, de M. Duméril, manquent de détails nécessaires dans une question controversée. Il ne faut donc pas doubler la description de ces luxations, que le fait très probant de M. Hérigault, comme exemple de luxation sans fracture de l'apophyse occipitale, ni déchirure du ligament transversaire, puis celui recueilli par M. Dubreuil dans le service de M. Malgaigne, et consigné dans la thèse de M. Richel (1851), comme exemple de luxation avec fracture de l'occipitale ; enfin, celui de M. Phillips, comme établissant la possibilité de la fracture de l'occipitale sans luxation immédiate, contrairement aux idées de Louis, de Ribes, de M. Bardin, dans leurs théories de la mort chez les pendus.

Il serait donc impossible de faire l'histoire complète de ces lésions sans courir le risque, comme les auteurs prétendent, d'édifier des théories plus ou moins ingénieuses, que l'on verrait peut-être renversées par les faits que la science pourra avoir à enregistrer plus tard. Quant aux luxations des cinq dernières vertèbres cervicales, les observations en sont assez nombreuses depuis que Dupuytren et Sanson attirèrent l'attention sur ce point de chirurgie. Ces luxations peuvent exister sans fractures, et le déplacement portera sur les deux apophyses articulaires et le corps de la vertèbre, ou sur l'un seulement des apophyses articulaires, d'où la distinction établie par les auteurs modernes en luxations *fulcrantes* et *non fulcrantes*. Les premières se font en avant, ce qui est ordinaire, ou en arrière, comme dans le cas encore unique de St-Stanley (*Gen. med.*, 1839). Les secondes portent sur le côté droit ou sur le côté gauche seulement. M. Bréchet a remplacé ces dénominations par celles de luxations en avant et en arrière, de luxations articulaires. Nous ne voyons guère l'avantage de cette petite innovation. Enfin, les dégâts

Rapports de la paralyse générale et de la folie.

A une autre époque, nous avons publié dans ce journal l'histoire de la paralyse générale telle que l'exposait M. Baillarger dans les leçons si intéressantes et si fréquentes qu'il fait chaque année à l'hospice de la Salpêtrière. (Voir la *Gazette de l'Hôpital*, ann. 1846.) A cette époque, M. Baillarger glissait légèrement sur un des points les plus importants de l'histoire de la paralyse générale, les rapports de cette affection avec l'aliénation mentale. Cette lacune, que l'absence de documents suffisants l'empêchait de remplir, M. Baillarger l'a comblée cette année, en présence de plus de deux cents auditeurs, avec un talent d'exposition et une vigueur de logique qui expliquent si bien le beau succès de son enseignement. M. Baillarger a insisté aussi d'une manière toute particulière sur le diagnostic différentiel de la paralyse générale dans la leçon que nous allons publier, en sorte que ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas lu les premières leçons, publiées en 1846 dans ce journal, trouveront dans celle-ci, rappelés en résumé, tous les faits importants de l'histoire de cette maladie.

1^{er} Rapports de la paralyse générale et de la folie.

Ces rapports, dit M. Baillarger, ont été très diversivement envisagés par les auteurs, et l'on compte à cet égard plusieurs opinions que nous allons vous exposer.

L'un, que professent Esquirol, M. Calmeil et qui est la plus généralement adoptée, consiste à regarder la paralyse générale comme une complication de l'aliénation mentale. Si vous lisez l'article sur la folie écrit en 1816 par Esquirol dans le *Dictionnaire* en 60 volumes, vous verrez qu'il n'a fait mention de la paralyse comme complication de la folie qu'après le scorbout.

Il existe pas le moindre doute non plus sur la manière dont l'émigré M. Calmeil, qui la range, par rapport à l'aliénation mentale, sur la même ligne que les autres paralytiques. Vous remarquerez, en effet, que son excellent manuscrit sur ce sujet n'a pas pour titre : *De la paralyse générale considérée chez les aliénés*, mais tout simplement : *De la paralyse considérée chez les aliénés*. C'est là une remarque peu importante en apparence, mais qui n'est pas sans valeur en réalité.

M. Calmeil établit, en effet, dans son introduction comme première proposition, que les paralytiques (*en général*) sont très fréquemment chez les aliénés; il énumère ensuite successivement les lésions de la paralyse générale, les hémorrhagies cérébrales, les ramollissements, etc. Il ne voit donc la rien de spécial. C'est une complication ordinaire, mais plus fréquente que les autres.

Une deuxième opinion est celle de M. Bayle. Pour lui, la paralyse générale est une espèce particulière de folie; il la désigne sous le nom d'*aliénation ambitieuse* avec *paralyse incomplète*. De telle sorte que, si vous cherchez dans cet auteur la classification de la folie, vous y trouverez la paralyse générale indiquée sous le titre précédent et formant une classe à part après la mélancolie, la démence, l'idiotisme. Pour M. Bayle, la paralyse générale n'est autre chose, je le répète, qu'une espèce particulière de folie. Il y a d'ailleurs entre l'opinion de cet auteur et celle d'Esquirol une différence capitale que vous saisissez sur-le-champ; pour M. Bayle, la maladie dont nous parlons est toujours une affection primitive; pour Esquirol, c'est une complication et par conséquent une affection le plus souvent occasionnelle.

Une troisième opinion, qui participe des deux premières, est celle de M. Parchappe. Pour ce médecin, il y a deux espèces de paralyse générale : une *chronique*, qui est une sorte de complication ou de terminaison des maladies mentales, et ceci rentre dans l'opinion d'Esquirol; une autre *aiguë*, qui débute near le délire maniaque ambitieux ou gé-

néral. Cette seconde forme, qui constitue une espèce distincte, reçoit de lui le nom de *folie aiguë paralytique*. De cette façon, M. Parchappe fait rentrer dans une de ses variétés les faits d'Esquirol et dans l'autre ceux de M. Bayle et de ses partisans.

Une conséquence commune aux deux opinions bien tranchées que nous vous avons exposées, c'est que la maladie principale c'est l'aliénation mentale; les maladies sont avant tout aliénées; seulement il y a chez eux, pour me servir d'une expression de M. Parchappe, un élément surajouté, la paralyse générale.

Si vous examinez les statistiques dressées par le gouvernement, les documents officiels, vous verrez que l'on range tous les malades reçus dans les asiles dans trois classes : les aliénés, les idiots, les épileptiques. Des sujets paralytiques, il n'en est pas question; ce sont des faits qui offrent une complication. A mes yeux cette classification n'est pas seulement incomplète, elle a en outre d'autres inconvénients, comme j'essaierai de le démontrer. Aussi ai-je fait des paralytiques une quatrième classe parfaitement distincte des trois précédentes. Je vais par une discussion rapide essayer de légitimer devant vous cette distinction, que je crois de plus en plus fondée.

La paralyse générale est-elle une complication de la folie? Le premier point à étudier est celui de l'époque à laquelle survient cette prétendue complication.

Les auteurs ont admis ici trois ordres de faits :

1^o Ou la paralyse débute en même temps que paraissent les premiers symptômes de folie;

2^o Ou elle débute dans les premiers mois qui suivent l'apparition de la folie;

3^o Ou, enfin, ce n'est que plusieurs années après le début de l'aliénation mentale que la paralyse générale vient la compliquer.

Nous devons examiner avant tout quelle est la proportion de ces divers ordres de faits. Nous commencerons par le travail de M. Parchappe, parce qu'il a procédé au moyen de chiffres et que la discussion sera plus facile et plus claire.

M. Parchappe a 36 observations. Or, remarquez bien ceci, sur ces 36 faits il admet que dans 25, c'est-à-dire dans un peu plus des deux tiers des cas, les deux ordres de phénomènes, ceux de l'aliénation mentale et ceux de la paralyse, ont débuté simultanément. Je insiste sur ce point; c'est la base principale de mon argumentation. Chez les malades du dernier tiers (11 sur 36), la paralyse est survenue comme complication après plusieurs mois ou plusieurs années.

M. Calmeil n'a pas donné de chiffres, mais la manière dont il expose les faits est encore plus favorable à notre opinion que celle de M. Parchappe. Dans sa monographie, M. Calmeil a publié 60 faits, et, dans un chapitre formant résumé à la fin de son livre, il examine les rapports qui existent entre les deux ordres de phénomènes en question au point de vue de l'époque de leur apparition. Or, il se trouve que dans ce résumé l'auteur ne renvoie qu'à une seule observation (page 336) où la paralyse puisse être considérée comme une véritable complication : c'est celle d'un homme chez lequel il survint, après treize années de folie, un état convulsif spécial. Le malade fut pris de tremblements très violents, de convulsions qui durèrent jusqu'à la mort; ce n'est seulement pas là une paralyse générale ordinaire.

Mais il y a plus. L'autopsie de cet homme a été faite, et il a-t-on trouvé? L'aspect des membranes, dit M. Calmeil, différait totalement de l'aspect des méninges chez les paralytiques; elles étaient minces, transparentes, non adhérentes. Ceci, joint à la description des phénomènes observés pendant la vie, suffit presque pour dissiper tous les doutes. M. Calmeil ajoute encore un peu plus loin : « Il peut se faire que les cas analogues ne soient pas rares; cependant j'en ai pu constater jusqu'à ce jour. » Et quelques lignes plus bas : « A Charcot, la paralyse a été presque toujours manifestée peu de temps après l'aliénation mentale. »

Il y a, en outre, cinq ou six autres faits dans lesquels la paralyse générale aurait éclaté, six mois, un an, et même dix-huit mois après l'aliénation mentale; mais les maladies permettant de mieux formuler le traitement, suscitait à M. Malgaigne l'idée d'une thérapeutique nouvelle. La distinction de ces tumeurs et des tumeurs éreclées est d'autant plus importante que, tandis que celles-ci doivent être évacuées de bonne heure, ou ne de ces tumeurs de premiers qu'autant qu'elles donnent lieu à des accidents sérieux.

Le céphalématome est l'une des affections du crâne qui a le plus divisé les pathologistes; et depuis que Baudouin en a signalé l'existence, il n'a pas fallu moins que les travaux de J.-M. Charcot, Nagele, la paralyse a été presque toujours manifestée peu de temps après l'aliénation mentale. »

Maintenant que l'on est convenu de ne comprendre sous le nom de céphalématome que les tumeurs sanguines sous-périostiques qui se rencontrent sur la tête des nouveau-nés, l'existence d'une poche pseudo-membraneuse dans la paroi d'un bourrelet osseux autour de la tumeur ont été démontrées; et malgré la diversité des explications données dans le but de rendre compte de leur existence, rien ne semble plus légitime que de les attribuer à l'inflammation du périoste. Il suffit, en effet, que la membrane fibreuse de cet os s'écaille dans une certaine étendue pour que l'inflammation s'y développe, et que bientôt l'on voie se déposer des couches osseuses entre elle et l'os sous-jacent.

Après quelques progrès sur l'exostose, l'atrophie, la carie et la nécrose des os du crâne, nous rencontrons le chapitre des tumeurs fongues de la dure-mère. MM. Donoville et Gosselin, évacuant les érements de Louis, de Frézier, de Willems, de l'épave de ces tumeurs, ont adopté la distinction établie par Sandras, Siebold, Lassus, Chélieu et confirmée par MM. Velpeau, Cruveilhier, etc., entre les tumeurs vases des os et celles venant des enveloppes du cerveau ou du cerveau lui-même. Il n'en est pas moins certain cependant que ces tumeurs, si légitime qu'en soit la nomenclature pathologique, reste le plus souvent illusoire en clinique, lorsque surtout l'observation a lieu à une époque un peu avancée de la

étaient entrés à Charcot avec la monomanie ambitieuse compliquée de démence, et sans nul doute que ces faits rentrent aujourd'hui dans le début dans la paralyse générale.

Voici donc un fait sur soixante, et encore n'est-il pas tout prouvé que l'on ait eu affaire ici à une paralyse générale. J'ai donc raison de dire que le travail de M. Calmeil est, sous ce rapport, aussi favorable à mon opinion que celui de M. Parchappe.

Ce qu'il nous reste à examiner, c'est la question de savoir s'il y a un rétablissement de faits; et l'on peut établir que dans les 2/3 des cas la paralyse débute en même temps que la folie, que dans 1/3 elle ne se développe que postérieurement, plus ou moins longtemps après. Ce dernier fait existe-t-il?

Je ne balance pas à répondre qu'il n'y a pas deux ordres d'observations; et ici je m'empresse de faire une réserve importante, je ne suis pas absolu, et je fais la part de quelques faits exceptionnels rares.

Quelques-uns de ces faits sont d'ailleurs très faciles à expliquer. Une altération organique locale se développe dans le cerveau d'un aliéné malade depuis plusieurs années, et l'on voit peu à peu éclater les signes d'une paralyse qui se généralise. Rien assurément de plus simple, et ceci ne prouve pas que la paralyse générale soit une complication de la folie. L'observation XLVIII de M. Calmeil est dans ce cas. Et plusieurs autres se trouvent dans l'ouvrage de M. Parchappe. Il en serait de même si un aliéné se livrait à des excès de boisson, qui, à la longue, pourraient amener une complication de paralyse.

Je le répète, il n'y a qu'un seul ordre de faits, celui dans lequel les deux sortes de phénomènes, ceux de la folie et ceux de la paralyse, débute en même temps. C'est ce que je vais essayer de prouver. Vous voyez, d'ailleurs, que je ne combats que pour 1/3 des observations, les deux autres tiers étant conformes à l'opinion que je défends.

Pour savoir, à ce point de vue, si la paralyse a été précédée de folie, il faudrait que la scène se passât sous les yeux d'un médecin. En est-il ainsi? Est-ce à l'hospice dans lequel cette succession de phénomènes a lieu? Nullement. Je propose, il y a dans Esquirol un fait très curieux, et dont nous pouvons tirer parti dans notre argumentation.

Un médecin anglais, le docteur Burrow, qui ne rencontrait que peu de paralytiques aliénés dans son pays, avait écrit que les grands manèges de paralytiques générales observés à Bicêtre, à la Salpêtrière et à Charcot devaient être attribués aux mauvaises localités, aux mauvaises dispositions des asiles, etc.

Je me hâte de dire que maintenant la paralyse générale, très fréquente en Angleterre, et y est beaucoup moins commune qu'à l'époque où écrivait Burrow, et où l'on savait à peine la diagnostiquer. Or, voici, au reproche de Burrow, la singulière réponse que fait Esquirol : « La preuve, dit-il, que la paralyse ne finit pas avec les aliénés, c'est qu'il y a des paralytiques en état de guérison, et que ces paralytiques que j'ai observés à Charcot, à Bicêtre, à la Salpêtrière, étant atteints de cette maladie avant d'entrer dans nos asiles. »

Cette réponse établit un fait d'une haute importance, à qui a d'autant plus de valeur, qu'il vient d'un homme comme Esquirol. C'est donc sur les renseignements fournis par les parents qu'on s'appuie pour trancher la question; or il est bien facile de prouver que ces renseignements sont véritablement les meilleurs. M. Calmeil a pris soin en plusieurs endroits de démontrer lui-même combien peu d'attention il faut leur accorder.

Voilà une maladie, la paralyse générale, qui, lorsqu'elle se prononce, échappe à des médecins instruits, souvent même à des aliénistes; et vous vous en rapportez aux parents! Je vous fais passer sous les yeux, dans la dernière édition, une femme qui était précisément dans ce cas. Les personnes qui entourent un malade dans cette position sont en état d'apprécier un bégaiement léger qui ne se produit que tous les vingt ou trente mots, par exemple. Évidemment, non. Si vous ajoutez lui aux dix des parés des malades, vous seriez forcés d'admettre que dans plus de

maladie. Quoi qu'il en soit, les éclamies de M. Lehot, en montrant la présence fréquente de l'élément fibreux dans la tumeur de la dure-mère, ont fait faire un progrès immense à l'histoire de cette affection. Nous voyions encore récemment ce malade montrer à la Société anatomique un exemple de la variété de l'organisation de la tumeur, et de la manière dont elle se développe. L'article Du diagnostic de la tumeur de la dure-mère de la dure-mère, par MM. Velpeau, Cruveilhier et Balfour. L'article Du diagnostic de la tumeur de la dure-mère de la dure-mère, par MM. Velpeau, Cruveilhier et Balfour. L'article Du diagnostic de la tumeur de la dure-mère de la dure-mère, par MM. Velpeau, Cruveilhier et Balfour.

Parmi les lésions vitales et organiques du rachis, il n'en est aucune qui soit plus fréquente que le groupe d'altérations vertébrales désigné à tort sous le nom de mal de Pott, affection à laquelle je lie intimement la connaissance des os par congestion. Ce n'est qu'après avoir décrit minutieusement l'abcès, la carie, la nécrose et la tuberculisation des vertèbres, que MM. Denonville et moi nous consacrons un chapitre important à l'étude du mal de Pott proprement dit et des abcès par congestion, résultats des altérations précédentes. Grâce aux intelligents efforts de M. Boineau, le traitement de ces abcès, auxquels les chirurgiens ne touchaient qu'avec une extrême réserve, a été établi sur des bases nouvelles. Il semble, en effet, assez que l'injection iodée dans les abcès par congestion, si elle ne guérit pas toujours, les modifie au moins d'une façon heureuse et ne donne, en tout cas, lieu à aucun accident sérieux.

L'histoire de la tumeur de la dure-mère, terminée par un chapitre sur une épidémie trop rapide pour être décrite par un chapitre sur les déviations du rachis, que j'offre incomplètement traitée dans nos grands ouvrages de chirurgie générale, et que les auteurs du *Compendium* ont voulu tenir à la hauteur des progrès que la science fait tous les jours en ces travaux modernes, à ceux de MM. Boineau, J. Guérin, Duret en particulier.

concomitants, entre ceux portant sur la continuité des os, peuvent être plus ou moins considérables du côté des ligaments qui seront rompus en totalité ou en partie, d'où la division établie par M. Huguier.

Les auteurs du *Compendium* ont insisté sur la difficulté du diagnostic, sur le mécanisme, qui se résume toujours en un mouvement de flexion ou d'inclinaison latérale accompagné d'une certaine torsion ou rotation d'une partie de la colonne cervicale. Malgré les tentatives de réduction opérées avec succès dans les cas de Bist, de Desault, Neymann, Harrison, Ellis, Scully, Mignot, le chirurgien n'en devra pas moins se montrer fort circonspect dans ces tentatives, en pensant au danger immédiat qu'il y aurait dans les cas de déplacement avec lésion profonde très probable de la moelle.

Qui ne sait, en effet, que, si les fractures et les luxations du rachis peuvent offrir un pronostic grave, ce n'est pas tant par elles-mêmes que par les lésions de la moelle qu'elles entraînent? Ces blessures de la moelle épinière sont l'objet d'un chapitre intéressant qu'on trouve sous ces titres de la physiologie moderne, dont les applications sont dignes de lui, les préceptes de saine pathologie dont les auteurs du *Compendium* ne se départissent jamais. Notons, dans ce chapitre, la distinction féconde en applications pratiques établie par M. le professeur Laugier entre la myélite circonscrite et la myélite diffuse (Thèse, 1848).

Nous arrivons ainsi à l'article important relatif aux lésions vitales et organiques du crâne. Si l'étude des diverses sortes d'anévrismes de la région crânienne n'offre rien de bien particulier, il n'en est pas de même des variétés artérielles qui ne sont nulle part si fréquentes, et dont l'histoire sera souvent difficile à établir. L'histoire de cette affection, restée fort incomplète, a dans ces derniers temps fixé l'attention de la Société de chirurgie et de l'Académie de médecine à propos du mémoire de M. Robert. Cette discussion, en même temps qu'elle apportait des faits nouveaux,

Aj5 des cas les sujets étaient aliénés depuis longtemps avant l'apparition des premiers symptômes de la paralysie. L'attachement des propos, aucune attention à des renseignements aussi importants que ceux que j'ai pu obtenir, ont été le développement petit nombre de cas la paralysie s'est développée dans l'asile même. Mais là encore je vous répéterai : Soyons très sobres dans vos conclusions. Un malade entre à l'hospice dans un état d'agitation maniaque, qui persiste un, deux ou trois mois. L'agitation calmée, on s'aperçoit de la paralysie. Mais si le médecin n'a pas l'attention fixée sur la paralysie dès le moment de l'entrée du sujet, il arrivera souvent qu'en pareille circonstance les symptômes liés au délire, après lesquels je ne crois presque en droit de suspecter tous les faits de ce dernier tiers, que j'ai discuté la valeur. Dans les cas, les renseignements fournis sur l'état antérieur à l'entrée ne sont pas dignes de confiance. Dans les autres, les phénomènes ont échappé au médecin lui-même.

Pour me mettre constamment en garde contre cette seconde chance d'erreur provenant de l'observation, voici le parti que j'ai pris depuis quatre ou cinq ans. J'ai fait établir deux registres : l'un pour les paralytiques, l'autre pour les aliénés. Obligé que je suis, au moment de l'entrée d'un sujet, de le faire inscrire sur l'un de ces deux registres, je dois nécessairement l'examiner avec le plus grand soin. Cette méthode, qui m'est particulière, explique comment il se fait que je ne voie la paralysie se développer sous mes yeux que dans des cas exceptionnels.

Dans tous les ouvrages classiques, vous trouverez indigne cette proposition, que la paralysie complique la folie anormale, que c'en est une terminaison. Dans un excellent travail publié tout récemment par M. Beau, sous ce titre : *Paralysie générale aiguë* (Archives de médecine), l'auteur a répété la même erreur, parce qu'elle est généralement admise.

Une bien grande objection pourrait d'ailleurs être faite aux auteurs dont je combats les doctrines. Ils admettent que dans les 2/3 des cas les deux affections débutent ensemble. Ne pourriez pas leur demander sur quoi ils se fondent pour soutenir plutôt la complication de la folie par la paralysie que la complication de la paralysie par la folie? Essayons de décider la question?

Quels sont les phénomènes qui paraissent les premiers, de ceux de la paralysie, ou de ceux de la folie?

Je me suis livré, pour cette question, à un examen scrupuleux et détaillé des faits. Eh bien, je reste persuadé que, dans l'immense majorité des faits, les symptômes de la paralysie précèdent ceux de la folie. La maladie commence par la perte de la mémoire, la diminution de l'intelligence; ce n'est pas là de la folie.

J'ai vu hier à l'Hôtel-Dieu, dans le service du professeur Rostan, un malade chez lequel j'ai constaté une diminution considérable de la mémoire, une difficulté extrême dans l'exercice des facultés intellectuelles; il n'a pu me dire, par exemple, quel est le mois qui précède le mois d'août. La conception est des plus lentes; et cependant cet homme n'est pas fou. Il est arrivé presque au troisième degré de la paralysie générale; il n'a pas de conceptions délirantes; il n'a que du maniaque; il ne trouve point le repos des autres aliénés; il n'a l'intelligence affaiblie, il n'est pas fou. Ce fait et beaucoup d'autres que vous rencontrerez vous prouveront que la paralysie précède la folie, et qu'elle peut exister sans elle.

A l'appui de ma manière de voir, je puis des arguments dans les descriptions mêmes de mes adversaires. Je lis dans M. Bayle que le premier symptôme est ordinairement l'émoussement de la parole, vérité que confirme ma propre observation. Si vous voyez les sujets avec plus d'attention qu'on ne le fait généralement, vous verrez que c'est par les troubles de la parole que débute la maladie, et que les troubles de l'intelligence, desquelles on ne s'occupe point, sont très souvent diminués; vous constaterez l'état des pupilles; vous reconnaîtrez que les malades sont sujets à des congestions cérébrales fréquentes; que la sensibilité est altérée, etc.

En un mot, l'étude attentive des faits vous convaincra que les phénomènes de paralysie précèdent ceux de la folie, ou tout au moins apparaissent en même temps qu'eux. D'où cette conclusion, que le paroxysme ne peut être qu'une complication, ou une terminaison de la folie.

Nous avons dit que, suivant une deuxième opinion, la paralysie générale serait un genre spécial d'aliénation mentale, une manie ambieuse avec paralysie incomplète (Bayle). Ici nous nous trouvons en présence de deux groupes de symptômes : lésions de la motilité, lésions de l'intelligence. Lequel de ces deux groupes est le plus important; auquel faut-il accorder la prééminence?

Tout d'abord se présente un argument d'une très grande force. La folie est un trouble de la paralysie générale. Rostan lui-même le reconnaît. Le fait est si évident, quand nous nous de vous signaler et beaucoup d'autres vous démontrent. Mais, en outre, il y a très fréquemment de l'intermittence dans les phénomènes du délire, intermittence qui ne se rencontre pas dans la paralysie générale, laquelle affecte une marche continue. Qu'est-ce qui entraîne la mort? Ce n'est pas le délire, c'est la paralysie. C'est encore à la paralysie, et non à la folie, que vous rattachez les lésions souvent très graves qu'on trouve à l'autopsie.

En résumé, on voit que la paralysie peut exister avec la démence seule et sans aliénation mentale; que, chez la paralysie, la folie est l'élément le moins important, quand elle existe; qu'enfin le délire n'est point continu. La conclusion définitive, sur laquelle je ne saurais trop insister, c'est qu'il y a pas la une espèce particulière de folie qui se complique de paralysie, mais bien plutôt une espèce particulière de paralysie qui se complique fréquemment d'aliénation mentale.

Un second argument est celui-ci : Si l'on admet que la paralysie générale est une espèce de folie, il faudra bien

convenir qu'il existe des différences radicales entre cette folie et les autres. La congestion cérébrale, qu'on trouve au premier rang parmi les causes de la paralysie, ne se rencontre que dans des cas exceptionnels pour la folie.

La folie est à peu près également fréquente dans les deux sexes; la paralysie générale, au contraire, s'observe incomparablement plus souvent chez les hommes.

La folie, au contraire, se complique complètement, dans la paralysie générale ne l'est jamais. La folie n'entraîne ni la mort, tandis que la paralysie la cause toujours; les altérations anatomiques, contestées dans la folie simple, sont admises par tout le monde dans la paralysie. Si c'était un genre de folie, il différencierait donc complètement des autres.

A toutes ces opinions, il faut donc, à notre avis, en substituer une autre, qui consiste à envisager la paralysie générale comme une maladie spéciale qui se complique souvent de délire, et d'un délire offrant ordinairement un cachet spécial, le délire ambiteux.

Les conséquences de ce changement d'opinion sont importantes. C'est d'abord une classification nouvelle. Ainsi, au lieu de ne faire dans les asiles que trois classes, aliénés, épileptiques, idiots, on sera forcé d'en admettre une quatrième, celle des paralytiques; en second lieu, on enlève par là, aux partisans de l'anatomie pathologique dans la folie, un de leurs meilleurs arguments.

Il faudra complètement changer les résultats obtenus sur la mortalité chez les aliénés, soit qu'on examine la question d'une manière générale ou dans chaque sexe en particulier.

Ainsi, par exemple, d'après M. Aubanel et Thore, en 1839 il est mort à Bicêtre, dans le service de M. Ferrus, 148 aliénés, et, sur ces 148 malades, 125 étaient paralytiques. Voyez, dès lors, à quelle conséquence entraîne la séparation des aliénés et des paralytiques! Il en sera de même si on compare la mortalité dans les deux sexes. La fréquence beaucoup plus grande de la paralysie chez les hommes explique pourquoi la mortalité est plus forte chez eux, pourquoi aussi les guérisons sont moins nombreuses, etc. Ainsi se trouvent viciés, par la confusion de deux maladies qu'il faudrait distinguer, la plupart des résultats statistiques.

Une conséquence moins importante, mais encore intéressante, c'est celle qui est tirée du point de vue de la physiologie pathologique. Quand le cerveau est frappé comme organe initiateur des mouvements, il ne tarde pas, dans beaucoup de cas, à devenir incapable comme organe des facultés intellectuelles. A la suite d'une hémiplegie, on tombe souvent en démence. La chorée se termine souvent par la démence chez les adultes, et nous avons encore aujourd'hui dans le service deux cas de chorée avec abolition presque complète de l'intelligence; l'épilepsie entraîne également la démence avec la plus grande facilité.

Mais on a voulu faire passer la proposition opposée, et dire : Quand le cerveau est primitivement pris comme organe chargé des manifestations intellectuelles, c'est-à-dire quand il y a délire, il finit souvent par être atteint et lésé comme le organe initiateur des mouvements.

Cette seconde proposition serait, en effet, très exacte si la paralysie était une complication fréquente, une terminaison de l'aliénation; mais il n'en est pas ainsi, et en réalité on répète une erreur.

Cette différence entre les conséquences qu'entraînent les lésions des mouvements et celles de l'intelligence n'est pas, je le répète, un fait sans intérêt, car il semble indiquer que ces dernières appartiennent à un ordre différent.

Un dernier fait très singulier et qui ressort de la discussion précédente, c'est que la paralysie générale dit des aliénés est en réalité très rare chez ces malades. D'A. P.

DE L'EMPLOI DE LA LIGATURE

dans les plaies avec hémorrhagie de la partie inférieure du membre thoracique.

LETTERE ADRESSÉE A M. LE PROFESSEUR NÉLATON

Par M. ROBERT, chirurgien de l'hôpital Beaujon.

Monsieur et honoré confrère,

La *Gazette des Hôpitaux* du 30 avril contient le compte rendu d'une de vos cliniques, relative à la thérapeutique des blessures artérielles en général, et à celle du poignet et de la main en particulier. Vous m'avez fait l'honneur de me citer à cette occasion; mais j'ai cru néanmoins devoir relever quelques inexactitudes qui, quoiqu'elles ne soient que de petites, ont pu mériter des opinions profondément opposées à celles que je professe depuis bien longtemps.

J'arrive au fait. Dans les plaies de l'avant-bras et de la main qui s'accompagnent d'hémorrhagie, vous conseillez de porter la ligature sur les deux bouts des vaisseaux intéressés dans la plaie même, et quelle que soit l'époque à laquelle l'hémorrhagie s'est produite. Si le moyen n'est pas applicable, vous employez la cautérisation au fer rouge, la compression médiate et immédiate, et, en dernière ressource, la ligature par la méthode d'Anel, que vous considérez comme une opération le plus souvent inutile.

Il semblerait en outre résulter de votre exposition que, pour ma part, j'ai conseillé une pratique tout autre, et que j'érige en principe qu'il faut, comme règle, lier l'hémorrhagie et se rapprocher le plus possible du tronc pour arrêter les hémorrhagies menaçantes qui suivent les blessures de vaisseaux soit dans la partie inférieure du membre thoracique. Ces conclusions sont loin de me paraître, et il est facile des s'en convaincre en lisant une leçon clinique que j'ai faite à l'hôpital Beaujon il y a déjà cinq ans. Cette leçon est insérée dans la *Gazette des Hôpitaux* du 16 septembre 1847.

Convaincu depuis bien longtemps des mauvais résultats de la méthode d'Anel dans les cas de ce genre, et persuadé que Dupuytren s'était trompé en admettant la friabilité des artères

res au voisinage des plaies en supputation, je m'exprimais ainsi dans les deux paragraphes suivants :

« L'observation nous a démontré que ces inconvénients (la friabilité des artères enflammées) ont été exagérés par Dupuytren; que, si les tuniques artérielles sont couvertes de bourgeons là où elles sont divisées, le travail inflammatoire ne s'étend qu'à une très petite distance, et permet ainsi de lier le vaisseau à 4 ou 5 millimètres du point où il a été lésé. J'ai pu, ajoutais-je, lier les deux bouts des artères radiale et cubitale dans une plaie non récente, à dix, quinze, vingt, vingt-cinq jours de l'accident. »

« Une seconde objection fut faite à cette méthode par Dupuytren. On ne peut pas, disait-il, isoler l'artère pour la lier; car les tissus voisins sont indurés par l'inflammation. C'est encore une erreur; il existe entre l'artère et sa gaine un tissu cellulaire filamenteux très fin, qui se déchire avec une grande facilité à toutes les époques, et permet d'isoler le vaisseau et de le lier sans inconvénient. »

Le raisonnement, l'observation et les faits cliniques m'avaient donc conduit à adopter la pratique suivante, que je reconnais aussi dans l'article cité :

« Lorsque l'on a affaire à une plaie récente ou dans laquelle les bourgeons charnus ne se sont pas encore développés, il faut aggrandir la plaie si elle est étroite, la débarrasser des caillots qui l'obstruent, suivre autant que possible l'indice fourni par le jet du sang ou le canal creusé au milieu des caillots, saisir les deux bouts de l'artère divisée et les lier. En agissant ainsi je ne faisais, du reste, que suivre l'exemple de Dupuytren, qui, dans les hémorrhagies, et malgré la difficulté qui l'accompagnait quelquefois la découverte de l'artère, on doit toujours tenter cette conduite. »

« Le cas est plus complexe quand il s'agit des hémorrhagies consécutives, et ici je veux m'arrêter un instant. La plaie est couverte de bourgeons charnus; quelquefois elle est presque complètement cicatrisée; dans ce cas on voit le sang sourdre ou s'échapper avec plus ou moins de force de la surface bourgeonnante; mais il n'a toujours paru impossible de reconnaître, et surtout de saisir le bout artériel divisé au milieu des bourgeons charnus, si j'avais pu même y parvenir, j'aurais cru, en portant une ligature en ce point, de ne pas comprendre dans le fil le bout artériel lui-même. »

Vous avez été plus heureux que moi; c'est-à-dire que vous avez pu trouver, saisir et lier avec succès l'artère à la surface des plaies anciennes en pleine supputation. Je ne conteste en aucune façon la valeur de cette pratique; mais je persiste à croire qu'on doit très fréquemment rencontrer des difficultés très grandes à l'égard d'Anel.

J'ai donc pour habitude d'agrandir la plaie dans la direction du vaisseau et de lier les deux bouts de celui-ci à très peu de distance du point où il a été lésé.

Mais il se rencontre des cas où la recherche des bouts du vaisseau blessé est rendue presque impossible par l'infiltration sanguine très considérable du membre, par la direction de la plaie ou la grande profondeur de l'artère; il faudrait alors multiplier les incisions, sacrifier des muscles; en un mot, faire dans le membre des dégâts considérables; force est donc de recourir à la méthode dite d'Anel. Dans de telles circonstances, le raisonnement m'a conduit non pas à me rapprocher le plus possible du tronc, comme vous semblez le croire, mais bien à admettre pour la ligature de l'hémorrhagie un lieu d'élection.

L'anatomie m'y conduisait naturellement, et voici comment : les anastomoses si larges établies entre les vaisseaux de l'avant-bras et ceux du bras ne laissent presque aucune chance de réussite à la ligature des artères cubitale et radiale au-dessus de la plaie. Reste donc le tronc de l'hémorrhagie étendu du pli du coude au bout inférieur du tendon du grand pectoral. Or, plusieurs branches en naissent; les principales, celles surtout qui contribuent à rétablir le cours du sang dans la partie inférieure du membre, sont : la collatérale interne, qui naît environ à 4 ou 5 centimètres de l'épitrachée, et l'hémorrhagie profonde ou collatérale externe, qui naît le plus souvent vers le quart supérieur de l'artère. Si on porte une ligature sur la brachiale, soit au pli du coude, soit à sa partie moyenne, comme on le fait le plus communément, le rétablissement du cours du sang par les branches que je viens d'indiquer sera tellement prompt que l'hémorrhagie se renouvellera trop souvent et pressera sur le bras.

Le quart supérieur de l'hémorrhagie, au contraire, ne donne que le plus souvent que des branches insignifiantes. L'axillaire elle-même fournit ses rameaux les plus importants (scapulaire inférieure, thoracique longue, circonflexe postérieure) au-dessus du tendon du grand dorsal. Il existe donc en ce point un espace de près de 5 à 6 centimètres, dans lequel le tronc artériel du membre supérieur ne fournit pas de branches importantes. Ajoutons encore que les vaisseaux fournis par la terminaison de l'axillaire ont une direction en général recourbée qui facilite leurs anastomoses autour du moignon de l'épaulle avec les branches de la sous-clavière, mais qui rend leurs communications moins nombreuses avec les rameaux vasculaires de l'hémorrhagie, rameaux dont la direction est le plus souvent transversale ou descendante. Le lien qui répond à la gouttière bicipitale n'est donc pas très riche en vaisseaux sanguins.

La réunion de ces circonstances m'indiquait de lier l'hémorrhagie à sa réunion avec l'axillaire, c'est-à-dire au-dessus du tendon du grand pectoral. Je n'aurais pu espérer de pouvoir éviter et les accidents produits par la ligature, et surtout le rétablissement trop prompt de la circulation.

Il est bien entendu que je raisonne ainsi sur l'anatomie normale, car devant l'anomalie toute prévision est sujette à s'égarer.

Mon plan de conduite était donc tout tracé quand vint se présenter l'occasion de l'appliquer, comme on le verra dans le cas suivant, dont j'ai déjà donné un court récit à la Société de chirurgie, le 29 mai 1848.

Lange, âgé de cinquante-deux ans, commissaire à la barrière de l'Étoile, avait fait, en 1832, une chute sur une cavette qui s'était brisée; un fragment restait à la partie antérieure, inférieure et externe de l'avant-bras gauche; l'artère térière, inférieure et interne du même avant-bras gauche; le radius fut ouvert; il en résulta une hémorrhagie pour laquelle Mandin lui fit deux bouts de l'artère divisée dans la plaie: la guérison eut lieu sans accident.

Le 15 décembre 1847, notre malade corail sur un trottoir un verre à la main; il tomba, le verre se brisa, et un fragment aigu lui fit une plaie profonde et irrégulière à la partie antérieure, inférieure et interne du même avant-bras gauche; il y eut une hémorrhagie considérable, que le docteur Devaux, des Thermes, arrêta par la compression directe sur la plaie.

Le lendemain 16, Lange entra à Beaujon; l'appareil ne fut point levé.

Hémorrhagie dans la nuit du 17 au 18. A la visite du matin, j'enlevai le pansement et je lui laissai seulement le bout inférieur de la cubitale, qui fournissait du sang. Je ne pus découvrir le bout supérieur.

Le lendemain, hémorrhagie nouvelle par ce bout, qu'alors je pus reconnaître et lier.

Le 23, l'écoulement sanguin ayant reparu, j'explorai de nouveau la plaie: je constatai qu'elle était plus profonde que je ne l'avais pensé d'abord, que sa direction était oblique et qu'elle arrivait jusqu'au ligament interosseux. Un morceau de verre que je rencontrai fut enlevé, et je pus alors reconnaître par le toucher que l'artère interosseuse antérieure, qui avait acquis un volume considérable, fait bien facile à comprendre, battait avec force sous mon doigt. Je reconnus également la présence, sur le trajet de l'artère blessée, d'un anévrysme faux du volume d'une noisette, animé de battements énergiques et de mouvements d'expansion bien marqués.

Le diagnostic devint facile: l'interosseuse, dilatée, avait été divisée au fond d'une plaie profonde en même temps que la cubitale. Mais le système musculaire était très développé; et je recalculai devant les dégâts qu'il me faudrait faire pour arriver aussi profondément sur le vaisseau blessé.

Le 24 décembre, au dixième jour de l'accident, je lui donnai l'hémorrhagie sous le tendon du grand pectoral; l'opération ne présenta pas de difficultés, les suites en furent très simples. La cicatrisation des plaies fut un peu lente, et le malade sortit guéri le 5 mars.

AGREZ, etc. ROBERT.
Paris, 11 mai 1852.

SOCIÉTÉ DE MÉDECINE PRATIQUE.

Séance du 5 février 1852. — Présidence de M. P. Dubois.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance.

M. MAZET fait hommage à la Société de son ouvrage intitulé: *Des lunettes, conserves, lorgnons, etc.*, conseils aux personnes qui ont recours à l'art de l'opticien.

M. LE PRÉSIDENT adresse à M. Magne des remerciements au nom de la Société.

M. CARON a été témoin dans ces temps derniers d'un empoisonnement assez extraordinaire. Une dame, après avoir mangé une huile, éprouva presque aussitôt un sentiment de strangulation qui lui survint à l'instant même. Quand M. Caron vit la malade, elle se trouvait étendue sur le dos, les yeux injectés, les lèvres gonflées. Ces accidents cédèrent à un traitement composé de lavements d'assa-fœtida, de tisanes diaphorétiques, de cataplasmes sur le ventre et de sinapismes. M. Caron se demande si les phénomènes dont il a été témoin sont dus à une intoxication particulière de l'huile, ou bien s'ils proviennent de ce que cette huile, ayant été attachée à la coque en cuivre d'un navire, a pu déterminer les accidents de la colique de cuivre.

M. FORCET cite à ce sujet un ouvrier qui fabrique pour les premiers des filets de cuivre et qui est sujet à avoir mal, après les premiers effets de ces purgatifs. Quand cet ouvrier travaille à l'antimoine et au plomb, les accidents ne se produisent pas.

M. COURBET. Il y a trois ou quatre mois, je donnais des soins à un enfant atteint d'ophthalmie purulente qui mait amené des douleurs graves. Je prescrivais 12 grammes de feuilles de belladone en trois paquets. Je recommandai de faire infuser un de ces paquets dans un litre d'eau et de maintenir sur les yeux une compresses imbibée de cette eau. Quelques temps après, le père vint me chercher disant que son enfant était fort malade; bien que j'eusse

déclaré que la décoction de belladone devait servir à l'usage externe, bien que j'eusse prié la précaution de le répéter de vive voix, le père avait bu le liquide pour agir sur son enfant qui tétait. Je trouvai une prostration extrême; la malade était étendue sur son lit; le pouls était filiforme, la langue sèche et allongée; il existait du délire et du refroidissement. Comme la belladone avait été ingérée quelques moments après un repas, je ne crus pas devoir recourir aux vomitifs; je prescrivis du café, des frictions alcooliques et je promettre sous les narines un flacon d'ammoniaque. Je donnai de donner le sein à l'enfant; je lui fis sucer un petit morceau de sucre. Après deux minutes de repos, il se mit en convulsions; une maîtresse s'opposa-elle à ce qu'il recommençât. Une suite suffit pour dégoûter les seins. Ignorant l'époque à laquelle je pouvais en toute sûreté rendre le lait à l'enfant, je préférai la timidité à la hardiesse, et ce n'est qu'à la fin du quatrième jour que l'enfant recommença à têter.

M. GRASSAT pense qu'après quarante-huit heures toute crainte devait disparaître.

M. MAZET, qui emploie souvent la belladone dans les maladies des yeux, considère que les effets de cette substance ne sont guère apparus au bout de vingt-quatre heures.

M. P. DUBOIS. Il est probable que le lait peut se charger d'une substance toxique ingérée; mais la question n'a pas été encore assez étudiée pour être résolue. On se sert assez souvent de cette voie pour faire passer des médicaments à l'enfant, et l'on ne s'aperçoit, dans les cas de ce genre, que si l'enfant est très jeune, que la substance n'y aient pas été faites, de décider si le lait est devenu toxique à l'enfant.

J'ai fait ingérer par des nourrices de l'opium: les nourrices n'en ont point souffert.

Dernièrement une nourrice, ayant un enfant de six mois, fut atteinte de convulsions cholériques; j'ordonnai un lavement opiacé et deux grains d'extraits gommeux d'opium à prendre par fractions dans la journée; l'enfant teta, et la substance narcotique n'avait pas assez passé dans le lait pour incommodes à l'enfant en travail, afin de le dilater, gros comme un pois environ d'extraits de belladone; il survint de la stupeur, du narcotisme, de la diarrhée, des rêves singuliers durant une partie de la journée; l'accouchement eut lieu, et l'enfant sommeilla comme d'habitude après la naissance et ne se souleva nullement des phénomènes qui s'étaient manifestés chez la mère.

N'importe, dans le doute, je crois que notre confrère a agi sagement.

M. GUERINAT. Il est à noter que le chien a éprouvé des accidents. J'ai eu à soigner un enfant, dépendant avec la lactation de la mère, qui avait été nourrie. La mère alors se fit têter par un petit chien, qui, comme l'enfant, eut de la diarrhée, et mourut en quelques jours. Je pense que, lorsqu'il s'agit de médication, on ne saurait trop précautionner.

M. DUBOIS. Si M. Courbet avait vu lui-même le chien têter, il a été témoin des convulsions, le fait aurait de l'importance; si au contraire la constatation a eu lieu par les personnes de l'entourage, c'est autre chose; elles sont prévenues par la plupart des faits, et on ne prend pas de ces convulsions le tremblement habituel aux petits chiens.

M. MAZET partage d'autant plus l'avis de M. Dubois, que les convulsions auraient eu lieu presque immédiatement après l'ingestion du lait.

M. COURBET dit n'avoir pas été présent, et n'avoir pas vu les convulsions dont on lui parle.

M. GUERINAT. Depuis que je suis à l'hôpital des Enfants, j'ai eu souvent occasion de traiter des entorses résultant d'ophtalmies réitérées. On a conseillé, en pareil cas, l'excision d'une partie de la paupière. J'ai remarqué que ce procédé redonne au premier moment; qu'il n'y avait quelquefois érysipèle, et qu'enfin le redressement n'était pas aussi satisfaisant qu'il paraissait tout d'abord.

J'ai remplacé l'excision par la cautérisation à l'aide du fer rouge; j'ai eu de bons succès, sans jamais faire de plaie antérieure, et les cicatrices adhésives sont si peu manifestes d'érysipèle.

M. COURBET. Au point de vue du procédé opératoire, l'entropion guérit bien par l'excision d'un lambeau de peau. Chez les enfants, je ne place pas de suture, et je n'ai jamais constaté d'érysipèle que quand il y avait eu une plaie antérieure.

M. MAZET. N'ayant jamais employé la cautérisation dont parle M. Guérinat, je n'ai point d'avis à donner sur ce mode d'opération; mais j'ai souvent pratiqué l'excision pour guérir l'entropion, et jamais cette opération n'a été suivie d'érysipèle. Je ne veux pas dire qu'elle réussisse toujours, mais toutes les fois que le tissu sement du cartilage rose n'a pas été complet, c'est que les tissus de la paupière n'avaient pas été suffisamment écartés, tant en surface qu'en profondeur. Très souvent, je le répète, j'ai été appelé à opérer l'entropion; tantôt j'abandonne la plaie à elle-même, tantôt je suture, et j'ai eu de bons succès.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. COURBET. Je ne puis pas dire que, quand cet accident survient, est dû à l'emploi des bandelets agglutinatifs.

M. CARON. Je reviens sur la question d'éclampsie dont nous nous sommes entretenus dans les dernières séances. J'ai raconté lundi dernier une éclamptique qui, hier mercredi seulement, l'éclamptique a été faite par moi en examinant les urines. Je dois ajouter que la malade avait été droguée et touchée outre mesure par un sage-femme.

Quant à la malade dont je vous ai plusieurs fois parlé, elle est survenue des vomissements, de l'insomnie, des douleurs de la tête, et de douleurs qu'elle attribuait aux soubresauts de l'enfant. Elle a pu produire un produit bien sûr d'amélioration. Depuis quarante-huit heures il existe des contractions spasmodiques aux lombes et aux cuisses. Le sommeil a disparu; les jambes, et parfois les mains, sont oedématisées. Je n'ai pas encore touché d'alumine dans les urines.

M. DUBOIS engage M. Caron à répéter les examens de l'urine et à être tranquille sur le résultat si l'alumine n'a pas paru.

Le secrétaire, A. MAZET.

Chronique et nouvelles.

L'empereur du Brésil vient de confier l'ordre de la Rose à M. le docteur Canier, en témoignage de satisfaction pour les services qu'il a rendus depuis plusieurs années aux sujets brésiliens venus en Belgique pour y faire ou terminer leurs études de médecine.

M. le docteur Ricord communique aux leçons de clinique spéciale à l'hôpital du Midi, le mardi 18 mai, à huit heures de la soirée, et les continuera le mardi, jeudi et samedi de chaque semaine, à la même heure.

Cours public de clinique sur les affections mentales (avec applications à la médecine légale et à l'organisation des établissements d'aliénés), par M. Falret, médecin à Paris, et directeur de l'asile de Charenton-le-Pont, commenceront le jeudi 20 mai, à onze heures, et se continueront tous les dimanches et tous les jeudis à une heure.

Manuel pratique de l'hygiène; par le docteur LEBLANC, directeur de l'établissement hydrothérapique du château de Lang-Chêne, à St-Germain-Laval, près Lyon (Rhône). — Paris, 1852. Chez Gerner-Buillière et chez tous les principaux libraires.

La température a depuis quelques temps une inconstance épouvantable qui la fait passer presque sans transition de la chaleur au froid; ces changements exercent une influence désastreuse sur la santé, et l'on n'a depuis longtemps connu autant d'affections nerveuses, de courbatures et de rhumes aussi persistants que des derniers jours; la même cause détermine aussi des maladies plus graves; ce sont les fluxions de poitrine, les pleurésies, les gastrites, les gastro-entérites.

Le plupart de ces maladies inflammatoires étant sous la dépendance plus ou moins immédiate du cœur, beaucoup de médecins ont conseillé comme adjuvant le sérop préparé selon la formule du docteur Broussais, par M. Johnson, pharmacien à Paris, et de ce sérop, de calmer l'ardeur des inflammations. C'est surtout lorsque ces affections ont été négligées, et qu'il y a épuisement, asthénie, rhumes, toux chroniques, que ce sérop calme la toux, facilite l'expectoration, dissipe les douleurs nerveuses de la poitrine et le gène de la respiration.

Nous avons souvent remarqué que, pour les personnes dont le système nerveux est très impressionnable, chez lesquelles le froid, le chaud, la sécheresse, l'humidité, les émotions, les fatigues et les vicissitudes ont développé un état d'excitation, ce sérop, employé d'après la formule du docteur Broussais, a été très utile. Ce sérop, souvent par le professeur Broussais, pour un temps assez long; il est même des circonstances dans lesquelles ce médicament a paru atténuer les causes de la maladie. Ses propriétés permettent son emploi, sans qu'on ait jamais à redouter la constipation, la phalange, la somnolence; elles ont été recueillies dans un grand nombre d'observations publiées dans la plupart des journaux de médecine.

Les haies de Baguoles, en Normandie, peu éloignées de Paris et d'autres grandes villes, offrent fin de mai. Les vertus curatives de ces eaux minérales chaudes, la beauté du site, l'air pur qu'on y respire et les charmes qu'on y trouve en font l'asile le plus propice aux santés délicates.

La plus ancienne maison spéciale d'insertions aux journaux de médecine et d'administration du journal *l'Indicateur médical* est rue de Caure, 30, à Paris.

Paris. Imprimé par EXOT frères, 36, rue de Valenciennes.

Hygiène publique.

1. LITIERE DARRAC, rue Cadet, 23 et 27. DARRAC, mis à neuf de toutes pièces, est une invention de ce genre, qui a la vertu de donner à l'hygiène un grand avantage. Elle est faite de fer et de bois, et est très solide. Elle est très facile à transporter, et est très utile pour les personnes qui ont des douleurs de dos, ou qui ont des douleurs de tête, ou qui ont des douleurs de nerfs, ou qui ont des douleurs de muscles, ou qui ont des douleurs de tendons, ou qui ont des douleurs de ligaments, ou qui ont des douleurs de cartilages, ou qui ont des douleurs de vaisseaux, ou qui ont des douleurs de nerfs, ou qui ont des douleurs de muscles, ou qui ont des douleurs de tendons, ou qui ont des douleurs de ligaments, ou qui ont des douleurs de cartilages, ou qui ont des douleurs de vaisseaux.

2. HUILE DE FOIE DE MORUE.

Cette huile, couleur jaune, est une huile de foie de morue, et est très utile pour les personnes qui ont des douleurs de dos, ou qui ont des douleurs de tête, ou qui ont des douleurs de nerfs, ou qui ont des douleurs de muscles, ou qui ont des douleurs de tendons, ou qui ont des douleurs de ligaments, ou qui ont des douleurs de cartilages, ou qui ont des douleurs de vaisseaux.

3. HUILE DE FOIE DE MORUE.

Cette huile, couleur jaune, est une huile de foie de morue, et est très utile pour les personnes qui ont des douleurs de dos, ou qui ont des douleurs de tête, ou qui ont des douleurs de nerfs, ou qui ont des douleurs de muscles, ou qui ont des douleurs de tendons, ou qui ont des douleurs de ligaments, ou qui ont des douleurs de cartilages, ou qui ont des douleurs de vaisseaux.

4. HUILE DE FOIE DE MORUE.

Cette huile, couleur jaune, est une huile de foie de morue, et est très utile pour les personnes qui ont des douleurs de dos, ou qui ont des douleurs de tête, ou qui ont des douleurs de nerfs, ou qui ont des douleurs de muscles, ou qui ont des douleurs de tendons, ou qui ont des douleurs de ligaments, ou qui ont des douleurs de cartilages, ou qui ont des douleurs de vaisseaux.

5. HUILE DE FOIE DE MORUE.

Cette huile, couleur jaune, est une huile de foie de morue, et est très utile pour les personnes qui ont des douleurs de dos, ou qui ont des douleurs de tête, ou qui ont des douleurs de nerfs, ou qui ont des douleurs de muscles, ou qui ont des douleurs de tendons, ou qui ont des douleurs de ligaments, ou qui ont des douleurs de cartilages, ou qui ont des douleurs de vaisseaux.

BIBLIOTHÈQUE DU MÉDECIN PRATIQUE.

OU RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

de tous les Ouvrages de clinique médicale et chirurgicale, de toutes les Monographies, de tous les Mémoires de médecine et de chirurgie pratique anciens et modernes, publiés en France et à l'étranger.

PAR LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINS.

Sous la direction du docteur FABRE,

Rédacteur en chef de la GAZETTE DES HÔPITAUX (Lettres françaises).

15 volumes grand in-8 à deux colonnes, chacun de 700 pages.

Prix du volume: 8 fr. 50 c.

Cet important ouvrage comprend: 1° Maladies des femmes; 2° Maladies de l'appareil urinaire; 3° Maladies des organes de la génération chez l'homme, etc.; 4° Maladies des enfants (médicine et chirurgie). Les tomes VI et VII forment le Traité le plus complet qui existe sur les maladies des enfants; le tome VII comprend le Traité des maladies vénériennes et résume la pratique des médecins français et étrangers sur les diverses méthodes du traitement de la syphilis; le tome VIII comprend le Traité des maladies de la peau, et contient une exposition de la pratique des dermatologistes; le tome IX comprend le Traité des maladies du cou, du cerveau, du système nerveux, et le tome X expose le Traité des maladies des yeux et des oreilles; le tome XI comprend le Traité des maladies des appareils respiratoires et circulatoires; le tome XII comprend les maladies de l'appareil locomoteur; le tome XIV comprend le Traité de médecine légale et de thérapeutique; le tome XV et le tome XVI comprennent le Traité de médecine légale et de thérapeutique; le tome XV et le tome XVI comprennent le Traité de médecine légale et de thérapeutique.

De Paris à l'établissement.

HYDROTHERAPIQUE (Cote-d'Or) dirigé par M. le Dr. S. BOUTONNET.

de fer de Lyon, station de Vercy (Côte-d'Or).

— Maladies pulmonaires, 60 fr. par jour; maladies

des os, 40 fr. par jour; traitement, nourriture

ADONICATION en la chambre des notaires.

Notaire, par le ministère de M. MAZET, notaire à Paris, le mardi 15 juin 1852, à midi.

D'une MAISON de rapport et d'habitation.

contenant un jardin et un clos, appartenant au sieur de M. MAZET, notaire à Paris, le mardi 15 juin 1852, à midi.

Notaire, par le ministère de M. MAZET, notaire à Paris, le mardi 15 juin 1852, à midi.

Notaire, par le ministère de M. MAZET, notaire à Paris, le mardi 15 juin 1852, à midi.

Notaire, par le ministère de M. MAZET, notaire à Paris, le mardi 15 juin 1852, à midi.

Notaire, par le ministère de M. MAZET, notaire à Paris, le mardi 15 juin 1852, à midi.

Notaire, par le ministère de M. MAZET, notaire à Paris, le mardi 15 juin 1852, à midi.

Notaire, par le ministère de M. MAZET, notaire à Paris, le mardi 15 juin 1852, à midi.

Notaire, par le ministère de M. MAZET, notaire à Paris, le mardi 15 juin 1852, à midi.

Notaire, par le ministère de M. MAZET, notaire à Paris, le mardi 15 juin 1852, à midi.

Notaire, par le ministère de M. MAZET, notaire à Paris, le mardi 15 juin 1852, à midi.

Notaire, par le ministère de M. MAZET, notaire à Paris, le mardi 15 juin 1852, à midi.

Notaire, par le ministère de M. MAZET, notaire à Paris, le mardi 15 juin 1852, à midi.

Notaire, par le ministère de M. MAZET, notaire à Paris, le mardi 15 juin 1852, à midi.

Notaire, par le ministère de M. MAZET, notaire à Paris, le mardi 15 juin 1852, à midi.

Ge journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandat de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

PARIS, DÉPARTEMENTS,
ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE,
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉSENT,
SARDAIGNE, SAVOIE,
TURQUIE, ANTIÈRES ET COLONIES.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOULOUSE,
GIBRALTAR.

La GAZETTE DES HOPITAUX ne paraît pas jeudi, jour
de l'Ascension.

PARIS, LE 17 MAI 1852.

quelques mots sur l'hydrothérapie

A PROPOS DU TRAITÉ PUBLIÉ PAR M. LE DOCTEUR FLEURY (1).

La méthode hydrothérapique, dont il était difficile à priori de ne pas admettre la puissance, dont l'efficacité est aujourd'hui démontrée par des faits aussi nombreux que remarquables, aussi incontestables qu'importants, cette méthode n'a pu marquer encore sa place dans la thérapeutique, et elle est en quelque sorte restée à l'état de suspicion dans l'esprit d'un grand nombre de praticiens. À quelle cause attribuer ce fait singulier, quand on considère surtout la fortune rapide de tant de méthodes d'une valeur bien plus incertaine, celle qui consiste à traiter le rhumatisme par le sulfate de quinine, par exemple ? On n'en saurait guère douter, la réputation qu'a inspirée l'hydrothérapie tient en grande partie à l'ignorance et à l'industrialisme de son inventeur et de plusieurs de ceux qui l'ont appliquée après lui. Les faits publiés par les hydrophates n'avaient ni le caractère scientifique, ni même toujours le caractère incontestable de bonne foi, nécessaires l'un et l'autre pour entraîner la conviction de médecins éclairés et consciencieux. Ces motifs, quelques puissants qu'ils fussent, n'étaient cependant point suffisants, du moins à notre avis, pour expliquer le sort de l'hydrothérapie. Après les publications de MM. Scutellien et Schedel, après les articles critiques de M. Vallex, les praticiens devaient se trouver autorisés à expérimenter, sinon à adopter d'emblée une méthode dont l'utilité ne pouvait plus paraître douteuse. Un autre obstacle existait donc, et cet obstacle résidait dans l'impossibilité où était chaque médecin d'expérimenter la méthode lui-même, dans la nécessité où il se trouvait de livrer ses malades à des mains qui ne lui présentaient pas tous, à beaucoup près, des garanties suffisantes de savoir et de bonne foi.

C'est de cette triste situation que M. Fleury a voulu faire sortir une méthode puissante, en mettant sous les yeux de médecins un exposé complet des divers procédés de cette méthode, une relation scientifique des cas nombreux et divers auxquels elle a été appliquée ; enfin une discussion approfondie de ses indications et de ses contre-indications.

Nous ne partageons pas toutes les idées que M. Fleury a émises dans son livre ; mais nous ne trouvons en quelque sorte heureux des quelques dissidences qui nous séparent de lui, car ces dissidences nous permettent de déclarer avec une entière liberté que jamais livre n'a atteint d'une manière plus complète que le *Traité d'hydrothérapie* le but auquel il est destiné. Sans cesser un instant d'être sérieux et profondément scientifique, ce livre a le mérite, si rare dans notre science, d'être d'une lecture constamment attachante, qu'on ne suspend qu'à regret. Il n'y a pas jusqu'aux nombreuses observations répandues dans l'ouvrage qu'on ne lise avec plaisir, comme on lit un intéressant épisode dans un long et important récit.

Notre préention n'est pas de donner ici une analyse de ce livre ; car nous sommes de ceux qui pensent que les livres bien remplis ne s'analysent pas, ou ne s'analysent que par un compte-rendu presque aussi long que le livre lui-même.

Il nous serait possible, sans doute, de dire :

Que l'ouvrage de M. Fleury est consacré à l'étude de l'eau froide employée à l'extérieur et à l'intérieur, et du calorique, considéré comme agent sudorifique ;

(1) *TRAITÉ PRATIQUE ET RAISONNÉ D'HYDROTHERAPIE*, par M. L. Fleury, professeur agrégé de la Faculté de médecine de Paris, 1 vol. in-8° de 365 pages, avec 6 planches hydrographiques. — Paris, chez Labé.

2° Qu'il est divisé en deux parties : l'une historique et critique, l'autre dogmatique et pratique.

Nous pourrions dire encore que la première de ces parties est consacrée, d'une part, à l'histoire des applications de l'eau froide faites avant Priessnitz (*hydrothérapie empirique*) ; d'autre part, à l'exposition du système de ce célèbre et singulier inventeur ; que la seconde traite de l'hydrothérapie rationnelle et scientifique, et fait connaître les recherches personnelles de l'auteur.

Enfin, lorsque nous aurions ajouté que, dans la première de ces parties, M. Fleury fait preuve d'un talent d'exposition, d'un sens critique des plus remarquables ; que dans la seconde se trouvent des témoignages aussi nombreux qu'importants d'une observation exacte et d'une expérimentation aussi rigoureuse qu'ingénieuse, nous n'aurions encore donné qu'une idée très imparfaite du *Traité d'hydrothérapie*, car nous n'aurions fait que retracer un plan, ou les plans n'ont réellement de mérite que par la manière dont ils sont exécutés, et l'exécution gît tout entière dans les détails. C'est donc à ces détails que nous renvoyons nos lecteurs, et nous sommes certain d'avance qu'ils nous en sauront gré.

Nous nous bornons ici à apprécier en quelques mots l'esprit général qui a présidé à la composition de l'ouvrage, et nous rentrerons ainsi dans notre rôle de critique, qu'il ne nous est pas permis d'oublier même vis-à-vis d'un excellent collaborateur, d'un bienveillant ami, à qui nous serons heureux de témoigner en toute autre occasion nos sentiments d'affection et de reconnaissance, mais envers lequel nous devons conserver toute notre impartialité.

Deux idées, ou plutôt deux méthodes dont présidé à la composition de l'ouvrage de M. Fleury : l'une sûre et féconde, mais longue et pénible, c'est celle que nous appellerons la *méthode clinique* ; l'autre plus rapide, plus facile, plus séduisante, quelquefois utile, mais souvent trompeuse, c'est la méthode qu'on ne désigne pas encore, mais qu'on désignerait, si l'on était logique, par le nom de *méthode physiologique*. Entrons dans quelques détails à ce sujet, mais bâtons-nous d'ajouter auparavant que ces deux méthodes tiennent fort heureusement une place égale dans l'ouvrage de M. Fleury, et que si la physiologie et l'expérimentation ont quelquefois inspiré l'auteur, la clinique et l'expérience seules lui ont presque constamment servi de guide.

Depuis assez longtemps, mais surtout depuis la publication d'un certain traité de thérapeutique qui n'est pas sans mérite, mais qui est bien loin de justifier son succès, beaucoup de médecins, de l'École de Paris spécialement, s'imaginent qu'il est d'une grande importance de connaître les effets dits physiologiques d'un agent thérapeutique pour en faire l'application, pour en apprécier en quelque sorte d'avance les effets curatifs. M. Fleury n'a pas su se soustraire assez à cette idée régnante et en général très fautive.

D'abord les effets ou phénomènes dits physiologiques ne sont rien moins que physiologiques, car il n'y a de tels que ceux qui font partie du jeu régulier des fonctions ; qu'on appelle physiologiques les fourmillements, les soubresauts, les démangeaisons de la peau, les tintements, les éblouissements, l'excitation nerveuse qui suivent l'administration de la strychnine, c'est simplement un abus de mots ; car ces phénomènes ne sont que le premier degré de l'empoisonnement, et il serait tout aussi raisonnable d'appeler physiologiques les premiers symptômes qui suivent la contagion syphilitique ou toute autre série de phénomènes morbides.

Mais conclure de la nature de ces phénomènes déterminés par un agent thérapeutique sur un individu sain à la nature des effets thérapeutiques dans telle ou telle maladie, ce serait s'exposer à de cruelles déceptions, et quelquefois à des tentatives hasardeuses. M. Fleury, heureusement, n'est pas tombé dans ce dernier écart. Il a expérimenté l'action de l'eau froide sur des individus sains ; il a décrit avec soin les résultats, fort intéressants d'ailleurs, de ses expériences ; il a montré, par ces résultats, que les éruptions qui se manifestent sur la peau à la suite des douches n'étaient en aucune façon des éruptions critiques, mais bien des effets constants des applications d'eau faites d'une cer-

taine façon ; il a montré ainsi que l'argument à l'aide duquel tous les hydrophates, depuis Priessnitz, avaient cru démontrer l'action éliminatrice de l'hydrothérapie était un argument complètement faux ; il s'est servi de ces effets dits physiologiques pour classer en deux grandes médications, comprenant plusieurs subdivisions chacune (1), les divers modes d'action de l'eau employée de diverses façons, ce qui est une base constatable de classification thérapeutique ; mais fort heureusement il a eu soin d'attendre l'observation clinique avant de conclure des prétendus effets physiologiques aux effets curatifs. Nous devons même ajouter, pour être complètement juste, que la classification physiologique offrirait moins d'inconvénients en hydrothérapie qu'en thérapeutique proprement dite, parce qu'on effect l'action curative de l'eau est beaucoup plus analogue, en général, que celle des agents médicamenteux, à l'action dite physiologique.

Mais c'est assez insister sur une partie du livre qui est d'une importance secondaire. Peu importe sous quelle médication se trouve rangé le traitement hydrothérapique de telle ou telle maladie, pourvu que l'étude clinique de ce traitement ait été faite d'une manière approfondie, rigoureuse, scientifique enfin. Or, c'est surtout par le côté clinique que le *Traité d'hydrothérapie* se recommande à toute l'attention des praticiens. Ceux-ci ne s'inquiéteront que médiocrement de savoir si c'est par une action réulsive, excitante ou tonique que les douches guérissent la fièvre intermittente et détruisent même complètement l'intoxication miasmatique, mais ils liront avec le plus vif intérêt les observations décisives, rigoureusement recueillies, à l'aide desquelles M. Fleury démontre cette action, aussi précieuse qu'inattendue de l'hydrothérapie. Il n'importe que médiocrement aux praticiens de connaître si c'est par une action tonique réulsive ou constitutive, ou antipériodique, que l'on guérit les paralysies, les névralgies, les déplacements et les engorgements de l'utérus, l'asthme, ces vomissements incroissables dont nous avons rapporté un si étonnant exemple dans ce journal ; ce qui leur importe, c'est de savoir si les faits à l'aide desquels l'auteur croit pouvoir démontrer ces beaux succès du traitement hydrothérapique sont des faits suffisamment bien observés, suffisamment concluants pour convaincre des médecins instruits et expérimentés. Sous ce rapport, les observations consignées dans le *Traité d'hydrothérapie* ne laissent rien à désirer ; et ceux de nos lecteurs qui ont lu naguère l'observation de vomissements à laquelle nous venons de faire allusion peuvent juger de la valeur de toutes les autres. Nous regrettons que les limites dans lesquelles nous sommes obligés de nous restreindre ne nous permettent pas d'en reproduire textuellement quelques-unes.

M. Fleury, obéissant à un sentiment de réserve qu'on ne saurait trop louer, et malgré la classification qu'il a adoptée, se garde de conclure par analogie, et il s'abstient de parler longuement du traitement hydrothérapique dans les maladies où il ne l'a pas appliqué lui-même. Aussi, pour des raisons que tout le monde connaît, son livre ne traite guère que des maladies chroniques ; mais en revanche celles-ci y figurent à peu près au complet. Cependant le traitement de quelques maladies aiguës par l'hydrothérapie a été abordé et discuté avec toute la prudence que commande la gravité du sujet, avec une prudence qui doit servir de modèle à tous les novateurs en thérapeutique. M. Fleury a été moins sévère en discutant le traitement de la fièvre typhoïde par les affusions froides, auxquelles il a évidemment fait beaucoup trop d'honneur, d'après des observations très défectueuses de Currie et de M. Jacques. M. Fleury a eu tort de s'être écarté cette seule fois de la règle qu'il s'était imposée de ne tenir compte que des faits observés par lui-même, en hydrothérapie, bien entendu. Mais

(1) Voici cette division :

Première catégorie (action réfrigérante de l'eau froide). — Médication antipyrétique, médication démolitrice, médication sédatrice et hyposthésiante.

Deuxième catégorie (action excitante de l'eau froide). — Médication reconstituante et tonique, médication excitante, médication réactive, médication résolutive, médication algébrique, algébrique, dépurative, médication antipyrétique, médication prophylactique ou hygiénique.

Enfin, en combinant deux ou plusieurs de ces médications, l'auteur arrive à constituer des médications complexes.

c'est là une légère tache dans un ouvrage où l'observation clinique tient une si large place.

M. Fleury a bien soin de dire en terminant qu'il n'a point prétendu faire une œuvre complète, et en effet son traité, quelque bien rempli qu'il soit, soulève plus de questions encore qu'il n'en résout. Mais les lecteurs qui le liront ne s'en plaindront pas; car, outre le plaisir qu'ils trouveront à cette lecture, ils y puiseront des inspirations et des enseignements aussi satisfaisants pour la science et pour la conscience du médecin qu'utiles pour l'humanité.

Les praticiens sauront gré à M. Fleury d'avoir fait sortir des ténèbres du doute, et d'avoir fait rentrer dans le domaine de la science une méthode thérapeutique qui en est restée éloignée beaucoup trop longtemps.

II. de Carlehu.

HOPITAL DES ENFANTS MALADES. — M. THOUSSEAU.

De l'anasarque scarlatineuse.

L'anasarque est, comme on sait, une hydropisie générale; c'est une affection qui se présente sous des formes bien diverses, mais qui toutes cependant offrent un grand intérêt. Un de nos petits malades présentant un exemple de l'anasarque qui succède à la scarlatine, nous saisissons avec empressement cette occasion d'en faire une histoire abrégée.

Notre jeune malade a eu, il y a quinze jours, une scarlatine d'une durée et d'une bénignité ordinaires. Il était à peu près guéri de son affection éruptive lorsqu'il a été pris d'une anasarque générale. Il est entré dans nos salles il y a cinq jours, avec la face bouffie, les membres œdématisés, et présentant un épanchement considérable dans l'abdomen, sans fièvre d'ailleurs, mais avec des urines sanguinolentes et albumineuses, et même, nous insistons sur ce point, très albumineuses. Voici donc une des formes de l'albuminurie; mais celle-ci peut être, pour ainsi dire, appelée aiguë; tandis que dans la même salle nous trouvons, chez un jeune enfant qui a subi la paracentèse pour un épanchement purulent de la poitrine, un exemple d'albuminurie chronique; et celle-ci est ordinairement mortelle; la première, au contraire, connue sous le nom de maladie de Bright, est le plus souvent curable.

L'anasarque scarlatineuse est en grave par elle-même; mais les complications qu'elle présente quelquefois peuvent amener la mort; et dans certains cas, très rapidement. Il y a une vingtaine d'années, pendant que nous dirigeons un service à l'Hôtel-Dieu, nous avons observé un jeune garçon qui, après une scarlatine peu grave, fut pris d'une anasarque survenue très rapidement. Le corps de ce malade était très bouffi. La soudaineté de cette anasarque nous paraît être une mauvaise condition, et cependant l'intelligence restait intacte. Les urines ne furent pas examinées, et le malade mourut après avoir présenté à son déclin des convulsions épileptiformes d'abord assez éloignées, mais se rapprochant plus tard, de telle sorte que le coma de la première attaque persistait encore lorsque la seconde arrivait. Outre une œdème général, nous trouvâmes, à l'autopsie, un épanchement ventriculaire qui avait été la cause probable de la mort. Depuis cette époque, on a constaté bien souvent que l'éclampsie est une des complications ordinaires de l'anasarque scarlatineuse. De plus, la longue expérience de M. le professeur Paul Dubois lui a appris que les femmes enceintes qui présentent de l'anasarque avec albuminurie sont prises de convulsions soit au moment du travail, soit pendant la grossesse; il est même autorisé à formuler cette règle, qui est d'ailleurs conforme à l'opinion d'un grand nombre d'accoucheurs, que, toutes les fois qu'une femme enceinte présente des urines albumineuses, il y a chance de mort pour elle au moment de l'accouchement.

Puisque l'anasarque générale avec urines albumineuses invite aux convulsions, il y a lieu de penser qu'il existe entre ces deux phénomènes une certaine relation. Ce fait doit être regardé comme si important, que, lorsque chez un enfant qui a eu une scarlatine même bénigne, il survient de l'œdème, on doit être très réservé pour le pronostic; et on sait combien les familles ajoutent de prix au pronostic, dans quelque sens d'ailleurs qu'on le porte.

La connaissance de la relation qui existe entre l'anasarque et les convulsions a surtout ce résultat immédiat, que, lorsque ces dernières apparaissent, le médecin peut et doit, s'il est appelé tout de suite, prévenir cette médecine que nous appelons tumultueuse, et dont le but est, comme on sait, de chercher à rappeler la vie qui semble prête à s'éteindre chez un enfant qui est pris de convulsions. Les sangsues, la glace, le calomel sont les moyens qui concourent à la guérison, et la médication employée est alors que la malade eût sans doute quelquefois suffi pour le faire, mais dans quelques cas aussi, et en lui laissant la vie sauve. Il faut donc se tenir en garde contre cet accident, afin que, si on ne peut pas faire de bien, on évite au moins d'aggraver la maladie.

Mais l'anasarque scarlatineuse, même sans complication d'éclampsie, n'est pas toujours bénigne, car à cette anasarque avec albuminurie aiguë peut succéder l'albuminurie chronique, involution mortelle. Quand l'anasarque survient à deux ou plus de trois semaines à un mois, il n'y a plus de indications à craindre; mais la maladie de Bright est la terminaison ordinaire.

L'anasarque scarlatineuse frappe tout le corps et se comporte comme la maladie de Bright, ce qui prouve que dans cette affection il y a plus que la simple infection du sang; il y a quelque chose de plus actif que nous échappe. Dans quelques cas, l'anasarque devient interne, et alors les cavités sé-

reuses sécrètent en plus grande abondance le liquide qui les lubrifie, et on trouve des épanchements dans la plèvre, le péricarde et jusque dans le péricrâne. On observe dans quelques cas une dilatation énorme des pupilles avec épanchement des cavités ventriculaires; enfin, il n'est pas rare de rencontrer ce qu'on appelle l'œdème de la glotte, et qui n'est autre chose que l'hydropisie des ligaments arythéno-épiglottiques.

Nous fîmes mandé en 1833 par M. le docteur Henry pour voir un enfant qui, vingt jours auparavant, avait eu la scarlatine, et qui depuis la veille seulement prenait de l'œdème. Il était survenu chez lui subitement une gêne excessive de la respiration, avec toufflement dourme dans la gorge; les ligaments arythéno-épiglottiques étaient œdématisés. Il avait la face qui appelle l'œdème de la glotte. Cet enfant, après avoir suffoqué pendant quelque temps, fut gêné pour respirer pendant dix-huit à vingt-quatre heures; puis les accidents disparurent, et une guérison rapide se confirma.

La fréquence de l'inflammation de la gorge dans la scarlatine donne la raison de l'œdème de la glotte qui l'accompagne si souvent. L'appel fluxionnaire, déterminé dans ces circonstances, produit là un engorgement oedémateux différent de celui de l'œdème qui est plus étendu, et se caractérise par une plégmasie de la muqueuse, des ligaments arythéno-épiglottiques, et du tissu cellulaire sous-muqueux. C'est là une véritable inflammation; au contraire, l'œdème qu'on observe dans certaines circonstances au prépuce ou aux paupières est lié bien plutôt à la structure lâche des tissus qui les constituent, qu'à l'inflammation, cause qui produit une fluxion avec prédominance de l'élément séreux.

Nous n'explorâmes pour notre petit malade rien autre chose qu'un régime expectant et adoucissant: le laitage, l'orgeat, le calomel, pour déterminer une légère fluxion intestinale, enfin de légères proportions de digitale, et nous avons tout lieu d'espérer une guérison assez rapide.

Il se présente ici une autre question que nous devons examiner. De toutes les maladies éruptives, la scarlatine est-elle la seule qui soit accompagnée d'anasarque? On l'a dit, et nous l'avons dit nous-même à une autre époque; nous sommes loin aujourd'hui de résoudre la question affirmativement, et pour ne citer qu'un fait, nous rappellerons que nous avons observé cinq fois l'anasarque consécutive à la rougeole dans l'année dernière seule. Mais cette anasarque a-t-elle les caractères et la gravité de celle qui succède à la scarlatine? Il est important de se souvenir que non. Chez aucun des cinq malades dont nous parlons tout à l'heure, nous n'avons constaté d'albuminurie; aucun n'a été pris de convulsions; chez aucun, enfin, la forme de l'anasarque n'a succédé à la même rapidité. L'anasarque, à la suite de rougeole, est aussi sans pissement de sang, et doit d'après tous ces faits négatifs être regardée comme sans danger.

Lors donc qu'on observe un œdème chez un enfant qui a eu une maladie éruptive que l'on n'a pas caractérisée, la première pensée doit être pour une scarlatine; mais, s'il n'y a pas d'albuminurie, une sage réserve est ordonnée au médecin, il devra même pencher un peu pour autre chose que la scarlatine.

CLINIQUE ÉTRANGÈRE.

Observation sur un cas de grossesse extra-utérine. — Fœtus obtenu vivant au moyen d'une incision pratiquée au vagin.

— Établissement de la mère après la délivrance sans aucun symptôme alarmant.

Par M. le docteur John King, de la Caroline du sud.

Traduit du journal américain intitulé: *The medical repository of original essays and intelligence relative to physics, surgery, chemistry, etc., etc.*, par M. P.-J. CANHART, docteur en médecine à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine).

Les expériences de physiologistes célèbres ont établi sur les principes les plus incontestables la théorie de la conception. Il est avéré aujourd'hui que la fécondation est le résultat de l'application du principe fécondant de la semence du mâle sur l'œuf de la femelle dans l'union sexuelle. Cette proposition néanmoins a été combattue dans d'anciens recueils d'observations, et l'on a prétendu que l'absorption prolifique a lieu à la suite d'un coït imparfait et d'émissions séminales dans un lieu intime.

Les vœux de quelques individus nous ont appris qu'un vagin resserré a empêché absolument la copulation voluptueuse et que cependant la fécondation a été opérée.

Nous n'avons pas le projet de nous étendre physiologiquement sur ce sujet, mais seulement de confirmer les expériences exactes et les investigations des docteurs Hunter, Mouro, Haughton et autres.

L'organe vénérien excitant le système utérin tout entier, la femme s'écrit, aspire le sperme et le dirige jusqu'à l'ovaire au moyen des trompes dont l'extrémité frangeuse embrasse étroitement cet organe. Le contact du sperme détermine la rupture d'une des vésicules, et le fluide qui en sort, ou la vésicule elle-même, passe dans l'utérus pour y subir le cours plastique de la gestation.

Quelqufois, cependant, la régularité des fonctions des organes génitaux de la femme est troublée. Les mœurs débauchées peuvent perdre leur équilibre. Les trompes de Fallope perdent leur élasticité; l'obstacle à l'inflammation, par du mucus concret, etc., peut empêcher le passage de la vésicule à travers la trompe. De quelque manière d'ailleurs que cela puisse arriver, il est certain que l'œuf est accidentellement déposé dans l'abdomen par sa chute de l'ovaire et qu'il n'est pas saisi par l'extrémité frangée de la trompe. Alors l'œuf s'attache aux côtes de la face externe de l'utérus, aux intestins, au mésestre, même aux débris de l'ovaire lui-même, et la grossesse ventrale s'établit. Quelquefois aussi la vésicule se s'élève pas au delà de la trompe elle-même, et la gesta-

tion s'y achève. Le terme de l'accroissement de son produit arrive, des douleurs de distension lui succèdent, et un véritable travail s'établit. Enfin, les efforts réitérés de la nature excitent l'inflammation, la suppuration et la mortification. Le fœtus périt toujours, et la mère maigrit, tombe dans le marasme (1).

Omnia miseria cumulate mater.

Après la narration d'aussi déplorables circonstances, il ne peut rester aucun doute, ce me semble, dans l'esprit du lecteur sur l'existence de la grossesse extra-utérine, si surtout il veut consulter les auteurs qui ont écrit sur ce sujet.

Je n'ai pas l'intention de décrire ici tous les accidents, les douleurs, l'angoisse morale et corporelle qui menacent la malheureuse mère d'un fœtus engendré hors de la matrice, car on peut facilement les concevoir. J'arrive à l'historique du fait soumis à mon observation: La femme était depuis quatre jours en travail. Les douleurs ressemblaient à celles de l'accouchement naturel, et, à la malade, fatiguée à l'excès par de vaines efforts, demandait du secours. A mon arrivée, je touchai par le vagin, et je constatai que l'orifice de la matrice ne pouvait être senti nulle part.

Ma pratique ne m'avait offert jusqu'à ce jour aucun cas de cette espèce, je réfléchis sérieusement au choix de la méthode la plus convenable pour délivrer cette infortunée et sauver en même temps la vie de la mère et de l'enfant. L'opération à laquelle je me décidai fut simple, et consista à inciser le vagin dans une grande étendue.

La tête du fœtus, qui se trouvait au côté droit de l'utérus, avait changé la situation normale de cet organe. Introduisant un petit bistouri dont la pointe fut recouverte de mon doigt annulaire, je pénétrai à travers le vagin en enfonçant l'instrument en bas et en arrière, et dans une étendue, en longueur, de 5 à 6 pouces, de manière à assurer le facile déplacement de la tête de l'enfant. Aussitôt que la section du vagin fut achevée, les eaux, dont les membranes avaient été ouvertes pendant le travail, s'écoulèrent en abondance. Je plaçai la main dans le vagin, je trouvai l'enfant très haut placé, immobile et sans aucune disposition à descendre dans le bassin.

N'ayant, en pareil cas, aucun secours à espérer du concours de la matrice, et tous les efforts de la mère dépendant exclusivement de la contraction des muscles abdominaux, j'injurai les assistants à exercer une pression douce et continue sur le ventre.

La mère, excitée par l'espérance d'une délivrance prochaine, redoubla énergiquement ses efforts; et, mettant un genou à terre, je m'appuyai sur la tête antérieure l'enfant vers le bassin. Toutefois, après deux ou trois heures de tentatives non interrompues, l'extraction de l'enfant fut terminée par l'application du forceps.

Ici, la contraction des muscles abdominaux ne concourut d'aucune manière à l'expulsion du fœtus. Je prévoyais son inefficacité, et il faut attribuer uniquement sa progression à la coopération externe des assistants et à l'application du levier sur la tête de l'enfant.

J'ai eu recours à la version, si les manœuvres primitives n'avaient pas réussi.

L'enfant, qui était d'un volume ordinaire et bien conformé, sembla mort en naissant; mais, n'en étant pas bien certain, j'insufflai de l'air dans les pousmons, et j'eus la satisfaction, après quelque temps, de le voir respirer avec facilité.

L'hémorrhagie, résultat de la large incision du vagin, loin d'être abondante et d'inspirer de l'inquiétude, fut, au contraire, tout à fait modérée. L'inflammation adhésive, la rétention avait de très petites dimensions, et le cordon ombilical était si grêle qu'il s'était rompu pendant la sortie de l'enfant; il ne s'en suivit pas d'hémorrhagie.

Le lendemain de l'accouchement, je pratiquai une forte saignée du bras, et je prescrivis une mixture anodine. La malade, qui souffrait peu, fut couchée en pente sur le dos, avec la tête très basse.

Il me fut impossible de visiter de nouveau cette femme avant la fin de troisième jour. Son état était moins bon; il existait une vive douleur au-dessus du pubis. En touchant par le vagin, je découvris que l'infestation s'avancée vers la plaie, quoique celle-ci fût déjà très rétrécie.

On la coucha sur le côté gauche, avec les hanches élevées, pour favoriser la rétraction et empêcher les intestins d'agir, par leur poids, sur la plaie. Cette position peut-être favorisa nos vœux et répondit à nos espérances. Je fis appliquer un vésicatoire au-dessus du pubis et administrer une mixture saline et anodine, répétée trois ou quatre fois par jour.

Cette prescription avait pour but de déterminer de la constipation pendant dix jours, jusqu'à ce que le danger d'une hernie par le vagin fût dissipé.

Au bout de deux semaines, cette femme, sans présenter mon avis, quitta le lit et commença à marcher un peu. Alors les intestins ne pouvaient plus descendre au delà de la plaie. Deux semaines plus tard il devint impossible de découvrir l'endroit du vagin où l'incision avait été faite. L'intensité de sa place naturelle; j'acquis même la certitude que le corps de l'organe avait diminué de volume durant cette grossesse extra-utérine.

Les succès que j'ai obtenus est une preuve certaine, à mon avis, que tout enfant, en semblable circonstance, peut échapper de grandes chances d'être extrait vivant, et que, toutes choses égales d'ailleurs, l'opération n'entraîne pas de fâcheux accidents chez la mère.

J'avis lu, dans différents ouvrages consacrés à l'obstétrique, les relations nombreuses de grossesses extra-utérines terminées d'une manière funeste; mais j'ignorais qu'un es-

(1) Lallemand, qui avait un cas, attribue l'accident à une fragilité du système de la conception, qui survient au mois d'octobre, la malade mourut au bout de six jours. On trouva un fœtus dans l'abdomen, et le chorion adhérent à l'ovaire. (Voyez *Journal de Médecine*, tome II, page 328.)

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureau, rue des Saints-Pères, 49
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois	8 fr. 50 c.
ALGER, ORAN, CONSTANTINE, etc.	Six mois	16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Un an	30 »

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉMONT,	Trois mois	9 fr.
SARDAGNE, SAVOIE,	Six mois	17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE DU SUD.	Un an	33 »

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois	40 fr.
GÉRALIA.	Six mois	20 »
	Un an	38 »

PARIS, LE 21 MAI 1852.

Séances des Académies.

Deux sujets de nature bien différente ont occupé la dernière séance de l'Académie de médecine : l'un concernait l'anatomie et la physiologie artistiques, philosophiques, transcendantes, comme on voudra ; l'autre avait rapport à la réglementation d'une affaire pharmaceutique. Il est inutile, sans doute, d'ajouter que le premier de ces sujets a bien moins passionné l'Académie que le second.

M. Bouvier a voulu pénétrer plus avant dans l'étude d'un fait singulier signalé déjà par plusieurs observateurs, l'inégalité des deux parties symétriques du corps ; il a concentré en particulier son attention sur les inégalités des deux parties latérales de la face, et s'est efforcé de remonter à l'origine de ces inégalités afin d'arriver à instituer la thérapeutique de celles qui seraient plus prononcées. Nous ne savons jusqu'à quel point l'honorable et laborieux académicien aura réussi sous ce dernier rapport ; mais nous devons dire que son succès a généralement paru douteux. N'est-ce pas beaucoup déjà d'avoir intéressé l'Académie sur un pareil sujet, et de s'être fait écouter avec attention ?

M. Gaultier est venu lire pour la seconde fois un rapport sur les pilules de Bland que leur auteur désire voir inscrites dans le Bulletin de l'Académie, afin qu'elles puissent être vendues publiquement sans risquer d'être saisies comme remèdes secrets.

Les pilules de Bland constituent un médicament depuis longtemps éprouvé par l'expérience, et que tous les médecins ont employé plusieurs fois dans leur pratique. Rien n'était donc plus naturel que de remplir en faveur de M. Bland la simple formalité de l'inscription au Bulletin de l'Académie. C'est ce qu'a pensé la commission dont M. Gaultier était l'organe, et ce n'est pas sans étonnement, nous l'avons vu, que nous avons vu plusieurs pharmaciens, parmi lesquels nous avons remarqué M. Chevallier, ordinairement l'appui le plus ferme du progrès et du travail, s'opposer aux conclusions de la commission. Les arguments opposés à ces conclusions par les honorables sont toujours les mêmes, ils les mettent en avant toutes les fois qu'ils ne sont pas rapporteurs. M. Guibout a approuvé, comme rapporteur, les huiles iodées ; M. Soubeiran, la limonade Rogé ; mais ils trouvent compromettant pour l'Académie d'approuver les pilules de Bland. Quand donc l'Académie saura-t-elle prendre enfin une position franche dans toutes les affaires de la nature de celle qu'elle a soulevée dans la dernière séance ? Est-ce par hasard l'Académie des sciences, chez laquelle celle de la rue des Saints-Pères se plaît à prendre des exemples, et à laquelle, nous sommes heureux de le dire, elle pourrait en donner quelquefois, est-ce que l'Académie des sciences voit son autorité compromise parce qu'un industriel annonce dans les journaux une machine, un procédé, un système adopté par cette Académie ? Pourquoi donc l'Académie de médecine aurait-elle une autorité, une dignité plus fragile que celle de sa sœur ? Que l'Académie n'ait point de ces craintes ; qu'elle n'approuve que des choses dignes de son approbation, et personne ne lui en fera reproche, et les médecins en particulier lui sauront gré de leur servir de guide pour le choix de cette foule de médicaments nouveaux annoncés dans les journaux, et qui tous arrivent avec les recommandations de quelques praticiens plus ou moins éclairés, et surtout plus ou moins désintéressés. Le silence de l'Académie ne peut que favoriser les mauvais médicaments au détriment des bons ; son devoir est donc de favoriser ceux-ci, d'encourager les travailleurs sérieux qui les trouvent, au lieu de les ranger par des refus systématiques dans la classe des charlatans qui exploitent éhontément le public.

Telle est la seule voie que l'Académie ait à suivre pour conserver son autorité, pour servir l'humanité, la

science, pour favoriser le travail sérieux, et plus que tout cela, pour exécuter le décret du 10 mai, qui ne nous paraît pas le moins du monde sujet à équivoque, comme semble le croire le conseil d'administration. Ce décret est parfaitement clair, et dans tous les cas, s'il ne l'était pas, ce ne serait pas l'administration qui l'éluciderait, attendu que les pouvoirs exécutif et législatif font des décrets, mais ne les interprètent pas.

— M. Néepece a fait à l'Académie des sciences une communication relative à l'influence des bains de lait sur la circulation. Nous aurons sans doute occasion d'y revenir. — H. de Castelnau.

HOPITAL DES CLINIQUES. — M. NÉLATON.

Des amputations partielles du pied.

Leçon recueillie par MM. TROUET et THÉLAT.

Un enfant de seize ans est entré le 9 mars pour une affection des os du pied.

Ce petit malade nous est envoyé de Troyes, sa ville natale, où l'on rencontre, comme vous le savez, beaucoup de familles scrofuleuses.

Chez lui, la diathèse scrofuleuse a couvert de cicatrices presque toute la surface de son corps.

Elles sont placées en grand nombre au cou, à l'aisselle, à l'aîne, sur les côtes, au jarret, sur la face dorsale du corps ; en un mot, c'est par ainsi dire un type des stigmates indélébiles que peut laisser à sa suite l'affection strumuse.

Aussi la constitution de cet enfant est-elle restée faible et chétive.

Les nombreux abcès dont nous voyons seulement aujourd'hui les traces (cicatrices multiples) se sont développés successivement depuis son enfance. Ils suppurèrent longtemps ; puis on les voyait se fermer lentement, quand d'autres apparaissaient dans des points plus ou moins rapprochés.

Un seul restait fistuleux au niveau de la surface externe du calcaneum du pied gauche, lorsqu'il y a deux mois un changement notable s'est opéré.

A cette époque, un gonflement considérable avec émettement douloureux envahit le et le trajet fistuleux au niveau du calcaneum et en même temps la plus grande partie du dos du pied.

En même temps, de nouveaux abcès se formèrent sur ces différents points, et nous pouvons aujourd'hui constater les altérations suivantes :

1^{re} Tumeur uniforme depuis le dos du pied, le talon, jusqu'à cinq centimètres métatarsien. On reconnaît qu'il y a une déformation profonde.

Pour le côté interne, les téguments sont sains, y sans rougeur ni œdème.

L'articulation tibio-tarsienne nous paraît aussi en bon état. Mais sur le tarse et le métatarse nous trouvons plusieurs trajets fistuleux ; la peau est amincie, bléâtre.

Au niveau de la sortie externe du calcaneum le styilet, en pénétrant au fond du trajet fistuleux, donne la sensation d'une multitude de petites fractures.

Ce sont des lamelles osseuses nécrosées qui se brisent à la moindre pression.

Nous avons donc ici sous les yeux une nécrose du calcaneum.

Plusieurs questions se présentent :

Est-il convenable, chez un sujet scrofuleux au plus haut degré, de songer à une opération ?

On peut craindre, en effet, que les organes intérieurs ne permettent point de la pratiquer.

Nous avons donc dû procéder à un examen scrupuleux de la poitrine, et nous n'avons trouvé ni toux, ni rhumes habituels, ni hémoptysie, tous signes négatifs.

Je n'ai pas osé aborder les antécédents de famille, car on fait naître ainsi des craintes fâcheuses chez les malades intelligents.

Ici la respiration est parfaite ; le murmure vésiculaire, normal, pueril. Même durée de l'inspiration et de l'expiration : aucune rudesse pathologique dans le timbre ou l'intensité indiquant un commencement de tuberculisation pulmonaire.

Sachez bien, messieurs, que la diathèse scrofuleuse finit par s'épuiser de quinze à vingt ans.

De cet examen, nous pouvons conclure que l'état des poudrons ne met point obstacle au traitement qui seul nous semble applicable ici, et ce traitement réside dans la médecine opératoire.

Maintenant, messieurs, nous devons discuter l'opération

qui sera la plus convenable, car elle doit dépendre des altérations que le pied nous a présentées.

Le calcaneum se paraît frappé de nécrose : cette portion nécrosée nous semble placée au centre spongieux de l'os, et ne nous paraît l'être qu'à travers un pertuis des parties molles et de la lame osseuse compacte qui la recouvre.

Dans quelle étendue le calcaneum est-il malade ? Quelles sont les limites de la nécrose ?

Deux questions que nous ne pouvons résoudre.

Nous avons une opération à pratiquer ?

Quelle est cette opération ?

On pourrait :

1^{re} Agir directement sur le calcaneum, le réséquer, le ruginer ;

2^o Pratiquer l'amputation sous-malléolaire ;

3^o L'amputation tibio-tarsienne ;

4^o L'amputation sous-astaglie.

1^{re} La tébration du calcaneum est certainement praticable ; mais quelle est sa valeur et quels résultats peut-elle nous donner ?

Dans cette opération, une incision cruciale met à nu la partie d'os malade, et nous ne savons pas son étendue, ses limites ; peut-être le séquestre occupe-t-il une grande partie du calcaneum ; il se rapproche peut-être de l'articulation calcaneo-astaglie, que l'on pourrait ouvrir.

En creusant ainsi le calcaneum, on agit au fond d'une plaie profonde, anfractueuse, saignante : le sang, qu'on ne peut élever qu'imparfaitement, gêne toujours beaucoup ; on ne voit pas bien ce que l'on fait ; quelques séquestres seulement sont enlevés, les autres restent, et des fistules persistent indéfiniment.

Tel toujours présente à la mémoire une jeune fille à qui j'ai pratiqué plusieurs fois cette opération pour une maladie analogue, et malheureusement avec le résultat dont je vous parlais à l'instant.

Des trajets fistuleux ont persisté pendant des années ; la malade, ennuyée, a fini par quitter l'hôpital, et nous l'avons perdue de vue, malgré le vif intérêt qu'elle nous présentait.

Pour ces raisons, j'éloigne donc tout d'abord la tébration du calcaneum.

L'amputation sous-malléolaire est bien praticable dans ce cas ; mais pour marcher, il faut un appareil coïteux, sujet à se déranger. En outre, le moignon ne présente qu'un mauvais point d'appui, et il faut en chercher un plus solide, mais plus incommode, sur l'ischion et la partie supérieure de la jambe.

3^o J'arrive à l'amputation tibio-tarsienne, préconisée par Brasseur et presque aussitôt oubliée.

Il faut arriver jusqu'en 1825, époque à laquelle M. Syme, de Dublin, la remit en honneur. Le procédé qu'il décrit modifia le manuel opératoire. Voici en quel il consistait :

1^{re} Faire en même temps la résection des malléoles ;

2^o Conserver la peau épaisse du talon pour l'appliquer sur les surfaces saignantes et en former le moignon.

Cette modification était bien certainement à la fois ingénieuse et utile ; mais en réséquant ainsi les malléoles, on fait perdre au membre plusieurs centimètres de longueur ; et de plus, la section de la scie offre à nu, au milieu de cette plaie qui va s'enflammer, les surfaces spongieuses du tibia et du péroné, nouvelle source d'accidents qui peuvent survenir ; car vous savez que les surfaces osseuses mises à nu sont une cause fréquente d'infection purulente. Ainsi, un chirurgien de nos jours, M. de Lippéroles, a-t-il pensé à laisser l'astaglie dans la mortaise tibio-tarsienne.

L'application des parties molles se fait bien mieux sur l'astaglie resté en place, et des accidents de plusieurs sortes peuvent ainsi être évités.

Cette opération, qui a déjà été pratiquée un certain nombre de fois (vingt-quatre fois, Syme, Velpeau, J. Roux de Toulon, Robert), semble promettre de bons résultats pour l'avenir. Jusqu'ici, on compte un succès sur huit opérations.

1^{re} Résection, en deux fois, l'amputation sous-astaglie, déjà pratiquée trois fois (M. Robert deux fois, M. Maisson, neuve une fois) ; en tout, trois succès. C'est donc une bonne opération.

Examinons le manuel opératoire :

Il faut ménager des lambeaux suffisants ; or, c'est le talon qui doit nous les fournir. Nous avons à choisir entre quatre procédés, qui ne sont autres que ceux de l'amputation tibio-tarsienne. Un mot seulement sur chacun d'eux.

Procédé de M. Rudens. Un seul lambeau dorsal figuré en forme de guêtre. On désarticule et on résèque les malléoles.

2^o M. Syme fait deux lambeaux ; un plantaire, plus grand ; un dorsal, plus petit ; puis les deux lambeaux sont disséqués jusque vis-à-vis l'articulation.

On dissèque avec soin le lambeau postérieur pour ne pas trop l'amincir ; on prend garde de diviser l'artère tibiales pos-

Traitement du bras. — Ce membre fut traité par l'onguent napolitain en frictions et en onctions, et recouvert de compresses ainsi que de cataplasmes émollients anodins. Les onctions mercurielles, dont MM. Ricord et Serre (d'Uzès) se sont disputé la priorité dans la thérapeutique des érysièles, possèdent une action antiplogistique sur *certains* cataplasmes, les maladies érysipélateuses, bien qu'on doive admettre que l'effet de l'onguent Velpour que cette action diminue avec M. le professeur Vulpé, plus profondément étudié. Ainsi, le pus, l'écoulement dont il s'agit, la douleur, la brûlure et la tension de la peau érysipélateuse perdirent de leur intensité sous l'influence du mercure le jour même de l'usage de ce cataplasme; les frissons violents au point de faire trembler le lit ne pus se renouveler, du moment que le topique mercuriel a été mis en usage. Je ne puis donc admettre, avec Lisfranc et Blandin, que l'action antiplogistique locale et générale de la pommade napolitaine soit due à l'axonge et non au mercure.

Puis, peu, sous l'influence du mercure, des émollients et anodins, l'érysipèle, l'œdème, les cordons douloureux formés par les veines inflammées ont disparu pour faire place à quatre abcès de la grosseur d'une amande, remplis de pus louable, siégeant, l'un sur la céphalique, l'autre sur la basilique, un troisième sur la médiale, et le dernier développé dans la veine radiale près du poignet, et qui furent ouverts à l'aide d'un bistouri aussitôt que la fluctuation fut devenue perceptible. Au bout de trois semaines, le bras était totalement guéri, nonobstant une roideur de l'avant-bras, provenant d'une rétraction du biceps et de son tendon, laquelle fut vaincue par des efforts d'extension communiqués tous les deux à trois jours, et qui a prolongé le traitement plus d'un septième.

Traitement de l'état général. — Sôjour au lit, diète absolue, inonades, purgatifs salins. Ici je ferai observer que le mercure appliqué en frictions, avec l'usage d'un cataplasme antiplogistique générale dans le cas d'érysipèle, ne produisant qu'il m'a paru provoquer l'inflammation des ganglions et le dévoiement, je l'ai suspendu, puis repris plus tard après la disparition des symptômes de mercurialisation. Je m'en tins à l'usage de ces moyens durant les premiers septénaires.

Puis, le retour de l'appétit et le besoin de récupérer des forces; la constipation, résultant du séjour au lit; la diarrhée, d'où fut la cause de la déperdition de la circulation, et de l'inflection circulatoire; le débilité et l'émaciation, qui devaient produire la diète, le séjour au lit, la fièvre, une suite suppuratoire au membre inférieur, les sueurs et la diarrhée: tous ces états de l'économie, donnant lieu à des indications particulières, furent traités à l'aide de moyens appropriés.

Traitement du genou. — Si je me suis abstenu d'ouvrir la veine au bras sain, à cause de la mollesse du poulx et à cause du danger d'une seconde phlébite à la suite d'une seconde piqûre veineuse, je n'ai pu me dispenser d'appliquer au genou malade huit à douze saignées, répétées au grand nombre de fois, sur les points les plus douloureux de l'articulation, conjointement avec des cataplasmes laudanisés et avec des frictions mercurielles un peu plus tard. Ces moyens agirent, la sensibilité et la douleur du genou se sont apaisées. L'œdème épanché dans la cavité articulaire a diminué; mais cette diminution a coïncidé avec le développement d'une tuméfaction fluctuante, profonde, due à une accumulation de pus, qui, après avoir éraillé la capsule fibreuse du genou, s'était fait jour, sous le muscle droit, et la gaine des vaisseaux vases interne et externe, au-devant du tiers inférieur du fémur. Alors une incision oblique pratiquée à la partie externe de cette tumeur donna issue à une assez grande quantité de pus.

Cette ouverture s'étant fermée et le pus s'étant reproduit en quantité aussi considérable, j'eus recours aux moyens suivants: le membre placé sur un plan incliné de manière à élever le genou, je passai transversalement deux sétons à travers le fémur, l'un un peu au-dessus de la capsule articulaire, l'autre à quatre travers de doigt plus haut, correspondant au fond du foyer.

Durant plusieurs jours, le pus qui s'écoulait par les ouvertures des sétons fut louable. Puis il s'alteira sous le rapport de la couleur, de la consistance et de l'odeur. Du gargarisme, du au mélange de l'air avec le pus dans le foyer, survint; ce gaz évidemment s'était introduit par les ouvertures des sétons. Que faire en présence d'un pareil état de choses?

Je pensai me vint de faire dans la cavité du foyer de l'abaissement de la tumeur, comme avant l'infirmité du genou une injection avec la teinture d'iode convenablement diluée, en vue de prévenir les conséquences fâcheuses de l'altération du pus, conséquences trop habituelles en pareil cas. Mais je suis arrêté par deux considérations: la première, c'était le lit inflammatoire encore aigu qui avait lieu dans le genou et qu'une injection irritante allait pousser jusqu'au degré le plus dangereux; la seconde, c'est que l'organisme placé sous l'influence d'une infection pathologique avait choisi le genou comme siège d'élimination, tant qu'il en eût été téméraire de supprimer.

Comme j'avais de la pommade napolitaine sous la main, je m'en servis pour enduire mes bandelettes de linge passées dans les trajets des sétons. Chose aussi heureuse que singulière, j'ai réussi à combattre ainsi l'altération et la fétidité du pus, qui cessèrent complètement en trois jours: c'était là un fait nouveau important et un peu bizarre.

À partir de cette idée, que le mercure pourrait modifier l'écoulement la surface suppurante, comme il modifie et même élimine la peau couverte d'érysipèle.

Je reconnais que cette première idée, qui m'a conduit à un précieux résultat, n'est cependant pas la plus vraisemblable. En effet, comme l'air introduit dans un foyer purulent en un peu vaste, comme les abcès par congestion,

agit-il sur le pus pour le corrompre? Est-ce en vertu d'une action irritante et délétère sur la surface qui suppure, semblable à celle que l'on redoute dans le pansement des grandes plaies? Est-ce au contraire par la putréfaction que subit le pus, susceptible, ce semble, d'éprouver une fermentation putride au contact de l'air, comme toute matière organique?

Les deux théories sur le mode d'influence corruptrice de l'air atmosphérique introduit dans les grands abcès, surtout par congestion, sont en présence. J'incline, quant à moi, à adopter la dernière des deux doctrines.

Dans l'hypothèse de la première, le mercure sera considéré comme modifiant la surface suppurante elle-même. Dans la seconde hypothèse, le mercure sera regardé comme agissant sur le pus, de manière à le rendre moins putrescent, à le débarrasser de la matière d'agents chimiques, à le sublimer corréct, que l'on emploie pour la conservation des pièces anatomiques. Je fais, d'ailleurs, assez médiocrement cas de la théorie, en regard au fait lui-même, qui est précieux et que j'ai constaté un grand nombre de fois dans le cours de cette longue supputation, faisant la contre-épreuve par la substitution, tantôt du céral, tantôt du céral camphré, tantôt de céral additionné de camphre et d'extrait de quinquina. Avec ces topiques étendus sur les bandelettes à séton, le pus ne tardait pas à s'écouler et à devenir fétide, tandis qu'il reprenait bien vite ses qualités louables avec la pommade mercurielle.

Grâce à la position élevée du genou, il est arrivé que cette jointure s'est peu à peu vidée du pus qu'elle contenait et qu'elle a cessé d'être douloureuse. Mais en revanche le pus, malgré les ouvertures des sétons, a fusé dans l'épaisseur des muscles vastes vers les trochanters. Une tumeur fluctuante s'est montrée en arrière du grand trochanter. Je l'ouvris, et j'introduisis dans le foyer une canule de gomme élastique enduite d'onguent napolitain, pour assurer l'écoulement continu du pus. Je substituai alors aux bandelettes à séton, autant de canules de gomme élastique, lesquelles fournissaient de l'humour s'écoulant goutte à goutte à la façon d'autant de petites fontaines.

J'eus la pensée d'ouvrir une issue au pus par des incisions larges, profondes et nombreuses. Mais le malade s'est formellement refusé à la pratique de ces opérations. Quant aux canules de gomme élastique, au lieu des bandelettes à séton, c'est là un moyen excellent d'assurer l'écoulement libre, facile et permanent de la suppuratoire. Les canules de gomme élastique doivent être percées de trous de distance en distance, et enduites d'onguent napolitain pour prévenir et combattre la corruption du pus. L'idée de l'emploi de ces canules dans les supurations abondantes et profondes appartient à M. le professeur J. Cloquet, que j'ai vu s'en servir très avantageusement dans les phlegmons profonds de la mamelle. Après ce que j'ai vu de leur efficacité, dans le cas qui fait le sujet de la présente observation, je suis porté à les croire préférables aux sétons que l'on passe habituellement dans l'épaisseur des chairs profondes en supputation aux membres inférieurs. J'ai constaté en effet que, malgré les sétons, le pus s'écoulait difficilement, et qu'il en résultait les accidents locaux et généraux connus de tous les praticiens: accélération du poulx, frissons, céphalalgie, délire, sueurs, diarrhée, toux sèche, inappétence, soif, altération du visage, endolorissement et gonflement du membre, au point que la vie cour du danger, outre que les épanchements métastatiques dans les viscères tendent à s'opérer. C'est ainsi que, lorsque l'on ouvre de l'abcès derrière le grand trochanter, le malade fut si mal que la famille me conseilla de ne pas le faire souffrir plus longtemps par des opérations et des pansements désormais inutiles.

Cet abcès une fois ouvert, la crainte de voir le pus fuser jusque dans la jointure de la hanche m'engagea à replacer le membre dans la position horizontale. Mais alors le genou se réinflamma et les extrémités osseuses articulaires se gonflèrent; si bien que j'en revins à l'élévation du genou malade.

Les chaleurs des mois de mai, juin et juillet, rendaient la corruption du pus plus active, plus prompte. Le mercure suspendu dans le pus ne pénétrant pas dans toutes les anfractuosités remplies de pus mélé d'air, parfois la supputation exhalait une odeur un peu fétide. Mais cette odeur devenait insupportable si je cessais d'induire mes canules de pommade mercurielle.

Enfin, en septembre, le pus a commencé à diminuer d'abondance. Un nouveau foyer formé sous le jarret fut ouvert. En décembre, le tarissement de la supputation est devenu complet, et les plaies se sont cicatrisées. La cuisse et le genou ont subi une certaine tuméfaction due au pus qui s'écoulait et aux os gonflés. La jointure du genou a conservé un certain degré d'ankylose. La piqûre qui avait exhalé souvent l'odeur du pus, et qui s'était couverte d'un enduit sale, gris, terroir, s'est débarrassée de cette couche insulsaire par une sorte de desquamation. L'embonpoint primitif et les forces sont revenues: Le malade a recouvré une santé parfaite, à part un certain degré d'ankylose du genou.

Telle est l'histoire de ce fait, qui prouve la curabilité de la phlébite diffuse et suppurative, et sous d'une saignée, à la condition que le pus porté dans le torrent de la circulation élimine par les émonctoires naturels et par des abcès dans les articulations ou dans les chairs, mais sans donner lieu à des abcès métastatiques dans les viscères.

Cette observation se recommande à l'attention du praticien appelé à traiter un abcès par congestion, et qui éprouve le besoin de combattre l'altération et la fétidité du pus, résultant de l'introduction de l'air. Avant la méthode des injections locales, ou l'avait proposé de combattre cet accident par les injections locales et suppuratoires, en additionnant de l'eau de safran. En cas d'empêchement à l'emploi des injections locales, je propose d'introduire à demeure une canule de gomme élastique percée de trous de distance en distance et enduite d'onguent napolitain. L'ouverture de la canule, que

l'on assujettit convenablement, est maintenue béante ou fermée au gré du chirurgien; elle laisse couler le pus dans un vase placé à demeure, s'il y a lieu.

L'onguent napolitain exerce ici une action antiputride sur le pus, ainsi que nous l'avons exposé plus haut. Il sert donc à prévenir et à combattre avec efficacité l'altération et la fétidité du pus, lesquelles ont habituellement une suite funeste. C'est là un fait aussi heureux que singulier, mais bien des fois constaté dans le cours d'une longue supputation.

Une autre circonstance qui donne encore quelque intérêt à cette observation, c'est la substitution si avantageuse des canules aux sétons dans le cas de supuration abondante dans les chairs profondes du membre abdominal. C'est là un procédé dont l'idée a été empruntée à la pratique d'un de nos excellents maîtres, M. le professeur J. Cloquet.

ACADÉMIE MÉDICALE DE MÉDÉDINE.

Séance du 18 mai 1852. — Présidence de M. Mérieux.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

Elle se compose des pièces suivantes:

1° Rapports par des médecins inspecteurs d'eaux minérales; savoir:

M. Barrié, sur les eaux de Bagnères-de-Luchon;

M. Subervie, sur les eaux de Bagnères-de-Bigorre;

M. Chaplain, sur les eaux de Luxeuil;

M. de Crozat, sur les eaux de Pougues;

M. Bailly, sur les eaux de Vichy;

M. Doux, sur les eaux de Gréoulx;

M. Pigowski, sur les eaux du Vernet;

M. Calvet, sur les eaux de Sals-et-Bains;

M. Privat, sur les eaux de La Malou et Villacelle.

2° Une demande d'autorisation pour l'exploitation d'une nouvelle source sulfureuse découverte à Belleville, près Paris;

3° Deux rapports sur les épidémies, l'un de M. Tuffier, médecin des épidémies de l'arrondissement de Montbéliard, sur une épidémie de fièvre typhoïde qui a régné à Belfort pendant les quatre derniers mois de l'année 1851; l'autre de M. Tuffier, médecin des épidémies de l'arrondissement de Metz, sur une épidémie de fièvre marécageuse qui a régné à Plesnois pendant les mois de février, mars et avril de cette année;

4° Tableau des vaccinations pratiquées par M. Hulin (de Mortagne) en 1851.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Affection calculéeuse.

M. Caron du Villars adresse des recherches statistiques sur la fréquence des calculs rénaux dans l'île de Cuba. (Commissaires: MM. Malgaigne et Velpour.)

Chloroforme.

M. Plovieuv adresse un mémoire, intitulé: *De l'art d'employer le chloroforme pour déterminer l'insensibilité.* (Commission du chloroforme.)

Vaccine.

M. Adde Margras (de Nancy) adresse un mémoire sur la vaccine et la revaccination. (Commission de la vaccine.)

Vapeurs de térébenthine.

M. Cherandier, de Die (Drôme), envoie un mémoire sur l'application des bains de vapeurs de térébenthine au traitement du rhumatisme chronique, de la goutte, des ankyloses, de l'amaigrissement, de la gonorrhée invétérée, etc. (Commissaires: M. Boulay, Bouvier et Gilbert.)

Aphonie.

M. Deloux, médecin de la marine à Rochefort, envoie un mémoire sur le traitement de l'aphonie par l'éther.

Délire.

M. Liégeois adresse une observation de délire ayant revêtu successivement diverses formes. (Renvoyé à l'examen de M. Baillarger.)

Fébrilité.

M. Giusti, de Tripoli (Syrie), écrit avoir trouvé un nouveau fébrile composé de nitre et de crème de tartre. (Commission des succédanés du quinquina.)

Instruments articulaires.

L'association des fabricants d'instruments de chirurgie adresse une note qui renferme ce qui suit:

« Dans une réponse à notre réclamation, M. Charrrière dit que nos ciseaux n'ont pas été décrits dans les ouvrages classiques et qu'ils ne sont pas au nombre de ceux à leur priorité; ils semblent par là annoncer que nous manquons de preuves: nous croyons devoir donner les suivantes:

« Les ciseaux à articulation libre, que nous possédons, M. Sanson, fabricant d'instruments de chirurgie, nous a affirmés les avoir fabriqués en 1812, lorsque Pécq de la Roche fut le faire dans la maison de Henry pour être spécialement dans un ouvrage qui contenait deux ou trois instruments et que les chirurgiens de l'armée d'Espagne portaient derrière le dos. Pécq voulut que ces ciseaux fussent une invention de son invention, et qu'ils fussent, dit-il, tout à fait nouveaux, tout à fait nouveaux, tout à fait nouveaux. »

En 1843, l'articulation libre a été appliquée au sécateur par M. Bernard, fabricant d'instruments; en 1854, il fit la même application aux ciseaux, sachant bien qu'il n'avait pas la priorité. »

Lectures.

Configuration asymétrique de la face.

M. Bouvier lit un mémoire sur l'ingérence congénitale ou acquise de deux moitiés latérales de la face.

De ce travail on peut déduire, d'après l'auteur, les propositions suivantes:

1° La dualité symétrique d'un grand nombre d'êtres, ou de parties de leurs organes, les expose à un genre d'anomalies résultant de l'ingérence congénitale ou acquise de deux moitiés latérales.

2° Des conditions physiologiques du développement systématique dérivent des conditions accidentelles du défaut de symétrie latérale.

3° Chez les animaux, le système musculaire fournit un élément important, mais non général, dans l'étologie de cette malformation.

4° La fréquence de cette anomalie dans la face est telle, qu'elle semble la règle, et la symétrie parfaite l'exception.

5° Les causes des asymétries faciales congénitales ou acquises se rapportent généralement à l'arrêt du développement d'une demi-face, produit par une disposition originelle, une maladie ou une influence mécanique, rarement à un excès de développement de la demi-face opposée.

6° Elles agissent en déterminant une inégalité dans le développement du système sanguin à droite et à gauche, et dans la proportion des fluides qui lui charrie; d'où la semi-atrophie relative d'une des moitiés latérales.

7° Les caractères extérieurs des asymétries organiques, de celles de la face en particulier, se déduisent de la réduction en tous sens de la moitié affectée, bien que les formes qui en résultent présentent des variétés produites par des circonstances secondaires.

8° L'état de la région cervicale fournit les moyens de distinguer les inégalités des deux moitiés de la face déterminées par des causes diverses.

9° Cette distinction conduit à fixer le choix des moyens thérapeutiques.

10° La myotomie, pratiquée de bonne heure, est le plus sûr remède à opposer aux progrès de la déformation de la face dans le torticollis par rétraction musculaire.

11° Cette opération n'est presque jamais applicable aux autres espèces étiologiques d'asymétrie faciale, et notamment à celle qui peut être appelée primitive ou essentielle.

12° Celle-ci est à peu près incurable. Néanmoins, l'art intervient utilement dans cette circonstance pour prévenir la déformation de la région cervicale.

M. ROUX présente quelques courtes réflexions sur cette lecture. Suivant lui, M. Bouvier aurait attaché trop d'importance aux causes accidentelles, et n'aurait pas assez tenu compte de l'influence mœdiorale d'où découlerait tout le fait qu'il a considérés comme des anomalies. Cette loi, c'est l'inégalité native, naturelle des deux côtés symétriques du corps, inégalité qui existe non-seulement dans les formes, mais encore dans les forces, dans la puissance vitale.

Je ne sais, dit M. ROUX, s'il en est ainsi pour les animaux, mais chez l'homme, le côté gauche est généralement et primitivement plus faible que le côté droit. Cette inégalité naturelle peut expliquer un grand nombre d'anomalies, telles que la faiblesse relative de la vue du côté gauche. Certaines maladies siègent beaucoup plus fréquemment à gauche qu'à droite, par exemple les hernies, les varices, le bœ-hémorrhé, etc. Ainsi, ce n'est pas seulement une différence de conformation, mais une différence dans le degré des forces elles-mêmes, qui explique cette inégalité congénitale des deux moitiés de la face. M. Bouvier n'a peut-être pas assez approfondi sous ce rapport le phénomène de la dualité.

M. BOUVIER reconnaît la validité de l'observation, mais cette omission a été faite volontairement. S'il n'a pas cherché à déterminer quel est le côté de la face qui est le plus souvent réduit, c'est qu'il a pensé que les éléments statistiques manquaient pour la solution de cette question. Il y a, d'ailleurs, des causes qui peuvent changer l'expression de la face, par exemple, d'un côté, n'a pas parlé M. ROUX, la déviation latérale de la taille, est loin de pouvoir s'expliquer par la prédominance du côté droit ou du côté gauche. Il pense qu'il faut attribuer une grande part de la production de cette difformité à la situation de l'aorte et à son influence sur le développement des vertèbres, etc.

M. DUBOIS rappelle qu'il existe dans un certain nombre d'animaux vertébrés des exemples très remarquables de ces prédominances de l'un des deux côtés du corps, tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche.

RAPPORTS.

PILULES DE BLAUD.

M. H. GAULTIER de Claubert donne lecture d'un rapport sur les pilules de Blaud, qui avait été renvoyé à la commission, il y a plusieurs mois, parce qu'elle n'avait pu s'occuper de la conservation de ces pilules. Cette conservation étant aujourd'hui un fait démontré, la commission propose d'inscrire la formule des pilules de Blaud au Bulletin de l'Académie, ainsi que ces pilules puissent servir de base au décret du 10 mai 1850.

Après un débat assez animé entre MM. Guichot, Souhaihan et Chevalier, qui combattent les conclusions, et MM. Gaultier et Gilbert, qui les défendent, l'Académie décide que l'on renverra le vote sur le rapport de M. Gaultier jusqu'au moment où l'Académie sera fixée sur l'interprétation à donner au décret du 10 mai 1850, question dont s'occupe en ce moment le conseil d'administration. La séance est levée à cinq heures.

BANDAGES WICKHAM et HART, chat. hermann, rue de la Harpe, n° 257, vis-à-vis de la prison, sans-culottes, et ne comprimez pas les articulations. Châliques hypogastriques et ombilicales. BELGES.

MEDAILLE D'OR DU GOUVERN. BELGES. VÉRIFIÉE PAR LE GOUVERNEMENT. La HUILE DE FOIE DE MORUE.

M. de JONGH médecin-chirurgien, se trouve chez M. NENTHER, rue Ste-Croix-de-la-Bretonnerie, 46, dépositaire général, et dans toutes les bonnes pharmacies de Paris et de la France.

APPROUVÉS PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE. Voici quelques passages du rapport à l'Académie par MM. les professeurs Bouillaud, Fouquier et Bally :

« Cette préparation a été parfaitement supportée par son sujet. »

« Fais je n'ai aucun des effets négatifs de la bile, la substance pilule ne détermine ni les vomissements ni les diarrhées, les évacuations et les mucus, de telle sorte qu'il n'est nullement nécessaire d'ajouter à la préparation aucune substance adjuvante. Les effets de la bile sont donc évacués sans aucune difficulté, et les évacuations sont donc évacuées sans aucune difficulté. »

« Les effets de la bile sont donc évacués sans aucune difficulté, et les évacuations sont donc évacuées sans aucune difficulté. »

« Les effets de la bile sont donc évacués sans aucune difficulté, et les évacuations sont donc évacuées sans aucune difficulté. »

« Les effets de la bile sont donc évacués sans aucune difficulté, et les évacuations sont donc évacuées sans aucune difficulté. »

« Les effets de la bile sont donc évacués sans aucune difficulté, et les évacuations sont donc évacuées sans aucune difficulté. »

« Les effets de la bile sont donc évacués sans aucune difficulté, et les évacuations sont donc évacuées sans aucune difficulté. »

« Les effets de la bile sont donc évacués sans aucune difficulté, et les évacuations sont donc évacuées sans aucune difficulté. »

« Les effets de la bile sont donc évacués sans aucune difficulté, et les évacuations sont donc évacuées sans aucune difficulté. »

« Les effets de la bile sont donc évacués sans aucune difficulté, et les évacuations sont donc évacuées sans aucune difficulté. »

« Les effets de la bile sont donc évacués sans aucune difficulté, et les évacuations sont donc évacuées sans aucune difficulté. »

« Les effets de la bile sont donc évacués sans aucune difficulté, et les évacuations sont donc évacuées sans aucune difficulté. »

« Les effets de la bile sont donc évacués sans aucune difficulté, et les évacuations sont donc évacuées sans aucune difficulté. »

« Les effets de la bile sont donc évacués sans aucune difficulté, et les évacuations sont donc évacuées sans aucune difficulté. »

« Les effets de la bile sont donc évacués sans aucune difficulté, et les évacuations sont donc évacuées sans aucune difficulté. »

« Les effets de la bile sont donc évacués sans aucune difficulté, et les évacuations sont donc évacuées sans aucune difficulté. »

« Les effets de la bile sont donc évacués sans aucune difficulté, et les évacuations sont donc évacuées sans aucune difficulté. »

« Les effets de la bile sont donc évacués sans aucune difficulté, et les évacuations sont donc évacuées sans aucune difficulté. »

« Les effets de la bile sont donc évacués sans aucune difficulté, et les évacuations sont donc évacuées sans aucune difficulté. »

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 17 mai 1852. — Présidence de M. POGNET.

Recherches sur la régénération des nerfs.

M. Waller (de Bonn) continue à communiquer ses observations sur la régénération des fibres nerveuses.

Composition de l'air des piscines, des salles de douches et des étuves de Bagnères-de-Luchon.

M. E. Filhol adresse une note sur la composition de l'air des piscines, des salles de douches et des étuves de Bagnères-de-Luchon.

Les chimistes qui se sont occupés de l'étude des eaux thermales sulfureuses n'ont pas suffisamment dirigé leur attention sur la composition de l'atmosphère dans laquelle respirent les malades qui prennent des bains de piscines, des douches, ou qui séjourneraient dans les étuves, soit sèches, soit humides.

L'action des émanations sulfureuses n'a pourtant pas été méconnue par tous les médecins. M. Lallemand l'a surtout signalée à l'attention de ses confrères comme un moyen thérapeutique dont on pourrait tirer un parti avantageux dans l'établissement du Vernet. Malgré cela, aucun chimiste n'avait cherché à se rendre compte de l'altération qu'éprouve l'air confiné dans ces salles, et à fixer les mémoires par des expériences précises sur l'acidité probable de cette atmosphère, sur les bons effets qu'il peut en attendre dans certains cas et sur les dangers qu'elle peut faire courir aux malades dans d'autres. Tel est l'objet des expériences que M. Filhol soumet à l'Académie, et dont il rend compte en ces termes :

1° L'air est plus pur, plus frais, plus aéré et d'autant plus sain.

2° Par l'acide sulfhydrique qui se dégage de l'eau minérale.

3° Par le sulfate de fer sulfureux elle-même, dont l'un des éléments (le sulfure de sodium) absorbe continuellement l'oxygène.

4° Le malade qui est placé dans une piscine respire dans une atmosphère très chaude (de 26 à 30 degrés). Cet air dilaté lui fournit chaque inspiration moins d'oxygène que l'air extérieur.

5° L'air des piscines et des douches est, en outre, sensiblement saturé de vapeur d'eau, ce qui doit considérablement amoindrir la transpiration cutanée, et même la transpiration pulmonaire.

6° L'air est plus pur, plus frais, plus aéré et d'autant plus sain.

7° L'acide sulfhydrique qui est versé dans l'air contribue lui-même à l'appauvrir en oxygène; il produit de l'eau et un dépôt de soufre. Ce soufre, très divisé, disséminé dans cette atmosphère humide, peut être inhalé par les malades, et leur faire éprouver, en même temps que l'acide sulfhydrique non décomposé.

8° Toutes ces causes concourent à amoindrir l'hématose; elles privent momentanément la peau et les poudres d'une partie de leurs droits, et l'on conçoit sans peine l'état de malaise qu'éprouvent les malades qui y sont soumis. On voit aussi que les malades, sortant très riches de cette atmosphère riche en azote, souillée par des vapeurs sulfureuses et saturée d'humidité, sentent se développer en eux une réaction salutaire qui peut, en rétablissant la transpiration dans toute son intégrité, amener la guérison des affections rhumatismales et de plusieurs autres maladies.

Recherches sur le venin contenu dans les pustules des bœufs.

MM. GRATIOLET et CLOËT annoncent avoir constaté par leurs expériences que le principe actif du venin du crapaud est à un faible degré soluble dans l'éther, et très soluble dans l'alcool. Ce n'est donc point, disent-ils, une matière albuminoïde, comme on aurait pu le présumer, d'après l'opinion la plus généralement reçue sur la nature des poisons animaux. Ce poison desséché conserve très longtemps, sinon toujours, ses propriétés vénéneuses.

Dans les inoculations que MM. Gratiolet et Cloët ont faites, ils ont constaté ce fait intéressant pour les physiologistes, que dans les oiseaux soumis aux expériences, et qui sont morts après des convulsions en sens divers, les canaux dentés de l'oreille ont toujours été trouvés simultanément remplis de sang.

Isolé dans l'air, les eaux et les produits alimentaires des Alpes.

M. NIEPCE adresse un mémoire ayant pour titre : Recherches de l'odeur dans l'air, les eaux et les produits alimentaires des Alpes de France et des Cèvennes. L'auteur dit avoir constaté par de nombreux exemples que, si l'absence plus ou moins complète de l'odeur dans l'air, les eaux et les produits alimentaires est une cause active de crétinisme et de goitre, on ne serait pas fondé à conclure

qu'elle en est la cause unique. Il est, en effet, beaucoup d'autres causes, et il est probable que l'absence de l'odeur n'est qu'une des causes qui agissent sur le développement de la maladie.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

qu'elle en est la cause unique. Il est, en effet, beaucoup d'autres causes, et il est probable que l'absence de l'odeur n'est qu'une des causes qui agissent sur le développement de la maladie.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

M. le même auteur adresse un mémoire sur l'action des bains de pied-tail. Après avoir annoncé que ces bains avaient produit d'excellents résultats dans un grand nombre d'affections nerveuses, il dit avoir constaté, depuis, qu'ils sont également efficaces contre diverses maladies du cœur, et en particulier dans les palpitations nerveuses.

Actin physiologique et thérapeutique des bains de pied-tail.

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

On s'abonne à Paris :
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	{	Trois mois. . . .	8 fr. 50 c.
ALLEMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE,		Six mois. . . .	16 "
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.		Un an. . . .	30 "

GRÈCE, HOLLANDE, PIÉMONT,	{	Trois mois.	9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE,		Six mois.	17
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.		Un an.	33

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	{	Trois mois.	40 fr.
GIBRALTAR.		Six mois.	20
		Un an.	38

SOMMAIRE. — PARIS. De l'expérience en thérapeutique. — HÔPITAL COCHIN (M. Malonneuve). Leçons cliniques sur les affections cancéreuses. — CLINIQUE DÉPARTEMENTALE. Hernie crurale. Étranglement très considérable. Lésion du mésentère. Réduction suivie de guérison. — Inégalité des deux côtés du corps. — Des pessaires en général. Du pessaire à réservoir d'air élastique. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 24 MAI 1852.

De l'expérience en thérapeutique.

C'est sous ce titre que nous croyons devoir publier la lettre que nous a adressée M. Fleury et la réponse que nous jugeons convenable d'y faire. Nos lecteurs nous pardonneront sans doute la longueur de cette réponse, en songeant à l'importance de la question qui en fait le sujet; question vieille comme la médecine, mais toujours jeune d'intérêt, parce qu'il est impossible de faire un pas dans la pratique de tous les jours sans se heurter contre les nombreux écueils dont elle est environnée.

Voici d'abord la lettre de M. Fleury :

A monsieur de Castelnau.

Mon cher Aristarque.

Merci, d'abord, pour tout ce que votre article contient d'amical et de bienveillant; merci, ensuite, pour les reproches que vous m'adressez; car je comprends comme vous le rôle de la presse et de la critique.

Mais, « en appréciant l'esprit général qui a présidé à la composition de mon livre, » vous avez soulevé une importante question de philosophie médicale, et en m'accusant « de n'avoir pas su me soustraire assez à une idée régnante très-fusée » vous me mettez en demeure de vous adresser quelques lignes qui seront, en même temps, une profession de foi et une rectification.

Je n'admets, en médecine, qu'une seule *méthode* : la *méthode expérimentale*.

Cette méthode, quant à la thérapeutique, peut être appliquée au moyen de deux procédés différents: le *procédé empirique* et le *procédé dogmatique*. Tous deux reçoivent leur sanction définitive de la *clinique*.

Le *procédé empirique* ne tient compte que du *fait brut*, abstraction faite de toute explication doctrinale, de toute relation avec aucun autre fait physiologique ou pathologique; lorsque l'observation, la *clinique*, a démontré l'efficacité du *médicament empirique*, le praticien est tenu de lui accorder droit de domicile dans la thérapeutique, et souvent il s'estime fort heureux de recourir à ce *traitement empirique*, tout en regretant de ne pouvoir se rendre compte de son *mode d'action*.

Le *procédé dogmatique* administre le médicament en se fondant, *a priori*, sur des faits antérieurement acquis et sur des rapports logiquement établis entre l'action de la substance administrée et certains phénomènes de physiologie et de pathogénie. La *clinique* intervient alors ; si elle donne tort à la doctrine, tout est dit ; le médicament doit être rejeté ; si elle lui donne raison, la thérapeutique s'enrichit d'un nouveau traitement scientifique.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que des découvertes ultérieures transforment parfois le *traitement empirique* en *traitement scientifique*.

Au point de vue de l'art cette division n'a aucune importance, car l'art ne s'occupe que d'une seule chose : la guérison, sans s'inquiéter ni du *pourquoi*, ni du *comment*. Il n'est pas de même au point de vue de la science.

Maintenant, nierz-vous qu'il soit à désirer que la science se substitue le plus possible à l'art, en médecine (1)? Préférez-vous la thérapeutique empirique à la thérapeutique scientifique (2)? Pensez-vous que le traitement empirique de la fièvre intermittente ait perdu quelque chose à la mise en lumière des effets exercés par le sulfate de quinine sur la rate (3)?

du nombre de causes qui ont maintenu jusqu'à présent l'Hydrothérapie « en état de suspicion dans l'esprit d'un grand nombre de praticiens », vous rangez, avec raison, l'ignorance, l'industrialisme des soins inventeur et de plusieurs de ceux qui l'ont appliqué après lui, l'absence de faits nombreux offrant toutes les garanties désirables de science et de bon foi, mais pensez-vous que la partie dogmatique n'a exercé aucune influence sur les esprits (4) ? Les hommes les plus recommandables n'ont-ils pas, *a priori*, découragés, repoussés par les opinions émises quant à la pathogénie, aux crises, à l'action exphorétique, éliminatoire etc. etc. (5) ? Le principal reproche adressé à l'hydrothérapie empirique par M. Roche, à l'Académie, n'était-il pas, au moins, *à repousser*

une doctrine chimérique en désaccord avec toutes nos connaissances physiologiques et pathologiques (6) ? »

Vous reconnaissez vous-même que c'est en expérimentant sur l'homme sain qu'il m'a été possible d'élucider la question des éruptions prétendues critiques; croyez-vous que ces recherches soient sans importance pour la thérapeutique, alors même que celle-ci serait aussi empirique que vous pouvez le désirer (7) ? Aurais-je pu par toute autre voie établir les lois suivant lesquelles le froid agit sur l'organisme vivant, et la connaissance de ces lois est-elle sans utilité pour la thérapeutique (8) ? Les faits que j'ai produits, et que vous voulez admettre comme desirés, ne dépendent-ils de leur nature même parce que je les ai rapportés à des notions les plus positives et les plus générales que j'ai pu me procurer (9) ? N'est-ce la résolution par modification de la circulation (10) ? Admettez-vous que la résolution est un phénomène d'absorption intestinale, que le système circulatoire est le principal agent de l'absorption (11) et que l'hydrothérapie exerce une action puissante sur ce système (12) ?

Je n'ai jamais appelé *effets physiologiques* les fourmillements, les soubresauts, etc., produits par la strychnine chez l'homme sain ou malade.

Vous dites : « Il n'y a d'effets physiologiques, que ceux qui font partie du jeu régulier des fonctions. » Ici permettez-moi de vous montrer que nos opinions se rapprochent beaucoup plus que vous ne le pensez, car voici comment je m'exprime

à la page 112 de mon livre : « Les travaux qui dans ces dernières années ont jeté une si vive lumière sur la *physiologie hygiène* ont fait naître une science corrélatrice, la *physiologie pathologique*, et celle-ci à son tour doit conduire nécessairement à la *physiologie curative*, c'est-à-dire à des méthodes thérapeutiques qui, pour maintenir ou rétablir l'état organique et fonctionnel qui constitue la santé, s'adresseront à des agents dont l'action est plus puissante, plus certaine et mieux déterminée que celle de la plupart des agents médicamenteux, c'est-à-dire aux fonctions elles-mêmes de l'organisme. »

ARZÉC, etc. L. FLEURY.

Réponse.

Mon cher auteur,

A votre exemple, je dois vous remercier avant tout d'avoir su comprendre les véritables devoirs de la presse, d'avoir senti que les premiers amis du critique sont ses lecteurs, et qu'il leur doit l'expression sincère de ses sentiments en échange de la confiance dont ils veulent bien l'honorer. J'ai besoin d'espérer que vous ne perdrez pas ces principes de vue en me lisant, pour répondre, dans toute la sincérité de mes convictions, à la lettre que vous m'avez adressée.

Vous n'admettez, dites-vous, qu'une seule méthode en médecine, la méthode expérimentale. Mon opinion est tellement conforme à la vôtre touchant cette proposition capitale, que toute réponse de ma part aurait été inutile si votre lettre s'était bornée à une pareille profession de foi. C'est donc sur les commentaires dont vous la faites suivre que porteront uniquement mes observations. Ces commentaires ont d'ailleurs une importance réelle, puisqu'ils sont relatifs à l'application de la méthode que vous préférez.

Par exemple, vous pensez qu'en thérapeutique la méthode expérimentale peut être appliquée suivant deux procédés, l'un *empirique*, l'autre *dogmatique*; là commencent nos dissidences.

Permettez-moi de vous dire d'abord que je ne puis admettre un *procédé dogmatique* ; il y a une méthode dogmatique, méthode qui consiste, vous le savez mieux que moi, à partir d'un principe reconnu pour arriver, de conséquences en conséquences, à toutes les applications particulières. Cette méthode est précisément l'opposé de la méthode expérimentale, et ce peut, par conséquent, lui servir de procédé. Je vois bien par les développements, par l'espece de définition que vous donnez du *procédé dogmatique*, que ce n'est, à proprement parler, qu'un *procédé analogique* ; mais je ne crois pas qu'il soit indifférent de lui restituer sa véritable qualification : c'est son véritable caractère, qui est d'être fondé sur des *analogies*, et, comme vous le dites fort bien, sur des *rapports* qui, bien que *logiquement établis*, ne sauraient jamais conduire à une certitude ; car ce n'est certainement pas moi qui vous apprendrai que la logique des *analogies*, surtout en médecine, n'est pas infallible. Vous le savez si bien que vous voulez la

contrôler par la clinique. Vous devinez facilement que j'approuve fort ce contrôle; mais ce que j'approuve moins, c'est ce que vous ajoutez: « Si la clinique donne tort à la doctrine tout est dit; si elle lui donne raison... etc. »

Il résulterait de ce système qu'un traitement serait scientifique parce qu'on aurait été conduit à l'employer par des considérations plus ou moins logiques, fondées sur une analogie plus ou moins intime. A ce compte le traitement de Priessnitz était parfaitement scientifique, au moins dans les cas où il réussissait; car il était fondé sur une idée théorique très acceptable, et la clinique lui donnait raison.

N'approuvant pas les prémisses, je ne saurais approuver les conséquences. Je n'admets donc pas comme fondée la distinction que vous faites entre le traitement empirique et le traitement scientifique. Je crois, avec le plus grand observateur de notre époque, que l'empirisme est la seule doctrine (si ce nom peut lui convenir) possible en thérapeutique; mais je ne pense pas que l'empirisme exclue la science; car, après tout, l'empirisme c'est l'expérience; l'expérience, c'est l'observation, et vous savez si l'observation exige de la science et du talent.

J'admets qu'il y a une emprise grossière, qui ne fait pas distinguer les fautes les uns des autres, et qui, au lieu de les distinguer, applique aveuglément à tous les cas ce qui ne conviendrait qu'à quelques-uns. J'admets qu'il y a une emprise plus éclairée que l'illustre auteur auquel j'ai fait allusion a sans doute voulu désigner par le nom d'*emprise rationnelle*; mais entre l'un et l'autre de ces emprises, il n'y a pas différence de nature, il n'y a que différence de progrès. Cela est si vrai, que malgré le progrès considérable que vous avez imprimé au traitement hydrothérapique, vous êtes vous-même convaincu, et vous le dites, qu'on portera ce progrès plus loin encore; ce qui veut dire sans doute qu'on appliquera l'hydrothérapie à des cas différenciés de ceux où on l'a appliquée jusqu'à ce jour, ou bien qu'on s'en abstenra, ou qu'on l'appliquera différemment dans ceux où on l'a appliquée sans succès; ce qui veut dire, en un mot, que l'emprise rationnelle que vous faites peut devenir plus rationnelle encore.

Ce qui précède doit vous faire pressentir ce que je pense de la distinction que vous établissez entre la science et l'art, et je crois me rappeler d'ailleurs qu'un jour on a été quelquefois questionné entre nous. Il peut y avoir de l'art en médecine opératoire. Je n'admets pas qu'il y ait en art en thérapeutique médicale. Administrer un médicament d'après des règles tracées par l'observation, c'est faire de la science, que ce médicament soit de l'eau ou du sulfate de quinine. Administrer ce médicament au hasard ou en se fondant sur des analogies plus ou moins réelles, c'est faire de l'expérimentation, c'est-à-dire de la science encore si l'expérimentateur est un homme intelligent, et du gâchis s'il manque d'intelligence.

Ces préliminaires, mon cher auteur, me paraissent répondre à la plupart des interrogations que vous me faites, et que je me suis permis de numéroter pour rendre mes réponses plus claires et moins longues. Je n'aurai donc pas à insister longuement sur chacune de ces interrogations.

(3) Je ne sais pas que le traitement empirique de la fièvre intermittente ait perdu quelque chose à la connaissance des effets du sulfate de quinine; mais je dois vous le dire bien franchement, je ne pense pas qu'il y ait gagné grand chose non plus. Je ne pense pas surtout que le traitement soit devenu moins empirique depuis que nous connaissons ces effets, et que l'action du puissant fébrifuge soit beaucoup mieux connue. Je me flatte même que, parmi ceux qui me lisent, il s'en trouvera beaucoup de mon avis.

(5 et 6) Je crois que la partie dogmatique, ainsi que vous l'appellez, du système de Priessnitz et de ses successeurs n'a contribué qu'excessivement peu à retarder les progrès de l'hydrothérapie. Je le crois d'autant mieux, que l'idée capitale de ce système, celle qui est relative à l'action éliminatrice, si elle est chimérique, ce qui reste à prouver, n'a du moins rien qui soit en

d'accord avec nos connaissances physiologiques et pathologiques. J'ai beaucoup d'estime pour la personne de M. Roche, mais je ne puis vous dissimuler que son autorité comme pathologiste et surtout comme thérapeute ne saurait avoir beaucoup d'influence sur mon opinion, et que c'est même avec regret que je vous ai vu l'invoquer.

(7 et 8) J'ai reconnu, comme je me plais à reconnaître toute vérité, que vous avez démontré, en expérimentant sur l'homme sain, la véritable cause des éruptions prétendues critiques; mais ce que je ne reconnais pas moins, c'est que vous seriez arrivé à la même démonstration en n'expérimentant que sur l'homme malade; c'est que vous y étiez arrivé réellement, comme y seraient arrivés tous vos prédécesseurs s'ils avaient eu une faible dose de l'instruction et de la sagesse que tout le monde vous connaît, et que l'on apprécierait plus encore quand on aura lu votre nouvel ouvrage. Toutefois, je n'ai point admis implicitement, comme vous semblez le croire, que vous aviez démontré par vos expériences la fausseté de la doctrine éliminatrice. C'est une question que je me suis gardé d'aborder, parce qu'elle me paraît insoluble et que j'aime peu les discussions sans solution possible. Vous avez détruit un des arguments donnés en faveur de cette doctrine; c'est là tout ce que je devais reconnaître, et tout ce que j'ai reconnu en effet.

(9) Je répondrai à votre neuvième interrogation ce que j'ai répondu à propos de l'action du sulfate de quinine sur la rate: vos observations ne perdent rien à être rapprochées des notions de la physiologie, mais elles ne paraissent pas y gagner grand chose non plus, et la thérapeutique y perdrait certainement si on devait la baser sur ces rapprochements, au lieu de se laisser guider par les observations prises directement sur l'homme malade.

(10, 11, 12) Dans vos trois dernières questions, vous agitez pour ainsi dire la médecine et la physiologie tout entières. En posant ces questions, vous étiez certain que je n'y pourrais répondre dans un simple article de journal. Mais je ne puis supposer que vous vous soyez promis un grand avantage pour votre cause de mon silence forcé.

Quand même je vous accorderais la révulsion par modification de la circulation, la résolution par absorption interstitielle et l'action de l'hydrothérapie sur le système circulatoire, il n'en résulterait pas le moins du monde que les douches doivent guérir l'anglyose ou la fièvre intermittente; il n'en résulterait pas davantage qu'on doit baser sur des données ou des analogies plus ou moins physiologiques une classification thérapeutique. Si vous n'aviez apporté, pour réhabiliter l'hydrothérapie, que des considérations de cet ordre, je doute fort que le public médical eût fait un si chaud accueil à votre livre; et je ne crains pas d'ajouter que l'accueil n'aurait pas été moins favorable lors même qu'il n'aurait renfermé que les préceptes et les observations exclusivement thérapeutiques qui s'y trouvent.

Telle est, mon cher auteur, la plus courte réponse que j'ai pu faire, avec le peu de temps qu'il m'a été donné d'y consacrer, à votre réclamation. Puisse-t-elle laisser dans votre esprit, sinon la conviction de l'excellence de mes opinions en fait de méthode thérapeutique, du moins la certitude que les devoirs de la critique sont les seuls auxquels je sacrifie les droits de l'amitié!

M. de Camille.

HOPITAL COCHIN. — M. MARONNEUX.

Leçons cliniques sur les affections cancéreuses.

(Suite. — Voir les nos 14, 26 février; 6, 16, 27 mars; 10, 27 avril et 6 mai.)

NEUVIÈME LEÇON. — Du choix et du mode d'application des caustiques dans le cancer.

Parmi les substances caustiques préconisées à diverses époques contre le cancer, les unes ont été considérées comme données d'une sorte d'action spécifique sur l'élément cancéreux; d'autres ont été recommandées comme pour leur puissance désorganisatrice ou pour leur mantionelle facile; nous allons les passer rapidement en revue, en signalant ce que l'expérience nous a appris sur leur valeur réelle.

1° *Préparations arsenicales.* — La plus célèbre, et celle qui résume toutes les autres, est la poudre de frère Côme. Elle est composée :

Acide arsénieux	1 partie.
Poudre de char brûlé	1 —
Sang-dragon	2 —
Cinabre	4 —

Avec cette poudre, on forme, au moyen d'un peu de salive ou d'eau tiède, une pâte molle que l'on applique sur la partie malade et que l'on maintient en la recouvrant de toile d'arsénique ou simplement d'un morceau d'atmosphère. Ce caustique a un mode d'action tout spécial; il tue les tissus vivants sans les désorganiser; il agit sur les parties recouvertes de l'épiderme aussi bien que sur les surfaces dénudées; il produit une escharpe profonde parfaitement circonscrite, dans laquelle les tissus conservent leur texture et leur consistance.

Quelques chirurgiens ont attribué à ce topique une sorte d'action élective contre le cancer; ils le représentent comme

susceptible de détruire la production cancéreuse au milieu des tissus sains, et même jusque dans les ganglions lymphatiques. Tout n'est pas absolument faux dans cette idée.

Les productions cancéreuses, en effet, sont des tumeurs que les tissus normaux se laissent ainsi mortifier plus facilement au contact des agents toxiques proprement dits, c'est-à-dire de ceux qui tuent les tissus organiques sans détruire leur texture; et, d'une autre part, comme il est certain que l'arsenic est absorbé, il ne répugne pas de croire que son action se prolonge jusque sur les molécules cancéreuses contenues encore dans les vaisseaux ou les ganglions lymphatiques.

Cette propriété qu'a l'arsenic d'être absorbé constitue l'inconvénient capital des préparations dont il fait la base. On a signalé de nombreux exemples d'empoisonnements consécutifs à leur emploi.

Vous avez pu voir dans notre service plusieurs cas où, malgré les précautions extrêmes que nous avions prises lors de leur application, ces topiques ont déterminé des accidents sérieux et ont exigé l'emploi de contre-poisons énergiques. Telle est cette femme couchée au n° 3 de la salle St-Jacques, et chez laquelle la poudre de frère Côme, appliquée sur une étendue peu considérable d'un ulcère cancéreux du sein, a déterminé des vomissements, une anxiété précordiale intense et divers autres accidents que nous n'avons pu maîtriser qu'en nous hâtant de neutraliser le poison au moyen du sesqui-oxyde de fer hydraté employé en topique.

Chez cette femme, nous avons constaté que les urines soumises à l'appareil de Marsb fournissaient de nombreuses et larges taches arsenicales. Là ne se bornent pas les inconvénients des préparations arsenicales; elles déterminent en effet une inflammation violente dans les parties voisines; celles-ci deviennent rouges, tuméscées et douloureuses à une distance quelquefois considérable du point de l'application du topique; elles semblent parfois être affectées d'un véritable érysipèle. C'est ainsi que chez la malade couchée au n° 19 de la salle Saint-Jacques, et chez laquelle nous avions appliqué la poudre de frère Côme sur un ulcère cancéreux du col utérin, vous avez vu survenir une gonflement considérable de la vulve, qui nous a fait craindre le développement d'un véritable phlegmon. Vous avez pu remarquer un effet analogue chez cette malade couchée au n° 4 de la même salle, et qui, consécutivement à une cautérisation très circonscrite d'un ulcère cancéreux du nez, a présenté un gonflement inflammatoire considérable des joues, des paupières et des lèvres. Il n'est donc pas étonnant que, malgré l'incontestable puissance de ces préparations, beaucoup de praticiens répugnent à en faire usage.

3° *Caustiques alcalins.* — L'ammoniaque et la potasse ne sont plus d'aucun usage dans le traitement des cancers; on leur a substitué la caustique de Vienne; dont la puissance est beaucoup plus considérable, en même temps qu'il est infiniment plus facile à manier.

Ce caustique est composé de potasse à l'alcool, 5 parties; chaux vive, 6 parties. On l'emploie sous deux formes principales : en poudre et en cylindre solide. La poudre de Vienne transformée en pâte au moyen d'un peu d'alcool est l'application facile. Elle agit avec une rapidité extrême sur les tissus dénués ou non; l'escharpe qu'elle produit excède peu les dimensions du topique. Elle est noire, molle, un peu difficilement au moment de sa formation; mais elle se dessèche promptement et devient dure. Sa chute se fait en général attendre longtemps.

Le caustique de Vienne en cylindre agit presque aussi rapidement que la poudre; il est surtout utile pour circonscire une tumeur, pour cautériser au fond d'une cavité.

4° *Caustique au fer.* — Ce caustique est entre des mains habiles, un agent précieux de destruction. Son action est prompte, énergique, facile à limiter; seulement il s'oppose moins efficacement que certains autres aux hémorragies, et l'escharpe qu'il détermine se détache avec un peu trop de lenteur.

5° *Chlorures métalliques.* — Parmi les chlorures métalliques, le bichlorure d'antimoine et le chlorure de zinc sont ceux qui présentent le plus d'intérêt. L'un et l'autre sont extrêmement délétères, et désorganisent avec rapidité les tissus animaux avec lesquels ils sont en contact. On les emploie rarement purs, à cause de la difficulté qu'il y a à les employer sans éprouver d'un côté la limitation de leur action. Le plus souvent, on les mélange avec certaines substances qui leur servent de véhicule. Les préparations les plus utiles sont :

1. Les pâtes de Canquoin, dans lesquelles le chlorure de zinc et le chlorure d'antimoine sont en diverses proportions mélangés à la farine de froment;

2. Le caustique à la jubbe, composé de chlorure d'antimoine mélangé avec la substance gommeuse des fruits de jubbe;

3. Enfin, la pâte de chlorure d'antimoine et d'antimoine.

1° *Pâtes de Canquoin.* — Il y en a deux espèces : la première est composée de chlorure de zinc, 1 partie, et de farine de froment, 1, 2 ou 3 parties, suivant le degré de causticité qu'on veut obtenir; la seconde se compose de chlorure de zinc et chlorure d'antimoine, de chaque, 2 parties, et farine, 3 parties. Ces pâtes sont disposées pour l'usage en lames de 1 à 5 millimètres d'épaisseur. Elles ont l'avantage d'être d'une application facile, de produire peu de réaction, de scarifier profondément les tissus sans fuser sur les parties voisines, de neutraliser puissamment l'odoré fétide des ulcères, de ne point exposer aux hémorragies, mais elles ont le défaut de ne pas agir avec la même rapidité que les autres, et de former des escharpes trop dures pour être enlevées facilement et dont on est par conséquent obligé d'attendre la chute pour procéder à une nouvelle application. C'est néanmoins un caustique précieux, surtout dans les vastes ulcères cancéreux accompagnés de longosties saignantes et de sécrétion ichoreuse fétide, dans les cancers du col utérin, et, etc. Vous en avez vu faire un fréquent usage, et, plus d'une fois, nous

leur influé, vous avez vu voir des ulcères cancéreux en apparence incurables arriver à cicatrisation. Un des cas les plus remarquables de ce genre est celui d'une femme couchée au n° 27 de l'ancienne salle Saint-Jacques, chez laquelle un énorme cancer du sein droit a été détruit et est resté cicatrisé pendant près de deux ans.

2° *Pâte caustique à la jubbe.* — Cette pâte, composée de chlorure de bichlorure d'antimoine, 3 parties; gomme arabique, en poudre, 1 partie; jubbe, 2 parties, présente toutes les propriétés de la pâte de Canquoin, et s'emploie dans les mêmes circonstances; elle a même sur cette dernière l'avantage d'être plus mallable, de pouvoir en conséquence se prêter plus facilement aux diverses exigences des cicatrisations cancéreuses; l'escharpe qu'il résulte est plus épaisse et mieux circonscrite, sa formation est plus rapide, elle se détache avec plus de promptitude. Vous nous l'avez vu employer avec succès dans les ulcères cancéreux de la face, et surtout dans le cancer de l'utérus.

3° *Pâte d'antimoine et de chlorure d'antimoine.* — La farine, la gomme, la jubbe, employées comme véhicule du bichlorure d'antimoine, neutralisent une partie de l'action caustique du chlorure d'antimoine; il en résulte que ces différentes pâtes sont insuffisantes pour détruire les parties recouvertes de l'épiderme; mais, appliquée avec l'antimoine en poudre, on obtient un topique d'une puissance plus considérable et d'une application facile.

Comme la poudre de Vienne, on peut l'appliquer sur toute espèce de tissus. L'escharpe qui en résulte est prompte à se former : elle est profonde, parfaitement circonscrite et se détache avec promptitude. Sous l'influence de ce caustique, le sang se coagule dans les vaisseaux, et les hémorragies sont beaucoup moins à craindre que dans l'emploi des caustiques alcalins. Nous nous en sommes vu faire usage de cette pâte dans plusieurs circonstances, et notamment dans un cas de morsure de chien enragé. Nous avons toujours eu lieu de nous féliciter de son emploi.

4° *Des acides minéraux.* — Malgré leur énorme puissance destructive, les acides minéraux étaient jusque dans ces derniers temps restés exclus du traitement du cancer; les essais nombreux qu'on avait tentés pour en faciliter l'application étaient restés infructueux par la difficulté qu'il y avait de les circonscire avec précision. Aujourd'hui, ces obstacles n'existent plus. Au moyen de mélanges habilement combinés avec des substances inertes, on est parvenu à maîtriser leur action et à la circonscire.

M. Velpeau a tiré de grands avantages d'une pâte caustique composée d'acide sulfurique uni au safran.

M. Rivallée a obtenu d'heureux résultats de ce qu'il appelle l'acide nitrique solidifié et qui n'est autre chose qu'une pâte formée d'acide nitrique monohydraté et de charpie.

Ces différents préparations répondent toutes à l'exigence d'une manière incomplète aux exigences de la pratique. Si leur action est puissante, il n'est pas toujours facile de la limiter exactement, et vous avez pu voir que, malgré les plus grandes précautions, ces agents énergiques ont quelquefois dépassé d'une manière nuisible les limites dans lesquelles nous avons essayé de les circonscire : tel est le cas de la malade couchée au n° 22 de la salle Saint-Jacques, chez laquelle nous avons opéré une tumeur squirrheuse du sein droit au moyen de l'acide nitrique solidifié, et qui, formelle de M. Rivallée. Toutes nos précautions n'ont point empêché le caustique de s'étendre au loin sur les parties saines et de former une escharpe plus étendue qu'il n'était nécessaire. Pour éviter à ces inconvénients, nous avons eu l'idée de former une pâte caustique en mélangeant les acides minéraux avec l'antimoine réduit en poudre.

Il est résulté de ce mélange une pâte molle, d'une application facile, dont l'action caustique ne s'étend jamais au-delà de la limite circonscrite par le caustique, et qui possède une puissance énorme, attendu que l'antimoine, en sa qualité de véhicule inerte ne neutralise aucune partie de l'agent destructeur, et laisse celui-ci produire son action tout entière sur les tissus.

Parmi les acides minéraux, il n'en est que trois dont nous fassions un usage fréquent. Ce sont : l'acide nitrique monohydraté et l'acide sulfurique concentré.

Ce n'est que dans les circonstances exceptionnelles que nous employons l'acide chlorhydrique, à Jors, par exemple, que l'ulcère cancéreux a déjà été traité par l'instrument tranchant, les cautérisations énergiques ou par l'instrument tranchant, ne présente plus que quelques points superficiels atteints de la maladie première. Vous avez eu sous les yeux un bel exemple de cette cautérisation chez cette femme dont la cavité utérine était le siège de végétations cancéreuses considérables. Après avoir détruit les longosties par la régulation, nous avons employé l'acide chlorhydrique pour badigeonner les surfaces malades, et détruire ainsi ces productions jusque dans leur racine.

1° *Acide nitrique monohydraté.* — Cet acide, en se combinant avec les tissus organiques, les détruit rapidement et les transforme en une pulpe molle que l'on peut enlever avec la spatule. Cela permet de réitérer chaque jour les applications, et de détruire ainsi rapidement les tumeurs les plus volumineuses par l'action de cet acide; le sang se coagule dans les vaisseaux, les os eux-mêmes deviennent mous et friables. Le seul inconvénient qu'il présente est de répandre des vapeurs nitreuses désagréables, mais cet inconvénient est amplement compensé par ses nombreux avantages. Nous l'employons souvent pour détruire les tumeurs encéphaliques d'un volume considérable. Seulement, ainsi que nous l'avons déjà dit, nous avons soin, pour l'appliquer sans crainte d'accident, de le mélanger avec l'antimoine. Il résulte de ce mélange une pâte molle, facile à manier, qui conserve toute l'activité de l'acide pur, et produit une escharpe jaune profonde, friable et par conséquent circonscrite.

2° *Acide sulfurique concentré.* — Ce caustique a peut-être une action plus énergique que le précédent. Il ne se trouve pas dans les pharmacies.

épand point de vapeurs; mélangé à l'amiantine, il est d'un parfait emploi. L'échare qui lui produit est grisâtre, promouvent, parfaitement circulaire, et s'enlève assez facilement par la spatule, à la condition qu'il ne soit pas encore complètement desséché.

C'est notre caustique de prédilection, celui dont nous nous servons le plus volontiers pour détruire les tumeurs dures et volumineuses. Il possède tous les avantages de l'acide nitrique monohydraté, sans en avoir les légers inconvénients.

D^r Alexis Favrot.

CLINIQUE DÉPARTEMENTALE.

Hernie crurale. — Étranglement très considérable; lésion du mésentère. — Réduction suivie de guérison.

M^{re} C... Agée de quarante-deux ans, demeurant à Darnétail, près Rouen, s'aperçut il y a huit ou dix ans qu'elle était atteinte d'une hernie du côté droit (c'était une hernie crurale). Depuis quatre ans, se sentant plus incommode, elle s'était décidée à porter un bandage. Le plus souvent la tumeur ne sortait complètement, et s'enlevait à l'aide d'un bandage qui gênait la marche, et elle se hâta de terminer la réduction; en un mot, on avait affaire à une hernie inguinale réductible.

M^{re} C... passa après d'un malade la nuit du 5 au 6 mai. Quoique mal disposée, elle déjeuna; puis, à deux heures de l'après-midi, elle mangea à son dîner des aliments d'une digestion difficile. Bientôt après elle fut prise de coliques, s'adonna à la grande quantité, et vomit. Après le repas, qui la rendit malade, M^{re} C... avait retiré son bandage, la hernie sortit pendant les efforts du vomissement; cependant il y eut, après cette sortie de l'intestin, deux selles solides par des lavements, et M^{re} C... pense que sa hernie n'est étranglée que dans la nuit du 6 au 7. N'est-il pas probable que l'étranglement eut lieu le 6 vers les quatre heures, et que les vomissements, au lieu d'être une cause, ont été un effet?

(Qu'il y ait eu, M. Lodié, médecin du pays, constata dans la nuit l'étranglement et les symptômes habituels. Tous les moyens ordinaires furent employés. M. le docteur Saint-Evron (de Rouen) vint la malade le vendredi 7 au matin. Il constata une hernie crurale étranglée du volume d'une très grosse noix, avec vomissements opiniâtres, coliques, affaiblissement des forces, etc. On convint de tenter l'application de la glace, et d'attendre jusque dans l'après-midi.

A ce moment, M. Saint-Evron s'adjoignit son confrère M. Bouellier. Les trois consultants furent d'avis de ne pas attendre plus longtemps, quoiqu'il y eût au plus vingt-quatre heures d'étranglement, et l'opération fut faite sur-le-champ.

Voilà ce qu'elle offrit de particulier.

Après une dissection attentive, on arriva à l'intestin hernié; il était lisse, rouge, mais cette couleur était peu foncée. Il était point épais, toutes circonstances favorables que l'on devait à l'époque choisie pour opérer. Un instant, on ne put pas être arrivé encore à l'intestin, parce qu'un signe péristaltique manquait complètement, c'est-à-dire qu'il ne sortait pas une goutte de liquide quand le sac fut ouvert. Cependant, on se contenta au moment plus d'insuffler de l'air, qui se sortit qu'après la complète réduction de l'intestin. Le sac était ouvert qu'à sa partie antérieure; le liquide avait pu être retenu profondément dans le sac par l'organe hernié faisant bouchon, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Une seconde particularité est la suivante : l'étranglement était énorme; il fut impossible à l'opérateur d'introduire le bout de son petit doigt; il dut donc introduire une sonde cannelée munie avec arrêt, encore le fit-il avec peine; alors, pendant qu'il manipulait, son confrère glissa dans la cannelure le bistouri bouterre, et tira, et tira, et ce qui permit un commencement de débridement, qui pour le dire de suite, fut fait directement en haut. Alors, M. Saint-Evron introduisit à deux reprises le petit doigt et acheva en deux fois le débridement vers le haut également, mais chaque fois à côté de ce qui avait déjà été fait, de sorte qu'il y eut débridement multiple, comme le veut le chirurgien du Midi, M. Vidal (de Cassis), surtout pour la hernie crurale.

Mais, malgré toutes les précautions prises de l'introduction de la sonde cannelée, le mésentère avait été lésé, tant l'étranglement était serré. Il offrait une petite plaie d'un centimètre de long coulant en saccé. Ses bords irréguliers démontraient que cette petite plaie avait été faite par contusion et non par incision, c'est-à-dire par la sonde et non par le bistouri.

Devait-on se laisser effrayer par cette circonstance, ne pas risquer et perdre ainsi le bénéfice d'une opération faite dans un temps si opportun et heureuse sous tous les autres rapports? Non, sans doute; et quoique l'écoulement de sang n'eût pas cessé complètement, la réduction fut faite. Le lieu qui occupait la plaie, la petite quantité de sang qui s'écoulait, sans en observer l'écoulement pendant la dissection; enfin la pensée que ce suintement diminuerait encore peu bientôt tout à fait quand l'organe, rentré dans l'abdomen, jouirait d'une circulation plus libre et exempte de l'influence mauvaise exercée par la compression actuelle; telles furent les principales raisons qui firent agir l'opérateur comme il le fit.

Après la fin de la réduction, tout se passa de la manière la plus favorable. Cependant, ce ne fut que quatre jours après l'opération que la malade reprit des forces complètes; jusque-là il n'y eut qu'une émission de sang continuée. Des lavements légèrement purgatifs triomphèrent de cet arrêt de matières fécales endurcies, et aujourd'hui, 21 mai, la malade se lève et mange; on peut la considérer comme guérie.

Cette observation mérite de fixer l'attention surtout à cause de l'énormité de la plaie méscénérique, sans que cette cir-

constance, elle est encore été utile à connaître, parce qu'elle offre un exemple de plus de l'intérêt qu'il y a à ne pas attendre trop tard pour faire l'opération, et, d'autre part, parce que c'est un exemple de l'utilité du débridement multiple. Ajoutons, en terminant, que l'auteur de la méthode du débridement multiple, M. Vidal, a pris soin de signaler l'indication spéciale rencontrée par MM. Saint-Evron et Bouellier fils. On lit dans le *Traité de pathologie externe*, page 502 : « dans la hernie crurale, l'étranglement est toujours serré »; là il était extraordinairement serré. « Le débridement est difficile. Le débridement multiple pratiqué avec le bistouri moussu sur une spatule cannelée se présente ici avec tous ses avantages. » Dans le cas ci-dessus, il a fallu une sonde cannelée, la spatule est encore produite plus de désordres que ne l'a fait la sonde.

Inégalité des deux côtés du corps.

Quoique M. Bouvier ait eu soin de déclarer, en terminant sa lecture à la dernière séance de l'Académie de médecine, qu'il n'avait pas la prétention de présenter comme nouvelles toutes les propositions renfermées dans son mémoire, nous ne croyons pas devoir refuser l'insertion de l'article suivant, publié dans le numéro du 1^{er} mars 1835 du *Journal de Santé*.

A la première vue, les deux moitiés du corps humain paraissent absolument identiques; mais c'est là une de ces erreurs que le scalpel a constatées, puis détruites. Sans préambule, allons au fait : un rapide dénombrement des organes, démontrera quelle dissémbalance existe entre l'homme droit et l'homme gauche.

Côté droit du corps. — Au côté droit du corps on trouve le foie, d'où provient la bile; le pylorus ou *portier de l'estomac*, la vésicule du fiel, la veine cave et le tronc de la veine porte (*porta malorum*), de même que le cœlon ascendant, siège fréquent de coliques. Le cœur droit est plus gros que le gauche, quoiqu'il ait des artères trois lobes, tandis que le gauche n'en a que deux; le sang artériel destiné au bras droit ainsi qu'au côté droit de la face et du crâne naît de l'aorte (ou grosse artère) par un vaisseau unique, tandis que les deux artères analogues du côté gauche y sont isolées dès leur origine; le réseau de cette disposition, d'après les lois de l'hydrodynamique, que le cours du sang artériel a plus de vitesse au côté droit. À droite également, la veine jugulaire est plus grosse; les sinus veineux du cerveau sont plus évidents, et les rainures osseuses logées ces sinus plus profondes. Le côté droit est le côté le plus chargé de la vie, et par conséquent le plus actif; l'activité organique s'étend même quelquefois à la puissance de la vie et de la vue, à la largeur des prunelles ou pupilles, etc.

Côté gauche du corps. — Quoique le cœur soit à gauche, le côté gauche n'est pas celui qui en reçoit le plus de sang. Le cœur, en effet, envoie le sang artériel dans un canal unique, qui, par mille canaux secondaires, le répartit sans préférence dans chaque organe, et c'est dans ce fluide vital que les organes puisent leur nourriture, leur chaleur, les éléments de leurs travaux, la réparation de leurs pertes comme de leurs fatigues. Toutefois, le cœur et son enveloppe musculaire (le péricarde) sont à gauche. L'estomac et le bas de l'œsophage sont à gauche, de même que l'étréote ouverture de l'estomac (le cardia), bouche sensible, où les aliments trop chauds ou trop peu digérés font éprouver de vives souffrances. La rate aussi est à gauche; à gauche est l'aorte, ainsi que la veine azygos, ce merveilleux moyen de communication de la veine cave inférieure avec l'afrétre, dans le cas où l'une de ces veines se voit obstruée ou entravée. À gauche se trouve également le canal thoracique au réservoir de la lymphe, à laquelle se trouve mêlé le chyle résultant de la digestion; ce canal verse ensuite ce chyle et cette lymphe dans la veine qui reçoit du bras gauche, puis cette veine se porte dans le côté droit du corps, où le jet du sang dans les poumons, et les poumons en font du sang nouveau en le mariant mystérieusement à l'un des éléments de l'air, cet air qui ne cesse de les alimenter et de les distendre. Il n'y a pas jusqu'aux nerfs récurrents, destinés au larynx, qui ne diffèrent des deux côtés; celle du côté gauche est plus grosse que celle de l'aorte, où les vives douleurs au cou lorsque cette artère se trouve dilatée dans le cas d'anévrisme, tandis que le nerf récurrent droit embrasse l'artère destinée au bras droit, ce qui semble enchaîner l'un à l'autre les gestes et la voix.

Prépondérance du côté droit et quelle en peut être la cause. — La prépondérance du côté droit sur le gauche n'est pas douteuse. Les muscles situés à droite du corps sont plus gros, plus forts, plus agissants; les os eux-mêmes sont un peu plus gros, et les inégalités servant à l'insertion des fibres musculaires en sont plus prononcées. Les nerfs aussi ont un peu plus de volume, de même que les veines et les artères; le poulx en conséquence, a plus de force à droite, au bras, au cou, à la cuisse. En plaçant le *pulsomètre* sur les artères des deux bras, on peut vérifier que l'instrument marque ordinairement un ou plusieurs degrés de plus à droite. Si l'on fait marcher une personne après lui avoir bandé les yeux, on s'aperçoit bientôt qu'elle suit une ligne qui doit sensiblement à gauche tant le côté droit prédomine sur l'autre. Mais d'où cela provient-il? Serait-ce le résultat de l'organisation primitive, disposition transmise des pères aux enfants par hérédité; ou bien le surcroît de volume et d'énergie des organes du côté droit serait-il l'effet de l'habitude où nous sommes presque tous d'exercer plus fréquemment ces organes?

Quant à cette influence de l'exercice réitéré on de l'habitude, nous la regardons comme bien réelle. Toutefois, elle n'est pas la seule, puisque nos deux jambes qui agissent avant l'une que l'autre, nos deux bras qui se meuvent ensemble, nous deux hommes. Les habitudes sociales et l'éducation première n'ont guère d'empire sur les parties supérieures du corps, les seules qui se laissent aller à l'ascendant de la politesse et de l'imitation. Comme c'est toujours de bras droits que l'enfant apprend d'abord à faire suite, il en résulte qu'il a coutume de porter la main droite de son bras gauche; vous l'obligez de la sorte à n'agir que d'une main; et vous exemples ainsi à nos leçons paralysez pour ainsi dire l'un de ses petits membres. C'est ainsi que la plupart des enfants deviennent droitiers à l'exemple de ceux qui les instruisent. Voilà donc déjà une preuve de la prépondérance du côté droit; à présent cherchons-nous de plus en plus dans les communications de l'organisation, de même que dans les habitudes de la vie.

Le squelette de l'homme, comme celui des animaux des classes supérieures, est primitivement formé de deux parties séparées, l'une droite et l'autre gauche, et ce n'est que par degrés insensibles que ces deux parties se réunissent pour former un seul et même squelette. C'est ainsi que l'homme forme un corps unique. Des traces de cette dichotomie originelle subsistent encore après la naissance : c'est ainsi que les os

du crâne ne sont alors qu'imparfaitement réunis, comme le prouvent les fontanelles; les pubis sont encore mous, les lèvres quelquefois fendues; le palais parfois est divisé, et les organes génitaux mâles, pour n'être pas entièrement soudés, paraissent quelquefois équivoques. Lorsque la nature oûle d'accomplir cette réunion mystérieuse ou médiane, elle donne lieu à des difformités dont la liste serait innombrable. Il peut aussi arriver que l'une des moitiés du corps se développe beaucoup plus que l'autre et au détriment de celle-ci : nouvelle source d'inégalité entre les deux moitiés droite et gauche du corps.

Après cela, si nous nous représentons quelle est la position du fœtus dans le sein maternel, peut-être trouverons-nous en cela fertile matière à conjectures.

Presque toujours le fœtus, de même que le berceau charnu qui le nourrit, qui le renferme et le protège, repose sur le côté droit; il a de la tête en bas, les pieds en haut et la face tournée en arrière; par dans cette situation, le fœtus, par le côté l'un des bras prend durant le sommeil, on conçoit que ce côté, comme tous les fluides qui émanent du cœur, a de la propension à se diriger plutôt à droite qu'à gauche. Aussi les organes du jeune être sont-ils plus injectés et colorés du côté droit, et il ne met pas en doute que cette circonstance s'influe assez puissamment sur le surcroît de volume des organes du côté droit. Un autre résultat du même fait, c'est l'engorgement du cerveau du fœtus vers le côté droit principalement : injection sanguine qui a pour conséquence la débilité des muscles du côté gauche.

Ainsi donc, la situation du fœtus dans le sein de sa mère, la circonstance d'être né de deux côtés ayant eux-mêmes le côté droit prépondérant, l'influence de la première éducation et de l'exemple, l'ascendant de l'instinct d'imitation, la différence déjà indiquée des artères se distribuant aux deux côtés du corps, enfin l'énergie acquise par un plus grand développement, telles sont les principales causes de la prédominance du côté droit.

Il nous resterait à indiquer l'influence de l'habitude où sont presque tous les adultes de s'endormir inclinés sur le côté droit; nous traiterons ce dernier point dans un autre article.

Maladies ou défauts qui affectent plus fréquemment l'un des côtés du corps. — Le côté droit est plus souvent atteint d'allergies, d'émorrhagies, de comp de sang, d'apoplexie, de fluxion de poitrine, de bourdonnements d'oreilles, de sarcoïde, d'ophthalmie; le nez est fréquemment incliné à droite, et l'épaule droite est presque toujours la plus grosse, etc.

À gauche, au contraire, on observe plus souvent de l'engorgissement, la paralysie, des maux de nerfs, des sciatiques, des ulcères, des varices, des claudications, des tubercules, le poulmon gauche est le plus souvent cavernueux, le plus exposé à la phthisie.

Quelques remarques sur les animaux. — Le canard mâle a une excavation osseuse au côté gauche de la trachée-artère, ce qui rend sa voix criarde, tandis que la partie droite du crâne est nommée l'hermite est beaucoup plus grosse que la gauche. Le côté droit des oiseaux et des poissons est ordinairement le plus succulent, le plus savoureux; les plumes de l'aile droite sont les plus fortes, les plus résistantes; il en est de même des bois de cerf et d'élan. Quant aux poissons, il en est, comme les soles, les carrelés, les limandes, etc., qui naissent sur un seul côté du corps, et dont le côté droit se porte sur la gauche; le côté opposé est le seul corré, et c'est lui qui porte les yeux. Quelques vers et beaucoup de mollusques ont les organes génitaux situés du côté droit, tandis que les oiseaux n'ont d'ovaire que du côté gauche. Isid. DOCKHOV.

DES PESSAIRES EN GÉNÉRAL.

De pesse à réservoir d'air en particulier.

Par M. le D^r GAREL.

Deuxième article. (Voir le n^o du 8 mai.)

J'ai tâché de prouver que les pessaires composés de substances rigides, les seules employées jusqu'ici, présentent de nombreux inconvénients. J'ai cité particulièrement les douleurs vives qui accompagnent leur introduction et leur retrait, les accidents qui résultent de leur séjour prolongé dans la cavité vaginale, etc. J'espère démontrer que le pessaire dont je propose l'adoption, formé d'une substance molle, élastique, et présentant à volonté un volume considérable ou un diamètre très restreint, ne peut donner lieu à aucun des accidents que je viens de signaler, et qu'il est doué en outre de propriétés spéciales et d'une incontestable importance.

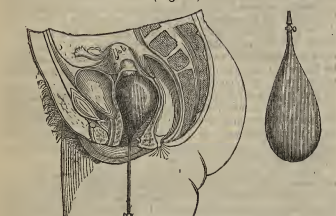
Il se compose de deux pelotes en caoutchouc vulcanisé, creuses à l'intérieur, et donnant chacune naissance dans un point de leur surface à un tube d'une longueur de 15 à 20 centimètres. Un robinet relie les deux pelotes ensemble. (Fig. 1.)

Lorsque ce robinet est ouvert, l'air, préalablement introduit dans l'appareil, se répartit d'une manière égale dans les deux pelotes; mais, par la pression de la main sur l'une des pelotes fait passer tout l'air que contient cette pelote dans l'autre pelote; l'un ferme le robinet, et la communication se trouve interrompue. L'instrument, si je puis ainsi dire, est alors chargé. Pour s'en servir, on roule sur elle-même la pelote vide d'air (pelote - pessaire), qui, dans cet état, a un volume insignifiant; on l'introduit dans la cavité vaginale, et l'on ouvre le robinet; l'air chassé de la pelote restée à l'extérieur (pelote - insufflatrice) par la pression de la main passe dans la pelote - pessaire, qu'il dilate et à laquelle il donne un volume plus que nécessaire pour maintenir exactement les déplacements de l'utérus les plus considérables; l'un ferme le robinet, et l'appareil se trouve solidement fixé. Son retrait s'opère en ouvrant le robinet; l'air chassé de la pelote - pessaire par l'action combinée des intestins et des parois vaginales reprend sa place dans la pelote - insufflatrice, où il est tenu en réservoir par une nouvelle application. Cette manœuvre, dont la description est longue et pénible à comprendre, est exécutée avec la plus grande facilité, et dès la première séance par les malades les moins intelligentes.

Le pessaire à réservoir, à deux pelotes réunies par un robinet commun, contient une quantité d'air invariable. La pelote - insufflatrice ne peut être séparée de l'appareil, et doit

être fixée sous les vêtements. (Le moyen le plus simple consiste à la passer dans un des cordons de la ceinture.) Elle est, comme je l'ai déjà dit, vide d'air, réduite au volume de ses parois, et ne produit jamais de gêne. Néanmoins, et pour prévenir toute objection, j'ai rendu les pelotes indépendantes l'une de l'autre par l'addition d'un second robinet, dont le canon vient s'adapter exactement sur le canon du robinet déjà employé. (Fig. 2.)

(Fig. 3.)



■ L'appareil en place ne se compose plus alors que de la pelote-pessaire.

(Fig. 4.)



J'obtiens le même résultat en fermant la pelote-pessaire au moyen d'une des ingénieuses serrures de M. Vidal (de Cassis), construites ad hoc.

L'on comprend dès à présent et la dénomination de pessaire à réservoir d'air que j'ai donnée à mon appareil, et les avantages qui résultent de son emploi.

Ces avantages doivent être étudiés, de même que les inconvénients que j'ai signalés dans les anciens pessaires.

- 1° Au moment de l'introduction de l'appareil;
- 2° Pendant son séjour dans la cavité vaginale;
- 3° Lors de son retrait.

1° Introduction du pessaire à réservoir d'air.

Au moment de l'introduction, la pelote-pessaire doit être réduite à son plus petit diamètre possible par la manœuvre que j'ai indiquée plus haut (ce diamètre n'excède jamais 1 à 2 centimètres); on la trempe dans une décoction mucilagineuse, on simplement dans l'eau, et on la présente à l'anneau vulvaire, qu'elle traverse toujours sans donner lieu à la plus légère douleur; c'est alors qu'on la dilate par l'insufflation. Cette dilatation, dans le plus grand nombre des cas, peut être obtenue complètement de prime abord; cependant j'ai rencontré quelques malades dont la sensibilité était exaltée par de longues souffrances, qui ne supportaient l'entière dilatation de la pelote-pessaire qu'au bout de plusieurs séances, et chez lesquelles il fallait babilonner le vagin, par des degrés successifs de dilatation, au contact d'un corps étranger volumineux. Je dois dire, du reste, et pour expliquer cette exception, qu'une pelote-pessaire entièrement dilatée présente un volume qu'aucun pessaire jusqu'ici n'a pu atteindre.

Dans le plus grand nombre des cas, je le répète, non-seulement la dilatation complète de la pelote-pessaire est obtenue de prime abord sans donner lieu au moindre retentissement; mais toujours les malades éprouvent un soulagement instantané, et très souvent la cessation immédiate, comme par enchantement, des douleurs hypogastriques, lombaires, etc., qui accompagnent inévitablement tout déplacement de l'utérus.

2° Séjour dans la cavité vaginale.

La pelote-pessaire convenablement dilatée :

- a. Remédie efficacement aux déplacements de l'utérus et du vagin;
- b. N'est jamais douloureuse;
- c. Ne détermine aucune réaction sympathique sur les organes voisins.

a. Les pessaires en gimbette (pessaires rigides, aplatis sur deux de leurs faces et présentant une ouverture médiane) ne peuvent soulever et maintenir le col de l'utérus en place pour les raisons que j'ai indiquées plus haut, et sur lesquelles je crois devoir revenir ici. Leur diamètre, si l'on veut éviter une douleur des plus aiguës, et souvent des déchirures, etc., doit toujours être proportionné à la dilatabilité de l'anneau vulvaire. Or, il arrive que ce diamètre, toujours trop considérable au moment de l'introduction, est toujours insuffisant à remplir la cavité vaginale. Cependant, je veux bien admettre qu'un de ces pessaires soit assez volumineux pour en-bouter contre les parois du vagin et pour soutenir exactement le col de l'utérus pendant que le chirurgien le place; ce bien, dans ce cas encore, je dis que la contention est illusoire. En effet, il n'est pas un praticien qui ne sache qu'au premier mouvement que fait la malade le pessaire le plus méthodiquement placé subit un mouvement de bascule, et que le col de l'utérus se trouve repoussé, non plus sur l'ouverture médiane de l'appareil, mais sur une de ses parois latérales. Dans cette position, le col utérin repose sur une surface dure, dont le peu de largeur l'expose à glisser, soit en avant, soit en arrière.

Le pessaire à réservoir d'air, au contraire, introduit sous un petit volume, peut prendre, par l'insufflation, un déve-

loppement assez considérable pour refouler l'intérieur au delà même de sa position normale. Il ne peut basculer dans la cavité vaginale, à cause de son volume même, et aussi à cause de la forme que je lui donne. Je dirai plus loin quelles modifications je fais subir à cette forme générale dans quelques cas particuliers.

L'exactitude de soutien produite par la présence de la pelote en caoutchouc vulcanisé est suivie du retour à l'état normal du volume de l'utérus hypertrophié; or, comme l'hypertrophie, l'engorgement estomacal n'a l'effet, comme on l'a dit dans les derniers temps, mais la cause la plus générale des déplacements de cet organe, il arrive que l'utérus, dont le volume se retrouve en rapport avec la force de résistance de ses ligaments, n'a plus de tendance à s'abaisser ou à se déplacer lorsque la pelote-pessaire à été régulièrement appliquée pendant quelques semaines; j'ai même vu plusieurs fois des malades cesser sans mon autorisation l'emploi de leur pelote après quelques jours seulement d'application, et se trouver en état de marcher sans souffrances, de se livrer à des travaux pénibles sans que la maladie se reproduise.

Je suis loin de dire qu'une terminaison aussi heureuse soit fréquente et que toutes les malades dont l'engorgement utérin a disparu puissent s'affranchir de l'application régulière de leur appareil; car, chez un grand nombre, le décubitus prolongé et les souffrances ont agi sur la santé générale, et les ligaments de l'utérus restent distendus par défaut de ressort, quoiqu'ils n'aient plus à supporter que le poids normal de l'organe; dans tous les cas, je crois qu'une malade qui a été affectée de prolapsus de l'utérus doit porter une pelote pendant un laps de temps assez considérable, et que en agissant différemment elle s'expose imprudemment à une rechute.

J'ai déjà dit que les douleurs hypogastriques, lombaires, etc., qu'entraîne à sa suite tout déplacement de l'utérus cessent immédiatement après l'introduction de la pelote-pessaire; ce résultat a une portée immense sur la santé générale. Jusqu'à présent l'on a prescrit le repos dans la position horizontale; aux malades atteintes de déplacement de l'utérus; cette pratique, favorable pour déterminer la cessation momentanée des douleurs, produit des accidents dont on n'a pas assez tenu compte: la malade condamnée au repos n'a plus d'appétit; elle digère mal; une alimentation insuffisante amène l'amaigrissement, la débilité, sans avantage pour l'affection locale; les intestins participent à la faiblesse générale, ne se contractent plus qu'imparfaitement, et il s'ensuit une constipation opiniâtre que la malade ne parvient à vaincre, malgré l'emploi des moyens les plus rationnels, qu'en faisant des efforts prolongés qui déterminent la pression énergique du diaphragme sur les intestins et tendent par conséquent à augmenter le déplacement de l'utérus.

L'emploi du pessaire à réservoir d'air me permet de conseiller un traitement entièrement opposé: les malades dont l'utérus est méthodiquement soutenu ne souffrent pas dans la position verticale; je leur recommande de marcher; l'exercice produit l'appétit; une digestion saine amène une assimilation réparatrice; la santé générale s'améliore, la constipation ne tarde pas à céder plus ou moins complètement.

b. Le pessaire en gimbette produit une pression douloureuse dans les points avec lesquels il est en contact; il détermine sur les parois vaginales, sur le col de l'utérus une inflammation suivie de supersécrétion muqueuse ou purulente, quelquefois même d'ulcérations, etc.

La pelote en caoutchouc vulcanisé, dont les parois sont molles et élastiques, s'adapte exactement aux parties qu'elle est chargée de maintenir; elle remplit l'office d'un coussin élastique sur lequel le col de l'utérus repose mollement; elle ne produit jamais ni inflammation ni supersécrétion d'aucune sorte; au contraire, dans le plus grand nombre des cas, les fleurs blanches disparaissent ou au moins diminuent notablement au bout de quelques jours d'application de l'appareil, pourvu toutefois que leur présence ne soit pas entretenue par une lésion organique. Cette circonstance favorable de la disparition des fleurs blanches peut s'expliquer par la contention régulière du corps de l'utérus.

c. L'innocuité de la présence du pessaire à réservoir d'air sur les organes voisins reconnaît deux causes principales :

- 1° L'élasticité, la mollesse de ses parois, qui lui permettent de se mouler sur les parties environnantes;
- 2° Son retrait quotidien, retrait que j'établis en précepte formel et dont je signalerai l'importance dans le paragraphe suivant.

3° Retrait du pessaire à réservoir d'air.

Les circonstances signalées lors de l'introduction du pessaire à réservoir d'air se représentent au moment de son retrait; l'ouverture du robinet donne issue à l'air contenu dans la pelote-pessaire, que la plus légère traction suffit pour amener au dehors.

Cette facilité du retrait du pessaire permet qu'il soit retiré tous les jours par la malade elle-même.

Ainsi, toutes les malades auxquelles je conseille l'application du pessaire à réservoir d'air :

- 1° Placent le matin au moment du lever (il est préférable que cette application soit faite dans le lit même, en effet, dans la position horizontale, l'introduction se fait plus facilement; d'ailleurs, la malade, en évitant toutes les occasions de déterminer le déplacement même momentanée de l'utérus, augmente dans une proportion considérable ses chances de guérison complète);
- 2° Le gardent toute la journée, pendant tout le temps, en un mot, qu'elles tiennent la position verticale;
- 3° Le retirent le soir au moment du coucher.

C'est à cette pratique que j'ai donné en grande partie les avantages du pessaire à réservoir d'air.

a. La pelote-pessaire, enlevée chaque jour et lavée à grande eau matin et soir, ne peut déterminer aucune inflammation dans les organes avec lesquels elle se trouve en con-

tact, comme cela arrivait nécessairement avec les pessaires qu'on laissait à demeure plusieurs jours; plusieurs mois et même plusieurs années, et qui ne tardaient pas à se couvrir d'un muco-pus d'une fétidité repoussante.

b. Aucun corps étranger ne se trouvant interposé, pendant que la malade fait ses injections, entre le col utérin et les liquides injectés, l'ablation est parfaite, le séjour des muco-sités vaginales impossible.

c. Le col de l'utérus reste toute heures sur vingt-quatre éloigné de tout contact; cette circonstance prévient le développement de la fluxion sanguine que pourrions la rigueur déterminer le contact continu du corps le plus dur.

d. La facilité de donner au pessaire à réservoir d'air un grand développement après son introduction rend cet appareil complètement efficace dans les cas de prolapsus les plus considérables, même lorsque le col utérin a dépassé l'anneau vulvaire de plusieurs centimètres. La déchirure, la destruction de la cloison recto-vaginale sont les seuls cas dans lesquels son action soit dénuée; l'addition d'une ceinture péritéale (je décrirai plus loin cet appareil) remédie toujours avec succès à cette infirmité.

Dans un troisième et dernier article, j'examinerai quelle forme générale je propose de donner à la pelote-pessaire, les modifications que cette forme peut éprouver suivant les différents cas; enfin, je passerai en revue les différents affections auxquelles le pessaire à réservoir d'air est applicable.

Chronique et nouvelles.

L'obligation du serment, imposée à tous les corps enseignants, avait fait craindre que la Faculté de Paris ne perdît plusieurs de ses honorables membres. Une seule démission a justifié ces craintes, c'est celle de M. Chomel. Cette perte, quoique unique, sera néanmoins très sensible pour la Faculté, dont M. Chomel était certainement l'un des professeurs les plus éminents.

Déjà cette vacance donne lieu à divers bruits. On parle de mutations, et en particulier de celle de M. Andral. Nous n'avons jamais été témoin de ces mutations; mais si la démission de M. Chomel avait eu lieu l'occasion, il est certain que la Faculté et le ministère ne pourraient confier une chaire de clinique à de jeunes mains qu'à celles de M. Andral, que la nature de ses travaux, non moins que sa vaste expérience, semblent spécialement appeler à l'enseignement clinique.

Le concours pour quatre places de médecins du bureau central des hôpitaux s'est terminé aussi-bien par la nomination de MM. Sé, Delpech, Saint-Laurent et Hillairet.

— *Nominations et promotions.* — Par décret du 21 avril 1882, ont été nommés à quarante emplois de médecin principal de 2^e classe, dans le corps des officiers de santé militaires, les médecins-majors de 1^{re} classe ci-après dénommés, savoir :

En remplacement des officiers de santé promus médecins principaux de 1 ^{re} classe	Antécédents
MM. Brian, à l'hôtel nat. des Invalides Leclerc, au 3 ^e génie. Gassaud, à l'hôpital militaire de Perpignan. Aulagnier, à l'infirmerie de l'École polytechnique. Chammas, au 13 ^e d'artillerie. Vanbeddeghe, à la garde républicaine. Vital, à la division de Constantine. Majesté, à l'École de cavalerie de Vincennes. Beuret, aux batteries d'artillerie stationnées dans la dir. d'Alger.	Antoine, au 11 ^e d'artillerie. Perrais, à la division d'Alger. Warms, à l'hôpital mil. du Roule. Auberger, au dépôt de recrutement de la Seine. Campmas, à l'hôpital militaire de Berck. Thomas, à l'hôpital mil. de Lyon. Fénelon, à l'hôpital mil. de Cambrai. Lustreman, professeur à l'École d'application de la méd. mil. de Val-de-Grâce. Monnier, professeur à l'École d'application de la méd. mil. de Val-de-Grâce.

Emplois vacants par organisation.

MM. Finot, à l'hôpital mil. de Metz. Villaret, à l'hôpital mil. de Toulon. Pétrollet, à la division d'occupation en Italie. Soucyer, à l'hôpital mil. de Lyon. Goffres, à l'hôpital mil. du Gros-Caillois, à Paris. Bonnafont, à l'hôpital mil. du Gros-Caillois, à Paris. Championnet, prof. à l'École d'application de la méd. mil. Malapart, au 1 ^{er} génie. Servie, à l'hôpital militaire de Valenciennes. Inard, à l'hôpital mil. de Metz. Lacger, à la division d'Alger.	Cambay, à l'hôpital militaire de Versailles. Méry, au 34 ^e de ligne. Berthaud, à l'hôpital militaire de Strasbourg. Bonneau, à la division de Constantine. Godelier, à la division de Constantine. Salleron, à la division d'Alger. Seccourgen, au 13 ^e de ligne. Riboullet, à la division de Constantine. Marchal (de Calvi), à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce. Mayer, à la division d'occupation en Italie.
--	---

— La démolition de l'Hôtel-Dieu de Paris, tant de fois agitée, paraît enfin sur le point d'être résolue, au moins en ce qui touche l'ancien bâtiment situé sur la place du Parvis. D'après le nouveau projet, l'hôpital serait transporté tout entier sur la rive gauche où se trouvent déjà les bâtiments impériaux; le projet est évidemment plus acceptable que celui qui consistait à transférer l'Hôtel-Dieu dans un quartier excentrique de la cité.

— M. Blandet, directeur de l'Hôtel-Dieu, ancien directeur de la Charité et de l'hôpital Saint-Antoine, non moins recommandable par l'humanité des formes et la loyauté de son caractère que par son attachement à ses devoirs, vient de succomber à une longue et douloureuse maladie.

Bulletin bibliographique.

Traité de l'amarose, ou de la goutte serice, ouvrage contenant des faits nombreux de goutte serice, par le docteur Ch. Devay, membre de l'Académie de médecine de Madrid, des Sociétés médicales de Marseille, de Poitiers, etc. Un vol. in-8. Prix: 6 fr. 50 c. — Paris, Victor Masson, libraire-éditeur, 17, place de l'École-de-Médecine.

Manuel pratique de l'hydrothérapie, par le docteur LEROUX, directeur de l'établissement hydrothérapique du château de Louvigny, à St-Germain-Laval, près Lyon (Rhône). — Paris, 1882. Chez Germer-Baillière et chez tous les principaux libraires.

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉSENT,	Trois mois.....	9 fr.
SARDAGNE, SAVOIE,	Six mois.....	17
TURQUIE, ALBÉGIE ET COLONIES.	Un an.....	33

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois.....	10 fr.
GIBRALTAR.	Six mois.....	20
	Un an.....	38

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. VALLEIN.

Leçons cliniques sur les déviations utérines.

(Quatrième leçon.)

De l'antéversion.

Nous pourrions décrire sous un même titre l'antéversion simple, l'antéversion avec antéflexion et l'antéflexion, en ayant soin de mentionner les différences qu'elles présentent; ces différences ont une certaine importance; aussi préférons-nous donner de l'antéversion une description qui nous serve de type en quelque sorte, et signaler ensuite les particularités qui se rapportent à l'antéversion avec antéflexion et à l'antéflexion.

L'antéversion simple est une affection dans laquelle l'utérus est dévié de manière que le corps se trouve incliné en avant et le col dirigé en arrière et en haut sans que l'organe soit le siège d'une courbure flexion. Il résulte de cette déviation que l'axe de l'utérus dévié doit coïncider sous un certain angle l'axe de l'utérus normal; l'antéversion mutuelle des deux axes est la condition fondamentale de la déviation; si elle n'existait pas, il y aurait simplement une déviation de l'axe; si elle existait, c'est-à-dire déplacement d'une partie de l'axe normal avec déviation de l'axe.

L'antéversion se montre à des degrés divers. Elle a été désignée sous le nom de *pronotia* dans le cours de notre pratique un grand nombre de cas d'antéversion; nous ferons intervenir ici ceux que nous avons pu suffisamment étudier : ils sont au nombre de 21.

L'obligation que nous avons prise d'admettre pour base de notre description que des données complètes et précises, en nous imposant la nécessité de rejeter une partie des faits observés par nous, nous conduit à l'accorder qu'une importance secondaire à ceux qui ont été rapportés dans la thèse de M. Ameline. L'auteur, en effet, loin de les avoir tous observés lui-même, les a empruntés en grand nombre à différents auteurs, à Lernet, à M^{re} Legendy, à M^{re} Rayer, etc. Il est ainsi parvenu à réunir 1 cas d'antéflexion et 18 cas d'antéversion. Nous ne manquons pas d'insister sur les considérations auxquelles ces différents faits peuvent donner lieu.

L'étiologie de l'antéversion comprend, dans un premier ordre de choses, les conditions anatomiques et physiologiques dans lesquelles est placée la matrice; la mobilité de cet organe, qui se trouve pour ainsi dire suspendu au milieu du petit bassin, est évidemment une circonstance en l'absence de laquelle les déviations seraient beaucoup moins fréquentes. On a fait remarquer que l'utérus a une grande extrémité tournée en haut, et qu'en raison même de cette disposition le centre de gravité de l'organe doit se déplacer avec une extrême facilité, surtout lorsqu'il survient une augmentation de volume.

L'utérus est soumis à des congestions périodiques qui, à la vérité, le rendent plus volumineux dans toutes ses parties à la fois, mais en même temps lui donne une impulsion plus grande et qui, ainsi que l'ont remarqué les auteurs, a pour effet de le faire passer d'une extrême tendance plus marquée à se renverser. On a signalé les conséquences qu'entraîne la grossesse, et les inflammations ou les engorgements dont est suivi l'accouchement.

On a dit que, l'état de vacuité et de réplétion alternatives des organes environnants, notamment de la vessie et du rectum, régissent sur la matrice de manière à lui imprimer des déviations.

L'existence des diverses causes que nous venons de signaler repose, nous n'avons pas besoin d'en faire la remarque, sur des vues théoriques et non sur des faits vérifiés par l'observation.

Dans un autre ordre de causes, nous avons à examiner en premier lieu l'influence de l'âge : si l'on en croit M. Ameline, l'antéversion ne se montrerait pas avant la puberté; à ne considérer la maladie qu'au point de vue des symptômes, on peut affirmer, en effet, qu'elle n'existe pas avant cette époque; le renversement de l'utérus ne se révèle alors le plus ordinairement par aucun trouble fonctionnel. Quoi qu'il en soit, M. Huguier a vu des exemples de l'antéversion congénitale; nous-même nous avons constaté une antéversion chez une jeune fille de dix-huit ans, qui nous avait été envoyée à l'hôpital Beaujon par M. le docteur Gillet. Cette jeune fille succomba rapidement à la fièvre typhoïde pour laquelle elle était venue nous trouver; jamais, au cours de la maladie, elle ne s'était plainte de souffrances qui indiquassent une affection du côté de l'utérus et l'absence de nature à motiver une exploration par le toucher ou par le spéculum. A l'ouverture de l'abdomen, nous trouvâmes l'utérus couché horizontalement sur la vessie : il avait son volume ordinaire.

On voit par ce qui précède que l'utérus peut être à l'état de déviation dès la naissance sans donner lieu à aucun symptôme; cet état de déviation n'est en pas moins une circonstance qui prédispose les malades aux perturbations fonctionnelles qu'entraînent l'antéversion et la rétroversion.

Les symptômes par lesquels l'antéversion s'est accompagnée de symptômes, pris au moment où elles se sont présentées à nous, a donné sur 21 cas une moyenne de trente ans; dans l'étude étiologique à laquelle nous nous livrons, il importe de rechercher l'âge moyen des malades, non pas l'âge où elles ont réclamé les secours de l'art, mais à celle où elles ont commencé les leurs; et, tel que le leur malade; nous n'avons pas eu de cas où elles nous aient obtenu pour moyenne 25 ans, plus une légère fraction; les termes extrêmes entre lesquels a varié le début de l'antéversion ont été de 19 et de 33 ans. Ces faits indiquent à l'avance qu'en général la maladie est de longue durée et que les malades ne s'adressent au médecin qu'au bout d'un certain temps.

Parmi celles que nous avons pu observer, dix étaient d'une constitution primitivement robuste, neuf d'une constitution médiocre, deux d'une constitution faible; nous disons primitivement; car, à

peu d'exceptions près, la constitution se détériore avec plus ou moins de rapidité sous l'influence de la maladie.

Pourrions-nous ici du tempérament il conviendrait d'abord de fixer clairement la signification attachée à ce mot, et de faire cesser les causes par lesquelles, dans l'appréciation du tempérament d'un individu donné, des juges différents arrivent à des résultats plus ou moins opposés. Lorsqu'on tient compte de tous les éléments de la question, de la couleur des cheveux et de celle de l'iris, de l'aspect de la peau, du degré de résistance ou de flaccidité des chairs, de la force ou de l'extériorité des individus, etc., il devient d'une extrême difficulté de déterminer ce qu'on doit entendre par tel ou tel tempérament. En prenant le mot dans son acception la plus généralement admise, nous dirons que six des malades nous ont paru d'un tempérament lymphatique, six autres d'un tempérament lymphatico-sanguin; cinq d'un tempérament nerveux; quatre d'un tempérament sanguin; un d'un tempérament bilieux.

On a cité la leucorrhée comme pouvant donner lieu à l'antéversion. Trois d'entre nos malades nous ont dit avoir eu des fleurs blanches antérieurement à leur affection; encore faut-il noter que l'une d'elles avait fait une chute; quatre nous ont affirmé n'avoir jamais été incommodées par aucun écoulement. Nous n'avons pas pu obtenir de renseignements qui méritent confiance de la part des autres malades. Les femmes consentent rarement à avouer qu'elles ont des fleurs blanches; et lorsque l'aveu leur échappe, elles ne manquent jamais ordinairement de rattacher ce symptôme à leur maladie actuelle.

On a dit que la difficulté avec laquelle s'établit de quelquefois leur menstruation pouvait être une cause d'antéversion. Nous avons examiné les faits sous ce rapport. Sur vingt et une malades, une seule avait été atteinte de chlorose pendant environ une année; trois autres avaient été irrégulièrement réglées pendant un an ou dix-huit mois. Chez toutes les autres malades, l'écoulement menstruel s'était librement et facilement établi, après des oscillations légères que nous n'avons pas à proprement parler considérées comme des troubles; nous avons vu que la fonction s'accomplissait d'une manière définitive avec sa périodicité normale.

Quatre malades ont, à une époque plus ou moins éloignée, éprouvé de la dysménorrhée.

Les auteurs qui ont allégué la suppression des règles comme cause d'antéversion n'auraient-ils pas pris l'effet pour la cause? Plusieurs raisons nous autorisent à le penser. Une seule d'entre nos malades a eu une suppression de règles assez prolongée.

L'âge critique est encore une cause que l'on a assignée à l'antéversion d'après des vues théoriques. Aucune de nos malades n'avait atteint l'époque de la ménopause.

L'accouchement offre, sans contredit, plus d'importance et plus d'intérêt que les circonstances que nous venons d'examiner. Occupons-nous d'abord de l'accouchement à terme.

Dix-neuf de nos malades ont eu des enfants à terme. Nous manquons, sur l'une d'elles, de renseignements suffisants; nous ne devons donc tenir compte que de dix-huit autres. Sur ces dix-huit, douze n'ont donné le jour qu'à un seul enfant, puis ont passé trois, quatre et même six ans sans nouvel accouchement. Parmi les autres, il y a eu des accouchements à des intervalles rapprochés; ils ont été au nombre de deux pour deux, de trois pour deux, de cinq pour deux autres, de six pour la dernière. Parmi les femmes qui n'ont mis au monde qu'un enfant, une seule a eu, plus tard, deux avortements.

L'accouchement a été laborieux chez dix malades; chez une seulement, il a été suivi d'hémorrhagie une première fois, d'hémorrhagie et d'inflammation après les autres. Si l'on fait abstraction de ces trois malades, l'accouchement, dans les faits dont nous avons été témoin, n'a donc rien présenté de particulier sous le rapport de la durée du travail ou des accidents qu'il aurait pu entraîner.

On pense généralement qu'un grand nombre de déviations utérines sont dues à ce que les femmes marchent trop tôt après leurs couches. Nous avons pris, à ce sujet, les informations les plus précises, et nous avons vu que parmi nos dix-huit malades une seule s'était levée au bout de quatre jours, que toutes les autres avaient gardé le lit pendant plus de neuf jours. Ces faits sont en opposition formelle avec l'opinion que nous venons d'émettre; nous ne prétendons pas les donner comme l'expression rigoureuse de ce qui doit être, mais de ce que nous avons rencontré dans les limites de notre observation personnelle; nous les présentons comme des documents qui doivent, sans fixer l'état de la science, au moins l'incliner en faveur de nos conclusions.

Chez deux malades, il y a eu un avortement; mais l'avortement, dans un cas, a précédé deux couches successives. Les symptômes de la déviation ne se sont montrés qu'à partir de ces dernières.

Nous avons déjà parlé d'une malade qui a eu deux avortements après une première couche. On pourrait croire ici qu'une antéversion survenue après l'accouchement a été le point de départ des avortements qui ont eu lieu; c'est ce que nous allons examiner.

Nous rapporterons aussi brièvement que possible l'observation de la malade; elle mérite à plus d'un titre d'être l'objet d'une sérieuse attention.

Une femme d'une complexion médiocre, âgée de trente ans, entre à l'hôpital Beaujon le 27 septembre 1851; elle donne sur l'état antérieur de sa santé les renseignements suivants :

Depuis l'âge de onze ans jusqu'à l'âge de seize ans, elle a présenté des symptômes de chlorose qui ont disparu après la venue des règles à la dernière de ces deux époques; l'écoulement menstruel a toujours été chez elle difficile, peu abondant, accompagné de douleurs, mais régulier.

A dix-sept ans, elle a eu un enfant; le travail de l'accouchement a duré vingt-quatre heures, sans du reste présenter aucun

PARIS, LE 26 MAI 1852.

De la méthode expérimentale en thérapeutique.

Nous avons reçu de notre savant collaborateur M. L. Fleury une nouvelle lettre que nous nous empressons de publier.

Mon cher confrère,

Votre philosophie médicale m'est connue depuis longtemps, et je sais qu'en beaucoup de points elle diffère notablement de celle que je professe. N'ayant pas la prétention de vous convertir à mes opinions, je me contenterai, pour clarifier cette discussion déjà beaucoup trop longue, de reproduire, sous forme d'affirmations cette fois-ci, quelques-unes des questions que je vous ai adressées dans ma lettre précédente, et que votre argumentation me paraît avoir laissées debout.

Je maintiens donc :

1° Que la partie dogmatique du système de Priessnitz et de ses successeurs a énormément contribué à retarder les progrès de l'hydrothérapie, et que l'accueil bienveillant que le public médical fait à mon livre est dû en grande partie à ce que les praticiens peuvent enfin se rendre un compte satisfaisant, raisonnable, scientifique, des guérisons opérées par cette médication;

2° Que ce n'est qu'en expérimentant sur l'homme sain qu'il a été possible d'établir les lois suivant lesquelles le sang agit sur l'organisme vivant et d'éclaircir la question des crises, car tout phénomène survenu chez un homme malade est pu être et a été considéré comme une détermination critique;

3° Que ce n'est qu'en étudiant l'action des modificateurs hydrothérapiques sur les fonctions de l'organisme qu'il m'a été possible de tracer les préceptes thérapeutiques auxquels vous voulez bien donner votre approbation, et d'établir les médications distinctes que le praticien peut maintenant appliquer, avec connaissance de cause et *a priori*, à tous les faits pathologiques qui rentrent dans le domaine de chimie d'elles.

Permettez-moi d'ajouter qu'en substituant votre procédé expérimental à mon procédé dogmatique, et à mon traitement empirique ou scientifique votre empirisme grossier ou rationnel, vous m'accordez tout ce que je demande.

Quant à ceux de vos arguments qui consistent :

À défendre la doctrine éliminatrice de l'hydrothérapie grossièrement empirique, après avoir reconnu que j'avais réduit à néant les prétendues preuves mises en avant par cette doctrine ;

À combattre la distinction que j'établis entre le traitement empirique et le traitement rationnel, par cette raison « que l'empirisme c'est l'expérience, que l'expérience c'est l'observation, et que l'observation exige de la science et du talent » ;

À reprocher d'avoir invoqué l'autorité de M. Roche, et de laisser à la sagacité de vos lecteurs le soin d'en apprécier la valeur.

L. FLEURY.

Après, etc. Lorsque dans une discussion on en est arrivé à produire des affirmations contraires, ce qu'on a de mieux à faire de part et d'autre, c'est évidemment de s'en rapporter à l'appréciation des lecteurs. Nous suivrons donc sous ce rapport l'exemple de notre cher correspondant, en faisant observer seulement que nous n'avons produit aucun argument ni pour, ni contre la doctrine éliminatrice, et cela pour des raisons que nous nous même en soin de dire. Nous nous sommes borné à constater que M. Fleury avait mis à néant, non les arguments qu'on pouvait donner en faveur de la doctrine éliminatrice, mais bien ceux qu'avait produits les hydrophates; ce qui est bien différent. — M. de Cuvillier.

Le défaut d'espace nous oblige à renvoyer au prochain numéro notre appréciation sur les séances des Académies.

accident, ni exiger l'intervention d'aucune manœuvre particulière. Elle a pu garder le repos pendant plusieurs semaines ; la situation s'est établie au bout de deux mois. A partir de ce moment jusqu'à l'âge de vingt-six ans, c'est-à-dire pendant un intervalle de neuf années, elle a joui d'une bonne santé ; elle s'est livrée à des distractions et à des plaisirs de toute sorte, sans jamais ressentir aucune souffrance.

A vingt-six ans, elle est devenue enceinte et a fait une fausse couche au deuxième mois de sa grossesse ; il s'est produit une hémorrhagie assez considérable pour amener des symptômes d'anémie. Elle s'est établie dans l'espace de quelques mois sous l'influence d'un traitement énergique.

Deux ans après est survenue une nouvelle grossesse, terminée au troisième mois par un avortement qui, comme le premier, a été suivi d'une hémorrhagie. Le seigle ergoté a été administré.

La malade est restée six mois au lit ; elle se sentait très fatiguée et très faible ; il lui était impossible de faire aucun travail. Au bout de cet espace de temps, elle a commencé à éprouver un sentiment de pesanteur vers le rectum et des tiraillements dans les régions inguinale et lombaire. Les selles étaient faciles ; il n'y avait pas de fréquentes envies d'uriner. Et même temps que les douleurs dont nous parlons, il s'est manifesté une leucorrhée, qui depuis ne l'a pas quittée. L'appétit est devenu irrégulier et capricieux.

Le 27 septembre, nous l'avons trouvée dans l'état suivant :

Elle présentait, indépendamment des symptômes dont mention vient d'être faite, un amaigrissement et une pâleur extrêmes ; elle avait l'air arrivée, par suite de sa maladie, à un état de déclinement dans les diverses parties du bassin et des souffrances excessives que lui causait la marche ; et ne pouvait quitter la chambre ; elle était obligée même, pour faire quelques pas, de se tenir courbée sur son éléme de réclamer l'appui d'un bras étranger. L'opérateur, introduit par l'agitation mit à découvert la face antérieure du col de l'utérus ; un mouvement de bascule imprimé à l'instrument nous permit de saisir cet organe. Son orifice était entr'ouvert ; un certain nombre de granulations de couleur blanchâtre occupaient la lèvre supérieure.

Un de nos accoucheurs les plus distingués, M. Danyau, pratiqua le toucher en même temps que nous ; la malade était placée debout. Comme nous, il trouva l'utérus courbé horizontalement ; il existait à la face antérieure de cet organe une courbure qui n'était pas assez prononcée pour qu'on dût la considérer comme une véritable flexion. L'introduction de l'instrument fut rendue difficile par le soulèvement de la doigt, on sentait qu'il était lourd et douloureux ; on atteignait difficilement l'ouverture, et plus difficilement encore la face postérieure du col, qui occupait la profondeur de la cavité du sacrum.

Cet organe ayant été préalablement ramené en avant, le cathéter utérin fut pratiqué le soir pendant le repos. L'usage d'un mouvement d'abaissement très prononcé imprimé au manche de l'instrument. La même opération fut renouvelée tous les jours jusqu'au 30 septembre ; elle s'accompagnait de douleurs très faibles, et donnait lieu à l'écoulement de quelques gouttes de sang.

Le 30 septembre, nous introduisîmes le redresseur à demeure fixe ; cet appareil se compose de deux pièces : la première, celle qui est destinée à agir sur l'utérus, présente une tige creuse et cylindrique de manière à recevoir tout à tour la tige à manche, au moyen de laquelle on agit le redresseur, et la seconde pièce de l'appareil, au moyen de laquelle on agit le redresseur, est une spirale qui prend son point d'appui sur l'abdomen, contre lequel elle est maintenue par des liens circulaires que l'on noue en arrière.

La difficulté d'atteindre le col, celle d'exécuter des mouvements considérables à l'étendue desquels les surfaces osseuses apportent une certaine frottement, la grande difficulté de maintenir l'appareil assez longtemps et assez pénible. La malade, dès le soir, fut en proie à des douleurs semblables à celles qui précédaient les règles. Le lendemain, à dix heures du matin, l'écoulement menstruel apparut, douze jours avant le terme ordinaire ; jusqu'alors il s'était montré à des intervalles réguliers et fut plus abondant que de coutume.

L'instrument avait été retiré deux ou vingt-quatre heures. Onze jours après l'introduction de l'appareil redresseur, nous examinâmes la malade en présence de M. Danyau ; le col de l'utérus était encore en arrière ; on atteignait son orifice avec plus de facilité ; le corps avait son obliquité normale. Ainsi un traitement de courte durée avait procuré une amélioration considérable.

A la suite de ce traitement si incomplet en apparence, la malade cessa de ressentir de la pesanteur au périe et des tiraillements dans les aines ; ses forces revinrent ; il restait, quelques signes d'anémie ; la leucorrhée et la constipation persistèrent. Nous prescrivîmes l'usage d'un régime de son crâne et de l'application de douces rectales.

La malade était sortie de l'hôpital dans un état très satisfaisant. Le 16 décembre, elle fut prise d'une entérite assez intense ; elle se crut atteinte de nouveau de sa maladie, et nous fut à l'appel. Tous les symptômes cessèrent dans l'espace de quelques jours à l'action d'un traitement ordinaire.

Il y avait de la constipation. Nous crûmes devoir procéder à un redressement complet de l'utérus.

Le 26 décembre l'instrument fut appliqué de nouveau ; la malade le supporta sans peine. Nous l'enlevâmes au bout de trois jours ; les règles revinrent à leur époque ordinaire, douze jours et occasionnèrent de la faiblesse et de l'anémie ; celles qui lui suivirent furent très abondantes. Dès cette époque, l'état général ne laissait rien désirer. A part quelques granulations, qui disparurent sous l'influence de trois cataplasmes froids avec le nitrate d'argent, l'utérus ne présentait aucune anomalie.

Nous avons vu la malade le 16 janvier ; elle était dans un état de santé florissant.

Jusqu'à ces derniers temps la guérison ne s'est pas démentie.

Le diagnostic de la maladie à laquelle nous avons eu affaire ne saurait être l'objet d'aucun doute. La première circonstance dans laquelle nous nous posons est donc celle de savoir quel a été la cause de l'anévrisme. Remarquons d'abord qu'après son second avortement la malade a eu une hémorrhagie très abondante, et a été forcée de garder le lit pendant six mois. Remarquons encore qu'à partir de cette époque seulement elle a commencé à éprouver les premiers symptômes de l'anévrisme, de la constipation, et que ses douleurs très vives dans les aines et dans le reins, une débilité excessive pendant la marche ; il n'est donc pas douteux que le début de la maladie ne doive être rapporté au dernier avortement. L'invasion n'a pas été brusque ; ce n'est qu'au moment où elle a voulu marcher que la malade a commencé à éprouver des douleurs, et il est difficile de dire si le début a eu lieu peu de jours après l'avortement, ou bien au bout d'un certain temps. Du reste, dès que la maladie a été caractérisée, elle a eu une marche graduellement ascendante, les troubles digestifs et l'amaigrissement qui en a été la

conséquence ne se sont montrés que lorsqu'elle a eu atteint un certain degré d'intensité.

C'est bien digne de remarque, il n'y a pas de fréquentes envies d'uriner. L'absence de ce symptôme, qu'on a du reste observé dans d'autres circonstances analogues, tient sans doute à une grande mobilité de l'utérus, mobilité qui permet à la vessie de le refouler et de se dilater librement.

On a vu que l'introduction du redresseur à flexion fixe a été difficile. Nous en avons indiqué la cause ; la difficulté d'introduction s'est reproduite plusieurs fois pour nous chez des malades placées dans des conditions semblables ; nous nous sommes conduits à faire usage d'un instrument qui nous a donné plus loin.

De toutes les particularités, la plus remarquable est, sans contestation, l'amélioration produite par l'application de l'appareil redresseur dans l'espace de vingt-quatre heures, bien que cette amélioration, pour devenir complète, ait exigé un plus long séjour plus tard. Cette circonstance nous nous sommes demandé si elle n'était qu'une occurrence il était indispensablement nécessaire de continuer un traitement qui, bien que dirigé avec méthode, peut entraîner des accidents particuliers, des météorismes, par exemple, analogues à celle qui a rendu notre malade anémique ; nous nous sommes demandé si le col de l'utérus, abandonné à lui-même, ne pourrait pas revenir spontanément à son état normal. Quel qu'il en soit, nous serions dès ce moment disposé à attendre plus longtemps que nous ne l'avons fait dans le cas dont nous nous occupons.

Nous avons vu des femmes chez lesquelles le col de l'utérus a repris sa direction primitive après la disparition d'un engorgement coïncidant avec la déviation.

Les hémorrhagies chez notre malade n'ont pas eu de suites fâcheuses, et n'ont pas revêtu un caractère inquiétant ; il a été facile d'en combattre les effets.

Il ressort de ce fait une conclusion évidente. L'anévrisme ne paraît pas, plus que toute autre circonstance, donner lieu à l'avortement ; l'anévrisme dans le cas spécial dont il s'agit a eu pour cause un avortement.

Quelle est l'influence des accouchements à un âge prématuré ? Deux de nos malades seulement sont devenues enceintes à un âge relativement peu avancé. Chez l'une d'elles, la déviation s'est produite presque immédiatement après l'accouchement et n'a pas eu d'autre cause ; chez l'autre, l'anévrisme a été le résultat manifeste d'un avortement. Il est à remarquer que, chez les femmes qui ont mis au jour plusieurs enfants, on voit toujours après le dernier accouchement que sont apparus les symptômes de l'anévrisme. Une seule malade a fait exception à cette loi, la malade survenue après une première couche a augmenté d'intensité à la suite d'une seconde.

A.-H. MANGIN.

De l'entorse du pied et de son traitement curatif.

Par M. BAUDENS,

Inspecteur, membre du conseil de santé des armées.

(Lu à l'Académie des sciences.)

Si je puis avancer, avec certitude de ne pas me tromper, que les amputations de la jambe proviennent, trois fois sur quatre, d'entorses déguisées, si, d'une autre part, je parviens à démontrer que ces terribles mutilations peuvent être conjuguées par un traitement simple, facile, infallible à mon sens, mais non encore généralisé, on comprendra pourquoi je me suis décidé à porter devant l'Académie des sciences une question qui aurait pour résultat de réduire de quatre à une le nombre des amputations de la jambe.

Que chaque praticien publie le relevé des amputations par lui faites à la suite d'entorses, et force sera de reconnaître l'imperfection des traitements basés sur les sangsues et sur les cataplasmes.

Des 78 amputations de jambe ou de pied en totalité, composant ma propre statistique, non compris celles que j'ai pratiquées dans les ambulances pour blessures de guerre, 60 avaient pour origine une entorse ; 18 seulement étaient étrangères à cette cause ; et, tandis que des faits si intéressants passaient pour ainsi dire inaperçus dans la science, ils attirèrent fortement l'attention du conseil d'Etat, chargé de l'examen des pensions de retraite des militaires amputés.

Dès 1848, le conseil d'Etat adressait, à ce sujet, au ministre de la guerre, un rapport spécial. Après avoir rappelé qu'un grand nombre d'entorses peu graves à leur début conduisent néanmoins fatalement à l'amputation, il terminait en disant : « Ces fâcheux résultats ont le double et regrettable effet d'affaiblir l'armée et de grever le trésor de l'Etat de pensions auxquelles les invalides de la guerre ont droit. »

Saisi à son tour par le ministre de la guerre de l'examen de cette importante question, le conseil de santé des armées s'efforça de rappeler aux chirurgiens militaires les moyens de traitement consacrés par l'expérience ; et, disons-le, sans que ses sages conseils aient produit tous les bons effets qu'on pouvait en attendre.

Appelé, en effet, chaque jour à examiner tous les dossiers concernant les militaires proposés pour des retraites, j'ai acquis la certitude que les amputations de jambe continuent à provenir presque toutes d'entorses du pied. Il en sera malheureusement ainsi tant que les sangsues et les cataplasmes, qui devraient être à tout jamais proscrits du traitement de l'entorse, n'auront pas fait place à la médication basée sur le froid prolongé pendant plusieurs jours, jusqu'à l'antécession totale de l'inflammation, et sur l'immobilité absolue des surfaces articulaires.

Lors de mon inspection médicale toute récente du nord et de l'est de la France, j'ai acquis la conviction que mes doctrines sont loin d'être oubliées par tout le monde ; que, si certains praticiens essaient d'employer l'eau froide, ils manquent le plus souvent de méthode, et leurs traitements sont alors plus nuisibles qu'utiles.

C'est sur moi-même, à la suite d'une entorse, à Alger, en 1830, que j'ai expérimenté pour la première fois l'eau froide continuée pendant plusieurs jours. Jusque-là les auteurs les plus hardis n'en conseillaient la durée que pendant une ou deux heures, encore avec beaucoup de restrictions. J'en ai éprouvé un bien extrême, et depuis lors je l'ai employée par

centaines de fois, et avec tant de succès, que pas une seule des entorses ainsi traitées n'a abouti à l'amputation.

La méthode curative de l'entorse, je n'ai cessé de la propager par mes écrits et par mon enseignement clinique ; en la livrant de nouveau à la publicité, je cède à la conviction de faire une chose bonne et utile.

Ceci posé, j'écarte toutes les considérations accessoires pour ne donner de mon traitement sur l'entorse qu'une courte analyse.

Ce traitement repose sur deux indications fondamentales :
1° Prévenir ou combattre l'inflammation ;
2° Obtenir l'immobilité des surfaces articulaires ;

Pour prévenir ou combattre l'inflammation, nous avons recours uniquement au froid : eau froide ou glace avec ou sans addition de sel marin, selon les complications de l'entorse. Sans doute, l'usage de l'eau froide n'est pas chose nouvelle ; mais ce qui fait l'originalité de notre méthode, c'est qu'à elle seule elle conduit au fond du traitement, c'est la durée de son emploi, c'est la manière de s'en servir, c'est d'avoir écarté les dangers dont les auteurs la prétendent entourée, répercussions, gangrène, etc.

Comme la glace, que nous employons depuis tant d'années avec succès pour combattre les graves lésions traumatiques, l'eau froide a été mal appréciée dans ses effets thérapeutiques. Malgré tout ce que nous avons écrit, on semble ignorer encore que le froid agit en soustrayant de la partie lésée un excès de chaleur que nous appelons chaleur morbide par opposition au calorique normal, que l'intensité du froid agit en rapport d'équilibre avec la somme du calorique normal, le froid produit ; que le froid n'expose à aucun danger tant qu'il ne soustrait que du calorique morbide à l'exclusion du calorique normal.

Or, si malgré la glace la partie phlogosée conserve un excès de calorique, si le membre soumis aux réfrigérants demeure plus chaud qu'à l'état normal, comme cela a lieu en effet, que deviennent les craintes concernant les répercussions, la gangrène, etc. ? Le membre soumis au froid conserve un degré de chaleur exagéré, car le malade dans lequel il se sent plus chaud que l'autre, et cela persiste tant que dure l'inflammation. Il y a un instant où le froid cesse d'être bienfaisant, c'est quand l'inflammation tombe, parce qu'alors c'est du calorique normal qui est soustrait et non plus du calorique morbide. Le moment est alors venu de le supprimer.

Le malade plonge dans un baquet d'eau froide le pied atteint d'entorse ; il y laisse nuit et jour plus ou moins de temps, selon la gravité de l'entorse ; quelques-uns se sentent, quelques-uns plus encore, en un mot tant qu'il s'y trouve bien. Lui seul est juge de la durée de l'immersion. Ses sensations sont ses seuls guides, et ces guides-là sont infallibles. Quand l'inflammation a cessé, quand la réaction n'est plus à redouter, on supprime l'eau froide. Si l'épanchement de sang et de synovie, qui est quelquefois considérable, n'a pas été entièrement résorbé, on peut, à l'exemple de M. J. Guérin, recourir utilement à une ponction sous-cutanée évacuatoire après quelques jours de repos.

Nous obtenons l'immobilité des surfaces articulaires à l'aide de notre bandage à entorse, qui n'est autre que le bandage de l'étrier perfectionné, portant sur tous les points d'une manière uniforme, et parfaitement disposé par échelons, de sorte que la racine des orteils jusqu'à deux travers de doigt au-dessus des malléoles. Ce bandage, nous le solidifions, pour

n'en faire qu'une seule pièce, à l'aide d'une sole en cuir, que nous garnissons de plâtre concentré. Il reste en place, dix, vingt, ou trente jours et plus, selon le degré de l'entorse.

Rappelons, en terminant cet exposé, que depuis vingt-deux ans nous avons traité dans nos hôpitaux des centaines d'entorses par notre méthode, et que, malgré des complications parfois fort graves, aucune n'a entraîné à sa suite l'amputation. Dès lors, ne sommes-nous pas fondé à penser que notre traitement peut être considéré comme infallible, ou du moins comme devant écarter tout danger sérieux. De là, il est permis de conclure que les amputations de jambe pourraient être réduites des 3/4, puisque, nous l'avons dit, le contingent des entorses est dans le rapport de trois à quatre dans le chiffre de ces dernières. Les preuves à l'appui de notre opinion sont exposées de manière à ne laisser subsister aucun doute dans le mémoire dont nous ne reproduisons ici qu'une analyse succincte.

REMARQUES

sur la préparation de la limonade au citrate de magnésie.

Par M. E. ROQUIET.

La citrate de magnésie agit comme purgatif à fort près avec la même énergie que le sulfate ; mais il a l'inconvénient de ne pouvoir se conserver facilement en dissolution et de communiquer aux limonades préparées depuis quelques jours une viscosité telle que leur emploi en devient impossible. Ayant remarqué que les solutions de citrate de magnésie, abandonnées à elles-mêmes pendant un certain temps, se ramplissaient de moisissures et laissaient déposer une poudre blanche amorphe, ressemblant par l'apparence physique au lactate de chaux, j'ai pensé que l'acide citrique employé contenant quelques traces de matières organiques azotées qui, jouant le rôle de ferment, en opéraient la destruction. Il est cependant pas ainsi, car, dans cette réaction, on n'a pu obtenir qu'un acide citrique est détruite, et il se retrouve à très peu près, soit dans la liqueur, soit dans le dépôt blanc.

silence les détails. L'incision, faite dans le même sens que la première, n'amène pas de pus; on y introduit une mèche que l'on recouvre d'un cataplasme.

Le 27, le pus se présente au pansement; mais, dit la feuille que nous analysons, l'abcès n'est pas encore ouvert.

Le 28, écoulement très abondant par l'oreille; fluctuation très considérable vers l'abcès. M. Alquié introduit des pinces à dissection au-dessous de l'aponévrose temporale un peu relâchée, et en retirant en sens inverse sur leurs branches, il donne issue à une quantité considérable de pus crasseux et strié de sang.

Le 29, moins d'écoulement par l'oreille; l'incision fournit un pus assez abondant.

Le 30, l'otorrhée est tarie complètement; l'abcès temporal s'est affaissé; et jusqu'à 8 mars, jour de la sortie, tout marche vers une prompte guérison.

Voilà, messieurs, un deuxième cas de phlegmon sous-aponévrotique. La feuille clinique où il est relaté est signée par M. Alquié, et les réflexions intercalées par l'élève, écho des explications données à l'ail du malade, n'autorisent pas à croire que le professeur l'ait envisagé autrement. C'est donc à M. le docteur Chrestien que revient l'interprétation énoncée plus haut; c'est lui qui a vu, dans ce cas, une lèvre catarrhale qui s'est localisée dans la lèvre de la région temporale, et un état rhumatismeux consécutif à l'état catarrhale. Il me paraît inutile de discuter cette opinion, qui relève d'une doctrine pathologique très générale. Le point de départ d'anatomie pathologique que M. Chrestien s'était proposé d'expliquer ne peut être décidé que par des résultats d'observation, non par une simple induction et comme par un artifice d'interprétation théologique.

Il faut bien observer ont une signification qui leur est propre, et manquent d'élasticité pour les théories. Il serait oiseux d'insister sur les caractères si tranchés de celui qui a été emprunté à la clinique de M. le professeur Alquié, et personne ici ne l'admettra comme une preuve de la terminaison du rhumatisme musculaire par suppuration.

En réduisant à leur valeur les deux observations qui précèdent, nous n'avons pas la prétention de nous inscrire ni contre celles qui existaient à notre insu dans les annales de la science portait qui ont servi à cette démonstration, ni contre celles qui surgiraient ultérieurement pour la solution d'une même problème. En médecine, il ne peut y avoir de convictions irrécusables ni de parti pris contre les faits; mais le devoir est d'y regarder de près. Ceux qui ont été successivement produits pour établir la réalité de la suppuration rhumatismale, extrêmement rares par rapport au nombre immense de rhumatismes qui nous envahissent, laissent à désirer pour l'exactitude et le complément de la preuve. Je n'excepte pas entièrement de cette remarque le cas, d'ailleurs si intéressant, que M. Andral a communiqué en 1850 à l'Académie (*Bulletin de l'Académie de médecine*, 1850, t. XVI, p. 1019); sans doute, le pus s'est montré dans ces articulations; la synovie a paru trouble dans une troisième articulation; les membranes synoviales étaient merveilleusement injectées, etc. Mais les altérations les plus saillantes de l'inflammation manquent-elles aux suppurations articulaires qui signalent la fièvre puerpérale, la méningite céphalo-rachidienne? La même triade que M. Andral est une femme âgée de soixante-sept ans, pile et faible, épuisée par une pneumonie antécédente, et ses articulations sont frappées dès le début et demeurent engagées jusqu'à la fin: on a la mobilité si caractéristique du rhumatisme? La marche et l'issue de la maladie se décident avec une rapidité fatale contre la loi ordinaire du rhumatisme, dit M. Andral lui-même, et malgré l'absence de toute autre lésion cadavérique, je ne puis me défendre de soupçonner ici une condition générale de l'organisme exprimée par l'adynamie d'embile, condition que la nature des localisations articulaires me dispose à rattacher à la pyémie.

Malgré les remarquables travaux de nos contemporains, il reste beaucoup à nous apprendre sur le mécanisme de la pyémie, sur les conditions qui la favorisent, sur ses rapports avec l'inflammation; et, quand il serait démontré que le rhumatisme articulaire et musculaire peut être suivi de suppuration, la nature de cette affection n'est-elle pas déterminée, et la pyémie, par elle-même, n'est-elle pas l'élément initial, régulateur de l'évolution morbide que l'on appelle rhumatisme? La solution complète du problème n'est pas au bout de cette recherche, c'est-à-dire au bout du scalpel; mais il ne faut pas moins encourager ces investigations qui sont l'une des voies du progrès scientifique; et, plein d'enthousiasme pour tous les efforts qui tendent vers ce but, nous avons l'honneur de vous proposer de remercier M. le docteur Chrestien de sa communication et de déposer aux archives les documents dont nous avons rendu compte.

M. PROBY. Avant de discuter la question de savoir si le rhumatisme peut se terminer par suppuration, je pense qu'il faudrait se demander d'abord s'il y a quelque chose de spécial qui doive porter le nom de rhumatisme. Depuis trente ans que j'interroge les médecins sur ce point, aucune réponse satisfaisante m'a été faite. Ici, ainsi que l'a dit M. Lévy, il y avait phlegmon sous-cutané; ailleurs, on confond sous le nom de rhumatisme des douleurs dépendant d'une lésion des nerfs (lombalgie, etc.) et d'autres d'origine vésiculaire, etc. Quant au rhumatisme articulaire, on a donné ce nom aux phlegmons des articulations qui ne suppurent pas. En général, on a désigné sous le nom de rhumatisme une foule de souffrances diverses produites par l'action du froid et surtout du froid humide. En un mot, on a inventé ce nom à une époque où l'observation médicale ne se pratiquait pas avec la même rigueur qu'aujourd'hui.

J'ai dans mes salles quatre ou cinq de ces rhumatismes traités pour tels et qui ne sont autre chose que des lésions, des tuméfactions de la colonne vertébrale, etc. Quant à la question qui fait l'objet du rapport, il est parfaitement démontré que le rhumatisme peut se terminer par suppuration, quoique cette terminaison soit rare.

Après ces quelques observations, les conclusions sont adoptées.

Discussion sur les pilules de Mian.

Après une nouvelle discussion très confuse et très animée, et qui ne dure pas moins de cinq quarts d'heure, l'Académie décide à la majorité de 12 voix contre 10 que le rapport de M. Gaultier sera renvoyé à la commission, à laquelle on adjoint de nouveaux membres.

— La séance est levée à cinq heures passées.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 24 mai 1852. — Présidence de M. PROBY.

Organe du tact.

M. Florens présente l'extrait suivant des recherches de M. Wagner sur l'organe du tact. Ce qu'on a appelé jusqu'ici les

papilles du toucher présente deux ordres de papilles distinctes, savoir :

1^o Les papilles vasculaires ;
2^o Les papilles nerveuses.

Les papilles vasculaires. Elles sont beaucoup plus nombreuses que les papilles nerveuses. Elles sont formées d'une anse vasculaire et d'une enveloppe. Le vaisseau qui forme l'anse a environ 1/200^e de ligne; il est juste assez large pour laisser passer un fillet simple de globules de sang.

Papilles nerveuses. Ces papilles, entourées de papilles vasculaires, ne reçoivent pas elles-mêmes de vaisseaux. Elles contiennent un petit corps formé de membranes horizontalement superposées et ayant entre ces couches membraneuses de nombreux grains oblongs et d'un contour foncé. Les couches membraneuses, ainsi que les grains, rappellent les formations analogues des corpuscles de Pacini.

Le corpuscule du tact est recouvert d'une enveloppe striée d'une finesse excessive.

Voici les rapports de ce corpuscule avec le système nerveux : Chaque fibre nerveuse se divise en branches plus fines, auxquelles se subdivisent encore les plus fines, au nombre de une, deux et même trois, se dressent perpendiculairement vers la surface de la peau pour entrer dans les papilles et les corpuscules, soit par leurs bases, soit par leurs côtés.

Les corpuscles des corpuscles doivent être l'appareil du toucher, puisque seuls ils reçoivent des nerfs. Ils méritent le nom de corpuscules du tact, *corpuscula tactus*.

Entorse.

M. Baudens lit une note sur ce sujet. (Voir ci-dessus.)

CORRESPONDANCE.

Amputations partielles du pied.

Paris, 33 mai 1852.

Monsieur et très honoré confrère,
Le numéro de samedi, 23 mai, de votre estimable journal, contient, dans l'article intitulé : *Amputations partielles du pied*, quelques erreurs que je vous demande la permission de rectifier.

MM. Triquet et Jérolat ont publié, d'après une leçon de l'habile professeur Nélaton, les passages suivants :

« Il faut arriver jusqu'en 1825, époque à laquelle M. Syme, de Dublin, remplit en honneur l'amputation tibio-tarsienne. Voici en quel consistait le manuel opératoire :

« 1^o Faire en même temps la résection des malléoles ;

« 2^o Conserver la peau fraîche du tibia pour l'appliquer sur les surfaces saignantes et en former un moignon.

« Cette opération, qui a déjà été pratiquée un certain nombre de fois (24 fois) M. Syme, Velpeau, J. Roux, Robert, semble promettre de bons résultats pour l'avenir ».

Dans un mémoire récemment publié en 1842 à l'occasion d'une amputation tibio-tarsienne que j'avais faite avec succès en 1839, j'ai passé en revue, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, tout ce qui avait été écrit de plus important sur ce sujet; et j'ai prouvé, sans que nul m'ait encore démenti, que le seul fait bien avéré, bien sûr de l'amputation du pied en totalité est celui qui m'appartient.

Le 15 mai 1847, mon aide de clinique, M. Verjus, publiait dans la *Gazette des Hôpitaux* un article qui commençait ainsi :

« Le 24 avril dernier, M. Baudens a répété pour la quatrième fois l'amputation tibio-tarsienne d'après son procédé opératoire. L'opération est complétée. Dans un mémoire remarquable publié en 1842, il a démontré que les auteurs n'ont parlé de cette amputation que pour en faire la critique, et que, s'ils ont indiqué des procédés opératoires, aucun fait sérieux ne peut être cependant invoqué pour prouver que cette amputation ait été faite sur le vivant avant 1839 ».

En 1842, trois ans après M. Baudens, M. Syme, professeur à Edimbourg, encouragé, comme il le donne à entendre, par les beaux résultats obtenus par le chirurgien français, tenta avec un plein succès l'amputation tibio-tarsienne.

Dans le même numéro de votre journal, M. le rédacteur de la *Revue clinique hebdomadaire* s'exprime ainsi :

« Nous avons dit que l'amputation tibio-tarsienne avait, suivant nous, le grand inconvénient de laisser subsister les deux malléoles... Nous avons ajouté que M. Syme avait proposé de réséquer les malléoles. C'est sur ce point que nous avons remarqué que nous faisons aujourd'hui : ce n'est pas à M. Syme, mais à M. Baudens, qui l'a décrite dans un mémoire spécial, qu'appartient cette modification de la désarticulation du pied, qui, avant lui, n'avait jamais été érigée en méthode, faite d'un procédé opératoire convenable.

Ce fait, nous devons le dire, est tellement hors de doute, que M. Syme lui-même reconnut dans ses écrits, et avoue avoir entrepris l'amputation tibio-tarsienne qu'après qu'elle a été réhabilitée par M. Baudens.

« Disons, pour être juste envers tout le monde, que le procédé de M. Syme est celui de M. Baudens, en ce que le premier taille son lambeau dans la peau du talon, tandis que M. Baudens le taille dans la région dorsale du pied... Cette utilisation de la peau du talon par M. Syme appartient à M. Malgaigne ».

Le 22 février 1848, M. Didot, mon aide de clinique, publiait dans la *Gazette des Hôpitaux* les passages suivants :

« Pratiquée pour la première fois en 1839 par M. Baudens, l'amputation tibio-tarsienne, malgré les heureux résultats obtenus par son auteur, n'a pas encore reçu en France l'accueil auquel elle a droit. En revanche, l'Angleterre et l'Allemagne l'ont envisagée comme une véritable cure chirurgicale; elle compte, en Angleterre, dans les mains de M. Syme, 33 succès, et 70 en Allemagne... ».

« M. Baudens vient de répéter pour la sixième fois, avec succès, l'amputation tibio-tarsienne; et cette fois encore d'après son deuxième procédé opératoire... ».

Tandis que dans son premier procédé, M. Baudens découpe un lambeau en forme de goutte sur la région dorsale du pied, dans son deuxième procédé, il prend, à la face plantaire et latérale interne ou externe du pied, selon l'altération des tendons, un lambeau de la forme d'une très large soucoupe, étendue de l'extrémité proximale du cinquième métatarsien jusqu'à la pointe du talon.

Ce lambeau comprend toutes les parties molles, y compris la masse musculaire jusqu'au squelette de la voûte plantaire.

« ... M. Baudens tend à croire que par le lambeau dorsal on obtient plus sûrement la gangrène partielle des tendons; mais en revanche, il tend à penser que le lambeau plantaire sera plus favorable à la sustentation et à la marche ».

Le 2 février 1850, M. le docteur Mollet s'exprimait ainsi dans la *Gazette des Hôpitaux* :

« L'amputation tibio-tarsienne, dit M. Baudens, a été pratiquée par nous la première fois en 1839 ».

« Cette opération avait-elle été faite antérieurement ? Oui, s'il faut en croire les chirurgiens qui ont écrit des traités de médecine nos recherches ont été infructueuses à découvrir que l'amputation tibio-tarsienne ait été faite antérieurement en principe. Loin de là, la repousser d'une manière absolue, à l'exception toutefois de la sage et du savant chirurgien de la Charité M. Velpeau. On lit, en effet, dans la *Médecine opératoire* que les inconvénients de cette opération ont été exagérés, et que, si des circonstances favorables se présentent, il serait permis de faire encore quelques tentatives à ce sujet. M. Velpeau a tenu parole; tout récemment il a enlevé un pied en totalité avec un plein succès, et ses prévisions ont ainsi été confirmées par lui-même. Ce qui a trompé les auteurs, c'est la reproduction sans examen d'une extrême erreur faite par le docteur Linné, page 335, et empruntée à l'histoire de l'histoire de la Charité. L'histoire, telle en main, d'un mémoire que j'ai publié en 1842 sur l'amputation tibio-tarsienne, que par ces mots : « *Idem* suprà, *opéra* », M. Velpeau a fait relire à l'entendement nullement par le docteur Linné ».

« Les seuls faits relatifs à la perte totale du pied que nous ayons pu trouver se bornent aux trois qui suivent :

« Ambroise Paré raconte que le capitaine Leclerc, étant sur un navire, eut le pied enlevé par un boulet un peu au-dessus de la cheville. Il guérit; mais plus tard, voyant que son jarret se relâchait, il fit couper à cinq travers de doigt au-dessous du genou ».

« D'après Braxator, Scdillier avait extirpé avec succès à un enfant de dix ans l'un de ses pieds atteint de gangrène; et au dire de Lafrance, un militaire ayant eu à Essling le pied emporté par un boulet, le chirurgien qui le traita ne trouva que des os dénudés, les malléoles, la malléole externe : le blessé marchait à l'aide d'une machine au fond de laquelle le pied était libre ».

« Vous le voyez, deux fois c'est le boulet qui a fait l'amputation; la troisième fois, c'est la gangrène. Eh bien ! est-ce sérieusement que l'on pourrait exister de l'opération de M. Baudens ?

« Priorité bien acquise et payée chèrement par les déboires de toute sorte qu'on nous a suscités, au point que la haute administration elle-même a pris fait et cause contre nous, et qu'il n'y a pas fallu moins que des succès constants et la conviction scientifique la plus solide pour nous rendre à l'œuvre ? Est-ce bête à dire, et si ce n'est au point de vue historique et pour épouser notre sujet, Rossi, chirurgien dont les écrits inspirent d'ailleurs peu de confiance, prétend avoir fait l'amputation tibio-tarsienne ? Devinez par quel procédé : en tranchant l'articulation avec des ligatures et en enlevant le pied avec les pinces molles ! Evidemment il n'y a rien de sérieux, pas même matière à examen ».

« Si d'autres faits existent, qu'on les produise; jusque-là, nous persistons à dire que l'amputation tibio-tarsienne n'a jamais été faite avant nous ».

« Nous ne pouvons pour l'amputation tibio-tarsienne deux procédés opératoires ».

M. Robert, dans sa remarquable thèse pour le concours de 1850, s'exprime ainsi :

« C'est dans ces dernières années surtout qu'on a été tenté à l'amputation tibio-tarsienne ».

« Et M. M. Baudens, et son exemple fut imité par le chirurgien anglais, et surtout par M. Syme, en 1842. En Allemagne, MM. Keyfeler, Treutzel, Fils, Chélieu et plusieurs autres y eurent recours. Pendant ces dernières années, elle a été faite à nouveau, en France, par MM. Scdillat, Blondin, Jöhert, J. Roux, Jossé, etc., par nous-même heureusement, et tout récemment par M. Velpeau, avec un succès semblable ».

De ces citations, il résulte :

1^o Que M. Syme n'a pas fait l'amputation tibio-tarsienne en 1825, mais bien en 1842, trois ans après moi, et encouragé, comme il le dit, par les succès de M. Baudens ;

2^o Que ce n'est pas ce célèbre chirurgien qui a fait le premier la section des malléoles pour rendre facile la marche sur le pionnier représenté par le moignon, puisque j'en avais pratiquée en 1819.

Quant à la crainte exprimée par l'habile chirurgien de l'hôpital des cliniques, que la résection des malléoles entraîne avec elle la plaie qui va s'enflammer, les surfaces spongieuses du tibia et du péroné, nouvelle source d'accidents dus à l'infection purulente, cette crainte repose sur la théorie, et ne m'a jamais arrêté. J'ai fait un grand nombre d'amputations partielles du pied en scié les malléoles, et j'en ai vu guérir un grand nombre, et j'en ai vu guérir un même l'extrémité d'une autre partie, j'ai souvent amputé la plaie ou la cause dans l'épaisseur des condyles avec des succès presque constants, et sans avoir pu, dans aucun cas, attribuer les revers à cette cause. Pour ce qui concerne l'amputation tibio-tarsienne, on me montre toujours ou presque toujours on scie les malléoles, ce qui n'empêche pas cette opération de donner des résultats si remarquables qu'il est très rare qu'elle soit fatale.

Je tiens à honorer d'avoir donné à cette importante opération ses lettres de naturalisation, et je vous remercie, monsieur et cher confrère, de m'avoir prêté pour cela la publicité de votre journal.

BAUDENS.

Monsieur le Rédacteur,

Je viens de lire dans votre numéro du 25 mai, à l'article intitulé : *De l'usage et du mode d'application des castings dans le cancer de la prostate*, que vous avez proposé de faire l'usage d'un cast qui solidifié appliqué aux affections cancéreuses, dont la découverte est due à feu le docteur Rivalité, déclare que la préparation de cet acide combiné avec la charpie, tel que M. Rivalité l'a toujours employé et tel que je l'emploie moi-même, ne répond que d'une manière incomplète à l'usage que vous proposez, et que si son acide est puissant, il n'est pas toujours facile de le limiter exactement.

Je répondrai à M. le docteur Favrot que, pour opérer avec succès par le procédé de M. Rivalité, il faut s'être exercé depuis longtemps, et alors, comme dans toutes les opérations chirurgicales, l'habitude d'usage de son procédé est la première condition de succès. Quant à l'inconvénient de ne pouvoir circonscrindre les limites de cet agent, il est très facile d'y obvier en composant une pâte homogène d'un volume convenable en largeur et en épaisseur, pour ne pas dépasser les limites de la tumeur; et quant à l'insuffisance de l'usage qu'il présente des avantages sur la charpie, qui j'ai toujours employée moi-même depuis M. Rivière, je n'en ai pas moins.

Agrez, etc.

J. BÉRAL,

docteur et successeur du D^r Rivière.

Manuel pratique de l'hydrothérapie, par le docteur LÉONARD, directeur de l'établissement hydrothérapique du château de Longchamps, à St-Germain-Laval, près Lytho (Rhône). — Paris, 1852. Chez Germer-Baillière et chez tous les principaux libraires.

Le prix.

Paris. Imprimé par Pion frères, 36, rue de Valenciennes.

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MERCURE, LE JURY ET LE SANCHE.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40.

EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

En s'abonne à Paris

au bureau de journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

En s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Les lettres et paquets sont adressés sans rigueur au rédacteur.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois 8 fr. 50 c.
ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois 16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an 30 »

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉMONTE,	Trois mois 9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE,	Six mois 17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an 33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois 40 fr.
GIBRALTAIR.	Six mois 80 »
	Un an 150 »

SOMMAIRE. — VARIÉTÉS. Sur les séances des Académies. — HOPITAL DE LA CLAUDE (M. PELLETIER). Tumeur vésiculaire anévrysmale. — Traitement des hémorrhagies de la paume de la main. — Préparation des limonades au citrate de magnésie. — Épidémie d'hygiène, épidémie du 12 mai. — Chronique et nouvelles. — FÉLIXATION. Revue bibliographique.

PARIS, le 28 MAI 1852.

Séances des Académies.

Nous ne sommes pas suspect de malveillance envers l'Académie; c'est donc la force de la vérité seule qui nous oblige à déclarer qu'il ne faudrait pas beaucoup de séances comme la dernière pour éloigner du foyer académique tous ceux qui le fréquentent dans l'intention de s'éclairer à ses lumières. Il s'est encore agi, cinq quarts d'heure durant, de la question de savoir si l'on insérerait ou non au Bulletin les pilules de Bland. Cette discussion, toutefois, prouvait que l'Académie, ou du moins son conseil d'administration, avait fait un progrès. L'interprétation du décret du 3 mai 1850 n'était plus mise en question; bien au contraire, le conseil a proposé à l'Académie de décider, en principe, que, toutes les fois qu'il serait fait un rapport sur un remède nouveau, la commission indiquerait, dans ses conclusions, s'il y a lieu ou non de faire à ce remède l'application de ce décret. On ne peut qu'applaudir à cette décision; elle indique, de la part de l'Académie, l'intention bien arrêtée de faire l'usage de plus fréquent possible du décret du 3 mai, et cette intention nous semble être parfaitement conforme à son esprit, qu'il, ainsi que l'a très judicieusement dit M. Orfila, n'a d'autre but que de mettre entre les mains de l'Académie la continuation, le perfectionnement progressif du *Codex*; et Dieu sait s'il en a besoin! N'est-il pas, en effet, dérisoire que la loi oblige aujourd'hui tous les pharmaciens à prendre pour code régulateur de leur officine un livre dans lequel non-seulement se trouvent une foule de recettes très défectueuses, quelquefois même inéxécutables, mais encore dans lequel manquent la *motivité*, et peut-être plus, des médicaments officinaux employés aujourd'hui par les médecins, et que la loi, pour cette raison, devrait saisir comme remèdes secrets, si elle était appliquée avec une intelligence rigoureuse? L'Académie a donc sagement fait en acceptant, dans ce qu'elle a de plus large, la mission qui lui est confiée par le décret du 3 mai. Mais après avoir pris une décision aussi sage, il ne faudrait pas que l'Académie en paralysât les effets en méconnaissant la justice des principes émis par M. Orfila et en suivant la voie dans laquelle elle s'est déjà trop engagée par son vote de la dernière séance. Or il y a deux manières d'arriver au fâcheux résultat que nous voulons prévenir.

Le premier, c'est d'interpréter dans la lettre et non dans l'esprit le mot *nouveau* appliqué par le décret aux remèdes que l'Académie doit approuver. M. Che-

vallier, qui a soulevé cette difficulté, est le seul qui ait opposé aux conclusions de M. le rapporteur un argument qui a au moins quelques apparences de raison; mais, disons-le bien vite, il n'en a que les apparences, et surtout démontrons-le.

Est-il nécessaire, en effet, pour qu'un remède soit réputé nouveau et inscrit au Bulletin, que ce remède n'ait jamais été employé, que sa formule n'ait jamais été publiée en France ni ailleurs? Nous croyons que ce serait bien mal saisir l'esprit du décret que de l'interpréter ainsi. Comme l'a fait observer M. Orfila, le décret a eu pour but de donner à l'Académie la mission de continuer le *Codex*, c'est-à-dire de permettre au commerce de la pharmacie la vente de tous les remèdes reconnus utiles et qui ne sont point insérés dans le pharmacopée officiel. Un remède nouveau, dans l'esprit du décret, est donc un remède qui n'est point inscrit au *Codex*. Ainsi, pour en revenir à l'application de ces principes aux pilules de Bland, si M. Chevallier démontre que la formule de ces pilules n'offre rien de nouveau, s'il démontre que la formule de Griffith vaut mieux que celle de Bland, qui n'en serait qu'une modification, M. Chevallier aura par cela même démontré que ce n'est point à M. Bland que revient le mérite de l'invention du médicament nouveau; mais il n'aura pas prouvé le moins du monde que ce médicament ne doit pas faire partie du nouveau *Codex* et provisoirement être inscrit dans le Bulletin de l'Académie. Tel est le véritable sens du décret du 3 mai.

Il y aurait encore un moyen d'éluder l'esprit de ce décret, moyen indirect et est-à-dire, mais qui atteindrait d'autant mieux le but que se proposent les académiciens opposés à toute approbation académique qu'il semblerait dicté par des scrupules honorables et basé sur les considérations scientifiques les plus dignes d'approbation, généralement parlant : ce moyen consisterait à attendre que l'expérience ait démontré d'une manière rigoureuse toutes les propriétés thérapeutiques d'un médicament avant de faire un rapport à l'Académie. Certes, nos lecteurs savent si nous sommes plus facile, plus crédule que d'autres en fait d'expérience thérapeutique; néanmoins nous n'hésitons pas à dire que vouloir attendre que l'expérience ait appris tout ce qu'on peut attendre d'un médicament avant de l'adopter, c'est tout simplement rendre impossible l'application du décret du 3 mai. Si cette exigence s'était manifestée quand on a rédigé le *Codex*, nous ne craignons pas d'affirmer qu'on n'aurait pas inscrit dix substances dans ce formulaire. Il faut qu'il en soit encore l'Académie se place dans un moyen terme, et qu'elle sache comprendre que ce décret du 3 mai, conçu dans un remarquable esprit de justice, sollicite pour ainsi dire par l'Académie, qui s'en est montrée si peu satisfaite quand il a paru et qui en réalité augmente beaucoup l'importance de la docte Compagnie, que ce décret n'a

pas été rendu pour rester une lettre morte et en quel que sorte un acte dérisoire, puisqu'il ne recevrait jamais d'application. Sans doute, l'Académie devra se garder d'approuver sans expérimentation un médicament qui sera soumis à son appréciation; elle devra exiger que des expériences aient démontré son utilité, au moins dans quelques cas; mais exiger davantage, ce serait vouloir annuler d'avance les bons effets que doit produire le décret du 3 mai, ce serait par conséquent s'exposer à se voir enlever la prérogative que ce décret confère à l'Académie et qui, nous le répétons, ne peut qu'accroître son importance.

Nous sommes convaincu que les considérations précédentes sont dans l'esprit de la grande majorité de l'Académie, qui comprend parfaitement et les intérêts généraux et ses propres intérêts. Mais ce n'est pas tout que de comprendre la vérité, il faut encore concourir activement à la faire triompher; et si l'Académie déserte les bancs avant la fin des discussions, comme elle l'a fait dans la dernière séance, elle s'exposera à voir une douzaine de membres tenaces faire passer des propositions également contraires à la manière de voir de l'Académie tout entière, à ses véritables intérêts, et surtout à ceux du public et des travailleurs intelligents et honnêtes.

— Malgré la longueur du tohu-bohu dont les pilules de Bland ont été l'occasion, l'Académie a pu entendre un bon rapport de M. Lévy, que nos lecteurs ont pu lire textuellement dans notre dernier numéro. L'habile académicien s'a rectifier, avec toute l'urbanité que permet l'accomplissement de sa mission, un diagnostic erroné, sous le couvert duquel on avait voulu produire une nouveauté pathologique. L'Académie et le public ont partagé l'opinion de M. Lévy et ont applaudi à la forme de son travail, en regrettant que M. Lévy ne leur fournit pas plus souvent l'occasion de lui témoigner leur satisfaction.

M. Piory a seul demandé la parole sur ce rapport pour combattre la doctrine qui admet l'existence d'une maladie particulière qu'on appellera *rhumatisme*. Les objections de M. Piory sont des observations générales qui s'appliquent à toute une doctrine médicale. Quand une discussion s'élèvera sur ce sujet dans le sein de l'Académie, nous essaierons de démontrer au savant professeur que son opinion n'est pas d'accord avec les faits rigoureusement observés et interprétés. Jusque-là nous suivrons l'exemple de M. Lévy, qui n'a pas cru devoir porter incidemment la discussion sur un terrain qui mérite bien d'être préparé à l'avance.

— À l'Académie des sciences, M. Flourens a communiqué, au nom de M. Wagner, des recherches intéressantes sur la structure des papilles du toucher. La délicatesse et la nature toute spéciale des recherches de M. Wagner ne nous permettent pas de nous prononcer

FEUILLETON.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

Dictionnaire des altérations et des falsifications des substances alimentaires, médicamenteuses et commerciales; par M. Cuvillier, professeur à l'École de pharmacie.

(Deuxième volume.)

Des rachitis, de la fragilité des os, de l'ostéomalacie; par le docteur J. BÉLÉDAR, de Philadelphie.

Il y a quelques mois, nous avons rendu compte du premier volume de cet ouvrage. Dans l'analyse rapide que nous en avons donnée, nous signalons le but que s'est proposé l'auteur, c'est-à-dire de mettre les pharmaciens à même de repousser de leurs officines les substances altérées soit par le temps, soit par des manœuvres coupables, les médicaments sophistiqués qui leur sont livrés trop souvent par le commerce de la droguerie en gros; de donner leur avis dans les cas nombreux où ils sont consultés par l'administration et par les tribunaux sur la valeur et les qualités soit des substances alimentaires, soit des substances commerciales; de faire connaître aux négociants et même aux simples consommateurs les moyens de se rendre compte de ces sophistications et de se soustraire à ces fraudes.

La position toute spéciale qu'occupe M. Chevallier comme professeur à l'École de médecine, comme membre du conseil de sa-

lubrité, comme expert assermenté appelé chaque jour devant la justice pour examiner les produits douteux, une longue expérience pratique, une habileté depuis longtemps reconnue par tous, le rendent mieux propre que tout autre à entreprendre une tâche de cette nature. Le deuxième volume, qui termine l'ouvrage, a tenu tout ce qu'avait promis le premier; c'est celui dont nous allons en quelques lignes essayer de rendre compte aujourd'hui.

Nous avons dit que dans les ouvrages publiés jusqu'à ce jour on ne s'était guère occupé que des altérations des médicaments et des substances employées en médecine et en pharmacie. M. Chevallier a voulu agrandir son cadre, embrasser un plus vaste sujet et étendre la sphère des services qu'il espérait rendre. Aussi a-t-il étudié avec le plus grand soin les fraudes auxquelles sont sujettes les matières premières nécessaires, comme les farines, les légumes, les féculs, les huiles et graisses; et celles de luxe, comme le thé, le café, le sucre, le chocolat, et de plus les matières employées pour certaines industries, le charbon, la chaux, les cires, les engrais, les métaux, etc.

L'un des articles les plus importants du volume est celui qui est consacré à l'étude du lait; l'auteur prouve par les nombreuses citations qu'il y fait qu'il a le plus souvent fait les travaux si remarquables de MM. Quevenne, Braconnot, Appert, Poggiale, lesquels ont examiné tout spécialement ce fluide organique. Les falsifications que subit le lait sont nombreuses : d'abord, on colore la crème, puis on y ajoute de l'eau, et pour déguiser cette addition d'eau et le peu de densité du lait, on mélange avec du lait de sucre, de la farine ou de l'amidon, de la dextrine, de l'inclusion de son, du blanc d'œuf, de la gélatine, du jus de réglisse, des carottes.

M. Chevallier a eu, comme nous, à la fin d'un nour-

seur des environs de Paris qui possédait quatorze vaches et qui ajoutait à chaque traite seize litres d'eau, 500 grammes de cassonade et plusieurs blancs d'œufs battus pour imiter la crème. Les falsifications avec lesquelles nous nous sommes trop habitués à voir l'on y ait recours avec avantage; celles par l'amidon se reconnaissent au moyen de l'iode. Le microscope fait facilement reconnaître la présence de la matière cérébrale émulsionnée avec laquelle on a prétendu, sans que M. Chevallier en ait la preuve, que l'on falsifie quelquefois le lait.

Pour M. Chevallier, toutes ces falsifications sont beaucoup moins fréquentes qu'on ne le pense; la véritable et la plus commune altération du lait, c'est l'addition d'eau et la soustraction d'une partie de la crème, ce que l'on reconnaît avec les lactomètres et les lactodensimètres.

On ira en intérêt au moment actuel un article sur les marques de fabrique, sujet qui rentrerait dans le cadre de M. Chevallier et qu'il s'est gardé de passer sous silence. Comme tous les hommes honnêtes, l'auteur est du parti de ceux qui pensent que l'autorité devrait, à chaque produit, exiger le certificat ou la marque d'origine, seul moyen de lever tout doute comme nous le comprenons sur les marchés étrangers et d'agrandir nos relations. Un article sur les monnaies et sur les falsifications que l'on peut leur faire subir attirera pas moins l'attention des personnes qui, sans s'occuper de sciences d'une manière continuelle et comme profession d'indigence, seront curieuses de se tenir au courant des découvertes nouvelles que l'on fait chaque jour.

Un paragraphe qui fait le pendant et qui est en même temps le complément de l'article *Farine de blé* du premier volume, c'est celui qui, dans le second, continue l'histoire chimique du pain et des so-

sur l'exactitude de ces recherches, que nous savons seulement être très consciencieuses et faites par un homme fort habile.

H. de Carrière.

HOPITAL DE LA CHARITÉ. — M. VELPEAU.

Tumeur veineuse antéro-latérale.

Si les tumeurs antéro-latérales, les hygroms sont maladies fréquentes, les tumeurs semblables à celle que nous avons rencontrée dans le service de M. le professeur Velpeau sont excessivement rares, si rares que, malgré les recherches que j'ai faites, je n'ai pas rencontré un seul cas, dans la science, d'affection qui se rapproche de celle qui va nous occuper.

Voici d'abord l'observation telle qu'elle a été recueillie au lit du malade. Nous la ferons suivre de quelques réflexions. Il s'agit d'une tumeur placée au-devant de la rotule. Le malade qui la porte est âgé de vingt et un ans; il est ébéniste, et n'avait nullement l'habitude de travailler appuyé sur les genoux. Il est d'une bonne constitution, d'un tempérament un peu lymphatique.

La tumeur qui existe au-devant de la rotule date au moins de huit ans; elle est du volume d'une noix, un peu aplatie. Elle a débuté sans cause appréciable, sans symptômes inflammatoires, et presque à l'insu du malade, qui ne l'a guère remarquée que quand elle avait déjà presque son volume actuel. Elle vient à l'insu de lui, sans cause exemption du service militaire. Il l'a fait voir à plusieurs chirurgiens distingués, qui lui ont donné le conseil de ne jamais se faire opérer.

Cependant cette tumeur grossit de jour en jour, surtout depuis quelques temps. Elle augmente surtout de volume et dorénavant le malade s'est tenu longtemps debout, où quand il a beaucoup marché. Dans le repos, surtout le matin, elle reprend le volume et la consistance que nous lui voyons. Mais comme la profession de ce jeune homme exige qu'il soit souvent dans une station verticale, il désire être débarrassé de sa tumeur, et il entre à l'hôpital.

Le 28 février, la tumeur est molasse, élastique, sans fluctuation. Elle paraît plutôt concrète que liquide, comme fongueuse; on la dirait formée de plusieurs lobules. Elle est indolente, même à la pression, sans signe d'inflammation. Elle a le volume d'une noix; elle est mobile, roulante. La peau qui la recouvre est grise noirâtre, parsemée de petites plaques brunes (dont nous plus saillants et d'une teinte plus foncée, brune). La tumeur glisse librement sur les parties profondes, mais la peau glisse difficilement sur la tumeur. Son siège est curieux: elle est en dedans et en haut de la rotule. (Je reviendrai plus loin sur ce détail.) — L'on ne sent pas de crépitation, ni de grumeaux, ni de dureté, ni de tissu épais.

Le malade n'a point de varices aux jambes; ni ailleurs; la tumeur n'offre au doigt aucun mouvement d'expansion ou de rétraction. Pas de bruit à l'auscultation.

Le 2 mars, l'opération est pratiquée: la tumeur est enlevée avec l'instrument tranchant. Une incision longitudinale de la peau met à nu un tissu rouge, adhérent intimement aux parties voisines, ou plutôt aux ligaments; de sorte qu'au lieu d'une simple énucléation de la tumeur, une dissection minutieuse a été nécessaire. Des vaisseaux nombreux, surtout des veines, ont été divisés, et ont fourni une quantité de sang assez considérable pendant l'opération. La tumeur n'avait point d'adhérences avec la rotule.

L'examen de la tumeur a été fait avec le plus grand soin; c'était un véritable lacin veineux, un peloton de veines. Nous en reparlerons tout à l'heure.

On éponge la plaie avec le plus grand soin; les bords en sont rapprochés et maintenus dans cette position à l'aide de serre-fines.

Dans le courant de la journée, une tumeur formée par du sang se montre, les serre-fines sont enlevées, et il s'établit un suintement sanguinolent abondant. Des boulettes de charpie sont alors entassées dans la plaie.

Le 3, les bords de la plaie sont fermés, le suintement sanguinolent persiste; de nouvelles boulettes de charpie sont portées dans la plaie. — Applications froides; bandettes agglutinatives pour opérer une légère compression.

Le suintement sanguinolent est arrêté.

phisiologies que peuvent lui faire subir les fabricants, d'autant plus coupables que la grande porte ici sur un objet de première nécessité et qui forme la base de la nourriture des peuples civilisés. Ce n'est pas sans danger que les boulangers introduisent dans le pain différents sels métalliques sous prétexte de le rendre plus léger et de plus facile digestion, les sulfates de zinc et de cuivre, les carbonates d'ammoniaque, de potasse, de chaux, le fer, l'alun, etc.

Les potasses, le quinquina, les savons, les vinaigres, les vins sont le sujet d'articles où l'auteur ne fait pas preuve de moins de sagacité et de connaissances moins étendues.

On conçoit que dans un dictionnaire, et surtout d'un dictionnaire de ce genre, ne soit guère possible. Contentons-nous, après avoir signalé les plus importants des articles qui le composent, de dire en terminant que M. Chevallier, par cette publication, a rendu un éminent service aux arts et à l'industrie, et qu'il serait à désirer que son recueil fut plus souvent des ouvrages marqués au coin d'une utilité aussi incontestable.

Du rachitis, de la fragilité des os, de l'ostéomalacie; par le docteur J. BÉLARD, de Philadelphie.

(Un vol. in-4. Ch. J. B. Baillière.)

Le rachitis est une des singulières affections qui ont presque du temps excité au plus haut degré l'attention et la curiosité. C'est après en avoir observé dans le service du professeur Trouseau de nombreux exemples que le docteur Bélard s'est décidé à en faire l'objet d'un travail spécial, d'une étude approfondie, et de cette étude est résulté le volumineux traité que nous avons sous les yeux.

Le 4, le malade est pris de fièvre; il y a de l'insomnie, un peu d'agitation, de la chaleur, de la soif; pas d'appétit. Le genou est douloureux, surtout à la moindre pression.

Les 5 et 6, il y a toujours de la fièvre, mais moins intense que le premier jour. La soif est moins vive. Il y a eu un peu de repos.

Les symptômes généraux se sont encore amendés; mais le malade souffre beaucoup du genou. Il est formé une collection purulente au dedans de la rotule, dans une étendue de 4 à 5 centimètres, collection sous-cutanée, avec fluctuation assez manifeste. La peau paraît décollée; elle est rouge, enflammée. — Cataplasmes.

L'inflammation diminue; le foyer communique avec la plaie, car une pression légère excite tous les malins avec les doigts fait refluer par la plaie une quantité assez considérable d'un pus un peu saillant.

Le 10, la plaie a un aspect satisfaisant. Elle se couvre de bourgeons charnus; mais il reste toujours au dedans un trajet fistuleux communiquant avec un foyer assez vaste, mais bien limité, et sous-cutané.

Le 21, une incision est pratiquée à la partie la plus déclive du foyer, et il sort en grande quantité du pus mêlé de filets de sang.

À partir de ce jour le malade va mieux. La suppuration se tarit, la plaie se dégorge. Il n'y a plus de fièvre, et le malade, un peu affaibli, reprend sa bonne mine. Les bourgeons charnus couvrent la plaie, la cicatrisation marche promptement, les parois du foyer se recollent.

Le 28 mars, on l'autorise avec le nitrate d'argent quelques bourgeons charnus qui s'élevaient un peu trop. Des ganglions étaient devenus douloureux dans le pli de l'aide; leur engorgement a cessé.

Le 2 avril, le malade se lève, et quelques jours après il sort de l'hôpital paraissant guéri. Je ne reprendrai pas toute cette observation. Il serait inutile de suivre pas à pas la cicatrisation de la plaie. Je ferai seulement remarquer que l'articulation du genou n'a point participé aux accidents inflammatoires qui se sont déclarés.

Cela dit en passant, je reviendrai sur trois points essentiels: le diagnostic, l'anatomie pathologique et le traitement de cette tumeur.

Tout d'abord, en apercevant cette tumeur, la première idée qui devait s'offrir à l'esprit était sans nul doute celle d'une tumeur dans la bourse muqueuse antéro-latérale. Mais ces dernières sont placées au milieu et en bas de la rotule; elles sont en général bien arrondies; celle-ci était située en haut et en dedans de la rotule et présentait quelques points plus saillants et bleuâtres. Ce qui montre une fois de plus combien dans l'étude des tumeurs il faut faire attention à leur siège précis.

Puis, si l'on touchait la tumeur, on la sentait flasque, fongueuse, molasse et non fluctuante. De plus, cette tumeur augmentait de volume dans la marche et dans la station verticale, caractères qui n'appartiennent point à l'hygroma.

Pour les tumeurs de la bourse muqueuse prototulienne, il y a de la fluctuation; elles sont tendues, liquides; elles ont des parois concrètes, dures, si elles sont anciennes; elles présentent quelquefois au toucher quelques grumeaux, de véritables corps étrangers roulant et une certaine sensation de crépitation. Rien de semblable pour la tumeur qui nous occupe.

Si l'idée d'hygroma se présentait tout d'abord, elle était vite écartée en présence des considérations que je viens d'énumérer.

D'un autre côté, il n'y avait point à songer à un kyste, à un squirrhe, à un encéphaloïde. Il serait superflu d'insister sur ces points; chacun a deviné déjà qu'il n'y avait point à s'arrêter à l'idée de ces diverses affections. Il n'y avait à hésiter qu'entre un lipome, un mélicéris ou une tumeur hématique.

Mais les mélicéris s'accompagnent presque généralement; j'ai presque dit toujours, d'une certaine fluctuation; de plus, ils ne sont pas lobulés, et n'offrent point cette teinte noirâtre et bleuâtre de la peau.

Est-ce un lipome? Est-ce une tumeur hématique?

Comme les lipomes, la tumeur est lobulée, molasse, comme fongueuse; mais les lipomes sont si rares en cet endroit! Y a-t-il beaucoup d'observations de lipomes placés au-devant de la rotule? Les lipomes n'augmentent pas de

Commençons par dire que, pour M. Bélard, le rachitis et l'ostéomalacie ne sont qu'une seule et même maladie; qu'il regarde comme illusoires les distinctions que l'on a voulu établir entre ces deux états morbides, dans la nature et dans le traitement. C'est à dire que, sous tous les aspects de diagnostic des modernes n'ont pu réussir à tracer une ligne de démarcation bien nette et bien tranchée. Son cadre a donc dû s'agrandir, et il a dû y comprendre les faits signalés pour appartenir à deux maladies distinctes.

L'auteur s'est toujours dans son travail à l'ordre adopté généralement dans tous les traités de pathologie. Il passe successivement en revue l'étiologie, les symptômes, l'anatomie pathologique, la nature, le diagnostic, le pronostic et le traitement du rachitis et de l'ostéomalacie, et la conclusion de chacun de ces paragraphes est l'identité parfaite des deux affections. C'est à dire que, dans les faits, avoir rapporté un nombre considérable de faits de l'une et de l'autre, il établit qu'il n'y a pas un seul des symptômes appartenant à l'une des deux maladies qui ne se retrouve dans l'autre, à un degré différent peut-être; mais, ajoute-t-il, et non sans raison, les différences physiologiques des âges sont si grandes qu'il est nécessairement un retentissement sur les phénomènes pathologiques.

Et plus loin, à l'occasion de la fragilité des os, laquelle n'est à ses yeux qu'une des phases du ramollissement des os, il pose cette conclusion générale: que les trois états morbides connus sous les noms de rachitis, fragilité des os et ostéomalacie sont identiques dans leur nature et constituent tout au plus trois formes d'une seule et même espèce nosologique; que si l'on a séparé ces trois formes d'une même maladie pour en faire autant d'affections distinctes, c'est qu'on a confondu l'ostéomalacie proprement dite avec d'autres

volume par la marche et la station verticale; les lipomes ne donnent pas à la peau une teinte noirâtre ou bleuâtre; la peau glisse assez facilement sur eux.

Mais, d'un autre côté, il n'y a aucune varicosité autour de la tumeur; et si c'est une tumeur hématique formée par quelques pelotons veineux devenus variqueux, M. Velpeau n'en a jamais observé de semblable.

Après avoir bien pesé et discuté toutes ces considérations, M. Velpeau opte à l'existence d'une tumeur hématique formée par un peloton veineux devenu variqueux. Il se fonde sur la consistance de la tumeur; sa mobilité, son adhérence à la peau, sa coloration, son aspect lobulé, et surtout sur la fait que la tumeur augmente à la suite de fatigues, pour diminuer pendant le repos.

De reste, le traitement n'offre aucune hésitation. La tumeur gêne le malade; il désire en être débarrassé; elle est sous-cutanée; elle n'est point adhérente aux parties profondes.

M. Velpeau en fait l'extirpation le 2 mars. On sait le reste.

L'on aurait pu employer les astringents, les résolutifs, chercher à obtenir l'oblitération des veines, etc.; mais ces opérations n'offrent pas moins de dangers que l'extirpation. Elles sont plus longues, et ne sont pas constamment suivies de guérison.

Quant à la tumeur elle-même, on a pu s'assurer que le diagnostic de M. Velpeau était juste, parfaitement exact. Elle était formée par un peloton, une agglomération de veines dilatées, et formant un lacis remarquable. Les points bleuâtres correspondaient à des endroits où la peau était amincie.

Cette tumeur pourrait être rangée parmi les tumeurs érectiles veineuses; mais c'est plutôt une tumeur veineuse qu'une tumeur érectile. Je crois donc que c'est avec raison que j'ai mis: *Tumeur veineuse antéro-latérale.* L. B.

TRAITEMENT DES HÉMORRAGIES DE LA PAUME DE LA MAIN.

A. M. le docteur Robert.

Monsieur et honneur confrère,

Je viens de lire dans une lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser (*Gazette des Hôpitaux*, 15 mai 1829), à l'occasion d'une leçon que j'ai faite sur les hémorragies qui résultent de la blessure des artères de la main, le passage suivant: « Vous m'avez fait l'honneur de me dire à cette occasion, mais j'ai crois néanmoins devoir relever quelques inexactitudes qui se sont glissées dans votre leçon, et que moi-même j'ai pu constater par mon examen personnel, je dis plus, par mon propre maître. »

Je dois donc relever le compte-rendu de ma leçon; je l'ai comparé aux divers articles dans lesquels se trouvent exposées les opinions que j'aurais mal rendues sur la thérapeutique des hémorragies artérielles de la main, et je ne m'explique pas comment M. Robert a pu découvrir entre sa doctrine et celle que je lui attribue, je ne dirai pas une différence notable, mais même une différence quelconque. Dans ma leçon, je passe en revue les divers moyens qui doivent être mis en usage lorsqu'une artère de la main est divisée, c'est-à-dire, tous les chirurgiens, que la ligation des deux bouts de l'artère est le moyen le plus sûr, celui par conséquent qu'il faut mettre en usage si la chose est possible. Si cette ligation est impossible, il faut comprimer; si l'hémorrhagie se reproduit malgré la compression et à une époque où la suppuration est déjà établie, il faut encore, contrairement à la doctrine de Dupuytren, chercher à lier les deux bouts en faisant des incisions convenables. Cette tentative vient-elle à échouer, on applique le caustique actuel ou le point d'acier. On voit le sang; enfin dans le cas où aucun des moyens précé-

alérations du squelette qui en sont essentiellement différenciés et qui n'ont d'autre rapport avec elle que les déformations qu'elle produit; on lient l'on s'est arrêté à des considérations d'ordre tout à fait secondaire, telles que la prédominance de la fragilité ou de la mollesse, oubliant ainsi qu'on ne saurait en bonne logique créer des maladies distinctes d'après les degrés variables d'un seul de leurs symptômes.

Au point de vue du diagnostic, M. Bélard constate les particularités dépendant des âges (nous avons dit que le ramollissement des os n'est pas le même chez l'enfant et chez l'adulte), au point de vue également du pronostic, les mêmes raisons militent en faveur de l'identité de toutes ces affections.

Le traitement consiste surtout dans l'emploi des moyens hygiéniques, aération, exercice, bonne alimentation; dans celui de quelques moyens thérapeutiques, principalement de l'huile de foie de morue, qui semble être un véritable spécifique.

Nous avons dit que beaucoup de faits avaient été cités par M. Bélard à l'appui de son travail, et qu'il n'était presque pas un point qui ne fût élucidé, comment par une ou plusieurs observations. Huit planches dessinées par lui-même, et contenant des figures, dont plusieurs sont empruntées à la collection de M. Trouseau, complètent le *Traité* de M. Bélard, qui restera dans la science, et témoignera, même aux yeux de ceux qui ne partagent pas ses opinions sur l'identité du rachisme et de l'ostéomalacie, de la sagacité de l'auteur, de son ardent amour de la vérité et de ses connaissances aussi étendues que variées.

D. A. FOCAST.

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 12 mai 1852. — Présidence de M. LARREY.

Lecture et adoption du procès-verbal.

— A l'occasion du procès-verbal, M. Hugnier dit que MM. Moreau père et fils visité sa malade, et qu'ils ont admis une grosse extra-utérine.

Correspondance.

M. Dufraigne-Chassaing adresse un mémoire sur les poypes du rectum. Une commission composée de MM. Hugnier, Maisonneuve et Forget est chargée d'examiner ce travail.

Nouveaux glassosomes et nouveaux principes pour le traitement des fractures.

M. Dauvergne, médecin de l'hôpital de Manosque, donne lecture d'un mémoire relatif au traitement des fractures, et présente l'appareil contentif qu'il a imaginé à ce sujet. (Commission : MM. Donovilliers, Larrey et Boineau.)

Voici un extrait de ce travail :

Le traitement des fractures se réduit à deux méthodes et à quatre genres de moyens.

De ces méthodes, l'une veut les traiter par un appareil définitif; l'autre veut pouvoir toujours examiner le membre pour remédier à tous les accidents qui peuvent survenir.

Nous raisonnons sur ces deux motifs : le premier, c'est qu'il ne faut tenir la principale promesse qu'elle prétend offrir, de préserver la fracture de tout mouvement; le second, c'est qu'elle emploie des moyens qui sont particulièrement dangereux par leur durée et la résistance de leur contexte.

Nous adoptons, au contraire, la seconde méthode, parce qu'elle permet de visiter souvent le membre et d'opposer divers moyens aux diverses complications qui se présentent; de telle sorte que, malgré les difficultés, on peut presque toujours, avec beaucoup de soins, arriver à un heureux résultat.

Mais c'est ainsi qu'on se voit confondre la bonté du moyen avec la vigilance et l'habileté du chirurgien; tandis que la véritable question consiste à trouver des moyens qui puissent réussir entre les mains les moins habiles.

Au reste, ces moyens se réduisent à quatre espèces :

1° Les appareils solidifiables, qui, à eux seuls, représentent la méthode des appareils définitifs.

2° Les appareils à constriction, qui représentent les appareils hippocratiques, ou ceux que l'on emploie le plus ordinairement;

3° Les appareils à extension, que l'on a préconisés dans les cas les plus graves des fractures;

4° Les appareils qui modifient la situation du membre et qui réunissent l'hypergoniopathie et les plans inclinés.

Tous ces moyens comptent des succès à la condition des plus grands soins; mais ils compliquent des revers tenant à une seule cause, qui fait toute la difficulté du traitement des fractures. Cette cause, c'est que chaque fois que, moyennant un tel moyen, on a pu vaincre les obstacles qui se présentent, on a pu pousser trop loin pour la sensibilité des organes; d'où il résulte cette triste conséquence, qu'au lieu d'être suffisants pour la contention ils deviennent dangereux par les obstacles qu'ils apportent aux diverses fonctions du membre.

Pour éviter ces inconvénients, nous nous réunissons dans un seul et même mécanisme toutes les conditions statiques et dynamiques que possèdent les trois genres de moyens précités, et nous avons eu, de cette manière, des appareils qui nous ont présenté non-seulement l'ensemble de ces divers moyens, mais encore nous ont permis de leurs inconvénients, puisque nous nous sommes vu empêcher de leur contenir les fractures sans exagérer aucune de ces forces contraires.

En effet, la multiplicité ou la docilité des forces de nos appareils nous donne la faculté de répartir les effets contentifs sur la plus grande surface possible, et même, au lieu, si l'on fait agir ainsi les organes, de varier l'emploi de ces mêmes forces.

Avec ces principes, nous avons construit trois appareils pour le traitement des fractures; l'un sert aux fractures de l'humérus et de la clavicule, l'autre à celle de l'avant-bras, et le troisième à toutes celles des membres pelviens; et nous sommes parvenus ainsi à rendre ces appareils aussi faciles plus longs et les plus pénibles traitements, en remplissant les indications importantes :

1° De garantir l'immobilité des fractures aussi solidement que possible, puisqu'elles sont toujours contenues, soit par l'extension, soit par la compression;

2° De rendre l'écoulement du membre et les pansements aussi prompts et faciles que si le membre était à découvert, puisqu'il suffit de décoller une courroie pour mettre le membre à nu;

3° De rendre les traitements les plus longs aussi supportables que faire se peut, puisque nous variaisons la position du membre par divers degrés de flexion, et qu'on nous voyons l'avantage de nous avoir pu faire descendre des fractures de la cuisse de leurs lits, de même que nous pouvons laisser le bras libre pour les fractures de la clavicule.

Les appareils qui remplissent et simplifient ces indications sont cependant des machines assez compliquées, mais qui se font avec des plans hypergoniopathiques à coulisses pour les accommoder à toutes les longueurs.

Ces plans sont articulés par des charnières dirigées par des camras de graduations allongées par des vis. A ces plans se joignent des attelles qui, pour l'appareil des fractures des membres inférieurs, sont aussi à coulisse.

Mydriarthrose du genou.

M. Vernet lit une observation d'hydarthrose du genou avec lésions anatomiques multiples. Une commission composée de MM. Houdon, Huguier et Gosselin est chargée d'examiner le travail de M. Vernet.

Grossesse extra-utérine.

M. le docteur Laborie, ancien chef de clinique de la Faculté, donne lecture d'un travail intitulé : Des indications pratiques à suivre dans les cas de grossesse extra-utérine abdominale ayant dépassé le septième mois, avec persistance de la vie de l'enfant.

Dans ce mémoire, l'auteur expose que les deux faits de grossesse abdominale récemment soumis à l'examen de la Société de chirurgie, et, s'attachant spécialement à la partie pratique du sujet, il s'efforce de démontrer que, dans ces cas, la nature reste tout à fait insuffisante pour amener une terminaison heureuse quelconque sans l'intervention de l'art.

M. Laborie, après avoir fait l'examen des conditions physiologiques nouvelles qui peuvent à un tel point diriger dans la cavité péritonéale de s'y développer, jusqu'à un terme régulier de

l'évolution fœtale, démontre que le chirurgien ne doit pas attendre pour intervenir les dernières périodes de la grossesse; car la vie de la femme se trouve menacée par la rupture de l'œuf, par l'hémorrhagie et par l'épuisement, qui est la conséquence du développement de l'œuf.

L'auteur, pour répondre à l'opinion des chirurgiens qui proposent l'expectation, recherche quelles sont les chances heureuses qui peuvent naître de cette expectation? Ces chances lui paraissent nulles. Aussi conclut-il en proposant d'opérer après le septième mois révolu.

Quant au choix de l'opération, M. Laborie, se basant sur l'étude anatomo-pathologique des faits connus et spécialement du fait présenté par M. Desprez, repousse, quand l'œuf est aussi volumineux, l'hystérotomie, et propose d'une manière absolue la gastrotomie. Il termine enfin son travail par les conclusions suivantes :

1° La grossesse extra-utérine abdominale paraît être la seule qui permette au produit d'atteindre son développement complet.

2° Si des terminaisons heureuses et spontanées ont été observées dans les cas de grossesse extra-utérine, ce n'est que dans un rapport assez cas ayant trait à la grossesse abdominale ayant dépassé le septième mois avec conservation de la vie de l'enfant.

3° A cette époque de la gestation, la vie de la malade est menacée par l'immensité d'une hémorrhagie, d'une rupture de l'œuf, et par suite, d'une péritonite, et enfin par le dépérissement.

4° L'intervention de l'art reste la seule chance de salut pour la mère.

5° On ne peut espérer, pendant l'expectation, voir diminuer la somme des dangers, la nature ne pouvant offrir aucune des ressources que l'on rencontre dans les autres espèces de grossesses extra-utérines.

Il faut donc que l'intervention soit prompte, car les dangers consécutifs à l'opération sont d'autant plus considérables que le produit présentera un plus fort volume.

Le seul procédé qui puisse permettre d'extraire avec certitude l'œuf est connu : à savoir, la gastrotomie.

Cette opération pourra être faite avec avantage par la destruction successive de la paroi abdominale à l'aide d'un caustique.

Bess injections iodées dans les abcès par congestion.

M. ROBERT. Il y a trois semaines, j'ai présenté des pièces anatomiques prises sur un malade mort dans mon service des suites d'un abcès par congestion, traité par M. Boineau à l'aide des injections iodées; aujourd'hui je viens de nouveau attirer l'attention de la Société sur le même cas. Le malade, âgé de 35 ans, d'un jeune homme qui est entré à l'hôpital Saint-Louis, dans le service de M. Bazin, pour se faire traiter d'une paralysie que l'on crut pouvoir rattacher à des accidents syphilitiques contractés deux ans auparavant. Sous l'influence de l'iodure de potassium, les accidents cédèrent; mais au lieu d'être guéri, le malade fut atteint d'un abcès du psoas, du lombo-iliaire et un vaste abcès par congestion dans cette même région.

M. Boineau, qui fut chargé de traiter le malade, fit, plusieurs injections iodées, trois ou quatre. A la suite de la dernière injection, de graves accidents survinrent; la gangrène s'empara des parois du foyer. Le malade qui mourut à l'hôpital Saint-Louis, dans le service de M. Bartholin, et de la il passa dans celui de M. Robert, où il ne tarda pas à succomber. A l'autopsie, on constata une large poche, suite de l'abcès, communiquant par un trajet large avec le foyer du mal correspondant aux dixième, onzième, douzième vertèbres dorsales et première lombaire, profondément fautes par des tubercules; les membranes de la poche étaient épaissies dans ce point. Je ne doute point, ajoute M. Robert, que les accidents de paralysie qui sont survenus chez ce malade, et qui ont été avec l'apparition d'un abcès, étaient dus à la compression de la moelle par l'abcès tuberculeux, en se ramollissant, a pu comprimer la moelle épinière. Les injections iodées ont eu un large foyer de communication entre l'abcès et la colonne vertébrale; par conséquent les injections iodées ont pu pénétrer facilement jusqu'à l'altération des os, et cependant le malade a succombé. En présence de ce fait fort intéressant, je me demande si, dans les cas d'abcès par congestion, les injections iodées ont-elles pas plutôt le terme fatal des malades, bien loin de les guérir, comme le veut notre collègue M. Boineau.

M. BOINEAU. Je n'ai point la prétention de guérir tous les abcès par congestion; il est des altérations qui sont au-dessus des ressources de l'art. D'ailleurs, ici les injections iodées n'ont point été faites convenablement; et, si elles l'ont été, elles n'ont pu atteindre la suite desquelles le malade a éprouvé un mieux notable, et je lui ai perdu de vue. Quant à la gangrène qui est survenue chez ce malade, elle ne peut être attribuée à l'injection iodée, car c'est longtemps après qu'elle est apparue. En résumé, ce fait incomplet ne prouve rien contre ma méthode.

M. ROBERT. M. Boineau dit : Ce fait ne prouve rien contre ma méthode, soit; mais il ne prouve pas pour. En trois semaines je présente deux revers; et par qui sont-ils obtenus? Par M. Boineau lui-même, qui trouve que sa méthode a été mal appliquée. Si j'étais hostile à ce genre de traitement, je ne me conduirais pas autrement que M. Boineau le fait. Il décide qu'il faut en faire un grand nombre d'injections, et il abandonne les malades qui lui sont confiés à la troisième ou à la quatrième injection. Ici, au contraire, comme le veut notre collègue, ne pas attribuer aux injections iodées les accidents de gangrène qui sont survenus? Je ne le pense pas. Le malade m'a assuré trop de fois que ces accidents avaient été consécutifs à la dernière injection, pour que je ne sois pas porté à l'attribuer d'ailleurs, la position même de la partie gangrénée éloigne toute idée de pression, comme cause déterminante de l'accident que nous venons de signaler.

M. BOINEAU. Tout en convenant que les injections iodées ne guérissent pas tous les abcès par congestion, déclare néanmoins que dans les cas désespérés, il a vu souvent les injections iodées, à la fois et en rendant aux malades leurs derniers moments plus faciles.

M. LARREY veut remarquer, d'après ce que vient de dire M. Boineau, une modification assez notable de ses idées premières sur l'emploi des injections iodées. M. Boineau semble lui accorder une efficacité moins absolue qu'il ne le prétendait, et il en tire la conclusion, en reconnaissant que cette médication n'a souvent qu'un effet palliatif et non curatif. Quelle est la cause de cette différence? Elle s'explique déjà par les deux observations d'insuccès que M. Robert a communiquées. Elle tient peut-être aussi à l'expérience propre de M. Boineau, qui ne peut entendre avec une longue patience un abcès par congestion à l'aide de cette méthode. L'observation que M. Larrey s'est réservé de faire connaître à la Société sera un fait de plus ajouté aux insuccès des injections iodées, et il répète que l'on ne saurait, dans tous les cas, préciser avec trop d'attention la nature de la maladie, afin d'apprécier avec exactitude les résultats de son traitement.

M. BOINEAU. Je n'ai rien à retrancher de mes premières convictions; elles sont toujours les mêmes. Je puis fournir des faits non-

ients n'est applicable à cause de la situation du vaisseau blessé ou de diverses complications que peut présenter la blessure. Il n'y a pas de ressource que la méthode d'Anel. L'auteur de la méthode radicale et cubitale pour une plaie de la main; moi-même j'ai pratiqué cette opération, et l'hémorrhagie s'est reproduite; enfin, ai-je dit, « on est venu à lier l'artère humérale et même axillaire, ainsi que l'a fait M. Robert pour une blessure semblable à celle que j'ai faite moi-même. »

Or, je le demande, n'est-ce pas là l'exactement l'opinion de M. Robert? Au lieu de lier l'artère brachiale au lieu d'élection, ne préfère-t-il pas la ligature de l'axillaire lorsque tous les autres moyens ont échoué ou sont inapplicables? Il suffit, pour savoir à quel s'en tenir sur ce point, de consulter ce qu'a écrit M. Robert dans une leçon faite à l'hôpital Beaujon en 1847, et qui a été publiée dans la Gazette des Hôpitaux. La valeur de la ligature de l'artère brachiale appliquée aux hémorrhagies palmariales se trouve formulée d'une manière très nette; il y est dit : « L'artère brachiale étant même très haute, le cours du sang est à peine interrompu pendant quelques instants dans le membre. »

Plus tard, dans la séance de la Société de chirurgie du 11 avril 1848 (voir la Gazette des Hôpitaux du 11 avril), M. Robert fait la proposition formelle de préférer la ligature de l'axillaire à celle de l'artère brachiale, ainsi que cela résulte du procès-verbal de cette séance, où l'on trouve ce passage : « ... M. Robert propose-t-il de substituer à la ligature de l'artère de l'artère brachiale la ligature de l'artère axillaire, basant ce précepte sur cette considération, que l'on a vu au lieu de la brachiale, le sang revenir rapidement par les parties inférieures par la collatérale externe... M. Robert est d'avis de mettre cette idée à exécution... Le membre est infléchi, et il se présentait de très grandes difficultés à la ligature des deux bouts; il lia donc l'axillaire... »

Après avoir relu ces citations, je me suis demandé comment M. Robert a pu écrire que lui j'ai traités des opérations presque d'instinctement opposées à celles qu'il professe. L'explication n'est pas très simple : ce n'est plus l'axillaire que M. Robert, c'est l'artère humérale; et pour la ligature de cette artère il a été conduit, par le raisonnement, à admettre le lieu d'élection. Or, quel est ce lieu d'élection? M. Robert opère, à la manière de Lisfranc, au niveau du col de l'humérus, sur cette portion d'artère cachée derrière le grand pectoral, longue de 5 à 6 centimètres, dans laquelle le nerf artériel du membre supérieur ne fournit point de branches, portion très bien choisie, l'en conviendrait, mais qui, suivant tous les anatomistes, appartient à l'axillaire.

Voilà toute la différence qu'il y a entre l'opinion de M. Robert et celle que je lui ai prêtée. Quoiqu'il en soit de ces détails d'une importance secondaire, je suis heureux, mon cher confrère, de vous avoir eu l'occasion de propager une idée que nous cherchions tous l'autre à répandre depuis plusieurs années, je veux parler de la ligature dans les plaies suppurantes. Ajoutez l'espérance que nous parviendrons à vaincre les obstacles que cette doctrine rencontre encore journellement, et que nous nous en sommes ainsi rendu un véritable service à la pratique chirurgicale.

Veuillez agréer, etc.

A. NÉLATON.

PRÉPARATION DES LIMONADES AU CITRATE DE MAGNÉSIE.

Par F. CABRET DE GASSICOURT.

Nous pensons qu'il paraîtra opportun de faire connaître la formule suivie depuis environ deux ans dans notre officine pour la préparation dont il s'agit. La voici :

On fait à l'avance une solution de citrate de magnésie dans l'eau, et de la manière suivante.

On pèse :

Acide citrique pur. 128 grammes.
Eau filtrée. 1000
Carbonate de magnésie. 72

On fait fondre à froid l'acide citrique dans l'eau.

On sature le soluté acide par le carbonate de magnésie.

On filtre.

Pour obtenir exactement 1200 grammes de colature, on complète ce poids avec de l'eau (50 grammes au plus) dont on sert pour laver le filtre.

On 1200 grammes de soluté, équivalant à 40 portions de 30 grammes dont chacune contient 5 grammes de citrate, savoir : préparer les limonades selon le besoin du courant et conformément à la dose de ses purgatifs voulue par la prescription médicale.

Chaque limonade purgative se composera :

1° D'une dose de citrate de magnésie tiré du siphon, ajoutée de fois 30 grammes que le chiffre de l'ordonnance indiquera de 50 grammes de citrate de magnésie ;

2° De sirop de sucre aromatisé avec la teinture alcoolique de zeste de citron, 120 grammes pour une bouteille ;

3° De l'eau, ce qu'il en faut pour achever d'emplir convenablement la bouteille. (Nous nous servons, en général, pour cet objet, de bouteilles dits de forme anglaise.)

Enfin, pour la production du gaz acide carbonique, on ajoute :

Acide citrique peu concassé. 3 grammes.
Bicarbonate de soude. 1

On bouché et capsule rapidement.

On a procédé nous trouvons, outre l'avantage d'une solution de citrate de magnésie, que nous faisons connaître, à juste titre, apprécié les avantages d'une prompt exécution, d'une facilité parfaite à se conformer de suite à la variété des doses prescrites de citrate de magnésie, et de la latitude entièrement laissée au client pour la conservation de son médicament.

(Répertoire de pharmacie.)

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, GIBRALTAR.	{	Trois mois.	10 fr.
		Six mois.	20
		Un an.	38

PARIS, LE 31 MAI 1852.

Hygiène publique.

DE LA SUPPRESSION DES FABRIQUES DE CÉRUSE.

La fabrication du blanc de céruse a toujours été et reste encore aujourd'hui une des industries les plus insalubres qui existent, malgré les sages mesures prises depuis quelques années par l'administration et par plusieurs fabricants pour en diminuer les dangers. Cette fabrication envoie encore chaque année dans les hôpitaux de Paris environ 300 malades, parmi lesquels 125 succombent. Tant que le blanc de plomb a été considéré comme indispensable dans les arts, l'administration ne pouvait que déplorer des malheurs qu'elle s'efforçait d'atténuer le plus possible. Les travaux du blanc de zinc a été l'objet dans ces dernières années, le rapport de M. Chevalier à la Société d'encouragement, le remarquable mémoire lu par M. Bouchard à l'Académie de médecine, outre qu'ils ont mis hors de doute l'innocuité à peu près complète de la fabrication de ce produit, sont venus démontrer aussi que les arts peuvent, sans inconvénients et même à quelques égards avec avantage, remplacer le blanc de plomb par le blanc de zinc. L'administration, éclairée par ces travaux, songerait, dit-on, à interdire en France la fabrication de la céruse. Nous nous bornons aujourd'hui à reproduire ce bruit, nous réservant d'indiquer dans un prochain article les graves considérations d'hygiène publique qui pourraient justifier une telle mesure.

H. de Castelnau.

UN MOT SUR LES CHAIRES VACANTES

sur quelques-unes des chaires non vacantes de la Faculté
de médecine de Paris.

La démission de M. Dumas rend vacante la chaire de chimie organique, et cette vacance soulève de nouveau une question que se sont posée bien souvent tous ceux qui ont réfléchi à l'organisation d'une Faculté de médecine: Une chaire de chimie organique est-elle réellement utile dans une Faculté de médecine? Certes, si nous ne considérons que les services rendus par l'éminent titu-

FEUILLETON.

Hygiène publique et privée. — Salubrité.

[illegible]

Depuis que Pôdéré écrivait ces lignes, la question de salubrité relative aux fosses d'aisances n'a point encore été résolue d'une manière complète. Ces résultats négatifs tiennent essentiellement au mode vicieux dont jusqu'à présent ont été établies les latrines, et surtout au système que l'on s'efforçait en vain de perfectionner. En 1832, MM. A. Petit, Trébuchet et Rohault firent, au nom du Conseil de salubrité de la Seine, un rapport sur la salubrité des habitations, dans lequel on lit les instructions suivantes :

laire qui vient de la quitter, si nous considérons même ceux que pourra y rendre le jeune titulaire, moins célèbre mais fort distingué cependant, que la fortune semble avoir déjà désigné, notre réponse à cette question ne saurait être douteuse. Mais ce n'est pas au point de vue des individualités que nous avons l'habitude de traiter les questions; nous croyons que c'est dans des considérations d'un ordre plus élevé qu'il faut chercher des solutions véritablement utiles à l'intérêt général.

Avant d'aborder la question ainsi envisagée, nous sentons le besoin de dire que personne plus que nous n'a le respect des positions et des droits acquis; quand nous concevons des réformes, nous ne voudrions jamais les voir réalisées au détriment de ces droits.

Sous le bénéfice de cette déclaration, nous n'hésitons pas à répondre que non-seulement la chaire de chimie organique et de pharmacologie, mais encore la chaire de chimie, de physique et d'histoire naturelle sont dotées de luxe dans une Faculté de médecine, surtout quand cette Faculté possède à ses côtés une Faculté des sciences et qu'elle exige de ses élèves le diplôme de bachelier en sciences.

En effet :

Ou bien ces chaires sont des chaires de science pure, et alors elles sont des doublures de celles qui leur correspondent à la Sorbonne, au Jardin-des-Plantes, etc. :

Où bien elles sont des chaires de science appliquée, et dans ce cas elles ne peuvent enseigner qu'incomplètement et prématurément ce que les élèves doivent apprendre aux cours d'hygiène, de médecine légale et de matière médicale, sans parler des chaires de pathologie générale, d'anatomie pathologique et même des chaires de clinique médicale et chirurgicale, où les notions de physique et de chimie trouvent leurs applications spéciales.

Dans l'une ou l'autre de ces alternatives, les chaires en question sont également inutiles, à moins qu'on ne veuille admettre l'inutilité des chaires d'hygiène, de médecine légale et de matière médicale.

Ce n'est cependant point, nous assure-t-on, à la suppression de la chaire de chimie organique qu'on aurait songé. Ce serait sur la chaire de clinique médicale que des réformateurs intéressés auraient porté leurs vues, non pour la supprimer, mais pour la remplacer par une chaire de clinique *spéciale*.

La spécialité dont il s'agit a déjà tenté une fois sans succès de s'introduire dans l'Ecole; nous avons tout lieu de penser qu'elle ne sera pas plus heureuse cette fois. S'il y a à la Faculté des superfluités autres que celles que nous avons signalées, nous ne croyons pas qu'elles existent dans les chaires de clinique; la clinique,

« Il faut placer la voûte de la fosse un tuyau d'évent tout à fait vertical, de celui-ci la chute d'un diamètre au moins égal, bien vertical et montant jusqu'au-dessus du toit. Il est essentiel d'être sûr que le tuyau d'évent sur la partie la plus élevée de la voûte, et de faire descendre en outre le tuyau de chute au-dessous du premier, afin que les gaz légers qui se forment dans la fosse, se réunissent dans la partie supérieure, soient forcés, par la pression de l'air intérieur agissant sur le tuyau de chute, de monter dans le tuyau d'évent. Celui-ci doit être ouvert au midi, et la partie au-dessous du toit, et mi-à l'est et mi-à l'ouest du nord. Mais, sans contredit, le tuyau d'évent doit être de faire passer ces tuyaux d'évent près des cheminées, et surtout des cheminées de cuisine, dans les fois que cela est possible. »

Les instructions du Conseil de salubrité ont pour but d'éviter l'accumulation des gaz qui se développent dans les fosses d'aisances. Ces gaz, résultant de la fermentation des matières animales et végétales en débris, tenus en suspension dans les liquides chargés d'ammoniaque et autres substances, sont ou délétères, comme l'acide sulfhydrique et le sulfhydrate d'ammoniaque, ou simplement impropres à la respiration, comme l'azote.

C'est pas ici le lieu de parler des affections qui atteignent les ouvriers travaillant sans précautions dans les fosses d'aisances. Tout le monde connaît les accidents désignés sous les noms de *mitte* et de *plomb*. Les gaz qui les déterminent montent souvent par les tuyaux de chute et viennent corrompre l'air des appartements et des salles. On comprend donc la gravité que présente la question des fosses d'aisances dans les établissements remplis de malades, et dont l'air a constamment besoin d'être purifié.

Suivant les préceptes de Fodéré, les hôpitaux ont établi leurs latrines loin des salles, et dans les conditions les plus propres à empêcher les gaz de se répandre dans leur intérieur. Mais, quelles que soient les précautions prises, on n'a pu entièrement se garantir de toute mauvaise odeur, de toute exhalaison vicieuse. Soit que

nous l'avons d'ici là dit ailleurs, c'est la médecine tout entière; et, loin de diminuer cet enseignement, il faudrait au contraire augmenter les chaires, et, moins astreindre les professeurs à faire leur cours pendant toute l'année; du reste, cette mesure serait bonne à appliquer d'une manière générale; mais c'est là une question que nous ne voulons pas traiter incidemment; elle mérite d'être examinée isolément. M. le ministre de l'instruction publique a une trop haute intelligence de nos besoins et comprend trop bien les principes de l'équité pour se laisser circonvenir par des intérêts purement individuels; nous ne sommes donc en aucune façon inquiets sur le sort de la chaire de clinique médicale vacante par la démission de M. Chomel.

Quant aux spécialités, tout en les excluant des chaires des Facultés, nous sommes loin de les proscrire de l'enseignement officiel. Nous croyons au contraire qu'une foule de maladies ne saurait être convenablement étudiées dans les cliniques encyclopédiques ou *polycliniques*, comme disent les Allemands; nous pensons donc qu'on devrait créer non pas des chaires de cliniques spéciales ou *monocliniques*, mais bien *monocliniques auxiliaires*, dont les professeurs seraient nommés et rétribués par la Faculté, et auraient rang d'aggrégés, par exemple. Si dans tous les cas on devait élever une monoclinique à la hauteur de chaire professorale, il n'y aurait guère que la clinique des maladies mentales qui pût être digne de cet honneur, autant par l'élevation et les difficultés que présente l'objet de ses études que parce qu'elle est la seule dont les professeurs de clinique générale ne peuvent s'occuper, puisqu'ils n'ont jamais d'aliénés dans leurs services.

En supprimant les chaires dont nous avons parlé plus haut, la Faculté pourrait répartir toutes les monodisciplines qui rehausseraient bien autrement l'enseignement de Paris que les chaires de physique, de chimie et d'histoire naturelle, lesquelles, quel que soit leur élat (et l'on ne peut pas espérer qu'il soit jamais plus grand qu'il n'est en ce moment et surtout qu'il n'était avant le départ de M. Dumas), n'atteindront jamais à la réputation des chaires correspondantes de la Sorbonne et du Muséum.

Ce sujet pourrait être traité beaucoup plus longuement; il est possible que nous trouvions l'occasion d'y revenir. Mais, avant de terminer, nous devons dire que les améliorations que nous proposons sont conçues dans la supposition où l'organisation actuelle de l'enseignement médical serait conservée, et où l'enseignement libre, si généralement désiré, ne serait point institué. C'est encore là une question de la plus haute importance et que personne n'a encore sérieusement abordée.

H. de Castelnau.

l'on adopte le système des fosses à demeure, soit que l'on donne la préférence aux fosses mobiles, on ne parvient pas à empêcher la formation des gaz, et il est assez difficile de les contenir exactement dans les fosses d'aisances. — Les civettes à l'anglaise se proposent ce dernier résultat, qu'elles atteignent quelquefois; mais restent toujours le méphitisme dans la fosse elle-même.

nécessité d'employer plusieurs moyens pour désinfecter les fosses d'égouts : les ventilateurs, le chlorure de chaux, la chaux, le charbon, le sulfate de fer dissous dans l'eau, etc., ont tous à être expérimentés. Ce dernier moyen, le sulfate de fer, a été employé avec succès dans les fosses d'égouts de la ville de Lyon, ainsi que j'apprends une lettre de M. Gautier de Claubry : « Le système employé par les diverses sociétés repose toujours sur la désinfection préalable par l'emploi d'une solution de sulfate de fer; l'extraction des matières par une pompe à vapeur; le lavage des tuyaux par un liquide équivalent, par son poids, à la charge de deux chaux; et enfin, la décomposition des gaz qui s'échappent de l'appareil par un tube fixé à la partie supérieure du tonneau, et communiquant à un diaphragme contenant une quantité d'eau suffisante pour empêcher l'écoulement d'air dans l'égout. » (Revue Hygiène, janvier 1890, page 80.)

Tous ces systèmes, il faut bien l'avouer, n'étaient que des palliatifs dont tout le monde sentait l'insuffisance. Dans ces derniers temps surtout on a fait de louables efforts pour sortir de la voie étroite et stérile où on était engagé, et au lieu de simples palliatifs, on s'est mis à rêver un remède; on a pensé, et avec juste raison, que le meilleur remède était d'empêcher le mal de se produire; en d'autres termes, on a cherché à prévenir la formation des gaz qui se développent dans les fosses d'aisances.

La cause la plus favorable à la formation de ces gaz est sans contredit le mélange et le séjour trop longtemps prolongé des matières solides et liquides. Séparer ces matières et en rendre l'enlèvement facile et peu dispendieux était donc un progrès immense à

Leçons théoriques et cliniques sur les maladies de la peau.

Recueillies par MM. CH. MARHEUX et L. GILES de la TOURETTE, élèves du service.

(Suite. — Voir les numéros du 24 avril et 11 mai.)

ECZÉMA. (Suite.)

Je vous ai annoncé trois périodes bien distinctes dans le développement de l'eczéma, quels que soient son siège et sa forme. Je vais tracer les caractères de chacune d'elles; car la thérapeutique doit être appropriée à ces formes diverses en raison de l'état aigu, stationnaire ou décroissant.

Sous l'influence d'une cause qu'il n'est pas toujours donné d'apprécier, on voit surgir à la peau une rougeur vive, accompagnée de chaleur et de démangeaison. Au bout de vingt-quatre ou de quarante-huit heures tout au plus, cette surface rouge se couvre d'une myriade de petites vésicules qui ne s'aperçoivent qu'avec peine; et sous le reflet d'une lumière intense. Ces vésicules, à peine nées, ont leur sommet ouvert, sont confluentes, et recouvrent exactement toute l'étendue de la peau enflammée. Quelques heures seulement après leur apparition, une moitié environ de ces vésicules se crevent et laissent écouler une sérosité assez limpide que de l'eau. Bien qu'elles semblent toutes à son et se confondre, chacune se rompt isolément, et à son centre on aperçoit le petit point qui s'échappe de la liquide. Le produit de la sécrétion de plusieurs de ces vésicules ainsi rompues se réunit à la surface de la peau sous forme de gouttelettes volumineuses qu'on aperçoit aisément. Une autre moitié des vésicules ne s'est pas crevée; le liquide a été résorbé et l'épiderme soulevé s'est affaissé. Bientôt d'autres vésicules apparaissent et se comportent de la même manière.

La sérosité sécrétée dans l'eczéma est un liquide transparent, mais légèrement jaunâtre et de nature alcaline, comme vous pouvez vous en convaincre en appliquant dessus un papier de tournesol légèrement rougi par un acide. Le liné qui a été mouillé par ce liquide s'enlève en se desséchant et conserve une couleur grise un peu plus foncée que celle de la tache spermatique.

Au centre de chacune des vésicules qui se sont rompues, vous apercevez un point rouge et enflammé analogue à une piqûre d'aiguille. Ce point n'est autre chose que l'orifice du canal qui fournit la sérosité sécrétée par la surface malade. Or, ce point donne à la réunion de ces innombrables points rouges qui couvrent la surface, un aspect qui n'est pas précédemment insinué. Ils constituent un caractère qui est propre à l'eczéma dans sa première période, ou période d'acuité. Joignez à cela un sentiment de brûlure et de prurit intense, et vous aurez une idée de ce qu'est la maladie dans cette première période.

La même inflammation persiste avec la même sécrétion et la même démangeaison pendant un, deux ou trois semaines. A mesure que les vésicules s'affaiblissent ou se rompent, il en est produit d'autres qui les remplacent. La seconde période commence lorsque ces poussées de vésicules deviennent moins abondantes et que la sécrétion diminue.

A cette période d'acuité en succède une autre beaucoup plus longue en général, mais indéterminée dans sa durée; c'est la période stationnaire. Ici vous trouverez, avec une sécrétion moindre, une modulation notable de la rougeur, de la chaleur et de la démangeaison. La quantité de liquide exhalé est diminuée des trois quarts et les langes ne sont plus à peine mouillés, et ont une odeur d'acide. Bientôt on n'aperçoit plus aucune vésicule; le peu de sécrétion que sécrète la peau se dessèche à sa surface et se transforme en petites lamelles furfuracées dont le caractère constant est de demeurer intimement adhérentes. Ces pellicules farineuses s'élargissent de plus en plus à mesure que l'inflammation diminue.

La troisième période est celle de déclin. Un caractère bien facile à apprécier vous la fera toujours reconnaître: c'est la présence de larges lamelles adhérentes à la peau par leur

partie centrale, et dont les bords desséchés et écailleux se soulèvent à la circonférence. Ces lamelles, succédant aux écailles furfuracées de la période précédente, ne s'en distinguent d'abord que par un peu plus d'étendue; plus tard elles sont plus larges, et grandissent en raison de la résolution qui s'opère à la peau. La rougeur est de moins en moins vive, la démangeaison diminue, et s'il revient quelques traces de sécrétion, ce n'est qu'à la suite d'un écart de régime ou d'un eczéma quelconque.

Cette description, vous le prévoyez, ne convient de tous points qu'à l'eczéma aigu simple. Ainsi, dans l'eczéma chronique, vous trouverez constamment les apparences de la terminaison de la période stationnaire ou même celles de la dernière période. Dans l'eczéma fendillé, la période décroissante n'est caractérisée que par la cessation des cassures de la peau. Dans l'eczéma rubrum la période aiguë est toujours fort longue, et dure en général plusieurs mois. Dans les formes composées, vous n'aurez souvent d'autre indice de la présence des vésicules éczémateuses que la sérosité ou les écailles adhérentes et la démangeaison. Dans une forme singulière d'eczéma qui a été signalée par M. Lévin et que j'ai eu occasion d'observer qu'une fois, parce qu'elle est fort rare, une petite plaque circonscrite se couvre de vésicules; ces vésicules sont bientôt remplacées par une écaille qui, lorsqu'elle se détache, laisse la peau parfaitement saine; mais plus tard une pareille éruption se produit, une pareille plaque la remplace, et le même phénomène se reproduit indéfiniment avec une extrême opiniâtreté. C'est sur le bout du nez que j'ai pu observer cet eczéma, que M. Lévin propose, avec raison, d'appeler *eczéma unguiformis*.

Vous avez dû remarquer combien il est rare que nos malades puissent nous indiquer la cause qui a déterminé leur affection; et, en effet, il est ordinairement impossible de la saisir. Il n'en est pas de même des nombreuses circonstances qui en favorisent le développement; autant il est rare de remonter à la cause occasionnelle ou efficiente, autant il est fréquent de constater une mauvaise influence de quelque-une des nombreuses prédispositions que je vous vais faire connaître.

Aux saisons chaudes appartient l'eczéma aigu, et aux saisons froides l'eczéma chronique. L'influence des saisons est sur ce point si évidente, je dirais presque si absolue, que j'ai vu bien des fois des élèves arrivés dans mon service à la fin de l'été se plaindre, au bout de quatre ou cinq mois, de n'avoir pu observer un seul eczéma aigu, tandis qu'ils avaient constamment sous les yeux la forme chronique, et stationnaire. Il n'est pas tout à fait étonnant que l'eczéma aigu n'est pas toujours l'influence de la chaleur, mais qu'il disparaît généralement pour les hivers, tandis qu'il est fréquent de voir l'eczéma chronique ne s'enlève en automne se guérir avec difficulté pendant l'hiver, puis reparaître l'automne suivant, et cela pendant de longues années.

Chaque âge a son cortège propre de formes eczémateuses. Ainsi l'eczéma impétigineux, qui n'est autre que ce que l'acharé *muftus*, la dartre humide, la dartre muqueuse d'Alibert, ou ce que vous entendez désigner vulgairement sous le nom de gomme, appartient essentiellement à l'enfance. Il ne dépasse guère l'âge de douze ou quinze ans. Il semble que la vésicule d'eczéma dans cet âge, où le système dermoïde est très impressionnable et très vasculaire, a une tendance à la supuration, et qu'elle s'accompagne presque nécessairement de pustules d'impétigo. L'eczéma du nombril est encore l'apanage de l'enfance, et, si on le rencontre au delà de quinze ans, c'est qu'il s'est perpétué sous la forme chronique.

Il n'est pas jusqu'aux sexes qui ne soient l'objet de la prédisposition de certaines formes d'eczéma. C'est de la part des oreilles et celui du mamelon semblent fuir le sexe masculin et s'attaquer de préférence à la femme. L'homme est à son tour plus spécialement condamné à l'eczéma des bourses, tandis que l'eczéma des parties génitales est assez rare chez la femme; le prurigo et l'intertrigo de la vulve semblent tenir lieu chez elle de l'éruption eczémateuse qui appartient en propre à l'autre sexe.

Certaines professions sont plus particulièrement sujettes

à l'eczéma lichéniforme. Cette variété composée a même reçu le nom de *gale des épiciers*, de ce qu'elle atteint plus particulièrement les personnes qui manient le sucre et les épices. Il faudrait bien vous garder de croire que les épiciers soient seuls capables de produire cet effet. L'eau de savon, le plâtre, le mortier, et une foule de liquides agissent de la même manière sur les mains des coiffeurs, des agents des teinturiers, des limonniers, des garçons maréchaux, des cas sur la production de la maladie, que rien ne peut empêcher le retour si le malade reprend les mêmes occupations après sa guérison.

Je dois appeler votre attention sur un des antécédents qui prédisposent le plus puissamment à l'eczéma; je vous le présente de la gale. Il résulte de la statistique, dont je me suis occupé depuis plusieurs années, qu'une moitié de mes eczémateux avaient été précédemment atteints de la gale à des époques diverses. Je sais bien que vous pourriez me dire: Mais les malades de Saint-Louis étant tous de la classe ouvrière, la gale est si commune, il n'y a rien d'étonnant que la plupart aient contracté la gale à une certaine époque. Je vous répondrais que cette proportion est énorme, et que d'ailleurs, même dans le monde, il n'y a rien de plus fréquent que de voir des malades venir consulter pour une gale mal guérie; c'est ainsi qu'ils s'expriment, et qu'ils présentent simplement un eczéma. Je dois profiter de cette occasion pour souligner ce doute dans vos esprits. Est-ce que la procédure expéditive employée depuis quelques années pour la curatelle de la gale est-ce que les frictions énergiques avec le persulfate de soude ou une substance irritante ne sont pas une cause prédisposante d'eczéma ou de lupus? Les observations que je viens de vous présenter et l'étude spéciale de la gale, dont nous nous occupons bientôt, pourront bien donner à cette présomption une certaine importance, et changer ce doute en une certitude.

Enfin il est une autre prédisposition qui a fixé l'attention des observateurs: c'est l'existence des varices. Cette influence porte surtout son action sur l'eczéma des jambes. Nous verrons bientôt que cette remarque, aussi bien que les précédentes, offre des déductions pratiques de la plus haute importance.

Malgré la description minutieuse que je vous ai tracée des phénomènes qui caractérisent l'eczéma, je ne disconviens pas des difficultés qui environnent fréquemment le diagnostic de cette maladie. Ainsi, bien que la sécrétion séreuse soit des principaux caractères qui le font reconnaître, vous savez que le pemphigus, l'herpès phlycténiforme et le *pytiriasis rubra* s'annoncent également bien à une production abondante de sérosité. Vous devrez donc vous rappeler que l'herpès phlycténiforme, par ses vésicules de la grosseur d'une lentille, et le pemphigus, par ses phlyctènes volumineux, offrent leur caractère pathognomonique. Si ces vésicules, ces bulles manquent au moment de votre examen, le seul du malade ou un second examen suffiront pour assurer le diagnostic. Quant au *pytiriasis rubra*, il offre tous les caractères de l'eczéma, à l'exception des vésicules et de l'aspect piqueté. Mais les vésicules, elles ne sont guère abondantes dans l'eczéma, et l'aspect ponctué manque à partir de la période chronique. Il faut donc se méfier de la tache déposée sur le linge par la sécrétion de l'eczéma et de ces affections. Dans les deux cas, le linge est mouillé et empué par la sécrétion; mais dans l'eczéma il est teint en gris-roussâtre, tandis que dans le *pytiriasis* il se reçoit aucune coloration. De plus, l'eczéma est généralement peu étendu et borné à une région assez limitée, pendant qu'il s'étend sur toute la surface du *pytiriasis rubra* jusqu'à envahir une bonne portion du corps ou même toute la surface de la peau. Vous le voyez, les signes distinctifs de ces deux maladies ne sont pas très tranchés; et, quand on a affaire à un *pytiriasis* limité, si l'on n'a pour guide son jugement que l'aspect de la tache fournie par une sérosité ordinairement peu abondante, il est bien difficile de se prononcer avec certitude. Mais je dois vous rassurer en vous disant que le *pytiriasis rubra* est infiniment plus rare que l'eczéma; que la confusion

accomplir dans cette partie de l'hygiène des habitations et de la salubrité des hôpitaux.

Le point le plus délicat du problème traité dans cette leçon, avant tout mélange des solides et des liquides, l'essai, si je ne me trompe, avaient été tentés dans ce sens, mais sans résultats bien satisfaisants. Le directeur de la compagnie la *Salubrité* me semble avoir parfaitement réalisé le but qu'il s'agit d'atteindre, et son appareil, fonctionnant actuellement à l'hôpital de la Charité, où il est en service, a été l'objet d'une épreuve au grand et grave problème soulevé par les fosses d'aisances. L'appareil de la compagnie la *Salubrité* a la forme d'un alambic sans fond, dont le collet s'adapte à un tuyau coulé, lequel se continue avec le tuyau ordinaire des latrines.

Cet appareil est de la plus grande simplicité, et il réalise les principes qui lui ont donné naissance.

Ces principes reposent tout à la fois sur les lois de la pesanteur et sur la tendance qu'ont les liquides à suivre les parois des vases dans lesquels ils sont versés. Ainsi, les matières liquides et solides tombent par un tuyau ordinaire de latrines, arrivent au coude formé par l'ajoutage du collet de l'appareil; leur marche est en quelque sorte brisée. Tandis que par la partie inférieure de la douille les solides sont lancés dans l'intérieur de l'alambic, les liquides, s'attachant aux parois, les suivent dans tous les sens, et se réunissent, en définitive, dans le tuyau de conduite, qui les jette, dans une tonne disposée ad hoc. Les solides, de leur côté, tombent dans un bassin spécial qui les reçoit, et qui est percé de trous, de sorte que les solides sont lancés dans l'intérieur de l'alambic, les liquides, s'attachant aux parois, les suivent dans tous les sens, et se réunissent, en définitive, dans le tuyau de conduite, qui les jette, dans une tonne disposée ad hoc. Les solides, de leur côté, tombent dans un bassin spécial qui les reçoit, et qui est percé de trous, de sorte que les solides sont lancés dans l'intérieur de l'alambic, les liquides, s'attachant aux parois, les suivent dans tous les sens, et se réunissent, en définitive, dans le tuyau de conduite, qui les jette, dans une tonne disposée ad hoc.

A l'hôpital de la Charité, l'ancien fosse a fourni l'emplacement à deux tonnes pour les solides, à un bassin pour les liquides et à un passage entre les deux pour les besoins du service.

Evidemment, les matières solides ne sont pas absolument dépourvues d'humidité, surtout dans les hôpitaux, où, sans parler des maladies du tube digestif, on fait un usage si fréquent de purga-

tifs; mais on parvient à leur dessiccation au moyen d'une poudre détrempée d'un prix très peu élevé.

L'entretien des fosses, probablement défectueux, se fait au moyen d'une pompe aspirante qui les verse sur la voie publique pour aller se perdre ensuite dans les égouts.

On évite ainsi l'opération de la vidange, qui n'est pas toujours sans danger pour les ouvriers, et dont l'incommodité est depuis longtemps signalée par tout le monde.

Le système de la compagnie la *Salubrité* me semble avoir résolu le problème du méphitisme des fosses d'aisances, et l'expérience, aujourd'hui faite à la Charité, doit engager l'administration des hôpitaux à fournir de semblables appareils tous ses établissements.

Les dépenses premières occasionnées par ces changements seraient bientôt compensées par les économies que l'on ferait sur les vidanges, dont les opérations, pour tous les hôpitaux de Paris, s'élèvent, si je ne me trompe, à la somme de 20,000 fr. D'ailleurs, la question financière est ici secondaire; et l'on doit surtout examiner le système de la compagnie la *Salubrité* au point de vue de l'hygiène. Sous ce rapport, j'estime que le nouveau système constitue une amélioration notable et prévient la viciation de l'air, dont la pureté est une condition indispensable dans des salles d'hôpitaux.

La compagnie la *Salubrité* (1) possède un autre appareil mobile destiné aux appartements, d'une simplicité sans égale, et opérant de même la séparation des liquides et des solides. Cet appareil est l'ancienne chaise percée, avec une cuvette découpée suivant la disposition du corps humain, qui est lui-même un appareil diviseur. Dans le siège garde-robe tout est disposé pour que la cuvette, qui est divisée en deux compartiments séparés par une cloison.

Chacun de ces compartiments aboutit à un récipient différent, et la division des matières se fait tout naturellement. Rien de plus simple que de se débarrasser de soi-même et de ne pas se déranger. Cet appareil peut être installé dans les maisons, dans les hôpitaux, en servant aux malades que leur état ne permet pas d'aller aux latrines, et en ne laissant échapper aucune de ces odeurs nauséabondes que dégagent après eux les appareils employés jusqu'à ce jour.

V. DELABAT.

Nous avons annoncé il y a quelques jours la part si regrettable que la science médicale a faite du docteur Riattoli. Fort d'expérience de vingt-cinq années, il s'était fait connaître depuis longtemps par ses belles recherches sur les caustiques, et principalement sur l'acide nitrique monohydraté pour le traitement du cancer et des affections sclérotiques. L'emploi intelligent de ce caustique lui permettait d'écrire les opérations, toujours si réduites par les malades.

Le docteur Riattoli laisse un important ouvrage sur le traitement du cancer et des affections sclérotiques, qui a été honoré d'être lu à l'Académie des sciences. Ce traité à certains passages habiles chirurgiens qui ont employé avec succès sa découverte. Je tiens à rappeler à nos lecteurs et à moi-même le motif principal de cette note. Le docteur Riattoli a été un homme d'une grande modestie, qui distingué est un titre d'honneur pour nous, sa famille, et pour M. J. Bérat, son neveu et collègue, qui a également hérité de son expérience dans le traitement si difficile et si délicat du cancer.

(1) Le principal établissement de cette compagnie est à Paris, rue Bassano, 12.

est possible qu'à une certaine période de l'un et l'autre de ces maladies, et que conséquemment ces difficultés de diagnostic ne se présentent à vous que dans des cas assez rares.

L'eczéma ne constitue jamais un danger sérieux pour l'existence, à moins qu'il ne soit répété sur quelque organe important, auquel cas il rentre dans la condition de la plupart des affections de la peau. Mais si cette maladie n'a pas un pronostic favorable au point de vue du danger qu'il entraîne pour la vie des malheureux qui en sont atteints, il en a un des plus graves au point de vue de son opilatoire ténacité. Dans aucun cas, il n'est possible d'en prévoir la durée; et, quand il disparaît, rien n'assure qu'il ne reparaîtra pas, et, quand il recommence la série de ses éternelles périodes. Toutefois, ce fâcheux pronostic s'adresse surtout à la série de maladies que vous avez sous les yeux, c'est-à-dire à ceux qui ne peuvent consacrer un temps suffisant au rétablissement complet de l'état normal de la peau et aux soins préventifs qui peuvent éviter le retour de cette affection. Loin d'être d'ailleurs, en général, une ténacité proportionnée à son étendue, il semble au contraire que plus il est étendu et résiste, et plus il est susceptible de guérison. Malheureusement, surtout de ceux qui se limite au menton, aux bourses, aux oreilles, etc.

Il ne me reste plus maintenant qu'à vous indiquer les bases de notre thérapeutique : ma tâche sera facile, car la plupart des règles qui la dirigent vous avez pu le deviner si vous avez bien suivi la description que je vous ai faite des symptômes, de la marche et des causes de la maladie.

EPIDERMIS CONTRACTÉE PENDANT LA VIE INTRA-UTÉRINE;

Par M. L. HANON, docteur à Ecomy (Sarthe).

Je crois qu'on ne lira pas sans intérêt le fait suivant : L'aggravation d'une petite fille qui a présenté en naissant une spléno-mégalie à la suite d'inhalations miasmatiques auxquelles sa mère a été exposée, sans que cette dernière en ait nullement été affectée.

M^e E... (d'Ecomy), durant sa grossesse, dut séjourner pendant un certain laps de temps dans un endroit malsain; elle ne fut nullement incommodée de cette habitation, mais elle mit au monde un enfant bien conformation, remarquable seulement par un abdomen plus proéminent que en un enfant d'ordinaire même les enfants malsains. M^e E... reconnaît cependant avec inquiétude que sa petite fille était dans un état continu de souffrances, signalées par des cris à peine interrompus; ce ne fut qu'au bout de cinq mois environ qu'elle crut s'apercevoir d'un état fébrile accompagné de frissons et de sueurs.

Il est bon de signaler, en passant, que la localité habitée par M^e E... est située sur un lieu élevé, où les fièvres paludéennes sont excessivement rares, à moins d'y être importées. Cette dame, après cette remarque, s'empresse de porter à l'enfant un certain médicament, qui fit cesser cet état fébrile par le moyen du sulfate de quinine. Il paraît toutefois que ce praticien ne fit nullement attention à l'organe splénique, se contentant de se rendre maître des manifestations fébriles. Tant est-il que la fièvre vint de se reproduire avec plus d'intensité que jamais, il y a de cela un mois, époque à laquelle M^e E... vint m'apporier sa fille.

J'ai trouvé alors une rate qui, plongeant jusque dans l'hypogastre, atteignait aussi la ligne blanche. J'ai vu, une fois, dans le service de M. le professeur Piorry, cet organe atteindre des dimensions assez surprenantes; mais l'homme qui présentait cette anomalie splénique venait d'Afrique, et était atteint d'une fièvre intermittente depuis quatre à cinq ans.

Si, comme on le voit, le cas est bien différent : c'est une enfant de vingt mois, et qui, de plus, n'a contracté la fièvre paludéenne que par l'intermédiaire du sang maternel. Je me contenterai de rapporter le fait sans autre commentaire; cette observation semble toutefois donner un exemple de la purification du sang de la mère par le moyen de la quinine.

J'ai fait prendre successivement à cette enfant des pilules de sulfate de quinine, de l'alcool de quinine étendu de sirop de séné, puis enfin du sel marin, à la dose de 6 grammes par jour de deux en deux jours dans les aliments, et à cette reprise différentes.

La rate est revenue à son état normal au bout d'un mois de traitement.

(Gaz. méd.)

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 20 mai 1852. — Présidence de M. LABREY.

Correspondance.

M. Camille Bernard adresse un mémoire sur la chéiloplastie. Une commission, composée de MM. Robert, Forget et Lenoir, est chargée d'examiner le travail de M. Bernard et de faire un rapport.

— Lecture et adoption du procès-verbal.

A propos de celui-ci, M. Boine, revenant sur le malade mort d'abcès par congestion et dont M. Robert a présenté les pièces dans la dernière séance, cherche à établir d'une manière positive que les accidents de gangrène qui sont survenus dans le foyer de l'abcès ne peuvent être rapportés aux injections iodées, car ils sont survenus près de cinq mois après la dernière injection. L'observation de M. Boine est renvoyée à la commission chargée de recueillir tous les faits relatifs à la question des injections iodées.

PRÉSENTATION DE MALADES.

Tumeurs des bourses.

M. VINAT (de Cassis) présente un malade qui porte sur la peau du scrotum de nombreuses tumeurs, variant de volume depuis un grain de maïs jusqu'à une grosse noisette. Ces tumeurs, dures, lés-

gèrement élastiques, n'ont en aucune façon altéré la peau; elles paraissent appartenir aux tumeurs scabieuses. M. Vidal en a enlevé une; il suffit d'une incision pour l'écarter avec facilité; elle était formée d'un tissu comme plâtreux; elle a immédiatement durci au contact de l'air.

M. Lebert est prié d'examiner au microscope le produit de ces petites tumeurs.

M. HUETER. Le fait de M. Vidal est surtout intéressant par la multiplicité des tumeurs qui recouvrent le scrotum. Il serait heureux que la Société pût conserver un dessin de ce fait.

Luxation du cristallin.

M. LEBRET communique quatre faits de luxation du cristallin que M. le docteur Recordon, chirurgien fort distingué à Lausanne, lui a fait connaître dans une lettre. Comme c'est la lecture d'un cas du même genre observé par notre honorable président M. Larrey qui a engagé M. Recordon à réunir ces faits, c'est naturellement à M. Larrey que j'occupe d'un travail sur ce sujet intéressant, que M. Lebert a cru devoir adresser ces observations, dont voici le résumé :

1^o Un homme, âgé de vingt-deux ans, s'aperçoit un jour qu'il a perdu la vue de l'œil gauche. Il se rend aussitôt au fond de l'œil. M. Recordon aperçoit un corps flottant dans la chambre postérieure, qu'il fut facile de reconnaître, après la dilatation de la pupille, pour le cristallin luxé dans sa partie supérieure et retenu par sa partie inférieure; il le conserva, du reste, sa transparence normale. Lorsque ce malade se coucha sur le dos, le cristallin se plaça dans la chambre antérieure et appuyait contre l'iris, qu'il repoussa en arrière; parfaitement transparent, il ressemblait à une grosse goutte d'eau. L'iris n'est pas enflammé. Tout mouvement de la tête en arrière faisait disparaître le cristallin dans la chambre postérieure, pour reparaître de nouveau dans la chambre antérieure. Les mêmes symptômes se renouvelèrent la nuit suivante, qu'il fut très laborieuse, le cristallin ayant été très difficile à saisir. Il était du reste d'une transparence parfaite, et la vue s'est rétablie complètement. Cette même femme, opérée en 1847, se présente de nouveau à la consultation de l'hôpital, en mars 1852, offrant à l'œil gauche les mêmes symptômes, qui se renouvelèrent la nuit suivante, qu'il fut très laborieuse, le cristallin ayant été très difficile à saisir. Il était du reste d'une transparence parfaite, et la vue s'est rétablie complètement. Cette même femme, opérée en 1847, se présente de nouveau à la consultation de l'hôpital, en mars 1852, offrant à l'œil gauche les mêmes symptômes, qui se renouvelèrent la nuit suivante, qu'il fut très laborieuse, le cristallin ayant été très difficile à saisir. Il était du reste d'une transparence parfaite, et la vue s'est rétablie complètement.

2^o Une femme, âgée de trente-deux ans, se plaint d'avoir perdu depuis quelques mois la vue de l'œil droit. En examinant l'œil, M. Recordon fut frappé de voir à travers la cornée transparente le cristallin couché dans la chambre antérieure et appuyant contre l'iris, qu'il repoussa en arrière; parfaitement transparent, il ressemblait à une grosse goutte d'eau. L'iris n'est pas enflammé. Tout mouvement de la tête en arrière faisait disparaître le cristallin dans la chambre postérieure, pour reparaître de nouveau dans la chambre antérieure. Les mêmes symptômes se renouvelèrent la nuit suivante, qu'il fut très laborieuse, le cristallin ayant été très difficile à saisir. Il était du reste d'une transparence parfaite, et la vue s'est rétablie complètement. Cette même femme, opérée en 1847, se présente de nouveau à la consultation de l'hôpital, en mars 1852, offrant à l'œil gauche les mêmes symptômes, qui se renouvelèrent la nuit suivante, qu'il fut très laborieuse, le cristallin ayant été très difficile à saisir. Il était du reste d'une transparence parfaite, et la vue s'est rétablie complètement.

3^o Les deux malades précédents offraient trois cas de luxation de cristallins transparents. Dans le quatrième cas de M. Recordon, il s'agit d'un cristallin cataractéux chez un homme de soixante-dix ans, qui, ayant les yeux malades depuis dix-huit ans, avait été précédemment, lorsqu'un jour, retenu au lit pour des douleurs de rhumatisme, il fut étonné de voir tout à coup la partie supérieure de la fenêtre; mais, dès qu'il s'assit dans son lit, il entra dans l'obscurité. Les jours suivants, le cristallin se détacha de sa capsule, et environ huit jours après, il avait complètement disparu. Dans les deux autres cas, le problème était celui que nous envoie en dehors de la pupille, mais non résorbé. La vue s'est maintenue sur cet œil jusqu'à présent.

M. LABREY insiste sur la rareté beaucoup plus grande du déplacement des cristallins transparents que de celui des cataractes; il demande à M. Recordon à préciser, dans ce déplacement, les cas différents, et, par suite, une certaine importance par rapport à l'intégrité ou les modifications du cristallin.

M. LEBRET répond à M. Larrey que les faits communiqués par M. Recordon se groupent en deux catégories : d'un côté, il y a les trois faits de cristallins transparents, dont l'un luxé incomplètement, et deux autres luxés complètement; de l'autre côté, il y a les deux cas de cataractes que le même malade présente successivement la maladie aux deux yeux et est guérie par la double extraction. Dans le second fait, le cristallin transparent s'était déjà déplacé depuis plusieurs mois; toutefois, je suis sûr que M. Recordon se fera un grand plaisir de donner à M. Larrey des renseignements sur les détails du déplacement, ainsi que sur tout autre point de ces observations qui serait précieux par notre honorable président.

J'aurais peut-être passé sous silence le quatrième cas d'un cristallin cataracté déplacé, comme se rapportant à des faits bien connus, mais je ne puis m'empêcher de le signaler, car il y a une vive tristesse et incertitude d'un déplacement d'un cataracté qui faisait cesser la cécité sans opération et d'une manière jusqu'à présent durable.

M. ROUX. Je n'ai point encore eu occasion de voir un cristallin non cataracté se luxer et tomber dans la chambre antérieure de l'œil; mais j'ai vu souvent le déplacement du cristallin opaque tantôt avec complications d'accidents graves, d'autres fois sans complication. Un des faits les plus remarquables qu'il m'a été donné d'observer est celui du fils de don Carlos, retenu prisonnier à Bourges. Ce jeune prince était affecté d'une cataracte congénitale avec paralysie de la rétine. Un jour le cristallin passa dans la chambre antérieure. Ayant à Bourges pour le seul oculiste de la jeune prince et pour pratiquer une opération s'il y avait lieu, je trouvai le cristallin ayant repris sa position normale; au bout de quinze jours, le cristallin repassa dans la chambre antérieure. Il fut alors extrait sans difficulté. Aucun accident ne survint, mais la vue resta éteinte du côté gauche.

Tumeur de la région thyroïdienne.

M. Charnat, de Tulle, présente une jeune fille de sept à huit ans qui porte dans la région thyroïdienne une tumeur arrondie, mobile, du volume d'une cerise, élastique. Notre confrère demande qu'il en fasse un objet de sa thèse. Faut-il l'opérer, chercher cette tumeur on doit-on opérer et dans ce cas à quel procédé opératoire faut-il recourir?

M. GUERIN. J'ai eu occasion de voir un certain nombre de ces tumeurs : celle qu'il nous est donné d'examiner nait de l'espace compris entre l'hyoïde et le thyroïde; elle a un pédicule étroit; si on enlève cette tumeur, il restera un pédicule étroit qui se contractera et qu'il faut enlever par une cautérisation ou une injection irritante. On pourrait encore, après avoir découvert la tumeur, jeter un fil sur le pédicule pour prévenir la formation d'une fistule contre si difficile à guérir.

M. MARONNIER. J'ai souvent des résultats fort avantageux par l'injection de la teinture d'iode dans la grenouille et dans les petits kystes de la région du col. Je propose donc de faire une ponction exploratoire pour déterminer nettement la nature de la tumeur, et de faire ensuite une petite injection iodée. Une incision, dans ce cas, ou une tentative d'ablation, aurait pour résultat de convertir cette petite tumeur en une fistule difficile à guérir.

M. BOINE. En m'appuyant sur certains faits qui me sont person-

nels, je proposerais, pour le cas actuel, une injection iodée. J'ai réussi, il y a dix années, à guérir une dame qui portait une tumeur enkystée développée dans la même région. L'istrane avait donc des soins à cette tumeur, et la ponction iodée ne réussit que lorsque les parois sont minces, déformées; mais celles-ci sont dures, résistantes. Une injection iodée transformera les parois des membranes; elle les rendra fongueuses; alors le traitement local devient insuffisant; il faut y joindre un traitement général.

M. ROUX. Il est un certain nombre de ces kystes très difficiles à guérir. Sabatier a bayer, qui connaît les conditions anatomiques, rend compte de cette difficulté, c'est la longueur du pédicule de ces tumeurs enkystées, qui va jusque derrière l'hyoïde. J'ai eu deux fois l'occasion de traiter ces petites kystes : la première fois, il y a quelques années, ce fut sur un jeune homme du midi de la France, auquel un vieux praticien avait déclaré son mal incurable. J'ai mis tout en œuvre pour le guérir, et me efforts furent inutiles. Je n'ai point été plus heureux l'année dernière à l'hôpital Beaujon.

Je serais d'avis de ne rien faire pour le moment; et, si le mal augmente, recourir aux injections iodées. Je suis sûr qu'il réussira, mais par M. Guérin, qui se genre d'opération à l'aide des moyens qu'il nous a indiqués.

M. GUERIN. Mes succès ne sont pas nombreux. Je reconnais qu'il est un certain nombre de ces petites tumeurs qui, lorsqu'elles sont ouvertes, se convertissent en fistules et sont tout à fait au-dessus des ressources de l'art. Ce sont celles qui ont été signalées par M. Guérin, et qui ont été guéries par la cautérisation ou la ponction laryngée. Les succès que j'ai obtenus m'ont été donnés par le fer rouge à blanc et par la teinture d'iode.

M. MARONNIER. Il importe, au point de vue du traitement, de ne pas confondre les tumeurs enkystées de la région thyroïdienne avec les fistules, qu'il est difficile de guérir par les injections iodées, tandis que les petites tumeurs non enkystées cèdent assez facilement à ce moyen de traitement.

M. ROUX. M. Guérin a confondu les fistules qu'il succèdent aux kystes dont nous nous occupons avec les fistules congénitales, dont le point de départ est dans la persistance d'une fente branchiale située de la partie inférieure de la langue. Ces tumeurs sont placées sur les parois latérales du cou. M. Babin a présenté ici un fait de ce genre.

M. DAVAL. Indépendamment du fait dont vient de parler M. Robert, j'ai eu occasion de traiter, avec Blandin, un enfant qui portait au cou une fistule congénitale dont le point de départ était du côté du larynx. Blandin m'a en usage plusieurs moyens; mais le seul qui fut efficace, c'est la teinture d'iode.

M. FOUCAULT a donné comme une contre-indication à l'opération l'incubabilité de la plaie résultant de celle-ci. Or, aucun fait n'est venu établir cette incurabilité. Quant au prolongement de la tumeur, qui, d'après M. Robert, s'étendrait jusqu'à l'épiglotte, et qui serait encore une contre-indication à l'opération, je ferai observer qu'il est bien d'être démontré, par M. F. d'ailleurs, que j'y verrais un motif de plus d'opérer immédiatement. En effet, pour qu'on vous le dise, la tumeur fait des progrès; elle en fera chaque jour de nouveaux; elle s'étendra davantage vers les parties profondes, et votre temporisation n'aura d'autre résultat que de rendre la guérison plus difficile.

Pour ma part, je ne crois pas à ce prolongement de la tumeur. Petite, très mobile à son origine, elle s'est développée dans le lien même qu'elle occupe. Aujourd'hui elle est facile à déplacer; on peut la circonscire entre les doigts dans presque toute sa circonférence; la faisant glisser sur le point de son attache, on se sent retenu par une sorte de pédicule lâche sur lequel on peut exercer des tractions sans produire de douleur. Ce pédicule me paraît formé d'un tissu fibreux-celluleux qui adhère à la membrane thyroïdienne. Cette connexion explique pourquoi la tumeur suit les mouvements du larynx dans l'effort de déglutition, ce qui prouve nullement qu'elle se prolonge au-delà de cette membrane. Si d'ailleurs il existait un diverticulum, une sorte d'arrière-cavité, en saisissant le kyste et en le comprimant, on déprimerait le liquide qu'il contient, ou le ferait rentrer en partie dans ce diverticulum, et la tumeur s'affaisserait. Or rien de semblable n'a lieu; le kyste continue toujours en même volume et sa consistance s'accroît. Par ses motifs, ajoute M. Forget, je crois qu'il s'agit d'un kyste superficiel dont la guérison pourra être obtenue sans trop de peine.

A cette occasion, M. Forget rappelle qu'il y a dix années d'années il vit un habitant de Chartres qui portait précisément dans la région thyroïdienne et à son centre un semblable kyste beaucoup plus volumineux, il était gros comme une petite pomme de reinette; ce kyste fut opéré par incision cruciale; il contenait un liquide albumineux; à sa cavité, parfaitement circonscrite, était d'un blanc nacré; on voyait dans le kyste, au point d'attache, des vaisseaux de distribution, par suite des adhérences que ce kyste avait avec la membrane thyroïdienne. On le cautérisa, et par inflammation et suppuration on obtint la guérison la plus solide au bout de six semaines.

Hyperthrophie thyro-génitale de la glande mammaire.

M. LABREY présente une tumeur volumineuse du sein dont il a pratiqué l'ablation, et dont les caractères anatomo-pathologiques ont été jugés dignes d'intérêt par M. Lebert.

Voici d'abord l'observation sommaire de la maladie.

M^e V... femme d'un officier, âgée de quarante-cinq ans, d'une bonne constitution, toujours bien réglée et mère de plusieurs enfants, s'aperçoit, dès l'enfance, d'une tumeur dans le sein gauche, développée dans le sein droit, sans aucune cause appréciable, ni violence mécanique, ni influence héréditaire ou autre. Cette grosseur n'offre, du reste, alors qu'un petit volume comparable à celui d'une noisette, et forme une glande au-dessous du mamelon. Il n'y a ni douleur, ni rougeur, ni aucune autre manifestation de l'existence d'une tumeur. Quelques années s'écoulent sans que la tumeur, et ses résultats. Elle augmente d'une manière lente, insensible, mais continue, progressive, et acquiert, au bout d'une dizaine d'années, le volume d'une assez grosse orange. La malade nous dit que, dans son séjour dans les pays chauds (en Algérie), elle a vu, par exemple, qu'elle accompagnait son mari, le développement de la tumeur a été plus lent que dans les pays froids.

Vers le mois de novembre 1851, sans cause connue, sans coïncidence de quelque dérangement fonctionnel, soit de la menstruation ou autre, la tumeur acquiert une augmentation notable, et fait ensuite des progrès incessants; mais elle ne détermine jamais de

Journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères; 40;
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

En s'abonne à Paris

au bureau du Journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

En s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

La prise de l'abonnement peut être envoyée en traites sur Paris ou en mandats de poste.

Paris, DÉPARTEMENTS,	Trois mois 8 fr. 50 c.
ALLEMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois 16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Un an 30 »

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GAZETTE, HOLLANDE, PRÉSENT,	Trois mois 9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE,	Six mois 17 »
TURQUE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an 33 »

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois 10 fr.
GÉRALTAIR.	Six mois 20 »
	Un an 38 »

PARIS, LE 2 JUILLET 1852.

Séances des Académies.

Puisqu'il a existé des philosophes qui ont nié le mouvement, il n'y a rien d'étonnant qu'il se soit trouvé des médecins qui aient nié la spécificité de la syphilis, voire même de la variole, de la rage, etc. Il est même à remarquer que ces médecins, de même que les philosophes en question, ont souvent été assez heureux pour faire des prosélytes et pour obtenir quelquefois passagèrement des brillants succès; témoin Broussais, de fraîche mémoire. Mais, il faut bien se le persuader, le rôle de sophiste réussit rarement quand il n'est pas soutenu par un grand talent d'orateur ou d'écrivain, ou tout au moins par une grande vivacité d'esprit ou une passion ardente.

L'honorable M. Huzard, pour lequel nous professons la plus profonde estime, et dont nous nous plaisons à reconnaître le mérite, n'a cependant aucune des conditions que nous venons d'énumérer; aussi, en venant soutenir à la tribune de l'Académie le paradoxe que la morve n'est qu'une terminaison de maladies très diverses, et qu'une affection spéciale, cet honorable a-t-il provoqué une grêle d'arguments auxquels il n'a pu résister un seul instant. MM. Velpeau, Renaud, Bérard, Langier, etc., ont pris en main la défense de la vérité, et ont pas eu beaucoup de peine à la faire triompher de la molle attaque de M. Huzard. Ils ont accumulé les arguments contre le paradoxe de leur collègue, et quand à la rigueur, un seul aurait pu suffire pour démolir à tout jamais sa doctrine. M. Huzard veut que les phénomènes désignés sous le nom de *morve aiguë* soient la terminaison d'affections diverses; il admet néanmoins, et il y est bien obligé, puisque cette expérience a été maintes fois répétée, que dans certaines de fois, qu'une molécule de pus morveux introduite sous l'épiderme d'un animal suscite une maladie promptement mortelle, présentant des symptômes et des lésions tout à fait semblables à ceux observés sur l'animal qui a fourni la matière inoculée. De quelle maladie, dans ce cas, la morve serait-elle donc la terminaison?

Quand on ne s'arrête pas à des difficultés de cette nature, on comprend très bien qu'on ne soit pas effrayé d'une foule d'autres; mais on comprend aussi à merveille que celui qui ferme les yeux de la raison à de tels arguments n'obtienne pas un grand succès dans une assemblée d'hommes sensés, et c'est ce qui est arrivé à M. Huzard. Son observation, si elle était entourée de plus de détails, si elle était par conséquent plus authentique, n'en aurait pas moins un grand intérêt, puisque elle prouverait que la morve peut se développer spontanément chez l'homme. C'est là un fait que M. Huzard croit être très favorable à sa doctrine, et qui évidemment ne prouverait absolument rien, quand même il serait établi de la manière la plus rigoureuse, ce qui n'est pas. Personne ne doute que la variole ne puisse se développer spontanément chez l'homme. Est-ce que quelqu'un s'aviserait d'aller chercher dans cette circonstance un argument contre la spécificité de la variole?

— Si les hommes en général, si M. Gaudichaud en particulier, étaient susceptibles d'être corrigés et ramenés dans la voie de l'observation exacte et de la vérité par tout ce que la logique et la science ont de plus net, de plus incisif, nous dirions presque de plus éloquent, la conversion de M. Gaudichaud aurait certainement été opérée hier au sortir de la séance de l'Académie des sciences, et c'est à M. Richard qu'il se serait empressé d'aller rendre grâce de son illumination subite. L'étude que nous avons faite de Gall, et bien plus encore notre statistique sur le peu d'efficacité des modificateurs moraux nous permettent de prédire qu'il n'en sera point

ainsi, et que M. Gaudichaud ne sera pas moins ferme dans ses convictions après qu'avant la très remarquable improvisation de M. Richard. Nous regrettons de ne pouvoir que mentionner ici cette savante et piquante discussion, qui a tenu pendant vingt minutes toute l'assistance comme suspendue aux lèvres de l'éminent professeur de botanique de la Faculté, et qui a laissé une longue émotion dans l'enceinte académique.

Les nouvelles recherches hématoïtiques de MM. Becquerel et Rodier, quoique moins faites pour émouvoir la docte assemblée, doivent néanmoins nous arrêter plus longtemps. Dans ces recherches, MM. Becquerel et Rodier n'ont pas seulement confirmé les résultats connus et constaté quelques résultats nouveaux, ils ont en outre formulé des préceptes thérapeutiques qui nous paraissent mériter quelques réflexions.

Suivant ces estimables expérimentateurs, les recherches hématoïtiques auraient d'importantes conséquences thérapeutiques : « Chaque élément du sang, disent-ils, est modifié par une méthode thérapeutique spéciale, la diminution des globules par le quinquina, » etc.

Dire que la connaissance de l'action d'un médicament, ou même de ce qu'on appelle une méthode thérapeutique sur la proportion de la fibrine, de l'albumine et des globules du sang, soit tout à fait inutile et sans application possible en thérapeutique, ce serait aller bien au delà de notre pensée, et probablement tomber dans une erreur fâcheuse; mais croire que, sur une telle connaissance, fondée elle-même sur des expérimentations plus ou moins concluantes, puisse être édictée la thérapeutique d'une ou de plusieurs maladies, serait une erreur bien autrement certaine, bien autrement grave. Pour prendre un exemple, il est dit que le quinquina rétablit la proportion d'albumine diminuée; mais est-ce en vertu de cette action que le quinquina prévient un accès de fièvre pernicieuse? La cachexie syphilitique entraîne la diminution des globules du sang, et même parfois de l'albumine; est-ce parce que le mercure a la propriété d'augmenter les proportions des globules que le mercure guérit la cachexie syphilitique? Ces questions suffiraient déjà pour juger la valeur d'une méthode thérapeutique basée sur la propriété plus ou moins directe qu'auraient les médicaments de modifier de telle ou telle façon les trois éléments modifiables du sang. On pourrait invoquer contre une telle doctrine beaucoup d'autres raisons, et entre autres celle-ci: les éléments modifiables étant au nombre de trois, c'est à trois qu'il faudrait réduire tous les modes d'action des médicaments, dans toutes les maladies chroniques où le sang est toujours plus ou moins altéré. Nous pensons qu'il n'en faut pas davantage pour convaincre tous les praticiens que le guide le plus sûr qu'ils aient pour traiter les diverses maladies soumise à leur observation, c'est encore l'expérience. — H. de Castelnau.

HOPITAL DE LA PITIE. — M. GENDRY.

Sur les corps fibreux de la matrice.

Nous avons depuis quelques jours dans nos salles une malade qui nous fournit aujourd'hui l'occasion de parler d'une des affections les plus curieuses et les plus opiniâtres dont l'utérus puisse être le siège.

Cette malade est âgée de quarante-six ans; elle présente la pâleur extrême et la teinte jaunâtre de la peau qu'on rencontre chez les personnes qui ont subi des hémorragies abondantes et fréquemment répétées. Elle a été prise, il y a deux ans, d'une perte de sang considérable qu'elle prétend s'être manifestée d'une manière brusque et subite; des douleurs se sont en même temps développées dans le ventre.

Les maladies caractérisées par la présence d'un corps fibreux dans le tissu de l'utérus s'accompagnent d'accidents du côté de la matrice et de ses annexes. Il y a donc eu, comme nous venons de le dire, douleurs dans la région de l'abdomen et hémorrhagie utérine; l'une et l'autre ont été très marquées. Après l'apparition de ces premiers symptômes les souffrances ont tout à fait cessé; mais la malade est restée sujette à des hémorrhagies qui, revenant à peu près de quinze jours en quinze jours, représentaient, pour elle, l'écoulement menstruel. Dans l'intervalle des quinze jours elle perdait du sang. Jamais cette hémorrhagie intercalaire n'avait une longue durée.

L'influence fâcheuse exercée sur l'organisme par des pertes de sang aussi souvent répétées a peu à peu amené un état d'affaiblissement très grave et très inquiétant. La malade a dû entrer à l'hôpital.

Nous avons trouvé chez elle la décoloration de la peau et l'état semi-démoué du tissu cellulaire qui se rattache à la vacuité des vaisseaux capillaires et à l'inactivité de leur circulation, phénomènes qui, l'un et l'autre, sont la conséquence prochaine des hémorrhagies portées à un certain degré. Les parois abdominales n'étaient pas douloureuses à la pression; le palper hypogastrique nous a fait sentir confusément une tumeur appartenant à l'utérus. Nous avons pu toucher le toucher vaginal; le col de l'utérus était légèrement incliné en arrière, un peu plus court que dans l'état normal et assez manifestement plus ouvert. Les lèvres du museau de tanche n'offraient aucune lésion insolite, elles étaient parfaitement saines; mais à la base du col et derrière la lèvre antérieure, le doigt atteignait immédiatement la paroi antérieure de la matrice, qui se présentait en quelque sorte perpendiculairement sous l'excavation sacrée. Dans ce point de l'organe existait une bosselle semblable à celle qu'on voit p. déterminer une sphère du volume d'un œuf de poule développée en avant dans la paroi même de l'utérus. L'agrandissement localisé, sous forme de segment, que nous venons de signaler portait une irrégularité dont on peut se faire l'idée par un segment sphérique de moindre étendue surajouté au premier; il existait donc deux tumeurs; dures, résistantes et indolentes au toucher, elles avaient l'une et l'autre les mêmes caractères.

Telle est la lésion par laquelle nous avons à nous rendre compte des accidents qui surviennent dans des conditions analogues à celles où se trouve placée notre malade. C'est un fait qui importe d'établir tout d'abord : l'expérience a montré que chez les femmes atteintes d'hémorrhagies semblables à celles que nous avons décrites tout à l'heure, et particulièrement d'hémorrhagies qui paraissent être l'exagération de l'écoulement menstruel, on découvre fréquemment des tumeurs identiques à celles dont nous venons d'indiquer les apparences. Dans des circonstances de ce genre, les investigations néroscopiques ont constaté l'existence de corps arrondis et durs formés par des lames fibreuses solidement enchevêtrées les unes avec les autres; ces corps arrondis, que n'enveloppe pas une kyste distinct, sont plus ou moins isolés par le tissu cellulaire condensé, des parois utérines dans l'épaisseur desquelles ils sont implantés; le pédicule dont ils sont ordinairement pourvus, les quelques fibres cellulaires qui pénètrent de leur frame dans celle de la matrice n'apportent pas d'obstacles notables à leur extraction par voie d'énucleation.

Tels sont les caractères auxquels se reconnaissent les productions pathologiques que l'on désigne sous le nom de corps fibreux de l'utérus.

Il est d'observation que les corps fibreux de l'utérus entraînent à leur suite des hémorrhagies et que ces hémorrhagies sont quelquefois portées au point de compromettre la vie des malades par suite de leur abondance et de leur fréquence excessives. Ce fait général primitivement connu nous autorise à admettre, dans le cas particulier qui nous occupe, l'existence d'une tumeur fibreuse annexée à la matrice; la tuméfaction de cet organe, en effet, n'aurait pas, dans l'hypothèse d'une augmentation de volume de l'utérus, la forme nettement circonscrite du segment arrondi dont nous avons les limites; elle ne s'accompagnerait pas de l'absence de douleur à la pression et du défaut de chaleur insolite qui ont attiré notre attention. Les résultats de l'examen auquel nous nous sommes livré nous permet d'affirmer qu'il ne s'agit pas d'une tumeur fibreuse organique aux dépens de son tissu.

Plusieurs circonstances dignes d'être notées confirment le diagnostic auquel nous nous sommes arrêté : la malade ne présente nullement l'état cachectique propre aux maladies organiques; l'hémorrhagie a conservé sa forme primitive de sa constitution, comme par le passé, une exagération de l'éruption menstruelle; enfin, l'absence de douleurs a été constante et complète.

L'absence de douleurs, bien qu'elle soit un fait purement négatif, n'en a pas moins une grande importance; elle éloigne toute idée de phlogose ou de production carcinomateuse.

L'évolution des corps fibreux de l'utérus est un point intéressant à considérer.

Chez un certain nombre de femmes, ils restent dans les parois de la matrice, à une époque donnée, les hémorrhagies cessent de se produire; peut-être ont-ils alors subi un certain degré d'atrophie; ce qu'il y a de certain, c'est que dans des circonstances de ce genre on trouve le tissu de l'utérus atrophie et réduit à la consistance d'une lame fibreuse enveloppant la tumeur, qu'on peut facilement enlever.

Chez d'autres malades, les hémorragies continuent, des douleurs sourdes et graves se déclarent dans l'utérus et du côté des lombes, le col de la matrice s'efface peu à peu; le doigt, introduit dans le vagin, reconnaît qu'il est aminci et tend, et rencontre en même temps une tumeur qui fait saillie au dehors. Cette tumeur proémine peu à peu dans le vagin et se convertit en polype fibreux.

Tantôt le pédicule du polype s'allonge et revient sur lui-même, à ce point qu'au bout d'un certain temps le corps fibreux se détache spontanément; tantôt, au contraire, à raison de son volume, il descend dans le conduit vulvo-utérin et, en cheminant avec lenteur du col de l'utérus vers la vulve, détermine des pertes de sang qui pourraient donner à la maladie une issue funeste: aussi le chirurgien doit-il intervenir d'une manière active, sans attendre le moment plus ou moins éloigné auquel la tumeur paraît destinée à tomber d'elle-même.

La marche spontané des corps fibreux de la matrice affecte donc, comme on le voit, deux formes qu'il est utile de distinguer: l'une est pleine de dangers, l'autre est exempte d'accidents sérieux. Dans la première, il y a continuation des déperditions sanguines; la tumeur s'allonge, abandonne l'intérieur des parois de l'utérus et se change en un polype fibreux dont l'élimination s'accomplit avec plus ou moins de rapidité. Pendant la succession de ces divers phénomènes, les hémorragies peuvent causer la mort ou amener un état de langueur qui empêche l'invasion d'affections redoutables. Dans la seconde forme, la tumeur subsiste en même temps que l'utérus s'atrophie.

Les différences que nous venons de signaler sont faciles à comprendre; elles trouvent leur explication dans les conditions anatomiques et physiologiques que présente la matrice. Cet organe est pourvu d'un appareil vasculaire très riche destiné à fournir, toutes les fois que l'utérus s'agrandit, une quantité de sang proportionnelle à son accroissement; apparaissant lequel le produit de conception puis des éléments du vie, dans lequel le sang est le principal élément nutritif source. Lorsqu'un corps fibreux écarte les fibres du tissu utérin, celles-ci s'hypertrophient jusqu'au point de passer à la condition de fibres musculaires; l'appareil vasculaire s'hypertrophie lui-même; chaque mois part de l'ovaire une impulsion qui retentit sur l'utérus; l'écoulement menstruel s'établit et rencontre, dans les modifications anatomiques qui se sont opérées, les éléments d'une déperdition sanguine abondante. Le degré de développement et la puissance de circulation du système vasculaire utérin sont subordonnés au volume du corps fibreux; il nous comprend-on sans peine que l'hémorragie offre des variations très étendues.

Nous l'avons dit, la tumeur, en écartant les lamelles de l'utérus, détermine leur transformation en lamelles cellulomusculaires; il se dessine, de même que pendant la grossesse, des plans musculaires dont la rétractilité, mise en jeu, pousse le corps fibreux vers l'intérieur de la cavité utérine; les hémorragies continuent cependant, le corps et le col de l'utérus se dilatent tout à tour jusqu'au moment où s'opère une élimination complète et définitive.

Examinons maintenant ce qui doit se passer chez une femme arrivée à l'âge critique; l'ovaire a cessé ses fonctions; il ne produit plus ni ovules, ni cellules ovariques; l'impulsion physiologique qui chaque mois amenait l'éruption menstruelle cesse d'être communiquée à l'utérus, rendu inerte. De même que les ovaires, la matrice s'atrophie, et, sous la double influence de cette atrophie et du défaut d'action des ovaires, les hémorragies s'arrêtent, malgré la persistance du corps fibreux.

Les fibres musculaires qui s'étaient développées s'effacent. La tumeur, dès ce moment, ne chemine plus vers la cavité utérine, devenue inerte; elle persiste quelquefois à l'atrophie de l'utérus lui-même.

Bien que l'idée de corps fibreux exclue la pensée d'une curation immédiate, le médecin, en présence d'une production de cette nature, n'en a pas moins d'importantes indications à remplir. Il doit agir de manière à conserver l'existence de la maladie jusqu'au moment où s'opérera l'élimination spontanée de la tumeur; il soutiendra les forces par une hygiène et une alimentation convenables; il s'attachera surtout à tarir les pertes sanguines et à les prévenir. C'est dans cette dernière vue qu'il lui conseillera de décuiter sur un plan horizontal comme position habituelle, le repos, qui, en diminuant l'activité de la circulation, éloigne l'opportunité des fluxions hémorrhagiques, et enfin, avec quelques auteurs, l'usage d'aliments froids et les applications réfrigérantes dans la région de la matrice.

Les moyens que nous venons d'énumérer constituent, à proprement parler, une médication latérale. Nous avons coutume, pour notre part, de faire prendre à l'intérieur un agent qui, suivant nous, exerce une influence spéciale sur le système vasculaire de l'utérus. A l'encontre de la plupart des pathologistes qui attribuent à la sabine des propriétés excitantes et rattachent à ces propriétés les effets d'avortement auxquels elle donne lieu, nous pensons que ce médicament a la puissance de diminuer l'activité de la circulation utérine.

Nous avons vu très souvent et depuis longtemps les métrorrhagies, même actives, diminuer sous l'influence de son administration.

Nous ne contestons pas les effets excitants que peut produire la sabine sur l'estomac; nous affirmons seulement qu'ils ne se font pas sentir sur la matrice; l'avortement résulte de l'atrophie qu'éprouve le placenta, surtout dans la partie adhérente à l'organe de la gestation, par suite d'une modification imprimée au cours de la circulation utérine.

Est-il besoin d'ajouter maintenant que, lorsque nous prescrivons la poudre de sabine, des malades qui portent des corps fibreux de l'utérus, nous avons eu vue, non de guérir leur affection, comme on a eu le tort de nous le faire dire, mais d'en restreindre les inconvénients en rendant les hémorrhagies plus difficiles?

Si on associe à ce moyen ceux que nous avons énumérés, le repos absolu, l'éloignement des travaux manuels, les applications froides, etc., on peut jusqu'à un certain point annuler les dangers attachés à la présence des productions fibreuses, et atteindre ainsi le moment de leur expulsion ou l'époque de la ménopause. C'est ce qui nous est arrivé le plus ordinairement toutes les fois que nous avons eu à diriger des malades avec cette position de fortune permise de suivre nos conseils. Il n'en a pas été de même pour les femmes qui ont reçu nos soins dans les hôpitaux. Nous devons à leur sujet signaler une différence de mortalité, dont il est superflu d'indiquer les causes. A.-H. MARGERIE.

CLINIQUE CIVILE. — M. A. FAVROT.

De la compression latérale de l'utérus dans les cas d'hémorrhagie par le réducteur à air. De l'application de cet appareil dans les cas de rétention de l'utérus, accompagnée d'accidents graves.

Le 10 mars 1852, je fis appelé auprès de M^{lle} X..., marchande de farine à la Halle, qui depuis trois semaines environ éprouvait du côté du bas-ventre des accidents graves. Cette dame, à laquelle j'avais donné des soins l'année précédente pour un engorgement de l'utérus accompagné d'excoarations du col dont elle avait été parfaitement guérie, me raconta que depuis deux mois ses règles étaient moins abondantes que de coutume. Le 15 février, après une fatigue considérable résultant d'efforts multipliés qu'elle avait faits pour remuer des sacs de farine, elle éprouva de la douleur dans la région lombaire. Atribuant cet état de souffrance à une simple courbature, elle se contenta de se mettre au lit, et de se soigner elle-même au moyen de cataplasmes appliqués sur le bas-ventre et de bains. Mais loin de diminuer, ses souffrances acquirent une intensité considérable dans la région lombaire et s'irradiaient dans l'acuisse gauche. La malade les comparait à des éclairs qui lui auraient traversé le bassin et la cuisse. La marche était devenue tout à fait impossible, et dans son lit elle était même obligée de le tenir courbée dans un état de flexion continue. En même temps se manifesta par la vulve un écoulement sanieux et fétide d'un aspect sanguinolent. Après trois semaines de cet état, qui s'aggravait incessamment, M^{lle} X... se décida à réclamer mes soins. Je la trouvai au lit pelotonnée sur elle-même, dans un état de souffrance extrême, épuisée par des douleurs continues et une insomnie opiniâtre. Son visage exprimait l'anxiété; la face, d'une teinte blafarde, rappelait assez bien l'aspect des affections cancéreuses. En examinant l'utérus, je constatai que le col, à peu près dans l'état normal, était légèrement porté en avant vers le pubis; qu'il normalement derrière lui existait une tumeur du volume d'une tête de fœtus à terme, dépressible, un peu bosselée, et comme enclavée dans le petit bassin.

La pression exercée sur cette tumeur déterminait une douleur vive, et faisait suinter par l'orifice utérin une quantité notable de sang décomposé et d'une odeur repoussante. La touchant par le rectum, je reconnus que la tumeur exerçait sur cet intestin une pression considérable et qu'elle était adhérente. La malade, en effet, me dit que depuis quinze jours environ les lavements ne pénétraient pas, et qu'elle éprouvait beaucoup de peine à aller à la garde-robe.

Incertain sur le point de savoir si cette tumeur était formée par l'utérus recourbé, ou bien par quelque production morbide développée dans son voisinage, je pratiquai le cathétérisme utérin. Après quelques efforts et en portant le pavillon de la sonde fort en avant, je parvins à pénétrer dans la cavité de l'organe, et je constatai que le développement de la rétention de l'utérus était accompagné d'un engorgement considérable du corps et d'adhérences aux parois pelviennes. Je fis néanmoins des tentatives pour réduire l'utérus dans la position normale; j'employai d'abord deux doigts introduits dans le vagin, puis le manche d'une cuiller dans le rectum, et enfin j'appliquai le réducteur à air. Ces tentatives ayant produit peu de résultats, j'eus quelques craintes sur l'existence d'une affection organique plus grave, et réclamai l'assistance de M. Maisonneuve. De concert avec lui, je procédai à un nouvel examen; nous ne trouvâmes rien de nouveau, et ayant fait lui-même quelques tentatives de réduction qui soulevèrent en partie le corps de l'utérus, il m'engagea à persévérer dans mes efforts, en employant surtout la pression lente et continue du réducteur à air introduit par le rectum. Encouragé par l'opinion d'un chirurgien aussi expérimenté, je soumis M^{lle} X... à l'application permanente de mon instrument, en laissant à ma malade la faculté d'augmenter ou de diminuer elle-même le degré d'insufflation. Sous l'influence de ce traitement, l'utérus diminua de volume et les douleurs s'ajoutèrent à la fin du quatrième jour les adhérences s'étaient suffisamment allongées pour permettre à la matrice de reprendre sa position normale. Pendant toute la durée de l'application de l'instrument, une quantité de sang d'abord noirâtre et fétide, puis de plus en plus naturel, s'écoula par le col utérin; il cessa complètement lorsque l'utérus fut entièrement redressé. L'instrument devenant inutile, je le retirai, et la malade se trouva comme par enchantement débarrassée de ses douleurs et des craintes qu'elle avait eues de l'existence d'une maladie plus grave. Elle put reprendre ses occupations; à l'orsque, le 15 avril, je priai M. Maisonneuve de constater de nouveau l'état de cette dame, il reconnut que tout était rentré dans l'ordre.

RÉFLEXIONS. — L'observation que nous venons de rapporter nous offre un nouvel exemple de la puissance du réducteur à air pour opérer la réduction de l'utérus. Nous le voyons en effet que, malgré les adhérences qui maintenaient le corps utérin dans la position vicieuse, cet organe a pu sans douleur violente et sans déchirement dangereux reprendre graduellement sa position normale. Nous ne saignons pas qu'un semblable résultat ait été encore obtenu par les moyens

ordinaires. Jusqu'à présent les réductions de l'utérus reversé n'avaient été exécutées que par les doigts du chirurgien ou bien par quelque instrument introduit dans la cavité utérine. Or à l'aide de ces moyens, dont l'application ne peut durer que quelques instants, il n'est réellement possible de réduire l'utérus que dans les cas où cet organe est atteint d'adhérences; au moyen de notre réducteur, au contraire, l'action lente et graduée peut être longtemps soutenue, nous avons pu distendre peu à peu les brides cellulaires de nouvelle formation et en déterminer l'allongement ou pour le moins la disparition complète. Mais là ne se bornent point les avantages que nous avons retirés de l'instrument que nous avons exercé sur le corps utérin. Le sang qui stagnait dans la cavité de cet organe et pouvait par sa présence occasionner divers accidents, a été évacué par l'utérus. D'une autre part, le parois même de l'utérus affectées d'engorgement ont pu, sous l'influence d'une compression douce et continue, reprendre leur volume ordinaire, et nous avons ainsi réalisé un problème important de thérapeutique chirurgicale en permettant aux praticiens d'appliquer à l'utérus la compression, dont chaque jour on obtient des résultats si merveilleux dans le traitement des affections chroniques.

Nous ne pouvons pas en ce moment indiquer toutes les applications qu'il y a de la compression, nous nous bornons à en citer quelques-unes. Nous en signalerons cependant une des plus importantes: c'est le cas de métrorrhagie grave. Nous avons en récemment l'occasion d'en faire l'application dans une affection de ce genre et le résultat a dépassé nos espérances.

Une jeune femme chlorotique fut prise immédiatement après sa couche d'une perte des plus abondantes. Nous finis d'abord le tamponnement vaginal; mais, la compression ne s'exerçant que sur l'orifice utérin, le sang s'accumulait dans la cavité de l'organe; de là des accidents fébriles et hémorrhagie interne. C'est alors que nous eûmes l'idée d'exercer sur les parois mêmes de l'utérus une compression énergique dans le double but d'empêcher l'afflux du sang dans les vaisseaux internes et son accumulation dans la cavité de cet organe.

Pour cela, nous introduisîmes dans le rectum notre réducteur à air, et à peine l'insufflation eut-elle été portée au degré convenable que nous vîmes sortir en continuant tout le sang accumulé dans la matrice, et que les accidents hémorrhagiques s'arrêtèrent comme par enchantement. Nous nous bornâmes pour le moment à la simple indication de ce fait, nous proposant d'y revenir plus tard quand nous aurons réuni un plus grand nombre d'observations analogues.

COUP D'ŒIL.

sur les rapports présentés annuellement au ministre sur les vaccinations pratiquées en France.

La vaccine a déplacé la variole.

Le rapport annuel de l'Académie de médecine sur les vaccinations se divise en deux parties très distinctes: une de statistique, l'autre de théorie.

La première, qu'on peut appeler officielle, comprend le nombre des naissances, des vaccinations, des sujets atteints et morts de la petite vérole; plus, les dépenses départementales et communales.

Le chiffre des dépenses votées par les conseils généraux et les conseils communaux semble faiblir depuis quelques années. En 1843, il s'élevait à 227,000 fr.; en 1848, il n'est que de 206,000 fr. Vingt départements refusent toute dépense; parmi eux il faut compter l'Aveyron. Il n'est pas certain que ces chiffres, de quelque nature qu'ils soient, aient une grande valeur. Par routine, il souffre la petite vérole qui attaque ses enfants, très peu ses adultes; il ne s'en plaint pas, et se trouve pas mal de n'avoir point senti une lutte légitime contre les grands vœux de la nature; car sa population augmente rapidement, tandis que la Côte-d'Or, où la vaccine a trouvé le milieu le plus favorable, voit sa population décroître. L'Académie accorde (Boussier, Rapport 1851, p. 17), voit graduellement sa sienne diminuer, ainsi que la preuve M. Carnot.

De reste, ce département, plein de zèle antioleux, refuse depuis plusieurs années tout secours aux vaccinophiles. C'est un peu tard, mais l'expérience n'est pas perdue.

Le Maine-et-Loire est aussi rétrograde que l'Aveyron.

J'ai dit, il y a quelque temps, que les paysans belges, ne redoutant plus de la drogue anglaise, inoculaient eux-mêmes leurs enfants. Il en est de même dans le centre de la Vendée, particulièrement dans l'arrondissement de Beaupréau, où les parents, comme à Arrière, ont consacré la tradition de l'inoculation. Je n'ai pas plaisir à ce fait à la connaissance du rapporteur; M. Boussier n'en saura rien, je n'en doute pas.

Paroli les départements où la vaccine fleurit, « il est juste de citer la Haute-Marne, la Dordogne, etc. » (Rapport 1851, Boussier).

Une fois la statistique de ce genre terminée, il faut passer à la théorie. La Haute-Marne, dont je suis parier avec connaissance de cause, voit depuis près de dix-huit mois ses villes et ses communes ravagées successivement frappées par la petite vérole. Il va sans dire qu'il y a eu, dans ce département, une épidémie de la petite vérole, et que, par suite, la vaccine a été administrée à une grande échelle. Mais, par ce fait, il n'est pas certain que la vaccine ait été administrée à une grande échelle. Mais, par ce fait, il n'est pas certain que la vaccine ait été administrée à une grande échelle. Mais, par ce fait, il n'est pas certain que la vaccine ait été administrée à une grande échelle.

Quant à la Dordogne, on va voir, avec moi, que son zèle et son argent pour la propagation de la découverte jennérienne sont fort mal employés. On lit ce qui suit dans les journaux de médecine du 14 février 1852:

« Les progrès de la petite vérole ne se ralentissent pas dans le département de la Dordogne. Après avoir, pendant huit mois, fait des ravages dans l'arrondissement de Périgueux, celui-ci, qui s'est posé ainsi dire implacable dans l'arrondissement de Nonac, où elle frappe des personnes de tous âges et de toutes les conditions. Les communes voisines sont aussi visitées par le fléau; et, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'il n'épargne ni les personnes vaccinées. »

Le journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 66,
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en mandat sur Paris ou en mandat de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,
ALGÈRE, ANTOULES, BELGIQUE, { Trois mois... 8 fr. 50 c.
Six mois... 16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE, { Un an... 30 »

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉSIDENT, { Trois mois... 9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE, { Six mois... 17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES. { Un an... 33 »

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TONKIN, { Trois mois... 40 fr.
GIBRALTAR, { Six mois... 20 »
Un an... 38 »

PARIS, LE 4 JUIN 1952.

Hygiène publique.

NO DANGER DE PORTER CERTAINS BRACELETS VENDUS PAR LE
COMMERCE DE PARIS SOUS LE NON DE BRACELETS ODORIFÉRANTS
DE GRAINES D'AMÉRIQUE.

Dans un des derniers numéros de la Gazette des Hôpitaux, un médecin avait signalé le danger qu'il pouvait y avoir de faire usage de papiers teints en vert ; papiers d'ordonnes, en effet, parce qu'ils sont préparés à l'aide de l'arsénite de cuivre.

Nous venons signaler à notre tour le danger d'un nouveau genre de bracelets odoriférants composés de graines d'Agrimon, mis récemment en vente par le commerce parisien. Il n'est pas besoin de dire que ces prétendues graines d'Agrimon sont fabriquées à Paris avec une pâte parfumée par une certaine quantité de poudre d'iris ; et il serait inutile de signaler cette fraude si nous n'avions eu à constater, à deux reprises différentes, le danger qu'il y a à faire usage de ces sortes de bracelets, notamment de ceux qui sont composés avec une pâte verte, ayant la prétention d'imiter la malherbe.

Ces bracelets ont, en effet, déterminé sur le bras où ils étaient appliqués une éruption vésiculo-pustuleuse assez grave pour produire un gonflement d'œdèmeux considérable du bras, et pour réclamer un traitement antiprurigineux assez énergique.

Le doute n'a pas été permis sur la cause de ces éruptions : chez l'une des malades, le bracelet, après avoir produit ces accidents, a été repoussé un peu plus haut sur l'avant-bras, et il a déterminé sous chaque point pressé par les graines une éruption de même nature et absolument identique à celle qui avait été constatée plus près de la main.

L'analyse chimique de ces graines véritables a démontré qu'elles étaient composées d'une pâte dans laquelle entre une certaine quantité de poudre d'iris et colorée par une quantité relativement considérable d'arsénite de cuivre. Non-seulement on a pu constater le danger qu'il y avait à porter des semblables bracelets, mais on est effrayé de penser aux accidents qui pourraient arriver si, par mégarde, on portait à la bouche ces graines qui contiennent un des sels arsenicaux les plus dangereux. Nous croyons utile d'appeler sur cette nouvelle industrie l'attention de nos lecteurs et celle de l'administration.

D^r F. CREMY,
médecin du bureau central des hôpitaux.

REVUE CLINIQUE HÉBDOMADAIRE.

Maladies régnantes. — Accidents dans les fièvres puerpérales.

Il est assez singulier que certains observateurs pleins de

FEUILLETON.

BIBLIOGRAPHIE.

Traité pratique des maladies cancéreuses et des affections curables
conformes avec le cancer, par le docteur LEBERT. — Un volume
in-8°. Chez J.-B. Baillière.

Le cancer, cette terrible maladie qui depuis si longtemps déçoit les populations, attire l'attention des médecins depuis la fondation scientifique de l'art de guérir. Mais les plus anciens ouvrages témoignent de ce fait : que les affections cancéreuses étaient connues dès les temps les plus reculés, et que l'on en avait dès lors compris toute la gravité. Et cependant on voit avec étonnement combien peu ce sujet a suscité de recherches exactes et fécondes sur une observation rigoureuse.

C'est là le motif qui, même après les nombreux travaux entrepris sur le cancer, a déterminé M. Lebert à tenter une nouvelle monographie sur ce sujet, monographie basée sur le développement qu'il ont pris les connaissances modernes, et les nouveaux moyens d'investigation fournis principalement par la chimie et la physique, dans laquelle nous comprenons la micrographie, science toute récente, et qui probablement est appelée à rendre de grands services, plus grands encore que ceux qu'il a déjà rendus.

Quatre grandes périodes separent, suivant M. Lebert, les phases d'évolution des opinions et des doctrines sur le cancer.

La première est celle de l'antiquité, celle des remarques prati-

sagiques, qui décrivent de temps en temps des constitutions médicales, des maladies régnantes passées inaperçues pour le commun des praticiens, n'ayant pas songé à mentionner les affections gastro-intestinales et les inflammations pulmonaires, dont la prédominance, depuis quelques semaines, n'a échappé à aucun médecin.

La forme diarrhéique a été la plus fréquente dans cette sorte de petite épidémie ; les vomissements n'ont pas été rares, soit seuls, soit, ce qui a été le cas le plus fréquent, associés à la diarrrhée. A l'hôtel-Dieu, plusieurs opérés ont succombé à des accidents de cette nature, qui ont quelquefois coïncidé avec des érysipèles dont quelques-uns ont revêtu la forme gangréneuse.

Quant aux affections pulmonaires, c'est surtout chez les vieillards qu'elles se sont développées avec une fréquence et une gravité inusitées. Le douzième arrondissement, sur lequel nous avons eu spécialement des renseignements précis, a vu la mortalité considérablement augmentée par cette cause depuis trois semaines.

Mais ce n'est point sur ces affections que nous voulons insister. Nous ne le mentionnons que pour établir leur coïncidence avec une autre influence qui se fait sentir sur les nouvelles accouchées.

Depuis quelques temps, le service d'accouchement de l'hôpital des cliniques, sans être précédemment sous l'influence d'une de ces épidémies qui font plus que décimer les nouvelles accouchées, offre cependant un nombre anormal de fièvres puerpérales avec leur gravité accoutumée. Déjà plusieurs ont succombé. Devant l'impuissance bien constatée des médications habituellement employées, M. P. Dubois s'est décidé à tenter l'usage d'un médicament vanité par certains praticiens depuis quelques années, auquel d'autres n'ont reconnu aucune efficacité, et qui nous semble réclamer de nouvelles expériences pour être apprécié d'une manière définitive. Nous voulons parler de l'acéti.

M. P. Dubois a administré mercredi dernier un gramme de teinture de cette plante à une nouvelle accouchée, placée au n° 34, du service d'accouchements, et qui présentait déjà les symptômes non équivoques de la fièvre puerpérale. La dose a été un peu augmentée hier et aujourd'hui. L'effet de la médication a d'abord paru favorable ; la malade a éprouvé une amélioration sensible dans la journée de mercredi et jeudi. Aujourd'hui vendredi, l'amélioration a diminué, quoiqu'il y ait eu de la fièvre, et la malade semble encore mieux qu'il n'était au moment de l'administration de la première dose de médicament. Nous aurons soin d'informer nos lecteurs des résultats définitifs qu'aura eu cette médication.

Sur un cas de nécrose du fémur. — Emploi d'une nouvelle
pince pour l'extraction de séquestres et l'ablation de por-
tions osseuses.

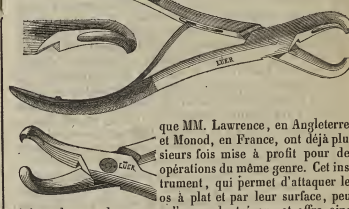
Un jeune malade de dix-huit ans, atteint depuis trois ans d'une nécrose de l'extrémité inférieure du fémur droit, est entré il y a quelques jours dans le service de M. le professeur Nélaton. Malgré des soins prolongés, la maladie n'a cessé de faire des progrès depuis cette époque de son invasion. Le membre inférieur droit offre cette triple déformation caractéristique des vieilles affections du genou : flexion de la jambe sur la cuisse, abduction et rotation en dehors de la

jambe, la pointe du pied étant tournée de ce côté. La partie inférieure de la cuisse est déformée, et présente une tumeur saillante, surtout en avant. Quatre fistules fistuleuses, l'une à 6 centimètres au-dessus de la rotule, l'autre en dehors, juste en avant du tendon du biceps, les deux autres en dedans, répondent à la région malade. Le stylet introduit par la fistule externe arrive directement sur des portions d'os dénudées. La fistule antérieure laisse sortir un fragment osseux, auquel on peut avec l'ongle imprimer de légers mouvements. Enfin le fémur malade n'a que 32 centimètres et demi de longueur, celui du côté sain en ayant 40 à 7 centimètres et demi de moins ; ce qui constitue une différence énorme.

Ce raccourcissement considérable s'explique aisément par l'arrêt de développement de la diaphyse, la maladie ayant commencé à un âge (quinze ans) où les os sont en pleine croissance.

Au milieu de ce désordre, l'articulation du genou est restée parfaitement saine. La déformation, la tumeur, les fistules, la douleur qu'impriment les mouvements siègent au-dessus de cette partie. Un examen attentif fait reconnaître que la position vicieuse du membre dépend, non d'un changement de rapport dans les surfaces articulaires, mais d'une direction anormale de l'os.

M. Nélaton a pensé que ce membre pouvait être conservé. Il s'est déterminé à extraire les séquestres. Voici comment il a pratiqué l'opération : il a fait sur le tendon du triceps, au point culminant de la tumeur, une incision profonde allant jusqu'à l'os ; le tendon a été débridé avec ménagement et le séquestre mis à nu par son extrémité. Le chirurgien a tenté de l'extraire en le saisissant fortement avec un davier ; mais ce séquestre, enragé dans l'os par la transformation, s'est brisé sous l'influence des tractions. Il a donc fallu lui ouvrir une plus large issue. Des pinces de Liston, droites ou courbées angulairement sur leur manche, des tenailles incisives, ont été employées à cette partie de l'opération ; mais M. Nélaton s'est surtout servi avec grand avantage d'une pince incisive d'une forme nouvelle, qu'a imaginée et que lui a remise M. Luër. Nous donnons ici le dessin de cette pince,



que MM. Lawrence, en Angleterre, et Monod, en France, ont déjà plusieurs fois mise à profit pour des opérations du même genre. Cet instrument, qui permet d'attaquer les os à plat et par leur surface, peut éviter, dans quelques cas, l'usage du trépan, et offre ainsi des avantages réels et incontestables. Son caractère distinctif est de présenter des mors demi-cylindriques, en forme de double gouche recourbée sur elle-même dans le sens de sa concavité, de sorte que ces mors entament avec facilité la sur-

faces, d'arriver à des généralités par la comparaison bien plutôt que par les vues de l'esprit, et de les établir par l'analyse et la coordination de tous les caractères plutôt que par des principes trop absolus et trop théoriques ; ce qui arrive quand on ne prend qu'un seul caractère comme point de départ d'une classification. La seconde idée fondamentale est l'obligation imposée à tout trait médecin de chercher avant que possible l'application utile et pratique dans ses investigations scientifiques. Les problèmes qu'a le médecin à résoudre n'ont pas seulement pour objet de satisfaire une vaine curiosité. En face d'une maladie implacable et cruelle, ses efforts doivent toujours tendre à arracher le plus possible de victimes à la souffrance et à la mort.

Sous ce rapport, nous ne saurions trop approuver le but que s'est proposé M. Lebert. Nous ne comprenons pas plus les études anatomiques, microscopiques, etc., sans but pratique, que nous ne comprenons l'étude des mathématiques, par exemple, de la chimie, de l'astronomie, en dehors de leurs applications pratiques à la mécanique, aux diverses industries, à la navigation, etc.

Le résultat final qu'a voulu surtout atteindre M. Lebert, c'est d'apprécier dans l'état du cancer tous les caractères qui s'offrent à l'observation, de séparer toutes les maladies cancéreuses confondues jusqu'ici, et de chercher les moyens de les guérir. Et pour cela, il a dû se créer un système d'études tout nouveau, pousser les dissections beaucoup plus loin qu'on ne l'avait fait avant lui, suivre, dans l'étude des changements morbides, les rapports de toutes les parties qui entrent à l'état normal dans la composition de l'organe, apporter dans les recherches microscopiques une plus grande précision à l'aide d'instruments plus puissants, et enfin, pour couronner l'œuvre, recueillir pendant un cer-

face plane d'un os, ce qui est impossible pour les mors d'une pince ordinaire, soit pince - cisaille, soit pince en forme de tenaille. On peut d'ailleurs diversifier la forme de la nouvelle pince suivant la situation de la partie à enlever, ainsi qu'on le voit dans les deux modèles ci-dessus.

A l'aide de ces moyens, l'opération a pu être heureusement terminée.

La cavité médullaire constituée par l'os de nouvelle formation étant ainsi largement ouverte, on a pu extraire six séquestres de forme et de grandeur diverses, dont l'un, plus volumineux que les autres, est long de 7 centimètres sur 2 de large. Le doigt, introduit dans cette cavité médullaire, a permis de retirer un petit séquestre très éloigné de l'orifice.

Une petite quantité de sang s'est écoulée pendant l'opération. La plaie, laissée ouverte, a été comblée par une charpie mollette; et aujourd'hui, quatrième jour de l'opération, le malade est dans un état très satisfaisant, qui permet d'espérer le plus heureux résultat.

CLINIQUE DÉPARTEMENTALE.

Sur un cas de nécrose du calcaneum.

A M. le professeur Nélaton, mon ancien condisciple.

La lecture de votre article publié dans le numéro 60 de la Gazette des Hôpitaux sur les amputations partielles du pied m'a rappelé la promesse que je vous ai faite, il y a deux ou trois ans, de publier une observation de nécrose du calcaneum qui me paraît devoir intéresser les praticiens sous différents rapports.

En 1846, je fus consulté par M^{lle} L... née F..., de la commune de Caillou, alors âgée de trente-six ans. Cette dame, d'un tempérament lymphatique et nerveux, avait dès l'âge de trente ans commencé à éprouver de la gêne dans les mouvements du pied; plus tard survint de la douleur, puis de la tuméfaction, principalement autour et au-dessous de la malléole externe. Des émissions sanguines locales calmèrent la douleur, mais l'engorgement ne se dissipait jamais entièrement. Dans une période de trois années, ces accidents se sont renouvelés huit ou neuf fois avec la même teneur.

Dependant un traitement médical plus actif flût par s'établir; le gonflement et la douleur augmentèrent, et bientôt se déclara une fistule qui dura trois ans, pendant lesquels M^{lle} L... eut à supporter de cruelles souffrances. Le pus avait fusé en arrière, engorgé les tissus jusqu'à l'attache du tendon d'Achille et même un peu au-dessus; les douleurs, à moitié supportables pendant le jour, devenaient intolérables la nuit; enfin, le matin, un peu de calme survenait, et il y avait un peu de sommeil. L'iodure de potassium, employé pendant quelque temps, avait été utile en ce sens qu'il avait paru combattre l'extrême maigreur qui se reproduisait après sa suppression.

Au prix de n'importe quel sacrifice, M^{lle} L... demandait à être débarrassée de son mal; elle était bien décidée à ne reculer devant aucune nécessité, aussi dure qu'elle dut être.

Y avait-il nécrose ou carie? Telle était la question. Je dois dire que l'exploration à l'aide du stylet ne pouvait rien m'apprendre, la fistule étant, en effet, tellement sinieuse que plusieurs tentatives palpiennes ne aboutirent à rien. Malgré cela, je penchai pour la nécrose, et je ferai remarquer que c'était aussi la manière de voir de M. Lebert, l'ancien officier de santé de l'endroit, qui alors donnait des soins à M^{lle} L... Ce que moi je portait à établir ce diagnostic c'était. 1° ces atroces douleurs de la nuit; 2° la connaissance que j'avais acquise que quelques années auparavant cette dame avait eu au poignet une tumeur qui n'était guérie qu'après la sortie d'une esquille provenant du radius. Je me disais: Puisque autrui a eu la nécrose, pourquoi y aurai-je la carie aujourd'hui? Et d'ailleurs celle-ci s'accompagne si rarement de pareilles douleurs!

Les documents étiologiques, interprétés de fautive manière, ne m'apprirent du reste pas grand' chose; les violentes douleurs nocturnes ne m'ont pas non-plus semblé avoir la signification qu'on leur accordait généralement.

Avant de tenter une opération, je désirais m'adjointre un troisième confrère: M. Guyot, de Solesmes, fut choisi. Je lui fis part de mon diagnostic, du projet que j'avais formé de

débarrasser cette malade; dans ce but; 1° je faisais une incision verticale d'environ 3 centimètres, comprenant la fistule; 2° deux incisions parallèles passant au-dessus et au-dessous de la première, et constituant ainsi un T renversé. J'avais de la sorte deux lambeaux à disséquer. Le postérieur, plus petit, pouvait rendre de grands services, puisqu'il permettait de passer à fond et faciliter l'écoulement du pus; par la dissection du lambeau antérieur, je rendais largement la partie externe du calcaneum. 3° Après ce temps exécuté, le diagnostic se complétait par la possibilité d'introduire un stylet, si tant était qu'un alvéole existât, ou bien nous portions le caustère actuel dans le cas où nous avions affaire à une carie. 4° Enfin trépan, gouge, maillet et leviers se trouvaient disposés pour parer à toute éventualité.

Ce plan était partagé par mes confrères Guyot et Lebert, et nous nous mîmes à jour, je m'empressai d'un stylet, à l'aide duquel je ne tardai pas à pénétrer dans une cavité profonde, au milieu de laquelle vacillait un séquestre. Bien que l'entrée de cette alvéole ne me parût pas proportionnée au volume de la partie gangrénée, l'idée me vint de tenter son extraction avec le secours d'un levier adroit. Ici, l'extrémité était légèrement courbe, plate et étroite. Si je réussissais, j'épargnais le délabrement qu'occasionnent nécessairement soit la gouge et le maillet, préférés par M. le professeur Roux, soit le trépan, instrument de prédilection de Dupuytren pour ces cas-là. L'introduction de ce levier si heureusement approprié à la circonstance se fit assez facilement; mais au moment d'exécuter des mouvements d'abaissement, je produisis des douleurs si violentes, que je craignis un instant d'échouer (et depuis j'ai bien regretté que nous ne connussions pas alors les propriétés anesthésiques de l'éther). Toutefois, je voyais le séquestre tellement s'engager, que je crus ne devoir pas désespérer. Par suite d'un dernier effort, je finis par l'obtenir comme par une véritable élévation. Son volume équivalait à une forte aveline. Aussitôt j'introduis le doigt, et reconnus la cavité tapissée par une membrane granuleuse, assez douce au toucher. Cet état présentait, ainsi que vous l'avez si bien observé, une certaine régularité en désaccord avec les aspérités qu'on remarquait autour du séquestre. Mes confrères vérifièrent le fait, et ne trouvèrent pas plus que moi de parties osseuses dénudées. Après avoir embrassé toutes les précautions pour notre opération je guérisse sûre et assez promptement.

Dès la première nuit qui suivit l'opération, le sommeil se rétablit d'emblée, et les douleurs disparurent pour toujours. Pendant un mois la suppuration fut assez abondante, puis bientôt elle commença à tarir, pour ne plus donner qu'un suintement insignifiant qui pourtant dura environ un an.

Nous avons cru devoir pendant plusieurs mois administrer des modificatifs acides, tels que l'iodure de potassium, l'huile de foie de morue, etc. Il y a eu six ans en avril que l'opération a été pratiquée, et nous pouvons assurer que M^{lle} L... jouit de la meilleure santé possible depuis ce temps-là.

Avant de rédiger cette observation j'ai vu votre opéree, qui ne boite pas du tout, bien que j'aie constaté un affaissement de 1 centimètre en mesurant de la pointe de la malléole externe au niveau de la plante du pied; ce qui prouve qu'il n'y a pas eu reproduction de la portion perdue.

A l'époque où cette opération a été pratiquée, les annales de la science possédaient peu de ces cas, dont l'inventaire n'est pas encore bien long aujourd'hui. Les ouvrages didactiques n'en parlaient presque pas. Je n'ai trouvé, à part quelques renseignements empruntés à M. Rognetta, et consignés dans le Dictionnaire des Dictionnaires de M. le docteur Fabre.

Le diagnostic n'en était pas non plus très avancé; car le travail d'aiguilles si remarquable de M. Malpaigne, inséré dans la Revue médicale de 1843, ne comprend guère, si je ne me trompe, que l'histoire de la nécrose qui survient chez les tumeurs acrochordales et dans laquelle le pied a été comparé à celui de l'épithème. Ici la déformation du pied ne présentait rien de semblable.

De votre côté, mon cher condisciple, vous nous avez appris à ne plus considérer la nécrose des os spongieux comme une lésion rare, opinion que je professais déjà M. Jules Cloquet; vous en avez étudié le mécanisme avec cette précision qui distingue vos travaux. Mais, malgré tout ce qui a été dit de

l'étiologie de la gangrène des os, vous conveziez avec moi que cette partie de son histoire est encore très obscure. C'est déjà beaucoup que son diagnostic s'avance, et le crois que bientôt les mutilations nécessaires jusqu'à la perte de l'os disparaîtront pour faire place à une chirurgie éminemment conservatrice. Puisse cette observation contribuer à un résultat si désirable.

J'ai, depuis trois ans, un bel exemple de tumeur sanguinolente du petit bassin avec des circonstances remarquables qui en font une variété curieuse; je l'ajouterais, aussitôt que je pourrai, à ceux que vous avez rassemblés et publiés dernièrement. J'ai demandé pour cela des renseignements à M. Watebled, officier de santé à Busigny, avec lequel j'ai observé ce fait si intéressant.

Une autre fois, je vous exposerai quelques considérations à propos des hémorrhagies du poignet et principalement de la paume de la main, et j'espère que vous ne les trouverez pas dépourvues d'utilité.

Dieux-guy, monsieur et ancien condisciple, le mieux souvenir que n'ont pas effacé quatre lustres révolus.

Le Cateau, 28 mai 1852.

PETEL.

Granules de digitale sans digitale.

Par MM. HOMOLLE et QUENTEN.

Certains des granules de digitale du commerce ayant, par des raisons qu'il est inutile de rapporter ici, attiré notre attention, nous voulûmes en apprécier la qualité. Nous ne fîmes pas peu surpris de constater, dès le premier examen, qu'ils étaient complètement dénués d'amertume et que par conséquent ils ne devaient point renfermer de digitale.

En effet, celle-ci est tellement amère, que par le seul fait d'avoir goûté ces granules et d'y avoir constaté l'absence d'amertume, le doute ne nous était pas possible.

Mais une question doit se présenter tout naturellement à notre esprit: Avant-on confectionné ces granules en supprimant par avance la digitale; ou bien, tout en faisant entrer celle-ci dans leur composition, ne l'aurait-on pas détruite par des manipulations intempestives pendant leur préparation? La digitale, comme nous l'avons dit ailleurs, est si facile à détruire ou à altérer lorsqu'on la place dans de certaines conditions, que nous pouvions très bien; que nous devions même nous poser la question d'il s'agit.

Sans doute le malade qui, mis sous espoir dans la vertu d'un médicament et qui se voit déçu dans son attente, éprouve quelque peu que l'inefficacité de ce médicament tient à l'absence du principe actif ou à son altération, à sa destruction ultérieure; mais, à un autre point de vue, on comprend toute l'importance de reconnaître si c'est volontairement et sans le savoir que le préparateur livre au public un médicament inerte, un remède sans vertu.

Il nous était facile, dans la circonstance dont il s'agit, à distinguer auquel des deux cas nous avions affaire, attendu que la digitale, lorsqu'elle est altérée et a perdu son principe actif qui constitue un de ses caractères, conserve encore la propriété de verdir par l'acide chlorhydrique.

En conséquence, nous avons pris vingt des granules suspects; nous les avons réduits en poudre et mis en contact pendant vingt-quatre heures dans un petit ballon avec 15 grammes d'alcool à 90°; puis le liquide a été filtré et évaporé.

Pour point de comparaison, une pareille expérience a été faite avec vingt granules de digitale, dont la bonne préparation et la qualité nous étaient assurées.

Voici les résultats comparatifs obtenus avec les deux produits enlevés par l'alcool.

N° 1. Granules suspects.	N° 2. Granules de qualité connue.
Couche mince, transparente, d'un blond-paille, légèrement déliquescence. Pese 0,06.	Couche mince, transparente, plus pâle que la première, n'ayant que faiblement l'humidité, de l'air, pesant 0,07 (1).

(1) La faible déliquescence est constatée d'être attribuée à une petite quantité de sucre météorologique qui se trouve toujours dans le sucre en poudre.

Ces deux malades, M. Lebert n'a pas voulu méconnaître leurs rapports d'analogie. La marche enflammatoire, la diffusion, la tendance aux récidives sur place ne permettent pas de regarder le cancer comme une affection localisée, limitée, circonscrite.

Vient ensuite la pathologie générale du cancer; l'auteur le suit depuis son début, sa première apparition, pendant son accroissement et jusqu'à son ulcération; puis il passe aux symptômes physiologiques, à l'altération des grandes fonctions, digestion, circulation, innervation. Le cancer a toujours un retentissement plus ou moins profond sur la santé générale, et exerce un trouble constitutionnel profond, comme le prouve la mort dans le dernier degré du marasme chez ceux même qui n'ont pas de symptômes de localisation cancéreuse secondaire.

Qu'il s'agisse d'un cancer primitif ou d'un cancer métastatique, tout le monde s'accorde et M. Lebert ne fait que le répéter, l'insuffisance des notions qu'on s'est faites de la science sur ce sujet. Pour les causes extérieures, physiques et morales, pour l'hérédité, causes dont on a toujours été porté à exagérer l'influence, l'auteur cherche à réduire leur rôle à sa juste valeur, et ici, une courte, mais fort instructive digression sur le cancer observé chez les animaux est un exemple des nombreux enseignements que peut-être la pathologie comparée est appelée à rendre à la pathologie humaine.

Le titre de livre, *Traité du cancer et des affections cancéreuses confondues avec le cancer*, indiquait déjà combien M. Lebert avait dessein d'embrasser une vaste matière. Mais dans cette partie de son livre consacrée aux généralités, il n'a dû et ne peut présenter que des considérations sommaires fort abrégées, ce point de l'histoire du cancer faisant, dans chacun des articles où sont étudiées les maladies cancéreuses des organes ou des appareils, le sujet

tain nombre d'années l'histoire détaillée de beaucoup de malades, à l'aborder l'analyse d'après de longues études cliniques, ou un mot resté à l'interpréter exactement.

Maintenant que nous avons exposé d'après M. Lebert lui-même, les méthodes qu'il a dû mettre en œuvre, la marche qu'il a suivie, les lois qu'il s'est imposées, examinons rapidement les détails du plan général de l'ouvrage.

Le livre de M. Lebert est divisé en deux parties, l'une qui comprend l'histoire générale du cancer, l'autre, l'histoire de la maladie dans chacun des divers organes ou appareils de l'organisme.

La première partie se compose de quatre chapitres. L'auteur, après avoir donné du cancer une définition fort exacte, mais qui ne paraît pas devoir être trop longue, d'être plutôt une description que la définition, expose les caractères physiques, chimiques et microscopiques du cancer. Il cherche à démontrer que, dans nombre de cas, on peut, à l'œil nu, distinguer le tissu cancéreux de tout autre tissu pathologique; et, sans prétendre que ce tissu a des caractères très qu'on ne pourrait les retrouver dans la nature nulle part ailleurs que dans le cancer, il affirme néanmoins qu'un produit morbide étant donné, le clinicien suffisamment versé dans les études microscopiques peut, dans presque tous les cas, déterminer avec la microscopie s'il s'agit d'un cancer ou non.

Pour M. Lebert, le cancer est un squirrhe cancéroïde, cancer hématoïde, mélanique, etc. C'est toujours une seule et même maladie, dont les formes extérieures varient, mais dont la nature ne varie jamais. Il n'est pas la suite d'une affection d'une autre nature; il est primitivement local, d'emblée idiopathique et conserve ce caractère pendant toute sa durée. Ainsi, cette prétendue dégéné-

rescence ne serait jamais la conséquence d'une maladie primitivement cancéreuse.

L'étude du développement du cancer n'a pas fourni à M. Lebert le sujet de ses études les plus originales et les plus riches en détails, dans lesquelles il examine les modifications qu'entraînent les divers états de la circulation. On remarquera, dans ce qui trait à l'extension du cancer, la distinction qu'établit l'auteur entre la propagation locale et la généralisation, le cancer primitif propagé, le cancer successif, secondaire. Préjuge de la fréquence avec laquelle survient la mort dans ces cas où l'étendue de la lésion locale ne rend pas compte de la gravité des phénomènes généraux, M. Lebert a, dans ses autopsies, soumis toutes les lésions non cancéreuses à l'examen le plus attentif, et il a constaté jusqu'à quel point les lésions cancéreuses influencent la nutrition, laquelle trouble la circulation, provoque des états pleuro-pneumoniques et entraîne même la coagulation du sang dans les gros vaisseaux. Pour ne citer, en passant, qu'un des résultats de recherches de M. Lebert sous ce point de vue, il est arrivé à ce fait curieux, que les cancéreux peuvent parfaitement devenir tuberculeux, mais que jamais on n'a vu le tubercule donner naissance, pendant le cours de ses progrès, à une maladie cancéreuse.

Dans ce chapitre, l'auteur, en terminant, traite du cancer, jusqu'ici confondu avec le cancer, à tort, suivant lui, puisque le cancer est une maladie locale, tandis que le cancer est toujours d'essence une affection générale dont l'économie entière se trouve infectée. Le cancer subit aux éléments normaux des éléments nouveaux; tandis que le cancer n'est constitué, au contraire, que par l'exagération, l'hypertrophie, l'inflammation d'éléments physiologiques hypercritiques ou hypertrophiques. Toutefois, on distinguait

Ge Journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au bureau du Journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois . . .	8 fr. 50 c.
ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois	16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an	30 »

GRÈCE, HOLLANDE, PIÉMONT,	Trois mois	9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE,	Six mois	17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an	33 »

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois	40 fr.
GIBRALTAR.	Six mois	30 »
	Un an	20 »

PARIS, LE 7 JUIN 1852.

Hygiène publique.

DE LA SUPPRESSION DES FABRIQUES DE CÉRUSE.

SOMMAIRE. — Paris. Hygiène publique. De la suppression des fabriques de céruse. — HOPITAL COCHIN (M. Maigneuvre). Leçons cliniques sur les affections cancéreuses. — Cancers. Malignité, métastases et récidives. — Des navires et des tumeurs érectiles. — Société de chirurgie, séance du 26 mai. — Chronique et nouvelles.

Dans son remarquable mémoire sur l'industrie de la peinture au blanc de zinc, M. le Dr Bouchut conseillant à l'administration, dans l'intérêt de la santé des ouvriers, d'écarter la peinture à la céruse de tous les travaux publics, afin d'arriver par un bon exemple et une protection éclairée à remplacer une industrie des plus insalubres par une industrie à peu près complètement exempte d'inconvénients. L'empressement que mit l'Académie de médecine à s'associer à ce vœu, dans sa séance du 4 novembre 1851, montra suffisamment que, si cette savante compagnie ne conseillait pas un moyen plus radical et plus prompt, c'est que l'appréciation de ce moyen l'aurait engendré dans des considérations économiques qui doivent rester étrangères à ses travaux. C'est à un motif semblable qu'il faut attribuer la circospection de la commission de l'Institut, qui, en 1849, déclina à M. Leclaire la belle récompense destinée à ceux qui trouvent les moyens de rendre une profession moins insalubre.

Les quelques détails qui précèdent expliqueront facilement la faveur avec laquelle a été accueilli par tous les médecins, et en général par tous les hommes qui travaillent à l'amélioration de la santé du peuple, le vœu de la prochaine suppression des fabriques de céruse. Ce bruit ayant pris depuis quelques jours plus d'existence, il ne sera peut-être pas inutile de rappeler un peu de mots les motifs qui feraient accepter comme un bienfait la mesure projetée par l'administration.

A la demande de la préfecture de police, l'administration des hôpitaux fait dresser chaque année l'état des malades traités dans chacun de ses établissements pour les affections produites par les émanations de plomb. Ces états constatent qu'il est entré dans les hôpitaux de Paris, pendant les dix années 1838 à 1847, 3,142 individus atteints de maladies dites saturnines, parmi lesquels 112 ont succombé. Ce serait donc une moyenne annuelle de 314 malades et de 11 morts. Mais cette moyenne est évidemment inférieure à la moyenne réelle. Ceux de nos lecteurs qui, comme nous, ont passé par l'intérieur des hôpitaux, savent jusqu'à quel point ces tableaux sont infidèles, infidèles d'abord, parce que tous les cas de maladie saturnine évidente sont loin d'être mentionnés (1), et ensuite parce que le diagnostic de plusieurs affections qui reconnaissent la même origine reste incertain faute de renseignements de la part des malades, ou pour d'autres raisons qui ne concernent que le médecin. On peut donc, en prenant une évaluation très modérée, porter à 400 le nombre des malades traités dans les hôpitaux de Paris pour des maladies saturnines, et à 15 le nombre des morts.

Les trois cinquièmes (1,898 sur 3,142) des malades inscrits sur les états de l'administration sont des ouvriers occupés dans les fabriques de céruse et de minium, les deux autres cinquièmes sont des ouvriers qui emploient ces produits (peintres, broyeurs, fabricants de cartes dits porcelaines, etc.) ; mais presque tous les malades non inscrits appartiennent à cette dernière catégorie, et il est bien facile d'en comprendre la raison. Lorsqu'un ouvrier sort d'une fabrique pour entrer à l'hôpital, il en fait mention sur les registres d'entrée de l'hôpital ; de plus, l'événement est donné d'avance sur la nature de sa maladie ; double raison pour qu'il se trouve inscrit sur les tableaux des maladies saturnines.

Ce ne sont pas là des détails oiseux ou d'un simple intérêt scientifique ; ils ont, au contraire, une importance capitale, en ce qu'ils prouvent qu'alors même qu'on parviendrait à détruire presque complètement les dangers de la fabrication de la céruse, comme paraissent y être parvenus les fabricants de la grande et belle usine de Lille, on ne remédierait par là qu'à des maux moins malheureux causés par les préparations de plomb. En effet, si dans les hôpitaux de Paris la moitié des malades atteints d'affections saturnines sont des ouvriers cérusiers, la totalité de ceux qu'on traite à domicile sont des peintres, des broyeurs de couleurs, etc. Il en est de même des malades qui existent dans toute l'étendue de la France, moins ceux de quelques localités où existent les fabriques de céruse. À quel chiffre s'élèvent ces malades ? C'est ce que nous ne saurions dire ; et il est singulier, en même temps que très regrettable, qu'aucun des auteurs qui ont traité des maladies saturnines n'ait songé à faire des recherches pour arriver au moins à une approximation fondée. En l'absence de tout document, voici l'évaluation qui nous paraît la plus probable :

En portant à 200 le nombre des malades traités à domicile pour des affections saturnines (c'est-à-dire à un nombre égal à celui des malades qu'on traite dans les hôpitaux, abstraction faite des ouvriers cérusiers), nous croyons être au-dessous du chiffre réel. Sur ces 200 malades, il y aura 4 décès ; ce qui donne, en résumé, un total de 400 malades et de 14 morts pour les ouvriers qui emploient les préparations de plomb. Si les professions auxquelles appartiennent ces malades (et celle de peintre est presque la seule) étaient dans la même proportion dans les départements qu'à Paris, on arriverait aux chiffres de 14,400 malades et de 511 décès pour le reste de la France. Mais cette proportion est évidemment beaucoup trop élevée. Peut-être se rapprocherait-on beaucoup de la vérité en la réduisant des neuf dixièmes ; il resterait alors 1,440 malades et 51 décès. Ces chiffres, ajoutés à ceux que fournit la statistique de Paris, et à ceux que fournirait la statistique des fabriques de province, conduisent, en définitive, à un total de plus de 2,000 malades et d'environ 80 décès.

An point de vue de l'humanité, tel est donc le triste état de choses que ferait disparaître la suppression des fabriques de céruse. Mais, sans mettre en comparaison avec ce premier bienfait les avantages économiques qui résulteraient de cette salutaire mesure, nous pensons néanmoins qu'ils sont assez importants pour être pris en considération.

Dans les hôpitaux de Paris, la moyenne du séjour des malades atteints d'affections saturnines est d'un peu plus de 16 jours ; mais si l'on fait bien que ce chiffre représente le nombre de journées de travail perdues pour les malheureux qui sont obligés de venir réclamer les secours de l'art. Tous suspendent leurs travaux un ou plusieurs jours avant d'entrer à l'hôpital, et ne peuvent les reprendre que quelques jours après leur sortie. Un certain nombre ne sortent que soulagés ; ils restent pendant des mois, des années, et même toute leur vie sujets à des accidents ou à des infirmités qui empêchent tout travail, soit momentanément, soit d'une manière permanente. Beaucoup parmi les peintres, et tous les cérusiers sans exception, sont obligés de renoncer à une profession qui leur a demandé de longues années d'apprentissage. Voilà donc, outre le nombre de journées de travail perdues, une perturbation considérable apportée dans la carrière d'un grand nombre d'ouvriers, et personne n'ignore combien une telle perturbation entraîne de misère à sa suite, combien elle diminue la quantité et la qualité de la production industrielle.

Enfin, pour ne faire que mentionner une considération qui doit être la dernière, il est évident que, si la fabrication de la céruse pouvait être supprimée, l'absence des maux qu'elle produit allégerait d'autant les charges de la charité publique et privée ; les hôpitaux de Paris, en particulier, économiseraient annuellement 16 à 17,000 journées de malades, et les hospices seraient déchargés d'un certain nombre de ces malheureux incurables pour lesquels, on le sait, nos établissements hospitaliers sont si loin d'être suffisants.

Nul doute ne peut donc être élevé sur les immenses avantages qu'il y aurait, au point de vue de l'hygiène publique, à supprimer la fabrication de la céruse. Mais ce motif, quelque puissant qu'il soit, ne pouvait décider l'administration à prendre une mesure aussi grave ; en présence des nécessités créées par les arts et la civilisation, il était nécessaire de trouver un autre produit qui, non-seulement fût sans influence fâcheuse sur la santé des ouvriers, mais qui en outre répondît aussi bien que la céruse aux besoins des arts et de l'industrie. Le blanc de zinc remplit-il ces deux conditions ? C'est ce que nous examinerons dans notre prochain numéro. — H. de Castelnaux.

HOPITAL COCHIN. — M. MAIGNEUVE.

Leçons cliniques sur les affections cancéreuses.

(Suite. — Voir les nos 14, 26 février ; 6, 16, 27 mars ; 10, 27 avril ; 6 et 25 mai.)

DIXIÈME LEÇON. — Des différentes formes du cancer en particulier.

En parlant du cancer en général, nous avons dit que le tissu cancéreux pouvait présenter dans sa forme, sa texture et son évolution, des différences importantes dues à la prédominance de certains éléments accessoires. Ces différences sont telles, que tous les praticiens ont senti la nécessité d'établir, dans le cancer, de grandes divisions. Dans lesquelles se groupent d'une manière naturelle les variétés infinies de cette production morbide.

Sous le nom d'encéphaloïde, on comprend tous les cancers dans lesquels l'élément ou la cellule spécifique forme une matière molle contenue par un tissu cellulo-vasculaire très fin, ce qui lui donne l'aspect de la matière cérébrale.

Comme variété secondaire, cette division principale comprend le fongus hémaloïde, dans lequel l'élément vasculaire prédomine à une manière remarquable, et le cancer mélanique, où mélanose, dont les cellules spécifiques sont infiltrées d'une matière colorante noire, analogue à la sépia.

Sous le nom de squirrhe, se rangent tous les cancers dans lesquels l'élément caractéristique est mélangé dans des proportions minimes avec un tissu fibreux, dense et serré, qui donne à la tumeur une dureté considérable analogue à celle du cartilage. Enfin, quand, au lieu d'une trame cellulo-vasculaire ou fibreuse, l'élément cancéreux a pour support une matière demi-transparente et molle comme de la gelée de stange, le cancer est dit colloïde.

Si chacune des formes du cancer n'avait d'intérêt que sous le point de vue histologique, nous les aurions volontiers passées sous silence ; mais elles empruntent aux éléments accessoires qui leur donnent leur physiologie des différences majeures dans leur marche, leur évolution, leur pronostic et leur traitement ; et, sous ce rapport, il est d'un haut intérêt pratique de les étudier en détail.

§ 1^{re}. De l'encéphaloïde, ou cancer vasculaire.

Ce nom lui a été donné par Laënnec à cause de sa ressemblance avec la matière cérébrale. En effet, cette ressemblance est telle, que tous les auteurs l'ont signalée alors même qu'ils donnaient à cette forme du cancer un nom différent.

Anatomie pathologique. — Avant de réviser son aspect caractéristique, le cancer encéphaloïde présente une période transitoire ordinairement très courte, et dans laquelle il est dit encéphaloïde à l'état de crudité ; c'est le cancer solénoïde de quelques auteurs. Il est alors d'un blanc opale ou bleuâtre ; quelquefois gris de perle ou jaune. Mais lorsque l'élément vasculaire s'est développé, il perd peu à peu de sa consistance, et forme bientôt une pulpe homogène d'un blanc laiteux parsemée souvent de points rosés ou bien même uniformément colorée en rouge pâle. Dans ces conditions, le tissu encéphaloïde est mou, et se laisse écraser facilement sous le doigt.

Examiné dans sa texture, il laisse apercevoir :
1^{re} Une substance propre, ou matière encéphaloïde ;
2^e Une trame celluleuse particulière ;
3^e Des vaisseaux sanguins.

1^{re} Matière encéphaloïde. — 2^e Trame celluleuse.

Elle se présente sous l'aspect d'une substance semi-liquide, blanche, pulpeuse, que l'on extrait facilement par le gratage. C'est elle qui constitue la plus grande portion de la tumeur, et qui en est l'élément essentiel. Le microscope démontre qu'elle est essentiellement formée de l'élément can-

(1) M. Chevallier, dans son rapport à la Société d'encouragement, a cité à l'appui de cette assertion le fait suivant, qui n'est qu'une des nombreuses preuves qu'on pourrait invoquer. Un nommé H., ouvrier peintre qui était entré trois fois à l'hôpital pendant pendant des années, pour des affections cancéreuses, et qui avait eu sa possession un certificat de l'hôpital constatant la nature de sa maladie, n'était pas porté sur le tableau une seule fois.

céreux proprement dit, c'est-à-dire de cellules spécifiques et de noyaux. Elle est composée d'un tissu cellulaire très fin, peu abondant, qui soutient dans ses aréoles délicates la matrice pulpeuse dont nous venons de parler. Cette trame cellulaire, que Laennec comparait à la pie-mère, se continue souvent avec une enveloppe extérieure de même nature, et supporte le lacin vasculaire qui pénètre la tumeur. C'est à la disposition de cette trame que les tumeurs encéphaliques doivent le plus souvent les variétés d'aspect qu'elles présentent, et surtout leur forme plus ou moins lobulée.

3° Vaisseaux sanguins.

Un des caractères les plus remarquables du cancer encéphaloïde consiste dans la grande vascularité de son tissu, laquelle résulte surtout du développement extrêmement considérable du réseau artériel.

M. le professeur Bérard, auquel on doit à ce sujet des recherches intéressantes, avait, sur la foi de quelques expériences insuffisantes, pensé que, par une exception singulière, le tissu encéphaloïde ne contenait que des artères, et qu'il était entièrement dépourvu de veines et de vaisseaux lymphatiques.

Après injection des artères et des veines sur un homme qui portait de chaque côté du cou des tumeurs encéphaliques, il observa, dit-il, une turgescence notable de ces tumeurs pendant que l'on poussait l'injection artérielle. La capsule cellulo-fibreuse qui les entourait était couverte d'un réseau vasculaire formé par des artères nombreuses et fréquemment anastomosées. Après avoir divisé ces tumeurs, dont quelques-unes étaient formées d'encéphaloïde à l'état curé, tandis que d'autres étaient en voie de ramollissement, il remarqua ce fait, que l'abondance du réseau vasculaire était en raison directe du degré de ramollissement du cancer.

Dans les points où l'encéphaloïde était encore à l'état curé, on apercevait à peine quelques vaisseaux très fins, et les surfaces divisées ne présentaient qu'une teinte rose à peine sensible. Dans les parties en voie de ramollissement, les vaisseaux artériels, au contraire, y formaient un réseau des plus riches qui semblait contenir entre ses mailles la matrice cérébro-fibrineuse. Enfin, dans les parties où le ramollissement était complet, la matrice de l'injection formait de véritables épanchements analogues à ceux de l'apoplexie.

L'injection veineuse, ajoute l'auteur, donna des résultats bien différents. A l'extérieur, les vaisseaux constituaient un plexus assez considérable; mais, dans l'intérieur, les masses encéphaliques ne présentaient pas un seul vestige de cette injection, bien que les capillaires veineux des parties voisines fussent parfaitement remplis.

Il résultait de ces recherches que, par une exception bizarre, le cancer encéphaloïde serait doué d'une circulation toute spéciale; mais, pour admettre un semblable fait, il fallait plus qu'une autorité, quelque imposante qu'elle puisse être: aussi de nombreux observateurs ont-ils exprimé de nouveau la question, et leurs recherches ont donné des résultats complètement opposés à ceux de l'illustre professeur. M. Lebert possède dans sa collection de très beaux dessins qui ne permettent aucun doute; et, pour ma part, dit M. Raison, j'ai constaté nombre de fois l'existence d'un réseau vasculaire des plus riches dans les productions des encéphaloïdes.

Quoi qu'il en soit, la vascularité du tissu encéphaloïde est un des points les plus curieux de son histoire; c'est par là qu'il se distingue essentiellement du squirrhe et du cancer colloïde. A cette disposition se rattachent les diverses nuances de coloration qu'il présente, les grands épanchements apoplectiformes, les masses fibreuses qu'on trouve dans son intérieur lorsqu'il est ramolli, ainsi que les hémorragies qu'il fournit après son ulcération.

On n'a pas remarqué que les tumeurs encéphaliques de nerfs qui leur soient propres, ceux qu'on y aperçoit appartiennent aux organes envahis par la production morbide; cette absence de nerfs est vraiment remarquable dans un tissu qui souvent est le siège des plus vives douleurs.

Dans ses manifestations, le cancer encéphaloïde ne respecte aucun tissu, aucun organe, ou le voit se développer partout, aussi bien dans les os que la substance cérébrale que dans le tissu cellulaire et les glandes. Son mode de propagation dans le lieu où il se développe diffère peu de celui du cancer en général; cependant nous signalerons une particularité anatomo-pathologique qui n'appartient qu'à lui. Toutes les variétés du cancer peuvent ulcérer ou détruire les vaisseaux sanguins les plus volumineux; mais c'est le cancer encéphaloïde seul que l'on voit détruire les parois des veines et des lymphatiques, pour pénétrer ensuite dans l'intérieur de ces vaisseaux, dont elles obtiennent le calibre à des distances quelquefois considérables.

Le cancer encéphaloïde peut se présenter sous trois formes principales: à l'état d'infiltration, de tumeurs enkystées ou bien de masses irrégulièrement circonscrites.

1° A l'état d'infiltration, la matrice encéphaloïde se trouve mêlée à la trame fine des organes, pénètre leurs interstices et semble se substituer, molécule à molécule, à leur tissu propre, de sorte que, malgré l'envahissement de la matrice cancéreuse, les parties conservent longtemps encore leur disposition anatomique normale; c'est à cette variété que l'on a donné le nom de dégénérescence cancéreuse; elle est beaucoup plus rare dans l'encéphaloïde que dans le squirrhe. Nous en avons toutefois observé plusieurs exemples remarquables à la lèvre inférieure, à la langue et au col de l'utérus. Il n'est pas rare non plus de la rencontrer dans le tissu osseux.

2° A l'état de tumeur enkystée, c'est une forme fréquente dans la variété de cancers qui ne occupent; la matrice cérébro-fibrineuse constitue des agglomérations circonscrites qui, refoulant les parties voisines, forment aux dépens de leur tissu cellulaire un véritable kyste; peut-être cette enveloppe

celluleuse n'est-elle pas simplement le résultat d'une circonstance fortuite et son évolution est elle essentiellement liée à celle du cancer lui-même. Toujours est-il que ces kystes sont, en général, toujours transparents, d'aspect parfois cartilagineux, que leur face interne est doublée d'un feuillet vasculaire dont les prolongements nombreux pénétrèrent dans la tumeur en suivant les divisions de la trame celluleuse proprement dite. Ces kystes ne tiennent, en général, aux parties voisines que par un tissu lamelleux très lâche et facile à déchirer; aussi les tumeurs de ce genre sont-elles en général d'une mobilité remarquable et d'une encapsulation facile.

3° A l'état de masses irrégulièrement circonscrites; le cancer encéphaloïde à la forme extérieure des tumeurs enkystées; mais, au lieu d'être isolé des parties voisines par une enveloppe cellulo-fibreuse, on le voit se confondre avec elles et pénétrer leur tissu à une profondeur variée. C'est de toutes les formes du cancer encéphaloïde celle que l'on observe le plus fréquemment; de là le cas précepte donné par les praticiens expérimentés de dépasser toujours largement les limites apparentes de ces sortes de tumeurs quand on en pratique l'extirpation ou qu'on les détruit avec le caustique.

Causes. — De toutes les variétés du cancer, l'encéphaloïde est sans contredit la plus commune; c'est elle que l'on rencontre presque exclusivement dans l'enfance et dans la jeunesse, ainsi que vous pouvez vous en convaincre par les faits que vous avez encore récemment vus en venant par l'agglutination, elle est encore plus fréquente que le vieillissement, elle ne le cède que bien peu au squirrhe; enfin, et ce fait remarquable a depuis longtemps été signalé par M. Récamier, l'encéphaloïde est presque l'unique forme sous laquelle se présente le cancer à l'état de récurrence, quelle qu'ait été du reste sa manifestation première.

Signes. Diagnostic. — Nous ne reviendrons pas ici sur les symptômes communs à toutes les variétés du cancer. Nous rappellerons seulement qu'en cette qualité l'encéphaloïde survient sans causes extérieures appréciables, qu'il se développe d'une manière insidieuse, avec lenteur d'abord et sans déterminer de troubles dans les fonctions générales, mais aussi sans jamais rétrograder; qu'il est le siège de douleurs spécifiques, qu'il envahit progressivement les tissus au milieu desquels il se développe, qu'il les détruit et donne lieu à des ulcérations profondes et saignieuses; qu'il produit l'engorgement des ganglions, infecte l'organisme en déterminant la cachexie; qu'enfin il repousse avec une opiniâtreté désespérante; mais, à côté de ces symptômes communs, il en est plusieurs qui lui sont propres.

Les tumeurs qu'il forme sont toujours élastiques à leur début; jamais elles ne présentent la dureté du squirrhe, ou des tumeurs fibreuses; souvent elles sont molles et comme fluctuantes, ce qui permet de les confondre avec des abcès froids et autres tumeurs liquides. Quand leur système vasculaire est largement développé, elles sont le siège de pulsations appréciables au toucher et à la suite, et simulent des tumeurs érectiles, ou des tumeurs anévrysmales. Avenant tardivement au cancer, on présente une marche assez rapide. On le voit parcourir ses différentes périodes, déterminer la cachexie générale avec une rapidité quelquefois terrible. Arrivé à l'état d'ulcération, il donne lieu à des hémorragies abondantes et fréquemment répétées. Les fongosités qui naissent des surfaces ulcérées sont molles, volumineuses, et saignent au moindre contact. Malgré la rapidité de son développement, l'encéphaloïde est généralement moins douloureux que le squirrhe; il présente même des variétés presque indolores.

A l'état de tumeur, l'encéphaloïde a souvent donné lieu à des erreurs de diagnostic. Sa forme, son volume, sa consistance, son évolution lente et chronique sont des caractères que se retrouvent dans plusieurs autres affections; les douleurs lancinantes mêmes, bien que constituant un des signes les plus positifs des affections cancéreuses, ne sont pas toujours tellement tranchées qu'elles puissent servir à lever tous les doutes. A l'état d'ulcération, l'encéphaloïde est généralement plus facile à diagnostiquer, et l'on peut toujours sans inconvénient pour le malade donner un diagnostic une précision rigoureuse, en sommetant à l'examen microscopique quelques portions des fongosités qui s'élevaient à sa surface. Nous insistons sur ce moyen de contrôle, parce qu'il n'est pas encore aussi généralement employé qu'il le mérite de l'être, et qu'en réalité lui seul, dans l'état actuel de la science, peut donner une indication certaine.

Prognostic. — Nous avons vu que le cancer était l'une des maladies les plus réfractaires aux ressources de l'art; mais dans les différentes variétés de cette affection, il existe des nuances. Beaucoup de praticiens, considérant la rapidité ordinaire d'évolution de l'encéphaloïde, l'ont regardé comme le plus redoutable de toutes les espèces de cancer. Cette opinion ne doit pas être admise d'une manière absolue. Certamment le cancer encéphaloïde, abandonné à lui-même, est, en général, plus promptement funeste que le squirrhe ou le cancer colloïde; mais l'expérience prouve que c'est dans cette variété du cancer que l'on a le plus souvent obtenu par l'opération des guérisons durables.

Je connais une dame qui, deux fois opérée d'un encéphaloïde ulcéré du sein, resta guérie depuis vingt-six ans. La plupart des malades qui après l'opération ont pu jouir d'une certaine nombre d'années d'existence exempte de récurrence porteraient des affections cancéreuses de la variété encéphaloïde. Nous devons dire cependant qu'aucune autre espèce de cancer ne présente une marche aussi rapide que l'encéphaloïde dans certaines circonstances. Nous avons vu des malades mourir en moins de six mois, à partir de la première apparition du mal.

Traitement. — De ces considérations il résulte que, de tous les cancers, l'encéphaloïde est celui que la chirurgie doit attaquer avec le plus de vigueur. Abandonné à lui-même, il

est rapidement mortel. Le traitement chirurgical retardé souvent sa marche, et pallie surtout fréquemment les accidents auxquels donne lieu son évolution.

A l'état de tumeur enkystée ou circonscrite, il réclame ordinairement l'opération par le bistouri ou la ligature; mais quand il est ulcéré ou diffus, la cautérisation doit être préférée. La mollesse de son tissu se prête admirablement à l'action destructive des caustiques, et ceux-ci ont le grand avantage de s'opposer efficacement aux hémorragies, qui sont l'un des accidents les plus redoutables de cette variété de cancer.

Docteur Alexis Favrot.

CLINIQUE RURALE.

Mauvaise conformation et rétrécissement du bassin. — Perforation du crâne du fœtus. — Céphalotripsie. — Gésitation.

La femme qui fait le sujet de cette observation était âgée de vingt-cinq ans, primipare et terme. Elle fut accouchée le 13 mai 1851, par M. le docteur Pillore (de Rouen), en présence de M. Vireloy, médecin ordinaire de la malade, de MM. Helot, Mayas, Ducloux et Bouteiller fils, et enfin de M^{lle} Lepicard, sage-femme de l'Hôtel-Dieu de cette ville.

Voici quelles étaient les circonstances:

1° Du côté de l'enfant. — Il était mort depuis vingt-quatre heures, du méconisme s'écoulait; on n'entendait plus aucun bruit en auscultant l'utérus; enfin on ne sentait plus les battements du cordon, comme cela avait été possible la veille à travers les membranes.

2° Du côté de la mère. — Le bassin offrait, par la mensuration avec le doigt, un diamètre antéro-postérieur qui n'avait pas plus de 7 centimètres à 7 centimètres et 1/2, l'antérieur, il y avait chez cette femme, qui est petite, plus de 12 centimètres (un pouce et demi) de différence entre la hauteur des deux épines iliaques antérieures et supérieures; celle de gauche est plus basse. L'épave droite est plus élevée que la gauche.

Enfin l'angle formé par les axes des deux détroits est plus aigu que dans l'état normal.

Il y avait trois jours, à partir du 10, que cette malheureuse femme avait commencé à souffrir. Les douleurs cessèrent le 11.

A midi, le 12, les membranes se rompirent. Quelque temps après on constata que l'enfant était mort, et que la dilatation du col était complète. Les eaux en s'écoulant avaient entraîné le cordon, qui fut dès lors en état de procidence.

Le 13, il sembla que le col était un peu revenu sur lui-même, et qu'il était moins ouvert que le 12.

La mort de l'enfant et les dimensions du bassin, qui empêchaient le passage de la tête si elle était diminuée de volume, firent écarter toute idée d'opération césarienne en faveur de la craniotomie.

Avant l'opération, la malade éprouva de temps en temps quelques douleurs, mais seulement dans les reins. Le pouls était à 120, normal pour la force.

L'opérateur voulut d'abord percer le crâne avec des ciseaux de Smellie, il échoua, la tête remuant, au-dessus du détroit supérieur. Il n'y parvint qu'après avoir fixé la tête avec le céphalotribe. Le cerveau s'écoula alors en partie, la tête se réduisit, le céphalotribe fut serré; on tira légèrement mais l'instrument glissa, après avoir fait progresser un peu le fœtus. Extraction de quelques esquilles. Une deuxième application n'eut pas de succès, non plus qu'une troisième. Cependant une quatrième application fut faite; la tête progressa un peu, mais ce ne fut qu'à force de tractions au la main sur le cuir chevelu que l'on parvint à pratiquer le toucher assez haut pour faire du doigt un crochet que l'on plaça dans l'orbite (un crochet mousquet avait été introduit après la quatrième application du céphalotribe, mais sans succès).

La délivrance fut très facile au bout de dix minutes, et allant toutefois chercher le placenta avec la main.

L'opération dura trois quarts d'heure à une heure.

Il y eut après la délivrance une légère hémorragie. 1 gramme d'ergot de seigle fut donné. Quelques instants après le pouls redevenait comme à l'état avant l'opération, et l'utérus se durcit bien.

Mais une demi-heure après il était à peine écoulé qu'une seconde hémorragie, plus grave de beaucoup que la première, survint, une extrême faiblesse du pouls, de la lividité de la face, etc. L'air frais ne calma rien; quelques applications de sang coagulé triomphèrent cependant des accidents.

Le soir, lacies pale, altérée; pouls à 120-130, mais un peu relevé. Les intestins sont pleins de gaz et se dessèchent à travers la peau. L'utérus est flasque, incomplètement rétracté sur lui-même. De temps en temps quelques légères coliques.

Le 16, commença la fièvre de lait; elle n'offrit rien de bien particulier.

Cette malade était guérie à la fin du mois de mai. Les difficultés de l'opération et les accidents qui la suivirent démontrèrent à ce fait un assez haut degré d'intérêt, si déjà il n'était pas utile de le consigner comme un cas de guérison après la céphalotripsie.

Des nevus et des tumeurs érectiles (1).

On donne le nom de nevus à certaines taches ou marques cutanées que les enfants apportent en naissant et qui persistent toujours. C'est ce qu'on appelle des enlèves, ou des taches de naissance.

Les nevus présentent plusieurs formes importantes à dé-

(1) C'est la dernière partie de la 2^e édition du *Traité des maladies des nouveau-nés et des enfants à la mamelle*, par M. le docteur DOUGLASS.

parer, et qu'il est d'ailleurs facile de reconnaître. Les uns sont superficiels, peu vasculaires, et non susceptibles de dégénérescence; les autres intéressent plus profondément la peau; ils sont très vasculaires, le deviennent chaque jour davantage, et constituent rapidement autant de tumeurs érectiles, le donne aux premiers le nom de *navus superficialis pigmentaires*, et aux autres le nom de *navus érectiles*.

On rapporte généralement dans le monde la production de ces navus aux écarts d'imagination, aux impressions et aux caprices non satisfaites de la mère. La forme quelquefois singulière de cette altération, comme, dans laquelle les uns voient l'apparence de cerises, de fraises, de mûres, de framboises, de la tête d'un animal ou de quelque autre objet que ce soit, ne semble justifier cette étiologie plus que douteuse. Mais ce n'est rien de tout cela n'est démontré, et tout ce qu'on a dit à cet égard n'est que fantaisie et pure crédulité. Sans en rien en aucune façon l'influence toute-puissante de la mère sur les dispositions physiques du fœtus, ce qui n'a plus besoin d'être démontré, il faut attendre des motifs suffisants de créance pour admettre la réalité de cette intervention. Dans l'état actuel de la science, on ignore entièrement la cause du développement des navus.

Le *navus superficialis pigmentaire* existe sur tout le corps, mais plus souvent au visage, sur les paupières et sur les lèvres; il est ordinairement bien circonscrit sous forme de taches étroites ou très étendues; il ne s'élève pas très sensiblement au-dessus de la peau; sa couleur uniforme varie du bistre au brun-foncé, du rouge-sombre au violet-noirâtre; il change peu dans les mouvements d'expiration au moment des cris. Sa surface est assez égale, ordinairement glabre, quelquefois couverte de poils courts et fins. Ordinairement ces taches ne font pas de progrès, elles restent dans un état stationnaire quant à la structure et au volume; elles s'étendent proportionnellement aux parties qui les supportent. Elles ne sont pas susceptibles de dégénérescence si on ne les traite pas, et elles persistent ainsi pendant toute la durée de la vie.

Elles sont formées par une altération superficielle de la peau qui ne pénètre pas dans son épaisseur. Riches de vaisseaux et de pigment, ainsi que l'ont établi MM. de Blainville et Rayer, les appelle *taches pigmentaires*, d'où paraissent découler le tissu muqueux de Malpighi.

Comme le *navus superficialis* ne détermine pas de douleur et n'a d'autre inconvénient que celui de la difformité, il faut le laisser en repos et ne pas céder aux conseils de ceux qui veulent qu'on les fasse disparaître à l'aide de la suppression d'un vésicatoire ou d'une escarification superficielle par l'emplâtre de Plencé, composé de parties égales de chlorure et de savon de Venise; cet emplâtre, qui on laissait deux heures à peine pour produire une escarre suffisante, a le grand inconvénient de produire une vive inflammation et de laisser souvent une cicatrice plus difforme que la tache à éteindre.

Il n'est guère qu'un seul moyen convenable à employer pour faire disparaître une de ces taches, c'est le tatouage; mais ce n'est utile que dans un très petit nombre de cas, lorsque la tache est très superficielle et n'est pas trop étendue en surface. On pique assez profondément la peau à des distances rapprochées, et on introduit dans chaque piqure de l'encre; et ce qu'on introduit dans chaque piqure à un peu de minimum; on s'y prend plusieurs reprises, et on arrive ainsi à colorer la peau par du rose et du blanc, de manière à polir notablement et à dissimuler la nuance morbide rougeâtre des téguments.

Le *navus érectile*, que M. Rayer comprend dans la catégorie des taches vasculaires, est une altération cutanée plus dangereuse, et peut être quelquefois l'origine d'accidents graves.

On peut en trouver plusieurs sur le même individu; mais généralement le *navus érectile* est unique. Il se développe sur toutes les parties du corps, et se préférence sur le visage, la tête et le cou. Il existe dès le développement du fœtus, ou naît, ou seulement sous forme d'une tache imperceptible, comparable à celle d'une morsure de puce, et il s'accroît dans les jours qui suivent. Sa forme est celle d'une tache ou d'un grain rouge-brun, noirâtre; ailleurs, au contraire, d'une plaque rougeâtre, livide, violacée, quelquefois granuleuse, mollesse. Il se présente enfin sous forme de tumeur plus ou moins bien formée, du volume d'une noisette ou d'une noix, quelquefois très saillante et presque pédiculaire, ailleurs occupant la totalité du derme et s'étendant au-dessus de lui, soit qu'il caractérise la véritable tumeur érectile. J'ai distingué pour A. Bérard un de ces navus congéniaux chez une femme de trente-deux ans, que je rencontre encore journellement près de ma demeure; ce navus veineux avait envahi tout le côté droit de la face, devenant tuberculeux, comme un diphtériasis, et il avait engendré sur la lèvre supérieure un appendice érectile, gros comme le poing, suspendu par un pédicule gros comme le doigt. A. Bérard voulait opérer cette tumeur, qui s'y refusa, avec raison, s'il faut en juger par l'histoire. En effet, dix années sont écoulées, et elle existe encore bien portante. Ce navus ne peut augmenter; tandis que une opération l'eût peut-être fait mourir, et certainement, selon moi, n'aurait pu lui enlever tout son mal.

Cette forme de navus est éminemment vasculaire. De nombreux vaisseaux extrêmement fins, anastomosés les uns avec les autres, sinueux et dilatés en formant des ampoules, composent son tissu que J.-L. Petit désignait sous le nom de tissu variqueux, que d'autres ont appelé fongueux et anévrysmal. Il est évident, d'après l'inspection qui en a été faite, que ces navus sont constitués par une agglomération de capillaires anormalement dilatés et formant arborescences dans lesquelles le sang circule aussi facilement que l'eau dans une éponge, et qu'on peut entrer et sortir sans plus d'embarras; c'est un véritable tissu spongieux que la pression affaisse et qui reprend son volume dès que rien ne lui fait obstacle. A. Bérard a injecté par les artères et par les veines une de ces

tumeurs érectiles veineuses de la lèvre. L'injection par la carotide ne pénétra point du tout, et l'injection veineuse ne réussit que très incomplètement. Quelques grosses veines s'emplit; la masse de la tumeur restait semblable à un tissu arborescent. Elle fournissait sous la pression ambulante un instrument de la bouillie ensanglantée, semblable au détritus de la rate. Elle était formée de filaments lamelleux dont les cavités canaliculaires communiquaient librement les uns avec les autres.

M. le professeur Nélaton a aussi étudié la disposition anatomique des vaisseaux dans un navus de la lèvre inférieure devenu par degrés une tumeur érectile. La masse était formée par des cordons d'apparence veineuse, du diamètre d'un quart de ligne au plus. Il était impossible de suivre un tronc et des ramifications analogues à celles que forment les veines à l'état normal. Chaque conduit, pourvu de valvules, présentait des ouvertures latérales qui s'ouvraient dans d'autres conduits; les parois en étaient fines, extrêmement résistantes, comme fibreuses. Enfin, une injection poussée par un point quelconque de la tumeur refluit par toute la surface de la section.

Les navus sont donc constitués par des capillaires veineux ou artériels anastomosés et déformés, ou par des capillaires capillaires et veineux réunis à la fois; mais, à en juger par la couleur et par l'absence des pulsations, ce sont les capillaires veineux qui prédominent; aussi a-t-on décrit ces navus sous le nom de tumeurs érectiles veineuses. Quand les vaisseaux artériels sont les plus nombreux, la tumeur est le siège de battements isochrones à ceux des artères; mais c'est là une forme très rare. Je ne sache pas qu'on l'ait observée chez l'enfant comme altération congénitale; je ne l'ai rencontrée que chez l'adulte, où elle se développe accidentellement.

Si le diagnostic du *navus érectile* présente quelquefois des difficultés chez l'adulte, il n'en est pas de même chez l'enfant nouveau-né. La coloration rouge ou violette de la peau malade, sa tuméfaction inégale, sa mollesse, sa vascularité disparaissant sous la pression du doigt et devenant plus prononcée dans le cri et dans les mouvements de l'effort, suffisent pour indiquer la nature du mal et de la tumeur érectile, si celle-ci est déjà constituée. Il n'y a pas de confusion possible, à cet égard du moins, et l'on ne confondra jamais le *navus érectile* avec les abcès, les anévrysmes et les tumeurs fongueuses encéphaloides, si communes à un âge plus avancé. Le *navus érectile* dans ses divers états, depuis son origine par un petit grain vasculaire jusqu'à la tumeur spongieuse sanguine, peut rester stationnaire après la naissance; mais ordinairement il s'agrandit, et se dilate par degrés sous l'influence de l'effort et par les cris des enfants; il tend à s'ulcérer et donne lieu, quand il s'ouvre, à une suppuration prolongée ou à des hémorrhagies quelquefois mortelles.

Il faut donc, dès que l'âge et la santé des enfants le permettent, employer les moyens convenables pour arrêter les progrès de ces navus, ou pour les détruire en totalité si l'on redoute quelque chose de leur évolution.

Quand le *navus érectile* reste stationnaire, on peut attendre et temporiser sans crainte; on temporisera peut-être toujours; s'il paraît s'accroître lentement, il faut observer ses progrès et tâcher d'atteindre l'âge de trois ou quatre ans avant de prendre le parti d'une opération; si, au contraire, le développement est rapide, si la suppression commence, si l'hémorrhagie est imminente ou accomplie, il faut opérer, et cela le plus tôt possible.

Quelques exemples de temporisation intelligente suivie de succès montrent cependant au médecin tout ce que peut la nature livrée à elle-même et combien il serait important de connaître la marche naturelle de toutes les maladies.

Je vois journellement dans ma relation un morceau de quatre-vingt ans qui vint au monde avec un navus gros comme une noisette situé à la partie latérale du cou; cette tumeur avait un peu grossi, et il allait être opéré vers l'âge de dix ans lorsque sa mère s'y opposa résolument. Aujourd'hui la tumeur est affaissée et forme une tache noire sans épaisseur à la surface de la peau. MM. Allier, Monod et Watson ont rapporté des faits de ce genre; d'autres ont été observés par M. Moreau, qui les a communiqués à M. Vidal. Ils méritent la plus sérieuse attention.

Un enfant est né avec une marque rouge à la joue, sur la joue même. Cette marque ressemblait d'abord à la tache d'un nouveau-né, pendant les premiers mois de l'existence, point de progrès sensibles; mais, à la fin de la première année, on s'aperçut que le point où était la tache dépassait le niveau de la peau. Cette tumeur se gonflait quand l'enfant poussait des cris et se colorait d'abord de rose vif, elle passait alors au rouge écarlate. De la première à la quatrième année, elle s'agrandit encore et prit la forme et le volume d'une belle cerise. M. Moreau fut d'avis de ne pas toucher à la tumeur, plusieurs faits lui ayant appris qu'elle pouvait disparaître spontanément. Interrogé, consulté ensuite, jugea la tumeur fût et conseilla une prompte extirpation. Beyer, qui fut aussi consulté, signala les dangers de l'extirpation et conseilla de comprimer la tumeur. Duhois se rangea du côté de M. Moreau et la temporisation fut adoptée.

L'enfant se développa; la tumeur resta d'abord stationnaire, puis commença à pâlir, à se flétrir vers l'âge de sept ou huit ans. Peu à peu la rougeur et la consistance de la tumeur disparurent; il resta une poche qui ressemblait au péricarpe d'un fruit très flétri; à douze ans, il ne restait aucune trace de ce navus.

Une autre enfant portait au moment de la naissance, sur le milieu et le haut du front, l'organe des cheveux, un navus ayant l'apparence d'une cerise à huit mois, quand M. Moreau la vit pour la première fois, cette tumeur avait le volume, la forme de la première phalange du doigt médian d'un adulte. Gall, qui avait été consulté, adressa la malade à Dupuytren, qui proposa l'extirpation. M. Moreau, craignant les dangers d'une opération pratiquée sur la tête d'une si

jeune enfant et dans le voisinage d'une fontanelle, émit l'opinion d'un ajournement.

1° Parce que l'opération serait plus tard moins dangereuse;

2° Parce qu'en temporisant on pourrait bien voir ce navus disparaître.

L'enfant suivit en voyage ses parents qui allaient en Suède, où elle resta jusqu'à l'âge de dix-sept ans. On avait adopté la temporisation. M. Moreau a revu cette demoiselle à son retour à Paris, et il n'a trouvé aucune trace de la tumeur du front.

Une autre enfant, la fille d'un agent de change, naquit avec un navus érectile de même espèce dans l'épaisseur de la grande lèvre gauche, d'où elle s'étendait dans le vagin. M. Moreau proposa encore la temporisation, et il fut approuvé par Dubois. Dupuytren avait proposé l'extirpation; les parents suivirent le premier conseil, et la nature fit disparaître cette tumeur qu'on n'aurait pu enlever sans le plus grand péril.

Mais les choses ne marchent pas toujours ainsi heureusement. Chez un grand nombre d'enfants, la tumeur se développe assez vite et menace d'une rupture prochaine; alors il faut se hâter de la faire disparaître. L'opération ne présente pas de difficultés quand l'altération existe circonscrite sur une large surface de peau saine et loin de parties importantes. C'est, au contraire, une opération très épineuse quand le navus a pour siège la lèvre ou les paupières, où une perte de substance peut être fort désagréable. Aux paupières principalement, le voisinage de l'œil exige considérablement les manœuvres opératoires.

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 26 mai 1852. — Présidence de M. LABARY.

Correspondance.

- 1° Du traitement de la tumeur congénitale du cou;
 - 2° Diagnostic pratique au sujet des maladies des téguments en particulier;
 - 3° Synthèse pathologico-thérapeutique.
- Ces mémoires sont renvoyés à la commission chargée d'examiner le travail de M. Duvergne.

PRÉSENTATION DE MALADE.

Dilatation des vaisseaux lymphatiques du péné.
M. HUGUET, en présentant le malade dont l'observation suit, rappelle que M. Demarquay, dans son mémoire sur la lympho-angiectasie ou la dilatation des vaisseaux lymphatiques, a parlé de cette maladie.

Tanaisius, âgé de trente-neuf ans, demeurant à Neuilly, place de la Marie, est atteint d'une hernie inguinale droite, pour laquelle il porte un bandage depuis deux ans. Il a depuis dix-huit ans un varicocèle. On trouve à la verge, au niveau de la base du gland, une couronne de vaisseaux transparents, durs, tordus, de 3 ou 4 millimètres de diamètre. Ces vaisseaux paraissent naître vers le frein du prépuce, entourent le gland, gagnent, en grossissant, sa face dorsale, d'où on en voit partir trois ou quatre un peu plus petits, mais aussi durs et aussi tordus, et se dirigent vers la racine de la verge; ils passent sous le gland, dans les téguments de l'enveloppe de cet organe. On remarque que les muqueuses, ainsi que les vaisseaux veineux, glissent avec facilité sur les conduits déjà décrits, qui semblent être formés par des vaisseaux lymphatiques dilatés.

La structure du fait est donnée par M. Huguier, qui fait, avec une linéette, une ponction aux vaisseaux lymphatiques dilatés; ces derniers s'affaissent en laissant couler un liquide terné à peu près incolore.

M. Huguier demande quel traitement il convient d'appliquer à cette maladie.

M. Demarquay rappelle que, dans un cas analogue, M. Bous a obtenu la guérison en passant un petit suture au centre du lymphatique dilaté. Ce suture, laissé en place seulement quelques instants, a suffi pour amener une inflammation oblitérante. Je ferai une observation quant à la coloration du liquide qui s'est écoulé par la ponction, je l'ai trouvé moins laiteux que celui que j'ai vu si souvent recueillir par la rupture des varices lymphatiques qui s'observent.

Atrophie et paralysie musculaire à la suite d'une plaie par arme à feu.

M. BOIST présente un malade qui, dans les journées de décembre 1851, reçut une balle dans la région gauche du cou. Les plaies faites par le coup de feu sont guéries; mais il est resté de cette blessure un amasissement de l'extrémité de la clavicule, dû, probablement, à la lésion des nerfs qui servent à la formation du plexus brachial, et d'où émane le nerf circonflexe. Par suite de la paralysie du deltoïde et des autres muscles de l'épaule, qui sont également atrophiques, la saillie de la tête de l'humérus est très prononcée, et tend à se laisser creuser à la simple vue et en examinant légèrement le malade, qu'il a un déplacement de la tête humérale; ce qui, en effet, a été admis par quelques médecins qui ont examiné ce malade. Il est bien évident que ce déplacement n'est qu'apparent, et que la saillie de la tête humérale ne paraît si prononcée que parce que les parties molles sont considérablement diminuées de volume, atrophiques. M. Boist pense que, dans ce cas, l'électricité pourrait avoir quelque avantage, et consulte la Société pour savoir quels moyens thérapeutiques il devra employer dans ce cas.

M. DUBOIS rappelle que le malade observé par M. Gosselin, dont l'histoire a été donnée par M. Empis dans sa thèse et qui était affecté d'une paralysie avec atrophie musculaire d'un bras à la suite d'une lésion de l'épaule, est actuellement en voie de guérison. Sous l'influence de la galvanisation, M. Duchenne a en quelque sorte refait les muscles atrophiques, et c'est après cette reconnaissance que les muscles reprirent leur action.

Deux exemples d'arrachement d'un osselet et d'un doigt avec entraînement des tendons et d'une partie des fibres charnues.

M. DEBOUT, chirurgien de l'hôpital d'Orléans, présente sous ce titre les deux observations suivantes:

Obs. I. — Le premier exemple a pour sujet un homme qui, descendant de cheval à une porte où il devait s'arrêter, mit d'abord un pied à terre pendant qu'il dégageait le pied gauche de l'étrier; le cheval appuya son sabot sur le bout du gros orteil du pied droit,

Se journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,

Trois mois...	4 fr. 50 c.
Six mois...	8 fr.
Un an...	30 »

ALGERIE, ANGLETERRE, BELGIQUE, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GRÈCE, HOLLANDE, PIÉMONT, SARDAIGNE, SAVOIE, TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.

Trois mois... 9 fr.
Six mois... 16 fr.
Un an... 33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOULON, GÉNÈVE.

Trois mois... 40 fr.
Six mois... 80 »
Un an... 30 »

Les lettres et paquets sont adressés sans réclamation.

SOMMAIRE. — FAUS. Sur la séance de l'Académie de médecine. — Quelque chose sur la trachéotomie pratiquée par M. Marshall Hall comme traitement curatif et prophylactique de l'épilepsie et de l'apoplexie. — Du laryngisme et de ses différentes espèces. — De son traitement par la trachéotomie et de la manière de faire cette opération. — HÔPITAL de la Pitié (M. Valadier). Leçons cliniques sur les déviations laryngées. — Des bruits et des tousses croisées. — Académie de médecine, séance du 8 juin. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 9 JUIN 1852.

Séance de l'Académie de Médecine.

Le zèle infatigable de M. Chevallier a conduit hier encore ce savant académicien à la tribune, où il a lu un rapport étendu et intéressant sur un travail de M. Baudouin, relatif aux eaux thermales de Vichy. Les résultats nous aux quels l'auteur a été conduit prouvent, à dit avec raison M. Chevallier, toute l'utilité qu'il y aurait à refaire avec soin l'analyse de toutes les eaux thermales de France, et à poursuivre ainsi les travaux de la commission instituée par M. Dumas, qu'une question de budget est venue interrompre. Nous avons tant de fois exprimé les mêmes vœux, que nous devons applaudir au grand cœur à ses paroles. Nous avons même la satisfaction d'ajouter que la commission instituée par M. Dumas, et dont fait partie M. Chevallier, est jointe à la mort, et nous sommes assurés que son fondateur attache une telle importance à ce qu'elle remplisse sa mission, qu'il usera de toute son influence pour lui en procurer les moyens.

M. Bousquet a commencé la lecture du rapport annuel sur les vaccinations. Cette première partie, fort intéressante, mais peu susceptible d'analyse, ne peut être appréciée isolément. Nous attendons, en conséquence, que le travail soit complet.

Ces deux lectures ont occupé toute la séance, un peu courte, de l'Académie, moins cependant le temps pris par M. Guibourg pour faire connaître sa découverte relativement aux pilules de Bland. Nous n'étions point, nous l'avons vu, de ceux qui pensaient que toute idée d'explication étrange fût soit à M. Bland, soit à quelqu'un de ses parents ou voisins. Mais était-ce une crainte d'explication qui devait empêcher l'Académie d'adopter les pilules de Bland, si elles sont réellement utiles? Une telle opinion a été appréciée à sa juste valeur, et quand on la voit combattue victorieusement d'un seul mot par M. Orfila, qui de sa vie n'a délivré même l'attestation la plus innocente qu'on pourrait imaginer, il est pour le moins étrange de voir cette opinion soutenue par M. Guibourg, qui doit cependant comprendre mieux que personne que la pharmacie est un négoce, et qu'il n'y a rien de déshonorant à tirer profit d'une invention, d'une modification, en un mot, d'un travail utile. M. Guibourg a néanmoins eu raison de relever les inexactitudes qui se trouvent dans les prospectus et les certificats, si ces inexactitudes sont réelles. L'Académie sera toujours bien venue à empêcher qu'on abuse de son nom et qu'on dénature la signification de ses décisions; mais c'est une raison de plus pour elle de donner à ses décisions un caractère de logique et d'équité qui leur ferait complètement défaut, si elle s'engageait dans la voie où voudrait la conduire quelques orateurs, trop tenaces pour être complètement impartiaux, qui ont pris la parole dans la dernière discussion sur les pilules de Bland. — H. de Castelnau.

QUELQUES MOTS SUR LA TRACHÉOTOMIE

Présenté par M. Marshall Hall comme traitement curatif et prophylactique de l'épilepsie et de l'apoplexie.

Un philosophe, on prétendait tel, a dit qu'un livre n'est jamais si mauvais qu'on n'y puisse trouver quelque chose de bon. Cette maxime a sans doute été inventée pour les bibliophiles qui passent leur vie à chercher des perles dans le fumier; mais elle me semble devoir être très-médiocrement appréciée par les hommes qui attachent quelque prix à leur temps, et qui trouveront plus simple de prendre les bonnes choses dans les bons livres que de les chercher laborieusement dans les mauvais.

Quoi qu'il en soit, la maxime dudit philosophe, si elle n'est pas merveilleuse, n'en est pas moins vraie; nous en avons sous les yeux une nouvelle preuve; elle se trouve dans un de ces opuscules qu'un auteur, moins médecin que malade, met de temps en temps au jour sous le titre de : *Etat déplorable des aliénés*. Dans la dernière de ces ébauches, nous lisons ce qui suit dans le chapitre intitulé : *Quatrième torture* :

« La trachéotomie (comme traitement de l'épilepsie) est aussi absurde, aussi atroce que la brûlure, l'excision des nerfs et l'amputation des membres. »

Cette formule est un peu dure, et ce n'est certes pas celle que nous aurions adoptée pour caractériser une innovation proposée par un homme d'une réputation aussi recommandable que celle de M. Marshall Hall. Toutefois, quand cet honorable savant fit part à l'Institut de sa prétendue découverte, nous ne pûmes dissimuler notre surprise de voir une si étrange communication émaner d'une telle source. Nous étions loin, toutefois, de nous attendre à ce qui est arrivé depuis. Non-seulement M. Marshall Hall n'a pas eu la sagesse de repousser une idée à laquelle un égarément momentané semblait seul permettre de s'arrêter, mais encore il lui a donné une publicité et des développements également dépourvus de fond et de forme scientifiques.

Sous le rapport de la forme, qui ne s'étonnera de voir M. Marshall Hall citer lui-même son propre éloge, et quel éloge ! fait par le plus grand médecin de tous les âges et de tous les pays, et borné sa modestie à taire le nom de cette grande illustration.

Quant au fond, il est impossible d'avancer des assertions plus dénuées de toute probabilité, quand ce n'est pas de toute raison; d'invoquer des faits plus dépourvus de toute valeur, quelquefois même de toute apparence sérieuse; de faire preuve, en un mot, d'une plus grande ignorance médicale. Ici, c'est un malade qui ressemble à « un enfant qui aurait aspiré de l'eau bouillante par le tuyau d'une chaudière; » là, c'est la masse entière du sang qui passe à l'état veineux; ailleurs, ce sont « les acides de l'estomac qui produisent souvent les crampes des jambes, et qui peuvent bien produire celles du larynx; » ailleurs encore, ce sont « les convulsions qui produisent les lésions cérébrales. » Enfin, partout c'est un langage que n'a jamais parlé un médecin qui à quelques notions sérieuses sur l'état actuel de la science et sur les principes de l'observation médicale.

Nous n'aurions pas songé à relever la fauleuse publication de M. Marshall Hall si elle n'avait reçu les honneurs d'une traduction en Belgique et d'une reproduction dans un journal français, sans que, d'un côté ni de l'autre, on ait songé à la faire suivre de quelques remarques critiques. Mais, puisqu'on n'a pas cru convenable de laisser cette publication dans l'oubli dont elle était si digne, nous avons pensé, à notre tour, qu'il ne nous était pas permis de laisser prendre en quelque sorte droit de domicile dans la science, sous l'autorité d'un nom jusqu'ici estimé, à une œuvre dépourvue de toute valeur scientifique et à une méthode thérapeutique que justement caractérisée par le malade que nous avons précédemment cité.

Pour nous conformer à nos habitudes, nous avons dû mettre textuellement sous les yeux de nos lecteurs les documents sur lesquels nous venons de porter un jugement. Si ces documents n'offrent pas un très grand intérêt pratique, ils auront du moins le mérite d'être une pièce curieuse pour l'histoire des aberrations de l'esprit humain.

DU LARYNGISME ET DE SES DIFFÉRENTES ESPÈCES.

De son traitement par la trachéotomie et de la manière de faire cette opération.

Par M. le docteur MARSHALL HALL.

Traduit de l'anglais par M. le docteur FARLOT, vice-président de l'Académie royale de médecine de Bruxelles.

Le mot de laryngisme a été réservé jusqu'ici exclusivement pour la forme pathologique connue sous le nom de *laryngismus stridulus*, comme on la rencontre dans l'enfance. Mais cependant, dans ces cas mêmes, le laryngisme n'est pas une maladie, c'est un simple symptôme d'une affection plus générale, et, en tant que symptôme, il n'est aucunement borné à une seule forme, à une seule

maladie, aux seuls enfants; au contraire, il se présente sous des formes très variées, dans plusieurs maladies et chez les adultes aussi bien que chez les jeunes sujets.

Quels que soient, au reste, les cas où les phénomènes laryngiques se rencontrent, l'affection, bien que simple symptôme, doit être appelée *laryngisme*, sous la réserve toutefois d'en rechercher les diverses formes et les diverses espèces. Inutile de faire observer que, lorsque ces phénomènes sont dus à une inflammation du larynx, on l'appelle *laryngite*.

Ainsi compris, le laryngisme se présente dans plusieurs circonstances :

1^o Dans l'apoplexie, à la suite de convulsions, après l'ingestion de poisons narcotiques, dans l'ivresse alcoolique, pendant un profond sommeil, on le rencontre sous forme de *sterteur laryngien*; dans ces divers cas, il peut être considéré comme *apoplectique*;

2^o Dans l'épilepsie, dans les convulsions puerpérales, dans les affections convulsives de l'enfance, après l'ingestion de la strychnine, dans la suffocation, il se présente sous la forme d'une occlusion plus ou moins reserrée de la glotte et doit être considéré alors comme *spasmodique*;

3^o Le docteur Hugh Ley a attribué récemment quelques cas de *laryngismus stridulus* à la compression exercée par des glandes du cou engorgées sur le nerf laryngé inférieur ou récurrent. Si ces faits se présentent en effet, ce qui peut être, mais pas aussi fréquemment toutefois que ce auteur le suppose, on peut les considérer comme la forme *paralytique* de l'affection.

Il suffit d'avoir été témoin d'une attaque de laryngisme pour comprendre qu'en cas de gravité ou de prolongation la mort en est l'inévitable conséquence.

C'est ce qui a suggéré à quelques chirurgiens éminents l'idée de recourir à la trachéotomie pour conjurer le danger. Voici l'observation d'un cas où l'habileté de M. Simpson sauva de la maladie un pauvre homme plongé dans un profond état d'ivresse.

Abraham H., âgé de trente et un ans, fut porté chez moi, dit-il, le 31 mars dernier, dans un état de parfaite insensibilité par suite d'ivresse; les pupilles étaient largement dilatées, la respiration stertoreuse, et depuis quatre heures toute espèce de mouvements volontaires était abolie.

J'eus recours immédiatement à la pompe stomacale, etc., et insistai sur la nécessité de recourir immédiatement à la trachéotomie.

À peine la trachée fut-elle ouverte que la distension des veines du cou et de la tête diminua, les efforts violents des muscles expirateurs externes cessèrent, et au bout d'une demi-heure une respiration égale et facile se faisait par la plaie; en même temps les pupilles redevenirent sensibles à l'impression de la lumière et les pouls radicalement repaï.

Il passa la nuit dans un état de parfaite tranquillité, mais ne reprit connaissance que le lendemain matin.

À cette observation, il faut joindre celle de M. Martin Coates, de Salisbury, relatée dans la lettre suivante :

Salisbury, 26 avril 1851.

Mon cher monsieur,

J'ai vu un cas fort intéressant de laryngisme puerpéral. Je fus appelé chez une femme d'une grande corpulence, d'une constitution molle, qui avait déjà accouché plusieurs fois sans accidents. J'arrivai juste à temps pour soutenir le périnée pendant le passage de la tête. À ce moment, elle se plaignit de gêne de la respiration accompagnée d'une toux sèche, et, avant que j'eusse seulement le temps de lui le cordon, la dyspnée devint extrême; la malade était comme un enfant qui aurait aspiré de l'eau bouillante par le tuyau d'une chaudière; bientôt les lèvres et la face bleuèrent, le regard devint fixe, les yeux saillaient; il y eut perte de connaissance. Je lui fis les points et le toux cessa; mais le toux ne cessa pas. Je pris les assistants de la placer sur son flanc et lui ouvris la veine aux deux bras, ayant en soin au préalable d'enlever tout ce qui pouvait comprimer la gorge. À peine vingt onces de sang eurent-elles coulé que la conscience se réveilla, la respiration redeint libre, et, après un quart d'heure de temps, elle était complètement remise de son état.

Ce cas avait une telle analogie avec celui rapporté plus haut, d'occlusion accidentelle de la glotte, que, si ma malade n'avait pas été incontinent soulagée, j'aurais sans moi historié et lui aurais ouvert la trachée.

Je te trouvais résumés :

1^o Spasme et fermeture presque complète de la glotte;

2^o État voisin de l'apoplexie ou des convulsions.

J'ai l'honneur, etc.

W. MARTIN COATES.

A M. le docteur Marshall Hall.

C'était là des cas de laryngisme *apoplectique*; mais le laryngisme *spasmodique* constitue évidemment un des plus dangereux accidents de l'hydrophobie et du tétanos. Peu le docteur Phylax (de Philadelphie) fut le premier qui proposa la trachéotomie pour les angyries; plus tard le docteur Herbert Mayo émit la même opinion. Jusque ici c'est à l'observation des phénomènes qu'étaient dues ces vues de traitement; en effet, dans des cas de cette nature-là le danger est imminent, l'opportunité de la médication, tentée pour sauver la vie, ne saurait faire l'objet d'un doute.

Mais j'ai une autre proposition à faire, puisée non dans l'empirisme, mais dans la théorie ou physiologie. La voici : Entre la cause excitante des convulsions et les convulsions elles-mêmes se place, comme anneau essentiel de la chaîne qui unit cette cause à ses effets, tout un médium qu'on appelle le laryngisme spasmodique, avec occlusion plus ou moins complète du larynx et efforts violents d'expiration. Or, dans quelques cas, les effets de ces convulsions sont une apoplexie mortelle, dans d'autres une para-

lyse, dans ceux-ci une main, dans ceux-là, enfin, surtout lorsque les accès se répètent, abolition des fonctions.

Or ma proposition consiste à pratiquer la trachéotomie comme mesure préventive.

Cette question de l'application de la trachéotomie à la prophylaxie des convulsions épileptiques comprend de grands principes de physiologie.

Avant de m'occuper spécialement de son examen, je demande à relater le cas suivant qui m'a été communiqué par M. W.-H. Cané, d'Exbride; cas dont je puis dire, comme je l'ai dit plus haut de celui de M. Sampson, que c'est un des plus beaux faits de la chirurgie moderne.

Exbride, 17 mars 1851.

Mon cher Monsieur,

Je fus appelé inopinément, le 1^{er} février 1851, près de Troyes, d'un vingt-cinq ans, qui me rapporta qu'il avait été atteint, comme moi, de la rage, dans un canot. En arrivant près de lui, je le trouvai en proie à des convulsions, la face gonflée, avec extrême de la main dans les conjonctives, qui étaient livides, extrémités froides, puis radical inopérable, quoique le cœur battit encore faiblement. L'extrême gêne de la respiration me fit croire que la masse entière du sang passait à l'état veneux, et perdait les qualités nécessaires à l'entretien de la vie. Le platisme médié et le sterno-mastoïdien se contractaient vivement, surtout à droite, entraînant jusqu'à l'épaule gauche le menton, agité lui-même de mouvements convulsifs continus. L'inspiration s'exécutait par de secousses saccadées et rares. Les veines du cou et de la tête étaient très apparentes et énormément distendues. J'appris des assistants que depuis dix-neuf heures il était dans le même état, avec quelques intermittences, à la vérité, mais sans aucun retour de la sensibilité. Je considérai l'état du malade, et je me dis que, dans la généralité des muscles du cou. L'insensibilité était d'abord à un obstacle au retour du sang du cerveau par suite de cet état de spasme, et entretenue ensuite, et portée jusqu'au degré du coma par le spasme des muscles aryénoïdiens, empêchant la libre pénétration de l'air dans les poumons et une aération du sang suffisante pour l'entretien de la vie. Je ne pus obtenir aucun relèvement sur la cause excitante de cet état spasmodique; mais si les accès de l'estomac ou dyspepsie peuvent (comme cela se remarque souvent) produire la crampe des jambes, n'est-il pas facile de comprendre que dans les convulsions épileptiques, le spasme du pharynx, surtout quand on se rappelle l'origine et la distribution des branches gastriques et récurrentes du pneumo-gastrique?

Convaincu que le malade était menacé de mourir et que la résection du cou me semblait dans l'occlusion du larynx, je me décidai immédiatement à ouvrir la trachée, idée dictée à cause de la tension du cou, de l'engorgement de ses vaisseaux et des mouvements continus de ses muscles. Cependant je sentis la nécessité de le faire, et je fis sur le cou une incision sur la ligne médiane, s'étendant du bord supérieur du sternum jusqu'à deux positions au-dessous de la trachée. Une tumeur saillante, ferme et sterno-mastoïdienne, je tombai sur une grosse veine considérablement distendue (la moyenne thyroïdienne) qui me gênait considérablement à cause de son volume; c'est pourquoi, après avoir entouré d'une ligature à chacune des extrémités de l'incision, j'enlevai la portion de la tumeur comprise entre les deux ligatures, et tiai les anneaux de la trachée, les bords de cette division furent réunis par le tétaoulon et une faible partie fut enlevée.

Le premier effet de l'entrée de l'air dans la poitrine fut de relâcher le spasme. Il me fut possible de redresser la tête du malade, et dans peu de temps la terreur de cette partie diminua; la face prit d'abord un aspect tranché, devint rouge ensuite, mais plus tard après quelques minutes. Pendant que s'opéraient ces changements la radiale était devenue sensible; on recourut alors aux moyens propres à ramener la circulation dans les extrémités; on y parvint en douze minutes à l'aide d'un massage ferme que j'introduisis dans la plaie et l'attachai derrière le cou, à l'effet de tenir la trachée ouverte.

C'était à peine achevé que déjà mon malade était revenu suffisamment à lui-même pour essayer de parler. Une heure après il se calma, et je ne pus lui faire avec une main que le plaisir dans la trachée, ajustant les bords de la plaie et les ligatures de manière à les appliquer exactement au pourtour de l'instrument. On ramena les ligatures vers le haut et le bas de la plaie.

Le jour suivant, le pouls battait environ quatre-vingt fois par minute, le malade se trouvait bien sous les rapports. J'appliquai le jour d'après l'ouverture d'une deuxième trachée, qui, depuis sept ou huit ans, était sujette à l'épilepsie, et que récemment les accès avaient été plus répétés et plus violents, au point que des fois derniers années il ne pensait pas avoir passé deux jours de suite sans en éprouver un.

À dater de ce moment, il alla bien, et la chute des ligatures eut lieu le quatrième et le cinquième jour, et le plaie s'unit par première intention autour de la canule.

Il a continué jusqu'à (le 15 octobre 1851) à se bien porter et n'a eu aucun ressentiment de son épilepsie, même sous la forme la plus violente.

S'il est une circonstance où l'opportunité de la trachéotomie ne puisse être révoquée en doute, c'est en elle, comme dans le cas rapporté par M. Cané, la vie, est celle. Il est cependant encore un motif de son emploi, dont l'observation récente autorise admettre; c'est l'espoir de mettre désormais les épileptiques à l'abri d'une nouvelle attaque.

En effet, et alors même que la vie n'est pas menacée, la perspective de préserver les malades de la perte de leur esprit ou du libre usage de leurs membres ne la légitimerait-elle pas suffisamment? Je crois pouvoir abandonner sans crainte la solution de cette question à ceux qui ont l'habitude de voir les formes variées des convulsions épileptiques, puerpérales, etc., avec leurs formidables conséquences. Cela sera donc une question de degré et de temps; il nous faudra l'examiner minutieusement chaque fois que nous serons en face d'un malade en proie au coma et à la stertor, et à des convulsions puerpérales, surtout quand la trachéotomie a été essayée et prouvée le retour de celles-ci, ainsi que leurs suites. L'application de l'épilepsie se présente sous toutes les formes, dans tous les degrés, non-seulement en elles-mêmes, mais encore dans leurs effets. Elles se présentent et reviennent en se succédant avec rapidité et de manière à rendre impossible de les empêcher de se répéter; elles existent quelquefois sous des formes et dans des degrés à peine appréciables, d'autres fois sous les formes les plus graves, et enfin à tous les degrés et dans toutes les formes intermédiaires. Quel degré doit-on avoir atteint des maladies pour exiger et justifier cette intervention? Les longues années d'expérience et des essais consciencieux ont conduit mon esprit à une réponse satisfaisante pour résoudre pleinement cette question.

Peu de médecins, je ne crains pas de le répéter, hésitent dans l'emploi de la trachéotomie comme remède urgent, lorsque le laryngisme apoplectique menace la vie. Mais la question n'est pas là.

Sommeil nous autorisés, en cas d'épilepsie ou d'autres convulsions, à avoir recours en vue de prévenir le retour et les progrès du mal. Le cas de Cané ne me paraît pas avoir été décrit d'ailleurs, les mouvements, la vie du malade et l'espoir de le préserver du retour de nouvelles attaques sont-ils un *dignus vitæ modus*, un motif suffisant pour recourir à l'application du moyen dans un malade plus continu, en lui faisant porter une telle blessure? Ayant été témoin, sur un ancien autre malade, pendant une de ces cruelles maladies, surtout de l'épilepsie, je réponds sans hésitation, oui.

Les cas d'épilepsie peuvent être plus ou moins violents, ou terribles, et au fait la prévision de déterminer des progrès considérables, et la trachéotomie est indiquée, c'est une affaire de calcul, moral et de choix, dans lequel devra entrer d'une part la crainte de la maladie, de l'autre celle du remède. L'épilepsie peut se présenter dans la forme la plus légère; celle d'une perte simple et passagère de mémoire, ou s'offrir sous la forme la plus grave, telle que convulsions convulsives et toniques, moindres dans les yeux, l'insomnie, sur le feu, dans l'eau, et suivies du coma ou d'apoplexie, de délire, de manie, de paralysie, de démence.

On peut appeler la première forme épilepsie légère (*epilepsia minor*), elle comprend tout ce qui reste en dedans du laryngisme, comme perturbation des sens, moindres dans les yeux, l'insomnie, odeur de muse, aura, vertiges, perte de mémoire, trouble ou abolition de l'intelligence, tremblement de la tête, plusieurs affections spasmodiques de la face, des yeux, des extrémités.

Alors vient le laryngisme, la dyspnée laryngienne peut-être, la trachéotomie est indiquée, c'est une affaire de calcul, moral et de choix, dans lequel devra entrer d'une part la crainte de la maladie, de l'autre celle du remède. L'épilepsie peut se présenter dans la forme la plus légère; celle d'une perte simple et passagère de mémoire, ou s'offrir sous la forme la plus grave, telle que convulsions convulsives et toniques, moindres dans les yeux, l'insomnie, sur le feu, dans l'eau, et suivies du coma ou d'apoplexie, de délire, de manie, de paralysie, de démence.

On peut appeler la première forme épilepsie légère (*epilepsia minor*), elle comprend tout ce qui reste en dedans du laryngisme, comme perturbation des sens, moindres dans les yeux, l'insomnie, odeur de muse, aura, vertiges, perte de mémoire, trouble ou abolition de l'intelligence, tremblement de la tête, plusieurs affections spasmodiques de la face, des yeux, des extrémités.

Souvent les quelques conseils sur le manuel opératoire, que nous croyons devoir suppléer.

Si la trachéotomie était faite à un tel point, fait habituellement porté dans la trachée, et dans les convulsions épileptiques, les convulsions, celles des enfants, ainsi que les formes épileptiques.

Je généralise cependant mon idée, et l'appliquai à l'apoplexie paroxysmale aussi bien qu'aux convulsions, je me réjouis dans la pensée que la trachéotomie sera un moyen préventif ou curatif dans l'apoplexie grave, ainsi que dans les convulsions épileptiques. Il est remarquable que, dans l'apoplexie et l'épilepsie, le laryngisme est un chaînon intermédiaire entre la forme grave et la forme légère des deux maladies, simple effet dans celle-ci et cause dans celle-ci. Une juste appréciation de ces faits conduit à un principe important de traitement dans l'une de ces affections et de prophylaxie dans l'autre.

Les conclusions auxquelles je suis arrivé sont les suivantes:

1^{re} Que, dans les cas d'apoplexie sans maladie organique, il n'est plus permis de laisser mourir un malade sans que la trachéotomie ait été appliquée.

2^{de} Que, dans les cas d'épilepsie, il ne faut plus laisser marcher le laryngisme avec convulsions et danger de mort, de perdre d'esprit ou de celle du libre usage d'un membre, sans faire connaître au malade les ressources qu'il peut trouver dans la trachéotomie.

Je le répète encore une fois, par la trachéotomie, le laryngisme et le coma en ont été mis hors de cause, et dans les convulsions épileptiques, l'apoplexie grave, ainsi que dans les convulsions épileptiques, le laryngisme est un chaînon intermédiaire entre la forme grave et la forme légère des deux maladies, simple effet dans celle-ci et cause dans celle-ci. Une juste appréciation de ces faits conduit à un principe important de traitement dans l'une de ces affections et de prophylaxie dans l'autre.

Les conclusions auxquelles je suis arrivé sont les suivantes:

1^{re} Que, dans les cas d'apoplexie sans maladie organique, il n'est plus permis de laisser mourir un malade sans que la trachéotomie ait été appliquée.

2^{de} Que, dans les cas d'épilepsie, il ne faut plus laisser marcher le laryngisme avec convulsions et danger de mort, de perdre d'esprit ou de celle du libre usage d'un membre, sans faire connaître au malade les ressources qu'il peut trouver dans la trachéotomie.

Je le répète encore une fois, par la trachéotomie, le laryngisme et le coma en ont été mis hors de cause, et dans les convulsions épileptiques, l'apoplexie grave, ainsi que dans les convulsions épileptiques, le laryngisme est un chaînon intermédiaire entre la forme grave et la forme légère des deux maladies, simple effet dans celle-ci et cause dans celle-ci. Une juste appréciation de ces faits conduit à un principe important de traitement dans l'une de ces affections et de prophylaxie dans l'autre.

Les conclusions auxquelles je suis arrivé sont les suivantes:

1^{re} Que, dans les cas d'apoplexie sans maladie organique, il n'est plus permis de laisser mourir un malade sans que la trachéotomie ait été appliquée.

2^{de} Que, dans les cas d'épilepsie, il ne faut plus laisser marcher le laryngisme avec convulsions et danger de mort, de perdre d'esprit ou de celle du libre usage d'un membre, sans faire connaître au malade les ressources qu'il peut trouver dans la trachéotomie.

Je le répète encore une fois, par la trachéotomie, le laryngisme et le coma en ont été mis hors de cause, et dans les convulsions épileptiques, l'apoplexie grave, ainsi que dans les convulsions épileptiques, le laryngisme est un chaînon intermédiaire entre la forme grave et la forme légère des deux maladies, simple effet dans celle-ci et cause dans celle-ci. Une juste appréciation de ces faits conduit à un principe important de traitement dans l'une de ces affections et de prophylaxie dans l'autre.

HOPITAL DE LA PITIEE

Cliniques sur les déviations utérines.

(Cinquième leçon.)

Pour juger avec exactitude des rapports de cause à effet qui existent entre les accouchements et les déviations utérines, il importe de rechercher l'intervalle de temps par lequel les secondes ont été séparées des premières.

Chez deux de nos malades, il est incertain de savoir si les symptômes de l'infirmité se sont manifestés à une époque éloignée ou rapprochée de l'accouchement.

Chez trois autres, l'affection n'a commencé qu'après un temps assez long; deux d'entre elles ont subi l'action de causes très évidentes; l'une a éprouvé les effets d'une chute sur le siège, l'autre les effets d'une chute et d'un effort considérable.

Dans l'un des deux cas, les accidents de la déviation ont succédé avec tant de rapidité à la cause qu'il lui avait dû en résulter le retour de cette cause pendant la durée du traitement; si manifestement compromis la guérison, que nous croyons devoir rapporter le fait qui contient cette double particularité, comme l'un des plus intéressants que nous ayons pu faire connaître.

Ce fait a été observé par nous, à l'hôpital de la Pitié, sur une femme âgée de trente-sept ans, d'une taille élevée et d'une constitution robuste.

La malade nous apporta, au moment de son entrée, qu'elle avait été réglée à l'âge de treize ans, deux mois après l'établissement de la menstruation; elle déclara à la suite d'une émotion morale, une suppression qui avait duré l'espace d'une année; des symptômes de chlorose étaient survenus; un traitement ferrugineux, joint à un séjour à la campagne, les avait entièrement effacés.

À l'âge de seize ans la malade fit une première chute; elle se blessa à la suite, des fleurs blanches qui disparurent après un nouveau séjour à la campagne.

Il y a cinq ans, c'est-à-dire à l'âge de trente-deux ans, elle devint enceinte, la grossesse se présenta rien de particulier; le travail de l'accouchement dura seize heures courtes. Bonheur, en passant, que la malade raporta ses occupations au bout de trois mois seulement. Quelques troubles s'étaient sans doute manifestés déjà dans l'état de sa santé.

Une année plus tard, en voulant soulever un lit, elle éprouva dans le cou quelques douleurs de crampes qui se dissipèrent rapidement dans l'air; à partir de ce moment elle éprouva des douleurs pendant la marche et pendant la défécation.

Nous la vîmes pour la première fois à l'hôpital Saint-Marguerite, dans le mois de mars. Nous trouvâmes une antécédente de l'épilepsie, nous la trouvâmes par le docteur M. de la Harpe, nous employâmes un instrument imaginé par le docteur M. de la Harpe; instrument qui se compose d'une tige de balais muni d'une éponge. À l'une de ses deux extrémités, aplatie à l'autre et percée de deux orifices par lesquels passent les liens destinés à l'appliquer sur le front et à tirer l'appareil en arrière.

L'instrument fut en partie ramené à sa position normale; il y eut un soulagement notable.

À la fin de l'année 1851 la malade tomba dans une épilepsie, les douleurs, qui n'étaient pas, entièrement disparues, se montrèrent avec une violence extrême.

Entrée à l'hôpital Broussais le 16 avril 1851. Nous constatâmes à cette époque une déviation de l'utérus en avant; elle était très prononcée; la situation profonde de l'organe, l'embonpoint extrême de la malade rendaient difficile l'exploration; l'abaissement du col permettait de mettre l'orifice interne de la tige à découvert; le doigt, introduit dans le vagin, atteignait avec la main antérieure; elle avait la consistance et la température ordinaires.

Ensuite on pouvait le prévoir, le cathétérisme utérin ne s'exécutait qu'avec une extrême difficulté, sans douleur, il fut renouvelé le 21 mai 1851.

Le 21 avril, nous introduisîmes le redresseur à flexion facile, les difficultés furent moindres à la faveur du léger redressement qui s'était déjà opéré dans l'utérus.

Le 22 avril, un décollement de sang amena la venue des règles; elles durèrent plus longtemps que de coutume.

Le 3 mai, il ne s'était pas produit d'amélioration sensible; l'instrument redresseur fut introduit de nouveau; la malade le gagna pendant neuf jours, et dans cet intervalle de temps se trouva constamment dans un état de bien-être très marqué. Il y eut un écoulement blanc-rougeâtre très peu abondant.

Le 16, l'instrument fut remplacé par le troisième; elle le gagna au bout de quatre jours; il était survenu des coliques vives; il y eut un écoulement menstruel très abondant.

Les trois nos malades, à l'exception des cinq premières dont nous avons parlé, nous avons vu l'antécédent se produire très peu de temps après l'accouchement; la relation de cause à effet est incontestable.

Des considérations étiologiques, dans lesquelles nous sommes entrés, ont conduit à l'adoption de la trachéotomie comme moyen de traitement, et la facilité plus ou moins grande laquelle il s'accomplit paraît ne pas exercer une notable influence.

Un certain nombre de nos malades avaient les attributs du tempérament bilieux, et dans ces cas, nous avons vu redresser et se maintenir constamment à peu près de nature à préparer et favoriser les déplacements qui nous occupent en s'opposant à ce que l'utérus, après l'expulsion du placenta, revienne à ses conditions normales.

Nous n'avons trouvé ni tumeurs ni adhérences.

La conclusion à tirer de ces faits est que M. Amiel, comme une cause d'antécédent, suivant l'utérus, l'infirmité tendu par l'accumulation des fèces pendant la paroi postérieure de l'utérus et le refoulement en avant; il est à remarquer que chez plusieurs malades la constipation n'a existé qu'après le déplacement; elle n'a existé que dans une certaine période des causes qui agissent dans le plus grand nombre de ces cas.

On a dit que l'augmentation de volume du foie et de la rate, et en général des viscères abdominaux, pouvait, en déterminant une pression énergique sur les intestins et médiatement sur la face postérieure de l'utérus, produire la déviation de cet organe.

Nous n'avons trouvé dans les annales de la science qu'un seul fait qui puisse justifier cette manière de voir; il est rapporté par Morgagni dans sa lettre quarante-sixième; le foie et la rate étaient volumineux, mais il y avait en même temps une laxité très marquée des parois du vagin; il avait été nécessaire, pour soutenir la matrice dans sa position normale, de l'attacher au sacrum; on a vu, dans ces cas, que l'augmentation de volume du foie et de la rate n'a pas eu d'effet sur la déviation.

Parallèlement à ce qui se sont présentés à nous dans le cours de

notre pratique, nous n'avons eu à noter aucun engorgement du foie ou de la rate coïncidant avec un déplacement de l'utérus en avant.

En suite d'observations qu'il a empruntées à Levret, à Desgenettes, à M. Rayer et à M^{lle} Boivin, M. Amelin a indiqué en termes très explicites l'indolence, l'absence de douleurs, dans le reste des faits qu'il raconte, il ne tient pas compte de cette circonstance.

Dans l'un des observations dues à M. Rayer, on voit une péri-utérine précéder la maladie; s'était-il formé des adhérences au-dessus de la déviation? On ne saurait pas à quelles on peut rapporter.

Le Dictionnaire des sciences médicales contient un fait où la déviation paraît le résultat d'un carcinome utérin; ici encore l'on doit rester dans l'incertitude et se demander si la matrice avait pu posséder une tumeur au lieu d'être cancéreuse.

Une femme exerce un effort brusque; elle ressent aussitôt les symptômes de l'antéversion; l'effet suit immédiatement la cause; il n'existe aucun état douloureux relatif à son origine véritable.

Dans un cas de ce genre a été cité par M. Amelin, des adhérences sont signalées; comme preuve de leur existence, on invoque des douleurs vives se faisant sentir à l'anneau inguinal droit toutes les fois qu'on cherche à replacer l'utérus dans sa position naturelle.

L'engagement qu'on avance est au moins fort contestable; à l'appui de cette assertion, on cite deux nous contraires de chez l'écriteur.

On a vu de la même femme atteinte de rétroflexion; chaque fois qu'on cherchait à réduire la déviation, opération qui s'accompagnait sans résistance, il se produisait dans le côté droit des douleurs qui auraient dû avoir leur siège vers le sacrum; des adhérences, si elles étaient réellement existantes dans le cas qui nous occupe, auraient été limitées à la portion postérieure de la matrice.

Du reste, nous avons vu fréquemment des douleurs vives se manifester au niveau de chaque anneau inguinal dans des tentatives faites en vue de réduire des déviations qui n'étaient nullement compliquées de lésions profondes.

Un cas rapporté par M^{lle} Boivin, des adhérences existaient entre le col et la paroi postérieure du vagin; elles étaient faibles à sentir avec le doigt. Il ne saurait ici subsister aucun doute sur la cause de la déviation.

Nous comptons sur les considérations par une dernière remarque. Nos observations relatives à l'étiologie de l'antéversion sont confirmées par un certain nombre de faits consignés dans différents auteurs; les exemples qu'on a donnés à l'appui des causes d'influence nous a paru constatable ne présentent pas les mêmes caractères.

Il est à étudier avec méthode les symptômes de l'antéversion, et il est indispensable de considérer la maladie dans son début, et dans les manifestations phénoméniques qui ont paru antérieurement à toute exploration et à tout traitement; si, en effet, on embrasse d'un coup d'oeil l'ensemble des observations qu'on nous a fait connaître dans la description, on se confond les uns avec les autres; les effets de la maladie et ceux qu'entraînent à un ou moins haut degré le catarrhe et la présence des instruments redresseurs.

Le premier commencement de l'affection n'est pas toujours facile à saisir. Parmi les faits que nous avons eu l'occasion d'observer, nous en trouvons un seul dans lequel la maladie n'a éclaté insensiblement. Une femme, en voulant soulever un lit, éprouva une sensation particulière qui se propagea de l'intérieur du bassin à la région inguinale, et fut immédiatement suivie des symptômes de l'antéversion. Nous avons eu depuis un début très rapide chez une femme quiomba en évanouissement après avoir fait et s'être livrée à des efforts considérables longtemps et plusieurs fois répétées.

Dans tous les autres cas que nous connaissons, il est impossible de préciser d'une manière exacte le moment auquel remonte la maladie; mais, dans tous les cas, nous constatons qu'elle a éclaté. Nous avons rapporté l'histoire d'une dame chez laquelle il n'exista pas de symptômes proprement dits, à part des douleurs spéciales qui survinrent à l'occasion de la miction; principalement pendant la nuit; on se rappelle que nous avons eu soin de mentionner l'existence incertaine qui régnait sur l'époque initiale de la déviation.

Les symptômes commencent ordinairement par des douleurs dans les aines et dans les cuisses; bientôt apparaissent une difficulté plus ou moins grande dans la marche et des envies d'uriner plus ou moins fréquentes; plus tard, le mouvement des écoulements menstruels et, en dernier lieu, des troubles du côté des voies digestives.

Tel est l'ordre de succession des phénomènes morbides; examinons chacun d'eux en particulier pendant le cours de la maladie. Des douleurs spontanées se sont manifestées à l'occasion de la miction; nous n'en avons rencontré qu'une seule chez laquelle nous n'avons pu en constater l'existence, même pendant la miction; encore faut-il remarquer que l'abaissement plus marqué de l'utérus, dont la miction était suivie dans ce cas, donnait naissance à des sensations douloureuses spéciales et engendrait des symptômes que nous avons décrits plus haut.

Les douleurs ont eu leur siège une seule fois dans l'hypogastre, il s'agit d'ailleurs, une seule fois elles ont été bornées à l'une des aines; dix-sept fois elles ont occupé les deux aines en même temps.

Dans un certain nombre de cas, elles n'ont pas été égales des deux côtés, la différence nous a paru tenir à des déviations latérales compliquant l'antéversion; les douleurs avaient plus d'intensité du côté vers lequel l'utérus était incliné.

Plus de nos malades se sont plaints d'éprouver des douleurs dans l'aine droite que la gauche; dans un cas, il s'agissait d'une douleur rhumatismale; dans un autre, d'une néralgie; dans les trois autres, nous n'avons découvert rien d'analogue. Les douleurs d'un seul côté de la poitrine ont, du reste, été indiquées par M. Simpson dans d'autres auteurs; suivant le professeur d'Edimbourg, elles contiennent des caractères principaux de la rétroversion et de la rétroflexion.

Trois fois seulement chez les malades atteintes d'antéversion qui nous les ont présentées, il nous a été permis de les attribuer à la déviation; deux fois, comme on vient de le voir, elles se rattachaient à des affections nettement caractérisées.

Quatre malades ont éprouvé des douleurs dans les reins; deux seulement ont ressenti des douleurs dans le siège; l'une de ces dernières avait des hémorrhéides, l'autre se plaignait d'une vive sensibilité à la pression dans la région du périnée.

Un million de ces diverses manifestations douloureuses, les dou-

leurs des aines et des cuisses dominent d'une manière évidente par leur intensité et leur fréquence; elles sont pour ainsi dire caractéristiques.

Nous avons trouvé trois fois des douleurs provoquées; dans un cas, la pression les développait sur la partie moyenne de l'hypogastre; dans les autres, sur les parois de la poitrine, elles étaient sous la dépendance d'une érection, les autres d'un rhumatisme musculaire et d'une néralgie intercostale; dont nous avons eu déjà l'occasion de faire mention.

Cinq malades seulement ont été incommodés par un sentiment de pesanteur vers le péritoine; nous avons recherché si chez elles le col de l'utérus n'était pas volumineux. L'examen a confirmé les prévisions qu'il était naturel de former en pareille circonstance. Si d'un autre côté nous avons rencontré des femmes qui n'ont eu ni la même symptomatologie, bien qu'il existât un engorgement du col, nous devons le rattacher à toutes les fois que l'engorgement a manqué la sensation de pesanteur a manqué également.

Relativement aux troubles survenus dans la miction, il est à remarquer que, lorsque l'utérus était léger et mobile, les malades conservaient facilement leurs urines; que, dans les conditions opposées, elles avaient de fréquentes envies d'uriner, parfois qu'elles allaient jusqu'à causer des douleurs. Le fait suivant, dont nous avons dit récemment témoin, démontrera clairement l'influence que peut alors exercer le déplacement de la matrice en avant.

Une femme avait une rétroflexion simple qu'il était facile de réduire, mais qui se reproduisait avec une extrême facilité; la tendance marquée de la déviation à persister nous engagea à porter le corps de l'utérus en antéversion et à le maintenir dans cette position. Au bout de quelques temps la malade éprouva des envies d'uriner qui se renouvelaient cinq ou six fois par heure; les efforts dont elle se servait pour vaincre les obstacles à l'écoulement d'urine. Nous pûmes nous assurer que la déviation artificielle produite par nous n'avait nullement diminué et était la source des symptômes nouveaux dont se plaignait la malade.

Onze de nos malades ont de la difficulté à aller à la garde-robe; nous avons constaté que, dans ces cas, il n'existait aucune relation entre ce trouble physiologique et la sensation de pesanteur dans la région périnéale; la déviation nous a paru se faire avec plus de peine chez les femmes, qui, en l'absence de toute sensation de pesanteur, disaient ressentir une sorte de douleur vague de la région périnéale.

Dans la plupart des cas, la menstruation a été régulière; chez deux malades elle a présenté une abondance insolite; chez une autre un état inverse; chez une quatrième, le retour de l'écoulement a eu lieu tous les quinze jours.

Arrivés aux anomalies de l'écoulement menstruel, il en est une qui s'est produite sous la forme d'une véritable métrorrhagie compliquée de métrite.

L'introduction de la sonde augmentait ou provoquait l'hémorrhagie, et le séjour de l'instrument exaspérait la métrite. Mais il est à remarquer qu'après les premiers jours du traitement, la présence de l'instrument n'a entraîné des inconvénients que dans un cas; dans les autres, au point que la malade s'est livrée à la garde-robe pendant quinze jours consécutifs sans ressentir aucun des symptômes de la métrite ou de la métrorrhagie.

Nous nous sommes, en cette circonstance, trouvés dans une situation délicate; car, si nous n'avons pas retiré l'instrument à temps, l'inflammation aurait pu revêtir un caractère de gravité qu'elle n'avait pas d'abord; si d'un autre côté nous nous étions laissés décourager par les pertes de sang et l'inflammation qui se sont produites, nous n'aurions pas obtenu la guérison radicale. Une affection qui avait fait la même chose dans un état de fièvre intense et menacé jusqu'à la mort.

A.-H. MARJOLIN.

Des nevus et des tumeurs érectiles.

Des nevus et des tumeurs érectiles.

TRAITEMENT. — Différents moyens ont été employés dans le but de détruire les nevus érectiles par la destruction sur place ou par la transformation en un tissu cicatriciel non susceptible de dépendance vasculaire.

La vaccination et l'insoculation de tartre stibié, l'application des injections caustiques, la ligature et la compression réussissent quelquefois à transformer le nevus érectile en tissu fibreux-celluleux; l'extirpation et la cauterisation détruisent le mal dans sa profondeur et l'enlèvent en totalité.

La vaccination est une excellente méthode à employer dans le traitement des nevus érectiles qui ne sont ni trop étendus, ni trop volumineux. Elle ne jouit pas de toute la faveur qu'elle m'inspire et qu'elle mérite. Du même coup, elle remédie aux éventualités de la variole et aux conséquences d'une lésion cutanée fort redoutable.

La vaccination doit être pratiquée de bras à bras et de nombreuses piqûres distantes d'un centimètre, disposées tout autour du nevus, et quelques-unes à la surface. Lorsque cette inoculation réussit, les pustules paraissent et se développent comme de costume. Au septième ou huitième jour, une inflammation très vive, quelquefois alarmante, se manifeste, s'étend en profondeur dans la masse vasculaire du nevus, qui se gonfle et devient très douloureux. Puis, lorsque l'éruption vésiculaire sèche, l'inflammation qui envahit les pustules diminue, et le nevus, profondément modifié, à demi détruit, s'affaïssit lentement et disparaît au bout de quelques mois sans les cicatrices du vaccin. Beaucoup de médecins ont déjà réussi par ce procédé, que j'ai employé deux fois avec un plein succès. M. Boyer l'a mis en usage pour un nevus assez volumineux de la joue et de la lèvre, et il a vu les parties transformées reprendre à peu près leur disposition naturelle. M. Marjolin y a eu recours dans un cas qui ne semblait pas favorable, à cause de l'étendue des lésions, et cependant il a réussi. C'était chez un enfant de six ans, qui ne pouvait marcher, occupé la moitié du crâne et de la face, existant non-seulement sur la peau, mais envahissant la muqueuse du même côté, se montrant dans l'œil, à la surface interne des joues et jusque sur la voûte palatine.

Chacun regardait cette lésion comme étant au-dessus des ressources de l'art.

L'enfant n'était pas vacciné. M. Marjolin eut l'heureuse idée de profiter de cette circonstance, et résolut d'essayer la vaccination comme moyen thérapeutique du nevus. Il fit une douzaine de piqûres seulement sur les limites de la tumeur.

Quelques-uns d'entre eux ont une hémorrhagie que l'on est peiné à faire cesser; une inflammation assez vive se développe, et, quand elle fut tombée, la tumeur commença à diminuer de volume. Au bout de quatre ans, la guérison paraît complète; il restait un peu de tuméfaction au-dessous de la paupière supérieure, à la commissure labiale et à la voûte du palais. Sur le front, dans la tumeur, il y avait des taches de taches blanchâtres; tout fut comblé à la suite indolore.

La cicatrisation fut assez parfaite pour résister à une chute de l'enfant, dans laquelle il se fit au front une plaie contuse non suivie d'hémorrhagie.

La vaccination peut donc avoir de sérieux avantages dans le traitement des nevus; les faits que je viens de rapporter plus haut, dont je pourrais grossir le nombre en puisant aux archives des vaccinations de l'Académie de médecine, en sont la meilleure preuve. C'est par ce moyen qu'on a pu, en quelques jours commencer le traitement des nevus, résorber en seconde ligne, et dans le cas d'échec, les autres procédés que possède la science et dont je vais parler succinctement.

À défaut d'inoculation vaccinale, on a employé les inoculations de tartre stibié, qui produisent des pustules volumineuses, analogues aux pustules de vaccin, du moins quant à la forme.

C'est là une idée fort ingénieuse à laquelle je ne puis qu'applaudir; mais il m'est difficile de la juger définitivement, car elle n'a encore été que très rarement mise en pratique.

La compression peut être fort utile quand le nevus érectile se trouve placé au front, à la tempe, aux lèvres, etc., ou sur toute autre partie facile à comprimer contre un os. Alors un bandage ingénieusement préparé, d'après l'initiative du médecin, pour chaque cas spécial, appliqué le jour, enlève la nuit et maintient pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boyer, dans lequel ce chirurgien, craignant d'enlever une tumeur érectile de la lèvre supérieure étendue à la sous-lèvre, enleva la nuit et maintint pendant deux ou trois ans, suffit pour amener l'oblitération complète des capillaires dilatés. Tout le monde connaît ce fait remarquable rapporté par Boy

posés à persister ou à prendre un nouvel accroissement, on doit faire une nouvelle application de la pâte de Vienne. Cette seconde cautérisation peut être faite dès que l'eschare est détachée et pendant que le plaie suppure, ou bien lorsque celle-ci est entièrement cicatrisée. Il vaut mieux attendre la guérison entière de la plaie, ce qui a lieu dans l'espace de quinze jours à trois semaines, pour faire une nouvelle cautérisation, à moins que ce qui reste de la tumeur ne fasse de suite de rapides progrès dans sa reproduction.

La cautérisation du nevus par la pâte de Vienne, quand elle est possible, a cela d'avantageux qu'elle n'expose les enfants à aucun accident primitif ou consécutif semblable à ceux de l'extirpation, de la ligature et des sétons.

Après la cicatrisation, il reste à la place du nevus une surface blanche, une qui est restée de niveau avec les tissus voisins.

Voici un bel exemple de guérison obtenue par A. Bérand au moyen de trois applications successives de pâte de Vienne.

Une petite fille de six mois était affectée d'un nevus érectile au-devant du cou. Peu de temps après la naissance, on avait remarqué à cette place une petite tache rouge qui avait pris pour une morsure de puce. Cette tache s'était progressivement accrue en largeur et en hauteur. Son sommet s'était élevé à deux centimètres de l'eschare et à travers plusieurs paquets de son épaisseur. Sans attendre qu'elle fût entièrement détachée, M. Bérand fit une seconde application du caustique six jours après la première; la tumeur fut recouverte en totalité par la pâte, qui séjourna environ sept minutes. L'eschare offrit une couleur noire et une grande dureté. La santé générale ne fut pas altérée; la réaction locale inflammatoire est faible, et le nevus s'affaissa de plus en plus.

À la chute de l'eschare, quelques points offraient encore une apparence suspecte, une troisième application de caustique fut faite. Cette fois, le caustique ne resta pas plus de cinq minutes en place. Les conséquences locales et générales de son application furent les mêmes qu'après les deux premières cautérisations: quant à la tumeur, elle est entièrement affaissée; des bourgeois charnus d'un bon aspect succèdent à la chute de l'eschare; la plaie ne tarde pas à se recouvrir d'une cicatrice blanche et unie. Plusieurs mois après la complète guérison, rien n'annonce la reproduction de la maladie.

D'après M. Lallemand, le moyen le plus sûr de provoquer l'inflammation des parties malades et l'oblitération des vaisseaux serait l'emploi de l'acupuncture pratiquée comme il suit:

On introduit dans la tumeur un certain nombre d'aiguilles à insectes ou d'aiguilles d'acupuncture, qu'on laisse en place plusieurs jours jusqu'à ce qu'elles aient déterminé une inflammation suffisante. Alors on les retire, et la cicatrisation s'accomplit d'elle-même. On recommence, et plusieurs applications successives amènent ordinairement une entière guérison. Ce procédé a été modifié par quelques chirurgiens, qui emploient des aiguilles rouges au feu, et par MM. Maréchal, Monod et Curling, qui ont sorti des aiguilles métalliques dans leurs trous des brins de lin en guise de séton, qu'on fait supputer plusieurs mois.

Ainsi M. Monod a opéré à neuf mois une petite fille qui a aujourd'hui quatorze ans, et qui présentait un nevus érectile placé à la face, au niveau du maxillaire inférieure gauche, et ne faisant aucune saillie dans la bouche. Il avait mis des aiguilles nombreuses, maintenues par des fils comme pour une suture entortillée. Au bout de dix jours, le trajet des aiguilles était en pleine suppuration; on les retira; et des petits sétons furent introduits, et entretenus un an; ils amenèrent la guérison. La cicatrice est à peine visible, souple et peu résistante.

Un autre enfant de sept ans avait la tumeur érectile veineuse dans la paume de la main au niveau de l'articulation de la première phalange de l'index et du métacarpien correspondant. La tumeur avait un rapport intime avec les tendons fléchisseurs. M. Monod l'a traitée par les sétons.

D'abord des aiguilles furent placées et mises à demeure pendant quinze jours. Elles furent remplacées par des sétons renouvelés tous les trente ou quarante jours pendant cinq à six mois.

L'enfant a guéri, et les mouvements des doigts sont restés libres.

M. Lloyd et A. Bérand ont aussi ajouté quelque chose à l'ingénieux procédé de M. Lallemand, ce sont les injections d'acide nitrique et de nitrate d'acide de mercure dans les conduits ouverts par les épingles ou par les aiguilles. J'ai vu plusieurs fois Bérand recourir avec succès à l'emploi de ce moyen, pour lequel je lui ai quelquefois servi d'aide. Il employait une seringue de verre, garni d'une petite canule en platine proportionnée au diamètre des trous d'épingle.

Une fille de deux ans et demi portait, dans l'épaisseur de la joue droite et la moitié droite de la lèvre supérieure, une tumeur d'une nature veineuse. Neuf mois avant on avait passé à travers la partie superficielle de la tumeur quatorze petits sétons qui produisirent de la suppuration et l'ulcération des parties comprises entre eux et la peau. Après la cicatrisation des plaies, la tumeur s'affaissa un peu dans ce point et continua à grossir dans tous les autres.

Une maladie de l'enfant fit ajourner l'application de nouveaux sétons.

M. A. Bérand enfonça dans la joue six épingles de gros calibre. Après trois jours elles sont retirées et le nitrate d'acide de mercure injecté dans les trous. Le jour d'après il y a suite rouge et dure; des vomissements opiniâtres et abondants surviennent dans les deux jours suivants; accompagnés de rétention d'urine, de faiblesse extrême, de la petitesse et de la fréquence du pouls. Jume tendue, rouge, très douloureuse; la suppuration s'établit dans toute la tumeur. Une eschare de 12 à 15 millimètres de diamètre s'est formée près de l'ancienne cicatrice. Les accidents généraux cessent peu à peu; néanmoins la faiblesse persiste pendant plusieurs semaines, et de temps à autre il revient quelques vomissements.

Les modifications dont la tumeur fut ultérieurement le siège eurent pour résultat la diminution et la transformation d'une partie de son tissu en une substance cellulo-fibreuse; néanmoins il fallut encore à quelques mois d'intervalle recourir aux épingles suivies d'injection de nitrate d'acide de mercure. À chaque fois l'injection déterminait le retour de quelques vomissements et provoqua des phénomènes locaux d'inflammation très prononcés quoique moins violents qu'ils n'avaient été à la première.

Six mois après le commencement du traitement, l'on n'aperçoit plus de traces de tissu érectile ni sur les joues, ni sur la lèvre, tant du côté de la peau que de la membrane muqueuse de la bouche; seulement ces parties semblaient être hypertrophiées.

M. Bérand voulait attendre avant d'en venir à une nouvelle opération, et en effet, les choses ont pu se diminuer pendant qu'ils ont suivi la cessation du traitement. Cette diminution aurait peut-être continué spontanément; mais les parents empressés voulurent qu'on fit l'excision de ce qui était exubérant, et une excision assez épaisse sur la face interne de la lèvre et de la joue ramènerait à peu près les parties à leur disposition normale.

Dans les cas où la cautérisation par la pâte de Vienne n'est pas applicable, l'acupuncture combinée à l'injection d'acides peut donc être employée; seulement, au lieu de nitrate d'acide de mercure, qui détermine presque toujours des accidents toxiques, il vaut mieux se servir d'acide nitrique, qui n'a point les mêmes inconvénients.

C'est encore une modification de ce procédé que nous devons à Brodie et à Curling. Ces chirurgiens ont poncturé la peau à quelques millimètres de la partie malade avec un bistouri très mince, et cela de manière à le faire pénétrer jusqu'au milieu du nevus pour lui imprimer un mouvement d'arc de cercle dans le but de lacerer les parties. Ensuite ils ont remplacé le bistouri par un stylet trempé dans une forte solution de nitrate d'argent. Cette cautérisation leur a suffi pour arrêter l'hémorrhagie et pour produire une inflammation qui tend à l'oblitération du nevus.

Divers accidents peuvent compliquer l'opération et le traitement, mais ils varient suivant le procédé opératoire mis en usage. Ainsi l'hémorrhagie est assez souvent la conséquence de l'excision des nevus érectiles pour qu'on ait renoncé à ce moyen; l'inflammation et l'érysipèle résultent des ligatures, des sétons, des injections caustiques dans les trous faits par l'acupuncture. Ces accidents sont quelquefois très graves et de nature à occasionner la mort, mais cependant ils ne sont pas sans remède. Il en est un peu connu, c'est la formation d'abcès multiples dans le tissu cellulaire comme s'il y avait en résorption purulente. Deux fois M. Mavel a su survenir cet accident à la suite de l'emploi de l'étranglement fractionné des nevus. Ces faits ont été publiés il y a quelques mois dans la Gazette des Hôpitaux.

Aphorismes.

1° Il y a deux espèces de nevus, les nevus pigmentaires et les nevus érectiles. Ce sont des altérations produites par l'accumulation du pigment et l'augmentation plus ou moins considérable du nombre et du volume des capillaires de la peau, transformés en une masse spongieuse érectile.

2° Les nevus pigmentaires ne disparaissent jamais, les nevus érectiles persistent presque toujours.

3° Si le nevus érectile s'agrandit trop vite et menace de rupture, il faut le détruire sur place, ou le transformer en tissu non susceptible de dégénérescence vasculaire.

4° Les nevus se transmettent en partie fibro-celluleux sous l'influence de la vaccination, de l'inoculation stibée et de l'acupuncture, suivie d'injections caustiques. Ils disparaissent pour toujours quand ils sont bien attaqués par un caustique tel que la pâte de Vienne.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 8 juin 1852. — Présidence de M. Milne.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

Elle comprend les pièces suivantes:

- 1° Relation d'une épidémie de gale, par M. Mathieu, médecin des épidémies de l'arrondissement de Coudé;
- 2° Relation d'une épidémie d'angine gangréneuse, par le même;
- 3° Relation d'une épidémie de fièvre scarlatine, par M. Bucquoy, médecin des épidémies de l'arrondissement de Péronne;
- 4° Tableau des vaccinations du département des Ardennes;
- 5° Deux échantillons de remèdes secrets.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Eaux minérales.

M. François, ingénieur des mines, adresse une note descriptive d'une cuvette construite à Labassère pour conserver l'eau minérale de cette localité.

— A propos de la correspondance, M. Guibourt présente à l'A-

cadémie deux flacons de pilules de Bland, prouvant non-seulement que le nevus de ce médecin se propose d'exploiter ces pilules, mais que ce médecin se prétend lui-même à l'exploitation, puisque sur ces flacons se trouve une étiquette contenant un certificat de M. le docteur Bland. M. Guibourt ajoute que, dans ce certificat et dans les prospectus, on avance deux assertions également fausses, en prétendant à l'usage de ces pilules qu'il n'a pas prononcées et en déclarant que l'Académie de médecine a reconnu l'infaillibilité des pilules de Bland. — Ces renseignements seront transmis à la commission nommée.

— M. Velpeau présente un mémoire au nom de M. le docteur Cabaret, de Saint-Malo, bien connu de l'Académie.

RAPPORTS.

Eaux de Vichy.

M. Chevallier lit un rapport étendu sur un travail de M. B. drimont, relatif aux eaux minérales thermales de Vichy. Les observations de M. Baudrimont sur les propriétés physiques et chimiques des différentes sources de Vichy, qui ont conduit l'auteur à plusieurs résultats nouveaux, prouvent, dit M. Chevallier, la nécessité de faire de nouvelles analyses des sources minérales en général. (Remerciements à l'auteur. — Adopté.)

Vaccins.

M. Bousquet lit la première partie du rapport annuel sur les vaccinations.

— La séance est levée à quatre heures et demie.

Chronique et nouvelles.

Une commission mixte, composée de membres désignés par les ministres de la guerre, de la marine, des finances et de l'instruction, est chargée de réviser les programmes d'admission aux écoles spéciales du gouvernement (École polytechnique, École militaire, École navale, École forestière), ainsi que les programmes de l'enseignement scientifique des lycées, et d'indiquer les modifications qu'il y aurait lieu d'opérer dans ces différents programmes pour leur mettre en harmonie les uns avec les autres.

De ces commissions on cite M. M. Bérand et Damas.

— On lit dans le journal de Bagères-de-Bigorre: « Nous apprenons avec satisfaction que le propriétaire des Bains de Vézère, dont la source semblerait depuis quelques années éprouver certaines modifications dans sa température et dans son volume, vient de faire exécuter, sous l'habile direction de MM. Lais et Pajo, des travaux de captage qui ont eu le résultat le plus favorable. Il a suffi de remplacer l'argile dont on se servait anciennement par du béton pour ramener à son état primitif la précieuse Source de Vézère. »

L'hospice des Vieillardis de Bordeaux vient d'être le théâtre d'un violent incendie, dont les ravages, qui sont considérables, ne peuvent encore être exactement appréciés. Quoique le sinistre ait éclaté pendant la nuit, on a eu la consolation de sauver de la mort tous les malheureux qui habitaient l'établissement.

— Un opuscule sans importance, qui vient de paraître avec un titre analogue à celui de l'ouvrage que prépare depuis longues années notre confrère, M. Réville-Paris, nous engage à donner le titre complet de cet ouvrage, qui ne tardera pas d'ailleurs à paraître à la librairie de M. J.-B. Baillière: *Traité de l'hygiène, médicale, hygiénique et philosophique*, ou recherches sur l'état physiologique, les facultés morales, les maladies de l'âge avancé et sur les moyens les plus sûrs, les mieux expérimentés à employer pour soutenir et prolonger l'activité vitale à cette époque de l'existence.

Ce traité formera un volume in-8° de 450 à 500 pages. Il a pour épigraphe le piquant aphorisme de Larocheoucault: « Peu de gens savent être vieux. »

Erratum. — Dans la lettre de M. Petel, p. 262, 2° colonne, 10 ligne, au lieu de: constituant ainsi un T renversé, lisez un H renversé.

Bulletin bibliographique.

Traité élémentaire et pratique de pathologie interne par A. GUSSELY, médecin de l'hôpital Beaujon, agrégé de la faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie nationale de médecine. — Cinquième édition, considérablement augmentée. Juin 1852. Deux forts volumes grand in-8°, ensemble de 1,600 pages. Prix, 18 francs.

Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes par F. FLUHN, docteur en sciences. 3 volumes. Prix: 10 fr. 50. — Le tome I° comprend: Photographie, Télégraphie aérienne et électrique, Élévation, Galvanoplastie, Dorure chimique. — Le tome II° comprend: Arrosage, Éclairage au gaz, Plantes légumières. Poudres de guerre et autres produits. Le tome III° comprend: Machines à vapeur, Bateaux à vapeur, Chemins de fer.

Ces deux ouvrages se trouvent chez Victor Masson, éditeur, place de l'École-de-Médecine, 17.

Bibliothèque du Médecin-Pratiquant, ou Résumé général de tous les ouvrages de clinique médicale et chirurgicale, de tous les monographies, etc., par une société de médecins, sous la direction du docteur FAUPEL, chevalier de la Légion d'Honneur, rédacteur en chef de la Gazette des Hôpitaux, etc.; ouvrage adopté par le conseil de l'instruction publique pour les Facultés et Écoles de médecine et de pharmacie. — 15 volumes, grand in-8° sur deux colonnes, contenant la matière de 60 volumes in-8° ordinaire. Prix du volume 8 fr. 50. — La souscription étant permanente, on peut retirer par volume. — On souscrit chez M. J.-B. Baillière, libraire, rue Hauteville, 19, et au bureau de la Gazette des Hôpitaux, rue des Saints-Pères, 40.

De la cachexie paludéenne en Algérie par M. CATTELLU, médecin en chef de l'hôpital civil et militaire de Tlemcen. In-8°. Prix, 1 fr. 50. — Le tome II, seul, 9 fr. 50. — A Paris, chez J.-B. Baillière, libraire, rue Hauteville, 19.

La dose.

Paris. Imprimé par PLOZ frères, 38, rue de Valenciennes.

Le Journal paraît trois fois par semaine :
LE SAMEDI, LE JEUDI ET LE DIMANCHE.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

LAZETTE DES OPHTHALMES

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

La prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

CHÈQUE, HOLLANDE, PRÉSENT,	Trois mois 9 fr.
SARDAGNE, SAVOIR,	Six mois 17
TURQUIE, ANATOLIE ET COLONIES.	Un an 33

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

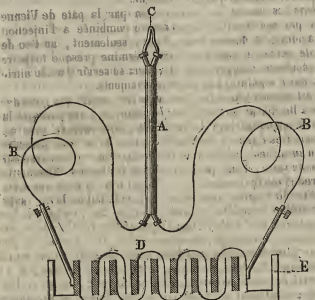
ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois 40 fr.
GIBRALTAR.	Six mois 20
	Un an 38

SOMMAIRE. — REVUE CLINIQUE HEBDOMADAIRE. Quelques mots sur la rupture du tendon d'Achille. — Existence d'un symptôme assez rare dans cette maladie.
M. Velpeau, à propos d'un malade couché au n° 3 de la salle Sainte-Vierge, à la Charité, et atteint d'une rupture du tendon d'Achille, présentait dernièrement sur cette affection quelques considérations historiques et pratiques qu'on ne lira pas sans intérêt.
Il n'y a pas longtemps encore que, depuis l'histoire lamentable de Monro, qui s'était rompu le tendon d'Achille et qui resta infirme toute sa vie, tous les chirurgiens regardaient cette rupture comme très dangereuse et comme incurable.
A Paris, M. Le Petit, Desault, Boyer, ont émis cette opinion, d'accord d'ailleurs avec ce qu'avaient dit les auteurs les plus anciens. Il reconnaît alors dans la science une doctrine essentiellement fautive ; on croyait que les tendons, en général, ne se cicatrisaient pas, ou du moins qu'ils ne pouvaient pas se resoudre. Aussi avait-on imaginé une foule de machines, d'appareils compliqués, gênants et plus nuisibles qu'utiles. Monro avait, pour lui-même, inventé une machine que nous est restée, mais cette machine n'empêchait pas qu'il restât infirme pour le reste de ses jours.
Un malade s'était-il rompu le tendon d'Achille, on lui appliquait au plus tôt un appareil ; on plaçait le membre dans une telle position, et pendant si longtemps, que quand on enlevait l'appareil ce membre était détérioré et le malade infirme. On avait aussi songé à la suture ; mais, comme on le pense bien, les chirurgiens la considéraient comme très dangereuse.
La ténologie vint changer le cours des idées jusqu'à nos jours. M. Velpeau a enseigné dans ses leçons et en 1831 il a prouvé que les tendons rompus pouvaient se resoudre, se cicatriser et reprendre leurs fonctions. Il a apporté des observations précises à l'appui de cette assertion, et maintenant tous les chirurgiens savent qu'une rupture de tendons n'est pas aussi dangereuse qu'on avait pu l'écrire.
Le malade à propos duquel ces réflexions étaient faites était entré dans le service de M. Velpeau le 14 avril, pour une rupture du tendon d'Achille, qui lui était survenue dans un effort violent. Tous les symptômes de cet accident ont pu être observés chez ce malade. Mais on pouvait remarquer, en outre, quelque chose qui n'est pas commun dans ce genre d'affection : il existait une collection abondante, un épanchement assez considérable entre les deux bouts de la rupture.
On n'appliqua aucun appareil mécanique particulier : le membre fut simplement placé sur un coussin ; des compresses résolutives furent mises en usage dans les premiers jours, puis un bandage roulé et quelques compresses graduées sur chaque côté du tendon furent appliqués.
Le 21 mai, la continuité du tendon paraissait bien rétablie ; la tuméfaction due à l'épanchement s'était affaïssie. Néanmoins le malade dut encore garder le repos pendant quelques semaines, et il sortit bientôt exécutant parfaitement tous les mouvements, mais en emportant la recommandation expresse de tenir un bandage roulé pendant quelque temps, et il pourra bientôt se servir de son membre.
Lorsque le tendon d'Achille est ainsi rompu, sa gaine, qui est sensible, ne se rompt pas ; les deux bouts du tendon d'achille, la gaine se vascularise ; et si fait dans l'écartement des deux bouts de la rupture un épanchement de substance organisée ; la gaine se vascularise de plus en plus, s'épaissit, et enfin, au bout d'un certain temps, si se forme une substance qui constitue une véritable pièce sur-ajoutée.
Certainement, dans ces cas, le membre a besoin d'un certain temps pour reprendre sa vigueur première ; mais il arrive un moment où la portion du tendon nouvellement formée est diminuée de longueur et se suture rigide à sa surface pour que le tendon tout entier glisse avec autant de facilité qu'avant l'accident. Le malade est alors tout à fait guéri.
En résumé, la rupture du tendon d'Achille n'est pas une affection dangereuse, quand on n'emploie aucun appareil.

Cautérisation électrique. — Application de ce nouveau mode de cautérisation au traitement des tumeurs érectiles sous-cutanées.

Nous avons dit, il y a quelques mois, à propos d'une

nouvelle venue d'Allemagne et annonçant l'application, faite dans ce pays, de l'électricité à la cautérisation des parties vivantes, que nous avions vu depuis longtemps M. Nélaton mettre en pratique ce mode de cautérisation, et que nous attendions les résultats d'une plus longue expérience pour en entretenir nos lecteurs. Ces résultats sont maintenant suffisants pour que l'utilité et la facilité d'application du nouveau caustique ne puissent faire l'objet du moindre doute. Nous allons rapporter sommairement aujourd'hui un des faits dans lesquels la cautérisation électrique a été mise en usage, ainsi que les observations pratiques qu'a faites M. Nélaton à propos de ce fait.
Voici d'abord quelques détails descriptifs sur l'appareil employé, et qui est une pile de Muncke. Nous devons ces détails, ainsi que le dessin qui les accompagne, à l'obligeance de M. Rabot, interne en pharmacie distingué des hôpitaux.



A. Manche isolant en bois.
B. B. Fils conducteurs.
C. Tige en platine, figurant un petit cautère conique.
D. Pile de Muncke, plongeant dans l'acide.
E. Auge pleine d'eau un peu fortement acidulée.
La pile employée se compose de quarante éléments, dont chaque plaque a 40 centimètres de côté. La figure en représente la coupe horizontale, ou le plan. Le courant électrique qui elle développe est suffisant pour rendre incandescent un fil de platine ayant 1 millimètre de diamètre. Ce fil de platine ferme le circuit électrique en réunissant les deux pôles à l'extrémité du manche isolant A, traversé par les conducteurs. Si l'on prenait un cautère de dimensions moindres avec la même pile, il serait immédiatement fondu ; au contraire, on lui donnerait une plus grande surface, l'action de la pile serait trop faible pour l'amener à la température nécessaire. Ces dimensions, auxquelles on a été conduit par une expérience répétée, sont donc les plus convenables. Une seconde suffit pour amener le cautère au rouge-blanc.

Comme le point de réunion du circuit électrique est le seul où s'opère le dégagement de chaleur, il en résulte que tout le reste de l'appareil se maintient à la température ordinaire, et qu'on peut ainsi plonger le cautère dans une cavité profonde sans qu'aucune des parties environnantes, et l'exception de celle qui est directement en contact avec l'extrémité des conducteurs, ressentent l'action du calorique.

Dans l'application que nous avons vu faire de ce caustique sur une tumeur érectile, on plongea le petit cautère, aussitôt qu'il eut rougi, dans un point de la circonférence de la tumeur et on le fit mouvoir dans différentes directions, de façon à bien cautériser la face adhérente, la base ou pédicule de la tumeur.

Cette manœuvre avait pour but de détruire les vaisseaux artériels, et surtout veineux, qui sont en bien plus grand nombre, et qui viennent l'alimenter, ou mieux encore la former presque tout entière.

Comme la pile peut fonctionner avec une égale force pendant les quelques minutes nécessaires à l'opération, le cautère terminal en platine conserve toujours sa température initiale (rouge-blanc), et la cautérisation est aussi rapide que certaine.

Pour ma part, disait M. Nélaton à propos de cette opération, je crois que ce moyen d'attaquer les tumeurs sous-cutanées est le meilleur que nous possédions ; car le cautère ordinaire devrait avoir de petites dimensions, et il se refroidirait trop vite ; l'opération serait longue, douloureuse, incomplète.

Le caustique de Vienne, qui nous donne de si bons résultats

tats pour les tumeurs érectiles cutanées ou artérielles, présente des inconvénients si l'on veut étendre son action aux tumeurs érectiles sous-cutanées ou veineuses. Une fois la couche superficielle éliminée, les veines nombreuses qui composent la tumeur donnent du sang en abondance. Ce sang s'écoule en éparpillant avec lui une grande partie du caustique, et le but du chirurgien est bien incomplètement rempli. Il faut plusieurs séances, et encore souvent on ne peut être certain de réussir complètement, c'est-à-dire d'avoir cautérisé toute la plaque veineuse érectile.

Tels sont les inconvénients qui font préférer, avec raison selon nous, à M. Nélaton, la cautérisation avec le cautère électrique, inconvénients qui disparaissent avec elle ; et sont remplacés par les avantages suivants :

1° Le fil de platine qui forme le cautère est petit ; la perte de substance de la peau sera donc petite, et la cicatrice définitive presque nulle.

Or, c'est là une considération importante ; car presque toutes les tumeurs ont pour lieu d'élection un point de la face, des téguments du crâne, de la poitrine, toutes régions où le chirurgien doit ménager avec grand soin l'étendue des cicatrices, indélébiles comme le sont toutes celles produites par les caustiques.

2° Avec le cautère électrique, on détruit sûrement et rapidement en un instant tous les vaisseaux qui alimentent la tumeur.

3° Quant aux accidents qui pourraient se développer à la suite de l'emploi de ce moyen, ils ne sauraient être beaucoup plus graves que ceux déterminés (bien rarement) par les cautérisations ordinaires. Dans les cas déjà assez nombreux où M. Nélaton a fait usage du nouveau cautère, ces accidents ont d'ailleurs été complètement nuls.

La remarquable propriété de ce nouveau cautère de ne s'échauffer que dans le point précis qu'on désire faire agir laisse percevoir sur-le-champ les nombreuses et utiles applications que permettent d'espérer les premiers et fructueux essais que nous venons de mentionner. En effet, qu'on se dise que des tumeurs érectiles ont été, à notre connaissance, traitées avec un succès complet.

Traitement de la fièvre puerpérale par l'acéto.

La maladie dont il a été question dans notre dernière Revue, et à laquelle M. P. Dubois a prescrit la teinture d'acéto, a éprouvé depuis huit jours des phénomènes qui méritent de nous arrêter un instant.

Il faut remarquer d'abord que cette maladie est la seule, aussi grave atteinte, qui ait tant résisté à une affection qui, on le sait, entraîne si promptement et presque si fatalement les malades au tombeau. Au seul point de vue de la durée inaccoutumée de la fièvre puerpérale, ce fait offrait tout un véritable intérêt, mais là ne se borne point cet intérêt. Non-seulement la maladie a continué à vivre, mais encore elle a éprouvé une véritable amélioration, qui, sans être décisive, est néanmoins assez grande pour qu'on puisse espérer légitimement une guérison. Ce qui permet de l'espérer encore, c'est qu'avec l'amélioration coïncide l'apparition d'abcès multiples extérieurs, abcès qui se sont manifestés dans les cas rares où l'on a pu croire à la guérison d'une infection purulente, et la fièvre puerpérale à forme grave est surtout une infection purulente. Ces abcès ont d'ailleurs la caractéristique des abcès produits par une infection ou par une diathèse, c'est-à-dire qu'ils se forment rapidement, presque sans être précédés de douleurs et des autres phénomènes de l'inflammation locale.

La dose de la teinture d'acéto a été progressivement augmentée depuis les premiers jours. De 2 grammes et demi, dose qui avait été prescrite il y a huit jours, M. P. Dubois l'a progressivement portée, par augmentation d'un demi-gramme par vingt-quatre heures, jusqu'à la dose de 4 grammes et demi. Cette dernière dose est administrée depuis deux jours. Aucun phénomène de nature toxique ne s'est manifesté, et le médicament a été parfaitement supporté.

Nous nous abstiendrons certainement de rien conclure d'un fait qui n'est pas lui-même encore complet ; mais il est évident que la marche inaccoutumée qu'a suivie la fièvre puerpérale dans ce cas autorise, et même doit encourager les praticiens à tenter une expérimentation d'autant plus licite, qu'elle se fait dans une affection à peu près constamment mortelle.

Près de la maladie dont il vient d'être question, s'en trouvait une autre atteinte de la même maladie, mais d'une forme en apparence beaucoup moins grave. Chez cette malade, traitée par les moyens habituels, la maladie s'est aggravée, et la marche qu'elle affectait semblait devoir inspirer des craintes sérieuses lorsque la malade voulut se faire transporter dans son domicile.

Plat de l'artère radiale. — Ligature de l'humérale.

On a dit qu'il avait chaque année à Paris un exemple de plaie artérielle produite en pratiquant une saignée. Nous ne savons si cette statistique est bien exacte; mais ce qu'il y a de certain, c'est que depuis quinze ans nous avons vu dans les hôpitaux de Paris une dizaine de cas de ce genre, et nous ne croyons pas avoir tort d'être fous. Le service de M. Denonvilliers, à l'hôpital Saint-Louis, en renferme en ce moment un qui semble devoir se terminer de la manière la plus fatale.

Cette fois, ce n'est pas un élève encore inexpérimenté qui a blessé l'artère, mais une cause de charité à qui un vieil abus, qui ne semble pas, tant s'en faut, sur le point de disparaître, laisse, sinon le droit réel, au moins le droit effectif de pratiquer la petite chirurgie et même de la diriger. La plaie, dans le cas actuel, était assez inquiétante pour que M. Denonvilliers ait décidé de pratiquer immédiatement la ligature de l'artère humérale. À la suite de cette ligature, des symptômes de gangrène se sont manifestés, ont fait des progrès assez rapides, et hier tout faisait déjà craindre une mort prochaine. Il serait bien à désirer que des exemples aussi déplorables engageassent l'autorité à interdire au moins la pratique de la saignée à des personnes complètement étrangères aux connaissances médicales et qui, avec les meilleures intentions du monde, peuvent occasionner d'irréparables malheurs.

HOPITAL BEAUGON. — M. GRISOLLE.

De l'éthérisme contre la contracture idiopathique.

Voici deux nouveaux cas de contracture idiopathique des extrémités guérie par l'emploi du chloroforme en inhalations. Ce sont deux observations à rapprocher de celle publiée dans la *Gazette des Hôpitaux* du 6 avril dernier.

Obs. I. — Au n° 23 de la salle Laennec est couché le nommé Anomé (Joseph), âgé de seize ans, fumiste. Entré le 8 avril 1852, ce jeune homme raconte qu'il n'a jamais été sérieusement malade. Il y a un mois il était venu dans une salle pour une fièvre éphémère; il prétend avoir eu déjà à cette époque, pendant quelques heures seulement, un peu de roideur dans les doigts et dans les poignets; mais nous n'avons nous-même rien constaté chez lui qui ressemblât à de la contracture.

C'est le mercredi 7 avril que l'affection a débuté; le mardi, il a travaillé comme d'habitude sans rien ressentir d'anormal. Dans la matinée du mercredi, il est pris d'une céphalalgie intense; il ne peut se tenir debout; en même temps, il éprouve des fourmillements dans les bras et dans les mains; il ne sent pas distinctement les objets qu'il touche et il est forcé de quitter son ouvrage. Il n'a alors que quelques fourmillements dans les jambes et les pieds. L'anorexie est complète. La respiration se fait facilement. La nuit se passe sans sommeil; les fourmillements continuent, surtout dans les bras et aux mains.

Le lendemain, quand il veut se lever, les mouvements d'extension et de flexion de la jambe et des bras étant douloureux, il se fait porter à l'hôpital, et nous constatons l'état suivant:

Le 9, le décubeus est dorsal. Le malade accuse un peu de céphalalgie et un sentiment de gêne dans la respiration, qui pourtant n'est pas plus fréquente. Il n'existe point de toux ni aucun bruit morbide dans le thorax. Les mouvements de déglutition sont un peu douloureux sans qu'aucune rougeur de l'isthme du gosier s'explique. Le poulx donne 100 pulsations faibles. La chaleur à la peau n'est pas élevée. La langue est recouverte d'un léger enduit blanchâtre. Il y a de l'anorexie. Les selles sont régulières. Les deux mains présentent les phénomènes suivants, avec plus d'intensité pour la droite qu'à gauche: le poulx est déjeté en dedans et vient se placer sous l'indicateur et le médius. Les autres doigts sont écartés les uns des autres et fléchis vers la paume de la main, qu'ils ne touchent cependant pas. Il faut déployer une certaine force pour relever les doigts. L'extension est douloureuse, surtout à la main droite. On ne peut parvenir à relever entièrement le poulx, et le malade souffre beaucoup pendant les efforts qu'on tente à cet effet; les doigts, abandonnés, reviennent assez brutalement à leur position vicieuse. Le malade accuse, en outre, un brouillement très bris dans le biceps, à l'avant-bras le long des flexisseurs. Cette douleur est augmentée par la pression et par le palper. Les deux avant-bras sont fléchis sur le bras, et la main l'est sur l'avant-bras. Le biceps est dur et saillant sous la peau; les flexisseurs sont également durs et tendus comme des cordes. La même disposition existe pour les muscles du mollet, qui sont, en outre, le siège de fourmillements; l'extension du pied sur la jambe est douloureuse; les oreilles sont roides, et, à l'exception de la nuque, on n'a pas de douleurs des mouvements d'extension et de flexion.

Le malade ne peut d'un seul remuer le cou sans ressentir une légère souffrance; cependant, les sterno-mastoïdiens sont médiocrement tendus. Nulle contracture vers les masséters. Le ventre est souple.

M. Grisollet fait respirer le chloroforme au malade en ayant soin de pousser jusqu'à la résolution complète. Le sommeil se déclare après quelques inspirations et persiste pendant quelques minutes. Le premier effet qu'on constate est une augmentation très notable de la contracture; mais au bout d'un quart d'heure, et alors que le malade est pleinement réveillé, la détente musculaire arrive graduellement et bientôt toute contracture cesse: les muscles du bras, ceux de l'avant-bras, ceux des jambes reprennent leur souplesse, et les doigts peuvent exécuter aussitôt leurs mouvements habituels.

Le soir, la contracture ayant reparu, mais moins forte pourtant que le matin, on fait respirer de nouveau le chloroforme, et la même série de phénomènes se reproduit.

Le 10, à la visite du matin, la contracture, très diminuée, persiste cependant encore un peu; elle a presque entièrement disparu aux extrémités inférieures, mais les doigts sont encore roides et un peu fléchis. Les muscles de l'avant-bras et du bras sont légèrement tendus. M. Grisollet procède aussitôt à la chloroformisation, suivie comme précédemment d'une augmentation de la contracture, mais à laquelle succède bientôt une détente complète.

Le soir, le malade est bien; les doigts ne sont qu'un peu engourdis et très peu contractés; les mouvements s'exécutent assez facilement: on laisse le malade tranquille.

Le 11 au matin, le même état persiste; on fait respirer le chloroforme pour la dernière fois: la contracture n'augmente pas comme les jours précédents, et vingt minutes après les membres ont repris leur souplesse; ils sont seulement le siège d'un léger sentiment d'engourdissement.

Le soir, le malade est très bien; les mouvements des doigts s'exécutent facilement; nulle roideur, point de tension des muscles; rien aux jambes: le malade s'est levé et est habillé lui-même.

Le 12, état de santé parfaite, qui ne s'est pas démenti pendant les quelques jours que ce jeune homme est encore resté à l'hôpital.

Obs. II. — Au n° 21 de la même salle est entré, le 13 mai, le nommé Mily, âgé de seize ans, ouvrier en porcelaine, sorti depuis quelques jours seulement de nos salles convalescentes d'une légère pneumonie. Il revient à l'hôpital ayant du malaise et toussant encore un peu; quand, dans la nuit qui suit son entrée, il est pris de roideur dans les doigts des deux mains qui se fléchissent tout à fait, de fourmillements dans les deux bras et les deux mains; de roideur dans les pieds et d'une légère céphalalgie.

Le lendemain, 14 mai, à la visite, nous constatons tous les signes de la contracture idiopathique des extrémités, mais portée à un faible degré. Les doigts sont à moitié fléchis vers la paume de la main, et on les redresse assez facilement sans grande douleur; mais les reprennent de suite leur position vicieuse. Le poulx est plus contracté que les autres doigts; il est déjeté en dedans et résiste aux efforts de réduction. À l'avant-bras, les tendons des flexisseurs forment une corde assez saillante, résistante sous le doigt et douloureuse à la pression. Le biceps brachial est affecté de la même manière. Les phénomènes que nous décrivons existent également dans les deux membres supérieurs; ceux-ci, mais les mains surtout, sont le siège de fourmillements extrêmement pénibles; la sensibilité des doigts est obtuse. Il n'existe que peu de contracture aux extrémités inférieures. Les muscles du mollet sont médiocrement tendus; les oreilles sont roides et ne peuvent exécuter de mouvements ni de flexion, ni d'extension.

On fait respirer aussitôt au malade le chloroforme jusqu'à résolution complète, comme pour le cas précédent. Nous constatons tout d'abord une augmentation notable de la contracture: les doigts, devenus roides, très fléchis, ne peuvent plus alors être étendus; mais au bout d'une minute seulement la détente arrive; le malade se réveille, il a un peu de tendresse à se fléchir. Faible contracture des muscles du bras et de l'avant-bras. Les doigts, quoique un peu roides, exécutent néanmoins des mouvements d'extension et de flexion assez étendus; ceux de la main gauche sont un peu plus gênés que ceux de la droite; des deux côtés, le poulx, déjeté en dedans, est fixe dans sa position vicieuse. Les oreilles exécutent facilement tous leurs mouvements. Les fourmillements persistent dans les deux membres supérieurs, mais à un faible degré.

On soumet de nouveau le malade au chloroforme, et la même série de phénomènes se reproduit; c'est-à-dire augmentation de la contracture tout d'abord, puis détente complète et liberté des mouvements.

Le 15 au matin, le malade va bien; il n'accuse qu'un peu d'engourdissement dans les doigts des deux mains, qui ont un peu de tendresse à se fléchir. Faible contracture des muscles du bras et de l'avant-bras, quelques fourmillements dans les doigts. On procède à une dernière chloroformisation.

Le soir, le malade est tout à fait bien; les doigts sont complètement libres, et toute trace de contracture a disparu.

Le malade est resté dans nos salles pour un rhumatisme articulaire aigu qui s'est déclaré presque aussitôt. Il est encore à l'hôpital en ce moment; mais la contracture n'a pas reparu depuis.

Il faut faire ici précéder et en de ceux que nous avons publiés dans le numéro du 6 avril dernier prouver l'utilité qu'on peut retirer des inhalations de chloroforme dans le traitement d'une affection douloureuse et souvent rebelle. L'influence avantageuse de l'agent anesthésique a été évidente, et elle est révélée presque aussitôt. Il importe, pourtant de rappeler que, même en ayant soin de porter l'éthérisme jusqu'à l'insensibilité la plus complète, on ne parvient que rarement à amener la résolution immédiate des muscles contractés; la roideur, au contraire, persiste, elle augmente même pendant le sommeil qu'on provoque et dans les premiers instants où le malade a repris connaissance; mais, au bout de quelques minutes, les effets avantageux du chloroforme se révèlent déjà par la diminution des douleurs et par la difficulté moindre des mouvements. Comme l'amélioration qu'on produit d'abord n'a communément qu'une courte durée, il faut, d'après le conseil qu'en donne M. Grisollet, recourir à l'éthérisme plusieurs fois dans les vingt-quatre heures. Chez nos malades, deux inhalations ont suffi; mais on pourrait avantageusement en répéter plus souvent si la maladie était plus intense, ou si les instants de répit étaient plus courts.

GILAV.

Interne du service

HOPITAL SAINT-LOUIS. — M. CAZENAVE.

Quelques considérations sur une forme de maladie cutanée peu décrite; l'ecthyma aigu.

M. Cazenave commença cette leçon intéressante en appelant l'attention sur un malade placé dans son service et dont voici l'histoire.

Au n° 51 de la salle Napoléon est couché le nommé Landrin, âgé de dix-huit ans, cultivateur; exerçant la profession de vigneron, entré à l'hôpital Saint-Louis le 11 février dernier pour se faire traiter d'une maladie de la peau datant déjà de quelques mois environ.

Ce jeune homme est d'une constitution faible, d'un tempérament lymphatique; il est né de parents habituellement bien portants; il n'a jamais eu d'autre maladie que pour laquelle il entre aujourd'hui à l'hôpital. Dans son enfance il a eu des achorés qui ont disparu au bout de quelques mois. Il a toujours habité le département de l'Yonne, en pays; c'est là que sa maladie a pris naissance. Depuis deux ou trois ans il est employé à fabriquer de l'eau-de-vie; ce travail est assez fatigant, et l'oblige à veiller tous les jours jusqu'à deux heures du matin. Du reste, il a toujours eu une nourriture bonne et abondante, et il logeait dans une habitation très salubre.

Vers la fin de décembre 1851, le malade, sans avoir éprouvé de symptômes généraux, s'aperçut de quelques boutons rouges accompagnés quelquefois d'un peu de prurit.

Deux jours après environ, les boutons se transformèrent en pustules; ils se montrèrent successivement sur toutes les parties du corps, en commençant par les parties supérieures. Le malade les peignait avec une éponge, et il en sortait la pus. L'appétit était conservé; mais l'énergie musculaire était considérablement diminuée; il y avait des lassitudes opiniâtres. Quant à l'éruption, on voyait bientôt une croûte naître à la pustule; puis, au bout de huit à dix jours, la croûte tombait et laissait voir une cicatrice.

Ces symptômes augmentèrent tous les jours, jusqu'à ce moment où le malade se décida à venir à Paris et à entrer à l'hôpital.

Le 1^{er} février, lors de son entrée, le malade a l'apparence d'un individu affaibli par une maladie longue; le visage est pâle, tout le corps est amaigri, couvert de papules rouges et de quelques pustules d'ecthyma, et enfin de croûtes ayant à peu près le diamètre d'une gousse de pois; il y a de la soif, de l'anorexie; la langue est blanche; il y a de la céphalalgie, de la courbature.

Le 12, on prescrit un pot de limonade citrique édulcorée et une portion.

Le 13, il est assez calme. Dans les parties qui les vults étaient occupés par des papules, il y a aujourd'hui des croûtes bien évidentes; l'état général est meilleur; il y a un peu de malaise, la langue est moins blanche, peu de céphalalgie, poulx à 90.

Le 15, il y a presque partout des croûtes jaunes; les plus étendues ont le diamètre d'une pièce d'un franc. L'appétit reparait. — Deux portions.

Le 16, dans les croûtes les plus récentes il s'est amené un peu de sécrétion crasseuse, assez épaisse, ayant presque constance du pus; lorsqu'on appuie même légèrement sur ces croûtes, on sent qu'elles n'offrent pas une grande résistance et qu'elles ne reposent pas sur une surface solide; on voit suinter sous les bords de cette croûte une goutte de matière ichoreuse dont nous venons de parler; l'état général n'est cependant pas plus mauvais.

Le 18 mars, le malade, qui n'avait pas éprouvé de nouveaux accès aigus depuis son entrée, est pris de malaise de céphalalgie, de courbature, de peu d'appétit, de soif. Il a eu la veille un frisson qui a duré un quart d'heure environ; ce matin le poulx est accéléré, la peau chaude; il y a sur le visage et sur les membres quelques papules très petites, ressemblant assez à celles qu'on voit au début d'une varicelle. — Limonade; diète.

Le 19, quelques-unes des papules, celles des membres inférieurs surtout, se sont transformées en pustules; celles du visage se sont éteintes pour la plupart; le poulx est à 90.

Le 23, les pustules se sont crevées ou desséchées, elles sont remplacées par des croûtes. La fièvre a tout à fait cessé. — Tisane ambrée; deux portions.

Le 7 avril, nouvelle poussée, en tout semblable à la précédente. Tous les symptômes d'acuité disparaissent le 11 avril. Il y a seulement encore de la diarrhée. — Riz gommé; un quart de lavement d'amidon laudanisé.

Le 20, la diarrhée a cessé; le malade reprend son régime habituel. Les forces se renouvellent et le malade reste en état presque tout à fait guéri; il se fatigue très facilement.

Le 4 mai, les membres inférieurs sont encore couverts de croûtes, au-dessous desquelles la pression fait suinter une saine ichoreuse.

Chez ce malade il existe une éruption caractérisée par des boutons contenant du pus; il a une maladie de peau pustuleuse. Mais à quelle espèce des formes pustuleuses se rapporte ici la lésion élémentaire? La pustule est assez volumineuse; elle repose sur une base enflammée; elle semble pénétrer assez profondément dans la peau; elle s'empare incomplètement; elle donne lieu enfin à des croûtes grises, sèches, dures, adhérentes.

Si c'était un *impetigo*, la pustule serait superficielle, petite; elle suppurait complètement, et le liquide qu'elle contiendrait formerait des croûtes molles; jaunâtres, comme déposées sur la peau.

Si c'était un *syccosis*, la pustule, bien que présentant quelques caractères analogues à ceux que l'on observe ici, la base indurée, la suppuration incomplète, offrirait des caractères particuliers que M. Cazenave aura occasion de faire connaître, la douleur, la marche lente, les nodosités tuberculeuses.

coliques, et surtout le siège, caractères qui ne permettent ni l'erreur, ni l'hésitation.

C'est donc à un *ecthyma* que l'on a affaire dans l'espèce. Si l'on se demande maintenant ce que c'est que l'*ecthyma*, y a-t-il une cause particulière à cette maladie n'est pas assez élucidée peut-être l'histoire de cet si possible de répondre complètement sur tous pour qu'il soit possible de résoudre cette question.

L'*ecthyma* est tout d'abord une affection pustuleuse pouvant exister à l'état aigu ou à l'état chronique, et présentant des symptômes ayant une valeur bien différente, selon qu'elle existe à l'un ou à l'autre de ces états.

Dans l'*ecthyma* aigu, la pustule débute par un petit point rouge, enflammé, circonscrit, douloureux, qui s'élève peu à peu et acquiert un volume plus ou moins considérable, mais toujours moindre que celui des pustules de la forme chronique. Au point reste en apparence papuleux pendant vingt-cinq ou trente-six heures : après ce temps on voit se former au centre une collection purulente qui repose alors sur une base rouge, assez large, quelquefois même indurée. Au bout de trois ou quatre jours la desiccation a lieu, et il en résulte une croûte plus ou moins épaisse, brune, noirâtre, adhérente qui tombe, laissant à sa place une empreinte bien finie, quelquefois une cicatrice. Dans quelques cas la pustule peut se terminer par résolution, et alors il se forme à la surface quelques saignées légères qui tombent successivement ; peut-être aussi donner lieu à une exulcération très superficielle qui passe rapidement.

Les pustules de l'*ecthyma* aigu sont ordinairement éparpillées sur le dos, sur les membres ; elles sont distinctes, isolées, peu nombreuses, comme dans l'observation ci-dessus, et alors l'éruption peut être annoncée et accompagnée par des troubles généraux. Le plus souvent ils consistent dans un peu de malaise, d'anorexie, d'abattement. Quelquefois, surtout quand l'éruption se fait spontanément et sur tous les points à la fois, les symptômes précurseurs précèdent à la manière de ceux des formes éruptives. M. Casanova appelle l'*ecthyma* sur cette circonstance, et on peut le malade actuel offrir un exemple de ce motif très curieux.

Dans l'*ecthyma* chronique, la pustule est plus large, du diamètre d'une pièce de vingt centimes à celui d'une pièce de un franc et même au-dessus ; elle passe plus rapidement à l'état purulent ; elle suppure plus largement, à un tel point parfois, que l'élévation tout entière forme une collection de pus qui pourrait en imposer pour une bulle. Elle passe plus rapidement aussi à la période de desiccation ; la croûte, large, épaisse, inégale, persiste pendant longtemps ; la forme aiguë elle-même se prolonge, et une éruption enflammée ; elle donne plus ou moins de mal, et, en tombant, laisse à découvert une ulcération blafarde, saignée, sanguinolente, quelquefois très douloureuse, qui se termine par une cicatrice et par une empreinte brune très persistante, donnant aux points occupés par la maladie un cachet particulier.

Les pustules de l'*ecthyma* chronique sont ordinairement peu nombreuses ; elles se développent toujours successivement ; elles occupent le plus souvent les membres inférieurs.

Si la division de l'*ecthyma* aigu et chronique peut donner lieu à de réelles relations, il n'est point de description, elle laisse irrationnels les problèmes que soulève l'étiologie et la nature de cette maladie. Mais, d'un autre côté, l'expérience et l'observation peuvent nous conduire sur ces deux points si importants à des données, sinon complètes, au moins plus rationnelles.

Bien, tout l'esprit sagesse pressentait tant de choses aujourd'hui véritables, avait cru devoir dire que le siège de l'*ecthyma*, en général, était dans les follicules pileux. L'observation a démontré que cette opinion n'était qu'une moitié de la vérité ; par cela même, elle nous a donné le moyen de mieux apprécier l'*ecthyma* sous le rapport et des causes et de la nature.

En effet, dans quelques cas ; l'*ecthyma* se développe sous l'action de causes externes locales ; ainsi, il apparaît sous l'influence de certaines professions qui exigent le maniement de substances pulvérisées, après certaines frictions, pendant le cours de la gale, etc. Dans ces cas, l'*ecthyma* est le plus souvent aigu ; la pustule est discrète, petite, papuleuse ou défilée ; plus tard, elle se recouvre incomplètement, peut rester avec une base indurée, offre enfin de l'analogie avec toutes les maladies folliculaires, de l'acné, du sycois.

Dans ces cas, l'*ecthyma* se rapporte à la forme décrite par M. J. il avait son siège dans le follicule.

Dans d'autres circonstances, l'*ecthyma* se développe exclusivement sous l'influence de causes générales, de tout ce qui peut affaiblir ou détériorer l'économie, de la misère, des maladies graves, comme la variole, la fièvre typhoïde, etc. Mais il se rapporte plutôt au *ecthyma* chronique ; il est plus large, plus suppurant, si l'on peut dire ainsi ; elle est la véritable *plagiosa* des anciens.

Dans ces cas aussi, on ne saurait plus voir dans l'*ecthyma* une simple affection du follicule ; évidemment la maladie intéresse plus profondément, plus complètement la peau ; elle s'y manifeste comme l'expression d'une sorte de fluxion purulente ; il revêt alors les caractères de ces cloques furonculaires qui tiennent de l'*ecthyma* et du furoncle.

Ainsi, après avoir divisé l'*ecthyma* en aigu et chronique, il faudrait le diviser, au point de vue de la nature et de la cause, en *ecthyma* de cause externe ou locale siègeant toujours dans les follicules et en *ecthyma* de cause interne ou générale ayant alors pour siège la peau tout entière.

Dans le premier cas, l'*ecthyma* serait une inflammation folliculaire limitée le plus souvent à l'état aigu. Dans le second, il traduirait un état morbide complexe : ce serait à la peau l'expression d'un travail fluxionnaire, d'un état purulent général ; il existerait plus souvent à l'état chronique.

Cette division a une grande importance en ce que l'*ecthyma*,

thyma, considéré à l'état aigu ou à l'état chronique, constituerait deux formes qui, bien qu'appartenant au même type, n'auraient de commun que la forme pustuleuse, la pustule phlycténelle. D'un autre côté, ces considérations peuvent être très utiles sous le rapport du pronostic et du traitement.

L'*ecthyma* n'est jamais par lui-même une maladie grave ; l'*ecthyma* de cause externe n'est qu'une maladie chronique ; l'*ecthyma* de cause générale, l'*ecthyma toxique substantia*, si l'on peut dire ainsi, peut avoir une gravité relative, selon l'état pathologique ou physiologique dont il dépend.

Le traitement de l'*ecthyma* aigu et de cause externe se compose de boissons délayantes, de bains simples, d'un régime doux.

Quand l'*ecthyma* est de cause interne et chronique, il faut surtout veiller à ce que le malade soit placé dans de bonnes conditions hygiéniques, soumis à un régime sévère. On lui administre des laxatifs légers, on le met à l'usage des bains simples ou alcalins ; on a enfin recours aux toniques, aux préparations de fer, au quinquina.

Bien que l'emploi des topiques doive être nul dans le traitement de l'*ecthyma*, on aura recours, pour hâter la cicatrisation des ulcères, ou à des lotions aromatiques et stimulantes, ou à des cautérisations légères sous le nitrate d'argent, soit avec l'acide hydrochlorique étendu d'eau.

M. CHAUST.

(Ann. des mal. de la peau et de la syphilis.)

HOPITAL DU VAL-DE-GRACE. — M. CHAMPOLLION.

Fièvre intermittente par cause traumatique.

Dans un mémoire qui a été publié en 1833, M. Piory, reprenant l'opinion déjà émise par M. Andouard sur le siège et la cause de la fièvre intermittente, attribue l'accès périodique à l'hypertrophie, à la congestion du raie. D'autres médecins ont assimilé cet organe à un petit marécage portatif dont les émanations, rayonnant au delà de l'économie, engendrent l'empoisonnement à heure fixe. Ces diverses théories ont été réfutées depuis longtemps, et il n'en reste plus aujourd'hui que la formule plus ou moins ingénieuse.

C'est à tort qu'on ne tenant compte que de la forme, on confond habituellement, sous la dénomination générique de fièvre intermittente, certaines manifestations morbides tout à fait distinctes quant au mode. Ainsi, parmi les pyrexies intermittentes, il en est qui doivent être considérées comme idiopathiques ; il en est la fièvre des marais ; d'autres sont purement symptomatiques d'une cause étrangère à l'intoxication palustre. C'est à cette dernière classe que se rapportent les accès périodiques déterminés par la hémorrhagie ou l'orchite aiguë, par la présence des vers dans l'intestin, par les fouilles pratiquées dans le canal de l'urètre, etc. Voici un fait qui tend à prouver que certaines lésions de la rate peuvent donner lieu à des accès semblables.

Haguenot, âgé de vingt-cinq ans, est un véritable type de la constitution musclée et pléthorique. Cet homme, originaire d'un pays très sain, ne se souvient pas d'avoir été malade une seule fois depuis son enfance.

Le 14 janvier 1852, Haguenot, se trouvant au gymnase, où il se livrait à l'exercice de la perche, tomba de deux mètres de haut sur le ventre. Dans cette chute, le flanc gauche avait porté sur l'extrémité d'un gros madrier, une douleur assez vive se fit sentir à la région splénique, et le lendemain le premier accès de fièvre se déclara à huit heures du soir.

Le 16, nouvel accès à la même heure ; il se prolonge jusqu'à quatre heures du matin ; pendant la douleur.

Le 17, 18 et 19, les accès se reproduisent de la même façon, mais en perdant de leur force et de leur durée.

Le 20, après un grand bain, la fièvre et la douleur disparaissent complètement.

Il ne resta plus depuis longtemps aucune trace de ces accidents, lorsque, le 19 du mois de mai dernier, Haguenot, se promenant avec un de ses amis, fut violemment frappé sur l'hypochondre gauche par le branchard d'une charrette qui se dirigeait de la colonne vertébrale, comme frissons qui furent bientôt suivis de chaleur et de sueur. En examinant le malade, M. Champollion constata une légère ecchymose et une douleur vive sur le point qui avait été contus : la rate, tuméfiée et devenue sensible à la pression, débordait un peu le niveau des fausses côtes par un relief conforme. Du reste, aucun symptôme de phlegmasie aiguë ou chronique n'existait du côté du péricône, de la plèvre ou du péricône. Une saignée de deux grammes, de quelques sangsues et des cataplasmes émollients appliqués le lendemain matin n'empêchèrent point la fièvre de reparaître dans l'après-midi.

Le 21, retour de l'accès à cinq heures et demi du soir. Durant la première intermission ; le pouls était descendu à 68, la soif médiocre, l'appétit satisfaisant et la douleur amoindrie. — Boissons nitreuses ; cataplasmes émollients.

Le 22, nouvel accès. La rate est beaucoup moins volumineuse.

Le 23, l'accès se borne à des frissons et à une céphalalgie de quelques minutes.

Le 24, même état. La rate redouble douloureuse, comme les jours précédents, mais pendant la période algide seulement.

Le 25 ; même état ; c'est-à-dire accès réduit ; mais absence de douleur à la région splénique.

Le 26, 5 dégrés de sulfaté de quinine pris en une seule dose à neuf heures du matin ; pas d'accès le soir. A partir de ce jour, la fièvre n'a plus reparu.

Le 30, la main appliquée sur l'hypochondre gauche s'y enfonce librement, et M. Champollion s'assure que la rate est revenue à son volume normal.

Cinq jours plus tard, le malade demande et obtient de reprendre ses occupations habituelles.

Assurément, voilà un remarquable exemple de l'influence des lésions de la rate sur la production de la fièvre intermittente, ou plutôt d'une pyrexie qui n'en est que l'image. Nous voyons les accidents périodiques s'affaiblir et disparaître, à mesure que la splénite se résout, de la même manière qu'ils s'évanouissent dès que le chirurgien cesse de surexciter le canal de l'urètre par l'introduction de bougies dans les cas de rétrécissement inflammatoire.

De ce que des désordres fébriles, à forme intermittente, résultent d'une lésion localisée de la rate, faut-il en conclure, comme on l'a fait, que ces désordres ne peuvent se produire, dans d'autres circonstances, qu'à la condition préalable d'une congestion ou d'une hypertrophie morbide de ce viscère ? Nous ne saurions l'admettre. Les résultats si positifs de l'observation, et particulièrement la clinique de l'armée, si riche de documents sur cette matière, donnent à cette opinion le plus formel démenti.

HOTEL-DIEU DE LYON. — M. DEWAY.

Observation de rétention prolongée du placenta.

Par M. BARNES, interne de la salle.

Lorsque le placenta ne se trouve pas expulsé complètement de la cavité utérine, soit après un avortement avant, soit après un accouchement à terme, il peut se présenter alors les divers cas suivants :

1° L'arrière-faix, se putréfiant plus ou moins rapidement dans la cavité qui le renferme, détermine alors des *metrorrhagies* dangereuses qui, suivies le plus souvent de résorption purulente, entraînent sous peu la mort du sujet.

2° Soumises à l'absorption utérine, toutes les portions du délivre finissent par disparaître complètement, sans entraîner pour la madre des accidents d'une gravité compromettante. La disparition du placenta par absorption est définitivement établie par les examens obstétricaux. Négule, aujourd'hui un fait acquis à la science obstétricale. Négule, Stolz, Salomon en ont rapporté des observations assez nombreuses, assez vérifiées pour être crues, quoique et infirme la propre expérience de M^{me} Boivin.

3° Il peut se faire, en troisième lieu, que, retenu seulement pendant un temps plus ou moins long sans déterminer des accidents mortels, l'arrière-faix ne soit expulsé qu'au bout de plusieurs mois seulement. C'est, du reste, le plus souvent lorsqu'il est constitué par un coagulum du troisième ou quatrième mois que le placenta résiste le plus de rester dans la cavité utérine. Dans ce cas, on effrit, il a pu contracter des adhérences denses et intimes, et les contractions de la matrice, suffisantes de cette époque pour briser seulement l'œuf et l'expulser au dehors, n'ont pu venir à bout des liens qui l'unissent si fortement au tissu utérin.

Qu'il me soit permis d'en présenter ici une observation heureuse.

Le 14 avril 1852, Marie Rostang est entrée, dans le service de M. Deway, aux 4^{mes} Femmes, n° 161. Elle est âgée de vingt-trois ans, née à Classe (Isère) ; elle habite actuellement Vienne (Isère). La constitution de la madre est encore vigoureuse, son tempérament éminemment nerveux, ses menstrues régulières et abondantes (six-sept jours). Mariée à dix-neuf ans, dans l'espace de trois ans quatre fausses couches ont eu lieu dans la moitié de la grossesse ; aucun phénomène spécial n'a pu, du reste, faire soupçonner à la madre la cause de ses avortements.

Il y a environ six mois, ses règles ayant manqué, Marie Rostang se crut de nouveau enceinte. Au bout du même mois, perte, contractions utérines, crises éclamptiques, traitement antispasmodique, légers écoulements sanguins, les douleurs cessèrent. Au troisième mois, accidents analogues, traitement semblable ; même succès. Au quatrième mois la perte utérine devient plus forte, des contractions énergiques avertissent la madre qu'elle est sur le point d'avorter ; une accoucheuse est appelée et assiste à la fausse couche. L'accoucheuse prétend et affirme avoir extrait du col de l'utérus une portion sensible des membranes et une très faible partie du placenta ; d'enfant, on n'en a point vu. Des médecins furent consultés de suite ; on se fit un siège argolé pour réveiller les contractions utérines, des applications belladoniennes pour dilater de nouveau l'orifice, tels furent les seuls moyens employés. Inutiles complètement.

Depuis lors, les seins ont donné du lait ; les lochies s'écoulaient fétides, beaucoup plus fétides que d'habitude, fait remarquer la madre. Une fois cette première série de symptômes passée, Marie Rostang a ressenti de suite une douleur localisée surtout au niveau de la fosse iliaque droite ; elle croit percevoir dans cette partie une tumeur de volume du poing envoyé, qu'elle sent contracter douloureusement ; de temps à autre des contractions douloureuses.

Quoique opérée avec beaucoup de précautions, le palper abdominal est difficilement supporté ; des douleurs violentes sont révélées de suite ; la madre est prise alors de hoquets convulsifs ; envies de vomir, frissonnement général dans toutes les parties du corps. On n'a du reste aucune sensation positive de tumeur ; le ventre, dans la partie droite et inférieure, présente seulement une légère tumescence diffuse, un peu de résistance, de la matité à la percussion. Le toucher vaginal n'apporte rien. Le col est ferme, dur ; un peu de douleur, n'apprend rien. Le col du côté droit du museau de tanche. Marie Rostang ne présente du reste aucune teinte cachectique ; les souffrances cependant qu'elle endure depuis deux mois, les craintes d'une guérison impossible ont diminué l'appétit, enlevé le sommeil et abattu les forces.

Le problème pathologique était ici difficile à résoudre : Était-ce une hydropisie enkystée de l'ovaire ?

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureau, rue des Saints-Pères, 40;

en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau de journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

La prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou un mandat de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,
 ALLEMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE,
 ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.

Trois mois. 8 fr. 50 c.
 Six mois. 16 »
 Un an. 30 »

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉMONT,
 SARDAIGNE, SAVOIE,
 TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.

Trois mois. 9 fr.
 Six mois. 17 »
 Un an. 33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOULON,
 GIBRALTAR.
 Trois mois. 40 fr.
 Six mois. 20 »
 Un an. 38 »

Les lettres et papiers non affranchis sont rigoureusement refusés.

SOMMAIRE. — Paris. Hygiène publique. De la suppression des fabriques de cérase. — HOPITAL DE LA PÎTÎE (M. VALLEJ). Leçons cliniques sur les déviations utérines. — CLAVETTES (M. S. MARCEL). Étiologie. Emploi des plaquons dans l'utérus après un accouchement à sept mois de grossesse. — Société de chirurgie, séance du 2 juin. — CONNORRANEN. Lettre de M. Nélaton. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 14 JUIN 1852.

Hygiène publique.

DE LA SUPPRESSION DES FABRIQUES DE CÉRUSE.

Nous avons rappelé sommairement dans notre précédent article les graves dangers auxquels la fabrication et l'emploi de la cérase exposent les ouvriers. Une expérience, aujourd'hui très suffisante, prouve que les ouvriers qui fabriquent et qui emploient le blanc de zinc sont à l'abri de semblables dangers.

Au moment où M. Bouchut rédigeait son mémoire, c'est-à-dire au mois de juillet de l'année dernière, la société du blanc de zinc avait reçu dans la fabrique d'Asnières 151 ouvriers, qui avaient fait ensemble 31,585 journées de travail, et qui avaient fait à l'usine un séjour de 36,156 journées; c'est une moyenne de 240 jours de travail et de 344 jours de séjour.

Ce premier résultat prouve déjà l'innocuité du travail de fabrication; car lorsque le travail produit des effets fâcheux sur la santé, les ouvriers ne tardent pas à quitter l'usine, et jamais aucune fabrique de cérase n'a conservé les mêmes ouvriers pendant 344 jours. Or, si l'état dans lequel nous avons pris ces chiffres était dressé aujourd'hui, la moyenne des journées de travail et de séjour serait bien plus longue, attendu que la plupart des ouvriers qui figurent sur l'état de l'année dernière sont encore dans l'usine actuellement. Quelques-uns d'entre eux comptent plus de 1,000 journées de travail et près de 1,200 journées de séjour sans avoir éprouvé aucun accident sérieux. C'est qu'en effet ces accidents ne s'observent pas ou sont du moins si légers et si fugaces, qu'ils n'obligent jamais ceux qui les éprouvent à interrompre leurs travaux.

M. Bouchut, qui a étudié avec un soin extrême ce qu'on doit appeler les effets plutôt que les accidents du blanc de zinc, a signalé ceux qui suivent :

1^o Des douleurs de la gorge et une toux légère se manifestent pendant les premiers jours du travail, jusqu'à ce que la muqueuse des voies aériennes soit habituée au contact de la poussière cadmique (1). Ces phénomènes disparaissent bientôt, et les ouvriers ne restent pas plus sujets à la toux ni aux angines que le commun des autres hommes.

2^o Un phénomène d'innervation très intéressant, dit M. Bouchut, caractérisé par l'agitation nocturne, fièvre ou appétit, se montre de temps à autre chez ces ouvriers. Il n'en est pas un qui ne l'ait éprouvé plusieurs fois dans le cours de son travail. Ils n'en sont pas plus malades le lendemain et ne sont pas pour cela forcés de prendre du repos. Quelques-uns éprouvent la nuit cette sorte de gaieté passagère que Delarochette et Barbier ont signalée comme l'un des effets de l'oxyde de zinc; les autres ont seulement de la fièvre nocturne, un peu d'excitation de l'intelligence, des bluettes; mais ces accidents sont de courte durée, n'ont rien de dangereux, et cessent de se montrer quand le corps est habitué aux manipulations de l'usine.

3^o Enfin un troisième effet de l'oxyde de zinc, tout aussi innocent que les précédents, consiste dans des démangeaisons de la peau dues à de petites papules rouilleuses que des soins de propreté font disparaître facilement. Il en est de même de certaines démangeaisons qui se développent quelquefois sous les ongles, mais qu'on n'observe guère que chez les ouvriers les moins soigneux de leur personne.

Après avoir décrit ces effets, M. Bouchut rapporte l'histoire de trois malades qui auraient éprouvé de véritables accès, quoique d'une nature peu grave. Mais l'examen attentif de ces trois faits démontre jusqu'à l'évidence que l'oxyde de zinc est parfaitement

étranger à leur manifestation; c'est d'ailleurs l'opinion à laquelle une discussion éclairée a conduit M. Bouchut.

En lisant la description très sommaire des effets attribués au blanc de zinc, il est sans doute une remarque qui n'aura pas échappé à nos lecteurs, c'est que ces effets, à l'exception de l'agitation nocturne, et qu'ils s'observent, à peu près identiques, chez tous les individus qui s'exposent au contact des poussières, même les plus inertes, végétales ou minérales; il ne reste donc presque rien de ces légers phénomènes que l'on puisse rapporter spécialement au blanc de zinc. Voici une nouvelle et importante preuve à l'appui de cette proposition :

Les accidents que détermine la cérase sont sans doute, plus fréquents et, en général, plus graves chez les ouvriers qui s'exposent au contact de la poussière plombique; mais il s'en faut bien, ainsi que nous l'avons démontré dans notre premier article, que ceux qui la manipulent à l'état humide soient à l'abri de tout danger. Nous avons vu, au contraire, qu'ils entraînent pour une proportion considérable dans la statistique des maladies de plomb dressée par l'administration des hôpitaux de Paris. Or, rien de semblable n'a lieu pour le blanc de zinc. Les légers phénomènes décrits ci-dessus n'ont été observés que sur les ouvriers des fabriques; quant aux ouvriers consommateurs (peintres, etc.), ils n'ont éprouvé aucun effet que l'on puisse attribuer au produit qu'ils emploient.

Au reste, ce que l'expérience et une observation directe ont appris pendant ces dernières années, les faits déjà acquis depuis longtemps à la science pouvaient le faire prévoir.

De temps immémorial l'oxyde de zinc a été administré, comme médicament antispasmodique, à la dose de cinq et six grammes dans les vingt-quatre heures, c'est-à-dire à une dose beaucoup plus élevée que n'en peut absorber en plusieurs mois un ouvrier, sans que jamais on ait observé d'accidents, souvent même sans qu'on ait constaté d'effets appréciables.

M. Orfila, qu'il faut toujours citer en matière de toxicologie, a fait avaler à des chiens petits et faibles jusqu'à 20 grammes d'oxyde de zinc; il n'est parvenu qu'avec peine à déterminer des vomissements non douloureux, et qui n'ont été suivis d'aucun trouble notable dans la santé des animaux. On sait qu'il en est tout autrement lorsqu'on fait les mêmes expériences avec le carbonate de plomb ou cérase. Il était donc facile, à l'aide de ces observations et de ces expériences, de conclure, sinon à l'innocuité complète de la fabrication du blanc de zinc, du moins à l'extrême probabilité de cette innocuité, et l'on pourrait s'étonner qu'il ait fallu arriver jusqu'à ce jour pour que ce fait devienne enfin une vérité vulgaire.

Mais, nous l'avons déjà dit, en présence des besoins créés par notre état social, il ne suffisait pas, pour arrêter les ravages de la cérase, de trouver une substance sans action nuisible sur l'économie, il fallait encore que cette substance pût remplacer le blanc de plomb dans les arts et dans l'industrie. Le blanc de zinc remplit cette dernière condition comme il remplit la première? Sous le rapport de l'économie, cela n'est point douteux; le blanc de zinc coûte exactement le même prix que la cérase, et comme il est beaucoup plus léger, il en résulte qu'on a pour le même prix un volume plus considérable; mais c'est ce fait qui ne date que de quelques années, et qui explique en grande partie l'insuccès des savants qui avaient proposé le blanc de zinc avant M. Leclaire.

Sous les autres rapports, notre expérience ne nous permet pas d'émettre une opinion personnelle; mais les recherches de M. Bouchut et sa compétence exceptionnelle parmi les médecins l'ont conduit à des conclusions tout à fait favorables au blanc de zinc. Nous nous contenterons de reproduire son appréciation :

« Il (le blanc de zinc) ne peut être falsifié comme le blanc de cérase : c'est là un malheur; c'est même son principal inconvénient, et ce qui le fait repousser de beaucoup de peintres, lesquels préfèrent la cérase pour lui incorporer le sulfate de baryte ou le blanc de Vanves, et arriver ainsi à des gains illicites fort avantageux.

» Le blanc de zinc est d'un emploi tout aussi facile que le blanc de plomb. Il sèche peut-être un peu moins vite, mais la différence, à cet égard, n'est pas très sensible. On a dit qu'il couvrirait mal les surfaces peintes; mais c'est une erreur; deux couches couvrent très bien le bois, presque tout autant que le blanc de plomb, qui a, il faut le dire, un léger avantage sous ce rapport. Enfin, le blanc de zinc est inaltérable à l'air, et il conserve son éclat et sa blancheur au milieu des vapeurs hydrosulfurées, ce que n'a point le blanc de plomb, qui perd à l'instant sa blancheur et pousse au noir sur toute sa surface.

» Ces avantages du blanc de zinc sur le blanc de plomb sont désormais incontestables, et dans la peinture en bâtiments, la première de ces couleurs l'emporte évidemment sur l'autre. Plus de deux mille expériences ont été faites par M. Leclaire et d'autres peintres chez des particuliers, dans plusieurs édifices publics, et on s'est toujours applaudi des résultats obtenus; nous les avons vérifiés en plusieurs endroits, et nous déclarons le avoir trouvés irréprochables.

M. Bouchut s'exprime avec plus de réserve touchant l'application du blanc de zinc à l'art proprement dit de la peinture. On conçoit qu'en effet les artistes puissent seuls avoir une opinion à cet égard. D'ailleurs il n'entraînera jamais dans l'esprit d'un homme sensé, à plus forte raison d'une administration, de circonscire et de réglementer les instruments dont le génie seul peut déterminer l'utilité. Il est heureux qu'on puisse ajouter que la question de l'art proprement dit est à peu près indifférente pour l'hygiène, car ce n'est pas parmi les véritables artistes que la cérase exerce ses ravages.

Pour résumer en quelques mots les faits que nous avons exposés dans cet article et dans celui qui l'a précédé, nous croyons pouvoir établir les propositions suivantes :

1^o En supprimant l'industrie de la cérase, l'administration soustrairait annuellement à la mort au moins 80 ouvriers;

2^o On en soustrairait au moins 2,000 à des maladies toujours longues, et qui laissent assez souvent à leur suite des infirmités incurables;

3^o En donnant à tous les ouvriers qui fabriquent ou qui consomment le blanc de peinture la possibilité de rester toujours dans la même carrière, l'administration féconderait leur travail et elle arracherait un nombre immense de familles à la misère;

Enfin, en allant au-devant des vœux qu'on nous laisse deviner plutôt qu'explicitement formulés tous les hommes compétents et les corps savants, l'administration donnera aux gouvernements voisins un excellent exemple qui, on peut le prédire, ne tardera pas à porter des fruits précieux. — H. de Castelnau.

Le conseil municipal de Paris a autorisé l'administration de l'assistance publique à faire l'acquisition de voitures destinées à conduire en promenade ceux des jeunes enfants de l'hôpital des Enfants Malades à qui leur état de convalescence permet de donner cette salutaire distraction. On doit applaudir à cette heureuse innovation, car elle ne peut manquer de contribuer au succès des traitements appliqués à diverses maladies de l'enfance. Cette nouvelle amélioration du service hospitalier nous donne l'espoir qu'on en réalisera bientôt une autre que nous réclamons depuis bien longtemps, c'est le transport en voitures closes des malades gravement atteints, et qu'on dirige du bureau central vers les hôpitaux externes, et qu'on.

HOPITAL DE LA PÎTÎE. — M. VALLEJ.

Leçons cliniques sur les déviations utérines.

(Sixième leçon.)

La menstruation, dans le plus grand nombre des cas, n'a rien présenté de remarquable; l'abondance de l'écoulement périodique a diminué chez une malade; elle a augmenté chez deux autres. Si l'on met de côté ces trois faits, on peut dire, qu'à part un peu de dysménorrhée dont il n'a pas lieu de tenir compte, les règles se sont montrées après le début de l'affection avec leurs caractères habituels.

La leucorrhée s'est offerte comme l'un des symptômes les plus

(1) De cadmie, synonyme d'oxyde de zinc.

difficultés qu'elle apporte à l'exercice de la miction ? Nous ne le pensons pas. Ajoutez qu'il sera toujours facile de reconnaître les cas dans lesquels l'infection se compliquera d'inflammation de la vessie. Lorsqu'un effet on aura ramené l'utérus à sa direction normale, on verra les douleurs persister à s'exagérer sous l'influence de pressions exercées au niveau du col de la vessie. Les urines couleront du pus ou du mucus qui se déposent au fond du vase.

Nous avons insisté sur le peu d'utilité du toucher par le rectum comme moyen de diagnostic. Est-il nécessaire de rappeler, à cette occasion, qu'à priori pour le retour du rectum lui-même la direction du col utérin qui, dans l'antéversion, prédomine vers l'arrière du col est organique ? Une pareille confusion dénote un défaut complet d'habitude et de sagacité. Des mouvements imprimés à la main suffisent, en effet, à montrer qu'elle appartient à l'utérus lui-même.

Au rapport de M. Careaux, une présentation du sommet a été considérée comme un cas d'antéversion. On ne peut cependant pas en conclure forcément l'existence d'une tumeur à la partie antérieure de l'utérus ; toutefois, nous n'avons pas rencontré de faits de ce genre dans l'antéversion.

Les adhérences se reconnaissent à la difficulté de réduire l'utérus dans sa position normale, ainsi qu'aux douleurs et aux tiraillements éprouvés par la malade pendant les tentatives de réduction.

L'effet d'enorgement de la matrice s'apprécie sans peine, par les moyens d'exploration que nous avons décrits, dans le col aussi bien que dans le corps de l'organe. Est-il besoin de rappeler que le toucher vaginal est le seul moyen d'exploration qui permette de déterminer d'une manière précise mathématique le degré d'épaisseur des parois du col ?

Le spéculum donne des notions exactes sur les lésions accessoires, telles que granulations et excoriations du col.

L'indication de la rétroversion, prédominance vers l'arrière de la matrice, du toucher vaginal, l'introduction de la sonde provoquant de vives douleurs.

A.-H. MARCIEUX.

CLINIQUE CIVILE. — M. S. MARCEL.

Exemple; emploi des émissions sanguines, accouchement spontané.

Les convulsions qui étaient pendant la grossesse ont une influence doublement fâcheuse : elles déterminent, dans l'immense majorité des cas, la mort du fœtus, et sont fatales à la mère dans une proportion qui, pour n'être pas encore aujourd'hui déterminée d'une manière précise, n'en est pas moins considérable. Tous les praticiens reconnaissent la haute gravité de ces accidents ; mais ils diffèrent dans l'emploi des moyens propres à les combattre. C'est qu'il, comme dans beaucoup de questions de thérapeutique, souvent on se décide pour tel ou tel mode de traitement, moins d'après l'observation des faits que d'après des vues théoriques plus ou moins spéculatives. A vrai dire, nous ne possédons pas encore un travail qui, fondé sur une analyse de faits bien observés, établisse la supériorité d'une méthode thérapeutique dans les cas d'éclampsie. Avant donc que la science s'enrichisse d'un si précieux travail, il me semble important d'en préparer les matériaux, en enregistrant dans ses annales les faits qui s'y rapportent. Aussi est-ce dans ce but que je livre aujourd'hui à la publicité l'histoire d'un cas dont je viens d'être témoin. Je l'ai racontée telle qu'elle m'est venue en tête, et, si possible d'obtenir dans la position où je me trouvais placé. Tel qu'il est, il pourra encore, je pense, être de quelque valeur pour la solution de quelques-unes des nombreuses questions que soulève le traitement des convulsions puerpérales.

Le 3 avril 1882, je fus appelé, vers neuf heures du matin, près de M^{me} L..., âgée de 30 ans, enceinte de huit mois et demi environ. Cette dame, qui habite la campagne près Paris, avait eu, il y a cinq ans, une première grossesse exempte de tout accident et suivie d'un accouchement bon. Sa santé est généralement bonne, sa constitution forte ; elle est de sa nature très impressionnable, sensible à la moindre contrariété ; jamais elle n'a eu de convulsions. Quand j'arrivai près de M^{me} L..., je la trouvais en proie à de violentes douleurs occupant l'épigastre et arrachant des plaintes continuelles. Ces douleurs étaient confinées, avec exagération ; elles consistaient en un sentiment de constriction pénible entourant la base de la poitrine. Elles avaient été vers deux heures du matin, et depuis ce moment elles avaient subi des vomissements de substances alimentaires, peu abondants. A mon arrivée, ces vomissements avaient déjà cessé depuis deux heures environ. Une garde-robe avait eu lieu pendant la nuit. Depuis deux jours, M^{me} L... s'était plainte de malaise général, de douleurs vagues à l'estomac, de légères diminutions d'appétit, sans vomissements ni autres symptômes appréciables. En pressant l'épigastre, j'y déterminai peu de douleur ; sur tout le reste de l'abdomen, la pression ne m'a fait aucune. Toute absorbée par ses douleurs, M^{me} L... ne put me dire si elle sentait encore des mouvements de son enfant : mon oreille, appliquée sur le ventre en différents points, n'entendit que des bruits dus à des déplacements de gaz dans les intestins. Par le toucher vaginal, je reconnus que le corps de l'utérus était encore élevé ; le col était dirigé en arrière, assez difficile à atteindre ; le doigt y pénétrait avec beaucoup de peine et les lèvres n'en étaient pas complètement effacées. L'introduction du doigt dans le col arracha un cri douloureux à M^{me} L... Le pouls était fréquent et modérément développé ; la soif peu vive, l'anxiété considérable ; M^{me} L... changeait souvent de position et respirait le plus souvent au décubitus dorsal. Je me contentai de prescrire la potion suivante :

Eau de tilleul.	125 grammes.
Strop diacode.	30
Ether.	20 gouttes.

Les douleurs s'apaisèrent rapidement ; M^{me} L... s'endormit. Elle se réveilla à deux heures après midi, en proie à de violentes convulsions. Agitation, renversement du tronc en arrière, strabisme, distorsion de la bouche, langue mordue, face violacée, puis, pâle, etc. Ces convulsions se succé-

dèrent sans interruption jusqu'à quatre heures. M^{me} L... recouvra la connaissance pendant une minute à peine, puis l'état convulsif revint avec la même intensité. Je prescrivis une saignée ; lavement avec pavot ; compresses froides sur le front ; sinapismes sur les membres inférieurs.

La sage-femme qui gardait M^{me} L... s'était chargée de faire la saignée ; elle attendit en vain plus de calme pour la pratiquer. A neuf heures du soir rien n'était changé. En présence d'un état si grave, je voulus m'éclairer des lumières et de l'autorité d'un confrère versé dans la science obstétricale ; je m'adjoints le docteur Depaul, membre de l'Académie de médecine. Nous trouvâmes M^{me} L... en proie à des convulsions continuelles ; le pouls fort et résistant, médiocrement fréquent ; aucun signe de travail commencé du côté de l'utérus ; même état du col qu'au moment du début des accidents ; la pression sur l'abdomen et le toucher par le vagin semblent augmenter les convulsions générales. Il n'y a pas d'œdème aux jambes. Nous fîmes d'avis de recourir aux émissions sanguines largement pratiquées, tout en regrettant que la première saignée n'eût pas été faite, et de nous abstenir de toute pratique pour déterminer le travail et délivrer la malade. Je fis immédiatement une large saignée du bras, en même temps qu'on appliqua seize saignées derrière les oreilles. On continua à promener les révéils sur les membres inférieurs. A minuit on rouvrit la saignée, qui donna une quantité de sang égale à la première. Les convulsions continuèrent pendant tout ce temps. Vers trois heures du matin elles parurent diminuer ; elles cessèrent complètement et définitivement à quatre heures du matin, quatorze heures après leur invasion. L'extrême prostration qui leur succéda fit croire aux assistants à une mort imminente. Je vins en tête près de M^{me} L... qui je trouvais une résolution complète ; la peau était froide, la face extrêmement pâle, les lèvres violacées, les yeux à demi fermés, le pouls à peine perceptible, la respiration lente, mais haute et assez fréquente ; l'utérus était dans le même état.

Le 4 avril, la prostration est aussi profonde, le pouls difficile à sentir ; la chaleur générale est médiocre. M^{me} L... est étrangère à tout ce qui se passe autour d'elle, et ne comprend aucune des questions qu'on lui adresse. (Lavement de mûre avec sucré, au sacrum avec fleur d'oranger, sinapismes.) Vers midi, la dyspnée s'aggrave ; il y a un peu d'expectation, les yeux s'ouvrent ; M^{me} L... peut boire, mais à nulle conscience de sa position. Même état du puits et de l'utérus. Dans la soirée, le pouls s'est un peu relevé, et la chaleur générale est plus sensible. — Bouillon.

Le 5 avril, l'abaissement diminue de plus en plus ; la parole est revenue, et le pouls, quoique mou, est assez développé. M^{me} L... présente un air d'hébététe marquée ; elle reconnaît à peine les personnes qui l'entourent ; elle se croit enceinte. Nul commencement de travail. Minceur du col de l'utérus. M^{me} L... change facilement de position, et peut rester quelques minutes sur son séant. — Vin, bouillons.

Le 6, un peu de dévoiement dans la nuit. Le matin, quelques coliques et douleurs de reins. A huit heures, M^{me} L... accouche spontanément d'un gros enfant mort, du sexe féminin, expulsé en présentation du sommet. La délivrance est opérée immédiatement. Les suites de couches n'ont rien présenté de remarquable. M^{me} L... est restée encore quelques jours sans pouvoir se relever de sa position. Vers le 10 avril, elle a éprouvé des douleurs névralgiques qui l'ont fait beaucoup souffrir ; elles avaient leur siège dans la tête et les parois de la poitrine. Elles n'ont été suivies d'aucun accident.

Le 20 avril, M^{me} L... était complètement rétablie, gardant encore le lit pour les brûlures qu'elle avait déterminées aux membres inférieurs les sinapismes qu'au fort de sa maladie on lui avait appliqués avec trop peu de précaution. Quant aux facultés intellectuelles, M^{me} L... en a recouvré aujourd'hui et l'habitude d'exercice ; cependant elle ignore complètement tout ce qui s'est passé depuis le début de ses violentes douleurs épigastriques, jusqu'au moment où elle a recouvré, avec la connaissance, assez de force pour s'asseoir sur son lit, ce qui fait une lacune d'environ quatre à cinq jours.

Je me garderais bien de tirer d'un seul fait isolé des conclusions générales ; je me contenterai de signaler, dans celui que je viens de raconter, les points qui me paraissent dignes d'intérêt.

Dans le cas présent, les convulsions ont été remarquables par leur durée et leur intensité ; elles se sont succédées sans interruption pendant quatorze heures. Durant toute cette période, et pendant les cinq heures qui l'ont suivie, aucun signe de travail ne s'est manifesté ; la dilatation du col, la nulle contraction utérine, nul engagement de la tête au détroit supérieur. Il est bon peut-être de se rappeler, d'ailleurs, que la malade n'était pas arrivée au terme complet de sa grossesse : elle avait accouché, affirmait-elle, quinze jours à compter. L'utérus ne s'est débarrassé du produit de la conception que quand les forces se sont relevées, deux jours et demi environ après le début des convulsions.

A ne considérer que l'issue définitive. L'influence des émissions sanguines paraît être favorable ; seulement, il est à apprécier le degré, et il faut pas oublier qu'elles ont été pratiquées que sept heures après l'invasion des convulsions. Celles-ci ont disparu complètement sept heures après la première saignée, et n'avaient commencé à diminuer d'intensité qu'une heure environ avant leur cessation définitive. Je laisse ces faits à l'appréciation du lecteur.

Enfin j'appellerai l'attention sur le point obstétrical de l'observation. On s'est abstenue de toute manœuvre tendant à dilater le col de la matrice, à exciter des contractions utérines, en un mot, à provoquer l'expulsion du fœtus. L'accouchement s'est fait spontanément, et les suites en ont été heureuses.

Telle n'est pas la conduite qu'on a toujours tenue dans des cas analogues. On préconise encore l'accouchement provo-

qué. Il faut avouer que le succès n'a pas toujours couronné une semblable pratique ; aussi un fait comme celui-ci, où les choses se sont passées heureusement, en l'absence de cette grave intervention de l'art, me paraît acquiescer un véritable intérêt et mériter d'être signalé. (Gaz. méd.)

OBSERVATION DE RÉTENTION DU PLACENTA

dans l'utérus après un accouchement à sept mois de grossesse ;

Par le docteur KISSER.

M^{me} Brun, cours Charlemagne, n° 101, âgée de trente-deux ans, d'un tempérament sanguin, était enceinte de sept mois, lorsque, le 18 décembre 1881, elle fut prise des douleurs d'enfantement. Elle avait eu six accouchements antérieurs arrivés à terme et exempts d'accidents. A la fin du troisième mois de la grossesse, il était survenu une perte subite qui se renouvela deux jours de suite. La quantité de sang perdu fut évaluée par la malade à deux verres. Depuis cette époque, une douleur continue s'est manifestée dans le flanc droit et a persisté jusqu'à l'époque de l'accouchement. Vers la fin de novembre, la malade fit une chute sur son parquet, à la suite de laquelle elle fut prise de douleurs lombaires et lombaires, elle était assaillie à la pression ; il survint de la fièvre. Ces symptômes persistèrent une quinzaine de jours. Traitement : Potions calmantes, boissons laxatives, cataplasmes, lavements, repos, régime doux.

Le 18 décembre au soir, les douleurs d'accouchement commencèrent faibles et éloignées. Au toucher, la dilatation du col n'avait pas commencé ; on ne pouvait reconnaître la position. Pendant toute la nuit, les douleurs furent faibles. A cinq heures du matin, je fus appelé pour revoir la malade, qui venait de perdre subitement les eaux après une forte douleur. En pratiquant le toucher pour reconnaître où en était le travail, je sentis dans le vagin une tumeur molle assez volumineuse. Je cherchais à reconnaître ce qu'était cette tumeur, lorsque les contractions, qui devenaient très intenses, la poussèrent jusqu'à la vulve. Je reconnus alors les intestins du fœtus. En attendant, j'allai à la recherche des pieds, que j'amenaï facilement, ainsi que le reste du corps ; mais lorsque la tête se présenta, j'éprouvai de grandes difficultés pour l'extraire. Ce ne fut qu'après des efforts prolongés que je terminai l'accouchement. L'hydrocèle qui avait déterminé un développement considérable de la tête avait été causée de la difficulté de sa sortie. En examinant le fœtus, qui me paraissait mort depuis plusieurs jours, je trouvais une absence complète des parois de l'abdomen ; les intestins étaient flottants, la tête avait le double de volume de celle d'un enfant à terme ; il existait un bec-de-lièvre complet.

Après l'accouchement, il survint une hémorragie grave. J'essayai de délivrer la femme en faisant des tractions modérées sur le cordon ; mais il céda et se rompit. Je n'hésitai pas alors, vu la gravité de l'hémorragie, à introduire la main dans l'utérus pour extraire le placenta. Malheureusement je rencontrai des adhérences tellement intimes que je ne pus en extraire que de très petites parcelles et principalement des portions de membranes ; comme l'hémorragie continuait et devenait inébranlable, car la malade pliaissait, les synsopes se succédaient, le pouls devenait filiforme, je tamponnai et fis appliquer des compresses d'eau froide sur le ventre. Pendant ce temps, le docteur Pillet arriva ; il fut d'avis de faire une nouvelle tentative pour extraire le placenta ; il enleva le placenta et pénétra avec la main dans l'utérus ; mais il ne fut pas plus heureux et ne put parvenir à détruire les adhérences. Nous renoncâmes à pousser plus loin nos tentatives, malgré l'avis de beaucoup de praticiens qui prétendent qu'il faut à quelque prix que ce soit opérer l'extirpation du délivre dût-on l'arracher par morceaux. Le tampon fut remplacé, les applications d'eau froide continuées ; potion avec 2 grammes d'ergotine, limonade froide, moutarde aux bras. L'hémorragie cessa. Dans la soirée, la malade, qui avait eu beaucoup de douleurs, était plus calme ; la face était pâle, le pouls petit, fréquent ; elle ne pouvait plus supporter le tampon, je l'enlevai. Besoin extrême d'uriner. Après la sortie du tampon quelques caillots de sang, que j'examinai avec soin, s'échappèrent : il n'y avait aucune portion de placenta. Urines abondantes.

Le 20, pas de sommeil la nuit, agitation, coliques continues, ventre sensible ; pouls fréquent, peu développé ; au toucher, je trouvais l'ouverture du col béante ; quelques caillots qui s'y présentaient furent extraits. Sur notre recommandation, on pressa de conserver trois sangs, on se mit de côté ; M. Pillet et moi-même nous examinâmes avec soin, nous trouvâmes la perte peu abondante ; aucune portion de placenta n'était sortie. Traitement : injections, cataplasmes, boissons délayantes, potion opiacée.

Le 21, coliques, ventre douloureux à la pression ; examen attentif de tous les linges ; perte peu abondante, donnant de l'odeur. Mêmes traitements.

Le 22, nuit agitée, prostration, sueurs, fièvre, expulsion d'un morceau d'arrière-faix gros comme une noisette. Traitement : potion avec l'extract de quina, lavement, injections, cataplasmes.

Le 23, je fus appelé à trois heures du matin. La malade venait d'avoir un long frisson avec tremblement suivi de synsopes réitérées. Le pouls était petit, filiforme ; les synsopes se renouvelaient à chaque instant ; la face était altérée, la prostration extrême. La malade, frappée de la crainte de la mort, était persuadée qu'elle ne verrait pas le jour. Traitement : moutarde à tous les membres, frictions sèches et chaudes, éther, vin de Bordeaux à l'intérieur ; peu à peu les synsopes cessent, la chaleur se ranime, le pouls se relève. Je laisse la malade mourir.

A neuf heures, nous la retrouvâmes avec le docteur Pillet ; nous la trouvâmes abattue ; la face était altérée, le pouls à 120, toujours faible ; sueurs abondantes, ventre ballonné.

Au toucher, je trouvais le col entr'ouvert; pas de caillots à l'ouverture; lochies fébriles; les draps, qui ont été examinés tous les jours avec attention, étaient tachés par un écoulement de matières sanieuses, fébriles. Aucun fragment de placenta n'a été rendu. Traitement: injections chlorurées, lavement de quina, potion avec l'extraît de quina, fomentations.

Le 24, nuit agitée, sans sommeil; coliques; ventre douloureux, ballonné; pouls à 112, petit, faible. Au toucher, on sent que l'ouverture du col se resserre. Lochies fébriles, sanieuses; le col redoublement de fièvre. Lavement huileux suite d'une selle abondante. Traitement comme la veille.

Le 25, la malade étoit moins agitée la nuit; il y a eu de sommeil. Pouls à 108, un peu plus fort, plus résistant; soit, ventre toujours ballonné; selle abondante après le lavement de quina; lochies toujours fébriles; expulsion d'un fragment de placenta gros comme une noisette; l'ouverture du col se resserre de plus en plus.

Le 26, la malade se sent mieux; elle a dormi trois heures. Pouls à 104, diarrhée abondante, ventre moins sensible et moins ballonné, lochies moins fébriles. Traitement: injections, suppression des préparations au quinquina.

Le 27, suppression des lochies pendant toute la journée; le soir, écoulement abondant de matières sanieuses et fébriles; pouls à 92, selles diarrhéiques.

Le 28 et jours suivants le mieux augmente de jour en jour; cependant l'amaigrissement est extrême.

Le 2 janvier, expulsion d'un morceau gros comme une petite noix de placenta; il était dur, comme privé de sucs ou desséché; c'est la dernière évacuation de ce genre qui s'est rendue. Nous avons touché avec beaucoup de soins de côté tout ce que la malade perdait, et tout a été examiné chaque jour avec soin. Mieux jusqu'à 11 janvier, qui fut mauvais, car ce jour il survint un malaise général accompagné de fièvre; cet accès se manifesta par un frisson, de la céphalalgie, des courbatures, de la transpiration; les seins, qui jusqu'à ce jour avaient été mous et sans sécrétion laiteuse, se gonflèrent légèrement. Les jours suivants, la malade alla de mieux en mieux. Les règles apparurent au commencement de mars.

Aujourd'hui, 23 avril, la malade est parfaitement remise; elle vaque à ses occupations sans la moindre fatigue.

En se rappelant ce que la malade a éprouvé pendant sa grossesse, ne pourrions-nous pas avancer qu'il y a eu chez elle une inflammation du placenta, et que cette inflammation a été la cause des adhérences si intimes qui ont empêché de l'extraire? La malade a éprouvé une douleur fixe dans le côté; puis, à la suite d'une chute, douleurs abdominales et lombaires, sensibilité du ventre, etc. Tous ces symptômes ne sont-ils pas les signes d'une inflammation du placenta, dont le résultat a été des adhérences morbides? Quelques auteurs pensent que les vices de conformation du fœtus reconnaissent pour cause des adhérences du placenta. Ce fait viendrait à l'appui de leur opinion.

D'après cette observation, on peut conclure que, dans certains cas, on peut et on doit même renoncer à l'extraction du placenta, contrairement à l'opinion de quelques praticiens qui prétendent qu'on doit faire, à quelque prix que ce soit, l'extraction du délivre, dit-on l'arracher par morceaux, en un mot, le détorquer, dans la crainte que le placenta, devenu corps étranger et irritant l'utérus, n'y détermine une inflammation, ou que, se putréfiant, la sanie putride, en se décollant, ne soit absorbée et ne produise une fièvre putride. Il faut certainement, toutes les fois que l'on a reconnu la cause impuissante pour expulser le placenta, tenter d'en faire l'extraction; mais ces tentatives doivent être faites avec ménagement. Il vaut mieux, en effet, attendre que la femme ait cessé d'être incertaine des matières qui peuvent être la suite de la rétention du placenta, que de la livrer au péril bien plus certain qui résulterait des violences exercées sur l'utérus. Chez cette malade, il n'a été possible d'extraire le placenta ni au moment de l'accouchement, ni plus tard avec les pincées de Levret; cependant elle est parfaitement guérie. Qu'est devenu l'arrière-faix? Il est probable qu'une partie s'est écoulée en putréfaction sous une forme de matières sanieuses, et qu'une autre partie a été absorbée.

(Gaz. méd. de Lyon.)

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 2 juin 1852. — Présidence de M. LARREY.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance précédente.

Correspondance.

1^{er} M. le président a reçu pour la Société et par l'intermédiaire de M. Birkett, médecin du Collège des chirurgiens de Londres, la collection de *Guy's hospital reports* en 24 volumes.

M. Birkett a joint à cet envoi un ouvrage de lui sur les maladies du sein : *The diseases of the Breast, and their treatment*. Une lettre de remerciement a été adressée à M. Birkett, et M. Giraldès a fait un rapport verbal sur cet envoi.

2nd M. Ferdinand Martin, à propos de la communication de M. Debrun, adresse une note dans laquelle il consigne une observation d'arrachement de la main. Il s'agit d'un capitaine de navire qui, voyant sa main prise dans une étau, fit un effort violent et s'arracha la main. Il ne survint point d'hémorrhagie sérieuse; le blessé put faire un assez long trajet sans éprouver d'accidents notables.

Tumeur de l'os maxillaire supérieur.

M. le professeur Roux met sous les yeux de la Société un maxillaire gauche qui a été enlevé depuis peu de jours sur une femme de la province, qui est venue à Paris, dans son service, pour se faire opérer. En présentant cette pièce, M. Roux rappelle qu'il y a quelques mois il a pratiqué plusieurs opérations du même genre, et qu'il s'attacha à différencier la tumeur maxillaire supérieure du fongus développé au centre de l'os aux dépens de la membrane muqueuse du sinus. Cette tumeur avait donné un volume considérable au maxillaire, amené l'apophyse montante du maxillaire supérieur et l'os malaire; aussi ces os se laissent-ils couper avec grande faci-

lité par la pince de Liston. M. Lebert a examiné ce fongus et n'a trouvé aucun élément cancéreux. La tumeur était donc réellement formée aux dépens des éléments de la membrane qui tapisse le sinus.

M. Gosselin. Le praticien est souvent embarrassé de déterminer le moment où il va faire une ablation du maxillaire supérieur, s'il s'agit d'un ostéome ou d'un fongus. Je crois cependant qu'il est un signe d'une certaine valeur et qu'il importe de mentionner: je veux parler de l'ébranlement des dents; celles-ci sont toujours ébranlées promptement dans le cancer, tandis que cet ébranlement est rare et tardif dans les tumeurs fongueuses du sinus maxillaire.

M. Lignon. Il y a un grand danger à généraliser un fait comme celui de M. Gosselin, car on observe assez souvent l'intégrité des dents et du voile du palais avec un cancer du maxillaire supérieur. Cela dépend surtout du siège. Ainsi que le cancer se développe dans la partie supérieure de l'os, et l'ébranlement des dents sera tardif. Le phénomène inverse se voit si le cancer débute dans le bord alvéolaire. J'ai eu récemment l'occasion d'opérer un malade d'un cancer du maxillaire supérieur sans ébranlement des dents. Deux récidives ont amené la mort du malade.

M. Gosselin. Je n'ai point voulu dire que tout cancer amène un ébranlement des dents; ma pensée est qu'une tumeur développée au centre du maxillaire supérieur, qui envole des ramifications dans diverses directions et qui n'ébranle pas les dents, est probablement une tumeur fongueuse. J'ai vu ce matin M. Michon enlever une tumeur présentant tous les caractères que j'indique, et cette tumeur était un enchondrome.

M. Majoux trouve l'opinion de M. Gosselin trop absolue: les dents peuvent être atteintes par des tumeurs de diverses natures développées au centre du maxillaire supérieur. Une tumeur atrophique de cet os, qu'il a eu occasion d'observer, avait amené l'ébranlement des dents. Il suffit d'une inflammation communiquée à l'os pour donner ce résultat.

Nouvelle espèce de fistule vésico-vaginale.

Les fistules vésico-vaginales décrites jusqu'à ce jour, dit M. Huguier, se rapportent à trois catégories: les vésico-vaginales, les vésico-vaginales et les uréthro-vaginales. J'ai actuellement dans mon service une femme qui présente une nouvelle espèce de fistule vésico-vaginale. Cette femme, âgée de 35 ans, a eu un accouchement à terme, à l'époque de l'accident que nous venons de signaler. La vessie a été complètement détachée de la symphyse pubienne, de telle sorte que le doigt introduit dans le vagin sent la symphyse dans toute son étendue et trouve une portion du col vésical portée en haut et en arrière. La vessie est atrophiée et revenue sur elle-même; je me demande quel traitement, autre que l'ablation vaginale, peut être applicable à ce fait.

M. le professeur LALLEMAND, récemment nommé membre honoraire, prend la parole et dit qu'il est bien difficile de formuler un traitement à propos d'une maladie que l'on n'a pas vue. Il doute néanmoins que l'ablation vaginale ne soit le seul remède.

M. VIAL. La possibilité d'oblitérer le vagin est un fait actuellement acquis à la science. L'observation que j'ai fait connaître dans le temps, tout incomplète qu'elle est, démontre que la chose est possible. M. Maisonneuve nous a de plus montré ici un vagin oblitéré. Quant au danger de périlite par le passage de l'utérus dans le périnée, je n'ai rien de semblable. La femme que j'ai observée pouvait rendre ses urines et ses règles. Par conséquent la crainte de voir se former des calculs dans le col-d'écus vaginal est aussi chimérique que la première.

Paralysies traumatiques localisées.

M. Debout lit un mémoire sur les paralysies traumatiques localisées et sur leur traitement par l'emploi de l'électricité.

Dans l'évolution du phénomène morbide qui constitue la paralysie, il est deux périodes, dit M. Debout, qui, au point de vue des indications curatives, doivent être soigneusement distinguées. La première période est la perte du mouvement volontaire est le symptôme d'une lésion des centres et des cordons nerveux; mais dans les cas où la paralysie survient à la cénitisation de la lésion anatomique du système nerveux qui l'a provoquée, elle devient alors une maladie distincte, essentielle.

La paralysie localisée avec la perte des propriétés vitales des muscles, réclame pour son traitement l'intervention de moyens curatifs spéciaux, en tête desquels doit figurer l'électricité.

L'existence de la paralysie comme maladie essentielle suppose toujours la guérison de la lésion qui a déterminé, c'est-à-dire le retour de l'organe à ses propriétés normales, pour pouvoir alors remplir les fonctions qui lui sont dévolues. C'est pour mieux différencier cette seconde période de l'évolution morbide que M. Debout propose de la désigner sous le nom de *paralysie localisée*.

Les paralysies traumatiques reconnaissent trois sources principales:

- 1^{re} La lésion des centres nerveux;
- 2^{de} Celle des nerfs;
- 3^{de} Enfin celle du tissu musculaire.

M. Debout examine successivement les effets des violences extérieures sur chacun de ces systèmes, et indique celles des propriétés vitales lésées dans chacun de ces cas.

La contractilité volontaire n'est pas, en effet, toujours la seule atteinte; l'irritabilité balléristique et la contractilité tonique des muscles ou la tonicité du tissu de Bichat peuvent être affectées aussi. Les modifications que subissent ces propriétés peuvent toutes être données précédentes pour l'étude et le traitement de ces paralysies. M. Debout jette un coup d'œil sur les lésions de chacune d'elles dans les diverses paralysies traumatiques. Ainsi, il montre, par des faits observés dans les services de plusieurs des membres de la Société, que la contractilité est atteinte dans les cas où le tissu cérébral est lésé; tandis que, dans ceux où la violence extérieure altère la texture anatomique des cordons nerveux, l'irritabilité musculaire disparaît toujours, puis quelquefois la contractilité tonique. Enfin, sous l'influence de l'altération profonde du tissu des nerfs, la vie végétative des muscles est compromise à son tour; les membres se refroidissent alors; souvent ils s'inflent, et toujours maigrissent et s'atrophient.

M. Debout apprécie ensuite les résultats que ces données pathologiques fournissent pour le diagnostic et le pronostic des paralysies traumatiques.

Diagnostic.— Dans les paralysies dues à une lésion cérébrale, les muscles conservent leur contractilité électrique intacte, tandis que la lésion d'un nerf n'est que d'assez profonde pour altérer toutes ses fibres, les muscles qui reçoivent des filets de ce nerf perdent toute leur contractilité et ne se contractent plus sous l'influence du courant électrique. M. Debout, à l'appui de cette proposition, cite l'observation de deux malades chez lesquels la paralysie du membre supérieur s'était manifestée subitement et pen-

dant le sommeil. On pouvait supposer la perte du mouvement, chez ces deux hommes, à une cause semblable: l'hémorragie cérébrale. Mais l'exploration de l'état de la contractilité des muscles paralytiques présentait, dans ces deux cas, une différence tranchée. Tandis que l'un des malades avait perdu une plus ou moins grande partie de l'irritabilité des muscles paralytiques, l'autre avait conservé intacte cette propriété musculaire. Ce dernier, traité dans le service de M. Bouillaud, était, pour la seconde fois, frappé par une attaque d'apoplexie; tandis que le premier, placé dans le service de M. Nélaton, était atteint d'une diabète syphilitique ayant provoqué la formation d'une exostose qui comprime à leur origine les nerfs qui forment les plexus cervical et brachial.

Pronostic.— Pour le traitement des paralysies de cause traumatique, le pronostic ne peut être porté sans la connaissance exacte de l'état électro-musculaire de chacun des muscles paralytiques. Pour montrer la valeur et le mérite de ce diagnostic, M. le professeur Roux a fait de paralysie observée dans le service de M. le professeur Roux, dans lesquels la paralysie du bras était aussi grave en apparence, et qui cependant différaient considérablement entre eux, et par l'importance fonctionnelle des muscles atteints, et par la durée du traitement nécessaire à leur guérison.

M. le docteur Duchenne (de Boulogne) a résumé dans la proposition suivante le pronostic de ces sortes de paralysies: « La gravité d'une paralysie d'un nerf existe en raison directe de l'affaiblissement de la contractilité électrique des muscles atteints, et se reflète sur l'extension du traitement ».

Outre les données fournies par le diagnostic local, la marche des phénomènes qui apparaissent pendant le traitement des paralysies n'est pas moins importante. Ainsi, des faits nombreux ont prouvé que le retour de la nutrition des muscles affectés dans la paralysie, et même l'extension de la sensibilité de la fibre musculaire pendant l'excitation électrique étaient les premières manifestations de la guérison.

La certitude de ces signes est d'autant plus précieuse que leur apparition successive vient soutenir l'espérance du malade et la confiance du praticien dans l'emploi des moyens thérapeutiques.

L'heure avancée force M. Debout à remettre la lecture de la fin de son travail à la prochaine séance.

Arrachement du doigt indicateur.

M. Larrey présente la pièce anatomique dont il a parlé dans la dernière séance, au sujet de l'arrachement des doigts chez les cancéreux. Ce fait date d'une époque éloignée. Ici, c'est la phalange de l'index de la main droite qui a été arrachée dans un articulation avec la phalange. Cet appendice digital, plongé dans la lèvre, offre au premier aspect l'apparence du pommel; mais examinée plus près, on voit que la tumeur qui appartenait à l'extrémité du doigt, s'est rompue à grande distance vers le point de jonction des fibres musculaires, qui sont encore appréciables.

L'arrachement avait été produit dans les conditions déjà indiquées par M. Larrey, et n'avait été suivi d'aucun accident notable, comme on l'a remarqué dans des cas du même genre.

Le secrétaire de la Société de Chirurgie, DEMARQUAY.

CORRESPONDANCE.

Cantère électrique.

Monsieur le Rédacteur,

Dans la note que vous avez publiée samedi dernier sur le cantère électrique, il y a une omission que je tiens à réparer. Si je n'ai eu l'idée d'appliquer à la cautérisation des tissus vivants le cataplasme électrique, c'est à M. Léopold LÉON, pharmacien en chef de l'hôpital des Cliniques, que revient le mérite d'avoir tenté les moyens nécessaires pour rendre cette idée applicable à la pratique: c'est M. Régnault qui a conçu et construit l'appareil dont je me sers avec avantage depuis plusieurs mois.

Je profite de cette occasion pour vous faire remarquer que l'irritabilité, c'est-à-dire la partie catartique, de l'appareil est représentée tout volumineuse dans le dessin que vous avez publié; en considérant les dimensions qu'on lui a données, les praticiens s'effrayeront peut-être difficilement qu'on ait pu avec un tel appareil atteindre les foyers de la maladie, comme il est si facile de le faire avec l'appareil de M. Régnault.

Veuillez agréer, etc. A. NÉLATON.

Chronique et nouvelles.

La ville d'Argentan (Orne) vient de perdre un de nos confrères les plus distingués, M. Guillaumet, qui, malgré les exigences d'une pratique très répandue, trouvaient le temps de cultiver avec méthode la médecine et qui a eu pour plusieurs années que l'Académie des sciences a jugés très favorablement.

M. le marquis de Talarn, qui vient de succomber à une longue maladie, a fait, entre autres legs de bienfaisance, celui de 10,000 fr. à M. le directeur de l'Assistance publique à Paris.

Bulletin bibliographique.

Traité de la gatta-percha et de son application, par brevets d'invention (s. g. d. g.), aux dentures artificielles; par le M. docteur A. DIXONNET, auteur du *Traité sur les accidents de la dentition* chez les enfants en bas de la dent de la dentition d'homme, par l'éther et le chloroforme, chez Victor Masson, libraire, place de l'École-de-Médecine, 17, et chez l'auteur, rue de la Paix, 2.

Bibliothèque du Médecin-Praticien, ou Résumé général de tous les ouvrages de clinique médicale et chirurgicale, de toutes les monographies, etc.; par une société de médecins, sous la direction du docteur FAVAT, chevalier de la Légion-d'Honneur, directeur du *Journal de Médecine*, etc.; ouvrage adopté par le conseil de l'Instruction publique pour les Facultés et Ecoles de médecine et de pharmacie. — 15 volumes grand in-8^o sur deux colonnes, contenant la matière de 60 volumes in-8^o ordinaires. Prix du volume: 8 fr. 50. — La souscription est ouverte chez M. J.-B. Baillière, libraire, rue Hauteville, 19, et au bureau de la Gazette des Hôpitaux, rue des Saints-Pères, 40.

Paris. Imprimé par PLOU frères, 36, rue de Valenciennes.

Le Journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

La prise de l'abonnement peut être envoyée en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Trois mois. 8 fr. 50 c. Six mois. 16 Un an. 30
---	--

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉMONT, SARDAIGNE, SAVOIE, TURQUIE, ANAÏRIQUE ET COLONIES.	Trois mois. 9 fr. Six mois. 17 Un an. 33
--	--

ESPAGNE, PORTUGAL, TOGANE, GIBRALTAR.	Trois mois. 10 fr. Six mois. 20 Un an. 38
--	---

Les lettres et papiers ne s'adressent pas rigoureusement refusés.

PARIS, LE 16 JUIN 1852.

Séances des Académies.

SOMMAIRE. — PARIS. Sur les Académies. — HOPITAUX. — De la Pitié (M. Guibourg). Sur les ulcérations du col de l'utérus. — NERCKE (M. Giviale). Des douleurs pubiennes dans les névralgies du col vésical. De quelques déviations dans l'évolution de la cystite. — Effet des solutions d'acétate d'ammoniaque et de sulfate d'atropine dans un cas de cystite chronique. — Adhérence de l'utérus. — Enfant né dans ses enveloppes. Accouchement. — Abandon de la pierre de sang. — Phlegmon spécial, par M. Cazenave. — Académie de médecine, séance du 15 juin. — Académie des sciences, séance du 15 juin. — Société de médecine pratique, séance du 1^{er} avril. — Correspondance. Lettre de M. Paré.

Encore une séance consacrée presque tout entière à la discussion sur les pilules de Bland fort heureusement ce sera la dernière. En considérant le temps que l'Académie a consacré à une affaire qui pouvait être terminée en quelques minutes, il est fâcheux qu'on ne puisse pas dire que la fin justifie les moyens. Les moyens n'ont pas toujours été très dignes, mais la fin vaut bien moins en soi. Voyez plutôt :

Le décret rendu sur l'avis de tous les hommes ennemis du charlatanisme, mais non jaloux des succès légitimes, demandé pour ainsi dire par l'Académie, un décret conçu dans un remarquable esprit de justice, de progrès, d'humanité; un décret porte que tous les médicaments reconnus utiles par l'Académie seront inscrits au Bulletin de cette Compagnie, cesseront d'être considérés comme remèdes secrets et pourront être librement vendus comme tous les remèdes inscrits au Codex; l'Académie, après avoir approuvé une première fois un remède, après avoir reconnu une seconde fois (et cette fois avec tous les médecins de France et peut-être de l'univers) que ce remède est réellement utile, l'Académie décide que la formule n'en sera point inscrite au Bulletin, et tout cela dans la crainte que l'auteur ou l'importateur de ce remède n'exploite l'approbation de l'Académie et ne tire profit de son travail. Quelle logique! quelle humanité! quelle scrupuleuse pudeur! Certes, si l'Académie a péché dans ce cas, c'est par excès de vertu; mais l'excès dans ce genre est bien permis à une assemblée qui compte ou qui a compté parmi ses membres une foule d'hommes qui se sont ruinés à chercher et à trouver des médicaments utiles dans le seul but de satisfaire un besoin dévorant de science et de philanthropie, et qui ont repoussé avec indignation toute idée de lucre qu'aurait pu faire naître leurs inventions : témoin M. Labarraque qui s'est ruiné à inventer le chlorure de sodium; témoin MM. Pelletier et Caventou qui se sont ruinés à inventer le sulfate de quinine, invention fort belle d'ailleurs et que nous ne voulons point comparer à celle des pilules de Bland; témoin M. Guibourg (le général de l'armée qui a combattu les pilules de Bland) qui s'est ruiné à ne pas inventer l'iodine; témoin une foule d'autres qui se sont ruinés à ne rien inventer du tout. Il est bien naturel que tous les hommes qui ont marché avec tant de fermeté dans la voie du désintéressement le plus absolu exigent de leurs successeurs la même abnégation. Nous comprenons donc la route dans laquelle a été entraînée une faible majorité de l'Académie, et nous ne pouvons qu'applaudir de toutes nos forces à ce vote, considéré au point de vue du sentiment. Mais voyons un peu la logique.

À ce point de vue, la situation a été caractérisée en deux mots par M. Orfila, avec cette vigueur d'expression, cette netteté d'esprit, ce sens pratique qui caractérisent l'éminent professeur. « Messieurs, » a-t-il dit, vers la fin de la discussion, « jusqu'à présent nous nous sommes beaucoup occupés de chimie, de pharmacie, et de morale » (on voyait que l'orateur avait été plus parlementaire); « mais nous ne nous sommes point encore occupés des malades; il faudrait pourtant bien y songer un peu. Les pilules de Bland, nous ou moins modifiées, sont-elles un médicament? Tous les cliniciens répondent : Oui. Pourquoi donc refuserions-nous d'inscrire au Codex un médicament que tous les médecins déclarent être bon? Quel déshonneur peut-il y avoir pour l'Académie à ce qu'on publie qu'elle a approuvé une chose qui est bonne réellement? »

Il paraissait difficile de répondre à ces questions. M. Bussy s'en est chargé néanmoins.

« A quoi bon inscrire les pilules de Bland au Codex? Est-ce que tous les pharmaciens ne peuvent pas les préparer sur ordonnance de médecin? En quoi donc les malades pourraient-ils souffrir de ce que ces pilules ne puissent être préparées d'avance? D'ailleurs, il faut en finir une fois pour toutes avec toutes ces demandes d'approbation; il faut désormais les repousser toutes. »

Voilà ce qui s'appelle des questions et une déclaration carrées.

M. Bégis s'est néanmoins hasardé à répondre avec timidité.

« Les remarques de M. Bussy me semblent parfaites, si parfaites même, que je regrette qu'il ne les ait pas étendues, et qu'il n'ait pas ajouté : « A quoi bon inscrire au Codex une potion gommeuse, une potion gazeuse, une potion fétide, etc., etc. ? A quoi bon inscrire au Codex une pommade d'Autenrieth, une pommade de Cyrillo, une pommade de Rhazis, une pommade de Thuthe, etc., etc. ? Est-ce que tous ces médicaments ne peuvent pas être préparés sur ordonnance de médecin? Je dis plus et mieux : Est-ce que tous les médicaments ne peuvent pas être préparés ainsi ? A quoi donc le Codex est-il bon ? A rien. Donc plus de Codex ! Tels doivent être notre devise et le cri de ralliement de notre vote. »

Ainsi aurait dû parler M. Bussy pour être complet, suivant M. Bégis, et M. Bégis a raison, mais seulement à moitié. Pour avoir raison entièrement, M. Bégis aurait dû prier M. Bussy d'ajouter encore :

« Puisque nous devons répudier » (c'est le mot de M. Bussy) « toutes les demandes analogues qui nous seront faites, le décret du 3 mai n'a plus de raison d'être : nous allons donc le signifier à M. le ministre et le prévenir qu'il n'ait plus à consulter l'Académie touchant les remèdes nouveaux. »

Voilà vraiment ce que M. Bussy aurait dû ajouter pour compléter son idée. Nous ne répondons pas que M. le ministre aurait reçu cette déclaration avec toute la soumission désirable; mais enfin, en cas d'accident, l'Académie aurait eu le mot de François I^{er} pour se consoler. Nous ne sommes même pas bien certain que ce mot ne lui soit pas utile dans la situation qu'elle s'est faite. Évidemment l'esprit du décret, sinon la lettre, est que la formule de tous les médicaments reconnus utiles devant être inscrits au Bulletin de l'Académie en attendant qu'ils le soient au Codex. Or, ainsi que l'ont d'ailleurs fait observer les adversaires des pilules de Bland, l'Académie a déjà approuvé une fois ces pilules; si le décret du 3 mai avait existé à cette époque, la formule en aurait donc été insérée au Bulletin. Par conséquent, M. le ministre peut parfaitement ordonner cette inscription d'office, et il est très possible qu'en s'adressant à lui M. Bland obtienne ce qu'il demande. Ce serait une dure leçon pour l'Académie; mais avouons qu'elle l'aurait bien méritée.

L'extension des considérations qui précèdent nous oblige à remettre au prochain numéro l'appréciation d'un consciencieux rapport de M. Jolly sur les eaux de Salins.

— Nous n'avons rien à dire des communications faites à l'Institut. — H. de Castelnau.

HOPITAL DE LA PITIE. — M. GENDRIN.

Sur les ulcérations du col de l'utérus.

Nous avons récemment pratiqué une cautérisation avec le fer rouge chez une femme couchée au n° 1 de la salle Saint-Philippe; nous allons dire en peu de mots dans quelles circonstances.

La malade était incommode depuis deux ans, à la suite d'une couche, d'un écoulement plus ou moins abondant par les organes génitaux; elle était surtout tourmentée par des tiraillements dans les aines et par des douleurs graves dans la région lombaire, symptômes qui se rapportent, comme phénomènes généraux, à la plupart des maladies chroniques de la matrice, et qui avaient coutume de se montrer avec une intensité plus grande par l'effet de la marche ou de la station prolongées. Le toucher vaginal nous avait

fait découvrir sur la lèvre antérieure du museau de tanche, à la partie interne, une ulcération de forme angulaire, par laquelle se trouvait détreinte une petite portion de la membrane muqueuse. Il ne nous a pas été fourni de renseignements propres à nous faire penser que cette lésion fût de nature syphilitique. Le col de l'utérus était volumineux, le corps avait ses dimensions normales.

La cautérisation, jusqu'à ce jour, n'a produit d'autre résultat que d'augmenter l'abondance de l'écoulement muqueux.

Comme on peut le voir, il s'agit ici d'une maladie parfaitement simple, d'une érosion inflammatoire occupant une faible étendue de la membrane muqueuse qui pénètre dans la cavité du col utérin, érosion accompagnée d'un certain degré de vascularité et d'irritabilité insolites; seulement, cette maladie, survenue après une couche, persiste depuis deux années entières : c'est là l'indice certain d'un état de phlogose auquel se rattache l'écoulement muqueux.

Il n'entre pas dans notre sujet d'examiner les causes sous l'influence desquelles la membrane muqueuse du museau de tanche peut devenir le siège d'un phlogose. Les injures auxquelles elle est exposée, à raison de ses fonctions dans l'acte du coït, dans le cours de la grossesse et de l'accouchement, ainsi que pendant la durée de la menstruation; celles qui ont pour origine des tentatives d'avortement, des injections irritantes, l'introduction de pessaires ou le dépôt de corps étrangers dans le vagin; enfin celles qui se lient à la présence dans l'économie d'un virus, tels que le virus syphilitique, expliquent suffisamment sur cette membrane; mais elles ne font pas voir pourquoi la phlogose passe à l'état chronique et dure un temps très long en affectant les formes les plus variées, depuis la lésion qui rend inégale la superficie du tissu jusqu'à celle qui en désorganise la profondeur, alors que des ulcérations situées à la peau ont une tendance manifeste à disparaître. Il n'y a lieu de faire exception que pour les érosions placées sous la dépendance d'un principe virulent qui établit dans l'économie un état pathologique permanent; on comprend que la phlogose subsiste aussi longtemps que le principe virulent lui-même.

Il n'en est pas ainsi dans les cas semblables à celui qui nous occupe : une déchirure se produit dans le cours d'un accouchement; il s'établit une phlogose qui ne s'efface pas, lors même que la femme est bien portante et que l'utérus rentre dans ses conditions ordinaires.

Quelle est la raison de cette anomalie apparente? Indépendamment des excitations qui peuvent entretenir la phlogose du col de la matrice, il existe des dispositions anatomiques et physiologiques résultant de la disposition réciproque et physiologique des organes propres à contribuer au même effet. Dans la station verticale, l'utérus supporte le poids des viscères abdominaux; auquel s'ajoutent les contractions du diaphragme et celles des muscles qui entrent dans la composition des parois du ventre; tous les efforts musculaires, prolongés ou rapides, volontaires ou spasmodiques, relâchent physiquement sur cet organe. Comment se fait-il qu'une précipitation n'ait pas lieu? C'est ce que nous n'avons pas à examiner; contentons-nous de faire remarquer que tout effort musculaire a pour effet définitif d'augmenter la pression exercée par le col de l'utérus sur les parties supérieures du vagin.

Existe-t-il une érosion même superficielle, une phlogose légère et récente? La pression dont nous venons de parler engendre divers phénomènes.

En premier lieu, la malade éprouve une douleur gravitative, douleur illusionnelle jusqu'à un certain point, puisqu'il y a perception d'une augmentation de poids et de volume qui n'existe pas en réalité. La sensation de pesanteur, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, est due au contact insolite qui se passe dans une partie dont la sensibilité est devenue plus grande; on la retrouve dans les catarrhes vaginaux. L'irritabilité morbide d'où elle tire son origine pouvant aussi bien avoir son siège sur les parois du vagin qu'à la surface du col : elle ne diffère en rien de celle qui apparaît lorsque le poids et le volume de l'utérus ont subi une augmentation réelle.

Tant que durant le contact insolitement douloureux, la pression et le frottement du col de l'utérus frotté sur les parties supérieures du vagin, la phlogose persiste; tel est le secret de la chronicité toute spéciale des ulcérations inflammatoires du museau de tanche.

Dans ces considérations se trouvent implicitement contenues les conditions thérapeutiques à remplir pour la guérison de la maladie. Ce qui importe le plus, ce n'est pas de soumettre les femmes à l'action des moyens par lesquels on combat les affections inflammatoires : ici l'inflammation est circonscrite, elle n'exerce sur l'économie qu'une médiocre influence, la médication antiphlogistique n'aura pas conséquent qu'une utilité secondaire; ce qui importe le plus, c'est

de soustraire le col de l'utérus aux excitations dont il peut être l'objet, c'est de le dérober aux traitements et jusqu'au contact auquel est exposée sa surface ulcérée.

La plupart des auteurs ont, avec juste raison, conseillé le repos dans la situation horizontale et l'absence de mouvements; les avantages de ce mode de traitement ne sont pas complets; la circulation, il est vrai, se fait avec plus de facilité, et les malades échappent aux effets de la pesanteur et de certaines contractions musculaires; mais il le reste des mouvements, ceux, par exemple, dont sont accompagnées la toux et l'expectation, qui continuent de retentir sur le col de l'utérus. Pour préserver la surface ulcérée de tout contact et permettre ainsi la résolution de la phlogose et l'accomplissement de la cicatrisation, il est nécessaire d'établir par un procédé artificiel une couche intermédiaire entre cette surface et les rides supérieures du vagin. On y parvient au moyen de la cautérisation.

La cautérisation n'est donc pas utile seulement parce qu'elle transforme une inflammation chronique et rebelle en une phlogose aiguë et traumatique tendant spontanément à guérir, mais encore parce qu'elle éloigne le contact immédiat de l'ulcération avec les rugosités de la muqueuse vaginale.

Nous devons signaler une circonstance importante dont notre malade nous offre actuellement l'exemple.

Toute inflammation qui occupe la superficie d'un organe ne se soutient pas longtemps sans apporter des troubles plus ou moins profonds dans la nutrition, l'activité, qu'elle imprime à la circulation capillaire s'étend plus ou moins loin en surface et en profondeur autour et au delà de la phlogose primitive; on s'explique ainsi les hypertrophies qui viennent peu à peu s'ajouter aux affections inflammatoires chroniques de la membrane muqueuse qui revêt le museau de tanche et le canal utérin.

Le médecin, dans beaucoup de cas, a donc à combattre en même temps une phlogose et une hypertrophie concomitantes.

L'hypertrophie qui survient dans ces sortes de circonstances ne demeure pas toujours limitée au col de l'utérus; assez fréquemment elle envahit le corps de la matrice lui-même; il peut arriver encore qu'elle se trouve associée à de véritables phlogoses de cette partie de l'organe, phlogoses qui se montrent presque toujours sous forme circonscrite. Disons-le en passant, la matrice est peut-être de tous les organes celui qui a le plus d'aptitude à devenir le siège d'inflammations partielles; les diverses déviations de l'utérus résultent précisément de l'ingale distribution du poids de l'organe sur ses axes. Nous n'admettons pas les déviations primitives et l'emploi des moyens mécaniques auquel elles conduisent.

Les hypertrophies de la matrice, les phlogoses locales, dans lesquelles nous faisons entre les inflammations des ligaments larges et des ovaires, qui accompagnent les érosions superficielles du col utérin, affectent des variétés de forme très nombreuses, suivant que l'hypertrophie est bornée au col ou qu'elle s'étend aux parois du corps, qu'elle est générale ou partielle; suivant que la phlogose occupe la moitié antérieure, la moitié postérieure ou l'une des portions latérales du corps.

La médication à laquelle on soumet les malades en vue de guérir les érosions peut agir avec efficacité contre les coïncidences que nous venons d'énumérer; cependant, il est des cas dans lesquels les diverses affections dont elles se composent réclament un traitement analogue à celui qu'on dirige contre elles lorsqu'elles se produisent autrement qu'à titre de complication.

Supposons, par exemple, l'existence des accidents aigus de la phlogose; il est indiqué de prescrire des applications réitérées de sangsues, surtout après la disparition des règles, en vue de faire disparaître jusqu'aux dernières traces de congestion sanguine.

La cautérisation concourt de deux manières à favoriser la résolution des inflammations secondaires soit du museau de tanche, soit du corps de la matrice lui-même: en faisant cesser, comme il a été dit, les causes d'irritation auxquelles sont incessamment soumises les surfaces ulcérées, en modifiant la vitalité des tissus hypertrophiés.

La cautérisation est le plus énergique et le plus sûr moyen caustique, que nous employons depuis un grand nombre d'années, offre à peu près les mêmes avantages; l'un et l'autre ont une action comparable à celle des cautères qu'on place sur les côtés d'une articulation dont les tissus ont été indurés et épaissis par l'effet d'une inflammation chronique.

La phlogose développée par la cautérisation entraîne quelquefois des inconvénients qu'il est bon de connaître; elle peut se propager à l'utérus et même à ses annexes.

Il entre dans l'ordre de l'accomplissement des fonctions développées à la matrice et de ses dépendances que les stimulations exercées à la partie inférieure du vagin se fassent retentir sur le col de l'utérus, et les stimulations exercées sur le col de l'utérus jusque sur les ovaires. Cet enchaînement de phénomènes rend compte des phlogoses dont l'utérus et ses annexes deviennent le siège dans certaines conditions étiologiques, de celles, par exemple, qui ont pour point de départ des hémorrhagies circonscrites au canal de l'arrière et à la partie de la muqueuse qui l'avoisine, ou bien des habitudes d'onanisme et des tentatives d'avortement; il rend compte, enfin, des accidents inflammatoires qui peuvent se déclarer après des cautérisations faites méthodiquement soit avec le nitrate d'argent dont l'action est très légère, soit avec le nitrate acide de mercure dont l'action est un peu plus profonde, lors même que toutes les précautions indiquées en pareil cas ont été prises par les médecins et les malades.

De tous ces faits découlent des indications accessoires. La cautérisation doit être immédiatement suivie d'un repos absolu; les médecins qui font venir leurs malades les exposent par ce seul déplacement à des métrites et à des métroragies.

Au repos, il convient jusqu'à un certain degré de joindre la médication antiphlogistique, les cataplasmes, les bains, les émissions sanguines. On s'agitera dans l'emploi de ces divers moyens sur le degré d'énergie de la circulation générale et sur l'étendue des complications locales.

HOPITAL NECKER. — M. CIVILIZ.

Des douleurs pabliques dans les névralgies du col vésical. — De quelques difficultés dans l'exécution de la cystostomie.

Messieurs, nous avons fait ensemble, aux lits des malades, quelques remarques que je vous demande la permission de vous rappeler ici.

L'homme du n° 1, pavillon d'en bas, s'est plaint à nous, et ce n'est pas la première fois, d'une douleur vague, sourde dont il nous indiquait le siège en promenant la main adessus de l'enceinte supérieure du bassin.

Dans ces cas, l'examen du médecin doit porter sur deux régions fort différentes; ou le malade souffre dans le trajet du cordon testiculaire, avec ou sans changement de volume de ce cordon lui-même et de l'indurité, ou il souffre dans le bien même s'irradie comme en ceinture tout autour du bassin. Vous avez certainement l'occasion de voir des malades qui en sont cruellement tourmentés. Eh bien, pour ce qui est du traitement, ce symptôme offre cette particularité, qu'il disparaît presque toujours avec la cause principale à laquelle il semble lié, c'est-à-dire l'état névralgique ou inflammatoire du col de la vessie.

Le n° 4 de la même salle nous a donné l'occasion de faire une observation plus importante et plus générale; c'est que si un individu, et c'est le cas ici, après avoir obtenu la guérison d'un catarrhe de la vessie, se voit surpris par l'inflammation d'une autre membrane muqueuse, des voies urinaires, par exemple, ou d'un point quelconque du tube digestif, la face interne de la vessie se reprend de nouveau, et l'urine, tout à l'heure claire, recommence à déposer du mucus ou du pus, sans que pour cela, heureusement, vous ayez à combattre un catarrhe aussi grave et aussi rebelle que la maladie primitive.

Au pavillon d'en haut, l'homme du n° 4 nous a offert un exemple certainement le plus heureux de la guérison radicale d'un rétrécissement de la portion pénienne par l'urétrotomie. Il s'agit d'un homme d'abord, et vous l'avez vu, son canal a repris, à l'endroit malade, tout son calibre, son saccage. Pour consolider la guérison, vous savez déjà, par tout ce que je vous en ai dit, que le traitement consécutif est de rigueur.

Vous avez, dans notre dernière réunion, assisté à l'opération de taille subie par le jeune sujet pour lequel je n'ai point du songer à la lithotritie. Vous connaissez comme moi toute l'habileté du savant confrère à qui vous avez vu pratiquer cette opération. Malgré cela, vous avez remarqué les difficultés qui se sont offertes dans deux circonstances pour traverser la rainure du cathéter d'abord; on second lieu, pour extraire le calcul de la vessie. Vous savez fraichement, qu'au milieu des procédés sans nombre par lesquels la taille a été faite aux diverses époques, les chirurgiens aient négligé de conserver ce qui était manifestement bon dans les méthodes qu'ils voulaient détrôner. Ainsi, dans la taille latérale latéralisée que notre confrère exécutait l'autre jour, et qui, à juste titre, passe pour une des meilleures cystotomies, j'ai proposé depuis longtemps, au lieu de faire la première incision oblique, de la pratiquer, au contraire, parallèlement au raphé, et en s'en rapprochant, au moins. Par là, en effet, vous trouverez de suite, et sans tâtonnements, la cannelure du cathéter, vous serez à l'abri d'une des principales causes d'hémorrhagie, l'urine s'écoulera facilement; et comme, en définitive, vous obtenez une ouverture ovale, quelle que soit la direction de l'incision, rien ne vous gênera pour débiter profondément la prostate dans le sens le plus convenable.

Extraire la pierre constitue certainement une difficulté plus grande. Dans la taille oblique, j'entends la latérale latéralisée, la taille de France et de fèvre Côme, votre incision profonde a environ 9 lignes de diamètre; votre incision versale ou bilatérale, celle qu'a popularisée Dupuytren, vous arrive jusqu'à 12 lignes. Mais, pour l'extraction, il faut tenir compte de l'épaisseur des ténets et de la saillie des points qui hérissent leur face interne; ce qui vous enlève environ deux lignes. C'est pourtant par une paille ouverture que vous avez vu sortir des calculs de dimensions bien supérieures, presque du double plus gros. Les tissus céden-tiels alors par leur élasticité, ou y a-t-il une vraie déchirure? Cela certainement doit varier dans les divers cas. Quel qu'il soit, il est un fait incontestable, c'est que le calcul débarrassé, on se voit, en passant un certain volume, vous éprouver des difficultés quelquefois insurmontables, et de plus, vous vous exposez aux plus graves dangers. Comment nous préserver des uns et des autres? C'est tout simplement par la mensuration préalable de la pierre, et je vous ai déjà montré quelques ressources précieuses cette importante partie du diagnostic a trouvées dans les instruments ordinaires de la lithotritie.

Jusqu'à ce qu'un accident n'a pas devoir entraver la mar-

che régulière de la guérison chez le jeune opéré, et tout fait espérer un succès complet et prochain.

Dans le cas actuel d'un enfant très irritable qui ne pouvait souffrir le contact d'aucun instrument, la taille périnéale était tout à fait indiquée, et vous avez vu aussi tous les avantages du chloroforme dans cette circonstance. Mais à l'exception des enfants, je n'ai jamais recouru à la taille périnéale. Quelles sont en effet les deux grandes contre-indications à la lithotritie? Le volume de la pierre et les lésions du col vésical ou de son voisinage. Et nous avons heureusement un système qui, entre autres grandes avantages, permet l'excision des plus gros calculs, et demeure éloignée de la face interne de l'urètre. C'est pour cela que je veux vous parler prochainement de la taille hypogastrique.

La Société de médecine de Toulouse vient de publier le compte-rendu de ses travaux pour l'année 1851. 1852, rédigé par M. le docteur Dassier. Cette publication témoigne, comme les précédentes, du zèle scientifique de la Société. Parmi les faits intéressants qu'elle renferme, nous croyons devoir citer les suivants.

EFFETS DES SOLUTIONS

d'azotate d'argent et de sulfate de strychnine dans un cas de cystite chronique.

Par M. le docteur Poris.

M. C..., âgé de soixante-dix ans, d'une constitution robuste, après une vie de plaisirs, mais qui n'avait pas été exempté d'orages et d'accidents, se trouvait pris d'un catarrhe de la vessie et de rétrécissements de l'urètre qui rendaient la miction difficile et douloureuse. M. C... était sans propre chirurgien, et l'adresse avec laquelle il savait se souder dans ses moments de crises lui faisait négliger des conseils que la prudence et l'âge auraient dû lui faire mettre en pratique. Ce n'était lui pris un jour, comme il aurait dû s'y attendre, d'une cystite aiguë qui le conduisit à des douleurs de sa part. M. Poris, mandé auprès de lui, le trouva accablé sur son lit, appuyé sur ses mains et ses genoux, poussant des cris et cherchant vainement une position qui lui permit un peu de repos. Ses traits sont tirés et la figure angrie; il éprouve de vives douleurs dans la vessie et une ardeur brûlante dans le canal de l'urètre; l'évacuation de l'urine ne se fait plus que goutte à goutte; la sonde ne soulage plus le malade, elle l'irrite; une fièvre ardente, mais qui n'estingible accompagnée de cortège de symptômes menaçants; le temps du plaisir était passé! Le traitement le plus énergique et le mieux approprié fut mis immédiatement en usage, et au bout de quelques jours M. C... échappait au danger, mais non pas pour devenir plus sage; il est des hommes qui ne le deviennent jamais! Il reprit une à une ses habitudes, et le catarrhe de la vessie et les angusties du canal ne tardèrent pas à le faire souffrir de nouveau.

M. Poris fut appelé une seconde fois à son secours. Les crises étant troubles et chargées de mucosités, nous crûmes devoir modifier la muqueuse vésicale en injectant dans la poche urinaire une solution de nitrate d'argent: 10 centigrammes de ce sel pour 100 grammes d'eau furent d'abord mal supportés; des douleurs vives se firent sentir, mais peu à peu l'organe s'y habitua, et bientôt les urines devinrent limpides; l'affection catarrhale avait cédé à l'impression du sel d'argent. Mais si la membrane muqueuse de la vessie était à peu près revenue à son état normal, une autre partie de l'organe était devenue malade; la tunique musculaire avait perdu sa contractilité. A cet accident, M. Poris opposa l'action du sulfate de strychnine. D'abord, mais sans résultat, il l'employa pendant quatre jours à la dose de 1 décigramme sur 30 grammes d'axonge en pomade appliquée matin et soir sur la région hypogastrique; puis, avec un plein succès, en deux ou trois injections par jour, à la dose de 15 centigrammes pour 200 grammes d'eau. Quelques jours suffirent pour restituer aux fibres musculaires la sensibilité qu'elles avaient perdue.

M. C... toujours indocile, ou ne faisant les choses qu'à demi, oubliant les prescriptions de son médecin; il fit un catarrhe et fut remis par les mêmes moyens. Une fois encore revint à ses dieux, la table et le vin, lorsqu'il fut fondé par une attaque d'apoplexie.

ABLATION DE L'ASTRAGALE,

Par M. ESTEVENET.

Il peut arriver que, dans une luxation du pied avec ouverture de l'articulation astragalo-calcaneenne, l'astragale soit un obstacle à la réduction, et qu'il faille l'enlever pour qu'elle soit possible. Cette opération grave, que l'on devrait cependant toujours entretenir avant d'en venir à l'amputation de la jambe, a été pratiquée avec le plus grand succès par notre habile collègue M. Estevenet. En voici les détails circonstanciés:

Louis Gazari, âgé de vingt-deux ans, d'une bonne constitution et d'un tempérament sanguin, étant occupé à creuser un fossé large et profond, fut surpris par un éboulement considérable; le pied droit se trouvant retenu par son bord interne, tout le corps fut violemment jeté à gauche par la masse de terre éboulee. On le retira avec peine du milieu des débris; il fut porté immédiatement à l'Hôtel-Dieu. Il était dans l'état suivant: le pied droit était complètement renversé sur le côté externe de la jambe, le talon porté en arrière et fortement relevé. Sur le côté interne du pied, vers la région malleolaire, existait un plaie oblique de haut en bas et d'arrière en avant, d'une longueur d'environ 8 centimètres. Cette plaie intéressait toutes les parties molles; l'articulation était largement ouverte, et l'on voyait que le déboîtement s'était opéré entre l'astragale et le calcaneus; par

cette ouverture sortait la tête entière de l'astragale, qu'on voyait séparé du calcanéum, mais conservant encore ses rapports avec les deux os de la jambe. Vers la partie postérieure de la plaie, on voyait les tendons du jambier postérieur et du fléchisseur propre du gros orteil fortement distendus sur le côté interne de l'astragale; à côté des tendons, l'artère tibiale postérieure, complètement dénudée et isolée, formait une anse de 3 centimètres d'étendue; en la pressant entre les doigts on en sentait parfaitement les battements. Le tendon du fléchisseur commun des orteils formait également une anse de 7 centimètres d'étendue, située entièrement hors de la plaie. M. Estevet fut d'abord surpris de voir ce tendon ainsi relâché, tandis que les autres étaient fortement tendus; mais sa surprise fut plus grande encore lorsque le tendon cédait à quelques tractions légères et s'arcuait complètement du fond de la plaie. Par suite de la violence qui avait produit la lésion, le muscle, au lieu de se rompre dans sa continuité, s'était arraché de ses fibres charnues; il fut retranché à l'aide des ciseaux.

La luxation du pied était telle, que la face supérieure du calcanéum était dirigée en bas et en dehors; que la face externe reposait contre la face externe de la malléole péronière, et le pied était si fortement serré dans cette position, qu'il était impossible de lui imprimer le moindre mouvement dans le sens de la réduction. En examinant avec soin l'articulation qui s'opposait à cette réduction, notre confrère vit que le luxé était fortement arborescent contre le bord de l'astragale. Après quelques tentatives inutiles de réduction, il devint évident qu'il fallait ou faire l'amputation de la jambe ou l'ablation de l'astragale. M. Estevet se décida pour ce dernier parti. Il commença par dégager les tendons et les parties fibreuses de l'astragale; les liens qui le retenaient aux os de la jambe étant presque nuls, et ceux qui l'unissaient au calcanéum et aux autres os du pied étant déjà rompus, l'ablation fut faite en quelques secondes. Le pied fut remis en place avec facilité, et la plaie fut réunie au moyen de deux points de suture; le membre fut placé dans un appareil légèrement contentif et soumis à l'irrigation continue.

Malgré la dextérité avec laquelle l'opération avait été faite, les suites en furent des plus graves; la vie du malade fut soumise en danger. Le traitement le mieux institué, les pansements les plus méthodiques n'empêchèrent point que la fièvre ne se déclarât avec violence, et que la jambe toute entière ne fût envahie par une inflammation phlegmoneuse. Des sucs et de profonds foyers purulents ne tardèrent pas à se former dans le trajet que le muscle arraché avait laissé libre dans la masse charnue du mollet, autour et dans l'articulation tibio-calcanéenne. Trois mois se passèrent dans de cruelles alternatives; au bout de ce temps, les symptômes locaux et généraux s'amendèrent. Les ouvertures fistuleuses se rétrécirent ou se fermèrent, la suppuration se fit lentement, la fièvre cessa, le sommeil et l'appétit revinrent avec les forces. Deux autres mois s'étaient écoulés quand la dernière plaie se cicatrisa.

Quarante-six mois sans sortir de son lit. Huit mois après cet accident, il commença à marcher à l'aide de béquilles; d'abord l'articulation était extrêmement roide, mais peu à peu les parties s'assouplirent; la nouvelle articulation entre le calcanéum et les deux os de la jambe s'organisa; la marche devint de jour en jour moins difficile. Le malade sortit de l'hôpital pour reprendre ses travaux agricoles. Sept ans se sont écoulés depuis cette époque, et ce jeune homme, qui n'avait aucune ressource, n'a pas été empêché un jour par son infirmité d'aller aux champs. Quelle serait sa position si l'on se fût empressé de retrancher son membre mutilé?

ENFANT NÉ DANS SES ENVELOPPES.

Accouchement bi-géminal sans perte de sang.

Par M. le Dr DUCLOS.

M. Duclos a eu l'occasion de recueillir dans sa vaste pratique obstétricale deux faits curieux qui ne sont peut-être pas très analogues dans la science, mais qui méritent pourtant d'être conservés.

Dans le premier cas, il s'agit, dans un accouchement bi-géminal, d'un enfant de sept mois et demi environ de vie intra-utérine venant au monde renfermé dans sa poche amniotique. Voici en raccourci cette observation :

La femme B., âgée de vingt-trois ans, primipare, d'un tempérament lymphatique, était arrivée sans accident dans son huitième mois de grossesse, lorsque, le 7 mai 1850, et après quelques jours de lassitude et de malaise, elle fut prise des douleurs de l'enfantement; ces douleurs furent assez franchement, car, après trois heures de souffrances, la femme de garde, placée sur le dos de la patiente, recevait dans son tablier un enfant complètement renfermé dans ses membranes. M. Duclos arrivait en ce moment pour constater, en quelque sorte, cette naissance quasi-phénoménale. L'enfant, dit notre confrère, était dans la poche amniotique intacte, par conséquent plongeant encore dans le bain de l'amnios. Je déchirai les membranes en face de la poche, l'enfant fit une première inspiration; je coupai et lui donnai le cordon, je fis glisser les membranes sur le corps du fœtus, et le liquide amniotique, qui s'élevait à 200 grammes environ, resta au fond de la poche. L'enfant, dit notre confrère, pale et faible, fut maintenu à la vie par des frictions et les autres moyens usités.

Dependant il ne s'était fait aucun écoulement de sang par les voies sexuelles, quoique la naissance de l'enfant remontât à plus d'un quart d'heure. En s'occupant de la mère, M. Duclos reconnut bientôt la présence d'un second fœtus dans la matrice; il perça la poche des eaux, qui était saillante au dehors par le périnée, alla chercher les pieds, et termina l'accouchement selon les règles de l'art : l'enfant était vivant et de sexe féminin.

La délivrance se fit sans aucune difficulté, et l'on conçoit l'empressement que mit M. Duclos à examiner les produits expulsés de la matrice.

Les enveloppes du premier fœtus étaient intactes, à part l'ouverture artificielle qu'avait opérée l'accoucheur; le cordon, assez volumineux, se perdait dans les membranes; la face externe de ces enveloppes présentait, sur une de ses parties, un tissu lamellaire assez abondant et facilement déchirable : c'était évidemment le point qui avait adhéré au placenta resté dans la matrice.

Le placenta, examiné à son tour, présentait intactes, sur une de ses moitiés, les enveloppes du second enfant, et, sur l'autre moitié, se voyait, en assez grande abondance, le tissu qui avait servi de lien à la poche fœtale du premier né. Du reste, aucune trace de vaisseaux ombilicaux sur cette surface placentaire.

Comment expliquer, se demande notre collègue, la sortie du premier enfant enfermé dans ses membranes et sans qu'il y ait en partie de sang de la part de la mère?

L'examen anatomic du délivre semble indiquer l'explication : le tissu qui unissait le placenta à la matrice s'est montré plus résistant que celui qui unissait les membranes à ce même placenta; sous la pression des contractions utérines, la poche des eaux s'est avancée à travers la filière du bassin avec le fœtus, et la matrice s'est vidée sans hémorrhagie, parce que le sang n'avait pas eu lieu entre le placenta et sa face interne. Cette circonstance, que les vaisseaux se perdaient aux membranes au lieu de pénétrer dans le réseau placentaire, rend tout à fait plausible cette explication.

Nous sommes loin de connaître tous les procédés que la nature emploie dans ses opérations. Quelques versés qu'il soit dans la pratique des accouchements, M. Duclos n'a pu se rendre compte de ce qui a dû se passer dans l'accouchement bi-géminal dont voici l'histoire :

Une dame de vingt et un ans, d'un tempérament sec et nerveux, enceinte de sept mois et demi et ayant eu une grossesse normale, est prise dans la nuit du 20 au 30 avril 1851 de tous les symptômes d'un accouchement prochain. La poche des eaux se rompt, et la sage-femme appelée près d'elle constate par le toucher la tête d'un enfant déjà engagée dans le petit bassin. Mais, au lieu d'aller croissant, le travail se ralentit, et la journée se passe dans d'inutiles tentatives pour le réveiller; l'ergot lui-même, employé à la dose de 2 grammes, reste impuissant. Cependant, sur le matin du 1^{er} mai, la matrice se débarrasse d'un enfant mâle, vivant, mais maigre, petit et faible, et retombe aussitôt dans son inertie sans expulser l'arrière-fœtus, et chose à noter, sans laisser s'écouler une goutte de sang.

La sage-femme tente en vain de pratiquer la délivrance; deux médecins appelés en consultation ne sont pas plus heureux dans leurs tentatives; l'ergot reste de nouveau impuissant. Cependant la matrice est développée, la fièvre s'allume, les parties deviennent sèches, etc. M. Duclos est mandé auprès de la malade; quatorze heures s'étaient passées depuis l'accouchement et rien n'annonçait que l'utérus fût prêt à sortir de son inaction. Notre confrère reconnut immédiatement une double grossesse, et, comme le cas paraît pressant, il se mit immédiatement en devoir de terminer l'accouchement. Quelques instants après, il amenait au jour un enfant mâle, vivant, mais faible, et qui ne tarda pas à s'étendre.

Nous n'avons pas besoin de dire que cette opération se fit selon toutes les règles de l'art; mais nous devons constater que l'opérateur, en portant une main exploratrice dans la cavité utérine, trouva complètement dégrégé le placenta appartenant au premier enfant, et qu'il perça la naissance du second et l'expulsion de l'arrière-fœtus, il ne se fit aucune hémorrhagie par les parties de la femme.

Comment se fait-il, dit M. Duclos en terminant son observation, que pendant quatorze heures d'inertie de la matrice, et le placenta du premier enfant étant complètement dégrégé, il n'y ait eu ni hémorrhagie apparente ni cachée? Lorsque j'ai introduit la main dans la matrice, ajoute-t-il, l'organe était mou; le corps qu'il renfermait était mobile, ce qui me fit reconnaître facilement la double grossesse. Je tins en totalité dans ma main le placenta du premier enfant, donc il était libre, et cependant il n'y a eu aucune perte de sang ni avant, ni pendant, ni après ce singulier accouchement!

PHARMACOPÉE SPÉCIALE.

Par M. Alph. CAGNIEN, médecin de l'hôpital Saint-Louis.

Arsenic.

Pilules d'arséniate de soude.

Arséniate de soude. 5 centig.
Extrait de Taraxacum. 2 gr.

M. pour faire 30 pilules.

Doses, de une à deux. Mêmes usages.

Je me sers souvent avec avantage de cette formule.

Pilules d'arséniate de fer (Dietl).

Arséniate de fer. 15 centig.
Extrait de houblon. 36 décig.
Poudre de guaiacum. 18 décig.
Sirop de fleurs d'orange. Q. S.

Pour faire 48 pilules.

Dietl employait ces pilules surtout contre les affections squameuses et le lypus. Dose une par jour.

Aucun.

Plante syanthère, dont la racine a été employée avec avantage dans le traitement de quelques maladies de la peau à titre d'amer, de tonique, de diaphorétique. Indépendamment d'une résine acre, elle contient environ 37 pour 100 d'extractif amer.

Tuane d'année.

Racine d'année. 30 gr.
Eau bouillante. 1 kilog.
Faîtes infuser, passez, ajoutez :
Sirop de capillaire. 30 gr.

L'infusion est très aromatique. Elle convient par l'usage intérieur dans les cas de scorfuls, d'impétigo, d'eczéma chronique, chez des enfants lymphatiques, des jeunes filles mal réglées.

Cette potion plus acre est plus particulièrement applicable à l'usage externe. On l'emploie sur l'ulcère, en compresses dans les mêmes affections et surtout pour calmer le prurit. (Annales des maladies de la peau et de la syphilis.)



ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 15 juin 1852. — Présidence de M. KÉRÉLÉ.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

1^o Rapport de M. Dufresse-Chassinage sur une angine épidémique qui a régné, depuis le mois de septembre 1851 jusqu'au mois de mars dernier, dans les communes de Chadrière et de Charmant (Charente).

2^o Rapport de M. Roussel, médecin cantonal à Sarreguemines, sur une épidémie de fièvre typhoïde qui a régné dans la commune de Vitring (Moselle), pendant le mois de décembre 1851.

3^o Rapport de M. Grusard sur une épidémie de fièvre scarlatine qui a régné dans la commune de Blandy (Jura).

4^o Rapport de M. Amiot, médecin adjoint des épidémies de l'arrondissement de Baume, sur l'épidémie d'affection typhoïde qui a régné au village de Lanans (Doubs).

5^o Rapport de M. Foucault, médecin des épidémies de l'arrondissement d'Épernay, sur une épidémie de varicelle qui a régné à Bloyes (Marne), pendant le premier trimestre de l'année courante.

6^o Rapport de M. Dhéne, médecin des épidémies de l'arrondissement de Saint-Pol, sur l'épidémie de fièvre typhoïde qui a régné dans les communes de Bryas, Sauty et Fontaine-Hermain (Pas-de-Calais).

7^o Rapport de M. Teller, médecin inspecteur des eaux minérales de Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire), sur le service médical de cet établissement pendant l'année 1851.

8^o Travail de M. Lambon, de Lervoux (Indre), où sont exposés les résultats de ses observations sur les eaux minérales des Pyrénées.

9^o Quatre lettres ministérielles relatives à des remèdes secrets ;
10^o Une lettre du ministre de l'intérieur, demandant si la commission chargée d'apprécier les résultats de la méthode de M. le docteur Blanchet pour le traitement de la surdi-mutité continue toujours à s'occuper de cette méthode, et si l'on peut espérer qu'elle fera un rapport;

11^o État des vaccinations pour les départements du Haut-Rhin, de la Corrèze, de la Haute-Garonne et d'Ille-et-Vilaine.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Métopro-péritone.

M. Cabaret, médecin à Saint-Malo, communique une observation de métopro-péritone avec plegmon des ligaments larges. (Commissaires : MM. P. Dubois, Griseolle et Depaul.)

Fongus du testicule.

M. Thomas Bizard-Curling, chirurgien et professeur à l'hôpital de Londres, membre de la Société royale de cette ville, adresse une notice sur le fongus bœni du testicule et le traitement de cette affection. Voici les conclusions de ce travail :

1^o Dans le fongus bœni du testicule, la masse qui fait saillie se compose principalement d'une substance glanduleuse et d'une moins d'exsudation fibrineuse, cette dernière se trouvant soit entre les tubules ou à leur surface, sous forme granuleuse.

2^o Les indications du traitement sont d'obtenir l'absorption de l'exsudation fibrineuse, de refouler le testicule en dedans du scrotum et de favoriser la cicatrisation en avant de la substance glanduleuse herniée.

3^o L'ablation de la masse saillante, soit au moyen de l'instrument tranchant ou de la ligature, est fatale à l'organe et n'est pas nécessaire à la guérison de la maladie.

4^o La matière tuberculeuse proprement dite se forme à l'intérieur des tubules; elle détruit la structure glandulaire, et ne donne naissance à aucune masse fongueuse. L'affection locale ne peut être déracinée que par la castration; car les tubercules focaux ne sont que des appareils excréteurs et sécréteurs, celui-ci étant même plus souvent attaqué que ce dernier. (Commissaires : MM. Velpeau, Ricord et Malgaigne.)

Antopotes dans les hôpitaux. — Administration des médicaments.

M. Brachet, de Lyon, soumet à l'Académie deux questions : la première est relative aux antopotes cadastrés dans les hôpitaux. L'auteur fait remarquer que, depuis quelques temps, les associations ont tellement diminué le nombre des antopotes, qu'il se peine sur 20 décès deux nécropsies ont pu être faites pendant deux mois et demi dans le service de la clinique, dont il est chargé. Il propose un moyen de concilier les intérêts de la science avec ceux de la piété, en exigeant que les malheureux qui succombent dans les hôpitaux soient réservés aux antopotes, avec la recommandation expresse de les mettre en leur possession.

La seconde question est relative aux accidents qui arrivent journellement à cause de la facilité avec laquelle on peut confondre par distraction les vases renfermant les médicaments des malades. M. Brachet propose d'affecter à chacun des deux ordres de médicaments internes et externes une forme particulière de vases, et la même dans toutes les pharmacies. (Commissaires : MM. P. Dubois, Guibourt, Bouilly, Orfila et Guéneau de Mussy.)

Les eaux et les boues minérales de Vichy.

M. Poggiale, pharmacien en chef et professeur de chimie à l'école du Val-de-Grâce, présente un mémoire sur les eaux et les boues minérales de Vichy, qu'il a analysées avec le plus grand soin. Les recherches analytiques auxquelles il s'est livré, et qu'il expose dans son travail, ont été pressenties par l'administration de la guerre, qui attache une haute importance à l'étude de ces eaux.

Quelques essais ont été exécutés à la source même par M. Gillet, Dussell et Moncel, pharmaciens militaires, qui ont été chargés de cette opération par le conseil de santé des armées, sur la demande



Le journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

La prix de l'abonnement par an est payé en Paris au mandat de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGER, ANTOULES, BELGIQUE, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Trois mois..... 8 fr. 50 c. Six mois..... 16 » Un an..... 30 »
---	--

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉMONT, SARDAGNE, SAVOIE, TUNISIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Trois mois..... 9 fr. Six mois..... 17 » Un an..... 33 »
--	--

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, GÉNÈVE.	Trois mois..... 40 fr. Six mois..... 80 » Un an..... 160 »
--	--

SOMMAIRE. — REVUE GÉNÉRALE HEBDOMADAIRE. De la galvanopuncture appliquée aux tumeurs des varices et des anévrysmes, suivant les indications de MM. Baumgarten et Wurtemberg. Accidents dans les accidents purpuraux. — HÔPITAL DE LA PLEINTE. Leçons cliniques sur les épidémies. — CLINIQUE DÉPARTEMENTALE. Épidémie de groupé et de phlegmasie pharyngée observée à Verdun (Meuse) en 1850. — Trillemont de l'épilepsie chez une élève par le régime de fer. Guérison.

REVUE CLINIQUE HEBDOMADAIRE.

De la galvanopuncture appliquée aux traitements des varices et des anévrysmes, suivant les indications de MM. Baumgarten et Wurtemberg.

L'application de l'électropuncture au traitement des maladies des vaisseaux ne date que d'un petit nombre d'années. Des tentatives nombreuses ont été faites par les chirurgiens ; les anévrysmes, les varices, les tumeurs érectiles ont tour à tour été attaqués par ce moyen thérapeutique, et il y a eu, en somme, un grand nombre de succès. Les résultats publiés par les divers auteurs. Pour les uns, en effet, la galvanopuncture est une opération douloureuse dans son application, douteuse dans ses effets, fâcheuse dans ses conséquences ; pour les autres, au contraire, elle s'accomplit sans peine d'une légère douleur et procure, sans faire courir le moindre danger aux malades, une guérison presque instantanée. En France, en Italie, en Allemagne, cette question a été abordée et résolue d'une manière contradictoire, et, il y a peu de mois encore, il était bien difficile de se faire une opinion sur la valeur de la nouvelle méthode.

Les premières tentatives, comme on sait, ont été faites sur les anévrysmes. Scudamore avait déjà remarqué que les courants galvaniques ont la propriété de coaguler rapidement le sang en dehors des vaisseaux. M. Guérard (1831), après lui M. Pravaz, M. Le Roy-d'Étiolles, entrevirent la possibilité de coaguler ainsi le sang des poches anévrysmales ; mais l'honneur d'avoir développé cette idée et de l'avoir appliquée restait incontestablement à M. Pétriquin, de Lyon (1846). Et, en effet, le nouveau moyen thérapeutique paraissait excellent et bien supérieur à tous les autres. En faisant abstraction de la méthode ancienne, qui ouvrait le sac et faisait l'extraction des caillots, tous les procédés imaginés par les modernes pour la guérison des anévrysmes ont eu pour but de remplir cette seule indication : la coagulation du sang de la poche anévrysmale. La compression directe, la compression éloignée, la ligature de l'artère par la méthode d'André, par la méthode de Brastor n'agissent, en effet, qu'en empêchant l'écoulement du sang dans la poche pendant un temps variable, et en permettant ainsi au liquide qui y est contenu de se coaguler par le repos. Au lieu de provoquer indirectement cette coagulation, n'était-il pas plus simple de la provoquer directement ? Ne pouvait-on pas l'obtenir instantanément, comme cela a lieu sur le sang sorti de la veine, et procurer ainsi une guérison rapide et certaine ? C'est là ce qu'on avait le droit d'attendre de l'ingéniosité humaine de M. Pétriquin. C'est à lui que l'on doit en effet un petit nombre d'opérations, mais, à côté de ces cas où la guérison était pour ainsi dire immédiate, il s'en présentait un grand nombre où la galvanopuncture n'avait eu d'autre résultat que de soumettre le malade à des épreuves fatigantes, douloureuses et inutiles.

Il y avait à se demander pourquoi l'électricité, agent invincible, agissant sur le sang, dont les propriétés ne changent point, donnait lieu cependant à des résultats aussi opposés, provoquant quelquefois une coagulation instantanée, et, dans d'autres fois le sang aussi liquide qu'avant l'opération. Dans le traitement des varices et des tumeurs érectiles, la galvanopuncture donnait des résultats plus incertains encore. Les succès étaient bien plus nombreux que les succès. La guérison, lorsque guérison il y avait, était due toujours à la coagulation du sang ; mais cette coagulation elle-même se produisait de deux manières très différentes. Tantôt elle résultait directement de l'application de l'électricité ; c'était le cas le plus heureux, mais aussi le plus rare ; tantôt elle se produisait au bout de quelques jours, à la suite d'une phlébite provoquée par l'opération. Mais la phlébite est une arme à deux tranchants. À côté de la coagulation du sang qu'on espérait obtenir, il y avait à craindre une inflammation vive, une suppuration intra-veineuse, par suite l'infection purulente et ses conséquences terribles. De telle sorte que la galvanopuncture, rarement utile, souvent inefficace, était toujours accompagnée d'un certain danger.

Ici encore il y avait à se demander quelle était la cause de cette incertitude, de cette contradiction dans les résultats obtenus dans des circonstances identiques par un agent purement physique, dont les effets ne devaient pas varier. C'est cette question si importante au point de vue thérapeutique, qui vient d'être résolue heureusement par MM. Baumgarten et Wurtemberg.

Déjà, en 1851, le professeur Schult, dans un intéressant article sur la galvanopuncture (*Wierteljahrsschrift für die praktische heilkunde*, band I. Prag. 1851), avait remarqué que, lorsqu'on applique l'électricité à la tumeur anévrysmale, on obtient aussitôt qu'autour de l'aiguille une coagulation beaucoup plus prompte qu'autour de l'aiguille négative. MM. Baumgarten et Wurtemberg, pendant leur séjour à Paris, ont repris et fécondé cette remarque de leur savant compatriote. De nombreuses expériences faites sur les animaux les ont conduits aux résultats suivants :

1^o Lorsqu'on introduit dans un vaisseau l'aiguille négative seule, on se contente d'appliquer l'aiguille positive sur les tissus environnants, on n'obtient pas la coagulation.

2^o Lorsqu'on introduit dans le vaisseau les deux aiguilles à la fois, on obtient une lente coagulation, en général assez faible, rarement complète.

3^o Lorsque enfin on introduit dans le vaisseau l'aiguille positive seule, en appliquant l'aiguille négative sur le tissu environnant, la coagulation est très prompte, complète et infaillible.

M. Malgaigne, à qui ces ingénieux expérimentateurs avaient fait part de leur expérience, a reconnu l'exactitude de leur dernière assertion. Après avoir exposé et approuvé, dans son cours de cet hiver, les idées de MM. Baumgarten et Wurtemberg, il leur a permis d'essayer, à l'hôpital Saint-Louis, sur un malade de son service, l'application de leur nouveau procédé, et jusqu'ici il y a lieu de se féliciter de cette initiative.

La maladie dont il s'agit présentait l'une des affections les plus rares, et aussi les plus difficiles à guérir ; c'était une jeune fille atteinte depuis longtemps d'une énorme dilatation variqueuse de toutes les veines, grosses et petites, du membre supérieur. Le volume du membre était presque double ; le mal remontait jusqu'au niveau de l'aisselle. Les varices des membres inférieurs n'arrivent presque jamais à un pareil volume, et nous ne saurions pas si une semblable lésion portée à ce degré a jamais été observée sur le membre supérieur. Il fallait admettre comme cause d'une aussi fâcheuse maladie une débilité extrême des veines de ce membre ; et ce qu'il y avait de plus triste, c'est que le mal avait de la tendance à s'étendre vers la partie supérieure et à gagner le tronc. C'était là un des cas les plus embarrassants de la chirurgie. Attaquer successivement tant de veines malades par la caustification ou par la ligature, c'était à n'y pas penser ; et d'ailleurs, ne prévoyait-on pas le danger d'une semblable opération ?

L'électropuncture, appliquée par MM. Baumgarten et Wurtemberg, a donné des résultats extrêmement remarquables. Trois séances, à deux ou trois jours d'intervalle, ont été consacrées à l'application de l'électricité. Dans chaque séance on commençait par introduire une dizaine d'aiguilles dans les principales veines variqueuses ; puis, plaçant le fil négatif de la pile dans le tissu muqueux de la malade, on faisait passer à la fois le fil positif sur toutes les aiguilles. Chacune de ces opérations a été accompagnée d'une douleur fort légère. Au bout de quelques minutes les aiguilles ont été retirées, et on a senti à la place des veines atteintes des cordons pleins et résistants, indices d'une coagulation complète du sang.

Il y a un mois environ que la dernière application a été faite. Les principales veines variqueuses sont oblitérées ; le volume du membre est considérablement réduit. Il y avait à craindre que le sang ne se coagule dans la veine ; mais il n'y a eu aucune complication de ce genre ; les veines variqueuses ont subi une légère dilatation ; mais à ces veines deviennent variqueuses, elles pourrout à leur tour être attaquées comme les précédentes.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant du résultat définitif de cette importante opération. En attendant, nous pouvons tirer de ce fait quelques conséquences.

Et d'abord, il est certain que l'application de l'aiguille positive a été suivie d'une coagulation immédiate et complète. À la place d'une dilatation variqueuse, supposez un sac anévrysmal, et il est clair que le résultat est déjà plus facile à obtenir encore. La coagulation a été la conséquence directe de l'action de l'électricité ; le cylindre veineux a été aussitôt comblé par des caillots solides ; et, lors même que l'excitation portée sur la paroi veineuse aurait eu pour résultat ultérieur le développement d'une phlébite suppurée, celle-ci n'aurait pu donner lieu à l'infection purulente, à cause des caillots résistants qui oblitéraient dès le premier jour la veine dans une grande longueur. L'instantanéité de la coagulation n'est donc pas seulement un élément purement agité, mais un élément qui a servi à préserver les malades d'un accident qu'on avait à craindre jusqu'ici lorsqu'on opérait sur les veines, c'est-à-dire de la phlébite et des abcès multiples.

Il est hors de doute aujourd'hui que l'application du pôle positif seul dans l'intérieur des dilatations vasculaires est préférable à tout autre moyen pour obtenir la coagulation du

sang ; en théorie, elle nous paraît devoir assurer la guérison des anévrysmes, sans exposer les malades aux accidents inflammatoires et aux gangrènes qu'accompagnent trop souvent la ligature des artères ; elle permet, en effet, de n'oblitérer que le sac anévrysmal, sans interrompre le cours du sang dans le vaisseau que supporte ce sac ; elle permet surtout d'agir sur certains anévrysmes du cou et du bassin, qu'on n'a pu attaquer jusqu'ici que par des opérations effrayantes. Voilà ce que la théorie indique ; il faut maintenant attendre les faits pratiques. Nous espérons que les chirurgiens, avant de recourir à la ligature, croiront devoir essayer d'abord une méthode thérapeutique beaucoup plus simple, presque exempte de dangers et paraissant certaine dans ses résultats, si l'on se conforme aux indications nouvelles de MM. Baumgarten et Wurtemberg.

Quant aux varices, le succès — en théorie toujours — paraît moins sûr. Dans l'anévrysmal, lorsque le sang qui remplit le sac est complètement coagulé, la guérison semble assurée. Dans les varices, il n'en est plus de même ; des veines oblitérées à la suite de phlébite ont pu redevenir perméables. Le caillot produit par l'électricité sera-t-il plus persistant que celui qui résulte de la phlébite ? Il est permis d'en douter, et on doit s'attendre à des récidives.

De plus, on sait qu'après avoir détruit par la caustification les principales veines superficielles d'un membre atteint de varices, on a vu le mal se reproduire par la dilatation de veines nouvelles à la faveur de cette prédisposition fâcheuse qui est l'élément principal de la production des varices. Pareille chose peut sans doute se produire après l'électropuncture : déjà quelques dilatations de ce genre paraissent s'être manifestées sur l'intéressant malade de M. Malgaigne. Si l'on admet d'important de suivre cette méthode, de voir si les oblitérations déjà obtenues persisteront, si de nouvelles dilatations surviendront et si, comme toute l'amélioration considérable obtenue jusqu'ici se maintiendra. Qu'on n'oublie pas qu'il s'agit ici d'un cas très grave à peu près inaccessible à la chirurgie classique, qu'un insuccès ne compromettrait rien la méthode nouvelle et que le succès obtenu jusqu'ici établit d'une manière éclatante l'innocuité de cette méthode.

Accident dans les accidents purpuraux.

Le fait que nous avons observé dans le service de M. le professeur P. Dubois, et dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs dans nos deux dernières Revues, donne un nouvel intérêt à celui que nous venons de voir dans le service de M. Grissolle. En voici en quelques lignes le résumé très succinct.

Une femme âgée de vingt-huit ans entre le 14 mai à l'hôpital Beaujon, salle Sainte-Généviève, n° 49 ; elle était accouchée depuis quinze jours et elle éprouvait des douleurs vagues dans le bassin, un état général de malaise sans fièvre ; la pression hypogastrique était douloureuse ; il y avait une leucorrhée assez abondante ; le puits était à peine plus fréquent qu'à l'état normal ; la chaleur de la peau n'était point augmentée ; il y avait, en un mot, l'ensemble de phénomènes vagues qu'on observe souvent sans plus de netteté dans ces inflammations sourdes des annexes de l'utérus dont on connaît la fréquence après l'accouchement.

Cet état dura pendant huit jours sans modification appréciable. À cette époque, il survint tout à coup, sans cause connue, un violent frisson immédiatement suivi d'un mouvement fébrile caractérisé par une accélération extrême et de la petitesse du pouls, mais par une réaction peu intense quant à l'élévation de la température. Le mouvement fébrile a continué depuis, mais en éprouvant des alternatives extrêmement fréquentes d'augmentation et de diminution ; le pouls surtout est remarquable par les nombreuses variations de fréquence qu'il éprouve ; seulement il est toujours petit. Le frisson ne s'est pas renouvelé. Le faciès a subi, aussitôt après l'apparition du frisson, une altération remarquable, et un icère médiocrement intense a bientôt suivi l'apparition de ces phénomènes. L'abdomen n'était pas d'ailleurs devenu plus douloureux.

Quoique cet ensemble de symptômes ne puisse suffire pour caractériser une infection purulente, on ne peut cependant méconnaître qu'ils ne fussent une forte présomption en faveur de ce diagnostic, surtout en présence de la constitution épidémique que nous avons signalée il y a quinze jours. Connaissant l'insuffisance des moyens employés contre cette terrible affection, M. Grissolle tint tenter une expérimentation bien légitime en pareil cas ; il administra la teinture d'aconit, mais à une dose plus élevée que celle que nous avons déjà indiquée. Il commença par en prescrire 2 gram., et il l'éleva successivement jusqu'à 8 gram., dose que la malade a prise jusqu'à ces jours derniers, et qui a été réduite à 6 gram. depuis.

Dès les premiers jours de l'administration de ce médica-

ment, l'alération du facies a diminué; elle est à peu près nulle aujourd'hui. L'ictère a à peu près complètement disparu; les conjonctives ont porté seules des traces manifestes. Le poulx est, en général, moins fréquent, quoiqu'il y ait encore des moments où il a 130 pulsations; il est toujours petit. Il s'est manifesté quelques jours après le frisson tumeurification très douloureuse à l'épave droite, qui a beaucoup diminué aujourd'hui, et qui n'a été suivie d'aucune autre douleur ou tumeurification analogue, soit dans une autre articulation, soit ailleurs. Nulle part il ne s'est formé d'abcès qu'on ait pu reconnaître ou même soupçonner. Malgré la fréquence du poulx et la prostration, tout permet aujourd'hui d'espérer une prochaine guérison.

La marche qu'a affectée cette maladie, surtout le développement de cette espèce d'arthrite si fréquente dans la fièvre typhoïde, est loin de donner à l'ensemble d'un livre pathologique. Pour peu qu'on ne lui ait pas dans l'observation clinique toute la rigueur qu'y apporte M. Grissol, on n'hésiterait pas à se prononcer positivement en faveur de ce diagnostic. A l'exemple de l'habile clinicien, nous n'irons point jusqu'à lui. Mais, tout en gardant la réserve qu'imposent les difficultés de l'art, nous ne devons pas méconnaître toute l'importance ou du moins tout l'intérêt que nous présente ce fait; si l'on n'a pas eu à traiter dans ce cas une véritable fièvre purpurique, on peut en dire l'ensemble d'un syndrome observé ne fut extrêmement alarmant; et il faut reconnaître aussi que l'amélioration a suivi l'administration des premières doses de ce médicament, et que cette amélioration, presque insensée, a continué sans interruption. En rapprochant ce fait de celui de M. le professeur Dubois, tous les praticiens trouveront sans doute dans un tel rapprochement un précédent suffisant pour suivre l'exemple des deux observateurs éminents. Quant à la maladie de M. P. Dubois, on était continué à s'aggraver encore, et l'on peut se regarder aujourd'hui comme hors de danger. La dose de teinture a été réduite, depuis deux jours, de 3 grammes et demi à 3 grammes.

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. VALÉRIE.

Leçons cliniques sur les déviations utérines.

(Septième leçon.)

Nous sommes arrivés au pronostic de l'antéversion. M. Volpeau, aux jugements dus aux études qu'il a faites sur les accouchements et le rang éminent qu'il a pris parmi les chirurgiens modernes donnent une grande autorité dans toutes les matières qui se rapportent aux affections de la matrice, à dit, des déviations utérines. En général, on ne peut pas dire qu'il ait eu tort, et de l'autre, elles n'ont pas la mort. Et, en effet, si on considère l'issue ordinaire de ces sortes de maladies, on ne tarde pas à se convaincre qu'en l'absence de tout traitement, de même qu'à l'intervention des divers moyens thérapeutiques qu'on a proposés jusqu'à ce jour, elles persistent pendant un temps déterminé, mais n'entraînent jamais à leur suite une terminaison funeste.

Nous n'aurons pas de peine à faire ressortir, quand il sera question du traitement, les restrictions que nous sommes dûs maintenant en droit d'imposer à l'opinion actuellement régnante. Toutes choses égales d'ailleurs, l'antéversion est plus difficile à guérir que les autres déviations utérines, sans en excepter l'antéflexion. Nous aurons plus loin l'occasion de rechercher les causes de cette particularité.

Les annales de la science renferment sur les lésions anatomiques propres aux déviations de la matrice des données aussi peu nombreuses qu'incomplètes. Cependant, quelques observateurs ont pu voir, après la mort, l'utérus couché sur la vessie. MM. Desormeaux et Paul Dubois ont signalé des engorgements de la matrice, et notamment des engorgements de la paroi antérieure de l'organe; M. Dupuy et Levassier ont observé des ligaments de l'utérus tortueux et engorgés. Nous avons déjà fait mention d'adhérences existant entre l'utérus et le vagin d'un côté; et de l'autre, entre l'utérus et la paroi antérieure de l'abdomen, et nous avons insisté sur les difficultés que ce genre d'obstacle opposait à la réduction. On ne rencontre d'ailleurs que très rarement, et dans des cas survenus par l'effet d'une compression prolongée, nous devons ajouter que ces deux complications se sont montrées le plus souvent dans des variétés de déviation autres que l'antéversion.

Dans l'exposé que nous avons à faire du traitement, nous nous attachons principalement à signaler les résultats que nous obtenons à l'aide des divers moyens par nous employés; nous nous abstenons d'établir entre ces moyens et ceux que l'on met ordinairement en usage une comparaison dont nous ne possédons pas tous les éléments, et qui, par conséquent, pourrait paraître prématurée.

La méthode de traitement que nous avons suivie, à part quelques légères modifications, a été la même dans tous les cas; c'est ainsi qu'en premier lieu nous avons eu constamment recours à la sonde utérine, non pas seulement dans le but d'explorer la matrice, mais encore dans celui de la porter à l'état d'hyperémie, et d'appliquer à l'instrument redresseur, qui est en même temps un certain degré de redressement. Toutefois cette manière de faire, bien que dans des limites assez restreintes, nous a valu de bons effets; le cathétérisme est devenu de plus en plus facile et de moins en moins douloureux. Chez une de nos malades, l'instrument pénétra plusieurs fois répétées sans à peine une guérison complète et définitive. Voici, en peu de mots, dans quelles circonstances (1).

Une femme de trente et un ans, qui avait été soumise pendant six mois à un traitement antiphlogistique très énergique, vint nous trouver dans un état d'anémie des plus prononcés. Nous l'examinâmes avec soin. L'utérus, dévié en avant, était dirigé horizontalement, volumineux mais peu sensible au toucher. Il se laissait facilement soulever pour reprendre immédiatement sa position première. Nous trouvâmes sur la face antérieure du col une saillie rougeâtre, blanche vers sa partie moyenne, et présentant les apparences d'un abcès interne.

Nous prescrivîmes un régime réparateur; trois catérisations furent successivement pratiquées; elles n'eurent aucun résultat. Nous commençâmes alors à pratiquer le cathétérisme utérin; la sonde fut introduite à six reprises différentes et à des intervalles de

trois jours environ. L'utérus a été ainsi ramené à sa position normale et la consécration de l'abcès.

Quelques catérisations, faites après le redressement de l'organe, ont promptement détruit jusqu'aux dernières traces de l'inflammation circonscrite qui avait siège sur la face antérieure du museau de tanche.

Dans tous les autres cas d'antéversion, nous avons eu recours à l'instrument redresseur; peut-être l'emploi persévérant de la sonde eût-il suffi à ramener l'utérus à sa position normale; à cela nous ne venons de parler. Nous devons dire que dans les commencements de notre pratique nous pensions que la curatation radicale des déviations utérines exigeait indispensablement l'intervention de l'appareil redresseur. L'expérience nous a démontré que dans quelques cas nous l'utérus ramené à sa position normale sans cette introduction, qui n'est que momentanée, présente plusieurs avantages sur l'introduction à demeure de l'instrument redresseur; elle occasionne des douleurs moins vives et moins prolongées; elle se fait avec plus de facilité; enfin elle ne réclame pas la surveillance continuelle nécessaire à la présence de l'appareil qui peut pénétrer dans l'intérieur de la cavité de la matrice. La durée plus longue du traitement est à nos yeux une considération de second ordre.

Une circonstance bien digne de remarque dans le fait que nous venons de rapporter est relative aux effets produits par la catérisation. Après le redressement de l'utérus, l'application du nitrate acide de mercure à trois reprises différentes ne fut suivie d'aucune amélioration sensible. Renouvelée le même nombre de fois après le retour de l'utérus à sa position normale, elle fit disparaître entièrement l'inflammation, qui n'était, comme nous l'avons dit, un point limité du museau de tanche.

On a proposé, comme l'un des meilleurs moyens de remédier aux violentes douleurs dont l'utérus est le siège dans quelques circonstances, de réduire plusieurs fois par jour l'opération du cathétérisme. M. Civille dit avoir obtenu de bons résultats satisfaisants à l'airé de cette méthode. Lorsque nous pratiquons le cathétérisme utérin, nous n'avons pas seulement pour objet d'émousser la sensibilité de la matrice et de diminuer les douleurs qu'entraîne la présence d'un corps étranger dans l'intérieur de sa cavité, mais nous nous proposons également de ressusciter l'instrument redresseur, et de cette précaution, il se déclare au bout de très peu de jours des douleurs qui contraignent de suspendre le traitement. Nous pourrions à l'appui de cette assertion citer plusieurs faits empruntés aux premiers temps de la pratique de M. Simpson.

Il est impossible de déterminer à l'avance le nombre de fois l'introduction de la sonde utérine doit être renouvelée; l'intensité des douleurs, leur degré de résistance, telles sont les données d'après lesquelles nous avons dirigé notre conduite. Chez une de nos malades nous avons pratiqué le cathétérisme une seule fois; il nous a fallu le répéter trois fois chez une autre; et chez une troisième, les autres jusqu'à quatre, vingt, et même vingt-huit fois. En général, les douleurs qui ont succédé à cette opération n'ont pas été très vives; elles se sont dissipées dans l'espace d'une demi-heure et quelques-unes de deux heures. Elles ne se sont jamais montrées sous forme de douleurs de l'utérus, et nous n'avons jamais observé de retour de l'abcès de l'utérus, et que la malade avait été examinée par plusieurs médecins à la fois. Du reste, au bout de vingt-quatre heures tous les symptômes qui pouvaient faire craindre une recrudescence inflammatoire de la matrice avaient entièrement disparu.

Dans un cas seulement nous avons vu à la suite du cathétérisme survenir de la fatigue et les indices d'une légère excitation fébrile. Emprisonnés nous d'ajouter qu'à l'antéversion se joignait un certain degré d'inflammation chronique, et que la malade avait été examinée par plusieurs médecins à la fois. Du reste, au bout de vingt-quatre heures tous les symptômes qui pouvaient faire craindre une recrudescence inflammatoire de la matrice avaient entièrement disparu.

L'introduction de la sonde est souvent suivie de l'écoulement de quelques gouttes de sang; il est utile, à cet égard, de prévenir les malades.

Il y a avantage, lorsqu'il n'en résulte pas une fatigue trop considérable, de renouveler tous les jours le cathétérisme; dans les conditions opposées, l'opération doit être pratiquée à de plus longs intervalles.

Nous avons été conduit par l'expérience à apporter plusieurs modifications dans la disposition de l'appareil utérin; nous allons les faire connaître. Nous avons d'abord fait usage du pessaire intra-utérin de M. Simpson; il se compose, comme on sait, de deux pièces distinctes: la première comprend une tige qui doit pénétrer dans l'intérieur de la cavité utérine, un disque destiné à la soutenir, et un troisième tige qui va porter l'appareil vaginal, cette dernière est en caoutchouc; la seconde consiste en un plastron qui repose, l'instrument étant en place, sur la partie antérieure du pubis, et en une tige solide qui, introduite dans la cavité de la tige vaginale, réunit en un seul tout les deux parties de l'appareil.

La difficulté que nous avons trouvée à franchir l'ouverture vaginale et à faire manœuvrer l'instrument, surtout chez les femmes dont le vagin était étroit et peu dilatable, nous a engagé à réduire les dimensions du disque; nous nous sommes contentés de lui donner un diamètre tel qu'il ne pût dépasser l'ouverture du museau de tanche.

Nous ne tardâmes pas à découvrir un autre inconvénient: chez quelques-unes de nos malades, les deux pièces de l'instrument se séparèrent; afin de prévenir le retour d'un semblable accident et les lésions que pouvait déterminer dans le conduit vulvo-utérin la présence de la tige vaginale devenue libre et flottante, nous imaginâmes de l'attacher à la tige utérine à l'aide des deux parties de l'appareil l'aide de fils solidement attachés, d'une part, au point d'insertion de la tige vaginale sur le disque, de l'autre, à des yeux ménagés à la partie inférieure du plastron.

Plus tard, nous avons substitué à la tige solide du plastron une tige croisée destinée à recevoir dans son intérieur la tige vaginale; un pas de vis et un écrou permettaient d'adapter et de fixer les deux pièces de l'appareil.

Les instruments dont nous venons de donner une idée sont tous des instruments à flexion fixe. L'angle que leur introduction dans la tige utérine et la tige vaginale apporte à leur introduction dans les difficultés qu'il était important d'éviter; nous conglames la pensée d'un instrument à tige utérine mobile: nous fîmes adapter à la tige vaginale une branche métallique disposée de manière à permettre, à l'aide d'un mécanisme particulier, de faire disparaître et de reproduire tout à tour la configuration angulaire de la première pièce de l'appareil.

L'instrument, ainsi modifié, était devenu très pesant et formait une saillie à la partie antérieure du pubis; il exposait les malades, à part la fatigue qu'il leur causait, à ressentir douloureusement l'effet des chocs extérieurs les plus faibles. Nous avons dû renoncer à son emploi.

L'instrument dont nous faisons exclusivement usage aujourd'hui réunit à la simplicité de l'appareil à flexion fixe modifié la mobilité de la tige intra-utérine. Un manche recourbé, dont la tige pénètre

dans l'intérieur de la tige vaginale, sert à son introduction. Lorsque la tige intra-utérine, qui se continue sensiblement en ligne droite avec la tige vaginale, a été conduite, par une manœuvre analogue à celle du cathétérisme, dans la cavité de la matrice, le doigt indicateur fait mouvoir un ressort placé à la base du disque, ressort dont l'action a pour effet de rétablir l'angle que, former entre elle la tige intra-utérine et la tige vaginale. A cet effet, dernière est alors abaissée et rétablie à l'aide de fils la tige qui se continue avec la cavité de la matrice, au moyen de rubans, dont les uns embrassent le tronc et dont les autres passent sous les cuisses.

Nous nous sommes servis six fois de l'instrument à flexion fixe, six fois de l'instrument à flexion mobile tel que nous l'avons imaginé; en premier lieu, dans toutes les autres circonstances, nous nous avons fait usage du redresseur articulé dont nous venons de présenter la description.

Une condition essentielle à remplir dans le traitement des déviations utérines est de mesurer exactement, à l'aide de la sonde, les dimensions de la cavité de la matrice; la connaissance de ces dimensions est, en effet, indispensable pour déterminer celles de la tige intra-utérine.

L'observation nous a appris que les inconvénients attachés à la présence de l'instrument étaient d'autant moindres que la tige était elle-même plus courte; nous lui donnons, en général, une longueur qui varie entre 4 centimètres et demi et 5 centimètres; et demi; il est facile de s'assurer que l'instrument, lorsqu'il a pénétré à une profondeur de 5 centimètres et dépassé l'orifice supérieur, transmet à la matrice tout entière les mouvements qu'on lui imprime.

Lorsque la tige intra-utérine est trop longue, elle offense les parois de la cavité du corps, provoque de vives douleurs et cause des hémorragies qui contraignent fréquemment d'enlever l'appareil.

Quand les cas d'antéversion, lorsque l'instrument redresseur a été mis en place, on le maintient fixé en ayant soin de serrer très légèrement les cordons destinés à embrasser le tronc; on imprime ainsi à l'ensemble de l'appareil un mouvement de bascule en vertu duquel la tige intra-utérine se trouve entraînée en arrière et est maintenue à l'endroit où elle doit agir.

Il est nécessaire de surveiller les malades avec beaucoup d'attention: toutes les fois que des douleurs persistent s'établissent et sont suivies d'un léger écoulement de sang, il y a lieu de craindre l'apparition prochaine des règles, même lorsque ces phénomènes se produisent à une époque éloignée de la période menstruelle.

Dans cette éventualité, l'instrument doit-il être enlevé ou laissé à demeure, comme le fait M. Simpson? Nous avons reconnu que sa présence avait pour effet d'amener un état de malaise très grand et de provoquer des douleurs de l'utérus, de faire naître des symptômes d'anémie. La conduite qu'il convient de tenir ne saurait donc être à nos yeux l'objet d'aucun doute.

La durée du séjour de l'instrument a été très variable; chez une de nos malades, l'apparition de l'écoulement menstruel nous a forcés de le retirer au bout de six jours; nous avons vu le même produit un redressement à peu près complet et que la malade se plaignait depuis ce moment d'aucun symptôme, nous crûmes devoir procéder à une nouvelle application; l'appareil resta en place pendant vingt jours; nous obtînâmes ainsi une guérison pour laquelle nous aurons sans doute la première introduction de redresseur.

En moyenne, nos malades ont porté l'instrument pendant dix-huit jours; nous avons dû le placer d'une à six fois. Il n'a pu exister de rapport bien évident entre la durée du séjour et le nombre de fois que nous avons eu besoin de le retirer.

On connaît les phénomènes qui accompagnent le cathétérisme utérin; ceux qui résultent de la présence de l'appareil redresseur sont de même nature: des douleurs comparables à des coliques se déclarent du côté de l'abdomen; il survient des toux, des hémorragies, des essoufflements, pendant un ou deux jours; bien qu'il ne suive, mais avec moins d'intensité. Il s'écoule un laps de temps pendant lequel les malades ne ressentent rien de particulier; à la fin de cette période survient un sentiment de malaise, auquel succèdent bientôt des coliques plus fortes et plus fréquentes que les premières, coliques qui, le plus souvent, annoncent l'apparition prochaine de l'écoulement menstruel.

Deux fois nous avons vu se manifester une légère augmentation dans le volume, la température et la sensibilité de l'utérus, en même temps qu'une accélération notable du poulx; la présence de l'instrument n'a rien de commun avec ces phénomènes; nous ne devons nous en presser d'ajouter que cette complication s'est montrée chez des femmes dont l'utérus était déjà atteint d'un certain degré de phlogose et qu'elle a disparu avec une remarquable facilité après l'application de huit ou dix saignées. Au bout de quelques jours, l'instrument a pu de nouveau être introduit sans déterminer aucun accident.

Nous avons vu chez une de nos malades se développer une inflammation péri-utérine assez longtemps après le retour de la menstruation à sa position normale, inflammation qui du reste n'a rien de commun avec la guérison, et qui a été guérie rapidement sous l'influence d'un traitement antiphlogistique.

Les règles ont, en général, persisté une durée et une abondance plus grandes après l'emploi du redresseur.

Quelques malades sont devenues anémiques à un léger degré; nous les avons traitées par le fer combiné dans l'intervalle des règles des hémorragies sans importance.

Nous avons remarqué que l'instrument a été d'autant mieux supporté qu'il a été introduit à une époque moins voisine de la période menstruelle.

A.-H. MANZACQ.

CLINIQUE DÉPARTEMENTALE.

Épidémie de croup et de phlegmasies pharyngo-laryngées observée à Verdun (Meuse) en 1850;

Par F. NÉZOUZ, M.-D., ancien interne des hôpitaux de Paris.

L'épidémie dont il va être question offre ceci de remarquable, qu'elle a sévi dans une époque où le croup est une maladie inconnue jusqu'alors à l'état épidémique, et fort rare à l'état sporadique. En effet, pendant six années d'exercice médical, je n'en ai observé qu'un seul cas; tous les confrères que j'ai consultés, et qui exercent depuis longtemps dans le pays, ne l'ont généralement observé que dans les mêmes proportions; et d'après le témoignage de ces anciens praticiens, jamais on n'avait vu le croup sous sa forme épidémique avant l'année 1850. J'ai appris d'ailleurs que dans

(1) Les retranchements qu'on a dû faire opérés dans les deux dernières leçons, par suite d'un défaut d'espace, nous imposent la nécessité de ne donner qu'une analyse des observations que M. Valérie a présentées à l'Académie, sans en donner tous les détails. — A.-H. M.

cette même année le croup a sévi avec une violence inaccoutumée par une notable partie de la France.

Voici la marche que la maladie a suivie : le premier cas parut le 24 février 1850; en mars et avril plusieurs autres se montrèrent, tant dans ma clientèle que dans celles de mes confrères. En mai, on ne signala aucun fait nouveau, et les populations commencèrent à se rassurer, lorsque, vers les premiers jours du mois de juin, un enfant de quatre ans fut atteint et succomba. En juin et en septembre, quelques nouveaux cas succombèrent, ainsi qu'en octobre et novembre. A partir de ce moment, on n'en entendit plus parler. (Je n'en ai observé depuis cette époque qu'un seul cas, qui s'est terminé par la guérison, en décembre 1851.)

Parmi les cas qui sont arrivés à ma connaissance, il y eut neuf enfants du sexe masculin et dix du sexe féminin. Ainsi, cette épidémie ne confond pas les sexes, généralement admise chez les garçons seraient atteints plus fréquemment que les filles. Et à cet égard, on m'appuyait sur les autorités, j'ai été mauvais prophète; car lorsque, pour rassurer les parents qui avaient des filles, je leur disais qu'elles avaient peu à craindre, attendu que les garçons étaient plus généralement atteints, ils me répondaient en me citant des cas nombreux parmi les petites filles; et en somme, l'événement a démenti mes assertions.

Pour l'âge, voici comment il a été réparti :

15 mois.	1	Ainsi, l'immense majorité a été de 4 à 5 ans, ce qui est en rapport avec ce qu'on observe d'habitude, puisqu'il est admis par tous les observateurs que le croup sévit habituellement sur les enfants de 2 à 7 ans.
2 ans.	2	
3 ans.	6	
4 ans et 1/2.	6	
5 ans.	7	
6 ans.	1	
8 ans.	1	
Total.	19	

Quant à la constitution, elle n'a eu aucune influence sur la production de la maladie; car un tiers des enfants est né avec une constitution forte, un autre tiers avec une constitution faible, et le dernier tiers avec une constitution ordinaire. Une autre remarque que j'ai faite, et qui est curieuse parce qu'elle est en contradiction formelle avec les idées qui ont cours dans la science, c'est que la maladie a principalement sévi sur les enfants dont les parents étaient dans l'aisance, et à presque complètement épargné les indigents. Voici, sous ce rapport, comment se répartissent les dix-neuf cas de plus haut :

Parents dans une grande aisance, ou commerçants et employeurs aisés, 15 cas.

Parents indigents, 4 cas.

Quant à la terminaison, sur les 19 cas parvenus à ma connaissance, il y a eu trois guérisons, le reste succomba.

Je vais actuellement m'occuper des particularités fournies par la symptomatologie du croup lui-même.

On sait que pendant longtemps on a confondu dans une même description, sous le nom d'angine gangréneuse, les deux affections actuellement désignées sous les noms d'angine pseudo-membraneuse et de croup; que plus tard ces deux affections furent décrites d'une manière tout à fait distincte, qu'enfin dans ces derniers temps M. Bretonneau, reprenant une idée déjà émise avant lui, a démontré qu'elles étaient de même nature, et qu'elles différaient seulement par le siège : c'est-à-dire que la maladie devait être appelée angine pseudo-membraneuse lorsqu'elle occupait le pharynx seul, et croup lorsque les fausses membranes siégeaient au larynx.

Le croup, d'après ces idées, actuellement adoptées par la grande majorité des médecins, est caractérisé par une inflammation de la fausse membrane dans le larynx. Les symptômes principaux sont : coryza au début, toux sèche, croupale, avec inspiration sifflante, respiration bruyante entendue à distance, voix complètement éteinte ou très aiguë, cril nul ou aigu, amygdales rouges et volumineuses, habituellement recouvertes de plaques blanchâtres; déglutition difficile ou impossible, fièvre vive, développement des ganglions sous-maxillaires et laryngiens; accès de suffocation, pendant lesquels l'enfant se redresse sur son lit.

Revenons sur ces principaux signes, afin de noter ce qu'ils ont présenté de particulier dans l'épidémie que j'ai observée.

Le coryza initial a été noté dans presque tous les cas, mais sans caractère spécial qui ait fixé l'attention des parents, et de sorte qu'il n'a en aucune façon fait prévoir le danger, et ne s'est généralement présenté plusieurs jours lorsque d'autres signes déterminaient les parents à appeler le médecin.

Engorgement des ganglions sous-maxillaires a existé d'une manière à peu près constante; mais je crois que ce signe n'a été remarqué qu'en bien faible importance, car on examinait à cette époque avec attention tous les enfants atteints d'une inflammation quelconque de la gorge ou des bronches, j'ai trouvé très souvent ces ganglions engorgés, sans la moindre trace de croup. Le gonflement des ganglions situés sur les parties latérales du larynx a plus de valeur, parce qu'il n'a généralement lieu que dans les cas de croup; mais, outre qu'il n'est pas constant, je ne l'ai habituellement constaté qu'à une période assez avancée de la maladie, lorsque des signes beaucoup plus précis et importants avaient déjà paru.

La modification des bruits laryngiens doit être étudiée : 1° pendant la respiration; 2° pendant l'articulation des sons; 3° pendant le cri; 4° pendant la toux.

Presque constamment, lorsqu'on était appelé auprès des petits malades, il existait déjà des modifications dans le bruit respiratoire. Dans tous les cas, il existait dans l'inspiration et dans l'expiration un bruit rude, sonore, sec, donnant aux assistants la sensation pénible d'un crachot très adhérent au larynx, et sur lequel l'air vibre en passant. Ce bruit laryngé manquait au début; on ne l'eut plus tard, il était perceptible seulement lorsqu'on auscultait la poitrine

en arrière, au niveau des grosses bronches, médiocrement fort, et ne masquant pas le bruit d'expansion vésiculaire dans le reste du poumon. A mesure que le mal faisait des progrès il augmentait d'intensité, de façon à masquer complètement l'expansion vésiculaire; alors on l'entendait à distance et parfois de la chambre voisine. Il était remarquable par sa persistance et devenait de plus en plus bruyant à mesure que les plegmasies s'aggravaient et que la terminaison fatale était plus proche. S'il y avait de la rémission dans les symptômes, il diminuait d'intensité, et dans les cas où la terminaison à été favorable, il devenait moins intense, disparaissait parfois, puis reparaissait, mais prenait surtout un caractère de bruit humide qui était de bon augure. Sa persistance pendant le sommeil, sa constance avec des variations d'intensité, sa sécheresse, le distinguant de toute autre espèce de ronchus.

À la fin du croup, la voix n'a présenté souvent pendant quelques jours que des modifications de peu de valeur; mais elle n'a pas tardé à subir une altération profonde, qui existait au moment où j'ai examiné le plus grand nombre des petits malades. La plupart ne pouvaient parler qu'à voix excessivement basse et par monosyllabes, attendu que l'articulation des mots, de cette façon, était pour eux un effort très pénible et douloureux. Parfois, surtout dans les premiers jours, il y avait alternative de voix défective et de parole plus facile; mais, dans ce dernier cas, le timbre était toujours profondément modifié : il était aigu, chevrotant, semblable à ce qu'on nomme voix de polichinelle, sans variation d'intonation. Ce caractère de la voix avait une importance extrême, car il existait, au bout de quelques jours, dans tous les cas de croup bien caractérisé, et on ne l'observait pas dans le faux croup, comme on le verra plus loin.

Quelques fois j'étais très contrarié, en arrivant auprès des enfants, de ne pouvoir m'assurer de l'état de la voix. On sait que souvent l'arrivée du médecin intimide ou contrarie les enfants, de sorte qu'on n'en peut tirer une parole et s'assurer de l'état de la voix. Rien n'égalait parfois l'opiniâtreté de ce mutisme, et j'ai été plusieurs fois obligé de recourir à un autre moyen, celui de faire crier l'enfant. Cela n'offre ni difficulté, ni inconvénient; car, comme il faut faire ouvrir la bouche et abaisser la langue avec une cuiller pour examiner le fond de la gorge, il est rare qu'on accomplisse cette manœuvre sans les faire crier, ce qui a le double avantage de permettre d'examiner le larynx et de constater l'état de la voix, et de s'assurer de la manière dont se fait le cri. Or, il présentait des modifications aussi importantes que la voix articulée.

Chez la plupart des sujets atteints de croup, le cri n'existait plus : c'est-à-dire que les enfants faisaient tous les efforts pour crier, sans pouvoir produire aucun son. D'autres fois, surtout dans les efforts violents, ils arrivaient à produire un son faible, mais toujours très aigu. Suivant la remarque déjà faite par Billard, c'était surtout dans l'inspiration, dans ce qu'il appelle la reprise, que le son était le plus aigu et le plus distinct.

La toux dite croupale, qui passe aux yeux des gens du peuple et de beaucoup de médecins pour le signe caractéristique de cette cruelle maladie, paraissait un des moins sûrs et celui dont on devait, en réalité, le plus se méfier. Sans doute, ce caractère de la toux existait constamment dans le vrai croup; mais, comme il en sera question plus loin, une toux analogue, rauque, aiguë, sifflante, imitant, comme on l'a dit, l'aboiement d'un petit chien, se présente dans des inflammations autres que le croup. La toux du croup avait surtout de l'importance parce qu'elle était immédiatement précédée d'une longue inspiration, pendant laquelle l'air, passant dans la fausse membrane, produisait un bruit sifflant, métallique, sifflant, très pénible à entendre en raison de son caractère de sécheresse; il semblait que l'air traversait avec peine un tuyau trop étroit.

D'après les symptômes très caractéristiques du croup confirmé, le diagnostic de cette fâcheuse maladie ne paraît pas devoir présenter de difficulté lorsqu'elle éclate d'une manière épidémique. Sans doute il en est ainsi dans le croup bien caractérisé et arrivé à une certaine période, lorsque la présence des fausses membranes dans le pharynx et dans les matières du vomissement, la toux croupale, la voix éteinte, la respiration laryngée, le cri excessivement aigu ou nul, la dyspnée et les accès de suffocation, la fièvre, etc., ne permettent plus l'hésitation; mais, au début de la maladie, la plupart des symptômes manquaient ou n'étaient pas caractéristiques, de façon que plus d'une fois on était forcé de suspendre son jugement.

Les difficultés ne seraient pas aussi grandes si tous les cas de plegmasie laryngo-pharyngée observés pendant l'épidémie avaient été des cas de croup; mais il n'en était pas ainsi, comme cela s'observe, du reste, dans toutes les épidémies de même nature.

Si, en effet, on se reporte à l'histoire de la maladie, on voit qu'elle était bien connue et parfaitement décrite sous le nom d'angine gangréneuse longtemps avant qu'on eût découvert la fausse membrane dans le larynx; mais alors on comprenait dans la même description la maladie, soit qu'elle existât au larynx, soit qu'elle existât au pharynx. Lorsque l'on eut constaté l'existence de la fausse membrane du larynx, on en eut découvert une nouvelle maladie n'ayant aucun rapport avec l'ancienne angine gangréneuse. C'est sous cette inspiration qu'il eut lieu le célèbre concours institué sur le croup du temps de l'empire. Depuis cette époque, M. Bretonneau est venu reprendre une opinion déjà formulée avant lui, notamment par Samuel Bard, d'après laquelle, tout en distinguant parfaitement les symptômes du croup, tout en faisant une espèce très distincte de cette maladie caractérisée par la présence d'une fausse membrane dans le larynx, il a fait voir que l'angine pseudo-membraneuse ne différait du croup ou laryngite pseudo-membraneuse que par le siège, la nature des deux affections étant la même.

On comprend combien sont importants ces points de la pathologie du croup; car, si l'angine pseudo-membraneuse est de même nature que le croup, lorsqu'on aura à porter un pronostic et à traiter ces affections, tout en considérant l'angine diphrithérique comme généralement susceptible de guérison, si on admet que le croup n'est qu'une chose que cette même affection dont les fausses membranes se sont développées au larynx, on devra toujours avoir présent à l'esprit la possibilité de cette extension et être très réservé sur le pronostic.

Les faits que j'ai en occasion d'observer pendant l'épidémie actuelle me paraissent confirmatifs de l'opinion soutenue par M. Bretonneau et appuyée par M. Guersant. Ainsi, en même temps que j'observais à Verdun l'épidémie de croup, je constatais l'existence de cas assez nombreux de l'angine pseudo-membraneuse simple. Ces cas n'existaient pas avant l'épidémie; ils ont disparu avec elle, et leur coïncidence avec les cas de croup, dans un pays renommé par la rareté des plegmasies pseudo-membraneuses, ne permet pas de conserver le moindre doute sur l'identité de nature de ces deux affections.

Voici quelques observations dans lesquelles on verra la fausse membrane bornée au pharynx.

Oss. I. — Angine pseudo-membraneuse, sans signes de croup, terminée rapidement par la guérison.

Le 9 juin 1851, je fus appelé pour soigner un enfant de cinq ans, cousin germain d'un autre enfant qui avait succombé au croup quelques jours auparavant et avec lequel il avait eu des rapports. Cet enfant, fort pour son âge, se sentait l'habitude de douleur à la gorge en avalant, pour son habitude que l'enfant rapporte au larynx; en examinant, je trouve le pharynx très rouge, les amygdales rouges et volumineuses; deux plaques de fausses membranes très adhérentes sur chaque amygdale. On sent plusieurs ganglions sous-maxillaires volumineux; mais j'accorde peu d'importance à ce signe, attendu que dans le même moment j'ai examiné par curiosité plusieurs enfants bien portants, et j'ai trouvé chez quelques-uns de ces ganglions sous-maxillaires assez développés, mais que certains enfants affectés de croup, Pous à 120, peu chaude et moite; toux rauque, mais grasse; les parents disent qu'on entend une sorte de ronflement pendant le sommeil; cependant, au moment de l'examen, il n'y a pas de respiration laryngée caractéristique; la voix est enrouée, mais bien timbrée. Coryza intense avec sécrétion abondante. Langue jaunâtre, envies de vomir, constipation. L'enfant n'a rien mangé depuis hier. — Quatre sangues à l'épigastre. Après la chute des sangues, un vomissement avec 5 centigrammes de tartre stibié; tisane pectorale, cataplasmes émollients au col, et aux parties diées.

Le lendemain, il y a du mieux; peu de fièvre, vomissements jaunâtres et abondants; encore deux plaques diphrithériques sur les amygdales. — Nouvel émitique.

Le troisième jour, l'enfant a bien dormi; il demande à manger; encore du coryza; pharynx rouge, sans fausses membranes. — Alimentation légère.

Les jours suivants, la convalescence commence et marche rapidement.

REMARQUES. — Cette observation vient à l'appui de l'opinion qui admet l'identité du croup et de l'angine diphrithérique, puisque nous y voyons un enfant affecté de cette seconde forme de la maladie; tandis qu'un enfant de son âge, se trouvant dans les mêmes conditions de séjour, d'influence épidémique, a été affecté au même moment de la première forme, à laquelle il a succombé. On peut facilement dans cette observation appeler croup ce qui n'est qu'une angine pseudo-membraneuse, et l'angine pseudo-membraneuse ce qui n'est que le début du croup. Il y a eu, comme symptômes communs, la rougeur du pharynx, le gonflement des amygdales avec fausses membranes, la difficulté d'avaler, la douleur au larynx, la fièvre vive; mais les signes caractéristiques ont manqué, c'est-à-dire que la voix était rauque, mais n'aigüe ni éteinte; la respiration non bruyante; la toux sourde, mais non aiguë. Ces signes font voir qu'il y avait sans doute inflammation du larynx, mais que la fausse membrane n'avait pas gagné cette région.

Oss. II. — Angine pseudo-membraneuse avec laryngite simple chez un enfant de dix ans.

L'enfant de M. L., âgé de dix ans, d'une constitution délicate, était souffrant depuis quelques jours et toussait beaucoup sans qu'on y prêtât grande attention. Il se trouva plus mal, et on me fit appeler le 18 juin 1850. Je le trouvais dans l'état suivant : toux rauque, croupale; voix assez bien timbrée, mais rauque et peu distincte; pas de respiration bruyante, sans dans les grandes inspirations pas d'oppression marquée; ganglions sous-maxillaires et prétracheaux douloureux et très développés; amygdales rouges, volumineuses, presque entièrement recouvertes de pellicules blanches. Pouls à 120, peau brûlante; langue blanche, douleur en avalant, perte d'appétit, constipation. — Quatre sangues aux régions épigastriques; tisane d'orge et de mauves; cataplasme émollient au col; lavement mielleux; diète.

Le 19, nuit meilleure; respiration insensible, sans qu'elle devînt rauque, sonore, avec vibration, comme s'il y avait un corps flottant dans le larynx, lorsqu'on demandait à l'enfant de respirer fortement; toux rauque, à son gré; voix voilée, mais bien timbrée; langue jaune; nausées; pouls à 120, peau médiocrement chaude; moins de fausses membranes sur les amygdales; pas de crises d'oppression, pas de dyspnée apparente. — Tartre stibié, 5 centigrammes; le reste ut supra. Vomissements abondants à la suite.

Le soir, l'enfant est mieux; il a pris un bouillon avec plaisir; pendant les fausses membranes au pharynx; voix mieux timbrée, toux plus croupale; pas de respiration bruyante; pouls à 120. — Loach, tisane d'orge mielleux, cataplasme au col, lavement purgatif, poignées.

Les jours suivants, même état.

Le 23, bonne nuit; toujours accélération du pouls et peau brûlante. Deux plaques blanches sur l'amygdale gauche, qui est très volumineuse et rouge. Toux plus enrouée, mais bien timbrée. La toux est rauque, élastique, mais non forte; un peu d'expectoration. Langue blanche, constipation. Il n'y a eu de vomissements ni manger et voir rester le lait. — Même prescription, poignées. Le mieux se prononce de jour en jour.

REMARQUES. — On observe ici, comme précédemment,

Se journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lanette Française,

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne à Paris :

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris, DÉPARTEMENTS, Trois mois. 8 fr. 50 c.
ALLEMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE, Six mois. 16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE, Un an. 30 »

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉMONT, Trois mois. 9 fr.
SARDAGNE, SAVOIE, Six mois. 17 »
TORGUE, AMÉRIQUE DU SUD, Un an. 33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, Trois mois. 10 fr.
GÉRALAT, Six mois. 20 »
Un an. 38 »

Les lettres et paquets ne sont admis que rigoureusement affranchis.

PARIS, LE 21 JUIN 1852.

Hygiène publique.

IMPRISONNEMENTS CAUSÉS PAR DES CIDRES CLAIRIFIÉS AVEC L'ACÉTATE DE PLOMB ET LE CARBONATE DE POTASSE.

Nous avons, à plusieurs reprises, et notamment dans notre numéro du 5 février dernier, entretenu nos lecteurs des accidents qui avaient déterminés, chez un grand nombre d'individus, des crises violentes en dissolution du sel de plomb. Nous avons rapporté l'histoire de ceux d'entre ces individus qui ont été traités dans différents hôpitaux, et nous avons vu que les médecins de ces hôpitaux avaient constaté les symptômes non équivoques de la colique de plomb.

Le bruit de ces accidents se répandit bientôt et ne tarda pas à éveiller la sollicitude de l'autorité. Elle ordonna une enquête, par suite de laquelle eut lieu une longue et minutieuse instruction. Primitivement, l'inculpation comprenait vingt-huit brasseurs ou débitants de Paris et de la banlieue ; mais l'ordonnance du chef du conseil du 5 mai 1852 a consacré que sept prévenus. Toute présomption d'assassinat ayant été écartée, ils ont été renvoyés devant le tribunal de police correctionnelle (6^e chambre).

Il s'agit de prévenus :
Le sieur Hénon, comme auteur, et son commis, Dorvet, comme complice : 1^o d'avoir débité des cidres falsifiés contenant des mixtures nuisibles à la santé ; 2^o d'avoir causé involontairement la mort du sieur François père, fruitier, rue des Deux-Écus, arrivé le 22 janvier 1852 ; 3^o d'avoir causé involontairement la mort de la veuve Laroche, rue Popincourt, arrivée le 19 mars 1852 ; 4^o d'avoir causé involontairement des blessures ou des lésions intérieures à diverses personnes, au nombre de cinquante-six ;

Les sieurs Richéché et Rouillier, associés, d'avoir débité des cidres falsifiés et causé des lésions intérieures au sieur Muzet ;

Les sieurs Vandoré et Wendeling, associés, d'avoir débité des cidres falsifiés ;

Le sieur Senacré, d'avoir débité des cidres falsifiés et causé des lésions aux époux Chausse (1).

Sur la demande de M^{rs} Moulin, avocat des sieurs Richéché et Rouillier, la cause de ces deux prévenus est disjointe, la maladie du sieur Richéché étant constatée par un certificat de médecin.

On fait l'appel des témoins, qui presque tous se portent parties civiles.

Le premier entendu est le sieur Pérad, fabricant d'huile ; il dépose :

« J'ai vu le cidre à la brasserie de M. Hénon ; quelques jours après on vint lui, j'ai été malade ; j'avais des coliques, j'éprouvais un tremblement presque continu. J'appelai mon médecin, qui d'abord ne comprit rien à ma maladie ; mais j'ai parlé du cidre que je buvais, et, après l'avoir examiné, il me dit qu'il fallait le porter chez le commissaire de police pour faire analyser. C'est ce que je fis, et quelques jours après j'appris que l'analyse avait constaté la présence de l'acide de plomb dans le cidre qui m'avait été vendu.

M. le président : Quelle a été la durée de votre maladie ?
Le témoin : Je ne suis pas encore guéri, et je ne sais pas si je guérirai jamais complètement. Je demande 5,000 fr. de dommages-intérêts.

La plupart des autres dépositions ont de l'analogie avec la précédente.

Ces dépositions sont toutes faites par des individus qui ont fait usage des cidres falsifiés, et qui se portent parties civiles. Les dommages-intérêts qu'ils réclament s'élèvent ensemble à la somme de 80,215 fr.

Les parties civiles entendues, M. Chevallier, expert chimiste, fait sa déposition dans les termes suivants :

Le 21 janvier, je reçus une lettre de M. le préfet de police, qui me contenait une autre amende d'un médecin, M. Bouvalet. Ce praticien signalait divers accidents survenus

à ses clients par suite de l'usage de cidre. M. le préfet de police m'engageait à vérifier ces faits. Je m'occupai de cette vérification. M. Dussart, commissaire de police, m'informa que plusieurs malades étaient entrés à l'hôpital Saint-Anoine, et que M. Guineau de Muss avait constaté que ces malades étaient atteints d'une affection saturnine qu'il attribuait à des cidres sortis de la fabrique de M. Hénon. Je me transportai chez ce fabricant, cet homme me dit qu'il ne pouvait comprendre que son cidre put occasionner des maladies ; qu'il ne faisait que du cidre naturel, et qu'il se servait d'une préparation achetée chez le pharmacien Dubail pour le clarifier.

J'allai visiter également les brasseries voisines de celles de M. Hénon ; je n'y découvris rien ; mais je sus qu'à une brasserie du Marché-aux-Chevans, chez M. Duménil, je pourrais avoir des renseignements.

En effet, il m'en fut donné, et de tels, que je jugeai qu'il fallait se présenter dans toutes les brasseries de Paris. Ce que nous fîmes le lendemain ; mais bientôt nous reconnûmes qu'il fallait visiter tous les débits de cidre, et comme il nous était impossible de suffire à cette tâche, mes confrères et moi, M. Trébuchet m'autorisa à convertir des dégustateurs jurés en experts pour le cas spécial qui se présentait. J'ai reconnu, pour ma part, la présence du plomb dans les cidres provenant des fabriques de tous les prévenus ; j'ai dit comment et combien dans un rapport écrit.

J'ai été appelé aussi à donner mon avis sur l'état des organes du sieur François, décédé après avoir fait usage du cidre incriminé. J'ai reconnu dans ces organes la présence du plomb et aussi du cuivre. Mais les quantités de ces métaux étaient si minimes, qu'on ne pouvait établir si le plomb trouvé était du plomb d'indication ou du plomb physiologique (du plomb normal).

La question était d'autant plus difficile, que la maladie avait été longue et que François avait eu de nombreuses évacuations déterminées par des purgatifs drastiques ; — Que, pour les organes de la veuve Laroche, il y avait d'autant plus d'impossibilité de conclure, que cette femme avait été malade pendant cinquante et un jours, et qu'on lui avait administré beaucoup de purgatifs drastiques.

Sur l'interpellation du président, M. Chevallier fait connaître : 1^o Qu'il a trouvé de très minimes quantités de cuivre physiologique dans le cidre naturel et dans les cures des hommes ; 2^o Qu'il a reconnu la présence d'un sel de plomb dans le cidre vendu par Hénon, dans un cidre vendu par Senecker, dans du cidre vendu par Richéché ; mais que dans ce dernier cas il lui avait été déclaré que le sel de plomb qui se trouvait dans le liquide était dû au contact du cidre avec un tuyau de plomb qui se trouvait dans la cidrerie.

Sur une interpellation de M. Dupré-Delassalle, M. Chevallier déclare que, dans son opinion, le sel de plomb n'a pas été introduit dans le liquide pour lui donner un goût sucré, mais pour le colorer ; que le cidre sur lequel on avait pu croire pouvoir attribuer à des préparations de plomb ; quelques détails sont également donnés sur les lésions sur les cadavres du sieur François et de la femme Laroche, lesquelles étaient, suivant l'expert, nombreuses et caractéristiques.

Déposition de M. Legroux. J'ai traité quelques personnes malades par l'usage du cidre ; les caractères de ces maladies étaient ceux des coliques de plomb. Je me suis fait apporter du cidre, et le pharmacien de l'hôpital y a trouvé des traces de plomb.

M. Recurt, M. Monneret et d'autres médecins sont entendus ; tous rapportent à l'usage du cidre les accidents saturnins qu'ils ont été appelés à constater.

M. Dubail, qui avait fourni l'acétate de plomb et le carbonate de potasse au sieur Hénon pour clarifier le cidre, a déposé de la manière suivante : « Le 25 décembre, M. Hénon vint me prier d'analyser son cidre. Je n'y trouvai pas de trace de substances métalliques ; je ne savais pas alors qu'il fit brasser, je le croyais retiré des affaires. Il me demanda un procédé pour faire du bon cidre. Je lui dis de faire chauffer une chaudière de cidre et de le jeter dans un tonneau, ce qui hâte la fermentation. Ce procédé était bon pour un particulier, mais pour un fabricant il était trop long ; il n'y avait pas à y songer. Il me parla, à son tour, d'un procédé pour clarifier les cidres, qui consistait en 250 grammes d'acétate de plomb et de sous-carbonate de soude. Il me dit que ce

procédé lui avait été indiqué par un de ses commis qui l'avait employé pendant trois ans dans une autre brasserie. Je lui dis : « Prenez garde, ce procédé est dangereux ; ne l'employez qu'avec une extrême réserve. Si vous voulez en essayer, je vais vous donner un réactif qui fait découvrir les moindres parcelles de plomb ; agissez avec prudence ! » et je lui en vendis. Quelque temps après il revint chez moi ; il était désespéré ; il me conta ce qui était arrivé de ces cidres. « Mais, lui dis-je, vous n'avez donc pas employé mon réactif ? — Si, me dit-il ; je ne comprends rien à ce qui m'arrive. »

Deux des prévenus, Vandoré et Wendeling, déclarent qu'en 1851 ils ont demandé à un pharmacien du quartier qu'ils habitent un moyen pour éclaircir le cidre, et qu'il leur en a donné un qu'il leur a déclaré être innocent, et qu'à l'heure ils l'ont employé.

Cette affaire, qui a commencé le 9 et qui a été continuée le 11, s'est terminée le 18 par un jugement qui, faisant application des articles 319 et 320 du Code pénal, a condamné : Hénon, à dix-huit mois de prison et 600 fr. d'amende ; Dorvet, à six mois d'emprisonnement et à 50 fr. d'amende ; Steinkar, à huit mois d'emprisonnement et à 500 fr. d'amende ;

Vandoré et Wendeling, à trois mois de prison et à 100 fr. d'amende ; Hénon et Steinkar ont été condamnés en outre à payer en dommages-intérêts, le premier une somme de 24,050 fr. et le second une somme de 1,500 fr.

Par suite d'une indulgence sur laquelle il était permis de ne pas compter, M. le pharmacien Dubail a été mis hors de cause et n'a été appelé que comme témoin. Il ne faudrait cependant pas compter par trop sur un tel précédent, et les pharmaciens à qui l'on viendrait demander de l'acétate de plomb pour clarifier du cidre feraient bien de le refuser, lors même qu'ils ne seraient pas que par le soin de leurs propres intérêts.

Ce procès n'a, du reste, mis en lumière aucun fait scientifique ou hygiénique important, si ce n'est peut-être la constatation, par M. Chevallier, du cuivre dans le cidre naturel et dans les cendres de pommes ; et nous n'en avons donné le compte-rendu succinct que pour informer les industriels de ce que peut leur coûter le mépris qu'ils font trop souvent de la santé de leurs semblables, et pour engager les pharmaciens à observer les lois et ordonnances qui leur interdisent la vente de substances toxiques sans ordonnance de médecin.

E. G. Gauthier.

HOPITAL SAINT-LOUIS. — M. DETHIER.

Leçons théoriques et cliniques sur les maladies de la peau,

Recueillies par MM. Ch. MARTEL et L. GILLES DE LA TOURETTE, élèves du service.

(Suite. — Voir les numéros des 24 avril, 11 mai et 1^{er} juin.)

Eczéma. — Traitement.

Les anciens, en confondant sous le nom de *dermites* et en soumettant au même traitement dépourvu la plupart des maladies chroniques de la peau, tombaient évidemment dans une erreur bien funeste : eh bien ! j'ose dire que votre conduite ne serait pas moins déplorable si vous prétendiez appliquer à tous les *eczéma* un traitement identique.

Ce n'est pas sans raison que l'on a divisé la marche de cette affection en période aiguë, une période stationnaire et une période décroissante. Dans la première, vous n'avez affaire qu'à une inflammation aiguë de la peau ; votre conduite est toute tracée : vous la combattez, comme les inflammations de tous les tissus, par de simples émollients. Plus tard, quand l'état phlegmasique de la peau, se calmant graduellement, est passé à l'état stationnaire, ce sont principalement les résolutions qui sont appelés à le modifier. Dans la période décroissante, cette même médication résolutive devient de plus en plus énergique, de façon à agir encore malgré l'acoutance.

Rien n'est plus rationnel en théorie assurément ; mais ne croyez pas que ces moyens soient suffisants en général ; il est loin d'en être ainsi ; heureusement nous possédons, en outre, une médication empirique dont les effets, pour être inexplicables, n'en sont pas moins supérieurs à tous nos moyens rationnels. Inutile d'ajouter qu'en s'adressant à la cause de la maladie, quand on la connaît, on peut agir puissamment aussi ; mais vous savez déjà que cette cause, le plus souvent, est inconnue, et, quand nous sommes assez heureux pour la saisir, il arrive ordinairement que le mal persiste encore après qu'elle a disparu elle-même. De telle sorte qu'en toute hypothèse c'est toujours la médication empirique

(1) Le Journal le Docteur du 12 juin annonce que la femme Chausse est morte dans le mois d'avril et que son mari a succombé dans la journée d'été. Le rédacteur dit cependant qu'il y a eu des complications indépendantes du plomb, et que ces deux malades ont succombé à un érysipèle. Nos renseignements ne nous permettent pas de confirmer ou d'infirmer ceux du Docteur ; nous ne pouvons que remarquer combien il serait étrange que le mari et la femme eussent succombé successivement à une maladie aussi rarement mortelle que l'érysipèle.

qui vous rendra les plus éminentes servites là où toutes les autres auront échoué.

Le traitement antiplogistique applicable à la période aiguë de l'eczéma consiste, comme toujours, dans des soustractions plus ou moins modérées de sang, s'il en est besoin, dans des boissons rafraîchissantes, le repos, une alimentation légère et des topiques émollients.

Je n'insisterai que sur ce dernier moyen. Les applications topiques consistent dans des cataplasmes et des lotions émollientes, ou bien dans des poudres sèches, telles que la poudre d'amidon. Les uns et les autres de ces moyens sont également susceptibles de faire tomber rapidement l'inflammation; mais il vous arrivera certainement de rencontrer des cas où les cataplasmes de fécule les mieux préparés irriteront le peau et aggraveront l'inflammation. Si vous craignez alors l'insuccès de ces cataplasmes de fécule par ceux de graine de lin, qui sont beaucoup plus émollients, vous vérifiez le mal s'accroît encore davantage. Si, au contraire, vous supprimez totalement ces applications humides et si vous saupoudrez seulement la surface malade avec de la poudre d'amidon, l'inflammation cesse admirablement, et vous croiriez que les poudres sèches sont le seul moyen utile à l'eczéma aigu. Il n'en est rien : vous pourriez faire le lendemain, sur un autre malade, une expérience inverse qui vous démontrerait clairement l'utilité des topiques humides à l'exclusion des poudres sèches. C'est là une observation que j'ai faite cent fois et qui me condamne constamment à tater le terrain avant de m'en tenir à l'un de ces moyens plutôt qu'à l'autre. C'est là une bizarrerie dont le secret m'a toujours échappé : mais c'est un fait que je signale à votre attention.

Il ne suffit pas toujours de calmer l'inflammation de la peau : souvent les malades souffrent si cruellement de la démangeaison qu'ils réclament avec instance un soulagement si simple qu'elle leur occasionne. Je vous signalerai, pour remplir cette indication spéciale, le moyen suivant, qui m'a constamment réussi sans jamais entraîner aucun inconvénient. Il vous suffira de maintenir sur la partie malade un linge imbibé d'une liqueur contenant simplement deux cuillerées de vinaigre pour un litre d'eau.

Enfin, vous rencontrerez des eczémas tellement aigus, que les moyens précédents ne suffiront pas pour calmer l'inflammation : vous dirigerez alors un immense avisage des irrigations d'eau froide, mais vous ne devez pas oublier que, malheureusement il ne saurait être évènement fréquent dans toutes les saisons ni chez tous les sujets. Les saisons froides et les prédispositions aux affections bronchiques doivent le faire proscrire d'une façon presque absolue.

Quels que soient les moyens employés, l'acuité de la maladie ne persiste généralement pas longtemps. L'apparition d'écailles adhérentes et détachées à leur bord indique bientôt une période moins aiguë, mais plus longue. Des lors les indications thérapeutiques sont toutes nouvelles : plus d'émollients, plus d'antiplogistiques, mais un traitement général en rapport avec les causes, si elles sont connues; les topiques résolutifs sous toutes les formes, et par-dessus tout la médication empirique ou spécifique.

Quelle est donc cette médication spécifique? Elle comprend deux agents énergiques, dont le premier surtout jouit d'une juste faveur : ce sont l'iode et l'arsenic. L'iode de soufre, préconisé pour la première fois dans ces derniers temps par Escalier, médecin espagnol, se donne à la dose de 50 grammes par litre d'eau, pilules, qui se prennent en même temps qu'une tisane amère, soit de fumeterre, soit de chicorée suavée.

Voici comment je formule ces pilules d'iode de soufre, afin de les obtenir parfaitement inaltérables à l'air :

Iode de soufre.	1 gram.
Soufre.	1 gram.
Huile d'amandes douces.	q. s.
Comme arabique.	q. s.
Faites pilules n° 20.	

Je recommande au pharmacien d'envelopper ces pilules d'argent. Aucune précaution n'est superflue pour conserver intacte une substance aussi facilement décomposable, et qu'il importe à si haut point de préserver de toute altération.

Quant à l'arsenic, je fais prendre de 12 à 14 gouttes de solution de Fowler par jour, dans un verre de tisane amère ou bien dans un julep, en continuant par une goutte et augmentant d'une goutte par jour, jusqu'à ce que le malade, par l'usage de l'un ou de l'autre de ces moyens ne m'empêche pas de supplier, par des applications de sangsues, au flux menstruel ou hémorrhoidal, si leur suppression est la cause de la maladie; de modifier le tempérament par les ferrugineux et l'huile de foie de morue, si une prédominance lymphatique entretient l'affection; de tonifier les voies digestives, si elles fonctionnent mal; et de combattre les vices diathésiques qui, dans des cas rares il est vrai, sont l'unique source du mal.

Quant aux topiques résolutifs, ils peuvent être associés, soit à des corps gras, soit à des corps inertes, soit à des huiles; mais, à propos de ces deux genres différents de préparations, je puis vous répéter intimement ce que je vous ai dit de l'action capricieuse des émollients humides et pulvérulents. Tantôt les pommades irritent, et ce sont les poudres résolutives qu'il faut employer; tantôt, au contraire, ce sont les pommades qui servent et les poudres qui nuisent.

Trois substances occupent un rang élevé parmi les résolutifs pour la confection des pommades : ce sont l'oxyde de zinc, le tannin et l'huile de cade. Bien que ces agents aient une énergie différente, et que l'huile de cade, en particulier, jouisse d'une activité toute spéciale, il ne suffit pas au médecin de la faire succéder l'un à l'autre; sa science consiste bien plutôt à les doser et à en faire varier les proportions suivant l'état et la susceptibilité de la peau.

Dans le plus grand nombre des cas, par exemple, si vous

débuter par la pommade au tannin qui est formulée dans les officines, vous produiriez les effets plus funestes. Voici les proportions que vous trouvez :

Axonge.	30 gram.
Tannin.	4 —
Camphre.	4 —

Eh bien! croyez-moi, ne débutez jamais par une dose aussi élevée de tannin, car elle ne manquerait pas d'occasionner une démangeoison et des éruptions qui retarderont la maladie en l'aggravant. Commencez par 1 gramme de tannin et 10 centigrammes de camphre pour 30 grammes d'axonge, et n'arrivez que graduellement à la dose de 4 grammes de tannin. N'oubliez pas cette règle générale qu'une pommade, pour être utile, ne doit pas se faire sentir, et que toute sensation stimulante occasionnée par elle est une preuve qu'elle ne convient pas.

J'en dirai tout autant l'oxyde de zinc. Quant à l'huile de cade, elle agit bien plus puissamment, et convient surtout dans ces formes squameuses et chroniques dont l'indolence réclame des modificatifs plus énergiques. Commencez alors par une pommade au 50^e d'huile, et augmentez graduellement jusqu'à la dose d'un 20^e. Enfin quand il ne reste presque plus de rougeur et que de larges écailles recouvrent la peau, vous pourriez venir à l'huile de cade pure; mais permettez-moi de vous faire part du résultat auquel j'en suis conduit mes observations faites sur des divers traitements dont j'emploie. Des essais nombreux et des exemples malheureux m'ont conduit à ce résultat, que moins on laisse d'huile sur la surface malade, et mieux elle agit. Aussi me verrez-vous toujours essayer avec soin les parties que j'en ai préalablement enduites au moyen d'un simple pinceau de charpie. Une conduite différente et souvent aussi, il faut le dire, les falsifications qui a suivies le médicament dans le commerce sont la cause des effets funestes qu'il produit. J'ai pu me convaincre que l'huile de cade agit à la façon du goudron, mais qu'elle a sur lui l'incontestable avantage de moins irriter la peau; et c'est pur cela qu'elle lui est infiniment préférable dans l'eczéma chronique. Or comme c'est précisément avec le goudron que certains pharmaciens peu consciencieux fabriquent leur huile de cade pour éviter de la faire venir du Midi, il n'y a rien d'étonnant qu'elle nuise même dans les cas où elle était indiquée, et qu'elle a été convenablement employée.

Les indications que l'huile de cade ne se font d'abord que tous les deux ou trois jours; mais à la fin de la maladie on les renouvelle tous les jours. Elles rendent à la peau sa consistance, et achèvent de la ramener à cet état de santé complète qu'elle n'a pas encore lorsqu'elle cesse de se couvrir de squames.

Il ne suffit pas de combattre la maladie elle-même. Un de ses symptômes constants, la démangeaison, réclame presque toujours un soulagement, que l'eau vaporisée serait alors impuissante à procurer. Ce sont les camphres et le chloroforme qui ont pour action spéciale de calmer cette démangeaison, peut-être un peu par le froid qu'occasionne leur évaporation, mais surtout en vertu d'une propriété toute spécifique.

C'est sans doute par cette action calmante du camphre que l'eau sédative de Raspail a amené la guérison de quelques cas d'eczéma plaques fortuitement dans des circonstances favorables; mais comme cette eau contient une dose énorme de camphre, pour une guérison de ce genre, il est préférable d'employer le chloroforme, qui agit d'une façon moins déprimante.

C'est donc dans le but de calmer la démangeaison que vous voyez le camphre associé à petite dose à toutes les pommades résolutives. Je dis à petite dose, car ce n'est pas en vain que vous le prodiguez. Pour en avoir trop élevé la quantité, vous ne tarderiez pas à le voir transformé en un agent d'irritation, lorsque vous en attendiez un effet tout contraire.

Quant au chloroforme, c'est le calmant par excellence de la démangeaison. Je ne saurais assez préconiser la pommade suivante :

Axonge.	30 grammes.
Chloroforme.	2 —

Les pommades résolutives ne sont pas toujours supportées, avons-nous dit, et dans certains cas on est obligé de recourir à des poudres capables de leur être substituées. Les pommades pulvérulentes consistent, ou bien dans un mélange d'huile et d'oxyde de zinc, soit avec l'oxyde de zinc, soit avec l'huile, ou bien dans une poudre qui de sa nature agit comme résolutif. Les premières se composent de 30 grammes de poudre d'amidon pour 1, 2, 3 grammes d'oxyde de zinc ou d'alun; mais elles ont l'inconvénient de se mêler toujours imparfaitement et de ne pas agir d'une manière uniforme. Les secondes sont la poudre de tan et la poudre de vieux bois. La poudre de tan est un astringent léger et d'une excellente action; quant à celle de vieux bois, elle est laide à tort dans l'huile, car elle constitue en même temps un très bon siccatif et un résolutif doux et bienfaisant.

Aux pommades et aux poudres résolutives je dois ajouter les lotions astringentes, qui, gradées avec prudence, peuvent conduire la maladie jusqu'à une complète guérison. Ce sont la solution d'alun et celle de sublimé. La première commence par un gramme d'alun pour 300^e d'eau, et la seconde par 1 gramme de sublimé pour 1500^e d'eau. Vous pouvez élever la dose d'alun jusqu'à 3 ou 4 grammes; mais celle de sublimé ne doit jamais dépasser 1/200^e. Enfin, vous rencontrerez dans ces vieux eczémas auxquels la peau s'est pour ainsi dire accoutumée, ils n'occasionnent aucune sensation, aucune des préparations précédentes ne les modifie, et ils tendent à se perpétuer indéfiniment. C'est dans ces cas que vous en pourriez venir à des moyens perturbateurs qui, en changeant le mode de vitalité de la peau, y amènent une irritation nouvelle dont la guérison est susceptible d'entraîner avec elle celle de la maladie elle-même : je veux parler du nitrate d'argent et des vésicatoires.

La cautérisation se pratique tous les cinq ou six jours avec la solution suivante :

Eau distillée.	9 grammes.
Nitrate d'argent cristallisé.	1 —

Quant aux vésicatoires, ils répugnent souvent aux malades; pour moi comme, dans les cas rares où ils les trouvent nécessaires, je me contente d'enduire la peau d'une légère couche d'onguent de cantharides, et, quand la peau est excoriée, je la fais panser comme un véritable vésicatoire.

Un médecin de Vienne avait dans ses dentiers toute la peau d'un enfant d'un genre analogue, mais dont l'écéma n'avait pas été à Saint-Louis, aussi heureux que son auteur l'avait annoncé. Il consistait à frictionner rudement la peau avec une eau contenant 1/100^e ou 1/60^e de carbonate de potasse.

C'est aussi à d'énergiques moyens de ce genre que dus les quelques succès prônés par le charlatanisme. On conçoit aisément que plusieurs malades, à bout de remède, aient été guéris par les pommades au précipité rouge, à l'huile de kunkel, mais, pour un cas où ces moyens, très utiles, quand ils sont appliqués avec intelligence, ont été utiles, combien de milliers en ont été aggravés d'une façon lamentable!

Outre les pommades, les poudres, les lotions et les agents perturbateurs, l'art possède encore une série de moyens d'une efficacité que ce sont les bains.

Les bains qui conviennent à l'eczéma aigu sont ceux d'eau mûre. Dans une période plus avancée, on y ajoute du 100 à 200 grammes d'alun, ou de 100 à 150 grammes de carbonate de soude. Plus tard encore, on peut en venir aux bains de sulfure contenant de 4 à 8 grammes de ce médicament.

Mais les bains de vapeur constituent un des puissants adjuvants de la thérapeutique des maladies de la peau, et notamment des eczémas partiels. Ces bains, en faisant fonctionner toute la peau, et les doigts, en excitant vivement la peau malade, modifient surtout puissamment les eczémas localisés qui font le désespoir du médecin, et notamment l'eczéma du sein, des bourses, des oreilles, etc., nombril.

Il est aussi un moyen rationnel que j'emploie, et que je ne saurais trop préconiser dans les eczémas des jointures accompagnés de varices : ce sont les bandages dextrinés et le bandage anglais. Quand les agents résolutifs cessent d'avoir l'action, je fais entourer la jambe d'une bande légèrement serrée, et je renouvelles tous les quatre ou cinq jours. Je me sers simplement alors d'une dissolution de 125 grammes de dextrine pour 1000 grammes d'eau. Si à l'eczéma se joint une ulcération, je n'hésite pas à faire appliquer un bandage anglais en diachylum, et toujours le même moyen est utile à la fois aux deux maladies.

Enfin, il est inutile de dire que les complications de l'eczéma impriment une légère modification à son traitement, que dans l'eczéma impétigineux on ajoute les sulfures, le goudron, les écorces de porosiforisme, et la cautérisation au borax dans l'eczéma herpétiforme.

Errata de l'article précédent. — Deuxième colonne, ligne 30, au lieu de : unisquamorum, lisez : unisquamum.
Troisième colonne, ligne 31, au lieu de : du de lupus, lisez : de lichen.

CLINIQUE DÉPARTEMENTALE. — M. MAYE, (d'Amiens).

Présentation de l'épaula gauche. Évolution spontanée.

Les observations d'évolution spontanée ne sont pas tellement communes qu'on ne soit pas autorisé à publier celles qui se présentent dans la pratique. A cette considération, permettez-moi de vous citer l'observation suivante et d'y ajouter quelques réflexions.

Le 6 avril 1845, je fis appelé auprès de la femme Bonifas. Quatre heures s'étaient écoulées depuis le départ du mari, j'étais venu me chercher, et mon arrivée près de la malade.

A mon arrivée, la femme est accouchée depuis un peu d'un enfant mort. Je demande à voir cet enfant. Une tête bleue du nez et des joues me fait croire d'abord qu'il s'agit d'une présentation de la face; mais l'absence de tuméfaction dans ces parties me fait abandonner cette idée. Alors j'aperçois le bras gauche, tout l'épaula fortement tuméfié, d'un couleur bleu-noirâtre; l'épiderme est enlevé en grande partie; la région hyogastrique, sans être tuméfiée, sans changement de couleur, est privée d'épiderme; pas de traces de pulsation. Cet enfant paraît avoir le poids de la volaille ordinaire; la tête, de grosseur normale, ne présente aucune lésion.

A l'aspect d'un pareil cadavre, l'on doit absolument reconnaître qu'il y a eu présentation de l'épaula, et que tout le membre est resté un certain temps au dehors, comprimé par le col utérin.

La matrone qui a reçu l'enfant, et qui est complètement étrangère à l'art obstétrical, me proteste qu'elle est étrangère à ce désordre, qu'elle n'a point tiré sur le bras d'un enfant l'enfant tel qu'il est venu. Deux autres personnes qui ont assisté à la couche me confirment ce que la matrone m'a dit. On m'a vu, ou par une évolution spontanée, par la version, la matrone en était incapable; de plus, il est attesté par les témoins que, sans que le bras bougeât de place, le ventre et les fesses sont sorties avant l'épaula et la tête, ce qui explique très bien les contusions du nez et des joues, et l'enlèvement de l'épiderme de l'hypogastre par le frottement de cette région sur la face.

De ce que, dans cette circonstance, l'accouchement a eu lieu naturellement, il est en conclure qu'il n'en sera toujours ainsi. Mais on en conclure qu'il faut aider cette terminaison, surtout par l'administration du seigle ergoté. Ce conseil a été donné il y a quelques années, et ceux qui l'ont donné

dans le traitement des maladies de la peau simples ou syphilitiques. Ils peuvent être employés tous ou presque tous à divers titres, depuis le bain liquide d'eau pure, ou chargée de substances médicamenteuses, jusqu'au bain de vapeur sèche ou humide.

Bain émollient.

Especies emollientes. 2,000 gr.
Grais de lin. 500 —
Eau. 250 —

Faites bouillir, passez et exprimez.
Versez dans l'eau du bain (l. h. p.).

Ce bain convient dans tous les cas d'éruption agitée, dans le traitement des exanthèmes, de l'eczéma, du lichen agrius, toutes les fois que dans le cours d'une éruption chronique il survient une recrudescence, etc.

La température est de 28° R., la durée d'une demi-heure à une heure. Quelquefois il est utile de la prolonger plusieurs heures.

Bain gélatiné.

Gélatine pour bain. 500 gr.
Eau chaude. 1,000 —

Faites dissoudre en remuant, et ajoutez à l'eau du bain. Mêmes usages.

Bain de son.

Son. 2 kilog.
Eau. 5 —

Faites bouillir pendant un quart d'heure, passez et ajoutez à l'eau du bain.

On bien mettez le son dans un petit sac et plongez-le dans la baignoire.

Mêmes usages.

(Annales des maladies de la peau et de la syphilis.)

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 9 juin 1852. — Présidence de M. LARREY.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance précédente.

Correspondance.

M. LARREY. J'ai reçu de M. Charrière une lettre relative aux mains artificielles fabriquées par lui pour les deux artilleurs, que j'ai présentés à l'une des dernières séances. Je ne lui ai vu d'ailleurs nullement l'intention de ce moyen prothétique; et c'est à tort que M. F. Martin a paru croire à quelque prétention de la part de M. Charrière à cet égard, en exposant ce qu'il avait fait lui-même sur la prothèse des membres supérieurs.

Cette courte explication suffira pour empêcher toute réclamation nouvelle sur ce sujet devant la Société de chirurgie.

— M. Duchenne, de Boulogne, adresse une brochure ayant pour titre : *Recherches électro-physiologiques sur les mouvements des muscles de la main*. (M. Debout. Rapport verbal.)

Présentation de malades.

M. GUERANT présente un enfant de dix-huit jours qui est venu au monde avec un bec-de-lièvre compliqué de la division de la voûte palatine. Après avoir pratiqué l'arrivement et avoir agglutiné les deux bords de la plaie à l'aide de la suture entortillée, M. Guerant, pour assurer la réunion et prévenir tout accident, rapprocha les bords du nez à l'aide d'une suture-fine. Celle-ci fut extraite au bout de quarante-huit heures. Les joues se soulevèrent après trois jours. La réunion du bec-de-lièvre fut complète, et le résultat est très satisfaisant.

Traitement de la paralysie par la galvanisation localisée.

M. DEBOUT continue la lecture de son travail. Dans cette seconde partie notre collègue traite des paralysies traumatiques par lésion du tissu musculaire, de la contusion, la compression, la distension des muscles, peuvent entraver paralyser et c'est l'effet contestable. Quelle est la part à faire dans la production des phénomènes morbides à la lésion traumatique des troncs nerveux, et celle qu'on peut rapporter à la violence subie par le tissu musculaire? C'est un point délicat, et sur lequel nous aurons à dire quelques particularités. Pour prouver que la fibre musculaire est l'élément organique le plus affecté dans ces cas, M. Debout cite la conservation de la contractilité électrique, propriété qui disparaît dès que le tissu du nerf est lésé. M. Debout cite plusieurs faits à l'appui de cette manière de voir. Ensuite il expose une nouvelle preuve dans les faits de paralysie par distension des fibres musculaires, et prenant l'exemple de la paralysie de la vessie dans laquelle le phénomène morbide se montre dans son plus grand état de simplicité, M. Debout écrit pouvoir déduire de ces faits que la contractilité volontaire peut être anéantie par la lésion traumatique du tissu musculaire.

M. LALLEMAND. Je dirai, à l'appui de l'opinion de M. Debout sur les avantages de la galvanisation dans les paralysies de la vessie, suite de distension extrême, que j'ai été assez heureux pour guérir un malade qui avait une paralysie de vessie consécutive à un rétrécissement de l'urètre. J'ai obtenu ce résultat par l'usage du courant, la paralysie vésicale persistait, et elle ne lui vaincue que par la galvanisation.

J'ajoutai, de plus, que tout récemment j'ai été témoin d'une expérience faite par M. Bérard, qui démontre nettement que dans certaines circonstances le tissu musculaire peut conserver sa contractilité, bien que l'action nerveuse ne soit plus mise en jeu par la galvanisation : sur une grenouille tuée par le curare, l'application de l'électricité sur les filets nerveux ne donnait plus lieu à aucune contraction, tandis qu'en en provoquant appliquée directement sur les muscles.

M. ROBERT. M. Debout veut beaucoup l'emploi de l'électricité comme agent curatif des lésions du système nerveux. Il le cite comme ayant guéri des paralysies résultant d'épanchement cérébral. Je lui demandai comment il comprend que l'électricité agit dans ces cas. On sait en effet que, par suite d'une hémorragie cérébrale, un certain nombre de fibres nerveuses sont détruites. La guérison ne peut avoir lieu qu'autant qu'une réunion se produira dans les fibres nerveuses divisées; mais lorsqu'un kyste succède à ces épanchements, comment l'électricité agit-elle, et quand faut-il l'employer?

M. DEBOUT. M. Robert n'a pas bien suivi la lecture de mon travail. Je ne me suis nullement occupé du côté clinique de la question pour discuter la paralysie comme phénomène pathologique. Répondre à notre collègue, ce serait dépasser les limites de la discussion. Nous y reviendrons prochainement en posant le traitement que réclament ces malades.

M. LARREY. Je crois que la paralysie succédant à une hémorragie cérébrale peut disparaître quoique l'altération matérielle pers-

siste. Le mémoire publié récemment par M. Durand-Fardel ne laisse aucun doute à cet égard. D'ailleurs il y a dans la manière dont se produisent certaines paralysies musculaires bien des phénomènes complexes, et on est forcé d'admettre que dans l'irritabilité musculaire l'action nerveuse est loin d'être l'agent indispensable. Le cœur n'est-il pas en plein mouvement avant qu'on puisse attribuer son action à l'influence nerveuse? Pour conclure de l'influence de la galvanisation sur la curabilité des paralysies qui succèdent aux épanchements cérébraux, il faut d'abord un grand nombre de faits de même ordre diversément traités, car chacun sait que souvent ces paralysies guérissent d'elles-mêmes.

Sur la grosseur extra-toracique.

M. DANYAU lit un rapport sur le mémoire de M. Laborie, à l'appui de sa candidature comme membre titulaire de la Société de chirurgie. Ce mémoire a pour titre : *Des indications pratiques à suivre dans les cas de grosseur extra-toracique abdominale ayant dépassé le septième mois sans persistance de l'enfant*.

Anatomie pathologique. — Tumeur du talon.

M. HUGUET présente sur ce sujet la pièce intéressante qui suit : Cette tumeur a une forme semi-lunaire qui embrasse dans sa concavité la face postérieure du calcaneum; elle est limitée supérieurement au niveau du point où le tendon d'Achille se détache de l'os, inférieurement au niveau de l'insertion de l'aponévrose plantaire, latéralement elle déborde en dedans et en dehors les faces interne et externe du calcaneum, mais elle laisse les tendons intacts les tendons et les nerfs qui se rencontrent dans ces régions. Elle fait à la partie postérieure du pied un relief assez sensible, et dans ce point elle a été déterminée à la peau une ulcération large à travers laquelle elle fait saillie; la portion saillante ulcérée est un peu mamelonnée, et s'étend pendant la vie le siège de plusieurs ulcères, morrhagies. A la partie interne du talon, sur le côté de l'insertion du tendon d'Achille, se trouve une seconde saillie constituée par la tumeur qui a aminci la peau; mais, dans ce dernier point, il n'y a pas de ulcération.

Après dissection, sans être enkystée, cette tumeur nous a paru avoir des limites bien précises. L'aspect tout particulier qu'elle présente permet d'établir d'une manière très nette la ligne de distinction du tissu sain et du tissu morbide.

M. HOUET. Cette pièce peut être rapprochée d'une autre à peu près analogue déposée dans le musée D'Arpigny et observée dans le service de M. Velpeau. Elle se compose de deux parties importantes : c'est que, dans le cas de M. Velpeau, le produit morbide naît du calcaneum lui-même, tandis qu'ici il produit enveloppe le calcaneum. Je crois, ajoute M. Houet, que cette tumeur est purement fibreuse. Un examen ultérieur a démontré à notre collègue que elle était la nature de son produit morbide.

Arrachement de doigts.

M. NIVART présente deux pièces analogues à celles qui ont été présentées par M. Debeau. Ce sont deux pouces arrachés par des morsures de chevaux. Sur l'une de ces pièces, indépendamment du tendon qui a été arraché, on constate qu'un des nerfs collatéraux a subi la même sorte. Ces deux pièces ont été adressées à M. Nélaton par le médecin de province, avec le certificat de M. de Li-gierolles. Les deux malades ont guéri sans accident.

Le secrétaire de la Société de Chirurgie, Desmarest.

DU CITRATE DE MAGNÉSIE.

Par M. ROGÉ.

C'est au commencement de l'année 1847 que M. Rogé présenta à l'Académie nationale de médecine un mémoire sur le citrate de magnésie qu'il proposait de faire servir à la préparation d'une limonade purgative destinée à remplacer l'eau de Sedlitz. Les essais qu'il avait tentés M. Rogé, alors pharmacien en province, avaient été timides comme le sont toutes les expériences des auteurs abandonnées à eux-mêmes. Cependant ils avaient été suffisamment remarquables pour que M. Walz, pharmacien, membre du jury médical du département de la Seine, et M. Rogé, alors à Paris, lui adressât cet encouragement.

J'ai goûté le citrate de magnésie; je l'ai essayé sur moi-même, et je puis vous assurer qu'il viendra un jour où ce sel sera le purgatif le plus employé en médecine.

Cette prophétie s'est vérifiée. Le découverte de M. Rogé a tenu toutes ses promesses et a justifié les bruits d'usage que l'Académie lui donna en ces termes par la bouche de son savant rapporteur, M. Soubeiran :

« On voit, d'après ces expériences, que la généralité des faits a parlé en faveur du citrate de magnésie; que ce médicament ressemble par sa saveur à une véritable limonade, comme nous l'avons constaté par une dégustation attentive; qu'il purge aussi bien que l'eau de Sedlitz ordinaire; que par son goût agréable il devient un puissant moyen de vaincre la répugnance d'un grand nombre de malades pour les purgatifs; qu'il n'occasionne ni soif, ni épreintes, ni crampes, et qu'il est très léger; que conséquemment on peut dire de lui qu'il agit tout et sans nuire. »

Depuis le rapport de l'Académie, de nombreux travaux ont été publiés sur le citrate de magnésie. En rendant compte d'un de ces plus récents travaux, M. le professeur Bouchardat s'exprime de la manière suivante :

« Cette seconde partie du mémoire de M. Larnaud (effets physiologiques) se compose d'un tableau contenant cent soixante observations relatives à l'emploi du citrate de magnésie comme purgatif. Elles ont été prises dans un des services de médecine de l'Hôtel-Dieu de Paris, sous la direction de M. le docteur Vernoi, qui en est le chef. L'auteur a noté avec soin l'âge, le sexe et la constitution du malade, l'affection dont il est atteint, la dose et le mode de préparation du sel administré, ses effets physiologiques les plus marqués et les circonstances qui s'y rattachaient. Il résulte de ces observations que ce sel n'est très léger; qu'il agit sur ce point, que le citrate de magnésie convenablement préparé et à dose suffisamment élevée peut, dans presque tous les cas, remplacer les autres purgatifs salins, que son action est aussi prompt et aussi énergique que la leur.

Il a été constaté que l'usage de ce sel n'est pas sans influence sur le système urinaire :

qu'il agit légèrement astringent, ce qui n'est pas sans influence sur ses effets.

Il est mieux toléré par l'estomac; nous avons vu, dit M. Larnaud, que l'eau de Sedlitz était prise avec répugnance par un très grand nombre de malades et vomie par plusieurs, tandis que le citrate de magnésie pur préparé par nous n'a été pris sans peine et a été très répété par deux ou trois par ce sel sans occasionner de malades.

À dose peu élevée, c'est un laxatif doux qui n'occasionne aucune douleur et dont l'effet se continue pendant plusieurs jours. À dose élevée, il agit comme purgatif et donne lieu à des coliques violentes, et d'après les renseignements que l'auteur a recueillis

de ses personnes qui ont pris de l'eau de Sedlitz et la limonade purgative à des intervalles peu éloignés, il n'a pu pouvoir affirmer que l'action de cette dernière est moins irritante que celle de l'autre.

Il est vrai que le purgatif de Rogé, comme la plupart des autres laxatifs en solution, s'agit d'un médicament et ne peut être pris qu'à très simple, demande assez peu de soins à sa préparation, qu'il puisse mettre un obstacle à son emploi. » (*Répertoire de pharmacie*, février 1848.)

Cette dernière réflexion de M. Bouchardat ramène naturellement l'attention sur le nouveau service rendu par M. Rogé à la thérapeutique en préparant et réunissant sous le nom de citrate de magnésie les éléments, mais l'eau, qui composent sa limonade purgative, à 50 grammes de citrate de magnésie, de telle sorte qu'ils puissent être conservés et transportés à de grandes distances sans aucune altération.

La poudre purgative de Rogé sert à préparer la limonade au moment du besoin. Il ne faut, pour cela, que la faire dissoudre dans une bouteille d'eau; bien hacher, agiter le mélange, et au quart d'heure après on a un purgatif très agréable, très efficace, en un mot, parfaitement identique à la limonade préparée par l'inventeur.

M. Rogé prépare encore, avec le citrate de magnésie, des pilules laxatives très précieuses pour remplir certaines indications de la médecine. Ces pilules, qui contiennent chacune un gramme et demi de citrate de magnésie, sont utiles pour entretenir un état laxatif continu. Elles sont prises avec plaisir par les personnes qui éprouvent de la répugnance pour les purgatifs liquides; elles sont surtout précieuses dans la médecine des femmes.

C'est avec plaisir que nous rappelons l'attention du lecteur sur ces conquêtes de la thérapeutique heureusement accomplies par M. Rogé. C'est une petite révolution qu'il a produite dans la pratique de la médecine, et cette révolution sera durable, parce qu'elle repose à la fois sur l'utilité et l'agrément.

Chronique et nouvelles.

Le cheval du médecin. — Nous avons reçu quelques remarques correspondant M. Desautels, quelques remarques justes que spirituelles qui tendent à démontrer que le cheval du médecin n'est employé ni au commerce, ni à l'industrie, ni à l'agriculture, ni à la reproduction, doit donc être considéré comme un cheval de luxe et en conséquence être soumis à l'impôt. M. Duchesne, du Haras, outre quelques réflexions auxquelles nous répondons d'une manière spéciale, se plaint de ce que le médecin des pauvres est traité dans son droit d'aller à cheval ou en voiture. Toutes les considérations qu'on pourrait présenter contre l'impôt sur le cheval du médecin sont exposées dans le document suivant que nous transmet notre savant confrère et honoraire correspondant M. L. P. Payon. Nous ne pouvons donc mieux faire que de lui laisser la parole.

Le projet d'impôt sur les voitures et les chevaux de luxe a été remis en mémoire une réclamation qui fut faite par les médecins de l'Hôtel-Dieu de Paris, lorsqu'un commencement de ce projet établissait une taxe analogue.

J'ai sous les yeux un imprimé de quatre feuillets in-4° sortant des presses de Plussan et portant pour titre : *Les médecins du grand hôpital d'Orléans et les ministres de l'agriculture*, en date du 24 phévrier an VIII (13 février 1800). L'extrait de ce document, qui se prunte un certain intérêt à la circonstance, les passages qui ne paraissent les plus remarquables.

« Il est une profession qu'on demande pour son exercice, que des forces morales, beaucoup de sagesse, des forces physiques, capables de soutenir les plus grands fatigues et encore exiger de siennes forces sont-elles toujours insuffisantes si elles n'ont pas des moyens étrangers tellement nécessaires qu'il est impossible de s'en passer. On sait que ceux qui exercent l'art de guérir sont, par leur nature, plus absolus, condamnés à l'usage de chevaux et de voitures. On sait que ceux qui exercent l'art de guérir sont pas plus objets de luxe que ne peut être le diamant dans la main de ceux qui ne s'en servent que pour couper le verre d'exercer ainsi leur métier (4) on sait que l'histoire de Bietre, médecin à la Maison nationale des hommes, est éloigné de Paris de deux kilomètres; le médecin de l'hôpital qui connaît ses devoirs et sait les remplir, nous fait deux fois par jour le chemin de Bietre; serait-il possible de suffire à de pareilles courses sans voiture et sans chevaux, surtout quand, pour n'être pas même privé de toutes ressources, il faut encore parcourir les différents quartiers de Paris? Si vous ordonnez, citoyen ministre, qu'on vous présentât les registres de la ci-devant Faculté de médecine de Paris, vous verriez que nombre de médecins, qui avaient joui de considération dans leur état et qui avaient été honorés de l'appellation qui semble annoncer l'aisance, comme ceux qui ont été appelés à l'hôpital, ont été réduits à l'état de pauvres, leurs chevaux ont été faillés aux dépens de la Faculté.

Vous trouveriez dans ces mêmes registres le chapitre des pensions qu'on payait aux veuves de ces médecins, et, quoique chaque pension fût de cent livres, cet article de dépenses annuelles, supporté par les membres de la Faculté, était de cent mille livres; on voit donc, dans une seule somme, que la Faculté, qui n'est qu'un corps de métier, a été réduite à l'état de pauvres, leurs chevaux ont été faillés aux dépens de la Faculté. Vous trouveriez dans ces mêmes registres le chapitre des pensions qu'on payait aux veuves de ces médecins, et, quoique chaque pension fût de cent livres, cet article de dépenses annuelles, supporté par les membres de la Faculté, était de cent mille livres; on voit donc, dans une seule somme, que la Faculté, qui n'est qu'un corps de métier, a été réduite à l'état de pauvres, leurs chevaux ont été faillés aux dépens de la Faculté. Vous trouveriez dans ces mêmes registres le chapitre des pensions qu'on payait aux veuves de ces médecins, et, quoique chaque pension fût de cent livres, cet article de dépenses annuelles, supporté par les membres de la Faculté, était de cent mille livres; on voit donc, dans une seule somme, que la Faculté, qui n'est qu'un corps de métier, a été réduite à l'état de pauvres, leurs chevaux ont été faillés aux dépens de la Faculté.

« Vous trouveriez dans ces mêmes registres le chapitre des pensions qu'on payait aux veuves de ces médecins, et, quoique chaque pension fût de cent livres, cet article de dépenses annuelles, supporté par les membres de la Faculté, était de cent mille livres; on voit donc, dans une seule somme, que la Faculté, qui n'est qu'un corps de métier, a été réduite à l'état de pauvres, leurs chevaux ont été faillés aux dépens de la Faculté.

« Vous trouveriez dans ces mêmes registres le chapitre des pensions qu'on payait aux veuves de ces médecins, et, quoique chaque pension fût de cent livres, cet article de dépenses annuelles, supporté par les membres de la Faculté, était de cent mille livres; on voit donc, dans une seule somme, que la Faculté, qui n'est qu'un corps de métier, a été réduite à l'état de pauvres, leurs chevaux ont été faillés aux dépens de la Faculté.

« Vous trouveriez dans ces mêmes registres le chapitre des pensions qu'on payait aux veuves de ces médecins, et, quoique chaque pension fût de cent livres, cet article de dépenses annuelles, supporté par les membres de la Faculté, était de cent mille livres; on voit donc, dans une seule somme, que la Faculté, qui n'est qu'un corps de métier, a été réduite à l'état de pauvres, leurs chevaux ont été faillés aux dépens de la Faculté.

« Vous trouveriez dans ces mêmes registres le chapitre des pensions qu'on payait aux veuves de ces médecins, et, quoique chaque pension fût de cent livres, cet article de dépenses annuelles, supporté par les membres de la Faculté, était de cent mille livres; on voit donc, dans une seule somme, que la Faculté, qui n'est qu'un corps de métier, a été réduite à l'état de pauvres, leurs chevaux ont été faillés aux dépens de la Faculté.

« Vous trouveriez dans ces mêmes registres le chapitre des pensions qu'on payait aux veuves de ces médecins, et, quoique chaque pension fût de cent livres, cet article de dépenses annuelles, supporté par les membres de la Faculté, était de cent mille livres; on voit donc, dans une seule somme, que la Faculté, qui n'est qu'un corps de métier, a été réduite à l'état de pauvres, leurs chevaux ont été faillés aux dépens de la Faculté.

« Vous trouveriez dans ces mêmes registres le chapitre des pensions qu'on payait aux veuves de ces médecins, et, quoique chaque pension fût de cent livres, cet article de dépenses annuelles, supporté par les membres de la Faculté, était de cent mille livres; on voit donc, dans une seule somme, que la Faculté, qui n'est qu'un corps de métier, a été réduite à l'état de pauvres, leurs chevaux ont été faillés aux dépens de la Faculté.

« Vous trouveriez dans ces mêmes registres le chapitre des pensions qu'on payait aux veuves de ces médecins, et, quoique chaque pension fût de cent livres, cet article de dépenses annuelles, supporté par les membres de la Faculté, était de cent mille livres; on voit donc, dans une seule somme, que la Faculté, qui n'est qu'un corps de métier, a été réduite à l'état de pauvres, leurs chevaux ont été faillés aux dépens de la Faculté.

« Vous trouveriez dans ces mêmes registres le chapitre des pensions qu'on payait aux veuves de ces médecins, et, quoique chaque pension fût de cent livres, cet article de dépenses annuelles, supporté par les membres de la Faculté, était de cent mille livres; on voit donc, dans une seule somme, que la Faculté, qui n'est qu'un corps de métier, a été réduite à l'état de pauvres, leurs chevaux ont été faillés aux dépens de la Faculté.

Go journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PREX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,
ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE, { Trois mois... 8 fr. 50 c.
Six mois... 16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE, { Un an... 30 »

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉSENT,
SARDAIGNE, SAVOIE,
TUNISIE, AFRICAINE ET COLONIES.

Trois mois... 9 fr.
Six mois... 17 »
Un an... 33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, { Trois mois... 40 fr.
GÉNÈVE, { Six mois... 80 »
Un an... 160 »

Les lettres et paquets sont adressés au rigoureux refus.

PARIS, LE 23 JUIN 1852.

Séances des Académies.

Une lecture de M. Bérard est toujours une bonne fortune pour un auditeur. L'éminent professeur est venu confirmer aujourd'hui par un nouvel exemple cette proposition, formulée depuis longtemps par tous ceux qui ont eu l'occasion de l'entendre. Nous avons fait connaître, il y a quelques semaines, les faits nouveaux, innombrables, pleins d'intérêt, communiqués à l'Académie par M. Bouley, touchant l'influence des nerfs vagues sur l'absorption stomacale. C'est sur ce remarquable travail que M. Bérard est venu lire un rapport non moins remarquable. Le plus bel éloge que nous en puissions faire, c'est de le mettre tout entier sous les yeux de nos lecteurs ; car pour être complète, la louange serait trop laque. Il est cependant un mérite que nous devons d'autant moins omettre de signaler dans le travail de M. Bérard, que ce n'est pas celui qui brille habituellement le plus parmi les nombreux mérites du savant professeur, c'est celui d'avoir semé dans son rapport quelques remarques critiques dont la sévérité a presque parfois égalé la justesse. En parlant d'un physiologiste trop connu, qui avait cru pouvoir déduire d'un petit nombre d'expériences incomplètes que l'estomac était le siège exclusif de l'absorption des boissons, M. Bérard dit, en relevant cette erreur : un physiologiste très disposé à croire à son infirmité, etc. Je sais bien que, lorsque l'on a, comme le physiologiste en question, découvert le système nerveux et fait condamner un marchand de sangsues pour tentative de corruption, on doit se croire dans une position scientifique inaccessible à toutes les critiques, d'où qu'elles partent ; mais il n'en faut pas moins savoir un peu de gré à ceux qui ne craignent pas de décocher quelques traits à l'adresse de ces personnalités suffisantes et hargneuses qui non-seulement ont une grande foi dans leur infirmité, mais qui ne sont pas très éloignées de croire que dans leurs chétives élucubrations se trouvent tout à la fois l'origine et la fin de toute science.

Pour donner, à l'exemple de M. Bérard (et quel exemple meilleur pourrions-nous suivre !), un gage de l'impartialité de notre louange, lâchons d'y mêler, si est possible, un soupçon de critique.

Nous avons entendu répéter dans l'ancienne académie que qu'il était difficile d'entendre un *plus* fort rapport que celui de M. Bérard. L'éloge est juste ; mais, à notre sens, cet éloge est un blâme. M. Bérard est habitué à sacrifier aux grâces avec tant de succès, qu'il éode quelquefois un peu trop à l'heureux penchant qui l'entraîne vers ces aimables déités, et qu'il fait volontiers pour elles des infidélités aux dépenses plus sévères des sciences et de l'histoire. Obéissant à cette tendance, M. Bérard ne se hâte point d'atteindre le but vers lequel il dirige ; chaque fleur qui se rencontre sur son passage le dévie de sa route et reçoit de lui un hommage, et ce n'est qu'après plusieurs détours, très gracieux il est vrai, qu'il arrive enfin au terme de sa course. Un peu plus de nerf, de concision et d'austérité, nous semblent plus en harmonie avec le véritable caractère de la science. Mais nous ne croyons pas, comme le *physiologiste en question*, à notre infirmité, et nous n'en aurons pas moins de respectueuse affection pour M. Bérard et l'estime pour son talent, lors même qu'il ne prendrait nul souci de notre modeste opinion.

M. Lacaze a eu le double malheur, d'abord de faire une lecture, et ensuite de lire après M. Bérard. L'expression d'intelligente activité qui caractérise la physiologie de M. Lacaze, l'opiniâtreté et le désintéressement scientifique dont il fait preuve depuis dix années, dissimulent naturellement l'audace à l'écouter avec intérêt et attention. Pourquoi faut-il qu'il détonne dès les premiers mots les dispositions les plus favorables ! Comment écouter pendant près de trois quarts d'heure un discours qui commence ainsi :

La communication que je vais avoir l'honneur de faire à l'Académie a deux buts, l'un est de lui donner connaissance au moins de l'esprit des plus importants des travaux sur lesquels puisse appuyer la candidature que j'ai osé solliciter ; l'autre, plus considérable pour la science et pour moi-même, est de la prier de m'accorder son concours pour éclaircir la question de l'eau ; et qui se termine par ces mots :

Si je me suis trompé, il faudra beaucoup moins de temps pour me le démontrer et pour me déterminer à laisser en paix l'eau que je gaspille depuis si longtemps.

Qui pourrait se résoudre à aller chercher les bonnes choses qu'il peut y avoir entre un tel début et une telle fin ? Du reste, le vent est au lyrisme, en le célèbre auteur de la très célèbre toile d'araignée semble vraiment fatigué des prosodies.

M. Betti, de Florence, ancien membre du congrès sanitaire, m'a fait, annoncée à l'Académie qu'il a entendu l'éloge de Hallé, par M. Fr. Dubois, avec d'autant plus de plaisir :

Qu'il a étudié le digne objet dans l'âge le plus cher, celui des études universitaires, et que le sujet si dignement éclairé réveille la reminiscence du printemps de la vie où la gaieté du présent, embellie par l'espoir de l'avenir, cache à nos yeux les épreuves qui entravent le chemin sous une couche de fleurs que nous croyons aussi persistantes et durables que la vie même, etc.

Voilà du lyrisme de la bonne école, ou je ne m'y connais rien. Mais il faut avouer que ce n'est encore rien en comparaison du style de M. Lagémar, de la Creuse ; ceci est du vrai pindarisme. Nous regrettons de ne pouvoir en reproduire qu'un faible échantillon à notre compte-rendu.

L'Académie des sciences ne nous a offert que deux communications sur le crétinisme, et qu'il nous suffit de signaler. — H. de Carabian.

HOPITAL SAINT-LOUIS. — M. CAZENAVE.

Leçons cliniques sur la pellagre.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Nous avons en ce moment dans nos salles un homme atteint de pellagre ; il est âgé de cinquante ans, d'une bonne santé, et d'une constitution assez robuste. Son père et sa mère ont toujours été bien portants.

Il y a une année environ, à la suite d'arrangements de famille et sans qu'aucune nécessité vint l'y contraindre, il a quitté son métier de lamiste pour aller cultiver la terre dans le département du Nord. Au bout de très peu de temps, sans cause connue, il a commencé à éprouver de la faiblesse dans les membres inférieurs ; plus tard, des douleurs vives et lancinantes dans les pieds, et des souffrances dans les tendons. La tête et les organes dévolus à la digestion n'ont ressenti aucune atteinte.

Il est entré le 25 mai dernier à l'hôpital avec une éruption dont l'apparition première remonte à quatre mois. Cette éruption, qui aujourd'hui encore occupe le dos de la main et une portion de la face dorsale des doigts, est caractérisée spécialement par une teinte rouge-brunâtre de la peau ; elle s'accompagne d'une desquamation dont les plaques assez nombreuses sont un peu plus épaisses que celles de l'érythème, et diffèrent entièrement des plaques du psoriasis.

Il existe dans les jambes et les mains des manières, les fonctions intellectuelles paraissent avoir conservé leur intégrité.

Tels sont en quelques mots les antécédents de notre malade ; ces antécédents, rapprochés des généralités dans lesquelles nous allons entrer sur la pellagre, feront ressortir les raisons qu'on peut invoquer en faveur du diagnostic que nous avons porté.

La pellagre, à l'occasion de laquelle ont été agitées dans ces dernières années des questions très importantes, est restée longtemps pour nous une maladie historique ; à une époque peu éloignée encore elle n'avait pas été observée en France.

Elle paraît avoir été connue pour la première fois dans le Milanais vers le milieu du siècle dernier. La première description qui en ait été donnée est due à Frappoli ; elle parut en 1771. Pendant de longues années la pellagre fut regardée comme une maladie endémique dans la haute Italie. L'opinion régnante ne commença à être ébranlée qu'au moment où MM. Marchand et Roussel publièrent des observations qu'ils avaient recueillies, le premier dans le département des Landes, le second dans les hôpitaux de Paris.

Aujourd'hui les annales de la science contiennent un assez grand nombre d'observations du même genre. Parmi les plus intéressantes, nous devons citer celles que M. Cazzala a publiées dans un mémoire qui a pour objet de prouver les propriétés curatives des eaux de Chaux-de-Fonds ; elles sont dues à un praticien modeste. Le docteur Verdon, dont le nom sera certainement demeuré dans l'oubli, si M. Cazzala n'avait pas cru devoir mettre à profit les fruits de la longue expérience de son confrère et de son devancier.

Les premières remarques du docteur Verdon datent de 1817 ; il a vu un grand nombre de malades atteints de pellagre. La description générale qu'il a donnée réunit tous les caractères de l'affection, à part la couleur brun-chocolat de la face dorsale de la main. L'omission est facile à comprendre de la part d'un médecin qui devait être naturellement porté à ne voir dans l'érythème avec desquamation, dont nous avons déjà parlé, qu'une sorte de psoriasis.

La première année de la maladie était marquée par la manifestation de l'affection cutanée et quelquefois par un peu de diarrhée. Cette affection s'éclaircissait pour réparaître dans le cours de la seconde année avec une gravité nouvelle ; il s'y joignait un dérangement complet des fonctions digestives, de la parole d'arrêt et des diarrhées abondantes. Après la saison d'été survenait une rémission, à laquelle devait bientôt succéder une aggravation nouvelle.

Dans la troisième ou la quatrième année se déclaraient des symptômes très graves du côté du système nerveux, des picotements et de la paralysie, des troubles cérébraux, et les signes de la folie pellagreuse. Plusieurs malades avaient de la tendance au suicide. Un homme auquel on avait empêché cinq fois de se donner la mort alla se noyer dans un petit ruisseau.

Il est curieux de voir combien la description dont nous venons d'esquisser les principaux traits se rapproche des descriptions que nous ont transmises les médecins italiens, et particulièrement de celle que nous devons au docteur Stambro.

Faisons remarquer, en passant, qu'on ne trouve pas parmi les observations de pellagre prises en France, d'observations que M. Villemin a rassemblées dans un mémoire, de faits aussi complets que ceux qui ont été recueillis en vue de montrer les effets thérapeutiques des eaux de Labassère.

La pellagre, d'après ce qui vient d'être dit, est donc une maladie caractérisée par une éruption érythémateuse à laquelle succèdent tout à la fois des désordres du côté des voies digestives et des centres nerveux. Que cette succession se produise d'une manière régulière, et marque en quelque sorte des phases fatales, qu'il y ait au contraire une marche irrégulière, rémittente ou continue, comme le veut Baldrini ; il n'en reste pas moins acquis que la pellagre constitue une maladie chronique embrassant les trois ordres de symptômes dont nous avons parlé.

La pellagre a été envisagée comme une maladie spéciale. M. Siedel, dont les études ont eu pour théâtre les hôpitaux de Milan, a rejeté cette manière de voir.

Une opinion plus vraisemblable est celle qui considère la pellagre comme une cachexie endémique analogue au crétinisme. On l'a attribuée à des causes très diverses, aux influences atmosphériques, au mode d'alimentation, à l'usage du maïs. Les Italiens lui donnent le nom de mal de misère, et comme dans les parties pauvres de la haute Italie, le maïs forme la base de la nourriture des populations, on comprend aisément comment à pu se répandre et s'accroître l'idée, d'ailleurs facile à réifier, que la pellagre a pour cause spéciale l'usage du maïs.

Nous sommes disposés à penser qu'en réalité cette affection se développe sous l'influence de toutes les circonstances qui sont de nature à débilitier l'économie. Aussi ce n'est pas sans raison qu'on a signalé les chagrins profonds et les émotions morales vives qui n'agissent pas à d'autre titre.

Une cause à laquelle tous les auteurs ont attaché une importance énorme est l'insolation. Nous n'avons eu jusqu'à présent l'occasion d'observer que trois cas de pellagre nostras. Dans aucun de ces cas, de même que dans celui que nous avons actuellement sous les yeux, l'insolation n'a joué un rôle bien évident.

La pellagre n'est pas contagieuse, mais elle est transmissible par voie d'hérédité. La variété qu'on observe en France, au dire de la plupart des auteurs, se réduirait à une légère éruption sur le dos de la main et à quelques accidents diarrhéiques. Ces seuls caractères ne sauraient nous suffire ; nous pensons, avec M. Siedel, que l'éruption doit avoir le caractère pathogénomique qui s'est jusqu'à présent montré dans les cas soumis à notre observation ; nous voulons parler de la couleur brun-chocolat. Cette couleur est très appréciable chez notre malade ; elle conserve encore en ce moment l'intégrité des fonctions digestives, mais qui offre en retour des troubles manifestes du côté du système nerveux.



CIVILS ET MILITAIRES.

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

Pensez-vous que ces deux rapports ne soient pas la principale base sur laquelle se s'appuyer l'administration pour supprimer une industrie meurtrière, suppression dont profitera amplement une autre industrie rivale, mais innocente pour la santé publique? Non, vous ne le pensez pas. Et cependant, «est-il venu à la pensée de personne qu'il y ait de la déloyauté à M. Leclaire de profiter d'une découverte utile, ou à vous d'avoir contribué au succès d'une entreprise industrielle intimement liée au progrès de l'hygiène publique?

Faites 40 pilules.
 2° Les pilules nerveuses de Krause, dont la formule
 trouve dans le formulaire de Radius imprimé en 1826
 Leipzig. Ces pilules sont composées de :

Cessex doit avec moi et avec tous les hommes pratiques de demander à l'humanité plus qu'elle ne peut donner, et prenons pour base de nos institutions hygiéniques, médicales ou autres, non l'humanité, telle que pourrait la concevoir un cerveau de stoïcien, mais telle qu'elle se montre réellement aux yeux d'un observateur froid, attentif et intelligent.

Je ne vous pas dire par là que les institutions qui nous régissent, sous le rapport médical, soient tout ce qu'il y a de mieux dans le meilleur des mondes possibles; je ne prétends même pas que dans l'espèce le décret du 3 mai soit encore une perfection; mais ce que je crois, et ce que je répète pour la troisième fois, c'est que ce décret réalise une importante amélioration en établissant une immense barrière entre les travaux sans valeur et les travaux sérieux et utiles; et ce que je prétends surtout, c'est que l'Académie s'est empressée de respecter l'esprit de ce décret; ce qu'elle n'a point fait en suivant la voie que vous et vos honorables collègues, parmi lesquels je compte quelques amis, lui avez indiquée. Si vous n'aviez pas craint la spéculation de la part de M. Bland, vous auriez évidemment inséré au Bulletin sa formule, modifiée ou non. Vous avez donc mis une question de personnes à la place d'une question de principes, et c'est là un tort grave que je me suis permis de vous reprocher; comme je ne manquerais jamais de le faire, sans croire pour cela ni vous attaquer vivement, ni même manquer aux devoirs qu'une amitié dont je m'honore m'impose envers vous et envers quelques-uns de vos honorables collègues.

Veuillez agréer, etc. H. DE CASTELNAU.

HOPITAL COCHIN. — M. MANSOUEUX.

Leçons cliniques sur les affections cancéreuses.

(Suite. — Voir les nos 14, 26 février; 6, 16, 27 mars; 10, 27 avril; 6, 25 mai et 8 juin.)

OZIÈME LEÇON. — Du squirrhe.

Le mot de squirrhe est dérivé du mot grec *σκιρρο*, qui signifie écouler ou fragner de marbre. Il fut d'abord employé par Galien pour désigner toute espèce de tumeur dure et indolente. Cette acception vague lui a même été conservée jusqu'au commencement de ce siècle. Mais, depuis les travaux modernes sur la texture intime des tissus morbides, on a restitué à sa signification, et maintenant le nom de squirrhe est exclusivement réservé au cancer dur.

Anatomie pathologique. — Lorsqu'on divise une tumeur squirrheuse, on est tout d'abord frappé de la fermeté de son tissu; celui-ci crie sous le scalpel comme les cartilages, les tendons. Les surfaces de sa division présentent un aspect opalin; leur teinte est d'un gris perlé ou d'un blanc blanchâtre; on peut, en les comprimant avec force, en faire suinter un liquide transparent et visqueux analogue au verjus et par conséquent bien différent du suc lactescet de l'encéphaloïde.

La tumeur solide de la tumeur est rarement homogène; on y voit presque toujours des bandes blanchâtres d'apparence fibreuse et dont la disposition est extrêmement variée. Quand ces bandes fibreuses s'étendent au loin, jusque dans les parties saines, en formant des prolongements analogues aux racines d'un arbre, le squirrhe est dit *rameux*. Quand elles forment des rayons réguliers semblables à ceux que l'on observe dans le nœud, on l'appelle *grappe* ou *naïf*. Quand, enfin, par leur entrecroisement elles circonscrivent des nodules réguliers, comme dans les ruches d'abeilles, on lui donne le nom de squirrhe alvéolaire.

Toutes ces variétés sont fort communes; il est rare que, pendant le cours d'une année, nous n'ayons pas l'occasion de les observer sous formes diverses, surtout dans la glande mammaire; vous en avez vu récemment encore plusieurs exemples dans nos salles; en examinant ces tumeurs après leur extirpation, vous avez pu remarquer qu'elles présentaient deux formes principales: la forme circonscrite et la forme diffuse.

Le squirrhe à forme circonscrite diffère essentiellement de l'encéphaloïde en ce qu'on ne le voit jamais enveloppé d'un kyste.

Le plus souvent, les tumeurs qu'il constitue présentent un point central très dur; puis, à mesure qu'on s'éloigne de ce centre, on voit le tissu morbide se fondre insensiblement avec les parties fibreuses de l'organe fibreux qu'il envahit, on parvient à reconnaître une ligne de démarcation précise entre les tissus dégénérés et les tissus sains. Souvent de ce noyau central s'irradient plusieurs bandes fibreuses qui s'étendent au loin comme des rayons et qui disparaissent dans le tissu cellulaire de l'organe en se confondant avec lui.

Bien différentes des masses encéphaloïdes, que nous avons vues presque toujours régulières et arrondies, les tumeurs squirrheuses ont une surface bosselée; elles acquièrent rarement un grand volume et sont même leur présence détermine dans l'organe qu'elles envahissent une véritable atrophie d'une sorte de reconnaissance; il en résulte que par le fait de l'envahissement du squirrhe, les organes ont en général diminué de volume. La cause de ce phénomène singulier tient à la substitution de l'élément fibro-plastique au nodulaire à l'élément fibreux ou cellulaire qui constitue la trame organique des tissus sains; on sait, en effet, que ce tissu indolent jouit d'une puissance de rétractilité des plus remarquables.

Les tumeurs squirrheuses peuvent encore affecter une forme singulière; on leur a vu se développer au-dessous des téguments et envahir les tissus profonds, on les voit, con-

vertes d'abord d'une peau mince et luisante, s'élever en forme de polype et se pédiculer. En coupant ces tumeurs, on trouve que la peau se forme plus une couche distincte, et qu'elle a subi la transformation squirrheuse dans toute son épaisseur; son tissu, parcouru par des vaisseaux veineux extrêmement fins, présente une couleur rouge qui pourrait le faire confondre avec certaines tumeurs érectiles.

Examiné au microscope, le squirrhe, ainsi que toutes les variétés de cancer, présente un élément spécifique constitué par les cellules et les noyaux que nous avons déjà décrits à l'occasion du cancer en général. Ces deux éléments transparaissent que la pression fait sauter de la tumeur, qu'on les trouve en plus grand nombre; mais ils existent aussi isolés, mêlés aux éléments fibro-plastiques dont est formée la trame fibreuse. Cette trame, infiniment plus dense et serrée que dans l'encéphaloïde, se compose de fibres nacrées d'une densité extrême, qui tantôt constituent une masse inextensible et feutrée; d'autres fois, au contraire, se disposent en lames, en faisceaux ou en rayons plus ou moins réguliers.

La seule différence que présentent ces prolongements fibreux du squirrhe avec les fibres ordinaires consiste en ce que ce dernier est exclusivement formé de fibres simples; tandis que, dans le squirrhe, cet élément se trouve toujours entremêlé de globules ou de noyaux spécifiques du cancer.

Vaisseaux sanguins. — Le squirrhe n'est pas seulement un cancer dur et fibreux, il est aussi remarquable par son peu de vascularité. Beaucoup d'observateurs distingués ont fait de vains efforts pour y trouver des artères et des veines; cependant les travaux plus récents de Malpighi et de M. Cruveilhier ont démontré que ces tumeurs, quoiqu'elles contiennent un réseau vasculaire d'une finesse extrême, sont toujours dépourvues de la vascularité de l'encéphaloïde. Le squirrhe est essentiellement différent de l'encéphaloïde.

On reconnaît aux productions squirrheuses trois périodes: celles de crudité, de ramollissement et d'ulcération.

La première, qui persiste souvent un temps considérable, plusieurs années, par exemple, est caractérisée par la dureté et la ténacité du tissu morbide.

La seconde, ou période de ramollissement, survient ordinairement fort tard; on voit alors apparaître dans la profondeur de la masse des alvéoles d'abord à peine perceptibles, puis de plus en plus, qui sont remplies d'une substance gélatineuse ou sirupeuse, quelquefois transparente, le plus souvent jaunâtre ou tachée de sang. Dans quelques circonstances, la tumeur rappelle assez exactement l'aspect d'une grenade.

La troisième, ou période d'ulcération, survient souvent sans ramollissement préalable, ou du moins ce ramollissement n'a lieu qu'après que le vieillissement, comme dans l'encéphaloïde, se borne à l'ulcération.

Siège. — Tandis que le cancer encéphaloïde se développe indifféremment dans tous les tissus, le squirrhe ne se rencontre jamais, au moins primitivement, que dans les organes abondamment pourvus de tissu cellulo-fibreux; il a pour siège de prédilection les glandes mammaires, salivaires, lacrymales, l'utérus, le testicule, la peau et les membranes muqueuses.

Causes. — Les causes du squirrhe sont celles du cancer en général; cependant il n'apparaît guère que dans l'âge adulte et surtout chez le vieillard; il n'est pas héréditaire; l'encéphaloïde, il paraît succéder à des violences extérieures et à un travail inflammatoire passé à l'état chronique.

Symptômes. — Les premiers symptômes de la dégénérescence squirrheuse sont tellement obscurs qu'ils passent le plus souvent inaperçus; lors même que la maladie occupe un organe superficiel, on n'en reconnaît l'existence que lorsqu'elle a déjà pris un certain développement. Le tissu de l'organe affecté paraît d'abord plus dense et plus ferme qu'à l'état normal; mais cette densité se perd peu à peu, et il suffit d'une pression légère pour révéler au doigt la gravité de l'affection; d'autant plus qu'elle ne s'accompagne ordinairement d'aucune souffrance, qu'elle n'apporte même aucune gêne dans l'exercice des fonctions. Au bout d'un temps plus ou moins long, cette induration vague et diffuse se prononce davantage en quelques points, et donne lieu alors à une tumeur bosselée, irrégulière; le tissu cellulaire sous-cutané perd sa souplesse; le peau devient adhérente, se plisse et se raccourcit; plus tard elle recule et se fente; les parties superficielles prennent un développement anormal et deviennent saillantes. A cette époque, les ganglions lymphatiques voisins s'engorgent et s'indurent; ils se relèvent souvent à la tumeur principale par des prolongements fibreux faciles à reconnaître à leur résistance exceptionnelle à travers les téguments. Plus tard, la peau, dans les points où elle est adhérente, se fendille et s'ulcère; ces d'abord une fissure étroite qui laisse suinter une sérosité fétide; mais bientôt l'ulcération progresse, les parties profondes, son fond se creuse, et sa surface grisâtre se recouvre de croûtes épaisses qui, soulevées par un pus ichoreux, se détachent pour se reproduire plusieurs fois encore. Ces croûtes elles-mêmes finissent par disparaître; et l'ulcère reste à découvert. Chez les sujets très avancés en âge, on voit de ces ulcères squirrheux persister plusieurs années sans produire d'accidents graves; mais le plus souvent le mal progresse d'une manière continue; l'ulcération s'aggrave, la tumeur devient adhérente aux parties profondes, la dégénérescence envahit les ganglions et la diathèse cancéreuse se manifeste. Pendant son évolution, le squirrhe détermine quelquefois peu de douleurs; d'autres fois, au contraire, il est accompagné de douleurs lancinantes qui se reproduisent surtout le soir et pendant la nuit, et laissent à peine au malade quelques heures de repos.

Diagnostic. — Dans la première période de leur développement, alors que la peau reste encore intacte, que les ganglions lymphatiques ne participent point à la dégénérescence, et que les douleurs lancinantes ne se sont point encore manifestées, les tumeurs squirrheuses peuvent en imposer

pour de simples engorgements chroniques, pour des tumeurs fibreuses, des tumeurs fibro-plastiques, etc. Cependant, si l'on considère les tumeurs fibreuses, on voit que les accidents qu'elles déterminent, joints à la dureté que l'on trouve à leur siège et à l'âge des malades, suffiront pour éclairer le chirurgien.

Par le seul fait de leur évolution, le diagnostic devient de plus en plus facile.

Prognostic. — Le squirrhe, quoique aussi incurable que l'encéphaloïde, offre cependant une gravité bien différente; cela tient à sa marche lente et chronique. Tandis, en effet, que quelques mois au plus suffisent au cancer vasculaire pour stationner pendant de longues années, ou du moins à arriver qu'au bout d'un temps fort long à déterminer la cachexie. Les hémorrhagies graves, les suppurations abondantes, les douleurs excessives qui forment le cortège de l'encéphaloïde ne s'observent point dans le squirrhe. D'une autre part, cette variété du cancer atteint ordinairement les individus avancés en âge; aussi n'est-il pas rare de voir des individus atteints de squirrhe depuis plusieurs années, et qui succombent à des maladies de toute autre nature.

Traitement. — Dans le traitement de cette affection si douteuse, le chirurgien doit avoir toujours présent à l'esprit l'opinion de M. Cruveilhier, qui a dit: «Le cancer est incurable».

1° Que les malades qui en sont atteints n'ont ordinairement, par le fait de leur âge avancé, qu'un petit nombre d'années à vivre;

2° Que la récidive après l'opération est presque toujours plus rapide dans sa marche que la maladie première. Frappé de ces considérations, il est un assez grand nombre de praticiens qui rejettent toute intervention de la chirurgie dans cette affection. Nous avons déjà dit que cette était une opinion erronée. (Voir le *Traitement du cancer en général*.) Nous ajouterons toutefois qu'il importe, avant de se décider à une opération, de bien peser les chances de guérison ou de souffrance qu'elle peut présenter, et de les comparer à celles qu'elle offre le mal abandonné à lui-même ou traité seulement par les palliatifs.

Plus souvent que pour l'encéphaloïde il conviendrait de s'abstenir; mais fréquemment aussi l'opération sera indiquée. Plusieurs fois quand le squirrhe a peu pris l'habitude de progresser qu'il avance lentement, qu'il n'est point la cause d'aucun accident grave, qu'il n'existe chez des malades âgés, nous nous avons vu conseiller l'abstention et prescrire de simples calmants ou des palliatifs; mais, au contraire le malade peut encore par son âge espérer de longues années d'existence, quand le squirrhe progresse avec une certaine rapidité, et que sa position superficielle permet de le détruire sans compromettre des organes importants, nous nous lions d'opérer.

Relativement au choix des méthodes opératoires, nous ajouterons peu de chose aux considérations que nous avons présentées à l'occasion du cancer en général. Nous ajouterons cependant qu'en raison des prolongements ramifiés du squirrhe au milieu des tissus sains, il est plus nécessaire encore que dans l'encéphaloïde de détruire largement les parties qui en sont le siège.

Beaucoup de chirurgiens, ayant égard principalement à la dureté du squirrhe, ont prescrit l'usage du caustique dans le traitement de cette forme de cancer, et s'en flattent à l'instrument tranchant. Notre expérience, dit M. Maisonneuve, nous a démontré que le squirrhe n'était pas aussi réfractaire aux caustiques qu'on aurait pu le croire, et que nous avons encore dans nos salles plusieurs malades chez lesquels nous avons vu des squirrhes volumineux détruits en six ou deux séances par les caustiques, dont nous nous servons habituellement, et principalement par nos pâtes amiantées. Ces pâtes, en effet, ont une action spéciale sur le tissu fibreux qu'elles détruisent; elles agissent avec une grande facilité; ce qui, dans le cancer squirrheux en particulier, leur donne une supériorité notable sur les préparations astringentes ou arsenicales.

Dr Alexis FAVROT.

MALADIES DES YEUX. — M. TAUBON.

Considérations nouvelles sur la myopie et la presbytie.

L'œil humain est doté d'un haut degré, on le sait, de la faculté de s'adapter aux distances, c'est-à-dire qu'il peut, d'un instant à l'autre, changer sa puissance réfrangible de manière à ce que le foyer des rayons lumineux tombe toujours directement sur la rétine. Cette condition est en effet indispensable pour la netteté de l'image perçue.

La faculté d'adaptation de l'œil aux distances est plus ou moins développée selon les personnes; mais cette inégalité dans l'étendue de la vision est la moins originale et la plus commune, car elle résulte du développement fonctionnel de tel ou tel ordre de muscles par le fait même de l'exercice auquel ils ont été soumis.

Cette sur-activité devenue organique, c'est-à-dire héréditaire, amène ainsi ces deux états différents de la vision connus sous les noms de myopie et de presbytie.

Mais la myopie et la presbytie ne sont pas seulement des lésions fonctionnelles différentes; ce sont deux états tout à fait opposés.

Il résulte de là que, dans les circonstances ordinaires de la vie, la myopie ne saurait se transformer en presbytie, pas plus que la presbytie en myopie.

Toute assertion contraire, laquelle crédit qu'elle ait obtenu auprès de personnes haut placées dans la science, est complètement erronée.

Nous croyons que la myopie et la presbytie sont toutes deux d'origine musculaire dans l'immense majorité des cas; les premières données une fois présentes à l'esprit, cherchons leur application.

On sait que la myopie peut être produite artificiellement

sur des yeux d'un port ordinaire par l'usage graduel et prolongé des verres convexes.

On sait que la presbytie peut également survenir, et surtout s'aggraver par l'usage intensif et irrégulier des verres convexes.

On sait enfin que, contrairement à l'assertion théorique des auteurs, la myopie ne s'améliore pas par les seuls progrès de l'âge, et, à plus forte raison, ne se transforme point en presbytie.

Ces trois points fondamentaux forment le trépied sur lequel repose tout notre nouveau système.

Si l'exercice inégal des muscles de l'œil agit dans la myopie par excès, dans la presbytie par insuffisance;

Si, d'autre part, nous avons le moyen de protéger à volonté l'exercice de tels ou tels muscles.

Ne tenons-nous pas entre nos mains le véritable moyen de guérison de l'un et de l'autre vice fonctionnel de l'œil?

§ 1^{re}. Traitement de la myopie.

La première cause par l'exercice vicieux des fonctions de l'œil, lorsqu'elle n'est point arrivée à un degré trop avancé, est susceptible de guérir d'une manière complète ou d'être au moins grandement améliorée.

Je ne connais que deux manières de procéder à l'amélioration successive de l'état fonctionnel de la vue chez les myopes :

La première consiste à exercer leurs yeux à l'aide de verres concaves que l'on change de temps en temps, en prenant des verres de plus en plus faibles ;

La seconde, à exercer également leur vue, mais à l'aide, non des objets que l'on éloigne tous les jours de plus en plus, mais des mêmes principes, j'ai préféré la première, à laquelle je reconnais comme avantages d'être d'une exécution plus facile, d'une application plus continue, d'une graduation plus régulière, enfin d'une puissance plus énergique.

C'est une juste raison que l'on a donné aux myopes le conseil de faire usage de verres concaves toutes les fois que la myopie est assez prononcée ; et c'est par conséquent tout à fait à tort que, dans ces derniers temps, on a émis l'opinion qu'il fallait, autant que possible, s'abstenir de ces mêmes verres concaves dans la myopie pour ne pas aggraver l'état fonctionnel de l'œil, et même dans le but de l'améliorer.

En effet, les myopes n'exercent, à l'aide de l'œil, leurs yeux sur les objets qui sont dans la sphère de leur activité visuelle, le foyer de la rétine ne saurait être adapté à la perception des objets trop éloignés, et c'est par conséquent tout à fait à tort que l'on a dit que l'œil n'a pas conscience.

En est-il plus de même quand une image, même diffuse, tombe sur la rétine ; il y a aussitôt effort instinctif d'adaptation de l'œil aux distances. C'est cet effort instinctif qu'il faut sans cesse provoquer, soutenir, fortifier.

Pour cela, si l'usage des verres concaves est précieux, ce n'est pas très certainement qu'il n'y a été compris jusqu'à présent.

Les verres concaves sont employés aujourd'hui comme moyen palliatif de la myopie, qu'ils aggravent même trop souvent, au lieu d'avoir été mis en usage comme moyen curatif.

Il suffisait, pour cela, de faire précisément le contraire de ce qui a été fait.

Les myopes ont une tendance à prendre des n^{os} de lunettes de plus en plus forts ;

Il fallait leur en faire porter de plus en plus faibles.

Une gymnastique intelligente des yeux eût fait le reste, si l'on avait su la pousser aussi loin que possible.

Mais, pour guérir complètement la myopie, il ne suffit pas, d'après notre méthode, de l'emploi des verres concaves ; il faut encore le plus faible, au n^o 60, il faut, pour rendre le succès aussi satisfaisant que possible, faire porter, des verres biconcaves, en commençant par le n^o 80, puis bientôt le n^o 72 et un peu plus tard le n^o 60.

Après un exercice suffisant, mais suffisamment coupé par des temps de repos, les myopes ne sont pas encore devenus presbytes, mais ils ne sont plus myopes. Ils ont recouvré cette portée de vue intermédiaire à la myopie et à la presbytie, ce que l'on appelle vue ordinaire : bonne vue.

Il nous reste dire qu'il n'est pas toujours nécessaire, tant s'en faut, de pousser aussi loin cette gymnastique, qui ne serait que dans quelques cas très inconvénients pour l'œil lui-même.

Une personne, qui faisait habituellement usage d'un verre n^o 8 ou 10 biconcave et dont on améliorait la vue de manière qu'elle se serve volontiers du n^o 20, par exemple, pour regarder les objets éloignés, est déjà dans des conditions bien meilleures, car elle peut, et elle le doit, se passer parfaitement de béciles pour lire et écrire.

§ 2^{de}. Traitement de la presbytie.

On peut améliorer sensiblement la presbytie avancée, guérir la presbytie commençante, prévenir la presbytie qui s'est point encore développée, et cela par un moyen très simple et d'une action certaine : ce moyen, auquel aucun ophthalmologiste n'avait songé, est cependant celui qui a été dit se présenter le premier à l'esprit de tout le monde.

Il consiste à faire usage de verres biconcaves pendant quelque temps, de manière à provoquer le développement d'un certain degré de myopie.

Vous comprendrez, je suppose, à devenir presbyte, comme cela a lieu ordinairement, vers l'âge de quarante ans, lorsqu'on a été ou jusque-là une vue normale ordinaire ; au lieu de choisir des lunettes biconcaves, n^o 48, par exemple, qui amélioreraient sensiblement la vision, mais en entretenant la presbytie, prenez des verres biconcaves n^o 60 et essayez de regarder les objets éloignés.

D'abord, brouillés, confus, ces objets finiront après quelques exercices par se dessiner d'une manière beaucoup plus nette et plus tranchée. Continuez encore plusieurs jours, en

laissant reposer les yeux de temps en temps pour faire disparaître le sentiment de tiraillement et de fatigue que l'on éprouve dans les orbites, et bientôt vous pourrez sans difficulté sérieuse changer le n^o 60 contre le n^o 30 avec lequel vous répérez les mêmes manœuvres.

Plus tard encore, vous arriverez à prendre des verres du n^o 20 ou 18, et vous vous arrêterez-là pendant un certain temps : dix, douze, quinze jours, par exemple.

Selon les cas particuliers, il peut être indiqué d'aller plus loin encore et de provoquer une accommodation moins limitée de l'œil à l'aide de verres du n^o 16, 15, 14, 13 ou même 12.

A un instant donné, c'est-à-dire après un mois, six semaines, il est facile de reconnaître les changements survenus dans l'état fonctionnel des yeux. La personne déjà presbyte peut lire à l'aide du n^o 20 à la distance de huit ou dix pouces sans effort, sans fatigue, et avec cette précision de la vue qui existe bien plus chez les myopes que chez les presbytes.

En effet, sauf son infirmité, le myope (je parle d'un cas ordinaire) a une bonne vue en ce sens que les objets sont perçus dans tous leurs détails et avec leurs caractères réels ; rien ne lui échappe : il a une vue *minutieuse*, comme on pourrait l'appeler. En est-il de même du presbyte ? Nullement.

Il semble que les rayons lumineux qui arrivent sur sa rétine soient plus rares.

Il semble que non nombre de ces rayons, presque parallèles entre eux, puisqu'ils viennent d'objets éloignés, soient perdus pour la vision par une insuffisance de réfraction propre à les réunir au foyer.

Ainsi le presbyte voit-il les lettres moins nettes qu'elles ne sont réellement, de même qu'il lui échappe également beaucoup de petits détails dans les objets qu'il regarde.

Mais, va-t-on nous dire, vous ne faites ici qu'une substitution d'infirmité. Est-ce en guérir, en réalité, moi presbyte, que de me rendre myope ?

La question, même posée en ces termes, mériterait encore d'être agitée, d'être discutée ; mais ce n'est point ainsi que nous la comprenons.

Telle personne est presbyte ; elle va le devenir de plus en plus avec les progrès de l'âge ; elle est désormais condamnée à perpétuité à l'usage des lunettes.

Convenablement traitée par les moyens gymnastiques sus-indiqués, cette personne aura des yeux propres à la vision ordinaire, c'est-à-dire analogue à celle d'une personne qui n'a recours à l'usage de verres biconcaves n^o 20 que dans des circonstances exceptionnelles et pour distinguer plus nettement les objets éloignés. Est-ce donc là avoir une mauvaise vue ?

Ces verres biconcaves n^o 20, et qui correspondront désormais au nouveau degré d'adaptation de l'œil aux distances, ne serviront que de temps en temps et pour fixer en quelque sorte d'une manière irrévocable cet état artificiel de la vue.

Il y a plus, et cela résulte précisément de l'ensemble des idées qui précèdent, la vue qui doit être la plus utile, si non la plus brillante, est par conséquent celle qui s'accommoder le plus bien du secours de verres concaves n^o 20 pour les distances éloignées, car elle suffit aux besoins les plus ordinaires de la vie, tout en nous mettant à l'abri de la presbytie.

Ces recherches nouvelles, pleines d'intérêt, comme on le voit, demandent des développements plus complets que l'espérer même plus tard. Qu'il me suffise seulement de signaler ici deux points importants qui se rattachent au même sujet.

Il faut, avant de procéder au traitement de la myopie ou de la presbytie, s'assurer très positivement de l'état fonctionnel des deux yeux, qui ont très souvent une portée inégale, de manière à traiter chacun d'eux avec des verres de force différente, si cette inégalité visuelle est constatée.

Il est nécessaire, ensuite, de déguiser la myopie et la presbytie des autres affections pathologiques, car la myopie et la presbytie, que l'on peut appeler *concomitantes*, exigent des soins particuliers sur lesquels nous n'avons point à insister maintenant.

Ces recherches nouvelles auxquelles nous avons été conduit par l'étude et la réflexion, et qui sont complètement ignorées des hommes de l'art, constituent peut-être tout le secret de certaines empiriques qui parcourent nos campagnes en s'annonçant comme des sages sages de la myopie et de la presbytie au moyen de béciles.

DE L'ENGORGEMENT MIASMATIQUE DE LA RATE

comme cause des accès de fièvre intermittente.

A. M. le Rédacteur en chef de la Gazette des Hôpitaux.

Monsieur et très honoré confrère,

Il a paru dans la Gazette des Hôpitaux du 12 juin 1852 l'exposé d'une observation de M. Champouillon, médecin au Val-de-Grâce, concernant un cas de fièvre intermittente attribuée à une congestion sur l'hypochondre gauche. L'auteur de l'exposé le fait précéder de ces mots :

« Dans un mémoire qu'il a publié en 1833, M. Piory, » reprenant l'opinion déjà émise de M. Andouard sur le siège » et la cause de la fièvre intermittente, attribue l'accès pé- » riodique à l'hypertrophie, à la congestion de la rate. D'an- » tres médecins ont assimilé cet organe à un petit marteau » portatif dont les émanations, rayonnant au dedans de l'é- » conomie, renouvellent l'empoisonnement à heure fixe. Ces » divers points de vue ont été réfutés depuis longtemps, et il » n'en reste plus aujourd'hui que la formule plus ou moins » ingénieuse. »

Qu'il me soit permis, monsieur, si vous voulez bien me faire l'honneur de m'accorder une place dans vos colonnes, de rappeler d'abord à l'auteur de l'article en question que je suis le seul médecin qui aie considéré la rate, de même que tout l'appareil spléno-hépatique, comme pouvant devenir un réceptacle de la matière miasmatique, où cette matière peut

continuer son mouvement de fermentation et d'où elle peut ensuite s'échapper pour aller opérer dans le reste de l'économie comme l'impression morbide générale, qui devient la cause déterminante et principale des accès de fièvre paludéenne ; qu'en outre je suis le seul médecin qui ait attribué la périodicité de ces accès, qui se manifestent ordinairement pendant le jour, surtout aux alternatives périodiques quotidiennes de dégorgeement et d'engorgement de l'organe splénique engorgé, telles que je les ai observées en Algérie. Ainsi, c'est de moi, bien de moi qu'il s'agit dans la seconde proposition critique de notre confrère, et c'est de ma théorie qu'il affirme qu'elle a été réfutée depuis longtemps et qu'il n'en reste plus aujourd'hui que la formule.

Lorsque l'on a, comme moi, employé bien des veilles à l'édification d'une doctrine qui ne manque pas d'une certaine vraisemblance et qui, pour le moins, satisfait mieux l'esprit que tout ce qui a été écrit sur le même sujet, on y tient et l'on a le droit de réagir contre un trait de plume qui, sans raison bonne ou mauvaise et même sans à propos bien évident, vient vous rayer du nombre des vivants. Le procédé est tranchant, mais il n'a pas cours dans la science. C'est pourquoi, monsieur le Rédacteur, veuillez me permettre maintenant de rétorquer l'assertion de notre confrère.

Je ne connais qu'une objection qui ait été adressée, je ne dis pas à ma théorie, mais à la manière dont j'avais émis certains faits sur lesquels j'avais en partie appuyé lorsque je la fis connaître. Cette objection appartient à M. Piory ; elle se trouve dans son rapport à l'Académie de médecine du 2 mai 1846, rapport sur lequel je reviendrai. Or, M. Champouillon ne peut ignorer l'existence d'un travail postérieur à ce rapport et écrit en cet annuaire la portée, inutile : *Mémoire statistique et théorique sur les alternatives quotidiennes d'augmentation et de diminution du volume des rates engorgées pendant les fièvres intermittentes*. Ce mémoire fut publié par moi dans la Gazette médicale du 30 juin 1849, et, si j'ai honneur mémoire, fut envoyé de ma part en extrait à M. Champouillon.

Existe-t-il, après cela, quelque réfutation de ma théorie ? Je n'en connais pas. S'il en existe, il est clair que notre confrère eût dû appuyer sur elle son assertion. S'il n'en existe pas, et si pourtant l'auteur de l'article est convaincu de la fausseté de mes idées, comme il paraît l'être, il est clair encore qu'il aurait dû les répéter lui-même. J'aurais été clarié ou de partager ses convictions, ou de les combattre.

Oh ! certes, je ne prétends pas que les faits que j'ai évoqués pour l'édification de ma théorie soient suffisants pour l'asseoir le plus clairement possible dans la science ; mais ce que je conteste, c'est qu'elle soit réfutée. Une réfutation, quand elle veut rester maîtresse du terrain, doit, d'une manière absolue, renverser les faits sur lesquels s'appuie la doctrine attaquée. Or, voyons, à propos de la même, où en est la question.

Ce fut le 10 mars 1846 que je lus devant l'Académie de médecine l'exposé de ma théorie. L'Académie jugea à propos, elle en avait le droit, d'en donner le rapport à faire à M. Piory, qui soutenait depuis longtemps une théorie tout opposée. Dans son rapport, M. Piory combattit les idées nouvelles en niant la réalité des faits que j'avais avancés relativement aux alternatives néphrétiques d'engorgement et de dégorgeement des rates engorgées que j'avais observées en Algérie. Il foudroya sa négation non pas sur des faits contradictoires aux miens, comme cela se pratique quand on veut nier, mais sur ce que j'avais, disait-il, mal mesuré les rates, alors que cependant certains passages de mon mémoire (1), ou quelques renseignements qu'il eût pu me demander, eussent pu lui démontrer que la méthode insuffisante de mensuration que j'avais suivie pour certains cas n'était pas celle que j'avais ordinairement suivie. Que fis-je alors ? Je renouvai la première statistique relative aux alternatives quotidiennes d'augmentation et de diminution du volume des rates engorgées, et je m'en livrai, pendant une année entière, à de nouvelles observations sur ce sujet, en me basant, pour tous les cas, sur les principes de mensuration posés par M. Piory lui-même. Or, voici quels furent les résultats statistiques de mes nouvelles observations, que je fis connaître dans diverses publications (2).

1^o Cas où les rates furent trouvées moins volumineuses le soir que le matin, 1,500 ;

2^o Cas où les rates furent trouvées plus volumineuses le soir que le matin, 331 ;

3^o Cas où les rates furent trouvées égales matin et soir, 285.

Il existe dans les archives du conseil de santé des années quinze tableaux qui lui ont été envoyés par moi le 18 janvier 1848, donnant le détail et le résumé de toutes mes observations. Il est regrettable que ces tableaux n'aient pas été tous insérés dans le recueil des *Mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires*, comme je l'avais espéré ; mais notre confrère peut les consulter pour son entière édification, et, au moyen d'un facile dépouillement, y voir, outre les résultats que je viens d'indiquer, ceux qui suivent :

1^o Cas où les rates furent trouvées plus volumineuses le matin que la veille au soir, 1,176 ;

2^o Cas où les rates furent trouvées moins volumineuses le matin que la veille au soir, 338 ;

3^o Cas où les rates furent trouvées égales le matin et la veille au soir, 245.

Tous ces résultats furent obtenus du 1^{er} juin 1846 au 1^{er} juin 1847, avec l'assistance de M. Lamy, Rollet, Ganteleu, Drapier, aide-chirurgiens sous-adjoints à l'hôpital militaire de Ténis, aujourd'hui médecins aides-majors de régiment.

Ainsi, il est resté bien clair, après même l'objection de M. Piory, qu'il n'était pas sans quelque fondement, que les

(1) Ce mémoire a été inséré dans la Gazette médicale du 30 janvier 1847.
(2) Gazette médicale du 30 juin 1849. — Recueil, *Mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires*, 11^e série, 5^e volume, juin 1850.

Le Journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE VENDREDI.

La Lancette Française,

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de Médecine.

LETTRE TOP

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du Journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de Médecine.

La paille de l'abonnement peut être envoyée en timbres ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois . . .	8 fr. 50 c.
BOURGOGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois	40
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Un an	30

ROMAN. — HÔPITAL DE LA CHARITÉ (M. Velpeau). Considérations sur l'érysipèle phlegmoneux et le phlegmon érysipélateux. — *Chaque médecin averti. Il y a une telle ressemblance, l'érysipèle phlegmoneux et le phlegmon érysipélateux, qu'il est difficile de les distinguer. L'érysipèle phlegmoneux est une affection locale, limitée à une partie du corps, et le phlegmon érysipélateux est une affection générale, qui se propage dans tout le corps. L'érysipèle phlegmoneux est une affection locale, limitée à une partie du corps, et le phlegmon érysipélateux est une affection générale, qui se propage dans tout le corps.*

HÔPITAL DE LA CHARITÉ. — M. Velpeau.

Considérations sur l'érysipèle phlegmoneux et le phlegmon érysipélateux.

M. Velpeau appelle, il y a quelques jours, l'attention de ses auditeurs sur une maladie dont l'histoire offre un assez grand intérêt pratique. Voici les considérations que l'éminent professeur a présentées à propos de ce fait. Quelques mots d'abord sur le sujet de l'observation.

La maladie dont il s'agit est entrée à l'hôpital pour un squinche du sein gauche. Avec retentissement dans les ganglions de l'aisselle. M. Velpeau, après avoir parfaitement décrit son affection et avoir montré que la récidive était inévitable, se décida toutefois, vu l'état général satisfaisant, à pratiquer l'extirpation de la tumeur. La maladie fut opérée. Malheureusement dans les salles se déclarèrent beaucoup d'érysipèles à la suite des opérations les plus simples, à la suite de plaies de peu d'importance, comme après des opérations sérieuses. La maladie n'échappa point à cette funeste influence; elle fut prise d'érysipèle, et d'un érysipèle assez grave. Pendant quelques jours, elle était dans un état alarmant; pouls fréquent, nausées, insomnie, délire, langue sèche, soif vive et même diarrhée, métrisme. A la suite d'un traitement bien dirigé, les symptômes de mauvais augure disparaissent peu à peu, et l'érysipèle s'en allait, comme des vents les érysipèles, au bout de trois à quatre jours. Le bras droit ne se guérissant pas, le reste rouge, et cette rougeur s'accompagne de gonflement et d'une chaleur très marquée.

Dans les premiers jours, sur le bras droit, comme sur le reste du tronc, c'était un érysipèle légitime qui parcourait ses phases ordinaires; mais bientôt la rougeur s'ajoutait un gonflement vague, occupant la main et allant du poignet au cou de l'aisselle. La maladie se concentrait sur ce membre, et l'érysipèle s'y promenait, tantôt montant vers l'aisselle, tantôt descendant vers la main.

Voilà deux faits rares dans ce genre de maladie. D'abord les érysipèles ne se compliquent pas ordinairement de tumeur, et puis ils n'ont pas habituellement un retentissement si étendu sur le reste de la maladie. Nous avons cependant vu et vu souvent à la salle Sainte-Vierge, un malade qui nous offre un exemple remarquable d'érysipèle à répétition; c'est l'homme du n° 27. Voilà, la cinquième fois, qu'il est dans l'espace de deux mois, il est pris d'érysipèle de la face.

Quand on voit, comme chez notre malade, que l'érysipèle se concentre sur un point, qu'il va de bas en haut et de haut en bas, qu'il s'accompagne de gonflement, de tuméfaction du membre, on peut prévoir quelque chose d'insolite qui tient à la fois de l'érysipèle et d'une autre maladie.

Les affections qui s'accompagnent d'un gonflement, d'un rougeur et d'un gonflement, l'érysipèle, le phlegmon diffus, l'œdème, la phlébite, l'angioleucite et même l'érysipèle. Toutes ces maladies ont leurs caractères à elles, leurs caractères spéciaux; elles sont parfaitement distinctes; mais ce n'est pas à dire qu'elles ne puissent se combiner, se confondre, que l'érysipèle, par exemple, ne puisse s'unir au phlegmon ou au phlegmon à l'érysipèle. Elles ont toujours leurs signes propres; mais ces signes s'ajoutent les uns aux autres pour former un tout, une affection compliquée. C'est précisément à l'une de ces confusions que nous avons affaire.

L'érysipèle, par lui-même, est une inflammation superficielle, plaie, qui ne se complique ni de gonflement des tissus sous-cutanés, ni même du gonflement de la peau. C'est une maladie qui ne doit pas, par elle seule, se terminer par suppuration; et si cette terminaison arrive, c'est qu'elle l'a emportée à une autre affection. Elle dure, règle générale, trois à quatre jours.

Si donc, comme chez notre malade, la rougeur persiste plus de quatre jours, si elle s'étend, si elle se propage, si elle se complique de gonflement des tissus sous-cutanés; si l'on ne rencontre plus de rebord franc, abrupte, festonné de l'érysipèle, c'est qu'à la première affection s'est ajoutée une inflammation des tissus sous-cutanés, le phlegmon diffus ou circonscrit; ce n'est plus l'érysipèle simple, c'est l'érysipèle phlegmoneux : ce sont deux maladies associées.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GARÇON, HOLLANDAIS, PRUSSOIS,	Trois mois	9 fr.
SARDE, SAOÏSE,	Six mois	47
TURQUE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an	33

Chez la malade du n° 12, le phlegmon est venu s'unir à l'érysipèle; d'autres fois, comme nous en avons un exemple au n° 1 de la salle Sainte-Vierge, c'est l'érysipèle qui vient compliquer le phlegmon. Dans le premier cas, c'est un érysipèle phlegmoneux; dans le second, c'est un phlegmon érysipélateux. Ces distinctions, faciles à comprendre, sont aussi faciles à constater; car, ainsi qu'il a été dit plus haut, ces maladies en se combinant conservent leurs différents caractères.

Il ne faut pas croire que cette division soit une simple transposition de mots; c'est une distinction importante pour la thérapeutique; pour le pronostic.

Le malade du n° 1 de la salle Sainte-Vierge avait un phlegmon du bras depuis plusieurs semaines. Tout à coup la peau est devenue rouge; il y a eu des nausées, de l'insappence, de la fièvre; une soif vive; la rougeur était franche, montait vers l'aisselle, se terminait par un rebord festonné. Trois ou quatre jours après l'érysipèle avait disparu, et le phlegmon s'était compliqué de phlegmon érysipélateux.

Pour le premier malade, l'érysipèle ayant disparu, il n'y avait plus à s'occuper de la complication. Pour la seconde, c'est la complication qui est devenue la maladie la plus importante. L'érysipèle par lui-même dure trois à quatre jours, le phlegmon, et surtout comme ici, le phlegmon diffus dure quinze à vingt jours, et même plus longtemps. L'érysipèle qui survient dans un phlegmon modifie la marche de ce dernier; le phlegmon, si compliqué l'érysipèle, modifie la marche de l'érysipèle.

Quand on a à traiter un érysipèle phlegmoneux, que le phlegmon marche vers la suppuration, qu'il y a même du pus déjà formé, on peut dans les premiers jours se faire illusion, espérer une résolution complète; non pas qu'il arrive que le pus formé disparaisse, mais parce que l'érysipèle a laissé des traces qui masquent la suppuration. Les tissus en effet se flétrissent, et la douleur de l'érysipèle ayant disparu avec lui, la douleur propre au phlegmon paraît moins intense à la pression. Mais au bout de quelques jours, quand on s'est habitué à ces deux causes d'erreurs, on peut, comme il est arrivé chez notre malade, constater et que le phlegmon marche toujours, et même que déjà il y a de la suppuration.

Chez la malade du n° 12 il y avait du pus, et plusieurs incisions furent pratiquées. Il s'agissait d'un phlegmon diffus, comme il a été montré plus haut.

Le phlegmon diffus n'est pas une maladie rare. A son début on peut espérer d'en obtenir la résolution. On le combat alors énergiquement; on emploie les sangsues, les ventouses, les frictions mercurielles, compression, larges vésicatoires volants, etc., voilà des moyens que l'on peut mettre en usage. Dès le quatrième jour, il n'y a plus à espérer la résolution; il faut alors donner issue au pus à l'aide de lambeaux de tissu cellulaire sphacelés, ou qui du moins se sphacèlent inévitablement. L'on a recours aux incisions multiples assez profondes; quelques auteurs recommandent de les faire toutes, ou presque toutes, à la fois. Il ne faut pas toujours la longueur de 1, 2 ou 3 centimètres. Il ne faut pas toujours s'en tenir aux premières incisions, et dans les jours qui suivent, l'on fait souvent y revenir. On applique ensuite des cataplasmes, et l'on fait utilement des frictions avec l'onguent napolitain.

Un mot encore. Ces incisions sont faites non-seulement dans le but de donner issue au pus et au tissu cellulaire mortifié, mais encore pour arrêter le progrès de l'inflammation. Il y a longtemps déjà que M. Velpeau répète dans ses leçons que les incisions sont un bon remède. Dans les cas de phlegmon diffus, si l'on ne temporise pas trop, si l'on fait les incisions de bonne heure, on peut espérer que le tissu cellulaire n'est pas encore sphacélé résistera, parce que l'on peut espérer que l'inflammation s'arrêtera.

La malade va bien depuis que les incisions ont été pratiquées, et l'on est en droit d'attendre une heureuse terminaison.

CLINIQUE DÉPARTEMENTALE.

Fièvre comateuse suite de refroidissement. — Saignée abondante à la fin du troisième accès. — Guérison.

Observation suivie de quelques réflexions, par M. le Dr GIGOT, de LEROUX (Indre).

Le 22 avril 1852, je fus appelé à donner mes soins au nommé B., habitant la commune de Veuil (canton de Leroux). Ce jeune homme, âgé de seize ans, d'un tempérament nerveux, d'une constitution délicate, berger dans une ferme, avait été pris pendant la nuit du 17 d'un accès de fièvre caractérisé d'abord par un tremblement général avec claquement de dents, puis des sueurs abon-

dantes et une violente céphalalgie. Le 18, quoique B. se sentit très fatigué, il ne cédait pas moins son troupeau aux champs, comme à l'ordinaire. Pendant la nuit son sommeil fut de courte durée et très agité. Le lendemain 19, vers sept heures du soir, la fièvre revint, mais beaucoup plus forte que la première fois. B. resta pendant près de cinq heures dans un état d'assoupissement tel qu'il n'admettait aucun mouvement, et qu'après l'accès il ne se rappela rien de ce qu'il était passé autour de lui. On se borna pendant ce second accès à des applications de sinapismes aux jambes. Le lendemain, B. retourna encore aux champs. Un voisin, répété très habile dans l'art de couper les fièvres, lui administra un breuvage dont j'ignore la composition, mais dans lequel on traitait un grand nombre de pleurésies indolentes. Malgré cette potion fébrifuge, l'accès revint de nouveau le 21, à cinq heures du soir. Les parents du jeune homme, espérant qu'il en serait de ce nouvel accès comme du dernier, c'est-à-dire qu'il se passerait au bout d'un temps plus ou moins long, ne me firent appeler qu'après douze heures d'une vaine attente. Les personnes qui me donnèrent les détails précédents insistèrent sur cette circonstance : que le jour même du premier accès de fièvre, B., gardant son troupeau, et n'étant que fort peu couvert, s'endormit sur la terre fraîche, et ne fut éveillée que par une averse. Le reste de la journée fut agitée, et B. se sentait très fatigué. Le lendemain 22, à cinq heures du soir, l'accès revint de nouveau, et B. se sentait très fatigué. Le lendemain 23, à cinq heures du soir, l'accès revint de nouveau, et B. se sentait très fatigué.

À ce moment de ma visite, voici ce que je constatai : résolution complète des membres; perte de connaissance; sensibilité obtuse; respiration fréquente, embarrassée et stertoreuse; lèvres livides; visage pâle et altéré; extrémités froides; pouls très fréquent et filiforme. Je jugai la fièvre terminée, et attribuant la résistance de l'organisme à la prolongation de la vie jusqu'à ce moment qu'aux applications de sinapismes continuées pendant quatre heures.

Toutefois, je plaçai moi-même deux larges vésicatoires aux cuisses, et un troisième qui couvrait presque toute la partie antérieure du thorax; et, comme je n'eus pas de succès, je continuai l'application de sinapismes aux bras, aux jambes et dans le dos jusqu'à vésication. L'état comateux se prolongea encore huit heures, au bout desquelles les pouls, toujours très fréquent, était devenu plein, large et vibrant; la peau était chaude et moite, le visage rouge et vultueux, et à une immobilité complète avait succédé une agitation extrême et des plaintes continuelles. Le malade ouvrait les yeux sans répondre aux questions qui lui étaient adressées. La sensibilité était moins obtuse qu'avant.

Sous l'influence de l'énergie dérivatrice établie sur presque toute la surface cutanée, le malade se réveilla, et je pus constater la suite de la sultate de quinine à haute dose; mais je me suis assuré depuis que le malade n'avait pas eu de quinine. Il se borna à une once de sulfate de quinine et à quelques bains de siège. Depuis cette époque, B. qui s'est revu souvent, n'éprouva aucun dérangement dans sa santé.

RÉFLEXIONS. — Cette observation, que j'ai rapportée avec quelques détails, pourra peut-être intéresser les praticiens sous le point de vue de l'étiologie, de la marche et du traitement de l'affection qui en fait l'objet.

Si les miasmes paléodons ont sur la production des fièvres d'accès une influence incontestable, il convient de s'en considérer comme cause principale des endémies et des épidémies de fièvres intermittentes observées dans un grand nombre de localités, combien de faits isolés et recueillis dans d'autres contrées où il n'existe pas de marais témoignent que ces fièvres sont susceptibles de se produire en dehors de toute influence miasmatique! Celui que j'ai rapporté me paraît être de ce nombre. Il est vrai que la localité où il a été observé est, jusqu'à un certain point, regardée comme marécageuse, puisqu'un nord et à l'ouest, à une distance d'environ quatre kilomètres, existent des prairies où il se forme quelquefois des mares. Mais si l'on considère :

- 1° Que les fièvres d'accès ont été extrêmement rares dans ces contrées depuis deux ans;
 - 2° Qu'il n'en existait pas une seule lorsque la fièvre pernicieuse de B. se déclara;
 - 3° Qu'elle se montra à une époque de l'année où il ne régnait que des affections catarrhales, etc.;
- On ne peut, je crois, s'empêcher de reconnaître que le refroidissement considérable qu'éprouva B. dans la journée du 17 juin 1852, est la cause unique de la fièvre.
- Les fièvres intermittentes, même à caractère pernicieux, peuvent être le résultat (beaucoup moins souvent, il est vrai) d'une variation brusque de température tout aussi bien que d'une infection miasmatique.

C'est un point de l'histoire des fièvres intermittentes que j'étudie depuis longtemps et sur lequel je me propose de produire bientôt quelques recherches.

Le fièvre de B., simple au premier accès, devint périodique dès le second, et au troisième elle semble continue. Il est vrai que très probablement sans les applications cutanées de sinapismes l'organisme eût résisté moins longtemps et que le malade serait mort peut-être au bout de quelques heures.

Quant au traitement, il nous montre quelles ressources on peut tirer des réusils cutanés et des évacuations sanguines dans le cours d'une fièvre périodique s'accompagnant de quelques signes de congestion céphalique. Mais de ce que la saignée a suffi pour prévenir la récurrence de la fièvre, comme cela est arrivé dans plusieurs autres cas, s'ensuit-il en tout ou en partie que l'on doit négliger le sulfate de quinine? Une telle conclusion est si loin de ma pensée que je n'oublierai jamais à l'avenir d'administrer moi-même en pareil cas l'antipériodique à mes malades.

CLINIQUE ÉTRANGÈRE.

HOSPICE DES ENFANTS-TRouvés DE BRUXELLES. — M. Laid, Henriette.

De la déplétion graduée dans le traitement du faveur.

Il y a peu de maladies qui aient plus attiré l'attention des médecins que le faveur, et dont le traitement les ait en même temps plus découragés. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter les ouvrages qui ont traité de cette affection. Chaque auteur recommande une méthode curative différente, comme produisant d'excellents résultats; et lorsque, de notre côté, nous y avons recours, nous ne sommes pas peu étonnés des résultats négatifs que nous en obtenons. Aussi, le charlatanisme s'étant aperçu du défaut de la méthode, s'il en a beau jeu, et n'a-t-il pas manqué d'exploiter la crédulité publique. L'empirisme le plus absolu a pendant de longues années régné sans partage. Il a fallu les travaux d'Alibert pour tirer cette maladie des ténèbres qui l'entouraient et poser les bases d'un traitement rationnel.

Notre intention n'est pas de faire un traité de cette maladie si tristement commun; nous voulons seulement faire connaître un procédé nouveau, simple application facile, suivi par elle de résultats avantageux. Ce procédé n'est pas nouveau; mais je crois qu'il est tombé dans un oubli si profond, que c'est, en quelque sorte, lui décerner un nouveau brevet d'existence que de le rappeler aux souvenirs des hommes de l'art.

La calote, comme personne ne peut l'ignorer, a depuis des siècles été la méthode de traitement du faveur, dont les résultats furent les moins constants. Roger de Parme, saint Ambroise, Paré ont été les premiers qui l'ont employée et conseillée. Mais la manière dont ils l'appliquaient était vicieuse; elle occasionnait des douleurs atroces, faisait quelquefois naître de graves maladies. On renonça donc à appliquer la calote en masse, suivant l'avis de ces deux auteurs. Plus tard, et suivant les conseils d'Héldrode, Richerand lui fit subir des modifications profondes, qui ne l'empêchèrent point cependant d'être rejetée à son tour comme méthode barbare. Il y a peu de temps encore que nous partageons avec les craintes de la plupart des médecins. Mais depuis que nous avons mis en application le nouveau système de déplétion graduée, nous nous expliquons plus bien l'insuccès de répulsion que l'ancien moyen soulevait généralement. Les enfants reprennent à un haut degré de force; leur martyre à des enfants pour les guérir d'une maladie qui, si on en croyait les auteurs, cède avec assez de facilité aux préparations de sulfures divers, d'iodures non moins nombreux et d'une foule de moyens déclarés infaillibles par ceux qui les emploient. Mais que de mécomptes dans la pratique!

Pour nous, et pour tout le monde, nous ne parvenons point à guérir à l'aide de tous ces moyens, qui nous semblent pas si nombreux si l'un d'eux était tout simplement efficace, et d'un autre côté, parce que les médecins des établissements publics de Bruxelles n'étaient pas plus heureux que nous, nous eûmes recours à la déplétion graduée. Disons de suite qu'elle est si peu douloureuse, que tous les enfants qui, à l'hospice des Enfants-Trouvés et abandonnés, sont atteints de la teigne, me demandent avec instance d'être traités par elle. Naturellement, je suis réservé à ceux chez lesquels j'ai l'espoir de guérir par une autre méthode, mais chez ceux qui, à différentes reprises et pendant plusieurs années, ont subi des traitements rationnels dans les hôpitaux, je n'hésite pas à appliquer le système de la déplétion graduée.

Ce système d'ailleurs, quand on étudie les différentes phases qui a subies la thérapeutique du faveur, à presque toujours été le seul qui ait survécu de tous les remèdes recommandés; seulement les moyens à l'aide desquels on le pratiquait ont varié. C'est à lui que les frères Mahon durent les nombreux succès qu'ils obtinrent, et qu'ils attribuent à leur méthode de traitement. Malheureusement, ils crurent devoir garder secrète leur composition épilatoire qu'ils employaient. Tout ce que nous en savons n'est rien moins que problématique. Les nombreuses recherches faites par des hommes auxquels la science est redevable de travaux remarquables ont donné tant de résultats divers, les analyses auxquelles ils se sont livrés concordent si peu entre elles qu'on ne sait à laquelle ajouter foi. Toutefois est-ce que l'épilation formait la base de leur traitement; et qu'une la composition épilatoire ne soit point connue, c'est encore en s'appuyant sur la première que ces auteurs suivaient qu'on obtient des succès, des guérisons durables.

Mais le traitement des frères Mahon décrit par Rayet (*Traité des maladies de la peau*) est extrêmement compliqué et très long, puisqu'il dure de six semaines à deux mois au moins; et, dans les hôpitaux, il est très difficile de l'employer, précisément à cause de ces mêmes complications.

Il ne sera peut-être pas inutile de dire ici quelques

mois les expériences que je fis avant d'arriver à la déplétion, que j'emploie aujourd'hui.

Après avoir employé pendant six semaines ou deux mois des frictions avec le sulfure de chaux, l'iodure de soufre, les pomades de diverses natures, entre autres celles composées avec la saie ou son extrait, sans obtenir une seule guérison bien franche, je me décidai à recourir au procédé recommandé par M. Evens, chirurgien du Hanovre, et l'employai sur trois enfants à la fois. (Voir les observations I, III, IV.) Comme il se pourrait que ce procédé ne fût pas bien connu, voici comment M. Cazenave le décrit: on applique sur la tête, bien nettoyée et rasée, des bandettes de gomme ammoniacale, de manière à recouvrir et au de là les surfaces malades; et, après les avoir laissées séjourner ordinairement pendant plusieurs semaines, on les enlève facilement soit à l'aide d'un peu d'huile, soit avec encore en entourant la tête de cataplasmes par-dessus les bandettes elles-mêmes. Le cuir chevelu nettoyé de nouveau, on revient aux moyens dont je parlais tout à l'heure: pomades et lotions, jusqu'à ce que la rougeur de la plaque malade ait complètement disparu, et, au besoin, on recommence une nouvelle application de bandettes, qu'on est souvent obligé de réitérer plusieurs fois.

Je suivis à la lettre cette méthode, et voici ce que j'observai: chez un enfant les bandettes ne prirent point adhérence. (Voir l'observation III.) Le liquide sécrété les détachait le lendemain ou le surlendemain. Les autres enfants, qui s'étaient soustraits à ces frictions, se débarrassèrent de leur faveur en se jettant sur elles; il déterminait une odeur repoussante et des démangeaisons insupportables. Chez le deuxième et le troisième enfant, les bandettes étaient si fortement adhérentes, qu'il m'a été de toute impossibilité de les enlever, quoique je les eusse ramollies par des frictions huileuses et des cataplasmes émollients. La matière des épilatoires s'était si intimement liée aux croûtes du faveur, que j'ai eu beaucoup de peine à la détacher du cuir chevelu; le tout formait une plaque extrêmement adhérente, dure, et cassante, et ce n'est qu'après avoir déterminé de vives douleurs aux enfants que j'y parvenais à la débarrasser. (Voir les observations I et IV.) Ce temps de l'opération, comme on le voit, a une durée considérable; et à moins de supposer que la gomme ammoniacale ait une propriété curative du faveur, les cataplasmes de farine de grain de lin produisant plus promptement la chute des croûtes, et surtout ne sont pas cause de douleurs et d'émotions considérables; aussi y ai-je renoncé pour recourir au moyen épilatoire proposé par M. Böttger et Martens, et employé par MM. Guersant et Blache, à l'hôpital des Enfants de Paris.

Le sulfhydrate de chaux dont je me suis servi a été préparé par M. Lanesu, pharmacien en chef de l'hôpital Saint-Jean. Les endroits de la tête sur lesquels je l'ai appliqué à deux reprises différentes n'ont point été dénudés. (Voir l'observation VI.) À peine à conclure, de ce résultat tout à fait négatif, de l'inefficacité du sulfhydrate de chaux employé comme moyen épilatoire, atténue de l'usage de ce moyen, les médecins de l'hospice de Paris disent en avoir obtenu de bons effets; mais alors, si ce n'est au mode de préparation, qui est très simple cependant, de la substance pharmaceutique qui n'aura pas été conforme au procédé des auteurs, je ne sais à quoi attribuer l'insuccès que j'ai obtenu. Je constate ici un fait; je n'aimerais pas en donnant de l'extension à mes réserves, on voudrait en tirer la conclusion que les cas de guérison que l'on rattache à ce mode de traitement sont au moins rares.

En présence de ces insuccès, et dans le désir de délivrer les enfants d'une maladie qui durait de trois ou quatre ans, et dont l'entretien, chez les nourriciers, à la campagne et dans les hôpitaux, est la source d'une dépense annuelle de 3,000 fr. au moins, j'eus recours au procédé suivant:

Après avoir attentivement interrogé et examiné les enfants, pour m'assurer qu'il n'existait aucune contre-indication de guérir, et les avoir soumis à un régime tonique, je fais tomber les croûtes du faveur à l'aide de cataplasmes émollients et coupe les cheveux avec des ciseaux. Puis, pendant quatre ou cinq jours, je fais laver la tête, deux fois par jour, avec une solution de sous-carbonate de potasse dans de l'eau, dans la proportion de 1 gros pour 1 livre d'eau. J'applique ensuite tous les jours, sur différents points de la tête, la où siège le faveur, deux ou trois bandettes, larges de 2 ou 3 centimètres, longues de 8 ou 10 centimètres, et recouvertes d'une couche légère de la préparation dont je vais faire connaître la composition.

An bout de douze à vingt-quatre heures je les enlève d'un trait et rapidement. Le cuir chevelu apparaît alors dépouillé de la plus grande partie des cheveux; s'il en reste, je réapplique de nouvelles bandettes jusqu'à ce que je sois arrivé à une déplétion complète. Je ferai remarquer, en passant, que la douleur est pour ainsi dire nulle lorsqu'on enlève les bandettes pour la première fois, et qu'elle le devient d'autant moins qu'il reste peu de cheveux. D'ailleurs, la composition de l'épilatoire permet qu'on le rende aussi adhérent qu'il le desire, sans nuire à la guérison, sans nuire à la naissance et sans rien lui faire perdre de son efficacité. Voici la formule suivant laquelle je prépare la bandette:

Poix noire, 7 grammes 1/2 — 152 gr., ou 6 onces.
Cire jaune, 32 — — — 1 —
Térébenth. de Bordeaux, 32 — — — 1 —

Le tout est exposé à un feu doux jusqu'à fusion complète. Le mélange est opéré à l'aide d'une spatule en étend une couche d'une ligne d'épaisseur sur chaque bandette de toile, en ayant soin de laisser une des extrémités libres, afin qu'en les enlevant le lendemain on ne se couvre pas les doigts de poix.

Lorsqu'on a affaire, par exemple, à des enfants bien conditionnés, qui n'ont pas une crainte exagérée de la souffrance, en diminuant la quantité de térébenthine on en augmentant

la dose de poix, on peut donner à l'épilatoire une puissance adhésive si grande qu'il ne laissera plus un seul cheveu au point de la tête où il aura été appliqué. Lorsqu'un enfant se traîne ou à faire à de très jeunes sujets, ou même qu'il souffre de très timorés, on ajoute au mélange une certaine quantité d'huile de lin. Selon la quantité que l'on ajoute, on diminue ou on augmente la puissance adhésive. En résumé, on parvient toujours au même but; il suffit d'être attentif à faire des applications de bandettes assez nombreuses pour que la déplétion complète s'ensuive. Nous ne les avons pas employées plus de quatre fois sur les mêmes patients malades sans avoir obtenu tout le succès désiré.

La préparation que nous venons de faire connaître offre donc des avantages qu'il est facile de saisir de suite. Son prix est extrêmement modique, rien n'est plus facile que de la procurer partout que les ingrédients qui entrent dans sa composition, et de les mélanger dans des proportions qu'on peut varier plus ou moins, selon qu'on veut la rendre fortement ou peu adhésive.

Par ce procédé épilatoire, huit à dix jours suffisent pour donner au cuir chevelu un aspect aussi lisse que celui de la peau de la main. Ce résultat étant obtenu, je fais faire tous les jours des frictions avec l'huile de cade, et des lotions avec la solution alcaline au sous-carbonate de potasse. Sans se reproduire, comme cela arrive, en même temps que les cheveux grandissent quelque peu, le faveur, à l'aide d'une pince à ligature s'épille le cheveu qui le traverse.

Lorsque le faveur est dissimulé, je n'applique les bandettes que sur les plaques malades; je n'épille pas la tête entièrement; cela ne serait rien moins qu'utile. (Voir l'observation V.)

Une objection qu'on ne peut manquer de me faire au sujet du nouveau mode de déplétion que je viens de faire connaître, c'est qu'il doit amener l'alopecie, grave inconvénient sans doute, et que je reconnais, s'il doit être le résultat du traitement. Je ne sais pas encore si telle est la conséquence, le temps et l'expérience me manquent; il y a trop peu de temps encore que j'emploie la déplétion graduée pour pouvoir répondre d'une manière catégorique.

Mais enfin j'ai vu que l'alopecie succède au faveur traité par notre méthode, comme cela est probable. Je crois alors qu'il vaut mieux encore ne pas avoir de cheveux que de porter la tête atteinte d'une affection dégoûtante, objet d'une répulsion générale, à l'égard de la tête, de l'usage des moyens de recouvrement, n'aboutissant qu'à l'augmentation de la douleur, au milieu par l'art à l'inconvénient qu'entraîne la malade crâne? Il y a bien peu de malades, croyons-nous, qui se refuseront au traitement que nous préconisons aujourd'hui par ce seul motif qu'il n'aurait plus de cheveux, attendu que l'alopecie est presque toujours le résultat des guérisons obtenues par les traitements autres que celui de la déplétion.

Ainsi trois enfants (observations II, III et VI), sur les six que nous avons opérés, portaient les cicatrices d'anciennes plaques faveuses guéries. Il ne s'agissait dans ces cas que de dénuder un peu plus pour guérir radicalement. Ici l'alopecie ne m'a pas paru légitime pour renoncer à l'application de nos bandettes.

Parmi les autres précautions à prendre avant d'appliquer les bandettes, il en est quelques-unes que nous n'avons fait qu'indiquer en passant, et sur lesquelles je crois devoir revenir.

1° Nous avons dit qu'après avoir fait tomber les croûtes du faveur, nous appliquions les bandettes; mais il convient, avant de faire cette application, d'attendre quelques jours pour permettre au cuir chevelu de se raffermir; sinon, la vascularité de ce tissu, augmentée par les émollients, et sa sensibilité, exagérée par l'inflammation, ont pour effet de faire suinter, à chaque implantation, un liquide limpide, légèrement gluant, semblable à des gouttelettes de rosée. Ce phénomène ne s'observe pas, ou que très peu, lorsqu'on a pris le soin de laver la tête, pendant quatre ou cinq jours avant l'entèvement des cataplasmes, avec la solution alcaline ou de l'eau savonneuse.

2° Les bandettes, selon qu'on les applique en plus ou moins grand nombre à la fois, doivent être distancées les unes des autres. Il ne convient pas de les réunir toutes sur un même point. Car la douleur ressentie dans ce cas pendant l'avalaison est plus considérable que lorsqu'on en applique une, par exemple, sur le frontal, une autre sur l'occipital, et une autre sur les parietaux. Lorsqu'on a soin de suivre ce précepte, on arrive à dénuder le crâne sans produire de douleurs ni peines vives.

3° Lorsqu'on procède à l'entèvement des bandettes, il faut toujours le faire dans une direction opposée à celle que suivent les cheveux et rapidement, en ayant soin de maintenir la peau avec la main restée libre pour l'empêcher de suivre le mouvement de l'épilatoire.

Telles sont quelques-unes des considérations dont nous avons cru devoir faire précéder les observations, au nombre de six, que nous allons résumer succinctement. Elles ont été recueillies par un médecin qui a suivi les traitements et s'est livré à quelques changements, nous les ferons connaître, en ayant soin de releger loin de nous toute idée préconçue. Notre but est de rechercher la vérité; nous n'en avons jamais eu d'autre.

Obs. I. — Antoinette Rens, âgée de treize ans, d'une bonne constitution, est atteinte depuis trois ans d'un faveur en cercles. Cette enfant eut pour aggraver cette maladie en se couvrant la tête d'un bonnet qui portait un enfant atteint de faveur à plusieurs reprises, et qui se couvrait de ces traitements et séjourna pendant six mois à l'hôpital Saint-Pierre.

Le 14 octobre de cette année, lorsque je commençai le traitement de cette enfant, le faveur envahissait tout le cuir chevelu; il n'y avait pas de point qui ne fût recouvert de plaques. J'employai par application des bandettes selon la méthode de M. Evens, et je recouvris ainsi toute la tête. Colles-ci restèrent en place pendant six semaines, au bout desquelles je crus devoir procéder; ainsi que le conseille le médecin de Hanovre, à leur enlever

ment, à la grande joie de l'enfant, qui accusait des démangeaisons insupportables.

On lui fit les plus grandes difficultés; la matière de l'emplâtre était si intimement liée aux cheveux et aux tresses faveuses qu'il fallut l'avoir ramollie à l'aide d'huile et de cataplasmes, le cuir ne put être retiré que l'heure au moins d'efforts. Le cuir chevelu est apparu alors avec l'aspect qu'il présente lorsqu'on a eu recours aux cataplasmes. L'emplâtre ensuite les frictions avec une huile de cade dans laquelle était incorporé l'iode de soufre, ce qui poussa les poils des godets faveux de se reproduire.

Malgré ce moment, 26 novembre, je perdis espoir d'arriver à bonne fin, et j'eus recours à la dépilation graduelle comme je l'ai décrite plus haut. Dix jours suffirent pour arriver à une dénudation complète, et l'enfant n'a pas dit une seule fois que je lui fisse mal dorenavant.

Je m'acclais les bandelettes.

Aujourd'hui 10 décembre, la guérison est sur le point d'être définitive.

On. II. — Joséphine Lom., âgée de onze ans, d'une constitution lymphatique, n'ayant jamais été malade, est atteinte d'un furvus disséminé qui occupe le cuir chevelu parti de cheveux, et elle passe par la tête d'anciennes cicatrices de plaques faveuses guéries et dépourvues de cheveux. La maladie a débuté il y a trois ans, et depuis lors elle n'a jamais été débarrassée entièrement. Pendant six mois qu'elle passa à l'hôpital Saint-Pierre, elle eut plusieurs traitements.

Les raisons que j'ai fait connaître plus haut, j'y eus recours dans ce cas à la dépilation; le 10 octobre, en moins de huit jours elle fut défilée et guérie; depuis lors, le cuir chevelu a un aspect des plus satisfaisants, sans la moindre rougeur. Cette enfant n'a aucun des symptômes qui précèdent l'opération; elle a fait usage depuis de l'huile de cade en frictions.

On. III. — Victoire V., âgée de dix ans, d'une constitution lymphatico-sanguine, est atteinte d'un furvus disséminé depuis six ans sept ans. Plusieurs cicatrices s'observent sur le cuir chevelu. Elle a été quatre mois à l'hôpital Saint-Pierre pour y être traitée. Reentrée à l'hôpital sans être guérie, j'appliquai d'abord les bandelettes avec la gomme ammoniacale pendant six semaines, et l'abstinence. Je les réappliquai plusieurs fois, et j'y renouvai de guerre lasse au bout de trois semaines. L'odeur infecte que répandait cette enfant était très repoussante. Tout ce que j'avais obtenu de cette application consistait en une chute de croûtes.

Je me suis obtenu chez Joséphine V., m'envenant à recourir au système de la dépilation graduelle. La guérison ne se fit pas longtemps attendre, après plusieurs applications faites successivement. Dix-huit jours avaient suffi pour obtenir ce résultat.

On. IV. — Désiré Rem., d'une bonne constitution, mais d'une sensibilité exaltée, est atteint d'un furvus en cercle des plus considérables, qui descend même jusque dans le cou. L'enfant, âgé de huit ans, ne se souvenait pas du début de la maladie; il l'a toujours eue, dit-il, et c'est à l'hôpital Saint-Pierre pendant trois ans et demi.

Les bandelettes de M. Evers furent appliquées le 17 octobre jusqu'au 22 novembre, mais alors l'enfant répandait une odeur de fétidité. J'appliquai les plus grandes difficultés à l'arriver à un relèvement. Le furvus reprenait bientôt, je dus en venir à la dépilation graduelle. Celle-ci produisit beaucoup moins de douleurs que l'enlèvement des bandelettes de M. Evers.

Aujourd'hui 10 décembre, après plusieurs applications successives, les poils baissent, l'enfant est presque guéri. Le cuir chevelu est le plus net et le meilleur que j'aie vu, de compte sur un succès remarquable, vu les circonstances tout à fait défavorables dans lesquelles j'ai opéré.

On. V. — Jeanne Host, âgée de quinze ans, non réglée, d'un emphyse lymphatique, d'une bonne constitution, est atteinte depuis six ans d'un furvus disséminé qui occupe tout le cuir chevelu; elle a six mois en traitement à l'hôpital Saint-Pierre.

Guérie à l'hôpital le 15 novembre, elle fut soumise, comme aux autres enfants, à un régime tonique, et la tête fut recouverte de cataplasmes pendant six jours, au bout desquels on fit des frictions alcalines.

Le 1^{er} décembre, les premières bandelettes furent appliquées et on procéda à la dépilation.

Aujourd'hui 10 décembre, une partie du cuir chevelu est défilée, et on peut prédire une guérison bien prochaine, quoique le cuir chevelu soit en quelque sorte ramolli et laisse suinter à chaque avulsion des gouttelettes d'un liquide odorant, légèrement fétide.

On. VI. — Antoinette Der., âgée de neuf ans, d'une bonne constitution, est atteinte depuis plusieurs années d'un furvus disséminé pour lequel elle a été à l'hôpital Saint-Pierre pendant plusieurs mois. Elle porte d'anciennes cicatrices dépourvues de cheveux.

Après le 4 décembre, nous avons eu recours à la dépilation complète, et elle a été faite le furvus est resté; il ne reste plus que quelques parties malades; huit jours suffirent, je pense, pour compléter une guérison si bien en voie d'être opérée.

Je passerai sous silence aujourd'hui deux autres cas de furvus traités l'un par les pommades au sulfure de chaux, l'autre par l'iode de soufre. Le traitement, commencé le même jour que chez les autres enfants qui font le sujet des observations II et III, est loin d'être aussi avancé. Quoiqu'il y ait une grande amélioration, l'il apparaît encore de nouvelles plaques de furvus. Je ne doute aucunement que la maladie reprenne son ancienne intensité si je cessais les frictions, et d'attendre encore trois ou quatre jours sans les discontinuer pas.

(Journal de méd., chirurg., et pharm. de Bruxelles.)

HOPITAL DE NOVI (PIEMONTE). — M. MICHIONI.

Fracture de la première vertèbre lombaire par cause indirecte, ou par flexion forcée de la colonne vertébrale en avant.

M. Philippeau a rapporté, dans la *Revue médico-chirurgicale* (mars 1852), un cas de fracture de la deuxième vertèbre dorsale par cause indirecte, et il a conclu de ses expériences que le cadavre que les fractures produites par une semblable cause portent sur la colonne ou la deuxième vertèbre dorsale, et qu'il est très rare que la fracture soit conservée qui se vitifie. Il a vu une fracture de la première vertèbre lombaire, et la direction des fragments était toute différente. Je pense que dans ce cas la force de flexion doit avoir agi sur le cartilage ligamenteux qui réunit la deuxième

dorsale à la première lombaire, tandis que c'est la force de compression qui, agissant sur le corps de la première lombaire, en a produit l'écrasement, ensuite lequel est lieu la fracture en différents sens.

Dans la nuit du 23 au 24 février 1851, un homme vigoureux, âgé de trente ans, charretier, était assis au-dessous du lit de la partie postérieure de son char (char à deux roues, long, chargé de tonneaux de vin dans une position horizontale, la partie antérieure des limons appuyée sur un cheval en bois), occupé à retirer une natte en juncs; lorsque l'un de ses compagnons ayant dû monter dessus le char, celui-ci bascula tout d'un coup en arrière, sa partie mobile prit une direction presque verticale, et tout son poids alla comprimer le corps supérieur du dos du charretier. Des personnes aussitôt accourues trouvèrent le malheureux le tronç fléchi en avant comme de vive force, en sorte que la tête touchait à peu près les genoux. La barre en bois qui unissait les deux extrémités postérieures des limons avait portée en travers sur le commencement de la colonne dorsale, en passant par les épaules, lui communiquant tout le poids qui était au-dessus, de façon que la colonne dorso-lombaire tout entière, les fesses étant fixés sur le terrain, avait été obligée de se plier en arc.

Resté dans cette position pendant cinq ou six minutes, ceux qui l'enlouraient le crurent mort; cependant quelques instants après on l'entendit gémir; une écume blanche lui sortait de la bouche; la figure livide, pupilles et lèvres enflées et bleuâtres par extravasation du sang; la conjonctive oculaire était elle-même rouge par ecchymose; respiration brève, difficile; perte involontaire des matières fécales et des urines. Une demi-heure après que l'accident eut lieu, il fut recueilli à l'hôpital; il avait alors le poulx petit, éprouvait une douleur très vive au sternum et au long de la colonne vertébrale; les extrémités inférieures sans mouvements; la sensibilité n'arrivait que jusqu'aux mollets; la peau froide dans toutes les parties du corps; sur les deux épaules, en arrière, existait une abrasion cutanée avec meurtrissure; les apophyses épineuses des deux dernières vertèbres dorsales et des premières lombaires faisaient saillie, formant une espèce d'arc; le tronç restait encore un peu fléchi en avant. On le coucha sur son dos, ce qui réduisit quelque peu la courbure anormale des apophyses épineuses dorso-lombaires.

Chaque jour on le traita par les saignées avec les symptômes de congestion pulmonaire, ce qui nécessita quelques saignées. Pendant huit ou dix jours, il y eut anorexie, ensuite ischurie; les matières fécales sortaient toujours involontairement. Plus tard, formation des eschares au scrotum; les urines purulentes; perte de la sensibilité des membres inférieurs. Mort le 24 mars suivant.

L'autopsie fit voir une infiltration sanguine des ligaments et du tissu cellulaire environnant les vertèbres dorso-lombaires, laquelle s'étendait aux capsules rénales, au méscère et au tissu cellulaire des fosses iliaques. L'appareil ligamenteux antérieur était intact; le corps de la première vertèbre lombaire moins haut que les autres; le fibro-cartilage qui unissait sa surface supérieure à l'inférieure de la deuxième dorsale était relâché et permettait un certain degré de mobilité aux deux vertèbres d'avant en arrière; ses fibres étaient en partie déchirées, en partie allongées. Le corps de la première lombaire était fracturé de la manière suivante: il y avait un fragment qui appartenait au bord supérieur dans sa partie convexe, qui mesurait un long de 1 centimètre; la fracture était oblique de haut en bas et d'arrière en avant; un deuxième fragment du même bord supérieur, et d'égales dimensions, était situé à la partie supérieure qui regarde la cavité vertébrale, dans laquelle il faisait saillie et comprimait l'extrémité antérieure de la moelle; dans cet endroit, la moelle était réduite en bouillie; ce dernier fragment s'était fracturé obliquement de haut en bas et d'avant en arrière; tous les deux étaient mobiles et déplacés, et adhérents seulement à la partie ligamenteuse.

Un troisième fragment du corps se trouvait postérieurement à droite, de la hauteur du corps même de la vertèbre; comprenant la portion qui donne commencement à la lame; il avait l'épaisseur de 1 centimètre, et la fracture était verticale; ce fragment n'était pas déplacé. Les deux lames vertébrales étaient fracturées en travers, sans déplacement, au devant du point d'où s'élevaient les apophyses montantes. Tout le corps de la vertèbre, à cause de la compression soignée, était amoindri, ses cellules plus serrées et comprimées de haut en bas. Le fibro-cartilage qui réunit la première à la deuxième lombaire était intact, sans mouvement de l'une sur l'autre; les autres vertèbres lombaires, dans le cas du rachidien, l'on apercevait des traces de sang épanché; de pas de pus; seulement, comme nous l'avons dit, l'extrémité inférieure de la moelle était en bouillie. Le rein droit, rouge, hypertrophié, avait une cavité purulente dans son centre pouvant contenir une noix. Le fibro-cartilage qui joint le manubrium du sternum à son corps était relâché; les deux fragments étaient mobiles l'un sur l'autre, et du sang était répandu dans le médiastin antérieur. Le reste dans l'état normal.

CALCUL SALIVAIRE

extrait du canal de Warthon, du côté droit chez l'homme;

Par M. RAYER.

M. le docteur B., m'a raconté de la manière suivante les accidents qu'il avait éprouvés par suite du développement et de la présence de ce calcul jusqu'au moment où l'extraction en a été faite.

Il y a quinze ans environ, je ressentis à la région sublinguale droite une douleur bientôt suivie de gonflement avec gêne de mouvements de la langue et diminution de la salive; au bout de trois jours ces symptômes disparurent, après l'écoulement d'une matière semblable à du blanc d'œuf, mais un peu plus liquide. Pendant dix ans, ces

accidents se sont reproduits huit ou dix fois sans offrir d'autres particularités. En 1847, vers le mois d'avril, le gonflement reparut plus considérable et plus douloureux au-dessous de la langue, à droite du frein. Il fut accompagné d'un peu de fièvre, avec douleurs lancinantes dans la région sublinguale. La durée de ces accidents fut un peu plus longue que dans les attaques précédentes, et la terminaison, au lieu de se faire par l'excrétion d'un liquide visqueux, se fit par l'écoulement d'un pus blanc qui sortit par l'ouverture du conduit de Warthon. Pendant deux jours je rendis chaque jour une quantité de pus qui aurait pu remplir un dé à coudre. Après cette évacuation, la tumeur sublinguale ne disparut pas entièrement, et je sentis avec le doigt qu'il existait là un petit corps dur de la grosseur d'une tête d'épingle. Les années suivantes les accidents se reproduisirent, et toujours ils furent suivis d'un écoulement de pus par l'orifice du canal de Warthon, sans qu'on pût distinguer s'il était mélangé ou non de salive. Dans l'intervalle des accidents occasionnés évidemment par une rétention de pus ou de salive, il s'écoulait de temps à autre un peu de pus, mais sans douleur. Le corps dur qu'on sentait près de l'orifice du canal de Warthon paraissait augmenter de volume et devenir plus profond sans être douloureux au toucher.

Il y a dix jours, le 27 avril 1852, du pus sanguinolent sortit par l'ouverture de ce canal. Il se déclara une douleur vive et un gonflement considérable de la glande sublinguale et de la glande sous-maxillaire du côté droit, de la fièvre avec perte d'appétit, frissons, douleurs dans les articulations, etc. Bientôt des émanements violents se manifestèrent dans tout l'espace compris entre la langue et la mâchoire inférieure du côté droit. La glande sublinguale était très dure, très douloureuse et les parties environnantes étaient tuméfiées.

Le 25 avril une ouverture se fit au point correspondant à l'orifice du canal de Warthon; du pus jaunâtre sortit par cette ouverture, ce qui procura un peu de soulagement. Le lendemain, un pus blanc continua à sortir; le gonflement était diminué; mais la tumeur sublinguale restait dure, douloureuse, d'un rouge-vif. Je sentis alors au-dessous de la membrane muqueuse le corps étranger que j'avais déjà constaté en 1847, mais le volume avait beaucoup augmenté; puisqu'il paraissait être maintenant de la grosseur d'un pois.

Le 27 avril, le 29 avril, la tumeur était moins douloureuse, et je remarquai, en outre, un point blanc de la largeur d'une pailliette ordinaire, dont la circonférence était bornée par une ligne brisée ressemblant à un bras sanguinolent épanché. Je pensai que le calcul allait se faire jour, et je priai le docteur Piet d'en faire l'extraction. Mais dans la matinée, en promenant ma langue continuellement sur le point saillant, je sentis le corps étranger à nu. À l'aide de l'ongle, je le dégageai et finis par extraire un calcul du volume et de la forme d'une forte dent canine et long de 3 centimètres environ.

M. Rayet met sous les yeux de la Société ce corps étranger, dont l'analyse sera faite par M. Lecomte.

M. Rayet rappelle que les calculs salivaires provenant du canal de Warthon sont assez rares chez l'homme. Toutefois, Guill. Couper (*Anat. corp. humani de calculo sub lingua exciso-ephem. not. curios.*); du 11 au 10. ans. 46; du 1 au 10. ans. 144; du 3 au 5 et 6 append. p. 91); Conrad-Ludow. Walther (*Thesaurus medico-chirurg. obs. curios.*); Chrest. de Schlegel (*De calculis ex ductu salivari excisis argenti*, 1737) en ont fait connaître des exemples. Sabatier a également rapporté, dans sa *Médecine opératoire*, l'observation d'un malade chez lequel il retira un petit calcul placé à l'entrée du canal de Warthon. M. Moore (*Ann. de la chirurg.*, t. VI) a observé un cas dans lequel le calcul sortit de lui-même, comme dans le cas que l'on vient de rapporter.

Des calculs salivaires ont été aussi observés chez les animaux; chez un éléphant par Vauquelin, qui a trouvé qu'ils étaient composés de carbonate de chaux, et qu'ils avaient pour noyau des enveloppes de grain d'avoine (*Ann. de Chim. et Phys.*, t. VI, p. 398); chez le cheval et la vache par M. Lassaigne, qui a constaté que les calculs étaient composés principalement de carbonate et de phosphate de chaux.

M. Lecomte a analysé le calcul salivaire confié à son examen par M. Rayet. Du phosphate et du carbonate de chaux en grande quantité, et au centre un corps étranger de la grosseur d'une graine de groseille, telles sont les substances qu'il y a constatées.

(Comptes-Rendus de la Société de Biologie.)

ACTION DE L'ACIDE SULFURIQUE

sur le résidu insoluble de l'opium épuisé par l'eau. Formation d'un alcool.

Par M. STAPISIAS MARTIN.

Le plus petit fûté ajouté au kaléidoscope lui fait produire des nuances et des images différentes; il en est de même en chimie végétale; tous les praticiens savent que les corps ont, une heure de retard dans l'exécution d'un travail commencé, un *modus faciendi* nouveau, changeant la nature des produits. Deux essais sur le résidu insoluble de l'opium épuisé par l'eau nous confirment encore cette vérité.

Le résidu de l'opium soumis à la fermentation nous a donné une substance qui a beaucoup d'analogie avec la paramorphine; cette substance a été étudiée depuis nous par M. Arthur Guery. Le compte-rendu du travail de ce chimiste a été reproduit dans la *Revue du Journal de pharmacie*, t. II, année 1849.

Notre seconde opération consiste à traiter le résidu de l'opium avec de l'eau aqueuse d'acide sulfurique. Le résultat est la production d'un alcool qui a beaucoup de caractères

Le journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITALS

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,
ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE,
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.

GAGNE, HOLLANDE, PIÉMONT,
SARDAGNE, SAVOIE,
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,
GÉNÈVE.

SOMMAIRE. — PARIS. Sur les séances des Académies. — Mort de M. Récamier. — HOPITAL NECKER (M. Chabrol), de la taille hypogastrique. — CLINIQUE OPÉRATOIRE (M. Néougrat). Épidémie de croup et de pharyngites purulentes-laryngées observée à l'école en 1850. — Cas de pseudo-tuberculose de trois mois de long, etc. — Catarrhe noir. — Académie de médecine, séance du 29 juin. — Académie des sciences, séance du 28 juin.

PARIS, LE 30 JUIN 1852.

Séances des Académies.

Les belles recherches de Mascagni, le magnifique ouvrage dans lequel elles se trouvent exposées, constituent, nul ne l'ignore, un des plus beaux monuments élevés à la science anatomique. Ce monument toutefois est loin de renfermer le tableau complet de l'histoire des lymphatiques, tant est vaste même chaque partie de la science, quand on veut l'envisager sous tous ses points de vue. Entre autres lacunes, l'immortel ouvrage de Mascagni nous laisse dans une ignorance à peu près complète sur la disposition originelle des lymphatiques considérée dans les divers organes. C'est cette disposition, si curieuse sous le rapport de l'anatomie descriptive, et surtout de l'anatomie de structure, qui pourra même n'être pas sans importance sous le rapport de la pathologie ; c'est sur cette disposition qu'un des anatomistes les plus consciencieux et les plus habiles de notre époque dirige depuis longtemps ses fructueuses investigations. C'est cette disposition que M. Sappey est venu faire connaître en adressant à l'Institut un fragment du grand ouvrage qu'il prépare sur les lymphatiques, ouvrage qui promet d'être une digne continuation de celui de Mascagni. Nous donnons à notre compte-rendu de l'Académie des sciences l'exposé complet des faits anatomiques nouveaux que M. Sappey a communiqués à cette Société ; nous devons donc nous contenter ici de les signaler à l'attention de nos lecteurs. Quant aux deductions pathologiques, l'auteur a été trop réservé sur ce point pour que nous puissions nous livrer à une appréciation.

Un habile expérimentateur appartenant à l'école féconde d'Alfort, M. Clément, a communiqué dans la même séance des faits qui nous ont paru dignes d'intérêt, mais dans l'exposition desquels nous n'avons point trouvé une clarté suffisante pour qu'on puisse s'en faire une idée nette, et par conséquent les apprécier en connaissance de cause.

Enfin, un de nos confrères les plus honorables de la chirurgie militaire, M. Guyon, a fait deux communications, dont l'une, relative à la lèpre, serait surtout importante si les faits annoncés par l'habile chirurgien sont réellement aussi tranchés qu'il le pense. Nous avouons que, malgré toute notre confiance en lui, nous conservons quelques doutes à cet égard ; mais il est évident que les observations de M. Guyon doivent engager tous les observateurs à marcher dans la même voie, afin de donner toute l'authenticité désirable à un fait dont les conséquences hygiéniques pourraient être considérables s'il était une fois à l'abri de toute contestation.

— M. O. Henry a ouvert la séance de l'Académie par un rapport sur une source d'eau minérale sise à Arge (Ardeche), et dans laquelle on paraît avoir constaté deux principes encore inconnus dans les eaux, le titane et la zircone. Les conclusions de ce rapport ont été adoptées avec le cérémonial habituel, c'est-à-dire sans aucune observation. Nous profiterons de ce silence pour dire deux mots du rapport de M. Jolly sur les eaux de Salins, rapport dont nous n'avons pu nous occuper jusqu'à présent, et qui avait pour objet, ainsi qu'on se le rappelle, deux mémoires envoyés, l'un par M. Germain, médecin à Salins, l'autre par M. Carrière, médecin à Paris, qui avait fait un long séjour dans le Jura dans le but d'y étudier les eaux salées.

Dans son rapport, M. Jolly s'est attaché à apprécier d'une manière générale les mémoires soumis à son examen, plutôt qu'à rechercher avec rigueur le degré d'utilité des eaux qui faisaient l'objet de ces mémoires. M. le rapporteur a senti sans doute que les faits invoqués par les auteurs n'étaient ni assez précis, ni assez nombreux pour fournir les éléments d'un jugement motivé. C'est donc probablement par nécessité qu'il a dû

chercher la base de ses appréciations dans les données générales de la science.

D'après ces données, il n'a pas eu de peine à admettre que des eaux aussi chargées de principes salins que les eaux mères de Salins, contiennent jusqu'à 2 grammes 70 centigr. de bromure de potassium par 1,000 gr. d'eau, puissent avoir une action étonnante et favorable sur une foule de maladies chroniques. Mais d'après ces données aussi et en l'absence de faits scientifiquement observés, il a dû répondre en doute, pour ne pas dire plus, l'efficacité de ces eaux dans le traitement de l'hypochondrie, de la démanomanie, etc. Il est juste de dire que M. Germain est le seul qui ait cru à l'utilité des eaux de Salins dans les affections mentales, et que le reproche d'exagération ne pouvait s'adresser qu'à lui. M. Carrière, au contraire, a été beaucoup plus réservé dans la partie thérapeutique de son travail, et M. Jolly lui a avec raison accordé une plus grande confiance sous ce rapport. Quoi qu'il en soit des restrictions qu'une observation ultérieure pourra faire apporter dans les applications des eaux mères de Salins, il n'en faut pas moins reconnaître que M. Germain, en insistant le premier sur leur utilité, et M. Carrière, en donnant aux études qu'il a faites sur ces eaux un caractère scientifique plus prononcé que son prédécesseur, ont rendu un service réel à la science des eaux minérales.

Après la lecture de M. Henry, plusieurs communications d'un grand intérêt ont été faites à l'Académie. Nous devons nous borner à les mentionner aujourd'hui, nous réservant de donner plus tard quelques mots d'appréciation sur celles dont nous sommes obligés de renvoyer la publication à un autre numéro. — H. de Castelnau.

MORT DE M. RECAMIER.

Le corps médical de Paris vient de perdre l'une de ses plus grandes célébrités. M. Récamier, médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu, ancien professeur à la Faculté de médecine et au Collège de France, membre de l'Académie de médecine, est mort subitement, avant-hier 28, à minuit, après s'être couché vers dix heures, dans un état de santé en apparence parfait. Il était âgé de 78 ans. Il ne nous appartient pas, en présence d'une tombe ouverte, de chercher à déterminer la place que la postérité assignera au célèbre défunt dans l'histoire de l'art ; mais nous pouvons dire que la profession ne pouvait guère perdre un membre plus distingué par les qualités du cœur. C'est par ces qualités surtout qu'il laissera de vifs et durables regrets parmi ceux qui l'ont connu.

Les obsèques se feront demain jeudi, 1^{er} juillet, à neuf heures, à l'église Saint-Sulpice. — On se réunira à la maison mortuaire.

HOPITAL NECKER. — M. CHEVALLÉ.

De la taille hypogastrique.

Messieurs, je ne veux pas vous faire l'histoire de la taille hypogastrique, puisque je vous ai promis de vous en parler au point de vue de la pratique seulement. Ce n'est pourtant pas l'intérêt ni l'importance qui manquent à cette histoire.

Comment ne pas s'étonner, en effet, de ne voir apparaître cette méthode si simple et si avantageuse qu'au milieu du seizième siècle, dans les mains de notre immortel Franco, qui l'improvisait séance tenante pour un cas d'urgence ; et depuis cette époque jusqu'à nos jours, quelles alternatives de faveur et d'abandon cette opération n'a-t-elle pas subies de la part des chirurgiens ? Pour moi, qui, après avoir souvent pratiqué la taille hypogastrique, ai peut-être contribué à la réhabiliter, j'espère vous être utile en vous indiquant quelques détails, même minutieux, qui contribuent à en assurer le succès.

Trois instruments spéciaux sont propres à la cystostomie sub-puicelle : la sonde à dard, l'aponévrotome, le suspenseur.

Frère Côme inventa la sonde à dard, qui, depuis lui, fut souvent employée. Aujourd'hui, plusieurs praticiens l'ont abandonnée ; et je crois que c'est bien à tort, rien à mon sens, ne pouvant y suppléer pour la précision et la sûreté de

l'incision vésicale. Mais, messieurs, il est certaines conditions pour une bonne sonde à dard. La courbure d'abord. Les anciens instruments du modèle laissé par frère Côme présentent une énorme courbure, à la manière de ces algues anglaises, qui semblent faites pour toute autre chose que pour pénétrer dans la vessie. Cela pouvait convenir à frère Côme, qui, comme vous le savez, faisait pénétrer l'instrument, non par les voies naturelles, mais par une plaie périnéale. Aujourd'hui qu'on a renoncé à cette inutile et dangereuse complication, il est tout naturel qu'en employant un instrument aussi vieux on risque d'ouvrir le péritoine, et qu'on l'ouvre en effet quelquefois. C'est donc une courbure plus courte et d'un plus petit cercle que doit avoir la sonde à dard, de manière que le bec embrasse exactement le pubis. J'ai, du reste, donné la figure et les mesures exactes de cette courbure, et les fabricants ont suivi ces indications. J'ai augmenté le volume de l'instrument jusqu'au calibre de nos grosses bougies métalliques, et cela dans un double but. Plus petit, il est faible et peut se rompre ou se fausser, ainsi qu'on l'a vu, dit-on, dans certains cas. En second lieu, une des conditions de cette taille, est que la vessie soit fortement distendue. Or, sans ce gros calibre de la sonde qui remplit et bouche l'urètre, le liquide de la vessie s'échappe entre l'instrument et les parois du canal. Pour empêcher aussi le liquide de s'écouler entre la sonde et la tige porte-dard, j'ai ajouté à la boîte à dard dont vous connaissez l'usage dans l'instrument droit de la lithotritie, dans le trépan. Enfin, à cause du volume de l'instrument, son extrémité vésicale, grosse, lisse et arrondie, expose moins à contondre la face antérieure de la vessie. À cette extrémité, j'ai eu soin que l'ouverture par où doit sortir le dard, et qui était habituellement centrale, fût, au contraire, plus rapprochée de la cavité. Ainsi sont ménagés les doigts du chirurgien, pendant que du pouce et de l'index de la main gauche il saisit le bec de la sonde contre la vessie ; et ainsi surtout, il reste en arrière du dard, dès qu'il est poussé, une surface arrondie et assez étendue, qui soutient la vessie pendant qu'on fait l'incision.

Les deux autres instruments, l'aponévrotome et le suspenseur, sont dus à M. Belmas. L'aponévrotome est un bistouri boutonné courbe, qui rappelle un peu le bistouri bernard d'A. Cooper. C'est un instrument commode, qui pourrait remplacer le bistouri à dard. Il n'en est pas de même du suspenseur, qui joue le rôle capital dans l'opération, et destiné à suspendre l'angle supérieur de la plaie, à le protéger contre l'action des instruments ou le calcul lui-même au moment de son extraction. La gouttière dont il est creusé divise et conduit dans la vessie les tenettes, la curette, le bouton.

J'ai rendu plus commode la disposition du gorgere suspenseur en augmentant le volume et modifiant la courbure à l'obliquité du manche, de manière que le chirurgien n'en soit pas gêné.

L'opération elle-même de la taille hypogastrique est très simple ; c'est certainement de toutes les tailles la plus facile à exécuter ; mais on veut dire aussi que sans certaines précautions il est très facile de la mal faire.

Le chirurgien doit être très élevé au-dessus du lit où le malade est étendu ; lors de l'extraction du calcul, il doit, en effet, plonger pour ainsi dire au-dessus de la plaie, dit-il, dans les temps qui précèdent, gagner à cette position un peu de fatigue. Le malade est couché horizontalement, les jambes légèrement fléchies et écartées, le bassin soulevé par un coussin résistant, comme vous me le voyez toujours faire dans nos manœuvres de lithotritie, ou même pour un simple cathédisme exploratoire. L'utilité de ce précepte, dont je vous ai fréquemment entretenus, est ici plus grande encore, dans le but d'empêcher les intestins de peser sur la vessie.

L'opérateur, à la droite du malade, ne s'approche de celui-ci que pour commencer l'opération ; car tout doit être connu et fixé à l'avance. Pas de ces explorations que l'on fait toujours avant la taille périnéale, en invitant même quelques assistants à s'assurer une dernière fois de l'existence du calcul ; elles auraient un grand inconvénient, c'est de provoquer les contractions vésicales et d'augmenter l'irritation du viscère qu'il faut de toute nécessité que le réservoir urinaire reste distendu. Le chirurgien introduit la sonde ordinaire et pousse l'injection avec une extrême lenteur, toujours prêt à s'arrêter un moment si le malade souffre. Quelquefois la vessie ne peut supporter le liquide et le rejette ; il faut patienter quelques minutes, un quart d'heure même, puis recommencer, ayant soin de distraire par des demandes l'attention du calcul ; en un mot, agissant ici comme vous me le voyez toujours faire dans nos cas difficiles de lithotritie où la vessie ne reçoit pour ainsi dire que par surprise le liquide injecté.

Quant aux aides destinés à maintenir le malade, s'il en est besoin, à présenter et à recevoir les instruments, etc.,

deux ont une fonction déterminée. Le premier se tient entre les jambes de l'opéré; la sonde à dard a été introduite, c'est lui qui tient immobile et qui sera, plus tard, chargé de pousser le dard. Le second aide à recevoir le manche du gorgé; il suspend; il doit être le plus exercé et le plus intelligent de ceux dont puisse disposer le chirurgien; car il peut à lui seul compromettre l'opération.

Le chirurgien ayant senti au-dessus et en arrière du pubis l'extrémité de la sonde à dard, ce qui est presque toujours possible quand le sujet est d'un embonpoint ordinaire, incise sur la ligne médiane les téguments de la paroi de l'abdomen dans une étendue de 3 pouces 1/2 à 3 pouces.

La peau et la couche sous-cutanée étant divisées, on arrive ainsi sur l'entre-croisement des aponeuroses abdominales, la ligne blanche elle-même. Le même bistouri ordinaire qui vous a servi à creuser le premier tiers de l'opération vous suffira au second, qui consiste à couper la ligne blanche dans une très petite étendue, à l'angle inférieur de la plaie, immédiatement au-dessus du pubis. C'est par cette sorte de boutonnière qu'on introduit le bouton plat de l'aponeurotome, dont la lame, menée de haut en bas, achève la section de la paroi fibreuse abdominale. Cette section par l'aponeurotome se fait comme par sacculades, c'est-à-dire qu'on déchire autant qu'on coupe. Son étendue dépend du volume présumé du calcul. Il vaut mieux risquer d'y revenir que de la faire sur-le-champ trop grande.

Le chirurgien prend la sonde à dard des mains de l'aide et fait viséale. Il embrasse cette extrémité du pouce et de l'index de la main droite, et ordonne de pousser le dard. Le pavillon de la sonde est retenu à l'aide, un bistouri, glissant dans la rainure du dard, divise la face antérieure de la vessie jusqu'aux environs du col, point trop près cependant, pour éviter les plexus veineux qui l'entourent.

Au moment où le liquide jaillit le dard est rentré, la sonde retirée, et le chirurgien plonge dans la vessie ouverte l'index recourbé en crochet, de manière à suspendre son angle supérieur. Tout cela se fait en même temps. Le gorgé est suspendu rempli d'eau; l'index de l'opérateur; et, confié à un aide bien exercé, il doit être tout dans une immobilité absolue. Il ne reste alors à pratiquer que l'extraction du calcul. Remarque combien tout ce que vous avez fait jusqu'ici est simple. Rien d'important n'a été lésé. Le milieu de la face antérieure de la vessie a été plutôt désuni que coupé, puisqu'à cet endroit les fibres circulaires sont très rares, et qu'il n'y en a guère que de longitudinales.

C'est un écueil que peu savent éviter, c'est de porter sans précaution, et à plusieurs reprises, le doigt dans la plaie; on décolle ainsi le tissu cellulaire qui joint la vessie à la face postérieure du pubis et de la paroi abdominale; de là des abcès, des clapiers que vous trouverez souvent notés dans les observations de cette méthode d'opérer la pierre.

Vous avez un guide qui vous conduit dans une route sûre et sans danger là où la vessie est fixée, et dont, à toute force, il ne faut pas vous écarter, c'est la gouttière du gorgé suspendu. C'est par là que le doigt et les instruments doivent toujours être conduits.

Dans toutes les tailles, mais surtout dans celle-ci, les tenettes ont une grande importance. Celles qu'on faisait autrefois étaient détestables. Leurs cuillers épaisses, courtes, excavées, ne prenaient le calcul que par leurs bords, et ajoutaient énormément à son volume. Celles que j'ai substituées, épaisses d'une ligne, plus longues, plus plates, s'appliquent exactement sur la pierre et ajoutent peu à sa grosseur. Je ne me souviens pas de m'être jamais trouvé dans le cas de ne pouvoir extraire la pierre dans la taille hypogastrique.

Vous savez combien on s'est occupé de la manière dont l'urine devait être dirigée après la taille sus-pubienne. Voici quelle est ma pratique: le malade ayant été habillé, avant l'opération, à supporter des sondes, lui laisser, après l'opération, une sonde à demeure; qui alors sera sans inconvénient et sans danger pour lui. Il faut ajouter que, dans ces cas, les sondes en gutta-percha rendent un véritable service.

CLINIQUE DÉPARTEMENTALE.

Épidémie de croup et de phlegmasies pharyngo-laryngées observée à Verdun (Meuse) en 1850;

Par F. NÉOUCET, D.-M.-P., ancien interne des hôpitaux de Paris.

(Fin. — Voir les numéros des 19 et 24 juin.)

ONS. VII. — D'abord signes de laryngite striduleuse, rémission dans les symptômes, puis, au bout de huit jours, apparition des symptômes du croup et mort.

La petite fille de M. J. B., âgée de cinq ans et demi, très forte, fut prise, dans la nuit du 9 mai 1850, de toux raque avec accès de suffocation répétés plusieurs fois, douleur à la gorge accusée par la malade, agitation générale. Les parents furent sur pied toute la nuit.

Le lendemain, je la trouve dans l'état suivant: peau chaude et humide, pouls à 120, figure colorée; langue blanche, pas d'appétit, douleur en avalant; amygdales volumineuses obstruant complètement le pharynx, sans fausses membranes, mais d'un rouge très vif; voir bien timbré, respiration pure, cri naturel. — Cataplasmes au cou et aux pieds; eau d'orge, diète.

Le soir, l'enfant joue et ne se plaint plus.

Les jours suivants, il ne se présente aucun symptôme nouveau; l'enfant est bien, elle tousse comme dans un rhume ordinaire.

Le 17 juin, huit jours après ces accidents, l'enfant paraissait mal à l'aise; les parents paraissent de nouveau inquiets, mais sans s'inquiéter davantage, ce qui prouve la justesse de la remarque que j'ai faite plus haut, que le croup est un chien qui mord sans aboyer, car les parents étaient sur leurs gardes, ce qui prévenait beaucoup en raison de l'épidémie régnante, ils avaient été extrêmement inquiets lors de l'attaque de faux croup, et actuelle-

ment ils étaient dans une sécurité presque complète, lorsque, en traitant par hasard, j'eus trouvé l'enfant qui jouait dans la boutique de son père, la respiration gênée et bruyante dans l'inspiration et dans l'expiration; la toux raque, sèche, soufflée, la voix très voilée; les amygdales volumineuses, rouges, avec pellicules blanchâtres des deux côtés; un ganglion maxillaire très développé; la peau chaude, le visage coloré, le pouls à 120. — Quatre sangues à l'épigastre, boissons pectorales, après les sangues; émitique, 5 centigrammes; cataplasme émollient sur le cou; porter de l'air dans le fond de la gorge.

Il y a un mieux momentané à la suite des sangues; mais, malgré de nouvelles sangues le lendemain, un nouveau grain d'émétique, l'emploi du sulfate de cuivre toutes les deux heures, un vésicatoire au cou, des lavements purgatifs, l'enfant succomba le 19, à quatre heures du soir. Elle avait rejeté quelques fausses membranes. J'avais proposé la trachéotomie; mais comme je ne pouvais répondre de la guérison par ce moyen, la mère n'y voulait pas consentir.

REMARQUES. — Ce fait me paraît prouver que M. Guersant a été au delà de la vérité lorsqu'il a mis, d'un côté, le faux croup, laryngite striduleuse, simple inflammation sans gravité; d'un autre côté, le croup, maladie très grave et en quelque sorte spécifique. Cette doctrine est sans doute fort séduisante, précisément parce qu'elle est exclusive et met des assertions très positives à la place des résultats beaucoup moins tranchés de l'observation clinique; mais on comprend quelles conséquences fâcheuses elle peut avoir pour le pronostic et le traitement.

On dira que c'est là une discussion de mots, puisque M. Guersant admet que les deux affections se développent simultanément sous la même influence épidémique; mais rapportons-nous, pour ce qui est de l'observation, à la laryngite striduleuse est une maladie légitime qui ne doit inspirer aucune inquiétude. Or n'est-il pas naturel, lorsque règne une constitution épidémique avec tendance à la production de fausses membranes, et qu'on observe une laryngite simple chez un sujet prédisposé par son âge à la laryngite diphthérique, de craindre, tout en constatant l'absence actuelle de cette dangereuse complication, qu'elle ne se produise d'un moment à l'autre?

Mais raisonnement nous amène à ce résultat, et l'observation clinique vient le confirmer.

Nota. — Peut-être trouvera-t-on une espèce de contradiction apparente entre ce que je dis actuellement de la transformation possible d'une laryngite simple en laryngite pseudo-membraneuse, et ce que j'ai dit plus haut de l'extension rare de l'extension de la fausse membrane du pharynx au larynx. J'ai dit que cette contradiction n'est qu'apparente, puisque, comme je viens de le rappeler, il s'agit, dans le premier cas, de l'extension d'une inflammation à la face postérieure de la cavité, et, dans le second cas, de la transformation, dans le même lieu, d'une inflammation simple en inflammation diphthérique.

En considérant dans son ensemble la manifestation épidémique que je rends compte, on est frappé d'une série de faits dont le croup n'est qu'un détail. Ainsi, jamais, à aucune époque, je n'ai observé un aussi grand nombre d'angines simples et d'anginites intenses et terminées par abcès, que j'ai eu occasion de le faire pendant que régnait l'épidémie de croup.

Au même moment, j'observais également chez l'adulte de très nombreuses laryngites simples avec toux raque, soit voilée ou même complètement éteinte, douleur vive du larynx, soit nullement et à la pression, douleur en avalant, et dans le pharynx des sensations de brisement général, diminution de l'appétit, léger mouvement fébrile. Les symptômes subits avec douleur au larynx, et qui duraient quelques jours, se présentaient aussi très fréquemment. N'est-il pas alors évident que le fait dominant de l'épidémie était la tendance générale aux phlegmasies laryngées, lesquelles se bornaient, chez l'adulte, à des laryngites et à des angines simples; tandis que, chez les enfants, qui de deux à sept ans au plus ont le funeste privilège de voir ces inflammations simples se transformer en inflammations pseudo-membraneuses, cette conversion avait lieu pour un certain nombre, et constituait le croup.

J'ai dit: cette conversion avait lieu pour un certain nombre; en effet, tous n'avaient pas ce malheur, et s'il y a eu de l'âge de dix-huit mois à huit ans un certain nombre de croups, on a pu observer au même moment un bien plus grand nombre d'enfants du même âge atteints de phlegmasies laryngées simples, dont la terminaison a été favorable.

Il est ici qu'on doit apporter une grande réserve; et lorsque, d'un part, on se reporte par la pensée à ce principe général de l'épidémie indiqué plus haut, d'autre part, à cette aptitude des enfants à voir leurs phlegmasies simples se convertir en phlegmasies couenneuses; lorsque, comme je l'ai montré, on voit en quelque sorte cette transformation s'opérer sous les yeux, on doit toujours craindre que la phlegmasie, d'abord bénigne, ne se transforme en croup d'un moment à l'autre.

Les cas suivants, pris parmi les phlegmasies simples du larynx et du pharynx observées à la même époque, feront comprendre, je crois, combien cette conversion serait facile.

ONS. VIII. — Laryngite et amygdalite agitées chez un enfant de trois ans. — Guérison.

Le 17 juin 1850, on me fit voir un enfant de trois ans sur lequel les parents avaient eu l'impulsion, parce que son frère a succombé au croup il y a deux jours. Je le trouve dans l'état suivant: toux raque, sans caractère croupal; cri bien timbré; voix enrouée, mais non éteinte; amygdales rouges, volumineuses, sans fausses membranes; quelques ganglions douloureux sur les côtés du larynx; respiration forte au niveau des grosses bronches, un peu rauque et gênée; quelques râles sibilants distants. Pas de crises d'étouffement; douleur en avalant accusée à la région du pharynx et du larynx; figure très colorée, peau brûlante, pouls à 130; langue blanche, vomissements, pas d'appétit, constipation. — Émitique, 5 centigrammes.

Le 18, vomissements abondants; l'enfant est mieux, et les parents ont même commis l'imprudence de l'envoyer à l'école. Le 19, retour des mêmes symptômes que le 17, sans rien de plus caractéristique; toux raque, à la fois fébrile, sans accès au cou; émitique, 5 centigrammes; cataplasmes de farine de lin au cou et aux pieds; tisane de mauve.

Le 20, diminution de tous les symptômes.

Le mieux continue, et au bout de huit jours l'enfant est guéri.

REMARQUES. — Les symptômes n'ont pas été ceux du croup, et il est certain qu'il n'existait pas de fausses membranes; mais l'inflammation aussi violente du pharynx et du larynx avec fièvre vive chez un enfant de trois ans, dont le frère venait de succomber au croup, était certes de nature à donner de grandes inquiétudes. Il en est de même pour le cas sus-énuméré, surtout lorsqu'on tient compte de la constitution épidémique.

ONS. IX. — Pharyngite violente avec fièvre chez un enfant de cinq ans.

Le petit garçon de M. Bret., âgé de cinq ans et demi, bien portant d'habitude, avait fait deux brûlures à pied par un temps humide.

Le lendemain 6 mai 1850, peau brûlante, pouls à 140, céphalalgie intense, visage très coloré, douleur vive à la gorge et à la région du larynx, sur laquelle l'enfant insiste beaucoup; vers 9 heures, tir d'anormal dans la toux; amygdales rouges et volumineuses, sans fausses membranes, nausées, constipation. — Cataplasme au cou, eau d'orge mielle, diète.

Le 7, l'enfant est beaucoup mieux et se plaint peu de la gorge; fièvre modérée. — Même prescription.

Les jours suivants, l'enfant revient à l'état de santé normal.

ONS. X. — Amygdalite très agitée avec laryngite simple.

La petite fille de M. R., âgée de sept ans, grasse, colorée d'une bonne santé habituelle, se refroidit, le 28 avril 1850, après avoir été en sucrés. Prisons le lendemain 29, toux raque, pouls à 120, céphalalgie; langue blanche, douleur en avalant. Le soir, même état; douleur au larynx accusée par l'enfant; pharynx rouge, amygdales gauches deux fois plus volumineuses que la droite, d'un rouge très vif, sans fausses membranes, voix et respiration normales.

Tous les jours, sans interruption, pendant les quatre premiers jours de temps en temps, mais ne présentant pas de caractère particulier; un ganglion sous-maxillaire mobile et douloureux.

Cataplasmes de farine de lin au cou et aux pieds, orge mielle. Le 30, nuit bonne, pouls à 100, peu méfocierement chaud; tous les jours de peu de douleur en avalant; la douleur du larynx disparaît.

Le soir, nouvelle douleur au larynx accusée par l'enfant; douleur très vive en avalant; céphalalgie, pouls à 140, sucrés. — Sit sangues aux cuisses.

Le 1^{er} mai, l'enfant est à peu près dans le même état, sauf la diminution dans la fièvre; langue blanche, nausées. — Émitique, 5 centigr.; vomissements à la suite.

Les jours suivants, l'enfant est mieux; convalescence rapide. Le 8, l'enfant sort dans la rue; appétit, pas de fièvre.

J'ai eu occasion pendant la même épidémie d'observer un cas de diphthérie cutanée; le voici :

ONS. XI. — Diphthérie cutanée ayant pour point de départ un vésicatoire récent.

Vers la fin de février 1850, une fille de vingt ans fut prise d'accidents hystériques qui s'intensifièrent avec une profusion d'alternant avec un sentiment d'oppression sous le sternum, qui s'accompagnait d'une teinte angosée que la malade répétait incessamment qu'elle allait mourir. En même temps, il y eut paralysie de la vessie pendant quatre jours, temps pendant lequel il fallut recourir à l'emploi d'un cathéter infusoire des angosées modiques et des calmants; je me décidai à employer un large vésicatoire sur le sternum pour remédier au sentiment d'oppression signalé plus haut.

Deux jours après, la douleur et l'oppression avaient disparu, mais le vésicatoire était extrêmement douloureux, quoiqu'on n'eût pansé qu'avec du beurre. Peu à peu, et malgré ce pansement, il prit de l'extension, se porta vers les mamelles, sous le sein gauche, et en quelques jours il acquit une étendue double de celle qu'il avait primitivement le vésicatoire. En même temps, la plaie était excessivement douloureuse, recouverte de larges plaques blanches, lui-même suinter une sérosité acre d'une abondance excessive et d'un odeur très désagréable. Le pourtour de la plaie et les parties recouvertes par les plaques blanches étaient d'un rouge vif.

J'employai successivement pour panser la plaie, le lait, les cataplasmes emollients, les farines d'orge, les farines de blé, les grands bains, etc., sans pouvoir parvenir à diminuer les douleurs, qui empêchaient la malade de se remuer dans son lit. Elle était tellement atteinte de cette fièvre, naturellement couragieuse, poussait des cris chaque fois qu'on la pansait.

Au bout de six jours, la plaie était devenue plus étendue, plus douloureuse, les pus plus épais; les pellicules se détachèrent successivement et la plaie devint d'un beau rose avec granulations à la surface. La cicatrisation se fit par parties séparées et non de la circonférence au centre; elle ne fut complète qu'au bout d'un mois.

Cette portion de la peau a conservé l'aspect que présentent les parties longtemps occupées par un vésicatoire.

TRAITEMENT.

Les vomitifs, dans l'épidémie que j'ai observée, sont les moyens dont l'efficacité a paru le mieux établie, et tout fait penser que c'est à eux qu'on eût dû dès les quelques cas de guérison que j'ai observés. Généralement leur emploi était suivi de l'expulsion de débris de fausses membranes, et en même temps on observait une rémission dans les symptômes locaux et généraux. Dans certains cas où la maladie a marché avec une très grande rapidité, vers une terminaison fatale, ces effets ont été peu marqués ou nuls; ils étaient plus sensibles lorsque la maladie, quoiqu'ayant été suivie de mort, durait plus longtemps. Dans ces cas même, les vomitifs ont été parfois suivis d'une rémission telle qu'on avait quelque espoir de guérison. Enfin, dans les cas qui se sont terminés favorablement, ce effet des vomitifs a été très marqué, c'est-à-dire que l'expulsion des fausses membranes était facile et abondante; il y avait une notable modification dans les symp-

Il met sous les yeux de la Société un dessin représentant :

- 1° Une tranche très mince de cristallin vue au microscope;
- 2° Les granules pigmentaires, dessin sur lequel on peut vérifier l'exactitude de son assertion.

(Comptes-rendus de la Soc. de biologie.)

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 29 juin 1852. — Présidence de M. MAÏNA.

Le procès-verbal de la dernière séance a été lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

- 1° Rapport sur une épidémie de fièvre typhoïde qui a régné à Souchet, par M. Vailgion, médecin des épidémies de l'arrondissement de Riche (Moselle);
- 2° Rapport sur une épidémie de même nature qui a régné à Bestring, par M. Kuhn, médecin à Morhange (Moselle);
- 3° Mémoire sur la vaccine et les vaccinations, par M. Adde-Margery;
- 4° Considérations sur le traitement des maladies par l'air combiné;
- 5° M. le ministre de l'intérieur adresse 100 exemplaires du rapport général sur les établissements thermaux pendant les saisons 1849-1850.

Décès de M. Récamier.

M. le président annonce qu'il vient de recevoir la triste nouvelle de la mort de M. Récamier.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Mutiles de foie de morue.

M. Berthé adresse une analyse des diverses variétés d'huile de foie de morue.

Pierre jaune.

M. Peixote, de Rio-Janeiro, adresse la statistique des maladies atteintes de fièvre jaune traitées dans sa station depuis 1849 jusqu'en 1852.

Statistique médicale.

M. Castello adresse une statistique sur tous les malades traités dans l'hôpital Pouteiras de Neuchâtel.

RAPPORTS.

Eaux minérales.

M. O. Henry lit un rapport sur une demande d'autorisation pour l'exploitation d'une source minérale sise à Neyrac (Ardèche). L'analyse a fourni les résultats suivants :

Température moyenne, 27° centigr.;
Résidu fixe, 1 gr. 36 pour 1,000 grammes;
Acide carbonique en liberté, 1/39 ou 1/8 du volume (il y en a sans doute plus à la source);

Azote avec un peu d'oxygène, indistinctement.

Le résidu se compose ainsi :

Bicarbonates de chaux	0,847
— de magnésie	0,285
— de soude (anhydre)	0,469
— de potasse (id.)	0,150
— de fer	0,014
— de manganèse	sensible.
Sulfates de soude et de chaux anhydres	0,130
Chlorure alcalin	0,030
Iodure alcalin	indices peu sensibles.
Silicate d'alumine	
— de soude et de potasse	0,058
— de zircone	
Oxyde de titane (sans doute uni à du fer)	
Nickel et cobalt (sans doute carbonatés)	
Arsenic uni à du fer	0,110
Phosphate terreux	
Matière bitumineuse et perte	

2,090 (1)

La composition de l'eau minérale de Neyrac (source des bains) la place donc parmi les eaux acides alcalino-terreuses et ferrugineuses. Elle est remarquable, en outre, par la présence de principes qui n'avaient point encore été signalés dans les eaux minérales. La commission conclut à l'adoption de la demande d'exploitation. (Adopté.)

Réponses écrites.

M. Bouchardat lit plusieurs rapports défavorables sur des remèdes secrets.

LECTURES.

Pain de maïs. — Biscuit de gluten.

M. Bouchardat lit la note suivante en présentant deux échantillons. L'un de pain de maïs, l'autre de biscuit de gluten, préparés par MM. Durand et Laporie, négociants à Toulouse.
Pain de maïs. — Bien que le meilleur mode d'utilisation de la farine de maïs consiste à la consommer sous formes de galette et de bouillies, souvent les falsificateurs ont mêlé de la farine de maïs à celle de froment; il serait infiniment préférable de préparer avec le maïs un pain qu'on vendrait sous son véritable. On y parviendrait en y associant un tiers de gluten de froment. Cette addition peut être avantageusement effectuée dans certaines conditions, quand, par exemple, on fabrique de l'amidon par un procédé si recommandables de M. E. Martin et qu'on n'a pas eu l'écoulement assuré du gluten produit. Dèg M. Martin a préparé un pain satisfaisant en partant de son invention. Celui que je présente de la part de MM. Durand et Laporie est assez agréable, très nourrissant et peut facilement être accepté comme un bon pain de 2° qualité.

Biscuit de gluten. — Les mêmes boulangers ont préparé un biscuit contenant 90 p. 100 de gluten, qui se conserve bien, se transporte facilement et qui peut rendre des services dans le traitement de la glossurite.

Gravelle chez les animaux.

M. Bouley lit sur ce sujet un long travail dont nous publierons une analyse dans notre prochain numéro.

Vaccine.

M. Bousquet lit la seconde partie de son rapport annuel sur les (1) On trouve une augmentation à cause des bicarbonates qui ont été comptés comme carbonates solubles dans le résidu : 1,56.

vaccinations. L'étendue de ce rapport nous oblige à en renvoyer à un prochain numéro l'analyse critique.

PRÉSENTATIONS.

Investigation intestinale.

M. Cruveilhier présente une pièce d'anatomie pathologique. (Voir ci-dessus.)

Tubercule du testicule.

M. Ricord présente les pièces anatomiques d'un cas de testicule tuberculeux. Nous publions les détails de ce fait.
— La séance est levée à cinq heures passées.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 28 juin 1852. — Présidence de M. PIERRET.

Origine des vaisseaux lymphatiques des glandes.

M. Sappey fait la communication suivante :
« Les vaisseaux lymphatiques des glandes naissent de toute l'étendue des voies sécrétoires et excrétoires de ces organes.
« Ceux qui naissent des vaisseaux sanguins, c'est-à-dire des lobules ou grains glanduleux, prennent naissance sur les parois mêmes de la cavité crénée au centre de chacun de ces lobules par des radicules déliées et toutes anastomosées entre elles. De ces anastomoses résulte un réseau délié étalé à la surface interne de la membrane sécrétoriale et en contact presque immédiat avec le fluide sécrété.
« Ce réseau interne, central ou intralobulaire, devient le point de départ d'un grand nombre de petits troncs, qu'on voit se diriger du centre des lobules vers leur périphérie, en passant à travers les divisions des vaisseaux sanguins, et qui parviennent à la limite externe, s'anastomosent à leur tour en se superposant et s'entre-croisant dans tous les sens pour constituer un second réseau.
« Ce second réseau, que j'appellerai, par opposition au précédent, réseau externe périphérique ou circumlobulaire, échange avec les réseaux correspondants des lobules voisins des canaux anatomiques extrêmement multiples; d'où il suit que le système lymphatique propre à chaque glande n'est en définitive qu'un vaste plexus dans les mailles duquel les lobules ou éléments sécrétoires se trouvent comme suspendus.
« Les branches destinées à unir les réseaux périphériques, ou branches interlobulaires, sont l'origine de tous les troncs qui se dirigent vers la surface des glandes et de là vers les ganglions.
« Les vaisseaux lymphatiques qui naissent de la surface interne des canaux excrétoires se comportent comme ceux qui naissent de la cavité des lobules; après avoir formé aussi à leur origine un réseau interne à mailles très serrées, ils traversent de même l'épaisseur de ces canaux pour aller constituer à leur surface externe un second plexus à mailles plus larges.
« Telle est la disposition la plus générale que nous présentent les vaisseaux lymphatiques des glandes à leur point de départ. Autour de ce fait général viennent se grouper un grand nombre de variétés et de faits secondaires que les limites d'une simple note ne me permettent pas de faire connaître en ce moment. Je dois aussi passer sous silence toutes les applications pathologiques qui découlent de la disposition générale que je viens d'indiquer. Je l'invoquerai seulement pour réfuter l'erreur qui aura hérité d'un siècle d'existence, et qui a pris de nos jours un nouveau développement. Je veux parler des anatomistes qui uniraient entre elles les dernières divisions des conduits excrétoires dans certaines glandes, Koelliker, le premier, avança, en 1765, que la glande mammaire n'était qu'un plexus formé par l'anastomose de tous les canaux lactifères. A une époque plus rapprochée de la nôtre, A. Lauth s'est attaché à démontrer que les conduits séminifères s'anastomosent entre eux à leur origine. J. Muller a tiré une conclusion analogue de ses recherches sur les conduits urinaires; et plus récemment M. Retzius a été amené par ses injections à considérer le foie comme une vaste agglomération de canalicules biliaires disposés en réseau à la périphérie des lobules hépatiques; de telle sorte que ce réseau ne serait qu'un plexus continu et qu'il n'y avait véritablement pas, mais une glande tubuleuse analogue au testicule. Tous ces auteurs se sont trompés, non pour avoir mal observé, mais pour avoir mal interprété le fait soumis à leur observation; car les canalicules plexiformes qu'ils ont entrevus dans la périphérie des lobules du sein, du testicule, du foie, etc., existent bien réellement; mais ces canalicules ne sont qu'un prolongement des canaux sécrétoires; ils constituent une dépendance du système lymphatique. La présence de ce dernier ordre de vaisseaux sur la périphérie des lobules glanduleux n'ayant même pas soupçonné jusqu'aujourd'hui, et les canalicules observés autour de ces lobules n'étant bien manifestement ni des artères, ni des veines, Koelliker, Lauth, Muller, Retzius, Weber, et avec eux un grand nombre d'anatomistes ont dû naturellement les rattacher aux canaux sécrétoires. Une semblable conclusion était d'autant plus inévitable, que les réseaux lymphatiques circumlobulaires naissent dans l'épaisseur des parois de ces canaux et se remplissent le plus souvent des divers liquides qu'on injecte dans ces derniers. Mais tous auraient échappé à l'erreur si, au lieu d'employer soit des liquides solidifiables qui ne pénétreraient que d'une manière incomplète dans les réseaux et les troncs lymphatiques, soit des liquides qui, en raison de la propriété de transmission, comme l'eau, l'essence de térébenthine, les verres, la gomme, etc., pénétraient par imbibition dans tous les lymphatiques d'un organe, mais qui ont l'inconvénient grand de s'infiltrent aussi dans tous les autres éléments, ils eussent fait usage du mercure, qui passe facilement des conduits excrétoires de certaines glandes dans les réseaux absorbants intra et circumlobulaires, et de ceux-ci dans tous les troncs lymphatiques; c'est surtout dans le foie que l'injection du canal excrétoire par le mercure donne d'admirables résultats; en adaptant au canal cholédoque l'extrémité d'un tube à injection lymphatique, j'ai pu injecter dans les canaux excrétoires tout le système absorbant du foie injecter et tous les troncs qui en partent aller se terminer dans les ganglions après avoir recouvert la surface de l'organe. J'ai pu aussi par le même procédé injecter les vaisseaux lymphatiques du pancréas, du sein, du testicule, etc., mais avec succès dans tous les autres.

De l'ensemble des faits et des considérations qui précèdent, je déduis les trois propositions suivantes :

1° Les vaisseaux lymphatiques des glandes naissent par des radicules déliées et unies entre elles de la surface interne des cavités sécrétoires et excrétoires des organes, traversent les parois de ces cavités, s'anastomosent de nouveau, s'entre-croisent aux canaux excrétoires, soit autour des lobules, puis se rapprochent pour former des troncs qui serpentent dans les espaces interlobulaires en augmentant progressivement de volume.

2° Dans toute glande deux actions sont en présence : une action

choratoire destinée à séparer de la masse sanguine certains principes, et une autre pouvoir absorbant afin de restituer au sang une partie ou la totalité de ces mêmes principes.

3° Les canaux excrétoires des glandes parvenues à leurs dernières divisions ne s'anastomosent pas entre eux; cependant ils terminent par des extrémités libres ou indépendantes les unes des autres; le fait n'a été fait par essais mortuaires, et par conséquent, à cette loi, il n'y a que la seule loi d'indépendance; c'est une glande en grappe, et non une glande tubuleuse.

Analyse du sang veineux d'un cheval saigné au coup de la pneumogastrique.

M. Clément, préparateur de chimie à l'école d'Alfort, communique une note sur ce sujet.

La section des nerfs pneumogastriques, dit l'auteur, a pour effet d'entraîner la combustion pulmonaire et de modifier le sang. Les conclusions à tirer de ce fait, c'est que la section des nerfs pneumogastriques :

- 1° Transforme le poumon en un organe de pure exhalation;
- 2° Fait diminuer l'eau dans le sang;
- 3° Fait augmenter l'albumine, d'où on doit inférer, au point de vue de la physiologie, que lorsque la respiration est normale :
- 1° Il y a combustion dans le poumon, à l'entrée de l'air dans cet organe;
- 2° Que cette combustion se produit aux dépens de l'albumine du sang veineux;
- 3° Que, dans cette même combustion, il se forme de l'eau qui passe dans le sang des artères pendant qu'une partie de l'albumine devient fibrine;
- 4° Que, comme conséquence, le sang artériel est plus aqueux, moins albumineux et plus fibrineux que le sang des veines;
- 5° Que, lorsque la respiration est rendue anormale par la section des pneumogastriques :
- 1° La combustion pulmonaire s'affaiblit, puis s'arrête;
- 2° L'albumine n'est plus brûlée ni modifiée en fibrine;
- 3° Que le poumon ne produit plus ni eau, ni fibrine;
- 4° Que les sangs artériels sont moins aqueux et plus albumineux.

Relativement à l'augmentation de la fibrine après la section des nerfs et à la couleur rouge-arteriel qu'a offerte le sang de la jugulaire, les conclusions sont :

- 1° Pour l'augmentation de la fibrine, que si l'assimilation s'affaiblit en même temps et aussi vite que la vie pulmonaire, le principe fibrineux du sang doit augmenter, et qu'il doit diminuer, au contraire, si la vie des organes se prolonge plus de temps que celle des poumons;
- 2° Pour la coloration artérielle du sang de la jugulaire, que le sang qui coule encore dans le poumon reste rouge quand il a brûlé plus rien dans le sang artériel, et que, par conséquent, dans les veines; qu'au contraire il reste noir lorsqu'il circule dans des tissus encore vivants, et qui lui entraînent un peu de l'oxygène de ses globules.

Immunité de la lèpre chez les Arabes.

M. Guyon communique une note sur l'immunité de la lèpre chez les Arabes, et sur la cause vraisemblable de cette immunité.

Depuis bientôt vingt ans qu'il est en Algérie, M. Guyon n'a vu chez les Arabes la lèpre que dans les hôpitaux, et jamais dans l'épithélium. Or la lèpre proprement dite et l'épithélium sont multipliés chez les Kabyles ou habitants des montagnes; il y tiendrait l'immunité de ces deux maladies chez les Arabes! C'est ce que l'auteur s'est proposé de rechercher.

Les Arabes et les Kabyles ont à peu près le même régime, même habitudes, mêmes mœurs; mais les premiers vivent sous le toit, ils sont toujours sous l'action directe de la lumière et d'un air renouvelé. Les seconds, au contraire, vivent dans des habitations fixes, et plus ou moins déprimées du sol. Ils sont presque toujours dans les caves, à cause de la humidité, et plus ou moins abrités par toutes sortes d'immunités animales et végétales provenant de leurs propres immunités et de celles de leurs bestiaux. C'est cette différence d'habitat entre les Arabes et les Kabyles que M. Guyon attribue cette immunité dont jouissent les premiers à l'endroit des deux maladies dont il s'agit.

En employant l'analyse du nid de la fourmi bi-épinoque.

M. Guyon adresse une seconde note sur l'emploi homéopathe du nid de la fourmi bi-épinoque (formix bi-epinoque) connu sous le nom d'amorce de Cayenne.

Tous les voyageurs en Amérique ont parlé du nid de la fourmi bi-épinoque, connu à Cayenne et sur le continent voisin que le nom d'antidote à cause de son usage qu'en font les habitants et qui ne diffère en rien de celui que nous faisons de notre amorce d'Europe.

Ce nid est formé de tous points par un durvet dont les matériaux sont recueillis par l'insecte sur les feuilles de plusieurs malades, notamment sur celles des microbes *histericorum*. Le feu y brûle mieux que dans notre amorce, bien qu'il n'ait été soumis à aucune préparation, et il est de beaucoup préférable au dernier pour arrêter les hémorragies capillaires généralement si difficiles à vaincre chez les enfants. Tout le monde, du reste, peut s'assurer par soi-même de la supériorité que se montre en pareil cas en les servant pour les petites plaies qu'on se fait aux mains ou à la figure en se rasant.

Dans toutes les contrées où existe la fourmi bi-épinoque, son nid est employé comme homéopathe et sans aucune préparation par une foule de gens, excepté au Para, où on le trempe d'abord dans une solution d'albumine.

L'introduction dans notre matière médicale du nid de la fourmi bi-épinoque serait, d'après M. Guyon, une heureuse acquisition pour l'art chirurgical.

Traitement prophylactique de la rage.

M. le docteur Chabanon aîné, chirurgien en chef de l'hôpital d'Uzes (Gard), adresse un mémoire sur un traitement préventif de la rage qu'il a appliqué avec succès à 23 personnes mordues par une hyène.

Cette méthode qu'il a eu l'effort de centriser et d'éclaircir les tissus mous avec l'acide sulfurique concentré.

Sur les circonstances physiologiques qui augmentent la proportion de fibrine du sang.

M. Félix Haïn rappelle qu'il a vu devant l'Académie des sciences un mémoire dans lequel il s'efforçait d'établir entre certains faits et contrairement à la loi formulée par MM. Andral et Garraud :

- 1° Que des circonstances toutes physiologiques augmentaient la proportion de la fibrine du sang;
- 2° Et que conséquemment cet excès de fibrine n'était pas toujours la preuve d'un état phlogistique.

Les Arabes.

Paris. Imprimé par PLOX frères, 36, rue de Valenciennes.

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Boulevard, rue des Saints-Pères, 47.

EN PAGE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.



GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.La p^{te} de l'abonnement peut être envoyée en timbres sur Paris ou au mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÈRE, ANGLETERRE, BELGIQUE, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.

GAZETTES, HOLLANDE, PRÉMONT, SARDAIGNE, SAVOIE, TURQUIE, ANTIQUE ET COLONIES.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, GIBRALTAR.

SOMMAIRE. — HÔPITAL DES CLINIQUES (M. Nélaton). Kyste fibreux du maxillaire inférieur. — HÔPITAL CIVIL ET MILITAIRE DE STRASBOURG (M. Séguin). Opération de l'opération de l'hydropneumonie par le procédé de M. Baudens. — Opération de la poche-lèvre faite à l'aide de l'épingle-rouge (autre cas de Ruy). — Du catarrhe dans les os. — Correspondance. Lettre de M. Didot. — Obstacles de M. Baudens.

HOPITAL DES CLINIQUES. — M. NÉLATON.

Kyste fibreux du maxillaire inférieur.

(Leçon recueillie par MM. TAQUET ET TRÉLAT.)

Le n° 10 de notre salle des hommes est occupé par un jeune homme de seize ans, d'une constitution frêle, mais dont la santé générale est bonne.

Il y a deux ans et demi environ, il s'aperçoit que le côté droit de sa mâchoire inférieure était le siège d'une tuméfaction légère, et que les dents correspondantes, perdant de leur solidité, commencent à devenir vacillantes. Depuis cette époque, cette tumeur, à laquelle on ne peut attribuer aucune cause, a suivi le cours régulier de son développement, et voici dans quel état le malade se présente à nous :

Le côté droit du corps de l'os maxillaire inférieur est enflé, dans une étendue de 5 à 6 centimètres, par une tumeur dont la largeur est à peu près de 3 centimètres dans son plus grand diamètre. La courbure parabolique de l'os dissimule en partie le relief de la portion malade. Quand on examine la cavité buccale, on croirait, au premier abord, que plusieurs dents du côté droit sont absentes; il n'en est rien. Cette apparence est due à un écartement considérable qui existe entre les petites et les grosses moires. Les dents sont au nombre de sept, y compris l'incisive. La seconde petite molaire est fort peu mobile, mais le degré d'impression des mouvements très sensibles à la première gosse molaire, qui est en arrière de la tumeur.

Entre ces deux dents, le tissu gingival se montre avec son aspect normal.

Le doigt, introduit dans la bouche, permet de sentir en arrière un point mou, dépressible et comme fluctuant, borné de tous côtés par un rebord osseux, mince et irrégulier. La partie antérieure de la tumeur et ses parties latérales résistent à la pression et ne laissent entendre aucun craquement, aucune crépitation. La résistance est absolue vers le bord inférieur de l'os.

Cette tumeur, observée à la lumière transmise, est légèrement transparente, à aucune époque de son développement il n'y a été douloureux. Toutes les parties ambiantes sont parfaitement saines; la peau n'offre nulle adhérence avec l'os, sa couleur est normale; les ganglions lymphatiques sous-maxillaires et cervicaux supérieurs ne sont point engorgés.

Voilà, messieurs, l'ensemble des signes qui vont nous servir à établir le diagnostic de cette affection.

La première question qui se présente à nous est celle-ci : s'agit-il d'un kyste ou d'une tumeur liquide ou solide? Je n'hésite point à le dire : c'est une tumeur solide que nous avons sous les yeux. Vous pourriez être surpris de cette conclusion lorsque vous savez que le doigt peut, en certains points, percevoir de la fluctuation, que les rayons lumineux traversent la substance de cette tumeur. Mais ce n'est pas une propriété spéciale aux liquides que d'être perméables à la lumière; vous avez été à même, plusieurs fois déjà, d'observer, dans notre service, de ces tumeurs manifestement solides, et dont la transparence était facile à constater.

Une question qui est de la fluctuation, vous avez pu voir, en mettant quelque attention dans votre examen, que, si on déprime un peu fortement la partie molle, on arrive bientôt à une limite dure, résistante, sur laquelle le doigt est forcément arrêté. Nous devons donc ici rationnellement attribuer cette sensation plutôt au déplacement des parties solides, mais dépressibles, qu'à un flot liquide.

Eh bien, vous, messieurs, un argument sans réplique, et j'appellerai en passant votre attention sur ce mode d'exploration, qui rend de grands services en certains cas. Une aiguille à carter a été introduite dans la tumeur, au niveau de la partie la plus molle; elle est restée immobile, fixe dans sa position par les tissus au centre desquels elle avait pénétré. Mais peut-être n'était-elle ainsi retenue que par un ou deux points solides dans l'intérieur d'une poche liquide. Enfoncée à plusieurs reprises et dans diverses directions, nous avons chaque fois éprouvé, en la faisant pénétrer, la même sensation, et nous n'avons pu lui imprimer aucun mouvement; de plus, la piqure n'a donné issue à aucun liquide.

Je vous rappellerai que la marche et l'aspect des kystes fibreux du maxillaire inférieur ont certains caractères que

nous ne retrouvons pas ici. Ces kystes se développent profondément dans l'os; la cavité s'agrandit souvent avec rapidité; quelquefois, par l'adjonction de cavités, de loges voisines, les parois deviennent minces, friables, très comparables à des coquilles d'œuf; elles renferment un liquide séreux ou séro-sanguinolent. Cette coque osseuse fournit au doigt qui la presse une sensation de crépitation toute particulière.

Nous rejetons donc l'idée d'une tumeur liquide. Voyons, parmi les tumeurs solides, dans quelle catégorie nous devons ranger celle qui nous occupe.

C'est pas un squirrhe. On sait que parmi les cancers cette dernière classe est le triste apanage de la vieillesse et le âge mûr, et notre malade a seize ans. Le squirrhe ne se développe pas dans les os; je n'en ai jamais vu affecter cette partie de l'organisme. Je sais bien qu'on a cité des exemples de tumeurs durs, lardacées et comme squirrheuses; mais les descriptions qui en ont été faites étaient trop sommaires, trop incomplètes pour considérer ces faits comme bien avérés. Je ne crois pas au squirrhe des os. Et d'ailleurs, ne voyons-nous pas, dès le début du squirrhe et dans le voisinage de la tumeur, les ganglions lymphatiques se tuméfier et s'engorger, des douleurs vives et lancinantes se manifester dans la région malade? Ici, rien de tout cela; jamais il n'y a eu de douleur, et les ganglions maxillaires sont à leur état normal. Nous ne pouvons pas davantage songer à un enchéphaloïde ou à une tumeur mélanique; car à ces signes négatifs vous pourriez ajouter qu'en aucun point la peau n'offre ni adhérence, ni altération d'aucune espèce; que jamais la tumeur n'a été le siège d'hémorragie ou d'hémorrhagie, quoique son existence remonte à près de trois ans.

En procédant ainsi par voie d'exclusion, nous sommes arrivés à avoir plus à examiner que les tumeurs fibreuses; et encore ici aurons-nous une distinction à établir. Vous savez, en effet, messieurs, qu'il est de ces tumeurs qui, constituées par un noyau unique d'un volume variable, ont refoulé de toutes parts la substance osseuse et se sont ainsi créusés une loge exactement limitée de toutes parts. Ce sont là des tumeurs fibreuses enkystées, de celles qu'on parvient, en général, à enclaver facilement. Dupuytren les avait bien vues, et les a décrites avec soin. Leur tissu offre la plus grande analogie avec celui qui compose les corps fibreux de l'utérus.

Mais on observe des cas où la disposition anatomique est différente. Le tissu fibreux n'a point refoulé l'os; il s'est développé entre ses mailles; il y a entre les deux substances une sorte de pénétration réciproque. C'est bien le tissu fibreux qui constitue la tumeur; mais il est pénétré d'aiguilles osseuses qui s'entre-croisent en tous sens. L'union est intime de part et d'autre, et il faut, pour mettre les portions osseuses à nu, râcler avec force, et souvent avoir recours à une macération prolongée dans l'eau. Vous comprenez aisément que l'énucleation est impossible en pareil cas.

C'est cette dernière variété qui se présente à nous; la mollesse de la partie supérieure, les points durs que l'on sent dans son voisinage, la dureté croissante à mesure qu'on avance vers le bord inférieur de l'os, tout concourt à nous le prouver.

Laissons-nous donc cette tumeur se développer? considérant qu'elle ne cause aucune douleur, qu'elle est de nature bénigne, l'abandonnerons-nous à elle-même? Non certainement. Le début ne remonte qu'à deux ans et demi, et déjà la gêne de la prononciation, celle de la mastication sont assez grandes pour que le malade vienne nous demander secours. Ces sortes de tumeurs ont d'ailleurs une tendance extrême à s'accroître avec rapidité et à acquiescer souvent des proportions considérables. J'ai réséqué il y a quelques années la branche gauche et une portion du corps de l'os à une femme atteinte de ce genre de tumeur, qui débuta à l'angle du maxillaire et avait graduellement envahi la totalité de la branche.

Nous n'enlèverons donc cette tumeur. S'il était possible de laisser intacte une petite portion du bord inférieur de l'os, si on pouvait à l'aide de pinces, de tenailles incisives, extirper tout le tissu fibreux, on arriverait au meilleur résultat; le vide se comblerait bientôt, et il n'y aurait pas de difformité sensible; mais outre que les difficultés de l'opération seraient bien plus grandes en agissant ainsi, je ne crois pas que l'on parviendrait à ne laisser aucun germe du mal qui, selon ma pensée, occupe toute la hauteur de l'os, et alors la récidive ne tarderait pas à se manifester.

Pour ces raisons, je crois que la seule chose à faire ici, c'est la résection complète, et dans une étendue correspondant à celle de la tumeur. Je veux vous donner quelques détails sur le procédé opératoire que je vais appliquer devant vous.

Une incision de 5 centimètres sera faite au niveau du mal, le long du bord inférieur de l'os; tous les tissus, peau, tissu cellulaire et muscle, seront divisés du même temps. Je détacherais au je disséquerais de suite, à l'aide d'une sonde cannelée et du bistouri, la muqueuse de chaque côté de l'os. La

sonde cannelée, laissée en place, servira de guide à l'aiguille courbe qui entraînera la scie à chaîne. Les dents répondant aux extrémités de la tumeur auront été préalablement arrachées pour ne pas gêner le jeu des instruments. L'os étant ainsi divisé, j'essaierai de répéter ce même temps pour l'autre côté de la tumeur. Peut-être rencontrerai-je alors quelques difficultés. Je me servirais dans ce cas d'une scie à main, en attirant au-dessus de l'os en dehors, ce qui serait facilité par la première section. L'opération sera terminée en coupant complètement en dedans la muqueuse, et en dehors la muqueuse et les muscles qui prennent leur insertion sur le maxillaire.

Plusieurs avantages résultent de cette méthode opératoire. Notre malade sera soumis à l'inhalation du chloroforme; il faut donc éviter autant que possible de laisser couler du sang dans la bouche. Le sang tomberait de suite dans la gorge placée dans une position défavorable; il ne pourrait être expulsé et deviendrait ainsi une cause de suffocation imminente. C'est précisément ce qui se serait présenté si nous avions, comme cela se pratique ordinairement, incisé les téguments à partir de la commissure labiale, de manière à former deux lambeaux, un antérieur et un postérieur. Tout au contraire, en opérant comme je viens de le dire, pas une goutte de sang ne tombera dans la cavité buccale, puisque les incisions de la muqueuse constitueront le dernier temps de l'opération. D'autre part, les incisions faites sur les téguments de la joue laissent toujours des traces désagréables et difficiles à cacher; la commissure labiale est souvent déformée. Notre incision longeant le bord de l'os sera peu visible, et comme nous opérons chez un jeune homme, avant peu d'années d'ici la barbe aura complètement couvert cette légère cicatrice. Enfin je n'ai pas besoin de vous faire remarquer que la réunion d'une plaie linéaire doit se faire plus facilement que celle de lambeaux mobiles dont les attaches profondes auront été détruites.

Cependant, nous ne pouvons nous dissimuler certains inconvénients inhérents à l'opération; et, quel que soit d'ailleurs le procédé employé, la forme du visage subira nécessairement quelques changements sensibles. La branche droite du maxillaire, entraînée par ses muscles moteurs et ne trouvant plus de résistance, se portera en avant et en dedans; la région massétérine sera légèrement déprimée. Pour les mêmes raisons, toute la partie droite restante mue dans la même direction, le menton sera dévié de la ligne médiane et porté à droite et en bas. En même temps les tissus, n'étant plus soutenus par l'os dans une certaine étendue, et pressés par ses deux extrémités croisées, auront de la tendance à faire une saillie plus arrondie que d'état normal.

Vous sentez de suite que ce ne sont pas là des obstacles qui doivent nous arrêter. Il faut mettre un terme immédiat au développement de cette tumeur. Nous allons donc l'enlever.

L'opération s'accomplit sans difficulté sérieuse. Quatre points de suture entortillée ont fermé la plaie. Les épingles ont été retirées dès le second jour, mais on a laissé les fils en place; l'état général est excellent; pas de fièvre; soit modérée. Le malade est gai, dispos; il demande à se lever et à manger.

La pièce pathologique examinée avec soin est venue confirmer le diagnostic.

Voici ce qu'elle a présenté.

Toute la hauteur de l'os est envahie par la tumeur, qui est constituée par un tissu dur, résistant, blanc, avec quelques points d'une teinte un peu jaune; ce tissu est très homogène. Les parois osseuses sont fort amincies, surtout en haut, où même elles manquent complètement au sommet de la tumeur. De leur face interne, elles démontrent un grand nombre de prolongements osseux, lamellaires, ou en forme d'aiguilles qui s'entre-croisent et se rencontrent en tous sens. On dirait que la matière fibreuse s'est développée entre les mailles du tissu spongieux qui ont été dilatées, agrandies peu à peu. A mesure qu'on avance vers la partie inférieure, les aiguilles osseuses deviennent plus serrées et plus abondantes. À centimètre du bord inférieur de l'os, et parallèlement à lui, se trouve une jetée osseuse complète; c'est la paroi supérieure du canal dentaire qui est rempli par la matière fibreuse. En cherchant dans l'intérieur de cette substance, on découvre le nerf dentaire, qui est comprimé, effilé en plusieurs points; et cependant, chose remarquable, à aucune époque il n'y a eu de douleurs névralgiques. La face libre de l'os du côté externe offre une particularité digne de remarque : elle est criblée d'un nombre considérable de petits trous, qui témoignent d'une vascularité beaucoup plus considérable dans cette partie. Le microscope n'a démontré dans cette tumeur que des éléments fibreux plongés dans une matière collée amorphe. Nulle trace de cellules cancéreuses.

Après un séjour de trois semaines, le jeune malade a quitté l'hôpital, portant encore au niveau de la plaie une petite fistule entretenue par un fil de ligature dont la chute

avait été tardive. Un mois après l'opération toute trace avait disparu.

HOPITAL CIVIL ET MILITAIRE DE STRASBOURG.

M. SÉDILLOT, professeur.

De l'opération de l'hydrocèle par le procédé de M. Baudens.

L'hydrocèle est une affection si fréquente, que les chirurgiens se sont de tout temps attachés à en signaler les variétés et à en rechercher les meilleurs modes de traitement.

Les procédés proposés et mis en usage sont très nombreux, et chaque jour, néanmoins, on en voit encore surgir de nouveaux que l'on annonce comme l'emportant de beaucoup sur les précédents, sous le double rapport de la rapidité et de l'innocuité de la cure.

La méthode des injections irritantes réunit aujourd'hui l'unanimité des suffrages, et l'incision est réservée pour les kystes multiples et les épanchements séro-hémorragiques; l'excision et le dédoublement de la vaginale s'appliquent aux cas où la séreuse serait épaissie, indurée et fibro-cartilagineuse; la tente, les mèches, les canules pleines, le seton paraissent avec raison définitivement abandonnés.

L'indication capitale, lorsqu'on a recours aux injections, est d'exciter une inflammation adhésive complète de toute la surface vaginale, de manière à prévenir la possibilité d'un nouvel épanchement.

Si l'inflammation est trop faible, l'épanchement ne devient pas plastique, ne s'organise pas; les adhérences manquent ou sont incomplètes, et l'hydrocèle reparait. Dans le cas contraire, et si l'inflammation est trop vive, du pus est produit, et occasionne des abcès quelquefois fort étendus qui retardent la guérison, sans la compromettre toutefois, puisque alors la réunion des surfaces suppurées est inévitable.

Le problème agité est de savoir quelle est l'injection qui détermine le plus sûrement les adhérences curatives. Dans les limites que nous signalons, la teinture d'iode joint aujourd'hui d'une grande vogue, due principalement à l'autorité du célèbre chirurgien de la Charité; M. le professeur Sédillot n'est pourtant pas très convaincu de la supériorité de cet agent sur les autres liquides excitants, et le gros vin rouge de Bourgogne bouilli sur des roses de Provins ne lui paraît nullement dédaigné.

La gangrène du scrotum, des suppurations plus ou moins étendues, des douleurs très vives, et surtout des récidives assez communes, ont été observées après l'emploi de la teinture d'iode comme à la suite de l'usage du vin chaud, et les insuccès ont été au moins aussi fréquents.

M. Sédillot a eu l'idée de rechercher, il y a déjà quelques années, si l'alcool contenait dans la teinture d'iode un état pas la véritable cause des succès de ce dernier médicament, et il a pu constater qu'il guérissait très bien ses malades avec de l'alcool étendu d'eau, sans aucune addition d'iode métallique, ni d'iodure de potassium. M. le docteur Deluy, aide-major, a consigné dans sa thèse inaugurale les observations puisées à la clinique de M. Sédillot.

De son côté, M. Baudens, membre inspecteur du conseil de santé, opère toujours, depuis quinze ans, d'après un procédé particulier d'injections multiples et graduées dans leur mode de stimulation, pour les larmes que le degré d'irritabilité de la tunique vaginale, variable selon les individus.

Partant de ce point de vue nouveau aussi vrai qu'il est ingénieux, M. Baudens a combiné les injections avec la présence plus ou moins prolongée d'une canule creuse en argent dans la tunique vaginale. Il se sert d'un très petit trocart, de la grosseur d'une plume de pigeon, terminé par un fer de lance; la canule destinée à glisser sur la tige du trocart offre trois ouvertures, deux terminales arrondies, et la troisième ovulaire, en forme d'œuf, et percée sur un point de la concavité du milieu de l'instrument; un mandrin plein remplit la canule et la ferme à volonté.

Voici, selon M. Baudens, la manière de procéder :

On fait en commençant, avec une lancette, une simple piqûre à la vaginale, dans le lieu où il y a le plus de fluctuation, absolument comme si on ouvrait un foyer purulent, et on laisse s'écouler une ou deux cuillerées de sérosité pour que la tumeur, de dure qu'elle était, devienne molle et permette des lors d'apprécier à travers ses parois le volume et la présence du testicule. Si le testicule est engorgé, allongé, on se soumet à un traitement spécial, et on ajourne l'opération; si, au contraire, on le retrouve en arrière pour évier sûrement de la lésion, et on procède à l'opération. Pour cela, on applique l'une contre l'autre les deux parois opposées des bourses, et on les maintient dans cette position pendant qu'on les traverse de part en part avec le trocart; on retire celui-ci en laissant en place la canule, par laquelle s'écoule successivement toute la sérosité épanchée; on souffle alors une petite quantité d'air avec la bouche dans la vaginale par la canule et de la canule, au moyen d'une sonde de gomme élastique introduite par l'une des extrémités de l'instrument pendant que l'on ferme la seconde avec le doigt, puis on engage le mandrin dans la canule; l'ouverture centrale ou de communication vaginale se trouve obturée, et l'air reste enfermé dans l'intérieur de la séreuse. Si l'inflammation n'apparaît pas au bout de vingt-quatre heures, on injecte de l'eau; si l'eau ne suffit pas encore, on la remplace par une légère solution de nitrate d'argent (eau, 120; nitrate d'argent, 0,5). Tous les autres liquides irritants pourraient être également employés dans cette échelle de gradation pour faire naître doucement et jusqu'au degré voulu l'inflammation de la tunique vaginale.

200 hydrocèles furent ainsi opérées: 39 par de simples injections d'air, 47 par des injections d'air et d'eau; 114 ont exigé la solution de nitrate d'argent; 20 cas ont nécessité des applications de glace, depuis longtemps substituées par M. Baudens aux sangsues et aux cataplasmes, pour combattre

un excès d'inflammation; trois fois des petits abcès non sérieux ont été observés; deux récidives ont eu lieu; dans un seul cas, il y eut gangrène linéaire du scrotum par suite d'imprudence. La moyenne des traitements fut de dix-neuf jours.

Ce procédé fut, à son début, assez mal accueilli: M. Malgaigne l'attaqua vivement (*Journal de chirurgie*, mars 1843); M. G... chirurgien-major de la marine, signala trois observations tirées de sa pratique, qui lui démontrèrent un succès, une récidive et une inflammation très grave avec menace de gangrène du scrotum (*Gazette médicale de Montpellier*, 1^{er} mars 1843). Ces insuccès dépendaient-ils de l'opérateur, ou de la méthode? M. Malgaigne, pour résoudre cette question, aurait pu juger par lui-même, au Val-de-Grâce, l'efficacité du moyen curatif, il n'eût pas fait; mais, depuis, des faits nombreux ont démontré que la méthode n'est pas coupable. M. Lemaître Florian a fait également une critique, que M. Baudens a parfaitement réfutée dans le mémoire lu à l'Académie des sciences le 9 décembre 1850.

Cependant M. le docteur Davat, médecin des eaux d'Aix en Savoie et membre de la Société de chirurgie de Paris, publia, dans le n° 9 février 1850 de la *Gazette médicale* (page 104), un mémoire où il préconisait le même procédé, mais légèrement modifié, et sans en faire nullement mention. M. Davat se servait d'une sonde en gomme élastique percée de trois ouvertures comme la canule de M. Baudens, et employée de la même manière, dans le but avoué de faire pénétrer de l'air dans la tunique vaginale et d'en déterminer l'inflammation.

M. Davat a cité plusieurs observations dont quelques-unes remontent au delà de 1842, et il ne paraît pas avoir ignoré les précédents. M. le docteur Courty, professeur agrégé de la Faculté de Montpellier, a heureusement fait usage de ce dernier procédé, et a publié l'histoire de ses malades dans le compte-rendu de sa *Clinique chirurgicale* (Montpellier, 1851). M. Baudens ayant offert ses instruments à M. Sédillot lors de son inspection de 1851, ce fut pour le professeur de Strasbourg l'occasion de les employer; l'idée lui en paraissait très ingénieuse, et il croyait qu'avec un peu d'attention il devait être facile d'en faire l'application. M. Sédillot ne fut pas sans crainte de blesser le testicule, cet accident ne lui est jamais arrivé et ne lui paraît pas à redouter; dans l'immense majorité des cas, où l'on reconnaît au toucher la présence de la glande séminale, car on en constate assez facilement le siège au moyen de la transparence, concurrence avec la position fixe du testicule en arrière, chaque fois que l'hydrocèle s'est développée régulièrement et sans complication d'adhérences de la tunique vaginale, on s'expliquera ainsi pourquoi M. Sédillot transpire sur-le-champ l'hydrocèle de part en part.

Un autre motif sur lequel s'est fondé M. Baudens pour commencer l'opération par une ponction évacuatrice et exploratrice est l'importance accordée à la tuméfaction testiculaire. M. Baudens, attribuant à l'orchite la formation de l'hydrocèle dans beaucoup de cas, fait disparaître toute trace d'induration inflammatoire de la glande avant d'entreprendre la cure de l'hydrocèle, sans quoi, dit-il, on s'expose à des accidents et à des récidives d'hydrocèle; et, bien que parfois on guérisse du même coup l'hydrocèle et l'orchite, ce n'est là n'est pas prudent. Sans blâmer en aucune manière le conseil donné par M. Baudens, l'expérience semble nous avoir démontré l'heureuse influence de l'inflammation produite par les injections irritantes sur la résolution des engorgements testiculaires; c'est donc une nouvelle raison de placer, sur-le-champ la canule du trocart, puisque la complication que nous signalons ne peut être, à notre sens, considérée comme une contre-indication.

Dans les sept observations que nous rapportons, M. Sédillot n'a fait qu'une seule fois usage de l'injection iodée; sur les six autres malades, l'injection d'air fut suffisamment irritante.

M. Sédillot a introduit quelques modifications dans les conditions opératoires. Ce savant professeur a substitué une poire en gomme élastique à la sonde ordinaire pour les injections; la simple pression de la main remplace très commodément l'insufflation par la bouche, et il en outre fait disposer un bouton vissé à l'extrémité libre de la canule, afin de mieux empêcher la chute de l'emploir, les liens qui étranglent quelquefois la portion de peau intermédiaire.

Les premières insufflations d'air ont à peine été perçues; les dernières, quand l'inflammation existait déjà, ont été généralement douloureuses, et dans tous les cas il est survenu un peu de suppuration non-seulement aux orifices des plaies légères, mais aussi dans l'intérieur de la tunique vaginale; nous devons ajouter que ce résultat a été volontairement obtenu, contrairement à la pratique à laquelle M. Baudens s'attache, car on craignait la réapparition de l'hydrocèle par l'écoulement trop rapide de la canule après l'insufflation; cependant, que le dernier opéré, l'instrument resta seulement en place vingt-quatre heures, et ce temps a suffi pour provoquer une inflammation suppurative assez intense et assez longue à se dissiper, fait qui vient à l'appui de l'opinion de M. Baudens, qu'il faut modifier selon l'irritabilité relative et individuelle de la vaginale les liquides à injecter, afin d'agir en quelque sorte par des faiblesses successives; dans ce cas, il est peut-être suffi de laisser la canule six heures en place. Mais, nous l'avons dit, M. Sédillot ne redoute pas cette suppuración.

M. Sédillot avait supposé de prime abord, et par suite de faits en apparence fort analogues, que l'air injecté serait très rapidement absorbé; il n'en fut rien, et plusieurs fois on chassa de la tunique vaginale de l'air mêlé au pus, quoique quatre ou cinq jours se fussent écoulés depuis la dernière injection.

Tous les malades guérirent à peu près de la même manière que dans le même cas qu'ils avaient été opérés avec du vin chaud ou de la teinture d'iode par les procédés ordi-

naires; nous nous dirons du plus qu'ils souffrirent moins de la manœuvre opératoire parut beaucoup plus simple, plus sûre, et plus élégante.

Le petit trocart traverse le scrotum sans aucun effort et avec une parfaite facilité, qui contraste avec la violence qu'exige communément l'emploi du trocart à hydrocèle.

On n'a besoin d'aucun préparatif, d'aucun aide, on n'est pas exposé à se tacher les doigts comme avec l'iode, on n'est pas obligé de salir les vêtements, les draps ou les appareils; en outre, le procédé de M. Baudens agit, en définitive, par le même mécanisme que celui de la méthode à injection, et son efficacité dépend beaucoup plus de l'insufflation de l'air ou des liquides destinés à graver l'inflammation que de la présence de la canule. Celle-ci ne saurait être comparée à la tente, au seton, à la sonde, au mandrin, etc., qui ont été justement abandonnés.

Avec ces instruments, l'inflammation restait partielle et bornée au trajet du corps étranger, et, pendant qu'on déterminait de graves suppurations scrotales, on voyait l'hydrocèle se reproduire. Rien de semblable avec le procédé de M. Baudens, dans lequel l'air est introduit dans la tunique vaginale; l'avantage d'élever l'inflammation au degré nécessaire à la guérison est évident, et, tandis que l'injection ordinaire réussit ou échoue, indépendamment, jusqu'à un certain point, du chirurgien, et en raison de la plus ou moins grande susceptibilité des malades à en ressentir les effets, on est toujours certain, par le procédé de M. Baudens, d'arriver suffisamment les séreuses, puisqu'on ne retire la canule et qu'on ne cesse les injections d'air ou d'un liquide plus irritant qu'un moment où l'on a obtenu l'effet de réaction qu'on avait jugé utile ou convenable.

Nous croyons toutefois, pour ne pas négliger un terme important de cette appréciation, que le procédé de M. Baudens, tout en constituant un progrès véritable, exige une plus grande expérience chirurgicale et qu'à ce titre il sera moins facilement accepté par les chirurgiens inexpérimentés.

L'injection d'iode ou de vin chaud se pratique d'après des règles fixes, non variables, déterminées; sans tenir compte de plus ou des complications de la vaginite, de l'orchite, de la tumeur ou des liquides ordinairement avec succès. Dans le procédé de M. Baudens, pour jouer à coup sûr, on se sert de l'air, il faut autre chose: il est nécessaire que l'homme de l'art, qui jette au moment opportun où il doit cesser les insufflations et enlever la canule; c'est une appréciation assez délicate. Trop tôt, l'inflammation fait défaut et l'hydrocèle se reproduit; trop tard, l'inflammation est en excès et pourrait entraîner dans quelques cas des accidents assez graves, du moins très désagréables, et même mortels, nous ne saurions, puisqu'il s'agit de malades succomber et d'autres personnes de gangrènes plus ou moins étendues et même des abcès diffus à la suite des injections de vin chaud et de teinture d'iode.

THIERS.

Médecin-major de 1^{re} classe au 12^e d'artillerie.

(La suite à un prochain numéro.)

OPÉRATION DU BEC-DE-LIÈVRE

faite à l'aide de l'épingle-à-croix (suture sans fil).

PAR A. THIERRY.

Pendant que j'étais élève à l'École des Enfants-Trouvés de Paris, je regrettais de ne voir guérir que bien rarement des enfants nouveau-nés affectés de bec-de-lièvre. Ceux qui étaient alors mes maîtres avaient renoncé à pratiquer l'opération, qu'ils remettaient jusqu'à ce que les enfants eussent atteint leur cinquième ou leur septième année.

Sur ces enfants, on ne guérissait que par l'usage de bandages unissants; il m'a toujours semblé que cette méthode, principalement à la pression exercée sur la peau très tendue de l'enfant par les fils de la suture entortillée que l'on donnait les insuccès ou les demi-succès de cette opération sur les nouveau-nés; j'ai toujours regretté que l'on ne pût pas la faire sans comprimer les tissus entre une aiguille inflexible et des fils élastiques, dont l'action ne peut être graduée. C'est à l'appui avec cette pratique généralement employée que j'ai posé dans la *Gazette des Hôpitaux* du 19 août 1851 une contre notice sur l'épingle-à-croix et la suture sans fil.

J'ai décrit alors des épingles qui, ayant leur tige terminée par un pas de vis très fin et terminée par une pointe tranchante en acier, tiennent par le moyen d'une boule mobile qui vient se visser à leur tige.

Pour se servir de cet instrument, on commence par enlever la boule mobile, on enfonce l'épingle comme une épingle ordinaire jusqu'à ce que la boule fixe soit en contact avec la peau, on adapte alors la boule mobile et on la visse à la première; la tige se retire sans effort. L'opération terminée, on résèque l'épingle avec une pince incisive; mais on laisse en dehors de la boule mobile une portion de la tige suffisante pour qu'on puisse, en raison du gonflement inflammatoire, servir ou desserrer les bords de la plaie.

Les épingles ainsi faites, je m'en suis servi chez un enfant de quelques mois, sur lequel j'avais employé sans succès pour un bec-de-lièvre de naissance la suture entortillée. Je prouvai des difficultés à manœuvrer la boule mobile, à laquelle j'avais donné une forme conique, à la visser; au milieu des tissus gonflés et enflammés, il était difficile de la saisir lorsqu'on voulait servir ou desserrer. Pour retirer l'épingle, il me fallut avoir recours à des pinces incisives. Il me vint donc l'idée de modifier ces épingles en dévissant la boule et la faisant surmonter d'une partie quadrilatère saillante pouvant être saisie facilement avec des pinces plates. Je diminuai la longueur du pas de vis; je fis augmenter le diamètre de la partie tranchante. Pour rendre la manœuvre encore plus aisée, je fis faire à la partie quadrilatère surmontant les boules et l'aide desquelles on peut fixer l'une et l'autre manœuvre l'autre.

Par ce dernier procédé, j'ai opéré avec succès un enfant de deux mois ayant un bec-de-lièvre accompagné de séparation de la voûte palatine.

Le vendredi 18 juin, après avoir avisé les bords de la plaie, je ne passai qu'une épingle; la demi-sphère unissant tout serrée ou desserrée suivant les indications.

Le mardi suivant, la consolidation des parties paraissant complète, j'ai retiré l'épingle. Depuis, j'ai vu l'enfant tous les jours, et le succès s'est maintenu sans qu'aucun accident soit venu entraver la guérison.

Au lieu de deux épingles, une seule épingle suffit; on pourra peut-être augmenter le diamètre de la demi-sphère qui est en contact avec la peau et qui presse sur les tissus pour les réunir.

Je me suis proposé par ce nouveau moyen d'établir qu'il est possible, dans la généralité des cas, d'opérer avec avantage, pendant les deux premiers mois de leur vie, les nourrissons affectés de bec-de-lièvre.

1° Parce que le bec-de-lièvre porté jusqu'à un certain point empêche l'enfant de têter et de se nourrir et peut devenir une cause de mort;

2° Parce que je ne vois aucun avantage à attendre l'âge de cinq ou six ans pour opérer le bec-de-lièvre, les enfants n'étant pas plus faciles à maintenir à cet âge;

3° J'attribue une partie des insuccès des becs-de-lièvre à la compression des fils sur les tissus.

Je dois en terminant cet aperçu remercier M. Charrière, qui ont prêté leur habile concours à l'amélioration du procédé primitif.

DU CATHÉTÉRISME DANS LES CAS DIFFICILES.

Par M. MAISONNEUVE.

Parmi les causes de rétention d'urine, il n'en est aucune qui soit plus fréquente et plus grave que l'engorgement ou l'hypertrophie de la prostate. La partie moyenne de cet organe devenant saillante forme à l'orifice vesical de l'urètre une sorte de valvule ou de soupape qui, lors de la contraction de la vessie, s'applique contre l'orifice de son col et en bouche mécaniquement l'ouverture. Tous les efforts de contraction sont alors inutiles pour expulser l'urine, et celle-ci, en s'accumulant, peut donner lieu de accidents redoutables. On a vu dans ce cas survenir rapidement la rupture des parois vésicales, et par suite un épanchement mortel dans la cavité du péritoine.

D'autres fois, et le plus souvent, la distension de la vessie arrivée à un certain degré amène une dilatation de son col, ce qui permet la sortie du surplus de l'urine; c'est là ce qu'on appelle uriner par regorgement. Cet état ne peut toutefois persister longtemps sans amener de graves troubles dans les voies urinaires supérieures; aussi la rétention d'urine due à l'engorgement de la prostate, qu'elle soit complète ou incomplète, est-elle une des affections qui réclament le plus impérieusement le cathétérisme. Mais dans ces circonstances, et par les procédés ordinaires, dit M. Maisonneuve, le cathétérisme présente souvent de grandes difficultés.

En s'hypertrophiant, en effet, la prostate imprime à la portion du canal contenu dans son intérieur une déviation telle, qu'au lieu d'une courbe régulière, il présente un coude brusque, résultant de ce que sa portion la plus rapprochée de la vessie prend une direction presque verticale. Si, dans ce canal ainsi dévié, on cherche à introduire une sonde métallique à courbure ordinaire, le bec de cette sonde s'arrête immédiatement au point où il le canal change de direction; alors, pour peu qu'on exerce de violence, l'instrument déchire la membrane muqueuse et labeure l'intérieur de la prostate en y formant une fausse route.

Les praticiens les plus habiles ne sont pas à l'abri de pareils accidents. On s'est donc quand l'opérateur n'a point une expérience consommée.

Place pendant plusieurs années, dit M. Maisonneuve, à la tête d'un grand hôpital, où les affections des voies urinaires sont extrêmement communes, j'ai vu souvent de ces cas difficiles, et j'ai été témoin de nombreux accidents produits par l'inexpérience des élèves. C'est à cette époque que j'eus l'idée d'un mode de cathétérisme qui, simple dans son exécution, permet aux mains les plus inhabiles de sonder aussi bien que les plus grands maîtres, et cela sans craindre de produire aucun accident.



Ce procédé est basé sur ce fait: qu'une bougie fine et flexible, terminée par une petite olive, pénètre toujours avec fa-

cilité dans un urètre libre, quelles que soient les déviations qu'il présente. En effet, l'extrémité moussue et flexible de l'instrument se prête à toutes les sinuosités du canal, et parvient toujours à pénétrer dans la vessie, sans que le chirurgien ait autre chose à faire que de pousser l'instrument avec lenteur. Quand par hasard la pointe moussue vient à s'arrêter momentanément dans le cul-de-sac d'une déviation trop brusque, la flexibilité de l'instrument met à l'abri de toute crainte de fausse route, et permet à celui-ci de se recourber dans le canal pour en suivre les inflexions; de sorte qu'avec un peu de tâtonnement on est toujours sûr d'arriver dans la vessie. Du moment qu'une bougie a pénétré, on s'en sert comme d'un conducteur pour diriger la sonde qui doit donner issue à l'urine.

L'appareil employé à cet effet se compose:

D'une bougie F, d'un fil et d'une sonde G.

La bougie (n° 9) a 3 millimètres environ de diamètre; elle est souple et terminée par un bout olivaire. A son extrémité supérieure est fixé le fil, qui doit être très fort et avoir trois fois la longueur de la bougie. Ce fil est à son extrémité libre muni d'un bouton, ainsi qu'on le voit sur la figure ci-dessus. Le monde, de 6 millimètres et demi de diamètre (n° 20), est en tissu élastique très souple, courbe et percée à ses deux extrémités.

Disposition de l'appareil. — Au moment de se servir de cet appareil, on le dispose de la manière suivante: la bougie, armée de son fil, est introduite par l'extrémité supérieure de la sonde et en est retirée par l'extrémité inférieure, de sorte que le fil entraîne avec elle se trouve introduit dans le calibre de la sonde.

Premier temps. — Introduction de la bougie F. — Le malade étant couché horizontalement sur le dos, les cuisses écartées, le chirurgien, placé comme pour l'opération ordinaire du cathétérisme, saisit de la main gauche la verge du malade, et de la droite introduit dans l'urètre la bougie olivaire F. Cette introduction doit être faite avec lenteur. Elle ne rencontre ordinairement aucun obstacle jusqu'au niveau de la prostate; mais à ce point du canal la bougie éprouve parfois un moment d'arrêt. Il faut alors un peu de tâtonnement et une légère pression pour la faire pénétrer dans la vessie. On saura qu'on est arrivé dans cet organe lorsque la bougie tout entière est introduite dans le canal, et qu'elle y joue librement.

Deuxième temps. — Introduction de la sonde G. — Quand la bougie est introduite, on confie au malade ou à un aide le bouton A, fixé à l'extrémité du fil E, lequel doit être tenu dans un état de tension légère. Le chirurgien alors, soutenant de nouveau la verge avec la main gauche C, saisit de la main droite, tenue en supination, la sonde D, qu'il fait glisser doucement de haut en bas sur le fil d'abord, puis sur la bougie, qui sert ainsi de conducteur, et par une pression successive la fait glisser lentement jusque dans la vessie. Cette dernière partie de l'opération est toujours d'une extrême simplicité.

Nous ajouterons, pour noter part, que nous avons à l'occasion, plusieurs fois, d'user dans notre pratique de l'ingénieux procédé de M. Maisonneuve, et qu'il nous a réussi dans plusieurs circonstances où tous les autres moyens avaient échoué.

D^r Alexis FAVROT.

NOTE SUR LE MUGUET.

Par M. GUBLER.

Depuis quelques années, les esprits se préoccupent des maladies qui semblent résulter de la présence des végétaux d'un ordre inférieur sur les plantes de nos cultures.

L'opinion généralement accréditée à cet égard, c'est que ces végétaux inférieurs, appartenant à la famille des mucédinées ou des algues, attaquent les autres plantes plus élevées dans l'échelle, et déterminent dans celles-ci des altérations profondes qui finissent par les faire périr.

Mais cette manière de voir ne nous paraît pas suffisamment justifiée.

En 1851, nous avons fait, en commun avec nos savants collègues MM. Germain et Montagne, un rapport à la Société de biologie, dans lequel nous avons établi que l'altération du chanvre précède, dans la maladie du blé, l'apparition des hyssus, qui passent pour en être la cause première; nous pensons qu'il en est de même dans la maladie des pommes de terre et dans d'autres cas analogues.

Les détails dans lesquels nous allons entrer relativement au muguet montreront que les choses passent de la même façon pour les parasites végétaux qu'on observe chez l'homme, parasites dont nous avons découvert récemment une nouvelle espèce, dans des circonstances assez singulières, que nous avons fait connaître à la Société.

Les expériences de Dutrochet ont établi que les végétaux inférieurs naissent de préférence dans les liquides acides, et tous ceux qui ont fait des recherches dans un laboratoire de chimie ont vu des faits confirmatifs de ses observations. Préparé de ces résultats curieux, j'ai résolu de vérifier, dans des cas pathologiques, la règle générale posée par l'illustre savant. Les nombreux exemples de muguet qui se présentent dans le service des nourrices de l'hôpital Necker pendant l'année 1847 m'en fournirent l'occasion.

Je m'assurai qu'en effet les enfants affectés de cette singulière altération ont toujours une extrême acidité de la bouche. Le mucus qui tapisse la langue, les joues ou toute autre partie de la cavité bucco-pharyngienne, rougit énergiquement le papier du tonneau, même au moment où l'enfant vient de têter. Cette réaction se montre avant qu'on aperçoive aucune trace de muguet; mais alors il existe déjà une rougeur framboisée très intense des membranes muqueuses qui tapissent cette première portion des voies digestives; en sorte que l'on peut prévoir l'invasion du cryptogame quand on trouve réunies ces deux particularités.

Ayant été appelé à faire l'autopsie de plusieurs petits sujets qui avaient succombé pendant qu'ils étaient affectés du muguet, j'ai pu faire aussi quelques remarques sur le siège précis de ces productions. Sans entrer dans le détail des observations particulières, je crois pouvoir formuler les propositions suivantes:

1° L'affection connue sous le nom de muguet débute par une certaine philogose de la partie supérieure des voies digestives.

2° Cette philogose paraît déterminer la suppression de la sécrétion salivaire, qui est alcaline, et peut être l'aggravation de l'acidité propre au mucus buccal, lequel continue à être sécrété et manifeste sa réaction énergique au papier de tournesol.

3° En présence de cette acidité constante de la bouche, secondée par une température assez élevée, des végétations cryptogamiques ne tardent pas à se développer sur la face dorsale de la langue, le palais, le voile palatin et même le pharynx, sur la portion de la face interne des joues qui est comprise entre les arcades dentaires, lorsque les mâchoires sont écartées, et sur la partie des lèvres qui déborde des gencives ou des dents.

4° Il est à remarquer que les points de la bouche ordinairement préservés sont les seuls qui ne soient pas directement accessibles à l'air atmosphérique. L'influence de cet agent sur la production des mucédinées du muguet est si réelle que je n'ai rencontré qu'une fois ces dernières dans l'ophagose et jamais dans l'estomac, où elles ne pourraient d'ailleurs subsister qu'en l'absence d'une gastrite.

5° Ces mucédinées prennent naissance dans l'intérieur des glandes qui s'ouvrent à la surface de la langue, des lèvres et des autres parties de la bouche, ainsi que dans l'enduit saburral qui tapisse le premier de ces organes. Les cellules épithéliales et les grumeaux de caséum coagulé qui constituent cet enduit, de même que le mucus altéré des glandes, représentent une sorte d'*humus* approprié au développement de ses fâmes parasites.

6° Leurs filaments, nés dans une cavité glandulaire, en augmentant de longueur et de nombre, remplissent d'abord cette cavité et s'échappent ensuite à travers le goulot du follicule pour se répandre au dehors sous forme d'une petite éminence arrondie d'un blanc laiteux; de façon que l'ensemble de la production rappelle assez bien la forme d'une grenade.

7° Si l'orifice est trop étroit, les filaments byssoides tendent la glande outre mesure et en amincissent les parois, à ce point qu'ils semblent former des tumeurs sous-épithéliales. Je n'ai jamais vu nettement des grains de muguet simuler ceux de l'hyphidulium soudé et la surface du derme muqueux; j'aurais pu en leur sein de constater la possibilité de cette variété de forme.

8° Le ressort de tout ce qui précède que les mucédinées du muguet n'attaquent pas les tissus vivants, mais qu'elles se développent simplement au milieu de détritus organiques dans des conditions déterminées, et que leur apparition n'est qu'un épiphénomène dans la maladie.

(Comptes-Rendus de la Société de biologie.)

SUR UN LIPOME DU DOIGT NÉDÉS.

Par M. FOLLIN.

M. Pollin présente à la Société la main d'un homme d'une cinquantaine d'années environ, dont le doigt médius portait sur ses faces antérieure, externe et un peu postérieure, une tumeur molasse, lobulée, mobile, du volume d'un œuf de poule environ.

Cette tumeur, sans changement de couleur de la peau, laissait entendre, lorsqu'on la comprimait fortement, une légère crépitation. Les caractères généraux de cette tumeur firent penser que c'était un lipome. L'examen anatomique a confirmé cette idée. En effet, au-dessous de la peau existait une masse lobulée de tissu cellulo-graisseux jaunâtre. Ce tissu grassier adhérait à la face antérieure de la gaine des flexisseurs assez fortement pour qu'il fût impossible d'enlever ce lipome sans ouvrir cette gaine. A la partie postérieure du doigt, l'adhérence était bien moins considérable.

Cette tumeur n'offrit de curieux que son siège. En effet, les lipomes des doigts ne s'observent pas communément. Plusieurs faits de lipomes de la main ont été publiés, et récemment M. Robert en a communiqué un de l'espèce de chirurgie. Mais ils siégeaient à la face palmaire de la main. Aux doigts, l'existence des lipomes n'est pas aussi fréquente.

Il n'y a qu'une conclusion pratique à tirer de cette pièce: si l'on eût voulu extirper ces lipomes, on eût nécessairement ouvert la gaine des flexisseurs, accident qui eût compliqué gravement l'opération.

(Ibid.)

CORRESPONDANCE.

Théorie de la fièvre intermittente.

A M. le Rédacteur en chef de la Gazette des Hôpitaux.

Monsieur et cher confrère,

M. Champollion vient encore d'affluer, dans une lettre insérée dans l'avant-dernier numéro de la Gazette des Hôpitaux, que ma théorie des fièvres intermittentes des marais a été réfutée. Voici le raisonnement de notre honorable confrère:

MM. Andouard et Piorry ont fondé leur théorie sur l'engorgement de la rate; leur nombre de voir a été réfuté, puis, j'ai prouvé qu'il y avait bon nombre de fièvre intermittente sans engorgement de rate. M. Durand appuie d'une manière fondatrice sa théorie sur l'engorgement du même organe: sa théorie a donc été réfutée.

Quiconque a réfléchi sur les idées que j'ai publiées reconnaîtra aisément la faiblesse de M. Champollion: je n'ai pas fondamentalement appuyé ma théorie sur l'engorgement de la rate.

La fièvre intermittente des marais, la seule que j'ai eu en vue,

Le journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉMYNT, SARDAIGNE, SAVOIE, TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Trois mois 9 fr. Six mois 17 Un an 33
---	---

Les lettres et paquets ont affranchi sans rigueur aucun.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, GIBRALTAR.	Trois mois 40 fr. Six mois 20 Un an 38
---	--

La prix de l'abonnement peut être envoyé en mandat sur Paris ou en mandat de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGERIE, ANTOULETTE, BELGIQUE, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Trois mois 8 fr. 50 c. Six mois 16 » Un an 30 »
---	---

COMMAIRE. — PARIS. Quelques mots sur les fistules urinaires chez la femme. — FISTULES URINAIRES. Sur la lésion de la seconde platine du sac. — Tubercules des épididymes, du testicule, des vésicules séminales, du préput, du rectum et du pénétrant. — Du danger qu'il y aurait à administrer le sulfate sans la forme précédente nouvelle de sulfate brun vésical. — FISTULES URINAIRES, séance du 22 juillet. — Nécrologie.

PARIS, LE 5 JUILLET 1852.

quelques mots sur les fistules urinaires chez la femme,

A PROPOS DE LA NOUVELLE PUBLICATION DE M. JOBERT (1).

La nouvelle publication de M. Jobert n'est, ainsi qu'il le déclare lui-même, qu'un complément de son *Traité de chirurgie plastique*. Nous ajoutons qu'elle en est un perfectionnement d'une importance capitale. Toutefois, pour apprécier justement le mérite du nouveau progrès que le *Traité des fistules vésico-utérines*... imprimé à la chirurgie, il ne serait peut-être pas très rationnel de se placer au point de vue de nos connaissances actuelles. En effet, le *Traité de chirurgie plastique*, en nous enseignant, à l'aide de préceptes remarquables et d'exemples plus remarquables encore, les moyens de guérir certaines fistules vésico-vaginales, rebelles jusqu'alors à toutes les ressources de l'art, nous avait pour ainsi dire fait pressentir la nouvelle conquête réalisée par le *Traité des fistules vésico-utérines*... Cette conquête nous est apparue comme une conséquence toute naturelle de la première. Il faut donc, pour en comprendre tous les avantages, remonter, non pas bien haut, mais seulement à l'époque (1846) où l'un de nos meilleurs professeurs, si prudemment, si cruellement enlevé à la science et à ses amis, écrivait que les fistules vésico-vaginales « étaient incurables dans un grand nombre de cas » ; ce qui signifiait : *Dans tous les cas* où la perte de substance est un peu considérable et où la fistule est située un peu profondément. Pénétré de cette impuissance si fréquente de la chirurgie contre une des infirmités les plus affreuses qui puissent affliger l'espèce humaine, Aug. Bérard, après avoir décrié et apprécié les procédés aussi nombreux qu'inefficaces imaginés pour la combattre, en était arrivé, en désespoir de cause, à tenter l'oblitération du conduit vulvo-utérin proposée, par M. Vidal dans les cas scarreux incurables ; moyen extrême tellement cruel, surtout chez les jeunes femmes, qu'on aurait peut-être hésité davantage à y avoir recours, si l'on avait eu plus de confiance dans son efficacité.

Or ce pronostic si grave que A. Bérard portait avec raison, en 1846, sur les fistules vésico-vaginales, ce pronostic n'était rien en comparaison de celui qu'il formulait sur les fistules vésico-utérines, varié qu'il connaissait d'ailleurs très imparfaitement, et qu'il se borne pour ainsi dire à mentionner. « Les fistules vésico-utérines », dit-il, « ne réclament aucune des opérations dont j'ai parlé, » et il se contente de conseiller l'usage d'un appareil palliatif. Voilà où en était le traitement des fistules urinaires chez la femme avant la publication du *Traité de chirurgie plastique*.

Dans ce traité, M. Jobert nous fit connaître un procédé ou plutôt une méthode nouvelle à l'aide de laquelle il était non-seulement possible, mais jusqu'à un certain point facile de guérir des malades que l'on avait jusqu'alors considérées comme incurables, et que l'on traitait comme telles abandonnées à leur sort déplorable. Et pour lever tous les doutes et joindre l'exemple à la leçon, M. Jobert rapportait dans son ouvrage plusieurs exemples de fistules vésico-vaginales regardées comme incurables par nos premiers maîtres, et auxquelles il avait avec succès appliqué sa nouvelle méthode opératoire. Parmi les observations de ce genre, il nous suffira de rappeler ici celle dont la nommée C... fait le sujet. Chez cette malheureuse malade la fistule datait de deux ans et demi ; elle était constituée par une perte de substance qui avait détruit la paroi inférieure de l'utérus, le col vésical et la cloison vésico-vaginale dans toute sa longueur, moins 1 centimètre. La malade avait été jugée au-dessus des ressources de l'art, et des hommes à

qui leur réputation permettait de tout entreprendre avaient refusé de se livrer à aucune tentative dans ce cas désespéré. M. Jobert crut pouvoir tenter l'application de sa nouvelle méthode, née à peine de la veille, et il obtint un succès que tous les chirurgiens qui ont visité l'hôpital Saint-Louis et suivi les séances de l'Académie ont pu admirer.

Sur quelle idée repose la méthode qui a produit de si beaux résultats ? Sur une idée simple, comme presque toutes les idées fécondes.

L'école de toutes les méthodes de traitement des fistules vésico-vaginales et particulièrement des méthodes par réunion, les plus rationnelles de toutes, cet école consistait dans la difficulté de tenir rapprochés les bords de l'ouverture accidentelle sans soumettre les tissus environnants à une tension considérable qui ne tardait pas, soit directement, soit par les inflammations qui en étaient la suite presque inévitable, à déchirer et à séparer les surfaces que le chirurgien avait ou tant de peine à réunir. Pour remédier à cette tension, il y avait un moyen nous ne dirons pas facile, car rien n'est absolument facile lorsqu'on opère dans des régions d'une structure aussi délicate et aussi compliquée, mais tellement naturel, qu'on s'y étend, comme toujours, qu'on n'y ait pas songé plus tôt ; ce moyen, c'était de relâcher par des incisions les parties tendues, de couper en quelque sorte la corde qui tendait l'arc formé par les sutures, jusqu'au moment où les bords de la fistule, fortement adhérents par la cicatrisation, fussent en état de résister à tous les tiraillements qui viendraient à être exercés sur eux. Telle est l'idée qui a servi de base à la méthode féconde désignée par M. Jobert sous le nom d'*autoplastie par glissement* ou par *locomotion*, à laquelle la science doit les beaux résultats obtenus dans le traitement des fistules vésico-vaginales, et que nous a fait connaître le *Traité de chirurgie plastique*. Mais, quelque simples que soient cette idée et cette méthode, il y a toujours, ainsi que nous l'avons dit, quelques difficultés d'application, quand il s'agit d'opérer sur des parties naturellement très délicates et dont les modifications pathologiques ont en outre changé les dispositions normales. C'est ce qui explique pourquoi M. Jobert n'a pu traiter dans sa première publication que des fistules les plus connues et les plus fréquentes, et pourquoi il a dû réserver pour une publication ultérieure la description et le traitement de quelques variétés beaucoup moins connues. Ces variétés font le sujet du *Traité des fistules vésico-utérines*..., qui n'est, nous l'avons déjà dit, qu'un complément du *Traité de chirurgie plastique*. L'auteur non-seulement y décrit en détail toutes les variétés de fistules énumérées dans le titre de l'ouvrage, et qui étaient ou fort incomplètement connues ou tout à fait inconnues, mais encore il formule, d'après l'expérimentation anatomique et d'après l'expérience sur les tissus vivants, les principes de médecine opératoire à l'aide desquels on peut appliquer avec sécurité l'autoplastie par glissement à des lésions que l'on croyait naguère inaccessibles aux instruments réparateurs de la chirurgie. Il serait beaucoup trop long d'exposer ici ces principes, qui subissent quelques modifications dans chaque variété de fistules et même dans chaque cas particulier ; c'est dans l'ouvrage lui-même que le praticien devra étudier ces principes, s'il veut s'éclairer d'une manière complète ; nous n'avons pu que rappeler l'idée fondamentale qui leur sert de base. Cependant, ceux de nos lecteurs qui se rappelleront les remarques dont les observations particulières du livre de M. Jobert sont accompagnées, et qui presque toutes ont été publiées dans ce journal, pourront y trouver tous les renseignements nécessaires pour se diriger dans le cas où ils auraient à exécuter une opération de fistule vésico-utérine..., etc.

M. Jobert ne s'est pas borné d'ailleurs à étudier la pathologie et la thérapeutique des affections dont il traite dans sa publication nouvelle. Embrassant son sujet sous tous les points de vue, il a décrit en détail ou signalé plusieurs faits physiologiques très curieux. Nous n'en mentionnerons qu'un seul. Une de ces pertes considérables de substance ont déterminé une grande partie du réservoir vésical, et que ce qui en reste s'est

contracté et en quelque sorte racorni par une longue inaction, on aurait pu croire que l'oblitération d'une telle ouverture, la réparation matérielle d'un tel désordre étaient tout ce que le chirurgien pouvait espérer, mais que les malades resteraient sujettes soit à une incontinence, soit tout au moins à des émissions très fréquentes du fluide sécrété. Or l'expérience a appris que ces craintes étaient exagérées. Elle a démontré que l'organe acquiescerait peu à peu un développement aussi considérable qu'insensé, et que ses fonctions finissaient par se rétablir avec leur caractère quasi physiologique.

Nous n'insisterons pas davantage sur la nouvelle publication de M. Jobert. Ce que nous venons d'en dire, et plus encore ce que nos lecteurs en connaissent d'avance par les nombreuses observations que nous avons empruntées à la clinique de l'habile opérateur, est plus que suffisant pour démontrer que le *Traité des fistules vésico-utérines* est destiné à propager une méthode qui a déjà rendu les plus éminents services à la pratique chirurgicale, et qui en rendra de bien plus nombreux quand elle sera plus connue et mieux appréciée. — H. de Castelnau.

Sur la séance de la Société de chirurgie.

La communication faite par M. Maisonneuve à la séance de la Société de chirurgie, dont nous publions aujourd'hui le compte-rendu, a soulevé plusieurs questions, dont deux surtout méritent de nous arrêter un instant.

La première est relative à la cause de la gangrène. M. Marjolin avait abordé le premier, quoique le processus verbal ne le mentionne pas, le point de médecine sur lequel M. Gosselin a dit ensuite quelques mots. S'il fallait en croire la majorité des opinions qui se sont fait jour dans la discussion, et en particulier celle de M. Roux, il n'est pas douteux qu'on ne dût, dans tous les cas, résoudre contre les médecins les questions du genre de celle pour laquelle M. Gosselin a été consulté et pour laquelle nous avions été consulté nous-mêmes. Or, dans l'état actuel de la science, rien ne prouve qu'une telle solution fut en effet l'interprétation exacte des faits, et M. Roux n'a rien apporté en faveur de son opinion, si ce n'est le résultat de ses impressions ; ce qui est beaucoup assurément, mais ce qui ne saurait suffire, surtout quand il s'agit d'une appréciation médico-légale et qu'il y a un accusé devant la justice. Nous avouons même que le simple raisonnement, en l'absence d'une série de faits précis, ne nous semble pas très favorable à l'opinion que la gangrène ne se développe jamais dans les fractures simples sans une compression mécanique habituellement due à un pansement mal appliqué. Est-ce que, par exemple, nous ne voyons pas quelquefois des gangrènes se développer spontanément chez certains individus à la suite d'un phlegmon, d'un érysipèle même ? Or si la gangrène se développe en l'absence de toute lésion traumatique, pourquoi ne se développerait-elle pas sous l'influence d'une cause d'inflammation aussi efficace qu'une fracture, même simple ? Nous n'en voyons pas la raison, et nous avouons que nous partageons entièrement sous ce rapport l'opinion de M. Marjolin.

Les cas de gangrène spontanée dont nous avons parlé sont rares sans doute ; mais les exemples de gangrène à la suite de fracture simple sont loin d'être fréquents, alors même que des appareils ont été serrés à un degré que le chirurgien le moins expérimenté ne dépasse certainement jamais. Il faut donc une grande prédisposition pour que la gangrène se développe, et cette prédisposition étant à peu près toujours nécessaire, nous ne voyons pas pourquoi elle ne pourrait pas suffire concurremment avec la fracture, et pourquoi l'on aggraverait sans raisons suffisantes la responsabilité souvent si lourde des praticiens dont la réputation ne peut couvrir les malheurs. Nous ne prétendons pas cependant que la compression d'un appareil ne puisse pas déterminer la gangrène ; mais ce que nous avons voulu, ce que nous avons dit, c'est qu'aucun fait convaincant n'a été apporté en faveur de l'opinion de M. Roux.

Quant à l'observation de M. Maisonneuve en particulier, elle est loin d'être favorable à cette opinion. La

(1) *Traité des fistules vésico-utérines, fistules vésico-vaginales, fistules vésico-vaginales et fistules vésico-utérines*, par M. Jobert (de Lamballe), chirurgien de l'Hôtel-Dieu, Commandeur de la Légion d'Honneur, etc., etc. — Chez J.-B. Baillière, rue Hautefeuille, 19. Un volume in-8°, avec planches intercalées dans le texte.

gangrène, dans ce cas, ainsi que l'a fait remarquer le chirurgien, s'est développée avec une rapidité quasi foudroyante et à peu près partout en même temps. Or, il est tout au moins rationnel de penser qu'une gangrène causée par une compression se développerait moins rapidement et commencerait par les points les plus comprimés. La gangrène était ici très humide, accompagnée d'un prompt développement de gaz; il est permis de croire que dans une gangrène suivie de compression les caractères seraient différents. Ces données ne sont certainement point concluantes, comme si elles étaient des conséquences de faits nombreux et rigoureusement observés; mais elles souffrent sans doute pour convaincre les observateurs sérieux qu'il faut procéder avec une grande réserve quand il s'agit de trancher des questions difficiles (elles le sont presque toutes dans notre science), et avant de porter des jugements qui peuvent avoir des conséquences graves.

Quant à la question du développement du gaz dans les veines, *un desideratum* a déjà été exprimé par M. Morel-Lavalée; nous n'y reviendrons pas. Mais nous en mentionnerons deux autres peut-être plus importants: c'est d'abord que la dissection des vaisseaux n'ait pas été faite avec une suffisante attention pour s'assurer si celui ou ceux qui renfermaient des gaz présentaient ou non une oblitération entre le cœur et les portions qui renfermaient ces fluides; et ensuite, que les symptômes n'aient pas été observés et décrits avec minutieusement pour qu'on pût tirer quelques inductions pathologiques des données anatomiques résultant d'une dissection attentive. En l'absence de ces données, de renseignements, le fait du développement de gaz dans les veines perd la plus grande partie de son intérêt.

H. de Castelnau.

CLINIQUE DÉPARTEMENTALE.

Sur la luxation de la seconde phalange du pouce.

Par M. le docteur Jousset, médecin de l'hôpital de Bellême (Orne).

Il y a peu de praticiens qui, après quelques années d'exercice, n'aient été à même de réduire des luxations des phalanges des doigts. Ces réductions sont, en général, si faciles, que parfois des personnes étrangères à la chirurgie en ont opérées avec succès. Elles se sont guéries eux-mêmes par de simples tractions plus ou moins régulières et rationnelles. L'importance de ce genre de lésion paraît si minime, qu'on ne trouve pas, dans les nombreux journaux de médecine, d'articles qui fixent l'attention sur ce sujet. Quelques lecteurs trouveront même étrange qu'on les entretienne de si peu, et passeront sur cet article après avoir pris connaissance de son titre. Cependant, malgré la confiance de beaucoup de chirurgiens sur la facilité de ce genre d'opération, il arrivera à quelques-uns de se trouver arrêtés devant certaines difficultés ou impossibilités. C'est pour m'être enfin trouvé dans ce cas, à mon grand étonnement, que je livre au public la relation d'un incident que j'étais loin de prévoir.

Un homme très corpulent, âgé de quarante-sept ans environ, réclame, un certain matin, mon secours à l'occasion d'un accident qui lui était arrivé la veille. La deuxième phalange du pouce droit était luxée, sa tête saillissait vers la face palmaire. De plus, cette tête avait déchiré les ligaments, le tendon fléchisseur, la peau, malgré l'extrême résistance des parties, et dépassait d'un centimètre l'extrémité inférieure de la première phalange. Cet homme, pour tout renseignement, m'expliqua qu'étant très la veille, il est tombé de sa hauteur. Suivant mon habitude de croire à une réduction facile, je le tente par le procédé qui m'avait antérieurement réussi pour d'autres phalanges, en pratiquant moi-même l'extension et la contre-extension. Mais j'avais trop présumé de ma facilité. La tentative fut vaine, et une deuxième fut aussi infructueuse. Le patient ne partagea point mon étonnement, et me dit avec un sang-froid parfait que je ne réussissais pas en m'y prenant ainsi, et qu'il était bien ma connaissance que, par un traitement de surprise de la main viciée. Mais, chez cet homme, l'absence de surprise de la main viciée ne donna à penser sur mon insistance; il m'avoua enfin que la veille de fréquentes et longues tentatives de réduction avaient été pratiquées infructueusement par le médecin de sa localité. Mon parti est vite pris. Je saisis une clef qui se trouvait à ma portée. L'anneau bien fixé dans la paume de ma main droite, l'extrémité opposée s'appuyant sur la tête sortie de la phalange, je poussai fort de haut en bas, le malade faisant lui-même la contre-extension. Je faisais une extension à rebours, si je puis m'exprimer ainsi. Mes doigts gauches soutenaient la phalange pour empêcher son renversement dorsal. Bientôt la phalange luxée parvenue à son niveau, mon pouce libre de la main gauche appuyant dessus, se trouva réduite, et le blessé immédiatement soulagé.

Cette manœuvre fut opérée en beaucoup moins de temps que je n'en mets à la décrire. Les suites de cette luxation avec déchirure de parties aussi denses et qui témoignait de la violence de la chute furent considérables. Une inflammation énorme s'empara de la totalité du pouce. Trois fistules gangréneuses laissaient paraître le stylet jusqu'à l'os dénudé. L'inflammation putriléuse remplit un bras et comprime l'existence, comme il est arrivé à un chirurgien illustre. Il me parut nécessaire de proposer à ce blessé l'amputation de son pouce, ce qu'il refusa. Le succès a donné raison à cet homme contre les règles de la science. Après quelques mois, la guérison a été assez complète pour permettre le travail, le pouce restant inflexible, et mon ivrogne a justifié une fois de plus le proverbe qu'il est un Dieu pour eux.

Ce fait serait resté effacé dans mon souvenir, comme tant d'autres, car je suis loin de m'en faire un mérite, si mon attention n'avait pas été réveillée par la lecture d'un article de la *Gazette des Hôpitaux*, décembre 1859, par M. Mais, il faut bien l'avouer, il y a souvent incertitude sur la possibilité de la réduction. Dans certains cas, la luxation se réduit avec facilité, et, dans d'autres, il y a des difficultés très sérieuses; enfin, il y a des cas où l'on rencontre des difficultés insurmontables à la réduction. Chacun sait que les professeurs Desault et Boyer trouveront des cas de luxation de phalanges absolument irréductibles après quelques jours d'attente.

Les causes de ces difficultés ou impossibilités sont multiples. Des chirurgiens de mérite ne sont pas même d'accord sur ces causes. Dans le cas ci-dessus relaté, les difficultés de réduction dépendaient de la rétraction énergique des tendons intacts, de la constriction exercée par la peau autour de la tête sortie, et enfin par-dessus tout de la brièveté de la partie sur laquelle se pratique l'extension quand il s'agit de la dernière phalange. Pour parer à ce dernier inconvénient, l'auteur de l'article, M. Robert, propose l'emploi d'une pince de l'habile M. Charrière, au moyen de laquelle pince la partie à tendre est fortement saisie. Je doute, malgré la perfection de l'œuvre et le talent de l'artiste, que la phalange ne s'achappe pas de l'instrument compréhenseur quand il est appliqué sur la 2^e phalange du pouce ou la 3^e des doigts. Si l'opérateur insiste dans son moyen de compréhension, n'est-il pas à craindre qu'il n'exerce sur la phalange saisie une compression fâcheuse? Puis, autre contre-temps; qui de nous, le plus riche en instruments de chirurgie, possède celui en question? En effet, aucun chirurgien ne pourra se persuader qu'il doit rencontrer un empêchement sérieux dans la réduction d'une luxation de phalange; il me paraît donc que le moyen le plus efficace à employer n'est pas, dans les cas difficiles, de pratiquer l'extension ou au moins de pratiquer l'extension seule, mais d'agir sur la tête de l'os luxé pour la pousser énergiquement dans son rapport normal, comme l'indiquent du reste de savants auteurs, en se servant des deux pouces; ou, dans les cas analogues à celui dont l'observation précède, de recourir à une force quelconque que l'on puisse faire agir avec une force suffisante.

Sur ce sujet de luxation et de réduction se sont exercés MM. les docteurs Vidal, Gerdy, Paillox, Robert et autres. La gravité des hommes témoigne de l'importance de la matière, qui n'est frivole qu'en apparence.

TUBERCULES DES ÉPIDIDYMES,

du testicule, des vésicules séminales, de la prostate, des reins et du pommex.

Par M. RICHARD.

(Présentation faite à l'Académie de médecine.)

Nous reproduisons dans tous ses détails l'intéressante communication faite par M. Ricord à l'Académie, sauf à discuter, quand l'occasion s'en présentera, plusieurs des opinions que l'habile chirurgien a avancées.

Les pièces d'anatomie pathologique que je viens soumettre à votre observation se rencontrent si souvent, qu'il paraîtrait tout d'abord inutile de vous les montrer, si les vérités pathologiques qu'elles mettent en évidence n'avaient été mises en question dans une discussion qui a eu lieu dans cette enceinte même et dans un mémoire qui vous a été lu par un de mes collègues de l'hôpital du Midi.

Il s'agit d'une tuberculisation des voies génito-urinaires liée à une diathèse tuberculeuse. Le cas que nous avons sous les yeux peut être considéré comme un type du mode de propagation et d'évolution des tubercules de ces régions.

Je ne veux pas ici établir une loi trop absolue; mais il est incontestable qu'il existe une règle générale, que l'observation de tous les jours force à reconnaître, et cette règle générale veut que ce soit par l'épididyme que commence l'affection tuberculeuse des organes de la génération.

Rien de plus commun, de plus vulgaire que de trouver la tuberculisation des épididymes, alors que les testicules sont sains, ou, partiellement, ou même dans une plus relative rareté qu'une tuberculisation du corps du testicule, sans que les épididymes soient affectés.

On pourrait établir quelque chose d'analogue à la loi formulée par M. Louis pour la phthisie pulmonaire; c'est que, lorsqu'il y a des tubercules dans d'autres points des voies séminales, il y en a toujours dans les épididymes.

La pièce que j'ai l'honneur de vous présenter indique d'une manière remarquable le mode d'envahissement, l'ordre de succession des tubercules.

Généralement, tous les parties ne se prennent pas en même temps et au même degré.

À la tuberculisation de l'épididyme peut souvent succéder celle du corps du testicule; mais, ce que l'on observe plus fréquemment qu'on ne l'a cru jusqu'à ce jour, c'est la tuberculisation des vésicules séminales, avec ou sans dégénérescence tuberculeuse du canal déférent; puis l'infiltration tuberculeuse de la prostate, de la partie postérieure de l'urètre et successivement jusqu'au méat urinaire, où j'ai noté cette infiltration dans toutes ses phases, jusqu'à l'ulcération inévitable.

Des observations nombreuses ont confirmé ce que j'avance.

Ce mode d'évolution est on ne peut plus manifeste sur la pièce qui fait le sujet de cette démonstration.

Le testicule droit est un peu plus volumineux que celui du côté opposé. Après l'avoir fendu, on trouve son parenchyme plus dense qu'à l'état normal; la surface de la coupe présente une teinte un peu jaunâtre et un aspect légèrement gra-

nulé, plus facilement appréciable encore au doigt qu'à la vue. On y distingue en outre quelques points jaunes isolés qui paraissent dus à une accumulation de matière tuberculeuse.

Dans l'épaisseur de l'épididyme, on trouve trois noyaux jaunes, denses, arrondis, allongés, isolés les uns des autres, à peu près égaux. Ils occupent presque toute la longueur de l'épididyme et offrent de la façon la plus évidente les caractères du tubercule cru.

La vésicule séminale de ce côté, évidemment augmentée de volume, est presque entièrement remplie dans toute sa longueur par plusieurs noyaux tuberculeux en partie crus, en partie ramollis.

Une incision pratiquée dans le lobe droit de la prostate y fait également reconnaître deux noyaux tuberculeux assez volumineux à l'état cru.

Le testicule du côté gauche a son tissu souple, sa coloration normale, et n'offre aucune trace d'altération.

L'épididyme, moins volumineux que celui du côté opposé, présente à son centre un noyau tuberculeux presque entièrement ramolli, diffusant, d'un jaune plus clair que ceux de l'autre épididyme.

La vésicule séminale, aussi un peu moins volumineuse que de l'autre côté, renferme cependant deux masses tuberculeuses en grande partie ramolles.

Le lobe gauche de la prostate, à peu près aussi volumineux que l'autre, ne présente cependant d'autre altération que quelques petites taches jaunâtres.

Les deux canaux déférents sont, dans toute leur longueur, souples, sans irrégularités, sans bosselures, sans épaississements. Après les avoir ouverts dans toute leur longueur, on trouve que le droit contient dans une étendue de 10 centimètres, à son extrémité prostatique, de la matière tuberculeuse ramollie, adhérent en partie à la paroi. Plus haut, la moquette est encore un peu altérée dans une petite étendue.

A gauche, il y a seulement un peu de matière tuberculeuse au voisinage de la prostate.

L'urètre paraît absolument sain dans toute sa partie antérieure; mais plus en arrière, la moquette est irrégulière et granuleuse. Les granulations sont surtout très sensibles au doigt.

Le verumontanum est ulcéré à son sommet, et paraît infiltré de matière tuberculeuse.

Les parois de la vessie ne présentent ni épaississement notable ni ramollissement. L'examen le plus minutieux ne peut faire trouver la matière tuberculeuse.

Les uretères sont fort dilatés; leurs parois ne sont pas notablement hypertrophiées; mais la surface interne est griseâtre, irrégulière et ramollie. Celui du côté droit présente à sa partie supérieure, dans une étendue de 5 centimètres, des dépôts de matière tuberculeuse en voie de ramollissement, saillante à l'intérieur et oblitérant en partie la cavité du canal.

La même matière se trouve accumulée en grande quantité dans les calices et les bassinets.

Les deux reins sont très volumineux, car ils offrent un longueur de 14 centimètres sur 7 centimètres de largeur. Ils sont déformés, en outre, par de larges bosselures d'une teinte jaunâtre qui en occupent toute la surface.

En incisant le rein, quelques-uns de ces bosselures découlent issue à un liquide séreux, la plupart à un peu fétide et liquide, les premières sont des kystes assez volumineux tapissés d'une membrane ayant l'aspect d'une séreuse; les autres sont des foyers dont les parois sont encore couvertes de matière tuberculeuse ramollie et adhérente. La plupart ont une cavité susceptible d'admettre une grosse noix; autour de ces cavités, la substance du rein refoulee à presque complètement disparu.

Les testicules, les intestins, les ganglions lombaires et mésentériques, le foie sont exempts de toute altération.

Les deux plexus ont dans toute leur étendue le feuillet viscéral un à feuillet pariétal par des adhérences celluluses.

Les deux pommex présentent dans toute leur moitié inférieure les caractères de la pneumonie au premier et au second degré; le sommet du pommex droit présente une cavité cavernuleuse, capable de contenir un œuf de pigeon, renfermant une petite quantité de matière purulente et de la matière tuberculeuse adhérente aux parois de la cavité. Dans son voisinage, quelques noyaux tuberculeux crus infiltrés de matière noire.

Le cœur n'offre rien d'anormal.

Quant aux granulations sillonnées de la muqueuse urétrale, elles ne contiennent pas de matière tuberculeuse et ne sont qu'un simple épaississement du derme muqueux (1).

Est-il besoin, en présence d'un fait comme celui-ci et dont on a déjà de si nombreux exemples, de faire ressortir combien est peu fondée la prétendue loi qu'a voulu poser en nos collègues, qui n'aiment cependant pas les lois en pathologie?

Que penser, en effet, de cette proposition étonnante qui veut que la tuberculisation des testicules soit liée à la diathèse tuberculeuse tant qu'un seul testicule est affecté (cas dans lequel le testicule est dit *malin*), tandis que lorsque les deux sont pris on ne doit plus rien avoir à redouter ailleurs? Ce qui voudrait dire que plus vous avez de tubercules, moins vous devez craindre d'en avoir!

Eh, vous le voyez, messieurs, il y a des tubercules dans les deux épididymes, dans les vésicules séminales, la prostate, les reins et les deux pommex, où ils sont arrivés au troisième degré dans quelques points. Ainsi, phthisie pulmonaire, diathèse tuberculeuse des mieux caractérisées.

Nous n'avons pas besoin d'insister davantage sur une vérité qui ne doit laisser aucun doute dans les bons esprits. Il

(1) Le complément de cette autopsie a été recueilli avec beaucoup de soin par un de nos élèves les plus distingués des hôpitaux, M. Protin, interne à l'hôpital du Midi.

est bien entendu, pour nous, qu'on peut, avec des tubercules d'un ou des deux côtés des organes renfermés dans le scrofum, être atteints de phthisie pulmonaire et de tuberculisation sans, être atteints de phthisie générale.

On ne trouve-t-on toujours la tuberculisation des testicules atteints de la phthisie pulmonaire? Certainement non, mais il y a une infinité plus de phthisiques sans tuberculisation des testicules, qu'il y a de phthisiques atteints de la phthisie pulmonaire; comme aussi il y a beaucoup de tubercules des testicules, sans des testicules, des vésicules séminales, de la prostate, sans phthisie pulmonaire.

Quelques personnes ont mis en doute (car il y a des gens qui doutent de tout) que l'affection tuberculeuse des épididymes et des testicules fut le véritable tubercule, identique à celui renfermé dans les pommons. Dans le cas particulier que je présente, tous les moyens d'investigation ont été employés; l'épreuve par le microscope a été faite par M. Lebert; avec le soin qui caractérise ses savantes recherches, et l'on a vu le sein qui se trouvait dans les testicules une matière en tout semblable à celle des pommons.

Pour les tubercules des organes génitaux, comme pour ceux de pommons, les maladies inflammatoires peuvent être considérées comme des causes d'évolution. C'est ainsi que l'épididymite blennorrhagique en favorise le développement. Les causes traumatiques peuvent aussi leur être favorables.

C'est dans ce cas-la peut-être qu'on rencontre le plus souvent la tuberculisation commençant par le corps du testicule, quand les vésicules ont porté sur lui.

Je suis donc, sous ce rapport, tout à fait de l'avis de ceux qui honorent et savants collègues MM. Bégin et Larrey, et ne puis m'empêcher aujourd'hui, en présence des pièces que nous avons sous les yeux, de rappeler ce que j'ai eu l'honneur de vous dire relativement aux conséquences pratiques que l'on peut déduire de faits semblables.

L'affection tuberculeuse des épididymes et des testicules n'est le canal différent, les vésicules séminales, la prostate, pour atteindre les voies urinaires.

Le cancer commence par le corps du testicule, et, lorsqu'il sort du scrofum, il pénètre dans le bassin, et remonte en suivant les éléments vasculaires du cordon. Le cancer du testicule n'aboutit ni aux vésicules séminales ni à la prostate.

D'un autre côté, le sarcome siphylitique plastique ou gonummeux ne sort pas des bourses.

On comprend tout le parti que l'on peut tirer de ces lois, au point de vue du diagnostic différentiel, souvent si difficile et toujours si important, ainsi qu'au point de vue du pronostic et du traitement.

Dans tous les cas, messieurs, je serai très heureux si le fait que je viens de soumettre à votre appréciation et les conséquences que j'ai cru devoir en déduire ont un moment fixé votre attention.

DU DANGER QU'IL Y AURAIT À ADMINISTRER LE SOUFRE

à la forme prétendue nouvelle de soufre brun visqueux.

Monsieur le Rédacteur,

Tel, il y a déjà longtemps, dans votre journal une note imprimée sous le titre de *Préparation belge*, et intitulée : *Sur un nouveau mode d'administration du soufre*, par le docteur Hannon, Ce médecin, qui paraissait, d'après sa note, avoir découvert un nouvel état du soufre qu'il désigne sous le nom de *soufre brun visqueux*, s'exprime ainsi : « Sous cet état, le soufre, tout en restant solide, jouit de propriétés bien plus inégales; sous cette forme, le soufre a toute l'activité des sulfures alcalins sans en avoir les inconvénients. Le soufre brun visqueux est un stimulant plus énergique et plus prompt que le soufre jaune et solide; et dernier reste-t-il sans efficacité, il excite rapidement tous les organes, et surtout la peau, les pommons et l'appareil circulatoire. Le soufre brun visqueux résiste toujours contre la gomme, le rhumatisme chronique, les darbres rebelles, les toux chroniques et les engorgements scrofuleux; il se transforme rapidement en sulfhydrique.

Le soufre jaune solide et le soufre brun visqueux sont deux états allotropiques d'un même corps; ils ont sous cet état la même composition chimique, mais des propriétés physiques, chimiques et thérapeutiques différentes. Le soufre brun visqueux est un composé calcaire plus pur que celui du soufre ordinaire; sa densité est de 1,99, tandis que celle du soufre ordinaire est de 2,05. Le soufre brun visqueux prend toutes les formes, il ressemble à la gutta-percha ramollie dans l'eau bouillante; rien de plus facile, comme on le voit, que de le façonner comme on le veut et d'en faire des pilules. Enfin, ce soufre si actif que, comme stimulant, employé à la dose de 2 à 4 pilules de 0,10 cent, agit comme 1 gramme de soufre jaune. Ce produit bel, en outre, de la propriété de se conserver lorsqu'il est mélangé au baume de tolu.

Deux procédés de préparation sont donnés par l'auteur de la note pour obtenir ledit soufre brun visqueux.

Le docteur Decat de Nebois, ayant à traiter un cas d'affection cutanée rebelle, vint dernièrement me prier de lui préparer du soufre brun visqueux ressemblant à la gutta-percha, d'après le procédé du docteur Hannon, et dont les merveilleux effets sont rapportés dans l'ouvrage thérapeutique de MM. Trousseau et Pidoux.

Je me déciderai à la lettre la plus prochaine selon la formule du docteur Hannon, je prendrai 150 grammes de soufre de cuivre que je mettrai dans 500 grammes d'eau régale. La décomposition du soufre s'effectuera avec une grande rapidité, et bientôt j'obtiens une masse spongieuse très souple, visqueuse, toute boursouflée et suraigüe la liqueur; lorsque la réaction parut terminée, j'enlevai cette matière et la mis en contact avec une nouvelle quantité d'eau régale dont l'action très énergique sépara encore une certaine quantité de cuivre retenu dans cette matière élastique et glutineuse,

en tout semblable à de la gutta-percha ramollie dans l'eau chaude; je lui fis encore subir un troisième traitement par l'eau régale, et je remarquai que cette masse élastique devenait de plus en plus élastique et difficile à manier. Le médecin pour lequel j'exécutais cette préparation était présent me demanda si ce produit dans l'état où il se trouvait, ne redoutait pas, par l'usage auquel il était destiné, l'action d'un sel de cuivre insoluble. Je lavai donc avec tout le soin possible ce prétendu soufre brun visqueux, et, selon la prescription du docteur Hannon, j'en fis une pommade avec le baume de tolu et le cérat. La couleur du produit me mit en défiance, et j'exprimai au médecin toute la crainte que j'éprouvais à lui employer un corps qui bien évidemment contenait du cuivre, alors qu'il était censé ne pas en contenir. Le médecin, qui était allé chercher le soufre à ce nouvel état allotropique, et qui il est si actif.

Je repris immédiatement l'étude de cette matière, et j'acquis bientôt la certitude qu'elle renfermait encore une grande quantité de cuivre, que je parvins à enlever complètement au moyen de l'eau régale. Mais, ce qui est contraire à l'observation du docteur Hannon, adoptée par M. le professeur Trousseau, c'est que la viscosité de cette matière diminue, lorsqu'elle mesure que sa pureté augmente, de sorte que, lorsqu'elle est complètement pure, elle n'est plus que d'un soufre métallique et cristallin, et c'est plus que du soufre jaune en tout semblable au soufre précipité, depuis longtemps indiqué dans tous les ouvrages de chimie.

Un autre procédé inventé par M. le docteur Hannon pour obtenir le prétendu soufre brun visqueux consiste à faire un mélange de 2 parties de sel marin et 2 parties de nitrate de potasse avec 1 partie de soufre de cuivre; à verser sur ce mélange de l'acide sulfurique jusqu'à cessation d'effervescence. Le résultat obtenu à l'aide de ce procédé, qui place, comme on le voit, le soufre de cuivre dans un milieu où il rencontre l'eau régale à l'état cristallin, m'a donné un produit d'aspect semblable à celui obtenu à l'aide du procédé indiqué plus haut, c'est-à-dire du soufre précipité jaune et pas du tout visqueux, lorsque le sulfate de cuivre est complètement décomposé.

Quoique j'enseigne fait mes réserves à l'époque où j'avais lu dans votre important journal l'article du docteur Hannon, je ne crus pas nécessaire de vous communiquer mes réflexions, bien convaincu que cette prétendue découverte n'avait aucune chance de se propager en France, où, en général, on n'accepte les faits de cette nature qu'après un examen sérieux. Quel n'a pas été mon étonnement, en trouvant la note de M. Hannon testuellement reproduite, sans aucun correctif, dans la dernière édition de l'ouvrage de thérapeutique de MM. Trousseau et Pidoux! Je vous avoue que depuis ce moment je me crus obligé à ne pas garder plus longtemps le silence sur les graves dangers qui pourraient résulter de l'emploi du prétendu soufre brun administré à l'intérieur dans les affections des pommons, les toux chroniques, etc.

En suivant les conseils de M. Hannon, auxquels s'est associé M. Trousseau, il arrivera de deux choses l'une; ou bien on dépouillera entièrement le soufre du cuivre qu'il renferme, et alors on obtiendra simplement du soufre précipité; seulement on l'obtiendra par un procédé très dangereux, quand on a sous la main un produit très facile et exempt de tout inconvénient ou bien on s'arrêtera lorsque le soufre aura la consistance de la gutta-percha ramollie, et alors on aura bien un soufre brun visqueux, mais ce soufre renfermera à peu près la moitié de son poids de soufre de cuivre, produit qu'aucun médecin ne se hasarderait probablement à administrer à l'intérieur en connaissance de cause, à la dose de 15 à 30 centigrammes, comme on le ferait d'après la formule de M. Hannon.

Deux mots, pour terminer, sur le malade pour lequel M. le docteur Decat de Nebois faisait préparer ce médicament. Ce malade employa le soufre brun visqueux, c'est-à-dire une pommade contenant encore une forte proportion de soufre de cuivre non décomposé; cette pommade parut améliorer l'affection cutanée de ce malade. Attribuant avec raison cet effet, non pas au soufre, mais bien au sulfate de cuivre, le docteur Decat résolut d'employer une pommade contenant 0,25 centigrammes de bi-oxyde de cuivre pour 30 grammes d'axonge; puis il porta successivement la dose de l'oxyde de cuivre à 1 gramme pour 30 grammes. Sous l'influence de ce médicament, l'affection cutanée, ancienne et rebelle, céda complètement. L'usage de ce médicament thérapeutique parait en lui-même sembler éclairer un peu la question des effets surprenants attribués à ce soufre brun visqueux, et prouver l'efficacité des préparations de cuivre dans certaines affections de la peau.

Aggrée, etc.

F. GILLET,
pharmacien à Paris.

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 22 juin 1852. — Présidence de M. LARREY.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Correspondance.

La Société a reçu un livre très intéressant ayant pour titre : *Vierteljahrsschrift für die praktische Heilkunde*. Jahrgang 1852. Prag. (M. Lebert est chargé de rendre compte de ce volume.)

— L'ordre du jour appelle le renouvellement du bureau. Sont nommés :

MM. Guersant, président;
Denonvilliers, vice-président;
Marjolin, secrétaire;
Labordet, vice-secrétaire;
Debout, trésorier.

Membres du comité de publication :

MM. Gosselin,
Cullerier,
Chassinag.

Développement de gaz dans les veines.

M. MAISONNEUVE. L'année dernière j'ai appelé l'attention de la Société de chirurgie sur un fait grave : le développement spontané de gaz dans le système veineux d'un membre affecté de gangrène. J'ai eu occasion tout récemment de refaire la même observation sur un malade de mon service. Ce maladeur est entré à l'hôpital pour une fracture compliquée de l'avant-bras. La gangrène survint très rapidement; pour arrêter la marche, je fis l'amputation du bras au-dessous de l'insertion deltoïdienne. A l'examen de la partie enlevée, il me fut facile de constater que des gaz sortaient par bulles du système veineux.

M. ROUX. La communication de M. Maisonneuve est intéressante; mais il importe de savoir dans quelle condition les gaz sont survenus : les membres se sont-ils comprimés par un appareil mal fait et cette cause n'a-t-elle point déterminé le sphacèle, ce qui arrive assez souvent à la suite de fractures mal pansées? ou bien cette gangrène serait-elle survenue spontanément?

M. GOSSELIN. L'observation qui vient de nous être communiquée par M. Maisonneuve soulève une question médico-légale très intéressante. En effet, il importe de savoir si la gangrène, dans les cas de fracture, simple est toujours liée à un appareil trop serré, ou bien si elle dépend de la fracture elle-même; cette question n'a-t-elle pas été posée, il y a quelque temps, par un médecin de province à propos d'un procès qui lui avait été intenté à la suite d'un accident de ce genre. Il n'y a rien d'impossible à formuler une réponse nette à cet égard, les matériaux manquent.

M. MAISONNEUVE. Dans les fractures compliquées de plaies contuses, on voit survenir la gangrène en dehors de toute compression; j'ai vu cet accident être la suite de fractures de jambe, rarement à la suite de fractures de l'avant-bras. Le malade qui est l'objet de cette communication avait une fracture compliquée de plaie avec issues de fragments et intégrité des artères. L'appareil avait été un peu serré par le médecin qui lui avait donné les premiers soins. Cet appareil fut remplacé par un autre moins serré, et, nonobstant, la gangrène était déclarée le lendemain.

M. MARJOLIN. Admettons complètement que la gangrène puisse survenir dans un membre affecté de fracture sans compression; mais c'est d'abord à l'explorer pour enlever la compression des parties voisines et d'autres désordres, susceptibles à leur tour de déterminer la gangrène. Ne voit-on pas, à la suite de ces fractures, des ecchymoses, des phlegmons survenir? Il y a en effet, alors, une compression de dedans au dehors qui, dans certains cas, peut amener le sphacèle du membre. Ce n'est pas à l'explorer dans ces circonstances, c'est de réduire la fracture et de mettre le membre dans une bonne position.

M. ROUX. Je comprends et j'admets que la gangrène survienne à la suite de fractures graves, en dehors de toute compression; mais, dans les fractures simples, il n'en est plus de même. Les appareils serrés et moulés, dans plusieurs chirurgiens, ont pu, dans ces cas, peuvent déterminer des accidents graves; je pourrais en citer un bon nombre, parmi lesquels il en est un qui m'a vivement frappé; il s'agit d'un phlegmon violent de l'avant-bras déterminé par l'application d'un de ces appareils, et qui a amené le chirurgien à faire l'amputation du bras.

M. LARREY considère le fait communiqué par M. Maisonneuve comme offrant de l'intérêt non pas à un seul point de vue, mais sous plusieurs rapports.

Ainsi, pour ce qui est d'abord des fractures de l'avant-bras, eu égard à la complication de plaie, à l'attrition des parties molles, on conçoit très bien que, sous l'influence de certaines causes, le membre ou même le bras se comprime, et que le sang se coagule, se déclare d'embellie, sans intervention nécessaire d'une cause mécanique, telle que la compression produite par un appareil trop serré; mais il est difficile d'admettre qu'une fracture simple de l'avant-bras puisse amener la mortification même partielle du membre sans que soit survenue une compression de ce genre. Ce n'est pas à l'explorer, c'est à l'appliquer d'un gant, je crois, du reste, comme M. le professeur Roux, que la gangrène traumatique a plus de tendance à se déclarer dans les membres supérieurs que dans les membres inférieurs. C'est l'inverse pour la gangrène dite spontanée ou sèche.

Un second point de vue, c'est la présence de gaz dans les veines et l'infiltration éplymatisée des tissus; d'où les chances d'une sorte d'infection miasmatique, plus redoutable dans cette forme de gangrène humide que dans la forme appelée gangrène sèche.

En troisième lieu, et comme conséquence, la nécessité de sacrifier le membre permettrait de discuter la question de savoir dans quelles conditions il convient d'amputer, soit avant, soit après la délimitation de la gangrène traumatique.

S'il s'agissait, enfin, de couper le bras très haut pour s'éloigner plus sûrement des limites de la mortification, il résisterait à savoir, comme M. Larrey, si on ne court pas le risque de se compromettre, c'est-à-dire, du reste, l'opinion de mon père, de pratiquer l'amputation dans l'articulation scapulo-humérale, plutôt que de s'en rapprocher jusqu'au point de laisser un moignon trop exposé à tous les accidents nerveux ou spasmodiques de ces sortes d'opérations.

M. MAISONNEUVE. J'ai en effet, au commencement de ma communication, dit la raison pour laquelle j'ai tenu à mentionner le bras de haut à la désarticulation de ce dernier dans l'article, mais je n'ai point voulu soulever toutes les questions que vient de développer M. Larrey; j'ai seulement voulu parler d'une gangrène que j'appellerai foudroyante, et qui a amené un développement de gaz dans le système veineux. Cet accident nécessite une prompte amputation si on ne veut pas voir succomber le malade. Je dirai, en terminant, que, après avoir éprouvé des accidents graves, mon malade est en bonne voie de guérison.

M. MOREL-LAVALLÉE. Je regrette que M. Maisonneuve n'ait point recueilli sous l'eau les gaz qui se sont développés dans les veines du membre dont il a fait l'amputation, de telle sorte qu'on eût pu en déterminer la nature.

M. GIBERT. J'ai souvent en occasion de voir la gangrène survenir à la suite d'appareil trop serré dans le cas de fracture simple; or, dans ces cas, la lésion était bien limitée; tandis que dans le fait de M. Maisonneuve elle est vague, diffuse. Je crois qu'au point de vue médico-légal cette observation a sa valeur.

Le secrétaire de la Société de chirurgie, DUBOIS.

NÉCROLOGIE.

PASQUIER (JOSEPH-PIERRE-ADOLPHE).

Le corps médical de l'armée est encore ému de la perte qu'il a

Go Journal paraît trois fois par semaine !

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

CALTE DES HOPITALS CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du Journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER.
Rue de la Harpe, 105, au 1^{er} étage.
Rue de la Harpe, 105, au 1^{er} étage.
Rue de la Harpe, 105, au 1^{er} étage.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER.
Rue de la Harpe, 105, au 1^{er} étage.
Rue de la Harpe, 105, au 1^{er} étage.
Rue de la Harpe, 105, au 1^{er} étage.

Trois mois. 9 fr.
Six mois. 17
Un an. 33

ESPAGNE, PORTUGAL, TOULON, GIBRALTAR.

Trois mois. 40 fr.
Six mois. 80
Un an. 160

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

PARIS, LE 7 JUILLET 1852.

Séances des Académies.

Un praticien laborieux et éclairé de Lyon, M. Potton, adressa à l'Académie de médecine, il y a quelques mois, un mémoire intéressant sur une éruption cutanée qui se développe chez les ouvriers fleuriers de cocoons. C'est sur ce mémoire que l'honorable M. Pottier est venu hier un rapport recommandable. Ce rapport a fourni à M. Gibert l'occasion de rappeler la doctrine qui considère comme des lésions purement locales les diverses éruptions spontanées de la peau, et veut fonder sur le siège précis de la lésion anatomique dans les diverses formes de l'eczéma l'élémentaire la classification des maladies de la peau. Cette classification, a dit M. Gibert, loin d'être un progrès, est un énorme pas en arrière.

M. Gibert eut un peu tort, et raison en grande partie. S'il est une vérité aujourd'hui incontestable et incontestée, c'est que le diagnostic est le fondement de toute bonne thérapeutique. Or, on ne peut nier, sans méconnaître l'évidence, que les travaux de Willan et de ses successeurs n'aient considérablement perfectionné le diagnostic des maladies de la peau, et que leurs classifications n'aient singulièrement facilité l'étude et vulgarisé la connaissance. C'est en ce sens que ces travaux, que ces classifications constituent un progrès réel.

Mais s'ensuit-il, de ce que ces classifications sont basées sur les lésions anatomiques légères, c'est-à-dire sur une altération locale, que l'on en doive conclure que ce sont des affections purement locales, auxquelles il ne faut appliquer qu'un traitement local ? Non sans doute ; et ceux qui professeraient une telle doctrine seraient, nous le croyons avec M. Gibert, dans une grande erreur. Nous devons ajouter, pour être complet-

tement exact, qu'aucun médecin n'est absolument dans ce cas. Quelques-uns ont encore le tort de considérer comme purement locales un certain nombre de maladies cutanées évidemment dues à des conditions qui affectent l'économie tout entière ; mais nous n'en connaissons aucun qui considère ainsi toutes les maladies cutanées sans exception, et qui, pour traiter un eczéma, un impétigo, un purpura, un pemphigus, etc., ne compte au moins autant sur une médication interne que sur les topiques divers conseillés contre ces affections.

Sous la réserve de ces restrictions, nous nous associons aux remarques de M. Gibert, comme nous nous associons au témoignage d'estime que le consciencieux rapporteur a donné au mémoire de M. Potton, en le renvoyant au comité de publication.

Analyse de la vie ! horizon sans limites ! abîme sans fond ! mystère que les plus grands génies ont tenté de pénétrer depuis l'enfance du monde, et qui n'est pas moins impenétrable aujourd'hui qu'il y a six mille ans. Tel est le sujet sur lequel le vénérable M. Castet a cru devoir exercer son imagination encore jeune et vagabonde, et exposer sa plume souvent élégante et toujours facile. L'Académie a écouté avec le respect qu'elle doit à un digne collègue et à un galant homme un discours qui ne semblait pas écrit pour elle.

M. Lecanu a exposé les résultats de recherches qui nous ont paru fort intéressantes sur le sang humain. Mais, sous difficulté du sujet, soit précipitation dans la rédaction de l'auteur, nous n'avons pu saisir parfaitement en quoi consistent les faits nouveaux constatés par M. Lecanu. — H. de Castelnau.

HOPITAL DE LA PITIE. — M. VALLEIX.

Leçons cliniques sur les déviations utérines.

(Huitième leçon.)

Indépendamment du redresseur utérin, qui, chez des malades, a suffi pour la curation complète et radicale de l'inversion, nous avons mis en usage quelques moyens accessoires dont l'usage est de déterminer la part d'action. Des cataplasmes laudanisés, des vésicatoires volants avec acétate de morphine, quelques poisons calmants, des préparations ferrugineuses, des lotions froides, tels sont les médicaments internes et externes que nous avons prescrits en vue de remplir certaines indications secondaires. Le fer, administré par nous, n'a eu évidemment d'autre effet que de remédier aux phénomènes d'anémie que nous avons eu occasion de signaler déjà chez quelques-unes de nos malades. Quant aux lotions froides, nous les avons fait pratiquer à une époque où

la matrice était déjà en partie redressée, dans le but de combattre l'atonie des tissus. On pourrait nous objecter peut-être que des déviations utérines ont été guéries à l'aide de bains froids et de douches froides ; nous nous contenterons de faire remarquer qu'il n'existe aucune analogie entre les lotions que nous avons conseillées à nos malades et la médication hydrothérapique telle que l'appliqua M. Fleury ; médication de longue durée, qui comprend à la fois des douches rectales et vaginales, ainsi que des douches sur l'abdomen et les lombes.

La durée du traitement a varié entre quinze jours et six mois ; nous n'avons pas fait remarquer que, dans tous les cas où elle a été de plus de deux mois, des affections intercurrentes, des circonstances accidentelles d'une autre nature sont venues apporter des interruptions plus ou moins longues.

L'unique malade dont la guérison n'a été définitive qu'au bout de six mois a subi une rechute pendant cet intervalle, six semaines après que l'utérus avait été une première fois ramené à sa situation primitive.

Certains troubles morbides ont persisté dans quelques cas après le redressement de la matrice. C'est ainsi que nous avons vu subsister des phénomènes d'anémie, de gastrite et de névralgie intercostale. Ces faits sont importants à noter ; ils montrent, surtout en ce qui concerne la névralgie intercostale, que les affections névralgiques ne se rattachent pas toujours d'une manière immédiate aux déviations utérines avec lesquelles elles coïncident.

Sur 17 malades, 3 ont eu des rechutes, soit survenues, l'une au bout de six semaines, l'autre au bout de deux mois, et la troisième au bout de six mois. La dernière, qui remonte à quelques jours seulement, est montrée, à la suite d'un violent effort, chez une femme imprudente et indolente ; elle a été précédée d'une sensation particulière dans le bassin.

Il est digne de remarquer que ces rechutes sont déclarées dans le cours du traitement. Les malades, les personnes qui les entourent, ne manquent jamais d'attribuer aux moyens thérapeutiques mis en usage les complications qui surgissent en pareille circonstance ; il importe donc de les prévenir contre une erreur qui peut devenir aussi préjudiciable à leurs propres intérêts qu'à ceux du médecin. Nous avons vu, entre autres affections, se développer une angine fébrile et un rhumatisme articulaire. De toutes les coïncidences, la plus singulière a été celle d'une varicelle confluente dont l'apparition a accompagné la première introduction de l'instrument redresseur.

Il est digne de remarquer que la leucorrhée a cessé dans tous les cas de guérison ; elle avait seulement subi une diminution notable chez une malade dont il ne nous a pas été donné de compléter l'observation.

Toutes les fois que l'antéversion a été compliquée de granulations ulcéreuses du col de l'utérus, ces affections ont cédé rapidement à la cautérisation pratiquée après le retour de la matrice à sa situation naturelle.

Le fait suivant donnera une idée de l'influence que le redressement de l'utérus peut, en semblable occurrence, exercer sur la marche de la guérison.

Une femme âgée de vingt ans, d'un tempérament sanguin et d'une bonne constitution, fit une chute sur le siège trois ans après un accouchement qui n'avait été accompagné ni suivi d'aucun accident.

De légères fluxus blanches s'étaient manifestés avant cette époque ; ils survinrent un écoulement leucorrhéique abondant auquel se

FEUILLETON.

COMPTE-RENDU

des travaux de la Société médicale du cinquième arrondissement pendant l'année 1851-52.

La Société médicale du cinquième arrondissement, quoique la plus jeune parmi ses sœurs, n'en a pas moins grandi depuis deux ans comme par magie, et a acquis une existence assurée. Sous la présidence de M. P. Dubois, elle a fonctionné avec la plus grande régularité pendant l'année qui vient de s'écouler, et plusieurs communications intéressantes lui ont été faites. L'analyse rapide de ces communications vient de lui être retracée dans une séance annuelle par M. Dequevauville, secrétaire général. Nous devons annoncer que les communications ont été très nombreuses et de ce médecin distingué. Nous désirons vivement que nos confrères du cinquième arrondissement trouvent dans le succès de leurs premiers travaux un encouragement et un gage de durée pour l'avenir.

Affections chloriformes. — Au commencement de l'année dernière, quelques cas de choléra sporadique s'étaient manifestés, et déjà on annonçait que ce terrible fléau allait envahir la ville. Il importait de savoir au juste ce qu'il y avait de vrai dans ces bruits vagues qui allaient grossir, suivant l'habitude, en passant de bouche en bouche. Une communication de notre honorable président attira votre attention sur ce point. Une femme avait été amenée à la Maternité dans un état déjà très prononcé avec cyanose et respiration laborieuse, mais sans suppression des urines, sans crampes et sans diarrhée. Elle était morte pendant le travail de l'accouchement. Une communication de notre honorable président attira votre attention sur ce point. Une femme avait été amenée à la Maternité dans un état déjà très prononcé avec cyanose et respiration laborieuse, mais sans suppression des urines, sans crampes et sans diarrhée. Elle était morte pendant le travail de l'accouchement. M. P. Dubois ne croyait pas au choléra chez cette femme ; mais il faisait remarquer que plusieurs symptômes rappelaient évidemment ceux du choléra, et demandait si quelques membres de la Société n'avaient pas rencontré des faits analogues. M. Gérardin et M. De-

quevauville donnèrent chacun les détails de cas à peu près semblables, mais hors de l'état de gestation, observés à la même époque. Le malade de M. Gérardin avait présenté tous les symptômes de choléra, mais il avait été débarrassé au bout de quelques heures. Celui de M. Dequevauville avait une diarrhée sévère très abondante avec refroidissement et cyanose des extrémités ; mais, envoyé à l'Hôtel-Dieu, il en était sorti guéri le lendemain. Dans ces deux cas, les communications de M. Dubois, Roux, Guizot et Machard eurent nous rassurer complètement sur l'invasion présumée du fléau. Le cas cité par M. Machard était surtout intéressant. Une malade avait présenté pendant vingt-quatre heures tous les symptômes de l'invasion du choléra ; les accidents, ayant été énergiquement combattus, disparurent, mais laissent à leur place une pleuro-pneumonie qui ne s'était traitée jusqu'alors par aucun signe, et qui fut guérie par un traitement approprié.

Courbures des os. — M. Houel, en étudiant les nombreuses pièces de rachitisme déposées au musée Dupuytren, s'est convaincu que les incurvations brusques que les os présentent si souvent dans cette affection sont le résultat de fractures consensuelles, immédiate et non pas de simple flexion, opinion qui se trouve confirmée par les travaux de MM. Dupuy et J. Guérin.

Abcès par congestion. — M. Houel nous a encore entretenus d'une lésion intéressante à plus d'un titre. Un homme avait fait une chute sur le rachis ; la région lombaire était restée le siège d'une douleur fixe et persistante ; au bout de quelque temps une épidémie se déclare, elle est accompagnée de tous les symptômes d'une congestion intestinale, un tumeur fluctuante se développe dans l'abdomen, cette tumeur s'élève enfin s'ouvrir dans l'aine, à l'affaire à un abcès par congestion ; mais les forces du malade s'épuisent, une terminaison fatale semble inévitable. Notre confrère se décide à faire dans la tumeur des injections iodées ; immédiatement l'état du malade s'améliore, les forces et l'appétit reparaissent, l'abcès s'absorbe, et tout fait espérer un prochain rétablissement.

Tumeurs multiples. — M. Lemaire vous a présenté un malade de constitution scrofuleuse portant autour des poignets, des genoux et des coudes de piéds des tumeurs molles, presque indolentes, sans changement de couleur à la peau, donnant au toucher une sensation analogue à celle du lipome, sans aucune cristallisation. Ces tumeurs s'étaient développées graduellement, sans autre cause apparente que l'habitation d'une chambre humide, privée d'air, de lumière et de soleil. Après plusieurs moyens inutilement employés, M. Lemaire administra l'huile de foie de morue, et deux mois après ces tumeurs avaient notablement diminué.

Cette affection, comme vous l'a fait remarquer M. Gosselin, était intéressante au triple point de vue anatomique, du mal, de l'étiologie et du traitement. Ces tumeurs étaient produites par une sub-stance vasculaire développée à la surface externe des synoviales articulaires et tendineuses, et contenant dans son intérieur des parties plus dures qui donnaient la sensation de noyaux roulants sous les doigts ; la simultanéité de leur apparition sur plusieurs articulations éloignées les unes des autres, jointe à l'état d'affaiblissement observé par M. Lemaire au début, indiquait assez une cause générale, une espèce de diathèse ; enfin cette maladie, rebelle ordinairement à toute espèce de traitement, ayant d'abord dans le cas qui nous occupe manifesté ce triste caractère, s'était considérablement améliorée sous l'usage de l'huile de foie de morue, et semblait devoir céder entièrement à l'action continue de ce médicament.

Affection des voies respiratoires. — Permettez-moi de vous rappeler les principales circonstances d'un cas des plus remarquables dont M. Gérardin vous a donné l'histoire complète.

Une de nos actrices les plus célèbres ressent tout à coup dans l'épaule gauche une vive douleur, s'irradiant dans le dos et dans le bras du même côté. Elle éprouve une syncope, qui disparaît facilement ; le malade se réveille pendant deux jours. Sans conclure, notre médecin elle prend un bain, au sortir duquel se déclare un violent frisson, de la fièvre, de la toux sans expectoration, et une douleur intense au côté gauche du thorax. Notre confrère constate un bruit de frottement à gauche et en arrière, accompa-

joignaient des douleurs dans l'hyppogastre et dans les aines, des trépidations vers la région épigastrique, de la faiblesse dans les jambes et de la difficulté dans la marche.

Les rapports sexuels n'étaient pas douloureux.

La malade garda le repos pendant six semaines; lorsqu'elle voulut se lever, elle remarqua que l'action de marcher provoquait le retour des symptômes, nous nous venons de parler.

Un traitement antiphlogistique, des cataplasmes répétés n'amenèrent aucun changement dans ces états.

Elle entra à l'hôpital de la Charité le 18 janvier 1850; le repos dans une situation telle que le siège fût plus élevé que le reste du corps lui procura un soulagement passager.

Au bout de vingt jours, elle fut soumise à un traitement qui eut pour base les cautérisations à l'aide du nitrate d'argent répétés tous les quatre ou cinq jours et deux fois entières.

La malade périt.

Le 28 mars, la malade vint à l'hôpital Harpaz; nous trouvâmes une large ulcération occupant les deux tiers du museau de tanche; l'ulcère, placé en antéversion, était engorgé et volumineux, principalement dans la portion cervicale; la profondeur de ses cavités atteignait 7 centimètres et demi.

Le redresseur à flexion fixe fut introduit; il resta appliqué du 8 au 19 avril.

La malade fut examinée par nous le 20 du même mois; la matrice avait repris sa situation normale; les douleurs et les autres symptômes avaient disparu ou diminué.

L'ulcération occupait une moins grande étendue de la lèvre postérieure; elle était restée sensiblement la même sur la lèvre antérieure.

Des cautérisations, faites deux fois par semaine avec le nitrate acide de mercure, firent disparaître dans l'espace d'un mois une autre ulcération dont la guérison paraissait devoir rencontrer de sérieux obstacles.

La malade a été vue par nous un mois après sa sortie de l'hôpital; elle n'avait ni ulcération ni fleurs blanches.

L'antéversion, dans le fait que nous venons de rapporter, ne saurait être rattachée à l'accouchement, qui s'est accompli facilement et régulièrement; elle eut pour cause la chute sur le siège, accident après lequel les douleurs lombaires se développèrent sans délai. Ces phénomènes, dans l'espace de trois ou quatre jours, ont acquis assez d'intensité pour contraindre la malade à un repos forcé. Le premier traitement subi par elle à l'hôpital de la Charité fut d'autre résultat que une amélioration bornée au temps pendant lequel il a été appliqué, lorsqu'il était interrompu, la marche, le plus léger exercice suffisait pour ramener l'ulcère à sa position vicieuse et provoquait dans l'espace de quelques heures le retour des douleurs et des autres symptômes.

La position du bassin n'a pas eu plus de succès que le repos joint au repos du bassin sur un plan plus élevé que le reste du corps.

Nous sommes portés à penser que les métrites granuleuses ou ulcéreuses qu'on voit si fréquemment résister à l'action des moyens de traitement les plus variés et en apparence les plus rationnels, ont pour causes, aux atrophies, etc., sont liées dans la plupart des cas à des déviations du col, à l'antéversion et entretiennent incessamment un état d'engorgement de l'utérus.

Nous pourrions produire plusieurs faits à l'appui de cette opinion.

Une particularité digne de remarque est la diminution survenue dans l'abondance de l'écoulement leucorrhéique sous la seule influence du redressement de l'utérus; nous avons signalé plus haut la disparition complète de cet écoulement après la guérison d'antéversions non compliquées d'ulcérations du col; ces deux ordres de faits tendent à prouver indirectement que les fleurs blanches qu'on observe dans le court des déviations utérines ne remontent pas, en général, au delà de l'origine initiale de la maladie.

L'instrument redresseur, appliqué une seule fois et pendant onze jours seulement, a suffi pour remédier à une affection qui durait de six mois et a empêché de recidiver à plusieurs moyens de traitement.

Si nous jetons un coup d'œil général sur l'ensemble des résultats obtenus à l'aide de notre méthode, nous voyons 19 cas de guérison sur 21 cas d'antéversion. Parmi les 8 malades qui n'ont pas été guéries, 3 ont fait des recidives (une d'entre elles est en ce moment soumise à un nouveau traitement), 2 autres sont encore dans leurs états, dans un seul cas, le seul cas où l'antéversion a été guérie, on a dû l'opérer de nouveau.

La guérison chez une malade remonte à dix-huit mois, à dix-sept mois et demi chez une autre, à dix-sept chez une troisième.

géné biont d'épiphonie, de soif, de malité qui monte graduellement jusqu'à l'angle de l'omoplate gauche, de respiration pénible à droite. Sous l'influence d'un traitement convenable, la fièvre et la toux disparaissent, l'appétit revient, mais il reste une matité occupant les deux tiers inférieurs de la cavité gauche du thorax, avec absence absolue du bruit respiratoire et immobilité des côtes correspondantes pendant les mouvements d'inspiration. Un mois après l'opération, jour pour jour, pendant lequel elle paraît le soir à la malade, la matité, qui n'est que le signe d'antéversion, nous signale la guérison par notre centre, ce sont ses propres expressions dans la poitrine et lui remontant dans la gorge, elle éprouve une violente quinte de toux, suivie d'un vomissement. Deux heures après les mêmes phénomènes se reproduisent, et trois autres vomissements ont encore lieu pendant la nuit.

La malade avait en tout trois quatorze accès de fièvre nocturne, troubles continus, nous trouvons flocons albeux à l'un desquels elle adhère en petit caillot sanguin, la grosseur d'une forte tête d'épingle. Point de toux d'ailleurs et point d'expectoration dans l'intervalle des vomissements. M. Gérardin appelle M. Andral; le savant professeur consulte avec lui l'alaisissement considérable du pouls, la matité et le retour de l'épiphonie, et remarque que pas une bulle d'air n'a passé des deux tiers inférieurs de la cavité gauche de la poitrine à l'angle de l'omoplate gauche, qu'il ne peut que le passage de l'épiphonie de la plèvre dans la plèvre, quoique indubitable. Pendant onze jours, la malade éprouve chaque soir un ou deux vomissements semblables accompagnés des mêmes symptômes, et, dans le même temps, le niveau de l'épiphonie s'élève graduellement, et, lors que les centres des incisions du diaphragme, les vomissements cessent pour ne plus revenir. Un peu de bronchite persiste encore quelques jours et disparaît, et la malade entre en convalescence. Trois mois après, tout vestige de cette grave maladie avait disparu.

Maladies du cœur et des vaisseaux. — Vous savez tous, messieurs, combien est encore obscure la théorie des bruits du cœur et son application à la physiologie. On arrive rapidement par l'étude à savoir apprécier les principales différences dans le nombre, le rythme, le timbre et le caractère des deux bruits; mais il est

sième, à quinze chez une quatrième, à quatorze moins chez deux autres, à douze chez une septième; elle date chez trois autres de neuf mois et demi, huit mois et six mois. Trois malades sont guéries, l'une depuis deux mois, les deux autres depuis deux mois et demi.

Plusieurs de nos malades, avant de s'adresser à nous, ont subi, sans en retirer aucun fruit, divers modes de traitement basés sur un diagnostic exact et instinué d'une manière méthodique. A cette occasion nous mentionnerons, sans entrer dans aucune appréciation, les moyens thérapeutiques à l'aide desquels on a proposé de combattre l'antéversion.

La position est de ceux qui ont été le plus anciennement conseillés; elle n'a produit aucun effet durable chez une malade dont nous rapportons l'histoire.

La réduction avec le doigt est de nulle utilité dans l'état de vacuité de l'utérus; l'organe, rendu momentanément à sa position normale, l'abandonne, aussitôt qu'il cesse d'être soutenu, par la seule influence de son propre poids.

On a souvent recouru à l'introduction de pessaires dans le vagin; on se sert principalement de pessaire en boudon, dont on tourne la partie saillante en avant ou en arrière, suivant qu'il s'agit de maintenir réduite une rétroversion ou une antéversion. On peut ainsi soulager les malades, mais non déterminer un redressement complet.

Une remarque analogue est applicable aux pessaires en forme de pelle.

On a fait usage d'éponges préparées.

M. Hachard a rapporté un fait dans lequel l'application d'un tampon de charpie, chez une femme dont l'utérus était mou et peu consistant, eut pour effet de convertir une antéversion en antéflexion.

Nous avons plusieurs fois employé l'instrument imaginé par M. Mayer, de Berlin, instrument qui, comme on sait, se compose d'une tige en baleine et d'une éponge. Dans une circonstance exceptionnelle il nous est arrivé d'opérer une malade au moyen d'une application de vingt-quatre heures de durée. Dans tous les autres cas nous n'avons obtenu aucun résultat satisfaisant.

On a proposé d'obtenir, à l'aide de différents procédés, des adhérences entre le col et la paroi antérieure du vagin. M. Amussat a rapporté des faits favorables à ce mode de traitement.

La plupart des médecins, en désespoir de cause, conseillent à leurs malades l'usage de ceintures propres à soutenir l'abdomen; ils leur procurent ainsi dans le plus grand nombre des cas un soulagement véritable.

De l'antéflexion.

L'antéflexion, comme son nom l'indique, est une affection dans laquelle le corps de l'utérus se trouve porté en avant, le col conservant la situation normale ou étant lui-même porté en avant. La matrice, dans ce genre de déviation, présente, comme conséquence nécessaire de la flexion, un pli à sinus antérieur.

Nous avons eu onze malades atteintes d'antéflexion. Leur âge, pris au moment où elles sont venues nous trouver, a varié entre vingt et quarante ans; elles ont été atteintes à l'époque où la maladie a commencé, il a varié entre seize et trente ans; il a été en moyenne de vingt et un ans, moins une fraction.

Ces chiffres montrent clairement ce qu'on doit penser de l'influence attribuée à l'âge critique.

Quatre de nos malades nous ont présenté les attributs du tempérament lymphatique; une seule, les caractères du tempérament lymphatico-nerveux.

Nous avons trouvé une constitution primitivement robuste chez quatre de nos malades, une constitution ordinaire chez quatre autres, et enfin une constitution lymphatique chez trois dernières.

Dans trois cas seulement, il n'y avait de la leucorrhée antérieure au début de l'antéflexion.

La menstruation, si on met à part les troubles dont elle s'accompagne pendant l'âge de la puberté, a été régulière chez la plupart des malades. Nous avons vu seulement une dysménorrhée et une suppression accidentelle des règles.

La chlorose s'est manifestée deux fois. Nous arrivons à l'examen d'une cause plus importante que les précédentes; nous venons parler de l'accouchement.

Deux malades ont eu un accouchement unique; un autre en a eu deux, une quatrième a eu un accouchement et une fausse couche. Parmi les autres, il s'est trouvé une femme qui a éprouvé, après avoir souffert des douleurs et les signes de l'enfantement, et a été prise ensuite d'une hémorrhagie considérable. Des douleurs dans le ventre, précédées d'une assez longue suspension

soient très difficile d'en déterminer la valeur symptomatique précise, et l'embaras devient plus grand encore quand on compare certains faits singuliers avec les théories basées sur les expériences les plus décisives et les raisonnements les plus solides. M. Lénire nous a présenté un de ces faits. Un malade subit avec tous les symptômes d'un rétrécissement aortico-ventriculaire: dyspnée, acide, rien n'y manqua, si ce n'est l'infirmité du système veineux; les veines du cou, les inférieures, distendaient le système veineux; un bruit de souffle; mais, au lieu de percevoir le premier bruit, il coïncidait avec lui, de sorte qu'il semblait indiquer soit un rétrécissement artériel, soit une insuffisance de la valve du ventricule. Vous avez tous pu constater sur la pièce que vous a montrée M. Lénire qu'il s'agit d'un rétrécissement de la valve aortique, il est vrai, d'insuffisance et présente précisément les caractères anatomiques signalés par MM. Barth et Roger dans ces cas soustraits en apparence à la loi générale.

Affection du système nerveux. — Vous avez reçu deux communications importantes sur les lésions du système nerveux. M. Dequarville vous a donné l'observation d'une jeune fille qui lui fut présentée avec tous les caractères d'une déviation du rachis: inclination prononcée du bassin, courbures alternatives de la colonne vertébrale, torsion légère du rachis sur son axe; le cou était d'autant plus grave que des indices annonçaient l'approche de la puberté et qu'il était par conséquent à craindre que l'affection ne fût des progrès rapides. Trois jours après la première visite de notre confrère, la malade éprouve une syncope et les courbures s'effacent subitement; quarante-huit heures après, le tronc a complètement recouvré sa rectitude.

Un mois s'écoule, la malade est prise de convulsions légères et le délirium reparait; elle dure six jours et disparaît encore. Six mois après, nous la retrouvons dans le même état; elle revient encore, mais ne dure que quelques heures. A présent de celle qui nous est présentée dans l'espace de trois mois ces accidents se produisent dix-huit fois, durant dans chaque circonstance deux ou trois heures, produisent

des règles, la sortie par le vagin d'un caillot renfermant une masse membrane, ont, avec d'autres signes, fait croire à une fausse couche chez l'une des malades. Chez une autre, une fausse couche en lieu à trois mois de grossesse.

Quatre malades n'ont pas eu d'enfants.

Ces faits tendent à prouver que les femmes atteintes d'antéflexion sont dans de mauvaises conditions pour contracter de grossesses ou les mener à terme. Nous avons fait déjà une remarque analogue.

Huit malades ont pu nous fournir des renseignements précis. Chez dix d'entre elles, les symptômes de l'antéflexion se sont manifestés très peu de temps après l'accouchement ou la fausse couche.

Nous nous sommes enquis avec nous de l'influence de l'âge sur le développement de l'antéflexion. Nous avons appris qu'une seule d'entre nos malades s'était levée très peu de temps après son accouchement.

A. L. MARIÉ.

CLINIQUE DÉPARTEMENTALE.

Hémorrhagie de l'ovaire avec rupture de sa capsule. — Lésion épanchement dans le péritoine. — Péritonite mortelle.

Par M. VERNET.

L'hémorrhagie de l'ovaire a été si peu observée jusqu'à ce qu'un auteur ne lui ait consacré un chapitre spécial.

On trouve bien dans la Nouvelle bibliothèque médicale, à l'article *Tumeurs crées de l'ovaire*, que ces tumeurs ont donné lieu deux fois par rupture spontanée à des épanchements de sang dans le péritoine. L'un de ces observations est de Wardrop, l'autre de Romberg.

Il est moins rare de voir des kystes ou des tumeurs cancéreuses de cet organe causer des hémorrhagies soit spontanées, soit traumatiques; mais les monographies les plus complètes ne parlent que pour mention des hémorrhagies de l'ovaire à l'état sain. Ainsi, on lit dans l'ouvrage de M. Achille Achard: « L'ovaire s'accompagne quelquefois de petites apoplexies dans l'intérieur de la glande. » Quel- gane, en effet, se dérobe mieux par sa position et par son volume aux violences extérieures? Quel organe est moins riche en vaisseaux? La coque résistante qui l'enveloppe est fibreuse, en tout semblable à la tunique albuginée du testicule; quant au tissu propre, il se compose de filets entrecroisés, et la coupe ressemble à celle d'un ganglion.

Les vaisseaux ovariques, qui fournissent aussi aux ligaments larges et à l'utérus, sont très riches.

Mais si l'on examine l'ovaire dans l'état normal, on le trouve, ainsi que l'utérus, augmenté de volume, gonflé à l'excès. Les vaisseaux capillaires, développés ou nouvellement formés, le font paraître spongieux. Son tissu propre se voit même transformé, au dire de M. Dubreuil, en tissu cartilagineux ou même évidemment musculaire chez certains animaux; et moi, la contractilité fonctionnelle a fait d'un tissu fibreux un parenchyme capable d'hémorrhagie. Aux époques menstruelles correspondent un état de l'ovaire plus intéressant encore au point de vue de l'hémorrhagie.

L'ovaire secrète de petites vésicules, qui, à mesure qu'elles grossissent, gagnent la superficie de l'organe. Régis et de Graaf, ayant étudié ces vésicules après l'imprégnation de l'animal, ont trouvé soit quelques vésicules sur le point de se rompre, soit une cavité à la place de vésicule déchirée.

On ne peut même pas retrouver dans les trompes ou dans l'utérus le produit défilé. Plagie était elle plus loin en prouvant que l'ovule se forme dans la vésicule, puis est éliminé indépendamment de la fécondation, fait que Bischoff a rendu sensible par l'expérience suivante: il a eu un individu chez une chienne non imprégnée; puis l'ayant immorté quelques jours après l'imprégnation, il a reconnu que les deux ovules contenaient des ovules; l'ovicide sain, les ovules déjà transformés en embryons; l'ovicide légal, des

une courbure principale tant à droite, tant à gauche, et disparaissent enfin pour ne plus revenir. Les règles, qui avaient pour quelques heures pendant cette période, s'établissent régulièrement; et depuis lors, il y a dix-huit mois, rien de semblable ne s'est plus présenté.

M. Videcoq vous a rapporté l'histoire d'une amoureuse qui avait soumise avec succès à l'action de l'électricité. Lorsque la malade lui fut confiée, elle était affectée simultanément d'asthénie et de paralysie du côté droit et d'anastorose double; ces accidents avaient été précédés de fréquentes attaques d'hystérie. M. Videcoq s'étant adonné M. Marin-Maisson, nous deux collègues appartenant à la malade les pôles d'un appareil Biot, tantôt sur les deux yeux, tantôt sur l'un d'eux et sur un des points de la périphérie du crâne, et, à partir de la cinquième séance, la sensibilité d'abord, puis la motricité reprenant graduellement; à la vingt-cinquième seulement, la malade éprouva dans les yeux quelques sensations légères pendant l'action de la pile et bientôt après commença à entrevoir les objets. Elle était depuis longtemps séparée de ses enfants, qui lui furent amenés: cette visite lui fit éprouver une émotion très vive, et à partir de cette époque l'amélioration fit des progrès tellement rapides que peu de temps après la guérison fut complète. Une discussion très intéressante sur l'action physiologique de l'électricité suivit cette communication, et M. Marin-Maisson fit remarquer que l'électricité paraissait offrir le précieux avantage d'entretenir la contractilité dans les muscles dont les mouvements sont empêchés par toute autre cause qu'une altération de leurs tissus, que l'exercice des fibres musculaires provoqué par le courant électrique paraissait suppléer à l'exercice normal si nécessaire à l'entretien de leurs facultés et qu'il était parvenu ainsi à conserver leur volume à des membres soit paralysés, soit maintenus dans une immobilité absolue par suite d'une lésion chirurgicale.

(La suite à son prochain numéro.)

ovules sortis au-dessus de la ligature. De cette ponte, qui n'attend pas le contact du fluide réondant aux périodes du rut des animaux, il n'y avait qu'un pas à faire pour en arriver à une ponte ovarique périodique aussi chez la femme. C'est le premier qui ait établi, sur deux autopsies, la rupture d'une vésicule de Graaf à l'époque menstruelle. P. de M. Négrier et Gendrin, d'autres faits à la main, ont fait admettre comme un loi la *ponte menstruelle* chez la femme.

Or, pendant que la vésicule mûrit, le tissu de l'ovaire se vascularise, se gonfle autour d'elle. De plus, la membrane d'enveloppe de l'ovule, l'ovisac, contient un fin réseau capillaire. Il en résulte que la déchirure ne saurait se faire sans une petite hémorragie. Aussi, la cavité laissée par l'ovaire se remplit-elle immédiatement d'un petit caillot de sang mêlé de granules jaunes peu résistants. Ce produit accidentel a quelquefois jusqu'à 6 millimètres de diamètre; mais bientôt il est à peu près résorbé, devient jaune (*corpus luteum*) et disparaît à la fin pour ne plus laisser voir qu'une cicatrice.

Voilà bien une hémorragie de l'ovaire, hémorragie périodique, inaperçue presque toujours, mais qui peut être le point de départ d'une inflammation ou le noyau d'une hémorragie plus considérable.

Pour cela, que faut-il? Qu'une fluxion habituelle vers les organes génitaux ait déjà produit le développement des vaisseaux, soit afférents, soit capillaires, et surtout que cette fluxion soit hémorragique; si cette cause constante vient à s'ajouter au contact matériel et à la déchirure de la vésicule et de la cavité ovarienne, tout concourt à donner de l'importance à la petite hémorragie périodique de l'ovaire. Telle est précisément l'observation que nous allons transcrire.

Le 7 juillet 1849 est entrée à l'Hôtel-Dieu, salle des trois-vingt-femmes, M^{me} X... âgée de trente-deux ans, bien réglée depuis l'âge de douze ans. Elle a eu une couche dont les suites ont été naturelles.

Il y a quinze mois, une grande frayeur, des violences même, qui elle éprouva vers l'époque menstruelle, causèrent la suppression des règles avec des accidents de métrite. Depuis, les douleurs du ventre et les pertes rouges n'ont presque cessé, et avec elles sont venues l'amaigrissement et l'œdème.

La malade est examinée le 3. On reconnaît que l'utérus hypertrophié s'est abaissé; que le col est volumineux, dur, légèrement bosselé, mais sans ulcération; le doigt a de la peine à le saisir pour le ramener en avant, tant il est porté en arrière: c'est qu'il y a une forte inclinaison du corps en avant, ou intervention.

Il suit pendant trois mois le traitement de cette malade par le docteur Deny, et je puis résumer ce traitement en deux mots: c'est d'abord l'utérus, soit contre l'inflammation chronique de l'utérus, soit contre l'hémorragie. Je ne saurais qu'on ne pratiqua point d'injection.

On parvint en effet à faire cesser la perte, mais elle reprit plus forte à plusieurs reprises, surtout du 20 au 25 des mois de juillet et août. Enfin, le 23 septembre, une dernière perte plus foudroyante éprouva la malade.

Le 25 se déclara une péritonite générale qui se termina, le 27, par la mort.

L'autopsie nous concentra les recherches sur les organes qui avaient été le siège du mal. Les intestins avaient perdu sa transparence, les circonvolutions intestinales étaient entortillées, une lymphie mêlée de pus était répandue sur tous les organes et formait des collections considérables dans les lacs et dans le petit bassin.

L'utérus parut volumineux et incliné en avant; on l'incisa sous toute sa longueur. Le corps offrait à la coupe l'aspect normal, sauf plus d'épaisseur et de vascularité; mais le col était dur, le scalpel, et la coupe était blanche, fibreuse. On ne put trouver l'ovaire de point ramolli, ni en exprimer une seule gouttelette de son contenu; c'était un modèle de tissu, altéré par l'inflammation chronique, mais sans dégénération cancéreuse.

La face interne du col n'offrait pas de membrane apparente; la face du corps était tapissée par une membrane rouge, mince, et qu'on avait beaucoup de peine à détacher avec le dos du scalpel.

L'ovaire droit contenait deux petits foyers de pus; l'ovaire gauche était hypertrophié et très vasculaire; mais ce qui nous frappa le plus fut un caillot de sang, gros comme une noix, qui faisait hernie à travers sa capsule déchirée à sa partie supérieure.

REMARKS. — Un épanchement gros comme une fève avait suffi pour causer une péritonite si rapidement mortelle. Évidemment non... La même hémorragie survenant chez une femme bien portante n'aurait produit qu'une inflammation locale très circonscrite. Mais, dans ce cas, la congestion s'insérait des organes du bas-ventre, jointe à l'œdème séreux, tels sont les éléments générateurs de la péritonite maligne qui rappelle bien certaines péritonites purpurales. Le vase était plein, peut-être ne fallait-il qu'une goutte pour le faire déborder: cette goutte a été la petite hémorragie.

Cependant le fait de l'hémorragie ovarique, envisagé en lui-même, ne reste pas moins très important.

Il appelle tout de suite les observations de Leos, de Gendrin, sur une déchirure spontané de la capsule à chaque époque menstruelle. Tout fait présumer, en effet, que, pendant la dernière hémorragie avait eu lieu le 23 et le 20 au 25 juillet, du 20 au 25 août: ces dates paraissent être les seules pour le flux cataménial. D'un autre côté, la fluxion hémorragique, précédée d'une congestion ancienne de l'ovaire, aurait bien pu causer de petits épanchements dans l'intérieur de l'ovaire; mais déchirer la capsule, si résistante, sans que le parenchyme de l'ovaire fût déchiré ni

entailé par cette hémorragie, non, cela n'a pu se faire. Ne faut-il pas mieux admettre que la déchirure de la capsule, accomplie selon l'usage à l'époque menstruelle, a donné lieu elle-même à une hémorragie consécutive ayant dépassé la limite physiologique, à cause de la congestion pathologique?

Ainsi, cette observation serait à sa place, soit à la suite des observations de M. Gendrin pour prouver la ponte menstruelle, soit dans un chapitre de pathologie où l'on traiterait de la possibilité de l'hémorragie ovarique comme accident des règles. Cet accident n'est pas rare peut-être; il explique-t-il au moins les douleurs que ressentent alors dans l'un des ovaires les femmes qui ont des engorgements de l'utérus. Ces accidents sont, pour le moment, rangés sous l'étiquette de douleurs sympathiques.

Nous bornerons à ce point l'étude de l'observation précédente; nous ne ferons que signaler deux remarques sur l'état de l'utérus:

1^{re} Que, malgré les pertes rouges presque continues, nous n'avons trouvé ni fissure, ni élévation de cet organe; 2^{re} Qu'une membrane lamineuse adhérente tapissait le corps, et le corps seulement de la matrice.

M. Gendrin, dans ses autopsies, avait signalé une membrane semblable: c'est la membrane vue par Hunter, mais dans les grossesses extra-utérines, soit à la suite des règles; c'est le lit destiné à recueillir l'ovule, si la fécondation lui donne droit de domicile dans la matrice.

(Annales de la Société de méd. de Lyon.)

CLINIQUE ÉTRANGÈRE.

Plaie de tête avec fracture du crâne et sortie d'une portion de substance cérébrale. — Enlèvement de larges esquilles. — Guérison.

Par M. le docteur VERHAEGEN, d'Oslande.

Un enfant de trois ans et demi reçoit un coup d'aile de moulin à la tête et fut porté mort chez lui. La commotion avait été si forte que toutes les fonctions étaient pour ainsi dire suspendues. Le seul signe de vie qui restait encore consistait en de faibles mouvements respiratoires se répétant à de longs intervalles. Il n'y avait pas de pouls. Je fis porter le petit à l'hôpital, où je le trouvai dans le même état; seulement il avait beaucoup rompu le trajet et avait eu des selles et des urines involontaires. Une petite réaction s'était montrée à la suite de ces vomissements, qui persistèrent longtemps encore; le pouls était devenu sensible, mais d'une lenteur extrême.

Il y avait à la région fronto-pariétale du côté gauche une plaie irrégulière, longue d'un pouce, à travers laquelle sortait une portion de substance cérébrale du volume d'une noix réduite en bouillie. Une crépitation apparente, déterminée par la pression des doigts aux alentours de la plaie, indiquait qu'il y avait là une fracture en esquilles de la boîte crânienne.

Après avoir fait raser le côté gauche de la tête, je fis une incision cruciale comprenant la plaie; je disséquai les quatre lambeaux ainsi formés et je mis à nu une large fracture du pariétal qui offrait un enfoncement notable de plusieurs esquilles entre lesquelles la substance cérébrale sortie était étranglée. J'enlevai celle-ci au moyen d'un trait de bistouri porté à plat et à ras de l'os; ensuite un levier fut introduit sous le bord de la plaie à large esquille, qui fut enlevée avec la plus grande facilité. Plusieurs autres esquilles plus petites et plus faibles furent aussitôt enlevées. Il en était resté, à la voûte du crâne, une ouverture irrégulièrement arrondie, de 3 à 4 centimètres de diamètre. Il s'écoula de l'intérieur du crâne une grande quantité de sang noir et liquide que j'eus bien garde de vouloir arrêter, y voyant au contraire la source d'une dépression salutaire.

Le petit blessé n'avait montré aucune sensibilité pendant tout ce traitement. Le pansement consista en un linge frotté d'huile de camphre, recouvert de plumasseaux, de compresses et d'un bandage approprié. Je prescrivis le tartre stibié en lavage et de l'eau d'orge pour boisson.

L'état comateux, l'insensibilité générale et les déjections involontaires continuèrent pendant trois jours. Au premier pansement, qui fut fait le troisième jour, il s'écoula de la plaie une quantité notable de substance cérébrale réduite à l'état de bouillie très liquide.

Les jours suivants, cet écoulement diminua; la plaie du cuir chevelu se guérit, et une portion de la substance du cerveau, sur laquelle on avait trois circonvolutions, faisait hernie à travers la fracture et s'élevait à cinq ou six lignes au-dessus du niveau de la surface de l'os.

Au bout de quelques jours, de belles granulations rosées couvrirent cette substance. Petit à petit, cette espèce de hernie cérébrale se réduisit en volume, on put de rentrer tout à fait dans le crâne et de se trouver au-dessous du niveau de l'os la fracture. Ceci avait lieu au bout de trois semaines. Des granulations de bon genre continuèrent bientôt toute la surface de la plaie, qui marcha des lours vers une cicatrisation rapide. Après quatre mois, l'enfant était guéri, et se portait bien, sans ressentir aucune incommodité à la suite d'un si grave accident. J'oublie de dire que les symptômes cérébraux, tels que l'insensibilité générale, les déjections involontaires, etc., s'étaient dissipés rapidement après le troisième jour.

Nous n'hésitons jamais, dans les fractures du crâne, d'enlever toutes les esquilles mobiles, quelque nombreuses qu'elles soient; nous obtenons ainsi une ouverture à la boîte crânienne, comme à la suite du trépan, ouverture que nous ne craignons nullement de voir trop large. Si l'on veut envisager les choses de près, on verra bientôt que cette manière de faire est basée sur ce que la nature nous apprend dans ces larges fractures du crâne. Tout le monde a pu se con-

vaincre que ces sortes de fractures se guérissent beaucoup plus facilement que les simples lésions, lesquelles sont, au contraire, souvent suivies d'accidents graves. Que se passe-t-il dans le premier cas, dans les larges fractures du crâne? Le sang d'abord et, plus tard, les autres liquides sécrétés par la plaie trouvent un écoulement facile au dehors, et ne causent point par leur présence dans le crâne une compression du cerveau. Voilà pour les premiers jours; mais bientôt l'inflammation, suite inévitable de ces sortes de plaies, se montre; la substance cérébrale, où les fluides abondent, sort du crâne à la proximité de la plaie; se gonfle; elle a besoin de s'étendre, d'occuper un espace plus grand, et on lui voit faire une hernie souvent volumineuse à travers la fracture. Si l'on ne lui avait pas ménagé ce moyen de s'étendre, d'occuper un espace plus grand, qu'en serait-il résulté? Évidemment une compression cérébrale, par la présence du sang les premiers jours, et plus tard une compression par suite de la réaction sur les parties voisines du cerveau, de la portion gorgée de fluides et gonflée au point de devoir occuper un espace plus grand. C'est ce qui a souvent lieu dans les cas de simples lésions ou de fractures étroites.

(Annales de la Société médico-chirurgicale de Bruges.)

EXAMEN CHIMIQUE ET COMPARATIF

des fluides sécrétés par les glandes parotides et sous-maxillaires dans l'espèce humaine.

Par M. J.-L. LASSAIGNE.

Les fluides sur lesquels nous avons entrepris cet examen ont été extraits par M. Collin, chef des travaux anatomiques de l'École nationale d'Alfort, à la suite des nombreuses expériences qu'il a faites sur la sécrétion salivaire dans plusieurs animaux domestiques.

Nous avons profité de cette circonstance pour étudier la composition chimique des fluides extraits par le procédé de M. Bernard, en pratiquant des fistules aux glandes parotides et sous-maxillaires sur une vache en bonne santé, sacrifiée pour des études anatomiques.

Les deux fluides obtenus étaient clairs et limpides comme de l'eau, et présentaient une légère réaction alcaline aux papiers colorés; celui fourni par la glande maxillaire était plus visqueux et se rapprochait, par sa consistance, du mucus. Leur densité était aussi différente; le fluide sécrété par la glande parotide avait, à la température de +14°, une densité de 1,0108; celui de la glande maxillaire du même animal avait une densité de 1,0065.

Les effets produits par les réactifs ont été variables, et ont donné les résultats suivants, que nous présentons comparativement:

REACTIONS.	DE LA PAROTIDE.	DE LA MAXILLAIRE.
Eau distillée.	Blanc.	Blanc.
Eau de chaux.	Trouble léger.	Ni trouble pas.
Chaux.	Reste opaque.	Se trouble et devient opaque.
Acide azotique.	Légère effervescence sans trouble et devient plus visqueux.	Effervescence sans trouble et devient plus visqueux.
Azotate d'argent.	Précipité jaune-serin en Magma blanc épais; et partie soluble dans l'eau de chaux.	Précipité blanc épais; et partie soluble dans l'eau de chaux.
Sulfate acétique de plomb.	Précipité blanc floconneux. Magma blanc épais.	Précipité blanc floconneux. Magma blanc épais.
Sulfate ferrique.	Précipité blanc-jais. Magma blanc épais.	Précipité blanc-jais. Magma blanc épais.
Chlorure mercurique.	Trouble et précipité blanc épais et transformé en un abondant précipité blanc épais.	Trouble et précipité blanc épais et transformé en un abondant précipité blanc épais.
Alcool à 88° centif.	Léger trouble.	Effervescence sans trouble et devient plus visqueux.

Fluide de la parotide de la vache. (Analyse immédiate.)

Eau.	990,74
Mucus et matière animale soluble.	0,44
Carbonate alcalin.	3,38
Chlorure alcalin.	2,85
Phosphate alcalin.	2,49
Phosphate calcique.	0,10
	1000,00

Fluide de la glande maxillaire de la vache. (Analyse immédiate.)

Eau.	991,14
Mucus.	1,73
Matière animale soluble.	1,80
Carbonate alcalin.	0,10
Chlorure alcalin.	5,02
Phosphate alcalin.	0,15
Phosphate calcique.	0,06
	1000,00

Les sels alcalins mentionnés dans ces deux analyses sont à base de soude et de potasse, comme l'indiquent le *bichlorure de platine* et l'*antimoniate de potasse*.

Fluide de la glande parotide d'un bœuf. (Densité 1,0102.)

Eau.	989,00
Mucus et matière animale soluble.	1,00
Carbonate alcalin.	3,00
Chlorure alcalin.	6,00
Phosphate alcalin.	1,00
Phosphate de chaux.	Traces.
	1000,00

Fluide de la glande parotide d'un cheval. (Densité 1,0045.)

Eau.	992,00
Mucus et albumine.	2,00
Carbonate alcalin.	1,08
Chlorure alcalin.	4,92
Phosphate alcalin et phosphate de chaux.	Traces.
	1000,00

EMPOISONNEMENT PAR UNE HUILE.

M. Caron a fait connaître à la Société de médecine pratique le fait d'un empoisonnement assez extraordinaire.

Une dame, après avoir mangé une huile, éprouva presque aussitôt un sentiment de strangulation qui fut suivi de vomissements. Quand M. Caron vit la malade, le poulx était petit et frêle, les yeux injectés, les lèvres gonflées, le corps couvert d'urticaire et d'une sorte d'érythème érythémateux. Ces accidents cédèrent à un traitement composé de lavements d'assa fœtida, de tisanes diaphorétiques, de cataplasmes sur le ventre et de sinapismes. M. Caron se demande si les phénomènes dont il a été témoin sont dus à une maladie particulière de l'huile, ou bien s'ils proviennent de ce que cette huile, ayant été attachée à la coque en cuivre d'un navire, a pu déterminer les accidents de la colique de cuivre.

Nous qui nous sommes occupé de l'empoisonnement par les huiles, nous ne pouvons attribuer le cas signalé par M. Caron à la présence du cuivre. En effet, il résulte de nos recherches que 137 gr. 50 cent. de chair d'huile détachée de coquilles qui avaient été enlevées sur le cuivre des navires ne renfermaient que 6 cent. 9 milligr. d'oxyde de cuivre; et cependant les coquilles des huîtres que nous avons examinées étaient :

- 1° Incrustées de cuivre;
- 2° Dans quelques parties, ces coquilles étaient pénétrées par un sel de cuivre. A. CHEVALLIER.

TISANE OU MÉDICINE DU CURÉ DE DEUIL.

On a nommé des médicaments vantés par le populaire, on doit placer au premier rang la préparation qu'administrait autrefois un ecclésiastique, M. Hurel, qui fut desservant de la commune de Deuil, arrondissement de Pontoise (Seine-et-Oise).

Mais la formule de la médecine de M. Hurel n'a jamais été bien connue, et chaque herboriste (car les herboristes sont en possession de la préparation de ce médicament) modifiait cette formule d'après les renseignements inexactes qui leur ont été donnés.

M. Gardes, pharmacien à Villiers-le-Bel, vient de faire connaître la véritable formule de la préparation Hurel; il en possède l'original écrit de la main même de son auteur.

Voici cette formule :

Racine de guimauve coupée.	15 grammes.
— de patience —	15 —
Chiendent —	15 —
Régilisse de bois —	15 —
Feuilles de chicorée . . .	8 —

On fait bouillir ces cinq substances, pendant dix minutes, dans trois bouteilles d'eau de rivière.

On y ajoute :

Follicules de séne de la Falbe mondés.	20 grammes.
Rhubarbe de Chine concassée.	4 —
Sulfate de soude (sel de Glauber).	4 —

Laisser infuser le tout pendant deux heures, et passer à travers une étamine.

Boire en lavage, dans la matinée, en deux ou trois jours, selon l'effet.

Cette médecine, préparée selon la formule ci-dessus, réussit parfaitement où une infinité d'autres purgatifs échouent. Elle présente seulement l'inconvénient d'une grande quantité de liquide à boire, quantité que l'on peut diminuer sans désavantage; car au lieu de trois bouteilles d'eau, on peut n'en mettre qu'un litre ou même un demi-litre, mais en l'administrant toujours en deux ou trois jours.

(Journ. de chim. méd.)

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 6 juillet 1852. — Présidence de M. MÉRIS.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

M. le ministre de l'intérieur transmet un échantillon de remède secret.

M. le ministre de la guerre réclame le rapport sur la culture de l'opium en Algérie.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Anatomie.

M. Lacazeille envoie une suite à ses recherches sur le système absorbant.

Formules diverses.

M. Agostini, de Villeneuve-la-Grande (Aube), adresse diverses formules thérapeutiques qu'il emploie dans les rhumatismes et les affections cutanées.

Iodure de soufre.

M. Elzévir Levrat, médecin à Paris, adresse un mémoire sur l'emploi du sirop d'iodure de soufre dans les affections cutanées et scrofuleuses.

Tétanos.

M. Liègey adresse une observation d'accidents tétaniques mortels déterminés par une cause traumatique.

Lupus.

M. Christien, de Montpellier, adresse une observation de lupus traité par l'iodure de potassium, et dont la guérison est prochaine.

Affections douloureuses.

M. Poggioly adresse la formule suivante, qu'il applique avec le plus grand succès au traitement des névralgies et de la douleur en général :

Sel de morphine (hydrochlorate).	0.50
Extrait de belladone . . .	0.00
(ou atropine pour avoir un composé blanc).	0.20
Onguent populeux . . .	15.00
Asonge purifiée ayant macéré 24 heures dans	
feuilles de datura stramonium, q. s. . .	15.00
F. S. A. (très homogène).	

En appliquer 5 grammes dans une friction sur la partie douloureuse.

Syphilis latente.

M. le docteur Prosper Yvren envoie, sous le titre de : *Mémoires des siphylis*, un long mémoire non susceptible d'analyse.

Nécrologie.

M. Gibert donne lecture de son discours sur M. Récamier.

RAPPORTS.

M. Patisserie lit un rapport dressé sur un travail envoyé il y a quelque temps par M. Pottier, sur une maladie vésiculo-pustuleuse qui attaque exclusivement les fleurs de cocons. M. le rapporteur conclut à des remerciements à l'auteur et au renvoi de son travail au comité de publication. (Adopté.)

Analyse de la vie.

M. Castel lit sous ce titre un long travail que nous devons nous borner à mentionner.

Analyse du sang.

M. Lecanu donne lecture de la note qu'il a présentée hier à l'Académie des sciences.

— La séance est levée à cinq heures.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 5 juillet 1852. — Présidence de M. POGGIO.

Nouvelles analyses du sang.

M. Lecanu lit l'extrait suivant d'un mémoire relatant le résultat d'expériences ayant eu pour objet :

La détermination de l'origine de la fibrine;
La recherche d'un moyen de débarrasser les globules du liquide séreux qui les tient en suspension dans le sang vivant;
L'analyse des globules sanguins à l'état de pureté.

En voici les principaux résultats :

1° Lorsque, après avoir été soigneusement lavée avec une dissolution de sulfate de soude saturée à la température de + 12 le sang sortant de la veine d'un homme, d'un bœuf ou d'un mouton, l'on filtre au papier le mélange dans lequel les globules se sont conservés intacts, le filtre retient ces globules tandis qu'il laisse passer un liquide salin-sérum, légèrement jaunâtre, susceptible de se maintenir limpide, tant que la putréfaction ne s'en empare pas.

Mais si on étend de sept à huit fois son volume d'eau, il ne tarde pas à se prendre en une masse tremblante, tout à fait semblable à la gelée de pomme, laquelle, placée sur une toile, abandonne un liquide chargé d'albumine, s'y convertit en une sorte de glaïre, et finit, après qu'on l'y a comprimée, par laisser dans le tissu de la fibrine incolore, translucide et quelque peu macrée, à la façon de la colle de poisson, dite en lyre.

Les globules, lavés à l'eau saline, nous fournissent au contraire pas. De cette expérience, facile à répéter en tout temps, on tous lieux, sur des masses de sang qui permettent de remplir du glaïre des terrines et d'obtenir, en une seule opération, plusieurs grammes de fibrine, je crois pouvoir tirer les conséquences suivantes :

La fibrine du sang spontané coagulé ou battu, ses analogues, la coagulation inflammatoire, les fausses membranes, etc., etc., proviennent exclusivement de la portion liquide du sang en circulation :

Les globules du sang spontané coagulé ou battu représentent, sans modification de composition, les corpuscules rouges du sang vivant des animaux des classes supérieures ; à son tour, le sang vivant des animaux des classes inférieures ; à son tour, le sang vivant de l'homme, par la fibrine, en représentent la portion liquide :

L'apparition de la coagulation inflammatoire, dans certaines conditions pathologiques, peut coïncider avec la présence dans le sang d'une proportion normale de fibrine, pourvu que la quantité d'eau s'il augmente dans un certain rapport.

2° Des lavages prolongés et convenablement faits à l'eau chargée de sulfate de soude débarrassent à ce point les globules sanguins du liquide séreux qui les avait tenus en suspension pendant la vie et, plus tard, se trouvait les imprégner à la manière d'éponges, non-seulement que les liquours de lavage cessent de se trouver à la température de l'ébullition, d'être précipités par l'acide azotique, le bichlorure de mercure, le tannin, mais encore forment, par l'évaporation, un résidu que la calcination ne noircit pas.

Si l'on fait alors agir l'eau pure, ces globules qu'aurait respectés la dissolution saline sont presque immédiatement détruits ; l'eau passe au travers du filtre, rouge de sang, chargée d'hématine, de matière albumineuse et autres.

Doit me paraître résulter pour eux la preuve de l'existence d'enveloppes imperméables à l'eau chargée de sulfate de soude, par analogie, à la partie liquide du sang vivant, incapables, en outre, de se déchirer sous l'influence de ces deux liquides, ainsi qu'elles le font sous l'influence de l'eau pure ; de principes constituants indépendants, et peut-être tout différents, par leur nature, de ceux qui contiennent le liquide qui les tenait en suspension.

3° Les globules purs contiennent :

Des matières extractive, grasse, qui rien ne distingue de celles salines, du sérum ;

De l'albumine,

De la globuline, matière albumineuse particulière, que la solution dans l'alcool à 20° détruit, la propriété de former avec l'eau froide une dissolution que ne trouble pas le sous-acétate de plomb, distinguent de l'albumine ordinaire, et qu'on ne retrouve ni dans le sérum, ni dans le blanc d'œuf.

Une matière fibrineuse, distincte de la fibrine ; sa disposition en vésicle, ou plutôt en petits sacs membraneux, son aspect nacré, rappelant celui des globules sanguins agitant au soleil dans l'eau saline, sa résistance prononcée à l'action dissolvante des alcalis caustiques, porteraient à penser qu'elle est la véritable matière des enveloppes :

De l'hématine, ou principe colorant particulier, dont le fer est l'un des éléments ; elle forme un peu plus des 2/100^e du poids des globules supposés secs ;

De l'eau. La présence de l'eau dans les globules du sang, jusqu'à ce jour admise par simple induction, et parce qu'elle rendait

parfaitement raison des incessantes déformations qui leur permettent de se prêter à toutes les exigences de la circulation, peut être constatée expérimentalement.

En effet, du moment où l'eau saturée de sulfate de soude pénètre, en entraînant la sérosité qui les imprègne sans les pénétrer, sans leur rien enlever de leur propre substance, on sent que les globules, s'ils contiennent en réalité de l'eau de constitution, ils ne vront, par la dessiccation, perdre une quantité d'eau supérieure à celle provenant de l'eau saline qui se trouvait les mouiller après les lavages, et que fera connaître le poids du sulfate de soude resté sur le produit de la dessiccation, auquel l'eau l'avale.

En moyenne, les globules du sang de bœuf contiendraient un tiers de leur poids d'eau.

L'eau, l'albumine, les matières extractives, grasses et salines qu'on y rencontre, doivent constituer à l'intérieur des globules un véritable sérum hydratique, liquidant peut-être leur propre partie globulineuse ; de sorte qu'on pourrait se les représenter comme autant de petites ampoules, dont les parois tiendraient en contact avec des principes spéciaux une partie de ceux qui contiennent le sérum intérieur.

En confirmant les prévisions de MM. Dumas et Prévost, d'après lesquels dans le sang l'eau existerait tout entière à l'état de sérum, ce résultat fait disparaître l'objection grave que soulevait leur précédente assertion. L'incontestable facilité d'exécution qui l'avait fait adopter par la plupart des expérimentateurs, se précède joint à la précision qui l'a fait avoir au contraire consisté.

On devra, toutefois, ne pas oublier que la différence entre le poids du caillot sec et la somme des matières fixes du sérum présente la somme des matériaux spéciaux aux globules (hémoglobine, globuline), et non pas celui des globules eux-mêmes.

Les docteurs MM. Dumas, Prévost, Denis, Andrieu, Gavarret, Becquerel, Rodier, Lassaing, Delafond, F. Simon et les autres se trouvent donc à l'abri d'une cause d'erreur qu'eussent rendu profondément regrettable les importantes conséquences qu'on a déduites des médecins et les physiologistes.

CORRESPONDANCE.

Monstrueux.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser un fait de monstruosité qu'il croit assez intéressant pour devoir vous le communiquer et pour vous prior de bien vouloir l'insérer dans votre journal.

Avant hier, je fus appelé chez une dame nommée M. Elle résidente des douleurs d'accouchement très violentes ; la clameur était complète quand j'arrivai, et elle accoucha à l'instant même d'un fœtus dont voici la conformation :

C'est une petite fille du poids d'à peu près quatre livres, et qui conséquemment assez grosse que certains fœtus à terme, quoiqu'elle n'ait que sept à huit mois de vie intra-utérine ; elle a donc un développement très conforme, placée latéralement, et de la sorte que les membres sont rapprochés et leurs fronts frontaux. Chacune de ces têtes, ou plutôt de ces têtes, a une moitié de colonne vertébrale une l'une avec l'autre infimement, sans apparente articulation. Ces vertèbres se continuent, sans interruption, dans la région lombaire, laquelle supporte seule ces deux têtes de rachis.

Ces deux faces sont unies par leurs régions latérales postérieures et inférieures. Il n'existe qu'un seul cou, mais on peut plus qu'à l'état normal, eu égard à la disposition des parties. Le cou du corps ne présente aucune anomalie apparente. Le thorax, l'abdomen, le bassin, les organes sexuels, les membres thoraciques et abdominaux sont très bien conformés.

Si quelques personnes de l'art désiraient avoir de plus amples renseignements sur ce phénomène, je me ferais un devoir de leur communiquer.

Agrez, etc.

Paris, 2 juillet 1852. Masson, médecin, rue de Constantin, 21.

Chronique et nouvelles.

D'après le compte-rendu annuel des recettes et dépenses de l'administration de l'assistance publique dans la ville de Paris, les dépenses ont été de 1851, 253,800 fr. en capitaux, à 22,240 fr. de rente et à 60,875 fr. d'objets divers.

Les recettes des bureaux de bienfaisance des douze arrondissements de Paris ont été de 2 millions 800,770 fr., et les dépenses de 2 millions 213,308 fr.

Les recettes totales de loute nature de l'administration d'assistance publique ont été de 18 millions 237,953 fr., les dépenses de 15 millions 286,848 fr., l'excédent des recettes est de 2 millions 951,104 fr.

D'après le même document, les malades indigents traités dans les hôpitaux de la capitale en 1851 étaient au nombre de 84,970, dont 69,944 de Paris, 13,173 de la banlieue, 1,813 des départements et 40 étrangers. La dépense totale a été de 3 millions 642,753 fr., la dépense moyenne, par journée de maladie, s'est élevée à 1 fr. 72 c.

Enfin, depuis dix ans le nombre des lits a été augmenté d'environ 500. Au 31 décembre 1842, le nombre des lits existant dans les hôpitaux et hospices de la capitale était de 16,081, il s'élevait à 17,160 à la même date de 1851. Dans ce dernier chiffre, il faut enlever les lits de vieillards.

Enfin, dans notre dernier numéro, il est commis quelques erreurs typographiques qu'il faut corriger ainsi :

1^{re} page, 3^e colonne, ligne 28^e, au lieu de : point de médecine, lisez : de médecine légale.

2^e page, 1^{re} colonne, ligne 31^e, supprimer ces mots : d'acides, de.

2^e page, 1^{re} colonne, ligne 70^e, au lieu de : sulhydrique, lisez : gaz sulhydrique.

Même page, 2^e colonne, ligne 38^e, au lieu de : sulfate de cuivre, lisez : sulfure de cuivre.

Traité de la guta-serena et de son application, par brevet d'invention (s. g. d. g.), aux auteurs s'adresser à M. le docteur A. DELABARRE, auteur du Traité sur les accidents de la dentition chez les enfants en bas âge et de la Méthode d'éducation par l'ether et le chloroforme. Chez Victor Masson, Libraire, place de l'Ecole-de-Médecine, 17, et chez l'auteur, rue de la Harpe, 2.

Paris. Imprimé par Pion frères, 36, rue de Valenciennes.

Go journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de Médecine.

GAZETTE DES HOPITALS

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÈRE, ANGLETERRE, BELGIQUE, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.

GRÈCE, HOLLANDE, PIÉMONT, SARDAIGNE, SAVOIE, TORQUE, AMÉRIQUE ET COLONIES.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Les lettres et papiers non affranchis sont rigoureusement refusés.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, LE 9 JUILLET 1852.

En rapportant textuellement, il y a quelques semaines, l'étrange élocution de M. Marshall-Hall, nous exprimions notre étonnement que les déplorables aberrations du célèbre médecin anglais n'eussent point été l'objet de quelques remarques critiques de la part de ceux qui en avaient étendu la publicité. Nous étions loin alors de prévoir que ces aberrations tour à tour un apologiste, et même un imitateur, dans un homme distingué, mais habituellement, il est vrai, peu favorisé dans ses innovations thérapeutiques.

Un interne de M. Malgaigne vient de publier, sous les auspices de son maître, une observation et des remarques que nous allons reproduire, et que le savant professeur fait précéder lui-même des réflexions suivantes :

Le mémoire fort curieux de M. Marshall-Hall sur le *laryngisme* a eu entre autres ce résultat important de mettre en lumière une des causes directes de la mort dans les affections convulsives ; et, cette cause bien reconnue, de signaler au savior quelconque la vie essentiellement menacée. A cet égard cependant a-t-il mentionné en passant le tétanos, comme un des cas où le tétanos pouvait être appliquée. La théorie vulgaire semble d'ailleurs y répugner ; on n'admet guère que deux causes de mort, ou bien une crise violente lorsque les convulsions sont très rapprochées et très fortes, ou bien une asphyxie lente par la gêne mécanique des fonctions respiratoires ; et quel remède opposer à un paysan convulsif ou à la gène produite par la contraction des muscles inspirateurs en général ?

Fort mal satisfait du vague de cette théorie, j'ai saisi l'occasion d'un trismus qui s'est déclaré dans mon service pour étudier plus exactement la cause de la mort. Cette étude a été très bien faite par un interne des plus distingués de nos hôpitaux, M. Remilly. A part quelques indications que je lui ai données, l'honneur lui en revient tout entier, et de lui-même il s'est trouvé conduit à cette conséquence, qui est aussi la mienne, que, dans les cas analogues à celui qu'on a vu, la trachéotomie présente une extrême mais précieuse ressource.

A ces premières assertions, qu'il nous soit permis d'opposer quelques remarques qui ont déjà été présentées lorsque nous avons publié le mémoire fort curieux, en effet, de M. Marshall-Hall.

Il n'y a, dans ce mémoire, pas même l'ombre d'une preuve que le *laryngisme*, pour nous servir du langage de notre auteur, soit l'une des causes directes ou indirectes de la mort ; *à fortiori* ne saurait-il y avoir la démonstration que l'auteur ait trouvé un moyen de combattre cette cause.

Quant à la conséquence que, dans les cas analogues à celui qu'on a vu, la trachéotomie présente une extrême mais précieuse ressource, nous espérons prouver à ceux qui voudront bien lire cette observation avec toute l'attention que le sujet comporte que cette conséquence prétendue n'est qu'une inspiration malheureuse que n'autorisent nullement les faits observés, et dont l'application clinique ne pourrait que compromettre les praticiens qui se laisseraient entraîner par de pernicieux conseils.

Voici l'observation avec le titre qui elle porte :

Études sur un cas de trismus mortel en moins de 48 heures ; sur la cause de la mort et l'indication qui en résulte ; par M. REMILLY, interne à l'hôpital Saint-Louis.

Ons. — Fortuad, âgé de vingt-huit ans, charretier, constitution robuste, tempérament pléthorique, ayant été poussé sous sa voiture chargée d'environ 10,000 kilogrammes, est le pied droit écrasé sous une des roues. Il fut immédiatement apporté à l'hôpital Saint-Louis, le 30 janvier 1852, au soir. A l'examen on constata des fractures comminutives des troisième, quatrième et cinquième métatarsiens, une luxation de l'articulation tarsienne du cinquième. Les os de la seconde rangée du tarse paraissent également brisés ; mais la tuméfaction était déjà trop considérable pour permettre de reconnaître ces désordres avec une grande précision. A la partie externe du pied existait une plaie oblique de 6 centimètres, par laquelle se faisait une hémorrhagie assez abondante ; une légère compression suffit pour l'arrêter. Le membre fut placé sur un double plan incliné ; le pied placé dans une gouttière de carton garnie de ouate, et la jambe maintenue par deux attelles.

M. Malgaigne le vit le lendemain matin à la visite. Les désordres étaient tels, qu'il lui fallait peu d'espoir de conserver le membre ; cependant, l'état général était excellent et rien ne présageant un danger prochain, le chirurgien crut devoir tenter la conservation. Il prescrivit huit pilules d'opium, de 3 centigrammes chacune, à prendre de deux en deux heures, et institua une surveillance active auprès du blessé.

Le soir, après la quatrième pilule, le malade était assoupé, du reste sans douleur ; mais le pouls était plein et redoublant. On fit un saignée de 330 grammes, et on suspendit les pilules. Dans la nuit un peu d'agitation les fit reprendre ; il y en eut six en tout d'administrées.

Le 22, le malade avait dormi une partie de la nuit ; il était calme, mais avec la peau brûlante et un peu de somnolence. On cessa l'usage de l'opium.

Le 23, état excellent, la peau revenue à une chaleur modérée ; le pouls à 80. Cependant on s'aperçut dans la journée d'une gangrène commençante ; elle fit des progrès rapides ; et le 24 au matin l'amputation, devenue indispensable, fut pratiquée au lieu d'élection. On reprit l'usage de l'opium.

Le soir, le malade était peu remis de l'état de démoratation dans lequel l'arrêt jeta l'impulsion de sa jambe. Il avait pris trois pilules d'opium dans la journée. Il était un peu assoupi et ne ressentait pas de douleur.

La nuit fut bonne.

Le 25 au matin, pas de fièvre, pas de douleur, la peau offre une moiteur satisfaisante. La plaie avait un bon aspect. La journée et la nuit se passèrent de même, sans agitation, sans douleur.

Le 26, il y avait eu plusieurs épilepsies ; le pouls, assez résistant, était tombé à 70 ; la peau était moite ; le moignon exempt de dou-

leur. Mais, dès le matin, il s'était révélé un phénomène alarmant. Le malade se plaignait de mal de gorge ; il était impossible de lui faire sortir la langue de la bouche pour voir le pharynx ; cependant il disait avaler assez facilement. En même temps la plaie paraissait blafarde et sécrétait une sérosité assez mauvaise nature. — Pansement avec de la poudre de quinquina.

La journée fut calme ; mais le gène dans la déglutition persista. L'espérance vain, quelque soit que j'y misse, d'inspecter le fond de la gorge ; la langue semblait invinciblement fixée par sa base au fond du pharynx. Cependant la voix restait naturelle, la salivation régulière ; il n'y avait pas de douleur à la pression dans la région sous-hyoidienne.

Le 27, à huit heures du matin, la plaie à un aspect encore moins satisfaisant ; elle est pâle, livide, cependant sans traces de gangrène. La gène de la déglutition, la roideur de la base de la langue ont augmenté ; on constate de plus le resserrement des deux mâchoires, poussé à un degré tel que les deux arcades dentaires se touchent et ne peuvent être écartées. Le trismus est manifeste. M. Malgaigne porte un pronostic fatal, et recommande de suivre d'heure en heure, autant que possible, les progrès du mal pour vérifier les doctrines reçues ; cependant il ne veut pas rester inactif. La plaie est pansée avec des bourdonnets recouverts de poudres cantharidiques ; un suppositoire est introduit dans le rectum de crainte qu'une résorption incoïnente dans le sang ne produise des orillies avec l'ammoniaque, saupoudrés chacun avec 2 centigrammes d'hydrochlorate de morphine, en renouvelant cette dose toutes les trois heures. Le chirurgien essaye enfin de faire respirer au malade du chloroforme. L'insensibilité est complète, et l'amblyopie pendant qu'une résolution incomplète dans la rigidité musculaire. Toutefois, en revenant à lui, le blessé ouvre la bouche davantage et déclare éprouver du soulagement. Il est prescrit, en conséquence, d'y revenir dans la journée, selon le besoin et surtout si les accidents augmentent.

Ces heures, je reviens examiner attentivement le malade. Tout d'abord je constate un fait qui m'a aussitôt frappé la religieuse : c'est que les yeux sont moins ouverts et paraissent ainsi plus petits que les jours précédents ; il y a constriction de l'orbiculaire des paupières. Les pupilles sont fortement contractées, les paupières fermées, d'un entité blanchâtre, les taches rouges assez bien circonscrites ; il y a plutôt pâleur que coloration du visage, malgré le tempérament pléthorique du sujet. Les deux arcades dentaires s'écartent au plus, et avec effort de la part du malade, de 1 centimètre 1/2 à 2 centimètres ; d'un entité blanchâtre. A l'état de repos, les lèvres ont leur forme ordinaire ; mais si la bouche est ouverte, c'est le diamètre transversal qui est augmenté, exagéré ; les commissures sont attirées en dehors ; l'orbiculaire des lèvres est senti dur et rigide. Si, au contraire, le malade veut diminuer l'ouverture de la bouche, pour faire dans une cuiller, par exemple, l'orbiculaire obéit ; mais il y a effort pour obtenir le frouement des lèvres : c'est par secousses, comme par saccades, que la bouche arrive à saisir l'extrémité de la cuiller qu'on lui présente. Il ne faut pas s'exagérer cette roideur de l'orbiculaire des lèvres : c'est en observant attentivement comment se fait la préhension qu'on la constate. La face dorsale de la langue est appliquée contre la voûte du palais, et il est impossible de l'abaisser, même en insistant avec force ; on ne peut donc constater l'état du vuide du palais et de ses piliers. La sputation est très fréquente. Le lit du malade est converti de ses crachats, lancés au hasard ; c'est seulement avec les lèvres et les joues qu'il les expulse ; la tête fortement appuyée sur l'oreille, il rapproche ses lèvres comme s'il prononçait la lettre O, et souffle avec force. La roideur de sa langue l'empêche, dit-il, de cracher autrement.

Midi. La région sous-hyoidienne présente tous ses muscles contractés, durs, roides comme les autres tendons. Les deux tendons, dans les muscles sont sous la peau une saillie notable ; leurs attaches inférieures se dessinent rigoureusement, et, pendant les violentes

ment de volume, les pertes cessent complètement, les forces et l'embonpoint reviennent.

Dans la seconde observation, il s'agit d'une femme de même constitution et à peu près du même âge, portant depuis huit ans plusieurs tumeurs fibreuses développées sur la face péritonéale de l'utérus et dont l'existence a été constatée par plusieurs chirurgiens, entre autres par Blandin. Voyant que des hémorrhagies de plus en plus abondantes revenaient depuis plus d'un an à chaque époque menstruelle et avaient fini par être continues, il fit tous les mois une forte saignée quelques jours avant l'apparition des règles, et sous leur influence les pertes cessèrent complètement, les tumeurs diminuèrent de volume et la santé se rétablit. Quatre, cinq, six ans se passèrent de justice de M. le professeur P. Dubois, puis, puisqu'il n'est pas rare de voir des accidents de cette nature, il crut devoir tenter la diminution rapide des tumeurs, par ces deux observations ne vous en soit pas moins paraître très remarquables et sous le rapport de la hardiesse heureuse avec laquelle le chirurgien a employé la saignée chez des femmes devenues anémiques, et sous le rapport du principe d'après lequel elles ont été mises en usage ; c'est n'est pas, en effet, une saignée dérivative de l'utérus, c'est au contraire une saignée abondante, une saignée déplétive, que pratiquait M. Dumas quelques jours avant l'époque menstruelle.

M. Seguin vous a fait connaître deux observations remarquables

de polypes utérins. Dans le premier cas, on sentait dans le vagin une tumeur volumineuse, molle et comme gélatineuse à sa surface, formée au centre de noyaux durs et résistants, et s'implantant par un pédicule assez large sur la partie gauche du col. Cette tumeur fut excisée et la plaie cautérisée avec le fer rouge.

Quelques jours après, on s'aperçut qu'il restait une petite portion de la tumeur adhérente au col et paraissant pénétrer dans sa substance ; la plus grande partie en fut arrachée et le reste détruit par le caustère actuel. Cette tumeur était formée de cellules fibreuses contenant dans leur intérieur une pulpe rougeâtre.

Depuis huit mois, la guérison n'est pas terminée. M. Seguin déduit de l'opinion de la Société sur la nature de la tumeur, et de M. P. Dubois n'hésita pas à dire que tout autorisait à penser qu'on avait affaire à un polype cellulaire.

Le second cas avait été observé sur une femme de quarante-cinq ans, elle portait un polype de la grosseur d'une noix, et le pédicule, passant à travers le col, allait s'implanter sur la surface interne de l'utérus.

L'excision fut proposée par deux consultants appelés par M. Seguin, et exécutée par notre collègue. Elle donna lieu à une hémorrhagie pour laquelle il fallut tamponner le vagin, tous les autres moyens ayant échoué. Quelques jours après on reconnut que l'utérus était volumineux qu'à la fin du troisième mois de la gestation, contenait une nouvelle tumeur. Les consultants firent d'avis d'attendre. Un an après, la malade s'affaiblissait de plus en plus par suite des pertes blanches qu'elle éprouvait, l'opération fut résolue ; mais tandis que les consultants se consultaient d'opérer le tumeur, M. Seguin, se rappelant l'hémorrhagie antérieure, crut devoir employer la ligature ; et, en effet, le fil étant posé, il donna, avant de

FEUILLETON.

COMPTE-RENDU

des travaux de la Société médicale du canton arondissement pendant l'année 1852-53.

(Fin. — Voir le numéro précédent.)

Affections des organes génitaux. — M. Dumas vous a lu deux observations fort intéressantes de corps fibreux de l'utérus arrivés dans leur marche par l'emploi de saignées abondantes et répétées. Le sujet de la première est une femme de quarante-neuf ans, qui fut atteinte de pertes utérines douloureuses et apparurent à chaque époque menstruelle, puis plus abondantes et finissant par devenir permanentes.

Pendant trois ans, les toniques, les astringents et le repos abondant furent employés sans succès ; la santé, qui était primitivement robuste, était tombée dans un état de faiblesse et d'anémie tel que sa mort paraissait prochaine. Une tumeur volumineuse, dure, appartenant évidemment à l'utérus, occupait le bassin et la fosse iliaque droite. Ce fut alors que M. Dumas, changeant complètement le traitement, pratiqua à intervalles rapprochés plusieurs saignées abondantes. Les accidents diminuèrent d'intensité. Encouragé par ce commencement de succès, il continua le même genre d'abord de mois en mois, puis à intervalles plus éloignés, et vit sous leur influence la tumeur diminuer considérablement.

inspirations, la fosse assise prononcée qui les sépare d'exhaler en s'enfonçant. La pression sur le larynx n'est pas douloureuse. En saisissant le pharynx on peut vivement par ses faces latérales, et en insistant sur la pression, on finit par déterminer de légers mouvements de contraction qui facilitent la mastication; je m'insiste pas pour les produire. La déglutition est incomplète, presque impossible. Le premier temps paraît s'exécuter encore assez facilement, malgré la rigidité de la langue qui semble surmonter en partie avec de la patience; mais le second temps n'a plus lieu : en plaçant la main sur le cou du malade et en lui faisant avaler, le larynx reste immobile. En lui faisant prendre quelques gouttes de potion, je constate que le liquide arrive facilement au fond de la bouche. Là, il s'écoule dans le pharynx; mais il pénètre dans le larynx, et il survient une toux assez violente qui cesse après deux ou trois efforts. La mastication dépend de la soif, et voudrait la satisfaction. Les muscles du cou ne participent en rien à ce travail, et tellement, qu'en prenant le malade sous la tête on le dresse jusqu'à l'assise sur son séant. On triomphe cependant de la rigidité du cou en le tenant pendant quelques minutes soulevé par les mains placées derrière la tête. Les muscles de la partie postérieure du cou ne participent en rien à cette rigidité; le malade peut presser, que seul, en saisissant la corde suspendue au-dessus de son lit, s'asseoir sans difficulté.

Un heure. Les muscles des parois thoraciques, le diaphragme, les muscles abdominaux fonctionnent avec régularité : rien qui dénote le moindre état de gêne. La respiration est régulière; l'oreille appliquée sur la poitrine n'y trouve pas de bruit; les inspirations et les expirations semblent se succéder un peu plus fréquentes que les jours précédents. Les crachats, toujours abondants, n'offrent rien de particulier, et viennent exclusivement de la toux ou de la toux qui n'est que le résultat de la contraction sur les parois n'est pas douloureuse; aucune ténacité de ce côté. Le malade n'éprouve pas de douleur, de crampes, pas de céphalalgie; ses membres exécutent facilement des mouvements fins et n'offrent pas de traces de contracture. Il dit lui-même qu'il souffre, mais il ne peut pas dire où; seulement, il m'apprend alors que son frère a succombé après une amputation de jambe; je n'ai pas le courage de lui demander à la suite de quels accidents, de peur de lui faire énumérer ceux qui le menacent. La circulation n'offre rien de remarquable, le pouls bat 84 pulsations par minute; la température est normale; la peau est chaude, surtout vers la partie supérieure du tronc et vers le cou; la jambe gauche, au contraire, est plutôt froide que chaude; on sent une boucle d'eau tiède près du pied. On a soin d'exposer fréquemment le malade; et à peine la température est-elle passée sur le visage qu'il se recouvre immédiatement de la partie supérieure du cou, qui bientôt se refroidit et enlève dans les rides décolorées de la peau. Les cheveux sont mouillés comme si la tête avait été plongée dans l'eau. La miction est fréquente, sans douleur, et la quantité d'urine rendue chaque fois peu considérable; elle est rouge, crasseuse, brisée. Le malade ne dort pas; il se réveille à chaque heure; il a la pénitence fatigante. La sensibilité générale est exaltée, le moindre bruit cause fatigue le malade et l'impétuosité; aussi il me prie de faire cesser les roulements qu'il me malade exerce au loin sur les carreaux de la salle. L'intelligence est nette, et il ne paraît pas avoir aucune manie. Seulement, il me paraît avoir quelque chose de ridicule, de brusque, de convulsif dans les contractions du visage, et exagération des villosités de la face; les narines aussi se dilatent plus que le matin, quand le malade fait un effort pour respirer plus largement. La voix est, éteinte, sourde, légèrement entrecoupée; si elle s'élève, les membranes ne sont plus articulées distinctement; pas de nasonnement. Je quitte le malade à deux heures et demi.

Trois heures. Je le retrouve à peu près dans la même situation. Il vient d'avoir un épilepsie peu abondant; quelques gouttes de sang ont coulé dans l'arrière-bouche et ont été expulsées avec les crachats; elles ont été rouges, crasseuses, brisées. Seulement, le malade a fait avaler quelques gouttes de liquide, la religieuse a constaté une seconde fois l'impossibilité de la déglutition; la potion a pénétré dans le larynx et déterminé un accès de suffocation, qui se dissipe. La tête est manifestement portée en arrière. Le malade dit qu'il ne s'aggrave pas; il a une saignée à la nuque, il a une saignée. Quant à la respiration, elle n'est pas gênée; seulement, c'est surtout avec le diaphragme qu'elle s'exécute; il n'y a qu'en exécutant le bésé à respirer plus largement que les parois thoraciques entrent en jeu. Les vésicatoires ont déjà été posés deux fois; j'ai crainte de nous en faire trop, mais le malade n'a rien de plus.

En considérant l'état des choses, je me demandai s'il n'y avait pas lieu de revenir au chloroforme; mais le malade ne souffrait pas, la respiration des muscles ne paraissait pas s'étendre; il est vrai que la respiration était moins libre; mais sous l'influence du chloroforme, elle aurait pu devenir plus pénible. D'ailleurs, n'y avait pas de péril imminent. Je me déterminai à attendre en surveillant de très près le malade.

La saignée coule toujours avec la même abondance; on change le malade en prenant toutes les précautions convenables. Le suppositoire n'a encore produit aucun résultat. Comme la constipation a été généralement attribuée au spasme de la tunique musculeuse de

l'intestin, je prescrivis un lavement avec 10 gouttes de chloroforme.

Je quitte le malade à quatre heures et demi.

Six heures et demi. Je reviens à son chevet; au premier coup d'œil, la situation me paraît peu modifiée. La rigidité musculaire n'est pas étendue. Le ventre a conservé sa souplesse; le diaphragme et les muscles du thorax se contractent; le malade semble prendre par chaque égale un point d'appui pour se lever; il dilate sa poitrine. Mais la respiration est plus gênée, plus enharmonisée et comme entrecoupée. L'auscultation fait constater la présence de râles muqueux dans le poumon, mais manifestement insuffisants pour expliquer l'asthénie respiratoire; la cause de ces symptômes d'asthénie respiratoire est évidemment la rigidité des muscles du larynx et du thorax. En conséquence, je fais respirer du chloroforme; mais, au bout de trois ou quatre minutes, la respiration me semble devenir plus pénible. Je cesse et ne remarque pas de résolution des muscles du cou.

Un peu de repos. Une crise de l'épilepsie s'échappe des lèvres du malade; l'effort des buccinateurs et des expirateurs est insuffisant pour l'expulser. Les narines s'écartent largement à chaque inspiration. Le ventre a conservé sa flaccidité habituelle; le thorax s'élève et s'abaisse; les contractions du diaphragme sont très vives. Malgré cela, l'ensemble du malade indique qu'il touche à sa fin. Il est huit heures et demi, l'écume s'écoule autour de la bouche; puis tout à coup survient un spasme convulsif qui dure quelques minutes; le malade se débat comme si luttait contre une main invisible qui l'entraînait. Les râles muqueux s'augmentent pas; le cœur bat toujours avec la même force; les contractions des diaphragmes. Puis le pouls devient de plus en plus petit à mesure que le spasme se calme; il finit bientôt par disparaître sous le doigt; l'oreille sur le cou constate la même diminution progressive des battements. Enfin, à neuf heures moins un quart tout cesse de battre; le malade est mort.

Un fait remarquable, c'est que cinq minutes après la mort la résolution des muscles du cou était complétée : la tête obéissait sur l'oreille à tous les mouvements qu'on lui imprimait; le doigt écartait sans peine les deux mâchoires d'une manière assez notable.

L'autopsie fut faite avec un grand soin, surtout en ce qui concerne l'examen de l'arrière-bouche et de la cavité nasale.

Le cadavre ouvert sur le ventre, les vertèbres cervicales furent enlevées avec précaution, et les muscles écartés pour mettre à nu la paroi postérieure du pharynx. Cette paroi, divisée à son tour, laissa voir tout d'abord l'épiglotte élevée, l'orifice supérieur du larynx ouvert de 3 centimètres, et les cordons vocaux à peine tendus; le voile du palais et ses piliers postérieurs affaissés sur la base de la langue; celle-ci dans un état complet de résolution. La distance qui séparait le sommet de la grande corne de l'os hyoïde du point le plus rapproché de l'orifice supérieur du larynx était de 15 centimètres. La glotte était ouverte de 1 centimètre; les lèvres du larynx contenaient seulement quelques mucosités. Les muqueuses du pharynx, du larynx et de l'œsophage n'offraient aucune altération.

Dans le thorax, outre des traces de pleurésie ancienne à la partie supérieure et postérieure du poulmon droit, on trouva à la surface de la membrane muqueuse des poulmons des points rouges ou noirs, surtout sur les faces antérieures et les faces latérales. Quelques-uns de ces taches sont de simples ecchymoses ne pénétrant pas dans la substance de l'organe, les autres, plus profondes, formaient des foyers sanguins épars. La face postérieure des deux poulmons offrait une coloration noire uniforme, et leur coupe dans tous les sens présentait des points saillants à la lumière; les vaisseaux, des bulles d'air très petites, très nombreuses, venant sourdre à toute la surface; mais pas de mucosités. Les bronches n'offraient aucune trace d'inflammation et ne contenaient pas de mucus. Rien dans le péricardium; le cœur était gros, dur, rien d'anormal. Du côté droit, le pourtour de l'orifice auriculo-ventriculaire présentait une coloration bleuâtre bien prononcée et se prolongeait jusque dans l'oreillette. Le tissu musculaire en cet endroit n'était pas ramolli, mais très injecté. Le sang, en grande quantité, coulait dans l'oreillette droite, était dilué et d'un blanc mélangé de quelques coagula.

Dans les intestins, les faces sont dures, verdâtres. Pas de vers intestinaux. L'estomac est injecté et ramolli, surtout autour de la partie courbe, et contient peu de mucosités. Le foie est volumineux, mais sans altération. La rate et les reins sont sains. La vessie contenait peu d'urine.

Dans l'ensemble, nous avons vu des traces d'inflammation ou de congestion des méninges. Les faces supérieure et latérale de chaque lobe antérieur étaient recouvertes, sous l'arachnoïde, par une sérosité sanguinolente, substance, qui filait sous la pointe du scalpel; au-dessous, la substance cérébrale n'était pas ramollie. Dans les deux hémisphères, les vaisseaux qui enveloppent le cerveau ne paraissaient pas distendus d'une manière exagérée. Pas de sérosité dans les ventricles latéraux. Toutes les parties de l'encéphale examinées attentivement, cerveau, cervelet, isthme et bulbe rachidiens, n'offraient pas la moindre trace de ramollissement ou d'injection. Aucune altération non plus dans la partie cervicale de la moelle.

Le moignon a été disséqué avec soin; aucun nerf n'était compris

dans les ligatures des artères, et il n'y avait pas d'indices de ramollissement purulent.

Les principaux faits de cette observation peuvent se résumer ainsi, et conduire aux remarques suivantes :
1° Les muscles des mâchoires et du cou ont seuls présenté, chez notre malade, la rigidité tétanique; en d'autres termes, il n'y a eu que trismus, et malgré cela la mort est arrivée rapidement. Boyer dit bien que l'affection se borne souvent à ce seul symptôme; mais, non plus que les autres auteurs, il ne dit pas ce qui arrive alors. Cette observation peut servir à combler cette lacune.

2° Quelle a été la cause du trismus? On ne saurait alléguer ni la lésion d'un nerf, ni une lésion grave de l'appareil nerveux, ou de tout autre organe, car, enfin la présence de vers intestinaux dans l'intestin, à la suite de la mort, ne perdure dans des conjectures, il est plus vrai de dire que nous ne l'avons rien.

3° Vingt-quatre heures avant la contraction des muscles des mâchoires, regardée comme le signe pathognomonique du trismus, nous voyons qu'il y avait déjà roideur de la base de la langue, contraction du pharynx et gêne dans la déglutition, sans douleur à la pression dans la région sus-épiglottique; puis est venue la contraction de l'orbiculaire des lèvres; puis, sous ces signes, coïncidant avec l'écoulement de la salive, nous voyons que la mort est survenue. Nous ne voulons pas conclure de là que chacun de ces signes annonce nécessairement le trismus, mais nous croyons que leur ensemble surtout a une valeur très réelle au point de vue du diagnostic, et que leur apparition, même incomplète, doit rendre le pronostic du chirurgien très incertain. M. Marjolin a déjà signalé, du reste, une glotte incomplète dans la déglutition et la roideur du pharynx avant l'apparition du trismus.

4° Pour ce qui est de la roideur musculaire dans le tétanos, on parle beaucoup de rémissions dans l'état de contraction des muscles. Ces rémissions n'ont pas existé chez notre malade; elles peuvent donc manquer au moins dans certains cas, et plus, l'un des caractères de cette roideur, c'est d'être progressive; au début, chez notre malade, elle pouvait être attribuée à la langue, au pharynx, au cou; à la fin, au contraire, on ne pouvait en triompher. Et peut-être doit-on attribuer à la roideur de la langue, et à la roideur du pharynx, l'émoussation obtenue le 27 au matin à l'aide du chloroforme, et l'impossibilité de ce précieux agent thérapeutique le soir.

5° Pendant toute la durée de l'affection convulsive, il n'y a pas eu de douleur. Samuel Cooper (art. *Tétanos*) dit cependant : « Quel que soit le siège des contractions musculaires » dans le tétanos, elles sont toujours accompagnées de « douleurs déchirantes. » Il est vrai qu'il cite un cas observé par son collègue Gilbert Blane, dans lequel la durée du tétanos fut considérable, et que, quoiqu'il n'eût nullement douloureux. Notre observation atteste au moins que la douleur peut manquer dans le tétanos le plus rapide.

6° Un autre fait important, c'est que la violente convulsion à la suite de laquelle notre malade a succombé n'a pas été précédée d'un roideur musculaire générale; et cependant Boyer semble dire que le spasme doit être universel pour que la mort arrive ainsi. C'est la roideur des muscles du cou qui a été cause de la mort, et non celle du diaphragme et des muscles du thorax et de l'abdomen, car ceux-ci ont fonctionné jusqu'à la fin. Nous sommes loin d'admettre qu'il y ait eu un tétanos général, mais nous regardons comme parfaitement établi qu'il est des cas dans lesquels la seule contraction de muscles des mâchoires et du cou peut déterminer la mort chez les individus atteints de tétanos.

7° Quant à la violente convulsion à la suite de laquelle notre malade a succombé, elle a été déterminée par le manque de respiration, il y a eu asphyxie; l'ensemble des symptômes de l'asphyxie, et bien plus, l'examen cadavérique des poulmons et de la partie du cou, ont prouvé que la respiration était dans le pharynx et dans le larynx; il n'y avait même pas de mucosités dans les bronches.

8° Quel a été le mécanisme de cette asphyxie? M. Malgaigne penchait à croire que la base de la langue, tirée en arrière, aurait fini par faire basculer l'épiglotte sur l'orifice supérieur du larynx et intercepter le passage. Toutefois, les phénomènes observés pendant la vie permettaient également de supposer qu'il y avait eu occlusion complète ou incomplète de la glotte, causée par la rigidité des muscles des cordes vocales.

le seroit, pour justifier sa conduite, le coup de trocart dans la tumeur n'aurait produit un jet de sang artériel considérable.

Au bout de quinze jours le polype tombe et la guérison fut radicale. La tumeur était composée de cloisons fibreuses s'entre-croisant dans tous les sens et formant des cellules qui contenaient un tissu très vasculaire.

Il est bien fait remarquer, à la suite de ce second fait, toute l'importance de l'enseignement qu'il contient. Il ne s'agit pas ici de ces polypes fibreux que les belles recherches de M. Hervez de Chégoin nous ont montrés toujours recouverts d'une couche mince du tissu propre de l'utérus, et pour lesquels la ligature est à entreprendre, à moins que les symptômes d'embolie n'aient été constatés; mais, au contraire, mais bien de ces tumeurs celluloso-vasculaires communiquant largement avec le système artériel, se réduisant considérablement après leur ablation et donnant lieu à des hémorragies abondantes lorsqu'on leur applique l'excision. Aussi, croyait-il que M. Seguin avait en vue de ces tumeurs celluloso-vasculaires, et non pas, à ce sujet, un fait de sa pratique trop intéressant pour que je ne l'analyse pas en quelques mots. Il s'agissait d'un polype de cette nature, si peu volumineux et muni d'un pédicule si long et si grêle, dérogeant à la règle qu'il est imposée, l'excision d'un coup de ciseaux. Il s'ensuivit une hémorragie très abondante que le malade tomba presque immédiatement en syncope, qu'il fallut appliquer le tamponnement et le renouveler vingt-quatre heures après, de sorte que, nous fit remarquer notre honorable président, pour avoir voulu employer une méthode plus simple et plus expéditive, il imposa réellement à la malade un traitement plus long et plus douloureux.

M. Bélin nous a entrepris d'une femme qu'il assista pendant un

accouchement laborieux. Lorsqu'il fut appelé, le travail était déjà commencé depuis plusieurs heures; l'orifice était à peine dilaté; les contractions peu énergiques, et une hémorragie abondante menaçait les jours de la malade. Un liquide incolore, limpide, s'était écoulé en assez grande quantité avant l'hémorragie; il acquit la conviction que l'enfant était mort depuis plusieurs jours, et que le placenta était inséré sur le col. Après avoir appliqué une ceinture fortement serrée autour du ventre de la malade, il tamponna le vagin avec une vessie de caoutchouc, et administra 4 grammes de seigle ergoté en plusieurs doses. Quelques heures plus tard, le col était devenu dilatable, il perfora le placenta, trouva que les membranes étaient détachées, et conduisit l'enfant à la surface. L'accouchement par la version. L'hémorragie continuait, notre collègue lui opposa la compression de l'aorte, l'introduction de morceaux de glace dans le vagin et l'administration d'une nouvelle quantité de 4 grammes de seigle ergoté en plusieurs doses. Les membranes n'arrêtaient l'écoulement qu'un bout de six heures, et les couches suivirent dès lors leur marche habituelle.

Cette communication a donné lieu à une discussion éminemment pratique, que nous vous rappelons sans doute, à la suite de laquelle M. Bélin a résumé en quelques mots les conclusions auxquelles il est parvenu. Il a pris occasion de cette discussion pour soutenir l'hémorragie et de provoquer les contractions utérines. Lorsque la dilatation est obtenue, si toute autre partie que la tête se présente, ter-

miner immédiatement l'accouchement; si la tête se présente, on lieu si le placenta ne correspond au col par l'un de ses bords, que l'on se borne à perforer les membranes et à laisser l'écoulement se terminer naturellement. Lorsque la tête est arrivée, on véritable tampon qui arrête l'hémorragie, tandis que le vide produit par l'écoulement des eaux détermine bientôt des contractions plus actives; enfin à l'insertion du placenta est centrale, le perfonement du cordon et l'écoulement de la vessie de caoutchouc.

M. Gérardin nous a communiqué aussi un cas de sa pratique obstétricale qui a fort intéressé notre assemblée. Une femme faible, anémique, atteinte d'anémie depuis deux ou trois mois, était accouchée à midi d'un premier enfant vivant après un travail de quinze heures, pendant lequel il avait fallu stimuler les contractions utérines par l'administration de 2 grammes de seigle ergoté. Presque immédiatement après l'accouchement la femme mourut. Tant aperçu qu'une seconde poche des eaux venait de se rompre, et qu'un anse de cordon sortait par la vulve, avait redonné le cordon et fait appeler notre collègue. Quoique ayant perdu peu de sang, la malade était dans un état imminent de syncope. M. Gérardin appliqua aussitôt un bandage autour du ventre, et prescrivit 2 grammes de seigle ergoté en plusieurs doses et des boissons toniques et stimulantes. Vingt-neuf heures après il termina l'accouchement par la force. Il avait affaire à une présentation placentaire. L'enfant fut amené facilement; il paraissait mort depuis deux ou trois jours; les membranes étaient épaissies et le placenta avait laissé depuis une demi-heure seulement le chœur dans de bonnes conditions apparentes, lorsque on vint le chercher en toute hâte; il

L'autopsie, dirigée en ce sens, n'a confirmé ni l'une ni l'autre hypothèse; mais on ne saurait dire qu'elle les infirmât, puisque la résolution des muscles des mâchoires et du cou était complète cinq minutes après la mort. On peut donc hésiter encore entre l'une et l'autre. Seulement, il faut remarquer que, si l'épiglote avait basculé sur l'orifice supérieur du larynx, elle aurait empêché les liquides d'y passer. Y passaient-ils vers la fin? Il est très difficile de le savoir; mais coup sûr ils y passaient très facilement trois ou quatre heures avant la mort.

Quoi qu'il en soit, l'état de gêne de la respiration, les troubles du côté de la gorge étaient tout à fait comparables à ceux que j'ai observés l'an dernier à l'hôpital des Enfants, dans le service de M. Trousseau, chez les petits malades atteints de croup. Et cette analogie de situation m'avait tellement frappé pendant les derniers moments de notre blessé, que si on n'eût été assumer une responsabilité pesante, je n'aurais pas hésité, voyant la vie prête à s'échapper, à tenter la trachéotomie.

(La suite à un prochain numéro.)

CLINIQUE CIVILE.

Hydrophobie. — Traitement par la poudre de cédrons et les inhalations de chloroforme. — Inanécés.

Le déplorable événement qui a eu lieu dans la rue Jacob a donné lieu, comme presque tous les événements de ce genre, à une foule de plus ou moins exactes explications, plus ou moins extravagantes, dont quelques journaux quotidiens se sont fait en grande partie l'écho. Nos lecteurs nous sauront gré de rétablir les faits dans toute leur vérité, d'autant plus qu'ils ne sont pas sans intérêt au point de vue de l'expérimentation clinique de deux moyens qu'on a vantés (en Amérique, il est vrai) contre la rage. Voici la note qu'un bien voulu rédiger pour nous M. Charles Masson, ancien interne de l'hôpital de la Charité :

Le dimanche soir, j'ai été mandé chez cette dame, qui se plaignait de ressentir une douleur vive, qui du petit doigt de la main droite montait le long du cubitus en s'étendant jusqu'aux parties latérales du cou; elle l'attribuait à un rhumatisme causé par un courant d'air auquel, étant en sens, elle avait été exposée quelques jours auparavant; je diagnostiquai une névralgie et prescrivis une friction avec l'huile de croton tiglium : on ne me dit pas un seul mot qui pût me faire soupçonner la terrible névrose qui allait éclater.

Le lendemain vers dix heures, je la trouvai assise sur son lit souffrant un peu moins de son bras que la veille; son sang était calme et même souriant. Soudain, l'écoulement de la langue, l'éprouve depuis minuit un phénomène assez singulier : je ne bois qu'avec beaucoup de peine. C'est, lui dis-je en plaisantant, que vous aurez été mordue par quelque chien enragé. Oh! non, dit-elle en riant, et elle ne se rappela plus ces paroles, qui auraient pu éveiller plus tard chez elle une terreur dont je me serais reproché d'avoir été la cause par mon imprudence involontaire. J'examinai le pharynx : il n'y avait ni la moindre rougeur; la couleur de la langue était naturelle; la pression exercée au-dessus du larynx ne déterminait aucune douleur; le pouls n'était point fébrile. Je lui pris le bras droit au veru rempli de bière coupée, et alors, malgré ses efforts pour étancher une soif ardente, un spasme violent repoussait le vase; elle se en détournait avec effroi; à peine quelques gorgées du liquide avaient pu pénétrer dans l'œsophage. Le doute était impossible, c'était l'hydrophobie.

Je sortis pour trouver l'associé, qui nous avait quittés brusquement. Monsieur, me dit-il, quand vous avez parlé de chloroforme, j'ai frémi. Il y a soixante jours à peu près, le 1^{er} mai, jour de la fête, j'étais avec vous au concert dans le jardin de Boulogne un petit chien. Nous l'avons saisi, et il a mordu, corde qui le tenait attaché à un meuble; il n'a voulu ni manger, ni boire. Mon jeune apprenti, effrayé, a, vingt-quatre heures après, coupé sa corde. Ce chien s'est enfui et il n'a plus reparu.

Je prescrivis un bain, et sortis chercher quelques confrères, avec lesquels je n'ai pu me rencontrer que plus tard, le retour près de la malade, je la trouvai dans le bain; elle n'avait pu se débarrasser de l'eau; elle devenait de toute impossibilité. J'ai peur de l'eau, disait-elle (et elle mordait sa

baignoire), et quand je veux boire, c'est comme quelqu'un qui se noie.

Retirée de l'eau et placée dans son lit, elle parut plus calme; une glace, que je lui présentai, n'excitait aucun mouvement convulsif; elle se plaignait seulement d'étouffer par moments; elle parlait beaucoup, commençait à s'inquiéter, désirait revoir sa fille absente, et s'occupait affectueusement de son enfant qui lui était chère. Le docteur Duboué, de la rue de Seine, fut le visiter, lui donna de la glace, ce qu'elle détesta; mais bientôt la glace fut repoussée comme la boisson.

Je rentrai à ce moment; je lui fis avaler quelques paquets de cédrons pulvérisés (50 centigrammes). Ce médicament, vanté contre la morsure des serpents et la rage, n'apporta que quelques garde-robes, mais aucune modification dans les accidents. La malade, en proie à des pressentiments funestes, fit venir ses connaissances, leur dit adieu, et demanda un prêtre, qui passa quelques instants près d'elle.

M. Nonat la visita dans la soirée et reconnut, ainsi que M. Deleau et moi, l'existence de l'hydrophobie. Il déclara que j'avais fait, que l'art serait impuissant. J'avais fait prendre du chloroforme pour calmer les mouvements convulsifs lorsqu'ils se manifestaient; mais j'attendais que l'anxiété fût extrême et les douleurs intolérables pour user de ce moyen, auquel je n'accordais qu'une confiance bien limitée, et tout au plus la faculté de soustraire momentanément la malade à l'horreur de sa situation. J'avais prévu que le calme ne durerait pas longtemps; les yeux s'animèrent, la parole reprit son cours, et la question fréquente de l'associé recommença à pleurer près d'elle six personnes. Elles vinrent; mais plus la fureur grandissait chez la malade, plus leur courage faiblissait, et à trois heures du matin, la malade, restée seule avec l'associé, qui avait peine à la contenir sur sa chaise, se précipitait vers la fenêtre, brisait un carreau, et réveillait par ses hurlements les voisins épouvantés.

Je crus le moment venu d'user du chloroforme; mais la malade, n'étant pas suffisamment contenue, l'écarta le mouchoir sur lequel j'avais versé la liqueur, menaça de me mordre et me dit des injures, dont elle me demandait pardon un instant après.

A cinq heures du matin, nous nous trouvâmes réunis M. Nonat et moi. Nous confîrâmes l'avis qu'on administrât à la malade un demi-lavement avec addition de 40 centigrammes d'extraire aqueux d'opium. Il est douteux qu'elle en ait gardé une quantité notable. A cette occasion, M. Nonat disait que, dans cette surexcitation nerveuse, les malades résistaient aux plus puissants remèdes; qu'on pouvait administrer impunément les narcotiques aux plus hautes doses, et, tout en essayant l'émétique, il demandait que le chloroforme pût agir comme il fait sur un individu bien portant.

Attiré par les clameurs de la malade, la foule grossissait autour de sa demeure; le commissaire de police, les sergents de ville avaient peine à maintenir la voie libre. Nous consultâmes de la transporter à la Charité; mais la malade s'y refusa, et s'élança furieuse sur les commissaires qu'on avait appelés. On renonça à ce déplacement.

Les traits étaient décomposés; la face s'injectait et devenait violette par instants; le pouls était petit et fréquent; la parole se contractait d'une secousse fréquente; elle rejetait sans cesse une salive visqueuse et blanchâtre. Plus les organes de la circulation faiblissaient, plus la puissance musculaire augmentait. Cette femme, mince et d'une constitution délicate, se débattait aux plus fortes étreintes; rien ne pouvait la contenir lorsque la poussière, un corps brillant, la vue d'un verre venait accroître sa fureur.

En ce moment, il était dix heures, deux nouveaux confrères, MM. Gaultier de Claubry et Grégoire, se joignirent à moi.

Le dernier, qui se consacra à la cure de l'hydrophobie par une méthode nouvelle, laissant à moi le soin de contenir son art dans un autre but que celui d'être utile, me montra une lettre de New-York dans laquelle un homme dirige de foi l'assurait qu'on avait guéri par l'inhalation du chloroforme une jeune femme de cette ville. « Puisque aucune puissance humaine ne peut sauver la malade, me dit-il, que l'agonie est commencée, laissez-moi agir, laissez-moi tenter un suprême effort! » Je consentis. MM. Gaultier, Grégoire et moi nous montâmes chez la malade, et, aidés de l'associé, nous commençâmes les inhalations au moyen d'une éponge

tenue à quelque distance du nez. Deux fois l'immobilité fut produite; un quart de minute peut-être la locution fut suspendue. On voulut profiter de ce calme d'un instant pour la faire boire; mais le liquide fut repoussé, bien que les membres fussent immobiles et insensibles. Les mains devenaient de plus en plus cyanosées; des écoulements s'étendaient sur les bras; la malade parut dormir; elle était morte.

Il me serait difficile de décider si la mort a été avancée ou retardée par les inhalations, qu'on suspendait aussitôt qu'elle cessait d'agir; mais je crains qu'on ne puisse, dans d'autres circonstances, obtenir un effet calmant durable : la fureur renaissait avec le moindre signe d'existence. Je n'ai observé chez cette malade ni frissons, ni fièvre, ni congestion cérébrale; elle n'a point eu d'hallucinations; elle n'a pu souffrir de la contraction des muscles du pharynx et de ceux du larynx. C'est pour respirer, pour échapper à une sorte de strangulation continue, qu'elle se tordait, qu'elle s'élançait. On a vanté la largation comme dans le traitement de l'épilepsie; si une sonde était placée dans le larynx, la malade ne souffrirait plus de cette occlusion de la glotte; les liquides ne détermineraient peut-être plus les contractions des muscles du pharynx; on pourrait peut-être prolonger la vie, et alors, qui sait?

SOCIÉTÉ DES MÉDECINS PRATIQUES.

Séance du 6 mai 1852. — Présidence de M. Fournier, vice-président.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance.

— La correspondance comprend :
Le Bulletin des travaux de la Société médico-pratique de Paris, années 1848-1851;
Les Annales des maladies de la peau et de la syphilis, mars et avril 1852;

De for dans le traitement des maladies scrofuleuses des os, par le docteur A. Legrand;

De l'analogie et des différences entre les tubercules et les scrofules, par le même;

De l'accouchement provoqué avant le terme de la viabilité et de l'opération césarienne, considérations présentées à l'Académie de médecine, séance du 16 mars 1852, par M. Chailly (Houquet).

— M. DUPRATIS, revenant sur un sujet dont il a été question dans une précédente séance, parle d'une nourrice qui eut le choléra en 1849. Notre confrère ne permit pas qu'elle continuât de nourrir; mais la malade ayant guéri rapidement, et les seins allaités s'étant réveillés et tuméfiés, un petit chien fut amené qui teta la nourrice, se mit immédiatement à crier, fut pris de diarrhée et de vomissements, qui se terminèrent par la mort le soir même.

M. MASSON fait observer que des enfants tentent impunément leurs mères atteintes de maladies aiguës, de fièvres typhoïdes, etc.; que, dans les circonstances dont parle M. Duprat, les jeunes chiens ont presque toujours succombé, que la nourrice fut malade ou mourut. M. MASSON, en fait tendrait probablement à la glotonnerie des petits chiens.

M. DUPRATIS insiste sur ce que la mort a eu lieu le soir même, précédée d'un amaigrissement survenu en quelques heures. L'enfant, qui avait été enlevé au sein de sa mère malade, mourut lui-même, trois mois après, du choléra.

M. DUBRATIS, une nourrice prise du choléra et n'ayant pas cessé d'allaiter son enfant, le malade terminait son lit en le même jour pour le nourrisson, âgé de trois mois.

M. TERNIER rappelle que les procès-verbaux publiés en 1849 expriment une opinion contraire aux faits exceptionnels qui viennent d'être exposés.

— M. CHALUT lit un rapport sur le Bulletin de la Société de médecine du département de la Sarthe, année 1851. Le rapporteur conclut, ce que des renseignements sont adressés à la Société médicale de la Sarthe, en la priant de nous adresser, comme par le passé, chaque bulletin nouveau qu'elle publiera.

Les conclusions de M. Chalut sont adoptées.

M. MACQUÉ. Vous avez sans doute connaissance du nouveau moyen conseillé par M. Izarié pour combattre la névralgie sciatique par l'usage de l'iodure de potassium, non pas à haute dose, mais à dose excessive. 8 grammes par jour dans 125 grammes d'eau sucrée. Quatre observations de guérison presque instantanée ont été publiées. J'apprends ces résultats de la bouche même de M. Izarié au moment où j'en souffrais cruellement d'une sciatique.

Quand j'eus recours à la formule que je viens d'indiquer; quatre heures après l'ingestion du médicament, je me sentais comme par enchantement, mais fut remplacé par une série de phénomènes non moins douloureux. Une névralgie surint qui occupa le côté droit de la mâchoire supérieure; puis l'oreille, puis le front, puis toute la tête; les conjonctives s'injectèrent, se tuméfi-

acquirent une énorme importance dans un temps où les sujets anatomiques deviennent si rares, et s'il est possible à notre collègue de Béziers avec le prix de son liquide pour qu'il puisse être appliqué aux sujets destinés à l'étude de l'anatomie et de la médecine opératoire, il aura certainement rendu un service signalé.

Il me reste à vous parler, messieurs, des ouvrages imprimés qui vous ont été offerts.

Quand chacun viendra communiquer les faits les plus intéressants de sa pratique et soumettre au jugement de ses confrères les cas exceptionnels qu'il aura observés, que ceux d'entre vous qui s'occupent de littérature médicale nous apporteront le fruit de leurs veilles, votre Société, prolifant des éléments scientifiques si nombreux que renferme la cité médicale du dix-neuvième arrondissement, ne le cèdera bientôt à aucune de celles qui fleurissent à Paris.

Le bureau de la Société est ainsi composé pour l'année 1852-53:

Président, M. Paul Dubois;
Vice-président, M. Guérin;
Secrétaire général, M. Dequevauville;
Secrétaires, MM. Brochin et Machard;
Trésorier, M. Focillon.

Des hallucinations, ou Histoire raisonnée des apparitions, des visions, des songes, de l'état du magnétisme et du somnambulisme; par A. BRIZAS, DE BOISSAC, docteur en médecine, et de la Faculté de Paris, directeur d'un établissement d'aliénés, etc. — 2^e édition, entièrement refondue. Un vol. in-8° de 736 pages. Prix: 6 fr. A. Paris, chez Germer-Baillière, libraire, 17, rue de l'Ecole-de-Médecine.

aria aussitôt; elle était morte! Il n'y avait pas eu d'hémorrhagie.

Quoi attribuer cette funeste terminaison? De la discussion générale remarquable communication a fait naître, il est résulté que la mort pouvait avoir été causée soit par une attaque subite d'apoplexie, soit par le trouble résultant dans l'économie de la déglutition subite de l'œdème du larynx par deux fois à l'oreille, soit d'apoplexie interne qui n'aurait point été aux abords pour déterminer une saignée évidente de l'abdomen, et suffisant cependant pour faire succomber une femme déjà anémique.

En ce moment de rapprocher de l'obstétrique les maladies des femmes.

— M. Collier a mis sous les yeux de la Société les poudres d'un enfant qui a succombé dans son service. Cet enfant, n° d'une mère atteinte d'apoplexie, est venu au monde bien portant; mais il n'a pas tardé à présenter tous les symptômes d'une épilepsie héréditaire: éruption papuleuse, plaques muqueuses autour de la bouche et des parties génitales, roséole, etc. A la suite d'un traitement antispasmodique tous ces symptômes avaient disparu, lorsque

le petit malade tomba dans un état de marasme qui amena rapidement sa mort. A l'autopsie on trouva, de la rate, les reins, les poudres et à la surface de périoste, des masses blanchâtres semblables à des tubercules, et M. Collier se demandait s'il fallait en considérer comme l'une de ces altérations syphilitiques signalées par MM. Dupré, Simpson et Depaul. L'examen microscopique fait par M. Lebert a démontré qu'il s'agissait bien de tubercules.

Le journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureau, rue des Saints-Pères; 40;
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau de journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement payable en trois fois par Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris, DÉPARTEMENTS,	Trois mois 8 fr. 50 c.
ALGÈRES, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois 16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUÈDE.	Un an 30 »

GAËCH, HOLLANDE, PRUSSE,	Trois mois 9 fr.
SARDAIGNE, SUISSE,	Six mois 17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an 33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois 40 fr.
GÉNÈVE.	Six mois 20 »
	Un an 38 »

Les lettres et paquets ne doivent être adressés qu'à la poste.

PARIS, LE 12 JUILLET 1852.

De l'extirpation de l'astragale (1).

Les études médicales reposent aujourd'hui sur l'observation; les systèmes sont en fuite; les théories, toujours respectables, surtout lorsqu'elles sont bonnes, n'occupent que le second rang, et passent après les faits. Pour concourir à la construction de l'édifice de la science, il n'est plus nécessaire d'être un grand architecte, de travailler sur un vaste emplacement, et de posséder des matériaux immenses. Chacun a le droit d'apporter sa pierre; c'est là son rôle.

Cette tendance de notre époque a déjà porté ses fruits. La science est devenue ositive, et a pris de rapides développements. Le droit de concourir au progrès n'est plus concentré dans quelques grandes villes; il existe partout où il y a des maîtres et des médecins. Le besoin de constater les faits a fait naître de toutes parts des sociétés savantes où les observations recueillies par les praticiens sont soumises au contrôle de la discussion, et nos confrères de province, trop longtemps tenus à l'écart, nous font profiter chaque jour de leur expérience.

Il y a toutefois une ombre à ce tableau; les bonnes bibliothèques sont rares en province; les recherches bibliographiques y sont par conséquent très difficiles. Le médecin qui a observé un fait curieux, et qui veut le comparer aux faits analogues de la science, ne peut pas toujours remonter aux sources; il est obligé de recourir souvent des médiums de seconde main, et commet parfois des erreurs pour lesquelles nous devons être indulgents, lorsque nous voyons à Paris, au milieu des grandes bibliothèques, des auteurs recommandables du reste, sur cette voie facile, mais trompeuse.

Ces réflexions nous sont suggérées par la lecture d'un mémoire intitulé *Journal de médecine de Nantes*. M. le chirurgien, l'auteur de ce mémoire, est un ancien interne à l'hôpital de Paris, plein d'instruction et de talent. Son travail se compose de deux parties. La première renferme l'observation de deux malades qui ont dû subir l'extirpation de l'astragale à la suite d'une luxation de cet os compliquée de plaie; la deuxième est consacrée aux réflexions de l'auteur sur les indications de cette opération qui lui a donné un double succès.

Voici d'abord le résumé des deux observations de ce mémoire :

Obs. 1. — Luxation de l'astragale sur le scaphoïde et le calcaneum. Issue d'une partie de l'astragale à travers une déchirure partielle molle. Extirpation de cet os. Guérison.

Le 30 n 1841, un robuste menuisier, âgé de vingt-neuf ans, se blesse sur un cheval qui court; mais il ne se blesse que sur le sol. Le poids du corps porte le côté externe du pied droit et y détermine une grave lésion. M. Letenneur, appelé immédiatement, constate une luxation considérable. Le pied est déjeté en dedans; une luxation est relevée et masquée la malléole tibiale. Une large plaie, s'étendant depuis le côté externe du calcaneum jusqu'au milieu du cou-de-pied, donne passage d'avant en arrière.

1^{re} la totalité de la tête de l'astragale;
2^o la malléole externe et aux ligaments péronéo-astrogale, qui sont intacts;
3^o la facette calcanéenne postérieure de l'astragale, qui distille de 3 centimètres la facette correspondante du calcaneum.

Les tendons des extenseurs des orteils sont refoulés en dedans de la tête de l'astragale, et sont recouverts par la peau.

Après l'opération, l'opération fut suivie de l'histoire de l'extirpation de l'astragale par M. Letenneur (de Nantes), ancien interne lauréat de l'école de Paris.

La réduction ne peut être obtenue. Dans la nuit, il se manifeste une douleur intense, une sorte d'exaltation. Le lendemain, après de nouveaux efforts de réduction, on se décide à enlever l'astragale. Cette opération terminée, et elle fut facile et prompte, on reconnaît que la malléole externe n'est le siège d'aucune fracture; le redressement du pied s'effectue sans difficulté, et procure un soulagement immédiat. La peau n'étant plus distendue, la plaie remonte de plusieurs centimètres, et cesse de correspondre directement au vide que laisse l'ablation de l'astragale. — Bandage de Scultet.

Le quatrième jour, fièvre, délire furieux; tuméfaction considérable, livide, accompagnée de phlyctènes.

Le sixième jour, on trouve de la fluctuation au niveau de la malléole interne. Cet abcès est ouvert; les accidents s'amendent.

Le neuvième jour, l'état est satisfaisant, et dès lors la maladie fait des progrès rapides vers la guérison.

Le vingt-sixième jour, il fallut modifier l'appareil; le pied, entraîné par les muscles, avait repris la position vicieuse qu'il avait avant la réduction. De plus, les orteils et le métatarse étaient portés dans une flexion exagérée. — Un bandage ingénieux procura un redressement gradué.

Deux mois après l'accident, tout était cicatrisé; quinze jours plus tard, le malade commença à marcher avec des béquilles, puis avec un bâton. Enfin, quatre mois et demi après l'opération, la marche devint possible sans appui; mais le malade ne recouvra réellement les fonctions de son membre qu'à la fin du sixième mois, époque où on constata une atrophie complète entre le tibia et le calcaneum. Il n'y avait qu'un centimètre de raccourcissement; il ne restait presque aucune déformation, et cet état satisfaisant persista pendant six années, au bout desquelles le malade mourut de pneumonie. Il ne fut pas possible de disséquer son pied.

Obs. II. — Luxation de l'astragale sur le scaphoïde et le calcaneum. — Issue d'une partie de l'astragale par une plaie des parties molles. — Diastasis de l'articulation péronéo-tibiale inférieure. — Extirpation de l'astragale. — Guérison.

Le 22 mars 1850, un garçon de ferme, âgé de quatorze ans, reçut sur la jambe et le pied un poids considérable. M. Letenneur ne le vit que le lendemain.

Le pied du blessé était tellement déformé que son bord interne regardait directement en haut et l'externe en bas. Les orteils étaient plus élevés que le talon; la forme générale du pied rappelait parfaitement celle du pied-bot varus. Au niveau de la malléole externe, on voyait une déchirure transversale longue de 8 centimètres, laissant sortir, comme dans l'observation précédente, la malléole externe, la tête de l'astragale et la grande facette calcanéenne de ce dernier os. La partie externe du ligament interosseux astragalo-calcaneum était rompue, et on en retrouvait les débris sur l'astragale en arrière de la facette inférieure.

La réduction fut impossible; le chirurgien se décida aussitôt à enlever l'astragale; cette opération fut facile, prompte, peu douloureuse et elle eut pour ainsi dire sans effusion de sang.

Dès lors, on redressa aisément le pied; la plaie des ligaments remonta aussitôt de 3 centimètres et cessa, comme dans la première observation, de correspondre à l'excavation laissée par l'extirpation de l'astragale. Le chirurgien constata alors sans difficulté la rupture des ligaments de l'articulation péronéo-tibiale inférieure. Le diastasis n'avait pu être reconnu avant l'opération, parce que l'astragale, enclavé dans la mortaise, empêchait d'obtenir la mobilité des deux malléoles l'une sur l'autre. (Passement simple, appareil de Scultet.)

Tout marcha de la manière la plus satisfaisante. Il y eut peu de fièvre; aucun accident grave ne se manifesta. Du dix-huitième au vingt-troisième jour, le se développa un abcès au niveau de la malléole interne. Cet abcès fut ouvert, et il n'y en eut point d'autre.

Vers le quarantième jour, on fut obligé de changer le forme de l'appareil. Le pied s'était porté dans l'extension, et le pied le calcaneum remontait entre les deux malléoles et les tenait écartées. Le redressement du pied fut obtenu par quelques tours de bande embrassant le métatarse. Quand l'ascension du calcaneum, elle fut combattue par une traction exercée latéralement sur les deux malléoles à l'aide de bandes et d'attelles garnies de coussins. Les malléoles se rapprochant, expulsèrent lentement le calcaneum, et cessèrent la mortaise, et le raccourcissement fut évité.

La cicatrisation fut achevée le sixième jour. Au bout de quelques semaines, le malade put marcher avec des béquilles d'abord, puis avec un bâton. Mais ce n'est que vers le mois de novembre, sept mois après l'opération, que les os reprirent leur solidité en s'enkylosant d'une manière complète et que la marche devint facile. Le pied, qui était déformé, le raccourcissement n'était que d'un centimètre, et

l'opéré obviait à ce léger inconvénient en se servant de sabots dont les semelles offraient une légère différence d'épaisseur.

Ces deux observations intéressantes se ressemblent, comme on a pu le voir, sous un grand nombre de rapports. Elles prendront place honorable à côté des faits analogues que la science possède. Elles prouvent ce que nous savions déjà, que M. Letenneur est un praticien instruit, hardi et plein de sagacité chirurgicale. Nous pensons que la conduite qu'il a tenue était la seule rationnelle. Nous avons vu surtout avec un vif intérêt le renversement consécutif du pied combattu par des moyens aussi simples qu'efficaces. Après cet hommage rendu à son talent, M. Letenneur nous permettra quelques remarques critiques sur la seconde partie, c'est-à-dire sur la partie didactique de son mémoire. Ce sera le sujet d'un prochain article.

D^r B.

Séance de la Société de chirurgie.

DE LA GÂNGRÈNE DANS LES FRACTURES.

M. Robert a cru devoir revenir, dans la séance de la Société de chirurgie dont nous publions aujourd'hui le compte-rendu, sur la question soulevée dans la séance précédente par MM. Marjolin et Gosselin. Il est à regretter que le savant chirurgien de l'hôpital Beaujon n'ait pas exprimé son opinion d'une manière plus nette, et qu'il n'ait pas donné des détails plus précis sur le fait qu'il a appelé M. Robert pense que la gangrène est survenue, dans le cas qu'il a observé, « non parce que le membre a été « étranglé par l'appareil, mais bien par l'obstacle que « l'apporte au développement de la partie lésée. » Cet obstacle, que l'on apporte au développement d'une partie, est toujours, on doit le supposer, dû à l'appareil appliqué, qui n'a pas été relâché lorsque le gonflement des tissus l'aurait exigé. En un mot, l'appareil détermine un étranglement consécutif au lieu d'un étranglement primitif. La première partie de la phrase de M. Robert ne s'applique qu'au fait qu'il a observé; mais dans la seconde, il semble soutenir que la gangrène en général est le plus souvent produite par cet étranglement consécutif.

En l'absence de détails suffisants, nous ne pouvons apprécier jusqu'à quel point l'explication de M. Robert est applicable au fait qu'il a rapporté; mais nous croyons qu'elle serait certainement en défaut si on voulait la généraliser. Les développements dans lesquels nous sommes entré il y a huit jours ne nous paraissent guère laisser de doutes à cet égard. Nous ne les reproduisons pas ici. Nous devons seulement exprimer le désir que, lorsqu'on rapportera désormais des faits analogues à ceux de MM. Robert et Maisonneuve, l'on observe et l'on décrive exactement les circonstances sur lesquelles M. Marjolin a appelé l'attention de ses collègues, et qu'on s'intéresse à un assez haut degré la pratique de l'art médical.

HOPITAL DE LA CHARITÉ. — M. VULPEAU.

Fracture de l'épine de l'omoplate.

(Léon clinique recueillie par M. BARRIET.)

Messieurs, je vous ai déjà entendus, il y a quelques jours, d'un malade couché au n° 53 de la salle Sainte-Vierge. Je m'en souviens en parler encore, car c'est un fait que vous ne devez pas oublier. Rappelons-en en quelques mots les principaux antécédents, d'abord pour mieux apprécier l'état actuel, et aussi dans l'intérêt d'un médecin distingué de province que je connais et que j'estime.

Voici le fait qui concerne notre confrère. Un jeune homme fait une chute; il éprouve une douleur vive dans l'épaule. Le médecin auquel j'ai fait allusion est appelé, constate une fracture de l'épine de l'omoplate, la soigne et la guérit. Quatre ou cinq semaines après ce médecin tombe malade. Pendant qu'il est retenu chez lui, et qu'il ne peut sortir, le jeune homme demande devant les tribunaux une indemnité pour l'accident qui lui est arrivé. Le médecin qui l'a soigné lui donne un certificat. Comme il ne peut se rendre au tribunal, on appelle un autre médecin, qui, après avoir examiné le malade, affirme qu'il n'y a pas de fracture,

et donne un caractère dans ce sens. Tel est le fait qui est porté devant les tribunaux, et ce n'est point qu'il lui est conduit de cet amiable confrère, vous l'avez déjà tous jugé.

Mais comme dans nos sœurs se trouve dans ce moment un malade atteint de fracture de l'épine de l'omoplate, je vais vous parler de ce genre d'accidents. Puisse ce que je vais dire être utile à notre confrère!

Le malade du n° 53 est entré le 30 juin dans nos salles. L'avant-veille, il était tombé à la renverse sur un talus; l'épaule gauche avait porté sur le sol, et au même moment le malade avait ressenti une vive douleur dans cette région. Il se relève, fait accomplir à son bras toutes sortes de mouvements; les muscles ne se relâchent pas; mais gênés et douloureux. Il entre à l'hôpital.

Nous étions constité et l'on constatait encore parfaitement aujourd'hui l'existence d'une fracture de l'épine de l'omoplate, située à l'union de l'épine de l'omoplate avec l'acromion. La crépitation, la mobilité anormale, la douleur étaient bien marquées; il y avait aussi un peu de gonflement. Le gonflement a disparu aujourd'hui; et il s'est écarté, à l'entrée du malade à l'hôpital, de diagnostiquer cette fracture, il est encore bien plus facile de la reconnaître aujourd'hui.

Et cependant, malgré l'existence de cette fracture, le malade était libre dans tous les mouvements du bras; il pouvait croiser les bras, les porter sur la tête, mettre sa cravate, prendre du tabac, etc. Il n'a pas et n'a point eu d'appareil. L'explication de ce fait est de suite trouvée si l'on réfléchit à la position de l'épine de l'omoplate, qui n'est pour ainsi dire qu'une portion d'un autre os, qu'une végétation sur un os qui est entouré de toutes parts par des muscles; muscles sous-épineux, sous-épineux, trapèze, etc. Tous ces muscles maintiennent les fragments en contact, et il n'y a point de chevauchement, point de déplacement. Ah! si l'on s'agissait d'une fracture de l'acromion, comme cette portion de l'épine de l'omoplate serait tirée par le deltoïde, il pourrait y avoir écartement; il n'y aurait plus cet équilibre que nous trouvons pour l'épine de l'omoplate. Or, chez notre malade, c'est l'épine et non l'acromion qui est le siège de la lésion.

Que faire dans ce genre d'accidents? Rien, ou presque rien: maintenir le bras en une échappe; appliquer des compresses résolutives, ou ne rien faire du tout. Je ne blâme pas, toutefois, les chirurgiens qui splintissent des appareils; mais je pense que les bandages, de telle nature qu'ils soient, ne sont pas nécessaires, en raison de la liberté des mouvements et du peu de lésion des fragments au déplacement. Les appareils éviteront les frottements quelconques, et l'on pourra peut-être espérer une guérison; une consolidation un peu plus prompte; mais ces avantages ne compensent pas l'enfer et les inconvénients de l'immobilité à laquelle vous condamnez les articulations.

Ainsi, de ce qu'un malade, après un pareil accident, a pu jouir de la liberté de tous ses mouvements, de ce que même la guérison est arrivée sans que vous ayez rien fait, gardez-vous de conclure qu'il n'a pas existé de fracture. Vous avez observé ces deux faits au n° 53, et vous pouvez les observer encore.

Mais que vous deviez ce malade dans quatre ou cinq semaines, je vous confierai de dire s'il y a eu ou s'il n'y a pas eu fracture.

Quand une fracture de l'épine de l'omoplate est guérie, consolidée, il n'est pas possible de constater si elle a ou non existé, et il y a beaucoup de fractures comme celle-ci. Je m'étonne fort qu'un médecin ait pu ignorer ces faits, et affirmer au bout de plus d'un mois, malgré l'affirmation contraire d'un habile confrère, qu'il n'y avait pas eu fracture de l'épine de l'omoplate n'avait pas existé, parce qu'il n'avait retrouvé pas de traces.

Lorsque le tibia ou le péroné se fracturent seuls, ou que le radius se fracture dans nos corps, ou surtout que cette lésion porte sur l'omoplate, l'épine de l'omoplate, les os du crâne, etc., en général la fracture ne laisse pas de traces apparentes, et il arrive souvent qu'il est impossible, au bout d'un certain temps, de dire de quel côté a existé la solution de continuité.

Ces faits sont bien souvent le sujet de conflits devant les tribunaux: il faut à l'athlète une main trop adroite le sport d'un peu digne de deux médecins affirmant, l'un qu'il y a eu fracture, l'autre qu'il n'y a pas eu fracture. Dans ces cas, évidemment, c'est le médecin qui a vu d'abord et soigné le malade qui est dans la vérité.

Mais vous vous dites sans doute: Pourquoi ces conflits, à affirmations, ces négations? Ils tiennent presque tous à des raisons, à une théorie qui trop longtemps a dirigé la science; je veux parler de la théorie de Duhamel, reprise, développée et lancée par Dupuytren; je veux parler de la théorie de deux cales, le cal provisoire et le cal définitif. Tous les médecins nourris de cette théorie, nommés de 1812 à 1825, et qui maintenaient sans à la tête de la chirurgie, prennent la théorie de Dupuytren pour règle, et s'ils n'ont point voulu marcher avec la science, ils seront tout disposés à dire qu'il n'y a point existé de fracture là où ils ne retrouvent pas leur cal provisoire.

Ce cal provisoire, cette virole, c'est le mot consacré, vous le trouvez dans ces os les deux fragments osseux ne peuvent pas être maintenus dans une bonne position, tout à bout des fractures du fémur, de l'humérus, par exemple, dans quelques fractures de la jambe, etc. Mais quand on peut réduire bien la fracture, la maintenir réduite; quand il n'y a pas de déplacement ni de tendance au chevauchement dans les fractures de l'omoplate, de l'épine de l'omoplate, du crâne, etc., pas de cal provisoire, et par suite impossibilité absolue, dans la plupart des cas, de constater qu'une fracture a existé au bout d'un certain temps. Dupuytren avait pris l'exception pour la règle.

Encore une fois, messieurs, n'oubliez pas les faits, et n'ou-

bliez pas notre malade du n° 53, qui vous a offert un cas rare et intéressé à plus d'un litre.

CLINIQUE DÉPARTEMENTALE.

Injectons intra-utérines faites par la veine ombilicale avec la belladone à l'état liquide.

Par le M. docteur BARRÉ, médecin à Chauxes.

Un de nos honorables correspondants nous communique le fait suivant, auquel on doit regretter que l'auteur n'ait pas ajouté quelques réflexions. Tout qu'il est cependant, il nous paraît offrir un assez grand intérêt pour être mis sous les yeux des praticiens.

La nommée Lécuyer, âgée de vingt-huit ans, d'une constitution délicate, bien réglée, mariée il y a deux ans, est accouchée pour la première fois le 5 mars 1850. Après un travail de trente-six heures, les membranes se rompirent; les contractions étaient faibles; l'orifice, étroit, dur, se dilatait difficilement. — Bains, injections émollientes, saignée, seigle ergoté, tous ces moyens furent mis en usage. Enfin l'accouchement se termina heureusement; mais l'enfant était mort pendant la durée du travail. La délivrance fut naturelle; il ne se présenta rien d'anormal.

L'année suivante, la femme Lécuyer redevenait enceinte; elle appelle de nouveau M^{lle} Fillon, élève laurée de la Maternité. Le 2 juin 1851, l'accouchement a lieu à quatre heures du matin; le travail avait duré dix heures. Après l'expulsion de l'enfant, l'orifice utérin se resserre sur le cordon ombilical; le placenta ne s'engage point. Quatorze heures après, je suis appelé.

État de la malade. — Facies pâles, lèvres pâles; pouls petit, 88 pulsations à la minute. Je palpe l'abdomen, il est considérablement développé; je reconnais au-dessus de l'ombilic une tumeur volumineuse qui m'indique la présence de l'utérus. Sous la pression, dans cette région, la malade accuse de la douleur. J'ai constaté de fréquentes envies de vomir et un hoquet à caractère intermittent.

Je pratique le toucher; l'orifice était tellement resserré qu'il était impossible d'y introduire le doigt. Des cataplasmes, un bain furent prescrits; point de résultats. Injections émollientes dans le vagin; au bout de deux heures, une légère hémorrhagie se manifesta. 24 grains de seigle ergoté furent donnés. Malgré la perte, la rigidité de l'orifice était toujours la même à quatre heures du soir; la légère hémorrhagie avait cessé; le fond de l'utérus était toujours au-dessus de l'ombilic, le resserrement de l'orifice toujours le même. Je fis une application d'extrait de belladone sur l'orifice utérin, et l'enclenchement se produisit.

Deux heures après, je mis en dissolution 2 grammes d'extrait de belladone dans 125 grammes d'eau de guaiacum, et je pratiquai deux injections de ce liquide dans la veine ombilicale. Une heure après, une petite portion des membranes s'engagea dans l'orifice utérin.

Deux heures plus tard, encore deux injections avec le même liquide. J'avais la précaution de nouer le cordon, afin que le liquide ne se répandît point.

Vingt minutes après cette seconde injection, il survint un tremblement nerveux; le pouls, devint plus petit; il marquait 130 par minute. Une potion cordiale fut administrée par cuillerée de cinq en cinq minutes. La face de la malade était rouge, les yeux injectés, les pupilles très dilatées, la parole brève, idées incohérentes, rire hébété; la malade voulait se lever et demandait à se promener pour expulser le poids qui elle avait dans le ventre.

Des linges imbibés d'eau froide furent appliqués sur le front; potion calmante fut donnée en dix minutes. Trois heures après il survint du calme; les idées sont plus claires; le mouvement nerveux cesse, le pouls est à 96; chaleur aux extrémités inférieures, bientôt un peu de sommeil.

Ce mieux apparent dura deux heures. Dans cet intervalle, nous pratiquâmes le toucher: le travail d'expulsion était stationnaire. Au réveil, nouveau délire; la malade voulait toujours sortir de sa chambre. Nouveau bain de quarante minutes. A la sortie du bain, plus de calme, idées plus claires. Troisième injection d'extrait de belladone.

Une demi-heure après, nous trouvâmes une portion de placenta engagée; mais il était tellement mou qu'il se rompit sous nos doigts et qu'il fut impossible de saisir le reste. L'orifice, quoique plus dilaté, ne nous permit pas l'introduction des doigts pour saisir le corps entier. A huit heures du matin, un grand bain d'une heure de durée fut administré.

Enfin, la malade nous dit qu'elle éprouvait des coliques; nous trouvâmes le col assez dilaté pour saisir le placenta et l'extraire en totalité.

Le jour où je me suis vu, les lochies coulaient un peu; la malade avait repris ses idées; le pouls était toujours petit et fréquent; nous prescrivîmes un peu de bouillon de poulet.

Le ventre était toujours douloureux et très ballonné; nous diagnostiquâmes une métrite-péritonite, qui, malgré les moyens les plus énergiques, enleva la malade après trois jours de souffrances.

CHLOROSSE EXTRA-UTÉRINE.

Observations et réflexions par M. le docteur DUBÉ.

La Société nationale de médecine de Lyon, en publiant le tome I^{er} de la deuxième série de ses mémoires, vient de nous donner un nouveau gage de sa vivacité et jusqu'à un certain point de sa brillante existence. Nous avons emprunté à cette intéressante publication une curieuse observation d'hémorrhagie ovarienne observée par M. Vernay. On ne lira pas avec moins d'inté-

rêt l'observation suivante de grossesse extra-utérine due à M. Dime.

Les autres travaux que renferme le volume ne sont pas moins dignes de l'attention des lecteurs, mais leur étendue nous en interdit la reproduction (1).

Un intéressant compte-rendu par M. Gaidy précédé ces travaux; nous avons seulement regretté de trouver au début de ce compte-rendu des accusations assez peu à propos de qu'il s'agit. Cette sorte d'arrêt certainement peu nécessaire pour faire admettre qu'il n'est de l'École de Lyon est une école à sans autorité doctrinale, à autorité qu'il manque complètement aujourd'hui à la médecine, su-

vant M. Gaidy. Les faits anormaux en médecine sont intéressants, surtout parce qu'ils permettent d'étudier une question précisément par les faits que les faits normaux ont laissés dans l'obscurité. La fécondation humaine a donné lieu à beaucoup de théories suffisantes pour rendre raison des faits sur lesquels elles ont été basées; mais lorsque les faits exceptionnels se présentent, ils renversent les théories qui ne suffisent plus à les expliquer. Celui que j'ai recueilli vient augmenter le nombre des cas de grossesse abdominale, dont un certain nombre existe déjà dans les collections des observateurs. La possibilité de ce mode de fécondation a été mise en avant, à quelques années à peine, par M. Velpeau, qui, dans les combattants, les objections se lesquelles s'appuyait cette détermination. La principale est l'impossibilité, pour le placenta, de se greffer sur un organe aussi peu vasculaire que le péritoine.

On s'est appuyé sur ces faits pour démontrer que la fécondation s'opère dans l'ovaire et non dans l'utérus, puisqu'il serait peu rationnel de supposer que l'œuf, fécondé dans les trompes et dans l'utérus, ait pu remonter dans la trompe et de la tomber dans le péritoine. Je crois pouvoir conclure, en conséquence, absolue n'est pas rigoureuse; les faits cités démontrent bien que la fécondation est avoir lieu dans l'ovaire même ou à sa surface, mais nullement qu'elle s'y produise toujours. Trop de faits certains prouvent que chez beaucoup d'animaux la fécondation a lieu dans des organes de la femelle pour qu'on puisse affirmer que ce phénomène ne peut s'accomplir que dans cet organe. Je crois seulement qu'il faut admettre que l'implantation germe peut s'effectuer à divers endroits dans les voies génitales, dans le point où le sperme rencontre un ovule après s'être sorti de la vésicule de Graaf, quoique nous n'en ayons pas de cette sorte à l'homme. Mais je n'ai pas jusqu'à affirmer avec Bianchi (*Bibliothèque de Plaque*, tom. I) que chute dans le péritoine des ovules fécondés est un fait fréquent, et que la rareté de grossesses abdominales tient simplement à ce que les germes tombés dans le péritoine meurent ordinairement avant d'être pu se greffer sur cette membrane.

Le fait dont je vais vous présenter les détails montrera au moins de plus que le placenta peut fort bien s'insérer sur la péritoine, et s'y développer à moins jusqu'à une certaine époque. L'importance de cette anomalie est augmentée par la persistance avec laquelle quelques modernes ont prétendu que la grossesse abdominale ne put pas exister, et que, dans tous les cas cités, les fœtus étaient contenus dans la trompe ou dans les ovaires, ou y avaient été contenus primitivement. Les observations que je vais présenter vous en donneront de grosses attribuées à l'ovaire sont des exemples de grossesses abdominales. Les quatre faits qu'il observe sont dans ces cas. Il en mentionne encore quatorze autres, appartenant à divers observateurs.

Dépendant, la première des observations qu'il mentionne, empruntée à M. de Saint-Maurice, qu'il a insérée en 1822 dans le *Journal de médecine* de M. de Broque, avec des détails très précis, est évidemment un cas de grossesse ovarienne. Les *Mémoires de l'Académie royale des sciences* de 1701 contiennent une observation de l'utérus, qui n'a pas fait d'une ligne et demie de grosseur s'est trois de longueur, renfermé dans une vésicule de l'ovaire qu'on ne voyait pas à travers les membranes de cet organe d'autres faits confirment encore l'existence de ce mode de fécondation.

Outre les faits de grossesse abdominale mentionnés par M. Velpeau, il en existe plusieurs par lesquels on voit, au moins, rapportés par Plaque, ont été assistés par l'autopsie. Le premier, observé par M. Bayle, Toulouse, concerne une femme enceinte de six mois, morte à l'âge de soixante-quatre ans, en l'année 1678. L'enfant était hors de la matrice, sans aucune liaison avec elle, placé derrière l'épiploon, qui était écarté de deux doigts et adhérent au dos de l'enfant. Le corps pesait huit livres, les dents avaient la grandeur qu'elles ont chez l'adulte la hauteur du corps, depuis les fesses jusqu'au sommet de la tête, était de onze pouces. Il n'y avait point de mauvaise odeur.

Le second fait omis par M. Velpeau est celui qu'il a mentionné à l'Académie royale des sciences de Paris, le 17 mai 1768, sous le titre de *Observation de la grossesse*; les souffrances, les vomissements augmentèrent, et au bout de six mois la femme mourut. Le fœtus contenait douze pintes d'eau rousse et un enfant de neuf ans placé dans le côté droit du ventre. Le placenta s'attachait sur les trois premières vertèbres lombaires par un amas de rameaux et de fibres. L'enfant, quoique mort deux huit mois, n'était pas putréfié. La matrice et les trompes étaient en bon état.

(1) Voir l'énumération de ces travaux: *Éloge historique de P. Vieque*, par M. Pétion. *Rapport de la commission permanente de vaccine*, par M. Roy. *De la périodicité*, par M. Berlioz. *De la nature de la fièvre typhoïde*, par M. Rambois. *Des préparations urinaires*, volumineux mémoire couronné par la Société par M. le docteur DUBÉ.

de l'influence sur la guérison obtenue, ou bien cette guérison est-elle un fait dont la nature fait tous les frais ? Dans la première hypothèse, on serait autorisé à proposer dans les anévrysmes de cette nature la flexion outrée comme moyen thérapeutique : pour l'artère fémorale, on fléchirait la cuisse sur le bassin ; pour l'artère poplitée, la jambe sur la cuisse.

Sans doute, une simple observation n'est pas suffisante pour sanctionner une méthode, mais elle peut servir d'indication première et mener peu à peu à la généralisation d'un procédé qui serait confirmé par l'expérience.

TRAITEMENT DE L'ÉPILEPSIE PAR LA TRACHÉOTOMIE.

A propos de l'étrange publication de M. Marshall-Hall sur ce sujet, M. Verga vient de publier dans la *Gazzetta medica Italiana Lombardia* une observation intitulée : *Mélanolie par suite d'épilepsie. — Tentatives répétées de suicide dans l'une desquelles la trachée fut ouverte. — Continuation de l'épilepsie malgré la persistance de l'ouverture trachéale.*

L'année dernière, dit l'auteur, de l'École de médecine Marshall-Hall, s'appuyant sur un cas où des accès d'épilepsie disparurent après une opération de trachéotomie, a été conduit à admettre que tout l'appareil symptomatique dont s'accompagnent les paroxysmes de cette terrible maladie est l'effet de l'occlusion spasmodique de la glotte et que le moyen le plus sûr de la guérir est la trachéotomie. La gêne et les inconvénients que cette opération traîne à sa suite sont amplement compensés, selon M. Marshall-Hall, par la guérison d'une maladie qui fait de celui qui en est atteint une charge pour lui-même et un objet de réprobation pour les autres.

Un jeune homme épileptique était tombé dans une mélanolie profonde; ayant tenté de mettre fin à ses jours en se coupant la gorge, il s'ouvrit seulement la trachée. Son indolence et ses continuelles agitations empêchèrent la plaie de se cicatriser; elle laissa après elle une fistule de près d'un pouce d'étendue par laquelle une quantité suffisante d'air pénétrait aisément s'introduire à chaque inspiration.

Dans cet état, il fut admis le 22 septembre 1841 dans les hôpitaux de Milan, où il succomba dans la marasme le 29 juin 1845. Pendant ces trois ans et demi, ses accès d'épilepsie augmentèrent de force et de fréquence, quoique l'ouverture de la trachée restât constamment béante. A l'autopsie, on ne reconnut aucune lésion organique, mais seulement une congestion sanguine des méninges et des ulcérations dans le canal intestinal; ulcérations auxquelles il fallait rapporter la diarrhée qui conduisit le malade à la mort.

Le docteur Verga pense que ce fait, tout isolé qu'il est jusqu'à présent, plaide fortement contre la théorie du médecin anglais, et doit rendre au moins très réservé dans son application.

M. Verga aurait pu ajouter, ou plutôt il aurait dû dire, pour être complètement vrai, que les données que possède déjà la science devraient, plus que ce fait encore, proscrire de la pratique de tous les médecins sensés le singulier moyen préconisé par M. Marshall-Hall.

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 1^{er} juillet 1852. — Présidence de M. LARREY.

Buste de Marjolin.

M^{re} Marjolin fait hommage à la Société de chirurgie du buste de M. le professeur Marjolin, exécuté par M. Dantan. « Des remerciements sont unanimement votés à M^{re} Marjolin et à sa famille.

Correspondance.

- La Société a reçu :
- 1^{re} Une lettre de M. Borelli, de Turin, dans laquelle il offre à la Société de lui adresser des travaux sur les injections iodées. — Cette proposition est acceptée.
 - 2^o Plusieurs brochures de M. Bowman, professeur de physiologie et chirurgien de King's college hospital, etc. :

- 1. Observations sur les pupilles artificielles.
- 2. Nouvelle méthode de traitement applicable à certains cas d'épilepsie.
- 3. Cas remarquable d'hématocele du cordon spermatique.
- 4. Médico-chirurgical Transactions, vol. XXXIV.

M. Giraldès est chargé de faire un rapport verbal.

— Lecture et adoption du procès-verbal.

Gangrène dans les fractures.

A propos du procès-verbal, M. Robert revient sur la communication de M. Maisonneuve.

Il y a cinq ans, ajoute-t-il, j'ai eu occasion de donner des soins à une jeune fille qui, à la suite d'une fracture de la partie inférieure du radius, a été prise de gangrène de l'avant-bras fracturé; cette gangrène était accompagnée de développement de gaz. En trois jours elle était arrivée au niveau de l'insertion deltoïdienne. Pour arrêter le progrès du mal, je dus faire la désarticulation de l'épaule en un seul lambeau; en taillant celui-ci, il s'échappaient des milliers de bulles de gaz arrosées du tissu cellulaire. Nonostante la présence de ces gaz, pleurésie, grippe, etc., j'ai pu, en effet, et c'est ce que je tiens à mentionner, faire prouver que dans certains cas il est bon que le chirurgien ampute, comme l'avait dit Larrey, avant que la gangrène soit limitée.

M. GUERST. Je désirais savoir dans quelles conditions la gangrène est survenue chez la jeune fille observée par M. Robert. A-t-elle été provoquée par l'application d'un appareil trop serré, ou bien est-elle due à la cause fracturative elle-même? Il importe, en effet, de chercher à déterminer la différence qui existe entre ces deux gangrènes.

M. ROBERT. La gangrène est survenue, dans le fait que j'ai eu occasion d'observer, comme elle survient quelquefois à la suite de fractures de membres, non pas parce que le membre a été étranglé par l'appareil, mais bien par l'obstacle que l'on apporte au développement qui doit s'accomplir dans les parties lésées. Sous l'influence de la fracture et de cet obstacle, il se développe dans la partie une inflammation spécifique avec formation de gaz.

M. DUBOIS termine cette discussion en rapportant deux observations d'étranglement d'un des membres supérieurs. Dans un cas il pratiqua la désarticulation de l'épaule, et son malade mourut; dans l'autre il fit l'amputation du bras très haut, et son malade a survécu. Cette communication prouve que l'on peut dans certaines circonstances pratiquer avec succès l'amputation du bras très haut.

Kyste de la mâchoire inférieure.

M. FORGET lit un mémoire qui a pour titre : *Etude clinique sur les kystes de la mâchoire inférieure.*

L'auteur recherche les signes différentiels propres à éclairer le diagnostic de ces tumeurs, à la distinguer l'une de l'autre, et pouvant empêcher de la confondre avec les diverses productions cancéreuses, et plus particulièrement avec l'ostéo-sarcome.

Il s'occupe d'établir, sur les données de l'anatomie pathologique, le point de départ de kystes osseux, le diversité des produits qui entrent dans leur composition, et l'absence de toute solidarité originelle entre eux et le canal dentaire.

Les conclusions principales de ce travail sont les suivantes :

1^o Il existe trois variétés de kystes osseux : les kystes liquides, les kystes solides, les kystes à produits mixtes.

2^o Des kystes liquides, un ou simples, comme les kystes alvéolo-dentaires; les autres composés, ce sont les kystes multiloculaires ou hydatiformes.

3^o L'étude clinique du kyste et de l'ostéo-sarcome de la mâchoire inférieure démontre que le diagnostic différentiel de ces deux maladies peut être fondé sur des signes qui ordinairement ne permettent guère de les confondre.

4^o Si le diagnostic des kystes entre eux est obscur à leur début, leur développement ultérieur en fait assez sûrement reconnaître la nature.

5^o Le kyste alvéolo-dentaire est borné à une partie restreinte de l'os; le corps fibreux enkysté affecte la même disposition; le kyste multiloculaire peut s'étendre à toute une moitié de l'os maxillaire.

6^o Le kyste multiloculaire ou hydatiforme a pour point de départ les cellules du tissu spongieux. Il se traduit par double cause originelle une lésion vitale et une sécrétion morbide de la membrane médullaire, qui, modifiée ou altérée dans sa structure, constitue l'enveloppe intérieure du kyste.

7^o Les produits enkystés de la mâchoire inférieure ne prennent pas d'importance dans le canal dentaire, qui continue d'aller longtemps à protéger efficacement le nerf et les vaisseaux qu'il contient.

8^o Par suite de l'évolution du kyste, le canal dentaire peut être élargi, déplacé, usé et détruit en partie.

9^o Les indications générales du traitement de ces tumeurs sont d'ouvrir le kyste, d'en faire écouler le liquide qu'il renferme, ou d'en extraire le solide qui y est inclus, puis d'enflammer sa cavité.

10^o Les procédés chirurgicaux propres à remplir ces indications n'ont pas d'échec; ils peuvent varier autant que les cas. La règle à suivre ici est de subordonner sa conduite aux exigences de l'actualité pathologique.

M. ROBERT. D'après le travail de M. Forget, on pourrait croire que l'ablation des corps fibreux développés dans le maxillaire inférieur est facile. Je demanderais à notre confrère s'il a eu occasion d'enlever de ces parties morbides; quant à moi, j'ai dû renoncer à l'extirpation d'un de ces corps développés dans le maxillaire supérieur, et recourir à l'ablation de la portion de l'os sur laquelle s'était faite l'implantation.

M. FORGET. Je pense, comme M. Robert, qu'il y a des cas où la résection de la portion d'os qui reste d'implantation au corps fibreux est le seul parti à prendre; mais il est à remarquer que ce produit avec une persistance très grande après une première opération. Ce cas excepté, quelle que soit la fusion apparente entre le produit fibreux et le tissu osseux, je considère l'extirpation suivie de la régénération et de la cautérisation comme le procédé chirurgical à suivre, et je ne crois pas que l'on vive d'embêlée faire subir à l'os une solution de continuité étendue.

M. GIRALDÈS. M. Forget ne se fait point une idée nette des corps fibreux; il les confond avec un certain nombre de produits morbides que l'anatomie pathologique cherche à différencier, tels que l'enchondrome, l'exostose cartilagineuse, etc. Il y a un principe fondamental dont il faut se souvenir : c'est que l'anatomie normale et pathologique; c'est que, dans ces deux sciences, il faut procéder par démonstration et non pas par assertion. Que dit M. Forget? que les kystes hydatiformes commencent par la membrane médullaire. Eh bien! M. Gosselin a démontré que cette membrane n'existe pas dans les os. En un mot, le travail de M. Forget me paraît être un pas en arrière au point de vue de l'anatomie pathologique, et non pas un progrès.

M. FORGET. M. Giraldès me fait un reproche, suivant moi, peu fondé. Je dirai tout d'abord que je n'ai point voulu recréer les limites de la science, mais attirer l'attention de la Société sur un point qui me paraît encore obscur; j'ai cherché à démontrer que les kystes du maxillaire inférieur pourraient être distingués du cancer. Je n'avais point à faire l'histoire de ce produit morbide, non plus que celle des autres altérations qui se rapprochent de celles-là. Je devais rester dans la question des kystes du maxillaire; c'est sur ce terrain que M. Giraldès devait m'attaquer, et non pas sur le cancer et les autres tumeurs du maxillaire inférieur, qui ne m'occupent que très secondairement.

M. GOSSELIN. J'ai, en effet, démontré que la membrane médullaire des os, comme la décrivent les auteurs classiques, n'existe pas. Les os sont formés, comme l'a démontré M. Gerdy, d'une série de canalicules au centre desquelles se trouve l'élément vasculaire de l'os; ces vaisseaux viennent aboutir au canal médullaire, où, réunis à de la graisse, ils constituent la moelle des os. Or, quand un produit morbide se forme, ce n'est point aux dépens de la membrane médullaire, mais aux dépens des vaisseaux qui remplissent les canalicules osseuses ou qui tapissent l'intérieur des aréoles du tissu spongieux.

M. FORGET. M. Gosselin nie la membrane médullaire à l'état physiologique; mais il admet qu'à l'état pathologique les éléments vasculaires subissent une transformation membraneuse. L'explication que vient de donner M. Gosselin me satisfait pleinement, et je suis heureux qu'il ait bien vu le danger. Peu m'importe, en effet, que la membrane médullaire soit primitive ou consécutive; l'important, c'est qu'elle existe dans des conditions données.

Le travail de M. Forget est renvoyé au comité de publication.

PRÉSENTATIONS DE PIÈCES.

Tumeurs multiples de la tête.

M. DENOVILLIERS attire l'attention de la Société sur le fait suivant :

Une femme âgée de cinquante environ est entrée dans son service pour se faire traiter d'un certain nombre de tumeurs qu'elle

porte à la tête. Le chirurgien a pris la forme des circonvolutions cérébrales. Ces tumeurs, au nombre de douze, ont toutes le caractère de kystes. M. Denovilliers, étant décidé à enlever les tumeurs plus volumineuses tumeurs, constate que l'une d'elles est formée d'un côté et molle de l'autre. Une pression légère exercée sur ce côté donne lieu à une dépression facile qui permet de déplacer ce corps étranger, et dont l'absence est la seule sensation qu'il éprouve quand on vient à déprimer la paroi inférieure soulevée par le pied ou le coude d'un enfant. M. Denovilliers, avant d'opérer, déclare que la tumeur qu'il va enlever est le siège d'un corps enkysté, que ce corps est dur, qu'il paraît être formé de matière cornée. L'opération faite, on constate que le kyste est de nature liquide en partie concrète et un corps de forme pyramidale, à base de ramifications stalactiformes. L'examen microscopique a démontré que ce corps était de nature épidermique.

Le secrétaire de la Société de chirurgie, DENOVILLIERS.

Chronique et nouvelles.

Confraternité. — Nous avons récemment, à propos d'une affaire jugée à la cour d'appel de Rouen, rapporté un triste exemple de confraternité médicale. Dans la leçon clinique de M. Velpeau que nous publions aujourd'hui, le savant professeur en signale un autre, qui n'est guère moins édifiant. Quand donc le corps médical aura-t-il cessé d'être une école de dignité pour ne nous en laisser plus à enregistrer des faits de cette nature? Comment espérer qu'avant ce moment si désirable les médecins acquiescent à la considération qu'il ne savent point s'accorder eux-mêmes? Question triste, mais peut-être utile à poser.

Hydrophobie.

— On lit dans le journal le *Pays* : « Le beau-père de la dame Beaubien (la malade dont nous avons rapporté l'histoire dans notre dernier numéro) a été transporté à l'Hôtel-Dieu; son état est des plus graves. Quant aux trois autres personnes également mordues, leur position s'est améliorée. Ce n'est pas sans inquiétude que les journaux ont annoncé, à cet égard, que nous assure-t-on, à celai leur imagination, c'est qu'il y a eu un effacement que les prescriptions préventives des médecins, l'usage de l'antirabique que leur a fait manger une espèce de sorcier qui demeure dans une commune des environs de Paris, et qu'on avait d'instinctivement consulté. »

« Il paraît qu'en Grèce on a soin d'examiner la langue des individus mordus par des chiens enragés, parce que, au bout de huit à neuf jours, après cette morsure, il s'élève, de chaque côté de la langue et près du son fillet, des pustules que les médecins appellent *stomatites*. Ces pustules, qui sont d'abord rouges, deviennent ensuite d'un rouge foncé, et finissent par se couvrir d'une croûte épaisse. On s'empresse, aussitôt après leur apparition, de les exciser et de cautériser les plaies avec un fer chauffé à blanc. Cette méthode guerrière, assure-t-on, l'individu de l'hydrophobie. Quoiqu'il en soit, nous recommandons aux médecins l'observation de ces pustules stomatiques. »

La lecture de cette note nous a fait regretter que les journaux quotidiens n'aient pas dans leur rédaction un médecin auquel ils communiqueraient leurs articles relatifs aux sciences médicales. Nous ne parlerons pas de l'importance antirabique, à laquelle le journaliste lui-même n'accorde aucune importance qu'il méritait. Quant aux pustules sublinguales, qui se présentent avec une apparence scientifique, tous les médecins instruits savent aujourd'hui que ces pustules, dont l'existence avait été annoncée par un médecin russe, M. Marochetti, sont complètement imaginaires. Aucun observateur n'a pu les reconnaître chez l'homme, et les nombreuses expériences faites sur les chiens enragés, notamment celles de l'éminent professeur d'Alfort, M. Renault, n'ont pas permis d'établir de la constance chez le chien. Il serait donc bien inutile de chercher à les exciser ou à les cautériser.

— Dans une lettre adressée au *Times* du 10 juillet, l'auteur, après avoir déploré les cas d'hydrophobie qui ont eu lieu récemment à Paris, suggère l'idée de faire tous les efforts possibles pour empêcher que de telles calamités ne se répètent à Londres. « Il y a, dit-il, deux jours, dit le *Times*, on remarque à Londres des chiens faisant de pénibles efforts pour trouver à boire de l'eau claire. Les pauvres bêtes reculent avec dégoût devant l'eau salée, boueuse et échauffée des ruisseaux. La police ne devrait-elle pas, dans un temps d'excèsive chaleur, établir des réservoirs remplis d'eau placés de distance en distance; ou bien les compagnies qui fournissent de l'eau ne pourraient-elles pas en laisser couler un peu pour le soulagement des chiens qui trouvent nos rues arides? La société qui se propose de prévenir les actes de cruauté contre les animaux, et la Société royale d'humanité ne pourraient-elles s'entendre pour combiner l'humanité avec la sécurité dans l'intérêt de l'espèce humaine et de l'espèce canine? »

Tout en approuvant les bons sentiments exprimés dans cette lettre, et même en nous associant aux vœux en ce qui concerne l'humanité, nous ne pouvons que regretter que l'humanité ne soit pas la seule à être l'objet de la sollicitude des législateurs. Les règlements relatifs à la circulation des chiens sur la voie publique, ce qu'elle fait d'ailleurs à Paris depuis quelques semaines avec le zèle le plus louable.

— Le concours ouvert pour un prix de 10,000 francs à donner à l'auteur de moyens préventifs ou curatifs reconnus efficaces et pratiquables applicables contre l'affection dite pleuro-pneumonie épidémique du gros bétail, et s'étendant à Londres, le 31 mai 1852, a été prorogé par le ministre de l'intérieur, de l'agriculture et du commerce jusqu'au 31 mars 1853.

Nous ferons remarquer à ce sujet que depuis quelques semaines les journaux belges ont publié plusieurs articles dans lesquels ils annoncent les exécrables effets produits par l'inoculation des *liquides pulmonaires* des animaux atteints d'épidémie. Il est bien regrettable que la commission instituée en France pour étudier la pleuro-pneumonie épidémique n'ait pas consacré une partie des fonds mis à sa disposition à répéter des expériences qui auraient dû lui rendre si nettement évidente que l'étude faite avant de zèle par les vétérinaires belges. Si nous sommes bien informé, c'est d'après l'opposition de M. Magendie que l'idée de répéter ces expériences aurait été repoussée. On ne devait pas consacrer d'un savant aussi distingué et aussi patriote que M. Magendie une opération aussi peu éclairée? Il nous serait bien pénible d'être obligé de le croire.

— M. le docteur Liegey, de Rambervilliers, vient d'être nommé membre correspondant de la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles.

Le Rédacteur.

Paris. Imprimé par FLOS frères, 38, rue de Valenciennes.

Ge Journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40;
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
au bureau du Journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,
ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE,
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GARÇON, HOLLANDE, PRÉMONT, SARAGAT, SAVOIE, TURQUIE, ASIATIQUE ET COLONIES.	Trois mois 9 fr. Six mois 17 Un an 33
---	---

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, GIBRALTAIR.	Trois mois 10 fr. Six mois 20 Un an 38
--	--

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

PARIS, LE 14 JUILLET 1852.

Séances des Académies.

Il y a des hommes d'esprit et même d'un grand mérite qui ont parfois de curieuses naïvetés. M. Thénard nous en a donné avant-hier une preuve. Lorsque M. Ballard a terminé son rapport sur le travail de M. Filhol, le vénérable Nestor de la chimie s'est levé, et s'adressant surtout au banc des médecins : Je voudrais bien savoir, a-t-il dit, pourquoi les médecins envoient leurs malades prendre les eaux thermales l'été plutôt que l'hiver, puisque ces eaux sont d'une température constante ? Je comprends bien pourquoi on ne se baigne pas dans la Saône en plein hiver ; mais je ne comprends pas pourquoi on ne se baignerait pas en toute saison dans les eaux de Bagnères, du Vernet, etc. Enfin, je ne comprends pas ce qu'on entend par une saison des eaux.

M. Andral s'est chargé de satisfaire en partie la curiosité de son éminent collègue. Il y a beaucoup de raisons, a-t-il dit, pour lesquelles les médecins n'envoient pas leurs clients aux bains thermaux pendant toute l'année ; je me contenterai, pour le moment, d'en donner une à M. Thénard : c'est que les localités où l'on prend les eaux sont inhabitables pendant l'hiver, et que, si les eaux y sont toujours chaudes, l'air y est au contraire extrêmement froid.

La discussion s'en est tenue là ; mais M. Thénard n'avait évidemment point l'air satisfait.

M. Chatin continue avec la plus louable persévérance ses intéressantes recherches sur la présence de l'iode dans les eaux potables. Les analyses qu'il vient de faire l'ont conduit à quelques résultats utiles que nous ferons connaître.

— M. Depaul a fait aujourd'hui son début à l'Académie en venant traiter à la tribune une des questions les plus ardues de la science obstétricale. Le succès de ce début n'était point douteux ; il était néanmoins difficile de le prévoir plus complet. En entendant l'exquise convenance de forme, la solidité des principes, la justesse des déductions, l'instruction profonde dont le jeune académicien a fait preuve dans cette longue discussion, un peu trop longue peut-être par cette température tropicale qui nous accable, l'Académie s'est sentie tant soit peu honteuse d'avoir jadis préféré à M. Depaul le digne rival de M. Coquillard ; mais à tout péché miséricorde ; puisque l'Académie se repent, que l'Académie ait pitié ! Nous mettrons prochainement nos lecteurs à même d'apprécier le beau travail de M. Depaul.

M. Bousquet, dont le zèle scientifique ne fait que s'accroître, est venu agiter une fois de plus la question des fièvres essentielles, et prouver par des raisons bien connues, mais qu'on semble se plaire à oublier de temps en temps, que la fièvre typhoïde n'est pas le résultat de l'inflammation de l'intestin, etc. L'honorable rapporteur n'a d'ailleurs point trouvé de contradicteurs, soit que la chaleur ait éteint les dispositions belligères des doctes champions, soit parce que les deux localisateurs par excellence, MM. Bouillaud et Piory, étaient absents. Ce ne sera pas nous non plus qui contredirons M. Bousquet. Jamais nous n'avons été plus de son avis que dans cette circonstance.

NOUVELLE AIGUILLE À LANCE MOBILE

Pour l'abaissement de la cataracte. — Kératome caché terminé par la lance mobile articulée, pour l'extraction de la cataracte ;

Par M. LAUREY, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Paris.

Il n'est pas un chirurgien qui, en pratiquant l'abaissement

de la cataracte, n'ait senti l'inconvénient des aiguilles ordinaires terminées par une lance immobile. En effet, toutes les fois qu'on se propose de détourner un fragment de cristallin, un lambeau de capsule opaque, on ne le peut avec les aiguilles ordinaires qu'en faisant décrire à la lance des arcs de cercle étendus, ayant pour centre le point de la sclérotique traversé par la tige. L'étendue de ces arcs de cercle expose à des déchirures trop larges de la membrane hyaloïde et quelquefois même à des blessures ou des décollements de l'iris. J'ai pensé qu'on éviterait en partie les difficultés et les dangers des mouvements de l'aiguille en rendant la lance mobile sur la tige à l'aide d'une articulation qui fait mouvoir une petite bascule placée sur le manche comme une clef de fûte. Cette idée a été réalisée par M. Mathieu, dont l'habileté est aujourd'hui connue de tout le monde.

Il résulte de cette modification que la lance peut devenir un crochet avec lequel on imprimera au cristallin entier, ou à l'un de ses fragments, ou enfin à un lambeau de capsule ou de fausse membrane, des mouvements favorables à l'exant déplacement du champ de la pupille. On a d'ailleurs l'avantage de pouvoir laisser tout à fait droit, pour l'introduction dans l'œil et pour le passage quelquefois si délicat de l'aiguille entre les procès ciliaires et la capsule antérieure du cristallin, une lance qui prendra, une fois arrivée au-devant de la cataracte, le degré d'inclinaison que l'opérateur voudra, et sera susceptible de mouvements alternatifs d'extension et de flexion, suivant le but qu'il se proposera d'atteindre.

La mobilité de la lance est tout à fait comparable à celle de la troisième phalange des doigts, et elle nous sert plus facile que de faire cette lance à deux articulations, ce que je n'ai pas cru toutefois indispensable jusqu'ici. Avec une seule articulation sur la tige, l'extension et la flexion alternatives de la lance peuvent répondre à un assez grand nombre d'usages : on conçoit, sans qu'il soit nécessaire d'y insister en ce moment, le parti qu'on peut en tirer dans le broiement de la cataracte, la déchirure de ses adhérences, et même la pratique de la pupille artificielle, soit par déchirure d'adhérences centrales, soit par décollement.

Quant au principe de l'articulation de l'extrémité de l'aiguille, il conduit à une foule de modifications d'instruments déjà inventés pour la pupille artificielle, et qui, faute d'une légère modification désormais possible, sont restés, malgré le mérite de leur invention, en dehors du domaine de l'art. J'ai fait, dans l'aiguille que je propose, une articulation gingivomalaire qui m'a paru suffire ; j'ai dit plus haut qu'on pourrait lui donner deux articulations de même espèce. Quelque chirurgien trouvera peut-être qu'il y aurait avantage à multiplier les sens des mouvements de la lance en lui donnant une articulation orbitulaire, ou peut-être même fera-t-on mouvoir ainsi soit un crochet pour l'iris, soit une curette pour les accompagnements de la cataracte, etc., etc. ; mais, en s'en tenant pour aujourd'hui à l'aiguille à abaissement, je crois pouvoir dire que la mobilité de la lance rendra des services.

Je ne me suis pas arrêté là, et j'ai aussi imaginé de combiner la lance articulée avec un kératome caché, à l'aide duquel on fera, je l'espère, avec plus de sûreté qu'avec les couteaux de Richer et autres la section de la cornée dans l'extraction de la cataracte. Ce kératome, terminé par une articulation orbitulaire, est du volume d'une aiguille ordinaire ou peut-être l'aiguille ordinaire. Il ressemble beaucoup au libibote à une seule lame ; la différence est que la lame n'est point cachée dans une gaine, ce qui aurait augmenté inutilement le volume de l'instrument ; mais elle est seulement appliquée à une autre lame dont les bords sont mousses et la couvent, et qui contient dans son épaisseur le petit ressort qui fait mouvoir la lance.

L'instrument est destiné à agir par kéraonixis, et ponctionne la cornée comme dans cette opération : la lance dirigée contre la capsule, à travers la pupille dilatée, servira de kystiotome, et ouvrira largement la capsule ; puis elle pourra pénétrer obliquement dans la substance du cristallin, et à l'aide des mouvements dont elle est douée ou par la simple pression sur la partie supérieure ou inférieure de la lentille, l'amener dans la chambre intérieure. La large ouverture de la capsule suffira d'ailleurs sans doute à la sortie du cristallin après la section de la cornée. C'est en retirant l'instrument par la voie qu'il s'est faite que la lame du kératome s'écarte de la tige plate sur laquelle est accolée et incise la cornée du talon vers son extrémité libre sans pincer cette membrane. L'écartement de la lame du kératome a été calculé pour l'incision du quart ou du tiers au plus de la cornée. Cette longueur d'incision est suffisante pour la plupart des cas, et je n'ai pas besoin de rappeler qu'une méthode d'extraction est déjà fondée sur ce principe. On sent bien que je ne fais pas en ce moment la comparaison des di-

vers kératomes ; je me borne à signaler l'avantage du kératome caché de m'inciser la cornée que de dedans en dehors, de sorte que la section des lames profondes de la cornée est toujours assurée étendue que celle des lames superficielles, et cela par le seul fait de l'instrument.

Fig. 3. 4. 2. 1.

Dessins de l'aiguille et du kératome.

FIG. I. — Aiguille pour abaissement de la cataracte à lance articulée. Elle peut être désignée sous le nom d'aiguille articulée, ou à lance articulée.

A. Lance droite pour l'introduction dans l'œil.
B. Bascule qui fait mouvoir l'articulation de la lance.

FIG. II. — A. mouvement de la lance qui s'incline à volonté sur la tige, et se redresse aussitôt que le doigt cesse de presser sur la bascule.

FIG. III. — Kératome caché à lance articulée.

A. Lance mobile inclinée pour l'ouverture de la capsule.
B. Lame du kératome fermé.

FIG. IV. — Kératome caché ouvert.

A. Lance du kératome inclinée.
B. Lance du kératome ouvert pour l'incision de la cornée de dedans en dehors.

C. Anneau coulissant sur le manche qui ouvre le kératome.

De l'acuité dans la fièvre purpurale.

À plusieurs reprises, depuis quelques temps, nous avons appelé l'attention de nos lecteurs sur trois malades atteints de fièvre purpurale et traités, deux dans le service de M. P. Dubois, une dans le service de M. Grissolle, par la teinture d'acéite à la dose progressive de 1 à 8 grammes dans les vingt-quatre heures. Deux de ces malades ont succombé après un temps beaucoup plus long que celui que met habituellement la fièvre purpurale pour arriver à une terminaison funeste ; dans un cas, la malade est sortie de l'hôpital avant son mort, et l'autopsie n'a pu être faite ; dans l'autre, celui de M. Grissolle, l'autopsie a été faite, et elle a révélé toutes les lésions appartenant à la fièvre purpurale (abcès multiples, pus dans les sinus utérins, etc.). Enfin, chez la troisième femme, la maladie, après avoir présenté tous les symptômes de l'infection purulente, entre autres, de nombreux abcès qui se sont ouverts à l'extérieur, a fini par se terminer définitivement d'une manière heureuse, et la malade est sortie il y a quatre jours de l'hôpital complètement guérie.

Ce n'est point avec ces faits, assurément, qu'un praticien expérimenté portera un jugement sur l'influence de l'acéite dans le traitement de la fièvre purpurale. Mais on ne saurait disconvenir que, dans une maladie qui se termine presque toujours d'une manière si promptement fatale, ces faits ne soient de nature à encourager des tentatives suivies. C'est à ce seul point de vue que nous croyons devoir signaler de nouveau à l'attention de nos confrères les trois faits que nous avons observés dans les services de MM. Paul Dubois et Grissolle.

Quelques mots sur la médiation iodée.

Parmi les agents qui ont été appliqués récemment à la thérapeutique, il y en a peu auxquels l'opinion des praticiens ait été aussi favorable qu'à l'iode et à ses diverses préparations. Les beaux résultats qu'on a obtenus depuis quelques années par des injections d'iode dans le traitement de maladies habituellement d'une très longue durée, comme les abcès froids, ou même réputés tout à fait incurables, comme les abcès par congestion, ont fixé davantage encore l'attention du public médical sur cette médication précieuse.

Ces derniers faits nous ont paru soulever une question intéressante que nous avons signalée le premier à nos lecteurs qui sont nos collaborateurs ; cette question, la voici : Dans les succès obtenus par les injections d'iode dans le traitement des abcès froids et des abcès par congestion, est-ce aux injections elles-mêmes ou bien au traitement iodé intérieur prescrit concomitamment qu'il faut attribuer les résultats obtenus ? Pour concourir à la solution de cette question, nous avons, en même temps que nous la signalions à l'attention

l'organe s'amoindrit et finit bientôt par disparaître. C'est alors ordinairement que la matière infiltrée commence à se ramollir.

Symptômes. — Comme toutes les productions morbides accumulées au sein de nos tissus, la mélanoïde produit des phénomènes généraux et locaux.

1° Symptômes généraux.

Parmi les premiers, le plus constant est la diminution graduelle des forces vitales et une altération profonde de la nutrition : à tel point qu'il résulte l'amaigrissement et les épanchements séreux dans le tissu cellulaire ou dans les membranes closes. On observe encore des troubles fonctionnels résultant de la production produite par la présence de tumeurs dans les différentes régions. Ces phénomènes sont aussi variés que les organes dont la mélanoïde a envahi le tissu. C'est ainsi que dans l'œil on voit promptement survenir l'amaurose ; que dans le poulmon se manifeste une forme particulière de la phthisie parfaitement décrite par Bayle ; que dans le foie, le cerveau, l'estomac, elle donne lieu à des symptômes d'hépatite, de paralysie, de gastrite chronique, etc.

2° Symptômes locaux.

Quand la mélanoïde occupe les régions superficielles, elle laisse apercevoir d'abord des tumeurs noires, assez analogues à des échymons ou des épanchements sanguins circonscrits, ces tumeurs sont ordinairement petites, dures, peu dures, indolentes, ou sont tout au plus le siège de douleurs faibles qui n'ont point de caractères particuliers ; ces tumeurs restent plus ou moins longtemps stationnaires, d'autres fois elles augmentent insensiblement, plus rarement elles s'excorient. Ces excoriations sont, en général, dues plutôt à des causes mécaniques qu'à une véritable inflammation ; aussi ne les remarque-t-on guère qu'à la surface des membranes muqueuses ou cutanées. La surface de ces ulcérations verse continuellement un liquide noir, à peu près visqueux, qu'il est toujours facile de reconnaître. Quand la mélanoïde occupe les parties profondes, ces phénomènes locaux échappent à l'examen, et les troubles fonctionnels qu'elle produit ont ordinairement fort de ressemblance avec beaucoup d'autres lésions organiques pour qu'il soit possible de les reconnaître du vivant du malade.

Prognostic. — Bien qu'essentiellement différente du cancer, la mélanoïde n'en est pas moins une affection presque aussi redoutable : les symptômes généraux qu'elle produit indiquent une influence délétère irréversible. La tendance qu'elle a à se généraliser indique qu'elle n'est pas seulement une affection locale, mais qu'à l'exemple du cancer elle a fait dans tout l'organisme des germes funestes. Aussi la plupart des malades succombent-ils dans un laps de temps qui ne dépasse rarement plus de deux ou trois années. C'est donc une affection excessivement grave.

Traitement. — La science ne possède encore aucun moyen de guérir la mélanoïde. Cette maladie, essentiellement générale, échappe aux secours que la chirurgie peut bien donner à quelques-unes de ses manifestations extérieures, mais qui ne peut atteindre la cause qui les produit. La médecine elle-même est impuissante. Les saignées préconisées par Boeck n'ont donné aucun résultat utile ; il en est de même les fumigations sulfureuses préconisées par Gasparini, des frictions et des ferrugineux proposés par Biett. La science attend donc à cet égard de nouvelles recherches.

II. Du cancer mélané.

Nous avons vu que la mélanoïde pouvait se déposer dans tous les organes, aussi bien dans les tissus normaux que dans les produits accidentels ; il n'est donc point étonnant qu'on l'ait rencontrée même assez fréquemment dans le cancer. Nous ne connaissons pas d'observations qui prouvent sa combinaison avec le cancer colloïde : on l'a rencontrée plusieurs fois combinée avec squirrhé ; mais c'est dans le cancer mélané qu'on l'observe le plus souvent.

Dans ses combinaisons avec le cancer, la mélanoïde affecte plusieurs formes : tantôt la substance mélanéique est seulement mélangée avec l'élément cancéreux, l'un et l'autre restant parfaitement distincts au microscope ; d'autres fois, les cellules cancéreuses elles-mêmes et leurs noyaux, tout en conservant leur aspect et leur forme caractéristique, sont infiltrés du pigment grenu qui est la partie essentielle de la mélanoïde. Dans tous les cas, cette combinaison de la mélanoïde et du cancer ne modifie pas d'une manière notable la marche de cette dernière affection.

Il se termine la première partie des intéressantes leçons cliniques de M. Maisonneuve sur les affections cancéreuses. Nous avons remarqué que cet habile praticien n'a pas craint d'adopter sans réserve les découvertes récentes de la micrographie, et que son expérience clinique est venue apporter à cette partie encore toute théorique de la science une véritable confirmation.

Un second point nous a frappé encore dans les leçons de M. Maisonneuve, c'est sa foi dans la curabilité du cancer ; il est, sous ce rapport, le fidèle représentant des doctrines de M. Riccamari, dont nul plus que lui ne fut à même d'apprécier les prodigieuses ressources thérapeutiques.

Enfin, relativement au traitement du cancer et des autres affections malignes, nous avons été singulièrement frappé de l'importance extrême qu'un chirurgien aussi notablement habile à manier le bistouri accorde à l'emploi des caustiques ; nous l'avons vu souvent, en effet, détruire des masses cancéreuses et même très étendues sans aucune tangente et nous lui avons entendu émettre cette opinion, que, malgré l'usage de défaut dont sont actuellement frappés ces moyens chirurgicaux, le temps de leur réhabilitation n'était probablement pas éloigné.

Nous espérons pouvoir publier prochainement une nouvelle série de leçons que M. Maisonneuve a commencées sur les affections cancéreuses des différents organes en particulier.

D^r Alexis FAYOT.

NOTE SUR LA NOIX DE CÉDRON ET SUR SON ACTION FÉBRIFÈGE.

Par le D^r BERTON, médecin-major à l'Ecole d'état-major.

Les innovations en moyens thérapeutiques sont difficiles et rares, et le deviennent chaque jour davantage. En parlant ici de la vertu fébrifuge de la noix de cédron, je n'ignore pas que cette action est connue et mise à profit dans les Antilles et plusieurs parties de l'Amérique du Sud, et que quelques-unes de nos sociétés savantes ont été entretenues de ces propriétés médicales et de quelques autres encore. Ma conviction sur les qualités éminemment fébrifuges de cette substance est moins basée sur mon expérience propre que sur les renseignements et les documents que j'ai pu me procurer à cet égard. En exposant donc ce que j'ai vu et ce que j'ai appris à ce sujet, je n'ai point la prétention d'inventer, mais seulement de désirer de nos intérêts de l'humanité en cherchant à utiliser aussi dans nos contrées un remède efficace, peu dispendieux et jusqu'à présent négligé, peu connu ou ignoré.

Les trois citations suivantes, que je ne crois pouvoir me dispenser de faire, concernent les personnes les plus honorables, et constituent en quelque sorte des arguments que je puis invoquer.

Note communiquée par M. Demmler, professeur de langue allemande à l'Ecole d'état-major.

Dans le voyage que j'entrepris à la Martinique en 1851, je me munis d'amandes desséchées de cédron. En outre, M. Peste, docteur-médecin de ce pays, m'avait donné un petit flacon contenant un extrait de noix de cédron, dont quelques gouttes dans un demi-verre d'eau devaient être un remède efficace contre la fièvre. Sur un bateau à vapeur, je fis la connaissance d'un ingénieur français, M. Heller, qui avait beaucoup voyagé dans l'Amérique centrale, et qui me confirma non-seulement ce que j'avais entendu raconter sur la grande vertu de ce remède contre la morsure des serpents, mais ajouta qu'il s'était constamment préservé des fièvres dangereuses de ces contrées en faisant une infusion de la moitié d'une noix de cédron dans à peu près un ou deux litres d'eau. Pour la tenir bien fraîche, il l'avait mise dans un cruchon qu'il enfouissait en terre, et chaque jour il en buvait un verre à jeun. Je n'ai moi-même jamais eu occasion de voir l'application de ce remède contre la morsure des serpents ; mais j'ai traité deux personnes (nègres) atteintes de la fièvre avec l'extrait que m'avait donné le docteur Peste, et toutes les deux ont été promptement rétablies. Je ne sais si je dois attribuer la bonne santé dont j'ai joui pendant les huit mois de mon séjour à la Martinique, malgré les grandes fatigues que j'y ai subies, et tout en fréquentant des contrées marécageuses, à ce que, portant constamment cette noix sur moi, je la suçais, malgré son horrible odeur, et que j'en ai fait passer ou à sécher dans des endroits malsains ? En résumé, je pense que le fruit en question doit contenir des principes pécuniaires à ceux du quinquina.

Signé : DEMMLER.

Paris, 30 avril 1852.

Dans cette note se trouve aussi un extrait curieux du père Labatte, écrit au commencement du siècle dernier, qui, outre la description de l'arbre qui produit les noix précieuses, donne des renseignements sur la manière de les préparer et de les employer en cas de morsure de serpent, dont elles seraient, à ce qu'il s'assure, un remède certain.

Lettre adressée par M. Nunès, consul de France à Saint-Thomas.

Mon cher docteur,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander ce que je savais sur la noix de cédron et son application à la médecine. Voici les renseignements que je puis vous donner : l'arbitre qui produit la noix de cédron croît dans toute l'Amérique méridionale, particulièrement dans la république de Costa-Rica. Ces noix sont si abondantes sur les lieux que vous pouvez les calculer, dès à présent, à un prix de revient de 5 centimes chaque, rendue au Havre. Le cédron est connu comme l'antidote le plus puissant contre la morsure des serpents. Les voyageurs qui ont parcouru ces pays racontent à ce propos des faits qui tiennent du prodige.

Ainsi, il est bien avéré que les habitants ne vont jamais à la chasse, ni dans les forêts sans se munir de noix de cédron qu'ils portent sur eux, et quand ils sont piqués par des reptiles, ils machent simplement l'amande et en appliquent le marc sur la plaie, application qu'ils répètent plusieurs fois ; ils boivent simultanément une infusion faite avec la noix dans de l'eau-de-vie, ou simplement dans de l'eau. Un docteur français, M. de Montel, résidant à Saint-Thomas, a fait usage avec le plus grand succès des noix de cédron contre les fièvres intermittentes, quelquefois si tenaces dans les Antilles. Il m'a assuré que ces produits étaient appelés à remplacer avec avantage la quinine. Il s'occupe d'un mémoire où il devait exposer les résultats qu'il en avait obtenus, lorsque la mort le surprit. Un fait également connu de la plupart des voyageurs, c'est que les habitants de l'Amérique boivent une préparation faite avec de l'eau et des amandes de cédron pour se préserver de la fièvre.

Pendant mon séjour à Saint-Thomas, il passa un voyageur français qui rapportait de Costa-Rica, où il avait séjourné, une ample provision de ces noix ; il m'en vendit, et j'en fis parvenir à MM. les gouverneurs de la Martinique et de la Guadeloupe, en les engageant à en faire faire des essais dans

les hôpitaux. Je ne sais si cela a eu lieu. J'apprendrais avec le plus vif intérêt que l'on pût faire quelques expériences à ce sujet dans les hôpitaux, et je ne doute pas que ces noix ne soient appelées à faire une révolution dans le traitement des fièvres.

Je vous prie d'agréer, etc.

Signé : GEORGE NUNÈS,
Vice-consul de France à Saint-Thomas,
rue Lafitte, 32.

Paris, le 18 mai 1852.

Lettre de M. Herran, chargé d'affaires de Costa-Rica.

Monsieur,

M. Nunès, vice-consul de France à Saint-Thomas, m'ayant communiqué les renseignements qu'il vous a transmis relativement à la graine de cédron, renseignements que j'ai trouvés conformes aux résultats obtenus par moi-même à plusieurs reprises ; ayant appris également par cet ami que vous vouliez vous livrer à des expériences sérieuses, et, persuadé comme je le suis que vous rendriez un éminent service à la science et à l'humanité en faisant connaître les vertus de ce puissant antidote, je m'empresse, monsieur le docteur, de vous transmettre, de mon côté, les résultats que j'ai obtenus avec cette graine, et que ses trouvez consignés dans un rapport que j'ai adressé, il y a dix-huit mois environ, à l'Académie des sciences.

Ayant habité longtemps les colonies, où j'exerçais la profession de médecin, j'ai eu bien des fois l'occasion d'employer la graine de cédron dans les cas de piqûre de serpent, et surtout dans les cas de fièvres paludéennes et lors même qu'elles avaient résisté à l'action du sulfate de quinine. Ces fièvres, je les ai toujours sûrement guéries par l'emploi de cette graine administrée trois fois par jour, en poudre ou en pilules, à des doses plus ou moins fortes, de 6, 8 et 12 grains à la fois.

Ayant conçu la plus haute opinion de l'avenir réservé à ce médicament par les services qu'il est appelé à rendre à l'humanité, et désirant d'abord m'en servir à un spécifique destiné à remplacer peut-être le sulfate de quinine, ne serait-ce qu'à cause de la différence très considérable qui existe dans son prix de revient, j'ai emporté une caisse de noix de cédron qui se trouve déposée à l'entrepôt de Paris, pour pouvoir se livrer aux expériences nécessaires. Je viens, en conséquence, monsieur, vous dire que je mettrai à votre disposition les quantités dont vous pourrez avoir besoin pour faire les expériences que vous voulez bien de votre côté entreprendre si noblement ; je serai fort heureux si par ce concours je puis rendre plus facile la tâche que vous vous proposez.

Veillez agréer, etc.

Signé : GEORGE HERRAN,
Chargé d'affaires de Costa-Rica, rue Lafitte, 31.

Paris, le 21 mai 1852.

Je ne m'arrêterai pas davantage ici à l'examen ou à la description des vertus de l'amande de la noix de cédron contre la morsure des animaux venimeux (sorte d'antidote peu utile, du reste, dans nos climats) ; mais j'insiste sur ses propriétés fébrifuges actives qui me paraissent incontestables et dont je viens d'ailleurs d'être moi-même témoin. Appelé le 15 mai dernier chez un jeune négociant en drap, M. Dager fils, demeurant rue Saint-Honoré, 263, lequel est que j'ai pu constater. Ce jeune homme, âgé de dix-huit ans, se plaignait d'une inflammation qui avait nécessité quelques évacuations sanguines, avait éprouvé à deux reprises des accès de fièvre intermittente, un la veille, l'autre l'avant-veille, et périodiquement à sept heures du soir. Son agitation à cette époque de la soirée était très grande, accompagnée de chaleur insupportable et d'un violent mal de tête, avec quelques incohérences dans les idées. Le pouls, développé, battait 120 fois par minute. Cet accès durait environ deux heures, et se terminait par une transpiration assez abondante. Mon frisson n'existait du reste au début. Je fis prendre le soir même de mon arrivée auprès du malade, et vers la fin de l'accès, une dose de 45 centigrammes d'amande de cédron réduite en poudre. Le lendemain, l'administration de poudre semblable eut lieu quatre heures avant l'accès, qui se manifesta à peu près comme les autres fois et à la même heure. Même dose et même prescription le lendemain : accès évidemment moins prononcé. Le surlendemain encore même prescription et atténuation sensible des symptômes précédemment énumérés. Le quatrième jour, il se manifesta à l'heure habituelle à peine un léger malaise et une nuit de sommeil, qui se dissipa en deux heures d'une demi-heure, enfin les jours suivants, et sous l'influence de la même médication, les accès manquèrent complètement, et n'eurent plus de retour.

Non seulement par suite de ce fait qui vient de se passer sous mes yeux, mais plus spécialement par ce que m'ont communiqué des personnes des plus honorables et parfaitement compétentes, j'ai la conviction que l'on possède dans la noix de cédron un fébrifuge des plus précieux. Je ne déprécie en aucune façon le mérite thérapeutique du sulfate de quinine, mais ce médicament n'est pas toujours infallible, surtout et particulièrement en Afrique. L'administrer parfois à des doses très fortes et pas toujours exemptes d'inconvénient ; et, d'autre part, son prix commercial, de 16 à 18 fr. l'once ou les 31 grammes, en fait un moyen fort dispendieux. La noix de cédron, répandue dans toute l'Amérique centrale, est particulièrement abondante dans les contrées qui avoisinent Costa-Rica ; elle s'y trouve à vil prix. Sa préparation comme substance médicamenteuse est des plus faciles ; car il suffit, en effet, de réduire en poudre dans un mortier son amande desséchée. Chaque once de noix de cédron pèse de 30 à 40 grammes et sa poudre s'administre par doses de 30 à 90 centigrammes. Cette administration est tout à fait exempte d'inconvénients. Les assurances les plus complètes m'ont été données à cet égard et moi-même en ai pris quelques quantités sans ressentir la moindre incommode. Il m'a été certifié aussi que ce médicament avait maintes fois réussi quand le sulfate de quinine avait échoué. Son amertume est très grande, sa couleur (réduit en poudre) café

au lait; son odeur aromatique rappelle celle des fèves marais desséchées et broyées. On le met en poudre enveloppée d'une hostie ou pain azyme, ou renfermée (ainsi que j'ai fait) dans les petites capsules de liège de M. Lohry, qui s'ouvrent et se ferment à volonté; l'on peut aussi le préparer en pilules: M. Herzan se contentait en Amérique d'en mélanger la poudre dans une cuillère avec un peu d'eau-de-vie. Les solutions aqueuses (eau distillée) hydro-alcooliques et alcooliques de cette poudre ont une amertume très prononcée, et je pense qu'elles pourraient être employées dans le traitement des fièvres intermittentes. La solution alcoolique (2 grammes de poudre pour 30 d'alcool) a une couleur, qui est la moins aigre et celle qui a le moins de sédiment; la solution aqueuse (mêmes doses) a une couleur citrine; elle a plus d'amertume que la précédente et moins que la suivante; c'est elle qui a le plus de dépôt. La solution hydro-alcoolique offre une couleur orangé; c'est la plus amère et son sédiment est d'un terme moyen. Il n'est pas douteux qu'il serait facile d'obtenir les extraits de cette substance et même d'en tirer le principe actif précieux et que le nom de *catrine*. Enfin, encore un résultat précieux et que les personnes que j'ai citées m'ont assuré avoir été parfaitement constaté, c'est que l'eau légèrement chargée des principes de cette substance, que, par exemple, une simple décoction dans la proportion d'une demi-once concassée pour un litre d'eau, serait un facile et sûr préservatif des fièvres paludéennes.

DE QUELQUES TUMEURS SPÉCIALES DU PÉNIS,

Par M. GALLIGO.

Si l'auteur de ce travail avait circonscrit son sujet dans des termes plus restreints, s'il ne s'était, par exemple, proposé que d'étudier on les nodus ou les plaques cartilagineuses de la verge, sa description aurait eu autant d'intérêt pratique que de clarté; mais la trop grande compréhension qu'il lui a voulu donner répand quelque chose de vague et de confus sur la rédaction tout entière. Ainsi, il donne les tumeurs dont il s'agit comme nouvelles *et primitives*, c'est-à-dire coincident avec des accidents syphilitiques locaux, ou *secondaires*, c'est-à-dire résultant d'une infection constitutionnelle. Il spécifie qu'elles offrent tantôt le volume d'un noyau d'abricot ou de prune, et même celui d'une petite pêche; tantôt seulement le relief d'un simple épaississement ou engorgement. Il en place le siège soit dans le corps caverneux, soit à leur surface, le long de l'urètre, au filet, sur le prépuce. Enfin, il professe qu'elles se développent parfois durant le cours d'une chaude-pisse aiguë, c'est-à-dire dans d'autres cas, longtemps après que tout écoulement a cessé.

Par ces remarques critiques, nous n'avons point pour but de signaler des erreurs dans l'opinion de M. Galligo; nous voulons seulement montrer combien l'analyse de son travail serait pour nous difficile, pour le lecteur peu fructueuse. En effet, en examinant de près les développements dans lesquels il est entré, on ne peut méconnaître une chose; c'est que, au lieu de décrire une seule et même maladie, il a envisagé plusieurs affections évidemment différentes par leur nature, leur origine, leur constitution anatomique, telles que les gommures tertiaires, les indurations succédant à un chancre primitif, les engorgements plus ou moins aigus des follicules urétraux durant la blennorrhagie, les plaques cartilagineuses qui se développent à sa suite. C'est principalement de cette dernière lésion que M. Galligo s'est occupé; et dans plus d'un endroit on voit que sa description a surtout rapport à cet état si digne d'intérêt par sa rareté. Mais il n'en est pas moins vrai que les judicieuses réflexions qu'il énonce sur ce sujet perdent une grande partie de leur exactitude par l'application qu'il en fait à d'autres altérations éminemment différentes; et c'est ce qui explique pourquoi, malgré toute l'importance de ce travail, basé sur dix-neuf observations cliniques, nous ne pouvons, à notre grand regret, en rendre compte d'une manière plus détaillée, sans risquer de faire passer dans l'esprit de nos lecteurs une partie de la confusion dont l'auteur n'a pas toujours su se garantir.

Il est cependant un point sur lequel nous lui empruntons avec empressement un conseil pratique. Ces plaques cartilagineuses, mal décrites, et sur lesquelles nous avons nous-même appelé l'attention (voyez *Gazette Médicale*, 1850, pag. 676) à l'occasion d'un mémoire de M. Kirby, ces plaques, disons-nous, résistent en général à tous les moyens thérapeutiques qu'on essaye pour en obtenir la résolution. Nous avons exprimé à cet égard (voy. *loc. cit.*) un pronostic vraiment décourageant. M. Galligo serait plus heureux que nous sous ce rapport. Il dit avoir réussi dans la plupart des cas à faire disparaître ces tumeurs par l'usage intérieur et extérieur des préparations de mercure et d'iodine. Quoiqu'il ne précise pas clairement la dose et la manière spéciale de tumeur ce traitement a été par lui appliqué, le succès n'a eu lieu que dans des conditions où nous avons vu tant de remèdes échouer constamment, suffit pour nous engager à recommander celui-ci, d'après son exemple. Disons cependant que nous aurions plus de confiance dans ces médicaments employés localement, sous forme de frictions, que dans leur administration interne à titre de spécifique. Dans les observations que cite M. Galligo, ils ont été mis en usage simultanément de l'une et l'autre manière.

(Gaz. méd. ital. Toscane, et Gaz. méd. de Paris.)

REMARQUES SUR LA SEMENCE DE DIGITALE.

L'étude de la localisation des principes actifs dans les divers organes des plantes est fort incomplète; et cependant, ce point d'histoire naturelle médicale serait bien important à connaître pour le thérapeute. Jusqu'à présent c'est à peine

si l'on a fait attention aux semences végétales comme agents thérapeutiques. Or, ou peut soupçonner, d'après d'anciennes indications oubliées, mais que de récents travaux remettent en mémoire, que, dans beaucoup de plantes, le principe actif alcoolique est dans un état de condensation bien plus grand dans la graine que dans les autres organes. Les semences de colchique, de stramoine, de jusquiame, et sans doute celles de toutes les solanées jouissent d'une activité supérieure à celle du reste de ces plantes. Récemment, un chimiste allemand, M. Buchner, dans l'examen qu'il a fait de la graine de digitale, l'a trouvée très riche en digitoline. Cependant on ne pourrait généraliser sans s'exposer à des mécomptes. On connaît, en effet, l'innocuité de la graine de pavot.

Dans la matière médicale chinoise, les semences jouent un assez grand rôle.

La graine de digitale pourprée, selon M. Buchner, soumise à une température d'environ 164° Fahrenheit, perd 9 pour 100 par dessiccation; les capsules sont très légèrement hygroscopiques, et perdent à peine 4 pour 100 dans les mêmes circonstances. L'auteur a préparé, avec les semences et les capsules, des extraits éthers et aqueux; et voici les résultats auxquels l'a conduit leur examen.

Les graines de digitale sont préférables aux feuilles, attendu qu'elles renferment une plus grande proportion de digitoline mêlée à une huile fixe; qu'elles sont moins sujettes à être confondues ou récoltées à une époque défavorable; qu'elles sont plus faciles à sécher et à préserver de toute altération; enfin, qu'on peut avoir plus de confiance en elles.

La digitale est renfermée dans le composé huileux que l'on obtient facilement en traitant la graine par l'éther; celui-ci mérite donc une sérieuse attention au point de vue thérapeutique, car il se prête aisément à toutes les formes pharmaceutiques qu'on peut vouloir lui donner: telles que: émulsions, poudres, pilules, etc.

Les capsules et le calice de la digitale contiennent également de la digitoline, mais en quantité proportionnellement beaucoup plus petite, si bien que le tanale de digitoline, que l'on peut obtenir des extraits aqueux, est comparativement comme 3,000 et 0,33 du poids des graines et des capsules.

Cette quantité, séparée de la graine par l'action de l'eau bouillante, ne forme pas la totalité de la digitoline; car, ainsi que les substances résineuses, elle est soluble tout à la fois dans l'alcool et dans les huiles, et elle est partiellement combinée avec l'huile fixe de la graine.

L'huile contenant la digitoline, que l'on extrait par l'éther, s'élève à environ 40 pour 100 du poids de la graine; elle est siccative. Outre cette huile, l'éther extrait un composé résineux plus lourd que l'eau, tandis que l'huile est plus légère. (*Bull. gén. de thérap.*)

MOYEN FACILE.

de conserver le proto-iodure de fer à l'état de protol.

Chacun sait avec quelle facilité le proto-iodure de fer s'altère même étant renfermé dans des flacons bien bouchés; aussi la plupart des pharmaciens ont-ils adopté avec empressement les formules publiées par M. Dupasquier (de Lyon) et heureusement modifiées par M. Boudet.

Les formules, quoique très utiles, puisqu'elles donnent constamment des préparations contenant l'iodure à l'état de protol, ne répondent cependant pas toujours à tous les besoins, ou plutôt ne sont pas toujours d'une exécution tellement commode que l'on ne doive dans certains cas chercher à les remplacer. Pour faire des pilules, par exemple, on est obligé de faire évaporer la solution d'iodure de fer en consistance convenable et au moment même où on en a besoin; quoique cette manipulation soit des plus faciles, elle n'en est cependant pas moins incommode.

Je crois donc utile de publier le moyen par lequel je conserve à l'état sec le proto-iodure de fer sans qu'il éprouve la moindre altération.

Voici comment je procède :

Après avoir préparé l'iodure de fer selon la formule du *Codex*, avec la légère modification conseillée par M. Maréchal, et qui consiste à ajouter à la solution concentrée d'iodure de fer de la tournure de fer bien décapée, à évaporer la liqueur jusqu'à ce qu'une goutte déposée sur un corps froid s'y prenne en masse, à couler l'iodure sur une plaque de verre ou de faïence; après, dis-je, avoir ainsi préparé cet iodure, je le renferme dans des flacons à large ouverture, et je le recouvre d'une couche épaisse de fer réduit par l'hydrogène. Lorsque je veux employer, j'enlève, soit à l'aide d'un couteau ou d'une carte disposée en cornue, soit à l'aide d'une brosse, le fer réduit qui pourrait y adhérer.

J'ai de l'iodure ainsi conservé depuis six mois, et dont la solution dans l'eau distillée est aussi peu colorée que le jour même de sa préparation. — LECOCC. (*Ibid.*)

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 13 juillet 1852. — Présidence de M. MÉLIER.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

Envoi d'un remède secret.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Accouchement prématuré.

M. Roussel, professeur suppléant d'accouchement à l'Ecole préparatoire de Bordeaux, M. Jeannel, professeur suppléant d'histoire

naturelle à la même école, et le docteur Desbordes, adressent une observation d'accouchement prématuré artificiel.

Albuminurie.

M. Castells, de Neuchâtel (Suisse), annonce qu'il a obtenu deux guérisons dans deux cas d'anasarque avec albuminurie et tumeur d'hypertrophie du cœur, par l'infusion de café légèrement torréfié.

Avortement obstétrical.

M. de Lignerolles, de Planchery (Calvados), annonce qu'une jeune fille, à laquelle il a déjà pratiqué avec succès l'opération césarienne, est enceinte de nouveau. Il demande à l'Académie ce qu'il convient de faire.

RAPPORTS.

Fièvre typhoïde.

M. Bousquet lit un rapport sur un mémoire de M. Chardon relatif aux fièvres continues. Après une discussion étendue et bien conduite sur la question de savoir si la fièvre typhoïde est ou non le résultat de la lésion intestinale, question à laquelle M. Bousquet donne un remarquable rapport fait par M. Soubeiran, le rapporteur conclut à des remèdements à l'auteur et au dépôt de son travail aux archives. (Adopté.)

Hémorrhagie purpurale.

M. Depaul lit un rapport étendu sur un travail de M. le docteur Ch. Gérard (de la Haute-Saône) relatif aux hémorrhagies qui peuvent compliquer l'accouchement. Nous publions la partie pratique de ce remarquable rapport, dont les conclusions favorables sont adoptées.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 12 juillet 1852. — Présidence de M. POUJOL.

Eaux minérales.

M. Ballard lit un rapport sur un travail de M. Filhol relatif aux eaux minérales des Pyrénées. Ce travail ayant déjà été analysé dans un remarquable rapport fait par M. Soubeiran à l'Académie de médecine, nous croyons inutile d'y insister ici.

Eaux de la Seine.

M. Chatin adresse une note contenant de nombreuses analyses qu'il a faites des eaux de la Seine sous le rapport de l'iode qu'elles contiennent. Nous publions les résultats de ce travail.

Chronique et nouvelles.

M. le préfet de police vient de nommer une commission pour étudier la question de la *syphilisation*. Cette commission, présidée par M. Mélier, président de l'Académie de médecine, se compose dans un grand nombre de membres, MM. Ricord, médecin de l'hôpital du Midi, (de Calvi), médecin principal, ancien professeur au Val-de-Grâce, Denis, médecin en chef du dispensaire de la préfecture de police, et Corneau, médecin du prince président de la République. Elle a tenu sa première séance lundi dernier 12 et a choisi M. Marchal (de Calvi) pour remplir les fonctions de secrétaire.

L'autorité a mis entre les mains de la commission les documents qu'elle avait demandés à Turin et en Belgique; M. Ausias-Turner s'en est rendu compte, et l'on peut compter que la question va être étendue à l'étranger. Quant à la syphilisation, on sera à même de dire au juste ce qu'elle contient de vérité ou d'erreur.

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro, d'après le *Journal le Pays*, que le père de la dame Bauban avait été transporté à l'hôpital-Dieu dans un état très grave. Les renseignements que nous avons pris à cet hôpital nous permettent d'affirmer que cette nouvelle est fautive et que l'homme malade atteint d'hydrophobie n'est entré à l'hôpital-Dieu depuis le commencement de l'été.

Ce qui a pu donner lieu à ce bruit, c'est l'admission à la salle Sainte-Jeanne, vendredi dernier, d'un homme atteint d'agitation ébrienne violente, et qui est sorti complètement dégradé et guéri dimanche à l'hôpital.

On lit dans un journal anglais, le *Morning Chronicle*: « De coroners appelés à constater le décès d'individus dans la campagne déclarent que depuis huit jours le nombre des morts subites occasionnées par des coups de soleil a été effrayant. Le docteur Frost conseille des douches sur la tête de la personne qui a été frappée d'un coup de soleil. Ce traitement est adopté avec succès dans les Indes. »

« A Londres, on a appris d'un certain nombre de districts environnants un grand nombre de morts presque subites provoquées par des coups de soleil. »

Il est certain que les douches d'eau froide ne pourraient qu'être utiles dans ces cas, mais il est difficile de dire comment on pourrait les appliquer dans un cas mort subit.

Bulletin bibliographique.

Bibliothèque du Médecin-Praticien. ou Résumé général de tous les ouvrages de clinique médicale et chirurgicale, de toutes les monographies, et d'une société de médecins, sous la direction du docteur FAME, chevalier de la Légion d'Honneur, rédacteur en chef de la *Gazette des Hôpitaux*, etc.; ouvrage adopté par le conseil de l'Instruction publique pour les Facultés et Ecoles de médecine et de pharmacie. — 15 volumes grand in-8° sur deux colonnes, contenant la matière de 60 volumes in-8° ordinaire. Prix du volume: 8 fr. 50. — La souscription étant permanente, on peut retirer par volume. — On s'inscrit chez M. J.-B. Baillière, libraire, rue Hauteville, 19, et au bureau de la *Gazette des Hôpitaux*, rue des Saints-Pères, 40.

Traité du gotte et du crétinisme. suivi de la statistique des gottes et des crétins dans le bassin de l'Isère, des Hautes et des Basses-Alpes, par le Dr P. NIEPS, inspecteur des eaux minérales sulfureuses d'Allevard. Paris-1852. 2 vol. in-8°. Prix 9 fr. 50 c. Le tome II seul, 3 fr. 50 c. — A Paris, chez J.-B. Baillière, libraire, rue Hauteville, 19.

De la cachexie paludéenne en Algérie: par M. CATTELOU, médecin en chef de l'hôpital civil et militaire de Tlemcen. In-8°. Chez Noblet, rue St-Dominique, 56, à Paris.

Se journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureau, rue des Saints-Pères, 40;
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HÔPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois 3 fr. 50 c.
ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois 6 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an 10 »

GRÈCE, HOLLANDE, PRUSSE,	Trois mois 9 fr.
SARDAGNE, SAVOIE,	Six mois 17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES,	Un an 33 »

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOULON,	Trois mois 10 fr.
GIBRALTAR,	Six mois 20 »
	Un an 38 »

SOMMAIRE. — Revue des hôpitaux anglais. — HÔPITAL DE LA CHARITÉ (M. PARRY). Affections cérébrales. Fèvre intermittente pernicieuse. Hémorragie méningée. Des tumeurs blanches articulaires. — Nécessité pour le docteur de l'ordre dans les écritures. — Formule et mode de préparation du sirop de thébaïque. — Chronique et nouvelles.

REVUE DES HÔPITAUX ANGLAIS.

Nos lecteurs connaissent les regrettables circonstances qui ont éloigné de nous un des jeunes médecins de Paris les plus remarquables par le développement et l'infatigable activité de son esprit. La science, fort heureusement, perdrait moins qu'on n'aurait pu le craindre à l'œil de M. A. Deville. Toujours animé de ce zèle qui le distinguait parmi nous, et soutenu par sa grande énergie, nous ne craignons pas qu'il ait cessé de nous donner son œuvre. Il nous a écrit aujourd'hui son premier compte-rendu que nos lecteurs liront sans doute, comme nous l'avons lu nous-mêmes, avec un vif intérêt. Nous remercions donc M. Deville de la bonne pensée et du bon souvenir qu'il nous porte pour nous, et nous lui laissons la parole.

A. M. le Rédacteur en chef de la GAZETTE DES HÔPITAUX.

Mon cher ami,

De moment où le hasard m'a jeté en Angleterre et obligé de séjourner à Londres, j'ai pris la résolution de mettre cette circonstance à profit, et, puis-je l'enseignement que je faisais à Paris est interrompu, de rendre à l'art chirurgical et à la science pathologique les services que je puis leur offrir dans ma situation actuelle. Entre autres projets que j'ai formés, je me suis décidé à suivre la pratique des chirurgiens anglais, dans leurs hôpitaux spécialement, pour mon instruction d'abord, et puis pour faire profiter les chirurgiens français de ce que j'ai pu observer, soit comme faits intéressants, soit comme progrès spéciaux ou généraux réalisés par les chirurgiens anglais et peu connus en France. Je me propose, par conséquent, de publier à ce sujet une série d'articles dans votre journal, si vous voulez bien leur accorder une place, sous le titre de : *Revue des hôpitaux anglais*.

Je rapporterai d'abord et surtout les faits que j'aurai observés ; à côté je placeraï les faits intéressants, les remarques ou les développements que j'aurai pu recueillir de vive voix ou dans les publications anglaises. Puis, comme celui qui a observé par lui-même est, en général, toutes choses égales d'ailleurs, plus à même de formuler un jugement, je tâcherai, aussi souvent que je le pourrai, de résumer en peu de mots les opinions que j'aurai pu me faire avec toute l'impartialité que la science commande déjà par elle-même, et que la noble philosophie que l'Angleterre nous accorde m'imposera encore mieux s'il en était besoin.

Pendant que, d'un autre côté, je tâcherai de répandre ici ces idées françaises qui y sont encore peu connues, j'espère, au moyen de votre journal, et avec le temps que j'ai certainement devant moi, arriver à donner en France une idée assez étendue de la pratique anglaise, et si mes efforts ne sont pas infructueux, j'aurai pu encore être de quelque utilité à mon pays.

Je n'aurais pas encore mis à exécution cette idée bien ardue, si une circonstance heureuse ne m'avait mis en rapport avec un homme de science et de cœur, M. Coulson, membre du Collège des chirurgiens de Londres, praticien très répandu et chirurgien de l'hôpital Sainte-Marie. Vous m'avez, en effet, que pour vous transmettre des observations sérieuses, il faut que je puisse interroger moi-même les malades dans leur langue et m'en convaincre avec moi que ce n'est pas en un mois et demi ou deux mois, quelque persistance qu'on y mette, qu'on peut apprendre l'anglais. Cette difficulté, qui disparaîtra bientôt, est en grande partie levée par l'obligeance de M. Coulson, de ses collègues et de beaucoup de médecins anglais, qui, parlant bien en général le français, me donnent avec une complaisance inépuisable tous les renseignements nécessaires lorsque la langue anglaise me fait défaut.

Dans, j'ai pu-j'ai dès à présent commencer à vous envoyer un premier article, que je ferai suivre assez régulièrement par plusieurs autres, et dans lesquels je m'occuperai surtout de la chirurgie, tout en me permettant souvent des excursions dans le domaine de la médecine et des autres sciences collatérales. A vous de décider si cette publication peut réellement avoir quelque intérêt pour la France.

A. DEVILLE.
27, Blauvelt-Square.

I. Rétrécissements de l'urètre rebelles à la dilatation et aux divers autres modes de traitement employés. Inclusion périnéale par le procédé de M. Syme. — II. Opération de la suture du périnée par le procédé de M. Brown. — III. Spéromètre de M. Sibson.

I. Rétrécissements rebelles de l'urètre ; incision périnéale par le procédé de M. Syme.

Op. 1. — Le 22 du mois dernier (avril 1852) j'ai assisté à une opération de ce genre pratiquée à Saint-Mary's hospital, par M. William Coulson, sur un homme de trente-quatre ans. Cet individu, bien constitué, avait dans les environs du bulbe un rétrécissement étroit datant de huit ans, et occasionné probablement par une blennorrhagie qui avait contractée il y a environ dix ans. Il avait subi des traitements infructueux, un en particulier par la caustification. Le rétrécissement ne permettant que l'introduction d'instruments très étroits, l'opération suivante est pratiquée d'après le procédé de M. Syme.

Le patient est placé sous l'influence du chloroforme, et le degré auquel on s'arrête est celui du commencement de la résolution, celui qui d'ailleurs rend l'insensibilité de la conjonctive oculaire, que l'on peut toucher du bout du doigt sans que l'œil faisse sous l'impression. Il est alors couché sur une table d'opération, le bassin débordant un peu le bord de la table, les pieds attachés aux mains avec des lacs, suivant l'ancienne méthode, aujourd'hui abandonnée en France, pour la litière, et les membres inférieurs maintenus fléchis et écartés par deux aides.

Un cathéter canulé étendue fin, et d'une forme identique à celui qu'on emploie d'habitude pour la taille latérale, est introduit doucement dans l'urètre, passe juste dans le rétrécissement, et parvient dans la vessie par son extrémité courbée. Il est alors coulé à un aide qui le maintient placé exactement vers la ligne médiane du corps, la tige dirigée perpendiculairement à la surface antérieure du corps, ou un peu plus abaisse vers le ventre.

M. Coulson s'assoit sur un petit banc en face du périnée préalablement rasé et bien mis à découvert par l'écartement des cuisses et l'abaissement d'un banc et demi, et s'arrête par conséquent à une grande distance de l'anus. Cette incision est calculée de manière que son milieu réponde à peu près au point supposé rétréci. Comptant d'abord la peau et une petite partie des couches sous-cutanées, l'incision est ensuite étendue, profondément par coups de scalpel successifs, aux parties molles du périnée, jusqu'à l'urètre.

Arrivé là, l'opérateur va avec le doigt indicateur gauche à la recherche du cathéter, et se sert de ce doigt pour diriger le scalpel, dont la pointe pénètre par incisions successives ou par simple ponction dans la muqueuse du cathéter, comme dans le temps correspondant de l'opération de la lithotomie.

Le scalpel ainsi placé, il ne reste plus qu'à inciser l'urètre dans sa partie latérale, en faisant glisser la pointe du scalpel le long de la rainure du cathéter. M. Coulson exécute cette dernière partie en deux temps, dans ce cas particulier : le premier tenant toujours le cathéter fin dans la position indiquée, le chirurgien incise d'abord d'avant en arrière, en guidant le scalpel non-seulement par la rainure du cathéter, mais encore par le doigt indicateur, qui sert en outre à diviser à toutes les parties résistantes du rétrécissement sans difficulté ; 2^e ceci fait, le chirurgien assise lui-même de la main gauche le doigt du cathéter dans la rainure du scalpel, retourne de la main droite le scalpel laissé en place, de manière à diriger le tranchant en avant, et le promène avec précision dans la direction inverse de celle déjà suivie, de manière à couper les quelques parties qui auraient pu résister la première fois.

Immédiatement le cathéter canulé est retiré, et on lui substitue une sonde creuse du volume à peu près d'une sonde de trousse, qui pénètre très aisément dans la vessie, et qu'on s'efforce de maintenir. L'opération, bien exécutée, a duré à peine quelques instants.

Bien qu'il soit certain que le bulbe de l'urètre est dilaté, il n'y a pas eu guère plus d'écoulement de sang que celui qui proviendrait d'une plaie des plus simples de pareilles dimensions.

Aucun son spécial n'est pris pour la plaie. On rapporte soigneusement l'opéré dans son lit, où on lui prescrit de garder le repos et sa sonde à demeure.

Le lendemain matin, après l'opération on retire définitivement le cathéter resté en place jusqu'à la miction jour, presque tout l'urine passe aisément, lors de la miction spontanée, par le canal normal, très peu par la plaie. Mais depuis ce moment la position s'est aggravée, des frissons suivis des phénomènes assez caractéristiques d'infection purulente sont survenus. On a constaté un peu de localisation des phlogènes, des dépôts purulents vers le poulmon, et surtout vers le péricard, où l'on a pu diagnostiquer très exactement une péricardite.

Le 2 mai, l'opéré est mort.

Autopsie 36 heures après la mort. — Rien dans les grandes artères, les centres nerveux, le fœtus, le rate, ni le tube digestif. Abès épars en petit nombre, et tous, à l'exception d'un seul, très petits, sous la plèvre des deux poulmons. Un peu d'aneurysme séreux dans la cavité de la plèvre gauche. — Lésion singulière du péricard dont la cavité est comblée par une concrétion pseudo-membraneuse uniforme, mince, d'épaisseur moyenne de 1 centimètre, enveloppant exactement la racine des gros vaisseaux et le cœur, en leur adhérent si bien, que le cœur, au premier abord,

paraissait très hypertrophié ; la couleur de cette pseudo-membrane est d'un blanc sale, jaune-vertâtre dans quelques points infiltrés de traînées purulentes ; sa consistance au moins aussi ferme que celle de la couronne du sang ; sur plusieurs points, et excepté quelques points où existaient entre ceux de petits foyers purulents, cette couche adhérait mollement, mais adhérait à peu près à tout le feuillet pariétal du péricard. Ce dernier feuillet, épais, injecté, est infiltré de quelques traînées purulentes, surtout à la face externe, dans le point où elle correspond à la plèvre gauche, laquelle adhère au péricard. Cette lésion du péricard appartenait-elle à l'infection purulente ? C'est douteux ; car si la sécrétion purulente peut être rapportée à cette origine, il serait difficile d'en dire autant de l'épaississement, de la vascularité du péricard, et surtout de cette couche pseudo-membraneuse ferme, enveloppant le cœur en lui adhérent, et épaisse presque partout d'un centimètre. Le malade aurait donc succombé à deux maladies graves et singulièrement coïncidentes, une péricardite et une infection purulente !

Le sang abondant dans les grosses veines est partout très noir, visqueux, non coagulé, excepté dans le cœur, dont les cavités, surtout la droite, sont remplies de sang coagulé, et dans le demi cœur, à demi formé par de la fibrine molle et grise, non adhérents.

Reins volumineux, très humectés de liquides. Beaucoup d'injections capillaires noires et stelliformes à la surface. La capsule fibreuse s'enlève avec une grande facilité. Substance corticale à peine un peu pâle, sans taches, sans hypertrophie, mais bien à peu près à son état normal. L'urètre est très dur, et les cellules cavernueuses divisées par le bistouri, et d'une partie des cellules voisines, s'étendant ensuite jusqu'au péricard de la prostate dans quelques veines extérieures.

Vessie notablement hypertrophiée, avec un peu de cystite muqueuse chronique.

Urètre revêtu d'une membrane muqueuse molle, gonflée, d'une couleur foncée presque partout. L'incision a divisé sur la paroi inférieure la moitié antérieure du bulbe, et, en avant, s'étend un peu dans la portion spongieuse de l'urètre ; elle commença à peu près à son milieu, s'étendit en avant, et s'arrêta à peu près à son milieu. L'urètre est très dur, et les cellules cavernueuses divisées par le bistouri, et d'une partie des cellules voisines, s'étendant ensuite jusqu'au péricard de la prostate dans quelques veines extérieures.

Je l'avoue, ce n'est pas une condition favorable que de commencer par l'exposé d'un insuccès, par un cas de mort, les explications que je désire donner ici sur une opération peu connue peut-être à tort ; et si ce cas était le seul bien observé jusqu'ici, il serait peu encourageant. J'ai dû cependant le donner avec quelques détails, d'abord parce que je l'ai observé moi-même, et puis parce qu'il peut fournir matière à des réflexions importantes. Heureusement il est très exceptionnel, puisqu'il est le seul sur plus d'une cinquantaine de cas pareils, dont plusieurs vont être analysés dans un instant.

L'opération, dans ce cas de rétrécissement, a été pratiquée suivant le procédé que le célèbre chirurgien d'Edimbourg, M. James Syme, cherche depuis quelques années déjà à introduire dans la pratique, et qui soulève en ce moment en Angleterre une controverse très passionnée portant soit sur la question de priorité, soit sur la question d'application ou d'utilité. Il me paraît cependant très intéressant de donner quelques détails sur cette controverse sans tendre d'ailleurs à article et sans fatiguer inutilement les lecteurs. Je passerai donc cette fois là-dessus, et je me contenterai de placer à côté du fait précédent quelques réflexions qui se rapportent à ce sujet intéressant, et quelques analyses de faits analogues empruntés à la pratique de MM. Syme et Coulson, les deux chirurgiens des îles Britanniques qui ont le plus souvent pratiqué l'opération en question.

Il n'est pas un chirurgien, parmi ceux qui sont en position d'observer un certain nombre de rétrécissements de l'urètre, qui n'ait un nombre de cas rebelles résistants à toutes les indications connues, ou ne paraissant s'améliorer un instant que pour s'aggraver bientôt après. Bien plus, en mettant de côté ces cas franchement rebelles que l'on ne peut réussir à améliorer pendant un temps un peu notable, qui ne saient avec quelle désespérante facilité on voit réparaître les accidents chez des individus qu'on avait pu croire guéris, ou du moins dans une position bien améliorée ! Tout le monde est d'accord aujourd'hui pour reconnaître l'insuffisance des moyens actuellement connus. Aussi, que de recherches, quelle profusion de procédés ont été mis en usage, et que de détails dans leur pratique encore apparaitre probablement ! Caustification abandonnée ou à peu près ; urérotomes de toutes sortes, depuis les plus délicats jusqu'aux énormes lames de canif de M. Reybard ; moyens de dilatation si variés, quoique au fond ne se ressemblant pas mal par leur côté principal, et différant surtout par des accessoires que chaque inventeur a bien soin de placer en première ligne, sans compter des moyens plus étranges, diverses opérations chirurgicales assez sérieuses, — tout cela forme un arsenal de plus complexes dans lequel on pourrait croire tout d'abord qu'il n'y a qu'à choisir. Mais, hélas ! de tant de procédés proclamés si sûrs, si on enlève d'abord la part qui revient tout entière à l'habileté pratique de quelques-uns des personnes qui les appliquent, que resterait-il de sérieux, de définitivement acquis pour la chirurgie ? Demandez un peu au grand nombre de patients qui

courent tous les jours d'un chirurgien à l'autre pour obtenir quelque soulagement.

L'opération proposée par M. Syme est elle destinée à un meilleur avenir? Si s'agit d'une cure radicale et définitive, il faut avouer que, malgré quelques succès datant de loin, il serait difficile de se prononcer, quelle que soit la confiance de M. Syme à cet égard. Mais la question peut être posée autrement. Il s'agit d'un simple soulagement dans des cas complètement rebelles, chez des patients exposés aux accidents les plus graves auxquels la vie, qui ne tardera pas au reste à les abandonner, est et charge tout d'elle due, si dans des cas de ce genre l'opération conseillée par M. Syme a donné de bons, d'excellents résultats, a été réellement un bienfait. Alors la question peut être résolue par l'affirmative. Ici, dans les cas rebelles de rétrécissements de l'urètre, et si l'existence plus ou moins prolongée de la vie n'est pas le seul motif, l'incision périnéale donne d'excellents résultats et doit entrer dans le cadre des opérations utiles de la chirurgie. Resterait maintenant à décider si en dehors de ce cercle cette même opération ne comptera pas aussi un grand nombre de cas d'application; c'est possible; mais pour mon compte, avec les faits que j'ai vu jusqu'aujourd'hui, je suis obligé de rester dans la réserve.

M. Syme a imaginé de pratiquer l'opération telle qu'elle est décrite dans l'observation placée au début de cet article, parce qu'il s'est trouvé lui aussi en face de cas menaçant de devenir très graves et cependant rebelles à tous les moyens de traitement connus. Voici une analyse de quelques-unes des observations réunies par lui dans un petit volume in-8° de 72 pages qu'il a publié sur la question en 1849 à Edimbourg.

Obs. II. — Le premier fait, datant aujourd'hui de neuf ans environ, publié déjà en 1834 dans *Edimb. Journ. of med. sci.*, concerne un monsieur âgé de quarante-cinq ans au moment où l'opération a été pratiquée, homme robuste et de haute stature. Il souffrait depuis longtemps d'un écoulement d'urine par le canal de l'urètre datant de vingt ans; amélioré passagèrement par la dilatation, le rétrécissement s'était considérablement aggravé depuis quelques temps.

L'examen, on trouve un rétrécissement étroit à cinq ou six pouces (anglais) de profondeur. Une bougie très fine finit par passer. On soumet le patient à l'emploi de bougies laissées quelques instants seulement en place et augmentées graduellement de volume. On put augmenter le volume des bougies peu à peu jusqu'à n° 5, mais il fut impossible d'aller au delà, et encore pendant ce temps il n'y avait presque pas de diminution dans les symptômes du rétrécissement.

On essaya alors le repos au lit et l'emploi de cathéters à demeure ayant un volume de plus en plus grand. Au bout de dix jours, on passa vingt-quatre heures sans aucune application, et au bout de ce temps le rétrécissement était absolument dans le même état qu'au préalable.

Quelques mois après, M. Syme fait une section du rétrécissement au moyen d'un urérotome caché et introduit une grosse bougie, qui passe facilement. Au bout de quelques jours, insuccès complet.

Au bout de plusieurs mois encore, nouvelle tentative d'incision. Cette fois, on fait deux incisions, l'une à droite, l'autre à gauche; puis l'on introduit aisément un gros cathéter, qui reste à demeure une semaine. Il parut y avoir un soulagement, et en passant de temps en temps une bougie le patient se trouva en état d'uriner assez bien. Ce ne fut pas de longue durée, car au bout de trois semaines les accidents reparurent, et bientôt le rétrécissement fut absolument dans le même état qu'avant.

C'est alors que M. Syme imagina d'opérer le rétrécissement en l'incisant à deux ou trois points, au lieu d'un seul, et à travers une large incision du périnée. Guérison complète et rapide.

L'opération, au moment où écrivait de nouveau M. Syme, au 1^{er} novembre 1849, avait été faite depuis près de six ans, et l'opéré restait alors parfaitement guéri sans avoir plus jamais besoin de bougies.

Certes, voilà un cas des plus réfractaires, un cas franchement rebelle, duré depuis vingt ans, et qu'en peu de jours on a guéri de la manière la plus satisfaisante par une incision du rétrécissement en passant le périnée. L'examen de ce plus difficile ne peut manquer d'être frappé par un fait aussi probant, à moins des faits plus ou moins analogues se multiplient.

Obs. III. — Au mois de février 1849, un officier de la compagnie des Indes, obligé de séjourner chez lui depuis deux ou trois ans par suite d'un rétrécissement datant de six ou sept ans et à cause duquel il avait quitté le service après un traitement infructueux par la dilatation pendant plusieurs semaines. Opération le 20 janvier au moyen d'un petit cathéter canulé ayant l'épaisseur d'une aiguille à tricoter. L'urine passa par la plaie pendant trois à quatre jours après que l'on eut retiré le cathéter laissé quarante-huit heures à demeure, puis reprit graduellement son cours normal. L'opéré pouvait très bien retenir ses urines pendant cinq heures et supportait sans difficulté l'introduction d'un gros cathéter.

Remporté complètement guéri le 2 février.

Obs. V. — J. C., âgé de trente-trois ans, est entré à l'infirmerie le 20 novembre 1847 pour un rétrécissement datant de trois ans et traité pendant onze semaines dans un autre hôpital par la dilatation avec un soulagement considérable, mais temporaire, puisque

les symptômes revinrent bientôt après. Le rétrécissement, placé vers le bulbe, était extrêmement étroit. Opéré le 2 décembre, il est renvoyé le 3 janvier avec un soulagement complet de son mal.

Obs. VI. — Un ancien officier de la compagnie des Indes, retiré du service en 1826, éprouva où il avait commencé à souffrir de la lésion actuelle. Il y a sept ans, après avoir lassé la patience de deux chirurgiens, deux docteurs parisiens distingués des hôpitaux, il se rendit à un chirurgien à Londres, qui après l'examen eut avec détails le récit des tentatives infructueuses faites longtemps par lui. A de nombreuses reprises, on employa tous les modes de cathétérisme avec des résultats plus ou moins satisfaisants, mais tous furent passagers. Le dernier chirurgien, à bout de ressources, envoya le patient à M. Syme, sur l'assurance de B. Brodie d'abord consulté. Le patient, faible, nerveux, irritable, arriva à Edimbourg le 6 juin 1843. Après plusieurs tentatives d'examen prudent à cause des spasmes et des dégoûts toujours abondants, on s'assura qu'il n'y avait aucun obstacle à vaincre le rétrécissement, qui est au niveau de la verge. Opération pratiquée le 13. Lors qu'on retira au bout de quarante-huit heures le cathéter creux mais à demeure, l'opéré put uriner à plein jet et en canal. Aucune goutte d'urine ne passa plus par la plaie et rien de fâcheux ne survint. L'opéré retourna chez lui le 13 juillet, et la guérison se maintint d'après une lettre du 1^{er} août.

Obs. VII. — Un soldat âgé de trente-cinq ans, affecté depuis neuf ans d'un rétrécissement de l'urètre, avait inutilement traité par plusieurs chirurgiens militaires, qui avaient proposé par suite de le mettre à la réforme. Inquiet de cette décision, parce qu'il n'aurait plus que quelques temps encore à servir pour obtenir une pension, le patient vint se confier à M. Syme vers la fin de 1848. On se procura toutes les données nécessaires, et on obtint l'assentiment de l'introduction de bougies plus volumineuses sans grand accident, quoique la miction, qui restait fréquente et douloureuse. Craignant que le temps froid et humide qui régnait alors n'eût de l'influence sur le succès, M. Syme fit entrer le patient à l'hôpital, où il essaya encore la dilatation sans succès pendant quelques jours.

Opération le 8 février 1849. — Après que le cathéter mis à demeure eut été retiré, l'urine sortit partiellement par les deux orifices pendant une semaine, puis quelques gouttes seulement, et l'urine pendant quelques jours, et enfin uniquement par le canal naturel, qui recevait de temps en temps, sans aucune difficulté, un cathéter de gros calibre. Le 14 mars l'opéré sort, en état de reprendre son service sous les drapeaux.

Obs. VIII. — Un sergent âgé de vingt-six ans était tourmenté d'un rétrécissement au bulbe datant de trois ans. Le rétrécissement était très étroit, et le patient souffrait de la partie avec son régime. M. Syme pratiqua d'emblée l'opération, le 4 avril 1849. Au bout d'un semaine, l'urine passa entièrement par l'urètre. Une grosse bougie fut passée deux ou trois fois à un intervalle de quelques jours, et l'opéré repartit pour son service militaire. M. Syme a appris depuis qu'il était resté parfaitement guéri.

Parmi les cas rapportés par M. Syme, celui-ci est le seul dans lequel l'opération ait été pratiquée d'emblée, sans essayer préalablement la dilatation sur un sujet jeune, pour un rétrécissement peu ancien; en un mot, dans des conditions où la dilatation seule aurait pu suffire. L'urgence de l'opération n'était indiquée que par la nécessité où se trouvait le patient de rejoindre vite son régiment. Il est bon d'ajouter ce fait comme indiquant une tendance de M. Syme, tendance qui n'est pas expressément formulée, mais qui se retrouve çà et là dans le cours de la publication.

Obs. IX. — Le patient rapporte lui-même qu'il eut de bonne heure un rétrécissement; traité en 1816 par M. Liston au moyen de la dilatation, il parut guéri. En peu d'années, les accidents reparurent; un second traitement, accompagné de soulagement, fut suivi sans succès. Le patient se rendit à Paris, où il fut traité par un autre opéré patient à se servir lui-même de bougies, qui eurent pour résultat de le rendre plus malade, pleins de souffrances, toujours traité par les bougies introduites soit par lui-même, soit par un grand nombre de chirurgiens. Opération le 14 juillet 1849. Dans les huit jours qui suivirent, l'opéré put faire quelques courtes promenades à pied. De l'urine passa en petite quantité par la plaie. Le deuxième jour après le cathéter eut été retiré, et la guérison complète n'a tardé que de quelques jours.

Obs. X. — Un officier de marine qui venait d'être nommé commandeur portait un rétrécissement si rebelle, qu'il avait été déclaré incurable. Il avait commencé à en être attaqué pendant qu'il était midshipman, et en avait souffert de plus en plus, malgré de longues séries de traitements adressés à la direction de plusieurs chirurgiens. Symptômes locaux et généraux fort graves. Le rétrécissement, placé vers le bulbe, est très étroit.

M. Syme tenta en vain la dilatation temporaire, et la dilatation permanente ne put être tolérée. Opération périnéale suivie de succès. Il n'est resté aucune trace de trouble local, et la santé générale elle-même est redevenue excellente.

Obs. XI. — Un monsieur âgé de trente-six ans avait été opéré vers l'âge de huit ans pour un phimosis congénital; mais comme il y avait une différence du prépuce au-dessous de la verge, la conséquence fut une cicatrice qui déterminait une constriction du pli urinaire et de la partie voisine de l'urètre.

Plus tard, nouvelle opération pour remédier à cette constriction. Un bistouri droit et très droit fut plongé directement d'avant en arrière dans une profonde fente au-dessous de la verge, jusqu'à la partie sans du canal, de manière à creuser une voie assez large pour y introduire des bougies. A la suite de cette opération la guérison ne fut pas complète, car il resta au fond de cette voie artificielle, au niveau de la partie sans de l'urètre, un cul-de-sac qui se remplit d'urine et déterminait de temps en temps un écoulement d'agrandir par des bougies. Le patient éprouvait la plus grande difficulté à évacuer ses urines autrement que goutte à goutte en y mettant beaucoup de temps, et il y parvenait que lors de la présence d'étrangers. Il en était résulté une disposition sensitive qui le rendait incapable de se livrer à aucun repos de la vie.

M. Syme ne put procéder à l'examen qu'à l'aide du chloroforme. Le point rétréci, placé à deux pouces en arrière du méat urinaire, admettait seulement un fin stylet d'Anel, et était entouré d'un anneau de tissu conjonctif. On commença d'abord par l'introduction graduelle de styles de plus en plus gros, jusqu'à ce qu'on puisse faire passer un stylet canulé de n° 10.

Incision alors de la partie rétrécie, de dehors en dedans, par la face inférieure de la verge. On introduit un instant un gros cathéter pour s'assurer qu'il n'y a pas d'autres obstacles le long de l'urètre. Immédiatement après, l'opéré put uriner comme tout le monde. Le siège de la plaie, au voisinage du méat urinaire, rassu-

rait contre la possibilité d'une extravasation; on ne voit donc pas de cathéter à demeure. Guérison complète.

Obs. XII. — A. S., âgé de vingt-huit ans, se présente à l'infirmerie le 29 juillet 1849, ayant vers le bulbe un rétrécissement compliqué d'une fausse route pratiquée quelques jours auparavant pendant une tentative infructueuse de cathétérisme faite pour remédier à une des affections nombreuses de rétention d'urine auxquelles il était sujet.

Après un repos de quelques jours, on parvint, le 7 août, à introduire une bougie, et comme M. Syme n'espérait rien dans ce genre de dilatation, il opéra le 10 du même mois. Les urines s'évacuèrent en partie par la plaie, seulement pendant quelques jours; et le 2 septembre, l'opéré fut renvoyé complètement guéri.

Obs. XIII. — W. R., âgé de quarante-cinq ans, admis à l'infirmerie le 20 septembre 1847, souffrait depuis six ans, depuis le rétrécissement survenu à la suite de violence traumatique; un traitement de terre frottée par-dessus pendant qu'il travaillait dans un atelier de tissage, puis par-dessus le cathéter, qui fut pratiqué pendant trois mois, il ne fut pas guéri, par un an après survint une fistule au périnée. Au bout de deux ans, le patient fut opéré à Guy's Hospital, à Londres, par la section du point rétréci, sur le bout d'un cathéter; la fistule guérit, mais le rétrécissement persista, au point que plus tard la fistule reparut.

Après un rétrécissement très étroit vers le bulbe, la fistule périnéale par laquelle s'échappait toute l'urine, avec incontinence. Traitement fructueux par la dilatation. Opération par incision périnéale le 13 janvier 1848. Guérison complète lors de la sortie de l'opéré, le 7 février.

Obs. XIV. — E. M., âgé de quarante et six ans, admis à l'infirmerie le 13 novembre 1848 pour des fistules urinaires, avec inaptitude à évacuer les urines par l'urètre, et une déviation de l'urètre, il tomba en travers d'une poutre de bois sur laquelle s'écrasa le périnée; hématurie et, quelques jours après, l'écoulement d'urine nécessitant l'emploi du cathéter. Une induration se forma graduellement vers le périnée, et il survint après sept ans une nouvelle rétention d'urine, l'événement compliqué d'un urètre étroit, et, dès ce moment, augmentation de la difficulté à uriner et de la tension périnéale. Plus récemment, le patient fut opéré de ce même hématurie, où le dernier chirurgien employa la dilatation; la durée du périnée diminua beaucoup, et, après cinq semaines de traitement, le patient se trouva en état d'uriner à l'ordinaire, temps après, par suite du froid et de l'humidité, la tumeur périnéale reparut volumineuse, et se transforma bientôt en fistule urinaire.

Grande induration au périnée, avec deux ouvertures fistuleuses distantes d'un pouce et demi, par l'une desquelles s'écoule la grande partie de l'urine; rétrécissement à cinq pouces environ de diamètre; grande irritabilité.

Opération le 20 novembre. Renvoyé guéri le 2 décembre.

A ces observations, je pourrais en ajouter aisément quelques autres, puisées soit dans la pratique de M. Syme, qui a continué à employer cette opération dans un grand nombre de cas, soit dans celle de M. Coulson, qui m'a montré des cas de guérison. Mais à part deux autres cas particuliers que je vais citer plus loin, je m'arrête là, ne pouvant plus que faire des répétitions.

(La suite à un prochain numéro.)

HOPITAL DE LA CHARITÉ. — M. PIGNAT.

Affections cérébrales. — Fibrille intermitteuse paroxysmale. — Hémorrhagie méningée.

Messieurs, je vais interrompre aujourd'hui le cours de mes leçons sur les saignées pour vous parler de deux maladies que nous venons de perdre, et dont l'histoire devra pour vous du plus haut intérêt. Ce sont deux cas que je vous prie de vouloir bien étudier avec soin; car vous n'aurez pas souvent l'occasion, dans votre carrière de médecin, de rencontrer de semblables.

Il s'agit d'abord d'un homme (le n° 21 de la salle Saint-Charles) qui est entré dans le service il y a dix jours. Le jour où son arrivée il était dans un état d'ivresse qui ne permettait de lui adresser aucune question. On ne put avoir aucun renseignement non plus des personnes qui l'accompagnaient. A peine arrivé dans la salle, il fut d'abord vomitivement qui répandait une odeur caractéristique de vin et d'alcool. Une fois conquis, le malade resta plongé dans un état de prostration absolue, dans un coma profond qui le rendait absolument étranger à ce qui l'entourait. Le point était petit, très fréquent; la respiration était pénible, par moments stertoreuse. Le front était couvert d'une sueur abondante et froide. Du reste, aucun symptôme de paralysie ne s'était encore manifesté. Je lui fis donner de l'ammoniaque.

Le lendemain, l'état du malade n'ayant pas changé, on continua la même médication. Le surleindement, l'observance, la pureté de l'air, le repos furent soigneusement observés. Il y avait en même temps beaucoup de gêne dans les mouvements. Je fis appliquer 30 saignées sur les parties latérales du cou. Ces saignées déterminèrent une hémorrhagie abondante qu'on eut de la peine à arrêter. Elles ne produisirent aucun résultat; car dans la nuit qui suivit tout le côté gauche du corps fut paralysé, le sentiment et les mouvements étaient complètement abolis; l'intelligence était nulle. Il y avait une déviation sensible de la face du côté paralysé. L'articulation des sons était impossible.

Il était évident que le malade marchait de la maladie, que nous avions affaire à une affection de l'encéphale, et très probablement à une hémorrhagie survenant après une congestion cérébrale qui avait duré deux jours.

Le malade mourut au bout de quatre jours, quoi qu'on put faire pour le sauver.

A l'autopsie, on trouva une forte injection des méninges. La dure-mère présentait plusieurs adhérences avec le crâne. Il y avait un épanchement de sang assez abondant à la base du crâne, entre la dure-mère et l'arachnoïde. L'épanchement était limité à la base du crâne par les adhérences dont nous avons parlé, si bien qu'il ne s'étendait pas jusqu'à l'origine des nerfs. Il y avait une petite hémorrhagie superficielle

en arrière de cet hémisphère. A l'intérieur, il était parfaitement droit, le ventricule était rempli d'un épanchement séro-sanguinolent d'environ 10 à 12 grammes. La substance cérébrale était ramollie et lente. Elle était en même temps couverte d'une couche de rouge.

La cavité de la moelle ne présentait rien. Les bronches étaient remplies d'écume, et c'est sans doute là ce qui a été, comme tous les jours, la cause immédiate de la mort.

Une chose vous a sans doute frappés dans cette observation, messieurs : c'est que l'hémiplegie s'est montrée du côté droit de l'hémiplegie que nous avons constatée dans les méninges. Eh bien ! c'est un épanchement qui a déterminé la paralysie. C'est là une question qui doit nous occuper. Pour moi, je ne le crois pas. Le crâne est une cavité fermée, et parois entièrement inextensibles, et l'épanchement remplit par le cerveau et le cervelet. Lorsqu'un épanchement vient à se faire dans les méninges qui enveloppent le cerveau, bien que cet épanchement soit circonscrit comme dans le cas actuel, il comprime nécessairement toutes les parties de l'encéphale, et on ne comprend guère comment certains points de préférence à d'autres seraient atteints par la compression. C'est cependant ce qui a lieu ici. La paralysie a d'abord commencé par la paupière, puis s'est successivement étendue à tout le côté gauche. Ce côté droit est aussitôt atteint. Eh bien ! messieurs, c'est qu'il s'est passé d'autres phénomènes dans le cerveau qu'une hémiplegie méninge, phénomènes qui on été la conséquence, si vous voulez, et dont nous avons trouvé la trace à l'autopsie. Nous nous trouvons dans le ventricule droit un léger épanchement d'écume.

C'est cet épanchement qui a exercé une compression partielle sur certains points du cerveau, et cette compression, ajoutée à la première, a déterminé l'hémiplegie, le sait que dans la science on cite environ dix-sept cas d'hémiplegies méninges ou cérébrales dans lesquelles l'hémiplegie s'était faite du même côté que la paralysie. Je ne doute pas que ces observations n'aient été recueillies avec le plus grand soin et la plus grande habileté ; mais je suis convaincu que dans tous ces cas il existait dans l'hémiplegie appa- rée quelque lésion ou quelque altération dont l'insignifiance apparente a dû échapper à nos moyens d'investigation, et a suffi pour amener la paralysie.

Or, si nous considérons cette substance nerveuse, et si nous nous en considérons cette substance nerveuse si délicate et si impressionnable, peuvent venir la troubler à la modifier sans que nous nous permettions de les méconnaître ! Nous devons toujours tenir compte de la possibilité de pareilles lésions et ne jamais nous hâter de formuler une opinion, surtout lorsqu'elle doit venir se mettre en contradiction avec des idées qui sont acquises à la science. Pour nous en tenir au cas actuel, savons-nous si l'alcool agit puissamment comme prédisposant et s'il n'exerce pas une action spéciale sur l'encéphale ou nos fonctions, qu'une cause particulière, un empoisonnement, peut par le plomb, soit par d'autres substances, avoir joué un rôle dans tout cela ? Il n'est pas rare de voir des ivrognes qu'on empoisonne ainsi dans le but de les voler. Le mieux en pareil cas est de ne rien préjuger et de se tenir dans le doute.

Toutefois, avant de terminer, je dois vous dire que depuis la mort de notre malade nous avons recueilli quelques renseignements sur lui. Ainsi, nous avons su qu'il avait l'habitude de s'enivrer, et que c'était la première fois que de quels accidents se manifestait chez lui ; enfin, que le jour où il s'était entré au service il avait fait une chute. De tels renseignements eussent été précieux pour établir le diagnostic. Aujourd'hui ils ne peuvent nous servir qu'à éliminer les causes d'empoisonnement dont nous avions émis la possibilité.

Fievre intermittente. — Hémiplegie consécutive.

Le second malade dont j'ai à vous entretenir, messieurs, est couché dans une salle de femmes, au n° 8. C'est une jeune fille de dix-neuf ans, arrivée dans le service il y a aujourd'hui huit jours. Elle se plaignait seulement, en entrant, d'une céphalalgie très violente et d'une fièvre qui revenait tous les jours, quoique à des heures diverses, et qui la prenait tantôt par un frisson, tantôt par de la chaleur et des sueurs abondantes. Après l'avoir interrogée avec le plus grand soin, nous avoir exploré tous les organes par la percussion et l'auscultation, et n'avoir rien découvert, je perçai la rate. Elle avait 12 centimètres. Il y avait une fièvre intermittente. En même temps, j'ai prescrit le sulfate de quinine à la dose de 1 gramme pris en deux fois dans le courant de la journée. L'hémiplegie la même médication fut continuée. Le lendemain la malade se plaignait de n'avoir pas été la selle les jours précédents ; elle éprouvait en outre depuis la veille des douleurs vers la région de l'estomac ; elle avait des signes d'accumulation de matières fécales dans l'intestin, le poulx s'élevait. On lui administra un émétique-cathartique, et on suspendit la quinine pour un jour. Il y avait eu une journée de diarrhée et pendant la nuit il s'était fait un épanchement dans la cavité du crâne, qui on amené la mort de la malade. Dans la journée, voulant se lever un instant, elle fut prise d'un évanouissement et tomba la tête contre l'angle d'une table. Elle se fit une forte contusion au niveau de l'angle externe de l'œil. Elle resta pendant environ cinq minutes privée de sentiment, et lorsque elle fut revenue à elle, elle resta encore pendant environ vingt minutes sous l'influence d'une espèce de spasme nerveux, de nature peut-être hystérique. On a eu grand-peur qu'elle était sujette à ces crises. Vers le milieu de la nuit elle perdit une seconde fois connaissance, mais cette fois d'une manière plus sérieuse. Pour le côté gauche du corps fut frappé de paralysie ; l'intelligence resta complètement anéantie. Enfin il lui vint la tout cortège des symptômes qui accompagnent ordinairement l'hémiplegie céré-

brale. Ce fut dans cet état que je la retrouvai à la visite du lendemain matin.

Était-ce bien en réalité une hémiplegie cérébrale ? Telle fut la première question que je me dus poser. L'âge de la malade me permettait d'en douter ; néanmoins je n'osai me prononcer à cet égard. D'ailleurs, l'invasion rapide de l'hémiplegie après une attaque d'hystérie, l'état de l'intelligence qui n'était pas complet pouvait me laisser espérer qu'il s'agit d'une simple paralysie hystérique. Il est vrai que la paralysie hystérique est rarement aussi complète ; mais néanmoins on en cite plusieurs exemples dans la science ; moi-même j'en ai vu un certain nombre. Dans l'incertitude, je crus prudent d'avoir recours à une double médication. Je prescrivis une saignée en vue de l'hémiplegie cérébrale, et j'eus recours d'un autre côté aux antispasmodiques. Le lendemain, lorsque je revins, j'appris que pendant qu'on l'avait saignée la malade avait remué le bras et fait différents mouvements, et cela pendant l'espace d'environ vingt minutes. Un pareil renseignement était précieux ; car si vous vous rappelez que la malade était arrivée dans la salle avec une fièvre intermittente, que la rate était hypertrophiée, il ne devenait pas impossible que nous eussions affaire à une fièvre intermittente pernicieuse à forme apoplectique.

Dans mon *Traité de médecine pratique*, je rapporte l'histoire d'une jeune fille hystérique qui mourut dans des circonstances analogues dans mon service de l'hôpital de la Pitié. Dans le cas actuel, le court intervalle de scissilité, et qui de motilité qu'on avait pu constater chez la malade, et qui avait été constaté par un de nos meilleurs élèves, pouvait-il être considéré comme un indice de l'intermittence ? A la rigueur, je le pense. Aussi je n'hésitai pas à admettre la possibilité d'une fièvre intermittente, et j'avoue même que de toutes les conjectures qui m'étaient venues à l'esprit, celle-là me semblait la plus probable. Néanmoins je restai dans le doute comme la veille, et je prescrivis à la fois une seconde saignée le matin et 1 gramme de sulfate de quinine administré en deux doses dans la journée. La malade mourut le soir.

A l'autopsie, on trouva les méninges légèrement injectées ; on trouva également dans le lobe droit du cerveau, à la paroi supérieure des corps striés, un petit noyau de ramollissement, une petite déchirure autour de laquelle la substance cérébrale était moins consistante qu'ailleurs. Nulle trace d'hémiplegie.

On trouva, d'un autre côté, la rate fortement adhérente dans toute sa surface externe. Ces adhérences semblaient d'ancienne date. En outre, le tissu de la rate était complètement ramolli, converti en une sorte de boue. Quant à ses dimensions, elles n'étaient plus les mêmes que nous les avions trouvées le jour de l'entrée de la malade à l'hôpital ; le diamètre vertical n'était que de 8 centimètres. Mais nous ne devons pas oublier que le sulfate de quinine avait été donné à trois reprises différentes.

Les autres organes ne présentaient rien.

Pour moi, il n'y a rien dans le cerveau qui puisse rendre compte de la mort. Ce commencement de ramollissement est sans aucun doute cadavérique. Personne de vous, en effet, n'ignore combien, par la température actuelle, le cerveau et la moelle se ramollissent facilement, qu'ils soient ou non exposés à l'air.

Il est donc plus probable maintenant que c'est bien à une fièvre intermittente pernicieuse de forme hystérique que nous avions affaire. Dire comment est survenue la mort, quelle en a été la cause immédiate ; dire si la fièvre intermittente s'est développée sous l'influence de l'hystérie, ou si elle n'est qu'une simple coïncidence, je n'essaierai pas de le faire, car je l'ignore comme vous. J'ai voulu seulement, dans cette leçon, appeler votre attention sur cette complication pernicieuse de l'hystérie (qui pour moi est un phénomène névropathique, et dont l'association physiologique) dont je ne connais guère que ce cas-ci et celui dont je vous ai parlé, et si n'est pas la moins importante à étudier, car c'est peut-être la seule qu'on ait vue amener la mort.

En pareil cas, vous éprouveriez sans doute toujours de grandes difficultés à poser un diagnostic assuré ; mais c'est là ce à quoi vous devez vous attendre toutes les fois que le cerveau sera en jeu, car là où vous n'aurez pas de signes physiques pour vous aider, tels que le plessimétrisme et l'auscultation, vous serez toujours entourés de difficultés et d'incertitudes.

Des hémiplegies puerpérales.

Rapport fait à l'Académie de médecine par M. DEPAUL.

Dans la séance du 1^{er} juin de cette année, vous m'avez chargé de vous rendre compte d'un travail qui nous a été transmis par M. le docteur Ch. Gérard, notre correspondant dans le département de la Haute-Saône. La question qui nous est soumise est une des plus graves qui puissent se présenter dans la pratique obstétricale, et elle est relative à un cas d'échecement compliqué d'hémiplegie sérieuse se rattachant à une insertion vicieuse du placenta. Quoique l'état actuel de la science sur ce point spécial laisse peu à désirer sous le rapport étio- logique et des indications, il ne sera pas sans intérêt, j'espère, d'entrer dans quelques développements qui nous permettent de nous rappeler certaines données d'anatomie physiologique qui ne sont pas assez généralement connues et des préceptes que la pratique de nos maîtres d'abord et notre propre expérience ensuite nous ont appris à considérer comme les plus salutaires. Cela me fournira en même temps l'occasion de répondre au désir exprimé par notre collègue, qui, moi-même et ayant longtemps hésité dans le choix du meilleur moyen à employer, semble consulter la Compagnie et lui demander s'il doit persister dans la pratique qu'il paraît avoir adoptée.

Voici d'abord une analyse succincte mais complète de l'observation que vous a été communiquée et des réflexions qui l'accompagnent.

Une femme de trente-quatre ans, d'une constitution délicate, qui était déjà accouchée cinq fois à terme sans accidents et qui avait

fait à trois fois une fausse couche, dont la cause n'est pas indiquée, était arrivée le 17 décembre 1851 vers la fin du septième mois d'une nouvelle grossesse. Ce jour-là, à la suite d'un travail qui avait eu lieu les bras étendus, avait eu une hémiplegie utérine peu considérable se manifesta (deux ou trois cuillères de sang seulement s'étaient écoulées). Dès ce moment, et malgré le repos au lit conseillé par une sage-femme, un écoulement rose peu abondant et peu continu se manifesta par les parties génitales et fut à plusieurs reprises suivi d'épisodes de quinte jours remplacé par des pertes sanguines de courte durée et dont la quantité fut évaluée chaque fois à un peu plus d'un verre ordinaire.

Le 24 janvier 1852, lorsque M. Gérard fut appelé pour la première fois, tout écoulement avait cessé ; l'état général était bon. Aucune douleur, aucune contraction indiquant un commencement de travail n'existait. La malade n'ayant pas voulu se laisser toucher, nous confîrme se contenta de prescrire quelques lavements émollients et recommanda qu'on le fit prévenir si quelque chose de particulier survenait.

Deux jours après, l'écoulement rose dont il a été précédemment question reparut d'une manière presque continue, se transformant ensuite de temps à autre en de petites hémorrhagies.

Le 24 janvier, la grossesse était alors à environ huit mois et demi, quelques douleurs utérines se manifestèrent et furent prescrites immédiatement suivies par une hémorrhagie considérable. Après avoir tout fait à une heure et demie de la nuit, M. Gérard trouva cette femme avec des défaillances et un malaise considérable. Une pleine cuvette de caillots (je cite ses expressions) était entre les cuisses ou dans le vagin. Le toucher permit de constater que le col était assez dilaté, souple et occupé par une masse de placenta considérable, mais que l'écoulement n'était plus pur, et qu'il ne fut pas possible en aucun cas d'entendre les battements du cordon. Quoique la dilatation fut déjà grande, il n'y avait eu que de très faibles contractions utérines. Le sang coulait toujours et avec un redoublement notable à chaque douleur qui survenait.

Dans une perte un instant, et après avoir placé convenablement la malade, M. Gérard introduisit la main droite et trouva engagée dans le col une poche irrégulière en partie formée par les membranes qui étaient en et en partie par le placenta (le quart environ de la surface du col engorgé). Après avoir vu le sang couler à sa partie placentaire, la main, introduite dans l'utérus, rencontra l'extrémité placentaire qui se présentait. Un seul pied put être saisi ; il fut facilement amené au dehors, et, à l'aide de tractions exercées sur le membre correspondant, l'enfant fut promptement extrait. Il était peu volumineux et les parois du vagin étaient saines. Il demeurait d'ailleurs sans aucun signe de vie. Le cordon entourait deux fois la région du cou. Les divers moyens capables de la ramener, et l'insufflation surtout, furent mis en usage. Petit à petit la respiration s'établit, quoique péniblement, et bientôt il parut suffisamment animé pour permettre d'espérer qu'il pourrait survivre. Cependant, à une heure et demie, fut incapable de prendre le sein et succomba le huitième jour.

La délivrance n'offrit rien d'extraordinaire ; la déhiscence de l'utérus fit cesser toute hémorrhagie. Les suites de couches furent des plus naturelles, et vers la fin du mois le rétablissement était complet.

Il faut qu'il précède et quelques autres qui ont été observés par notre confrère le portent à établir en principe que, dans toute parturition compliquée d'hémorrhagie grave, la première indication consiste à terminer l'accouchement soit avec la main, soit avec le forceps, selon la présentation. Il se fonde surtout sur ce que, dans les cas de pertes abondantes, le collapsus général et celui de la matrice en particulier permettent toujours de pénétrer dans sa cavité. Il ne paraît pas redouter la perforation du placenta, même lorsqu'il pourrait l'éviter en changeant la main qui avait d'abord été introduite, et il regarde cette manœuvre comme la seule à faire.

Quant à la délivrance, il se fonde sur ce qu'il croit pour l'enfant. Chemin faisant, il dit un mot de la transfusion, qu'il ne croit pas utile ; il laisse entendre que dans son opinion les cas qui paraissent favorables sont ceux où la mort ne serait pas survenue quand même le moyen extrême n'aurait pas été employé.

Se bornant à ces quelques données, toutes les réflexions qui suivent l'observation que je vous ai fait connaître ; car je crois devoir passer sous silence une courte digression sur l'influence que le cordon ombilical, raccourci par son double enroulement autour du cou, aurait pu exercer sur le décollement du placenta et sur les effets que ce décollement aurait eus sur le fœtus.

Quant à la partie qui concerne la matrice, il tombe sur le col et les adhérences partielles l'entraînent avec les parties voisines, on les considère comme de nouvelle formation et comme une conséquence du sang extravasé et coagulé.

Tout en reconnaissant qu'en 1730 Giffart, s'élevant contre cette manière de voir, avait émis l'opinion que l'insertion du placenta sur l'utérus était due à un décollement et d'hémorrhagie, comme d'ailleurs Paul Portal l'avait déjà indiqué en 1683 ; que Heister, se faisant l'écho de quelques-uns de ses contemporains, avait admis la même opinion, il n'en est pas moins vrai qu'elle n'a été généralement acceptée que depuis le travail de Leuret, qui a réuni dans son ouvrage des observations nombreuses et détaillées.

A partir de cette époque, le fait anatomique ne fut plus contesté, et on crut trouver dans les modifications qu'on supposait être imprimées au col de l'utérus par la grossesse l'explication du décollement du placenta anormalement inséré. L'hémiplegie qui en est la conséquence fut regardée comme le résultat de la compression que cette explication repose sur une appréciation inexacte de ces modifications ; je crois nécessaire d'entrer dans quelques détails à ce sujet, et de justifier une doctrine nouvelle qui s'éloigne d'une manière de voir qui a si longtemps régné seule, et qui est encore défendue de nos jours par des hommes d'un mérite incontestable.

Le point fondamental est celui-ci : quels sont les changements que subit le col de l'utérus dans le rapport de sa longueur pendant la gestation ? La portion du corps qui avoisine cet organe se développe-elle avec la même rapidité que la région supérieure ? En d'autres termes, comment les différentes parties de la matrice concourent-elles au développement de la cavité qui reçoit et conserve le produit de la conception jusqu'à son développement complet ?

Desormeaux, et après lui MM. Velpeau, Moreau et la plupart

Journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de Médecine.

GAZETTE DES HOPITALS

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement par trimestre en France ou en mandat de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER, ANGLETERRE, BELGIQUE, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.

Grès, Hollande, Prémont, Sarrasin, Savoie, Turquie, Asiatique et Colonies.

Les lettres et papiers non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, GÉRALTA.

SOMMAIRE. — Paris. De l'exploration du fond de l'œil. — Des hémorrhagies puerpérales. — Yenne ayant trois mamelles, dont deux occupent leur siège ordinaire et la troisième disposée sous celle du côté gauche. — Société de chirurgie, séance du 7 juillet.

PARIS, LE 19 JUILLET 1852.

De l'exploration du fond de l'œil.

Mon cher Castelnau,

A propos d'un assez bizarre maladie des yeux observée dans le service de M. Gosselin, à l'hôpital de Lourcine, vous m'avez demandé quelques détails sur l'ophthalmoscope que je cherche à introduire dans l'étude des maladies des yeux. Je suis aujourd'hui satisfait à votre demande; l'occasion est d'ailleurs propice, car cet instrument a donné lieu dans les colonnes d'un autre journal à un article qui manque d'exactitude, mais qui ne manque pas de malveillance. L'auteur de cet article, M. Fano, mon très intelligent et très laborieux collègue (épithète qu'il m'a généreusement prodiguée, mais que je lui renvoie par politesse). M. Fano a complètement méconnu les résultats positifs et incontestables obtenus par cet appareil pour ne mettre en avant que ce qu'il peut ou ce qu'il peut avoir de déficient. Cette façon d'exposer les choses doit satisfaire les très petites passions de M. Fano, mais ne peut convenir aux gens qui font de la science honnête et sérieuse; du reste, signaler une telle manière d'agir suffit pour la juger. Après avoir reconnu et allégué les objections de chirurgiens éclairés et compétents pris au sein de la Société de chirurgie, après avoir apprécié toutes les remarques d'hommes qui ont examiné les choses de près, je puis accepter sérieusement les phrases d'un homme qui a rien vu dans cette question, et pour lequel l'opinion me paraît avoir encore plus d'un mystère.

Mais les faits valent mieux que les discours de M. Fano; et pour montrer que mon appareil révèle dans certains cas des détails qu'on ne constaterait pas sans lui, je vais vous exposer le fait qui a inspiré cette lettre et, à ce propos, le manuel opératoire de cet instrument.

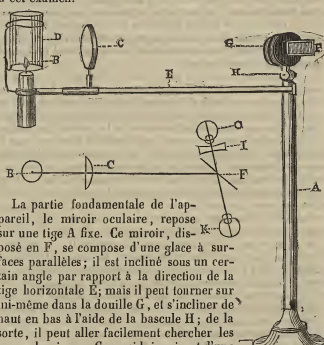
An n° 21 de la salle Saint-Bruno (service de M. Gosselin) était couchée une femme âgée de quarante-cinq ans, Marie K., entrée à l'hôpital le 24 mai. Cette femme était depuis quinze mois dans un état maladif assez mal défini. Avant cette époque, elle jouissait d'une bonne santé; mais aujourd'hui sa constitution est affaiblie, et elle présente un amaigrissement notable. Toutefois, c'est depuis huit ou dix jours seulement qu'elle a des manifestations morbides du côté de l'œil droit. Ces manifestations consistent dans une conjonctivite et un iritis peu intenses, qui se caractérisent par la perte du brillant de l'œil, une légère déformation de la pupille et un peu de trouble de cette ouverture; nous remarquons aussi que la pupille de cet œil est moins mobile que l'autre, et que la vision est plus profondément altérée que celle ne devrait avoir lieu dans un iritis du premier degré. Il y a dix jours environ, au milieu de la journée, cette femme éprouva quelques maux de tête et des étourdissements; puis tout à coup elle s'aperçut que l'œil droit, qui voyait quelques blanches, ne pouvait plus servir à la vision. Elle affirme que cet œil s'est perdu instantanément; le lendemain de cette date, l'inflammation oculaire s'est manifestée. Ainsi débute la maladie de l'œil droit.

Nous sommes surdité frappée, depuis l'entrée de la malade, de l'absence complète de phosnie à la lumière naturelle et à la lumière artificielle, de la cécité absolue de l'œil droit et des douleurs intra-oculaires et conjonctivales manifestes surtout pendant la nuit, et assez violentes pour empêcher la malade de dormir pendant une partie de la nuit. Ces douleurs conjonctivales ont été calmées sous l'influence des vésicatoires volants saupoudrés de morphine appliqués soit à l'apophyse mastoïde, soit à la tempe droite. Mais, ce même laps de temps, cette femme a présenté quelques phosnies éphémères d'un rouge assez vif sur les deux avant-bras, à la nuque, aux cuisses et aux jambes. Ces plaques sont évidemment, d'après le diagnostic de M. Legendre, des érythèmes noueux. Il existe en même temps des douleurs arthritiques dans les genoux, les coudes-pieds et le coude gauche. Il n'y a rien de syphilitique dans la gorge ni d'écoulements dans la tête. L'insinuation de la belladone ne réussit que très faiblement la pupille.

Quant à l'œil nu, si la loup, on ne distingue aucun trouble dans les milieux oculaires.

La perte subite de la vue porta naturellement l'esprit vers l'idée d'une apoplexie rétinienne, phénomène subit, et qui paralyse de suite les fonctions de cette membrane. Mais ce qu'il y avait surtout de remarquable dans cette observation c'était probablement non syphilitique, c'était l'absence complète de la vision, qui a persisté pendant toute la durée de la maladie, et l'absence de photophobie en rapport avec cette

perte de la vision. M. Gosselin, qui devant nous insistait sur ces détails, nous faisait remarquer qu'ainsi la photophobie ne peut avoir pour siège la quatrième ou la cinquième paire, mais bien la rétine. Les choses en étaient là, et l'idée d'une apoplexie rétinienne se présentait assez bien à l'esprit, lorsque j'examinai cette malade avec l'appareil que j'ai construit avec un opicien dont le nom est bien connu, M. Nachet (et non M. Natchez ?). Je vous indiquerai très brièvement la disposition de cet appareil, et comment j'ai procédé à cet examen.



La partie fondamentale de l'appareil, le miroir oculaire, repose sur une tige à fixe. Ce miroir, disposé en F, se compose d'une glace à surfaces parallèles; il est incliné sous un certain angle par rapport à la direction de la ligne horizontale E; mais il peut tourner sur lui-même dans la douille G, et s'incliner de haut en bas à l'aide de la bascule H; de la sorte, il peut aller facilement chercher les rayons lumineux. Ceux-ci lui arrivent d'une bougie B, protégée par un verre D; ils traversent la lentille plane convexe C, et arrivent en divergeant sur le miroir. De là ils sont réfléchis dans l'œil du sujet observé, qu'on place à une très légère distance du miroir, et dans la ligne de direction des rayons réfléchis. Le chirurgien rapproche son œil de la douille G, qui supporte un oculaire de diamètre variable. Un dessin schématisé indique qu'un rayon lumineux parti de B, traversant la lentille C, arrive sur le miroir F, de là se réfléchit vers l'œil K. Ce rayon lumineux se réfléchit de nouveau à la surface convexe du globe oculaire, traverse le miroir et se dirige vers l'œil d'un observateur O, qui interpose entre le miroir et son œil un oculaire biconcave.

En résumé, mon cher ami, les dessins qui accompagnent cette lettre rendront la chose très intelligible, et montreront que notre appareil est construit d'après le principe de la lunette de Galilée.

Vous saisissez de suite qu'il peut explorer la surface de la rétine, certains détails du rétinin, mais non pas, comme ajoute M. Fano, les différentes parties de l'œil, moi vides de sens pour quiconque aura réfléchi à la construction de cet instrument.

Les choses étant ainsi disposées, je procédai à l'examen de la malade M. Gosselin, après qu'on eut installé dans l'œil droit quelques gouttes d'extraît de belladone. Les rayons lumineux projetés d'abord sur l'œil gauche nous ont manifestement montré une rétine d'un rouge très vif et également répandue à la surface rétinienne. Cette coloration, qui traduisait un état congestif de l'œil, ne s'accompagnait ni de trouble dans ses milieux, ni d'une grande sensibilité aux rayons lumineux. En explorant ainsi l'œil droit, je voulais établir un point de comparaison avec l'œil droit. Passant ensuite à l'examen de ce dernier, je ne tardai pas à constater sur son fond un aspect tout différent; il était d'un brun noirâtre; on n'y percevait aucunement cette coloration rosée ou rouge si fréquente dans les ophtalmies plus ou moins intenses. Cette différence si notable entre les deux yeux venait assez bien confirmer les prévisions d'une apoplexie rétinienne, et après cet examen j'ai été fortement porté à croire que le fond de l'œil était le siège d'un épanchement sanguin.

Je restai ensuite quinze jours environ sans voir de nouveau la malade. Durant cet intervalle la vision se rétablit un peu. La malade put distinguer les doigts à une certaine distance.

Toutefois, la vue ne tardait pas à se troubler. Mais, chose importante à noter, une coloration ecchyémotique noirâtre se manifesta d'abord dans la conjonctive oculaire droite, puis passa dans la paupière supérieure au niveau de la partie externe.

Cette ecchyémose sous-conjonctivale ne serait-elle pas une ecchyémose par propagation de l'infiltration sanguine, ayant en son siège primitif dans une partie plus reculée du globe oculaire? Il y a là une coïncidence qui est curieuse de signaler.

M. Gosselin me pria d'examiner de nouveau la malade, et quand je la revis, je trouvai les deux surfaces rétinienne à peu près dans le même état qu'au premier examen. Revue huit jours après, cette femme avait un peu perdu ce qu'elle avait gagné en force visuelle pendant les derniers temps de son séjour à l'hôpital.

Toutefois, elle distinguait encore assez bien les objets. En recherchant dans quel état se trouvait la surface rétinienne du côté droit, je pus constater une ténue moirée, légèrement verdoyante. L'éclairage du fond de l'œil se faisait avec plus de facilité quoiqu'il fût toutefois bien différent de celui du côté opposé.

L'examen anatomique serait indispensable pour juger définitivement la question; mais je me hâte d'ajouter qu'en dehors des examens microscopiques il faut enregistrer de semblables détails; bien observés, ils établissent de grandes probabilités en faveur d'une apoplexie rétinienne. Mackenzie, qui signale avec son l'amaurose par apoplexie de la rétine (page 683), ne manque pas d'indiquer comme signifiant le développement brusque de l'amaurose, et il admet qu'on guérit ces amauroses apoplectiques. La coloration ecchyémotique de la conjonctive, la coloration brunâtre du fond de l'œil viennent s'ajouter à ces premières indications et forment un cortège assez imposant de symptômes. Cet ensemble de détails curieux donne à cette observation un cachet particulier et m'a engagé à vous la communiquer.

J'y trouve aussi à signaler un fait important, selon moi, la coloration brunâtre du fond de l'œil. Énoncer de tels résultats n'est peut-être pas rendre à la pathologie oculaire un service aussi minime que le suppose M. Fano.

E. FOLLIN,

Procureur de la Société de médecine.

Des hémorrhagies puerpérales.

Rapport fait à l'Académie de médecine par M. DEPAUL.

Fin. — Voir le numéro précédent.)

De tout ce qui précède, il résulte clairement, si je ne m'abuse, que c'est dans ces modifications du segment inférieur de l'utérus, mal appréciées avant lui, que M. Jacquemier trouve l'explication de la plupart des hémorrhagies qui ont leur point de départ dans une insertion vicieuse du placenta; et, quand il déclare complètement exacte l'opinion de Leveillé pour les cas où cet organe est non seulement dans le voisinage, mais directement sur l'orifice, il est tout naturel de penser qu'il n'entend pas renouer pour eux à une explication qui trouve toujours la même application et à laquelle s'appuient seulement les auteurs qui émettent quelques idées qu'on a ou le tort d'invoquer sans pendant longtemps. C'est d'ailleurs ce qu'il déclare d'une manière très formelle lorsqu'il dit dans son *Manuel des accouchements* (t. II, p. 238) : « Dans les cas où le placenta recouvre l'orifice interne par d'autres points que sa circonférence et où la distension seule du segment inférieur de l'utérus est d'abord la cause du décollement erroné, et dans ces manifestations de l'hémorrhagie le travail se déclare prématurément ou non, à l'origine cause vient se joindre ou plutôt succède la seconde. » L'opinion de M. Jacquemier sur ce point important de physiologie obstétricale a le grand mérite d'être fondée sur l'observation attentive des faits; aussi a-t-elle été adoptée par tous les bons esprits, et en particulier par notre collègue M. Cazeaux. Je regrette cependant qu'il ne lui ait pas rendu justice complète quand, dans les deux dernières éditions de son ouvrage, il a placé la note suivante : « Je me suis à reconnaître que M. Jacquemier, dans son excellent *Manuel* sur le mécanisme des hémorrhagies, a signalé avant moi la part qu'aurait dans la production de certaines hémorrhagies le développement successif du fond et de la partie inférieure de l'utérus; malheureusement il ne s'en sert pas pour expliquer la perte dans les cas du placenta sur le col; et, de plus, il n'a pas vu que le décollement est complètement exact. Je le crois, au contraire, complètement erroné. Tandis que pour M. Jacquemier le développement tardif de la partie inférieure du corps de l'utérus ne peut expliquer l'accident qu'autant que le placenta est inséré de manière que son bord arrive tout près du col, et qu'il n'est pas dans la grosseur l'unique cause de l'hémorrhagie, alors que le placenta est inséré centre pour centre sur l'orifice interne. »

Evidemment M. Cazeaux ne s'est pas encore suffisamment pénétré de toutes les conséquences qui découlent nécessairement des recherches de M. Jacquemier, et je ne sais sur quel il se fonde pour lui prêter une opinion qui est en contradiction flagrante avec le point essentiel qu'il a cherché à établir.

Si maintenant nous faisons l'application des données anatomiques qui précèdent à l'observation de M. Gérard, il me paraît évident que sa malade a offert un exemple d'insertion du placenta sur le segment inférieur de l'utérus, à cette circonstance que par l'un de ses bords il recouvrait une grande partie de l'orifice interne. Cette opinion est parfaitement justifiée non-seulement par les résultats fournis par le toucher, mais encore par la marche suivie par l'hémorrhagie. Les premières pertes qui survinrent avant le développement du travail et qui se renouvelèrent plusieurs fois depuis le 17 décembre jusqu'au 24, ont été des pertes d'une nature toute naturelle dans la rapide évolution qu'éprouve pendant cette période la partie inférieure du corps de l'utérus. Celle

Le Journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement pour être envoyé en traites sur Paris en un mandat de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS, { Trois mois. 8 fr. 50 c.
ALGER, ANVERS, BELGIQUE, { Six mois. 16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE, { Un an. 30 »

GAËL, HOLLANDE, PIÉMONT, { Trois mois. 9 fr.
SARAGUE, SAVOIE, { Six mois. 17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES. { Un an. 33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCAN, { Trois mois. 40 fr.
GIBRALTAR. { Six mois. 20 »
Un an. 38 »

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

PARIS, LE 21 JUILLET 1852.

Séances des Académies.

Tout l'intérêt de l'Académie s'est concentré sur le rapport de M. Bégin, relatif à cette malheureuse victime d'une théorie qui ne serait que ridicule si elle était moins atroce et moins immorale. L'Académie a jugé ce rapport assez important pour en demander l'impression avant que la discussion s'ouvrit. Nous nous associons complètement à cette idée, et nous mettrons ce rapport textuel sous les yeux de nos lecteurs avant d'en faire l'appréciation.

L'Académie des sciences a reçu de M. Monneret une communication dont nous reproduisons textuellement les conclusions, afin que, si nos lecteurs ne sont pas plus heureux que nous, et qu'ils ne parviennent pas à en saisir parfaitement le sens, ils ne puissent pas imputer au journaliste l'obscurité qui appartient à l'auteur.

De l'extirpation de l'astragale.

(Fin. — Voir le n° du 13 juillet.)

A l'occasion de deux faits d'extirpation de l'astragale dont nous avons donné l'analyse dans le n° du 13 juillet, M. Leutenauer a examiné les principales questions qui se rattachent à l'étude des luxations de l'astragale; il l'a fait avec intelligence, souvent même avec originalité. Nous avons annoncé, toutefois, que nous aurions quelques remarques critiques à faire sur cette deuxième partie de son travail.

Nous ne ferons aucun reproche à l'auteur sur le titre de ses deux observations. En les donnant comme des exemples de luxations de l'astragale, il a sacrifié à un usage reçu par les meilleurs auteurs classiques. Cette dénomination est cependant très inexacte. L'astragale, en effet, dans les deux cas, avait conservé ses connexions normales avec les os de la jambe. — L'auteur le dit très expressément, p. 4 et p. 9 de son mémoire. Au contraire, tous les os du tarse avaient perdu leurs rapports normaux avec l'astragale, c'est-à-dire que le pied était luxé en totalité, à l'exception de ce dernier os. Le nom de luxation sous-astrogale donnerait une idée très exacte de ce genre de lésion; tandis que le nom de luxation de l'astragale, pris à la lettre, en donne une idée très erronée.

Nous pensons que le nom de luxation de l'astragale devrait être appliqué exclusivement à cette lésion singulière, dans laquelle l'astragale perd ses rapports à la fois avec la mortuella tibio-péronière et avec la surface calcanéopneumo-phalange.

L'irrégularité des dénominations n'est certainement pas étrangère à l'obscurité des descriptions et aux incertitudes qui entourent cette partie de l'histoire des luxations. La science a subi sur ce point les conséquences des idées d'A. Cooper sur les luxations tibio-tarsiennes. Contrairement aux règles générales admises pour la dénomination des luxations, le chirurgien anglais a pris pour point de départ de sa classification la partie de la jambe par rapport au pied, et non celle du pied par rapport à la jambe; c'est-à-dire que sa luxation en avant correspond précisément à notre luxation en arrière, et ainsi de suite. On comprend combien cela rend difficile la lecture des observations isolées qu'on trouve dans les divers recueils, et même dans l'ouvrage d'A. Cooper.

M. Rognetta, qui a rendu à la science un véritable service en traduisant pour la première fois d'une manière dogmatique les luxations de l'astragale (*Archives générales*, 1833, 2^e série, t. III, p. 485), s'est efforcé d'introduire des dénominations plus logiques. Il a nettement distingué (p. 63) les véritables luxations de l'astragale des luxations du calcaneum et de celles du scaphoïde; mais lorsqu'il a fallu appliquer les dénominations qu'il avait adoptées, il a été moins heureux. Ainsi, dans la septième observation de son mémoire, empruntée à A. Cooper, et donnée comme un exemple de luxation de l'astragale en dehors, l'astragale avait conservé ses rapports avec le tibia et le péroné. Ainsi encore, il décrit comme luxation du calcaneum le déplacement qui s'opère dans l'articulation médio-tarsienne, dite de Chopart, c'est-à-dire un déplacement dans lequel tout le pied est luxé, à l'ex-

ception de l'astragale et du calcaneum, qui ont conservé leurs rapports normaux entre eux et avec la jambe (*loc. cit.*, t. IV, p. 40). Lorsqu'on n'a pas soi-même analysé les observations de divers auteurs, on conçoit difficilement la peine que l'on éprouve pour se retrouver au milieu des contradictions et même des erreurs réelles qui résultent des dénominations irrationnelles; celles-ci influent non-seulement sur la forme, mais souvent même sur le fond des descriptions.

A. Cooper, dont les travaux jouent un si grand rôle dans l'histoire des luxations de l'astragale, n'a pas échappé à cette fâcheuse influence, et a été victime d'une véritable mystification. Henry Cline admit à l'hôpital Saint-Thomas un malade nommé Gilmore, qui venait de recevoir sur le pied une pierre volumineuse. Il y avait sur le cou-de-pied une large plaie qui laissait apercevoir l'astragale. L'astragale seul était déplacé, ses connexions avec le tibia et le péroné n'étaient néanmoins nullement altérées (1); c'est-à-dire qu'il avait conservé l'astragale intact, de tous les os du tarse, le seul qui ne fut pas déplacé, et qu'il s'agissait réellement d'une luxation sous-astrogale. On réduisit sans difficulté, et le malade finit par guérir après avoir éprouvé des accidents assez graves. Deux personnes recueillirent cette observation et lui imposèrent des titres différents: Henri Green la donna comme un exemple de luxation de l'astragale en dehors; South y vit, au contraire, une luxation de l'articulation médio-tarsienne (luxation de l'astragale et du calcaneum, d'après A. Cooper). Les deux rédactions furent remises à A. Cooper, qui s'aperçut pas de la ressemblance, parce que Green n'avait pas indiqué le nom du malade; et le malheureux Gilmore, en compensation des cruelles souffrances qu'il avait éprouvées, eut la satisfaction d'occuper une double place dans le livre d'A. Cooper, de servir une première fois à la description de la luxation de l'astragale en dehors (*loc. cit.*, p. 342, 2^e alinéa), et une deuxième fois à la description de la luxation du calcaneum et de l'astragale (p. 343). Cette confusion singulière donna bien un peu de légèreté chez l'illustre chirurgien anglais; mais elle démontre surtout les inconvénients d'une nomenclature vicieuse qui a permis de donner à la même observation des titres aussi différents.

Ainsi donc, pour en revenir à notre point de départ, les deux faits de M. Leutenauer doivent, d'après nous, être considérés comme des exemples de luxation sous-astrogale en dedans, et non pas comme des luxations de l'astragale en dehors, ainsi qu'on est porté à l'admettre en voyant l'astragale faire saillie sur le côté externe du dos du pied.

Les deux succès qu'il a obtenus et la lecture d'un grand nombre d'observations ont conduit M. Leutenauer à considérer l'extirpation de l'astragale comme l'une des opérations les moins graves de la chirurgie. Nous ne pouvons partager sur ce point la croyance de notre confrère. Son premier malade a éprouvé quelques jours après l'opération des accidents généraux très graves, auxquels plus d'un eût succombé. Des accidents analogues, l'éprouvèrent par la suppuration, les fûtes multiples le long de la jambe, se rencontrèrent dans un grand nombre d'observations. A. Cooper cite seulement trois malades qui subirent l'extirpation immédiate et totale de l'astragale. Les deux premières observations, appartenant à Trye (p. 339) et à Norma (p. 322), occupent à peine quelques lignes, et on ne sait rien des phénomènes qui sont survenus après l'opération; on sait seulement que le malade de Norma se trouva si bien guéri, qu'il vint deux ans après retrouver son chirurgien et se faire couper la jambe pour se débarrasser d'un pied difforme et géant. Quant au troisième malade d'A. Cooper, son histoire est plus détaillée. C'est le nommé Norma, traité à l'hôpital St-Thomas par Henry Green. Celui-ci résista à une supputation effrayante; plusieurs abcès se formèrent le long de la jambe, des fûtes purulentes s'établirent en deux points différents; l'une d'elle remonta jusqu'au mollet, et le malade ne put quitter le lit qu'un bout de cent jours. (A. Cooper, *loc. cit.*, p. 343.) Le malade de Patrice de Hilden (*Centur.* II, ob. 67) ne guérit qu'à la longue, après de graves accidents. *Curatio difficilis fuit, dolorosa atque longa.* Le malade de Dufresne ne fût pas plus heureux. Il s'écoula quatre mois avant qu'il fût hors de danger. (*Dictionnaire en LX volumes*, t. II, p. 413.) Il est permis de penser que parmi les malades dont les observations sont rapportées sans aucun détail, et ce sont les plus nombreuses, la guérison a souvent été achetée au prix de vives souffrances et de grands périls. Enfin d'autres malades sont encore en plus grand nombre, sans aucun doute, qu'on n'est porté à le croire en parcourant les recueils. Les succès ont été publiés avec empressement; mais en a-t-il été de même des revers? Non, certes. La gravité des diverses opérations est restée entourée d'un voile épais jusqu'à ces dernières années. Des statistiques récentes ont fait la lumière à cet égard sur certaines

opérations qui sont fréquemment pratiquées, telles que les amputations, la hernie étranglée, etc., et on était loin de s'attendre au résultat de ces relevés. Lisez les observations de l'époque moderne, vous trouverez partout les faits publiés un nombre relatif de succès plus considérable, sans doute, que cela n'a lieu en réalité; mais enfin vous trouverez partout un certain nombre de morts. Il n'en est plus de même des recueils des siècles précédents; il semble qu'on se soit attaché à faire la science avec des exceptions. Qui se souvient de la gravité du trépan en lisant les mémoires de l'Académie de chirurgie? Cette opération, qui aujourd'hui donne presque toujours la mort, semblait alors sauver presque tous les malades.

Nous sommes loin de vouloir comparer le trépan à l'extirpation de l'astragale sous le rapport de la gravité; mais nous disons qu'il y avait par cette dernière opération un motif de plus pour que les délices fussent soigneusement cachés. On croyait généralement, depuis Hippocrate, qu'il ne fallait pas toucher aux luxations compliquées du cou-de-pied, qu'il fallait les os dans leur position vicieuse, même lorsqu'ils sortaient à travers la plaie, sous peine de voir le malade succomber dans le premier septennaire. (Hippocrate, *De articulis*. Ed. Vander-Liaden, art. 74. Naples, 1757, in-4°, t. II, p. 367.) Puis, comme, en suivant la doctrine d'Hippocrate, on voyait encore succomber les malades, on avait fini par considérer les cas de ce genre comme étant absolument l'exception. Seul J.-L. Petit avait timidement insinué qu'on pouvait tenter la conservation du membre. Puis, effrayé de sa hardiesse, il avait ajouté aussitôt: « Mais si dans les vingt-quatre heures on ne voit une disposition favorable, il ne faut pas différer l'amputation; plus tard il n'est plus temps. » (J.-L. Petit, *Ouvrages complètes*. Paris, 1837, p. 99.) Dans un pareil état de choses, le chirurgien, qui contrairement à toutes les règles de l'art classique s'efforçait de conserver le pied et perdait son malade, gardait son insuccès pour lui, et n'en faisait point profiter le public. À notre connaissance, le premier cas de mort qui ait été publié est relatif à l'un des malades de Desault; et encore de quelles précautions oratoires Bichat ne s'est-il pas servi pour en dissimuler la portée! Il semble que la grande renommée de Desault fût trop faible pour supporter le poids d'un semblable revers. Nous allons citer textuellement, pour qu'on puisse juger en toute connaissance de cause.

« L'expérience (1) est favorable à cette doctrine (l'extirpation de l'astragale) que Desault a vue réussir deux fois dans la pratique d'autres chirurgiens, et que ces succès propres ont confirmée trois fois. Un succès a été malheureux à ma connaissance, et ici le mauvais air de l'hôpital, une fièvre putride caractérisée, ont manifestement influé sur la mort de la malade, qui n'est arrivée que deux mois après. »

Cette phrase ambiguë ne dit pas quel est le chirurgien qui a éprouvé ce revers. Nous l'apprenons tout à l'heure.

Bichat rapporte ensuite l'observation d'un malade qui a subi l'extirpation de l'astragale avec succès dans le service de Desault. Puis il ajoute, p. 443 : « A cet exemple, je pourrais joindre ceux de deux autres malades traités à l'Hôtel-Dieu avec un égal succès par la même méthode. Mais que servent tout de faits accumulés? Ils fatiguent le lecteur sans ajouter à sa persuasion. »

Le lecteur reste donc persuadé, sans aucune fatigue, que Desault a pratiqué trois fois l'opération et qu'il a eu trois succès. Or, s'il n'est pas fatigué, il est du moins abusé. Voici ce qu'on lit dans Boyer (2) : « Le célèbre Desault a pratiqué trois fois cette opération avec succès dans des cas semblables. L'un de ses tuteurs, le docteur Desault, des succès, deux mois après l'opération, des suites d'une fièvre d'hôpital. C'était une femme d'environ cinquante ans. » Boyer fit l'autopsie, et, trouvant un commencement d'enclosure, il en conclut très judicieusement que la malade aurait pu guérir.

Malgré tous ces détours, il reste avéré que Desault a perdu son opération, qu'il a eu deux succès seulement et non point trois, comme Bichat l'affirme, et que le cas malheureux auquel celui-ci fait allusion sans en indiquer l'auteur est réellement tiré de la pratique de Desault.

Depuis lors les chirurgiens ont montré un peu plus de franchise; on rencontre et à quelques opérations suivies de mort. En laissant de côté les trois insuccès attribués à Darnet, Gooch et Bromfield, — car ces trois chirurgiens, ainsi que nous nous en sommes assurés, ont pratiqué immédiatement l'amputation de la jambe, sans recourir à l'extirpation de l'astragale, — nous avons trouvé parmi les observations que nous avons parcourues huit cas dans lesquels la mort est survenue entre le 4^e et le 125^e jour. Nous avons connaissance d'un neuvième cas dans lequel le malade, après avoir subi l'extirpation de l'astragale, dut, pour conserver la

(1) Astley Cooper, *On dislocations and fractures of the joints*. London, 1819, in-8°, 6^e édit., p. 350. — Il est indispensable de recourir au texte anglais pour se convaincre de l'identité de l'observation de Green avec celle de South.

(2) Bichat, *Ouvrages chirurgicaux de Desault*, 1801, T. I, p. 442.
(3) *Medicines chirurgicales*, 1^{re} édit., t. IV, p. 391.

vie, faire le sacrifice de son membre. L'amputation, suivie d'un plein succès, fut pratiquée par M. Alex. Thierry, qui est, comme on le sait, l'un des plus habiles partisans de la chirurgie conservatrice.

Enfin, un dernier malade, dont l'observation nous a été communiquée par notre excellent collègue M. Verneuil, succomba à l'hôpital de Charonne, dans le service de M. Denonvilliers, neuf jours après avoir subi l'extraction de l'astragale. Dans ce dernier cas, la blessure était des plus graves; de plus, la jambe et la cuisse, prises sous un éboulement de terrain, étaient profondément contuses. Enfin, chacun des fémurs était fracturé. La gangrène s'empara du pied et de la jambe, et le malade succomba à une infection purulente. Nous n'oublions pas qu'il existait chez cet homme de sérieuses complications; nous ne tirerons aucune conséquence de l'issue funeste d'une lésion aussi étendue. Toutefois, il faut faire entrer en ligne de compte les cas compliqués tout aussi bien que les cas simples, et comme, en outre, les accidents de phlébite et de gangrène ont débuté par le pied et ont suivi une marche ascendante, nous ne pouvons nous dispenser de considérer la lésion du pied comme la cause déterminante de la mort.

Neuf malades qui ont succombé, un dixième qui n'a échappé à la mort que par l'amputation, cela constitue pour l'extraction de l'astragale un pronostic plus fâcheux qu'on n'a bien voulu le dire. Pour apprécier rigoureusement la gravité de cette opération, il faudrait savoir exactement le bien de succès correspond à ces revers. C'est ce que nous ne pouvons faire aujourd'hui. En rassemblant les observations d'extraction de l'astragale dont il est question dans les auteurs classiques, nous étions dès le premier jour parvenus à un total de 66 observations. Nous sommes moins riche aujourd'hui. En remontant aux sources, nous avons dû retrancher 14 observations de notre première liste; tantôt on a par erreur cité comme ayant subi l'extraction de l'astragale des malades auxquels on avait simplement coupé le tibia; tantôt, et c'est plus fréquent qu'on ne pourrait le croire si on ne le vérifiait soi-même, le même fait fut revêtu deux ou trois formes différentes et par conséquent deux ou trois observations en apparence distinctes, après avoir passé par les ouvrages de plusieurs auteurs qui se sont inexactement copiés. D'autres fois, enfin, une opération est pratiquée par un chirurgien et publiée par un autre; un auteur cite le premier chirurgien, l'autre cite le second, et cela fait deux observations; heureux quand l'un des auteurs a écrit, sous le nom de son chirurgien, ne donne pas lieu à une troisième observation! heureux quand une faute d'orthographe, défigurant l'un de ces noms propres, ne fait pas surgir une quatrième observation! Par une singulière coïncidence, les mystifications bibliographiques semblent s'être doublées sur le chapitre des luxations de l'astragale. Nous en avons cité quelques-unes; nous en citerons quelques autres, et nous en passons beaucoup. Si l'on veut sortir de ce dédale, il faut tout simplement dire apparemment, sans aucune histoire pour le comparer aux confrères et pour découvrir l'erreur. Ce travail est long et pénible; voilà pourquoi nous ne disposons actuellement que de 52 observations d'extraction de l'astragale. Sur ce nombre, nous avons 10 insuccès; c'est une gravité au moins égale à celle de l'amputation sous-malfoirale, mais bien inférieure à celle de l'amputation au lieu d'élection.

Il est permis de croire que certains revers ont été laissés dans l'ombre, que, relativement parlant, ils sont moins nombreux que les succès non publiés. S'il en est ainsi, l'extraction de l'astragale, au lieu d'être, comme on l'a dit, l'une des opérations les moins graves de la chirurgie, devient, au contraire, une opération très sérieuse. Faut-il donc l'abandonner, et lui préférer l'amputation sous-malfoirale? Telle n'est point notre pensée. Lorsqu'un malade échappe à l'amputation de la jambe, on peut dire qu'il n'est pas mort, mais on ne peut pas dire qu'il soit guéri. Quelque progrès que fient fait les moyens prothétiques, il est certain que jamais cet amputé ne pourra reprendre les travaux pénibles ni les longues marches; car l'amputation sous-malfoirale est seule en cause; et, puis, en dehors de toute perte fonctionnelle, n'est-il pas triste d'être mutilé? L'extraction de l'astragale, au contraire, permet de conserver le membre. L'ankylose presque inévitable du cou-de-pied n'empêche pas le malade de recouvrer à la fois sa force et son agilité: c'est ce qui a eu lieu, du moins dans le plus grand nombre des cas. Le renversement consécutif du pied peut être évité par un bandage convenable, et il ne peut qu'être déformé ou très légers, ou même insignifiants. Pour obtenir un pareil résultat, quel est le malade qui ne consentirait pas à courir les chances d'une opération, même plus grave que l'amputation? Or, il n'est pas encore démontré que l'extraction de l'astragale soit plus grave que l'amputation sous-malfoirale; car on ne possède pas de relevés suffisants sur cette dernière amputation pratiquée pour cause traumatique.

Nous croyons donc que dans l'état actuel des choses, l'extraction de l'astragale doit être pratiquée toutes les fois qu'on aura à opérer une lésion de l'articulation de la jambe, c'est-à-dire toutes les fois que l'astragale, complètement luxé, fera saillie à travers la plaie, ou toutes les fois qu'une luxation sous-astragaliennne compliquée de plaie résistera à toutes les tentatives de réduction.

Ce précepte est précisément celui qui est aujourd'hui accepté par tout le monde, et en particulier par M. Lennec, dont le mémoire a provoqué nos recherches. Il ne nous a pas paru inutile, toutefois, de démontrer que cette opération précieuse ne présente pas l'innocuité qu'on lui accordait généralement.

D. B.

HOTEL-DIEU. — M. JOSEPH.

Tumeur blanche de l'articulation tibio-tarsienne. Amputation.

A la salle Saint-Maurice, est couchée une jeune fille d'une constitution très débile, présentant ce que l'on appelle, dans le langage vulgaire, tous les attributs du tempérament lymphatique. Elle paraît, d'après ce qu'elle nous raconte, avoir eu, vers l'âge de treize ans, une fièvre typhoïde grave. Cette fièvre typhoïde a-t-elle eu une grande influence sur les forces de la malade? C'est probable. L'affection typhoïde comporte une altération des liquides aussi bien qu'une altération des solides; et il est impossible qu'à une époque plus ou moins éloignée, la constitution n'en souffre pas. Les sujets qui ont une fièvre typhoïde jeunes ont nécessairement un arrêt dans la nutrition. Malgré ces conditions défavorables, la malade a cependant pris de l'embonpoint pendant le temps qu'elle a habité la campagne.

Elle est née d'une mère qui a succombé à l'âge de trente ans à la suite de conches. Son père vit encore, il a cinquante-six ans et est fort vigoureux. On ne trouve donc rien dans les conditions d'hérédité pour rendre compte de l'état de cette jeune fille. L'affection qu'elle présente lui est donc propre. Elle est âgée de vingt un ans, peu forte. Il est facile de voir que sa constitution a souffert. La première apparition des règles a eu lieu à dix-huit ans seulement. Le système utérin s'emballait donc et se trouvait en retard. Depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à l'âge de quatre ou cinq mois, les menstrues ont paru régulièrement, la dernière fois en janvier dernier, nouvelle preuve que la constitution était profondément altérée. La nourriture était habituellement bonne. Le sujet n'a jamais habité de lieux humides.

Depuis deux ans que la malade habite Paris elle est domestique. Ses occupations consistent à s'occuper du ménage, à faire des courses et à froter. Notre cette circonstance. Les personnes qui froissent sont souvent exposées à tourner le pied, et cela constitue une véritable entorse. Il y a d'autres entorses que celles qui sont la conséquence d'une chute. Telle est cette entorse du pied qui peut résulter d'une position vicieuse du membre sur la brosse.

Pendant le temps que cette fille a été en service à Paris, elle s'est d'abord bien portée; elle a pris de l'embonpoint, et n'a pas éprouvé aucune indisposition digne de remarque. Cependant depuis l'âge de seize ans elle se plaignait de temps à autre de douleurs vagues dans les membres, douleurs névralgiques, dont le retour n'a paru devoir être attribué à des troubles de la circulation, à la suppression des règles, par exemple. On aurait pu penser au commencement qu'il s'agissait d'une arthrite chronique. Ce n'est qu'à Paris que notre malade a commencé à éprouver les premières atteintes de la lésion dont elle est affectée aujourd'hui.

C'est au 5 décembre 1851 qu'elle fait remonter le début de la maladie. Elle se réveille pendant la nuit éprouvant de violentes douleurs dans la jambe, avec gonflement de l'articulation tibio-tarsienne. Le matin, elle ne peut marcher qu'en boitant, et pendant plusieurs jours elle continua à marcher, mais avec des souffrances très fortes.

Le 14 janvier dernier elle entra à l'Hôtel-Dieu, et vint à l'état dans lequel nous la trouvons, après un mois de travail inflammatoire, temps plus que suffisant pour laisser se développer des altérations très sérieuses en dehors de toute prédisposition scrofuleuse.

L'articulation tibio-tarsienne était très gonflée; c'était une tuméfaction circonscrite, point sur lequel l'inflammation. Lorsque l'inflammation est diffuse et débute par la membrane synoviale, le pourtour de l'articulation s'engorge, et on ne voit qu'un point ne peut pas se faire l'acte. Le docteur existait dans tous les points de la tumeur, chez encore importante à noter, car c'est là un symptôme pathogénomique de l'inflammation de la synoviale.

Les moindres mouvements imprimés au membre faisaient jeter les hauts cris à la malade, phénomène non moins caractéristique que les précédents. L'état de souffrance était assez grand; la peau était chaude; il y avait de la réaction fébrile, mais la santé générale n'avait pas souffert. Il est bon de vous faire remarquer ici en passant que les inflammations des articulations, quand elles ne sont pas accompagnées de plaies, ne réagissent pas beaucoup sur l'organisme. Lorsque l'articulation est à découvert, il survient au contraire des symptômes formidables.

J'ai commencé, dans le cas actuel, par faire mettre le membre dans l'immobilité la plus parfaite. A plusieurs reprises j'ai fait appliquer huit sangsues autour de l'articulation malade; ces applications de sangsues ont diminué la douleur, qui est devenue beaucoup moindre à la pression. Mais tout cela n'a servi de rien. On a fait des onctions avec la pommade au nitrate d'argent, on s'en est servi pour modifier le travail inflammatoire et dont vous me voyez fréquemment faire usage sous vos yeux. C'est un agent antiphlogistique d'une grande puissance.

Sous l'influence de ces moyens, il y a une amélioration dans l'état de la malade; soulagement, mais non guérison. La modification cependant a été si grande, que nous avons pu nous laisser aller un instant à l'espoir que la résolution allait s'opérer. Nous dûmes bientôt y renoncer. Le mouvement d'amélioration s'arrêta sans nous laisser de repos. Nous eûmes encore, du moins, la malade eût commis d'imprudence, sans qu'elle eût essayé de marcher. Je dis nous assure-on, parce qu'il est toujours très difficile dans les hôpitaux de remonter aux véritables causes des accidents qui surviennent pendant le cours des maladies. Il suffit, dans un cas du genre de celui-ci, de poser le pied par terre pour que le travail d'inflammation se réveille avec une intensité terrible.

Le 15 février, un mois après son entrée, elle fut prise d'érysipèle du visage. Il s'agit d'un érysipèle, car la tumeur n'était pas le résultat d'un traumatisme; il s'était manifesté des symptômes précurseurs: c'est là le véritable érysipèle spontané. Je n'admets pas, pour ma part,

d'érysipèle traumatique. Ce que l'on prend pour tel n'est autre chose qu'un érysipèle; il me paraît tout à fait inutile à ce propos de faire en médecine et en chirurgie tout à fait inutile à ces subdivisions si nombreuses qui sont tout à fait inutiles et fausses. L'érysipèle apparaît avec des caractères très variables. On ne peut se refuser à le placer parmi les fièvres éruptives. Chez cette jeune fille, il a été traité, comme c'est l'habitude dans nos salles, par des onctions avec la pommade au nitrate d'argent, et, comme je l'ai dit, il a cédé assez promptement. Il est vrai de dire qu'il n'aurait pas une grande intensité.

A ce moment, se montrèrent quelques petits foyers autour de l'articulation, foyers dont l'ouverture donna issue à un liquide séro-purulent sans aucun mélange de liquide purulent et qui s'étaient développés en dehors de l'articulation. Je ne crus pas d'abord qu'il y eût de communication entre les ouvertures, qui persistent encore aujourd'hui à l'état fistuleux, et l'intérieur de l'articulation, et pendant un certain temps les choses parurent se passer ainsi; mais bientôt il s'établit des communications entre ces foyers et l'articulation elle-même. Aujourd'hui, la malade est dans un état tel qu'il est impossible d'espérer obtenir la guérison autrement que par l'amputation du membre.

Depuis que le travail aigu a cessé d'être aussi violent, nous avons fait ce que nous avons pu pour tâcher d'obtenir l'ankylose. Nous avons immobilisé l'articulation au moyen de l'appareil addonné et d'attelles en carton et en bois. La malade s'est bien, se déhille; elle a eu de la diarrhée, mais par moments et sans comme dans les fièvres béciques. Lorsque l'on imprime des mouvements au membre, on reconnaît une très grande mobilité dans les parties articulaires. On sent une crépitation manifeste, une mobilité latérale très grande, et une laxité telle des attaches ligamenteuses que l'astragale pourrait sous la moindre influence se porter en avant. Nous sommes arrivés à un moment où une subluxation pourrait facilement se produire; les têtes os sont détruites, les tissus ont subi une dégénérescence ou une transformation, mais une véritable destruction.

Nous sommes au moment le plus favorable pour opérer et la malade est dans les conditions les plus opportunes.

De quel procédé ferons-nous usage? Vous savez qu'il y a plusieurs manières de faire l'amputation de la jambe. Autrement, on opérât toujours dans ce que l'on appelle le lieu d'élection, ce que l'on ne fait presque plus maintenant; je vous conseille de lire, du reste, au sujet de l'amputation de la jambe, un excellent travail, fort justement oublié et qui n'est cité ni dans le rapport, de M. le docteur Arnaud, travail inséré dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, section des savants étrangers.

Larrey, dans un cas d'urgence, dut faire l'amputation dans l'épaisseur même des condyles du tibia et préféra ce mode à l'amputation de la cuisse. On conçoit que ceci ne constitue qu'un procédé exceptionnel.

L'amputation au lieu d'élection, c'est-à-dire à deux ou trois travers de doigt au-dessus de la tubérosité du tibia, n'est plus maintenant qu'une exception en quelque sorte.

Celle qui est le plus généralement pratiquée aujourd'hui est celle que l'on nomme sous-malfoirale et qui est faite au tiers inférieur de la jambe. Ce mode avait été relégué parmi les opérations auxquelles on ne doit jamais avoir recours depuis que deux grands auteurs s'étaient prononcés contre lui: Ambroise Paré, qui avait dû faire l'amputation au lieu d'élection chez un homme qui avait déjà subi au bas de la jambe et dont le moignon s'accrochait continuellement; Sabatier, qui avait et professait que cette méthode était plus nuisible qu'avantageuse.

Les chirurgiens modernes ont repris cette méthode et ont démontré tous les avantages que l'on pouvait, au contraire, en retirer. MM. Arnaud et Goyrand, en particulier, ont discuté la question avec tant de savoir et de logique, qu'ils ont fait par déterminer les chirurgiens, tant civils que militaires, à l'employer de préférence à l'ancienne. La longueur du moignon n'est plus un obstacle depuis que l'on a inventé des mécanismes sur lesquels le moignon, développé dans toute sa longueur, ne pèse presque plus; mécanismes habilement imaginés et exécutés par M.M. Charrière et Martin. Ces appareils ont leur point d'appui sur le bassin et sur la racine du membre.

Dès lors, aucun inconvénient de la méthode sous-malfoirale n'existe plus. Les chances sont moindres d'inflammation des gaines tendineuses, de phlébite, le tissu cellulaire y est moins abondant. Une fois ce principe admis, quel est le procédé auquel on doit avoir recours et qui remplit le mieux les indications? Les procédés sont en présence, comme pour toutes les amputations dans la continuité des membres: la méthode circulaire, la méthode à lambeaux.

Dans la première, on fait l'incision de la peau très près des malléoles, on relève une manchette de peau, et l'on pratique ensuite une nouvelle incision circulaire. Je ferai remarquer qu'il est presque toujours inutile de changer d'instrument pour terminer la section des parties molles. Le couteau intéresserait suffi pour ce temps de l'opération. Quant à la section des os, elle est véritablement pen oblique, sans cependant écorner l'extrémité du tibia. Plus on met à découvert la substance d'un os, plus on augmente les chances de phlébite. Cette amputation circulaire a la grave défaut de n'offrir pour couvrir l'os que la peau, sans aucun coussinet de parties molles.

M. Lenoir a fait subir à cette méthode une modification sur laquelle il comptait beaucoup; il fait, près de la crête du tibia, une incision verticale qui vient rejoindre l'incision circulaire, et cela pour rendre plus facile la dissection du tibia. Nous ne pouvons que vous recommander cette modification, qui a un seul avantage, celui de rendre le manuel opératoire plus aisé.

Nous préférons de beaucoup l'amputation à lambeaux. On la fait à un seul ou à deux lambeaux. Lorsque l'on ne fait

ENRAT. — Il s'est glissé quelques erreurs dans la première partie de ce travail. — Ligne 11 de la première observation: au lieu de bord externe, lire: bord interne. — Ligne 19 de la deuxième observation: au lieu de en arrière, lire: en avant.

remarqué sur l'un de ceux qu'il m'a été donné d'observer. Comme M. Moreau, je dus recourir à une double ponction; par la première évacuer la sérosité péritonéale; par la seconde l'urine accumulée dans la vessie, considérablement hypertrophiée; seulement, tandis que dans son observation l'enfant se présentait par le pectus, dans la mienne c'est la tête qui s'engage la première, et on comprend pourquoi les difficultés durent être plus grandes.

Sans m'occuper d'une manière spéciale de la question physiologique, j'aurais établi que la sécrétion urinaire commence de bonne heure, que l'urine est excrétée par les contractions de la vessie, que la cavité de l'amnios en est le réservoir ultime, et qu'à l'une des principales origines du liquide amniotique était précisément l'urine incessamment fournie par le fœtus. De nouvelles recherches chimiques, entreprises de concert avec M. Regnault, d'autres considérations physiologiques et anatomo-pathologiques que je me propose de soumettre plus tard à l'Académie, ont complètement confirmé mes inductions premières. Je regrette que M. Moreau ne nous ait pas dit s'il y avait beaucoup d'eau dans la poche qui renfermait l'enfant qu'il m'a sous nos yeux. Il serait peut-être facile de combler cette lacune en prenant des renseignements auprès de la sage-femme qui a assisté au travail des débuts. Quant à moi, je puis dire que, dans les cas où on s'est occupé de cette question, il a été remarqué que l'eau de l'amnios était en très minime quantité.

Désarticulation de la moëlle latérale gauche de la mâchoire inférieure.

M. Maisonneuve, chirurgien de l'hôpital Cochin, présente à l'Académie une jeune fille de dix-sept ans à laquelle il a pratiqué, il y a deux mois, la désarticulation de toute la moëlle latérale gauche de la mâchoire inférieure, et chez laquelle, malgré cet énorme délabrement, il ne reste presque aucune trace de l'opération. Le nerf facial a été respecté, de sorte que les pauvres et les lèvres ont conservé leurs mouvements et le visage sa régularité. L'examen anatomique de la tumeur a fait reconnaître un ostéosarcome de l'os maxillaire, et le microscope a constaté de nombreuses cellules cancéreuses et surtout une multitude de noyaux caractéristiques.

Noëveau irrigateur vaginal.

M. Maisonneuve présente ensuite un nouvel irrigateur vaginal construit d'après ses indications par M. le docteur Garier, et qui permet aux malades atteintes d'affections de l'utérus de pratiquer dans l'intérieur du vagin des irrigations continues, en restant couchées dans leur lit sur une chaise longue, et sans mouiller en aucune façon leur lit ou leurs vêtements.

Cet instrument (fig. 1) consiste en un long siphon de caoutchouc vulcanisé, muni à son extrémité d'une gaine rigide; 1° d'une ampoule dilatante qui retient l'eau dans l'intérieur du vagin et l'empêche de s'écouler par la vulve; 2° d'un tuyau de décharge destiné à conduire dans un vase préparé à cet effet l'eau qui a baigné le col de l'utérus. La manière de s'en servir est fort simple.

1° Près du lit où doit reposer la malade, on dispose une table sur laquelle on place une chaise, et sur cette chaise on met un seau d'eau tiède.

2° On remplit d'eau le siphon flexible, puis, après avoir fermé le robinet d'écoulement, on plonge dans le seau préparé l'extrémité du siphon qui est munie d'un suoir.

3° La malade, couchée sur son lit, introduit elle-même dans le vagin l'ampoule ampoule du siphon; elle dilate ensuite l'ampoule en pressant sur le réservoir d'air, et maintient cette dilatation en fermant le robinet.

4° Enfin, elle dispose l'extrémité du tuyau de décharge dans une cuvette vide et elle ouvre le robinet d'écoulement (fig. 2).

— On voit, Monsieur, que ce nouvel irrigateur vaginal est d'une construction simple et d'un usage facile. Il permet à la malade de pratiquer elle-même les irrigations continues, sans mouiller son lit, sans déranger son repos, et sans avoir besoin de l'assistance d'un tiers.

— J'ai l'honneur de vous dire que vous ne connaissez point la réclamation insérée dans le *Constitutionnel* par le sieur Ley; mais permettez-moi d'ajouter qu'un journal est responsable de ses rédacteurs, et que la *Revue médicale* devrait choisir les siens avec plus de sévérité.

— Vous croyez sans doute, mon cher confrère, que ma lettre a paru dans le numéro de la *Revue médicale* du 30 juin ou tout au moins dans celui du 15 juillet? Il n'en est rien. M. Sales-Girons a résolu ment et traditionnellement manqué à sa parole. A la place que devait occuper ma réclamation brilla une épître de M. Wertheim, dans laquelle cet illustre interprète des doctrines pressénitiques me reproche de manquer à la reconnaissance que je lui dois. Oh! l'ingratitude! qui oserie dire que de telles manières soient le signe d'une haute érudition!

— Quoi qu'il en soit, je n'entends point soulever des questions de pudeur médicale avec le journal qui a préconisé le massage cadavérique du rectum, ni discuter les doctrines vitalistes de MM. Ley, Wertheim et consorts. Ces industriels, qui n'ont pas même l'habileté de dissimuler les ficelles qui les font mouvoir, seraient sans doute bien aises que je leur donnasse la parole; mais il ne me convient pas de renouveler à leur profit le célèbre dialogue Hurel et Fichel. Mes honorables adversaires ont besoin d'une enseigne et d'une trompette pour attirer le public; je proclamerai volontiers, pour leur venir en aide, qu'ils sont les plus illustres hydropathes du monde, mais ma conscience ne saurait aller jusqu'à les prendre au sérieux.

— J'ai besoin, mon cher confrère, d'établir nettement ma position aux yeux du public médical; et puisque M. Sales-Girons me donne la publicité qu'il me doit, j'espère que vous ne me refuserez pas celle de votre estimable journal.

— Je ne terminerai pas cette lettre sans remercier M. Sales-Girons, au nom de *Phonétique*, de l'honneur fait par lui à la *Revue médicale* par ses articles, et de l'intérêt qu'il a pris à la publication de ma lettre.

— M. Sales-Girons doit maintenant connaître la voie dans laquelle la basse jalousie de quelques industriels a voulu l'entraîner. J'ai à croire qu'il ne compromettra pas l'honorabilité de son caractère en servant d'aussi mesquines passions.

— Agréez, Monsieur, votre très humble serviteur.

— Vous croyez sans doute, mon cher confrère, que ma lettre a paru dans le numéro de la *Revue médicale* du 30 juin ou tout au moins dans celui du 15 juillet? Il n'en est rien. M. Sales-Girons a résolu ment et traditionnellement manqué à sa parole. A la place que devait occuper ma réclamation brilla une épître de M. Wertheim, dans laquelle cet illustre interprète des doctrines pressénitiques me reproche de manquer à la reconnaissance que je lui dois. Oh! l'ingratitude! qui oserie dire que de telles manières soient le signe d'une haute érudition!

— Quoi qu'il en soit, je n'entends point soulever des questions de pudeur médicale avec le journal qui a préconisé le massage cadavérique du rectum, ni discuter les doctrines vitalistes de MM. Ley, Wertheim et consorts. Ces industriels, qui n'ont pas même l'habileté de dissimuler les ficelles qui les font mouvoir, seraient sans doute bien aises que je leur donnasse la parole; mais il ne me convient pas de renouveler à leur profit le célèbre dialogue Hurel et Fichel. Mes honorables adversaires ont besoin d'une enseigne et d'une trompette pour attirer le public; je proclamerai volontiers, pour leur venir en aide, qu'ils sont les plus illustres hydropathes du monde, mais ma conscience ne saurait aller jusqu'à les prendre au sérieux.

— J'ai besoin, mon cher confrère, d'établir nettement ma position aux yeux du public médical; et puisque M. Sales-Girons me donne la publicité qu'il me doit, j'espère que vous ne me refuserez pas celle de votre estimable journal.

— Je ne terminerai pas cette lettre sans remercier M. Sales-Girons, au nom de *Phonétique*, de l'honneur fait par lui à la *Revue médicale* par ses articles, et de l'intérêt qu'il a pris à la publication de ma lettre.

— M. Sales-Girons doit maintenant connaître la voie dans laquelle la basse jalousie de quelques industriels a voulu l'entraîner. J'ai à croire qu'il ne compromettra pas l'honorabilité de son caractère en servant d'aussi mesquines passions.

— Agréez, Monsieur, votre très humble serviteur.

en effet, une action médicamenteuse puissante dans une foule d'affections chirurgicales, et leur application aux maladies de l'utérus doit certainement rendre grands services.

— La séance est levée à cinq heures.

CORRESPONDANCE.

Mon cher confrère,

Il y a deux mois environ, je reçus la visite d'un monsieur qui me dit: 1° s'appeler Sales-Girons; 2° être le publicateur de la *Revue médicale* rédigée par M. Cayol; 3° être mu par le désir de visiter l'établissement hydrothérapique de Bellevue et de recevoir de quelques établissements au sujet du livre que je venais de publier.

J'accueillis ce monsieur avec les égards, l'urbanité, la complaisance dont j'use envers les confrères qui me font l'honneur de leur visite; je m'efforçai de le satisfaire sur tous les points, et il se retira satisfait, me laissant vivement sa reconnaissance, son approbation, et en me demandant, Dieu me pardonne! de lui adresser pour son journal des articles qu'il s'estimerait heureux d'insérer.

Le 16 juin parut dans la *Revue médicale* sous la rubrique: *Docteur Ley, pseudonyme très transparent, dit-on*, un article dont vous avez pu apprécier la portée, et toutefois vous avez eu le courage de le lire jusqu'au bout, et le 23 le *Constitutionnel* contenait une magnifique réclame exaltant les mérites du même docteur Ley, tenant maison de santé hydrothérapique dans les Champs-Élysées, afin de rassurer le monde consterné par la mort de Priessnitz.

Le 25, j'adressai à M. Sales-Girons la lettre suivante:

« Monsieur, « Malgré la grossière inconvenance et l'évidente partialité qui caractérisent l'article que vous avez inséré dans la *Revue médicale* et qui est signé d'un sieur Ley, j'aurais l'intention de répondre à ce que j'ai pu y dire de réclamation. Les réclames insérées dans le *Constitutionnel* du 23 juin ne me permet pas de descendre à une semblable polémique, et je me borne à vous demander l'insertion de cette lettre dans votre plus prochain numéro. « Je suis, monsieur, votre très humble serviteur. « Le lendemain 26, je recevais de M. Sales-Girons une réponse ainsi conçue: »

« Monsieur, « Quand on m'écrit, je me fais toujours un devoir de répondre. « J'ai donc reçu votre lettre de réclamation, et je viens vous dire que je ne me crois pas obligé de la reproduire. (Admirer la puissance du syllogisme et l'élégance du style!) « Cependant, si vous le désirez résolument, je veux que le public soit juge des grossières inconvenances que contient la critique signée du docteur Ley: je ferai sur ce point (ad libitum!) la publication de votre lettre de réclamation. Mais, dans la critique, que je ressortirai du grief que vous faites à la *Revue*, c'est que vous ne permettez pas la critique qui juge. (Oh! galigalions!) « Quant à ce que vous avez lu dans le *Constitutionnel*, je n'en ai point connaissance, et la *Revue* n'en aurait été responsable. « Croyez-moi, Monsieur, votre premier mouvement est le bon. « Revenez par la science ce qui a pu vous paraître à l'adresse de vos doctrines physiologiques, je serai heureux d'insérer votre réponse et même d'y répondre moi-même. (Ah! M. Sales-Girons! vous me feriez en vérité tort d'honneur!) « Scientifiquement, si je crois obligé par les doctrines vitalistes et traditionnelles (sic) que professe votre journal. « J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre tout dévoué serviteur, « SALES-GIRONS. »

Il fallait bien informer l'éloquent défenseur des doctrines vitalistes et traditionnelles que je désais résolument l'insertion de ma lettre précédente ou suivie de la reproduction de ladite critique, et je lui écrivis:

« Monsieur, « Si vous pensez que vos lecteurs s'accommoderont d'une 2^e édition de l'article en question, vous êtes parfaitement libre de le réimprimer. Je vous renouvelle de plus en plus l'engagement de publier l'insertion de ma lettre dans votre prochain numéro, et je pense que votre impartialité ne s'y refusera pas. J'aime à vous croire, Monsieur, lorsque vous dites que vous ne connaissez point la réclamation insérée dans le *Constitutionnel* par le sieur Ley; mais permettez-moi d'ajouter qu'un journal est responsable de ses rédacteurs, et que la *Revue médicale* devrait choisir les siens avec plus de sévérité.

« Vous croyez sans doute, mon cher confrère, que ma lettre a paru dans le numéro de la *Revue médicale* du 30 juin ou tout au moins dans celui du 15 juillet? Il n'en est rien. M. Sales-Girons a résolu ment et traditionnellement manqué à sa parole. A la place que devait occuper ma réclamation brilla une épître de M. Wertheim, dans laquelle cet illustre interprète des doctrines pressénitiques me reproche de manquer à la reconnaissance que je lui dois. Oh! l'ingratitude! qui oserie dire que de telles manières soient le signe d'une haute érudition!

« Quoi qu'il en soit, je n'entends point soulever des questions de pudeur médicale avec le journal qui a préconisé le massage cadavérique du rectum, ni discuter les doctrines vitalistes de MM. Ley, Wertheim et consorts. Ces industriels, qui n'ont pas même l'habileté de dissimuler les ficelles qui les font mouvoir, seraient sans doute bien aises que je leur donnasse la parole; mais il ne me convient pas de renouveler à leur profit le célèbre dialogue Hurel et Fichel. Mes honorables adversaires ont besoin d'une enseigne et d'une trompette pour attirer le public; je proclamerai volontiers, pour leur venir en aide, qu'ils sont les plus illustres hydropathes du monde, mais ma conscience ne saurait aller jusqu'à les prendre au sérieux.

« J'ai besoin, mon cher confrère, d'établir nettement ma position aux yeux du public médical; et puisque M. Sales-Girons me donne la publicité qu'il me doit, j'espère que vous ne me refuserez pas celle de votre estimable journal.

« Je ne terminerai pas cette lettre sans remercier M. Sales-Girons, au nom de *Phonétique*, de l'honneur fait par lui à la *Revue médicale* par ses articles, et de l'intérêt qu'il a pris à la publication de ma lettre.

« M. Sales-Girons doit maintenant connaître la voie dans laquelle la basse jalousie de quelques industriels a voulu l'entraîner. J'ai à croire qu'il ne compromettra pas l'honorabilité de son caractère en servant d'aussi mesquines passions.

« Agréez, Monsieur, votre très humble serviteur.

« Vous croyez sans doute, mon cher confrère, que ma lettre a paru dans le numéro de la *Revue médicale* du 30 juin ou tout au moins dans celui du 15 juillet? Il n'en est rien. M. Sales-Girons a résolu ment et traditionnellement manqué à sa parole. A la place que devait occuper ma réclamation brilla une épître de M. Wertheim, dans laquelle cet illustre interprète des doctrines pressénitiques me reproche de manquer à la reconnaissance que je lui dois. Oh! l'ingratitude! qui oserie dire que de telles manières soient le signe d'une haute érudition!

« Quoi qu'il en soit, je n'entends point soulever des questions de pudeur médicale avec le journal qui a préconisé le massage cadavérique du rectum, ni discuter les doctrines vitalistes de MM. Ley, Wertheim et consorts. Ces industriels, qui n'ont pas même l'habileté de dissimuler les ficelles qui les font mouvoir, seraient sans doute bien aises que je leur donnasse la parole; mais il ne me convient pas de renouveler à leur profit le célèbre dialogue Hurel et Fichel. Mes honorables adversaires ont besoin d'une enseigne et d'une trompette pour attirer le public; je proclamerai volontiers, pour leur venir en aide, qu'ils sont les plus illustres hydropathes du monde, mais ma conscience ne saurait aller jusqu'à les prendre au sérieux.

« J'ai besoin, mon cher confrère, d'établir nettement ma position aux yeux du public médical; et puisque M. Sales-Girons me donne la publicité qu'il me doit, j'espère que vous ne me refuserez pas celle de votre estimable journal.

« Je ne terminerai pas cette lettre sans remercier M. Sales-Girons, au nom de *Phonétique*, de l'honneur fait par lui à la *Revue médicale* par ses articles, et de l'intérêt qu'il a pris à la publication de ma lettre.

Monsieur le Rédacteur,

Paris, le 30 juillet 1892.

Je lis dans le numéro de la *Gazette des Hôpitaux* de ce matin un article dans lequel l'auteur se plaint de mon manque d'exactitude et de la malveillance que j'ai montrée dans mon avant-dernier compte-rendu des séances de la Société de chirurgie publiée dans l'*Union médicale*. Avant de répondre à ce reproche, permettez-moi de rappeler quelques insinuations peu bienveillantes que renferme cet article.

L'auteur s'écrit ainsi: Cette façon d'exposer les choses doit satisfaire les très petites passions de M. Fano, mais peut nuire aux gens qui font de la science honnête et sérieuse.

En fait de passions petites ou grandes, je n'en ai qu'une seule qui me guide dans la rédaction des comptes-rendus de la Société de chirurgie: c'est l'amour de la vérité. Si je me suis trompé, le public juge.

Relativement aux gens qui font de la science honnête et sérieuse, j'ai à croire que je suis du nombre. M. Pollin doit savoir qu'il m'arrive de faire des reproches à l'égard de la Faculté de médecine de Paris lorsqu'il ne fait pas de la science honnête et sérieuse.

Quant à la manière dont M. Pollin a jugé l'appréciation que j'ai faite de son ophthalmoscope, ou pour mieux dire de l'ophthalmoscope du professeur Helmholtz perfectionné par MM. Pollin et Fano, c'est à dire par la majorité des membres de la Société de chirurgie: c'est ce que la lecture du procès-verbal officiel qui se trouve dans le même numéro de votre journal démontrera suffisamment.

Agagée, etc.

FANO,

Procureur de la Faculté de médecine.

Chronique et nouvelles.

Subscription en faveur de deux confrères dans le besoin. — Quoique nous ayons dit plusieurs fois déjà que quelques années d'appel aux sentiments d'humanité de nos confrères, nous croyons devoir y recourir une fois encore en faveur de deux confrères qui se trouvent dans la situation la plus malheureuse et nous savons d'ailleurs dignes de l'intérêt de leurs confrères. Nous ouvrons donc pour eux une souscription et nous nous inscrivons pour la somme de 30 fr.

Hydrophobie. — La fréquence insuite de l'hydrophobie depuis quelques semaines a donné lieu, comme tous les faits qui attirent l'attention publique, à une foule d'excentricités plus ou moins graves. Ne pouvant les signaler toutes, nous choisissons comme échantillon de la foule des excentricités, l'excentricité d'un industriel. Cet honorable citoyen, après avoir annoncé aux journaux qu'il avait eu plusieurs fois la rage, termine ainsi sa lettre:

« Signaler au gouvernement son devoir, constater l'existence d'un virus rabique, rappeler que cette affection névralgique est due à l'insinuation et à des croyances erronées, c'est à des occupations dangereuses, qu'on abuse; déclarer par des faits irrécevables que cette affection est rarement mortelle et qu'elle n'aurait que peu de gravité si la docte Académie de médecine voulait lui faire l'honneur de s'en préoccuper; enfin, rassurer le public, tel est le but de cette lettre, que je vous prie de vouloir bien insérer dans votre estimable journal. »

En preuve que la rage est une maladie légère et dont on guérit très bien, M. Jacquemart propose de se faire mordre par le premier chien hydrophobe venu. Mais cette preuve tourne évidemment contre M. Jacquemart, car une telle proposition ne peut s'accomplir que par la mort d'une personne égarée. Le fait de M. Jacquemart est cependant curieux en ce qu'il prouve qu'il y a une rage chronique, ce qu'on avait ignoré jusqu'à ce jour.

M. le docteur Blangin (Jacques-Nicolas-Ambroise) vient de mourir à l'hôpital. Il avait été l'un des plus illustres médecins de l'École de la population de la ville; et dans un discours qu'il a prononcé l'année dernière, M. le docteur Bédor a retracé avec un remarquable bonheur d'expressions les titres du vénérable défunt à la reconnaissance de ses concitoyens.

Nous constatons avec bonheur, d'après les chiffres officiels des entrées à l'hôpital, que l'état sanitaire de la ville de Paris est des plus satisfaisants, malgré la forte épidémie de choléra que nous venons de traverser.

(Monteur de l'armée.) — Voici une statistique qui peut donner une idée de ce qui existe chez nous, où la taxe des chiens vient d'être une fois de plus ajournée.

D'après un relevé qu'on a lieu de croire exact, il résulte que le nombre des chiens qui existent en Belgique peut être porté à 225,000. Sur ce nombre plus de la moitié sont errants ou ne sont pas déclarés pour la taxe. Sur 100,000 chiens déclarés au moyen du recensement, plus d'un million sont légalement exemptés de la taxe. Les chiens de luxe, qui devraient figurer pour un tiers, sont déclarés en majeure partie comme chiens ordinaires, par suite de fraude.

En supposant que les chiens soient proportionnellement aussi nombreux en France qu'en Belgique, et l'on doit croire qu'ils le sont davantage, il y aurait dans notre pays 2,024,000 chiens, dont un million ne sont pas soumis à la taxe. On voit donc que la présence d'un tel état de choses, on ne saurait trop applaudir aux mesures de sévérité que l'administration vient enfin de prendre.

Bulletin Bibliographique.

Bibliothèque du Médecin-Praticien, ou Résumé général de tous les ouvrages de clinique médicale et chirurgicale, de toutes les monographies, etc.; par une société de médecins, sous la direction du docteur F. J. Chevalier de Légiton-Honour, rédacteur en chef de la *Gazette des Hôpitaux*; ouvrage adopté par le conseil de l'Instruction publique pour les Facultés et Ecoles de médecine et de pharmacie. — 15 volumes grand in-8° sur deux colonnes, contenant la matière de 60 volumes in-8° ordinaires. Prix du volume: 8 fr. 50. La souscription étant permanente, on peut retirer le volume. — On s'inscrit chez M. J.-B. Baillière, libraire, rue Hauteville, 19, et au bureau de la *Gazette des Hôpitaux*, rue des Saints-Pères, 40.

Traité de la gâsse-percha et de son application, par brevet d'invention (s. g. d. g.), aux dentures artificielles; par M. le docteur A. DELABARRE, auteur du *Traité sur les accidents de la dentition chez les enfants en bas âge* et de la *Méthode d'éclaircissement par l'éther et le chloroforme*. Chez Victor Masson, libraire, rue de l'École-de-Médecine, 17, et chez l'auteur, rue de la Paix, 2.

Paris. Imprimé par PLOX frères, 36 rue de Valenciennes.

Ge journal paraît trois fois par semaine !
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Poste et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en timbres sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois . . .	8 fr. 50 c.
ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois . . .	46 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Un an . . .	30 »

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GARÇON, HOLLANDE, PRÉMYN,	Trois mois . . .	9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE,	Six mois . . .	47 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an . . .	33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOCANE,	Trois mois . . .	40 fr.
GIBRALTAR.	Six mois . . .	28 »
	Un an . . .	30 »

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

NON-MALADE. — Revue des hôpitaux anglais. — Cancer multiple. — Hydrocéphale. — Sur la médication ferrugineuse. — Rapport sur un fait relatif à l'apoplexie.

REVUE DES HOPITAUX ANGLAIS.

1. RÉTRÉCISSEMENTS REBELLES DE L'UTÉRUS; INCISION PÉRINÉALE
PAR LE PROCÉDÉ DE M. SYME.

(Suite. — Voir le n^o du 17 juillet.)

De cet ensemble de faits, il résulte incontestablement que l'opération des rétrécissements de l'utérus par le procédé de M. Syme mérite maintenant non-seulement d'attirer l'attention des chirurgiens, mais encore d'entrer dans la pratique chirurgicale usuelle. Il ne peut pas y avoir de discussion sur les cas franchement rebelles déjà traités plusieurs fois inutilement par la dilatation ou autrement, en particulier dans certains cas, bien connus des praticiens, de rétrécissements traumatiques, et, mieux encore, lorsque ces cas sont compliqués de fistules, comme dans les observations XIII et XIV.

Sûrement, s'il arrivait que ces lignes tombassent sous les yeux de certains spécialistes, elles soulèveraient de violentes contradictions de la part de ceux qui ont des procédés certains pour la cure radicale des rétrécissements. Tout ceci est bien connu. Mais lorsque des patients auront expérimenté inutilement ces procédés certains pour la cure radicale et qu'ils garderont encore leurs rétrécissements, on nous permettra bien, je pense, de nous adresser à quelque chose de plus sûr et de bien connu, puisque cela rentre dans le domaine général de la chirurgie.

Il n'est pas nécessaire, je suppose, d'entrer dans l'exposé des conséquences si graves des rétrécissements de l'utérus persistants pour justifier une opération pareille à celle que pratiquent MM. Syme et Coulson. On voit le chirurgien qui hésite à faire une incision périnéale pour retirer certains calculs ? Et toute la monde reconnaît qu'un rétrécissement de l'utérus est bien au moins aussi grave qu'un calcul vésical.

Que faire autrement ? De la dilatation ? Mais elle a échoué sous toutes ses formes. — De la cautérisation ? Mais elle est à peu près généralement abandonnée, même pour les cas simples. — Des incisions internes par des uréthrotomes cannelés ? Mais c'est une méthode souvent infidèle, souvent plus dangereuse par la possibilité des inflammations que l'incision extérieure, sur laquelle elle n'a aucun avantage ; c'est une méthode aveugle, un peu hasardeuse, au point qu'elle n'a jamais pu se généraliser.

Dans ce parallèle qu'il établit longuement, M. Syme compare, en outre, son procédé à un procédé ancien qui consiste à faire aussi une incision par le périnée, mais en s'aidant seulement du bec du cathéter introduit jusqu'au niveau du rétrécissement sans passer à travers. « Deux opérations, dit-il, ne peuvent pas plus différer que celle-là et celle-ci sont rigoureusement imperméables, tandis que la seconde est terminée d'un coup, parfaitement sans danger (ceci est un peu exagéré) et complètement efficace. Il n'y a pas, d'ailleurs, de rétrécissements imperméables. »

Je demanderai à M. Syme la permission de n'être pas tout à fait de son avis en tout ceci. Non pas qu'il y ait le moindre doute parallèle à établir entre les deux procédés, et que le chirurgien ne doive pas d'abord choisir entre eux, mais que l'opération de M. Syme n'y a pas de rétrécissements imperméables. Tant mieux pour M. Syme et ses patients, s'il en est ainsi. Malheureusement il y a des exceptions ; et si ces exceptions se trouvent entre les mains d'un chirurgien aussi habile que M. Coulson et de plusieurs autres, on peut hardiment prédire qu'il s'en trouvera encore. M. Syme ajoute que l'ancienne méthode est justement réprouvée ; c'est être peut-être un peu sévère. Car voici, entre autres, deux cas empruntés à la pratique de M. Coulson, et dont j'ai minutieusement examiné les résultats.

Obs. XV. — Un malade, âgé de quarante-quatre ans, portait depuis quinze ans un rétrécissement urétral dû à des hémorrhagies antérieures. Plusieurs fois il avait été déjà traité incomplètement.

Lorsqu'il vint le 15 octobre dernier dans le service de M. Coulson à Saint-Mary's hospital, le rétrécissement était si étroit que l'on n'a pu introduire aucun instrument. M. Coulson s'est alors décidé à opérer par l'ancienne méthode, c'est-à-dire en introduisant un cathéter jusqu'au rétrécissement, puis incisant par le périnée sur le bec du cathéter, et en continuant ensuite à pousser doucement, le cathéter auquel de petites incisions avec la pince

du bistouri à travers la partie rétrécie frayait la voie. L'opération a parfaitement réussi, et l'opéré a quitté l'hôpital le 15 novembre, portant encore une toute petite fistule périnéale qui s'est cicatrisée sous sa croûte une semaine après son entrée.

Aujourd'hui, mai 1852, six mois après le rétablissement complet, la guérison est parfaite. La miction s'exécute très régulièrement. Le canal reçoit sans difficulté un cathéter d'un très gros calibre, à faire envie à M. May. Il recule, à extrémité pointue, trice plate, un peu déprimée, à force ovale, à extrémité pointue, au milieu d'un pouce et demi de large de quelques lignes, placée juste au milieu de l'espace entre l'anus et la racine des bourses ; le tissu au-dessous de la cicatrice est d'un blanc pâle, souple, non adhérent aux couches profondes, dans lesquelles on ne sent aucune dureté. Les érections ne sont ni interrompues, ni gênées.

Obs. XVI. — Un cocher, âgé de trente-cinq ans, a passé un mois à la même époque dans le service de M. Coulson à Saint-Mary's hospital, pour, à son entrée, d'un rétrécissement traumatique dû à un coup qu'il s'était donné quatorze ans avant sur le périnée contre l'épaulé d'un cheval.

A son entrée, résection complète ; tentatives infructueuses de cathétérisme, d'abord de la part d'un chirurgien habile, et puis de la part de M. Coulson. Opération comme dans le cas précédent. Lorsque je l'ai examiné, le même jour que le précédent, je lui ai trouvé une cicatrice à peu près semblable, sauf qu'elle est un peu plus dure et qu'elle forme un peu la peau autour d'elle. Pas de duretés profondes. Érections et miction faciles. Seulement on ne peut introduire qu'un cathéter du volume de la sonde habituelle des urines, et on sent alors que les parois de la partie profonde de l'utérus sont un peu dures.

Pendant le séjour de ces deux patients à l'hôpital, il y en avait quatre autres opérés par le procédé par M. Syme, et qui ont parfaitement guéri.

En définitive, aux méthodes conseillées jusqu'à ce jour pour le traitement des rétrécissements de l'utérus, il nous faut, depuis le procédé publié par M. Syme et depuis les succès obtenus par lui et par M. Coulson, y en joindre une autre. Cette nouvelle méthode, surtout applicable aux cas rebelles, en particulier aux rétrécissements traumatiques, consiste dans l'incision de la partie rétrécie faite à ciel ouvert, en allant de la peau vers l'utérus ; et comme la plupart des rétrécissements urétraux sont vers le périnée, on appelle généralement cela-ci : la méthode par incision périnéale ; quoique, suivant le siège de la lésion, l'incision puisse se faire périnéale, comme dans l'observation III précitée.

Je ne crois pas trop à hasarder en l'appelant nouvelle, quoiqu'elle ait été parfois conseillée par quelques chirurgiens, et quoique le procédé lui-même de M. Syme soit à peu près décrit par Desault ; mais elle avait été universellement rejetée et était restée inconnue, tant ses indications et son application régulière avaient été peu posées. Quant à l'opération dite de la boutonnière, quoiqu'elle ait avec celle-ci certains rapports et qu'elle ait pu même être l'inspirer, elle en diffère beaucoup. Telle qu'elle est comprise et à peu près généralement repoussée aujourd'hui, l'opération de la boutonnière est simplement une ponction de la vessie par le périnée, que l'on met en parallèle avec la ponction par le rectum ou l'hyposphage, ou avec le cathétérisme forcé, et non un moyen d'agir direct du rétrécissement.

Cette méthode de traitement comprend deux procédés : le procédé ancien ; le procédé de M. Syme.

Le procédé ancien, repoussé par des préoccupations théoriques, mais plus facile à manier aujourd'hui d'après les indications qui réajustent sur lui du procédé de M. Syme, pourra encore trouver quelques applications dans les cas rares mais possibles de rétrécissements infranchissables. Les deux observations de M. Coulson sont là pour le prouver. Mais le procédé de M. Syme est incontestablement et de beaucoup supérieur ; il n'y a même pas de parallèle à faire. Toutes les fois qu'il est applicable, ce qui est l'ordinaire, il est tout évidemment préféré. Les nombreux succès obtenus appellent désormais l'attention des chirurgiens. Et, pour que les praticiens aient le plus grand nombre de détails possibles pour diriger leur jugement, je vais ajouter encore quelques mots sur les préliminaires et les suites de l'opération. Le manuel de l'opération en elle-même est assez exactement décrit dans l'observation I pour que je n'aie pas besoin d'y revenir.

Préliminaires de l'opération. — M. Syme a toujours réussi à faire passer des instruments dans les rétrécissements les plus étroits. Et ce n'est pas d'habitude, plus de bonheur ? On cela fonderait-il aux bougies fines métalliques (composées d'un mélange d'étain et de zinc appelées, je crois, *argent de Berlin*) dont il se sert ? Je n'en sais rien. En tout cas, le chirurgien doit toujours chercher à franchir le rétrécissement avec de fines bougies, et, s'il y met de la persévérance et de l'adresse, il y parviendra presque toujours.

Parfois, surtout pour l'espèce de rétrécissements dont il s'agit ici, la sensibilité de l'utérus est telle que l'emploi du chloroforme devient extrêmement utile, indispensable même pour ces manœuvres.

Si du premier coup on peut franchir le rétrécissement avec un très fin cathéter cannelé, on peut de suite procéder à l'opération.

Sinon il faut graduellement augmenter de jour en jour le volume des fines bougies, ce qui est toujours faisable, jusqu'à ce qu'un fin cathéter cannelé puisse passer.

Suites de l'opération. — Nous avons dit dans les observations qu' aussitôt l'incision faite on place dans l'utérus un fort cathéter creux de volume ordinaire, qu'on maintient à demeure pendant quarante-huit heures seulement, après lesquelles on le retire tout à fait. L'opéré, rapporté dans son lit, reste couché sur le dos sans qu'on s'occupe sur la plaie au point de pansement autre que quelques applications ou fomentations d'eau fraîche.

Dès que le cathéter est retiré, il arrive quelquefois que toute l'urine s'échappe en totalité et régulièrement par l'urètre, sans qu'il y en passe d'ordinaire par la plaie, bécote cependant. Mais plus fréquemment, elle passe en partie par l'urètre, en partie par la plaie pendant quelques heures ou parfois pendant quelques jours. On ne doit s'en occuper en aucun lieu, si ce n'est au bout de huit à dix jours, où une bougie d'un volume moyen doit être passée et réintroduite tous les huit ou quinze jours pendant deux mois. L'expérience, répétée un assez grand nombre de fois maintenant, montre, ce qu'on n'aurait certes pas prévu, que toujours la plaie périnéale se cicatrise spontanément, souvent en quinze jours, au plus tard dans le courant du mois ; il est très exceptionnel que ce travail exige six semaines comme dans le cas de l'observation XV. On voit donc que le traitement consistait en fait simple.

Accidents, complications. — M. Syme dit, page 57 de sa brochure, que l'opération est parfaitement sans danger. Cependant, il cite lui-même un cas de complication redoutable dont il n'a dit rien. Quelques autres accidents se sont présentés aussi. Mais, comme toute, il est permis de dire :

- 1^o Que cette opération et ses suites sont, dans la grande majorité des cas, les plus simples du monde ;
- 2^o Que les accidents et les complications sont rares et ne paraissent pas jusqu'au bout être différents de ceux de toute plaie simple du périnée, par exemple dans une opération de taille ordinaire, quoique la plaie dans ce dernier cas peut-être même plus grave.

A priori, puisque les rétrécissements sont placés, le plus souvent, au niveau du bulbe et puisque le bulbe est alors incisé à coup sûr par sa face inférieure médiane, on aurait pu craindre :

- 1^o Une hémorrhagie ;
- 2^o Des nodosités ultérieures ;
- 3^o Des difficultés pour l'érection.

Eh bien ! il n'en est rien.

Je suis sûr, pour l'avoir vu, que l'incision assez étendue du bulbe et de la partie sphérogène de l'utérus ne donne lieu à aucune hémorrhagie. On aurait pu s'en douter, du reste, d'après les résultats de la taille, dans laquelle, lorsqu'elle était médiane, on incisait à coup sûr le bulbe, et dans laquelle, depuis qu'elle est latérale, on l'incise aussi à peu près toujours, quoique à la rigueur on puisse l'éviter. L'incision portant juste sur la ligne médiane, l'anatomie nous montre qu'on n'a pas à craindre l'hémorrhagie artérielle, sauf les cas d'anomalie et sauf le cas d'artère passant d'un côté à l'autre pour fournir aux deux, cas rares et qui se retrouvent du reste dans bien d'autres opérations sans faire reculer le chirurgien pour cela. Aussi M. Syme ne parait-il pas de cette espèce d'hémorrhagie et M. Coulson ne l'a-t-il pas eu que seule fois.

Quant aux nodosités et à la gêne consécutive dans l'érection, elles n'existent pas, si ce n'est dans des cas qui doivent être bien exceptionnels.

L'incision de cavités vasculaires comme celles du bulbe peut exposer évidemment à la phlébite et à l'infection purulente. Tel a été le cas de l'opéré de l'observation I. Mais cet accident est très rare, puisque c'est le seul qui ait été observé, et, tout en tenant compte de la possibilité du fait observé, le chirurgien, à mon sens, ne doit pas plus se laisser effrayer par elle dans l'opération dont il s'agit que par tant d'autres opérations, la taille, par exemple.

Enfin, un autre accident qui a été observé et dont la possibilité était facile à concevoir, comme dans toute autre espèce de plaie, est rapporté par M. Syme dans les termes suivants :

Obs. XVII. — « Dans aucun des cas où j'ai ainsi dirigé les rétrécissements, il n'en est résulté aucun accident, excepté une fois. Cette fois, l'opéré fut pris d'une attaque formidable d'érysipèle, qui commença par le périnée pour s'étendre ensuite sur toute la surface du corps, accompagnée d'une si grande perturbation constitutionnelle qu'il en résulta une extrême émaciation et une grande prostration des forces. Pendant cette complication, la plaie, au lieu de se cicatriser comme d'habitude, resta ouverte plusieurs semaines.

nos; elle conserva sa forme conique après le retrait des granulations; et, lorsque la cicatrisation fut complète, il resta à l'urètre, dans le lieu où avait été pratiquée l'incision, une petite ouverture cachée sujette à s'ouvrir de temps en temps et à fournir alors un peu d'urine.

Voilà tous les accidents sur lesquels j'ai pu avoir des renseignements. M. Coulson a pratiqué une vingtaine de fois cette opération; M. Syme l'a certainement pratiquée plus de trente fois. Mettant ensemble les deux autres accidents sur lesquels j'ai eu une cinquantaine en tout pour les deux, afin de rester plutôt au-dessous de la vérité que de risquer de nous tromper. Ainsi, sur une cinquantaine de cas, presque tous suivis d'une guérison facile, il y a eu trois accidents:

1° Une hémorrhagie artérielle;

2° Une infection purulente;

3° Un érysipèle grave, et par suite complications dans le travail de cicatrisation de la plaie et persistance d'une fistule périéridale. L'hémorrhagie a paru dans un cas de la pratique particulière, les deux autres accidents ont eu lieu dans les hôpitaux. Est-ce là tout, en effet? N'y a-t-il en ce cas trois accidents? C'est très probable; seulement, n'ayant pas vu tous les faits, je ne puis rien affirmer personnellement. Mais ce que je puis dire, c'est que dans la grande majorité des cas les opérés guérissent bien, et sans accident aucun.

La guérison est-elle définitive? L'avenir seul le décidera. En attendant, plusieurs opérés sont restés guéris depuis plusieurs années. Et lorsqu'on considère le grand nombre de succès actuels obtenus, on ne peut s'empêcher de dire qu'un progrès sérieux a été fait sur ce point par l'initiative de M. Syme, et puis par la persévérance et de M. Syme et de M. Coulson.

Rétrécissements ordinaires. — On a pu voir çà et là, dans cet exposé, que M. Syme (et il n'est pas le seul) a une tendance par moments à élargir le cercle d'application de sa méthode et de son procédé. Par exemple, le cas de l'observation VIII n'est pas un cas de rétrécissement rebelle, et la raison donnée par M. Syme pour l'indication de l'opération, à savoir, le peu de temps que le patient pouvait accorder pour le traitement, n'est évidemment pas la seule. D'ailleurs, M. Syme formule ainsi la seconde conclusion de son mémoire :

« 1° Dans les cas moins rebelles, mais réclamant toujours un fréquent usage des bougies, la division est préférable à la dilatation, comme amenant un soulagement plus prompt, plus sûr et plus permanent. »

C'est surtout dans le but d'appuyer cette proposition que M. Syme a passé en revue les méthodes employées jusqu'aux nôtres.

Ainsi la dilatation, si souvent infidèle, lente, et laissant persister quelquefois longtemps les accidents particuliers aux rétrécissements, « produit dans des accidents spéciaux. M. Syme mentionne : les accès fibrillaires analogues à ceux de la fièvre intermittente, et suivis d'éruptions herpétiques des lèvres et de la face, de gonflement douloureux du testicule et d'abcès au périnée; la suppuration dans les grandes articulations, qui lui faudrait distinguer, ce me semble, de l'arthrite analogue à celle produite par la blennorrhagie et qui n'est pas absolument rare dans ces cas, et peut-être aussi de l'infection purulente qui a été vue et que j'ai vue moi-même dans le service de M. Syme, dans la suite d'un simple cathétérisme parait bien pratiqué; les fausses routes, etc.; et l'on pourrait mieux spécifier en outre l'exaltation de sensibilité urétrale, les hémorrhagies, les épididymites assez rebelles, etc. Tout cela est vrai; plus d'une fois le traitement le plus simple des rétrécissements urétraux, celui par la dilatation, a ainsi occasionné la mort des patients. — Néanmoins il faut avouer que le parallèle entre la nouvelle opération et la dilatation dans les cas de rétrécissements ordinaires est fort difficile à faire; car enfin la dilatation, quoique si souvent infidèle, donne aussi de beaux succès, et M. Syme en rapporte lui-même dans des cas de complications par des fistules périéridales; puis les accidents graves produits par la dilatation ne sont pas absolument fréquents; et la raison tirée de la rapidité des deux méthodes, quoique bonne, n'est pas des plus importantes. Soit que, dans ce que nous sortons des cas rebelles, les indications d'application du procédé de M. Syme deviennent un peu plus difficiles à poser. Une expérience plus étendue, de nouveaux faits, sont nécessaires pour pouvoir fournir les bases de règles pratiques plus précises.

Continuant sa revue des autres méthodes, M. Syme répond d'une manière absolue les énarcoliques. Ici encore il y a peut-être bien lieu à révision. Le nitrate d'argent employé comme cathétrique, les bougies saupoudrées d'alun, telles que les emploie parfois M. Jobert, et bien d'autres substances, ne sont pas jugées sans appel.

Quant à l'uréthrotomie au moyen d'instruments cachés, dont le nombre est si grand aujourd'hui, on pourrait sans peine accorder à M. Syme qu'elle doit céder le pas à l'incision périéridale.

Un mot pour terminer. J'ai dit qu'il n'y avait que trois accidents connus sur plus d'une cinquantaine de cas. Naturellement il n'est question que du procédé de M. Syme pur, et non du procédé ancien, dont il n'a été parlé qu'incidemment, et dont les dangers sont autrement grands de toutes façons. C'est à cette dernière opération que se rapporte un cas de mort dans le service de M. Coulson chez un jeune homme affecté de rétrécissement traumatique très grave et compliqué, qui fut obligé de traiter par l'ancien procédé, la mort fut produite surtout par la complication d'accidents choréiques. Ainsi encore il y a eu ce moment dans le service de M. Coulson un vieillard qui a subi une opération dérivée peut-être du procédé de M. Syme, quoique bien différente; la périérite était criblée de fistules graves. Non-seulement M. Coulson a insisté sur la périérite, mais encore il a enlevé tous les trajets fistuleux, en enlevant en même temps toute la paroi inférieure de l'urètre; plusieurs complications sont

survenues, et aujourd'hui l'opéré n'est pas trop mal. Il est évident que des faits de cet ordre ne peuvent en rien entrer en ligne de compte pour l'appréciation du procédé de M. Syme.

Il y a bien aussi une question qui se rattache à tout ce qui précède, et qui agit vivement les chirurgiens de Londres, comme on a pu voir dans une des dernières séances de la Société médico-chirurgicale. Nous retrouverons cette question à mesure que des faits se présenteront. Il s'agit du lieu où il faut ponctionner la vessie dans les cas pressants de rétention complète de l'urine.

CANCER MULTIPLE.

M. le docteur Marvel nous adresse la lettre suivante :

Monsieur le rédacteur,

La lecture des leçons cliniques de M. Maisonneuve sur les maladies cancéreuses me fait un devoir de publier une observation rare de cancers multiples sur le même individu. J'ai regretté de ne pouvoir soumettre à l'inspection microscopique ces divers tissus, l'observation eût été plus complète; cependant les caractères bien tranchés sous lesquels ils se sont présentés ne laissent aucun doute sur leur nature suspecte.

Le sujet qui a présenté ces divers tissus ayant été l'objet d'une expertise légale, je vais vous donner une copie du rapport que j'ai remis à M. le procureur du roi.

Squithes du foie; mélanose du poulmon; matière colloïde dans le corps thyroïde; nortite. Mort, suite de coagulation du sang dans l'aorte.

Le 29 mars 1844, sur la réquisition de M. Cauquet, procureur du roi, je me suis transporté au chef-lieu de la commune de Job (Puy-de-Dôme), à l'effet de visiter le cadavre de Côme Clavel, et de rechercher si la mort peut être attribuée à un coup de pierre qui lui aurait reçu quelques instants avant sa mort.

Avant de procéder à l'autopsie, j'ai obtenu des parents du défunt les renseignements suivants :

Depuis plusieurs années Côme Clavel traînait une vie languissante; alté depuis un mois, il avait reçu les secours d'un médecin, qui avait pratiqué une saignée, prescrit une application de sangsues sur le côté gauche de l'épigastre, et un vésicatoire sur l'hypochondre droit.

La veille, le 28 mars, Côme Clavel s'était levé pour la première fois; il était un peu mieux de ses vices, pendant cette querelle, il avait reçu un coup de pierre dans la poitrine; il avait ensuite regagné son domicile, à 20 mètres de distance; il avait pu, aide de ses parents, monter l'escalier du premier étage; il s'était couché et avait succombé au même instant.

Ces renseignements obtenus, et ayant prêté entre les mains de M. le juge d'instruction le serment voulu par la loi, j'ai procédé ainsi qu'il suit à l'expertise du cadavre.

Le cadavre est sur son lit, dans la position qu'il avait au moment de la mort, couché un peu sur le côté droit, revêtu de ses habits.

L'on ne remarque aucune trace de bone ni sur la veste, ni sur le gilet, ni sur la chemise, ni sur le pantalon; aucune trace qui indique l'endroit qu'aurait frappé une pierre couverte de boue qui est présentée par les parents du défunt, et que je soupçonne être celle qui a donné la mort.

Depuis le cas des vêtements, le cadavre présente celui d'un homme de soixante ans environ; il présente encore la rigidité cadavérique; la corne transparente est flétrie, grisâtre. Sur l'hypochondre gauche l'on retrouve des cicatrices de pigures de sangsues, et sur l'hypochondre droit un vésicatoire non encore cicatrisé.

Abdomen. — Tous les organes abdominaux, moins le foie, sont à l'état normal.

Le foie est très volumineux; à sa surface l'on remarque plusieurs taches jaunâtres racornies de 2 à 6 centimètres tant en diamètre qu'en profondeur; incisées, ces portions du foie cristallines, conservent leur couleur jaunâtre et laissent couler par la pression un liquide de même couleur.

Thorax. — Le péricarde contient quelques cuillères d'une sérosité citrine; la surface du péricarde n'offre rien d'anormal; il en est de même des parois du cœur; les valvules du cœur sont épaissies.

La crosse aortique contient des caillots de sang en forme de houpes; ces caillots sont entourés d'une pseudo-membrane assez bien organisée et assez ferme pour que je puisse, sans la déchirer, en sortir le sang coagulé.

La séreuse aortique est d'une couleur écarlate qui résiste au lavage; séparée de la membrane fibreuse, elle conserve sa couleur et laisse voir celle-ci d'une couleur blanche semblable à celle des tendons.

La plèvre droite contient environ un litre de sérosité sanguinolente; il n'y a aucune trace de fausses membranes.

Les tiers supérieurs du poulmon droit en un peu violacé, mais crépitant; les deux tiers inférieurs sont splénisés; coupés par branches et plongés dans l'eau, ils submergent. Dans la partie la plus inférieure de ce poulmon, l'on remarque des noyaux bien tranchés, noirs, compacts, séparés des parties saines; plongés dans l'eau, ils en atteignent promptement le fond.

La plèvre gauche ne contient pas de sérosité. Le poulmon gauche est sain dans ses deux tiers supérieurs; les tiers inférieurs est violacé; il contient quelques noyaux mélanosés comme le poulmon droit.

Le corps thyroïde, très volumineux, consiste en deux lobes bien distincts; le droit est, comme à l'état normal, formé

d'une grande quantité de granulations d'un gris rosé. Le premier coup de scalpel que je donne sur le lobe gauche en fait jaillir une demi-cuillerée environ d'un liquide grisâtre, trouble; le reste de ce lobe est formé par une gelée grisâtre, en partie infiltrée entre les granulations, en partie ramée en petits foyers du volume d'un haricot.

Les organes encéphaliques ne présentent rien de remarquable.

CONCLUSIONS. — 1° Rien n'indique que Côme Clavel ait reçu un coup de pierre.

2° Serait-il prouvé qu'un coup de pierre a été reçu, on ne pourrait lui attribuer aucune des nombreuses altérations trouvées à l'autopsie.

3° L'état maléfique dans lequel se trouvait depuis longtemps Côme Clavel doit être rapporté au développement des tumeurs dégénérées: le squirrhe du foie, la mélanose du poulmon et la matière colloïde du corps thyroïde.

4° La cause immédiate de la mort a été la coagulation du sang dans l'aorte enflammée.

Agitez, etc.

Ambert, le 20 juillet 1852.

MAVEL, D.-M.-P.

HYDROPHOBIE.

M. le docteur Rivière, médecin adjoint de l'Hôtel-Dieu de Marseille, nous adresse une observation qu'on lira avec intérêt.

Pendant le mois d'août de l'année 1846, je fus appelé auprès de M^{me} B., pour lui donner mes soins.

Cette personne, âgée de vingt-sept ans, présentait les symptômes suivants: agitation très grande, pouls fréquent, loquacité, idées incohérentes, constriction du pharynx, horreur de la lumière; la malade repousse la boisson qu'on lui présente. La seule vue d'un liquide quelconque fait naître chez elle des tremblements nerveux et des mouvements convulsifs. Point de sapuration; elle ne cherche pas à mourir.

Je m'enquiers aussitôt de la cause de cette singulière affection.

L'idée de la rage communiquée est écartée, cette personne n'a pas été mordue.

Une grande frayeur a produit seule les désordres dont j'ai esquissé le tableau. Peu de jours auparavant cette dame avait assisté à une scène déchirante. Une personne à laquelle elle portait la plus vive affection avait été subitement pendant la nuit atteinte d'une affection mentale. Deux heures avant d'être obligée de résider à ce malheureux pour l'empêcher d'attenter à ses jours.

Je fis aussitôt une saignée que je fus obligé de suspendre, l'état de la malade s'exagérant à mesure que le sang coulait. Friction avec l'extrait de belladone au-devant du cou et aux aisselles. Je revis M^{me} B. à une heure fort avancée de la nuit. Mêmes symptômes, mais un peu moins d'agitation. Dans la matinée rémission complète. La malade reste abattue; elle peut avaler avec difficulté quelques cuillères d'une potion antispasmodique opiacée.

Je croyais le danger conjuré, lorsque vers les cinq heures du soir je fus mandé subitement. Les symptômes de la veille s'étaient reproduits avec la même intensité. — Frictions comme ci-dessus.

En présence d'accidents aussi graves, l'idée me vint d'administrer le sulfate de quinine, si j'étais assez heureux pour observer une nouvelle intermittence. Je suivis cette nouvelle phase de la maladie avec le plus vif intérêt et la plus grande anxiété. En effet, après une nuit très orageuse signalée par un accès plus intense que les deux premiers, le calme reparut le matin, et je pus faire prendre à la malade 4 grammes de sulfate de quinine associé à 10 centigrammes d'extrait d'opium en pilules. Dans la soirée, à sept heures, quelques symptômes nerveux se reproduisirent à peine. Le lendemain je prescrivis: sulfate de quinine, 75 centigrammes, et extrait d'opium, 5 centigrammes. La malade n'a presque plus de répugnance pour les liquides; elle peut prendre sans effort quelques tasses de bouillon de poulet. Plus de nouveau accès. Continuation du sulfate de quinine à dose décroissante pendant quelques jours. Aucun des symptômes d'hydrophobie n'a reparu depuis, et M^{me} B. a joui d'une bonne santé.

Le succès du sulfate de quinine dans ce cas d'hydrophobie ne rabrique m'a suggéré la pensée de proposer l'emploi de ce puissant médicament, seul ou associé à l'opium dans la rage inoculée. Le type intermittent de cette redoutable maladie et l'action héroïque du sulfate de quinine dans un grand nombre d'affections à formes périodiques ou intermittentes semblent recommander cette médication comme rationnelle. Les accidents nombreux de rage qui se produisent depuis quelque temps peuvent fournir aux praticiens l'occasion de tenter ce moyen contre une maladie jusqu'à présent sans remède. *Melius anceps remedium quam nullum.*

Encore un mot.

On a préconisé ces jours derniers dans votre journal la noix de cédron comme antipériodique. On vante même cette semence comme antidote de la morsure des serpents venimeux. Ne pourrait-on pas l'expérimenter dans quelques cas d'hydrophobie rabique?

Si vous jugez cette note digne d'intérêt, veuillez lui donner de la publicité.

E. RIVIÈRE,
Médecin-adjoint de l'Hôtel-Dieu de Marseille.

Sur la médication ferrugineuse.

Voici la note extraite d'un long travail sur les ferrugineux, et communiquée à l'Académie de médecine par M. Quevenne, pharmacien en chef de l'hôpital de la Charité. Cette note a pour titre :

Expériences sur l'action physiologique des préparations de fer se rapportant surtout aux phénomènes chimiques qui s'accomplissent dans l'estomac.

L'auteur a extrait de son travail quelques faits qui forment l'objet d'une communication à cette Société savante.

- Les faits qu'elle contient se rapportent à :
- 1° Au tartrate de potasse et de fer ;
 - 2° Au mode d'action des préparations ferrugineuses insolubles, comparé à celui des sels solubles ;
 - 3° Aux modifications éprouvées par l'iode de fer dans l'économie ;
 - 4° Enfin au fer réduit par l'hydrogène.

Tartrate de potasse et de fer.

Beaucoup de personnes regardent le sel dont nous parlons comme supérieur aux autres préparations de fer usitées en médecine. On a expliqué de la manière suivante cette supériorité d'action : « Ce sel résiste mieux à l'action décomposante des acides, son absorption peut avoir lieu aussi bien en présence du suc intestinal alcalin qu'en présence de du suc gastrique acide. »

M. Mialhe a surtout propagé cette opinion, qui a été adoptée dans la plupart des ouvrages de thérapeutique modernes.

Toutefois, M. Mialhe lui-même, en répétant les expériences de M. Leras sur le phosphore de fer et de soude, reconnaît que non-seulement ce pyrophosphate, mais aussi le tartrate de potasse et de fer, précipitent par le suc gastrique, semblables en cela aux autres sels de fer.

En reprenant l'étude de ces phénomènes, M. Quevenne est arrivé aux résultats suivants :

Si le tartrate de potasse et de fer est introduit dans l'estomac au moment où cet organe renferme des aliments, la plus grande partie du sel se précipite en combinaison avec ces derniers, et même la précipitation est plus forte dans ce cas qu'avec les autres sels de fer.

Mais si, au moment de l'ingestion du tartrate de potasse et de fer, l'estomac est complètement vide d'aliments et ne renferme que quelques matières aqueuses neutres ou alcalines, le fer n'est pas précipité ou n'est que fort peu.

D'après ces faits, on ne doit donc pas dire d'une manière générale, comme on l'avait fait jusqu'à ces derniers temps, que l'état de fixité de l'oxyde de fer, dans le double tartrate de ce nom, rend ce composé plus propre à l'absorption que celui de la chaux, ce sel est abondamment précipité s'il rencontre des aliments dans l'estomac ; et c'est seulement dans l'état de vacuité complète de cet organe que la théorie ci-dessus rapportée peut être applicable.

Préparations de fer solubles et préparations insolubles.

Dans l'état actuel de la science, c'est une chose admise sans contestation que les préparations de fer insolubles par elles-mêmes sont moins actives que celles qui sont solubles. Cependant, si l'on peut mesurer l'activité de ces diverses préparations par la quantité de métal introduite à l'état de dissolution dans le suc gastrique, l'opinion dont nous parlons ne sera pas fondée qu'autant que l'on prendra pour terme de comparaison un composé peu soluble dans les acides comme le safran de mars, par exemple, et elle cessera d'être lorsque s'agira de préparations de fer insolubles par elles-mêmes, mais facilement attaquables par le suc gastrique, tels sont le fer réduit, le proto-carbonate.

Voici les expériences rapportées par M. Quevenne à l'appui de son affirmation ; elles ont été faites sur des chiens à fistule stomacale.

La préparation de fer était mêlée aux aliments, et le tout descendait au chien peu à peu ; puis on prélevait, pendant la digestion, des échantillons du suc gastrique sur lesquels on devait expérimenter.

Résultats. — Avec 0,50 de tartrate de potasse et de fer ainsi ingérés, le suc gastrique renfermait 1/10,000 de son poids de fer ;

Avec 0,50 proto-sulfate, 1/7,000 ;

Avec 0,50 fer réduit, 1/4,000.

Iode de fer.

M. Cl. Bernard avait déjà constaté qu'en injectant de l'iode de fer dans des veines des lapins, l'iode apparaissait très promptement dans les urines. Ce savant y avait aussi constaté la présence du fer. Mais ce métal passait-il aussi facilement dans la vessie, et en aussi grande quantité que l'iode ? Tel était le point à examiner :

Voici les expériences de M. Quevenne à ce sujet :

Au commencement du déjeuner, et immédiatement après avoir uriné, M. Quevenne a pris 1 gramme d'iode de fer, sous forme de sirop, parfaitement neutre, et par conséquent sans odeur libre, puis il a examiné ensuite l'urine de cinq en cinq minutes.

Au troisième essai, c'est-à-dire après quinze minutes, la présence de l'iode a été reconnue dans le liquide, et bientôt ce métal s'est vu devenir très abondant.

L'iode a ainsi continué de se montrer en forte proportion dans l'urine le reste de la journée et le lendemain ; quarante-huit heures après, ce liquide n'en renfermait plus que des traces. A ce moment, il était déjà ressorti par cette voie environ les trois quarts de la quantité de métalloïde ingéré, tandis qu'il n'était parvenu dans la vessie qu'une trace de fer.

A jeun, l'iode s'est encore montré un peu plus vite dans l'urine, et sa présence a pu y être constatée dès le deuxième essai, c'est-à-dire dix minutes après l'ingestion.

M. Quevenne termine sa communication par les quatre propositions suivantes :

1° Lorsqu'on introduit dans l'estomac du tartrate ferri-potassique, s'il se trouve en même temps dans cet organe des aliments ou du suc gastrique, il y a précipitation d'une forte proportion fer.

2° Le fer métallique très divisé, ingéré en même temps que les aliments, introduit plus de fer à l'état de dissolution dans le suc gastrique que les sels de ce métal administrés dans la même condition.

3° Lorsqu'on administre de l'iode de fer, il commence aussitôt à s'établir dans l'économie un départ entre les deux éléments du composé :

Dix minutes après l'ingestion, si le sel a été pris à jeun ; quinze minutes après, si le sel a été ingéré avec les aliments. L'iode apparaît dans les urines, et il y passe si abondamment que quarante-huit heures après, les trois quarts environ de la quantité métalloïde sont déjà ressortis de l'économie par cette voie, tandis qu'il n'est parvenu dans la vessie qu'une trace de fer.

4° Le fer réduit par l'hydrogène, dont l'usage a été proposé par MM. Miquelard et Quevenne en 1840, et dont l'emploi constitue aujourd'hui un fait acquis à la thérapeutique, est une préparation supérieure, par sa pureté et son état de division moléculaire, à la limaille, qu'elle est destinée à remplacer.

RAPPORT SUR UN FAIT RELATIF A LA SPYLLISATION,

Par M. BÉGIN, membre du Conseil de santé des armées.

(Au nom d'une commission composée de MM. Vélpeau, Ricord, Lagneau, Roux et Bégin, rapporteur.)

Nous commençons aujourd'hui la publication du rapport de M. Bégin. Nous en ferons l'appréciation dans notre prochain numéro.

Messieurs, dans la séance du 18 novembre dernier, notre honorable collègue M. Ricord présenté à l'Académie une jeune médecine allemand qui s'était soumise à des inoculations syphilitiques répétées, dans le but de vérifier sur lui-même les idées relatives à la syphilisation, et qui, à la suite de ces expériences, se trouvait atteint de plusieurs lésions vénériennes primaires et de syphilide papuleuse.

Cette communication a vivement ému l'Académie, parce que, d'une part, elle touchait au point de doctrine très important de la détermination du virus syphilitique, sous le rapport de sa transmissibilité, par la succession de ses manifestations morbides, et que, d'autre part, elle offrait un exemple très intéressant des résultats possibles d'une pratique demeurée jusqu'à l'ombre, et désignée sous le nom de *syphilisation*.

Lors de la présentation de M. L., qui était à la fois l'opérateur et le malade, un de nos collègues demanda avec quel pus l'inoculation avait été pratiquée, et sur quels organes. Cette question n'ayant pu être suffisamment résolue séance tenante, et les phénomènes morbides qui s'étaient succédé offrant des complications assez nombreuses, nous avons confié l'examen de ce fait à une commission composée de MM. Vélpeau, Ricord, Lagneau, Roux et moi.

Cette commission s'est occupée immédiatement de l'accomplissement de sa tâche, et ce rapport, dont elle m'a fait l'honneur de me charger, venait d'être soumis à la longue et à différentes circonstances n'en avait retardé la rédaction. J'aurais que d'autres faits annoncés viendraient éclaircir davantage la question soulevée par celui qui nous avait défrayé. D'autre part, je croyais nécessaire d'attendre le résultat du traitement que M. L. allait commencer, et de compléter ainsi son observation. Enfin, j'avais lieu de présumer que la discussion était ouverte, la presse médicale nous fournirait des données affirmatives ou contradictoires dont je sentais le besoin.

Malheureusement l'attente de votre commission et mes désirs personnels ont été trompés, du moins en grande partie. On a fait autour de nous beaucoup de bruit, et ainsi ce nous a été directement communiqué. Des invitations pressantes, des promesses formelles sont restées également sans effet. Notre sujet lui-même, M. L., ne s'est plus présenté ; et dans cette pénurie de documents nous nous aurions ainsi à nous enlever, notre silence eût pu se prolonger encore, si toute chose ne devait avoir un terme, et surtout si nous aurions pu supposer qu'un avenir prochain nous donnerait ce que nous avions vainement demandé et attendu jusqu'ici.

La syphilis est une de ces affections exceptionnelles qui touchent pour ainsi dire à tout dans l'existence de l'homme : santé individuelle, moralité, intérêt, relations intimes dans la famille, police médicale, médecine légale, il n'est presque pas de point de la vie particulière ou de la vie sociale qui ne doive être peiné dans les considérations qu'elle fait naître.

L'observation communiquée à l'Académie soulève les deux questions principales suivantes :

1° Celle de la transmissibilité, et de la contagion possible des accidents secondaires de la syphilis ;

2° Celle de la valeur du traitement prophylactique ou curatif des affections vénériennes par l'inoculation syphilitique.

Afin de préciser exactement les faits, votre commission a convoqué, le 30 novembre, M. L., après avoir entendu avec un grand intérêt son récit, elle a immédiatement examiné sa personne, et a reçu de lui une note écrite dont je vais reproduire sommairement les principaux détails.

Dans le but de donner une plus grande exactitude à un moyen hygiénique proposé contre les chancres dont la durée ne s'écoulerait pas le dixième jour, M. L. se fit, pendant les mois de décembre 1850 et janvier 1851, tous les cinq jours à peu près, une inoculation de pus chancreux, dont il obtenait la cicatrisation dans les quatre jours au moyen de lotions avec l'eau fraîche.

Trois mois après cette première série d'expériences, le 2 mai, un de ses collègues, M. L., lui-même, le consulta pour lui proposer un chancre induré qu'il avait contracté dix-sept jours auparavant, et qui s'était à la racine de la base du gland. Après un peu plus d'un mois d'existence, le 17 mai, ce chancre était cicatrisé ; le traitement mis en usage n'est pas indiqué.

Vingt-trois jours plus tard se montra, sur l'anneau de M. L., une roséole que des docteurs avaient précédée, et qui s'accompagnait bientôt d'engorgement des ganglions cervicaux postérieurs du côté gauche, des ganglions sous-maxillaires des deux côtés, et des ganglions axillaires superficiels et profonds du côté droit. Presque en même temps, c'est-à-dire le septième jour de l'éruption cutanée,

apparaît à chaque amygdale une ulcération profonde et, à la longue, des gangrènes. Cet organe, de même que l'ensemble de la cavité buccale, était peu inflammé.

Ces nouveaux accidents furent guéris en trente-quatre jours, à dater de la manifestation de la roséole.

C'est pendant cette période, le dixième jour de l'existence des chancres amygdaliens, que notre expérimentateur résolut de s'occuper de la matière qui l'occupait, et qui était, deux heures après avoir bien nettoyé la surface de l'amygdale gauche, il y recueillit la sérosité à peine purulente qui venait de se former, et l'inséra, avec une lancette neuve, par une piqûre très superficielle, à la face antérieure de son bras gauche.

Les premiers jours de l'inoculation se passèrent sans que rien de particulier fut observé ; mais le lendemain, M. L., aperçut une petite papule de la grandeur d'une tête d'épingle, d'un rouge rosé, d'une dureté remarquable, sans ardeur ni douleur, même en y touchant très fortement.

Vers le quinzième jour, cette papule, progressivement agrandie jusqu'à dimensions d'une lentille, se couvrit de croûtes, qui se réunirent en une seule, sous laquelle existait une sérosité rougeâtre.

Cette sérosité fournit à M. L. la matière de quatre inoculations, qui furent répétées tous les cinq jours pendant vingt jours ; ce qui forma un total de vingt introductions successives du produit morbide.

Pendant l'ulcère primitif, aplati et conservant la forme ronde, atteignant la grandeur d'une pièce de 1 franc, lorsque tout à coup, quarante-cinq jours après la première inoculation, survint, avec de vives lancinations, avec une accélération du pouls, jusqu'à 130 pulsations à la minute, un commencement d'inflammation et d'induration des bords de l'ulcère, et il se forma des cordes dures, radiales, qui se couvrirent de papules.

Sans qu'aucun traitement spécial fut intervenu, l'ulcère diminua d'étendue, et à trentième jour de l'inoculation des derniers accidents se manifestèrent dans les jambes, le sternum et les côtes des douleurs rhumatoïdes qui retirèrent l'expérimentateur au lit pendant cinq jours, puis cédèrent tout à coup sous l'influence d'une éruption abondante suivie de l'éruption de papules en grande quantité sur tout le torse.

À dix jours de là, le 10 octobre, l'auteur de cette curieuse observation se disposait à commencer un traitement hygiénique, ainsi qu'il l'appelle, lorsque son attention fut attirée sur la doctrine de la syphilisation. Il s'enquit du fondateur de cette pratique, et rapporta ainsi l'histoire qu'il nous a avec lui. « J'ai vu, dit-il, le guérir de la syphilis constitutionnelle, il faut tout au plus neuf inoculations faites avec trois pus différents. On choisit d'abord un bon pus, puis un moins bon et enfin un mauvais. Avec chacun de ces pus, on fait trois inoculations à une semaine d'intervalle à peu près, et qui suffit pour syphilitiser un homme. On fait ces neuf inoculations, on peut prendre du pus d'un chancre le plus phagénique sans produire aucun résultat par l'inoculation. Ces inoculations doivent être faites avec une lancette ayant la forme d'une très grosse aiguille et on pique jusqu'au vif, ce qui a le tort d'être d'autant plus douloureux que les inoculations sont plus chancreuses s'étend très lentement, tandis qu'avec les lancettes ordinaires on fait une plaie triangulaire qui donne tout de suite naissance à un chancre très étendu. »

En conséquence de ces assurances et de ces explications, notre jeune médecin se soumit publiquement, le 17 octobre dernier, dix-sept jours après l'éruption générale de papules qui termina la seconde phase de ses expériences, à une inoculation nouvelle au côté externe du bras gauche pratiquée par l'auteur même de la doctrine syphilisatrice. Le pus fut pris au dixième chancre d'un siegier en cours d'expérience intérieure et on obtint ainsi le sang qui servit au prochain du syphilisation chancre à peu près d'un autre individu que, huit jours plus tard, on présentait comme syphilité.

Malheureusement, à huit jours de là, ce chancre inoculé était devenu phagénique ; il y avait eu erreur, le pus ne possédait pas les qualités voulues et l'expérience risquait de manquer de son origine.

Impitoyable de corriger cette erreur, M. L., se bâta de se faire pratiquer, toujours publiquement, avec une lancette deux inoculations nouvelles, l'une au bras gauche au-dessus de la première, l'autre au bras droit, avec du pus d'un chancre primitif tendant au pus minime.

Il serait impossible de suivre l'auteur de cette narration dans la minutieuse énumération qu'il trace des inoculations qui succédèrent à cette dernière. Les dates, les provenances du pus, les réactions sur lesquelles les insertions eurent lieu sont notées avec le plus grand soin, et nous en aurons quelques-unes des plus intéressantes. Ce qui suffira pour l'Académie, c'est d'avoir que vingt chancres furent ainsi déterminés à des intervalles très irréguliers tantôt avec des épingles, tantôt avec des lancettes, par l'auteur lui-même ou par d'autres personnes ; les trois dernières inoculations ne datèrent que de deux jours lorsque M. L., se présenta devant votre commission.

De ces chancres, deux avaient pour origine la première inoculation, ou ses produits, et built la seconde inoculation, celle du chancre primitif, ou ses descendants.

L'auteur résume les faits observés sur lui-même dans les propositions suivantes :

1° Des deux chancres ayant la première origine, ceux qui ont excédé le dixième jour sont devenus phagéniques, à l'exception d'un seul placé à la verge.

2° Des autres, provenant de la seconde source, un seul, qui se trouvait au centre du dos, est devenu phagénique.

3° Le phagénisme des premiers chancres n'a pas été atteint par les chancres qui lui ont suivi.

4° Le phagénisme tient en partie au siège des chancres.

5° Les premiers chancres n'influent en rien sur la grandeur des suivants, et rétroproquement ; seulement le développement des derniers est ralenti.

6° Enfin, les inoculations n'ont pas eu d'influence directe sur le développement de la syphilis constitutionnelle.

Ces commémorations étant constatées, M. L. s'est prêt avec le plus grand complaisance à l'examen de sa personne.

Ce jeune médecin est âgé de vingt-sept ans, blond, d'une structure athlétique, d'un tempérament lymphatique et nerveux. Jusqu'à l'époque de ses expériences il a joui d'une bonne santé et n'a jamais eu d'affection vénérienne. On remarque sur lui les lésions suivantes :

1° Au bras gauche, cicatrice cicatrice légèrement indurée du chancre de la lèvre, rougeâtre, non douloureux, et de l'étendue d'une pièce de 1 franc. — En dehors de cette cicatrice, au côté externe du membre et sur une ligne à peu près verticale, neuf plaies chancreuses, dont quatre, à fond grisâtre, étendues, encore en progrès ou seulement stationnaires, et cinq d'un aspect moins délavable ou en voie de réparation plus ou moins avancée.

Un journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

La prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois . . .	8 fr. 50 c.
ALLEMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois . . .	16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Un an	30 »

GARÇON, HOLLANDE, PRÉMONT,	Trois mois	9 fr.
SARAGHES, SAVOIE,	Six mois	17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an	33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois	40 fr.
GRÈCE, ALBANIE.	Six mois	20 »
	Un an	38 »

Les lettres et paquets sont adressés sans réclamation.

SOMMAIRE. — REVUE CLINIQUE HÉPATOLOGIQUE. Falsification de la bière. — De l'électricité en thérapeutique. — Tumeurs érectiles. — HOPITAL SAINT-LOUIS (M. GAZENAVE). Leçons cliniques sur les maladies de la peau. — Rapports sur un fait relatif à la syphilisation. — Des ptyphés salines. — Société de chirurgie, séance du 14 juillet. — Correspondance. Lettre de M. Roubaud. — Chronique et nouvelles.

REVUE CLINIQUE HÉPATOLOGIQUE.

Falsification de la bière.

M. le professeur Champouillon nous adresse la note suivante, qu'on lira avec d'autant plus d'intérêt qu'on fait en ce moment une énorme consommation de bière.

L'élévation de la température atmosphérique qui se fait depuis trois semaines paraît avoir momentanément modifié la constitution médicale de la France; on retrouve, en effet, dans la prédominance et la physiologie des affections morbides actuellement régnantes quelques-uns des caractères qui appartiennent à la pathologie des climats équatoriaux. Parmi ces maladies, il en est, comme l'apoplexie cérébrale, les éruptions de la peau, la congestion des appareils biliaire et digestif, qui sont directement produites par l'intensité et la permanence de la chaleur solaire. D'autres, telles que la bronchite, la péricérite, la pleurésie et la diarrhée, se rattachent, comme conséquence indirecte et secondaire, à l'état atmosphérique; elles résultent d'un besoin de réfrigération imprudemment satisfait au moyen des courants d'air, des bains froids et des boissons glacées.

C'est en effet, et plus encore, par leur composition que certains breuvages rafraîchissants peuvent porter une atteinte plus ou moins fâcheuse à la santé. Ainsi, durant la quinzaine qui vient de s'écouler, j'ai eu occasion de voir plusieurs cas de ptyphés salines et de flux dysentériques dus à l'usage de la bière, qui se débite à vil prix dans les cantines et dans les cabarets. Pareils accidents sont assez communs à Paris, où une bonne partie du liquide consommé sous le nom de bière n'est que le produit grossier et insalubre de manipulations frauduleuses dont il importe au public de connaître les procédés les plus usités.

Le résultat de l'aveu même des brasseurs entendus par la commission d'enquête législative qu'il se vend plus de bière qu'ils n'en fabriquent, qu'il y a quarante ans on comptait à Paris 108 brasseries réduites à 16 aujourd'hui. Il est donc à croire, puisque cette bière n'a point cessé d'être en faveur parmi nous, que la fraude a une grande part dans son débit.

On sait que la préparation de la bière est fondée sur la transformation du moût d'orge en alcool et en acide carbonique au contact de la levure ou ferment; le houblon qu'on y ajoute a pour effet d'augmenter la sapidité de cette bière et d'en favoriser la conservation. En un mot, le houblon est pour la bière ce que le sel est pour la viande. Généralement l'orge germe et le houblon ont une valeur commerciale assez élevée, qui se reporte naturellement sur la bière, dont ils font la base essentielle. Il est de la place, pour ajuster le prix de leur marchandise à la médiocrité des ressources pécuniaires des consommateurs peu aisés, certains débitants fabricants de la bière d'une façon plus économique. Ainsi, ils remplacent le moût pur du sirop de fécule et le houblon par une décoction de bois, de coloquinte, de centaurée, par le fiel de mouton, par des dépoûilles de veau, de cheval, de mouton ou bien les différents débris gélutineux et invendables de la boucherie. En quelques jours la fermentation fait de tout cela quelque chose qui offre l'apparence et jusqu'à un certain point la saveur de la bière véritable.

D'autres fois, la sophistication recourt à des moyens analogues à ceux qui sont adoptés pour la fabrication du vin artificiel, c'est-à-dire qu'une fonce de bière forte, ou de deuxième trempé, est étendue de la moitié ou des deux tiers de son poids d'eau. Avant de livrer à la consommation ce mélange insipide, on a soin, pour lui donner du goût, de l'animer avec de l'eau-de-vie de grains, de la chaux et une substance quelconque douée d'amertume.

Tandis que la bière houblonnée apaise la soif et concourt à la digestion, la bière falsifiée produit au contraire, dans la bouche, un sentiment de sécheresse et d'acreté qui augmente ou entretient le besoin de boire; prise en grande quantité, comme cela arrive pour les personnes altérées par la chaleur, elle détermine fréquemment le balancement du ventre, l'indigestion et la pléthore du sang.

Il est facile de se rendre compte de ces désordres quand on réfléchit aux quantités prodigieuses de chaux qui doivent

se trouver dans la bière artificielle à l'état de sulfate et de carbonate provenant du sirop de fécule, de la bière de Paris et d'additions directes. Dans ces conditions, la bière peut être comparée, pour ses effets laxatifs et indigestes, à l'eau séléniteuse la plus chargée; elle emprunte, en outre, aux principes extractifs amers et au ferment, dont elle ne s'est point encore séparée, une action drastique extrêmement énergique.

Sans doute, il n'y a pas péril de mort pour celui qui se met accidentellement au régime de la bière sophistiquée, mais il y a au moins chance de maladie, et c'est déjà trop; c'est il y a tout court, quand cette chance vient à s'ajouter à la suite des influences morbides qui menacent de toutes parts la santé de l'habitant de Paris.

De l'électricité en thérapeutique.

Malgré les progrès réalisés en ces derniers temps dans les appareils électriques de MM. Breton et Duchenne, il faut reconnaître qu'il en restait à faire deux des plus importants: le premier relatif au prix et à la construction de l'appareil, le second relatif à l'application même de l'électricité.

Le prix des appareils Breton et Duchenne, quoique infiniment inférieur à celui des appareils électriques employés il y a quinze ou vingt ans, est trop élevé cependant pour être à la portée de tous les praticiens et par conséquent de tous les malades. En outre, la construction de ces appareils, quoique très simplifiée, est encore telle que leur emploi méthodique demande un certain apprentissage et que l'application de l'électricité par leur intermédiaire constitue en quelque sorte une science à part. En outre, lorsqu'ils éprouvent quelque dérangement, il est bien rare que le possesseur sache comment y porter remède, et s'il se trouve très éloigné d'un bon fabricant son instrument est pour longtemps hors de service.

Mais un desideratum plus important existe dans ces appareils, c'est l'application continue de l'électricité. Aucun médecin n'ignore qu'un courant galvanique capable de décomposer l'eau peut passer à travers plusieurs personnes qui se donnent la main, sans que celles-ci éprouvent une sensation, si ce n'est au moment où le courant s'établit ou qu'on lui fait éprouver des interruptions. Il y a donc dans cette continuité de courant une force considérable (puisqu'elle décompose l'eau), mais occulte, pour le système nerveux, qui n'éprouve aucune sensation. C'est cette force continue, permanente, qu'il était désirable de pouvoir appliquer. Les appareils Breton et Duchenne ne pouvaient évidemment remplir cette indication; leur masse empêche que les malades puissent les emporter avec eux; et ceux-ci, pour la plupart valides, ne peuvent s'astreindre à rester pendant des journées entières après d'un même malade.

Quelques tentatives avaient été faites pour remplir le but que nous signalons ici; mais ces tentatives avaient été à peu près complètement infructueuses. Les cataplasmes électriques de Récamier n'avaient réellement aucune action; qui n'éprouve aucune sensation. C'est cette force continue, permanente, qu'il était désirable de pouvoir appliquer. Les appareils Breton et Duchenne ne pouvaient évidemment remplir cette indication; leur masse empêche que les malades puissent les emporter avec eux; et ceux-ci, pour la plupart valides, ne peuvent s'astreindre à rester pendant des journées entières après d'un même malade.

Partant de ce principe de physique bien connu que l'intensité d'un courant galvanique est en raison directe de la surface des éléments qui composent la pile, et se rappelant que la disposition en fils était la forme sous laquelle la matière offre le plus de surface, M. Pulvermacher a construit de la manière suivante un nouvel appareil.

Il prend un fil de zinc et un fil de cuivre qu'il enroule sur un cylindre d'un bois poreux, en les rapprochant le plus possible l'un de l'autre, sans cependant les mettre en contact; la pile est ainsi faite. Seulement, pour la rendre flexible et par conséquent facilement applicable, M. Pulvermacher a coupé le cylindre en un plus ou moins grand nombre de fragments, qui, réunis les uns aux autres en observant dans leur coaptation l'opposition des pôles, deviennent autant de mailloins d'une chaîne électrique à laquelle on peut donner toute l'étendue, c'est-à-dire toute la puissance désirable.

Pour se servir de cette chaîne, il suffit de la tremper dans le vinaigre et d'en appliquer les extrémités ou piles sur la partie à électriser. Dans les cas de douleurs vagues qui ne suivent pas un trajet déterminé, qui n'ont pas de siège limité, on peut laisser la chaîne à demeure appliquée sur la peau; car, chaque mailloin étant en réalité une petite pile, il se produit un courant continu sur la surface recouverte par l'appareil. Ce courant détermine une légère irritation

qui se traduit, au bout de quelques temps, par une rougeur érythémateuse sur le trajet de la chaîne. Chez les personnes qui transpirent facilement, l'acidité de la sueur suffit pour provoquer le développement de l'électricité et pour faire convenablement fonctionner l'appareil, quand on n'a pas besoin d'un dégagement considérable.

Quels seront les résultats de cette application continue de l'électricité, de cette pénétration de nos tissus par le fluide galvanique? Nous ne saurions le dire encore d'une manière précise; mais nous avons vu faire des essais qui sont de nature à encourager les praticiens dans l'expérience de ce nouveau moyen thérapeutique.

Outre les faits observés déjà par M. Bouvier lorsqu'il fit son rapport à l'Académie de médecine, ce savant médecin a continué à appliquer avec succès l'appareil de M. Pulvermacher, soit dans sa clientèle, soit à l'hôpital des Enfants, dans des névralgies et dans des rhumatismes ou douleurs rhumatoïdes qui s'étaient montrées rebelles aux médications les plus variées. M. Nonat a également en ce moment quel-ques malades atteints de douleurs rhumatismales rebelles auxquelles il a appliqué avec un commencement de succès remarquable l'électricité continue. Lorsque les observations que nous suivons seront complètes, nous aurons sans d'en faire connaître à nos lecteurs les résultats définitifs. Mais en attendant, nous avons cru devoir leur signaler ces essais, qui peuvent être répétés avec avantage par tous les praticiens.

Tumeurs érectiles.

M. Michon a appliqué, il y a quatre jours, dans son service, sur une tumeur érectile de la lèvre, le procédé que nous avons récemment fait connaître de MM. Baumgarten et Wertheimer. Nous annoncerons le résultat de cette nouvelle tentative.

HOPITAL SAINT-LOUIS. — M. GAZENAVE.

Leçons cliniques sur les maladies de la peau.

De l'herpès tonsurant.

Certaines maladies de la peau affectent un siège de prédilection auquel elles empruntent un intérêt particulier: telles sont celles qui occupent habituellement le visage, les mains, les organes génitaux et le cuir chevelu.

Les maladies du cuir chevelu, soit qu'on les considère isolément, soit qu'on les envisage dans leur ensemble, méritent d'être l'objet d'une étude spéciale, non-seulement à cause de la physiologie qu'elles présentent, mais encore à cause de la confusion à laquelle elles ont donné lieu; dans presque tous les temps, en effet, elles ont été décrites comme appartenant à un type unique, type dont les diverses variétés ont servi à former la famille des teignes. Une analyse plus exacte et une observation plus attentive sont venues démontrer, de nos jours, que la famille des teignes doit être réduite à deux mailloins, et peut-être à une seule.

Le cuir chevelu peut être envahi par toutes les affections cutanées indistinctement d'une autre part, il est le siège exclusif ou presque exclusif d'éruptions qu'on ne rencontre pas ou qu'on rencontre très rarement dans d'autres régions du corps: au nombre de ces éruptions est le favus, qu'on a vu, par exception, occuper le visage et quelques autres parties du tégument externe, après avoir été dans l'origine limité au cuir chevelu.

Certaines maladies de la peau revêtent, au cuir chevelu, un aspect différent de celui qu'on observe habituellement: tel est l'impétigo, auquel Alibert a assigné la dénomination de teigne granulée. Les modifications qu'elles éprouvent ainsi sous l'influence de changements dans les conditions de siège ne portent pas seulement sur l'apparence extérieure, mais encore sur la nature intime de l'affection. C'est ainsi que l'herpès circiné, pour en puiser un exemple dans le sujet qui va nous occuper, change complètement de caractère lorsqu'il atteint le cuir chevelu, et acquiert des qualités contagieuses dont il est dépourvu quand il est localisé dans d'autres régions de la peau.

Aucun lien physiologique n'existe entre les diverses maladies du cuir chevelu; de toutes les divisions qu'on a proposées d'établir pour l'étude, la meilleure, à notre avis, et la plus simple est celle qui les sépare en maladies non contagieuses et en maladies contagieuses; au premier de ces deux groupes se rapportent l'impétigo, l'eczéma, le psoriasis, le pityriasis, et; au second se rattachent l'herpès tonsurant et le favus.

La contagion est le seul caractère commun qui rapproche l'herpès tonsurant et le favus; des différences fondamentales

les séparent, soit qu'on examine la lésion dans laquelle ils consistent, soit qu'on ait égard à l'aplopécie, qui, au premier abord paraît établir entre eux une analogie nouvelle. L'aplopécie est passagère dans l'hérpès tonsurant, elle tend à devenir permanente dans la favus.

L'hérpès tonsurant n'a pas été connu ou du moins n'a été connu des anciens que d'une manière très vague et très imparfaite; les descriptions incomplètes dans lesquelles on a cru trouver l'indication de cette maladie, descriptions que les auteurs latins ont données sous le nom d'*arœa*, ne signalent nullement d'une manière positive le caractère essentiel de l'affection, la propriété contagieuse.

En France, l'hérpès tonsurant a été entrevu par Mahon, qui l'a désigné sous le nom de tumeur fondante, et par Alibert, qui l'a décrit sous le nom de porrigo tonsurante; c'est seulement dans ces dernières années qu'il a été observé avec assez de soin et d'exactitude pour obtenir une place distincte dans la pathologie cutanée.

Des plaques séches et squameuses, ardoisées et bruniées qui s'accompagnent d'une alopecie en forme de plaque, la section des cheveux dans toute l'étendue des plaques à deux ou trois millimètres au-dessous et quelquefois au niveau même de l'orifice des conduits pileux, les sont les caractères principaux auxquels se reconnaît l'hérpès tonsurant. Il débute, à la manière de l'hérpès circiné, par un point rouge, qui va en augmentant du centre à la circonférence et atteint un diamètre variable, mais en général ne dépasse pas trois centimètres. Le malade éprouve un sentiment de chaleur et de démangeaison peu marqué. Des nodules se forment; elles sont minces et adhérentes; le cheveu tombe et la tumeur apparaît. C'est seulement à partir de cette époque que les malades reconnaissent l'affection dont ils sont atteints; aussi est-il toujours difficile de décider si la tonsure préexistait aux squames ou si les squames précèdent la tonsure.

Lorsque la plaque d'hérpès est unique, comme il arrive dans la plupart des cas, elle occupe ordinairement les parties latérales et postérieure de la tête; elle est limitée par des cheveux assez sains et ceux qui sont dans l'état de santé; le cuir chevelu conserve son aspect normal dans sa plus grande étendue; il ne présente pas même de traces de desquamation faveuse.

La maladie peut rester à l'état de plaque unique; mais le plus souvent elle envahit d'autres points du cuir chevelu, ou se montre dans d'autres régions du tégument cutané, on voit alors s'effacer peu à peu ses caractères primitifs; les nouvelles plaques se confondent entre elles et avec la plaque primitive; elles perdent ainsi leur forme régulièrement arrondie. D'un autre côté, au bout d'un certain temps, les cheveux tombent ou se trouvent coupés à des hauteurs inégales; en sorte qu'on ne trouve plus la tonsure qui existait dans l'origine.

L'éruption peut faire des progrès, au point de labourer en quelque sorte toute l'étendue du cuir chevelu; dans ces circonstances, qui, du reste, se présentent assez rarement, on pourrait au premier abord croire à l'existence d'un pityriasis général.

Les plaques d'hérpès tonsurant, ou, si l'on veut, les plaques d'hérpès circiné ne restent pas toujours bornées au cuir chevelu. Trois fois sur cinq elles se développent sur ses limites et sur les parties voisines; l'éruption se manifeste alors avec tous ses caractères; il est souvent très difficile de constater l'existence des vésicules qui précèdent les squames, tant leur disparition est rapide.

D'après ce qui vient d'être dit, la présence de plaques d'hérpès circiné sur les joues, sur les bras et sur le reste du corps, doit être considérée comme un fait ordinaire chez les enfants atteints d'hérpès tonsurant. Elle se retrouve chez les personnes qui ont eu avec eux des rapports de contact.

Les plaques nouvelles peuvent se développer sur le cuir chevelu, lors même que toute sa surface a été envahie par la maladie.

L'hérpès tonsurant est une affection de la première et de la seconde enfance; jamais, pour notre part, nous ne l'avons observé chez des adultes ou chez des vieillards. Nous ne connaissons pas d'exemples de récidive.

La cause de la maladie, de même que celle de toutes les maladies contagieuses, est entièrement inconnue. Le fait même de la contagion ne saurait être l'objet d'aucun doute. Plusieurs fois nous avons eu occasion de le constater de la manière la plus évidente. C'est ainsi que dans un collège de Paris nous avons vu l'hérpès tonsurant atteindre la plupart des jeunes élèves peu de temps après l'entrée d'un élève atteint d'un enfant qui lui-même avait contracté l'affection en Angleterre. Le contact direct, l'usage de coiffures ou d'objets de toilette dont se servent les malades sont les causes qui concourent le plus souvent à la transmission de la maladie.

L'obscurité qui a régné pendant quelque temps sur le diagnostic de l'hérpès tonsurant est venue tout entière des médecins qui, les premiers, ont étudié et décrit cette affection. En Angleterre, où elle est très commune depuis un assez grand nombre d'années, les dermatologistes l'ont confondue avec la maladie qu'ils ont désignée sous les dénominations de *ring worm* et de *porrigo scutulatus*. Or, le *ring worm*, le *porrigo scutulatus*, n'est autre chose que l'une des deux variétés du favus, ou *porrigo lupinus*, maladie qui, comme on sait, peut se présenter sous les formes auxquelles on a donné, en France, les noms de favus disséminé et de favus en cercles.

Une circonstance curieuse de l'évolution du favus en cercles explique l'erreur dans laquelle sont tombés les médecins anglais. La maladie, à une certaine période, ne présente aucun produit de sécrétion qui la rapproche du favus; elle est uniquement caractérisée par des squames analogues à celles du pityriasis, qui se soulèvent au bout d'un certain temps un liquide assez visqueux des croûtes faveuses.

Les apparences diverses qu'elle revêt lui ont valu les noms de *porrigo scutulatus*, *scutellus*, *pustulæ* et *pityriasis*, dénomination qu'une analogie grossière a fait appliquer à l'hérpès tonsurant.

Cette dernière maladie a été confondue non-seulement avec le favus en cercles, mais encore avec une foule d'autres affections. Dans un temps où l'on n'avait pas encore une idée exacte du *porrigo decalvans*, on l'observait avec une distinction entre ces deux affections. Plusieurs observations d'hérpès tonsurant ont été publiées sous le titre de *porrigo decalvans*. Le *porrigo decalvans* constitue une maladie nettement caractérisée, qu'il importe d'autant plus de séparer de l'hérpès tonsurant qu'elle n'est pas contagieuse. Elle se reconnaît facilement à l'absence des squames et de rougeur, aux nodules vésiculaires dans lesquelles elle consiste, et à l'alopecie beaucoup plus complète qu'elle entraîne, alopecie qui ne se présente pas sous forme de tonsure.

En général, il est facile de distinguer l'hérpès tonsurant des maladies du cuir chevelu qui s'accompagnent de desquamation ou qui tendent à produire la chute des cheveux. On peut cependant, lorsqu'il occupe une grande étendue, le confondre avec l'eczéma squameux. Dans cette circonstance, l'existence de demi-cercles ou de quarts de cercle révélera la forme première et la véritable nature de la maladie; les plaques blanches et chatoyantes de l'eczéma fournissent un nouvel élément de diagnostic. Ajoutez à ces caractères différentiels que l'éruption eczémateuse ne présente aucune trace de la disposition annulaire propre à l'hérpès, et laissez à découvert une surface rouge et suintante lorsqu'on vient à enlever les écailles auxquelles elle donne naissance.

Un point de diagnostic d'une haute importance est celui qui a pour objet de séparer l'hérpès tonsurant du *pityriasis capitis*.

Suivant quelques auteurs, l'hérpès tonsurant ne serait autre chose qu'une affection pityriasis; cette opinion paraît avoir quelque vraisemblance lorsqu'on considère que dans l'une et l'autre maladie il y a tant squameux et alopecie, elle perd toute apparence de raison lorsqu'on réfléchit que le *pityriasis* n'affecte jamais la forme arrondie propre à l'hérpès, que les squames qu'il engendre tombent avec une extrême facilité et se reproduisent avec une facilité non moins grande, au point de donner lieu, dans quelques cas, à une sorte de flux farineux, et que l'alopecie dont il est la cause disparaît plus facilement et plus uniformément que celle qui entraîne la dénudation du cuir chevelu sous forme de plaques. Il serait facile de trouver de nouveaux traits de différence dans le point de départ et dans la forme de l'hérpès.

Le psoriasis du cuir chevelu est une maladie qui ne comporte pas la plus légère confusion; jamais il n'entraîne d'alopecie, à moins qu'il ne dure depuis un temps très long, et alors il agit par l'influence qu'il exerce sur la sécrétion des bulbes pileux.

On distinguera aisément l'hérpès tonsurant du favus proprement dit.

Le favus disséminé se reconnaît à la présence d'un produit de sécrétion d'une couleur jaune particulière qui apparaît sous forme de petits corps arrondis, déprimés à leur centre et traversés par un cheveu dans leur milieu. Le favus, comme l'hérpès tonsurant, s'accompagne d'alopecie; mais l'alopecie, dans la première des deux maladies, est l'aboutissant; dans la seconde, elle est le point de départ; dans l'une, elle est permanente; dans l'autre, elle est passagère.

Nous aurons plus tard l'occasion de signaler les caractères qui différencient le favus en cercles.

L'hérpès tonsurant est une maladie sans gravité, en ce sens qu'elle se termine constamment par la guérison; la facilité avec laquelle elle se transmet par voie de contagion; l'alopecie d'assez longue durée qu'elle peut causer; le laps de temps nécessaire pour la guérir, le laps de temps qui s'écoule, entre six ou dix-huit mois, sont autant de circonstances fâcheuses dont le médecin doit être prévenu.

On a reproché au traitement que nous dirigeons contre l'hérpès tonsurant de manquer d'efficacité; on ne saurait contester qu'il a le double avantage d'abréger la durée de la maladie ou d'en limiter les progrès.

En général, les moyens propres à modifier l'ensemble de l'économie n'ont qu'une importance secondaire; ils doivent être subordonnés à la constitution des malades.

On a proposé la cautérisation, l'application de vésicatoires et l'emploi de pommades actives en vue d'apporter rapidement un terme aux envahissements et à l'existence de la maladie; cette méthode, dans les cas où nous avons pu en observer les effets, a été suivie de résultats contraires à ceux qu'elle était destinée à produire.

Nous prescrivons ordinairement une pommade alcaline, dans laquelle, pour 30 grammes d'axonge, nous faisons entrer une quantité de bicarbonate de potasse qui varie entre 2 et 4 grammes, quantité que nous déterminons d'après l'âge des malades et le degré de susceptibilité de la peau. Nous avons coutume de conseiller, en outre, des lotions avec la solution suivante :

Ka distillée 250 grammes.
Borate de soude 1,4 —

Lorsque ces moyens paraissent demeurer sans action, nous avons recouru à une pommade qu'on a préconisée dans le traitement de l'eczéma squameux; elle a la composition suivante :

Cérat 30 grammes.
Turbit minéral 1,4 —
Soufre sublimé 3,4 —

Nous avons employé avec succès, dans la période de la maladie où les cheveux commencent à repousser, une pommade composée ainsi qu'il suit :

Axonge 30 grammes.
Tannin 1,2 —
Eau Q. S. A.-H. M.

RAPPORT SUR UN FAIT RELATIF À LA SYPHILISATION.

Par M. BÉZIER, membre du Conseil de santé des armées.

(Au nom d'une commission composée de MM. Ybague, Nicard, Lagaune, Roux et Bézier, rapporteur.)

(Fin. — Voir le numéro précédent.)

Dans le second système, l'application ne présente ni entrave, ni restriction. Le virus syphilitique étant, dit son auteur, le seul remède contre l'action du virus syphilitique, on devrait syphilitiser : 1° tous ceux qui ont la syphilis, n'importe sous quelle forme; 2° tous ceux qui ont eu la syphilis, n'importe sous quelle forme; 3° tous ceux qui passent leur vie ensemble et en grand nombre (prisons, bagnes, manufactures, etc.) (4); 5° enfin, tous ceux qui peuvent être exposés à la contagion. On pourrait étendre dans le monde la syphilis par une syphilisation universelle (2). Ne croyez pas, messieurs, que j'aie eu l'audace de le dire; c'est seulement le résumé de la doctrine et lorsque tout le monde sera saturé de vérole, la vérole n'existera plus nulle part.

En considérant les conséquences irréductibles et funestes qu'entraînerait, non pas quelquefois, mais très fréquemment, à leur suite, les accidents vénériels primitifs, les plus légers en apparence; en se rappelant ces histoires lamentables inscrites dans nos livres, de sujets des deux sexes conduits au tombeau à travers mille douleurs, s'infirmité mutuelle, et ne procédant que des enfants destinés à ne pas vivre ou à ne vivre que malades ou infirmes; en observant autour de nous des familles, je ne sais presque des populations, affaiblies ou entachées d'effluves scrofulaires profondes, par suite de la transmission incessante du virus syphilitique arrivés à son dernier degré de dégénérescence; quand on a sous les yeux, même dans les grandes villes, malgré les progrès incontestables de la médecine, le nombre d'individus atteints de syphilis, de lésions syphilitiques à tous les degrés qui résistent aux traitements les mieux appropriés, administrés par les praticiens les plus habiles; lorsque tous ces faits se groupent devant l'esprit, peut-on se pas fémir à la pensée qu'il puisse être permis de se jouer avec un mal aussi terrible, de vouloir le transmettre ou d'augmenter son intensité de génération en génération?

Bien qu'il eût rien à redire à la science d'incontestables services, les inoculations vénériennes ont toujours leurs dangers; elles exposent, comme les contagions fortuites, à des accidents dont le médecin ne peut pas être le maître; elles entraînent, lors l'altération de la guérison et de la constitution des sujets. Il faut donc, sinon les proscrire absolument, du moins les restreindre à certains cas très exceptionnels, où il s'agit, soit d'affections très graves compromettant la vie, et dont la nature incertaine et la direction du traitement ne peuvent être déterminées, soit de certaines questions médico-légales relatives à l'infection par suite de tentatives aux meurs ou de toute autre action. On cite des exemples d'innocuité après l'inoculation syphilitique, on prétend avoir des moyens assurés d'arrêter ses effets, de même qu'on cite des exemples de personnes qui sont exposées à la contagion fortuite sans être infectées, ou qui, ayant été ou plusieurs fois atteints de la syphilis très graves, ont conservé jusqu'à une vieillesse avancée, sans la plus florissante; mais ces exemples heureux, si multipliés, si ordinaires qu'ils nous aident, empêchent-ils le danger d'exister, et peuvent-ils autoriser le médecin à y exposer qui ce soit sans motifs les plus sérieux?

Permettez-moi de rapporter, à l'occasion de ces conséquences possibles de l'inoculation syphilitique pratiquée sur des vénériens, un fait authentiquement établi. A une certaine époque, l'inoculation du pus de la chancre de l'oreille a été pratiquée par quelques praticiens en vue de préliminaire obligé du traitement de cette affection. Dans un hôpital civil du midi de la France, des accidents se manifestèrent à la suite de cette opération, en assez grand nombre pour éveiller la sollicitude de l'autorité militaire. Plusieurs malades atteints de chancre de l'oreille, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées sur des militaires, l'autorité militaire, qui relèverait un erreur qui s'est glissée dans la relation de ces opérations, malgré le caractère de consciencieuse réserve que leur imprimait leur auteur et les précautions qu'il prit pour assurer l'exactitude de leurs résultats. Le sujet de la ozonisation observée, nous le savons, est qu'il avait eu un chancre au milieu du forreau, et qu'il fut inoculé le 20 juin, est signalé dans une lettre que le 3 décembre 1843, un certain nombre de militaires, qui avaient été inoculés, furent atteints de blennorrhagie, et dans un certain nombre d'entre eux, le 3 décembre 1843, n'en sortait que le 12 avril suivant non complètement guéri, et se présentait le 30 mai à l'hôpital militaire de Lyon pour y être traité de l'ulcère opisthite et de mauvais aspect qu'il portait à la cuisse, et qui avait pour origine la pustule d'inoculation. Les militaires de la garnison n'en eurent que faire; la plus grande rigueur dans cet hôpital; une enquête eut lieu, et le médecin traitant fut invité à cesser de pratiquer sur nos soldats des expériences auxquelles, en aucun cas, ils ne doivent être soumis.

A l'occasion des vaccinations préventives de la syphilis constitutionnelle pratiquées

Se journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureau, rue des Saints-Pères, 40;
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Poste et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Les lettres et paquets aux adresses sont rigoureusement refusés.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France, Hollande, Prusse,	Trois mois.....	9 fr.
SARDEGNE, SAVOIE,	Six mois.....	17
TURQUIE, Asiatique et Colonies.	Un an.....	33

ESPAGNE, PORTUGAL, Toscane,	Trois mois.....	40 fr.
GIBRALTAR.	Six mois.....	20
	Un an.....	38

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois.....	16 fr. 50 c.
ALGER, MAROC, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois.....	18
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Un an.....	30

SOMMAIRE. — PARIS. Syphilisation. — HÔPITAL CIVIL ET MILITAIRE DE SPERANZA (M. Scalliot). De l'opération de l'hydrocèle par le procédé de M. Boudin. — Grosjean généraliste. — Grosjean extra-murinaire dans un cas héréditaire. — Quelques mots de la suture enchevillée. — Académie de médecine, séance du 27 juillet. — Académie des sciences, séance du 29 juillet. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 28 JUILLET 1852.

Syphilisation.

Nos lecteurs ont maintenant sous les yeux le texte complet du rapport de M. Bégin. Ils y ont pu contempler dans toute son horreur un exemple nouveau des lamentables extrémités auxquelles peuvent être conduits les malheureux que la débilité de leur organisation cérébrale rend victimes de toutes les mystifications et livre en pâture à tous les charlatans. M. L... en proie à une vérole constitutionnelle avancée, atteint d'engorgements ganglionnaires et d'une exostose au cubitus, n'en persiste pas moins aujourd'hui dans son entreprise, et il en est arrivé, d'après les renseignements fournis par M. Ricord, à son deux-centième chance de l'inoculation ! Il est, dit-on, décidé à poursuivre jusqu'à la fin, c'est-à-dire probablement jusqu'au tombeau, cette expérimentation insensée !

En présence d'un pareil fait, auquel il en aurait pu joindre quelques autres, M. Bégin, et après lui MM. Velpeau, Larrey, Moreau, etc., se sont permis de flétrir avec une honnête énergie cette conception étrange, fille de l'ignorance et du charlatanisme, décorée du nom de syphilisation. L'Académie tout entière et le public présent se sont associés à la juste sévérité des honorables académiciens. Nous nous trompons, l'approbation n'a pas été absolument universelle.

Il y a des esprits placides pour qui un homme est moins un homme qu'un fait n'est un fait. Si un charlatan vient leur dire qu'il transforme à volonté le plomb en or, ils lui répondront tranquillement : « Il faut voir. » Si un autre charlatan leur annonce qu'il guérit l'épilepsie en administrant aux malades 10 grammes d'acide prussique ou en leur enlevant la glande pinéale, ils lui répondent avec le même calme : « Il faut voir. » Ce ne sont point les conséquences du fait qui les intéressent, c'est le fait lui-même. L'absurdité d'une affirmation ne leur suffit point ; il faut la vérifier par l'expérience, dont cette expérience coûte la santé ou même la vie à quelques-uns de leurs semblables. Quant à leur santé, quant à leur propre vie, ils les mettent soigneusement à l'abri. C'est d'un de ces esprits que la syphilisation vient de recevoir un bill d'indemnité, si ce n'est même une prime d'encouragement.

Sachons, dit ce protecteur dépourvu de passion, sachons si, par des inoculations répétées de pus syphilitique, on parviendrait à prévenir la syphilis ou à guérir la vérole constitutionnelle. Quant aux applications qu'on pourra faire de cette vérité, il sera temps le s'en occuper plus tard.

Il pourra bien arriver que le fait de la syphilisation, même s'il n'est pas une mystification ingénieuse, ne puisse être d'aucune utilité, ce qu'il ne puisse servir qu'à alimenter les exploits et l'immoralité des charlatans aux dépens de la santé publique; qu'importe ! En attendant que cette expérience pénètre dans les esprits, nous verrons des expériences dont, à la vérité, l'homme sera le sujet, mais qui n'en seront que plus curieuses. Ainsi raisonnent ces esprits pleins de calme, que n'agite jamais le vent de la passion, que ne trouble jamais aucun excès de sentiment. Ils désirent absolument et ardemment voir des expériences, aussi ardemment du moins que peut le leur permettre leur inaltérable placidité. Quant à déterminer les conditions dans lesquelles ces expériences devraient être faites pour être concluantes, quant à savoir même si elles pourraient conduire à un résultat positif, quant à appliquer à celles de ces expériences dont une coupable témérité nous a déjà mis en possession les procédés logiques auxquels les sages esprits accordent, dans des problèmes bien moins faciles, une supériorité absolue sur les faits; quant à tout cela, ils n'en s'en inquiètent nullement. Par une exception pleine de galanterie envers la syphilisation, ils font ici abstraction de cette raison inaltérable qui leur

permet si souvent de voir et d'affirmer ce que ne sauraient démontrer ni l'expérience ni l'observation. Tandis qu'habituellement ils ne demandent qu'à juger, ici ils ne demandent qu'à voir.

Nous ne saurions apprécier d'après cette méthode le rapport de M. Bégin; et, dussions-nous passer pour un esprit passionné ou sentimental, puisqu'une triste nécessité nous oblige à nous occuper une fois encore de cette conception désordonnée dite syphilisation, nous croyons que notre droit, et même notre devoir, est de la traiter comme toutes les autres folies médicales, comme le somnambulisme et l'hémétopathie, qui ont du moins sur elle le mérite d'être innocentes et de ne pas porter atteinte à la santé des dupes qu'elles font.

Non sans doute, au point de vue de la syphilisation, le rapport de M. Bégin n'a pas été aussi complet qu'il aurait pu l'être; il n'a pas donné contre cette monstrueuse rêverie toutes les raisons qu'il aurait pu invoquer; mais d'abord M. Bégin n'avait qu'à rendre compte d'un fait particulier, qui ne se rapportait même que très indirectement à la syphilisation; et puis, qui aurait pu croire qu'une réfutation en règle fût nécessaire dans une question de cette nature ?

Ce n'est donc pas sous le rapport de la syphilisation que nous aurons des reproches à faire à M. Bégin. Il y avait dans le fait qu'il a examiné une question plus importante qu'il a beaucoup trop laissée dans l'ombre, et sur laquelle M. Velpeau a eu raison d'appeler d'une manière spéciale la discussion. Nous y reviendrons en temps et lieu.

Quant à la syphilisation, M. Velpeau l'a dit encore avec ce sens supérieur qui l'inspire si souvent, elle était indigne d'occuper sérieusement l'Académie; il fallait la conspuer et non la discuter. Ainsi n'en l'ont pas voulu les esprits placides dont nous avons parlé. Grâce à leur généreuse intervention, une véritable discussion va devenir indispensable, à la grande satisfaction de la syphilisation, qui ne demande nullement l'assentiment des hommes sérieux, mais qui veut seulement, et nous disons ceci avec le sentiment de la conviction la plus profonde, faire du bruit et des dupes.

Sobishons donc la nécessité dans laquelle nous ont placés les hommes calmes, et voyons sur quelle base des hommes sérieux pourraient établir la syphilisation.

Le fait fondamental, celui que j'ai le premier annoncé aux médecins, et dont une misérable piraterie scientifique a voulu me dépouiller, ce fait est celui que j'ai voulu désigner par le nom de *saturation syphilitique*, qu'on pourra caractériser si l'on veut par celui d'*immunité syphilitique*.

Qui, il est vrai que les prostituées, qui presque toutes (1) contractent la syphilis au début de leur entrée dans la prostitution, finissent, au moins la grande majorité, par devenir réfractaires à la contagion après un temps variable, mais qui n'est jamais moindre de plusieurs mois. Ce qu'il est vrai encore, c'est que quelques-unes de ces malheureuses, en petit nombre il est vrai, succombent à l'action du virus avant d'acquiescer l'immunité dont s'agit. Enfin, ce qui est vrai aussi, c'est que cette immunité n'est pas illimitée, et qu'après quelques années, la plupart des femmes qui l'avaient acquise la perdent, et repassent, pour l'acquiescer de nouveau, à peu près par les mêmes phases qu'elles avaient traversées d'abord.

De ces trois faits d'observation que j'avais communiqués avec confiance à qui avait voulu les connaître, la syphilisation s'est emparée déloyalement du premier, et elle a fait semblant d'y voir la confirmation d'un autre prétendu fait que voici :

Quand on inocule à quelques jours d'intervalle quatre, cinq ou dix chancres à un animal ou à un homme, le premier chancre dure plus que le second, le second plus que le troisième, et ainsi de suite. L'inoculabilité de la syphilis aux animaux est encore à démontrer. Rien n'est moins convaincant, rien n'est moins authentique que les expériences tentées à cet égard, et c'est là une question que l'Académie pourra résoudre quand elle le

voudra. Quant à l'assertion touchant la durée respective des chancres d'inoculation, c'est la plus impudente erreur qu'on ait jamais proférée, si, dans un fait de ce genre, il peut y avoir une simple erreur; cette erreur seule aurait dû suffire, aux yeux de tous les hommes sensés, pour réduire à leur juste valeur toutes les assertions sur la syphilisation.

Ainsi donc, ce qu'il y a de plus positif dans la syphilisation, ce sont les trois faits que j'ai observés chez les filles publiques.

Ces faits peuvent-ils, en quoi que ce soit, servir de base à une doctrine telle que la syphilisation? Quiconque aura les notions les plus élémentaires sur la fréquence, la gravité, la curabilité de la syphilis, n'hésitera pas à répondre : Non.

Est-ce que par hasard la syphilis est, comme la variole, une maladie dont presque tout le monde doit fatalement être atteint? Est-ce que, parmi ceux que la syphilis affecte, il y en a beaucoup qui succombent, même de ceux qui s'abandonnent aux seuls efforts ou qui se livrent à la cupidité et à l'ignorance bien plus funeste encore des charlatans? La syphilisation s'est vantée dans son impudence qu'elle donnerait à un individu jusqu'à soixante chancres (2) (et l'observation de M. L... nous prouve que ce nombre est loin de suffire toujours) pour le syphilitiser. Mais quels sont donc, parmi les plus malheureux syphilitiques, ceux qui ont contracté soixante chancres dans leur vie?... Enfin, quelle est la proportion des syphilis constitutionnelles par rapport aux syphilis primitives? Personne ne le saurait dire exactement; mais l'opinion la plus raisonnable qu'on puisse émettre à cet égard, c'est au plus la proportion de 1 sur 10. Or, qu'est-ce que la saturation syphilitique ou la syphilisation, sinon un état général qui équivaut à la syphilis constitutionnelle, dont les symptômes caractéristiques d'ailleurs le précèdent souvent? Ainsi, grâce à la syphilisation, tous les hommes seraient mis dans cet état, manifeste ou latent, où ils n'engendrent guère que des enfants ou morts-nés ou cacochymes, et destinés à traîner une vie misérable et à procréer des êtres qui leur ressemblent.

Voilà, dans toute leur hideuse réalité, quelques-uns des résultats que produirait l'application de cette mystification audacieuse patronnée par ces esprits calmes qui demandent à voir. Voir quoi? Quelques douzaines d'échantillons comme celui du docteur L...? Pourquoi pas? N'entendais-je pas hier encore un de ces esprits en question s'écrier : « Mais, malgré ses deux cents chancres, ses ganglions engorgés et son exostose du cubitus, le docteur L... ne se porte pas trop mal. » Ce qui signifiait évidemment, dans la bouche de l'impassible observateur, qu'il n'y aurait pas de grands inconvénients à encourager, à exciter les dévouements du genre de celui de M. L...

Notre calme, nous l'avouons, et nous nous en félicitons même, ne va pas jusque-là. Nous trouvons que pour repousser une prétendue doctrine que condamne une observation attentive interprétée par le simple bon sens, il n'est pas besoin d'expériences très multiples, et malheureusement celle de M. L... n'est déjà plus la seule. Celle que nous avons publiée dans notre numéro du 17 janvier de cette année (1), celle qu'a publiée la Gazette médicale du 10 de ce mois (et qu'on a voulu donner comme favorable à la syphilisation), sont plus que suffisantes pour autoriser tous les hommes, passionnés ou non, mais sensés, à répéter avec M. le rapporteur que la pratique de la syphilisation ne saurait soutenir l'examen ni aux yeux de l'expérience, ni aux yeux de la raison, ni aux yeux de la morale. Nous ajoutons qu'une expérimentation faite sur l'homme dans le but de contrôler un tel fait est, à nos yeux, une expérimentation coupable, passible d'une autre juridiction que celle de la tribune académique ou de la presse scientifique.

Nous ne saurions, en conséquence, donner une approbation trop complète à la partie du rapport de M. Bégin qui traite de la syphilisation. Quant à celle où il a

(1) Je ne dis pas toutes, parce qu'il a été constaté depuis longtemps par les auteurs que certains individus sont absolument et primitivement réfractaires à l'action du virus vénérien.

(2) Et qu'il n'est pas moins concluante contre la syphilis curative que contre la syphilis préventive.

effleuré plutôt que traité la question de la contagion des accidents secondaires, nous aurons à faire quelques observations à M. le rapporteur. — H. de Castelnau.

HOPITAUX CIVIL ET MILITAIRE DE STRASBOURG.

M. SÉDILLOT, professeur.

De l'opération de l'hydrocèle par le procédé de M. Baudens.

(Fin. — Voir le numéro du 3 juillet.)

M. Sédillot est, comme on le voit, très disposé à placer au nombre des procédés les plus ingénieux et les plus efficaces le procédé de M. Baudens, et nous rapporterons, en le faisant suivre de réflexions, les observations des malades qui y ont été soumis, pour mieux motiver encore cette appréciation.

HOPITAL MILITAIRE.

Obs. I^{re}. — Hydrocèle de la tunique vaginale, suite d'orchite.

M. C., lieutenant au 38^e régiment de ligne, fu pris, vers le milieu du mois d'août 1851, à Lyon, où il était en garnison, d'une orchite intersticielle. Cette affection, traitée avec soin par des émollients d'abord, puis par le cubèbe associé au quinquina, guérit, sans à peine, quand le régime régulier d'ordre de quitter Lyon pour venir à Strasbourg. Les fatigues de la route ramènèrent l'urtérie, qui se transforma bientôt en orchite.

M. C., entre à l'hôpital le 13 octobre; l'orchite date de sept jours; une application de 20 saignées a déjà été faite. La maladie n'occupe que le testicule droit. Cet organe est dur, rouge et surtout très douloureux. Son volume est celui d'un petit œuf de poule; les phénotypes généraux sont marqués. On prescrit une application de 15 saignées, des bains de siège et des cataplasmes émollients. Une bouteille d'eau de Sedilz est ordonnée le 19. La liberté du ventre est entretenue les jours suivants par des laxatifs laxatifs, puis émollients. Sous l'influence de ces moyens et d'un régime alimentaire très léger, l'inflammation diminue, la rougeur surtout devient moins forte, on fait alors des frictions avec le liniment camphré opiacé; on couvre le testicule d'ouate; la résolution commence, mais la tumeur persiste, quoique un peu moins considérable, puis elle change de nature; elle devient molle, fluctuante, transparente à la lumière artificielle, et l'on constate la présence d'une hydrocèle de la tunique vaginale.

On prescrit des cent (21 octobre) des potions mélangées avec le nitrate de potasse, de la tisane de lin tirée, des frictions avec l'onguent mercuriel camphré.

Le 10 novembre, le malade ayant accusé des antécédents syphilitiques, on cesse le potasse, on lui prescrit des saignées sans effet, et l'on donne des pilules de bicarbonate à 5 milligrammes (une par jour); la susceptibilité trop grande de l'estomac force d'abandonner ce moyen après trois jours d'usage. On a recours à la potion gommeuse additionnée d'un décaigramme d'iodure de potassium. Cette potion est continuée jusqu'au 14 novembre; la résolution s'opère.

L'hydrocèle ne diminue pas, on ordonne l'application d'un petit vésicatoire large comme une pièce de 2 francs. Ce moyen n'a d'autre résultat que d'amener une douleur locale très vive pendant trois jours, et une irritation générale que l'on calme par les opiacés. Enfin, le vésicatoire étant sec, on emploie le procédé de M. Baudens. Cette opération est faite le 15 novembre par M. Sédillot.

Il n'est pas fait de ponction préalable. L'hydrocèle étant comprimée à son centre par les doigts de l'opérateur, le testicule est refoulé en arrière, les deux bords de l'orchite étant ainsi rapprochés, on introduit le trocart et on traverse le scrotum de part en part comme pour mettre un sillon. On écoule alors le scrotum sur la canule et on retire le trocart. Le liquide s'écoule aussitôt (30 gram. environ); on vide complètement la poche en la pressant légèrement avec les doigts; puis, au moyen d'une poire en gomme élastique, on y introduit de l'air, que l'on force à y demeurer en bouchant la canule par son mandrin. On diminue le régime alimentaire du malade; on ne lui donne qu'une soupe maigre et des pruneaux. La nuit suivante, la fièvre se montre, mais disparaît totalement le matin.

Le 20, on débouche la canule; une petite quantité de liquide (6 à 8 grammes) s'échappe encore; nouvelle introduction d'air.

Le 21, injection d'air. On aperçoit de l'irritation aux ouvertures de la peau.

Le 22, cette irritation est plus grande et se prolonge un peu plus tard.

Le 23, les urturies suppurant légèrement; l'air ne peut plus être injecté comme les jours précédents; la canule est maintenue cependant. On la retire le 24 au matin; l'inflammation alors s'est franchement développée; elle s'étend à presque toute la tunique. Le 25, l'inflammation est à son comble; la tunique; la tumeur à repris son volume primitif; la rougeur et peu intense, mais la douleur est assez forte. La suppuration devient abondante par les deux ouvertures. Le testicule est couvert de ouate et maintenu par un suspensoir.

Les 27 et 28, cette suppuration continue. Il survient un peu de fièvre le 28 au soir, mais disparaît.

Des le 29 la suppuration diminue, la résolution commence et s'effectue graduellement les jours suivants, sans présenter rien de particulier.

Le 6 décembre, une seule ouverture suppure encore, mais fort peu; le testicule se sent, il est complètement déglé. La suppuration cesse entièrement le 8.

Le 10, il ne reste qu'un peu d'induration à l'endroit du sillon; la guérison est donc complète, et le malade quitte l'hôpital.

REFLEXIONS. — L'on voit dans cette première opération la guérison opérée en vingt jours, sans aucune complication d'accidents. Cependant la vaginale avait suppuré, et les plaies étaient restées fistuleuses. On avait maintenu la canule en place pendant cinq jours, et elle eût pu être retirée plus tôt sans compromettre la cure.

Nous avons reçu avec intérêt des nouvelles de M. C., d'où l'hydrocèle n'a plus reparu.

HOPITAL MILITAIRE.

Obs. II. — Hydrocèle de la tunique vaginale du côté gauche.

M..., soldat au 12^e d'artillerie, entre à l'hôpital le 8 novembre 1851 pour une hydrocèle de la tunique vaginale du côté gauche. La tumeur a le volume d'un gros œuf de poule; elle est molle,

fluctuante, indolore, transparente à la lumière artificielle. Le diagnostic n'est pas douteux.

L'invasion de cette maladie est très ancienne; le malade la fait remonter à plusieurs années. Longtemps il a pu vaquer à ses occupations sans en être incommodé; mais comme la gêne devenait plus grande, on l'envoya à l'hôpital militaire de Strasbourg le 1^{er} mars 1851. Il y fut opéré le 23 avril au moyen du trocart à hydrocèle et de l'injection iodée. Après un séjour de quatre mois, il sortit en apparence guéri. L'hydrocèle reparut bientôt, et il retourna à l'hôpital le 15 septembre. On fit, à cette époque, une ponction avec le bistouri; il s'écoula un peu de liquide. On ordonna des frictions avec le liniment camphré opiacé, et à l'intérieur des potions avec le nitrate de potasse; puis, pendant onze jours, des pilules de ciguë et calomel. M... quitta l'hôpital le 16 octobre pour y rentrer le 8 novembre.

On prescrivit d'abord des frictions mercurelles camphrées; mais leur peu d'efficacité et les antécédents de sujet présent, pour la troisième fois une affection qu'il avait portée dans le principe pendant un temps fort long, engagèrent à recourir à l'emploi du traitement de M. Baudens.

L'opération fut pratiquée le 14 novembre par M. Sédillot.

La tumeur fut comprimée au centre par les doigts de l'opérateur; le testicule fut refoulé en arrière; on ne fit pas de ponction préalable avec la lancette. On introduisit immédiatement le trocart dans le scrotum, dont les deux parois furent traversées de part en part, comme pour l'application d'un sillon. On écoula alors sur la canule la partie de peau comprimée entre les deux ouvertures, puis on retira la tige du trocart; aussitôt la tumeur se vida en laissant écouler 30 grammes environ de liquide; on pressa légèrement avec les doigts pour faire sortir les dernières gouttes. Le testicule fut parfaitement senti; à l'aide d'une poire en caoutchouc on remplit d'air toute la poche, et l'on ferma la canule au moyen de son mandrin.

Le lendemain 15 novembre, on embra le malade; il s'échappe encore quelques gouttes de liquide. On fait une nouvelle injection d'air, qu'on renouvelle le 16.

Le 17, la canule est retirée; l'inflammation est déjà établie, surtout à l'endroit du sillon.

Le 18, l'inflammation croît, la tumeur augmente; elle est rouge, dure et chaude; son volume est plus considérable qu'avant l'opération.

Le 19, le malade présente de la fièvre, de la céphalalgie; la nuit a été mauvaise; l'état local est le même que le jour. Le régime, qui jusqu'alors n'avait pas été changé, est complètement modifié. On prescrit du bouillon gras le matin et une soupe de pain le soir; on ordonne une bouteille d'eau de Sedilz; on saupoudre la tumeur avec le bicarbonate de soude.

Le 20, l'état général est redevenu satisfaisant. On continue les fomentations sur la partie, qui ne présente aucune modification jusqu'au 26.

Le 27, le toucher semble indiquer qu'il y a tendance à la suppuratoire; on ordonne les fomentations avec l'eau de sureau additionnée de sel ammoniac (15 grammes par litre). Le même état persiste jusqu'au 1^{er} décembre.

Le 2 décembre, on constate une légère résolution. La tumeur perd de sa dureté, de son volume; cette diminution continue, mais très lentement, jusqu'au 10 décembre. Il y a alors un temps d'arrêt de six jours.

Le 16, le volume recommence à décroître d'une manière apparente.

Le 18, la tumeur est réduite de moitié; mais elle est encore dure dans sa partie supérieure.

Le 19, le testicule se dégage et devient très appréciable au toucher.

Les 20 et 21, il se détache de plus en plus.

Enfin, le 22, il ne reste plus qu'un peu de nodosité à la partie supérieure du corps. Le malade demande et obtient sa sortie pour le lendemain.

REFLEXIONS. — Dans ce cas, l'hydrocèle récidivait après une première injection iodée; et le malade était guéri de plusieurs années. La canule ne resta en place que pendant trois jours, et le mouvement de fièvre déclara le cinquième jour s'explique en partie par l'accroissement successif de l'inflammation, aggravée par un régime alimentaire trop abondant. La guérison fut achevée en trente-cinq jours, et s'est maintenue.

HOPITAL CIVIL (clinique de la Faculté de Strasbourg).

Obs. III. — Hydrocèle gauche.

J..., d'une constitution lymphatique, porte au scrotum du côté gauche une hydrocèle et un varicocèle commençant. A la partie antérieure, on peut saisir la transparence d'une manière moins évidente que dans les cas ordinaires; en arrière, on sent le cordon variqueux. — Pilules de calomel et extrait de ciguë, de chaque, une par jour, pendant dix jours.

Le 1^{er} décembre, les deux pilules ne font pas d'effet. — Trois pilules.

Le 2, quatre selles liquides avec coliques.

Le 3, nouvelle pilule; la tumeur ne diminue pas.

Quelques jours après, M. Sédillot traverse la tumeur à son tiers antérieur avec le trocart de M. Baudens. On retire la canule, au moyen de laquelle on gonfle d'air la poche scrotale. Le testicule est soutenu par un coussin et une compressé attachée à un bandage de corps.

Le 5, pas de gonflement notable.

Le 6, un peu de gonflement à la pression autour de la canule, un peu de gonflement; quatre selles.

Le 7, si l'on presse autour de la canule, il sort un peu de sérosité trouble; peu d'inflammation.

Le 8, la tunique est de nouveau gonflée d'air. Trois selles par les pilules.

Le 9, gonflement, rougeur, douleur du scrotum. On suspend les pilules de calomel. Un peu de fièvre; soif. — Linonade tartarique.

Le 10, l'instrument est complètement ôté; il s'écoule un peu de sérosité purulente; le gonflement du scrotum est considérable.

Quelques laxatifs, compresses et bandages de corps.

Les 11 et 12, l'inflammation reste à son maximum d'intensité.

Le 13, à la palpation, on constate un épanchement dans la tunique vaginale.

Le 14, l'inflammation commence à diminuer; il ne s'écoule pas de liquide par les plaies; l'inflammation devient adhésive.

Le 15, les symptômes diminuent; l'inflammation est modérée; le gonflement existe encore. — Fomentation avec infusion de sureau.

Le 16, l'épanchement diminue.

Le 17, le testicule diminue de volume. — Fomentation avec décoction de sureau.

Le 18, la douleur a disparu.

Le 19, la malade est couché sur le dos, portant un suspensoir.

Le 20, pas de gonflement par la station.

Le 21, le suspensoir devient trop large; le scrotum se rétracte considérablement.

Le 22, le malade est convalescent; le 25, sort guéri.

REFLEXIONS. — La guérison fut ici achevée en vingt jours, pendant six jours sans développer beaucoup de réaction; la cause n'avait atteint le lendemain son maximum, et depuis ce moment la résolution s'opéra bien. C'est un exemple de succès rapide et sans complications.

HOPITAL MILITAIRE.

Obs. IV. — Hydrocèle de la tunique vaginale du côté gauche.

M..., soldat au 2^e régiment de la légion étrangère, entre à l'hôpital militaire de Strasbourg le 20 décembre 1851.

M... est âgé de trente-sept ans et d'une bonne constitution; à la dernière expédition de la Kabylie, il a fait une chute sur des rochers, et, depuis cette époque, il souffre de douleurs lombaires. Il est porteur d'une hydrocèle gauche qu'il ne saurait attribuer à aucune cause, et dont l'origine remonte à une époque assez éloignée de son entrée en service. Le malade a vu se former et s'accroître insensiblement cette tumeur, qui ne l'a jamais fait souffrir ni empêché de faire son service.

Le 30 décembre, voici quel était l'état de la tumeur: elle a le volume d'un gros œuf de poule; elle est molle, indolore, fluctuante et transparente à la lumière d'une bougie.

M. Sédillot donna la préférence au procédé de M. Baudens, et pratiqua l'opération le 31 décembre. La tumeur fut comprimée à son centre par les doigts de l'opérateur, et le testicule refoulé en arrière, pendant qu'on faisait passer le trocart de part en part à travers de la poche vaginale, comme pour l'application d'un sillon.

En retirant la lance de la canule, il s'écoula environ de 30 à 80 grammes d'une sérosité citrine très limpide. La poche était vidée, on reconnut que le testicule était dur, ainsi que l'épididyme.

M. Sédillot pratiqua immédiatement des nouvelles injections d'air à l'aide d'une poire en caoutchouc, et l'on ferma la canule au moyen de son mandrin.

Le lendemain, 1^{er} janvier, léger engorgement; le malade a peu souffert peu de réaction.

Le 2, en retirant le mandrin de la canule et en pressant légèrement sur les bords de l'air fait écouler une petite quantité de liquide rougeâtre et spumeux; nouvelle insufflation d'air.

Le 3, l'inflammation a fait quelques progrès; la tumeur est presque aussi volumineuse qu'avant l'opération. Le malade a éprouvé des douleurs dans le ventre et la région lombaire; la peau offre une teinte rosée, le testicule est modérément dur.

On prescrit du bouillon gras le matin, et une soupe de pain le soir; on ordonne une bouteille d'eau de Sedilz.

Le 4, même état. — Injection d'air.

Le 5, la tumeur est assez considérable. On fait écouler par la canule une certaine quantité de liquide séreux. Le malade a eu plusieurs fois la toux pendant la nuit; la canule ne donne pas de sérosité. M. le chirurgien en retire la canule, et on saupoudre la tumeur avec le bicarbonate de soude.

Le 6, le malade n'a pas dormi l'Injection a produit de vives douleurs d'abord le long du cordon. Feinte fébrile; inappétence; langue rouge; tumeur d'un volume supérieur au volume de l'hydrocèle avant l'opération. — Bouillon maigre; fomentations avec décoction; racine de guaiac et tisane de pavot.

Le 7, l'état général est satisfaisant; la fièvre moins grande, peu d'appétit; on cesse les fomentations; on continue le régime, et on prescrivit du bouillon gras le matin, et une soupe de pain le soir; on ordonne une bouteille d'eau de Sedilz.

Le 8, l'état général satisfaisant. Le malade a dormi plusieurs heures dans la nuit; le gonflement se maintient, et le malade dans ses mouvements éprouve de la gêne; on aperçoit la tumeur sur les bourses, à va couler par l'ouverture inférieure un liquide séreux épanché abondant.

Le 9 au 20, la tumeur marche régulièrement vers la guérison. L'appétit revient. On continue les fomentations avec l'eau de sureau, qui produit un peu de fièvre. Chaque jour, et même plusieurs fois par jour, on s'écoule par une des ouvertures d'une quantité de pus qui devient de plus en plus rare.

Le 20, le testicule se dégage et devient très appréciable au toucher; cependant le cordon reste encore engorgé. M. Sédillot essaya un traitement par les pilules de calomel et d'extrait de ciguë.

De 20 au 31, la guérison se consolide, l'engorgement du cordon a diminué; mais le testicule reste un peu hypertrophié et engorgé, surtout vers l'épididyme. Le toucher fait reconnaître quelques nodosités.

Pendant le mois de février, M. J... a pris chaque jour deux pilules de ciguë et calomel. Le testicule a repris son volume normal. L'engorgement du cordon avait complètement disparu, lorsque le malade a demandé et obtenu sa sortie le 29 février.

REFLEXIONS. — L'hydrocèle était ancienne et compliquée d'orchite; le malade, fatigué, était entré à l'hôpital pour d'anciennes douleurs lombaires de cause traumatique. L'inflammation fut plus lente à se produire, et une injection iodée fut pratiquée. La canule, ôté le sixième jour, n'empêcha pas les suppurations de la vaginale sous l'influence de l'iodure, et il y eut quelques amouillonnements d'ulcères fistuleux et des douleurs sympathiques le long du cordon et jusqu'à la région lombaire. Cependant la résolution commença vers le dixième jour, et ne cessa plus de faire des progrès. La guérison de l'hydrocèle était complète vers le vingtième jour, et le séjour plus prolongé du malade à l'hôpital jusqu'à la fin de février fut nécessaire pour le traitement de l'orchite, qui fut suivi d'un succès complet.

HOPITAL MILITAIRE.

Obs. V. — Hydrocèle de la tunique vaginale du côté gauche.

M. F..., chef d'escadron d'artillerie, entre à l'hôpital militaire de Strasbourg le 5 janvier 1852.

M. F... a atteint de varicocèle depuis son enfance, est en outre atteint d'hydrocèle du côté gauche. L'apparition de cette dernière affection remonte à six mois. A cette époque, M. F... avait fait une chute dans laquelle le testicule fut enfoncé; il fut traité et engagé tout entier entre deux plaques. L'hydrocèle augmenta lentement de volume, et d'est restée depuis quelques jours que le malade ressent de la douleur s'irradiant le long du cordon.

M. Sédillot pratiqua l'opération par le procédé de M. Baudens le jour même de l'entrée du malade à l'hôpital.

extrémités supérieures; la dame L... est dans un état de prostration très grand. — Eau d'orge froide; quelques cuillerées de bouillon toutes les deux heures.

Le délire est composé de deux placenta, deux cordons et deux poches accolées dans une certaine étendue, et formées par deux chorions et deux amnios complets, de sorte qu'au point où ils sont accolés on peut séparer quatre membranes; les deux placenta sont entiers. A dix heures du soir, le poulx s'est relevé (80 pulsations). — Eau d'orge froide; deux bouillons pour la nuit.

Le 2 mars, je trouve l'accouchée dans un état de faiblesse très grand; poulx petit, irrégulier, mais peu fréquent; pas de douleur dans l'abdomen; pâlure extrême, tintement d'oreilles; écoulement assez abondant et nauséabond par le vagin. — Bouillons, eau d'orge, lavement émollient, cathétérisme.

Le 4, une légère fièvre avec diminution de l'écoulement vaginal; les forces reviennent vite; le dernier né des enfants est mort dans la nuit; la mère nourrit le second.

Le 7, cessation complète de l'écoulement, douleurs abdominales très vives dans l'hypogastre et les fosses iliaques; fièvre intense; poulx petit, serré, fréquent; langue rouge sur le milieu. — Diète, eau d'orge tiède; lavement laudanisé; frictions sur l'abdomen avec un mélange de pommade belladonnée et d'onguent mercuriel toutes les trois heures; cataplasmes émollients.

Le soir, même état de la maladie; vomissements; l'écoulement vaginal commence à réapparaître, il a une odeur fétide et il est devenu très grande. — Mêmes prescriptions.

Le 8, diminution de la douleur et de la fièvre. Même traitement que la veille. L'écoulement occasionne de vives douleurs à la vulve et dans le vagin. — Injections vaginales avec l'eau de mauve.

Le 12, la maladie n'a plus de fièvre; il lui reste une douleur au bas-ventre qui ne se réveille que par la pression. (Bouillon; suppression des lavements laudanisés.) La maladie urine seule; et, depuis ce jour, le cathétérisme devient inutile.

Le 17, le mieux se soutient, les forces sont revenues, et la dame L... se lève pendant deux heures.

Le 18, le membre inférieur du côté gauche présente un gonflement énorme; le trajet des vaisseaux de la partie interne de la cuisse est rougeâtre; douleur très vive sur tout le membre; elle a débuté dans la fosse iliaque, et s'est propagée de haut en bas; l'œdème occupe aussi la jambe et le pied; l'écoulement utérin a de nouveau disparu; poulx plein, 80 pulsations; langue rouge; soit ardente. — Diète, lavements émollients; application de 40 sangsues sur le trajet de la saignée interne, à la partie supérieure de la cuisse; frictions mercurielles sur tout le membre inférieur.

Les 19, 20 et 21, les sangsues ont procuré une amélioration instantanée; l'œdème est moins douloureux et moins grand, et, à mesure que les symptômes s'amendent, l'écoulement utérin reparaît et augmente; le poulx tombe à 70 pulsations; la soit est moins ardente.

Le 23, l'œdème de la cuisse a complètement disparu; il en reste encore à la jambe et au pied, mais il n'occasionne pas de douleur. — Compression avec une bande; bouillon, lavements émollients.

A date de ce jour, le mieux s'est soutenu, et le 4 avril nous avons pu voir la maladie vaquer aux soins de sa maison; l'écoulement était devenu inodore, blanchâtre et très peu abondant; la sécrétion laiteuse, qui avait été presque nulle jusqu'alors, avait beaucoup augmenté.

L'issue du liquide laiteux et d'odeur nauséabonde que nous avons noté au moment de la seconde application du forceps concorde avec une hydramnios, et s'accorde avec la présence d'un phlegmasie *alba dolens*, n'avait fait penser à l'existence d'une tumeur dégénérée dans les organes génitaux; mais l'exploration la plus attentive de l'abdomen et l'état général de la cliente m'ont convaincu du contraire.

Je dois dire, avant de terminer cette observation, que je n'aurais pu dans le cas actuel faire l'extraction des fœtus avec le forceps de Dubois; car le peu de courbure des branches rejetait toujours les cuillers à la partie postérieure de la tête et la petitesse des tendons ne permettait pas une application sur elle, surtout ici où elle était peu engagée et où l'application au détroit supérieur était indispensable. Les qualités opposées du forceps de Delmas ont, au contraire, singulièrement facilité l'opération: de plus, les leviers qui se fixent près des crochets, et que M. le docteur Christien désire avec raison (1) être signalés dans les traités d'accouchements, m'ont beaucoup servi à ramener le grand diamètre de la tête du fœtus dans le sens de l'obliquité du bassin. (Gaz. méd. de Montpellier.)

GROSSESSE EXTRA-UTÉRINE DANS UN SAC HERNIAIRE.

Une femme de trente-huit ans portait une hernie inguinale du côté gauche depuis son enfance; elle était accouchée huit fois sans accident. Cependant sa hernie avait acquis un volume égal à la moitié d'une tête d'enfant; elle se réduisait sans peine dans la position horizontale. En octobre 1850, pendant qu'elle se baissait, cette femme éprouva la sensation d'un corps *arrondi* qui tombait brusquement dans le sac d'une hernie. Depuis ce moment, la hernie devint de plus en plus volumineuse, et la malade y éprouva une sensation de brûlure que modérèrent des applications de compresses froides. Deux mois plus tard, la malade sentit dans la tumeur de légers mouvements. A cette époque, le docteur Skrivan la vit et diagnostiqua une grossesse extra-utérine.

Le 24 avril 1851, des douleurs se déclarèrent; elles s'étendaient de la région sacrée à la hernie, et augmentaient

assez rapidement en fréquence et en intensité. Après éthérisation, on pratiqua une incision de cinq pouces de long sur la tumeur, qui descendait jusqu'au genou; on aperçut alors le placenta recouvert d'une enveloppe fibreuse épaisse de trois lignes, et dont la substance ressemblait grossièrement à celle de l'utérus. L'enfant fut extrait vivant avec les membranes, mais il mourut une heure après l'opération. La plaie se ferma bientôt, et la malade guérit parfaitement. La hernie persista, et conserva les dimensions qu'elle avait avant la grossesse. (Wien Zeitschr. et Arch. gén.)

QUELQUES MOTS DE LA SUTURE ENCHEVILLEE.

Par M. le docteur BRUN-SÉCHAUD.

La plus avantageuse des suture, celle qui permet le mieux au chirurgien de mettre en contact les lèvres d'une plaie, est sans contredit la suture enchevillée; car, sa bonté étant généralement reconnue, il est à regretter qu'on n'y ait pas plus souvent recouru et que son application se trouve restreinte en quelque sorte aux divisions des parois abdominales. Mais il faut avoir que, si ce moyen de réunion a été un peu négligé comparativement aux autres genres de suture, cela tient très certainement aux difficultés qu'on rencontre dans la pratique; ainsi dans la fistule vésico-vaginale, par exemple, les aiguilles courbes ordinaires ne pourraient être appliquées, en regard aux difficultés qui se présentent lorsqu'on veut pratiquer une suture quelconque, et introduire des aiguilles dans des parties profondes n'est pas chose facile, par conséquent les instruments chirurgicaux que nous possédons pour atteindre ce but sont encore insuffisants. Pour pratiquer la suture enchevillée là où elle présente le plus de difficulté, M. le docteur Brun-Séchaud se sert d'une aiguille recourbée, à manche, longue de 15 à 18 centimètres, ayant un chas près de sa pointe et une rainure sur la face convexe de sa courbure.

Le fil double est passé en dessous de la convexité, et lorsque les tissus ont été traversés de dedans en dehors, l'anse de ce fil est saisie en dessous de la courbure avec une pince qui la dégage; après cela, l'aiguille est retirée, transportée de nouveau de dedans en dehors des tissus du côté opposé: le fil est encore déposé du côté de la concavité de l'aiguille. Les fils ainsi passés, il ne reste plus qu'à placer les cylindres sur lesquels s'enroulent et se fixent les fils que l'on serre à volonté.

Cette aiguille, dit M. Brun-Séchaud, d'une simplicité remarquable, facilite singulièrement le passage des fils pour obtenir la réunion immédiate; elle rend les tractions moins douloureuses en traversant les tissus avec rapidité; elle abrège la durée de l'opération; enfin elle facilite, dans tous les cas, l'usage de la suture enchevillée. Cette aiguille de M. le docteur Séchaud est donc moins une invention nouvelle qu'un moyen commode de pratiquer la suture enchevillée, laquelle offre sur toutes les suture des avantages réels.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 27 juillet 1852. — Présidence de M. MÉRIS.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

1° Etats de vaccinations des départements de Lot-et-Garonne, Finistère, Corse, Sarthe, Haute-Marne.

2° Rapports sur le service des eaux minérales des établissements suivants pendant l'année 1851:

Eaux minérales de:
Chaudesaignes, par M. le docteur Dufrayse de Chassignat;
Pietropoli, par M. le docteur Carloti (Régulus);
Sail-lès-Château-Morand (Loire), par M. le docteur Bellety;
La Motte (Aube), par M. le docteur Dorgival-Dubouché;
Châteauvert (Puy-de-Dôme), par M. le docteur Penissat;
Cransac (Aveyron), par M. le docteur Auxoux;
Bilezais (Deux-Sèvres), par M. le docteur de Morineau.

3° Rapport sur une épidémie de fièvre typhoïde qui a régné au mois de mars dernier dans la commune d'Avançon (Moselle); par M. le docteur Challet, médecin des épidémies de l'arrondissement de Briey.

4° Rapport sur une épidémie de fièvre typhoïde qui a régné dans la commune de Boury (Marne) en 1851; par M. le docteur Landouzy, médecin des épidémies de l'arrondissement de Reims.

5° Plusieurs courriers d'échantillons et notes sur des remèdes secrets et spécifiques sur la rage.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Inde.

M. Langhelet adresse une note sur les trochiques, dits clous fumants, ou *pastilles du soleil*, et qui sont destinés à faire respirer, par suite de la volatilisation, l'iode et les iodures volatils.

Eaux minérales.

M. Charcault, préparateur de physique au lycée Napoléon, adresse un mémoire sur les eaux minérales de la Herse (Orne).

Syphilisation.

M. Auzias adresse une lettre pour faire des réserves sur le rapport de M. Bégin.

Panification.

M. le docteur Duchenne réclame sur M. Bouchard la priorité de l'idée d'introduire le gluten dans la panification du maïs.

Physiologie.

M. Desiderio, de Venise, adresse une dissertation médico-physiologique sur la colère.

Suicide.

M. Laforet, de Lovit (Tarn-et-Garonne), adresse une observation de suicide par arme à feu chez une femme.

Spittillation.

MM. Maligne et Depaul prononcent deux discours que nous

publierons dans notre prochain numéro avec l'appréciation de la séance.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 26 juillet 1852. — Présidence de M. POUQUET.

Vinagre considéré comme antituberculeux.

M. Audouard lit une note dans laquelle il prône le vinaigre contre la rage. La meilleure manière de l'administrer est d'en imbiber un morceau de pain qu'on fait manger au malade.

Théorie de la vision confuse.

M. Trouessart, professeur des sciences physiques au lycée de Brest, adresse un mémoire sur la vision confuse, qu'il résume dans les propositions suivantes:

Les myopes à l'œil nu, et tous les autres yeux armés d'une loupe, voient multiplier et sans coloration la flamme d'une chandelle (et la chandelle elle-même au voyage de la flamme) à toute distance plus grande que celle de la vision distincte. Le nombre et la séparation des images augmentent avec les distances. Cette multiplicité d'images ne se produit pas, comme on sait, dans l'œil artificiel des tubes obscurs ordinaires. Il y a seulement alors sur l'écran du verre dépoli, pour les distances trop grandes ou trop petites, une confusion de l'image, dont les apparences s'expliquent très bien pour la théorie des cercles de dissipation de Fraunhofer; mais on peut d'ailleurs augmenter ou diminuer conformément à cette théorie, en augmentant ou en diminuant l'ouverture des diaphragmes qui représentent la pupille. Mais on reproduit la multiplicité des images comme dans l'œil, en plaçant soit devant, soit derrière l'objectif de la chambre obscure, un écran percé de petits trous. Toutes les images se superposent et se réduisent à une seule à la distance convenable. Elles sont multiples, plus ou moins superposées à des distances plus grandes ou plus petites, exactement comme pour l'œil. La conclusion est simple et pour ainsi dire évidente: l'œil est une chambre obscure, devant et derrière l'objectif de laquelle est un écran réticulé, c'est-à-dire percé des points et des jours, des lignes opaques et des parties transparentes. La pupille en se contractant peut toujours pour les bonnes raisons, et entre des limites très étroites, réduire toutes les images à une seule. Pour les myopes et les presbytes, cela est impossible; il leur faut ou une petite pupille artificielle percée dans un écran, ou une lentille convexe ou concave; mais pour les meilleurs yeux, et à de très grandes ou à de très petites distances, il y a toujours un certain degré de confusion produit par la superposition seulement partielle des images multiples.

La partie commune détermine une image fautive plus étroite et plus vive, entourée d'une aréole plus faible formée par les parties distinctes des images, de la diffusion. Les franges ou bords multiples des objets très éloignés, ainsi que les divers apparences que présentent les cornes minces, les fentes étroites, les fils de couleur différente, vos côtes à côté, les espèces annulaires, s'expliquent très facilement par cette même théorie.

De phosphate de chaux dans ses rapports avec la nutrition des animaux et la mortalité des enfants.

M. le docteur Mourès adresse sous ce titre un mémoire dans lequel il professe que la nutrition et la formation des os sont le rôle secondaire du phosphate de chaux dans l'économie; le rôle principal de ce sel est d'entretenir l'irritabilité vitale dans les animaux comme dans certaines plantes.

Le phosphate de chaux agit en quantité insuffisante dans l'alimentation des enfants, surtout dans les villes, c'est à cet âge que les causes de la mortalité énorme qu'on observe à l'acte de la naissance.

Sur la stature et des formes de l'homme.

M. Fock, qui avait précédemment soumis au jugement de l'Académie un mémoire sur la stature de l'homme et les proportions de son corps, envoie aujourd'hui un suite de ce travail, dans laquelle il s'occupe spécialement des formes de la tête humaine.

Le résultat de ses nouvelles recherches peut être exprimé à peu près dans ces termes: la charpente osseuse de la tête, qui offre aux muscles ainsi en jeu dans les différents mouvements de la face les points d'attache les plus avantageux, se trouve à combiner la force et la légèreté, doit avoir une forme qui est aussi celle à laquelle dans le monde civilisé on attache l'idée d'élégance; en un mot, le beau type grec, tel que nous l'offrent quelques statues antiques, doit être aux yeux des physiologistes, comme il l'est aux yeux de l'artiste, ce qui nous cette partie de notre corps approche le plus de la perfection idéale.

Chronique et nouvelles.

Personnel des hôpitaux. — Au 1^{er} août, différentes mutations auront lieu dans les hôpitaux de Paris par suite de la démission de M. Serres, médecin à l'hôpital de la Pitié.

Ont été nommés:
M. le docteur Grisolé à l'hôpital de la Pitié, en remplacement de M. Serres;

M. le docteur Mouneret à l'hôpital Beaujon, en remplacement de M. Grisolé;

M. le docteur Bouley à l'hôpital Saint-Antoine, en remplacement de M. Mouneret;

M. le docteur Bouchât à l'hôpital Bon-Secours, en remplacement de M. Bouley;

Enfin, M. le docteur Bourdon est désigné pour la surveillance de la teigne, en remplacement de M. Bourdon.

— M. Bonafant, chirurgien-major à l'hôpital militaire du Gros-Caillou, vient d'être promu au grade de chirurgien principal, et reste attaché au même hôpital.

— Notre honorable confrère et collaborateur M. le docteur Desmarres vient de recevoir de Sa Majesté le roi Léopold la croix de l'ordre de Léopold de Belgique.

Névrologie ou Description et iconographie du système nerveux et des organes des sens de l'homme avec leur mode de préparation, par MM. Ludovic HIRSCHLÉ, docteur en médecine de la Faculté de Paris, professeur particulier d'anatomie, et J.-B. Luvass, dessinateur. — Paris, 1852, in-4; figures nombreuses, prix: 5 fr.; figures coloriées, 10 fr. — Paris, chez J.-B. Baillière, libraire de l'Académie de médecine, rue Haute-Feuille, 19.

Paris. Imprimé par PLOX frères, 36 rue de Vaugirard.

(1) Thèse soutenue, le 25 juillet 1848, devant la Faculté de médecine de Montpellier dans un concours pour le chair d'accouchements. 2^e édition, page 47.

Le journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGERIE, ANTOURNER, BELGIQUE, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Trois mois . . . 8 fr. 50 c. Six mois . . . 16 Un an . . . 30
--	---

GAÛCHE, HOLLANDE, PRUSSE, SARAGOSSE, SAVOIE, TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Trois mois . . . 9 fr. Six mois . . . 17 Un an . . . 33
---	---

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, GIBRALTAR.	Trois mois . . . 10 fr. Six mois . . . 20 Un an . . . 38
---	--

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

SOMMAIRE. — Paris. Sur la séance de l'Académie de médecine. — Lettre sur la syphilisation. — Hôpital Saint-Louis (M. Malgaigne). Kyste séreux de l'os maxillaire inférieur. Ablation. Guérison. — Addition à la séance de l'Académie de médecine du 27 juillet.

PARIS, LE 30 JUILLET 1852.

Séance de l'Académie de Médecine.

Par considération pour deux hommes sérieux, plutôt que par condescendance pour une folie que nous nous croyons parfaitement en droit de ne pas traiter comme une idée saine conçue dans un intérêt scientifique, nous reproduisons textuellement les allocutions de MM. Depaul et Malgaigne sur la syphilisation. Nous avons d'ailleurs l'intime conviction que ces deux discours ne séduiront pas beaucoup d'esprits, et qu'ils ne changeront pas sensiblement l'opinion générale touchant l'étrange extravagance qui éteint impunément ses hauts faits devant l'Académie.

Qu'a dit, en effet, M. Malgaigne ? Il a commencé par déclarer qu'il s'associait complètement à la proscription dont M. le rapporteur avait justement frappé la syphilisation préventive. Il a fait plus :

En fait d'assertions, il a convaincu l'Académie, et s'est convaincu lui-même que la syphilisation était surprise, trois fois au moins, en flagrant délit de mensonge.

En fait de preuves scientifiques, il a démontré que les faits de M. Spérino ne prouvent absolument rien tels qu'ils ont été publiés; nous ajoutons que, s'il y avait échec davantage, M. Malgaigne se serait convaincu, comme s'en est convaincu M. Cullerier, comme j'en suis certain moi-même, que ces faits ne méritent aucune créance, et qu'ils sont manifestement faux.

M. Malgaigne a fait sur les observations de M. Laval et sur celles de la syphilisation par excellence, le même travail que sur celles de M. Spérino, et il est arrivé aux mêmes conclusions.

Restaient donc les faits de M. Marchal. De ces faits, un seul a été publié, et nos lecteurs ont pu se convaincre (*Gazette des Hôpitaux*, décembre 1851) que ce fait n'avait absolument aucune valeur, quoiqu'il se présentât sous la garantie d'un homme fort recommandable, mais dont l'imagination est souvent un peu vive.

Sans doute, malgré toutes ces preuves contraires à la syphilisation, M. Malgaigne n'en a pu moins sembler désirer que de nouvelles expériences fussent tentées pour résoudre la question d'une manière définitive. Mais que prouve une telle inconséquence, sinon que les esprits les plus distingués sont sujets à de singuliers égarements ? L'égarement d'ailleurs était d'autant plus naturel, que M. Malgaigne paraît ici sur un sujet qui ne lui est pas parfaitement familier, et qui, pour le dire en passant, est familier à bien moins de personnes qu'on ne le croit.

En résumé, M. Malgaigne s'est montré peu conséquent avec lui-même; mais on ne méconnaît pas que ce qu'il y a de logique dans son discours est tout à fait contraire à la syphilisation, à part les éloges personnels que sa bienveillance a pu seule lui inspirer.

Quant au discours, contre qui, ou pour qui est-il ? Hélas ! toute notre amitié pour le savant académicien, toute notre estime pour son talent, ne sauraient empêcher de le dire : le discours de M. Depaul est surtout contre M. Depaul lui-même. En voulez-vous la preuve ?

1^o M. Depaul proscriit, comme M. Malgaigne, comme M. Bégin, la syphilisation préventive, et cependant il se range dans la troisième catégorie des hommes qui veulent une expérimentation sage et prudente, c'est-à-dire des hommes qui reprochent à M. Ricord de n'avoir pas inoculé davantage M. Laval, des hommes qui encouragent M. L... à continuer sa triste expérience, et qui excitent ainsi prudemment et sagement le zèle de ses imitateurs.

2^o Ailleurs M. Depaul, touchant les sujets à inoculation que se seraient présentés à la commission, se rend l'écho d'une accusation que les dénégations de M. le rapporteur ont démontré n'être qu'une impossibilité, et qui, lors même qu'elle serait vraie, ne prouve rien, et que la commission n'aurait pas voulu se rendre

complice d'inoculations préventives, c'est-à-dire d'expériences honteuses et coupables.

3^o M. Depaul reproche à la commission de n'avoir pas apprécié les faits de M. Spérino, ceux de M. Galligo, etc. Mais pourquoi n'a-t-il pas fait lui-même le travail de la commission ? Il se serait assuré, comme M. Malgaigne, que la commission n'était pas si coupable d'avoir dédaigné des documents de cette importance. Il fait reconnaître toutefois qu'il n'aurait pas fallu interpréter ces documents à la manière dont M. Depaul a interprété l'observation de M. Zelascchi, sur laquelle nous avons déjà dit notre opinion dans notre dernier article, mais que nous publions textuellement pour l'édification complète de nos lecteurs. Quant à ce qui concerne M. Laval, pourquoi M. Depaul ne s'est-il pas enquis de ce qu'il est devenu, lui et ses confrères en crédulité ? Peut-être en aurait-il trouvé quelques-uns dans l'état où se trouve celui dont nous publions aujourd'hui l'observation, et peut-être aussi ce triste spectacle aurait-il évité à M. Depaul une grande faute, celle de se mêler à un débat dans lequel rien ne semblait l'appeler, et de s'y montrer surtout sous un drapeau non moins indigne de son talent que de son caractère.

Tout cependant n'est pas à blâmer dans le discours de M. Depaul; et nous sommes heureux de le reconnaître en terminant, pour tempérer un peu le désenchantement qu'il nous a fait éprouver. M. Depaul a reproché à la commission de n'avoir pas traité la question de la contagion des accidents secondaires. Ce reproche est fondé. M. Depaul a reproché à M. Ricord d'avoir propagé les inoculations sans la moindre nécessité, et d'avoir ainsi fait par faire considérer cette pratique comme une chose toute naturelle. Ce reproche est juste encore. Nous l'avons dit déjà, et nous le répétons avec conviction : la syphilisation est fille de l'inoculation, fille dégénérée sans doute, et que M. Ricord, fort heureusement, répudiera énergiquement; mais enfin, fille qui n'aurait jamais vu le jour si le spirituel chirurgien de l'hôpital du Midi n'avait donné au monde médical un exemple qui, en théorie comme en pratique, ne peut avoir que des conséquences funestes. — B. de Cassel.

A M. le Rédacteur en chef de la GAZETTE DES HOPITAUX.

Monsieur le Rédacteur,

Dans la première partie du rapport que M. le docteur Bégin a fait à l'Académie de médecine, l'honorable académicien se plaint du peu de renseignements qu'il lui a été possible d'obtenir touchant la syphilisation. Je crois qu'il y a deux raisons principales à cette pénurie de documents :

1^o Parmi ceux qui pouvaient fournir des renseignements d'une certaine importance, la plupart, et je suis de ce nombre, étaient loin de se douter que l'Académie s'occuperait sérieusement d'une théorie inventée dans le jeu de nos intérêts et condamnée aujourd'hui par l'expérimentation, comme elle l'était d'avance par l'observation et le raisonnement.

2^o La deuxième raison, c'est que les mieux renseignés en matière de syphilisation sont précisément les plus intéressés à tenir secrets des résultats qui tournent contre eux.

M. le docteur Bégin semble faire un appel à tous ceux qui ont connaissance de faits capables d'éclairer sa conscience et l'opinion du monde médical; permettez-moi donc d'y répondre en m'ouvrant les colonnes de votre estimable journal; mieux vaut tard que jamais, et je serai heureux si les faits que j'apporte peuvent servir à l'édification de quelques-uns de ceux qui seraient assez malheureux pour se laisser séduire par une doctrine auprès de laquelle le somnambulisme et l'hémiopatie me semblent être des chefs-d'œuvre de bon sens et d'observation.

Je ne parlerai pas du docteur allemand M. L..., dont M. le rapporteur a si justement apprécié l'observation.

Il est un autre fait, moins connu, il est vrai, mais non moins probant que celui du docteur L... Il s'agit d'un jeune homme âgé de trente ans, que j'ai vu pour la première fois vers le 1^{er} novembre 1851. Doué d'un tempérament nerveux-anémique, M. X... avait une de ces robustes constitutions qui les apparences de l'homme vigoureux dans la plénitude de sa force; ses muscles saillants, ses membres solides, ses fibres roides ou tendues, tout en lui attestait une grande énergie des fonctions vitales. Aussi ce ne fut pas sans une profonde douleur que je le vis, entraîné par l'exemple de son ami M. Laval, qui se prêtait alors aux expériences de la

syphilisation, se laisser séduire par la nouvelle doctrine et aller, malgré mes instantes prières, offrir ses bras à la lancette syphilitique.

Je dois reconnaître que l'inoculation eut le plus grand succès. Des chancres *beauté* se développèrent aux environs des biceps du nouveau prosélyte. M. Ricord, à qui l'on eût été montrés (je dirais presque avec orgueil, car aucun d'eux ne s'indurait), a pu en juger lui-même. Le chirurgien du Midi a vu ce jeune homme pendant deux ou trois mois, et s'est, comme tout le monde, étonné de l'appareil inoculé de ces inoculations presque quotidiennes. M. le docteur Bégin, aujourd'hui rapporteur, les a examinées lui-même. (Il en est parlé dans la deuxième partie du rapport.) Mais ce que M. Bégin n'a pas osé constater, c'est le résultat définitif que j'avais annoncé, du reste, à M. X... Je le vois donc pas six mois, lui avoir je ne sais pas, à partir du jour de votre première inoculation, pour arriver à une syphilis constitutionnelle. Il est extraordinaire, sur cette énorme quantité de chancres, de n'en voir aucun tourner à mauvais fin; mais prenez garde : qu'un seul s'indure, tout cet échafaudage s'écroule, et vous en serez pour une syphilis constitutionnelle. Je ne vous donne pas six mois.

Malheureusement pour lui, ma prophétie ne se réalisa que trop bien. Au bout de quatre mois et demi, sa santé de fer parut s'ébranler; les premiers symptômes qu'il éprouva furent un appétit extraordinaire pour une nourriture prononcée au sommeil, qui devenait irrésistible après le repas. Une constipation des plus opiniâtres se manifesta; la déglutition se fit très difficilement, puis survint un lombago très douloureux que traita M. le docteur Bégin.

Juste-à, pas encore de phénomènes pathognomoniques de la vérole constitutionnelle; et c'est précisément à cette époque que M. Bégin et M. Ricord perdirent de vue M. X...; moi-même je ne le revis qu'au bout de trois semaines; mais, grand Dieu ! *quantum maluit ab illo* ! ce que le facies, d'un gris terreur, était aussi blême qu'il était, ce que le corps était couvert d'une rosée des lieux caractérisés, surtout aux bras et aux jambes, dans le sens de la flexion; le cuir chertelle présentait des croûtes squameuses, ainsi que la paume des mains; la commissure des lèvres était le siège de pustules plates et humides, faciles à reconnaître. L'inspection de la cavité buccale fournissait des preuves non moins incontestables de l'infection générale; les piliers du voile du palais, d'un rouge moins animé qu'à l'état normal, étaient de couleur plus ou moins rosée; les amygdales, avaient leur doubleur muqueuse couverte de plaques d'un blanc gris, semblable à la cautérisation fraîche d'une muqueuse par le nitrate d'argent; la langue elle-même était érodée en plusieurs endroits. Joignez à tous ces symptômes une dysphagie des plus intenses et un affaiblissement général porté au plus haut degré, et vous aurez à peine une idée des ravages qu'avait apportés dans une constitution des plus robustes l'introduction répétée du virus syphilitique. Tous ces faits ont été constatés en présence de plusieurs personnes.

Voilà pour la partie expérimentale. Elle fut suivie de celle de nature à faire à la doctrine de la syphilisation de nouveaux prosélytes; celle de M. X... est d'autant plus concluante, que tout s'est fait par la main et sous l'œil du maître.

Quant à la partie théorique, il y aurait de nombreuses et puissantes considérations à invoquer contre cette jonglerie que M. Bégin a stigmatisée comme elle le méritait; mais ces considérations n'échapperaient pas sans doute aux honorables orateurs chargés de résumer une erreur qu'on aurait dû dévorer à nos voisins d'outre-Rhin, comme l'hémiopatie et autres mystifications du même genre. Je m'en tiens donc au fait de M. X..., et vous prie d'agréer, etc.

HOPITAL SAINT-LOUIS. — M. MALGAIGNE.

Kyste séreux de l'os maxillaire inférieur. — Ablation. — Guérison.

Observation recueillie par M. ARRAICHAUD, interne.

Jeune Petit-Jean, âgé de trente-quatre ans, journalier, entré à l'hôpital Saint-Louis, le 23 avril 1852, pour un tumeur inhérente à l'os maxillaire inférieur.

Il y a trois ans, elle avait été atteinte de douleurs dentaires très vives du côté gauche de la mâchoire. Les trois dernières molaires de ce côté s'étaient cariées et exfoliées peu à peu, de sorte que maintenant elles ne dépassent pas le rebord alvéolaire. Vers la même époque, la malade s'aperçut qu'une tumeur du volume d'une petite noisette s'était développée à la face externe de la branche montante de la mâchoire dans l'épaisseur de la gencive. Cette tumeur ne déterminait pas de douleurs bien fortes, surtout en comparaison des dou-

On paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois . . . 8 fr. 50 c.
ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois . . . 16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an . . . 30 »

GAZEC, HOLLANDE, PRÉMONT,	Trois mois . . . 9 fr.
SARDAGNE, SAVOIE,	Six mois . . . 17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES,	Un an . . . 33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TONKIN,	Trois mois . . . 10 fr.
GIBRALTAR,	Six mois . . . 20 »
	Un an . . . 38 »

SOMMAIRE. — HOPITAUX. M. LA CHARITÉ (M. Gerdv). De l'emploi d'une nouvelle espèce d'aiguille dans l'abaissement de la cataracte. — M. LA PITIE (M. Vallee). Leçons cliniques sur les déviations utérines. — L'acutisme du raché. — Lesquels cliniques sur les déviations utérines. — Sur la question de la cataracte. — Fracture de la jambe du même côté, etc. — Étiologie. — Procédés pour la préparation de l'iodoforme. — Formule d'un médicament antispasmodique de nature de cyprès. — Hygiène publique. Fabrication d'un médicament de nature de cyprès. — Société de chirurgie. Séance du 21 du mois de la bière. — Société de médecine pratique, séance du 30 juillet. — Chronique et nouvelles.

HOPITAL DE LA CHARITÉ. — M. GERDVI.

De l'emploi d'une nouvelle espèce d'aiguille dans l'abaissement de la cataracte.

La nommée Malherbe (Marianne), âgée de soixante-trois ans, le 15 juillet 1852 au n° 23 de la salle Sainte-Rose, service de M. Gerdv.

Les antécédents de la malade n'offrent aucune particularité. La gauche est cataractée depuis deux ans. La malade ne voit pas de cet oeil. Tous les symptômes et signes indiquent une cataracte lenticulaire.

L'oeil n'est pas enflammé, et la malade jouit d'une bonne santé. Il n'y a ainsi nulle contre-indication à l'opération.

M. Gerdv pratique la méthode d'abaissement (19 juillet). Pour cette opération, il a recours à l'aiguille à deux branches et à l'aiguille à coulisse du nouveau modèle de M. Charrière fils.

Déjà M. Gerdv, pour éviter la bascule du cristallin autour de l'aiguille quand on ne pèse pas sur le centre même du cristallin, imagine il y a plusieurs années une aiguille composée de deux branches s'ouvrant comme une pince de Hunter, et se fermant avec une canule qui jouait le rôle de coulant. Comme l'instrument était difficile à bien faire, M. Gerdv avait engagé MM. Lier et Charrière à chercher une modification à son modèle, quand il présenta dans un autre but un autre modèle à deux ciseaux qu'il voulait exposer à Londres, et qu'il avait fait d'après le modèle de l'aiguille de M. Gerdv, pour porter dans l'oeil un instrument propre à s'y employer. M. Gerdv, trouvant cet instrument capable de simplifier son aiguille, demanda à M. Charrière de faire une aiguille semblable pour abaisser la cataracte, en la modifiant légèrement pour le but auquel il la destinait. C'est ce que M. Charrière fils a heureusement exécuté.

Cette nouvelle aiguille de M. Charrière fils est composée de deux parties assemblées par un coulant qui adhère à l'une d'elles. Elle est disposée de manière que les branches s'assujettissent mutuellement l'une contre l'autre, au point que leurs lames forment l'office de ciseaux. Ces ciseaux courent très bien. Le manche, dont le volume est celui d'une aiguille ordinaire (voir la figure), s'assemble avec la double aiguille par une simple écharcure dite à baïonnette, de sorte qu'on peut la nettoyer aussi aisément et aussi complètement qu'une aiguille simple ordinaire.

Pour traverser la sclérotique, l'aiguille double n'a pas exigé plus d'efforts qu'une aiguille simple, ce qui était le difficile de l'exécution, et n'a point causé plus de douleur à la malade.

La membrane cristalline est déchirée par l'aiguille encrée simple, puis celle-ci s'ouvre facilement dans la chambre postérieure; elle y manœuvre librement, sans souffrance pour la malade, ses deux branches étant écartées.

Celles-ci sont appuyées par leur plein sur la face antérieure du cristallin de chaque côté de son centre, et on abaisse la lentille. Le cristallin rompu; il est abaissé de nouveau et aussi promptement, et reste abaissé. Puis l'instrument est formé et retiré de l'oeil sans qu'il y ait eu d'autre phénomène que l'écoulement d'un peu de sérosité roussâtre dans l'intérieur de l'oeil. La malade ne souffre point, et, quoique la vision soit peu distincte, il y a lieu d'espérer un bon résultat.

Après ce n'est pas la première fois que M. Charrière fils exécute l'idée d'une aiguille à deux branches capable d'ouvrir dans l'oeil sans causer d'accident. N'a-t-il pas présenté l'aiguille-pince faite sur le même principe que l'aiguille précédente, introduite dans l'oeil aussi facilement que l'aiguille simple à cataracte? Elle s'ouvre dans celui-ci sans danger, y pince des fausses membranes ou des débris de cataracte qui ne se résorbent pas, les tire au dehors par son ouverture d'entrée, et permet ainsi de les extraire complètement en un partie, car quelquefois elles se déchirent. Cette manœuvre est simple et rapide, souvent efficace, sans résultat fâcheux.

M. Guersant l'employa en juillet 1851, à l'hôpital des

Enfants malades, sur un petit garçon de douze ans opéré de cataracte une année auparavant et dont la vision était très gênée par des larmes qui obstruaient le champ de la pupille.

HOPITAL DE LA PITIE. — M. VALLEE.

Leçons cliniques sur les déviations utérines.

(Neuvième leçon.)

Le début de l'anteflexion s'est accompagné chez quelques malades de circonstances qui méritent d'être signalées.

Une femme, en franchissant un fossé, ressent un craquement dans l'aine droite; elle éprouve aussitôt après des symptômes qui l'engagent à venir réclamer nos soins; nous trouvons chez elle une flexion de l'utérus en avant.

Une de nos malades nous a affirmé, dans un récit empreint d'exagération, que son affection se rattache à une tentative de viol dont elle avait été victime à l'âge de quinze ans; de longues réflexions n'ont pas été nécessaires pour nous convaincre de l'inexactitude de ses assertions.

Une autre nous a dit que l'apparition de sa maladie correspondait à une métrorrhagie survenue pendant la durée d'un allaitement; nous avons pu nous assurer que les symptômes d'hémorrhagie s'étaient manifestés avant qu'il existât aucun signe d'anteflexion.

Chez une jeune fille, âgée de dix-sept ans, le début de l'anteflexion coïncida, selon toute apparence, avec une vaginite contractée deux ans auparavant; l'insensibilité du conduit vulvaire existait encore au moment où la malade vint nous trouver; lorsqu'elle eut disparu sous l'influence d'un traitement approprié, les douleurs et les autres symptômes continuèrent de se faire sentir, bien qu'avec une moindre intensité, jusqu'à l'époque où la matrice eut repris sa position normale.

Quelques auteurs ont rapporté l'anteflexion à un engorgement de la paroi antérieure de l'utérus; il nous a été impossible d'apprendre dans les cas que nous avons observés si la déviation avait été ou non précédée d'un engorgement.

Les symptômes de l'anteflexion ont constamment suivi une marche croissante, sans jamais présenter les rémissions dont nous avons parlé à l'occasion de l'inversion. Toutes les malades ont eu à se plaindre de douleurs dans les aines et dans les cuisses; huit d'entre elles ont éprouvé, en outre, des douleurs dans les reins; quatre autres ont été plus ou moins incommodées par un sentiment de pesanteur sur le siège.

C'est ici le lieu de rappeler ce que nous avons trouvé dans l'anteflexion: les douleurs dans les aines et dans les cuisses, qui se sont montrées dix-neuf fois sur vingt, ont été, comme on le voit, à peu près aussi fréquentes que chez l'anteflexion; il n'en a pas été de même des douleurs, qui ont eu pour siège les régions des lombes et du sacrum. Ajoutez que ces douleurs ont été moins vives dans l'anteflexion que dans la flexion de l'utérus en avant, contrairement à ce qu'on pourrait penser d'après des données purement théoriques. Il y a là à rechercher et le raisonnement et l'opposition que nous devons ressortir sans chercher à l'expliquer.

Nous avons eu à noter quinze fois la fréquence des envies d'uriner dans l'anteflexion et cinq fois seulement dans l'anteflexion; si l'on considère avec nous que le volume de l'utérus a été en général plus considérable dans la première de ces deux affections que dans la seconde, on se rendra facilement compte de la différence que nous mentionnons.

De même que dans l'anteflexion la marche a toujours été très pénible.

Quatre fois seulement nous avons trouvé l'utérus volumineux et pesant.

Les douleurs ayant pour siège l'utérus lui-même ont été proportionnellement plus fréquentes que dans l'anteflexion.

Chez trois malades, les rapports sexuels s'accompagnent de vives souffrances; chez une autre, ils n'étaient nullement douloureux.

La leucorrhée a existé dans tous les cas.

Nous avons déjà parlé d'une malade chez laquelle la déviation était compliquée de métrorrhagie.

Toutes les malades indistinctement ont subi, sous l'influence de leur affection, un certain degré d'affaiblissement; toutes ont éprouvé des perturbations diverses dans les fonctions digestives; neuf d'entre elles avaient le teint pâle et le visage amaigri.

Les symptômes que nous venons d'énumérer, comme on a pu en faire la remarque, offrent la plus grande analogie avec ceux de l'anteflexion; les signes physiques fournis par l'exploration du rectum de l'utérus vont nous révéler des différences fondamentales.

Chez sept malades le col de la matrice s'est présenté directement dans le champ du spéculum; chez quatre autres, il a été mis à découvert par sa face postérieure; chez les unes le doigt, introduit suivant l'axe du vagin, a atteint immédiatement l'orifice du museau de tanche; chez les autres, il a pénétré dans un espace anguleux plus ou moins profond.

On voit par là qu'il existe deux formes distinctes d'anteflexion: dans la première, le col de l'utérus conserve sensiblement sa situation normale; dans la seconde, il affecte une direction semblable à celle qu'on lui trouve dans les cas de rétroversion.

Le toucher vaginal nous a permis de sentir, à une hauteur peu considérable, la paroi antérieure du corps de la matrice et de la suivre jusqu'au pubis; le toucher rectal, toutes les fois qu'il y a eu inflexion du col en avant, nous a fourni le moyen de reconnaître

la direction de la partie postérieure du corps et la non-existence d'une rétroversion.

Du reste, le cathétérisme utérin nous a toujours rendu le diagnostic facile à établir; deux fois l'introduction de la sonde a rencontré des obstacles par suite de la coexistence des orifices de la cavité cervico-utérine; dans tous les autres cas, le bec de l'instrument a été arrêté, après un trajet de 2 centimètres ou de 2 centimètres et demi, par un repli plus ou moins saillant que déterminait à l'intérieur de sa cavité la flexion plus ou moins prononcée de la matrice. Les dimensions en longueur de cette cavité ont varié, en général, entre 7 et 8 centimètres.

Il a été plusieurs fois nécessaire de diminuer le diamètre transversal de la tige intra-utérine.

Nous n'insisterons pas sur les renseignements importants qu'on peut puiser dans les divers modes d'exploration dont nous venons de parler, nous nous contenterons de rapporter en quelques mots deux faits qui sont de nature à faire prévoir les causes d'erreurs contre lesquelles le médecin doit être prévenu.

Une femme, âgée de trente ans, mariée, s'est dit admettre dans nos services, à l'hôpital Sainte-Marguerite. Elle se plaignait d'éprouver du col du Phrygastère des douleurs qui s'exagèrent sous l'influence de la marche et de l'action d'uriner; depuis quelque temps elle était pâle et amaigrie.

Le doigt introduit dans le vagin nous fit trouver le col de l'utérus dans sa direction normale, formant un angle très marqué avec un corps placé en avant et au-dessus de lui; ce corps, douloureux à la pression, était dur et immobile. On aurait pu croire à une anteflexion compliquée d'adhérences.

Nous eûmes recours au cathétérisme utérin; nous portâmes légèrement l'utérus en arrière, et, nous pûmes nous assurer que le col de l'utérus nous venons de parler avait conservé sa situation primitive.

L'exploration de la vessie à l'aide de la sonde nous révéla la présence de rugosités très considérables du côté du col de l'utérus, et nous conduisit à reconnaître l'existence d'une affection cancéreuse.

Une dame âgée de cinquante ans, auprès de laquelle nous avons été récemment appelé avec M. le docteur Tournier, éprouvait dans le bas-ventre des douleurs assez vives pour la condamner à un repos presque absolu. Elle était chez elle très volumineuse, et présentait une inclinaison semblable à celle qu'il offre dans la rétroversion; il était surmonté en avant, à une hauteur de 2 ou 3 centimètres, par un corps solide et résistant auquel on pouvait imprimer des mouvements.

La sonde utérine fut introduite et la matrice placée dans son axe normal. À la faveur de ce changement de position, nous pûmes nous assurer que le corps, dont la consistance nous avait paru solide, avait en réalité la rénitence particulière qui caractérise les collections liquides renfermées dans des kystes à parois épaisses. Nous explorâmes attentivement la région abdominale, et nous trouvâmes dans la profondeur de l'une des fosses iliaques une tumeur de même nature que la première et communiquant manifestement avec elle.

Il s'agissait d'un kyste de l'ovaire qui avait refoulé la matrice en arrière.

Les notions que l'on possède sur l'anatomie pathologique de l'anteflexion sont très restreintes. L'examen cadavérique a révélé récemment l'existence d'une flexion de l'utérus en avant chez une femme qui a succombé à une phlébite, dans un service voisin du nôtre. Cette femme, âgée de vingt-deux ans, était d'un tempérament lymphatique; elle n'avait jamais eu d'enfants; elle était entrée à l'hôpital pour une fièvre qu'on n'avait découvert aucun symptôme qui pût faire soupçonner une affection utérine. À l'autopsie, la matrice a été trouvée dans l'état suivant.

Le corps de l'utérus était complètement couché sur le col; l'orifice du museau de tanche était très étroit, comme il arrive chez les femmes qui n'ont pas eu d'enfants; néanmoins la sonde pénétrait facilement dans la cavité utérine, dont le profondeur était de 6 centimètres et demi. La particularité la plus remarquable était la différence considérable qui existait entre l'épaisseur et la consistance de la paroi antérieure de la matrice et celles de la paroi postérieure, notamment au point de jonction du corps et du col; la paroi postérieure, en effet, présentait le degré de résistance et d'épaisseur qui est le propre de l'état normal, tandis que la paroi antérieure était à la fois faible et amincie.

M. Dupual nous a montré un utérus qui offrait exactement les mêmes lésions.

On a dit que la flaccidité et l'amincissement des tissus que nous venons de signaler rendaient impossible la guérison de l'anteflexion. Nous ne saurions accepter une telle assertion; et cette flaccidité constitutive, en effet, d'une nature constitutive, et cette flaccidité constitutive d'un des éléments les plus importants des anteflexions que nous avons traitées avec succès à l'aide de notre méthode. Toutes les fois que nous avons introduit le doigt dans le sinus ouvert en avant que formait la matrice inflexible sur elle-même, nous avons pu soulever le corps de l'utérus, qui, abandonné à son propre poids, se représentait aussitôt à sa position première. D'un autre côté, après la curation de la maladie, il nous a toujours été facile de repasser au niveau du point de flexion un pli plus ou moins saillant; ce pli persistait pendant un temps assez long, et annonçait visiblement qu'après le redressement de la déviation la paroi antérieure de l'organe s'était affaiblie sur elle-même.

Nous aurons l'occasion de revenir sur cette question lorsque nous nous occuperons de la rétroflexion (1).

(1) On ne rapprochera pas sans intérêt les faits et les résumés qui précèdent de considérations que M. Malgaigne présentait en 1850 sur l'anteflexion.

Avant d'aborder le traitement de l'antéflexion, nous avons à exposer quelques remarques au sujet d'une maladie qui nous a présenté un exemple de la seconde des deux formes d'antéflexion dont la description a été donnée plus haut.

Une femme d'un tempérament sanguin, d'une constitution robuste et d'une bonne santé habituelle se marie à l'âge de dix-neuf ans; au bout de quatre mois elle sent chez elle le ventre devenir volumineux et se croit enceinte, lorsque, au milieu d'une météorologie et de coliques utérines, elle expulse par le vagin un caillot et des fausses membranes qui n'étaient autre chose qu'une mole.

À la suite de cette expulsion survient une rétention d'urine suivie d'écoulements de urines jaunies d'urine, de faiblesse pendant la marche et de douleurs dans l'acte du coït.

Dependant les digestions se troublent, des souffrances se déclarent du côté des lombes et du péricrâne, les règles deviennent irrégulières et douloureuses, des hémorrhagies se produisent dans l'utérus, et les règles cessent.

Au bout de dix années, la malade vient réclamer les secours de l'art; elle s'adresse à nous; nous reconnaissons une antéflexion avec flexion prononcée du col en avant.

L'instrument redresseur est introduit après une préparation convenable; il reste en place pendant huit jours.

Cette seule application suffit pour ramener l'utérus à sa situation naturelle. La malade, qui vient nous voir deux fois en temps après sa sortie de l'hôpital, nous apprend bientôt qu'elle a entièrement recouvré l'état de bonne santé dont elle jouissait avant le début de son affection.

L'exploration de l'utérus, faite après cinq mois de guérison, nous permet de reconnaître que la matrice ne s'est pas écartée de son axe normal.

L'angle à sinus antérieur que présentait l'utérus, le temps d'arrêt que la sonde utérine rencontrait à une profondeur de 3 centimètres, et le changement de direction qu'il était nécessaire de lui imprimer pour la faire pénétrer plus profondément ne pouvaient nous laisser aucun doute dans le cas qui nous occupe sur l'existence d'une antéflexion de la matrice.

Il est digne de remarque qu'une seule application de l'instrument redresseur, limitée à une durée de huit jours, ait suffi pour redresser l'utérus, rendre à la menstruation son abondance et sa régularité habituelles, et faire disparaître les météorologies qui auparavant se manifestaient dans l'intervalle des règles.

Le traitement que nous avons dirigé contre l'antéflexion a été le même pour toutes les malades.

L'introduction de la sonde, qui a été répétée de cinq à quinze fois, n'a jamais été suivie de guérison comme dans l'antéversion; ce fait, qui trouve sa raison d'être dans les lésions anatomiques que nous avons décrites et dans la tendance du corps de l'utérus à reprendre sa position rectiligne qui est la conséquence directe, établit entre les diverses déviations de l'utérus une distinction naturelle que M. Simpson, suivant nous, n'aurait pas dû négliger.

L'intervention de la sonde utérine n'a eu d'autre effet que de modifier la sensibilité de l'utérus et de combattre avec succès des douleurs qui, en général, se sont montrées plus vives que dans les autres espèces de déviations.

Dix fois sur onze nous nous sommes servi du redresseur articulé, dont l'usage offre de grands avantages sur celui du redresseur à flexion fixe.

Son introduction a en général rencontré plus d'obstacles que dans l'antéversion; huit fois elle a été douloureuse et difficile. Elle a dû être renouvelée à plusieurs reprises chez quelques malades. Chez sept d'entre elles une seule introduction a suffi; il en a fallu deux chez deux autres, et trois chez une dernière.

A.-H. MARGERIE.

LUXATION DANS L'ÉCHANCRURE SCIATIQUE GAUCHE.

Fracture de la jambe du même côté. — Réduction. — Reproduction de la luxation le onzième jour. — Guérison.

Par M. VERNEUX, professeur à la Faculté de Paris.

Un homme adulte, d'une forte constitution, terrassier, fut apporté à l'hôpital Saint-Antoine le 17 août 1846 et couché au n° 4 de la salle Saint-François. Cet homme venait d'être pris sous un éboulement de terre, mais il ne pouvait donner de renseignements précis sur l'attitude de son membre lésé de son accident; quoiqu'il en soit, nous constatâmes les particularités suivantes :

Les cuisses gauches sont portées dans l'adduction et la rotation en dedans. La face antérieure de la rotule regarde en dedans; elle répond au condyle interne du fémur droit au-dessus de l'insertion du troisième adducteur. Le membre est manifestement raccourci, et, si l'on mesure des deux côtés l'espace qui sépare l'épine iliaque antéro-supérieure de la rotule, on trouve du côté luxé un raccourcissement de 2 centimètres.

Le malade ne peut exécuter aucun mouvement, il ne peut même soulever son membre. La rotation en dehors, l'extension complète sont également impossibles à obtenir; mais on peut faire exécuter des mouvements de flexion assez étendus.

La région de la hanche est déformée; on ne sent plus dans le pli de l'aîne la tête du fémur; pourtant ce pli existe et la déformation n'est pas très marquée en ce point; si l'on déprime fortement les parties molles avec les doigts, on sent un vide à la place de la tête et l'on perçoit sans peine le rebord osseux du cotyle. La région pubienne, la fosse ovale, la fosse iliaque externe sont entièrement libres. Les parties molles y sont dépressibles.

En arrivant et en couchant on constate d'autres altérations dans la forme : le pli de la fosse se déplace, la hanche est moins saillante; on reconnaît par le toucher deux saillies osseuses : l'une, postérieure, entre la fosse iliaque externe et l'ischion, derrière la cavité cotyloïde; est arrondie, mal limitée et perdue sous les masses musculaires; l'autre, située sur un plan plus antérieur et plus superficiel, est plane, sans aspérités, et regarde en avant. Ces deux saillies se meuvent lorsqu'on imprime des mouvements à la partie inférieure du membre. Non-seulement on reconnaît qu'elles se continuent avec le reste du fémur, mais on distingue manifestement que la saillie postérieure est constituée par la tête, tandis que l'antérieure n'est autre que le grand trochanter. Cette

apophyse étant bien reconnue, si l'on mesure la distance étendue de son bord supérieur à la crête iliaque, on constate (la même mesure étant comparativement faite du côté sain) que, par un mouvement d'ascension, le grand trochanter s'est rapproché de 2 centimètres de la crête iliaque.

Cet examen permet d'affirmer sans hésitation que la tête du fémur est luxée en arrière et en bas. L'impossibilité des mouvements, la rotation en dedans, le faible degré de raccourcissement démontrent que nous avons affaire à la variété de luxation désignée sous le nom de luxation sacro-sciatique.

Ces malheurs portaient encore d'autres lésions; du même côté, les deux os de la jambe étaient fracturés à leur partie inférieure, le pied était porté en arrière; par bonheur, les téguments étaient intacts. Il portait encore une plaie de 4 centimètres au scrotum, et une autre un peu moins étendue au sourcil.

Ces deux plaies furent réunies par la suture; un appareil fut appliqué sur la fracture de la jambe préalablement réduite; un aide fut chargé de soutenir cette extrémité du membre pendant les manœuvres nécessaires à la réduction, manœuvres qui furent exécutées de la manière suivante :

À un moment d'une hantise fortement serrée, on appliqua au-dessus du genou deux bords d'une alyce. Ces deux bords, repliés sur eux-mêmes, furent assujettis par d'autres circlaires. L'axe formé par l'alyce fut placé, au-devant de la jambe, qu'on mit dans la demi-flexion. Un lacs contre-extenseur fut placé à la partie interne et supérieure de la cuisse gauche, un chef en avant, l'autre en arrière; les deux bords furent ensuite noués solidement à un des piliers du lit. Une troisième alyce, perpendiculaire à l'axe du corps, passe sur les crêtes iliaques et sert à fixer le malade transversalement.

Quatre aides, agissant sur le hys extenseur, opèrent des tractions un peu obliques en dedans. Pendant ce temps, le chirurgien procède à la coaptation en appliquant ses deux mains sur la saillie formée par la tête, qu'il pousse en bas et en dedans.

Au bout d'un temps assez court, un bruit se fait entendre, la hanche reprend sa configuration normale; la luxation est réduite. — Cataplasmes sur la hanche; saignée de trois palettes.

Le 19, la région est tuméfiée et douloureuse; on reconnaît à la partie externe et supérieure de la cuisse un épanchement sanguin assez étendu et fluctuant. Cette tumeur persiste pendant plusieurs jours, mais elle finit par disparaître; les autres blessures marchent vers la guérison. L'état général du malade s'améliore.

Le 28 août, à l'approche de la visite, le blessé se relève bruyamment et tente de se mettre sur son séant; une douleur se manifeste à la hanche; la région examinée, nous reconnaissons que la luxation s'est reproduite. La réduction, pratiquée sur-le-champ, fut obtenue sans peine par l'emploi des mêmes moyens.

On fixa, dès lors, les deux membres ensemble au moyen d'un bandage roulé autour des genoux.

Retenu pendant près de deux mois par sa fracture de jambe, le malade sorti en octobre, guéri depuis longtemps de sa luxation.

(Revue médico-chirurg.)

EMPLOIEMENT PAR LE TABAG

employé comme fébrifuge.

Notre honorable confrère M. le docteur Hjorth, médecin sanitaire de l'île de Crète, nous adresse l'observation suivante :

J'ai l'honneur de vous envoyer une observation qui me paraît assez intéressante, quoique je n'aie pu la recueillir avec tous les détails scientifiques désirables.

C'est une jeune femme, connue sous le nom de N. Objel. Ayant souffert plusieurs mois d'une fièvre intermittente irrégulière, on lui prépara, pour la couper, la médecine suivante : Sur une feuille de tabac grasse comme la main, posée dans une marmite de cuivre non étamée à l'intérieur, on versa trois à quatre livres de lait de chèvre tout chaud, comme on venait de le traire; étant resté en digestion toute la nuit, on en administra le lendemain deux ou trois cuillerées à la malade, le mauvais goût l'empêchant de prendre le reste, qui fut jeté.

Après deux jours après, je vis, dans une misérable hutte humide, où des animaux domestiques de toute espèce habitaient ensemble avec les hommes, une jeune femme, petite et frêle, accablée auprès du feu, immobile et silencieuse, dans l'attitude d'une personne tombée dans une parfaite absence d'esprit : ses yeux avec les pupilles largement dilatées, presque immobiles, avaient le regard d'un automate; en vous regardant elle paraissait ne pas vous voir, ne reconnaissant pas même ses enfants; parfaitement indifférente à tout, elle semblait n'éprouver aucune impression des différents bruits qui se faisaient entendre dans cette arête de Noé. Elle avait passé deux nuits assoupie sans dormir, mais sans pousser une plainte. A toutes les questions elle ne répondait rien, et ce n'est qu'après lui avoir demandé avec instance où elle souffrait qu'elle indiquait avec la main la tête; absorbée de ses pensées, elle avait perdu la conscience du présent avec le souvenir du passé.

Quant aux organes de la digestion : la langue était un peu sèche et blanchâtre; aucun vomissement, ni demandant rien; cependant elle buvait avidement l'eau qu'on lui offrait; elle n'avait eu quelques nausées, sans vomissements; une pression un peu forte dans la région épigastrique lui causait quelque douleur. Le ventre était constipé. La respiration était lente et régulière; le pouls montait à peine à 50 par minute.

Devant cet ensemble de symptômes, mon premier soin fut d'évacuer le contenu de l'estomac par une dose d'ipéacuanha, et d'appliquer des sinapismes aux extrémités inférieures. Je ne pus pas examiner les matières vomies, mais une légère

amélioration avait évidemment lieu le lendemain. Une nouvelle dose d'ipéacuanha avec un grain d'émétique ayant provoqué un large effet double, je lui fis administrer des sudorifiques, en continuant les dérivatifs aux extrémités.

Quelques heures d'un sommeil tranquille pendant la nuit et une transpiration abondante à la suite de cette médication changèrent complètement la face de la malade. Le matin je trouvai la malade en parfaite conscience; connaissant les personnes qui l'entouraient, répondant avec justesse aux questions qu'on lui adressait. La langue était nette; l'appétit commençait à revenir; le pouls s'était relevé; elle n'accusait qu'un pesanteur légère de la tête. Prescrivait de continuer les sudorifiques et les dérivatifs, j'ajoutai un vésicatoire à la nuque, et après à ce traitement, je vis en quelques jours tous les symptômes de l'empoisonnement disparaître; cependant à des doses faibles recommencer bientôt, et résistèrent à ces doses répétées de quinine, jusqu'à ce qu'elle quitta l'endroit.

Dans l'observation précédente, je me suis préoccupé en vain de première question, il me paraît probable que la nicotine n'en est rien; la quinine est un nouvel alcaloïde, quinine, et le sulfate paraît être aujourd'hui mélangé en grande proportion sur les marchés étrangers au sulfate de quinine.

Voici ce qu'en dit Zimmer, fabricant de produits chimiques en Allemagne :

« Le prix élevé du quinquina de Calisaya, persuite du monopole dont on se livre à l'exportation, a donné lieu à de nombreuses imitations de ce produit, venant d'autres districts et dont la qualité diffère de celle du quinquina de Calisaya, surtout parce qu'il contient beaucoup de quinine. Sans s'occuper des différentes substances qui composaient ce quinquina, les fabricants de quinine, éblouis par le bon marché de ces envois, employèrent ce quinquina dans leur fabrication; ce qui fait qu'on trouve dans le commerce une si grande quantité de quinine contenant de la quinine. L'existence de ce troisième alcali des quinquinas (l'autre aurait dit quinquina ou cinchonine) est maintenant bien établie, non-seulement par l'analyse, mais encore par les propriétés de ces sels et par plusieurs autres signes distinctifs. Les caractères extérieurs du sulfate de quinine diffèrent de ceux du sulfate de quinine. Le sulfate de quinine a une plus grande gravité spécifique et une cristallisation moins floconneuse. En s'échant à l'air chaud, le sulfate de quinine se sépare de l'eau dans laquelle il est cristallisé; et enfin, en dernier lieu, le sulfate de quinine est beaucoup plus soluble que le sulfate de quinine dans l'eau froide et l'alcool.

« La différence majeure d'être de ces trois alcalis avec l'éther est une de leurs propriétés distinctives.

« Guidé par ce fait, je puis recommander le procédé suivant comme étant très simple et très propre à découvrir la présence de la quinine et de la cinchonine.

« On met 10 grains de sel qu'on veut examiner dans un gros tube, lequel est adapté un bouchon de liège; on ajoute aux 10 grains de sel, goutte d'acide sulfurique dilué (1 goutte d'acide pour 5 gouttes d'eau) et 30 gouttes d'eau; on expose le tout à une chaleur douce pour accélérer la solution; la solution est entièrement refroidie, il faut ajouter 60 gouttes d'éther sulfurique officinal et 20 gouttes d'esprit d'ammoniaque, et secouer le tout pendant qu'on bouché le tube avec le ponce. Le tube étant alors soigneusement fermé, on secoue de temps en temps de manière que les globules d'air puissent plus promptement pénétrer la couche d'éther. Si le sel qu'on examine ne contient ni cinchonine ni quinine, on ne voit point de trouble dans la proportion de quinine et de cinchonine; mais si on voit que la surface oil se trouva le contact des deux fluides, la couche des impondibles, et après quelque temps la couche d'éther deviendra ferme et gélifiée. D'après ce que nous venons de dire relativement à la solubilité de la quinine dans l'éther, il paraît que 10 grains de sel examiné peuvent contenir 1 grain de quinine, et cependant se dissoudre complètement dans l'éther et l'ammoniaque; mais dans ce cas la quinine, en très peu de temps, se cristalliserait sur la couche d'éther.

« La moindre trace de quinine peut être découverte, en employant, au lieu d'éther ordinaire, de l'éther saturé de quinine, et par le moyen duquel la quinine contenue dans la quinine restera insoluble. Il est particulièrement nécessaire, en exécutant ce procédé, d'observer qu'après qu'on a secoué, si tout est dissous, il faut faire bien attention à la grande tendance de la quinine à la cristallisation; elle pourrait se séparer sous forme cristalline, et devenir une source d'erreur. Si l'on trouve plus d'un dixième de quinine ou de cinchonine, un précipité insoluble à l'eau à la limite des deux couches de fluides. Si l'état de la quinine, il se dissoudrait en ajoutant beaucoup d'éther, tandis que cela resterait sans effet sur la cinchonine.

« Le sulfate de quinine est présenté ici comme une altération du sulfate de quinine. Ce nom paraît être en effet son caractère, car on ignore encore la direction et le degré de son action, aucune expérimentation comparative n'ayant encore été faite.

(Rep. de thérap.)

Un Journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de Médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au bureau du Journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de Médecine.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois.	6 fr. 50 c.
ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois.	12
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an.	30

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GARÇ, HOLLANDE, PRÉMOY,	Trois mois.	9 fr.
SARDEGNE, SAVOIE,	Six mois.	17
TURQUIE, ALGÈRE ET COLONIES.	Un an.	33

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANI,	Trois mois.	40 fr.
GRANDE-BRETAGNE,	Six mois.	80
	Un an.	160

Les lettres et paquets nous adressés sont rigoureusement refusés.

NOUVEAU RÉG. — Paris, Sur la séance de l'Académie de Médecine. — **RETRAIT.** — **SUR-ABONNÉ** (M. CHASSAGNAC). Plaque grave et profonde du cou. Trachéotomie. Note particulière de lecture. — **FIEURS MARIALES** (hydrochlorure de fer et d'ammonium) contre les obstructions de la veine porte — **SYPHILISATION** expérimentale. — Académie de Médecine, séance du 3 août.

PARIS, LE 4 AOUT 1852.

Séance de l'Académie de Médecine.

Cette séance a été entièrement occupée par le discours de M. Ricord. Ce discours, dans lequel on aurait peut-être pu désirer plus d'ordre et de concision, a soulevé ou tranché beaucoup de questions encore très incertaines. Ce n'est pas le lieu de les discuter et de traiter d'or de toute la doctrine syphilitique. Contentons-nous d'enregistrer avec bonheur une foule d'aveux dont nous aurons à user largement plus tard, et qui, pour peu qu'ils s'étendent, ne tarderont pas à lever toutes les barrières qui nous séparent encore de M. Ricord. Soyons aujourd'hui tout entier à la syphilisation, à cette « monstrueuse homéopathie » que le spirituel orateur a ridiculisée, flagellée, stigmatisée, à laquelle presque autant qu'il le méritait, avec une verve et un esprit qui semblaient à mesure que l'absurdité et l'ignorance de son adversaire devenaient plus grandes. Malgré sa verve et la tendance naturelle de son esprit, M. Ricord est cependant parvenu à rester sérieux en discutant la bouffonnerie la plus grosse qui ait jamais paru devant une académie. C'est un progrès que nous avons été heureux de constater chez l'habile chirurgien, et qui n'a fait qu'accroître l'autorité de sa parole.

M. Ricord a fait plus que d'apporter des raisons à l'appui de son opinion, il a apporté des faits, et quels faits ? Les plus intéressants de tous ceux que la note doctorale puisse couvrir du nom de l'impunité, des faits qui rempliraient de honte et de confusion tout autre qu'un sceptique fanatique ou un charlatan. Nous n'avons pas besoin de reproduire ici l'analyse de ces faits, que nos lecteurs trouveront à notre compte-rendu.

Nous n'insisterons pas davantage sur les arguments de M. Ricord, que nous avons déjà présentés à peu près sans exception dans notre avant-dernier article. Sauf les réserves que nous avons déjà faites sur quelques points de la doctrine de la syphilis, nous ne pouvons que donner une appréciation complète au discours de l'habile chirurgien, sans en excepter le *résumé d'un honnête homme et l'enthousiasme, dit normal*.

Nous bornons donc à ces quelques lignes notre appréciation, et nous terminons par une courte explication nécessaire par un reproche que nous n'adresser personnellement M. Ricord, avec autant d'esprit que de modération d'ailleurs.

M. Ricord nous a reproché de nous être *laissé l'entendre quelquefois par l'inoculation, malgré notre aversion pour cette pratique*. Ce reproche ne nous paraît pas fondé. Il fut un temps où j'étais à peu près comme tous les jeunes gens, sans expérience, sous le charme de la doctrine de M. Ricord, ne jugeant que par l'inoculation. Lorsque j'arrivai à l'intérieur des hôpitaux, en 1840, ce charme duraient encore ; et croyant à l'innocuité complète de l'inoculation syphilitique, je dus me laisser entraîner, d'ailleurs sous la surveillance de mes maîtres, MM. Danyau, Nelaton, Chassagnac et P. Guersant, à pratiquer quelques inoculations. Mais je ne tardai pas à me débarrasser. Dès la fin de l'année, je composai un mémoire où je m'élève contre cette pratique, et M. Ricord me croira certainement quand je lui affirmerai que depuis la rédaction de ce mémoire je n'ai jamais fait une seule inoculation.

Ce n'est donc point à l'aide de ce procédé que je suis arrivé à la découverte du fait que j'ai désigné, sans attacher trop d'importance aux mots, sous le nom de *saturation syphilitique*. Non, la démonstration n'a pas été aussi rigoureuse, et si la piraterie de la syphilisation ne m'avait pas empêché de parler prématurément de ce fait, aucun des reproches dont j'ai déjà été obligé de me justifier ne m'aurait sans doute été adressé.

Voici donc purement et simplement ce que j'ai observé. Dans les premiers temps de leur commerce, les prostituées contractent fréquemment la syphilis. Après quelques mois ou quelques années, la plupart d'entre elles ne la contractent plus. Comme il n'est pas admissible que les occasions d'infection diminuent pour elles, qu'il est même certain que ces occasions augmentent pour un grand nombre, attendu que les prostituées descendent en vieillissant les degrés de la prostitution, ou la syphilis devient de plus en plus fréquente, il faut bien reconnaître qu'elles acquièrent une immunité contre la maladie.

A quel tient cette immunité ? C'est ce qu'il restait à étudier. On pouvait croire, comme l'a supposé M. Ricord, qu'elle dépendait des modifications survenues dans les tissus des organes génitaux, dans une espèce de tannage de ces parties ; c'est à quoi je pensai aussi. Mais voici ce qui m'empêcha de m'arrêter à cette idée. Un certain nombre d'anciennes prostituées reviennent à l'hôpital après plusieurs

années d'immunité affectées de symptômes syphilitiques ; et, chose singulière, quand elles y reviennent une fois, elles y rentrent habituellement plusieurs fois dans la même année, c'est-à-dire que, sans qu'aucun changement se manifeste dans les tissus de leurs organes, elles reprennent cette aptitude qu'elles avaient au début de leur commerce. Evidemment en présence de ce fait il faut admettre une modification dans la syphilisation que j'ai voulu désigner par les mots de saturation syphilitique.

Mais, si la piraterie qui a voulu s'emparer de cette idée avait su le premier mot de l'histoire de la syphilis, elle n'aurait jamais songé à en faire la base d'une monstrueuse théorie, d'une coupable pratique, que M. Ricord a flétrie avec une juste sévérité, dont tous les hommes sensés feront une prompte justice, et qui n'est même pas la *révé* de M. Didiy.

Nous sera-t-il permis, après cet éloge si bien mérité, d'adresser un léger reproche à M. Ricord ? Le spirituel académicien, sous prétexte d'éviter les personnalités, a été un peu personnel. En affectant de ne pas prononcer le nom de M. Depaul, et en le confondant quelquefois avec un inventeur dont le nom devait, en effet, être tu, M. Ricord a placé son jeune collègue dans une position qu'il ne mérite point. M. Depaul a péché, il est juste qu'il soit puni ; mais, par respect pour son talent et même pour l'Académie, il fallait se garder d'établir à son égard tout parallèle humiliant.

H. de Castellan.

HOPITAL SAINT-ANTOINE. — M. CHASSAGNAC.

Plates graves et profondes du cou. — Trachéotomie. — Mode particulier de suture.

Il vient de se présenter, à des intervalles rapprochés, dans le service de M. Chassagnac, deux cas très graves de plaies du cou. Toutes deux sont le résultat de suicide. Elles offrent des particularités dignes d'intérêt sous le rapport de la gravité de la lésion et des nouveaux moyens de traitement que l'on a cru devoir employer pour satisfaire à de pressantes indications.

Obs. I. — Le samedi 22 mai on apporte à l'hôpital Saint-Antoine un ouvrier fleuriste, Hollandais de naissance, nommé Alexandre Bush. Il est âgé de trente-quatre ans et vigoureusement constitué. Pris de désespoir pour un motif assez futile, il venait de se couper la gorge avec un rasoir.

La partie antérieure du cou existe une plaie transversale de 8 centimètres de largeur, limitée à chaque extrémité par le bord interne des deux sterno-claviculaires. Elle siège précisément entre l'hyoïde et le bord supérieur du cartilage thyroïde, et comprend l'extrémité supérieure de tous les muscles de la région sous-hyoidienne, le constricteur inférieur du pharynx et la membrane thyro-hyoidienne jusqu'aux grandes cornes du cartilage thyroïde. A travers la plaie béante on aperçoit parfaitement la paroi postérieure du pharynx, qui seule persiste ; car les parois latérales sont entièrement coupées. En bas, se voient l'apophyse supérieure du larynx surmontée de deux cartilages arthénoïdes, qui se rapprochent et s'éloignent alternativement par un mouvement de bascule, l'épiglotte, l'apophyse aplatie de l'œsophage, la face inférieure de l'épiglotte. Beaucoup de mucosités sanguinolentes s'écoulent par la plaie quand le malade fait des efforts pour parler ; il se produit au niveau des cordes vocales un bruit claquant, métallique que l'on ne peut mieux définir qu'en le comparant au son fêlé et un peu affaibli d'une anche de hautbois.

L'hémorrhagie a été peu considérable ; les carotides sont parfaitement intactes.

L'état du malade est des plus graves ; la respiration est anxieuse, le pouls faible et le cœur accéléré ; déjà de l'œdème commence à se montrer autour de la plaie, dont les deux lèvres sont violemment tiraillées par une contracture musculaire énergique.

Evidemment toute suture ne comprenant que les parties molles est irrationnelle et insuffisante, et le seul moyen de combler ce vaste hiatus est d'agir sur l'os hyoïde et sur le cartilage thyroïde. A l'aide d'un ténaculum on accroche l'hyoïde, qui a subi un mouvement d'ascension considérable ; on le met en contact avec le cartilage thyroïde, et on se précipite à fixer dans cette position par des ligatures alutées l'os au cartilage. Mais on s'aperçoit bientôt que le contact des doigts, des instruments et des fils avec l'extrémité supérieure de la glotte y détermine de tels mouvements spasmodiques que l'entrée libre de l'air dans la trachée devient impossible, et que l'opération ne saurait être achevée sans accidents graves. Songeant d'ailleurs que l'écoulement du sang et des mucosités, le gonflement des parties molles obscurissent nécessairement plus tard l'orifice de la glotte, M. Chassagnac se décide, avant tout, à pratiquer la trachéotomie.

Un fort ténaculum implanté au-dessous du cartilage cri-

coïde fixe la trachée, qui est rapidement ouverte ; on introduit ensuite la canule, mais l'ouverture du tube aérien est telle que la canule ne peut être maintenue en place que par les doigts d'un aide appliqué constamment sur ses bords. Enfin le chirurgien, à l'aide d'un fil double muni d'une aiguille courbe, embrasse l'os hyoïde sur la ligne médiane, perfore le cartilage thyroïde au même niveau, et serrant la ligature, rapproche et met en contact l'os et le cartilage. La même opération fut répétée sur les parties latérales. Toute cette manœuvre fut longue et pénible, mais on arriva à un affrontement exact des bords de la plaie, et l'on vit cesser de suite cette mobilité extraordinaire de la partie sous-hyoidienne du tube aérien ; quelques points de suture furent pratiqués à la peau, et la canule fut alors fixée sans peine par les muscles accoutumés.

Immédiatement après l'opération, la respiration se fait avec facilité ; la déglutition est possible, quoique pénible et douloureuse.

Le lendemain, 23 mai, le pouls est tendu et donne 110 pulsations ; néanmoins le malade est calme, et il n'est pas survenu d'accidents. — Saignée de trois palettes.

Pendant les trois jours qui suivirent, la déglutition se fit assez bien pour que le malade put prendre chaque jour plusieurs bouillons ; cependant une petite partie du liquide tombait dans la trachée, et il était expulsé au milieu d'efforts de toux ; il s'en écoulait également par la plaie.

Mais les symptômes généraux ne tardèrent pas à s'aggraver ; le pouls s'accéléra et perdit toute sa consistance ; la respiration devint anxieuse et précipitée, en même temps que l'on constatait l'existence d'une infiltration purulente dans toute la région du cou et d'un épanchement considérable dans la plèvre droite ; la stupeur et la prostration augmentèrent, et le malade succomba le 28 mai, six jours après l'accident. La veille de la mort, les bords de la plaie avaient subi de nouveau un écartement considérable.

L'autopsie, on constata que les trois anses de fil entouraient encore solidement l'os hyoïde sur la ligne médiane et sur les parties latérales ; mais il s'en était écoulé devant eux le cartilage thyroïde. Les trois fils passés par les aiguilles, distants du bord supérieur de deux lignes au plus, se prolongèrent en fente jusqu'à ce bord ; tout autour le cartilage était noirâtre et un peu moins consistant.

La muqueuse de la trachée et des bronches est injectée et couverte de mucosités spongieuses abondantes ; de chaque côté, il existe un peu d'engorgement pulmonaire hyposphagique. La plèvre droite contient près de trois verres de pus.

Il existe des fuses purulentes entre la lame moyenne et la lame profonde de l'aponévrose cervicale, autour de la moitié supérieure des muscles de cette région. Une dissection attentive fait voir que le pus est éloigné du thorax de trois à quatre travers de doigt. Les vaisseaux et leur gaines sont intacts. L'œdème n'est qu'une insuffisance notable des valvules torquiques, avec dilatation de l'aorte et hypertrophie du ventricule gauche.

Obs. II. — François Girardin, âgé de 36 ans, jardinier à Petit-Brie (Seine-et-Oise), atteint depuis longtemps de monomanie suicide, se fait avec un couteau de boucher plusieurs incisions à la gorge : l'une est transversale et siège au niveau du bord inférieur du cartilage thyroïde, l'autre oblique en bas et à droite. Au fond de ces deux plaies, il y eut encore plusieurs incisions profondes dans diverses directions.

Un praticien distingué, qui fut appelé près de lui et qui nous donna lui-même plus tard tous les renseignements désirables, pratiqua à la peau quelques points de suture simple. L'hémorrhagie avait été nulle, la voix était intacte, et il ne sortait pas une bulle d'air par la plaie, même pendant les efforts d'expiration, la bouche et le nez étant exactement fermés ; mais le blessé expectora deux ou trois crachats de sang pur.

Il entra à l'hôpital le lendemain de l'accident, 7 juillet ; l'état général était excellent et le gonflement inflammatoire très modéré.

Le 8 juillet, on enlève les points de suture. Le 9, on constate que la plaie transversale de la peau est réunie ; mais la plaie oblique est béante, et l'on est étonné d'entendre une quantité d'air considérable s'en échapper avec le sifflement accoutumé. Il en passe cependant aussi par le larynx, car il reste un léger fêlé de voix ; en portant le doigt profondément à la partie la plus déclive de la plaie, on pénètre dans la trachée à travers une ouverture longitudinale, dont les bords tendent à se rapprocher et sont recouverts par les sterno-hyoidiens, qu'il faut soulever pour arriver jusqu'à elle. La déglutition est douloureuse ; il y a de l'insomnie et beaucoup de fièvre.

On forme exactement la plaie avec des bandelettes de sparadrap croisées en X et imbriquées.

Le 10, la respiration est anxieuse et précipitée. Le malade rejette, au milieu d'accès de toux spasmodique et doulou-

(1) Voyez : Ahndral, *Anatomica pathologica*; Übersetzung von Dr Becker, 1832; Dr Busch, *De Prousti uit een natuur-ziekte—en geneeskundig Oogpunt beschouwd*, 1842. Deel II; et Bontekoels werken, 1852.

(2) On peut consulter entre autres, relativement à cette question, *Schmid's, Cyclopadie der gesamten Medicin*, 1868; Band II.

» absolue qu'on ne peut faire le vide complet sous la machine » pneumatique. »

Mon honorable collègue M. le docteur Denis, chirurgien en chef du dispensaire de salubrité publique, a vu ces expériences. Je crois manquer à ma dignité si j'en descends de la hauteur de cette tribune, où vous m'avez placé, si je n'en suis dissatisfait.

L'autre syphilis, qu'il faisait également voir, et auquel j'avais prêté une valeur constitutionnelle, a vérifié la prophétie, si c'est, comme je le crois, son observation que la *Gazette des Hôpitaux* a publiée. Voilà pour la prophylaxie. Voilà tout ce qui prouve comment on peut se mettre à coup sûr à l'abri de la syphilis et de ses conséquences.

Voilà maintenant la syphilisation curative. Vous savez comment et à quelles erreurs de diagnostic elle a été réduite; par quelle fausse appréciation des faits, par quelle ignorance des lois de la syphilis on a pu être illusionné.

Examinons donc les observations sur lesquelles elle s'appuie; mais où les prendre, ces observations? Est-ce celle du singe qu'on a eu tort de la vérité pendant qu'on le syphilitait; est-ce l'observation de M. L... sont-elles celles de notre savant et judicieux collègue M. Gosselin (voir *Gazette des Hôpitaux* du 17 janvier 1852), ou bien celles que va publier contre la syphilisation mon ami M. le professeur Thyri, de Bruxelles, et que l'auteur de la syphilisation a dû voir dans un récent voyage? Non, celles-là on les répète, elles n'ont pas été faites *ad hoc*; et tandis que les singes sont soupçonnés de se syphilitiser seuls, que les filles publiques sont syphilitées au hasard par le premier libertin venu, les hommes de science que je viens de citer ont manqué à toutes les règles. Mais les préceptes qu'on leur a imposés, les préceptes qu'ils ont assurés, nous les connaissons donc avant de les avoir découvertes, puisque du premier coup on a réussi! car, que je sache, on a toujours eu des succès et jamais de revers!

Quant qu'il en soit, quand j'ai vu prendre la parole à M. Malgaigne, qui lui qui met tout en œuvre, l'appréhension des faits et l'envie de valoir dans leur nombre, j'ai cru qu'on m'en avait montré beaucoup à lui qui avait eu les confidences intimes, et qui en disant à la commission: « On vous a proposé de voir, et vous avez refusé », lui nous dirait: « J'ai vu et j'en tiens ». Mais rien de cela. Rien plus que ce que nous; et il n'en a pas vu davantage, et cependant les syphilités les comptent par centaines depuis hier à peine que tout cela a commencé!

Et cependant, di-t-on, notre intelligent confrère M. Marchal (de Calvi), qui a inventé la division de la syphilisation en préventive et curative, est enchaîné dans la première. Je ne serai pas, à proprement parler, notre spirituel confrère, qu'il est des personnes dont l'enthousiasme est l'état normal; on connaît trop le bon sens, la haute raison et le généreux caractère de M. Marchal (de Calvi) pour croire qu'il se soit autrui avant qu'on l'ait de la dire, qu'il a été l'auteur de l'air de la croix. M. Marchal (de Calvi) fait l'air avec moi de la commission de syphilisation instituée par M. le préfet de police. J'ai discuté les faits auxquels il m'a semblé qu'il attachait beaucoup moins de valeur qu'il n'a cherché à nous le faire croire. Un de ces faits plus importants est devenu minime, car j'ai vu venir en tête à la syphilisation en défaut et trop tôt prouvée, cette observation, la voici:

« M. X... officier d'infanterie; vingt-trois ans.

En septembre 1848, chancre induré. Traitement mercurel de deux mois ayant l'apparition des accidents secondaires.

En août 1849, testicule syphilitique. Séjour de trois mois à l'hôpital. Il prend de l'iode de potassium (120 cuillerées d'une solution).

En mai 1851, exostose sur la neuvième côte du côté gauche. — Fricctions avec de la pomade iodurée et 100 grammes d'une solution d'iode de potassium.

En octobre 1851, tubercule de la pointe de la langue ulcérée. Traitement acide pendant de deux jours une dimension assez grande pour y loger la pointe d'un bistouri.

« Le malade entre au Val-de-Grâce (service de M. Marchal, de Calvi). Il prend pendant deux jours un gramme d'iode de potassium et 2 pilules de proto-iodure de mercure.

Quatre à cinq jours après l'arrivée du malade, on emploie les inoculations syphilitiques.

« Première inoculation faite au bras droit du malade avec du pus de chancre. Les jours suivants, pustule qui suppure.

« Quatre à cinq jours après cette inoculation, l'ulcère de la langue est modifié; la langue, qui était très gonflée et douloureuse, a repris son volume.

« Huit jours après la première inoculation, nouvelle inoculation faite au bras gauche; elle produit, les jours suivants, une pustule qui s'ulcère.

« Le malade quitte l'hôpital le 15 décembre 1851, après un mois et demi de séjour. L'ulcère de la langue était bien cicatrisé; mais la saignée était malade; douleurs articulaires.

« Nouvelle inoculation par M. Marchal (de Calvi) trois jours après la sortie du malade; elle produit une fausse pustule, au dire de M. Marchal.

« A la fin de janvier, quatre à cinq autres inoculations sont faites; toutes ont produit des chancre.

« Le malade se présente le 30 mars 1852 à notre consultation, et nous présente les accidents suivants:

« Cicatrices anfractueuses à la pointe de la langue; douleurs céphaliques et articulaires nocturnes.

« Au niveau de la région cervicale, dans un point situé entre les deux épaules inférieures postérieures, existe une tumeur du volume d'un œuf de pigeon; elle soulève la peau sous laquelle elle se modifie (tumeur gommeuse).

« Tumeur semblable à la précédente, mais plus petite, à la tuberculeuse, au niveau de la région cervicale.

« Autre tumeur semblable, encore plus petite que la précédente, située à deux centimètres en dedans de la précédente.

« Cicatrices d'inoculation. L'une au bras droit; elle est rosée, acuminée et de la grosseur de la moitié d'un pois rond. À 2 centimètres au-dessous, autre cicatrice semblable à la première.

« A la partie supérieure et antérieure du bras gauche se voient deux cicatrices, dont une plus élevée que l'autre et exactement semblable à la cicatrice correspondante du bras droit.

« Les ganglions axillaires ne sont pas engorgés.

« Voilà une observation principale de M. Marchal (de Calvi) et une de celles qui méritent d'être citées.

Cependant qu'il a-t-il de l'extraordinaire pour ceux qui savent que les accidents analogues de la langue se guérissent sans traitement?

Est-il possible raisonnablement de rapporter à l'inoculation artificielle une des modifications survenues?

Est-il possible de considérer ce mal comme étant syphilité?

Les syphilités diraient: oui, parce que M. Marchal avait échoué dans les dernières tentatives d'inoculation.

Il avait eu de fausses pustules, et cependant vous savez que les

syphilités n'admettent pas de fausses pustules; pour eux, il n'y a que des chancres avérés.

Mais s'il était syphilité, d'où vient que les accidents de syphilis sont continués à se produire et à s'aggraver jusqu'à ce que le traitement méthodique que j'ai institué les ait fait marcher à la guérison?

Je crois n'avoir pas besoin de m'arrêter davantage sur une pareille observation.

Et voici un autre que je dois à l'obligeance de M. Lefèvre, étudiant en médecine.

« M. X..., âgé de vingt-deux ans, fut atteinte au mois de juillet 1851 d'un chancre suivi d'une adénite non suppurée. Elle fut soumise au traitement mercurel; au bout de six semaines apparut le chancre rosé, qui, traité par les bains, disparut en quinze jours, le traitement mercurel étant continué.

« En novembre, M. X... eut un érysipèle de la face.

« Quelque temps après, les ganglions sous-maxillaires s'engorgèrent et elle eut une légère érosion des amygdales.

« En février 1852, elle eut les manœuvres de la syphilisation. On lui inocula le pus d'un chancre provenant de son amant M. J... »

« Cette inoculation fut faite sur le ventre et le chancre eut la tendance à tourner au phagédénisme.

« Il était très douloureux, de l'étendue d'une pièce de 3 fr., et l'on en vit couler le sécrétion.

« Il dura six semaines, le croûte persista longtemps et il eut des périodes de recrudescence.

« On laissa un intervalle de trois semaines entre la première et la deuxième inoculation, qui fut faite au bras.

« Presque toutes les semaines on pratiqua cinq inoculations, mais pendant trois semaines on cessa complètement les essais.

« Bientôt, en une seule fois, quinze inoculations, suivies d'une violente fièvre avec gonflement du bras et douleur excessive, furent pratiquées sur cette jeune fille, qui fut forcée de garder le lit.

« Les inoculations faites sur son bras gauche sont au nombre de 40; la première produisit du pus gris et blanc.

« Quant au bras droit, 15 inoculations ont été pratiquées avec le pus de ce jeune homme, et 35 environ avec celui provenant des chancres de la jeune fille elle-même.

« Il y avait eu dix inoculations de faibles, lorsque la maladie se fit une inoculation accidentelle qui devint plus grave que toutes les autres, très large, à base dure, enflammée et douloureuse.

« La dernière inoculation fut faite à la jeune fille avec son propre pus; mais on se proposait de lui en faire encore avec du nouveau pus, lorsque le malheureux jeune homme succomba le 13 mars 1852, à l'âge de 150 ans, le pus ne pouvant être recueilli.

« M. J... fut inoculé la première fois le 29 janvier avec du pus de blennorrhagie, qui ne produisit rien.

« Le 30, ce fut avec le pus d'un chancre que l'on commença la série de 150 inoculations que le mot termina il y a quelques jours.

« Aujourd'hui M. X... a des plaques marginales aux amygdales et une syphilide palmaire. Elle a aussi un exanthème circiné, furfuracé.

« Cette jeune fille est pâle, faible, et a beaucoup maigri. Après deux mois de syphilisation, son corps a été couvert de taches.

« M. X... avait aussi des taches parasites pendant son fatal traitement.

« M. X... se plaint actuellement de vagues maux de gorge et de dysphagie.

« Les soins chargés dans ce moment de lui donner des soins pour sa syphilisation constitutionnelle.

Enfin, si le Val-de-Grâce fait encore défaut, on nous oblige à repasser les Alpes. Nous voilà de nouveau en présence des faits incomplets de M. Spérino, qui a le plus fin mot attention et daigne l'espérer quelque chose, s'il y a quelque chose à espérer dans ces épreuves éternelles. Les faits incomplets par eux-mêmes, comme on nous l'a écrit, mais qui sont au nombre de 80, sont promis en détails à l'autre commission dont je fais partie. Ce n'est qu'à de certain, c'est qu'il y a des morts qu'on n'attribue pas à la syphilisation, mais qui sont dans des proportions considérables pour le hôpital de médecine. Ce ne sont pas des renseignements que cette commission a déjà reçus, c'est que des femmes sont revenues avec de nouveaux accidents; ce qui paraît encore certain, c'est que dans une maison de refuge de Turin on refuse de recevoir les femmes qui sortent du syphilisme à cause des accidents qui se reproduisent.

Et pourtant c'est M. Spérino qui réussit toujours et qui ne suit jamais les procédés de Paris, qui du reste ne sont pas les mêmes pour tous les sectateurs. C'est à M. Spérino qu'on nous renvoie pour les observations les plus concluantes, la pratique la plus sûre, la plus heureuse; lui qui n'a ni pus, ni pus fiable, ni pus supérieur, ni pus inférieur, qui ne croit pas que ce qui est inoculable et dans les proportions que vous savez.

On ajoute comme pièce à l'appui la déplorable observation de M. Zelazchi, que je n'aurais pas le courage de vous raconter, et avez cela ou veut entraîner vos convictions!

Si les historiens de ces demandes d'autres faits, on vous répond par une théorie la plus étonnante qui ait jamais traversé un cerveau.

On vous dit: Tous les animaux de la création sont doués du syphilisme, c'est-à-dire de l'heureuse aptitude à contracter la syphilis; heureuse puisque c'est la cause de elle qui le peuvent dire syphilités pour le moment. L'abri du syphilisme ou du chancre, comme on nous l'a écrit, mais qui sont au nombre de 80, sont promis en détails à l'autre commission dont je fais partie. Ce n'est qu'à de certain, c'est qu'il y a des morts qu'on n'attribue pas à la syphilisation, mais qui sont dans des proportions considérables pour le hôpital de médecine. Ce ne sont pas des renseignements que cette commission a déjà reçus, c'est que des femmes sont revenues avec de nouveaux accidents; ce qui paraît encore certain, c'est que dans une maison de refuge de Turin on refuse de recevoir les femmes qui sortent du syphilisme à cause des accidents qui se reproduisent.

Et pourtant c'est M. Spérino qui réussit toujours et qui ne suit jamais les procédés de Paris, qui du reste ne sont pas les mêmes pour tous les sectateurs. C'est à M. Spérino qu'on nous renvoie pour les observations les plus concluantes, la pratique la plus sûre, la plus heureuse; lui qui n'a ni pus, ni pus fiable, ni pus supérieur, ni pus inférieur, qui ne croit pas que ce qui est inoculable et dans les proportions que vous savez.

On ajoute comme pièce à l'appui la déplorable observation de M. Zelazchi, que je n'aurais pas le courage de vous raconter, et avez cela ou veut entraîner vos convictions!

Si les historiens de ces demandes d'autres faits, on vous répond par une théorie la plus étonnante qui ait jamais traversé un cerveau.

On vous dit: Tous les animaux de la création sont doués du syphilisme, c'est-à-dire de l'heureuse aptitude à contracter la syphilis; heureuse puisque c'est la cause de elle qui le peuvent dire syphilités pour le moment. L'abri du syphilisme ou du chancre, comme on nous l'a écrit, mais qui sont au nombre de 80, sont promis en détails à l'autre commission dont je fais partie. Ce n'est qu'à de certain, c'est qu'il y a des morts qu'on n'attribue pas à la syphilisation, mais qui sont dans des proportions considérables pour le hôpital de médecine. Ce ne sont pas des renseignements que cette commission a déjà reçus, c'est que des femmes sont revenues avec de nouveaux accidents; ce qui paraît encore certain, c'est que dans une maison de refuge de Turin on refuse de recevoir les femmes qui sortent du syphilisme à cause des accidents qui se reproduisent.

Et pourtant c'est M. Spérino qui réussit toujours et qui ne suit jamais les procédés de Paris, qui du reste ne sont pas les mêmes pour tous les sectateurs. C'est à M. Spérino qu'on nous renvoie pour les observations les plus concluantes, la pratique la plus sûre, la plus heureuse; lui qui n'a ni pus, ni pus fiable, ni pus supérieur, ni pus inférieur, qui ne croit pas que ce qui est inoculable et dans les proportions que vous savez.

On ajoute comme pièce à l'appui la déplorable observation de M. Zelazchi, que je n'aurais pas le courage de vous raconter, et avez cela ou veut entraîner vos convictions!

Si les historiens de ces demandes d'autres faits, on vous répond par une théorie la plus étonnante qui ait jamais traversé un cerveau.

On vous dit: Tous les animaux de la création sont doués du syphilisme, c'est-à-dire de l'heureuse aptitude à contracter la syphilis; heureuse puisque c'est la cause de elle qui le peuvent dire syphilités pour le moment. L'abri du syphilisme ou du chancre, comme on nous l'a écrit, mais qui sont au nombre de 80, sont promis en détails à l'autre commission dont je fais partie. Ce n'est qu'à de certain, c'est qu'il y a des morts qu'on n'attribue pas à la syphilisation, mais qui sont dans des proportions considérables pour le hôpital de médecine. Ce ne sont pas des renseignements que cette commission a déjà reçus, c'est que des femmes sont revenues avec de nouveaux accidents; ce qui paraît encore certain, c'est que dans une maison de refuge de Turin on refuse de recevoir les femmes qui sortent du syphilisme à cause des accidents qui se reproduisent.

chérie elle, tout est dit. Ce sont donc les chancres qui syphilitent le plus qui guérissent le moins.

N'imporle le nombre, les chancres inoculés dans une même séance ne comptent que pour un, et ce n'est que par des inoculations successives qu'on arrive à syphilitiser; mais l'unité n'a pas toujours la même valeur, on vient de le voir par la loi qui précède. Et pourquoi alors en faire plusieurs? Mais c'est tout ce qui en veut aller vite, il faut inoculer beaucoup à la fois et à des époques plus rapprochées; on peut agir autrement et aller moins vite. Donc tous les inoculés sont bons, et on n'a pas le droit de rejeter les faits contradictoires.

Faites bien attention que les cas les plus graves, les chancres phagédéniques, sont ceux auxquels il ne faut pas appliquer la syphilisation, et pour cause; et cependant, si cette méthode subversive avait une raison d'être, ce serait dans ces cas ordinairement si rebelles.

Quant au chancre induré, si les syphilités le connaissent bien, ils sauraient qu'ils ne peuvent pas le produire à volonté.

Dans tous les cas où le leur a vu emprunter le pus inoculable à des chancres non indurés et non infectés, ce sont des chancres de même nature qu'ils ont obtenus.

Les syphilités ne veulent pas de fausses pustules; ils sont plus exigeants que les vaccinateurs quand ils ont besoin de résultats positifs. Dans les cas contraires, ils ont inventé le chancre avéré, les syphilités n'ont pas tant le compte des conditions qui pourraient leur créer l'induré et la durée des chancres, par rapport aux idiosyncrasies, comme chez M. Laval, ou par rapport au siège, par exemple, comme l'a fait observer M. Gosselin.

Le peu de gravité dans quelques cas et les succès apparents (tenons-nous en réalité à ce que ces cas sont de beaucoup les plus nombreux; il en est de même de la syphilisation) ont été répétés à la fois dans mon service de 130 lits, et encore, pendant que ces malades séjournaient plusieurs mois seuls, le service s'est renouvelé, en moyenne, de 80 nouveaux malades par mois sans qu'un nouveau cas se présente.

La syphilisation syphilitique pas pourqu'un seul chancre guérit, et guérit vite. Ce n'est pas par la syphilisation générale, puisque le sujet est encore inoculable; ce ne peut pas être par une syphilisation locale, car alors, tant qu'il n'est resté un morceau de peau intact, il devrait pouvoir être inoculé.

Si les syphilités ne veulent pas d'ignorer qu'il n'est pas d'accident constitutionnel qui n'ait un terme et ne finisse par disparaître souvent dans des temps beaucoup moins longs que celui qu'ils réclament pour syphilitiser.

Il y a aussi des cas contraires qui marchent quand même, comme le dit le docteur L... (voir M. Gosselin), et celui de la jeune fille que j'ai citée, en attendant d'autres.

On dit que la syphilisation n'est pas douloureuse. La preuve que donne son auteur, c'est qu'un philosophe a dit que la douleur n'est qu'un mal, et qu'une femme, M^{lle} de Stael, a dit aussi qu'il n'y avait d'occasions que de la douleur. Voilà, certes, d'excellentes raisons, et on ajoutait qu'il n'y a que le premier chancre qui coïncide!

La syphilisation n'est pas douloureuse, affirment ses sectateurs. Moi je réponds que, si on se reproche à une simple inoculation exotérique de donner quelques-uns de ces accidents, on doit bien se plus redouter ceux-ci, quand les inoculations sont par dizaines, par centaines.

Notre confrère M. Piedgallier vient de me rendre compte d'un cas rapidement suivi de mort qu'il a vu, et dont je vous ai parlé.

La syphilisation constitue un traitement plus commode, moins compromettant et moins long que le mercure, encore une fois calomnie et donnant des guérisons plus certaines.

Comprenez-vous combien il est plus commode d'avoir pendant cinq mois ou plus une vingtaine de chancres sur le bras, sur le ventre, sur les cuisses, qu'une pilule dans l'estomac le soir en se couchant?

Comprenez-vous encore combien il est peu compromettant un traitement qui, pendant toute sa durée, constitue un foyers permanent de contagion? Que dites-vous des inconvénients d'une salivation possible à côté de ces avantages?

Ajoutez à cela ce que vous avez gagné comme durée. Un seul chancre guérit entre trois et six semaines; on vous en donne pendant six semaines, et cent pour en guérir un. Les traitements méthodiques que nous possédons répètent le plus souvent par la syphilisation, nous possédons l'induré, tandis que la syphilisation, encore au hercule, sinon mortelle, ne saurait promettre de guérir tout cela; car vous avez vu ce qui est arrivé à la malade de M. Gosselin, au malade du Val-de-Grâce à M. L... et à la fille que je soigne en ce moment. Il est vrai que les syphilités ne repoussent pas absolument le mercure, puisqu'ils acceptent l'observation de Percy et qu'ils le conseillent quand il est nécessaire, bien qu'il soit l'antagoniste le plus violent de la syphilisation. Il en est de même de l'iode de potassium, qui, pour eux comme pour nous, est un très bon remède dont on peut tirer parti.

Ah! messieurs, je vous demande pardon de tout ce que je viens de vous raconter d'extraordinaire, ce n'est pas moi qui suis en non vous avez accusé d'avoir passé tout ce sous silence, n'importe pas raison?

On a trouvé étrange que moi, qui ai eu recours à la méthode expérimentale, et qui ai fait des vœux pour qu'on trouvât des preuves prophylactiques, j'aie été accusé d'avoir été accusé de protéger cette soi-disant doctrine nouvelle. C'est une émanation de votre école, m'a-t-on dit, c'est une petite-fille de Hunter.

Pour soutenir quelque chose qui jusqu'à présent n'est qu'une monstruosité, on a fallu calomnier les travaux de l'illustre syphilologie anglais, les grands noms de Bell, de Percy, l'ouvrage couronné d'Haller, les noms chers et honorés dans cette école de Courmand et presque tous les syphilographes modernes, y compris nos adversaires, qui ont été souvent plus loin que nous en expérimentation.

On a oublié, et on ne veut pas reconnaître les services rendus par toutes ces recherches à l'étiologie, à la pathogénie et au diagnostic différentiel des maladies révérentes.

Mais je m'arrête pour conclure que, si, malgré tout ce que vous venez d'entendre, la syphilisation était une vérité telle qu'on nous la présente, ce serait la plus triste de toutes, et elle n'en devrait pas moins être légalement proscrite comme moyen prophylactique et rejetée comme traitement.

Je descends de cette tribune en faisant le vœu que cette journée soit un autre Salzbach sans que la France ait rien à regretter.

Manuel pratique de l'hydrothérapie; par le docteur LUBANSKI, directeur de l'établissement hydrothérapique du château de Longchamps, à Saint-Germain-Laval, près Lyon (Rhône), Paris, 1852. Chez Gernier-Bailly et chez tous les principaux libraires.

Paris. Imprimé par Elion frères, 36 rue de Valenciennes.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

GRÈCE, HOLLANDE, PIÉMONT,	{	Trois indis.	9 fr
SARDAIGNE, SAVOIE,		Six indis.	17
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.		Un an.	33

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	{	Trois mois.	8 fr. 50 c.
ALLEMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE,		Six mois.	16 "
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.		Un an.	30 "

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	{	Trois mois.	10 fr.
GIBRALTAR.		Six mois.	20
		Un an.	38

SOMMAIRE. — Paris. — REVUE DES HÔPITAUX ANGLAIS. Opération de la suture du périnée par le procédé de M. Brown. — Luxation et extirpation de l'ovaire. — Académie de médecine, séance du 3 août. — Chrouique et nouvelles.

PARIS, LE 6 AOUT 1852.

L'étendue du compte-rendu de l'Académie nous ayant mis dans l'impossibilité d'insérer à la suite de l'observation de M. Zelaschi les réflexions qui devaient l'accompagner, nous les publions aujourd'hui. Ces réflexions seront d'ailleurs fort utiles à quiconque en comprend facilement la raison.

Tout lecteur qui aura lu la avec quelque attention l'observation de M. Zelacchi sera sans doute frappé d'étonnement qu'on ait pu donner une telle observation comme favorable aux monstrueuses manœuvres de la syphilisation. Quel est, en effet, le mélecin vraiment digne de ce nom qui ne sera saisi d'un sentiment d'horreur en voyant un malheureux malade à qui on fait 171 inoculations, dont 114 suivies d'ulcères syphilitiques, le tout pour le guérir d'un chancre qui ne demandant dure au moins quatre mois !

Le 14 août, c'est-à-dire après 19 inoculations toutes suivies de chancres, et dont la première datait déjà de deux mois et demi, le malade est mort. On ne peut donc dire que moins huit jours, ce malheureux malade est pris d'une épidémie lyphilitique et de douleurs dans les tibias. A quel point les chancres doit-on attribuer les accidents consécutifs? Est-ce aux chancres inoculés? est-ce au chancre naturel? On nous permettra d'en douter, malgré l'induration de ce dernier lors des premières inoculations. Ne faut-il pas avoir perdu la raison ou quelque chose de plus précieux encore pour n'être point converti par un tel fait et pour y avoir même un encouragement à la pratique de semblables manœuvres?

Quant aux succès de la syphilisation en tant que fait, cette observation semble prouver, en effet, que la victime soumise à l'expérience était devenue réfractaire à l'inoculation. Mais combien de temps aura duré l'immunité? Cette immunité aurait-elle persisté à l'inoculation avec du pus de plusieurs origines? Se serait-elle maintenue dans l'exposition à la contagion naturelle? Autant de questions de la plus grande importance que l'observation ne résout point et pour la solution desquelles il faudrait encore de nombreuses victimes. Répétons-le donc une fois de plus : la syphilisation est une monstrueuse manœuvre que tous les médecins honnêtes et sérieux hannoiront de leur pratique et qu'ils abandonneront aux médisants avides de la renommée à tout prix. H. de C.

REVUE DES HOPITAUX ANGLAIS.

Opération de la suture du périnée par le procédé de M. Brown
(Troisième article.)

Dans l'hôpital Sainte-Marie, un service confié à un habile chirurgien, M. Brown, est consacré aux lésions des organes génitaux de la femme, et j'ai pu assister, entre autres cas, des faits remarquables relatifs à des kystes de l'ovaire, dont j'ai pu extraire un en partie, et dont j'aurai plus tard occasion de parler. En cette fois, nous nous occupons des modifications essentiellement pratiques apportées par M. Isaac Balcan Brown à l'opération de la périnéorraphie. Quoique chaque détail, en particulier, ne soit pas absolument nouveau, cependant l'ensemble constitue un procédé complet, à physiologie assez spéciale pour qu'on puisse lui donner le nom de procédé de M. Brown.

Il s'agit surtout, pour l'application de ce procédé, des cas de rupture complète du périnée, dans lesquels anus et vulve ne forment plus qu'une seule ouverture; l'anus ne peut plus, ou à peine, retenir les matières fécales, et des prolapsus surviennent avec toutes les conséquences trop connues pour qu'il soit besoin d'insister.

M. Brown convenant, suivant les préceptes bien connus d'aujourd'hui, prépara la patiente au moyen d'un régime convenable et de douces évacuations alvines; puis il procéda à l'opération comme il va être dit ci-après. Avant d'appliquer les sutures, il incisa des deux côtés en arrière le portillon de l'anus, dans le but, dit-il, d'empêcher le sphincter de troubler la réunion par ses contractions; puis il pratiqua deux sutures, l'une enchevillée, l'autre enrecroisée, par le moyen d'une aiguille à suture et d'un fil de soie. Le point de suture, d'opération, il tient la patiente couchée sur le côté et le mobile au lit prend plusieurs jours, le bassin et les cuisses reposant sur un coussin élastique, les deux épaules d'un côté, et les deux jambes, d'autre côté, sur des dorsales élevées d'un pouce, et les bras sur des dorsales de cathédrique, répétés toutes les quatre à cinq ou six heures. Le résultat de cet ensemble de moyens a été, jusqu'à présent, une série de succès remarquables, en particulier dans des cas où l'opération de la périméorie avait déjà été pratiquée infructueusement sans succès.

toutes ces précautions. Arrêtons-nous un moment sur quelques-uns de ces détails.

Les moyens préliminaires sont recommandés par tout le monde et n'offrent rien de particulier.

U des principaux du procédé de M. Brown consistait dans l'incision du pourtour de l'anus surjaillant à l'opération dans le but de faciliter le rapprochement de la plaie et de prévenir l'écoulement du sang.

On verra dans l'observation II ci-après comment M. Brown a dit et a écrit qu'il se portait à faire cette addition. Mais M. Brown a-t-il dit et a-t-il écrit que M. Roux n'aurait songé à rien de semblable ?

Il n'y a rien de tel. M. Roux n'était présente pendant à l'opération que quelques chirurgiens anglais, en particulier de M^{rs} M. Copeland et Bransby Cooper. Il y a ici une erreur positive : Dieffenbach y a bien songé que le procédé partout décrit sous son nom pour la périnéorhaphie comprend comme temps principal la formation de deux incisions latérales de la périépie, comme dans le procédé topographique de Celsus, et pour faciliter l'action de ces incisions, nous allons voir qu'il n'y a peut-être rien de si différent qu'on pourrait le croire.

Il y a de la même sorte de différence qu'on pourrait le croire de M. Brown. M. Roux a également si peu passé ces souvenirs en tête de ses élèves, M. Mercier, dans les travaux sur la périnéorhaphie sont classiques, a proposé précisément l'incision de l'anus telle que M. Brown l'a pratiquée la première fois (voir l'obs. II ci-après). Sans doute, il y a eu une addition simple pour l'opération, presque passée inaperçue à la description, mais elle n'est pas si régulière, tout l'utilité de l'opération et à l'application de l'expérience répétée; mais il n'y a pas moins vrai qu'en France et en Allemagne on avait très bien songé déjà à remédier aux tiraillements excessifs par la suture.

Une fois la suture enchevillée placée, M. Roux conseille de faire une espèce de suture supplémentaire entre les charvilles seules, de manière à favoriser l'application des lèvres de la plaie et à empêcher le hâillement. D'autres avaient songé à ajouter une suture supplémentaire entre les bords cutanés de la plaie. De ce dernier conseil, M. Brown s'est fait une règle habituelle.

Le cathétérisme, fréquemment répété après l'opération pour évacuer artificiellement les urines, est un précepte d'importance majeure, mais qui n'a rien de nouveau, et auquel depuis M. Roux tous les opérateurs ont spécialement insisté.

Enfin, il toujours été question aussi d'administrer l'opium pour tenir les intestins en repos; seulement il paraît pas qu'on l'ait employé à doses aussi élevées que fait M. Brown. Dans le cas de l'observation II ci-dessus, qu'il a administré 48 grains d'opium pendant les deux premiers jours, et 40 grains pendant les deux autres jours; dans le cas de l'observation III, il lui a administré 48 grains pendant les deux premiers jours, et en prescrit une fois toutes les trois ou quatre heures; plus tard, seulement le matin, un grain le soir, excepté si des douleurs surviennent au point de troubler l'opérée par leurs effets sur le système nerveux, ou en sollicitant des mouvements pénibles, ou irritiques du côté des intestins, ne viennent pas dans ces circonstances prescrire autant que nécessaire des doses nouvelles. M. Brown réussit à faire faire des opérées dans un état de confortation assez abondamment, malgré qu'il n'eût pu leur donner assez abondamment. Jamais il n'a vu de mauvaises suites résulter de ce mode d'administration de l'opium; mais de troubles des digestions; pas d'accidents du côté de la tête. Et ses expériences sur cet agent portent sur une certaine d'opérations pratiquées au périmé, au rectum ou au vagin; c'est donc un agent très utile et pur dans ces opérations spéciales. L'opium n'est pas employé quand il y a des douleurs causées par la complication; lorsqu'on l'emploie, c'est en l'absence de complications inflammatoires; c'est une série d'un assez bon nombre de cas entre les mains de M. Brown, alors que cette complication est assez commune en général dans la périméoraphie, on se demande si l'opium n'a vraiment pas d'autre action. Par exemple, beaucoup de chirurgiens l'administrent à assez haute dose contre les complications inflammatoires, et même comme moyen prophylactique. M. Malgaigne, en graves après les gravures de la périméoraphie, est d'avis que l'opium n'est pas utile en France. Le partisan déclaré de cette opinion. Peut-être bien faudrait-il compter à l'appui les cas de M. Brown.

Quant au régime alimentaire auquel M. Brown a sou-
ses opérés, il ne sera pas discuté ici. Cette grave ques-
sur laquelle la médecine française et la médecine ang-
diffèrent tant, méritera un examen à part, lorsque j'a-
assez un et réuni assez de faits pour pouvoir la traiter.

En tout cas, en combinant ensemble tous ces moyens, quelques moyens accessoires, M. Brown vient d'obtenir sur coup cinq succès complets sur cinq opérations périnéoraphie dans les cas les plus graves. De ces cinq opérations, l'une a été pratiquée depuis mon séjour en Argentine, et j'en ai vu tous les détails, ainsi que tout

conséquences. Sur deux autres, j'ai moi-même constaté par un examen minutieux le succès complet. Les deux autres ont été présentés par M. Brown à la Société médico-chirurgicale de Londres cette année. Voici, soit en résumé, soit d'une manière plus détaillée, l'exposé de ces cinq cas. Je commence par le cas que j'ai observé en entier, parce que je vais, à ce propos, exposer minutieusement tous les temps de l'opération.

Obs. I. — Une femme d'une trentaine d'années, bien constituée, est entrée dans le courant du mois d'avril dernier à St-Mary's hospital, dans le service de M. Brown. Elle porte une déchirure complète du périnée, consécutive à un accouchement laborieux.

L'ouverture vulvaire et l'anus ne forment plus qu'une seule ouverture ovalaire allongée, dont les bords, recouverts partout d'une membrane muqueuse ayant à peine les apparences du tissu cicatriciel vis-à-vis le périnée, sont assez rétractés en dehors, ou, ce qui revient au même, sont assez notablement écartés l'un de l'autre, et s'écartent beaucoup, pour peu que la patiente porte le doigt dans les cuisses dans l'abduction. Toute cette partie inférieure épaisse de la cloison recto-vaginale a disparu, et la cloison ne recommence qu'un demi-pouce au moins au-dessus du niveau de la peau du périnée. La patiente ne peut qu'à peine, et souvent ne peut pas retenir les matières fécales.

Le 29 avril, après avoir disposé la patiente par des soins préliminaires, M. Brown procède à l'opération.

[illegible]

De chaque côté, le chirurgien circonscrit par quatre incisions mousquans qui revêt le bord cicatrisé du périnée, entre la vulve l'aussu, dans un espace rectangulaire long de près de 2 pouces d'arrière en avant, et large, dans le sens de la hauteur du vagin d'un peu plus d'un demi-pouce. La portion rectangulaire de la muqueuse ainsi circonscrite est rapidement disséquée et enlevée par chaque côté; puis l'opérateur avive largement le bord libre de la cloison recto-vaginale, de manière que la plaie de cet avivement aboîtit de chaque côté aux deux plaies latérales. Ce temps est exécuté au moyen d'un petit scalpel droit. Il en résulte un p

d'effusion sanguine.

Alors l'opérateur prend un bistouri boutonné, ou plutôt moussu, et il introduit l'indicateur de la main gauche dans le rectum, pour

[illegible]

Il ne reste plus qu'à placer les sutures, l'une enchevillée, l'autre entrecoupée.

Suture chevilleille. — Des fils de soie en cordonnet, ronds, cirés, un peu gros, sont chargés sur des aiguilles volumineuses, à pointe très tranchante. Trois points de suture sont successivement placés, un près de la vulve, un au milieu et un près de l'anus. Pour cela, tandis que deux doigts de la main gauche soutiennent les parties molles, l'aiguille, tenue de la main droite, traverse successivement chaque lèvres de la plaie, en commençant à près d'un pouce en dehors de la partie saillante ressortant dans la plaie à un peu plus d'un demi-pouce de l'œdème.

le fœtus passant tout près de la partie avivée de la cloison recto-angulaire, on a pu s'être passé à travers la cloison, et une fois la suture ligée, on a aisément constaté qu'il n'y avait aucune communication entre le rectum et le vagin, que la fermeture était complète. Mais il est nécessaire alors que de poser de chaque côté des fils d'acier, sous les os iliaques, pour empêcher que les fils doubles, comme dans la suture enchevêtrée, ne gênent les incisions latérales de l'anus, les deux lèvres de la plaie, pour qu'il n'y ait pas trop de tiraillement, après la suture, on a pu se passer de la suture enchevêtrée, et les fils d'acier, au-dessus de l'opératoire l'une contre l'autre, en se réunissant sur le bassin, pour que l'opérateur ne fut pas gêné par les fils, et qu'il fallut tirer assez fortement sur les fils pour que la communication convenable.

suture entrecoupée. — L'opérateur prend ensuite une aiguille fine, armée d'un petit cordonnet de soie plus fin que les précédents et non ciré, avec lequel il fait entre les bords un peu lants de la plaie et à travers la peau seulement quelques p

accepter l'arthrotomie, qui permet de porter le doigt entre l'os et les tendons.

Ce sera toujours, comme dans l'hypothèse de Desault, une boutonnière qui s'opposera à la réduction; seulement, la boutonnière formée par les tendons prendra ici la place de la boutonnière formée par les ligaments. M. Letenneur pense que cette cause d'irréductibilité a été jusqu'ici méconnue. Suivant lui, A. Cooper est le seul chirurgien qui en ait fait mention en passant, et on n'en a tiré jusqu'ici aucune conséquence pratique.

Si M. Letenneur eût eu plus de matériaux à sa disposition, il n'aurait pas donné comme nouvelle une explication qui existe depuis longtemps dans la science, et qui est même de beaucoup antérieure à celle de Desault. A côté de l'observation que A. Cooper emprunte à Henry Green, observation très sérieuse et qu'il ne faut pas confondre avec la pseudo-observation du même auteur, dont nous avons parlé dans l'article précédent, à côté, disons-nous, de l'observation de Henry Green (1), on peut en placer un certain nombre dans lesquelles la striction de l'astragale par les tendons est nettement indiquée. Telles sont celles de Laumonier (2), de Ghorley (3), de Shaw (4), d'Ames (5). Mais il y a plus. Comme nous l'a été fécondée, et plus d'un auteur déjà en a tiré des conséquences pratiques. Ainsi, dans une observation anonyme extraite de la *Clinique de Marseille*, nous voyons le chirurgien couper, pour obtenir la réduction d'une luxation, le tendon du jambier postérieur qui étranglait le col de l'astragale (6). Avant de se décider à enlever cet os, Samuel Solly chercha à le réduire en coupant le tendon du même muscle. La réduction néanmoins ne put être obtenue, et il fallut extraire l'astragale, une amputation tardive (7). Chez le malade de Despeaux, le tendon du jambier postérieur, exactement appliqué sur l'astragale, ne s'opposa pas seulement à la réduction; mais, de plus, il rendit très difficile l'extraction de l'os, et il fallut le couper pour pouvoir terminer l'opération (8). Enfin, dès l'année 1776, Chaussier assista à la réduction d'une luxation compliquée de l'astragale. Le chirurgien fit d'abord plusieurs tentatives infructueuses; « mais comme on s'aperçut que la difficulté provenait essentiellement des tendons qui étaient fortement serrés et que l'on sentait saillants à travers les téguments, on coupa successivement les tendons des muscles jambier antérieur, jambier postérieur et extenseur propre du gros orteil. Aussitôt après cette section, la réduction fut très facile (9) ». Il n'est peut-être pas sans intérêt de voir la ténosité employée dès cette époque avec tant de hardiesse.

Enfin, dans un article fort intéressant sur les luxations de l'astragale, publié, il y a cinq ans, dans le *Journal the Lancet*, le Dr. Edouard Canton a étudié à son tour le mécanisme de l'irréductibilité; il est arrivé au même résultat que M. Letenneur considère aujourd'hui comme nouveau; il a proposé formellement la ténotomie comme opération préalable destinée à favoriser la réduction, et il est allé jusqu'à dire que, si Henry Green eût coupé le tendon du jambier antérieur, il n'eût certainement pas été obligé de suivre le conseil d'Asley Cooper et d'extraire l'astragale (10). Ce qu'il y a de bon à constater pour consoler M. Letenneur de n'avoir pas en connaissance des documents qui précèdent, c'est que M. Canton, lui aussi, croyait émettre une idée entièrement neuve.

Du reste, nous attachons peu d'importance à l'origine d'une idée; l'essentiel pour nous est d'en constater la valeur; et c'est les quatre faits de Chaussier, Despeaux, Solly et de la *Clinique de Marseille*, nous avions pour but de prouver surtout que l'opération de la ténotomie dans la réduction des luxations de l'astragale n'est pas une conception purement théorique, qu'elle a déjà été appliquée quatre fois, deux fois avec succès et deux fois inutilement. Il est certain par conséquent que l'arthrotomie proposée par Desault, une fois terminée, qu'elle est suivie de la ténotomie dont parle Chaussier, ne permet pas toujours de réduire les luxations de l'astragale; que par suite, dans un certain nombre de cas, cette indication devrait être nécessairement suivie d'extraction de l'os; et que l'opération, commencée suivant les idées de Desault, devrait être terminée suivant les indications de Dupuytren. Nous pensons même qu'il en serait ainsi dans le plus grand nombre des cas. L'irréductibilité, en effet, résulte de causes très diverses: le peu de volume de l'astragale, l'impossibilité de traverser à cet os l'extenseur et le contre-extenseur du pied; le pas de luxation complète, l'enclavement de son bord postérieur dans la rainure du calcaneum, l'étranglement de son col par une boutonnière tégumentaire ou tendineuse, toutes ces causes peuvent agir, toutes ont agi, ainsi que cela résulte de la lecture de certaines observations. Or, peut-on deviner à l'avance, lorsque la plaie est intacte, quelle est la nature de l'obstacle? Ne sait-on pas que, dans un grand nombre de luxations atypiques, les débridements les plus étendus n'ont pas permis de remettre les os en place? Nous avons sous les yeux 68 observations de luxation de l'astragale avec plaie. Douze fois seulement la réduction a pu être obtenue. L'arthrotomie par conséquent est une ressource très éventuelle sur laquelle un chirurgien prudent ne doit pas compter. Il ne sera donc permis d'y avoir recours que tout autant qu'on sera décidé, l'obstacle persistant, à extirper l'astragale, c'est-à-dire à imiter la conduite de Dupuytren.

L'arthrotomie simple, il est vrai, a été deux fois suivie d'un plein succès. Desault et Naula ont réussi chacun une fois à réduire ainsi l'astragale et à sauver le membre. L'observation de Naula ne nous est connue que par un très court passage de M. Roguet, et le contenu de dire que le malade guérit (1). Le malade de Desault éprouva des accidents assez graves; sa plaie ne fut guérie qu'au bout d'une année, et son articulation ne conserva pas sa mobilité. Cette observation n'est guère encourageante. Quant au malade de Naula, nous ne savons pas à quel prix il a acheté sa guérison. Ces deux faits isolés ne suffisent pas pour établir une règle de méthode opératoire. M. Letenneur, il est vrai, en a cité un troisième qui nous a quelque peu embarrassés. Suivant lui, Landrin, chirurgien français, aurait imité la conduite de Desault et de Naula et aurait comme obtenu un succès complet. Ce chirurgien, nous devons l'avouer, nous est complètement inconnu; nous connaissons, il est vrai, un individu de ce nom qui vivait en 1791. Mais il était postillon et non pas chirurgien; au lieu de réduire des luxations de l'astragale, il s'en fit une en tombant de cheval et confia son pied hêssé à Desault, qui inventa en sa faveur l'opération de l'arthrotomie (2).

Il nous somment cette coïncidence aux éditions de M. Letenneur. Cette phrase à double entente d'A. Bérard a été la cause de cette infortune bibliographique (3). L'observation de Naula a eu, comme celle de Desault, l'avantage d'être dédoublée: la *Revue* de John Forbes cite une opération d'arthrotomie pratiquée par Naula et communiquée en 1812 à la Société de la Faculté de médecine (4). Or, l'opération de Naula ayant été faite en 1826, on est conduit à penser qu'il s'agit de deux chirurgiens et de deux malades différents, tandis qu'en réalité ce Naula est un personnage imaginaire et que son nom n'est qu'une faule orthographe. Il est curieux de remonter à la source de cette nouvelle confusion. Voici comment les choses se sont passées. Cela est propre à faire réfléchir sur les procédés bibliographiques actuellement en vogue.

Boyer, dans son chapitre des *Luxations du pied*, cite la célèbre observation dans laquelle Deschamps réséqua le tibia, et guérit son malade (5). Il rapporte textuellement l'opinion de ce chirurgien sur l'innocuité relative des grandes plaies articulaires, et renvoie très exactement au septième *Bulletin de la Faculté de médecine pour 1811*. — M. Roguet a cru devoir s'appuyer l'opinion de Deschamps pour faire admettre l'arthrotomie, et il emprunte cette citation à Boyer; mais il a mal copié la date, et a renvoyé au septième *Bulletin* de l'année 1812. — Plus tard, A. Bérard, en rédigeant l'article sus-mentionné, mit à contribution l'important mémoire de M. Roguet, et se servit en particulier de l'observation de Naula; observation dont M. Roguet n'a pas indiqué la source, et qu'il a peut-être recueillie lui-même. L'étrange toutefois faire une citation directe, A. Bérard copia dans le mémoire de M. Roguet le renvoi le plus voisin, le donna précisément sur ce septième *Bulletin* de l'année 1812. Défigurée au point de vue de sa date, et au point de vue de sa source, l'observation gardait encore son identité, grâce au nom du chirurgien de Naples; mais elle la perdit le jour où M. Forbes copia la citation de A. Bérard, et défigura à son tour le nom de M. Naula. Ainsi s'altère la science. Une opération a été pratiquée deux fois, et a produit quatre succès. M. Letenneur, M. Roguet et M. Forbes peuvent nous dire si nous nous sommes trompés en supposant que le mécanisme de cette nouvelle variété de généralité fassipape.

Mais revenons à notre sujet. Il est avéré que l'arthrotomie n'a été pratiquée que deux fois.

D'un autre côté l'arthrotomie, suivie de l'extraction immédiate de l'astragale, suivant les indications de Dupuytren, a été pratiquée deux fois aussi, une fois par Dupuytren lui-même (6), et une fois par M. Georges Norris, de l'hôpital de Pensylvanie (7).

En tout quatre malades chez lesquels l'accident n'avait produit aucune plaie, et chez lesquels le chirurgien a librement incisé les téguments pour avoir accès à l'air, et exposant à de graves surjets articulaires aux fâcheuses conséquences de ces sortes de lésions. Trois de ces malades ont guéri; le quatrième, celui de M. Norris, a été épuisé par la supputation, et a dû subir enfin une amputation qui ne lui a pas sauvé la vie.

Telles sont, à notre connaissance, les seules observations dans lesquelles les chirurgiens aient eu devoir intervenir immédiatement dans le cas de luxation de l'astragale irréductible et sans plaie. Que serait-il arrivé s'ils eussent adopté cette pratique plus prudente de l'expectation? Les faits vont se charger de répondre à cette question.

Nous avons rassemblé 61 observations de luxation simple de l'astragale. Retraçons les quatre observations précédentes; il en reste ainsi 57. Sur ce nombre, la réduction a été obtenue quatorze fois, c'est-à-dire environ une fois sur quatre.

Les 43 autres luxations ayant résisté à toute tentative de réduction, les chirurgiens ont pris le parti d'attendre et de surveiller le développement des accidents. — Deux fois (Roux (8) et R. Barton (9)) ces accidents ont été extrêmement graves et ont rapidement emporté les malades; deux autres (Dupuytren (6) et Norris (7)) l'amputation est devenue nécessaire, et a été, du reste, suivie d'un plein succès. Seize fois l'inflammation ou la gangrène locale, due à la

présence de l'astragale au milieu des parties molles, a porté le chirurgien à extirper consécutivement l'astragale. Vingt-trois fois, enfin, il n'est survenu aucun accident grave, et les malades ont gardé leur membre, plus ou moins difforme sans doute, mais très utile, permettant une marche assurée, et conservant même la mobilité tibio-tarsienne.

Quant aux seize malades qui ont ainsi subi l'extraction consécutive de l'astragale, tous ont été sauvés sans exception; un seul a dû être amputé: c'est le malade de M. Thierry dont nous avons parlé dans le précédent article. Chose remarquable! l'extraction consécutive de l'astragale a donné quinze succès sur seize; tandis que l'extraction immédiate de cet os fournit, au contraire, une proportion considérable de morts. Sur 36 malades, en effet, qui ont subi cette extraction immédiate, nous avons eu neuf morts à enregistrer, c'est-à-dire un sur quatre. Il y a donc, au point de vue de la gravité, une différence énorme entre l'extraction consécutive et l'extraction immédiate, en donnant le nom d'immédiates aux opérations qui se pratiquent le jour de l'accident ou le lendemain.

Tous ces éléments nous sont nécessaires pour résoudre la question que nous avons abordée: Quelle doit être la conduite du chirurgien dans le cas de luxation de l'astragale sans plaie et irréductible? Malgré l'autorité de Desault, Boyer, Dupuytren et de plusieurs autres auteurs sérieux, parmi lesquels se citent encore M. Nélaton, nous n'hésitons pas à dire qu'il faut attendre, même lorsque la luxation est complète. Plus de la moitié des malades ont ainsi été guéris sans accident. Presque tous les autres ont encore été guéris par des opérations consécutives infiniment moins graves que les mêmes opérations pratiquées sur-le-champ. Deux malades seulement sont morts, deux sur 43, moins d'un sur vingt! Ainsi s'écroulent toutes les objections théoriques. On a dit que la peau, comprimée par le déplacement, devait inévitablement se gangrèner; et l'astragale, privé des moyens de nutrition, devait se nécroser, jouer le rôle de corps étranger, produire une violente inflammation, des fustes purulentes, et finalement être éliminé; qu'enfin les malades assez heureux pour échapper à ces accidents conserveraient à grand-peine un pied difforme et inutile. L'expérience a répondu. La gangrène ne se produit pas une fois sur deux; presque toujours elle est limitée à la portion de peau qui recouvre la partie la plus saillante de l'os; celui-ci continue le plus souvent à vivre, même lorsqu'il est complètement luxé, sans que l'on ait remarqué que ses vaisseaux aient jamais été comprimés même temps que ses ligaments. Enfin, les malades qui ont guéri en gardant leur pied, et c'est le plus grand nombre (39 sur 43), ont conservé une difformité plus ou moins appréciable, mais ils ont tous recouvré d'une manière complète les fonctions de leurs membres.

Et que proposons-nous de faire à la place de l'expectation que nous conseillons? On nous donne à choisir entre l'arthrotomie et l'extraction immédiate de l'astragale. L'extirpation immédiate est jugée, et nous n'en parlerons plus. Nous rappellerons seulement que, si l'opéré de Dupuytren a guéri, celui de M. Norris est mort. Nous sommes convaincus que, si cette opération était pratiquée un grand nombre de fois dans de pareilles conditions, on ne perdrait pas un malade sur deux; mais nous sommes convaincus aussi qu'on en perdrait à peu près un sur quatre, comme cela a lieu lorsqu'on extirpe l'astragale dans une luxation accompagnée de plaie.

Adoptons-l'arthrotomie de Desault, opération dont M. Roguet et Letenneur se montrent si chauds partisans? Nous ne le conseillons pas, et nous ne le prouvons ni par la raison, ni par le succès. Les conditions sont trop défavorables, pas même lorsqu'on les regarde à travers un verre à facettes qui leur donne une multiplicité apparente. Là où les faits manquent, il faut bien laisser parler le bon sens, le raisonnement et l'analogie. Or, que dit le bon sens? Que, dans la prévision d'une inflammation douloureuse, l'arthrotomie ouvre l'articulation et y détermine une inflammation presque certaine. Que dit le raisonnement? Que, la réduction étant souvent impossible dans les luxations accompagnées de très larges plaies et suivies de débridement, elle sera souvent impossible aussi à la suite de l'arthrotomie. Et que dit l'analogie, enfin? Elle dit qu'au point de vue de la gravité, un malade sur lequel la réduction a été obtenue par l'arthrotomie est dans les mêmes conditions que celui dont la luxation a été réduite à la faveur d'une plaie produite par l'accident. On objecte vainement que la plaie est régulière dans un cas et irrégulière dans l'autre. On sait que, toutes choses égales d'ailleurs, les plaies par déchirure guérissent au moins aussi bien que les plaies faites par le tranchant. Eh bien, la réduction d'une luxation de l'astragale avec plaie est aussi grave, ni plus, ni moins, que l'extraction de l'astragale. Et que dit l'analogie? Nous douze malades qui se trouvaient dans cette catégorie, nous notes nous montrons trois cas de mort, c'est-à-dire deux fois sur quatre (1). Deux autres ont dû subir l'extraction consécutive de l'astragale; mais ils ont guéri, et nous les comptons parmi les succès.

C'est-à-dire que le précepte de Desault n'est pas plus acceptable que celui de Dupuytren, et que l'expectation, d'après les résultats auxquels nous ont conduit plus de cent trente observations péniblement rassemblées de luxations de l'astragale, doit être la règle de conduite du chirurgien lorsqu'il se trouve en présence d'une luxation de l'astragale irréductible et sans plaie.

Et maintenant, nous espérons que M. Letenneur ne verra dans notre critique qu'un hommage rendu à l'importance de son travail. M. Letenneur a accepté et soutenu avec talent des opinions que nous adoptions nous-même avec tout le monde il y a peu de temps encore. Il n'a fallu rien moins que l'évidence des faits pour nous arracher nos illusions. Nous avons reconnu que les opérations auxquelles donnent lieu les luxations de l'astragale ont une gravité que ne laissent

(1) Hilly Cooper, *On dislocations and fractures of the joints*. London, 1826, p. 344.

(2) *Journal de Médecine*, Paris, 1791, t. II, p. 61.

(3) *Revue Praticienne*, chirurgie, London, 1810, p. 386.

(4) *London and Edinburgh Medical Review*, 1811, p. 471.

(5) *The Lancet*, 1847, t. I, p. 113. L'article n'est pas signé, mais on voit, p. 142, qu'il était de l'auteur de l'observation.

(6) *Journal de chirurgie de M. Malgaigne*, 1845, t. I, p. 371.

(7) *Bulletin de la Clinique de M. Malgaigne*, 1845, t. I, p. 235.

(8) *Bulletin de la Clinique de M. Malgaigne*, 1845, t. I, p. 238.

(9) *Id.*, 1812, p. 245.

(10) Dr. Canton, *On dislocations of the astragali*. Dans *the Lancet*, 1847, t. I, p. 505.

(1) Roguet, *Archives gén. de méd.*, 1833, 2^e série, t. III, p. 532.

(2) Richot, *Archives chirurgicales de Desault*; Paris, 1801, t. I, p. 435.

(3) Article *Yus* du *Bulletinnaire* en 30 vol., t. XXIV, p. 471.

(4) *British and Foreign Medical Review*, 1811, t. XVIII, p. 128.

(5) Boyer, *Maladies chirurg.*, t. I, IV, p. 306.

(6) *Annuaire médico-chirurgical des hôpitaux de Paris*, 1819, in-4^o, p. 28.

(7) *American Journal of medicine*, 1837, t. XX, p. 378.

(8) Letenneur, *Mémoire* etc., p. 18.

(9) *American Journal of med. sciences*, 1837, t. XX, p. 382.

(10) *Archives générales*, 1833, t. III, p. 506.

(11) Boyer, *Médecine chirurg.*, t. I, IV, p. 309.

(1) Ce sont les malades déjà cités de Chaussier et de la *Clinique de Marseille*, plus un troisième de M. Robey, enregistré aussi à la *Clinique de Marseille*.

(2) *Journal de chirurgie de M. Malgaigne*, 1845, t. I, III, p. 123.

pas entrevoir les traités de pathologie. Cette première donnée une fois acquise, les autres en ont été la conséquence naturelle. Quant aux rectifications bibliographiques que nous avons cru devoir faire, et dont l'une s'adresse directement à M. Letenneur, notre confrère reconnaîtra sans doute avec nous qu'il était indispensable de rétablir les faits dans leur réalité, et de récusar les faux témoignages dans le procès que nous avons intenté à l'arthritisme. Ceci est dans l'intérêt de tout le monde. M. Letenneur lui-même n'a-t-il pas failli perdre son nom à ce jeu? Le mérite de sa première opération d'extraction de l'astagale n'a-t-il pas été attribué dans ce journal même à un certain M. Letenneur, qui est encore plus étranger à la question que le premier M. Landrin? (*Gazette des Hôpitaux*, 1882, n° 491). Et nous-même, en négligeant de corriger les épreuves de notre précédent article, n'avons-nous pas failli donner le jour à trois chirurgiens inédits, à Patrice de Hilden, à Norma et à M. Daverney? (Lisez Fabrice, Norman et Duvaney). M. Letenneur peut voir que nous sommes aussi sérieux pour nous que pour lui, et il restera convaincu qu'il n'y a aucune amitié dans nos paroles, en lisant comme signature au bas de cette colonne, un nom qui lui est sans doute inconnu. P. BROCA.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 3 août 1882. — Présidence de M. LÉZEL.

L'Étendue du discours de M. Ricord, que nous avons voulu publier dans un seul numéro, nous ayant obligé de retrancher la première partie du compte-rendu de l'Académie, nous préposons aujourd'hui cette suppression forcée.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

- 1^o Tableaux des vaccinations de 1851 dans les départements de Maine-et-Loire, de la Creuse, de l'Aude, de la Nièvre, de la Drôme;
- 2^o Plusieurs échantillons de remèdes secrets;
- 3^o Un mémoire de M. Berkenstein sur l'emploi médical de l'électricité (nouvelle méthode);
- 4^o Documents sur le crétinisme, par le docteur Guggenbuhl.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Rétrecissements de l'urètre.

M. Le Roy-d'Étiolles adresse un mémoire sur l'incision extra-urétrale, ou de dehors en dedans, des rétrécissements de l'urètre. Après avoir examiné les circonstances dans lesquelles il convient d'avoir recours à cette opération; après avoir rappelé les énormes difficultés qui accompagnent son exécution alors qu'elle est pratiquée dans le cas où elle convient le mieux, c'est-à-dire lorsqu'il y a impossibilité de faire passer les sondes, et à plus forte raison des cathéters qui servent de conducteurs, ce chirurgien propose un moyen de faire disparaître, ou du moins de diminuer ces difficultés, lequel consiste dans l'emploi d'une sonde à dard qui, disposée *ad hoc*, perce le périure de dedans en dehors, et sert de guide au placet, l'instrument, qui a été exécuté par M. Mathieu, est placé sous les yeux de l'Académie.

Alimentation.

M. Mouris adresse une note pour servir à l'histoire de l'alimentation insalubre.

Fièvre intermittente.

M. Jacquot, médecin militaire de l'hôpital de Rodez, adresse une note sur l'emploi de l'apiol et de la colophane traitée par l'acide nitrique contre les fièvres intermittentes.

M. Lapeyre, de la Nouvelle-Orléans, envoie un long mémoire sur les fièvres intermittentes.

Rage.

M. Germain, de Salins, adresse une observation où il a pratiqué l'excision des lyses au cinquante-huitième jour après des morsures faites par une louve enragée. — Guérison?

Investigation chez les enfants.

M. le docteur Dechaux, de Mondragon, adresse un mémoire sur les investigations chez les enfants, et principalement sur le traitement qui leur convient.

Régulateur.

M. Foucault, de Nanterre, à propos de l'irrigateur de M. Maisonneuve, adresse une note, et peut-être, et peut-être de supérieurs, en faveur d'un appareil irrigateur qu'il emploie depuis 1838.

Vaccination syphilitique.

M. Diday, de Lyon, écrit une lettre à propos d'une observation de vaccination syphilitique complotée et rectifiée par M. Bégin dans son rapport. Suivant M. Diday, les faits donnés par M. Bégin ne prouvent pas que son observation soit inexacte, mais seulement que la vaccination syphilitique ne garantit que des accidents consécutifs à l'accident primitif pour lequel on vaccine.

Chronique et nouvelles.

L'inspection médicale des corps de troupe et des établissements du service hospitalier militaire aura lieu, pour 1882, en France, en Italie et en Algérie. Elle commencera du 1^{er} au 15 août, et se continuera sans interruption.

- Les localités auxquelles cette inspection doit s'étendre sont divisées en sept arrondissements comme suit :
- 1^o arrondissement. — Les 11^{es}, 13^e et 14^e divisions militaires et l'Italie. — M. Bégin, inspecteur, président du conseil de santé.
 - 2^o arrondissement. — Les 8^e, 9^e, 10^e et 12^e divisions militaires. — M. Alquié, inspecteur, directeur de l'École d'application de la médecine militaire.
 - 3^o arrondissement. — Les 15^e, 16^e, 19^e, 20^e et 21^e divisions militaires. — M. Vaillant, inspecteur, membre du conseil de santé.
 - 4^o arrondissement. — La 17^e division militaire et la division d'Alger. — M. Baudouin, inspecteur, membre du conseil de santé.
 - 5^o arrondissement. — Les 1^{re}, 2^e, 3^e et 16^e divisions militaires. — M. Michel-Lévy, inspecteur, membre du conseil de santé.
 - 6^o arrondissement. — Les divisions d'Oran et de Constantine. — M. Guyon, inspecteur.
 - 7^o arrondissement. — Les 4^e, 5^e, 6^e et 7^e divisions militaires. — M. Maillot, inspecteur.

— Par suite des nombreuses mutations qui ont entraîné la conséquence du décret du 23 mars 1882, nous avons momentanément renoncé à insérer les changements de position auxquels ont été soumis les officiers de santé armée. Nous pouvons donner aujourd'hui la nomenclature complète des établissements médicaux de la 1^{re} division militaire.

INVALIDES.

- Médecins.** — MM. Hulin, Fauré, principaux de 1^{re} classe; — Lodibert, Périer, majors de 1^{re} classe; — Vincent, aide-major de 1^{re} classe.
- Pharmaciens.** — MM. Langlois, principal de 1^{re} classe; — Dupuis, aide-major de 1^{re} classe.
- Chirurgiens sous-aides.** — MM. Damien, Duprat, Ving, Rietz, Plassan, Si-lach; — Morin, Cavaroz, Charlon, Hervelen, détachés de l'hôpital de Versailles.

ÉTAT-MAJOR DE LA 1^{re} DIVISION MILITAIRE.

MM. Piron, Baudens, médecins principaux de 1^{re} classe.

ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

MM. Jean Lagrave, médecin-major de 1^{re} classe; Delafosse, aide-major de 1^{re} classe.

ÉCOLE D'APPLICATION D'ÉTAT-MAJOR.

M. Berion, médecin-major de 1^{re} classe.

DÉPÔT DE RECRUTEMENT DE LA SEINE.

M. Macquin, médecin-major de 1^{re} classe.

ÉCOLE MÉDICALE MILITAIRE DE SAINT-CYR.

MM. Caselli, médecin-major de 2^e classe; — Cordier, Leroy, médecins aides-majors de 2^e classe.

HÔPITAL DU VAL-DE-GRACE.

Médecins. — MM. Larrey, principal de 1^{re} classe; — Lustreman, Moutier, Champouillon, principaux de 2^e classe; — Périer, Chenu, Cabrol, Pasquier, majors de 2^e classe; — Stéphanon, Edme dit Maurice, Candé, Lallemand, Martenot de Cordoux, aides-majors de 1^{re} classe.

Pharmaciens. — MM. Poggiale, principal de 2^e classe; — Goldschneider, major de 2^e classe; — Benoit, Dupuis, aides-majors de 1^{re} classe.

Chirurgiens sous-aides. — MM. Juhé, Delhé, Rey, Rideau, Bigot, Stélan, Aubert, Janin, Soffray, Cassine, Driard, Bionseger, Raymond, Alox, Barinot, Douché, Bresse, Le Roy, Menassier, Michel, Labadie, Beyer, Bardat, David de Lestrade, Roudet, Trinquart, Drappier, Binet, Briet, Doh, Reeb, Parent, Auché, Cabaud, Vauthier, Labin, Monier, Simonin, Lespiiau, Parron, Juzanx, Tedeschi, Dezon, Coindet, Humel.

HÔPITAL DU GROS-CAILLON.

Médecins. — MM. Vornis, principal de 1^{re} classe; — Goffres, Bonafant, principaux de 2^e classe; — Molard, major de 2^e classe; — Leguey, Chaufont, Latour, Lecœur, aides-majors de 1^{re} classe.

Pharmaciens. — MM. Tripiet, principal de 1^{re} classe; — Odier, major de 2^e classe.

Chirurgiens sous-aides. — MM. They, Krug, Grasse, Blad, Dumelle, Fournier, Benoit, Lall, Tamsier, Japiot, Brunet, Colonna, Darcy, Rioubant, Duméril, Morel, Collin.

HÔPITAL DE BOULE.

Médecins. — MM. Boudin, Lacachue, principaux de 1^{re} classe; — Ahelle, major de 2^e classe; — Puél, Fleuschiu, Jeannol, aides-majors de 2^e classe.

Pharmaciens. — MM. Dédé, major de 1^{re} classe; — Faure, aides-majors de 1^{re} classe.

Chirurgiens sous-aides. — MM. Richet, Dapessèche, Pineau, Creutzer, Jusset, Benoit, Magnier, Marroville, Eynaud, Letetier-Vallier, Brunet, Morel, Ducrest-Lorgerie, Jacquemin.

HÔPITAL DE VERSAILLES.

Médecins. — MM. Godard, principal de 1^{re} classe; — Cambay, principal de 2^e classe; — Rossignol, major de 2^e classe; — Comte, Rey, Froye, aides-majors de 1^{re} classe.

Pharmaciens. — MM. Desmontant, major de 2^e classe; — Corneille, aides-majors de 1^{re} classe.

Chirurgiens sous-aides. — MM. Brulé, Moullié, Beraud, Hatute, Fournier; — Morin, Cavaroz, Charlon, Hervelen, détachés aux Invalides.

PHARMACIE CENTRALE.

Pharmaciens. — MM. Herpin, principal de 2^e classe; — Lanthonnol, sous-aide.

— Association de prévoyance et de secours des médecins du Rhône. — Le corps médical du Rhône vient de suivre l'exemple donné par les médecins de Paris, exemple dont le succès, M. le ministre le sait, est dû aux persévérants efforts de M. le Ordre. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans la *Gazette médicale de Lyon*:

La commission provisoire de l'Association de prévoyance et de secours des médecins du Rhône, dont les pouvoirs avaient été maintenus par l'assemblée générale du 27 novembre 1851, vient de publier les statuts de ladite Association. Ces statuts sont précédés de la note suivante:

Le 27 novembre 1851, un grand nombre de médecins de Lyon et du département du Rhône, réunis au palais Saint-Pierre, sous la présidence de M. le docteur Virchow, ont adopté à l'unanimité les statuts de l'Association de prévoyance et de secours rédigés par une commission provisoire.

« M. le ministre de l'intérieur a témoigné, dans une lettre remplie d'expressions bienveillantes, sa vive sympathie pour cette Association.

« M. le préfet du Rhône, par un arrêté en date du 15 juillet 1852, vient d'en approuver les statuts, dont le teneur suit, après y avoir introduit quelques modifications indispensables, pour les mettre en harmonie avec le décret du 26 mars 1852, relatif aux sociétés de secours mutuels.

- « Lyon, le 15 juillet 1852.
- « Les membres de la commission provisoire,

DE POLIGNAC, président; ROGIER, PRÉSIDENT,
DIDAY, LACOUR, MURRAY, secrétaire.

— M. Brierre de Boismont vient d'être nommé membre correspondant de l'Académie royale de médecine et de chirurgie de Madrid.

— Nécéssité d'un pharmacien dans les hôpitaux de Montpellier. M. le docteur Christien publie dans le dernier numéro de son journal les réflexions suivantes, auxquelles on ne peut que donner une entière approbation:

« Depuis longtemps les chefs de service de l'Hôtel-Saint-Eloi réclamaient la présence indispensable d'un pharmacien dans cet

établissement, desservi seulement par les très respectables filles de Saint-Vincent de Paul. Mais en 1851, MM. Delpech, Lallemand, Serre, Gasté, etc., demandant une amélioration si urgente pour le bien des malades et l'instruction des élèves; en vain les hôpitaux militaires, ceux de la capitale et de Strasbourg jouissent de cette indigne situation, en vain les chefs de service satisfaits se plaignaient des erreurs fréquentes, inévitables et parfois très graves ou même mortelles de la préparation ou de l'administration des médicaments; une déplorable routine et des susceptibilités mal entendues se sont opposées à un besoin si manifeste, surtout dans un hôpital de haut enseignement.

« Vers le milieu du mois dernier, l'autorité militaire était venue faire, à l'Hôtel-Saint-Eloi, un examen inattendu de la manière dont les soins prescrits étaient administrés aux militaires reconnus que, sous bien des rapports, les ordonnances alimentaires ou pharmaceutiques étaient l'œuvre d'une routine très grave, ce qu'un nombre de malades s'effraya de confirmer. Alors réquisitions sérieuses et répétées de l'intendance militaire, toujours pleines de sollicitude pour les graves intérêts qui lui sont confiés; étonnement de la part des honorables membres de la commission administrative des hôpitaux; lettre circulaire de celle-ci à chacun de MM. les médecins actuellement en exercice, afin de s'enquérir de l'état du service pharmaceutique; convocation de la part de M. le général en chef de toutes les autorités militaires, de MM. les administrateurs et de MM. les chefs actuels des divers services médicaux, et où manquaient pour compléter les témoignages, deux professeurs de clinique non alors de service, mais qui, par leur présence solennelle où les plaintes sont énoncées, discutées, trouvées par la part fondées, et demande unanime des médecins présents pour l'institution d'un pharmacien dans l'Hôtel-Saint-Eloi. Cette décision a été prise, et l'œuvre d'amélioration, tout au moins, a été commencée.

« L'absence de deux professeurs de clinique non contredits dans une telle réunion était d'autant plus à regretter dans l'intérêt des malades et de l'enseignement que l'opinion bien connue de ces habiles cliniciens aujourd'hui en exercice devait donner à la demande des chefs de service une telle importance, que les chirurgiens eux-mêmes ont pu se faire une force pour amener une solution naturelle. La lettre circulaire adressée par l'estimable commission des hôpitaux à tous de MM. les chefs de service, si nous sommes bien informé, ne se borne pas à démontrer l'absolue nécessité d'un pharmacien dans nos hôpitaux.

« Quand on reconnaît le besoin indispensable d'une telle institution; lorsqu'on voit qu'un pharmacien se trouve dans tous les hôpitaux de haute instruction médicale; quand on sait que la loi exige, des pharmaciens établis dans les plus infimes villages, des garçons d'apothèque, des pharmaciens si importants à l'existence des malheureux, on se demande quelle est la maligne influence, quel sont les déplérables intérêts qui maintiennent un des plus importants hôpitaux de France dans un état si fâcheux pour plus de 3,000 malades qui viennent chaque année y demander la santé et la vie? Il ne s'agit pas de ne pas vouloir que les chefs de service ne changent de fois exprimés par les chefs successifs de service, et d'ailleurs, ce qui est tolérable à une certaine époque pour le service pharmaceutique, comme pour les bâtiments, les vêtements, les lits, l'aération, etc., ne l'est plus à une autre époque. On ne peut arguer de l'ignorance d'un pharmacien, les chefs de service, de la part de la commission administrative des hôpitaux; insistance des chefs de service auprès de l'autorité; ferme volonté de celle-ci pour le bien des malades et des élèves; institution, dans l'hôpital, d'un pharmacien et d'un économiste; prérogatives relatives, de la part de personnes intéressées, touchant des dépenses exorbitantes que de telles améliorations devaient entraîner pour le budget de l'hôpital. On effectua, pendant la première année, 80,000 fr. d'économies! L'expérience se joint donc à l'utilité évidente pour démontrer la nécessité d'une pareille institution dans nos hôpitaux. Espérons donc que l'administration de l'autorité militaire, si nous ne gouvernons, pour mettre bientôt, sous ce rapport, l'Hôtel-Saint-Eloi de Montpellier au niveau de tous les autres hôpitaux de haut enseignement. »

(Gaz. méd. de Montpellier)

Les collections de la *Gazette des Hôpitaux*, fondée en 1838, et qui est par conséquent dans la vingt-deuxième année de son existence, sont devenues si rares aujourd'hui qu'il nous est devenu impossible de fournir les années antérieures à 1838. Elle avait été imprimée, pendant ces dix ans, dans un format in-4^e qui ressemblait beaucoup à celui des *Débats* sous l'Empire.

De 1838 à 1850, les colonnes de ce journal durent prendre plus d'importance, le cercle de sa rédaction s'étant fort élargi, et son ancienne dimension ne lui suffisait plus. Il ne nous reste qu'un très petit nombre d'exemplaires de ces treize années.

Enfin la *Gazette*, en 1851, c'est-à-dire au moment où commençait la seconde moitié de son existence, a été adaptée sous forme de journal et des heures caractéristiques qui en rendent la lecture si écopée. Pendant les dix-huit mois qui se sont écoulés depuis cette époque, un nombre considérable d'abonnés nouveaux sont venus nous prouver que le corps médical veut bien apprécier les efforts que nous ne cessons de faire pour lui rendre le plus de services possibles. Les abonnés ont presque tous été entretenus de nos numéros en partant de cette année 1851, si bien que ceux que nous avions en réserve se sont épuisés, et que nous venons d'être obligés de faire réimprimer cette année tout entière.

Nous la fournissons maintenant toute reliée, ainsi que les numéros parus depuis le 1^{er} janvier jusqu'au 15 juillet 1852, sous forme de collection, à toute personne qui s'y bannera à l'année courante, ou à tout abonné actuel qui aurait le désir de se commencer une collection.

Paris. Imprimé par FLOIS JUREZ, 36 rue de Valenciennes.

Travaux élémentaires et pratique de pathologie interne; par A. GASTÉ, médecin de l'hôpital Beaujon, agrégé de la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie nationale de médecine. — Cinquième édition, considérablement augmentée. Janvier 1852. Deux forts volumes grand in-8^e, ensemble de 1,600 pages. Prix, 18 francs.

Ce journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40;
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GÈRE, HOLLANDE, PIÉMONT,	Trois mois.	9 fr.
SARDINIE, SAVOIE,	Six mois.	17
TURQUIE, AUSTRIQUE ET COLONIES.	Un an.	33

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois.	10 fr.
GIBRALTAR.	Six mois.	20
	Un an.	38

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en mandat sur Paris ou en mandat de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois.	8 fr. 50 c.
ALGERIE, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois.	16
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Un an.	30

PARIS, LE 9 AOUT 1852.

Les quasi-syphilitiques

ET LE MANIFESTE DE LA COMMISSION SYPHILITISANTE DE TURIN.

On sait qu'il est des esprits froids, que toutes les fois qu'il surgit une idée excentrique, demandant à voir et à contrôler pour le plaisir de voir et de contrôler, quels que puissent être pour autrui les inconvénients du contrôle. Nous avions cru pouvoir nous permettre de considérer ces esprits comme les protecteurs de la syphilisation, et même comme des quasi-syphilitiques. Cette opinion, qui leur appartenait cependant bien par droit de légitime conquête, n'ayant pas été agréée avec toute la grâce à laquelle nous devions nous attendre, nous étions fort embarrassés de leur en trouver un autre, lorsqu'ils nous ont eux-mêmes évité ce labeur. Ils se sont intitulés de leur propre mouvement : *hommes curieux et prudents*. On ne saurait mieux dire, et ce n'est pas nous sans aucun doute qui aurions fait une si heureuse rencontre.

Ces hommes sont en effet *curieux*, parce qu'ils désirent ardemment voir des expériences qui ne peuvent avoir qu'un intérêt de pure curiosité ; ils sont *prudents*, parce qu'ils se gardent avec le plus grand soin de faire sur eux-mêmes ces expériences dangereuses.

Donc, les esprits curieux et prudents en question ne haïssent pas ce d'être un tant soit peu embarrassés de leur personnage, en voyant la tournure que prenait la discussion sur la syphilisation, tant dans la presse qu'à la tribune académique.

Ils combinent déjà une manière d'amende honorable à la raison et à l'humanité outragées, ils vouaient déjà deux infernaux la syphilisation préventive, quand tout à coup leur humeur a exécuté une brusque rotation ; ils sont aujourd'hui tout congratulation, tout jubilation et raisonnement à leur propre endroit ; ils se hasardent même jusqu'à lancer quelques traits d'ironie à leurs adversaires, et ils s'empressent de protéger de nouveau, en termes *compréhensifs*, ce qu'ils avaient sacrifié dans un moment de faiblesse, l'*inoculation préventive*. Ce qu'il y a de remarquable dans ce mouvement subit, c'est moins le mouvement lui-même que la cause qui l'a produit. Cette cause n'est autre que le manifeste de la commission académique de Turin, manifeste adressé à tous les médecins de l'Université, et qu'on peut se donner le plaisir de lire un peu plus loin.

Que proclame donc ce manifeste de si favorable aux syphilitiques ou quasi-syphilitiques ? En vérité nous n'avons pu l'apercevoir, et, qui plus est, nous ne sommes pas bien certain que nos honorables adversaires aient été plus heureux que nous.

La commission donne sa parole d'honneur au monde entier, et particulièrement à ses accusateurs (dont personne assurément ne connaissait l'existence), qu'elle a eu raison, très raison, on ne peut plus raison, d'éluder la syphilisation quinze mois durant. Elle affirme qu'elle a les mains pleines de trésors, et qu'elle les répandra au premier jour sur l'humanité ; elle répète encore qu'elle a eu raison d'agir lentement, et que ceux-là ont tort qui veulent aller trop vite. Elle félicite les esprits curieux et prudents qui sont disposés à approuver sa conduite ; mais les preuves que ces félicitations soient bien méritées, on les cherche vainement.

Peut-être même, sans être un curieux de profession, pourrait-on trouver dans la circulaire dont il s'agit quelques raisons de croire que la commission aurait pu juger avec plus de promptitude sans manquer à ses devoirs ni compromettre son autorité.

Voici, par exemple, un premier petit passage que les curieux ne paraissent pas avoir remarqué : On sait que dans son premier écrit, M. Spérino s'applaudissait en termes *très compréhensifs* et pas mal colorés du procédé de

syphilisation qu'il avait adopté (8 à 10 inoculations de 3 à 4 piqûres chacune, pratiquées à un intervalle de 4 à 8 jours ; comment ne s'en serait-il pas applaudi ! Ce procédé avait toujours réussi, c'est-à-dire 52 fois en 5 mois, quand les malades avaient été dociles, ou qu'elles n'avaient pas été atteintes de quelque maladie intercurrente grave, qui eût forcé d'interrompre la manœuvre. Dans toutes ses expériences, M. Spérino n'avait observé que quatre cas de gangrène locale, d'une fois à une bronchite légère, trois fois à une phlegmasie intestinale ! (Voyez *Ann. des malad. de la peau et de la syphilis*, t. III, p. 260.)

Or, sur ce premier point, la commission écrit :

M. (M. Spérino) a dû depuis peu l'abandonner (le procédé en question), non-seulement à cause de la lenteur qu'on y mettait à achever la syphilisation, mais aussi parce que les chances inoculées, soit par leur rapide accroissement, soit par leur extension en profondeur et par leur facile inflammation, et parce qu'elles présentaient l'aspect phagédénique et gangréneux, l'obligeaient, BIEN SOUVENT à suspendre l'inoculation et à pourvoir aux accidents à l'aide des remèdes antiphlogistiques locaux ou généraux.

Les notions que nous pouvions avoir en syphilographie, et il n'était pas besoin d'une instruction profonde pour cela, nous ont permis, il y a longtemps déjà, d'affirmer que les faits annoncés par M. Spérino étaient *inexactes*, au point de vue de la syphilisation ; mais nous étions loin de nous attendre aux révélations de la commission académique de Turin. Comment ! M. Spérino avait vu les chances d'inoculation *s'étendre en surface et en profondeur*, prendre l'aspect phagédénique et gangréneux ! Il avait été obligé *BIEN SOUVENT* de suspendre les inoculations pour traiter les accidents qu'elles déterminaient ! et il oubliait cela quelques jours après en écrivant sa première note ! On n'a pas en vérité moins de mémoire ! Le moyen après cela de croire que les souvenirs de M. Spérino auront été plus fidèles quand il a écrit qu'après huit ou dix inoculations les femmes devenaient réfractaires à la contagion, et que les symptômes syphilitiques de toute nature dont elles étaient atteintes disparaissaient comme par enchantement. Une telle confiance, on en conviendra, serait bien hasardeuse.

Donc le premier procédé a causé beaucoup d'accidents, dont M. Spérino s'est enfin aperçu ; et ajoute la commission :

« C'est pour cela que, après trois mois d'expériences » (note qu'il y en avait déjà cinq que M. Spérino avait commencé quand il s'applaudissait encore de son premier procédé), « il a cru devoir y substituer une méthode » tout opposée, c'est-à-dire pratiquer de nombreuses et très profondes inoculations (10, 20, 30, 40, 60) répétées après un ou deux jours. Ainsi il croyait avoir pourvu aux divers inconvénients attribués à la première méthode. »

Cette fois, par exemple, M. Spérino est sans doute tombé sur la bonne méthode. Il est évident qu'en donnant 60 chances à la fois (on ne dit pas combien de fois il faut les répéter), on doit aller vite en syphilisation. Aussi M. Spérino s'applaudit-il encore davantage dans une lettre à M. Diday (voyez *Gazette médicale* du 4 octobre 1851), dans laquelle toutefois il ne paraît pas se rappeler exactement les accidents signalés par la commission. Mais en dépit de cette satisfaction nouvelle, voici bien autre chose :

L'expérience, dit le manifeste de la commission, qui est toujours la grande maîtresse, nous faisait depuis voir que, si la première méthode méritait le reproche d'être trop longtemps la syphilisation, avec la seconde le cours de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait ou RESTER TOUJOURS, ou REPARAITRE, et que l'inoculation pratiquée de cette manière se montrait plusieurs fois infructueuse. Alors M. Spérino se détermina à tenter de nouveau l'ancienne méthode pour voir s'il ne trouverait pas quelque juste milieu ou tempérament !

Certes, il est par trop inexplicable que les esprits prudents n'aient pas remarqué ce passage. Serait-il moins perspicaces que curieux. Remarquez qu'ici la commission dit vous ; c'est donc elle qui a vu. — Et qu'a-t-elle vu ? Elle a vu :

Que le cours de l'inoculation (lisez la syphilisation)

se terminait plus tôt que la maladie (antérieure à l'inoculation), c'est-à-dire qu'on devenait réfractaire à l'action du virus avant de cesser de souffrir par l'action du virus, c'est-à-dire qu'on était syphilitisé avant d'être syphilité ! Comprendra cela qui pourra ; ce n'est pas là la grande affaire pour les esprits curieux ; ils se contentent volontiers de voir. On peut même prédire qu'ils ne seront complètement gais, malgré le manifeste de Turin, que lorsqu'ils auront vu à Paris quelques dizaines de malheureuses prostituées ou de docteurs L... couverts de quelques centaines de chances syphilitiques. Il leur importe peu que la syphilisation serve à quelque chose ; ils déclarent même qu'ils sont disposés à croire à son inutilité, au moins sous le rapport prophylactique ; mais ce qui leur importe surtout, c'est de savoir si la syphilisation est une erreur ou une vérité. Moins calmes que curieux, ils ne pourront dormir tant qu'ils ne seront pas édifiés à cet égard. Mais, disent des curieux d'une autre espèce, pourquoi ceux qui sont si avides de connaître toutes les vérités bonnes ou mauvaises, utiles ou vaines, pourquoi n'expérimentent-ils pas sur eux-mêmes ? Cette question n'aurait pas laissé de leur insérer et à quelques jours ; aujourd'hui, il est grâce au renseignement qu'ils nous ont donné, qu'on facile d'y répondre : les quasi-syphilitiques veulent qu'on expérimente, parce qu'ils sont *curieux* ; ils ne veulent pas expérimenter sur eux-mêmes, parce qu'ils sont *prudents*.

C'est parce qu'ils espèrent que l'exemple de la commission de Turin se propagera et qu'on expérimentera par le procédé à tempérament ou par tout autre, qu'ils se sentent si joyeux aujourd'hui. Il y a lieu de croire que leur curiosité sera déçue. Nous espérons, à notre tour, qu'il ne se trouvera pas en France et encore moins à l'Académie de médecine cinq médecins assez oublieux de leurs devoirs de leur profession pour chercher à vérifier sur la peau humaine une prétendue doctrine qui dépasse en grotesque ignoble toutes les jongleries dont les annales de la médecine nous ont conservé l'histoire.

H. de Castelnau.

HOPITAL DES CLINIQUES. — M. NÉLATON.

Nouveau procédé d'anastomie pour la curation des fistules uréthro-pénennes.

(Leçon recueillie par MM. TURQUET et TRÉLAT.)

Le malade qui doit appeler notre attention aujourd'hui est un jeune homme âgé de dix-huit ans, nommé Massé (Ernest). Il est atteint depuis son enfance d'une fistule uréthro-pénienne. Nous n'avons jamais pu éteindre complètement la cause et l'origine de cette infirmité. Ses parents ne lui ont rien appris à ce sujet. Seulement, aussi loin que son souvenir peut s'étendre, c'est-à-dire vers l'âge de cinq ans, ce jeune homme se rappelle qu'il aurait complètement par la périnée et par la fente que nous voyons aujourd'hui. D'après ce qu'il raconte, voici comment cet accident lui serait arrivé : un enfant de son âge lui aurait tiré la verge en jouant, et peu de jours après l'urine aurait commencé à couler par la périnée.

Mais cette explication est peu satisfaisante ; car, comment supposer qu'un enfant de quatre à cinq ans ait pu exercer une traction assez forte pour rompre le canal ?

Il est plus probable qu'une cause quelconque aura déterminé une rétention d'urine suivie d'une déchirure de l'urètre. Une inflammation gangréneuse survenue ensuite, rendrait assez bien compte de la perte de substance que nous rencontrons.

Une autre interprétation s'offre naturellement à ma pensée : les parents de cet enfant étaient couturiers, par conséquent, appelés par leur état à travailler des peaux d'animaux, et peut-être une affection charbonnreuse (pustule maligne), transmise par contact, aura-t-elle été la cause primitive des accidents que nous avons en ce moment sous les yeux.

Ces explications tout hypothétiques n'ont qu'une médiocre importance, et nous devons nous attacher surtout à préciser avec soin les symptômes de l'état actuel.

Depuis que ce jeune homme a pu s'observer, la perforation, ou fistule uréthro-pénienne, a toujours laissé passer l'urine.

C'est un garçon assez grand, fort, d'un bon châtain, d'un tempérament lymphatico-sanguin. Il est encore imberbe, et son système pileux n'est pas développé. Son embonpoint est remarquable ; ses formes arrondies ont pour ainsi dire quel-

que chose de féminin; et l'on se demande si la fistule du pénis n'est point due à un arrêt de développement congénital, en un mot, si nous n'avons pas sous les yeux un cas d'hermaproditisme incomplet. La verge est petite, ainsi qu'on peut s'en assurer par les planches A et C, qui représentent les parties de grandeur naturelle. La peau du prépuce est retirée en arrière, de sorte que le gland est complètement à découvert. Les testicules, assez petits, sont placés à la partie supérieure du scrotum, sur les côtés de la symphyse pubienne; quelques poils bien rares les recouvrent ainsi que la peau adjacente. Le gland a un volume proportionné au reste de l'organe, et le méat urinaire est ouvert et libre à sa place ordinaire. Un canal de 2 à 3 centimètres lui fait suite, sans rétrécissement aucun, bien que l'urine ne passe point dans cette partie du canal. Un peu plus en arrière, sur la ligne médiane, on trouve une ouverture, sorte de fente vulvaire de 3 centimètres et demi de long; cette fente est limitée en haut par une surface rosée, intégrale, qui présente des ouvertures ou cryptes analogues à ceux de l'urètre normal. C'est une sorte de muqueuse se rapprochant par l'aspect d'un rouge blanchâtre se confondant avec la peau du scrotum; au milieu est une gouttière ou rigole qui se continue en haut et en bas avec l'urètre. Si l'on vient à introduire une sonde par le méat urinaire, on voit apparaître le cathéter dans la solution de continuité, puis s'engager de nouveau dans l'ouverture inférieure de l'urètre, et de là il arrive bientôt dans la vessie. Au périnée, on trouve une peau analogue à celle du scrotum, dont une partie a été raménée en arrière.

Comme troubles fonctionnels, nous devons remarquer que l'urine, excrétée volontairement, s'écoule en avant au-dessus du scrotum par l'ouverture anormale de la verge.

L'érection est assez complète; la verge dans cet état n'est pas inclinée en bas; l'éjaculation du sperme a lieu par la fente fistuleuse, mais le coït est impossible; la solution de continuité primitive avait 2 centimètres de largeur; de la partie antérieure de la fistule au méat urinaire, on trouvait 3 centimètres et demi de longueur, et 11 centimètres de l'anus à la partie postérieure de cette même fistule. En ce point existait primitivement une petite bride formée par un reste de la paroi inférieure de l'urètre; elle fut excisée à l'époque de la première tentative de restauration faite par M. Gosselin en 1851 (24 février).

Le procédé mis alors en usage est celui de M. Alliot: un lambeau cutané pris sur le côté gauche de la fistule fut ramené sur le bord droit préalablement avivé; là on le fixa avec des suture-anses et quelques épingles servant à supporter une suture entortillée. Une sonde avait été placée à demeure. Cependant la réunion échoua dans toute son étendue, à l'exception d'un petit point de quelques lignes qui contracta des adhérences et forma une sorte de pont jeté entre les deux fistules que nous voyons aujourd'hui.

Un peu plus tard, MM. Giraldès et Jarjavay ont opéré ce jeune homme chacun de son côté et sans plus de succès.

À l'époque où je pris le service (mai 1851), je tentai aussi une opération qui eut le sort des précédentes, et le malade quitta l'hôpital sans avoir obtenu d'amélioration. Aujourd'hui, 15 février 1852, il revient encore solliciter les secours de la chirurgie, et il veut à tout prix être débarrassé de son infirmité. (Pl. A.)

beaux à l'influence délétère de l'urine, et comment nous serait-il possible d'en détourner le cours pendant la cicatrisation?

J'avais quelque tendance à employer un procédé analogue à celui de M. Alliot. Deux motifs suffirent pour vous le remettre en mémoire:

Il arrive souvent qu'à la suite des uréthro-plasties l'urine passant entre le canal et la sonde laissée à demeure, vient filtrer au niveau de la suture qui assujettit la portion transplantée, et empêche ainsi la réunion. Pour donner plus de chances de succès à l'opération, M. Alliot a essayé de placer la suture au delà des limites de la fistule. Pour cela, il pratiqua sur un des côtés de l'ouverture deux incisions transversales qui la dépassaient en haut et en bas, et disséqua la peau de ce côté, tandis que de l'autre il enleva complètement une portion de téguments. Amenant alors le lambeau sur la surface dénudée, il fit deux points de suture assez loin de l'urètre et appliqua un bandage dont la douce pression servait à rendre le contact plus intime. La réunion eut lieu d'une manière solide et parfaite.

Mais, messieurs, par ce procédé on fait une perte de substance, et cette considération est ici d'une certaine gravité; car nous avons peu de peau, et vous avez pu voir que les cicatrices résultant des opérations précédentes sont étendues au loin.

Il. Le lambeau peut être pris sur le scrotum, dans le cas où l'ouverture est située au voisinage de cette région.

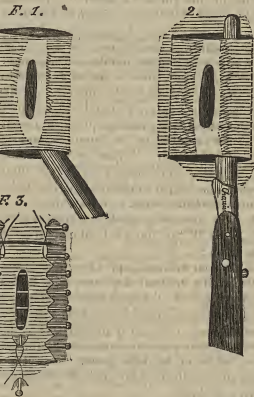
Il y a deux procédés: dans l'un on laisse le lambeau adhérent par sa partie antérieure, et on le retourne sur lui-même pour l'amener au contact avec la fistule préalablement avivée; dans l'autre, on laisse adhérent le lambeau par sa partie postérieure, on le dissèque, et sans être obligé de le contourner, on l'amène d'arrière en avant. A. Cooper a réussi une fois par le premier de ces procédés; le second a été proposé par M. Dieffenbach; mais il exige une grande souplesse et une grande laxité de tissus qui n'existent pas chez notre malade.

Dans l'un et l'autre de ces procédés, le lambeau peut être assujéti au moyen de la suture entortillée.

J'ai bien des fois mis en pratique ces diverses méthodes opératoires, et j'ai été frappé d'une chose, c'est que les fils agissant sur de simples bords mis en contact, coupent trop vite la peau.

En présence de ces difficultés, je me suis demandé si l'on ne pourrait, en disséquant la peau d'une manière suffisante, obtenir de larges surfaces que l'on pourrait affronter l'une à l'autre.

Voici, messieurs, l'idée à laquelle je me suis définitivement arrêté. (Pl. B.)



1° Aviver les bords de la fistule, sorte de dénudation avec dissection.

2° Des incisions horizontales seront faites au delà des limites supérieure et inférieure de la fistule principale. (Pl. B., fig. 2.)

Chacun des lambeaux sera disséqué avec soin de dedans en dehors, et réciproquement avec le bistouri droit et courbe et les ciseaux.

3° La peau saine, ainsi décollée, sera amenée au-devant de la fistule avivée. (Fig. 3.)

4° La largeur des lambeaux disséqués nous permettra d'affronter des surfaces et non des bords, et c'est cette modification importante apportée au procédé opératoire qui me donne quelque espoir de réussir, et m'engage à tenter une nouvelle restauration.

5° La suture entortillée réunira les lèvres de la plaie. (Fig. 3.)

Admettons un instant que les sutures manquent leur effet, que les tissus se séparent, les lèvres de la plaie seront maintenues en rapport par les ponts de peau placés aux extrémités, sorte de sutures vivantes qui maintiendront les rapports comme dans l'opération du bec-de-lièvre modifiée par notre procédé.

Il pourra arriver que l'urine passe au-dessous du pont postérieur; mais nous aurons toujours diminué la fistule, et nous aurons trois petites fistules au lieu de deux grandes; et dans ce cas malheureux la réunion serait encore plus facile à

obtenir. Si les choses se passent bien, notre malade guérira complètement, du moins j'en ai l'espoir.

B. Quel moyen emploierons-nous pour soustraire nos lam-

Cette question a vivement préoccupé les chirurgiens. En effet, c'est le contact de ce liquide irritant qui détruit le plus grand nombre des anaplasties que l'on est appelé à pratiquer sur les organes génito-urinaires. Si on laisse une sonde à demeure, le premier jour l'urine suit cette voie (c'est ce qui est arrivé lors de la première opération de M. Gosselin); mais les jours suivants l'urine commence à filtrer entre la sonde et la fistule, et commence à détruire les chances de l'opération.

Pour remédier à cet grave accident, les chirurgiens ont successivement mis en pratique différents moyens:

1° La sonde à demeure, conseillée par Boyer, Dupuytren,

A. Cooper, et de nos jours par M. Jobert (de Lamballe); nous venons d'en signaler les inconvénients.

2° Un chirurgien distingué de Toulouse, M. Viguerie, a pratiqué la boutonnière sur deux individus. On ne trouve aucun détail sur de ces malades. Quant à l'autre, la boutonnière, en détournant l'urine, permet de cicatiser deux fistules jusqu'à l'incurable.

3° MM. Segalas et Ricord ont employé avec succès l'auto-

plastie et la boutonnière. Ici notre boutonnière se trouve pour ainsi préparée à l'avance; et, comme je n'ai l'intention d'opérer aujourd'hui que la plus grande des fistules (l'antérieure), nous nous servirons de la fistule postérieure pour évacuer l'urine: au lieu de laisser une algale à demeure, le malade sera sondé plusieurs fois dans les vingt-quatre heures avec précaution, aussi souvent, en un mot, que les besoins l'exigeront.

Première opération. — Le 10 mars 1852, M. le professeur Nélaton pratique l'opération comme il a été dit plus haut et en suivant les différents temps indiqués dans les figures 1, 2, 3, pl. B.

Suites de l'opération. — Dans la journée, douleur assez vive. Le malade garde son urine jusqu'au soir et fut sondé deux fois dans la nuit (la sonde était introduite par la fistule postérieure ou périnéale). Deux érections se sont manifestées, mais le malade s'est réveillé à temps pour les faire disparaître avec des irrigations froides.

Le troisième jour (13 mars), les trois épingles moyennes sont enlevées, mais les fils sont laissés en place.

Le cinquième jour, les épingles des angles supérieur et inférieur sont enlevées à leur tour et quelques bandettes de taffetas gommé et de collodion les remplacent. Le malade est toujours sondé par la fistule périnéale.

Le sixième jour, la réunion paraît complète; mais on remarque sur les bords de la plaie un commencement de rougeur festonnée par plaques, indice certain d'un érysipèle; en même temps, le malade est pris de fièvre, d'envies de vomir.

— Ipecé, 1 gramme.

L'érysipèle suit ses phases ordinaires, reste limité à la région génitale et finit par s'éteindre sur place.

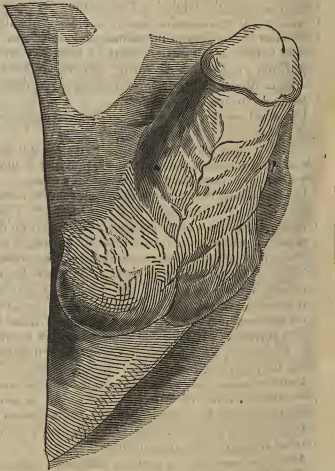
Le neuvième jour, la cicatrice est devenue solide malgré l'érysipèle.

De sorte que la grande fistule est à peu près complètement fermée.

Deux des points inférieurs ont manqué; cependant le résultat désiré est en partie obtenu; car, de 13 centimètres qu'elle avait, la fistule est réduite à quelques millimètres; seulement des bourgeons charnus et vermeils existent à l'endroit où la réunion ne s'est pas faite, et semblent annoncer qu'elle ne tardera pas.

On touche cette surface avec un pinceau trempé dans la teinture d'iode, et, quinze jours après, toute cette grande fistule était complètement fermée.

Deuxième opération. — Le 5 mai, M. le professeur Nélaton (Pl. C.)



ton pratiqua sur la fistule postérieure la même opération, qui avait si bien réussi pour la première. Celle-ci n'avait que 2 centimètres.

La fistule est large de 2 centimètres; elle en offre 3 en longueur; les bords sont étroits, calleux; la peau environnante est rétractée et privée de souplesse: c'est un cas difficile à guérir.

Ici, l'avivement et la suture simple sont des moyens complètement insuffisants, et nous ne pouvons songer à l'occlusion de la fistule qu'en faisant un emprunt aux parties voisines. C'est donc une véritable anaplastie, ainsi que A. Cooper et M. Jobert l'ont pratiquée plus d'une fois avec succès.

Ce premier point décidé, nous avons encore à examiner deux questions importantes:

A. Quel procédé mettrons-nous en usage dans ce cas particulier?

B. Quelle voie prendrons-nous pour soustraire nos lam-

Les mêmes temps de l'opération que nous avons détaillés plus haut furent répétés ici :

1° Aiguillage des bords de la fistule.

2° Deux incisions transversales à une certaine distance des extrémités de la fistule.

3° Les lambeaux sont disséqués du milieu vers la périphérie.

4° Par ce moyen, on obtient deux larges surfaces que l'on affronte l'une à l'autre.

5° Les angles sont évités, et cette modification est d'autant plus heureuse que c'est par les angles que l'ulcération et la gangrène des lambeaux commencent.

6° Les incisions faites au delà de la fistule nous permettent d'avoir ainsi aux extrémités deux points de suture vivante qui maintiennent et assurent la réunion des lambeaux.

Cette fois encore le malade a été sondé plusieurs fois par jour ; et comme il est intelligent, il est parvenu à se sonder lui-même en parcourant toute la longueur de l'urètre.

Les suites ont été enviables le troisième et le cinquième jour, et aucun accident n'est venu compliquer l'opération ; cependant la réunion primitive n'a été qu'irréparablement ; et le plus grande partie de la plaie s'est cicatrisée par deuxième intention.

Aujourd'hui 15 juin, à la place de cette large fente ou fistule uréthro-pénienne (représentée dans la planche A), nous trouvons une cicatrice linéaire et solide que l'on peut voir les fonctions de l'organe sont parfaitement établies.

1° L'urètre est libre et large dans toute son étendue, sans aucune espèce de rétrécissement ; il admet facilement une grosse sonde de tresse.

2° Le jet d'urine est plein et continu.

3° Les érections sont complètes.

4° L'éjaculation du sperme est abondante et facile par le mât urinaire.

5° En un mot, toute trace de l'infinime première a disparu.

LA COMMISSION NOMMÉE PAR L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE TURIN POUR ÉTUDIER LA SYPHILIS.

À tous ses confrères médecins.

Voici le document singulier qui a tant réjoui les hommes *caricax et prudens* qui demandent à voir, sur la peau d'autrui, la syphilis, une vérité, même inutile, ou une pitoyable erreur.

« La question de la syphilis, qui, après avoir été longtemps débattue l'an passé et les journaux et les Académies de France surtout, semblait pour le moment oubliée, vient d'être aujourd'hui nouvellement rallumée avec plus de chaleur ; et les partisans, ainsi que les adversaires, sont sur le point d'engager de nouvelles luttes non moins vives que les premières. Un tel réveil a-t-il mérité sans doute la demande faite par quelques-uns des introducteurs de cette nouveauté, qui voudraient élever le théâtre de leurs expériences et lui donner une grande publicité. De moins on croit que c'est là la cause pour laquelle M. le préfet de police de Paris a nommé récemment une commission composée de MM. Maltier, Ricord, Conneau, Denis et Verchall (de Calvi) spécialement chargée d'examiner la question. Mais M. le préfet ayant récemment transmis à cette commission certains documents (d'ailleurs non rédigés à ce propos), qu'il avait demandés au gouvernement de S. M. le roi de Sardaigne, le ministre de l'intérieur, afin d'enfinir la même impression qu'aurait pu faire, dans l'esprit de ladite commission parisienne, les documents précités, s'empressa, il y a peu de jours, de demander à la commission académique de Turin un rapport complet de toutes ses observations sur la syphilis, pour être envoyé officiellement à Paris. Mais la commission de Turin, qui n'est pas une commission d'ordre tout de suite rédigé un compte-rendu exact de toutes ses observations. Quand même elle eût voulu satisfaire au désir du ministre, elle n'aurait pas pu ; car il lui manquait et lui manque encore certains éléments sans lesquels on ne peut de quelques cas qu'on a pu constater, enregistrer, raconter, ou l'histoire, ne pouvant lui attribuer cette lenteur et la constituer pour cela en délit ; car le retard n'est pas de sa faute ; mais il faut s'en prendre à une très puissante nécessité et à la nature même des faits observés, qui n'ont pas permis une plus grande célérité. Et c'est surtout que l'on considère que l'on ne peut pas, sans courir le risque de se tromper, se prononcer sur ce qui accuse la commission de ce grand délit, qu'on pourrait presque dire une inconcevable négligence, elle se croit obligée de la rappeler aujourd'hui à ses accusateurs, et de les prior de vouloir bien, pour un moment, peser, d'une part, la latitude dans laquelle elle a été de l'autre la multitude, la grandeur et la variété des obstacles, des doutes, des difficultés qui se lient à une matière aussi importante.

« Lorsque l'Académie royale de médecine de Turin, dans sa séance ordinaire du 23 mai 1851, sur la demande de M. Spinoza, transmit à une commission composée de MM. Spinoza, Ricord, Conneau, Denis et Verchall, la charge de vérifier les expériences faites et d'assister aux expériences ultérieures que le même docteur Spinoza aurait instituées avec l'inoculation du virus syphilitique employé comme moyen curatif et prophylactique de la syphilis, la commission, en acceptant cet honneur, s'est chargée de l'accomplir entièrement, et elle ne pouvait et ne devait pas être liée à une limite de temps déterminée. Néanmoins, à peine lui fut donnée faculté de libre entrée dans le Syphilisme qu'elle commença ses études, commencement qui date du 20 mai 1851, c'est-à-dire trois jours après sa nomination. De ce jour-là jusqu'à présent ses visites à l'hôpital ont toujours continué régulièrement, sans : dans les cinq ou six premiers mois, deux fois par semaine ; après toutes les semaines, et en employant chaque fois deux et trois heures. Au surplus, elle tenait et tient des conférences hebdomadaires consignées dans des procès-verbaux, et dans lesquelles chacun des membres de la commission, le fruit de ses propres observations et soulevé les doutes, les difficultés et toutes les questions qui en dérivent. Ensuite, il y a un des commissaires spécialement chargé d'enregistrer toutes les observations qu'on peut faire de faire à chaque visite à l'hôpital ; car chaque fois toutes les données choisies par la commission ont été soigneusement passées en revue, toujours pour constater les différences et tous les changements survenus. Et c'est pourquoi la commission, obligée pour mener fin et crédit à ses faits de se préoccuper de toutes ces prévisions, a reconnu bientôt que la mission par elle acceptée était plus grave et plus délicate qu'il n'avait paru d'abord. D'ailleurs, en prévoyant la multitude des controverses et des doutes que cette

nouveauté aurait certainement éveillée parmi les amateurs de la science, non seulement elle a trouvé nécessaire de procéder avec toute précaution et prudence, mais elle désira tout d'abord qu'on lui appliquât le mot *festina lente* ; car, si dans les recherches scientifiques il importe toujours de se montrer circonspect dans l'examen des vérités cachées ou dénotées par l'amour de parti ou par l'illusion systématique, dans le cas de la syphilis, l'application de la nécessité absolue, car celui qui voudrait tout accélérer le pas se risquerait à chaque instant d'engager de tomber dans les épinettes.

« Telles étaient pourtant les raisons qui, dans l'ensemble, imposaient à la commission le devoir de procéder lentement dans ses observations. Mais, et c'est ce qui a été le grand motif, nous ne trouvons qu'il y a de raisons encore plus fortes d'approuver le procédé de la commission. Et, en effet, comme celle-ci aurait-elle pu s'assurer de cette double et vertueuse miraculeuse vertu attribuée par quelques syphilographes novateurs à l'inoculation du virus syphilitique, l'ordre de guérir la syphilis actuelle et de préserver de toutes futures infections vénériennes, sans une riche série de faits clairs, exacts, répétés, démonstratifs, et capables de résoudre vraiment tout doute et toute question ? Et puis, comme ces mêmes faits étaient, ou par leur nature, ou par tant d'accidents, liés à des causes extrinsèques différentes, ou à des circonstances concomitantes, la commission, qui voulait en donner l'exacte histoire, ne pouvait pas absolument se passer de leur étude et de leur examen approfondi. De là vient que, pour se mettre à portée de résoudre le problème de ce double attribut de la syphilis, la commission a été obligée d'observer un certain nombre de vénériennes récentes et anciennes, locales et générales, qu'elle a crues appropriées à son objet ; elle en a accepté d'autres dans le cours de ses études, et quelques-unes enfin lui furent fournies, qui, soit par leur singularité, soit par quelque caractère saillant, ne pouvaient pas être négligées. Le nombre total de ces malades aujourd'hui à plus de cinquante, nombre très suffisant au besoin et très important d'ailleurs, si on considère le nombre très petit des cas produits jusqu'ici par les partisans, aussi bien que par les adversaires de la syphilis. Il faut ajouter encore que tous ces faits ont été observés par la commission elle-même, et qu'ils ont été l'objet d'une question de temps, qu'il n'était pas au pouvoir de la commission d'abréger ; car, pour arriver à la solution du problème de la vertu prophylactique attribuée à la syphilis, on devait jusqu'à un certain point attendre du temps la réponse. Et le temps sans l'aider, comme on le sait, sinon pour tout le monde, mais pour plusieurs, dont nous donnerons l'exacte histoire avec tous les détails possibles.

« On dit, en outre, à ajouter que la vue expérimentale dans laquelle s'était engagée notre confrère Spinoza était tout à fait neuve et ne lui offrait ni guides ni exemples à suivre (ce qui est la première et la dernière condition pour que l'on puisse se livrer à la science, dans son difficile chemin, forcé bien des fois de procéder de différentes manières pour arriver à son but ; car, tandis que la méthode consistant à faire peu d'inoculations (1, 2, 3, 4) séparées les unes des autres, et répétées tous les trois ou quatre jours, lui parut d'abord favorable à l'application de cette méthode, il ne tarda pas à se convaincre, par ses propres observations, que la méthode des inoculations à l'Académie (1), avait triomphé dans 52 cas de syphilis ; qu'il a dû depuis peu l'abandonner, non-seulement à cause de la lenteur qu'on y mettait à achever la syphilis, mais aussi parce que les chancres inoculés, soit par leur rapidité d'apparition, soit par leur extension et profondeur, ou par leur facile inflammation, et parce qu'ils prenaient l'aspect phagédénique et gangréneux, l'obligeaient bien souvent à suspendre l'inoculation et à pourvoir aux accidents à l'aide des remèdes antiphlogistiques locaux ou généraux. C'est pour cela que, — après trois mois d'expérience, il a dû renoncer à cette méthode tout à fait opposée, et se livrer à la pratique de nombreuses et très prochaines inoculations (10, 20, 30, 40, 60) chaque fois, répétées après un ou deux jours. Ainsi il croyait avoir pourvu aux divers inconvénients attribués à la première méthode, et il proposait l'expérience suivante : « On sait que, dans la syphilis, on ne peut pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis, avec la seconde de la cure de l'inoculation se terminait plus tôt que la maladie, qu'on voyait rester toujours réitérées, et qu'on ne pouvait pas se passer de la méthode de la grande matresse, nous faisons donc voir que, si la première méthode méritait le reproche d'entraîner trop longtemps la syphilis

Cette proposition est mise aux voix et adoptée.
— M. GIRALDÈS rend compte de plusieurs travaux de chirurgie

indications qu'il a trouvées dans le *Traité de l'électricité* par M. Becquerel qui l'ont porté à faire ces recherches.

Paris, Imprimé par PLOX frères, 36 ^{LE DESSIN.} rue de Vaugirard.

Le Journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40;
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

OPÉRATEURS CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GAZETTE, HOLLANDE, PRÉMONT,
SARDAGNE, SAVOIE,
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.

Trois mois 9 fr.
Six mois 17
Un an 33

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,
ITALIE, GÉNÈVE.
Trois mois 40 fr.
Six mois 20
Un an 38

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en mandat de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,
ALGER, ANTOULETTE, BELGIQUE,
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.
Trois mois 9 fr. 50 c.
Six mois 18
Un an 30

SOMMAIRE. — HÔPITAL DE LA PITIE (M. VALLEUX). Leçons sur les déviations utérines. — Médecine légale. Note sur l'arsenic, le cuivre et le plomb de l'arsenic, vulgairement appelé culture et plomb normal. — Académie de médecine, séance du 10 août. — Chronique et nouvelles.

HÔPITAL DE LA PITIE. — M. VALLEUX.

Leçons cliniques sur les déviations utérines.

(Dixième leçon.)

La durée du séjour de l'instrument redresseur, dans le traitement de l'antéflexion, a varié entre trois et quatorze jours. L'effet curatif a été le même dans tous les cas. Cette circonstance autorise à penser que l'instrument agit non en maintenant l'utérus dans sa position normale pendant un temps plus ou moins long, mais en déterminant une excitation particulière qui se produit (tantôt au bout d'un temps très court, tantôt au bout d'un temps très long. Cette excitation s'annonce par des phénomènes particuliers. A l'état de bien-être dont jouissent les malades succèdent un sentiment de gêne et de tension du côté du bas-ventre, un malaise général et des douleurs vagues. Lorsque cet ensemble de symptômes n'est pas suivi de l'apparition des règles, il peut être considéré comme un indice de guérison; dans les conditions opposées, il n'a plus la même valeur pronostic; le praticien doit s'attendre à la nécessité d'une nouvelle introduction du redresseur utérin.

Nous n'avons pas eu à noter d'hémorragies. Cette circonstance vient à l'appui de ce que nous avons dit plus haut sur l'opinion qui attribue la guérison des déviations utérines à des déplétions sanguines locales que la présence des instruments détermine dans quelques cas.

L'abondance des règles a été augmentée. Il ne s'est manifesté aucune apparence de malade. Quatre fois seulement se sont manifestées des douleurs; elles ont disparu dans un espace de temps très court.

La durée du traitement a varié entre vingt-deux et soixante-cinq jours; elle a été, en moyenne, de quarante-trois jours. Celle du traitement de l'antéflexion a atteint deux mois et demi. La guérison de l'antéflexion a donc exigé un temps beaucoup moins long que celle de l'antéflexion; ainsi sommes-nous en droit, jusqu'à ce que de nouveaux faits se soient produits, de considérer la première comme plus facile à obtenir que la seconde.

Plusieurs rechutes ont eu lieu dans l'antéflexion, même après un temps assez court, il n'en est survenu aucune dans l'antéflexion. Chez quelques malades, divers troubles morbides ont persisté ou se sont montrés après la disparition de la maladie; c'est ainsi que nous avons vu une névralgie intercostale survivre à l'antéflexion. Ce fait confirme une fois encore l'opinion que nous avons émise relativement aux rapports qui existent entre les affections névralgiques et les déviations utérines.

Une de nos malades a conservé après sa guérison, pendant l'espace d'environ quinze jours ou trois semaines, de fréquentes envies d'uriner, des douleurs pendant la miction et un certain degré de dysurie qui ont cédé à des injections belladonniques et à l'administration de l'extrait de belladone à l'intérieur.

Une inflammation des ligaments larges s'est déclarée chez une autre malade assez peu de temps après la guérison pour permettre de soupçonner, au premier abord, un rapport de cause à effet entre le traitement et l'affection dont il s'est suivi dans cette circonstance. Les détails dans lesquels nous allons entrer feront clairement ressortir la manière de voir qu'il convient d'adopter à cet égard.

Une femme d'un tempérament sanguin et d'une bonne constitution éprouvait depuis l'âge de quinze ans une constipation opiniâtre et des douleurs dans le bas-ventre, à l'inspiration d'une déviation métrale. Cette femme, en 1851, vint à plusieurs reprises nous consulter à l'hôpital Beaujon. Elle avait, à cette époque, atteint sa vingt-sixième année.

Nous trouvâmes chez elle une rétention, et, plus tard une antéflexion qui parut devoir subsister d'une manière définitive. La malade entra à l'hôpital; le cathétérisme utérin, que nous pratiquâmes environ quinze fois, fut très difficile dans les commencements.

L'instrument redresseur, après une première tentative qui resta infructueuse, put être introduit; il demeura en place pendant neuf jours; la matrice reprit sa situation normale.

La malade, au moment où elle quitta l'hôpital, jouissait d'un état de santé parfaite; elle eut l'impression de se lever pendant plusieurs jours à un travail très pénible. Huit jours après sa sortie, elle fut prise de douleurs dans une des régions inguinales, de frisson et de fièvre; elle entra à l'hôpital.

Nous trouvâmes dans la fosse iliaque droite une tumeur non fluctuante, qu'on pouvait sentir par le vagin.

L'utérus avait sa direction normale.

Nous fîmes appliquer des sangsues; la tumeur disparut dans un espace de temps très court.

Nous avons eu occasion de nous assurer que la guérison s'est maintenue.

Est-il besoin de faire remarquer ici la facilité avec laquelle ont disparu les symptômes qui devaient être un haut degré de gravité et une constipation qui aurait dû provenir de longues années? Ce fait n'est pas le seul dans lequel l'application de l'instrument redresseur, bornée à une durée de quelques jours, ait produit de semblables résultats.

La guérison date, chez une malade, de quinze mois; chez une

autre, de onze; chez trois, de neuf; chez deux, de huit; chez une autre, de six mois et vingt jours; chez deux, de trois, et chez une dernière, de deux mois seulement.

Lorsqu'on pratique le toucher vaginal peu de temps après la guérison, on découvre, en suivant la paroi antérieure du col de l'utérus, un relief plus ou moins saillant qui simule un commencement de déviation; ce relief, dont les notions d'anatomie pathologique que nous avons exposées plus haut expliquent la présence, on doit pas être considéré comme un indice d'une guérison incomplète dès que les malades ont cessé d'éprouver les symptômes divers qu'ils ressentent avant le traitement.

La même réflexion est applicable à la légère inclinaison de l'utérus en avant que l'on voit quelquefois subsister après la disparition de l'antéflexion.

De quelques variétés d'antéflexion avec flexion.

Nous avons à indiquer sommairement quelques variétés de déviation dans lesquelles l'antéflexion a été compliquée de flexion. Nous avons rencontré une malade chez laquelle l'utérus, dont le corps et le col étaient placés suivant la même axe, présentait une légère concavité en bas et en avant.

Nous en avons observé une autre chez laquelle la courbure de l'utérus dévié en avant, plus prononcée que dans le cas dont nous venons de faire mention, n'avait néanmoins introduit aucun changement partiel dans la direction de l'axe de la matrice; il y avait engorgement du col et du corps.

Chez une troisième malade, nous avons trouvé deux courbures; le doigt, introduit dans le vagin, sentait distinctement deux angles le long de l'axe. L'axe général de l'organe était demeuré le même. Lorsqu'on tenta à introduire la sonde utérine, le bec de l'instrument rencontrait successivement deux temps d'arrêt, et ne pouvait pénétrer plus profondément qu'à la faveur d'un changement de direction.

Nous constatâmes l'existence dans les trois cas de déviation que nous venons d'indiquer; les mêmes douleurs se sont montrées chez les trois malades. La dernière a été tourmentée par de fréquentes envies d'uriner; plusieurs particularités dignes d'intérêt se rattachent à son histoire.

Mariée à l'âge de vingt et un ans, cette malade avait été prise, quatre années après son mariage, de douleurs et des symptômes qui accompagnent les déviations de l'utérus; le repos absolu, une diète plus ou moins sévère, des émissions sanguines locales plusieurs fois répétées, l'usage des bains avant plutôt qu'après une aggravation qu'une amélioration dans l'état de sa santé.

M. Ricamier, consulté par elle à deux reprises, prescrivit un pessaire, de l'exercice et un régime réparateur. Le pessaire ne put être supporté; il se produisit cependant un changement favorable. Un médecin qui fut consulté plus tard vit dans l'ensemble des symptômes éprouvés par la malade une dyspepsie, à laquelle il opposa sans succès des moyens particuliers.

Des symptômes hystériques vinrent s'ajouter à ceux qui existaient primitivement.

C'est environ neuf ans après le début de sa maladie, après des tentatives inutiles faites en vue de la guérir, que la malade se vint demander nos soins.

Nous avons eu recours au cathétérisme utérin; il a été difficile dans les commencements. La sonde pénétra à une profondeur de sept centimètres.

Les deux premières applications de l'instrument redresseur ont eu pour effet de faire disparaître l'une des deux flexions de l'utérus, ainsi que la déviation générale de l'organe en avant.

À partir de ce moment, la malade a été définitivement rendue à la santé.

C'est environ deux ans plus tard qu'elle eut encore un léger degré de flexion.

Nous avons une troisième fois introduit le redresseur utérin dans le double but de rendre la conception facile et de prévenir à jamais le retour de la maladie en effaçant jusqu'à ses dernières traces.

De la rétention.

On donne le nom de rétention à une affection dans laquelle l'utérus se trouve dévié en arrière, sans être en même temps le siège d'aucune flexion.

Nous l'étude des causes de cette maladie, nous sommes en général arrivés à des résultats analogues à ceux que nous avons fait connaître à propos de l'étiologie des autres variétés de déviation.

L'âge des malades, pris à l'époque où elles sont venues nous trouver, a varié entre vingt-quatre et trente-six ans; pris à l'époque où se sont manifestés les symptômes de la rétention, il a varié entre dix-huit et vingt-neuf ans.

Très rarement la leucorrhée a précédé le début de la maladie.

Il nous a été impossible de savoir si l'engorgement de l'utérus, qu'on a considéré comme une cause de déviation, a rétréci, par conséquent, la rétention dans les cas que nous avons observés.

L'accouchement a été sans contredit l'une des circonstances qui ont le plus puissamment contribué au développement de l'affection que nous occupent. Sur dix malades, six ont eu des enfants. Chez l'accouchement dans aucun cas n'est déclaré qu'après l'accouchement les premiers symptômes se sont déclarés qu'après l'accouchement, lorsqu'ils ont voulu marcher ou reprendre leurs occupations ordinaires.

Quatre malades ont eu deux enfants; l'une d'elles n'a présenté de troubles morbides qu'après sa seconde grossesse.

Deux malades ont eu un seul enfant.

L'accouchement dans aucun cas n'a offert rien de particulier, si l'on met à part une femme dont l'enfant est resté neuf heures au passage. Du reste, même dans cette circonstance, l'intervention des

moins artificiels n'a pas été nécessaire. Nous ne saurions donc admettre, d'après la considération des faits dont nous avons été témoin, que les manœuvres plus ou moins longues et plus ou moins douloureuses auxquelles il est quelquefois nécessaire d'avoir recours soient, comme l'ont dit les auteurs, une cause de rétention. Nous avons eu à noter des mouvements prématurés après l'accouchement chez une de nos malades.

Voici dans quelles circonstances. Une femme, dont le tempérament lymphatique se révélait par une leucorrhée habituelle, n'avait pas cessé depuis son mariage, qu'elle avait contracté à l'âge de dix-neuf ans, de se servir au coït d'une manière immoderée.

Elle était devenue enceinte au bout d'une année; l'accouchement avait été naturel et facile; la malade avait commencé à marcher au bout de huit jours sans éprouver autre chose qu'un peu de pesanteur vers le bas-ventre.

À la suite d'un second accouchement, qui s'était passé comme le premier, elle avait été forcée de faire un long voyage et de passer un jour et une nuit en voiture; il en était résulté pour elle un état de fatigue auquel avaient succédé au bout de deux mois les symptômes les plus marqués d'une déviation utérine. Elle s'était installée dans l'intervalle de temps qui avait séparé le voyage du début de la maladie; Nous manquons des données nécessaires pour répondre à cette question: il y a tout lieu de penser que les symptômes, qui plus tard se sont déclarés avec une certaine violence, avaient débuté à cette époque comme ils se manifestent.

La malade avait eu vingt-trois ans à l'époque où elle vint nous trouver. Nous reconnûmes chez elle l'existence d'une rétention.

Le cathétérisme fut facile.

À la faveur de la mobilité de l'utérus, d'un léger degré d'antéflexion et de la largeur du canal utérin, nous pûmes sans trop d'obstacles introduire le redresseur à flexion fixe; il fut laissé en place pendant huit jours.

Une nouvelle application de l'instrument suffit pour amener la guérison, qui aujourd'hui date de dix-neuf mois.

L'utérus, après avoir été rendu à sa position naturelle, a conservé pendant quelque temps un peu d'engorgement; l'abaissement qui existait avant le traitement a persisté à un certain degré.

Des hémorragies utérines étaient survenues dans les quatre derniers mois de la maladie; à ces hémorragies s'était jointe une perturbation complète des fonctions de la menstruation; chose digne de remarque, la première application de l'instrument redresseur eut pour effet immédiat de rétablir la régularité des règles et de faire cesser les métrorragies.

Nous avons pris soin de demander à nos autres malades combien de temps après l'accouchement s'étaient manifestés les premiers symptômes de leur affection; nous avons appris que chez toutes il étaient survenus ou immédiatement après ou bien au bout d'un temps très court; dans le premier cas, ils s'étaient fait sentir dès les premiers pas; dans le second, ils ne s'étaient déclarés qu'après l'action de la cause présumée de la rétention; dans l'autre cas, il y avait eu un rapport de cause à effet des plus manifestes entre l'accouchement et la rétention.

Au nombre des quatre malades qui n'ont pas en enfants s'est trouvée une femme jeune; chez deux d'entre elles, la rétention a été la suite d'un chute.

Les règles se sont établies chez nos malades entre 12 et 14 ans, c'est-à-dire aux époques ordinaires.

Deux fois, antérieurement au début de la maladie, il y a eu suppression de l'écoulement menstruel; deux fois aussi il y a eu métrorrhagie dans un cas, métrorrhagie dans l'autre.

Nous avons vu les règles devenir irrégulières chez deux malades après l'action de la cause présumée de la rétention; il n'y a donc pas lieu de regarder ici, comme on l'a fait plusieurs fois dans d'autres circonstances, l'irrégularité des fonctions menstruelles comme une cause de déviation.

Six malades ont eu une antéflexion métrale. Nous avons dit plus haut ce qu'il nous fallait penser au sujet de l'influence des troubles dysménorrhéiques tels qu'on les rencontre chez la plupart des femmes, tels qu'ils ont existé chez nos malades.

A.-H. MARGUEN.

Mé-

NOTE SUR L'ARSENIC, LE
VULGAIREMENT DITS JA

Par Ad. CHASTIN, professeur à l'École de pharmacie.

Les poisons dits *normaux*, auxquels on peut appliquer avec ou moins de raison la dénomination de *poisons de tolérance*, existent-ils réellement, existent-ils toujours dans les organes de l'homme? Sans parler des controverses qui ont eu pour point de départ de regrettables mobiles, plus d'une discussion sérieuse, appuyée de fait et d'autre sur des faits bien observés, s'est élevée sur le sujet qui nous occupe, et l'on n'a pu s'entendre, chacun accordant à ses propres résultats une exactitude exclusive.

Une circonstance nouvelle semblant pouvoir rouver la polémique, j'en profite pour rappeler l'opinion que j'exprimai en 1844 (thèse à la Faculté de médecine, p. 62) et la rendre moins incomplète. J'écrivais alors: Les faits consignés dans l'article précédent conduisent à admettre, en thèse générale, que, lorsqu'une substance métallique sera portée dans l'économie

Le Journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureau, aux des Saints-Pères, 40;
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GAZES, HOLLANDE, PRÉSENT,	Trois mois 9 fr.
SARDEGNE, SAVOIE,	Six mois 17
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an 33

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANI,	Trois mois 10 fr.
GÉNÈVE.	Six mois 20
	Un an 38

Le prix de l'abonnement peut être payé en trois fois par trimestre en numéraire ou en mandat.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois 8 fr. 50 c.
ALGER, ALGER, ALGER, BELGIQUE,	Six mois 16
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Un an 30

SOMMAIRE. — HÔPITAL DE LA PITIÉ (M. NONAT). Fièvre tierce. Insultité du sulfate de quinine à petites doses pour faire diminuer l'engorgement de la rate. Efficacité des ventouses scarifiées. — Addition à la séance de l'Académie de médecine du 10 août 1852. — Discussion sur la syphilisation.

HÔPITAL DE LA PITIÉ. — M. NONAT.

Fièvre tierce. — Insultité du sulfate de quinine à petites doses pour faire diminuer l'engorgement de la rate. — Efficacité des ventouses scarifiées.

Observation recueillie par MM. LIXAS et RICARD, élèves du service.

Quelques importants, quelque nombreux que soient les travaux dont la fièvre intermittente a été l'objet, il reste encore dans son histoire beaucoup de questions obscures ou controversées, qu'une observation ultérieure pourra seule éclaircir ou définitivement résoudre. L'observation suivante contribuera peut-être à fixer l'opinion sur deux points qui ne sont pas sans intérêt pour les praticiens.

On est assez disposé à croire aujourd'hui que le sulfate de quinine, à la dose à laquelle il est généralement employé, suffit non-seulement pour arrêter les accès de fièvre intermittente, mais aussi pour ramener à son volume normale la rate habituellement engorgée. L'observation de Fauvion prouve que cette opinion n'est pas fondée, elle prouve en même temps que les ventouses scarifiées triomphent facilement de cet engorgement, rebelle au sulfate de quinine à doses modérées.

L'opinion qui rapporte à l'engorgement de la rate toute la fièvre intermittente est beaucoup moins répandue que la précédente; elle est même à peu près exclusive à M. Piory et à quelques-uns de ses élèves. L'observation suivante donne un nouveau démenti à cette opinion. Les accès ont disparu après les premières doses de sulfate de quinine, tandis que l'engorgement a persisté. La fièvre se réveille-elle redoutable, l'engorgement n'avait pas été détruit? Cela est très possible, comme il est possible que cela se reproduise même après la disparition de l'engorgement. Mais il n'en résulte évidemment pas de là que celui-ci soit la cause de la fièvre; il en résulte beaucoup plus au contraire qu'il est, comme la fièvre elle-même, un effet de la cause plus générale de l'infection qui les produit tous les deux.

Ons. — Au n° 24 de la salle Saint-Paul est couché le nommé Fauvion (François), âgé de vingt-six ans, d'une constitution ordinaire.

Ce malade raconte que le 17 décembre 1851 il est rentré d'Afrique, où il avait contracté une fièvre intermittente tierce qui persistait pendant sept mois, et que lui coupée six fois dans ce laps de temps.

Quand il s'embarqua pour la France, le 1^{er} novembre 1851, la fièvre avait disparu depuis deux mois. Depuis son retour, le malade vint à Paris et exerçait son métier de cordonnier, quand, le 3 juin 1852, il fut frappé, sans cause appréciable, d'un accès de fièvre, en tout semblable pour la force et la durée à celui qu'il appelait la fièvre africaine.

Petit, à la même heure que l'avant-veille, l'accès revint. Le malade ne douta plus des lors qu'il allait affaiblir à son ancienne maladie; aussi prit-il dès ce jour 35 centigrammes de sulfate de quinine, qu'il continua jusqu'au 8 juin. Cette dose (1,40) coupe la fièvre. Cependant l'engorgement persistait, car le 4 juillet repartit un accès de fièvre semblable aux précédents.

Le 5, le malade entra à l'hôpital de la Pitié (salle Saint-Michel). Il y resta sept jours, durant lesquels on lui coupa la fièvre avec des doses de 30 centigrammes chaque de sulfate de quinine. Il se fit de l'hôpital le 12 juillet, sans le moindre symptôme de fièvre; mais il ressentit dans la région splénique une douleur assez vive pour l'empêcher de se coucher sur le côté gauche. Quelques jours plus tard, à peine s'étaient écoulés que la fièvre se montra de nouveau, et le 20 juillet le malade rentra à la Pitié (salle Saint-Paul).

À la visite du 21, nous trouvons le malade pâle, amaigri, et pesant sur toute sa physionomie les traits caractéristiques de l'infection paludéenne d'âge ancienne. Sa langue n'offre rien de remarquable, mais son appétit est diminué. Le poulx est petit, sans fréquence.

La percussion et l'auscultation ne démontrent rien du côté des organes respiratoires; mais elles appliquées à la région splénique, la percussion nous montre que la rate est notablement augmentée de volume. Cet organe, en effet, offre 13 centimètres dans son diamètre longitudinal, et 11 dans le diamètre transversal. La douleur que le malade ressentait dans la région splénique, le 12 juillet, quand il se fit de l'hôpital, persiste encore. Ce jour, le 21 juillet, l'accès de fièvre devait revirer. On ne prescrivit rien. — Une portion d'aliments.

Le 22 juillet, le malade nous dit que l'accès est venu à onze heures du matin, et qu'il a duré jusqu'à six heures du soir de la veille.

Sulfate de quinine, 0,30; cantharide.

Le 23, on fait prendre au malade, avant l'heure à laquelle l'accès doit venir, sulfate de quinine, 0,30. L'accès ne vient pas.

Le 24, sulfate de quinine, 0,30.

Le 25, la rate n'a pas diminué de volume. Le sulfate de quinine est supprimé. Cinq ventouses scarifiées sont appliquées sur la région splénique.

Le 26, le diamètre longitudinal de la rate égale 10 + 1/2 au lieu de 13 centimètres; l'autre diamètre n'a plus que 9 centimètres. — Deux portions d'aliments. — Sulfate de quinine, 0,30.

Le 27 et 28, sulfate de quinine, 0,30.

Le 29, depuis le 25, le volume de la rate est resté le même. On supprime le sulfate de quinine. — Six ventouses scarifiées sur la région de la rate.

Le 30, la rate n'offre plus que 0,08 dans un sens, et 0,09 dans l'autre. La figure du malade a pour ainsi dire repris sa coloration normale, et il accuse plus de force et de vigueur.

Le 31, on redonne le sulfate de quinine, 0,30. La rate a encore un peu diminué de volume; elle est à l'état normal.

Le 1^{er} août, sulfate de quinine, 0,30. — Trois portions d'aliments.

Les jours suivants, jusqu'au 9, jour où le malade est sorti de l'hôpital, on n'a donné aucune médication.

Fauvion est retourné chez lui avec les apparences de la plus parfaite santé, et avec la sensation d'un bien-être qu'il n'avait pas, d'ail, ressenti depuis longtemps.

ADDITION À LA SÉANCE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
DU 10 AOUT 1852.

Discussion sur la syphilisation.

M. LABREY. En présence de l'Académie et de la nombreuse assistance qui se presse dans son enceinte, après le savant rapport de la commission, et après les discours des honorables collègues qui m'ont précédé à cette tribune, de celui surtout dont l'autorité est si grande, qu'elle seule exclut toute autre appréciation, je m'adresse à vous avec confiance en moi pour exposer aux vôtres et aux regrets de l'improvisation les paroles qui me semblent devoir être écrites, non par importance pour elles-mêmes, mais par égard pour l'Académie, et afin de ne lui faire entendre qu'un langage sérieux et mesuré.

J'ai donc l'honneur de prier l'assemblée d'y vouloir bien m'accorder la plus facile part de sa bienveillante attention; et je n'en abuserai pas longtemps.

Élargir à toute rigueur d'opinions ou de personnes, libre de toute idée préconçue, de tout parti pris d'avance, je dois dire que si j'interviens dans cette discussion, c'est, avant tout, comme membre de l'Académie, pour protester dans les sens et selon les conclusions du rapport de la commission, qui a trouvé, dans son savant rapporteur d'abord, et dans son plus légitime interprète ensuite, une autorité décisive.

C'est aussi comme membre de la Société de chirurgie, ayant en l'honneur de la présider à l'époque où elle peut pour ainsi dire les tristes prémices de la syphilisation, et lorsque-elle déclare, par la voix si compétente de l'un de ses honorables membres, toute l'innocence, tout le danger de cette prétendue doctrine.

C'est enfin comme médecin militaire, chargé autrefois, pendant bien des années, d'un service considérable de vénériens, et aujourd'hui de la direction du service médical au Val-de-Grâce, responsable ainsi, jusqu'à un certain point, des actes qui touchent, en général, à la santé de nos soldats, et en particulier des faits relatifs aux récentes expériences de syphilisation.

Voilà, messieurs, pourquoi je me crois obligé d'intervenir dans les débats dont vous êtes témoins.

Cependant, au point de vue préalable de la question, je n'aurais pas osé à priori prononcer la parole dans cette circonstance; car je ne prévoyais pas qu'une discussion fût même possible. Je m'attendais plutôt à un simple vote du rapport, sans difficulté, sans conteste, comme il arrive d'ordinaire pour les questions jugées d'avance par le bon sens et la raison médicale.

La syphilisation, comme on le dit si justement notre illustre collègue M. Velpeau, était indigne d'occuper sérieusement l'Académie; il fallait la dédaigner et ne la discuter.

Mais puisqu'il n'est plus temps de suivre ce sage conseil, puisque la syphilisation s'est introduite en quelque sorte à l'improviste dans nos discussions, puisqu'elle a même rencontré avec un accord inattendu et un appui complaisant, elle devait s'attendre à trouver dans son sein des sentiments de répulsion générale, comme elle a trouvés dans d'elle le reproche de l'opinion publique.

Notre célèbre collègue M. Ricord nous a dit comment il avait pu, malgré l'opposition de cette commission, en nous montrant l'exemple de la syphilisation le plus triste, le plus lamentable à voir.

Une commission a été nommée pour connaître l'histoire de M. Lipman et pour apprécier toutes les conséquences de sa regrettable syphilisation. L'honorable rapporteur de cette commission, s'acquittant de sa tâche avec toute l'autorité d'un maître, a été l'interprète du sentiment général de l'Académie.

Je viens donc m'associer, pour ma faible part, à la réprobation qu'inspire la pseudo-doctrine de la syphilisation; mais elle a été trop bien jugée par M. Ricord pour qu'il soit permis de revenir sur un jugement comme le sien; et ce jugement, porté avec toute l'autorité de la plus vaste expérience, avec toute la force de la conviction la plus ferme, avec tout le talent de la critique la plus vive, avec toute la portée du blâme le plus sévère, ce jugement sera un jugement presque sans appel lorsqu'il sera déposé au vote de l'Académie.

Tel a été, messieurs, le jugement porté sur la syphilisation dans une enceinte moins vaste que celle-ci, à une tribune moins retentissante, dans une compagnie enfin moins célèbre, mais non moins jalouse des vrais progrès de la science et de la véritable dignité de la médecine.

La Société de chirurgie avait en avant l'Académie de médecine

les premières annonces de la syphilisation, non-seulement dans la présentation de M. L., en personne, mais dans la présentation d'un mémoire de M. Aurias-Tourenne.

La commission, l'aspect de M. L., tout couvert d'ulcérations volontaires et de pustules profondes, tout avait d'un spectacle plein de consternation; la, comme ici, l'état de ce malheureux confrère, partisan outré, victime bête de la syphilisation, avait été un exemple de cette croyance aveugle, transformant un dévouement insensé en un véritable suicide par le poison lent de la syphilis; la, comme ici, ce témoignage manifeste de l'insouciance et des dangers de la syphilisation aurait été la critique la plus sévère, la condamnation la plus absolue de cette prétendue doctrine, si les arguments de la logique, de la science et de la morale ne l'avaient condamnée d'autre part.

C'est alors que notre honorable confrère M. Collier, dans une allocution pleine de sens et de vérité, à la première combatte énergiquement la syphilisation et ses erreurs. C'est alors que la Société de chirurgie tout entière s'est associée par acclamation à cette courageuse initiative. M. Collier résolvait sa pensée par ces mots : C'est parce que je suis profondément convaincu que tout est faux dans cette doctrine du syphilisme et de la syphilisation, que je ne crains pas d'en proclamer l'innanité et les dangers.

Quant au mémoire que l'auteur de la syphilisation avait adressé à la Société de chirurgie, il l'a retiré, non pas parce qu'il attendait que la commission fût plus favorable à cette doctrine, mais probablement parce qu'il s'attendait à tout le contraire, car, assis-té le mémoire a-t-il été renvoyé à l'examen d'une commission, qui l'a été retiré volontairement par son auteur. Voilà la vérité.

Cette courte explication suffira sans doute pour répondre à l'une des questions qui ont été adressées à cette tribune.

Maintenant, messieurs, il est de mon devoir de donner à l'Académie l'explication sérieuse des expériences de syphilisation faites au Val-de-Grâce par M. Marchal (de Calvi). Je rédirai, d'ailleurs, cette explication aux termes les plus simples et les plus réservés; mais elle est indispensable pour que vous puissiez vous rendre compte de la prétendue doctrine des prétendus résultats de ces expériences, et puissent-ils être étonnés que l'autorité supérieure en ait interdit la continuation.

Nos honorables collègues MM. Malgaigne et Depaul, en signalant les expériences faites au Val-de-Grâce, ont paru leur donner approbation, et blâmer ainsi implicitement l'ordre d'en suspendre le cours. Il y a là pour nous une appréciation inexacte, et tout à l'heure M. Malgaigne, le premier, en jugera de même, lui que la médecine militaire s'honore d'avoir compté dans ses rangs.

Il faut dire d'abord que les grands hôpitaux de l'armée comportent toujours un mouvement considérable de vénériens et une ou deux divisions de salles affectées spécialement à ce service. Il faut dire ensuite que les militaires malades, vénériens ou non, n'ont pas, comme les malades des hôpitaux civils, le libre arbitre d'entrer ou de ne pas entrer à l'hôpital. L'acceptation de refuser de se soumettre à un traitement, pas plus que de choisir leur médecin; ils doivent, au contraire, avoir une confiance toute disciplinaire dans les soins qui leur sont donnés, sans pouvoir toujours en apprécier la portée ou le bienfait.

C'est pourquoi le soldat malade, soumis pour ainsi dire à cette consigne médicale, a d'autant plus de droits à une grande réserve dans l'administration des médicaments nouveaux, dans l'essai des innovations de traitement et surtout dans l'application de toute méthode caractérisée du non d'expérience et susceptible d'occasionner des accidents ou d'entraîner des conséquences graves. S'il en était autrement, le soldat malade serait livré à tous les hasards de la médecine, et c'est bien ainsi qu'il soit livré aux hasards de la guerre.

Aussi l'autorité militaire a-t-elle prescrit à cet égard des règles auxquelles l'armée ou l'autorisation du ministre de la guerre, d'après la proposition du conseil de santé et selon la voie hiérarchique, que des expériences thérapeutiques peuvent être faites dans les hôpitaux militaires. Ainsi a-t-on fait pour l'éther, le chloroforme, comme anesthésiques; pour l'arsenic, comme fébrifuge, et pour bien d'autres médicaments d'une importance moindre, de même que pour l'emploi de divers instruments ou appareils de chirurgie. Or, quelle méthode, quelle médication, quelle expérience commandait plus que la syphilisation et cette réserve et cette intervention de l'autorité supérieure?

Si mon honorable confrère du Val-de-Grâce M. Marchal (de Calvi) a négligé de se procurer d'une autorisation qu'il n'aurait pas obtenue, s'il s'est laissé aller un peu précipitamment peut-être et de notre insu à faire des expériences de syphilisation dans le service de vénériens dont il était chargé, il n'a eu sans doute d'autre tort que de s'être entraîné à des excès dans sa pensée de bien faire et d'être utile à ses malades.

Mais aussitôt que l'autorité supérieure du Val-de-Grâce l'en informé de ce qui avait lieu, elle dut s'en émouvoir; et le jour même, je fus chargé par M. l'inspecteur Alquié, alors directeur de l'École de l'hôpital, de me rendre dans le service de M. Marchal et de lui interdire la continuation de ses expériences. M. Marchal se conforma aussitôt à la mesure qui lui était prescrite et me remit sur l'état de ses malades un rapport que j'ai transmis à M. le directeur.

Puis, pourquoi et comment l'autorité supérieure a fait suspendre les expériences de syphilisation commencées au Val-de-Grâce.

Nous aurions pu en rechercher, en connaître les suites ou les résultats; mais pour ma part, et dans un sentiment de réserve que l'on appréciera, je n'ai pas cru devoir entreprendre ces observations dont j'avais écrit le libre cours de nouvelles arguments peut-être contre l'étrange et déplorable doctrine de la syphilisation.

Le Journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40;
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE MEDICALE

On s'abonne à Paris

au bureau du Journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

CIVILISÉ MILITAIRES.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GARÇ, HOLLANDE, PIÉMONT,	Trois mois.	9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE,	Six mois.	17
TURQUIE, ANÉRIQUE DES CANTONS.	Un an.	33

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois.	10 fr.
GIBRALTAR.	Six mois.	18
	Un an.	33

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS, { Trois mois. 8 fr. 50 c.
ALGERES, ANGLETERRE, BELGIQUE, { Six mois. 16
TOUTE MEDITERRANÉE, SUISSE. { Un an. 30

SOMMAIRE. — Paris. Responsabilité médicale. — Histoire de Nicolas (M. Dubouche). — Des divers formes de l'aliénation mentale. — Casques de la Mlle (M. A. Thierri). Nouvelle place de M. Thierri pour la rigueur et la netteté du Journal. Société de chirurgie. Section du doct. — Conférences. Lettre de M. Hugot. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 16 AOUT 1852.

Responsabilité médicale.

Toute remarque nous est interdite sur l'affaire et le jugement que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs. Ils devront donc eux-mêmes chercher la triste enseignement qui en découle. Il est toutefois une remarque générale dont la justesse n'échappera à personne, et que nous pouvons exprimer sans inconvénient.

Quand un rebouteur ou un charlatan de profession quelconque est accusé d'exercice illégal de la médecine, il est condamné souvent à 15 fr. d'amende et à vingt-quatre heures de prison. Pendant l'exercice de sa pratique, il peut avoir compromis la santé ou la vie d'un nombre plus ou moins considérable de personnes; au contraire de cela, on n'en parle point. Qu'un médecin, au contraire, même dans un cas qui ne pouvait être prévu, comme le suivant, ainsi que l'a si justement fait observer M. Paul Dubois, abandonne pendant quelques heures un malade, on peut, pour ce fait, le condamner à un mois de prison et briser toute sa carrière. N'y a-t-il pas dans de telle législation quelque chose qui blesse singulièrement les premières notions de justice? Nous nous contentons de soumettre cette question aux hommes qui, par leur position, peuvent contribuer à la résoudre.

H. de Castaune.

TRIBUNAL DE POLICE CORRECTIONNELLE.

Présidence de M. Legonidec. — Audience du 10 août.

Homicide par imprudence.

M. Langlois (J.-B.) comparait aujourd'hui devant la police correctionnelle sous la prévention d'homicide par imprudence. Voici comment le plaignant, M. Collé, âgé de vingt-trois ans, relate dramatique, expose les faits de la plainte:

Je m'étais fixé depuis peu de temps à Montmarie. Mon premier soin avait été de choisir un accoucheur pour ma femme qui était grosse et sur le point d'accoucher. Je m'adressai à un prêtre de venir assister ma femme. Le 11 avril dernier elle eut les premières douleurs. Je m'empressai d'aller chercher l'accoucheur, qui n'était pas chez lui, et qui, me dit-on, était allé dîner en ville. A quatre heures, il se rendit chez moi. Ma femme souffrait beaucoup; il s'assit auprès du lit, et au bout de quelques minutes dans ses mains, et semblait absorbé; un peu avant minuit, il demanda à manger; je fis servir un jambonneau et du vin; il mangea et lui but. Enfin l'accouchement se fit. Il ordonna à M^{lle} Crubler de donner à ma femme du lingé froié, des draps chauds et lui de faire boire de la limonade fraiche. Il nous reconduisit à la porte, et lui dit de se rendre à la pharmacie, et il partit en nous disant que tout allait bien. La nuit fut fort agitée; l'accouchée eut plusieurs syncopes; le lendemain matin, toutes ses forces semblaient l'avoir abandonnée; elle était d'un pâleur qui nous effraya tous. J'allai chez M. Langlois, qui ne vint pas tout de suite; elle cria: «A! vous m'avez le cœur; il me dit d'aller chez les sinapiques. Quand je revins, elle était morte. M. Langlois ordonna néanmoins qu'on lui les sinapiques. M^{lle} Crubler lui dit: Mais puisqu'elle est morte! N'importe, répondit-il, vous avez dépensé l'argent, il faut l'utiliser.

D. Ainsi, vous attribuez la mort de votre femme à la négligence de Langlois? — O. Oui.

D. Vous croyez qu'il avait voulu de la délivrer? — R. Oui, monsieur.

D. Est-ce avant ou après l'accouchement que Langlois s'est fait apporter du vin? — C'est avant.

D. A quelle heure est-il parti? — R. A minuit un quart.

On entend M^{lle} Fédine Crubler, âgée de cinquante-deux ans, mère adoptive de la défunte. Ce témoin confirme sur plusieurs points la déposition du précédent témoin.

D. Est-ce avant ou après l'accouchement que Langlois s'est fait apporter du vin? — R. C'est avant.

M. Gratio, docteur médecin. — Ce témoin déclare que la dame Collé a succombé à une hémorragie interne. Tout le porte à croire que le placenta était adhérent, et que, dans ce cas, il était impossible d'opérer la délivrance immédiatement.

D. J'ai été admettentement instruit. Interrogé sur la question de savoir si, dans cette situation, Langlois était tenu de rester auprès de l'accouchée, M. Gratio répond qu'il était peut-être plus prudent de rester; c'est du moins la conduite qu'il eût tenue.

On entend le concierge de Langlois, qui déclare que Langlois n'est resté qu'à deux heures moins un quart du matin.

M. le président. — Pourquoi avez-vous fait citer ce témoin? — Le prévenu. — M. Collé a prétendu que je n'étais sorti de chez lui qu'à minuit un quart.

M. le président. — Vous avez très bien pu aller vous promener de minuit un quart à deux heures un quart. — R. Il est bien tard.

M. le président. — Ce témoin ne prouve rien.

M. Dubois (Paul-Louis), professeur à la Faculté.

M. le président. — M. Dubois, quelles sont les questions que vous voulez faire poser au témoin? — J'ai une série de questions à poser aux médecins: je demande la permission de les diviser. Je commencerai d'abord si, lorsqu'il y a adhérence du placenta, on est obligé d'opérer immédiatement la délivrance ou si on peut attendre?

M. Dubois. — Non seulement on peut attendre, mais dans certains cas on doit attendre quelquefois plusieurs jours.

M. le président. — Lorsqu'un accouchement se présente avec cette circonstance de l'adhérence du placenta, l'accoucheur ne doit-il pas rester constamment auprès de la malade? — R. Non, il peut se retirer quand cette circonstance de l'adhérence du placenta n'est pas compliquée.

M. le président. — Mais lorsqu'il peut craindre l'hémorragie ne doit-il pas rester et s'il s'éloigne ne commet-il pas une imprudence? — R. Si l'on demeure loin, il commet une imprudence; mais si sa demeure est rapprochée de celle de la malade, il ne commet incontestablement aucune imprudence.

D. Lorsque l'accouchée est très faible, le médecin peut-il sans imprudence procéder, coûte que coûte, à l'extirpation du placenta? — R. Oui, parce qu'en enlevant le placenta on fait disparaître la cause de la faiblesse et du ton peut être rétabli.

D. L'opération de l'extirpation du placenta peut-elle faire passer les cris pendant sept ou huit minutes? — R. Incontestablement.

M. Helle, avocat de la République. — En présence de l'état grave dans lequel se trouvait la dame Collé, Langlois ne devait-il pas prévoir l'hémorragie foudroyante? — R. Une hémorragie foudroyante ne peut être prévue.

On entend M. Maximilien Kaufmann, médecin, qui donne les meilleurs renseignements sur la moralité et la capacité de Langlois. Une partie de ma clientèle se trouve à Montmarie, dit-il, et j'ai été à même d'apprécier le mérite de M. Langlois. Je ne citerai que deux faits qui prouvent au tribunal la capacité de Langlois.

M. Helle, avocat de la République. — En présence de l'état grave dans lequel se trouvait la dame Collé, Langlois ne devait-il pas prévoir l'hémorragie foudroyante? — R. Une hémorragie foudroyante ne peut être prévue.

On entend M. Maximilien Kaufmann, médecin, qui donne les meilleurs renseignements sur la moralité et la capacité de Langlois. Une partie de ma clientèle se trouve à Montmarie, dit-il, et j'ai été à même d'apprécier le mérite de M. Langlois. Je ne citerai que deux faits qui prouvent au tribunal la capacité de Langlois.

M. Helle, avocat de la République. — En présence de l'état grave dans lequel se trouvait la dame Collé, Langlois ne devait-il pas prévoir l'hémorragie foudroyante? — R. Une hémorragie foudroyante ne peut être prévue.

On entend M. Maximilien Kaufmann, médecin, qui donne les meilleurs renseignements sur la moralité et la capacité de Langlois. Une partie de ma clientèle se trouve à Montmarie, dit-il, et j'ai été à même d'apprécier le mérite de M. Langlois. Je ne citerai que deux faits qui prouvent au tribunal la capacité de Langlois.

M. Helle, avocat de la République. — En présence de l'état grave dans lequel se trouvait la dame Collé, Langlois ne devait-il pas prévoir l'hémorragie foudroyante? — R. Une hémorragie foudroyante ne peut être prévue.

On entend M. Maximilien Kaufmann, médecin, qui donne les meilleurs renseignements sur la moralité et la capacité de Langlois. Une partie de ma clientèle se trouve à Montmarie, dit-il, et j'ai été à même d'apprécier le mérite de M. Langlois. Je ne citerai que deux faits qui prouvent au tribunal la capacité de Langlois.

M. Helle, avocat de la République. — En présence de l'état grave dans lequel se trouvait la dame Collé, Langlois ne devait-il pas prévoir l'hémorragie foudroyante? — R. Une hémorragie foudroyante ne peut être prévue.

On entend M. Maximilien Kaufmann, médecin, qui donne les meilleurs renseignements sur la moralité et la capacité de Langlois. Une partie de ma clientèle se trouve à Montmarie, dit-il, et j'ai été à même d'apprécier le mérite de M. Langlois. Je ne citerai que deux faits qui prouvent au tribunal la capacité de Langlois.

M. Helle, avocat de la République. — En présence de l'état grave dans lequel se trouvait la dame Collé, Langlois ne devait-il pas prévoir l'hémorragie foudroyante? — R. Une hémorragie foudroyante ne peut être prévue.

On entend M. Maximilien Kaufmann, médecin, qui donne les meilleurs renseignements sur la moralité et la capacité de Langlois. Une partie de ma clientèle se trouve à Montmarie, dit-il, et j'ai été à même d'apprécier le mérite de M. Langlois. Je ne citerai que deux faits qui prouvent au tribunal la capacité de Langlois.

M. Helle, avocat de la République. — En présence de l'état grave dans lequel se trouvait la dame Collé, Langlois ne devait-il pas prévoir l'hémorragie foudroyante? — R. Une hémorragie foudroyante ne peut être prévue.

On entend M. Maximilien Kaufmann, médecin, qui donne les meilleurs renseignements sur la moralité et la capacité de Langlois. Une partie de ma clientèle se trouve à Montmarie, dit-il, et j'ai été à même d'apprécier le mérite de M. Langlois. Je ne citerai que deux faits qui prouvent au tribunal la capacité de Langlois.

M. Helle, avocat de la République. — En présence de l'état grave dans lequel se trouvait la dame Collé, Langlois ne devait-il pas prévoir l'hémorragie foudroyante? — R. Une hémorragie foudroyante ne peut être prévue.

M^{re} Cavain, avocat de M. Langlois, prend la parole en ces termes:

Messieurs, la prévention qui pèse sur M. Langlois est pour lui d'une gravité extrême, c'est à dire à dire avoir une question de vie ou de mort; ce ne sont pas des circonstances atténuantes que je viens demander, à votre miséricorde, c'est un acquittement complet que je viens solliciter de votre justice.

M. Langlois est un homme parfaitement honorable, et qui jouit de l'estime de tous les habitants de Montmarie et des administrateurs de cette commune. Voici une lettre du maire de Montmarie, dans laquelle ce fonctionnaire se plaît à reconnaître les services que M. Langlois a rendus à cette commune, et lui promet la première place vacante de médecin du bureau de bienfaisance.

J'ai lu entre les mains bien d'autres certificats qui prouvent combien cette accusation d'ivresse était dénuée de fondement. M. l'avocat de la République l'a reconnu lui-même.

Que reste-t-il donc dans l'affaire? Une exagération que je comprends, mais que le tribunal ne saurait admettre. Il y a un mari de vingt-trois ans qui a perdu sa femme, âgée de dix-neuf ans, et qui ne peut se consoler de cette perte. L'excès de la douleur rend injuste; au lieu de voir dans ce malheur un accident que rien ne pouvait prévenir, il a préféré accuser le médecin. Il a prétendu qu'il était ivre, qu'il avait oublié de délivrer l'accouchée, et que cet oubli funeste avait causé la mort de sa malheureuse jeune femme.

Qu'est-ce à dire de tout cela? Rien. Il est reconnu par tout le monde que M. Langlois était de sang-froid, et que, s'il n'a pas enlevé le placenta, c'est que le placenta était adhérent, et qu'il fallait attendre.

M^{re} Cavain explique ensuite, en s'appuyant sur le témoignage des auteurs et sur celui de M. Dubois, que rien ne pouvait faire prévoir l'hémorragie et que d'ailleurs M. Langlois avait pris toutes les précautions que son devoir lui commandait de prendre.

Le tribunal a rendu le jugement suivant:

« Attendu qu'il résulte de l'instruction et des débats que Langlois, officier de santé, a, dans la nuit du 11 au 12 avril, procédé à l'accouchement de la femme Collé; qu'en présence d'un état grave, d'une opération difficile, d'une hémorragie imminente, connue par lui, ainsi que l'attestent les prescriptions qui lui ont été adressées, il s'est retiré laissant la femme Collé sans garde, aux soins, empressés sans doute, de personnes inexpérimentées, impuissantes à combattre ou même à reconnaître l'hémorragie redoublée;

« Qu'il est établi que la femme Collé est morte d'une hémorragie non combattue à temps; que dès lors la mort de la femme Collé doit être attribuée au fait d'imprudence, à un fait de négligence imputable à Langlois;

« Attendu les circonstances atténuantes, condamne Langlois à un mois de prison et aux dépens. »

HOSPICE DE BICÊTRE. — M. DELAUNAY.

Des diverses formes de l'aliénation mentale.

(Leçons recueillies par MM. DROUOT et PÉRISSIN, élèves de la deuxième section des aliénés.)

Messieurs,

Mon but, dans ces leçons, est de vous donner un aperçu des principales formes de l'aliénation mentale. En ce qui concerne certaines parties de l'histoire des maladies, on peut, à la rigueur, suppléer par la lecture à l'insuffisance clinique. Le diagnostic ne s'apprend bien qu'au lit du malade; et ce n'est point sans fondement que les professeurs d'hôpitaux insistent d'une manière spéciale, quelquefois un peu exagérée, sur cette branche de la pathologie. L'intérêt qui s'attache à la question diagnostique est d'observer qu'exceptionnellement dans les services ordinaires, et dont les cas, quoique multiples, n'apparaissent que de loin en loin dans les services ordinaires. Moins votre séjour doit se prolonger dans notre asile, plus il vous importe de vous composer une bonne nomenclature. L'occasion négligée ne se retrouverait plus, à votre grand préjudice. A tort on dédaigne l'étude des aberrations intellectuelles, la croyance réservée à ceux qui en font l'objet habituel de leurs travaux. Il n'est point de médecin qui ne soit souvent appelé à apprécier non seulement à traiter ces aberrations, mais à en apprécier les nuances les moins accusées, dans des circonstances où une erreur de sa part pourrait entraîner les conséquences les plus fâcheuses pour la sécurité publique, l'honneur et la fortune des familles ou la liberté des individus.

L'usage a consacré diverses appellations pour désigner l'ensemble des lésions intellectuelles et morales. Employé comme terme générique, le mot *démence* ne correspond pas à la division scientifique, qu'à l'usage des esprits de la malade; plus, scientifiquement, qu'à l'usage des esprits de la malade; plus à la diminution circonscrite aux perversions plus ou moins étendues de l'activité. A ces expressions restreintes, on ajoute de plus en plus à substituer la dénomination d'*aliénation*, qui, dans son acception étendue, embrasse toutes les infirmités mentales, toutes celles dans lesquelles l'homme, en quelque sorte étranger à lui-même, est privé en totalité ou en partie de la rectitude de son jugement, de la liberté de ses déterminations.

Ce cadre, il est vrai, comporte au delà de la pathologie mentale. On revendique comme appartenant au domaine de la médecine ordinaire le délire fébrile et celui des maladies aiguës. Est-il possible d'établir, à cet égard, une délimitation exacte? La folie constitue-t-elle dans tous les cas une altération purement fonctionnelle, une névrose apyrétique plus ou moins compliquée de la part du corps? Ce serait évidemment trop s'avancer. On ne peut le dire. Rien de moins rare que la fièvre et les désordres organiques dans les affections mentales. Mais c'est dans les types et non des intermédiaires qu'il convient de rechercher les bases d'une séparation; l'esprit la conçoit, cela suffit.

Une classification précise de la folie suppose, du reste, une notion approfondie des facultés lésées. L'analyse psychologique doit ici, comme ailleurs la connaissance de l'état sain, servir de flambeau. L'exposé des élucubrations des psychiques pourrait, à juste titre, s'intituler *l'histoire des préjugés sur l'entendement humain*. Une discussion de vingt-cinq siècles n'a amené aucune conciliation dans les théories. Il y a eu autant d'écoles que de chaires; et dans ces écoles, autant de sentiments que de personnes. Aussi, sans m'appesantir sur les diverses opinions, je me contenterai de vous indiquer sommairement comment je comprends les facultés mentales, leur nature et leur rôle.

La plus grande cause de confusion est de ne les avoir point nettement circonscrites. Il y a des forces qui opèrent, des mobiles qui mettent en jeu ces forces ou favorisent leurs manifestations, des opérations qui sont le produit de cette commune action. On a confondu la plupart de ces éléments, soit en les faisant procéder d'un principe unique, quoiqu'ils aient une origine différente, soit en motivant le classement des facultés plutôt sur le degré supposé de leur élévation que sur l'opposition plus ou moins formelle de leurs fonctions. Le premier système, qui fait de l'âme le support de ses qualités, bonnes ou mauvaises, de ses dispositions, de ses instincts, n'est pas mieux démontré que le second, renouvelé par Gall de la doctrine écossaise, et qui, formant une double catégorie supérieure et inférieure de nos pouvoirs fondamentaux, range arbitrairement dans l'une les facultés intellectuelles et morales, et dans l'autre les facultés instinctives.

Ce qui ajoute encore à l'incertitude, ce sont les acceptions diverses et difficiles à caractériser dont certaines dénominations sont susceptibles. On entend, différemment, par exemple, des mots jugement, conception, volonté, conscience, etc., pour désigner ce que je ne sais qui, en nous, raisonne, juge, contrôle, veut, etc., et la manière dont habituellement, ou dans des conditions déterminées, s'accomplissent ces démonstrations chez les individus. Quo de vaines disputes n'ont pas été fomentées par les faux sens attribués à ces expressions! La qualification de facultés, appliquée à l'ensemble des forces mentales, favorise elle-même une assimilation compromettante.

Il y a une grande distinction à établir entre les facultés dites intellectuelles et celles dont se compose l'ordre moral et instinctif: sentiments, passions, penchants, sens internes, aptitudes, etc. Les premières, si je puis ainsi parler, ont le monopole de la formation directe de la pensée. C'est l'intelligence seule qui conçoit les idées, les assemble, leur donne un corps en les combinant, en tire des inductions, des résolutions, des actes. Dans cette œuvre, toutes ses puissances agissent séparément; elles se supposent et s'appellent. Point de résultat utile n'impliquant aucune coopération nécessaire; si l'attention fait des conquêtes, elle le fait au moins par elle-même; elle ne permet pas de l'écouter; celui-ci en enrichit le domaine de l'imagination, comme à son tour la volonté en consacre les conquêtes.

Toute autre est la participation des forces morales et instinctives. Quelles que soient la variété et l'énergie de leur influence, ces forces ne se révèlent jamais, par rapport à l'intelligence, que comme des promoteurs et des auxiliaires. Elles ont à ses opérations, imprimant une direction à son activité, tenant à sa disposition les matériaux du travail, lui fournissant, en un mot, les occasions d'agir et les moyens de se manifester. Il est difficile, sans doute, de bien expliquer avec la plume les relations aussi mystérieuses; mais les faits se constatent. Gall, du reste, en assimilant aux sens les puissances instinctives et morales, a peut-être donné de leur action l'explication la plus compréhensible, sinon la plus exacte. Les émotions provenant de ces nouveaux sens agissent sur l'esprit, qui les élabore, d'une façon analogue aux impressions transmises par les sens ordinaires; elles auraient aussi le même caractère d'indépendance vis-à-vis des sens des autres.

Cette distinction me paraît de nature à jeter quelque clarté sur l'origine et la diversité des maladies mentales. En supposant que chaque ordre de facultés puisse être atteint séparément, n'est-il pas présumable, en effet, que la lésion devra non-seulement varier par quelques accidents symptomatiques, mais contraster par le fond comme par la forme du délire? Que si, par exemple, cette lésion porte sur l'intelligence, s'agissant ainsi la base du raisonnement, l'irrégularité fonctionnelle se traduira d'une manière incessante, à propos de tous les sentiments et de tous les sujets, et le délire sera nécessairement général, faute d'enchaînement dans les idées. Que si, au contraire, l'exercice intellectuel étant respecté, c'est dans l'une ou plusieurs des autres facultés que l'altération réside, l'acte logique pourra s'accomplir, c'est-à-dire l'attention se fixer, le jugement se faire, le raisonnement s'opérer, les déterminations volontaires avoir lieu, un langage coordonné s'ensuivre. Seulement on verra alors, comme quand une passion aveugle est surexcitée, se former des précipitations vicieuses; s'écarter des convictions fausses, des croyances ridicules, des craintes chimériques, surgir des impulsions irrésistibles; se multiplier les démonstrations pures; s'accomplir des actes bizarres, insensés, funestes; le malade extravaguer, tout en conservant le pouvoir de raisonner.

sonner. Le délire, enfin, devra être plus ou moins circonscrit, partiel; se renfermer, en un mot; dans le cercle des impressions et des idées affectées au sentiment affecté. Sur le reste, des émotions saines, des impulsions naturelles ne sauraient devenir la source de semblables anomalies.

Or, ce qu'à priori laisse entrevoir la théorie est amplement confirmé par l'expérience. L'observation quotidienne nous montre les folies formant ainsi deux groupes tranchés, suivant leur origine intellectuelle ou sentimentale: le premier, caractérisé par la divagation générale ou l'impassibilité plus ou moins absolue de la pensée; le second, par la domination de préoccupations exclusives qui fassent le jugement sans le détruire, et souvent même sans nuire à son libre exercice quant aux objets étrangers au délire.

L'indépendance des facultés est, il est vrai, contestée. On objecte qu'étant solidaires et se correspondant mutuellement dans la production des phénomènes psychiques, tout désordre dans l'une doit avoir son saut et y avoir l'altération mentale, la plus restreinte en apparence, qui ne tende nécessairement à revêtir une expression plus générale. Soit. La raison des monomanies, j'en conviens, est toujours plus ou moins débile. La difficulté que l'on éprouve à les combattre sur le terrain de leurs convictions extravagantes, la facilité avec laquelle ils reviennent à leurs chimères quand ils en ont été distraits; la préférence qu'ils leur accordent sur les réalités, sont des preuves irréfutables. Mais en quoi cette circonstance préjudiciable à la distinction que nous avons signalée? Quand les troubles intellectuels engendrent des troubles moraux et instinctifs, et vice versa, cette distinction cesserait-elle d'être flagrante? Et pense-t-on qu'il soit indifférent de connaître quels sont, des phénomènes complexes, ceux qui sont subordonnés aux autres, quelle est la complication ou la maladie?

Au surplus, l'incorrection du jugement n'atteste pas certainement une lésion intellectuelle. On est trop disposé, comme je l'ai précédemment remarqué, à se méprendre sur le double sens de ce mot *jugement*, à lui attribuer un pouvoir abstrait, et tantôt certains modes d'exercice de ce pouvoir. Lorsque le blé est avarié, est-ce au moulin qu'il faut en prendre si la farine est mauvaise? Ainsi des raisonnements. S'il en est d'imparfaits, de boiteux, de mal enchaînés, de nuls, à cause des entraves apportées à la faculté, que j'appellerai *sylogistique*, c'est-à-dire à l'intelligence que fait succéder les jugements aux jugements, les syllogismes aux syllogismes, les conclusions aux conclusions, fausses perspectives, qui égarant l'esprit, lui font détonner que, même en dehors des sentiments altérés, ces fausses perspectives se multiplient dans les délires partiels dont le propre est d'affecter si profondément la vie morale? Quant à la solidarité des facultés, il faut s'entendre encore. Entre les facultés dites intellectuelles, cette solidarité est incontestable. L'attention demeurerait stérile sans la mémoire, le jugement sans ces deux facultés, l'imagination sans le jugement, la volonté sans le concours des unes et des autres. Toute irrégularité partielle entraîne forcément l'irrégularité de l'ensemble. Par conséquent logiquement inadmissibles, des maladies spéciales de la mémoire, de la volonté, de l'attention, ont été à bon droit rejetées par quelques médecins. Une meilleure interprétation convient à celles qui se présentent sous cette apparence trompeuse d'isolement.

Pour les sentiments et les instincts, c'est autre chose. L'indépendance notoire de leur action forme en quelque sorte un trait distinctif de leur physiologie normale. Véritable panorama, la situation d'esprit varie avec la plus merveilleuse promptitude, sans que souvent la préoccupation personnelle emprunte rien aux préoccupations antérieures. Joie, tristesse, espoir, ennui, gravité, légèreté, ambition, colère, douceur, patience, ardeur, découragement, tout cela se succède en une journée, en une heure, en une minute, selon les impressions reçues. Dans une conversation animée, tous les sujets sont tour à tour abordés sans se faire concurrence. Les passions ne plus cuisantes s'effacent elles-mêmes dans un oubli absolu et agréable sous l'empire d'une diversion insensible ou agréable.

L'état morbide ne détruit point cette particularisation fonctionnelle. D'honorables confrères hésitent à reconnaître les folies très partielles; quelques-uns même les nient formellement. Cette opinion, qui tire sa principale source de la manière habituelle d'envisager les monomanies, me semble contredite par les faits. Le délire monomaniaque ne se compose point dans une idée unique, on en est disposé à le croire; mais la simplicité serait plus de longue durée. Il correspond surtout à l'altération d'un des éléments des convictions fausses peuvent dès lors s'étendre sans porter atteinte à la monomanie, pourvu qu'elles partent de la commune affection comme des régions d'une même source. Une preuve de cette vérité, c'est que, si l'on parvient à imprimer une meilleure direction au sentiment troublé, elles tombent, comme cèdent les symptômes d'une maladie ordinaire combattue elle-même avec avantage.

Pour l'appréciation de la question, les asiles d'aliénés ne sont pas d'ailleurs le théâtre le plus favorable. Dans la plupart des cas, l'impression de la folie sentimentale est longue. Avant que des actes significatifs aient motivé la grande mesure de la séquestration, il s'est souvent établi dans l'esprit du malade une lutte pénible et violente. L'infortuné juge condamné, et redoute les lueurs perfides et les fatales pressions qui tendent à l'égarer; il applique tous ses efforts à les dissimuler, tant il en conçoit le ridicule; et quelquefois il y réussit si bien, qu'à part une certaine mélancolie facilement explicable par la conscience même d'une telle transformation, aucun indice d'insanité ne transpire ni dans ses entretiens, ni dans ses relations, ni dans ses habitudes. C'est dans ces commencements que se révèle sous son vrai jour le caractère de la monomanie.

Plus tard l'hésitation survient; la doute restreint le cercle dans lequel la raison s'exerce; les fausses croyances affaiblies, inébranlables, résistent désespérément à la conduite des malades; discours et actions. Cependant, même à ce degré, il est souvent possible d'obtenir le silence plus ou moins prolongé du penchant maladif, comme il est aisé de s'en convaincre dans les établissements d'aliénés. Ces asiles, notamment les asiles privés où la culture intellectuelle fournit en général un élément de résistance de plus aux entraînements du délire, ont en effet vu un grand nombre de monomanes, que capables, tant que la corde sensible n'est remuée pas, de raisonner et d'écrire patiemment sur beaucoup de sujets. Ce serait, pour les plus experts, à s'y méprendre, si d'inévitables distractions ne venaient, par intervalles, et si d'insolites incidents, trahir l'activité des idées prédominantes.

Appuyé ainsi sur une double donnée, psychologique et médicale, la division des folies en deux principaux ordres me paraît d'une parfaite évidence. Maintenant, la lésion qui atteint soit l'intelligence, soit les sentiments, est sujette à varier de nature et de forme. Il peut y avoir ici, comme dans les autres maladies, perturbation ou altération, diminution ou diminution progressive du fonctionnement mental. Les causes du dérangement, les conditions dans lesquelles se développe sont en outre susceptibles d'influer sur ses manifestations. De là une série d'effets ressortissant à chaque groupe.

Dans la folie intellectuelle, ces différences sont appréciables, quoiqu'elles aient été ou méconnues ou imparfaitement délimitées. La manie correspond à la perversion des facultés, la démence à leur affaiblissement, la stupidité à leur ineptie plus ou moins prononcée.

On a décrit dans ces derniers temps sous le nom de paralyse générale des aliénés une affection particulière caractérisée par la double et croissante altération des forces musculaires et mentales. Son histoire offre plusieurs points sur lesquels s'est établie une vive controverse. Comme elle figure pour l'énorme proportion d'un quart dans les tables de la folie mentale, on peut juger de l'insuffisance des classifications anciennes. La paralyse générale constitue évidemment, quant au délire, une variété de la démence.

Nos établissements reçoivent aussi un nombre d'autres cas mixtes qui se traitent en même temps dans les hôpitaux ordinaires. Telles sont les folies produites par les substances délirantes, par divers médicaments, et surtout le *délirium tremens*, dont les exemples ne sont pas rares. Ces cas, qui ont mérité une description séparée à stupor, chaos, confusion, ces traits qui les distinguent les rattachent à la forme stupide.

La distinction des folies partielles est beaucoup moins aisée. Il y a une loi de pondération entre les divers sens sensibles: presque tous ont leurs antagonistes. L'énergie de leurs manifestations dépend conséquemment à la fois et de l'activité qui leur est propre et de la résistance des forces qui font contre-poids. Là est l'écueil. Quelle sagacité ne serait pas nécessaire pour discerner, dans telle ou telle lésion appartenant à la surexcitation malade d'un sens, la prédominance d'un sens pondérateur! On ne remarque guère que ce qu'il apparaît. L'attention n'a point dû se fixer sur la faiblesse de sentiments qui se traduisent par aucun symptôme. Aussi, sauf MM. Ferrus et Calmeil, qui ont cru la reconnaître dans quelques cas, personne n'a-t-il songé à admettre des folies partielles par débilité. Il est vraisemblable pourtant qu'elles existent. Dans un travail déjà ancien, j'ai signalé deux variétés qui paraissent se rattacher à ce genre de lésion. L'altération dans l'une porte sur plusieurs sens troubles et produirait une sorte de prostration morale et trouble intellectuel, si tristesse profonde, ni idées prédominantes, la jouissance d'apathie dont je me suis servi donne une assez juste idée d'un pareil état. Dans la seconde variété, circonscrite à une seule faculté, la lésion prendrait volontiers le nom de *démence partielle*.

Ces faits, malheureusement isolés, incertains, ne sauraient motiver dès à présent une division fondamentale. Pour arriver sous ce rapport à quelque chose de satisfaisant, la psychologie, et si vrai, par les groupes qu'elle établit offre une voie, une apparence de méthode. Les éléments dont ces groupes se composent n'ont point en eux-mêmes cette limite que réclame toute bonne classification médicale. Que l'on prenne, par exemple, au point de vue du délire, rapproche les sentiments de bonté ou de puerilité de celui de religion, placé comme eux dans l'ordre moral, que de tout autre sentiment appartenant à l'ordre affectif ou instinctif? Il y a dans les nombreuses nuances du délire partiel de ces individualités. Chaque cas a sa physiologie propre, ses mobiles distincts, ses exigences thérapeutiques particulières et forme en quelque sorte à lui seul une source de clarté, une méthode, même déficiente, est une source de clarté, nous saurons, malgré son insuffisance, la division psychologique sans y attacher d'autre importance que de procurer à l'esprit les points de repère dont il a besoin. Le délire partiel sera donc ou perçepit, ce qui comprend les hallucinations et les illusions, ou moral, ou affectif, ou instinctif, suivant que la lésion atteindra l'un ou l'autre des sentiments qualifiés par ces diverses dénominations. L'exercice des fonctions, le commerce de la vie engendrent, en outre, une foule d'idées qui peuvent devenir le point de départ des aberrations partielles les plus variées. Ces nouvelles folies composeront un cinquième groupe sous le nom de *délire indéterminé*.

Si maintenant à toutes ces formes on ajoute et l'idiotie, qui est plutôt une imperfection cérébrale qu'une maladie positive, et l'extase, névrose à la fois convulsive et mentale, que nous chercherons à caractériser, on aura une idée assez complète de l'ensemble des affections qui rentrent dans le cadre de l'aliénation et dont le tableau suivant présente le résumé:

Alérations intellectuelles ou générales.

Alérations sentimentales ou partielles.

Manie,
Démence,
Paralyse générale,
Stupides,
Delires
alcoolique, saturne,
etc.

Percepte
Moral,
Affective,
Instinctive,
Indéterminée,
Apathie,
Démence partielle,
Idiotie,
Extase.

Alérations comme pour l'opération de la taille. Un aide fut chargé de soutenir la tumeur avec les deux mains.

Un triple fil de chanvre replié en double fut passé, à l'aide d'une longue aiguille droite, à travers le pédicule de la tumeur. En continuant dans cette ligature pour redresser l'aiguille, on obtint deux ligatures distinctes engagées à travers le pédicule; dans le même trajet, chacune d'elles servit à étendre l'une des moitiés du pédicule; on porta la striction aussi loin que possible; mais le pédicule ne se laissa pas vaincre; on put s'assurer qu'il conservait encore un volume considérable, et il fut démontré qu'un moyen de striction plus efficace était nécessaire pour arrêter certainement la circulation dans le pédicule.

Alors M. Thierry eut recours à sa pince; l'articulation fut placée au niveau de la fourchette; les branches, appliquées sur les côtés du pédicule, furent introduites entre celui-ci et les lèvres de la vulve. Les anneaux furent ramené au-dessous du pubis. La vis fut alors passée à travers les branches; elle était un peu trop courte, car on ne s'attendait pas à rencontrer un pédicule aussi volumineux et aussi dur. Il fallut rapprocher les anneaux en employant la force des deux mains pour permettre à la vis d'atteindre la deuxième branche. Dès lors, on n'eut plus qu'à tourner la vis; les deux branches se rapprochèrent de plus en plus; le pédicule, étreint par une force considérable, se laissa aplatir entre les mors de la pince, de telle sorte que les anneaux ne restèrent plus distants l'un de l'autre que d'un centimètre.

Ce premier temps de l'opération fut assez douloureux; les déplacements qu'on avait dû faire subir à la tumeur avaient produit des tiraillements très pénibles. Le deuxième temps, au contraire, s'effectuait sans aucune douleur.

Le troisième temps fut constitué par la section de la tumeur à 3 centimètres environ au-dessous de la partie étreinte par la pince. La section fut faite lentement, par petits coups; elle montra que la tumeur était très dense de la tumeur était néanmoins parcourue par des vaisseaux d'un calibre considérable, qui auraient certainement fourni une hémorrhagie copieuse si on n'avait pas eu soin de les comprimer à l'avance à l'aide d'un instrument puissant. Lorsque la section fut achevée, M. Thierry, par excès de prudence promena sur la surface de la coupe plusieurs caustères rougis à blanc; la malade ne souffrit aucunement pendant cette application.

Le tumeur était constitué par un énorme corps fibreux d'utérus. Sa couleur blanche, l'aspect fibreux, l'apparence pelotonnée de sa trame ne laissaient à cet égard aucun doute. Une couche muqueuse, doublée d'une couche fibreuse dans laquelle on reconnaissait difficilement le tissu utérin, constituait une mince enveloppe inélastique en certains points, adhérente dans d'autres. Il fut ainsi de reconnaître une coupe que, contrairement à l'état ordinaire des tumeurs fibreuses utérines, celle-ci renfermait dans son épaisseur et surtout près de sa surface un très grand nombre de vaisseaux volumineux. Les faits de ce genre, sans être extrêmement rares, se présentent néanmoins assez souvent pour qu'on doive insister sur la prudence de M. Thierry et ne pas se hasarder à les enlever sans s'être mis en garde contre l'hémorrhagie. La surface de la section était circulaire et avait environ 7 centimètres de diamètre; en l'examinant avec soin, on pouvait se convaincre qu'il restait encore entre la pince et le bord de la section une portion notable du produit accidentel. Le poids de la tumeur était de 2,375 grammes (cinq livres trois quarts); elle avait 16 centimètres de long sur 14 centimètres de large. C'est par conséquent l'une des plus grosses tumeurs fibreuses utérines dont on ait pu jusqu'à présent se débarrasser.

L'opérée fut replacée dans son lit et couchée sur le dos. Elle se sentit soulagée d'une manière très manifeste. Tout se passa avec une benignité inespérée. Il ne survint aucune douleur dans le ventre, aucun symptôme de péritonite. Les garde-robes se rétablirent dès le lendemain; les urines se firent librement. Au bout de deux heures, M. Recurt reprit la pince. Les deux ligatures de chanvre tombèrent le troisième jour; elles avaient étreint l'une et l'autre, et le pédicule de la tumeur n'était pas encore coupé.

Enfin le 25 juillet, cinq jours après l'opération, une légère section exercée à l'aide du couteau de soi suffit pour achever la section du pédicule et pour amener le reste de la tumeur. A partir de ce jour, la malade put être considérée comme guérie. Elle mangea avec un excellent appétit et reprit rapidement son train de vie.

Le 30 juillet, dix jours après l'opération, elle reprit son train de vie habituel et alla à pied avec M. Thierry pour le remercier. Il n'existait plus dans le vagin qu'un léger suintement.

Voici maintenant la description de la pince que M. Charrière fils a exécutée sur les indications de M. Thierry.

Cet instrument se compose de deux branches articulées en A par une de leurs extrémités, comme les branches d'un compas. L'extrémité libre de chacune d'elles se termine par un anneau (C et B). Immédiatement au-dessus de l'anneau, chaque branche est perforée pour recevoir une longue vis (D). La branche D est creusée en manière d'écrin. La branche C est percée d'une fenêtre allongée pour permettre à la vis de cheminer entre l'articulation et le niveau de la vis, c'est-à-dire de A en D, les branches se regardant par un bord épais, creusé de petites rainures, mais elle entraînera dans l'opération du chloroforme, et c'est à-dire dans le triangle ADD, alors on tourne la vis. Cette-ci pénètre dans l'écrin de la branche B. La tête de la vis, trop large pour franchir la fenêtre de la bran-

che C, appuie fortement sur cette dernière branche et la rapproche peu à peu de la branche opposée. Le triangle ADD se rétrécit de plus en plus, et finit par disparaître lorsque les branches se touchent. Quant aux tumeurs qu'on avait engagées entre les mors de la pince, il est clair qu'elles ont été soumises à une striction considérable, bien supérieure à celle qu'on peut obtenir par les autres procédés.

La pince de M. Thierry diffère fondamentalement des autres pincettes; elle repose, on peut le dire, sur un principe opposé. Une pince, dans l'acceptation la plus générale du mot, est l'assemblage de deux tiges solides qui prennent mutuellement un point d'appui l'une sur l'autre. Le mode d'union des deux tiges n'est qu'un élément secondaire. L'élément essentiel, c'est la nature du point d'appui. Dans la pince de M. Thierry, le point d'appui est placé quelque part au niveau des branches; la puissance est placée sur les anneaux; la résistance est placée sur l'extrémité opposée; de telle sorte que chaque branche agit à la manière d'un levier du premier genre.

Dans la pince à dissection, le point d'appui est placé à l'extrémité des tiges. Au lieu de se mouvoir l'une sur l'autre à la faveur d'une charnière, les deux tiges sont rivées l'une à l'autre, et leur mouvement est dû à l'élasticité du métal; mais cela ne change point le résultat. Le point d'appui est placé à l'une des extrémités de l'instrument; les mors qui correspondent à la résistance occupent l'autre extrémité; la puissance s'applique au milieu, et chaque branche, considérée isolément, agit à la manière d'un levier du troisième genre, où l'avantage est toujours à la résistance.

Dans la pince de M. Thierry, au contraire, les branches agissent à la manière de levier du second genre, et l'avantage à la puissance. Dans la pince de M. Thierry, en effet, c'est-à-dire la résistance, sont placés entre la charnière, qui est le point d'appui, et la vis, qui est la puissance. Il y a, comme on le voit, la plus grande analogie entre cette pince et l'instrument vulgaire connu sous le nom de casse-noisette.

Il est évident que les pincettes à levier du troisième genre sont les plus mauvaises de toutes pour obtenir une forte pression. Mais on peut se demander quel est l'instrument le plus efficace, de la pince à pincement ou de la nouvelle pince de M. Thierry.

En donnant une longueur suffisante au levier de la puissance, c'est-à-dire en éloignant la charnière des anneaux, on peut donner à la pince à pincement autant d'énergie qu'on voudra; et en plaçant une vis de pression au niveau des anneaux, on peut obtenir un instrument tout aussi énergique que la pince de M. Thierry. Seulement, à la déshonneur d'avoir ainsi un instrument fort long, parce que le bras de la puissance et celui de la résistance se trouvent placés bout à bout. Un pareil instrument serait très difficile à manier et, d'ailleurs, les pincettes à levier du second genre, qui ont le bras du levier de la puissance se confond dans la plus grande partie de son étendue avec celui de la résistance. De plus la tumeur, étreinte par le rapprochement des branches, ne peut fuir devant la pression, parce qu'elle est promptement arrêtée par la vis.

Nous pensons donc que la pince de M. Thierry pourra rendre de précieux services, et remplacer avantageusement dans un grand nombre de cas les instruments beaucoup moins énergiques qu'on a jusqu'ici employés pour la ligature en masse.

De reste on peut, suivant les besoins, donner diverses formes aux branches de cet instrument. Dans le cas particulier dont il vient d'être question, M. Thierry les a fait recourber sur le plat, afin de pouvoir plus aisément les adapter à la forme des parties environnantes.

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 4 août 1852. — Présidence de M. GUÉRIN.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Papille artificielle.

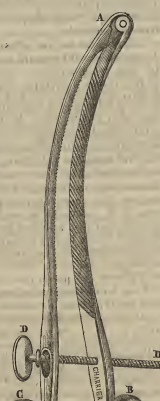
M. MOREL-LAVALLÉE. J'ai pratiqué dernièrement, en employant le chloroforme, une papille artificielle chez une jeune enfant de neuf ans, et voici ce que j'ai observé. Avant que la résolution fût complète, le globe de l'œil était mobile; mais, lorsque la malade fut dans un état complet de résolution, l'œil ne se laissa plus mouvoir; il resta comme fixé par l'ophtalmoplastie. J'ai pu, après la ponction à travers la cornée transparente, saisir l'iris avec une pince et en exciser deux lambeaux sans éprouver la moindre gêne. Un instant je craignais pour la sortie du corps vitré; une petite portion, de la grosseur de la tête d'une épingle, avait fait hernie, mais elle entra rapidement dans le globe de l'œil. L'opération du chloroforme est, en effet, un moyen précieux, puisqu'il a permis de faire ce que d'habitude on ne peut faire à l'aide de l'œil du docteur. J'ajouterai que dès le principe M. Gerdy avait employé l'éther pour les opérations pratiquées sur les yeux.

M. CHASSAGNAC insiste sur nouveau pour réviser toute idée de priorité.

M. TROUSSEAU dit que, si on veut remonter à la question de priorité, il faudrait aller plus loin; car ce fut un oculiste qui employa, en premiers sur les yeux les agents anesthésiques en se frottant les mains avec de l'éther et en les approchant des yeux.

Kyste de la grande lèvre.

M. GUÉRIN annonce que la tumeur que la jeune fille dont il a été question dans une autre séance portait à la grande lèvre était bien un kyste. Il a fait la ponction et a pratiqué ensuite



CLINIQUE DE LA VILLE. — M. Alex. THIERRY.

Nouvelle pince de M. Thierry pour la ligature en masse des tumeurs.

La ligature en masse constitue une méthode précieuse, applicable à beaucoup de cas qui ne comporteraient pas l'action du bistouri. Cette méthode convient surtout pour l'ablation de tumeurs profondément situées, et dont la section par l'instrument tranchant pourrait donner lieu à des hémorrhagies difficiles à arrêter.

Mais la ligature en masse a aussi ses inconvénients. Lorsque les tumeurs ont un pédicule volumineux et résistant, la section de ce pédicule ne s'obtient qu'à la longue; la trame de la tumeur, particulièrement épaisse, se décompose. Pour éviter les dérangements et même les accidents qui peuvent être la conséquence de cette putréfaction, on a depuis longtemps donné le conseil d'exciser les tumeurs au-dessous du niveau de la ligature; mais il ne serait pas toujours prudent d'agir ainsi. On en trouvera la preuve dans l'observation qui suit cet article; il peut se faire en effet que le pédicule d'une tumeur soit très résistant et en même temps très vasculaire. (Une fois que l'on se soit ligaturé ordinairement, elle ne réussit pas toujours à arrêter la circulation.) Il est important de savoir de ce genre d'avoir un procédé de striction plus énergique. C'est ce qui donne un grand intérêt à l'observation suivante, dans laquelle M. Thierry a opéré cette striction à l'aide d'une pince particulière.

Gros corps fibreux d'utérus opéré à travers la vulve. — Excision de la tumeur à la faveur d'une striction préalable exercée sur le pédicule. — Emploi de la pince de M. Thierry. — Guérison prompte.

Alexandrine V., aujourd'hui âgée de vingt-huit ans, épouse en 1847 un ébéniste du faubourg Saint-Antoine. Onze mois après, le 28 janvier 1848, elle accoucha d'une petite fille; l'année suivante, elle eut un garçon. Ces deux grossesses furent heureuses, et l'accouchement se fit chaque fois avec la plus grande facilité. En 1851, elle devint enceinte pour la troisième fois. Pendant les premiers mois, elle eut une diarrhée presque continue; puis il survint pendant cinq jours une hémorrhagie assez forte. Enfin, deux mois après, au huitième mois de sa grossesse, elle éprouva la douleur de l'enfantement. Le travail ne dura pas moins de cinquante-deux heures. L'enfant se présenta par le siège, et M. Recurt fut obligé de pratiquer la version le 9 octobre 1851. La délivrance ne s'accomplissait d'aucune hémorrhagie sérieuse. Le lendemain, Alexandrine dit qu'elle sentait rouler dans son ventre « un second enfant, plus petit que le premier. » Au bout de dix jours, elle commença à éprouver le temps en temps la sensation d'un corps étranger dans le vagin; on y trouva effectivement une tumeur du volume d'un gros œuf. — Pendant les six mois suivants, la tumeur augmenta; elle donna lieu à des pertes quotidiennes de sang et à l'écoulement d'un liquide mat, la malade fut obligée de différentes fois. Épuisée par ces pertes continuelles, elle fut obligée de se lever son enfant. — La tumeur la gênait alors beaucoup pour la marche; elle arrivait presque jusqu'à la vulve; à plusieurs reprises, elle provoqua des douleurs semblables à celles de l'enfantement. La malade entra pendant quelques jours à l'hôpital des Cliniques, dans le service de M. Nélaton; puis elle revint chez elle, toujours dans le même état.

Le 17 juillet, au milieu de douleurs assez vives, la tumeur franchit le vagin et fit saillie à l'extérieur sous forme d'une masse arrondie, rosée, assez lisse et grosse comme la tête d'un enfant de deux ans. L'émision des urines et des matières fécales était devenue impossible; M. Recurt parvint à grand-peine à écarter légèrement la tumeur, à introduire une sonde dans l'urètre et à vider la vessie.

M. Thierry fut appelé dans la journée. De grosses veines se saillaient à la surface de la tumeur; on n'y trouvait, du reste, ni battements, ni fluctuation. Il fut impossible d'introduire le doigt dans le vagin et de circonscrire le pédicule de la tumeur, tant celle-ci était étroitement appliquée sur les parties génitales externes. La malade souffrait beaucoup; le moindre mouvement, la moindre action exercée sur la tumeur lui faisait éprouver des tiraillements insupportables. Il était clair qu'il fallait agir. Étant incertain sur les rapports de la tumeur avec le péritoine, MM. Thierry et Recurt se décidèrent à appliquer une ligature en masse.

Un fort cordonnet de soie en plusieurs doubles fut passé à l'aide d'un porte-mantoux autour du pédicule de la tumeur; on réussit à placer cette ligature à un centimètre environ au-dessous de l'orifice vulvaire. A l'aide d'un serre-cordon on exerça une striction aussi forte que possible, mais le pédicule résistait. Le surlendemain, la tumeur devint violacée. En agissant sur le serre-cordon, on ne fit que des progrès presque insignifiants. Une odeur fétide d'exhalait; la malade s'affaiblissait rapidement; il devenait indispensable de la débarrasser promptement de sa tumeur. On pensa d'abord à faire une section au-dessous de la ligature; mais la tumeur était très chaude; un coup de trocart donna lieu à un écoulement considérable de sang, et il fut démontré que la striction du pédicule n'était pas suffisante pour empêcher l'hémorrhagie. Alors M. Thierry remit l'opération au lendemain, et fit exécuter par M. Charrière fils un instrument dont nous donnerons plus loin la description. Il nous suffit de dire ici que cet instrument est une pince d'une forme particulière destinée à appliquer à écarter pour ainsi dire avec une force considérable le pédicule de la tumeur, et à y interposer la circulation d'une manière certaine.

Grâce à la célérité de M. Charrière fils, M. Thierry fut en mesure de terminer l'opération le lendemain, 20 juillet, à huit heures du matin. Il procéda de la manière suivante, en présence de M. Recurt et de deux autres confrères.

La malade fut placée sur le bord du lit, les jambes écartées et

tue injection avec la teinture d'iode (trois parties de teinture alcoolique et une partie d'eau). La matrice contenue dans le kyste était très ténue et tellement épaisse qu'il n'y avait pu sortir par la canule d'un trocart ordinaire : il a fallu faire une seconde ponction avec un gros trocart.

M. Lefebvre est prié de vouloir bien examiner la nature de la matrice extraite.

Observation de rupture utérine.

M. DANYAU fait un rapport sur une observation de rupture utérine communiquée par M. le docteur Maval, d'Amberg. L'accident eut lieu pendant le travail de l'enfantement et fut suivi du passage du fœtus dans la cavité péritonéale. L'accouchement, qui put être terminé par des voies naturelles, eut une heureuse issue pour la mère.

Des remerciements seront adressés à M. Maval pour son intéressante communication, et le rapport de M. Danyau, qui en reforme une analyse très complète, sera renvoyé au comité de publication.

Modifications qui surviennent dans la circulation artérielle après l'oblitération d'une grosse artère.

M. GRÉDY. Dans la dernière séance, M. Verneuil vous a présenté une pièce fort curieuse d'oblitération de l'artère fémorale ; à ce sujet, je veux vous faire part de quelques considérations qui ont échappé à M. Verneuil. J'ai examiné, le corps en main, les artères des deux côtés, et j'ai été frappé de quelques différences de diamètre qui doivent nécessairement influer sur les lois de la circulation.

Sur la pièce de M. Verneuil, l'artère fémorale est oblitérée depuis l'épigastrique et l'iliaque antérieure jusqu'à 35 millimètres au-dessous. Les iliaques droite et gauche ont les diamètres transverses suivants :

Iliques primitives à leur naissance :
La droite, 9 millimètres ; la gauche, 13 millimètres.

À leur terminaison :
La droite, 11 millimètres ; la gauche, 13 millimètres ;
L'iliaque externe droite, 4 millimètres ; la gauche, près de 9 ;
L'iliaque interne droite, 9 millimètres ; la gauche, 6.

D'après ces chiffres, on voit que l'iliaque primitive droite est plus épaisse et moins grosse que la gauche ; que l'iliaque externe droite est plus faible que l'iliaque interne droite ; que l'iliaque plus forte d'un tiers seulement que la gauche ; mais que les iliaques externe et interne droites réunies n'égalent pas les artères du côté opposé. Il doit donc passer plus de sang dans les artères du membre gauche que dans celles du côté droit.

À la simple vue, l'épigastrique et l'iliaque antérieure semblent plus volumineuses à gauche qu'à droite, et l'oblitération droite plus forte que la gauche. La fessière, la bourse interne et ischio-puicte droites sont à peine plus fortes que celles du côté opposé ; mais ces divisions sont plus nombreuses, leurs anastomoses plus marquées. Il est évident qu'en prenant cette ligne des artères droites comme le membre gauche n'aurait pas été converties comme à droite. Si un cas analogue se représentait, ce serait une précaution qu'il ne faudrait pas négliger de prendre pour mieux se rendre compte des différences survenues dans les artères des deux côtés ; néanmoins, la pièce de M. Verneuil est encore très concluante.

Ainsi, on est d'abord frappé de l'atrophie de l'iliaque externe placée immédiatement au-dessus de la fémorale lésée et terminée aussi par l'épigastrique et l'iliaque antérieure non oblitérées, mais plus faibles que les artères correspondantes du côté gauche. J'ignore pourquoi cette artère est atrophie, et comment elle n'a pas été dilatée par les efforts du sang artériel qui n'y trouvait plus d'obstacles faciles. Je remarquerai surtout que l'épigastrique et l'iliaque antérieure semblent s'être difficilement prêtées à l'augmentation de leur circulation. Cela tient-il à ce que, communiquant avec les artères iliaques, les artères iliaques internes, leur circulation a éprouvé trop d'opposition de la part de ces artères ?

On comprend mieux que la dilatation des iliaques primitives, externe et interne gauches soit plus considérable que celle des artères du côté opposé, bien que les collatérales du côté droit soient plus nombreuses et plus fortes que dans l'état normal ; cela est dû au mécanisme des résistances de la circulation. On sait que les quantités de sang qui passent dans les artères d'un membre égal sont en raison inverse des résistances que le sang y éprouve ; c'est ce qui a eu lieu dans le fait de M. Verneuil. L'artère crurale droite est oblitérée, il en est résulté des obstacles à la circulation dans le membre de ce côté ; et bien que les collatérales de ce membre fussent plus ouvertes à la circulation que dans l'état normal, puisqu'elles déversaient librement leur sang dans les collatérales inférieures et dans la fémorale au-dessous de la lésure, leur insuffisance de calibre a forcé le sang à refluer dans le membre gauche et vers les parties supérieures, la résistance au contraire, au-dessus de l'oblitération de la fémorale ; de là une dilatation anormale de l'artère d'une manière plus ou moins sensible. C'est peut-être parce que depuis longtemps on n'a pas eu une idée bien juste sur ce qui se passait dans ces circonstances qu'on n'a pas reconnu que la dilatation des artères est due à la résistance au contraire.

C'est ce que j'ai désigné sous le nom de circulation refluite, phénomène physiologique qui pourrait peut-être expliquer quelques-uns des cas primitifs ou consécutifs qui accompagnent la lésure d'artères ou peu volumineuses, comme la gangrène ou les congestions crânielles.

Ces modifications dans la circulation à la suite des lésures d'artères ne me semblent pas avoir été envisagées sous leur véritable point de vue : c'est pour cela que j'ai cru devoir faire ces observations.

M. CILLIEN demande si des recherches ont été faites pour constater si l'afflux de sang dans les artères de ce membre n'augmente pas le développement de la chaleur.

M. GRÉDY répond que ses recherches n'ont pas porté sur ce point.

Ligature de l'artère carotide primitive droite à la suite d'une plaie par instrument tranchant.

M. MICRON. Comme je rentrais hier vers les deux heures, j'ai été appelé pour un cas de blessure artérielle accompagnée de complications assez insolites.

Voici le fait.

Une ouvrière des environs de la montagne Sainte-Genève ne voulant plus avoir de relations avec un jeune homme, celui-ci résolut de se venger, et étant muni d'un couteau il alla travailler, il lui enfonça à la partie inférieure droite du cou un couteau qui pénétra obliquement au-dessous du muscle sterno-cléido-mastoïdien. Après cette action, il se bécota la cervelle. Sur-le-champ le sang jaillit en abondance, la malheureuse femme eut encore assez de force pour courir, traverser la rue, et entrer chez un pharmacien,

où elle repul les premiers soins de M. le docteur Picard et de plusieurs autres médecins.

Lorsque j'arrivai, je trouvai la malade étendue sur un matelas dans une armoire-cour. Notre confrère Picard avait de suite introduit son doigt dans la plaie, et, par une compression habilement faite, était parvenu à arrêter l'hémorrhagie.

Je m'approchai près de la malade, qui était presque évanouie ; j'examinai le cou, qui était déformé par une quantité notable de sang épanché sous les téguments ; j'introduisis à mon tour mon doigt dans la plaie, pour connaître sa direction et chercher quel était le vaisseau lésé. Dans ce moment, un jet de sang vermeil s'échappa hors de la plaie ; il n'y avait pas de temps à perdre. Je me donnai plus de facilité, je débarrassai en haut la plaie, qui pouvait avoir 2 centimètres d'étendue, et je fis une seconde incision sur la ligne médiane, parallèle à la trachée, suivant le procédé de M. King ; j'allais autant à la recherche du tronc brachio-céphalique que de l'artère carotide.

L'infiltration sanguine, comme vous le pensez, gênait beaucoup pour bien établir les rapports. J'avais porté l'indicateur gauche en arrière, de telle sorte qu'en soulevant les parties je comprais en même temps l'artère lésée. Une première fois, je portai une éponge, croyant saisir l'artère ; mais l'usage de fil n'ayant embrassé qu'une portion musculaire, peut-être du thyro-hyôïdien, je dus recommencer. Ce fut alors que je m'aperçus qu'il y avait deux jets de sang, l'un provenant du haut, et l'autre du bas. Cette circonstance redoublait mon courage ; car j'entendais que c'était la carotide primitive qui était coupée transversalement, et non le tronc brachio-céphalique. Après un instant de réflexion, j'appris que le sang n'allait pas à la recherche du bout inférieur. A cet effet, je passai un stylet aiguillé en arrière en rasant le bord du sternum, et l'artère fut atteinte. Cette opération présente plus d'une difficulté : j'atteins par sa position et par la main qui crève et était très agitée. Lorsque la lésure fut terminée, la quantité de sang noir qui s'écoulait me fit craindre que quelque chose d'important n'eût été lésé. Ce matin j'ai vu cette malade, que j'ai fait transporter à la Pitié, dans mon service ; son état général est assez satisfaisant. Il est possible qu'elle guérisse si la ligature du bout inférieur n'est pas près du tronc brachio-céphalique. Une fois que les deux accidents passés, nous aurons à craindre ceux qui peuvent survenir à la chute de la ligature.

En terminant, je ferai remarquer qu'entre l'accident et la ligature il est passé un temps assez considérable, pendant lequel la malade a perdu beaucoup de sang et que l'opération n'a pu empêcher une plus grande quantité de sang de s'échapper, ce sont l'opacité de la plaie et les soins délaissés de plusieurs de nos confrères.

À cinq heures et demie la Société se réunit en comité secret pour l'examen de plusieurs propositions.

Le secrétaire de la Société, MAUCOIX.

CORRESPONDANCE.

M. P. Hugot nous transmet une copie de la lettre suivante qu'il m'a adressée à M. Depaul. Nous nous empressons de l'insérer, sans préjudice de ce que nous aurons nous-même à faire observer au jeune et savant académicien à propos du fait dont il s'agit dans la lecture. — Nous avons reçu de M. Pagès, étudiant en médecine, une autre lettre que nous sommes obligés de renvoyer à notre prochain numéro.

A. M. DEPAUL.

Monsieur,

Dans le discours que vous avez prononcé à la séance de l'Académie de médecine du 10 août, il y avait écho à une opinion que quelques paroles blessantes que j'aime mieux attribuer à la viracité de l'improvisation qu'à l'inspiration de ceux que vous défendez avec tant de chaleur. Je regarderais comme un devoir pour ma propre dignité de relever verbalement cette sortie peu convenable, si je n'étais retenu par la réflexion que je dois à votre titre d'académicien et d'agrégué de la Faculté. Permettez-moi cependant, à votre dire, une fois pour toutes, que mes antécédents ne laissent à personne le droit de supposer que je puisse prêter ma signature à l'œuvre d'un autre. Vous n'auriez pas dû, je crois, traiter si cavalièrement, et sur l'irradiation, ce que je sais qu'il y a de si respectable, et si en même temps si précieux, dans la science que vous représentez. Je n'en est pas moins resté trois fois irrité, et je suis sûr de ne pas délaier ceux qui, comme vous, demandent que la lumière se fasse.

J'ai apporté la plus scrupuleuse exactitude à la description des phénomènes que j'avais observés sur M. X... Je n'ai pas, il est vrai, indiqué la source où il puisait son sang, mais la grande malheur !

1^{re} Les insouciances répétées auxquelles s'est soumis M. X... dans le cas de se syphiliser ;

2^{de} Ses relations fréquentes, quotidiennes avec le propagateur en chef de la syphilisation, qui a tout survillé ;

3^e Le résultat définitif : syphilis constitutionnelle caractérisée par les accidents secondaires les plus multipliés et les moins contestables qui se soient jamais vus.

Voilà le résumé de l'observation que j'ai publiée, et je défie M. X... lui-même de répondre autrement que par l'affirmative à ces trois propositions.

Un mot maintenant sur la relation faite par le sujet de l'expérience. Me vous la trouvez différente de la mienne, rien de mieux. M. X... s'attache au nombre et à la date de ces inoculations ; mais parle-t-il des suites qui sont en définitive la seule chose essentielle ? Il a de bonnes raisons pour en dispenser. L'absence de la syphilisation lui avait annoncé des accidents de la nature la plus bénigne, une *vérole faible*, comme il le dit lui-même. Eh bien, j'affirme (ce que du reste ont constaté ses amis) que jamais je n'ai vu un cortège plus nombreux et mieux dessiné d'accidents secondaires.

1^{er} Quant au porteur, qui est accusé de manquer de ressemblance, il paraît cependant qu'il n'est pas si différent de moi, pour ce que M. X... ne s'y soit parfaitement reconnu. Je trouve pour ma part des plus heureusement adressés le reproche qu'il me fait d'abuser de sa personne et de son nom pour calomnier le roi des syphilisateurs et sa méthode. De quel nom, de quelle personne ai-je donc si outrageusement abusé ? Je ne me suis bien gardé, et à dessein, de produire un seul nom, une initiale même ; j'aurais fait tort de plaisir à certaines gens qui veulent de la publicité à tout prix. Pour ce qui est de la calomnie de la syphilisation, permettez-moi de dire, avec le savant rapporteur de la commission, qu'on ne peut trouver de termes assez énergiques pour condamner une doctrine aussi ridicule en théorie que désastreuse dans son application. Voyez M. X... lui-même ; c'est la plus belle santé possible.

profondément minée par le plus dégoûtant poison administré à répétition d'expériences et fautes ! Que si l'en en faisait, que ce soit au moins sur de pauvres malades, mais sur ceux mêmes qui ont annoncé l'infaillibilité de leur méthode, mais sur ceux mêmes.

Je finis, monsieur, en vous priant d'adresser à M. X... cette simple question : *Est-ce que par hasard la cessation brusque de ses visites à l'hôpital de M. X... M. le docteur Bégin (essai qui n'avait précédemment coïncidé avec l'apparition des accidents secondaires) avait eu pour but de dissimuler à des yeux experts les preuves incontestables de l'impuissance de la syphilisation comme précurseur ?* Si c'est là le genre de loyauté dont on use dans le camp des syphilisateurs, il n'y a plus rien à ajouter : je vous laisse juge entre nous les inventeurs ou les adeptes ; je suis persuadé que vous irez jusqu'à avoir parlé si légèrement de celui qui se plait à rendre justice à la supériorité de votre talent, tout en dénigrant de la voir au service d'une cause si peu digne de votre sympathie.

Agréé, etc. P. HUGOT.
Elève en médecine.

Chronique et nouvelles.

L'Académie de Rouen a proposé un prix de 600 fr. pour un *Manuel d'hygiène publique* ; ce prix, qui devait être décerné il y a deux ans, a encore été ajourné. Cependant elle a accordé les récompenses suivantes à trois ouvrages récemment parus :

A M. Ebrard, docteur médecin à Bourg (Ain), une médaille en or de 300 francs ;

A MM. Henri Ducloux et Boutellier fils, docteurs médecins à Rouen, une médaille d'argent de 200 francs ;

Et à M. Louis Leclerc, docteur médecin à Paris, une autre médaille de 100 francs.

M. le docteur L'Héritier vient d'être nommé inspecteur adjoint des eaux de Plombières.

— Invitation à la 20^{ème} réunion allemande des médecins et naturalistes, se tenant dans la charmante ville de Wiesbaden (Nassau), du 18 au 25 septembre 1852. — La réunion des médecins et naturalistes allemands, par l'organe des membres de son bureau soussigné, vous adresse la plus grande satisfaction ses confrères français pour leur participation à la 20^{ème} réunion allemande des médecins et naturalistes respectives en langue française. D. FRANKEN, Secrétaire.

Local de réception, ouvert à partir du 15 septembre, l'ancien hôtel, en face le débarcadere.

Organisation du personnel de santé militaire.

3^e DIVISION MILITAIRE. — HÔPITAL DE LILLE.

Médecins. — M. Murelle, principal de 1^{re} classe. — MM. Mally, Germain, Martins, majors de 1^{re} classe. — MM. Ganderax, majors de 2^e classe. — MM. Camus, Calcatagiot, Masurel, aides-majors de 1^{re} classe. — M. Billau, aide-major de 2^e classe.
Pharmaciens. — M. Garreau, major de 2^e classe. — M. Brauvel, aide-major de 1^{re} classe.
Chirurgiens sous-aides. — MM. Corbis, Gisclard, Watteux, Gaspard.

HÔPITAL DE CENAI.

Médecins. — M. Félin, principal de 2^e classe. — M. Poulier, major de 2^e classe. — M. Laforgue, aide-major de 2^e classe.
Pharmacien. — M. Carron, major de 1^{re} classe.
Chirurgiens sous-aides. — MM. Dorot, Henry.

HÔPITAL DE DENKIKER.

Médecins. — M. Simon, major de 1^{re} classe. — M. Lambert, aide-major de 1^{re} classe.
Pharmacien. — M. Musard, aide-major de 1^{re} classe.
Chirurgiens sous-aides. — M. Levé.

HÔPITAL DE VALENCIENNES.

Médecins. — M. Brian, principal de 2^e classe. — M. Varlet, major de 1^{re} classe. — M. Audebert, aide-major de 1^{re} classe. — M. Jallibert, aide-major de 2^e classe.
Pharmacien. — M. Bachelet, aide-major de 1^{re} classe.
Chirurgiens sous-aides. — M. Dehous.

HÔPITAL DE CALAIS.

Médecins. — M. Chely, major de 1^{re} classe. — M. Chadourne, aide-major de 2^e classe.
Pharmacien. — M. Maublanc, aide-major de 2^e classe.
Chirurgien sous-aide. — M. Jourdain.

HÔPITAL DE SAINT-OMER.

Médecins. — M. Molinard, principal de 1^{re} classe. — M. Férat, aide-major de 1^{re} classe. — M. Eon, aide-major de 1^{re} classe.
Pharmacien. — M. Raoult, major de 2^e classe.
Chirurgien sous-aide. — M. Bregeant.

HÔPITAL DE MAURENGE.

Médecins. — M. Judas, major de 1^{re} classe. — M. Brunes, aide-major de 1^{re} classe.
Pharmacien. — M. Bouché, aide-major de 1^{re} classe.
Chirurgien sous-aide. — M. Lefebvre.

HOSPICE CIVIL D'ARRAS.

M. Vassilière, médecin-major de 1^{re} classe.

4^e DIVISION MILITAIRE. — HÔPITAL DE GIVET.

Médecins. — M. Fréron, aide-major de 1^{re} classe. — M. Morelle, aide-major de 2^e classe.
Pharmacien. — M. Bocher, aide-major de 2^e classe.
Chirurgien sous-aide. — M. Didon, sous-aide.

HÔPITAL DE SEDAN.

Médecins. — M. Loyer, major de 2^e classe. — M. Bozeront, aide-major de 1^{re} classe.
Pharmacien. — M. Besnier, aide-major de 2^e classe.
Chirurgien sous-aide. — M. Gabet.

DÉPÔT DE SECOURS À ROCROY.

M. Joly, médecin aide-major de 1^{re} classe.

(1) Voir d'ailleurs le résumé de M. le docteur Bégin (séance du 10 août).

Le Journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
au bureau du Journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALLIANCE, ANGLETERRE, BELGIQUE, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.		GÈRE, HOLLANDE, PRÉMONT, SARDAIGNE, SAVOIE, TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	
Trois mois	9 fr. 50 c.	Trois mois	9 fr.
Six mois	16 »	Six mois	17 »
Un an	30 »	Un an	33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOULOUSE, GÉNÈVE.	Trois mois	40 fr.
	Six mois	75 »
	Un an	138 »

ROUENNETTE. — PARIS. Sur la séance de l'Académie de médecine. — CLINIQUE
MÉTALLIQUE. (M. Mérieux). Des vaccinations du globe oculaire comme
signe de l'altération mentale. — D'une espèce non encore décrite de tumeur
bermudaise. — Notice sur les eaux minérales de Saint-Gervais en Savoie. —
Académie de médecine séance du 17 août. — Académie des sciences,
séances des 9 et 11 août. — CORRESPONDANCE. Lettre de M. Pagès. — Chronique
et nouvelles.

PARIS, LE 18 AOUT 1852.

Séance de l'Académie de Médecine.

A part les hommes prudents et curieux dont nous
avons plusieurs fois parlé, à part quelques fanatiques
dignes de pitié, à part quelques désœuvrés à qui tous
les genres de spectacle sont pour eux l'unique occu-
pation de leurs stériles loisirs, tout le monde voit avec un
sentiment de profond dégoût se prolonger une discus-
sion indigne d'occuper les moments de l'Académie.
Deux discours, l'un de M. Malgaigne, l'autre de M. Ri-
cord, ont encore occupé toute la séance d'hier, qui n'a
été close qu'à cinq heures et demie. Dans ces discours,
que nous ne pouvons publier aujourd'hui, que nous
aurons à apprécier plus tard, les deux orateurs ont fait
des efforts inouïs. Jamais nous n'avions vu la parole de
M. Malgaigne être plus heureuse qu'hier. Son éloquence,
comme irritée par la difficulté de la position, semblait
croître avec l'absurdité de la thèse qu'il soutenait. Sa
péroration se terminait presque un chef-d'œuvre si, pour être
tout à fait beau, il ne fallait, avant tout, être vrai.
Quant à M. Ricord, sans avoir atteint à la hauteur de son
adversaire au point de vue de l'élocution, jamais,
il faut le dire aussi, il ne fut plus heureux. Sauf quel-
ques assertions sur lesquelles nous aurons à nous expli-
quer plus tard, son discours est un modèle de bon sens,
dont l'honorable aveu de quelques fautes ne fait que
hausser l'éclat. Quoiqu'il en ait dit, nous n'avons
jamais été pour M. Ricord qu'un loyal adversaire scienti-
fique; les attaques de quelques subalternes qui se
donnaient comme les échos du maître n'avaient même
pu nous inspirer de passion pour la personne de M. Ri-
cord; elles nous avaient simplement laissé indifférent.
Tel ne serait elle désormais notre sentiment. M. Ricord
nous a prouvé solennellement aujourd'hui qu'il est
homme à reconnaître loyalement un erreur quand elle
lui était démontrée. Nous applaudissons du plus profond
de notre cœur, avec la plus vive sympathie, à un pareil
aveu, comme nous applaudissons au beau triomphe d'un
adversaire que nous aurons encore à combattre, mais
que nous serons toujours heureux d'estimer. C'est tout
ce que nous pouvons dire aujourd'hui de cette séance.

Profiteons de ce loisir pour présenter ici quelques
remarques sommaires sur une lettre que nous avons reçue
de M. Pagès, et que nos principes, exagérés peut-être,
d'impartialité, pouvaient seuls nous engager à im-
primer.

Cette lettre, dont M. Depaul nous avait d'avance ap-
pris le contenu, est destinée à rectifier l'observation qui
nous a été communiquée par M. Hugot. Or que prove-
t-elle? Hélas! malgré le sincère sentiment que nous in-
spirent les malheurs de M. Pagès, nous devons bien le
dire en toute sincérité, cette lettre ne prouve rien, si ce
n'est l'ignorance et l'enthousiasme maladif de celui qui
l'a écrite, et la soif de publicité de ceux qui l'ont insé-
rée.

Qu'a voulu prouver M. Hugot? Qu'un individu qu'on
avait prononcé, qui s'était promené lui-même comme un
exemple triomphant de syphilisation, qu'un homme
d'une santé robuste à qui on avait pratiqué des douzi-
mes, si ce n'est des centaines d'inoculations, avait
néanmoins été atteint d'une vérole constitutionnelle. La
lettre de M. Pagès prouve-t-elle le contraire? Loign de là,
elle le confirme. M. Pagès dit seulement que cette vé-
role a été moins grave que ne l'a annoncée M. Hugot;
qu'il se trouve parfaitement guéri aujourd'hui, et que
les symptômes qu'il a éprouvés « sont disparus sans es-
poir de retour. » Nous ne pouvons rien dire de la gra-
vité des symptômes que nous n'avons pas vus; cela im-
porte peu d'ailleurs au fond de la question. Quant à la
guérison complète, il nous est malheureusement impos-
sible de partager l'opinion de M. Pagès. Quoiqu'il ne nous
ait point offert de nous laisser examiner son corps, l'as-

pect de sa figure en dit assez pour que tout médecin
attentif y puisse lire les caractères d'une infection dia-
thésique qui est bien loin d'être disparue, à plus forte
raison disparue sans espoir de retour.

M. Pagès rectifie encore l'observation de M. Hugot
relativement au nombre des inoculations pratiquées par
M. Ricord, et à la manière dont ces inoculations ont été
surveillées.

Nous croyons encore cette rectification de médiocre
importance. Que les inoculations aient été faites trois
par trois, dix par dix, à deux, à quatre ou à dix jours
d'intervalle, par M. Robert ou par M. Bertrand, toutes
ces circonstances ne sauraient avoir de valeur aux yeux
d'un médecin instruit. Nous aurons d'ailleurs occasion
de revenir sur ce sujet à propos de l'étrange apologue
imaginé hier par M. Malgaigne. D'ailleurs, M. Pagès ne
donne lui-même aucun renseignement sur les inocula-
tions pratiquées avant celles de M. Ricord, ni sur beau-
coup d'autres circonstances bien plus intéressantes à
connaître que celles sur lesquelles il a voulu rectifier.
M. Hugot. Il en est toutefois une qui n'est pas sans inté-
rêt, et qu'il serait assez étonnant de voir M. Pagès lais-
ser passer inaperçue, si l'on ne savait tout ce que les
préoccupations et le défaut d'instruction peuvent pro-
duire d'aveuglement.

M. Ricord a fait, dit-on, 40 inoculations, sur les-
quelles 3 seulement ont donné un résultat négatif, et
c'est précisément la dernière qui a réussi assez bien
pour déterminer un chancre induré. Or, que serait-il
advenu si, au lieu d'en faire 40, M. Ricord s'était ar-
rêté à 37? Quel triomphe pour les syphilisateurs! Un
syphilisé à qui un homme comme M. Ricord pratique
sans succès 37 inoculations! On comprend bien que
MM. les syphilisateurs s'insurgent contre la 38^e inocu-
lation! Mais ce qu'on ne comprend pas, c'est que des
médecins qui ne sont pas absolument dépourvus d'in-
struction et de bon sens, fussent-ils des hommes curieux,
ne soient pas éclairés par de pareils faits, et qu'ils per-
sistent, sous prétexte qu'ils sont prudents, à demander
des expériences qui ne peuvent que compromettre la
santé ou la vie de leurs semblables.

Il y aurait beaucoup d'autres remarques à faire sur la
lettre de M. Pagès. Ce qui précède nous semble plus
que suffisant pour justifier M. Hugot des reproches d'in-
exactitude auxquels il peut se dispenser de répondre
personnellement, et pour lui conserver de la part de
tous les médecins sérieux la confiance que lui mérite
son instruction, fruit d'études assidues au lit des ma-
lades.

Nous n'avons plus qu'un mot à ajouter pour remplir
un rigoureux et pénible devoir. En comparant à la lettre
de M. Pagès, d'une part, quelques passages d'une bro-
chure qu'il a publiée sous le nom de *Théorie de la sy-
philisation*; d'autre part, l'impression qu'il nous a pro-
duite pendant le peu d'instants que nous avons passés
avec lui, nous n'hésitons pas à déclarer que, quelque
défectueuse que soit la lettre de M. Pagès, il n'est point
en état de l'avoir écrite lui-même. Si ce jugement ne
paraît pas fondé à M. Pagès, nous ne demandons pas
mieux que de lui fournir le moyen d'en démontrer la
fausseté. Nous lui proposons de l'enfermer seul dans
notre appartement. Nous lui donnerons à traiter un su-
jet aussi facile qu'il le désirera, et s'il parvient à écrire
cinq pages qui ne soient pas plus incorrectes et plus
incohérentes que celles dont se compose sa lettre, nous
tiendrons pour faux le jugement que nous venons de
porter. — M. de Cautheaux.

CLINIQUE DÉPARTEMENTALE.

ALIÉNATION MENTALE. — SÉMIOLOGIE.

Des vacillations du globe oculaire comme signe de l'altération
mentale.

Par M. Mianin, médecin en chef de l'asile public de Saint-Dizier.

Je n'ai un déclin nul part, dans les ouvrages qui traitent
de la folie, un symptôme de maladie mentale que j'ai observé il y
a bientôt quinze ans pour la première fois à la Salpêtrière, et
qui consiste en une sorte de tremblement, oscillation ou

vacillation du globe oculaire, en une espèce de convulsion
permanente et continue, par suite de laquelle, laquella de petits
mouvements de latéralité le plus souvent, quelquefois mais
rarement de haut en bas, sont imprimés au globe oculaire
on tout temps, sans que la volonté la plus énergique du ma-
lade puisse s'y opposer, et sans que son attention et sa vue
soient fortement fixées sur un objet puissent l'empêcher de faire
mouvoir ainsi son œil.

Lorsque, il y a quinze ans, dis-je, j'observai pour la pre-
mière fois ce phénomène très prononcé chez un malade de la
Salpêtrière, appelé Reyhard, dans le service de mon ancien
maître, M. Falret, j'appelai sur lui l'attention de ce
savant praticien, à la sagacité duquel il n'avait point échappé
du reste, et qui me dit que cette lésion partielle du globe
oculaire n'était qu'une des dépendances, une des conséquen-
ces de la lésion générale des mouvements; lésion qui, selon
cet auteur, existe toujours chez les aliénés, et qu'il a, je
crois, le premier signalée et introduite dans la sémiologie
des maladies mentales.

Depuis cette époque j'ai constamment porté mon attention
et mes investigations sur cette circonstance qui m'avait frappé
dès le début de mes études cliniques spéciales, et j'ai trouvé
un nombre considérable d'aliénés chez lesquels cette lésion
partielle existe d'une manière très marquée. J'ai, en ce mo-
ment même, dans mon service à l'asile de Saint-Dizier, un
malade, le nommé Laurent, chez lequel elle est portée au
plus haut degré que j'aie jamais rencontré, et chez lequel les
mouvements de latéralité sont si prononcés, si continus et
si intenses, qu'il lui est tout à fait impossible, même avec les
plus grands efforts, de fixer un instant ses yeux sur un objet
quelconque sans qu'ils soient continuellement tourmentés,
pour ainsi dire, par cette oscillation dont je viens de parler.

Sans attacher d'autre importance à ce signe qui semble,
en effet, comme la fait remarquer M. Falret, rentrer dans la
lésion des mouvements en général; sans prétendre surtout
rien inventer ou découvrir, il nous a paru intéressant de re-
chercher à quelle forme, à quelle période de la maladie on
pouvait rattacher la manifestation de ce symptôme, et d'exa-
miner surtout si on ne pourrait pas en tirer
quelque induction relativement au diagnostic et au pronostic.
Notre attention s'est donc spécialement portée de ce côté, et
nous nous sommes attaché à observer avec soin les malades
chez lesquels nous avons constaté l'existence de la lésion lo-
cale des mouvements dont il s'agit. Eh bien! nous croyons
avoir arrivé à pouvoir établir : 1^o que la manifestation des
mouvements convulsifs de latéralité et de haut en bas (mais
ceux-ci très rares), que nous avons observés chez un très grand
nombre de malades, a toujours coïncidé avec la période de
l'affection marquée par le passage d'un état aigu à un état
chronique, par exemple, avec le passage de la manie à la
démence; 2^o que l'existence et la persistance de ces mou-
vements oculaires chez les malades sont de nature à donner au
pronostic une très grande gravité, attendu que tous ceux
que nous avons observés dans ce cas étaient déjà ou allaient de-
venir incurables.

Nous n'avons pas assurément la prétention de vouloir po-
ser ici une règle absolue et positive, mais nous donnons seu-
lement le résultat de nos observations, en priant nos confrères
aliénistes de vouloir bien vérifier sur les malades qu'ils ont
constamment sous leurs yeux ce qu'elles peuvent avoir
d'exact, de réel et de fondé.

D'UNE ESPÈCE NON ENCORE DÉCRITE de tumeur lacrymale;

Par M. le docteur SIEGEL.

Quoique beaucoup de chirurgiens connaissent encore sous
le nom de tumeur lacrymale toutes les affections des organes
lacrymaux, le nombre et les différences de ces affections sont
très grands, et exigent une division méthodique et un dia-
gnostic exact, fondés sur des recherches cliniques et sur
l'anatomie pathologique, comme seules bases d'indications
thérapeutiques rationnelles et d'un traitement efficace.

Ce n'est pas de cette classification méthodique que je vais
entretenir aujourd'hui les lecteurs de la Gazette des Hôpi-
taux. Je me borne, pour le moment, à rapporter une obser-
vation et deux procès-verbaux d'autopsie pouvant servir à
faire connaître une espèce non encore décrite de tumeur
lacrymale.

Les faits d'anatomie pathologique, rares quand il s'agit
des organes lacrymaux, me semblent surtout d'une grande
importance. J'ai déjà fait connaître (Gazette des Hôpitaux,
1851, n° 138, p. 554) une autre espèce de tumeur lacry-
male restée inconnue jusqu'ici, et dépendant d'une confor-
mation primitive particulière des os propres du nez, aplatis
et comme rejetés sur le côté. Si j'avais le loisir de compul-

surface du sol la température des couches profondes, de même on peut dire que les eaux minérales sont des échantillons de la composition chimique des terrains qu'elles traversent.

La vallée des bains, très étroite et dirigée du sud au nord, est limitée à l'est et à l'ouest par des montagnes à pic couvertes de végétation, et dont la composition varie à droite et à gauche du torrent.

La paroi droite ou orientale est essentiellement formée de quarzeux contenant quelques roches de jaspé, et, dans une anfractuosité qui se trouve au milieu de l'avenue qui conduit aux bains, les eaux ont profondément déposé des schistes feuilletés, les uns argileux, les autres ferrugineux, lesquels, pour l'aspect, la couleur, rappellent exactement ceux qui composent les montagnes qui dominent le village de Spa.

La paroi gauche ou occidentale est essentiellement formée par des bancs de chaux carbonatée magnésifère (dolomie), alternant avec des bancs de chaux sulfatée légèrement teintée de rose par l'oxyde de fer.

On rencontre çà et là, dans la vallée, quelques blocs de granit qui ne lui appartiennent pas; ce sont des blocs erratiques du Mont-Blanc.

Rayonnement. *Carte minéralogique du Mont-Blanc* indique une mine de plomb sulfaté près du village de Saint-Gervais.

De ce qui précède on peut conclure que la vallée appartient, par sa rive gauche, au terrain secondaire et, par sa rive droite, au terrain de transition, ou, en fait, que le premier de ces terrains est ordinairement accompagné du second, et qu'il se pourrait même dire que ce fut là la source ou l'une des sources de quelques-uns des sels qui se trouvent dans ces eaux. En effet, on rencontre une source d'eau salée à *Montiers*, au midi des bains, qui n'est séparée que par le col du *Bonhomme*.

Si l'on considère la carte géologique par le voisinage d'une source saline, les principes sulfureux me paraissent s'expliquer aussi naturellement par l'existence de la chaux sulfatée.

D'après les idées généralement admises aujourd'hui sur la composition des eaux par les substances organiques, il est probable que les eaux de Saint-Gervais sont en partie formées de cette nature. L'oxygène des sulfates réagit sur les matières organiques et diminue leur hydrogène pour former de l'eau. Le soufre reste combiné au sodium, au calcium, etc., à l'état de sulfate; mais une partie de ce dernier est décomposée. L'acide carbonique déplace l'acide sulfurique, qui reste en dissolution dans l'eau, et il se forme des carbonates.

Ces eaux seraient donc ce que M. Pontan a appelé des eaux sulfureuses accidentelles; et, en effet, elles réunissent les conditions que se trouvent les autres, et, particulièrement celles de se comporter comme les autres, et de se comporter comme le terrain secondaire, de laisser déposer des acides carboniques et sulfureux, et un peu d'oxyde, etc.

M. Bourne n'avait pas pu reconnaître l'existence dans les eaux de Saint-Gervais; mais M. Grange, qui s'est particulièrement occupé de la chimie du corps, a constaté la présence d'iodes et de bromures alcalins.

Aujourd'hui qu'on a rencontré l'arsenic dans un si grand nombre de sources minérales, il m'a paru intéressant de rechercher si celles-ci en contenaient. J'ai fait avec tout le soin possible des recherches rigoureuses, et j'ai pu constater qu'il n'y a ni arsenic, ni aucune trace. D'autant de mon habileté, j'ai pu en découvrir une si petite quantité, qu'elle n'est pas susceptible d'être nuisible.

De ne sache pas que les eaux de Saint-Gervais aient été analysées par un autre de la roche, mais seulement au contact de l'air, et se déposent sous forme de plaques gélatiniformes d'un jaune grisâtre, qui sont un mélange de plâtre et de soufre.

Propriétés médicales. — Les eaux de Saint-Gervais produisent les effets qu'on peut prévoir d'après leur composition chimique. Elles agissent d'abord sur le système nerveux, et produisent, par leur action, une action d'excitation, et se déposent sous forme de plaques gélatiniformes d'un jaune grisâtre, qui sont un mélange de plâtre et de soufre.

Les eaux de Saint-Gervais produisent les effets qu'on peut prévoir d'après leur composition chimique. Elles agissent d'abord sur le système nerveux, et produisent, par leur action, une action d'excitation, et se déposent sous forme de plaques gélatiniformes d'un jaune grisâtre, qui sont un mélange de plâtre et de soufre.

Les eaux de Saint-Gervais produisent les effets qu'on peut prévoir d'après leur composition chimique. Elles agissent d'abord sur le système nerveux, et produisent, par leur action, une action d'excitation, et se déposent sous forme de plaques gélatiniformes d'un jaune grisâtre, qui sont un mélange de plâtre et de soufre.

Les eaux de Saint-Gervais produisent les effets qu'on peut prévoir d'après leur composition chimique. Elles agissent d'abord sur le système nerveux, et produisent, par leur action, une action d'excitation, et se déposent sous forme de plaques gélatiniformes d'un jaune grisâtre, qui sont un mélange de plâtre et de soufre.

Les eaux de Saint-Gervais produisent les effets qu'on peut prévoir d'après leur composition chimique. Elles agissent d'abord sur le système nerveux, et produisent, par leur action, une action d'excitation, et se déposent sous forme de plaques gélatiniformes d'un jaune grisâtre, qui sont un mélange de plâtre et de soufre.

Les eaux de Saint-Gervais produisent les effets qu'on peut prévoir d'après leur composition chimique. Elles agissent d'abord sur le système nerveux, et produisent, par leur action, une action d'excitation, et se déposent sous forme de plaques gélatiniformes d'un jaune grisâtre, qui sont un mélange de plâtre et de soufre.

Les eaux de Saint-Gervais produisent les effets qu'on peut prévoir d'après leur composition chimique. Elles agissent d'abord sur le système nerveux, et produisent, par leur action, une action d'excitation, et se déposent sous forme de plaques gélatiniformes d'un jaune grisâtre, qui sont un mélange de plâtre et de soufre.

Une autre action, qu'on pourrait dire spéciale aux eaux de Saint-Gervais, est celle qu'elle exerce sur le système nerveux. Cette action, plus commune en Suisse et en Savoie que chez nous, se présente souvent sous une forme insidieuse, qui ne permet pas de la reconnaître. Les eaux expulsent tout ou partie de l'acide urique, et je sais plusieurs cas dans lesquels des sujets se sont ainsi trouvés débarrassés de gichtalgies et d'entrailles jusqu'à incurables, et dont on n'avait pas soupçonné la cause.

Les engorgements glandulaires se résolvent très bien sous l'influence de ces eaux. La belle-mère d'un des hauts fonctionnaires de la ville de Paris (M. de R.) portait au sein un engorgement ulcéré de nature suspecte; on avait jugé l'opération indispensable. Cette dame vint à Saint-Gervais à la vingt-cinquième ans. L'ulcération se cicatrisa alors, puis se couvrit, et se ferma définitivement après plusieurs cures successives répétées les années suivantes. Cette dame est morte il y a environ deux ans à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Mode d'administration. — Effets immédiats des eaux. — Les eaux de Saint-Gervais s'administrent en bains, en douches, en boisson, en vapors. Les bains sont mis en usage pour la plupart des malades; les douches sont administrées chaudes ou froides en colonne, en arrosoir, en pluie, en injections, etc. La boisson varie suivant les cas: le plus souvent, c'est l'eau laxative qu'on emploie; si l'indication existe, on prescrit l'eau ferrugineuse; enfin, chez les sujets disposés à la diarrhée, il est très utile de leur faire prendre de toute boisson. Quelquefois l'eau stimule un peu vivement l'estomac; je suis persuadé que, dans ce cas, les malades se trouveraient bien d'user d'une précaution que j'ai souvent recommandée: c'est de prendre, quand on va verser, pour l'un d'un quart d'heure d'intervalle, un verre d'eau de trois grains de roches par jour.

Souvent, au milieu de la cure, l'estomac devient languissant, la langue saburrale, l'appétit nul ou capricieux. Dans ce cas, on se trouve bien d'alterner l'eau minérale avec l'eau du torrent, qui est par elle-même l'une des fontaines de la vallée de Saint-Gervais, on s'arrête quelquefois (immédiatement au-dessus des bains, elle tombe en cascades successives d'une hauteur considérable) et sa température (6 degrés) rend promptement à l'estomac son ressort. J'ajouterai, à cette occasion, que les médecins de Genève ont fréquemment recours à un moyen analogue; car ils prescrivent, pour une modification de certaines névroses digestives, de constipation, d'insomnie, la boisson de l'eau de l'Arve, qui se jette dans le Rhône près de Genève, et qui, comme le *Bonant*, provient de la fonte des glaces du Mont-Blanc.

En général, vers le quinzième jour de la cure, il survient un peu d'affaiblissement; il est bon alors de se reposer, pour reprendre jusqu'au vingt-cinquième ou trentième jour que doit durer la cure. Ces eaux sont évidemment diurétiques, et, chez la plupart des malades, elles rendent les urines sédimenteuses pendant les quatre ou cinq premiers jours; elles favorisent d'une manière remarquable l'issue des graviers, qui cessent si on suspend l'eau, pour reprendre tout au contraire quand on la reprend.

Le docteur Bayle, qui a passé deux saisons aux eaux de Saint-Gervais, m'a dit, et M. Demey m'a confirmé, que ces eaux disposaient non seulement. Cet effet m'a frappé; car on l'observe aussi à Achey; et le docteur Petit, qui l'a observé, l'attribue à l'acide carbonique que contiennent l'eau la boisson ou à celui qui se trouve dans le réservoir dans le bain. L'explication pourrait être contestée, mais le fait paraît constant.

Ce n'est qu'accidentellement qu'on observe à Saint-Gervais cette éruption cutanée qu'on appelle *poissée* et qui est un effet si constant dans les eaux de Loucheux que l'on a même comme j'en ai encore vu dernièrement plusieurs exemples, même chez les sujets qui ne le prennent qu'en boisson. J'ajouterai à cette occasion que cette singulière éruption va croissant d'intensité à mesure qu'elle se renouvelle par des cures successives. Un de mes amis qui a vu une fois des eaux de Loucheux, a pu s'y rendre pour de nouveau en raison de l'intensité des dernières éruptions.

On prend les eaux de Saint-Gervais depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre. Dans les Alpes, l'air arrive souvent que la fin d'août et le commencement de septembre sont pluvieux et qu'en conséquence le temps se maintient au beau jusqu'à la fin d'octobre. Cette observation a son importance; car s'il est utile aux personnes jeunes et vigoureuses de prendre les eaux de bonne heure afin que la belle saison favorise les effets consécutifs, d'un autre côté il peut être très profitable aux vieillards, aux valétudinaires, chez lesquels les bons effets de la cure s'opèrent rapidement, de prendre les eaux le plus tard possible afin d'en conserver plus longtemps le bénéfice contre l'hiver.

Quelques médecins, qui nient l'action des eaux minérales, prétendent rapporter exclusivement au déplacement, aux changements de régime et à l'habitation dans des lieux sains dans la santé. Cette opinion est évidemment exagérée; mais on ne peut découvrir que ces circonstances accessoires n'exercent une grande influence: aussi serait-il à désirer que les malades ne retrouvassent pas aux eaux les habitudes, les séductions, les fatigues de la ville. Une fois rapporté, le séjour de Saint-Gervais est tout à fait privilégié; la vie qu'on y mène est, comme la cure, une véritable cure de famille dans un grand château, des jeux tranquilles, des promenades délicieuses et bienfaites, une société choisie suffisent aux baigneurs qui veulent sérieusement s'occuper de leur santé, et cette tranquillité et cette retraite de Saint-Gervais, à côté d'Aix, avec ses jeux de hasard, son immensité, ses fêtes, ses monstres, ses concerts, etc., me semble faire pendant à Trouville et à Côté du tohu-bohu de Dieppe.

Je ne puis m'empêcher d'insister sur la pureté, la légèreté de l'air qu'on respire; il n'y a peut-être ni d'indifférent qu'un Parisien, par exemple, se souviendrait de l'air pur et un peu élevé de 33 mètres au-dessus de la mer, habité pendant les semaines à une hauteur de 8 à 900 mètres. Les Suisses semblent attacher plus que nous de l'importance à ces grandes conditions hygiéniques. Un certain nombre de localités sont fréquentées par des malades qui vont prendre exclusivement le grand air, sans se soucier de la température, des habitudes les plus renommées, sur le Jura, près de Solothurn, le Weissenstein (2,500 pieds d'élévation, précisément celle de Saint-Gervais), j'ai vu un musicien distingué, professeur de chant, qui pendant plusieurs années entretenait sa santé délabrée et sa voix par l'usage de ce climat pendant plusieurs semaines.

Enfin, je ne saurais oublier les propriétés de cette espèce d'atmosphère résineuse qu'on respire dans la vallée reserrée, couverte de conifères en végétation et dont les arbres forment le sol.

Ici se termine ce que j'avais à dire sur Saint-Gervais. J'ai cherché à résumer les faits les plus importants qui concernent ses eaux; je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

Je me suis surtout étendu sur ce que m'ont appris mes études personnelles, et ce que les livres ne disent pas. Je livre avec confiance ces renseignements à mes confrères, et je ne crains pas que l'expérience vienne démentir les espérances que mon article pourra inspirer à ceux qui seraient disposés à en tenir compte.

La propriété qu'à l'eau de dissoudre les globules, moins leur enveloppe, permet d'opérer celle-ci. Lorsque ensuite la liqueur filtrée est soumise à l'ébullition, l'hématine, la globuline, l'albumine se coagulent; la matière dite extractive, les sels, la matière grasse restent au contraire en dissolution. De là les moyens de grouper les substances immédiates qui constituent les globules, et de les séparer ensuite en mettant à profit l'action qu'exercent sur elles les différents dissolvants. C'est ce qui a essayé de faire avec soin M. Lecanu.

Parmi les diverses substances immédiates qui par leur réunion composent les globules sanguins, il en est qui méritent de fixer un instant l'attention de l'Académie.

Au premier rang est l'hématine. Dans l'état où elle avait été obtenue par l'auteur en 1830 et 1837, elle contenait encore de l'albumine, qui joint au si grand rôle dans l'économie animale, est soluble dans l'alcool concentré; elle se dissout même très facilement dans l'éther à la température ordinaire, en lui donnant une belle couleur rouge, et s'en sépare par l'évaporation spontanée sous forme de petites lamelles d'un blanc métallique de couleur améthyste, tout à fait semblables à l'argent rouge.

Vient ensuite la globuline, signalée, comme nous l'avons dit précédemment, par Berzélius, M. Gmlin et M. Mulder; M. Lecanu l'a purifiée caractéristique et a démontré qu'elle constituait une grande partie des globules et ne faisait point partie du sérum; elle se dissout dans l'alcool de 40 degrés, avec laquelle elle a de grands rapports, par la propriété qu'elle a de se dissoudre à chaud dans l'alcool à 20 degrés et de ne pas être précipitée par le sous-acétate de plomb.

La matière fibrineuse doit être aussi l'objet de quelques remarques; c'est elle qui forme l'enveloppe des globules sanguins et qui permet de concevoir comment il peut se faire que les globules soient si solubles dans l'eau et la teignent à l'instant en un beau rouge; tandis qu'ils ne colorent ni le sérum au milieu duquel ils nagent, ni l'eau saturée de sels et surtout de sulfate de soude. La fibrine est si tendue, que la matière fibrineuse constitue une sorte de membrane imperméable soit au liquide albumineux, soit aux dissolutions salines; et si, quand on fouette le sang à la main, on brise les boudins, le reste coloré, c'est sans doute parce qu'on brise l'enveloppe des globules et qu'alors rien ne s'oppose plus à leur mélange avec le sérum.

Aussi, lorsqu'à priori vous violemment agité le sang on abandonne le liquide au repos, la matière fibrineuse se dépose-t-elle en lamelles incolores, translucides, à reflets nacrés, flexibles et malléables au plus haut degré.

La substance dont on se rapproche le plus et avec laquelle on serait tenté de la confondre est la fibrine. Cependant elle en diffère surtout par la résistance à l'action dissolvante de la potasse caustique. L'eau chargée d'un dixième de son poids d'alcali dissout, même à froid, la fibrine hydratée et ne dissout même pas l'enveloppe des globules à la température de l'ébullition.

Enfin, disons un mot de l'albumine des globules. N'est-il pas extraordinaire que les globules sanguins en contiennent si peu, lorsque le sérum dans lequel ils nagent en est presque entièrement formé, et ne serait-on pas autorisé à soupçonner qu'elle pourrait peut-être ne provenir que de ce que les globules en auraient absorbé une quantité sensible?

Quoi qu'il en soit, il ressort évidemment de ces observations que les matières animales qui composent le sérum sont essentiellement différentes de celles qui composent les globules sanguins.

Le sérum ne contient que de l'albumine et de la fibrine. Point de globulines, point d'hématine.

Les globules sanguins ne contiennent au contraire que de l'hématine, de la globuline; point de fibrine, peu d'albumine.

Tels sont les principaux faits qu'a observés M. Lecanu.

L'Académie décide qu'un extrait de ce que M. Lecanu sera imprimé dans le *Recueil de savants étrangers*.

Conservation des corps.

M. Blandet adresse une note relative à quelques expériences ayant pour but de conserver le sang. On sait que l'hypercathèse du sérum, le chlorure de zinc se disputent l'avantage de conserver par injections les cadavres humains. M. Blandet a mis du sang dans une solution concentrée de l'un et de l'autre sel, et au bout de quinze jours, au contact de l'air, le sang sentait mauvais avec l'hyposulfite, quelque liquide et noir; le chlorure de zinc l'avait conservé sans mauvaise odeur. Il a expérimenté un autre sel, chlorure comme le sel de zinc, alcalin comme le sel de soude, le chlorure de baryte. Ce sel maintient le sang liquide, comme le sel de soude, et le conserve sans odeur, comme le sel de zinc.

La propriété du sel de baryte de rendre le sang imputrescible doit, suivant l'auteur, être employé le plus promptement possible dans l'art d'embaumer les corps. La transfusion du sang sur les cadavres offrirait de grandes avantages. Ce qui, ajoute M. Blandet, a nu généralement jusqu'à ce jour à l'adoption dans les familles des méthodes diverses d'embaumement, c'est l'aspect cadavérique que les membres affectent. Les artères du côté affecté après la mort, la coloration rosée des tissus disparaît, et l'injection des liquides incolores ne peut pas la faire reparaître. Injectez au contraire du sang rendu imputrescible, et le double but de la conservation et de la recoloration des corps est atteint.

CORRESPONDANCE.

A M. le Rédacteur en chef de la GAZETTE DES HÔPITAUX.

Monsieur le Rédacteur,

Dans le numéro de votre journal du 31 juillet dernier, vous ouvrez vos colonnes à un article qui me concerne, signé de M. Hugot, étudiant en médecine, adversaire très enthousiaste de la syphilisation.

Je dis que cet article me concerne. En effet, M. le rédacteur, je suis M. X., de la lettre de M. Hugot; je suis M. P., du rapport de M. Bégin; je suis l'équation du discours de M. Ricord; je suis M. Bégin.

Les explications qui vont suivre vous prouveront, M. le rédacteur, les erreurs matérielles qui résultent de mon observation décrite par M. Hugot avec l'entraînement dû à un zèle au moins exagéré.

J'ai trop de confiance dans votre loyauté et dans votre désir ardent de connaître en toute vérité pour n'être pas convaincu de l'accueil favorable que vous voudrez bien faire à ma juste rectification.

Étudiant en médecine comme M. Laval moi aussi, j'ai suivi avec le plus grand intérêt les phénomènes de la syphilisation qui le conduisent fatalement à l'apparence d'un symptôme constitutionnel, à l'immunité la plus absolue; et, soit dit en passant,

j'assistai, comme tant d'autres, aux inoculations qui lui furent faites par M. Ricord, au nombre de sept, en même hôpital du Midi, et j'affirme, moi, que, selon M. Bégin, et moi-même, elles produisirent tous des résultats complètement négatifs.

Témoin de la syphilisation de M. Laval, syphilisation qui affirmait dans toutes ses phases les lois formulées par le maître, M. Ausias-Turenne; témoin d'autres faits aussi concluants, je fus convaincu.

Des lors, ainsi que je l'ai écrit et publié, dans le but de venir en aide à la doctrine et à la science, j'offris à la syphilisation une nature vierge de toute espèce d'infection. Après avoir vaincu sa résistance et ses scrupules par mes instances réitérées, M. Ausias-Turenne commença ma syphilisation personnelle. Tous mes chancres d'infection commencèrent à se manifester, elle disparut spontanément sans l'infusion de mes nouvelles inoculations.

Au début, ma santé n'éprouva aucune modification que celle résultant de l'accroissement d'appétit, que je pouvais satisfaire impunément.

M. Ricord, qui condamne aujourd'hui avec tant de violence et à son grand étonnement la pratique des inoculations, n'hésita pas cependant à accepter l'offre que je lui fis de continuer celles dont j'avais besoin pour conquérir l'immunité, hâtée de mes persévérants efforts.

Voici le tableau sincère, fidèle, exact, des inoculations que je dus à sa lancette prodigue sans doute, mais, dans ma pensée, si ignorante, ni perdue assurément :

- | | | |
|---------------------------------|------|--|
| 17 janvier 1852 à inoculations. | 19 — | plusieurs. |
| 24 — | 24 — | plusieurs. |
| 7 février | 24 — | inoculation d'un pus de chancre phagédénique que fait par M. Musset, interne de M. Ricord. Elle fut négative. |
| 10 février | 18 — | 1 inoculation. |
| 18 — | 24 — | plusieurs. |
| 24 — | 18 — | 4 inoculations. |
| 25 — | 24 — | 1 inoculation à l'empreinte deltoïdienne du bras droit, qui produisit le chancre induré dont il va être parlé. |

De toutes ces inoculations, dont le nombre dépasse 40, trois, y compris le chancre induré, donnèrent seulement un résultat positif.

M. Ricord, remarquant que les cicatrices de mes chancres antérieurs n'avaient jamais aucune trace d'induration, voyant l'insuccès de la méthode, dit continuellement de ces grappes d'inoculations (insuccès dû à mon état déjà avancé en syphilisation), se crut autorisé à me dire, ce que moi-même je sais, à savoir : que la nature m'avait refusé l'aptitude au chancre induré, et que j'étais par conséquent « réfractaire, à priori, à la virulence constitutionnelle ». Néanmoins, l'inoculation du 24 février d'aurait vivement... Inquiet, je consultai M. Ausias, qui m'avait plus par part à ma syphilisation, confiée exclusivement à M. Ricord à partir du 17 janvier. M. Ausias constata l'induration, et, pour la faire disparaître, me prescrivit de multiplier le chancre en pratiquant au plus vite de nouvelles inoculations. De son côté, M. Ricord persista à soutenir avec la plus grande énergie que le chancre n'avait aucun caractère d'induration et qu'il était tout simplement dur. En présence d'une aussi formelle contradiction, malgré la confiance suprême que je n'ai jamais cessé d'avoir dans les lumières de M. Ausias-Turenne, je résolus pour continuer mon cours d'expérimentation et de défense, de laisser se décider naturellement cette grave question, m'exposant ainsi, dans le cas d'une erreur de M. Ricord, et selon les affirmations de M. Ausias, à contracter une virulence constitutionnelle, dont les accidents ne pouvaient être en définitive qu'impuissants et de courte durée.

Cependant le chancre dur de M. Ricord était bel et bien un chancre induré, et je dus en subir les conséquences.

Je conçois toute la gravité de cette assertion, j'en accepte toute la responsabilité; aucune considération ne pourrait ni m'imposer un silence, ni me faire mentir à ma conscience. Mûti à ces débats malgré moi, j'en comprends toute la portée. J'affirme donc sur mon honneur, sans passion comme sans crainte, que les faits que je viens de retracer ici sont l'expression de la plus scrupuleuse vérité. Quelle n'a pas dû être mon émotion en entendant M. Ricord prononcer du haut de la tribune de l'Académie de médecine ces étranges paroles : « L'autre syphilisé qu'on faisait épileptique » ment voir (c'est de moi qu'il est question), et auquel j'avais prédit « une virulence constitutionnelle, à vérifiée la prophétie ».

Je ne sais si je dois remercier M. Hugot de l'intérêt si vif qu'il paraît prendre à ma santé; s'il est juste de lui adresser ce terrible langage qui disparaît si vite à l'aide de simples et modestes frictions consacrées par M. le docteur Bégin, et pratiquées consciencieusement, il fait bien le dire, par M. Hugot lui-même, n'aurait nullement pour cause mon état syphilitique, mais bien une façon de courir au choc et au combat par l'usage de la virulence du chancre de courir pour arriver à temps et à heure déterminés là où M. Hugot exerçait les fonctions de suppléant. Cette circonstance, il est loisible d'ignorer. Qu'il se rassure car les accidents constitutionnels grossis par lui démesurément et à plaisir, sans doute, sont disparus depuis longtemps et sans espoir de retour. Qu'il se rassure enfin car je suis aujourd'hui l'homme purgé qu'il a connu, sans me croire obligé d'accepter, toutefois, les éloges par trop flatteurs qu'il adresse aux formes athlétiques de ma constitution.

Maintenant, M. Hugot, croyez-moi, soyez plus modeste, ne courez pas sans succès avec une autorité que vous étudiez, je le crains, sont loin de pouvoir justifier, des doctrines que, malgré vos conseils et vos prévisions, l'Académie se donne la peine de discuter, et qui sont jugées dignes du plus consciencieux examen par des hommes, nos maîtres à tous, qui se nomment : *Malgaigne, Depaul, Marchal (de Cal), Spéring, Séguin, Didey, Ausias-Turenne*, tant d'autres.

Un dernier conseil : Quand vous voudrez prêter votre autorité, quelque faible qu'il soit, à une discussion scientifique quelconque, soyez sincère, soyez vrai; voyez quelle énormité vous avez commise en affirmant que ma syphilisation était fautive plus encore que celle qu'elle avait été par la main et sous l'œil du maître !... Serait-ce M. Ricord que vous avez voulu désigner ?

J'ai l'honneur etc.

Paris,
Élève en médecine.

Chronique et nouvelles.

Nous avons la douleur d'annoncer la mort de M. le docteur

Malle, chirurgien-major de 1^{re} classe, agrégé de la Faculté de Strasbourg, et chirurgien en chef des hôpitaux militaires d'Alger et de l'armée d'Italie, etc.

Auteur d'un traité de médecine opératoire justement estimé et beaucoup moins connu qu'il ne le mérite, d'un volume sur la clinique chirurgicale de la Faculté de Strasbourg, de plusieurs thèses et mémoires sur divers sujets de médecine, de chirurgie, de physiologie, etc.

Les obsèques ont eu lieu aujourd'hui.

Nous reproduisons les paroles pleines de dignité et de courtoisie prononcées par M. Michel Lévy au nom de M. Bégin, empêché par une indisposition qui ne lui permit plus d'être présent.

Plusieurs officiers de santé des grades supérieurs assistaient à cette solennité, entre autres MM. Vaillant, Larrey, Huin, Lacaze, etc., etc.

— Un incendiaire de quatorze ans. — Nous publions comme un fait physiologique digne de l'attention des hommes qui s'occupent spécialement d'aliénation mentale, le résumé d'une accusation d'incendie jugée devant les assises de la Seine.

L'accusé est petit pour son âge, son front est étroit et ses yeux renforcés. Il est vêtu proprement. Il appartient à une très honnête famille d'ouvriers du faubourg Saint-Antoine, et on ne peut attribuer d'autre motif à son crime qu'une sorte de monomanie ou d'idée fixe.

A l'audience, il répond avec sang-froid, et ses yeux restent secs, même en présence de son père et de sa mère, qui, eux, versent des larmes.

M. l'avocat général Croissant soutient avec énergie l'accusation. L'accusé était âgé de moins de quinze ans, la question de discernement devait être posée au jury. M. l'avocat général demande que le jury répond affirmativement sur cette question et que le jeune Pascal supporte toute la responsabilité de son crime.

M. Calmes soutient que son jeune client est en proie à une monomanie qui ne lui permet pas de se rendre compte de sa raison, d'ailleurs à peine formée; en conséquence, il demande que l'accusé soit rendu à ses parents.

Après le résumé de M. le président Poinso, le jury entre dans la salle de ses délibérations et revient avec un verdict affirmatif sur la question d'incendie, et négatif sur la question de discernement.

La cour, usant du droit que lui accorde l'article 66 du Code pénal, a déclaré Pascal acquitté de l'accusation dirigée contre lui, même en même temps acquitté d'être devenu dans une maison de correction jusqu'à l'âge de vingt ans.

Organisation du personnel de santé militaire.

5^e DIVISION MILITAIRE. — HÔPITAL DE MEZ.

Médecins. — MM. Scoutetten, principal de 1^{re} classe; — Fim, principal de 2^e classe; — Grégoire, Valentin, major de 2^e classe; — Larrière, Vallin, Gueury, aides-majors de 1^{re} classe; — Demou, aide-major de 2^e classe.

Pharmaciens. — MM. Dieu, principal de 2^e classe; — Thomas, dit Collignon, major de 1^{re} classe; — Metzge, aide-major de 1^{re} classe.

Chirurgiens sous-aides. — MM. Leroy, Sagne, Maillet, Scoutetten.

HÔPITAL DE BRICE.

Médecins. — MM. Calvet, major de 1^{re} classe; — Mirmont, aide-major de 2^e classe.

Pharmacien. — M. Poincelot, aide-major de 2^e classe.

HÔPITAL DE LONGUY.

Médecins. — MM. Maillefer, aide-major de 1^{re} classe; — Fleury, aide-major de 2^e classe.

Pharmacien. — M. Hallems, aide-major de 1^{re} classe.

HÔPITAL DE THONVILLE.

Médecins. — MM. Méry, principal de 2^e classe; — Bertrand, aide-major de 1^{re} classe.

Pharmacien. — M. Claude, major de 2^e classe.

Chirurgien sous-aide. — M. Mathieu.

HÔPITAL DE SARRÉGUEMINES.

M. Bernier, aide-major de 1^{re} classe; — Mangin-Laseignois, aide-major de 2^e classe.

Pharmacien. — M. Jacob, aide-major de 1^{re} classe.

Chirurgien sous-aide. — M. Jacquemart.

HÔPITAL DE NANCY.

Médecins. — MM. Leclerc, principal de 2^e classe; — Chate-lain, major de 1^{re} classe; — Castex, aide-major de 1^{re} classe.

Pharmaciens. — MM. Demons, major de 1^{re} classe; — Lantenois, aide-major de 1^{re} classe.

Chirurgiens sous-aides. — MM. Toussaint, Ferru, Bal.

HÔPITAL DE FIALABERG.

Médecins. — MM. Chevallier, major de 1^{re} classe; — Derivaud, aide-major de 1^{re} classe.

Pharmacien. — M. Méry, major de 2^e classe.

Chirurgien sous-aide. — M. Gorrel.

HÔPITAL DE MONTDÉRY.

Médecins. — MM. Collin, major de 2^e classe; — Potier Despley, aide-major de 2^e classe.

Pharmacien. — M. Ditté, aide-major de 1^{re} classe.

Chirurgien sous-aide. — M. Jailliot.

Bulletin bibliographique.

Traité de la guta-percha et de son application, par brevet d'invention (s. g. d. g.), aux dentures artificielles; par le M. docteur A. DELABARRE, auteur du *Traité sur les accidents de la dentition chez les enfants en bas âge* et de la *Méthode d'édification par l'ether et le chloroforme*. Chez Victor Masson, libraire, place de l'Ecole-de-Médecine, 17, et chez l'auteur, rue de la Paix, 2.

Névrologie ou Description et iconographie du système nerveux et des organes des sens de l'homme avec leur mode de préparation, par MM. Ludovic HIRSCHLÉ, docteur en médecine, et J.-B. R. Faculté de Paris, professeur particulier de clinique, 4, rue de la Harpe, 4, dessinateur. — 9^e édition. Paris, 1852, in-4^e, figures nombreuses, prix, 5 fr.; figures coloriées, 10 fr. — Paris, chez J.-B. Baillière, libraire de l'Académie de médecine, rue Haute-foeuille, 19.

Paris. Imprimé par Pion frères, 36 rue de Valenciennes.

Go journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITALS

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

PREX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALLIANCE, ARGENTIERES, BELGIQUE, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Trois mois. 8 fr. 50 c. Six mois. 16 » Un an. 30 »
GAZET, HOLLANDE, PRÉMONT, SARAGUE, SAVOIE, TUNISIE, ALGÈRE ET COLONIES.	Trois mois. 9 fr. Six mois. 17 » Un an. 33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANIE, GIBRALTAR.	Trois mois. 10 fr. Six mois. 20 » Un an. 38 »
--	---

SOMMAIRE. — Note sur un nouvel instrument pour l'opération de la cataracte et de la pupille artificielle. — Académie de médecine (addition à la séance du 17 août).

NOTE SUR UN NOUVEAU INSTRUMENT

pour l'opération de la cataracte et de la pupille artificielle.

Par le docteur S. FERNAN.

Quoi de plus simple, dira-t-on, que l'aiguille de Scarpa et de Duguytren pour abaisser le cristallin, que la curette de David, les couteaux de Wenzel et de Richter pour l'extraire ? Simplifie-t-on une méthode en multipliant et en compliquant les instruments destinés à la pratiquer ? Cette objection serait fondée, si toutes les opérations étaient de la même nature, si elles avaient la même constance et le même degré d'adhérence à l'iris ; mais il n'en est pas ainsi, et pour ne parler que de cette dernière complication, ne sait-on pas que par ses dix opérations de cataracte par abaissement il y a au moins trois cataractes secondaires qui résultent de fragments capsulaires restés adhérents, et que les aiguilles ordinaires n'ont pu détacher ?

Notre nouvel instrument n'a d'autre but que d'éviter cet inconvénient, c'est une *aiguille-pince* pour extraire pour la cataracte primitive et pour la cataracte secondaire, cette aiguille, supportée par un manche en ivoire, n'a pas plus de volume que celle de Scarpa. Elle est formée d'une tige se terminant par deux branches parfaitement égales, dont les extrémités réunies constituent une lance légèrement courbe. À bord interne des branches il y a des aspérités ou dents destinées à saisir les parcelles opaques ; une gaine partant de l'intérieur du manche accompagne l'aiguille jusqu'à la base de sa lance.

L'instrument fonctionne à l'aide d'un nouveau mécanisme renfermé dans le manche ; ce mécanisme se compose d'une boîte intérieure dans laquelle sont logés la bascule à engrènement, la canule et le ressort. Ces trois pièces sont solidement ajustées ensemble. En appuyant sur la bascule on fait rentrer la gaine dans le manche ; alors l'aiguille, abandonnée à elle-même, se sépare en deux, saisit et déplace les corps opaques qui obstruent le champ de la pupille, et lorsque le pince abandonne la bascule, le tube remonte par la force du ressort logé à l'intérieur et fait rapprocher les branches de l'aiguille, qui forment une véritable pince.

Contrairement à ce qui existe dans les autres instruments employés jusqu'à ce jour, ici l'avantage est qu'on ouvre le mécanisme en appuyant sur la bascule et que dans les autres on le ferme ; dans les premiers, l'instrument est constamment ouvert, et il faut exercer une pression continue sur la bascule pour le fermer ; dans le dernier, il est constamment fermé, et il faut s'ouvrir dans l'œil qu'il y a voulu et dans les cas compliqués où l'on a besoin d'une pince. C'est là, en effet, l'idée nouvelle de l'instrument ; il s'ouvre et fonctionne par un mouvement direct et non pas à l'aide d'une force soit de recul, soit de projection. Lorsqu'il en est ainsi, il y a un inconvénient grave, car, le chirurgien ne pouvant agir directement, il lui est difficile de coordonner avec exactitude ses mouvements et d'éviter dans tous les cas de blesser l'iris ou la cornée.

Dans le cas de cataracte simple, l'instrument fonctionne comme une aiguille ordinaire, avec cette différence que, sa lance pouvant, selon la volonté du chirurgien, prendre dans l'œil un certain développement et s'appliquer sur une grande partie de la surface du cristallin, le déplacement et le broiement du corps opaque deviennent plus prompts et plus faciles. En effet, si le cristallin se fragmente et qu'il ne puisse pas être abaissé en masse pendant les mouvements de rotation et de translation, on le comprime entre les branches de la lance ; il en est de même des lambeaux capsulaires, opaques ou non, qu'on pourra facilement saisir, rouler autour de la lance et extraire en retirant l'instrument.

L'aiguille-pince trouve naturellement son application générale dans les cataractes secondaires, soit qu'elles proviennent des fragments capsulaires restés dans le champ de la pupille, soit des débris du cristallin et de sa capsule. Dans ces cas, il est facile de comprendre qu'une aiguille-pince est préférable à la pince à contour, dont la première idée appartient à Hunter ; ces pincettes, le serre-forte de M. Desmarres surtout, quelque simples et ingénieuses qu'elles soient, n'ayant pas de tranchant à leur extrémité, nécessitent une ponction de la coque oculaire avec un instrument tranchant avant de les faire manœuvrer dans l'intérieur de cet organe ; cette aiguille-pince, remplissant cette double indication, n'a pas le même inconvénient. La principale difficulté à vaincre, c'était de faire d'une aiguille séparée par le milieu et, malgré le petit volume de la lance, malgré la jonction des deux branches à leur extrémité, d'obtenir une pointe lisse, acérée et solide pour faire la ponction aussi facilement que si la

lance et la pointe étaient d'une seule pièce. Ce qu'il y a de plus important, c'est que, malgré la multiplicité des pièces qui composent cet instrument, il n'est ni plus lourd, ni plus volumineux que les aiguilles ordinaires, grâce au fabricant M. Mathien, dont le zèle et le bon vouloir élèvent l'habileté dans la mécanique chirurgicale.

On peut rendre le mécanisme de cette aiguille plus simple en supprimant le ressort extérieur et en la faisant manœuvrer comme l'aiguille de Baratta et de Luzzi avec un coulant à rondelle placé à la partie supérieure du manche, le mécanisme des pièces intérieures restant toujours le même ; cependant nous préférons le ressort, parce qu'il donne plus de force de pression à l'instrument, empêche le chevauchement des branches et saisit plus solidement les corps opaques, ce qui est très important dans les cataractes dures ou dans les fausses membranes, qui, chez les vieillards surtout, prennent une consistance presque corneenne. Les opérations que nous avons faites avec l'aiguille-pince et les résultats que nous avons obtenus nous font espérer qu'elle sera, sinon adoptée, du moins essayée par les praticiens.

Volant faire une application plus générale du mécanisme que nous venons de décrire, nous avons imaginé un *couteau-pince* destiné à l'extraction de la cataracte et à l'opération de la pupille artificielle. Ce couteau, composé, comme l'aiguille, d'un mécanisme identique, renfermé dans un manche ordinaire, se termine par un corps de tranchant formé d'une lame mobile articulée à sa base, et venant s'appuyer sur le dos d'une lame fixe avec laquelle il forme un couteau de Richter se terminant par une aiguille-pince droite. Une double rainure pratiquée dans l'épaisseur interne des deux lames est destinée à empêcher le chevauchement. La manœuvre de ce couteau dans la méthode par extraction est très facile à exécuter. On fait une ponction à la corne au lieu d'élection, et l'on porte directement la pointe du couteau sur le cristallin pour déchirer la capsule ; une légère pression du pince sur la bascule fait ouvrir l'instrument, dont l'extrémité saisit quelques fragments capsulaires. On se hâte immédiatement après, sans retirer l'instrument de l'œil, de pratiquer la contre-ponction selon les règles générales de cette méthode. Une légère pression sur le globe suffit pour faire sortir la lentille. Dans le cas contraire, à l'aide d'une curette-pince fermée on déplacera le cristallin, et s'il y a des lambeaux adhérents de capsule, on les retire en ouvrant la curette.

Nous n'avons pas cru nécessaire de donner ici le dessin de ce dernier instrument ; c'est un couteau-pince mince, plus creusé et plus recourbé que celui de David, mais séparée en trois branches percées de trous formant pince à volonté à l'aide du mécanisme intérieur sus-indiqué. Cet instrument à quelque analogie avec la pince à double bascule que nous avons décrite, en 1841, dans notre *Traité des maladies des yeux*. Fermée, la courbure curette est très polie et n'offre aucun risque d'envahir ; elle constitue un excellent moyen de prise et de dégagement à cause de ses trois branches et des petites griffes dont elles sont pourvues. Enfin, on pourrait utiliser notre nouveau mécanisme en le surmontant d'une petite paire de ciseaux, du crochet double de Beer, etc.

Pour ce qui concerne la pupille artificielle, il est facile de comprendre que l'aiguille et le couteau-pince, que nous venons de décrire, seront d'une grande utilité dans les différentes méthodes proposées pour cette opération, et surtout lorsqu'on voudra pratiquer la cœrectomie et la cœrectomie.

Fig. 1. Aiguille-pince ouverte pour l'opération de la cataracte et pour extraire les fragments capsulaires dans les cataractes secondaires. — Fig. 2. Aiguille-pince fermée. A, lance de l'aiguille. B, bascule à engrènement montant en mouvement le mécanisme intérieur. — Fig. 3. Couteau-pince ouvert pour l'extraction de la cataracte et l'opération de la pupille artificielle. A, lame articulée mobile et lame fixe se terminant par une aiguille-pince. B, bascule pour le mécanisme intérieur. — Fig. 4. Couteau-pince fermé.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

ADDITION À LA SÉANCE DU 17 AOUT 1852.

Discussion sur la syphilisation.

M. RICORD. Messieurs, mon intention bien formelle était de ne plus

prendre la parole dans une question qui me paraît aujourd'hui jugée par tous les bons esprits ; j'avais en son, à dessin, d'écarter tout ce qui n'était que personnel dans une question où il s'agit de science et non de personnes ; mais un malheureux concours de circonstances a porté le dernier orateur de la précédente séance à insister sur ces attaques personnelles et à mettre en question la valeur de certains faits qui j'ai rapportés.

Vous avez voulu, messieurs, que la discussion continuât ; il faut que vous ayez la bonté de me prêter encore un peu d'attention pour pouvoir juger la valeur de ces faits, et si vous voulez bien le permettre, de leur moralité.

Je vais donc vous raporter un peu des annales.

Ne craignez pas cependant que j'en recommence l'histoire tout entière. Je n'abuserai pas de votre patience à ce point-là.

Je demanderai seulement, à propos de la chaire dite affectée de syphilisation constitutionnelle, à notre jeune collègue de la section d'accouchements, s'il connaît toutes les causes d'avortement chez les châtées, et s'il n'y en a pas d'autres que la syphilis ; s'il connaît aussi assez bien les maladies de leurs nouveau-nés pour faire à coup sûr un diagnostic différentiel qui n'a pu être rigoureusement déterminé dans cette enceinte, du *peromphalus neo-natorum* ; car si le nouveau-né pas été, on a donné du lait à l'enfant, et que l'un des petits châtés en était affecté au moment de sa naissance, qu'il avait un soubresaut d'épiderme auquel il n'en manquait que le nom.

Dans tous les cas, c'était une belle occasion de continuer à syphiliser cette chaire pour lui assurer de meilleurs descendants.

Ne craignez pas, messieurs, que je vous parle de chez de l'hôpital Saint-Louis ; vous me permettrez, vous m'ordonneriez même de couvrir ce fait d'un voile très épais. Il n'est pas, du reste, été très difficile à cerner.

Je reviens aux choses, ou plutôt au singe de M. le docteur Langlois, dont je parle, qui, avec une franchise qui l'honore, est venu spontanément me l'offrir dans l'intérêt de la vérité.

« Monsieur et très honoré confrère,

« J'aurais désiré rester complètement étranger aux débats qui s'agissent devant l'Académie de médecine ; mais, puisque mon nom a été prononcé dans la séance dernière, je me dois à moi-même, et je dois plus encore à la vérité, de compléter une observation dont la moitié seulement a été lue malgré moi.

« Voici cette observation, que je vous prie de vouloir bien présenter à l'Académie.

« Au mois de juin 1850, voulant vérifier par moi-même et devant mes élèves les résultats de transmission du virus syphilitique de l'homme aux animaux, je me procurai un singe macaque âgé de deux à trois ans.

« Trois inoculations furent faites ; deux derrière l'oreille gauche et l'autre derrière l'oreille droite de l'animal. Elles furent suivies de trois ulcérations qui durèrent environ vingt jours. La cicatrice de l'une d'elles présentait une petite tumeur qu'on regarda comme une induration spécifique, mais qui me paraît tenir au tissu induratoire.

« Jusqu'au mois d'avril 1851, c'est-à-dire pendant dix mois, l'animal n'avait présenté aucun signe d'infection générale, lorsqu'à cette époque je découvris sur son dos, vers la région lombaire, *à la partie la centaine*, deux petites tumeurs qui, au premier abord, me parurent de nature syphilitique. (Je passe sous silence une légère conjonctivite dont l'animal fut atteint vers cette époque, et qui ne dura que quarante-huit heures.)

« J'en parlai l'auteur de la syphilisation, qui pria MM. Cazenave et Gilbert de venir avec moi. De mon côté, j'ai vu M. Cullerier à en faire autant. M. Cazenave, en présence de ces deux syphilis croûtés, déclara que si, on lui montrait sur le cuir chevelu, il n'hésiterait pas à les regarder comme syphilitiques, mais qu'il ne connaissait pas assez la physiologie des affections cutanées que la syphilis pour se prononcer d'une manière positive. M. Gilbert resta dans le doute le plus complet. Quant à M. Cullerier, il n'hésita pas à affirmer que les croûtes n'étaient pas de nature syphilitique. Je continuai à observer très attentivement l'animal, et voici ce qui arriva : Deux ou trois jours après la visite de mes confrères, et depuis lors, c'est-à-dire depuis plus d'un an, l'animal n'a présenté aucun symptôme de vérole constitutionnelle.

« Cette observation, comme on le voit, démontre que le virus syphilitique peut agir localement chez le singe comme chez l'homme ; mais la se bornent les conséquences qu'on peut en tirer.

« Agrées, etc. R. LANGLOIS.

« 12 août 1852. »

J'ai à présenter quelques considérations sur la petite dureté de l'ulcère du sang que l'on prit pour de l'induration.

Les syphilisateurs, vous le savez, messieurs, ont une grande tendance à trouver partout l'induration spécifique. Le moindre engorgement, le plus petit nœud, le plus léger durcil suffit pour cela. Il leur importe surtout de montrer cette induration chez les animaux. Je l'ai moi-même jusqu'à présent et je le nie encore, malgré le fait d'anatomie pathologique de mon savant ami M. Diday.

Sans doute l'induration spécifique est une des productions morbides les plus riches en tissu fibreux-plastique, ce qui a démenti

Le journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40;
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITALS

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

La prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandat de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALPES, ANCIENNES, BELGIQUE, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Trois mois. 6 fr. 50 c. Six mois. 12 » Un an. 30 »
--	--

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GELÉE, HOLLANDE, PRÉMONT, SARACIN, SAVOIE, TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Trois mois. 9 fr. Six mois. 17 » Un an. 33 »
---	--

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, GIBRALTAR.	Trois mois. 10 fr. Six mois. 18 » Un an. 38 »
---	---

SOMMAIRE. — PARIS. Sur la séance de l'Académie de médecine. — Prix d'Argenteuil. — Oraison funèbre de la syphilisation, ou résumé de la discussion. — Académie de médecine, séance du 24 août. — Addition à la séance extraordinaire du 21 août. (Discours de M. Ricord et légion.) — Des charbons végétaux. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 25 AOUT 1852.

Séance de l'Académie de Médecine.

Nous n'avons que quelques mots à dire sur la séance du 24 août, l'Académie s'étant formée en comité secret immédiatement après la lecture de la correspondance pour discuter le rapport sur le prix d'Argenteuil.

Dans la séance prochaine commencera l'importante discussion relative à la transmission des accidents syphilitiques secondaires.

Nous donnons à nos lecteurs le discours prononcé par M. Dubois, d'Amiens, aux obsèques de M. Dize; ils pourront juger par eux-mêmes combien était légitime l'accueil que lui a fait l'Académie.

Prix d'Argenteuil.

Nous apprenons à l'instant que le prix d'Argenteuil, qui a suscité tant de traces à l'Académie, a été décerné tout entier, dans le comité secret qui a suivi la séance d'hier, à M. le docteur Reybard, de Lyon. Ce prix se monte aujourd'hui à 12,000 fr.

Oraison funèbre de la syphilisation,

OU RÉSUMÉ DE LA DISCUSSION.

(FIN. — Voir le numéro précédent.)

A M. LE PROFESSEUR MALGAIGNE.

Monsieur le professeur,

Si je n'avais consulté que mes forces, j'aurais sans doute hésité à combattre directement la magnifique improvisation (je dis magnifique au point de vue de l'art) que vous avez faite dans l'avant-dernière séance de l'Académie, ou plutôt je me serais retranché derrière les réfulations et le jugement d'habiles plus dignes de votre talent. Tels ne sont point mes intentions. Convaincu qu'aucun effort n'est absolument perdu dans une lutte, je ne prends conseil que de ma conscience; là où me paraît être la vérité, là j'apporte mon faible bras, sans songer à la puissance de mes adversaires. Voilà pourquoi vous me trouvez devant vous.

Presque au début de votre discours se trouve un argument auquel j'étais loin de m'attendre de la part d'un esprit aussi original que le vôtre, tant est rebattu cet argument que venait de reproduire, il y a quelques jours à peine, M. Marchal (de Calvi) dans une lettre dont je parlerai plus loin. Vous avez dépeint un peu poétiquement, il faut bien en convenir, les obstacles puissants qu'ont eu à surmonter toutes les grandes découvertes avant de prendre une place définitive dans les annales du progrès de l'esprit humain. Mais alors même que la vérité historique ne contredit pas vos allégations, que peuvent prouver de tels exemples? S'ensuivrait-il par hasard qu'on doive accueillir avec un aveugle enthousiasme les utopies de tous les illuminés, les mystifications de tous les charlatans qui se présentent modestement aux gongoules des académies comme autant de Christophes Colomb et de Galilées. A Dieu ne plaise que je vous fasse l'injure de vous attribuer une telle pensée! mais, à votre tour, accordez-moi que le rapprochement que vous avez invoqué était indigne d'un aussi éloquent interprète, et qu'il faut le laisser désormais pour ce qu'il est, l'argument en extrêmes de tous les malheureux incompétents qui peuplent nos remous et nos pénitenciers. Accordez-moi qu'il faut apprécier, juger chaque fait et chaque doctrine d'après les circonstances qui lui sont propres; accordez-moi qu'il y a (en médecine comme ailleurs) un bon sens, une raison générale que vous avez confondue à tort avec le bon sens et la raison de Bonfield et de Boyer, mais à laquelle vous êtes empressés de recourir, et qui vous a servi de criterium dans la présente séance partie de votre discours que vous n'avez jamais à dédaigner.

Sur quelques données, en effet, avez-vous prononcé contre la syphilisation préventive cette terrible proscription dont vos discours écriés ne rappelle pas toute l'énergie? Ce n'est pas à l'écarter les faits de la syphilisation, puisque vous faites

remarquer avec une satisfaction, qui à la vérité ne me paraît pas très légitime, mais qui l'est à vos yeux, que toutes les victimes de la nouvelle pratique se portent assez bien. C'est avant au nom du bon sens, de la raison médicale que vous avez lancé contre la syphilisation préventive le plus violent anathème de tous ceux qui l'ont si justement flétrie. Vous vous êtes dit avec tout ce monde : La syphilis est une maladie accidentelle qui peut être facilement évitée, qui, en l'absence même de toutes précautions, n'atteint qu'une partie restreinte de la population; lorsqu'elle se généralise, elle compromet d'une manière grave non-seulement la santé de celui qui en est affecté, mais encore la santé et la vie de sa progéniture; il est donc odieux, criminel même de donner à un individu la vérole sous le prétexte de la lui épargner à l'avenir.

Tel est, monsieur le professeur, le raisonnement que vous a dicté le bon sens médical, c'est-à-dire la science, l'expérience interprétées par une saine raison. Pourquoi faut-il que vous ayez abandonné bientôt des guides aussi sûrs pour vous renfermer dans la contemplation, dans la vérification, dans l'interprétation de prétendus faits qui vous ont conduit à des distinctions impossibles, à des suppositions sans fondement, à des contradictions flagrantes, et finalement à la plus triste conclusion qu'un médecin, qu'un académicien, qu'un professeur puisse jamais avoir à déplorer?

Vous avez renvoyé à M. Bégin, qui avait dit que la vérité scientifique est une, d'avoir fait une confusion regrettable; permettez-moi de vous dire que c'est votre double distinction qui mérite ce reproche.

Vous avez distingué d'abord la vérité et l'application de la vérité; ou thèse générale, cette distinction est fondée; en syphilisation, elle ne l'est nullement. Pour étudier expérimentalement toutes les conditions de la prétendue doctrine (et la syphilisation est tout entière dans l'expérimentation), il faut expérimenter sur l'homme, c'est-à-dire commencer par appliquer la vérité que l'on cherche à démontrer. Donc première distinction illusoire et très regrettable. Voyons la seconde.

« Comment! vous écriez-vous, moi qui ne suis point contraire à la syphilisation curative, il me laudra, pour défendre mon opinion, me charger du lourd fardeau de la syphilisation préventive! »

Hélas! oui, monsieur le professeur, quelque singulier que vous paraissent, il le fait absolument; et, malgré vos boutades contre la raison médicale, je suis certain que vous ne serez point réfractaire au raisonnement suivant, qui n'est d'ailleurs, je vous prie bien de le remarquer, qu'une exposition et une conséquence rigoureuse des faits.

Tous les symptômes primitifs de la syphilis, vous le savez, ne sont point suivis d'accidents secondaires; en accordant à ces derniers la proportion de 1 sur 20, on leur fait encore une trop large part. Or, quand vous syphilisez (comme l'a fait M. Zédel), dont vous défendez l'observation, un malade atteint d'un chancre ou d'une blennorrhagie, est-ce pour le guérir de ce chancre, qui durerait de vingt à quarante jours, que vous lui en donnez deux ou trois cents dont la durée sera de trois à six mois? C'est trop déjà de vous adresser une pareille question; mais si tel n'est pas votre but, vous faites donc de la syphilisation préventive : c'est-à-dire que vous donnez la vérole constitutionnelle à 19 malades sur 20 qui ne l'auraient jamais eue, sans compter les maux et quelques centaines d'un traitement de plusieurs années que les maux inconvénients de chancre sillonnent plus ou moins profondément le derme.

Reste donc le vingtième malade, celui qui a déjà la syphilis constitutionnelle. Oh! pour le coup, vous êtes vraiment à votre aise. « Quand on a la vérole, dites-vous, on l'a, et l'on n'en peut avoir deux en même temps; c'est donc bien ici de la syphilisation exclusivement curative qu'il y a à faire. »

Sur ce point, et en n'accordant aux mots que leur sens littéral, je suis de votre avis; mais avant d'arriver aux faits (et vous savez que je suis d'une écorce ou sur les respectueux coups), oubliez pendant quelques secondes votre antipathie pour la raison, et raisonnons un peu.

Vous ne vous imaginez point, n'est-il pas vrai, que la syphilisation agisse, soit préventivement, soit curativement, par les plaies locales qu'elle produit; que ce soit, en un mot, une médication révulsive? Non, vous admettez, vous êtes forcé d'admettre que l'absorption répétée du virus syphilitique modifie à la longue l'organisme de telle façon que celui-ci devient réfractaire à son action; qu'il se produit, aux plus sinistres inoculations de la syphilis, quelque chose d'analogue à ce qui a lieu chez les sujets atteints de la variole, ou de la rougeole, quelque chose que vous appelez syphilisation, si vous voulez, pour la syphilis; varioleisation pour la variole, etc. Or, que peut-on se proposer raisonnablement par une de ces intoxications virulentes? Évidemment une seule chose : c'est de surprendre l'organisme dans un moment où, ayant peu

d'affinité pour le virus, peu de dispositions à se laisser pénétrer intimement par lui, il en triomphe plus facilement. Mais vouloir inoculer un virus quand déjà l'économie tout entière en est abreuvée, quand toutes les forces organiques luttent pour s'en débarrasser, c'est vraiment pousser trop loin le mépris du bon sens et des notions les plus positives de la médecine.

Ainsi, monsieur le professeur, au point de vue scientifique, une vaccination virulente quelconque, la syphilisation elle-même que vous répudiez, non d'après les faits, mais au nom du bon sens, la syphilisation elle-même se conçoit comme prophylaxie, mais comme méthode curative, elle est contraire à toutes les données médicales, elle n'a aucune raison d'être.

En revanche, elle ne manque pas de bonnes raisons pour n'être pas.

Si l'on ne peut avoir deux véroles à la fois, on peut du moins avoir une vérole légère, une vérole grave ou une vérole très grave. Que l'absorption d'une nouvelle quantité de virus syphilitique ne puisse augmenter la gravité de la diathèse véroléuse, c'est ce que vous affirmez, permettez-moi de le le contraire; mais ce que je ne me contente pas de croire, ce que j'affirme avec tous les hommes qui ont étudié sérieusement l'évolution de la syphilis, c'est que les irritations locales répétées, les inflammations, même légères, et les suppurations produites par des douzaines ou des centaines d'inoculations auront inévitablement dans la marche de la maladie de cas une influence fâcheuse sur la marche de la maladie, sans le secours de la théorie à guérir. Mais, dites-vous, l'adie qu'elles ont de la théorie; il faut des faits. Non, monsieur, ce n'est point la de la théorie, c'est de l'expérience et de la logique; non, il ne faut point de faits, pas plus qu'il n'en est besoin pour savoir que vous serez empoisonné dans un quart d'heure si vous prenez actuellement un gramme de strychnine.

Ces faits d'ailleurs existent aujourd'hui; ils ont été suffisamment discutés, l'Académie et le public médical tout entier en ont apprécié la valeur. Je ne les discuterai pas de nouveau. Il en est un seul sur lequel je veux appeler un instant votre attention, c'est M. P... avez-vous dit, sortez de chez moi, et il se porte à merveille.

Avez-vous vu en effet M. P... ou bien avez-vous été le jonnet d'une indigne mystification? Je ne vous guère d'autre explication, je vous le déclare, pour sauver votre diagnostic. M. P..., ainsi que j'ai écrit il y a deux jours, a un fiasco diathésique; il a une alopecie qui frappe à première vue; il a des engorgements ganglionnaires sous-maxillaires et corréaux; un des premiers, qui était abscédé, a été ouvert il y a sept jours. M. P... a un psoriasis syphilitique aux mains. Si l'on peut avoir tout cela et se porter à merveille, dites-moi donc ce que vous exigez pour accorder qu'on soit malade? Mais cette question est de trop; évidemment vous n'avez point vu M. P...

Ce qui m'étonne, c'est qu'étant si satisfait de la santé des syphilisés, vous vous efforciez, par une de ces contradictions que j'ai déjà signalées, de ne les point laisser à la charge de la syphilisation. Les règles de la méthode, dites-vous, n'ont pas été observées; mais, et pour appuyer cette observation sur le paroxysme du chloroforme. C'est ici le moment le plus critique de ma lettre. Comment vous dire ce que tout le monde pense à bon droit de cette comparaison étrange entre la préparation d'un produit chimique et l'introduction jusqu'à saturation d'un virus dans l'économie? J'aime mieux y renoncer et dire avec vous : « Une expression trop faible trahirait ma pensée, une expression trop forte pourrait déplaire; je préfère laisser chacun supplier à mon silence. »

Aussi bien ai-je été permis de partager votre opinion et de vous adresser des éloges mérités. Oui, vous avez eu raison d'insister sur ce fait que le pus chancreux ne s'inocule pas fatalement, même alors qu'il est contagieux; que certains individus lui sont réfractaires, soit accidentellement, soit d'une manière absolue. (1); oui, vous avez eu raison de proclamer hautement que c'était là un fait capital qui renversait l'ingénieux échafaudage de votre illustre confrère M. Ricord; c'est-ce trop présumer de votre tolérance que d'espérer que vous adresser des éloges mérités. Oui, vous avez eu raison d'insister sur ce fait que le pus chancreux ne s'inocule pas fatalement, même alors qu'il est contagieux; que certains individus lui sont réfractaires, soit accidentellement, soit d'une manière absolue. (1); oui, vous avez eu raison de proclamer hautement que c'était là un fait capital qui renversait l'ingénieux échafaudage de votre illustre confrère M. Ricord; c'est-ce trop présumer de votre tolérance que d'espérer que vous adresser des éloges mérités. Oui, vous avez eu raison d'insister sur ce fait que le pus chancreux ne s'inocule pas fatalement, même alors qu'il est contagieux; que certains individus lui sont réfractaires, soit accidentellement, soit d'une manière absolue. (1); oui, vous avez eu raison de proclamer hautement que c'était là un fait capital qui renversait l'ingénieux échafaudage de votre illustre confrère M. Ricord; c'est-ce trop présumer de votre tolérance que d'espérer que vous adresser des éloges mérités.

Monsieur le professeur, un sentiment de convenance que vous appréciez déjà, que vous appréciez mieux encore quand

(1) Permettez-moi de réclamer de votre justice une légère rectification. Vous dites, dans le cours de votre discours : « M. de Castellan, précédé, dit-on par Parent-Duchâtelet, arrive à dissiper des éruptions d'immunité contre le chancre hémorrhagique. » Parent-Duchâtelet a vu, comme vous les avez vus, que certaines personnes sont réfractaires à toute contagion syphilitique; mais il n'a jamais dit que cette immunité devienne une règle générale chez les filles publiques.

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

TE DES HOI

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	{	Trois mois. . . .	8 fr. 50 c.
FRANCE, ANGLETERRE, BELGIQUE,		Six mois. . . .	16 "
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.		Un an.	30 "

GRÈCE, HOLLANDE, PIÉMONT,	{	Trois mois.	9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE,		Six mois.	17
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.		Un an.	33

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, GIBRALTAR.	{	Trois mois.	10 fr.
		Six mois.	20
		Un an.	38

REVUE CLINIQUE HEBDOMADAIRE

Contusion de l'œil gauche. Hémophthalmie sous-conjonctivale.
Luxation du cristallin.

était entourés d'une substance friable, mollassse, ayant caractères du cancer encéphaloïde. Nous remarquons le p de vaisseaux artériels ouverts pendant l'opération. Les su de cette opération, quelles seront-elles ? On ne peut malheureusement que trop les prévoir. Nous aurons soin, du res de tenir nos lecteurs au courant de ce qui pourra surveni

Ce malade, fort, robuste, doué d'une santé parfaite, occupé, il y a trois ans, à des travaux de terrassement, fut surpris par un éboulement qui couvrit son corps. Dans la chute qu'il fit, il tomba sur le dos, d'une pioche, et l'extrémité de cet instrument pénétra dans le rectum et y fit une large plaie en avant, comprime le péricrânion, et le tisseu s'écroula. La douleur fut vive, et il mourut.

graves accidents qui auraient dû nécessairement succéder à la rupture de brides périéonales, si la fixité de l'utérus avait eu pour cause des adhérences de cette nature. A.-H. MARCET.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

ADDITIO À LA SÉANCE DU 24 AOÛT 1852.

Nous donnons les conclusions du travail adressé à l'Académie de médecine par M. le docteur Duchenne, de Boulogne.

I. Les muscles ou faisceaux musculaires auxquels on attribue la propriété de faire basculer le scapulum sur un axe fixé placés au centre de ces os, de manière à mouvoir ses angles inférieurs et extérieurs; mais ils ne font tourner le scapulum sur l'un ou l'autre de ses angles supérieurs qui reste fixe, tandis que l'angle inférieur s'élève ou s'abaisse en se rapprochant ou en s'éloignant de la ligne médiane.

II. L'élévation volontaire de l'épaule s'effectue par la contraction isolée de la portion moyenne du trapèze quand elle n'exige point d'effort; mais si, au lieu de l'élévation reconstruite de la résistance, d'autres muscles détachés s'associent en combinant leur action à la portion moyenne du trapèze, et celle, avec d'autres plus d'énergie, pour vaincre cette résistance et plus grande.

III. Les muscles qui ont des grands efforts d'élévation de l'épaule s'associent à la portion moyenne du trapèze sont : le rhomboïde, le grand pectoral par sa portion supérieure et l'angulaire de l'omoplate.

IV. Au grand dentelé, auquel on attribue comme fonction principale celle de soutenir l'humérus chargée d'un lourd fardeau, l'électro-physiologie et la pathologie démontrent qu'il reste complètement étranger à cette action. Ce muscle a d'autres usages bien autrement importants; ainsi il concourt puissamment à l'inspiration, sa contraction est inséparable de celle du deltoïde pendant l'élévation du bras.

III. L'humérus, en s'élevant par la contraction isolée du deltoïde, dépasse le scapulum de la manière suivante :
1° Il dépasse son angle externe, pendant qu'il divise son angle inférieur de 1 à 2 centimètres au-dessus de la ligne médiane;

2° Il fait pivoter sur son axe vertical, de telle sorte que son bord spinal, s'écartant des parois thoraciques de 4 à 5 centimètres, semble s'en détacher sans la forme d'une aile. Pendant cette expiration, en se forment, entre le bord spinal du scapulum et la partie correspondante du dos, une sorte de gouttière profonde de 15 centimètres, et la tête de l'humérus a une tendance à abandonner la cavité glénoïdale en se subissant en bas.

III. Cette attitude, si elle est prolongée, la volonté au saut la respiration, car elle ne possède pas, comme l'électrisation, le pouvoir d'arrêter de force la contraction isolée du deltoïde.

IV. Pendant l'élévation volontaire du bras, le grand dentelé, placé par ainsi dans les ordres du deltoïde, vient à l'aide de celui-ci, pour élever le bras. En effet, au lieu de le soulever, mais aussi pour compléter l'élévation verticale du bras, la main d'élévation par ce muscle étant la direction horizontale. Le second tiers de l'élévation du bras (l'élévation au-dessus de la ligne horizontale) est aidée aussi par la contraction synergique au bras moyen du trapèze, surtout dans les mouvements de force.

V. L'étrépie ou la paralysie du grand dentelé occasionne un ébranlement peu apparent dans l'attitude du scapulum, quand les bras pendent sur les côtés du tronc, l'angle inférieur de cet os est seulement un peu plus élevé, plus saillant et plus rapproché de la ligne médiane; mais, quand le bras est élevé, la main du bras s'élève du tronc, on voit apparaître toutes les déformations qui résultent de l'absence de concours du grand dentelé et qui ont été décrites plus haut. (Proposition II.)

VI. Les fibres supérieures du grand dorsal extérieures par l'électrisation, au lieu de se contracter, passent à l'état de relâchement, dépriment l'omoplate de dehors en dedans et d'avant en arrière, par l'intermédiaire de la tête de l'humérus qui appuie sur la cavité glénoïdale; les fibres inférieures du même muscle abaissent le rayon de l'épaule. L'excitation simultanée de toutes les fibres du grand dorsal produit, de chaque côté, non-seulement les mouvements précédents, mais encore l'extension énergique du bras.

VII. Les tiers inférieurs du trapèze et le rhomboïde jouissent, il est vrai, comme du grand dorsal, de la faculté d'effacer les épaules en leur action; mais l'attitude qui en résulte est vicieuse et inutérageuse, parce qu'il détermine même temps et indubitablement le moignon de l'épaule. Ainsi n'agissent-ils physiologiquement que pour maintenir le scapulum solidement rapproché de la ligne médiane dans certains mouvements de force du membre supérieur, comme pour attirer à soi un corps résistants.

VIII. En conséquence, de tous les muscles qui meuvent l'épaule, le grand dorsal est un de ceux qui produisent la meilleure et la plus belle attitude, en raison de son double pouvoir, d'effacer les épaules et de les abaisser à la fois, en raison aussi de l'énergie avec laquelle il redresse le tronc. C'est lui qui, par exemple, donne, chez l'adulte, l'attitude au port d'arme.

IX. Des trois muscles (le trapèze, le grand dorsal et le rhomboïde) qui, par la volonté ou l'excitation électrique, possèdent le pouvoir de rapprocher de la ligne médiane le bord spinal du scapulum, c'est le trapèze seul qui, par son tiers inférieur et par quelques-unes de ses fibres, se contracte pour rapprocher le moignon de l'épaule à sa distance normale de la ligne médiane, et qui, chez l'adulte, de 5 à 6 centimètres. Il suffit, en effet, que les fibres du trapèze soient détruites par l'atrophie musculaire pour que le scapulum s'éloigne du plan médian de 10 à 12 centimètres. Dans cette attitude vicieuse de l'épaule, le dos est arondi, le moignon de l'épaule est porté en dehors et en avant et la poitrine se creuse.

X. La contractilité tonique du rhomboïde maintient par sa tonicité le bord spinal du scapulum solidement appliqué contre le tronc.

Quand ce muscle perd cette tonicité (dans l'atrophie progressive, par exemple), le bord spinal du scapulum fait une saillie sous la peau, et l'espace compris entre ce bord spinal et la ligne médiane, s'élargit profondément.

Si l'atrophie du rhomboïde s'ajoute à celle du grand dentelé au moment de l'élévation du bras, le bras, outre le saut et le bras, a une vaste excavation qui pourrait loger la main tout entière. Dans laquelle la peau s'enfoncé au-dessous des tissus qu'elle traverse avec une telle force qu'on ne peut l'en détacher, comme une ride s'est formée sous elle.

XI. La connaissance des faits établis par les recherches électro-physiologiques et pathologiques exposées dans ce travail permet d'expliquer le mécanisme des principaux mouvements de l'épaule

et des attitudes vicieuses ou des déformations qui résultent des affections des muscles qui exécutent ces mouvements; la connaissance de ces faits, enfin, intéresse au plus haut degré le diagnostic différentiel de ces affections musculaires.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 16 août 1852. — Présidence de M. PLORET.

Propriété nutritive du blanc d'œuf.

M. Corvisart communique une note extraite d'un travail sur la digestion, relative à la propriété nutritive du blanc d'œuf.

L'auteur appelle l'attention sur les points suivants :
1° La présence dans l'œuf d'une substance pareille à celle qui prend naissance de l'alumine dans les digestions opérées par le suc gastrique; de la même sorte, dans la nutrition de l'embryon, comme elle est propre à la nutrition de l'animal parfait;

2° La transformation de l'alumine en cette substance dont les propriétés se modifient avec la plus grande facilité, circonstance favorable à la production des tissus;

3° L'impuissance où est l'alumine d'un fournir sous l'influence du suc gastrique au delà d'une certaine quantité, ce qui montre bien que toutes les substances azotées ne sont pas exclusivement et entièrement digérées par le suc gastrique, et que les fèces pourraient bien provenir, non d'une insuffisance accidentelle, mais d'une insuffisance constante de cette action.

4° La nécessité, pour obtenir cette matière, de présenter à l'alumine une grande quantité d'eau, en rapport avec l'usage populaire de boire un verre d'eau après un malade;

5° La possibilité de donner aux malades dont l'estomac ne digère point un grand volume de cette substance pour éprouver l'effet d'un blanc d'œuf entier, résultat qui présente encore ses analogues. Ne sait-on pas combien nourrit un bouillon, quoiqu'il contienne si peu de matières, mais des matières très nutritives? C'est plus encore pour cette substance, car elle est toute digérée.

Stance du 23 août.

Origine du nerf sympathique.

M. J. Budge communique sur ce sujet la note suivante : Des expériences que j'ai faites en commun avec M. Waller ont prouvé que l'irritation d'une certaine partie de la moelle épinière provoque la dilatation des pupilles. Mais, si l'on coupe le nerf sympathique d'un côté seulement, et qu'il ensuite on irrite la moelle épinière, la pupille correspondante se dilate; l'autre, qui n'a pas été coupée, se dilate à la suite; l'autre s'éprouve rien.

Il résulte de cette expérience que la dilatation de la pupille par suite de l'irritation de la moelle épinière n'a lieu qu'au moyen du nerf sympathique. Mais cela ne prouve pas encore que le nerf sympathique soit son origine dans la moelle épinière, car il est facile de trouver une autre explication de ce phénomène. En effet, on peut supposer que le nerf sympathique naît des ganglions spinaux, puisque l'on a observé que des fibres nerveuses primitives sortent des ganglions des ganglions périphériques. Dans cette hypothèse on pourrait regarder les ganglions comme des organes centraux, et penser que les fibres dont l'irritation provoque la dilatation de la pupille se dirigent vers les ganglions comme vers des centres, et que les ganglions ont la faculté d'opérer un mouvement réflexe, comme le fait la moelle épinière dans les cas ordinaires. Pour éclaircir cette question, j'ai fait les observations suivantes :

Après avoir mis à nu, sur un lapin, la première et la deuxième paire des nerfs pectoraux, à l'endroit où ils sortent de la moelle épinière, j'ai irrité, en la tenant isolée, la racine postérieure de la première paire; et cette irritation a amené la dilatation de la pupille. Aussitôt j'ai coupé le nerf juste après de la moelle épinière, et j'ai irrité de nouveau cette partie ainsi séparée de la moelle, sans que la pupille éprouvât la moindre dilatation. J'ai ensuite irrité la racine antérieure du même nerf, et il s'en est suivi une très grande dilatation de la pupille correspondante.

On peut en conclure que, dans le lapin, le ganglion n'est pas l'organe rélecteur; car autrement, si l'irritation de la racine postérieure avait produit la dilatation de la pupille, même après que cette racine avait été coupée.

J'ai fait la même expérience sur la deuxième paire des nerfs pectoraux, et j'ai obtenu exactement le même résultat; d'où j'ai conclu que l'origine première du nerf sympathique est dans la moelle épinière.

Voici, en peu de mots, la relation des expériences de M. Budge :
1° Si l'on coupe le nerf sympathique sur une grenouille au-dessous du ganglion du nerf pneumo-gastrique, la pupille correspondante se rétrécit au bout d'une heure et demie, et la membrane nictitante s'avance plus ou moins sur la cornée.

2° Si l'on coupe la racine postérieure du deuxième nerf spinal (nerf brachial), la pupille correspondante se rétrécit également dans beaucoup de cas; mais ce phénomène n'a pas toujours lieu, et, lorsque il se produit, il est très éphémère.

3° Si l'on coupe la racine postérieure et la racine antérieure du même nerf, la pupille se rétrécit et persiste dans cet état.

4° La deuxième et la troisième expériences s'appliquent également au troisième nerf spinal.

On obtient donc encore plus considérables en coupant les deux racines de ces deux moelles nerfs.

5° Si l'on extirpe la moitié de la moelle derrière le troisième nerf, on ne remarque aucun effet sur la pupille correspondante. (Commissaires : MM. Magendie, Flourens et Pouillet.)

SOCIÉTÉ DE MÉDECINE PRATIQUE.

Séance du 1^{er} juillet 1852. — Présidence de M. GUERANT.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance.

— La correspondance contient la livraison de mai 1852 des *Annales des maladies de la peau et de la syphilis* M. Terrier, rapporteur.

— M. DUHAMEL rend compte de l'ouvrage présenté à la Société de médecine pratique par M. le docteur Legrand et ayant pour titre : *De l'anémie et des différences entre les tubercules et les scrofules*.

L'anémie de ces deux maladies est prouvée par leur réanion fréquente chez le même sujet et par la transformation par l'adhere de la génération des affections tuberculeuses en maladies scrofuleuses et vice versa.

Elles servent les scrofules guéries depuis longtemps meurent phlogiques.

Souvent présentent aussi des différences : ainsi les scrofules sont le

plus souvent curables, tandis que les tubercules le sont très rarement.

M. Legrand pense que le rachitisme chez des enfants en bas âge est de nature scrofuleuse, tandis qu'il est de nature tuberculeuse lorsqu'il survient à un âge plus avancé.

L'hérédité est sans contredit la cause la plus fréquente de la tuberculisation; aussi M. Legrand exprime-t-il quelques propositions qu'il considère comme des lois :

1° Le père et la mère scrofuleux engendrent presque toujours des enfants scrofuleux;

2° Le père sain et la mère tuberculeuse engendrent plus d'enfants tuberculeux que d'enfants sains;

3° La mère saine et le père tuberculeux peuvent espérer plus d'enfants sains que d'enfants tuberculeux;

4° La transmission est d'autant plus certaine que l'enfant a été conçu à une époque plus avancée du mariage ou de la maladie.

Comme le tubercule, la scrofule reconnaît pour cause la plus fréquente l'hérédité; rarement elle est acquise. Les enfants provenant de parents syphilitiques sont souvent scrofuleux. La scrofule marche de l'extérieur à l'intérieur; ainsi, lorsqu'elle attaque les os, c'est au centre qu'on trouve quelques points sains, tandis que le tubercule débute dans le centre de l'os.

Les maladies scrofuleuses ne peuvent pas donner naissance au tubercule ni à la scrofule, mais elles ont une influence fâcheuse sur le développement de la grosse et de la petite vérole, de la tuberculisation pulmonaire, qui fait toujours des progrès très rapides après l'accouchement.

On rencontre des phthisiques qu'on pourrait appeler latentes, d'autres qui présentent la forme aiguë; rien de semblable ne se rencontre dans la scrofule.

M. Legrand examine comparativement les altérations subies par le sang chez les tuberculeux et chez les scrofuleux, et il termine par celles que présente l'urine.

Conclusions. — Remerciements adressés à l'auteur.

M. Maxe présente à la Société le dessin d'un tumeur verruciforme de 8 centimètres de diamètre, à des centaines de larges occupant la partie moyenne et externe de la scrofule et recouvrant une portion de la corne. La partie de la corne recouverte par cette tumeur est de 3 centimètres environ et s'avance presque au niveau de la pupille.

M. J. Lingard, de Metz, qui je fus appelé en consultation par notre honorable confrère M. le docteur Dubourg de Beauregard pour la jeune personne qui fait le sujet de cette observation. Mlle B... rue Basse-du-Rempart, 24, était alors âgée de dix ans; elle portait sur le globe oculaire une tumeur analogue à celle dont je viens de présenter le dessin; seulement, les proportions étaient moins grandes. La corne était intacte. Je proposai l'ablation de cette tumeur à M. le docteur Dubourg de Beauregard et l'opération fut faite avec son assistance. Quelques temps après, la malade partit pour Londres, et nous n'en entendîmes plus parler jusqu'à il y a une quinzaine de jours environ.

Je reconnus alors que la tumeur avait récidivé et qu'elle occupait un espace double de celle qui avait été opérée jadis.

Je proposai une nouvelle ablation, laissant présumer que la cautérisation serait constamment indispensable.

La tumeur était d'un blanc nacré, sans aucun rapport avec la pupille; elle occupait le globe oculaire, et elle était séparée du globe oculaire le noyau principal; j'excisai ensuite une petite portion de cette tumeur qui faisait saillie sur la corne, et, frappé de la ressemblance de la plaie avec celles qui succèdent à l'ablation des verrues, je fis une forte cautérisation à l'aide du crayon d'azotate d'argent.

Je ne sache pas qu'il existe dans la science, ajoute M. Magne, une tumeur de même nature, occupant le même siège; les verrues des paupières sont communes, et il n'en est pas ainsi des verrues du globe oculaire.

M. GUERANT considère la tumeur opérée par M. Magne comme parfaitement connue et décrite; pour lui, c'est une tumeur épithéliale, et il pense que c'est à tort que M. Magne a cautérisé; l'excision aurait suffi.

M. GUERANT, tout en reconnaissant que la tumeur en question ne paraît point analogue par sa nature et par son siège à celles qu'on observe ordinairement, regrette que M. Magne n'ait pas mis sous les yeux de la Société le dessin de la tumeur.

M. MAXE. Si je n'ai pas apporté à la Société la pièce que demande avec raison M. GUERANT, c'est que j'ai adressé cette tumeur à M. Lebert, qui a eu la bonté de l'examiner avec l'habileté que nous lui connaissons tous. En écrivant que la tumeur présentait la plus grande analogie avec les excroissances verruciformes de la peau, j'ai dit que je l'avais disséquée. M. Lebert n'exprime le regret d'avoir été obligé de sacrifier la pièce anatomique pour pouvoir l'examiner sérieusement dans toutes ses parties. On me reproche, ajoute M. Magne, d'avoir cautérisé; une simple ablation eût suffi, dit-on. Deux motifs justifient le traitement que j'ai cru devoir employer.

1° La tumeur que j'avais enlevée il y a cinq ans a récidivé, ainsi que je l'ai déjà dit.

2° Ayant disséqué une tumeur verruciforme, la cautérisation m'a paru devoir être indispensablement associée à l'excision, et les expériences de notre honorable confrère M. Lebert, si complètes en elles-mêmes, sont venues justifier mon diagnostic et mon traitement.

M. DUHAMEL. J'ai donné dernièrement des soins à un enfant atteint de fièvre typhoïde légère qui allait édié au dixième jour, quand survint une toux opiniâtre avec édemme du cou, suite de la rupture d'une vésicule pulmonaire. La toux avait pour diminuer de fréquence quand l'accident est arrivé. Je fis appeler M. GUERANT, et deux jours après, malgré nos efforts réunis, la maladie se termina d'une manière fatale.

À la même époque, M. le docteur Legrand était demandé pour un accident semblable, mais moins intense, et son malade guérissait. Je ferai observer, à ce sujet, qu'il est rare que je rencontre un cas exceptionnel sans qu'il soit suivi au même moment d'une observation analogue.

Chez notre malade, nous avons employé avec M. GUERANT la belladone. Nous avions aussi parlé de mochetures; mais l'air avait pénétré dans la tumeur cellulaire profondément, l'oppression était grande, je n'ai pas osé avoir recours aux mochetures, qui auraient été sans effet contre l'air contenu dans l'intérieur de la poitrine.

M. BOST demande quels ont été les résultats de l'auscultation.

M. DUHAMEL. Il n'y avait ni pneumonie, ni catarrhe pulmonaire, ni rien qui pût faire supposer que le poumon fût intéressé.

M. GUERANT. L'anopsie n'a pas eu lieu; mais il est probable que la mort est survenue parce que l'air, ayant pénétré dans le tissu pulmonaire, a comprimé les poumons à leur partie supérieure; de là l'asphyxie.

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MERCURE, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

Boulevard, rue des Saints-Pères, 40;

EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

La prise d'abonnement peut être envoyée en lettres par Paris ou au mandant du poste.

Paris, Département, { Trois mois... 8 fr. 50 c.
 { Six mois... 16 »
 { Un an... 30 »

ALLEMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE, SUISSE,
ITALIE MÉRIDIONALE, RUSSIE.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GAZETTE, HOLLANDE, PIÉMONT, { Trois mois... 9 fr.
 { Six mois... 17 »
 { Un an... 33 »

ANGLAIS, AMÉRIQUE ET COLONIES.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOULOUSE, { Trois mois... 10 fr.
 { Six mois... 20 »
 { Un an... 38 »

GIBRALTAR.

Les lettres et paquets sont adressés aux abonnés retardés.

SOMMAIRE. — PARIS. Rapport sur un cas de rupture de l'utérus, par M. Danyau. — Hôpital de la Pitié (M. Nour). Sépulture abandonnée à l'égout. — Traitement antiphtisique et tonique suivi de guérison. — L'emploi de la vapeur d'eau pour rendre alcalins, dissoudre et excréter les plus petites quantités de vapeur de mercurie condensées sur les parois du ventre. — Société de Chirurgie, séance du 15 août. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 30 AOUT 1852.

Rapport sur un cas de rupture de l'utérus.

Par M. DANYAU, médecin adjoint de l'hospice de la Maternité.

L'extension des discours prononcés à propos de la syphilisation nous a empêché de publier le rapport suivant, qui devait paraître dans l'avant-dernier compte-rendu de la Société de chirurgie.

M. le docteur Mavel, d'Amberg, a transmis à la Société une observation dont elle m'a chargé de lui rendre compte. C'est un cas de rupture utérine pendant le travail de l'engastement suivi du passage du fœtus dans la cavité péritonéale, dans lequel l'accouchement a pu être terminé par les voies naturelles et a eu une heureuse issue pour la mère. Voici le sommaire de cette observation :

Une femme de trente-sept ans, mince, grêle, assez bien conformée, mais de très petite taille (mètre 36), qui de 9 enfants, dont deux jumeaux, n'en avait mis au monde que cinq vivants, était en travail depuis la veille, lorsque le 27 octobre 1851, à midi, dix heures après la rupture des membranes et l'écoulement d'une médiocre quantité de liquide blanc de douleurs et sans administration préalable de seigle ergoté, une sensation de déchirement accompagnée d'un bruit distinctement entendu des assistants et poussa un cri annonçant avec frayer que quelque chose venait de se rompre dans son ventre et que son enfant avait changé de place.

La décoloration instantanée de la face, l'altération des traits, les vomissements qui se succédaient, le refroidissement de la peau, l'effacement presque complet du pouls, l'absence de la respiration, la brusque cessation du travail, le déplacement de la tête du fœtus, qui, d'abord fixée au détroit supérieur et facilement accessible, ne pouvait plus être atteinte, dénotaient l'existence d'une rupture et le danger imminent qui menaçait les jours de cette malheureuse femme.

Mandé par son confrère M. le docteur Sabatier, M. Mavel ne put se rendre auprès d'elle que trois heures après l'accident. Après avoir constaté, outre les symptômes énumérés plus haut, la déformation de ventre offrant deux tumeurs distinctes, l'une à droite constituée par le fœtus, l'autre à gauche d'une moindre consistance formée par l'utérus, M. Mavel, parfaitement édifié sur le diagnostic et convaincu de la nécessité d'une intervention immédiate, rejette d'une part la gastrotomie comme trop dangereuse pour la mère et sans utilité pour l'enfant, dont le déplacement a entraîné la mort, de l'autre l'application du forceps comme impraticable, et opta pour la version. On lui confia le soin de l'excuter.

« Introdusant, dit-il, la main droite, je refoulai légèrement la tête, qui est sur le bord droit de la fosse iliaque, et je la sens disparaître dans le ventre; la main se trouve en contact avec le cordon ombilical et avec une masse d'intestins que je distingue du cordon en ce que le mésentère n'empêche de les circonscrire. En suivant le corps de l'enfant, j'arrive, en portant la main dans la pronation forcée, jusque sur les pieds, qui sont placés au-dessus de la matrice, presque dans la région splénique; la flaccidité de la matrice ne mettant point obstacle à la manœuvre, je puis sans difficulté amener la tête à l'extérieur jusqu'à la tête, qui seule offre quelques difficultés à raison de son grand volume proportionnellement à l'étréouille du bassin. »

Les suites furent merveilleusement simples. Nous trouvons dans les détails qui suivent et que l'auteur donne de douze en douze heures pendant les cinq premiers jours que la peau se réchauffa peu à peu, que les vomissements cessèrent presque immédiatement, que l'altération des traits ne fut pas non plus de longue durée, que la fréquence du pouls diminua graduellement, que la respiration devint de plus en plus libre, que le ventre, douloureux plutôt par suite du météorisme que par toute autre cause, s'affaissa et s'assouplit de jour en jour, et que ces heureuses modifications firent du traitement le plus simple, à l'application longtemps continuée de fomentations sur le ventre, à l'usage d'abord de boissons diffusibles, puis de narcotiques en potion, à l'emploi de légers laxatifs, à une diète sévère.

Les détails cessent un peu subitement. L'auteur, ayant noté le 31 octobre et le 1^{er} novembre un point douloureux à gauche, termine ainsi : « Les jours suivants, la diminution de douleurs nous permit de percevoir dans le flanc gauche une tumeur considérable causée par la présence de matières que la matrice y a laissées en se retirant, telles

que caillots de sang, eaux de l'amnios, méconium. A ces corps étrangers, il faut ajouter la lymphie plastique sécrétée par le péritoine enflammé. Nous avons pu chaque jour suivre la diminution de cet engorgement, et aujourd'hui, 1^{er} décembre, nous avons la satisfaction de le voir disparu en entier. La malade se lève plusieurs heures chaque jour; le pouls bat 60 fois à la minute; l'appétit est bon; toutes les fonctions s'exécutent à merveille, et tout nous fait espérer que rien ne viendra rappeler les accidents inflammatoires que nous devions tant redouter. »

Le cas rapporté par M. le docteur Mavel est un fait nouveau à ajouter à ceux que la science possède déjà (1), et qui démontrent les avantages de l'extraction du fœtus par les voies naturelles, lorsqu'à la suite d'une rupture il est passé dans la cavité péritonéale. Le succès dépend de la décision de l'opérateur, de la rapidité de l'exécution et des ménagements observés dans la manœuvre. Sous tous ces rapports, la femme dont vous venez d'entendre l'histoire ne pouvait tomber en de meilleures mains.

Les felicitations bien méritées que nous adressons à notre habile confrère ne doivent pas nous empêcher de signaler quelques regrettables lacunes dans l'intéressante observation qu'il nous a envoyée.

Et d'abord, quel était le siège de la rupture? Était-elle au fond, au corps, au col de l'utérus? Est-il bien démontré qu'elle fut en un point quelconque de cet organe? N'était-elle pas plutôt à l'union de l'utérus et du vagin?

Rien ne justifie l'idée d'une rupture de l'utérus proprement dite, ou au moins d'une rupture du corps. L'opérateur a-t-il franchi l'orifice utérin avant d'arriver à la crevasse? La main a-t-elle rencontré au delà une ouverture accidentelle plus ou moins réserrée qu'il lui a fallu traverser pour atteindre le fœtus dans la cavité péritonéale? Sur tous ces points, qui, bien connus, permettraient d'établir quelque chose de précis, l'observateur se tait absolument. Faut-il conclure à un oubli, ou ne doit-on pas plutôt admettre que notre confrère n'a rencontré ni orifice utérin, ni crevasse au delà de cet orifice, mais seulement au fond du vagin une large déchirure n'intéressant peut-être que l'union de ce canal à l'utérus, ou tout au plus avec une portion du canal, le col utérin, à une hauteur où dans une étendue transversale plus ou moins considérable? Cette supposition, que je crois vraie, explique la facilité de la manœuvre, au moins en ce qui concerne l'introduction de la main et la version du fœtus. N'aurait-on pas éprouvé plus de difficulté à franchir, trois heures après l'accident, une crevasse dans la dépression et la rétraction de l'utérus auraient certainement diminué la largeur et brisé la circonférence? M. Mavel parle, il est vrai, de la flaccidité de la matrice, circonstance heureuse qui aurait permis à la main d'agir librement. Mais ce sont là des détails bien insuffisants, et qui laissent l'lecteur tout au moins dans le doute relativement au point qu'il me semblait important de bien préciser.

En exprimant l'opinion que M. Mavel n'a pas tout à fait rencontré ce qu'il donne à entendre, et ce qu'il croit consciencieusement avoir trouvé, nous n'avons rien pensé et encore bien moins n'avons-nous rien voulu dire de désobligeant pour cet honorable praticien. Nous savons ce que fait naître tout d'abord de trouble dans l'esprit un cas de rupture des voies génitales compliqué du passage du fœtus dans la cavité péritonéale. Nous savons qu'en un milieu de ces circonstances si graves, la préoccupation dominante de l'opérateur, qui, tout entier aux soins d'une délivrance dont la rapide exécution importe au salut de la mère, il peut bien ne pas prendre le temps de rechercher et de reconnaître ce qu'en toute autre occasion il n'oublierait pas de constater, et nous sommes d'avis que le succès l'absout aux yeux de l'art d'omissions qui ne laissent pas pourtant d'être regrettables pour la science.

C'est à ce point de vue, et tout en rendant justice, comme nous l'avons déjà fait, à la conduite de M. Mavel, que nous en venons à signaler le vague et l'insuffisance des détails sur le point capital de son observation. Ajoutons que nous ne sommes pas mieux renseignés sur l'étendue, la direction de la déchirure, et qu'il n'est pas davantage fait mention du côté antérieur, postérieur, droit ou gauche, qui avait subi cette grave lésion.

Si nous avons cherché à expliquer et à excuser quelques-unes des omissions de l'honorable médecin d'Amberg, il en est d'autres qu'il ne nous semble pas possible d'attribuer. Un renseignement qu'il n'a pu se manquer de prendre et qu'on regrette de ne pas trouver dans le récit des circonstances qui ont précédé la rupture, c'est l'état de l'orifice. Était-il rigide ou souple? Quels progrès la dilatation avait-elle faits? L'indication de ces détails nous aurait peut-être permis, sinon de suppléer à l'absence de ceux qui nous manquent sur le siège,

la direction, l'étendue de la déchirure, du moins d'ajouter aux présomptions que nous avons énoncées et peut-être déjà assez bien établies.

Dans une observation comme celle du docteur Mavel, devant-on se contenter de signaler l'étréouille du bassin; le degré de la viciation n'aurait-il pu être indiqué? Les dimensions de l'enfant, également passées sous silence, n'importaient pas moins, et le sexe lui-même, auquel, depuis les remarques de Clarke, de Collin, et surtout de Simpson, on attribue une certaine influence sur les ruptures de l'utérus et du vagin, aurait dû être noté.

Il est pas question dans l'observation de M. le docteur Mavel d'hémorragie, cette complication fréquente des ruptures de l'utérus. Est-ce encore un oubli, ou bien n'y a-t-il eu qu'un écoulement de sang insignifiant? L'absence d'hémorragie serait pour nous une nouvelle présomption en faveur d'une simple rupture du vagin, une présomption, disons-nous, et rien de plus; car une rupture de l'utérus peut se s'accompagner que d'un écoulement de sang médiocre, et exceptionnellement une rupture du vagin seul peut se compliquer d'une hémorragie véritable.

Cette absence d'hémorragie, en supposant même que les lèbres de la déchirure n'eussent fourni qu'une quantité peu considérable de sang, se concilie mal avec la flaccidité de la matrice, à moins qu'on n'admette que le placenta fût resté adhérent à sa surface naturelle d'implantation et que le plus petit décollement ne se fût pas opéré pendant les trois heures qui s'écoulèrent depuis l'accident jusqu'à l'arrivée de M. Mavel. Or, non-seulement cela est peu probable, mais il est au moins contraire presque certain que le placenta, plus ou moins promptement détaché, aurait été facilement expulsé, après l'entrée de la cavité de l'utérus dans la cavité du péritoine. On s'étonnera sans doute de nous voir accumuler ces suppositions; mais toutes ces conjectures, dont quelques-unes, nous l'avons vu, peuvent bien n'être pas vraies, une description plus circonstanciée nous les eût épargnées. N'est-il pas bien regrettable, par exemple, que l'auteur n'entre, relativement à la délivrance proprement dite, dans aucun détail? « La délivrance terminée, dit-il, la main a été reportée dans son lit. » Telle sont, sur ce point, ses seules paroles; l'acrobacie excessive qui équivaut presque à un silence absolu.

Nous craignons que M. Mavel n'ait été parfaitement renseigné sur toutes les circonstances qui ont précédé la rupture. Rien n'aurait été observé, rien du moins ne lui fut communiqué relativement au caractère des douleurs. Les symptômes de la rupture éclatèrent sans augmentation préalable, sans modification sensible ou du moins constatée de ces douleurs, circonstance tout à fait remarquable et d'un intérêt si important à opposer à ce que le travail présente sous ce rapport de caractéristique dans l'immense majorité des cas. Elle prouverait, s'il n'y a pas encore ici quelque inexactitude ou quelque omission, que le praticien le plus attentif peut être surpris par l'apparition subite et sans phénomènes précurseurs du terrible accident qui a failli coûter la vie à la femme d'Amberg, et que, s'il est des cas où le médecin averti par quelque prodrome peut utilement recourir à des moyens préventifs, il en est d'autres qui mettent en défaut la vigilance la plus exacte et la plus dévouée.

Il nous reste à dire une remarque à faire : elle est relative à cette immédiation considérable découverte au bout de quelques jours dans le flanc gauche, et que M. Mavel attribue à l'épanchement dans le ventre de caillots sanguins, de liquide amniotique et de méconium. En admettant qu'un épanchement fut réellement la cause de cette tuméfaction, il me paraît bien difficile d'admettre à notre confrère que les matières épanchées fussent celles qu'il a indiquées. Pour du sang liquide ou en caillots, point de doute assurément; mais pour du liquide amniotique et du méconium, je n'y crois guère, et M. Mavel me paraît avoir fait, à cet égard, une supposition gratuite que repoussent également l'expérience et le raisonnement. Il y avait dix heures déjà que les membranes étaient rompues, et il est probable qu'au moment de cette rupture tout le liquide amniotique se sera écoulé. En tout cas, l'élevation de la tête, que le rétrécissement du bassin retenait au-dessus du détroit supérieur, aura facilité l'écoulement de ce qui restait après le premier flot, et l'évacuation n'aura pas tardé à être complète. Au moment de la rupture il ne devait plus rester d'eau dans l'amnios, et si n'aurait pu en épancher dans la cavité péritonéale. D'ailleurs, si la rupture existait dans un point décliné, et à plus forte raison si elle avait eu lieu à l'union de l'utérus et du vagin, ce qui restait de liquide, obéissant à son propre poids, ne se serait-il pas écoulé par la vulve?

L'épanchement du méconium, qui n'a été constaté dans aucun cas, à ma connaissance du moins, me paraît encore bien plus inadmissible. Que sous l'influence d'un long et pénible travail, d'une congestion cérébro-spinale prolongée, l'enfant rende une certaine quantité de méconium, c'est un

(1) Voyez notre Mémoire sur la rupture du vagin, etc. Mémoires de la Société de Chirurgie, tome II.

fait de physiologie pathologique bien connu, et qui a fourni autrefois et fournit encore au praticien d'importantes indications. Mais peut-on comparer la souffrance croissante du foie que l'on dément manifeste avec l'angoisse subite et la mort presque instantanée qui résulte de son passage à travers une large solution de continuité, dans la cavité péritonéale ? Simplement menacé dans le premier cas, foudroyé dans le second, soit-ce là des circonstances comparables, et ce qui revient à l'un doit-il advenir dans l'autre ? Nous ne le pensons pas ; et l'examen des cadavres n'a jamais, en effet, révélé l'épanchement que M. Mavel suppose. Notre confrère a-t-il bien songé, d'ailleurs, aux conséquences d'un épanchement de cette nature ? S'il en eût été ainsi, une péritonite mortelle ne se serait-elle pas développée, et l'art, au lieu d'un nouveau succès dont il peut à bon droit se glorifier, n'aurait-il pas eu encore un malheur à déplorer ?

Arrêtons-nous ici, messieurs, et sans plus rien mettre en question, bien que nous eussions pu nous demander peut-être si ce que M. Mavel indique comme le résultat d'un épanchement n'aurait pas été plutôt un phlegmon consécutif dans le voisinage de la rupture, terminés comme nous avons commencé, en payant un juste tribut d'éloges au bon jugement, à la promptitude et à l'habileté de notre confrère d'Amber.

Les conclusions que nous avons l'honneur de vous proposer sont les suivantes :

1° Adresser à M. Mavel une lettre de remerciements pour son intéressante communication ;

2° Insérer son observation dans les *Bulletins* de la Société.

HOPITAL DE LA PITIE. — M. NOIR.

Néphrite albumineuse aiguë. Traitement antiphlogistique et tonique suivi de guérison.

Observation recueillie par MM. LAVAUX et RICARD, externes du service.

Personne n'ignore à quel point sont instructifs les traitements habituellement mis en usage contre l'albuminurie. C'est à ce point que tous les médecins considèrent cette maladie comme à peu près inévitablement mortelle dans un temps plus ou moins long. De triste arrêt doit-il être sans appel ? Nous osons espérer le contraire. Les deux observations que nous suivons nous confirment dans cet espoir, et nous semblent prouver tout ce qu'on peut attendre de la médication antiphlogistique associée à la médication tonique. Ces deux observations ne font d'ailleurs que confirmer ce que plusieurs faits analogues nous avaient déjà appris. Nous les livrons donc aux sérieuses méditations de tous les praticiens.

Le 13 mai 1852, est entré au n° 12 de la salle Saint-Raphaël Charles Gérard, tonnelier, âgé de trente et un ans. Température mixte ; nuls antécédents morbides.

Depuis dix jours seulement il éprouve une malaise vague et général, accompagné d'inappétence, de céphalalgie et de douleurs légères dans la région des reins.

Le 10 mai, trois jours avant son entrée à l'hôpital, le malade trouve ses pieds gonflés. Il continue de travailler. L'œdème augmente et envahit successivement, et presque en même temps, les cuisses, la face, les membres supérieurs et le tronc.

C'est dans cet état d'infiltration modérée, mais générale, que le malade se présente à notre observation le 14 mai.

L'insuffisance et la céphalalgie des jours précédents persistent.

La langue est humide et large ; la soif n'est pas augmentée ; il y a de la constipation.

La respiration est un peu gênée, sans que l'exploration du thorax révèle aucune modification pathologique, soit aux poulmons, soit au cœur. Le pouls est plein et fréquent (85) ; nul bruit de souffle dans les vaisseaux du cou.

La peau est mate et décolorée ; la face est bouffie ; les paupières sont infiltrées ; les membres, œdématisés, conservent quelque temps l'impression des doigts et même l'impression des plis des draps du lit.

Une percussion attentive, sans rien révéler d'anormal dans la région hypogastrique, permet toutefois de constater un commencement d'épanchement ascitique dans le ventre, qui est un peu tuméfié et rénitent.

N'ayant trouvé ni dans le foie, ni dans le cœur la raison de l'anasarque, nous avons porté plus spécialement notre attention sur les organes urinaires.

La région rénale est sensible à la pression. Le malade, pour nous servir de ses propres termes, pisse moins, mais plus souvent. La coloration des urines nous a paru normale ; elles rougissent à peine le papier de tournesol. Traitées par l'acide nitrique, elles précipitent une notable quantité d'une matière blanchâtre et comme grumelleuse, qui ne se réduit pas par la chaleur, mais que redissout l'acide chlorhydrique concentré, en produisant la liqueur d'un beau bleu caractéristique de la présence de l'albumine.

Le malade, soigneusement interrogé sur toutes les causes qui auraient pu provoquer la maladie, nous apprend qu'il travaille journellement dans des caves froides et humides ; il assure n'avoir jamais fait d'excès d'alcool.

À cette même visite, on prescrit une saignée du bras de 200 grammes ; diète ; repos absolu.

Le 15 mai, le malade a rendu en vingt-quatre heures un litre d'urine transparente, sans coloration anormale, coagulant par la chaleur, et précipitant par l'acide nitrique une quantité déjà moindre d'albumine : on accorde au malade deux potages ; nul ventouses scarifiées sont appliquées sur la région des reins.

Jusqu'au 17, nulle modification dans les urines : l'œdème reste stationnaire ; mais le malade se dit soulagé. Ce jour-là les urines sont plus abondantes, mais aussi elles sont plus

riches en albumine. Douze ventouses scarifiées sur les reins ; même régime.

Le 18, la céphalalgie s'est dissipée, l'appétit est revenu au normal, les selles sont redevenues normales, et déjà son état semble permettre l'essai d'une médication légèrement tonique : une portion d'aliments, eau vineuse, 90 grammes de vin de Bagnols coupé.

Le 20 mai, l'œdème des extrémités a disparu avec l'épanchement ascitique ; la face demeure encore un peu bouffie ; néanmoins, la respiration n'est plus gênée comme dans le principe, et le malade éprouve un véritable état de bien-être.

Expérimentées pour la première fois dans une épreuve graduée, 60 parties d'urine traitées par 8 l'acide donnent 4 1/2 d'albumine. — 2 portions d'aliments ; eau vineuse de Bagnols.

Le 21 mai, le malade dit avoir ressenti dans la nuit un malaise vague, accompagné d'une sensation de froid pénible à l'hypogastre. Les urines sont plus pâles ; elles n'ont pas varié de quantité, mais soumises à la même expérience que la veille elles précipitent 6 parties d'albumine.

Le malade est remis à une portion ; on supprime le vin de Bagnols.

Le 22, on ne trouve plus que 3 + 1/2 d'albumine sur 60 parties d'urine par 8 l'acide.

Les jours suivants, jusqu'au 27 mai, les proportions d'albumine oscillent entre 3 et 4.

Les 26 et 27 mai. — Bagnols, 90 grammes.

Le 28 mai, plus de traces d'œdème ; l'acide nitrique ne produit plus qu'un léger trouble dans les urines. — Bagnols, à la dose de 90 grammes ; 2 portions d'aliments ; coctéole.

Les jours suivants, les urines n'accusent plus par aucun réactif la plus petite quantité d'albumine.

Le 3 juin, le malade sort de l'hôpital avec les signes de la plus complète guérison.

Depuis ce temps-là, nous avons vu Gérard trois fois à huit jours d'intervalle ; il avait repris ses occupations accoutumées sans le moindre récidive pour sa santé.

Néphrite albumineuse aiguë traitée et guérie par les antiphlogistiques et les toniques sagement associés.

Lehmann (Jean-Baptiste), trente-huit ans, cambreur, tempérament lymphatique, entré le 4 juin 1852.

Le malade rapporte à cinq semaines l'invasion de la maladie. Sentiment de courbature, diminution de l'appétit, constipation, inaptitude au travail, douleurs passagères dans la région des reins, tels sont les symptômes qui furent portés le matin dans la santé du malade, avant la manifestation d'une hypodyspie, qui, partielle d'abord, devint promptement générale.

Il y a quinze jours, en effet, Lehmann, en se couchant, s'aperçut que ses jambes étaient notablement gonflées, et en moins de quarante-huit heures l'œdème avait gagné tout le corps.

Le malade va consulter à la Pitié M. Gendrin, qui lui donne des diurétiques et des révulsifs sur le tégument intestinal.

Cette médication était inefficace ; l'anasarque faisait des progrès. Le malade, pris d'une gêne insolite de la respiration, fit appeler un médecin.

Un des premiers soins de celui-ci fut d'examiner les urines, qui fournirent un abondant précipité blanc sous l'action de la chaleur. Sur son avis, le malade entra à l'hôpital de la Pitié.

À la visite du 5 juin, nous trouvons le malade pâle, les traits altérés, la face bouffie, les paupières œdématisées. Les membres et le tronc, infiltrés, reçoivent l'impression des doigts, qui ne se laisse pas s'effacer. Le péritoine offre un commencement d'ascite. La percussion du thorax révèle une matité beaucoup plus étendue à droite, où elle occupe la moitié inférieure de ce côté, qu'à gauche, où elle peut être limitée au quart inférieur, sans élasticité des parois ni vibrations sensibles à la main. À l'auscultation, absence du murmure vésiculaire au niveau de la moitié des deux côtés de la poitrine ; bruit de souffle aux deux temps, éphogonie, signes évidents d'un épanchement pleurétique, qu'explique la dyspnée accusée déjà par le malade deux jours avant son entrée à l'hôpital.

L'éprouve, en outre, un peu de céphalalgie, de la faiblesse générale, de l'inappétence. Sa soif est modérée, sa langue est large et blanche, ses selles sont rares. Le poul, peu développé, donne 96 pulsations. Pas de chaleur anormale à la peau. Les veines du cou sont variqueuses ; nul bruit de souffle dans les vaisseaux de ce région.

L'examen le plus attentif du cœur ne signale aucune lésion dans cet organe.

L'exploration scrupuleuse de l'hypocondre droit, l'absence d'ictère ne nous permettent de rien soupçonner du côté du foie.

Il n'en est pas de même de la région rénale, qui est douloureuse à la pression, sans qu'il soit possible de constater une augmentation de volume des reins.

Le malade assure que depuis le début de la maladie ses urines sont moins copieuses ; il évalue à un demi-litre ce qu'il en rend dans les vingt-quatre heures. Nous les trouvons décolorées, à peine acides, et ne donnant qu'une faible odeur ammoniacale : 60 parties de ce liquide traitées par 5 parties d'acide nitrique donnent 9 parties d'un précipité blanchâtre. On obtient le même précipité par l'alcool, et l'acide chlorhydrique concentré le dissout promptement en produisant une liqueur d'un beau bleu. Ces réactions ne nous permettraient pas de reconnaître la présence de l'albumine dans les urines.

Cependant dans les renseignements que nous fournit le malade, il nous est impossible de trouver la cause déterminante de la néphrite albumineuse. Sa vie a toujours été régulière ; il se nourrit bien ; mais seulement il travaille, ajoute-t-il, dans un lieu mal aéré.

Dès la première visite, le 5 juin, on prescrit une saignée du bras de 250 grammes ; six ventouses scarifiées sur la ré-

gion des reins (125 grammes de sang). — Chiendent nitré ; diète ; repos absolu.

Le 6, le malade a rendu trois quarts de litre d'urine dans les vingt-quatre heures. Le poul est tombé à 70 pulsations. L'œdème est stationnaire ; mêmes phénomènes stéthoscopiques du côté du thorax ; 60 parties d'urine par 5 l'acide nitrique ne donnent déjà plus que 5 d'albumine.

Dès le 7, l'œdème des extrémités inférieures disparaît ; la bouffissure de la face est diminuée. Les urines sont plus abondantes ; elles ne donnent plus que 2 parties d'albumine. — Une portion d'aliments.

Le 8, l'anasarque est entièrement dissipé ; plus d'ascite ; l'épanchement pleural se résorbe. Les urines se colorent en rose par l'acide nitrique ; elles fournissent seulement 1 + 1/2 d'albumine. Le poul est normal. — Bagnols, 90 grammes.

Le 9, trois litres d'urine dans les vingt-quatre heures ; pas la moindre trace d'albumine. — Deux portions ; eau vineuse de Bagnols.

Dans la nuit, le malade est exposé à l'impression du froid. Le 10 au matin, mouvement fébrile léger ; rougeur à la gorge ; toux gutturale ; angine passagère. — Une portion ; Bagnols.

Les jours suivants, jusqu'au 14 juin, le mieux se confirme, les urines ne donnent plus de précipité par l'acide nitrique.

Dans la journée, le malade, en dépit de nos recommandations, descend dans la cour pendant plusieurs heures, et à la visite du lendemain nous trouvons les urines plus pâles et précipitant de nouveau par l'acide nitrique (4 d'albumine sur 60 d'urine par 5 l'acide). On fait appliquer six ventouses scarifiées sur les reins (125 grammes de sang). On n'accorde qu'une portion au malade ; on supprime le bagnols.

Le 15, 14 + 1/2 d'albumine ; l'épanchement pleurétique est entièrement résorbé.

Le 16, plus d'albumine. — Deux portions ; coctéole ; bagnols.

Les 17 et 18, absence complète d'albumine comme la veille. — Mêmes prescriptions. Vin de Bagnols, 60 grammes.

Le 19, aucuns des phénomènes précédents n'a reparu ; le malade court impunément au dehors. Il demande instamment sa sortie, qui lui est accordée à la condition qu'il suivra pendant quelques jours encore le régime de l'hôpital.

Depuis les premiers jours de sa sortie, nous n'avons plus vu le malade ; la question était entièrement confirmée.

Après avoir soumis à l'attention de nos confrères ces deux observations qui nous paraissent démontrer l'utilité du traitement antiphlogistique et tonique, qu'il nous soit permis de formuler en peu de mots les préceptes qui nous semblent les plus propres à diriger ce traitement pour qu'il réponde aux espérances des praticiens.

Voici ces préceptes :

A. Le repos le plus absolu est nécessaire au succès du traitement.

B. Au début de la néphrite albumineuse, on aura recours à la saignée générale et aux saignées locales (ventouses ou sangsues sur la région des reins). L'opportunité de ces moyens, la durée de leur emploi, la quantité de sang à tirer, devront toujours se mesurer à l'intensité de la réaction et à l'état actuel du sujet.

C. Quand le mouvement fébrile a disparu, quand les symptômes généraux se sont amendés, dès que l'œdème est presque résorbé, qu'il n'y a plus qu'il reste à peine traces d'albumine dans les urines, on continuera, mais avec mesure, l'usage des toniques, que nous faisons servir constamment dans les aliments azotés et les vins généreux, ceux de Bagnols et de Bordeaux préférentiellement à tous autres.

D. Dès ce moment, les urines devront être surveillées avec plus d'attention que jamais, car l'état de ce liquide réglera jour par jour l'emploi du régime analeptique. Continuez et augmentez les toniques si l'albumine ne reparaît pas ; diminuez-les, et même supprimez-les, si les urines précipitent de nouveau et si les proportions d'albumine deviennent trop considérables.

E. Ne recourez que rarement aux diurétiques, ils sont presque toujours superflus et quelquefois nuisibles. Vous pouvez tout au plus les employer non loin du début de la maladie, pour hâter la résolution de l'anasarque, mais à très faible dose et pendant peu de jours seulement.

F. A toutes les périodes de l'affection, nous croyons les purgatifs funestes.

Nous croyons utile de relater ici un commencement d'observation, que le départ prématuré de la maladie ne nous a point permis d'achever, mais qui prouvera, peut-être, que les révulsifs sur le tégument intestinal sont propres tout au plus à provoquer d'intermittentes diarrhées, qui prennent promptement le caractère colérique et font du traitement un traitement de l'affection par l'état de cachexie où elles jettent les malades.

Marie-Amélie Varlet, brodeuse, vingt et un ans, constitution faible, tempérament scrofuleux, entrée le 8 juillet 1852, au n° 14 de la salle Sainte-Genève. Avant l'âge de la puberté et dans l'intervalle de quelques années, cette fille a été atteinte successivement de la rougeole, de la scarlatine et de la fièvre typhoïde. Ses menstrues qui ont toujours été capricieuses, irrégulières, peu abondantes, se sont brusquement supprimées il y a une année environ, à la suite d'une vive frayeur. Elles ont reparu après cinq mois de traitement.

Mais depuis lors la santé de la femme Varlet est devenue chancelante et ses forces ont considérablement diminué.

Au mois de mars dernier, elle consulte à la Pitié M. Vallex, qui la soumet à un régime franchement tonique et lui conseille l'usage répété des pilules écossaises pour combattre une opiniâtre constipation.

La malade, soulagée par ce traitement, avait repris ses occupations accoutumées, lorsqu'il y a un mois environ, et sans cause appréciable, elle est prise de lassitudes dans les membres, d'étourdissements, de céphalalgie, de douleurs lombaires, d'inappétence et de constipation. Bientôt ses jambes s'in-

fillement et son ventre devient le siège d'un gonflement notable. Elle consulte les herbivores du voisinage, qui lui administrent des frictions : la maladie voit son mal empirer. Elle a recours aux pilules de Dehaut, dont elle pousse la consommation jusqu'à concurrence d'une abondante diarrhée, qui la contraint de se présenter à la garde-robe jusqu'à douze fois dans les vingt quatre heures.

Quand elle se présente à nous, le 7 juillet, la maladie est pâle, décolorée ; ses traits sont altérés, sa face est bouffie, ses pupilles infiltrées ont peine à s'entr'ouvrir, ses lèvres sont épaissies et décolorées ; sa peau par tout tendue par l'apouvantable anasarque, qui depuis huit jours environ a envahi le corps entier. L'abdomen est distendu à l'excès par l'épanchement ascitique, et les veines de sa paroi antérieure sont déjà variqueuses.

La langue de la maladie est sèche et pâle ; depuis quelques jours, elle éprouve des nausées, des vomissements ; son appétit est nul, sa soif est vive ; ses selles sont abondantes, fécales et souvent teintées de sang.

Les urines, rares et troubles, précipitent par la chaleur et par l'acide nitrique d'énormes quantités d'albumine. Le pouls, petit, faible, mais fréquent, marque 108 pulsations. La respiration est normale. Un bruit anormal se prolonge dans le pectoral droit ; on ne l'entend pas au second temps, ce qui nous fait attribuer à l'état chloro-anémique de la maladie plutôt qu'à une altération organique du cœur. Des les premiers jours, on s'applique à combattre la diarrhée opiniâtre qui affaiblit la maladie. Déjà le 14 juillet, l'opium et la ratanhia avaient triomphé de cette dernière complication.

La maladie, soumise à un régime diététique, au repos absolu, se trouvait bien soulagée. Ses selles étaient normales, sa soif moins vive, sa respiration plus libre, ses urines moins rares ; son anasarque marchait vers une fracture et prompement guérissait, et déjà le 19 juillet on avait cru pouvoir tenter l'usage du baignin à très faible dose, quand Marie Varlet, envenant contre nos justes représentations, réclama impérieusement sa sortie de l'hôpital, qui lui fut accordée le 20 juillet.

DE L'EMPLOI DE LA VAPEUR D'IODE

pour rendre sensibles, distinguer et caractériser les plus petites quantités de vapeur de mercure contenues dans les parois d'un récipient.

Par M. J.-L. LASSIGNOL.

Les traces de vapeur mercurielle condensées sur les parois intérieures des tubes de verre sont toujours appréciables directement à l'œil nu à la loupette dans une foule de cas. Dans diverses opérations il importe souvent de constater positivement s'il existe ou non du mercure dans les substances qui sont l'objet d'un examen, et lorsqu'on a affaire à des traces à peine visibles de ce métal, il est extrêmement difficile de se prononcer.

Tous les chimistes connaissent la sensibilité pour les préparations mercurielles de la double lame d'or et d'indigo proposée par Saichon. Dans une expertise ou tout autre emploi, après avoir, la lame d'or n'a été que très faiblement portée sur sa teinte naturelle, et sa calcination dans une tube fermé ne fournit aucun globules appréciables à la loupe, mais seulement à 2 ou 3 centimètres du point chauffé, une trace circulaire qui ne pouvait être aperçue que sous un certain degré d'inclinaison.

Le frottement contre l'extrémité d'une baguette de verre n'ayant produit aucune aggrégation de globules visibles, nous avons l'idée, après avoir retiré la lame d'or, de porter au fond du même tube une goutte d'un solution alcoolique d'iode. Après quelques heures, l'iode étant complètement vaporisé, nous remarquons en regardant intérieurement, suivant l'axe du tube, qu'à l'endroit où préexistait la trace grisâtre à peine visible, il s'était formé un anneau rougeâtre d'iode de mercure, qui ne pouvait être distingué qu'en plaçant l'œil dans la direction de l'axe du tube et non dans une autre position.

Cet effet, produit par la vapeur d'iode, pourra être mis à profit dans diverses circonstances analogues, et nous en recommandons l'application aux personnes qui auraient à se prononcer dans des cas semblables.

La vapeur d'iode, en agissant sur la vapeur de mercure condensée et la transformant en iode rouge de mercure d'une couleur si intense, permet non-seulement d'en démontrer l'existence, même en quantité minime, mais de la caractériser d'une manière spéciale. C'est donc un réactif dont l'emploi sera plus ou moins avantageux dans diverses recherches chimiques et médico-légales. (Journal de Chimie méd.)

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

Séance du 18 août 1852. — Présidence de M. GUSSERAY.

De l'emploi des agents anesthésiques pour calmer des douleurs survenues à la suite d'une lésion du nerf sciatique.

M. DUCROT présente un jeune homme blessé d'un coup de feu dans les événements de décembre ; c'est le malade sur lequel M. Huguier avait appelé l'attention de la Société dans la séance du 3 mars dernier, à propos de douleurs atroces survenues dès le lendemain de l'accident dans tout le membre blessé. La sensibilité avait été portée à ce point que le moindre mouvement, le moindre ébranlement mettaient le blessé hors de lui ; il n'y avait pas de paralysie. Tous ces accidents, qui avaient cessé en grande partie à la suite de la ligature de l'artère sous-jacente, avaient été suivis d'une nouvelle intensité ; en vain tous les narcotiques furent-ils employés, aucune amélioration ne fut obtenue (on pourra se faire une idée de l'emploi qu'on en fit, car le landanum seul et il eut pour plus de 150 fr. de dépense). Quelquefois le malade éprouvait un calme passager, en passant sur le membre blessé une éponge imbibée d'eau fraîche.

Un élève était du blessé lorsque M. Huguier demanda un avis à

la Société. M'étant rendu au désir de notre collègue, je constatai une névralgie sciatique double : dans le membre gauche, l'infirmité du membre droit de la lésion du nerf sciatique ; au membre droit, elle s'était montrée sympathiquement. Des deux côtés, les douleurs étaient bien plus vives dans la partie du pied qui reçoit les extrémités terminales du nerf poplitée externe. J'employai une pommade anesthésique dans laquelle entrèrent seulement l'éther chloroformique et l'acide chlorhydrique (10 mars). Elle a été dit, à propos de ce blessé : M. Huguier a employé une pommade anesthésique, etc. Elle n'a eu qu'un effet passager, elle n'agissait qu'un point de contact ; au-dessus et au-dessous, la douleur était la même. N'étant pas à la séance à ce moment, je ne puis donner quelques explications ; aujourd'hui j'ajouterai que le malade, sous le bénéfice de l'emploi de ce moyen, put quitter son lit, dont il ne bougeait pas depuis trois mois. Je n'aurais pas encore atteint le but que je me proposais, probablement parce que les moyens n'étaient pas assez actifs. J'ajoutai donc à l'action de l'éther chlorhydrique celle du styracine, et de dès lors la cure marcha plus rapidement. Voici la formule :

Ether chlorhydrique 6 grammes.
Cyanure de potassium 4 —
Aronée récente 30 —

Suivant le précepte de Crotgny et de M. Robert dans le traitement de la sciatique, ce fut sur le dos du pied que je fis les applications de la pommade. Au bout de quinze ou dix-huit jours ces applications, les douleurs avaient entièrement cessé ; le malade restait toute la journée dans un fauteuil, la jambe étendue.

Cette observation me semble intéressante : 1° par le fait d'une névralgie sympathique survenue dans le membre qui n'avait pas subi de lésion ; 2° par l'emploi heureux des agents anesthésiques, ornés aux extrémités terminales du nerf atteint. Les applications furent d'abord bornées aux dos du pied gauche ; elles amenèrent la névralgie de ce côté et même celle du membre opposé : ce n'est que plus tard, afin d'agir plus rapidement, lorsque je vis l'insuffisance de ce moyen, que je fis faire également des applications sur le pied droit.

Un autre point sur lequel j'ai voulu à mon tour appeler l'attention de la Société, c'est sous les effets de la blessure du nerf sciatique, l'action traumatique paraît avoir porté principalement sur les muscles atteints de paralysie ; elle seule troublait l'ordre du mouvement, ce qui en est résulté. L'attitude du pied est celle de l'extension forcée sur la jambe avec adduction légère ; elle est le résultat de l'absence d'innervation des muscles tibiaux antérieurs et postérieurs. L'excitation électrique, localisée dans ces muscles, ne provoque point leur contraction ; et les contractions sont faibles dans tous les muscles qui sont sous la dépendance du nerf poplitée externe, elles sont complètes dans les muscles où se distribue le poplitée interne.

Vous vous rappelez que, dans le travail que je vous ai lu sur les paralysies traumatiques, j'ai constaté les faits qui ont été traités le siège d'une lésion matérielle, les muscles qu'il anime perdent leur irritabilité et ne répondent plus à l'excitation électrique ; ce fait en est une preuve. Maintenant, quel sera le traitement à suivre ? Bien que j'aie la conviction que l'emploi de l'électricité sur les muscles atteints de paralysie, n'a été seule cause d'amélioration, et que ce moyen n'est plus aujourd'hui en expérimentation, afin de déterminer plus promptement la guérison de ce malade, j'ai cru devoir user chez lui d'un appareil orthopédique qui vint empêcher une déviation plus prononcée du pied, pendant qu'avec la galvanisation on cherchait à ramener la contraction tonique dans les muscles paralysés jusqu'à ce qu'ils puissent faire équilibre à leurs antagonistes.

Plus tard, je me propose de présenter de nouveau ce malade à la Société, lorsqu'il sera entièrement guéri.

Pièce d'arme à feu intéressant la face et l'intérieur de la cavité buccale.

M. MARCOTTE. Il s'agit d'un jeune homme de dix-sept ans qui, dans un moment d'oubli, s'est tiré un coup de pistolet dans la bouche. L'accident est arrivé le 10 juillet, dans la soirée. L'arme était un pistolet à vent, un pistolet de poche chargé par un cube de soudre d'étain d'un centimètre passé de diamètre. Le canon du pistolet était placé dans l'intérieur même de la bouche et dirigé vers le pharynx, mais en relevant légèrement, de telle sorte que le coup de feu a porté principalement sur la face. Les dents ont été brisées, la langue a été déchirée, la partie supérieure de la voûte palatine, sur l'isthme même, le malade rendit une assez grande quantité de sang par le nez et par la bouche. En peu de temps les lèvres et la langue se tuméfièrent, de telle sorte que la parole devint impossible et la déglutition très gênée.

Lorsque je vis le malade le matin à la visite, je le trouvai tout défiguré. La peau des lèvres était tendue dans plusieurs points, comme si elle eût été directement contuse ; dans plusieurs de ces points, la membrane muqueuse correspondante était intacte. La lèvre inférieure pendait détachée au niveau des deux commissures qui se joignent au point où elle se fixe sur le menton. Les dents inférieures étaient brisées. Je cherchai à m'assurer de l'état de la voûte palatine et des parties situées plus profondément ; mais j'eus beaucoup de peine à introduire mon petit doigt entre les arcades dentaires, qui ne se laissaient qu'un passage assez étroit. En regardant avec une lumière le fond de la cavité buccale, on voyait que la tumeur, tuméfiée, noyée par la poudre et du sang desséché. Au niveau de la paupière gauche et de l'opapophyse malaire, il y avait une large ecchymose. Nulle trace, du reste, de fracture des os de la face.

Malgré l'état de gonflement des lèvres, je n'hésitai pas à réunir les dents principales par les fils ; j'en eus besoin à la commissure gauche et deux à l'angle du côté droit.

Une saignée ayant été pratiquée lors de l'entrée du malade, dans la nuit je me contentai de le mettre à l'usage des boissons délayantes, de préférer des applications d'eau fraîche sur la face et de prévenir le développement d'accidents inflammatoires par l'emploi de moyens calmants.

Pendant les premiers jours, le malade eut de la céphalalgie, de la fièvre ; une salive épaisse, un peu sanguinolente s'échappait de la bouche ent'ouverte. Peu à peu l'inflammation et le gonflement diminuèrent. L'exploration de la bouche démontra que la voûte palatine était lisse et que les dents étaient réunies.

Le cinquième jour, je refais les aiguilles : la réunion était complète à droite ; mais à gauche, dans un point, elle n'était pas opérée. Je soustins alors la lèvre avec une fronde, et je fis continuer les applications d'eau fraîche.

Après, lorsque l'extension de la langue eut diminué, nous pûmes examiner le fond de la bouche. La lèvre tenait par un plicule très faible ; de ses deux extrémités partait une plaie irrégulière se prolongeant sur des deux piliers antérieurs du voile du palais, principalement du côté gauche. A cette époque, les mouvements de la mâchoire étaient très faibles, et il y avait de l'engorgement des ganglions sous-maxillaires.

La septième jour après l'accident, le blessé, en crachant, rendit

quelques portions d'eschares et le mouton d'étain qui, suivant toute probabilité, était resté enclavé dans la partie postérieure de la voûte palatine.

Depuis, à part quelques petits accidents fébriles dus au travail d'élimination de quelques esquilles, le malade s'est rétabli promptement. La ténacité des lèvres et des parties environnantes a entraîné disparition ; partout la réunion est complète ; il ne reste d'autres traces qu'une série de lignes rouges analogues à celles qui résulteraient d'une plaie par instrument tranchant encore récente. Lorsqu'on examine la bouche, on voit que la voûte palatine n'est nullement déformée. Au-devant du voile du palais, on voit le transversal passant au niveau de la base de la cavité et gagnant les deux piliers antérieurs. C'est le côté droit qui a le plus souffert ; tout le plicule de ce côté a été déchiré, et malgré cela la réunion est complète. Deux petits brides s'étendent de ce point vers la partie latérale interne de l'os maxillaire inférieur. Ce matin j'ai encore fait une portion d'exploration de la base de la voûte palatine. Malgré cette mutilation, le malade parle très bien ; les mouvements de déglutition ne sont nullement gênés, et la réunion des parties molles a été complète sur tous les points.

On peut conclure de ce fait :

1° Que, si l'on expose la face, bien que l'explosion d'une arme à feu ait lieu dans la bouche, la peau des lèvres peut être déchirée de dehors en dedans ;

2° Que, dans quelques plaies par arme à feu, on peut encore obtenir des réunions par première intention, lors même que la surface est praticable ;

3° Qu'il est possible de sauver le bois d'étain plus retenu par la corne, qui venait de se rompre, l'atmosphère et la fracture de la jambe gauche, la cuisse droite, et de plus donna lieu à un énorme épanchement de sang dans le côté droit du tronc. Cet homme, qui a échappé à des accidents fort graves, présente cet état de remarquable, et c'est à l'usage de la poudre qu'il faut attribuer le ramont supérieur du fémur, il y a à peine un centimètre de raccourcissement ; il y a eu chez lui très probablement une consolidation, non pas tout à fait, mais une jette osseuse latérale, comme dans les greffes naturelles par approche. Il s'est passé un phénomène de consolidation, ce qui est d'autant plus remarquable, que je dois à l'obligeance de mon ami M. le docteur Kresz. Vous avez tous eu occasion de voir, dans les muées, des consolidations de ce genre ; mais presque toujours elles sont accompagnées d'un raccourcissement considérable.

Tumeur du sinus maxillaire.

M. MONOD. Le malade pour lequel je viens vous demander un conseil est âgé de soixante-cinq ans. Comme vous le voyez, le côté droit de la face est déformé par une tumeur qui s'est développée dans le sinus maxillaire. Il y a trois mois environ que le malade a commencé à s'en apercevoir. La narine se trouve de côté et prononcée, elle a quelquefois donné passage à un peu de sang. Dans le but de m'expliquer sur la nature de la maladie, j'ai fait une ponction ; elle a amené qu'un peu de sang ; j'ai introduit un stylet et j'ai trouvé l'os dénudé. Dans cette circonstance, je désirerais que la Société voulût bien donner son avis sur la nature de la maladie et sur le parti qu'il faut le prendre.

M. GENEV. À cet occasion d'opérer à la Charité un malade ayant une tumeur analogue ; elle avait chassé l'œil en avant, et faisait saillie dans la narine ; son aspect était celui d'un polype. Je l'attaquai par la narine, afin de juger sa nature et ses rapports. La portion que j'enlevai ressemblait assez à un polype, mais, au lieu de se rompre, elle se déchira. Elle était dure, elle était adhérente à la narine, et voyant qu'elle provenait du plancher de l'orbite, je pratiquai une incision au niveau du repli de la paupière. Le sinus était largement ouvert, il me fut facile d'arracher le reste de la tumeur avec une pince. La tumeur était d'une nature cancéreuse. Chez le malade, le nerf maxillaire inférieur était dénudé, et l'orbite de la joue il y avait de la paralysie. Plus tard le nerf facial se paralysa, et l'occlusion des paupières devint impossible.

Chez le malade que M. Monod nous présente, si on peut introduire un doigt par la narine, l'opération sera plus facile. Bien que la voûte palatine soit déformée, elle n'est pas déformée, et il n'y a pas de mauvaise nature, et si on se décidait à l'opérer, il faudrait, je crois, l'attaquer par en bas.

M. GOSSELIN. J'ai eu occasion de revoir, ces jours derniers, à l'Hôtel-Dieu, le malade opéré par M. Genly, et malheureusement j'ai pu constater la récurrence de l'affection.

M. MONOD. Lorsque j'ai examiné ce malade pour la première fois, je voulais m'opérer de ce côté ; mais je ne l'ai fait que le 24 date que de trois mois, il est probable qu'elle existait depuis plus longtemps, et qu'elle a ensuite fait une irruption subite. Ce qui m'a fait hésiter, c'est que la peau de la joue est altérée dans une grande étendue, que la fosse nasale est remplie et qu'on ne peut avoir certain d'enlever le mal sans léser des parties saines. Du reste, si l'opération est pratiquée, il faudra enlever la paupière inférieure et une grande partie de la joue.

M. ROBERT. J'ai examiné le malade avec soin, et je crois qu'il s'agit d'un ostéo-sarcome. Je ne tiendrais aucun compte de l'époque où il a commencé à se développer, car il n'y a rien de remarquable que la voûte palatine me paraît saine, je crois qu'il ne faut pas laisser cet homme dans l'abandon ; car l'affection ne peut continuer ses ravages. Dans ces cas, on pourrait peut-être conserver l'arcade dentaire.

M. MARCOTTE. J'ai eu occasion, il y a quelques années, de faire, à l'Hôtel-Saint-Antoine, la dissection de M. Lepetit, le jeune homme, l'ablation du maxillaire supérieur chez un homme d'une trentaine d'années, en apparence d'une bonne constitution. Après l'ablation de la tumeur, je portai un fort rouge dans le fond de la plaie, afin de détruire jusqu'aux derniers vestiges du mal. Quinze jours après, la plaie extérieure se ferma, mais le malade ne vint pas. Dans la bouche, nous trouvâmes une tumeur blanche et volumineuse, qui avait rempli la cavité. Je reculai devant une nouvelle opération, suivant moi inutile, et renvoyai, sur sa demande, le malade dans son pays. Lorsqu'on examine le nombre des tumeurs cancéreuses qui se développent dans la cavité du sinus maxillaire, on est tenté de s'abstenir, dans un bon nombre de cas, soit à cause de l'âge du malade et de l'incertitude où l'on est sur les limites de la maladie. Je crois que, dans les conditions où se trouve le malade de M. Monod, il serait préférable de s'abstenir.

M. ROBERT. Je crois qu'il est inutile de s'en abstenir et

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, 40, rue des Saints-Pères; 40;

en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

La prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALLEMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Trois mois.	8 fr. 50 c.
	Six mois.	46 »
	Un an.	90 »

GRÈCE, HOLLANDE, PIÉMONT, SARDAGNE, SAVOIE, TURQUIE, AFRICAQUE ET COLONIES.	Trois mois.	9 fr.
	Six mois.	46 »
	Un an.	90 »

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, GIBRALTAIR.	Trois mois.	10 fr.
	Six mois.	50 »
	Un an.	98 »

NOUVEAUX. — PARIS. Sur les séances des Académies. — HOPITAL DU MIDI. Double vérole constitutionnelle. — CLINIQUE DÉPARTEMENTALE. Apoplexie pulmonaire intense. Émissions sanguines abondantes. Guérison. — Observations anatomiques pour servir à l'étude de la dermatologie, avec des remarques sur la chirurgie de la première enfance. — Sur quelques procédés proposés pour constater quelques affections des fémurs croulés. — Académie de médecine, séance du 31 août. — Académie des sciences, séance du 30 août. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 1^{er} SEPTEMBRE 1852.

Séances des Académies.

L'Académie devait, dans cette séance, discuter l'importante question relative à la transmission des accidents syphilitiques secondaires; mais on a dû renvoyer à mardi prochain cette discussion si impatientement attendue par le public médical.

Plusieurs rapports officiels et une lecture de M. Leblanc, candidat dans la section des vétérinaires, ont rempli la séance. M. Vulpéau a bien fait quelques réclamations sur cette modification apportée par le bureau à l'ordre du jour adopté précédemment. Mais promesse est faite pour mardi; et, en résumé, il faut reconnaître que ces quelques jours de repos ont été légitimement acquis après une discussion qui n'a pas pris moins de six séances.

— A l'Académie des sciences, M. le docteur Guyon, inspecteur général du service de santé de l'armée d'Afrique, a fait une communication pleine d'intérêt sur les moyens de faire cesser les douleurs qui existent dans l'ophtalmie purulente. Nous en donnons l'analyse au compte-rendu de cette académie.

HOPITAL DU MIDI. — M. VIDAL.

Double vérole constitutionnelle.

On sait que l'exostose a été placée tout à fait aux confins de la vérole, qu'elle est l'expression la plus classique de l'état tertiaire, après lequel, dit-on, il ne peut plus surgir de nouvelles véroles. Eh bien, l'observation qu'on va lire contient la preuve du contraire.

En effet, on voit le malade, après plusieurs accidents primitifs, après une syphilide superficielle, rester quatre ans comme guéri, c'est-à-dire ne portant aucun signe de vérole, puis survient une exostose au tibia, c'est-à-dire un accident tertiaire, et en même temps une syphilide profonde. Je me rappelle parfaitement cette phase de la maladie; je l'ai traitée avec succès par l'iodure de potassium. Mais, deux mois après, le malade contracta deux nouveaux chancres qui mirent deux mois à se cicatiser; et deux ans après il eut une blennorrhagie compliquée d'orchite. Enfin, en 1850, nouvelle syphilide à l'épaule droite, au bras, au ventre; elle a débordé la forme squameuse, puis elle s'ulcère et suppure beaucoup, enfin, viennent des croûtes qui entourent de larges plaques rouges. Ne peut-on pas considérer cette dernière syphilide comme le résultat ou des derniers chancres, ou de la blennorrhagie qui a existé en 1848? N'est-ce pas là une nouvelle vérole? Je sais qu'on répondra qu'il s'agit seulement d'une récidive de la syphilide déjà observée chez le même individu; mais je ferai remarquer;

1^o Que cette récidive arrive un peu tard, car on l'observe trois ans après;

2^o Que cette dernière syphilide est moins profonde que celle qui l'aurait devancée, que celle qui a existé avec l'exostose.

En effet, les cicatrices des deux lésions de la peau existent encore; elles peuvent être comparées; on pourra se convaincre alors que la dernière est plus superficielle. Or, on sait que les syphilides sont d'autant plus profondes qu'elles arrivent plus tardivement. Au surplus, si la dernière syphilide n'est pas l'expression d'une nouvelle vérole, c'est toujours un accident secondaire qui serait survenu après un tertiaire. D'ailleurs, voici l'observation telle qu'elle a été rédigée par M. Codet, mon interne.

Le nommé L... Christian, âgé de trente-cinq ans, profession de vitrier; tempérament lymphatique; constitution faible; entré le 7 juin 1852, salle 12, lit n° 10.

En 1839, ce malade contracta un chancre sur le gland; il fut mal soigné et continua à voir des femmes. Bientôt apparurent de nouveaux chancres, et pendant trois ou quatre ans L... conserva des ulcérations sur la verge. A la même époque, il lui poussa des végétations sur le prépuce et le gland.

Les ganglions inguinaux des deux côtés devinrent très volumineux, mais ne suppurèrent jamais.

En 1842, syphilis constitutionnelle; croûtes dans les cheveux; syphilides qui ont laissé des traces peu profondes. Ces accidents disparurent presque sans traitement; mais quatre ans plus tard (en 1846), L... fut atteint d'une exostose du tibia droit; il survint en même temps des ulcérations profondes sur les bras, les jambes et un peu sur le tronc. Les cicatrices de ces ulcérations sont encore très apparentes. L... entra à l'hôpital du Midi (service de M. Vidal). Soumis à l'iodure de potassium, il sortit guéri au bout de trois mois. Deux mois après sa sortie de l'hôpital du Midi, L... contracta un nouveau chancre. Les ganglions inguinaux ne se sont pas tuméfiés, dit-il, et le chancre s'est cicatisé après deux mois de pansement avec de l'eau blanche.

Deux ans plus tard (1848), survint une blennorrhagie. A sa suite deux orchites du côté droit. Guérison. Le malade ne s'aperçoit plus de rien jusqu'en 1850.

A cette époque, l'épaule droite et la gauche présentent une large plaque rouge légèrement élevée. Bientôt l'épiderme se détache sous forme de squames; au-dessous la peau est rouge; de nouvelles écailles se forment et tombent à leur tour. Quelques mois plus tard, des plaques présentant une desquamation analogue apparaissent à la partie interne des bras (au niveau du coude) et à la partie inférieure de l'abdomen (du côté droit); toutes s'accroissent lentement pendant deux ans, lorsqu'au commencement de 1852 une suppuration abondante s'établit à leur surface. Le malade fut soigné par M. Gibert. La suppuration diminua assez rapidement. Il s'est formé des croûtes épaisses sur les ulcérations. Le malade resta dans cet état jusqu'en 1851, époque à laquelle il vint à l'hôpital du Midi, dans le service de M. Vidal. Sa constitution paraît seulement un peu affaiblie. Les ganglions cervicaux sont presque normaux, ceux de l'aîne très légèrement engorgés. Sur les points que nous avons signalés, on voit des ulcérations, dont quelques-unes (celle des épaules) sont presque deux fois aussi larges que la main; elles intéressent la peau; leur surface est couverte, en certaines parties, de croûtes épaisses, rugueuses et brunes. Le pourtour des surfaces atteintes est d'un rouge caractéristique.

Le 8 juin on prescrivit l'iodure de potassium à la dose de 2 grammes par jour.

Le 13, on voit déjà s'affaiblir la teinte cuivrée; la suppuration a diminué. Cet effet continue les jours suivants.

Le 15, quelques croûtes sont tombées; il n'y a presque plus de suppuration.

Le 20, il n'y a plus que quelques croûtes adhérentes, plus de suppuration. — Grandes éplures de Vigo sur tous les points atteints par la syphilide. Sous l'influence de ce moyen, la syphilide se modifie profondément.

Le 25, toutes les croûtes sont tombées; il ne reste plus que des cicatrices rouges à surface encore un peu humide.

Le 30, le malade est guéri. Il ne reste plus qu'une coloration rouge-sombre où étaient les plaques formées par la syphilide.

CLINIQUE DÉPARTEMENTALE.

Apoplexie pulmonaire intense. Émissions sanguines abondantes. Guérison.

Par M. le docteur SORRIER, médecin militaire.

M. B..., colonel d'un régiment de la garnison de Lyon, âgé de cinquante-cinq ans, d'une constitution athlétique, d'un tempérament nerveux-sanguin pléthorique.

En 1816, il est atteint d'une pleuro-pneumonie droite qui dure quarante jours. La même affection récidive en 1834. Enfin, dix-huit années plus tard encore, en janvier 1852, il est pris d'une légère hémoptysie qui s'arrête sous l'influence des astréngents.

Depuis vingt mois de séjour à Lyon, il a été continuellement atteint d'une bronchite fatigante causée sans doute par les vicissitudes atmosphériques du climat lyonnais, et par les efforts pulmonaires qu'exige le commandement à des troupes nombreuses, où l'on est obligé, pour être entendu, de déployer largement l'organe vocal.

Appelé à Paris, aux fêtes du 10 mai, il éprouve, à la fin d'une journée brillante, un profond malaise avec tintement dans les oreilles, vertiges; puis, un instant après, expulse le sang à gros bouillons (environ 150 grammes). Quelques boissons froides astréngentes, du calme et un peu de sommeil suffisent pour enrayer les prodromes de l'affection que nous allons décrire.

Nous insistons sur les commémoratives, que nous résumons ainsi: idiosyncrasie, deux pleuropneumonies, bronchite chronique, épidémies pulmonaires, émotion pénible, pour montrer qu'un général tégologique doit être éclectique et s'adresser à des causes de diverse nature.

A peine arrivé à Lyon, le 16 mai à midi, le colonel voit paraître avec plus d'intensité encore les mêmes accidents qu'à Paris. Appelé en toute hâte près de lui, nous le trouvons vomissant à

flots un sang artériel spumeux (300 grammes), avec violent efforts de toux; pouls vibrant, rebondi (sans doute le pouls dicrote de Gallien), 75 à 80; respiration anxiieuse; dyspnée considérable, matité droite remontant jusqu'au-dessus du téton; râle alternatif-muqueux et sous-crépissant à chaque recrudescence du raptus sanguin, donnant lieu à un bruissement sourd très bien perçu par le malade, par une augmentation de chaleur et d'asthysie imminente toutes les fois que le sang s'arrête dans la trachée.

En présence d'accidents aussi graves, nous n'avons pas hésité à pratiquer une large saignée (800 grammes), et nous avons vu se dissiper tous les symptômes alarmants, se taire tous les bruits pulmonaires, le sang lui-même tarir dans les bronches à mesure qu'il s'écoulait par la veine. — Glace pour boisson; tisane avec eau de Rabel; lavement purgatif; chaleur et révulsifs aux extrémités inférieures.

Le soir nous revoyons le malade avec M. le professeur Brachet, de Lyon, appelé en consultation. Etat satisfaisant. Le sang de la saignée présente un caillot volumineux, ferme, sans fibrine, naissant dans une sérosité cendrée opaline. — Diète absolue; calme moral; tisane de grande consoude et jujube; looch avec 4 grammes de nitrate de potasse à prendre toutes les heures une cuillerée à soupe.

Le 17 mai, insomnie fatigante produite par de violents efforts de toux avec expectoration sanguine artérielle (deux assiettes); dyspnée; râles et matité comme la veille; pouls à 75, dur et déveillé. — Saignée de 500 grammes; 15 saignées sur le côté droit, devenu douloureux; décoloration de semences de coing avec eau de Rabel; eau de Brocchi; continuer la glace et les révulsifs.

Le 18 mai l'hémoptysie continue avec un peu moins d'intensité; pouls développés, à 75. — Saignée de 600 gram; mêmes boissons.

Le 19, toux pénible, singulière; expectoration moins abondante; crachats éviscérés, pelotonnés, restant les caractères de ceux de la pneumonie; pouls à 70, mêmes développés. Le sang des deux dernières saignées présente une sérosité limpide citrine; caillot normal. — Mêmes boissons; eau de Brocchi.

Le 20, insomnie persistante; expectoration pneumonique, mais plus aigre, mêlée de crachats naturels. Encore deux énormes crachats vermineux; muqueux d'oppression; matité plus sonore; expansion pulmonaire, râles muqueux sibilants; pouls à 70. Établir une effusion continue de sang au bras droit par l'application de deux saignées. — Potion mucilagineuse avec ratanhia. Tisane de bistorte et strop d'aniselle.

Pour calmer une toux violente survenue dans la soirée, on donne toutes les heures une cuillerée à soupe de la potion suivante: Cyanure de potassium, 0,10; sirop d'orgeon, 30 grammes; eau de laitue, 100 grammes.

Le 21, insomnie, spasmes nerveux, anxiété; expectoration ut supra; continuer l'hémorrhagie brachiale; décoloration de dates; potion gommeuse.

Le 22, expectoration identique à celle de la veille. On supprime l'hémorrhagie brachiale; vésicatoire au côté droit.

Le 23, nouvelle hémoptysie peu abondante; sirop de lactucarium, 20 grammes.

Le 24, améloration; crachats noirâtres, pelotonnés; pas de selle depuis le 16. Les urines, jusqu'alors très rares, deviennent plus abondantes et jumeleuses. — Bouillon de poulet; lavement avec miel et sucre.

A partir du 25, les caractères de l'expectoration changent chaque jour; les crachats de rouille, rouge-brun, deviennent jaunes opalins, tapaze, puis visqueux, puis ressemblent à ceux du catharre pulmonaire. On augmente chaque jour l'alimentation. Débilité accrue.

Le 5 juin, à la suite d'un refroidissement subit de température, le malade accuse un léger œdème des pieds. Les urines, devenues aqueuses et très abondantes, l'empêchent de dormir par un besoin fréquent et impérieux d'uriner. Atonie de la vessie; frictions avec alcool camphré.

Le 13, encore trois crachats visqueux ressemblant à de la gelée de framboise.

Enfin le 3 juillet, après avoir recouvré une partie de ses forces, le colonel part pour les eaux-Bonnes, où sa santé s'améliore de jour en jour.

RÉFLEXIONS. — 2,500 grammes de sang tiré soit par la veine ou par les sangsues dans moins de trois jours, voilà, il nous semble, un exemple d'émissions sanguines peu commun dans les annales de la science, et qui peut-être sera qualifié de fémurine. Pour justifier cette médication énergique, nous n'invoquerons pas la terminaison heureuse de la maladie, mais bien les indications que nous avons voulu remplir, à savoir :

1^o Diminuer la quantité absolue du sang, et par conséquent sa quantité relative dans le poumon et surtout dans les bronches, où il fait irruption (*motum hémorrhagicum*);

2^o Ralentir les mouvements du cœur (méthode débilitante de Valsalva), et par là enchaîner la force de projection du fluide sang (on n'a constaté aucune hypertrophie du ventricule droit, ni d'obstacle au retour du sang dans les orifices auriculo-ventriculaires gauche et aortique);

3^o Enfin empêcher une pneumonie consécutive, qui ne pouvait manquer d'éclater dans un organe déjà deux fois phlogosé, et dont la texture est détruite par la présence du sang dans son parenchyme.

OBSERVATIONS ANATOMIQUES

pour servir à l'étude de la tératologie, avec des remarques sur la chirurgie de la première enfance.

Par M. A. VERNEUX, professeur de la Faculté, etc., etc.

Depuis que je pratique dans les amphithéâtres, j'ai eu d'assez fréquentes occasions de disséquer des difformités congéniales ou acquises. Parmi ces faits, les uns ne présentent d'intérêt qu'au point de vue de l'histoire générale des monstruosités; les autres, au contraire, offrent un attrait plus pratique, car ils constituent des lésions contre lesquelles l'art peut avoir des ressources. Je choisis dans ces deux catégories quelques observations que je livre à la publicité. La tératologie, en effet, est une science dont le culte, quoique bien frêle, demeure encore à être remis sur ses pieds scripturairement et minutieusement académiques. C'est avec eux qu'on pourra répondre ultérieurement aux questions nombreuses soulevées par la théorie et par la pratique.

Description d'un fœtus à terme affecté d'une hernie diaphragmatique et d'une fracture congénitale de la mâchoire inférieure.

Le 15 novembre 1851, je trouvais à l'amphithéâtre un fœtus difforme. Je n'ai aucun renseignement à produire sur ses parents ni sur l'accouchement. Je n'ai pu me procurer le placenta.

Le cordon ombilical, tout frais encore, ne porte pas de traces de ligature. L'examen des pommons montre que la respiration ne s'est point établie. Le fœtus est très fortement constitué; je ne l'ai point pesé, mais son développement est évidemment plus considérable que celui des fœtus à terme ordinaires.

Les tronc et les membres ne présentent aucune anomalie extérieure appréciable. La face et le crâne offrent, au contraire, des difformités remarquables que nous allons décrire.

Voûte du crâne. — Le crâne, mesuré au niveau de l'union de sa voûte avec sa base, présente une circonférence de 38 centimètres (circonférence occipito-frontale). Le cuir chevelu, appliqué sur les os, est recouvert de cheveux. Au niveau de la fontanelle antérieure se voit une saillie de continuité d'un centimètre et demi d'étendue, linéaire et communiquant avec l'intérieur de la boîte crânienne; un caillot en bouche l'ouverture; elle paraît avoir été faite par un instrument tranchant. A la place de la convexité de la voûte crânienne, se voit une dépression rectangulaire bornée par des bords arrondis, mous, formés par les os de la voûte, remplis en dedans et formant quatre bonnettes osseuses: les deux latérales formés par les pariétaux, l'antérieur et le postérieur formés par le coronal et l'écaille de l'occipital. Aux quatre angles de cette profonde dépression, on sent des bords tranchants, des enfoncements, et l'on perçoit une mobilité qui décèle l'existence de fractures.

Les teguments du crâne, partout intacts, sauf dans le point indiqué précédemment, sont disséqués couche par couche et avec beaucoup de soin. Tout y est complet, peu, muscles auriculaires, occipito-frontal, aponeurose épicroténienne, péri-crâne; ce dernier est déchiré dans les points qui correspondent à la plaie et aux fractures. On y trouve également des ecchymoses assez étendues et des caillots sanguins infiltrés dans le tissu cellulaire lâche qui sépare le péri-crâne des couches crâniennes.

Les os mis à nu, on constate que la voûte est complète, mais qu'elle a été à son tour fortement refoulée en dedans du côté de la base, de telle façon que la suture sagittale n'est distante de cette base que d'un à deux centimètres. Il semble que le crâne a été soumis à une double violence d'une, centrale, enfonçant la voûte vers la base; l'autre, périphérique, refoulant toute la circonférence vers l'axe vertical. Au premier abord, l'intégrité des teguments de cette énorme dépression centrale m'avait fait croire à une anencéphalie avec absence d'une partie des os de la voûte, comme cela a lieu presque toujours en pareil cas. Mais l'ablation de la voûte par un trait de scie circulaire me démontra qu'il existait ici une lésion traumatique. Les centres nerveux se retrouvent en effet, mais ils sont tellement réduits en bouillie et mélangés de caillots sanguins et de matière à injection (j'avais avant la dissection injecté les artères) qu'il est impossible de pouvoir distinctement reconnaître les diverses parties de l'encéphale. En plusieurs points, la dure-mère et les sinus sont déchirés. La pièce a été soumise à l'examen d'anatomo-pathologistes compétents, MM. Hugué, Depaul, Broca, Follin, et nous nous sommes arrêtés à cette opinion qu'à la suite d'une perforation des os et de l'issue d'une certaine quantité de substance nerveuse, une application de forceps avait été la cause de cette singulière déformation des os de la voûte, déformation exceptionnelle, il est vrai, mais qui néanmoins a déjà été observée et décrite par les anciens accoucheurs sous le nom d'*entournement*. Cette supposition est rendue probable par l'état des os de l'occipital, s'explique par la flexibilité de ces os et du fœtus, et enfin par le volume énorme de l'enfant, qui avait sans doute nécessité l'intervention de l'art.

Les oreilles, les régions oculaires, le cou sont normalement conformés. Je passe à l'examen de l'orifice buccal et du maxillaire inférieur. Le nez, la mâchoire supérieure n'offrent point d'anomalies; la lèvre supérieure présente du côté gauche un sillon très superficiel, vertical, situé à 7 millimètres de la ligne médiane au-dessous de l'ouverture de la narine gauche. Du côté de la mâchoire existe un sillon correspondant plus profond que le précédent et situé également à gauche du frein de la lèvre. Au bord libre de celle-ci, une légère dépression réunit les sillons antérieur et postérieur; il y a donc en ce point vestige d'un bec-de-lièvre, qui paraît cicatrisé. L'existence d'un double sillon, l'un à la face cu-

tante, l'autre à la face profonde de la lèvre, fait supposer, en effet, qu'à une époque antérieure la lèvre supérieure a été le siège d'une division complète.

La lèvre inférieure, à droite de la ligne médiane, au niveau de la narine droite, présente un sillon profond qui occupe la presque totalité de son bord libre et toute sa face cutanée, mais dont on ne voit pas de vestige à la surface muqueuse. Du bord libre de la lèvre, ce sillon se porte en bas et en dedans en suivant une courbe en sautoir supérieure et externe, et vient à environ au niveau du passage de l'artère faciale, se perdre dans un second sillon beaucoup plus profond qui sépare complètement la région de la joue de la région buccale proprement dite.

Cette rainure, verticale, plus externe que la précédente, naît à peu près à un centimètre de l'ailé droite du nez, descend perpendiculairement, passe au niveau du bord externe de l'orbiculaire des lèvres; puis, décrivant une courbe à concavité interne, croise la branche horizontale de la mâchoire et vient se terminer en mourant dans la région sub-hyoidienne, à peu de distance de la ligne médiane. La portion de la lèvre de la mâchoire qui correspond à l'intervalle compris entre les deux sillons est fortement déprimée. L'enfoncement qui en résulte est rendu plus marqué par les saillies que forment la joue en dehors du sillon externe, la région mentonnière en dedans du sillon interne.

Si l'on explore l'état de la mâchoire inférieure, on reconnaît sans peine que l'os a éprouvé une solution de continuité, que les deux fragments sont mobiles, que le fragment droit est passé dessus le fragment gauche, et fait saillie dans la cavité buccale.

La région disséquée avec soin, on constate l'intégrité du peaucier et des muscles de la lèvre inférieure; le foyer de la fracture est mis à nu, et l'on reconnaît alors que l'os maxillaire inférieur est divisé au niveau de la symphyse. Les deux fragments ne sont point réunis; leur extrémité est mousse, comme dans les cas de pseudarthrose; quelques petites esquilles sont libres, d'autres adhérent aux parties molles ambiantes. Le fragment gauche est passé au-dessus du fragment droit; il y a un chevauchement suivant l'épaisseur, dans l'étendue de 1 centimètre. Les tubercules ang. du côté gauche répondent à la face antérieure de la branche droite.

Le foyer de la fracture ne renferme point de caillots; il communique avec l'intérieur de la bouche au niveau du frein de la langue; les muscles génio-hyoïdien et génio-glosse du côté droit sont déchirés près de leur insertion et relâchés par suite de la projection en arrière des fragments qui leur donnent insertion; le nerf dentaire sort comme d'habitude par le trou mentonnier; la période est décollée dans l'étendue de 1 centimètre de la face antérieure du fragment droit.

Nous avons affaire indubitablement à une séparation des deux branches du maxillaire dans la suture temporaire que cet os présente sur la ligne médiane dans les premiers temps de la vie; cette lésion est évidemment ancienne; peut-être est-elle à la division portant sur un point où l'os est cartilagineux qu'il faut attribuer l'absence de ce travail de consolidation. La dépression de la face latérale et inférieure de la face, l'existence des deux sillons au-dessus de la cavité buccale, les fragments osseux déformés d'une grande partie lorsque l'on fait la coaptation de la fracture; ce qui s'exécute, du reste, sans difficulté.

L'examen de la cavité thoracique présente également des particularités intéressantes, quoique mieux connues; il s'agit d'une hernie diaphragmatique du côté gauche.

La cage thoracique, examinée à l'intérieur après l'ablation des parties molles qui la recouvrent, est un peu déformée; elle n'est plus parfaitement symétrique: ce qui est dû à une voussure de sa partie supérieure à droite, et à une saillie qui correspond à l'hypochondre gauche. L'ouverture de cette cavité dévoile les anomalies suivantes:

Une partie des viscères abdominaux est venue se loger dans la poitrine à travers une ouverture du diaphragme. Les viscères herniés occupent la totalité la moitié gauche du thorax; le pommom gauche est atrophie; les autres organes thoraciques sont refoulés à droite; les organes déplacés sont:

1° La moitié au moins du gros intestin, c'est-à-dire tout le colon transverse et une partie des colons ascendant et descendant; cet organe forme une anse très vaste dont le sommet touche à la première côte. Fortement distendu par des matières fécales, il est coloré en brun et présente près de 3 centimètres de diamètre.

2° Un quart de l'intestin grêle, c'est-à-dire la fin du jejunum et une partie de l'iléon, forme la partie inférieure et antérieure de la masse herniaire; il est médiocrement distendu par des gaz et du méconium.

3° La rate est également herniée; maintenue par un long mésentère qui croise la colonne vertébrale, elle va se loger dans une excavation comprise entre la face postérieure du cœur en avant. Le corps des vertèbres, l'aorte, l'œsophage en arrière, et enfin à droite la base du pommom droit fortement excavée pour la recevoir.

4° Le rein et sa capsule surrénale sont situés du côté gauche beaucoup plus haut que de coutume. La capsule est complètement passée dans le thorax; le rein est à cheval sur l'ouverture diaphragmatique, tout à fait en arrière des autres viscères; il est entouré par son atmosphère graisseuse.

Le cœur, renfermé dans le péricarde, a complètement abandonné le côté gauche du thorax. Il est refoulé à droite et devenu presque vertical. Au-dessus du cœur se voit le thymus très volumineux recouvrant la base du cœur et remplissant le sommet de la cavité pleurale gauche; il dilate modérément la plèvre; la voussure dont il est déjà parlé. Ces deux viscères semblent remplir tout le côté droit du thorax; cependant, en les soulevant, on aperçoit derrière eux le pommom droit logé dans la moitié postérieure de la cavité droite du thorax. Ce pommom, assez bien développé, n'a pas respiré; sa forme est changée, la moitié antérieure de sa face interne regarde directement en avant; elle est ex-

cavée pour loger le bord droit du thymus et la face postérieure du cœur, et séparée de ces viscères par le nerf diaphragmatique droit. La base du pommom repose sur le diaphragme; mais elle est profondément échancrée en dedans pour loger la rate, qui est située au-dessus du diaphragme.

Le cœur n'est point en contact avec la colonne vertébrale; il est séparé en bas par la rate, plus haut par l'aorte; croise la colonne vertébrale au niveau de la masse auriculaire.

Le pommom gauche, situé entre le cœur et l'intestin sur un plan très superficiel, est considérablement atrophie; ses deux lobes atteignent à peine ensemble le volume d'un œuf ordinaire. Le nerf diaphragmatique gauche est aussi très superficiel; il descend verticalement derrière la face postérieure du sternum.

La première portion de l'aorte, l'artère pulmonaire, le canal artériel ne présentent rien d'anormal; mais au point où l'aorte devient descendante, elle est fortement déviée, se place sur la partie antérieure du corps des vertèbres, puis se porte bientôt à droite de la colonne jusqu'au diaphragme, où elle reprend sa position normale; l'œsophage a éprouvé une déviation semblable, qui s'explique bien du reste par la présence des viscères abdominaux.

En poussant la dissection plus loin, on reconnaît très distinctement les deux nerfs pneumo-gastriques, les cordons du grand sympathique et la veine porte hépatique.

La plèvre droite existe comme de coutume; la plèvre gauche se continue avec le péricarde; la séreuse thoracique ne présente aucune trace d'inflammation; les viscères abdominaux n'ont pas joué le rôle de corps étrangers. Cette particularité intéressante a, du reste, déjà été notée par les auteurs.

L'ouverture du diaphragme siège à gauche, ce qui du reste est la disposition ordinaire dans les cas de ce genre; elle est circulaire; son diamètre est de 1 centimètre et trois centimètres; le siège exact de la fêlure gauche du trèfle et le corps des dernières lames costales; partout elle est circonscrite par les fibres musculaires; la hernie a donc eu lieu à travers un écartement de ces fibres. Le pilier gauche, les ouvertures aortique, œsophagienne, celle du nerf sympathique sont très reconnaissables et seulement un peu déplacés vers la droite. Les viscères sont assez serrés dans l'ouverture du diaphragme; on a de la peine à y engager le doigt.

La cavité abdominale renferme encore la majorité de ses viscères malgré la migration de la rate; le pancréas et l'estomac sont restés en place. Le cœcum est situé beaucoup plus haut et plus à gauche que de coutume, il touche la paroi abdominale près de l'ombilic. La région lombaire gauche est occupée par le colon descendant distendu par le méconium; mais arrivé au niveau de la symphyse sacro-iliaque, la distension de l'intestin cesse brusquement. Le rectum semble converti en un cordon musculaire gros comme une plume d'oie. J'avais cru d'abord à une oblitération congéniale de ce dernier segment du tube digestif, d'autant plus facilement, qu'une sonde cannelée introduite par l'anus pénétrait à peine à quatre centimètres. Cependant, on voyait l'orifice anal soulevé par une petite quantité de méconium. Mes doigts ont été bientôt levés, car, après trois ou quatre jours de macération dans l'eau, la striature s'est résolue d'elle-même, et j'ai été fort surpris de trouver au rectum son calibre et sa structure accoutumés. J'ai pu m'assurer depuis que ces sortes d'oblitérations temporaires ne sont pas rares sur divers points du gros intestin du fœtus.

J'ai disséqué toute la partie du sujet; je n'ai constaté aucune anomalie importante dans les organes de la locomotion, de la circulation et de l'innervation. Je n'ai constaté qu'une fusion complète des masses deltoïde et grand pectoral existant des deux côtés; mais, du reste, fort insignifiant.

REMARQUES. — Cette pièce, présentée à la Société de biologie, a soulevé une discussion relative à l'enchaînement étiologique des détails si multiples que je viens de décrire. M. Guérin, voyant la coïncidence des lésions de la boîte osseuse, de la mâchoire inférieure, de la cavité thoracique, du rectum, a pensé qu'on pouvait généraliser la cause de toutes ces anomalies, en leur donnant comme point de départ l'altération de l'encéphale. Il a émis son opinion en présentant un fœtus tiré de sa collection, et qui offrait des lésions ayant quelques analogies avec celles que je viens d'exposer. Tout en reconnaissant la compétence de M. J. Guérin dans les questions de tératologie, je ne puis partager sa manière de voir, et la plupart de mes collègues se sont rangés à mon avis. Il est toujours épineux de prononcer sur l'origine des difformités congéniales, surtout sans renseignements du côté des ascendants; néanmoins, je crois que le fœtus en question présente un exemple très net de lésions traumatiques exercées pendant la vie intra-utérine.

La lésion de la mâchoire me semble évidemment être une fracture, ou bien, si l'on préfère, une disjonction des deux pièces qui composent cet os dans les premiers temps de son développement. La lèvre supérieure offre d'ailleurs les traces d'une solution de continuité cicatrisée.

La hernie diaphragmatique peut également s'expliquer par une violence, une pression portée sur l'abdomen de la mère et transmise au fœtus; on peut, il est vrai, invoquer l'arrêt de développement; mais, outre que cette théorie s'applique surtout aux monstruosités qui siègent sur la ligne médiane, le diaphragme ici était complet, ses bords étaient seulement écartés, et la déformation consistait dans deux scissures qui le tapissent plaide en faveur de la production brusque de la hernie. D'ailleurs, l'influence du traumatisme maternel sur la conformation du fœtus me paraît un fait acquis à la science.

Je me suis expliqué plus haut sur la striature rectale qui me paraît un fait assez naturel, et qui pourrait expliquer pourquoi la première défécation est quelquefois tardive chez les nouveau-nés.

Quant aux lésions de la boîte encéphalique, fractures, en-

foncements, enlourcissements des os, etc., etc., et à celles des parties contenues, broiement de la substance nerveuse, hémorrhagie intra-crânienne, etc., etc.; je les regarde comme complètement distinctes des précédentes, je les attribue sans hésitation aux manœuvres obstétricales. La déformation des os est insolite, il est vrai, mais tandis que les altérations de la mâchoire, des lèvres, du diaphragme ont un caractère d'ancienneté, on voit à la fois, au contraire, les signes incontestables de violence toutes récentes.

Le monstre de M. J. Guérin était anencéphale, il portait un crâne une déformation analogue au premier abord; mais il y avait absence des os de la voûte. J'ai dit, au contraire, que sur mon fœtus le squelette était au complet, ce qui éloigne l'idée d'une altération pathologique de cette nature.

Si l'accouchement avait pu se faire naturellement, l'enfant était-il susceptible de vivre? Je le pense; la hernie diaphragmatique n'est pas, en effet, incompatible avec l'existence; c'est une question scientifique, il est vrai; mais les faits attestent que les sujets qui en étaient affectés ont pu survivre pendant un temps plus ou moins long. Le cas présent est exceptionnel, à la vérité, à cause du volume énorme de la hernie, de l'absence du sac, de la compression extrême des viscères thoraciques.

Je renvoie, pour le pronostic de la hernie diaphragmatique, aux traités modernes de chirurgie et aux *Bulletins de la Société anatomique*, 1845. J'ajoutai, comme renseignement précieux, que mon excellent ami M. Goubaud, professeur d'anatomie à l'école d'Alfort, a rencontré deux fois des hernies diaphragmatiques sans sac, c'est-à-dire avec communication directe des cavités abdominale et pleurale, chez deux chevaux de trait faisant parfaitement leur service et ayant succombé à des maladies tout à fait étrangères.

La plèvre en contact avec les viscères abdominaux n'offrait aucune trace d'inflammation.

La dissection du maxillaire, sans influence immédiate sur la stabilité, est-elle certainement la source d'un grand nombre de lésions pratiques. On sait combien a été discutée la question de l'opération du bec-de-lièvre, relativement à l'époque à laquelle elle doit-être pratiquée. Or, la fracture congénitale non consolidée de la mâchoire aurait mis obstacle à l'alimentation naturelle, et d'un autre côté, la réduction opérée, la suction n'aurait-elle pas à chaque instant détruit la coaptation, et n'aurait-elle pas réclamé le travail du cal? Quoique les *de priori* de la thérapeutique chirurgicale soient souvent démentis par les faits, ne pourrait-on pas proposer en pareil cas :

- 1° De réduire immédiatement la fracture;
- 2° De la maintenir par des moyens convenables;
- 3° De suppléer l'alimentation maternel par l'introduction directe du lait dans la bouche?

La contention de la fracture serait chose difficile à cause du petit volume des fragments et de l'absence de dents pouvant fournir un point d'appui aux fils ou aux appareils. Ne serait-il pas indifférent de recourir ici à la suture osseuse, appliquée avec succès par M. Flaubert dans d'autres cas, et qui, avec les pointes métalliques et les griffes, constitue dans la thérapeutique des fractures une classe de moyens que de jour en jour les chirurgiens considèrent avec moins d'effroi?

Sur quelques procédés

proposés pour constater quelques falsifications des farines céréales.

Par M. Biot, pharmacien à Namur.

Appelés en août 1849 par l'autorité judiciaire à procéder à l'examen d'un grand nombre d'échantillons de farine, nous sommes arrivés, en accomplissant notre mission, M. Lambotte et moi, à des résultats différents de ceux qui ont été obtenus par nos devanciers. Comme l'enseignement qui découle de cet examen intéresse la justice, la science et l'économie domestique, je me propose d'exposer dans cette note le résumé de la minutieuse expérimentation qui a amené nos conclusions.

An nombre des procédés les plus en réputation pour contrôler les farines, on peut citer le procédé de M. Martins, professeur de chimie à l'Université de Louvain, celui de M. Donny, agrégé à l'Université de Gand, et celui de M. Luyet, professeur de chimie à Bruxelles.

Je rappellerai successivement ces trois procédés; je ferai suivre chacun d'eux de l'exposé du résultat de nos expériences comparatives, et j'y ajouterai quelques réflexions générales.

Sur le procédé Martins. — La falsification des farines céréales par la farine de légumineuses, étant une des plus communes, est aussi une des plus importantes à rechercher.

On doit à M. Martins un procédé très simple pour arriver à la découverte de cette falsification. Ce procédé consiste à rechercher la présence de la légumine, principe qui abonde, comme on sait, dans la farine des graines légumineuses, fèves, haricots, pois, vesces, etc.

D'après ce chimiste, pour constater la présence des légumineuses dans une farine, on y ajoute, mûr la farine suspecte avec deux fois environ son volume d'eau, et l'ajoute modérément ce mélange pendant une ou deux heures à la température de 20 à 30 degrés centigrades, en ayant soin de le remuer de temps en temps; on jette le tout sur un filtre; on lave le dépôt sur le filtre avec un peu d'eau pour entraîner toute la légumine, et le liquide filtré, additionné d'un peu d'acide acétique ajouté goutte à goutte, se trouble fortement et devient laiteux, ce qui annonce la présence de la légumine. Le liquide filtré présente, en outre, les autres caractères d'une solution de légumine; il précipite par l'acide phosphorique trihydraté; le précipité se redissout par un excès d'acide acétique ou phosphorique, par l'ammoniaque. Ce même précipité, séché sur le filtre, se prend en une pellicule mince, luisante, qui, par l'action successive des vapeurs d'acide nitrique et d'ammoniaque, acquiert une couleur d'un beau jaune serin.

Ce procédé a jamais manqué de nous offrir des résultats satisfaisants lorsque nous opérons sur des mélanges de farine de céréales et de légumineuses. Tous nos essais ont produit des résultats constants; mais malheureusement plusieurs variétés de froment fournissent des réactions en tout point identiques; d'autres céréales, et notamment les farines d'épeautre pur, les fournissent à un très haut degré d'intensité, comme nous l'avons reconnu. En ceci, nous n'avons pu être induits en erreur sur l'application du procédé de M. Martins; car, outre les autres précautions que nous avons prises, nous avons répété nos essais un grand nombre de fois avec l'attention la plus scrupuleuse, et nos résultats ont été constants.

Cette observation démontre clairement que le procédé en question ne peut fournir à lui seul des résultats rigoureux. Sur le procédé Donny. — M. Donny, à la suite de nombreuses recherches sur les falsifications des farines de céréales, a proposé un procédé remarquable pour reconnaître la présence de la farine de fèves ou de vesces dans des farines de céréales. Ce procédé a été perfectionné par les recherches de l'auteur et celles de M. Mareška, Lécun et Luyet. Voici en quoi consiste ce procédé :

On fait adhérer à la surface intérieure d'une capsule de porcelaine une couche très mince de farine en examinant, avant que le fond de la capsule soit lui-même couvert de farine; on verse un peu d'acide nitrique au fond de la capsule de manière à ne pas atteindre la couche farineuse; on chauffe l'acide pour le vaporiser sans ébullition jusqu'à ce que l'enduit farineux ait pris une teinte jaune dans ses portions inférieures. On enlève alors l'excédent d'acide nitrique et on le remplace par de l'ammoniaque liquide, dont les vapeurs se dégagent immédiatement et atteignent l'enduit farineux. Si cette farine était de fèves ou de vesces pures, elle prendrait immédiatement une teinte rouge-rouge intense; si la farine était de haricots, pois, lentilles, elle ne prendrait pas cette teinte; si elle était de froment, de seigle ou d'autres céréales; elle ne la prendrait pas non plus, suivant M. Donny; enfin, si l'on examinait de cette manière un mélange de fèves ou de vesces et de céréales en farine, on observerait des indices de la couleur rouge d'autant plus marqués que les fèves ou les vesces seraient plus abondantes. Dans ce cas, la coloration se manifeste en points rouges plus ou moins nombreux et bien caractérisés.

On doit faire sur ce procédé les mêmes réflexions que celles qui ont été présentées plus haut sur le procédé de M. Martins pour la recherche des légumineuses en général : c'est qu'il s'agit généralement des résultats satisfaisants lorsqu'on l'applique à des mélanges de farine de céréales et de fèves ou de vesces, il donne malheureusement des indications semblables avec certaines farines de froment pur, comme nous avons eu occasion de le constater dans le cours de nos recherches.

C'est ainsi que la variété de froment du Caucase connue sous le nom de *Cubana*, réduite en farine et traitée comme l'indique M. Donny, fournit un nombre considérable de points rouge-cerise; et offre tous les caractères assignés au mélange de fèves et de froment. Nul doute que d'autres variétés de froment ou de céréales ne présentent les mêmes réactions; d'après les observations que nous avons faites sur ce sujet.

En effet, nous avons constaté que, dans les fèves et les vesces, la coloration rouge-cerise, déterminée par l'action successive des vapeurs nitriques et ammoniacales, se développe dans le germe de la graine, et surtout dans les parties corticales de la plumule et de la radicule; elle est à peine marquée dans la substance des cotylédons. Dans le froment cubana, la même chose a lieu : c'est dans le germe que se produit la coloration rouge-cerise; le péricarpe farineux ne se colore que d'une teinte jaune-serin. Dans tous les froments que nous avons examinés sous ce point de vue, nous avons remarqué que le germe se colore toujours de la même manière, et qu'il en est de même dans les épeautres, l'orge, le seigle; en un mot, dans la plupart et peut-être dans toutes les céréales. Si le froment cubana réduit en farine présente un aussi grand nombre de points rouges, tandis que la plupart des autres variétés connues n'en présentent que très peu et de plus petits, c'est sans doute parce que, dans cette variété, le germe est beaucoup plus volumineux que dans d'autres variétés.

Le procédé de M. Donny ne peut donc amener une certitude absolue dans la recherche des applications de la falsification par les fèves ou les vesces; il peut donner lieu à erreur.

Etonné d'un pareil résultat, nous avons pris toutes les précautions possibles pour nous assurer de l'exactitude de nos observations.

Sur le procédé Luyet. — Recherche de la farine d'orge. — On possède peu de données sur ce sujet. Toutefois, M. Luyet assure que l'infusion de farine d'orge non germée se trouble faiblement par quelques gouttes ou par un excès d'acide acétique; qu'il en est de même de l'acide phosphorique trihydraté; que son acétate de plomb y donne un précipité blanc floconneux abondant, entièrement soluble dans l'acide acétique, la liqueur restant trouble; que l'alcool y détermine un précipité floconneux et mucilagineux qui se sépare du liquide; qu'en ajoutant quelque peu de la teinture d'iode, la liqueur prend une teinte vineuse. D'après le même observateur, l'infusion récente du froment (bluté ou non bluté) devient opaline, visqueuse et très gluante. Cet observateur ne dit rien de la teinture d'iode.

En répétant ces essais, nous avons reconnu les mêmes effets de la part de l'acide acétique et de l'acide phosphorique trihydraté sur des infusions de farine d'orge pur perlé et d'orge simplement moulu. Nous avons également obtenu les

mêmes résultats par l'emploi du sucre-acétate de plomb sur l'infusion d'orge et de l'acide acétique sur le précipité obtenu. Mais nous avons produit, contrairement à l'observation de M. Luyet, les mêmes effets avec l'infusion de froment pur en farine, bien que le précipité fût moins abondant.

L'action de l'alcool nous a fourni des résultats identiques dans les infusions récentes d'orge pur et de froment pur, contrairement aux résultats annoncés par M. Luyet.

Quant à l'acide acétique, l'infusion d'orge, allée à été complètement différente de celle que l'indique par M. Luyet. Nous avons répété l'essai un très grand nombre de fois sur de l'orge mondé et sur de l'orge perlé, et nous n'avons obtenu qu'une seule fois une légère coloration vineuse.

Les essais nombreux que nous avons faits par la teinture d'iode sur l'infusion de froment ont toujours produit une coloration vineuse. Nous ignorons la cause de ces anomalies; mais il suffit qu'elles se présentent dans des cas où les précautions les plus minutieuses ont été prises, où l'on a vu de toutes manières le mode d'expérimentation, pour faire regarder ce caractère comme bien incertain.

Il est donc établi que les procédés proposés par MM. Martins et Donny, et adoptés généralement par les chimistes pour constater la nature des farines dans les expertises judiciaires, sont impuissants, en ce sens que certaines farines de céréales pures fournissent les mêmes résultats que des farines faussées au moyen de légumineuses.

En est-il de même des moyens d'essai proposés par M. Luyet pour la recherche du froment, attendu que les falsifications ordinaires avec la farine d'orge ne modifient pas d'une manière assez concluante les caractères de la farine des autres grains céréales pour qu'on puisse y recourir avec sécurité dans des cas de suspicion de fraude.

Tel est le résultat que nous avons obtenu par une longue et attentive expérimentation.

Ce résultat, aussi remarquable sous le point de vue moral que sous le point de vue scientifique, peut être pris pour base de la part de l'autorité judiciaire, pour une raison d'accorder aux deductions de chimie organique de ce genre et démontre combien il est difficile d'arriver à la connaissance de la signification exclusive d'un fait de cette nature.

Un fait chimique ayant ou pouvant acquérir une très grande importance ne saurait, dans une monographie, être exposé avec trop de soin pour en faire juger, et pour faire éviter les effets plus ou moins funestes de l'erreur à laquelle il pourrait donner lieu, soit par une fausse application, soit par une fausse interprétation.

A ce sujet, je crois en outre utile de signaler quelques particularités sur les observations qui précèdent. Ainsi, nous avons remarqué, dans le cours de nos expériences, que la coloration rouge varié, dans le temps de sa production, sur une farine donnée, et que le nombre de points rouges varié également, dans des expériences semblables, sur des variétés de même graine, mais de provenances agricoles différentes.

Cette remarque nous a conduits à constater que la coloration par l'action successive de l'acide nitrique et de l'ammoniaque se produit exclusivement dans les germes des grains céréales; de là nous dûmes conclure que plus les germes sont naturellement développés, plus est grand le nombre de points rouges dans la farine soumise à l'essai, comme le prouve d'ailleurs l'expérience directe.

Le siège de la matière colorable étant mis en évidence, il devenait au moins intéressant de pouvoir expliquer pourquoi la coloration rouge ne se développait pas avec la même rapidité dans des échantillons identiques. La recherche de l'explication nous a conduit à remarquer que, quand on a une certaine quantité de vapeur d'eau frappe l'enduit farineux immédiatement après l'action de l'ammoniaque, le temps de la coloration ne varie pas sur ces échantillons.

En négligeant l'observation qui précède, la connaissance d'une condition essentielle de réussite nous échappait, car la quantité de vapeur aqueuse nécessaire à la coloration se produisait à l'insu de l'opérateur, de sorte que, dans des expériences qui paraissent les mêmes, les résultats pouvaient varier du tout au tout, ce qui avait échappé à l'observation jusqu'à l'époque de nos opérations. Dans nos expériences, la couleur rouge-cerise n'a jamais manqué de se produire sur toutes les farines céréales, lorsque, après avoir appliqué le procédé Donny, nous soumettions l'enduit farineux à une légère émanation de vapeur aqueuse.

En signalant ces erreurs de chimie légale, je fais connaître un résultat général négatif qui, en rendant certaines falsifications plus difficiles à constater, fournit du moins à l'innocence accusée les moyens de se justifier.

Ces réflexions donneront-elles lieu à des recherches, et il faut espérer qu'il en sortira des données profitables à la science et à la justice, qui sont loin d'être satisfaites.

(Bull. de l'Acad. royale des sc. de Belgique.)

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 31 août 1852. — Présidence de M. Mérieux.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

Le ministre de l'intérieur transmet :

1° Un rapport de M. le docteur Leviz, médecin des épidémies de l'arrondissement d'Arras, sur l'épidémie de fièvre typhoïde qui a régné du mois d'août 1851 au mois d'avril 1852 dans la commune de Givency-en-Gobelle (commission des épidémies);

2° Un rapport de M. le docteur Dorez, médecin inspecteur des eaux minérales de Segrain (Lot), contenant des renseignements sur la composition et les propriétés curatives de ces eaux (commission des eaux minérales);

3° Un rapport de M. le docteur Doraz, médecin inspecteur des eaux minérales de Saint-Germain, sur le service médical de cet établissement pendant l'année 1851 (même commission);

A l'auscultation, on reconnaît d'une façon positive l'absence de la pointe du cœur au lieu que nous avons indiqué. On n'entend dans tout le côté gauche aucun bruit respiratoire, ni le frottement de la voie.

Par la percussion on reconnaît une matité complète dans tout le côté gauche. Transversalement cette matité s'étend jusqu'au bord droit du sternum.

Enfin dans l'hypocondre gauche on ne trouve aucune trace de sonorité pouvant annoncer la présence de l'estomac.

Dans le côté droit, au contraire, sonorité partout, en arrière, latéralement, en avant et même au niveau du foie. Il n'y a qu'un point non résonnant, c'est sur la place occupée par le cœur.

La respiration se fait très libre à droite.

En résumé le malade, atteint d'une maladie de la plèvre, était faible; mais il était difficile de dire si on avait affaire à un simple refoulement du cœur par l'hypothorax, ou bien à une transposition congénitale des viscères.

La solution de cette question offrait de l'intérêt, car le traitement indiqué imprudemment, la thoracotomie pouvait offrir de la difficulté, et on pouvait craindre, en agissant sur un malade offrant des transpositions viscérales, de lésions d'organe important. Nous avons noté la matité qui existait dans l'hypocondre droit. Était-elle due au refoulement du diaphragme en bas par l'engorgement, ou à la présence d'un organe déplacé? Cette disposition rendait le diagnostic encore plus douteux. En présence de ces difficultés, M. Barth dut agir avec une extrême prudence; il fit la ponction dans un point assez élevé dans le 5^e espace intercostal, au niveau de l'angle des côtes. Il se servit d'un trocart à robinet, armé d'un long tuyau de caoutchouc. L'instrument fut inséré sans incision préalable de la peau, très obliquement de bas en haut et d'arrière en avant.

Écoulement du liquide s'opéra sans la moindre réaction pénible pour le malade, grâce à l'intermittence que ce robinet de la canule permettait d'établir dans le fluide. A mesure que sortait le liquide on constatait le retour de la respiration dans la partie supérieure du poulmon. On obtint cinq litres et demi de liquide. C'était une sérosité ressemblant assez à une infusion concentrée de thé, un peu trouble, inodore, précipitant abondamment par l'acide nitrique.

L'amélioration fut immédiate; pas de réaction fébrile. Le lendemain, la respiration presque facile.

Après une semaine, il fut facile de reconnaître que les déplacements n'étaient pas le résultat d'une transposition d'organe, mais bien produits par le refoulement; le cœur reprit insensiblement sa place; on retrouvait la matité du foie à droite et la sonorité dans la région stomacale.

Nous n'entrâmes pas dans d'autres détails sur les phénomènes successivement remarqués dans la poitrine. Nous nous contenterons de dire que le malade est dans un état très satisfaisant. Il reste encore un peu d'épanchement qui semble être en voie de résolution.

Acute communicant avec la tunique vaginale. — Ponction par le scrotum. — Quelques observations que ce robinet, produit par le passage du liquide à travers le canal inguinal.

Nous signalerons à nos lecteurs un autre fait intéressant que nous avons observé également dans le service de M. Barth.

Un malade, offrant une hydrocèle en communication directe avec la tunique vaginale, a été ponctionné le 23 juillet; le trocart a été introduit par le scrotum; le liquide s'est reproduit peu; mais on peut observer actuellement sur ce malade un phénomène qui peut être quelque jour sur le mode de production des hernies, qui sont le résultat du passage d'un liquide à travers un orifice peu ou moins rétréci.

Voici, en effet, ce qu'on remarque: lorsque par une pression méthodique on a fait remonter dans la cavité péritonéale la totalité du liquide contenu dans les bourses, si on applique un stéthoscope sur l'orifice externe du canal inguinal quand le liquide regagne la tunique vaginale, on entend comme un bruit de liquide roulant dans le lointain.

Ce bruit a son maximum d'intensité à l'orifice même du canal; si on ausculte à une certaine distance, la transmission va en s'affaiblissant et cesse à 5 ou 6 centimètres au-dessus et au-dessous du canal inguinal; en outre si, par une pression exercée sur le ventre, on précipite le contenu du canal, alors le son devient manifestement plus fort et en même temps d'un ton bien plus élevé.

D^E E. L.

REVUE CLINIQUE DES HOPITAUX ANGLAIS.

Les développements que nous avons dû donner depuis un mois aux débats qui se sont élevés à l'Académie au sujet de la syphilisation nous ont empêché de publier la suite de nos articles que notre honneur confère M. A. Deville veut bien nous adresser de Londres. Nous remercions aujourd'hui cette publication, et nous comptons bien que rien ne viendra plus l'entraver.

De la suture du périmé par le procédé de M. Brown (1).

La conséquence de tout ce qui précède, c'est qu'un combinant, comme il l'a fait, plusieurs moyens particuliers qui constituent par leur ensemble son procédé. M. Brown a perfectionné notablement la périnéoraphie, et aura contribué pour l'avenir à débarrasser bon nombre de malheureux femmes d'une douloureuse infirmité.

Parmi les détails de son procédé, il y en a un sur lequel il faut que nous insistions encore quelques instants.

En pratiquant deux incisions latérales sur l'anus, M. Brown pense qu'il agit seulement en coupant le sphincter anal, dont les contractions afferment en dehors la partie postérieure des lèvres de la plaie. Je croirais volontiers que cette interprétation est insuffisante.

D'abord, je ferais remarquer que s'il s'agissait de couper seulement le sphincter, il ne serait pas nécessaire de prati-

quer des incisions aussi grandes que les fait M. Brown; on pourrait même très bien inciser le sphincter par la méthode sous-cutanée. Eh bien, ce n'est pas sur l'avance que de dire que la section pure et simple du sphincter ne donnerait pas à M. Brown, ni à d'autres, les résultats brillants qu'il a obtenus par ses larges incisions. Sans doute la contraction du sphincter anal est pour quelque chose dans la rétraction de la plaie; mais je crois que cette action est bien peu considérable.

Ce que M. Brown me paraît produire au moyen de ses incisions anales, c'est quelque chose d'analogue aux incisions latérales dans le procédé de Celse pour favoriser l'autoplastie. Lorsque M. Dieffenbach proposa les deux incisions tout à fait latérales surajoutées, c'est-à-dire le procédé de Celse pur, son avis ne fut pas généralement accepté. On craignait beaucoup trop que les parties molles n'étaient pas trop tirées, et l'on s'est exposé à bien des inconvénients en s'en rapportant à cette fausse opinion qui avait fait négliger le procédé de Dieffenbach.

Aujourd'hui il faudrait bien reconnaître que l'on s'était trompé. Le cas de l'observation I a bien servi à démontrer à cet égard. Le cas de l'observation II a bien servi à démontrer une certaine valeur à ce point de vue, puisque, malgré l'addition de deux incisions anales, les parties molles étaient tellement tirées, que la pression des chevilles des sutures avait nulé la plaie. On n'aurait eu d'ailleurs qu'à remarquer de quelle rétraction latérale s'accompagne une déchirure complète du périmé existant depuis quelque temps, pour penser que l'application de deux lèvres de la plaie l'une contre l'autre ne devrait pas être très difficile à obtenir, contrariée qu'elle était par de nombreux tiraillements.

Cette rétraction ou delors est un fait important pour que le chirurgien doive la négliger. Afin d'y remédier, le chirurgien a maintenant à choisir entre deux procédés, celui de Dieffenbach ou de Celse pur, et celui de M. Brown. Auquel des deux accorder la préférence? La question est difficile à résoudre; mais le procédé de M. Brown a des côtés bien séduisants. Ainsi, il a parfaitement réussi cinq fois de suite sur cinq opérations. Il ne laisse presque pas de cicatrice, puisque les cicatrices se perdent dans les plis rayonnés de l'anus; cependant ce bénéfice a été porté dans le cas de l'observation I, puisque l'ulcération de la peau a produit deux cicatrices latérales assez légères, il est vrai. On a l'avantage de se débarrasser de la contraction du sphincter, qui doit être mise en ligne de compte, bien que probablement ce ne soit pas la principale cause de rétraction des bords de la peau. Enfin, ce procédé paraît suffire d'ordinaire. — Cependant, comme nous ne connaissons pas le procédé de Dieffenbach dans ses résultats exposés dans des observations bien recueillies, il n'est pas possible de décider définitivement la question, quoique penchant qu'on ait pour le procédé de M. Brown, celui que pour mon compte j'emploierais plutôt en ce moment; il n'est pas possible non plus de décider si, dans un cas de rétraction considérable, une combinaison des deux procédés ne serait pas utile. Qu'on suppose la rétraction un peu plus considérable dans le cas de l'observation I, et cette combinaison me paraîtrait être volontiers indiquée.

En somme, tout ce que je compte de la suppression de la contraction du sphincter anal, je pense que le but du procédé de M. Brown relative aux incisions anales est de favoriser le glissement des lambeaux dans les autoplasties.

Qu'il me soit permis, à cette occasion, de faire une petite digression vers un sujet assez analogue, la staphylophorie. Là aussi, il peut arriver que les deux moitiés du voile du palais soient fortement rétractées, et ne permettent l'affrontement des bords après l'avivement qu'avec des tiraillements qui rendent l'opération infirmes.

L'année dernière, M. Sköllitt annonça à l'Académie des sciences un procédé particulier pour la staphylophorie dans ces cas difficiles; et de même que M. Brown insiste sur la section du sphincter pour la périnéoraphie, de même M. Sköllitt annonçait son procédé comme imaginé surtout dans le but de couper les muscles du voile du palais dont la contraction contrariait l'affrontement. — A la lecture de cette note, j'en avais rien compris à ce procédé. Couper des deux côtés les muscles du voile du palais? Calculons un peu, et rappelés-nous tout ce que le voile du palais est divisé, dans ces cas, de deux moitiés en général par la ligne médiane. On trouve, bien entendu, les muscles palato-staphylins, non seulement de chaque côté quatre muscles, les deux péristaphylins, le pharyngo-staphylin et le glosso-staphylin. — Le péristaphylin externe, aussitôt recourbé sous le crochet de l'apophyse pyramidale, s'étale en une aponeurose qui occupe toute la largeur de l'ant en bas du voile du palais; pour le couper, il faudrait diviser le voile du palais dans toute sa hauteur, le long de son bord latéral adhérent. — Le péristaphylin interne, après être descendu verticalement, ne se recourbe pas à angle droit, mais bien en courbe à concavité supérieure et interne, et ne rejoint la face supérieure du voile du palais qu'assez près de la ligne médiane; pour l'inciser entièrement, il faudrait donc couper le voile du palais dans toute sa hauteur, assez près de la ligne médiane. Peut-être cependant que, par le fait de la rétraction du voile dans le cas de division médiane, la couture de ce muscle est reportée un peu en dehors; néanmoins, sur un voile du palais sain, et adhérent latéral du voile du palais, une incision faite au bord péristaphylin interne du voile du palais n'atteindra pas le muscle pharyngo-staphylin, et le voile du palais pharyngo-staphylin, si fort et si puissant, est en presque totalité intact. On ne coupe pas le pilier postérieur, et, pour le couper, il faudrait certainement diviser en travers tout le pilier postérieur. — Même chose à dire pour le pilier antérieur contenant le glosso-staphylin, moins important, il est vrai. — Or, si l'on voulait, pour favoriser la staphylophorie, couper les muscles du voile du palais, une fois les incisions faites, il resterait en tout, de chaque côté, deux mauvaises languettes tenant chacune par

un petit pédicule étroit au bord postérieur des os palatins. Certes, je ne pense pas que l'on puisse vouloir faire une opération aussi basardeuse, et j'étais étonné, à l'égard du procédé annoncé par M. Sköllitt pour la staphylophorie, dans une perplexité qu'un hasard est venu lever.

Au mois d'octobre dernier, M. Sköllitt est venu à Paris, et en l'obligance de pratiquer sous les yeux de M. Nélaton et de ses élèves, sur le cadavre, quelques-uns de ses procédés opératoires dont j'aurai occasion de reparler, et en particulier l'opération de la staphylophorie. La tète sur laquelle l'opération fut pratiquée se trouva, dans le courant de la journée, être portée dans le cabinet de dissection de notre ami Ludovic Hirschfeld, où je pus l'examiner à mon aise. M. Sköllitt avait fait de chaque côté, sur la partie moyenne du bord latéral adhérent du voile du palais, une incision de 2 centimètres environ de longueur, traversant le voile du palais en part. Pas une fibre des muscles glosso-staphylins ou pharyngo-staphylins n'était touchée. Les muscles péristaphylins internes n'avaient pas non plus été atteints. Il y avait seulement une simple boutonnière à travers l'aponeurose qui recouvrait le tendon du muscle péristaphylin externe. A coup sûr, on ne peut pas appeler cela une section des muscles du voile du palais.

Tout ceci, est-ce une objection au procédé de M. Sköllitt? Certainement non; M. Sköllitt a eu une excellente idée, et son procédé, si utile entre ses mains habiles, le sera également entre les mains de tous les chirurgiens. Seulement ce procédé ne consiste pas dans la section des muscles du voile du palais. — C'est tout bonnement le procédé de Celse pur et simple appliqué à la staphylophorie. En un mot, dans son procédé pour la staphylophorie, M. Sköllitt écrit, comme M. Brown pour la périnéoraphie, agit beaucoup sur les muscles. Or, je suis sûr pour le procédé de M. Sköllitt, et je pense, pour le procédé de M. Brown, que tout cela réussit en définitive et surtout au procédé de Celse pour l'autoplastie, c'est-à-dire à des incisions latérales pour faciliter le glissement et l'affrontement des lambeaux.

Emploi de l'alcool en topiques pour la guérison des hypertrophies mammaires papilleuses.

Depuis et pendant le temps que je me suis trouvé dans l'impossibilité de me livrer à mes études, et de suivre le mouvement scientifique, M. Nélaton a cherché à se saisir à son cours de clinique, dans ses leçons si remarquables par leur habileté de temps en temps, dans l'intérêt de tous, la *Gazette des Hôpitaux*, un mode de traitement fort curieux des tumeurs des bourses séreuses de la paume de la main. Placé dans l'impossibilité d'avoir en ce moment une collection complète de la *Gazette*, je ne puis préciser la date ni le numéro dans lequel M. Nélaton a emprunté ce mode de traitement; mais les leçons de son journal se rappelleront facilement l'exposé et la publication de ces constatations de guérisons faites dans ce journal. Cela consiste essentiellement dans l'emploi topique de l'alcool.

D'après les conseils de M. B. Brodie, on emploie, en Angleterre, un mode de traitement assez analogue pour les hypertrophies mammaires papilleuses. Ce traitement est assez analogue, car malgré la complication un peu plus grande de la tumeur de M. Brodie, on s'en aisément porté à croire, d'après les conseils de M. Nélaton et d'après l'analogie des lésions, que ce qui agit sur les tumeurs de M. Brodie, c'est l'alcool. Voici d'ailleurs cette formule :

Alcool camphré. } a. d. 3 j. j. 6.
Esprit-de-vin. }
Extrait de sature ligneuse. } j

On fait avec ce liquide des embrocations toutes les deux, trois ou quatre heures.

L'analogue est grande, a-j'ai dit, entre les deux lésions. En effet, le travail pathologique qui hypertrophie les parois des bourses séreuses ressemble considérablement à celui que M. Lebert nous a si bien montré dans les hypertrophies mammaires papilleuses. La complication de ces diverses lésions est fort peu répandue ici, à Londres, où on ne commence à les comprendre bien que depuis le travail de M. Lebert. Il est de même en France, d'ailleurs; car, à part une forme particulière qui avait été décrite par M. Velpeau sous le nom fort exact de tumeur adénoïde, la plus grande anarchie régnait, il y a peu de temps, et régnait encore à ce sujet. La preuve, on peut la puiser dans la réputation à peu près générale qui a été acquise par les savantes et justes recherches de M. Cruveilhier, et dans la grande autorité qu'il a apportée à l'Académie de médecine de Paris ses idées si justes et si vraies de la mamelle. Si ces idées nouvelles n'ont pas encore pénétré dans la masse, c'est que la description exacte de la lésion par M. Lebert ne date que de quelques mois, et qu'elles sont en opposition avec ce qu'on trouve dans les traités classiques. Néanmoins, elles avaient germé déjà partout, et les fomentations conseillées par M. Brodie prouvent que la même idée, déjà formulée particulièrement par MM. Velpeau et Cruveilhier, était née aussi en Angleterre.

En tout cas, voici ce que j'ai vu à l'hôpital de Ste-Marie, dans le service de M. Ibre.

On... Une jeune femme d'une trentaine d'années, bien portante, mais assez maigre, portait dans le sein gauche une tumeur du genre de celles que M. Lebert appelle hypertrophie papillaire lobulaire de la mamelle. Cette tumeur, qui datait de longtemps déjà, allait s'accroissant graduellement, quoique lentement. Elle était adénoïde. A cet égard, on ne voyait dans le sein gauche qu'une augmentation assez considérable du volume de la mamelle. Si ces espèces de tiges moins volumineuses ou des tiges un peu moins durs. Tout autour de cette tumeur, le reste du sein, les deux tiers au moins, étaient saines et parfaitement saines. Il n'est pas

(1) Vous, pour le commencement de cet article, le numéro 7 du août.

En somme, les convulsions dont il vient d'être question sont si fréquentes dans les cas de cataracte congéniale et si caractéristiques, qu'elles méritent d'être soigneusement notées au moins autant au point de vue du diagnostic qu'à celui du pronostic. Ainsi, il est des cas de cataracte congéniale où le peu d'opacité du cristallin a fait méconnaître la lésion, et il faut diagnostiquer une pure myopie (qui n'est en réalité qu'une complication si fréquente) accompagnée ou non de lésion dans la sensibilité de la rétine. Ceci seul permettrait de se livrer à de longs développements sur cette singulière tendance de l'esprit humain à cacher sous des mots trompeurs, et d'autant plus gros qu'il y a plus d'ignorance, ce qu'il ne connaît pas. Sans nous arrêter là-dessus, bornons-nous à citer un cas remarquable rapporté par M. Brown dans l'Excellente leçon qu'il a faite à ce sujet à l'Hôpital Saint-Etienne, et publiée dans le n° du *Medical Times* du 17 juillet dernier.

Ons. III. — Un membre du parlement, âgé de trente-cinq ans, appelle M. White Cooper pour le consulter sur les yeux et les verres qu'il devait employer. De tous temps il avait eu la vue très courte, et avait pris bien des consultations sans avoir jamais rencontré de verres qui lui apportassent du soulagement. Par suite, on lui disait que sa myopie était compliquée d'une sensibilité immuable de la rétine.

L'attention de M. White Cooper fut attirée par le frémissement assez anormal des sourcils, et par la manière toute particulière dont le patient mouvait sa tête lorsqu'il cherchait à lire. L'iris agissait vigoureusement, ce qui portait à penser que la rétine fonctionnait vigoureusement. Lors du tirage de l'œil, on vit de la balle, et non seulement les lentilles cristallines d'un gris légèrement trouble, bistré et à l'aine tinte blanche plus décidée. La semi-transparence des lentilles permettait un certain degré de vision qui avait causé les méprises.

Opération par aiguille telle qu'elle est décrite dans l'observation I. Aujourd'hui l'opéré a une vue excellente, en se servant de verres.

§ II. *Opération. A quelle époque convient-il d'opérer ?* — Grâce aux recherches, aux observations précises et à l'insistance des chirurgiens anglais, on a fini partout par abandonner l'idée fautive de l'opération tardive. Ce n'est pas qu'on eût en faveur de cette idée d'excellentes mauvaises raisons ; une opinion fautive en manque-t-elle jamais ? Non-seulement les chirurgiens anglais ont opposé des raisonnements précis et rigoureux aux raisonnements spécieux et faux, mais ils ont démontré, ce qui valait mieux, par des faits nombreux la fausseté de la mauvaise opinion.

M. White Cooper, d'accord avec M. Lawrence, veut qu'on opère à une époque assez rapprochée de la naissance. Il a opéré de très bonne heure des cataractes congéniales : une fois à trois semaines, et une autre à cinq jours de la naissance. Tenant à juste titre grand compte du développement des mouvements convulsifs, il pense qu'on ne doit pas attendre au delà du quatrième au cinquième mois ; en un mot, qu'il faut opérer avant leur apparition, qui est une complication grave et pour l'opération et pour les suites. Peut-être, dit-il, le dixième ou le troisième mois seraient-ils l'époque la plus convenable. Il y a lieu de croire, en effet, que ce sera l'époque qui finira par être adoptée, sauf contre-indications, par la plupart des chirurgiens. Toutes les raisons développées par les chirurgiens anglais et si bien exposées dans le *Traité de médecine opératoire* de M. Velpeau, plus l'affaiblissement des mouvements convulsifs, viennent à l'appui de la fixation de cette époque.

Malheureusement le chirurgien n'exera pas toujours son conseil à temps. Par suite de la pauvreté, de l'habitude des souffrances dans les familles, d'insouciance bien inconcevable cependant qui en est presque toujours la suite, de préjugés ou de mauvais conseils ; par suite, enfin, d'erreurs de diagnostic ou de refus de se laisser opérer lorsqu'il y a encore une semi-transparence, les parents ou les patients viennent encore consulter bien tard le chirurgien compétent ; et il y aura encore longtemps des occasions d'opérer des cataractes congéniales dans une enfance avancée, à l'âge adulte, et même dans l'âge mûr.

§ III. *Choix de la méthode.* — L'ancienne méthode d'opération des cataractes par l'abaissement, ou ses modifications telles que le broiement, est décidément bien tenace. Repoussée avec perte dans les cas de cataracte ordinaire, elle s'est nichée dans une foule de recoins au sein desquels elle s'est blottie et fortifiée, les défendant avec obstination comme étant de son domaine. Un des recoins dans lesquels elle s'est blottie le plus est celui qui comprend les cataractes des enfants, et par conséquent la plupart des cataractes congéniales. Suivons-nous l'opinion généralement en usage, et se constate à regret que l'opinion générale est en faveur en Angleterre comme en France, sauf de bien rares exceptions.

En première ligne, nous trouvons de mauvaises raisons. Cela doit être, suivant l'usage ; et même nous ne trouvons que des affirmations sans preuves.

« 1^{re} Chez les enfants on ne doit pas songer à l'extraction, l'abaissement paraît devoir l'emporter. » — Pure assertion ; pourquoi ?

« 2^e C'est que l'on ne parviendrait qu'à rarement à la terminer sans lacer l'œil. » — Mais encore pourquoi ? et où est la preuve ? Dans le cas où il y a cataracte capsulaire ou secondaire, beaucoup conseillent précisément d'extraire les lambeaux ; l'œil ne risquerait donc pas de se vider dans ces cas. Mais, au contraire, il me semble qu'il y est autrement exposé que lorsqu'il s'agit d'extraire une simple lentille opaque. Quelle contradiction ! N'opérez pas par extraction dans les cas simples, parce que vous vous exposez à vider l'œil ; au contraire, dans les cas compliqués d'adhérences, d'opacité des cornées (qui posent bien autrement à vider l'œil), opérez par extraction !

« 3^e Les cataractes congéniales étant le plus souvent liquides, il n'y a presque rien à extraire. » — Comment donc ? Mais ce n'est pas cela du tout. D'après le peu que j'ai vu, d'après l'opinion de beaucoup d'ophthalmologistes et d'après

un relevé d'un grand nombre de faits, je constate que la grande majorité des cataractes congéniales au début, et souvent longtemps après, sont des cataractes grises demi-transparentes occupant la lentille qu'il faut extraire ou déplacer, ou faire dissoudre et absorber par le broiement. Ce n'est que plus tard qu'elles deviennent liquides ; fait bien reconnaissable à la teinte blanche, laiteuse, et même dans ces cas la capsule est à peu près toujours devenue opaque et épaisse ; de sorte qu'il s'en faut de beaucoup qu'il n'y ait rien à extraire ou à déplacer.

« 4^e La cornée plus lâche, plus épaisse, plus rapprochée de l'iris, doit être respectée autant que possible. » Quelles misères ! La cornée plus lâche, plus épaisse, plus rapprochée de l'iris. De combien de dixièmes de millimètre tout cela ? Sans doute le mariage de l'iris avec la cornée, sans considération, pour ne pas s'exposer à le lacer dans le premier temps de l'opération de la cataracte par extraction ; mais à partir de l'âge de cinq à six ans surtout, et encore mieux avec l'aide du chloroforme parfaitement applicable à cet âge, quel est donc le chirurgien suffisamment exercé à l'opération par extraction qui ne puisse la pratiquer avec sécurité ?

« 5^e Et puis ?... Plus rien. Et voilà pourquoi la méthode par abaissement paraît devoir l'emporter. » La conclusion, on le comprendra, est bien loin d'être tirée des prémisses. En voici une autre provisoire, en attendant que les faits aient parlé, qui a une bien autre valeur. Une bonne chose s'appuie toujours sur de bonnes raisons ; par contre, une mauvaise chose ne s'appuie que sur des mauvaises. Or quand un précepte ne s'appuie que sur de mauvaises raisons, il y a gros à parier que le précepte est mauvais.

En somme, relativement à la question que nous examinons, y a-t-il possibilité en ce moment de poser quelques règles applicables ? Non, parce que malheureusement l'extraction a été jusqu'à présent peu appliquée chez les enfants, et dans des cas exceptionnels, où l'on aurait pu, peut-être, en grand nombre, dans le peu de cas que l'on pourrait réunir, elle a été assez de succès.

Je ne sais jusqu'à quel point l'opération par extraction serait favorable peu de temps après la naissance. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a un grand nombre de cas pour lesquels l'extraction serait préférable, et que la plupart des chirurgiens opéreraient ainsi, si, dès les premières notions qu'ils ont acquises sur l'ophtalmologie, ils n'avaient eu l'habitude sur ce principe préconisé, que les cataractes des enfants, et sur la plupart des cataractes congéniales, ne doivent pas être opérées par extraction. Pour en citer un exemple, jamais, certes, il ne s'est présenté un cas plus favorable pour l'extraction que celui d'Ann Hall (obs. I) : cataractes simplement cristallines, yeux superficiels, cornées saillantes, tombées ; immobilité avec situation fixe de l'œil produite par le chloroforme ; les mains me démenageaient d'extraire ces cataractes. Et cependant un habile oculiste comme M. White Cooper, d'accord en cela avec presque tous ceux qui ont écrit sur les lésions des yeux, a opéré, suivant son habitude, par une autre méthode.

C'est que l'opération par abaissement et les procédés qui en dérivent sont acceptés beaucoup trop en chirurgie, et cela pour trois raisons :

1^{re} C'est la vieille méthode, c'est la routine, qui ne cède pas si aisément la place, heureusement dans beaucoup de cas, malheureusement dans beaucoup d'autres.

2^e Cette méthode a été préconisée par de grands maîtres (à l'époque où l'opération par extraction n'était pas connue, n'était pas analysée dans tous les temps que comprend son exécution, comme elle l'est aujourd'hui), Scarpa, Dupuytren, M. Velpeau, dans son hôpital surtout, d'après la recommandation qu'il donne à ce sujet dans son *Traité de médecine opératoire*, etc. Et à notre époque montagnarde, où l'on vante tant l'indépendance de pensée que la masse pratique si peu, on continue à ne jurer que d'après la parole du maître. *Magister dixit !* Quelle énorme influence ces mots n'ont-ils pas encore dans certaines écoles, dans celle en particulier formée par Dupuytren.

3^e Et ceci, à part les maîtres qui ont été entraînés à soutenir l'abaissement par des considérations secondaires, qui ont néanmoins dominé leur esprit, est exprimé en longues périphrases dans tous nos traités de médecine opératoire, mais a besoin d'être dit en langage net, sans toutes ces longues phrases ; en bon français, la méthode par abaissement est, pour la masse de ceux qui la pratiquent, la méthode des *maldorités*. Dépouillez les expressions employées par tous nos professeurs des précautions oratoires par lesquelles ils cherchent à adoucir cette expression peu agréable, et vous arrivez précisément à cela, véritable expression de l'opinion générale des maîtres.

Ce n'est pas mon intention de soutenir que l'abaissement et tous ses dérivés doivent être mis entièrement de côté. A Dieu ne plaise ! L'abaissement doit être pratiqué dans quelques cas. Seulement ces cas sont exceptionnels et la méthode est secondaire ; elle devrait céder le pas à celle qui la domine, la méthode par extraction, principalement dans le procédé qui consiste à tuer le *lambeau supérieur* dans la cornée (I). Surtout les chirurgiens devraient avoir la méthode par extraction dans leur pensée, bien plus qu'ils ne l'ont maintenant, de manière à songer à l'appliquer au nombre si grand des cas où elle est si convenable. Espérons qu'à force de lutter, les partisans de l'extraction finiront par lui faire prendre définitivement le rang qui lui appartient.

En attendant, et pour rentrer un peu plus spécialement dans la question qui est le sujet du présent article, il ne faut pas plus se faire illusion sur les résultats obtenus par le broiement que sur ceux de l'abaissement proprement dit.

(1) Si l'on veut s'assurer du caractère dans lequel l'extraction a été tenue si longtemps d'une manière systématique, il n'y a qu'à voir avec quelle persistance on faisait le lambeau inférieur dans les cas rares où on l'opérait. C'est absolument comme lorsqu'on fait de la réunion immédiate sans sutures.

C'est à ce point de vue surtout que les trois observations que j'ai pu faire sont intéressantes, d'autant plus que dans deux d'entre elles l'opération a été pratiquée par un habile opérateur et que toutes les précautions nécessaires avaient été bien prises. Qu'on ne dise pas que le hasard m'a fait tomber sur trois exceptions. Les cas de ce genre doivent être fort communs, comme dans toutes les opérations dans lesquelles on se retire pas au dehors du corps opaque. Si l'on racontait tout ce qu'il y a dans les hôpitaux de Paris en fait de conséquences fâcheuses de l'opération par abaissement, j'en aurais un immense article à faire là-dessus ; et quel désolant ! combien nous serions loin de ces beaux chiffres que l'on trouve partout et avec lesquels les partisans de l'abaissement sont enclenchés d'embrancher la question à défaut de bons raisonnements. D'ailleurs les choses sont toujours en même état : l'abaissement a toujours à courir ses mêmes imperfections, et les curieux qui désirent s'instruire n'ont qu'à regarder encore aujourd'hui dans plusieurs services des hôpitaux de Paris.

Que voyons-nous dans l'observation ? Sur l'œil droit, trois opérations successives infructueuses, qui n'ont abouti qu'à rendre la lésion plus sérieuse, bien plus difficile à guérir désormais. Nous allons avoir occasion de revenir dans un instant sur la nature du travail pathologique qui s'est passé dans cet oeil. À l'œil gauche, la vue est assez bien rétablie, mais il reste des lambeaux opaques assez volumineux par en haut ; ces lambeaux sont certainement un obstacle à une vision parfaite ; si nous devions en juger par la persistance de ces lambeaux pareils, il nous a bien après l'opération, dans la cas de l'observation II, il y a peu lieu d'espérer que celui de l'œil gauche d'Ann Hall disparaîsse facilement ; ce lambeau adhérent à l'iris est une cause permanente d'irritation par lui-même et deviendrait une complication bien fâcheuse si jamais l'œil était pris d'ophtalmie sous l'influence d'une autre cause. Et encore, on ne peut pas se dispenser de penser que ce cas a été qu'un accident imprévu et tout de hasard a contribué à chasser au dehors de l'appareil cristallin d'un fragment de la lentille, produisant ainsi quelque chose d'intermédiaire entre l'abaissement et une demi-extraction.

Dans l'observation II, la vue est rétablie avec deux yeux d'une manière imparfaite seulement ; des fausses membranes très étendues et opaques adhérent en arrière aux deux iris ; et si le patient peut s'estimer heureux de posséder encore une vue un peu satisfaisante, c'est qu'il exagère néanmoins beaucoup si l'on considère cet état comme un succès. Ce cas a été, en outre, contribué à chasser au dehors de l'appareil cristallin d'un fragment de la lentille, produisant ainsi quelque chose d'intermédiaire entre l'abaissement et une demi-extraction.

Dans l'observation III, la vue est rétablie avec deux yeux d'une manière imparfaite seulement ; des fausses membranes très étendues et opaques adhérent en arrière aux deux iris ; et si le patient peut s'estimer heureux de posséder encore une vue un peu satisfaisante, c'est qu'il exagère néanmoins beaucoup si l'on considère cet état comme un succès. Ce cas a été, en outre, contribué à chasser au dehors de l'appareil cristallin d'un fragment de la lentille, produisant ainsi quelque chose d'intermédiaire entre l'abaissement et une demi-extraction.

(Nous sommes forcés de renvoyer à un prochain numéro la fin de cet article.) A. DEVILLE.

CORRESPONDANCE

Monsieur le rédacteur,

La *Gazette des Hôpitaux* donne, dans le numéro d'aujourd'hui, une analyse de la communication faite à l'Académie des sciences par notre honorable confrère M. Guyon, et qui consiste à interpréter entre l'œil et la paupière un corps lisse, quelconque approprié à la disposition des parties, dans le but de faire cesser les violentes douleurs de l'ophtalmie purulente au moindre glissement des paupières sur le globe oculaire.

L'idée de M. Guyon est ingénieuse et pleine d'intérêt sans doute mais elle appartient à la pratique ophtalmologique depuis dix ans environ. J'ignore si le procédé a été publié quelque part ; mais il y a bien dix ans que M. Lhommeau, chef de clinique ophtalmologique à la Faculté de médecine, a exposé au Congrès de la Société Auguste Béraud, à l'hôpital de la Pitié, l'emploi d'un moule conique lisse et l'emploi du procédé de M. Lhommeau dans les cas d'enchéphalophoron et de syphilophoron.

Il existe cependant deux différences entre le moyen conseillé par M. Guyon et celui de Lhommeau.

M. Guyon emploie deux disques : l'un pour la paupière supérieure, l'autre pour la paupière inférieure.

Ces disques sont en ivoire.

M. Lhommeau et M. Béraud faisaient usage d'une seule laine de verre ou d'étain se mouvant sur le globe oculaire et s'installant comme un cil artificiel.

Il me semble que, quant à la forme, un seul disque sans mobilité l'emporte sur les deux disques de M. Guyon, qui sont susceptibles de chevaucher plus ou moins l'un sur l'autre et d'agir sur la muqueuse palpébrale à la manière de certains spéculums à plusieurs valves sur la muqueuse agissant un peu comme les valves d'un évier.

En regard de la matière employée, je donne la préférence au verre, parce qu'il n'est pas susceptible d'être modifié comme l'ivoire, et qu'en outre il permet l'examen du globe oculaire, puisqu'il est transparent ; condition si importante lorsque s'agit d'ophtalmie purulente.

On pourrait objecter la fragilité du verre ; aucun accident n'a été observé jusqu'ici, le disque possédant une épaisseur suffisante.

Je n'ai pas eu, en vous écrivant cette lettre, l'intention de diminuer en rien le mérite des tentatives de M. Guyon, tentatives très utiles, puisqu'il n'avait pas connaissance du procédé de M. Lhommeau ; mais j'ai dû restituer à ce dernier une idée qui lui revient de droit, idée peu répandue, j'en conviens, puisque les ouvrages d'ophtalmologie récemment publiés n'en font mention.

Agrez, etc. M. MAGNE, Médecin oculaire des crèches du département de la Seine et du bureau de bienfaisance du 1^{er} arrondissement.

Paris, 2 septembre 1852.

Ont été nommés dans l'ordre de la Légion d'Honneur : M. le docteur Demarquay, médecin du bureau central ; M. le docteur Magne, médecin oculaire des crèches du département de la Seine et du bureau de bienfaisance du 1^{er} arrondissement.

Traité des affections de la peau symptomatiques de la syphilis : par le docteur Léon BARRAULT. Un vol. in-8°. A Paris, chez J.-B. Baillière, rue Hautefeuille, 19.

Paris. Imprimé par PLOIS frères, 36 rue de Valenciennes.

Le journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureau, rue des Saints-Pères, 40;
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALLEMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.

GAZES, HOLLANDE, PIÉMONT, SARDAIGNE, SAVOIE, TERRENE, ASIE MÉRIDIONALE, COLONIES.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, GIBRALTAIR.

Les lettres et paquets ne sont acceptés que rigoureusement recommandés.

NOUVEAUX. — PARIS. D'une nouvelle méthode imaginée par M. Dojère pour déterminer la composition du lait. — HOPITAL DE LA Pitié (M. VALLEIX). — Observation de tumeurs mammaires. — Société de chirurgie, séance du 23 août. — CORRESPONDANCE. Lettre de M. Sacké, de Berlin.

PARIS, LE 6 SEPTEMBRE 1852.

D'UNE NOUVELLE MÉTHODE IMAGINÉE PAR M. DOJÈRE
pour déterminer la composition du lait.

Tout le monde connaît le rôle important que joue le lait en hygiène et en économie domestique; tout le monde applaudit à sa juste valeur ce précieux liquide qui fournit au physiologiste un aliment par excellence, au médecin un agent thérapeutique si bienfaisant. Il est facile de comprendre, dès lors, que le lait ait été l'objet de nombreuses recherches ayant pour but de déterminer sa composition dans les différents espèces animales, de découvrir les altérations qu'il peut subir, et de prévenir les sophistications que la fraude est assez plus intéressée à commettre que le prix du lait n'est élevé et que la consommation est fort considérable, puisque la seule ville de Paris en absorbe chaque jour trois cent mille litres!

Le lait, comme chacun le sait, contient du beurre, de la caséine, de l'albumine, du sucre de lait et quelques sels; pour évaluer les quantités absolues et relatives de ces divers éléments, on a proposé plusieurs procédés d'analyse, plusieurs instruments, et ces derniers ont pour principaux représentants la *crémomètre*, le *lactoscopes* et l'*aéromètre*. Malheureusement aucun d'eux ne donne du problème une solution complètement satisfaisante.

Le crémomètre exige tout d'abord que le lait repose pendant vingt-quatre ou tout au moins douze heures, et c'est là déjà un grave inconvénient; mais la crème peut offrir des compositions très différentes dans deux laits possédant les mêmes proportions de beurre et de caséine, et il est facile de constater que les résultats fournis par l'instrument peuvent différer dans le rapport de 1 à 3, et que les erreurs, par conséquent, doivent osciller entre les mêmes limites.

Le lactoscope indique le degré d'opacité du lait, mais celle-ci n'est point proportionnelle à la quantité de beurre, ainsi que l'avait pensé M. Dojère, et l'instrument accuse des chiffres dans lesquels le beurre et la caséine entrent pour des proportions inconnues.

Le lactodensimètre, proposé par M. Quevenne et très répandu aujourd'hui, est un instrument défectueux, plutôt nuisible qu'utile. La densité du lait de vache étant ordinairement comprise entre 1,030 et 1,035, on a proposé de considérer comme falsifié par une addition d'eau tout lait dont la densité est inférieure à 1,030. Mais le beurre, pour densité 0,93, et il en résulte qu'il peut, par son excès, diminuer même encore qu'une addition d'eau la densité du lait; il pourrait donc arriver que du lait fût refusé en raison même de sa supériorité. D'un autre côté, le lait entièrement dépourvu de beurre et de caséine a une densité très peu inférieure, égale ou même supérieure à celle du lait intact. « Écrémé le lait, dit M. Dojère, ajoutez-y de l'eau, et le lactodensimètre à la main, vous l'amenerez à la densité de 1,030. » Cela est tellement vrai, que l'on vend aujourd'hui à Paris, à 10 centimes le litre, un lait qui marque 1,030 au lactodensimètre et qui ne contient presque pas de traces de beurre.

L'instrument de M. Quevenne a d'ailleurs obtenu un succès fort singulier : il est devenu le régulateur d'une falsification qu'il ne dénonce plus, et il a été adopté par tous les délégués qui veulent pouvoir frauder en se mettant à l'abri de la juste sévérité des lois.

Frappé de l'insuffisance de ces divers procédés, M. Dojère, professeur à l'Institut agronomique, a été conduit, par de longues et laborieuses recherches, à leur en substituer un nouveau dont les avantages seront facilement appréciés.

« Pour connaître la valeur, le titre, pour ainsi dire, d'un lait, je détermine, dit M. Dojère, la quantité de fromage, c'est-à-dire de beurre et de caséine que contient ce lait. J'y arrive d'une manière très simple, si simple qu'il serait possible de n'acheter le lait dans les grands établissements qu'en raison de cette détermination même.

« Mon premier soin est de filtrer deux litres égaux en poids, très petits, faillés dans la même feuille de papier. Je prends alors avec une tige graduée 10 grammes de lait, que je verse dans un verre; j'ajoute quatre fois le même volume d'eau, puis 4 ou 5 gouttes d'acide acétique jusqu'à coagulation. L'addition de l'eau a pour but de rendre les réactions plus nettes et les opérations plus promptes. Je jette le liquide sur l'un des filtres : la filtration s'effectue en quelques minutes, surtout si le papier est très peu collé. Dès qu'elle est terminée, je déroule le filtre qui m'a servi, de manière à ne plus

le laisser que plié en deux; je l'introduis dans l'autre filtre sec et plié de même, et je le place sous deux entes des feuilles de papier Joseph, où je le dessèche en passant la main dessus et comprimant fortement. Quand ils ne mouillent plus la feuille de papier Joseph avec laquelle ils sont immédiatement en contact, ils ont perdu toute l'eau que la compression peut leur enlever. Il ne reste plus qu'à peser. Une petite balance de 10 francs suffit pour cette opération. Dans un des plateaux, on met le filtre contenant le résidu; dans l'autre, celui qui ne contient rien, mais que son application sur le premier a amené au même point d'humidité. La différence de poids indique évidemment celui du résidu, ou, en d'autres termes, la quantité de fromage que contient le lait soumis à l'expérience. »

Ce premier résultat a déjà une importance pratique qu'il est facile de saisir; mais M. Dojère ne s'en tient pas là; à l'aide d'un aéromètre, il évalue la densité du lait à essayer, celle du petit-lait, et ces deux nouvelles données lui permettent de mesurer rigoureusement et séparément la quantité du beurre et celle de la caséine au moyen de l'opération suivante, dont l'origine est expliquée dans le mémoire inséré par l'auteur dans les *Annales de l'Institut agronomique* :

S' étant le poids du fromage rapporté à 1 gramme de lait, D la densité du lait, D' la densité du sérum, X le beurre, X' la caséine, on a :

$$x = 0,4S' - 5,4 (D - D')$$

En supposant S' = 0 gr., 144 D = 1,0324, D' = 1,0297, nous avons :

$$x = 0,4 \times 0,144 - 5,4 \times (1,0324 - 1,0297)$$

$$x = 0,4 \times 0,144 - 5,4 \times 0,0027$$

$$x = 0,05760 - 0,01458$$

$$x = 0,04302$$

$$D'un autre côté : x' = \frac{0,144 - 0,043}{3} = \frac{0,101}{3} = 0,34$$

Ce qui veut dire que le lait contient 4,3 0/0 de beurre et 3,4 0/0 de caséine.

Nous engageons les médecins que toute cette algèbre pourrait épouvanter à résister à leur première impression de terreur, car tout se réduit, en définitive, aux quatre règles de l'arithmétique.

M. Dojère a poussé ses investigations plus loin, et, au moyen d'un procédé d'analyse chimique très exact et très ingénieux, il a fait plusieurs centaines d'expériences dans lesquelles il a déterminé :

- 1° Les matières solides;
- 2° Le beurre;
- 3° La caséine;
- 4° L'albumine;
- 5° Le sucre de lait;
- 6° Les sels.

Nous ne suivons pas M. Dojère dans l'exposé de ses recherches, mais nous devons faire connaître les résultats qu'il a obtenus et qui présentent un grand intérêt.

M. Dojère prouve, en premier lieu, que l'albumine ne se montre pas seulement dans le lait pris peu de temps avant ou après le pari, mais qu'elle est l'un des principes constants et constitutifs du lait normal, ainsi que le démontrent les chiffres suivants :

	COMPOS. MOYENNE.	MAXIM.	MINIM.
Lait de vache.			
Beurre.	3,20	5,40	1,45
Caséine.	3,00	4,30	1,90
Albumine.	1,20	1,50	0,90
Sucres.	4,80	5,20	3,90
Sels.	0,70	0,88	0,65

Matières solides.	12,40
Lait de chèvre.	
Beurre.	4,40
Caséine.	3,50
Albumine.	1,85
Sucres.	3,90
Sels.	0,35

Matières solides.	12,70
Lait de brebis.	
Beurre.	7,50
Caséine.	4,00
Albumine.	1,70
Sucres.	4,30
Sels.	0,90

Matières solides.	18,40
Lait de lama.	
Beurre.	3,15
Caséine.	3,00
Albumine.	0,90
Sucres.	5,60
Sels.	0,80

Matières solides. 13,45

	COMPOS. MOYENNE.	MAXIM.	MINIM.
Lait d'ânesse.			
Beurre.	1,50	1,72	0,30
Caséine.	0,00	0,85	0,10
Albumine.	1,55	2,05	0,92
Sucres.	5,40	7,30	5,20
Sels.	0,32	0,35	0,37
Matières solides.	10,37		
Lait de jument.			
Beurre.	0,55	1,70	0,05
Caséine.	0,78	1,00	0,35
Albumine.	1,40	1,90	1,17
Sucres.	5,50	6,70	3,10
Sels.	0,40	0,47	0,36
Matières solides.	8,63		
Lait de femme.			
Beurre.	3,80	7,60	0,50
Caséine.	0,34	0,85	0,00
Albumine.	1,30	1,90	0,90
Sucres.	7,00	8,20	5,90
Sels.	1,18	0,23	0,16
Matières solides.	12,62		

En comparant ces chiffres, on constate que le lait de vache contient beaucoup plus de caséine et beaucoup moins d'albumine que le lait de femme, et que le lait qui par sa composition se rapproche le plus de ce dernier est le lait d'ânesse. Or la caséine étant un aliment bien inférieur sous tous les rapports à l'albumine, on est autorisé à conclure que le lait de vache n'est pas celui qu'il faut choisir pour l'alimentation mixte ou artificielle, et que le lait d'ânesse est celui qui convient le mieux pour cet usage. C'est là un renseignement dont toutes les mères savaient, grâces au jeune et savant professeur de l'Institut agronomique.

Il résulte encore des recherches de M. Dojère :

1° Que le lait de femme est un des plus riches en beurre, mais qu'il est aussi celui où ce principe offre les plus grands écarts;

2° Que l'alimentation exerce une influence considérable sur la composition du lait. Une nourrice de quarante-cinq ans est régulièrement bien nourrie pendant les premiers jours de chaque semaine, et son lait contient alors :

Beurre.	7,60
Caséine.	0,85
Albumine.	0,40
Sucres.	7,31
Sels.	0,15
	16,31

Pendant les quatre derniers elle est réduite à ne manger que du pain et des légumes, en quantité à peine suffisante pour apaiser la faim, et l'on trouve

Beurre.	5,09
Caséine.	1,41
Albumine.	0,10
Sucres.	7,05
Sels.	0,18
	13,83

Cette même nourrice se livre à l'imtempérance; elle est très fatiguée le lendemain, et son lait offre la composition suivante :

Beurre.	4,19
Caséine.	0,28
Albumine.	0,39
Sucres et sels.	8,00
	12,77

Tels sont les principaux résultats qui recommandent à l'attention des médecins l'intéressant travail de M. Dojère.

L. FLEURY,
Agrégé à la Faculté de Paris.

HOPITAL DE LA Pitié. — M. VALLEIX.

Leçons cliniques sur les déviations utérines.

(Deuxième leçon.)

Nous avons vu la rétroclection succéder à des efforts dans les circonstances suivantes :

Une femme d'une bonne constitution et d'un tempérament sanguin, en transportant d'un lit à un autre sa mère qui était tombée malade dans le cours de l'année 1848, sentit tout à coup une vive douleur dans la hanche; elle se vit forcée de garder le repos pendant 2 mois. Lorsqu'elle voulut se lever, elle éprouva des douleurs très intenses dans les reins, et ne put marcher qu'en se tenant courbée en avant; ses règles furent suspendues pendant deux mois, et au bout de ce laps de temps revinrent avec assez d'abondance pour constituer une véritable métrorrhagie.

Elle s'adressa à nous le 15 septembre 1851. Nous trouvâmes une rétroclection qui s'accompagnait de tous les phénomènes morbides auxquels donnent lieu les déviations utérines après elles re-

monent à une époque éloignée, il y avait vertèbre par vertèbre complète de l'appétit; nous fûmes surtout frappés par les difficultés que présentait la marche, la fatigue et les souffrances que ressentait la malade lorsqu'elle venait de faire quelques pas, étaient portés assez loin pour causer une angoisse immense.

Nous eûmes d'abord recours à l'application de l'instrument redresseur. Il fut introduit à deux reprises différentes; une variété intense qui se déclara d'une manière inattendue interrompit le traitement. Nous dûmes à cette époque quitter l'hôpital Beaujon.

La malade, heureusement débarrassée de ces deux mois, vint nous trouver le 5 mars 1852, à l'hôpital de la Pitié. Les douleurs avaient sensiblement persisté au même degré. Nous avons eu recours au cathétérisme utérin; ce seul moyen, employé avec persévérance, a suffi pour nous procurer une guérison complète.

Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que la mère de la malade avait eu neuf enfants, sans jamais éprouver à la suite de ses couches aucun accident du côté de la matrice.

Dans tous les cas de rétroflexion qui se sont offerts à nous, nous avons rencontré des douleurs spontanées du côté des reins et des cuisses, ainsi que vers le siège et vers le sacrum.

Les douleurs dans la région du sacrum, il n'est pas besoin de le rappeler, ne se sont montrées dans l'antécédent que chez un petit nombre de malades; circonstance qui s'explique facilement par la position même de l'utérus, tandis que les douleurs dans les aînes ont été observées dans toutes les malades, et dans les cas de rétroflexion, et dans les cas de malade.

Dans tous les cas indistinctement, nous avons constaté une augmentation dans le poids de la matrice; chez six malades, la pression à cet égard a été douloureuse.

L'exploration à l'aide du spéculum et de la sonde nous a toujours révélé un engorgement plus ou moins marqué du col et du corps.

Il nous a été facile de constater que les douleurs qu'éprouvent les malades, au lieu d'être attribuées à un autre état pathologique qu'à la rétroflexion.

Le col de l'utérus s'est toujours présenté à nous, dirigé comme dans l'état normal, ou bien plus ou moins fortement infléchi en arrière. Le doigt introduit dans le vagin nous a permis de percevoir, avant la rétroflexion, les tumeurs utérines, les tumeurs intestinales et l'absence du corps de la matrice, en arrière l'angle résultant de la flexion de l'utérus, et plus loin la saillie globuleuse formée par le corps de l'organe.

Le toucher rectal nous a été rarement nécessaire. Trois fois l'introduction de la sonde a été difficile; les obstacles que nous avons rencontrés ont eu pour cause, dans ces cas de malade, l'existence d'une flexion qui s'est présentée avec des caractères exceptionnels.

Hors le cas dont nous venons de parler, les douleurs provoquées par le cathétérisme ont été mildiores.

Jamais nous n'avons constaté de fréquentes envies d'uriner; chose facile à concevoir, si l'on considère que dans la rétroflexion la vessie n'éprouve aucune pression de la part du corps ou du col de la matrice. Une malade, chez laquelle nous avons substitué à l'aide de la sonde une antécédence à la déviation primitive, s'est plainte de sentir à chaque instant le besoin d'uriner.

Les modifications survenues dans l'appétit et dans les digestions, dans l'embonpoint et les forces, dans la coloration du teint, n'ont pas différé de celles que nous avons mentionnées à l'occasion des déviations précédemment décrites.

Trois fois il a existé une constipation.

Chez huit malades, nous avons observé une constipation opiniâtre; chez deux autres, des alternatives de constipation et de dérèglement; deux malades ont eu les garde-robes faciles pendant le cours de leur affection.

Un symptôme important, et qui s'est montré dans tous les cas sans exception, a consisté dans une sensation d'expulsion comparable à celle qu'éprouvent les femmes pendant le travail de l'accouchement.

La marche de la maladie a toujours été graduellement croissante. Les constatations qui ont trait au diagnostic de la rétroflexion offrent un intérêt et une importance que nous n'avons pas jusqu'à présent rencontrés dans l'étude des autres déviations utérines. Nous n'entendons pas parler ici du diagnostic absolu des éléments enfermés dans la description qui vient d'être faite découlant principalement des données fournies par le toucher vaginal et le cathétérisme de la matrice, nous avons uniquement eu en vue le diagnostic différentiel.

Il peut exister dans la paroi postérieure de l'utérus un engorgement considérable qui n'arrive pas jusqu'à l'extrémité inférieure du col, et simule ainsi l'existence d'une rétroflexion.

Cette supposition que nous avons émise n'est pas, comme on pourrait le penser, une pure hypothèse; c'est ce que démontrera le fait suivant.

Une femme, âgée de quarante-quatre ans, entre le 24 septembre 1851 à l'hôpital Beaujon pour un embarras gastrique; le 9 octobre suivant, elle était complètement guérie. À cette époque, elle nous rapporta par écrit les douleurs qu'elle avait éprouvées dans le bas-ventre et dans les reins, de la difficulté à marcher et quelques autres symptômes qui nous firent soupçonner une affection de la matrice; nous l'examinâmes.

Le col de l'utérus était dans l'axe du détroit supérieur du bassin; l'utérus inférieur du museau de tancé, entouré de granulations largement enfoncé, pouvait admettre l'extrémité du doigt indicateur. Il y avait un peu d'abaissement. A la partie postérieure, il était facile de sentir un angle assez aigu, angle qui résultait de la jonction du col de l'utérus avec un corps dur, globuleux et légèrement saillant à la partie antérieure. Le doigt introduit en avant, suivait le col jusqu'à une certaine hauteur, au delà de laquelle il percevait la sensation que nous avons constatée dans les intestins.

La cavité de l'utérus avait une direction sensiblement verticale, elle ne présentait aucune inflexion. Le cathétérisme put être pratiqué sans obstacle; la sonde introduite au fond de l'utérus, cathétérisme utérin sans qu'il fut nécessaire de faire tourner en arrière la concavité de sa courbure; elle nous permit de constater que la longueur de cette cavité était de sept centimètres et demi, que les parois de la matrice étaient notablement engorgées, et que l'angle situé à la partie postérieure de l'organe n'était invariablement le même, quels que fussent les mouvements imprimés à l'instrument explorateur.

Devant l'ensemble des données fournies par l'examen auquel nous venons de nous livrer, il ne resta dans notre esprit aucun doute sur la nature de la maladie à laquelle nous avions affaire.

Si la tumeur de la paroi postérieure de la matrice ne nous

avait pas présenté une surface égale et uniforme dans tout son étendue, nous fûmes certains d'un certain degré de mollesse; si elle n'avait pas occupé la portion médiane de l'organe, nous aurions dû peut-être penser à la présence d'une tumeur développée dans l'épaisseur de la paroi adhérente. Dans cette supposition, nous aurions trouvé une déviation plus ou moins marquée dans la direction de la cavité de la matrice, déviation que déterminent constamment les tumeurs interstitielles en faisant à la fois saillie vers l'extérieur et l'intérieur.

Barth nous a communiqué un fait de tumeur fibreuse de l'utérus; un corps très dur et peu douloureux existait dans la paroi postérieure de la matrice.

Les tumeurs inflammatoires de la tumeur cellulaire qui environne la matrice et se prolonge dans les ligaments larges devaient quelquefois le siège peuvent être confondues avec la rétroflexion; elles se reconnaissent aux caractères suivants.

Un mouvement fébrile qui coïncide avec tous les symptômes locaux d'une inflammation commençante précède leur apparition; le doigt, introduit dans le vagin, découvre une tumeur très douloureuse, qui présente plus ou moins vers le conduit vésico-utérin, et s'offre ni la forme globuleuse, ni la résistance propre au corps de l'utérus. Ajoutez que lorsque l'inflammation s'est propagée dans les ligaments larges, il est facile de sentir une continuité manifeste entre la tumeur que l'on atteint par le vagin et celle que le palpé abdominal fait presser alors dans les fosses iliaques.

Le sonde introduite dans la cavité de la matrice, la concavité de sa courbure restant dirigée en avant.

Nous avons vu l'inflammation du tissu cellulaire péri-utérin se déclarer chez quelques-unes de nos malades à la suite du redressement de la matrice. La compression que subit ce tissu par suite de l'existence d'une inflammation, ne dure pas un temps plus ou moins long, les tiraillements qu'il éprouve plus tard sous l'influence des moyens mécaniques mis en usage pour remédier aux déviations, seraient-ils de nature à augmenter l'intensité du raptus sanguin qui lui fait à l'époque des règles, et à provoquer le développement d'une inflammation? C'est une question qui, pour être élucidée, exige des observations nouvelles.

Une autre affection qui doit nous occuper ici consiste dans la présence de tumeurs sanguines intra-pelviques; ces tumeurs n'ont été bien étudiées que dans ces derniers temps; elles ont pu être prises pour des tumeurs cancéreuses. Des auteurs, comme M. Bégin, ont commis cette méprise et pratiqué par le vagin une ponction qui, au lieu de donner issue à du pus, a livré passage à un liquide sanguinolent; c'est ce que nous ont appris MM. Lajugue et Bourdon. M. Velpeux, dans son quatrième volume de *Médecine opératoire*, nous a transmis l'histoire d'un cas de ce genre.

Des cas de tumeurs sanguines dans l'intérieur du bassin ont été publiés par MM. Vigues, Pigeot et Juteau. M. Vigues, dans sa thèse inaugurale, a cherché à établir que ces tumeurs sont le résultat d'hémorrhagies interstitielles, qu'elles se produisent ordinairement à l'époque des règles, qu'elles sont douloureuses, d'un volume considérable et refoulent plus ou moins fortement l'utérus. La fluctuation qu'elles présentent est souvent obscure; le sang qu'elles contiennent est en effet presque toujours à demi-coagulé, il ressemble à du chocolat très épais. Elles procèdent habituellement dans l'intérieur du vagin à la partie postérieure du col de l'utérus, en sorte que les tumeurs inférieures du col sont les plus volumineuses; duisant le doigt dans le vagin et en exerçant avec la main une pression méthodique sur les parois abdominales, d'apprécier leurs dimensions et de sentir la fluctuation dont elles sont le siège.

Le traitement de la rétroflexion, de même que celui des autres déviations, a eu pour base l'emploi de la sonde et des instruments redresseurs.

Le cathétérisme a été pratiqué de trois à quinze fois; il a été en général facile, et n'a causé de vives douleurs que chez deux malades. Deux fois, sans l'intervention d'aucun autre moyen thérapeutique, nous avons obtenu une guérison complète.

Chez trois malades, nous nous sommes vus, nous sans obstacle, du redresseur à flexion fixe; chez sept autres nous avons fait usage du redresseur articulé; sur les dix dernières malades, cinq ont été guéries.

En résumé, sept malades ont obtenu une guérison complète. Parmi les cinq autres, il en est deux chez lesquelles le résultat de la médication est demeuré incertain; deux qui sont actuellement en traitement, et une dernière dont l'état de santé n'a éprouvé aucune amélioration par suite d'une interruption apportée volontairement au traitement.

La durée du séjour de l'instrument a varié entre huit et quatorze jours; en général, elle a été limitée par l'importance des règles. Chez cinq malades il y a eu augmentation dans l'abondance de l'écoulement menstruel, chez deux autres il s'est déclaré une hémorrhagie très légère qui a duré de vingt-quatre à trente-six heures.

Il n'est pas survenu de métrite; nous avons vu dans un cas des douleurs très vives qui se sont calmées après l'application de l'instrument redresseur.

La durée du traitement a été de cinq mois une malade, de deux mois chez deux autres, de vingt à vingt-neuf jours chez les deux dernières.

Il n'y a pas eu de rechute.

Quelques malades, après leur guérison, ont présenté l'une ou l'autre des autres une anémie légère.

Les préparations ferrugineuses, les calmants et les laxatifs ont été mis en usage à titre de moyens accessoires dans un petit nombre de cas.

Une variété, un embarras gastrique, une dysenterie légère, un corps se sont manifestés incidemment pendant le cours du traitement.

Le guérison remonte à deux ans et neuf mois chez une malade à laquelle Lisfranc avait donné des soins pendant quatre ou cinq ans sans aucun résultat satisfaisant; elle date d'une année à quelques mois chez les autres.

La rétroflexion, comme les autres déviations, s'accompagne d'un abaissement de la matrice; ce temps plus ou moins long après le redressement de la matrice sans entraîner avec lui aucune perturbation fonctionnelle.

De la rétroversion avec flexion.

La rétroversion avec flexion est une affection qui offre la plus grande analogie avec la rétroflexion; elle consiste dans un renversement de l'utérus en arrière, généralement associé à une ou deux flexions de l'organe.

Lorsque la flexion est unique, elle regarde par sa concavité tantôt en avant et tantôt en arrière; lorsqu'elle est multiple, on peut rencontrer la disposition suivante: le corps de l'utérus, d'abord dirigé en avant et un peu en haut, succède, sur la face antérieure de l'organe, une première courbure qui occupe à peu près le point de jonction du corps et du col; après cette première courbure, dont la concavité regarde en haut, viennent successivement une saillie,

puis une nouvelle courbure à concavité supérieure. La face inférieure de la matrice offre une configuration réciproquement inverse.

Nous avons observé cette disposition chez trois malades; elle se joint à un engorgement et à un accroissement de volume considérable de l'utérus.

La rétroversion avec flexion ne saurait être considérée comme faisant partie de la classe de déviations à laquelle on a donné le nom générique de flexions; l'utérus en effet, dans cette variété de déplacement, n'a lieu de se dévier des directions qui lui correspondent à la direction du corps et l'autre à la direction du col, présente une assésiblement rectiligne et qu'on peut par conséquent regarder comme un axe unique. Cet axe, qui ne traverse pas exactement la matrice suivant le trajet de sa cavité, affecte une direction analogue à celle de l'utérus dans la rétroversion simple; aussi la rétroversion avec flexion, si elle ne méritait pas d'être l'objet d'une description spéciale, devrait-elle être plutôt rattachée à la rétroversion qu'à la rétroflexion.

Les causes de cette maladie sont les mêmes que celles de la rétroflexion; nous ne pouvons en donner qu'une idée.

La période de la vie dans laquelle elle s'est déclarée, en premier lieu, l'âge des malades au moment où elles sont venues nous trouver, s'étend entre dix-huit et cinquante-quatre ans, limites qui sont assez peu larges. En nous enquiring du début de la maladie, nous sommes parvenus à obtenir, pour moyenne l'âge de vingt-cinq ans, plus une fraction, ou lieu d'un âge de trente et un ans.

Sur les douze malades auxquelles nous avons donné des soins, une seule était vierge; trois avaient eu un enfant; une seule en avait eu cinq, elle n'avait senti les premiers symptômes de la déviation qu'à l'époque de ses dernières couches. Chez toutes, l'accouchement s'était accompli sans obstacle.

Dans un cas unique, nous avons vu la cavité de l'utérus atteindre une longueur de 10 centimètres et demi. M. Simpson a dit que, dans toutes les circonstances où la sonde pénètre à une profondeur de 10 à 12 centimètres, on est en droit de supposer l'existence d'une tumeur fibreuse interstitielle; cette proposition, en admettant qu'elle soit vraie, est au moins trop absolue. La malade, dans le cas auquel nous venons de faire allusion, a guéri de sa déviation et des troubles morbides qui en étaient la conséquence; elle ne trouve aujourd'hui dans des conditions qui ne permettent nullement d'attribuer à la présence d'un corps fibreux dans l'intérieur du tissu utérin.

Deux d'entre nos malades ont fait une chute; nous avons eu plus haut l'occasion de faire ressortir que les chutes constituent l'une des causes les plus puissantes des déviations utérines.

A. H. MARTEL.

CLINIQUE DÉPARTEMENTALE.

Observation de lézards traumatiques.

Par M. R. DE MEALIN.

Krug (Martinien), cathédrique, âgé de vingt-sept ans, est né à Marmoutier (Bas-Rhin); son tempérament est lymphatique, sa constitution bonne.

Soldat au 66^e de ligne, cet homme était en semestre dans sa famille, lorsqu'il reçut, dans les premiers jours de mars 1848, un coup de couteau sur l'os de la pommette, à 2 centimètres au-dessous de l'œil gauche. Rappelé à son corps avant la guérison complète, Krug se mit en route et arriva à Besançon le 18 mars, après avoir été exposé pendant huit jours à une pluie très peu continue. Pendant ce trajet, la plaie du front, mal soignée, les tissus environnants se tuméfierent. Krug demanda à entrer à l'hôpital, où il fut admis dans la journée.

À l'examen, la plaie présente l'état suivant: fond grisâtre, bords boursoffés et érysipélateux;œil gauche à moitié fermé; du reste, état général bon. Cependant, en examinant attentivement le malade, on remarque en lui de la tristesse, de l'abattement, que l'on attribue à la fatigue de huit jours de marche.

Le 19 et le 20 s'offrent rien de particulier; seulement une douleur lancinante se fait sentir, surtout le temps au fond de la plaie; mais elle est si légère qu'elle attire à peine l'attention du malade. La suppuration est de bonne nature, peu abondante. — Pansement avec cataplasmes émollients, puis bandelettes agglutinatives.

Le 21, Krug ressent une légère douleur dans la partie postérieure du cou. Au moment du déjeuner, il remarque qu'il a de la difficulté à remuer la mâchoire, mais il n'en parle point au médecin. Il mange comme à l'ordinaire. La douleur se dissipe sans la journée.

Le 22, dès le matin la douleur reparait au cou et s'étend bientôt jusqu'aux lombes. Le malade raconte alors au médecin ce qu'il a éprouvé la veille. — Diminution des aliments; ventouses scarifiées le long du rachis. Soulagement; mais la douleur dans le dos persiste toute la journée.

Le 23, même état que la veille au soir; sommeil bon; rien de nouveau du côté de la plaie. — Cataplasmes; potage.

Le soir, à six heures, après avoir mangé, Krug est pris subitement de crampes dans les jambes, et bientôt après, de contractions spasmodiques des muscles postérieurs, qui le obligent à rester étendu dans son lit. Douleurs très vives qui arrachent des cris au malade. La mâchoire est immobile. Les muscles du ventre sont contractés et très durs. Cette crise dure de 8 à 10 minutes, après lesquelles le calme se rétablit.

Le 24, la nuit a été bonne; mais les douleurs ont reparu ce matin sur tout le trajet de la colonne vertébrale et sur la partie latérale gauche du cou. — Ventouses scarifiées; 12 dégrainages de calomel; bouillon. Soulagement dans la journée.

Le soir, à cinq heures, même accès que la veille; ce sont surtout les muscles antérieurs des extrémités inférieures qui sont convulsés; la crise ne dure que trois minutes. Un quart d'heure après, nouvelle crise, plus une troisième; cela continue ainsi jusqu'à huit heures du soir. Les crises cessent alors, mais le malade est fatigué; sa face est colorée, sa peau couverte de sueur. — Potion éthérée à 2 grammes, avec laudanum de Sydenham, 25 gouttes; friction avec un liniment vu. camphré.

Le 25, la nuit a été assez calme, mais sans sommeil; le malade est abattu; sa figure exprime la souffrance et l'anxiété;

seurs abondantes, pouls à 110; la plaie est recouverte d'une croûte, les bords sont rouges et tuméfiés; la supuration est supprimée; des spasmes, des contractions faibles reviennent de temps en temps et durent environ une minute. Les mouvements de la mâchoire sont difficiles; néanmoins le malade peut boire et parler. — Potion avec acétate de morphine, 20 centigrammes, à prendre par cuillerées de quart d'heure en quart d'heure.

À quatre heures du soir, accès comme la veille; transpiration très abondante; le malade paraît en proie à une vive souffrance. — Potion avec éther et laudanum, de chacun 2 grammes.

Le 26, depuis trois heures du matin le malade est plus tranquille; les contractions sont faibles et éloignées; la transpiration est toujours abondante. — 6 dégrâmmes de sulfate de quinine avec opium; lavement huileux; bain; bouillon mûre.

Quatre heures du soir. — Le bain a produit beaucoup de sueurs; quelques secousses ont lieu à des intervalles éloignés et durent à peine quelques secondes. — Potion de sulfate de quinine à 6 dégrâmmes; lavement purgatif.

Le 27, la nuit a été mauvaise. Les accès convulsifs ont augmenté de violence. Pendant chaque accès la respiration est difficile; il y a du délire; la peau est couverte de sueur; les urines sont rares, rouges et déposent un sédiment blanchâtre très abondant. Les muscles du ventre ont dans une rigidité permanente, ce qui n'existe pas pour les autres muscles. — Sulfate de quinine, 6 dégrâmmes en potion, avec éther, 2 grammes; lavement purgatif. On essaya pour la première fois les inhalations étherées. Éthérisation incomplète; néanmoins, soulagement.

Le soir, l'état est le même. — Nouvelle potion de sulfate de quinine avec 2 grammes de laudanum; nouvelle tentative d'éthérisation, mais sans pouvoir provoquer le sommeil.

Les 28, 29 et 30, l'état du malade ne change pas. Ce sont toujours des contractions convulsives, tantôt violentes, tantôt légères et occupant alternativement différentes parties. — On continue le sulfate de quinine avec l'éther et l'opium; on essaye encore plusieurs fois l'éthérisation, mais sans succès.

Le 29, la peau s'est couverte d'une éruption milliaire, qui disparaît dans la journée. Le 30, on donne 2 gouttes d'huile de croton tiglium; le soir, il y a quatre selles abondantes. Le 31, la nuit a été très mauvaise. Le malade se plaint surtout du ventre, dont les muscles sont toujours d'une rigidité extrême, ce qui l'oblige à tenir constamment les jambes fléchies, ainsi que les cuisses. Les muscles de la face, du cou et de la poitrine sont pris toutes les cinq minutes de contractions convulsives violentes, mais qui ne durent qu'un instant. On soumet le malade à l'action du chloroforme, et on parvient, avec 5 grammes, à l'endormir au bout de deux minutes. On l'entretient dans cet état à peu près un quart d'heure. Pendant l'assourissement, la respiration est très gênée, la peau couverte de sueur, le pouls très petit, mais régulier; il y a un relâchement complet de tous les muscles. A son réveil, Krug vomit quelques mucosités, puis il paraît, jour d'un bien-être qu'il n'a pas goûté depuis longtemps. Deux heures après, il prend un bain qui le soulage encore, vomit de nouveau dans la journée et finit par dormir quelques heures. Après son sommeil, de légères crampes se font sentir dans les jambes et dans le ventre, dont les muscles ont perdu leur rigidité sous l'action du chloroforme. À cinq heures, une convulsion plus forte que toutes les autres a lieu; le malade semble devoir expirer à chaque instant. Cette crise ne dure que 4 à 5 minutes, et le calme le plus complet a lieu dans la soirée. — Potion laudanisée à 4 gram.

Le 1^{er} avril, la nuit a été très bonne; le malade a bien dormi. Le matin, de nouvelles contractions se manifestent, mais moins fortes et à de grands intervalles. — Bain, potion opiacée à 4 grammes.

Le 2, la nuit a été très agitée. Le malade a cependant un peu dormi bien sûr. Les muscles du ventre et des cuisses sont dans un état de contraction depuis le matin. Le malade lui fait respirer le chloroforme, et il s'endort après avoir eu un moment fort agité. La journée se passe bien. Nouvelle chloroformisation, même effet que le matin. — Potion laudanisée à 2 grammes.

Le 3, nuit mauvaise, beaucoup de crampes dans les jambes. — Bouillon, bain et chloroforme.

La journée est assez calme, le malade repose un peu. À cinq heures, les contractions spasmodiques se renouvellent avec plus de force, mais durent à peine une demi-minute. — Potion opiacée à 3 grammes.

Le 4, nuit mauvaise, point de repos. Les genoux et les reins sont très douloureux pendant les convulsions. Chloroformisation suivie d'une détente générale. Le malade se sent soulagé. — Lavement huileux, 8 dégrâmmes de sulfate de quinine en pilules pour la journée.

À la contre-visite, il y a du mieux. Nouvelle chloroformisation, lavement purgatif.

Le 5, le malade a peu dormi, son sommeil étant de temps en temps interrompu par des convulsions légères. Cependant le mieux est manifeste; le facies du malade a changé; il n'expirait plus, comme les jours précédents, l'abattement et l'inquiétude; ses urines déposent un sédiment blanc-jamâtre très abondant. — On augmente les aliments. 20 centigrammes de sulfate de quinine et opium, potion éthérée.

Le 6, le malade a un peu dormi cette nuit. Les convulsions cloniques diminuent en intensité et en durée et ne reviennent plus qu'à des intervalles assez éloignés. La soirée est toujours le moment de la journée où elles ont le plus de force. — Bain, 8 dégrâmmes de sulfate de quinine et opium, quart, vermelle au lait, au café.

Le 7, le mieux continue; les accès peuvent s'allonger facilement, quoiqu'ils ne soient plus de la même durée, et perdent leur rigidité. La mâchoire devient plus libre, le malade peut manger seul, ce qui ne lui était pas arrivé depuis plusieurs

jours. Les urines sont claires et ne déposent plus. Même prescription.

Les 8 et 9, amélioration très sensible; sommeil très bon. Les muscles du ventre se relâchent. Même prescription.

Le 10, le malade va de mieux en mieux; la mâchoire est presque tout à fait libre; les muscles du ventre sont souples, le sommeil est bon; mais, lorsque le malade se réveille, il ressent une roideur générale qui ne le fait pas souffrir et qui disparaît promptement. La plaie est presque cicatrisée. Augmentation des aliments, sulfate de quinine.

Les jours suivants, le mieux continue; toute roideur disparaît; la guérison marche rapidement, et le malade sort parfaitement guéri le 23 mai 1848, plus d'un mois après la disparition complète de tous les symptômes tétaniques.

Je terminerai cette observation en faisant remarquer d'abord combien la marche de cette maladie a été différente de celle que l'on observe généralement. En effet, le tétanos, sans les cas où il est promptement mortel, se présente ordinairement avec des symptômes et des rémissions, il y a une cessation de la douleur et de la roideur convulsive; mais jamais on ne voit les muscles se relâcher tout à fait. Dans ce cas, il y a eu de véritables accès intermittents, laissant entre eux un intervalle plus ou moins long, pendant lequel les muscles convulsés recouvraient leur souplesse et leur liberté d'action comme dans l'état normal. Il faut en excepter cependant ceux de la mâchoire où, comme on sait, qui conservent leur roideur presque toute la maladie. Les accès du malade étaient peu intenses, mais plus longs que ceux du sujet, qui étaient avec une violence extrême. La périodicité n'a été bien régulière que dans le commencement; plus tard, il y a toujours eu accès et intermittence, mais alors la durée et l'invasion n'avaient rien de fixe. Je crois néanmoins que ce cas doit être rangé parmi les exemples de tétanos intermittent admis par les auteurs. Dance en rapporte quatre cas, où tous ont eu une terminaison heureuse. La fin de l'accès s'annonçait par des sueurs abondantes; c'est ce qui est arrivé également dans ce cas-ci.

J'ajouterai quelques mots sur les effets obtenus par les inhalations d'éther et de chloroforme. Le premier de ces moyens, employé deux fois, n'a pas donné les résultats qu'on en attendait, et on l'a abandonné pour recourir au chloroforme. Sous l'influence de cet agent on a vu les crises cesser entièrement, l'insensibilité la plus complète succéder aux douleurs les plus vives, puis les accès diminuer de fréquence et d'intensité. Krug ne fut soulagé que six fois aux inspirations du chloroforme du système au seizième jour, après l'apparition des premiers symptômes de la maladie, et à dater de cette époque la guérison marcha assez rapidement.

L'opium et le sulfate de quinine furent employés en même temps que le chloroforme. Le premier de ces moyens n'a pas paru produire grand effet; on y fut recourus dès le commencement de la maladie, qui n'en fit pas moins des progrès sensibles. Quant au sulfate de quinine, je crois devoir lui assigner une grande part dans le succès. Personne n'ignore quelle influence il exerce sur les maladies intermittentes et dans ce cas son emploi était parfaitement indiqué. Mais, son action est-elle été assez prompte et assez énergique si le chloroforme n'eût agi en même temps comme modificateur des contractions musculaires, et n'eût empêché ainsi le malade de périr, soit par asphyxie, soit par une sorte d'épuisement nerveux? Il est permis d'en douter, puisque 3 grammes de sulfate de quinine ont été administrés avant la première chloroformisation sans produire aucun résultat. Ne peut-on admettre alors que l'agent anesthésique a favorisé l'action antipériodique du sel de quinine, puisque c'est pendant l'emploi simultané de ces deux moyens que les symptômes ont commencé à perdre de leur gravité.

Je ne connais pas les résultats que l'on a obtenus avec le chloroforme dans le tétanos; mais je sais que les inhalations étherées ont été appliquées plusieurs fois avec des succès divers. MM. Valpey, Yvonneau, Robert et Roux les ont essayées en vain; d'autres, au contraire, ont été très heureux, et parmi eux ce-ci M. Petit, d'Hermouville (Haute-Marne), en cite à lui seul trois cas, où l'éther semble avoir été le principal agent de la guérison. Ces quelques succès n'en doivent pas moins engager les médecins à faire de nouveaux essais et à tenter l'emploi de l'éther ou du chloroforme dans une maladie dont l'issue est si souvent funeste.

(Bulletin de la Société de médecine de Besançon.)

SOCIÉTÉ DE MÉDECINE.

Séance du 24 août 1852. — Présidence de M. GUICHARD.

Lecture et adoption du procès-verbal.

M. ROUX, à l'occasion du procès-verbal, fait remarquer que toutes les tumeurs qui occupent le sinus maxillaire ne sont pas toujours de mauvaise nature; sur quatre malades qui n'ont pas été opérés, il n'a point encore vu de récidive, et il cite, entre autres, un cas de l'opercule de M. Boiet vient de lui donner de très bonnes nouvelles.

Présentation de malade.

M. DEMARQUAY, J'ai l'honneur de présenter aujourd'hui à la Société le jeune malade sur lequel elle a constaté, il y a quelques mois, une dilatation des vaisseaux lymphatiques de la cuisse; de temps à autre, comme le savez, il est pris de crises dilatées par une grande quantité de lymphes. Aujourd'hui la guérison est complète; elle a été obtenue au moyen du caustique de Vienne. La cicatrice est solide et ne laisse voir aucun vaisseau lymphatique dilaté.

Correspondance.

M. le docteur Demeaux, ancien professeur de la Faculté, médecin à Puy-Péty, écrit à la Société pour avoir son avis sur un cas de médecine légale.

Après une discussion assez longue, la Société décide que l'observation sera renvoyée à une commission.

Cette commission se compose de MM. Denonville, Larrey, Robert, rapporteur.

M. Debut fait hommage à la Société du tome XLII du Bulletin général de thérapeutique médicale et chirurgicale.

M. le docteur Fresco Hewett, chirurgien de l'Hôpital Saint-Moires, écrit pour obtenir le titre de correspondant; sa lettre est accompagnée d'une observation sur une tumeur de l'abdomen.

Commission : MM. Boiet, Morel-Lavalles, Giraldès, rapporteur.

M. le docteur Cade, professeur de clinique externe à Marseille, écrit pour obtenir le titre de correspondant; sa lettre est accompagnée de son *Manuel de dissection* et de deux mémoires originaux, l'un sur la cure radicale de la hernie, l'autre sur un nouveau procédé opératoire pour le bœuf-livre.

Commission : MM. Gosselin, Labrousse, Follin, rapporteur.

Nomination de membres associés étrangers.

M. GIRAUD, ancien lecteur du rapport fait par la commission chargée de présenter une liste de chirurgiens étrangers devant être nommés membres associés de la Société. La commission regrette vivement de n'avoir pu comprendre dans cette liste plusieurs chirurgiens dont les travaux et la position scientifique devaient à bon droit attirer son attention.

La commission a l'honneur de vous proposer, pour remplir les quinze places d'associés étrangers, les chirurgiens dont les noms suivent :

New York (Amérique). Valentin Mott, professeur de clinique chirurgicale à l'Université de New-York, etc.

Vienne (Autriche). Fr. Jäger, ancien professeur à l'Université de Wurzburg, professeur de clinique chirurgicale à l'Université de Vienne.

Hambourg (duché de Bado). M. J. Chelius, professeur de clinique chirurgicale à l'Université de Heidelberg, etc.

Wurzburg (Bavière). Kajetan Textor, professeur de clinique chirurgicale à l'Université de Wurzburg, etc.

London (Grande-Bretagne). Sir Benjamin Brodie, chirurgien de la reine, ancien professeur au Collège royal de chirurgie de Londres.

London. William Lawrence, ancien président du Collège royal des chirurgiens, etc.

London. Benjamin Travers, chirurgien de l'Hôpital Saint-Thomas, ancien président du Collège royal des chirurgiens.

London. George Thompson, ancien président du Collège royal des chirurgiens, inspecteur général du service de l'armée, etc.

Edimbourg. Sir Georges Balling, chirurgien de la reine, professeur de chirurgie militaire à l'Université d'Edimbourg, etc.

Edimbourg. James Simpson, membre de la Société royale d'Edimbourg, professeur d'accouchement à l'Université d'Edimbourg, etc.

Dublin. Sir Philip Grafton, chirurgien en chef de l'armée en Irlande, etc.

Berlin (Prusse). Grimm, chirurgien du roi, chirurgien en chef de l'armée prussienne, etc.

Saint-Petersbourg (Russie). Arendt, médecin ordinaire de l'empereur, chirurgien en chef de l'armée, etc.

Dresde (Saxe). F.-A. Ammon, médecin du roi de Saxe, professeur de clinique chirurgicale, etc.

Genève (Suisse). Mayor, professeur de clinique chirurgicale, etc.

Rapport de M. H. Larrey sur le Traité de chirurgie militaire, de sir George Balling.

La Société de chirurgie a reçu dans l'une de ses dernières séances un livre de sir George Balling, professeur de chirurgie militaire à l'Université d'Edimbourg, qui demandait le titre d'associé étranger, et vous n'avez chargé, messieurs, avec notre honorable collègue M. Giraldès, de vous faire un rapport verbal sur cet ouvrage intitulé : *Outlines of military surgery, ou Exposé de chirurgie militaire*.

L'analyse nous en est d'autant plus facile, que depuis longtemps nous nous sommes livrés, par nos écrits, à sa troisième édition. Mais, pour nous hâter de rendre à l'auteur l'hommage qu'il mérite, nous réduisons cette analyse à un résumé succinct.

Sir G. Balling, dans une dédicace pleine de convenance adressée au président et aux membres du Collège royal des chirurgiens d'Edimbourg, les remercie d'avoir accepté de lui le titre d'associé étranger, l'engagement de la chirurgie militaire pour les jeunes médecins destinés au service de santé des armées de terre et de mer.

L'auteur expose d'abord dans la préface l'ensemble de ses leçons pendant une période qui, aujourd'hui, compterait une trentaine d'années. Sa méthode, un peu aride, mais sûre, est adaptée aux convenances spéciales de cet enseignement divisé en trois parties :

La première embrasse les questions nombreuses en rapport avec la formation, la discipline et l'économie des armées au point de vue de la santé du soldat;

La seconde partie comprend les lésions accidentelles et les maladies chirurgicales auxquelles sont le plus exposés les gens de guerre et les marins dans tous les pays;

La troisième partie considère les maladies les plus importantes auxquelles les troupes sont sujettes dans les contrées chaudes. Elle fait connaître également les maladies apparentes plus difficiles quelquefois à combattre que les maladies réelles.

C'est non-seulement d'après sa longue expérience personnelle, mais en Angleterre et en Écosse, sous aux Indes, que le professeur Balling a vu de toute autre façon ces choses; c'est encore d'après l'observation directe qu'il a faite dans les hôpitaux de la France, de la Prusse, de l'Autriche, de la Belgique, et d'après l'étude des divers règlements du service médical des armées.

Dans une savante introduction, notre célèbre confrère d'Edimbourg démontre que la chirurgie militaire occupe une assignation ancienne et honorée dans la science de la médecine. Il la définit et la caractérise bien en la rattachant à l'unité de l'art de guerir. Il fait même ressortir les inconvénients qu'il résulteraient, surtout en campagne, de la distinction des spécialités. La chirurgie militaire, en un mot, lui semble, pour ainsi dire, une et indivisible; et c'est ce qu'il a voulu faire ressortir toute la médecine, quand à l'état de santé ou de maladie du soldat.

Des considérations historiques pleines d'intérêt nous montrent successivement les conséquences de l'invention de la poudre à canon pour la chirurgie de bataille, une épidémie pathétique de Naples, un aperçu des travaux et des progrès de la médecine d'armée en France depuis trois siècles, et une digression biographique, toute dans le sujet, sur Ambroise Paré, qui en devint le véritable fondateur, en même temps qu'il fut le père de la chirurgie française.

L'auteur, ne pouvant passer sur revue les divers travaux de la chirurgie militaire sur le continent, expose son histoire succincte en Angleterre. Toute cette partie de l'introduction nous offrait un intérêt réel et nouveau peut-être, si elle pouvait être reproduite dans ce rapport.

Un passage spécial consacré à Richard Wiseman, chirurgien du roi Charles II, nous en relief le mérite de son *Traité de chirurgie*,

et particulièrement le chapitre des Plaies d'armes à feu. Les noms de John Brown, J. Rankin, J. Hunter et J. Neale se trouvent cités parmi les auteurs d'ouvrages sur la chirurgie des armées, ou du moins sur les blessures par armes de guerre. Le Traité de M. Guthrie, sur les Plaies d'armes à feu des extrémités, ainsi que les Principes de chirurgie militaire de Hennen, sont appréciés à part. Les Observations pratiques de chirurgie, par General Hutchinson et ses Observations sur l'époque de l'amputation dans les plaies d'armes à feu, divers travaux de sir Stephen Hammick; le Rapport du docteur Thomson sur les blessures de la bataille de Waterloo; les publications de Samuel Cooper et de M. Allan; et à la tête de ces ouvrages, le Traité des plaies de John Bell, d'énormes Observations sur les blessures, par sir Charles Bell; et enfin le livre de M. Chevalier sur les Plaies par armes à feu: tels sont, en aperçu, les ouvrages analysés succinctement par M. Ballingal sur la chirurgie militaire anglaise.

Le résumé préalable conduit à cette analyse une liste des principaux auteurs étrangers sur la chirurgie des armées, en France surtout, depuis Belliste et Ledran jusqu'à Percy et Larrey. Il mentionne à part le volumineux recueil des Mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires, et à propos des anciens hôpitaux d'instruction en France, il cite la légende d'histoire de Frédéric II, à Berlin, et l'Académie impériale Joséphine, à Vienne, établie sur de larges bases dans le but de former des médecins pour l'armée d'Autriche.

M. Ballingal fait connaître l'utilité des rapports statistiques adoptés en Suisse sur les Maladies, les infirmités, et la mortalité pendant les troupes de terre, et qui se renouvellent à cette occasion, sur quelques-uns des noms qui honorent la chirurgie militaire de son pays, et il cite notamment Fringle, Brocklesby, Monro, Cleghorn, Lind, Blane, Trotter, Burnett, Hunter, Jackson, etc.

Après le respectable et savant exposé de la méthode d'un enseignement spécial de la chirurgie militaire dans l'école d'Edimbourg, et d'associer au regret qu'il n'y ait pas une semblable institution dans les autres universités. Le professeur Guthrie, dans ses leçons cliniques, a vivement sollicité, à ce sujet, l'attention du gouvernement; et il s'est étonné, à bon droit, que l'on fit plus pour fournir des médecins distingués aux Français, et à ceux de l'armée, que pour assurer le secours de l'art aux hommes eux-mêmes. M. Ballingal ajoute à cet éloignement celui de Larrey, qui regrettaient qu'une chaire de chirurgie militaire ne fut pas instituée à l'école de Paris, en faisant valoir des raisons qu'un sentiment de réserve nous empêche de reproduire.

Mais, tout en exprimant ses généreuses pensées sur les vivants (ou sur ceux qui vivaient alors), l'auteur du livre n'oublie pas de rendre justice à la mémoire des morts. Il adresse un hommage à part à John Bell, à celui qui, sans avoir appartenu à la chirurgie des camps, l'avait honorée plus que personne; à celui qui avait fait faire un tel enseignement spécial, et si bien défini sa cause, en sollicitant du gouvernement la formation d'une école nationale de médecine militaire et navale.

Le professeur Ballingal termine l'introduction de son ouvrage par des paroles qui prouvent toute la valeur de la chirurgie des armées, et ces paroles, il les emprunte noblement à un auteur français:

« Il faut convenir, dit Dionis (1), de la nécessité de la chirurgie, qui enlève tous les jours plusieurs personnes du tombeau. Combien, dans les armées, a-t-elle guéri de blessés? Combien de grands capitaines ont périés par des plaies épuissantes et à elle ne l'avaient pas secourue? C'est dans les armées, c'est dans les sièges que la chirurgie triomphe; c'est là que tout reconstruit son empire et sa nécessité; c'est là que les effets et non les paroles font son éloge ».

Le choix de la visite aux armées pour l'armée forment le premier chapitre du livre de G. Ballingal, comme une introduction naturelle à la pathologie et à la thérapeutique du soldat et du marin.

Le régime alimentaire, l'habillement et l'exercice des troupes, tel est le titre du second chapitre, dont nous ne pouvons faire ici l'analyse, non plus que des chapitres suivants, intitulés: Organisation des troupes dans les armées, les garnisons et les garnisons; — Maladies dominantes dans les camps et les garnisons; — Proportion des malades et des blessés dans les armées et dans les flottes; — Hôpitaux; — Transport des malades et des blessés.

Sous le titre: Maladies chirurgicales des soldats et des marins, l'auteur du Traité de chirurgie militaire nous expose, dans une série de chapitres distincts, l'inflammation, les brûlures, les ulcères, la gangrène d'hôpital, les plaies diverses en général, et les plaies d'armes à feu en particulier, les plaies des artères, etc.; les anévrysmes, les plaies des nerfs et le tétanos; les plaies de la tête et des extrémités; les plaies du tronc, les plaies du cou, les plaies de la poitrine et les plaies de l'abdomen, les plaies et les fractures des extrémités, les lésions, les amputations; et, comme autant d'appendices, l'ophthalmie, la syphilis, les rétrécissements de l'urètre et les maladies de l'anus et du rectum.

Après ce qui est l'antique et le moderne, le professeur Ballingal d'exposer d'une manière en générale les progrès de la science, en insistant, comme de raison, en particulier, sur les travaux de la chirurgie militaire en Angleterre, en Écosse et en Irlande. Ainsi, Thomson et Hunter pour l'inflammation, James Earle pour les brûlures; Underwood, General Hays, Bayard, et l'abbé de Villeroy pour les plaies de la tête; et Trotter pour la gangrène d'hôpital; John Bell, Hennen, Samuel Cooper et bien d'autres, pour les blessures de tout genre; Hogson, Astley Cooper, Guthrie, etc., pour les lésions des artères et des veines; et tous les auteurs enfin dont les noms se rattachent aux autres questions, représentent autant d'autorités chirurgicales auxquelles le savant professeur rend hommage avec l'équité la plus impartiale.

Il a réservé, pour le complément de son ouvrage, des considérations pleines d'intérêt sur l'influence physique des punitions militaires, en faisant apprécier la nature et les conséquences de chaque espèce d'elles.

Il expose ensuite avec beaucoup de soin les principaux Maladies que les troupes anglaises dans les stations étrangères, ainsi qu'une histoire abrégée de la fièvre jaune, de la dysenterie tropicale, de l'éléphantiasis, de la maladie appelée aux Indes brûlure, et de cette autre désignée sous le nom de *chorea* ou *chorea* (burning in the feet), du *dragounisme* enfin ou ver de Guinée.

La dernière partie du livre est consacrée à l'étude sommaire des Maladies simulées ou factices.

Et à tant de travaux accumulés dans un seul volume, se joint une bibliographie très étendue des ouvrages et des mémoires publiés par les officiers, sous les armes, et les chirurgiens sur les maladies et les blessures des soldats et des marins.

Telle est, messieurs, l'analyse trop succincte et bien incomplète du Traité de chirurgie militaire de M. le professeur Ballingal. On pourrait y signaler des lacunes ou des imperfections, on pourrait contester quelques-uns des principes qu'il y trouve ex-

posés, on pourrait enfin y substituer une autre méthode; mais on ne saurait trop louer l'exactitude qu'il a eue, l'idée de cet ouvrage, le noble sentiment qui a inspiré l'auteur à l'égard des opinions étrangères aux siennes ou à celles de ses compatriotes, et la valeur réelle d'une œuvre qui mérite l'approbation de tous les chirurgiens et la reconnaissance à part des chirurgiens militaires.

« La haute considération avec laquelle on a rangé de sir George Ballingal parmi ses honorables collègues de l'université d'Edimbourg, me dispense, messieurs, d'ajouter un éloge de plus à ce simple rapport.

« J'ai donc l'honneur de vous proposer d'adresser une lettre de remerciements à M. le professeur Ballingal pour l'emprunt de son important ouvrage, en lui annonçant qu'il n'a pas eu besoin de ce titre pour être compris sur la liste des associés étrangers de la Société de chirurgie ».

Les conclusions du rapport de M. Larrey sont mises aux voix et adoptées à l'unanimité.

M. Micron a la parole pour un rapport verbal sur un travail de M. Adolphe Richard, ayant pour titre: Sur un symptôme négligé de certains tumeurs du sein, l'écoulement par le mamelon.

Ce travail, dit le rapporteur, est plutôt une ébauche. L'auteur, ayant entendu M. Nodding formuler dans sa clinique quelques préceptes sur l'importance de ce signe, s'est à désirer ce point de pathologie. Il a réuni six observations; de ce nombre, cinq ont trait à des tumeurs bénignes, et de tumeurs mammaires chroniques. Dans une sixième, empruntée à M. Robert, il y a une hémorrhagie du bout du mamelon; elle ne peut pas être comprise avec les autres.

Il est bon de remarquer que l'apparition de ce signe n'a rien de constant; tantôt il apparaît au commencement, tantôt à la terminaison de la tumeur. Pour sa nature, le liquide offre encore bien des différences: tantôt c'est un écoulement sanguin ou puriforme, ou semblable à du cocteur. M. Richard a joint à son travail imprimé une description abrégée de la tumeur, de la méthode de la lactation; dans ce cas, c'était tout simplement un de ces engorgements si communs pendant l'allaitement.

M. Michon pense, d'après la lecture des observations, qu'il existait d'autres signes qui permettaient de bien distinguer ces engorgements. Ainsi, il y avait absence de douleurs, la tumeur était partielle, etc. Il n'y avait pas de glandes dans l'aiselle: on ne pouvait donc pas les regarder comme étant de nature cancéreuse. En cherchant à établir l'écoulement du mamelon comme un signe constant, M. Richard a été trop loin; il a trouvé une observation contraire à ses idées, un cas où existait l'écoulement du mamelon, et alors il n'a pu expliquer autrement l'écoulement du mamelon que par l'existence de globules de la glande emprisonnés dans des masses cancéreuses: il a, comme on le voit, été trop loin.

Les recherches de M. Richard sont très intéressantes; mais jusqu'à présent elles ne sont pas assez nombreuses, il n'y a pas assez de précision.

On peut admettre la première proposition, qui établit que l'écoulement du mamelon est un symptôme fréquent de l'hypertrophie partielle de la mamelle; mais on ne peut pas dire avec M. Richard que son existence est d'un pronostic favorable dans les tumeurs du sein, car lui-même nous a fourni une observation qui prouve le contraire.

M. NÉLATON. J'ai constaté, à la vérité, plusieurs fois, chez des femmes atteintes de tumeurs du sein, l'écoulement d'un liquide jaune transparent, un peu visqueux, semblable à de la bière; c'est principalement dans les cas de tumeurs bosselées, de consistance élastique et lorsqu'il y avait eu des hémorrhagies, ou la tumeur n'a pas eu de ces canaux qui se rendent au mamelon; mais je n'ai su borné à ce point.

M. MICRON. Je n'ai point dit que les idées exprimées dans le travail de M. Richard étaient celles de notre collègue; j'ai dit seulement que l'idée de ce travail avait eu pour point de départ une de ses leçons de clinique.

M. NÉLATON. Dans ce travail un manque de précision et une incertitude qui fait qu'on ne peut pas encore attribuer à ce signe beaucoup de valeur au point de vue du diagnostic.

M. DEMARCAV. Blandin s'était occupé, des cas d'écoulements visqueux, mais des écoulements sanguins, et, pour lui, ce dernier signe annonçait l'existence du cancer. J'ai eu occasion de voir, dans le cas de M. Robert, un cas où il présentait un écoulement sanguin du mamelon; c'était un cancer, qui depuis a récidivé.

Plan de l'artère carotide primitive: figure.

Mais on ne trouve que la figure.

M. MICRON. J'annoncerai à la Société que la malade chez laquelle j'avais pratiqué la ligature de l'artère carotide primitive a succombé le treizième jour après l'opération à une excessive faiblesse. Le dernier jour il y avait eu quelques hémorrhagies assez importantes.

On se rappelle ce que l'antéprie a fait voir:

Le cou est pénétré obliquement de haut en bas, d'avant en arrière et de dehors en dedans; la lame était dans la direction de l'axe du corps à divisé peu de parties. Elle a passé entre les muscles sterno-mastoïdiens, sterno-lyroïdiens et sterno-thyroïdiens, qu'elle a brisés sans les couper en deux; elle a traversé la carotide, et a en traversant le cou, a ouvert la gaine de ceux-ci à coupé la carotide et le nerf pneumo-gastrique droit, à 4 millimètres environ du tronc brachio-céphalique, laissant intact le tronc de la jugulaire; puis la lame a glissé en arrière de la trachée-artère et de l'œsophage, en entamant légèrement la tumeur musculaire du cou, et les gros vaisseaux du cou, a ouvert la tumeur; puis enfin a pénétré entre ces organes et la colonne cervicale dans la partie supérieure des médiastins, en arrivant jusqu'au tissu cellulaire qui double la plèvre droite. Ce trajet a été vérifié par l'autopsie.

En outre, voir les phénomènes consécutifs qui ont été observés.

Un épanchement de sang très considérable remplissant en haut la gaine des vaisseaux et pouvant être suivi jusqu'à la base du crâne; s'infiltrant sur les côtés entre les muscles de la région cervicale droite, et en arrière entre l'œsophage et les muscles longs du cou. Les vaisseaux, l'œsophage ont été comprimés, et il y a eu diminution de haut en bas. Le sang épanché est en grande partie coagulé. Il paraît résulter de l'hémorrhagie primitive, et partant où il se trouve il rend la dissection très difficile.

Le périoste présente des ecchymoses à l'extérieur, et contient une assez grande quantité de liquide.

Le périoste est très épais, et dans sa continuité, est recouvert d'une couche pseudo-membraneuse, et présente des adhérences commençantes qui témoignent d'une inflammation récente.

À l'apophyse oblique des deux bases, celle du cou et celle de la ligature, on trouve les deux bouts de l'artère qui s'étendent à un bout inférieur de longueur 15 centimètres, et porte encore les fils de la ligature. Mais il existe autour de celle-ci des craillures qui semblent le point de départ de l'hémorrhagie.

riologie secondaire. À l'intérieur le caillot est très petit et obture le petit cul-de-sac du vaisseau. La ligature du bout supérieur est tombée et flotte dans la plaie. À l'intérieur on trouve un caillot obturateur assez considérable, se prolongeant en haut sous forme d'un caillot conique jusqu'à la bifurcation de la carotide.

En terminant, M. Michon montre la pièce qui a été préparée avec beaucoup de soin par M. le docteur de Muret, professeur de la Faculté.

Cette pièce sera déposée au nom de la Société dans le musée Dupuytren.

Arachnement du doigt auriculaire gauche.

M. DENONVILLE présente un doigt auriculaire gauche qui fut pris dans la courroie d'une machine à vapeur et arraché par le fait de l'effort violent que fit le blessé pour se dégager. La peau offre une section nette et oblique comme celle d'une amputation ordinaire; les tendons du doigt séparés, et restant implantés dans la main.

Les tendons du fléchisseur profond et de l'extenseur profond du petit doigt, détachés du reste du corps par la rupture des fibres charnues qui se lient à leur partie supérieure;

Les deux autres collatéraux rompus un peu au-dessus du niveau de l'articulation métacarpo-phalangienne;

Les deux nerfs collatéraux brisés, l'un à 5 et l'autre à 12 ou 15 centimètres environ, au-dessus de cette même articulation. Le tendon du fléchisseur sublime s'était déchiré dans le point correspondant à la fracture de la première phalange, de telle sorte qu'il n'avait pas été arraché.

Enfin, bien que le tendon de l'extenseur commun qui appartient au petit doigt eût été rompu un peu au-dessus de l'articulation métacarpo-phalangienne, il avait cependant été arraché et d'une manière si singulière qu'il était en quelque sorte retourné. Sans cela, on eût dit qu'il s'était implanté dans la main, et qu'il s'était inférieure sur la plaie, tandis que son extrémité supérieure, par sa vu eue de ses fibres charnues, rompes et déchirées, pendait libre et sans soutien.

Cette circonstance donne une physiologie particulière à ce fait jusqu'à nous inconnu, et qui ne se reproduit peut-être jamais. M. Denonville en présente une explication, basée sur la disposition anatomique des tendons du petit doigt, et reproduit artificiellement la lésion sous les yeux de la Société, sur un avant-bras du cadavre préparé à cet effet.

Après avoir montré à tour de bras la plaie le tendon rompu de l'extenseur commun, M. Denonville fit faire un pansement simple, et au bout de quinze jours le blessé était guéri, n'ayant éprouvé aucun accident, comme c'est l'ordinaire dans ces sortes de blessures.

Le secrétaire de la Société, MARJOLIN.

CORRESPONDANCE.

Monsieur le Rédacteur,

Dans le dernier numéro de votre estimable journal, il est question d'un cas d'ascite communiquant avec la tunique vaginale. Une pression méthodique sur les bords faisait redire le liquide dans la cavité péritonéale, et permettait d'entendre alors distinctement avec le stéthoscope, appliqué au niveau du canal inguinal, un bruit de voiture roulant dans le lointain. Déjà, en 1838, j'ai eu l'occasion, étant chef de clinique, de signaler à mes élèves plusieurs exemples analogues dans mes conférences cliniques à l'hôpital de la Charité. Mais les cas de ce genre sont si rares, et si peu connus, que je ne saurais pas entendre, comme chez le malade de notre savant confrère M. Barth, au niveau du canal inguinal, mais au niveau de l'orbite ombilicale.

Un épanchement considérable dans la cavité du péritoine écartait l'orbite ombilicale, soulevait le péritoine et formait en cet endroit une sorte de doigt de gant que l'on pouvait faire disparaître par une assez légère pression, qui se reproduisait aussitôt après. La première fois que j'ai fixé mon attention sur cette espèce d'appendice périérial, je fus surpris, en le faisant ainsi disparaître et reparaître alternativement, d'entendre distinctement le bruit de liquide à travers l'anneau ombilical, un frémissement vibratoire des plus distincts.

Je fis constater ce phénomène par tous les élèves présents, et comme il m'était difficile de l'expliquer autrement que par le frottement du liquide contre les parois d'un orifice relativement étroit, je priai à l'instant même que nous devions entendre un même endroit quelque variété de bruits analogues aux bruits anormaux du cœur ou des artères. Le stéthoscope réalisait complètement mes prévisions, et nous pûmes produire à volonté la plupart des nuances de ces bruits, depuis celui de soufflet jusqu'à celui de pou, en modifiant le degré de force et de vitesse pour en faire varier le liquide dans la péritonée, et en enlevant ensuite la main plus ou moins brusquement pour le faire remonter dans l'appendice.

Il est impossible de trouver parmi les faits pathologiques quelque chose de plus concluant en faveur de la théorie des bruits anormaux du cœur et des artères, que ce que nous venons d'observer aujourd'hui. Je serais tenté de croire que dans le cas signalé dans votre journal on doit pouvoir également distinguer un peu de frémissement vibratoire à la main; car les deux phénomènes en question, sans être liés d'une manière inséparable l'un à l'autre, ne se séparent pas moins par une sorte de dissociation, et le même sentiment, l'un est du ressort du tact, et l'autre de celui de l'ouïe.

RACHOISKI.

Ce 5 septembre 1852.

Bulletin bibliographique.

De l'or dans le traitement des scrofules des os. Deuxième mémoire présenté à l'Académie des sciences; par le Dr A. LÉGAUD, chevalier de la Légion-d'Honneur, etc. — Paris, J.-B. Baillière.

Traité de la gatte-percha et de son application, par brevet d'invention (s. g. d. g.), aux dentures artificielles; par le Dr A. DELABARRE, auteur du Traité sur les accidents de la denture artificielle et le chloroforme, par Victor Maréchal, libraire, place de l'École-de-Médecine, 17, et chez l'auteur, rue de la Paix, 2.

Traité des névroses des voies digestives (gastralgie et entéralgie); par M. VIGNON, docteur en médecine de la Faculté de Paris, chevalier de la Légion-d'Honneur, médecin des armées en retraite. Un vol. in-8. Paris: 4 fr. 50 c. En vente, chez Labé, libraire, place de l'École-de-Médecine.

La Presse.

Paris. Imprimé par PLOUËRS, 36 rue de Valenciennes.

Le journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères; 40;
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau de journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois. . .	8 fr. 50 c.
ALLEMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Trois mois. . .	46 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an.	30 »

SOMMAIRE. — PARIS. Sur les séides des Académies. — Revue clinique des hôpitaux anglais. Des cataractes congéniales. — Mémoire sur un cas de tumeur aiguë développée spontanément. — Académie de médecine, séance du 2 septembre. — Académie des sciences, séance du 6 septembre. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 8 SEPTEMBRE 1852.

Séances des Académies.

La correspondance de l'Académie de médecine a offert un intérêt tout particulier. M. le secrétaire a donné lecture d'une lettre adressée par un honorable négociant, M. Nadaud, qui met à la disposition de l'Académie une somme de 3,000 fr., destinée à récompenser l'auteur d'un *Traité élémentaire d'hygiène* résumé en vingt-cinq leçons. On trouvera au compte-rendu de la séance le programme des conditions imposées aux concurrents.

Après une rapide adoption d'une série de rapports sur les grandes séides, l'Académie a enfin abordé la question de la transmissibilité des accidents secondaires de la syphilis.

Deux orateurs, MM. Velpeau et Lagneau, ont pris la parole, tous deux partisans de la transmissibilité.

M. Velpeau fait l'histoire des idées hétérodoxes, qui, d'abord abandonnées par la grande majorité des médecins, ont été reprises et patronées par M. Ricord, dans son enseignement de l'hôpital du Midi. Ces idées, si jamais lui les partager. Dès le principe de sa carrière chirurgicale, dans un service spécial de vénériens, en suivant les leçons de M. Bretonneau, il a vu assez de faits pour acquiescer à une conviction opposée à celle de M. Ricord.

L'orateur passe successivement en revue toutes les circonstances au milieu desquelles il a vu se transmettre par contagion les accidents syphilitiques secondaires. Puis, après avoir exposé les faits qui lui sont propres, il analyse les observations publiées par les médecins français et étrangers. Ces observations lui paraissent irrécusables.

Pendant trente-six années de pratique, il a pu légitimer ses convictions ; et pour donner plus de poids à l'observation clinique, il a ajouté des expériences qui lui ont permis de constater d'une manière positive la contagion par inoculation ou par contact de certains accidents secondaires, tels que les excroissances, la pustule plate, certaines syphilides, etc.

M. Velpeau signale surtout les observations de M. Vidal, qui jugera sans doute opportun d'intervenir dans cet intéressant débat ; et, puisant dans Hunter même des faits contraires à la doctrine hétérodoxe, il démontre combien il est facile de trouver dans les adversaires de la contagion des preuves positives de cette contagion.

Abordant ensuite la question de la transmissibilité par hérédité, il demande si ce n'est pas là une preuve de la contagion des accidents constitutionnels par d'autres voies que l'inoculation ; et à ce propos il attaque cette importance donnée à l'inoculation, qui semble, pour les syphiligraphes, devoir être considérée comme la seule preuve possible de la contagion.

Nous terminerons la rapide analyse de ce discours remarquable en rapportant les conclusions savantes de M. Velpeau :

« En résumé, dit l'orateur, je conduis à la contagion des accidents secondaires, en m'appuyant sur l'assentiment général des médecins, sur l'observation clinique et sur l'expérimentation. Je dis plus ; tout, dans la vérité, est contagion ; mais pour juger cette question l'inoculation ne suffit pas ; il y a d'autres moyens de contagion que l'inoculation, et il est dangereux de prétendre que les accidents secondaires ne sont pas transmissibles. »

M. Lagneau succède à M. Velpeau, et commence la lecture d'un discours écrit qui sera continuée dans la prochaine séance.

« A l'Académie des sciences, nous notons deux communications intéressantes de physiologie ; l'une, de M. Waller, sur des expériences tendant à démontrer que le centre nutritif des fibres spinales se trouve dans les ganglions intervertébraux, et celui des fibres mo-

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GARÇES, HOLLANDES, PRÉMOY,	Trois mois.	9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE,	Six mois.	17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an.	33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois.	10 fr.
GIBRALTAR.	Six mois.	20 »
	Un an.	38 »

Les lettres et papiers non attachés sont rigoureusement refusés.

trices dans la moelle épinière ; l'autre, de M. Lucien Corvisart, est relative à l'administration des aliments tout digérés par le suc gastrique des animaux, aux malades dont l'estomac ne digère point.

Nous donnons une analyse complète de ces communications au compte-rendu de l'Académie des sciences.

D' E. L.

REVUE CLINIQUE DES HOPITAUX ANGLAIS.

Des cataractes congéniales (1).

On. IV. — Thomas Bonner, le premier enfant de sa mère, était âgé de quatre mois lorsqu'il fut amené à M. White Cooper le 30 août 1851. Ses yeux présentaient un aspect singulier. Le droit était brillant, bien formé. Le gauche, au contraire, n'était qu'une membrane du premier, dont il avait à peine la moitié du volume ; par fait, dans tous les proportions relatives, sans une minuscule, racle dont il est affecté, la cataracte était capsulo-lenticulaire et, par suite d'un travail inflammatoire antérieur, adhérait à l'iris, qui ne se movait ni par l'action de la belladone, ni par celle de la lumière. La capsule paraissait être dure, dit M. W. Cooper.

Une aiguille fut passée à travers la sclérotique pour tenter l'opération. Il ne fut possible cependant de faire à la capsule qu'une petite ouverture, quoique, ainsi que cela parut après, elle fut suffisante pour déterminer l'absorption d'une grande partie de la lentille cristalline. Pas la moindre inflammation consécutive.

Une quinzaine de jours avaient été nécessaires pour tenter l'opération. Il ne fut possible cependant de faire à la capsule qu'une petite ouverture, quoique, ainsi que cela parut après, elle fut suffisante pour déterminer l'absorption d'une grande partie de la lentille cristalline. Pas la moindre inflammation consécutive.

Le 24 juin, M. White Cooper prescrivit de la belladone, à la dose de quatre grains, à l'enfant, qui fut traité d'abord chloroformisé sans aucune difficulté. Après avoir introduit une aiguille à travers la sclérotique, M. W. Cooper chercha à faire à la capsule une petite ouverture, quoique, ainsi que cela parut après, elle fut suffisante pour déterminer l'absorption d'une grande partie de la lentille cristalline. Pas la moindre inflammation consécutive.

M. Luer, n'a pas pu faire la moindre impression. M. W. Cooper ajoute, après l'opération, qu'il suivra ce cas avec intérêt, et que l'opération continue, il extraira probablement, dans une occasion prochaine, les parties opaques.

Et pourquoi ce rang secondaire donné à l'opération par extraction ? Pourquoi n'y songe-t-on qu'après coup ? La raison, elle est donnée plus haut. C'est toujours cette tendance, même chez les meilleurs esprits, à par exception, à ne pas saisir toute l'importance de cette méthode. Le cas précédent était défavorable, il faut en convenir, pour tous les genres d'opération ; néanmoins, au moment où l'enfant est venu dernièrement à Saint-Mary's hospital, j'aurais donné bien vite la préférence à l'extraction.

Incidentement, et avant de quitter ce cas, citons à part la chloroformisation pratiquée avec la plus grande facilité chez un enfant de quatorze mois. Le fait est assez remarquable pour mériter une mention spéciale.

En somme, je le répète, vu le petit nombre de fois où la méthode par extraction a été sérieusement appliquée aux cataractes congéniales des enfants, il n'est pas possible de dire plus que ceci en ce moment : dans ces cas, la méthode par extraction est trop tenue dans l'ombre, et aurait certainement, sans la préoccupation générale des esprits, été appliquée un bien grand nombre de fois dans des cas où elle serait éminemment utile.

Quant à l'opération que pratique M. W. Cooper, semblable en cela à plusieurs autres, elle n'est en définitive que celle préconisée par Saunders, plus les perfectionnements survenus dans l'exécution, dans la fabrication des instruments et dans les soins antérieurs et consécutifs. Elle est assez exactement décrite dans les observations pour n'avoir pas besoin d'y revenir. Ce n'est pas un broiement à proprement dire, bien que le broiement y entre pour beaucoup à coup sûr. Au moyen d'une aiguille fine introduite par ponction à travers la cornée, rarement à travers la sclérotique, on cherche à traverser la capsule, à la faire sauter dans son milieu pour que l'humeur aqueuse puisse pénétrer la lentille, la gonfler et la ramollir, et par suite en favoriser l'absorption. Opérant ainsi, si la lentille est tout à fait molle, le liquide s'écoule aussitôt après et est absorbé dans la suite ; si elle est un peu plus résistante, il peut arriver que quelques lambeaux tombent dans la chambre antérieure, où ils sont absorbés ; le plus ordinairement, l'absorption s'opère au sein même de la capsule, sur la lentille ramollie par le contact de l'humeur aqueuse, et on voit la lentille diminuer assez rapidement de volume. Au bout de trois semaines, si aucun travail inflammatoire n'est survenu, on peut recommencer l'opération une seconde fois ; seule-

ment alors, comme la lentille est ramollie et ne risque plus de tomber en masse dans la chambre antérieure, on peut dissoudre la capsule dans une plus grande quantité de l'eau ; en trente-six heures cette perforation se ferme, les particules restantes de la lentille paraissent être entraînées les unes vers les autres par une attraction de cohésion ; la cataracte est bien réduite en épaisseur, mais sans la moindre ouverture perceptible. Au bout d'un certain temps, on voit dans un point les particules se désagréger ; puis elles sont absorbées ; une ouverture se reforme, et la vue est restaurée.

Plusieurs fois M. W. Cooper dit avoir observé la marche suivante dans la guérison : une notable perforation centrale a été faite dans la lentille, assez large pour permettre de voir clairement le pigment noir de la partie postérieure de l'œil ; en trente-six heures cette perforation se ferme, les particules restantes de la lentille paraissent être entraînées les unes vers les autres par une attraction de cohésion ; la cataracte est bien réduite en épaisseur, mais sans la moindre ouverture perceptible. Au bout d'un certain temps, on voit dans un point les particules se désagréger ; puis elles sont absorbées ; une ouverture se reforme, et la vue est restaurée.

Quant aux inflammations venant compliquer cette opération, elles ne surviennent à peu près jamais chez les très jeunes enfants ; elles sont fort rares avant la puberté, et ne se présentent guère qu'après, quoique peu communes. M. W. Cooper emploie toujours la belladone pour dilater la pupille avant l'opération. Il s'élève vivement contre ceux qui la proscrivent sous prétexte que l'on favorise ainsi la chute de la lentille dans la chambre antérieure. D'abord, dans la première opération, on n'a qu'à incliner la capsule d'une manière assez restreinte ; et puis, si l'accident devait arriver, il est douteux que l'iris y soit un grand obstacle. Dans tous les cas, il resterait à savoir, dans le cas où l'iris s'opposait à la chute, si la pression exercée par le cristallin contre cette membrane n'aurait pas de suites fâcheuses.

Il y a peut-être bien des objections à faire à cette opération si ce paragraphe n'était déjà bien long, si s'il ne venait en restait encore deux bien intéressantes à parcourir. Elle a eu des succès, sans doute ; reste à savoir le nombre des revers et des demi-succès ; reste à savoir surtout si, dans un grand nombre de cas où elle a été appliquée, l'extraction n'aurait pas bien mieux réussi.

§ IV. Transformations qu'éprouvent les cataractes congéniales. — Sans avoir déjà dit qu'il n'était pas rare de voir la capsule cristalline être absorbée ou se réduire à un petit noyau. Cette première leçon jetée sur ce point, examinée plus attentivement, a servi depuis à expliquer l'apparente contradiction qui existait entre deux auteurs savants et consciencieux. M. Gibson avait dit que les cataractes congéniales étaient généralement molles ; M. Saunders, au contraire, d'après un relevé authentique d'un hôpital de Londres, relevé portant sur un grand nombre de cas, avait constaté que les cataractes congéniales étaient la plupart capsulaires et membranueuses. Tous deux ont raison, dans la sphère où ils ont observé. M. Gibson, plus en contact avec les familles, a été en mesure de voir les enfants de très bonne heure, à cette époque où un grand nombre sont purement cristallins, ou peu s'en faut. M. Saunders, au contraire, prenant ses cas dans un hôpital où les enfants, par suite de l'incurie dont il a déjà été question, ne sont amenés qu'à un âge plus avancé, alors les cataractes avaient déjà subi des transformations qui avaient diminué le volume des lentilles et rendu les capsules opaques.

Depuis, quelques esprits un peu superficiels ont cherché à généraliser le fait, et il n'est pas rare d'entendre dire que les cataractes congéniales sont généralement fluides chez les enfants, et deviennent ensuite capsulaires et membranueuses, prenant souvent cette forme qu'on a appelée siliqueuse, sans autre explication. Le fait est vrai, à la condition qu'on sache qu'il y a un très grand nombre d'exceptions ; et alors, de deux choses l'une : ou bien elle est très petite et gêne à peine la vision, ou bien elle est plus grande, et, quoiqu'elle gêne la vision, elle en permet jusqu'à un certain point l'exercice. Dans le premier cas, la lésion méritait à peine qu'on y fît attention, et peut même passer très bien inaperçue.

On. V. — Un monsieur étant venu consulter M. White Cooper pour des mouche volantes qu'il apercevait, celui-ci, à première vue, apercevant des taches partielles dans les apparences cristallines, lui dit qu'il avait des cataractes. Le monsieur se récria, disant qu'il ne concevait pas que tous les médecins qu'il avait vu lui eussent répété la même chose, alors que sa vue était excellente ; et il le prouva en lisant immédiatement avec netteté des passages imprimés avec des caractères extrêmement fins.

Ce genre de cataractes, comme aussi celles qui sont plus générales, mais peu opaques, peuvent persister de longues années sans changement. Néanmoins ce changement peut arriver, quoique fort tard.

On. VI. — Une dame âgée de quarante ans est venue dernièrement consulter M. W. Cooper pour des cataractes. Venue au monde

(1) Fin. — Voir le numéro du 4 septembre.

après sept mois seulement de vie intra-utérine, elle a eu de tout temps la vue imparfaite, sans avoir jamais éprouvé grands changements; dans son enfance, on lui a dit qu'elle avait des cataractes, et on lui a plusieurs fois proposé l'opération, à laquelle elle a toujours refusé de se soumettre. Depuis deux mois seulement, elle a commencé perdre la vue de l'œil gauche.

L'œil gauche est affecté d'un cataracte capsulo-lenticulaire parfaitement formé, d'une couleur très blanche. L'œil droit, opacifié presque complètement au centre; la circonférence conserve la teinte grise semi-transparente, légèrement tachetée de blanc, qui est si caractéristique de beaucoup de cataractes congéniales.

Nous pouvons encore citer à l'appui de la persistance pendant longues années de cataractes congéniales qui ne subsistent pas de modifications dans le cas de l'observation III, sans compter tant d'autres.

2° La cataracte est beaucoup plus étendue et plus opaque; cependant, et surtout lorsque l'iris est bien dilaté, il y a entre la partie opaque et l'iris un cercle noir assez grand pour laisser passer beaucoup de rayons lumineux et permettre la vue assez nette des objets. Ces cataractes-là peuvent aussi durer longtemps sans changements. Il peut même arriver souvent qu'un chirurgien prudent ne conseille aucune espèce d'opération, il suffirait de l'emploi continué de la belladone pour tenir toujours l'iris dilaté. Les chirurgiens qui n'ont pas l'habitude vont s'en étonner peut-être, et croient que, comme beaucoup de médicaments, la belladone doit finir par ne plus agir ou n'agir que par suite d'un long usage. Il n'en est rien. La belladone conserve toujours son action telle quelle sur l'iris; beaucoup de praticiens l'ont constaté déjà; M. W. Cooper a connu un patient qui s'en servait constamment depuis vingt ans et toujours avec succès.

3° Les cataractes, les cataractes congéniales subissent, en effet, les transformations que nous venons d'énumérer avant ou le fort de faire une règle très générale. Primitivement, la plupart étant cristallines, accompagnées ou non de quelques taches dans la capsule; leur teinte est grise, demi-transparente, piquetée de blanc; leur consistance ne peut, quoi qu'on en dise, être appelée fluide, car elle est celle d'une gelée épaisse, et par conséquent est plutôt solide. Ainsi constituée, la cataracte pourra ou persister longtemps dans cet état ou se transformer; et ce nouveau travail pourra se faire ou de très bonne heure, comme chez l'enfant de quatre mois de l'observation IV, ou quelque années plus tard, ou beaucoup plus tard encore (obs. VI). Il y aura divers degrés possibles. Ainsi le cristallin pourra se ramollir et devenir complètement liquide, laïeux, cataracte laïeuse bien reconnaissable aux caractères que chacun connaît, et qui, dans les cas congéniaux, est bien réellement une période plus avancée de la lésion, particulièrement qu'on a voulu aussi assigner aux cataractes ordinaires, mais avec moins de raison, je crois. Souvent (des oculistes prétendent que c'est à peu près toujours) en même temps que la lentille devient laïeuse, se crée cataracte liquide, la capsule devient opaque et s'épaissit; quelquefois même elle acquiert une dureté comparable à celle décrite dans l'observation IV, et dont il est toujours bon de se méfier dans les cataractes congéniales laïeuses. A un degré plus avancé, soit qu'une grande partie de la lentille ait été convertie d'abord en cataracte laïeuse, soit, et plus souvent, que la lentille, préalablement après un ramollissement préalable, soit absorbée peu à peu, parties par parties, à mesure que la capsule devient opaque et s'épaissit, on voit très vite survenir, dans ces cataractes laïeuses, une cataracte, ou plus haut dit, elle consiste dans une lame dure, opaque, d'un gris blanchâtre, constituée par la capsule épaissie appliquée sur elle-même, sans lentille intermédiaire; sur un point seulement, fréquemment au centre, la capsule antérieure est soulevée en avant et séparée de la postérieure par un noyau dur, qui est le reste non encore absorbé du cristallin. L'aspect de ces cataractes siliquesques est vraiment caractéristique; leur dureté dans certains cas est vraiment très grande (voir obs. IV).

La formation de cataractes siliquesques peut être favorisée par l'opération généralement adécrite plus haut. Dans l'observation IV, le travail avait spontanément commencé à l'âge de quatre mois, et l'on peut dire que l'opération n'a pu que contribuer à en hâter l'achèvement. Mais dans le cas d'Anne Hall (observation I), l'appareil cristallin de l'œil droit ne présentait aucune trace spontanée de ce travail, qui a été évidemment provoqué par l'opération.

Cette coïncidence de l'altération de la capsule marchant de pair avec l'absorption de la lentille donne lieu de présumer que les auteurs qui ont vu des cataractes congéniales à congéniales pouvaient guérir spontanément par désorganisation et absorption de la lentille sont allés peut-être un peu trop loin. En tout cas, le fait de cette prétendue guérison n'est pas démontré.

Il n'est pas besoin de faire observer combien ces notions bien établies sont favorables à l'opération par extraction, comparativement aux autres espèces d'opérations.

§ V. *Hérédité des cataractes congéniales.* — A côté de cette question, M. White Cooper en a effleuré une autre, que je n'ai pas bien comprise. Pour lui, beaucoup de cataractes congéniales seraient de simples aires de développements. Dans ces raisons, il y a une certaine vérité, mais il n'est pas de simples coïncidences assez fréquentes pour mériter d'être citées. Quelquefois les individus porteurs de cataractes congéniales sont nés avant terme (exemple, observation VI). Beaucoup d'entre eux ont éprouvé des retards dans le développement de diverses parties. Exemple: le peu de développements et l'état de santé d'Anne Hall (observation I); la petite figure en museau du sujet de l'observation II. Enfin dans un certain nombre de cas la cataracte congéniale est compliquée d'une petite éruption des yeux (voir observation IV), de ce qu'on appelle le microphthalmie, compliquée, il est même souvent par la présence de ce qu'on appelle l'angle interne des pupilles qu'on appelle épiphymes, et que M. Sichel a si bien décrit récemment.

Quant à l'hérédité proprement dite, tous les livres qui

traitent des lésions des yeux en renferment cités des exemples nombreux. Il y a bien un peu de confusion dans ces faits, en ce sens qu'on confond souvent dans les citations les cataractes ordinaires et les cataractes congéniales. Néanmoins l'hérédité et des uns et des autres est largement démontrée.

En voici un exemple curieux cité par M. White Cooper. Il tient de feu le duc de Sussex que la cataracte avait été importée dans la présente famille royale d'Angleterre par le mariage d'un de ses aïeux avec une princesse de Saxe-Cobourg-Gotha; cette princesse devint aveugle par cataracte, et ses descendants ont depuis été affectés de cette lésion. Le duc de Cumberland, son fils, le duc de Gloucester, le duc de Sussex lui-même et la princesse Sophie, en ont été affectés. Le roi actuel de Hanovre est aussi affecté de cécité, quoique ce ne soit pas par suite de simple cataracte.

A. DEVILLE, D.-M.-P.

MÉMOIRE SUR UN CAS DE MORVE AIGUE

développée spontanément;

Par M. TEISSIER, médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon.

Un cas de maladie qui soulève de graves questions de pathogénie vient de se présenter à l'Hôtel-Dieu de Lyon, dans le service qui nous est confié. Dire que nous croyons autorisés à le regarder comme un cas de morve aigüe développée spontanément, et non communiquée, comme cela a lieu d'habitude, par inoculation ou par infection, c'est assez faire comprendre toute l'importance que nous attachons à ce fait; car si la transmission de la morve aigüe des solipèdes à l'homme est aujourd'hui admise par la plupart des pathologistes, si même la possibilité de transmission de cette maladie de l'homme à l'homme est admise depuis le fait d'un étudiant en médecine mort à l'hôpital Saint-Antoine, le développement spontané de la morve aigüe considérée comme appartenant à une manière exclusive aux solipèdes.

Quand Breschet lut, en 1840, devant l'Académie des sciences, le mémoire dans lequel il avait consigné les recherches faites en commun par lui et M. Rayer sur la morve, il s'exprimait ainsi: «Le développement spontané de la morve n'a pas encore été observé chez l'homme; toutes les personnes sur lesquelles on a observé la morve avaient été, soit par la nature de leur profession, soit par celle de leurs écuries, en rapport avec les chevaux morveux ou farineux.» Un peu plus tard, MM. Auguste Bérard et Desnoillers ont pratiqué le passage suivant dans le *Compendium de chirurgie pratique*: «Bien que l'homme puisse se trouver dans des conditions analogues à celles qui paraissent déterminer, chez les chevaux, le développement de l'affection morveuse, cependant il n'existe encore aucun fait qui autorise à penser que ces circonstances suffisent à elles seules, dans l'espèce humaine, pour faire naître la morve ou le farcin.» Depuis cette époque, la science ne s'est guère avancée. On a vu quelques fois récidiver reproduire cette opinion, que j'avais, jusqu'à ce jour, la morve ne s'est développée spontanément chez l'homme. Quelques faits de morve spontanée existent cependant dans les annales de la médecine, mais on ne leur a pas accordé l'attention qu'ils méritaient, soit parce qu'ils étaient mal établis, soit parce qu'ils ont été regardés comme impossibles.

Cette question est à revoir. Je crois que l'opinion des pathologistes est erronée sur ce point, et j'apporte un fait qui peut servir de contre-exemple. Mais pour cela, je sais combien il importe qu'il soit exposé avec une exactitude, que j'ai de montrer: 1° que le fait est évidemment un cas de morve aigüe; 2° que la maladie n'a pas été communiquée par inoculation ou par infection. Le premier point sera facile à prouver, puisque je puis invoquer le témoignage de la commission, composée de MM. Candy, Dime, Perrin et Peyraud, désignés par la Société de médecine de Lyon pour m'aider de leur concours éclairé; celui du directeur de l'École nationale vétérinaire, M. Lecoq, dont le contrôle nous était si utile en cette circonstance, celui enfin de plusieurs autres confrères, qui, par leur expérience, m'ont rendu plus facile la juste appréciation des faits.

Quant au second point, celui du développement spontané de l'affection, je ne puis invoquer que mon opinion personnelle; mais les raisons sur lesquelles je l'appuierai paraîtront, je l'espère, assez fortes et concluantes pour porter la conviction dans les esprits.

Voici d'abord l'observation; elle a été rédigée avec soin par M. Humbert, interne du service.

Le 8 juin 1852, on apporte à l'Hôtel-Dieu, dans la salle Saint-Charles, une femme nommée Adélaïde James, âgée de 47 ans, demeurant aux Brotteaux, rue Godofroy 3. Cette femme est mariée, mais depuis deux ans elle ne vit plus avec son mari; elle est ouïvreuse en soie, et n'a jamais travaillé que sur les saïns noirs; elle habite un quartier parfaitement aéré; sa chambre est spacieuse, bien exposée, son ménage propre et sa nourriture assez bonne; elle sort fort peu et même une vie sédentaire. D'après des renseignements pris avec exactitude auprès d'elle et auprès des personnes de son entourage, elle n'a eu aucun contact avec des chevaux, et aucune relation avec des cochers, palefreniers ou soldats de cavalerie, et n'a touché aucun objet capable de se charger du virus morveux. Elle demeure, il est vrai, dans une maison où se trouve une boucherie, mais cette boucherie n'est pas un abattoir, on y vend de la viande saine, et comme dans toutes celles qui existent dans les rues des grandes villes.

En 1849, elle contracta la syphilis; elle eut un bubon à l'aîne droite, qui suppara et qui guérit très bien après deux mois de traitement.

Mais mal dernier, étant exposée à un courant d'air le corps couvert de sueur, elle éprouva un sentiment de froid intense et profond. Le frisson dura quatre jours et s'accompagna de fièvre, de

de déphalgie, d'anorexie et surtout de douleurs vives dans les jointures.

Le quatrième jour, quand la réaction de chaleur se fut établie, elle vit survenir sur la jambe droite, à la partie du tibia et antérieure, une pustule blanche entourée d'une auréole rouge.

Le cinquième jour, la face dorsale des deux pieds est couverte d'un érysipèle adhésif, et sur les quatre membres, dans le sens de l'extrémité, apparaissent sous forme de plaques fumeuses avec ou sans changement de couleur à la peau formées par des nodosités dures, plus ou moins douloureuses.

Les jours suivants, tous les phénomènes s'aggravent: un abcès se forme sous la pustule de la jambe. A ce moment, on fait appel à un médecin, qui curette cet abcès, et le lendemain 8 juin, dixième jour de la maladie, Adélaïde James est apportée à l'Hôtel-Dieu dans mon service. A son entrée, elle présente l'état suivant.

Facies anxieux, peau chaude, pulsus accélééré, langue blanchâtre et sèche, déphalgie, brisement général, soit vire, toux sèche. La maladie s'aggrave de jour en jour, et les questions qu'on lui adresse, elle est dans une grande agitation; elle se plaint de ne pas dormir ou bien d'avoir un assoupissement troublé par des réveils pénibles.

Les jambes sont oedématisées et présentent des plaques érysipélateuses diffuses sur leur partie antérieure et sur la face dorsale des deux pieds. Le gros orteil et le deuxième orteil du pied gauche ne peuvent souffrir la moindre pression. Huit à dix tumeurs ou nodosités, les unes dures, douloureuses au toucher, avec ou sans inflammation à la peau, les autres fluctuantes et formées évidemment par des abcès, s'élevaient sous la peau de la jambe; deux pustules semblables à celles de l'ecthyma se montrent l'une sur l'apophyse styloïde du cubitus droit, l'autre sur le sommet d'un abcès de la cuisse.

Tissane diaphorétique, potion calmante, charpie crétée et cataplasmes froids sur leur partie antérieure et sur la face dorsale.

Le 10, même état; de plus, formation d'autres abcès avec les mêmes caractères anatomiques. Les deux mains sont le siège, sur la face dorsale, d'un érysipèle oedématisé diffus, très douloureux au toucher. La langue est très chargée; la maladie se plaint d'être vomitive — Le soir, d'émétique en lavage, illégit et feuilles d'orange, potion calmante.

Pendant deux jours la maladie paraît un peu plus calme; cependant la fièvre est toujours intense, les facies est hébété; il y a un peu de subdélirium; la bouche est toujours pâteuse. — Orangeade, potion calmante.

A partir du 14 juin (septième jour de la maladie), les phénomènes locaux et généraux vont en s'aggravant: de nouveaux abcès forment, et quelques-uns de ceux que nous avons constatés paraissent se résorber. La plaie de la jambe devient gangréneuse; elle gagne en profondeur et dissèque les muscles. La moindre pression sur les muscles de la jambe de la jambe droite provoque des repous sur les muscles de la jambe de la jambe gauche. L'assoupissement augmente; il y a toujours parfois du subdélirium, mais il est plus calme. — Traitement de M. Tessier de Paris contre la diathèse purulente: potion avec 2 grammes de teinture d'aconit; puisant à la dose de 40 gouttes de kina additionnée de musc.

Sous l'influence de ce pansement antiseptique, la gangrène de la jambe s'est arrêtée; mais alors nous voyons apparaître deux nouvelles pustules semblables à celles de la varicelle, à la période de suppuration, et d'un abcès avec coloration violacée de la peau sur la partie antérieure.

Juste-à l'avis traité cette maladie sans bien rendre compte de l'affection dont elle était atteinte. Je voyais un cas de fièvre grave avec tendance aux abcès multiples et aux érysipèles; mais quand je vis paraître sur la face les pustules varioliformes, on soupçonna la morve, et on me sembla que le diagnostic était erroné; mais les yeux avait quelque ressemblance avec la morve aigüe. Cependant, comme il n'y avait pas de sécrétion purulente des fosses nasales, je suspendis mon jugement.

Les jours suivants, 16 et 17 juin, les pustules varioliformes deviennent plus nombreuses, et on me semble que le diagnostic était erroné; la morve aigüe, l'assoupissement continué. L'absence de jette, la ressemblance avec la morve me paraît assez probable, et j'invite mes collègues de l'Hôtel-Dieu, M. Lecoq à venir voir la malade. M. Lecoq, ne voyant chez celle-ci ni engorgement des glandes, ni écoulement par les fosses nasales, ne voulut pas se prononcer sur le diagnostic.

Cependant les abcès et les pustules se multiplient toujours; le coude et le genou droit se tuméfient et deviennent très douloureux; l'écoulement de la face et le délire augmentent, les lèvres deviennent sèches, la prostration est extrême; il y a des sueurs des tendons et tumeurs, qui terminent la maladie.

Potion avec 4 grammes de teinture d'aconit, lavement de kina additionné de musc.

Le 20 juin (vingt-deuxième jour de la maladie), il se forme un érysipèle de la face, au-dessous de l'angle inférieur des pupilles, qui se développe rapidement, et prend le caractère d'une teinte noirâtre et se recouvre de phlyctènes. Les pustules deviennent toujours plus nombreuses, ainsi que les abcès. Quant à l'état général, il est on ne peut plus grave. Le pouls est à 130 pulsations; la langue est comme rôtie, et l'on aperçoit de petites croûtes noires à l'extrémité des lèvres.

Le 21 juin, la diarrhée se manifeste, des phlyctènes apparaissent sur quelques-uns des abcès des membres, et le 22 Adélaïde James expire à six heures du matin.

A l'autopsie faite vingt-quatre heures après la mort, on présente de la commission désignée par la Société de médecine, de M. Leconte, médecin principal de l'Hôtel-Dieu, un grand nombre de médecins, on constate les lésions suivantes:

Surface externe du corps. — Six à sept plaques sur les membres contenant un liquide séro-purulent. Deux phlyctènes gangréneuses, une à la base du nez, l'autre à la cuisse sur un abcès. Vingt-neuf pustules opaques semblables à celles de la varicelle à la période de suppuration, mais sans être ombilicées.

On n'aperçoit plus de traces d'érysipèle qu'à la face. Les plaques érysipélateuses des pieds et des mains se sont effacées; mais, à l'endroit qu'elles occupaient, on trouve du pus épais au-dessous de la peau.

Nous avons compté jusqu'à vingt-sept abcès, dont deux gangréneux. Les uns sont sous-cutanés, d'autres existent profondément et dissèquent les muscles, d'autres enfin sont intra-articulaires. Nous avons trouvé du pus dans les deux genoux, dans les deux coudes, dans quelques jointures de la main et de la jambe.

Intérieur du corps. — Le cerveau et le cervelet sont sains; l'a-

morve spontanée chez l'homme, c'était certainement parce que le malade, par son état de langueur, était en contact fréquent avec des chevaux, et que l'observation n'a pas paru offrir suffisamment de garanties d'authenticité.

La même année un médecin irlandais, M. Frazier, publia dans la *Presse médicale de Dublin* un mémoire sur l'identité de la morve aiguë et de l'inflammation diffuse. Dans ce travail, dont je n'examine pas les idées plus que contestables, on trouve l'observation d'un nommé Patrick Geary, qui mourut avec les symptômes de la morve, et qui cependant ne s'était point exposé à l'infection de cette maladie. Cette observation n'aurait certainement pas passé inaperçue si elle avait été plus complète et un peu moins confuse.

En voici une, au contraire, qui a été recueillie avec beaucoup de soin dans le service de M. Troussau, et qui a été publiée en 1847 dans le *Journal de médecine*. Il s'agit d'une femme qui mourut à l'hôpital Necker avec les symptômes les plus manifestes de la morve aiguë. Cette femme n'avait été en rapport avec aucun individu atteint de morve ou de farcin; les renseignements les plus authentiques l'ont établie d'une manière certaine. Mais comme sa grossesse consistait à garder des malfaits et à déverser des crues provenant des abattoirs, M. Troussau, qui avait appris que les ouvriers qui travaillaient ainsi meurent quelquefois de la pustule maligne, a trouvé plus logique d'attribuer à ces crues la propriété de se charger des miasmes ou du virus capable de produire la morve, que d'admettre le développement spontané de cette maladie. Si j'eusse observé le fait à la même époque que M. Troussau, j'aurais tiré la même conclusion; mais aujourd'hui l'hésitation, et je serais tenté de le classer dans la catégorie que celle que j'ai citée, parce que le développement spontané de la morve me paraît moins invraisemblable.

Dans le travail que M. Teissier, de Paris, a écrit sur la diathèse purulente, on trouve aussi l'observation d'un nommé Poullier, ferrassier, qui succomba à une affection présentant les caractères de la morve aiguë et qui affirma n'avoir jamais eu de contact avec des chevaux, et n'avoir jamais couché ni habité soit dans une écurie, soit dans une étable. M. Teissier argue de ces renseignements négatifs que la maladie avait l'apparence de la morve, mais que c'était une diathèse purulente; conclusion étrange, car il préjuge alors la question de la morve spontanée, rejette son existence, quoique rien n'en démontre l'impossibilité, et se trouve ainsi conduit à confondre deux maladies qui ont entre elles des différences symptomatiques et anatomiques tranchées.

Enfin, il y a peu de jours, dans une des dernières séances de l'Académie de médecine, M. Huzard est venu raconter l'histoire d'un malade mort dans le service de M. Bonilland des suites d'un érysipèle gangréneux de la face compliqué d'abcès musculaires dans les membres supérieurs, et chez lequel on trouva à l'autopsie les lésions des lombes, les caractéristiques de la morve. Ce malade n'avait pas eu de contact avec des chevaux depuis plus de neuf ans. En présence d'un fait de cette nature, on aurait certainement songé à une morve spontanée si elle était considérée comme possible; mais l'idée contraire est tellement enracinée que M. Huzard, ne pouvant expliquer le cas ni par inoculation ni par infection, s'en est servi pour appuyer cette thèse, à savoir: que le groupe de symptômes et de lésions qu'on a désignées nouvellement sous le nom de morve aiguë, au lieu de dénoter une affection spéciale, indique plutôt la terminaison de certaines maladies typhoïdes et gangréneuses. Cette thèse ne me paraît pas justifiée, car une maladie qui a la propriété de se transmettre comme la morve par inoculation du cheval à l'homme et de l'homme au cheval est incontestablement une affection spécifique et virulente, et, pour moi, je trouverais plus rationnel de considérer le fait de M. Huzard comme un cas de morve aiguë spontanée chez l'homme.

Voilà une série de faits qui, pris individuellement, n'ont pas tous les caractères de certitude qu'on doit exiger en matière scientifique, mais qui réunis en groupe prennent une valeur réelle. Seuls ils sont loin de pouvoir dissiper un doute que la prudence commande à un si haut degré; mais rapprochés de l'observation d'Adélade James, notre malade, qui présente toutes les garanties d'authenticité désirables, ils acquièrent une grande importance et sont bien faits pour ébranler l'opinion généralement admise que la morve aiguë appartient exclusivement aux solipèdes.

De tous ces faits, je me crois donc autorisé à poser les conclusions suivantes:

1^{re} Adélade James était certainement affectée d'une morve aiguë spécifique et virulente. L'inoculation pratiquée à l'École vétérinaire suffit à elle seule pour le démontrer.

2^e Cette maladie s'est développée spontanément, puisque l'enquête la plus minutieuse n'a pu faire découvrir la moindre cause présumable de contagion.

(Gazette médicale de Lyon.)

Le mémoire qu'on vient de lire mérite certainement d'être pris en sérieuse considération; nous croyons cependant devoir le faire, sous de quelques réflexions, pour corriger ce que les assertions de M. Teissier, de Lyon, nous paraissent avoir de trop absolu.

Et d'abord, nous ne comprenons guère comment des faits qui, pris individuellement, n'ont pas tous les caractères de certitude qu'on doit exiger en matière scientifique, peuvent prendre une valeur réelle lorsqu'ils sont réunis en groupe. Dans l'article *Morve* du *Compendium de médecine pratique*, MM. Flourey et Monneret ont discuté tous les faits cités comme des exemples de morve humaine spontanée, et ils ont montré combien ils sont peu probants. M. Teissier ne le méritait-il pas lui-même d'être classé dans la catégorie qu'il leur manque à tous la preuve de l'inoculation.

Nous adoptons volontiers la première conclusion de M.

Teissier, et ici, la preuve de l'inoculation ayant été faite, nous admettons qu'Adélade James a succombé à une morve aiguë spécifique et virulente.

Mais cette maladie s'est-elle développée spontanément? A cet égard, nous demandons à M. Teissier la permission de conserver quelques doutes. Voilà une femme qui depuis deux ans ne vit plus avec son mari, qui, en 1849, a contracté la syphilis, et parce que des renseignements pris auprès d'elle et des personnes de son entourage tendent à faire croire qu'elle n'a eu aucune relation avec des cochons, piges ou soldats de caniches; M. Teissier accorde toute confiance à ces renseignements, et les transforme en une enquête minutieuse n'ayant pu faire découvrir la moindre cause présumable de contagion.

Nous sommes plus difficile que M. Teissier en matière d'enquête et de preuve.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 7 septembre 1852. — Présidence de M. MÉRIL.

Le procès-verbal est lu et adopté.

COMMUNICATION OFFICIELLE.

Le ministre de l'intérieur et du commerce transmet neuf lettres relatives à des remèdes secrets ou nouveaux, et un rapport de M. le docteur Billot, médecin des épithèmes de l'arrondissement de Poligny, sur une épidémie de fièvre typhoïde qui a régné en décembre 1851 dans la commune de Vaudouin (Jura).

L'Académie reçoit quinze états de vaccinations.

COMMUNICATION MANUSCRITE.

M. Reyard, de Lyon, remercie l'Académie de la distinction flatteuse dont elle l'a honoré en lui accordant le prix d'Argenteuil. M. le secrétaire perpétuel communique à l'Académie une lettre par laquelle M. Nardard, négociant à Tonnelle (Lot-et-Garonne), déclare faire don à l'Académie d'une somme de 3,000 francs destinée à être donnée en prix au médecin qui aura fait un cours public d'hygiène populaire en 25 leçons écrites et développées verbalement à partir d'octobre prochain jusqu'en mai 1853, et qui sera jugé digne de cette distinction par l'Académie de médecine.

RAPPORTS.

Bouts de sein et hibernos en gutta-percha.

M. Danyan, en son nom et celui de M. Cazeau, lit un rapport officiel sur une nouvelle espèce de bouts de sein et de hibernos en gutta-percha de M. T...

La commission conclut en déclarant que les avantages du gutta-percha dans la fabrication des bouts de sein et de hibernos ont été démontrés, et que les appareils envoyés par M. T... n'ont pas sur ces usages la supériorité qu'il leur attribue. (Adopté.)

Remèdes secrets.

M. Bouchard lit une série de rapports sur des remèdes secrets. Il n'y a eu d'accorder pour aucun d'eux les bénéfices des décrets sur les remèdes. (Adopté.)

Transmissibilité des accidents secondaires de la syphilis. L'ordre du jour appelle la discussion sur la transmissibilité des accidents syphilitiques consécutifs.

Nous donnerons dans le prochain numéro le discours prononcé par M. Velpeau, que son étendue ne nous permet pas d'insérer aujourd'hui.

M. Lagneau a commencé la lecture d'un discours dont la suite a été renvoyée à la séance prochaine.

— La séance est levée à cinq heures.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 6 septembre 1852. — Présidence de M. POGNET.

Expériences tendant à démontrer que le centre nutritif des fibres sensibles spinales se trouve dans les ganglions intervertébraux, et celui des fibres motrices dans la moelle épinière.

M. M. Waller, de Bonn, communique un septième mémoire sur le système nerveux.

D'après ses expériences antérieures, l'auteur est arrivé à la conclusion que le centre nutritif des fibres sensibles spinales se trouve dans les ganglions intervertébraux, tandis que celui des fibres motrices est dans la moelle épinière. Pour obtenir la contre-preuve de ces observations faites sur les racines spinales, il restait à examiner les effets de la section de la moelle épinière sur ses racines. A cet effet, M. Waller divisa la moelle lombaire d'un chien entre les troisième et quatrième vertèbres, sans dénuder la moelle. Il s'ensuivit une perte presque complète de sensibilité et de mouvement dans le tronc postérieur. Au bout de vingt jours M. Waller constata que les parties parties n'étaient que très faiblement atteintes. L'animal fut tué à cette époque. L'examen après la mort donna les faits suivants: la plaie de la moelle se trouvait cicatrisée, et n'était indiquée que par un léger étranglement circulaire et par des adhésions peu étendues des deux feuillets de l'arachnoïde, au même niveau. Dans le segment inférieur la moelle épinière, les fibres du faisceau médullaire postérieur se trouvaient à l'état normal depuis le point de section jusqu'à sa partie inférieure. Sur toute cette étendue, la moelle épinière se composait de fibres larges à doubles contours, présentant de nombreuses varicosités.

Dans le segment supérieur, depuis le point de section jusqu'à environ à dix centimètres plus haut, le faisceau médullaire postérieur se trouvait désorganisé. Les grosses fibres, si abondantes dans cette partie de la moelle épinière à l'état normal, manquaient complètement dans ces limites. Cet état de désorganisation se trouvait non-seulement à la surface, mais jusque dans la profondeur du faisceau.

Dans le segment inférieur on trouva les fibres des racines antérieures des trois paires supérieures, c'est-à-dire les quatrième et cinquième lombaires, et première sacrée toutes plus ou moins désorganisées. Dans la quatrième paire, la racine antérieure était atrophiée. La racine antérieure de la cinquième paire se composait de fibres normales et désorganisées en proportions à peu près égales, etc.

Dans les racines postérieures qui correspondaient aux paires précédentes, les fibres se trouvaient toutes à l'état normal.

Sur un autre chien, la moelle épinière fut divisée entre les quatrième et cinquième lombaires. L'examen des nerfs du côté gauche, situés au-dessous de la ligne de section, montra les

fibres des racines motrices complètement désorganisées, et celles des racines sensibles à l'état normal.

Sur une grenouille, après avoir ouvert le canal vertébral, un segment de la moelle épinière de l'épaisseur d'un demi-ligne fut enlevé au-dessus des trois dernières paires. Au bout de cinq mois le segment inférieur de la moelle était ramoli et diffus. Les racines postérieures de ce segment étaient à l'état normal, ainsi que les ganglions correspondants. Les racines antérieures, au contraire, se trouvaient complètement désorganisées et à l'état ganglionnaire. Ces observations confirment donc ce que l'auteur avait établi à l'égard des racines sensibles spinales; que le centre nutritif des racines antérieures se trouve dans la moelle épinière, tandis que celui des racines sensibles est dans les ganglions intervertébraux.

Les applications à la pathologie sont immédiates. Les premières expériences présentent les conditions qui existent dans les plaies de la moelle épinière; peut-on dire que dans tous les cas de ce genre, lorsqu'il y a division de cet organe, et quand on saute au fauveau antérieur, on trouvera des racines antérieures du segment inférieur désorganisées avec les racines postérieures correspondantes à l'état normal.

La troisième expérience démontre encore avec quelle puissance, même dans des cas anciens de désorganisation de la moelle épinière, les fibres sensibles en connexion avec leurs ganglions gardent leur structure normale pendant que les fibres motrices sont toutes altérées.

Desormais, ajoute l'auteur, le médecin possèdera donc un moyen sûr de reconnaître avec précision le siège et l'étendue des centres de tous les nerfs moteurs, spinaux et crâniens, et l'examen de ces fibres contribuera en même temps au progrès du diagnostic de la pathologie et à la connaissance de la structure anatomique des centres cérébro-spinaux.

Administration des aliments tout digérés par le suc gastrique des animaux aux malades dont l'estomac ne digère point.

M. Lucien Corbiat communique sous ce titre de nouvelles recherches qui établissent, suivant lui:

1^{re} Que les aliments, et spécialement certains aliments, subissent dans l'estomac une élaboration nécessaire, et que le suc gastrique est l'agent de l'élaboration digestive;

2^{re} Que les aliments subissent les mêmes modifications, soit que le suc gastrique agisse dans la cavité stomacale, soit qu'il agisse dans des vases, toutes circonstances d'expérimentation égales d'ailleurs;

3^{re} Que l'ouverture permanente causée par une halle à l'estomac du Canadien qu'observa M. de Beaumont et celles que pratiquèrent ensuite les physiologistes sur les animaux permirent de constater d'une manière irrécusable que la digestion chez les animaux dont l'organe digestif est organisé de la même manière que chez l'homme (stomac ou les vases) avec les mêmes phénomènes que chez ce dernier, et donnait les mêmes résultats;

4^{re} Qu'il est facile d'obtenir des quantités considérables de suc gastrique pris: 1^{re} soit dans l'estomac d'animaux vivants, par exemple, dans la salivette des veaux, des chiens, des animaux de boucherie; 2^{re} soit, et mieux encore, sur des animaux abattus et pourvus d'ouverture permanente à l'estomac, où l'on peut puiser selon les besoins. L'espèce de ces animaux peut, au reste, varier à volonté.

5^{re} Que les malades nombreux dont l'estomac n'est plus apte à faire de son gastrique, à faire subir aux aliments les modifications nécessaires à l'entretien de la vie. Les nourrir en se passant pour ainsi dire de leur estomac est possible. On peut donner aux malades, soit le suc:

1^{re} Soit le suc gastrique liquide en nature;

2^{re} Soit du suc gastrique desséché et réduit en poudre (il revient actif ou se redissout).

Dans chacun de ces cas, on peut donner le suc digestif soit directement, soit par l'intermédiaire de quelque véhicule ou support pourvu ou non de saveur, soit d'odeur.

3^{re} On peut l'aider ou suppléer les aliments de ce suc gastrique dans des conditions aptes à lui conserver ses propriétés.

4^{re} Dans les cas les plus difficiles, on peut opérer dans des vases la digestion artificielle des aliments et ne les administrer que déjà tout digérés par le suc gastrique, sous la forme de bouillottes, plats, gâteaux, etc.

L'économie n'a plus qu'à absorber et à assimiler ces matériaux, l'acte digestif est tout accompli.

Chacun sait que le suc gastrique liquide n'a dans sa transparence, sa couleur, son odeur ou sa saveur rien de désagréable. Si poudre ou s'il s'agit d'actions bien sensible sur le palais. Les aliments tout digérés peuvent recevoir, comme les viandes cuites, toutes sortes de saveurs par les procédés culinaires. (Commission précédemment nommée.)

Chronique et nouvelles.

La Société médico-psychologique vient d'être autorisée, par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique. Le bureau de la Société est ainsi formé pour l'année 1852:

MM. Ferrus, président;

Gerdy, vice-président;

Declambre, secrétaire général;

Brière de Boismont et Michéa, secrétaire archiviste et trésorier;

Le comité de rédaction est composé de MM. Buchez, Cerise et Baillarger.

M^{lle} de C... femme du colonel d'un des régiments qui tiennent garnison à Compiegne, vient d'accoucher d'une fille qui pèsait, au moment de sa naissance, 5 kilogrammes 375 grammes. L'accouchement, qui pouvait avoir les conséquences les plus graves pour le mère et pour l'enfant, s'est terminé très heureusement, grâce aux soins de M. Blondin, médecin à Pierrefonds.

Bulletin bibliographique.

Cours d'hygiène fait à la Faculté de médecine de Paris, par Louis PLEURY, professeur agrégé à ladite Faculté, etc. — Le 3^e livraison vient de paraître; elle renferme l'étude des violations de l'atmosphère par le plomb, le zinc, le cuivre, l'arsenic, le mercure, le phosphore, le talc, les poisons chimiques; celles de la vieillesse, des maladies chroniques, des climats, de l'acclimatation, des saisons, des localités, des villes et de l'hygiène municipale. — L'ouvrage formera six livraisons. — Le prix de chaque livraison, contenant la matière d'un fort volume in-8^o, est fixé à 2 fr. — Librairie de Labé.

Paris. Imprimé par Pion frères, 36 rue de Valenciennes.

Le Journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureau, rue des Saints-Pères, 40;
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

LANCETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS, { Trois mois. 8 fr. 50 c.
ALGER, ORAN, ALGER, { Six mois. 16 "
ITALIE, ANGLETERRE, SUÈDE, { Un an. 30 "

GAZIE, HOLLANDE, PIÉMONT, { Trois mois. 9 fr.
MARRAËCH, SAVOIE, { Six mois. 17 "
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES. { Un an. 33 "

Les lettres et papiers non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, { Trois mois. 40 fr.
SICILE, 40 "
GÉNÈVE, 30 "

SOMMAIRE. — REVUE CLINIQUE HEBDOMADAIRE. Paraplégie survenue chez une femme récemment accouchée et ayant éprouvé une météorisation considérable. — Tumeur du ventre. Diagnostic probable. — HÔPITAL SAINT-LOUIS. (M. Devèze). Leçon clinique sur la gale. — Empoisonnement par les amandes de noyaux fabriqués. — Académie de médecine (séance du 24 septembre). Discours de M. Velpeur sur la transmissibilité des états de la syphilis. — Correspondance. Lettre de M. A. accouchés secondaires de la syphilis. — Correspondance. Lettre de M. A. accouchés secondaires de la syphilis. — Programme d'admission des médecins-majors des corps de troupes. — Programme d'admission des médecins-majors des corps de troupes. — Programme d'admission des médecins-majors des corps de troupes.

quelque rapport de causalité avec l'hémorrhagie suite de couches, il faut avouer que c'est là une des suites les plus rares des pertes de sang.

Nous n'avons jamais vu survenir cet accident pendant plusieurs années à l'hôpital des Cliniques, et notre honorable confrère et ami M. le docteur Danyau nous a assuré n'en avoir jamais rencontré l'exemple dans sa pratique, tant en ville qu'à la Maternité.

Pour les Grecs et les Romains, la gale était une maladie à forme spéciale, dont la contagion formait le caractère essentiel.

Les Arabes la considèrent comme contagieuse et en attribuent le développement, dans le plus grand nombre des cas, à la malpropreté. L'un d'eux, Avenzoar, reconnaît que les galeux la présence d'un insecte très petit dont il ne connaît pas le rôle, mais auquel il n'attribue aucune part dans la contagion de la maladie.

Comme la notion de cet insecte ne se rattachait à rien de bien intéressant, elle demeura oubliée jusqu'au seizième siècle, époque où presque tous les auteurs en parlèrent comme d'un ciron qui se loge sous la peau. Hauptmann, le premier, donne une description complète, sinon exacte, de cet insecte, qu'il compare à la mite du fromage.

Cestoni, en 1687, fait connaître plus explicitement encore l'insecte qui coexiste avec la gale, et, rejetant toutes les théories humérales inventées pour rendre compte des phénomènes que présente la maladie, il conclut à un traitement exclusivement étioïque.

Cependant aux Pinel s'inspirent le retour aux idées humérales de Galien. Pinel ne conteste pas l'existence de l'acarus, mais il ne lui fait jouer qu'un rôle fort secondaire : pour lui, l'acarus est seulement la cause du prurit qui accompagne l'éruption galeuse.

Vous savez qu'Alibert et Biett allèrent plus loin encore et nièrent formellement l'existence de l'acarus. Pour eux, la gale est simplement une éruption à forme spéciale et transmissible par la contagion, transmissible même par cette voie des infirmiers à l'homme.

Il y avait donc plus que doute ou négation absolue au sujet de l'acarus, quand Galis, par une imposture qui n'a pas de nom, vint démontrer dans les vésicules de la gale l'insécque qu'on ne savait pas y trouver. Le prétendu acarus ramené sur la scène valut à son inventeur, de la part de l'Académie, une récompense honorable, au lieu de la réprobation et du mépris qu'il méritait.

En effet, M. Raspail démontre que l'acarus de Galis n'est autre chose que la mite du fromage; grâce aux investigations de Renucci, qui apprit à Paris le lieu où résidait l'acarus et la manière de l'extraire du sillon qui le contient, il fit une étude fort étendue du véritable *acarus scabiei*, qu'il décrit sous le nom de sarcopte de la gale; seulement l'historique tracé par M. Raspail ressemble un peu à un poème où l'imagination a étendu et embellit le champ de vision du micrographe. (Bourguignon.)

Renucci lui-même soutint en 1835 une thèse qui résume ce qu'il s'est fait de meilleur jusqu'alors.

M. Albius-Gras, élève à l'hôpital Saint-Louis en 1834, s'occupe aussi peu de Renucci de l'historique naturelle de l'acarus; mais, à l'exemple de ce dernier, il fixe l'attention sur l'existence des galeries sous-épidermiques, ou sillons, dans lesquels se loge constamment l'acarus. De plus, il précise le fait de l'isolement absolu des vésicules et de ces galeries.

C'est sans doute après avoir vérifié ce fait incontestable que M. Rayer classe la gale parmi les *inflammations vésiculeuses*, et que, tout en reconnaissant qu'elle est entièrement le fait de l'acarus, il ne considère les vésicules et les pustules qui se produisent constamment que comme une complication de la maladie, et telle est encore l'opinion généralement acceptée.

En 1843, M. Bourguignon commença cette série de longues et patientes recherches qui aboutissent, sinon à des idées nouvelles sur la nature et le traitement de la maladie, du moins à une connaissance plus complète des mœurs, de l'anatomie et de la multiplication de l'acarus.

A la même époque, un médecin de Vienne, M. Hébra, publia dans les *Archives des maladies de la peau* un travail dont les conclusions sont que l'acarus est la seule cause de la gale, que les sillons sont indispensables pour la reconnaître, que les topiques insecticides suffisent pour la guérir et que les prétendues métastases racontées par les anciens sont de purs chimères.

Enfin, un des points les plus importants de l'histoire naturelle de l'acarus, la distinction des sexes, qui avait jusqu'alors échappé à M. Bourguignon, ayant été mis en lumière au mois d'octobre dernier par M. Languet, externe de l'hôpital Saint-Louis, il ne reste presque rien à désirer dans l'étude de cet insecte.

Cette identification de l'acarus avec la maladie dans laquelle on le rencontre n'est cependant, il faut bien le reconnaître, qu'une pure induction de l'esprit ; et, comme il n'est aucune théorie en médecine qui ne renferme plus ou moins directement dans la thérapeutique, celle-ci conduisit tout naturellement à la curation instantanée de la gale par un traitement insecticide purement local. Il y a quelques années, on croyait détruire l'acarus en le poursuivant dans son siège habituel, c'est-à-dire aux mains et aux poignets, et dès lors on

REVUE CLINIQUE HEBDOMADAIRE.

Paraplégie survenue chez une femme récemment accouchée et ayant éprouvé une météorisation considérable.

On a récemment fixé l'attention des praticiens sur certaines paraplégies survenant à la suite d'hémorrhagies, sans qu'il soit possible d'en faire remonter la cause à une lésion appréciable des centres nerveux. Dans une des dernières séances de la Société de médecine des hôpitaux, M. Moutard-Martin a communiqué un travail intéressant sur ce sujet. Ajoutons encore que ces singulières paraplégies ont été signalées dans des conditions, sinon semblables, tout au moins analogues, c'est-à-dire lorsque la santé a subi un ébranlement et surtout un affaiblissement par le fait d'affections graves, telles que des diarrhées dysentériques, des maladies de la vessie et des reins, etc. M. Le Roy-d'Étiolles lui a fait une thèse dans laquelle sont consignées des observations nombreuses de ce genre empruntées à la pratique de M. Rayer, et puisées dans divers recueils scientifiques anglais.

Nous avons eu occasion d'observer dans le service de M. Grisol, à l'hôpital de la Pitié, une femme qui nous paraît offrir tous ces symptômes qu'on ne saurait rattacher à une lésion appréciable de la moelle épinière.

Voici le fait :

An n° 15 de la salle Sainte-Marthe est couchée la nommée Beuve (Sophie), âgée de vingt-quatre ans, domestique. Cette femme, d'une bonne santé, d'un tempérament sanguin manifeste, bien réglée tous les quinze jours, est une première grosse qui se termina heureusement. L'enfant est encore vivant.

Une deuxième grossesse normale s'est terminée le 30 juillet 1852 par un accouchement naturel et assez prompt. Immédiatement après la délivrance, il y eut une hémorrhagie fœtale des plus abondantes. La malade resta exsangue, et depuis lors elle a une teinte chlorotique très remarquable. Les joues, les lèvres et les genècles présentent une teinte uniforme jaunâtre. Il y a de la bouffissure aux paupières. Du reste, aucune altération du côté du cœur.

Pendant les huit premiers jours qui suivirent l'accouchement, elle donna le sein à son enfant. Lorsqu'elle cessa cet allaitement, il n'en résulta aucun accident, ni local, ni général.

Après onze jours de séjour à l'hôpital Saint-Louis, la malade sortit. Elle était alors d'une grande faiblesse; mais néanmoins elle pouvait encore marcher.

Pendant trois semaines elle resta chez elle, continuant à pouvoir s'occuper des soins de son ménage. Puis tout à coup, et sans que rien ait pu faire prévoir cet accident, il lui fut impossible de se tenir sur ses jambes.

C'est dans ces conditions qu'elle s'est présentée à l'hôpital de la Pitié.

Nous avons examiné cette femme avec le plus grand soin, et voici ce que nous avons observé :

Il existe un peu d'œdème répandu sur tout le corps, mais surtout sur la paroi abdominale antérieure ; la circulation et la respiration sont dans un état normal ; la malade se plaint d'avoir un peu de fièvre le soir ; la chaleur de la peau est ordinaire. L'appétit est bon. Les digestions faciles. Les garde-robes, volontiers, sont un peu malades. L'urine ne présente rien de particulier ; éprouvée par l'acide nitrique, elle ne paraît pas contenir d'albumine.

M. Grisol, dont nous n'avons pas besoin de louer le talent d'observation, a examiné toute la région de la moelle épinière, et en aucun point la percussion de l'épine n'a pu déterminer de douleur.

Nous avons touché par le vagin pour nous assurer de l'état des organes pelviens. L'utérus a un volume ordinaire ; il n'est pas douloureux ; on peut facilement le faire mouvoir. Nous n'avons senti aucun gonflement dans les régions ovariques.

Quant aux membres pelviens, parfaitement sensibles à la moindre pression, ils sont tout à fait inertes ; la malade ne les déplace qu'en s'aidant de ses mains, et les mouvements qu'elle leur imprime semblent un peu douloureux.

M. Grisol a tenté d'abord nous de faire tenir la malade debout ; mais il y a impossibilité absolue.

Le traitement est essentiellement tonique. Dans quelques jours on appliquera, si l'amélioration ne survient pas, de la strychnine par la méthode endermique.

Nous engageons nos lecteurs à visiter cette malade. Ce genre d'affection est encore peu connu ; et s'il a vraiment

Tumeur du ventre. Diagnostic probable.

Dans la même salle Sainte-Marthe, au n° 28, est couchée la femme Penot, âgée de 30 ans, entrée à l'hôpital le 2 août 1852. Elle est grêle, jeune, amaigrie. Sa santé, très bonne autrefois, s'est altérée depuis deux ans. Elle est réglée assez régulièrement pendant l'été ; mais pendant toute la mauvaise saison, il y a disparition complète du flux menstruel.

Cette femme n'a jamais eu d'enfants.

Il y a deux ans, elle commença à ressentir du malaise dans la région épigastrique, et depuis lors la pression des vêtements devint insupportable. Elle dut renoncer à l'usage du corset. En même temps qu'apparaissaient des douleurs au creux de l'estomac, la santé devenait moins bonne. La malade ne vomissait pas, mais les digestions étaient laborieuses. La nutrition se faisait mal, l'amaigrissement survenait, la peau devenait jaune. Du reste, pas d'enflure, pas de battements de cœur.

Il y a un an la malade reconnut pour la première fois la présence d'une tumeur dans l'épigastre. Depuis lors cette tumeur a fait de progrès ; les malaises sont devenus de véritables souffrances. La santé générale a été en se détériorant.

Actuellement on trouve dans la région épigastrique, la remplissant presque en entier, une tumeur volumineuse comme les deux poings ; elle est douloureuse quand on la presse. Sa consistance est assez grande ; mais néanmoins, en l'examinant avec soin, on reconnaît qu'elle est fluctuante.

Quant à sa position précise, elle occupe la région épigastrique, s'étendant en haut à la pointe du sternum, mais ayant un prolongement manifeste vers la surface concave du foie, à laquelle elle adhère.

Quand la malade fut admise dans le service de M. Grisol, l'état de sa santé était si déplorable, la teinte de la peau si mauvaise que l'on put soupçonner une affection de nature cancéreuse ; mais en analysant avec soin les caractères de la tumeur, M. Grisol s'arrêta à l'idée qu'il s'agissait d'un kyste hydatique du foie, et dès lors il devenait possible de guérir la malade par une opération.

M. Langier fut consulté, et tout en admettant que ce pouvait bien être un kyste hydatique, il ne voulut cependant pas prendre de décision quant au traitement chirurgical.

M. Michon, qui, sur l'invitation de M. Grisol, a également examiné cette tumeur, partage l'opinion de M. Langier ; mais il ne veut pas se décider à opérer immédiatement.

Comme on le voit, le cas est difficile, et si des praticiens expérimentés conçoivent de tels doutes, on comprend combien nous devons être réservés pour émettre une opinion ; et c'est dans ces cas surtout qu'une opération en deux temps nous paraîtrait indiquée.

Nous avons pensé que ce fait pourrait offrir de l'intérêt ; les tumeurs abdominales sont d'un diagnostic très difficile.

Nous signalerons, en terminant, une malade couchée à la Charité, dans le service de M. le professeur Gruveilhier, qui porte aussi une tumeur abdominale affectant la même position, tenant également un foie. Dans ce cas, la tumeur, grosse comme la tête d'un enfant de six mois, a des caractères bien franchement. Il s'agit, sans aucun doute, d'un kyste hydatique. On pourra tirer un grand profit du rapprochement de ces deux observations.

D^r E. L.

HOPITAL SAINT-LOUIS. — M. DEVÈZE.

Leçon clinique sur la gale.

Aussi ancienne que le monde, si l'on en croit la plupart des interprètes de la Bible et des auteurs anciens, la gale a constamment attiré l'attention des médecins : de tout temps, elle a provoqué les recherches les plus assidues, tant au point de vue de sa nature qu'au point de vue de son traitement. Hier encore elle était l'objet des plus intéressantes découvertes de la part d'un observateur infatigable, dont l'Académie vient de couronner le remarquable travail. Et ne croyez pas néanmoins que tout soit dit à l'endroit de cette singulière maladie : vous allez voir que les plus justes controverses peuvent encore être soulevées à ce sujet, et que plus d'un point réclame encore les lumières d'une longue observation.

limitait les frictions à ses parties. M. Bourguignon, ayant reconnu que, si l'acarus se fixe de préférence dans l'interligne des doigts, cela ne l'empêche pas de parcourir toutes les régions de la peau, ramena dans le traitement de la gale une modification essentielle pratiquée par Helmerich en 1815, c'est-à-dire les frictions générales. Au moyen des frictions générales, on obtient en trois jours des guérisons qui se faisaient attendre pendant trois semaines par l'ancien procédé. Enfin, on ne tarda pas à reconnaître que les mêmes frictions plus énergiques et un peu plus prolongées peuvent détruire tous les acarus et leur postérité en une seule séance, et dès lors le traitement de la gale en deux heures fut intronisé avec honneur à Saint-Louis.

Ce traitement énergique, en effet, détruit l'acarus en une seule séance; mais la mort de l'acarus est-elle la guérison? Permettez-moi d'opposer à ces doctrines, capivantes en apparence, une opinion un peu différente qui flatte moins les esprits avides de merveilleux, mais que je soutiens avec d'autant plus de ferveur qu'elle touche plus directement aux intérêts du malade.

Pour moi, au lieu de ne reconnaître dans la gale qu'un effet de la présence d'un insecte, je n'hésite pas à avancer qu'elle consiste, avant tout, dans une éruption qui s'accompagne d'un produit particulier, l'acarus. Voulez-vous, maintenant, que je vous dise si cet acarus est l'effet ou bien la cause de l'éruption? Je crois que, si le plus souvent il en est la cause par le fait d'une transmission, il peut en être uniquement l'effet. Je suis ainsi conduit directement, comme vous le voyez, à une question que M. Bourguignon ne soulève qu'incidemment; c'est celle de savoir si la gale peut être spontanée. Eh bien! pour moi, l'éruption de vésicules, de papules ou de pustules qui constituent la gale peut se développer sous la seule influence de la malpropreté, par exemple, de l'acarus lui-même, au lieu d'en être la cause, n'est-il pas le produit.

Il est évident que le fait capital et qui prime tous les autres n'est pas la mort de l'acarus, mais bien l'éruption, c'est, non la présence de l'insecte, mais bien l'éruption, qui fait journalier d'observation que vous avez pu vous-mêmes constater tout à l'heure (n° 25 de la salle Saint-Thomas), à savoir, que, dans une gale pustuleuse, par exemple, le nombre des sillons, autrement dit des acarus, est en raison inverse du nombre et du volume des pustules? Si l'acarus est la cause de l'éruption pustuleuse, expliquez-moi comment l'effet est d'autant plus intense que la cause est plus faible. Expliquez-moi comment, chez cette pauvre malade que vous avez vue toute couverte de pustules volumineuses, nous trouvons à peine quelques sillons pour nous assurer de la présence de l'acarus.

D'ailleurs, il résulte des observations les plus positives de M. Bourguignon lui-même que, lorsque l'acarus a été inoculé sur une peau parfaitement saine, une démanchement générale vive et même diverses éruptions ont lieu avant que l'insecte ait eu le temps de se multiplier et sans qu'il ait changé de place. M. Bourguignon se demande en passant, et d'une façon incidente, si l'acarus ne serait pas porteur d'un venin qui, lancé dans la circulation, donnerait immédiatement lieu à une intoxication générale. J'avoue que cette hypothèse n'est pas dénuée de raison, et que si des tentatives d'inoculation avec des acarus broyés et introduits sous la peau n'ont pas réussi, on ne devrait pas désespérer si vite de voir triompher une opinion qui s'accorderait si bien avec les faits.

D'après les observations de M. Bourguignon aussi, l'inoculation de la gale peut se faire par un acarus mâle, par un acarus femelle non fécondé, par un acarus femelle fécondé, ou enfin par un ou plusieurs mâles avec une ou plusieurs femelles. Dans les premiers cas, si le produit une fausse gale qu'il est difficile de reconnaître, dans les deux autres, un mois se passe au moins avant que de nouveaux acarus soient éclos et se soient développés. Cependant tous les observateurs sont parfaitement d'accord pour reconnaître que peu de jours après l'inoculation la maladie peut apparaître bien distinctement. D'où vient cette divergence, sinon de ce que M. Bourguignon s'est vu contraint de forcer les faits pour les soumettre à sa théorie, qui attribue à l'acarus dans l'évolution galeuse une importance qu'il n'a pas?

J'ai ajouté, comme conséquence de l'importance secondaire que j'attribue à l'acarus, que la gale n'est pas la gale, que cette maladie peut naître spontanément. Sur ce point, M. Bourguignon, fidèle à cette louable réserve qui le porte à n'avancer que ce qu'il a observé, semble ne pas se prononcer: « Qui soutiendrait jamais la voile impénétrable qui cache la naissance pour ainsi dire spontanée des infimes petits? Est-il même donné à la nature humaine de jamais pénétrer ces mystérieuses créations? Nous ne savons. Quoi qu'il en soit de cette question, un fait est incontestable: c'est que, dans tous les temps et dans tous les lieux, la transmission d'un acarus paraît avoir été nécessaire pour que la contagion de la gale ait reproduit. »

Je loue une semblable réserve; mais permettez-moi de vous soumettre les considérations suivantes.

M. Bourguignon nous apprend que l'insecte, unique cause de la gale, est constamment entré sous l'épiderme, et que, si l'on sort de sa retraite, ce n'est que le soir, lorsqu'il est poussé par l'instinct naturel de la réunion des sexes; si bien, ajoute cet observateur, que, bien qu'ayant été très souvent rencontrés entières en contact avec des galeux, j'ai jamais vu que je n'ai eu contact de la gale. Et quant à moi, je suis contracté par une poignée de mains. Il me revient fort souvent en doute, ne reconnaissant comme circonstance propre à la contagion que le contact prolongé d'un individu sain avec un individu malade pendant la nuit. Or les cas de gale contractés sans aucun contact avec un galeux pendant la nuit sont loin d'être rares; notre malade du n° 25 en est un exemple, et, dans la pratique, ils sont nombreux.

Ne serons-nous pas également contraints d'invoquer une autre origine que la contagion pour cette prédominance excessive des cas de gale chez les jeunes gens et chez les individus malpropres, tandis que les vieillards et les personnes soigneuses d'elles-mêmes en sont presque absolument à l'abri? Vous me direz que l'acarus a une prédilection pour la peau des enfants, et que les gens malpropres s'exposent davantage à la contagion; mais ces raisons sont au moins insuffisantes. Outre cette prédilection pour les âges, la gale en a une aussi pour diverses régions de la peau: c'est aux poignets, dans l'interligne des doigts, aux pieds et au ventre qu'elle apparaît d'abord. Mais ne croyez pas que l'abondance de l'éruption dans ces divers endroits soit en rapport avec le nombre des sillons et des acarus; loin de là: au ventre, par exemple, où fréquemment vous trouvez une multitude de boutons, les sillons sont extrêmement rares au contraire. En fait-il davantage pour refuser à l'acarus la production de cette éruption?

Un autre fait m'a encore frappé, c'est la constance avec laquelle certaines formes de la gale coexistent avec les divers tempéraments; au point que, tel tempérament étant donné, on peut annoncer presque à coup sûr sous quelle forme la gale s'y développera.

Avec un tempérament nerveux apparaît la gale papuleuse; avec le tempérament sanguin, la gale vésiculeuse, et avec le tempérament lymphatique la gale pustuleuse. Eh bien! je vous demande comment une cause unique et locale, tout externe, peut donner lieu à des manifestations générales si diverses et si intimement liées à l'état général? Et n'est-il pas bien plus rationnel d'admettre dans la gale une cause générale qui nous échappe? Or, cette cause, tout nous porte à croire qu'elle agit de la même façon que celle de toutes les exanthèmes, puisqu'elle se révèle dans les mêmes conditions et sous des formes analogues. Que si la gale peut être assimilée à un exanthème, elle naît spontanément, et l'insecte qui l'accompagne n'en est que le produit. Je sais bien que l'acarus peut lui-même être la cause du développement de l'éruption galeuse, puisque la plupart des expérimentateurs ont pu inoculer la gale au moyen de cet insecte. Cependant, je dois dire que, quant à moi, j'ai fait, avec M. Gruby, des expériences dans ce sens, et qu'elles ont complètement échoué, malgré toutes nos précautions. Et, bien que négatif, me ferait incliner fortement vers un autre mode de transmission. Enfin, si la production spontanée d'un insecte tel que l'acarus vous répugnait à admettre, songez que cette spontanéité est un fait incontestable dans certains prurigo pédiculaires, où les poux apparaissent sans avoir été transmis d'aucune façon. Je vous citerai même des cas où la maladie, c'est-à-dire la faculté de voir naître spontanément des poux à la peau, a été transmise héréditairement; quoi d'étonnant alors que le soit de même de l'acarus?

Est-ce à dire pour cela que toutes les gales soient spontanées, et que l'acarus n'en soit pas le mode habituel de transmission? Evidemment ce serait tomber dans l'absurde; et si j'invoque le fait de la spontanéité, ce n'est que pour en signaler la possibilité et la réalité; car non-seulement l'acarus peut transmettre la gale, et le poux le prurigo pédiculaire, mais encore ce mode de transmission est infiniment le plus commun.

Ceci j'ai essayé d'établir, il y a quelques années, dans le *Bulletin de thérapeutique* d'août 1847.

1° Que, bien qu'il soit très rare que la gale soit une maladie essentiellement contagieuse, il ne s'ensuit pas qu'elle ne puisse être souvent spontanée, alors que les individus se trouvent placés dans les mêmes conditions où elle s'est primitivement développée;

2° Que si les médications employées pour la combattre la guérissent, il ne s'ensuit pas que ce soit par le fait de la destruction de l'acarus plutôt que par le fait de la guérison des boutons, celle-ci amenant alors la mort de l'insecte;

3° Que si un insecte peut aussi bien être considéré comme un produit morbide que comme une cause;

4° Que les expériences faites dans le but de la démonstration de la contagion de la gale au moyen de l'insecte n'offrent pas peut-être un ensemble de preuves suffisantes pour admettre que ce soit là le seul moyen d'infection;

5° Que, dans l'hypothèse de la contagion uniquement au moyen de l'acarus, le contact d'un individu à individu n'étant pas le même, il faut supposer que l'acarus se promène pendant un certain temps sur une grande partie de la surface du corps avant d'arriver au lieu d'élection pour le développement des boutons; mais les pieds et les poignets, et d'autres coups d'autres parties qui, quelques jours plus tard, seront couvertes de boutons de gale; que ce développement régulier et simultané sur les mêmes parties du corps d'une maladie de la peau est beaucoup plus en rapport avec une cause générale agissant sur toute l'économie, qu'avec une cause locale qui se rattacherait, par exemple, à un seul insecte transporté d'un individu à un autre;

6° Qu'un ordre constant d'évolution de la gale n'est pas en rapport avec cette cause supposée;

7° Que si l'acarus est la cause du bouton de gale, on conçoit difficilement comment il pourrait s'échapper du point central du bouton pour en sortir en creusant au delà de lui une galerie plus profonde, et n'ayant presque jamais de communication avec un autre bouton;

8° Qu'il n'y a rien de fixe dans la durée de la période d'incubation de la gale, ce qui s'accorde plutôt avec ce qui se passe à l'égard de toutes les maladies contagieuses communes, qu'avec une infection au moyen d'un insecte;

9° Que c'est dans la gale, où il existe des phénomènes morbides plus ou moins intenses, que l'on trouve le moins d'acarus;

10° Qu'il est extraordinaire de voir un seul insecte produire trois formes différentes de boutons;

11° Que non-seulement il existe des différences notables entre les formes de la gale, qui seraient déterminées par un

seul et même insecte, mais encore dans les effets que ces gales produisent, dans leur contagion plus ou moins facile et dans la multiplicité variable des insectes que l'on y rencontre;

12° Que la statistique, établie sur une assez grande échelle, fait reconnaître que la gale est l'antécédent le plus commun de l'eczéma et du lichen;

13° Que la gale peut disparaître pendant un laps de temps plus ou moins long, sous l'influence d'une maladie générale de l'économie, et à l'instar d'ailleurs de toutes les autres affections cutanées.

Je ne puis, de ces considérations, à part les conséquences suivantes:

La gale peut être une maladie spontanée.

Si l'acarus est un des phénomènes de la gale, son existence comme produit morbide est tout aussi bien admissible que comme agent de transmission.

Si l'acarus, transmis d'un individu à un autre, peut développer la gale, rien ne prouve que les produits de sécrétion, l'atmosphère du galeux, les vêtements imprégnés de cette atmosphère ou des produits de sécrétion de la gale, ne puissent pas la faire naître.

La contagion principale, au point de vue thérapeutique, c'est qu'il y a lieu, contrairement aux usages établis jusqu'à'hui, de traiter, non pas seulement l'acarus, mais bien la gale tout entière; de la traiter comme toute autre éruption cutanée, c'est-à-dire d'après une thérapeutique d'ensemble, et non pas d'après une thérapeutique toute locale; et cela en soi vrai, qu'aujourd'hui, et depuis la date toute récente du traitement de la gale en trois heures, à l'hôpital Saint-Louis, nous avons vu, chez M. Hardy, qui est arrivé à limiter ainsi la durée du traitement, fait déjà dans des parts de galeux, la gale canine, ou lichéniforme, est traitée en trois heures; mais la gale pustuleuse, dite lithymatoïde, et la gale squameuse, ou polycténiforme, sont traitées pendant huit jours par des émouillants, puis par des frictions douces. Ainsi, on est forcément arrivé à des préceptes que nous avons cherché à faire prévaloir il y a plusieurs années.

Ces vues, plutôt anciennes que nouvelles, qui mettent l'éruption galeuse sous l'influence d'une cause générale, sont-elles une bonne théorie, et n'ont-elles d'autre but que de se substituer à quelque opinion également stérile? Gardez-vous de le croire. De même qu'on n'attribuait exclusivement à un insecte tous les symptômes de la gale, les auteurs modernes ont été conduits logiquement à la supprimer instantanément par les agents les plus propres à donner la mort à cet insecte, de même je crois aujourd'hui, en appliquant, puisque l'acarus est en soi agissant, en le traitant pour ce qu'il est, en tenant compte à la fois de son ancienneté, de sa force, de son intensité, et de son intensité et de l'état général du malade qui en est atteint, que l'acarus une fois détruit, il s'en faut bien que la maladie soit supprimée. Des eczéma, des lichens, des prurigo et des impetigo font presque sans cesse le spectacle de ce qui peut succéder à la suppression instantanée de la gale par le procédé des frictions fortes. Evidemment, je me préoccupe avant tout de faire disparaître l'insecte dont la présence entretient la maladie; mais en même temps j'adresse à la maladie elle-même une thérapeutique spéciale.

Le procédé du service des galeux de l'hôpital Saint-Louis n'a pas donné à notre collègue M. Bourguignon les résultats très heureux chez les jeunes enfants. Il n'a, je crois, été obligé de l'abandonner à cause des éruptions secondaires qu'il faisait naître.

Je ne vous énumérerai pas la liste des agents antiprurigiques. Je vous dirai seulement quels sont ceux que je préfère. Je commence par rejeter deux pommades préconisées par M. Bourguignon, dont l'une a l'inconvénient de provoquer d'abondantes éruptions secondaires, d'après les expériences de Bielt; c'est une pommade formée de semences de staphisagire incorporées à de la graisse, et la seconde n'a saigné incorporée sur les trois cas où je l'ai employée: c'est la pommade formée de poudre de chasse et de leur de soufre unies à la graisse.

Certainement les pommades mercurielles au sublimé, au calomel, au nitrate de mercure, etc., ou le double avantage de guérir la maladie et de donner aucune odeur désagréable, mais la salivation qu'elles peuvent entraîner suffit pour les faire généralement proscrire.

Albert Robinet, qui a voulu employer avec avantage à l'hôtel-Dieu; par Dupuytren, une solution de 80 grammes de fleur de soufre, dans un litre d'eau, avec addition de quelques grammes d'acide sulfurique. Trois ou quatre frictions avec cette liqueur et autant de bains sulfureux suffisaient pour amener une guérison complète.

Mais vers 1815, Helmerich proposait en Allemagne une pommade alcaline soufrée, avec laquelle il guérissait ses malades en trois jours. Cette pommade en effet guérissait bien, et n'était pas suivie d'éruption secondaire quand elle est employée avec ménagement, aussi est-elle presque exclusivement prescrite à Saint-Louis.

Telle est la formule donnée par Helmerich:

Axonge 30 grammes.
Fleur de soufre 8
Carbonate de potasse 4

La dose de potasse est énorme dans cette formule. Aussi, bien souvent, ai-je soin de la diminuer de moitié et même davantage, ou bien de la remplacer par du carbonate de soude, qui a moins d'énergie.

Helmerich commençait le traitement par un bain savonneux; puis pendant deux jours il faisait faire une friction générale matin et soir, et le troisième jour il renvoyait ses malades après leur avoir fait prendre un second bain savonneux.

Pour mon compte, je me trouve surtout bien de quelques bains sulfureux entremêlés avec ces frictions. Je recommande aux malades de ne se froter que légèrement, mais d'avoir le

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

On s'abonne hors de Paris
dans les bureaux de Postes et de Mes
et chez tous les Libraires.

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

... male

PARIS, LE 13 SEPTEMBRE 1852.

PARIS, LE 13 SEPTEMBRE 1852.

« Mais, objecte-t-on, votre loi est soumise à de nombreuses exceptions dont il est impossible de ne pas tenir compte. Certaines organisations privilégiées résistent à l'action du temps et conservent jusqu'à l'âge le plus avancé

Nous laissons la parole à M. Félix Roubaud.

de l'académie nationale de médecine.

gnement était rétabli, le corps qui la représentait n'avait pas e
quelque sorte le caractère scientifique, et il était nécessaire de l
donner le cachet d'une corporation savante. En conséquence d
tous ces motifs, le ministre de l'intérieur, par arrêté du 12 fruct

Une objection absolue a été dirigée contre la mise à la retraite appliquée aux hommes qui occupent une position élé-

rurgie et de quinze dans celle de pharmacie. Cinq membres de

du président d'honneur, du président temporaire, du trésorier, des présidents et secrétaires des sections et du doyen de la Faculté de médecine de Paris, lequel était toujours de droit membre de l'Académie (art. 16).

Enfin, pour la première formation, le roi se réserva le droit de nommer une partie des honoraires, des titulaires et des associés (art. 20).

de son passage entre les scellées. Dans ces trois cas, où les circonstances étaient aussi défavorables que possible, il n'y a eu aucun succès. Contrairement à son habitude, il n'avait pas placé de cylindre sous les ligatures avant de les nouer; il avait coupé l'artère entre les deux ligatures. Il a ainsi agi pour une ligature de l'hlique externe.

Sept fois M. Roux a été obligé de recourir à la ligature secondaire de l'artère principale du membre après des amputations; c'est surtout pour le membre inférieur qu'il a dû y recourir. Quatre de ces blessés ont succombé, épuisés probablement par la quantité de sang qu'ils avaient perdue.

Nombre de fois M. Roux a eu à lier des artères considérables à la suite de plaies d'armes à feu ou de plaies des membres, et à ce sujet il cite plusieurs faits d'un haut intérêt pour la pratique; parmi eux, il en est un qui appartient à Boyer.

A cette occasion, il dit que, malgré la conviction profonde où il est que, dans les plaies artérielles récentes, comme dans tout anévrysme faux primitif, le mieux est qu'on n'ait toujours décourir l'artère là même où elle a été blessée pour pouvoir la lier au-dessus et au-dessous de la plaie, et que la méthode de Hunter appliquée dans des cas de ce genre expose à des chances fâcheuses, il est des circonstances dans lesquelles cette sorte de règle doit fléchir: ainsi dans les plaies de l'artère poplitée ou des artères de la jambe à leur origine, à cause des difficultés de l'opération, qui sont presque aussi grandes que dans la méthode ancienne.

L'hlique externe a été liée deux fois par M. Roux pour des hémorragies provenant de la lésion incomplète de l'artère crurale. La première partie de ce mémoire comprend, entre plusieurs observations très intéressantes, les résultats de 82 ligatures pratiquées sur des artères considérables; à côté des causes, on voit quelle est l'artère malade et quel est le procédé qui a été employé: Artère poplitée. . . 1 pour un anévrysme spontané; méthode

Artère crurale, 46. . . 3 pour plaies récentes; 2 pour hémorragies consécutives à des plaies d'armes à feu; 2 pour ouverture imprévue de l'artère crurale dans une opération;

2 pour hémorragies consécutives à l'amputation de la cuisse ou de la jambe; 1 pour un anévrysme crural opéré par la méthode de Hunter;

2 pour un anévrysme crural opéré par la méthode ancienne; 2 pour tumeurs fongueuses du tibia;

27 pour des anévrysmes poplités opérés par la méthode de Hunter. Artère brachiale, 20. 10 pour anévrysmes faux consécutifs du pli

du bras; 6 pour anévrysmes artérioso-veineux; 2 pour hémorragie consécutive à l'amputation du bras ou de l'avant-bras;

1 pour un anévrysme spontané de l'artère axillaire; 1 pour une tumeur fongueuse sanguine de l'extrémité inférieure du radius;

Carotide primitive, 6. 1 pour une tumeur fongueuse sanguine de l'orbite; 2 pour plaies de la face ou du cou;

3 comme ressource préventive dans des opérations. Axillaire. . . . 4 ligatures, toutes faites immédiatement au-dessus de la clavicule;

2 pour un anévrysme spontané; 1 pour une plaie récente compliquée d'anévrysme faux primitif;

2 pour des hémorragies à la suite de l'excision du bras. Sous-clavière. . . . 3 fois pour des hémorragies secondaires.

l'hlique externe. . . . 2 fois pour des hémorragies consécutives à la ligature de l'artère crurale.

Jamais M. Roux n'a pratiqué la méthode de Brasdor ou de Wardrop.

Sur les 82 opérations, 16 appartenant à la méthode ancienne, 66 à la méthode d'Anel ou de Hunter, en suivant dans le procédé opératoire les préceptes de Savonarola.

Sur ces 82 ligatures, 3 ont été pratiquées comme moyen prophylactique contre des hémorragies dans des opérations difficiles;

5 pour des plaies récentes donnant lieu à un anévrysme faux primitif;

2 pour la lésion imprévue d'une grosse artère dans une opération;

19 pour des hémorragies consécutives d'origines diverses, dont 9 résultant d'amputations;

1 pour une tumeur fongueuse sanguine artérielle;

3 pour des tumeurs fongueuses des os;

6 pour des anévrysmes artérioso-veineux;

10 pour des anévrysmes faux consécutifs;

27 pour des anévrysmes spontanés; dont 28 appartenant à l'artère poplitée.

— M. ROUX donne ensuite lecture, au nom de la commission, du rapport fait sur la demande de M. le docteur Demeaux sur un cas de maladie légal.

Sur plusieurs observations faites par quelques-uns des membres de la Société, le rapport est renvoyé de nouveau à la commission.

Le secrétaire de la Société, MAJOUX.

NECROLOGIE.

Le corps de santé militaire vient de faire une nouvelle perte dans la personne de M. Adrien Lohdier, médecin-major de 1^{re} classe de l'hôpital national des Invalides. Les honneurs funèbres lui ont été rendus le samedi 11 de ce mois, d'après le rite protestant. Le deuil était conduit par M. le docteur Donzer, son beau-frère, naguère encore pharmacien en chef de la maison.

Indépendamment d'infirmités qui escortait le char, les militaires invalides ont contribué à donner plus de solennité encore à cette triste cérémonie. M. le général Sauboul, commandant l'hôtel, avait fait mettre sous les armes un piquet de ces vieux braves, qui, toujours en tête, ont escorté leur médecin dans l'intérieur de l'établissement. Ils ont accompagné jusqu'à la grille d'entrée; là, ce piquet a été remplacé par le détachement des troupes de ligne envoyé par la place de Paris, et celui-ci a suivi le corps au cimetière.

M. le général Sauboul et son aide-de-camp. M. le docteur Thieriot, inspecteur du service de santé militaire; M. le colonel du génie Augoyat, conservateur des plans en relief des villes de guerre; un nombreux concours de médecins et de pharmaciens militaires des hôpitaux de Paris, au milieu desquels on distinguait MM. Larrey, Lécuyer, Chenu, etc. MM. les officiers d'administration des mêmes hôpitaux, ayant à leur tête MM. les officiers principaux Bico et Joubert; un nombre de médecins de la garnison, d'officiers et de militaires invalides, ainsi que des employés de l'hôtel, s'étaient joints aux médecins et aux pharmaciens de la maison, et grossissaient ce cortège d'uniformes. M. l'intendant militaire Ravaut de Lavacq, en son ordre impérial, avait, d'ailleurs, n'a pu l'accompagner jusqu'au cimetière; mais l'intendance militaire a été représentée jusqu'à la fin par M. le sous-intendant Halouin.

Après la cérémonie religieuse, consistant en un discours plein d'érudition de M. le ministre protestant du quartier des Invalides, M. le général Sauboul a prononcé le discours principal de l'adieu à l'ami du défunt, a pris la parole en ces termes:

« Messieurs,

« La mort frappe à coup pressé dans les rangs du corps de santé militaire, et, il faut le reconnaître, c'est surtout parmi les médecins de l'armée d'Afrique qu'elle choisit ses victimes.

« Beaucoup ont succombé sur le champ de bataille épidémique; mais combien d'autres s'en sont retirés meurtris, épuisés, et n'ont revu la terre natale que pour mourir sans relâchement, et succomber dans l'ombre d'un lit, victimes de ces lésions qu'on appelle lésions de l'involution et que l'envie du rattrapage rendait rapidement mortelles! *Haec est lateri letalis heredes!*

« Peu de jours se sont écoulés depuis que nous avons déposé dans la tombe Gars et Malle, isolés victimes de ce dévorant service d'Afrique, dont l'importance et des lésions qu'on peut-être par suffisamment appréciés par tout le monde.

« Aujourd'hui nous rendons le même devoir à Lohdier; élevé aussi par une mort prématurée à la tendresse de sa famille et à l'affection de ses camarades!

« Permettez à cet égard l'honneur trente ans de son amitié de rappeler succinctement ses services.

« Antoine-Théophile-Jules Lohdier est né le 24 août 1800, à Berg-op-Zoom. Son père, membre distingué de l'Académie de médecine, et placé dans les degrés les plus élevés de la pharmacie militaire, l'initia de bonne heure à des traditions d'honneur et de devoir héréditaires dans sa famille. Entré au service comme élève au Val-de-Grâce, le 30 novembre 1818, Lohdier fut nommé sous-aide le 8 novembre 1819, et servit dans ce grade aux hôpitaux de Strasbourg, du Val-de-Grâce et de la Garde.

« Adieu-mor le 9 mai 1820, il se laissa de bonne heure de la vie des régiments, qui ne convenait pas à l'indépendance de son caractère et à ses habitudes positives.

« En janvier 1837, il passa dans le service des hôpitaux, et fut successivement attaché au fort l'Elise, à l'hôpital d'Anet, et aux ambulances de l'Algérie. Il fut nommé médecin d'adjuvant et de chef de médecine-adjoint, le 13 février 1839.

« Chargé du service médical des hôpitaux de Guelma et de Philippeville de 1839 à 1848, il s'acquitta promptement la réputation de praticien habile et profondément dévoué à ses devoirs.

« La grade de médecin ordinaire, la croix de la Légion d'honneur et la première classe lui furent données dans l'intervalle que l'administration, ainsi que ses chefs directs, avaient su apprécier les services rendus dans l'organisation et la direction de ces deux établissements.

« Mais sa constitution robuste avait été fortement ébranlée par des années répétées de fièvre endémique, et Lohdier dut rentrer en France pour y joindre d'un repos chèrement acquis.

« Appelé le 21 novembre 1848 à l'hôpital de Valenciennes, il passa six mois plus tard à l'infirmerie des Invalides, où nous nous sommes retrouvés, après avoir débuté ensemble au Val-de-Grâce. C'est là qu'il m'a été donné de constater l'active et profonde que dix années d'Afrique avaient apportées dans cette vigoureuse organisation. Dévoués tous deux aux mêmes devoirs, j'ai pu constater la patience infatigable, le zèle consciencieux que Lohdier apportait dans son service, et l'attachement reconnaissant dont le payaient ces vieux débris de nos guerres qui peuplent notre infirmerie.

« Esprit fin et cultivé, praticien sagace et éclairé de ses obligations, indépendant par caractère, ennemi déclaré de l'ambition et de l'intrigue, homme de convictions fortes et tenaces, il m'admettait aucune concession toutes les fois qu'il avait à défendre l'intérêt de ses malades, ou la dignité de son caractère.

« Estimé de ses supérieurs, aimé de ses collègues et de ses subordonnés, il commandait au plus haut degré la confiance et l'affection de ses malades.

« Mais l'affluence honorable qui se presse dans cette enceinte dit mieux que ma faible parole les sentiments que Lohdier avait récoltés dans le cours d'une honorable carrière.

« Il ne me reste plus qu'à vous dire que Lohdier est mort victime de son dévouement professionnel.

« Dans le cours de la semaine dernière, il s'était multiplié pour prodigier ses soins à une parente atteinte d'une maladie grave. Entré fort avant dans la nuit de vendredi à samedi, il fut atteint d'un refroidissement qui amena le développement d'un érysipèle facial compliqué de bronchite capillaire.

« Malgré le traitement le plus énergique, cinq jours ont suffi pour ravir Lohdier à notre affection!

« Il est mort avec une sérénité de sage et le calme d'une conscience pure, conservant jusqu'au dernier moment l'intégrité de son intelligence.

« Adieu, Lohdier, adieu! Ta mémoire vivra longtemps dans notre corps et dans le cœur de tes nombreux amis!

« Après ce discours, on a eu un religieux silence. M. le docteur Hutin, médecin en chef des Invalides, s'est tourné vers l'assistance et s'est exprimé à peu près ainsi:

« Mon général, qu'il me soit permis de vous remercier publiquement de la généreuse pensée qui vous a conduit à venir jusqu'à cette triste demeure rendre les derniers devoirs à notre camarade! Vous avez voulu, vous le commandant de l'hôtel des Invalides, non-seulement rendre un éclatant hommage à celui dont vous avez su apprécier le caractère bon et affectueux, le zèle et le dévouement incessants, mais encore témoigner de votre sympathie pour le corps auquel il appartenait. Au nom de ce corps, mon général, je vous remercie.

« Et vous tous, messieurs, qui avez si dignement répondu à l'appel que je vous ai fait de la part de la famille, en mon nom personnel et au nom du service de santé des Invalides, recevez aussi l'expression de notre reconnaissance. Vous avez prouvé par votre dévouement que vous sentez que c'est vous qui devez honorer le corps que d'honorer un camarade mort, surtout lorsque ce camarade a, comme Lohdier, passé sa vie à soulager l'humanité souffrante, à faire le bien et à éviter le mal! Merci encore de votre concours, merci. »

Chronique et nouvelles.

On lit dans la correspondance parisienne de l'Indépendance belge du 10 le passage suivant:

« Le prince-président se porte à merveille en ce moment; (souffrances dues à une affection rhumatismale), deux parts, si l'on peut employer ce mot, dans le service médical de l'Élysée, le prince a adopté un traitement hydrothérapique indiqué par un médecin que M. Fould a amené au prince; le docteur Conneau suivait un système.

Ces lignes contiennent des inexactitudes que nous croyons être en mesure de rectifier.

Il n'existe point de partis dans le service médical de l'Élysée, et M. le prince-président est trop éclairé pour être systématique; c'est avec sa coopération que M. le docteur Fleury, professeur agrégé à la Faculté, a appliqué à S. A. le prince-président la méthode hydrothérapique, indiquée dans une consultation à laquelle ont pris part MM. les professeurs Andral et Velpeau.

— CONGRÈS SCIENTIFIQUE DE FRANCE, séant à Toulouse (10^e session). — La section des sciences médicales a constitué, le 7 septembre, son bureau par les nominations suivantes: MM. Rilly, président; Ribelli (de Parme), Bessières et Delage, vice-présidents; Combes, secrétaire.

M. Roux (de Marseille) a proposé de nommer une commission de cinq membres pour s'occuper de l'association médicale. Il a fait observer que Marseille était une ville de passage et d'abordage maritime; il arrive souvent que des médecins venus d'Asie et d'Afrique manquent des premiers secours, et que l'association fonctionnerait librement. Il ajoute que ces mêmes associations fonctionnent à merveille à Strasbourg et à Orléans, par suite de vœux exprimés dans les congrès.

M. le docteur Tullier, maire de celle de Toulouse, et il approuve la nomination de la commission pour lui donner du développement par son concours.

M. le docteur Bertini (de Turin) et le vice-président Ribelli font observer que ces associations existent à Turin, Parme et Milan, et qu'elles ont le grand résultat.

M. le docteur Serain, qui vit philosophiquement à la campagne, au milieu d'une immense bibliothèque, aborde avec esprit l'une des questions du programme ainsi conçue: *La médecine, considérée comme science et comme art, repose-t-elle sur un principe certain?* M. le président a ouvert la discussion, parce que M. Combes doit traiter le même sujet dans une des séances prochaines.

— Séance du 8 septembre. — L'élite de la médecine toulousaine était présente. M. Gariel a particulièrement fixé l'attention en exposant ses opinions et ses ingénieux procédés à l'occasion du cautère vulcanisé; il en a fait connaître l'utilité dans l'emploi des pressions et des sondes pour certains rétrécissements, comme aussi dans l'application des bandes. Ses vues ont dû être appréciées par les lecteurs de la Gazette des Hôpitaux; mais la rareté des appareils et la démonstration ont fait comprendre ce que la simple description ne pouvait éclaircir. Aussi un membre s'est-il écrié que le caustique vulcanisé par le procédé de M. Gariel, qui n'est pas un mythe, serait à la portée chirurgicale ce que la vapeur a été à l'industrie.

Cette substance, préparée par une simple sulfuration, s'étend dans du soufre chauffé à 140 degrés, est d'une grande élasticité et d'une grande force, puisée, réduite à un fil, elle soutient encore un poids considérable. Elle résiste toujours sur elle-même, quelle que soit la dilution; ce qui ne s'effectue pas avec la vulnisation. Elle est insensible à l'action de la chaleur animale et au froid, de sorte que son pouvoir n'est point modifié dans les applications sur le corps humain. Elle contieube vulcanisé reste souple et ne se durcit jamais; il est insensible à tous les agents chimiques, excepté à l'acide azotique concentré.

La séance a continué sur d'autres questions qui, n'étant pas épuisées, seront reprises, et, selon l'intérêt qu'elles inspirent, feront le sujet d'autres articles.

Organisation du personnel de santé militaire.

14^e DIVISION MILITAIRE. — HÔPITAL DE BORDEAUX.

Médecins. — MM. Philippe, Rollet, principaux de 1^{re} classe; — Louvel, aide-major de 1^{re} classe; — Vigie, aide-major de 2^e classe.

Chirurgiens sous-aides. — MM. Dandrea, Dumas, Métaheur, Dumont.

Pharmaciens. — MM. Jeannel, principal de 2^e classe; — Bos, aide-major de 1^{re} classe.

HÔPITAL DE LA ROCHELLE.

Médecins. — MM. Malaper, principal de 1^{re} classe; — Garreau, major de 1^{re} classe; — Marimé, aide-major de 1^{re} classe.

Chirurgiens sous-aides. — MM. Fontaine, Rebond.

Pharmacien. — M. Robillard, major de 1^{re} classe.

HÔPITAL DE L'AS-D'ORLÉANS.

Médecin. — M. Morgon, aide-major de 1^{re} classe.

Pharmacien. — M. Coquantin, aide-major de 2^e classe.

15^e DIVISION MILITAIRE. — FOIE DE SAUVAT.

Médecins. — MM. Majesté, principal de 1^{re} classe; — Becourt, aide-major de 1^{re} classe.

Pharmacien. — M. Destouches, principal de 2^e classe.

Chirurgien sous-aide. — M. Gaudier.

16^e DIVISION MILITAIRE. — HÔPITAL DE RENNES.

Médecins. — MM. Saiget, principal de 1^{re} classe; — Artigues, major de 1^{re} classe; — Blavallin, Nicod, aides-majors de 1^{re} classe; — de Lafont, aide-major de 2^e classe.

Chirurgiens sous-aides. — MM. Louail, Simon, Laugier, Bouillon.

Pharmaciens. — MM. Delestre, major de 1^{re} classe.

Cornillon, aide-major de 2^e classe.

HÔPITAL DE BELLE-ILLE-EN-MER.

Médecins. — MM. Broussin, major de 1^{re} classe; — Herbin, Dufresne, aides-majors de 1^{re} classe.

Chirurgien sous-aide. — M. Bedeau.

Mémoire et observations sur l'accouchement prématuré artificiel, par le docteur ROBINET, médecin-accoucheur. In-8°. Prix 1 fr. 25 c. — A Paris, chez les libraires de la rue de l'École-de-Médecine.

Paris. Imprimé par Pons frères, 36 rue de l'Ancêtre.

Ge journal paraît trois fois par semaine.

LA MARDI, LE JEUDI ET LE VENDREDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de Médecine.

GAZETTE DES HOPITALS

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de Médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Gauche, Hollande, Pérou, et Sardaigne, Suède,	Trois mois. 9 fr.
Trois mois. 8 fr. 50 c.	Six mois. 16 »
Six mois. 16 »	Un an. 33 »
Un an. 33 »	

ESPAGNE, PORTUGAL, TOULON, GIBRALTAR.	Trois mois. 40 fr.
	Six mois. 20 »
	Un an. 38 »

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,
ALGERIE, ANGLETERRE, BELGIQUE,
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.

SOMMAIRE. — PARIS. Sur les séances des Académies. — REVUE CLINIQUE DES
HOPITALS ANGLAIS. Amputations métacarpiennes et métatarsiennes, c'est-à-dire
à travers la continuité du métacarpe et du métatarsien. — Spiromètre
de M. Sibson. — HÔPITAL-DEUX DE LYON (M. Groum). Hydrophobie, accès
épiloïques avec le secours de deux injections locales. — Observation d'écrouelle
interne à travers une cicatrice du menton. — Académie de médecine,
séance du 14 septembre. — Académie des sciences, séance du 13
septembre. — CORRESPONDANCE. Lettres de MM. Leiden et Coust de
Léopold.

PARIS, LE 15 SEPTEMBRE 1852.

Séances des Académies.

Au commencement de la séance, M. Bouchardat a
donné lecture de la première partie d'un rapport officiel
sur les divers traitements prophylactiques et curatifs de
la rage. Immédiatement après, la discussion relative à
la contagion des accidents secondaires de la syphilis a
repris son cours.

M. Lagneau termine d'abord la lecture du discours
commencé dans la dernière séance, puis M. Ricord a la
parole pour répondre aux deux orateurs qui ont attaqué
sa doctrine.

Que pourrions-nous dire du discours de M. Ricord
qui n'ait été dit autant de fois que ce discours a été
prononcé. Quant à présent, nous nous abstiendrons de
toute appréciation. La question sera traitée dans ce jour-
nal quand tout aura été dit pour et contre les doctrines
de M. Ricord. Nous nous contenterons de mettre avec
impartialité sous les yeux de nos lecteurs toutes les pièces
du procès. Nous donnerons donc le résumé du discou-
rs de M. Ricord comme nous avons donné celui du
discours de M. Velpeau. Nous appellerons spécialement
l'attention de nos lecteurs sur les conclusions du chirur-
gien de l'hôpital du Midi; elles n'ont évidemment pas
cette forme absolue proclamée par les élèves de M.
Ricord : le maître nous paraît plus réservé. Ainsi, pour
M. Ricord lui-même, le diagnostic différentiel des acci-
dents dits primitifs offre des difficultés quelquefois insur-
montables; et si, jusqu'à ce jour, il n'a pu voir les
manifestations secondaires de la syphilis se transmettre
par la contagion, il ne nie pas la possibilité de cette
contagion; seulement il en attend la démonstration.

Il ne s'agit donc pas, comme on le voit, d'une de
ces loies formelles qui ne laissent plus de place à la dis-
cussion; le dernier mot n'a donc pas été dit. Nous
louons fort M. Ricord de cette sage réserve, que beau-
coup de ses élèves trop ardents ne semblent pas com-
prendre.

Dans la prochaine séance, M. Velpeau répondra à
l'argumentation de M. Ricord.

— L'Académie des sciences n'a entendu qu'une seule
communication qui intéresse la physiologie comparée;
c'est une courte note lue par M. le docteur Remak, de
Berlin, sur le mode de développement des animaux
vertébrés. D'après les observations de ce savant embryolo-
giste, les œufs des mammifères, ceux des reptiles et
même des batraciens, se développeraient d'abord sur un
plan uniforme et en tout semblable au développement
de l'œuf des oiseaux pris pour types. Il assigne, ainsi
qu'on le verra dans le résumé de son travail au compen-
du de la séance, aux trois feuilletés dont le compose
le blastoderme d'un œuf, une signification autre que
celle qui leur avait été donnée jusqu'ici. C'est à de nou-
velles recherches répétées et fréquemment contrôlées
les unes par les autres de décider de l'exactitude des
observations de M. Remak sur ce dernier point.

Quant à l'uniformité du plan de développement dans
les diverses classes des animaux vertébrés, c'est, comme on
le sait, une des questions d'embryologie qui ont le
plus profondément divisé les physiologistes de nos jours,
et dont la solution définitive réclamera peut-être encore
bien des travaux.

D' E. L.

REVUE CLINIQUE DES HOPITALS ANGLAIS.

Amputations métacarpiennes et métatarsiennes, c'est-à-dire à
travers la continuité du métacarpe et du métatarsien.

Tous les chirurgiens qui sont un peu au courant des pro-
grès que la médecine opératoire a faits dans le commence-
ment de ce siècle savent comment Lisfranc a fait d'opposition

aux amputations dans la continuité du métacarpe et du mé-
tatarsien; l'inflammation devait à coup sûr se transmettre à
l'articulation voisine, dont les ligaments auraient été dange-
reusement tiraillés par l'action de la scie. Il n'y a qu'une pe-
tite difficulté, c'est qu'une bonne scie bien conduite ne pro-
duit que peu ou point de tiraillements et que l'inflammation
ne se transmet pas plus aux articulations voisines dans les
cas d'amputations métacarpiennes ou métatarsiennes qu'elle
ne se transmet aux articulations métacarpo-métatarsiennes
à la désarticulation métacarpo-tarsienne. Puis, pour en finir
avec le tiraillement des ligaments voisins, on pouvait bien
aisément remplacer la scie dans beaucoup de cas par la
ciseaux de Liston.

Dans ces derniers temps, M. Malgaigne s'est élevé contre
cette doctrine dans ses écrits d'abord et surtout dans ses
cours. Beaucoup à Paris pourrout encore se reporter à l'ar-
gumentation entre M. Malgaigne et M. Robert à ce sujet lors
du dernier concert pour les sciences de médecine organisées
en faveur du plaisir de montrer ses profondes connais-
sances en chirurgie (plaisir auquel notre excellent maître cède
toujours, comme s'il avait encore besoin de faire ses preuves).
M. Malgaigne s'est montré dans cette occasion beaucoup
plus modeste. A partir de Bot, qui avait inventé sa machine
bien connue dans ce but, on peut certainement trouver çà et
là, et encore à des périodes de temps assez éloignées, des
observations d'amputations métacarpiennes ou métatarsien-
nes. Mais, à ma connaissance, les premières de ce genre n'ont
jamais été bien acceptées par le monde, ni n'a posé d'une
manière aussi précise, aussi nette l'indication de cette opé-
ration déjà bien acceptée par M. Velpeau, que ne l'a fait
M. Malgaigne; certainement c'est à la suite de son insistance
que beaucoup d'entre nous ont mieux fixé leur attention sur
elle. Comparée à la désarticulation, cette amputation a, en
effet, des avantages tels qu'on ne comprend guère l'hésita-
tion : facilité bien autrement grande d'exécution (avantage
fort important et dont je puis parler à l'aise, les deux opéra-
tions m'étant parfaitement indifférentes, c'est-à-dire aussi
familiales), régularité de la surface saignante, facilités bien
plus grandes pour la réunion immédiate, etc.

Pour achever de vulgariser plus qu'elles ne le sont en gé-
néral les amputations métatarsiennes et métacarpiennes, pour
faire cesser des préventions qui ne s'appuient que sur des
raisonnements imaginaires, il est bon de publier tous les
faits relatifs à ces opérations. C'est surtout à ce point de vue
que l'observation suivante peut intéresser; car dans ce cas il
n'y avait pas de discussion possible, on bien l'aurait fallu
être tiré en avant par la faveur de la désarticulation pour
perdre son temps même à faire un simple parallèle.

Obs. Amputation dans la continuité de quatre métacarpiens.

Un enfant de l'ans, pâle, lymphatique, à chairs molles, est entré le
19 mai 1852 à l'hôpital Saint-Marthe dans le service de M. Ure. Il y a
quelques instants, sa main gauche s'est trouvée engagée dans une
machine, qui a complètement enlevé quatre doigts, le pouce res-
tant intact, et a coupé assez exactement la main on travers, un
peu au-dessus de la tête des métacarpiens. Les parties molles sont
assez nettement coupées à peu près carrément; deux ou trois irré-
gularités peuvent être observées seulement vers la face palmaire;
en un mot, la plaie est un peu confuse. Les os sont coupés sans
aucune lésion appréciable; les parties molles. Il y a un
écail notable au même niveau que les parties molles. Il y a un
écail notable au même niveau que les parties molles. Il y a un
écail notable au même niveau que les parties molles.

Le jour même, M. Ure procède à l'opération suivante :
Il dissèque les parties molles de dessus les os, successivement sur
la face dorsale, la face palmaire et les côtés. Les parties molles
sont toutes coupées par la machine presque comme pour une am-
putation circulaire, sont aisément relevées et maintenues ainsi par
un aide. Chacun des quatre métacarpiens est alors cerné tout au-
tour par une incision faite avec le bistouri et coupé successivement
à chaque os une longue équivalence à peu près à un
peu plus que leur moitié supérieure. La cicatrice était fine, neuve et
paraissait bonne; cependant, il y a ou quelques écailots qui ont exigé
pour trois de ces os une seconde application pour régulariser la
section. On réunir par trois points de suture entrecroisée tous les
quatre bords de la plaie, à l'exception de la plaie du pouce. Cette section
de parties molles sous-jacentes soient coupés au même niveau, les
deux bords cutanés de la plaie sont très bien venus et sans grand
effort s'accroient l'un à l'autre suivant une ligne transversale. On
applique par-dessus un morceau de linge-chirurgie trempé dans
l'eau froide et quelques tours de bande. Préalablement, M. Ure a
fait trois artérioles qui donnaient du sang; un des bouts de chaque
fil a été coupé près du nez, et l'autre bout a été ramené au de-
hors par le plus court chemin et fixé au voisinage par une bande-
lette de diachylon.

L'enfant, qui avait un peu de sa blessure, a été chloroformisé
pour l'opération; puis il a été placé dans son lit, l'avant-bras re-
posant sur un coussin, de manière que la main fut plus élevée que
le coude.

Les suites de l'opération ont été assez simples. Les fil des ligatures
sont tombés rapidement. Dès les premiers jours, les trois
quartiers de la plaie ont été cicatrisés par première intention. Vers le
quart externe seulement, dans le point qui correspond au deuxième

métacarpien, là où les chairs avaient d'un peu plus machées par
la machine, la cicatrisation immédiate n'a pas eu lieu; il s'y est
formé un petit abcès dont le pus a été bien pu s'écouler ou être
chassé au moyen de légères pressions par la plaie elle-même, sans
incision nouvelle. Ce petit abcès a tardé à guérir, mais a fini par
se cicatiser, et l'enfant est sorti bien rétabli dans les premiers jours
de juillet.

Voilà l'état de ce qui reste de la main gauche au moment de la
sortie. Le pouce, complètement libre, exécuté avec précision tous
les mouvements. Il trouve un point d'appui solide et très utile sur
une espèce de palette quadrilatère comprenant le poignet et une
grande étendue de la région métacarpienne, avec la paume de la
main assez extensiblement conservée. Les articulations carpiennes sont
encore rigides, et le moignon de la main ne peut être encore qu'un
peu fléchi sur l'avant-bras; mais il est certain que les mouvements
deviendront autrement faciles, et que, par suite de son jeune âge
surtout, l'enfant pourra s'exercer à se servir de son moignon d'une
manière très utile.

Je le répète, j'ai eu devoir rapporter cette observation,
identique à celle que l'on cite toujours de Louis, comme un
beau succès dans le cas d'amputation métacarpienne, et non
comme un cas qui puisse servir directement au parallèle entre
l'amputation métacarpienne et la désarticulation carpo-
métacarpienne. Pour que ce parallèle soit fait sérieuse-
ment, il aurait fallu que la lésion remontât plus haut, jusqu'au
voisinage des articulations; alors, si les extrémités supérieures
des métacarpiens avaient été intactes, il aurait incompa-
rablement mieux valu pratiquer l'amputation de préférence
à la désarticulation, pour des raisons sur lesquelles ce n'est
pas le moment d'insister et dont une partie seulement a été
signalée plus haut.

Dans ce cas, il n'y avait aucune hésitation; les parties
molles n'étaient pas trop machées et étaient coupées presque
aussi bien que si un chirurgien les eût divisées pour une
amputation par la méthode circulaire, une des bonnes mé-
thodes pour cette opération. Il aurait pu très bien arriver
que la plaie se cicatrisât toute seule sans que l'on fit aucune
opération; il en existe pas mal d'exemples, quoiqu'on les
trouve rarement cités dans les livres classiques. Mais la cicat-
risation eût pu être bien incomplète, et l'enfant n'aurait pas
bien pu difficilement. Retenue par une opération simple un
peu de la longueur des os métacarpiens n'aurait aucun in-
convénient et permettrait de tenter la réunion immédiate,
cette première indication de toute amputation, quoi qu'on en
puisse dire encore. L'opération pratiquée par M. Ure était
donc parfaitement indiquée.

Je désire en terminant fixer l'attention sur l'action de la
cicatrice de Liston dans ce cas. Il s'agissait d'un enfant, d'un
enfant lymphatique, pour l'opération, il y a eu quelques
écailots. J'ai vu la même chose arriver à Paris. On aurait pu
le rejeter sur la qualité des cicatrices qui ne seraient pas bien
coupantes. Il est bon alors de noter que cela arrive aussi à
Londres avec des instruments fabriqués ici. J'aurai au reste
à examiner plus tard la coutellerie anglaise au point de vue
de la chirurgie et à en parler d'une manière spéciale. Déjà
je puis affirmer, quant aux rasoirs anglais, qu'il y a une si
grande réputation, que l'on peut avoir mauvaise chance
quelquefois en en achetant; il y a eu en acheter une paire pour
mon service personnel; pour cela, je me suis adressé à une
des premières maisons d'ici, la maison S. pour un prix
exorbitant, j'en ai eu deux assez médiocres; le fait est in-
contestable. Combien il y a loin de ces rasoirs à ceux si bons
que j'ai eus en presque à moitié prix de ce qu'on en demande
ici chez notre excellent coutelier Charrière!

Spiromètre de M. Sibson.

Les lecteurs des Archives générales de médecine doivent
se rappeler un extrait extrêmement intéressant, publié en
1848, d'un mémoire remarquable de M. Sibson, dans lequel
il est question du spiromètre. Cependant cet instrument est
peu très connu en France, quoique bien simple et bien
précieux. Ceci est assez singulier pour notre pays, où on l'a
inventé ou presque inventé, tant il est perfectionné, la
plupart des procédés d'exploration locale, et où l'on tient
tant, à juste titre, à la rigueur de cette exploration.

Le spiromètre de M. Sibson, dont je ne dirai que peu de
mots aujourd'hui, me réservant d'en parler longuement plus
tard, est un instrument destiné à mesurer avec une exacti-
tude mathématique les mouvements des côtes ou de toute
partie de la poitrine et de l'abdomen pendant l'inspiration et
l'expiration, en état de santé ou de maladie.

Cet instrument se compose d'un disque du volume et de la
forme d'une boîte de montre, sur chacune des faces duquel
est tracé un cadran avec divisions numériques et subdivisions,
comme un cadran de montre. Un peu en dehors du centre,
ce disque est traversé d'un bord à l'autre par une tige métal-
lique plate, d'un décimètre environ de long, glissant à l'aise

dans la coillasse qui le reçoit; nous nous appuyons pointé l'une des extrémités de cette tige et base l'autre extrémité. La pointe porte attachée à un cordonnet de soie qui pénètre ensuite dans la boîte de l'instrument pour aller s'y enrouler dans un système de roues. De cette façon, lorsque la tige monte ou descend dans sa coillasse, son mouvement est transmis par le cordonnet aux roues intérieures, et par celles-ci aux aiguilles extérieures qui marquent exactement sur les cadrans l'étendue du mouvement par le chemin qu'elles parcourent. L'extrémité intérieure, au bas de la tige, est aplatie pour pouvoir reposer aisément sur la sole ou le parafin dont on veut explorer le mouvement. — L'instrument est construit de manière à avoir une grande délicatesse et une grande sensibilité, par M. Becker, instrument-maker, 24, Museum street, Bloomsbury.

M. Sibson se sert de cet instrument ainsi qu'il suit, d'ordinaire du moins: il prend délicatement du bout des doigts de la main droite de manière à laisser les cadrans à découper, et le présente de manière que la tige mobile se dirige perpendiculairement sur le point à explorer. Sur ce point, il place à plat un des doigts de la main gauche, et sur ce doigt il fait reposer la base de la tige. Dès lors on maintient ses deux mains immobiles, et, fixant ses yeux sur le cadran, on voit l'aiguille indiquer avec la plus grande précision les mouvements qu'on cherche à mesurer. — Si l'on craignait cependant que les deux mains ne restassent pas en place et intervenant par de légers déplacements réciproques dans les mouvements des aiguilles, M. Sibson a fait construire une tringle en cuivre assez simple, tout à fait mécanique, pour l'application du spiromètre. Cette tringle se compose de trois pièces de cuivre réunies l'une à l'autre à angle droit, de manière à circonscrire les trois côtés d'un carré. Chacune de ces tiges est double, c'est-à-dire se compose d'un tube extérieur et d'un cylindre intérieur glissant l'un sur l'autre à frottement dans le sens de la longueur, de manière à rétrécir ou à dilater à volonté la capacité de la tringle et lui permettre de s'appliquer à tous les cas. Au moyen d'une petite vis, on fixe le spiromètre à l'extrémité des extrémités de la tringle, et on place l'autre extrémité de la tringle sur le point à explorer, la poitrine ou du ventre opposé à celui que l'on veut explorer, de sorte que la boîte du spiromètre est ainsi tenue parfaitement immobile. — L'un ou l'autre de ces deux modes d'application peut être employé par le premier venu, sans avoir besoin d'aucune aide. Mais l'application au moyen de la tringle est bien plus frappante et satisfaisante pour un cours de clinique. — L'usage de la tringle est aussi indispensable lorsqu'on veut mesurer le mouvement total d'amplification de toute la poitrine pendant l'inspiration.

Rien de plus curieux et de plus attrayant que de voir fonctionner ce petit instrument si simple. Mais ce n'est pas seulement d'une affaire de curiosité. C'est vraiment un aide précieux, et pour le diagnostic et pour suivre les degrés d'amplification ou de diminution des lésions thoraciques, dans les cas de fractures de côtes, de pneumonie, de pleurésie, de phthisie, etc., sans compter les études remarquables et nombreuses de physiologie qu'il a permis à M. Sibson de faire par son intermédiaire. Rien de plus curieux comme de voir les résultats fournis par l'auscultation et la percussion, confirmés à la vue par les mouvements de l'aiguille du spiromètre. Sans fatiguer pour le patient, un grand nombre de personnes peuvent constater à l'instant le progrès d'une foule de maladies d'un seul coup d'œil. En un mot, c'est un instrument simple d'abord, et puis très précieux.

Encore un instrument! dire-t-on. Est-il donc nécessaire d'augmenter le bagage du médecin? D'abord ce n'est pas une grande augmentation; le spiromètre est un instrument aussi léger et aussi simple que le thermomètre, le sphygmomètre, et pour des cliniques, l'objection, si objection sérieuse il y a, tombe immédiatement. J'ai vu en voyage assez longtemps, à Paris, un instrument fort ingénieux pour mesurer le degré de vessure de la région pectorale, et qui n'avait certainement pas l'importance et l'utilité du spiromètre.

Au reste, le meilleur moyen de prouver son utilité sera de rapporter des faits, ce que je ne manquerais pas de faire. En attendant, on peut prendre connaissance dans les *Archives de médecine* (loc. cit.) de quelques renseignements sur des résultats remarquables obtenus par M. Sibson au moyen de son spiromètre. J'aurai même l'occasion de revenir sur ce sujet, grâce à l'obligeance inépuisable avec laquelle M. Sibson accueille les visiteurs, et en particulier les étrangers, dans son service de l'hôpital Sainte-Marie.

A. DEVILLE, D.-M.-P.

— ENRATÉ, N° 93, page 369. *Opération de la cure du périoste par le procédé de M. Brown*. T. ligne, au lieu de Balner, lies Balner.

M. Cauton a été qualifié de membre du Collège des chirurgiens, c'est membre du conseil de ce Collège qu'il faut lire.

HOTEL-DIEU DE LYON. — M. GROSJEAN.

Hydropisie ascite guérie avec le secours de deux injections iodées.

Brumer, dit M. Abellé dans son *Traité des Hydropisies* publié en 1852, est le premier qui ait proposé les injections dans l'abdomen; il employait un mélange d'alcool camphré, d'aloès et de myrrhe. Warick en fit le premier essai avec les eaux de Bristol et guérit son malade. Deux succès furent ensuite abandonnés au procédé. Broussais voulut renouveler ces tentatives; il obtint deux succès, en injectant de l'eau de vin. L'homme se servit du même moyen sur un adulte qui avait subi plusieurs ponctions; Gobert agit de même sur un autre malade, et les deux sujets guérirent. C'était en 1824.

Puis vint le tour du protoxyde d'azote, qui fut injecté par Rosbreck (de Louvain) sur un homme et deux femmes qui en retirèrent de tels avantages, que Broussais essaya le même

moyen sur un malade tellement désespéré, qu'on était surpris de le voir épuisé vivant huit jours après.

En 1833, M. Jobert injecta un mélange d'eau et d'alcool chez deux femmes ascitiques. Au rapport de M. Baignet, qui a publié en 1851 un très bon travail sur le même sujet, M. Viellie, chirurgien de l'hospice de la Rochelle, réussit également, en 1834, au moyen d'une injection de quinquina. Lorsque MM. Velpeau et Bonnet (de Lyon) eurent substitué les injections iodées aux injections vineuses dans l'hydrocèle, M. Boigel fit une heureuse tentative de ce moyen dans un vaste abcès de la fosse iliaque; mais le premier succès après une injection dans le péritoine appartient incontestablement à M. Dieulafoy, de Toulouse. La formule dont il s'est servi est la suivante:

Teinture d'iod.	32 grammes.
Iodure de potassium	4
Eau	150 —

Trois injections furent pratiquées à différents intervalles sur le même malade. A chaque injection la collection se reproductait en bien moindre quantité; à la troisième, la guérison fut complète.

En 1843, M. Velpeau voulut se rendre compte sur des chiens des effets produits par ces injections iodées. Il arriva aux conclusions suivantes: Lorsque la teinture d'iodée n'est étendue que de deux, trois ou quatre parties d'eau, les chiens succombent à une violente inflammation; mais lorsqu'elle contient six parties d'eau, ils survivent. Dans le cas où la mort survient, l'inflammation n'est jamais purulente. Cette observation s'est confirmée depuis sur l'homme.

En 1845, M. Dieulafoy et M. Grillon réussirent de nouveau en employant la formule suivante:

Eau	250 grammes.
Iodure de potassium	32
Teinture d'iod.	25 —

Notre confrère M. Leriche (de Lyon), en 1846, a obtenu une remarquable guérison, et échoua sans accident chez une autre femme de cinquante ans, en se servant d'une formule un peu plus riche en iodée. Un nouveau succès fut obtenu sur un enfant de sept ans par M. Ruel-Gez, sur un enfant de treize ans par M. Vallard, et par M. Leriche chez une femme de trente-huit ans, en 1848.

Depuis cette époque, de nouveaux faits ont été signalés par MM. Burgræve (de Gand, Côte de Bordeaux); Reynier, Deperrier, médecins à l'hôpital de Saumur.

Ce qui porte le nombre des opérations publiées à vingt-sept, ainsi réparties:

	Nombre. Guérisons.
Par alcool camphré, aloès et myrrhe	1 1
Par l'eau de Bristol	3 1
Par l'injection vineuse	4 3
Par le protoxyde d'azote	4 3
Par la décoction de quinquina	1 1
Par l'injection alcoolique	1 1
Par l'injection iodée	13 11

C'est-à-dire vingt et une guérisons sur vingt-sept opérations.

Ces résultats sont certainement magnifiques; malheureusement nous ne pouvons les accepter comme exacts d'une manière absolue; car, notre connaissance, fous les succès qui se sont produits n'ont été publiés avec le même empressement que les succès. Aussi lorsque, en 1850, M. Dieulafoy présenta à la Société de chirurgie une observation détaillée d'ascite guérie par les injections iodées, ne fut-elle pas accueillie avec beaucoup de faveur; ce que nous comprenons difficilement, en réfléchissant à l'innocuité du moyen, lors même qu'il ne réussit pas. Ce que nous comprenons plus difficilement encore, c'est l'appréciation qu'en fait M. Abellé dans un ouvrage que nous estimons beaucoup et qui respire d'un bout à l'autre l'ignorance du progrès. Sans doute nous pensons avec lui que c'est un procédé inapplicable dans les complications de tubercules ou d'autres produits dégénérés, mais nous ne pouvons admettre qu'on ne doive avoir recours que dans quelques cas très exceptionnels à de pareils essais. C'est vouloir se priver d'une ressource puissante qui résulte de la modification imprimée au périoste par le contact d'une substance étrangère et qui ne contre-indique nullement les autres moyens rationnels. La connaissance des faits publiés a développé dans notre esprit une série d'idées toutes nouvelles. Nous avons vu que les hydropisies ascitiques sont nombreuses, nous n'avons pas vu que souvent aussi elles sont extrêmement rebelles, que nous en avons vu résister aux moyens les mieux combinés, et aux ponctions les plus nombreuses, et que dans ces cas on réussit avec les injections; qu'avec de la prudence on ne fait courir aucun danger à un malade, lors même qu'on n'est pas assez heureux pour lui rendre la santé. C'est avec ces convictions profondes que nous avons entrepris le traitement suivant:

Le 20 février 1852, nous avons reçu dans notre service, à l'hôtel-Dieu, n° 26, le nommé Jean-Pierre Drevard, âgé de dix-huit ans, natif de Chavanay, département de la Loire. Ce jeune homme, lymphatique, d'une faible constitution, nous raconte qu'il est bien porté jusqu'à l'âge de douze ans, mais qu'à partir de cette époque, après s'être couché sur la terre humide et s'être exposé au froid lorsqu'il était couvert de sueur, il lui survint un œdème des membres inférieurs qui remonta jusqu'à l'abdomen et qui disparut lorsque celui-ci fut fortement tendu.

Son père lui fit donner plusieurs reprises des soins par différents médecins du pays; mais lorsque, depuis six ans, la maladie continuait à faire des progrès, il fut conduit à l'hôpital général de Lyon, où il fut placé dans notre service.

A son entrée, l'abdomen présente au niveau des fosses côtes une circonférence de 1 m 10

et au niveau de l'ombilic 1 m 20

Cet énorme développement ne permet pas d'apprécier l'état du foie ni de la rate, la matité est absolue, on sent

parfaitement le flot du liquide. Les bruits du cœur sont clairs, les pouls petit, vite, accéléré; la peau sèche, rugueuse, jaunâtre. Une dyspnée légère est occasionnée par le redoublement du développement; les roulements sont sains, la langue n'est point congestionnée; selles rares, urines peu abondantes, l'acide azotique détermine un précipité abondant; la constipation du malade paraît encore assez humide; malgré un plore son état, auquel il préfère la mort, et nous demandons absolument de le faire mourir ou de le guérir.

Après avoir calmé l'état d'excitation causé par le voyage et cherché à faire résorber l'épanchement sans avoir pu parvenir, nous pratiquâmes la ponction, qui nous donna deux seaux de liquide. Nous en laissâmes dans l'abdomen une petite quantité, et nous injectâmes 100 grammes du liquide suivant:

Teinture d'iod.	50 grammes.
Alcool camphré	50 —
Eau	50 —

L'injection est suivie immédiatement d'une douleur très vive dans l'abdomen et d'une sensation âpre au fond de la gorge. La figure se crispe, le pouls devient petit et accéléré. Sous l'influence de simples émissions, tous ces accidents se dissipent rapidement; le troisième jour, il lui enlevèrent dispara. L'abdomen est entouré d'un bandage de corps. — Tisane de pariétaire nitrée; potion avec la teinture de pariétaire.

Malgré ce traitement les urines se suppriment, les selles deviennent rares. — Vin blanc avec eau gazeuse; lavements purgatifs; frictions abondantes avec la pommade iodée.

Le 3 mars, les douleurs ont disparu, mais le ventre commence à grossir. On constate un énorme développement du foie, et sur sa face convexe une crépitation très sensible déterminée probablement par la présence d'une lymphie plastique tendant à s'organiser. — On continue les frictions iodées; potion avec la scamonee d'Alep, 60 centigrammes.

Le 20 mars, l'épanchement est redevenu aussi considérable qu'avant la ponction; il reste stationnaire pendant tout le mois d'avril; enfin, le 4 mai, après avoir constaté, au niveau de l'ombilic, une circonférence de 1 mètre 20 centimètres, nous faisons une ponction par laquelle nous retirons deux nouveaux seaux de liquide; nous en laissons dans le péricône une petite quantité, et nous injectons 100 grammes de la liqueur suivante:

Teinture d'iod.	75 grammes.
Eau distillée	75 —
Iodure de potassium	1 —

Immédiatement après l'opération, nous retirons la canule en abandonnant le liquide dans l'abdomen, que nous entourons d'un bandage de corps. Le malade ne sent pas l'injection. Le soir, il éprouve un peu de fièvre et des douleurs abdominales.

Le 5, à la visite, les douleurs sont moins vives.

Le 6, le pôle est revenu à son état natif, le ventre est indolent; on remarque seulement quelques rares tranchées et de la constipation; les urines sont peu abondantes. — Émulsion nitrique et opiacée; lavement purgatif.

Le 9, l'abdomen n'a pas grossi; il est souple, indolent, et permet d'apprécier le volume considérable du foie, qui dépasse les côtes de quatre travers de doigt. — Le malade est soumis à l'usage des pilules de ciugué et de calomel, à la dose de 2 par jour:

Cigué	0,05
Calomel	0,05

suivant la méthode de M. Gama, et nous les continuons pendant trente-deux jours sans produire aucun accident du côté de la bouche.

Du 15 au 24 mai, le ventre grossit d'une manière sensible; la peau est brune, sèche, rugueuse. — Tisane de pariétaire, frictions sèches abondantes avec la pommade mercurielle belladonnaire; bains de vapeur.

Sous l'influence de ce traitement, les fonctions de la peau se rétablissent insensiblement; l'appétit devient très vif; le liquide se résorbe, et nous pouvons, comme dans la première opération, constater une crépitation très sensible sur la face convexe du foie. L'état général continue à être satisfaisant.

Le 4 juin, toute crépitation a disparu, mais les parois abdominales ont contracté des adhérences avec la face convexe du foie; il n'y a plus de glissement possible; il est très difficile de déplacer les masses abdominales qui ont subi la même travail réparateur. Il n'y a plus aucune espérance de douleur. Le malade continue ses bains, il mange avec grand appétit les trois quarts, et peut être considéré comme guéri.

Pour maintenir les parois abdominales et resserrer la base de la poitrine, nous faisons confectionner une ceinture en cuir très large, lacerée par derrière, avec bretelles et sous-cousses, afin d'embrasser exactement la moitié inférieure de la poitrine et tout l'abdomen. Nous faisons l'usage des diurétiques, de l'eau de Vichy, les bains de vapeur, un régime tonique et réparateur.

Les parois abdominales reprennent de la vigueur, la base de la poitrine se rétrécit, le foie se réduit, toutes les fonctions s'exécutent parfaitement, les forces, les couleurs et l'embonpoint sont revenus; le malade peut être considéré comme radicalement guéri. Le 20 juin, la circonférence de l'abdomen est, au niveau de l'ombilic, de 75 centimètres; avant la ponction, elle était de 1 mètre 20 centimètre; différence: 45 centimètres.

Plusieurs réflexions nous ont été suggérées pendant le cours de cette observation. C'est 1° la douleur violente déterminée par l'injection camphrée et iodée, et l'inflammation qui en est résultée sans empêcher le retour de l'hydropisie; 2° l'innocuité de l'injection telle que nous l'avons pratiquée,

Teinture d'iode.	75 grammes.
Eau distillée.	75 —
Lodure de potassium.	1 —

contrairement aux conclusions qu'avait émises M. Velpaur, d'après ses expériences sur des chiens, qui n'ont survécu que lorsque l'injection ne présentait qu'une partie d'iode sur six; l'augmentation du liquide éliminé pendant les premiers jours de l'injection, puis sa diminution et la perception de crampes dans le point de la formation de fausses membranes; 4° l'organisation de ce tissu plastique, et consécutivement l'adhérence de la face convexe du foie et des parois abdominales et des intestins entre eux; et, malgré tous ces obstacles aux mouvements intestinaux, le rétablissement des fonctions digestives et de la santé générale.

Un autre fait qui ne faut pas perdre de vue, c'est l'opisthocranie avec laquelle nous avons combattu l'engorgement du foie, et la tolérance de l'organisme à supporter sans accident les préparations de ciguë et de calomel.

Enfin, si nous avons obtenu un succès définitif, nous pensons que nous ne le devons pas seulement à l'injection elle-même, mais à la médication interne qui l'a accompagnée, et à ce qu'elle dirige contre le foie, les reins, la peau, tout nous ayant ramené les fonctions, tandis que l'iode agissait localement sur le périhépatite, en changeant son mode de sécrétion, et par son absorption portait probablement dans l'organisme une puissance médicamenteuse que l'on n'a pas encore étudiée d'une manière suffisante.

(Gaz. méd. de Lyon.)

Cette observation présente de l'intérêt parce que l'existence de l'ascite ne peut y être mise en doute. Il n'en est pas de même pour plusieurs faits analogues, dans lesquels nous aurons lieu de croire qu'on a pris pour des ascites des hydroses enkystées de l'ovaire.

OBSERVATION D'ÉTRANGLEMENT INTERNE

à travers une déchirure du mésentère.

Par M. le docteur CORBET.

M. Alday, capitaine au 2^e léger, en garnison à Besançon, originaire d'un département méridional, âgé de quarante ans, est d'une constitution forte, d'un embonpoint marqué et d'un tempérament mixte bilioso-sanguin. Il est au moment de contracter une maladie ardemment désirée, et se dévoue à un dur travail sans influence sur la longueur de la maladie excepté du vultus.

Dès le 28 mars 1851, il souffre quelque peu de l'estomac et du ventre, mais sans y donner attention.

Du 3 au 6 avril, coliques, constipation, hypogastre douloureux. (Bains, lavements, diète). Les coliques ne cessent pas; la langue se couvre d'un enduit blanc-jaunâtre, appesanti. (15 sangsues à l'anus). Les douleurs intestinales ne sont pas continues et fixes; elles augmentent même le lendemain pour se porter à l'épigastre. (Limonaire citro-magnésienne, frictions). Exacerbations abondantes sans coliques.

Du 6 au 12 avril, M. Alday se trouve beaucoup mieux; il mange avec retenue et sort rendre visite à la famille à laquelle il allait s'aller; la langue restait cependant blanche et épaisse; il y avait de l'apnée, mais pas de fièvre. Les lavements provoquent, en un certain point du ventre, une douleur prompte mais marquée. — Bains généraux, lavements continués et lavement spéciale. Le 12 avril, l'épigastre est un peu élevé avec douleur sourde, les langues toujours recouverte de son enduit blanc et épais, constipation, absence de céphalalgie, de chaleur de la peau et de fréquence du pouls. Je l'engageai à en finir avec une douleur qui persistait depuis douze jours, et il appliqua sur l'estomac 20 sangsues.

Deux heures après ma visite, vers dix heures du matin, on me demande à la hâte m'annonçant que M. Alday éprouvait une colique atroce; je trouvai le malade étendu sur les côtés, les extrémités de la plus grande douleur. « Quelque chose, dit-il, s'est détaché de l'estomac instantanément et avec une douleur affreuse. » Cette douleur affreuse avait fait place à ce qu'il appelait une crampé d'estomac, un resserrement des hypochondres avec douleur de toute la portion sous-ombilicale de l'abdomen; point de nausées; les piqûres de sangsues donnaient beaucoup de sang. — Laudanum en frictions. Position avec sirop thébaïque, 40 gr.

Je compris de suite qu'il y avait accident grave et sans pouvoir attendre le matin de demain, je demandai en consultation M. le docteur Corbet, qui ne le vit qu'à deux heures et demie du soir; pâleur générale, sueurs abondantes, pouls petit et très fréquent, vomissements depuis midi de tout ce qui a été pris; constipation, ventre ballonné. M. Corbet diagnostiqua un vultus, sans y mettre aucun doute. — Huile de ricin, 60 grammes.

Nuit fièvre du soir. — Ni vomissements, ni selles, ventre ballonné, moins douloureux à la pression, mais d'une chaleur brûlante pour le malade, qui signale le siège de la douleur la plus aiguë et la plus fixe à l'hypochondre droit. Face altérée, sueurs froides générales, extrémités froides, pouls petit et plus fréquent. Je vois sa position désespérée; M. Corbet, qui m'assistait de nouveau, partage mon opinion. — Lavement purgatif; applications froides sur le ventre; sinapismes.

Le 13 avril, trois heures du matin, le pouls est filiforme; tous les symptômes se sont aggravés; l'intensité seule est subie; un vomissement a lieu, on y retrouve la plus grande partie de l'huile de ricin; les lavements purgatifs sont rendus tels quels. — Friction abdominale avec huile fine et chloroforme, parties égales. — Le malade en éprouve un soulagement marqué. Enfin je lui administré la limonaire citro-magnésienne, qui l'avait purgé si heureusement lors du début de sa maladie.

Neuf heures du matin. — Étaient présents MM. Corbet, Peyre, Chaumas, Héquin, médecin et chirurgiens militaires,

M. Chenevier, élève interne. Le poulx a disparu; le refroidissement du corps est complet; les membres et la face sont glacés; un vomissement contenant quelque peu d'huile et probablement toute la limonaire ingérée. Les médecins continuent sans s'arrêter qu'on agisse énergiquement par les drastiques. (Lavement avec huile de croton tiglium, 8 gouttes). Ce lavement est rendu comme les précédents et presque aussitôt. Tentative sur la contractilité du tube digestif avec un appareil électro-magnétique sans aucun espoir de réussite, la désorganisation organique étant certaine.

Vers trois heures du soir, l'intelligence se trouble; dix minutes d'une agonie qui se termine par un vomissement prodigieusement abondant de matières fécales, fébriles, apparemment manifestant l'intestin grêle, puis la mort.

Métopscopie. — Quarante heures après la mort, l'autopsie du cadavre fut faite en présence de MM. Corbet, Merlin, Héquin, Chenevier et de quelques officiers.

L'abdomen distendu est incisé avec précaution. Toute la séreuse péritonéale, rougeâtre, est recouverte de pseudo-membranes molles, diffuses; un liquide semi-purulent, de très récente formation, lubrifie la face de la membrane.

Les intestins grêles et l'estomac sont distendus par des gaz; ils ne contiennent ni liquides, ni solides. Le colon est rétracté et vide de matières. Nous cherchons immédiatement dans l'hypochondre droit, mais nous ne trouvons rien. Surpris de cette absence de lésions, nous commençons à nous regarder avec un certain étonnement, lorsque, en déformant le paquet intestinal droit, une plaque gangréneuse sur une portion longue profondément nous conduisit à la découverte d'une anse intestinale appartenant à l'iléon, d'environ 7 à 8 centimètres, passait à travers une déchirure opérée à cet end là, prise de son insertion au rachis.

Cette anse étranglée, mortifiée à la période de ramollissement, n'était pas perforée. Les intestins voisins présentaient également des plaques gangréneuses, mais seulement à leur point de contact avec l'anse mortifiée; immédiatement après, l'intestin redevenait sain.

(Bulletin de la Société de médecine de Besançon.)

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 14 septembre 1852. — Présidence de M. Moirax.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

La correspondance officielle comprend plusieurs lettres ministérielles relatives à des remèdes secrets et un grand nombre d'états de vaccination.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

M. Liegg, de Rambervilliers (Vosges), communique une observation intitulée: *Fièvre intermittente pernicieuse éclamptiforme chez une femme enceinte de huit mois. Guérison par les préparations de quinquina; accouchement spontané.* (Commissaire: M. Cazeneuve.)

— M. Besumès (de Lyon) envoie un paquet cacheté.

RAPPORTS.

M. Bouchardat commence la lecture d'un rapport officiel sur les remèdes relatifs à la rage. Vu l'étendue de ce rapport, la suite de la lecture en est renvoyée à la séance prochaine.

L'ordre du jour appelle la suite de la discussion sur la transmissibilité des accidents secondaires de la syphilis.

M. Lagneau a la parole pour continuer la lecture qu'il a commencée dans la précédente séance.

Nous reproduisons l'ensemble de son argumentation.

Transmissibilité des accidents secondaires de la syphilis.

M. LAGNEAU. La question de la transmissibilité des accidents secondaires est de la plus haute importance, moins encore par la démonstration qui peut résulter de la discussion au grand public de science que par la manière dont elle se résout, car elle constitue la base fondamentale d'une nouvelle doctrine des maladies syphilitiques, dont quelques auteurs ont même aussi assez vivement controversées, mérite le plus sérieux examen.

La faculté qu'ont les accidents syphilitiques consécutifs de se transmettre par l'incubation est incontestable, comme il est avéré et hors de doute aussi, pour les médecins tant soit peu au fait de ce qui a rapport aux affections vénériennes, que de tout temps ces accidents se sont dans certaines conditions continuellement transmis dans les relations sexuelles.

Il est également avéré, au point de doctrine, afin qu'on ne m'attribue pas des opinions trop absolues, trop exclusives. Et d'abord, je conviendrais, avec tous les observateurs non prévenus, que la contagion de ces accidents, par cela seul qu'ils sont consécutifs, c'est-à-dire qu'ils annoncent une saturation vénéreuse plus ou moins avancée, n'est pas à beaucoup près si facile et si constante aussi fréquente que quelques-uns l'ont érigé en symptôme primitif ou d'involution. Ceux-ci en effet sont plus facilement et plus sûrement inoculables, bien que je sois très loin d'accorder, même lorsqu'ils se présentent sous forme de chancre, qu'ils soient toxiques et fatigants, ainsi qu'ils tendraient à le faire croire l'exposé de la doctrine en question.

Cette différence dans le degré d'inoculabilité des produits de deux sortes de symptômes s'expliquerait aisément, aux yeux des personnes tant soit peu physiologiques, pour les accidents consécutifs, les plus difficiles à transmettre, car ils ne sont que le résultat principal d'un peu de vitalité dont ils sont presque tous le siège, par leur marche chronique, enfin; tandis que les accidents primitifs sont toujours plus ou moins inflammatoires, et que les matières qu'ils recèlent sont par conséquent d'une acrité d'autant plus grande, qu'on les observe à un instant plus rapproché de celui de leur apparition.

Cette différence dans le degré d'inoculabilité des deux ordres de phénomènes syphilitiques locaux par suite de rapports sexuels est encore plus marquée, on doit le reconnaître, lorsqu'on expérimente par le moyen de la transmission l'écoulement principal, et qu'on se transmet le plus souvent par cette voie, bien que ce ne soit pas toujours et inévitablement, ainsi que le pense notre savant collègue M. Ricord; tandis qu'il est beaucoup plus ordinaire que l'ulcère consécutif se montre réfractaire à ce mode de transmission artificielle, beaucoup plus réfractaire, selon moi, qu'il ne l'est au

des rapports sexuels ordinaires. Je suis donc loin d'admettre que les derniers, les accidents consécutifs, ne puissent quelquefois être inoculés avec un plein succès, ainsi qu'il en existe des exemples, recueillis surtout dans ces derniers temps, c'est-à-dire depuis que l'attention des médecins a été appelée sur ce point de syphiligraphie par l'importance qu'on a eu la préoccupation de donner à l'écoulement comme moyen de diagnostic, pratique qui, à mon sens, a plutôt obscurci la question qu'elle ne l'a éclaircie.

Les faits auxquels je fais allusion, rapportés par des hommes éclairés, consciencieux et experts à de grandes distances les uns des autres dans des hôpitaux séparés, constituent des exceptions d'une grande valeur à la loi posée d'une manière si générale, si absolue et si exclusive pour la théorie nouvelle dont elle est la base fondamentale.

Je passe à l'examen des preuves à l'appui de mon opinion. La première de ces preuves, et qui est pour l'un des moins concluantes, je la trouve complétée et avérée sous les détails détaillés dans l'observation de M. Lindmann.

M. Lagneau, après avoir rappelé les détails de cette observation que tout le monde connaît maintenant, continue en ces termes:

Il importe actuellement de nous rendre compte de la nature précise des ulcérations de la gorge dont l'incubation a été faite avec un pareil succès. Quant à leur origine syphilitique, elle ne peut être douteuse pour personne. Reste donc à reconnaître si elles étaient primitives ou consécutives. Selon moi, elles présentaient tous les caractères qui constituent l'écoulement secondaire. Elles n'étaient pas d'abord admises par l'écoulement d'incubation du virus syphilitique comme moyen de diagnostic. Ces chancres, je le répète, étaient évidemment consécutifs, et ce qui le prouve, c'est l'âge siégeant à une région où paraissent généralement ces sortes d'accidents, tandis qu'il est très rarement qu'ils se produisent à cet âge si jeune, et qu'ils ne pourraient avoir lieu du reste que pour les cas très exceptionnels dans lesquels le virus aurait été directement porté jusqu'au fond de la gorge, circonstance tout au plus admissible quand le patient est une femme, mais qui ne peut même se supposer lorsqu'il s'agit de l'autre sexe. J'insiste fortement sur cette dernière considération.

J'ajouterais encore, comme un autre puissant motif de croire dans l'espèce à une infection générale, qu'il n'existait pas seulement un ulcère à l'amygdale sur laquelle on a pris le pus inoculé, mais qu'il y en avait un autre tout aussi profond au côté opposé. Et d'ailleurs les lésions de la langue, symptômes toujours caractéristiques d'une intoxication syphilitique au moins secondaire, ne sont-elles pas là pour corroborer mon opinion?

2^e Une autre preuve du caractère consécutif des ulcères qui ont fourni la matière inoculée sur M. L., se trouve dans les précédentes observations à l'observation dont nous venons d'entendre la lecture et dans la marche de l'infection chez la malade sur laquelle cette matière a été prise. Chez lui, l'absorption vénéreuse a commencé par un chancre induré, bientôt suivi d'une roséole et d'engorgements ganglionnaires. Elle s'est enfin complétée par les lésions de la gorge, du gosier et les gangrènes de la langue, et par conséquent de la succession régulière de phénomènes morbides sur la nature spéciale et la connexité desquels il n'est pas possible d'élever le moindre doute.

Il résulte évidemment de ce qui précède :

1^o Que les chancres consécutifs ne sont inoculables dans des conditions qu'il n'est pas toujours possible, il est vrai, d'apprécier avec précision;

2^o Qu'ils ne le sont pas à l'égal des accidents primitifs. Le fait de la transmission des accidents secondaires par inoculation ne peut faire perdre de vue la question de la contagion ou l'incubation syphilitique en tant que moyen de diagnostic; car il suffit d'un seul cas bien avéré contraire à ce qu'on a dit promis de cette opération pour engager le petit nombre de praticiens qui avaient cru, un peu légèrement, aux avantages qu'on pouvait en tirer et y recourir à jamais.

Mais, il faut bien le dire, messieurs, ce fait n'est pas le seul; il en existe beaucoup d'autres de même nature et de même portée. En France, M. le docteur Vidal (de Cassis); à Hambourg, M. le docteur Simon; à Prague, M. le docteur Waller; un autre praticien à Vienne, et beaucoup d'autres encore, ont tous les traits de nous sont pas encore parvenus, mais dont on connaît déjà les résultats sommaires, ont tous recueilli des faits propres à convaincre les esprits les plus sceptiques de l'inoculabilité des accidents consécutifs de la syphilis.

M. M. Ricord, Pouché et Callicrét, ont, il est vrai, tenté en vain d'inoculer ces accidents. Plusieurs autres praticiens également dignes de foi ont fait des essais semblables et sans plus de succès. Mais ces résultats ne doivent pas surprendre, puisqu'il est admis et bien reconnu que ces symptômes ne se transmettent, tant par le contact que par l'incubation au moyen de la lancette, qu'avec beaucoup de difficulté que seuls primitifs. Que prouverait d'ailleurs cette simple différence dans le degré d'inoculabilité de ces deux ordres de phénomènes syphilitiques? Rien absolument contre la thèse que je soutiens. Contagions négatives, je me suis à le répéter, ne prouvent l'absence d'un fait, mais elles ne prouvent pas la négation d'un fait. Or, nous avons vu aujourd'hui que le fait bien constaté dans lequel l'opération a eu une incontestable réussite, et à plus forte raison constaté dans le nombre assez grand de ceux qui ont été bien et dûment constatés jusqu'à ce jour aussi bien en France que dans la plupart des autres centres scientifiques.

M. Lagneau analyse les faits observés en France par MM. Vidal, Cazeneuve et Ricord, et à l'étranger par M. Waller, Frédéric Simon et Waller; faits qui lui paraissent concluants et suffisants pour décider la question. Puis il termine ainsi:

Terminé-je cette lecture, déjà très longue, par vous rappeler tous les motifs de l'opération que j'ai toujours maintenue à l'endroit de l'incubation syphilitique en tant que moyen de diagnostic que je recommande? Le cri de ma conscience à ce sujet a été formulé de plus longtemps et d'une manière assez explicite pour m'en dispenser, tant dans le peu que j'ai écrit sur ce sujet (voir l'article Syphilis du Dictionnaire de médecine de 30 volumes) que dans quelques rapports dont vous avez entendu la lecture. L'espèce d'anathème dont cette pratique est aujourd'hui frappée par des hommes d'expérience et d'un grand savoir me confirmerait, s'il en était besoin, dans ma répugnance pour une opération qui, en plus, peut encore s'être et s'être de plus en plus, sous le prétexte d'être vraiment utile à l'avancement de la science, des faits qui admettent et bien constaté que d'autres symptômes que le chancre peuvent être transmis par l'incubation artificielle, des qu'il est rationnellement et expérimentalement reconnu que le chancre d'involution inoculé n'est pas inoculable à tous les sujets, et que les conditions de temps et de dispositions individuelles. C'est donc une

nature de la maladie. Nous nous contenterons de donner l'observation, qui nous paraît offrir le plus grand intérêt.

La malade est couchée au n° 4 de la salle Sainte-Catherine; elle se nomme Fremy et est âgée de soixante-huit ans.

L'affection a débuté il y a environ un an par de petites taches isolées, livides, qui devenaient peu à peu saillantes au toucher; elles formaient alors des tubercules ou petites tumeurs dures, indolentes, arrondies, du volume d'un grain de chènevis, rougeâtres; ces tumeurs s'accroissaient tantôt une à une, tantôt s'accroissent de nouvelles pour former des plaques à surface inégale, rugueuse, mamelonnée, à bords irréguliers. Elles paraissent transparentes, vésiculiformes, mais en réalité ont une consistance solide; elles se laissent traverser par une épingle sans donner issue à aucun liquide. A leur niveau, l'épiderme, fort aminci, s'écaille au moindre frottement, et un léger suintement séreux en est la suite; ce liquide se concrète et donne lieu à de petites croûtes jaunâtres; ailleurs, il n'y a qu'une simple desquamation; en d'autres points l'épiderme est sain, et l'on voit alors se dessiner à travers sa transparence des varicosités des capillaires du derme qui donnent à la peau une nuance bleuâtre, peu uniforme, dans une étendue variable. Ces parties variqueuses ne font point saillie; elles ont une teinte plus foncée que les téguments; dans ceux-ci, la circulation paraît supprimée, tandis qu'au niveau des premières on peut encore faire refluer le sang par la pression, et cependant ces varicosités semblent être le point de départ des tumeurs isolées ou en masse. En effet, il est remarquable qu'elles se développent toujours sur le point des vaisseaux variqueux, puis la teinte bleuâtre disparaît pour leur faire place, si l'on doit en croire les renseignements donnés par la malade, et qui sont conformes à ce qu'il est possible d'observer depuis deux mois qu'elle séjourne à l'hôpital. L'affection a débuté en dedans, puis à la partie supérieure de la mamelle; c'est là que les plaques sont le plus épaisses; elles sont plus dissimulées à la partie inférieure et externe; enfin, le mamelon et l'aréole, qui sont longtemps restés sains, commencent depuis quelques jours à se couvrir à leur tour de tubercules tout à fait semblables aux premiers. C'est ainsi que de proche en proche cette sorte de développement de la tumeur vasculaire d'Hebra a envahi les deux tiers environ de la mamelle; ici par points isolés, là sous forme de plaques plus ou moins étendues qui donnent à cette région un aspect hétéroclite.

La peau elle-même devait nécessairement être affectée pendant que le système chargé de sa nutrition subit une dégénérescence. En effet, elle s'hypertrophie, et sans doute avec elle les tissus cellulaires et adipeux sous-cutané, de manière à quadrupler aujourd'hui le volume de la mamelle et offrir ainsi une plus grande surface à l'envahissement des plaques. Par où celles-ci existent, l'épaississement de la peau est caractérisé par une résistance plus grande que dans les points moins altérés, où la pression des doigts laisse une empreinte comme dans l'œdème. La glande mammaire ne participe pas à l'altération.

Cette horrible affection se développe d'une manière lente, sans accès, presque à l'insu de la malade, dont la santé est excellente, et qui ne ressent pas d'autres inconvénients de son mal que ceux qui résultent du volume et du poids de la mamelle. La sensibilité est abolie; mais au début, la malade éprouvait des sensations de chaleur et de picotements, qu'elle lui nécessitait l'application de la glace.

Jusqu'à-là, le mal a été local; mais depuis environ un mois, il lui survient de l'œdème aux membres inférieurs, surtout à gauche, et son apparition coïncide précisément avec le développement de petites tumeurs, semblables à celles du sein, au-dessus de la malléole interne du pied gauche. Cela n'indiquerait-il pas une prédisposition organique du système vasculaire? Ces petites tumeurs disparaissent, et il n'en vient pas en d'autres régions; mais on ne peut apprécier ne peut pas plus expliquer la production de celles du sein. Elle a nourri trois enfants; mais on ne peut songer à l'influence de la lactation, l'âge de la malade et le début récent de l'affection éloignent cette idée; il n'y a jamais eu d'inflammation du sein, elle n'a pas reçu de coups. C'est donc point dans l'étude des causes que l'on trouvera un élément de diagnostic pour classer cette maladie, dont la nature est tout à fait inconnue.

M. Velpéau avait pensé d'abord pouvoir rapprocher cette maladie de l'épithéliomas des Grecs, qui en effet pendant la première période présente quelques-uns des mêmes tumeurs arrondies ayant de l'analogie avec celles de notre malade; mais il n'était pas possible de s'arrêter à cette idée; la marche et les symptômes de l'épithéliomas offrent de trop grandes différences.

En résumé, le diagnostic, quant à présent, reste impossible; on peut tout au plus avoir des idées sur le siège de l'affection, et encore devons-nous dire que l'élément vasculaire peut être considéré comme seul malade.

Quant au traitement, il reste aussi très difficile. M. Velpéau fait couvrir la surface malade avec une pommade contenant du *precipité blanc*. Depuis un mois, ce médicament a produit peu de résultats. Le poids du sein est énorme et fatigue la malade; mais, à part cette gêne, elle n'éprouve que peu ou pas de douleurs; la santé générale reste bonne. M. Velpéau ne songe pas à pratiquer l'amputation du sein. L'apparence innocente du mal d'une part et d'autre part la nouvelle extension que paraît prendre l'affection, qui envahit les membres pelviens, doivent éloigner toute idée d'opération.

D^e E. L.

CLINIQUE DÉPARTEMENTALE.

Phlébite suppurative à la suite d'une saignée. Infection purulente. Guérison par le tartre stibié à haute dose.

Par M. le docteur Léon Goussier, de Laveron.

Lorsque, dans le cours d'une phlébite, les symptômes de l'infection purulente sont survenus, le malade est voué à une

mort à peu près certaine, puisque le plus ordinairement l'art n'a aucun moyen efficace pour la combattre. C'est ainsi que l'on a employé sans succès les toniques, les bains, les affusions, les vésicatoires, les contre-stimulants. Il est vrai qu'un nouveau médicament, l'aconit, a été depuis quelque temps l'attention des praticiens, et paraît avoir produit de bons effets, principalement dans certains cas de phlébite des veines utérines. Bien que mon expérience ne me permette pas d'émettre un jugement sur la valeur de cet agent thérapeutique, je dirai cependant que, l'ayant employé inutilement dans un cas d'infection purulente survenue à la suite d'une phlébite chez un enfant de treize ans, je n'ai pas hésité, dans un cas à peu près semblable, à lui substituer un autre médicament dont j'ai retiré, je le déclare, des effets inattendus. Je veux parler du tartre stibié. Sans accepter à la lettre l'hyperbole du médecin anglais Cheyne, qui prétend « qu'il ne connaît pas le nom d'une maladie où l'émétique ne soit bon » avantages, » on pourrait peut-être dire que ce précieux médicament n'est pas employé avec assez de hardiesse et de persévérance dans bien des cas où il rendrait des services signalés. La phlébite suppurative ne serait-elle pas de ce nombre?

D'après M. Troussau et Pidoux, l'action de l'antimoine dans la phlébite n'est guère moins constante que dans la pneumonie (*Thérap.*, t. II, p. 740). Ces deux auteurs, à l'appui de leur assertion, parlent d'un cas de phlébite avec symptômes typhoïdes, dont M. Récamier triompha en vingt-quatre heures au moyen de 6 grammes d'oxyde blanc d'antimoine. Cette observation, que tout le monde connaît, offre quelques traits de ressemblance avec celle que je soumetts à l'attention des praticiens.

Le nommé Guillard, de Tréguenec, fut pris de phlébite deux jours après une saignée pratiquée au bras gauche par une sage-femme.

Lors de ma visite, 7 juillet 1852, voici ce que je constatai :

Le malade, âgé de cinquante-trois ans, d'une forte constitution, d'un tempérament sanguin, et qui s'est fait saigner plusieurs années de suite sans éprouver d'accidents, attribue l'origine de son mal à la veine à laquelle il se sert de son bras peu de temps après la saignée. La phlébite s'est sur la médiane céphalique est bête et la ligature des artères, quelques gouttes d'une sérosité rosâtre. Cette ouverture répond au centre d'un gonflement assez étendu, chaud, rouge et très douloureux. La veine se révèle sous la forme d'un cordon dur, noueux et très sensible à la pression. Point de gonflement aux ganglions axillaires. Le membre, demi-fléchi, ne se meut qu'avec beaucoup de difficulté. Céphalalgie, soif vive, insomnie, courbature, peau chaude et moite; pouls pleuré, régulier, et marquant de 90 à 100.

J'ordonnai une application de quinze saignées par le trait de la veine, des onctions mercurielles, des fomentations émollientes et narcotiques, et une tisane laxative.

Au bout de deux jours, je fus mandé en toute hâte auprès du malade, que je trouvai dans l'état suivant : physionomie altérée; teinte plombée de la peau; prostration extrême; respiration normale; pouls petit, fréquent et facilement respirable; langue molle, humide, recouverte d'un enduit blanchâtre; le malade se donne pas de dévoiement; gonflement considérable du bras, sans fièvre pressante; le malade se plaint de la veine fait sortir quelques gouttes de pus. Dans la nuit qui précéda cette seconde visite, le malade a éprouvé un frisson très prononcé avec tremblement général. D'après ces symptômes, je ne doutai pas qu'il n'y eût infection du sang par le pus. Je fis appliquer immédiatement un vésicatoire à chaque jambe, et j'ordonnai 30 centigr. d'émétique, à prendre dans un verre de tisane par cuillerée toutes les vingt minutes. Au bout de douze heures, je revis le malade. Il avait eu deux selles et deux vomissements. Une amélioration notable qu'il m'engagea à continuer la même médication. J'ordonnai donc de nouveau 30 centigr. d'émétique, à prendre de la manière et dans le même laps de temps. Il n'y eut, cette fois, qu'un seul vomissement bilieux; mais les selles furent très abondantes. Après vingt-quatre heures, tous les symptômes typhoïdes avaient disparu, et il ne restait plus qu'un peu de suppuration au pli du bras, car le petit abcès formé dans le tissu cellulaire entourant la veine un petit abcès qui s'ouvrit spontanément. J'établis une légère compression au moyen d'une bande adhésive à dix centimètres de l'extrémité du doigt de la piqûre de la veine jusqu'au creux de l'aisselle. Le soir de ce moment, quelques jours ont suffi pour obtenir une guérison complète.

— Une question se présente naturellement ici : Comment a agi le tartre stibié pour guérir dans le cas que je viens de rapporter? A cette question, je serais en droit de répondre ce que l'on est souvent obligé de répondre en thérapeutique : « Cela a guéri, peu importe le comment. » Cependant je me permettrais d'émettre une opinion à ce sujet.

Il y a dans la diathèse purulente deux phases distinctes : l'infection du sang par le pus; 2° formation d'abcès métastatiques dans les viscères. Or tant que ces derniers n'existent pas, la maladie est susceptible de guérir, car le pus porté dans le torrent de la circulation peut être éliminé par les émonctoires naturels et même par des abcès dans les chairs ou dans les articulations, comme on en cite quelques exemples (Vidal, *Archives générales de médecine*, octobre 1848; La Laxa, *Gazette des Hôpitaux*, 22 mai 1852). En présence des premiers symptômes caractérisant l'infection purulente, alors qu'il y a seulement viciation du sang par le pus, sans foyers dans les viscères, le médecin doit donc se hâter de déterminer l'élimination de ce liquide autant qu'il sera en son pouvoir.

L'émétique me paraît être l'agent le mieux susceptible de remplir cette indication. En effet, on même temps qu'il agit comme dérivatif en produisant la turgescence vasculaire de tout le système du tronc céphalique, il augmente au plus haut

degré la sécrétion des follicules muqueux, du pancréas et principalement du foie. Ajoutons maintenant à ces effets l'action contre-stimulante du médicament, et l'on pourra peut-être ainsi se rendre compte tant de l'élimination du pus qui violait le sang que de l'arrêt de la phlegmasie.

CORRESPONDANCE.

Nous recevons de M. Sidillot une lettre et une observation que nous nous empressons de publier. Voici la lettre :

A M. le Rédacteur de la GAZETTE DES HÔPITAUX.

Monsieur et très honoré confrère,

Je lis aujourd'hui dans votre excellent journal (numéro du samedi 14 septembre 1852) un article de M. le docteur Deville, dans lequel il expose les bons procédés de staphylophagie.

M. Deville a apprécié avec beaucoup de bienveillance les conditions opératoires auxquelles il attribue mes constants succès, et j'avouerai volontiers que dans les circonstances particulières où j'ai trouvé cet habile et zélé confrère, il pouvait adopter l'opinion qu'il a émise. Cependant les explications sur les muscles opératoires opposées à mes publications antérieures et mon complet journalier pour les laisser sans réponse; et afin d'éviter des incertitudes et des méprises factuelles, je vous demanderai la permission d'entrer dans quelques détails à ce sujet.

La staphylophagie est une opération délicate, difficile et sujette à de nombreux revers avant que l'opération soit terminée, et qui m'a coûté jusqu'à ce jour des résultats constamment heurtés.

Ma méthode résulte d'un principe général auquel je me suis complètement rattaché depuis quelques années, et auquel j'attribue tous mes succès : c'est l'étranglement. Pour conformer à ce principe, dans le cas spécial de la staphylophagie, j'ai dû rechercher, en m'aidant des travaux d'illustres confrères, quels étaient les causes qui compromettent si souvent la réunion du voile du palais, et à quoi on doit se tenir pour éviter ces causes. M. Ferguson, etc., que les tractions exercées par les muscles en constituant le principal obstacle, et qu'il fallait les diviser, ainsi que toutes les parties molles susceptibles de produire une tension considérable, si l'on voulait réussir. C'est ce qui résulte, je crois, très nettement de ses communications que j'ai adressées à l'Académie des sciences, et qui ont été reproduites avec beaucoup de fidélité par la Gazette médicale de Paris.

Si l'honorable M. Deville n'a pas compris tous les détails dans lesquels je suis entré, c'est faute d'une attention suffisante ou manque de clarté dans mes énoncés, et non d'ignorance.

Je ne saurais accepter les raisons anatomiques qu'il m'oppose, car rien n'est plus facile que de diviser :

1° Le muscle glosso-staphylin;
2° La partie antérieure du muscle pharyngo-staphylin;
3° Le corps du pharyngo-staphylin.

Ces trois muscles ne s'opposent en rien à ce que l'on se rappelle le but de la méthode de M. J. (de Lamoignon) pour la restauration de la cloison vézio-régale, on verra à quels heureux résultats conduit notre principe bien appliqué.

Maintenant, comment se fait-il encore que l'on ait pu tomber en s'appuyant sur une dissection précise habilement faite sur une tête où je venais de simuler la staphylophagie?

En voici l'explication : Après avoir pratiqué quelques-uns de mes procédés opératoires en présence de M. Deville, et après avoir fait l'observation de l'étranglement demandé, j'exposai les indications de ma méthode de staphylophagie, et j'enfonçai un bistouri dans un voile intact du palais pour représenter l'incision des muscles pharyngostaphylins internes en annonçant que l'on pouvait se contenter de ce débridement.

M. Deville ne le crut pas, et dit qu'il n'y avait pas de tension à l'état du voile, et qu'il n'y avait pas de tension à l'état du voile, ce qui n'est pas considérable. On réussit en effet de cette manière, que je ne conseille pas néanmoins, parce que c'est aggraver inutilement les chances défavorables de l'opération, et qu'on a l'avantage en coupant les muscles glosso et pharyngo-staphylins d'assurer la réunion des deux moitiés de la luette, qui n'est pas autrement sans quelques difficultés.

Il paraît, comme M. Deville le rapporte, et comme je n'ai aucune raison de le contester, que je ne divisi pas les muscles pharyngostaphylins internes. Cela m'est arrivé dans plusieurs de mes opérations, où la veine du voile tiré en dehors et en arrière par les fibres encore intactes du muscle révélaient la nécessité d'en achever la section.

N'ayant pas ce moyen de critérium sur le cadavre, je me suis borné à un seul coup de bistouri; mais l'erreur que la dissection a permis d'arrêter n'a été commise sur le vivant, et la persistance du plissement du voile l'aurait signalée et aurait conduit à y remédier.

Ces détails se trouvent consignés dans l'observation que j'ai l'honneur de vous adresser, et ce ne serait pas le moment d'insister sur le rôle du pharyngo-staphylin externe, dont on atteint assez aisément le tendon en exerçant la plus forte de réflexion que lui présente le crochet pharyngien.

Si l'on ployait (dit M. Deville) couper les muscles du palais « pour favoriser la staphylophagie, il resterait tout, une fois les incisions faites, deux mauvaises languettes tenant chacune par un petit pédicule droit au bord postérieur des os palatins ».

M. Deville oublie que les incisions verticales faites sur le côté du voile ne le divident pas complètement en bas, c'est-à-dire vers son bord libre, et que le voile recouvre des vaisseaux et un point d'appui, non-seulement dans sa continuité aux os palatins, mais encore par son bord libre, qui adhère au pharynx. Aussi est-ce cette mauvaise petite languette que j'appelle M. Deville, qui sert à reformer un voile palatin parfaitement régulier, et cela avec une facilité si grande, que nous n'hésitons pas à promettre et à affirmer le succès de l'opération.

Après, et si, resté, que les titres qu'acquiert chaque jour M. Deville par l'activité de son esprit scientifique et l'étendue de ses connaissances le rendront bientôt à ses amis et à la France, et que je pourrai alors lever directement et pièces en main tous ses doutes s'il lui en reste encore, et lui montrer l'exactitude et la sûreté des indications que je remplis.

Agnez, etc.

C. Simulor.

Voici maintenant l'observation telle qu'elle est relatée dans une lettre adressée par M. Sidillot à M. le docteur Spindler; médecin aux bouillères de Champagny (Haute-Saône).

Division congénitale du voile du palais chez une jeune fille de 21 ans. — Ecartement et atrophie considérables des deux moitiés du voile palatin. — Staphylographie par le procédé de M. le professeur G. Sédillot. — Guérison le sixième jour. (La malade, opérée le 3 janvier 1852, quitta la clinique le 13 du même mois, parfaitement guérie.)

Mon cher confrère,

Vous serez peut-être surpris de revoir si promptement votre malade malade; nous vous la renvoyons cependant parfaitement rétablie des suites de sa staphylographie. Sa santé est excellente, son appétit très vif, et elle se flatte de parler déjà beaucoup mieux. Il me semble, en effet, que sa voix est avantageusement modifiée, et que le nasement qui l'accompagnait moins; mais le lui ai déclaré qu'elle continuait à articuler d'une manière vicieuse un grand nombre de mots, qu'il lui fallait plusieurs mois, si ce n'était une année, d'exercices soutenus pour assouplir ses organes vocaux à une prononciation nette et régulière.

Cette jeune fille n'a éprouvé aucun accident, ni aucun malaise pendant le jour de l'opération, et vous la reverrez aussi bien portant qu'il y a dix jours, lorsque vous nous l'avez amenée; la seule difficulté appréciable est son extrême gêne qui lui ont été rendus.

Enfin, cussiez-vous la laisser partir dès le huitième jour de l'opération; mais nous préférons la garder un peu plus longtemps à l'hôpital, pour n'avoir pas de précautions de régime ni de conduite à lui imposer.

Je regarde ce succès comme un des plus remarquables; la division du voile était très large; les bords de la lèvre ne se réunissaient pas en contact pendant les mouvements de déglutition, et les deux côtés du voile semblaient perdus sur les parties latérales de l'arrière-bouche. L'angle supérieur de la lèvre congénitale était arrondi en forme de cercle, et l'on n'en eût pas très probablement obtenu la réunion, même momentanée, par le simple avivement et la suture des bords de la division. On eût fait tout au plus une sorte de treillis avec les fils, sans résultat possible, je crois, de l'ancien procédé dans de pareilles conditions.

La première incision faite de reconstituer un voile du palais, et c'est ce que nous avons tenté sous vos yeux le samedi 10 janvier 1852. Nous avons commencé par faire une incision oblique de haut en bas, de dehors en dedans et d'avant en arrière à partir du bord antérieur de l'apophyse nasale, un peu au-dessus de la dernière molaire inférieure (1). Cette incision, exécutée avec la pointe de ciseaux droits très tranchants, intéressa profondément le pilier antérieur, et, plus bas encore, en arrière de la base de la langue, le pilier postérieur. Ce dernier organe, saisi avec une pince-gouge, fut tiré en arrière, et nous eûmes la forme d'un triangle triangulaire et divisé complètement avec les ciseaux. Ces premières sections répétées de chaque côté, et comprenant le glosso-staphylin et les portions de fibres du pharyngo-staphylin, dirigées vers la lèvre et vers la partie supérieure interne du voile, eurent pour effet de diminuer d'un tiers au moins la hauteur et l'écartement des deux moitiés du voile et d'en rétablir la disposition triangulaire.

Il y eut peu d'écoulement de sang et peu de douleur; nous n'eûmes point laissé repousser la malade, nous nous occupâmes de la section des muscles péristaphylins internes et des fibres longitudinales externes du pharyngo-staphylin.

Un bistouri à lame mince et étroite fut plongé d'avant en arrière, de haut en bas et un peu de dedans en dehors à un centimètre environ du bord interne de la moitié gauche du voile. L'incision, traversant cet organe de part en part, atteignit le faisceau du péristaphylin interne. Le rebrait du voile s'opéra auparavant avec force de dedans en dehors et l'autre en arrière dans la partie correspondant à la base de la lèvre, qui faisait un repli en arrière pendant les mouvements de déglutition et sous l'action irritante des instruments.

Ces dispositions cessèrent entièrement au moment de la section du péristaphylin, et toute la moitié gauche du voile resta verticale et immobile, sans qu'on pût y faire réparation de contraction.

L'incision avait de 12 à 15 millimètres de hauteur et n'était nullement entée ouverte.

Le même jour, une lèvre exécutée à droite, mais de ce côté le bistouri pénétra dans un point trop rapproché du bord libre de la division du voile, et il fallut prolonger davantage l'incision en bas pour atteindre toute l'expansion interne du péristaphylin.

Nous dûmes reporter plusieurs fois l'instrument tranchant dans la plaie pour diviser les fibres les plus inférieures du muscle, qui se révélaient par la persistance du placement en dedans et en arrière du voile pendant les mouvements de déglutition.

Ces différents moments de l'opération exigèrent un temps considérable, en raison des intervalles de repos laissés à la malade, qui souffrit peu et n'eut pas de douleur dans les oreilles, comme on l'observe lorsqu'on touche aux trompes d'Eustache ou à la muqueuse environnante.

Les deux moitiés du voile étaient pendantes, réunies en lèvre à angle aigu et très notablement rapprochées.

Il ne restait plus pour terminer l'opération qu'à procéder à l'avivement des bords de la division et à placer les points de suture.

Cette partie de la staphylographie n'offre, comme vous en avez été témoin, aucune difficulté avec les nouveaux instruments dont nous nous servons.

En moins d'une demi-heure, l'avivement fut opéré, et quatre points de suture nous alternativement à droite et à gauche avaient amené l'affrontement complet et la restauration régulière du voile.

Nous fîmes usage d'une aiguille à coudre très courte pour traverser les deux moitiés de la lèvre, et notre porte-aiguille nous rendra dorénavant, je crois, de très grands services pour cette partie de l'opération (1).

La malade assura qu'elle n'était pas fatiguée, et elle nous remercia avec effusion.

Une très légère complication apparente excita votre attention et celle des assistants. La plaie de section du péristaphylin interne droit, beaucoup plus étendue qu'à gauche, comme nous l'avons fait remarquer, s'entrouvrit et devint béante pendant la striction des ligatures. Nous avions déjà eu l'occasion d'observer un cas semblable, dont la terminaison fut très heureuse et n'entraîna aucun retard dans la guérison. Nous n'eûmes donc aucune inquiétude, et au bout de quarante-huit heures cette ouverture était comblée par le gonflement et le renversement d'arrière en avant des bords du voile, et la cicatrisation s'accomplissait, comme d'ordinaire, sans aucun obstacle.

Notre seule recommandation à la malade fut de garder le silence, et nous lui permîmes de boire aussi souvent qu'elle en sentirait le besoin.

Une véritable épidémie d'érysipèles de mauvaise nature, de phlébites, d'angéolécites, de pourriture d'hôpital régnant dans nos salles sous des influences inconnues et aggravées probablement par un état d'encombrement passager, nous empêcha de placer notre opérée dans une chambre particulière; mais nous dûmes, faute de locaux disponibles, la laisser dans une salle commune de 40 lits, où couchaient momentanément une cinquantaine de malades.

Journée et nuit bonnes; pas de fièvre, pas de chaleur trop vive à la gorge, sommeil.

Le lendemain 4 janvier, même état. La plaie longitudinale droite est encore béante, mais a changé de forme. Elle représente un écartement latéral de 5 millimètres environ d'écartement, disposition facile à expliquer par la direction des fibres musculaires du palais. Supérieurement l'incision comprenait des faisceaux mélangés du péristaphylin interne et du pharyngo-staphylin; inférieurement nous avions intéressé les fibres transversales de ce dernier muscle et leur rétraction devait se manifester plus facilement.

La malade bota beaucoup et crache pen. Toutes les plaies sont couvertes par une exsudation plastique de couleur blanchâtre, qui adhère au voile et s'écaille à tort être du voile à la réunion médiane est parfaite et commence à se voir un peu en arrière, ce qui est d'une observation constante.

Le lundi 5 janvier, troisième jour de l'opération, la plaie longitudinale droite est comblée. La membrane muqueuse s'est écartée de chaque côté attirée en dehors et en dedans par sa propre rétractilité; les crypques muqueux ont suivi ce mouvement, et, en même temps que le segment du voile palatin compris entre la ligne médiane et le bord opposé de la plaie longitudinale faisait saillie en avant par une sorte de rotation de dehors en dedans et d'arrière en avant, le fond de l'incision se fermait par la rencontre des deux bords de la face postérieure du voile, ainsi que nous l'avions déjà constaté.

Le mardi 6 janvier, même état. La malade ne souffre nullement et prend des aliments liquides.

Le 7 et le 8, rien de particulier. La malade se promène et n'accuse aucune douleur. La réunion paraît complète, et nous pourrions enlever les fils. Mais, comme il n'y a pas de traces d'inflammation ni d'ulcération autour des suture, de raison de la absence de toute tension, nous préférons attendre un peu de plus.

Le vendredi 9 janvier, sixième jour plein de l'opération, nous enlevons les fils en saisissant successivement les nœuds avec une pince de pansement, les tirant légèrement en avant pour dégager et rendre un peu saillantes les ligatures, que nous coupons avec des ciseaux. Chacun des fils est ainsi enlevé. La réunion est très régulière et paraît très solide.

Néanmoins, par excès de précaution, nous engageons la malade à attendre vingt-quatre heures pour parler autant qu'elle le voudra et se laisser examiner par les élèves.

Le lendemain samedi 10 janvier, la malade n'est plus assujettie à aucune précaution, et chacun peut considérer les résultats obtenus. Les plaies accessoires ne sont pas complètement guéries, mais aucune ne suppure d'une manière apparente. La plupart semblent cicatrisées, telle que la plaie longitudinale gauche, qui est droite et a peu d'étendue; celle de droite offre une surface encore granuleuse.

Les plaies tranchantes étendues des jours au fond du pharynx furent un peu plus élevées de dehors en dedans, d'avant en arrière et de haut en bas.

Il faut, pour en apercevoir la terminaison pharyngienne, abaisser fortement la base de la langue.

Les deux piliers du voile, particulièrement le pilier postérieur, sont reformés, mais paraissent un peu épaissis et immobilisés par une sorte d'induration passagère.

La lèvre est rétablie avec un peu d'allongement de la moitié gauche; comme la muqueuse s'est rétractée en dedans de chaque côté et que les surfaces opposées de la lèvre sont des cryptes à nu et en voie de cicatrisation, nous ne doutons pas qu'il ne se fasse un affrontement régulier des quelques millimètres excédant du côté gauche. En tout cas, rien ne serait plus facile que de niveler d'un coup de ciseaux les extrémités de cet organe.

Le dimanche 11 janvier, la malade s'exerce à parler et se promène. Elle veut partir le lendemain, mais nous la décidons à ne nous quitter que le mardi matin 13, afin d'être vu dernière fois par ceux de mes confrères et les élèves qui suivent notre clinique.

Le 13, dixième jour de l'opération, la malade est exami-

née par MM. les docteurs Schutzenberger, Caze, Tournes, Michel, Wierger, Dolu, etc., et par les élèves de la clinique.

Le voile du palais est déjà devenu plus souple et plus mobile; les cicatrices sont moins apparentes, la voix plus nette et l'opérée nous fait très joyeusement ses adieux.

Ce sera maintenant à vous, mon cher confrère, à compléter cette observation en nous disant quels progrès ultérieurs se seront accomplis dans la phonation.

Agreez, mon cher confrère, l'assurance de tous mes sentiments affectueux.

— Soit que cette lettre ne lui soit pas parvenue, soit par toute autre cause que nous ignorons, M. le docteur Spindler ne nous a pas répondu, ce qui nous empêche d'entrer dans plus de détails sur les progrès ultérieurs de la phonation. On remarquera, au reste, que l'observation, au point de vue opératoire, était complétée à la sortie de la malade de nos salles.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

ADDITION À LA SÉANCE DU 14 SEPTEMBRE.

Discours de M. Ricord sur la transmission des accidents secondaires de la syphilis.

Messieurs, les accidents de la syphilis constitutionnelle peuvent se transmettre autrement que contagieusement par hérédité. Telle est la question qui nous intéresse tous à un si haut degré, au point de vue de la science pure, de l'hygiène publique et privée et de la médecine légale.

À l'époque où j'ai commencé l'étude des maladies vénériennes, les idées reçues, peu satisfaites des doctrines généralement admises, et si souvent démenties par l'observation, je me suis non-seulement adressé aux faits cliniques, mais je les ai rigoureusement interrogés aussi par l'expérimentation.

La voie était déjà ouverte par une de ceux qui ont placé leur nom le plus haut en staphylographie, par le grand Hanter. Mais tout ce qu'il avait annoncé ce maître de l'art ne me paraissant pas suffisamment démontré ou appuyé sur des observations assez nombreuses, je crus devoir tout vérifier.

Dès 1832, je démontrai à l'hôpital du Midi, à mes cliniques, suivies par beaucoup d'élèves, et bien avant que Wallace n'eût rien enseigné et rien écrit à ce sujet :

1° Que le pus du chancre seul, à une période déterminée, était inoculable et susceptible de reproduire le chancre;

2° Que le babon d'absorption, suivi d'un chancre induré, fournissait, comme le chancre, un pus virulent inoculable;

3° Que le bubon réputé vénérien pouvait ne pas fournir de pus inoculable;

Parce qu'on avait pris le pus phlegmoneux extra-ganglionnaire; Parce qu'on avait affaire à un bubon syphilitique;

Parce qu'enfin il s'agissait de chancre lymphatique, ce que, par erreur de diagnostic, on appelle encore bubon d'embûche.

4° Que les accidents constitutionnels, secondaires ou tertiaires, n'avaient pas pu être inoculés;

5° Que les accidents syphilitiques non inoculables ne paraissent pas devoir être contagieux.

6° Enfin, que la blennorrhagie essentielle, non symptomatique du chancre, n'était pas inoculable, c'est-à-dire qu'elle ne pouvait jamais donner lieu au chancre et à ses accidents ultérieurs.

Tous ceux qui ont loyalement exprimé leurs idées, et qui ont su expérimenter, sont arrivés à ces mêmes résultats: M. Gué, à l'hôpital du Midi; Cellier, à l'hôpital de Lourcine; Baumes et Diday, de Lyon; Venot, de Bordeaux; Thier, de Bruxelles; Renaut, de Toulon; Broussoulet, Serre, de Montpellier; Arnaud et Mérie, en Angleterre. Quelles sont les objections que l'on adresse aux principes que je professe?

Les accidents secondaires de la syphilis sont contagieux, dit-on, et cela est prouvé cliniquement par l'observation ordinaire et par l'expérimentation.

Ce qui m'étonne d'abord, c'est le petit nombre de faits qu'on nous cite, ou la facilité avec laquelle on les accable.

Aux faits contradictoires cités, je réponds d'abord, comme je l'ai déjà fait, en répétant qu'ils sont exceptionnels et que ce qui a permis de les admettre, c'est qu'on n'a pas tenu compte de toutes leurs conditions.

Si les accidents secondaires étaient vraiment contagieux, au lieu de former l'exception, ils devraient être la source la plus commune de la propagation de la syphilis.

En effet, si les accidents secondaires ne sont pas aussi fréquents que les accidents primitifs, ils ont un cours plus libre dans le monde, et permettent des contacts bien plus fréquents, avec bien moins de prévoyance et bien moins de garantie que pour les accidents primitifs.

On voit-on dans Paris, dans ce Paris si suspect et si souvent accusé, de ces épidémies fabuleuses dans lesquelles tout un village était infecté par un nourrisson enrôlé? On ne voit-on dans certaines rues de Paris ne sont-elles pas des villages, et la stérile y fait-elle défaut?

Dans tous les cas, pour savoir si une contagion a été produite par le contact d'accidents secondaires, il faut d'abord bien établir qu'on a affaire à des accidents secondaires. Or, dans ces cas, on ne peut pas dire que la contagion a été produite, car les accidents ont été produits par la contagion elle-même. Mais les accidents ont-ils la même valeur pour tout le monde? N'est-il pas un grand nombre de médecins pour lesquels il suffit qu'un malade ait eu une blennorrhagie, d'importer quelle époque antérieure, pour tout ce qui se suit, surtout dans certains sièges et sous certaines formes, soit réputé contagieux?

Dans la syphilis acquise, soit-on toujours comment à été contracté l'accident primitif, source de l'infection constitutionnelle? En supposant que les malades n'aient pas intérêt à nous tromper, ce qui n'arrive malheureusement que trop souvent, ont-ils toujours pu apprécier les circonstances dans lesquelles s'est effectuée la contagion, ont-ils pu toujours reconnaître les conditions dans lesquelles se trouvaient les personnes qui les entourent, les objets dont ils se servent? Les médecins ont-ils à résoudre ce problème peuvent-ils constamment se flatter d'avoir trouvé toutes les causes inconnues d'erreur à la vérité? Tous les accidents qui ont des sièges insolites, cela n'est-il pas bien fréquemment? Si l'on avait su rapporter tout ce que j'ai vu dans ces sens, depuis plus de vingt années, sur le grand théâtre du monde, ce serait à nous plus rien.

Mais la difficulté de savoir le comment et le pourquoi n'existe pas seulement pour des accidents qui ont des sièges énormes, excentriques. Sur les organes génitaux mêmes, on peut véritablement ignorer la cause d'un accident primitif, ainsi que cela nous est arrivé pour un malade, que M. Chomel et M. Marjolin ont vu avec moi.

(1) Nous avons fait construire un porte-aiguille spécial pour la suture de la lèvre, et on trouve cet instrument dans les boîtes à staphylographie de M. Ricord.

(2) On ne rendra très bien compte de la direction et de la profondeur de la lèvre en examinant sur la première personne venue la division normale de l'arrière-bouche, ou en l'étudiant sur soi-même dans un miroir.

Ge journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureau, rue des Saints-Pères, 40;
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris et en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGERIE, ANGLETERRE, BELGIQUE, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Trois mois... 8 fr. 50 c. Six mois... 46 » Un an... 80 »
---	--

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GRÈCE, HOLLANDE, PIÉMONT, SARDINIE, SAVOIE, TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Trois mois... 9 fr. Six mois... 47 » Un an... 83 »
--	--

ESPAGNE, PORTUGAL, TOCANE, GIBRALTAIR.	Trois mois... 40 fr. Six mois... 80 » Un an... 88 »
---	---

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

SOMMAIRE. — Des différents procédés mis en usage pour sonder la trompe d'Eustache. Nouveau procédé pour extraire le cathéterisme. — MALADIES DES YEUX (M. Magne). Anchyloblepharon. — Un chochot dans ses rapports avec l'hygiène. — La médecine. Société de chirurgie, séance du 8 septembre. — FEUILLETON. Histoire et statistique de l'Académie nationale de médecine.

DES DIFFÉRENTS PROCÉDÉS

mis en usage pour sonder la trompe d'Eustache. — Nouveau procédé pour extraire le cathéterisme.

Des trois opérations principales que le chirurgien est appelé à pratiquer sur l'appareil auditif : 1° le cathétérisme des trompes; 2° la télectomie de l'apophyse mastoïde; 3° la perforation du tympan, les deux dernières sont à peu près généralement abandonnées aujourd'hui.

Le cathétérisme des trompes, au contraire, est devenu un usage familier, en raison des importants services qu'il rend chaque jour dans la guérison ou l'amélioration du plus grand nombre des cophoses.

Deux méthodes ont successivement régné dans la science pour pratiquer cette opération.

Dans la première, l'instrument est introduit par la bouche, derrière le voile du palais. Dans la deuxième, on va à la recherche de la trompe par les fosses nasales.

L'idée de pénétrer dans la cavité du tympan par le pharynx est déjà fort ancienne. Valsalva, Munick, Bussan, l'avaient sans doute présentée à l'esprit lorsqu'ils conseillaient d'aspirer des vapeurs d'eau, de tabac ou autres, et de se obliger à se porter vers l'oreille pendant l'expiration. (Velpau, *Médecine opératoire*, t. III, p. 634, 2^e édit.)

Toutefois, ce procédé était complètement tombé dans l'oubli lorsqu'en 1824 un homme étranger à l'art de guérir lui connaît à l'Académie des sciences un nouveau moyen à l'aide duquel il facilité des liquides dans la trompe d'Eustache.

Privé de la faculté d'entendre, M. Guyot, maître de poste à Versailles, après avoir étudié la structure de l'oreille, avait fabriqué une sonde coudée avec laquelle il injectait la trompe, et recouvra ainsi l'audition.

Pour arriver à l'orifice de la trompe, M. Guyot engageait sa sonde coudée derrière le voile du palais, en passant par la bouche. Ce procédé parut infidèle et peu sûr; car l'Académie l'orifice de la trompe. Aussi cette opération ne reçut aucun accueil en France. (Hart.)

Vingt ans après, trois chirurgiens, Douglas, Cleland et Jon. Walthein, la rappellent, en y apportant une modification très avantageuse, celle d'introduire l'instrument par les voies nasales (1).

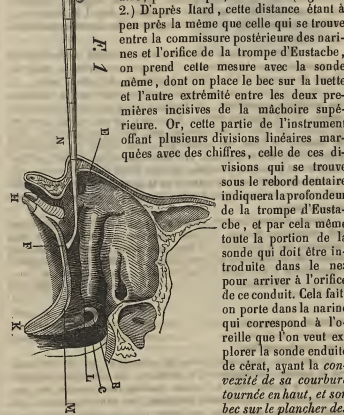
Trois procédés principaux sont en usage aujourd'hui : 1° le procédé d'Arnand. — La sonde dont il se sert, et qui est gravée avec son *Traité des maladies de l'oreille*, a la grosseur d'un des plumes de corbeau dont on se sert pour écrire. Sa longueur et sa courbure sont les mêmes que dans la sonde représentée dans les fig. 1 et 2 de ce texte.

Une échelle graduée tracée à une de ses extrémités était destinée à faire connaître, comme on le verra bientôt, tout

ce qui doit entrer de sonde dans le nez pour arriver à l'orifice de la trompe d'Eustache.

Voici comment Hart procédait à l'opération : on cherche à s'assurer de la profondeur à laquelle est située la trompe selon la longueur du nez et la convexité plus ou moins grande de l'arcade alvéolaire supérieure.

Pour acquiescer cette donnée et épargner à la membrane pituitaire des tâtouements intolérables, Hart mesurait la distance qui existe entre le rebord dentaire supérieur et la base de la lèvre; c'est-à-dire, par exemple, de H. K. (Fig. 1 et 2). D'après Hart, cette distance étant à peu près la même que celle qui se trouve entre la commissure postérieure des narines et l'orifice de la trompe d'Eustache, on prend cette mesure avec la sonde même, dont on place le bec sur la lèvre et l'autre extrémité entre les deux premières incisives de la mâchoire supérieure. Or, cette partie de l'instrument offrait plusieurs divisions linéaires marquées avec des chiffres, celle de ces divisions qui se trouve sous le rebord dentaire indiquera la profondeur de la trompe d'Eustache, et par cela même toute la portion de la sonde qui doit être introduite dans le nez pour arriver à l'orifice de ce conduit. Cela fait, on porte dans la narine qui correspond à l'oreille que l'on veut explorer la sonde enduite de céral, ayant la *convexité de sa courbure tournée en haut, et son bec sur le plancher des fosses nasales*.



Quand la sonde a pénétré dans le nez jusqu'à un point désigné sur l'échelle par l'épreuve indiquée tout à l'heure, on relève doucement le bec de la sonde vers la paroi externe de la narine, et on sent alors qu'il s'engage dans la trompe.

J'ai essayé bien des fois cette manœuvre, et j'ai pu me convaincre que l'épreuve conseillée par Hart pour éviter les tâtouements est tout à fait illusoire, attendu que la distance qui sépare les incisives supérieures du voile du palais, ou H. K. (Fig. 1), est loin d'être la même que celle qui sépare l'orifice antérieur de la narine de l'orifice de la trompe, ou E. B. (Fig. 1).

Par conséquent le point de repère indiqué par Hart est tout à fait illusoire; et, une fois la sonde introduite dans la narine, le reste de l'opération est abandonné au hasard, à moins qu'on n'ait acquis une habitude extrême du cathétérisme.

plus haut, on trouve un chiffre de 37 membres honoraires que l'Académie devait introduire dans son sein.

Elle procéda à ces nominations dans le courant de l'année 1823, par deux scrutins ouverts l'un le 16 avril, l'autre le 16 juillet.

En avril furent nommés : MM. Abraham, Andral père, Bouvenot, Bordin aîné, Dequise père, Dubois-Poncon, Forestier, François, Gallé, Gratecrau, Guéneau de Mussy, Guyart, Horeau, Lacourrière, Loiseleur-Deslongchamps, Maret, Martin, Mérit, Pichet-Grandchamps, Renault, Salomade, Ste, Thibault et Vergès.

(Sur ces 24 membres, 5 seulement existaient encore. Ce sont : MM. Abraham, Andral père et Guéneau de Mussy.)

En juillet furent nommés : MM. Alauquier, Caille, Capuron, Danyan, Demangeon, Dié, Gardien, Gorse, Guerbois, Jacquemin, Mestour, Métaut.

(Par un seul de ces deux membres ne se trouve aujourd'hui sur le tableau de l'Académie.)

Pour se compléter conformément à l'ordonnance constitutive, l'Académie devait également élire des associés et des adjoints. Les premiers, on se le rappelle, étaient divisés en associés libres, en associés ordinaires et en associés résidents, et les seconds en adjoints résidents et en adjoints correspondants.

Des associés et des adjoints, je ne parlerai que des résidents; les associés devaient être, et les adjoints pouvaient atteindre un nombre égal à celui des titulaires de la section à laquelle ils seraient attachés.

L'Académie procéda en 1823 à ces diverses nominations : Le 16 avril, elle élut comme associés résidents, MM. Baffos, Baruel, Biett, Chardel, Chomel, Collinier, Devou,

2° *Procédé de M. Gairal* (1). — Quand le bec de la sonde est arrivé à l'orifice postérieur des fosses nasales, c'est-à-dire au point M, M. Gairal lui fait décrire un quart de cercle par un léger mouvement de rotation en dehors; en avançant alors de quelques millimètres, on arrive droit à l'orifice.

Comme on le voit, ce procédé n'est qu'une modification de celui d'Hart, et doit exposer le chirurgien aux mêmes tâtonnements, à la même incertitude.

3° *Procédé de Kramer* (2). — Kramer emploie la sonde représentée dans nos planches 1 et 2. Le malade étant assis sur une chaise, le chirurgien se place au-devant de lui et saisit la sonde avec les trois premiers doigts de la main droite. L'instrument doit être tenu de façon que la concavité de sa courbure soit tournée en bas. Il est saisi près du pavillon, et l'extrémité opposée, appelée bec de la sonde, est introduite dans le méat inférieur de la fosse nasale. Cette introduction doit être faite *lestement*, mais avec prudence, et le bec de la sonde doit glisser sur le plancher de la fosse nasale. Le cathéter doit être poussé de prime abord jusque dans le pharynx. Arrivé là, l'instrument, qui a dû conserver sa position primitive, c'est-à-dire la concavité dirigée en bas, est doucement attiré au dehors, tout en lui faisant décrire un mouvement de rotation sur son axe. Ce mouvement a pour but de porter le bec de la sonde en dehors, ce qui est indiqué par la position que prend l'anneau soudé sous le pavillon du cathéter; et l'on sent alors le bec de la sonde franchir le bourrelet postérieur de l'orifice de la trompe. En continuant cette manœuvre jusqu'à faire un quart de conversion, le bec de la sonde revient jusqu'à la face postérieure du voile du palais, et alors le chirurgien, poussant la sonde en dehors et en haut, l'introduit dans le pavillon de la trompe, puis dans la trompe elle-même; et si l'on essaie de retirer le cathéter pendant qu'il occupe cette position, on sent qu'il est retenu par le bourrelet cartilagineux qui forme le bord antérieur du pavillon.

4° *Procédé de M. Mnière* (3). — L'instrument est tenu de la main droite et la concavité de la courbure dirigée en bas. Le bec de la sonde parcourt toute la longueur du plancher de la fosse nasale et arrive au bord adhérent du voile du palais. Je crois inutile de s'arrêter en cet endroit, comme la plupart des chirurgiens le conseillent, et de chercher l'orifice de la trompe en passant aussitôt de ce plan incliné à la partie externe du pharynx. L'expérience m'a prouvé qu'il vaut mieux aller au delà, toucher la paroi postérieure du pharynx et ramener la sonde d'arrière en avant, afin de rencontrer le bord saillant du pavillon de la trompe.

Ces deux derniers procédés supposent également que le bec de la sonde pourra toujours reconnaître, au milieu du pharynx et sur sa paroi externe, le point précis où se trouve l'orifice de la trompe, et qu'on ne pourra jamais s'égarer. Mais où trouver un point de repère, un guide conducteur ?

Rien ne semble facile au premier abord comme le cathétérisme de la trompe, en lisant les descriptions des procédés opératoires à mettre en usage; mais rien n'est plus difficile en pratique, sur une coupe préparée à l'avance, et sur le malade les difficultés sont bien autrement sérieuses.

1° En suivant avec le bec de la sonde le plancher des fosses

(1) Magne et Velpau, *Médecine opératoire*.
(2) Kramer, *Médecine et Chirurgie*, p. 210. Traduit par le D^r P. Mnière.
(3) Gazette médicale, 7 novembre 1841.

Ch. Derose, Paul Dubois, Edwards (W.), Ferrus, Gasc, Honoré, Lagneau, Laurent, Margueron, Naquet et Serres.

Le 22 avril, elle nomma adjoints résidents : MM. Baron, Bouley jeune, Bichet, Manry, Richard, Rostan, Villeneuve.

Le 3 mai : MM. Andral fils, Rayet, Villermé.

Le 6 mai : M. George.

Le 3 juillet : MM. Bard, Baudeloque, Bégin, Boisseau, Bordin jeune, Desportes, Destouat, Devillers, Emery, Espiard, Falest, Hamel, Heller, Hervé de Chéguin, Jadoix, Jourdan, Jourdan, Kernegand, Macarant, Maingault, Martin-Solon, Miquel, Oudet, Patissier, Porry, Rochoux, Ségalas.

Le 1^{er} juillet : MM. Lebrun, Olivier, Poisson, Révillat-Paris.

Après quelques années d'expériences, on trouva que l'Académie était beaucoup trop nombreuse, et on reconstruit aussi quelques vices dans son organisation première. En conséquence, sur le rapport du ministre de l'intérieur, par le 28 octobre 1829, une ordonnance royale qui divisa l'Académie en onze sections : 1° anatomie et physiologie; 2° pathologie médicale; 3° pathologie chirurgicale; 4° thérapeutique et histoire naturelle médicale; 5° médecine opératoire; 6° anatomie pathologique; 7° accouchement; 8° hygiène publique, médecine légale, police médicale; 9° médecine vétérinaire; 10° physique et chimie médicales; 11° pharmacie. Les assemblées de sections furent supprimées, et l'Académie dut se réunir en corps tous les mardis. Le nombre des membres dut être consi-

FEUILLETON.

HISTOIRE ET STATISTIQUE de l'Académie nationale de médecine.

(Suite. — Voir le numéro du 14 septembre.)

L'année 1821 avait vu le chiffre des titulaires de l'Académie au complet; mais la mort ne tarda pas à frapper à la porte du nouvel établissement, et le 21 octobre de cette même année mourut le premier titulaire de l'Académie royale de médecine. Comme pour donner un démenti aux déductions futures que l'on pourrait tirer des chiffres, ainsi que je l'ai fait plus haut, la mort atteignit d'abord un des membres de la section dont la vie relative est la plus longue, c'est-à-dire de la section de pharmacie; ce membre était M. Cadet de Gassicourt, élu par l'Académie elle-même.

Dans la même année, deux honoraires furent également atteints : Corbiac et Dufour. Ici encore le hasard dirigea les calculs à venir de la section, en respectant la section de chirurgie, jusqu'à la plus sujette aux rigueurs de la mort.

Lorsque s'ouvrit l'année 1822, un seul titulaire manquait à l'appel. Le nombre des honoraires était loin d'avoir atteint les chiffres fixés par l'ordonnance du 20 décembre. Ces chiffres étaient, on se le rappelle, de 30 pour la médecine, de 20 pour la chirurgie, et de 10 pour la pharmacie. Le roi avait fait une première promotion; elle avait été de 14 pour la médecine, de 5 pour la chirurgie et de 6 pour la pharmacie. Il restait donc à élire 16 honoraires pour la médecine, 15 pour la chirurgie et 4 pour la pharmacie, en tout 35; mais si on ajoute les deux vacances dont nous avons parlé

nasales, on arrive fatalement à toucher le voile du palais au point M, et le malade est pris d'efforts de déglutition, d'événements de vomir qui gênent singulièrement la manœuvre et forcent à la suspendre quelquefois.

2° Je sais bien que le procédé de M. Ménière met à l'abri de cet inconvénient.

En allant toucher directement la paroi postérieure du pharynx avec le bec de la sonde, on évite sûrement le voile du palais; mais la sonde peut encore s'égarer.

En effet, de chaque côté, dans l'angle d'intersection formé par la réunion de la paroi externe et postérieure du pharynx, se rencontrent vers le point C (fig. 1 et 2) des anfractuosités assez profondes, sortes de lacunes formées par la muqueuse, dans lesquelles le bec de la sonde, après avoir décrit son mouvement de rotation, vient s'engager très souvent, pendant qu'on ramène l'instrument d'arrière en avant vers le pavillon plus ou moins saillant de la trompe.

3° En général, chez les sujets adultes, ce pavillon se dessine en un relief de plusieurs millim. sur la paroi externe du pharynx, et le bec de la sonde peut quelquefois rencontrer cet orifice avec assez de facilité; mais chez les enfants, les femmes ou les jeunes sujets, le relief du pavillon (marqué en B) est à peine sensible, ou même ne l'est pas du tout. Par quel moyen, dans ces cas, pourrions-nous savoir au juste le moment où l'instrument sera parvenu à ce niveau, point capital pour faire pénétrer le bec de la sonde dans l'orifice pharyngien de la trompe?

4° Un autre inconvénient qui n'est mentionné nulle part est celui-ci: la sonde, en parcourant le plancher des fosses nasales, produit une sensation désagréable et quelquefois assez pénible, pour que les malades ne se soumettent qu'avec peine et répugnance à ce genre d'exploration. Aussi, voyons-nous Kramer recommander d'agir *lestement*. Mais à quoi sert la prestesse quand le procédé n'est pas sûr?

Depuis plusieurs années j'ai répété tous ces procédés avec leurs modifications sur un nombre considérable de coupes de fosses nasales, et j'en étais pas complètement satisfait de leur exactitude.

Bien des fois je me suis trouvé embarrassé, dans des conférences publiques ou particulières, quand il fallait répondre à cette question: N'y a-t-il donc pas un procédé facile et sûr pour arriver à la trompe?

Celui que nous allons soumettre à l'appréciation du lecteur n'est sans doute pas à l'abri de tout reproche, mais je le crois moins infidèle que ceux précédemment décrits.

C'est la *Méthode opératoire* de M. le professeur l'Alpeau qui m'en a fourni la première pensée.

En effet, t. III, p. 635, on trouve ces quelques lignes: «Le chirurgien saisit la sonde enroulée d'un corps gras, en présente le bec à l'orifice du nez et le fait glisser sur le plancher des fosses nasales par le méat inférieur, en ayant soin d'en tenir la convexité tournée du côté de la cloison et légèrement inclinée en haut, le bec correspondant à la paroi externe.»

REMARQUES ANATOMIQUES. — Sur un grand nombre de têtes que j'ai examinées dans ce but, j'ai constamment trouvé (fig. 1 et 2) que le méat inférieur de E en L et l'orifice pharyngien de la trompe B étaient exactement sur la même ligne, sur la même ligne prolongée. Si le cornet se trouvait prolongé suffisamment de L en B, la sonde, en suivant avec son bec la face inférieure du cornet ou supérieure du méat G (fig. 2), ne pourrait manquer l'orifice pharyngien de la trompe B; mais le cornet, ou mieux encore le méat qu'il limite et qui nous sert de point de repère, s'arrête environ à 5 millimètres en avant de la trompe.

Il y a donc là sur la paroi externe, en arrière du cornet ou méat inférieur, un tout petit espace de L en B, où la sonde pourrait s'égarer; mais on peut éviter à cet inconvénient de plusieurs manières:

1° Il faut tenir toujours avec le bec de la sonde la paroi externe du méat, sans jamais l'abandonner;

2° Procéder avec une extrême lenteur, surtout en arrivant au point difficile, c'est-à-dire en L;

3° Si le bec de la sonde rencontre assez souvent un petit repli muqueux, vulvaire, vers le point L, ce qui cause un petit obstacle on le temps d'arrêt, on doit suspendre un moment la marche de l'instrument, et tourner l'obstacle par de petits mouvements de latéralité, sans chercher à le vaincre ou à le détruire, et néanmoins sans que le bec de la sonde abandonne la paroi externe de la fosse nasale;

4° Pour franchir avec sûreté ce petit espace de L en B, où la sonde n'a plus de point de repère, l'expérience m'a démontré qu'il fallait prendre un point d'appui sur la cloison avec le dos de l'instrument. La sonde étant ainsi fixée, la main de l'opérateur agit plus sûrement.

Procédé opératoire. — Le malade est placé, comme à l'ordinaire, la tête appuyée contre un plan solide.

Premier temps. — Le chirurgien tenant la sonde A (1) comme une plume à écrire, la présente à l'orifice de la fosse nasale (fig. 1), la concavité tournée en bas, et la convexité en haut. La courbure du bec est très petite, comme on peut le voir, afin de pouvoir passer librement sous le cornet.

Deuxième temps. — Lorsque la sonde est arrivée vers le point F, on lui fait exécuter un mouvement de rotation complet (fig. 2, G), de façon que la concavité regarde en dehors et en haut et la convexité en bas et en dedans. Si l'on exécutait plus tôt ce mouvement, le bec de la sonde pourrait se heurter (en B) contre le repli muqueux qui obstrue inférieurement le canal nasal (E, fig. 1 et 2).

Troisième temps. — Une fois ce mouvement de rotation accompli (voir G, fig. 2), le bec de la sonde continue sa route, appuyé sur la paroi externe et supérieure du méat et du cornet, qui lui servent pour ainsi dire de cannelure; elle arrive ainsi en L; là, il faut aller plus lentement encore, et prendre un point d'appui avec le dos de la sonde sur la cloison, afin d'être plus sûr de ses mouvements.

Vers le point L se trouve presque toujours une petite bride muqueuse, vulvaire, qu'il faut tourner lentement avec le bec de la sonde, et sans abandonner la paroi externe du méat; on continue de porter l'instrument dans cette direction, lentement, doucement, sans secousse aucune, et il tombe de lui-même dans l'orifice pharyngien de la trompe et d'une manière certaine.

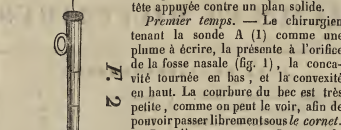
Pour apprécier ce procédé, il suffit de le répéter sur une coupe des fosses nasales (fig. 1 ou 2) avec les indications qui viennent d'être données, et l'on pourra facilement se convaincre de son exactitude.

MAIADIES DES YEUX. — M. MAGNE.

ANCHYLOBLÉPHARON.

ANCHYLOBLÉPHARON, de ἀνχύλις, attaché, lien, moyen d'union, et βλεφαρον, paupière. Union cono-nature des paupières par leur tarse. Cet état peut exister isolément ou compliqué de synépharon, c'est-à-dire d'adhérence des paupières au globe de l'œil. Quelques auteurs ont décrit ces deux vices de conformation sous la même dénomination; mais comme ils constituent deux affections différentes, puisque dans le premier cas la réunion a lieu entre les deux paupières, et dans le second entre celles-ci et le globe de l'œil, il est utile, pour éviter la confusion, de laisser à l'union des bords libres le nom d'anchoylopharion et de réserver le mot synépharon pour indiquer la soudure des paupières avec le globe de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

(1) A. La sonde qu'on emploie ordinairement est la sonde d'Irard modifiée. (Voy. les fig. 1 et 2.)



de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

de l'œil. Quelquefois congéniale, l'adhérence des paupières est la plupart du temps accidentelle. Les causes principales sont: les brûlures, les ulcérations qui surviennent pendant la durée

des ophtalmies ou blépharophtalmies chroniques, les plaies résultant de la cautérisation du bord libre des paupières. Il est à présumer que, dans les cas d'anchoylopharion congénital, les paupières ont été le siège de quelque inflammation survenue pendant la vie fœtale à la suite de laquelle l'union s'est opérée. On ne peut en effet admettre ce vice de conformation à un arrêt dans le développement de ces voiles membraneux, car j'ai attentivement tous les exemples cités par les auteurs, et la présence des cils et du cartilage tarse indique suffisamment que chaque paupière avait reçu son développement complet. L'anchoylopharion est le plus souvent partiel; dans quelques cas fort rares, on l'a vu occuper la totalité du bord libre, tel est le fait cité par le baron de Wenzel et opéré par lui à Boulogne-sur-Mer, en l'an X. Cette adhérence partielle ou totale est médiate ou immédiate, médiate, quand les deux cartilages tarse se touchent; immédiate, quand il existe une membrane intermédiaire.

Il est évident que cette maladie ne peut être confondue avec aucune autre, mais il est essentiel de s'assurer si elle est ou non compliquée de synépharon. Dans les cas d'adhérence incomplète, on fait pénétrer à travers l'une des petites ouvertures interpalpébrales un petit stylet en or, en argent ou en baleine; il est facile en le promenant sur la surface oculaire de s'assurer s'il existe ou non des bords oclo-palpébraux, et même quels sont les lieux de la division de ces bords. Si l'anchoylopharion est totale, saisissant les paupières entre le pouce et l'index, et les éloignant du globe de l'œil, le chirurgien prescrira au malade de tenter de mouvoir ce dernier; l'existence ou l'absence de ces mouvements établira qu'il y a ou non complication de synépharon.

Une opération peut seule remédier à la déformité qui fait le sujet de cet article, et cette opération, qui pourrait de prime abord paraître très simple et très facile, est pourtant fort délicate et d'assez longue durée, surtout si on la pratique sur un enfant. Je noterais qu'on s'en abstiendra si l'on a acquis la certitude que la vie est abolie ou qu'il existe des déformations cornéales dont la destruction ne doit pas être tentée.

PROCÉDÉ OPÉRATOIRE.

1° Anchoylopharion partiel. — Si le chirurgien emploie les ciseaux, ceux-ci seront courbes sur leur tranchant et boutonnés, on introduira la branche dont le dos est concave par l'ouverture restée libre dans l'intervalle des paupières, et la section se fera lentement et en une seule fois, si l'espace inter-palpébral est situé à l'un des angles; autrement on opérera alternativement le côté interne et le côté externe. Si le chirurgien préfère le bistouri, il introduit ce dernier par l'ouverture un stylet comme, cannelé sur sa convexité et dont la concavité regarde le globe; il fera suivre à ce stylet la direction du sillon qui doit séparer les paupières, soulèvera ce sillon, l'écartant ainsi du globe de l'œil, et opérera la section en glissant le bistouri sur la cannelure du stylet.

2° Anchoylopharion total. — Beaucoup plus rare que le précédent, comme je l'ai déjà fait observer. Voici comment le baron de Wenzel opère le cas cité plus haut: il trace une ligne entre les deux angles de l'œil, avec la pointe d'un bistouri qui ne dépassait le bout des doigts qu'autant qu'il fallait pour entamer les téguments qui joignaient les paupières; il plonge cette pointe plus profondément dans l'angle externe, afin de se faire jour jusqu'au globe, de pouvoir placer des ciseaux courbes et achever la séparation des organes réunis en suivant la ligne pratiquée par le bistouri. Les deux yeux étaient dans le même état, et l'opération réussit si complètement, que deux ou trois jours après on ne voyait aucun vestige d'incision. L'opération de chaque paupière avait occupé pendant duré plus d'une heure, en raison des mouvements violents exercés par le malade.

On peut, à la rigueur, s'abstenir du premier temps de l'opération, quoique je trouve plus prudent de le pratiquer, surtout si l'agit d'un enfant, comme cela arrive la plupart du temps. Pour éviter plus sûrement la lésion du globe, il est convenable qu'un aide saisisse avec le pouce et l'index la paupière supérieure, et la porte en haut en l'écartant du globe de l'œil; le chirurgien agira de même pour la paupière inférieure.

3° Anchoylopharion par l'intermédiaire d'une membrane. — Le procédé opératoire est le même; seulement on procède en deux fois; ainsi lorsqu'à l'aide du bistouri ou des ciseaux on aura décollé la paupière supérieure, on saisira

déblattement restreint, et l'on ne dut plus nommer d'honoraires ni d'associés résidents. Les titulaires furent réduits à 60, les adjoints à 40, et l'on conserva 40 associés non résidents, 20 associés étrangers et dix associés libres. Afin de rentrer dans les limites fixées par l'ordonnance, l'article IV ne permettait plus qu'une nomination sur trois extinctions. L'article VI accordait aux adjoints la faculté de prendre part aux discussions de l'Académie en matière de science, mais avec voix consultative seulement. Les adjoints non résidents eurent le titre de correspondants.

Arrêtons-nous un instant à cette phase de l'histoire de l'Académie de médecine. Nos années se sont écoulées depuis sa fondation. Voyons ce qu'il était devenu son personnel, soit par les acquisitions qu'elle avait faites, soit par les pertes qu'elle avait éprouvées.

À la fin de l'ordonnance du 25 octobre 1829, l'Académie comptait

TITULAIRES (toutes les classes réunies) 78

HONORAIRES (toutes les classes réunies) 52

ASSOCIÉS RÉSIDENTS 16

ADJOINTS RÉSIDENTS 64

TOTAL 210

Aux termes de l'ordonnance constitutive de 1820, l'Académie devait être composée de 280 membres. Ce nombre n'a jamais été atteint. À la fin de 1829, comme on le voit, elle ne comptait que 210 membres résidents à Paris.

Pendant les neuf années qui venaient de s'écouler elle avait perdu 35 membres; ces pertes avaient été supportées par:

TITULAIRES 14

HONORAIRES 18

ADJOINTS 3

ASSOCIÉS 0

TOTAL 35

En conservant la division admise par l'ordonnance constitutive, nous trouvons, pour chacune des trois classes, les pertes ainsi réparties:

Section de médecine 22

— de chirurgie 7

— de pharmacie 6

TOTAL 35

Contrairement aux proportions de mortalité relative que nous avions trouvées plus haut, nous voyons ici que c'est la section de chirurgie qui a offert la moins grande mortalité; en effet, en dédaignant les fractions de part et d'autre, il est mort, pendant les neuf premières années de l'existence de l'Académie, 1 chirurgien sur 6, 1 pharmacien sur 5.

Je ne tire encore aucune conséquence de ces faits; je les place comme des jalons, au fur et à mesure qu'ils se produisent, pour les réunir à la fin en un faisceau commun qui me permettra peut-être d'éclaircir cette curieuse question de statistique.

Pendant les dix années qui suivirent 1829, c'est-à-dire du 1^{er} janvier 1830 au 31 décembre 1839, l'Académie a perdu 65 de ses

membres et en a acquis 13; par conséquent, le nombre des académiciens était tombé de 210 à 158.

Les nouveaux récipiendaires étaient MM. Vélpeau, Chervin, Sanson, Civiale, Cruveilhier, Blandin, Féril, Dubois, Gergely, Auguste Bernad, Lecanu, Gouly, Bouvier et Gaudier de Chabry.

Les pertes étaient ainsi réparties:

TITULAIRES (toutes les classes réunies) 1^{re} promotion 20

— 2^e promotion 11

— 3^e promotion 11

HONOR. (toutes les classes réunies) 1^{re} promotion 6

— 2^e promotion 18

ASSOCIÉS RÉSIDENTS 3

ADJOINTS RÉSIDENTS 6

TOTAL 65

FÉLIX ROUAUX.

(Extrait de l'Ann. méd. et pharm. de la France, 1853.)

L'administration de la Gazette des Hôpitaux rappelle à ses abonnés qu'une personne chargée de leur commission en livres, instruments ou médicaments, est toujours attachée au bureau de l'administration. Ces achats sont faits sans rétribution, et les abonnés jouissent des remises accordées par les libraires et fabricants.

trophie; il est certain aussi que, dans un bon nombre de cas, ils présentent du moins toutes les apparences d'un testicule normalement conformation.

J'ai vu plusieurs fois dans la race porcine des individus monorchides, qui avaient subi l'ablation du testicule sorti du fourreau, être stériles (parce qu'ils étaient stériles) et réfractaires à l'engraissement) à l'extirpation de l'autre testicule par l'ovariotomie (l'abdomen). Ces testicules, restés dans la région iléo-lombaire, étaient retenus par un cordon court, vasculaire et bien nourri; ils m'ont présenté les apparences d'un testicule sain. Mais ils n'ont pas été examinés au microscope, je ne pourrais pas dire s'ils contenaient des animalcules spermatozoïques.

Les poulains que l'on castré vers l'âge de deux ou trois ans sont quelquefois monorchides, et les opérateurs ambulants se hâtent de couper le testicule sorti au dehors, parce qu'il leur la conviction que l'ablation de ce testicule et l'ovariotomie complètes de celui qui est resté en dedans et alors la castration est opérée en deux fois. Eh bien, dans l'intervalle de ces deux opérations, avant que le second testicule soit sorti, il est arrivé plusieurs fois à ma connaissance que des poulains ont été attribués à des poulains monorchides, parce qu'il ne se trouvait pas dans des environs d'autres chevaux ayant des testicules. Je ne cite pas ces faits comme des preuves scientifiques, ils n'en ont pas tous les caractères. J'ai dit que j'apportais des doutes.

Tout récemment le *Recueil de médecine vétérinaire pratique* a traité un point de cette question à l'occasion d'un cheval de course célèbre qui se trouve être anorchide.

Un vétérinaire dont le savoir et le mérite sont d'une grande autorité, M. Roubaux, a émis l'opinion que les chevaux anorchides sont inféconds. Il a rapporté, à l'appui, l'observation qu'il a faite sur un cheval âgé de quatre ans, testicule avait été enlevé par la castration, l'autre étant resté en dedans et n'ayant subi aucune opération. Trois fois une jument dans un laps de temps assez court, et le liquide de l'éjaculation recueilli dans un vase fut immédiatement examiné au microscope sans qu'on put reconnaître d'animalcules spermatozoïques. Cette expérience n'autorise pas, selon moi, une conclusion absolue. D'après l'animal ne pouvant avoir de descendance, mais les conditions des anorchides. Il a perdu par l'opération un testicule normal, celui qui lui reste dans l'abdomen a probablement subi bien des vicissitudes, car l'animal est âgé.

L'observation journalière apprend que les testicules retardataires, soit qu'ils finissent par sortir ou qu'ils restent en dedans, sont soumis de temps en temps à des efforts d'expulsion comparables sous quelques rapports au travail qui se remarque dans la sortie difficile des dents de sagesse, et que ces inflammations répétées, capables dans quelques cas d'amener des adhérences avec les parties voisines, ont souvent amené la condensation et l'atrophie de l'organe inclus. Il me semble que, tout en accordant beaucoup de valeur aux recherches anatomiques et microscopiques, il est à désirer que l'expérimentation physiologique vienne compléter les données anatomiques, et que plusieurs animaux anorchides soient, dans un laps de temps assez court, soumis à la reproduction. Cela paraît d'autant plus nécessaire, que dans le milieu que nous habitons, beaucoup de chevaux anorchides qui auraient été de bons reproducteurs. N'est-il pas possible d'admettre que ces animaux ne se trouvent pas tous dans les mêmes conditions, et que parmi eux il en soit de ceux qui ont subi des positions différentes, les uns avec arrêt de développement, les autres avec atrophie, quelques-uns enfin peut-être avec des testicules normalement développés? Un fait bien remarquable resté acquis, c'est que presque tous montraient de l'aptitude à la copulation.

Dans l'homme, la question qui peut recevoir quelques lumières de l'étude des animaux au point de vue de l'anatomie et de la physiologie, prend une bien plus grande importance quand il s'agit de thérapeutique. La chirurgie doit-elle et peut-elle intervenir utilement pour favoriser la descente du testicule? La médecine opératoire me paraît devoir être la seule à considérer. Il importe de distinguer l'organe de la vie à laquelle on observe, que dans le milieu que nous habitons, les adultes il y a peu de chose à espérer, peu de chose à tenter. Lors même que le testicule a franchi l'anneau, il ne descend pas dans le scrotum, non-seulement parce que la bourse ne s'est pas développée, mais surtout parce que le gubernaculum n'existe pas ou n'existe plus. J'ai dans un cas où le testicule n'était descendu qu'à trente ans, appliqué aussi, sans aucune espèce de succès, des ventouses. Ce jeune homme n'éprouvait aucune souffrance; il avait le désir de se marier, et était surtout préoccupé de l'idée de pouvoir constituer à une femme dans cet état d'apparente infériorité, quoiqu'il parût pourvu de toutes les qualités d'un homme, un mariage heureux. Mes efforts ayant été inutiles, j'ai perdu de vue.

A l'époque de la puberté, la chirurgie peut être d'une grande utilité, surtout si on saisit l'instant favorable. Il y a quelques années, alors qu'il avait récemment l'occlusion du testicule dans l'abdomen comme une circonstance plutôt favorable que défavorable à la génération, on fermait l'anneau par un bandage, dans la crainte que le testicule ne fût suivi par une hernie. Le précepte était donné et suivi par Marjolin, celui de mes maîtres pour la mémoire duquel j'ai le plus profond respect et la plus vive reconnaissance. Cette pratique a maintenant été abandonnée, et la question, de ne laisser apparaître qu'un seul testicule, n'est plus exposée à des douleurs violentes chaque fois que le testicule est poussé par un travail, un effort de la nature qui tend à le porter au dehors. Un exemple de ce genre est à ma connaissance.

Il convient d'ailleurs de se poser aux efforts de la nature en exerçant une surveillance attentive, et de retirer le testicule au dehors en fermant l'anneau par un bandage. C'est ce que j'ai fait deux fois avec un succès complet. Dans un des deux cas, la lutte fut fort longue et dura plus d'une année. Plusieurs fois le testicule sortait entre dans l'anneau, mais il ne réussissait pas à le franchir, le bandage, parce qu'un effort de la nature n'était pas suffisant. Il restait un temps assez long, quelquefois plus d'un mois, avant de sortir de nouveau; enfin l'anneau s'est refermé sous la poignée d'un doigt, et le testicule est resté logé définitivement dans le scrotum. Son développement ordinaire, sans que le jeune homme, aujourd'hui adulte, ait conservé le moindre souvenir de ce qui s'était passé.

Lorsque la descente du testicule est compliquée de hernie, il est manifeste qu'il ne saurait y avoir de règle générale; si la hernie est sans adhérence avec le testicule, elle doit être retenue dans l'abdomen et le testicule maintenu au dehors. C'est la conduite que j'ai tenue chez un jeune homme qui avait subi la pratique opératoire de la hernie inguinale pour se débarrasser d'une hernie grave. L'entéroécologie était accompagnée d'un testicule non complètement descendu dans la bourse; j'ai réduit l'entéroécologie et maintenu avec sous le testicule au dehors. Dans le cas d'adhérences avec l'intestin avec lequel le testicule est adhérent, il est évident qu'elle n'est pas susceptible de principes généraux.

M. LABREY. La discussion qui vient de s'engager à l'occasion de la première partie du rapport de notre honorable collègue M. Debut aurait été plus opportune peut-être après la lecture de la seconde partie de ce rapport, en nous permettant mieux d'en apprécier l'ensemble et les détails. Il est à remarquer, en effet, que cette discussion a devant nous plusieurs points de vue d'observation des faits; c'est pourquoi je réduirai aux termes d'observation générale ce que j'ai à dire à cet égard : j'y suis, d'ailleurs, quelque peu engagé par le sujet même de la thèse, dont j'avais indiqué le chemin. M. Lecomte, en lui fournissant une partie des matériaux nécessaires à son travail, m'a fait connaître les recherches de la fréquence des anomalies du siège de ces organes et de leur importance. Les médecins militaires sont à même d'en observer un grand nombre. Les variétés que j'ai rencontrées, pour ma part, notamment les conseils de révision, m'ont engagé à les différencier sous les titres d'inclusion, de position, et de déplacement. La classification et l'étude de ces anomalies, ainsi que les recherches d'anatomie, d'anatomie et de clinique me paraissent avoir été assez bien exposées par l'auteur de la thèse pour qu'il appartienne à M. le rapporteur seulement d'en apprécier la valeur.

Mais il me semble, et c'est mon premier point de vue, il me semble que son rapport, dans la première partie de la thèse, est plutôt une dissertation générale sur les ectopies testiculaires qu'une analyse spéciale de la thèse de M. Lecomte. L'appréciation qu'il a faite en même temps des études de notre honorable collègue M. Polin, sur les anomalies de position et des atrophies du testicule, quoique appartenant au même sujet, ne permet pas, à l'occasion du rapport, de différencier nettement ce qui appartient de ce qui appartient à l'un ou à l'autre des deux travaux en question.

Maintenant j'ai à prononcer assez sur la question délicate de la virilité, dans les cas d'inclusion absolue du testicule, en admettant d'ailleurs les différents degrés d'alération, de transformation ou d'atrophie signalés par M. Polin et Gosselin, je n'hésiterais pas à soutenir, comme le professeur Gerdy, que les testicules inclus ne tendent souvent placés dans des conditions telles, qu'ils peuvent inspirer aux auteurs une fausse opinion, ou au contraire, qu'ils peuvent inspirer au contraire une fausse opinion, ou au contraire, qu'ils peuvent inspirer au contraire une fausse opinion, ou au contraire, qu'ils peuvent inspirer au contraire une fausse opinion.

Il faut dire apparente, parce que dans bon nombre de cas, ainsi que l'a observé M. Michon chez certains animaux, l'absence extérieure. Je suis d'autant plus porté à le croire, lorsqu'il s'agit d'inclusion pénétrante plutôt que d'une inclusion incomplète, celle-ci exposant davantage le testicule à diverses altérations et à l'atrophie par compression.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

M. DEBUT. En donnant l'analyse de la première partie de la thèse de M. Lecomte, je crois n'avoir rien dit de nouveau, mais j'ai posé l'état de la science; il y a, de plus, employé un mot hercule, celui d'inclusion, qui n'entraîne pas avec lui l'idée d'atrophie ou de modification de l'organe. Je crois aussi qu'il faut ne pas perdre de vue que, dans le milieu que nous habitons, la virilité et l'aptitude à la reproduction.

M. GOSSELIN. Très souvent, à l'hôpital des Enfants, on nous amène de jeunes sujets chez lesquels l'évolution du testicule est incomplète, et voici la pratique que je suis habituellement dans ces circonstances.

Dans les cas où le testicule se présente à l'anneau seul, sans hernie, je conseille de ne pas s'en occuper et d'attendre les efforts de la nature.

Lorsque le testicule commence à sortir de l'anneau et qu'il y a hernie, je conseille de ne pas s'en occuper et d'attendre les efforts de la nature.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

Quant à l'intervention chirurgicale dans les anomalies de position du testicule, elle me semble avoir été décrite avec réserve, soit comme traitement mécanique, soit comme traitement opératoire, à moins d'indications spéciales. C'est, du reste, une question qui sera discutée plus à propos lorsque M. Debut aura complété la lecture de son travail rapport.

pareil convenable, il conclut que la fracture de l'épine de l'omoplate n'avait jamais existé.

M. DEMAUX. Appel à l'égard de ce jugement, d'un autre tribunal sera bientôt appelé à statuer définitivement sur ce débat.

Tel est, en résumé, l'exposé du fait sur lequel M. DEMAUX, inspecteur adjoint aux lumières de la Société de chirurgie en la séance du 20 janvier 1883, a exposé ses conclusions.

1° Une chute, dans laquelle l'épaule porte sur le sol, peut-elle déterminer une fracture de l'épine de l'omoplate?

2° Avec une fracture de l'épine de l'omoplate, le malade peut-il exécuter des mouvements, croiser les bras, se lever à un léger travail?

3° Une écharpe est-elle suffisante pour guérir sans déformité une fracture de l'épine de l'omoplate qui n'est compliquée d'aucun déplacement?

4° Un cas de trépan-tête après une chute sur l'épaule ne nous trahit-il pas, en outre, un cas de trépan-tête, est-on autorisé à en conclure qu'une fracture de l'épine de l'omoplate n'a pas existé?

Messieurs, la Société de chirurgie ayant manifesté l'intention d'intervenir dans cette discussion que d'une manière générale dans l'intérêt seul de la vérité, votre commission se bornera strictement à vous soumettre les réponses qu'elle a pu pour des motifs adressés à chacune des questions posées par notre collègue.

1° A la première question : il est certain qu'une chute sur l'épaule peut déterminer une fracture de l'épine de l'omoplate. L'exemple est abondant en médecine légale et en médecine clinique.

Le 30 juin dernier, M. le professeur Lépaulx a eu l'occasion d'observer une fracture de cette espèce : le blessé était tombé sur le revers sur un talus; l'épaule gauche avait porté sur le sol, et il n'y avait moment une vive douleur s'était fait ressentir dans cette région (Gazette des Hôpitaux, 1882, p. 320).

A l'observation directe, on peut joindre les données fournies par l'induction. En effet, l'acromion, dont les fractures doivent survenir par le même mécanisme que celles de l'épine scapulaire dont est la continuation, se fracture souvent à la suite de chutes sur le bras et de l'épaule, et dans ces cas, on connaît de tous les praticiens.

2° A la deuxième question : il n'est pas douteux qu'un blessé affecté de fracture de l'épine de l'omoplate ne puisse exécuter des mouvements variés avec le membre correspondant et même se lever à un léger travail. En effet, ces fractures n'étant accompagnées d'aucun déplacement, les fragments étant maintenus par les masses charnues des muscles et des tendons, d'une part, et de l'autre par les apophyses résistances des muscles trapezius, deltoïdes, les mouvements de l'épaule et du bras ne doivent être que médiocrement douloureux. Qui ne sait d'ailleurs que dans des conditions diverses fractures d'apparence n'apportent qu'un faible obstacle à la mobilité des bras et des épaules, et que, dans les malades, une fracture de l'épaule n'est pas une fracture de l'épaule, de l'acromion, de l'humérus, du col du fémur, etc.?

Du reste, l'observation directe se charge de répondre péremptoirement à la question qui nous est adressée. En effet, chez le blessé observé par M. Lépaulx, tous les mouvements du bras étaient possibles, mais seulement gênés et douloureux.

3° A la troisième question : l'emploi d'une simple écharpe est suffisant pour permettre la consolidation des fractures de l'épine de l'omoplate; c'est même à ce moyen que se bornent la plupart des praticiens de nos jours. Il résulte, en effet, dans cette espèce de fracture aucun déplacement à prévenir ou à combattre, et la seule indication est de placer le bras dans les repos.

4° A la quatrième et dernière question : La manifestation de l'échymose dans les fractures varie beaucoup trop pour être, en médecine légale, le signe d'un déplacement, et le diagnostic de ce déplacement, l'épine de l'omoplate, en particulier, étant recouverte par les apophyses des muscles trapezius et deltoïdes, ces plans fibreux demeurent intacts, ainsi que les apophyses sous-épineuses, ne doivent pas empêcher le sang épanché autour du foyer de la fracture de pénétrer dans le tissu cellulaire sous-jacent.

Mais si l'absence de l'échymose, même après une chute récente sur l'épaule, n'autorise point à nier l'existence d'une fracture de l'épine de l'omoplate, à plus forte raison l'absence de ce symptôme au bout de trépan-tête nous ne saurait-elle permettre une pareille conclusion. En effet, l'absence de l'échymose, qui est recouverte par les apophyses des muscles trapezius et deltoïdes, ces plans fibreux demeurent intacts, ainsi que les apophyses sous-épineuses, ne doivent pas empêcher le sang épanché autour du foyer de la fracture de pénétrer dans le tissu cellulaire sous-jacent.

Quant à l'absence de l'échymose, même après une chute récente sur l'épaule, n'autorise point à nier l'existence d'une fracture de l'épine de l'omoplate, à plus forte raison l'absence de ce symptôme au bout de trépan-tête nous ne saurait-elle permettre une pareille conclusion. En effet, l'absence de l'échymose, qui est recouverte par les apophyses des muscles trapezius et deltoïdes, ces plans fibreux demeurent intacts, ainsi que les apophyses sous-épineuses, ne doivent pas empêcher le sang épanché autour du foyer de la fracture de pénétrer dans le tissu cellulaire sous-jacent.

L'absence de déformité et d'engorgement au bout de trépan-tête nous ne saurait-elle permettre une pareille conclusion. En effet, l'absence de l'échymose, qui est recouverte par les apophyses des muscles trapezius et deltoïdes, ces plans fibreux demeurent intacts, ainsi que les apophyses sous-épineuses, ne doivent pas empêcher le sang épanché autour du foyer de la fracture de pénétrer dans le tissu cellulaire sous-jacent.

Quant à l'absence de l'échymose, même après une chute récente sur l'épaule, n'autorise point à nier l'existence d'une fracture de l'épine de l'omoplate, à plus forte raison l'absence de ce symptôme au bout de trépan-tête nous ne saurait-elle permettre une pareille conclusion. En effet, l'absence de l'échymose, qui est recouverte par les apophyses des muscles trapezius et deltoïdes, ces plans fibreux demeurent intacts, ainsi que les apophyses sous-épineuses, ne doivent pas empêcher le sang épanché autour du foyer de la fracture de pénétrer dans le tissu cellulaire sous-jacent.

Quant à l'absence de l'échymose, même après une chute récente sur l'épaule, n'autorise point à nier l'existence d'une fracture de l'épine de l'omoplate, à plus forte raison l'absence de ce symptôme au bout de trépan-tête nous ne saurait-elle permettre une pareille conclusion. En effet, l'absence de l'échymose, qui est recouverte par les apophyses des muscles trapezius et deltoïdes, ces plans fibreux demeurent intacts, ainsi que les apophyses sous-épineuses, ne doivent pas empêcher le sang épanché autour du foyer de la fracture de pénétrer dans le tissu cellulaire sous-jacent.

Quant à l'absence de l'échymose, même après une chute récente sur l'épaule, n'autorise point à nier l'existence d'une fracture de l'épine de l'omoplate, à plus forte raison l'absence de ce symptôme au bout de trépan-tête nous ne saurait-elle permettre une pareille conclusion. En effet, l'absence de l'échymose, qui est recouverte par les apophyses des muscles trapezius et deltoïdes, ces plans fibreux demeurent intacts, ainsi que les apophyses sous-épineuses, ne doivent pas empêcher le sang épanché autour du foyer de la fracture de pénétrer dans le tissu cellulaire sous-jacent.

Quant à l'absence de l'échymose, même après une chute récente sur l'épaule, n'autorise point à nier l'existence d'une fracture de l'épine de l'omoplate, à plus forte raison l'absence de ce symptôme au bout de trépan-tête nous ne saurait-elle permettre une pareille conclusion. En effet, l'absence de l'échymose, qui est recouverte par les apophyses des muscles trapezius et deltoïdes, ces plans fibreux demeurent intacts, ainsi que les apophyses sous-épineuses, ne doivent pas empêcher le sang épanché autour du foyer de la fracture de pénétrer dans le tissu cellulaire sous-jacent.

Quant à l'absence de l'échymose, même après une chute récente sur l'épaule, n'autorise point à nier l'existence d'une fracture de l'épine de l'omoplate, à plus forte raison l'absence de ce symptôme au bout de trépan-tête nous ne saurait-elle permettre une pareille conclusion. En effet, l'absence de l'échymose, qui est recouverte par les apophyses des muscles trapezius et deltoïdes, ces plans fibreux demeurent intacts, ainsi que les apophyses sous-épineuses, ne doivent pas empêcher le sang épanché autour du foyer de la fracture de pénétrer dans le tissu cellulaire sous-jacent.

Quant à l'absence de l'échymose, même après une chute récente sur l'épaule, n'autorise point à nier l'existence d'une fracture de l'épine de l'omoplate, à plus forte raison l'absence de ce symptôme au bout de trépan-tête nous ne saurait-elle permettre une pareille conclusion. En effet, l'absence de l'échymose, qui est recouverte par les apophyses des muscles trapezius et deltoïdes, ces plans fibreux demeurent intacts, ainsi que les apophyses sous-épineuses, ne doivent pas empêcher le sang épanché autour du foyer de la fracture de pénétrer dans le tissu cellulaire sous-jacent.

Le journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Barreau, rue des Saints-Pères, 40;
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

La prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,
ALGER, ORAN, CONSTANTINE, BOULOGNE,
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.

Trois mois. . . . 8 fr. 50 c.
Six mois. . . . 16 »
Un an. . . . 30 »

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉFECTURE,
SARDAIGNE, SAVOIE,
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.

Trois mois. . . . 9 fr.
Six mois. . . . 17 »
Un an. . . . 33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,
GUYANNE.

Trois mois. . . . 40 fr.
Six mois. . . . 80 »
Un an. . . . 30 »

Les lettres et paquets sont affranchis aux règlements relatifs.

SOMMAIRE. — PARIS. Sur les séances des Académies. — HÔPITAL SAINT-LOUIS (M. CAZENAVE). Leçons cliniques sur les maladies de la peau. — Du favus. — Clinique érythémateuse. Sur un cas de diète puérpérale terminée par la guérison. — Académie de médecine, séance du 11 septembre. — Académie des sciences, séance du 30 septembre. — Société de médecine pratique, séance du 6 août. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 22 SEPTEMBRE 1852.

Séances des Académies.

Après la lecture du procès-verbal et de la correspondance, M. Bouchardat a communiqué la dernière partie de son rapport officiel sur le traitement de la rage; nous en reproduisons les conclusions, qui ont été adoptées par l'Académie. Puis M. Velpeau a pris la parole pour répondre à M. Ricord.

Nous donnerons dans notre prochain numéro cette remarquable argumentation, qui, pendant plus d'une heure, a tenu l'Académie attentive. Il nous serait impossible de rendre l'impression profonde produite par cette parole sobre, sévère, toute scientifique. M. Velpeau a successivement repris toutes les parties saillantes du discours de M. Ricord; et, combattant un à un tous les arguments développés dans la dernière séance, il s'est attaché à démontrer que les observations sur lesquelles est basée toute la doctrine professée par M. Ricord sont loin d'offrir cette rigoureuse précision que le chirurgien de l'hôpital du Midi se plaint de ne pas rencontrer dans les faits rapportés par ses adversaires.

Après avoir successivement soumis à une analyse sévère tout ce qui est relatif aux modes de transmission de la syphilis, à la forme, au siège des manifestations syphilitiques secondaires, etc., il a examiné les observations qui lui paraissent prouver suffisamment la possibilité de la transmission de la vérole constitutionnelle; à l'appui de son opinion il a déposé sur le bureau un recueil de dix observations rédigées par M. le docteur Bardinet, chirurgien en chef de l'hôpital de Lamoignon.

Agrandissant ensuite le champ de la discussion, M. Velpeau a examiné et combattu la plupart des lois générales posées et formulées en termes précis par M. Ricord.

Nous bernerons notre analyse à ces quelques mots. Quand la discussion sera définitivement close, alors seulement une appréciation indépendante résumant toute la discussion sera insérée dans ce journal. Jusque-là nous continuerons à mettre sous les yeux de nos lecteurs tout ce qui sera d'intéressant et d'important sur la question.

— Pendant que l'Académie de médecine se laissait absorber par une seule question, l'attention des auditeurs, à l'Académie des sciences, se trouvait, au contraire, divisée sur plusieurs sujets très divers (nous n'entendons parler que de ceux qui ont trait à la médecine).

L'un des jeunes professeurs de la Faculté de Montpellier, M. Alquié, est venu lire un travail sur le rôle du microscope dans l'étude des tumeurs cancéreuses, qui ressemble quelque peu à un défi jeté aux idées modernes et aux belles recherches dont ces affections ont été l'objet dans ces derniers temps. Nous n'avons pu donner, au compte-rendu, une analyse de ce travail, fort étendu d'abord, et qu'eventuellement n'a terminé ni par des conclusions nettes et explicites, ni par un de ces résumés qui en facilitent considérablement l'intelligence.

Cependant, si nous avons bien entendu, à la lecture, il nous a paru que M. Alquié ne contestait ni la réalité des résultats constatés par l'étude microscopique, ni leur exactitude; mais ce qu'il conteste, c'est leur signification et leur utilité pratique. Ainsi, M. Alquié admet l'existence dans certaines tumeurs d'une cellule particulière qui en constitue le caractère anatomique spécial, et que l'on ne retrouve point dans d'autres tumeurs extérieurement et en apparence semblables. Partant, il ne fait aucune difficulté de considérer comme fondée anatomiquement, mais anatomiquement seulement, la distinction que l'on a établie entre les cancéreux dépourvus de cette cellule et les cancers proprement dits qui la présentent toujours. Mais pour lui, cette sorte de distinction n'est nullement fondée en clinique, les tu-

meurs épithéliales, épidermiques, fibro-plastiques, etc., se reproduisant après l'opération tout aussi bien que les tumeurs à cellule cancéreuse. Toutes ces tumeurs ne sont, à ses yeux, que des degrés, des variétés du cancer, dont la nature est révélée, non par la présence ou l'absence de tel ou tel élément anatomique, mais par l'ensemble de leurs symptômes, par leur marche et par les phénomènes généraux qu'elles suscitent.

Nous n'avons pu juger, sur une simple audition, de la valeur des preuves et des faits que l'auteur invoque à l'appui de cette opinion. Nous devons donc provisoirement nous abstenir de la juger; mais nous ne craignons pas de prédire à M. Alquié que ses idées rencontreront une très vive opposition.

L'objet des autres communications est suffisamment indiqué dans le compte-rendu pour que nous n'ayons pas besoin d'y insister ici.

HOPITAL SAINT-LOUIS. — M. CAZENAVE.

Leçons cliniques sur les maladies de la peau.

DU FAVUS.

La dénomination de teigne, s'il est vrai qu'elle mérite d'être conservée dans la nomenclature des affections cutanées, doit être exclusivement réservée au favus proprement dit.

Le favus, le porrigi favus, soit qu'on le considère sous le rapport de son évolution ou de sa ténacité, de sa nature intime ou de ses symptômes, soit qu'on l'envisage au point de vue des inconvénients dont il s'accompagne, ou des traces qu'il laisse après lui, constitue l'une des maladies dont l'étude offre le plus d'importance et d'intérêt.

Il consiste dans une inflammation spéciale de l'extrémité des conduits pileux, qui donne lieu à l'épanchement d'une matière jaunâtre et tend finalement à se terminer par alopecie.

Le favus débute ordinairement par un point jaune particulier, analogue à celui que pourrait produire une piqûre d'épingle. Ce point jaune, qui ne fait pas saillie au-dessus du niveau de la peau, paraît formé par une matière grasse évidemment liquide, dont la sécrétion dure un temps plus ou moins long. En général, au bout de vingt-quatre heures environ, cette matière se concrète; elle garde, bien qu'à un moindre degré, la couleur jaune qui lui est propre, couvre, en se desséchant, une plus grande surface, et, dans l'espace de quelques jours, donne naissance à une sorte de disque ou de tubercule exactement arrondi, saillant à la périphérie, déprimé au centre, qui a pour caractères principaux la prééminence qu'il forme sur le cuir chevelu, l'enveloppe épidermique dont il est recouvert, et la présence d'un cheveu par lequel il est traversé dans sa partie moyenne.

Les disques favus, dans quelques circonstances, apparaissent en petit nombre et restent isolés les uns des autres; dans d'autres cas, au contraire, ils se multiplient, et dans leurs mouvements excentriques finissent par se confondre entre eux. C'est alors qu'on voit les cheveux se détruire par suite de l'adhérence intime qu'ils ont contractée avec le produit de la sécrétion et de la distension à laquelle ils sont soumis. L'épiderme qui revêt les favi se déchire, leur ombilication s'efface, une poussière-pou ou moins sèche se détache des parties malades.

Les disques favus, en se confondant les uns avec les autres, engendrent une vaste croûte dans laquelle on ne retrouve jamais que d'une manière incomplète les caractères de la lésion primitive. C'est ainsi qu'on trouve çà et là des moitiés ou des quarts de cercle, et qu'on reconnaît la coloration jaunâtre qui est particulière au favus.

Lorsque la maladie est moins confluentes et que l'on cherche à élever les bords faveux demeurés distincts les uns des autres, on observe des phénomènes qui méritent un point haut point de fixer l'attention.

Si on prend un disque qui date de huit ou dix jours, et qui a atteint son entier développement, on éprouve pour extraire le produit de sécrétion une difficulté plus ou moins grande; on ne tarde pas à se convaincre que cette difficulté tient, d'une part, à l'adhérence solide qui unit le chancre au bouton favus; de l'autre, à la présence de l'enveloppe épidermique dont nous avons déjà fait mention.

Cette enveloppe se continue manifestement avec l'épiderme du conduit pileux. Lorsqu'on vient à en opérer la section, on donne facilement issue, à l'aide d'une épingle, à une sorte de gâteau dont la surface extérieure est sèche, dont la surface interne est lisse, grasse et humide.

Le point de la peau sur lequel repose le disque favus présente une dépression au centre de laquelle est un point qui paraît se continuer avec un conduit.

A une certaine époque, les cheveux subissent sous l'influence de la maladie une altération particulière qui est, jusqu'à un certain point, caractéristique; ils perdent à la fois de leur éclat et de leur solidité; leur aspect devient lanugineux. Il est digne de remarque que ces changements surviennent exclusivement dans la portion des cheveux comprise entre leur point d'émergence et leur extrémité terminale. La portion que limitent le bulbe et l'orifice du conduit pileux conserve son intégrité.

Pour peu que le favus dure depuis un certain temps, il se complique de symptômes qui se montrent avec la forme des inflammations ordinaires. Aux disques favus se joignent souvent des vésicules d'eczéma ou des pustules d'impétigo; et plus souvent encore des plaques de pityriasis.

La maladie vient-elle à se prolonger encore, au milieu des croûtes qui recouvrent la tête se dessinent des espaces dans lesquels le cuir chevelu est complètement dénudé; les cheveux ont été détruits d'une manière définitive. Au niveau des points qu'ils occupaient existe une cicatrice dont l'aspect spécial est en rapport avec le mode de production.

Si aux lésions qui viennent d'être décrites on ajoute l'existence, chez la plupart des malades, d'ophthalmies ou d'engorgements ganglionnaires, on aura le tableau de la variété de favus que l'on prend ordinairement pour de la maladie, du favus disséminé.

Le favus en cercles, la seconde des deux formes sous laquelle la teigne peut se manifester, présente des phénomènes singuliers qu'il importe de bien connaître. Au lieu de se développer par des disques isolés, il débute immédiatement par des plaques d'un étendue assez étendue. Les premiers symptômes par lesquels il se révèle diffèrent de ceux qu'on observe dans le favus disséminé. On voit sur une étendue de surface plus ou moins grande se gonfler l'extrémité des conduits pileux; des squames adhérentes se produisent; leur ensemble forme des plaques arrondies analogues aux plaques du pityriasis, dans les limites desquelles le cuir chevelu a l'aspect inégal d'un peau de chagrin.

C'est étalé de choses dans lesquelles, à l'aspect, on se croirait en présence d'un favus; mais, si l'on examine attentivement, on se convaincra que le favus est le pityriasis.

Il arrive un moment où les squames sont remplacées par des points jaunes dont la couleur est un peu moins intense que celle des disques du favus disséminé; les plaques pityriasiennes s'effacent et font place à de larges croûtes favueuses.

L'épaisseur des croûtes favueuses est moindre que dans la première variété de la maladie, il n'est pas rare de les voir persister pendant un long espace de temps sans altérer les cheveux dans leur éclat; néanmoins l'alopecie est constamment le résultat ultime de leur présence; plus facile à prévenir, elle n'est pas moins incurable que dans le favus disséminé.

Le favus a évidemment pour siège de prédilection le cuir chevelu; il peut, à la vérité, se montrer sur les différents points de la surface du corps, mais alors, presque toujours, il a occupé ou il occupe en même temps le cuir chevelu.

Les faits de contagion à la suite desquels on a vu le favus borné à des parties de la peau autres que celle qui recouvre la tête sont très rares; ils se rencontrent principalement chez les vieillards et chez les adultes. C'est le moins connu l'histoire d'un médecin qui, après avoir passé une nuit en voyage et avoir appuyé sa tête sur l'une des parois d'une voilure publique, lui atteint de favus dans la partie du visage qui seule avait subi le contact.

Chose remarquable! le favus peut se développer spontanément sur les bourses, c'est du moins ce que nous ont appris nos observations personnelles; ses symptômes restent les mêmes; sa gravité seule diffère, elle est moindre qu'au cuir chevelu. On peut en dire autant du favus qui envahit les diverses régions du corps autres que la tête.

Quelle est la nature intime du favus? Cette importante question est loin d'être résolue de la même manière par tous les pathologistes.

Les anciens attribuaient le favus, de même que la plupart des maladies de la peau, à une humeur mélancolique; vers la fin du siècle dernier on le considérait comme une affection pustuleuse ayant son siège dans les bulbes pileux; cette opinion, qui a été soutenue par Duncan et par Alibert, était fondée sur l'alopecie dont s'accompagnait constamment la maladie, elle fut modifiée. Malou et Boudouque avec Sauvages et Murray pensèrent que le favus était localisé, non dans les bulbes pileux, mais dans les follicules sébacés; ils nièrent le caractère pustuleux de la lésion primitive. Cette négation marque un grand progrès dans l'histoire anatomique du favus.

Un ancien interne des hôpitaux, M. Letermeur, dans sa thèse inaugurale qui parut en 1839, démontra plusieurs faits importants. Il fit voir que le favus a son siège à l'extrémité des conduits pileux, et qu'il consiste principalement dans une lésion de sécrétion des cryptes qui s'ouvrent au pourtour de l'orifice de ces conduits. On sait aujourd'hui que

les cryptes, dont l'altération de sécrétion est signalée, sont chargées de verser une matière grasse en l'absence de laquelle les cheveux deviendraient secs et cassants.

M. Léteneur poussa plus loin ses investigations, il étudia les cicatrices qui succèdent au favus et démontra qu'elles se forment de la manière suivante : Sous les croûtes fauveuses s'établit un travail inflammatoire; une sorte d'excalération se produit; à une certaine époque, s'opère une cicatrisation qui par un effet d'obturation des conduits pilifères, sous la cicatrice transparente qui s'est formée, on peut apercevoir les cheveux dont la sécrétion continue, mais dont l'issue au dehors est devenue impossible; les bulbes pileux conservent pendant quelque temps leur intégrité, mais ils arrivent un moment où ils s'atrophient et cessent de remplir leurs fonctions.

Contrairement aux faits par lui observés, M. Léteneur considéra le favus comme une affection pustuleuse.

Les auteurs qui ont voulu voir dans cette maladie la présence d'un cryptogème ont invoqué, comme argument principal, la négation de l'existence d'une pustule.

L'opinion d'après laquelle le favus consiste dans un végétal parasite a été pour la première fois produite en France par M. Gruby, dans un mémoire présenté à l'Institut; elle a été appuyée de l'autorité de Remack, de Muller et de Vogel; MM. Lebert et Robin l'ont soutenue. Nous avons publié les recherches micrographiques de M. Bock; le cryptogème décrit par le professeur ne réprésentait pas les mêmes caractères que celui dont M. Gruby et Lebert ont donné la description; la dissidence que nous mentionnons ici semblerait justifier le mot qui nous a été reproché, lorsque nous avons parlé des illusions dans lesquelles pouvait entraîner le microscope.

Il n'entre nullement dans nos intentions de critiquer les travaux d'observateurs aussi éminents que ceux dont nous venons de citer les noms. Nous devons néanmoins déclarer, en rendant hommage à leur talent et à leur mérite, que nous n'avons pas trouvé comme eux toutes les parties constitutives du végétal qu'ils ont décrit, le mycelium, les spores et le réceptacle.

Les partisans de l'existence d'un cryptogème ont dit que le favus n'était pas une affection pustuleuse. Nous partageons sur ce point leur manière de voir; mais nous rejetons formellement la présence d'un parasite végétal. Comment, en effet, concilier un pareil fait avec la disposition de l'enveloppe épidermique que nous avons dit exister constamment au début de la maladie, enveloppe solide et résistante qui s'oppose à l'évacuation des disques fauveux?

On a objecté que le favus pouvait se développer sur des parties complètement dépourvues de poils, et qu'on l'avait vu occuper la surface du cuir chevelu. Nous ne saurions accepter cette objection. Il est parfaitement démontré à nos yeux qu'il ne peut exister de favus que dans les points où existent des poils. Le fait est si vrai, qu'au cuir chevelu les disques fauveux disparaissent aussitôt que les cheveux sont détruits. L'empirisme, aussi bien que la nature, ne nous a-t-il pas appris que l'unique mode de guérison de la maladie consiste dans la destruction des cheveux; destruction qui entraîne avec elle la cessation de la sécrétion séchée dont l'altération entraîne les disques fauveux?

Ajoutons aux considérations précédentes qu'on rencontre des lésions pathologiques qui n'ont rien de commun avec la présence d'un végétal parasite, tels sont les produits d'inflammation divers, pustules d'impétigo, plaques de pityriasis, dont s'accompagne le favus disséminé; telles sont encore les altérations diverses des surfaces malades, la rougeur et les solutions de continuité dont elles deviennent le siège.

Il est à remarquer que les croûtes de favus se délayent entièrement dans la matière des cataplasmes que l'on applique en vue de les faire tomber. Ce fait concorde parfaitement avec l'état liquide des disques pendant la durée des premiers temps de l'éruption.

Le développement spontané du favus est tellement fréquent, qu'Alibert, par qui il a été observé un grand nombre de fois, ne croyait pas à la contagion de la maladie et la regardait comme héréditaire.

De même que plusieurs autres affections de la peau, le favus peut disparaître sous l'influence d'une maladie aiguë, d'un érysipèle, par exemple.

Toutes sont les considérations sur lesquelles nous appuyons pour envisager la maladie qui nous occupe comme une lésion de sécrétion. Cette lésion a son siège à l'extrémité des conduits pilifères; elle est principalement caractérisée par une hypersecretion du liquide destiné à lubrifier les poils et les cheveux; elle présente, avec l'acné, affection qui, elle aussi, consiste essentiellement dans une lésion de sécrétion, une analogie facile à saisir.

Il est une variété d'acné dans laquelle la matière séchée se coagule en croûtes qui se superposent et qui par leur naissance à des écailles noires comparables à celles de l'eczéma. Nous voulons parler de la variété d'acné que Willan et Bateman ont décrite sous le nom d'ecthème de la peau. La lésion pathologique par laquelle elle se caractérise offre la plus grande ressemblance avec celle qui constitue le favus.

L'analogie de l'affection fauveuse avec l'acné peut être poursuivie jusque dans les variétés de l'une et l'autre maladie; il existe des rapports manifestes entre le favus en cercles et l'acné rosacea, forme d'acné dans laquelle l'hypersecretion, comme on sait, ne joue qu'un rôle secondaire.

Le favus, à nos yeux, est donc une lésion de sécrétion; mais une lésion de sécrétion dont les éléments sont multiples. Non-seulement la matière séchée est produite en quantité plus grande qu'à l'état normal, elle est encore altérée dans sa nature intime; elle a subi une modification particulière qui nous est inconnue, modification qui se rapproche sans doute de celle en vertu de laquelle l'herpès circiné acquiré au cuir chevelu des propriétés contagieuses qu'il ne possède pas lorsqu'il occupe d'autres régions de la peau.

La cause la plus ordinaire du favus est la contagion. Ali-

bert, qui ne croyait pas à son action, admettait que la maladie se développe tantôt d'une manière spontanée, tantôt par voie d'hérédité. L'opinion du savant dermatologiste est vraie dans une certaine limite. Ici, comme dans toutes les maladies de la peau, il importe de faire la part des circonstances occasionnelles et celle des dispositions individuelles; l'état général des malades est une condition qui mérite d'être prise en sérieuse considération. Le favus constitue, chez les enfants, une maladie très grave et très tenace; lorsqu'il atteint des hommes âgés de quarante ou de soixante ans, il cède facilement aux moyens qu'on lui oppose. L'un de nos malades, dont le père a eu un favus dans son enfance, a contracté la maladie au milieu d'une école; il convient évidemment de tenir compte ici de la contagion aussi bien que de l'hérédité.

Le favus a une physiologie spéciale qui permet, en général, de le distinguer aisément de toutes les autres affections cutanées. Les croûtes auxquelles il donne naissance offrent une couleur jaune caractéristique; lorsqu'elles sont en voie de formation, rencontrent des myriades de disques qui tendent à se confondre les uns avec les autres : ces disques se reconnaissent sans peine à leur forme spéciale et à leur coloration.

Il est quelques points de diagnostic sur lesquels nous devons nous arrêter, à cause des obscurités dont ils sont ordinairement entourés.

A une certaine période du favus en cercles, on s'est déçu par le cuir chevelu que des plaques blanchâtres recouvertes de squames, dont l'apparence peut faire croire au premier abord à l'existence d'une affection pityriasique. Si on examine avec soin l'état des parties malades, on aperçoit sur les contours de l'éruption des points dont l'aspect semble annoncer l'évolution prochaine de disques fauveux, et on reconnaît que l'alopecie n'a pas les mêmes caractères que dans le pityriasis; les cheveux, au moment de leur chute, loin de présenter sensiblement leur intégrité ordinaire, offrent un état d'arrondissement des plus manifestes. La circonférence exactement arrondie des plaques fauveuses, le peu d'abondance des squames qui existent à leur surface, l'aspect grainé et chagriné de la peau qu'elles occupent établissent entre les deux maladies des différences fondamentales qui ne sauraient laisser place au doute et à l'erreur.

Mahon a très bien décrit l'apparence particulière de la peau que nous venons de signaler, apparence qui ne se retrouve nullement dans le pityriasis; seulement, il a eu le tort de rattacher à la teigne tondante un état pathologique qui correspond simplement à l'une des périodes du favus en cercles.

A une époque plus avancée de la maladie, les squames pityriasiques sont remplacées par des disques fauveux qui diffèrent de ceux du favus disséminé par leur moindre épaisseur.

Le défaut d'aspect grainé de la peau, l'absence de squames dures et adhérentes, la forme spéciale et caractéristique de l'alopecie ne permettent pas, lorsqu'on est prévenu des difficultés du diagnostic, de confondre l'herpès tonsurant avec le favus en cercles, comme l'ont fait Mahon et les auteurs anglais, dont les ouvrages ont répandu sur l'histoire des affections du cuir chevelu une lâcheuse obscurité.

Le favus constitue une maladie sans gravité lorsqu'il se développe à une autre époque de la vie que dans l'enfance, et sur d'autres points de la peau que le cuir chevelu, surtout quand il survient d'une manière accidentelle. Dans les conditions opposées il empêche à l'influence pernicieuse qu'il exerce sur les malades, et à la résistance qu'il oppose aux agents thérapeutiques, des caractères qui doivent le faire ranger au nombre des affections les plus sérieuses de la pathologie cutanée.

Il est incontestable que les enfants atteints de favus éprouvent dans leur état physique et moral un changement des plus marqués; on voit survenir chez eux de la diarrhée et des engorgements ganglionnaires, ils restent maigres et chétifs, leur mémoire et leur intelligence s'affaiblissent, leur caractère devient d'une morose difficile.

Les anciens attachaient une grande importance, dans le traitement du favus, aux moyens propres à exercer sur l'économie une action générale, ils les faisaient varier suivant la constitution des malades. Est-il besoin de dire que les praticiens modernes doivent suivre leurs préceptes et leurs exemples?

Parmi les moyens topiques qu'on a proposés, le plus répandu consiste dans l'avalution des cheveux par la calotte; il a été vanté par A. Paré.

La calotte, il faut l'avouer, est un procédé de guérison barbare, mais logique; elle remplit en effet l'indication principale du traitement, indiquant d'abord l'objet est de suspendre pour un temps la sécrétion des cheveux, et par suite, celle de la matière séchée destinée à les lubrifier.

Le procédé de la calotte, tel que l'employaient les anciens, se réduisait à couvrir la tête des malades d'une coiffe de matières élastiques, qu'on enlevait sans ménagement. Il a été modifié de plusieurs manières; ainsi, on a conseillé de substituer la gomme ammoniac à l'empois, et de composer la calotte de bandes triangulaires qu'on peut enlever successivement et isolément.

On a imaginé une foule de pommades épilatoires; nous nous sommes servi dans ces derniers temps d'un liquide vanté par M. Martin; ce liquide se compose d'un mélange à parties égales d'eau et de chaux vive que l'on sature à l'aide d'un courant d'hydrogène sulfuré.

Les onctions résolutive ont dans quelques cas une incontestable utilité.

En résumé l'épilation est le seul mode de traitement rationnel. Les succès obtenus par les frères Mahon, s'ils peuvent être appliqués en partie par la confusion qui fait régner comme de véritables teignes des affections qui ne sont nullement de la nature du favus, et par la facilité plus grande avec laquelle on guérit le favus disséminé, doivent aussi être attri-

bues pour une large part aux soins manuels que reçoivent les malades.

A.-H. M.

CLINIQUE ÉTRANGÈRE

Sur un cas de sévère pustérolarminé par la guérison.

Par M. le docteur A.G. PÉRISSÉ.

On. — Je l'ai appelé le 17 mai 1853 chez la femme G., 23 ans, primipare, accouchée depuis 6 jours. L'accouchement n'avait pas été laborieux, s'était fait par les seuls efforts de la nature. Une personne du voisinage, non diplômée, qui assistait quelquefois des femmes en travail, avait été présente. D'après les renseignements des assistants, l'accouchement s'était passé quelques instants après la sortie de la mère d'une urine normale, d'un peu de sang, et l'écoulement lochial des jours suivants avait été faible.

À mon arrivée, la femme avait la fièvre depuis deux jours et demi, on s'était abstenu d'appeler un médecin parce que l'on avait cru avoir affaire à une fièvre éphémère.

Voici l'état de la malade à ma première visite :

Elle était couchée sur le dos, dans un état de semi-stupeur, dont on la retirait facilement par les questions qui lui étaient faites; le regard était avarié, les faces étaient jaunes, pâles, terreuses, l'un ou l'autre, surtout dans les traits qui environnent la bouche, le front, brunie de transpiration, était couvert de taches érythémateuses sales, les muqueuses des yeux et de la bouche présentaient une pâleur pareille à celle qui s'offre chez les personnes exsangues; il est à remarquer que la malade était sanguine et nullement chlorotique avant son accouchement; les lèvres étaient blanches et humides, et présentaient une milieuse d'une longitudinalité d'un centimètre. La malade se plaignait d'un saisissement excessivement mauvais, elle demandait tout ce qui est acide.

L'exploration du ventre n'indiquait rien, il était souple, non météoré, aucun point douloureux; le volume de l'utérus ne présentait rien de remarquable; les lochies étaient sanguinolentes et excessivement fébriles, mais pas trop abondantes; depuis trois jours la malade n'avait pas eu de selle.

La peau, paraît d'un jaune de plâtre, offrait des moiteurs partielles; la température était presque au-dessous de la température normale.

Le pouls, concentré et très fréquent, n'avait rien de franc dans ses allures, toutes les pulsations n'étaient pas les mêmes, il y avait irrégularité.

La malade se plaignait de céphalalgie frontale; il lui était impossible de dormir, disait-elle, ses membres pesaient comme du plomb.

D'après les renseignements de la malade, le mal avait débuté par un frisson, qui avait duré assez longtemps; depuis ce frisson initial elle n'avait plus éprouvé.

Le diagnostic me sembla extrêmement obscur; j'ai recouru à la médication préconisée par Trousseau :

Racine d'opéacanthum. . . . 2 dragmes.

Faites infuser dans l'eau bouillante jusqu'à la colature de six onces, et puis ajoutez une once de sirop de sucre.

A prendre une cuillerée toutes les heures.

Après les premières prises de la mixture, la malade eut quelques vomissements, qui furent bientôt remplacés par une abondante diarrhée d'une odeur très fétide.

L'abondance des évacuations fit que je diminuai le lendemain la dose du médicament au lieu d'une cuillerée par heure, la malade n'en prit qu'un tiers les trois heures.

Les diarrhées continuèrent sans autre quelque chose d'acquiesçant pour les assistants, qui craignaient de perdre la malade par la faiblesse qui devait en résulter. On vint me prendre en toute hâte, et dans l'impossibilité de m'y rendre à l'instant même, on eut recours au confrère Duroit (de Courtray), que je trouvai à mon arrivée auprès de la malade.

En effet, le pouls était tombé, la peau était froide; la malade venait d'avoir une lipothymie. Cependant son état général était plus satisfaisant; il y avait moins de stupeur. C'était alors la troisième jour du traitement.

On continua de suspendre immédiatement le médicament, et d'administrer une mixture laudaise. La diarrhée s'arrêta, baissa la stupeur et la céphalalgie reprirent en intensité; l'opéacanthum fut de nouveau administré avec succès, la diarrhée eut encore lieu, mais, une fois que la malade avait évacué encore deux fois, les assistants n'avaient plus attendu l'avis des médecins pour reprendre l'administration de l'opéacanthum, qui encore une fois, m'arrêta la diarrhée, avait aggravé la malade.

Cette fois-ci nous ajoutâmes à la mixture d'opéacanthum, qui fut diminuée de la moitié de la dose, deux grains d'extrait alcoolique d'acrot de nage. La malade, durant une dizaine de jours, continua d'avoir une légère diarrhée sans vomissements; une amélioration marquée ne tarda pas à avoir lieu. La femme G., touchée à la convalescence, lorsqu'une fluxion eut lieu sur le sein droit; un abcès s'y forma, qui occupa exclusivement la glande.

Il est à remarquer que, quoiqu'il en soit, quoiqu'il en soit, l'abcès n'eut rien de douloureux; le pus en était d'une extrême fétidité. Au bout de quelques jours, un abcès paraît au premier se manifesta au sein gauche.

La convalescence de la malade a été entravée par quelques accès de rage.

Nous examinâmes nos visites le 22 du mois de juin.

REPLÈTES. — Sans aucun doute la femme G. était très usée, mais elle n'était cependant ni épuisée ni incapable de trouver un seul organe atteint.

Il n'était pas question de métrorhénion, tous les symptômes en faisaient défaut : comme nous l'avons déjà dit, le ventre était souple, indolent.

Les lochies fébriles et les symptômes de stupeur auraient pu faire croire à une phlébite utérine, mais l'absence de douleurs, de frissons et de fièvre rémittente devaient faire rejeter cette supposition.

Nous ne pûmes pas non plus rattacher les symptômes de la malade à la lésion de la tégument décrite par Cruveilhier : la marche de la maladie, l'absence de douleurs, l'existence d'abcès métastatiques dans les seins (1) faisaient rejeter cette supposition.

La malade ne semblait pas être locale, on aurait dit un mal total substantiel, tous les organes semblaient également atteints; il fallait bien admettre une modification imprimée au dynamisme vital.

(1) Ces abcès furent d'abord comme on sait dans les lymphatiques utérins.

Les symptômes chez la femme G... avaient une grande ressemblance avec ceux que l'on observe chez les individus atteints du système circulatoire charrie des substances septiques. Il nous a été donné de voir succomber des femmes par suite de morceaux de placenta qui séjournaient dans l'utérus, elles offraient les mêmes symptômes. Des caillots retenus dans la matrice et qui s'y décomposent produisent encore le même effet.

L'incubation putride, qu'elle vienne du dehors par l'environnement, la contagion typhoïde, etc., ou qu'elle ait son origine dans la matrice de la femme en couches, produit des symptômes analogues.

A notre sens, chez la femme G... l'incubation putride existait, l'économie était fétide des lochies ne pouvait pas, comme nous l'avons déjà dit, accuser une métrite ni une phtisie; il se rattacherait à un corps quelconque en décomposition, caillot ou morceau d'arrière-faît, dans l'utérus.

La diarrhée critique, les abcès des seins achèvent de prouver notre proposition.

Nous un coup d'œil rapide, au point de vue sémiologique, sur chacun des principaux symptômes que la femme G... a présentés.

Prison initiale. — C'est un fait d'observation que presque toutes les maladies des femmes ou couches graves ont une incubation brusque, signalée par un frisson. La fièvre de lait commence quelquefois de la même manière, ce qui cependant est rare. On peut établir d'une manière générale que ce frisson, qui survient du troisième au sixième jour chez la femme en couches, doit mettre l'accoucheur sur ses gardes, surtout en cas d'épidémie.

En dehors de l'état puerpéral, le frisson initial dans les fièvres continues est de bien meilleur augure que cette invasion locale et insidieuse du mal.

Le frisson initial ne doit pas seulement être considéré au point de vue de la nature de la maladie, mais encore d'après l'âge; c'est ainsi que ce symptôme chez les vieillards indique le plus souvent l'invasion d'une pneumonie ou d'une pleurésie toujours graves à cet âge.

Faibles. — La pâleur, ce teint jaune, sale, ces traits souffrants, cette décomposition dans l'ensemble de la figure, indiquent une affection grave, qui l'est d'autant plus que ces symptômes se sont développés avec plus de promptitude. Dans ce cas il y a défaut de réaction, le mal est en quelque sorte opprimé par l'étendue de la cause morbide.

Nous avons souvent observé des taches hépatiques chez les femmes en couches, elles existent quelquefois avec un état grave, d'autres fois se lient à des transpirations abondantes.

Peau. — Le teint jaune-sale des téguments et la pâleur extrême des muqueuses nous semblent devoir fixer l'attention dans les maladies puerpérales. Ces symptômes considérés au point de vue de leur origine soulèvent une question curieuse, surtout lorsqu'ils ne reconnaissent pas pour cause un état chlorotique antérieur ou des pertes abondantes; ils indiquent dans tous les cas une modification imprimée à la composition des humeurs; reste alors à rechercher si cette modification est primitive ou consécutive.

Dans le cas de la femme G... nous n'avons découvert aucune donnée capable d'expliquer l'ensemble de ces symptômes. L'incubation consécutive à la décomposition d'un corps dans la matrice; le diagnostic, nous ne le donnons pas comme prouvé, mais comme entouré de beaucoup de probabilités.

État de la langue. — La bouche de notre malade était excessivement mauvaise; la langue, comme les autres muqueuses, était très pâle, humide et recouverte d'une strie brunitrice vers son milieu et dans toute sa longueur.

Plusieurs de ces symptômes, à notre sens, ne reconnaissent pas toujours exclusivement pour cause un état saburral. L'extension du tégument brunitrice de la langue tient à une sécrétion vicieuse des muqueuses; les conditions pathologiques qui produisent cet état rentrent dans la catégorie de ce que l'on a coutume d'appeler embarras gastrique. Sans le moindre doute, l'état des muqueuses, envisagé de ce point de vue, indiquait chez notre malade un embarras gastrique. Mais le goût désagréable n'est pas toujours en raison directe de la nature et de l'étendue de l'enduit de la langue; bien souvent, surtout chez les nouvelles accouchées, nous siéons rencontrés des langues qui étaient blanches, et le goût n'en était pas moins détestable. Cette circonstance se remarque dans les fausses coarctations; elle indique qu'il y a encore un résidu du mal: c'est ce qui est arrivé chez la femme G... la langue était déjà belle, cependant le goût était détestable; l'appétit n'est arrivé qu'après que les abcès critiques des mamelles ont été percés.

Le mauvais goût de la bouche se lie quelquefois à l'absorption de certaines substances; c'est ainsi que des matières stercorées dans le rectum impriment la langue par leurs qualités sales. Les cancers ulcérés qui abandonnent à l'absorption leurs produits délétères occasionnent un très mauvais goût; il en est de même de l'infection produite par des morceaux de placenta qui se décomposent dans la matrice.

Pouls. — Le pouls de notre malade était d'une grande fréquence et très irrégulier, aucune pulsation ne ressemblait à celle qui allait sauter; il était en même temps petit, sans être dur, ce qui indique que la réaction n'allait pas franchement. La nature était impuissante à opposer une résistance régulière au mal, et sans l'intervention de l'art, elle allait finir sous l'influence des substances septiques qui circulaient dans tout le corps et qui entraînaient le dynamisme vital dans sa source.

La grande fréquence du pouls chez les femmes nouvellement accouchées est un signe qui n'est pas sans importance, ce symptôme accompagne toutes les maladies puerpérales graves; lorsqu'il se présente, il est bon d'interroger toutes les cavités, et si l'on découvre quelque point douloureux, ce sera preuve de la combattre et de ne point perdre de vue l'état de la malade.

Le pouls fréquent accompagné de frisson, alors même que tous les autres symptômes seraient tout à fait négatifs, doit fixer l'attention du médecin; c'est ainsi que commencent les maladies puerpérales les plus graves.

Lochies. — Dans les fièvres puerpérales les lochies sont le plus souvent supprimées; elles cessent de couler avec l'apparition du frisson initial. Chez la femme G... les lochies coulaient, elles exhalèrent une odeur très mauvaise; cette dernière circonstance se présente dans les infections purulentes. Chez notre malade, comme nous l'avons déjà vu, il s'agissait de lochies purulentes; la fétidité avait une autre n'y avait pas infection purulente; la fétidité avait une autre source.

Une modification des lochies, dit M. Voillemin, était leur mauvaise odeur. Que leur altération fût le produit d'un état morbide tout à fait local, ou bien qu'elle fût le résultat d'une infection purulente générale; dans ce dernier cas encore, l'effet pouvait devenir une cause puissante, et il fallait, par des injections fréquentes portées jusque dans l'utérus, entraîner les matières putrides et empêcher leur absorption. Cette dernière méthode de la fièvre puerpérale, et en cela était toujours un symptôme fâcheux. Mais je n'ai pas besoin de dire que, lorsqu'il se présentait seul, dans l'ensemble des autres symptômes qui ont été décrits, tout en exigeant quelques précautions, il ne suffisait pas pour inspirer des craintes sérieuses. (1)

Diarrhée. — Si l'on se rappelle les détails qui se rapportent à la maladie de la femme G..., on sera convaincu que la diarrhée y a opéré la guérison; en effet, chaque fois que nous avons agité imprudemment cette évacuation, les symptômes ont repris en intensité pour prendre une meilleure tournure avec la réapparition des selles liquides et fétides.

Il nous reste à expliquer le fait.

Que l'importance du sujet nous permette de transcrire ce que nous avons publié l'année passée sur la même question: Dans une des séances de l'Académie de médecine de l'Assemblée, M. Le Roy d'Étiolles appelle l'attention de l'assemblée sur le fait suivant: « M. Fournier, dit-il, vous a parlé d'excréments fétides et d'absorption par l'empoisonnement par les substances introduites dans les veines, et il vous a dit qu'il y avait une différence entre les injections faites dans les veines mésentériques. Il a pensé que l'action du foie pouvait être pour quelque chose dans cette différence.

« En effet, vous connaissez les expériences que MM. Flaudin et Danger ont faites sur les empoisonnements par l'arsenic et l'antimoine; vous savez que pendant un temps donné le poison se trouve dans le foie, alors même que l'absorption a eu lieu dans les autres parties du corps.

« Je crois qu'il peut en être de même pour les miasmes; et permettez-moi à cet égard de vous citer un fait qui m'est personnel.

« J'avais fait une autopsie dans un endroit très restreint; dans un cabinet, dans une alcôve, où il n'y avait aucun dégagement et où par conséquent la personne qui m'assistait et moi nous absorptions tous les miasmes. Bientôt je fus pris de tous les prodromes d'une fièvre grave. Le huitième jour dans les selles abondantes et exhalant une odeur de cadavre bien caractéristique.

« Je fus frappé de cette particularité et je demandai à des élèves d'observer si, après des autopsies, quelques-uns de ceux qui s'y seraient livrés n'éprouveraient pas ces mêmes symptômes graves, si des sécrétions ne s'ensuivaient pas et ne prendraient pas, comme chez moi, la fièvre typhoïde, et ils m'ont répondu que plusieurs fois ils avaient observé absolument les mêmes phénomènes. » (2)

Dans la même séance, M. Marek dit avoir eu l'occasion de faire l'analyse du sang après un empoisonnement. Il a trouvé le poison dans le sang du foie, tandis que le sang des autres parties du cadavre n'en contenait pas.

A côté des données dont il vient d'être fait mention, je crois pouvoir citer les faits suivants: En 1835, en plein été et par une chaleur brûlante, je dessinais avec un camarade les plexus nerveux à l'amphithéâtre de l'hôpital civil de Gand. Dans la matinée nous discutâmes durant deux heures, et l'après-dîner de la même journée, six heures durant, le cadavre était en pleine putréfaction, les téguments étaient verdâtres. Mon condisciple ne tarda pas à être atteint d'une fièvre typhoïde grave dont il s'est remis avec beaucoup de peine; pour ma part, je fus atteint d'une diarrhée très abondante, quoiqu'heureusement je ne parvins pas à arrêter; les selles exhalèrent l'odeur putride du cadavre, et se prolongèrent pendant sept jours.

En 1843, j'eus l'honneur de pouvoir étudier la fièvre typhoïde dans un hôpital où les cas étaient très nombreux; je passai la plus grande partie de la matinée dans les salles à observer les malades et à les ausculter, parce que plusieurs d'entre eux étaient atteints de pneumonie. Dans l'après-dîner j'assistai aux autopsies et aux dissections anatomiques; et cela dans un amphithéâtre très petit et où les miasmes étaient en quelque sorte condensés. Après avoir séjourné une quinzaine de jours dans cette atmosphère contaminée, je fis atteint de fièvre accompagnée d'une diarrhée des plus intenses. Je ne puis me rappeler d'avoir tenté de laisser agir la nature, et n'employai plus aucun moyen pour boucher cet émonctoire.

Le docteur Sigg a pu observer l'empoisonnement par le venenum botulinum sur un grand nombre de personnes; dans les cas d'Andellengen rapporté par lui, six cents personnes avaient pris le 10 juin 1839 leur repas sous une même tente, 444 furent affectées, 9 en moururent; les convalescents qui ont été exemptés ou n'avaient pas mangé de la viande corrompue, ou n'en avaient pris qu'une quantité minime, n'eurent aucun bien-être.

Dans les cas décrits par le docteur Sigg, la maladie se manifesta chez quelques-uns peu de temps après l'ingestion

(1) Histoire de la fièvre puerpérale ou à sept jours d'après l'opinion de l'Académie de médecine de l'Assemblée. (2) Bulletin de l'Académie de médecine de Belgique, Tome X, n° 8, p. 217.

des aliments corrompus par des vomissements et de la diarrhée; mais chez le plus grand nombre, ce ne fut que du cinquième au dixième jour que les symptômes se déclarèrent. Alors il y avait du malaise, une lassitude douloureuse, de la céphalalgie, des frissons, de l'inappétence avec une langue chargée, quelquefois un goût de cuivre, des éructations, des vertiges, de l'insomnie, etc.

En 1850, la veille des vacances de Pâques, on servit pour souper aux séminaristes de Bruges un plat de viandes frites. La nuit suivante plusieurs de ces étudiants furent atteints de diarrhée, qui s'est prolongée pendant quelques jours; d'autres sont retournés dans leur famille avec des apparences de bonne santé, mais n'ont pas tardé, après avoir été quelques jours chez eux, à être atteints d'une fièvre qui a offert plusieurs symptômes typhoïdes. Ces malades ont même transmis l'affection à des personnes qui habitaient la même demeure.

Les cas des séminaristes de Bruges étaient curieux, parce que chez ces atteints de diarrhée il n'y a eu ni incubation, ni développement de fièvre, tandis que les séminaristes qui ont offert les symptômes typhoïdes ont présenté une période d'incubation.

En présence de cette donnée, ne serait-on pas autorisé à présumer que la période d'incubation, dans l'observation du docteur Sigg et des séminaristes de Bruges, s'explique par le séjour momentané dans la commune de Champenue, c'est-à-dire de Huy-le-Froid, arrondissement du Puy, à entièrement cessé.

D'après ces données, on comprend l'importance des purgatifs dans le début des infections septiques. (Observateur médical de Courmayeur.)

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 21 septembre 1852. — Présidence de M. MOREAU.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

Le ministre de l'Agriculture et du commerce transmet le rapport final de M. le docteur du Garay, qui constate que la maladie épidémique qui s'est déclarée dans la commune de Champenue, canton de Huy-le-Froid, arrondissement du Puy, a entièrement cessé. (Commission des épidémies.)

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Malano-posthite. — Syphilis constitutionnelle.

M. Raeborski adresse une observation de malano-posthite accidentelle qui donne lieu à l'explication de la syphilis constitutionnelle chez une femme, à la suite de rapports sexuels non légitimes. Quelques mois après la guérison apparente de la femme, grossesse suivie de la naissance d'un enfant légitime offrant, au bout de quelques semaines, les accidents secondaires de la syphilis. Transmission de ces accidents au nourrisson à la naissance.

- L'auteur conclut de cette observation :
- 1° Que des accidents syphilitiques secondaires, et en particulier les ulcérations secondaires de la malano-posthite, peuvent transmettre la syphilis constitutionnelle de l'homme à la femme par les relations sexuelles, et développer chez cette dernière d'autres formes de la syphilis constitutionnelle;
 - 2° Que l'incubation est loin de pouvoir décider par elle-même la question de la transmission des accidents secondaires;
 - 3° Que, chez la femme, le principe syphilitique peut arriver aux accidents secondaires et donner lieu à la syphilis héréditaire chez l'enfant conçu et né au moment d'une apparente guérison de la mère;
 - 4° Que les accidents syphilitiques secondaires, et en particulier des plaques muqueuses ou des pustules plates, peuvent être communiqués par l'enfant à sa nourrice.

Remèdes contre la rage.

M. Bouchardat lit la suite du rapport sur les remèdes proposés contre la rage. Il conclut en demandant qu'on en fasse des remèdes et fixe l'attention de l'autorité. — Ces conclusions sont adoptées.

— L'ordre du jour appelle la suite de la discussion sur les accidents secondaires. La parole est à M. Velpeau. Nous publions nos discours dans le numéro prochain.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 20 septembre 1852. — Présidence de M. RAYET.

De l'utilité clinique du microscope pour la connaissance des maladies cancéreuses.

M. Alquié, professeur de clinique chirurgicale à Montpellier, lit sous ce titre un mémoire très étendu, dont, faute de résumé et de conclusions formelles, il nous est impossible de présenter ici l'analyse. Ce mémoire est renvoyé à l'examen d'une commission composée de MM. Velpeau, Lallemand et Rayet.

Traitement de la rétention d'urine chez les hommes âgés.

M. A. Mercier communique des observations relatives à un nouveau traitement de la rétention d'urine chez les hommes âgés. L'auteur se résout en disant :

- 1° La rétention d'urine peut résulter et résulte souvent de deux espèces de valvules survenant au col de la vessie, les unes musculaires et les autres prostates; les premières appartiennent spécialement à la jeunesse et à l'âge mûr, les secondes à la vieillesse; peuvent et doivent être traitées par divers procédés.
- 2° Le traitement de la queue, sur dix cas de rétention d'urine chez les vieillards, relations qui passent encore pour incurables, même aux yeux des médecins, ont pu nous paraître être guéries par cette opération si l'on avait su, dès les premières de l'apparition de ces valvules, que ces valvules étaient primitives.
- 3° L'âge du sujet n'est jamais, à lui seul, une contre-indication,

et Barthès la signalent onze fois sur 167 cas de rougeole. Mais ajoutons que le plus souvent elle ne se montre que dans les cas compliqués d'une autre affection.

Chez notre malade la rougeole n'avait évidemment pas éprouvé son action sur l'économie après l'éruption accomplie. La petite malade n'a jamais depuis recouvré la santé, et probablement l'état général mauvais, joint à l'insalubrité du logement, a joué un grand rôle dans la production de la maladie. Du reste, MM. Rilliet et Barthès signalent des cas de gangrène succédant à plus d'un mois d'intervalle à la rougeole. Aussi sommes-nous assez disposés, dans ce cas, à établir un certain rapport de causalité entre la rougeole et la gangrène.

Quant aux déductions pratiques découlant de ce fait, elles nous paraissent assez importantes, et nous ne saurions trop engager les médecins à ne pas perdre de vue les jeunes enfants qui, après une éruption de rougeole, restent comme notre petite malade dans cet état de souffrance qui n'est pas précisément de la maladie, et qui ne paraît pas assez grave pour fixer l'attention. L'aération convenable, les conditions hygiéniques favorables, quelques purgatifs légers nous paraissent indiqués, et suffiront peut-être pour empêcher une fin aussi déplorable.

Néphrite albuminurique aiguë.

Dans les modifications chimiques résultant de la présence dans l'urine d'un élément anormal avec analogie dans l'organisme sans, l'albumine est sans contredit le produit qui se rencontre le plus souvent.

Nous n'avons pas besoin de citer ici tous les cas dans lesquels existe à un degré plus ou moins marqué l'albuminurie. Rappelons seulement que cette modification chimique, bien avant les travaux les plus modernes, avait été reconnue et signalée comme survenant au milieu des affections pathologiques les plus diverses. C'est ainsi que Chopard et Desault l'avaient trouvée chez des calculs, Peschier dans les rhumatismes, etc.

Bien plus, l'albumine se rencontre au milieu des circonstances les plus normales, pendant l'accomplissement de certaines fonctions physiologiques, comme la grossesse, par exemple.

Il semblerait donc rationnel d'admettre que le fait de la présence de ce produit dans l'urine ne doit pas constituer une maladie spéciale, et que les reins, qui sécrètent ainsi un liquide offrant une composition anormale, ne sont pas pour cela affectés eux-mêmes de maladie. Telle n'est pas cependant l'opinion de beaucoup de médecins, et pour MM. Stuart-Cooper et Martin-Solon, comme pour Bright, la présence de l'albumine dans quelque circonstance que ce soit est l'indice d'une modification rénale, de l'hypermie de l'organe.

Quoi qu'il en soit de ces opinions que nous ne pouvons discuter, il reste bien convenu et adopté qu'il existe une affection spéciale des reins très fréquemment décrite par Bright qui se lie à la sécrétion de l'albumine dans l'urine, et que cette maladie peut se présenter à l'état aigu ou à l'état chronique. Il y a actuellement dans le service de M. Vallois, à l'hôpital de la Pitié, salle Saint-Raphaël, n° 17, un malade qui a présenté cette affection très bien caractérisée; je le fait.

Le nommé Vieux-Buchat, âgé de vingt-huit ans, un peu lymphatique, mais du reste bien constitué, jouissant d'ordinaire d'une bonne santé, exerçant l'état de peintre en bâtiments, n'ayant eu jamais d'accidents saturnins, est entré à l'hôpital le 7 septembre.

Voici les détails qu'il nous donne sur sa maladie : Habitant d'ordinaire à Paris, il a fait un voyage en Bretagne, et là, pendant trois mois, il a travaillé de son état. Pendant tout ce temps il ne but pas de vin, et remplaça cette boisson par du cidre : c'est la seule modification qu'il ait apportée à son régime de vie. Vers la fin de son séjour, il devint malade, éprouvant de violentes céphalalgies, de la fièvre, et surtout une gêne excessive de la respiration : le tout s'accompagnait de douleurs sourdes dans la région des reins.

Dans ces conditions, il revint à Paris et resta encore huit jours chez lui; mais, voyant le mal empirer, il se décida à entrer à l'hôpital le 7 septembre. Dès depuis quatre jours s'était manifesté un oedème général; la peau était blanche, tendue, et la pression laissait des empreintes, surtout aux membres inférieurs.

L'état général était franchement inflammatoire. Dès le commencement du traitement, on reconnut dans l'urine la présence d'une grande quantité d'albumine.

Le 8, saignée de 300 grammes.

Le 9, le malade a un peu de délire; mais néanmoins il y a du mieux. — Julep ammoniacal; bain de vapeur.

Le 11, on examine l'urine, qui contient toujours beaucoup d'albumine. — Purgatif.

Nous ne suivrons pas le traitement jour par jour; nous indiquerons seulement un phénomène que le malade, homme fort intelligent, nous a dit avoir observé avec le plus grand soin.

Il éprouva une excessive faiblesse des jambes, et cette faiblesse était bien différente de celle qui résulte de la fatigue. En outre de cette modification dans l'action musculaire, il ressentait aussi une altération marquée de la sensibilité; et il en a été tellement frappé, qu'il a plusieurs fois expérimenté pour bien reconnaître qu'il ne se trompait pas. A peine, nous dit-il, avait-il le sentiment de la pression même forte qu'il exerçait sur la peau des jambes et des cuisses.

Sous l'influence du traitement, ces phénomènes se sont peu à peu effacés, et avec eux disparaissent également les douleurs de reins et l'oedème général.

Tandis que la santé du malade s'améliorait, on constatait la diminution des proportions d'albumine dans l'urine. L'acide nitrique, au lieu d'un précipité épais, ne formait plus qu'un petit nuage laiteux. Actuellement ce phénomène est encore moins marqué.

On peut voir, d'après ces détails, que tous les symptômes attribués au mal de Bright dans la forme aiguë se sont retrouvés chez ce malade. Un traitement assez énergique a promptement jugé la maladie, et en trois semaines, comme cela est assez ordinaire, la guérison aura été complète.

Nous avons pu observer dans le même service un malade affecté d'un anévrysme de la crosse de l'aorte. M. Gallard, interne de M. Vallois, a mis à notre disposition l'observation complète de ce malade. Nous nous proposons d'en parler dans notre prochaine Revue.

Dr R. L.

HOPITAL DE LA CHARITÉ. — M. VERRILL.

Abcès intra-musculaire de la vessie sous forme de tumeur à l'hypogastre. Mort.

Les cystites musculaires sont des maladies très rares, et le cas que je vais rapporter n'a jamais été observé, ou du moins je n'en ai pas trouvé un seul exemple dans les auteurs. Je commencerai d'abord par rapporter l'observation telle qu'elle a été recueillie au lit du malade, et je la ferai suivre de quelques réflexions puisées dans la leçon clinique de M. Velpeau.

Le 28 janvier 1840, est entré dans la salle Sainte-Vierge un homme âgé de soixante-dix ans, gardien au Musée d'Artillerie, malade depuis un mois et demi, et souffrant du côté de la vessie. Il était couché au n° 35.

Voici ce qu'il raconte :

Doté d'une bonne constitution, il a eu à subir pendant sa vie bien des privations. Il a fait les campagnes d'Italie, d'Espagne, de Saint-Domingue. Il n'a été atteint d'aucune maladie grave. En Espagne, il a contracté une blennorrhagie, il a eu des bubons, une hydarthrose du genou, et il a passé un mois dans l'hôpital de Lisbonne.

Revenu en France, il jouissait d'une bonne santé. Lorsque, il y a deux mois, il fut atteint d'une pneumonie qui fut traitée par la saignée et les sangsues. A peine était-il guéri, qu'il ressentit les premières atteintes du mal qui l'amène aujourd'hui dans nos salles. Ce fut d'abord de la difficulté à

rendre les urines; bientôt, à ce premier symptôme, se joignit de la douleur en urinant. Les urines étaient épaisses, chargées de mucus; le jet de l'urine était irrégulier, sortait par saccades. Douleur à l'hypogastre exaspérée, par la pression et la défécation. Voilà tout ce que nous tirons des antécédents.

20 janvier. *Etat actuel.* — Constitution débilitée; santé affaiblie; un peu de maigreur. Douleur sourde au niveau du milieu des urines, et même un moment après la miction. Cette douleur pendant l'émission des urines, et même un moment après, s'étend au canal de l'urètre et au périnée. Douleur au-dessus de la région vésicale, vive à la pression. Douleur sur le trajet des artères, s'irradie vers la région rénale, qui n'est toutefois pas sensible à la pression. Le jet de l'urine n'est pas petit, une sonde d'argent de calibre ordinaire traverse facilement l'urètre. Les urines sont chargées de mucosités purulentes, répandent une odeur ammoniacale. De temps en temps quelques légers frissons, un peu d'agitation. Fièvre; pouls petit, assez fréquent. Appétit à peu près nul; soit très vicié. Pas de selles depuis deux jours. — Tisane de bourgogne de sapin.

Le 30 janvier, depuis hier le malade souffre davantage; les douleurs sont vives à l'hypogastre, surtout à la pression. Miction difficile et pénible. Les accidents généraux sont les mêmes. — Bains; frictions avec l'onguent mercuriel.

Le 1^{er} février les douleurs sont un peu calmées; mais les urines sont toujours chargées de mucosités purulentes.

Le 2, douleurs vives à la région vésicale, s'irradie vers les lombes, sur le trajet des artères. Envies fréquentes d'uriner; mictions douloureuses; urines troubles, peu abondantes. Le 4 février, on sent dans l'hypogastre une tumeur allongée, douloureuse à la pression, et qui ne disparaît ni après elle, ni après le cathétérisme. Elle remonte vers l'ombilic et se déjette un peu à droite. Elle paraît assez concrète. Urines peu abondantes. Envies fréquentes d'uriner. Mêmes accidents généraux. Insomnie; pas d'appétit; garde-robes rares et douloureuses. — Trois cataplasmes sont appliqués sur la tumeur pour tenter d'en obtenir la résolution.

Le 6 février, la tumeur augmente de volume; elle est très douloureuse, à la pression surtout. Les accidents généraux augmentent. Frissons plus fréquents; fièvre continue; agitation. Le malade est inquiet, très tourmenté.

Le 13 février, la tumeur, qui a dépassé l'ombilic, est toujours dure, tendue et très douloureuse. Urines peu abondantes; sensation de pesanteur au périnée; pincements et claquements dans le canal de l'urètre. Selles. Peau chaude; langue blanche et chargée; goût pervers. Facies aléuré profondément. Céphalalgies; insomnie; inappétence; soit intense. — Deux nouveaux cataplasmes; boissons délayantes.

Le 15 même état de la tumeur, hypogastrique. Ventre tendu à son niveau. Figure altérée, anxieuse; un peu de tremblement dans les lèvres. Quelques nausées. On sent de la fluctuation à la partie supérieure de la tumeur.

Le 20, urines rendues involontairement. Crachats muqueux assez abondants.

Le 28, selles fréquentes. Crachats plus abondants. Pouls fréquent et petit; respiration pénible. Râles entendus même à distance. Halète infecte.

Le 29, accidents généraux plus graves. Les plaies du cataplasme ne rendent plus de pus. Pouls à peine perceptible.

Mort le 1^{er} mars.

Autopsie trente heures après la mort. — Les caütres avaient déterminés des adhérences entre la vessie et la paroi abdominale, de sorte que le bistouri pouvait être enfoncé sans crainte dans le foyer situé au sommet de la vessie. La vessie elle-même n'est pas très malade. Elle est rétractée, à colonnes. Le foyer est contenu en grande partie dans l'épaisseur de la tunique musculaire, qui contient ça et là des foyers purulents disséminés d'un peu parfaitement liés.

Prostate énorme, triplée de volume, proéminent du col.

adjoint 19 membres nouveaux, qu'elle a classés de la manière suivante :

1 ^{re} section, 4.	MM. Poisseuille, Longel, Baillargier et Bérard.
2 ^e — 3.	MM. Guérin, Mellier, Prus et Grisolle.
3 ^e — 4.	MM. Joubert, Hugulier et Robert.
4 ^e — 1.	M. Gilbert.
5 ^e — 2.	M. Vill. Laugier et Malgaigne.
6 ^e — 1.	M. Royer-Collard.
7 ^e — 2.	MM. Renaud et Huzard.
8 ^e — 2.	MM. Renaud et Gaudier de Claubry (H.).

Si nous rapprochons ce tableau de celui que j'ai dressé pour les cinq années qui suivirent l'ordonnance de 1835, on voit qu'il y a eu, pendant quinze ans, aucune nomination n'a été faite dans les 7 et 11^{es} sections; cependant, dans la même période, chacune de ces sections a perdu : la 7^e 6 membres (3 de 1835 à 1840 et 3 de 1840 à 1850), et la 11^e 9 membres (1 de 1835 à 1840 et 8 de 1840 à 1850). D'ailleurs, voici comment les 53 pertes éprouvées par l'Académie de 1840 à 1850 se sont réparties entre chaque section :

1 ^{re} section.	9
2 ^e —	7
3 ^e —	5
4 ^e —	1
5 ^e —	7
6 ^e —	3
7 ^e —	3
8 ^e —	5
9 ^e —	1
10 ^e —	4
11 ^e —	8
Total.	59

Félic Roanah

(Extrait de l'Ann. méd. et pharm. de la France, 1853.)
(La fin au prochain numéro.)

1 ^{re} section.	3
2 ^e —	6
3 ^e —	7
4 ^e —	3
5 ^e —	2
6 ^e —	1
7 ^e —	3
8 ^e —	2
9 ^e —	2
10 ^e —	2
11 ^e —	1

35

1 ^{re} section.	17
2 ^e —	27
3 ^e —	16
4 ^e —	17
5 ^e —	11
6 ^e —	12
7 ^e —	15
8 ^e —	4
9 ^e —	12
10 ^e —	16
11 ^e —	16

Total. 158

L'Académie comptait donc, en 1840, 58 membres de trop. Toutes les sections, excepté la 9^e, profitaient plus ou moins de cette surabondance. La section de médecine vétérinaire seule n'était pas au complet.

Du 1^{er} janvier 1840 au 31 décembre 1840, il est mort 59 membres de l'Académie de médecine. Ainsi, dans cette troisième période de dix ans et sur un personnel de 158, il est mort 1 académicien sur 2,40 et plus de 5 académiciens par an; par conséquent, si l'on eût voulu suspendre toute nomination jusqu'au moment où le nombre des académiciens aurait atteint le chiffre 100 fixé par l'arrêté ministériel, il aurait fallu attendre onze ans six mois et quelques jours.

Au lieu de cette période marquée, on a procédé, au contraire, pendant cette période de dix ans, à 18 nominations nouvelles, et l'on s'est trouvé, en 1850, être encore assez loin des limites voulues par la loi; en effet, le personnel de l'Académie d'admission faite des 59 décès et de l'addition des 18 nominations, présentait, au 31 décembre 1849, un chiffre de 117. A ces 117 membres il faut ajouter M. Bérard, qui est entré à l'Académie par la porte du décès, c'est-à-dire à cause du titre de doyen de la Faculté de Paris, titre qu'il a gardé pendant près de deux ans, et l'on trouve, à la fin de 49, le chiffre de 118 académiciens que porte en effet mon Annuaire de 1850.

Pendant les dix années qu'examine, l'Académie s'est donc

Les bénéfices de la longévité en faveur des pharmaciens sont ici bien remarquables : les dix dernières sections, composées presque exclusivement de pharmaciens, et qui, réunies, présentent un total de 31 membres, n'ont éprouvé que 3 pertes; tandis que la 2^e section, pathologie médicale, composée de 27 membres, compte 6 morts, et que les 3^e et 4^e sections, pathologie chirurgicale et médecine opératoire, ayant à elles deux 32 membres, voient 9 membres rayés de leur liste.

A côté de ces pertes, l'Académie a fait, dans l'espace de ces cinq années, 9 acquisitions nouvelles, réparties ainsi dans ses diverses sections :

1 ^{re} section :	1 M. Bouvier.
2 ^e —	1 M. Dubois (d'Amiens).
3 ^e —	2 M. Blumet, Gurdy.
4 ^e —	1 M. Jolly.
5 ^e —	1 M. Bérard (Aug.).
6 ^e —	2 M. Cruveilhier, Gaultier de Claubry.
8 ^e —	1 M. Lecanu.

De telle sorte qu'à au commencement de l'année 1840, les diverses sections de l'Académie présentaient le personnel suivant :

du col de la vessie à la manière d'un polype. Cette tumeur arrondie en vessie par la sonde de passage.

Réflexions. — Tout d'abord, ce sont les symptômes ordinaires et constants dans toutes les inflammations du côté de la vessie : douleurs à l'hypogastre augmentant par la pression; envies fréquentes d'uriner; urines peu abondantes; pesanteur au pécité, etc. etc. Bienlot, en même temps que les symptômes généraux, les symptômes locaux augmentent : la douleur et la tension à l'hypogastre. Une tumeur paraît, douloureuse, irrégulière, bombée, remontant vers l'ombilic, dure d'abord, puis devenant fluctuante. Cette tumeur ne se vide ni quand le malade urine, ni quand on pratique le cathétérisme, ni à la pression.

Il était bien évident qu'il existait une collection purulente tenant à la vessie, mais ne communiquant pas avec elle; il était bien évident qu'il existait une tumeur purulente dans l'abdomen, et des évers on devait redouter une terminaison funeste. Mais, outre cette tumeur, il y avait une rétention d'urine, qui avait amené le malade à l'hôpital. Or une rétention d'urine chez un homme de cet âge appelle de suite l'idée d'une maladie de la prostate. Cette affection avait été reconnue, et l'autopsie est venue prouver que le diagnostic était juste.

Une rétention d'urine que peut-elle amener? Un catarrhe vésical? Mais dans un catarrhe vésical il y a peu et c'est un courant point de douleurs; il y a des besoins fréquents d'uriner, et les accidents généraux sont peu graves dans la plupart des circonstances. La vessie ne se laisse pas trop distendre. Cette idée ne persistait donc pas longtemps dans l'esprit.

Une cystite aiguë? Mais la cystite aiguë s'accompagne de douleurs plus vives que celles que nous observons; mais la cystite aiguë s'accompagne d'envies d'uriner fréquentes et irrésistibles; mais dans la cystite aiguë la vessie est ratatinée. Or chez notre malade les envies d'uriner n'étaient ni fréquentes, ni irrésistibles, et la vessie contenait une certaine proportion d'urine. L'idée de cystite aiguë en allait presque aussi vite que celle de catarrhe vésical.

À côté de ces deux affections, il en est une troisième à laquelle on avait songé et qui rendait bien compte de ce qui se passait. L'autopsie est encore venue donner raison à ce diagnostic. Cette maladie, c'était la cystite musculaire. La cystite musculaire cause de douleurs sourdes; les envies d'uriner ne sont pas très fréquentes; c'est-à-dire les symptômes que nous avions sous les yeux.

Mais la cystite musculaire une fois admise, elle ne rendait pas compte de ce dépôt qui s'était formé sous nos yeux. Ces dépôts purulents sont des accidents fort rares, et encore ne les observe-t-on que dans les maladies anciennes, longues, quand il existe des calculs, par exemple. Nous n'avions aucune de ces raisons pour l'expliquer. C'était déjà une maladie insolite; mais la surprise est encore bien plus grande quand on songe que ce dépôt ne communiquait qu'avec la tumeur musculieuse et nullement avec l'intérieur de la vessie. Or les abcès extra-vésicaux se forment presque toujours par suite d'une éraillure de la vessie et de la filtration lente de l'urine dans le tissu cellulaire. Il fallait donc supposer une inflammation purulente des parois de la vessie survenue à la suite d'une rétention d'urine chez un homme bien portant jusque-là, et avec les symptômes et la marche que j'ai signalés. N'aurais-je pas raison d'admettre que, dès le début cette observation nous a été une énigme dans la science de la régie, je n'ai pas trouvé un seul cas semblable dans les auteurs.

Cette tumeur reconnue, il fallait obtenir sa résolution ou sonner issue au pus. Il n'y avait pas à espérer que le pus s'évacuerait par l'intérieur de la vessie; la tumeur ne communiquait évidemment point avec elle, à moins qu'une circonstance heureuse, qu'un travail pathologique favorable eussent cessé cette voie. Des canthars sont appliqués d'abord en vue de faciliter d'obtenir la résolution; puis, quand on ne peut plus l'espérer, on va au secours des incisions et de la ponction issue au pus sans qu'il s'épanche dans la cavité abdominale.

Le malade était âgé, d'une santé déteriorée; les accidents généraux allaient toujours s'aggravant; l'adynamie survint, et le malade mourut. Peut-être la pleurésie, peut-être l'infection purulente n'ont-elles pas été étrangères à l'adynamie, étrangères à la cause de la mort. J'émetis cette hypothèse; mais rien, je l'avoue, que les frissons et l'adynamie, n'est venu confirmer la preuve.

Il n'aurait pu y avoir ouverture de l'abcès la veille ou l'avant-veille de la mort, alors que les adhérences étaient formées, que l'on n'aurait rien gagné, vu l'état effrayant dans lequel se trouvait ce malheureux.

Un motif encore avant de terminer. J'ai signalé plus haut l'état de la prostate et le bourrelet prédominant au col de la vessie. Ce bourrelet n'empêchait pas le passage de la sonde, et cependant il était un obstacle au cours de l'urine, et l'on trouvait, chez ce pauvre, que l'on rencontre assez fréquemment dans le reste, une rétention d'urine chez un malade facile à sonder.

L. BÉCHET.

HOTEL-DIEU DE LYON. — M. VALÉRIE.

Perturbation du diaphragme. — Étiologie et rupture de l'estomac.

(Observation recueillie par M. DELON, interne du service.)

Les déchirures du diaphragme sont connues depuis fort longtemps. Ambrose Paré en avait observé, on en retrouve un certain nombre relatées ci et là dans les auteurs plus modernes. Elles peuvent se diviser en traumatiques et en spontanées; celles-ci sont plus rares. Une jeune femme dans les dernières douleurs de l'accouchement voit tomber son mari, pousse un cri et meurt; l'estomac avait pénétré dans la cavité thoracique, à travers une éraillure du diaphragme (Leroy). Budans rapporte l'observation d'un homme qui, après s'être

gorgé d'aliments, fut pris de vomissements et ne tarda pas à succomber; le diaphragme, à l'autopsie, offrait une ouverture en étoile où s'échappèrent l'estomac et l'épiploon. À côté de ces faits se range celui d'un vieillard pris de vin, d'un Allemand, qui succomba en faisant un violent effort. On a vu aussi de jeunes sujets présenter, à l'ouverture de leur cadavre, des hernies congénitales d'une portion des viscères abdominaux à travers le diaphragme; la vie, dans un cas, put se prolonger jusqu'à l'âge de quarante ans. L'estomac se rompt bien plus facilement et bien plus fréquemment; un choc, des vomissements, les désorganisations, l'altération cadavérique sont les causes de nombreuses solutions de continuité. Mais il est très rare de voir coïncider une rupture du diaphragme avec une rupture de l'estomac sans lésions préalables. C'est un fait de ce genre qu'il nous a été donné d'observer.

François Dubier, âgé de trente-huit ans, cultivateur dans le département de l'Ain, d'un tempérament sanguin, fortement constitué, vint dans la salle Saint-Sacros, n° 39, le 4 juin 1852. Cet homme était atteint d'une amourose depuis dix-huit mois. Il entre, au début, à l'hôpital de Bourg, où il eut une application de sangsues, fut deux fois saigné, traitement parfaitement rationnel; en effet, son tempérament phlogistique, sa figure rouge, ses fréquents maux de tête indiquaient une amourose congestive. Néanmoins, sa vue diminua rapidement; il retourna chez lui, et se fit placer un large caillot sur le front.

On s'en vint à l'Hôtel-Dieu de Lyon; la cécité était complète depuis huit mois, les milieux de l'œil parfaitement transparents. Les fonctions digestives se font bien; l'appétit est excellent; la respiration n'est nullement troublée. Il y avait peu d'espoir de guérison. Instruit par l'insuccès des moyens déjà employés, M. Valéte fit appliquer un séton caustique au chlorure de zinc, qui produisit une vive douleur; mais le lendemain, le malade trouvait ses yeux plus libres; le lendemain, le croissant doré du jour de la nuit, se facilitait des souffrances qu'il avait endurées dans l'espoir de recouvrer la vue.

Tout était bien, quand le malade devint triste, perdit l'appétit, fut pris de pesanteur de tête et d'une invincible tendance au sommeil; on peut encore le tirer de cet état en lui faisant des questions et le pressant vivement de répondre; mais dès qu'on l'abandonne à lui-même, il retombe dans sa somnolence habituelle. On aurait pu croire à une indigestion, mais le malade avait pris toute nourriture dans la journée; l'estomac, d'ailleurs, n'était point douloureux à la pression. Les seules habitudes à tort des malades, le croyant menacé d'une attaque d'apoplexie; c'est qu'en effet son état comateux, sa violente céphalalgie, sa tendance à s'enrouler sans cesse du côté gauche, son tempérament et ses antécédents donnaient du poids à cette opinion. Le pouls seul, calme et dépressible comme à l'état normal, fit penser qu'il n'en était rien. Qu'avait donc le malade? Dans l'incertitude, on lui fit appliquer des sangsues aux extrémités et administra un lavement purgatif à six heures, saignée. À neuf heures, quelques vomissements; à dix heures, saignée qui sembla soulager le malade. A onze heures, les vomissements redoublèrent; les matières rejetées sont en quantité considérable, semblables à du pus. A minuit, les vomissements cessent, et dès ce moment ne se reproduisent que lorsque la saignée veuleuse fait boire le malade, qui du reste n'a plus de connaissance. Cette série de phénomènes se déroula avec tant de rapidité que, pendant la nuit, M. Valéte le traita à la guérison. Les études vomies n'ont pu être examinées, on supposa qu'on avait formé depuis longtemps l'abcès ouvert dans les bronches. La mort survint le 19, à dix heures du soir.

Le 21, le cadavre est ouvert.

Cavité crânienne. — Les nerfs optiques ont leur grosseur et leur consistance ordinaires; les couches optiques, les corps striés ne montrent aucune altération. Dans les ventricules, on trouve une assez grande quantité de sérosité. Aucune trace d'épanchement dans les lobes cérébraux. Dans le lobe gauche du cerveau existe un kyste du volume d'une grosse noisette, il renferme une sérosité citrine; sa membrane, épaisse et bien organisée, atteste l'ancienneté de son origine.

OES. — Son examen n'explique point l'amourose; les veines ophthalmiques ne sont point variqueuses, comme Blandin l'a observé quelquefois.

Cavité thoracique. — Cœur, rien.

Les poumons sont crépitants, ils sont point enflammés, seulement le lobe inférieur gauche offre une coloration lie-de-vin; mais sa consistance est à peine légèrement augmentée. En examinant le lobe gauche, on aperçoit une brèche à l'épave, on voit que la cavité pleurale du même côté contenait environ un demi-litre d'un liquide huileux, qu'on aurait dit imparfaitement détrempé à la dose de la sérosité; il avait assé d'analogie avec la bile et offrait une couleur verdâtre. Ce liquide étonna tout d'abord; quelle était son origine? Il semblait sortir du pœmon gauche; mais on vit bientôt sa véritable source.

Le diaphragme présente une déchirure qui donne passage à l'écoulement de l'estomac. L'ouverture est située entre la foliole moyenne et la foliole gauche du treille apophyrique, non loin du bord postérieur de l'organe; elle est ovale, à environ 4 centimètres de diamètre, ses bords sont frangés, un peu noirâtres. C'était la partie supérieure du grand cul-de-sac de l'estomac qui sortait à travers cet orifice; elle n'avait contracté avec lui aucune adhérence, pouvait aisément sortir et rentrer, et se trouvait à peine légèrement étirée. Cette portion herniée présentait deux ouvertures séparées l'une de l'autre par une bride; on pouvait introduire dans la cavité pleurale, plus considérable, les bords d'un ardois, d'une épaisseur un peu plus considérable que le reste des parois thoraciques.

Cavité abdominale. — La muqueuse de l'estomac est le siège d'une inflammation peu intense; l'arborisation couvrait

lie-de-vin qu'on y observe semble être plutôt le fait d'un travail cadavérique qu'un influence pathologique; elle n'est point friable, son épaisseur n'est point augmentée; on n'y rencontre pas de trace de dégénérescence; vacuité complète de l'organe. Le pylore et le cardia ne laissent apercevoir aucune lésion. En ouvrant l'œsophage on voit sa muqueuse recouverte d'un enduit blancâtre, facile à enlever, homogène, analogue à du chyme, sans mélange de sang ni de pus, c'était la matière vomie par le malade et que la saignée avait prise pour du pus.

Les intestins n'offrent rien de remarquable; tout l'espace compris entre la partie supérieure de la rate et le grand cul-de-sac de l'estomac était rouge-foncé, sans trace de sang épanché ou de matières alimentaires.

On peut se demander, après cette observation, s'il était possible de reconnaître la lésion pendant les derniers instants de la vie? Notre malade ne présentait aucun des symptômes signalés par les auteurs; il n'avait ni cette dépression épigastrique, ni ce rire sardonique indiqué par Percy. L'attention était d'ailleurs distraite par les symptômes du côté de la tête, et puis pas de coups, pas d'effort violent; la robuste constitution de l'individu ne pouvait faire soupçonner une rupture musculaire.

Un signe avait peut-être une certaine valeur; aucun auteur ne l'a signalé, et c'est chose peu étonnante, la mort étant presque toujours instantanée, c'est cette incurvation à gauche que plusieurs efforts de redressement ne peuvent empêcher; la tête, le tronc et les membres inférieurs n'accomplissent à décrire une ligne courbe; aucune paralysie n'accompagnait cette position.

L'ouverture du diaphragme était-elle ancienne? Cette hypothèse serait combattue par l'absence d'antécédents, l'absence de symptômes durant la vie, gêne de la respiration, la digestion, efforts pénibles; ici aucune fonction n'était languissante. L'orifice diaphragmatique n'aurait pas de ces liens fibreux, preuves d'organisation, et n'aurait contracté aucune adhérence avec l'estomac; il est vrai que cette absence d'adhérence a été signalée plusieurs fois; même dans les hernies anciennes.

L'obscurité des symptômes permettrait aussi de discerner le moment de la rupture de l'estomac. Elle peut avoir été produite pendant la vie, ou n'être qu'une de ces altérations cadavériques dont M. Cruveilhier a le premier cité des exemples; la liquidité épanchée dans la plèvre aurait corrodé l'estomac d'après cette hypothèse, qui est infirmée, il faut l'avouer, par la régularité et l'épaisseur plus considérable des bords des deux ouvertures.

Supposons l'estomac rompu, les vomissements étaient-ils encore possibles? Ne pouvant préciser l'instant de cette rupture, nous ne pouvons affirmer s'il se sont reproduits après qu'elle a été faite; mais la disposition des parties permet de le croire. L'état justement la portion déchirée de l'estomac qui était herniée, l'orifice étroit du diaphragme qui la retenait légèrement en place, nous ne pouvons le lui comprimer sur le vivant au point d'interrompre toute communication pendant l'effort du vomissement? On ne retrouvait point à cet orifice improvisé les précautions que la nature a prises pour le passage de la veine cave et de l'aorte; pas d'anneau fibreux qui n'est point susceptible de contractilité; mais des fibres minuscules capables de se raccourcir, de se redresser et d'étirer avec assez de puissance la portion de l'estomac qui les avait traversées.

(Gazette médicale de Lyon, août 1852.)

NOTICE

sur le meilleur mode d'administration du tannate de quinine comme fébrifuge.

Le tannate de quinine présenté à l'Académie de médecine par M. Barreswill a été depuis son introduction dans la thérapeutique soumis à un grand nombre d'expériences, qui ont prouvé l'efficacité de son action toutes les fois qu'il avait été donné à doses suffisantes.

Aussi croyions-nous devoir inviter nos confrères à se préoccuper contre les habitudes qu'ils doivent à l'emploi presque exclusif jusqu'à ce jour du sulfate de quinine, et à tenir compte dans leurs prescriptions futures de toute différence de nature qui existe entre le tannate de quinine et le sulfate de la même base.

Notre but en fixant ici le meilleur mode d'administration du fébrifuge dont nous devons l'emploi à M. Barreswill est d'éviter à nos confrères les tâtonnements, les écueils même auxquels ils pourraient être exposés.

Généralement le tannate de quinine réussit à merveille dans tous les cas où le sulfate de quinine n'a pu être employé; mais il faut pour cela une précaution, qui est de ne pas donner le médicament, c'est-à-dire de donner aux fébriles les doses ordinaires de 30 à 75 centigrammes (3 ou 3 paquets); nos pas en quatre ou cinq fois et à des intervalles de plusieurs heures, mais en une seule fois s'il est possible, soit au moins en deux ou trois fois, mais alors coup sur coup et sans intervalle.

Chaque fois que ce mode d'administration a été suivi, le tannate de quinine a parfaitement réussi; et si nous n'avons jamais été employé pour un traitement plus de 2 à 3 grammes. L'expérience, au reste, a constamment prouvé que ce médicament, pris à la dose de 1 gramme et même 1 gramme et demi à la fois, ne fatigue jamais l'estomac.

D'où il suit que le tannate de quinine doit être préféré au sulfate dans tout grand nombre de cas, non pas seulement en raison de son peu d'amertume et de son inoffensivité sur le tube digestif, mais parce qu'il se rapproche plus du quinquina tel que la nature nous l'a fait. Ce qui, du reste, confirme l'opinion de M. le docteur Blumenthal, qui dit que, s'il est vrai que le sulfate de quinine est un excellent fébrifuge, le quinquina est le véritable antidote de l'intoxication paludéenne.

Le tannate de quinine, qui représente à la fois l'élément

Ce journal paraît trois fois par semaine.

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,

en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement pour être envoyé en timbre ou en mandat de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois	8 fr. 50 c.
ALLEMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois	16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Un an	30 »

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Gazet, Hollande, Pérou,	Trois mois	9 fr.
SARAGUE, SAVOIE,	Six mois	17 »
TORQUE, ASIATIQUE ET COLONIES.	Un an	33 »

Les lettres et papiers non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANI,	Trois mois	10 fr.
GÉRALTA,	Six mois	20 »
	Un an	38 »

SOMMAIRE. — HOSPICE DE BICÊTRE (M. Delasiauve). Des diverses formes de l'aliénation mentale. — HÔPITAL de la Pitié (M. Vallois). Leçons cliniques sur les déviations intellectuelles. — Cigarettes pectorales d'opium. — Société de chirurgie, séance du 15 septembre. — Chronique et nouvelles. — FEUILLETON. Histoire et statistique de l'Académie nationale de médecine.

HOSPICE DE BICÊTRE. — M. DELASIAUVE.

Des diverses formes de l'aliénation mentale.

(Leçons recueillies par MM. BIGNON et PÉDANT, élèves de la deuxième section des aliénés.)

(Suite. — Voir le numéro du 17 août.)

Messieurs,

Recherchant dans l'étude psychique l'origine des déviations mentales, nous avons essayé d'en fonder une nomenclature exacte et rationnelle. Pour la justifier, il nous reste à préciser les signes diagnostiques des diverses formes que nous avons admises. Nous commencerons cet exposé par les aliénations intellectuelles, et notamment par la manie.

MANIE.

La manie est, par excellence, le type de l'aliénation mentale. C'est sous cet idéal que les personnes du monde se représentent les fous. L'incorrigibilité des maniaques, le désordre absolu de leurs idées sont assurément de nature à frapper les esprits. Ainsi ce genre de délire est-il assez fidèlement décrit dans la plupart des traités, même anciens. Plus surtout, avec cette précision méthodique qui le distingue, en a tracé un tableau auquel tout légiste emprunte ses successeurs, y compris Esquirol, qui, en véritable artiste, n'a négligé aucun des traits de ses modèles.

Esquirol cependant pèche par son abondance même. Sa description renferme des détails qui, comme nous le verrons plus loin, s'observent beaucoup moins communément dans la manie qu'au début de la paralysie générale ou dans le délire alcoolique. On confondait alors facilement ces deux formes avec la précédente. D'un autre côté, en s'attachant à reproduire ces nuances individuelles, il ne s'est peut-être pas assez efforcé de remonter au principe de leurs affinités ou de leurs dissimilitudes. La base lui a manqué ainsi pour une division formelle de la maladie en genres, espèces ou variétés; et il en est résulté une certaine confusion qui nous singulièrement à l'appréciation diagnostique.

Du reste, en fait de classification, nous en sommes encore à l'ancienne méthode des démentologues, qui, au lieu d'appuyer leurs distinctions sur les caractères invariables de l'élément anatomique, s'en rapportaient aux symptômes apparents si souvent trompeurs. Si l'on en excepte quelques

aliénistes anglais et allemands, Arnold, Coe, Prichard, Heinrich, etc., qui n'ont d'ailleurs que faiblement réussi, les auteurs se sont généralement abstenus, quelques-uns volontairement et par répugnance des théories métaphysiques, de systématiser les maladies mentales. Ils n'ont pas senti tout ce qu'une donnée fondamentale et explicite pouvait procurer de vie à leurs descriptions.

Pour toute interprétation psychologique, Esquirol, par exemple, s'est borné à dire : « L'on a répété après lui, que l'instabilité de l'attention constituait la lésion culminante de la manie. La divagation naissait de l'impossibilité de saisir les rapports des sensations, lesquelles, se multipliant sans une attention soutenue, ne sauraient admettre ni enchaînement dans les discours, ni régularité dans les actes; mais l'attention n'est qu'un des modes de l'exercice intellectuel. Il est en de plus directs encore et non moins importants. N'est-ce pas le jugement qui perçoit les idées et les compare, l'imagination qui les évoque et les marie, le raisonnement qui en suit les déductions les plus éloignées, la réflexion qui les contrôle, le goût qui les épure, la volonté qui s'en inspire dans ses déterminations? Évidemment, on serait àiasi juste titre fondé à localiser l'affection dans chacune de ces dernières facultés que dans la première; à faire dériver l'attention d'une association imparfaite des idées; que celle-ci de l'autre. Cette association est un mystère qui défie notre sagacité; et il est improbable qu'ignorant à cet égard les conditions de l'état normal, nous soyons mieux renseignés sur les anomalies de l'état pathologique.

Objetons-à-on, argument avancé par Esquirol, que les maniaques font souvent des réponses sensées quand on parvient à capiver leur attention? Le fait fit-il vrai, il conviendrait d'examiner dans ce cas l'étendue relative de la force logique en comparant avec l'intensité de la perturbation psychique le degré des manifestations raisonnables. Mais l'observation ne nous semble que médiocrement favorable à une pareille thèse. Les maniaques, dans de quelque attention ne sont pas rares, certains même ont une sorte d'aperception de leur folie; ils écoutent, réfléchissent et font des efforts visibles autant que stériles pour ressaisir le lien des pensées qui leur échappe. La théorie de l'attention instable suppose d'ailleurs une mobilité d'impressions qui manque souvent sans que la coordination repaïsse.

On s'égare aisément dans la recherche des causes prochaines. Il s'agit moins ici de découvrir l'origine immédiate de la lésion mentale que de la rattacher au véritable caractère. À ce point de vue, deux faits saillissent dans le délire maniaque. C'est, d'abord, dans les actes mêmes du raisonnement et de la volonté une déficience dénotant une altération des pouvoirs, quels qu'ils soient, qui président à l'enchaînement des idées; puis, comme conséquence, l'assujettissement de l'esprit à toutes les impressions fortuites qui viennent l'assaillir.

Cette double particularité est importante à considérer si

l'on veut approfondir les phénomènes de la manie. Le fond de l'affection est l'obstacle à la liaison des idées. On conçoit que cet obstacle soit plus ou moins absolu; et de là on pourrait dresser de ses nombreuses variétés une nomenclature infiniment gradée, depuis la simple incohérence la plus minime du délire, au contraire, ne relève qu'en partie de l'imperfection intellectuelle. Elle est principalement subordonnée à l'action générale du cerveau, soumise elle-même à l'influence de toutes les vicissitudes physiques, comme de la modification nerveuse qui trouble les opérations de l'entendement. Il s'ensuit que la manie peut révéler toutes sortes d'aspects : être furieuse ou tranquille, expansive ou frisée, loquace ou taciturne, sans apporter de variations sensibles dans l'étendue de la part intellectuelle. Ces diversités ont sans contredit leur valeur pratique; il appartient au médecin d'en tirer des inductions. Mais, mobiles et changeantes, elles ne sauraient servir de base à une catégorisation utile; il n'y a pas de maniaque furieux qui n'ait ses moments de répit, pas de maniaque paisible chez lequel on ne constate des paroxysmes d'irritation et de violence.

La distinction ne saurait rationnellement porter que sur l'impuissance à associer les idées. Or, bien que très variables, les degrés de cette impuissance peuvent être ramenés à deux types autour desquels se grouperont aisément les nuances intermédiaires : ou l'enchaînement est encore permis dans une certaine limite, ou il est à peu près entièrement détruit; signalons chacun de ces cas. Au premier, nous donnerons le nom d'excitation maniaque, réservant pour le second celui de manie, qui caractérise le genre lui-même.

Excitation maniaque. — Ce terme est employé dans la science sans acception déterminée. Il représente ordinairement une divagation générale légère, une sorte d'état mi-typhoïde entre l'excitation physiologique et l'excitation morbide. Il doit avoir ici un sens un peu plus large. En l'adoptant, d'ailleurs, nous ne faisons que maintenir une expression familière, sans nous dissimuler son impropriété à certains égards, puisque, comme nous allons le voir, l'excitation n'est pas une absolue condition de la maladie.

Dans son moindre degré, l'excitation maniaque a quelque analogie avec les premiers phénomènes de l'ivresse. On y remarque souvent une surexcitation cérébrale, dénotée, il est vrai, par les saillies de l'imagination, la vivacité et la variété des souvenirs, plutôt que par la solidité et la suite des raisonnements. L'esprit s'abandonne au torrent de ses pensées avec l'incertitude du pilote qui lutte contre les flots violemment soulevés par la tempête. Il se laisse aller à l'analyse des entretiens ou des écrits; mais surtout il observe encore la filiation des mots; il combine une série de phrases que déjà il ne possède plus la perception de la vérité des sentiments. Discours, attitude, actes dénotent cette transformation de la vie morale. Il y a ouï plus ou moins prononcé du milieu dans lequel on

est grâce à la bienveillance de M. le secrétaire perpétuel qu'il m'a été possible de le dresser. À ses débuts, l'Académie était surchargée de divisions qui en rendaient le dépouillement difficile; plus tard les difficultés se sont accrues par le mode de recrutement, qui n'admettait plus qu'une nomination sur trois décès; si à toutes ces causes d'embaras on ajoute la négligence dans les registres, le désordre dans les bureaux, l'absence d'annuaire ou l'incohérence de ceux qui existent en petit nombre, on comprendra les obstacles que j'ai dû vaincre et les difficultés que j'ai dû surmonter. Mais, je suis heureux de le dire ici, M. Dubois (d'Amiens) met à réparer les fautes de ses devanciers un dévouement secondé par l'intelligence et un grand amour pour l'Académie. Dès en 1848 il avait tenté de jeter un rayon de lumière sur ce chaos bureaucratique, et l'Annuaire qu'il publia à cette occasion m'a fourni les principaux jalons sur lesquels ma marche incertaine s'est appuyée.

Avant de clore ce travail, jetons un regard d'ensemble sur les faits dont j'ai dit les détails et tâchons d'en tirer quelque conclusion instructive ou tout au moins quelque induction curieuse.

Depuis sa fondation jusqu'à nos jours, 287 individus ont eu le titre d'académicien résident; en effet, au 1^{er} janvier 1850, l'Académie avait perdu 35 de ses membres et présentait un personnel de 210 membres.

Morts avant 1830.	35
Personnel de l'Académie en 1830.	210
Acquisitions de 1830 à 1840.	13
— de 1840 à 1850.	18
M. Bérard, nommé par décret.	1
M. Olivier de Paris élu par l'Académie (1 ^{er}).	1
Acquisitions de 1850 à 1852.	9
Total.	287

(Dans aucune période les nominations n'ont été dans la proportion de l'Académie compte trois démissionnaires : M. Larochefoucauld, associé libre; M. Desperettes, élu peu immédiatement après sa démission, et M. Olivier de Paris, élu l'élégance à cet égard.)

FEUILLETON.

HISTOIRE ET STATISTIQUE

de l'Académie nationale de médecine.

(Fin. — Voir les numéros des 14, 21 et 24 septembre.)

Ainsi, au 1^{er} janvier 1850, les 118 membres de l'Académie de médecine étaient partagés de la manière suivante dans chaque section :

1 ^{re} Section.	13
2 ^e —	21
3 ^e —	16
4 ^e —	11
5 ^e —	8
6 ^e —	8
7 ^e —	5
8 ^e —	12
9 ^e —	5
10 ^e —	10
11 ^e —	9
Total.	118

Comme on le voit, c'était 17 membres de trop que comptait l'Académie au début de 1850; et si depuis cette époque elle n'avait fait aucune nomination, elle ne serait même pas aujourd'hui (1^{er} septembre 1852) rentrée dans les limites voulues par la loi.

En effet, depuis le 1^{er} janvier 1850 jusqu'à aujourd'hui, elle a éprouvé 17 pertes qui se sont ainsi réparties entre chaque section :

2 ^e section. 4: Pres, Alard, Honoré, Bédier.	
3 ^e — 3: Marjolin, Esquirol, Bougon.	
4 ^e — 1: Méral.	
6 ^e — 2: Feuguier, Rochoux.	
7 ^e — 2: Capuron, Baudeloque.	
8 ^e — 2: Labarraque, Royer-Collard.	
9 ^e — 2: Barthélemy, Girard.	
11 ^e — 1: Dizé.	

Dans le même espace de 32 mois, c'est-à-dire du 1^{er} janvier 1850 au 1^{er} septembre 1852, l'Académie a procédé à 9 nominations, dont 5 en remplacement de membres morts en 1848 et en 1849. Il lui reste donc nominations à faire pour compléter son tableau. Ses 9 nouvelles acquisitions se sont réparties de la manière suivante :

2 ^e section. 1: M. Michel Lévy.	
3 ^e — 2: MM. Ricord, Larrey.	
7 ^e — 4: MM. Danyan, Cazeaux, Chailly, Depail.	
9 ^e — 1: M. Deland.	
11 ^e — 1: M. Bouchardat.	

Ainsi, au moment où j'écris, l'Académie est composée de 110 membres répartis de la manière suivante dans ses 11 sections :

1 ^{re} section.	13
2 ^e —	19
3 ^e —	14
4 ^e —	10
5 ^e —	8
6 ^e —	6
7 ^e —	7
8 ^e —	10
9 ^e —	4
10 ^e —	4
11 ^e —	9
Total.	110

Quatre seulement de ces sections sont au chiffre voulu par la loi : ce sont la 4^e, la 7^e, la 8^e et la 10^e. Toutes les autres sont incomplètes : ce sont la 6^e, la 9^e et la 11^e. Trois autres, enfin, sont plus nombreuses qu'il ne faut.

Des deux élections à faire, l'une est destinée à donner un membre à la 9^e section, ce qui ne la complètera pas encore. La section à laquelle appartiendra le candidat de la seconde élection n'est pas encore désignée.

Tel est l'état statistique de l'Académie nationale de médecine depuis sa création jusqu'à nos jours. C'est avec beaucoup de peine

se trouve, du respect d'autrui, du soin de sa propre dignité. Les plus modérés par tempérament comme par habitude, transportés par une sorte de fougue, deviennent turbulents, loquaces, insouciables, impertinents, mutins, querelleurs, violents, affrontés, obscènes. Cette disposition se définirait volontiers l'absence de la notion des convenances.

Je ne saurais vous en citer un exemple plus frappant que celui d'un malade avec lequel j'ai dû dîner dans un asile privé d'aliénés. Il sortait d'un accès maniaque et devait au retour du calme la faveur qui lui avait été accordée. Sa tenue ne fut pas d'abord très indécente; mais bientôt, l'animation du repas aidant, sa figure se colore, son regard brille et ses idées montent à un diapason étourdi. Il parle avec véhémence et enthousiasme, avec élat même, quoique sans coordination. Il suit le mouvement, et les licences hardies qu'il entend, et les propos qui lui échappent font frémir les autres dames. Toute contradiction l'irrite, et les plus bruyantes observations sont sur-le-champ accueillies par quelque apostrophe blessante. L'âge ni le rang n'exempte personne de ses excentricités, ce qui ne laisse pas de mettre tout le monde fort mal à l'aise. En vain le directeur s'interpose, l'effet de son ascendant est momentané, et il se voit contraint de faire disparaître son pensionnaire.

A la veille d'être par le malade, on eût dit un talent supérieur. L'étude avait, en effet, développé en lui plusieurs de ses facultés naturelles. Il possédait notamment des connaissances historiques assez étendues. Toutefois, les manifestations de l'homme sain étaient loin de faire supposer les réparties soudaines et les traits d'érudition vaine dont l'homme moribonde venait d'être la preuve. Serait-ce qu'une réflexion moins sévère favoriserait, dans ces cas, le cours des inspirations?

Certaines influences, les réunions, les visites médicales, la présence de personnes étrangères émeuvent facilement les excités dont il est question. Dans l'isolement, ils sont beaucoup plus tranquilles; quelques-uns même se montrent très craintifs, d'autres, au contraire, se laissent aller à se trahir alors que par une sorte d'inconsistance mentale.

Lorsque l'altération est plus prononcée, les symptômes de l'excitation maniaque diffèrent sensiblement de ceux que j'ai vu de décrire. On ne constate plus la même apparence de supériorité intellectuelle, bien que l'imagination puisse être encore active et la mémoire précise. C'est l'enchaînement qui communique de la vigueur aux pensées. Les raisonnements perdent nécessairement de leur éclat par des intersections trop rapprochées.

Ici, d'ailleurs, le désordre de l'intelligence se révèle par des symptômes plus évidents. Toute lumière du jour inférieur n'est pas, si est vrai, éteinte; on peut poindre encore quelques rayons de volonté dans les déterminations insouciantes. Mais la portée des choses échappe au malade; ses idées sont dispersées, ses sentiments mobiles, ses actes extravagants, ses combinaisons logiques les plus complexes réduites à quelques phrases. Nos maisons sont fertiles en types sur lesquels peut être étudiée dans toutes ses particularités cette variété de pathologie psychique.

Vous vous souvenez d'un nommé L. F., âgé de cinquante-deux ans, sorti guéri d'une quatrième attaque, il y a quelques semaines. Tantôt l'agitation était grande. Il se promenait en gesticulant, déclamaient, chantait. Une posture qu'il affectionnait était de regarder le ciel en étendant les bras; il agrippait, comme les malades, courait après qu'on le tâtait sous le robinet de la fontaine. A la visite, on avait le droit à le contenir. Il fallait le faire revenir à son rang. Sa physiognomie expansive et narquoise annonçait plus de turbulence que de fureur. Il écoutait volontiers en affectant de cligner de l'œil droit et de hocher la tête. Quelquefois à un silence obstiné succédait brusquement une loquacité inarrêtable. Son langage ne manquait pas d'une certaine suite; mais il passait d'une matière à l'autre sans à-propos, s'occupant de ses voisins, de sa sortie, de ses projets, de nous-mêmes.

Selon que la fantaisie le guidait, ses réponses étaient plus ou moins justes et polies, excentriques ou impertinentes; il lui arrivait même, en guise de réponse, d'enlever sa capote, et de retourner l'une des manches de sa chemise jusqu'à l'épaule et de tendre librement le bras pour nous se dire saigner ou tater le pouls. Sa posture était baroque de rubans d'une signification bizarre: l'un d'eux, de couleur noire, appartenait à l'ordre de la mort.

Le F... avait des intervalles de rémission. L'indécision remplaçait alors l'impétuosité, sans un notable retour de la coordination des idées.

B..., que vous voyez dans la cour des Colonnades, ne présente pas des particularités moins intéressantes. Doué d'une vive intelligence, ce jeune homme se fatiguait à l'étude et à la lecture dans la mesure où lui laissait le maître et l'apprenti. Soudain par un doudou, il songeait avec anxiété une terreur encore reculée des sacrifices que ce parent s'imposait généralement d'ailleurs pour son apprentissage. Il avait aussi des habitudes solitaires. Cette triste circonstance paraît avoir concouru au dérangement mental. Rarement la folie est le produit d'une cause unique. Il y a des périodes alternatives d'agitation et de calme. Quant au vice du raisonnement, le mal a peu varié depuis l'admission, qui date de deux ans. Dans les paroxysmes, la figure s'anime tout en conservant un cachet de singularité. B. déclare, gesticule, engage des rires, violences souvent, mais toujours passagères. Quelquefois il demeure immobile et facturne dans des attitudes grotesques. Si on le questionne, l'attention qu'il prête à quelque chose d'ironique. La plupart de ses réponses sentent la moquerie; il fuit en lançant ou un trait pueril, ou une remarque piquante à l'adresse de quelque assistant. Par moment, enclin au bavardage, vingt fois il se trouvera sur notre passage pour nous assaillir d'impromptus réclamations: sur son cynisme, sur la laideur de ses vêtements, la laideur de ses robes, l'obscénité de ses démonstrations.

Pendant les rémissions, la figure reprend sa placidité, les extravagances diminuent sans que l'irrégularité intellectuelle soit beaucoup moins manifeste. L'indifférence reste la même. B. s'ingénie rarement de sa sequestration, de sa famille, de son avenir. Interrogé sur les œuvres qu'il a méditées, il exprime, en hésitant, il est vrai, sur leurs titres, leur caractère, leurs auteurs, des jugements assez justes, mais isolés, insuffisants, sans développements, sans suite, et si on l'invite à poursuivre, s'émancipe tout à coup, et se livre à des déclarations décousues. A la classe, où son talent pourrait lui assigner un rôle utile, nul ne contribue autant à provoquer le trouble. Un exercice est-il commencé, il quitte sa place pour nous venir adresser quelque proposition malencontreuse. Lui-même, ce passage, c'est en se balançant, en variant sans cesse ses intonations, en affectant de séparer les doubles consonnes. Chante-t-il en chœur, sa voix prend tous les diapasons et brave toute mesure; on lui confie dernièrement un violon qu'il tint rendre aussitôt, tant il en jouait d'une façon ridicule. B..., en un mot, nous offre les apparences de la raison, nous fait que se montre excentrique.

Exceptionnelle chez les précédents malades, l'irritation et la colère se remarquent fréquemment chez d'autres aliénés appartenant à la même catégorie. T..., que nous avions au quartier de sûreté il y a quelques années, poussait, tout le jour, des vociférations qui s'étendaient à un quart de lieue. A peu près à la même époque, deux excités, rendus depuis à la liberté, M... et G..., le regard sinistre, se répandaient en injures et en vilaines contre le médecin, les surveillants, les aides et les gardiens.

On s'empêcherait sur le dévergondage intellectuel et moral? C'est dans les écrits. Tout s'y amalgame: prétentions, projets, compliments, enthousiasme, cynisme, injures, menaces, supplications, etc. Vous en avez un exemple dans les nombreuses lettres de L. F., qui, après nous avoir assuré de son respect, prie de lui procurer du tabac, annonce qu'il va nous déléguer à la justice. B., mort depuis de démené, paralytique, en écrivait d'analogues à sa femme. Ainsi tout

à tour, dans l'une d'elles, il l'informait de sa santé, lui demandait un couteau, des chaussettes, du papier, un canif; accablait, elle et sa sœur, des épithètes plus flétrissantes; les venait à la fin de la prison. Ce qui n'est l'empêchement pas la fin de promettre à l'homme deux de magnifiques cadeaux, de leur prodiguer les protestations de la plus affectueuse tendresse.

Manie. — Dans le cercle où nous l'avons circonscrit, la manie est le terme le plus élevé du désordre des fonctions intellectuelles. Elle a pour caractère essentiel une incohérence absolue. Ce phénomène est ordinairement si saillant, que certains auteurs s'en sont autorisés pour décrire comme variétés distinctes la manie incohérente. Aucun principe, du reste, ne les a guidés. Frappés par le seul fait extérieur, ils ont adopté cette manie, comme on avait admis les manies furieuses, tranquille, expansive, etc., sans en déduire aucunement un ensemble de signes différents.

Souvent les maniaques ne sauraient ajuster deux phrases, ou même deux mots qui se suivent. Cette impuissance entraîne nécessairement des conséquences faciles à prévoir. Soumis à la tyrannie des impulsions aveugles, les maniaques, par leurs manifestations, doivent en rendre tous les contrastes et toutes les discordances. Dans les cas ordinaires, la mobilité des sentiments correspond, en effet, à la mobilité des idées. On voit la folie, dans la même journée, dans la même heure, d'un moment à l'autre, prendre les expressions les plus variées de colère, de joie, de terreur, de chagrin, d'enthousiasme, d'ambition, de vanité, d'orgueil, de dégoût, d'humilité, etc. La machine cérébrale, qu'on ne passe cette comparaison, change ses airs, comme ferait un orgue de Barbarie incessamment dérangé par la main du joueur. Les excitations produites par l'aspect des lieux et des personnes, par la visite du médecin, la représentation des gardiens, les cris des malades, contribuent à multiplier ces variations.

Quelquefois cependant la direction forcée du cerveau donne à telle ou telle disposition morale une persévérance singulière. Certains maniaques ont un délire invariablement ou furieux, ou expansif, ou tranquille, ou triste, etc., tandis que chez d'autres ces formes se succèdent ou alternent par périodes plus ou moins longues et rapprochées. B..., aujourd'hui paisible sans cesse d'être loqué et incoordonné, nous en avait pendant plusieurs mois dans un état d'agitation d'irritation constante. L'inverse a lieu chez S., dont l'excitation revêt l'aspect d'un jour de la gaieté la plus folle, et le lendemain de l'humeur la plus difficile.

En général les maniaques, malgré leur apparente fureur, sont relativement peu dangereux. Toute violence suppose un calcul incompatible avec l'absence de la réflexion. Leurs actions étant toutes fortuites, un coup porté par eux ne saurait être qu'un accident instantané. Ils diffèrent en cela des simples excités capables de déterminations éclairées par le clair jour de la conscience.

Un signal comme appartenant à la manie des phénomènes qui ne se retrouvent guère, très fréquemment du moins, que dans la forme incohérente. L'excité a trop le sentiment de la réalité pour se tromper sur les lieux et les personnes. Ce genre d'illusions est au contraire commun chez les maniaques, qui prennent pour leur maison celle de leurs voisins; pour leur mari, leur épouse; pour des palais, les salles des hospices; et pour leurs parents ou amis, les surveillants, les médecins, les frères, les infirmiers. Quelle est l'origine de telles méprises? On en a donné une explication, sinon exacte, au moins spécieuse et acceptable. Les impressions, dans ce cas, trop durables pour devenir des idées pleinement correspondantes, s'achèveraient en quelque sorte par une combinaison mystérieuse avec les conceptions fugitives de l'imagination ou les souvenirs évoués du malade.

Les hallucinations ont également été données comme des symptômes habituels de la manie. Elles sont rares, au contraire, et sans importance diagnostique, sinon par cette rareté

tion des décès, et le chiffre des nominations et des décès n'a été le même dans aucune période. Il est à peu près certain qu'il en sera de même pour la troisième période décennale de 1850 à 1860, car dans 32 mois seulement l'Académie a déjà eu 9 membres. Le dis que cette intégralité est probable si l'on considère que la mortalité moyenne par année dans l'Académie s'élève au chiffre de 6. La mortalité la plus forte s'est offerte en 1840: elle a été de 13; l'année 1843, au contraire, a vu s'étendre notre académicien. Les deux épidémies de choléra qui en 1832 et en 1849 ont désolé Paris n'ont eu aucune influence sur la mortalité académique; en 1832, il est mort 7 académiciens et deux de plus en 1849. Les événements politiques n'agissent pas davantage sur la santé des académiciens: l'année 1848, marquée par une révolution et par la plus effrayante épidémie de choléra que l'histoire nous ait connue, a vu 7 décès académiques, et 1830, également marquée par une révolution, n'en compte que 6. Evidemment MM. de l'Académie de médecine jouissent d'une constitution et d'une force d'âme à l'abri de toute épreuve.

Ce double privilège est d'autant plus remarquable qu'en prenant leur âge moyen les académiciens se trouvent dans la période des dangers de la vie. C'est à l'époque de l'affaiblissement des forces infirmes; l'âge moyen des 110 académiciens actuellement existant est de 58 ans (1).

L'âge moyen auquel ils entrent dans la docte Compagnie est d'environ 43 ans; par conséquent, si nous prenons comme base de la mortalité moyenne le chiffre 6 que j'ai trouvé tout à l'heure, nous reconnaitrons que la vie moyenne d'un académicien est d'environ 19 ans, et que la mort le frappe à l'âge moyen de 62

ans; ainsi, il y a tout bénéfice à pénétrer dans le sanctuaire académique où l'on prend l'habitude et le goût de sa future immortalité.

Cependant tous les membres de l'Académie ne jouissent pas à un égal degré de cet heureux privilège de longévité; l'exception des neuf années qui suivent la fondation de l'Académie, plusieurs faits ont déposé d'une plus longue existence en faveur des pharmaciens et de chances de mort plus nombreuses contre les chirurgiens. Il me reste, pour compléter la démonstration de cette vérité, à dresser le bilan des décès derniers années, c'est-à-dire de 1840 à 1852.

Le personnel de l'Académie était, en 1840, de 158 membres. De 1840 à 1850 elle a acquis 19 membres, et, de 1850 à 1852, 9 autres membres; total, 28. De 1840 à 1852, elle a perdu 72 membres. — Dressons donc le tableau, avec les signes algébriques + et —, de ces additions et de ces pertes, afin que dans un seul coup d'œil on embrasse la mortalité relative dans chaque section.

En 1840.	De 1840 à 1852.	Décès.	Proportion.
1 ^{re} section.	17 + 5 = 22	9	1 décès sur 2,4
2 ^e	27 + 5 = 32	10	— 3,2
3 ^e	16 + 5 = 21	8	— 2,7
4 ^e	17 + 1 = 18	8	— 2,2
5 ^e	11 + 2 = 13	7	— 1,6
6 ^e	11... 0 = 11	4	— 2,3
7 ^e	12 + 3 = 15	3	— 1,5
8 ^e	15 + 4 = 19	5	— 2,2
9 ^e	4 + 3 = 7	2	— 3,1
10 ^e	12 + 2 = 14	4	— 3,2
11 ^e	16... 0 = 16	8	— 2

En jetant un coup d'œil rapide sur ce tableau, on est tout d'abord frappé de l'énorme mortalité qu'accuse la section de médecine opératoire; il meurt dans cette section près de deux membres sur trois! C'est la section de la chirurgie active, de la chirurgie armée. D'un autre côté, la section de pathologie interne et de médecine également, pour les décès, sur la section de pathologie médi-

cale; mais celle-ci, analogue à la section de physique et de chimie, offre, contrairement à ce que nous venons de voir ailleurs, une mortalité inférieure à celle de la section de physique. Cette exception, ce décalé à la règle s'explique par les faits antérieurs à la période décennale que nous examinons. Tandis que la section de médecine avait fourni chaque année un contingent raisonnable à la mort, la section de pharmacie avait peu éprouvé jusqu'à la période de 1840 à 1852. Les décès de cette sorte, ces membres, presque tous très avancés en âge, ont simultanément payé leur tribut à la mort, ce qui a fait un total considérable pour un certain laps de temps; tandis que cette mortalité, éparpillée, pour ainsi dire, dans les années précédentes, n'eût pas énormément grossi le chiffre de leur mortalité moyenne.

Un fait analogue et plus saillant encore s'est produit dans la section d'accouchement. De 1840 à 1850, c'est-à-dire pendant dix ans, cette section ne perd que deux membres et ne fait aucune nomination; tout à coup, et dans l'espace de quelques mois, elle éprouve trois extinctions de membres, et perd, presque tout. Je laisse à la sagacité et à la curiosité du lecteur le soin de comparer la mortalité relative dans chaque section; mais, je le répète, dans le spectacle qu'offre constamment la chirurgie, et surtout la médecine opératoire, il y a pour le philosophe et le physiologiste un vaste sujet de réflexion et d'étude. La sensibilité de l'opérateur, constamment mise en jeu et constamment comprimée, n'aurait-elle pas plus rapidement l'énergie vitale que la légère émotion du médecin et que le calme du pharmacien? L'istrisme, vers les dernières années de sa vie, venait, comme il disait, désarmer la chirurgie; était-il si facile d'imposer silence à sa sensibilité, ou n'est-ce pas plutôt le contraire? Les usages en sont-ils si différents? Il serait intéressant de rechercher la nature de la mort des grands chirurgiens et de vérifier jusqu'à quel point le système nerveux, et particulièrement la sensibilité générale, participent à l'anéantissement de la vie.

FÉLIX ROCHAM.

(1) Pour déterminer exactement l'âge moyen des académiciens, j'ai marital l'âge de date précise de leur naissance à tous ceux qu'il m'était presque impossible de me procurer. J'ai été obligé de recourir à la méthode dont je me sers dans des appréciations moins rigoureuses et que l'habitude m'a conduites. Dire la moins défectueuse: c'est méthode consiste à considérer l'âge de 25 ans comme l'âge moyen auquel les docteurs prennent leur titre et celui de 27 ans l'âge des pharmaciens. Ce procédé peut être excessivement déficient pour quelques individualités; mais, je le répète, il est le seul qui mait permis l'appréciation la moins inexacte.

malade dans le triple degré de cette forme mentale. Aucun des cas précédents n'en a présenté, et nous pourrions citer beaucoup d'autres faits analogues.

Cette particularité aurait dû de surprendre, à cause de l'habitude qui nous balancions et illusions. Mais on se l'explique aisément en jetant un simple coup d'œil sur la divergence originelle de l'un et l'autre ordre de délire paranoïde. On conçoit en effet la fréquence des illusions avant leur principe dans les impressions extérieures auxquelles le malade ne paraît pas soustraite, tandis que précédant d'une action purement psycho-cérébrale, les hallucinations n'auraient d'occurrence que se produire qu'autant qu'elle serait fournie par le cerveau lui-même.

L'incohérence, qui est le propre de la manie, favorable à l'écoulement à la formation des illusions, l'est beaucoup moins à celle des hallucinations, qui s'alimentent par des conceptions morales brisées en cette circonstance. Pour que le délire hallucinatoire apparaisse, il faut, en général, ou qu'une hallucination complique la manie, ou que celle-ci s'accompagne d'un état d'extase. Nous verrons que les fausses sensations des caractères saillants de ce double état, qui s'observent surtout dans la manie de la première grossesse, sans que nous en ait assigné, quant à présent, ni la réalité, ni les conditions. J'ai traité déjà sept ou huit enfants maniaques, entre autres, et chez eux, l'exception de deux d'entre eux, qui souffraient d'un phlegmon, remarquablement commune, et dont G. se souvenait dans nos salles, permet de se faire une idée. Ce pauvre garçon, âgé de quinze ans, demeure presque toujours dans un engourdissement stupide, ou dans l'immobilité de l'extase. Ses réponses n'ont ni à-propos, ni suite. Il s'obstine à prendre le surveillant pour son oncle. Nous n'avons point, du reste, constaté chez lui les hallucinations qui avaient sailli entre autres chez le jeune N..., guéri au bout d'un mois après réflexions. L'imitation et l'omanisme sont en partie les causes les plus actives du délire. Surtout, de l'influence de ces causes sur le cerveau que dépendrait la forme du dérangement mental ?

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. VALÉRIE.

Leçons cliniques sur les déviations utérines.

(Treizième leçon.)

Les symptômes qui se rattachent à la rétroversion de l'utérus compliquée de flexion sont susceptibles de varier dans des limites très étendues. Nous avons observé une malade chez laquelle ils se sont présentés avec des caractères particuliers; on ne verra pas sans intérêt la série d'erreurs de diagnostic à laquelle ils ont donné lieu.

Une jeune fille, d'une constitution nerveuse, qui avait été réglée à quatre ans et avait toujours joui d'une bonne santé, fit à l'âge de dix-huit ans une chute sur le siège. Elle ressentit immédiatement de vives douleurs dans les reins et dans les cuisses; les garderoches devinrent très difficiles. Au bout de quelques temps se déclara une leucorrhée; à laquelle se joignirent bientôt les signes d'une aménorrhée consécutive.

Des douleurs assez intenses existaient dans la région fessière. Le médecin chargé de donner des soins à la malade crut découvrir une névralgie sciatique; il fit appliquer un moxa.

Les phénomènes morbides continuèrent; il survint de la perte d'appétit, des vomissements, et enfin de véritables vomissements. On pensa qu'il s'agissait d'une dyspepsie; on vomitif fut conseillé.

Dans ces conjonctures la malade fut prise d'une toux sèche et fatigante qu'on crut devoir attribuer à une gastrite chronique. Des saignés furent appliquées.

Peu de temps après, la toux devint plus abondante; elle se compliqua d'un rhume de gorge droit, et firent croire à la présence d'une affection du foie que l'on traita par des saignées locales et des vésicatoires volants.

De tendues et des palpitations ne tardèrent pas à se produire. Le médecin, considérant l'absence de tous les agents thérapeutiques qu'il avait mis en usage, pensa qu'il avait affaire à une affection de cœur; il crut recourir à un nouveau mode de traitement; l'opéline et les palpitations persistèrent. Il crut alors à l'existence d'une maladie des reins.

Cependant l'état de la malade allait s'aggraver de jour en jour. De temps en temps elle avait des accès de fièvre; elle fit un voyage à Vichy. Les prodromes de l'aménorrhée persistèrent. L'année suivante les phénomènes morbides revinrent avec une intensité nouvelle, et amenèrent une maigreur et un affaiblissement extrêmes. On conseilla les eaux de Néris; elles ne procurèrent aucun soulagement.

Vers cette époque il s'éleva une leucorrhée, qui s'accompagna de douleurs des plus aiguës. La malade pendant la durée de l'époque menstruelle était en proie à de vives douleurs et à des attaques d'hystérie d'une violence excessive.

Des crachements de sang, qui se lièrent à l'état de la menstruation et alternèrent avec des hémorrhagies artérielles, firent naître l'idée d'une affection du système circulatoire.

Dans le cours de l'année 1849, la malade alla de nouveau à Vichy, qu'elle quitta bientôt; elle avait été prise de convulsions en prenant un bain pour la seconde fois.

Elle vint nous trouver dans le mois de juin 1850. Nous saignons qu'elle était très maigre, et que sa constitution ne nous empêcha pas de nous enquerir, au moyen d'un examen convenable, de l'état de la matrice. Nous trouvâmes une déviation de l'utérus en arrière, compliquée d'une double flexion.

Les circonstances particulières d'apparaître à ce que la malade fut immédiatement soumise à un traitement régulier. Ce traitement fut interrompu le 28 novembre 1850; la sonde utérine fut introduite à six reprises différentes; le redresseur à flexion fixe fut appliqué trois fois. Dans l'espace d'un mois et de quatre jours nous obtinmes une amélioration qui persista malgré les faibles d'un voyage de plusieurs mois.

Lorsque la malade vint nous trouver à la suite de ce voyage, elle ne conservait de son ancienne affection d'autres traces qu'une dysménorrhée légère et une tendance peu marquée de l'utérus à s'incliner en arrière. Une nouvelle application de l'instrument redresseur suffit pour compléter la guérison, qui s'est maintenue jusqu'à ce jour et n'a jamais dû être réitérée.

Toutes nos malades ont éprouvé des douleurs pendant dans

les reins et dans les cuisses. Huit d'entre elles ont accusé des souffrances vers le siège; neuf seulement ont ressenti des douleurs dans les aines.

La pression nous a révélé l'existence de douleurs de côté chez quatre malades; douleurs qui, de même que dans les déviations précédentes, se sont montrées le plus souvent indépendantes du changement de position de l'utérus avec lequel elles coïncident.

La marche à l'égard de toutes les cas indistinctement. Nous avons vu, comme nous le pouvons se baser qu'une gêne excessive, et qui, lorsqu'elle s'est baissée jusqu'à terre, se trouvait dans l'impossibilité de se relever sans le secours de bras étrangers.

Chez toutes les malades, la matrice nous a offert une augmentation dans son poids normale; chez cinq d'entre elles, elle a présenté une sensibilité anormale.

Nous avons toujours à l'aide du spéculum le col de l'utérus situé en avant. Si nous exceptons une malade chez laquelle il avait à peu près conservé ses dimensions normales, il nous a paru constamment plus volumineux que dans l'état normal. La malade à laquelle nous venons de faire allusion avait un engorgement du corps de la matrice. La variété de déviation qui nous occupe a donc toujours été compliquée d'un engorgement plus ou moins considérable de l'organe dévié.

Deux fois seulement nous avons rencontré des granulations. On peut juger par ce seul fait qu'il n'existe pas un rapport bien manifeste entre la métérite granuleuse et les déviations utérines.

En suivant la face antérieure et la face postérieure du col, il nous a été permis, à l'aide de la sonde, de reconnaître l'existence de certaines flexibilités ajoutées à la rétroversion. Chose digne de remarque, toutes les fois que les flexibilités se sont présentées au nombre de deux, elles ont été en rapport avec un état mollesse du col de l'utérus. L'absence de ces mouvements de bascule qu'on n'a vu qu'imprimer à l'utérus pendant la grossesse, que nous lui fait exécuter lorsqu'il est dans de sa résistance ordinaire.

L'introduction de la sonde a été difficile chez sept malades. Chez quatre, elle a été douloureuse. Une jeune fille qui antérieurement à sa maladie était sujette aux syncopes a ressenti de vives souffrances à l'occasion des premières tentatives de cathétérisme.

Quelques fois nous avons observé la fréquence dans les envies d'uriner.

Il s'est trouvé parmi nos malades une jeune femme chez laquelle le besoin de la miction se renouvelait à des intervalles très rapprochés et d'une manière assez ininterrompue pour constituer une véritable incontinence. Le redressement de l'utérus, que nous opérâmes sous les yeux de M. Danyau, à l'aide de l'introduction de la sonde utérine et de l'instrument redresseur, n'apporta aucun changement à son état. Après le retour de la matrice à sa position normale, les fréquentes envies d'uriner ont disparu plus tard sous l'influence de l'administration à l'intérieur de l'extract de belladone. Leur persistance dans les conditions que nous venons d'indiquer tenait sans nul doute aux modifications pathologiques qu'avait dû subir dans l'état de la respiration compressive et longtemps prolongée de cet organe. Nous avons eu soin de cette circonstance, de nous assurer qu'une inclination, même légère, de l'utérus en avant n'avait pas remplacé la déviation primitivement existante.

Toutes nos malades ont eu de la constipation. L'une d'elles a présenté des phénomènes gastro-intestinaux dont la prédominance et le mode de manifestation étaient de nature à induire en erreur et le médecin de la manifestation de troubles survenus dans l'état de sa santé.

Voici les principaux traits de son histoire: Une dame âgée de trente ans vint nous consulter le 7 février 1849. Douce d'une constitution ordinaire, elle a toujours vécu de bonnes conditions hygiéniques. Elle s'est mariée à l'âge de vingt et un ans; elle a perdu son mari au bout de trois mois et n'a pas eu d'enfants.

Peu de temps après son mariage, à une époque qu'il lui est impossible de préciser exactement, elle a éprouvé quelques symptômes vagues et fugaces du côté des voies digestives.

Plus tard, il est survenu de l'inappétence, de la pesanteur dans la région de l'estomac et des rapports nombreux après le repas. Les divers phénomènes qui se sont présentés ont été accompagnés pendant un an et demi de coliques accompagnées de deux ou trois selles par jour, après lesquelles la malade tombait dans un état de défaillance presque complète, lui ont augmenté progressivement de durée, de fréquence et d'intensité.

Des questions adressées par nous dans la supposition de l'existence d'une affection de la matrice; elles nous laissent dans une incertitude que les répugnances de la malade à un examen physique ne nous permettent pas de dissiper.

Le traitement que nous crûmes devoir prescrire qui pour base l'opium, les préparations ferrugineuses et l'usage de ligens laxatifs; il lui suivit d'une amélioration incomplète que troublerait à plusieurs reprises des récidives plus ou moins sérieuses.

Le 27 novembre 1851, la malade vint de nouveau ses règles, qui avaient reparu pendant quelque temps, se supprimer complètement. Elle consentit enfin à une exploration, qui fut faite par la sonde utérine. Nous trouvâmes la matrice déviée en arrière, et nous apprîmes la présence d'une rétroversion compliquée de flexion, et nous apprîmes que l'utérus était dévié du côté du périnée une sensation analogue à celle d'un corps pesant tendant à s'échapper au dehors, des douleurs dans les aines et de la difficulté à marcher. Toutes les fois qu'elle était prise de coliques, elle croyait sentir vers la partie postérieure du sacrum une sorte d'obstacle qui s'opposait à la libre expulsion des matières fécales.

Le 13 septembre nous commençâmes un traitement qui, en rendant à l'utérus sa position naturelle, eut pour effet de déterminer le retour des règles et de rétablir l'intégrité des fonctions digestives.

Nous n'avons rien observé relativement à l'état d'embaupement, à la constitution et à la santé générale des malades qui diffèrent des résultats exposés plus haut dans l'histoire de la rétroversion et de la rétroflexion.

Le diagnostic de la rétroversion avec flexion doit être pour base les données fournies par le toucher vaginal et le cathétérisme utérin. En général, il ne présente aucune difficulté; il importe dans ces cas que l'introduction de la sonde soit précédée de l'exploration avec le doigt, autrement on pourrait attribuer à une rétroversion de l'orifice supérieur de l'utérus la cause de l'obstacle que nous trouvâmes de la déviation de la matrice, obstacles que nous surmontâmes sans peine en faisant tourner l'instrument sur lui-même.

Les malades dont nous avons obtenu la guérison ont été traitées par l'emploi combiné de la sonde utérine et des instruments redresseurs. Le cathétérisme plusieurs fois répété nous a procuré une amélioration notable chez une femme qui est encore aujourd'hui dans nos salles.

Les manœuvres nécessaires pour l'introduction, soit de la sonde, soit du redresseur, ont été un peu plus difficiles que dans les autres variétés de déviation, surtout lorsque l'état de mollesse de l'utérus

rus, que nous avons signalé plus haut, est venu s'ajouter à l'affection principale.

Dix malades ont été soumises à l'action de l'instrument redresseur, qui a été appliqué une fois seulement sur un certain nombre d'entre elles. La plupart l'ont porté quatre, huit ou dix jours; il en est une qui l'ont gardé, l'une quarante-huit, l'autre quarante-neuf jours; la première, qui, au moment où elle s'est adressée à nous, présentait, avec un état de malaise général et un affaiblissement extrême, les symptômes les plus alarmants, avait été considérée comme atteinte de phthisis pulmonaire.

Jamais nous n'avons vu survenir de véritable hémorrhagie; dans la moitié des cas, l'abondance de l'écoulement menstruel a subi une légère augmentation.

Dans le cours du traitement et pendant le séjour de l'instrument redresseur à l'intérieur de la cavité utérine, une femme a été prise de fièvre et de bronchite; presque aussitôt se sont manifestés les signes d'une métérite dans laquelle l'inflammation affectait une certaine tendance à se propager du côté du périnée. Nous ne saurions trop insister sur ce fait: bien qu'il n'y ait aucun développement de la métérite au point étiologique par le trop grand degré de longueur de la sonde utérine, il n'en reste pas moins démontré que, dans les cas de maladies intercurrentes, il convient de soustraire immédiatement la matrice déviée à l'influence des moyens mécaniques destinés à opérer le redressement.

La durée du traitement a varié entre vingt jours et quatre mois. Nous avons obtenu six cas de guérison, un cas d'amélioration très marquée, et deux autres cas d'amélioration qu'on pourrait considérer comme équivalant à une véritable guérison, s'il n'existait une déviation marquée de l'utérus à reprendre sa position vicieuse.

Deux autres cas nous restent à mentionner: dans l'un la malade, après un redressement complet de la déviation, a conservé de fréquentes envies d'uriner; dans l'autre, le traitement, commencé depuis quelques temps seulement, a été entravé par une inflammation utérine survenue dans le cours de l'éruption menstruelle.

Des latroflexions.

Nous avons dit plus haut ce qu'il fallait entendre par latroflexion; ce genre de déviation comprend deux variétés: lorsque le corps de l'utérus se porte vers la partie latérale gauche ou la droite, il y a latroflexion gauche; lorsqu'il s'incline vers le côté opposé, il y a latroflexion droite.

Jamais nous n'avons rencontré des latroflexions à l'état de simplicité; constamment nous avons vu coïncider avec celles qu'il nous a été donné d'observer soit des déviations en avant, soit des déviations en arrière. Toutefois, même dans ces circonstances, les déviations latérales seules ont été observées, à la fin de la grossesse, nous n'avons pu constater aucune des circonstances, tels que les douleurs étudiées dans la région inguinale correspondant au sens dans lequel s'était faite la latroflexion.

M. Debraux, auquel on doit des recherches sur les déviations utérines pendant l'état de grossesse, a trouvé que la latroflexion droite est plus fréquente que celle du côté opposé.

A.-H. MARGERIE.

CONSERVATION DES FRUITS PECTORAUX.

Observations pratiques,

Par M. le docteur STANISLAS MARTIN.

Les pharmaciens qui habitent la campagne sont forcés, par leur éloignement des grandes villes, d'avoir en magasin une certaine provision de médicaments. Malheureusement, parmi ces médicaments, il y en a de très altérables; aussi est-on forcé de chercher les moyens de remédier à cet inconvénient, sans nuire pour cela à l'action thérapeutique de la substance. Les fruits pectoraux sont dans ce cas.

Si l'on ouvre une caisse de figes, de râbles ou des jujubes, on voit que ces fruits, à l'atmosphérique défaits sur ces fruits d'une manière fâcheuse, car en peu de temps les figes se couvrent de mites, des vers courent dans les dates, et les jujubes se moissent ou se dessèchent, à ce point qu'il ne reste que la peau et le noyau. Puis, l'altération continuant, ces fruits subissent la fermentation vineuse, aërique et putride; alors leur décomposition devient complète, et il faut les rejeter comme dangereux.

On prévient cette perte en suivant le procédé que j'ai indiqué M. Viel pour la conservation du sucre orgé. Il consiste à enrouler la substance entre deux couches de sucre blanc grossièrement pulvérisé.

Des fruits pectoraux peuvent être conservés d'une année à l'autre sans perdre aucune de leurs propriétés physiques et médicales; seulement il faut avoir l'attention de fendre par petites les figes et les dates.

GIGARITES PECTORALES D'ESPIC.

L'expiration du brevet qui protégeait la vente de cette préparation nous engage à mettre cette formule sous les yeux de nos collègues. L'emploi journalier de ces cigaretttes réussit très bien dans les cas d'asthme nerveux.

Belladone	0,30 centigr.
Stramonine	0,15 —
Jasquamine	0,15 —
Phellandrie	0,05 —
Extrait d'opium	0,013 milligr.
Enu de tabac	Q. S.

Les feuilles, lachées avec soin et mondées de leurs nervures, sont bichées avec des mélanges exactement. L'opium sera dissous dans une quantité suffisante d'eau de buir-cerise, et le soluté réparti également sur la masse.

Le papier (brouillard) qui sert à confectionner les cigaretttes est préalablement lavé avec le macérat des plantes ric-ci-dessus décrites dans l'hydrolat de laurier-cerise, et séché convenablement.

Deux à quatre cigaretttes par jour. (Bull. de therap.)

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 15 septembre 1852. — Présidence de M. GUERINAT.

M. LE PRÉSIDENT annonce que M. le professeur Bertini, de Turin, assiste à la séance.

— Lecture et adoption du procès-verbal.

— A l'occasion de cette lecture :

M. MAURIN, dans la dernière séance, notre honorable collègue M. Michon est entré dans quelques détails de médecine vétérinaire qui peuvent aider à élucider certains points d'une question encore en litige. Comme dans ces circonstances il est bon de rassembler le plus de faits possible, j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de vous communiquer, en cas d'atrophie des testicules, chez un cheval; ce fait a donné lieu à un débat, judiciaire dans lequel plusieurs vétérinaires distingués furent appelés à émettre leur avis.

Voici l'analyse du rapport fait par M. Bouley jeune. (Cette observation et le rapport sont consignés dans le tome 1^{er}, 1832, du *Recueil de médecine vétérinaire pratique*.)

La question est ainsi posée :

Un cheval chez lequel les testicules n'ont acquis que le cinquième environ de leur développement normal, vendu et garanti cheval entier, doit-il être considéré comme tel? (Résolution négative.)

Un cheval avait été rendu à 1224 fr. et garanti entier. Comme ses testicules n'étaient point apparents, l'acheteur crut que le cheval était bon et le refusa. M. Bouley, appelé comme arbitre pour déterminer si le cheval était entier, remarqua qu'il n'existait à l'extérieur aucune apparence de testicules, et que le scrotum n'offrait aucune cavité. La main droite fut introduite dans le rectum et dirigée vers les anneaux inguinaux, ne fit pas reconnaître la présence des testicules dans l'abdomen. Les parties supérieures et latérales du fourreau ayant été examinées, il fut reconnu que l'animal portait, du côté droit, à l'extrémité d'un cordon très court, un testicule au volume d'un œuf de poule, que la même disposition existait à gauche et que le testicule était encore moins développé.

Dans un premier rapport, M. Bouley répondit qu'il résultait de son examen que le cheval portait deux testicules, et qu'il n'était point bon; mais, après avoir examiné les testicules n'avaient acquis que le cinquième environ de leur développement normal, qu'il était atrophie, ils ne pouvaient par conséquent remplir qu'imparfaitement leurs fonctions. En conséquence, le marché devait être annulé. Appel ayant été fait de cette décision, une commission composée de MM. Yrard, Huzard fils, Vatel et Blaudin examina de nouveau l'animal, et les conclusions furent les mêmes, à savoir : que les testicules n'avaient acquis que le cinquième environ de leur développement normal, qu'il était atrophie, ils ne pouvaient par conséquent remplir qu'imparfaitement leurs fonctions. En conséquence, le marché devait être annulé. Appel ayant été fait de cette décision, une commission composée de MM. Yrard, Huzard fils, Vatel et Blaudin examina de nouveau l'animal, et les conclusions furent les mêmes, à savoir : que les testicules n'avaient acquis que le cinquième environ de leur développement normal, qu'il était atrophie, ils ne pouvaient par conséquent remplir qu'imparfaitement leurs fonctions. En conséquence, le marché devait être annulé.

Correspondance.

M. le secrétaire donne lecture de deux lettres de remerciements adressées à la Société chirurgicale, l'une par le professeur Guthrie, l'autre par sir Benjamin Brodie, à l'occasion de leur récente nomination d'associés étrangers.

M. le docteur Richet, chirurgien de l'hôpital de Bon-Secours, écrit à la Société pour obtenir le titre de membre titulaire. Cette lettre est accompagnée d'un travail manuscrit.

M. le docteur Lucas Championnière adresse le numéro de septembre 1852 du *Journal de médecine et de chirurgie pratiques*.

M. le docteur Mavel, d'Amberg, adresse une observation de dyscolie causée par une inversion du vagin.

M. DAVAT est chargé de rendre compte de ce dernier travail.

M. le docteur Nivet, de Clermont, adresse à la Société une note sur les gottres étiologiques épidémiques et vagues observés dans le département du Puy-de-Dôme.

M. DUBOIS fils est chargé d'en rendre compte.

M. DAVAT informe la Société que M. Cullerier étant malade depuis quelque temps, il lui est impossible de prendre part à ses travaux.

M. LE PRÉSIDENT désigne MM. Michon, Danyau et Gosselin pour se rendre, au nom de la Société, près de M. Cullerier.

Développement anormal du frein de la lèvre avec fissure médiane.

M. LIONNET, de Corbell, en montrant le développement de la Société, présente une jeune fille de dix ans, chez laquelle il y a, outre un développement anormal du frein de la lèvre, une fissure médiane qui, pendant l'hiver, se convertit en une fissure très douloureuse. Le houlreux muqueux n'est pas très prononcé.

M. Lionnet désire avoir l'avis de la Société sur la conduite à tenir dans cette circonstance. Son opinion serait d'enlever une portion du houlreux muqueux et ensuite de refouler la lèvre en dedans.

M. FOGER, l'attribue la persistance des fissures labiales au vice de conformation de la lèvre qui, renversée en dehors, a sa face muqueuse constamment au contact de l'air et des corps extérieurs. Pour remédier à ce vice de conformation, le conseiller de pratiquer une excision de la bride et d'en porter un lambeau triangulaire aussi considérable pour qu'après la cicatrisation la difformité ne se reproduise plus.

M. GUESBERT dit qu'il ne trouve pas chez l'enfant les caractères d'une constitution lymphatique. Si M. Lionnet a recours à une excision, il devra la faire très largement.

Tumeur de la fosse iliaque droite causée par un calcul rénal.

M. GUALINIS lit un rapport sur la candidature de M. Prescott-Gardner Hewitt, adjoint à l'hôpital de Saint-Georges, etc.

Un chirurgien distingué des hôpitaux de Londres, M. Prescott-Gardner Hewitt, sollicite l'honneur d'être inscrit au nombre des membres correspondants de la Société de chirurgie. A l'occasion de sa demande, il vous adresse une observation d'anatomie pathologique très rare, peut-être même unique dans les annales de l'art.

Avant de vous faire connaître cette observation, permettez-moi de vous rappeler que les différents travaux qui accompagnent les demandes du titre de membre correspondant ne doivent être l'occasion de vous faire connaître et apprécier les lésions scientifiques et la position chirurgicale des malades. Ce ne sont pas des titres absolus à vos suffrages. Quelle que soit la valeur de ces travaux, la Société de chirurgie a le droit d'être sévère dans ses choix; elle ne doit accorder le diplôme de membre correspondant qu'à des chirurgiens connus par leurs travaux ou par leur position chirurgicale.

L'observation qui vous est adressée par M. Hewitt a trait à une tumeur de la fosse iliaque droite, formée par un calcul logé dans le bassin du rein droit. Je traduis cette observation.

Dans le mois de février 1847, dit M. Hewitt, j'ai été appelé pour faire l'ouverture du corps d'une dame âgée de soixante-seize ans, à

morte à la suite d'accidents cérébraux après quelques jours de maladie.

Avant de procéder à l'autopsie, le médecin de la malade appela mon attention sur une tumeur volumineuse située dans la fosse iliaque droite. La malade du cadavre permettait d'en bien constater le volume et la forme régulière.

Cette tumeur avait le volume du poing; elle était dure, et remplissait la fosse iliaque en se prolongeant en haut vers la colonne vertébrale; en dedans, vers la cavité péritonéale, où elle semblait coexister.

Sur ce fait j'ai recueilli les renseignements suivants : La malade était sujette à des constipations. Il y a quatre à cinq ans, en explorant l'abdomen à la suite d'un de ces accidents, on découvrit dans la fosse iliaque droite une tumeur dure. Comme la malade ne s'en plaignait pas, on supposa qu'elle était produite par des matières fécales accumulées dans le cœcum. Des purgatifs ont été administrés; la malade redouta beaucoup de mourir, et à la suite de cette évacuation la tumeur sembla diminuer de volume; on ne s'en occupa plus, surtout en raison de la répugnance qu'avait la malade à se laisser explorer. Plus tard on la retrouva une ou deux fois à la même région, mais elle ne donna plus de renseignements.

Depuis cette époque il n'en fut plus question. Quelques années avant sa mort, la malade avait rendu des urines sanguinolentes chargées de mucus et alcalines; elle ne s'était jamais plainte d'accidents du côté de la vessie, elle paraissait seulement de douleurs qui avaient leur siège dans la région des reins.

Voici ce que nous trouvons à l'autopsie :

Le cœcum, distendu, est repoussé dans la région hypogastrique. On constate que la tumeur dont il vient d'être question est formée par le rein droit descendu dans la fosse iliaque, et dont le bassin est tendu par un canal membraneux qui la situe à l'atrophie. Le bassin, distendu par le corps étranger, recouvre l'artère rénale. Le rein lui-même est petit. Le calcul a une forme globuleuse lisse; il est formé par l'acide urique et de l'urate d'ammoniaque. Deux petits calculs sont logés également dans le bassin.

La vessie est petite, le canal s'est sain, sa membrane muqueuse offre quelques plaques congestives. Le rein du côté opposé est plus petit, sa substance est atrophie et granuleuse. Les reins sont sains. Le cœur est petit, atrophie. Les artères coronaires sont incrustées d'un dépôt calcaire. Les valvules sont saines. Les autres artères sont saines. Les veines sont saines. Les artères se détachent facilement les uns des autres. La portion horizontale de la crosse de l'aorte est le siège d'un anévrysme distendu, assez volumineux et de date récente.

Le cerveau est petit; il présente l'atrophie de quelques circonvolutions et les cavités latérales sont remplies par un fluide séreux. Les membranes cérébrales sont saines. La substance du cerveau n'est pas congestionnée, et ses ventricles contiennent peu de liquide. Les artères de la base sont incrustées de matière stéatomateuse.

Cette observation, messieurs, est intéressante sous plusieurs points de vue. Elle nous fait connaître la rareté normale, très rare, j'en conviens, de tumeur de la fosse iliaque, et dont il faut tenir compte dans le cas d'un diagnostic difficile et complexe.

Supposé que le rein déplacé, distendu par un calcul, se trouve dans une région saine d'une grande variété de tumeurs, qu'il s'enflamme ou qu'il se nécrose, il se distend par l'urine donne lieu à une tumeur compliquée d'accidents, et il ne sera pas difficile d'imaginer l'embarras du chirurgien;

Qu'une tumeur de cette espèce soit observée par un chirurgien aventureux qui regarde une opération chirurgicale comme devant être toujours l'ultima ratio de la chirurgie, on verrait alors se renouveler des tentatives hardies dont la science moderne a écarté jusqu'à un exemple.

Arrivé à une partie plus importante de mon rapport; je désire vous faire connaître : 1^{er} les travaux publiés par l'auteur de cette observation; 2^o sa position scientifique.

TRAVAIL. — M. Prescott a publié dans les *Collections de la Société médico-chirurgicale de Londres* les mémoires et observations suivants :

- 1^o Un mémoire important sur l'étranglement des hernies par une auge épiploïque (*Médec.-ch.*, 2^o vol. XXVII).
- 2^o Un mémoire sur les épanchements de sang dans la cavité arachnoïdée avec formation d'une nouvelle membrane (vol. XXVIII).
- 3^o Observation d'anévrysme (vol. XXIX).
- 4^o Deux observations d'embolie du cœur (vol. XXX).
- 5^o Observations pour éclairer le diagnostic des productions morbides de la mâchoire supérieure (vol. XXXI).
- 6^o Dissection d'un anévrysme de l'artère poplitée traité par la compression (vol. XXXIV).

Dans les *Transactions de la Société pathologique*, M. Hewitt a publié :

- 1^o Observations de rupture du cœur à la suite de lésions traumatiques.
- 2^o Observations de rupture de la vessie par cause traumatique.

POSITION CHIRURGICALE. — M. Prescott Hewitt occupe la place importante de chirurgien adjoint de l'hôpital Saint-Georges à Londres, un des hôpitaux les plus renommés de cette capitale. Ce chirurgien est chargé de l'enseignement de l'anatomie à l'école de médecine du même hôpital.

Nous vous proposons de nommer M. Prescott Gardner Hewitt, chirurgien adjoint de l'hôpital Saint-Georges et professeur d'anatomie à l'école de médecine de cet hôpital, membre correspondant de la Société de chirurgie de Paris.

Les conclusions de la commission ayant été mises aux voix et adoptées, M. Prescott Hewitt est nommé membre correspondant.

Sur la possibilité de la réduction de la luxation de l'humérus dans la femme frêle.

M. RICHET a la parole pour la lecture d'un mémoire sur la possibilité de réduire la luxation de l'extrémité supérieure de l'humérus et du fémur compliquées de fracture de ces os.

MM. Chassagnac, Laborie, Gosselin devaient examiner ce travail et faire un rapport.

De la brûlure.

M. le professeur GARNY communique sur la brûlure un travail encore inédit, dont voici une courte analyse :

Après avoir défini la brûlure comme étant un ensemble de lésions ou d'affections produites par la chaleur ou le calorique, et par des causes et des circonstances diverses, et l'étude des causes nombreuses qui déterminent ces accidents, et examine quelle est l'influence de ces diverses causes au point de vue de la gravité. En traitant des effets de la brûlure, l'auteur de ce travail a cherché si on ne pourrait pas les étudier d'une manière plus précise sans tomber dans une nomenclature aussi inutile que celle que Dupuytren avait adoptée; Boyer, suivant lui, avait établi une classification préférable en ne comptant que trois degrés. Ce qui semble avoir été un peu trop négligé par les auteurs,

c'est de considérer la brûlure au point de vue de son étendue; ce point d' vue d'une grande importance pour le pronostic. M. Garny a établi pour l'étendue de la brûlure trois degrés :

- 1^o Brûlure éphémère de la peau, rubéfaction;
- 2^o Brûlure étendue;
- 3^o Brûlure immense.

En résumé, nous retrouvons également trois degrés :

- 1^o l'érhème;
- 2^o Brûlure avec vésication;
- 3^o Brûlure avec escarre ou escarification.

En étudiant les degrés de la brûlure, soit en surface, soit en profondeur, M. Garny a retracé avec beaucoup de soin les causes, la marche, les effets de la brûlure de ces divers états et tous les accidents locaux ou généraux, primitifs ou consécutifs qui les accompagnent.

Le diagnostic, si facile qu'il soit en apparence, présente encore de nombreuses difficultés. Ce n'est pas toujours bien aisé de déterminer le degré de la brûlure.

Le traitement a donné à M. Garny l'occasion de passer en revue plusieurs méthodes générales souvent préconisées, et ce paragraphe, renferme de nombreux préceptes de pratique.

M. Garny a terminé sa lecture par un aperçu historique dans lequel il a passé en revue tous les auteurs qui s'étaient occupés de ce sujet depuis Galien jusqu'à nos jours. Dans cette dernière partie de son travail, il a fait ressortir la part que M. Hervez de Poitiers avait prise tout récemment dans l'étude de cette partie de la pathologie externe.

Tumeur fongueuse de nature cancéreuse.

M. DEMARQUAY présente une tumeur fongueuse de nature cancéreuse qui a été enlevée ce matin sur une malade de son service; l'opérateur occupait la chaise recto-régionale. M. Demarquay donne à la Société le complément de cette observation.

Le secrétaire de la Société, M. MAROLLES.

Chronique et nouvelles.

M. le docteur Boudant, ancien interne des hôpitaux et lauréat à la Faculté de médecine en 1828 et 29, médecin de l'hôpital de Gannat depuis vingt et un ans, maître de ses études dans les circonstances difficiles que nous venons de traverser, et nommé par le conseil général de l'Allier, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Il a reçu les insignes des mains de S. A. I. le président de la République lors de son passage à Moulins.

C'est sur les instances de M. Pigeon, les projets de M. le docteur Boudant que le conseil général de l'Allier, dans sa dernière session, une somme temporaire de 18,000 fr. pour organiser la médecine cantonale dans ce département, et pour venir au secours des indigents des campagnes privés des ressources des hôpitaux et bureaux de bienfaisance.

Esprons que cette institution des Médecins cantonaux, déjà organisée dans le Loiret, dans les Haut et Bas-Rhin et dans plusieurs autres départements, et qui, nous assure-t-on, a produit d'excellents résultats, sera bientôt généralisée et étendue surtout aux départements pauvres du centre et du midi de la France.

Organisation du personnel de santé militaire.

DIVISION D'ORAN.

Médecins. — MM. Pigneron, Guerre, principaux de 1^{re} classe; — Chaumet, Ferrus, Soivre, principaux de 2^e classe; — Brest, Carlat, Cateloup, majors de 1^{re} classe; — Hesch, Robert, Rodier, Depaue, majors de 2^e classe; — Mallet, Strauss, Corlier, Prud'homme, Defiance, Bonnal, Saint-Supéry, Lamonta, Lante, Paul, Didot, aides-majors de 1^{re} classe; — Sarafin, Bonnard, Bonnard, Pujaud, aides-majors de 2^e classe.

Pharmaciens. — MM. Baudouin, major de 1^{re} classe; — Leger, major de 2^e classe; — Serres, Gaillet, Jallier, Alix, Ducloux, lierre-Boyer, Cassaigne, Delezanne, Lapertot, aides-majors de 1^{re} classe; — Rohodin, Danyaud, aides-majors de 2^e classe.

Chirurgiens sous-aides. — MM. Kremer, Bernard, Imbert, Simon, Froin, Duponchelle, Senaux (C.-F.-G.), Bertrand, Chalcioux, Robert, Bouc, Fournier, Deschamps, Leclerc, Girard, Senaux (M.-C.-P.), Delon, Chabert, Louis.

DIVISION D'OCCUPATION EN ITALIE.

PERSONNEL DE SANTÉ DES HÔPITAUX ET AMBULANCES.

Médecins. — MM. Petronelli, Mayer, principaux de 2^e classe; — Barthélemy, major de 1^{re} classe; — Gramsci, Philippe, majors de 2^e classe; — Mossu, Jacquot, Nicolas, Lasserre, Groumier, aides-majors de 1^{re} classe; — Soubat, Lavigne, aides-majors de 2^e classe.

Pharmaciens. — MM. Dusseuil, Roman, majors de 2^e classe; — Lapeyre, aide-major de 1^{re} classe; — Couderc, aide-major de 2^e classe.

Chirurgiens sous-aides. — MM. Bonnet, Cougeff, Michot, Viennot, Cazeneuve, de Alrovandri, Datt, Bernard, Geoffroy, Barthet.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Traité d'hygiène populaire, par H. DUCLOS et BOUTILLIER fils, docteurs en médecine et internes des hôpitaux de Paris. — Un vol. grand in-8. Prix : 50 c. Chez tous les libraires de médecine. Ce traité, envoyé à l'Académie de Rouen pour les concours de 1852, a valu aux auteurs une médaille d'or de 200 fr.

Bibliothèque du Médecin-Praticien, ou Résumé général de les ouvrages de clinique médicale et chirurgicale, de toutes les monographies, etc., par une société de médecins, sous la direction du docteur FANTUZZI, chevalier de la Légion d'Honneur, rédacteur en chef de la *Gazette des Hôpitaux*, etc.; ouvrage adopté par le conseil de l'Instruction publique pour les Facultés et Ecoles de médecine et de pharmacie. — 15 volumes grand in-8 sur deux colonnes, contenant la matière de 60 volumes in-8^o ordinaire. Prix du volume 8 fr. 50. — La souscription établie permanente, on peut retirer par volume. — On souscrit chez M. J.-B. Baillière, libraire, rue Hauteville, 19, et au bureau de la *Gazette des Hôpitaux*, rue des Saints-Pères, 40.

Le Gérant.

Paris. Imprimé par CLERMONT, 38 rue de Valenciennes.

Ge journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40;
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois 9 fr. 50 c.
ALGERIE, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois 16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an 30 »

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉMONT,	Trois mois 9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE,	Six mois 17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an 33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois 10 fr.
GIBRALTAR.	Six mois 20 »
	Un an 38 »

SOMMAIRE. — HOPITAL SAINT-ANTOINE (M. Chassagnac). Cancer de la main. — HOPITAL DE ROTTER (M. Abellie). Quelques mots sur la thoracotomie, suivis d'une observation remarquable sous plusieurs rapports. — HOPITAL DE TUNIS (M. Herpin). Traitement du varicelle par l'application topique de la solution de gutta-serena dans le chloroforme. — Académie de médecine, séance du 25 septembre.

PARIS, LE 29 SEPTEMBRE 1852.

Séance de l'Académie de Médecine.

Aujourd'hui s'est continuée à l'Académie de médecine la discussion sur la transmission des accidents secondaires de la syphilis. M. Gibert a le premier pris la parole, et dans un discours concis, substantiel, a combattu les doctrines professées par M. Rior.

M. Roux, inscrit après M. Gibert, a cité deux observations qui lui paraissent prouver la transmission des accidents secondaires. Il termine en disant qu'il a la conviction profonde que les accidents secondaires de la syphilis peuvent se communiquer, mais on aussi très-présumément, non aussi facilement que les accidents primitifs; il croit donc la doctrine de M. Rior très-attaquable.

M. Rior monte à la tribune, et l'accepte pendant le reste de la séance.

— La séance de l'Académie des sciences a été entièrement consacrée à des objets étrangers à la médecine.

HOPITAL SAINT-ANTOINE. — M. CHASSAGNAC.

Cancer de la main.

Comparé au cancer des organes parenchymateux, et particulièrement des appareils glandulaires, le cancer des membres est d'une rareté assez grande. Il est moins bien connu dans ses caractères cliniques et dans sa évolution. Aussi les praticiens, qui les hésitations agnostiques et les croyons-nous pouvoir annoncer, sans crainte d'être contredit, croient sur beaucoup plus fréquentes de ce genre de cancer que dans celui du sein, du testicule de la matrice. Ici il y a encore, nous le croyons, une autrification pratique bien importante. Elle réside, autant qu'il nous a été donné de le reconnaître, en ceci : que les cancers des membres reconnaissent habituellement une cause dominante, une violence extérieure, par exemple; tandis que la chose est beaucoup plus rare et très-souvent problématique pour les cancers parenchymateux.

Le diagnostic différentiel entre le cancer des membres et les affections qui peuvent avoir avec lui le sort de parenté symptomatologique mérite donc d'être étudié avec un soin particulier. Ces affections, ce sont : 1° fongus bénins des tendons; 2° certains fongus artériels; 3° ces superfétations cartilagineuses connues sous le nom d'enchondromes; 4° les destructions syphilitiques par altérations chroniques. Nous avons été très-étonné de la dénomination de traitement, était ramené à considérer l'affection comme syphilitique; c'est là du moins ce qui ressort d'évidents succès qui ont eu lieu. Or, il faut bien se réclamer une chose, c'est que le traitement mercuriel, par exemple (je ne parle pas de l'iodure de potassium), aggrave et pille presque toujours, comme toutes les médications dissolues, la marche du cancer. On se livre donc avec trop de facilité peut-être à l'emploi du traitement mercuriel ou ballon d'essai, en paraissant se dire : *S'il ne réussit, on s'assure même d'une noire pierre de touche, et l'on s'assure même d'une noire pierre de touche, et l'on s'assure même d'une noire pierre de touche.* Non, tout ne se passe pas ainsi, car nous avons vu l'état de votre malade. Ce ne serait pas une simple inutilité, une inutilité nuisible. Quand le doute est bien fondé, bien raisonné, l'expérimentation est légitime; elle ne l'est pas pour celui qui s'est donné la peine de bien vérifier qu'il avait matière à doute. Pour tout dire, il n'est pas permis de remplacer par une pareille expérience ce que l'étude attentive des symptômes aurait pu dévoiler, et de se donner ainsi aux dépens du malade le droit d'une énigme n'eût demandé qu'un

sacrifice d'attention. Ce langage, un peu sévère peut-être, nous ne l'appliquons à personne en particulier, ou plutôt si, et c'est à nous-même que nous l'adressons; car, dans la fait, qui va sans dire, que nous avons fait comme les autres, tout averti que nous ne fussions par l'insuccès de leurs tentatives. Voici l'observation :

Carvin, âgé de trente et un ans, employé de chemin de fer, entre le 25 janvier 1850, au n° 28 de la salle St-François, à l'hôpital St-Antoine.

Cet homme est d'un tempérament sanguin, d'une constitution forte. Là encore son père et sa mère, qui se portent bien, il n'a jamais eu d'autre maladie qu'un rhumatisme articulaire aigu, pour lequel on l'a saigné quatre fois en deux jours, et qui l'a retenu quatre mois au lit. Il a eu trois ou quatre écoulements, mais jamais de chancres ni de bubons, ni orchite, jamais de taches à la peau, etc.

Il y a environ quatre ans, un chien qui lui appartenait, et dont il a été à même de suivre la santé, le mordit au ponce de la main droite. Le doigt fut, au dire du malade, maché à deux ou trois reprises, bien qu'en résumé il ne portât l'empreinte que de quatre dents. Un pansement fut fait; mais le malade, obligé d'entreprendre un voyage, resta quatre jours sans changer les linges qui recouvraient le ponce. Un pharmacien le pensa ensuite avec une pommade. Les plaies se cicatrisèrent rapidement sans aucun accident. Le chien n'était plus en contact; on le garda longtemps sans trouble aucun dans la santé de l'animal.

Au bout de six mois, pendant lesquels le malade ne sentit aucune douleur au ponce et travailla sans y songer, il commença à souffrir de ce doigt. Du gonflement, de la rougeur s'y ajoutèrent à la douleur.

Un médecin de province mit le malade au repos quinze jours, lui posa 10 sangsues au ponce; mais le soulagement fut très-faible. Le malade reprit son service, et même on lui confia un travail plus fatigant, en sorte que le soir il souffrait jusque dans le bras et l'aisselle.

Le 7 janvier 1850, il entra à la Charité, dans le service de M. Velpeau. Son ponce et le premier espace intermétacarpien étaient alors gonflés, rouges et douloureux. On lui fit des frictions mercurielles; on lui fit prendre des pilules, et au bout de quarante-sept jours on le renvoya en assez bon état.

Le malade resta pendant quelques mois chez lui, faisant toutes sortes de remèdes de commères.

Il entra ensuite à la Pitié, dans le service de M. Michon. On lui mit des cataplasmes pendant cinq semaines. C'est dans ce moment qu'une petite perforation se fit dans le premier espace intermétacarpien. M. Michon proposa au malade l'amputation des deux premiers doigts avec leurs métacarpes? Mais elle fut refusée, malgré la menace de la perte prochaine de la main tout entière.

Le malade sortit de l'hôpital de la Pitié et se confia aux soins d'un médecin que nous ne nommons pas pour deux raisons : d'abord parce qu'il fut beaucoup trop affirmatif dans les espérances de guérison qu'il donna au malade; ensuite parce qu'il trouva de bon goût de critiquer le jugement porté par M. Michon, dont le diagnostic, ainsi que l'opinion l'a cru, était d'une indécision parfaite. Toujours est-il que ce médecin déborda l'ouverture fistuleuse du premier espace intermétacarpien pour y introduire une pommade caustique. Au bout d'un mois, d'écoulement plus considérable; extinction successive de quatre autres potentiels dans la plaie. Au bout de trois mois, nouvelle application du fer rouge. Pansements ulcéraux au camphre et au citron. Des hémorrhagies abondantes eurent lieu; et en fin de compte, l'amputation de la main fut déclarée nécessaire par celui-là même qui avait d'abord blâmé l'amputation proposée pour les deux doigts primitivement malades. C'est alors que le malade se décida à entrer à l'hôpital St-Antoine, le 25 janvier 1851.

Il présente un large et profond ulcère dans le premier espace intermétacarpien, à la face dorsale de la main. Le fond de l'excavation est rempli d'une sérosité de couleur brun-rougeâtre, que le malade expulse de temps en temps en renversant la main face pour face. Les parois de l'excavation constituent des surfaces suppurantes de mauvais aspect. Le tissu propre des premier et deuxième métacarpes est lui-même envahi par l'ulcération. Le ponce et l'index sont tous deux gonflés et un peu rouges. Un peu de rougeur avec gonflement de nature spongieuse s'étend sur la région radiale du carpe, et donne à craindre l'altération commengante des os et des articulations de cette partie du squelette.

Quoique bien découragé par l'insuccès des tentatives faites antérieurement pour éviter l'amputation, la question encore indécise de l'envahissement du carpe par l'ulcération cancéreuse obligeait à temporiser. En effet, le carpe malade, ce n'était plus d'une extirpation des deux premiers métacarpes, mais bien d'une amputation d'avant-bras qu'il s'agis-

sait. On voit donc que la temporisation nous était imposée par l'état même de la question locale.

On met ce malade à l'usage de l'iodure de potassium, du bio-iodure de fer. On donne deux fois par jour une douille d'eau tiède sur la plaie.

Le 9 février, ce traitement semble améliorer considérablement la plaie. Des bourgeons de bonne apparence s'y développent; mais le doigt fait reconnaître une carie des premiers métacarpes. Il y a en ces jours derniers, à plusieurs reprises, un écoulement de sang assez notable; il y a eu des douleurs assez vives dans la main et les doigts; mais ces accidents sont calmés.

Le 12, M. Chassagnac retire à l'aide d'une pince des fragments d'os nécrosés.

Pendant un mois on continue encore le traitement, sans observer aucun changement.

Le 18 mars, le mal semble avoir fait des progrès; il y a du gonflement vers la paume de la main, vers le carpe; il y a plus de rougeur et de tuméfaction au ponce et à l'index. La plaie semble être élargie; les douleurs sont assez vives; ce sont des élançements; pas d'hémorrhagies. De plus, il est survenu un gonflement oedémateux, de la rougeur vers la partie interne de l'extrémité inférieure du bras. Enfin la plaie générale est altérée; il y a une perte d'appétit, langue sale, lèvres décolorées, tintet torseux, du dévoiement, quelques frissons et quelquefois mouvement fébrile le soir.

On ordonne l'alcatoûre d'aconit, le vin de quinquina, des pilules de Sédillot.

Le 31, la santé générale est un peu améliorée, mais cependant toujours porte d'appétit. Un peu de gonflement, lèvres décolorées; fièvre le soir. Le mal local fait des progrès vers la paume de la main et le carpe.

Le 9 avril, le traitement général et local continué jusqu'à ce jour est évidemment impuissant pour arrêter les progrès du mal local, et neutraliser ses fâcheux effets sur l'économie. La santé est un peu meilleure. Il y a un peu d'appétit; mais il y a toujours du dévoiement, des frissons le soir, suivis de sueur dans la nuit.

Le 20 de la main, les progrès du mal sont considérables. La paume de la main est fortement gonflée; une ouverture spontanée s'est faite à cette partie entre les deux premiers métacarpes. La peau est amincie et rouge; il y a de la fluctuation dans un autre point, entre le deuxième et le troisième métacarpien. La consistance générale de la paume de la main est très-grande. Au dos de la main l'ulcération est énorme, de mauvais aspect; on voit une saignée noire au niveau des métacarpes nécrosés. Les bords et le fond de l'ulcération paraissent d'un tissu cancéreux. Le gonflement du ponce et de l'index est très-grand. À la partie externe du carpe il y a aussi du gonflement et de la rougeur. À la partie interne et inférieure du bras il y a une matéité oedémateuse de mauvais aspect; dans le creux de l'aisselle on sent des ganglions engorgés. Enfin depuis deux jours le malade a eu deux hémorrhagies assez abondantes à la surface de l'ulcère. Voilà assez de raisons qui réclament l'amputation de la main; mais c'est une dernière ressource qui offre elle-même peu d'espoir, en raison de la mauvaise nature du mal et de l'engorgement des ganglions de l'aisselle.

On se décide néanmoins à l'amputation, dans le but d'ouvrir au malade la seule chance de salut qui lui restait.

Le 10 avril, l'amputation du bras à l'union du tiers inférieur avec les deux tiers supérieurs.

On espère, en reportant la ligne d'amputation à un point aussi élevé, augmenter les chances d'enlever complètement tout ce qui est un tant soit peu suspect. On suppose, sans en avoir la démonstration, que l'engorgement qui existe aux ganglions axillaires est peut-être pas d'autre origine qu'une irritation purement phlegmatisque.

Rien de particulier dans l'opération. Après les ligatures, pansement par occlusion.

Le soir, nulle douleur dans le moignon. Sensation de prurit rapportée aux doigts, où elle s'est fait sentir un certain temps avant l'opération.

Le 11, il y a eu du sommeil; pas de spasme du moignon; pas de fièvre, pas de céphalalgie.

Anatomie pathologique du membre amputé. — Toute la paume de la main est remplie d'une masse larvée, consistante et ferme à la surface, ramollie dans sa profondeur et creusée intérieurement d'une large cavité à parois ulcéreuses d'un rouge vif, décolorées, évidemment épicardiales et avec épanchement sanguin. L'éminence hypothénar et le cinquième métacarpien sont les seules parties saines. Les vaisseaux et nerfs viennent se perdre dans le tissu malade; les tendons sont englobés de toutes parts dans son épaisseur. Les os du carpe paraissent sains dans leur tissu; ils sont vasculaires, mais non ramollis. Le grand os sent dans son articulation avec le deuxième métacarpien est carié, noir; mais les synoviales du carpe, les articulations radio-car-

pienne et métacarpophalangienne sont fortement injectées. Du reste, pas d'écchymoses. Radius et cubitus sains à leur extrémité inférieure.

Les quatre premiers métacarpiens sont altérés. Le premier est nécrosé, creusé d'une longue et profonde cavité renfermant une matière d'apparence cancéreuse. Le deuxième est entouré sur sa face palmaire et sa face dorsale par une matière semblable. Celle-ci s'élève assez facilement en grattant avec le scalpel. Elle adhère cependant directement au tissu osseux, qui n'a plus de périoste. Le troisième métacarpien présente les mêmes altérations. Les deux derniers offrent, en outre, des stéatites ossues. D'une manière générale, c'est surtout l'extrémité carpienne des métacarpiens qui est cariée, entourée de productions osseuses anormales et cancéreuses.

On n'a pas trouvé de ganglions sus-épitrochléens cancéreux.

M. Leherit, qui examine les tissus malades, qualifie la tumeur de cancer enchéolaloïde non ducal.

Le 12 avril, il y a eu du sommeil cette nuit et un peu de sueur, mais pas de frissons; le dévoiement continue; nulle douleur dans le moignon. Pouls à 76.

Le 13, un peu plus de rougeur aux pommettes. Quelques douleurs dans le moignon. Pouls à 80. Renouvellement du pansement externe sans toucher à la cuirasse.

Le 15, élanements dans le moignon. On le palpe; pas de douleur au toucher. On laisse la cuirasse. Le dévoiement diminue sensiblement.

Le 16, élanements assez vifs dans le moignon. On renouvelle le pansement. Lavage à l'eau tiède avec addition d'alcool camphré. Les hords de la plaie sont linéaires, sans aucun gonflement. Pas de suppuration, pas de fièvre, plus de dévoiement. Pansement par occlusion.

Le 17, appétit, langue nette, un peu décolorée; pas de selles; un peu de sueur la nuit; moins d'élanements.

Le 18, engorgement axillaire paraît en voie de résolution. Pansement externe.

Le 19, la figure du malade commence à perdre sa teinte terreuse.

Le 21, pansement complet. La plaie a très bon aspect. Les hords de celle-ci sont toujours linéaires; très peu de gonflement et de suppuration. Solution à 5 grammes. Pansement par occlusion.

L'engorgement axillaire, qu'on peut aujourd'hui palper plus facilement, est encore assez notable et paraît lié à une traînée que l'on sent à la face interne du bras. L'algolâtre d'acéonit est toujours continué.

Le 23, le malade est très bien; appétit vif, langue helle, muqueuses mieux colorées; tient meilleur. Plus de dévoiement, toujours quelques sueurs la nuit. Le malade explique très nettement qu'il ressent exactement le même genre de douleurs qu'il éprouvait dans sa main et les rapporte à cette partie absente. Cela, quoique n'étant pas sans gravité, est considéré par nous comme beaucoup moins mauvais que des douleurs nouvelles qu'il éprouverait dans le moignon.

Le 25, hier douleurs très vives.

Le 26, pansement complet; aspect vermeil de la plaie; les ligatures ne sont pas tombées. En pressant le moignon, on fait sortir une petite quantité de pus qui vient d'une assez grande profondeur et que l'on attribue à la présence des fils. Lavage, solution; pansement par occlusion; saut générale en bon état, mais toujours sueurs nocturnes. De plus, quelques élanements rapportés, il est vrai, à la main. Cicatrisation presque complète. Les quatre cinquièmes de la plaie d'amputation s'étaient réunis par première intention. En effet, il faut considérer comme plaie dans une amputation toute la surface interne de la manchette musculuse et cutanée qu'on a disséquée et pas seulement les surfaces qui séparent les lèvres de la plaie visible extérieurement.

Le 29, depuis deux jours il y a moins d'élanements.

Le 2 mai, pansement complet. Aucun accident n'existe dans le moignon, sauf un peu de flaccidité à la partie postérieure. A la pression, on ne fait plus suinter de pus. Les ligatures sont tombées. Ceci, coïncidant avec la diminution très notable des élanements, donne lieu de penser que les douleurs dépendaient peut-être de la ligature simultanée d'un nerf avec l'artère. Nous avons lieu de croire que ce dernier élanement est peut-être plus fréquent avec l'emploi du ténucau, qu'après celui de la pince à ligature. — Solution; occlusion.

Le 5, on renouvelle le pansement total, à cause du peu de solidité de l'appareil.

Le 9, pansement complet. Plaie presque entièrement cicatrisée. L'engorgement axillaire n'a pas complètement disparu; il n'y a presque plus de douleur.

Le 12, pansement complet. Deux petits bourgeons seulement ne sont pas encore couverts de tissu cicatriciel.

Le 20, pansement. Tousjours quelques élanements dans la journée. Un peu d'empatement à la face interne du bras. Pas de diminution des ganglions axillaires.

Le 26, le malade sort. La plaie est complètement formée.

La saut générale est bonne. Le malade a beaucoup engraisé. Ce malade a été revu plus d'une année après l'amputation; il ne s'est manifesté aucune tendance à la récurrence, et la santé est parfaite.

Cet heureux résultat doit-il être attribué à ce que l'amputation avait été faite à une grande distance du foyer primitif de la maladie? Supposerait-il que le cancer de l'extrémité terminale des membres est moins souvent que les autres susceptible de récurrence? Ce sont là des questions dont la portée pratique ne saurait échapper à aucun chirurgien, mais qui ne peuvent être résolues que par la comparaison d'un nombre imposant de faits analogues.

Afin de commencer dès aujourd'hui la recherche des faits analogues, je mentionnerai deux exemples de non-récurrence,

seulement, il est vrai, après dix-huit mois, deux ans, à partir de l'opération.

Le premier cas est celui d'un jeune homme de l'hôpital Saint-Antoine dont l'histoire se trouve dans la *Gazette des Hôpitaux* pour 1859, et que j'ai cité à même de suivre plus de deux ans après l'ablation de deux tumeurs enchéolaloïdes développées dans la gaine des tendons fléchisseurs. Il n'a eu, tant que je l'ai suivi, aucune récurrence de cancer. Je l'ai revu ces jours derniers, 20 septembre, avec M. le docteur Thomas.

Je suis, du reste, le premier à convenir que deux ans, d'une part, dix-huit mois, de l'autre, ne sont pas des espaces de temps suffisants dans une question aussi importante que celle de la récurrence.

Je retiens, pour mes notes, un exemple de cancer enchéolaloïde du doigt chez un enfant qui, observé dix-huit mois après l'opération, n'avait point encore eu de récurrence.

Blanc (Jean), quinze ans, ramoneur, entre à l'Hôtel-Dieu, salle Saint-Côme, n° 23, le 1^{er} mai 1845 (je faisais alors le service de M. Breschet). Cet enfant, d'une constitution grêle, peu développé pour son âge, présente à la première phalange du médius gauche une tumeur qui offre dans sa forme et dans son ensemble l'aspect de ce qu'on a désigné sous le nom de *pilule venosa*. Un point élevé existe déjà à la surface de la tumeur. Le petit malade nous assure que l'affection a commencé à la suite d'une piqûre d'épine.

Je pratique la désarticulation du doigt malade le 8 mai. Je taille le principal lambeau à la face dorsale, attendue qu'à la face palmaire du doigt les ligaments étaient trop altérés pour qu'on put songer à en recouvrir le moignon. Pansement par occlusion; potion calmante. Il n'y eut chez ce malade aucune apparence de fièvre traumatique.

Quelques jours après l'opération, apparition d'un abcès à la face dorsale du carpe; ouverture. — Pansement par occlusion.

Le 15 mai, autre abcès à la hauteur du condyle interne du fémur gauche; ouverture. — Pansement par occlusion.

Jusqu'à la fin de mai, il ne se reproduit pas d'autres abcès.

Le malade sortit guéri vers la fin du mois de juin. Jusqu'à dix-huit mois après l'opération, aucun cancer à laquelle j'ai eu occasion de voir l'opéré, aucun épanchement ne s'était reproduit.

HOPITAL DU ROULE. — M. ARNÉL, médecin major.

Quelques mots sur la thoracotomie, suivis d'une observation remarquable sous plusieurs rapports.

La thoracotomie, mise en pratique, comme chacun le sait, par le vieillard de Cos, préconisée par Galien et ses disciples, a eu à subir dans les siècles qui se sont succédé tantôt un oubli absolu, tantôt des réminiscences exagérées. Tour à tour repoussée et abandonnée, prônée par les uns, décriée par les autres, elle est arrivée jusqu'à nous en passant dans les esprits souvent plus que de l'incertitude au sujet de son efficacité comme de son innocuité.

Depuis le milieu du dix-huitième siècle, si parfois elle a trouvé de l'appui, c'est presque toujours dans le camp des chirurgiens; la dénigration, c'est un fait constant, lui a été infligée en grande partie par les médecins.

Aujourd'hui les avis sont encore partagés à son égard; on pourrait même dire que la balance penche en faveur de la proposition, ce dont on a lieu de s'étonner en plein dix-neuvième siècle. Les sociétés les plus complètes et composées des hommes les plus éminents de notre art ont abordé dans ces dernières années la question de la thoracotomie. De tous les débats qu'elle a soulevés dans leur sein, il n'en est sorti aucune solution définitive, ce qui équivaut, suivant nous, à sa proscription dans la pratique et surtout dans la pratique au dehors des hôpitaux; car ne pas pouvoir avouer hautement que cette opération est efficace dans un bon nombre de cas et inefficace par elle-même dans tous, c'est léser sur son compte une sorte d'interdiction aux yeux des médecins que des considérations de toute espèce obligent à être très réservés en face de leurs malades.

Si nous osons émettre une opinion, nous dirions que, sur cette question comme sur quelques autres, les débats retentissants qui ont surgi au sein de ces sociétés ont parfois entraîné plus de doute que produit de lumières réelles. Ce n'est point la faute des hommes qui ont pris part à la discussion dans ces circonstances; il faut en accuser simplement le peu d'habitude que nous avons d'arriver à une solution des faits particuliers par les uns et les autres. Pour la thoracotomie en particulier, cette proposition nous paraît incontestable, et on n'a qu'à consulter les savantes discussions qui ont eu lieu à son sujet à l'Académie de médecine et aux sociétés de chirurgie et des médecins des hôpitaux de Paris pour se convaincre que nous n'exagérons rien.

Il semblerait que, puisant laborieusement non dans les faits anciens et redits par tous les auteurs, ni même dans ceux de date peu reculée, mais seulement dans ceux que la pratique journalière des hôpitaux nous offre, et que nous nous livrions à cette exactitude que commande aujourd'hui notre manière d'observer, un seul homme pouvait arriver à résoudre le problème si, dégagé de toute idée préconçue, il abandonnait aux faits tels qu'ils sont leur valeur absolue et relative.

Disons-le hardiment, la question de la thoracotomie ne peut être qu'une question de faits.

Dans notre *Traité des hydropisies et des kystes*, que nous venons de publier, nous n'avons pas craint, à l'occasion de l'hydrothorax, d'aborder de front ce sujet, et nous avons la conviction que nous lui avons donné une solution qui satisfera pleinement les esprits.

L'opération est-elle, par elle-même, nuisible ou inoffensive? peut-elle, à elle seule, entraîner la guérison? dans d'autres cas, peut-elle l'aider ou la hâter? doit-on l'employer

quelquefois à titre de palliatif? enfin, quels sont les cas qui la réclament et ceux qui l'excluent? tels sont les points capitaux que nous avons posés et résolus à son égard. Nous nous sommes voulu tenir compte des statistiques fournies par différents auteurs, sans attacher, toutefois, plus d'importance qu'elle ne mérite à cette méthode numérique, portant, le plus souvent, sur des faits incomplets; ce sont des faits récents et authentiques, vérifiés par plusieurs notabilités médicales de Paris et recueillis à l'hôpital du Val-de-Grâce en 1850, qui ont servi de base à notre jugement.

Ces faits ne sont pas très nombreux, il est vrai; mais qu'importe le nombre! Cet observateur, fussent-elles complètes, provenaient-elles plus que douze, si surtout, comme dans le cas présent, ces données ne nous laissent rien à désirer? Nous ne le croyons point dans l'espèce, et ce n'est point à l'attachement rigoureux au nombre, il pourrait arriver que des esprits exigeants ne fussent jamais satisfaits.

Ces de onze sujets opérés au Val-de-Grâce, dans des conditions très variées, par M. Jules Guérin et sous le patronage du médecin en chef, M. Lévy, dix ont été dans le service de ce professeur et deux dans le nôtre. Ce n'est pas le moment de donner ici des détails sur ces onze observations; le sujet nous inspire une demi-sourire, le fait ressortir en temps et lieu avec toute leur valeur, en les appuyant de l'autorité de son talent et de sa lumineuse exposition. Ces nouveaux faits nous ont prouvé d'une manière irrécusable:

1^o Que la thoracotomie est une opération indoloreuse, à la condition d'être pratiquée suivant la méthode sous-cutanée avec les instruments de M. Jules Guérin (sa nocuité ou son innocuité est donc une question de méthode);

2^o Qu'elle guérit souvent seule;

3^o Qu'elle n'est, dans aucun cas, favorable à la guérison;

4^o Qu'elle ne doit jamais être négligée quand les autres traitements restent sans succès;

5^o Qu'elle on ne s'expose à aucun danger en opérant un peu plus tard; tandis qu'en opérant plus tard on diminue le nombre de chances favorables pour le malade, en raison de son épaississement progressif.

Nous n'avons pas voulu, ici, traiter la question de la thoracotomie; ce que nous avons déjà fait dans notre livre; mais nous n'avons pu nous empêcher d'en dire quelques mots avant d'avoir dit tout ce que nous avons à dire.

Plus familière avec la méthode, et ne redoutant pas d'accidents, nous mettons aujourd'hui cette opération plus fréquemment en pratique.

Nous promettons aux lecteurs une série d'observations personnelles bien exactes et détaillées, qui, mieux que toutes les théories, les mettront à même de juger eux-mêmes.

Le cas que nous allons rapporter, et dans lequel nous avons pratiqué deux ponctions dans la même séance, et sur le même individu, sans obtenir une guérison définitive, nous le faisons intervenir moins comme argument pour ou contre l'opération, que comme offrant un intérêt pratique très prononcé.

Obs. — Épanchement plural de tout le côté gauche, survenant chez un sujet profondément débilité par une périérite antérieure. Deux ponctions dans le côté siège de l'épanchement, sans pouvoir écouler une seule goutte de liquide. Mort à l'âge presque complet vingt-neuf jours après ces deux opérations.

Le nommé Lagache, chasseur au 15^e léger, est entré à l'hôpital, dans la division de l'école, le 14 juin, accusant dix-huit jours d'invasion et le début de visite porte pour son diagnostic: irritation gastro-intestinale.

Le 22 juin, jour de notre entrée en service, nous trouvons le malade dans un état d'amaigrissement considérable et voisin du marasme. Depuis dix jours il a éprouvé dans tout le côté droit de sa poitrine des douleurs plus ou moins vives, augmentant à la pression et avec l'inspiration. Plusieurs applications de sangsues et de ventouses, des vésicatoires ont dû être mis en usage pour les combattre. Nous ne savons si, avec des douleurs, il y a eu vomissements, constipation ou diarrhée, etc.

À notre première visite, Lagache présente l'abdomen déformé, proéminent, tendu, encore très douloureux dans tout le flanc droit.

Il y a une certaine quantité de liquide dans la cavité péricarotale. La percussion et la palpation indiquent de prime abord; et c'est la présence de ce liquide que la cavité doit son ampliation. Quand on fait couché le malade sur le côté gauche, le liquide se portant sur les points déviés, on peut embrasser avec les deux mains une tumeur intra-péricarotale, de la grosseur de la tête du fœtus, occupant le flanc droit, fixe, immobile, aucun mouvement ne la déplaçant, et siégeant précisément dans le point central où le malade ressent des douleurs paroxysmiques, augmentant à la pression de cette tumeur et encore assez douloureuse, ainsi que les diverses manipulations qu'on exerce sur elle. Elle rend un son complètement mat à la percussion; et celles que soient les manœuvres employées, on ne peut découvrir sûrement des traces de fluctuation. L'abdomen, ailleurs, comme le ventre est dur, mais n'est pas liquide, il est difficile de pouvoir arriver à préciser quelque chose à cet égard. Le malade a des alternatives de constipation et de diarrhée. La tumeur lui fait aucune saillie au dehors; les points où venant semblent seulement un peu plus tendues sur la partie qui correspond; mais à l'intérieur, et dans la position que nous avons prise, on ne sent rien en la comprimant; elle n'a aucun rapport de continuité avec le foie.

Le poulx est faible, concentré, sans fréquence notable (79); la peau est sèche, légèrement terreuse; la face hypocratique. Cependant le malade a de l'appétit et demande à manger. Il a peu de sommeil.

Nous diagnostiquons une ascite de moyen développement avec un épanchement purulent circulaire et enkysté, suites de périérite péricarotale.

Les grands bains peu prolongés, les laxatifs, des frictions avec une huile composée de trois parties d'onguent mercuriel et d'un quart d'extraît de belladone sur la moitié latérale droite du ventre: tel est d'abord le traitement mis en usage. — Quart de potion pour aliments.

Sous l'influence de ce traitement les choses allèrent bien, et le 17 juin la tumeur, ainsi que nous l'avons noté, avait considérablement diminué; l'ascite elle-même avait diminué aussi; les digestions étaient bonnes. En raison de l'anémie existante, nous prescrivâmes alors le sous-carbonate de fer à la dose de 2 grammes;

du vin. Les préparations de digitale et l'oxymel scillitique sont également administrés, et des frictions irritantes sont faites sur toute l'étendue de la surface cutanée.

À la visite du 19 au matin, nous pouvions constater encore une assez bonne quantité de liquide dans le péricône; le ventre était encore déformé.

Le 20 au matin, notre malade se plaint d'une douleur vive située à la partie antérieure gauche du thorax, au-dessus du sein, et correspondant d'avant en arrière. Cette douleur entrecoupe la respiration et à tous les caractères de la douleur pléurétique.

Nous examinons la percussion; à notre grand étonnement, nous retrouvons une matité occupant tout le côté gauche du thorax, tant en avant qu'en arrière et latéralement. Ce n'est que sous la clavicule, jusqu'au troisième espace intercostal, le malade étant couché sur le dos, que nous percevons un peu de résonnance.

À la palpation, nous trouvons une absence absolue de la respiration tant en avant qu'en arrière et sur le côté. Au-dessous de la clavicule, dans l'espace où existe de la sonorité, nous percevons du souffle tubaire; le même souffle a lieu en arrière dans la fosse sous-épineuse et dans la gouttière vertébrale correspondante jusqu'à 3 centimètres en dessous.

Tout le côté droit résonne bien et laisse entendre le bruit vésiculaire un peu exagéré.

Il n'y a pas de toux, nous avons affaire à un vaste hydrothorax du côté gauche, et cela à l'insu du malade, ni par les manœuvres, que nous faisons, ni par les auscultations, comme l'autre, examinée avec soin, n'aurait offert aucun indice d'épanchement. Le malade est oppressé, il a à 31 inspirations à la minute; son déshabit est latéral gauche.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que la cavité abdominale, limitée la veille, et contenant alors encore une bonne quantité de liquide, est affaissée, ses parois sont presque accolées à la colonne vertébrale, et la percussion, exercée dans différentes positions données au malade, ne dénote plus une seule goutte de liquide. Le tumeur peut disparaissant peut-être, mais le pleurisme survenu au côté gauche est étendu avec les deux mains, comme si elle était tout à fait sous-cutanée. Son volume a diminué, sa forme a changé; au lieu d'être arrondie, sphérique, nous trouvons une masse aplatie, ovalaire, accolée contre les parois du côté droit, ne se déplaçant nullement dans les positions données au malade. À la palpation, nous pouvons sentir la peau, qui est complètement isolée de la tumeur, celle-ci paraît adhérente à l'intérieur, et le colon ascendant nous semble se confondre avec elle en plusieurs points. Sa consistance, sans être dure, est assez ferme, sans tension, ni rélence.

Le malade n'a plus accès ni par les manœuvres, ni par les auscultations, nous pouvons sentir la peau, qui est complètement isolée de la tumeur, celle-ci paraît adhérente à l'intérieur, et le colon ascendant nous semble se confondre avec elle en plusieurs points. Sa consistance, sans être dure, est assez ferme, sans tension, ni rélence.

Le malade n'a plus accès ni par les manœuvres, ni par les auscultations, nous pouvons sentir la peau, qui est complètement isolée de la tumeur, celle-ci paraît adhérente à l'intérieur, et le colon ascendant nous semble se confondre avec elle en plusieurs points. Sa consistance, sans être dure, est assez ferme, sans tension, ni rélence.

Quoi qu'il en soit, pour notre malade, le traitement était tout indiqué, et il y avait urgence en face d'un sujet profondément débilité.

Nous faisons appliquer six ventouses scarifiées sur le point douloureux; nous prescrivons une infusion de tilleul chaude pour exciter la diaphorèse, et, le soir, un large vésicatoire saupoudré de camphre sera appliqué sur la partie postérieure gauche du thorax.

Le 21, la douleur pleurale est apaisée, mais nous ne dénotons complètement la respiration est encore fort gênée; le malade est en proie à une toux sèche, qui augmente avec le moindre mouvement, la peau est chaude et légèrement humide; le pouls, faible mais large que la veille, bat 80. — Encore quatre ventouses scarifiées sur le point douloureux; nous prescrivons, 120 grammes; nous faisons deux gouttes de teinture de digitale.

Le 22, la douleur pleurale est tout à fait effacée; le malade est plus calme, il a pu respirer un peu la nuit; mais il accuse toujours de la gêne dans la respiration. Le vésicatoire et les plaies des ventouses nous empêchent de percevoir les bruits du cœur; l'auscultation nous ne trouvons aucun changement. Souffle tubaire au sommet; absence de bruit respiratoire partout ailleurs.

Le 24, un second vésicatoire est appliqué sur la face antérieure du côté gauche. Il est prescrit, avec la continuation des médicaments sus-mentionnés, un purgatif salin à la dose de 30 grammes (sulfate de soude).

Le 25, le vésicatoire de la partie postérieure étant sec, on en applique un semblable sur la partie latérale. — Chienchent nuit; purgatif salin; oxymel scillitique; frictions irritantes sur les membres avec les teintures de scille et de digitale.

Le 26, le malade est plus calme, il a pu respirer un peu la nuit; mais il accuse toujours de la gêne dans la respiration. Le vésicatoire et les plaies des ventouses nous empêchent de percevoir les bruits du cœur; l'auscultation nous ne trouvons aucun changement. Souffle tubaire au sommet; absence de bruit respiratoire partout ailleurs.

Le 27, le malade est plus calme, il a pu respirer un peu la nuit; mais il accuse toujours de la gêne dans la respiration. Le vésicatoire et les plaies des ventouses nous empêchent de percevoir les bruits du cœur; l'auscultation nous ne trouvons aucun changement. Souffle tubaire au sommet; absence de bruit respiratoire partout ailleurs.

Le 28, le malade est plus calme, il a pu respirer un peu la nuit; mais il accuse toujours de la gêne dans la respiration. Le vésicatoire et les plaies des ventouses nous empêchent de percevoir les bruits du cœur; l'auscultation nous ne trouvons aucun changement. Souffle tubaire au sommet; absence de bruit respiratoire partout ailleurs.

et c'est vers l'angle des côtes qu'il devra être pratiqué. Après avoir fait un pli transversal à la peau, c'est à la base de ce pli que nous enfonçons le trocart, et nous arrivons dans la plèvre par l'espace indiqué. Le malade ne ressent que la douleur causée par la piquette de l'instrument à travers les parties charnues. Le trocart est enfoncé jusqu'au pavillon de la canule. Le trocart est ensuite retiré, et, à notre grand étonnement, il ne s'écoule rien, ni séracité ni sang. Nous faisons basculer la canule dans la cavité thoracique; nous retirons le trocart, mais nous constatons qu'elle peut refouler avec facilité. Il n'y a pas de doute pour nous, nous sommes tombé au milieu de pseudo-membranes gélatineuses de récente formation; nous ne sommes pas arrivés jusqu'au liquide.

La canule est retirée et la plèvre cutanée recouverte d'un morceau de sparadrap. Nous proposons au malade une seconde ponction en lui expliquant qu'il n'y a rien de dangereux, mais nous constatons que l'extrémité engagée rencontre et déplace à chaque mouvement quelque chose de pulpeux et molasse.

Cette fois nous choisissons le sixième espace intercostal, immédiatement au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate. La ponction est faite d'après le même procédé; le trocart est encore enfoncé jusqu'au pavillon de la canule, puis le dard retiré; nous n'obtenons encore aucun écoulement de liquide. Cette fois nous faisons basculer la canule dans la cavité thoracique avec une plus grande attention; nous retirons le trocart, mais nous constatons que l'extrémité engagée rencontre et déplace à chaque mouvement quelque chose de pulpeux et molasse.

Cette manœuvre, répétée pendant cinq minutes, ne donne lieu à aucun écoulement. Le malade ne s'en sent nullement gêné; il s'élève au lit, et nous constatons qu'il n'y a rien de dangereux. Nous restons convaincus que toute la cavité est tapissée de pseudo-membranes épaisses et de récente formation, et que le liquide est tout à fait central, hors d'atteinte de l'instrument.

Cette seconde tentative, aussi infructueuse que la première, nous fait renoncer à tout autre essai. Nous constatons la disposition de la part de l'épanchement indique une résorption commencée et qui ne peut tarder à s'achever.

Le malade, vu à trois heures de l'après-midi, n'éprouve aucune souffrance; il est gai, et nous assure même avoir la respiration plus libre, ce qui n'est qu'une pure illusion sans doute. Il demande à manger et se lève.

Le 2 août, Lagache dit avoir passé une bonne nuit; peu de sueur, pouls souple, encore faible, à 77; vingt-cinq inspirations à la minute. Il y a évidemment une amélioration, et les deux ponctions pratiquées la veille l'expliquent difficilement. Nous constatons que l'extrémité de la canule promène dans le sein de la cavité, et après déchiré en plusieurs points les paquets gélatineux que nous avons supposés garnir les parois, n'a pu fournir une ou plusieurs issues au liquide, qui, disant supérieurement et refoulant le péricône, aurait pu filtrer vers la base et laisser plus de liberté à l'organe respiratoire.

Nous percevons le malade couché sur le dos. La sonorité, qui dans cette position occupe la veille l'espace compris entre la clavicule gauche et le troisième espace intercostal correspondant, descendant maintenant jusqu'à 3 centimètres au-dessous du troisième espace, nous constatons que la sonorité dans le creux axillaire jusqu'au rebord du grand pectoral en arrière et jusqu'au cinquième espace intercostal en bas. Tout le restant du côté rend un son mat.

À l'auscultation, la respiration bronchique, la veille dans le sein, est beaucoup plus libre; nous constatons que tout le côté gauche est remplacé par l'expansion vésiculaire, qui est faible et lointaine. Respiration soufflée dans le creux axillaire. À partir du sixième espace intercostal, en avant, absence complète de bruit respiratoire jusqu'à 3 centimètres au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; le son qui se perçoit au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; matité au-dessous.

À l'auscultation, murmure vésiculaire étiologique de la clavicule au sein gauche, en avant, s'affaiblissant au-dessous du sein pour disparaître complètement à 4 centimètres au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; le son qui se perçoit au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; matité au-dessous.

À l'auscultation, murmure vésiculaire étiologique de la clavicule au sein gauche, en avant, s'affaiblissant au-dessous du sein pour disparaître complètement à 4 centimètres au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; le son qui se perçoit au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; matité au-dessous.

À l'auscultation, murmure vésiculaire étiologique de la clavicule au sein gauche, en avant, s'affaiblissant au-dessous du sein pour disparaître complètement à 4 centimètres au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; le son qui se perçoit au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; matité au-dessous.

À l'auscultation, murmure vésiculaire étiologique de la clavicule au sein gauche, en avant, s'affaiblissant au-dessous du sein pour disparaître complètement à 4 centimètres au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; le son qui se perçoit au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; matité au-dessous.

À l'auscultation, murmure vésiculaire étiologique de la clavicule au sein gauche, en avant, s'affaiblissant au-dessous du sein pour disparaître complètement à 4 centimètres au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; le son qui se perçoit au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; matité au-dessous.

À l'auscultation, murmure vésiculaire étiologique de la clavicule au sein gauche, en avant, s'affaiblissant au-dessous du sein pour disparaître complètement à 4 centimètres au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; le son qui se perçoit au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; matité au-dessous.

À l'auscultation, murmure vésiculaire étiologique de la clavicule au sein gauche, en avant, s'affaiblissant au-dessous du sein pour disparaître complètement à 4 centimètres au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; le son qui se perçoit au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; matité au-dessous.

À l'auscultation, murmure vésiculaire étiologique de la clavicule au sein gauche, en avant, s'affaiblissant au-dessous du sein pour disparaître complètement à 4 centimètres au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; le son qui se perçoit au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; matité au-dessous.

À l'auscultation, murmure vésiculaire étiologique de la clavicule au sein gauche, en avant, s'affaiblissant au-dessous du sein pour disparaître complètement à 4 centimètres au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; le son qui se perçoit au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; matité au-dessous.

À l'auscultation, murmure vésiculaire étiologique de la clavicule au sein gauche, en avant, s'affaiblissant au-dessous du sein pour disparaître complètement à 4 centimètres au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; le son qui se perçoit au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; matité au-dessous.

À l'auscultation, murmure vésiculaire étiologique de la clavicule au sein gauche, en avant, s'affaiblissant au-dessous du sein pour disparaître complètement à 4 centimètres au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; le son qui se perçoit au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; matité au-dessous.

À l'auscultation, murmure vésiculaire étiologique de la clavicule au sein gauche, en avant, s'affaiblissant au-dessous du sein pour disparaître complètement à 4 centimètres au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; le son qui se perçoit au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate; matité au-dessous.

Le ventre est affaissé, ne contient pas une goutte de liquide, et la palpation la plus minutieuse ne trouve point vestige de l'existence d'une tumeur, située dans le flanc droit et considérée comme une collection purulente enkystée, qu'une sorte de plaque ovarale peu épaisse faisait saillie au colon ascendant, et présentait encore une certaine résistance. Elle n'est, du reste, le siège d'aucune douleur, mais à une pression forte.

Le côté gauche, siège de l'hydrothorax, résonne bien dans toute la partie antérieure, le malade étant assis. Il n'y a de matité en arrière que dans la moitié des tiers inférieurs, et latéralement dans l'étendue de 3 à 4 centimètres à partir de la base au-dessus.

Le murmure vésiculaire s'entend à l'état de pureté dans toute la face antérieure, sur le côté jusqu'à 3 centimètres de la base, et en en de ces deux derniers points au-dessous, il y a absence de bruit respiratoire. La vibration de la voix est perçue par la main dans presque toute l'étendue du côté gauche, excepté dans les points inférieurs qui donnent encore de la matité à la percussion. Le malade peut donc être considéré comme à peu près guéri de sa double affection péricône et pleurale.

Cette observation présente quelques côtés éminemment remarquables. D'abord la disparition spontanée de l'ascite sous l'influence du vaste épanchement qui succède avec non moins de promptitude à la pleurite du côté gauche; ensuite la prompte coagulation du liquide épanché dans la cavité pleurale: disposition résultant de la nature inflammatoire du travail morbide qui a présidé à son apparition, et qui fait que ces épanchements sont ceux qui se résorbent avec le plus de facilité. Puis les deux tentatives de thoracentèse qui ne donnent lieu à aucune complication de liquide, et qui prouvent physiologiquement que la cavité était garnie en très grande partie de matières plastiques, coagulées, gélatineuses; l'innocuité absolue de ces deux tentatives, leur bénéfice même pour le malade, puisqu'elles nous paraissent avoir permis le déplacement de la portion liquide concentrée au milieu du plasma. Enfin, terminons en faisant remarquer comme conséquence des deux derniers courants la rapidité avec laquelle s'est effectuée la résorption sur un malade d'ailleurs considérablement débilité, rapidité qui tient à la nature de l'épanchement, et peut-être un peu aux effets des deux ponctions.

HOPITAL DE TOURS. — M. HERPIN.

Tétanos guéri par les opiacés et le sulfate de quinine.

Le nommé Chauvet, ouvrier à Joug, voulant détacher les trois derniers wagons d'un train qui transportait du sable fut saisi par un accès de tétanos à la partie supérieure du bras gauche, et dans l'effort qu'il fit pour se soustraire pour se dégager (le train marchait toujours), occasiona une blessure assez grave pour être immédiatement transporté à l'hôpital.

Le crochet avait pénétré à la partie antérieure et postérieure de l'extrémité supérieure du bras, et lui avait labouré les chairs jusqu'à un travers de doigt au-dessous de la tubérosité interne de l'humérus.

Le 23 août, à la suite du matin, le chirurgien en chef, après l'inspection de la plaie, ordonna de la glace et de la limonade sucrée pour boisson.

Le 31, le malade avait de la diarrhée; on ordonna: riz sucré; décoction blanche; potion laudanisée à 15 gr.

La plaie est pansée avec du linge fenêtré enduit de cérat, et par-dessus un large cataplasme.

Le 5 septembre, le pus ayant fusé à la partie supérieure de l'avant-bras, on fit deux larges incisions qui dégorgèrent aussitôt les tissus.

Le 9, la plaie était belle; la suppuration, quoique très abondante, était de bonne nature, lorsque tout à coup le malade se plaignit d'une douleur assez vive à la nuque. Son cou, disait-il, était raide; il y avait un sentiment d'oppression à la poitrine; la mâchoire inférieure était moins libre dans ses mouvements, et on remarquait surtout une gêne assez forte dans la déglutition. Tous ces symptômes réunis firent facilement reconnaître le tétanos.

Pour combattre ces accidents, on prescrivit:

Riz sucré et décoction blanche.
Potion: Eau de camomille. 100 grammes.
Laudanum 1 —
Liquide d'Hoffmann. 3 —
Lavement: Eau. 250 —
Sulfate de quinine. 1 —
Extrait de valériane. 1 —
Camphre. 2 —

De plus, acétate de morphine (0,03 en deux paquets) pour apaiser le malade, non en vue de la pomme de Gendret. C'est opiacé pour pansement.

Cette médication antispasmodique, continuée jusqu'au 12, fit disparaître entièrement tout symptôme de tétanos.

Le traitement du malade, depuis le 12 septembre jusqu'au 7 octobre, est essentiellement tonique. Potion avec extrait de quinquina, 2 grammes, et sulfate de quinine, 0,60; aussi les forces du malade se soutenaient-elles malgré la suppuration.

Enfin, le 8 octobre la plaie est très belle; elle marche rapidement vers la cicatrisation.

Le 18 novembre, la cicatrisation est complète, et sous peu de jours le malade a pu sortir de l'hôpital et reprendre ses travaux ordinaires.

— Cette préparation fait partie d'un travail important que M. Herpin prépare en ce moment, et nous le publions aujourd'hui seulement pour appeler l'attention des chirurgiens sur ce sujet important.

D^r E. TARDIEU.

Dernier examen. — Disparition de la malgreuse considérable observée au début; réapparition des forces et d'un certain embonpoint.

Le huitième espace intercostal est choisi pour faire.

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères; 40;

EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois	8 fr. 50 c.
ALGERIE, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois	15 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an	30 »

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GABES, HOLLANDE, PRÉMONT,	Trois mois	9 fr.
SARAJEVO, SAVOIE,	Six mois	17 »
TARAGE, ASIATIQUE DES COLONIES.	Un an	33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois	40 fr.
GIBRALTAR.	Six mois	20 »
	Un an	38 »

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

SOMMAIRE. — REVUE CLINIQUE HEBDOMADAIRE. Anévrysme de la crosse de l'aorte. — Gangrène du tissu cellulaire et de la peau. — Fracture de la jambe compliquée de plaie et d'empyème traumatique sur tout le membre inférieur. — Des cas dans lesquels le cathétérisme des trompes peut être employé. — Note sur un symptôme nouveau de certaines fractures du crâne. — Anévrisme d'Aléne. — Correspondances. Lettres de MM. Audoubert et Ch. Marchal. — Prix d'Argenteuil. — Chronique et nouvelles.

REVUE CLINIQUE HEBDOMADAIRE.

Anévrysme de la crosse de l'aorte.

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier article, nous donnons une observation d'anévrysme de la crosse de l'aorte. Le malade dont il est question est couché salle Saint-Michel à l'hôpital de la Pitié, dans le service de M. Valleur. On sait à combien d'accidents peut donner lieu le tumeur anévrysmal par suite de la pression qu'elle exerce sur les organes voisins, et de la gêne qu'elle apporte dans le jeu des fonctions. Dans ce cas, on trouvera un exemple de névralgie produite, suivant toute probabilité, par le fait de l'anévrysme.

Voici, du reste, l'observation. Nous devons la communication de tous ces détails à l'obligeance de M. Gallard, interne du service.

Le nommé Camus, Benjamin, âgé de trente-huit ans, corroyeur, est entré à l'hôpital le 18 juin 1852.

Lors de son entrée, ce homme accusait une douleur régnant dans toute la région sus- et sous-claviculaire gauche, gagnant jusque derrière le cou, s'irradiant dans toute la longueur du bras, de l'avant-bras et de la main du même côté. Dans tout le membre existait un engourdissement très marqué. Ces accidents apparurent pour la première fois en octobre 1851.

Dans un autre hôpital, le malade, ayant demandé une consultation pour obtenir la guérison des douleurs qu'il éprouvait, fut mis à l'usage des bains de vapeur, sans résultat, comme on le pense bien. Cependant, après avoir abandonné son travail pendant une quinzaine de jours, il put reprendre ses occupations, pour les cesser définitivement en juin 1852, époque, ainsi que nous l'avons dit, de son entrée dans le service de M. Valleur.

On a pu suivre et noter avec exactitude le trajet des douleurs. Ainsi on les trouve :

- Le long des vertèbres cervicales,
- Au bord externe et supérieur du trapèze,
- Au niveau de l'articulation acromio-claviculaire,
- Au plexus brachial,
- Au nerf circonflexe,
- A l'insertion deltoïdienne,
- Au tiers interne de l'humérus,
- À l'épitrachée,
- À l'épicardyle,
- À l'épiphysse styloïde du cubitus.

Les douleurs ne se montrent pas partout avec la même intensité; mais on ne les trouve absolument que sur les points que nous venons de désigner.

Quelques fois cependant elles se sont montrées sous forme de crises violentes, mais passagères, dans la région occipitale et au sommet du crâne. Jamais l'œil n'a été atteint.

En étudiant les antécédents de ce malade, nous apprenons qu'en 1848 il avait déjà éprouvé des douleurs névralgiques très vives, dans les mêmes points, mais elles cessèrent et ne reparurent qu'en 1851. M. Valleur lui avait donné des soins lors de cette première invasion de la maladie.

Interrogé sur les accidents qu'il aurait pu éprouver antérieurement du côté de la poitrine, ce homme raconte qu'il aurait eu quelquefois des palpitations, mais légères, ne l'empêchant en rien de se livrer à ses occupations, de courir, de monter rapidement un escalier. Il prétend n'avoir jamais eu d'oppression; il a souvent toussé et a eu la voix enrouée; il a quelquefois craché un peu de sang.

Examen de la poitrine. — La poitrine présente, du côté gauche, une déformation marquée. On trouve, en effet, une saillie assez considérable à la partie supérieure; l'extrémité sternale de la clavicule est soulevée. En percutant, on reconnaît qu'il existe une tumeur qui détermine la saillie de la poitrine et la projection en avant de la clavicule; cette tumeur s'étend en dehors jusqu'au milieu de la première et de la deuxième côte, et descend en bas presque jusqu'à la base du cœur.

La main appliquée sur ces points perçoit des impulsions assez faibles.

La respiration de ce côté est faible; les battements du cœur sont forts et énergiques; on entend un bruit de souffle au premier temps.

Le pouls radial est bien moins fort à gauche qu'à droite.

Les symptômes relatés ne peuvent laisser de doute sur la présence d'un anévrysme de la crosse de l'aorte. Néanmoins, le malade n'est pas entré à l'hôpital pour cette affection; il vient seulement réclamer du secours contre cette névralgie cervico-brachiale qui détermine des douleurs intolérables.

Voici rapidement le traitement qui a été suivi jusqu'à ce jour.

Dès le premier jour, on prescrivit 15 gouttes de teinture de digitale, plus trois vésicatoires, un sur le cou, le second sur la région deltoïdienne, le troisième sur la partie inférieure du bras, et enfin une saignée de 300 grammes.

Dès le lendemain, 20 juin, il y avait déjà un soulagement marqué.

Le 24 juin, après trois jours d'un calme assez grand, les douleurs se sont réveillées avec une grande intensité, surtout dans la région occipitale. Nouveau vésicatoire à la nuque; application sur la plaie d'un centigramme de morphine matin et soir. Les douleurs continuèrent, malgré ce traitement, jusqu'au 31. Alors seules les douleurs du cou et du bras diminuèrent.

Le 7 juillet, les douleurs apparurent très violentes au sommet de la tête; isomnie.

À la base du sternum existait également de la douleur. On remarque une augmentation manifeste dans la saillie de la poitrine. La tumeur anévrysmale fait évidemment des progrès, et, sous cette influence, apparaissent des symptômes de compression des voies aériennes.

Le 8 juillet, les douleurs sternaes augmentent malgré l'application de vésicatoires au point douloureux.

L'état de souffrance du malade va en augmentant jusqu'au 28 juillet. Alors on remarque un extrême gonflement des veines du bras.

La saillie va toujours en augmentant, et enfin, le 2 septembre, on trouve que la tumeur s'est fait jour au dehors; on la sent directement sous la peau. Le cartilage costal a été détruit.

Depuis cette époque jusqu'à ce jour (21 septembre), les douleurs ont sensiblement diminué.

On s'est frappé en lisant cette observation de la manière dont l'anévrysme chez notre malade a manifesté sa présence. La relation entre la tumeur et la névralgie cervico-brachiale ne nous paraît pas douteuse, et ce serait le seul symptôme qu'aurait déterminé tout d'abord la tumeur naissante. Quant à des troubles du côté de la circulation ou de la respiration, le malade n'en signale que de très légers, et ce n'est que vers la fin de l'histoire que nous venons de retracer qu'apparaissent enfin des symptômes dus à la pression exercée sur les voies aériennes.

Aussi le malade ne paraît-il attacher qu'une attention bien secondaire à la grave affection qu'il porte; il ne s'occupe que des symptômes nerveux qu'il éprouve.

Signaux encore en terminant l'amélioration survenue après que la tumeur a pu se développer au dehors.

Gangrène du tissu cellulaire et de la peau.

Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié l'observation (voir le numéro du samedi 20 septembre) de la jeune enfant affectée de gangrène spontanée succédant, suivant toute probabilité, à une rougeole.

Comme il était facile de le prévoir, la mort n'a pas tardé à survenir sans que la pauvre petite malade ait présenté du reste des symptômes généraux autres qu'un affaiblissement graduel, qui augmentait journellement; l'appétit a persisté jusqu'au dernier moment, et le 25 au matin elle réclamait encore des aliments : le soir même, elle succomba.

Le 27, trente-six heures après la mort, M. Combariss pratiquait l'autopsie en présence de M. Demarquay, et voici les détails qu'il a bien voulu nous donner. Ainsi qu'on le verra, il n'a pas été possible de trouver sur le cadavre la cause de l'affection qui a déterminé la mort d'une manière aussi fatale sans qu'il ait été possible un seul instant de mettre obstacle à la marche de la gangrène. On a noté avec soin l'étendue des parties mortifiées.

Toute la partie sous-ombilicale de la paroi abdominale antérieure n'est qu'une vaste plaie. Les bords sont formés par de la peau, toute dépourvue de tissu cellulaire dans un espace d'un centimètre.

Voici du reste l'étendue et l'étendue exactes de la solution de continuité.

La taille de la plaie est de 0,90 centimètres. L'ulcération est limitée, en haut, par une ligne horizontale à 2 centimètres au-dessous du rebord des côtes, en bas, par une ligne horizontale à 2 centimètres au-dessous du rebord des côtes, en passant sur la ligne médiane de l'ombilic; et limitée, en bas, par une ligne courbe

dessus du pli fémoro-abdominal, ayant la même direction en ce point que l'arcade de Fallope et pénétrant sur la ligne médiane jusqu'à la moitié de la hauteur des grandes lèvres.

On lui trouve en hauteur 14 centimètres sur la ligne médiane, 8 centimètres à gauche et 11 à droite. De l'extrémité droite à l'extrémité gauche, elle mesure 30 centimètres. Au fond de cette espèce de cadre, se montrent les fibres roses des deux muscles grands droits de l'abdomen et les deux obliques. Il n'y a pas la moindre trace d'aponevrose.

Rien dans l'examen nécropsique ne peut nous donner la cause de cette gangrène.

Le péritoine est parfaitement sain, la vessie intacte, les intestins dans leur état normal. Le foie anémique.

Dans la cavité thoracique, épanchement léger dans les plèvres, quelques filaments pseudo-membraneux. Les poumons offrent quelques noyaux d'infarctus rouge. Le cœur est flasque, mou; le sang qu'il contient dans ses cavités est à peine coagulé.

Fracture de la jambe compliquée de plaie et d'empyème traumatique sur tout le membre fracturé.

Nous avons observé à l'Hôtel-Dieu, salle Saint-Jean, n° 10, un malade qui a été affecté d'une fracture qui se présentait avec l'apparence la plus grave, et dans des conditions telles qu'il pouvait paraître certain qu'on aurait affaire à des accidents extrêmement sérieux. Mais, comme on va le voir, il n'en a rien été, et le traitement a été suivi du plus heureux résultat.

L'observation nous a été communiquée par M. Rabaut, l'interne du service.

Le nommé Galhaut, manoeuvre, âgé de quarante-deux ans, est né de parents bien portants; il est lui-même d'une bonne santé. Il nous donne sur ses antécédents des détails intéressants. Cet homme a présenté, en effet, une série singulière de fractures. Il est impossible d'être plus malheureusement prédestiné. Ainsi, à quatorze ans il fit une chute de sa hauteur, tomba sur le côté et se fractura le fémur droit à sa partie supérieure, à 2 pouces environ au-dessous du grand trochanter. Au bout de six semaines, dit le malade, on rompit le cal de la fracture pour remédier à un raccourcissement notable. Trois mois après l'accident le malade marchait sans boiter. Nous ne pouvons dire si le membre a la même longueur que l'autre, à cause de la fracture qui existe de l'autre côté. Mais l'affrontement des fragments n'est pas parfait; l'extrémité inférieure du fragment supérieur fait saillie au dehors.

Vers la même époque, le malade fut atteint d'abcès nombreux ayant leur siège le long de la face interne de la cuisse droite et au pli de l'aîne gauche. Ces abcès se succédèrent presque sans interruption pendant six mois. Ils furent ouverts par le bistouri; ils ont laissé des cicatrices adhérentes.

A seize ans, chute du haut d'un arbre de 3 mètres de hauteur environ. Le malade tomba sur le dos. Il put se relever et marcher, malgré la douleur lombaire qu'il ressentait. Rentré chez lui, il se mit au lit. Pendant huit jours on fut obligé de le sonder pour donner sortie à l'urine. Du reste, la sensibilité et la motilité des membres inférieurs restèrent intactes.

Après huit jours il allait à la selle et urinaît spontanément.

Cette chute a été suivie d'une gibbosité qui, suivant le malade, se serait produite lentement, et dont il ne se serait aperçu que plusieurs jours après l'accident. Cette déformation de la colonne vertébrale a son siège au niveau de la douzième vertèbre dorsale. L'apophyse épineuse de cette vertèbre fait une saillie notable.

La convexité postérieure du rachis à la région des lombes est complètement effacée, et remplacée par une convexité qui se continue avec celle de la région dorsale. Le rachis n'est infléchi ni à droite, ni à gauche.

Six mois après l'accident, le malade se levait sans autre phénomène morbide du côté de la moelle; mais il marchait avec peine, les jambes écartées et en appuyant la main sur ses genoux, comme dans le mal de Pott.

À vingt ans la colonne vertébrale était un peu redressée, et le malade pouvait marcher sans douleur. Enfin, en 1851, il eut deux côtes fracturées.

Galhaut n'avait pas encore éprouvé sa mauvaise chance, et le 25 août 1852 il entra à l'Hôtel-Dieu pour une fracture de la jambe, compliquée de plaie et d'empyème. La fracture s'était produite à la suite d'une chute dans un escalier.

Au moment de l'accident, il y eut une perte de connaissance qui persista pendant deux heures.

Etat du blessé lors de son entrée. — On remarque :

1^o Des contusions légères à la jambe droite et à la tempe, et un épanchement sanguin vers l'orbite du même côté;

2^o Une fracture du fémur gauche à l'union du 1/3 infé-

rieur avec les 2/3 supérieurs, oblique de haut en bas et de dehors en dedans; une fracture transversale du péroné à un centimètre environ au-dessous de la précédente;

3° Dans l'intervalle des deux os, au niveau de la fracture, une plaie pénétrante de 1 centimètre et demi, produite par le fragment supérieur du péroné, qui faisait saillie au travers de la plaie.

On observait une saillie en avant du fragment inférieur du tibia, une rainure entre les fragments, une crêpitation évidente. On pouvait en outre constater sur le membre un empyème assez considérable. Cet empyème occupait presque toute la longueur de la jambe, surtout la partie interne. Par une pression légère on sentait sous le doigt le phénomène de la crêpitation.

Le gonflement du membre était peu considérable.

Traitement. — M. Demarquay a pratiqué la réduction sans difficulté, les fragments ayant été affrontés exactement. La plaie fut recouverte par des bandolètes imbriquées, de façon à réaliser le pansement par occlusion de M. Chassaignac. Le membre a été placé ensuite dans un appareil de Scultet, et mis dans une position élevée. Des irrigations d'eau froide ont été faites plusieurs fois dans la journée.

Vingt heures après l'accident, le malade ne conservait plus qu'une légère stupeur de la commotion cérébrale. Le pouls était lent et plein. On a pratiqué une saignée de 400 grammes. — Diète.

Le deuxième jour, le malade est calme, sans réaction générale. Le pouls reste à 72. Il est facile de percevoir la crêpitation de l'empyème. Saignée de 300 grammes. — Un pilage.

Le dixième jour (4 septembre 1852), il ne s'est manifesté aucun symptôme de réaction fébrile.

Pendant cette période de temps le membre n'a pas été le siège d'un gonflement notable; la plaie n'a point suppuré et sa réunion s'est faite par première intention; la cicatrice est parfaite. La fracture avec plaie et empyème se trouve réduite à une fracture simple.

On cesse les irrigations froides continuées jusqu'à ce jour.

On place simplement l'appareil de Scultet.

Le vingt-huitième jour (22 septembre), la fracture ne présente aucun phénomène extraordinaire. La formation du cal a lieu d'une manière régulière. L'appareil de Scultet est remplacé par un appareil destiné.

Ainsi que ce malade, l'affection a été ramenée à un état de simplicité extrême, et sans aucun doute cet heureux résultat doit être attribué au soin qu'on a pris de fermer immédiatement la plaie et de la maintenir à l'abri du contact de l'air.

J.-E. L.

Des cas dans lesquels le cathétérisme des trompes peut être employé (1).

Le cathétérisme des trompes peut être employé dans un double but :

A. Comme moyen de diagnostic;

B. Comme moyen thérapeutique.

A. La sonde, en pénétrant dans la trompe, permet de reconnaître si celle-ci est libre, si elle est rétrécie, oblitérée. Elle permet encore de reconnaître si les liquides élastiques ou gazeux qu'on injecte arrivent jusque dans la caisse.

Un certain nombre de lésions situées dans cette cavité laissant la trompe non pas tout à fait saine, mais du moins perméable à l'air qu'on y injecte, la sonde pénètre plus ou moins loin, et l'on peut apprécier le degré de résistance que produit la tuméfaction de la muqueuse; cette tuméfaction peut être plus ou moins considérable; on la peut reconnaître à la petite quantité d'air qui arrive dans la caisse et au bruit pharyngien que fait naître l'air insufflé en revenant sur les côtés de la soude et du conduit (Ménière).

La profondeur à laquelle arrive la sonde, la quantité d'air qui entre dans la caisse du tympan indiqueront d'une manière assez exacte la partie de la trompe qui est rétrécie, ou plus ou moins oblitérée, ou bien seulement tuméfiée, comme cela arrive si souvent à la suite des inflammations catarrhales.

Il ne faut cependant pas croire que ce cathétérisme fera connaître positivement toutes les altérations de l'oreille moyenne; mais l'air, et les injections, en arrivant dans la caisse, nous apprendront si cette cavité contient ou non du liquide (mucus, pus, etc.).

De plus, comme l'a très bien fait remarquer M. Ménière, les affections morbides situées plus profondément, c'est-à-dire dans l'oreille interne, peuvent encore être reconnues à l'aide de ce même moyen (cathétérisme), en raison des symptômes négatifs que l'on peut constater dans l'oreille moyenne et externe; dès lors la maladie doit résider dans l'oreille interne ou les centres nerveux.

B. Comme moyen thérapeutique : les cas sont nombreux :

1° Le canal est libre, et en le traversant il peut être utile de porter dans la caisse des liquides tièdes ou médicamenteux (lard) qui agissent tantôt en nettoyant la cavité tympanique du sang coagulé ou du mucus qu'elle contient, tantôt en modifiant des ulcères profonds de la caisse ou des cellules mastoïdiennes; alors il n'y a plus un simple cathétérisme, mais injection de liquides par le moyen d'une canule (lard). Au lieu de liquides, on peut aussi porter des fumigations de nature diverse ou de l'air atmosphérique : telles sont les douces d'air de M. Deleau.

2° Si le canal n'est pas libre, on peut introduire un stylet dans le but de rompre une adhérence inflammatoire à l'orifice ou dans un point de l'étendue du canal, et agir de la même manière dans le cas d'une cloison membraneuse congénitale; ou bien si, au lieu d'une oblitération, il se recon-

tre un simple rétrécissement ou un engorgement par épaississement de la muqueuse ou par accumulation de mucus épais, l'introduction du stylet peut encore démolir le canal.

Mais il se présente une difficulté : est-il possible dans toutes les cas que nous venons d'énumérer de pénétrer dans la caisse à travers la trompe ?

Il doit souvent arriver que l'on pense avoir pénétré dans le conduit qu'on dit et dans la caisse, quand l'instrument ne dépasse pas l'orifice pharyngien de la trompe d'Eustache.

En effet, il suffit de se rappeler l'étréoussure du canal osseux qui fait communiquer le pharynx avec les cavités tympanique et mastoïdienne, pour être convaincu des difficultés que l'on doit éprouver à faire pénétrer la sonde profondément dans l'intérieur du conduit.

Nous devons ajouter que ce canal se trouve encore très souvent rétréci par la phlogiose, la tuméfaction ou l'induration de la membrane muqueuse qui le tapisse à l'intérieur; par conséquent, il paraît bien difficile, sans impossible, d'introduire même un stylet assez fin dans toute sa longueur. Cependant sur une coupe des fosses nasales faite sur un sujet sain, cette expérience a réussi. En doit-il être de même sur le malade ? Chez ceux que l'on soumet au cathétérisme des trompes, nous avons toujours eu un rétrécissement plus ou moins considérable du canal par un boursolement de la muqueuse, et alors on éprouve des difficultés assez sérieuses pour faire parvenir à l'instrument la plus grande partie de la longueur de la trompe. C'est surtout dans ces cas que les injections liquides ou gazeuses sont utiles (lard), portées dans l'intérieur du conduit à l'aide de la sonde préalablement introduite.

On peut lire dans lard les succès nombreux qu'il attribue à ce moyen thérapeutique. M. Deleau (Ménière) nous le recommande aux *douces d'air*, et les résultats paraissent tout aussi favorables. Kramer adopte une méthode de traitement mixte.

Nous devons donc étudier avec soin les maladies de la trompe et celles qui peuvent se guérir par le moyen des injections gazeuses ou liquides, et celles qui réclament d'autres moyens, la dilatation, par exemple, et nous trouverons encore ici de nombreuses occasions de démontrer que la thérapeutique des maladies de l'oreille ne diffère pas sensiblement des autres moyens que l'art de guérir met à notre disposition.

D.-Eug. THIERY.

NOTE SUR UN SYMPTÔME NOUVEAU

de certaines fractures du crâne ;

Par M. le docteur AUMY, ancien interne des hôpitaux de Paris, chirurgien des hôpitaux civils de Rennes.

Les deux observations qui font la base de ce travail sont destinées à attirer l'attention des praticiens sur un phénomène très curieux de quelques fractures du crâne; phénomène dont la connaissance nous semble devoir ajouter plus de précision au diagnostic de ces lésions et fournir des indications pratiques de quelque valeur.

Nous ignorons si d'autres chirurgiens ont été témoins du même phénomène; mais comme nous n'avons jamais rien vu qui put s'y rapporter, nous avons cru utile de le faire connaître.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, rappelons en peu de mots l'histoire des mouvements physiologiques de l'encéphale, mouvements auxquels, nous le disons d'abord, se lie intimement le fait que nous désirons mettre en lumière.

La physiologie enseigne que la masse encéphalique est soumise à des alternatives de pression ou de plénitude, et d'affaissement ou de laxité. Ces deux états opposés sont en rapport avec les mouvements respiratoires et les contractions du cœur. Pendant l'inspiration, le sang affluant en abondance dans la veine cave supérieure, une véritable respiration se produit sur le liquide contenu dans les veines jugulaires et dans les sinus de la dure-mère; les veines encéphaliques se dégorgent. Il y a donc alors diminution de la quantité de liquide contenu dans la substance nerveuse; les molécules de celle-ci sont moins pressées les unes contre les autres, et il s'y a pas diminution réelle de volume, il y a du moins diminution de la masse.

Pendant l'expiration, le sang des veines jugulaires est repoussé de bas en haut par suite de la compression éprouvée par la veine cave supérieure; les colonnes sanguines des sinus sont immobilisées ou du moins gênées dans leur mouvement progressif, et par suite les veines cérébrales sont distendues, le liquide qu'elles contiennent s'élève dans l'encéphale, on augmente la masse du sang tend à lui donner plus de volume; mais, les parois osseuses de la boîte crânienne offrant une résistance plus considérable que la force d'expansion due au reflux veineux, il en résulte seulement un rapprochement, une condensation des fibres cérébrales et une pression plus forte de la surface du cerveau contre la face interne de la cavité crânienne.

Les contractions du cœur exercent aussi des effets mécaniques sur les centres nerveux encéphaliques; à chaque systole, le ventricule, une colonne de sang tend à se soulever, à distendre la masse cérébrale, imprimant à sa base, par l'intermédiaire de l'hexagone artériel, une secousse pulsative, un ébranlement général.

Mais tant que l'enveloppe osseuse du crâne est intacte et complètement ossifiée, tant que la pression atmosphérique ne peut s'opérer à l'intérieur, soit à travers les fontanelles, comme chez les enfants en bas âge, soit à travers une perforation artificielle ou accidentelle des os du crâne, alors la masse encéphalique n'exécute aucun mouvement; c'est du moins ce qui semble prouvé par l'expérience ingénieuse de M. Bourgognon. (*Thèse inaugurale*, 1839.)

Il en est tout autrement quand l'air trouve accès dans l'encavité osseuse, que sa dure-mère soit déchirée ou non. Si

l'ouverture pratiquée au crâne est assez large, on peut constater par la vue et le toucher les faits suivants :

À chaque inspiration le cerveau s'élève de son enveloppe osseuse; à chaque expiration il se rapproche et tend à faire hernie à l'extérieur. Outre ces mouvements, qui sont isochrones à ceux de la respiration, et dont l'explication se trouve dans les remarques qui précèdent, il en est d'autres qui coïncident avec la contraction du cœur. Chaque fois que la systole ventriculaire a lieu, on voit le cerveau agir d'un léger mouvement de soulèvement, d'une sorte de pulsation.

Au reste, non-seulement ce double mouvement du cerveau peut être démontré par l'examen direct à travers une ouverture artificielle chez les animaux ou de larges lésions accidentelles chez l'homme; mais encore il peut être mis en évidence par une expérience qui nous servira beaucoup plus ou moins à faire comprendre le phénomène qui nous a frappé chez nos deux blessés.

Cette expérience, déjà faite en 1811 par un physiologiste italien, Ravina, et perfectionnée en 1839 par M. Bourgognon, cette expérience, disons-nous, consiste à appliquer une couronne de trépan sur le crâne d'un chien; à visser la couronne sur le trépan, et verser dans les deux extrémités des tubes ouverts, et à verser de l'eau dans le tube. On voit alors la colonne du liquide osciller et traduire ainsi le double mouvement dont il est question.

Dans les observations qu'on va lire, on verra que la nature s'est chargée de nous préparer pour tout ainsi dire cette même expérience, à cela près que le tube était remplacé par une plaie, et l'eau par du sang dans un cas, et par du pus dans l'autre.

Ois. I. — Le 7 juin 1847, M. R., étudiant en droit, âgé de vingt-deux ans, d'une belle et vigoureuse constitution, reçut, dans une rixe, un coup de couteau plongeant qui atteignit au niveau de la fosse frontale gauche. Un peu d'éclaircissement, sensation d'un bruit de clou, furent les premiers symptômes observés, et la blessé porta encore plusieurs coups de poing à son adversaire.

Un quart d'heure environ après l'accident, je constatai les lésions suivantes :

À niveau de la fosse frontale gauche se trouve une plaie contuse, profonde, au quadruple de diamètre et à l'ouverture presque plus de sang. Les bords sont excoûtés et tuméfiés. À l'aide du doigt indicateur porté au bout de la plaie, je constate une fracture avec dépression du fragment ou des fragments. La partie déprimée est solidement fixée; elle semble arrondie et d'une étendue d'un ou deux centimètres.

M. R. ne manifeste pas de douleur; il est pâle, et dit ressentir un peu de faiblesse. Du reste, rien du côté des fonctions cérébrales; intelligence intacte, réponses nettes et faciles; absence d'anesthésie, soit du mouvement, soit du sentiment; intégrité des réflexes des sens; pas d'hémiparésie, ni commotion du plexus thoracique. Quelques instants plus tard, le blessé avait regagné, à pied, sa demeure, éloignée de cinq ou six cents mètres du théâtre de l'accident; il s'était couché et je m'apprêtais à le panser, lorsque mon attention fut singulièrement attirée par le phénomène que voici : la plaie des deux plaies molles tout formée, une sorte de petit cratère ou d'écume capule d'un centimètre ou deux de profondeur, dans sa gaine s'agitait. À chaque systole ventriculaire, la colonne de ce liquide éprouvait une secousse; son niveau montait de quelques millimètres, puis redescendait immédiatement après.

Je ne puis plus s'en offrir, le sang fut absorbé brutalement. Hors de la plaie au moment de l'expiration. Pendant une minute, je ne vis plus rien, puis le même phénomène se reproduisit; après quoi M. R. ayant toussé, la colonne de sang fut encore brusquement soulevée et déborda complètement.

Evidemment ces oscillations du sang dans la plaie étaient liées aux mouvements de l'encéphale. À chaque contraction du cœur, une onde de sang communiquait au cerveau ce mouvement d'expansion, de soulèvement déjà indiqué; le cerveau comprimait un épanchement de sang contenu entre les os du crâne et la dure-mère; une portion du liquide passait à travers une fente de la fracture, et venait dans la plaie produire les pulsations qui nous avaient frappé.

Après les détails physiologiques que nous avons donnés sur l'influence de l'expansion sur la masse encéphalique, il serait tout à fait inutile d'expliquer par quel mécanisme un effort ou la toux faisaient déborder le sang et le poussaient par-dessus les lèvres de la plaie.

En présence de cette lésion, je crus devoir m'attacher à maintenir une facile communication entre la plaie et l'intérieur du crâne.

En fermant la plaie, on avait à craindre que le sang, retenu entre les os et la dure-mère, s'accumulât et ne vint comprimer le cerveau. En outre, il ne fallait pas perdre de vue la possibilité d'une suppuration, d'une collection purulente à laquelle il n'aurait pas moins de ménager un libre écoulement à l'extérieur.

Étant donc pénétré de l'importance de cette indication, qui ressortait surtout pour nous de l'importance de l'écoulement, je fis un pansement en conséquence. Un plumasseau trop épais pour obscurcir la plaie fut posé sur celle-ci, afin d'absorber les liquides qui devaient s'écouler; puis une compresse imbibée d'eau froide fut mollement appliquée sur la région lésée. — Une saignée du bras de 500 grammes, la diète absolue et de la limonade pour le soulagement, tels furent les moyens qui complétèrent le traitement.

Le 8 au matin, aucun symptôme grave n'est survenu; l'intelligence, la mobilité, la sensibilité sont intactes; pas de céphalalgie. Pouls 60, régulier, assez résistant. Les pièces de pansement sont imbibées de sang; il m'a paru s'en être écoulé 30 à 60 grammes.

Que serait-il advenu si une partie de ce liquide eût été retenue entre les os et la dure-mère ?

Le 9, même état. J'introduis dans la plaie un stylet, que je dirige vers la fracture; je constate de nouveau les inégalités, l'empyème et j'en profite pour faire pénétrer dans la plaie l'intention d'empêcher la formation d'adhérences qui mettraient obstacle à l'écoulement des liquides. — Une bouteille d'eau de Sedlitz; trois bouillons.

Le 10, pouls 54, faible, présentant quelques irrégularités; langue blanche; tendance au sommeil. — Mêmes manœuvres que le 9 à l'aide du stylet.

Jusqu'au 15, aucun changement appréciable; le pouls varie entre 54 et 60. Mais rien dans les phénomènes intellectuels, sensitifs ou moteurs ne vient annoncer le début d'une complication de fractures du crâne. Le phénomène se reproduit pendant les mouvements de l'encéphale. M. R. ne peut plus produire par le premier pansement, ce qui me fait supposer que la voie de communication entre la plaie et l'intérieur du crâne est obstruée soit par un caillot, soit par le

(1) Voir les numéros des 7, 9, 16, 16 janvier 1851 et 21 septembre 1852.

Pour les lavements, que je prescrivais par quart, j'employais la même formule, dans laquelle je remplaçais l'eau de fleur d'orange par 2 ou 3 gouttes de laudanum et quelquefois le sirop de guimauve par une cuillerée de poudre d'amidon.

A cela j'ajoutais l'application continuelle sur le ventre de cataplasmes simples et laudanisés, et vous aurez le résumé des moyens qui m'ont le mieux réussi.

Dans les diarrhées chroniques, j'ai essayé quelquefois l'extrait de monétia, de ratanhia, le sirop de ratanhia, etc. Quand les vomissements étaient trop rebelles, j'avais recours aux cataplasmes sinapisés à l'épigastre. Dans le choléra, chez les adultes, j'employais plutôt les sinapismes, dont l'action était plus prompte et l'effet plus certain.

Je combattais chez eux les crampes par des frictions avec de la flanelle imbibée, par l'eau froide vinaigrée, l'eau chaude; les vomissements, par l'eau froide vinaigrée, l'eau de Seltz. Souvent à la campagne, quand on est éloigné de toute pharmacie, il faut savoir tirer parti de tout. Aussi m'est-il arrivé plusieurs fois, en attendant la farine de moutarde, d'appliquer des sachets de cendres, de sable chaud au creux de l'estomac. Je cherchais à ramener la chaleur en entourant les jambes de has de laine remplis également de sable très chaud. Puis quand l'estomac ne vomissait plus, je cherchais à provoquer la réaction au moyen d'une infusion de camomille, d'un café, etc. Les lavements étaient faits avec des blancs d'œufs, selon la formule citée plus haut. J'augmentais les doses selon la force du malade et l'intensité de la maladie.

Je suivais pour le reste les indications connues.

Tel est le résumé de l'épidémie qui a sévi pendant plus de deux mois dans quelques communes du département de l'Aisne. Elle commence heureusement à disparaître, et on ne compte plus que de loin en loin quelques enfants indisposés, mais dont la position n'est nullement inquiétante. Il n'y a plus de cholérique.

CORRESPONDANCE.

A M. le Rédacteur de la GAZETTE DES HÔPITAUX.

Monsieur le rédacteur,

J'ai lu dans votre estimable journal (n° du 9 septembre 1852) un mémoire de M. Teissier, sur un cas de morve aiguë. L'obscurité est si grande, que l'on peut se demander si l'auteur n'est pas un peu ignorant, et si son travail n'est pas une œuvre de pure fantaisie. Je ne puis que vous adresser mes excuses, mais je ne puis que vous adresser mes excuses, car je ne puis que vous adresser mes excuses.

Une petite fille de deux ans, appartenant au sieur Barry, charpentier au pont de Meyx, fut tout à coup atteinte de bulles occupant la partie postérieure du tronc. Un de nos confrères, M. Armand Bardou, fut immédiatement appelé, et reconnut qu'elle avait tous les caractères des phylènes charbonneuses. Noté que cette enfant avait joui jusqu'à ce jour d'une parfaite santé, et qu'elle se trouvait dans de bonnes conditions hygiéniques. Comme il n'y avait point d'animaux malades dans les environs, le doute nous serait resté si le hasard n'était venu nous éclairer. Deux jours après, Jean Mazard, du village du Croq, est atteint d'une pustule maligne qui l'envahit le lendemain. On put alors parvenir à la source et à un traitement des plus connus. On put alors parvenir à la source et à un traitement des plus connus. On put alors parvenir à la source et à un traitement des plus connus.

Ainsi, voilà l'eau qui sert de véhicule à un virus, et qui laisse à ce virus la faculté de se reproduire à 3 kilomètres de distance ! Je me demande si, en face d'un pareil cas, on ne doit pas se tenir sur la réserve, et si l'on ne pourrait pas en tirer la morale convenable du charbon, surtout si l'on se rappelle les précautions que l'on prend pour empêcher cette maladie à cause des règlements de police. Agrée, etc.

Tulle, 27 septembre 1852.

Monsieur et très honoré confrère,

Je crois devoir vous communiquer une observation ayant beaucoup d'analogie avec celle de M. le docteur Demeaux, qui a été récemment l'objet d'un rapport à la Société de chirurgie. Si vous jugez qu'elle puisse avoir un intérêt d'actualité, veuillez lui donner une place dans les colonnes de votre estimable journal.

Le 3 septembre dernier, le nommé J. Reiter, de Hauconcourt (Moselle), âgé de trente-trois ans, étant dans une grange avec un cheval, se fit une blessure à la tête, et fut transporté à l'hôpital de la ville de Tulle, où il fut admis le 4 septembre, je suis averti.

Relevé immédiatement, il éprouva dans cette épauve une douleur assez vive, qui, toutefois, n'empêcha pas les mouvements du bras correspondant. Il put même, avec peine il est vrai, croiser ce bras sur sa poitrine, et porter la main sur sa tête. Cette possibilité des mouvements lui faisait croire qu'il n'était point de fracture, et se contenta d'appliquer sur l'épaule des cataplasmes de farine de graine de lin. Mais la nuit suivante il survint un gonflement considérable et une douleur intense qui le priva de sommeil, et le lendemain, le 4 septembre, je suis appelé.

Voici alors ce que je constatai : Gonflement sans rougeur bien marquée de l'épaule droite; pas de déformation; mouvements du bras correspondant possibles, mais gênés et douloureux. Le deltoïde, préalablement mis dans le relâchement, je saisis l'acromion, et lui imprimai des mouvements, et il m'est facile de produire dans cette lésion de l'épine de l'omoplate une éruption très manifeste perçue par le malade lui-même.

Ce sont bien là, si je ne me trompe, les signes d'une fracture de l'épine de l'omoplate sans déplacement; aussi ai-je dirigé mon traitement en conséquence; comme celui du malade de M. Demeaux, il fut très simple : les fragments ayant conservé leurs rapports normaux, je me contentai d'appliquer l'écharpe de Mayor, et de plus je prescrivis une application de 15 sangsues et de compresses imbibées d'une liqueur résolvante dans le but de combattre la douleur et le gonflement qui existaient à l'épaule droite. Jusque-là tout va pour le mieux; le malade en est au vingt-cinquième

jour du traitement, et je me propose de lui enlever son appareil dans une dizaine de jours.

Ch. MANENT, n. n. n.

Mondelage (Moselle), 29 septembre 1852.

PARIS D'ARGENTUEIL.

Le rapport de la commission pour ce prix a été inséré dans le dernier numéro du *Bulletin de l'Académie de médecine*; il n'occupe pas moins de 45 pages; nous en extrayons le préambule et les conclusions :

« Malgré la sévérité des jugements que l'Académie a portés jusqu'à ce jour sur les travaux qui lui avaient été adressés, le zèle des compétiteurs ne s'est point éteint. Les auteurs, et nous en avons vu de dix : MM. Blanchard de Reims, Guillou, Traversier, de Vienne (Autriche), Le Roy d'Étiolles, Mercier, Missoux (de Four-nelles), Pélève, Raynaud, Vernhes (de Béziers) et Wertheimer.

Parmi ces praticiens, quelques-uns se présentent pour la première fois aux concours; plusieurs autres s'y sont déjà honorablement distingués.

Leurs travaux peuvent être classés en trois catégories; les uns sont relatifs à la lithotomie, les autres à certaines lésions organiques du col vésical; les derniers, enfin, aux rétrécissements de l'urètre.

« Liée par la volonté expresse du marquis d'Argenteuil, votre commission ne peut placer tous ces travaux sur la même ligne, au point de vue du droit qu'ils ont à la munificence du testament. Elle doit, en effet, récompenser d'abord, s'il y a lieu, ceux qui ont pour objet les rétrécissements de l'urètre, et ne couronner les autres qu'en l'absence de perfectionnement apporté à la thérapeutique des premiers. Nous examinerons donc tout d'abord les travaux relatifs aux rétrécissements de l'urètre.

Vient ensuite l'analyse des travaux de chacun des concurrents.

« En définitive, trois candidats nous ont paru devoir être principalement signalés : ce sont MM. Le Roy d'Étiolles, Mercier et Reyard.

« Si l'Académie était appelée à récompenser des efforts persévérants, des travaux nombreux et variés, une pratique riche de procédés ingénieux et de modifications utiles, sans doute le nom de M. Le Roy d'Étiolles devrait sortir victorieux de la lutte; mais s'il est vrai que, par leur ensemble, les travaux de ce chirurgien constituent des titres scientifiques importants et réels, aucun des perfectionnements qu'il a apportés dans la cure des rétrécissements de l'urètre, isolément considérés, ne peut mériter la récompense instituée par le marquis d'Argenteuil. Par ce motif, votre commission se voit, avec regret, obligée d'écarter ce concurrent.

L'exposé que nous avons fait des recherches de M. Mercier prouve que, en ce qui regarde les rétrécissements de l'urètre, cet auteur a écrit, sur l'étiologie et la nature de ces lésions, des idées d'une haute portée, mais qu'il n'a presque rien apporté aux ressources connues de la thérapeutique. Ses études sur les valvules musculaires du col de la vessie sont beaucoup plus complètes et présentent un grand intérêt. Toutefois, il s'agit ici d'une lésion qui peut, il est vrai, simuler ou compliquer les rétrécissements de l'urètre, mais qui, au point de vue nosologique, est en essence distincte. C'est pourquoi, tout en rendant justice à ces remarquables travaux, nous ne pouvons les admettre comme répondant au programme formulé par le fondateur de ce concours.

« Le troisième compétiteur dont il nous reste à parler est M. Reyard. Son mémoire sur les rétrécissements de l'urètre se distingue à plus d'un titre : une pensée unique y règne constamment; toutes les idées s'y enchaînent et s'y coordonnent d'une manière irréprochable. On y trouve un point de départ nouveau, basé tout à la fois sur l'anatomie, la physiologie pathologique et l'expérience. Enfin, une série de conclusions conduit logiquement l'auteur à rejeter les moyens de traitement connus, et à proposer une thérapeutique nouvelle dont il définit le mécanisme par des

1. faits nombreux. M. Reyard a réalisé ce perfectionnement le plus important pour la cure des rétrécissements de l'urètre.

« Ce travail rempli donc les conditions du programme de ce concours. En conséquence, votre commission a l'honneur de vous proposer de décerner à M. Reyard, pour la période de 1844 à 1850, le prix institué par la munificence du marquis d'Argenteuil.

Le procédé de M. Reyard consiste à pratiquer par l'intérieur de l'urètre de profondes et longues incisions dont les bords se cicatrisent isolément. La nouvelle surface qui en résulte, s'ajoutant à ce qui reste de la circonférence des parois de l'urètre, agrandit d'une manière définitive le diamètre de ce canal, ou du moins en reproduit un nouveau, à calibre permanent.

Voici l'instrument au moyen duquel se pratique l'opération :

Les fig. 1 et 2 représentent l'urètre avec ses deux bandes dilatées en acier, C, C, qui écartent les parois de l'urètre.

Le chirurgien fait saillir la lèvre de 2 centimètres environ; il la tire d'arrière en avant, et lui fait parcourir, en glissant dans une rainure, un espace de 2 centimètres, au moins, puis il écarte les bandes, et courbant l'éprouvette, il B. Les rondelles A. A. réglent la sortie de la lèvre et servent de point d'appui pour la faire rentrer dans sa gaine.

Les fig. 2, 3 représentent un uréthrotome simple, dépourvu de bandes élastiques et d'un calibre moindre, tel qu'il est exécuté par M. Mathieu, sur la demande d'autres chirurgiens.

Chronique et nouvelles.

M. le docteur Réveillé-Parise, membre de l'Académie de médecine (section de pathologie chirurgicale), vient de succomber à une longue et douloureuse maladie.

M. Réveillé-Parise avait été longtemps le collaborateur de notre Gazette médicale; il était un des rédacteurs habituels du *Moniteur* et de la *Gazette médicale*; il avait publié tout récemment un livre intitulé : *Traité de la Fièvre, dont nous rendrons compte prochainement*. Il est également auteur des trois ouvrages suivants : *Physiologie hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, 2 vol. in-8; *Étude de l'homme dans l'état de santé et de maladie*, 2 vol. in-8; *Guide pratique des goûteurs et des rhumatisants*, 1 vol. in-8.

Un congrès général d'hygiène, dans lequel se trouvaient réunis un nombre assez considérable de médecins et de sages approuvés à toutes les nations de l'Europe, s'est réuni à Bruxelles le 20 septembre dernier, et s'est prolongé pendant quatre semaines.

« 1. Quelles sont les règles qui doivent présider à l'organisation de l'hygiène publique ?

« 2. Quelles sont les principes et les règles qui doivent présider à l'alimentation spéciale des enfants, de manière à fortifier leur constitution et à prévenir ainsi les vices et les affections qui l'altèrent fréquemment ?

« 3. Quelles sont les mesures à prendre pour prévenir et réprimer les fraudes et falsifications dans la fabrication et la vente des substances alimentaires (aliments et boissons médicamenteuses) ?

« 4. Quelles sont les règles et les conditions applicables aux établissements industriels en général, tant dans l'intérêt de la santé des ouvriers qui y sont employés, que dans celui de la santé publique ?

« 5. Quelles sont les mesures à prendre pour l'assainissement des quartiers et l'amélioration des habitations occupées par la classe ouvrière et indigente, tant dans les villes que dans les campagnes ? Quelles sont les règles à suivre pour la construction de ces habitations ?

« 6. Quelles sont les règles à suivre pour l'établissement de bains et de lavoirs publics dans les principaux centres de population et dans les petites villes ?

« 7. Quelles sont les règles essentielles qui doivent présider à la ventilation des édifices publics et des habitations particulières, et quels sont les procédés qui paraissent susceptibles d'être spécialement recommandés à cet effet ?

« 8. Quel est le système à suivre pour la construction des égouts publics et des latrines, au triple point de vue de la salubrité, de la sûreté et de la conservation de résidus utiles à l'agriculture ?

« 9. Quelles sont les conditions essentielles à observer pour la construction et l'arrangement intérieur des hôpitaux et hospices ?

« 10. Quelles sont les mesures à prendre pour arrêter les progrès et diminuer les inconvénients et les dangers de la prostitution ?

« 11. Quelles sont les règles à suivre pour les infirmeries militaires, et pour les cimetières ? Quelle peut être l'utilité des dépôts mortuaires, et pour le cas où cette utilité serait reconnue, quel devrait être leur mode d'organisation ?

Nous aurons à revenir sur ces questions quand nous aurons traité le complément de ce congrès.

« Mutations dans le corps des officiers de santé militaires. — M. Bretet, chirurgien sous-aide à la division d'Oran, est désigné pour l'hôpital de Lyon.

M. Bernard, chirurgien sous-aide à la division d'Oran, est désigné pour l'hôpital de Marseille.

M. Molot (L.-F.), chirurgien sous-aide à la division d'Alger, est désigné pour l'hôpital de Lyon.

M. Frein, chirurgien sous-aide à la division d'Oran, est désigné pour l'hôpital de Marseille.

M. Dreyfus, chirurgien sous-aide à la division d'Alger, est désigné pour l'hôpital de Bâle.

M. Senard (C.-F.), chirurgien sous-aide à la division d'Oran, est désigné pour l'hôpital de Toulouse.

M. Deschamps, chirurgien sous-aide à la division d'Oran, est désigné pour l'hôpital de Versailles.

M. Loder, chirurgien sous-aide à la division d'Oran, est désigné pour l'hôpital de Nîmes.

M. Grazzini, chirurgien sous-aide à la division d'Alger, est désigné pour l'hôpital de Nancy.

M. Malaper, chirurgien sous-aide à la division d'Alger, est désigné pour l'hôpital de Versailles.

M. Bally, chirurgien sous-aide à la division de Constantine, est désigné pour l'hôpital de Lyon.

M. Dusevel, chirurgien sous-aide à la division de Constantine, est désigné pour l'hôpital de Versailles.

L'administration de la Gazette des Hôpitaux rappelle à ses abonnés qu'une personne chargée de faire leurs communications en livres, instruments ou médicaments, est toujours attachée au bureau de l'administration. Ces achats sont faits sans rétribution, et les abonnés jouissent des remises accordées par les libraires et fabricants.

Bulletin bibliographique.

Traité des névroses des voies digestives (gastralgie et entéralgie) par M. VICENS, docteur en médecine de la Faculté de Paris, chevalier de la Légion d'honneur, médecin des armées en retraite. Paris, in-8, 1852. P. 4, fr. 50 c. En vente, chez Labé, libraire, place de l'École-de-Médecine.

Neurologie ou Description et iconographie du système nerveux et des organes des sens de l'homme avec leur mode de préparation, par MM. Ludovic HENSEN, docteur en médecine de la Faculté de Paris, professeur particulier d'anatomie, et J.-B. LÉVELLÉ, dessinateur. — 9° livraison. Paris, 1852, in-4, figures noires, prix, 5 fr.; figures coloriées, 10 fr. — Paris, chez J.-B. Baillière, libraire de l'Académie de médecine, rue Haute-faule, 19.

Manuel pratique de l'hydrothérapie, par le docteur LEROUX, directeur de l'établissement hydrothérapique du château de Longchamps, à Saint-Germain-Laval, près Lyon (Rhône). — Paris, 1852. Chez Germer-Baillière et chez tous les principaux libraires.

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40;
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	{	Trois mois.	8 fr. 50 c.
ALLEMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE,		Six mois.	16 "
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.		Un an.	30 "

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GRÈCE, HOLLANDE, PIÉMONT,
SARDAIGNE, SAVOIE,
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES

Trois mois.	9 fr.
Six mois.	17
Un an.	33

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, GIBRALTAR.	{	Trois mois.	10 fr.
		Six mois.	20
		Un an.	38

SOMMAIRE. — Paris. — HÔTEL-DIEU (M. Demarquay). Phlegmon gangréneux de la région cervicale. — Mort causée par l'inhalation du chloroforme. — Académie de médecine (addition à la séance du 28 septembre). Discours de M. Ricord sur la transmissibilité des accidents secondaires de la syphilis. — Société de chirurgie, séance du 22 septembre. — Chronique et nouvelles.

Dix-sept années ont séparé l'épidémie cholérique de 1832 de celle de 1849; quatre ans à peine s'écouleront entre la seconde et la troisième invasion du fléau, qu'il faut s'attendre à voir repaître au printemps prochain, sa marche devant, selon toutes les probabilités, être ralentie par l'hiver qui s'avance. L'épidémie suit d'ailleurs le même itinéraire qu'en 1832, et l'on pourrait, sans courir risque de se tromper beaucoup, marquer sur la carte les étapes qu'il lui reste à franchir pour parvenir jusqu'à nous.

que présage pour l'avenir ce retour si précipité ? Les populations de l'Europe vont-elles désormais être décimées à courts intervalles ? Le choléra va-t-il s'acclimater, ériger domicile parmi nous, et prendre rang dans nos cadres nosologiques à côté de la fièvre typhoïde, de la fièvre puerpérale, de nos grandes pyrexies, en un mot ? N'en saurait-il répondre avec certitude à ces questions. Tout ce qu'il est permis de dire et d'espérer, c'est que le génie épidémique finira par s'épuiser, et que la maladie deviendra moins grave à mesure qu'elle aura sévi un plus grand nombre de fois. Il faut attendre, néanmoins, que l'invasion actuelle s'annonce comme étant au moins aussi meurtrière que celle de 1832.

En présence des préoccupations très légitimes que fait naître l'attente du fléau, quels sont les principaux points sur lesquels il convient d'appeler l'attention de la science et de l'administration sous le triple rapport de l'étiologie, de la prophylaxie et de la thérapeutique ?

Il est inutile de répéter ici toutes les hypothèses, toutes les idées plus ou moins ridicules qui ont été émises quant à la cause prochaine du choléra. Tous les médecins véritablement instruits savent que cette cause devra probablement les investigations de la science, et ainsi que le fait elle de la plupart des maladies épidémiques. Deux indications capitales se présentent cependant ici. Il importe au plus haut degré de détruire dans l'esprit des populations la doctrine contagioniste, et de transformer des craintes chimériques en craintes salutaires. Il suffira pour cela d'expliquer, et de substituer à la contagion l'hygiène, et de substituer à l'indifférence les préceptes hygiéniques dont l'indispensable caractère ne sera contesté, et dont par un anacoluthon singulier, qui n'est que trop fréquent, on pourra même s'égarer.

Il existe en France de nombreuses localités que le choléra a deux fois épargnées, en 1849 comme en 1832, bien que sévissant avec violence dans les lieux avoisinants. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, Bellevue a joui deux fois de cette heureuse immunité *sur un seul cas de choléra ne s'y est montré*; tandis que Meudon, le Bas-Meudon, Chaville, Chaville, toutes les communes voisines ont été cruellement décimées. Il faut que les localités privilégiées deviennent l'objet d'une étude approfondie et sérieuse, au double point de vue de la géographie et de l'hygiène. On comprend sans peine l'importance d'un tableau qui indiquerait les conditions diverses dont la réunion forme une barrière contre laquelle le fléau est tenu de s'arrêter. Mais pour arriver à un résultat véritablement utile, il faut que les recherches soient complètes et précises; il faut qu'elles soient confiées à des hommes instruits et intelligents, capables, en premier lieu, de déterminer avec soin la constitution géologique du sol à laquelle on attribue la principale influence, de déterminer ensuite la position géographique du lieu (*altitude, latitude et longitude*), la disposition qu'y présentent les cours d'eau, les forêts, l'agriculture et l'industrie, de recueillir des observations météorologiques rigoureuses à l'aide de l'hymétre, du thermomètre, du baromètre, de la sonnette, de l'anémomètre, etc.; enfin d'étudier toutes

les questions qui se rattachent à la salubrité publique et à l'hygiène.

Est-il possible de se préserver du choléra? Non, d'une manière absolue; oui, d'une façon relative. Il importe, par conséquent, de mettre de son côté autant de chances favorables que possible. Il serait bon que des instructions claires, concises fussent adressées aux populations, et que l'on combattît à l'avance les erreurs, les préjugés que ne manqueraient point d'exploiter à leur profit les charlatans et les industriels. On se rappelle l'énorme et fâcheux abus auquel les *cholères* ont donné lieu en 1832, et que le *camphre* a fait revivre en 1849.

l'Intemperance, les excès alcooliques, les fatigues excessives, le froid humide occupent le premier rang parmi les causes prédisposantes. Les fonctions de l'intestin et de la peau doivent être surveillées avec un soin extrême. Il est fort utile de maintenir la liberté du ventre au moyen de petites doses de calomel, et je suis convaincu que l'hydrothérapie est la plus puissante et la plus efficace prophylaxie que l'on puisse opposer au choléra. J'ai déjà signalé ailleurs ce fait remarquable observé en 1849, à savoir, que pas un des malades soumis à l'action de l'eau froide n'a présenté le moindre dérangement intestinal, tandis que la cholérine sévissait sur les habitants de Bellevue, et même sur les personnes attachées à l'établissement (voyez *Traité pratique et raisonné d'hydrothérapie*, page 420).

En temps d'épidémie cholérique, il est de la plus haute importance de connaître immédiatement, par un traitement approprié, les troubles qui se manifestent du côté des voies digestives, quelques légers qu'ils soient d'ailleurs. C'est là un précepte qu'on ne saurait assez répandre, parmi le peuple, et c'est ici surtout qu'il faut surveiller les manœuvres de la cupidité et de l'aveuglement. M. Raspail, qui remplit les grands journaux politiques de ses recettes infallibles contre la rage et l'apoplexie foudroyante, ne manquera pas d'appliquer sa panacée au traitement du choléra, et ses dangereuses promesses trouveront plus de créance que les paternels avertissements de l'administration et de la science! Que de fois n'ai-je pas vu le choléra enlever en quelques heures des malheureux qui pendant quinze jours ou trois semaines n'avaient voulu combattre une cholérine plus ou moins intense que par le camphre, l'homœopathie ou quelque remède de bonne femme!

Les boissons chaudes aromatiques et toniques, les opiacés et les purgatifs salins sont les moyens que l'on emploie avec le plus de succès contre la cholérine ; mais on ne saurait recourir indifféremment aux uns ou aux autres, et un médecin instruit peut seul apprécier les indications sur lesquelles doit reposer le choix.

Organiser sur la base la plus large possible le service des hôpitaux et de l'assistance ; établir des postes médicaux nombreux ; satisfaire à toutes les exigences de la salubrité publique, de la mortalité, etc., ce sont là des devoirs auxquels l'administration ne faillira point, et dont sans doute elle se préoccupe déjà.

Et maintenant vienne le choléra, quel est le traitement qu'il conviendra de lui opposer? A cet égard, il ne faut pas craindre de l'avouer, nous ne sommes pas plus avancés qu'aux premiers jours de l'épidémie de 1832. Quel est le médecin qui pourrait s'en flatter? Le traitement *spécifique* du choléra n'est pas plus facile à trouver que la *cause prochaine*, et celle-ci étant connue, aurions-nous la puissance de l'anéantir? Existe-t-il un traitement spécifique contre la peste, la fièvre jaune, la fièvre puerpérale, etc. ? Ne savons-nous pas à quoi nous en tenir sur les prétendus remèdes héroïques qui ont été vantés tour à tour, depuis les sangsues jusqu'au sel marin ?

Combattre les symptômes, obéir aux indications, telle a été, telle sera encore la tâche du médecin, et ici nous ne pourrions rien dire qui ne soit connu de tous. Nous signalerons néanmoins une médication qui n'a pas encore été convenablement expérimentée, et de laquelle nous pensons que l'on obtiendrait les effets les plus heureux.

Lorsque la circulation capillaire s'arrête, lorsque le système nerveux est frappé de stupeur, lorsque tous les systèmes de l'homme de l'art tendent à provoquer la réac-

tion, il y a lieu de croire que l'hydrothérapie sera, de tous les modificateurs connus, le plus puissant et le plus efficace; M. Burguières, qui l'a employée dans quelques cas désespérés, lui a dû des guérisons remarquables, et, pour notre part, nous ne manquerons pas, le cas échéant, de la mettre en usage. L. FLEURY,

Agrégé à la Faculté.

HOTEL-DIEU. — M. DEMARQUAY.

Phlegmon gangréneux de la région cervicale.

Le 21 septembre 1852, est entré à l'Hôtel-Dieu, salle St-Jean, n° 20 (service M. Ph. Boyer), le nommé Jean-Denis Collet, âgé de cinquante-sept ans, exerçant la profession de serrurier.

Cet homme, robuste, d'une constitution éminemment sanguine, se plaint d'avoir vu sa santé s'altérer depuis quelques années.

Une affection cardiaque accompagnée de catarrhe pulmonaire lui laisse rarement un long repos.

Il y a deux jours, sans cause connue, apparut une tumeur sur la partie latérale droite du cou. Depuis, elle a fait constamment des progrès. Voici la description exacte de cette affection lors de l'entrée du malade :

A la droite de la ligne médiane et au-dessous du maxillaire inférieur, se trouve une tumeur grosse comme un œuf de pigeon, rougeâtre avec une teinte légèrement bleue. Quand on la presse, on se doit elle donne la sensation de crépitation, qui fait présumer la présence d'un gaz dans les mailles du tissu cellulaire. Quand, par une pression continue, on a déplacé le gaz, on arrive sur une surface résistante, douloureuse, enorgée. Mal circonscrite, la main ne peut pas la déplacer. Elle ne procède pas dans la bouche; cependant elle empêche la respiration... et surtout la déglutition.

En même temps on observe tous les signes du catarrhe pulmonaire : sonorité du thorax, murmure respiratoire remplacé par des râles humides abondants ; expectoration spumuse, etc. Il existe aussi une affection du cœur qui se traduit par une matité très étendue en avant et de chaque côté du sternum par des bruits cardiaques forts, sonores, irréguliers, intermittents, par le pouls, qui est dépressible, irrégulier avec des intermittences très fréquentes.

L'état fébrile est modéré. — Le soir, 12 sangsues ont été appliquées sur la tumeur. Aujourd'hui, 15 nouvelles sangsues : cataplasme : diète.

Le 23, la tumeur s'étendue en haut derrière la branche du maxillaire inférieur; en bas, du côté de la trachée; son volume est au moins double de celui d'hier. Elle présente, au reste, les mêmes caractères physiques. La crépitation est plus évidente; la dyspnée persiste; la déglutition reste difficile. — Cataplasmes; diète.

Le 25, la tumeur, prise des proportions énormes; elle s'étend du maxillaire inférieur jusqu'au niveau de la clavicule. La peau qui la recouvre est fortement œdématisée, d'un rouge transparent avec une teinte bleutée. La crépitation se fait sentir sous le doigt sur une très large surface. En un point, la sensation de fluctuation se mêle à celle de crépitation.

M. Demarquay pratique une ponction avec le bistouri à cet endroit. Il en sort un pus noir-grisâtre, ayant l'odeur caractéristique de la gangrène, mêlé à de nombreuses bulles d'air en quantité très considérable.

Mêmes signes du côté du cœur et des poumons, avec cette différence que l'expectoration, toujours spumeuse, a une légère teinte rouge, comme si elle était mêlée à un peu de sang. — Onctions avec styrax sur la tumeur; cataplasmes émoullents: 2 pots de décoction de quinquina.

Le 27, le soir du délire s'est manifesté; la peau s'est d'abord mortifiée sur le point où l'incision a été faite; la mortification a gagné ensuite de proche en proche en s'irradiant autour du point central. Aujourd'hui le tégument manque sur une surface de 4 centimètres de diamètre. Le fond de cette plaie est noir, saigné, offrant de nombreux filaments de tissu cellulaire privés de vie, que l'on excise avec soin au-dessus de la plaie. Du côté du maxillaire inférieur, les

au-dessus de la plaie. Du côté des téguments, les tissus se sont affaîblis, ont perdu de leur rougeur et de leur dureté, sont dans un état sensiblement meilleur. Au-dessous, l'inflammation a dépassé le niveau de la clavicule de 2 centimètres. A ce niveau la peau est rouge, boursouflée et luisante, présentant le phénomène de crépitation observé déjà sur d'autres points. Quelques ponctions pratiquées dans le but de donner issue au gaz laissent échapper du pus saucier d'une odeur fétide, mêlé à des bulles d'air. Au-dessous de la peau, le tissu cellulaire est frappé de mortification.

Le délire n'a pas cessé depuis avant-hier. Les selles et la miction ne sont plus spontanées; l'expectoration est toujours

abondante, spongieuse, rosée; le pouls est plus fréquent, faible, irrégulier, intermittent... — Mémoire prescription.

Le 28 septembre, la mortification a fait des progrès en surface et en profondeur. Dans ce dernier sens, elle a débordé la peau et le tissu cellulaire sous-jacent, dont il ne reste pas le moindre filament, de telle sorte que la couche musculaire est à nu. On voit parfaitement disséqués les muscles sterno-cléido-mastoïdien, capulo-hyoïdien, sterno-hyoïdien, sterno-thyroïdien du côté droit. Il est important de remarquer que la gangrène attaque d'abord le tissu cellulaire, et que la peau tombe ensuite au même point. Le décollement précède la gangrène des téguments. En surface, la plaie est considérable; elle a 11 centimètres en longueur de droite à gauche, et 5 centimètres de largeur dans le sens vertical. Au-dessus d'elle, vers le maxillaire inférieur, les parties sont revenues à l'état normal, quoique ce soit par là que le mal a été débuté. Au-dessous, la gangrène du tissu cellulaire a débordé la cavité, elle arrive jusqu'à la troisième côte, et s'étendant un peu à gauche de la ligne médiane. La peau qui recouvre cette région est rouge, un peu bleutée, subissant évidemment les phases de la mortification.

Rien de nouveau du côté des appareils de la circulation et de la respiration. Il y a eu des selles et des urines involontaires. Le délire n'a pas cessé... On excise avec soin les tissus mortifiés; on applique au cou de la charpie imbibée de vin aromatique; à l'intérieur, on donne le quinquina.

Le 29, la malade succombe.

Autopsie, 24 heures après la mort.

À la région cervicale, on a trouvé les lésions observées sur la malade avant-hier, avec la seule différence que la dénudation des muscles excise sur une plus grande surface, 15 centimètres sur 8. On ne voit aucune communication de la plaie ni avec la trachée, ni avec le pharynx, ni avec l'un des organes de la région.

Le cœur présente une hypertrophie remarquable :
1° Par le volume énorme du viscère;
2° Par l'absence d'altérations anatomiques des orifices et des valvules, et par une proportion exacte entre les cavités et les parois.

Nous avons devant les yeux un exemple rare d'hypertrophie excentrique. (Aéviémie active de Corvisart.)
Dans les poumons, on rencontre des lésions qui appartiennent au catarrhe du lobe inférieur du poumon gauche et le siège d'une congestion sanguine considérable.

BOSCHARD,
Interne du service.

MORT CAUSÉE PAR L'INHALATION DU CHLOROFORME;

Par le docteur MAJER, à Ulm.

M^{me} W..., âgée de trente-deux ans, de constitution très forte; sans quelques varicosités aux jambes et des abcès lacteux aux seins, elle a toujours joui d'une excellente santé.

Le 27 juin, cette femme fit appeler le dentiste Fischer pour se faire extraire une dent. De très bonne heure et n'attendant que la fin de l'opération pour prendre part au dîner qu'on venait de servir, elle se mit sur une chaise, la tête appuyée contre son mari placé derrière elle, pour se faire chloroformer. Elle demanda au chirurgien : Quels sont ordinairement les premiers phénomènes du chloroforme ? À quoi celui-ci répondit : Des horreurs d'oreilles. Le dentiste vint vingt à vingt-cinq gouttes de chloroforme, le dentiste éponge entouré d'un mouchoir et le place à quelque distance encore (*nicht allzu grosser nachte*) de la bouche et du nez. Après quatre ou cinq inhalations, l'opérateur demanda à la femme W... si elle ne ressentait pas encore des bourdonnements d'oreilles; la réponse affirmative fut tremblante, râlant; en même temps elle étendit fortement ses membres, la face devint bleutée, les yeux hagards, la tête et les bras s'affaissaient; elle était morte.

D'après le récit du mari, le temps entre l'inhalation et la mort fut tellement court, qu'il aurait pu à peine prononcer oui et non.

Des aspirations d'eau froide, l'insufflation d'air, la compression et les mouvements du thorax, les excitants sur la peau, la titillation de l'arrière-gorge, etc., restèrent sans succès.

L'autopsie fut faite vingt-cinq heures après la mort, par une température de 15 degrés.

Il n'existait ni rigidité, ni odeur cadavérique, sans les lividités cadavériques assez prononcées et le boursoufflement de la face et du cou; il n'y avait pas de signes de putréfaction. En ouvrant la tête il s'échappa beaucoup de sang spongieux; les vaisseaux du cerveau étaient remplis d'un sang contenant beaucoup de bulles d'air assez volumineuses pour être roulées sous les doigts.

L'aspect, la consistance du cerveau et du cerellet à l'état normal, mais substance cérébrale manifestement plus riche en sang qu'à l'ordinaire; vaisseaux inférieurs de la dure-mère plus gorgés de sang que les supérieurs.

En incisant la carotide cérébrale et l'artère vertébrale, il s'en écroula du sang peu épais contenant aussi des bulles d'air; en général, tout le sang offrait une consistance ténue et une couleur d'un rouge très foncé. La cavité buccale, le gosier, l'épiglotte, la glotte, à l'état normal, relâchés, rouges, ni couverts de mucoïdes ou d'écume; par contre, la muqueuse de la trachée, depuis le cartilage aryénoïd jusqu'à la bifurcation des bronches, était fortement injectée de sang et d'un aspect bien rougeâtre. Les deux poumons, légèrement adhérents aux plèvres, présentaient au tiers supérieur une coloration d'un gris pâle, d'un rouge bleuté aux deux tiers inférieurs remplis d'un sang rouge-foncé, spongieux, ténu, sans vestige d'émphysème.

Cœur de grandeur et de position naturelles, d'un rouge grisâtre, de consistance molle, flasque, stéche. Vaisseaux coronaires gorgés d'un sang contenant de nombreuses bulles d'air. Oreillettes boursoufflées non pas de sang, mais d'air. Pas de vestiges de sang dans l'oreillette droite, dans les deux ventricules; une petite coagulée dans l'oreillette gauche. Artère pulmonaire, aorte, veines cavae, à leur entrée dans le cœur, vides de sang.

La muqueuse de l'estomac fortement injectée; ventricule complètement vide. Vésie et reins gorgés d'un sang rouge spongieux. Rate, pancréas à l'état normal. Intestins ballonnés. Le peu de sang qui renfermait la veine cave inférieure dégagait continuellement des bulles d'air.

La putréfaction est peu avancée dans l'intérieur du cadavre; on ne perçoit nulle part l'odeur du chloroforme. Des expériences chimiques constatèrent la présence du chloroforme dans le sang. Ce qui restait du chloroforme qui avait servi pour cette malheureuse femme fut troué complètement pur.

— Cette observation, reproduite consciencieusement avec tous ses détails, a beaucoup de rapports avec le cas de M. Gorri; elle ne laisse certes pas de doute sur la cause de la mort, évidemment la disposition particulière de la victime; car il est impossible de ne pas plus de précision que dans cette circonstance, nous nous croyons fermement que cette issue fatale serait arrivée au médecin le plus expérimenté dans l'emploi du chloroforme.

Comment expliquer la formation de ces nombreuses bulles de gaz ? De quelle nature est ce gaz ? Doit-on lui imputer la mort ? Est-il l'effet de la putréfaction ? Ce sont là des questions réservées à l'avenir.

(Gaz. méd.)

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

ADDITION À LA SÉANCE DU 28 SEPTEMBRE.

Discours de M. Ricord sur la transmissibilité des accidents secondaires de la syphilis.

Messieurs, je voulais ne plus prendre la parole dans la question aujourd'hui en litige, mais je n'y suis encore obligé point, répondre à ce que viennent de dire MM. Gibert et Roux. Je n'ai pas à discuter en particulier ce que M. Gibert a très sagement appelé ses assertions. Elles trouvent leur complète réfutation dans ce que j'ai dit dans mon premier discours.

Quant à moi, qui ne veul pas d'innovations et qui en a donné la preuve dans son *Almanach des maladies vénériennes*, dans lequel il est resté fidèle à tous les anciens principes, semblait croire, d'après ce que je viens de lui enlever dire des travaux de Fernel, de Botal, de B. Bell, que je n'ai pas connu ou que je me suis approprié ce qu'avait déjà fait des maîtres de l'art. Je n'ai pas la prétention d'avoir inventé la syphilis, et personne qui me l'ait dit disposé à rendre justice à ce qu'il doit et à reconnaître ce que nous devons à nos prédécesseurs. Mais c'est à quoi je prétends, à part ce que j'ai pu faire moi-même, est d'avoir remis en lumière, c'est d'avoir fait revivre des vérités, des dogmes qu'on avait perdus et qu'on ne devait plus retrouver dans la route où l'on venait rester.

M. Gibert prétend que si les opinions de l'hôpital du Midi sont différentes de celles qu'on professe à l'hôpital Saint-Louis, c'est qu'à l'hôpital du Midi on ne voit guère que les accidents primitifs de la syphilis, tandis qu'à l'hôpital Saint-Louis la syphilis arrive à ses périodes les plus avancées et avec tout son cortège d'accidents tardifs.

Cette croyance de Saint-Louis, que M. Gibert partage et qui est écrite dans l'ouvrage de M. Cazeaux, est entièrement erronée. On pourrait croire cela à y en ayant passé, Oh! alors la plupart des maladies de la peau n'ayant pas recues à l'hôpital du Midi on les renvoie à l'hôpital Saint-Louis, mais on n'y a pas de plus profondes des os ou des autres organes étaient adressés à d'autres hôpitaux. Mais depuis vingt-deux ans que je suis chargé du service de l'hôpital du Midi, la science est complètement changée, et je dalle qu'on trouve au monde une plus belle, une plus riche collection de toutes les maladies vénériennes, les périodes, les malades, les réactions ou réputées telles. C'est là que rien ne manque, ce qui peut être dit; tandis que l'hôpital Saint-Louis, le véritable accident primitif faisant toujours défaut, on lire des conséquences sans prémisses.

Maintenant, je ne saurais trop remercier mon illustre maître M. Roux et de la haute sanction qu'il vient de donner à ma doctrine, et pour les deux observations qu'il nous a communiquées. Pour la première, M. Roux m'a fourni lui-même mon argument : « Le diable est si malin ! En effet, comment, sans faire intervenir une malice du diable, comprendre que des régressions, des chausseurs que portait ce jeune homme nous parle sans nous, et qui ne peut transmettre une belle vérole à sa jeune femme. Si la jeune femme a vu la vérole, ce dont je ne doute pas, puisque c'est M. Roux qui la diagnostiquée, c'est que le diable en est mêlé; car s'il y a quelque chose de sûr, de certain en syphiligraphie, c'est que les régressions, les chausseurs, les diables, qu'il y a de plus étrange, à la syphilis comme cause, comme conséquence, comme traitement.

La seconde observation de M. Roux, que M. Velpau ne peut pas refuser, prouve que par un baiser qu'un fils fait à sa mère celle-ci peut contracter un accident syphilitique à la gorge. C'est que femme, d'après M. M. le professeur qui tout ce n'a rien de nouveau, et qui ne peut avoir pris la vérole autrement. Maintenant, quelle que soit l'opinion de M. Roux sur la nature des accidents que le fils de cette dame portait à la langue, ce qui n'a pas été déterminé, il admet que la gorge a pu être contaminée seule, et que la syphilis a commencé par là chez elle. Or, si l'accident de la gorge a été le premier résultat de la contagion, autrement dit l'accident primitif, il devait être contagieux et inoculable à son tour, comme l'ulcération de l'amygdale de l'ami de M. Lindman.

Je reviens à M. Velpau.

À la rigueur, l'argumentation de M. Velpau contre moi pourrait être telle : ce qui est blanc pour moi est nécessairement noir pour lui, et vice versa ! Ce parti pris, nous devrions bien ne pas continuer la lutte; car, assurément, nous n'avons pas la prétention de nous convertir mutuellement.

Voici cependant ce que M. Velpau me conteste : nous verrons ce que qu'il prouve et quelle est son doctrine.

Et d'abord, mes *de*, en syphiligraphie, l'offense, la révolution. Il ne veut pas de lois. Cependant M. Velpau est tout homme de science et a trop fait pour elle pour supposer qu'il

veuille laisser la médecine dans le domaine de l'empirisme, sans principes, sans règles. En bien, ces principes, ces règles, qu'on les bien établis sur des faits nombreux et ces règles, qu'on les serve, je les appelle lois. Si ce langage vous paraît trop ambitieux dans une science aussi modeste que la médecine, si surtout érudite, je vous en fais volontiers le sacrifice; mais alors vous voudriez vous en garder la coutume, l'habitude, que vous venez de manifester à faire aussi des lois contraires à l'observation de tous les jours.

Je disais, dans l'avant-dernière séance : Vous ne m'avez pas prouvé cliniquement et expérimentalement que les accidents secondaires dusent contagieux et inoculables; il manque quelque chose, ou beaucoup de choses à tous vos faits, soit au point de vue de l'étiologie, soit sous le rapport du diagnostic.

Que m'avez-vous répondu quand je vous ai dit qu'on ne connaît pas toujours la source à laquelle on devait rapporter une contagion ? Qu'avez-vous dit, vous qui m'avez fait remarquer, et à laquelle le point de départ était ignoré, on peut toujours lui donner quelquefois une explication rationnelle, sans y attacher d'autre importance ? Avez-vous pu nier l'existence de ces faits ?

Avez-vous été la bienveillante attention de citer des faits plus qu'anciennes anecdotes en faveur de la contagion médiate pour constater que du pus de chancre déposé dans le vagin d'une femme leidele peut transmettre la syphilis à un mari comestueux. Vraiment cela impossible, malgré les expériences précises de mon savant ami M. Collier.

Vous m'avez dit, impudemment se souiller les doigts du pus de chancre, en porter l'impureté où, aux yeux ou autre part, sans crainte, sans dangers. L'observation que je vous ai citée d'un enfant de la paitière supérieure, et à laquelle M. Londe veut, au moment, qu'il ajoute celle du nouveau d'un des collègues qu'il m'a adressé, n'y a peut-être pas, vous n'en pouvez pas dire, ce sont peut-être de ces faits que vous reconnaissez, mais vous n'admettez pas. Ce n'est de votre part qu'une dénégation, que le plaisir de combattre mes opinions. Je vous sais cependant un très grand professeur pour mettre les préceptes que vous avez exposés.

Quant ensuite je vous disais que l'accident primitif peut s'engager partout, vous des forcé en convenir; seulement vous dites qu'il n'est de l'entrée de la cavité buccale, là tout, de par vous, doit être secondaire, parce que vous ne comprenez pas comment peut se faire la contagion des accidents primitifs; et cependant vous admettez cette contagion, selon vous, bien plus difficile, du sein de la nourrice à la bouche de l'enfant !

Pour vous procurer le plaisir de me faire une petite ou une grosse malice, comme vous le dites, vous me prêtez des opinions que je ne sont pas les miennes. Je n'ai dit qu'il y avait de la syphilis sans éfraction, sans que je porte d'entaille, sans un accident primitif précurseur; j'ai dit que la meilleure manière de faire développer le chancre était l'inoculation, que le plus grand nombre des chancres avaient un début mécanique, ce qui est mille fois vrai; mais si vous aviez ce que j'ai dit du sein de la nourrice, vous en auriez vu d'autres, et les autres débuts, et le chancre folliculaire entre autres, et la transmissibilité, par conséquent, pour le chancre, de se développer partout où ces conditions se trouvent, dans la cavité buccale comme ailleurs; plus rarement, sans doute, dans les parties profondes que dans celles qui sont plus immédiatement exposées, telles que les lèvres et la langue, mais voilà tout.

En a propos encore, notre collègue nous a dit des choses qui m'ont paru bien étranges, à savoir, qu'il ne comprenait pas comment le pus virulent traverserait toute la bouche pour arriver au sein de la nourrice, et que quand on allait sucer le sein d'un nourrisson, on ne pouvait pas s'empêcher de se faire saigner par la tige du mamelon. M. Velpau était-il si sûr de cette objection ? Il n'est même croire que non. Comme aussi pour ce qui traitait au chancre urétral, M. Velpau vous a dit qu'il ne comprenait pas comment le pus de chancre pouvait s'introduire dans l'urètre. Je ne lui répondrai pas par ce qu'il dit de la vessie, mais par ce que j'ai dit aux anciens, dans les rapports suivants, pour expliquer l'infection urétrale; mais je lui dirai : cela se fait par le même procédé qui vous donne la blennorrhagie urétrale, avec seulement une différence dans la cause et dans les effets. Je dirai encore à M. Velpau, pour lui faire entendre, assez fréquemment, d'interrompre les journaux, qu'il n'en voit pas de petits dans les journaux, mais qu'il n'en voit pas à la Charité, j'en vois aussi à l'hôpital du Midi, et que ses faits négatifs ne sauraient détruire mes faits positifs, comme il le dit lui-même.

Quant à l'observation d'un enfant affecté d'accidents syphilitiques ayant pour siège les régions génito-anales. Le père, la mère et la nourrice se portent très bien; je ne crois, d'après les renseignements qui me sont donnés dans la consultation, qu'on doit attribuer la contagion aux personnes qui touchent habituellement cet enfant, et M. Velpau ne veut pas de cette explication. Mais si le père, la mère et la nourrice ne portent bien, si la mère est vénéreuse, où vient la syphilis de l'enfant ? Que M. Velpau me le dise; il me prouvera toujours ce que j'ai voulu prouver que des enfants se nourrirent pour contracter par d'autres personnes des accidents syphilitiques alors contagieux, et qui dans tous les cas n'empêchent pas la nourrice d'être malade de son côté et pour son compte.

M. Velpau, qui n'admet la contagion du chancre que dans les rapports bibliques, ce qui fait honneur à son caractère, ne veut pas qu'un mari vicié, affecté de chancre à la verge, obéissant à un précepte biblique, se livre à des relations avec une jeune femme, et qu'il ne donne encore un chancre à la partie inférieure du rectum à sa femme, chez laquelle le premier accident s'est débüté par là et a été suivi dans le temps voulu des manifestations secondaires. Que M. Velpau nie encore ce point de départ de la syphilis chez cette dame, il peut le faire; mais si je ne le trouve pas, il me donne encore la preuve que le point de départ de ces accidents syphilitiques et les conditions de la contagion ne sont pas toujours faciles à trouver; car il ne nous a pas dit qu'il admettait la syphilis spontanée ou la syphilis générale érudite sans une première manifestation, ce qui me mettrait encore plus à l'aise.

M. Velpau ne veut pas que du pus de chancre déposé n'importe où et appliqué ensuite sur des surfaces disposées à en recevoir l'action, puisse agir. Les observations de Fabrice, les observations de Fallope, de Hunter et toutes celles qui ont suivi lui paraissent sans valeur. Il dit que du pus de chancre déposé sur une lamette de liège d'aisance, un instrument souillé de pus virulent ne peuvent transmettre la maladie ! Et vous exposez de pareils principes, vous dont les justes précautions encyclopédiques ne vous permettent pas d'ignorer que l'inoculation artificielle se fait avec une lancette, une épingle, un aiguillon, ou avec le doigt, ou avec la verge, chargée du pus ou du sang d'un chancre.

Vous trouvez que j'ai tort d'attribuer à un contact de ce genre un chancre développé sur le dos d'un de mes malades, et que vous demandez diagnostiqué et suivi régulièrement des accidents secondaires.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40;
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris
dans les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, GIBRALTAR.	{	Trois mois.	10 fr.
		Six mois.	20
		Un an.	38

On ne découvre au microscope, dans cette masse, que des cellules épithéliales en grand nombre. A la base du corps papillaire est une couche de substance friable qui présente les caractères de la matière épidermique infiltrée.

avec lenteur à la suite d'une chute dans laquelle l'aine droite avait porté sur un corps saillant.

J'ai eu recours au traitement suivant : frictions sur la tumeur deux fois par jour avec un mélange de teinture d'iode et d'eau (deux parties de teinture pour une partie d'eau); application d'un spica médiocrement serré; un purgatif tous les trois jours.

Sous l'influence de ce traitement, la tumeur diminuait sensiblement de volume, et au bout de trois semaines elle avait entièrement disparu. Ayant eu l'occasion de revoir cet enfant un an après, j'ai pu constater que la guérison avait été radicale.

En 1841, une femme de compagnie du même corps vint réclamer mes soins pour un ganglion de la grosseur d'un noisette ayant son siège sur le dos de la main droite. Bien que la tumeur fût indolente et qu'elle ne causât que peu de gêne, cette femme me pressait vivement de la débarrasser de son mal pour lequel elle avait déjà employé sans succès les hydriochlorate d'ammoniaque et la compression. Je proposai tout d'abord la rupture du kyste, mais le souvenir du fait précédent m'engagea à recourir préalablement au traitement par l'iode.

En conséquence, je prescrivis la pommade iodurée dans la proportion d'une partie d'iode de potassium sur quatre parties d'axonge. Cette pommade fut employée en frictions sur la tumeur. A l'issue de deux semaines, la tumeur avait considérablement diminué de volume, et le kyste disparut en moins de vingt jours et ne reparut plus.

Dans cette époque, j'ai eu deux fois l'occasion de traiter cette affection. L'un des sujets portait depuis plus d'un an un ganglion au poignet droit; la tumeur, du volume d'une noisette, s'était développée à la suite d'un mouvement forcé de la main en tordant du linge. La flexion des doigts provoquait chez cette malade une douleur vive dans la tumeur et la partie correspondante de l'articulation radio-carpienne. Le pommade iodurée, aidée de la compression, fut employée comme dans le cas précédent. La tumeur diminua de volume, mais avec lenteur; au bout de deux mois, elle était encore de la grosseur d'un pois. A partir de ce moment, le ganglion ayant cessé d'être incommode, la malade discontinua le traitement. Trois semaines plus tard, la tumeur avait acquis le volume qu'elle offrait deux mois auparavant. Le traitement fut repris et continué pendant trois nouvelles semaines, au bout desquelles l'affection avait entièrement disparu. Plus d'un an s'est écoulé depuis la guérison, et le ganglion ne s'est plus reproduit.

L'autre malade portait depuis quinze jours seulement au pied gauche un ganglion un peu moins gros que le précédent et qui avait été produit par une chaussure trop étroite. Le même traitement ayant été employé, ce malade fut guéri en moins de quinze jours.

Je donne actuellement des soins à une demoiselle affectée d'un ganglion au poignet droit : le kyste, qui, il y a trois semaines, était gros comme une noisette, n'a plus maintenant que la grosseur d'un pois. Nul doute que dans ce cas encore les frictions iodurées, aidées de la compression, ne triomphent de la maladie.

Ce mode de traitement pour la cure radicale du ganglion est si simple et d'un effet si constant que, bien qu'il n'ait encore été appliqué qu'à un petit nombre de cas, il mérite d'être préféré à ceux qui ont été préconisés jusqu'à ce jour. Reste à savoir si les résultats seraient les mêmes dans les ganglions qui renferment des corps étrangers, car rien ne prouve que cette apparence fibro-cartilagineuse soient susceptibles de résolution. L'expérience seule peut éclaircir cette question.

(Arch. belges de méd. milit.)

SUR UNE MALADIE DU PLACENTA.

Par M. le docteur F. M. KILIAN, de Mayence.

Les rapports de causalité qui peuvent exister entre les douleurs du placenta et la mort du fœtus sont encore très obscurs; il est en général assez difficile d'établir si les lésions morbides du placenta sont primitives et ont entraîné la perte du fruit, ou si, au contraire, elles sont consécutives à la maladie et à la mort du fœtus. Le fait observé par le docteur Kilian, quoique difficile à expliquer, est intéressant parce qu'il nous révèle une altération du placenta que personne n'avait encore signalée, et nous montre combien il est important d'avoir recours au microscope dans les recherches d'anatomie pathologique.

M. Kilian, ayant examiné le placenta d'un fœtus qui était mort quatre jours avant l'accouchement, trouva les extrémités des vaisseaux de la surface utérine du placenta entièrement remplies de globules graisseux serrés les uns contre les autres et obstruant la lumière des vaisseaux au point de les rendre opaques; il n'y avait aucune trace de corpuscules sanguins. Le tissu du placenta était en partie ramolli et présentait, sur un point seulement, un très petit foyer apoplectique de la grosseur d'une noisette. On trouva d'un autre côté une forte extravasation sous le cuir chevelu et une coloration rougeâtre de la pulpe cérébrale, qui était réduite en bouillie par suite du long séjour du fœtus dans la matrice. Le cordon ombilical était fortement congestionné, d'un rouge brunâtre, les parois de ses vaisseaux ramollies; leurs éléments fibreux, c'est-à-dire les fibres musculaires lisses, renfermaient quelques gouttelettes de graisse, premier indice d'une métamorphose régressive.

Cherchant à se rendre compte des lésions du placenta et de leurs rapports de causalité avec la mort du fœtus, l'auteur s'arrêta d'abord à l'idée que la mort a été produite par une gangrène vers le cerveau, et que la production de la graisse dans les vaisseaux du placenta n'a eu lieu qu'après la mort, par suite de la décomposition du sang. Mais le docteur Kilian élève lui-même des doutes sur cette interprétation; il

ne connaît pas de fait qui montre que le sang stagnant dans les vaisseaux puisse se changer en véritable graisse, et d'ailleurs cette altération n'aurait dû exister dans toute l'étendue des vaisseaux, tandis qu'on ne la rencontra que dans leurs dernières ramifications; le reste du vaisseau renfermait des globules sanguins intacts ou peu altérés. Il paraît donc que la transformation du sang en graisse a eu lieu pendant la vie du fœtus, soit qu'elle ait précédé l'état morbide de ce dernier et déterminé la congestion cérébrale par l'obstruction des vaisseaux, soit qu'elle ait accompagné les derniers instants de sa vie et qu'elle n'ait été que l'effet de son état de langueur et de dépression.

Virchow et Reinhard ont établi que l'apparition de la graisse dans les cellules et dans les fibres est l'expression de la mort de la cellule et annonce le commencement d'une condition de décadence par la cessation de certaines conditions intérieures dans lesquelles la cellule ne peut plus exister comme atome organe. La cellule se remplit donc peu à peu de graisse, puis sa membrane propre éclate ou se dissout et la graisse devient libre. L'auteur a observé cette dégénérescence graisseuse dans la caduque, dans le tissu cellulaire du cordon et dans les fibres annulaires des artères ombilicales, de même que dans le placenta; ce qui doit la faire regarder comme une métamorphose régressive ou comme un phénomène d'involution qui se manifeste dans l'organisme vivant.

D'après cela, M. Kilian pense que les cellules épithéliales des vaisseaux se sont d'abord remplies de gouttelettes graisseuses, et que celles-ci se sont ensuite répandues dans l'intérieur des tubes vasculaires. Cependant, s'il en était ainsi, on pourrait se demander ce que sont devenus les corpuscules sanguins; on devrait les retrouver au milieu des amas de vésicules graisseuses, ce qui n'est pas. Il nous semble plus naturel d'admettre que ce sont les corpuscules sanguins eux-mêmes qui, n'étant plus soumis aux influences qui les maintiennent dans leur nature propre, ont subi la dégénérescence graisseuse. Une observation que l'un de nous vient tout récemment de faire sur des poissons nouvellement éclos nous semble de nature à montrer que les globules sanguins eux-mêmes peuvent se changer en graisse dans l'intérieur des vaisseaux. Ayant mis sur une plaque de verre une petite perche âgée de quelques jours et dont la vessie vésiculaire était réduite de plus de moitié, nous vîmes que les corpuscules sanguins de la membrane qui cheminaient moins rapidement et s'accumulaient dans les vaisseaux, s'échangeaient de forme, augmentaient de volume et finissaient par prendre l'aspect de gouttelettes huileuses qui se déformaient quand elles étaient pressées les unes contre les autres.

Cette observation fut répétée maintes fois, et toujours avec le même résultat, et quand on déchirait le corps du poisson pour en faire sortir les corpuscules sanguins, ceux-ci présentaient immédiatement la forme sphérique et isomorphique tout à fait à la fois de globules de graisse liquide. Il est hors de doute que cette dégénérescence se produisait sous les yeux de l'observateur pendant la vie même de l'animal; elle commençait dès que l'activité de la vie se ralentissait sensiblement et produisait des stases dans les vaisseaux. Il est possible que cette remarquable altération des corpuscules sanguins n'ait lieu que pendant la vie fœtale et qu'elle soit liée à des stases sanguines.

Le fait que nous venons de citer nous semble du même ordre que l'observation du docteur Kilian; mais nous ne saurions dire si c'est la transformation des corpuscules sanguins en graisse qui a produit les stases dont le cerveau surtout paraît avoir offert des traces évidentes, ou si plutôt la dégénérescence graisseuse n'a pas été ici, comme dans les petits poissons, l'expression d'une grande perturbation dans l'organisme, par suite de la cessation lente et progressive de la vie.

DE L'HUILE DE FOIE DE MORUE

dans le traitement du lupus;

Par M. le docteur MARSELA, de Gand.

M. Emery, médecin honoraire de l'hôpital Saint-Louis, à Paris, et M. le professeur Teichnick ont publié, le premier dans la *Revue médico-chirurgicale* (août 1848), le second dans les *Annales de la Société de médecine de Gand*, plusieurs cas de lupus (estomac, herpès excédens) guéris par l'huile de foie de morue à haute dose. Je puis ajouter aux guérisons qu'ils ont obtenues un nouveau cas, mais dans lequel je n'ai point élevé la dose du médicament au delà de la dose ordinaire, savoir, deux à trois cuillerées par jour.

Il est entré, il y a un an environ, dans la maison de force, un détenu maltraité par cette hideuse maladie, au point que M. le directeur me demanda de l'isoler, tellement sa vue était repoussante et faisait horreur aux employés et aux autres prisonniers. Les paupières, les joues, le nez étaient détruits par l'ulcère rongeur. Le malade avait été traité dans plusieurs hôpitaux. Vainement y avait-on essayé de cautériser la plaie avec des composés de cuivre et avec le nitrate mercurique acide, et de donner du phosphore dissous et la teinture arénicole de Fowler, le mal avait constamment empiré et avait envahi les deux côtés du cou et une partie de la poitrine.

Le malade, quand il nous arriva, fut immédiatement soumis à l'usage de l'huile; sous l'empire de ce seul remède, l'ulcération ne tarda pas à s'arrêter, et la peau, devenue d'abord plus pale, tendit bientôt vers la cicatrisation. La cicatrisation, commencée à la poitrine et au cou, s'étendit plus tard aux joues et aux autres parties malades de la face, et aujourd'hui, partout où existait le mal, on voit une peau rose et blanche comme celle des cicatrices superficielles. L'extirpation des paupières inférieures, la perte d'une partie du cartilage du nez et quelques boutons font encore du malade un objet d'aversion pour ceux qui ne sont pas habitués à voir

des infirmes; mais il n'en est pas moins constant que la vie est sauvée, que le germe du mal est détruit et que les plaies sont fermées.

(Arch. belges de médecine militaire.)

UTILITÉ DES GALBULES DE CYPRES

dans les hémorrhoides athéniques avec chute de la muqueuse rectale.

L'usage des galbules du noix de cypres, que l'on trouve à peine indiqué dans les formulaires modernes, était préconisé par les auteurs anciens, à cause de l'astringence prononcée de cette substance contre diverses affections athéniques. Quelques-uns même en avaient fait une sorte de panacée, ce qui n'a peut-être pas contribué à les faire tomber en désuétude. Quoi qu'il en soit, la saueur amère, astringente et résineuse de ce fruit, riche en tannin et en acide gallique, semblait devoir suffire pour rappeler sur lui l'attention. C'est ce qui a conduit M. le docteur Sère, de Muret, à l'employer dans plusieurs cas de tumeurs hémorrhoidales et de collapsus du rectum, ce qu'il assure avoir fait avec succès. Voici un fait dont le résultat justifie pleinement cette tentative :

Une personne de cinquante-deux ans, la suite d'un grand chagrin, avait pris l'habitude de s'accomplir l'acte de défécation qu'incomplètement et lui consacrant un certain temps seulement. Cette mauvaise habitude finit par déterminer d'abord une constipation opiniâtre, puis de nombreuses tumeurs hémorrhoidales, et enfin la chute d'une portion de la tunique interne du rectum.

Appelé pour traiter ce dernier accident, M. Sère constata qu'une portion de 4 à 5 centimètres de la muqueuse rectale s'élevait à travers l'anus, et qu'une série de marisques en couronnait l'orifice. Après avoir obtenu la réduction, prenant en considération le tempérament du malade, sa sobriété et l'impression incessante d'un chagrin qui durait toujours, il pensa que la maladie était essentiellement athénique et tout à fait locale. Il prescrivit, en conséquence, une alimentation douce et restaurante; localement, le jour, des bains et des fumigations avec une forte infusion de galbules de cypres concassés, et la nuit, un épluchement de ces mêmes galbules bien broyés. Sous l'influence de ce traitement, les tumeurs hémorrhoidales ne tardèrent pas à se flétrir, quelques-unes même disparurent entièrement; la muqueuse rectale finit par ne plus céder aux efforts de la défécation. Bref, après deux mois de traitement, le malade se trouva complètement guéri.

(Revue médico-chirurgicale.)

MOYEN AISÉ ET ÉCONOMIQUE

d'administrer l'huile de foie de morue.

Par M. BENEDETTI.

Malgré les divers véhicules qu'on a imaginés pour dissimuler la saueur nauséuse de ce médicament, l'administration en est toujours tellement répugnante que l'on est privé par là d'un remède très énergique; car, alors même que le malade parvient à surmonter sa première dégoût, il ne bien rarement qu'il puisse continuer pendant un temps assez long et à des doses assez élevées.

Un progrès réel consiste dans l'emploi des capsules. Mais il n'y en a ni partout, ni surtout à la portée de toutes les fortunes; car, pour avaler 30 grammes d'huile, le malade est forcé de consommer 48 capsules.

Pour parer à cet inconvénient, M. Benedetti a eu l'idée de faire avec l'huile de foie de morue une pâte en y ajoutant de la poudre d'amidon, ou mieux de la fécule d'arrow-root pulvérisé. On prépare de cette manière un opiat qu'on avale enveloppé dans un morceau d'hostie mouillée. Seize de ces lozenges le matin et autant le soir suffisent au commencement. Plus tard, on a la ressource d'en augmenter le nombre ou de les faire plus volumineux, car la déglutition en devient plus facile par l'habitude.

L'auteur a obtenu du remède ainsi préparé non-seulement une administration plus facile, mais encore des effets thérapeutiques remarquablement avantageux. S'il est vrai, dit-il, à expliquer, que l'efficacité de l'huile de foie de morue doit attribuer non-seulement à l'action de l'iode qu'elle contient, mais plutôt à sa propriété éminemment nutritive, il est positif que l'adjonction d'une fécule amylacée peut sensiblement augmenter cette dernière qualité. (Gaz. méd.)

PRÉCAUTIONS À PRENDRE.

Une mort cruelle vient d'être causée par un insecte, dans la ville d'Atigny.

M. Marguet, marchand tamisier, fut, il y a quelques jours, piqué par une mouche qui lui a inoculé la maladie du charbon, dont était affecté un porc du voisinage. La morsure, en s'enfonçant d'une manière effroyable, a produit un mort atroce et prompt.

Les dangers des piqûres causées par des mouches a été observé dans le département d'Eure-et-Loir. Des charbons sont, chaque année, dits, déterminés par des mouches qui ont piqué sur des animaux morts abandonnés dans les champs; animaux qui doivent, d'après les ordres des maires, être enfoncés avant qu'ils n'aient pu entrer en putréfaction.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 5 octobre 1852. — Présidence de M. MÉRIN.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

Épidémie de fièvre typhoïde.

Le ministre de l'Intérieur et du commerce adresse un rapport de

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois.....	9 fr. 50 c.
ALGER, ANGLETTERE, BELGIQUE,	Six mois.....	16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Un an.....	30 »

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉMONT,	Trois mois.....	9 fr.
SARDAGNE, SAVOIE,	Six mois.....	17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an.....	33 »

Trois mois.....	9 fr.
Six mois.....	17 »
Un an.....	33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois.....	10 fr.
GÉRALIAZAR.	Six mois.....	20 »
	Un an.....	38 »

Les lettres et paquets aux adresses sont rigoureusement refusés.

SYMPTÔME. — RÈGLE CRUENTE HÉMOPODAIRE. Priapisme. Punction des corps caverneux. — Fièvre typhoïde d'apparence très bénigne d'abord. Hémorragie intestinale grave ne cédant pas aux moyens ordinaires. Guérison rapide par l'emploi de la digitale. — Tumeur inter-testiculaire rétro-ectale. — Un traitement de l'écaille par les injections iodées. — De la distension instantanée des rétrécissements de l'urètre. — ÉRUPTION. Bibliographie.

REVUE CLINIQUE HÉMOPODAIRE.

Priapisme. Punction des corps caverneux.

Les faits de priapisme sont assez rares, et par cela seul l'observation que nous transcrivons mériterait de fixer l'attention de nos lecteurs. Mais ce n'est pas seulement pour cette raison que nous pensons devoir donner avec soin tous les détails se rattachant à l'histoire du malade que nous avons examiné et suivi dans le service de M. le professeur Velpeau à l'hôpital de la Charité. Nous verrons, en effet, que, pour amener la guérison de la maladie, il a suffi de pratiquer une opération très simple, en apparence du moins, opération qui, nous le croyons, n'a jamais été mise en usage dans des circonstances analogues. Nous avons en vain fait des recherches pour trouver dans les auteurs quelques indications relatives à l'opération appliquée par M. Velpeau ; en outre, bon nombre de chirurgiens, qui ont bien voulu nous renseigner à ce sujet, nous ont également donné l'assurance que jamais ils n'avaient eu recours à une opération chirurgicale pour amener la cure du priapisme.

Nous n'avons trouvé en fait de traitement, autre que le traitement purement médical, que l'indication empirique et irrécusable de la castration, et encore s'agissait-il de véritables satyriasis, et l'opération n'était-elle faite que par les malades eux-mêmes poussés à cet acte par un véritable délire. « *Venerimus, dit Aëtius, quoddam audacter qui sibi ipse testes ferro reserant.* »

Le malade qui fut le sujet de cet article ne présentait pas évidemment un exemple de satyriasis, mais bien un priapisme assez évident que possible et né dans des conditions telles qu'il est et demeure à peu près impossible d'en indiquer la cause. Il n'y a eu, en effet, ni dans les habitudes de vie du malade, ni dans quelque accident survenu avant l'apparition et le développement de l'affection rien qui mette sur le voie de l'étiologie, qui reste obscure. Voici du reste le fait. Nous avons pris nous-même avec soin tous les renseignements, et nous devons les croire d'une rigoureuse exactitude, car nous avons eu affaire à un malade très intelligent et qui nous a paru d'une excessive bonne foi.

Le nommé L... (Français), âgé de trente-quatre ans, chéniste, est entré à la Charité le 24 septembre. Il a été couché au n° 24 de la salle Sainte-Vierge.

Cet homme, très intelligent, ouvrier laborieux, marié deux fois, plusieurs années, ne livrant à aucune espèce d'excès, n'a jamais eu d'accidents syphilitiques. Il est fort, robuste, d'une excellente constitution.

Le 22 septembre, dans la nuit, à la suite d'un coït simple, sans excitation extraordinaire, l'érection persista sans douleur aucune. Cet état de congestion des corps caverneux ne

cessa pas le reste de la nuit, et le matin, sans en éprouver aucune gêne, le malade se rendit à son atelier de travail. Il put toute la journée se livrer à ses occupations, le tout sans éprouver plus de malaise.

La nuit se passa dans des conditions absolument semblables. Le malade nous assure qu'il n'éprouva aucune espèce de désir vénérien.

Le 24 au matin, il se rendit encore à son atelier ; mais, après deux heures de travail, commençant à ressentir un peu de douleur à l'extrémité de la verge et surtout commençant à se tourmenter de la persistance de cet état, il demanda conseil à un pharmacien, qui l'engagea à prendre un grand bain. Ce bain amena un peu de soulagement, mais l'érection ne fut en rien modifiée. C'est alors que le malade se décida à entrer à l'hôpital de la Charité, où il fut admis dans la soirée du 24 septembre.

L'interne du service prescrivit un lavement camphré ; la nuit fut très calme, mais il ne survint aucune modification dans l'état des organes génitaux.

Le 25 au matin, à l'heure de la visite de M. Velpeau, l'état général du malade était des plus satisfaisants ; il n'existait aucune gêne, aucune douleur dans les testicules, dans le trajet des conduits spermatiques. La verge, toujours en état d'érection, n'était pas douloureuse. On prescrivit l'application de 20 sangsues au pénétré, un bain, friction avec la pommade mercurielle mêlée d'extraît de belladone.

Ce traitement tout rationnel n'amena aucune modification ; l'érection persista avec le même degré de force ; le malade présentait un peu de fièvre ; néanmoins il avait de l'appétit.

La nuit du 25 au 26 se passa dans les mêmes conditions. Le malade ressentit des douleurs assez vives à l'extrémité de la verge, et un sentiment pénible de pesanteur et de malaise dans la région périnéale. Du reste, depuis le début de la maladie, les urines ont toujours été rendues avec facilité et sans douleurs, et le malade nous assure qu'il n'a jamais vu sortir par le méat un liquide filant ayant de l'analogie ou avec le sperme ou avec les sécrétions filantes et limides que se font d'ordinaire sous l'influence de l'érection.

M. Velpeau prescrivit un lavement camphré avec addition de belladone. Sous l'influence de ce médicament, il y eut un peu de diminution dans la tension des corps caverneux, et le malade vit en partie cesser la douleur qu'il éprouvait à l'extrémité du pénis.

Mais le 27 et le 28 ce mieux disparut ; l'érection, quoique moins forte, persistait toujours.

Ce fut alors que le chirurgien, en présence de la persistance de l'affection que les moyens ordinaires ne pouvaient vaincre, eut l'idée de pratiquer la punction des corps caverneux.

L'opération fut faite à l'aide d'un petit trocart explorateur qui fut introduit transversalement de droite à gauche, à environ trois centimètres en arrière de la base du gland ; les corps caverneux furent traversés de part en part. Cette punction fut excessivement douloureuse. Par la petite plaie d'entrée, il s'écoula du sang en assez petite quantité, et cette petite hémorrhagie dura pendant environ une heure ; je

sang s'écoula, et il n'y en eut, en somme, qu'une très faible quantité qui fut recue sur un linget.

La punction fut extrêmement douloureuse, mais immédiatement elle fut suivie de la cessation complète de la turgescence des corps caverneux ; la verge s'affaissa, reprit sa forme et son volume ordinaires, et depuis lors il n'y a plus eu de trace de la maladie. Le 3 octobre, nous avons revu le malade ; il n'a plus eu d'érection, et tout sentiment de gêne et de douleur a disparu. Autour de la plaie produite par le trocart, on peut constater la présence d'une ecchymose non limitée, sans gonflement du tissu cellulaire sous-cutané. Le malade, qui se trouve tout à fait guéri, désire quitter l'hôpital.

Ainsi que nous le disions, l'opération a été des plus simples, et son succès a été immédiat ; mais les suites seraient-elles aussi simples ? Est-il certain que la blessure même si légère des corps caverneux ne sera suivie d'aucun accident, et l'organe restera-t-il dans des conditions physiologiques normales ? On peut bien éprouver quelques hésitations pour donner la solution de cette question. On sait, en effet, que les plaies même peu étendues des corps caverneux peuvent devenir la cause de désordres fonctionnels assez sérieux, et, en outre, on doit se demander si un épanchement, même peu abondant, résultant d'une plaie du tissu érectile ne peut pas donner lieu à la formation de ces petites tumeurs que l'on remarque souvent dans les corps caverneux, tumeurs considérées par beaucoup de chirurgiens comme étant déterminées par de petits foyers sanguins succédant à des déchirures. Jusqu'à ce jour, on ne remarque, en examinant attentivement l'organe, aucune trace de tumeur sanguine, et il n'existe aucune sensibilité ; mais il faudrait pouvoir poursuivre plus loin l'observation pour lui donner toute sa valeur.

M. Velpeau a été amené, du reste, à pratiquer l'opération que nous avons décrite par un fait qui lui a été raconté par un médecin auquel il communiquait l'observation du malade de la Charité. Voici ce fait. Le médecin dont nous parlons avait été lui-même affecté d'un priapisme qui n'avait pas cédé aux traitements habituels. Dans ces conditions, et involontairement, l'extrémité aiguë d'un canif vint pénétrer dans les corps caverneux ; immédiatement l'érection cessa. Depuis lors aucun accident n'est survenu, et les fonctions de l'organe se sont accomplies comme devant. C'était donc, pour l'habile chirurgien de la Charité, un motif suffisant de pratiquer son opération ; seulement on pourrait peut-être la modifier, et ainsi rendre moins probables des suites fâcheuses, en se contentant, comme dans le deuxième fait que nous avons rappelé, d'une simple punction, dit-on la répétée en plusieurs points ; en ne traversant pas les corps caverneux dans toute leur étendue, on éviterait plus sûrement et la formation d'un épanchement sanguin, et la production consécutive d'une bride cicatricielle.

Signalons, en terminant, la singularité de cette affection survenue spontanément chez un homme en parfaite santé, n'ayant subi aucune lésion préalable soit sur les organes génitaux, soit sur le trajet de la colonne vertébrale, soit dans la région occipitale. L'érection, qui a duré pendant six jours et six nuits, a été déterminée que très peu d'accidents, et pendant quarante-huit heures le malade a pu continuer ses tra-

ÉRUPTION.

BIBLIOGRAPHIE.

Essai sur l'emploi médical de l'air comprimé, par le D^r C.-G. PRAVATZ. Paris et Lyon, 1850. Un vol. in-8°.

La date que nous venons de reproduire montre combien nous sommes coupable envers nos lecteurs et envers M. Pravatz. Nous espérons cependant que ce dernier nous pardonnera d'être si peu pédon ; car, rendant compte d'un ouvrage deux ans après sa publication, c'est porter en sa faveur un témoignage de haute estime. Le livre de M. Pravatz n'a rien à craindre, en effet, de l'épreuve du temps ; il repose sur des faits dont la valeur ne saurait varier avec les vicissitudes des doctrines, des théories, des systèmes, et il sera toujours utile et opportun de les signaler à l'attention des praticiens. L'ouvrage dont nous avons à rendre compte est divisé en deux parties distinctes : la première, exclusivement physiologique ; la seconde, essentiellement médicale.

Dans la partie physiologique, M. Pravatz étudie d'abord la médecine de la respiration dans ses rapports avec la pression atmosphérique.

Après avoir rappelé les idées émises quant aux phénomènes physiques de la respiration par les physiologistes, M. Pravatz étudie la question de l'air comprimé, et se livre à une discussion de la question que l'on a si souvent suffisamment prise en considération la réaction du poids du pénétré, et de la réaction du pénétré, et de la réaction du pénétré, en supposant que la pression atmosphérique par le D^r C.-G. PRAVATZ.

« Tant que cette pression n'égale pas au moins la réaction des poumons à son minimum, ces organes resteront sans contact avec les parois de la poitrine et réduits au plus petit volume. Les muscles inspirateurs luttent avec désavantage contre la résistance croissante du poids de l'atmosphère agissant sur la face externe du thorax, dont la cavité n'acquerra qu'un faible degré d'expansion.

« Lorsque la pression de l'air commencera à dépasser la résistance du tissu pulmonaire, les cellules aériennes éprouveront un certain degré de distension, bientôt suivie par l'expansion simultanée de leurs parois, et proportionnellement à la distension qu'elles ont subie. Si cette distension n'a pas réussi à mettre en contact la plèvre pulmonaire avec la plèvre costale, les muscles inspirateurs n'auront éprouvé aucun soulagement dans leur effort, et la cavité thoracique aura acquis à peine un faible développement.

« En continuant à faire croître la pression atmosphérique au delà du point où elle commence à agir efficacement contre la réaction du pénétré, on arrivera à un moment où les deux plèvres seront contiguës ; c'est alors seulement que la pression interne et la pression externe de l'atmosphère pourront être considérées comme étant en équilibre. Sous l'influence de ce médicament, il y eut un peu de diminution dans la tension des corps caverneux, et le malade vit en partie cesser la douleur qu'il éprouvait à l'extrémité du pénis.

« La distension du pénétré, quoique consécutive à l'expansion de la cavité thoracique, et supposant celle-ci comme condition nécessaire, n'en est pas néanmoins le résultat mécanique ; l'air extérieur ne pénètre point, comme on l'a dit, dans les cellules pulmonaires, parce que celles-ci ont été préalablement dilatées ; mais ces cellules ont été dilatées, parce que la pression à laquelle elles étaient soumises de la part de l'atmosphère a cessé d'être équilibrée lorsque les muscles inspirateurs ont opposé leur effort au poids de la colonne atmosphérique qui s'appuie sur les parois extérieures de la poitrine.

Après avoir montré comment les choses se passent dans l'état normal, M. Pravatz recherche les causes qui peuvent les modifier, et ces causes, il les trouve soit dans les organes eux-mêmes, soit dans le milieu ambiant.

Deux sortes de dyspnée, dit M. Pravatz, paraissent dépendre d'une altération du pénétré, soit du pénétré, dans l'une, qu'on peut rattacher à l'asthme spasmodique des auteurs, il y a une exagération de la contractilité des parois des divisions bronchiques ; dans la seconde, qui se rattache à l'emphysème pulmonaire, cette puissance de contraction serait au contraire plus ou moins paralysée.

Les phénomènes que se rattachent au milieu ambiant varient suivant que la pression atmosphérique est diminuée ou augmentée.

Dans le premier cas on observe encore de la dyspnée, et celle-ci se produit, non-seulement parce que l'air inspiré contient moins d'oxygène sous un volume donné, et parce que la dissolution de ce gaz dans le sang est moins facile sous une pression plus faible, mais encore parce que la surface où s'établit le conflit du sang veineux avec l'air atmosphérique a perdu de son étendue, la diminution de l'élasticité de la membrane qui s'oppose à l'expansion simultanée du thorax et du pénétré. Il est manifeste, en effet, que lorsque cette élasticité est diminuée de deux cinquièmes ou de moitié, comme on l'observe au sommet du Mont-Blanc ou des Cordillères, elle doit rester forcément inférieure à la réaction du pénétré, et devenir par conséquent insuffisante pour développer pleinement cet organe dans les mouvements d'inspiration exécutés par les parois thoraciques.

« C'est là, dit M. Pravatz, un phénomène qui n'a jamais été mentionné parmi les causes déterminantes des symptômes divers éprouvés par l'homme et les animaux pendant l'ascension des hautes montagnes ; on n'a eu regard qu'aux conditions chimiques de la respiration, et c'est toujours au défaut d'une quantité d'oxygène insuffisante pour l'homme dans l'air raréfié, combiné avec la fatigue d'un exercice plus ou moins pénible, qu'on a attribué exclusivement la dyspnée, l'état de malaise et de faiblesse extrême signalés par la plupart des observateurs. »

vaux. La coloration, la chaleur de l'organe malade n'ont rien présenté d'extraordinaire; et de cette congestion si longtemps prolongée, immédiatement après l'opération il ne restait plus trace.

Cette observation et les réflexions qui l'accompagnent étaient déjà rigides lorsque nous avons reçu d'un de nos honorables confrères et amis, M. Dumont, le renseignement suivant.

Le père de notre confrère aurait traité, à l'hospice de Bicêtre, un malade atteint de priapisme par un procédé, sans sembler, offrant tout au moins de l'analogie avec celui employé par M. Velpéau.

Après avoir eu vain mis en usage la médication indiquée par tous les auteurs, Dumont père eut l'idée de recourir à l'acupuncture. Quatre aiguilles furent introduites dans les corps caverneux et les traversèrent de part en part; la guérison fut ainsi obtenue, non pas aussi instantanément, mais en très peu de temps. Nous nous empressons de signaler ce fait, qui nous a paru d'un grand intérêt.

Fièvre typhoïde d'apparence très bénigne d'abord. — Hémorragie intestinale grave ne cédant pas aux moyens ordinaires. — Guérison rapide par l'emploi de la térébenthine.

Nous avons vu dans le service de M. Andral (M. Sse remplaçant) une jeune fille qui a été affectée d'une fièvre typhoïde tellement simple à son début, qu'on eût pu la méconnaître sans la présence de quelques taches caractéristiques. Mais après avoir séjourné quelque temps dans les salles, au moment où la convalescence paraissait franche, apparut une hémorragie intestinale des plus graves. Comme on le verra, les moyens de traitement usités dans ces cas avaient été sans effet, lorsque M. Sse eut l'idée de recourir à l'emploi de la térébenthine. Ce médicament, employé en Angleterre et surtout en Amérique, a été préconisé comme souverain par un médecin américain non-seulement dans les cas d'hémorragie, mais encore dans toutes les périodes de la fièvre typhoïde.

Dans l'observation que nous allons rapporter, il ne nous paraît pas douteux que la guérison doive être attribuée à l'action de ce médicament, et nous pensons être utile aux praticiens en portant à leur connaissance les succès obtenus par M. Sse. On sait en effet combien le plus souvent l'art devient impuissant dans les cas d'hémorragie, surtout se présentant dans des proportions aussi abondantes. Si le fait que nous rapportons était isolé, il aurait déjà une assez grande signification; mais il en acquiert bien plus si nous le rapprochons des cas nombreux indiqués en dehors de notre pays.

Voici l'observation qui nous a été communiquée par l'interne du service, M. Mainguais.

Le 18 septembre est entrée à la Charité, salle Saint-Vincent, une jeune femme de vingt-trois ans, nommée Joséphine Lecotte. Elle est d'une constitution délicate, tempérament lymphatique, membres grêles. Sa santé est habituellement assez bonne; jamais elle n'a fait de maladie sérieuse; elle vit dans de bonnes conditions. Malade depuis huit jours et atteinte de cette époque, elle rapporte qu'elle éprouva de violents maux de tête, des troubles de la vision, des bourdonnements d'oreilles, de l'insomnie, une faiblesse excessive; elle a eu aussi un peu de vomissement.

À un examen attentif, on trouve un ensemble de symptômes qui dénotent une fièvre typhoïde légère. On aperçoit sur le ventre deux taches caractéristiques. Sous l'influence d'une médication expectante, les accidents diminuent, puis disparaissent, et la malade paraissait entrer en convalescence, lorsque le 28, à la visite du matin, elle se plaignit d'avoir rendu dans la nuit et par les selles une quantité assez considérable de sang, environ un demi-litre. De plus, l'état général était mauvais, la face pâle, les traits tirés, la peau froide et sèche, le pouls petit, filiforme, à 96-100. La langue est sèche, la soif vive, l'altération muqueuse, le ventre ballonné, douloureux, surtout à la pression, dans la fosse iliaque droite. En présence de symptômes aussi graves, M. Sse prescrivit une médication aussi que possible. — Limon-

nade sulfurique avec eau de rabel, potion avec extrait de ratanhia. Lavements froids; glace à l'intérieur.

Le soir, la malade a rendu encore une certaine quantité de sang; le lendemain, le sang évacué dans la nuit est d'environ un litre. L'état général est de plus en plus mauvais; les forces sont prostrées; la face pâle, amaigrie; les réponses sont nettes, mais la voix est d'une extrême faiblesse; la langue est toujours sèche, ainsi que les lèvres; le ventre toujours ballonné, des douleurs assez vives s'y font sentir. Le même traitement est continué, mais sans aucune amélioration.

Le 30, à la visite du matin, le vase de nuit est plein d'un sang noirâtre, sans traces de matières alvines. Le pouls est d'une petitesse excessive, la peau froide.

M. Sse ordonna alors de faire prendre une potion contenant huile de térébenthine, 8 grammes, dans un julep.

On continua les lavements froids au ratanhia, la glace à l'intérieur; on supprime la potion de ratanhia. Le soir, M. Mainguais, interne du service, trouve la malade dans le même état que le matin. Le vase de nuit est plein de sang. D'après les indications de M. Sse, il fait donner une nouvelle potion avec térébenthine, la première ayant été complètement prise.

Le 1^{er} octobre, le vase de nuit ne contient qu'environ un verre de sang. — Même traitement.

À la visite du soir et à celle du 2, pas de traces de sang. La malade a rendu par les selles des matières de couleur et de consistance normales. — Bouillottes froides. Même traitement.

Le 3, pas de traces de sang. La malade n'est point allée à la garde-robe; la face est moins pâle, les traits sont tirés, la faiblesse est moindre; le pouls s'est un peu relevé; la peau est chaude; la langue commence à devenir humide; le ventre n'est point douloureux, même à la pression; il est souple.

Le 4, le mieux continue. La potion ne contient que 8 gr. d'huile de térébenthine au lieu de 16.

Le 5, M. Sse supprime la térébenthine.

Aujourd'hui 6, le sang n'a plus reparu; l'état général est des plus satisfaisants, et tout fait espérer que la guérison est assurée.

Tumeur intra-pelvienne rétro-utérine.

Depuis quelques années, l'attention des médecins et des chirurgiens a été fixée sur certaines affections intra-puviennes jusqu'alors peu connues. Ces affections, beaucoup plus fréquentes qu'on ne saurait le croire, peuvent être de diverses natures. Les unes purement inflammatoires, consistent de véritables phlegmons, le plus souvent logés dans le tissu cellulaire sous-péritonéal en arrière de l'utérus, et s'annoncent par des symptômes si franchement inflammatoires, qu'il devient difficile de les méconnaître. Aussi les travaux modernes n'ont-ils pas eu beaucoup à faire pour éclairer leur histoire, déjà suffisamment connue.

Mais d'autres affections bien autrement difficiles à apprécier, dont la production, entourée de mystères, reste encore toute problématique, sont caractérisées par un épanchement de sang qui occupe aussi la partie postérieure de l'utérus.

Les lecteurs de ce journal n'ont sans doute pas oublié les intéressantes leçons de M. Nélaton sur ces tumeurs sanguines. Plusieurs chirurgiens les ont étudiées avec soin; et si l'on ne peut dire encore que l'histoire en est faite d'une façon bien satisfaisante, toujours est-il que nous maintenons au possible déjà des notions d'une haute importance, et basées sur l'observation clinique et sur l'anatomie pathologique, permettant déjà, sinon d'apprécier sans aucun doute la cause de la maladie, tout au moins de tracer un traitement convenable.

Dans une discussion soulevée sur ce sujet à la Société de chirurgie, de nombreux faits ont été exposés, et déjà des classifications ont été proposées, ayant pour point de départ la situation occupée par l'épanchement. M. Huguier, entre autres, a indiqué de nombreuses subdivisions qui présentent un véritable intérêt. Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans des détails qui ne sauraient convenir à la

forme de ces articles, nous rappellerons seulement qu'un fait constamment observé dans tous les cas connus est le suivant: le développement de la tumeur sanguine coïncide toujours avec un dérangement dans le flux menstruel.

Dans le service de M. Andral se trouve actuellement une fille qui nous paraît offrir une affection de ce genre. Nous engageons nos lecteurs à la visiter. Voici sommairement l'observation de cette malade.

La nommée Huc (Marie), âgée de vingt ans, domestique, est d'ordinaire d'une excellente santé. Régée à l'âge de quinze ans, elle a depuis constamment vu chaque mois avec une grande régularité. Née en Normandie, elle n'habite Paris que depuis trois ans, et depuis lors elle a été sujette à des névralgies frontales très douloureuses.

Ces accidents devenant intolérables par leur fréquence et leur force, la fille Huc se fit admettre à la Charité, dans le service de M. Piorry. On prescrivit, nous dit-elle, des douches froides qui la soulagèrent assez rapidement. Mais après huit jours de traitement elle fut prise tout à coup d'une hémiplegie droite complète, avec paralysie de la myotilité et de la sensibilité.

Ces accidents, sous l'influence d'un traitement convenable, se dissipèrent assez rapidement, et un mois après la malade était admise comme infirmière dans les salles de M. Andral. Elle faisait son service sans rien éprouver d'extraordinaire, lorsque le 25 septembre, au milieu de la santé la plus florissante en apparence, et à l'époque d'une période menstruelle, elle fut prise subitement de violents douleurs dans le bassin.

Les règles apparurent un peu, mais cessèrent immédiatement. Les douleurs continuèrent à être violentes dès le début, que l'on dut envoyer chercher l'interne de service, qui fit immédiatement appliquer 20 sangsues.

Le 26 au matin, le pouls marquait 120 pulsations; il était petit, faible; il y avait des vomissements. M. Sse, examinant la malade, trouva des traces de gonflement dans la région rétro-utérine. On toucha en ce point déterminant d'intolérables douleurs. — Le 27, on appliqua 30 nouvelles sangsues; cataplasmes; huile de ricin.

Le 28, même état. Quinze sangsues. Pas encore d'évacuation. — Huile de ricin; lavement.

Le 28, il y a de l'amélioration dans l'état général et dans l'état local. En touchant la malade, on reconnaît la présence de la tumeur signalée dès le deuxième jour par M. Sse. La douleur n'est plus que légère, et la malade se sent mieux. Cette tumeur paraît égaler le volume d'un œuf; elle repousse en ayant le col de l'utérus; elle est semi-fluctuante.

À dater de cette époque, les accidents allèrent toujours en diminuant.

Quelle est la nature de cette affection? Est-ce un phlegmon? Est-ce une tumeur sanguine? Nous serions assez disposé à admettre cette dernière hypothèse. Nous avons peine à croire, en effet, qu'une tumeur phlegmonneuse ait pu se développer avec autant de rapidité, et que l'inflammation se soit si nettement limitée dans la région intra-pelvienne.

La tumeur sanguine, au contraire, se forme rapidement; elle apparaît dans les conditions absolument semblables, c'est-à-dire lors des époques menstruelles, et, dans ces cas, les règles, après s'être arrêtées, s'écoulent souvent brusquement et paraissent sous forme de sang coagulé.

Ajoutons encore que, si l'aggravation d'un abcès phlegmonneux l'état général ne serait pas aussi bon. La malade, que nous avons revue il y a deux jours, se trouve très bien; elle voudrait se lever, et cependant on retrouve toujours la tumeur.

Quoi qu'il soit au stade de la nature de l'affection, le traitement ne présente pas de grandes difficultés. La fluctuation n'est pas assez franche pour qu'on puisse songer à donner un coup de bistouri dans la tumeur; on doit attendre.

Si nos prévisions sont justes, la première époque menstruelle deviendra le signal de nouvelles douleurs et de nouveaux symptômes inflammatoires; alors seulement le diagnostic sera définitivement établi.

D. E. L.

Nous avons voulu placer sous cette discussion nos yeux du lecteur, parce qu'il se rattache à une importante question de physiologie encore assez obscure, celle du mécanisme de la respiration; mais nous ne nous chargeons point de résoudre toutes les difficultés qu'elle soulève.

Quel rôle l'élasticité de l'air atmosphérique joue-t-elle dans le phénomène de l'inspiration pulmonaire, pendant l'apnée? Ici nous aurions l'intérêt d'être très précis. L'élasticité de l'air atmosphérique est-elle influencée par la pression de dehors en dedans diminuant au fur et à mesure que la pression de dedans en dehors, le rapport, quant à la réaction du poumon, ne reste-t-il pas toujours le même, tant que la pression n'est pas au-dessous de cette force de contraction? Si l'influence attribuée par M. Praxav à la diminution de l'élasticité de l'air est réelle, pourquoi, dans les ascensions des montagnes, la dyspnée cesse-t-elle ou se manifeste-t-elle point pendant la halte? pourquoi est-elle presque nulle dans les ascensions aérostatiques les plus élevées?

Tout à la fois des questions ardues sur lesquelles nous appelons l'attention de M. Praxav lui-même, dont les opinions, trop absolues à notre avis, se modifieraient probablement par un plus mûr examen.

Lorsque la pression atmosphérique est augmentée, deux circonstances concourent à rendre plus facile et plus étendue le développement des cellules pulmonaires, la force qui lutte contre la réaction du poumon, on étend la limite supérieure de son développement propre et conséquemment celle de l'expansion de la cage thoracique sous l'effort des muscles inspirateurs. D'un autre côté, l'accroissement de la pression atmosphérique a pour effet de comprimer l'abdomen, d'augmenter l'élasticité des parois intestinales, et par suite leur réaction contre l'effort du diaphragme, de telle sorte que ce muscle, rencontrant un point d'appui plus solide, oblige les côtes et le sternum à prendre une plus grande part au mécanisme de la respiration.

Des expériences nombreuses ont conduit M. Praxav à formuler les propositions suivantes:

1^{re} L'étendue de l'inspiration forcée ou le développement du poumon croît avec la pression atmosphérique jusqu'à une certaine limite, qui paraît déterminée en général par la vigueur des sujets.

2^{re} La pression atmosphérique cesse de favoriser l'augmentation des organes respiratoires lorsque elle arrive à dépasser la différence entre la pression qui existe entre l'effort des muscles inspirateurs et l'élasticité des parois thoraciques.

3^{re} La quantité d'acide carbonique exhalé dans le bain d'air comprimé s'élève au-dessus des proportions de l'état normal jusqu'à la pression de 10 à 12 centimètres; au-dessus de cette limite, le poumon n'est plus comprimé.

4^{re} L'effet consistant de l'air comprimé à la sortie de l'appareil est l'accroissement de l'exhalation de l'acide carbonique. Cet effet, qui se prolonge pendant plusieurs heures, n'atteint son maximum qu'un certain temps après le bain.

5^{re} Le bain d'air comprimé agit, parfois des deux cinquièmes le nombre des pulsations artérielles, surtout lorsqu'il existait un état fébrile antérieur.

6^{re} Sous l'influence de l'accroissement de la pression atmosphérique, le système capillaire se vide plus facilement dans les veines, car non-seulement l'action périphérique de la force qui comprime le réseau, ainsi que les veines et il se décharge, et devient plus énergique, mais encore la tendance au vide produite dans le péricard et le médiastin pendant l'inspiration est plus prononcée.

Les chapitres IV et V, qui terminent la première partie, sont consacrés à la discussion des phénomènes physiologiques observés dans l'ascension sur les hauteurs, et les ascensions atmosphériques, et à l'examen des effets physiologiques déterminés par la condensation de l'air. Ils renferment un exposé historique et critique fort complet, que le lecteur lira avec intérêt, mais qui lui fournira encore une donnée nouvelle, si ce n'est à la page 110, où il

trouvera une description de l'appareil à bain d'air comprimé imaginé par M. Praxav, et une indication des phénomènes observés chez les individus soumis à son action.

Dans la seconde partie de son livre, M. Praxav fait connaître les résultats obtenus par lui dans le traitement de la pleurésie tuberculeuse au premier et au second degré, du nœud de l'artère de la crosse, des catarrhes, du rachisme, des déviations de l'épine et des déformations de la poitrine, de la chlorose et de l'anémie, de la surdité, des congestions chroniques de l'encéphale et de la moelle épinière, de quelques névroses. Ici, nous ne pouvons qu'engager les praticiens à lire les observations produites par l'auteur, car ce n'est qu'à l'aide des faits que l'on peut apprécier convenablement la valeur thérapeutique d'une médication. Quant à nous, sans nier les bons effets souvent obtenus par le bain d'air comprimé, nous reprocherions à M. Praxav la manière incomplète dont ses observations ont été recueillies. Certes, nous sommes bien éloigné, à cet égard, des fastidieuses exagérations d'une certaine école; mais nous voulons du moins que les faits soient présentés de manière à ne laisser aucun doute sur le diagnostic et sur l'action du traitement. Or, on n'en trouve que fort peu dans l'ouvrage de M. Praxav qui répondent à cette double exigence.

Que M. Praxav se remette donc à l'œuvre, et qu'il nous donne le plus tôt possible une bonne clinique, riche d'observations concluantes. Nous sommes convaincus que les éléments ne lui en feront pas défaut; mais pour les réunir, qu'il ne compte que sur lui-même. Les praticiens expérimentés voudront une médication qui se puisse administrer avec succès, mais lorsqu'il s'agit de la séparer du client et de l'adresser à un confrère, l'amour de la science et de l'humanité luttent souvent avec désavantage contre les inspirations de l'amour-propre et de l'intérêt personnel. M. Praxav a déjà conquis une position qui lui aplanit les difficultés de la route, et il ne dépendra point de nous que celle-ci ne lui soit rendue plus facile encore.

L. P.

cia, l'appétit excellent, les fonctions intestinales faciles; la constitution s'est améliorée, car elle a pris de l'embonpoint.

On ne peut pas, certes, exiger plus d'innocuité à la suite d'une opération; pas de fièvre, pas la plus légère péritonite; aussi quelle rapidité dans la guérison! Seize jours après l'injection, la malade se trouve tellement bien qu'elle veut partir. «Peu m'importe que mon ventre soit encore gros, dit-elle, je puis marcher, c'est tout ce que je désire.»

Comme dans la première observation, nous voyons l'iodie s'éliminer en moins de quatre jours.

La femme qui fait la suite de cette observation a été évidemment arrachée à une mort plus ou moins éloignée; ce succès et le précédent doivent faire passer bien des revers et encourager beaucoup d'essais.

ONS. III. — *Ascite, tumeurs de l'abdomen. Trois injections iodées.* Résultat douteux.

Jeanne-Françoise Thollon, âgée de trente-deux ans, d'un tempérament lymphatique nerveux, d'une constitution faible, est atteinte d'une ascite datant d'un an, et survient pendant les quatre derniers mois d'une grossesse qui s'est terminée heureusement.

En arrivant le 13 juin 1852, à la salle Saint-Charles, n° 32, sous le docteur M. Teissier, elle présente: abdomen développé, tendu, mat, onduleux; peau luisante, sillonnée par les veines; douleurs vives, continues aux lombes, parfois dans l'hypogastre; urines normales, de couleur jaunâtre, sans albumine par l'acide nitrique, déjections alvaines normales; à l'ordinaire, dyspnée et digestion passable; oppression; rien au cœur ni dans les poumons; absence des règles depuis la grossesse; ponction il y a trois mois.

L'hydropisie est due probablement à une tumeur abdominale, que le développement du ventre empêche de limiter.

M. Teissier fait un traitement pendant deux jours, il unit les diurétiques aux purgatifs, et prescrit successivement la tisane de spire, des potions avec l'acétate de potasse, des purgatifs secs, des pilules avec parties égales de poudre de scille digitale et canelle, des lavements émollients, des frictions sur l'abdomen avec la teinture de scille. Ce traitement n'a eu d'autre changement.

M. Teissier alors a recours à la ponction sous l'injection, et le 23 juin il évacue le liquide péritonéal, qui présente les caractères ordinaires, 20 litres environ de sérosité. On reconnaît une tumeur de l'ovaire droit du volume d'un gros poing, bilobée; une autre grosseur est sentie dans la région de la rate. Toutes deux sont indolores à la pression.

L'injection est faite avec:

Eau.	200 grammes.
Teinture d'iod.	30 —
Lodure de potassium.	4 —

L'opération n'ayant déterminé aucune douleur, on ne retire que le quart du liquide environ après une malaxation de trois à quatre minutes. — Collodion, bandage, repos, diète, spire, p. col.

Les jours suivants il y a de la fièvre, de la chaleur et de la moiteur à la peau, de l'insomnie; le poulx s'élève jusqu'à 112 pulsations; mais cet état est passager et n'inspire aucune crainte. Au troisième jour, plus rien d'insolite.

Les urines sont plus abondantes et plus rouges; l'iodie s'y retrouve pendant sept jours. Cette élimination faible fait mal augurer de l'opération.

Malgré les diurétiques et les pilules de scille, digitale et canelle que M. Teissier continue de donner, le ventre ne tarde pas à grossir, il se remplit même avec une grande rapidité, et au 12 juillet il présente déjà 80 centimètres de circonférence, 12 centimètres de moins que la première fois. Nouvelle ponction. Cette fois le liquide est moins abondant, plus épais, purulent très fin: fines tumeurs.

La deuxième injection est faite avec la formule suivante:

Eau.	200 grammes.
Teinture d'iod.	30 —
Lodure de potassium.	5 —

Quoque plus chargé, et tout abondant dans le péritoine, le mélange cause moins de douleur, l'iodie a réaction que la première fois. Le poulx ne dépasse pas 100 pulsations; les urines sont augmentées; on trouve l'iodie pendant cinq jours et demi dans ce liquide.

Cette fois, le ventre grossit moins vite; il met plus de temps à se remplir. M. Teissier cherche à favoriser l'absorption de la collection qui se reforme par des pilules de scille et de calomel; la tisane de paraiture nitrique, la scammonée, le nitrate de potasse. Inutiles efforts, la collection se reproduit.

Le 4 septembre, M. Teissier fait une nouvelle ponction nécessaire par l'oppression, l'affaissement général, l'accumulation de liquide. Le ventre mesure 80 centimètres; évacuation de 20 litres de sérosité, épaisse, filante, lactescente, semblable à des urines jaunementes. Les dernières gouttes contiennent des grumeaux purulents. Tout le liquide se réduit en albumine par la chaleur et l'acide nitrique. Le mélange injecté a la même composition que le premier. On en laisse ressortir le tiers à peu près, après avoir suffisamment malaxé le ventre. Sur le moment aucune douleur; une demi-heure après, froid des pieds et défaillances passagères. Le soir la malade est dans un bien-être qu'elle n'a jamais éprouvé.

Les jours suivants, on voit se succéder les mêmes phénomènes que pour la deuxième injection. L'iodie a réaction et se retrouve dans les urines, qui ont été augmentées de quantité. — Deux pilules, calomel et ciguë, reine des prés, potion avec acétate de potasse.

Le 16, la malade veut aller passer quelque temps dans sa famille. A ce moment le ventre est peu développé, il se remplit plus lentement encore que la première fois; c'est à peine s'il contient trois à quatre litres de sérosité, dont un litre environ restait.

On la laisse partir, la constitution ne présentant plus d'inquiétude, comme nous avons noté avant la troisième opération.

Evidemment nous ne pouvons pas considérer ce fait comme un succès; mais nous ne pouvons pas non plus y voir un insuccès complet; car si nous étudions la marche de la reproduction du liquide, nous voyons que la sérosité se reforme rapidement après la première injection; à la deuxième, elle revient plus lentement. Au moment du départ de la malade, deux jours se sont déjà écoulés depuis la troisième opération, et la collection péritonéale ne dépasse pas quatre litres, dont un litre restait. Ce dernier résultat est d'autant plus remarquable, que c'est pendant les dix premiers jours qui

suivent l'injection que le liquide se reproduit le plus activement.

Cette marche décroissante semble indiquer qu'on ne doit pas se laisser trop vite, et en continuant pendant longtemps, dans ce cas ou dans d'autres semblables, il est possible que le péritoine modifié finisse par s'habituer au contact des liquides, sans sécréter trop de sérosité. M. Deperrère, médecin à Sannois, a guéri un homme qui portait une tumeur abdominale (*Gazette médicale de Paris, loco citato*). M. Gromier (*Gazette médicale de Lyon, 1852*, mois d'août), un homme avec engorgement du foie. Vu l'innocuité et le résultat favorable des trois premières injections, M. Teissier se propose de répéter encore l'opération si l'hydropisie ne disparaît pas complètement, et si, comme elle l'a promise, cette femme revient dans quelque temps.

Nous ferons remarquer aussi que les douleurs des reins ont été considérablement diminuées, et qu'après chaque injection la malade a repris une tonicité générale, due probablement à l'introduction de l'iodie dans toute l'économie. Cette action organique, qui n'a pas été suffisamment étudiée, mérite une attention particulière.

Enfin, la persistance de l'iodie dans les urines pendant cinq et sept jours, vient confirmer l'opinion que nous avons émise au sujet du pronostic à tirer de la rapidité ou de la lenteur de l'absorption péritonéale.

DE LA DILATATION INSTANTANÉE

des rétrécissements de l'urètre;

Par M. le Dr ANCELON, médecin de l'hôpital de Dieuze (Meurthe).

Quand un malheureux patient vient à vous avec un rétrécissement de l'urètre assez considérable pour que l'urine s'écoule goutte à goutte, et qu'il souffre de douleurs intolérables, à cause de la tension de la vessie, dont le globe rétréci se présente en saillie au-dessus du pubis, que faut-il faire? Recourir à une dilatation lente, progressive? S'en tenir à la méthode de M. Amussat, qui consiste à introduire successivement, les uns à côté des autres, dans l'urètre, des bougies fines en l'absence, bientôt remplacées par une sonde de gros calibre? Mais le malade continue à souffrir cruellement, et la vessie peut se rompre. Tenter le débriement? Il est bien d'écarter, malgré les succès de M. Berber, l'emploi de la dilatation instantanée. Mais la méthode de Mayor, de MM. Montain et Perrivé, qui permet de voir instantanément le réservoir de l'urine, après quelques minutes d'essai est considérée comme dangereuse: on l'accuse de produire des hémorragies, de la fièvre et les accidents inflammatoires les plus graves.

Néanmoins, on aurait beaucoup exagéré, à ce qu'il paraît, les accidents reprochés à ce moyen précieux; et M. le professeur Rigaud, de Strasbourg, loin de croire aux dangers de la dilatation instantanée, la met en pratique dans tous les cas de rétrécissement de l'urètre. A cet effet, il a inventé un *cathéter dilateur parallèle* dont il a dû, ce me semble, prendre les données principales dans l'instrument de M. Perrivé, modifié par M. Civiale (voir l'Atlas du Journal des Connaissances médico-chirurgicales, janvier 1849).

A tous les autres moyens, je préférerais de beaucoup le dilateur parallèle de M. Rigaud, si ce chirurgien avait eu la pensée de le rendre rectiligne.

L'instrument, construit comme je le désire, serait plus conforme aux données rigoureuses de la mécanique: tous les petits leviers armés de crochets à écarter les deux moitiés parallèles du cathéter destinés à écarter les deux moitiés de ces leviers qui sont destinés à se mouvoir dans la partie courbe de l'instrument, ledit qu'il est, ne sauraient marcher parallèlement avec ceux qui occupent les points rectilignes que dans le moment où les deux branches du cathéter sont le plus écartées. Cette violation des lois de la mécanique expose le chirurgien à voir l'instrument se fausser vers l'extrémité courbe ou vésicale, lorsque on le fait manœuvrer dans l'urètre, sous la pression de rétrécissements durs, fibreux, résistants; à pincer ensuite la muqueuse urétrale dans l'extrémité courbe du cathéter dès que l'on veut en diminuer l'écartement pour le retirer, et occasionner ainsi de graves lésions. Enfin cette malencontreuse courbure prive le chirurgien de l'avantage d'imprimer à l'instrument des mouvements de rotation qui permettraient de diriger le canal dans tous les sens: avantage précieux, s'il est vrai que l'écrasement exact des brides a pour résultat de conserver la dilatation acquise.

Si donc l'instrument de M. Rigaud était rectiligne, il serait irréprochable; il serait singulièrement propre à frayer toujours et sans danger aux sondes de Mayor un passage que celles-ci, par une introduction fréquente et longtemps employée, maintiendrait dans les meilleures conditions.

Les réflexions qui précèdent m'ont été suggérées par l'observation suivante, où j'ai mis en œuvre le procédé et le cathéter de M. Rigaud.

Stroh (Nicolas), de Wiversvillers (Meurthe), âgé de cinquante-sept ans, est entré le 17 juin dernier à l'hôpital de Dieuze pour y être traité d'un rétrécissement considérable de l'urètre. Cet homme, laborieux et de mœurs simples, n'a jamais eu de blennorrhagie.

Il avait toujours eu le prépuce trop long et beaucoup trop étroit, lorsque, il y a cinq ans, cet appendice s'étant enflammé au point de gêner la miction, on fut obligé de recourir à une excision; mais cette petite opération fut d'abord mal faite, et on dut la recommencer au bout de quinze jours pour le même motif qui l'avait nécessitée une première fois.

Le malade fut soulagé, et l'urine vint à se faire normalement. Au bout d'un mois, le 17 juin 1852, on voit par la cicatrice qu'une partie du gland, à la hauteur du méat urinaire, a été emportée dans l'opération première. Le canal de l'urètre, qui pa-

rait avoir été fort large autrefois, ne permet pas l'introduction d'une bougie de plus d'un millimètre de diamètre. La vessie forme un globe énorme au-dessus du pubis. Le malade, sans cesse tourmenté, urine goutte à goutte.

Un stylet conique, d'un millimètre à son extrémité et de deux de diamètre à son plus fort renflement, conduit de pommade belladonna, pénètre avec difficulté dans le canal et traverse trois rétrécissements, le premier, fort dur, à l'orifice du méat urinaire; le second, immédiatement en arrière de la fosse naviculaire; le troisième, à deux centimètres plus loin.

Les deux premiers offrent une saillie oblongue peu prononcée; le troisième à la volume d'un gros pois. On sent d'ailleurs que les trois saillies sont reliées entre elles par les points intermédiaires du canal induré. Le reste de l'étendue du canal, jusqu'à la vessie, est fort large.

Du 2 au 11 le malade prend des bains tièdes; on passe trois fois par jour à travers les points rétrécis des bougies graduées, en attendant que le cathéter dilateur, qui lui fait confectionner à Strasbourg, soit arrivé. Le malade rend un peu plus d'urine.

Le 11, à trois heures après midi, introduction du dilateur parallèle (3 millim. de diamètre) de M. Rigaud jusque dans la vessie, sans aucun obstacle; seul le méat urinaire induré est difficile à franchir; toute l'étendue des autres rétrécissements l'est beaucoup moins. L'instrument, graduellement écarté jusqu'à 7 millimètres, reste en place cinq minutes. Lorsqu'après l'avoir fermé à demi je veux le retirer, je m'aperçois, par la résistance que j'éprouve et par la douleur ressentie par le malade, que l'extrémité vésicale en est faussée et pince la muqueuse urétrale. Je ne livre à divers manœuvres pour éviter un déplacement, et je suis presque obligé pour l'extraire d'ouvrir complètement ce dilateur, ce qui ne saurait se faire sans causer beaucoup de douleur. Il y a une gouttelette de sang au bout de la verge.

Je substitue immédiatement au dilateur la sonde de Mayor n° 1, qui reste en place toute la nuit. — Diète; boissons délayantes.

Le 12, le malade a bien dormi. Il y a très peu de boûl; fissure au restant du prépuce qui avoisine le frein. L'extraction de la sonde, à onze heures du matin, est suivie d'une goutte de sang. Le malade urine bien tout le jour; le jet est fort, point couronné. — Bains tièdes dans l'après-midi.

A sept heures du soir, la sonde n° 1, repassée avec la plus grande facilité, est laissée en place pour la nuit. L'urine a passé à côté de la sonde. — Diète; boissons délayantes.

Le 13, nuit très bonne. Point de douleurs, point de fièvre. Toujours très peu de retour à la peau du frein. La sonde n° 1, qui a été retirée à dix heures du matin, est immédiatement remplacée par la sonde n° 2. La nuit, après-midi je substitue à la sonde n° 2, la plus grande facilité la sonde n° 3 à la sonde n° 2, et je la laisse en place toute la nuit. — Diète lactée, boissons délayantes.

Le 14, nuit très bonne. Pas de douleurs; point d'inflammation, point de fièvre. Léger sautement par l'urètre. La sonde n° 3 est retirée à dix heures du matin. Le malade urine bien sans sonde; jet volumineux, fort, point couronné. La même sonde est remplacée à six heures et demie du soir.

Le 15, le rétrécissement semble un peu revenu sur lui-même, et la sonde n° 3, introduite matin et soir, passe difficilement à travers le méat urinaire, ce qui m'oblige à le fendre. Dès lors, il y a plus d'obstacle. Je conserve encore le malade, jusqu'à ce que je puisse passer la sonde n° 3 jusqu'au 18. Le sort guéri.

Je l'ai revu le 11 juillet et le 27 septembre. Rien n'est changé dans sa position depuis sa sortie de l'hôpital. Le jet d'urine est toujours aussi gros, aussi fort; il n'est plus couronné.

On voit en analysant cette observation:

1° Que j'ai pu en cinq minutes dilater de 7 millimètres, sans accident aucun, un rétrécissement fort ancien qui permettait à peine l'introduction d'une bougie de 2 millimètres; que j'ai pu en trois jours passer impuement les trois premiers numéros des grosses sondes de Mayor; que j'ai pu provoquer ni hémorrhagie, ni douleurs, ni inflammations, ni fièvre, mais seulement un sautement modéré et salutaire au point de vue thérapeutique;

2° Que si je n'avais point prévu le vice de construction du cathéter dilateur, j'aurais pu arracher en cherchant à extraire l'instrument une portion de la muqueuse urétrale.

D'où je suis amené à conclure, en tenant compte des résultats obtenus, que la méthode de M. Rigaud a l'avantage, et que son dilateur sera à peu près parfait lorsqu'on lui aura donné la forme rectiligne.

Les obéiques de M. le professeur A. Richard ont eu lieu hier jeudi à l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, au milieu d'un grand concours de professeurs, d'académiciens et d'élèves en médecine. Les coins du public étaient tenus par MM. Duméril, professeur à la Faculté de médecine, Brocq, membre de l'Institut; Gaultier de Claubry, membre de l'Académie de médecine, et Michon, chirurgien de l'hôpital de la Pitié. Après le service divin, le convoi s'est dirigé vers le cimetière Mont-Parnasse, où des discours ont été prononcés par MM. Duméril, au nom de la Faculté; Brocq, au nom de l'Académie des sciences, et Gaultier de Claubry, au nom de l'Académie de médecine.

Mémoires sur quelques points fondamentaux de la médecine dentaire, considérés dans ses applications à l'hygiène et à la thérapeutique: par P. TAILLARD, dentiste du roi et de la famille royale, ancien dentiste du roi Louis-Philippe. — 1re série. — Bruxelles, 1852; in-8° de 245 pages, Prix, 5 fr. — Paris, chez J.-B. Baillière, libraire, rue Hataleuvre, 19.

Le Revu.

Paris. Imprimé par Pion frères, 36 rue de Valenciennes.

Le journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,

en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE MÉDICALE

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GAGNE, HOLLAND, PRÉSENT, 5 fr.	Trois mois 9 fr.
SARREHEIM, SAVOIE, 6 fr.	Six mois 17 fr.
TURQUIN, ANAÏQUE ET COLONIES, 1 an 33	

Les lettres et paquets ne s'affranchissent pas rigoureusement.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCAN, 40 fr.	Trois mois 10 fr.
GIBRALTAR, 50 fr.	Six mois 20 fr.
	Un an 38

LYON, 14 SEPTEMBRE 1852.

A M. le Dr FLEURY, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris (1).

Mon cher ami,

Forcé par les obligations impérieuses que mes fonctions m'imposent chaque année de quitter Paris avant la fin de la grande discussion sur la syphilis, j'ai dû laisser inachevée l'appréciation critique que j'en avais commencée; mais je n'en suis pas moins tous les soirs avec attention, et je vous remercie de m'avoir réservé la tâche de terminer mon œuvre à mon retour. En attendant ce moment, que toutes les distractions du voyage ne m'empêchent pas de désirer avec ardeur, permettez-moi de vous adresser, des principales stations de mon itinéraire, quelques lignes, sans importance sans doute, mais qui trouveront, j'espère, leur excuse dans votre amitié et dans l'inséparable bienveillance de mes lecteurs.

Celles que je vous écris aujourd'hui sont datées de cette vaste, industrieuse et pittoresque cité qui, par l'activité de son mouvement scientifique et médical, par la distinction des hommes qui y cultivent notre art et par le mérite de leurs travaux, semble être la seconde Faculté de la France, et qui, par des raisons que je ne chercherai point à apprécier aujourd'hui, n'est cependant qu'une école préparatoire.

C'est pas, toutefois, par la rigoureuse application des principes d'hygiène publique que l'étranger pourrait, au premier coup d'œil, soupçonner tout ce que Lyon renferme de médecins distingués. Vous suscitez d'hygiénistes seules singulièrement, dans la vue de ces belles maisons où les allées sont de vastes salles à tous les passants, de ces quais magnifiques couverts de matières en putréfaction. On se demande tristement, en voyant un tel abandon des premiers principes de la salubrité, à quoi sert la ville de Lyon de posséder des hygiénistes comme les Politieri et les Montfalconi!

L'Hôtel-Dieu lui-même, dont la construction architecturale a une réputation européenne méritée, est bien loin d'être l'abri de tout reproche. Dans ce monument comme dans bien d'autres, l'architecte (qui n'est autre que le célèbre Soufflot) s'est beaucoup plus occupé des règles de l'art et du soin de sa renommée que des exigences du service médical; aussi trouve-t-on dans l'Hôtel-Dieu de Lyon ces salles immenses que nous proscrivons avec tant de raison dans les constructions contemporaines.

(1) Une erreur dans la direction qu'a suivie cette lettre pour nous parvenir ne nous a point permis de vous en adresser plus tôt.

FEUILLETON.

BIBLIOGRAPHIE.

Traité des hydropisies et des kystes ou des collections séreuses et mixtes dans les cavités closes naturelles et accidentelles; par M. le docteur AZELLER, médecin de l'hôpital militaire du Roule.

Il n'y a pas longtemps encore, il y a soixante ans à peine, l'hydropisie était une maladie. On faisait des volumes sur l'hydropisie; elle avait sa thérapeutique, composée, il ne pouvait en être autrement, des formules les plus bizarres, des éléments les plus hétérogènes, les plus irratiocinables réunis. De tout cela, que résultait-il? C'est qu'ignorant la cause première de l'affection, la nature de la lésion organique productrice de la maladie, on marchait dans les ténébreux, et que la guérison, quand on l'obtenait, n'était qu'un effet du hasard.

Aujourd'hui il n'en est plus ainsi. L'entité morbide hydropisique a disparu du cadre nosologique. Il ne reste plus que l'hydropisie symptôme d'affection sous une multitude de variétés et qui réclament l'emploi de moyens thérapeutiques en rapport avec la nature des altérations qui lui sont produites.

A première vue donc, et à ce jager tout d'abord sur son titre, le livre de M. Abellé paraît être une monographie à toute époque tout comme le serait, par exemple, un traité des paralysies, etc. Heureusement que des premières lignes, et la lecture de l'ouvrage entier ne fait que le démontrer de plus en plus, des premières lignes, disons-nous, l'auteur prend soin de nous avertir qu'il ne s'agit pas d'hydropisie comme nous la comprenons aujourd'hui, qu'on rencontre le plus souvent dans l'exercice de la médecine. De cette phrase découle logiquement cette conséquence, que ce n'est pas un traité des hydropisies qu'il a voulu faire et qu'il a fait l'autre, mais bien un traité des affections dont les hydropisies peuvent être ou sont le symptôme. Et alors doit changer complètement la manière d'envisager le travail dont il est question.

Mais si la disposition des bâtiments laisse à désirer, il serait difficile de trouver des services plus régulièrement, plus consciencieusement faits, au point de vue médical proprement dit. Sous ce rapport, la réputation de l'Hôtel-Dieu de Lyon n'a rien de bien mérité, et l'excellente tradition établie parmi les médecins qui se succèdent dans les services est de nature à la maintenir longtemps. N'ayant que peu de temps à donner à ma visite, je ne pouvais parcourir toutes les salles; je dus, en conséquence, me borner. MM. Gromier et Teissier furent les deux médecins dont je mis l'extrême complaisance à contribution.

Parmi les faits intéressants qui passèrent sous mes yeux, j'arrêtai plus particulièrement mon attention sur plusieurs malades affectés d'ascite et traités par les injections iodées intra-péritonéales. Ces malades avaient un double intérêt pour moi et, me semblait-il, pour les praticiens : un intérêt de statistique, ou, comme dirait avec plus de raison notre ami Boudin, de guérison médicale et un intérêt de thérapeutique sur une question tout à fait à l'ordre du jour.

Vous savez, mon cher ami, combien sont rares à Paris les ascites simples, c'est-à-dire qui ne s'accompagnent d'aucune autre hydropisie ni d'aucune lésion organique du foie ou des autres organes abdominaux. Eh bien ! il semble n'en être point ainsi à Lyon. Dans ma courte visite, j'ai pu en voir trois exemples dans les salles de M. Gromier et Teissier, et il paraît que c'est à peu près la situation normale des services. A quel point de fréquence d'une affection si rare à Paris ? Je ne le saurais dire. La première idée qui m'est venue à l'égard de la rapport à l'influence des miasmes palustres; mais l'un des malades de M. Gromier habitait un pays très sain et n'avait jamais eu de fièvre intermittente. Il y a donc là un sujet de recherches intéressantes.

Quelle que soit d'ailleurs la cause de la maladie, vous voyez que la question des injections a eu un intérêt tout spécial; mais cet intérêt ne fera pas défaut ailleurs, après les discussions qui ont eu lieu il y a quelques années entre M. Vidal et quelques autres praticiens touchant les injections intra-utérines, et le danger de voir une péritonite mortelle succéder à ces injections. Certes, les tentatives de MM. Gromier et Teissier ne contribueraient pas médiocrement à résoudre la question soulevée par M. Vidal; et tout porte jusqu'à présent à le croire, à la résoudre en sa faveur.

Vous avez déjà lu une observation de M. Gromier, insérée dans notre numéro du 9 octobre, ainsi que l'opinion de ce praticien distingué, qui pense que les injections iodées paraissent avec prudence ne font courir aucun danger aux malades. Je vais mettre sous vos yeux quelques détails sommaires sur les deux malades que j'ai observés dans le service de M. Gromier, et qui viennent à l'appui de sa manière de voir. Mais vous verrez un peu plus loin que M. Teissier a de bonnes raisons pour n'être point tout à fait rassuré (1).

(1) J'ai extrait les détails qui suivent de deux notes qui m'ont été communiquées par M. Michel, interne laborieux et distingué des hôpitaux de Lyon.

C'est une idée qui pourra, à quelques esprits trop méthodiques, sembler bizarre, mais qui, à notre avis, devrait plutôt au contraire par un certain côté d'originalité, que celle qui a déterminé M. Abellé à faire un livre sur la donnée suivante : Une hydropisie locale ou générale existant, passer en revue et étudier à propos de ce phénomène si commun l'histoire de toutes les affections dans lesquelles il peut se rencontrer. A l'occasion d'un symptôme, M. Abellé a fait un livre, qu'on nous passe le mot, de pathologie et de thérapeutique différencielles dans lequel il a réuni une foule de maladies bien distinctes, mais qui se touchent par un point commun. Cette donnée une fois admise, voyons comment l'auteur en a su tirer parti.

Le livre de M. Abellé se divise en deux parties : la première, consacrée aux hydropisies des cavités closes naturelles; la seconde, aux hydropisies, ou mieux aux collections séreuses ou mixtes des cavités closes accidentelles, c'est-à-dire aux kystes.

Après quelques considérations préliminaires et un aperçu historique concis, suivi de l'examen critique des divisions émises dans les hydropisies, l'auteur examine dans lequel il prouve aisément que les systèmes exclusifs basés sur l'humorisme, le solidisme ou le vitalisme ne peuvent être qu'une tentative puérile de conduire à une classification logique et rationnelle de maladies d'origines aussi multiples et aussi variées. M. Abellé fait observer que, jusqu'à ces dernières années, les divisions modernes ne différaient guère de celles que nous avons plus tard, et il arrive à proposer à son tour une classification plus en rapport avec l'état actuel de la science.

Pour les hydropisies en général, M. Abellé établit trois grandes classes :

1° Hydropisies par altérations des solides. Deux ordres seulement se partagent cette classe. Le premier comprend toutes les hydropisies par altérations des membranes séreuses; le second, celles qui résultent d'altérations plus solides, et il arrive à proposer à son tour une classification plus en rapport avec l'état actuel de la science.

2° Hydropisies par altération du sang, prévues par les anciens,

Ons. I. — Le premier de ces deux malades, entré le 22 juillet, est un jeune homme de vingt et un ans, grand, fort, bien constitué (André Caban), ouvrier en étoffes, né et demeurant à Montigny (Loire), pays sain. Il n'a pas eu de maladie antérieure et ne peut attribuer son état dont il est affecté aujourd'hui qu'à ce qu'il a été mouillé souvent et qu'il a fréquemment dormi ayant des vêtements mouillés sur le corps. Le début de la maladie remonte à sept mois et a commencé par de la dyspnée, que le malade a éprouvée pendant longtemps avant de s'apercevoir de l'augmentation de volume du ventre; celle-ci ne remonte qu'à six mois, ayant éprouvé de nombreuses alternatives d'augmentation et de diminution sans qu'aucune médication lui eût employée, sans qu'aucune cause apparente lui eût servi ces alternatives.

Voici quelle est aujourd'hui la circonférence de l'abdomen : A l'ombilic, 83 centimètres ; A une ponce de l'appendice xyphoïde, 92 centimètres ; Distance du sommet du sternum au pubis, 60 centim. Distance de l'appendice xyphoïde au pubis, 38 centim. Le ventre n'étant pas très tendu, le palper permet de s'assurer que le foie dépasse les fausses côtes de deux à trois travers de doigt; il est indolent et non bossé; on ne sent pas la rate. Le cœur est calme; il ne fait entendre aucun bruit anormal; l'expiration est un peu prolongée, sans rudesse, un peu plus forte à droite qu'à gauche.

Il y a une légère ténacité cuticulaire sur la peau et les conjonctives; les urines sont abondantes; il y a un amaigrissement assez prononcé. On prescrit : Tisane de graine de lin émulsionnée; Cataplasme sur le ventre; Potion avec teinture de cathartides, 6 grammes.

Le 22 juillet au 12 août, le malade s'est persisté. Le 12 août, on essaye le traitement de M. Abellé, qui, continué vingt et un jours, ne produit d'autres résultats que des selles, des vomissements sans la diarrhée annoncée; il fatigue beaucoup le malade.

Le 27 août, on essaye de faire l'injection iodée, mais la canule se dérange pendant l'écoulement du liquide abdominal et l'opération reste inachevée.

Le 27 août au 10 septembre, le ventre reprend son volume primitif avec même un léger amaigrissement. On prescrit, le 6, on prescrit à petites avec la ciguë et le calomel et des frictions avec l'onguent napolitain et l'extrait de belladone.

Le 10, on extrait de l'abdomen 15 litres de sérosité citrine et limpide, et l'on fait une injection avec 150 grammes du liquide suivant :

Eau distillée	500 grammes.
Iodure de potassium . . .	4 —
Iode	3 —

Au moment de l'injection, coliques violentes; le malade se tord sur son lit; il survient des sueurs; le pouls ne s'accroît pas.

oubliées à une certaine époque où prévaut le solidisme exagéré, bien mieux étudiées et mieux connues de nos jours.

3° Enfin, hydropisies mixtes, ou provenant simultanément d'une altération des solides et du sang, quelle que soit la première de ces deux altérations qui ait débuté. Dans cette classe rentrent aussi les hydropisies où l'influence nerveuse semble avoir été le premier point de départ, mais où elle a été bientôt suivie d'une altération des solides ou du sang pour que la suffusion séreuse ait pu s'effectuer.

Nous n'avons rien à dire du chapitre consacré au premier ordre de la première classe; c'est, on le voit, le fruit d'une longue et sérieuse observation. Pour ce qui est du second ordre, hydropisies par altérations de tissus en dehors des séreuses, ce n'est pas sans un certain étonnement que nous voyons M. Abellé attribuer la démonstration de la réalité de leur existence à certain auteur moderne qui n'a fait que reprendre en sous-œuvre des faits signalés déjà depuis longtemps et incontestés. M. Abellé est un homme trop instruit pour que nous prétendions lui indiquer une source qui lui ait échappé. Mais par quelle inconcevable distraction ne s'est-il pas souvenu que, dans une foule de passages de ses lettres, et en particulier dans les lettres 7, 39, 40, 56, Morgagni avait cité des cas authentiques et très réels d'hydropisies résultant d'oblitération des veines, d'obstacles au cours du sang, et qu'il considérait ce fait comme tellement évident qu'il ne prenait même pas la peine d'y insister? Si du reste Morgagni ces résultats étaient déjà partout acceptés, nous sommes surpris, nous le répétons, que M. Abellé ait cru devoir en faire honneur à des modernes qui ne sont ici, après tout, comme souvent, que des écrivains à la suite.

Dans ce chapitre, comme dans le suivant, on lire avec plus d'intérêt des recherches originales que par M. Abellé sur les hydropisies chez des sujets atteints de cachectie paludéenne. Déjà, dans un mémoire publié en 1851 dans ce journal, l'auteur avait signalé des faits excessivement curieux résultant de l'observation de plus de cent malades affectés depuis plus ou moins longtemps de cet état cachectique. Les conclusions développées de ce mémoire, accompagnées d'observations nouvelles, sont consignées dans les deux

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

On s'abonne hors de Paris

CIVILS ET MILITAIRES.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Les lettres et recueils non affranchis sont rigoureusement refusés.

sez abondante quelquefois pour tacher le linge. Ses digestions sont bonnes; et n'ayant pas d'autres troubles fonctionnels, elle ne se préoccupe pas de ses maux de reins.

Le 26, deux jours elle souffre d'un mal de tête dont l'intensité va croissant, et il lui semble que des coups de marteau vont lui briser le front et chasser les yeux de leurs orbites. La lumière vive, le bruit qui se fait autour d'elle, le mouvement l'exaspèrent encore. L'intensité de la malade récente l'empêche de se plaindre de l'ancienne. Le pouls, assez élevé, peu fort, bat 72 fois par minute; les bruits du cœur sont normaux; les vaisseaux du cou sont normaux; la température est normale; la langue est sèche, la soif assez vive, l'appétit nul. Il y a eu quelques vomissements, pas de connaissance; les selles sont molles, les selles régulières, les urines sont un peu plus abondantes qu'à l'ordinaire, peu chargées en couleur. L'intelligence est saine, mais la malade est vivement préoccupée de personnes du dehors qui semblent l'oublier... Saignée de 120 grammes; limonade; un lavement émoulin.

Le soir, quatre heures après l'émission sanguine, la malade se lève sur son séant, pousse des gémissements plaintifs; ses yeux deviennent fixes, de faibles convulsions agitent ses membres, surtout les supérieurs. De la salive mousseuse apparaît sur les lèvres; la respiration devient pénible, elle ne répond plus aux demandes qui lui sont faites; tout cela ne dure pas plus d'une minute, puis elle boit quelque peu de tisane, qu'elle vomit bientôt après avec de la bile.

Nous la retrouvons enveloppée dans ses couvertures, se plaignant toujours de ses maux de tête. L'œil est fermé, et cavé; la pupille, peu contractée, est à peu près immobile; le faciès, bien prostré, exprime la souffrance; le pouls, assez faible et lent, ne bat que 70 fois par minute. Les membres sont presque froids, de même que le bout du nez. La maladie accuse la sensation de froid aux extrémités; la sensibilité et la motilité sont intactes; la respiration se fait bien; il y a quelques nausées encore, surtout à la suite de l'ingestion de la boisson; la soif est assez vive. La malade éprouve le besoin d'aller à la garde-robe; elle ne peut le satisfaire.

— Cinq gouttes de laudanum de Sydenham sur un morceau de sucre; sinapismes promenés sur les membres inférieurs; un lavement émollient; des fragments de glace à sucer, selon la soif.

La première moitié de la nuit est calme; mais la maladie se soulève vers le matin, suit son pot à l'aise, boit, se recouche sans cesser de pousser les plaintes; puis elle retourne sur le côté gauche, s'écrie que sa vue se trouble, qu'elle ne voit presque plus. Presque en même temps elle jette les mains en avant et tombe en bas de son lit. Ses membres s'agitent de quelques mouvements convulsifs; de sa bouche moussue sortent par la bouche et les narines; en même temps elle lâche des urines en abondance. En la plaçant sur son lit, on remarque que les membres supérieurs, sont un peuroides et que les jambes ne le sont pas. La face est d'un pâleur livide. Il n'y a plus ni pouls, ni mouvement respiratoire: elle est morte.

Autopsie, 30 heures après le décès.

L'embonpoint est assez prononcé; la blancheur des téguments est remplacée au cou et dans la région dorsale par une teinte d'un rouge violâtre, comme ecchymotique; la rigidité des membres est médiocre.

Les poumons sont sains. Une adhérence solide ancienne existe entre le tiers moyen du lobe gauche et la paroi thoracique correspondante. Le parenchyme pulmonaire est sensiblement congestionné par un sang noir qui s'en échappe sans apparence spongieuse, quand on l'incise.

Le cœur est flasque, d'un volume à peu près normal, complètement exsangue, aussi bien dans la partie droite que dans la gauche. Les orifices des valvules ne présentent rien d'anormal. Le péricarde contient quelques cuillerées d'une sérosité citrine.

Le foie est volumineux, d'une consistance plus ferme qu'à l'état normal, présentant, à la coupe, une teinte noirâtre uniforme avec des reflets brun-foncé tirant sur le vert.

coagulation sanguine et bilieuse est portée au point qu'on peut distinguer la structure granuleuse du parenchyme, s au préalable, on ne le lave sous un filet d'eau.

La rate, les reins et le tube digestif ne présentent rien signaler.

L'utérus et ses annexes sont dans l'état normal. Cependant les ovaires sont augmentés de volume; leur parenchyme est distendu par de petits kystes granuleux remplis d'une sérosité transparente, mais dont l'un, dans l'ovaire gauche, du volume d'un gros œuf de pigeon, contenant une masse gélatineuse amorphe, qui ne paraît être qu'un magma d'

bumine avec de la sérosité ambrée, comme celle au milieu de laquelle nage cette partie solide.

La calotte du crâne étant enlevée, la dure-mère encépha-

qu'elle laisse suinter des gouttes de sang noir; le sinus longitudinal est médiocrement distendu. L'enveloppe fibreuse, tapissée du feuillet pariétal de l'arachnoïde, est enlevée; le cavité cérébrale ne présente aucune trace de lésion. Les circonvolutions cérébrales offrent leurs saillies, leurs voussures ordinaires; les sillons sont franchement dessinés sur la convexité supérieure des deux lobes; mais au niveau de la cornue pariétale, de chaque côté, le feuillet séreux est courbure soulevé, écarté par une mince nappe de sang coagulé. La membrane vasculaire sous-jacente, comblée d'un sang anfractuosités qui à l'état normal séparent les circonvolutions. En soulevant les lobes antérieurs, les moyens du cerveau, nous rencontrons des enfoncements considérables à la base de la masse cérébrale, enveloppant le bulbe rachidien, le comprimant au point de le fixer dans l'anneau osseux du trou occipital et se prolongant de cette région comme des tentacules sur les espaces sous-arachnoïdiens les plus étendus des lobes moyens, antérieurs et cérébelleux, d'une part, et la base de la moelle dans le fourreau rachidien.

L'axe cérébro-spinal est enlevé avec les plus grandes précautions.

l'angle du coude, reposant sur sa convexité, nous présente une face inférieure dont les anfractuosités sont comblées par des lames de sang, espèces de sinus compris entre le feuillet vicéral de l'arachnoïde et la pie-mère. En effet, la portion de cette séreuse qui s'étend du chiasma à la face inférieure de la protubérance est tendue, libre, séparée de la pie-mère par une brève valvule par un espace réel, dans lequel se trouve cette valvule, et qui est rempli de sang, et dans lequel sont cachés des caillots durs, et qui ont un sang noir, comme de la gelée de groseilles, en tours d'une faible proportion de strosités sanguinolentes. Cet épanchement s'étend dans l'espace sous-arachnoïdien formant çà et là des dépôts, laissant de petits caillots partout où les ponts ont le plus d'étendue. Le chiasma et le tuber cinereum sont complètement enveloppés par un sang noir, et nous les feuillets séreux, qui terminent les lames de sang, nous ont permis de constater, soulevé par une ampoule pleine de sang, que les lames forment au-devant et au dedans de la pièce du goulotte qui loge la première paire. Un dépôt sensible suit les contours de la suture de Sylvius, de la fente de Bichat, cache l'origine apparente des nerfs moteur oculaire externe, glossopharyngien, pneumogastrique, spinal, et, couvrant le bulbe de toutes parts, l'épischéma, qui, dans l'espace sous-arachnoïdien postérieur par ses caillots sans l'espace sous-arachnoïdien antérieur.

Dans tous ces cas, de même qu'au niveau des sillons profonds, il est aisé de constater que par la pression on déplace l'épanchement en nappe suivant le plus grand diamètre des lacunes, et cela tant qu'on conserve dans leur intégrité les feuillets éreux et vasculaire. Quand on incise avec précaution le premier, on fait redresser la sang fluide par la bottionière; et si, au moyen d'un petit flé d'eau, l'on enlève les caillots et sérosités, on voit aisément que les deux membranes ont conservé chacune ses caractères propres et qu'elles sont parfaitement saines. Ce qui frappe cependant, c'est l'augmentation du calibre des veines, qui rampent dans les feuillets vasculaire.

La visière se détache facilement de la substance cérébrale, surtout au niveau des sillons dans lesquels l'épanchement est le plus abondant. La masse encéphalique, ainsi dépouillée de ses enveloppes, est lisse, de coloration et de consistance normales ; en la coupant par lames minces parallèles au plan du corps calleux, nous n'y trouvons rien d'anormal. Les ventricules latéraux contiennent une sérosité sanguinolente qui peut être évaluée à environ 20 grammes dans chaque. Les toiles choroïdiennes n'offrent rien de particulier. De sérosité semblable existe avec la même abondance dans le quatrième ventricule.

Les corps striés, les couches optiques, les tubercules quadrijumeaux, la glande pinéale, la protubérance, le bulbe sont complètement sains.

Les enveloppes de la moelle épinière sont le siège d'un désordre semblable à celui que nous avons constaté dans les méninges de l'encéphale.

Entre le feuillet séreux et la membrane fibro-vasculaire existent des lacunes contenant du sang extravasé, diffus, caillotté et analogue à celui que nous venons de décrire dans les espaces sous-arachnoïdiens du cerveau. Les membranes elles-mêmes sont parfaitement saines. La substance médullaire est d'une coloration normale et sa consistance peut-être un peu augmentée, mais elle ne présente dans toute sa longueur pas la moindre lésion.

— Les physiologistes, pendant leurs expérimentations sur le système cérébro-spinal, ne sont pas très rarement surp

Séance de l'Académie de Médecine.

Après la lecture du discours prononcé par M. Gaultier de Claubry aux obsèques du professeur Richard, la discussion sur la syphilis a repris son cours. MM. Velpeau et Ricord ont successivement occupé la tribune.

Nous nous abstiennons de faire une analyse du très remarquable discours de M. Velpeau ; nos lecteurs pourront le lire dans notre prochain numéro. Disons seulement que l'impression produite par le savant professeur a été profonde. La netteté et la vigueur de son argumentation ont porté la conviction dans l'esprit de la grande majorité des assistants.

La réponse de M. Ricord a paru insuffisante. L'atta-
que, en effet, avait été vive et avait porté non pas sur
un point, mais bien sur tout l'ensemble de la doctrine
professée par le chirurgien de l'hôpital du Midi. Il
était à la défense plus d'espace, plus de temps pou-
se développer. Après une lutte aussi longue, les forces
s'épuisent, la fatigue de l'orateur était évidente et, du
reste, facile à concevoir; car pendant toute cette dis-
cussion il a été seul contre tous. Cet isolement n'a-t-il
pas aussi sa signification; n'est-ce pas là, en effet, un
fait singulier, unique peut-être dans les annales de la
science? Un chef d'école, après vingt années de travaux
avoir réuni autour de lui, par un enseignement
brillant, une masse importante d'élèves zélés et enthousi-
astes, attaqué un jour dans le sein d'un corps sava-
nt où l'admis, ne trouve pas une seule voix pour l'appor-
ter et le soutenir!

Dans le résumé que nous publierons prochainement nous chercherons s'il est possible de déterminer les causes de cet isolement, qui aura sans doute été remarqué de tous.

La discussion est actuellement définitivement close mais elle pourra renaître un jour; car il a été décidé qu'une commission serait nommée pour étudier expérimentalement et pratiquement l'importante question de la transmissibilité des accidents secondaires de la vérole.

À la fin de la séance, M. Maisonneuve a présenté un malade sur lequel il a pratiqué avec succès une opération de rhinoplastie. Nous publions l'observation de ce malade, que nous avons examiné avec soin, et qui présente en effet un des plus beaux résultats de rhinoplastie que nous avons eu occasion d'observer.

Le nez de nouvelle formation est en harmonie parfaite, tant pour la forme que pour la couleur, avec le reste du visage, et bien certainement, à moins qu'il d'être prévenu, on ne se douterait pas qu'il a été construit de toutes pièces.

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. NONAT.

A *la culture des orchidées, acridienne*

(Observation recueillie par M. B. SELMEFF, lauréat de la Faculté de médecine, interne des hôpitaux de Paris.)

Le 25 août dernier est entrée à l'hôpital de la Pitié, dans le service de M. Nonat, la nommée B..., âgée de vingt-quatre ans, d'une constitution lymphatique et nerveuse, étant assez bien musclée, d'un teint coloré. Elle a eu à deux reprises différentes un écoulement blennorrhagique. Ses menstrues sont régulières : elle a eu un enfant à terme et à fa-

une fausse couche d'environ trois mois, il y a déjà quatre ans. Depuis cette époque les périodes menstruelles sont a-

noncées et accompagnées par des douleurs dans les lombes et le bas-ventre. La marche prolongée, l'abus du coït, l'

Dans l'intervalle des règles, persistance de la leucorrhée, et

de voir l'animal soumis à l'expérience frappé d'apoplexie foudroyante; ils peuvent alors assister certain que la mort est arrivée par suite d'une hémorragie comprimant le bulbe rachidien dans le trou occipital. La pathologie humaine ne renferme pas beaucoup de cas de lésions anatomiques semblables, et nous n'en connaissons aucun autre que celui de Hennen, rapporté par Abercrombie et transcrit par M. Gendrin (*Traité philosophique de médecine pratique*, t. I, page 461). « Un caillot de sang du poids de 2 onces environ entourait le trou occipital. »

Les ouvrages classiques nous ne apprennent presque rien sur les apoplexies méningées, et le travail de M. Serres (*Ann. méd.-chir. des hôpitaux*, 1819) ne renferme, sur cent analyses d'apoplexies, que deux cas dans lesquels l'épanchement se trouvait entre l'arachnoïde et la pie-mère, comme dans notre cas; seulement ils en diffèrent par cela que l'hémorragie n'était faite que sur les deux lobes du cerveau. D'ailleurs, nous pensons aussi, avec les auteurs du *Compendium de médecine* et avec M. Serres lui-même, qu'il s'agit sous le nom d'apoplexies méningées des affections qui offrent des lésions morbides bien différentes, et que ce genre de maladies, qu'il a le premier cherché à séparer, nous le rapport de la symptomatologie, d'apoplexies cérébrales, quoique Valsalva et Morgagni aient déjà rencontré dans les méninges, grâce aux soins avec lesquels ils faisaient leurs autopsies, des épanchements qui avaient donné lieu à des apoplexies foudroyantes, que ce genre de maladies, disons-nous, comprend deux variétés : les apoplexies primitives et les secondaires.

Dans l'apoplexie primitive, une intégrité parfaite des méninges et de la substance cérébrale coïncide avec un épanchement sanguin apoplectique; mais si l'hémorragie, ou l'hypersecretion de la sérosité, ou la présence du pus, etc., succédant à une phlegmasie, à un ramollissement ou à toute autre modalité morbide, deviennent cause d'une apoplexie, celle-ci n'est plus qu'une épigénésie, une maladie secondaire. Cette seconde variété comprendrait les observations que Morgagni rapporte dans ses IV^e et V^e Lettres, et surtout celles dans lesquelles l'épanchement consistait en sérosité, pus, sérosité, sérosité glauqueuse. Celles où toute la lésion anatomique consistait en une réplétion d'abcès et qu'Avicenne avait déjà signalées avant lui, puis ces cas où Morgagni a cru, après Wepfer, Brunner, Ruysch, Valsalva, Redi, trouver la cause de l'apoplexie dans la présence de l'air distendant les veines cérébrales, ne peuvent davantage se ranger parmi les apoplexies primitives.

Ne pouvant suivre Morgagni dans les considérations, d'ailleurs bien intéressantes, sur la présence de l'air dans les veines, et en éliminant les apoplexies méningées consécutives ou secondaires pour nous occuper de la forme primitive et la variété sous-archaïdienne cérébro-spinale, il convient de ne pas confondre les deux cas de M. Serres, dans lesquels l'épanchement recouvrait seulement les lobes cérébraux, avec celui de Hennen et le nôtre, qui seuls présentent quelques points d'analogie. Mais, ainsi que le reconnaît M. Gendrin, les détails que le médecin anglais donne sur cette observation sont insuffisants; ils annoncent l'existence « d'un caillot de sang entourant le trou occipital », sans le limiter ni du côté de l'encéphale, ni du côté de la base du crâne. Nous apprennent que les vaisseaux de la base encéphalique sont engorgés, distendus, et que la substance cérébrale est dans toute son intégrité. Mais les produits de cette hémorragie, ainsi accumulés autour du bulbe, sont-ils dans la séreuse, entre celle-ci et la membrane fibro-vasculaire, ou au-dessous de la pie-mère? Ce sont là autant de lacunes qui cependant n'ont pas empêché M. Gendrin de former, avec ce seul exemple, une variété particulière sous le nom d'apoplexie rachidienne.

Dans l'observation que nous avons recueillie, il nous a été possible de mettre plus de précision. L'hémorragie s'est faite dans le tissu conjonctif, entre le feuillet viscéral de l'arachnoïde et la pie-mère, de l'encéphale et de la moelle épinière. Ces deux membranes sont écartées par des caillots gélatineux accumulés principalement dans les anfractuosités de la base de l'encéphale et autour du bulbe, qui s'est ainsi trouvé comprimé par la dilatation latérale considérable des espaces sous-archaïdienne antérieur et postérieur. L'épanchement sanguin forme ainsi, entre le feuillet séreux et la pie-mère, une tumeur qui n'est que le bulbe rachidien dans l'anneau osseux du trou occipital. Des dépôts semblables, quoique moins considérables, remplissent les sillons de la face inférieure des lobes cérébraux et se prolongent, sous l'apparence de lacunes, entre l'arachnoïde viscérale et la pie-mère jusque vers l'extrémité inférieure de la moelle épinière. Le sang épanché paraît s'être pris comme une gelée dans le liquide encéphalo-rachidien, qui est normal sous le rapport de la quantité, mais dont la coloration rouge-vinoux indique qu'il contient des globules de sang en suspension. Les membranes fibreuses et vasculaires de l'axe cérébro-spinal tout entier, lavées au moyen d'un fil d'eau, prennent leurs caractères propres, normaux; seulement les veines de la pie-mère qui revêt la face inférieure de l'encéphale sont dilatées, flasques et moitié vidées. La substance cérébrale, cérébelleuse, ainsi que la moelle épinière, sont dans une intégrité parfaite.

Il ne nous a pas été possible de trouver une rupture soit d'un sinus, soit d'une veine; et l'aspect de gelée de goësselles que présentent les caillots de l'épanchement, la dilatation normale des veines de la membrane vasculaire qui entoure le foyer hémorragique ne nous ont pas permis d'admettre que l'hémorragie est veineuse, qu'elle dépend d'une rupture que nous moyens d'investigation ont été impuissants à découvrir. Quelques auteurs pourraient bien aussi ne reconnaître ici que le résultat d'une exhalation sanguine. Les anciens médecins soutenaient la possibilité de l'exsudation de tous les éléments du sang à travers les parois des vaisseaux, et Morgagni lui-même ne rejette cette opinion pas bien loin; mais les

physiologistes modernes, malgré quelques expériences inadmissibles qui semblent être favorables à cette opinion, ne l'admettent cependant pas en général.

Conformément aux lésions anatomiques que nous avons rencontrées à l'autopsie rapportée plus haut, notre observation, unique dans l'espèce, que nous sachiez, forme, dans le genre apoplexie méningée encéphalo-rachidienne primitive, une variété toute spéciale par le siège de l'épanchement ainsi accumulé autour du noyau vital, par la marche foudroyante et par les autres particularités que nous allons passer en revue.

Le symptôme dominant des apoplexies méningées est bien la paralysie; c'est à peine si l'on en trouve quelques traces dans les ouvrages qu'on dit classiques et dans les recueils périodiques. Toutefois M. Serres, dans son mémoire, croit pouvoir les distinguer des apoplexies cérébrales par l'absence de la paralysie. L'observation de Hennen, que nous avons rapprochée de la nôtre, ne vient pas à l'appui de cette opinion; car nous y lisons ce passage : « Le malade fut pris subitement d'un étourdissement, suivi immédiatement de la chute du corps. Aussitôt qu'il fut relevé, il se plaignit d'une violente céphalalgie et de faiblesse, et il vomit; il conservait d'ailleurs toute sa sensibilité, mais il perdit le mouvement des extrémités supérieures et inférieures. » (*Traité philosophique de médecine pratique*, Gendrin, tome I^{er}, page 461.)

Mais en analysant ce cas, M. Gendrin trouve lui-même qu'il n'a pas été recueilli avec toutes les garanties désirables, de sorte que l'existence de la paralysie, en opposition avec la classification de M. Serres et avec notre observation, pourrait n'avoir dépendu d'une lésion non contrôlée. En effet, notre malade a conservé la sensibilité et la motilité après la première attaque, qui a donné lieu à quelques convulsions des membres accompagnées de fixité des yeux, d'un peu de salive mousseuse sur les lèvres, et d'une perte de connaissance qui a duré quelques secondes à peine. Il y a de la soif, et l'ingestion d'un peu de tisane amène des vomissements bilieux. Le besoin d'aller à la garde-robe se fait sentir; la céphalalgie est intense; le pouls petit, serré, bat 84 fois par minute. Les extrémités se refroidissent; la face est pâle, prostrée; la respiration s'accroît normalement; la parole, l'intelligence, sont intactes. Cet état se maintient pendant douze heures. Puis le malade s'écrie tout à coup que sa vue s'obscurcit; l'air lui manque; elle se jette en bas de son lit; de la salive mousseuse s'échappe de sa bouche et de ses narines; elle rend de l'urine; ses membres, d'abord convulsés et roides, se relâchent; on la relève; elle étale morte!

Dans l'observation de Hennen, nous voyons qu'après le premier accès il se fit pendant quelques minutes de profondes aspirations, et que le malade mourut « en moins de deux minutes. »

La rapidité avec laquelle ces deux apoplexies sont foudroyantes n'a rien qui doive surprendre, maintenant que nous savons que l'épanchement hémorragique dans les deux cas comprimit le bulbe rachidien. Il ressort d'ailleurs de la lecture attentive des observations de Morgagni, et de M. Littré le rappelle déjà dans son article sur l'Apoplexie méningée (*Dictionnaire de Médecine*, 30 vol.), que le pronostic des apoplexies méningées est plus grave que celui des hémorragies dans la substance cérébrale.

D'autres observations sont nécessaires pour pouvoir poser sagement le diagnostic des apoplexies, des méningées, et les distinguer des hémorragies qui se font dans la substance, afin d'instituer assez tôt un traitement capable d'enrayer la marche de cette maladie si promptement mortelle.

Nous devons encore faire cette remarque que chez notre malade l'émission sanguine a été impuissante à conjurer l'accès funeste.

En résumé, nous croyons pouvoir conclure des observations et réflexions précédentes :

1^{re} Les apoplexies méningées sont primitives ou secondaires; les unes et les autres peuvent d'ailleurs être encéphaliques ou rachidiennes, ou bien encéphalo-rachidiennes à la fois, comme notre cas.

2^{re} L'absence de la paralysie, après une apoplexie du système cérébro-spinal, doit nous faire penser que nous avons affaire à une hémorragie dans les méninges.

3^{re} L'apoplexie méningée a une marche bien plus rapidement funeste que l'apoplexie dans la substance; cette gravité est cependant en rapport avec le siège de l'épanchement; elle est à son maximum quand il existe autour du bulbe rachidien.

4^{re} A l'hémorragie méningée qui enveloppe et comprime le bulbe rachidien, on peut être opposé qu'un traitement prophylactique; l'attaque apoplectique amène l'asphyxie du malade d'une manière foudroyante.

5^{re} Les deux observations que nous venons de rapporter confirment, en pathologie humaine, l'opinion de M. Flourens, qui localise dans le bulbe rachidien le centre, le noyau vital, dont les lésions sont de la plus haute gravité.

HOPITAL COCHIN. — M. MAISONNEUVE.

Destruction complète du nez par la syphilis. — Rhinoplastie. Guérison.

(Présentation faite à l'Académie de médecine dans la séance du 12 octobre.)

M. Maisonneuve présente à l'Académie un malade auquel il a pratiqué, le 26 juin 1852, une opération de rhinoplastie au moyen d'un lambeau de peau pris sur la région frontale.

Ce malade, nommé Meunier Léger, âgé de quarante-cinq ans, était depuis plusieurs années affecté d'accidents syphilitiques contre lesquels on n'avait jamais employé que des traitements incomplets. Au mois d'août 1851, cet homme fut

atteint d'un oème à la suite duquel survint une destruction complète des os propres du nez, des parties molles de cet organe, ainsi que de la muqueuse et de la sous-muqueuse; son traitement par l'iodure de potassium eut pour la maladie; mais après la cicatrisation ne put réparer la perte de substance énorme résultant du travail ulcérateur. L'ouverture antérieure des fosses nasales était complètement à découvert; il restait seulement sur les parties latérales deux petits lambeaux irréguliers qui suffisaient à peine à en recouvrir la partie supérieure. C'est dans cet état qu'il se présente à l'hôpital Cochin le 24 juin 1852, où il fut reçu dans le service de M. Maisonneuve.

Il désirait ardemment une opération qui dissimulât sa difformité.

M. Maisonneuve y procéda de la manière suivante : Le 26 juin, le malade était préalablement soumis au chloroforme, le chirurgien tailla sur la région frontale un large lambeau cutané ayant à peu près la forme d'un ns de pied, dont la pointe est laissée adhérente au niveau de la racine fronto-nasale. Ce lambeau présente à sa partie supérieure et moyenne :

1^{re} Un prolongement quadrilatère destiné à former la sous-cloison.

2^{re} Sur les parties latérales et supérieures, deux saillies arrondies destinées à reconstituer les ailes du nez;

3^{re} La pointe inférieure est taillée obliquement de manière qu'une des incisions qui la circonscrivent descendent beaucoup plus bas que l'autre, afin d'en permettre la torsion facile.

Le lambeau est ensuite disséqué avec précaution, de manière à conserver une épaisseur convenable, sans que néanmoins il soit dénué de sa partie supérieure. Les parties destinées à former la sous-cloison et les ailes du nez sont ensuite repliées sur elles-mêmes de manière à se doubler et sont maintenues dans cette position au moyen d'un fil passe dans leur épaisseur.

M. Maisonneuve pratique sur les deux côtés de l'ouverture des fosses nasales et sur la portion de la lèvre correspondant à la sous-cloison des incisions profondes destinées à recevoir l'insertion des parties latérales et supérieures du lambeau.

Les petites portions de peau qui représentaient le reste de l'ancien nez sont ensuite dépouillées de leur épiderme, afin de leur permettre d'adhérer à la face profonde du lambeau qu'elles sont ainsi destinées à soutenir en augmentant son épaisseur par leur fusion avec sa partie moyenne. Tout étant ainsi préparé, le lambeau tordu sur son pédicule est appliqué sur l'ouverture antérieure des fosses nasales. Ses parties latérales et son extrémité supérieure sont fixées dans les incisions préparées pour les recevoir, et maintenues par de nombreux points de suture entrecroisée.

De petits tampons de charpie sont ensuite introduits dans les fosses nasales pour soutenir le lambeau, pour lui donner la forme et la saillie convenables.

M. Maisonneuve s'occupe ensuite de rétrécir, autant que possible, la plaie du front au moyen de quelques points de suture. Tout étant terminé, deux sangsues sont immédiatement appliquées à l'extrémité inférieure du nez et sur la nouvelle sous-cloison, avec recommandation de les remplacer aussitôt qu'elles viendront à tomber. Cette précaution a pour but d'atténuer le choc que la suture continue dans le lambeau, afin d'empêcher son spallage.

Aucun accident grave n'est venu entraver la marche de la cicatrisation. L'adhérence du lambeau s'est opérée d'une manière rapide dans presque toute l'étendue de la circonférence; quelques points seulement ont exigé de petites opérations secondaires, consistant en un nouvel avivement et l'application de quelques nouveaux points de suture. Au jour d'hui, 12 octobre, la cicatrisation est parfaite dans tous les points; la plaie du front est presque entièrement cicatrisée, et le nez présente une forme régulière et une solidité complète.

DU TRAITEMENT ABORTIF DE L'AMYGDALITE;

Par M. le docteur DEZOTTER, ex-élève de clinique de M. Baudens.

Sous l'influence du froid et de l'humidité, causes les plus fréquentes parmi celles qui amènent le développement des diverses espèces d'angine en général, et de l'amygdalite en particulier, j'ai eu l'occasion d'observer vingt-deux cas de cette affection, dont seize ont été suivis de complications du 4^e régiment d'infanterie de ligne en garnison à Alençon.

Me rappelant un traitement que j'avais vu employer en 1847 par M. l'inspecteur Baudens, alors chirurgien en chef du Val-de-Grâce, je me proposai d'en faire de nouveau l'application; car déjà en France et en Algérie j'en avais obtenu de très bons résultats, mais dans des cas isolés.

Ce traitement consistait dans l'administration de l'émétique à la dose de 15 à 20 centigrammes donné dès le début de la maladie, ou même après quelques jours d'invasion de celle-ci; car dans les deux cas, ce médicament doit interrompre la succession des phases de l'inflammation des amygdales et en déterminer l'avortement.

Pour appuyer l'efficacité de cette méthode de traitement, je dirai que sur les vingt-deux cas que j'ai observés, cas où l'amygdalite était complètement caractérisée, et par les phénomènes généraux et par les phénomènes locaux, toujours le tartre stibié administré aux doses ci-dessus indiquées a amené la rémission de tous les symptômes, a procuré une résolution complète de l'inflammation, complètement congé, on put tous reprendre leur service après une moyenne de quatre jours de repos.

Je crois donc ce mode de traitement préférable aux saignées générales et locales, et surtout à la cautérisation avec l'azotate d'argent, dont je ne parlais pas si je n'avais vu employée dans la période aiguë par un trop ardent partisan de l'homœopathie en cette circonstance.

Toutefois, si les symptômes inflammatoires et asphyxiques étaient trop prononcés, on pourrait saigner d'abord et faire vomir ensuite.

Comment agir dans cette maladie le tartre stibié ? Il combine ici son triple mode d'action, et il le fait :

1° En diminuant la circulation, et ainsi moins de sang se rend à la partie enflammée ;

2° En amenant la stérilisation du système nerveux, et cette action seule suffisait pour diminuer la phlogose qui a pour siège les amygdales ;

3° En déterminant la concentration de la circulation dans les organes de l'abdomen, et de la révulsion puissante.

Je ne parle pas de l'influence favorable que le vomissement pourrait amener dans le cas de formation d'abcès dans ces glandes, car cette médication attire la maladie avant qu'une collection se soit formée.

Ainsi donc le tartre stibié a les avantages d'arrêter la marche de la maladie, par conséquent d'abréger sa durée, de ne pas débilitier le malade comme le font les dépletions sanguines générales et locales, car il y a eu sédation momentanée ; mais celle-ci passée, le malade retrouve ses forces, qui ont été énormes, mais non détruites.

Je crois, en terminant, devoir surtout insister sur ce que l'on peut donner avec succès l'émétique même après quelques jours de début.

En appliquant cette donnée thérapeutique, je n'ai fait que mettre à profit un souvenir de l'enseignement pratique que M. Baudens faisait au Val-de-Grâce sur les maladies les plus fréquentes de l'homme de guerre, et dont il a publié le résumé dans ses travaux sur les plaies d'armes à feu, sur les fractures, sur l'enlèvement, etc.

Nous ajouterons à la note que veut bien nous communiquer notre honorable collaborateur quelques mots sur un traitement abortif de l'angine (tonsillaire ou pharyngienne) au moins aussi efficace que le tartre stibié et d'un emploi bien moins désagréable pour les malades. Ce mode de traitement ne rappelle pas moins d'ailleurs que celui dont parle M. Dezoteux les principes thérapeutiques de M. Baudens. Il consiste dans une sorte d'irrigation continue, c'est-à-dire dans une gargarisation continue, si l'on peut ainsi s'exprimer, simplement avec de l'eau froide. Cette irrigation ne doit pas durer, à la vérité, moins de trois à quatre heures quand l'angine est au début et moins de sept à huit heures lorsque déjà l'inflammation est franchement établie ; elle exige donc une patience assez soutenue de la part du malade ; mais c'est là un inconvénient qui ne nous paraît pas comparable à l'administration de 15 à 20 centigrammes de tartre stibié, qui chez certaines personnes produit des phénomènes extrêmement pénibles. Nous engageons donc notre honorable correspondant, ainsi que tous les praticiens qui se trouveront dans les mêmes conditions que lui, à expérimenter une méthode aussi simple qu'efficace, du moins dans tous les cas que nous avons pu observer.

DE L'EMPLOI DU COLORIMÈTRE

comme moyen de résoudre diverses questions dans certains cas d'expertise chimique.

PAR J.-L. LASSAGNE.

L'instrument que M. Honton Labillardière a le premier appliqué à la détermination du rapport des principes colorants dans les substances tinctoriales et qu'il a désigné sous le nom de *colorimètre* peut rendre dans divers cas plus d'un service à la chimie. Indépendamment de l'usage auquel il est spécialement destiné dans les arts, nous l'avons employé avec succès pour apprécier, par les nuances colorées que produisent certains réactifs, les proportions relatives de diverses substances simples ou composées.

Les exemples que nous allons présenter en feront concevoir l'utilité.

Si on avait à déterminer dans deux solutions aqueuses d'iode les proportions respectives de ce corps simple, on pourrait sans opération chimique et sans pesée, à l'aide du colorimètre seul, obtenir ce résultat soit en comparant l'intensité relative dans les tubes gradués de cet appareil, soit en ajoutant à une même volume de solution d'amidon pour former un laque dans la teinte bleue se trouvera en rapport avec la proportion d'iode libre contenue dans chaque solution. Pour déterminer le rapport en poids, il faudrait composer un solution type d'iode en dissolvant dans de l'eau alcoolisée un poids connu d'iode, examiner comparativement sa teinte dans le tube colorimétrique et ajouter de l'eau à la solution plus foncée pour obtenir deux teintes égales.

Le volume des liquides observés donnerait le rapport qui permettrait de calculer aussi rigoureusement que l'appareil le comporte le poids de l'iode contenu dans le solution qu'on a examinée.

Un moyen analogue a été employé par nous pour apprécier la proportion minime d'oxyde de fer contenue dans un résidu d'eau minérale, en mesurant la teinte bleue produite dans la dissolution chlorhydrique du résidu, par une goutte de cyanure de fer et de potassium avec celle formée par le même réactif dans une dissolution tirée du fer.

La proportion de glucose introduite dans un sirop incolore non acide peut encore être évaluée approximativement, en mesurant l'intensité de la couleur brune, développée dans ces sirops par l'hydrate de potasse, à l'aide de la chaleur.

Lorsque des principes médicamenteux solubles se colorent sous l'influence de certains réactifs, on peut mettre à profit cette propriété pour en accuser, à l'aide du colorimètre,

non-seulement la présence dans certaines préparations pharmaceutiques, mais encore pour en estimer la proportion en opérant comparativement avec une solution titrée du même principe.

Nous avons eu l'occasion dernièrement de mettre à exécution ce procédé dans l'examen des pastilles d'ipéacabanha, qui ne renfermaient pas la proportion de poudre d'ipéacabanha prescrite par le Codex.

Une même quantité de ces pastilles, traitée par l'eau froide, a fourni un solution qui a pris, par le persulfate de fer, une faible teinte vert bouteille. Cette teinte, comparée à celle produite dans le solution d'un même poids de pastilles préparées en dehors de la formule du Codex, était beaucoup moins foncée.

L'emploi du colorimètre nous a démontré que les intensités étaient égales dans ces deux solutions, lorsque le volume du solution des premières pastilles a été étendu de deux fois autant d'eau, c'est-à-dire quand le rapport a été : 3 : 1.

Ce résultat nous a donc permis de conclure que la proportion de poudre d'ipéacabanha dans les pastilles suspectes n'était que le tiers de celle contenue dans les pastilles préparées d'après la formule du Codex.

Si l'emploi du colorimètre ne permet pas d'arriver à un résultat aussi rigoureux que le comporte l'analyse chimique, il a l'avantage de pouvoir être utile dans une foule de circonstances où les procédés chimiques ne peuvent être appliqués d'une manière directe à la détermination de certaines substances organiques. (Journ. de Chim. méd.)

INTRODUCTION DU FULMINE DE MERCURE DANS UNE LETTRE.

Le lundi 31 mai, pendant que l'employé Joseph Lehmann était occupé, à Rostock, grand-duché de Mecklenbourg-Schwerin, à timbrer les lettres qui devaient être expédiées par le courrier du soir, l'une de ces lettres fit explosion, et le sieur Lehmann fut grièvement blessé à la main droite et à la figure.

Il est reconnu que cette lettre avait renfermé une assez grande quantité de poudre fulminante. Elle se composait d'une feuille de papier très fort, d'un gros grain, et qui n'a pas été entamé par le feu, mais seulement noirci. A l'extérieur, on n'a pu découvrir aucune trace d'écriture ; la suscription était en langue allemande et se composait du mot : *monsieur*, écrit en petits caractères ; puis venaient deux mots en gros caractères, tracés avec soin, mais tout à fait indéchiffrables ; au bas, on lisait : *Postdam, près Berlin*.

Des fragments de cette suscription ont été immédiatement excutés par la lithographie et remis à la police, afin de faciliter la recherche de l'individu qui a jeté la dangereuse lettre à la poste ; mais jusqu'à présent tous les efforts pour le trouver sont restés sans résultat.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 12 octobre 1852. — Présidence de M. MILNÉ.

Le procès-verbal est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

La correspondance officielle comprend huit lettres du ministre, dont sept sont relatives à des remèdes secrets et la huitième à une épidémie de dysenterie qui a régné dans la commune de Nogneville (Voges), rapport de M. le docteur Thiriat.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

M. J. Massé informe l'Académie qu'il se met en mesure de concourir pour le prix fondé par M. Nadaud (de Tonnes).

Chaire.

M. Valat, d'Autun, communique une note sur les corrélations du choléra de 1849 avec les épidémies de dysenterie qui l'ont suivi pour être transmise aux membres composant la commission mixte.

Observations d'obstétrique.

M. Parnaz, d'Avignon, communique des observations propres à éclaircir deux questions obstétricales : la première est relative à un cas d'abcès de la fosse iliaque avec menstruation difficile ; la deuxième est intitulée : *Précision sur le cœliothèque gauche*. — *Côté gauche*. — *Sortie totale du bras*. — *Contractions convulsives de l'utérus*. — *Nouveau mode de terminaison de l'accouchement*. (Commissaires MM. Dupail et Danyau.)

Cure radicale de l'hydrocèle.

M. Defer, médecin des hôpitaux civils de Metz, adresse un mémoire sur la cure radicale de l'hydrocèle par une méthode nouvelle, la caustérisation de la tunique vaginale. (Commissaires : MM. Gimelle, Malgaigne et Velpeau.)

Prophylaxie de la syphilis.

M. le docteur Conté de Lévisgac adresse la lettre suivante : « La dernière discussion soulevée au sein de l'Académie de médecine sera-t-elle avantageuse à l'humanité, car ce doit être toujours là le but de toute discussion de ce genre savant ? Je pense, pour ma part, que le résultat de cette grande querelle, survenue entre les partisans de l'innoculation syphilitique proposée comme moyen thérapeutique et ses antagonistes, sera la disparition d'une erreur introduite par les premiers, erreur qui serait devenue très préjudiciable à l'espèce humaine. Un autre avantage ressort encore, selon moi, de cette discussion, c'est la démolition de la doctrine humorale, laquelle, après tant d'abus, et d'après M. Ricord, est combative, ou plutôt sapée jusque dans ses fondements par M. Velpeau. »

Mais l'Académie, malgré tous ces avantages, n'aurait-elle pas mieux fait d'ouvrir une discussion sur les moyens de prévenir la syphilis, s'il en existe, ce que je crois, et si, à sa connaissance, il n'en existe pas, de provoquer des recherches sur cet important sujet ? Il me semble qu'une discussion de cette nature, ou que des

investigations sur une pareille matière, suscitées par un corps aussi savant et aussi recommandable, eussent été plus utiles. Pénétré de cette vérité, je ne viens pas lui proposer un remède secret, une nouvelle panacée, ni augmenter le nombre d'opinion trop grande de arcanes, mais je viens lui faire connaître un moyen qui, par sa simplicité et son utilité, mérite peut-être quelque attention, c'est l'eau de savon employée immédiatement avant et après l'acte de la copulation.

« Je dirai avec un publiciste célèbre de nos jours, M. Emile de Girardin : *Rien tant que vous voudrez, mais essayez et jugez ensuite*. Si je propose ce moyen, c'est parce que, si l'on n'a pas des faits très positifs qui me prouvent qu'on peut ainsi voir des femmes sans crainte d'en être infecté, pourvu toutefois qu'on ne fasse pas des excès avec elles.

« Si l'Académie ne désigne pas de s'occuper de ce sujet, quel que je sois l'honneur de lui proposer, ce sera de solliciter son projet. M. le préfet de police de recommander, par une instruction particulière, à toutes les prostituées qui sont sous son autorité d'avoir toujours chez elles une provision de savon ordinaire ou de toilette pour être mis à la disposition des individus qui viennent les voir, et de les engager à se communiquer avec eux après qu'ils auraient fait quelques ablutions savonneuses, comme elles-mêmes seraient tenues de faire des injections vaginales de même nature avant et après l'acte.

« Ce moyen, comme on le voit, est d'une telle simplicité qu'il n'est pas possible qu'il puisse être d'une exécution. Si l'on craint sur son emploi, c'est de le voir rejeter à cause de sa simplicité même, parce que l'homme, en général, n'attache de l'importance qu'à des choses compliquées, difficiles, du moins en apparence, et n'ose pas croire, dès le premier moment, à l'efficacité des moyens communs qu'il a sous la portée de sa main. Il ne faut pas se laisser aller à la faiblesse. Cependant, comme je m'adresse à un corps aussi savant et aussi recommandable sous tous les rapports, je pense que mes craintes sont mal fondées, et que l'Académie voudra bien s'occuper sérieusement de l'objet que je lui indique, puisqu'il s'agit, au fond, de prévenir un mal qui viole la race humaine jusque dans ses sources. »

Elève de M. Ricard.

M. H. Gaudier de Claubry, sur l'initiative de M. le président, donne lecture du discours qu'il a prononcé sur la tombe de Richard au nom de l'Académie.

Nous en extrayons les principaux passages :

« Achille Richard, dont nous accompagnons en ce moment les dépouilles mortelles, faisait depuis 1824 partie de l'Académie, où il vint être appelé, bien jeune encore, par le titre d'adjuvant, puis de lors de la seconde élection qui avait eu lieu dans son sein : c'est qu'à cette époque déjà il avait acquis des droits pour figurer au nombre des plus dignes. Nul n'en eût été surpris : sous les yeux d'un père dont le nom se trouve inscrit d'un si honorable manière dans les fastes de la science, ses dispositions se développaient, et il ne pouvait manquer de se développer et de recueillir une direction utile.

« Si, dans chaque science, à quelques-uns il appartient de briller d'un éclat tout particulier par le nombre et la nature de travaux qui méritent profondément l'attention et le transport d'un corps d'autres il est donné de la perfectionner d'une manière moins brillante, mais souvent non moins utile : tel a été le collègue dont nous déplorons la perte... Mais son jeune âge, Achille Richard s'était passionné pour l'étude de la botanique ; suivant avec une attention peu commune les travaux de son père, qu'il accompagnait bientôt dans ses herborisations, il s'était familiarisé avec les plus minutieuses méthodes et se les était appropriées par l'usage. Aussi, dès vingt ans à peine, le trouvons-nous adepte de botanique au Muséum d'histoire naturelle, où son assiduité au travail faisait facilement pressager le rôle qu'il jouerait dans la carrière vers laquelle il se trouvait tout naturellement entraîné. C'est là, en effet, que nous le rencontrons bientôt, et que nous pouvons distinguer en lui les qualités qui ont fait de son enseignement l'un des plus brillants et des plus solides que l'on puisse citer. À cette époque, l'âge auquel il était parvenu, nous le trouvons déjà à l'œuvre, et Laurent de Jussieu se livre avec la même étude à un enseignement qui attirait à leurs leçons tant d'étudiants avides d'instruction. C'était un vide immense qui laissait d'amers regrets et présageait de tristes destins. Plus tard, malgré des talents qui n'ont pas été méconnus, Clarion, qui avait été appelé à cette chaire, ne la trouva pas entourée comme elle aurait dû l'être. Aussi, dans les cours particuliers qu'il professait à l'École pratique, quel concours d'auditeurs ne voyait-on pas se presser autour d'Achille Richard, quel concert unanime de louanges n'entendait-on pas sortir de la bouche de chacun d'eux ! C'est qu'un effet non colligé était donné à un degré peu commun des qualités que l'on doit désirer trouver chez un professeur. Aussi, lorsque, arrivé par concours agrégé à la Faculté, il prenait une position plus déterminée, la joie du professeur n'équivalait pas à la satisfaction de ceux qui profitaient de son enseignement. Aussi enfin, quoique ne faisant que passer à la Faculté de médecine, qu'il dirigeait d'un air paternel, générations médicales qui se sont succédé depuis trente-cinq années, en réalité, puisé dans son enseignement les connaissances d'histoire naturelle qu'elles ont reçues. C'était une noble tâche qui l'emplit d'une telle manière qu'elle n'a soulevé dans aucun temps la moindre plainte la plus légère : exemple rare et par là même digne d'être signalé.

« Lorsqu'en 1831 la réorganisation de la Faculté de médecine ouvrit à Achille Richard la carrière de professeur public, il se présenta hardiment pour y prétendre, et s'il se trouva sans compétiteur, comme par un hasard, ce fut à la dernière heure, et la justice faite au lui, il n'en déploya pas moins dans les épreuves des qualités qui prouvaient qu'une compétition n'aurait fait que donner plus d'éclat à ses succès.

« Dans la chaire de la Faculté, Richard justifia toutes les espérances qu'il avait fait concevoir. Ses leçons, si amples et si variées à peine pour contenir les faits pressés qui s'y dispensaient une place, et cela chaque année, pendant toute la durée du cours, quelles que fussent les circonstances qui pouvaient occasionner des modifications dans l'auditoire.

« Mais nous ne saurions que les rapports d'âge et de travaux avaient établies entre Claude Richard et notre collègue Laurent de Jussieu avaient naturellement pour résultat la liaison de leurs enfants. Aussi la jeunesse et l'adolescence d'Achille Richard se passèrent-elles dans le commerce d'un père et si profitable d'une famille où l'on sentait les traditions de la science, et de la morale, se propager de génération en génération. C'est dans ce précieux commerce qu'on ne peut en douter, que se développaient chez Achille Richard cette affabilité, cette grâce, ces manières douces et si délicates, que chacun de ceux qui l'ont approché sont unanimes à reconnaître. C'est là sans doute que notre collègue a puisé cette confiance de jugement, cette clarté d'expressions qui l'ont particulièrement caractérisé.

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

On s'abonne hors de Paris
dans les bureaux de Postes et de Mes
et chez tous les Libraires.

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

GRÈCE, HOLLANDE, PIÉMONT,	{	Trois mois.	9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE,		Six mois.	17
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.		Un an.	33

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, GIBRALTAR.	{	Trois mois.	10 n.
		Six mois.	20
		Un an.	38

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	{	Trois mois. . .	8 fr. 50 c.
EMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE,		Six mois. . . .	16 "
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.		Un an.	30 "

SOMMAIRE. — REVUE CLINIQUE HEBDOMADAIRE. NOUVEAU procédé pour remédier à la division du voile du palais. — Affection cancéreuse de la levre inférieure. Exstirpation. Chéiloplastie. — HÔPITAL DE LA CHARITÉ (M. Valleix). Leçons cliniques sur les déviations utérines. — Académie de médecine (addition à la séance du 12 octobre). Discours de M. Velpéau sur la transmissibilité des accidents secondaires de la syphilis. — Chronique et nouvelles.

**Nouveau procédé pour remédier à la division du voile
du palais.**

Dans les livres de pathologie chirurgicale, il est un chapitre à peu près oublié et qui nous paraît cependant mériter de fixer l'attention des chirurgiens; nous voulons parler du traitement des divisions du voile du palais à l'aide d'appareils mécaniques. La staphylophorie, dont on ne saurait trop méconnaître les avantages, n'est pas, à notre avis, applicable à ces cas, et les modifications qu'on a imaginées pour ces derniers temps. Elle ne réussit pas constamment, et expose encore beaucoup de malades la repoussent, et refuse absolument de s'y soumettre, préférant conserver leur infirmité avec toutes ses conséquences. Il nous paraît donc d'une haute importance pratique, de nous occuper de ces divisions du voile du palais, et de leur traitement, et de nous rendre compte de la grande espèce de problèmes difficiles d'exécution sous ce rapport, mais, pour nous en rendre compte, nous allons le démontrer par un fait suivant. Comme on le verra dès le premier essai, la question a fait un grand pas, et le mœren prothétique imaginé par notre confrère Gariel, modifié, et perfectionné par M. le docteur Gosselin, nous paraît, nous le recommandons, l'observation de ce fait, telle qu'elle nous a été communiquée par M. Régnier, être externe du service. Nous ajouterons une description exacte de l'obturateur de M. Gariel, et par avance nous pouvons dire que la maladie de M. Gosselin est actuellement aussi bien que possible; et n'est habitée à l'heure actuelle que par la plus grande facilité, et la plus grande économie dans les avances qu'elle en retire.

Le 16 juin est entrée à l'hôpital de Lourcine, salle Saint-Bruno, n° 1, la nommée D... , Euphrasie, âgée de trente-huit ans.

Cette femme est malade depuis environ quinze ans. A cette époque, elle a fait un séjour à Lourcine, dans le service de M. le docteur Michon, pour une maladie de la gorge, qui a nécessité l'ablation des deux amygdales. Avant cette époque, elle avait déjà subi un traitement, dont nous ignorons la nature. La maladie prétend avoir été infectée par un nourrisson, et ne se rappelle cependant avoir en aucune manifestation qu'on puisse rapporter à la syphilis. Elle a eu, dit-elle, continuellement mal à la gorge depuis cette époque. Pendant la voix n'était pas nasonnée, et la déglutition était régulière. Il y avait seulement une douleur bûbûnelle. Depuis quatre ans la voix s'est altérée; les liquides ont repassé par le nez.

Il y a eu deux accouchements depuis le premier séjour à Lourcine; l'un des enfants est encore vivant et se porte bien; l'autre est mort à six ans, après avoir eu des engorgements ganglionnaires multiples.

Il faut noter, en outre, que depuis le premier séjour à Lourcine, la malade, qui jusque-là avait été maigre et délicate, sans avoir été cependant malade, a eu quatre accès à marche chronique sous la mâchoire inférieure et au cou. Elle a pris pendant longtemps de l'iode de potassium; mais elle ne suivait ce traitement régulièrement que pendant huit ou dix jours de suite, puis laissait passer un intervalle plus ou moins long, selon la recrudescence des accidents.

Aujourd'hui, la constitution de cette malade est un peu délabrée ; les règles ont toujours paru régulièrement ; la malade est maigre, sèche.

Comme manifestations locales, on trouve :

3^e Un ulcère à contours festonnés, occupant les restes du voile du palais, dont la moitié au moins a disparu, particulièrement du côté droit; la portion gauche est détachée de la voûte palatine, et représente un lambeau flottant, à bords déchiquetés; la surface supérieure de ce lambeau se continue avec un ulcère de la partie latérale du pharynx, qui semble remonter du côté de la trompe d'Eustache. Les piliers existent encore, et il n'y a point d'altération à leur niveau.

2° Surdité incomplète des deux oreilles, laquelle, au dire de la malade, diminuerait par instants.

3° Nourisonnement ; impossibilité de manger autre chose que des aliments presque liquides, tels que de la bouillie et de la soupe ; la maladie peut boire sans rendre le liquide par le nez, à la condition d'aller lentement et de renverser un peu la tête en arrière : ce qui empêche la déglutition des aliments, c'est la douleur occasionnée par leur passage.

4° Douleurs habituelles de la gorge, que la malade compare

à un déchirement ; ces douleurs s'exaspèrent la nuit, et réveillent souvent la malade.

5° Quelques douleurs à la partie postérieure de la tête et à l'épaule gauche.

6° Aucune manifestation syphilitique, ni sur les os, ni sur la peau.

7° Le fond du pharynx est sensible, mais non douloureux, au contact du doigt ; on ne trouve rien de remarquable à l'ouverture supérieure du larynx.

8° Aucun engorgement ganglionnaire.
9° Hypertrophie des papilles de la langue; il ne paraît pas y avoir eu jamais de salivation mercurielle. — Cantarisation avec le nitrate d'argent, tous les deux ou trois jours, des surfaces ulcérées: 1 gramme d'iode de potassium.

Le 24 juin, depuis deux ou trois jours la malade ne ressent presque plus de douleurs; elle peut avaler toutes sortes d'aliments, dort bien, et se trouve, sous ces trois rapports, dans de meilleures conditions que celles où elle se trouvait depuis quatre ans. — 1 50 d'iodure de potassium.

Le 30, nous remarquons un coryza chronique avec quelques croûtes près des narines, sans nécrose appréciable. Encore un peu de céphalée nocturne. L'ulcère du palais est presque cicatrisé et indolent. — 2 grammes d'iode de potassium.

Le 10 septembre, le coryza persiste avec des croûtes à l'entrée des narines. Il y a encore un peu de céphalée nocturne. Il y a plus de douleur à la gorge. Depuis quelques jours, la malade fait usage, mais par intervalles seulement d'un obturateur en caoutchouc vulcanisé, s'adaptant assez bien à la destruction du voile du palais. La malade en a fait deux autres modèles : l'un est pourvu d'un sousepave en caoutchouc en haut, laquelle se permet que l'air passe à l'entrée de nos fosses nasales ; l'autre a une cloisonnette s'ouvrant de haut en bas, ne permet que l'expiration. La malade est obligée d'employer ces deux modèles. Elle ne le place que difficilement elle-même. En outre, le dernier, qui est le plus commode, en sens que la valve, étant à la face inférieure, pourrait empêcher les aliments de remonter dans les fosses nasales, n'est cependant point complètement à cet inconvénient, parce que la valve a son bord libre tourné du côté de la bouche et non du côté du pharynx.

Cet obturateur a été construit par M. le docteur Gariel, qui avait d'abord placé la soupape à la face supérieure de l'appareil, c'est-à-dire s'ouvrant du côté des fosses nasales, pour l'expiration ; mais, la malade respirait difficilement avec cet appareil, M. Gosselin a engagé M. Gariel à disposer la soupape pour l'inspiration, ce qui est devenu en effet beaucoup plus commode pour la malade. En outre, frappé de l'inconvénient que nous signalions tout à l'heure, c'est-à-dire qu'il fallait introduire dans les fosses nasales par l'orifice de l'obturateur, en raison de la disposition de la valvule, M. le docteur Gosselin indique encore un perfectionnement nécessaire : c'est de tourner le bord libre de la soupape du côté de la paroi postérieure du pharynx.

Le 5 octobre, la malade a eu quelque peine à s'habituer à garder l'alimentaire et à le remettre elle-même en place ; aujourd'hui, elle y est parvenue, elle l'ôte et le remet avec facilité, respire librement, peut se moucher, manger et boire sans que les aliments ou les boissons passent dans les fosses nasales, et parle beaucoup mieux, quoique la voix soit encore un peu nasale. Elle a mangé et bu avec plaisir, et n'a pas eu un peu de nausée, surtout point de vomissement. Elle a eu cependant quelques envies de lenter que l'on a obligé de lui empêcher. Elle a eu aussi le 6 octobre, à la suite d'un violent accès de toux, quelques envies de lenter que l'on a empêchées. Elle n'est plus en place, et le bord libre de la valvule tantôt tournée en avant et quelquefois abaissé par les aliments. Le coryza a disparu. La perte de substance du voile du palais comprend la portion médiane, et la cicatrisation l'a beaucoup plus reserrée que ne l'aurait fait croire l'étendue de la destruction. La paroi postérieure du pharynx et les portions restantes du voile du palais sont saines, et le contact des doigts sans qu'il provoque de la sorte de vomissement. J'ai arrivé par conséquent à la base de la langue et à la racine de la langue, et prononce ses efforts.

Le 6 octobre 1852, la malade sort donc aussi complètement guérie que possible.

Comme on peut le voir en lisant l'observation, la malade n'a accepté qu'avec peu d'empressement l'appareil rétracteur, et c'est seulement avec le temps et par l'appropriation de ses avantages qu'elle s'est décidée à en poursuivre l'application. Actuellement elle en sent toute l'importance et sa infirmité se trouve tout à fait palliée. On trouve dans ces cas des traités de chirurgie dentaire des essais assez imparfaits de réparation. Nous rappellerons aussi qu'un Américain a imaginé pour son usage un instrument qui offrait déjà un certain degré de perfection; nous n'avons pu nous en procurer la description; mais, à part cela, comme nous l'avons vu, les traités de chirurgie ne nous donnent rien ou que fort peu de chose sur ce sujet.

Nous joignons ici la note que nous a donnée notre confrère

M. Mariel ; nous eussions désiré joindre une planche explicative, mais elle n'est pas encore achevée. Dans un prochain numéro nous la donnerons à nos lecteurs.

M. Mariel avait déjà imaginé un obturateur pour les perforations simples de la voûte palatine ; c'est une modification de cet obturateur qui constitue le procédé de réparation mécanique du voile du palais. Aussi, pour rendre plus claire la description du nouvel appareil, joignons-nous la description de l'obturateur.

Les perforations de la voûte palatine donnent lieu à une ouverture ronde ou ovale lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de destruction du voile du palais; dans ces cas, l'obturateur en caoutchouc vulcanisé se compose de trois plaques de cette substance superposées et soudées ensemble.

[illegible]

Affection cancéroïde de la lèvre inférieure. Extirpation.
Chéiloplastie.

Si l'autoplastie ne constituait, en chirurgie, qu'un procédé destiné à voiler les difformités, il faut convenir que ses applications seraient bien restreintes; mais il n'en est pas ainsi, et dans beaucoup de cas, la réparation de perte de substance devient un moyen puissant de détruire des infirmités insupportables, dont la persistance est pour les malades une cause incessante de destruction.

Ajoutons encore qu'un autre avantage de l'autoplastie réside dans les modifications de vitalité que doit apporter dans un point malade l'implantation d'une portion de tissu plus ou moins éloigné du siège occupé par la lésion.

Dans les ablations de tumeurs malignes siégeant sur les lèvres, on est amené bien souvent à enlever une si grande quantité de tissu, que les suites de l'opération devraient rester déplorables si on n'était parvenu à réparer la perte de substance à l'aide de procédés ingénieux. Les exemples remarquables de chéiloplastie sont si nombreux maintenant, qu'il devient presque inutile de les consigner dans les recueils scientifiques. Cependant, nous ferons une exception pour un cas extrêmement intéressant observé à l'Hôpital de la Pitié dans le service de notre honorable confrère, M. Michon. Le malade dont il s'agit est complètement et complètement guéri et a été présenté à la Société de chirurgie dans la dernière séance. Nous devons à M. Pinard, interne de M. Michon, les détails de cette observation, que nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Le 10 septembre 1852, est entré au n° 1 de la salle Saint-Louis le nommé Chairenton, âgé de soixante-huit ans, propriétaire, demeurant à Corencey (Nièvre).

Ce malade a vu se développer, voilà trois ans, un petit bouton sur le milieu de la lèvre inférieure. Ce bouton s'agrandissait quelquefois, surtout lorsqu'on le touchait. Cependant il n'était le siège d'aucune douleur. Il est resté à peu près stationnaire pendant les deux premières années ; mais pendant le cours de la troisième il s'est ulcéré, et a pris en peu de temps des dimensions considérables, et voici quel est actuellement l'état de la partie malade :

L'ulcération, entourée de chaque côté d'indurations bosselées, offre une surface malade qui représente assez bien l

forme d'un triangle dont la base correspondait à la lèvre, et le sommet au menton. Cette base a 3 centimètres et demi; la hauteur est de 4 centimètres. Par l'ouverture de la plaie, on aperçoit les dents et les gencives; on a la suite de la difficulté dans la pronunciation, dans la mastication, et enfin une déperdition continue de salive. Cependant la santé générale est assez bien conservée, et le malade, qui jusqu'ici a toujours pu vaquer à ses travaux, se présente à nous, sous ce rapport, dans les conditions les plus avantageuses pour l'opération.

L'opération a lieu le 21 septembre. Après avoir chloroformisé le malade, on fit de chaque côté de la tumeur deux incisions qui, partant de la lèvre inférieure, venaient aboutir en se joignant sur le milieu du menton, et qui permirent d'enlever aussitôt la tumeur dans sa totalité. Mais pour réparer la perte de substance, on fit une autre incision qui, partant du point d'intersection des deux premières, fut prolongée jusqu'à l'os hyoïde. On eût ainsi deux lambeaux qu'il fallut disséquer et détacher du maxillaire inférieur dans une assez grande étendue, afin de faciliter le glissement. Puis, comme il ne restait que 3 centimètres de la lèvre inférieure, 1 centimètre et demi à droite et à gauche, on fit partir des commissures des incisions transversales, et par conséquent perpendiculaires aux deux premières incisions en V, qui furent prolongées dans l'étendue de 3 centimètres. Ces incisions furent faites avec soin, surtout en approchant de la muqueuse buccale, qu'il fallut disséquer et détacher un peu plus haut, afin d'en couvrir la surface saignante de l'incision destinée à fermer le bord muqueux de la lèvre nouvelle; elle y fut maintenue par deux moyens de points de suture.

Il ne restait des lèvres plus, pour terminer l'opération, qu'à faire glisser sur le maxillaire inférieur les deux lambeaux qu'on avait déjà disséqués, et qu'à les réunir au moyen de six points de suture entortillée.

Pour tout pansement, on mit des compresses d'eau fraîche qui furent renouvelées de temps en temps. Pendant la journée, on put faire boire le malade à l'aide d'un biberon.

Le 22, il y a un peu de tuméfaction; cependant les parties sont parfaitement reprises, et c'est à peine si l'existence de la lèvre. On enlève deux épingles. Même pansement. Le malade prend dans la journée un peu de bouillon.

Le 23, les sutures qui maintiennent les lambeaux à la surface de la nouvelle lèvre sont enlevées avec quelque difficulté, à cause du gonflement qui persiste encore. La réunion est parfaite. On enlève aussi le reste des épingles, en ayant toutefois soin d'en conserver une dernière au-dessous du menton. La réunion est encore ici aussi parfaite qu'aux lèvres.

La santé générale est toujours satisfaisante, et le malade continue à prendre du bouillon.

Le 24, la tuméfaction a diminué beaucoup, et en enlevant la dernière épingle on peut voir que toutes les parties sont réunies parfaitement, excepté toutefois au niveau de l'os hyoïde, où on a laissé espérer une solution de continuité pour laisser sortir les liquides.

Les jours suivants, le malade va de mieux en mieux. La petite ouverture située au-dessous du menton se bouche, et le malade peut enfin manger des aliments solides sans trop de difficulté.

Aujourd'hui, 11 octobre, le malade est complètement guéri. En examinant l'intérieur de la bouche, on voit à la paroi interne des Jones des cicatrices qui se continuent dans le sens du grand diamètre de la bouche, et il est possible de constater que toutes les portions qui ont été décollées du maxillaire inférieur y sont maintenant parfaitement adhérentes, et qu'il s'est même formé un nouveau frein.

En examinant extérieurement, on voit que le menton est un peu allongé; que le sillon naso-labial est exagéré; qu'enfin, au-dessous du menton la peau rapportée adhère à l'os maxillaire dans une grande étendue, et par ce fait détermine une dépression semblable à celle qui existe dans l'état normal.

Quant à la lèvre inférieure, longue de 9 centimètres, elle se compose de deux parties : 1^{re} une partie centrale formée par les commissures de l'ancienne lèvre, et longue de 3 centimètres et demi; 2^e une partie externe droite et gauche, la première, de 3 centimètres; la deuxième, de 2 centimètres et demi.

On nous a examiné ce malade avec la plus grande attention, et nous avons constaté tout les avantages du procédé suivi par M. Michon. La bouche est un peu grande, on pourrait sans doute en diminuer la largeur; mais pour obtenir ce résultat, le chirurgien compte avec juste raison sur la rétraction consécutive à l'opération. La nature a du reste bien secondé l'opérateur, et la manière dont les parties divisées adhèrent à l'os maxillaire ne laisse rien à désirer; on retrouve des dispositions qui se rapprochent de la lèvre la plus remarquable de l'état normal. Nous trouvons aussi au niveau du repli muqueux maxillo-labial sur la ligne médiane, un véritable frein qui fixe la lèvre nouvelle et l'empêche de se déplacer.

Quant aux fonctions physiologiques, elles s'accomplissent toutes aussi bien que s'il n'y avait jamais eu ni maladie ni opération; le malade retient sa salive et les aliments liquides; il mange facilement, et sa voix ne présente rien d'anormal.

P. E. L.

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. VALLEUX.

Leçons cliniques sur les déviations utérines.

(Quatorzième leçon.)

Considérations générales sur les déviations utérines.

Il nous reste pour compléter l'histoire des déviations utérines à résumer dans un exposé d'ensemble les faits généraux qui ressortent de la description particulière de chacune d'elles.

La définition que nous avons proposée au commencement de ces leçons a été justifiée par les développements dans lesquels nous sommes entrés à l'occasion de chaque genre de déviation. Il serait inutile d'en discuter ici la valeur; nous allons donc aborder immédiatement les considérations relatives à la pathogénie des affections qui nous occupent.

C'est presque toujours chez des jeunes femmes que se produisent les déviations utérines; le début de la maladie, dans la grande majorité des cas observés, est à l'âge de 20 à 30 ans; si les auteurs sont arrivés à des résultats différents de ceux que nous signalons ici; si, guidés par des considérations théoriques, ils ont attribué à l'âge critique une influence que nous lui contestons, il faut l'attribuer principalement à ce qu'ils n'ont pas étudié les faits avec assez d'exactitude, à ce qu'ils ont confondu l'époque initiale de la maladie avec celle à laquelle les malades sont venues réclamer leurs soins : c'est ainsi qu'ils ont rapporté à la période de la vie comprise entre 45 et 52 ans des déviations dont l'existence datait d'une vingtaine d'années. Toutes les femmes qui se sont adressées à nous, comme on a pu s'en rendre compte, ont subi depuis un temps assez long : les changements survenus dans la position naturelle de l'utérus remontaient chez quelques-unes à trois mois, chez d'autres à vingt ans et même davantage; chez le plus grand nombre, ils existaient depuis un espace de temps dont les limites extrêmes étaient comprises entre trois et dix ans.

En prenant pour base nos observations, on se conduit à estimer que l'âge de 25 ans est celui dans lequel se déclare le plus ordinairement les déviations utérines; on l'âge de 25 ans représente pour nos femmes l'époque moyenne de la parturition : cette remarque nous amène naturellement à rechercher l'influence de l'accouchement.

Disons d'abord que les diverses causes auxquelles on a coutume de rattacher les déviations de l'utérus, si l'on excepte l'état de la matrice après l'accouchement, les chutes et les efforts, nous paraissent n'avoir qu'une importance véritablement secondaire. On a même l'opinion que chez les femmes qui ont subi quelques causes de se lever et de marcher trop tôt après leurs couches constituent une des causes les plus puissantes des déviations; nous avons examiné les faits à ce point de vue : sur 68 malades, nous en avons trouvé 2 ou 3 seulement qui, à la suite de leur accouchement, n'ont pas gardé leurs repos pendant un temps convenable.

La moitié des femmes auxquelles nous avons donné des soins présentaient les attributs du ténus lymphatique ou du tempérament lymphatico-sanguin; pour tirer de ce fait une conclusion légitime relativement à l'influence des tempéraments lymphatique et lymphatico-sanguin, il convient avant tout de déterminer d'abord les proportions des tempéraments existant à l'égard des autres variétés de tempérament. Si l'on considère que le tempérament lymphatique est celui qu'on rencontre le plus communément chez les femmes, on sera porté à regarder comme une circonstance naturelle qu'il se soit trouvé chez un grand nombre de nos malades et qu'il ait été le plus communément le premier à se manifester. Il nous a donc servi à accorder dans la production des déviations utérines.

Rarement nous avons eu à noter des perturbations très marquées dans l'éruption menstruelle.

Examinons maintenant sous ses différentes faces la question de l'accouchement.

Sur 68 malades, 58 ont eu des enfants; sur les 10 qui n'en ont pas eu, 3 étaient vierges. Les déviations de la matrice ont-elles été pour quelque chose dans la stérilité des 7 autres? Nous inclinons à le penser, d'après la considération que ces femmes n'avaient aucun motif qui pût leur faire redouter de devenir enceintes. Parmi les 58 femmes qui ont eu des enfants, il s'en est trouvé 26 qui n'ont eu qu'un seul accouchement, ou que des fausses couches; auprès d'elles, il convient de placer une malade qui a rendu une môle. Du moment où se sont manifestés des symptômes de déviation, ces femmes ont été atteintes d'une véritable stérilité, bien qu'elles aient eu elles-mêmes le retour de la parturition. Il ressort de là que la stérilité, comme nous l'avons montré plus haut, est une des conséquences des déviations de la matrice.

Nous les malades qui n'ont eu que des fausses couches ont au nombre de 10; chez trois d'entre elles, l'accident s'est répété deux fois. Le fait est-il vraisemblable qu'une déviation utérine a fait obstacle, au moins dans le plupart des cas, à l'évolution régulière de la grossesse.

M. Dezanoux, qui en 1835 a publié une brochure sur l'obstacle antérieur de la matrice, a signalé les difficultés que certaines déviations entraînaient dans la gestation et, plus tard, dans l'accouchement, lorsque la grossesse arrivait à terme. Si, chez une femme qui a eu cette espèce d'obstacle, les parties molles sont flasques, l'utérus, à la suite d'une fécondation nouvelle, se porte en avant, la situation vicieuse qu'il contracte, et qui favorise le défaut de résistance habituelle de l'enceinte abdominale, fait qu'un moment de l'accouchement les efforts de la mère ont pour résultat de pousser la tête du fœtus vers l'excavation sacrée, et de rendre ainsi l'expulsion du produit de la conception longue, pénible et pleine de dangers. C'est dans le but de prévenir ces dangers que M. Dezanoux a imaginé une ceinture propre à soutenir l'abdomen et à maintenir l'utérus dans sa direction normale; cette ceinture a été employée avec succès par lui-même, et par d'autres praticiens. Plusieurs accouchements, ayant été atteints d'une déviation de l'utérus en avant, étiat demeurée stérile pendant cinq ans, et avait pu devenir enceinte à la faveur d'un traitement sous l'influence duquel la matrice avait repris sa position normale.

Les difficultés auxquelles nous venons de nous occuper dans quelques circonstances à l'égard de l'accouchement dans quelques déviations utérines? Rien ne prouve qu'il en soit ainsi; l'accouchement a été facile chez le plus grand nombre de nos malades.

On sait déjà ce qu'il convient de penser des adhérences envisagées comme causes de déviations de la matrice. Nous avons fait remarquer en effet que, chez nos malades, nous n'avons pas eu à constater l'existence d'adhérences; en général, nous avons trouvé l'utérus mobile et les déviations faciles à réduire.

En ce qui concerne les engorgements, il nous a été absolument impossible de nous assurer qu'ils avaient précédé la maladie dans les observations que nous avons été à même de recueillir. Les auteurs qui ont rangé cet état pathologique au nombre des causes de déviation de la matrice ont omis de prouver, d'une part, qu'il était antérieur aux déviations existantes; de l'autre, qu'il ne s'était pas produit sous l'influence de ces mêmes déviations. Dans un tel état de choses, l'opinion qui nous paraît la plus probable est que l'engorgement se conforme aux vraisemblances et celle qui consiste à penser qu'après l'accouchement l'utérus ne revenant pas complètement sur lui-même échappe à l'action de causes qui, dans l'état de vacuité, seraient impuissantes à lui imprimer une direction anormale.

Chez 6 de nos malades, les déviations ont eu pour causes manifestes des chutes sur le siège ou des efforts plus ou moins énergiques.

Les déviations utérines ont eu pour symptôme commun, chez

nos malades, des douleurs spontanées qui se sont montrées dans les lombes, le sacrum, l'hypogastre, les aines et les cuisses.

Ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En résumé les faits, on trouve que les douleurs utérines ont existé 25 fois sur 35 dans les déplacements en avant, 16 fois sur 35 dans les déplacements en arrière. Ces douleurs, et ces douleurs, quant à leur siège, ont constamment été indépendantes de la variété de déviation à laquelle elles ont coïncidé. En

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

GALVATE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois. 9 fr. 50 c.
ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Trois mois. 16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an. 30 »

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GARÇ, HOLLANDE, PRUSSIE,	Trois mois. 9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE,	Six mois. 17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an. 33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois. 40 fr.
GÉNÈVE,	Six mois. 75 »
	Un an. 88 »

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

NOUVEAUX. — HOPITAL NECKER (M. CIVILLE). Constataction de la guérison de la lithotritie. — **HOPITAL SAINT-LOUIS (M. MALAGUÉ).** Observation de tumeurs des muscles de l'abdomen. — **CLINIQUE DÉPARTEMENTALE.** Lésion de l'ovaire. Réduction de deux mois. — **ACADÉMIE DE MÉDECINE.** (Addition à la séance du 12 octobre). Discours de M. Bérard sur la transmission des accidents secondaires de la syphilis. — Société de chirurgie, séance du 7 octobre. — Société de médecine pratique, séance du 2 septembre. — Note sur un nouvel instrument de M. E. Béchey pour la ligature des vaisseaux situés dans les plaies profondes. — Sur les piqûres de vallet.

HOPITAL NECKER. — M. CIVILLE.

Constataction de la guérison après la lithotritie.

Voilà nous opérés entièrement débarrassés de leurs calculs; au moins nous le pensons. Il s'agit de s'en assurer matériellement. Or, bien, puisque je vais vous dire quelques mois à l'égal d'un an, avant de procéder pour eux à la dernière séance exploratrice, je tiens à vous dire que c'est un des points les plus délicats, les plus difficiles dans l'histoire et la pratique de la lithotritie, pour le malade comme pour le chirurgien.

C'est par là qu'on a le plus espéré combattre la nouvelle méthode. Votre opération, dis-je, on ne sera souvent qu'incomplète. Car, comment reconnaître par les instruments les débris les plus fins d'un calcul? et s'il en reste quelque'un, si petit qu'il soit, c'est la récurrence du mal assuré. Et on citait des faits à l'appui. Mais que prouvaient ces faits, si ce n'est que plusieurs fois, par défaut d'expérience, par négligence des moyens précieux dont l'art dispose actuellement, on avait procédé d'une façon vicieuse?

C'est l'emploi de ces moyens que je veux vous rappeler brièvement, et qui sont d'une rigueur telle, qu'on peut, quand on les a appliqués avec soin, affirmer l'absence de calculs calculeux aussi bien, mieux peut-être, qu'en explorant la vessie par le doigt ou tout autre instrument, la vessie ouverte par l'une ou l'autre des méthodes de lithotomie.

D'abord, faut-il explorer pour s'assurer de la guérison? Oui, à coup sûr. On a voulu se fier uniquement à la sensation du malade, et on a dit que le malade était guéri quand il ne souffrait plus. C'est une erreur. Car dans les cas simples c'est une règle très générale que le douleur va en diminuant avec les séances, pour souvent disparaître entièrement avant que tout le corps étranger soit expulsé. Des trois malades que nous opérâmes ensemble, deux ont été très remarquables sous ce rapport.

Il faut donc explorer. Vous savez toute l'insuffisance de la sonde à ce sujet, surtout quand on se contente, à la façon encore de tant de praticiens, de l'introduire et de la promener en divers sens dans la vessie. Si vous commencez par la sonde, ce sera sans les précautions ordinaires : sonder le malade couché, explorer pendant que l'urine s'écoule, pousser à plusieurs reprises des recherches, et à chaque fois que la vessie se vide multiplier les recherches. De cette manière, la sonde toute seule peut vous faire découvrir des fragments très petits. Mais pour une certitude complète, il n'en faut pas moins recourir à l'instrument lithotritique courbe ou droit. Le petit lithotriteur exploreur à mors plats, larges et courts, percé au besoin pour laisser couler le liquide, est l'instrument que vous me voyez employer, et qui me suffit maintenant toujours. Mais de ce que j'ajoute aujourd'hui rarement toujours. Mais de la pince à trois branches, je ne crains pas qu'il ne puisse remplacer ici le lithotriteur. Au contraire, l'explorateur que nous employâmes seulement d'au froid, on l'explora dans tous les sens avec la pince ouverte, de manière que l'écartement des branches n'excède pas un pouce. On fait tourner l'instrument sur lui-même avec ménagement; et comme la capacité du viscère est très petite, les trois branches, en tournant, agissent à la fois sur toute sa face interne. A mesure que le liquide de l'injection s'échappe, on rapproche les branches en faisant couler la pince dans la gaine, la même proportion que la capacité de l'organe. Pendant toute cette manœuvre, on exécute aussi quelques mouvements de va-et-vient, et on parvient ainsi à découvrir le plus petit corps qui s'interpose entre les branches.

Ainsi, dans les cas simples, vous arrivez à une certitude complète. Dans les cas compliqués, il n'en est plus de même. Si vous avez affaire à une vessie sans force, sans contractilité, atonique, en vain vous faites des injections froides; le viscère ne se vide pas, et conséquemment ne peut venir embrasser l'instrument. Alors multipliez les recherches, poussez avec force vos injections et coup sur coup.

Mêmes difficultés encore dans les cas de tumeurs prostatiques ou de fongus. Mais, il faut le répéter, ces cas sont exceptionnels, et ne sauraient égarer la pratique générale.

Quelquefois la vessie saigne avec une grande facilité, quelle qu'en soit la cause; alors des caillots peuvent se former, entourer les fragments et les faire échapper aux recherches. C'est une circonstance souvent bien embarrassante, mais que l'eau froide injectée, la promptitude de la manœuvre peuvent quelquefois surmonter. Les injections répétées seront encore plus utiles pour débarrasser les fragments masqués sous des mucosités très consistantes. Poussez alors du liquide jusqu'à ce qu'il sorte parfaitement clair.

En résumé, à part ces cas compliqués et exceptionnels, l'homme de l'art peut affirmer la guérison radicale après la lithotritie. Et remarquez, en effet, que pour l'exploration dernière et décisive le chirurgien est dans d'excellentes conditions. Ayant déjà fait plusieurs séances de lithotritie, il connaît tout de son malade : sa vessie, l'urètre, le col. De plus, la sensibilité de toutes les parties est presque éteinte, et cela permet de mettre à l'exploration tout le soin, toute la lenteur même qu'il eût été imprudent et dangereux d'employer au début de l'opération.

HOPITAL SAINT-LOUIS. — M. MALAGUÉ.

Observation de tumeurs partielles saillant de mort en quarante-huit heures, avec une contraction spéciale des muscles de l'abdomen.

Nous avons publié récemment dans ce journal un cas de trismus rapidement mortel, et où la mort paraissait due essentiellement à l'occlusion spasmodique du larynx. En l'explorant un autre cas aussi promptement fatal, et où les phénomènes ont été tous différents, ce deux exemples si divers d'une même affection montreront combien elle est encore peu connue, et appelleront sans doute l'attention des observateurs.

Lombard (Eugène), âgé de vingt-deux ans, entra à l'hôpital le 15 juillet 1852. Quelques heures auparavant, comme il nettoyait des carreaux, le pied lui ayant manqué, son bras droit avait passé au travers des muscles de l'abdomen, occupant le côté débiteur de 10 centimètres de longueur, occupant le côté débiteur de 10 centimètres de largeur, et d'un état résultant une drôle de plaie; on établit une compression avec de l'agaric et de la charpie, et le malade fut transporté à l'hôpital.

Comme l'écoulement du sang était arrêté, le pansement fut respecté; et pendant quatre jours le malade garde le repos au lit, sans qu'il survint aucun accident.

Le 18 juillet, on enlève la compression, qu'on remplace par des bandelettes de diachylon. L'aspect général de la plaie est satisfaisant, seulement la lèvre supérieure de la plaie est renversée en dedans, et la partie interne de la peau fortement comprimée est un peu sphacélée, mais dans une petite étendue.

Pendant toute la semaine qui suit, la plaie est pansée à plat, et paraît aller à merveille; la santé du malade ne paraît affaiblie en rien par l'hémorrhagie qui a eu lieu antérieurement.

Le 25 juillet au soir, sans cause connue, le malade se plaint de roideur du cou; il a de la peine à avaler et à écarter les mâchoires. Une sueur abondante est survenue avec ces graves symptômes, et la fatigue beaucoup.

Le 26, à la visite du matin, en examinant attentivement le malade, on constate tout d'abord une constriction de l'orbiculaire des paupières et une forte contraction des pupilles. Les muscles de la face présentent aussi quelque chose de roide et de convulsif. Les muscles des mâchoires sont fortement contractés; cependant, après un certain effort de volonté de la part du malade, elles finissent par s'écarter de 3 à 4 centimètres; la langue peut sortir de la bouche de 3 à 4 centimètres; elle est assez mobile dans la bouche, et ne présente pas cette roideur à sa base que nous avons observée chez notre premier malade. Le voile du palais n'offre rien à noter. La déglutition des liquides s'opère comme, mais avec quelque gêne; car le malade est obligé de se mettre sur son séant pour boire, sans qu'il aille de travers, et l'on peut observer que l'ascension du larynx est lente et pénible. Les muscles du cou sont roides, violemment tendus, les sierno-cléido-mas-

toïdiens font une saillie très prononcée sous la peau. Les muscles des parois thoraciques se contractent bien; la respiration est normale, le thorax s'élève et s'abaisse régulièrement, les contractions du diaphragme sont pareillement régulières; mais les muscles de l'abdomen sont assez violemment contractés. Il n'y a aucun râle dans la poitrine. Le poulx est à 84 pulsations. Une sueur très abondante couvre le malade, et surtout la tête et la partie supérieure du tronc; on a beau lui essuyer souvent le visage, presque immédiatement après il est inondé de sueur. La soif est assez vive. La quantité d'urine rendue depuis hier est peu abondante. L'aspect de la

plaie est toujours satisfaisant et n'est en rien modifié. Il n'y a aucune douleur dans les membres, le malade ne souffre absolument que de la roideur du cou et de la sueur abondante qui le fatigue. — Huit piles d'opium de 5 centigrammes chacune; une toutes les heures.

À la visite du soir, ce qui le frappe le plus c'est le progrès de la roideur du cou et des mâchoires. Les mâchoires sont tellement serrées, qu'à peine avec de la patience peuvent-elles s'écarter de 1 centimètre; la langue ne peut plus sortir de la bouche. L'intelligence est cependant assez nette, aussi de la bouche. Les parois thoraciques paraissent immobiles, et la respiration est entièrement diaphragmatique; l'auscultation indique que l'amplication du poulmon est incomplète; ce n'est qu'en haut qu'on distingue le murmure respiratoire; celui-ci est d'ailleurs normal; il n'y a aucun râle dans la poitrine. Les parois abdominales sont toujours très rétractées; aucune rigidité ni aucune douleur dans les membres. La sueur est toujours très abondante, la miction rare, et, malgré un lavement avec deux gouttes d'huile de croton, il y a de la constipation.

En somme, l'état du malade est plus grave que le matin; l'anxiété respiratoire semble due entièrement à l'immobilité des parois thoraciques et à la rigidité des muscles de l'abdomen; au cou, bien que la roideur soit peut-être un peu plus exagérée que le matin, l'air passe facilement dans la trachée et le larynx. Cependant le malade étant calme et sans douleur, l'état d'agitation du matin ayant disparu sous l'influence de l'opium, on se borne à prescrire un lavement avec dix gouttes de chloroforme pour faire cesser la contraction manifeste du sphincter de l'anus.

À dix heures et demie du soir, le malade est mieux; il y a manifestement rémission des symptômes tétaniques. La respiration est moins précipitée, les parois thoraciques sont moins immobiles, les muscles du cou moins durs, moins tendus; les mâchoires s'écarter d'une de l'autre de 2 centimètres et demi. Seulement la poitrine; le malade n'éprouve pas de douleurs, et sent au contraire une amélioration dans sa situation.

Le 27, à cinq heures et demie du matin, la nuit a été assez tranquille; cependant le malade est moins bien; il est survenu des douleurs dans les membres et des contractions involontaires dans les muscles. La roideur musculaire au cou et à l'abdomen n'offre rien d'exagéré, la respiration est calme et qu'elle était hier dans la journée, mais elle est plus considérable qu'hier sous le rapport de la durée. Les muscles de la face sont roides et convulsivement agités. La sueur est toujours assez abondante. Les idées du malade commencent à s'embarrasser.

À huit heures, la tête est un peu fléchie sur le tronc; les muscles du cou sont redevenus roides et tendus, les paupières sont fermées et violemment contractées ainsi que les pupilles; les narines, au contraire, largement dilatées; la respiration est balotante, les parois thoraciques, immobiles, ne fonctionnent plus, tandis que le diaphragme paraît se contracter régulièrement. Le ventre est très rétracté, les muscles droits de l'abdomen sont durs, roides et ont une saillie très marquée sous la peau. Il n'y a rien dans les poulmon à l'auscultation, le murmure respiratoire est pur et s'entend surtout dans les fosses sous-claviculaires. Le poulx est à 95 pulsations; les membres supérieurs sont demi-fléchis et animés de temps en temps de soubresauts convulsifs, qu'il partent de la et des membres inférieurs, se propagent dans le reste du corps. Le malade entend les paroles qu'on lui adresse, mais il jette les mains et répond par saccades et avec effort. Il dit souffrir beaucoup et surtout de son bras brisé.

À midi, le malade ne reconnaît pas la personne qui s'adresse cependant à lui à plusieurs reprises. Il a toujours des soubresauts convulsifs. La roideur du cou et de l'abdomen est la même; l'état respiratoire et l'aspect de la face sont les mêmes que le matin.

À la visite du soir, il s'est produit une nouvelle rémission des symptômes. Les muscles du cou sont presque dans un état complet de relaxation; le ventre bien moins rétracté que le matin, la respiration moins balotante. Les mâchoires s'écarter d'environ 1 centimètre, la langue se meut assez facilement dans la bouche. La soif est assez vive et le malade peut boire seul. La sueur est toujours très abondante, les urines sont rares, la constipation persiste. Aucun râle ni aucun bruit dans la poitrine; le poulx est régulier, 84 pulsations. L'intelligence est nette, presque normale. Il n'y a plus de douleurs dans les membres ni de soubresauts dans les muscles; seulement le malade accuse un engourdissement général dans les bras malades.

À huit heures et demie, la fièvre s'est allumée, le poulx est plein, rebondissant, précipité, à 130 pulsations. Toutes les deux ou trois minutes, le malade est pris d'un mouvement

lient pas de chloro, et, lorsqu'il est prescrit, même à dose élevée ne revient pas à plus de dix centimes par jour.

M. CARON ne prétend pas que l'acide hydrochlorique guérisse à l'exclusion de tous les autres agents thérapeutiques, mais il croit que c'est à lui que revient l'action bienfaisante des préparations dans lesquelles il se trouve.

M. GUERANT ne pense pas que M. Caron puisse avec certitude attribuer ses succès à l'acide chlorhydrique, puisqu'il a été associé au quinquina et à la douce-amère. Du reste, ajoute M. Guerant, lorsqu'il agit des affections scorbutiques, il fait présenter des observations de plusieurs années; on voit souvent des enfants qui après trois mois de traitement semblent parfaitement guéris, et chez lesquels la récidive se manifeste quelques mois après.

M. CARON possède de nombreuses observations; ses expériences remontent à quatre années; il attend, pour les publier, comme le veut M. Guerant, la sanction du temps. M. Caron a toujours donné l'acide chlorhydrique associé au vin de quinquina ou à l'élixir de Garus.

M. GUERANT. Il faut se garder dans les maladies scorbutiques d'attribuer facilement la guérison à un mode de traitement; c'est la plupart du temps la variation de ce traitement qui donne le plus de succès. Aussi est-il avantageux de changer de temps en temps les agents que l'on emploie; autrement, la cure étant de longue durée, les malades s'habituent au médicament qui avait tout d'abord semblé réussir et le vice scorbutique ne tarde pas à réparaître.

M. CARON. Je partage d'autant plus l'avis de M. Guerant qu'un de ses malades, soigné longtemps par lui pour une coxalgie et de nombreuses fistules, est venu me trouver et a guéri par l'acide chlorhydrique.

M. GUERANT. C'est la confirmation de mon opinion. Je demandai actuellement à M. Caron s'il s'abstient de traitement local; et, sait que M. Lugol administrait l'iode à l'intérieur sans se préoccuper de l'état local.

M. CARON. Étant particulier de M. Lugol, dans certaines circonstances j'ai fait comme lui; mais j'ai reconnu l'abus de cette méthode, et dans ma pratique spéciale un traitement local vient toujours en aide au traitement général. Je réserve l'acide hydrochlorique seul pour les cas où je veux faire purement de la science.

M. GUERANT. Je prends acte de ce fait, et je tiens à ce qu'il soit consigné, attendu que M. Lugol a toujours été exclu en pareil cas.

Cicatricite vicieuse d'une plaie des paupières.

M. MACZE rend compte du malade qu'il a opéré pour remédier à une cicatrice vicieuse d'une plaie des paupières et dont il a entretenu la Société dans la dernière séance. Ce malade, dit M. Macze, est guéri, c'est-à-dire que l'ouverture des paupières, qui avait singulièrement diminué par suite de la cicatrice dont je vous ai parlé, est aujourd'hui presque aussi grande que du côté de l'œil externe. Pour éviter que l'anneau indolore ne vint diminuer la commissure palpébrale, j'ai eu à couper plusieurs brides et j'ai cautérisé chaque jour une des lèvres de la plaie, tandis que l'autre se cicatrisait isolément. En somme, l'ouverture palpébrale ne présente pas de différences sensibles dans les deux yeux et les cils ont conservé leur direction normale.

Corps étranger dans l'oreille.

M. GUERANT. Je vous ai parlé des injections que je dirige dans l'oreille pour expulser les corps étrangers, pratique bien supérieure à celle qui consiste à faire avec l'index matras plus ou moins douloureux. Il faudrait cependant se garder de généraliser ce moyen, qui rencontre quelques exceptions.

Ainsi, une mère m'amène dernièrement son enfant, qui souffrait de l'oreille. J'aperçois seulement un peu de cérumen. Je pousse une injection; j'entrevois un petit corps blanc et brillant, que deux autres injections ne réussissent point à expulser. J'introduis alors la curette articulée dont je me sers pour extraire les petits cailloux du canal de l'oreille, et je retire avec quelque difficulté un petit bouton de nacre percé de trous et placé en travers. On conçoit qu'en pareil cas l'injection n'a pas de prise, eu égard à la forme et à la position du corps étranger.

M. CHALET. J'ai vu à quelque temps, deux petits garçons qui étaient introduits dans les oreilles des nourrices de cerises. Les tentatives de la mère pour les extraire à l'aide d'un passe-cable n'avaient réussi qu'à les enfoncer. Je conseillai des injections, mais on préféra conduire les enfants à l'hôpital d'une petite ville voisine, où les manœuvres employées eurent infructueuses. La mère fit recours alors aux injections, qu'elle fit pendant trois jours, et qui, au troisième, expulsèrent les corps étrangers.

M. GUERANT ne confie pas aux parents ces injections, qui ont besoin d'être faites avec habileté, et que l'on dirige parfois à un demi-mètre de distance.

Réductibilité des luxations de l'humérus.

— M. BOYER. Il y a deux mois, M. X..., âgé de soixante-deux ans, combattant lui-même son fibrylisme, fut, par suite de la chute de son cheval, projeté en avant, et frappa le sol du moignon de l'épaule. Le médecin du pays diagnostiqua une simple contusion, et prescrivit des sangsues, des cataplasmes et des applications locales. Plusieurs jours se passèrent sans que les douleurs fussent soulagées. Plusieurs jours après, le malade fut appelé, qui partagea l'opinion de leur confrère. Dix jours après, M. X... vint pour affaires à Paris, et plein de confiance dans les personnes qui lui donnaient des soins, il ne jugea pas à propos d'avoir recours à un autre avis. On lui conseilla l'usage des bains de mer. Il y vint, et consulta alors un de nos confrères, ancien interne des hôpitaux, qui reconnut l'existence d'une luxation de l'humérus. J'étais aux bains de mer à cette époque, et j'ai eu occasion de constater aussi la luxation, même à travers les vêtements. Aucun signe ne manquait; la tête de l'humérus était dans l'aisselle; le coude abaissé et dévié du corps, le coude aplati, et une excavation existait au-dessous de l'acromion.

Les personnes que M. X... avait consultées tout d'abord lui conseillaient aujourd'hui de ne rien faire, attendu que toute tentative de réduction produirait de grandes déchirures et des accidents graves. Je désistais à ce sujet l'opinion de la Société sur cette question. Quelle est la limite de temps de réductibilité des luxations de l'humérus?

M. GUERANT rappelle qu'il existe des exemples de luxations réduites après soixante jours, et pense que chez le malade dont parle M. Boyer on peut faire sans inconvénients des tentatives dirigées avec prudence.

M. CARON a dans le journal de M. Malgaigne un exemple de luxation réduite au troisième mois.

M. BOYER pense qu'il est rationnel de tenter la réduction à l'aide du chloroforme et de l'emploi méthodique des moules.

Le secrétaire, D^r AL. MACZE.

NOTE SUR UN NOUVEAU INSTRUMENT DE M. E. BACHELÉY

pour la ligature des vaisseaux situés dans des plaies profondes.

Les petites difficultés qui se présentent dans la pratique de la chirurgie sont souvent plus embarrassantes que les grandes, contre lesquelles on est toujours prévenu. Ainsi, par exemple, à la suite des opérations il arrive fréquemment qu'une ligature portée sur une artère divisée, mais qui s'est rétractée, on qui est située dans une plaie profonde, embrasse seulement les mors de la pince, ou bien une portion du vaisseau trop courte pour être convenablement serrée.

Presque tous les chirurgiens ont été frappés de cet inconvénient et ont cherché, par de nombreux essais, à porter plus sûrement la ligature sur le vaisseau, si profondément qu'il se trouve placé, et à en embrasser une longueur assez considérable pour qu'on n'ait pas à craindre l'hémorrhagie.

Un instrument d'indication paraît complètement rempli par ce nouveau très simple imaginé par M. Bacheléy, et qui depuis un an a rendu de grands services, tant entre les mains de son inventeur qu'entre celles de plusieurs chirurgiens des hôpitaux de Paris. Cet instrument, confectionné par M. Mathieu, a déjà été adopté par plusieurs praticiens étrangers qui viennent chercher dans notre capitale les perfectionnements qu'on ne trouve point ailleurs.

L'instrument primitif de M. Bacheléy est une pince à ligature ordinaire, à laquelle est jointe, sur l'une de ses branches, un cône creux dont le sommet est dirigé en bas, et qui peut descendre de façon à dépasser l'extrémité des mors de cinq à six millimètres. Le chirurgien peut aisément saisir avec la pince l'artère, si petite et si profondément qu'elle soit; puis, poussant le bouton fixé sur le coulant du verrou, qu'il presse avec le pouce, il fait glisser le cône sur les mors, qui entrent ainsi dans sa cavité un centimètre au moins d'artère; en même temps la pince se trouve fermée, et c'est alors que l'anse de fil est portée sur la base du cône.

On conçoit aisément que la ligature, venant à être serrée, glisse vers le sommet du cône et étrangle l'artère justement à ce point, qu'il aurait été impossible ou du moins très difficile d'atteindre avec les doigts. Il suffit de tirer le bouton et d'ouvrir la pince pour voir l'artère libre solidement, faisant un relief très prononcé, et causant en conséquence la plus complète garantie contre les hémorrhagies consécutives, qui sont regardées comme une des complications les plus à craindre des opérations, tant à cause de la perte du sang que par l'impression fâcheuse qu'elles font sur l'esprit des malades.

M. Bacheléy vient de perfectionner son instrument en adaptant à l'extrémité opposée de la pince un ténaculum garni également d'un cône mobile un peu aplati, et qui, manœuvré de la main manœuvrière, fait saisir la portion des parties molles où se trouve le vaisseau qu'il s'agit de lier, et permet de porter le fil aussi profondément qu'il est nécessaire.

Ainsi construit, l'instrument de M. Bacheléy est tout à fait commode et portatif. Il a donc sa place marquée désormais dans toutes les trousseaux au rang des instruments indispensables au chirurgien; et d'ailleurs il n'en augmente pas le nombre, puisqu'il réunit, au contraire, la pince et le ténaculum, qui avaient été séparés jusqu'ici; et que, de plus, dans le nouveau modèle, le cône peut être séparé de la pince.

Explication de la figure. — A. Le cône poussé au delà des mors de la pince qui est fermée, l'artère étant saignée. — B. Le bouton qui pousse le cône et fait mouvoir en même temps le verrou. — E. Le ténaculum renfermé dans le cône. — D. Le vaisseau étant amené pour être lié.

SUR LES PILULES DE VALLET.

Il est certaines préparations qui ont le privilège de croître dans l'estime des praticiens au fur et à mesure que l'on s'éloigne de l'époque de leur apparition, et qui puisent dans les succès de chaque jour la meilleure garantie de leur valeur thérapeutique. Les pilules de Vallet sont au nombre de ces heureuses préparations, et elles ont su, malgré les progrès de la chimie et de la pharmacie, conserver l'engouement qui les a vu naître au jour de leur début. Il est, en effet, peu de préparations ferrugineuses qui réunissent autant d'avantages que les pilules de Vallet :

« Il ne saurait être indifférent en thérapeutique, disions-nous en 1839, d'employer telle ou telle préparation ferrugineuse : si les oxydes de fer insolubles ne sont absorbés qu'avec beaucoup de difficulté et très imparfaitement, les sels de fer solubles, de leur côté, peuvent, à part leur saveur désagréable, ne pas être sans danger sur l'économie animale. Reste donc le carbonate ferreux. Ce composé,

« dont la base est puissante, se dissout très aisément dans les acides des voies digestives, et l'on n'a pas à craindre qu'il traverse le canal alimentaire sans produire l'effet attendu; qu'il offre des avantages que l'on chercherait vainement ailleurs. Mais jusqu'à ce jour son existence à l'état

« de pureté sous forme solide était encore problématique. » M. Vallet a, le premier, résolu le problème : il a su faire piler le protochlorure de fer avec l'acide pilulaire; il a fait plus encore. Tous les thérapeutes savent avec quelle facilité les oxydes et le carbonate de fer se dissolvent et prennent de la cohésion, et combien cette propriété fautive nuit à leur action médicale : cet inconvénient a été par lui surmonté. En raison de leur extrême pureté, que l'on ne peut jamais amener à l'état de siccité complète, le protochlorure de fer pur n'y prend jamais de cohésion; aussi, sa dissolution dans les acides de l'estomac et son transport dans les voies circulatoires y sont-ils des plus faciles. Ces pilules ne se dessèchent et ne durcissent jamais. »

Ce que la théorie annonçait, l'expérience l'a pleinement confirmé. Les observations sont aujourd'hui innombrables, et il n'est pas un médecin qui, ayant à soigner une chlorose, ne recoure d'abord, à l'exclusion de tout autre médicament, aux pilules de Vallet. Nous avons, au hasard, cité la chlorose; car il est beaucoup d'autres cas où cette préparation rend de grands services. Quel est le praticien qui ignore les succès de ces pilules dans les affections nerveuses, dans l'affaiblissement occasionné par des saignées abondantes, dans des hémorrhagies répétées? Qui ne se rappelle les avantages qu'on en a retirés dans les fièvres intermittentes prolongées, dans certains accidents syphilitiques, etc. ?

Une telle valeur thérapeutique justifie pleinement l'appréciation dont les pilules de Vallet furent honorées par l'Académie nationale de médecine, et il serait à désirer que les encouragements de ce corps savant s'adressassent toujours à des médicaments de ce genre.

Ces considérations nous ont amené à tenir constamment fixés sur les pilules de Vallet l'attention des praticiens, et à leur redire les services qu'ils en peuvent attendre. Nous finirons en leur rappelant le mode d'administration de ces pilules d'après les prescriptions de l'auteur lui-même :

« Elles doivent être prises à des doses graduellement croissantes et au commencement des deux principaux repas, dans la première cuillerée d'aliments : ainsi :

« Le premier jour, on en prendra 1 le matin et 1 le soir; »
« Le second jour, 1 le matin et 2 le soir; »
« Le troisième jour, 2 le matin et 2 le soir, et ainsi de suite, en augmentant de 1 chaque jour, jusqu'à ce qu'on soit arrivé en prendre 8 ou 10 par jour, suivant l'âge ou la constitution des malades qui, parvenus à ce nombre, les continueront jusqu'à la disparition de tous les accidents. » Il résulte de nos expériences, dit le rapporteur de la commission formée au sein de l'Académie de médecine, que cette nouvelle préparation ferrugineuse peut être administrée « facilement à la dose de 10 à 10 pilules par jour; que cette dose, que l'on peut dépasser sans inconvénient, suffit pour produire la modification du sang et de l'économie que l'on désire obtenir dans la chlorose; qu'elle agit favorablement sur la menstruation, et que les résultats qu'elle donne semblent plus facilement obtenus que par la plupart des autres préparations ferrugineuses. » Néanmoins, il sera bon de continuer leur usage pendant quelque temps encore, malgré le rétablissement de la santé, et revenir graduellement aux premières doses. Cette pratique procure à tout bout de chemin les rechutes.

Pendant tout le temps que dure le traitement, le régime alimentaire doit être fortifiant, mais non pas irritant.

Concours pour la nomination des internes et des prix des externes dans les hôpitaux et hospices civils de Paris. — Les docteurs désignent pour faire partie du jury du concours qui va ouvrir le 27 du courant à l'administration générale de l'assistance publique pour la nomination des internes et des prix des externes dans les hôpitaux et hospices civils de Paris, sont MM. Bernutz, Fremy, Huguier, Buisson, Maigne, Biquet, et Nélon. 250 élèves sont inscrits pour subir les épreuves de ce concours. Le nombre des places se trouve extrêmement limité; 20 places d'internes sont seulement vacantes pour cette année.

Les collections de la Gazette des Hôpitaux, fondée en 1838, et qui est par conséquent dans la vingt-cinquième année de son existence, sont devenues si rares aujourd'hui qu'il nous est devenu impossible de fournir les listes des auteurs et des années d'impression pendant ces dix ans, dans un format in-4 qui ressemblerait beaucoup à celui des *Debats* sur l'Empire.

De 1838 à 1850, les colonnes de ce journal durent prendre plus d'extension, car le cercle de sa rédaction s'était fort élargi, et son ancienne dimension ne lui suffisait plus. Il ne nous reste qu'un très petit nombre d'exemplaires de ces trente années.

Enfin la Gazette, en 1851, c'est-à-dire au moment où commençait la seconde moitié du dix-neuvième siècle, a adopté son format actuel et les beaux caractères qui en rendent la lecture si facile. Pendant les vingt mois qui se sont écoulés depuis cette époque, un nombre considérable d'ouvrages nouveaux sont venus nous prouver que le corps médical veut bien apprécier les efforts que nous ne cessons de faire pour lui rendre le plus de services possibles. Ces abonnés ont presque tous voulu collectionner leurs numéros en partant de cette année 1851, si bien que ceux qui nous ont en réserve ne sont plus nombreux, et nous venons d'être obligés de faire réimprimer cette année tout entière.

Nous la fournissons maintenant, moyennant 12 francs seulement, à ceux de nos abonnés qui voudraient se faire une collection à partir de cette époque.

De l'or dans le traitement des scorbutiques des os. Deuxième mémoire présenté à l'Académie des sciences, par le D^r A. LAVAURE, chevalier de la Légion d'Honneur, etc. — Paris, J.-B. Baillière.

Paris. Imprimé par PLOU frères, 36 rue de Valenciennes.

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40;

en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,

Trois mois	8 fr. 50 c.
Six mois	16 »
Un an	30 »

ALGER, ANVERS, BRUXELLES,

Trois mois	8 fr. 50 c.
Six mois	16 »
Un an	30 »

TRAVAIL INDUSTRIEL, SUISSE,

Trois mois	8 fr. 50 c.
Six mois	16 »
Un an	30 »

GERCE, HOLLANDE, PRÉMONT,

Trois mois	9 fr.
Six mois	17 »
Un an	33 »

SARAGAT, SAÏON,

Trois mois	9 fr.
Six mois	17 »
Un an	33 »

TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES,

Trois mois	9 fr.
Six mois	17 »
Un an	33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANIE,

Trois mois	40 fr.
Six mois	80 »
Un an	160 »

GIBRALTAR,

Trois mois	40 fr.
Six mois	80 »
Un an	160 »

Les lettres et papiers non affranchis sont rigoureusement refusés.

PARIS, LE 20 OCTOBRE 1852.

Séances des Académies.

M. le docteur Lombard (de Genève) a lu un travail intéressant sur la météorologie médicale de Genève. Une commission composée de MM. Rostan, Soubeiran et Villermé devra en rendre compte à l'Académie.

Après cette lecture, M. Danyau a fait un excellent rapport sur une observation communiquée par M. Barrier (de Lyon). Cette observation est relative à un cas de renversement complet de l'utérus qui l'avait produit. Pour faciliter les manœuvres de réduction, le chirurgien avait employé l'anesthésie complète de la malade.

Nous renvoyons, pour l'analyse du rapport de M. Danyau, au compte-rendu de la séance. Nous signalons seulement les judicieuses remarques de M. Velpeau. L'honorable professeur a fait ressortir tout l'intérêt que présente cette observation, qui, suivant son expression, doit être popularisée. On serait, en effet, très disposé à admettre l'impossibilité de cette réduction ; car, après un certain temps, et surtout après quinze mois, il semblerait que toute tentative pour remettre l'organe dans ses conditions normales devrait rester infructueuse, en raison de la résistance et de la dureté presque cartilagineuse qu'il acquiert au contact de l'air extérieur.

Cependant M. Danyau a vu dans un recueil anglais la relation d'un fait analogue à celui communiqué par M. Barrier. La lésion datait de quatorze mois, et néanmoins le succès a été complet. On doit d'autant plus insister sur ces succès, que la persistance du renversement de l'utérus devient la source d'accidents graves, tels que des pertes incessantes, des inflammations, etc.

Nous signalerons encore un rapport sur des eaux minérales, par M. Bouilly, et une lecture sur les suites du traitement de l'hydrocèle à l'aide des injections iodées, par M. Hutin, chirurgien en chef de l'hôpital des Invalides.

— A l'Académie des sciences, la nouvelle communication de M. Marshall-Hall est la seule qui ait attiré l'attention de la section de médecine, par la persévérance que met l'honorable chirurgien anglais à expérimenter une méthode que repousse le plus simple bon sens médical. Le nouveau fait que l'auteur rapporte mérite d'être mis au même rang que tous ceux qui l'ont précédé. Un affaiblissement de l'intelligence produit par des attaques épileptiques qui durent depuis vingt ans, et qui disparaît en trois semaines à la suite de la trachéotomie, c'est là un fait trop merveilleux pour qu'on puisse le voir avec d'autres yeux que ceux de la foi. L'Académie, en entendant la nouvelle communication, d'ailleurs très visiblement laissé percer ce sentiment, malgré toute la déférence avec laquelle elle est habituée à accueillir tout ce qui vient de M. Marshall-Hall.

HOPITAL DES CLINIQUES. — M. NÉLATON.

Diagnostic et parallèle des tumeurs du sein.

(Léon recueillie par MM. THOUROT et TRÉLAT, internes du service.)

CANCERS. (Premier article.)

Messieurs, plusieurs malades atteintes de tumeur au sein se trouvent en ce moment dans nos salles ; et cette circonstance me permet aujourd'hui de m'entretenir avec vous sur ce sujet.

En que les affections du sein aient été depuis à peu près un demi-siècle l'objet de recherches actives et de travaux importants (à en est première ligne le fait citer ceux d'Astley Cooper, de M. Velpeau), leur étude n'en est pas moins pour cela restée difficile ; et ces difficultés, qui se rencontrent si

souvent dans la pratique, doivent être signalées à votre attention.

La première de nos malades est une femme couchée au n° 1 ; elle est âgée de cinquante-trois ans, peu intelligente, et nous ne pouvons obtenir aucuns renseignements positifs sur le début de sa maladie, les circonstances qui l'ont accompagnée, etc. La douleur était à peine marquée ; aussi n'a-t-elle jamais pris soin de l'examiner avec attention.

Puisque les antécédents nous sont complètement défaut, passons à l'inspection directe.

Voici ce que le sein droit nous permet de constater en ce moment : tout ce sein est déformé par un certain nombre de tumeurs et dépressions placées vers le bord inférieur du grand pectoral. En cet endroit le tissu de la peau offre des altérations diverses :

1^{re} les téguments présentent des indurations isolées et bien manifestes ;

2^o Un peu plus loin, ils sont transformés en une plaque violacée, coriace, d'une dureté ligueuse ;

3^o Ça et là nous trouvons en effet des ulcérations plus ou moins larges, plus ou moins profondes ; leurs bords sont déchiquetés et grisâtres, leur fond est couvert de saïe fétide.

Les plaques coriaces et ligueuses dont nous venons de parler sont irrégulières. Incrustées dans le tissu de la peau, dont elles font partie, elles auraient des prolongements dans la rainure qui sépare le sein de la poitrine. Nous trouvons en effet des ganglions en chapelet dans l'aisselle, sous forme de corde allongée. On en rencontre aussi dans le creux sous-claviculaire.

Rien ne semble faire, au premier abord, comme de déterminer si une malade porte ou non des ganglions axillaires, et la solution de cette question est importante pour le pronostic de certaines tumeurs du sein. Cependant il existe ici plusieurs causes d'erreur, et vous apprendrez à les éviter en employant le mode d'exploration suivant :

Ces ganglions sont situés dans le grand dextoral, au-dessous de la clavicule. Mettez le grand pectoral dans le relâchement, en rapprochant le bras du tronc ; plongez alors vos doigts à travers le muscle ; aucun obstacle ne s'opposera plus à votre exploration, et vous pourrez apprécier la forme, le volume, la situation des engorgements ganglionnaires dont l'aisselle peut être le siège. Ces précautions sont importantes, car on a pu quelquefois se tromper : ainsi le bord inférieur ou axillaire du grand pectoral, à l'état de tension, a été pris pour une masse de ganglions indurés, et Boyer nous indique déjà le moyen d'éviter cette méprise. Il en est de même de l'apophyse coracoïde, etc.

La tumeur que nous avons ici sous les yeux est mal limitée : elle présente un noyau plus considérable que les autres dans le côté gauche du sein ; mais à sa surface nous trouvons dans le côté gauche du sein ; mais à sa surface nous trouvons un grand nombre des plaques indurées, de petits nœuds en grappe, mamelonnés, hérissés d'aspérités. Le mamelon lui-même est déprimé, rétracté vers le centre de la mamelle, et il a pour ainsi dire disparu au milieu d'une ligne de circonvallation.

Si nous faisons contracter le muscle grand pectoral, il est facile de voir que la tumeur y adhère intimement. D'un autre côté, les plaques indurées de la peau sont comme soudées aux muscles sous-jacents (grand dentelé, intercostaux).

Voici donc un mode particulier de cancer du sein : c'est le *cancer ligueux atrophique en plaques* et en masses si bien décrit par M. Velpeau.

Cette forme de cancer est assez commune, et je l'ai rencontrée bien souvent. Une des particularités de son histoire est l'extrême lenteur avec laquelle ce cancer procède. Notre malade croit que elle le mal remonte à un an ; je ne le pense pas, sa marche est beaucoup plus lente.

Quelquefois même ces cancers vont si lentement que les malades peuvent encore vivre très longtemps.

En général, il est point utile d'opérer ces tumeurs, et dans ce cas particulier un traitement palliatif est le seul qui nous reste à mettre en usage. Nous reviendrons un peu plus loin sur cette question.

Chez notre deuxième malade, le cancer se montre sous des formes un peu différentes : elle est âgée de soixante-trois ans ; son embonpoint est assez marqué. Rien n'est grave comme un cancer du sein chez une femme grasse, car on trouve constamment des ramifications qui se perdent à travers la graisse, et les récidives sont plus faciles et partant plus à craindre.

La tumeur est grosse comme un œuf ; elle est placée au centre de la mamelle ; son origine paraît remonter à trois ans. A cette époque, on ne trouvait qu'une toute petite tumeur au niveau du mamelon.

La cautérisation fut employée pour la détruire ; mais une récidive se manifesta bientôt et produisit la tumeur que nous voyons aujourd'hui.

Cette tumeur est dure : une plaque rouge, du diamètre

d'une pièce de 5 francs, occupe sa partie moyenne ; cette plaque est d'un rouge violacé, grenu ; en cet endroit, une simple pellicule cutanée semble la recouvrir et disposée à fournir une hémorrhagie abondante au moindre atouchement. Nous trouvons encore ici des ganglions dans la paroi interne de l'aisselle seulement.

Nous avons déjà appris à les reconnaître : je n'en parlerai pas.

En résumé, nous trouvons là une autre variété des cancers du sein, et, pour mieux les graver dans votre mémoire, je vais les rappeler l'une après l'autre dans une courte description.

Le cancer de la mamelle présente cinq formes ou variétés principales.

Première forme. — Apparition d'une ride franche dans les téguments, et à ce niveau on trouve une petite plaque indurée, en corde, avec quelques ramifications étendues plus ou moins loin.

Deuxième forme. — Chez les femmes âgées, le cancer débute par une tumeur cutanée incrustée dans le tissu même de la peau, et cependant assés à l'extérieur. Cette tumeur est recouverte par une peau lisse, avec des tons violets à la surface ; on dirait une masse de terre rouge. Sa dureté est considérable ; les douleurs sont rares et peu violentes.

Quelquefois, la tumeur n'est pas aussi régulière ; elle est pédiculée, mais toujours dure, lente dans son développement ; elle ne s'ulcère pas : une pellicule de téguments, toujours complète, existe à sa surface. Ce genre de tumeurs peut durer dix, quinze, vingt ans, sans compromettre la vie des malades, qui en sont atteints.

Troisième forme. — Cette forme de cancer est caractérisée par une tumeur profonde dans l'intérieur de la mamelle : c'est un noyau central avec irradiations périphériques. On la rencontre plus particulièrement chez les femmes douées d'un certain embonpoint. Le plus souvent, et à une époque voisine de son début, on trouve des adhérences entre la peau et la tumeur.

Quatrième forme. — Dans cette variété, la tumeur est parfaitement limitée, globuleuse, molle au toucher ; les téguments restent mobiles, exempts d'altération ; les ganglions s'engorgent lentement.

Cinquième forme. — *Squille d'emballe.* — Au début, la mamelle est grosse et dure sur tous les points de sa surface. Si l'on fronce les téguments de manière à les rapprocher de la partie centrale, on voit les plis correspondre à une foule de dépressions indurées, bosselées. Cependant, certaines femmes vous présenteront leur sein encore assez régulier avec des couleurs mûres, et au premier abord on serait porté à croire que l'affection n'est pas encore caractérisée ; mais le signe indiqué tout à l'heure existe déjà.

Dans un temps fort court la mamelle va présenter un autre aspect, elle va s'indurer ; la peau participera bientôt à l'altération, et (chose remarquable !) le plus souvent le cancer s'étend des deux côtés à la fois et avec rapidité ; en même temps le tissu cellulaire profond et toutes les parties molles sont envahies. C'est une sorte de *plasmon* si dur, et la compression qui en résulte pour le thorax peut être telle que, d'après M. Velpeau, les malades peuvent succomber à une véritable asphyxie. En effet, les côtes sont fixées en place par cette sorte de carapace ligueuse de la peau ; les mouvements respiratoires sont donc très limités ou impossibles, et la mort, qui est inévitable, ne saurait beaucoup tarder.

Avec des caractères aussi tranchés que ceux précédemment décrits, il doit vous sembler, messieurs, que le diagnostic n'offre pas de chances d'erreur bien sérieuses, et cependant, au commencement de cette affection, l'erreur est très facile. Elle ne rappellerait toujours une malade, jeune encore, qui présentait un aspect *induré, grenu*, des téguments du sein.

On avait pu croire à une tumeur mammaire chronique, et porté un pronostic favorable. Pour moi, en raison des signes énumérés plus haut, je regardais la tumeur comme cancéreuse et même *inopérable* à son début.

Je crus devoir annoncer que les progrès seraient malheureusement rapides, car les granulations ou indurations étaient répandues en grand nombre dans les parties molles mameles.

L'événement ne justifia que trop ces prévisions.

Que faire à ces malades ? La tumeur qui se présente ici (première malade) sous forme de plaques cutanées est lente, mais marche toujours ; l'opération pratiquée, même au début et dans les meilleures conditions, est suivie constamment de récidive.

Règle générale. — Toutes les fois que les téguments sont envahis, le cancer est grave ; la récidive est certaine et ne se fera pas attendre, surtout pour les deuxième et troisième variétés, formées de tisses encéphaloïdes.

Dans certains cas (deuxième malade) la maladie est comme indolente ; mais sa marche est néanmoins envahissante ; les

téguments restent intacts jusqu'au dernier moment; ils sont amincis, se déchirent. Des fongosités s'échappent à travers les ulcérations, et des hémorragies abondantes ne tardent pas à se produire.

Au milieu de ces désordres, l'aiselle reste longtemps exempte d'alération. On peut opérer cette variété céphaloïde avec espoir d'une récidive tardive. Nous avons ici cette variété, qui est assez défavorable. Il y a des ramifications dans le sein, quelques ganglions dans l'aiselle. Cependant la maladie réclame une opération, et nous pensons que la récidive n'arrivera que dans un temps éloigné. Seulement, pour faire une opération utile, nous pratiquerons une large excision afin de dépasser autant qu'il sera possible les limites du cancer.

Chez notre première malade, on ne peut songer à aucune opération : cancer ligneux par plaques, ulcérations nombreuses, ganglions volumineux dans l'aiselle.

Tout ce cortège de symptômes doit arrêter la main du chirurgien :

1^{re} Parce que l'étendue de l'affection locale ne permet guère de songer à une ablation complète ;

2^{re} Parce que la diathèse ou cachexie cancéreuse existe chez cette femme au plus haut degré. Notre traitement doit donc se borner à être palliatif, en calmant ce mal incurable.

On remplit cette indication en diminuant les douleurs au moyen de l'opium pris à l'intérieur et appliqué sur la partie malade. On augmente graduellement les doses de narcotique, et l'on conduit doucement les malades à la mort, heureux lorsqu'ils peuvent joindre à l'oubli d'une partie de leurs maux les douceurs illusoires de l'espérance !

DU TRAITEMENT ABORTIF DE L'AMYGDALE.

Par M. le docteur C.-A. ANKLOU, médecin de l'hôpital de Dieuze (Meurthe).

Les méthodes exclusives, quelle qu'en soit la valeur, après avoir été la source de nombreuses déceptions, finissent toujours par tomber dans l'oubli. Mais que nous en voyons les déficiences, nous n'en voulons bientôt plus apercevoir les utiles applications.

Personne n'ignore que l'on a tout à jour préconisé et prescrit l'emploi de l'émétique, des déchéments, des scarifications, de la saignée, de la cautérisation superficielle, de l'aspiration aluminée, etc., etc., dans le traitement abortif de l'amygdalite; mais il semble qu'en s'évertuant à rendre à chacun de ces moyens une prédominance usurpée sur les autres, on ne veuille ni rechercher ni reconnaître les motifs de leurs vicissitudes thérapeutiques.

Est-ce que toutes les angines pharyngiennes, toutes les amygdalites sont les mêmes et de même nature en tous lieux? Est-ce qu'elles ne varient pas comme les idiosyncrasies? Serait-elles par hasard moins influencées par les causes climatiques que les autres maladies de l'espèce humaine? Pour peu que l'on soit d'accord sur ce point d'étiologie, on se fâche en regardant autour de soi ce que j'appellerais volontiers de la géographie médicale.

I. Dans les contrées humides, marécageuses, à cachexies paludéennes, comme la partie de la Lorraine que j'habite, on rencontre un grand nombre d'enfants et d'adultes, lymphatiques ou scrofuleux, affligés d'un gonflement partiel et indolent des amygdales; la plupart des femmes sont sujettes à un engorgement chronique et stromieux de l'utérus; tous sont destinés à devenir la proie d'angines pharyngiennes spéciales dans la saison. Peu de sujets à tempérament sanguin sont atteints d'angine tonsillaire, à moins qu'elle ne soit franchement inflammatoire et qu'elle n'ait la plupart du temps une cause traumatique.

Bien souvent je me trouve dans la nécessité d'enlever des amygdales indurées soit pour remettre à une gêne fonctionnelle du pharynx, soit pour dissiper des menaces de surdité par compression, inflammation des trompes d'Eustache.

Au printemps, l'angine pharyngienne ou l'amygdalite qui vient s'ajouter des tonsilles hypertrophiées prend la forme d'erysipélateuse, diphtérique ou catarrhale; en automne, c'est la forme croupale, éscarhotique qui domine; chez la femme, qui souffre d'angine, et qui comme l'homme, est atteinte d'erysipélateuse, l'inflammation c'est le pylegon sont infiniment rares.

J'ai parlé d'angine éscarhotique; je vais en dire quelques mots, parce que je ne la trouve décrite nulle part; elle est bien moins grave que l'angine gangréneuse, avec laquelle d'ailleurs on ne saurait la confondre. Elle se montre ordinairement dans le cours des automnes secs et froids qui succèdent à des étés pluvieux (1852); elle attaque plutôt les femmes que les hommes, les jeunes filles de seize à vingt et un ans, plus que les femmes d'un âge mûr. Elle débute par une douleur grave qui se fait sentir sous l'angle des mâchoires, et se prolonge le long des muscles sterno-cléido-mastoïdiens. Si l'on examine le fond de la bouche dès le premier jour, on remarque sur l'une des tonsilles des taches très légères, bien circonscrites, de 4 à 5 millimètres de diamètre, d'un blanc nacré. Dès le second jour, la muqueuse enflammée s'élève au-dessus de la tache qui paraît plus blanche et plus épaisse. Le troisième jour, la seconde amygdale se prend comme la première, et la tache ou les taches primitivement développées se transforment en une eschare qui intéresse toute l'épaisseur de la muqueuse oblongue, et qui commencent à se détacher sur plusieurs points. Enfin les eschares tombent du cinquième au sixième jour, laissant de petits ulcères dans la cicatrisation s'opère en peu de temps. Une douleur vive accompagne toujours cette variété de l'amygdalite.

A la suite de quelques amygdalites chroniques il se produit parfois une sécrétion caillée, fétide, assez dure, qui, faisant l'office de corps étrangers, enflamme la muqueuse des tonsilles; cette matière blanche, caséiforme, que l'on aper-

çoit à travers la muqueuse, ne peut être prise pour les eschares dont il vient d'être fait mention.

II. A. Employé au début de l'erysipélate pharyngien, l'émétique contribue à l'accroître en étendue et en profondeur. Je l'ai presque toujours vu transformer le mal en un véritable phlegmon. Il est impuissant contre la diphtérie ou contre le catarrhe; de plus, il a le grave inconvénient de débilitier des malades déjà cachectiques. Chez les femmes atteintes de métrite chronique, dont l'angine n'est qu'un symptôme, l'émétique est un moyen toujours dangereux, soit qu'il porte localement son action dynamique sur le pharynx enflammé, soit qu'il produise des secousses capables d'ébranler l'organe que je considère comme le point de départ de la maladie utérine. Il y a quelques années j'ai vu succomber une jeune femme atteinte de métrite chronique à une effroyable péritonite causée par un émético-cathartique dirigée contre une angine commençante.

Le fait est si évident, comme abortif, ne saurait trouver son application que dans les cas de phlegmasie locale et peu profonde, où la saignée générale et les scarifications locales sont d'une utilité incontestable.

On pourrait tout encore à l'émétique de nombreuses et utiles applications, soit dans l'angine abécédée, soit dans certaines formes chroniques; mais le titre de cette notice m'impose l'obligation de ne point perdre de vue le traitement abortif de l'amygdalite.

1. Les scarifications (je rejette comme dangereux et cruels les déchéments pratiqués sur les amygdales avec l'érygène) et la saignée m'ont paru agir d'une manière favorable quand j'ai eu affaire à des sujets sanguins, phlogistiques (houchers, etc.), dans le cours de saisons froides et peu humides (1830, 1834, 1846). Pratiquées sur des tonsilles hypertrophiées et indurées, dans le but de provoquer l'avortement d'une amygdale aigüe, les scarifications sont suivies la plupart du temps de dégénérescences fâcheuses, de dégénérescences squirrheuses qui commandent l'ablation de l'organe. Dernièrement j'ai dû enlever à un jeune homme de vingt-cinq ans une amygdale que l'on s'était avisé de débiter avec des dents d'une origine de Maseux; il s'était formé une cavité suppurante au centre de l'organe induré et considérablement développé, quoique le pus se fit jour à travers une fistule béante.

Je réserve encore la saignée générale et copieuse pour combattre l'angine générale précédée de fièvre violente, ou celle qui est urticaire avec gonflement et issue de la langue; mais dans le second cas, la saignée ne peut plus être considérée comme un moyen aboratif.

2. Ce que l'on ait en l'intention de faire de l'homœopathie, en promettant sur des amygdalites diphtériques un crayon ou une solution d'azotate d'argent, cela n'est guère supportable. Quelques médecins ont pensé produire une inflammation substitutive; d'autres ont cru pouvoir arrêter ainsi une tendance exagérée de la sécrétion épithéliale, et tous ont réussi, quelle que soit la valeur de la théorie, à faire avorter la diphtérie tonsillaire. Cette maladie, dans nos contrées, est toujours l'indice de quelque cachexie, j'ai dû chercher à en tirer la source par des moyens généraux appropriés à l'état des patients. Quant au moyen local, je puis dire que jusqu'à présent il m'a été tombé sous la main qu'une médication au moins aussi efficace que la cautérisation superficielle : je veux parler de l'alun en poudre.

3. A moins que l'angine ne débute par une fièvre inflammatoire violente, auquel cas l'ai recouru à une copieuse saignée générale, l'alun cru et pulvérisé peut être employé localement dans tous les formes de la maladie. Il suffit de faire passer l'alun fin dans un tamis fin, de le promener trois fois par jour sur le fond de la bouche sur les points affectés, pour obtenir une résolution complète. Les malades n'ont à redouter que l'inconvénient fort léger de la sensation désagréable que produit dans la bouche le sel astringent. Ils n'ont d'ailleurs rien à changer ni dans leur régime, ni dans leurs habitudes.

4. Les gargarismes froids avaient déjà été conseillés par Sydenham; quelques Allemands, après lui, les ont employés avec succès. Ce moyen, populaire parmi nos ouvriers et dans nos campagnes, réussit généralement bien dans l'angine érysipélateuse.

Les angines, abstraction faite de celles qui sont symptomatiques, ayant souvent un point de départ et des causes multiples, on ne saurait donc conseiller d'une manière exclusive un moyen abortif qui leur fût à tous applicable.

PHYSIOLOGIE COMPARÉE.

Analyses du sang d'un cheval auquel on avait coupé les pneumo-gastriques.

Recherches analytiques pour servir à l'histoire de la nutrition et de la respiration. — Coloration artérielle du sang veineux.

Par M. E. CLÉMENT, chef du service de chimie à l'Ecole d'Alfort.

Dans quelques notes que j'ai communiquées à l'Académie des sciences en 1850 et 1851, et dont les lecteurs de ce Recueil connaissent les conclusions, j'exposai les recherches que j'avais faites, les expériences et les analyses que j'avais tentées dans le but d'étudier la double fonction de la respiration et de la nutrition.

La marche que j'avais suivie, et sur laquelle je ne reviens pas, n'aurait permis de constater que, dans le cas où la respiration s'accomplit d'une manière normale, on voit invariablement dans le sang artériel plus d'eau plus de fibrine et moins d'albumine que dans le sang veineux; que dans le cas, au contraire, où la section des nerfs pneumo-gastriques détruit le rythme des mouvements physiques et de l'acte chimico-vital de la respiration, on rencontre constamment moins d'eau et plus d'albumine dans le sang recueilli six ou vingt-quatre heures après la section des nerfs,

que dans celui qui a été extrait de la veine avant cette opération.

J'ajoutais que les proportions de fibrine et de globules colorés étaient sujettes à variation, qu'elles s'élevaient chez certains animaux et qu'elles s'abaissaient dans d'autres.

Les faits frappants recueillis dans ces deux séries d'observations consistaient donc :

1^{re} Pour la respiration normale, en : a. addition d'eau au sang artériel, b. diminution d'albumine dans le même sang, c. augmentation de fibrine.

2^{re} Pour la respiration rendue anormale par la section des nerfs pneumo-gastriques, en : a. diminution d'eau après la section, b. augmentation d'albumine, c. variations dans les proportions de fibrine et de matière colorante, ou mieux, d. globules colorés.

Admettant comme vraies la combustion du sang dans le poumon et la formation, pendant cet acte et aux dépens de l'albumine du sang veineux, d'une certaine quantité d'eau et de fibrine destinées au sang artériel, j'ai cherché à m'expliquer les altérations que sections des nerfs préposés aux fonctions chimico-vitales du poumon exercent sur le sang qui le traverse.

La diminution de l'eau d'une part, et l'augmentation de l'albumine de l'autre, que j'ai démontrées dans ce cas, et qu'on se le rappelle, me paraissent résulter d'un défaut de combustion pulmonaire. Après la section des nerfs pneumo-gastriques, le poumon perd promptement sa vitalité, et ne consomme plus guère, jusqu'à sa mort complète, qu'un organe inerte, au lieu du rôle normal d'appareil d'exhalation. Dans ces nouvelles conditions, il ne brûle plus l'albumine du sang veineux, il ne produit plus d'eau, tandis qu'il laisse encore exhaler une certaine quantité de ce liquide, comme le ferait une éponge parcourue par un courant. De là, selon nous, un état d'abaissement de l'eau dans le sang lorsque les nerfs ont été coupés, de l'autre part l'élevation du chiffre de l'albumine.

Le principe de la combustion de l'albumine dans le poumon suffit parfaitement lorsqu'il s'agit de trouver l'interprétation des deux alternatives principales que je viens de signaler; mais on trouve la raison de l'augmentation de la fibrine et des globules colorés dans certains cas de section de nerfs, et la diminution des mêmes éléments organiques dans d'autres.

Je ne trouve qu'une seule théorie plausible pour y arriver. Après la section des nerfs pneumo-gastriques, la vie du poumon doit s'éteindre, et s'éteint en effet rapidement; mais il n'en est pas de même des autres organes de l'économie animale, bien que leurs fonctions soient subordonnées à celles du poumon. Il peut se présenter deux cas : ou bien ces organes perdent leur vitalité, c'est-à-dire leur force assimilatrice, aussi vite que le poumon perd son rôle d'appareil de combustion, si je puis m'exprimer ainsi; ou bien il ne survient encore vivre de leur vie particulière pendant un certain temps lorsque le poumon ne brûle plus rien et demeure sans action directe sur les éléments du sang.

Dans le premier cas, lorsque la vie s'éteint simultanément et dans le poumon et dans le reste de l'économie animale, la force assimilatrice s'affaiblit partout et d'une manière prompte et rapide, la fibrine n'est plus fixée par les tissus qui s'en nourrissent, elle augmente dans le sang. Dans le second cas, c'est-à-dire lorsque les fonctions normales du poumon s'arrêtent, la vie continue encore, quoique faible, dans les organes fibreux, la fibrine est séparée et fixée, et sa proportion baisse dans le sang.

Relativement aux globules colorés, ils doivent se désorganiser dans les mêmes circonstances, et suivant que leur destruction est plus ou moins complète, ou bien que leur destruction, par suite de la concentration du sang, qui perd de l'eau et n'en reçoit plus, s'effectue sur une étendue d'organes plus ou moins considérable, il s'en trouvera plus ou moins en circulation dans le liquide sanguin.

Ces effets de la section des nerfs pneumo-gastriques, je désirais vivement les vérifier encore, quand une expérience physiologique que M. H. Bouley exécutait à l'Ecole m'a permis de reprendre mes recherches, qui n'avaient porté que sur quatre ou cinq sujets différents.

On devait couper les nerfs pneumo-gastriques sur le sujet d'expérience, et laisser s'écouler un intervalle de six heures avant cette opération préparatoire et le commencement de l'expérience. Dans un essai, j'ai recueilli du sang immédiatement avant la section des nerfs et six heures après, en prenant les précautions usitées pour les analyses rigoureuses du sang.

Je fais remarquer ici, avant d'aller plus loin, que le cheval qui a servi à ces recherches était d'une remarquable vigueur.

Les deux portions de sang obtenues, l'une immédiatement avant la section des nerfs pneumo-gastriques, l'autre six heures après, ont été placées, pour les recherches analytiques, dans les mêmes conditions et analysées de la même manière.

Voici les résultats que j'ai obtenus :

Etat du sang avant la section des nerfs.

Eau.	803,344
Matériaux fixes du sérum.	53,743
Fibrine.	3,871
Globules colorés.	139,542
	1000,000

Etat du sang six heures après la section des nerfs.

Eau.	795,0
Matériaux fixes du sérum.	87,2
Fibrine.	3,6
Globules colorés.	114,0
	1000,0

En comparant l'état du sang obtenu six heures après une respiration normale à celui qui a été hématisé sous l'influence d'une respiration normale, on voit se renouveler le fait curieux que j'ai déjà signalé. Le sang, incomplètement élaboré dans l'organe du poulmon, contient cette fois encore moins d'eau et plus d'albumine. Relativement à la fibrine et aux globules colorés, ils sont ici plus abondants après la section qu'avant.

Autres faits que j'avais déjà constatés dans mes recherches : les membranes se renouvellent, comme on le voit, de la manière la plus complète :

Perte d'eau, de la part du sang, après la section des pneumo-gastriques ;

Augmentation d'albumine dans les mêmes circonstances physiologiques.

Evidemment, il y a dans la constance avec laquelle ces deux résultats principaux se produisent un enseignement absolu. Le poulmon est le siège d'une combustion sanguine, sous l'influence de la vie normale ; il n'a plus d'action sur le sang dans le cas contraire, et se transforme en un organe inerte et passif. Le sang est l'un des agents de la combustion, et son albumine est le principe organique qui brûle. La respiration parfaite forme de l'eau et de la fibrine avec cette albumine ; la respiration normale, par la section des nerfs pneumo-gastriques, ne favorise plus que l'exhalation d'une partie de l'eau que le sang contient, sans en produire de nouvelle et sans attaquer l'albumine, qui est un de ses principes générateurs.

Je signalais tout à l'heure la vigueur remarquable du sujet l'expérience avant qu'on lui coupât les pneumo-gastriques. Je reviens sur ce fait pour deux raisons : d'abord, parce qu'il contraste avec l'état d'affaiblissement qu'il a présentés quelque temps après la division des nerfs ; ensuite, parce que cet affaiblissement coïncide lui-même avec la coloration rouge-arteriel que reflétait le sang de la jugulaire au moment où elle a été ouverte pour la seconde fois, ou six heures après la première saignée.

L'affaiblissement, la prostration des forces du cheval quand les pneumo-gastriques furent coupés, indiquent d'une manière évidente l'extinction rapide de la vie tout à la fois dans le système musculaire et dans le poulmon. Je pense que l'état artériel du sang veineux peut servir à le prouver.

Après la section des pneumo-gastriques, le sang qui traverse le poulmon rouge toujours au contact de l'air, comme il le ferait dans un vase inerte, en absorbant de l'oxygène ; et, bien que cette absorption soit moins abondante que lorsque le poulmon respire normalement, néanmoins elle a lieu, comme personne n'en doute. Si ce sang, alors, est porté dans des organes où la vie persiste encore, il leur abandonnera le peu d'oxygène qu'il a absorbé et il reviendra noir, et cela d'autant plus que la mort du poulmon sera avancée et qu'il circulera un plus grand nombre de fois dans cet état particulier de tout l'organisme. Si, au contraire, il parcourt des organes où la mort est aussi avancée que dans le poulmon, il ne leur cédera plus d'oxygène et reviendra rouge dans les veines. Il présentera dans ce cas tous les caractères du sang artériel.

Telles sont les observations intéressantes que ces nouvelles recherches m'ont permis de recueillir.

De tout ce qui précède, il résulte comme conclusions rigoureuses :

1° Que, dans l'état de la respiration normale, le sang brule en formant de l'eau et de la fibrine aux dépens de l'albumine, et faisant baisser le chiffre de cette dernière dans le sang artériel, tandis qu'il s'élève en même temps les proportions des deux premiers éléments ;

2° Que, dans le cas d'une respiration aussi incomplète que celle qui suit immédiatement la section des nerfs pneumo-gastriques, la combustion s'éteint dans le poulmon, et le sang n'y subit plus qu'une influence mécanique de la part de l'air ;

3° Que, pendant cette inertie de l'organe pulmonaire, l'albumine n'étant plus attaquée par l'oxygène de l'air, il n'y a plus d'eau de plus, plus de fibrine ;

4° Que, par suite de ce défaut de combustion, le poulmon ne remplit plus que les fonctions d'un appareil exhalatoire, et que l'eau baisse dans la masse du sang, en même temps que l'albumine y augmente d'une manière très sensible ;

5° Que, lorsque la fibrine diminue après la section des pneumo-gastriques, c'est que la vie ou la fermentation persiste encore dans l'organisme malgré le progrès de la mort dans le poulmon ;

6° Que lorsqu'elle augmente, au contraire, cela tient à ce que la vie de l'organisme en général, et du poulmon en particulier, s'épuise d'une manière simultanée.

Relativement à la coloration du sang veineux :

1° Il est noir dans le cas où la fibrine diminue, parce que les tissus peuvent encore absorber l'oxygène que les globules ont pris en traversant le poulmon.

2° Il est rouge-arteriel lorsque la fibrine augmente, parce qu'après les tissus organiques morts ou mourants ne peuvent plus absorber le même oxygène.

(Recueil de méd. vétérinaire.)

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

sur la nature de l'anasarque aiguë, suite de fièvre scarlatine.

Par M. le docteur Prosper DELVAUX, ancien interne des hôpitaux civils de Bruxelles.

Pendant l'année qui vient de s'écouler, mon nombre de cas de fièvre scarlatine se sont présentés à mon observation. C'est surtout pendant les mois d'hiver que cette maladie a été avec le plus d'intensité et a donné lieu le plus souvent à cette complication fâcheuse connue sous le nom d'anasarque.

Dans l'anasarque scarlatineuse aiguë, l'albuminurie aiguë constitue, dit M. Trousseau, le fond de la maladie.

Dans bon nombre de cas, il est vrai, l'anasarque scarlatineuse reconnait pour cause la néphrite albumineuse aiguë ; mais il en est aussi où les symptômes de néphrite albumineuse n'existent pas, quoique la maladie présente des caractères aussi graves.

Les quelques lignes qui suivent ne prouveraient-elles pas que l'anasarque scarlatineuse aiguë peut être causée par une inflammation de la membrane interne du cœur et de l'aorte ? On sait du reste, d'après les recherches de M. Bigot, que l'anasarque est en des symptômes de l'aorte aiguë.

Etant élève interne dans les hôpitaux civils, j'ai plusieurs fois l'occasion de faire l'autopsie d'enfants qui avaient succombé à l'anasarque scarlatineuse.

L'autopsie me révélait souvent du côté du rein des lésions caractéristiques de la néphrite albumineuse ; mais dans deux cas je ne constatai aucune lésion rénale, tandis que l'organe central de la circulation ainsi que l'aorte présentaient les caractères de l'inflammation aiguë.

Le premier cas se présentait chez un jeune garçon âgé de neuf ans, qui avait succombé à une anasarque aiguë scarlatineuse après le septième jour. Les symptômes principaux de cette affection étaient les suivants :

Tout le corps fut enflé en moins de vingt-quatre heures par une tumeur résistante du tissu cellulaire sous-cutané avec chaleur intense de la peau. La face était animée, le poulx fréquent, les urines rares, non albumineuses. Il y avait de l'insomnie et de l'agitation.

Je fis l'autopsie, et voici ce que je constatai :

Outre la lésion du tissu cellulaire sous-cutané, réins simplement congestions, épanchements séreux dans le péricarde et les plèvres. La membrane interne du ventricule gauche du cœur était injectée, ainsi que celle de la cavité auriculaire du même côté. Fausse membranes fortement adhérentes et nombreuses, surtout vers l'orifice auriculo-ventriculaire et vers l'orifice aortique ; caillots fibrineux en abondance dans le cœur gauche, qui s'étendaient dans l'aorte. Celle-ci présentait à sa crosse et à l'origine descendante jusqu'à l'aorte une fausse membrane épaisse.

Il y avait épaississement des parois artérielles et diminution de calibre de ces artères. Deux longs caillots fibrineux se trouvaient chacune des artères crurales, quoique la membrane interne de ces artères ne présentait point de lésion appréciable.

Dans le second cas, c'était une petite fille âgée de quatre ans, qui avait succombé à une anasarque scarlatineuse aiguë le quatrième jour de cette complication et le onzième jour à partir du début de la fièvre scarlatine.

Chez cette enfant, l'anasarque avait existé avec tous les symptômes aigus, et lorsque j'en fis l'autopsie je trouvais des lésions identiques à celles citées plus haut. C'était encore la cavité gauche ventriculaire qui était tapissée de fausses membranes, beaucoup plus adhérentes et plus étendues que dans le cas précédent ; la membrane interne de la crosse de l'aorte et de l'aorte descendante était également recouverte de fausses membranes. Malgré des recherches minutieuses, je ne trouvai aucune lésion du rein. L'infiltration des cavités séreuses n'existait pas.

Ces deux autopsies m'avaient frappé. Il n'y avait plus de doute, l'anasarque aiguë était due dans ces deux cas à une endocardite avec aortite, car nulle part ailleurs il n'existait des lésions capables d'expliquer la formation de l'anasarque.

Après quelques jours, j'eus l'occasion d'observer l'anasarque aiguë suite de fièvre éruptive, je me promis de vérifier le fait, et durant cette année, sur neuf anasarques aiguës que j'ai observées suite de scarlatine, cinq me présentèrent les symptômes propres à la néphrite albumineuse, tandis que dans les quatre autres il n'existait aucun symptôme du côté du rein annonçant une néphrite ; l'ensemble de symptômes que j'observai ne pouvaient, au contraire, me laisser de doute sur l'existence de l'inflammation aiguë de la membrane interne du cœur et de l'aorte.

C'est vers le sixième jour de la maladie qu'éclatait tout à coup la leucophtalmie, qui était générale et précédée de plusieurs frissons intenses et de suppression de l'exanthème.

La suppression de l'exanthème reconnaissait pour cause probable le refroidissement ; car c'est dans la classe indigente que je fis ces observations, et l'on sait que le plus souvent les soins que réclament les maladies aiguës en général et les fièvres éruptives en particulier sont complètement négligés dans cette classe de la société.

Puis se montrait de l'agitation accompagnée de chaleur vive de la peau.

Du côté de l'appareil circulatoire se présentaient les phénomènes morbides suivants :

Anxiété grande, gêne profonde à la région précordiale ; battements tumultueux du cœur, métalliques ; espèce de bruit de soufflet le long de la colonne vertébrale. Poulx assez fort, très fréquent, irrégulier.

La gêne respiratoire, souvent très grande, était accompagnée d'une toux sèche ; céphalalgie ; soif vive, inappétence, constipation ; urines rares, brunes, non albumineuses.

Des saignées en nombre suffisant appliquées à la région épigastrique, puis une évacuation violente à la région précordiale ; la diète, les boissons délayantes et l'opium à l'intérieur pour combattre l'éréthisme nerveux existant, m'ont parfaitement réussi dans trois cas. Dans le quatrième, un œdème de la glotte vint encore compliquer l'affection, et l'enfant ne put être sauvé.

Trois jours d'un pareil traitement ont suffi pour voir s'amender tous les symptômes, et l'anasarque au bout du sixième ou septième jour avait totalement disparu. Dans le cas où la résolution ne s'en faisait pas d'une manière prompte,

j'avais recours aux diurétiques, qui faisaient bientôt disparaître jusqu'à la moindre trace du mal.

(Presse médicale belge.)

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 19 octobre 1852. — Présidence de M. MÉRIS.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

Le ministre de l'instruction publique, sur la demande de l'administration de la Bibliothèque nationale, prie l'Académie de vouloir bien s'occuper de la rédaction d'une classification de la médecine destinée au catalogue de la bibliothèque, que l'administration de cet établissement s'apprête en ce moment.

Le bureau désigne pour cet objet une commission composée de MM. Bérard, Malgaigne, Delafond, Guibourt, de M. le secrétaire perpétuel, et de MM. les bibliothécaires.

Les ministres de l'Intérieur et du Commerce transmettent :

1° Un compte-rendu d'expériences faites à l'Hôtel-Dieu de Rennes devant les membres du conseil départemental d'hygiène publique et de salubrité, sur le traitement des fièvres intermittentes par la décoction de la racine de plantain. (Commission des succédanés du quinquina.)

2° Une lettre relative à un remède contre le choléra. (Commission du choléra.)

3° Une série de communications relatives à des remèdes contre la rage. (Commission des remèdes secrets.)

4° Un certificat de paiement et des échantillons provenant d'une source minérale sise à Garost (Hautes-Pyrénées). (Commission des eaux minérales.)

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Traitement de l'état fébrile continu par le sulfate de quinine.

M. le docteur Robert Dundas, d'Edimbourg, adresse deux brochures écrites en anglais, relatives au traitement de tout état fébrile continu par le sulfate de quinine.

Appareil pour les fractures du col du fémur.

M. le docteur Bonchaillet-Perron, de Cousances (Ard.), soumet à l'examen de l'Académie un appareil qu'il a imaginé depuis près de quatorze ans pour remédier aux fractures du col du fémur. (Commissaires : MM. Larrey et Malgaigne.)

Programme d'un cours d'hygiène publique.

M. Nadau, de Tombeins (Lot-et-Garonne), transmet à l'Académie le programme suivant d'un cours populaire d'hygiène publique et privée, pour lequel il a fondé un prix de 3,000 fr.

Programme d'un cours populaire d'hygiène publique et privée.

1° Faire connaître succinctement la constitution physique et morale de l'homme, les véritables conditions de sa santé, montrer l'heureuse influence d'une éducation forte et religieuse sur le caractère et le bien-être des hommes ;

2° Exposer d'une manière générale les influences des climats ; des vicissitudes atmosphériques, des habitations et des vêtements ;

3° Traiter du régime en général, du choix et de l'emploi des aliments et des boissons, et des habitudes qui s'y rapportent ;

4° Insister sur les avantages de la sobriété, et plus particulièrement sur les dangers qui résultent de l'abus des boissons alcooliques, sur l'abus du vin qui en est la conséquence inévitable, les désordres, les crimes, etc. ;

5° Préconiser les avantages de la sobriété et de la tempérance parmi les hommes, dire quels ont été les heureux résultats obtenus par les sociétés de tempérance en Angleterre et sur l'État-Unis ;

6° Traiter de l'exercice et du travail, en montrer les bons effets sur la santé, dans les diverses professions, mais surtout dans la marine et l'agriculture ;

7° Indiquer les principales causes des maladies, et montrer comment les lois de la prévoyance peuvent fournir une sage application des lois d'hygiène.

Nota. — Après la distribution du prix, M. Nadau se chargera, conformément avec le lauréat, de publier à ses frais les meilleures leçons du cours, afin de les répandre comme une sorte de catéchisme de la santé.

De la météorologie médicale et de l'étude des climats considérés au point de vue médical.

M. le docteur H.-C. Lombard, de Genève, lit sur ce titre un mémoire qu'il fait suivre de quelques-uns des résultats obtenus par l'emploi de la méthode appliquée au climat de Genève, l'auteur, définissant d'abord ce qu'on entend par l'examen d'un climat considéré au point de vue médical, c'est-à-dire spécifiant de quelle manière on peut appliquer la météorologie à l'étude du développement des maladies, pose en principe que, tandis que dans la météorologie considérée comme science abstraite, ce sont surtout les quantités absolues qui occupent le savant, pour la météorologie appliquée à la médecine, c'est principalement l'étendue des efforts que doit faire le corps humain pour maintenir l'équilibre au milieu des incessantes variations de l'atmosphère que l'on doit étudier.

La où la météorologie se contente des degrés absolus de la chaleur, de la sécheresse ou de la pesanteur de l'air pour chacun des mois de l'année, le médecin devra s'occuper surtout de comparer entre eux les différents mois et saisons, et de prendre dans les caractères météorologiques de chacun d'eux les termes de comparaison que les météorologistes scientifiques vont chercher dans les autres climats. Enfin, ce qu'il importe surtout au médecin, c'est moins de connaître les modifications atmosphériques en elles-mêmes que leurs effets sur l'homme et de savoir que ces effets seront différents, suivant l'état où se trouvent le corps humain à un moment donné, d'où il résulte que l'une des notions météorologiques les plus importantes pour le médecin, c'est l'état de l'atmosphère dans les jours, les mois et les saisons qui ont précédé le moment de l'observation. En conséquence de ces principes, les documents météorologiques doivent comprendre non-seulement les moyennes mensuelles, mais encore les moyennes journalières de la pesanteur de l'air, de la direction des vents et de la clarté de l'atmosphère, mais encore les moyennes mensuelles des variations thermométriques entre deux jours successifs ou dans la même journée, ainsi que les oscillations mensuelles du baromètre.

En prenant pour exemple de l'application de cette méthode l'étude du climat de Genève, M. Lombard signale quelques-uns des résultats auxquels il est arrivé dans les diverses parties dont se compose son mémoire.

1. Après avoir exposé les règles d'après lesquelles l'on arrive à établir l'échelle croissante et décroissante, nous avons reconnu, dit

M. Lombard, que, pour le climat de Genève, les mois sont rangés dans l'ordre suivant, en commençant par le mois qui est le plus moribonde et finissant par le mois qui est le plus sain : 1^{er} février, 2^{er} avril, 3^{es} mars, 4^{es} janvier, 5^{es} mai, 6^{es} juin, 7^{es} décembre, 8^{es} août, 9^{es} juillet, 10^{es} novembre, 11^{es} septembre, 12^{es} octobre.

Puis, en comparant cette échelle pathologique avec les échelles météorologiques, nous sommes arrivés à reconnaître les influences pathologiques suivantes : la température froide et durable, sèche et variable ; l'abaissement et à de fortes oscillations du baromètre, à la prédominance des vents du nord et à la rareté des brouillards, correspondent une forte moribundité ; et vice versa à une température chaude et prolongée, humide et peu variable ; à la rareté des vents du nord, à la hauteur comparative et à de faibles oscillations du baromètre, ainsi qu'à la fréquence des brouillards, correspond une faible moribundité.

II. En décomposant la population dans ses divers éléments, nous sommes arrivés à déduire les conséquences suivantes :

1^{re} Quant au sexe et à l'âge, plus il y a de force de résistance, soit en raison du sexe, soit en raison de l'âge, plus la chaleur est échauffée, tandis que l'influence morbide du froid s'exerce plus spécialement sur le sexe le plus faible et sur les personnes qui, par leur âge, sont privées d'une certaine force de résistance vitale.

2^{de} Quant à la condition sociale, les classes pauvres et ouvrières possèdent une plus grande force de résistance aux influences morbides des saisons ;

3^{de} Quant aux maladies annuelles, nous ne pouvons citer qu'un seul exemple, celui des maladies du tube digestif, considérées dans leur ensemble. Voici les résultats de nos recherches sur ce sujet :

1^{re} Les mois d'été, à savoir, mai, juin, juillet, août, septembre, ont le plus grand nombre de malades et de décès ;

2^{de} L'hiver est la saison qui compte le plus petit nombre de malades et de décès ;

3^{de} L'été est la saison la plus chargée de malades, et l'automne celle qui compte le plus petit nombre de malades ;

4^{de} Entre des extrêmes, juillet, époque du maximum, et décembre, époque du minimum, la croissance et la décroissance des maladies suivent une marche parfaitement régulière, très lente de décembre à juillet, et très rapide de juillet à décembre ;

5^{de} L'influence des états atmosphériques est plus prononcée sur les décès que sur les malades.

III. Quant à la nature pathologique des maladies, voici quelques résultats généraux :

1^{re} Les maladies inflammatoires sont fréquentes en hiver et au printemps. Le maximum des décès correspond à février et à mars ;

2^{de} Le minimum des maladies tombe sur l'automne ; mais à cette époque leur gravité est plus grande, de telle manière qu'un petit nombre de malades correspond un assez grand nombre de décès ;

3^{de} Les maladies bilieuses augmentent l'été, le maximum tombe en mai et juin, époque du maximum, et dès lors diminuent lentement jusqu'à décembre ;

4^{de} Les maladies rhumatismales sont surtout fréquentes au printemps et en hiver, et deviennent fort rares en automne, et surtout en été ;

5^{de} Les maladies névralgiques sont très fréquentes en hiver et au printemps, et très rares en été et en automne ;

6^{de} Les maladies hémorragiques sont fréquentes et graves au printemps et en automne, rares et bénignes en hiver et en été ;

7^{de} Les maladies catarrhales aiguës sont fréquentes en hiver et au printemps et rares en automne et en été ;

8^{de} Les maladies éruptives sporadiques sont fréquentes au printemps et en été, et rares en hiver et en automne ; les maladies éruptives épidémiques nous présentent une très forte prédominance du printemps, sur tous les autres temps ;

9^{de} Les maladies miasmiques paludéennes sont fréquentes en été et au printemps, et rares en automne et en hiver ;

10^{de} Les fièvres typhoïdes ont leur maximum en octobre et leur minimum en mars, et la disproportion entre les deux mois extrêmes est très considérable, car on compte sept fièvres typhoïdes en octobre pour un en mars. La morbidité occasionnée par les fièvres typhoïdes est à son maximum en octobre et à son minimum en juillet. Si maintenant nos recherches nous ont fait entrevoir des influences atmosphériques sur le développement de ces divers ordres de maladies, nous pourrions établir l'ordre suivant en commençant par celui qui est le plus facilement influencé par les vicissitudes atmosphériques :

- 1^{re} Les fièvres typhoïdes ;
- 2^{de} Les fièvres intermittentes ;
- 3^{de} Les maladies catarrhales ;
- 4^{de} Les maladies éruptives ;
- 5^{de} Les maladies inflammatoires ;
- 6^{de} Les maladies névralgiques ;
- 7^{de} Les maladies hémorragiques ;
- 8^{de} Les maladies rhumatismales ;
- 9^{de} Les maladies bilieuses. (Commissaires : MM. Rostan, Soubeiran et Villermé.)

Réaction d'un renversement complet de la morbidité fait avec succès au bout de quinze mois.

M. Danyau lit en son nom et celui de M. Paul Dubois un rapport très étendu et très favorable sur une observation de renversement complet de la morbidité, dont la réduction fut tentée avec succès au bout de quinze mois par M. Barrier, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon. M. le rapporteur, après avoir exposé dans quelques détails l'observation de M. Barrier, émettait à déterminer quelle est dans ce succès presque inséré et presque sans exemple la part du chloroforme, celle du procédé opératoire et celle de l'opérateur lui-même, et il termine son rapport par les conclusions suivantes :

1^{re} L'opérateur M. Barrier pour son intéressante communication et le fait de son remarquable succès qu'il a obtenu ;

2^{de} Renvoyer son rapport au comité de publication. (Adopté.)

Des cas notables.

M. Bouilly lit en son nom et celui de MM. Boulton et O. Henry un rapport sur un ouvrage manuscrit ayant pour titre : Des eaux potables en général considérées dans leur constitution physique et chimique et dans leur rapport avec la physique, la géologie, la physiologie générale et l'hygiène publique, ainsi que dans leurs applications à l'industrie et à l'agriculture, en particulier des eaux utilisées dans les deux départements de l'Ardennes et de l'Yonne ; par M. Eugène Marchand, pharmacien à Fécamp, etc.

Le travail de M. Marchand a pour but principal l'examen sous leurs divers aspects, sous celui de leurs divers usages, des eaux potables en général et en particulier de celles des arrondissements du Nord et de l'Yonne. L'auteur a divisé son ouvrage en deux parties, à jointe celle des eaux de la mer (Océan), celle de la pluie et de la neige.

Nous empruntons à l'analyse présentée par M. le rapporteur quelques-uns des résultats principaux énoncés dans le mémoire de M. M. Marchand.

C'est surtout en comparant les eaux de différentes sources avec l'eau de mer que l'auteur arrive à considérer cette dernière comme le réservoir d'où émanent par évaporation tant d'éléments transportés dans l'atmosphère, dont les pluies la dépouillent en partie. C'est en étudiant l'analyse météorologique que les conclusions de natures variées que M. Marchand trouve l'origine de l'iode et du brome, dont il admet l'existence dans toutes les eaux naturelles et que les végétaux s'assimilent à l'état salin.

M. Marchand signale dans les eaux un très grand nombre de principes fixes et gazeux, dont la présence s'explique facilement par la manière dont ils s'y rencontrent. Dans l'atmosphère, ce sont des gaz, des matières volatiles en suspension, tels que des acides chlorhydriques, bromhydriques, iodydriques, azotiques, de l'ammoniaque, différents sels et des substances de nature organique que les pluies, sous la forme de neige sont appelées à dissoudre. Dans les couches terrestres, les eaux se salarent d'une foule de principes qu'elles rencontrent sur leur passage, ce qui explique le nombre prodigieux d'éléments que recèlent la plupart des eaux potables, etc.

L'auteur reconnaît encore un fait signalé par MM. Bouilly et O. Henry, la concordeance de certains principes, ce qui permet de juger d'après l'existence de quelques-uns de la présence de tels ou tels autres.

Voici quelques-unes des conséquences ou applications qui découlent des détails scientifiques de ce travail : une première conséquence est l'absence de l'iode dans l'eau de mer, et l'opinion que la présence des sels à base de magnésium dans l'eau en était la cause principale a été prouvée. Il semble résulter, au contraire, de l'opinion de M. Marchand, aussi bien que des idées émises par M. Chatin, que c'est surtout à l'absence de l'iode dans les eaux potables, jointe à l'absence de la constitution météorologique, qu'on devrait attribuer cette dégradation de l'espace humaine.

En résumé, le travail de M. Eugène Marchand, si étendu, si rigoureux dans ses appréciations, si laborieusement réalisé dans un intérêt à la fois local et général, nous semble digne des plus grands éloges. Plusieurs des aperçus de l'auteur méritent d'être connus de nos lois, ou corroborer celles qui existent. C'est, en outre, un modèle à suivre dans les autres contrées de la France, par rapport à la qualité des eaux potables. La commission, en conséquence, soumet à l'Académie l'adoption des conclusions suivantes :

1^{re} Qu'il soit écrit à M. Eugène Marchand pour le remercier et le féliciter de sa communication ;

2^{de} Que, son ouvrage n'étant pas, sur son étendue, susceptible de faire partie des publications de l'Académie, l'extrait qu'en a fait l'auteur soit envoyé au comité de publication ;

3^{de} Que le volume communiqué contenant l'œuvre entière, dont la publication est très désirable, qui sera effectuée sans doute par une autre voie, et que nous étions tentés de recommander dans ce but à M. le ministre de l'intérieur, de l'agriculture et du commerce, soit placé dans les archives de l'Académie et mis, au besoin, à la disposition de l'Annuaire des sciences et de la France ;

4^{de} Enfin, que le nom de M. Marchand soit placé sur la liste des candidats aux places vacantes parmi les membres associés de la Compagnie. (Adopté.)

Recherches sur les résultats défectueux des traitements employés pour la cure radicale de l'hydrocèle vaginale.

M. Hutin, médecin en chef de l'hôtel des Invalides, dépose sur le bureau un mémoire sous ce titre, qu'il résume en ces termes : A la fin de l'année 1845 et en janvier 1846, un avant rapport de M. le professeur Velpeau a amené l'Académie à s'occuper du traitement de l'hydrocèle vaginale par les injections iodées.

Plusieurs de ses membres ont pris part à la discussion, et se sont prononcés les uns pour les autres contre cette méthode.

Des pièces de ce procès, il semble résulter que l'on admet en médecine que la cure de l'hydrocèle ne peut se faire sans la disparition de la cavité vaginale et son entière oblitération. C'est là l'idée à peu près dominante aujourd'hui. Cependant Pott, d'illustre mémoire, avait déjà indiqué que cette oblitération n'était point inévitable ; MM. Ward, Green et Ramsden ont professé la même croyance, à l'appui de laquelle Velpeau cite dans sa *Médecine opératoire* un fait recueilli à la Pitié en 1831.

J'ai cru qu'il y aurait de l'intérêt à savoir ce qui se passe réellement en cette occasion. Placé dans d'heureuses circonstances pour cela, j'ai tenu note depuis 1845 des opérations d'hydrocèle pratiquées à l'hôtel des Invalides, où nos malades ne sont pas, comme dans les hôpitaux, perdus pour nous à partir de l'entrée dans les salles. J'ai recherché également les hommes traités pour la même affection avant cette époque, et ces notes m'ont permis la statistique suivante :

- 30 militaires opérés avant mon arrivée à l'hôtel existaient encore ; savoir :
- 3 soumis à l'emploi du ston, par Sabatier ;
- 2 à l'excision, par Percy, pendant leur jeunesse ;
- 3 à l'excision, par Ivan ;
- 8 à l'emploi de la potasse caustique, par le même ;
- 1 à l'usage d'une sonde difficilement introduite, par Larrey ;
- 2 à des injections vineuses, par Pasquier père ;
- 3 à des injections de même nature, par Pasquier fils ;
- 4 à des injections iodées, par le même ;

J'en ai vu aussi en 1838 une simple ponction sans injection, faite par M. Desverrières au Val-de-Grâce. Une violente inflammation s'est déclarée ; on l'avait combattue à l'aide de sangsues. La guérison de l'hydrocèle s'en était également suivie.

30 hommes ont été opérés dans mon service depuis 1845. Parmi eux, 2 ont subi de simples ponctions évacuatoires ; les 28 autres ont été soumis à des injections iodées. Dans ce dernier nombre se trouve un individu à qui M. Arnould avait fait inutilement à Strasbourg une injection vineuse cinq ans auparavant.

28 des 34 premiers sont morts, et 2 ont quitté l'hôtel. 15 de nos 30 opérés sont morts aussi. Les uns et les autres ont succombé à des affections diverses tout à fait étrangères à l'opération, et tous fort longtemps après la guérison de leurs hydrocèles.

Chez les 28 anciens opérés, dont un avait subi l'injection iodée, il y avait oblitération complète de la cavité vaginale.

Parmi les 15 hommes décédés sur les 30 que j'ai soumis à l'injection iodée, 7 offraient des adhérences complètes oblitérant la cavité vaginale ; 4 n'en avaient que des adhérences partielles seulement, et 4 n'en fournissaient pas de traces.

Tels sont, en résumé, les faits développés dans le mémoire que j'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, et qui m'ont porté à conclure :

1^{re} Que l'hydrocèle n'est pas indispensable à la cure de l'hydrocèle ;

2^{de} Que cette disparition semble être la conséquence la plus or-

dinaire des traitements employés jadis, et même des injections vineuses ;

3^{de} Qu'elle arrive moins fréquemment à la suite des injections iodées, s'il devient constant par des recherches nouvelles que les choses se passent habituellement comme elles se sont passées ici.

— La séance est levée à quatre heures et demie.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 18 octobre 1852. — Présidence de M. Poncelet.

Épistémologie traitée par la trachéotomie.

M. Marshall-Hall communique un nouveau cas de succès de traitement de l'épilepsie par la trachéotomie.

Le malade dont il s'agit avait éprouvé des accès aigus et fréquents que journaillers depuis vingt ans. Il était devenu blanc et maigre et avait perdu l'intelligence. Cette épilepsie avait la forme et l'intensité de l'épilepsie larvée, forme à laquelle la trachéotomie est appliquée et limitée.

Voici la description d'un de ces accès, donnée par M. Mackenzie, de Clay Cross (Cheshire) :

« L'accès est subit ; jette le malade avec violence sur la terre. Alors il y a pendant quelques minutes des efforts infructueux pour respirer. La respiration s'effectue enfin par des inspirations stériles, sans s'aborder, puis libération, et l'accès finit ; reste le coma. L'œuf. Pendant l'accès, la figure est fortement congestionnée, le cou tuméfié, les veines gonflées. »

L'opération a été faite il y a sept semaines ; depuis, il n'y a eu que des menaces avariées, mais point d'accès. Le tein est devenu moins blafard, l'intelligence est modifiée et s'affaiblit. Le malade continue, depuis ce temps-là, à porter la canule.

M. Marshall-Hall rappelle, à cette occasion, que le malade, qu'il a traité M. Cane continue à n'avoir plus d'attaques, portant toujours la canule depuis vingt mois.

Influence de la lumière sur le mouvement de l'iris.

M. J. Budge, de Bonn, adresse une note dont l'objet est de démontrer que la lumière a une influence directe sur le mouvement de l'iris.

D'après les expériences ingénieuses de Lambert, Fontana et M. E. H. Weber, on croyait un fait incontestable, que la lumière n'a pas d'influence directe sur l'iris, mais seulement par l'intermédiaire de la rétine et des centres nerveux. Par conséquent, on a regardé jusqu'à présent le rétrécissement de la pupille, produit par la lumière, comme un mouvement réflexe.

M. Budge a trouvé que la pupille se rétrécit aussi si l'on étire le muscle qui coupe les deux nerfs optiques, ou seulement si on coupe le nerf qui coupe le nerf qui produit la dilatation de la pupille.

M. Budge a trouvé que la pupille se rétrécit aussi si l'on étire le nerf sympathique d'un côté, au-dessous du ganglion du nerf pneumogastrique, et en même temps les deux nerfs optiques, la pupille se rétrécit, dans une heure ou un peu plus tard, du côté opposé.

On a coupé le nerf ganglion sympathique, Si, alors, on met cette grenouille dans une place obscure, la pupille qui venait d'être contractée se dilate, et quand on expose l'œil à la lumière, elle se rétrécit de nouveau. Mais la lumière n'agit point ou peu sur la pupille de l'autre côté, où l'on a coupé seulement le nerf optique mais pas le nerf ganglion sympathique.

Les résultats restent les mêmes si l'on coupe la tête à une grenouille et si l'on enlève les yeux de l'orbite. En ce cas : la pupille se rétrécit sans l'action de la lumière, et elle se dilate quand on met l'œil dans l'obscurité. On peut voir ce phénomène à peu près pendant une heure.

Influence de la température sur les fibres nerveuses divisées.

M. Waller, de Bonn, adresse un huitième mémoire sur le système nerveux. Ce nouveau mémoire a pour objet l'exposition de quelques nouvelles observations sur l'influence de la température sur les altérations des fibres nerveuses divisées. Des expériences relatives dans ce mémoire, l'auteur conclut que, tandis qu'une température élevée accélère la désorganisation qui survient spontanément dans l'extrémité périphérique des nerfs divisés, une température basse, au contraire, arrête cette désorganisation.

Cause des morts subites attribuées sous l'influence du chloroforme.

M. Staniski, à l'occasion d'un nouveau cas de mort subite causé par le chloroforme, rappelle qu'il a remarqué que toutes les personnes qui ont ainsi succombé étaient dans la position assise.

CORRESPONDANCE.

A M. le Rédacteur de la GAZETTE DES HÔPITAUX.

Paris, le 19 octobre.

Monsieur,

Je lis dans votre numéro du mardi 21 septembre dernier, que vous donnez aujourd'hui sous les yeux, un article fort bien fait du reste sur l'emploi du chloroforme. L'auteur de cet article, qui après des analyses comparatives faites avec soin, il a reconnu que le chloroforme Menier (maison fondée en 1760) est celui qu'il croit devoir recommander à ses confrères de préférence à tous les autres.

Il est de toute probabilité que c'est de la maison Menier, fondée en 1760, rue des Vieilles-Étuves-Saint-Honoré, 3, dont je suis le seul possesseur, que votre collaborateur a voulu parler. Si c'est par erreur que l'on a mis le nom de Menier au lieu de Menier, je vous prie de vouloir bien être assez bon pour rectifier le fait de M. Staniski, qui a écrit : « L'auteur de cet article, qui après des analyses comparatives faites avec soin, il a reconnu que le chloroforme Menier (maison fondée en 1760) est celui qu'il croit devoir recommander à ses confrères de préférence à tous les autres. »

Agitez, etc.

KERTILLY,

Successeur de la maison Menier.

AVIS. — MM. les docteurs en médecine qui désirent faire un cours à l'École pratique pendant le semestre d'hiver sont priés de se faire inscrire pour le choix des heures et des amphithéâtres au lieu à la Faculté de médecine lundi prochain 25 octobre, à une heure et demie.

(1) C'est en effet par erreur que cet e malade croit avoir été opéré par l'impuncture.

Le Propriétaire.

Paris, Imprimé par Pion Frères, 36 rue de Valenciennes.

Le 7 octobre 1852, est entrée à l'hôpital de la Pitié, salle Saint-Jean, n° 21, la nommée Maillard (Augustine), âgée de vingt-quatre ans, couturière.

Cette femme, d'une constitution médiocre, lymphatique, de petite taille, d'une santé chétive, n'a été réglée qu'à l'âge de dix-neuf ans, et depuis lors le flux menstruel ne s'est montré qu'en très petite quantité et assez irrégulièrement.

Elle eut un premier enfant il y a neuf mois, par un accouchement assez laborieux. Jusqu'à cette époque, la malade n'avait jamais ressenti de douleurs du côté des organes génitaux urinaires; seulement elle nous dit que, pendant les derniers temps de sa deuxième grossesse, elle était tourmentée par des douleurs, ou, pour mieux dire, par des pesanteurs douloureuses dans la région hypogastrique. Cependant ces symptômes, qu'on attribuait en général aux fatigues de la gestation, ne s'accompagnèrent d'aucun trouble dans la sécrétion ni dans l'excrétion des urines. Quatre jours après l'accouchement apparurent des douleurs plus vives et plus continues dans le bas-ventre; puis cet état se compliqua de fréquentes envies d'uriner et parfois d'un certain degré d'incontinence; jusqu'à ce qu'il n'est arrivé à la malade de voir s'arrêter tout à coup l'expulsion de l'urine.

Le médecin qui donnait des soins à la malade ne soupçonnait pas la cause des symptômes qu'elle éprouvait. Il prescrivit un traitement sans aucune efficacité. Il y a environ un mois, M. Béquard, consulté, reconnut la présence du calcul, et adressa la malade à M. Michon.

Cette femme, dépaylée, loin de sa famille, est d'une excessive tristesse. Elle a eu un peu de fièvre, et, en un mot, elle est dans un de ces états qui contre-indiquent une grave opération. Aussi est-ce là le motif qui a déterminé M. Michon à pratiquer la taille vésico-vaginale, dont les conséquences immédiates sont bien moins sérieuses.

Mais avant de s'arrêter à cette opération, M. Michon avait essayé vainement de la lithotritie; le calcul saisi avec l'instrument lithotriteur, avait donné un écartement de 5 centimètres, et avait résisté aux efforts de pression, et même à une percussion à l'aide d'un marteau.

Le chirurgien choisit le procédé de Clédat (de Rochefort), procédé suivi également par Flambert. Voici en quoi consiste ce procédé: un cathéter est introduit dans la vessie; on en retire la plaque vers le pubis, et un aide, par une pression assez énergique, déprime le bas-fond de l'organe avec la convexité de l'instrument.

Un gorgèret est introduit ensuite jusqu'au fond du vagin, la gouttière en haut; le manche est confiné à un autre aide, qui le baisse, et par un mouvement de bascule fait appuyer l'extrémité intra-vaginale du gorgèret contre la saillie du cathéter.

Le chirurgien dirige alors un bistouri, tenu de la main droite comme une plume à écrire, dans le vagin, à 1 pouce de profondeur; il engage la pointe dans la cannelure du cathéter, et incise sur elle d'arrière en avant tous les tissus situés au-devant du point où le cathéter le gorgèret sont arc-boutés l'un contre l'autre. (Voir la description donnée par M. Sédillot.) L'incision doit avoir de 23 à 37 millimètres.

M. Michon suivit exactement le procédé comme nous le transcrivons, et, introduisant à l'aide du doigt une pince dans la vessie, il essaya de saisir le calcul.

Ce temps de l'opération fut assez délicat. La pierre, rugueuse, difficile à saisir, fuyait sous l'instrument. Alors le chirurgien se décida à se servir uniquement de ses doigts; il amena peu à peu le calcul dans l'ouverture vésico-vaginale, l'engageant suivant son diamètre le plus favorable, et quand il fut à peu près sorti de la vessie il le saisit avec une simple pince à pansement. Comme on l'avait prévu, il est dur et très résistant; on trouve sur lui la trace de la pression exercée par le lithotriteur. Son volume et sa forme le font très exactement ressembler à un œuf de poule.

La malade avait été tenue pendant toute l'opération dans un état complet d'anesthésie.

Les suites immédiates de l'opération sont jusqu'à présent très simples; la question grave est celle relative au mode de terminaison. La plaie vésico-vaginale se fermerait-elle? Les faits sont encore trop peu nombreux pour permettre de juger la question.

Clédat aurait pratiqué cinq fois cette opération avec succès; d'autre part, plusieurs chirurgiens m'ont assuré que la

plaie restait presque constamment fistuleuse, et un chirurgien, entre autres, m'a dit avoir deux fois des malades affectées de fistules vésico-vaginales ayant succédé à l'opération.

Nous aurons soin de publier la fin de cette observation, et de dire le résultat, quel qu'il soit. Seulement à priori, nous serions disposés à préférer cette taille à toute autre, dût-elle même amener une fistule; car la guérison de ces fistules est maintenant assurée, et l'on ne saurait trop préférer un procédé dont les suites immédiates sont presque toujours d'une extrême simplicité.

D' E. L.

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. GENDRY.

Leçons cliniques sur la péricardite.

On désigne sous le nom de péricardite la lésion inflammatoire locale qui a pour siège la membrane péricardique.

La membrane péricardique forme une vaste poche dans laquelle le cœur est renfermé; par sa partie supérieure, elle s'insère d'une manière solide sur les gros vaisseaux qui pénètrent dans le cœur; par sa partie inférieure, elle prend des attaches non moins solides sur le centre phrénique du diaphragme: cette dernière insertion a lieu dans les limites d'une surface qui représente un triangle allongé dont la base est tournée en dedans et la pointe en dehors. L'adhérence du péricarde, d'une part aux grosses artères, de l'autre au diaphragme, le mode suivant lequel elle s'effectue, détermine la tension du sac péricardique qui est de beaucoup plus grande dans la moitié interne ou médiane que dans celle du côté opposé. Cette circonstance a une haute importance au point de vue de la pathologie; elle explique pourquoi le péricarde cède principalement par son segment externe à la distension, dont il devient le siège sous l'influence de certaines modifications pathologiques survenues dans l'intérieur de sa cavité.

Si l'on considère cette cavité relativement au volume du cœur, on reconnaît qu'elle peut admettre un cœur d'un volume double de celui du cœur. Ce fait, dont l'exactitude peut être facilement vérifiée au moyen d'une injection, est loin d'être nouveau dans la science; Senac et Lower l'ont depuis longtemps signalé. Il montre que, dans l'état physiologique, la pression supportée par le cœur ne vient pas du péricarde lui-même, mais des organes qui l'avoisinent; que, dans l'état pathologique, des épanchements équivalant au volume du cœur peuvent se produire dans le sac péricardique sans que l'organe central de la circulation éprouve une compression qui gêne sensiblement ses mouvements, et se traduise par des lésions anatomiques comparables à celles dont s'accompagnent des épanchements plus considérables.

Le péricarde se compose de couches membraneuses superposées, qui tantôt offrent une voie par laquelle différentes affections envahissent l'intérieur de sa cavité, et tantôt défont elles-mêmes le siège de divers états morbides. Une lamesolide et résistante forme en quelque sorte sa charpente. Cette lame, qui consiste essentiellement en du tissu fibreux, se divise en deux parties: la partie inférieure, qui est la partie supérieure elle se confond avec le tissu fibreux artériel, qui lui-même se continue avec le tissu de même nature par lequel est constitué le plancher des valvules internes du cœur, il résulte de là une continuité de tissu éminemment favorable à la propagation de certains états pathologiques du péricarde à l'endocard.

Des exemples d'une semblable propagation se rencontrent souvent dans le rhumatisme. Par sa partie inférieure, la lame fibreuse du péricarde adhère étroitement, par intarication fibreuse, avec le centre phrénique du diaphragme; à face interne, elle est tapissée par une membrane séreuse dont le mode de distribution est trop bien connu pour qu'il soit nécessaire de l'indiquer, membrane qui est le siège des phénomènes principaux de la péricardite.

En dehors de la poche fibreuse du péricarde se trouve une couche de tissu cellulaire assez dense, dont certains auteurs ont fait une membrane spéciale. D'après Senac, elle constitue une aponévrose peu solide qui enveloppe la surface fibreuse du péricarde et la met en communication d'une manière médiante avec le tissu cellulaire du médiastin. Nous attachons à cette couche une grande importance. Interme-

diaire aux plèvres et au péricarde, elle peut devenir le foyer de lésions morbides qui se sont une haute influence sur les maladies du péricarde, et donnent lieu à des troubles fonctionnels plus ou moins graves.

Le péricarde est superficiellement tapissé par les deux plèvres. Le feuillet pariétal de la plèvre gauche le recouvre dans la plus grande partie de son étendue; le feuillet pariétal de la plèvre droite recouvre environ le tiers de sa surface. La continuité que cette disposition établit entre les plèvres et le péricarde donne la raison de la complication assez fréquente de l'inflammation qui occupe les séreuses de la cavité thoracique et de celle qui a pour siège la séreuse et le péricarde.

Le péricarde est un organe de résistance et d'enveloppe; il n'a pas pour lui-même de fonctions actives; sa destination principale est de favoriser le libre accomplissement des mouvements du cœur.

L'organe central de la circulation, dans l'état physiologique, glisse sur une étendue plus ou moins grande de la paroi interne du péricarde; telle est l'origine des bruits qui se produisent dans certaines circonstances morbides. En dehors de ces circonstances, bien qu'il soit médiatement serré par les pommens distendus, le cœur se meut habituellement sans que l'oreille appliquée sur la poitrine puisse percevoir aucune espèce de bruit qui se rapporte au frottement réciproque des deux feuillets péricardiques; quelques minces et dépourvues de graisse que soient les parois thoraciques, aucun bruit de frottement ne se fait entendre. Il n'en est plus de même lorsqu'on ausculte une personne bien portante qui vient de faire une longue course, de se livrer à de violents efforts musculaires ou qui se trouve sous l'empire d'une émotion morale très vive: dans ces conditions défavorables, le cœur se contracte avec une énergie insolite et engendre à chaque mouvement de systole et de diastole un frottement sec, superficiel, que l'oreille apprécie facilement et d'une manière distincte dans toute l'étendue de la région précordiale. C'est ce frottement léger, qui est toujours aisé de séparer des bruits dont les grosses artères sont le siège, qui donne naissance au bruit désigné sous le nom de bruit de frottement péricardique.

La péricardite se montre tantôt à l'état aigu et tantôt à l'état chronique.

Dans la péricardite aiguë, la malade accuse à la région précordiale des douleurs qui peuvent être obtuses, graves, lancinantes, et qui dans quelques cas se traduisent par une sensation de déchirement. Ces douleurs lui permettent de compter les battements du cœur sous l'influence desquels elles s'exagèrent d'instant en instant; elles ont leur maximum d'intensité vers la partie inférieure du sternum, au côté gauche de l'appendice xyphoïde.

Les battements du cœur sont accélérés et quelquefois tumultueux. Il existe constamment de la fièvre.

Bientôt la malade est contrainte à prendre instinctivement la position d'une personne assise et légèrement inclinée sur le côté gauche; l'augmentation qu'entraînent dans les douleurs les grandes inspirations le contraint à ne respirer que d'une manière brève et imparfaite.

Aux phénomènes que nous venons de mentionner ne tardent pas à se joindre un vil sentiment d'anxiété vers la région précordiale, ainsi que des douleurs dans l'épaule qui correspondent au côté malade et dans la région postérieure du tronc.

Lorsqu'on examine les battements artériels, on reconnaît qu'ils sont courts, serrés et en quelque sorte incomplets; si on vient ensuite à appliquer la main sur la région précordiale, on perçoit une série d'impulsions tumultueuses dont l'énergie contraste avec la faiblesse des diastoles artérielles.

Il arrive un moment où la malade est prise d'inquiétude et de terreur; ses traits s'affaissent; il succombe à la fatigue, et tombe dans un état de somnolence continue, qu'interrompent sans cesse l'anxiété et les vives douleurs qu'il ressent du côté de l'appendice xyphoïde.

La région précordiale fait éprouver à la main qui l'explore une sensation de chaleur insolite; elle présente une voussure, qui devient surtout manifeste lorsqu'on compare entre eux le côté gauche et le côté droit de la poitrine.

Les accidents dont nous venons de donner la description atteignent ordinairement dans l'espace de deux ou trois jours leur plus haut degré d'intensité. Après ce laps de temps, le malade, qui déjà avait été forcé de se tenir assis sur son lit, est contraint d'incliner le tronc en avant et à gauche. Dans

livre, indépendamment d'un style simple et élégant qui attache à ce lecture, offre un intérêt assez rare de nos jours pour être cité, celui d'une indépendance qui présente la conscience pure, réglée, sait, en toute occasion, mettre les intérêts de la vérité au-dessus de considérations personnelles.

DELSAUS.

Nous avons reçu la lettre suivante, que nous nous empressons de publier:

Monsieur,

Des personnes, dans un intérêt facile à comprendre, répandent le bruit que l'Annuaire médical et pharmaceutique de la France ne paraîtra pas cette année; faites-moi le plaisir de me prêter la publicité dont vous disposez pour donner la conscience pure et les collemies. Mon Annuaire, dont l'étendue exige un temps d'impression incomparablement plus long que celui nécessaire aux almanachs de dix ou trois feuilles, paraîtra positivement et exactement le 15 ou 20 décembre au plus tard.

Recevez, etc.

D^r Félix ROUBAUD.

L'Académie nationale de médecine vient d'honorer d'une souscription l'Annuaire médical et pharmaceutique de la France par le docteur Félix ROUBAUD.

Nous applaudissons à ce témoignage d'estime que ce corps savant vient de donner à M. Roubaud et à son ouvrage, dont tout le monde apprécie depuis longtemps l'importance.

scrofuleux. Cette description renferme notamment des considérations aussi neuves que sensées sur le moral des individus atteints de cette complexion fléauée, et qui, par la prédominance du système nerveux, arien, en dédommagement, de l'intelligence, de la sensibilité et de l'émotion.

En donnant de ces causes qui produisent la scrofule une interprétation différente de celle de la plupart des auteurs, M. V. Duval n'en a pas pour cela négligé l'étude. Il les signale toutes, au contraire, et en apprécie l'influence avec la précision du savoir. Mais la partie relative au traitement est surtout, dans son livre, l'objet de développements étendus et de la discussion la plus approfondie.

Pour M. Duval, la diathèse scrofuleuse consiste dans une hyper-trophie irritative des tissus blancs, comme les maladies subordonnées à cette diathèse accusent la subinflammation des mêmes parties. Son traitement est combiné à la fois avec le mode de combattre les phlogismes locaux, quand ils existent, et de modifier dans tous les cas l'équilibre général des tissus blancs. On voit tout de suite combien il s'éloigne de ceux qui s'adressent ou aux altérations des liquides ou à l'atonie des organes.

Contrairement à la pratique commune, M. V. Duval ne prescrit point les antisyphilitiques dans le traitement de la scrofule. Il en fait usage, à souvent très rarement, notamment dans les maladies cutanées, dans les ophthalmies, les arthrites, la phthisie, etc. Leur emploi, seulement commandé des ménagements en raison de la débilité du système sanguin.

Quant aux agents pharmaceutiques plus généralement indiqués, l'auteur donne à l'usage de M. Duval un critérium à l'autorité duquel est venue ajouter l'expérience. Les toniques ou du moins les

moyens réguliers ne seraient pas être choisis indistinctement: le quinquina, le fer, le houblon, certaines eaux minérales doivent leur vertu antiscrofuleuse, non aux éléments corroborants qu'ils contiennent, mais à des propriétés hyposténisantes, qui leur sont communes avec d'autres substances plus directement affines appartenant à la catégorie des éléments: le mercure, l'iode, le brome, la baryte, etc. M. V. Duval, de reste, soumettant à une analyse critique chaque mode de médication, les rejette ou les approuve, suivant qu'elles lui paraissent favorables ou nuisibles, signale les indications auxquelles elles correspondent, les associations dont elles sont susceptibles, et les poursuit dans les moindres particularités de leur administration, convaincu avec raison qu'un fait de pratique le plus petit détail peut avoir son importance.

Les remèdes qui exercent sur le système absorbent une action éleccive sont naturellement ceux qu'il préfère; et même, à cet égard, il a su se restreindre au cercle étroit d'un petit nombre de préparations qui présentent ou plus d'énergie dans leurs effets, ou moins d'inconvénients dans leur usage. Ainsi, le bromure de potassium, la base du traitement de M. Duval, et qui, placé, quant à l'efficacité, sur la même ligne que l'iode et les mercureux, n'expose point, comme les derniers surtout, à des salivations intarissables.

On peut différer avec M. Duval sur quelques points, hésiter sur d'autres. Malgré l'habileté avec laquelle il s'a défendus, les idées contre-stimulantes dont il fait assez de chemin en France pour que tout à coup se réservent les substances toniques et reçoivent. Mais la doctrine n'est pas tout dans notre science; l'observation et les faits y ajoutent toujours la meilleure part. Sous ce rapport, le Traité de la maladie scrofuleuse ne laisse rien à désirer, l'exemple servant plutôt d'appui au précepte. Ajoutons que ce

cette position, le poids de sa tête l'enfante et le fait tomber aussitôt qu'il cède à l'influence du sommeil et de la fatigue. Il résulte de là un état d'anxiété qu'avenbruger a signalé, et qu'on peut considérer comme un des traits les plus saillants de la périarthritis.

Lorsqu'on jette les yeux sur l'aspect général des téguments, on ne trouve d'autres modifications que celles qui se rattachent à l'intensité de l'état fébrile; la teinte semi-cachectique, qui apparaît dans les cours de l'inflammation du psoas et pendant la durée des fièvres graves, manque entièrement.

Toutes les fois que la périarthritis doit avoir une issue funeste, on voit les forces du malade fléchir sous l'influence de la continuité des souffrances cruelles auxquelles il est en proie; le pouls se resserre; les extrémités se refroidissent et prennent une couleur violacée. Une sueur froide humecte les tempes; la face se décolore, et la mort arrive. Certaines circonstances peuvent hâter le dénouement fatal; tous les jours on voit des malades succomber au bout de deux ou trois jours. En général, l'existence se prolonge jusqu'à la fin du premier semestre.

Lorsqu'une terminaison favorable doit mettre fin à la maladie, les phénomènes morbides diminuent progressivement; le mouvement fébrile se ralentit, bientôt les douleurs de la région périarthritisale cessent de leur acuité, l'anxiété seule persiste pendant un temps assez long; il arrive un moment où le malade peut abandonner par degrés la position assise à laquelle il avait été condamné, pour reprendre peu à peu la situation horizontale.

La période de convalescence qui précède le retour à l'état de santé se caractérise par un ensemble de symptômes dont il importe de tracer ici le tableau: une sensation de pesanteur et d'obésité occupe la région du cœur; des palpitations se manifestent à des intervalles plus ou moins rapprochés; la pression exercée au niveau de la partie inférieure du sternum provoque des douleurs; le malade ne peut parler avec animation ou se livrer à un exercice quelconque sans être promptement atteint de palpitations qu'accompagne un sentiment de constriction très pénible.

Ces divers phénomènes s'effacent avec lenteur, et finissent par disparaître entièrement après une durée de plusieurs semaines. A.-H. MARCERIE.

CLINIQUE ÉTRANGÈRE.

Excision du clitoris et des nymphes. — Inefficacité de cette opération appliquée à un cas d'ectromanie.

(OBSERVATION RECUEILLIE PAR LE DOCTEUR PIERRE LEROY.)

(Traduit du journal américain *The Medical repository of original essays*, relatifs à la médecine de physique, chirurgie, chimie, etc.; par M. P.-J. CABARET, D.-M. à St-Malo (Ille-et-Vilaine).)

Mistress B., âgée d'environ vingt ans, très belle femme, se sentit brutalement d'un tempérament sanguin, plutôt malgre que grasse, mais douée de formes élégantes, était devenue mère dès la fin de sa quatorzième année. Né sous le climat des tropiques, elle avait participé à la précocité des femmes de l'Égypte, de l'Arabie et de la Perse, et avait été exposée aux exemples attrayants et séducteurs inséparables d'une éducation à la mode et sans contrôle, dont un développement prématuré de la constitution accrût singulièrement les dangers. Elle ne put résister à sa seizième année, elle avait été en proie à une infection vénérienne qui exerça de violents ravages sur les organes génitaux.

Après avoir subi pendant fort longtemps une foule de médications variées à l'infini, et opposées tour à tour à la gonorrhée, à la syphilis, à la leucorrhée et à des ulcérations, etc., qui avaient dû nécessairement accroître l'irritation locale, et durant lesquelles elle n'avait pu consentir à s'abstenir de relations sexuelles, mistress B. éprouva une tuméfaction progressive du clitoris et des petites lèvres, qui constitua un si grand fardeau insupportable pour elle-même et pour son amant.

L'existence d'une syphilis secondaire entretenait cette tuméfaction n'était admissible à l'aide d'aucun signe, excepté par une petite ulcération fixée sur les organes extérieurs de la génération, jointe à un continu écoulement par le canal de l'urètre d'un fluide muqueux. Cependant, regardant cette affection comme avérée, le médecin traitait avec, depuis lors, par le moyen d'une malade de l'usage du roboratif végétal, remède qui compte beaucoup de partisans, surtout parmi les praticiens français, contre les maladies vénériennes opiniâtres et prolongées.

L'administration de ce médicament, loin d'amener une amélioration, rendue impossible d'ailleurs par la conduite immorale et déréglée à laquelle mistress B. ne pouvait renoncer, lui suivit d'une démolition aux parties génitales tellement vive, qu'elle ajouta un nouvel aiguillon à l'activité de son penchant lubrique, et comprima une nouvelle ardeur à son imagination et à ses desirs désordonnés.

Aussi, dans l'espoir d'en être délivrée, accepta-t-elle avec empressement l'excision des organes tuméfiés, qui lui fut proposée, quelque répugnance cruelle et horrible que pût inspirer à une femme élevée dans la mollesse l'idée de cette puissante ressource.

Le docteur Félix Pascalis, spécialement consulté sur l'opportunité de cette opération, opina pour qu'on ne pratiquât d'abord que l'excision des nymphes. Considérant, en effet, que la solution de continuité assez étendue nécessaire pour l'opération ne manquerait pas de provoquer une suppuration peut-être assez abondante pour diminuer le volume exagéré du clitoris, et à l'aide de laquelle du moins cet organe pourrait se réduire à la moitié de ses dimensions morbides, ce praticien espéra qu'on y trouverait l'avantage d'un double opéré.

ration, et d'éviter les inconvénients d'une mutilation considérable. Cette manière de voir, que le judicieux médecin étaya de raisonnements solides, fut mise en pratique avec une admirable dextérité; mais, préalablement, il eut le soin important de bien faire observer que toutes les fois qu'il s'agit d'exécuter une opération sur une région occupée par les organes génitaux, il faut exiger de la malade un inébranlable concours; car la raison et le courage de notre jeune femme ne pouvaient surmonter son horreur pour les instruments de chirurgie et son invincible répugnance à s'exposer aux regards des spectateurs. C'est pourquoi il fallut se décider à exercer une douce violence en assujettissant avec des liens le poignet, d'un côté, mis en contact avec la malade du pied correspondant. On plaça un aide derrière les épaules, pour empêcher le tronc de monter ou de descendre; on fléchit à demi les cuisses et les jambes; on fit soutenir les pieds et les genoux par deux autres aides fermes et intelligents, qui les écartèrent convenablement; puis la malade ainsi facilement contenue fut prise par le cou.

Alors l'opérateur écarta les grandes lèvres avec le pouce et l'indicateur de la main gauche; de la droite, armée de ciseaux courbés sur leur plat, il excisa les deux nymphes l'une après l'autre. Quelques jours après l'opération les parties devinrent inévitablement le siège d'un gonflement inflammatoire, dont la violence fut en raison directe de l'étendue de la perte de substance. Tous les symptômes cependant diminuèrent bientôt d'intensité; la suppuration, peu abondante, dura fort peu de temps, et la cicatrisation de la plaie s'effectua rapidement.

Après quelques semaines, l'excision des nymphes n'ayant apporté aucune modification dans l'autre tumeur, on jugea convenable de procéder à son ablation.

Mistress B., dont le cœur et l'esprit ne pouvaient entièrement se dépouiller d'un reste de pudeur, manifestant de nouveau beaucoup de répugnance, on se trouva obligé de reprendre les précautions adoptées lors de l'excision des nymphes.

L'opérateur, saisissant l'extrémité du clitoris avec une égrise simple et le soulevant, prit le manche de l'égrise avec la main gauche; puis, tenant de la droite un bistouri, il réussit à emporter l'organe d'un seul coup de l'instrument dirigé de haut en bas. Pendant la douleur et la surprise causées par cette rapide opération, on n'entendit ni un cri ni un soupir. Les assistants s'attendaient à voir une hémorrhagie un peu considérable surgir du lieu de l'excision; il en fut autrement: deux ou trois gouttes de sang, en effet, provenant de petites artères, ne parurent pas devoir exiger de ligatures. Des applications styptiques suffirent pour les réprimer, bien que l'écoulement du sang persistât durant plusieurs heures de manière à inspirer quelques inquiétudes, l'expérience démontrant qu'une hémorrhagie résultant de la section des surfaces vasculaires, telles que les corps caverneux, et qui ont été soumises à une lésion pathologique ne peut être parfaitement arrêtée par la ligature d'une ou de plusieurs artères. L'application d'un fer rouge à blanc, posé avec rapidité, constituait sans contredit la méthode la plus efficace si l'hémorrhagie venait à persister d'une manière alarmante. Un appareil convenable avait été préparé dans ce but avant l'opération.

La masse volumineuse du clitoris extirpé ne présentait aucune altération dans sa texture. Ses vaisseaux seulement avaient acquis des dimensions extraordinaires et distendaient fortement les ligaments. Les papilles, rugueuses, étaient dans l'état normal. Soumis à une forte pression, qui le vidait de tout le sang qui y était contenu, le clitoris fut promptement ramené à la moitié de son volume ordinaire. Les petites lèvres présentaient exactement les mêmes caractères anatomiques.

Peu de jours après l'opération, cette deuxième plaie se recouvrit de granulations vermeilles; puis, au bout de trois semaines, elle était parfaitement guérie, quoique entravée à plusieurs reprises dans sa guérison par le retour de quelques inflammations accompagnées d'un gonflement douloureux.

Bien que fort jeune et parvenue à une époque de la vie caractérisée par une prédominance d'action des systèmes nerveux musculaire et vasculaire contribuant fortement à la vigueur prématurée de sa constitution, mistress B. est soumise à un écoulement continuel de fluxus blanches, dont l'origine, du reste, remonte au début de la formation des tumeurs, et qui, semblable à la rosée du matin, s'accumule insensiblement, surtout pendant la station et le repos, circonstance à nous avoir, qui contredit la véritable cause de la cause du prurit de la vulve et des autres inconvénients ressentis par les organes génitaux.

Le sujet de notre observation n'a jusqu'à ce jour encore éprouvé aucune diminution dans son penchant pour l'acte vénérien; l'ectromanie persiste au même degré qu'avant l'opération.

N'oublions pas de faire remarquer que chez notre jeune fille la nature supplée, *in actu coitus*, à l'absence des organes enlevés par une température temporaire accompagnée d'une sensation voluptueuse et siégeant au centre de la cicatrice.

Notre tentative, loin d'amener l'heureux résultat auquel on devait naturellement s'attendre après l'ablation du clitoris, se trouve donc en opposition directe avec les succès dus à cette thérapeutique que quelques praticiens ont adoptée pour la guérison de la nymphomanie.

Robert Thomas (édition américaine, p. 619) ajoute aux exemples appuyés de l'autorité respectable des célèbres chirurgiens américains, Leveillé, Leveillé, Richerand, le fait de Jolin, l'histoire d'une jeune personne bien guérie par une semblable opération de la funeste habitude de l'onanisme.

N'omettons pas d'établir ici que l'ectromanie se manifeste chez deux genres de femmes fort différentes les unes des autres.

Tantôt elle affecte des femmes qui n'ont point été expo-

sées, au moins d'une manière particulière, aux causes susceptibles de la produire; elle paraît être alors le résultat d'une malheureuse organisation. Dans cette première variété, l'ablation du clitoris constitue un moyen peu rationnel, car le clitoris n'est point le siège de la nymphomanie, non plus que le gland n'est celui du satyriasis; multiplier un sujet, dit avec raison le savant professeur Bégin, ce n'est point le guérir.

D'autres fois, on l'observe chez des femmes dont la pureté et les desirs ont été provoqués par une irritation locale entretenue par la masturbation et différenciant matériellement de l'exagération des dispositions morales. C'est pourquoi cette espèce d'ectromanie doit trouver son remède efficace dans l'excision de l'organe même, dont l'excitation a graduellement entraîné la monomanie et ses fâcheuses conséquences. Nous avons vu des sujets de ce genre périr dans un état de marasme, de cachexie, et quelquefois, misérables victimes du pica et du malacia, gémir durant de longues années sous le pénible fardeau de la chlorose et de l'œdème.

Mistress B. ne présentant aucun de ces derniers caractères, ne peut être rangée dans la deuxième catégorie. La beauté et l'éclat de ses yeux, son teint frais et coloré, la vigueur de son tempérament indiquant une disposition prédominante la placent tout naturellement dans la première. Outre que chez elle, durant le coït, une turgescence vitale très prononcée, quoique temporaire et inexplicable, s'établit au centre de la cicatrice, qui a remplacé le clitoris, l'organe vénérien ne peut-il ne pas produire, par une excitation portée sur d'autres points des organes sexuels?

DE L'EMPLOI DU FER À REPASSER.

Par M. le docteur MAX LANGENBECK. (*Clinische Beiträge*.)

Goettingen, 1850.)

Traduit par M. BINARD, médecin de régiment.

L'emploi du fer à repasser n'est malheureusement presque pas recommandé en médecine, comme il en est d'ailleurs de presque tous les moyens qui ne viennent pas directement de l'officine du pharmacien, et par conséquent sont peu estimés d'un très grand nombre de médecins et de malades. Dès les temps les plus reculés, le frictionnement de tout le corps, *fritio*, et le massage, *malactatio*, étaient appréciés comme des moyens précieux non-seulement dans beaucoup de maladies, mais aussi comme particulièrement utiles dans un hygiène.

En Chine et dans l'Inde on les connaissait depuis un temps immémorial, et à Rome il semble, comme cela se voit de nos jours en Turquie et en Égypte, qu'on les mettait en usage comme de puissants auxiliaires des bains. On trouve aussi dans les écrits d'Hippocrate, d'Asclépiade et de Celse, qu'il est fait mention du frictionnement du corps comme d'un moyen hygiénique et curatif. L'action du fer à repasser sur une partie du corps recouverte d'un tissu lâche, jointe aux diverses manipulations qu'exigent le frictionnement et le massage, déterminent en outre un certain développement de l'action artificielle, je considère alors cette opération comme jouissant dans certaines maladies d'un bien plus grande efficacité. Le frottement avec les branches de bœuf et les corps portés à plat sur la peau, comme on le pratique dans les bains de vapeur russes, n'ont pas ordinairement le même effet satisfaisant, parce que ces derniers ne peuvent être supportés par ceux qui n'ont pas l'habitude, et que la grande chaleur qui s'en suit est pour tout le monde insupportable, surtout quand elle donne lieu à une congestion vers la tête. Le marteau porté à une température élevée ne peut pas non plus être comparé à l'action du fer à repasser, car le premier ne produit qu'une irritation locale de la peau, comme le moxa et les rubéfians. Mais dans l'emploi du fer à repasser à une température élevée, nous pouvons régler à volonté l'action de la chaleur, en élevant ou en abaissant celle de la chambre, en couvrant convenablement le corps du patient ou au moyen de certaines manipulations; en élevant ou en abaissant le degré de chaleur du fer, en le passant légèrement ou fortement sur une surface plus ou moins étendue, nous pouvons en modifier l'action locale. Après avoir terminé le passage du corps, dont la durée dépend de certaines circonstances, les malades doivent être enveloppés encore pendant un certain temps dans des couvertures de laine. Depuis environ un an je fais usage de ce moyen, parce qu'il est d'une application très simple et que son action est extrêmement salutaire. J'y ai fréquemment recouru dans les maladies suivantes:

a. Les inflammations qui ne sont pas accompagnées de fièvre et qui ont une tendance à se terminer par suppuration, principalement quand ces phlogoses se rencontrent dans les parties profondes, sous les tissus fibreux et les aponeuroses. La marche de cet état pathologique est, par le fer à repasser, plus que doublement accélérée, surtout si on le fait alterner avec l'emploi des douches d'eau chaude. Cette pratique est spécialement à recommander dans la formation du psoas, bien dans un point voisin d'une cavité qui renferme un organe important: tels sont, par exemple, les foyers purulents qui se trouvent à la partie inférieure du cou, au-dessus et derrière la clavicule, et qui menacent de s'ouvrir dans la plèvre. Dans ces cas, depuis que quelques faits sont venus à ma connaissance, où, malgré les fomentations chaudes et émollientes, la collection purulente a suivi cette voie et a déterminé la mort; dans ces cas, dis-je, j'emploie le fer à repasser, remède qui, toutes les fois que j'ai eu l'occasion d'en faire de meilleurs résultats, c'est-à-dire que de cette manière je favorise le développement de la collection purulente en l'attirant à l'extérieur. Dans les affections inflammatoires des tissus fibreux, entre autres dans la coxalgie, aussi longtemps que l'articulation elle-même n'a pas encore subi de déplacement par suite du travail inflammatoire, ce moyen uni aux émis-

sions sanguines modérées a plus d'utilité que tous les irritants de la peau.

6. *L'érysipèle* qui ne tend pas à se fixer sur un point du tégument ou qui a une tendance à disparaître brutalement, alors que des symptômes faibles annoncent cette disposition. Dans ce cas, le fer à repasser, conduit doucement pendant une heure entière sur la peau et porté à une température pas trop élevée, surpasse tous les autres moyens. Il faut l'appliquer exactement sur l'endroit d'où l'érysipèle a disparu, ou lorsqu'on craint la disparition trop brusque de celui-ci; ainsi, sur la tête dans l'érysipèle du cuir chevelu. Toutefois, il est utile que l'action du fer à repasser soit étendue à tout le corps, à l'abdomen et à la région du foie en particulier, tout en prescrivant le traitement convenable quand il s'agit de l'érysipèle qui présente un caractère gastrique et inflammatoire, bilieux et même putride.

c. *Scarlatine*. Chez un garçon de dix-sept ans, chez lequel la rougeur scarlatineuse ne se montrait qu'à certaines places et sous forme de stries, et où elle avait une couleur pâle, l'emploi du fer, appliqué fortement pendant une heure sur toute la surface du corps, fit sortir complètement l'exanthème. Quelques heures plus tard, il offrait une couleur rouge prononcée; tous les symptômes présentant de la gravité avaient subitement disparu. La maladie parcourut ensuite régulièrement ses cours.

J'ai encore obtenu plus d'avantage quand il fallait fixer ou appeler un exanthème qui avait disparu, en combinant le fer à repasser avec les bains de moutarde. J'ai en l'occasion de traiter de cette manière, il y a peu de temps, deux enfants dont l'état présentait un coup de danger. Chez l'un d'eux, on observait déjà le froid et la décoloration de tout le corps; les yeux étaient fortement tournés en dedans, et la tête avait de la tendance à se renverser en arrière, ce qui donnait beaucoup de gravité au pronostic: un fort bain de moutarde (1 livre pour un bain), suivi de l'emploi du fer à repasser, amena instantanément la tumescence de la peau, et l'exanthème lui-même ne tarda pas à paraître; ce dernier fut entrepris par des bains plusieurs fois répétés, et la maladie se termina heureusement. Il est toutefois, quand on a recours à ces bains, une précaution qu'il ne faut pas négliger pour préserver la tête de l'action de la vapeur qui s'en dégage; c'est de couvrir la baignoire avec un drap qu'on attachera autour du cou du malade. L'emploi du fer à repasser, quand on a recours immédiatement après ces bains, est extrêmement efficace, et la transpiration qui en est la suite est fort abondante. Dans les cas graves de scarlatine, après l'usage de ce moyen, on ne saurait trop recommander les frictions avec du lard d'après la méthode de Schoenemann; ces frictions, dans tous les cas, ont l'effet d'augmenter l'écoulement de la sueur, ainsi que dans ceux qu'on a observés le docteur Ehrhart (*Deutsche Klinik*, n° 1) à la Charité de Berlin, nous ont paru jouir réellement du précieux avantage que leur a reconnu l'auteur.

Dans toutes les affections aiguës de la peau, elles produisent une action bienfaisante: je les emploie principalement dans l'érysipèle, où, en amenant la diminution de la tension de la peau, elles procurent en outre au malade un sentiment de bien-être instantané. Ces frictions, pour lesquelles d'ailleurs on peut aussi se servir de beurre d'essence ou d'huile non rances, agissent particulièrement sur les nerfs, en vertu de l'influence de l'atmosphère; je crois devoir faire observer que, lorsqu'il existe une certaine propension aux refroidissements de la gorge, du larynx, etc., le meilleur préservatif qu'on puisse employer contre l'angine, le catarrhe bronchique, le rhumatisme, consiste dans les frictions avec un corps gras des parties qu'on veut mettre à l'abri de l'influence de l'air ambiant.

d. *Rhumatisme*. Dans toutes les affections de cette nature, à commencer par l'odontalgie simple rhumatismale jusqu'au rhumatisme articulaire aigu, l'usage du fer à repasser est un moyen très recommandable; il détermine l'instinct la diminution de la douleur, et, après l'emploi plusieurs fois répété du fer chaud, j'ai vu disparaître des rhumatismes invétérés, et ceux qui étaient encore à l'état aigu être promptement jugés par des phénomènes critiques que présentait la peau et les urines.

Il est d'ailleurs rationnel de prescrire, dans les cas rebelles, quelque temps avant l'emploi du fer à repasser, une préparation diaphorétique et de tenir pendant quelques heures le malade soigneusement enveloppé dans une couverture de laine. Outre l'endroit où se montre le plus de douleurs rhumatismales, il faut, si le mal est ancien ou considérable, promener le fer sur tout le corps, et principalement aux mollets et à la plante des pieds. Chez un jeune homme, chez lequel la suite d'un grand refroidissement, les muscles d'un côté du cou étaient tellement contractés que la joue était appliquée fortement sur l'épaule, ce qui déterminait les douleurs les plus intenses, l'emploi énergique du fer à repasser sur la nuque ramena en une heure, ou produisant une très abondante sueur, la tête à sa situation normale.

Catarrhe des voies aériennes et aphonie chronique. Je n'ai eu recours au moyen dont il est ici question que dans les cas très anciens. Une femme qui, durant trois mois de l'hiver rigoureux de l'année dernière, malgré un traitement suivi avec persistance, n'avait pu émettre un son seul, récupéra toute la plénitude de sa voix par l'emploi répété pendant huit jours du fer à repasser promené sur le cou et sur la poitrine.

C'est aussi de la même manière qu'il agit avec autant d'efficacité dans les catarrhes chroniques accompagnés d'un rôle muqueux très étendu.

f. *Dérangements de la menstruation*. Dans ce cas, le fer servira d'adjuvant et sera promené, aussi chaud que possible, depuis la partie interne et supérieure des cuisses jusqu'aux genoux, et de préférence pendant que les malades prennent un bain de pied à la moutarde.

g. Dans les exsudations ou les tumeurs des gaines

tendineuses et des ligaments articulaires, dues au rhumatisme, à la goutte, ou qui ont la suite d'une cause traumatique, comme un fer traitement ou une grande distorsion, le fer à repasser sera utile. Il ne sera pas moins dans le gonflement des extrémités inférieures chez les convalescents.

h. Dans l'activité anormale des fibres musculaires, qu'elle s'annonce soit comme une contraction exagérée déterminée par une crampes ou la rigidité organique, soit comme un relâchement musculaire pouvant aller jusqu'à la paralysie; ce moyen n'agit pas seulement comme moyen dépressif ou comme agent d'excitation sur les nerfs qui président aux mouvements des muscles, mais il porte aussi son action directement sur les fibres musculaires et tendineuses à l'état rigide, et cela avec d'autant plus d'intensité qu'elles sont situées plus superficiellement. Il arrive fréquemment, en conséquence, que la rigidité des articulations, qui dépend d'une contraction exagérée des muscles, peut, sans avoir recours aux sections tendineuses et par une extension méthodique disparaître sous l'action du fer à repasser.

Une semblable perversion de l'activité des différents muscles du rachis étant, comme on le sait suffisamment, une cause qui favorise les déformités du thorax, j'ai recours, dans tous ces cas sans exception, au fer à repasser. Il est aussi très rationnel, pendant qu'on emploie le fer à repasser sur le rachis, de faire exécuter au malade les mouvements que le docteur Cost a dernièrement recommandés, et qu'il a nommés catisthéniques (*Lond. med. Gaz.*, décembre 1843). C'est ainsi que le malade ayant les bras tendus et dirigés en arrière, saisit avec les deux mains les extrémités d'un bandage élastique que tantôt il applique sur le dos en l'élevant, qu'ensuite il laisse retomber.

Comme conclusion, je crois devoir faire encore remarquer que, bien que l'emploi du fer à repasser soit un moyen précieux dans les cas où il est indiqué, je suis bien éloigné d'en faire un remède universel, comme on ne l'a fait que trop souvent pour beaucoup d'autres moyens, comme il semble en être aujourd'hui de la glace, qui réellement, dans toutes les maladies franchement inflammatoires et des lésions traumatiques récentes, peut être considérée comme une vraie panacée. (*Arch. belges de méd. milit.*)

SUR L'EMPLOI DU CHLORE

comme antidote de la strychnine.

(Extrait d'une lettre de M. BARDET à M. DUBAS.)

En 1840, je n'étais pas un des élèves les moins assidus à votre fructueuse cours de chimie de l'Ecole de médecine, et j'y notais l'effet décomposant du chlore sur la strychnine, que vous nous dites d'employer si généralement employé avec succès comme antidote de cette substance.

Pharmacien dans un pays où l'on se débarrassait fréquemment des chiens, où le poison toujours employé est la noix vomique, qui est livrée sans aucune difficulté par les épiciers, j'ai été à même bien des fois d'employer le chlore comme contre-poison. Je puis dire que j'ai presque toujours réussi, puisque, en effet, je citerai seize cas de guérison sur vingt chiens empoisonnés avec le mode d'emploi que je vous indique. Je vous prie, monsieur, le mode d'administration que j'ai toujours employé chez des animaux qui m'étaient le plus souvent apportés après deux ou trois accès tétaniques.

Chlore liquide, 5 grammes; eau distillée, 250 grammes, administrés en une seule fois; dix minutes après, tartre stibé, 5 centigrammes dans six à huit cuillerées d'eau tiède; aussitôt après le premier vomissement, 4 autres grammes de chlore dans même quantité d'eau distillée; dix minutes après, 5 centigrammes de tartre stibé; et, après ce vomitif, lait coupé d'eau, le plus possible, pour provoquer de nouveaux vomissements.

Sur les quatre chiens qui ont succombé, trois n'ont pu vomir; aussitôt que les contractions de l'estomac avaient lieu, un accès tétanique empêchait le vomissement, et, après trois ou quatre efforts inutiles, suivis de tétanos, l'animal succombait.

Je me suis demandé, monsieur, s'il n'était pas possible, au moyen des frictions de chloroforme, d'arrêter les crises tétaniques. Mais, je me le demande aussi, en relâchant le système nerveux, cette substance ne paralyserait-elle pas les contractions de l'estomac, et l'empêcherait-elle par conséquent de vomir? Car c'est un fait certain, c'est que si l'animal ne vomit pas le toxique en excès non absorbé, il succombera, la quantité de chlore employé (5 grammes) étant insuffisante pour sa décomposition totale; et une trop grande quantité de l'antidote, pouvant à son tour devenir poison, ne permet pas d'en employer davantage.

Je citerai le cas d'un petit chien-loup qui, empoisonné deux fois à un an d'intervalle, me fut apporté la dernière fois dans un état tellement désespéré, que je lui administrai une assez grande quantité de chlore étendu, mais au moins double de celle que j'emploie ordinairement; le chien était si roide, avait la langue si noire, que je le croyais mort, et je pris moins de précaution. Après l'administration du vomitif il se trouva mieux et en revint; mais il lui resta une toux qui dura près de trois mois, et la peau fut teinte en jaune citrin pendant près de six semaines. Pour le premier de ces deux effets, je l'attribue, sans nul doute, au chlore; pour le second, je le crois aussi, mais je vous prierais de me donner votre avis.

Dans la crainte que l'on mette en doute la forte quantité de noix vomique administrée, je citerai à l'appui le fait suivant:

En 1848, après plusieurs cas d'hypochondrie, je fis fusier par le maire pour préparer vingt-cinq boulettes dans lesquelles je fis entrer 15 grammes de noix vomique râpée pour chacune. L'effet toxique était foudroyant, et pourtant, sur sept chiens qui me furent apportés à l'instant même de l'ad-

ministration du poison, six se remirent parfaitement; le septième, un grand lévrier, mourut; mais je l'attribue en partie à ce qu'il méchant son maître ne se laissa qu'avec crainte, et l'animal refusa de prendre une partie du chlore. (*Ann. chim. et phys.*)

CAS REMARQUABLE DE PLAIE PAR ARME À FEU;

Par M. le docteur BLUMHART, à Stuttgart.

Dans l'autopsie du boucher Jacob Majer (de Steinenbrunn), âgé de quarante-six ans, tué par imprudence le 19 août 1849, on trouva une balle dans le cœur droit, sans la moindre lésion de cet organe et du péricarde. La balle sortit du canon avant d'être frappée à deux pas contre la rampe en bois d'un escalier, fait un ricochet et était entrée dans la partie postérieure gauche de la poitrine de Majer, qui se trouvait sur l'escalier. Transporté chez lui, il expira vingt minutes après l'accident.

En ouvrant le thorax, on trouva huit chopines de sang dans la cavité droite de la poitrine, refoulant le poumon gauche et le cœur à droite, et on constata que la balle avait traversé de haut en bas la peau, les muscles, la moitié de l'omoplate gauche, la sixième côte (à 2 pouces et demi de la colonne vertébrale), le lobe postérieur du poumon gauche et la branche gauche de l'artère pulmonaire; mais le projectile ne fut trouvé que lorsqu'on ouvrit le ventricule gauche. Le cœur et le péricarde, contenant peu de sérosité, étaient complètement intacts. Un examen plus attentif fit reconnaître que les membranes de la branche gauche de l'artère pulmonaire, à la bifurcation du tronc, étaient perforées d'un seul côté sans contre-ouverture.

— Il est probable que lors du transport du blessé à sa demeure, la balle est tombée, à travers le tronc de l'artère pulmonaire, dans le ventricule droit. (*Gaz. méd.*)

CORRESPONDANCE.

Dans une lettre que nous recevons d'un de nos honorables confrères transporté en Algérie, et qui est datée de Birkadom, nous trouvons le passage suivant relatif à la statistique médicale de cette localité.

On peut, d'après ce qui s'est passé sous mes yeux du 1^{er} juin au 15 octobre, ranger sous trois groupes principaux les maladies qui constituent en quelque sorte d'une manière presque exclusive la pathologie d'Afrique.

1^{er} En première ligne viennent les fièvres à quinquina. Ici la fièvre rémittente et les cachexies paludéennes constituent au moins les deux tiers de ce groupe.

2^e En deuxième lieu se présentent les affections gastro-intestinales; l'entérite et la dysenterie constituent presque en totalité ce second groupe.

3^e Et le troisième et dernier groupe comprend les affections cutanées.

Comme vous le voyez, le cadre pathologique est fort restreint et offre au praticien un travail plus facile qu'en France. Notez bien que je ne prétends pas dire que les autres maladies n'existent pas sous ce climat; je veux dire seulement ici qu'elles sont excessivement rares. Ainsi, sur un nombre d'environ 240 maladies qui sont passés sous mes yeux, je compte deux cas de pneumonie, trois cas de pleurésie, un accès du feu terminé par la mort à la suite de vomiques, une maladie syphilitique tertiaire constituée par des exostoses et des tumeurs gommeuses, une affection tuberculeuse du testicule gauche suite d'un coup de pied de cheval, affection qui a produit la diathèse cancéreuse, car l'individu, bien portant avant, ne toussant jamais, est mort dans l'espace d'un mois d'une tuberculisation du poumon droit; quelques cas rares de fracture, cinq ou six cas d'affections des yeux et quatre cas d'altération mentale.

Nous correspondons nous promet des détails plus circonstanciés sur la statistique, et il ajoute les détails suivants sur un autre sujet:

Comme j'ai suivi votre journal depuis que je suis à l'hôpital, j'ai lu hier l'article de M. Fleury sur ses appréhensions du choléra; je me joins à lui dans sa loisible indignation contre les charlatans à grand étalage, car j'ai été à même d'observer les résultats déplorables qu'amène leur émigration sur la santé du peuple. Vous ne craignez peut-être pas, si je ne vous affirmais l'avoir vu de mes propres yeux, que parmi les transportés il se fait un abus considérable de camphre: les uns le fument, les autres le pressent, ceux-ci en font des boules, ceux-là lavalent en poudre, etc., etc. En un mot, comme le dit spirituellement M. Trousseau, c'est une vraie monomanie camphrée. Tout cela serait fort plaisant sans doute si la santé de mes coreligionnaires n'en souffrait pas; mais, hélas! trop souvent la confiance illimitée qu'ils ont dans ce moyen thérapeutique les enlève dans une fausse sécurité, et la maladie, gagnant du terrain, les oblige à réclamer les soins de la médecine, qui deviennent par ce retard impuissants.

Nous avons malheureusement à regretter la perte de plusieurs de nos compatriotes qui ont été trompés par les prospectus et les petits livres du chef des camphromaniques.

BASSET, D.-M.-P.

AVIS. — MM. les médecins et pharmaciens du département de la Seine dont les noms ne figurent pas dans l'Annuaire médical et pharmaceutique de France, publiés par M. le docteur R. Roubaud, ou dans l'Annuaire général de médecine fondé par M. Donaghe-Habert, sont invités à adresser les indications nécessaires au bureau de la *Gazette des Hôpitaux* avant le 1^{er} novembre prochain. Ces ouvrages devant être mis en vente avant le 1^{er} janvier prochain, il est urgent que les communications soient promptement envoyées.

Paris. Imprimé par Pion frères, 36 rue de Valenciennes.

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GAZET, HOLLANDE, PRÉSENT,	Trois mois 9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIS,	Six mois 17
TURQUIE, ASIE-MINOR, COLONIES.	Un an 33

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois 10 fr.
GIBRALTAIR.	Six mois 20
	Un an 38

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en billets sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois 30 fr. c.
ALGERIE, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois 46
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Un an 80

SOMMAIRE. — PARIS. Inauguration du nouveau local de la Société de chirurgie. — POLYCLINIQUE D'ACCOUCHEMENT DE LAUSANNE (M. Villameau-Blanc). — Adhärence anormale et chatonement des placentas, suite d'accouchement de deux jumeaux, traités avec succès par l'emploi de l'injection à grande eau. — Siège du chirurgien, séance du 20 octobre. Installation de la Société sous le patronage d'Auguste Bérard. — Nouveau cas de mort à la suite d'une morsure faite par une espèce de vipère. — CORRESPONDANCE. Lettre de M. Henri Roger.

PARIS, LE 25 OCTOBRE 1852.

Inauguration du nouveau local de la Société de chirurgie.

La Société de chirurgie, dont les travaux ont acquis une si grande et si juste renommée, manquait encore de domicile fixe après plus de dix ans d'une existence scientifique de plus prospères. Privée, après les événements de février, du local qu'elle occupait depuis sa fondation à l'Hôtel-de-Ville, elle avait été accueillie par la Société philomatique, et elle partageait depuis quelque ans avec cette généreuse sœur le local que celle-ci possédait dans la rue d'Anjou-Dauphine. L'extension qu'a prise la Société de chirurgie, le nombre d'étrangers que l'intérêt de ses séances attire maintenant dans son sein ne lui permettant pas d'utiliser plus longtemps de la générosité de la Société philomatique. Elle a choisi un local exclusivement affecté à ses travaux, et elle en a fait l'inauguration dans sa dernière séance. L'éloge d'Auguste Bérard a été le digne et triste sujet de cette solennité. Nul mieux que son élève, son ami et son collaborateur, nul mieux que M. Denonvilliers ne pouvait dire la perte qu'on ne fait la science, la pratique, la profession et l'amitié en perdant, si jeune encore, l'habile chirurgien qu'on ne pouvait voir ni entendre sans l'admirer, qu'on ne pouvait approcher sans l'aimer. M. Denonvilliers n'avait qu'à laisser parler son cœur pour répondre à ce qu'on attendait de lui ; et c'est ce qu'il a fait. Nos lecteurs s'associeront donc avec nous aux applaudissements dont la Société a couronné le discours de M. Denonvilliers. Quant aux aperçus sur le concours, dont l'habile professeur a parsemé son éloge, peut-être pourrions-nous lui faire l'objet de quelques remarques ; mais nous aimons mieux choisir une autre occasion de traiter cette question, qui, fort heureusement, est devenue aujourd'hui, et qui deviendra plus encore dans l'avenir une question historique.

Quant à la Société de chirurgie, elle ne commence point une ère nouvelle, elle n'a pas à la commencer ; elle n'a qu'à marcher sans dévier dans la voie qu'elle s'est tracée avec tant de succès, et surtout à suivre avec plus de rigueur que jamais la belle devise que M. Denonvilliers a rappelée en terminant, et pour laquelle Auguste Bérard a toujours eu un respect qui n'est pas le moindre de ses titres à la juste considération qu'inspire sa mémoire.

Les progrès que le choléra fait en Pologne, d'après les dernières nouvelles reçues de ce pays, n'autorisent que trop les fâcheuses prévisions que nous avons exprimées il y a quelque temps. Non-seulement la cruelle épidémie gagne du terrain, ce que l'on pouvait supposer d'après ses itinéraires antérieurs, mais paraît avoir acquis toute son intensité primitive dans quelques localités, contrairement aux espérances qu'on aurait pu concevoir sous ce rapport. Ainsi, d'après une lettre reçue par M. Kolakowski, une personne de la même famille et dans la même maison, auraient succombé dans un seul jour, et quelques localités seraient déjà entièrement dépeuplées ; mais nous aimons à croire que c'est là une de ces exagérations si fréquentes en temps d'épidémie, et en général dans toutes les circonstances où un désastre quelconque vient frapper une population.

Nous avons pu plusieurs fois la triste occasion de montrer combien peu la science hygiénique devait inspirer de confiance lorsqu'il s'agit d'arrêter, d'atténuer même les progrès du fléau ; nous ne reviendrons pas sur cette regrettable impuissance. Est-ce une raison pour que la commission de l'Académie de médecine s'ajourne indéfiniment le rapport dont elle est chargée depuis trois ans ? Nous ne le pensons pas ; nous croyons même que, dans les circonstances actuelles, c'est un devoir impérieux pour elle de s'exécuter, et nous ne saurions trop engager le bureau à lui rappeler les engagements positifs qu'elle a pris.

POLYCLINIQUE D'ACCOUCHEMENT DE LAUSANNE.

M. VILLAMEAU-BLANC, professeur.

Adhärence anormale et chatonement des placentas, suite d'accouchement de deux jumeaux, traités avec succès par l'emploi de l'injection à grande eau.

Le 14 mars 1850, M^{me} Calanne, sage-femme à Lausanne, canton de Vaud en Suisse, fut appelée à midi auprès de la femme P..., qui était en travail d'enfantement à terme de sa quatrième grossesse. Cette femme, délicate, d'une constitution nerveuse, âgée de trente-trois ans, était accouchée antérieurement sans accident.

Les divers temps du nouveau accouchement n'offrirent de variétés que les suivantes : L'abord, il fallut à la fin du second temps procéder à l'ouverture des membranes, dont la dureté s'opposait à l'issue spontanée de l'eau de l'amnios. Le fœtus expulsé, étant très petit en proportion du volume du ventre de l'accouchée, fit soupçonner l'existence d'un jumeau, dont la sage-femme constata la présence par le toucher vaginal et abdominal. On procéda immédiatement à la ligature du cordon, et l'on donna à l'utérus, que l'on frictionnait, le temps de se ressourcir en partie sur lui-même. Appelé près de la patiente à quatre heures de l'après-midi, je prescrivis, vu la stupeur dont cet organe était frappé, des frictions avec le liniment volatil et l'usage de 10 grains d'ergot de seigle.

Les douleurs expulsives et les contractions se manifestèrent ; mais ce ne fut qu'à neuf heures du soir qu'il eut lieu, par les extrémités inférieures, l'issue du second enfant, qui fut secondée par quelques légères tractions sur ces extrémités ; la tête étant arrêtée dans l'excavation du bassin dans la première position (occipito-cotyloïdienne gauche), on lui fit exécuter des mouvements de flexion de quart de rotation et d'extension qui amenèrent hors de la vulve. Les frictions abdominales furent continuées spécialement sur l'hypogastre, et l'on plaça un bandage de corps. De vigoureuses contractions utérines succédèrent à cette médication. Un des fœtus était mort, non à terme. A onze heures du soir, la sage-femme exerça vainement quelques tractions sur les cordons ombilicaux, dont l'un était frêle et l'autre très gros. Voyant cet défaut de décollement des placentas, elle m'appela derechef auprès de l'accouchée. Considérant que, malgré l'action expulsive de l'utérus, les arrêts-faix étaient retenus dans sa cavité, et que je ne trouvais à l'office ni ces corps, ni même un de leurs bords ; qu'en outre la femme P... éprouvait en un point de l'utérus, pendant ses contractions, une douleur vive et brûlante qui augmentait par la pression, ainsi qu'à la moindre traction des cordons ; voyant enfin que cet organe était inégal et raboteux, je ne doutai nullement de l'adhärence des placentas, ce dont je me assurai par le toucher, par lequel je reconnus aussi un chatonement incomplet de ces corps. Je prescrivis immédiatement, par le moyen d'une sonde esophagienne profondément placée dans l'utérus, des injections abondantes, toutes les cinq minutes, d'une décoction tiède de mauves. Une légère hémorrhagie s'était manifestée, elle fut stoppée par l'eau froide, qu'on substitua à la première.

Le 15 mars, l'hémorrhagie n'existait plus, j'explorai derechef extérieurement l'utérus, qui continuait à être douloureux à la pression ; j'insistai sur l'emploi de la grande eau tiède en irrigations, trois ou quatre fois de suite toutes les cinq minutes. Cette médication fut continuée sans interruption jour et nuit jusqu'au 16 mars.

J'appelai mon collègue M. le docteur Zimmer en consultation ; il fit immédiatement l'investigation du lieu d'insertion des placentas, vu que sa main était plus petite que la mienne, dont la malade redoutait beaucoup la présence. Nous étions convenus que si l'on parvenait au lieu de l'adhärence, il s'abstenait de toute tentative de décollement. Il pénétra avec difficulté à travers l'orifice interne, qui était resserré, et se contenta d'extraire une portion des placentas qui était déjà décomposée. On continua avec persévérance le même traitement, que la malade supportait d'autant mieux, qu'elle exprimait avec effusion l'amélioration qu'il lui procurait.

Le 17 mars, quelques fragments des placentas sortirent spontanément ; mais ils tendaient à la putréfaction et répandaient déjà une odeur sui generis. La malade avait de la fièvre, de la céphalalgie, une toux intense et une vive douleur au côté droit de l'hypogastre. On fit usage d'une décoction d'albâtre et de fontanelles émoulinées ; on persévéra dans l'emploi de l'eau tiède en irrigations.

Le 18, sortit des portions des placentas décomposés ; je fis ajouter une cuillerée de chlorure de soude, toutes les cinq minutes, dans une des injections. La face de la malade était d'un jaune paille, le pouls lent et petit. La faiblesse était extrême ; et il y avait perte d'appétit et insomnie. Je supprimai

la tisane, et prescrivis le régime anaplectique, l'usage de vin vieux et de bouillon de viande.

À notre visite du soir, la sage-femme nous apporta qu'à quatre heures le reste des placentas s'était spontanéement dans le vagin, où elle avait saisi avec facilité ces corps volumineux. Ils furent soumis à notre examen, et mon collègue et moi pensions que ces corps, devenus gélatineux, étaient probablement la dernière portion des placentas qui s'était détachée par l'application persévérante de la méthode mentionnée ci-dessus, et dont j'ai exposé les avantages dans mon 3^e mémoire. (Mémoire appuyé d'observations récentes sur l'emploi de la grande eau en injections dans l'adhärence anormale du placenta.)

L'expérience m'a prouvé récemment la nécessité de veiller attentivement à ce qu'il n'y ait pas même un intervalle d'une demi-heure entre les injections ; car cette négligence suffit pour perdre l'accouchée.

Dans l'incertitude qu'il fut resté un fragment de l'arrière-faix, et vu l'odeur que répandaient ceux qui étaient hors de l'utérus, nous continuâmes les injections chlorurées, toutes fois en diminuant insensiblement leur nombre.

Les lochies étaient de couleur terne et répandaient une odeur infecte.

Le 19 mars, elles avaient un meilleur aspect. Le traitement fut continué pendant quinze jours, en réduisant les injections à deux par jour. Les lochies ne tardèrent pas à prendre leur caractère normaux. L'enfant, du sexe masculin, fut placé en nourrice, vu la délicatesse de la mère, dont la poitrine était lésée depuis quelques mois. Cette complication n'eut aucune suite fâcheuse, et la malade se remit progressivement.

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 20 octobre 1852. — Présidence de M. GUERRANT.

Installation de la société rue de l'Abbaye, 3.

MM. les docteurs Paris (de Lille) et Loir, membres correspondants, assistent à la séance, ainsi que MM. Les professeurs Roux, Bérard et Gerdy, membres honoraires.

M. GUERRANT a ouvert la séance par une courte improvisation dans laquelle il a exposé avec beaucoup de tact les motifs qui avaient obligé la Société à s'installer dans un nouveau local. Après cette allocution, il a donné la parole à M. Danyau, qui s'est exprimé ainsi, au nom de la commission d'installation :

Messieurs,

La commission honorée de votre confiance et chargée de vos pouvoirs vous doit compte de ce qu'elle a fait pour votre installation dans le nouveau local qui devient le siège de la Société de chirurgie.

Le pensée d'établir la Société dans un local exclusivement affecté à ses séances, à ses travaux de commissions, à sa bibliothèque, à ses collections, n'est pas nouvelle. C'est un vœu déjà ancien, un projet formé depuis longtemps, et qui se réalise aujourd'hui par la prise de possession de ces belles salles dans le vieux palais abbatial de Saint-Germain-des-Près.

La Société, à ses débuts, s'estima heureuse de l'hospitalité qui lui fut si gracieusement accordée à l'Hôtel-de-Ville par M. le comte de Rambuteau. Plus tard, et pendant longtemps, elle dut se contenter de celle que nous troublait celle l'Académie de médecine, et qu'à des conditions peu onéreuses elle avait trouvée, près de la Société philomatique, dans les lieux que vous venez de quitter. A cet établissement nécessairement provisoire et insuffisant sous tous les rapports, vous avez substitué un établissement définitif, plus digne de vous, de vos travaux, du rang que vous occupez dans la science et des maîtres éminents qui sont venus s'asseoir parmi nous.

Voici la salle de vos séances : cinquante membres s'y placeront à l'aise, et il nous restera encore quelques sièges d'honneur à offrir à d'illustres visiteurs. Une large réserve faite au public, dans une salle académique incluant au sommelier, et, quoique nous ne soyons point restés inactifs, vous n'avez point encore assez fait pour vous endormir sur vos lauriers. Mais vous serez commodément assis en face de bonnes et larges tables recouvertes en drap vert, et dans la disposition, soigneusement étudiée par notre habile architecte M. Dupuis, laisse entre toutes les parties de la salle une libre circulation, et permet entre tous les membres des communications faciles.

Au reste, vous pouvez voir que nous ne vous avons point traités en Spartiates, et il vous suffira de regarder à vos pieds pour reconnaître que nous avons songé à vous préserver des rigueurs de Thiver qui s'approche.

Sur ce marbre, nous avons placé la statuette d'Ambrôise Paré, le père de la chirurgie moderne ; au-dessous du bureau, le buste de notre vénéré maître Marjolin ; Ambrôise Paré, dont nous devons souhaiter que l'esprit nous inspire ; Marjolin, dont le patronage est resté cher à notre Société.

(1) M. Gosselin.

Pour éviter cette deuxième éventualité, Scarpa pres-
d'entourer l'intestin hernié d'un linge enduit d'onguent
rax; il va même jusqu'à recommander la ligature cons-

vaccination devraient se rappeler la différence essentielle entre la quantité et l'intensité.

Avec des données si variées devant nous, quelle appréciation pouvons-nous établir sur les mérites réels de la vaccination ? et quelles mesures pouvons-nous suggérer, ayant pour objet l'augmentation de la sécurité publique contre les ravages de la petite vérole ?...

L'expérience d'un demi-siècle démontre abondamment que la petite vérole, quoiqu'elle ait été très largement et très soigneusement surveillée et puisse l'être à l'avenir, restera toujours parmi nous, et que l'idée de l'extirper était absurde et chimérique (*absurd and chimerical*). La même somme d'expériences nous apprend que la mortalité absolue de la petite vérole en Europe a été, au moyen de la vaccination, diminuée à un degré étonnant; mais tout en admettant cela franchement, et reconnaissant l'importance du voisinage, et non ne pourrait par aucun effort les persuader à l'égard de la vaccination, nous sommes en même temps forcés d'admettre que la vaccination fait défaut dans ce grand but que l'insuccès atteignait si efficacement, — d'établir dans l'esprit le sentiment de la sécurité.

Un grand nombre parmi les vaccinés du genre humain, particulièrement dans les classes élevées, vivent maintenant dans une crainte continuelle de la petite vérole; ils s'enfuient à la première nouvelle d'un épidémie dans le voisinage, et ils ne pourraient par aucun effort les persuader à l'égard de la vaccination de l'hôpital des Variétés. D'autres sont satisfaits du degré limité de protection que la vaccination donne réellement; ils sont contents de savoir que leurs enfants peuvent, et en est vrai, succomber à la petite vérole dans l'âge adulte, mais qu'il est plus probable qu'ils ne l'auront alors que légèrement; ils ne s'inquiètent donc pas plus d'échapper à la petite vérole qu'ils ne s'inquiètent d'échapper autant que possible à la rougeole et à la fièvre scarlatine. A des esprits ainsi faits (et j'en connais beaucoup) la vaccination paraît sans grand intérêt, une précaution (*prévision*) de la nature, non une exhortation, mais pour l'adolescence de la petite vérole, admirablement adoptée, par sa bénignité (*mildness*), pour la constitution enfantine, et spécialement appropriée à cette première période de la vie où la susceptibilité pour la petite vérole est extrêmement énergique. Les plus chauds amis et admirateurs de Jenner peuvent certainement rester satisfaits de ces résultats brillants qui ont leur preuve dans la vieillesse de l'humanité et leur sanction dans l'expérience d'un demi-siècle.

Mais ces lauriers sont insuffisants pour certains ultra-dévotés de la puissance vaccinale. Non contents de la haute position que leur mesure favorite a justement acquise, ils parlent et écrivent sur l'inoculation dans les termes les plus dénigrants; ils déclarent et stigmatisent comme ennemi de la race humaine tout homme qui réclame pour elle son équitable part de mérite; ils l'accablent d'épithètes comme étant le plus grand fléau de l'humanité; ils maintiennent et disséminent dans ces pays et d'autres. Je ne cessai jamais d'écarter la voix contre ces injustes accusations, et je vais brièvement exposer les raisons sur lesquelles je base mon opposition contre ces idées extrêmes et contre cette désertion d'une mesure utile et héroïque populaire.

L'inoculation fut bannie en Angleterre et en Irlande par un acte du parlement en 1840. Cet acte fut rigoureusement obéi de toutes les parties du pays, excepté les pestes, et les pestes, quoiqu'elles aient été dévotement combattues, ont continué à se répandre. Néanmoins, la petite vérole fut tout aussi répandue maintenant qu'elle l'était avant l'acte de 1840. La clause prohibitive de cet acte n'a pas, au plus petit degré, affecté la quantité de petite vérole, circonstance dont l'explication est assez claire pour ceux qui voudront écarter tout préjugé et raisonner avec bonne foi.

(La fin à un prochain numéro.)

PHILÉRIE TRAUMATIQUE DES CORPS CAVERNEUX.

Bons effets de la topulaine.

Les affections de cause traumatique guérissent souvent par les seules ressources de l'organisme; et pour voir ce résultat se produire, il suffit, dans un grand nombre de cas, d'éloigner les causes qui peuvent enrayer la marche du travail de cicatrisation. Des actes physiologiques peuvent quelquefois entraver ce travail; il importe donc à la thérapeutique de posséder des moyens qui aient pris sur ces phénomènes naturels. Parmi ces actes, un de ceux qui se manifestent le plus fréquemment, ce sont les érections. Il est peu d'affections de la verge que les érections ne compliquent. Un médicament précieux dans ces circonstances, et sur la valeur duquel nous avons appelé l'attention des praticiens, c'est la topulaine. Le fait suivant va nous prouver de nouveaux services que cette substance peut rendre. A *juventibus et lenitibus fit indicatio*.

Un de nos confrères, sous l'influence d'exercices prolongés d'équitation, avait vu survenir chez lui une inflammation du corps caverneux. L'indolence des premiers temps, c'est-à-dire s'il s'en aperçut, il avait bien remarqué qu'à la partie moyenne de la verge existait une partie plus consistante; comme il n'en souffrait pas, il n'y prêtait aucune attention. Après environ quinze jours de durée de cet état, les choses changèrent de face. La nuit, dès qu'une érection avait lieu, une vive douleur se manifestait dans le point malade et irradiant dans toute l'étendue de la verge; il était obligé alors de sortir du lit, et, à l'aide d'applications froides, de faire tout ce qu'il estimait génial. Trois ou quatre fois, chaque nuit, notre confrère se réveillait avec une douleur semblable. Au début des accidents, lorsque l'organe était revenu à l'état de facilité, la douleur disparaissait spontanément; mais les érections, en se répétant, finirent par laisser dans toute l'étendue des corps une sensation de tension pénible, sinon douloureuse. Dans l'espérance de combattre ce résultat fâcheux, ce médecin eut recours aux préparations camphrées

et opiacées; le peu d'amélioration qu'il obtint de leur usage l'engagea à venir nous consulter.

Les bons effets que nous avions maintes fois obtenus de l'emploi de la topulaine pour abattre les érections chez les malades affectés de blennorrhagie compliquée d'épididymite, nous engagèrent à conseiller à ce confrère d'en tenter l'emploi. Dès le soir même il prit, en se couchant, une dose de 0.60 centigrammes de topulaine enveloppée dans du pain azyme. La nuit fut calme et tranquille. Non-seulement aucune érection ne vint le réveiller, mais son sommeil fut profond; car cette substance, outre son influence spéciale sur le phénomène de l'érection, possède une action narcotique incontestable, cette action dernière lui parut surtout précieuse en ce qu'elle ne fut accompagnée ni de constipation, ni d'excoécation des fonctions de l'estomac, semblaient à cet égard, par leur caractère, à l'usage de l'opium, dont il avait d'abord tenté l'emploi. Pendant quinze jours il répéta, chaque soir, l'usage de sa dose de topulaine, et à dater de ce moment le travail de cicatrisation, n'étant plus entravé par les érections, marcha rapidement. Au bout d'un mois ce confrère est venu nous remercier de notre conseil; il est complètement guéri, c'est-à-dire qu'il reste une partie indurée de l'épaisseur d'un centime qui cloisonne la verge en deux parties égales, l'une supérieure, l'autre inférieure. Ce diaphragme n'est pas complet, car l'érection a lieu sans amener de déviation dans l'axe de la verge, comme cela arrive lorsqu'une des parties latérales a été seule affectée.

Cette action spéciale de la topulaine n'est pas connue comme elle mérite de l'être, car elle trouve son indication dans beaucoup de cas. Dans les plaies accidentelles du pénis, par exemple, ou dans celles qui résultent de tentatives d'autoplastie, les érections, plus que le contact de l'urine, nuisent au travail de la cicatrisation.

Les indications thérapeutiques sont si diverses que nous ne laissons jamais échapper l'occasion qui nous est offerte de signaler un moyen nouveau, surtout lorsque son expérimentation se produit dans la pratique d'un homme du mérite de M. Velpeau. Quelle est la valeur de la ressource nouvelle signalée par ce chirurgien éminent? Et ne trouverait-on pas dans l'emploi de la topulaine un moyen de triompher aussi efficacement du priapisme qu'avec la ponction du corps caverneux? Le fait que nous venons de rapporter nous permet de faire quelques réserves sur le valeur de l'enseignement qui semble résulter de l'observation du malade de l'habile professeur.

Les phénomènes morbides ne s'éloignent pas assez de ceux physiologiques pour que l'agent qui a pris sur les seconds ne doive également triompher des premiers; entre ces deux modes d'action, surtout dans le cas que nous discutons, il ne peut y avoir qu'une question de dose. Or les propriétés aromatiques et hypotiques de la topulaine ne peuvent proscrire l'essai de son emploi, d'où-on doubler la dose que nous avons prescrite. Nous n'hésiterions donc pas à la conseiller dans un cas semblable.

La ponction des corps cavernaux pratiquée récemment par M. Velpeau (voir *Gazette des Hôpitaux* du 9 octobre) ne nous paraît pas d'ailleurs aussi innocente qu'on le pourrait penser; et Albuis a rapporté le fait d'une incision d'une ecchymose sanguine survenue à la suite d'une contusion du pénis, qui fit périr le malade. La dimension du trocart dont s'est servi M. le professeur Velpeau met à l'abri d'un semblable accident, mais l'opération n'eût-elle contre elle que la douleur qu'elle provoque que son emploi ne devrait être tenté, suivant nous, même dans le cas de priapisme, qu'après seulement qu'on aurait expérimenté sans succès l'action de la topulaine. (*Bull. de therap.*)

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 26 octobre 1852. — Présidence de M. MÉRIS.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

La correspondance officielle comprend trois lettres ministérielles relatives à des remèdes secrets.

Injections iodées.

M. le docteur Boinet adresse un mémoire sur la cure radicale de l'hydropisie enkystée de l'ovaire par les injections iodées. Il fait état de deux observations dans ce mémoire, M. Boinet déduit les conclusions suivantes :

- 1° Que, jusqu'à présent, l'hydropisie enkystée des ovaires a toujours passé pour être au-dessus des ressources de l'art;
- 2° Que la ponction qu'on fait ordinairement dans ces cas n'est qu'un moyen palliatif, qui ne procure qu'un soulagement temporaire, et que ce n'est pas toujours exempt de dangers;
- 3° Que, de tous les moyens mis en usage jusqu'à ce jour, l'extirpation des ovaires n'est pas une opération qu'il faille rejeter d'une manière absolue, puisque des faits déjà nombreux ont été suivis de succès; mais que cette opération devrait être réservée pour certains cas très rares;
- 4° Que les injections iodées, pratiquées convenablement et en temps opportun, n'ont jamais offert de dangers; qu'elles peuvent guérir comme dans l'hydropisie, ou dans les cas plus compliqués, aidées d'un bon régime;
- 5° Qu'elles procurent toujours des améliorations, et souvent retardent le retour de l'hydropisie, même dans les cas où la guérison n'est pas possible;
- 6° Que cette méthode des injections iodées demande à être modifiée suivant la nature des lésions, leur étendue, leur ancienneté, les complications, et les complications qu'elles contiennent;
- 7° Que le nombre des injections iodées, leur composition, la durée du traitement varient suivant la nature du kyste, son étendue, son ancienneté, ses complications et son état particulier;
- 8° Que ces injections doivent être continuées jusqu'à l'abaissement complet du kyste;
- 9° Que les kystes hydropiques simples, peu volumineux et non compliqués de lésions organiques, guérissent bien plus facilement et bien plus promptement que les kystes auxiliaires multiloculaires, etc.;

10° Qu'il est important d'opérer de bonne heure, et d'en avoir reconnu manifestement la présence du liquide;

11° Que la ponction de la partie la plus inférieure du ventre est la meilleure, et qu'elle doit être préférée même à la ponction vaginale;

12° Que cette ponction doit toujours être pratiquée du côté où le kyste a pris naissance.

(Le travail de M. Boinet est renvoyé à l'examen de MM. Velpeau et Cazaux.)

Renversement de l'utérus réduit au bout de seize mois et demi.

M. le docteur Valentin, chirurgien de l'hôpital de Vitry-le-François, communique, à l'occasion du dernier rapport de M. Danyau, un cas de renversement complet de l'utérus, qui avait duré de seize mois et demi avec le secours des vapeurs d'éther. (Insertion au bulletin.)

Fièvre aiguë transmise du cheval à l'homme.

M. le docteur Lallemand, médecin aide-major à l'hôpital du Val-de-Grâce, transmet, par l'intermédiaire de M. Larrey, une observation de morve aiguë communiquée du cheval à l'homme, qu'il a recueillie dans cet hôpital. (Commission précédemment nommée.)

Maladies des pays chauds.

M. Gaultier de Claubry lit un rapport sur un mémoire de M. Mouchet, médecin français établi à Bone (Algérie), relatif aux maladies des pays chauds.

Selon l'auteur du mémoire, toutes les maladies dont le siège lui semble être dans l'abdomen, fièvres intermittentes et rémittentes, colères, typhoïdes, dysenterie, hémiparésie, reconnaissent pour cause unique l'action délétère des miasmes paludéens, et toutes ces affections doivent être rapprochées dans un groupe unique aussi, sous le nom commun de fièvres paludéennes.

Sans doute, dit M. le rapporteur, plusieurs des affections que M. Mouchet rassemble dans un même faisceau nosologique reçoivent dans leur production même ou dans leur expression symptomatique une influence plus ou moins incontestable des miasmes qui émanent des marais. C'est ainsi que les fièvres intermittentes et rémittentes, simples ou compliquées, sont des maladies que nous en constatons l'effet, puisque, pour en empêcher la production, il suffit de détruire les marais, comme, d'un autre côté, la production accidentelle d'un marais donne naissance à ces mêmes affections. Il y a à la relation incontestable de cause à effet. Sans doute aussi, surtout dans la saison d'automne, après un été chaud, les fièvres typhoïdes qui viennent à se développer dans les contrées marécageuses, au voisinage d'eaux stagnantes, présentent quelquefois, au dire des médecins des pays chauds, ce remarquable phénomène, qu'elles débütent par les symptômes d'une fièvre intermittente, qu'elles résistent, ou plutôt encore qu'elles résistent dans leur période ultime le type intermittent.

Cependant la fièvre typhoïde se développe si souvent dans des conditions de localité où les miasmes paludéens n'existent aucunement, qu'il est absolument impossible d'adopter l'opinion de M. Mouchet, qui leur assigne pour cause unique des miasmes. Quant à la dysenterie, cette affection ne se déclare (elle n'est produite en général d'une manière épidémique à la suite des étés chauds) que dans la saison d'automne, quand la température éprouve de fréquentes variations. Les miasmes paludéens n'en sauraient être la cause, puisque les pluies de cette époque de l'année tendent au contraire à en empêcher la production ultérieure, en couvrant d'une surface marécageuse que les chaleurs de l'été avaient en partie desséchées.

M. Mouchet, pour justifier ses vues étiologiques relativement à la production des fièvres intermittentes et rémittentes, des fièvres continues typhoïdes, de la dysenterie, sous l'influence unique des miasmes paludéens, cherche à la vérité à s'appuyer sur les résultats de l'ouverture des cadavres des sujets qui ont succombé à ces diverses affections. Il a trouvé dans tous les cas des traces incontestables de congestions sanguines dans l'appareil digestif.

Mais si nous ne nous trompons, les conditions d'anatomie pathologique que les nécropsies mettent en évidence ne viennent aucunement en aide à la théorie du miasme. En effet, si, dans les fièvres intermittentes et rémittentes paludéennes, ce médecin a raison de les faire fortement congénies, il a raison d'en déduire un développement considérable, plus souvent, dit-il, que la rate elle-même, résultat, il le reconnaît volontiers, opposé à l'observation journalière, un tel état anatomique-pathologique n'a aucune analogie avec les résultats constants de l'ouverture des cadavres à la suite de la fièvre typhoïde, qui présentent une lésion spéciale, ayant pour siège la rate de Flatau grêle, qu'on ne retrouve point à la suite des fièvres intermittentes et rémittentes. L'alcalisation si profonde de la rate, caractérisée par l'augmentation de volume et le ramollissement patriligneux de ce viscère, diffère beaucoup de la tuméfaction de la rate à la suite des fièvres intermittentes. De plus, dans ces dernières, il manque toujours cet état de ramollissement, cette tendance à l'ulcération des tissus, ces extravasations sanguines dans l'épaisseur des tissus de la peau qui constituent les pétéchies, et jusque dans les intestines intérieurs. Dans la dysenterie, une congestion sanguine dans la muqueuse intestinale, avec ou sans pétéchies, et principalement du rectum, avec ramollissement inévitable de cette même membrane; mais la rate n'est pas affectée comme elle l'est dans les fièvres intermittentes.

En un mot, l'anatomie pathologique, qui sans doute n'est pas tout dans les maladies, nous conduit à la conclusion que, sous le point de vue de l'organisme malade, ne donne en aucun façon des résultats identiques dans les différentes affections, fièvres intermittentes et rémittentes, fièvre typhoïde ou dysenterie, que M. Mouchet veut rapprocher et confondre en une seule affection, qui reconnaît pour cause unique les miasmes paludéens.

M. le rapporteur pense, en résumé, qu'il serait inutile de combattre plus longtemps ce qu'a désigné le système pathologique de M. Mouchet, et il propose de faire adresser à cet estimable confrère une lettre très explicite de remerciements, et de déposer honorablement sa notice dans les Archives de l'Académie. (Adopté.)

Bec-de-lièvre double opéré avec succès par un nouveau mode opératoire.

M. Bonafant lit une observation relative à un cas de bec-de-lièvre double très compliqué, opéré avec succès par un nouveau mode opératoire. L'auteur fait suivre la relation de ce fait de quelques réflexions sur l'opportunité de pratiquer cette opération.

Nous nous bornons, pour le moment, à reproduire les conclusions par lesquelles M. Bonafant termine cette communication.

- Des considérations qui sont les suivantes, nous pouvons conclure :
- 1° Que le bec-de-lièvre double et très compliqué peut et doit même être opéré à une époque rapprochée de la naissance avec autant de chances de succès que le bec-de-lièvre simple;
 - 2° Que, pour atteindre ce résultat, nous pensons qu'il est indispensable de faire l'opération en deux temps;

3° Que la conservation du tubercule médian et réduit d'après notre procédé présente des avantages incontestables, dont les principaux sont de rendre le raccourcissement de la mâchoire supérieure moins difficile, puisqu'il placera au moins deux dents canines dans la fente maxillaire; de présenter un point d'appui à la levre, de faciliter sa réunion et de protéger sa consolidation; d'être puissamment aidé du succion de la tétine, et enfin de rétablir, ou tout au moins de faciliter le mouvement de succion de l'enfant.

La nourriture de l'enfant nous embarrassa beaucoup le premier jour, toute succion était impossible. Après avoir vainement essayé le sein de quelques nourrices, que l'enfant ne pouvait saisir, nous composâmes un biberon avec le petit succion en porcelaine imaginé par notre ingénieur confrère M. Blatin pour faire boire les personnes très malades, et nous y ajoutâmes une tétine de vache, dont la longueur, traversant toute la bouche, versait par sa petite ouverture le lait dans l'arrière-gorge. Le liquide, tombant ainsi directement dans la pharynx, était avalé instantanément, et nous fîmes bientôt constater que les fosses nasales. Nous ajoutâmes, pour que, facilitant la déglutition sans gêner la respiration, on avait soin de ne faire couler le liquide que par intervalles. Ce mode d'alimentation a si bien réussi, que l'enfant, au lieu de dépérir pendant tout le temps qu'il a été sous l'influence d'un traitement aussi long et aussi pénible, a toujours pu boire, et sa petite constitution, qui a été sans cesse en s'améliorant, témoignait des bénéfices qu'elle retirait de cette alimentation artificielle.

De l'imperfection du système nerveux considérée comme cause de quelques maladies de l'enfance.

M. Hervey li s'occupe de ce titre un mémoire, dont l'objet principal est de démontrer que quelques-unes des maladies particulières aux premiers jours qui suivent la naissance, telles que le sébum, l'ictère des nouveau-nés, la faiblesse de naissance, etc., dépendent d'une imperfection originelle du système nerveux.

Nous reviendrons sur cette communication, qui a été renvoyée à l'examen d'une commission composée de MM. Gérardin, Danyau et Bouver.

Sur les causes prédisposantes héréditaires de l'idiotie.

M. Moreau (de Tours) lit sous ce titre un mémoire qu'il résume en ces termes :

Il est peu de maladies qui aient été moins étudiées que cet état spécial d'organisme auquel on a donné le nom d'idiotie. En fait d'étiologie surtout, la science est d'une pénurie extrême. Les auteurs ou bien ont gardé le silence, ou bien n'ont porté leur investigation que sur des points d'ordre secondaire.

Les conditions d'hérédité recitent en elles la véritable origine de l'idiotie; elles sont la cause primordiale des vices ou imperfection d'organisation incompatibles avec l'exercice régulier des fonctions intellectuelles. Il est important de rechercher et d'établir d'une manière précise, en s'appuyant sur des faits nombreux et rigoureusement observés, quelles sont ces conditions.

La source de l'influence héréditaire doit être recherchée dans les divers états pathologiques, quels qu'ils soient, qui intéressent les centres nerveux. Les faits consignés dans le travail de M. Moreau sont au nombre de 55.

Les parents des cinquante-à-idiots auxquels ces faits se rapportent ont présenté le chiffre énorme de 132 cas pathologiques auxquels on peut faire remonter l'influence héréditaire. C'est, en moyenne, plus de deux causes d'hérédité pour chaque individu.

La folie, celle principalement à forme hypomaniaque, est la source héréditaire la plus féconde de l'idiotie.

Viennent ensuite l'épilepsie, l'épilepsie, l'hystérie, etc. Dans les lignes collatérales, on trouve, par ordre de fréquence, les convulsions, l'idiotie, les scrofules, les apoplexies, etc.

L'influence héréditaire est égale des deux côtés, paternel et maternel. Elle est plus forte du côté des grands-pères que de celui des grands-mères.

Le sexe masculin fournit un contingent d'affections héréditaires bien plus élevé que le sexe opposé, dans la proportion de 53 à 37.

1° Résulte encore de la statistique faite par M. Moreau, que :

1° Que les conditions d'hérédité pour l'idiotie sont absolument les mêmes que pour l'alimentation mentale, l'épilepsie, l'hystérie et autres névroses;

2° Que tous les efforts de la thérapeutique doivent tendre à modifier le système nerveux dans sa vitalité, dans son énergie fonctionnelle; à placer l'organisme dans des conditions de développe-

ment aussi opposées que possible à celles d'où il tire son origine. Sans méconnaître les avantages de l'éducation, qu'on regarde comme une sorte de gymnastique intellectuelle, M. Moreau pense qu'avant tout on doit s'efforcer de relâcher (relâcher) le moral en modifiant ses conditions organiques, en changeant par une sorte de rénovation les tendances vicieuses que l'organisation a puées de l'hérédité. (Commissaires: MM. Gueneau de Mussy, Jolly et Collin.)

Eclatante.

M. Collin lit un rapport sur un mémoire de M. le docteur Dechaux, médecin à Montlouis (Allier), sur l'éclampsie.

Conclusions: Dépôt aux archives et remerciements à l'auteur. (Adopté.)

La séance est levée à quatre heures et demie.

DU CITRATE DE MAGNÈSE,

PAR M. ROGÉ.

C'est au commencement de l'année 1847 que M. Rogé, présenté à l'Académie nationale de médecine un mémoire sur le citrate de magnésie qu'il proposait de faire servir à la préparation d'une limonade purgative destinée à remplacer l'eau de Sedlitz. Les essais qu'il avait tentés M. Rogé, alors pharmacien en province, avaient été timides comme le sont toutes les expériences des inventeurs abandonnés à eux-mêmes. Cependant les avait été suffisamment remarquables pour que M. Walme, pharmacien, membre du jury médical du département de l'Aisne, et dont M. Rogé avait été l'élève, lui adressât cet encouragement :

« J'ai goûté le citrate de magnésie; j'en ai essayé sur moi-même, et je te puis vous assurer qu'il vendra un jour où ce sel sera le purgatif le plus employé en médecine. »

Cette prophétie s'est vérifiée. La découverte de M. Rogé a tenu toutes ses promesses et a justifié les brillants éloges que l'Académie lui décerna en ces termes par la bouche de son avant rapporteur M. Soubiran :

« On voit, d'après ces expériences, que la généralité des faits parle en faveur du citrate de magnésie; que ce médicament ressemble par sa saveur à une véritable limonade, comme nous l'avons constaté par une dégustation attentive; qu'il purge aussi bien que l'eau de Sedlitz ordinaire; que par son goût agréable il devient un puissant moyen de vaincre la répugnance d'un grand nombre de malades pour les purgatifs; qu'il n'occasionne ni soif, ni épreintes, ni coliques, si ce n'est très légères; que conséquemment on peut dire de lui qu'il agit doux et purgatif. »

Depuis le rapport de l'Académie, de nombreux travaux ont été publiés sur le citrate de magnésie. En rendant compte d'un de ces plus récents travaux, M. le professeur Bouchardat s'exprime de la manière suivante :

« ... Cette seconde partie du mémoire de M. Larbaud (sur les applications) se compose d'un tableau contenant cent soixante observations relatives à l'emploi du citrate de magnésie comme purgatif. Elles ont été prises dans un des services de médecine de l'hôpital Saint-André, sous la direction de M. le docteur Verneuil, qui en est le chef. L'auteur n'ait avec son élève l'âge de la constitution du malade. L'infirmité dont il est atteint, la dose et le mode de préparation du sel administré, ses effets physiologiques les plus marqués et les circonstances qui s'y rattachaient. Il résulte de ces observations, les plus complètes qui aient été faites sur ce point, que le citrate de magnésie convenablement préparé et à dose suffisante agit doux et purgatif, dans presque tous les cas, remplace les autres purgatifs salins; que son action est aussi prompt et aussi énergique que la leur. »

« Il a sur eux l'avantage d'offrir une saveur agréable, pourvu qu'il soit légèrement acide, ce qui n'est pas sans influence sur ses effets. »

« Il est mieux toléré par l'estomac; nous avons vu, dit M. Larbaud, l'eau de Sedlitz être prise avec répugnance par un très grand nombre de malades et soumise par plusieurs, tandis que le citrate de magnésie est vu avec plaisir par presque tous; à peine a-t-il été rejeté par deux ou trois sur plus de cent soixante malades! »

« A dose peu élevée, c'est un laxatif doux qui n'occasionne aucune douleur et dont l'effet se continue pendant plusieurs jours. »

« A dose même très forte, il ne donne jamais lieu à des coliques violentes et d'après les renseignements que l'auteur a recueillis de personnes qui ont pris de l'eau de Sedlitz et la limonade purgative à des intervalles peu éloignés, il croit pouvoir affirmer que l'action de cette dernière est moins irritante que celle de la leur. »

« Il est vrai que le purgatif de Rogé, comme la plupart des sels végétaux et d'après les renseignements que l'auteur a recueillis, est brigué à l'avance comme l'eau de Sedlitz; mais sa préparation, qui est très simple, demande assez peu de temps pour que cela ne puisse mettre un obstacle à son emploi. » (Représenter de pharmacie, février 1848.)

Cette dernière réflexion de M. Bouchardat ramène naturellement l'attention sur le nouveau service rendu par M. Rogé à la thérapeutique en préparant et réunissant sous le nom de *poudre de Rogé* tous les éléments, moins l'eau, qui composent sa limonade purgative à 50 grammes de citrate de magnésie, de la sorte qu'elle puisse être conservée et transportée à de grandes distances sans aucune altération.

La *poudre purgative de Rogé* sert à préparer la limonade au moment du besoin. Il ne faut, pour cela, que la faire dissoudre dans une bouteille d'eau, bien boucher, agiter le mélange, et après quatre d'heures après on a un purgatif très agréable, très efficace; en un mot, parfaitement identique à la limonade préparée par l'inventeur.

M. Rogé prépare encore, avec le citrate de magnésie, des *pastilles laxatives* très précieuses pour remplir certaines indications assez fréquentes dans la pratique de la médecine. Ces pastilles, qui contiennent chacune un gramme et demi de citrate de magnésie, sont utiles pour entretenir un état laxatif continu. Elles sont prises avec plaisir par les personnes qui éprouvent de la répugnance pour les purgatifs liquides; elles sont surtout précieuses dans la médecine enfantine.

C'est avec plaisir que nous rappelons l'attention du lecteur sur ces conquêtes de la thérapeutique heureusement accomplies par M. Rogé. C'est une petite révolution qu'il a produite dans une partie de la pratique de la médecine, et cette révolution sera durable, parce qu'elle repose à la fois sur l'utilité et l'agrément.

Chronique et nouvelles.

Par décret du prince président de la République, ont été nommés :

A un emploi de médecin aide-major de 2^e classe. (Concours de 1849.) M. Desmottes, chirurgien aide-major commissionné au 20^e léger, en remplacement de M. Michel, retraité.

A deux emplois de médecin aide-major de 2^e classe. (Concours de 1849.) M. Limayrac, chirurgien aide-major commissionné au 30^e de ligne, en remplacement de M. Roquet, décédé.

M. Combes, chirurgien aide-major commissionné au 51^e de ligne, en remplacement de M. Barthélémy, retraité.

M. Malapert, médecin principal de 1^{re} classe à l'hôpital militaire de La Rochelle, est nommé officier de la Légion d'Honneur.

Bulletin bibliographique.

Amanah du bon Agromeo et des Amis de l'humanité pour 1853, contenant : 1° Notions générales sur l'Agriculture; 2° grande culture; 3° petite culture, jardin fruitier, jardin potager, jardin à fleurs, serres, troupeaux et animaux domestiques, pour chaque mois; 4° appel à tous les amis de l'humanité. — Prix, 20 centimes. — Paris, Bureau des publications pour l'amélioration du sort des aliénés, rue d'Orléans, 45.

Nouveaux traités élémentaires d'anatomie descriptive et de préparations anatomiques; par M. le docteur JAMAIN, ancien interne des hôpitaux de Paris, membre de la Société anatomique, etc., suivi d'un précis d'embryologie, par M. le docteur VERNEUIL, professeur de la Faculté de médecine de Paris, etc. 1 vol. gr. in-18 de 900 pages, avec 146 fig. intercalées dans le texte. Prix, 12 fr. Cet ouvrage se trouve chez Germer Baillière, rue de l'Ecole-de-Médecine, 17.

Le Mans.

Paris. Imprimé par Lox frères, 36 rue de Vaugirard.

NOUVELLES PUBLICATIONS MÉDICALES du docteur FABRE

Rédacteur en chef de la GAZETTE DES HÔPITAUX.

Formant le complément de la BIBLIOTHÈQUE DU MÉDECIN-PHATICIEN et DU DICTIONNAIRE DES DICTIONNAIRES DE MÉDECINE;

Quatre forts volumes grand in-8°, sur deux colonnes, dans le format de la BIBLIOTHÈQUE et DU DICTIONNAIRE, contenant les ouvrages suivants :

- | | |
|--|---|
| 1° <i>Dictionnaire général de Matière médicale et de Thérapeutique.</i> 1 vol. | 3° <i>Dictionnaire des termes de médecine, de chirurgie et des sciences accessoires.</i> . . . 1 vol. |
| 2° <i>Traité des Maladies de longue durée, ou chroniques.</i> 1 | 4° <i>Biographie des Médecins français contemporains.</i> 1 |

Ces ouvrages, dont le premier est sous PRESSE, paraîtront par demi-volumes de 300 à 400 pages tous les deux mois.

Prix du demi-volume, 5 fr. — de chaque tome complet, 8 fr. 50 c. — de l'ouvrage entier, 32 fr.

PROSPECTUS.

1° *Dictionnaire général de matière médicale et de thérapeutique*, par une société de médecins, sous la direction du docteur FABRE. — Cet ouvrage manque évidemment dans la science, et complétera le *Dictionnaire des Dictionnaires* et la *Bibliothèque*. L'étendue et le plan peu pratique du *Dictionnaire de thérapeutique* de M. Delzans, joints à son prix très élevé, en rendent l'acquisition fort dispendieuse et peu utile. Les *Traité de thérapeutique* de MM. Trousseau et Pidoux, Foy, Bouchardat, ne sont pas conçus dans l'ordre alphabétique, ce qui les rend peu utiles.

Le *Dictionnaire général de matière médicale et de thérapeutique* en un seul volume in-8°, plus complet qu'aucun de ces ouvrages, sera recherché par tous les praticiens, à cause de la modicité de son prix. C'est par là que commencera la publication.

tion du Complément aux Œuvres Médicales du docteur Fabre.

2° *Traité des maladies de longue durée, ou chroniques*, contenant des considérations nouvelles sur les causes, le diagnostic et le traitement de ces maladies par l'usage des médicaments à doses fractionnées et la révulsion continue, par le docteur FABRE. — « *Mortuus acutus qui Deum habent auctorem, scilicet chronici tunc* (Sydenham). » Ce *Traité*, qui est le fruit de vingt années d'études et de travaux, remplira une lacune que regrettent tous les bons esprits. Depuis le *Traité* sur ces maladies, qui est regardé comme le plus beau titre de gloire de Broussais, et qui cependant, malgré son mérite, a le défaut d'être, comme tous les ouvrages sortis de la plume de l'illustre réformateur, écrit dans un esprit systématique trop absolu, et de reposer sur une donnée chimérique, l'inflammation, aucun ouvrage n'a paru en ce genre, et les maladies chroniques, ce

fléau de l'existence de l'homme, n'ont pas été étudiées ex professo. M. Fabre, dans les positions qu'il a occupées comme médecin de l'hospice du Refuge de Marseille, sous le patronage de son père, qui a plus de quarante ans médecin en chef de l'hôpital de la Charité de cette ville, a recueilli un grand nombre de faits qu'il a coordonnés et dont il a tiré des inductions pratiques importantes, en les rapprochant des observations éparses dans l'immense quantité de livres qu'il a eu à consulter pour ses grandes publications et dans sa propre pratique. Le *Traité des maladies de longue durée* est un ouvrage entièrement original; le public médical ne peut manquer de l'accueillir avec intérêt.

3° *Dictionnaire des termes de médecine, de chirurgie et des sciences accessoires.* — Encore un volume qui était manqué dans cette collection, et qui se trouvera aussi plus complet que tous les autres déjà publiés, et d'un prix plus modéré.

4° *Biographie des médecins français contemporains.* — Cet ouvrage paraîtra dans le courant de l'année 1853, et l'on peut juger de l'importance qu'il y aura d'appréhender de l'histoire de la médecine, qui sera plus complète que celle de la biographie de la médecine, par M. Fabre, avant promis depuis plusieurs années cette publication; il tient à remplir sa promesse. Ce n'est pas un acte de complaisance qu'il veut accomplir, mais une page d'histoire qu'il veut écrire. Il engage ses confrères dont les noms se trouveront naturellement sous sa plume à lui transmettre tous les documents nécessaires pour qu'il n'omette aucun titre scientifique, aucune particularité honorable de leur vie. Il se servira de leurs communications et en tirera parti avec la plus rigoureuse impartialité. Espérons que ce son n'y aura ni animosité, ni flatterie, ni passion favorable ou contraire. C'est un engagement d'honneur pris avec loyauté, et qu'il remplira dans la mesure de ses forces et de son talent.

On souscrit, sans rien payer d'avance, à Paris, chez GERMER-BAILLIÈRE, libraire, rue de l'Ecole-de-Médecine, 17; au bureau de la GAZETTE DES HÔPITAUX, rue des Saints-Pères, 40; à Marseille, chez J.-J. LUBERT, rue du Petit-Saint-Jean, 38; et dans les départements, chez tous les libraires.

NOTA. — Toute personne qui justifiera être souscripteur à l'un des ouvrages ou à l'une des publications suivantes, savoir : 1° *Dictionnaire des Dictionnaires de Médecine*, 8 vol. in-8°; 2° *Bibliothèque du Médecin-Praticien*, 15 vol. in-8°; 3° *Gazette des Hôpitaux civils et militaires*, aura droit à une remise de 10 p. 0/0 sur le prix des Nouvelles publications médicales du docteur FABRE.

Ge Journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40;
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau du Journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Les lettres et papiers non affranchis sont rigoureusement refusés.

PARIS, DÉPARTEMENTS,

Trois mois.	8 fr. 50 c.
SIX MOIS.	16 »
UN AN.	30 »

GARÇON, HOLLANDAIS, PRUSSOIS,	Trois mois.	9 fr.
SARAGAT, SAVOIS, SUISSE.	Six mois.	17 »
TURQUE, ANGLAIS ET COLONIES.	Un an.	33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,

Trois mois.	40 fr.
Six mois.	20 »
Un an.	38 »

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

Les ateliers étant fermés lundi prochain, à l'occasion de la fête de la Toussaint, le Journal ne paraîtra pas mardi 2 novembre.

SOMMAIRE. — CHAMBERY. Quelques mots sur le goître et le crétinisme. Deux cas de congélation complète des pieds. Asile de Bonlieux. L'enseignement de la médecine à Chambéry. Petits cas de l'enseignement de la médecine à Chambéry. Observation de névralgie occupant les deux côtés du face. Guérison par le sulfodur. — HÔPITAL DE LA PÊCHE (M. GREGORY). Les cas cliniques sur la péricardite. — HÔPITAL DES VARIÉTÉS DE L'ÉCOLE (M. GREGORY). La vaccine mise à l'épreuve (testes) par l'expérience d'un demi-siècle. — Des purgés salins.

CHAMBERY, 26 SEPTEMBRE 1852.

QUELQUES MOTS SUR LE GOÎTRE ET LE CRÉTINISME.

DEUX CAS DE CONGÉLATION COMPLÈTE DES PIEDS. — ASILE DE BONLIEUX. L'ENSEIGNEMENT DE LA MÉDECINE À CHAMBERY.

A. M. le docteur Ferrus, membre de l'Académie de médecine, inspecteur général des établissements d'aliénés.

Vénéré maître et bien cher collègue,

Tout ce qui tend à l'amélioration de la santé publique, au soulagement des infirmités humaines est assuré de trouver auprès de vous un accueil bienveillant et une appréciation éclairée. C'est donc avec confiance que je me permets de vous adresser ces lignes, en vous priant toutefois de songer tout d'abord à leur intérêt pour moi, à leur intérêt intrinsèque qu'à l'intention qui les a dictées.

Je ne vous y entretiendrais point d'une des grandes questions d'alimentation mède auxquelles, pour le plus grand profit de la science et des malheureux qui peuplent nos asiles, vous avez principalement consacré votre talent éminent et votre infatigable activité. Quoique pendant mon voyage j'aie pu constater une fois de plus dans ces établissements de Bonlieux, reconstruit et dirigé à tant d'intelligence par M. le docteur Girard, et dans l'asile plus modeste mais bien remarquable aussi de Dijon, dirigé par notre très distingué confrère M. le docteur Theyeux et tout rempli encore de votre bienfaisant souvenir; quoique j'aie pu, dis-je, constater une fois de plus les beaux résultats engendrés par les idées que vous vous êtes efforcé de répandre, ce n'est point sur ce sujet que je veux appeler votre attention. Je désire seulement vous communiquer quelques faits et quelques renseignements dignes d'intérêt, et qui, recueillis dans cette cité de Chambéry, tout française par les mœurs et par le langage, et qui, je ne crains pas de l'affirmer, ne demanderait pas mieux que de l'être par les lois et par l'administration, comme elle l'a d'ailleurs été si souvent.

Les premiers de ces renseignements sont relatifs à cette grande et belle question du goître et du crétinisme, sur laquelle votre intelligente et utile initiative a appelé l'attention spéciale de l'Académie et de l'administration, question d'autant plus belle et plus grande qu'on entrevoit la possibilité de la résoudre, c'est-à-dire de rendre tous les attributs de l'homme à des milliers d'êtres dégradés voutés à une existence toute végétative et qui sont à la fois dans la société une lourde charge et un tableau des plus tristes comme des plus humbles.

La science peut d'autant plus espérer de fermer cette plaie sociale qu'il n'est pas besoin pour y parvenir de connaissances spéciales approfondies et que les hommes doués d'un sens droit et de bon sens intuitif peuvent concourir individuellement. Le goître et le crétinisme, en effet, ont ce caractère spécial qu'ils sont facilement, au moins dans l'immense majorité des cas, reconnaissables, diagnostiqués par tout le monde, et qu'ainsi tout homme intelligent peut fournir, comme cela est si fréquent d'ailleurs dans les questions hygiéniques, des données utiles pour la solution de l'important problème que vous avez posé devant l'Académie.

Vous n'ignorez pas, mon cher maître, que Chambéry possède un homme dont le cœur bienveillant est dirigé par une haute raison; cet homme est monseigneur l'archevêque Billiet, qui n'est pas seulement un éminent prêtre, mais encore un savant distingué et spécialement un géologue des plus instruits. Par l'autorité et le crédit mérités dont il jouit, non moins que par la position officielle qu'il occupe, monseigneur Billiet se trouvait à même d'éclairer l'un des points les plus essentiels de l'histoire du goître et du crétinisme, à celui qu'il importe de connaître avant tout pour remonter à l'étiologie et par conséquent à la prophylaxie de la maladie; ce point capital, cette donnée essentielle du problème, c'est la statistique exacte, la distribution géographique précise des crétins et des goitreux, ainsi que l'avant d'ailleurs parfaitement senti la commission sarde, qui a voulu inaugurer par

cette statistique ses importants travaux; mais qui, malgré les plus louables efforts, n'a pas établi avec toute la perfection désirable cette première et indispensable base de toute étude fructueuse sur le crétinisme. Tout le mérite d'une telle statistique gît dans une exactitude presque mathématique, et, pour atteindre à une telle exactitude, il faut qu'une commission ou voie tout elle-même on n'emploie que des auxiliaires pourvus des instructions les plus précises et d'une intelligence suffisante pour les bien comprendre et les bien suivre.

Faute de remplir cette condition essentielle, on raisonne indéfiniment sur des à peu près, comme on l'a fait jusqu'à ce jour, et la question n'avancera pas d'une coudée; il pourra même arriver que le vague d'un grand nombre de faits recueillis, l'innombrable quantité d'opinions émises créent des contradictions apparentes et obscurcissent ainsi des vérités qui seraient sorties évidentes de recherches moins nombreuses, mais plus précises. Le remarquable travail de la commission sarde n'est pas exempt du reproche qu'on pourrait, sous ce rapport, adresser à tant d'autres travaux. Toutes les circonstances auxquelles on a voulu rapporter le goître et le crétinisme y sont discutées longuement; mais aucune conclusion rigoureuse, négative ou positive, ne suit la discussion, et quelques vérités qu'auraient irrévocablement démontrées un petit nombre de faits exacts y restent masquées ou défigurées sous le vague des détails et des raisonnements. Je ne parle ici, bien entendu, que de l'étiologie qui conduit à la prophylaxie, c'est-à-dire à ce qui a à peu près exclusivement intéressé l'hygiène publique. Aussi, on ne saurait hésiter à reconnaître que si les vingt-deux préceptes hygiéniques formulés par la très recommandable commission sont excellents, considérés d'une manière générale, ils ont d'une importance très secondaire relativement à la prophylaxie du crétinisme, et qu'à moins même que, par impossible, on viendrait à les appliquer tous d'une manière rigoureuse, il est très douteux qu'on diminue d'un millième la fréquence de cette maladie.

Il est, en effet, une vérité de premier ordre que démontre une étude même assez restreinte, mais rigoureuse, et que le vénérable archevêque de Chambéry a parfaitement mise en évidence dans son très intéressant opuscule, c'est que le crétinisme est dû à des conditions locales et spéciales : l'humidité de l'atmosphère, la stagnation de l'air, l'absence d'isolation, les émanations marécageuses, la chaleur ou le froid, l'insalubrité des habitations, le mistère, l'hygiène, etc. ; en un mot, toutes ces causes communes de détérioration peuvent produire des maladies diverses; mais ni ensemble, ni séparément, elles ne sont capables de déterminer le crétinisme; il faut pour cela une condition spéciale, inhérente au sol, ou du moins à la localité crétinifère, si l'on peut ainsi s'exprimer. Il y a des lieux beaucoup plus humides, plus malsains, moins éclairés et même plus pauvres que beaucoup de villages crétineux de la Savoie, et qui cependant n'ont point de crétins. Et même en France des personnes qui avaient quitté des localités que l'on considère comme très médiocrement saines, d'après les principes connus de l'hygiène, pour aller habiter le sommet d'une montagne où se réunissent, en apparence, toutes les conditions de salubrité; elles y ont contracté le goître. Monseigneur Billiet, qui connaît parfaitement la situation géographique et pour ainsi dire le nom de tous les crétins ou goitreux de son diocèse, m'a raconté plusieurs faits analogues; il les a d'ailleurs exposés dans son opuscule. Et interprétés avec une sévérité de logique qui ne permet pas la controverse sur les conséquences qu'il en tire. Mon intention n'est pas d'entrer ici dans tous les développements qu'il a donnés à la démonstration de cette vérité; je me borne, en attendant une occasion plus opportune, à déclarer qu'elle est bien démontrée pour moi; que le goître et le crétinisme dépendent à peu près, si non tout à fait, exclusivement de la constitution du sol et de l'atmosphère. Comment agit cette constitution? Est-ce en déterminant la composition chimique spéciale aux eaux et aux aliments? est-ce en donnant certaines émanations, certaines qualités à l'air respirable? Voilà seulement ce qui reste à déterminer. Mais un bien petit nombre de tentatives sérieuses ont été faites jusqu'à ce jour dans ce sens. On peut même dire qu'à part les travaux de M. Chatin, rien d'important ne s'est encore produit. C'est donc vers les recherches de ce genre que devront être dirigés les efforts de la commission que vous avez fait créer, si elle veut arriver à des résultats qui seraient aussi glorieux pour l'Académie de France que profitables pour l'humanité.

Je sais, mon très cher maître, qu'en adressant ce conseil à la commission je ne suis pas exactement vos vœux; je sais que votre esprit généralisateur aimerait mieux embrasser à la fois tous les points de vue de la grande question que vous avez soulevée; je sais que vous reconnaîtrez au goître et au crétinisme un grand rôle de cause dans lequel chaque circonstance joue un rôle plus ou moins important. C'est jus-

tement parce que je sais tout cela que j'essaie de contre-balancer l'influence de votre autorité si justement respectée, vaincu que je suis que si la commission dissimule ses efforts, et qu'elle veuille tracer l'histoire complète du goître et du crétinisme, elle fera comme toutes celles qui l'ont précédée, c'est-à-dire qu'elle arrivera à beaucoup d'à peu près et à rien de positif; elle fera une besogne qui ne sera guère moins stérile que longue. J'ajoute que pour traiter avec succès même un point circonscrit du sujet, la commission ne devra pas se contenter des éléments hétérogènes et souvent si incertains épars dans la science. Ainsi que je l'ai dit, elle devra voir de ses propres yeux au moins tout ce qu'il y a d'essentiel; elle devra faire elle-même des analyses répétées; en un mot, se consacrer sérieusement à la tâche qu'elle a semblé sérieusement entreprendre. A-t-elle donné quelques gages qui fassent croire qu'elle comprend ainsi sa mission? Vous êtes à la fois, mon cher maître, mieux instruit et plus libre que moi pour répondre à cette question.

En attendant l'expression de votre sentiment à cet égard, permettez-moi de vous communiquer deux faits qui vous intéresseront sans doute beaucoup moins que la question du crétinisme, quoiqu'ils ne puissent être complètement indifférents à un glorieux vétéran de Moscou, et qui dans tous les cas trouveront, je l'espère, un accueil empressé auprès de nos célébrités chirurgicales, qui n'en ont certainement jamais observé de pareils. Ce sont deux cas de congélation complète des deux pieds, deux sortes d'amputations tibio-tarsiennes pratiquées par le froid avec une régularité qui ferait honneur aux premiers couteaux de notre capitale. Un vol, la relation succincte telle qu'elle a été écrite par le rédacteur M. le docteur Carrel, chirurgien adjoint de l'Hôtel-Dieu de cette ville, homme aussi distingué par l'aménité des formes que par l'étendue de ses connaissances (1).

« Il s'est présenté à l'Hôtel-Dieu de Chambéry dans l'espace de trois ans deux cas de gangrène complète des pieds par suite de congélation. L'histoire en est remarquable moins par la nature de l'affection elle-même, quoique peu connue à ce degré, que par les causes et les circonstances à peu près singulières qui lui ont donné naissance et surtout que par le résultat final parfaitement identique chez les deux malades.

« L'un, nommé Durbet, âgé de quarante ans, d'une constitution athlétique, était contrebandier de profession. Poursuivi par des douaniers, il avait, par une nuit très froide de novembre, traversé à pieds nus un torrent dont l'eau ne lui allait guère qu'aux chevilles. Une fois sur l'autre bord, il s'était hâté de demander asile à une maison voisine. Il approcha les pieds très froids, qu'il se dit qu'il avait allumés, mais qu'ils venaient d'être éteints, et lorsqu'il fut convenablement réconforté, il se mit au lit. Le lendemain, Durbet voulut se lever pour sortir, mais lui fut impossible de marcher : ses deux pieds étaient froids, immobiles et insensibles. On mit tout en usage pour les ranimer, mais inutilement. Lorsque le troisième jour il se vit les extrémités des orteils prendre une teinte livide, il se fit apporter à l'Hôtel-Dieu. La mortification marcha rapidement; bientôt la nature posa une ligne de démarcation entre le mort et le vivant, et sur cette ligne, correspondant point pour point à l'articulation tibio-tarsienne, on vit se creuser un sillon profond et s'établir une suppuration abondante. Après quelques jours, chaque pied ne tenait plus à la jambe que par quelques tendons. On acheva la séparation avec la plus grande facilité et sans provoquer le moindre écoulement de sang. Dès ce moment, la nature fit presque seule tous les frais de la guérison. On vit des bourgeons charnus couvrir les extrémités des os, ces bourgeons se desséchèrent, et au bout d'un mois l'os avait disparu, mais qu'on ne le put n'en être parvenue à recouvrir. Ce travail n'avait guère demandé que quatre mois, et, lorsque après ce temps Durbet passa à l'hospice de la Charité, il ne gardait à chaque moignon qu'un ulcère de la dimension d'une pièce de 1 franc. L'ulcération de droite a été assez promptement cicatrisée, mais celle de gauche a persisté jusqu'à ce jour. Lorsque cette ulcération aura disparu, Durbet marchera facilement sur les deux moignons, tant les cicatrices sont dures, solides et dépourvues de sensibilité.

« Le second malade est un jeune homme de vingt-deux ans, nommé Lahaye, entré à l'Hôtel-Dieu le 22 décembre 1851. La veille cet individu, pour échapper aux gendarmes qui le recherchaient à cause d'un vol qu'il avait commis, avait passé tout habillé une petite rivière et était allé tout mouillé se blottir dans un tas de feuilles, où il passa la nuit.

(1) Pourquoi n'associerais-je pas une légende critique à cet élogisme si mérité? La commission je ne suis pas exactement vos vœux; je sais que votre esprit généralisateur aimerait mieux embrasser à la fois tous les points de vue de la grande question que vous avez soulevée; je sais que vous reconnaîtrez au goître et au crétinisme un grand rôle de cause dans lequel chaque circonstance joue un rôle plus ou moins important. C'est jus-

Le lendemain, il voulut continuer sa route, mais il ne put se tenir sur ses pieds, qui étaient complètement immobiles. Les tumeurs qui le trouvaient dans cet état le portèrent dans une habitation du voisinage, où l'on fit un grand feu pour le réchauffer. Mais après quelques heures, voyant que le mouvement des pieds ne revenait pas, on apporta Labeyre à l'Hôtel-Dieu. Dès le jour suivant, les extrémités des orteils devinrent livides et tous les phénomènes observés chez Durbet se représentèrent ici. Après trois mois de séjour à l'Hôtel-Dieu, Labeyre en est sorti pour entrer à l'hospice de Mendicité. Aujourd'hui sa santé est excellente : il ne garde à chaque moignon qu'une petite ulcération dont tout annonce la cicatrisation prochaine.

Ces deux faits très curieux et qui font ressortir à un haut degré la puissance médicatrice de la nature ne sont pas les seuls dignes d'intérêt que j'ai observés dans les hôpitaux fort bien tenus de Chambéry ; mais à présent que les honorables médecins et chirurgiens de ces établissements sont convaincus de l'égalité des communications devant notre tribunal, nous espérons qu'ils voudront bien nous transmettre directement les faits de leur pratique qui pourront concourir aux progrès de la science.

Avant de clore cette lettre, permettez-moi, mon cher maître, de faire simplement mention d'un établissement que nous avons bien souvent désiré à Paris et que Chambéry a le bonheur de posséder, grâce à la munificence d'un de ses citoyens illustres, le général de Boignes, à qui la Savoie est redevable de plusieurs autres dotations non moins utiles. Cet établissement est un asile pour les vieillards des deux sexes qui ont joui de l'aisance pendant la plus grande partie de leur vie, et que les accidents de la vie ont jetés dans l'indigence. Souvent vous avez regretté, nous nous le souvenons, avec vous que des personnes indigentes qui avaient reçu une éducation distinguée fussent obligées d'aller chercher un refuge à Bicêtre ou à la Salpêtrière, dans un milieu où leur moral souffrait nécessairement plus encore que leur physique. C'est de cette grande infortune que l'époux général, seul instrument de sa grande fortune, a été touché et qui l'a voulu soulager. Il a créé un asile contenant 40 lits (20 pour chaque sexe), où les vieillards qui ont été dans l'aisance trouvent non pas seulement un abri contre le froid et le détreinte, mais une société et une vie comparables à celles que peut procurer une fortune modeste. Trouverons-nous en France, et surtout à Paris, quelques oulétiens et généraux citoyens pour suivre le bel et intelligent exemple du général de Boignes ? Espérons que l'avenir nous répondra affirmativement.

Après vous avoir dit quelques mots de l'asile de Boignes, de la conglomération et du crétinisme, je voudrais vous parler, mon cher maître, d'une cause à laquelle votre esprit si équitable se rallierait avec ardeur. Il vous paraîtra bien naturel qu'une ville comme Chambéry, capitale d'une province qui n'a ni lagrè, ni les mœurs du royaume de l'Italie, pourvue de nombreux éléments d'instruction médicale (Hôtel-Dieu de 106 lits, hospice pour les maladies chroniques de 300 lits ; service spécial des galeux, des syphilitiques et des phthisiques ; maternité, asile d'aliénés ; qu'une telle ville, dis-je, réclame une part importante dans l'enseignement, une part au moins égale à celle qu'on accorde aux premières villes du royaume après la capitale. Cette réclamation n'était parue juste alors que je n'avais fait que lire un mémoire rédigé sur ce sujet par la Société médicale de Chambéry, imprimé au commencement de cette année ; elle m'a paru plus juste encore après avoir visité les richesses médicales de cette importante cité. Dans l'état actuel des choses, l'enseignement médical de Chambéry n'équivaut pas à celui de nos écoles secondaires, et il pourrait au moins rivaliser avec la première d'entre elles, celles de Lyon et de Bordeaux exceptées. Ainsi ne saurais-je douter que les justes doléances de la Société médicale de Chambéry ne soient tôt ou tard entendues ; avec une administration comme celle qui régit en ce moment la Savoie, ce qui est juste et possible ne saurait tarder longtemps à s'accomplir.

Me voici, vénéral maître et bien cher collègue, me voici arrivé à ma dernière ligne : si l'expression de ma reconnaissance et de mon affectueux dévouement peut vous dédommager de la patience que vous aurez mise à me lire, vous ne devez avoir rien à regretter, et le système des compensations trouve une application de plus. R. DE CASTELNAU.

REVUE CLINIQUE HÉMOHÉDAIRE

Bourellet hémorrhoidal. — Traitement par la cautérisation. Considérations pratiques.

Le 28 octobre, nous avons assisté à une opération pratiquée par M. Philippe Boyer sur un malade affecté de tumeurs hémorrhoidales. Nous reproduisons l'observation, que nous avons recueillie au cours du malade, et nous le ferons suivre de quelques considérations empruntées à la pratique de M. Philippe Boyer.

Le 22 octobre 1852 est entré à l'Hôtel-Dieu le nommé Bresson (Jacques), âgé de quarante-six ans, crétin. Cet homme, couché au n° 23 de la salle Saint-Jean, est d'une assez chétive constitution, d'une santé mauvaise. La peau offre une teinte jaune générale, le corps est amaigri, le système musculaire est peu développé. Voici les détails que nous avons recueillis sur les antécédents de l'affection pour laquelle le malade vient réclamer les secours de la chirurgie. En 1834, pour la première fois, apparurent à l'anus des tumeurs disposées en bourellet, pendant un effort de défécation, ce bourellet, qui existait sans doute depuis déjà assez longtemps sans avoir manifesté en rien sa présence, devint saillant au dehors et laissa écouler une assez grande quantité de sang.

Cet état persista depuis lors, et pendant dix ans les hémor-

rhagies se reproduisaient très abondamment parfois et amenant un affaiblissement marqué de la constitution.

Puis l'écoulement sanguin cessa définitivement, et la tumeur devint plus douloureuse. Elle existait complètement ordinairement pour ressortir chaque fois que le malade se présentait à la garde-robe. La porte de sang fut dès lors remplacée par une sécrétion abondante de mucosités jaunâtres qui mouillaient constamment le linge du malade.

Cette maladie s'accompagnait, comme c'est l'habitude, de douleurs intestinales, de coliques quelquefois très violentes.

Le traitement fut nul ou à peu près nul. Ce ne fut que dans ces derniers temps que, le malade produit par l'affection devenant plus marqué, le malade se décida à entrer à l'hôpital. Le bourellet sortait presque constamment et sans y être sollicité par des efforts.

Ce bourellet, d'une tumeur générale violacée, présente un aspect inégal ; il semble formé de petites tumeurs agglomérées ; le tégument qui le recouvre ne présente pas l'aspect habituel de la muqueuse intestinale ; au toucher, il est d'une résistance élastique. Le doigt introduit dans le rectum, lorsque la totalité de la tumeur fait saillie au dehors, rencontre facilement les limites supérieures de l'altération, et on peut reconnaître que la partie inférieure de l'intestin n'est en rien modifiée. On sent, en effet, l'ampoule rectale offrant les dispositions normales. Il paraît donc bien évident, comme le fait remarquer M. Boyer, que la tumeur n'est nullement le produit de la procidence de la muqueuse rectale.

Le 28 octobre M. Boyer procéda à l'opération suivante : le malade, ayant été placé sur un lit, couché sur le côté droit, la jambe droite allongée, la jambe gauche demi-fléchie, fit à l'aide d'efforts sortir la totalité de la tumeur. Deux fils en tripe furent successivement passés l'un à droite, l'autre à gauche du bourellet hémorrhoidal, le traversant transversalement de façon que deux des extrémités furent laissées en dehors de la tumeur, tandis que les deux autres extrémités ressortaient par l'ouverture anale. Chacun de ces fils, retenus par des aides, maintenait la tumeur au dehors ; alors on mit le malade en anesthésie, et, quand l'insensibilité fut complètement obtenue, un couteau olivaire rouge à blanc fut introduit dans le centre du bourellet, et, les aides lâchant un peu les fils, la muqueuse hémorrhoidale on se redressant s'appliqua dans toute sa circonférence sur le couteau.

Cette manœuvre fut répétée quatre fois, jusqu'à ce que la totalité de la tumeur eût été profondément détruite et réduite en une eschare dure. Les fils se dégagèrent sous l'influence d'une traction légère.

Puis le malade, qui avait perdu un peu de sang, fut reporté dans son lit. Pour tout pansement, à l'aide du doigt on introduisit dans l'anus une certaine quantité de cérat.

Le traitement chirurgical des hémorrhoides est assez riche de procédés ; mais tous ces procédés sont d'une application excessivement dangereuse, et pour notre compte, nous avons vu dans plusieurs cas la mort survenir après l'excision ou la ligature. Ainsi le plus souvent, à moins d'indications impérieuses, la plupart des chirurgiens se bornent-ils à l'application de moyens palliatifs. La cautérisation par le fer rouge était très rarement employée, en raison des douleurs qu'elle détermine ; c'était cependant bien évidemment le traitement dont les suites pouvaient être considérées comme plus souvent favorables. Actuellement, grâce à l'emploi des moyens anesthésiques, cette complication de l'opération n'existant plus, on peut plus volontiers y recourir.

M. Boyer a eu fréquemment l'occasion de faire ces cautérisations, et il a étudié spécialement ce genre d'affection ; ainsi il a, dans sa pratique, déjà réuni 25 faits de bourellets hémorrhoidaux traités par le procédé que nous venons de décrire, et dans un cas seulement il y a eu insuccès. Avant de pratiquer la dernière opération que nous venons de décrire, ce chirurgien a fait une leçon clinique dont nous reproduisons les points principaux.

Après être entrés dans quelques considérations anatomiques et anatomo-pathologiques sur la structure de ces bourellets, il signale les différences marquées qui existent entre les bourellets hémorrhoidaux bernés et la chute proprement dite de la muqueuse rectale. Nous avons, dans notre observation, signalé le caractère de la tumeur formée par des hémorrhoides ; nous avons vu que, dans ces cas, on pouvait, en introduisant le doigt dans l'intestin, reconnaître qu'il n'existait aucune modification dans la forme de l'ampoule rectale : c'est là, avec l'aspect du tégument que révèle la tumeur, un signe diagnostique précieux.

M. Boyer signale aussi sur le siège occupé par la tumeur des différences qui doivent avoir une grande importance pratique. Tantôt, en effet, la tumeur est tout entière située à la partie inférieure de l'intestin ; tantôt, au contraire, elle se glisse au-dessous de la peau qui borde la marge de l'anus, et, dans ces cas, lorsqu'elle est ainsi sous-cutanée, si on l'enlève on détruit la peau qui la recouvre, on doit craindre la production d'un rétrécissement consécutif à la cicatrisation. Sur tous les malades opérés, un seul qui présentait cette disposition offrait un rétrécissement ultérieur.

Parmi les symptômes, il en est un fort remarquable sur lequel insiste M. Boyer. Ces hémorrhoides donnent très souvent lieu à des hémorrhagies excessivement débilitantes, et qui peuvent quelquefois amener la mort du malade ; mais, dans d'autres cas, l'hémorrhagie cesse, et elle est remplacée par une sécrétion continue et quelquefois très abondante de mucosités. Nous avons trouvé ce symptôme chez notre malade. Dans quelques circonstances, cette sécrétion ne s'écoule pas au fur et à mesure de sa formation, mais elle s'accumule dans l'intestin, et, pendant un effort de défécation, elle détermine des coliques ; lorsque le malade se présente à la garde-robe, il ne rend que des mucosités colorées, et l'on a, dans ces cas, à croire à l'existence d'une diarrhée chronique à forme intermittente. M. Boyer a vu chez deux malades cette singulière disposition. Chez le premier malade, on traita inutilement l'affection par les moyens in-

trus dans les cas de diarrhée chronique ; l'opération amena la cessation immédiate de cette sécrétion.

Il est un accident consécutif à l'opération que M. Boyer a rencontré chez le plus grand nombre de ses opérés, c'est le ténisme vésical. Ce ténisme se montrait aussi bien chez les hommes que chez les femmes, et cessait après deux ou trois heures.

Depuis que l'usage des moyens anesthésiques a été introduit dans la pratique, cet accident s'est montré moins souvent.

Quant au traitement consécutif à l'opération, il est aussi simple que possible. Les malades ont pu, le plus souvent, regagner leur lit sans aucun secours. L'alimentation reste assez abondante que le désiré des opérés. L'eschare se détache après huit ou dix jours, et la cicatrisation est parfaite après un mois environ.

Nous dirons dans une de nos prochaines *Revue* l'état du malade dont nous avons rapporté l'histoire.

— Dans notre dernier article, nous avons donné une observation de tumeur vésico-vaginale pratiquée par M. Michon. La malade n'a eu aucune espèce d'accidents consécutifs à l'opération. Quant à la fistule vésico-vaginale, elle subsiste encore. Nous aurons soin de suivre la marche de la maladie pour en rendre compte à nos lecteurs.

Observation de névralgie occupant les deux côtés de la face. Guérison par le collodion.

Aucune maladie ne présente de plus grandes difficultés pour le traitement que les névralgies. Bien souvent, après avoir inutilement employé les médications les plus indiquées, les plus rationnelles, l'affection, qui avait résisté, cède tout à coup, soit pendant l'absence de tout traitement, soit tandis que le malade se soumet à l'application de quelques moyens empiriques, sans qu'il soit possible d'en tirer aucune déduction pratique de bonne application.

Un malade présente une névralgie complexe des nerfs de la face à été traité, dans le service de M. Guérard, par un procédé des plus simples, et l'affection, qui pendant dix mois avait été en vain attaquée par les traitements recommandés dans tous les auteurs, à l'exception toutefois de la section des nerfs, a cédé en peu de jours à l'emploi du collodion appliqué sur la peau, au niveau des points douloureux.

Quelle a pu être l'action du collodion ? Nous pensons qu'elle a dû être assez complexe. Ainsi, le médicament a pu agir de trois façons : par absorption, par l'irritation qu'il déterminait sur la peau, et enfin par les modifications physiologiques qui devaient nécessairement être la conséquence de l'isolement de l'enveloppe cutanée.

Du reste, nous reproduisons l'observation, nous abstenant de toute autre réflexion. Il s'agit d'un moyen innocent, d'une application facile, nous en appelons à l'expérience des praticiens.

L'observation que nous publions nous a été communiquée par M. Magnan, interne du service ; nous la transcrivons textuellement :

Le nommé Mahuet (Nicolas-Claude), âgé de cinquante-six ans, menuisier, est entré le 3 juin 1852 à l'Hôtel-Dieu, salle Sainte-Madeleine, n° 42, dans le service de M. Guérard.

Ce malade, d'une constitution faible, sujet aux migraines, aux dyspepsies, raconte qu'il éprouve dans toute la face des douleurs violentes revenant par accès. Ces douleurs ont leur maximum de retentissement dans les points suivants et des douleurs de la face :

- 1° Au niveau de l'échancrure sus-orbitaire ;
- 2° Au niveau du trou sus-orbitaire ;
- 3° Au niveau du trou mentonnier.

Le point malade est le plus douloureux.

De ces foyers névralgiques, la douleur s'irradie à toute la face, au front et aux tempes ; elle est extrêmement violente, et contractive de sa nature. Le malade a la sensation comme d'un étai qui serrerait fortement les parties affectées. Une pression légère ou forte, pratiquée sur les points névralgiques, exaspère la douleur ; il en est de même du froid, de la chaleur, de l'humidité, des variations atmosphériques, des émotions morales, etc.

Les accès, qui n'ont rien de constant dans l'ordre de leur apparition et dans leur durée, arrivent le plus souvent le matin ; et se succèdent plus ou moins rapidement, de manière à constituer une attaque qui dure cinq à six heures. Pendant ce temps les muscles de la face se contractent douloureusement ; le malade s'agit, pousse des cris, est pris quelquefois de délire, ou bien sa vue s'obscurcit ; il a des hémorrhagies ; sa face s'injecte, devient turgescence ; puis, sous l'influence d'applications de belladone, les douleurs se calment, et le malade tombe dans une sorte d'anesthésisme qui dure un temps variable. L'état général est mauvais ; il y a de l'amaigrissement. Dans l'intervalle des attaques il y a des sueurs abondantes, des urines copieuses, de l'épiphora, un écoulement de mucus par les narines ; tandis que pendant l'attaque la peau reste aride, l'excrétion urinaire est suspendue, et la pituitaire sèche.

A son habitude, ce malade se plait d'éprouver des tiraillements dans les membres, la nuit surtout ; il a le sommeil agité.

Marche de l'affection. — Cette névralgie dure depuis dix-huit mois. Les accès sont devenus de plus en plus fortes, et se sont rapprochées davantage.

Un début, il y avait quatre, six, huit jours de repos complet. Actuellement, à peine les accès ont-ils vingt-quatre heures de rémission. Le malade, profondément découragé, demande avec instances, non pas une guérison qui lui paraît impossible, mais le soulagement des souffrances atroces qu'il endure depuis plusieurs mois.

Il a suivi plusieurs traitements : vésicatoires saupoudrés

des chlorhydrate de morphine, — cantharisation avec le fer rouge à l'oreille et au pied, — sulfate de quinine à l'intérieur, — proto-iodure de mercure et iodure de potassium. Tous ces agents thérapeutiques ont été impuissants à arrêter le mal. Les applications d'extraits de belladone ont même réussi à calmer la violence des accès et en abrégé la durée.

Traitement. — 4 juin. A l'aide d'un pinceau on applique une couche légère de collodion sur les points névralgiques indolores précédemment.

A la visite du soir on peut constater que la substance médicamenteuse s'est desséchée et forme des plaques blanches d'un millimètre d'épaisseur environ, et de 8 à 10 lignes de diamètre.

Le 5. Ce matin le malade a eu son attaque comme d'habitude. Au moment de la visite il est en sueur, et nous apprenons que l'accès ne l'a pas cédé en force aux précédents. Il accuse une faiblesse très grande et une céphalalgie intense.

— Même traitement.

Le 6. La journée d'hier a été plus calme, et la première moitié de la nuit assez tranquille. L'attaque qui a rempli la seconde partie lui a paru moins forte et plus courte. L'abattement est moindre. — Même traitement.

Le 7. Les accès n'ont pas paru depuis la visite d'hier matin. Ces dernières vingt-quatre heures se sont écoulées dans un état de repos qu'il n'avait pas ressenti depuis longtemps. Il est bien sûr qu'il n'a eu aucun accès au niveau du foyer, mais il est encore très sensible.

Visite du soir. — De deux heures à quatre heures les douleurs ont reparu; mais l'accès a été moins pénible. C'est dans les points névralgiques surtout que l'acuité des douleurs est moins considérable.

Le 8. La nuit a été mauvaise. Les douleurs n'ont pas présenté cette intensité et cette régularité dans leur trajet qui caractérisaient les accès précédents; elles se sont localisées surtout au front et à la tête.

Ce matin, le malade a de la dyspnée; il toussait et expectore des crachats d'une teinte rosée et d'une consistance visqueuse; il n'éprouve pas de douleur thoracique. L'auscultation et la percussion de la poitrine ne donnent que des résultats négatifs. Le pouls est assez fort, plein, à 104; la face est rouge; il existe une céphalalgie frontale assez vive. Ces symptômes faisant penser à l'existence d'une pneumonie centrale, on prescrit le tartre stibié à la dose de 30 centigrammes. On cesse le collodion. — Diète.

Le 9. Le malade est moins souffrant; il respire avec plus de liberté. La toux a diminué; les crachats peu nombreux conservent leur coloration; l'auscultation et la percussion ne font découvrir aucune lésion pulmonaire. Le pouls est tombé à 92. L'attaque névralgique ne s'est pas manifestée. — Même traitement.

Le 10. Le malade a passé la journée d'hier sans éprouver aucune douleur; mais cette nuit il a été pris d'un accès névralgique presque aussi fort que ceux qu'il éprouvait avant son entrée à l'hôpital. Etat général satisfaisant. Respiration libre. Peu de toux; crachats plus rares, non colorés. Pouls à 88. — On applique de nouveau le collodion.

Le 11. Hier soir quelques douleurs se sont manifestées au front, à la face, mais très légères et de courte durée. Le malade a dormi; quoique faible, il ressent un bien-être dont il n'avait pas joui depuis de longues semaines. Les points névralgiques ne sont pas douloureux à la pression. — Même traitement.

Le 12. La névralgie n'a pas reparu. Le malade, très content de sa position, manifeste l'intention de quitter l'Hôtel-Dieu. — Même traitement.

Le 13, l'amélioration persiste.

Le 14, le malade demande sa sortie. **D^e E. L.**

HOPITAL DES VARIÉLÉS DE LONDRES.

M. GRÉGOY, médecin en chef.

La vaccine mise à l'épreuve (testée) par l'expérience d'un demi-siècle.

(Mémoire traduit par M. le docteur A. BAYARD.)

(Fin. — Voir le numéro précédent.)

L'acte qui prohibe l'inoculation ne rendit pas la vaccination obligatoire. Il reste, par conséquent, un grand nombre de personnes comme pâture pour la petite vérole. Chaque enfant qui prend la petite vérole accidentellement devient un foyer de contagion plus dangereux que ce même enfant ne l'eût été s'il avait été inoculé exactement, dans la même proportion que la petite vérole accidentelle dépasse en gravité la petite vérole inoculée.

Un cas bœuf (*mild*) de petite vérole inoculée qui se dessèche et s'échappe (*scabs*) le septième ou huitième jour est innocent (*innocuous*) quand on le compare à un cas confluent qui épanche une sécrétion virulente pendant trois semaines. Un seul cas semblable fait infiniment plus de mal dans un voisinage à population dense que dix ou vingt cas d'une petite vérole douce inoculée. Pour toute sécurité publique dans la métropole, il faut donc inoculer ceux des enfants soient inoculés que de laisser vivre enfants non inoculés, proie facile et certaine de variolose accidentelle. Cette manière de voir la question paraît avoir tout à fait échappé à la conscience de nos législateurs et de nos pathologistes. Si, par conséquent, la législation ne peut ou ne veut rendre obligatoire la vaccination, il vaut mieux que la restriction portée contre l'inoculation soit en quelque façon retirée. Aucune inoculation réelle ne pourra avoir lieu dans ce pays par rapport à la petite vérole et son vaccin, étant que l'état actuel anormal de la loi ne sera pas changé.

Lorsque l'inoculation fut abolie, les parents auraient dû être forcés de donner à leurs descendants, qui n'ont pas encore l'usage de la raison (*unconscious*), les bienfaits de la vaccination, à cette époque de la vie où ses bienfaits se manifestent de la manière la plus indubitable. Laisser, au contraire, ces enfants, à brève échéance germes de la petite vérole dans sa forme la plus maligne, et la disséminer ainsi, et cependant leur refuser le grand don de l'inoculation est une grave erreur dont nous recueillons maintenant les fruits amers.

Tout le monde, je pense, conviendra que les choses ne peuvent pas continuer dans leur état actuel très peu satisfaisant. Tout ou tard le Parlement examinera de nouveau l'acte de 1840, et rendra simplement la vaccine obligatoire, ou lui associera le rappel ou la modification de la clause prohibant l'inoculation. Je n'ose pas présenter (*anticipate*) la décision de la législature sur une question d'une telle importance nationale, mais je suis fermement convaincu que la prohibition de l'inoculation a été mal jugée, et que le Parlement eût agi plus sagement en plaçant cette pratique sous certaines restrictions qu'en l'abolissant tout à fait. Ces restrictions pourraient être plus ou moins étroites. L'inoculation serait, cela va sans dire, exclusivement pratiquée par les hommes de l'art. Son exercice par d'autres resterait, sans doute, comme maintenant, punissable par l'amende et l'emprisonnement. L'exposition de toutes personnes affectées de petite vérole et leur déplacement par tout autre véhicule que ceux autorisés pour ce service spécial seraient, je suppose, également considérés comme délits.

Mais les restrictions de l'inoculation pourraient, si le Parlement le jugait à propos, être étendues plus loin encore. Il serait strictement défendu d'inoculer des enfants au-dessous de l'âge de cinq ans. L'inoculation pourrait n'être permise qu'à des personnes d'un âge mûr, capables de juger par elles-mêmes. Elle pourrait être accordée, seulement, dans le cas de personnes qui auraient préalablement subi la vaccination. Elle pourrait être permise seulement dans des maisons autorisées pour cet objet spécial. Personne ne peut raisonnablement rien objecter à des restrictions judicieuses, d'une pratique dont on a autrefois grossièrement abusé; mais dénigrer un arbre est une chose, et dénigrer des branches défectueuses une autre. Si la législature permettait une inoculation dans des circonstances déterminées (*qualified*) et restreintes, je n'ai aucun doute que la plus grande portion de notre population ne restât satisfaite du doux et sûr procédé de vaccination, tandis que quelques-uns préféreraient la mesure qui, tout en occupant une plus grande somme d'inquiétudes immédiates, diminuerait ou plutôt abolirait toute inquiétude pour l'avenir. On en appellera nécessairement, dans chacun de ces cas, au jugement de l'art médical. Elevée comme elle l'est et agissant comme elle agirait sous la surveillance de la presse éclairée publique et médicale, la génération actuelle des praticiens, j'en suis sûr, exercerait ce jugement avec le soin et la circonspection nécessaires, et le résultat tendrait grandement au profit du pays.

N^o 1. — Tableau exposant les mouvements à l'hôpital de la petite vérole pour 11 ans, 1841 à 1851 inclusivement, et montrant l'accroissement graduel dans les nombres admis après vaccination.

ANNÉES.	ADMISSIONS.					DÉCÈS.				
	A.	B.	C.	D.	P. O. P.	A.	B.	C.	D.	P. O. P.
1841	362	189	2	0	104	46	63	1	0	10
1842	141	78	0	0	101	20	19	0	0	26
1843	119	103	0	0	69	17	27	0	0	21
1844	615	328	3	0	312	50	127	0	0	25
1845	367	189	0	0	117	71	66	0	0	21
1846	147	57	2	1	77	22	32	0	0	20
1847	556	164	8	0	370	51	50	2	15	17
1848	686	352	6	0	365	53	103	0	0	16
1849	100	71	0	0	115	60	40	0	0	13
1850	306	120	2	0	124	50	122	0	0	19
1851	679	327	0	22	415	65	77	1	9	17

Total. 1091 1722 30 166 2167 629 6 56 147 838 22

N^o 11. — Tableau démontrant les admissions et la mortalité à l'hôpital de la Petite Vérole pendant les années 1850-1851, en égard à l'âge et aux antécédents.

CLASSE.	MORTALITÉ EN 1850-1851.					MORTALITÉ EN 1850-1851.				
	Admission de 0 à 5 ans.	Entre 5 et 15.	Entre 15 et 30.	Admission de 30 ans.	Mortalité totale.	Admission totale.	Proportion de la mortalité.	Admission de 0 à 5 ans.	Entre 5 et 15.	Entre 15 et 30.
1 Personnes non protégées...	23	20	56	21	110	356	P. 33	23	20	56
2 Personnes vaccinées, mais sans vaccin récent...	0	0	12	5	17	46	96	0	0	12
3 Personnes vaccinées et montrant des cicatrices...	0	0	3	15	7	25	560	0	0	3
4 Personnes alléguant la petite vérole antérieure...	0	0	0	0	1	7	7	0	0	0
5 Total admis à la petite vérole...	23	20	69	26	110	356	100	23	20	69
Mortalité totale...	23	20	69	26	110	356	100	23	20	69
Admissions totales...	41	40	685	109	995	996	100	41	40	685
Proportion de la mortalité...	5	5	10	10	11	36	100	5	5	10

— Le 9 mars, M. le docteur Grégoy lut son mémoire à la Société médicale et chirurgicale de Londres. Ce n'est que plus tard, en juin, qu'il fut publié par le *Medical Times*. Son apparition causa une vive sensation dans le public médi-

cal de l'Angleterre. A travers les ménagements et même les éloges portés par la vaccine, l'auteur ne put qu'un but : c'est le retour à l'inoculation. Mais cette mesure est prohibée dans la Grande-Bretagne, et dans la patrie de Jenner la vaccine a de chauds partisans. Malgré cela, le cri de la vérité s'échappe; l'idée d'extirper la variolite, dit-il, par la vaccine, est absurde et chimérique; et, de la part de Jenner, elle fut tout aussi irréligieuse que présomptueuse.

Mes études sur cette question devaient trouver un puissant élément d'intérêt dans ce travail remarquable. J'ai cru qu'il me revenait de le faire connaître un des premiers; et j'avoue immédiatement que c'est avec le plus grand plaisir que j'ai vu une sanction entière donnée aux propositions sommaires émises depuis quelques années, par le témoignage d'un homme hautement placé par son caractère, son savoir et sa position toute spéciale. Je demande, en effet, à tout lecteur attentif si le mémoire du très honorable M. Grégoy n'est pas le commentaire des propositions suivantes :

1^o Exposé de l'organisme par la variolite naturelle ou inoculée, le virus variolique n'est pas sujet à retour;

2^o La vaccine ne détruit pas le virus variolique, elle le conserve dans l'organisme et le masque sans le modifier : c'est un palliatif et non un curatif de ce virus. (*Gazette des Hôpitaux* du 22 mai 1849.)

3^o La variolite naturelle attaque les enfants et rarement les adultes. Le contraire a lieu pour les vaccins. (*Id.* du 25 février 1851.)

Pour ce qui est de l'inoculation, plus favorablement placé que le très savant médecin de Londres, j'ai pu inoculer sur une grande échelle, et, sans crainte de réprimandes académiques, j'ai publié dans le même journal, le 14 novembre dernier, mes nombreuses observations d'inoculation. Sans être aussi sévère que le docteur G. Grégoy, je désire que cette pratique soit environnée plutôt de précautions que de restrictions. J'obéis à ma conscience et non à une loi. Voici, à ce sujet, ce que j'écrivais en 1849, un an avant d'avoir pratiqué l'inoculation :

1^o Aujourd'hui que la vaccine est généralement répandue en France, l'inoculation pratiquée en grand rendrait à peu près illusoire la crainte des épidémies imprévues. La variolite ne serait dangereuse que pour ceux qui, au lieu de cette masse d'inoculés, persistent à courir les chances de la variolite sans recourir à aucun de ces deux procédés de préservation. La lumière se ferait elle-même, sous l'influence des académies et des hommes éclairés.

2^o La découverte de la vaccine aurait ainsi du moins le mérite incontestable de faciliter une transition heureuse, et de rendre l'inoculation traditionnelle en France, comme elle l'est depuis un temps immémorial en Afrique et dans l'Inde. (*Id.* 22 mai 1849.)

Lorsque les vaccins ne présentent pas des cicatrices apparentes, M. Grégoy élève des doutes sur la réalité de leur vaccine et les range dans une section particulière. Tout en applaudissant à cette prudence, je dois faire observer que des sujets également bien vaccinés ne portent pas tous des cicatrices uniformes de vaccin; que les cicatrices sont profondes, larges chez les enfants bouffis, scrofulaires, mais généralement très peu apparentes et sans aucune dépression chez les adultes; enfin, et cette raison pour le savant médecin de l'hôpital des Variolés est majeure, il n'est entré dans la section de ceux qui allèguent une vaccine antérieure, mais sans cicatrices apparentes, aucun sujet avant l'âge de dix ans, tandis qu'au contraire parmi les non vaccinés, ce même âge de nombreux sujets sont atteints de variolite. La mortalité parmi ceux qui se disent vaccinés, mais sans montrer de cicatrices, était fort grande, elle doit pour une forte partie entrer dans la section des vaccinés avec cicatrices où elle l'est moins. Ce raisonnement a pour but de donner une nouvelle force aux arguments de ce judicieux confrère, lorsqu'il dit que les vaccinés atteints de variolite ont fort gravement souffert de la fièvre scarlatine, et que ceux qui en appellent aux registres mortuaires comme preuve du mérite de la vaccine doivent le faire sans triompher.

Le docteur G. Grégoy trouve dans la vaccine, qui est en même temps un préservatif temporaire et une pratique bénigne pour l'enfance, un sujet de satisfaction et au delà les vœux des vaccinateurs. Ce qui sous la plume de cet honorable confrère est l'objet de ses louanges ne peut pas l'être sous la mienne. « L'épargne faite sur l'enfance, dit M. Carnot, est gaspillée par l'insouciance et la paresse. » En effet, ces nombreux enfants préservés ne le sont que temporairement; la variolite non modifiée, mais retardée, déplacée dans l'âge, comme il en convient lui-même, les attend plus tard pour les frapper avec une intensité qui n'a rien perdu de sa force primitive; elle a deux moyens pour cela : une forme faciale et une forme viscérale, forme apparente, forme latente. « Dans tous les temps et dans tous les pays, l'agent de la variolite a toujours en deux modes d'action : l'un externe, l'autre interne. » (H. Carnot.)

Entre le médecin de Londres et M. Carnot et moi, il ne peut cependant exister aucune dissidence. Une pratique longue, éclairée par le savoir et l'expérience d'un demi-siècle a fait reconnaître au premier que la vaccine avait déplacé la variolite dans l'âge; il est d'accord sur les premières d'une proposition qu'il acceptera entière; il dira donc avec l'illustré statisticien et moi : La vaccine a déplacé la variolite dans l'âge et dans l'organe.

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. GENDRY.

Leçons cliniques sur la périéridite.

(Suite. — Voir le numéro du 23 octobre 1852.)

La période de la périéridite aiguë intermédiaire aux accidents intenses et au rétablissement complet constitue en quelque sorte la forme caractéristique que présentent les symptômes de la périéridite chronique ou latente; s'en

faute de beaucoup que l'inflammation se montre toujours telle que nous venons de la décrire, dans un grand nombre de cas, on voit des personnes qui, au milieu de la santé la plus parfaite en apparence, se trouvent subitement atteintes pendant la marche d'une douleur obtuse sous l'influence de laquelle elles portent involontairement la main à la région précordiale; elles se mettent au lit tourmentées par un sentiment d'anxiété et par des douleurs qui occupent principalement l'appendice xyphoïde; la respiration leur est impossible dans le décubitus dorsal; elles prennent la position assise et inclinent le tronc du côté gauche. Les digestions s'accroissent avec difficulté et s'aggravent le malaise qui existe dans leurs intervalles. La chaleur de la peau est plus élevée que de coutume; un mouvement fébrile, rarement continu, plus souvent erratique, s'ajoute aux autres symptômes.

Les phénomènes morbides peuvent demeurer stationnaires pendant plusieurs semaines; en général, ils acquièrent au bout d'un certain temps une intensité nouvelle; la gêne de la respiration, l'anxiété du côté de la région précordiale deviennent plus prononcées et s'aggravent à un degré extrême lorsque le malade essaye de marcher ou même de se tenir dans la position verticale. Les extrémités sont pâles et ont de la tendance à se refroidir. La partie de la paroi thoracique qui correspond au cœur offre une voussure anormale; les battements de l'organe central de la circulation sont obscurs et désordonnés; il existe entre l'énergie dont ils sont doués et le degré de force de la circulation périphérique une disproportion plus manifeste.

La réaction arrivée à cette période persiste pendant un temps plus ou moins long de variations diverses dans son intensité.

Des symptômes de la péricardite aiguë et de la péricardite chronique, il convient de rapprocher la description des phénomènes qui constituent les signes physiques de la maladie; ces phénomènes s'expliquent par les modifications anatomiques qu'entraîne avec elle l'inflammation, dont ils permettent d'apprécier la nature, le siège et l'étendue.

Aussitôt que la péricardite se déclare, la région précordiale éprouve un soulèvement anormal; la résultante au milieu qu'il n'est pas toujours facile de constater, soit à cause de l'obésité qu'on rencontre chez certains malades, soit parce que le côté droit de la poitrine est naturellement plus développé que le côté gauche et réciproquement.

Lorsqu'on vient à presser la partie inférieure et interne de la région précordiale, on provoque des douleurs qui par leur siège correspondent aux douleurs spontanées.

La matité qui répond à la région du cœur augmente dans ses limites et dans son intensité; une observation attentive fait reconnaître qu'elle s'étend plus haut et que le bord antérieur du pignon gauche est progressivement refoulé vers le côté externe de la poitrine. A une certaine époque, cette matité devient audible; à mesure qu'elle fait des progrès, l'impulsion à laquelle donnent lieu les systoles du cœur s'affaiblit de plus en plus; il arrive un moment où la main appliquée sur la paroi thoracique, au lieu d'un choc nettement circonscrit, perçoit un soulèvement en masse qui se fait sentir dans une grande étendue.

Le bruit de frottement qui, alors qu'un épanchement peu considérable occupe la cavité du péricarde, on peut s'assurer à l'aide de l'auscultation que les bruits du cœur conservent leurs caractères habituels, et constater en même temps l'existence d'un bruit de frottement qui semble se passer sous l'oreille; ce bruit de frottement correspond aux deux mouvements du cœur; il est très court; il diffère du bruit de frottement sec qui accompagne les palpitations dans l'état physiologique; plus grave et plus rude, il a manifestement pour origine le frottement réciproque de surfaces rugueuses et moles. Il disparaît lorsque la voussure de la matité précordiale atteignent un certain degré; les battements du cœur deviennent en même temps obscurs et lointains.

Le bord antérieur du pignon gauche décèle sa présence par la sonorité et le bruit respiratoire normal que la percussion et l'auscultation font découvrir à son niveau; il est donc possible de déterminer exactement sa position et par suite de mesurer le déplacement qu'il éprouve pendant la période d'accroissement de la maladie.

Lorsque la voussure et la ténacité de la région précordiale sont marquées et très étendues, l'oreille appliquée sur la partie de la poitrine qui correspond à la base du cœur entend un bruit de frottement sec qui se perd insensiblement sur la partie de l'aorte; ce bruit de frottement a son siège dans les grosses artères, dont la base est comprimée par l'épanchement considérable qui distend le péricarde et dont l'axe est dévié par suite du déplacement imprimé à l'organe central de la circulation. Il diminue et disparaît avec la résorption du liquide déposé en excès dans la cavité péricardiale. C'est un signe qui n'est pas toujours facile à constater, et qu'on ne rencontre qu'à la fois dans la péricardite aiguë et dans la péricardite chronique, nous voulons parler de l'épophorie. Lorsqu'on promène l'oreille appliquée sur la région précordiale, de la pointe du cœur à la base, le long du sternum, et en général sur le trajet des limites de la poche péricardiale, on perçoit, aussitôt que le malade vient à parler, des vibrations comparables à celles d'une valve de cœur ou d'une corde de basse.

La résonance épophorique de la voix constitue, à nos yeux, un phénomène d'une grande valeur sémiologique; elle est toujours facile à constater. D'un autre côté, l'auscultation en faisant reconnaître avec indigence l'épanchement normal dans le bord antérieur du pignon gauche et du pignon droit, permet de reconnaître si elle coïncide avec une pleurésie ou un épanchement pleural. Elle est due sans aucun doute aux vibrations que l'air, mis en mouvement dans les cellules pulmonaires, transmet, à travers les parois du péricarde, au liquide contenu dans l'intérieur de sa cavité.

À mesure que diminue l'épanchement séreux l'épophorie s'efface, de nouveaux bruits de frottement apparaissent.

Nous avons exposé les symptômes et les signes de la péricardite; il nous reste, pour compléter la description de la maladie, à parler des désordres anatomiques qui la caractérisent. Lorsque ces désordres seront une fois connus, nous pourrions faire comprendre sans peine le mode de production des accidents dont elle s'accompagne, des troubles qu'elle introduit dans les fonctions du cœur, et des dangers qu'elle entraîne pour l'existence des malades.

Les lésions anatomiques qui composent la péricardite sont de deux ordres; les premières, et les plus importantes, se rattachent aux membranes péricardiques proprement dites; les secondes portent sur le cœur et les gros vaisseaux; elles n'offrent qu'un intérêt secondaire.

Comme toutes les inflammations qui prennent naissance dans les séreuses, la péricardite détermine un épanchement de sérosité tenant en suspension une quantité plus ou moins grande de matière coagulable composée d'albumine et d'une faible proportion de fibrine. À mesure que l'inflammation fait des progrès, l'épanchement augmente, et la matière coagulable se dépose à la surface interne de la membrane séreuse sous la forme d'une couche qui, d'abord très mince, devient chaque jour de plus en plus épaisse.

Il est à remarquer que le dépôt de matière coagulable auquel nous venons de faire allusion se produit dès le début de la péricardite. Aussi, lorsqu'on examine l'intérieur du péricarde sur des individus qui ont succombé très peu d'instants après l'invasion de la maladie, trouve-on, indépendamment d'un liquide séreux plus ou moins abondant, une membrane fibrineuse, visqueuse, incolore et diaphane qui recouvre, à la manière d'un vernis transparent, la superficie de la membrane séreuse.

Dans un degré un peu plus avancé, on peut découvrir l'existence d'un réseau vasculaire qui a pour siège le tissu cellulaire par lequel le feuillet séreux du péricarde est soudé aux parties sous-jacentes. Il arrive un moment où cette lésion d'un nouvel ordre se traduit par des marbrures et des taches rouges assez manifestes pour modifier la couleur de la membrane fibrineuse péricardiale. Il devient alors possible de distinguer, au travers de la plèvre, les vaisseaux sanguins à l'injection desquels elle est due.

L'épanchement cependant augmente de quantité; le liquide dans lequel il consiste se réunit dans les parties les plus déclives, en dehors de la pointe du cœur; peu à peu il produit une distension aux effets de laquelle la poche péricardiale, en raison de son mode d'union avec les organes voisins, cède principalement par son segment externe. Son niveau s'élève chaque jour davantage; il finit par envahir la totalité de la surface du cœur et détruit entièrement les rapports de contiguïté de la séreuse pariétale avec la séreuse viscérale.

C'est, en général, à ce moment qu'on trouve la paroi interne de la poche péricardiale tapissée dans toute son étendue par une couche de matière coagulable dont les caractères actuels et les modifications ultérieures méritent d'être indiqués avec soin.

Que l'on se figure une fausse membrane de couleur blanche, de densité assez grande, à surface rugueuse, inégale, et couverte d'excavations alvéolaires, que sur ces dépressions et dans leurs intervalles on se représente disséminés des appendices filamenteux et flottants, et l'on aura une idée exacte de l'aspect général sous lequel se montre l'enduit albumineux déposé dans l'intérieur du péricarde. C'est cet aspect général que les auteurs ont voulu peindre dans ce qu'il a de plus saillant lorsqu'ils ont donné à la fausse membrane le nom de fausse membrane alvéolaire. L'aénone, avec beaucoup de raison, a comparé l'état des deux feuillets de la séreuse péricardiale à celui de deux surfaces solides que l'on aurait fait adhérer entre elles par l'intermédiaire d'un corps gras, et dont on aurait ensuite détruit l'adhésion par une séparation brusque et rapide.

L'état de mollesse des fausses membranes à une époque où elles ne sont pas encore solidement organisées, les mouvements du cœur, qui rapprochent et écartent tour à tour les surfaces opposées qu'ils recouvrent, expliquent suffisamment l'apparence inégale qui leur est propre, apparence sur laquelle la comparaison que nous venons de rapporter à l'avantage de fixer immédiatement l'esprit.

La matière coagulable constitue fréquemment plusieurs couches superposées dont le degré de résistance augmente des plus superficielles aux plus profondes; ces couches, qu'il est possible d'isoler les unes des autres, indiquent, selon toute vraisemblance, des temps d'arrêt et de reprise dans l'inflammation, qui est, comme on sait, l'origine de la sécrétion séro-plastique.

Lorsqu'on sépare avec précaution les fausses membranes de la membrane séreuse du péricarde, on remarque entre les premières et la seconde une couche de matière blanche et opaque, un instrument d'optique on reconnaît que cette adhérence est déterminée par des points isolés qui forment la base d'autant de filaments. Sous l'influence d'une traction lente et uniforme, les filaments s'allongent et finissent par se rompre. Dans une époque plus avancée de la maladie on découvre des rudiments d'organisation; au-dessous des couches plastiques les plus anciennes, sur la surface des membranes séreuses, apparaissent en premier lieu de petits points rouges constitués soit par l'extravasation de matière sanguine dans l'épaisseur même de la membrane, soit par un lacis vasculaire très serré; à quelques-uns des points rouges correspondants dans la fausse membrane, des points rouges analogues qui se déchinent dans leur milieu et laissent apercevoir un ou plusieurs vaisseaux capillaires au moment où l'on détache les couches de matière plastique de la surface à laquelle elles sont unies. Plus tard on voit des stries sanguines qui s'étendent en différentes directions dans les membranes de nouvelle formation; ce sont les premiers linéaments des vaisseaux destinés à établir bientôt une communication entre ces membranes et la séreuse, et à constituer leur organisation définitive.

Pendant que ces phénomènes s'accomplissent, la cavité du

péricarde continue d'être occupée par un épanchement plus ou moins abondant; il peut arriver néanmoins qu'une résorption s'opère, et qu'à l'époque où la vascularisation des fausses membranes est accomplie on rencontre à peine quelques traces de liquide. Dans ces conditions, les surfaces opposées du péricarde sont soudées entre elles sur une étendue variable et d'une manière plus ou moins lâche par des brides et des filaments membranés qui ne peuvent pas être considérés. Vers la base du cœur, sur les oreillettes, on fond des sillons qui séparent les ventricules des oreillettes et les ventricules entre eux; dans tous les points, en un mot, où l'influence des mouvements de l'organe central de la circulation se fait sentir à un moindre degré, le travail d'organisation est habituellement plus avancé que dans les autres parties.

À mesure que l'inflammation décroît, les fausses membranes subissent des transformations par lesquelles elles se rapprochent de plus en plus des membranes vivantes; leur solidité et leur élasticité augmentent peu à peu; lorsque les dernières traces de péricardite ont disparu, elles représentent des plaques qui, étendues sur les parois opposées de la cavité séreuse, sont unies les unes aux autres par l'intermédiaire d'un véritable tissu cellulaire.

A un moment donné, le tissu cellulaire et les adhérences qu'il servait à établir cessent d'exister; on ne trouve plus alors que des plaques saillantes à la surface desquelles flottent quelques débris filamenteux; ces plaques sont remplacées par des plaques denses, continues, et on ne voit plus qu'une seule et même surface; cette surface est si peu sensible et se confond intimement avec la séreuse péricardiale: elles consistent dans du tissu cellulaire ou cellulo-fibrineux, quelquefois dans un véritable tissu conjonctif.

A.-H. MARCENIE.

Des purgatifs salins.

La révolution faite par Broussais dans la thérapeutique médicale avait pour ainsi dire banni les purgatifs de la pratique de la médecine. C'étaient des médicaments qui, selon l'école physiologique, qui allaient ajouter aux désordres de l'irritation organique que les désordres plus grands encore de leur irritation propre. Pendant près d'un quart de siècle, la médecine française a vécu sur cette idée et a pratiqué en conséquence.

Les leçons de physiologie de Broussais ont été l'observation de nos prédécesseurs à été reprise et confirmée par les observateurs modernes, justice a été faite des exagérations de Broussais et de son école, et l'emploi des purgatifs a repris la place qu'il n'aurait jamais dû perdre dans toute pratique intelligente et rationnelle. Les purgatifs salins ont certainement été les plus utiles et les plus mérités; le moins l'ostacisme de Broussais. Presque indifférent sur la membrane muqueuse de l'estomac, leur action sur l'intestin est presque tout endosmotique, comme l'ont prouvé les recherches modernes, et la prétendue irritation qu'ils procureraient n'est plus qu'une théorie d'homme d'école.

S'y en tenant d'ailleurs qu'il ne comprenait pas la pratique de la médecine sans la lancette et sans l'opium. L'Hippocrate anglais aurait dû ajouter; et sans les purgatifs salins, qui rendent de si grands services aux praticiens. C'est surtout dans la saison chaude de l'année que les indications peuvent être merveilleusement remplies par les purgatifs salins, l'exclusion des drastiques, qui présentent alors de véritables inconvénients.

Le choix de ces purgatifs n'est indifférent ni pour les médecins, ni surtout pour les malades. Il y a quelques années à peine, on aurait dit que la pratique en était réduite, à cet égard, au sulfate de magnésie dans le cas de la dissolution de bouillon de veau ou de bouillon de veau, ou bien dissous dans de l'eau chargée d'acide carbonique, à l'état d'eau de Sedlitz artificielle. Il en faut convenir, ce sont là d'affreux breuvages, pour l'ingestion desquels il faut s'armer d'un grand courage.

Grâce à la découverte de Rogé, la thérapeutique est en possession aujourd'hui d'un purgatif aussi sûr qu'agréable, qui purge tout et jure, comme l'a très bien dit le savant rapporteur de l'Académie de médecine, M. Soubeiran, qui possède toute l'efficacité de l'eau de Sedlitz sans en avoir l'amer dégoût, sans occasionner de coliques ni aucune autre espèce de souffrance.

Tous les praticiens connaissent aujourd'hui la limonade au citrate de magnésie, purgatif précieux, si recherché des malades qu'il n'est plus possible de les soumettre aux épreuves de l'eau de Sedlitz. Mais tous les praticiens ne savent pas encore que M. Rogé n'a pas banni de la thérapeutique la dissolution de limonade, facilement altérable, peu commode d'ailleurs à transporter, et dont les malades privilégiés des villes peuvent seuls à peu près faire usage.

M. Rogé a complètement sa découverte en donnant sous le nom de poudre purgative de Rogé un produit à l'état sec et pulvérisé, dont la longue conservation, dans un flacon transportable, reproduit exactement tous les éléments, moins l'eau, qui constituent la limonade purgative à 50 grammes de citrate de magnésie. Au moyen de cette poudre, et par une simple dissolution dans l'eau, on peut immédiatement se procurer une limonade purgative aussi agréable, aussi efficace que celle préparée dans les pharmacies; on n'a pas besoin de faire dissoudre cette poudre purgative dans une bouteille d'eau bien bouchée, afin que les gaz ne s'échappent pas, d'agiter le mélange et d'attendre trois quarts d'heure que la solution complète soit opérée.

M. Rogé prépare aussi avec le citrate de magnésie des pastilles lactées, dont l'usage est généralement de plus en plus employé une indication assez fréquente dans la pratique de l'art, l'effet laxatif continu. Ces pastilles sont aussi très commodes aux personnes qui ne peuvent supporter les purgatifs liquides; elles sont précieuses surtout pour la médecine des enfants, chez lesquels un petit nombre de ces pastilles suffit pour obtenir un effet purgatif efficace.

Dr D...

Documents académiques et scientifiques, pratiques et administratifs, sur le TANNATE DE QUININE de M. BARNES. — Prix: 75 centimes. Chez J.-B. Baillière, rue Hauteville 18. La facilité avec laquelle le tannate de quinine peut être substitué n'a pas échappé à l'attention de nos confrères de l'Académie, dont le rapport se termine ainsi: « Rappelons, en terminant, que ce nouveau produit pharmaceutique, substitué au sulfate de quinine, peut, en raison de son état amorphe et pulvérulent, se prêter plus facilement aux falsifications que le sulfate (le sulfate de quinine a été reconnu par moi de vingt fois) » (tances diverses), qui sont toujours restés cristallins. Cette circonstance doit tenir en garde les praticiens qui seraient dans le cas d'employer le tannate de quinine. »

Les Gares.

Paris. Imprimé par Plon frères, 36 rue de Valenciennes.

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

CIVILS ET MILITAIRES.

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Trois mois.	9 fr.
Six mois.	17
Un an.	33

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,
GIBRALTAR.

Trois mois.	10 fr.
Six mois.	20
Un an.	38

Lorsque le médecin revêtu aussi d'un caractère sacré, d'un sacerdoce humanitaire, est appelé à exposer l'histoire d'un praticien expérimenté et d'un professeur habile, il doit y puiser des faits et des considérations dont la science et l'enseignement puissent tirer parti.

L'existence d'un savant et d'un homme honnête conduit à rendre ceux qui le connaissent plus instruits et meilleurs. Le progrès a donc nécessairement avoir fait quelques pas durant une vie médicale de cinquante années. Il me semble digne de la mémoire de notre collègue, et conforme aux intentions de la Faculté de l'usage de ces quelques rapides des doctrines et des découvertes principales dont il a été le premier à nous faire connaître, à nous montrer comment il a accueilli les vérités nouvelles et ceux qui les proclamaient, et de faire voir en la part qu'il a prise au mouvement scientifique. Peut-être résultera-t-il de cette manière de considérer les faits des aperçus historiques propres à rappeler quels ont été les principales opinions qui, depuis un demi-siècle, se sont succédés, et quels ont été les hommes qui ont été les auteurs de ces opinions. Elles ont surgi. Peut-être qu'en pensant à elle à faire pressentir quel est l'esprit général qui doit maintenant diriger les études médicales et les travaux d'une jeunesse studieuse. Je m'estimerai heureux, messieurs, si les élèves sortaient de cet amphithéâtre plus instruits qu'en y entrant, et si je parvenais à peindre le respectable Fournier avec une exactitude assez vraie pour faire voir son honneur et son dévouement, et si j'avais pu vous dire, messieurs, que la science, et la bienveillance, et l'ordre, sont ses confins.

C'est avec ce sésicle qu'il commença la vie médicale de Fouquier. Il était né d'une famille d'honnêtes agriculteurs, à Moissony, près Saint-Quentin, ville où il avait fait ses humanités. Sans doute ces premières études furent excellentes; car plus tard, en 1823 et 1824, il publia, conjointement avec M. Ratier, une édition latine et une traduction de Celse, sur lesquelles M. le professeur Requin a donné de remarquables annotations bibliographiques.

En 1800, notre collègue était parvenu à la vingt-quatrième année de son âge. Après avoir été chirurgien sous-aide à l'Ecole de Mars, il étudia dans l'Ecole de Santé, fut élève de Dessault, acquit le droit d'exercer la médecine le 2 fructidor an X, et reçut le diplôme de docteur le 29 thermidor an XI. Bien que se livrant parfois aux études littéraires et mathématiques, l'occupation de pres-

Pour donner une idée juste de ce qu'étaient alors la médecine, il suffit de lire l'épigraphie que Fouquier inscrit en 1805 sur le titre de sa traduction de l'ouvrage latin de Brown: épigraphie qu'il se précipita à la préface de cet écrit systématique. « La médecine, dit-il, est un art conjectural rempli d'incohérences, et faux dans presque toutes ses parties. » Frappé sans doute de ces conjectures, de ces incohérences, de ces faussetés, Fouquier semblait alors, et en désespoir de cause, venir se réfugier dans lui-même, le médecin d'Edimbourg, et se demandait avec lui: si ce art conjectural et menteur ne serait pas enfin ramené à une science certaine, au bout d'une année la science de la vie?

(Cette science de la vie dont il voulait parler a été la doctrine brownienne de l'incitabilité.)

A cette question, les faits et la raison ont répondu par une négation désespérante. N'allez pas croire cependant, messieurs, que Fouquier et que Brown lui-même ne sentissent pas dès lors l'immense utilité du positivisme en médecine, et du diagnostic des états matériels.

Fouquier, comme pour soumettre les idées du médecin écossais à l'expérimentation clinique, dédia sa traduction à l'illustre médecin qui avait vulgarisé la percussion d'Avenbrugger; et l'auteur du *Traité des maladies du cœur*, au professeur qui avait élevé la doctrine médicale de Paris à un haut degré de splendeur, et organisé la Société d'Instruction Médicale, à Corviart enfin dont il avait suivi les leçons, et que Napoléon avait choisi pour son premier médecin, sans doute parce que le talent de l'observation de l'homme de science était en harmonie avec la lucidité d'esprit et l'égérie native de l'empereur.

Brown, tout en se livrant à de brillantes et vaines hypothèses s'écrie : « Sachez ce qu'il y a de nécessaire en anatomie; ne perdez pas le semps à des choses superflues; étudiez l'illustre Morgagni; ouvrez des cadavres, connaissez les causes cachées par les effets encore subsistants. » (*Eléments de médecine* de Brown)

Les faits positifs étaient rares, incomplets; on n'en avait pu déduire d'inductions nettes et précises; les généralisations qu'on en faisait n'étaient que partielles; les hypothèses se heurtaient; on n'accordait ni en diagnose, ni en doctrine, ni en pratique, et les médecins au lit du malade ne justifiaient que trop encore les railleries dont l'immortel auteur du *Misanthrope* et le spirituel Beau-marchais avaient stigmatisé la médecine.

Les idées humorales, comme Galien et Fernel les avaient comprises, comptaient encore un grand nombre de partisans. Si les hypothèses mécaniques de Boerhaave, de cet homme de génie dont on n'étudia pas assez les écrits, étaient en partie tombées, les explications chimiques incomplètes et erronées les avaient remplacées : l'animisme pur de Stahl avait fait son temps; mais les hyp-

thèses brillantes de Barthès sur le principe de la vie et les idées ingénieuses de Bichat relatives aux propriétés vitales planaient en quelque sorte sur la médecine, et il semblait que la nature était la raison occulte qui, sous des noms divins, gouvernait l'organisation, réglait harmonieusement ses ressorts ; et la pratique la plus sage, aux yeux du grand nombre, était de regarder, d'observer, d'admirer et de rester immobile dans la contemplation !

Chacun arramait l'organisme à sa manière. Pour Collen, c'étaient surtout dans les fibres nerveuses que se passaient les phénomènes des maladies; pour d'autres, les petits vaisseaux, soit sanguins, soit lymphatiques, dont on analysait soigneusement et primitivement les propriétés vitales, étaient le siège des lésions primitives; le plus souvent ce n'étaient pas les organes que l'on croyait être malades, c'étaient les forces qui se trouvaient elles-mêmes altérées; de sorte que l'on ne cherchait pas des médicaments pour remédier à un état organique moléculaire, mais des agents subtils qui pussent porter leur action sur la sensibilité, l'irritabilité, la contractilité, l'incubilité, l'excitabilité, le principe vital, sur la vie, etc.

Dans toutes ces idées, l'expérience avait été fort peu consultée; mais on avait fait des théories, et, comme celles-ci ne reposaient pas sur des observations sévères et nombreuses, il en résultait au lit du malade d'amères déceptions: aussi la plupart des praticiens, déabusés de ces illusions systématiques, ne croyaient plus à l'utilité de l'anatomie en médecine (est-ce à dire qu'ils ne croyaient pas à la science médicale?). Pour eux la physiologie était un roman, et ils se donnaient garde de l'appliquer.

L'admirable ouvrage de Haller, les découvertes de Harle, de Godvin, de Bichat étaient à leurs yeux des conceptions spéculatives ou de faits sans portée clinique; les progrès de la chimie ou de la physique, ils en comprenaient à peine les rapports avec la pathologie. Les uns, solidistes exclusifs, luttèrent avec le vif humourisme des autres. La pathogénie était un chaos où la raison n'entrevoit pas de lueur pour éclairer sa marche; aussi les bons esprits, fatigués de toutes ces divergences, de cent théories contradictoires, invoquaient-ils la mémoire du grand médecin des temps antiques, qui s'enfouit peu observait beaucoup.

Il regardaient comme des médecins accomplis Hippocrate et Sydenham, qui, s'ils eussent vécu dans le temps où nous sommes, se fussent fait les meilleurs anatomistes possibles, les physiologistes les plus convaincus, les praticiens les plus sages, les meilleurs diagnostes, et qui, tout en cherchant à utiliser les faits physiques et chimiques et à se prémunir contre les exagérations, seraient parvenus à posséder de hautes connaissances en chirurgie et de grands talents en médecine clinique.

Du reste, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à l'époque où Fouquier commença à exercer la médecine et même jusqu'à des temps plus rapprochés de nous, on s'est infiniment plus occupé de spécifier, d'individualiser, de distinguer les maladies, ou encore de les classer, de les reconnaître et enfin de les combattre directement que d'analyser et de déterminer les lésions organiques qui leur donnent lieu, que d'apprécier les relations physiologiques existantes entre les organes malades ou que de préciser rigoureusement les états anatomiques, leurs causes et les moyens rationnels ou empiriques d'y porter remède.

Et cependant on ne s'entendait en rien sur les individualités dites maladies, sur leurs caractères, sur leur nombre; on disputait pour savoir à quelle fièvre il fallait rapporter les symptômes qu'avait éprouvés Périclès d'Abdinde ou tout autre malade mentionné par Hippocrate dans le livre des *Épidémies*. On recherchait ce que Celsus Aurelianus avait voulu désigner sous le nom de cardiacque ou encore ce qu'il fallait voir dans le rhumatisme décrit par Bail lon, dans celui admis par Sarcone ou dans l'arthritide des anciens auteurs.

[illegible]

était une sorte de protéine dévoilée seulement par les effets du traitement et qui changeait comme le caractère du mal. Il y avait donc des fibres saisonnières, vésicales, estivales, automnales, etc.; c'était arrivé déjà que des médecins, ayant vu enfin qu'un certain nombre d'affections fibriles correspondaient à des lésions d'organe, leur avaient donné les noms de cérébrale, péripneumonique, gastrique, dysentérique, etc. Était-il possible, messieurs, de comprendre quelque chose à une telle science et à ce langage aussi obscur que les faits dont il devait être l'expression? Ceux qui s'élevaient encore contre la médecine moderne et contre son positivisme donnaient-ils en agissant ainsi des preuves d'une instruction solide et d'un esprit sérieux?

Ce n'est pas que des hommes d'élite n'eussent fait de louables efforts pour sortir de cette étrange confusion.

Linné avait cherché à classer les maladies, à les rapprocher par leurs analogies et à les éloigner par leurs dissemblances. Sauvage nous montre comment se tirait de la confusion qui régnait dans la

ne sachant comment se tirer de la confusion qui regnait dans

PARIS, LE 3 NOVEMBRE 1852.

Séance annuelle de rentrée

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

La Faculté a fait aujourd'hui sa rentrée avec le cérémonial accoutumé. M. Piory a été chargé de prononcer, au nom de la Faculté, l'éloge du vénérable Fouquier. La tâche était facile, mais un peu courte. Pour répondre aux exigences de la solennité, M. Piory a été obligé de l'étendre, et il a dans ce but présenté l'esquisse rapide de l'état et des progrès de la médecine pendant le dernier demi-siècle, c'est-à-dire pendant la période à laquelle Fouquier a assisté moins en acteur qu'en spectateur presque désintéressé. Les éloges officiels ne sont pas faits pour être médités et critiqués de sang-froid, même alors que le héros n'y occupe qu'une place accessoire, comme dans celui de M. Piory. Pour bien juger les œuvres de ce genre, il faut être dans l'enceinte où elles se prononcent. Nous nous bornerons donc à dire que le discours de M. Piory a été accueilli par de chaleureux applaudissements. — H. de Castelnau.

Discours de M. le professeur Piorry.

Messieurs,

Les années qui viennent de s'écouler ont cruellement frappé la Faculté de médecine de Paris. La mort n'a épargné ni les jeunes générations, ni celles qui les avaient précédées.

Alors que la science regrettait Broussais, Dupuytren et Boyer, la tombe se fermait sur A. Bérard, Sansou et Royer-Collard ; Marjolin exérait à côté de Blain, son élève.

Récemment encore un nouveau trépas est venu augmenter nos douleurs. Achille Richard, digne fils d'un honorable collègue, ce savant dont les élèves suivaient avec entraînement les intéressantes leçons, a cessé d'être. Il venait de voir périr le maître aimé auquel, dans sa reconnaissance, il avait dédié une plante nouvelle.

Notre Ecole éprouve coup sur coup les pertes les plus sensibles. M. Dumas laisse parmi nous un vide que la science regrette. Nous aimons à le voir revêtu de hautes dignités, mais nous aimions aussi à entendre ses cours utiles et brillants. M. Chomel a cru devoir cesser l'enseignement. Enfin le respectable professeur de cli-

nique médicale, le praticien modeste et consciencieux, le médecin qui réunissait à la dignité professionnelle du vieil âge l'aménité de l'ancienne cour et les mœurs sévères de notre temps, l'honorable Fouquier a succombé.

La Faculté, se rappelant sans doute l'amitié que la reconnaissance m'avait inspirée pour notre collègue et quelques mots prononcés sur sa tombe au nom de l'Académie, m'a confié le soin de vous parler de cet homme de bien.

J'ai compris tout d'abord qu'il était difficile de tracer de M. le professeur Fouquier un tableau tel, que le mérite sa mémoire, et tel que le comporte la solennité de cette séance.

Les années du bonheur enregistrées par l'histoire s'oublient facilement. On parle à peine des siècles passibles; les jours des grandes calamités publiques restent profondément gravés dans la mémoire. Il en est ainsi de l'intérêt qui s'attache aux hommes : Tibère, Néron, Louis XI marquent plus dans les souvenirs que Titus, Marc-Aurèle, Louis XIII. Pour frapper l'imagination il faut de l'agitation, des catastrophes. Une vie calme, honnête et utile inspire plutôt de l'estime que de l'admiration, et une telle vie fut celle de Fouquier.

Quand il s'est agi de représenter Desgenettes s'associant au pied des Pyramides à la gloire du grand homme, et s'inclinant le pied qui décaïrait notre généreuse armée; quand on avait à retracer le génie réformateur, et la polémique incisive du chef illustre de l'Ecole physiologique, ou le talent fécond de Dupuytren animé par ces luttes acharnées et par ces éclatants succès qui ont signalé profondément sa carrière, il y avait là quelque chose de fortement accentué qui prêtait au discours un charme encore augmenté par le mérite des orateurs qui dessinaient le portrait de ces hommes d'élite.

Notre honorable collègue et mon maître, M. le professeur Roux, a trouvé dans une remarquable comparaison établie entre les utiles et consciencieux travaux de Boyer et les recherches de l'immortel Bichat le texte d'un discours qui de longtemps ne sera oublié. Il a su le relever encore par la forme l'intérêt qui résultait d'un rapprochement ingénieux établi entre des intelligences de premier ordre.

Si, pour l'instant, les principes et les études, je n'espère

» qui subsistait dans le point où les deux fragments se touchaient » encore ; les insertions musculaires appartenant toutes au grand fragment, et le petit se trouvait complètement isolé. Il est inadmissible que cette pièce osseuse aurait péri, et que le corps d'arrêt, par lequel aurait continué d'exister le muscle, ne produisît une inflammation des plus étendues et tout à la fois des plus dangereuses, à cause de l'absence de l'articulation.

D'après cette doctrine, Delpech propose un peu plus loin d'extraire la tête de l'humérus luxé au moyen d'une incision pratiquée sur le bras.

Je ne puis partager l'opinion du célèbre chirurgien de Montpellier sur la nécrose imminente du fragment déplacé et sur la nécessité de l'extraire, car deux des faits que j'ai rapportés plus haut me montrent le contraire. Ne voyons-nous pas en effet dans l'observation d'Asley Cooper la pièce osseuse luxée, loin de se nécroser, contracter des adhérences avec le scapulum, et dans la mienne, rester cinq mois au milieu des parties molles de l'aisselle sans en déterminer l'inflammation suppurative ? Et sans doute elle y serait restée encore plus longtemps, car elle tenait au scapulum par quelques ligaments de la capsule. Pailleurs, ne se présente-t-elle pas une chose d'analogie dans les fractures intra-capulaires du col du fémur ? N'a-t-on pas vu quelquefois dans ces fractures la tête de l'os, privée de son ligament rond, rester dans la cavité cotyloïde sans s'y nécroser, quoiqu'elle fût éloignée du fragment inférieur ? Je ne puis donc l'opinion de Delpech, qui me semble être en ce qu'elle tend à donner à une fracture déjà compliquée de luxation la complication la plus redoutable en pareil cas, celle d'une plaie ; mais je partage complètement son avis sur l'impossibilité de la réduire. Et, pour mon compte, si j'avais de nouveau à traiter une semblable lésion, je n'aurais pas de doute que j'ai fait et ce que je ferais peut-être toujours par nécessité : j'handicamerais la tête luxée à elle-même, je la laisserais se souder à l'os le plus voisin ou s'enkyster au milieu des parties molles, et je faciliterais par tous les moyens l'établissement d'une fausse articulation entre ce qui reste de l'os et de la capsule.

En agissant ainsi, je crois avoir été plus utile à mon malade que si j'avais tenté chez lui une réduction qui n'offre qu'incertitude et dangers.

M. MAISONNEUVE. Tout en admettant la justesse de certaines objections de M. Lenoir, je ne puis m'empêcher de dire que son raisonnement pèche par la base. Oui, j'ai, comme années, on aurait pu en parler ainsi, et il n'y a rien de plus commun, en chirurgie, et qu'on ne pouvait examiner un malade affecté de luxation qu'il y avait causant des douleurs intolérables. Actuellement qu'il est facile de plonger les malades dans un état d'insensibilité complète, il n'y a pas de point si petit que le chirurgien ne puisse explorer ; de cette manière on peut aller jusqu'à la plus minime lésion, ce qui était impossible autrefois à cause de l'effet. Il n'est de même point d'obtenir la réduction des luxations récentes ou anciennes, et c'est là un point tout nouveau dans l'histoire de la chirurgie. Depuis que nous employons le chloroforme, j'ai vu bon nombre de luxations, et j'ai jamais je n'ai éprouvé la moindre difficulté dans la réduction. J'ajouterai qu'il y a un autre avantage bien grand dans l'emploi des anesthésiques, c'est qu'on n'a plus de fractures à réduire, comme cela est arrivé à des chirurgiens d'une grande habileté. On réduit les luxations avec le doigt, presque en jouant. Ce fait est surtout remarquable pour les luxations couxo-fémorales. Je crois donc que M. Richey a parfaitement raison en conseillant de reconnaître les luxations compliquées de fracture et de chercher à les réduire, et je ne partage pas l'opinion de M. Lenoir, qui combat ces idées avec des raisons qui pouvaient avoir cours avant l'emploi des agents anesthésiques.

M. ROUX. Bien que j'aie l'occasion ne se soit présentée dans l'histoire d'un cas d'handicaper la tête, je me demandais à dire quelques mots dans le but d'éclaircir la question. J'aurais voulu que M. Lenoir eût donné quelques détails sur le mécanisme de la lésion. La luxation est-elle consécutive ou antérieure à la fracture ? Y a-t-il eu au contraire simultanément dans la lésion ce que j'ai peine à admettre ; c'est là un point qu'il faudrait éclaircir. Quant à la possibilité de la réduction dans des circonstances semblables, mon avis est que si la luxation est récente, il faut la réduire.

M. LABREY, devant, à cause de l'heure avancée, réduire à la question du chloroforme ce qu'il se proposait de dire sur l'ensemble de la discussion, fait seulement la remarque suivante : Si M. Lenoir, d'une part, n'a peut-être pas assez tenu compte de l'emploi des anesthésiques dans les cas de fracture et de luxation simultanées, en se privant ainsi d'un moyen de secours si utile, n'a-t-il pas essayé de réduire la luxation avant de consolider la fracture ? M. Maisonneuve, d'autre part, semble avoir exagéré les avantages du chloroforme dans les cas de ce genre. Ne doit-on pas supposer, en effet, que la cause contondante assez forte pour luxer et fracturer en même temps un membre puisse pour déterminer l'atrophie des muscles et paralyser momentanément au moins et en partie leur action contractile ; de telle sorte que l'emploi des anesthésiques ne soit plus aussi nécessaire.

M. LARREY cite à l'appui de cette remarque un fait observé par lui, l'abbé-Girard, capitaine de cavalerie, qui, en allant à la guerre, fut blessé d'une balle de cavalerie avait fait une chute de cheval au milieu d'une manœuvre. Son coude gauche avait supporté toute la violence du choc contre le sol, et même un certain degré d'écarrissement par l'un des pieds de cheval. Une luxation du cubitus en arrière paraissait compliquée d'une fracture partielle de l'articulation, et cependant la réduction de la luxation fut aussi promptement facile sans l'emploi du chloroforme, et par fait seul de l'atrophie, de la paralysie et de l'insensibilité des muscles. Un bandage inamovible compléta la consolidation sans accidents consécutifs.

M. HOUZIER. Lorsque j'étais professeur, j'ai eu occasion d'examiner une pièce anatomique à celle dont nous parlait M. Lenoir. Ce petit osseux, une femme âgée atteinte d'un squirrhe du sein. Au premier abord je crus que c'était l'os du coude, mais en l'examinant de plus près, j'ai constaté, mais en continuant la dissection je constatai que la tête de l'humérus était séparée de l'os et placée entre le sous-scapulaire et le grand dentelé ; elle adhérait à l'os, et se trouvait à nu dans le creux de l'aisselle. Comme il n'y avait pas d'ankylose, il est probable que la capsule n'avait subi que son atrophie, et que la vitalité n'avait été conservée dans la tête de l'humérus, puisqu'elle adhérait.

M. GRÉY. Le point essentiel, c'est de tâcher de ramener autant que possible l'articulation à sa forme primitive ; et lorsqu'on éprouve peu de peine, faire rentrer la tête de l'os dans la cavité cotyloïde. Maintenez la tête de l'os dans la cavité cotyloïde, puis enlever un corps étranger entre deux os. Cette manière d'agir peut déterminer des accidents ; comment d'ailleurs être certain qu'on est arrivé à la coaptation des fragments ?

Je crois aussi qu'il ne faut pas abuser du chloroforme ; on revient à l'usage de l'éther, et je pourrais citer des praticiens habiles qui, après avoir employé des agents anesthésiques avec trop de

hardiesse, sont actuellement tombés dans l'excès contraire. Quant à chercher à extraire le produit mobile de l'os, malgré tous les inconvénients qui peuvent résulter de sa présence, je crois que les chirurgiens ont tellement été frappés de l'usage qu'il y a renoncé, et je partage entièrement l'avis de M. Lenoir.

Il est enfin un point sur lequel je voudrais fixer l'attention de la Société, c'est sur la difficulté de ne pas confondre le col chirurgical avec le col anatomique. Pour éviter cette confusion, j'ai proposé d'employer ces mots : col et collet.

M. MAISONNEUVE. On s'est beaucoup exagéré les inconvénients que l'on a prolongé l'emploi des anesthésiques. Très souvent il m'est arrivé de les employer deux, trois heures et au delà, sans qu'il soit survenu le moindre accident.

Quant à pratiquer l'extraction de la tête de l'os, ou à chercher à la réduire en opérant des tractions sur le membre, voici quelle est mon opinion. On a la tête de l'os encore conservé quelques adhérences, et alors c'est susceptible de vivre. Comme il faut mettre toutes les chances en faveur du malade, il faut chercher autant que possible à favoriser sa coaptation, sa soudure.

M. LIZON. Je ne veux pas méconnaître les avantages que l'on peut tirer des anesthésiques ; mais ils ne peuvent ici rendre que peu de services. Il ne faut pas en effet perdre de vue que dans ces actions compliquées et qui résultent de causes violentes les désordres sont plus grands que dans les fractures simples, que l'épanchement sanguin et le gonflement sont si considérables, qu'il y a bien peu de chances de reconnaître la présence des fragments, et qu'enfin les anesthésiques ne peuvent lever que les difficultés qui naissent de la contraction des muscles.

M. GOSSELIN. La commission croit avoir insisté dans son rapport sur la difficulté du diagnostic ; peut-être eût-elle plus insisté si elle avait eu à consulter un plus grand nombre de faits ; mais ces cas sont très rares.

L'emploi du chloroforme, comme l'a fait observer M. Maisonneuve, a apporté de grandes modifications dans le traitement des luxations ; aussi la commission a-t-elle cru devoir faire ses réserves. Ainsi il y a des cas où le chirurgien doit s'abstenir de l'employer : quand la malade est dans le stupor ou dans la syncope, car alors la réduction est facile.

Quant à dire si il doit chercher à réduire ou extirper le fragment, comme on n'est jamais sûr que le fragment se nécrosera, il faut suivre les indications de la nature.

M. DESOULIERES. Je crois que M. Richey a trop diminué les avantages qu'on peut obtenir du bras du levier ; il serait convenable que le rapport en fût mention.

M. FONGER. Dans mon mémoire, M. Richey a donné trois ordres de preuves en faveur de la méthode : l'induction, la pratique et les expériences sur le cadavre. C'est sur ce dernier point que j'aurais désiré que la commission donnât son avis. Il y a là une lacune que j'aurais voulu voir comblée. Puisqu'il a été question de la fracture du col du fémur compliquée de luxation, j'aurais désiré savoir si cette lésion a été bien constatée sur le vivant. J'aurais également désiré qu'il fût fait mention des recherches de M. Malgaigne ; car elles auraient pu nous donner une idée de la rareté de ces lésions. En effet, sur 2,350 cas de fractures dont il a donné le relevé, on n'en a pas vu une seule fracture du col du fémur compliquée de luxation, et on ne trouve que deux cas de fracture du col de l'humérus avec luxation. Enfin, tout en rendant justice à M. Richey sur son intéressant travail, je crois qu'il n'est pas le seul qui ait parlé des avantages des anesthésiques dans ces fractures compliquées. M. Nélaton et plusieurs autres chirurgiens l'ont conseillé ; je pourrais même me citer.

M. GIRAULT. Je regrette que M. Richey ne soit servi de la statistique de M. Malgaigne ; car elle a été faite avec de mauvais documents. La science possède d'autres cas de luxations compliquées de fracture.

Je ne pense pas, comme l'a dit notre honorable collègue M. Richey, que la réduction de la tête de l'os est difficile parce que la rupture de la capsule par laquelle elle est échappée est étroite. Loïn de là, presque toujours il y a une large déchirure de la capsule.

Correspondance.

M. le docteur Bouisson, professeur de clinique externe à Montpellier, écrit pour obtenir le titre de membre correspondant. A l'appui de sa candidature, il adresse à la Société un mémoire inédit sur les hémorragies périodiques, et son *Traité théorique et pratique de la méthode anesthésique*.

M. Desormeaux, chirurgien du Bureau central des hôpitaux, écrit pour obtenir le titre de membre titulaire. A l'appui de sa candidature, il adresse un mémoire inédit sur la luxation incomplète du tibia en avant.

M. Maisonneuve fait hommage de son *Traité pratique des maladies vénériennes*.

M. le professeur Mayor (de Genève), associé étranger, adresse à la Société une lettre de remerciements. Cette lettre sera déposée aux archives.

Luxation de l'humérus avec arrachement de la grosse tubérosité.
Conséquences de la position dans le traitement.

M. MAISONNEUVE présente à la Société une pièce anatomique sur laquelle on remarque une luxation récente de la tête de l'humérus en arrière.

Le sujet sur lequel cette pièce a été recueillie est un carrier qui, en tombant d'une hauteur de 30 pieds environ, s'était fait, en outre des lésions, l'os de l'épaule en arrière. La luxation avait été reconnue sur le vivant et réduite sans difficultés notables. D'autres lésions graves du côté du cerveau et de la poitrine ayant, au bout de quelques heures, amené la mort du malade, il a été possible d'extraire la luxation et de voir tout travail réparateur suspendu.

La tête de l'humérus, sortie de la cavité glénoïde, repose par sa partie interne sur la face postérieure du col de l'omoplate, immédiatement au-dessous de l'apophyse acromiale ; la capsule fibreuse de l'articulation est déchirée dans sa partie supérieure, externe et postérieure. La grosse tubérosité de l'humérus, entièrement arrachée, est restée adhérente aux tendons des muscles sous-épineux, et est entraînée par eux au-dessous de la voûte acromioclaviculaire. Les muscles petit-rond et pré-scapulaire ont conservé leur insertion humérale. Le tendon de la longue portion du biceps a disparu, mais il n'est pas possible de le retrouver dans sa coiffe ; le nerf circonflex est intact, ainsi que le deltoïde.

Un fait curieux, dit M. Maisonneuve, ressort d'une manière patente de l'examen de cette pièce, c'est que si l'on réduit la luxation, on ne laisse le bras appliqué contre le tronc, la grosse tubérosité de l'humérus, entraînée par les muscles qui s'y insèrent, reste éloignée de plus de 3 centimètres du point d'arrache-

ment, tandis que le contact paraît des fragments est obtenu si l'on place le membre dans l'élévation à angle droit.

En réfléchissant à ce fait, dit M. Maisonneuve, il me paraît possible d'en tirer des conséquences pratiques de la plus haute importance pour l'histoire et le traitement de certaines luxations de l'épaule. Il n'est aucun de nous, en effet, qui, dans le cours de sa pratique, n'ait eu l'occasion d'observer des luxations scapulo-humérales qui, réduites et traitées suivant les règles de l'art, n'en avaient pas moins entraîné une perte plus ou moins complète des muscles sous-épineux et sous-scapulaires. On a cherché l'explication de cet accident dans la paralysie du deltoïde, dans le développement d'une arthrite consécutive, etc.

Or, en rapprochant le fait que nous avons sous les yeux de plusieurs autres que nous avons déjà eu l'occasion de voir dans le même sens, et d'un grand nombre que chacun de nous a certainement vus à sa pratique, je crois qu'il est bien plus exact d'attribuer l'impotence du membre après certaines luxations de l'humérus à l'arrachement de la grosse tubérosité. En effet, comme cet arrachement prive l'articulation de l'action si importante des muscles sous-épineux et sous-scapulaires, il doit donner lieu à la formation de sténoses osseuses irrégulières, qui opposent un obstacle mécanique au mouvement d'élévation du membre.

Cette explication n'est point une hypothèse ; il m'a été donné de constater le fait plusieurs fois, entre autres chez un homme qui, après avoir eu à sa pratique, je crois qu'il est bien plus exact d'attribuer l'impotence du membre après certaines luxations de l'humérus à l'arrachement de la grosse tubérosité. En effet, comme cet arrachement prive l'articulation de l'action si importante des muscles sous-épineux et sous-scapulaires, il doit donner lieu à la formation de sténoses osseuses irrégulières, qui opposent un obstacle mécanique au mouvement d'élévation du membre.

Cette explication n'est point une hypothèse ; il m'a été donné de constater le fait plusieurs fois, entre autres chez un homme qui, après avoir eu à sa pratique, je crois qu'il est bien plus exact d'attribuer l'impotence du membre après certaines luxations de l'humérus à l'arrachement de la grosse tubérosité. En effet, comme cet arrachement prive l'articulation de l'action si importante des muscles sous-épineux et sous-scapulaires, il doit donner lieu à la formation de sténoses osseuses irrégulières, qui opposent un obstacle mécanique au mouvement d'élévation du membre.

Justqu'à présent je ne sache pas que personne ait donné des préceptes officiels pour prévenir un tel malheur.

Après avoir examiné avec attention la pièce que j'ai l'honneur de vous présenter, je crois que l'on peut en déduire des règles thérapeutiques nouvelles.

Vous pouvez voir que, si cette luxation était réduite, on laisse le bras appliqué contre le tronc, les fragments se trouvent dans le plus grand écartement possible, et que par conséquent toutes les conséquences désastreuses dont je viens de parler devront survenir inévitablement, tandis qu'il y a le bras est maintenu dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Je crois donc qu'il conviendrait de poser le précepte que, dans les luxations de l'épaule, on ne doit pas chercher à réduire la luxation scapulo-humérale ou l'humérus, mais de maintenir dans l'élévation à angle droit, les surfaces de la fracture se trouvent dans le contact parfait, qu'elles se consolideront d'une manière correcte, et que plus tard il deviendra possible d'abaisser graduellement le bras et de rendre à l'articulation tous ses mouvements.

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureau, rue des Saints-Pères, 40;
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITALIERS

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois	8 fr. 50 c.
ALLEMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois	46 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an	30 »

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉMONT,	Trois mois	9 fr.
SARDAGNE, SAVOIE,	Six mois	47 »
TURQUIE, ANGIKAR ET COLONIES,	Un an	33 »

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

Les lettres et paquets au destinataire sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois	40 fr.
GIBRALTAR,	Six mois	20 »
	Un an	38 »

ROMANETTE. — PARIS. Sur les séances des Académies. — GENEVE. Lettre à M. le docteur Louis. — Séance annuelle de rentrée de la Faculté de médecine. Fin du discours de M. le professeur Flory. — Académie de médecine. Séance du 2 novembre. — Académie des sciences, séance du 20 octobre. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 5 NOVEMBRE 1852.

Séances des Académies.

L'excellent exemple donné par M. Aubergier semble devoir servir de modèle. L'Académie a reçu aujourd'hui un nouvel échantillon d'opium brut indigène récolté par les soins de M. le docteur Subsol dans le département des Landes. L'honorable agriculteur n'est pas entré dans les ménages de M. M. Aubergier sur les conditions de la culture qu'il a entreprise, sur les rapports entre les frais d'exploitation et la valeur des produits, sur la richesse de ceux-ci en morphine, codéine, etc.; mais il est probable que ces renseignements seront fournis à l'habile rapporteur M. Chevalier, qui ne manquera pas de nous les faire connaître et de nous apprendre si la culture indigène a fait une nouvelle conquête sur celle de l'étranger.

Le choléra commence à occuper suffisamment l'attention publique pour exister comme communication. L'Académie en a reçu deux dans sa dernière séance. L'une est un premier relevé statistique de la marche du choléra en Pologne. Ce document nous apprend que l'épidémie a revêtu dans la plupart des localités le caractère le plus grave, et qu'elle a atteint dans certains endroits jusqu'au tiers de la population. Quant à la mortalité, elle est toujours celle qui a déjà été généralement observée dans les épidémies antérieures. C'est-à-dire d'un peu moins de la moitié des individus affectés. Sous tous les autres rapports, le document dont il s'agit ne nous apprend rien de plus précis que ce que tout le monde connaît. La seconde communication est de M. Burq. Cet infatigable *métallo-thérapeute* a annoncé que tous les ouvriers qui travaillent le cuivre et le fer ou leurs alliages ont été ou très peu atteints ou même complètement épargnés par le choléra. Il tire de ce fait la conséquence que le contact permanent d'un de ces métaux est un excellent préservatif de l'épidémie. Expérience aussi innocente que facile et nécessaire avant de partager les belles espérances de M. Burq.

M. Ph. Pinel a lu, sur l'emploi des bains et des arrosements prolongés dans le traitement de l'aliénation mentale, une note dans laquelle l'auteur a cité des cas remarquables de guérison. Nous attendrons le rapport de la commission avant de nous prononcer sur l'importance de la médication que M. Pinel dit employer avec avantage depuis quinze ans. Après la présentation faite par M. Voeud d'un squelette jouissant de tous les mouvements qu'exécute le corps de l'homme vivant, préparation fort remarquable, l'Académie s'est formée en comité secret pour entendre le rapport de M. Delafond sur les candidats à la place vacante dans la section de médecine vétérinaire. A la suite d'une discussion assez longue, le rapport de la commission a été adopté, et les candidats sont restés placés dans l'ordre suivant adopté par la commission :

- 1^{er} Ex æquo : MM. Henri Bouley et Leblanc;
- 2^e M. Reynal;
- 3^e M. Locache.

Nous ne sommes pas assez versé dans les connaissances vétérinaires pour décider si cette classification est exactement conforme au mérite réel des candidats. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'il répond à l'attente générale. Nous avons entendu dire que M. H. Bouley n'était arrivé au premier rang qu'à l'aide de la voix de son père, membre de l'Académie. Pour quiconque connaît l'exécutive délicate, les scrupules excessifs de M. Bouley, une telle assertion ne mérite même pas de réponse. A ceux qui connaîtraient moins particulièrement le savant et très honorable académicien, nous pouvons affirmer que M. Bouley s'est abstenu et que c'est bien par son seul mérite que M. Henri Bouley est arrivé au rang qu'il occupe sur la liste, rang qui aurait été meilleur encore, dit-on, ainsi que celui de M. Reynal, si l'on avait eu moins égard au nombre des travaux et plus à leur véritable valeur. Quoi qu'il en soit, il est une vérité que nous rappellerons à l'Académie, comme nous l'avons fait à la veille des précédentes élections : si ses travaux ont acquis depuis quelque temps plus de retentissement, cela tient à ce qu'elle s'est infiltrée un peu de jeune sang dans les veines. Si elle est bien inspirée, si elle comprend bien les intérêts de la science et plus encore ses propres intérêts, elle n'oubliera pas cette utile vérité.

— L'Académie des sciences a reçu deux communications intéressantes, l'une de M. le professeur Bouisson relative à une rare remarquable de luxation de la mâchoire inférieure,

l'autre de M. le professeur Sédillot sur l'urtérotomie périnéale, opération qui a fait le sujet d'une des lettres de M. Deville et dont notre savant correspondant de Londres se propose de faire d'une manière complète l'histoire critique.

GENÈVE, 27 SEPTEMBRE 1852.

A M. le docteur Louis, médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris,
membre de l'Académie de médecine.

Mon cher maître,

Genève est comme la seconde patrie de cette école médicale dévote qui a pris l'observation au sérieux, pour qui l'expérience n'est d'un vain mot quand elle ne repose pas sur des faits écrits et rigoureusement examinés, et qui, sous votre impulsion et à votre exemple, a placé la médecine dans la voie presque unique où elle puisse faire des progrès réels et devenir une véritable science. C'est par le concours des Marc D'Espine, des Mannoir, des Bizot, des Rilliet que cette école a été fondée et qu'elle continue la série non interrompue de ses remarquables travaux. Outre ces noms recommandables, Genève possède encore de Goidard, de Lombard, de Fauchonnet, de Senn, de Mayor, de Picaud, de Strellin, de Herpin, etc., qui tous peuvent figurer parmi les plus distingués de la profession; je ne crois pas me tromper en disant qu'il n'existe pas de ville qui, pour la même population, renferme autant de talents médicaux. A tous les titres qui la recommandent à l'admiration du voyageur, Genève a j'ai dit à mes yeux un titre important de plus; l'accueil que j'y ai reçu, sans doute grâce à l'amitié dont vous m'honorez, m'a aujourd'hui le plus précieux de tous, et il restera l'un de mes meilleurs souvenirs.

Si l'on était permis de vous entretenir de toutes mes impressions, j'aurais de nombreux et de bien justes éloges à décerner, de nombreux exemples à signaler que nous pourrions suivre avec avantage, aussi bien dans l'administration que dans l'hygiène; mais obligé de me renfermer dans un cadre tout spécial, je me bornerai à vous rendre un compte succinct de ma visite à l'hôpital, c'est-à-dire à vous raconter en peu de mots quelques faits qui pourront n'être pas tout à fait sans utilité pour mes bienveillants lecteurs.

Je ne puis commencer cette courte revue sans rendre un juste tribut d'éloges à l'hôpital de Genève, qui est non-seulement parfaitement tenu, mais encore admirablement disposé, spécialement en ce qui concerne les salles de femmes, qui, dans le service de médecine, sont au nombre de douze pour quarante-quatre lits; c'est un peu moins de quatre lits par salle, disposition particulièrement hygiénique, et que le défaut de ressources suffisantes nous laissera sans doute désirer longtemps dans nos hôpitaux.

Le service médical est confié à M. Rilliet, praticien éminent, qui n'est pas moins connu par l'exquise aménité de ses formes que par son talent d'observateur; le service chirurgical est dirigé par M. Strellin, dont l'habileté chirurgicale et l'excellent esprit sont également appréciés. Le premier de ces services est le seul que le temps me permit de visiter avec quelques détails; les faits suivants furent ceux qui attirèrent particulièrement mon attention. Le premier de ces faits me paraît surtout de nature à vous intéresser, ainsi que tous ceux qui cherchent à concourir au progrès de la science ou tout au moins à en profiter.

1^{er} Cas remarquable de pneumo-thorax. — Vous n'avez certainement pas oublié cet exemple curieux que j'ai observé avec vous en 1842, à l'hôpital Beaujon, d'un pneumo-thorax survenu au début d'une phthisie si peu avancée que la santé de la malade semblait jusque-là à peine altérée. Vous avez d'ailleurs cité des exemples analogues dans vos *Recherches sur la phthisie*, qu'on lit toujours avec tant de fruit lorsqu'on aspire à l'art si difficile d'observer avec exactitude et de déduire avec sévérité. Cependant aucun de ces faits, si j'ai bonne mémoire, n'a présenté un ensemble aussi remarquable de particularités que celui dont M. Rilliet m'a rendu témoin et dont voici l'histoire très succincte :

Le malade est un adulte vigoureux, sujet à l'oppression depuis neuf mois environ, mais ne toussant pas, n'ayant jamais craché de sang, et, d'après les commémoratifs, n'ayant point offert les symptômes caractéristiques de la phthisie. La veille du début de sa maladie, il avait travaillé toute la journée. Le soir, il est pris subitement d'une violente dyspnée et d'une vive douleur dans le côté droit de la poitrine. Il garde le lit; mais, au bout de quarante-huit heures, il se leva et vint à pied à l'hôpital. D'après ces antécédents, M. Rilliet s'attendait à trouver un épanchement pleurétique droit; mais son étonnement fut grand en constatant tous les symptômes du pneumo-thorax, la respiration amphorique, le plus caractéristique dans la région dorsale, l'absence de bruit respiratoire en avant et un son éclatant partout; la

douleur était peu vive, la dyspnée médiocre; mais la fièvre était fort intense; le pouls passait 140. — A la suite de l'administration de la digitale (un gramme en infusion), le pouls a considérablement baissé, la dyspnée a diminué; mais l'intolérance de l'estomac pour ce médicament a obligé de l'interrompre. Néanmoins, l'amélioration s'est maintenue. Le malade, qui est à l'hôpital depuis cinq semaines, mange maintenant la demi-portion; il commence à se lever. Depuis le début, l'état local s'est notablement modifié : un épanchement de liquide a remplacé l'épanchement d'air dans la région dorsale; on ne perçoit plus la respiration amphorique qu'au niveau de l'angle inférieur de l'omoplate; en avant, le son est tympanique et la respiration complètement absente.

Il est difficile d'observer un fait qui s'écarte davantage de la loi commune. Il est déjà très rare de voir le pneumo-thorax se développer spontanément au milieu d'une santé en apparence parfaite; il est plus rare encore peut-être de voir les symptômes, si graves alors de cette affection, permettre au malade de quitter son lit après 48 heures, et de faire une assez longue course à pied. C'est la première fois qu'un fait de cette nature s'est présenté à l'observation de M. Rilliet, et je ne sais pas trop si ce n'est pas la première fois que son existence aura été scientifiquement constatée.

La marche qu'a suivie l'affection ne paraît guère moins remarquable que les circonstances que je viens de signaler. Dans le fait que j'ai observé à l'hôpital Beaujon, dans ceux que vous avez rapportés vous-même, si le pneumo-thorax est venu interrompre le cours d'une santé à peine altérée, il a dû moins toujours marqué le début d'une série de symptômes dont l'aggravation, tantôt lente, tantôt rapide, mais presque toujours incessante, a conduit dans un temps assez court les malades au tombeau. Au contraire, le malade de M. Rilliet est arrivé en quelques semaines à une quasi-convalescence telle, qu'une lueur d'espérance a pénétré dans l'esprit de l'habile praticien; ce qui se conçoit d'autant mieux que M. Rilliet a observé, avec son savoir collaborateur et excellent confrère M. Barthez, un cas de pneumo-thorax terminé par la guérison. A la vérité, il s'agissait, dans ce cas, d'un enfant de deux ans, et, comme on le sait, *à priori*, que la même exception ne puisse se présenter chez l'adulte. Toutefois, il est fort à craindre qu'une telle guérison, si elle se réalise, ne soit que temporaire. La cause du pneumo-thorax, qui est, selon toutes les probabilités, un tubercule isolé, cette cause se généralisera sans doute, et le terme définitif de la maladie sera celui auquel arrive presque inévitablement toute phthisie confirmée.

2^e Affection cérébrale à marche anormale. — La série des phénomènes observés chez le second malade qui attire mon attention est peut-être moins insuite que celle qu'a présentée le premier; mais elle me paraît assez rare néanmoins pour mériter d'être signalée aux praticiens.

Quand je le vis, ce malade était à l'hôpital depuis un an et demi, et le début de sa maladie remontait à vingt-huit mois. Il avait consisté dans une attaque épileptiforme suivie de coma, de perte de la vue et tout l'appareil symptomatique d'une affection cérébrale aiguë. Au bout de quelques jours ces accidents se dissipèrent pour se reproduire plus tard et à plusieurs reprises pendant une année. La conséquence permanente de cette affection cérébrale a été la perte de la parole, et plus tard des douleurs atroces dans les extrémités inférieures, qui ont été suivies de contracture musculaire, surtout du côté gauche. Cette contracture a porté sur le genou et le pied. Les douleurs étaient intolérables et obligeaient le patient à sortir les jambes du lit, la position horizontale ne pouvant être supportée. — Tous les calmants ont échoué, ainsi que les révulsifs les plus puissants.

Depuis trois mois, et, sans cause connue, les douleurs se sont dissipées. Quant à l'aphonie, elle a duré pendant près de seize mois. L'intelligence est toujours restée intacte. Le malade comprenait toutes les questions, et se servait de la plume pour y répondre; mais il lui était impossible d'articuler aucun son. Peu à peu la parole est revenue; il a prononcé un mot, puis un autre, et enfin il a recouvré toute la plénitude de la faculté parlante.

Aujourd'hui, son état est assez satisfaisant; il ne conserve plus de cette grave affection cérébrale qu'une contracture des extrémités inférieures, qui l'oblige à marcher avec des béquilles; la parole est nette, la mémoire saine, l'intelligence intacte, les fonctions de la vie animale normales. — Le traitement a été dirigé principalement contre la cause présumée de la maladie; c'est l'iode de potassium qui en a été la base.

M. Rilliet pense en effet, et probablement avec raison, que le malade dont il s'agit est atteint d'une tumeur cérébrale. On ne voit guère qu'une lésion de cette espèce qui puisse s'accompagner de convulsions épileptiformes répétées suivies d'accidents comateux. Les hémorragies cérébrales ou méningées, les ramollissements, se déclarent par une autre série

souvenir; tempête qui fut bientôt suivie d'un plus terrible naufrage! Ce n'était pas l'intérêt, mais l'affection, qui attachait Fouquier au roi des Français; il aimait la famille d'Orléans pour elle, et il conserva précieusement les lettres bienveillantes qu'il lui adressa. Le jour où un immense cataclysme vint frapper le trône, on le vit, non pas regretter les bonheurs, mais pleurer ses royaux amis. Tristes larmes, qui devaient être bientôt suivies de larmes plus amères, de la douleur d'un père qui, après avoir regretté l'épouse qu'il chérissait, a vu sa fille bien-aimée perdre son enfant à peine ornée de la couronne nuptiale. A ce terrible coup, Fouquier sembla résister; sa vénération figure, que depuis trente ans le temps avait si peu altérée, reste impassible; on croirait que le stoïcisme du médecin va amortir la douleur de l'homme! Mais le calme est sur l'écœuré, l'agitation est dans les profondeurs. Fouquier est frappé à mort, et à quelques mois de là notre honorable ami, né en 1776, avec une constitution faible dont il fit l'apologie, succomba le 3 octobre 1850. Ses collègues et sa famille ont trouvé dans les nobles et touchantes paroles qu'il prononçait sur sa tombe MM. Cruveilhier, Rognon, Vissière, Régnier, etc., l'expression bien sentie de leur douleur et de leurs regrets. L'œuvre d'une son enfance, il a parcouru avec bonheur tous les échelons de la prospérité médicale. Partout estimé, entouré d'amis, ne connaissant pas d'ennemis, il a consacré en expirant la sérénité et le contentement intérieur, que donnent une conscience pure et une vie passée à faire le bien.

Messieurs les Éléves,

Vous allez commencer une nouvelle année d'études. Vous aimez Fouquier, et il vous le rendait avec usure. Si sa voix se faisait entendre, il vous donnait l'explication des notions de médecine avec une occasion semblable à celle-ci, d'utiles avis sur la manière dont vous devez diriger et vos travaux et votre conduite. Il pouvait, sous ce double rapport, vous offrir ses exemples et ses leçons; car il avait acquis une instruction solide, et il était le type de la probité médicale et de la bonne confraternité. Aussi, depuis longtemps, était-il l'annuel élu du vice-président de la Société de prévoyance établie parmi les médecins de Paris.

L'élève de Fouquier, son ami, son successeur, vous adresse en son nom et au nom de la Faculté de paternelles recommandations. Quand vous allez entendre le professeur les cours des condisciples qui, comme lui Fouquier en 1793, ont conquis par leur zèle et leur travail d'honorables distinctions, vous vous promettez de marcher sur leurs traces et de vous livrer à des études sévères qui deviendront pour vous de plus en plus attrayantes. Décidés à vous consacrer exclusivement à la science et à l'accomplissement de vos devoirs, vous ferez de dangers opportunités, et l'heure du matin vous verra, dans les hôpitaux, venir consulter le livre instructif de la nature. Sachez bien que l'observation, éclairée et fécondée par l'expérimentation prudente, est l'école où vous devez, dès les premiers pas de votre carrière, rechercher de fructueux enseignements. Profitez largement de cet enseignement si court, limité par quelques années, où il vous sera donné de voir des faits nombreux interrompés par des médecins concrets.

Que l'anatomie soit la base de toutes vos connaissances médicales. Faites reposer sur elle et marcher avec elle la physiologie, dont la physique et la chimie sont inséparables, comme elles sont intimement liées à la pathologie et à la clinique.

Exercez-vous avec un soin extrême à la diagnose anatomique et à toutes les méthodes qu'elle comporte; que la représentation graphique des organes à l'extérieur vous fasse apprécier et mesurer les variations qu'ils peuvent éprouver soit en santé, soit en maladie, soit sous l'influence des moyens curatifs.

Instruisez-vous consciencieusement sur ce que vous avez appris, car vous en recueillerez vous-mêmes plus d'instruction. Que le goût des lettres et des arts ne vous abandonne pas, et n'oubliez point que le docteur et l'étude des sons ont été pour lui, plus que pour beaucoup d'autres applications à l'art de connaître et guérir les maladies.

Songez bien que votre but n'est pas la curiosité, mais l'utilité pratique; que vous étudiez la médecine, non pas pour faire de la littérature ou de l'histoire naturelle, mais bien dans l'intention de soulager les malades et leur rendre à leurs souffrances.

Adoptez les résultats constants de l'empirisme, mais cherchez, autant que possible, à éclairer les faits par le flambeau de l'anatomie, de la physiologie et des sciences naturelles; remontez, autant que possible, à la raison organique et fonctionnelle des symptômes observés. Comptez les faits, mais n'en négligez pas l'interprétation.

Aimez-vous les uns les autres, c'est le moyen de vous rendre heureux et de ne pas vous envier mutuellement, alors que vous aurez acquis le droit d'exercer notre honorable profession. Au lit du malade, prenez de vos maîtres des leçons d'exactitude et d'humanité. Après le docteur traitant, dansez, car alors vous serez que votre instruction ne fera que commencer et que toute votre vie doit être consacrée à l'apprendre.

Alors aussi, imitant ce que vous avez vu de M. le professeur Fouquier, vous serez avant tout médecins, c'est-à-dire dévoués aux hommes, sans jamais oublier de leur rendre à leur honneur à votre propre intérêt alors qu'il s'agit de l'intérêt des autres.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 2 novembre 1852. — Présidence de M. Nibelle.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

1^o Rapport sur le choléra épidémique qui règne en ce moment en Pologne; par M. Tschetgrin, inspecteur en chef du service de santé du royaume de Pologne.

2^o Deuxième mémoire de M. le docteur Chevreux, de Charnes (Vosges), sur l'emploi du suc de plantain dans le traitement des fièvres intermittentes. (Commission des succédanés du quinquina.)

3^o Note sur un nouveau procédé chimique pour la fabrication du pain, offrant des avantages, tant sous le rapport de l'hygiène que sous celui de la nutrition. (Commissaires: MM. Chevallier et Bouchardet.)

4^o Remède secret pour la guérison des faroncles, bubons, etc.

5^o États de vaccinations.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Mémoire.

M. le docteur Pamard (d'Aiglon) adresse quatre observations démontrant, suivant l'auteur, la nature non cancéreuse de la mélanose. (Commissaires: MM. Louis, Cruveilhier, Bérard.)

Opinion individuelle.

M. le docteur Subrol, de Sainte-Eulalie (Landes), envoie des

échantillons d'opium brut indigène qu'il a récoltés sur des capsules de pavots de toutes couleurs. (Commissaire: M. Chevallier.)

Choléra.

M. Burq adresse à l'Académie une note sur un premier résultat qu'il a obtenu d'une vaste enquête à laquelle il se livre, note de laquelle il résulterait que tous les ouvriers qui travaillent le cuir et ses allages et les charbons de fer ont été préservés du choléra ou du moins pendant les épidémies de 1832 et 1843. M. Burq pense, en conséquence, que le contact de ces métaux avec la peau constituerait, en temps d'épidémie, un puissant préservatif, et même une médication utile à une période peu avancée d'une attaque de choléra confirmée. (Commission du choléra.)

Lectures.

Traitement de l'aliénation mentale.

M. Ph. Pinel lit, sur des bains, des lotions, des arrosements dans le traitement de l'aliénation mentale, une note dont voici les conclusions:

La plupart des médecins aliénistes ont compris l'utilité des bains et la nécessité de prolonger leur durée, dans les cas de manie principalement; mais cette durée a été et est encore limitée à quelques heures.

Ils se contentaient et se contentent ordinairement de prescrire des lotions, des affusions, des arrosements, qui se font le plus souvent d'une manière imparfaite et très irrégulière. Cependant M. Brierre de Boismont a fait usage dans ses dernières années des bains prolongés et des irrigations continues.

La méthode que nous employons depuis environ quinze ans dans les divers cas d'aliénation mentale agitée consiste dans l'usage simultané des bains de longue durée et des arrosements sur la tête.

Les bains sont donnés et entretenus à une température; leur durée varie de une à vingt heures, suivant l'état des malades et les indications.

Les arrosements ou irrigations se font d'une manière intermittente ou continue.

Dans le premier cas, ils se font avec une éponge, un arrosoir ou un vase quelconque.

Le plus ordinairement les arrosements ont lieu pendant toute la durée des bains et l'eau tombe sans cesse sur la tête des malades. Ces arrosements continus sont faits en pluie ou en jets plus ou moins forts; une pluie fine ou un léger lit tombant directement sur la tête ou sur une éponge qui en recouvre la partie supérieure ont obtenu les meilleurs succès.

La température de l'eau des irrigations doit varier suivant les saisons; elle doit être un peu élevée pendant l'hiver que pendant l'été, mais elle ne doit jamais être trop basse.

Les bains de courte durée dont la température est trop élevée ou trop basse ont obtenu moins de succès.

Les bains sans affusions fréquemment répétées ou sans arrosements continus augmentent plutôt qu'ils ne diminuent les accidents cérébraux.

Les bains tièdes et les arrosements continus longtemps prolongés sont sans contredit la méthode médicamenteuse qu'on puisse employer dans le traitement des formes aiguës de la folie, non-seulement dans les manies, mais encore dans les diverses espèces de délire partiel.

Nous avons traité par ce moyen 157 malades, dont nous avons classés ainsi: délire maniaque, 57; hypémanie, 38; délire sans mélancolie, 20; délire simple, 24; délire franc, 16; érotomanie, 5. Total: 157, dont 91 de sexe masculin et 66 de sexe féminin.

Les causes morales l'ont emporté de beaucoup sur les causes physiques; les premières ont été notées 122 fois, tandis que les secondes ne l'ont été que 35 fois.

L'hérédité a été remarquée dans 37 cas; un peu moins du quart.

70 étaient célibataires, 50 hommes et 20 femmes; 66 étaient mariés, 12 étaient veufs.

Le terme moyen de l'âge des malades a été d'environ trente-deux ans.

La durée moyenne de la maladie a été, pour les 125 malades guéris, de deux mois et demi; pour 101 d'entre eux, les 4/5, elle a été d'un mois seulement. La durée moyenne du séjour a été de quatre mois.

Les résultats suivants ont été notés: nuls, 1 compris 4 morts; 7, amélioration, 21; en traitement, 4, guérison, 125.

Sur les 157 malades qui ont été traités, 125, les 4/5, ont donc été guéris.

Le nombre des guérisons a été en raison de l'âge peu avancé des malades; les 2/5 n'avaient pas trente ans; les 3/5 étaient au-dessous de quarante ans, et au point d'arrivée pas cinquante ans.

Avant trente et après quarante ans, les femmes ont présenté moins de chances favorables que les hommes.

La moitié des malades malades guéris était en cécité.

Un peu plus du cinquième, 28, était sous l'influence de l'hérédité.

Le cinquième, 25, a éprouvé des rechutes; la moitié des malades qui étaient retombés a été traitée de nouveau avec succès.

9 malades seulement qui avaient des parents aliénés, le tiers environ, sont redevenus malades; tous de ceux-ci ont retrouvé la raison.

Sur 32 malades qui ont été traités sans succès, la moitié (16) avait dépassé la quarantaine, et était arrivée à l'âge où les guérisons deviennent plus rares et présentent des chances moins favorables.

7, près du quart, appartenait à des familles où il y avait des aliénés.

6 présentait des lésions profondes de paralysie générale, et par conséquent peu ou point d'espoir de guérison.

8 de ces aliénés l'avaient été déjà une ou plusieurs fois.

9 malades seulement sur les 32 non guéris nous ont paru réunir les diverses conditions favorables de guérison.

Sur ce nombre de 32, vingt et un ont éprouvé une certaine amélioration.

Préparation anatomique.

M. Vecchi présente un squelette articulé à l'aide d'un mécanisme qui permet de lui faire exécuter tous les mouvements qu'exécutent l'homme vivant, et de lui faire occuper toutes les positions dans lesquelles on le place. (Commissaires, MM. Bérard et Hugnier.)

A quatre heures, l'Académie se forme en comité secret.

— 104 —

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 26 octobre 1852. — Présidence de M. Piorret.

Utrérotomie périnéale.

M. Sédillot, professeur à la Faculté de médecine de Strasbourg, lit un travail sur l'utérus utérine périnéale appliqué au traitement des rétrécissements de l'utérus. L'auteur s'est proposé dans ce travail

de remettre en honneur une opération presque entièrement abandonnée en France, et que la correspondance scientifique de notre savant collaborateur M. Deville a suffisamment fait connaître aux lecteurs de la Gazette des Hôpitaux.

M. Sédillot expose les succès qu'il a obtenus dans lesquels il a eu recours à cette opération depuis 1851.

On 1^o — Le premier de ces opérés, capitaine dans un régiment de ligne, souffrait depuis vingt ans d'un rétrécissement. Depuis six mois il n'aurait plus pu par des pressions manuelles répéter sur le périnée d'arrière en avant, pour chasser l'urine goutte à goutte, à travers de la corrélation du canal. La vessie et les reins étaient d'ailleurs, dans les urines fétides et purulentes. Toutes tentatives de catérisme et de caustérisation avaient échoué.

L'utérérotomie, pratiquée le 11 juillet 1852, permit au malade de quitter Strasbourg au mois de septembre suivant, et le capitaine B... a repris son service au régiment, où il joint aujourd'hui un magnifique succès.

On 2^o — Notre second malade, venu de Suisse, portait son rétrécissement depuis quinze ans. Des fistules périnéales s'étaient établies, et les tentatives de catérisme étaient restées infructueuses. Une fine bougie introduite par hasard par le malade s'était vaine-ment parvenue à l'isthme, et M. X... était parvenu, quinze jours plus tard, à la remettre, l'utérérotomie fut pratiquée le 23 juillet 1851. Les suites furent heureuses, et le malade quitta Strasbourg, à l'aide d'un cathéter, au mois de septembre, et le malade quitta Strasbourg et retourna le 9 septembre dans son pays, où il nous a écrit dernièrement qu'il continuait à jour d'aujourd'hui une parfaite guérison.

On 3^o — Le troisième opéré était tombé sur le périnée et s'était rompu l'urètre: rétention d'urine, ponction périnéale; séjour de quinze jours à l'hôpital, et le malade, complètement guéri, retourna à Mulhouse le 13 mars, où il continue à bien porter. Le col de la vessie a conservé sa contractilité, les reins sont bien retenues et largement chassées par l'urètre. Les fonctions génitales sont restées intactes, et l'on n'observe aucune trace des anciennes infirmités, dont peu de personnes avaient espéré la guérison.

On 4^o — Notre quatrième malade était atteint depuis quinze mois d'un rétrécissement de l'urètre avec cystite, néphrite, urines purulentes et fétides, émaciation, danger imminent. Les tentatives de dilatation et de caustérisation furent infructueuses. Cystite aiguë, angioleucite de la verge; les ganglions de l'aine droite s'enflamèrent et suppurent. Résections d'urine qui nécessitèrent deux ponctions hypogastriques.

Utrérotomie le 8 août 1852. Guérison le 8 septembre, époque où le malade quitta Strasbourg pour retourner dans sa famille, où sa santé s'est complètement rétablie.

Une précaution essentielle dans les cas de rétrécissement infranchissable, est de faire d'abord de la corrélation une grosse sonde métallique, et de fixer immédiatement les parois du canal par un fil, une épingle, une mince éponge, etc., pour être certain de les retrouver dans tous les moments de l'opération.

Une irrigation d'eau froide facilite l'examen des parties et permet de percevoir l'isthme de l'urètre au-dessus de la corrélation; le rétrécissement; si l'on ne parvient pas à traverser l'obstacle, on pourra le franchir avec un stylet conique, ou aller ouvrir l'urètre au-dessus de la prostate et découvrir le rétrécissement d'arrière en avant au moyen d'un stylet d'argent recourbé et introduit dans le canal de l'urètre.

Si l'on est parvenu à placer à l'avance une bougie dans le canal, on glisse sur elle le stylet conique qui sert à fendre la corrélation.

Un autre stylet, introduit à côté du premier, donne la facilité de dilater l'urètre et d'y porter, sans crainte de fausse route, une sonde de gouffre qui permet de franchir l'obstacle.

Le défaut d'écoulement de l'urine par la sonde dépend souvent des caillots de sang qui en bouchent les yeux; une injection d'eau tiède remédie à cette difficulté.

La sonde de gouffre élastique est alors retirée sans déranger la sonde de gouffre conductrice, et on la réintroduit par le glissement jusqu'à la partie périnéale, et ensuite dans la vessie, avec les précautions déjà signalées.

M. le professeur Bouisson (de Montpellier) communique au fait de réduction d'une luxation de la mâchoire datant de deux mois, à l'aide de l'instrument dilateur de Stromeyer.

Chronique et nouvelles.

La mort vient d'enlever, après une longue et douloureuse maladie, M. le docteur Kapeler, ancien médecin de l'hôpital Saint-Antoine.

M. le professeur Naudin commença ses leçons cliniques le lundi 8 novembre à 8 heures, et continuera les lundis, mercredis et vendredis à la même heure.

— 104 —

A M. le Rédacteur de la GAZETTE DES HÔPITAUX.

Un hydraulique de Noisy-sur-Marne, 30 octobre 1852.

Monsieur le rédacteur,

La réclamation du sieur Kretly, insérée dans votre numéro du 21 octobre, et la note qui l'accompagne pourraient, bien involontairement de votre part, avoir pour effet de corrompre les juges de publication par lesquels le sieur Kretly, à l'aide de la similitude d'un nom qui ne lui appartient pas, cherche, à l'exemple de tant d'autres, à établir dans l'esprit du public une confusion entre les produits de votre fabrique (chocolats Menier) et les siens, et à leur faire ainsi une concurrence que les saines traditions du commerce ne sauraient approuver, et que les tribunaux procèdent chaque fois que l'occasion leur en est offerte.

Nous ne voulons constituer ni vous lecteurs, ni vous juges de la légalité et de la moralité de ces moyens. Nous nous bornons à vous dire que la justice est en ce moment sous le coup de la corruption par le fait de votre part, avoir pour effet de corrompre les juges de publication par lesquels le sieur Kretly, et jusqu'à ce qu'elle ait prononcé, nous nous contentons de faire appel à votre impartialité en vous priant, comme s'en est notre droit, de donner place à notre réclamation dans votre prochain numéro.

Aggrées, etc.

MENIER ET C^{ie}.

Le Propriétaire.

Paris, Imprimé par Pilon frères, 36 rue de Valenciennes.

Ce Journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40;

EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau du Journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,
ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE,
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.

Gazette, HOLLANDE, PRUSSIE,
SARAGINE, SAÏVOE,
TURQUIE, ALGÈRE ET COLONIES.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,
GIBRALTAIR.

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

Les lettres et papiers non adressés sont rigoureusement refusés.

COMPTAIRE — PARIS. Procédé nouveau pour déterminer le poids du sang par animal. — REVEZ CAUSSES HÉMODONAIRES. Tumeur hydatique du foie. Traitement. — Cas d'obstruction complète de l'intestin. Diagnostic difficile. Tumeur pulsatile de l'utérus. Ovariotomie du bras. — Société de chirurgie, séance du 27 octobre. — Préparations ferro-manganées de M. Gavet, pharmacien à Lyon. — Obstacles du docteur Blanchet. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 7 NOVEMBRE 1852.

Procédé nouveau pour déterminer le poids du sang d'un animal.

Par M. BOURCIEZ, étudiant en médecine.

Nous avons reçu d'un des étudiants élèves de l'École la note suivante destinée à faire connaître une méthode ingénieuse pour apprécier le poids de la totalité du sang contenu dans les vaisseaux. Nous ne pensons pas cependant que cette méthode réponde tout à fait aux espérances de l'auteur, et nous croyons utile pour cette raison de faire précéder la note de M. Bourcier de quelques courtes réflexions.

La méthode que propose notre jeune confrère suppose évidemment que, lorsqu'on pratique une saignée à un homme ou à un animal et qu'on remplace le sang extrait par un égal volume d'eau distillée, il ne s'opère dans la densité du sang resté dans les vaisseaux d'autre modification que celle résultant de la substitution d'un liquide d'une certaine densité (c'est ici l'eau) à un liquide d'une densité différente (le sang). Or cette supposition, qui est vraie lorsqu'il s'agit d'un simple mélange physique, n'est plus exactement vraie quand on opère sur le sang. Les expériences hématologiques ont démontré que, lorsqu'on fait à un animal ou à l'homme une saignée d'une certaine importance, le sang resté dans les vaisseaux était par ce seul fait modifié dans ses éléments constitutifs et par conséquent dans sa densité.

À la vérité, si l'on connaissait exactement les variations apportées par une saignée d'un poids déterminé dans la pesanteur spécifique du sang, on pourrait à l'aide d'une moyenne appliquer encore la méthode de M. Bourcier et arriver à des résultats au moins très approximatifs; mais ces recherches, que je sache, n'ont pas encore été faites. C'est donc par là qu'il faut commencer. Dans tous les cas, la note de notre jeune confrère n'en est pas moins très digne d'être signalée à l'attention des physiologistes et des hématologistes; si elle répondait à l'attente de son auteur, elle servirait à résoudre plusieurs questions d'un véritable intérêt, entre autres celle qu'a soulevée depuis longtemps la théorie de M. Beau sur la chlorose, qui, on le sait, sort, d'après cet habile médecin, une augmentation de volume en même temps qu'une diminution de densité du sang.

Une multitude de méthodes ont été proposées pour peser la masse du sang de l'homme et des animaux; mais, comme elles reposent toutes sur des opérations qui n'ont aucune précision scientifique, aucune d'elles n'a pu prendre un rang définitif dans le domaine de la physiologie.

Parmi ces méthodes, la plus remarquable et la plus remarquable est celle qui a été imaginée par Valentin, qui l'a exposée dans le volume troisième de son *Reptoire d'anatomie et de physiologie*, et que l'on trouve indiquée d'une manière erronée dans une note du *Manuel de Physiologie* de M. J. L. de Meunier, 2^e édition, Paris, 1851. Il est facile de se convaincre que cette méthode n'est pas plus scientifique que celles qui l'ont précédée. En effet, elle repose sur deux évaporations successives de substances organiques, après lesquelles on établit une équation entre les résidus qu'elles ont fournis et les quantités que l'on a évaporées. Or dans une évaporation de ce genre, rien n'indique à l'opérateur le point précis où il doit s'arrêter. Ce point est laissé à l'appréciation individuelle: il en résulte que si l'on fait deux évaporations successives sur deux liquides organiques qui ne sont pas de même nature, les résultats ne seront pas comparables, car en général il arrivera que l'opérateur se sera arrêté à deux points d'évaporation un peu différents. Cette méthode n'est donc pas susceptible d'une grande exactitude.

Il n'en est pas de même des méthodes qui sont fondées sur des procédés densimétriques, dans lesquels rien n'est abandonné à l'appréciation individuelle; elles peuvent être longues et laborieuses, mais elles sont toujours exactes.

Voici celle que nous proposons :

On fait une saignée copieuse à l'animal sur lequel on expérimente; on mesure le volume du sang tiré; on injecte dans ses veines un volume d'eau distillée égal à celui du sang tiré; alors il se fait dans les vaisseaux un mélange d'eau et de sang, dont le volume est le même que celui du sang total. Nous l'appellerons le mélange circulaire. Ensuite on détermine par des opérations physiques précises et bien connues le poids spécifique du sang pur et celui du mélange circulaire. On sait d'ailleurs que celui de l'eau est 1. Ces opérations terminées, on obtient le poids total du sang par les calculs suivants :

Soient π le poids spécifique du sang pur;
 π' le poids spécifique du mélange circulaire;
 v le volume du sang tiré par la saignée (c'est aussi le volume de l'injection);
 x le volume du sang pur total (c'est aussi le volume du mélange circulaire);

On a évidemment :

Poids du sang resté dans les vaisseaux après la saignée = poids du mélange circulaire — poids de l'eau injectée.

Mais si l'on se rappelle (voir *Physique*, $P = \pi V$) que le poids d'un corps est égal à son poids spécifique multiplié par son volume, on verra que l'égalité précédente peut s'écrire ainsi :

$$\pi(x - v) = \pi'x - v.$$

En résolvant cette équation très simple, on obtient le volume du sang total, savoir :

$$x = \frac{v(\pi - 1)}{\pi - \pi'}$$

Ayant le volume total du sang, pour en avoir le poids total, il suffit (toujours d'après le même principe de physique) de le multiplier par le poids spécifique du sang, qui est π . De cette manière, on a :

$$\pi x \text{ ou poids total du sang} = \frac{\pi v(\pi - 1)}{\pi - \pi'}$$

Observons maintenant que dans cette formule πv est le poids du sang tiré dans la saignée. Si donc nous représentons par s le poids de la saignée, l'expression précédente devient :

$$\text{Poids total du sang} = \frac{s(\pi - 1)}{\pi - \pi'}$$

égalité qui montre que pour avoir le poids du sang il suffit de déterminer physiquement les nombres s , π , π' , et de les combiner entre eux par le calcul, selon les indications de cette formule. Donc, règle générale, pour connaître le poids du sang d'un animal, faites une saignée, puis une injection aqueuse d'égal volume; multipliez le poids de la saignée par le poids spécifique du sang diminué de 1, et divisez le produit ainsi obtenu par l'excès du poids spécifique du sang sur celui du mélange circulaire.

REVUE CLINIQUE HÉMODONAIRES.

Tumeur hydatique du foie. Traitement.

Nous avons dans une des *Revue* indiqué l'observation d'une malade couchée à l'hôpital de la Pitié dans le service de M. Grisol. Cette femme, qui présente une tumeur hydatique du foie, est encore dans le service. La tumeur a augmenté de volume d'une manière très marquée, et un traitement chirurgical doit être appliqué prochainement. Nous avons eu l'occasion de voir vendredi matin, 4 novembre, un nouveau cas d'hydatide du foie dans le service de M. Vallex. Le volume extraordinaire de la tumeur et le traitement adopté rendent cette observation intéressante et digne de fixer l'attention de nos lecteurs.

Le nommé Charles Barjand, âgé de trente-neuf ans, ouvrier ciseleur, est entré au n° 28 de la salle Saint-Raphaël. Cet homme, d'une bonne constitution, un peu lymphatique, d'une santé ordinairement parfaite, a éprouvé pour la première fois, dit-il, il y a dix-huit mois, des douleurs dans la région hépatique. Ces douleurs, assez aiguës, intermittentes, ne déterminent aucun trouble dans l'accomplissement des fonctions, le malade s'en préoccupe peu; il ne réclame aucun secours, et il lui continue l'exercice de sa profession sans cesser son travail un seul jour.

Pendant longtemps ces douleurs persistent, mais néanmoins le malade n'aperçoit aucun gonflement dans la région hépatique. Il y a six semaines, il lui semble que tout à coup il se formait une tumeur, et en même temps qu'elle apparaissait au-dessous des derniers cartilages du sternum, toute douleur cessait, et depuis lors il n'y eut plus aucune espèce de retentissement douloureux vers le joint malade.

Mais depuis lors aussi le volume de la tumeur alla en

augmentant sans cesse, et c'est seulement effrayé de ce volume que le malade se décida à entrer à l'hôpital. Car, ainsi que nous l'avons dit, il n'existe aucune gêne apparente dans le jeu des fonctions, tant des organes thoraciques que des organes abdominaux.

Voici, du reste, quel est actuellement l'état du malade. La tumeur occupe presque toute la longueur de la partie droite du tronc. On trouve en effet qu'elle remonte dans la poitrine jusqu'au niveau de la quatrième côte, tandis qu'en bas elle peut être suivie par le toucher abdominal et la percussion jusqu'à deux travers de doigt au-dessus du ligament de Fallope.

À l'aide de la percussion, on peut la suivre en haut sans interruption en avant seulement jusqu'au point que nous avons indiqué. De ce côté la poitrine est déformée, comme projetée en avant; la saillie anormale qu'elle présente se continue dans l'hypercondre et surtout sur la partie latérale droite de la région épigastrique; puis elle descend jusqu'à la partie inférieure du ventre. Le peau ne présente aucune altération ni dans sa texture, ni dans sa coloration. Le toucher ne révèle aucune douleur. On reconnaît qu'il existe de la fluctuation, surtout au point que nous avons indiqué comme le plus saillant. Si sur ce point on applique largement et à plat la paume de la main, et si l'on percuté sur la face dorsale de la main ainsi placée, on perçoit une vibration manifeste.

Dans le reste du ventre on ne sent aucun engorgement; la pression même la plus énergique ne détermine aucune douleur; l'auscultation, pratiquée sur le côté droit de la poitrine en avant, ne permet de reconnaître le bruit respiratoire qu'au-dessus de la quatrième côte, tandis que du même côté, en arrière, on entend dans toute l'étendue du dos.

Le malade est très désireux de se voir débarrassé de cette affection, qui cependant ne semble déterminer aucun accident, malgré son énorme volume.

Le diagnostic ne peut être douteux; il s'agit ici d'une tumeur hydatique. Aucune autre tumeur ne saurait en effet se développer de cette façon et présenter ce volume sans s'accompagner de symptômes locaux et généraux graves.

Le pronostic ne manque pas de gravité; car pour obtenir la cicatrisation d'un pareil kyste, on doit craindre de voir dépasser les limites d'une inflammation curative.

Quant au traitement, le choc entre les méthodes est assez borné. Ainsi : 1° l'on pourrait faire une ponction avec une canule assez volumineuse qu'on laisserait à demeure jusqu'à ce qu'il se serait établi des adhérences entre la peau et la tumeur, et après avoir donné issue aux hydatides, on pourrait pratiquer des injections iodées. (Dans ce procédé rentre celui indiqué par M. Joliet.) 2° On pourrait ouvrir la tumeur après avoir préalablement détruit les tissus qui la recouvrent à l'aide de caustiques. 3° Enfin on pourrait arriver directement avec le bistouri jusqu'à la tumeur. C'est à cette dernière méthode que la préférence a été donnée. M. Michon, mandé par M. Vallex, après avoir discuté la valeur de ces diverses méthodes, s'est décidé, partageant sur ce point l'avis de M. Vallex et le nôtre, qu'il a bien voulu nous demander, à diviser l'opération en deux temps, et immédiatement il a pratiqué le premier temps. Une incision verticale, longue de trois poises, a été pratiquée sur la partie la plus saillante de la tumeur. Tous les tissus ont été divisés jusqu'au muscle droit, et les fibres de ce muscle ont été elles-mêmes sectionnées de manière à mettre à nu sa gaine aponeurotique postérieure. De la charpie a été introduite profondément pour maintenir les lèvres de la division écartées. D'ici à peu de jours, quand une inflammation suffisante se sera développée, dans un second temps on attaquera directement la tumeur.

M. Michon n'a pas suivi le procédé tel que le conseille M. Bégin, qui ne termine l'incision que lorsqu'elle est arrivée directement sur la tumeur, le péritoine lui-même ayant été divisé.

Nous serions assez disposé à préférer le procédé indiqué par M. Bégin. Cependant dans le cas présent, nous comprenons la conduite suivie par l'habile et prudent chirurgien de la Pitié. Il craint de voir se développer une inflammation trop vive, et il préfère agir plus lentement. L'action serait-elle suffisante pour assurer une inflammation adhésive? C'est ce que nous verrons ultérieurement.

Suivant toute probabilité, vendredi M. Michon pratiquera la même opération chez la femme couchée dans la salle de M. Grisol. Nous suivrons avec soin ces deux observations, nous engageant à reproduire avec exactitude les résultats de l'opération.

Cas d'obstruction complète de l'intestin. — Diagnostic difficile.

Dans la salle Sainte-Marthe, n° 7, à l'hôpital de la Pitié,

se trouve une femme nommée Blaurie (Marguerite), âgée de soixante-huit ans, qui présente une affection d'une excessive gravité qui s'est produite dans les conditions suivantes :

Cette femme, d'une constitution assez faible, d'un santé médiocre, ne porte aucune trace de hernie. Dimanche dernier, après avoir très modestement dîné (elle assure, en effet, n'avoir mangé que des carottes), elle fut prise dans la nuit de vomissements abondants et très douloureux.

Le lendemain matin 1^{er} novembre, les vomissements persistaient, elle entra dans le service de M. Grisolé.

À ce moment, le ventre, assez gonflé, médiocrement, était très douloureux au toucher; les vomissements persistaient et la matière rendue avait l'aspect de bile. Il y avait de la fièvre, mais peu forte cependant. M. Grisolé prescrivit l'emploi de purgatifs et fit administrer 2 grammes de scammonée; mais ce médicament n'apporta aucune évacuation.

Le 2, prévoyant qu'il s'agirait d'une obstruction intestinale, M. Grisolé pratiqua le toucher par le rectum, et il reconnut qu'il n'existait à l'extrémité inférieure de l'intestin que très peu de matières fécales.

Les vomissements persistaient, on donna des lavements purgatifs, on continua la scammonée, mais le tout sans résultat; les tisanes et les médicaments pris par la bouche furent rejetés par les vomissements, et les lavements amenèrent quelques matières qui étaient contenues dans le gros intestin, mais il ne sortit aucun gaz.

On applique sur le ventre une vessie pleine de glace concassée.

Le 3, même état, seulement la sensibilité du ventre est bien diminuée.

Ce matin, 4 novembre, la maladie est abattue; le ventre, assez volumineux, est tympanisé; on le déprime facilement, ce qui permet de rechercher l'état des viscères. On ne trouve aucune trace d'engorgement; les vomissements continuent toujours, et ce matin, pour la première fois, ils ont l'odeur et l'aspect de vomissements stercoraux. Aucun gaz n'a été rendu par le rectum. Il y a un hoquet continu très fatigant; le pouls est assez normal; la figure de la malade n'a plus le caractère qu'elle revêt d'ordinaire dans les cas d'étranglement intestinal.

Nous avons examiné avec le plus grand soin les aînes et l'ombilic, et en aucun point, comme nous l'avons déjà dit, nous n'avons trouvé de trace de hernie.

Quelle est dans ce cas la nature de la lésion? Sans aucun doute, il existe un obstacle à la circulation des matières dans l'intestin. M. Grisolé admet volontiers qu'il existerait une invagination; mais cependant les douleurs ne sont pas très violentes; les phénomènes inflammatoires sont très peu marqués, et ce n'est pas la cause d'un élan d'induration dans l'invagination, qui le plus souvent provoque une inflammation assez vive pour amener la gangrène; la maladie offre étrangement l'aspect des personnes qui présentent la variété d'étranglement intestinal dit par engorgement.

Y aurait-il quelque obstruction mécanique produite par l'accumulation de matières fécales ou de substances non digérées? ou enfin y aurait-il quelque tumeur de mauvaise nature? Sans repousser absolument cette dernière hypothèse, disons cependant que l'examen du ventre ne permettrait pas d'apprécier le siège de la tumeur qu'il en existait.

Quoi qu'il en soit de la cause, l'indication à remplir n'est pas moins excessivement difficile, et l'action de la médecine reste bien bornée.

M. Grisolé, qui avait prescrit la scammonée à assez haute dose, se propose de recourir à l'emploi de l'huile de croton et aux lavements de tabac; mais malheureusement la maladie s'affaiblit et sa position s'aggrave d'heure en heure. La chirurgie pourrait-elle ou non devrait-elle intervenir? Un fait très intéressant du point de vue de la médecine est à considérer comme encouragement dans le cas présent? Nous n'osons nous prononcer. Chez notre malade, rien ne peut guider le bistouri de l'opérateur; on agirait donc au hasard et sans savoir même le diagnostic réel de l'affection; l'art se compromet à de pures hardiesses. Peut-être une incision suffisante surgira-t-elle d'ici à vingt-quatre heures; alors l'opération pourrait peut-être être appliquée. Quant à présent, l'art paraît devoir rester impuissant.

Tumeur pulsatile de l'humérus. — Désarticulation du bras.

Il régnait dans l'histoire des tumeurs vasculaires des os une confusion qui bien souvent ne permet pas de déceler la nature réelle de certaines altérations indiquées et décrites par les divers auteurs; le diagnostic sur le vivant a été malheureusement se ressentir de cette imperfection des études anatomopathologiques. Un fait récent nous a offert un exemple remarquable à l'appui de cette assertion. Un malade fut présenté à la Société de chirurgie offrant une tumeur pulsatile de l'humérus; le diagnostic fut pour l'heure établi d'une façon rigoureuse; mais cependant, loin de plus grand nombre des chirurgiens, il s'agissait d'une tumeur cancéreuse; le malade a été opéré depuis, et, comme on le verra, il s'agissait d'une affection fibro-pulsaile. Nous donnons en entier cette intéressante observation, qui nous a été communiquée par M. Edouard Bossen, interne du service de M. Boyer.

Le 8 octobre 1852 est entré à l'Hôtel-Dieu, salle Saint-Jean, n° 12, le nommé Mlle (Jean).

Cet homme, commis aux écritures dans une maison de roulage, est âgé de quarante-quatre ans; il est d'une constitution délicate et d'un tempérament nerveux.

Il n'a jamais fait de maladie sérieuse.

Il y a treize mois environ, il éprouva des douleurs rhumatismales limitées au bras, à l'articulation scapulo-humérale; assez légères à leur début, ces douleurs, qui étaient toujours plus violentes la nuit que le jour, cessèrent complètement après cinq mois dans le côté gauche et se fixèrent dans l'articulation droite.

Contre cette affection, on employa des liniments avec le

camphre, avec l'essence de térébenthine, des fumigations aromatiques, des vésicatoires.

À la suite d'une chute que fit le malade, il ressentit une douleur très vive, que calma immédiatement une application de sangsues.

Vers la fin de février, il fit un faux pas, et la douleur qu'il éprouva par ce contre-coup fut telle qu'il en perdit connaissance; elle persista avec son acuité première pendant vingt-quatre heures, et c'éda à l'application de liniments opiacés et de potions calmantes. Limitée d'abord à la partie antérieure du bras, elle s'étendit alors à la partie externe et un peu postérieure.

Le médecin qu'il consulta à cette époque lui conseilla des frictions avec le baume opodeldoh, des bains de vapeur; il lui fit appliquer successivement huit vésicatoires volants sur toute la longueur du bras; le malade n'éprouva aucune amélioration de cette médication.

C'est dans les derniers jours du mois de mai 1852 que le malade aperçut pour la première fois une tumeur à la partie antérieure du bras. Elle était adhérente aux parties sous-jacentes, peu élevée, ovalaire, du volume d'un œuf de poule, un peu indurée et douloureuse, mais elle devint très dure au bout de quinze ou vingt jours. La peau était saine.

À cette époque, les douleurs étaient spontanées, intermittentes, sourdes, plus vives la nuit que le jour et limitées à la région qu'occupait la tumeur elle-même; la moindre pression exercée sur celle-ci était intolérable. Le malade pouvait exécuter avec le membre affecté seul les mouvements de flexion de l'avant-bras sur le bras; mais déjà il lui était impossible d'écarter le bras du tronc sans de très vives souffrances.

On lui fit faire alors des applications répétées de sangsues; on lui conseilla des frictions avec l'onguent mercuriel, et la douleur indurée; il prit pendant près de deux mois l'iodure de potassium à l'intérieur à la dose de 4 grammes par jour, tout cela sans aucune amélioration.

La tumeur, qui jusque-là n'avait fait que des progrès à peine sensibles, augmenta d'une manière notable pendant le mois de septembre, et gagna les parties latérales du bras en dedans et en dehors. Le malade s'aperçut d'un amaigrissement très marqué de l'épaulé droite depuis le mois de juillet; il n'a pas augmenté, nous dit-il, depuis le mois de septembre jusqu'au moment où nous l'examinâmes.

Dans le commencement de septembre, le malade éprouva dans le bras des douleurs lancinantes qui ne durèrent que quelques jours, et constata dans la tumeur des battements artériels. Ces battements étaient perçus par lui seulement lorsqu'il appliquait sa main sur la tumeur. Celle-ci a augmenté continuellement jusqu'à ce jour. La douleur a également suivi une marche progressive dans son intensité, avec exacerbation pendant les changements de temps.

État actuel. — Rien de particulier à noter sur l'état général du malade. Toutes les fonctions se font régulièrement; il n'y a qu'un peu d'amaigrissement.

On remarque sur l'humérus, à 7 centimètres de l'acromion, une tumeur demi-fonduite, légèrement irrégulière, sans changement de couleur à la peau; la saillie qu'elle fait est de quatre centimètres environ, et est beaucoup plus considérable en avant et en dehors qu'en arrière et surtout en dedans.

Elle présente en dehors, dans le sens de sa longueur, qui est dirigée suivant l'axe du membre, une étendue de onze centimètres; en avant et un peu en dedans, à travers de doigt de l'aisselle, six centimètres; en arrière, six centimètres à demi.

Le bras, dans le point le plus saillant de la tumeur, a 29 centimètres de circonférence, tandis que le bras sain n'offre dans le point correspondant que 21 centimètres.

Cette tumeur est douloureuse à la pression, surtout dans les points qui correspondent au trajet des filets nerveux du musculo-cutané et du nerf cutané interne.

La compression dans le sens transversal occasionne des souffrances très vives; mais la douleur ainsi provoquée est limitée à la tumeur elle-même, tandis que celle qui est spontanée se fait sentir en arrière du scapulum et dans toute la longueur du membre.

Le malade éprouve dans le bras malade, et la nuit seulement, des secousses convulsives; il peut exécuter les mouvements de flexion de l'avant-bras sur le bras sans souffrir, mais en s'aider du bras sain. Le moindre mouvement pour écarter le membre du tronc est rendu impossible par les douleurs atroces qu'il occasionne.

La tumeur est le siège de battements artériels visibles à l'œil nu, et très sensibles à la palpation, car ils soulèvent légèrement les doigts appliqués sur elle.

Ces battements sont isochrones aux battements du pouls; la compression exercée pendant une minute et demie sur l'artère sous-clavière les fait disparaître complètement sans diminuer sensiblement (un demi-centimètre) le volume de la tumeur.

L'oreille appliquée seule ou armée du stéthoscope perçoit distinctement un bruit de soufflé, qui, assez intense en avant et un peu en dedans, diminue en dehors et n'est plus perçu en arrière.

On a la sensation de susurrus en appliquant le doigt sur le trajet de l'artère brachiale, surtout un peu au-dessus du niveau de la tumeur.

Une aiguille à acupuncture enfoncée dans la tumeur, à sa partie externe, arrive sur un point résistant qui fait supposer l'os sain en cet endroit, tandis que la même exploration faite en avant donne une sensation de crépitation comme si on brisait des lamelles osseuses, et on sent, en poussant l'aiguille dans l'humérus, qu'on traverse ce dernier de part en part.

En imprimant à l'humérus des mouvements de flexion en le saisissant à ses deux extrémités, on reconnaît, par la

mobilité qu'on obtient, qu'il y a solution complète dans sa continuité.

Mesures comparatives prises sur les deux membres dans les divers points de leur étendue ne nous ont donné aucune différence appréciable; mais ce qu'on pouvait noter facilement, et ce qui nous a frappé en découvrant le tronc du malade, c'est un amaigrissement très marqué de l'épaulé du côté malade et de toute la paroi thoracique correspondante.

Le 16 M. Demarquay a pratiqué la désarticulation de l'épaulé par le procédé de Larrey, qu'il a modifié pour les besoins de l'opération.

Le 28, la plaie est en partie réunie; le malade est dans un état satisfaisant.

Anatomie pathologique de la tumeur. — Pour mieux étudier les rapports de la tumeur avec le système vasculaire une double injection a été faite dans l'artère humérale d'une part, et dans la veine radiale de l'autre; et voici ce que nous avons pu constater.

La tumeur est entièrement formée par l'humérus. Elle est située au-dessus de l'insertion deltoïdienne, et s'étend depuis ce point jusqu'au niveau du col chirurgical. Elle a dans sa plus grande hauteur, dépouillée des parties molles, 9 centimètres, et 20 de circonférence. Elle est recouverte, en avant, par le deltoïde, et en dehors et en arrière par de longues portions du triceps; en avant et un peu en dedans, par le biceps, dont le tendon de la longue portion gît sur elle.

On trouve en dedans le nerf du pectoral, les vaisseaux de l'artère brachiale et ses veines satellites, le nerf médial et le nerf cubital. Plus en dedans, la partie inférieure de la tumeur est entourée par l'artère et la veine humérales profondes et le nerf radial. On remarque sur sa partie inférieure et interne, dans le point qui correspond aux insertions du grand-pectoral et du grand-dorsal, les vestiges de ces attaches de ces deux muscles. Le brachial antérieur s'insère par sa partie supérieure à la limite inférieure de la tumeur.

Les muscles sont tous plus petits et atrophiques. La tumeur présente une enveloppe résistante, très vasculaire, sur laquelle on rencontre des vaisseaux veineux et artériels du volume d'une plume d'oie. Les artères sont surtout développées à sa partie externe et à sa partie interne. Un réseau veineux très riche la couvre dans tous les points de son étendue.

L'injection veineuse et artérielle a pénétré la tumeur, et on aperçoit à la longe des réseaux formés par les deux ordres de vaisseaux, surtout aux parties interne et externe, sans points correspondant à la vascularité plus grande de l'envoloppe.

L'envoloppe fibreuse de la tumeur dans sa partie externe présente des lamelles osseuses, vestige de l'os primitif, à que l'apuncture nous avait permis de constater.

En avant et en dedans, nous n'avons pas trouvé trace de l'os.

La tumeur est formée par un tissu blanchâtre légèrement rosé; elle présente des cellules irrégulières, dans lesquelles pénètre l'injection. Au niveau de sa partie supérieure, comme au niveau de sa partie inférieure, l'humérus a subi une solution complète dans sa continuité. Seulement, à la partie interne, point où nous avons trouvé des fragments osseux dans l'envoloppe, la portion compacte de l'os semble se continuer avec le tissu fibreux qui constitue le revêtement de la tumeur, et dont nous avons parlé plus haut.

Le tissu médullaire et sa membrane n'ont pas subi de modifications dans la portion de l'os située au-dessus de la tumeur. Dans la partie qui est inférieure, au contraire, le médullaire est entièrement résorbé, le canal médullaire s'est élargi, et l'épaisseur de la portion compacte de l'os a augmenté.

Après avoir transcrit toute cette description anatomopathologique, nous dirons que la maladie est actuellement dans un état des plus satisfaisants, et qu'il avait pu en avoir obtenu la cicatrisation complète de la plaie résultant de la désarticulation.

D' E. L.

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

Séance du 27 octobre 1852. — Présidence de M. GUÉRIN.

M. le professeur Sédillot et M. le docteur Michel, chefs des travaux anatomiques à Strasbourg, assistent à la séance.

Le procès-verbal est lu et adopté après quelques modifications demandées par MM. Giraldès, Hugot, Forget, Larrey et Boied.

M. MOREL-LAVALLÉE a la parole à l'occasion du procès-verbal, et s'exprime en ces termes :

« J'ai eu l'honneur d'entendre la lecture de M. Richet, mais j'ai appris qu'il n'avait pas cité ma thèse; il était par conséquent dans son droit, à la condition cependant de ne pas dire que son sujet était nul, car il me met dans l'obligation de lui rappeler que j'y ai consacré une grande partie d'une thèse dont il était un des argumentateurs au dernier comble. C'est un oubli que M. Richet regrettera avec moi, j'en ai la conviction. »

Une disposition me tenait éloigné de la séance où il a été discuté le rapport de M. Gosselin. M. Gosselin a dit à peine un mot de ma thèse, et ce n'est pas une critique. Sans vouloir ouvrir une discussion à laquelle je n'ai pu prendre part, je me dois à moi-même une courte réclamation.

Je ne répondrai pas à la critique de M. Gosselin; c'est un sein dont il s'est chargé lui-même. La voix : « M. Morel-Lavallée n'a pas de confiance, c'est M. le rapporteur qui parle, dans la pression directe, car il prévoit qu'elle peut échouer, et il propose dans ces cas d'autres moyens. »

Puis, un peu plus loin, M. Gosselin cramoit comme moi des insuccès, et pour ne pas amoindrir le procédé qu'il préconise, qui est donc, ajoute-t-il, le moyen qui réussit toujours? Et il indique ceux que j'avais indiqués moi-même. Ce n'était pas la peine de blâmer mon opinion pour l'adopter soi-même quelques lignes plus bas.

Ce qui m'a touché davantage, c'est le peu de compte que M. Gosselin a tenu de mon travail, surtout quand j'ai vu dans son rapport les mêmes faits, sauf un seul peut-être, qui m'avait coûté beau-

pas unique et que, par cette racette, il se voit sanctionner avec un second calcul. En effet, en introduisant profondément un stylet,

Le Journal paraît trois fois par semaine :
Le Mercredi, Le Jeudi et Le Samedi.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40;
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGER, ALIÈRE, BELGIQUE, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Trois mois. 8 fr. 50 c. Six mois. 16 " Un an. 30 "
---	--

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Genève, Bâle, Lausanne, Yverdon, Soleure, Sion, Fribourg, Turin, Aoste, et Colonies.	Trois mois. 9 fr. Six mois. 17 " Un an. 33 "
--	--

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

ESPAGNE, PORTUGAL, TUNISIE, GIBRALTAR.	Trois mois. 40 fr. Six mois. 20 " Un an. 38 "
---	---

PARIS, LE 10 NOVEMBRE 1852.

Séances des Académies.

Les correspondants médicaux de l'Institut se sont reposés avant-hier, et la séance d'hier à l'Académie de médecine a été une véritable séance d'élection, c'est-à-dire qu'on s'y est à peu près exclusivement occupé de scrutin. Le résultat a été celui auquel on pouvait s'attendre, en supputant le nombre encore assez considérable des académiciens qui regardent l'Académie comme un théâtre, et qui pensent que la justice consiste à faire entrer d'abord ceux qui sont arrivés les premiers à la queue. Pour ceux qui ont cette façon d'apprécier les titres, M. Bouley avait le droit d'être un peu jeune, ainsi que son digne compétiteur M. Reynal. Ce tort est heureusement compensé par ce qu'il peut contribuer à nous consoler d'un échec qui ressemble plutôt à un triomphe qu'à une défaite.

M. Londe avait ouvert le scrutin par une lecture que le bruit des conversations nous a empêché d'entendre; M. Guiberti l'a fermée par une fantasia médicale intitulée : *Intoxication électrique*. L'Académie s'est ensuite formée en comité secret pour discuter des questions de prix. Au sujet des prix prochains, un bruit assez étrange est venu jusqu'à nous. On nous a dit que le prix Lard, qui est, on le sait, donné tous les trois ans au meilleur ouvrage de médecine pratique, a été partagé de la manière suivante :

1^{er} Traité des maladies nerveuses, de M. le docteur Sandras, 1,500 fr.;

2^e Compendium de médecine, 1,000 fr.

Si le fait est exact, nous sommes curieux de savoir sur quelles considérations la commission a basé une telle classification. Ces considérations, qui doivent être fort originales, ne pourront manquer d'intéresser le public médical, et nous aurons soin de les lui faire connaître. — H. de Coudane.

HOPITAL DE LA CHARITÉ. — M. VELPEAU.

Quelques mots sur l'érysipèle.

Tous les plegmasies, abcès, phlegmons, érysipèles, angioleucites, etc., ont à elles des caractères propres et bien tranchés. Elles ont leurs signes, leur marche, leur traitement particulier. Mais parmi elles, l'érysipèle est sans contredit le plus intéressant à étudier; et quoique l'on ait écrit beaucoup écrit sur cette affection, je pense qu'on lira avec intérêt les quelques considérations qui vont suivre. J'étudierai l'érysipèle dans ses symptômes, dans sa marche, dans sa durée, dans son traitement, mais surtout dans sa durée.

1^{er} Symptômes. — C'est une inflammation superficielle de la peau, caractérisée par une rougeur vive, intense, par un rebord abrupt, festonné et offrant à l'œil et au doigt un léger relief. Cette rougeur, habituellement étalée en une seule plaque, peut dans certains cas s'offrir sous l'aspect de plaques disséminées. Avec cela, des symptômes généraux et gastriques, voilà une esquisse rapide des signes de cette affection.

2^e Marche. — L'érysipèle a en général de la tendance à s'étendre, à gagner au loin; à marcher; de la non qui lui a été si justement appliqué *érysipèle ambulans*. Il marche en augmentant pendant un certain temps, y en suite en diminuant, pour disparaître sur un point, reparaître un peu plus loin, et ainsi de suite. Une fois qu'il a débuté, il s'arrête difficilement. Je n'en dis pas davantage sur ce chapitre, bien traité dans tous les ouvrages, et j'arrive à la durée.

3^e Durée. — Sa durée est de trois à quatre jours. Cette proposition peut paraître monstrueuse, si surtout l'on consulte les livres, qui vous disent que l'érysipèle dure de douze à quinze jours au moins. Assurément a-t-il besoin d'être justifié.

L'érysipèle marche par plaques, par bonds. Un membre, par exemple, qui est pris d'érysipèle, n'est pas envahi tout d'abord en entier par cette affection; il est pris successivement, portion par portion. Qu'un érysipèle débute au front, il forme d'abord une plaque; le lendemain, à cette plaque se venue s'en ajouter une autre; puis une autre, puis une autre encore, et cela successivement. Eh bien! pour étudier et comprendre la durée de l'érysipèle, il faut étudier la durée de chacune de ces plaques, et pour avoir la durée totale de l'érysipèle, il faut additionner la durée de chacune de ces plaques. Chaque plaque d'érysipèle dure trois à quatre jours. L'érysipèle du front, qui je disais tout à l'heure, disparaît au bout de trois à quatre jours, la seconde plaque qui y para le lendemain disparaît un peu plus tard, et ainsi de suite. La durée absolue de l'érysipèle est fixe, il n'y a que de très rares exceptions; la durée totale est variable, elle est en raison directe du nombre de plaques qui auront paru et de l'époque de leur succession. J'ai déjà indiqué ce fait il y a quelque temps, dans un article sur l'érysipèle phlegmonieux et le phlegmon érysipélateux inséré dans la *Gazette des Hôpitaux*. Je parlais d'un phlegmon du bras survenu à la suite d'un érysipèle, et je disais : Quand voit l'érysipèle durer plus de trois à quatre jours, il faut craindre qu'une autre plegmasie ne soit venue se joindre à la première, chaque plaque érysipélateuse ne durant jamais ou que très rarement plus longtemps. La durée de l'érysipèle est donc de trois à quatre jours; mais la durée totale de la série de plaques érysipélateuses est variable : elle peut être de douze à quinze jours; elle peut durer un mois, six semaines et même plus longtemps.

4^e Traitement. — L'érysipèle se développe le plus ordinairement soit sous l'influence d'une constitution atmosphérique particulière, soit sous l'influence d'une mauvaise disposition de l'état général du malade; de plus, il a pour caractère essentiel de marcher, de s'étendre, de voyager.

Que dire de tous les topiques, émollients, caustiques, résolutifs, pommades, etc., qui l'on a tout été vantés, employés, puis abandonnés? Lorsque la plaque d'érysipèle a paru, tous les topiques sont inutiles; elle durera ce que dure une plaque d'érysipèle, et vous aurez beau la couvrir de compresses, de pommades, elle marchera, et tous vos topiques n'empêcheront pas la plaque de durer trois à quatre jours. Vous pouvez bien arrêter une angioleucite, un phlegmon, vous n'arrêterez pas un érysipèle. Les topiques ne joueraient un grand rôle qu'en tant qu'ils empêcheraient la formation de plaques nouvelles à côté de l'une que l'érysipèle existe déjà. Je n'ajoute donc pas grande confiance à cette médication locale.

Mais, d'un autre côté, j'attaque un grand prix aux soins hygiéniques, j'attaque un grand prix aux médications générales, qui seront variables suivant les différents cas et que le tact du chirurgien disposera suivant la constitution et l'état des malades.

En somme, l'érysipèle est une plegmasie superficielle de la peau, ayant une durée assez bien limitée; une plegmasie qui, contrairement aux autres inflammations, ne peut être arrêtée dans sa marche, qui parcourt presque fatalement ses phases, qu'on pourrait appeler normales, et dans laquelle la médication générale, quand à présent, joue le plus grand, j'ai presque dit le seul rôle. — L. B.

HOPITAL DE LA PITITÉ. — M. VALLEZ.

Léçons cliniques sur les déviations utérines.

(Quatorzième leçon.)

Nous n'avons qu'une remarque à présenter sur le diagnostic des déviations utérines envisagées d'une manière générale; elle est exclusivement relative aux nombreuses erreurs dont ces affections ont été la source à une époque où elles étaient encore imparfaitement connues. On a vu des médecins, placés en présence des divers déplacements de la matrice que nous avons décrits, croire à l'existence de l'hypertrophie, de la pléiété pulmonaire et de différentes névralgies, tantôt à cause des maladies du foie ou des reins. Plusieurs praticiens, préoccupés sans doute par la prédominance apparente de palpitations dues à un état d'anémie plus ou moins avancé, ont pensé avoir affaire à des lésions organiques du cœur. À une époque voisine du moment actuel, aux fiévreuses éreurs que nous venons de signaler a succédé un autre genre de méprise. On a vu uniquement des engorgements et des abaissements de l'utérus dans des états pathologiques où le changement de direction de l'organe constituait le fait principal. Nous venons expliqué comment se produit l'abaissement de la matrice dans des cas de déviation. Lorsque existe une antéversion, le doigt, introduit dans le vagin et porté en avant, atteint rapidement le corps de l'utérus, qui paraît abaissé dans sa portion supérieure ou même dans sa totalité; l'illusion est surtout facile quand, au lieu d'une

antéversion, existe une rétroversion, ce n'est plus alors le corps, mais bien le col de l'utérus qui se présente à une hauteur moindre que celle qu'il occupe habituellement.

Ces différentes circonstances rendent compte des fautes de diagnostic qui ont pu être commises.

Il importe d'être prévenu des faits que nous venons de rappeler; il importe également de savoir qu'après le retour de l'utérus dévié à sa position normale, persiste un léger abaissement, qui, en général, ne disparaît qu'au bout d'un temps assez long. Cet abaissement ne s'accompagne d'aucun désordre fonctionnel. De l'assertion que nous émettons ici, assertion en preuve de laquelle nous pourrions apporter, entre autres exemples remarquables, celui d'une malade chez laquelle l'utérus, après avoir été redressé, est demeuré abaissé pendant une année entière sans causer aucun trouble dans la santé, découle la nécessité d'être très attentif à l'abaissement de la matrice après la réduction définitive des déviations ne doit pas être regardé comme l'indice d'une guérison incomplète; les symptômes qui coïncident avec les déviations compliquées d'abaissement ont leur origine, non dans l'abaissement lui-même, mais dans le changement de direction de la matrice.

Pour résumer, on conçoit sans peine que l'utérus, quand on réfléchit à la manière dont il est suspendu entre le rectum et la vessie, puisse subir un faible degré d'abaissement sans engendrer aucun trouble morbide, à la condition toutefois que son axe naturel ne soit pas dévié. On a dit que les déviations de l'utérus, les ligaments sous-jacents devenaient alors le siège d'événement occasionner des douleurs, ces prétendues douleurs, l'expérience l'a suffisamment démontré, manquent tant que le col de la matrice ne dépasse pas l'orifice du vagin; il n'en est plus de même lorsque l'utérus s'élève au-dessus de l'orifice du vagin, et qu'il se maintient dans une position anormale, ou que des déviations s'y ajoutent à l'abaissement. Dans de telles circonstances, on voit des souffrances de nature diverse se déclarer dans les régions inguinale et lombaire.

Il est digne de remarque que, dans les rétroversions où la compression exercée par le corps de la matrice porte sur le couvent du sacrum, les malades se plaignent principalement de douleurs dans les aines. Cette particularité tient, suivant nous, à établir que les symptômes douloureux ont leur point de départ non dans les effets de compression que déterminent les déviations, mais dans les tirailllements qu'elles impriment aux ligaments par lesquels sont soutenus l'utérus. En se plaçant à ces points de vue, on sera conduit à rapporter aux ligaments antérieurs de la matrice le siège des douleurs inguinales qui accompagnent les déviations de l'utérus en arrière. De même on rattachera à la distension des ligaments postérieurs les souffrances dans les reins que font naître les déviations en avant, souffrances qui ne sauraient être expliquées par la pression du col de l'utérus.

M. Velpeau, dont nous avons eu déjà l'occasion de citer les paroles, a dit des déviations utérines qu'elles entraînent pas la mort, mais qu'elles ne guérissent pas.

Est-il besoin de démontrer, par les faits qui ont été exposés et les preuves qui ont été fournies, combien le fâcheux pronostic porté par le professeur de la Charité doit être dès maintenant atténué? Les déviations utérines appartiennent désormais à la classe des affections susceptibles de guérison. L'expérience nous a appris non seulement qu'elles peuvent être guéries dans un grand nombre de cas, mais encore que l'ancienneté de leur origine n'était pas un obstacle au succès du traitement.

M. Devèze, cité par M. Bitty dans le *Journal de Dublin*, pense que les déplacements de la matrice qui remontent à une époque délicate sont beaucoup, plus graves que les autres, et ne peuvent disparaître que sous l'influence de la grossesse. Les faits qu'il nous a été donné d'observer ne nous permettent pas d'accepter cette opinion.

Le traitement des déviations utérines, tel que nous le comprenons, exige quelques précautions préliminaires, sur l'importance desquelles nous ne saurions nous étendre trop de long.

Le médecin qui se propose de pratiquer le cathétérisme de la matrice doit, en premier lieu, demander à ses malades si elles ont eu récemment leurs règles, et dans le cas d'une réponse affirmative, s'informer de l'époque précise à laquelle s'est faite la dernière éruption menstruelle, autrement il s'exposerait à des accidents fâcheux, tels que l'avortement et les dangers qu'il entraîne. Ce n'est pas tout; il lui faut encore se tenir en garde contre les renseignements inexacts de personnes qui pourraient avoir intérêt à le tromper. Dans ce but, il examinera l'utérus à l'aide du toucher, et recherchera si n'existe pas de signes qui puissent de nature à faire soupçonner une grossesse. Si l'investigation attentive à laquelle il se sera livré lui a inspiré des doutes, il s'en tiendra au traitement à la probaine époque menstruelle, dont il prendra soin de constater lui-même la réalité.

Il convient, dès l'abord, d'avoir recours à la sonde utérine, non seulement comme moyen d'exploration, mais encore comme moyen de traitement. Nous n'avons pas à rappeler ici les règles qui doivent présider à l'introduction de l'instrument; lorsqu'il a été une fois introduit, on imprime à l'organe dévié un mouvement par lequel on le place dans une situation inverse de celle qu'il occupait, mais sans que celle qui lui appartient dans l'état normal. On maintient pendant quelque temps la matrice dans la position nouvelle qu'on lui a donnée, puis on cesse de soutenir la sonde utérine; le doigt indicateur permet alors de juger si la déviation se reproduit immédiatement ou si elle demeure réduite pendant quelques instants, et d'apprécier ainsi dans une certaine mesure la durée probable et le degré de difficulté du traitement.

Dans les renversements en arrière, les manœuvres à exécuter sont en général plus faciles que dans les renversements en avant; plus faciles aussi sont les déplacements qu'on imprime à la matrice en vue de guérir la déviation.

Lorsqu'on retire la sonde, on maintient le col de l'utérus au moyen du doigt appliqué, suivant l'indication, à sa partie antérieure ou à sa partie postérieure.

Le cathétérisme de la matrice, pratiqué de la façon que nous venons de décrire, nous a valu des succès dont il a été fait mention. C'est dans des cas de flexion très prononcée que nous avons obtenu ces succès. Il y a là une particularité qui trouve sa raison d'être dans une circonstance anatomique signalée plus haut; nous voulons parler de l'état de mollesse du tissu de l'utérus au point de jonction du col et du corps, état de mollesse qui n'existe pas exclusivement en arrière, et favorise à un haut degré le maintien temporaire du corps de la matrice dans la direction qui lui a été imprimée.

Malgré les résultats favorables que procure la sonde utérine, malgré l'incontestable utilité dont elle est lorsqu'il s'agit soit d'arriver à la curatelle radicale des déviations, soit de préparer l'introduction des instruments redresseurs, plusieurs auteurs, et, entre autres, M. Ashwin, n'ont pas hésité à la remplacer comme un moyen dangereux et inefficace. Un semblable jugement annonce, de la part de ceux qui l'ont exprimé, un défaut complet d'expérience personnelle. Même dans les cas où l'usage de la sonde utérine est suivi d'insuccès, il a pour effet de diminuer et quelquefois de dissiper les douleurs dont le malade est le siège, par un procédé analogue sans doute à celui sous l'influence duquel s'effacent certaines douleurs du canal de l'utérus dans le cathétérisme répété de la vessie.

La plupart de nos malades ont été guéries par l'application des instruments redresseurs; nous serions habilement aujourd'hui du redresseur articulé, auquel nous aurions fait subir des modifications qu'il convient d'indiquer ici.

L'appareil se compose de deux pièces: la première comprend une tige intra-utérine, un disque et une tige vaginale; la seconde consiste en un plastron recouvert d'une tige métallique destinée à s'adapter à la tige vaginale.

La tige qui doit pénétrer dans la cavité de la matrice est en ivoire, elle est solidement fixée sur le disque; ce dernier, dont le diamètre maximum a deux centimètres, est de métal: sa face supérieure est plane, sa face inférieure est convexe; elle s'articule avec la tige vaginale par un bout de ressort qui, dans le cas opportun, de couder à angle fixe des deux tiges que sépare le disque. La tige vaginale est creuse et cylindrique; la cavité dont elle est pourvue a pour objet de recevoir la tige solide qui se continue avec le plastron à angle droit.

Des fils cirés, qui passent dans deux attaches, d'une part, à la base du disque, de l'autre, à la partie inférieure du plastron, relient entre elles les deux pièces dont est formé l'appareil.

Dans la portion supérieure et à la base du plastron ont été ménagées des ouvertures qui reçoivent les cordons à l'aide desquels l'instrument est maintenu en place.

Nous réduisons le disque métallique à des dimensions pour ainsi dire rudimentaires toutes les fois que nous avons à traiter des femmes vierges.

Pour introduire la première pièce de l'appareil, on commence par l'ovaire, c'est-à-dire par derrière l'angle qui existe entre la tige intra-utérine et la tige vaginale. L'adaptation de l'appareil se fait d'abord par un manœuvre en chéneau; on obtient ainsi une espèce de sonde rectiligne que l'on conduit sur le doigt jusqu'à l'orifice du museau de tauche; on la fait pénétrer lentement et avec précaution. Lorsqu'on sent que la face supérieure du disque métallique est arrivée au contact du col, on imprime à l'instrument un mouvement de totalité, qui varie selon la nature du déplacement; on fait ensuite agir le ressort, dont le mécanisme a pour effet de relever à angle droit la tige vaginale sur la tige intra-utérine; deux précautions sont indispensables à observer dans cette partie de l'opération: elles consistent, d'une part, à protéger par l'interposition du doigt la paroi du conduit vulo-utérin contre le mouvement brusque qu'exécute la tige vaginale; de l'autre, à maintenir fortement cette même tige, qui, abandonnée à elle-même, ne manquera pas, sous l'influence du poids de la matrice engorgée, de ramener les tissus environnants et d'exercer sur eux une pression douloureuse.

Il est facile d'adapter le plastron à la première pièce de l'appareil toutes les fois que la tige vaginale, soutenue par la main du médecin, n'est pas venue se creuser un sillon profond et se perdre en quelque sorte au sein des parties molles.

Les deux pièces qui composent le redresseur ont été unies entre elles au moyen des fils dont nous avons parlé, on l'ajustait solidement avec les rubans qui passent par les ouvertures du plastron et sont pourvus à sa base et à son sommet; a-t-on affaire à une déviation en avant, il est essentiel, nous n'avons pas besoin de le dire, de serrer les rubans qui correspondent aux ouvertures supérieures avec plus de force que ceux qui correspondent aux ouvertures inférieures. On doit procéder d'une manière inverse dans les déviations en arrière.

Le redresseur à flexion fixe peut être employé dans les cas d'antéversion simple.

L'antéversion des instruments redresseurs devient une mesure opportune du moment où le cathétérisme vaginal, pratiqué un certain nombre de fois, n'a pas modifié sensiblement la déviation et la tendance que dans l'origine elle avait à se reproduire. Parmi les cas de retournement en avant que nous avons eu à traiter, il s'en est rencontré un seul dans lequel on n'ait pas été nécessaire. Sous ce rapport, les retournements en arrière ont présenté une différence que nous avons eu l'occasion de faire ressortir.

Le moment dont il convient de faire choix est un point d'une haute importance: les limites de temps dans lesquelles nous plaçons notre appareil sont comprises, d'une part, entre le quatrième jour qui suit l'équipage menstruel et la fin de la période menstruelle qui la précède. L'expérience nous a appris que lorsqu'on l'applique, surtout dans les commencements, huit jours avant l'époque présumée des règles, il a pour effet de hâter leur apparition. Il est, en général, d'autant mieux supporté que le flux menstruel se répète à des intervalles plus courts.

La fréquence des pertes de sang par la matrice doit être considérée comme une contre-indication.

Plus la tige intra-utérine a de longueur, plus les malades sont exposées à voir le retour prématuré de leurs règles, et à éprouver des douleurs dans l'état de repos ou de la gêne dans la position assise. Cette seule cause nous a fait adopter la mesure que nous venons de déterminer exactement des dimensions en profondeur de la cavité de la matrice.

Toutes les fois qu'il y a antéversion ou retournement, et que le tissu utérin a conservé sa consistance naturelle, il suffit, pour redresser l'organe dévié, d'une tige qui s'accroque d'une portion de sa cavité. Il n'en est pas de même dans les conditions opposées. Prenons pour exemple une flexion quelconque. L'instrument redresseur, si son extrémité ne pénètre pas au delà du lieu dans lequel l'axe du corps la matrice vient couper l'axe du col, n'aura

d'autre résultat que de rompre en partie ou déplacer, dans des circonstances de ce genre, il est indispensable de donner à la tige intra-utérine une longueur telle qu'elle dépasse d'un centimètre ou d'un centimètre et demi le point dans lequel existe la flexion.

A.-H. MARGENR.

RECHERCHES SUR LES MALADIES CONGÉNIALES.

Par M. le Docteur VERNEUIL, professeur de la Faculté.

(Deuxième fragment.)

Luxation congénitale du fémur par malade articulaire chez un fœtus à terme.

Malgré les nombreux travaux dont les luxations congénitales ont été l'objet, malgré le soin apporté dans l'exploration anatomique et dans l'exposé symptomatique de ces affections, il existe malheureusement encore des lacunes relatives surtout à leur diagnostic, leur mode de développement, leurs causes premières.

Ce n'est point que les faits manquent, mais ils ne présentent pas tous la même valeur, et si l'on a l'occasion fréquente de constater, chez l'adulte, des difformités résultant de dislocations articulaires remontant aux premiers âges, il est beaucoup plus rare d'avoir sous les yeux les phases initiales de ces vices de conformation; circonstance bien fâcheuse, puisque, malgré les efforts de praticiens habiles, on est réduit trop souvent, devant les luxations congénitales anciennes, au rôle de spectateur désarmé.

Le diagnostic n'est pas non plus toujours chose facile; et si cette proposition était contestée, ne suffirait-il pas de rappeler que sur le sujet, et même après l'autopsie, on a souvent peine à décider si la lésion est congénitale ou acquise. On ne peut le dire qu'un grand nombre des observations publiées se terminent, après une discussion plus ou moins longue, par le doute et l'incertitude.

La raison en est facile à saisir; les luxations congénitales par elles-mêmes n'aboutissent point la mort; souvent donc on n'observe les malades qu'à une époque éloignée de leur naissance, alors qu'il peut depuis longtemps les souvenirs fugaces de la première enfance. Il arrive ainsi fréquemment que si des convulsions, des attitudes vicieuses, des violences extérieures ont sévi sur l'enfant dans le cours de la première année, je suppose, devenu grand, cet enfant vous répondra que de tout temps il a porté sa difformité; et comme, d'un autre côté, des déplacements d'abord peu étendus ne deviennent saillants que par la marche, le développement des membres ou l'imperfection de leurs fonctions, ils seront souvent méconnus par les parents, et rapportés par eux, dès qu'ils sont manifestes, à un traumatisme douloureux.

On voit que d'obstacles s'opposent à la détermination de la congénialité ou de la non-congénialité des luxations; que sera-ce quand il s'agira de démontrer l'étiologie de ces lésions! On a beaucoup écrit sur les luxations congénitales de la hanche, mais les observations sont si rares, si incomplètes, si peu exactes, qu'il est difficile de conclure. On possède un nombre assez restreint d'observations, mais elles sont généralement constatées immédiatement après l'accouchement, et comme c'est à leur début que les maladies de ce genre portent le plus souvent le cachet de la cause productrice, c'est seulement avec des faits recueillis à cette époque qu'on parviendrait à jeter quelques lumières sur cette étiologie si pleine encore d'obscurité.

Les raisons qui précèdent, l'importance du sujet, les points de doctrine qu'il soulève et les indications thérapeutiques qui en découlent m'ont engagé à publier à l'ait des faits plus concluants; c'est une pièce pathologique trouvée à l'embryon, sans renseignements, dans le crâne, qui constitue une de ces rares exceptions dans lesquelles l'anatomie pathologique est presque tout, l'observation clinique presque rien.

Luxation congénitale du fémur par suite d'une hydatroïse.

Dans les premiers jours de juin 1832, je trouvai à l'Amphithéâtre de l'École pratique un fœtus mort après avoir à peine respiré. Son développement général était médiocre; néanmoins ses formes extérieures sont régulières, sauf dans la région de la hanche gauche. Je fus, en effet, dès l'abord frappé de la conformation vicieuse de cette région et de l'attitude anormale du membre inférieur du même côté. Avant toute dissection, il me fut facile de reconnaître une luxation du fémur dans la fosse iliaque.

L'examen superficiel révèle les particularités suivantes: le sujet étant suspendu de manière que les pieds ne touchent point le sol, la hanche du côté gauche est plus élevée que celle du côté opposé; la cuisse, au quart fléchie sur le bassin, est dans une adduction assez prononcée, combinée avec un mouvement de rotation en dedans. — L'axe du fémur coupe l'axe du membre droit au-dessous de l'articulation du genou. En mesurant comparativement les deux membres, de l'épine iliaque antérieure au bord supérieur de la rotule, on constate du côté gauche un raccourcissement de 6 à 7 millimètres environ, et l'on obtient sensiblement le même résultat par le procédé de mensuration indiqué par M. Nélaton. En examinant le membre par la partie postérieure, on voit que l'extrémité supérieure du fémur forme en arrière, en dedans et en haut une saillie conoïdale. La demi-circumférence de la région, mesurée par une ligne horizontale étendue de la symphyse du pubis à la pointe du coccyx, en passant par le sommet du grand trochanter, présente à gauche 7 à 8 millimètres de plus qu'à droite.

Le membre du côté sain est un peu plus volumineux que l'autre.

Le toucher fait aisément reconnaître la présence de la tête luxée en arrière et en haut. On peut, en imprimant des

mouvements rotatoires à la cuisse, déplacer la tête et la faire saillir davantage; mais les ligaments, en opérant des tractions directes en bas, on peut sans peine réduire complètement la luxation, c'est-à-dire rendre à la région sa forme normale. On perçoit distinctement une espèce de resaut et de frotement quand la tête quitte sa position anormale et redevient dans le coyle; mais la luxation se reproduit aussitôt qu'on abandonne le membre, qui se porte aussitôt dans la rotation en dedans et l'adduction; elle renaît de même si on pose légèrement l'os en haut.

Les mouvements de l'articulation sont gênés, mais ne sont pas complètement abolis; la flexion, la rotation en dehors sont restreintes; l'extension est très peu étendue; mais l'adduction surtout est impossible, ce qui est dû aux adducteurs qui forment à la partie interne de la cuisse une saillie très forte et très rigide.

La conformation extérieure et les mouvements de la hanche du côté opposé paraissent normaux. Des deux côtés, existe une rigidité qui, en dedans, tire comme ceux les fetes.

La dissection révèle les particularités suivantes:

Du côté sain, les vaisseaux, les nerfs, les muscles paraissent tout à fait normaux; ces derniers ont une coloration rouge bien marquée. L'articulation, mise à nu, est bien conformation; la tête est néanmoins très peu enfoncée dans le coyle; la capsule est normale; l'extension est très peu étendue. La capsule, partout intacte, est exactement appliquée sur la tête. Le ligament rond est fort, brillant, nacré. La tête cartilagineuse est lisse, polie. Il n'existe aucun épanchement dans l'articulation.

Du côté malade, il n'en est pas de même. Les vaisseaux, les nerfs n'offrent pas de lésions appréciables ni dans leur volume, ni dans leur texture; mais les muscles sont généralement plus courts et moins développés que ceux du côté opposé, néanmoins ils ont la même coloration. Les deux fessiers superficiels sont sains. Le petit fessier, étalé sur la tête, est aplati, ridé; ses environs sont un peu infiltrés de tissu cellulaire induré.

L'articulation a perdu sa forme; la capsule, fortement distendue à sa partie supérieure, coiffe la partie supérieure de la tête qui est portée en haut, en dehors et en arrière; la partie antérieure de l'articulation n'est plus convexe; la capsule est tendue à plat au-devant du coyle vide, et l'axe général du ligament orbiculaire est devenu oblique en haut et en dehors. Celui-ci, néanmoins, ne présente aucune solution de continuité; ses insertions à l'os iliaque et au fémur sont normales.

La dissection a rendu beaucoup plus étendus les mouvements de l'articulation luxée, et on voit très distinctement la tête se replacer dans la cavité quand on opère la réduction; le membre reprend alors à peu près sa longueur et sa direction normales.

La jointure étant ouverte, on constate que la capsule est allongée et amincie presque partout, mais surtout à la partie supérieure et antérieure. Le ligament rond existe encore, mais il est filiforme et tellement ramoli, qu'à bout de deux jours de macération dans l'eau il se rompt. L'articulation est si on distend, au moins remplie par un liquide sinueux d'un gris rougeâtre, visqueux et difficilement entraîné par le lavage. La face interne de la capsule présente à sa partie inférieure de longues et très développées, surtout au niveau de la partie antérieure du coyle, des saillies qui correspondent à la partie interne de la cavité coyle. Du fond de celle-ci s'élevait également des végétations de même nature.

Les surfaces articulaires sont entièrement cartilagineuses; leur tissu est rougeâtre et comme coloré par imbibition. Le cartilage a perdu sa translucidité et sa teinte opaline normales.

La tête fémorale est un peu plus petite que celle du côté opposé; elle présente au lieu d'insertion habituel les débris du ligament rond. En arrière elle offre, de plus, un léger aplatissement dans le point où elle presse contre le bord du coyle, sur lequel elle est à cheval.

Sur un fœtus de profondeur qu'à l'ordinaire, la cavité coyle n'a perdu ni sa forme, ni sa rigidité dans les deux tiers inférieurs étendus. On y reconnaît distinctement le bourrelet fibreux cotyloïdien; mais dans les tiers postérieurs de sa circonférence on remarque un aplatissement, un écrasement de ce bourrelet fibreux et du sursol cartilagineux qui le supporte. Malgré cet affaissement, il n'y a pas de solution de continuité dans ce point, mais seulement dissociation des fibres du ligament cotyloïdien.

Ainsi pour résumer les particularités les plus importantes de cette lésion, je rappellerai la distension de la capsule; l'épanchement séro-purulent, la rupture du ligament rond, les végétations qui obstruent la cavité cotyloïde vide, le commencement d'altération de forme de la tête. L'agrandissement du coyle en haut et en arrière par suite de l'addition d'une demi-cavité nouvelle incomplète encore, grâce à la résistance du bourrelet cotyloïdien et de la capsule orbiculaire.

Je pense que tout s'explique sans peine par la présence d'un épanchement qui a progressivement expulsé la tête du fémur. Je puis donc donner à cette affection le nom de coxalgie; il ne faut point objecter que les altérations du tissu osseux manquent dans ces cas de tumeurs blanches fœtales; car, suivant la remarque aussi simple que vraie de M. Broca, il n'y a pas de tumeur blanchâtre, il ne faut pas s'attendre à trouver les lésions des arthropathies de l'adulte.

J'ai pensé qu'il était indispensable de donner une description longue et minutieuse de ce fait, pour qu'il ne reste point de doute sur sa nature; des observations semblables existent dans la science. M. Parise, appliquant la théorie de J.-L. Petit à la production des luxations congénitales du fémur, a déjà produit des cas analogues, et a fondé sur eux une théorie qu'il a discutée avec le talent qu'on lui connaît. Par mal-

Après ces descriptions sont un peu concises. (Voy. *Thèse inaugur.*, août 1842.)

Depuis cette époque, M. Broca a observé un cas semblable; il l'a consigné dans un recueil malheureusement trop répandu. Je pense donc qu'on lira avec intérêt sa description, qui se rapproche beaucoup de la mienne.

Il s'agit d'un fœtus à terme qui fut présenté à la Société anatomique dans le mois de janvier 1852. Voici comment M. Broca a caractérisé les lésions anatomiques :

est, et que le fémur, sorti de sa cavité en refoulant la capsule, est venue se loger sous le petit fessier en passant entre lui et le pyramidal. Le ligament rond est détruit en grande partie; on en trouve des vestiges dans la dépression de la tête fémorale; ces restes sont très ramollis. La synoviale est recouverte de fausses membranes; le fond de la cavité en présente également une très développée qui s'applique sur le petit fessier et l'attache du ligament rond sur le fémur. On trouve des grains gras et de la matière blanche et noire. Au milieu de ces désordres, les cartilages sont sains. Cette lésion est la même que celle que j'ai observée avec exception par leur intégrité parfaite, ce que j'attribue à leur épaisseur considérable chez le fœtus. Il est impossible de méconnaître à ces différentes lésions une vraie tuberculose blanche. On ne peut donc pas nier son existence chez le fœtus. — Beaucoup de fœtus ont été trouvés atteints de cette sorte d'écrouelle. Dans les luxations par malformation, le ligament rond reste intact, et, lorsqu'il est détruit, on peut dire que la luxation est le résultat de la tuberculose blanche. — *Bull. de la Soc. anat.*; janvier 1852, page 10.

Après ces faits, il me paraissait superflu de discuter l'hypothèse du fait que je viens de décrire plus haut. Les théories proposées pour expliquer les luxations congénitales de la hanche me semblent ici en défaut, aussi bien celle de la malformation originelle des surfaces articulaires, puisque les os étaient ici régulièrement conformés, excepté dans le point où, par suite de leurs rapports avec le fémur, la pression devait nécessairement les altérer, que celle de la rétraction musculaire causée par des convulsions survenues pendant la vie extra-utérine. On m'objecte peut-être que les muscles étaient rigides, qu'ils étaient trop atrophiés du côté de la luxation et qu'ils étaient des tractions de transformation fibreuse appréciables à des yeux exercés. Je n'ai pu constater aucune de ces raisons comme étant d'un secours.

Les suppurations articulaires n'étant pas rares dans les premiers jours qui suivent la naissance, on pourrait penser qu'il s'agit d'un fait de ce genre : je répondrai que le fœtus avait à peine vécu et que les déformations qu'on observait dans les éléments articulaires attestaient à cette affection une date assez ancienne.

Pourquoi nous préoccuper des théories ? Nous avons sous les yeux la cause matérielle de la lésion ; cette cause, c'est l'hydarthrose ayant amené un déplacement successif favorisé chez le fœtus par l'attitude du membre, par la moindre résistance des ligaments, par l'emboîtement moins complet de la tête fémorale dans le cotyle iliaque.

En l'absence de conditions aussi favorables, ces faits sont cependant assez communs chez l'adulte : j'ai eu moi-même l'occasion de voir deux fois cette luxation s'opérer en queue de sorte sous mes yeux : en 1845, chez une marchande de qual aux Fleurs, qui marche très convenablement depuis, et en 1846, chez un garçon de seize ans, couché à l'hôpital Saint-Antoine, affecté d'un rhumatisme articulaire général qui se localisa à la hanche. Ce malade fut affecté d'une hydarthrose aiguë, qui détermina bientôt l'issue de la tête dans la fosse iliaque.

Sans vouloir trop généraliser cette étiologie des luxations congénitales, je l'admets cependant pour un bon nombre de cas, et je pense qu'elle prendra plus de crédit à mesure que la pathologie fœtale sera plus complètement étudiée.

Cette observation, riche de détails anatomiques, me paraît pas toutefois perdue pour la pratique. L'âge tracé au sein les symptômes de la luxation; ils présentent beaucoup d'analogie avec ceux que l'on observe sur l'adulte. Le diagnostic me semblerait donc facile en pareille circonstance; il n'a pas oublié sans doute la facilité avec laquelle s'opère la réduction par une simple traction de haut en bas. La contusion ne me paraîtrait pas d'une grande difficulté; c'est à cette époque qu'on pourrait compter sur une de ces cures radicales si souvent annoncées et si souvent démenties par le temps d'un examen rigoureux.

COMPRESSION TRAUMATIQUE

des nerfs vagues et grands sympathiques, suivie de mort
par asphyxie pulmonaire.

Par M. le docteur BURGGRAEVE, de Gand.

(Communiqué à l'Académie de médecine de Belgique.)

Le nommé Brunon Van Dorpe, homme de peine, âgé vingt-huit ans, d'une bonne constitution, fut transporté à l'hôpital civil de Gand le 14 juillet 1852. Ce malheureux était endormi la veille sous un chariot chargé de foin. Un petit jour, le conducteur, ne s'étant pas aperçu de sa présence, mit son attelage en mouvement. Un cri perçant par d'au-dessous des roues fit arrêter les chevaux. On releva le blessé saignant abondamment de l'oreille gauche et ayant la cuisse du même côté écrasée.

Averti de l'accident, nous nous rendîmes aussitôt à l'hôpital. L'état du blessé était très alarmant. Outre la fracture de la cuisse, fracture oblique et accompagnée d'un grand épanchement de sang, l'oreille gauche était arrachée du crâne déchirée en plusieurs endroits et ne tenait plus à la tête que par un lambeau postérieur. L'écoulement de sang avait cessé.

mais le cou était le siège d'une tuméfaction uniforme assez considérable.

Les mouvements de la face avaient lieu régulièrement, sans déviation des traits. Le blessé finissait entendre des cris plaintifs, mais pour le restre répondait convenablement aux questions qu'on lui adressait. Il éprouvait le besoin de cracher. En lui donnant à boire, on s'aperçut que la déglutition était arrêtée dans son troisième stade. Ainsi les liquides, après avoir franchi l'isthme du gosier, s'arrêtaient dans les pharynx, revenaient à la bouche par un mouvement de régurgitation et étaient recrachés avec une grande quantité de mucosités. Aucune lésion inférieure n'était appréciable ni au larynx, ni au pharynx. On avait pu constater la connaissance de l'impossibilité de la déglutition, et il en rapportait le siège à la partie moyenne de la région cervicale. On lui donna des boissons à plusieurs reprises, mais toujours les mêmes phénomènes se présentaient.

Les mouvements de la tête, des bras, de la poitrine, de l'abdomen, ainsi que ceux de l'extrémité inférieure droite étaient parfaitement libres.

Malgré le gonflement de la cuisse fracturée, nous procédâmes immédiatement à sa réduction. La rigidité musculaire ne permit pas de l'obtenir d'une manière complète; cependant nous appliquâmes l'appareil inamovible ouaté, afin de maintenir le membre en attendant une réduction complète quand le spasme aurait cessé. L'oreille fut rattachée par quelques points de suture, après que les bords de la plaie eurent été égalisés.

Après le pansement, le blessé sembla moins souffrir. Il cessa ses cris plaintifs. La circulation se faisait régulièrement et le poulx était normal; dans l'après-dîner, le poulx se releva et rendit une saignée générale nécessaire. Le caillot sanguin dépassait, quant à la fibrine, la moyenne physiologique et présentait une faible couenne inflammatoire à sa surface. Le poulx tomba pour quelques heures, mais vers le soir la fièvre s'alluma. Même embarras du côté de la déglutition; rejet de mucosités par la bouche; persistance de la phonation.

Le lendemain 15 juillet, état fébrile. Mêmes symptômes que la veille et de plus respiration moins libre. Le pansement de l'oreille fut levé. La plaie se trouvait dans de bonnes conditions. On se contenta d'un appareil contentif. Quant à la cuisse, il n'y avait pas de péril en la demeure; on laissa l'appareil ouaté.

Le vendredi 16, même état; mais la gêne de la respiration augmente d'heure en heure. Vers le soir, le malade s'agite et se précipite à chaque instant sur son séant. On est obligé de surveiller ses mouvements. La respiration s'embarrasse de plus en plus; une mousse écumeuse sort de la bouche et se fait remarquer jusqu'au fond du gosier. Enfin, la mort a lieu par asphyxie pulmonaire vers deux heures du matin.

Nécropsie vingt-quatre heures après la mort.

L'incision des parties musculaires de la cuisse fit voir une fracture très oblique au tiers inférieur. Un épanchement considérable entourait les fragments.

Au cou, la dissection de la peau et du pectoral du côté gauche permit de reconnaître un caillot d'épanchement considérable dans le tissu cellulaire libre et intermusculaire. Le muscle sterno-cléido-mastoïdien étant coupé, nous vîmes que l'épanchement embrassait également les vaisseaux et les nerfs profonds. Ainsi l'artère carotide, le grand sympathique étaient compris dans le foyer. De là le sang s'était porté plus profondément et avait enveloppé le plexus pharyngien. S'étant dirigé derrière le pharynx, au-devant des muscles de la colonne vertébrale, il avait produit les mêmes altérations du côté droit.

Il faut remarquer que l'épanchement n'existait pas à partie supérieure du cou, et qu'il s'étendait des deux côtés à partir du milieu du constructeur supérieur jusqu'au constructeur inférieur, et, superficiellement, du côté gauche, de la naissance de la trachée-artère jusqu'à la partie inférieure du cou, en enveloppant le muscle sterno-cléido-mastoïdien. L'apophyse styloïde gauche était brisée à sa base sans avoir subi de déplacement. Il n'y avait pas d'épanchement dans la région; le nerf facial et le temporal superficiel de la tête, quoique peut-être infectés, de même que les nerfs et les vaisseaux superficiels du cou, les nerfs hypoglosses, les nerfs styloïdes, les ganglions hypoglosses, glossopharyngiens, le nerf vagal, le ganglion cervical supérieur, le ganglion cervical inférieur, le ganglion cervical supérieur et les premiers nerfs cerviques, le ganglion cervical inférieur et les premiers nerfs cerviques. Le crâne et la colonne vertébrale étaient intacts. Il n'existait de lésion ni à la langue, ni aux lèvres.

Les voies aériennes étaient remplies d'une mousse spumeuse; le thorax ne présentait aucune fracture ni dépression; les poumons étaient fortement congestionnés, et le cœur presque rempli d'un sang noir peu fibriné. La mousse remplissait les bronches jusque dans leurs dernières extrémités. Le sang des poumons était également veineux et liquide. Le caillot étalé mou et ressemblait à de la gelée de groseilles.

RÉFLEXIO. — Peut-on, d'après les lésions que nous venons d'énumérer, se rendre compte de la mort de nos blessés? Rappelons ici les symptômes dans l'ordre où ils sont présentés. Ce fut d'abord l'impossibilité de la déglutition, puis le gêne de la respiration augmentant d'heure en heure, à côté de cela la persistance de la phonation. Or, sait que le nerf vague ou pneumo-gastrique, nerf sensitif lui-même, reçoit immédiatement à sa sortie du crâne une portion du spinal ou accessoire de Willis, nerf moteur qui remplit à l'égard du premier les mêmes fonctions que le spinal lui-même. Le pneumo-gastrique est donc fillet avec le spinal. Le nerf vague, après avoir donné naissance au plexus ganglionnaire du cou, donne le ganglion cervical supérieur et le ganglion antérieur du deuxième nerf cervical, donne le pharyngé supérieur qui, en s'unissant avec un fillet du spinal et du glossopharyngé, forme le plexus pharyngé. Ce plexus est doué de fonctions motrices par des fillets qui lui viennent du pneumo-gastrique, fillets que celui-ci a reçus lui-même

la spinale; c'était précisément à ce plexus que commençait le siège de l'émancement. Dès lors on comprend pourquoi les mouvements du pharynx étaient impossibles et pourquoi il s'opposait à la progression ultérieure des liquides dans l'œsophage et l'estomac. On comprend aussi pourquoi la section de la soif était restée intacte, puisque le glosso-pharyngien, dont il semble que la sensation émane, était resté intact, l'émancement s'étant fait plus bas. Quant au gène croissant de la respiration, c'est l'explication par la compression graduelle des poumons, qui s'explique par la portion cervicale des deux nerfs rachidiens qui se réunissent à la base de la moelle. Les animaux vivants ont reconnu que la section au la paralysie de ces nerfs amenait des troubles graves dans les actes chimico-vitaux de la respiration, que le sang cesse insensiblement de s'artérialiser, que la chaleur animale diminue, que les inspirations deviennent de plus en plus difficiles et finissent par ne plus pouvoir s'effectuer que la bouche largement ouverte, jusqu'au moment où la mort par asphyxie vient mettre un terme aux souffrances de la victime. A l'autopsie, on trouve des traces de la lutte violente qui s'est établie avant la mort. La glotte est ouverte, la trachée-artère et les bronches sont remplis de mucus et d'un liquide blanc comme à petites bulles. Les poumons ont une teinte foncée sur toute leur étendue, et toute trace d'artérialisation du sang a disparu. Les cavités gauches du cœur sont remplies d'un sang noir et comme défilé.

Ce sont là précisément les symptômes que nous a offerts notre blessé et les lésions anatomo-pathologiques que l'autopsie a révélées. Quant à la phonation, comme elle est sous la dépendance des nerfs laryngés supérieurs et inférieurs, on conçoit qu'elle ait persisté, puisque la compression des pneumo-gastriques commençait et finissait au-dessous de l'origine des premiers, et au-dessus des seconds.

En somme, il est manifeste que la mort a été amenée par la compression des nerfs vagues et grands sympathiques, laquelle a eu pour résultat d'enrayer les fonctions respiratoires et d'amener ainsi une véritable asphyxie pulmonaire.

Au moment où nous écrivons cette note, nous lisons dans le compte-rendu de l'Académie de médecine de Paris l'analyse du sang veineux sur un cheval six heures après la section des pneumo-gastriques, par M. Clément, professeur de chimie à l'école d'Alfort. Les conclusions de cette expérimentation se rattachant à notre travail, nous avons jugé convenable de les rapporter.

Ces conclusions sont :

1° Que le pneumo-gastrique transforme le poulmon en un organe de pure exhalation ;

D'où l'on doit inférer, au point de vue physiologique, qu
lorsque la respiration est normale,

1° Il y a combustion dans le poumon à l'entrée de l'air dans cet organe ;

3° Que, dans cette combustion, il se forme de l'eau qui passe dans le sang des artères pendant qu'une partie de l'alumine devient fibrine ;

4^e Que, comme conséquence, le sang artériel est plus aqueux, moins albumineux, plus fibrineux :

5° Que, lorsque la respiration est rendue anormale par la section des pneumo-gastriques, la combustion pulmonaire s'affaiblit et finit par s'éteindre ; que l'albumine n'est plus brûlée, ni modifiée en fibrine, et que le sang alors devient moins aqueux et plus albumineux.

Relativement à l'augmentation de la fibrine et à la couleur rouge artérielle qu'offrait le sang de la jugulaire, les conclusions sont :

1° Pour l'augmentation de la fibrine, que si l'assimilation s'affaiblit en même temps et aussi vite que la vie pulmonaire le principe fibreux doit augmenter, et qu'il doit diminuer au contraire, si la vie des organes se prolonge plus de temps que celle des poumons ;

2° Pour la coloration artérielle, que le sang qui rouge encore dans le poulmon reste rouge quand il ne brûle plus rien dans la trame des tissus mourants et passe dans les veines; que, au contraire, il reste noir lorsqu'il circule dans des tissus encore vivants et qui lui enlèvent un peu de l'oxygène de ses globules.

Il résulte de ces conclusions que les pneumo-gastriques exercent à la fois une action motrice et une action chimique vitale sur les poumons, actions qui font l'essence de l'inervation et de l'expiration et les relèvent entre eux par un cercle non interrompu dont la vie elle-même est la conséquence. L'innervation des pneumo-gastriques a lieu d'une manière lente et continue, et cesse également d'une manière graduelle, ce que les actes mécaniques dévolus principalement aux nerfs vertébraux peuvent s'accomplir. Les grands sympathiques sont les succédanés des pneumo-gastriques; aussi l'apoplexie pulmonaire est-elle d'autant plus prochaine que ces deux nerfs ont été comprimés ou lésés en même temps.

ACADÉMIE NATIONALE DE MEDECINE

Séance du 9 novembre 1852. — Présidence de M. MÉLIER.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE

1° Rapport de M. Balme-Dugaray sur une épidémie charbon-

neuse qui a régné récemment dans l'arrondissement du Puy ;
2° Rapport de M. Dehès sur des épidémies de variole et de fièvre typhoïde qui ont régné dans la commune d'Avesnes-le-Comte ;
3° Nouveau mode de pessaires, par M^{me} Coquillard ;
4° Divers remèdes secrets.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Eaux minérales.

M. Duplan adresse un mémoire sur les maladies traitées à l'établissement thermal militaire pendant l'année 1851.

Spina-bifida.

M^{me} Messager adresse un mémoire sur le spina-bifida dans ses rapports avec l'art des accouchements.

Convulsions.

M. le docteur Mascarel, de Châtelleraul (Vienne), adresse un mémoire sur les convulsions des femmes enceintes avant, pendant et après l'accouchement.

Préparations ferrugineuses.

M. le docteur Lambosy adresse un mémoire sur de nouvelles préparations ferrugineuses.

Rétrécissements. — Utrérotomie.

M. le Roy-d'Étiolles adresse à l'Académie une lettre dans laquelle il demande que l'opinion de la dernière commission du prix d'Argenteuil sur la perméabilité des guérisons des rétrécissements obtenus au moyen des incisions intra-utérines profondes soit plus nettement exprimée qu'elle ne l'est dans le rapport adopté le 24 août 1852. « C'est ne pas, dit M. le Roy-d'Étiolles, le concurrent dissimulé qui s'adresse à l'Académie, c'est un praticien qui hésite entre les impressions nées de ses propres observations, de son expérience et l'approbation donnée par un corps savant aussi éminent à une méthode considérée jusqu'à-là comme dangereuse. »

« Il résulte évidemment des termes du rapport que le procédé de M. Heybard fait courir aux malades plus de dangers que la dilatation, la scarification et la déchirure superficielle. « On ne saurait donc conclure, y est-il dit, que l'utérisme ne soit une opération sérieuse et qu'elle ne puisse provoquer de graves accidents. »

« Un autre partisan des incisions intra-utérines profondes, M. Civiale, s'exprime de la manière suivante dans son mémoire sur l'utérisme : « Deux mots sur un petit nombre d'opérations dans un court espace de temps ont produit une impression profonde. » Les dangers des grandes et profondes incisions intra-utérines sont-ils compensés par des cures radicales, ou du moins par une proportion satisfaisante de guérisons durables ? C'est ce que le rapport n'exprime pas. « Les faits suivants, dit-il (page 41), établissent que les guérisons obtenues par ce moyen peuvent être durables ; cependant nous ne pensons pas qu'il faille toujours compter sur un résultat si heureux. Nous ne gardons la récidive comme possible, ou même probable, lorsqu'on n'a pu faire l'inflammation d'épave de la plaie et rendre inévitable le développement de hémorrhagies charmes. »

« Le rapport mentionne 32 cas d'utérisme, et sur ce nombre il n'en cite que 8 dans lesquels la guérison ait été constatée après un temps assez long pour la faire supposer durable. »

Dans le but de vérifier l'état actuel des autres malades opérés par le procédé Heybard, j'ai demandé communication de manuscrit de ce médecin ; le conseil de l'Académie me l'a refusé. Privé de cette indication, j'eus le droit de provoquer une discussion publique par laquelle les doutes des médecins sur une question aussi grave puissent être éclaircis.

M. le Roy-d'Étiolles fait observer, en terminant, que la mort de l'un des malades opérés avant la première commission par M. Heybard est attribuée à une attaque d'épilepsie dans le rapport de 1852, et il s'étonne de ce que M. Civiale n'ait pas mentionné cette circonstance importante dans la relation qu'il a publiée du même fait.

M. le Roy-d'Étiolles joint à sa lettre une observation inédite d'utérisme intra-utérine profonde suivie d'infiltrations urinaires et de mort, recueillie dans le service de M. Blaudin.

LECTURE.

Luxation.

M. Londe lit, au nom de M. Lesauvage (de Caen), une note sur une espèce particulière de luxation. Nous n'avons pu nous procurer de détails sur ce fait.

NOMINATION.

L'ordre du jour appelle la nomination d'un membre dans la section de médecine vétérinaire. Il y a 86 votants ; majorité : 44. Au premier tour de scrutin, M. Leblanc obtient 45 suffrages, M. Bonley 33, et M. Lacroix 8. Il y a deux billets blancs. En conséquence, M. Leblanc est nommé membre de l'Académie, sans approbation de l'assemblée supérieure.

LECTURE.

Pathologie générale.

M. Guiberti lit un mémoire sur l'intoxication étérée.

SOCIÉTÉ DE MÉDECINE PRATIQUE.

Séance du 7 octobre 1852. — Présidence de M. FOCURET.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance.

CORRESPONDANCE.

M. le Dr MAIRÉ, médecin de l'asile des aliénés de Saint-Dizier, adresse deux observations de luxation, et demande le titre de membre correspondant. (M. Balthame, rapporteur.)

M. THERIAZ est chargé de rendre compte des *Annales des maladies de la peau*, n° d'août 1852.

M. le Dr NABIAS, médecin à Venise, envoie deux mémoires : l'un sur quelques effets de l'atropine et du sulfate de strychnine ; l'autre sur l'application de l'électricité à la médecine, et demande le titre de membre correspondant. (Rapporteur, M. Masson.)

M. MAUX donne communication à la Société de la lettre qu'il a écrite au nom de ses membres à M. H. Larrey. Cette lettre est approuvée.

M. FOCURET présente la lettre suivante, qui lui est adressée par M. Mavel, médecin à Ambert (Puy-de-Dôme) :

Emphyseme, suite de rupture des voies aériennes.

Monsieur et très honoré confrère,

Dans le numéro du 28 août dernier de la Gazette des Hôpitaux, je lis, au compte-rendu de la séance du 1^{er} juillet 1852 de la Société de médecine pratique, une observation de M. Duhamel sur un cas d'emphyseme du tissu cellulaire, suite de rupture des voies aériennes. Ce cas offre quelque analogie avec un fait que j'ai eu occasion d'observer, et dont je vous prie de communiquer l'observation à la Société de médecine pratique, si vous pensez qu'elle puisse être quelque utile pour la science.

Le 16 avril 1844, je suis appelé, à la campagne, auprès de Jeanne Sauvade. Cette enfant est âgée de six ans ; elle est malade depuis trois jours seulement ; sa mère ne me donne presque aucun renseignement.

La peau est chaude, la face colorée ; inappétence, soif ; la malade ne peut satisfaire la besogne qu'elle a de tousser ; dyspnée exagérée ; la parole est interrompue ; la respiration se renouvelle toutes les 80 fois dans le même temps ; la sonorité de la poitrine est bonne partout. Par l'auscultation, l'on entend faiblement le murmure vésiculaire ; pas de bruits anormaux. La malade ne souffre point du gosier ; la parole est convenue, mais entrecoupée par la fréquence de la respiration. La malade dit ne souffrir que du ventre, qui lui reste très roide.

En présence de ces symptômes je ne puis fixer mon diagnostic ; cependant, pour prévenir une asphyxie que je crois imminente, et malgré le jeune âge de la malade, je pratique une saignée de 100 grammes. Comme la malade n'a eu aucune réaction, je lui fais prendre du semen-contra.

Le 17, l'on vient me dire que la jeune malade va mieux, qu'elle a vomé plusieurs vers lombrics et que le sang de la saignée est devenu rouge.

Le 18, je vois que le sang se recouvre de coagulum. L'on me dit que la malade qui soulage peu après la saignée et l'expulsion de plusieurs vers.

Ce matin encore elle se trouvait bien, lorsque, sans cause connue, sans vomissements, sans crânes, sans efforts d'aucune nature, l'on vint la lever, et prétendit enlever à l'enfant le sommet de la poitrine des deux côtés.

Le pouls est descendu à 120 pulsations à la minute ; il est égal, régulier ; la respiration n'est pas très gênée ; la toux n'est ni forte ni fréquente. Le cou est beaucoup plus volumineux que je ne l'avais vu ; tuméfaction s'étend aux épaules ; la partie supérieure des deux bras et toute la paroi de la poitrine, soit en avant, soit en arrière. Au simple toucher je reconnais que j'ai affaire à un emphyseme. En pressant sur les endroits que je viens de désigner, je trouve sous les doigts une crépitation fine. Par la pression l'air se dilate et fait dans la direction où je le pousse. La sonorité de la poitrine est bonne. A l'auscultation, j'entends très bien la respiration dans le côté gauche de la poitrine. Pour le côté droit, j'entends beaucoup plus faible, ce qui peut-être à un emphyseme sous-pléural. La bouche et le pharynx, examinés avec la plus grande soin, me laissent voir une muqueuse lisse. Le cou, la poitrine ne sent le siège d'aucune douleur. La malade ne se plaint que du ventre, qui est très souple. — Prendre à l'intérieur 40 centigrammes de calomel ; frictionner les parties emphysemateuses avec de l'alcool camphré.

Le 21, l'on vient me dire qu'après l'administration du calomel la malade a rendu une poignée de petits vers ; et que depuis les frictions l'emphyseme a diminué beaucoup, que la jeune malade se lève et qu'on la croirait guérie si elle ne toussait encore un peu. Depuis ce jour, j'ai vu quelquefois les parents de la malade, mais j'ai vu qu'ils n'ont rien fait, et qu'ils ne s'occupent de rien.

Dans cette observation, l'existence de l'emphyseme du tissu cellulaire n'est point douteuse ; mais quelle en a été la cause ? La toux n'a jamais été forte, la malade n'a poussé aucun cri, elle n'a point fait d'efforts ; mais la dyspnée était telle que l'on conçoit facilement, pendant les violentes efforts de la respiration, il se soit formé une fissure, une déchirure sur un point quelconque des voies respiratoires.

Mais la dyspnée elle-même, quelle en était la cause ? L'air couvenant du sang tendrait à faire admettre l'existence d'une phlegmasie dans le siège de la toux méconu. L'absence de tout autre symptôme inflammatoire et l'expulsion d'un certain nombre de vers lombrics par la bouche pourraient peut-être bien permettre de reconnaître ces helminthes comme cause du trouble respiratoire et de l'emphyseme qui en a été la conséquence, bien que ce symptôme n'ait été observé que trente-six heures après la diminution de la dyspnée. L'on peut bien admettre que l'air, pendant les efforts de la respiration, se soit introduit dans le tissu cellulaire, et que ce soit le point de départ de l'emphyseme.

Agreez, etc. D^r MAZEL.

M. DUBREUIL fait remarquer qu'en effet cette observation a du rapport avec celles qu'il a citées. Dans les cas qui lui est propre et dont l'issue a été fatale, la toux, très fréquente, n'a jamais cessé ; dans la seconde, au contraire, qui s'est terminée par la guérison, la toux était très modérée.

Réductibilité des luxations.

M. DEPERREUX. Dans la dernière séance, M. Boyer vous a parlé de la réductibilité des luxations et de l'époque à laquelle il convient de renoncer à toute tentative de réduction. J'ai à vous citer un malade qui, comme celui de M. Boyer, était atteint d'une luxation de l'humérus à la suite d'une chute sur le moignon de l'épaule ; l'état de ce malade avait été méconu probablement à cause de la tuméfaction. Quel qu'il soit en soi, la luxation existait depuis treize ou quatorze mois quand j'eus occasion de le voir à Paris. M. Mayor, de Lannemezan, je lui présentai le malade, et M. Mayor, après l'avoir examiné, dit qu'on pouvait essayer des tentatives de réduction de trois en trois jours à l'aide de la béquille qu'il a imaginée pour ce sujet ; et parlant ainsi M. Mayor tenait sans le premier effort, qui fut immédiatement suivi d'un succès complet. Le malade fut entièrement guéri et se portait parfaitement de son bras.

M. BOYER a dans le journal l'observation d'une luxation réduite au 56^{me} jour par la méthode du talon et des mouvements du bras destinés à rompre les adhérences.

M. CHALAT rappelle que Sanson réduisit, il y a 35 ans environ, une luxation qui datait de 55 jours.

Singulière difformité de l'épaule.

M. BOYER rapporte qu'il a vu dernièrement au conseil de recensement de la garde nationale une difformité rare de l'épaule. Au premier aspect, on était tenté de croire à une luxation ; mais, en examinant de près, nous reconnûmes que les muscles de la partie supérieure de l'épaule et en particulier le sus-épineux étaient atrophiés ; l'angulaire de l'omoplate était représenté par un mince fil. Le bras élevé, il existait à cette région un creux profond au lieu

d'une saillie ; le deltoïde était intact et l'articulation en bon état. Cette singulière atrophie est attribuée par le malade à une chute qu'il fit, il y a quelques années, sur le moignon de l'épaule.

Phlyctènes compliqués d'accidents graves.

M. DEPERREUX. Une femme de cinquante ans, petite, sèche, active, fut prise le 13 du mois dernier de douleurs atroces à la main, ce qui couvrit de phlyctènes, lesquelles, ouvertes par moi, donnèrent issue à un pus acreux et mal lié ; le bras se gonfla à son pôle, et devint le siège de nouvelles phlyctènes à l'appareil d'erysipele. Sur la main tuméfiée se forma un abcès que j'ouvris, et qui fournit un pus de meilleure nature, et cependant encore acre sur lui ; les abcès se renouvelèrent ainsi jusqu'à nombre de quinze sur la main, dont un qui suivit le trajet de l'artere radiale et faillit jeter la malade au cimetière ; elle est au bouillon et à l'eau vineuse ; les articulations des doigts sont douloureuses, les phlyctènes se couvrent de croûtes et ont un suintement un bruit rugueux. Je crains qu'elle ne perde deux phalanges du petit doigt.

M. MASSON. J'ai eu fréquemment à observer des cas analogues à celui qui vient d'être cité. On constate tout d'abord de la rougeur, à l'extrémité d'un doigt ; puis surviennent des phlyctènes fournissant les symptômes d'erysipele ; le mal et le bras sont enflés ; la peau se dévide ; il existe une suppuration analogue à celle des vésicatoires. Je préviens heureusement tous ces accidents en sachant, au début, les parties malades à l'aide d'un crayon d'iodate d'argent. Quelquefois même il m'a suffi de faire usage d'un pinçon imbibé d'une solution de sel marin saturée. A l'époque où je n'employais pas cette médication, je me rappelle avoir donné des soins à une femme de quatre-vingt ans, dont le corps était couvert de phlyctènes. Je les ouvrais et les lavais avec une infusion d'acacia. Le genre de cette femme, voulant inciser une phlyctène, elle se perça le doigt, et devint le siège d'un abcès. Bientôt il se forma d'abord sur toutes les parties du corps, et si grand nombre, qu'il succomba. Sa belle-mère mourut quinze jours après.

Difficulté de diagnostic dans un cas de fièvre typhoïde et ataxique.

M. BOSSU. Un homme de vingt-huit ans, peintre, d'une chétive constitution, a été traité par moi, à plusieurs reprises, pour la toux de plomb, et la dernière fois il y a dix-huit mois. Son état, il abandonne l'effort, et il est, cependant il y a trois semaines. Des cette époque, il est valetudinaire, et il a, depuis, sa femme étant à la campagne, il tombe subitement malade, sans connaissance et se trouve dans l'impossibilité d'indiquer mon adresse. Sa femme arrive le lendemain et me fait appeler. Le pouls est très faible, les pupilles sont dilatées ; il existe du refroidissement ; le malade ne parle ni ne se meut. J'ai prescrit un lavement purgatif avec émétique ; je tiendrai la Société au courant des résultats qui surviendront. Mais ce qui me préoccupe dans ce cas, c'est la question du diagnostic. S'agit-il d'une encéphalopathie saturnine, ou d'un cas de démetrie avec incubation du plomb remontant si loin. Est-ce une fièvre typhoïde ? Je ne saurais accepter qu'il arrivât des accidents tellement graves en quatre jours.

M. DUHAMEL. Le doute n'est pas permis ; il s'agit bien réellement d'une fièvre typhoïde ataxique qui a marché rapidement. J'ai vu un enfant au quinzième jour d'une fièvre typhoïde assez brève pour qu'on me demandât du bouillon, que je refusai ; les symptômes s'aggravèrent et la mort survint en quatre-vingt-huit heures, non pas par suite d'une péritonite, mais par le seul accroissement des accidents qui existaient primitivement. J'en pense pas que M. Bossu doive désespérer absolument de son malade. J'ai été appelé dans un cas où le médecin, ne voyant plus de succès à une cure énergique, et la mort survint en quatre-vingt-huit heures, non pas par suite d'une péritonite, mais par le seul accroissement des accidents qui existaient primitivement. J'en pense pas que M. Bossu doive désespérer absolument de son malade. J'ai été appelé dans un cas où le médecin, ne voyant plus de succès à une cure énergique, et la mort survint en quatre-vingt-huit heures, non pas par suite d'une péritonite, mais par le seul accroissement des accidents qui existaient primitivement. J'en pense pas que M. Bossu doive désespérer absolument de son malade.

M. MASSON se rappelle que M. Fizeux n'admettait pas seulement une fièvre typhoïde (alors fièvre putride), mais qu'il reconnaissait aussi un état typhoïque qui pouvait exister sans fièvre, et dans d'autres cas, au contraire, revêtir un caractère grave. M. Masson a donné des soins à un chiffonier de l'Opéra qui, succédant à son père et tenant à conserver sa clientèle, ne cessait de se lever à la vingt-huit heures, non pas par suite d'une péritonite, mais par le seul accroissement des accidents qui existaient primitivement. J'en pense pas que M. Bossu doive désespérer absolument de son malade.

M. BOSSU ne prétend pas qu'il y ait eu à l'origine une encéphalopathie saturnine ; mais ce qui l'éloignait de l'idée d'une fièvre typhoïde, c'était l'absence de fièvre, de délire et l'insensibilité des accidents.

Le secrétaire, Dr AL. MAGNE.

Chronique et nouvelles.

M. le professeur Velpéau commencera ses leçons cliniques lundi prochain, 15 novembre, et les continuera tous les jours ; le dimanche et le jeudi excepté.

— M. Bouchet, médecin de l'hôpital Bon-Secours, commencera son cours de pathologie médicale le mardi 16 novembre, à sept heures du soir, à l'Ecole pratique, et les continuera les mardis, jeudis et samedis, à la même heure.

On s'inscrit chez M. Gocheard, à l'Ecole pratique.

Bulletin bibliographique.

Traité des maladies vénériennes, par A. VIDAL, (de Cassis), chirurgien de l'hôpital du Midi, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, etc., etc. Un fort volume in-8, avec planches gravées et coloriées. Prix : 10 fr. L'ouvrage sera expédié franco à toute personne qui en fera la demande, en joignant à sa lettre un mandat de 11 francs sur la poste. — Chez Victor Masson, rue de l'Ecole-Médecine, 15.

Traité d'hygiène populaire, par H. DECLOS et BOUTILLIER fils, docteurs en médecine et internes des hôpitaux de Paris. — Un vol. grand in-18. Prix : 50 c. Chez tous les libraires de médecine.

Le livre.

Paris, Imprimé par PLOX frères, 36 rue de Valenciennes.

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,

en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau de journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur un mandataire du poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS, Trois mois... 8 fr. 50 c.
 ALGER, ORAN, CONSTANTINE, Six mois... 14 »
 ITALIE MÉRIDIONALE, BELGIQUE, Un an... 30 »

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉSIDENT, Trois mois... 9 fr.
 SARDAIGNE, SAVOIE, Six mois... 17 »
 TURQUIE, ANIÈRE ET COLONIES. Un an... 33 »

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, Trois mois... 40 fr.
 GIBRALTAR, Six mois... 20 »
 Un an... 38 »

PARIS, LE 12 NOVEMBRE 1852.

La Société médicale du 1^{er} arrondissement de Paris a, dans une de ses dernières séances, une délibération que nous n'avions point fait connaître, dans la supposition que les termes pourraient en être modifiés. Maintenant que cette délibération a été livrée à la publicité, nous nous croyons obligés de la mettre sous les yeux de nos lecteurs et d'en faire l'objet de quelques réflexions. En voici le texte :

« Dans sa dernière séance, la Société médicale du 1^{er} arrondissement a été péniblement émue au récit que lui a fait un de ses membres d'une consultation qui aurait eu lieu entre un des médecins les plus respectables et les plus éclairés de la Faculté de Paris et deux homœopathes.

« Dans la conviction que ce professeur n'a agi ainsi que par excès de bonté et peut-être même dans un intérêt d'humanité, la Société n'a pas cru devoir formuler un blâme contre un confrère dont personne ne conteste la parfaite honnêteté; elle a décidé, toutefois, qu'elle ferait inscrire dans les journaux de médecine les conclusions d'un rapport de M. Despaulx-Adier, dont la Société avait déjà voté l'impression.

Voici ces conclusions :

- « Ne point admettre dans notre sein :
 - 1^o Les homœopathes et autres charlatans;
 - 2^o Ceux qui pratiquent l'homœopathie concurremment avec d'autres systèmes de traitement;
 - 3^o Ceux qui consentent à avoir des rapports professionnels ou qui se trouvent en consultation avec eux;
 - 4^o Ceux qui servent de manœuvre à celui que la loi n'autorise pas à exercer la médecine;
 - 5^o Ceux qui exercent sous l'inspiration de somnambules.

Avant de présenter nos remarques sur ce grave document, nos lecteurs nous permettent sans doute de leur rappeler que nous n'avons jamais hésité à juger l'homœopathie comme nous pensons qu'elle doit l'être par tous les hommes réfléchis et intelligents, et que tout récemment encore nous nous sommes attiré un procès pour avoir qualifié comme l'exigeait l'honorabilité professionnelle une indigne réclame homœopathique; mais nous rappellerons aussi qu'en toute occasion nous avons préféré les principes généraux de la justice aux intérêts particuliers, fût-ce même aux intérêts de la profession tout entière. Or, dans le document qu'on vient de lire, la Société nous semble s'être écartée, dans d'excellentes intentions, sans aucun doute, des principes généraux de la justice.

Suivant nos habitudes, nous commencerons par définir nettement les éléments du débat; car nous ne savons pas ce que c'est que de discuter dans le vague, quand rien n'empêche d'éclairer préalablement le terrain de la discussion.

Le médecin respectable et éclairé dont parle la note de la Société du 1^{er} arrondissement est M. Cruveilhier; et quant au récit qui a donné lieu à la délibération, voici quel il a été ou quel il a dû être :

M. Cruveilhier, appelé en consultation par M. Teissier auprès d'un malade dont le nom a eu un grand retentissement, M. Cruveilhier a accepté cette consultation. Après l'examen du malade, une ordonnance allopathique a été rédigée et signée par M. Cruveilhier et par le médecin traitant; seulement cette ordonnance, rédigée par M. Teissier, contenait la formule banale : Les soussignés... approuvant le traitement mis en usage jusqu'à ce jour, etc.

Tels sont les faits. Voyons maintenant les questions que ces faits soulèvent, et cherchons les solutions que ces questions comportent.

1^o Un médecin peut-il, sans faillir à l'honorabilité professionnelle, consentir à se trouver en consultation avec un homœopathe ?

À cette première question nous répondons sans hésiter que non-seulement un médecin le peut, mais que

souvent il le doit. Il le peut dans toutes les circonstances où il croit pouvoir être utile; il le doit, lorsque le malade est dans un état grave qui exige une intervention prompte de l'art. Comment ! la vie d'un malade est en péril; vous pensez que vos conseils pourraient peut-être conjurer le danger, et parce que le malheureux patient aura eu la mauvaise inspiration de s'adresser d'abord à un homœopathe, vous lui refuseriez votre secours ! Mais l'honneur médical n'a imposé de semblables obligations, il impose même tout le contraire. La première préoccupation pour le médecin, nous avons malheureusement été dans la nécessité de le rappeler quelquefois, est la salut des malades; la seconde est l'intérêt de la science et de la profession. Voilà les véritables principes qui doivent guider le praticien dans l'exercice de son art. La Société du 1^{er} arrondissement a donc en tort de blâmer ouvertement ce que la justice autorise, et ce que même, dans quelques cas, le devoir commande.

2^o Ces principes seraient-ils vrais alors même que tous les homœopathes seraient des charlatans. Mais en est-il ainsi ?

Nous n'hésitons pas à dire qu'à l'égard de cette seconde question encore la Société s'est méprise, et qu'elle est tombée dans une exagération très regrettable.

Il a existé dans tous les temps, il existe et il existera toujours des hommes qui se trouvent de bonne foi; et, quelles que soient les absurdités de la doctrine homœopathique, il est des esprits qui se laisseront séduire par les subtilités de Hahnemann et de ses adeptes. Nous comprenons parfaitement bien qu'une société refuse d'admettre dans son sein des hommes qui font profession d'homœopathie, quoiqu'il fût préférable peut-être de chercher à ramener ces hommes par la raison; mais ce que nous ne saurions admettre, c'est qu'une société agisse également et prudemment en qualifiant publiquement du nom ignominieux de charlatan tout homme passé, présent et futur qui tombera dans les erreurs de l'homœopathie. Une semblable déclaration nous semble beaucoup moins propre à ramener à la vérité les esprits qui s'en sont éloignés, qu'à fomentier des dissensions qui ne tournent jamais au profit de la considération médicale. Nous croyons donc que la Société, en adoptant la première et la troisième proposition, a cédé à un mouvement dont le point de départ est certainement excellent, mais dont les conséquences ne peuvent être que fâcheuses, et nous ne saurions trop l'engager à revenir sur ce que ces propositions peuvent avoir de contraire à l'équité et aux véritables intérêts des malades et de la profession. — H. de CHATELAIN.

HOPITAL DU VAL-DE-GRACE. — M. CHAMPOUILLOUX.

Traitement de l'hydro-hémie.

Les données fournies par l'analyse chimique permettent aujourd'hui de grouper sous la dénomination générique d'hydro-hémie la chlorose, l'anémie (des mineurs), la cachexie aqueuse, puisque ces affections offrent comme caractère commun et essentiel un changement de rapport dans les éléments consécutifs du sang. Les troubles fonctionnels qui dérivent de cette modification peuvent bien servir de base à la description et à la classification des espèces admises jusqu'ici; mais ils n'ont, en réalité, qu'un intérêt secondaire dans le choix des agents thérapeutiques applicables à l'affection générale.

En effet, que l'hydro-hémie soit idiopathique, comme dans la chlorose, ou bien qu'elle soit symptomatique, comme dans l'impaludation, il y a toujours une indication fondamentale à remplir : c'est de ramener l'équilibre dans la proportion des principes du sang. Quant aux désordres concomitants, tels que les névralgies, les palpitations, la dysménorrhée, la constipation, l'étiollement, les infiltrations séreuses, etc., il ne faut s'en préoccuper qu'à un moindre degré, parce qu'en définitive ils ne constituent que les traits mobiles de la maladie et non la maladie elle-même.

Depuis que l'on sait que l'oxyde ferrique est l'élément principal de la coloration des globules sanguins, et que la quantité de cet oxyde diminue notablement dans les cas d'hydro-hémie, les préparations martiales sont devenues la

base pour ainsi dire exclusive du traitement pharmacologique de cet état morbide. On croit avoir tout fait quand on a réussi à transformer en une teinte rosée la nuance blafarde de la peau. Et pourtant, que de mécomptes attendent le praticien qui s'attache par-dessus toute chose à l'emploi des ferrugineux comme agents de restauration du sang appauvri ! C'est qu'il ne suffit pas de peindre les malades; il faut les guérir. Or, l'expérience démontre que ce n'est point avec du fer seulement que l'on obtient un succès radical et durable.

Si l'efficacité de ce traitement n'est que momentanée, si, en un mot, cette médication est insuffisante, cela tient, dit M. Pétrequin (1), à ce qu'on a toujours négligé d'administrer conjointement avec le fer le manganèse, autre agent réparateur du sang.

C'est une acquisition toute récente pour la science que la découverte du manganèse dans les résidus calcinés de la masse sanguine. Toutefois, Fourcroy et Vanquelin avaient déjà signalé la présence de ce métal dans les os, les poils et les cheveux longtemps avant que MM. Warner, Marchesaux, Millon, etc., parvinssent à l'isoler des globules.

Des analyses faites par M. Burin du Buisson il résulte que le manganèse subit, dans le sang des femmes chlorotiques, une diminution de moitié de son poids, et que cette diminution est équivalente à celle qu'éprouvent le fer et les globules. Frappé de ce fait nouveau, M. Pétrequin en a déduit l'indication formelle et indispensable de joindre à la médication ferrugineuse l'oxyde manganique, sans lequel tout effort de curation restera infructueux.

Il nous paraît que M. Pétrequin a exagéré l'importance du rôle physiologique du manganèse. Que ce métal existe dans le sang, cela est certain; qu'il s'y trouve dans les proportions que l'on a indiquées (de 11 à 24 parties), cela est fort contestable.

En effet, le procédé employé par M. Millon et suivi par la plupart des chimistes pour séparer le manganèse des éléments du sang normal consiste à décolorer les globules par le chlore avant de les soumettre à l'action des autres réactifs. Or, il est prouvé que ce gaz entraîne toujours avec lui une certaine quantité de manganèse qui a servi à sa préparation, si bien que les globules se trouvent surchargés d'une certaine proportion de ce métal d'une provenance étrangère à leur propre composition. Cette circonstance doit nécessairement infirmer l'exactitude des résultats analytiques obtenus par M. Millon; et restreindre en même temps l'importance que M. Pétrequin leur a attribuée pour justifier son système thérapeutique contre l'hydro-hémie.

De l'avis de M. Pétrequin lui-même, il nous vient du manganèse de nos aliments et de nos boissons, comme il nous vient du fer. Tout le monde sait que ces deux métaux se trouvent unis dans leur minéral commun, à ce point que les métallurgistes éprouvent la plus grande difficulté à les séparer et à les obtenir purs; en sorte que les préparations ferrugineuses des pharmacies contiennent presque toujours un peu de manganèse. A quoi bon alors songer à en approvisionner l'économie, puisqu'elle en reçoit naturellement de toutes parts ?

Sans l'influence d'un état morbide encore mal défini, le sang perd une partie de ses globules, du fer et du manganèse dont les globules sont les agents reconstituants. Est-ce que la médication ferro-manganique suffit seule à restituer pleinement à l'organisme sa faculté d'assimilation affaiblie ? C'est l'opinion de M. Pétrequin. Nous n'y contredirions pas si ses observations recueillies par M. Champouilleux ne venaient détruire une semblable présomption.

Un médecin a vu, en effet, des cas de chlorose et de simple anémie résister absolument aux formules de M. Pétrequin; chez d'autres malades de même espèce et traités de la même façon, l'amendement, d'abord rapide, demeura bientôt stationnaire pour s'évanouir ensuite complètement. Le témoignage si catégorique du médecin du Val-de-Grâce nous oblige donc à reconnaître que la vérification clinique est loin de confirmer les espérances de succès établies sur des idées erronées ou exagérées.

Quand on réfléchit aux causes de l'hydro-hémie, la médication ferro-manganique, quelque honorablement accréditée qu'elle soit, ne peut avoir d'autre valeur que celle d'un expédient illégitime. Dans cette maladie, il s'agit moins de colorer les globules que d'en assurer la reproduction; le sang ne s'appauvrit pas seulement par la diminution du nombre des globules, mais encore par un abaissement notable dans la proportion de la fibrine. Une restauration partielle, celle de la matière colorante, est donc insuffisante comme indication thérapeutique.

S'il est vrai qu'en général l'hydro-hémie ne soit que la

(1) Nouvelles recherches sur l'emploi thérapeutique du manganèse comme agent du fer, par M. J.-P. Pétrequin.

manifestation symptomatique d'une névrose ou de l'asthénie du système nerveux de la vie organique, on comprendra sans peine que les moyens de traitement doivent être dirigés contre ces lésions, et choisis surtout parmi les modificateurs hygiéniques, que le fer et le manganèse soient administrés à titre d'auxiliaires du régime; rien de mieux. Mais à M. Pétrequin qui prétend guérir la chlorose à l'aide de ces deux substances seulement; à M. Pétrequin qui invoque les opinions et la garantie de MM. Hanmon, Montaire, Gubian, Vabec, etc., nous dirons qu'il est plus aisé d'éblouir que de convaincre.

P...

HOPITAL SAINT-MALO. — M. CANET, chirurgien en chef.

Opération de trachéotomie pratiquée avec succès dans un cas de laryngite spasmodique (1).

La distinction des maladies du larynx pendant les premières années de l'enfance est dans beaucoup de cas d'une grande difficulté: aussi signale-t-on les erreurs dans lesquelles sont tombés les meilleurs observateurs. Les travaux de Stenon, de Viessens et principalement de Wichmann, etc., ne tiennent pas dans l'histoire de la confusion que régnait dans la science au commencement du siècle entre le croup et la laryngite spasmodique. Il appartenait aux médecins contemporains, et principalement à Guersant, de fixer davantage l'attention sur le diagnostic différentiel de deux maladies qu'il est impossible quelquefois de ne pas confondre quand on n'est pas assez heureux pour en suivre la marche. L'observation suivante, qui m'a paru une nouvelle preuve de cette difficulté, m'a laissé dans le doute jusqu'à l'opération, que je pratiquai comme dernière ressource.

Le 28 septembre 1852, M. de M... vint me prier de voir son enfant, qui n'avait été visité, me dit-il, que par un médecin voisin qu'il avait fait appeler dès le début de la maladie. Il me rappela qu'il avait déjà pris mon avis pour cette même enfant, qui portait des abcès thoraciques, que je fis disparaître en instituant un traitement général.

Cette petite fille est âgée de trois ans et demi, jouissant d'une santé parfaite depuis l'âge de dix-huit mois.

Le 24 septembre, à l'occasion d'une contrariété qui l'avait vivement impressionnée, il se prit de symptômes tels que le médecin demanda à l'hôpital pas à dire aux parents qu'un enfant était affecté de croup. Cette enfant mangiait une pomme cuite au moment où elle fut prise de spasmes. Le pain n'était pas chaud, mais les poulx étaient fréquents et ne battait pas moins de 120 à 130 fois par minute. La respiration était sifflante, et la toux, qui était rauque, enrouée, sèche, était assez fréquente. L'enfant n'avait pas perdu l'appétit; elle ne souffrait pas à la gorge, n'y portait jamais la main, et, lorsqu'un abcès de dyspnée arrivait, la figure ne rougissait pas sensiblement, les lèvres ne bleuisaient pas; seulement la face était couverte de sueurs. L'accès terminé, la respiration continuait à être sifflante; point de ganglions sous-maxillaires engorgés, point de difficultés dans la déglutition. La respiration semblait devenir plus fréquente et plus sifflante aussitôt que l'enfant s'endormait.

On fit poser des sangsues au-devant du cou, appliquer des cataplasmes sinapisés aux jambes, faire des frictions mercurielles et administrer un lavement purgatif. Aussitôt après la chute des sangsues, on fit venir l'enfant avec l'émétique; enfin, un vésicatoire fut appliqué sur le sternum.

Malgré l'emploi de nouveaux vomitifs, les mêmes symptômes n'en persistèrent pas moins pendant les trois jours suivants, avec cette particularité que l'enfant devenait calme dans la matinée après une nuit des plus orageuses qui faisait craindre que l'enfant ne succombât.

Les choses en étaient là quand j'examinai l'enfant, le 28 septembre dans l'après-midi.

La petite malade est assise dans son lit; la figure est calme, le teint coloré; la respiration, égale, sifflante, aussi difficile dans l'inspiration que dans l'expiration, compte 44 inspirations par minute.

Le pou est chaud, sudoral; poulx à 130, régulier et médiocrement développé. La voix est aiguë, claire, entrecoupée par la rapidité de la respiration. A l'auscultation, je ne reconnais aucun symptôme qui puisse me faire croire à une complication dans la poitrine ou à la présence d'un corps étranger dans le larynx ou la trachée. Il n'y a pas de douleurs au-devant du cou, soit spontanées, soit par la pression; point d'engorgement autour de cette région. La langue est rosée, humide; la gorge, examinée avec soin avec une cuiller ou le doigt, ne présente aucune trace de laryngite. L'enfant demande à manger pendant ma visite.

De quelle nature était la maladie que j'avais à traiter? Dans mon incertitude, et croyant qu'il était prudent d'instituer un traitement pour combattre la maladie la plus grave, je conseillai de soumettre la malade au traitement de M. le docteur Mirante, et de lui faire prendre des paquets de calomel d'alun, revulsifs, etc.

La nuit fut agitée; comme les précédentes, ce qui engagea le père à m'écrire de venir au plus vite et rendre la respiration à sa petite fille, qui avait été sur le point d'étouffer plusieurs fois. A cause de la distance qu'il y avait à parcourir pour me rendre auprès de la malade, je ne pus la voir que dans l'après-midi. La trouva sensiblement dans le même état que la veille. M. le docteur Brault et M. Paris, médecin ordinaire, voulurent bien m'aider de leurs conseils. Nous convînmes ensemble qu'il fallait continuer le même traitement, qui fut surveillé par M. Paris.

J'appris alors que deux médecins qui avaient été consultés avaient émis l'opinion que l'enfant de M. de M... était affecté

té du croup, qui d'ailleurs avait causé une grande mortalité dans les environs.

Le lendemain je ne vis pas la malade, et j'appris que la nuit avait été un peu moins mauvaise; mais vers le soir la position s'aggrava, et les accès de suffocation furent tels dans la nuit, que le père crut plusieurs fois tenir un cadavre dans ses bras.

Le 1^{er} octobre, sollicité par mes confrères, et moi-même craignant de voir arriver la mort par suffocation, après avoir encore une fois examiné l'enfant, et lorsque j'eus la certitude que rien ne contre-indiquait l'opération de la trachéotomie, je fis disposer tout ce qui était nécessaire, et, procédant à l'opération avec lenteur, j'arrivai sur la trachée, que j'ouvris largement et avec toutes les précautions d'usage. Au moment où j'allais mettre l'enfant sur son séant, elle fut prise d'une telle suffocation occasionnée par l'entrée de quelques gouttes de sang dans la trachée, que je craignis un moment de voir la vie s'éteindre. Peu à peu la respiration se régularisa, et j'essayai d'introduire la canule, qui occasionna de nouveau un accès de dyspnée qui me força de la retirer au plus vite. Ce ne fut que trente-cinq ou quarante minutes après l'opération que je parvins à fixer définitivement la canule et que je fis porter l'enfant dans son lit.

La muqueuse de la trachée, examinée par mes confrères et moi, ne présentait aucune trace de phlogose ni de fausses membranes. Malgré les efforts de la petite malade et des recherches convenables, nous ne pûmes découvrir aucun corps étranger. Je ne fus pas plus heureux dans des recherches que je fis les jours suivants, ainsi qu'un de mes confrères, qui voulut bien m'aider dans mes investigations. La respiration se faisait alors avec la plus grande facilité, et il n'y avait aucune douleur.

Le lendemain, j'appris que pour la première fois depuis six jours la nuit avait été calme, et que l'enfant avait pu jouir d'un bon sommeil. Les mucosités n'embarassant plus la canule et la respiration se faisaient bien, je ne changeai rien. Le pou est chaud; les poulx bat 130 à 140 fois à la minute; la figure est calme; l'enfant ne souffre pas; elle n'a voulu rien prendre. L'auscultation ne présente rien de particulier. — Lavement.

Le 3, la nuit a été très tranquille; l'enfant a dormi à plusieurs reprises d'un bon sommeil. Elle a fait signe qu'elle mangeait bien. Le pou est moins chaud. Après avoir retiré la canule l'enfant est portée dans son lit; elle respire avec la plus grande facilité et ne souffre pas. — Soupe; bouillon de poulet; lavement.

Le 4, à mon arrivée, l'enfant dort d'un sommeil fort calme. Les poulx bat 100 fois à la minute, la respiration marquant de 24 à 28 inspirations. Bonne chaleur de la peau. La respiration se fait bien dans toute l'étendue de la poitrine. Les nuits continuent à être tranquilles. L'enfant a pris avec plaisir ce que j'avais accordé. — Même alimentation; lavement.

Le 5, la nuit a été aussi bonne que les précédentes. L'enfant a été fort gaie et s'est amusée dans la journée. Il y a eu plusieurs quintes de toux; douleur à la gorge. La trachée ne présente aucune rougeur. La respiration ne peut encore se faire par le larynx. — Augmentation des aliments.

Le 6, le point remonte à 68 et 7. J'avais prié le médecin ordinaire de vouloir bien me remplacer et de changer la canule tous les jours. Cet honorable confrère en ayant jugé autrement, je trouvai la canule complètement obliterée, et la respiration, qui ne pouvait se faire qu'entre les valves de l'instrument, très gênée. La malade avait parlé à voix basse le matin, et se trouvait de mieux en mieux. La toux revenait à des intervalles très éloignés et sans quinte. La canule étant enlevée, je plaçai une compresse épaisse sur l'entrée de la plaie et j'engageai l'enfant à respirer, qu'elle fit assez bien. Je surpris donc la canule en recommandant au père d'aller chercher le médecin s'il survient le moindre accident.

Le 12, tout s'est passé suivant mes desirs, c'est-à-dire que l'enfant, qui ne porte plus de canule, dort, respire tranquillement, s'amuse comme si elle n'avait pas été malade. De temps en temps survient encore une quinte de toux qui la fait expectorer des mucosités jaunâtres épaisses, rejet qui rend la respiration plus facile.

Le 13, le père m'apprend qu'il a fait sortir sa fille, qui est en ce point guérie.

Le 14 novembre, je fus agréablement surpris de voir entrer dans mon cabinet M. de M... avec sa fille. Cette petite a pris froid dans une chambre humide et elle toussa depuis plusieurs jours. J'entendis en auscultant des râles sonores dans toute l'étendue de la poitrine. — Vomitif, tisane pectorale, bains de jambes au sel.

Le 2, à huit heures du soir, M. de M... m'envoja chercher en toute hâte pour voir notre petite malade, qui avait été prise d'un accès de suffocation qui faisait craindre qu'elle n'étouffât. Ne pouvant me rendre à la prière de M. de M..., j'envoiai chercher un confrère, qui trouva l'enfant calme quand il arriva. Un vomitif avait été prescrit.

Le lendemain, il n'existait que la bronchite, que je conseillai de traiter par trois vomitifs donnés à trois jours d'intervalle, des revulsifs et une tisane de polygala.

Depuis cette époque, j'ai eu plusieurs occasions de voir et d'examiner l'enfant de M. de M..., qui jouit de la meilleure santé. De tous ces accidents, il ne reste aux parents que le souvenir et à l'enfant qu'une cicatrice au-devant du cou.

REMARKS. — La question de la nature de la maladie de l'enfant de M. de M... ayant été posée, j'aurais, après discussion et en procédant par voie d'élimination, à rejeter la possibilité d'un œdème de la glotte, parce que le toucher ne m'avait pas permis de constater l'existence du gonflement des replis arythéno-épiglottiques, que la voix n'était ni étouffée ni même affaiblie, qu'il n'y avait rien dans le rythme de la respiration qui pût caractériser cette respiration spéciale facile dans l'expiration et difficile dans l'inspiration, et qu'en

fin la déglutition se faisait facilement. Si maintenant on veut bien remarquer l'extrême rareté de cette affection chez les enfants, qui n'avait pas été observée une seule fois par Guersant pendant sa longue et laborieuse carrière médicale, il aura de fortes raisons de croire que je n'avais pas à combattre un œdème de la glotte.

Pouvait-on admettre avec plus de raison l'hypothèse d'un corps étranger qui se serait introduit dans le larynx? Ce qui pourrait donner quelque crédit à cette opinion, c'est le début des symptômes spasmodiques au moment où l'enfant mangeait une pomme cuite, dont un des débris s'aurait pu pénétrer dans le conduit aérien. Mais l'auscultation, pratiquée avec le plus grand soin à plusieurs reprises, n'eût fait découvrir dans le bruit respiratoire aucune altération qui pût se rapporter à la sensation que produit un corps étranger dans la trachée. D'autre part, ayant fixé l'attention des parents sur l'impression douloureuse que pourrait ressentir leur enfant au-devant du cou, principalement pendant les accès, cette petite fille, très intelligente, leur a toujours répondu qu'elle n'éprouvait aucune douleur. Pour m'assurer aucune des circonstances qui pouvaient servir à éclaircir le diagnostic, j'ai voulu voir l'enfant s'amuser, changer brusquement de position; je l'ai même fait rire et tousser, sans que ces différentes épreuves apportassent aucune modification sensible dans l'état de la respiration.

J'ai noté dans mon observation que l'agitation se manifestait principalement vers le soir, et rendait la nuit tellement pénible, que le médecin ordinaire s'était retiré plusieurs fois, craignant qu'il se produisît des symptômes de maladie grave. Cette modification dans les symptômes observés le jour et la nuit peut-elle dépendre de la cause que j'indique? Je ne connais aucune observation qui puisse répondre affirmativement.

Si le corps étranger avait séjourné au-dessous de l'ouverture pratiquée à la trachée, ou bien il serait sorti, ce qui n'a pas eu lieu, ou bien il eût continué de déterminer les mêmes accidents qu'avant l'opération. Si, au contraire, il se fut arrêté dans le larynx, il pouvait s'y fixer et ne pas reproduire le doute sur lequel je m'appuyais qu'il s'était offert avant l'opération de la trachéotomie; mais l'air, venant de nouveau à passer par l'ouverture de la glotte, renouvelait les mêmes accidents qu'étaient présentes, et force était de maintenir la canule en place. Enfin l'accès du 2 novembre, qui ne s'est plus reproduit, ne vient-il pas donner une dernière sanction à l'opinion que je soutiens en faveur d'un état spasmodique, et non à la présence d'un corps étranger dans les voies aériennes?

Les symptômes fournis par la voix et la toux pouvaient-ils faire penser qu'il existait une laryngite pseudo-membraneuse? Si la voix n'était ni complètement éteinte, ni même enrouée, pas plus que le cri, qui avait conservé son timbre à peu près normal. La toux, pendant tout le cours de la maladie, n'avait pas revêtu ce caractère de sécheresse et de raucité qui figure dans les périodes du croup. Mon observation ne mentionne pas cette angine si caractéristique, et qui sert pour ainsi dire, dans un bon nombre de cas, d'introduction aux fausses membranes dans le larynx, non plus que leur expectoration qui aurait servi si utilement au diagnostic. Les glottes n'étaient ni gonflées, ni épaissies, et la déglutition était facile, et quoique les poulx fussent fréquents, la peau ne présentait pas les caractères de la fièvre.

Se trouvait-il seulement quelque débris de pseudo-membranes dans le larynx, comme cela paraît avoir été observé? Si le larynx eût présenté cette altération de sécrétion, on eût observé une marche rapide de l'enrouement et de la suffocation. Donc une maladie caractérisée par l'absence de symptômes inflammatoires du côté de la gorge, ayant un début instantané, sans fièvre, sans douleur, sensible de la nuit, présentant des accès qui se répètent toutes les nuits avec une intensité croissante, sans enrouement ni aphonie, ne peut être considérée comme une laryngite pseudo-membraneuse.

Ne faut-il pas faire rentrer maintenant la maladie de notre petite de M... dans la catégorie de ces crampes nerveuses dans lesquelles on n'a trouvé aucune trace de fausses membranes ni de phlegmasie?

Les observations de Viessens, de Guersant, de Lobstein tout en témoignent en faveur de cette manière d'envisager la question, montrant que cette affection ne se présente pas toujours comme le veulent encore quelques médecins, sous une forme bénigne. La mort par asphyxie, qui a été la terminaison dans plusieurs cas, rares il est vrai, devra éveiller l'attention des observateurs quand les accès se maintiendront au même degré ou augmentent d'intensité, comme il est arrivé chez l'enfant de M. de M..., et qu'ils dépasseront trois à quatre jours.

Ce sont toutes ces considérations qui me déterminent à ouvrir la trachée à une période de la maladie où tout espoir de guérison par la voie de l'expectoration est éteinte, et où m'apparaît déjà le bien triste avantage de pouvoir fournir, à l'aide de l'anatomie pathologique, quelques renseignements pour servir à démontrer s'il existe un enclenchement de la glotte, ou si, comme je le pense, l'élément nerveux est l'élément principal, sinon unique.

Ne suis-je pas autorisé à conclure de tout ce qui précède:

1^o Que la laryngite spasmodique ou stridulante simple n'est pas toujours une affection légère;

2^o Que l'opération de la trachéotomie devient une dernière ressource qui offre d'autant plus de chances de succès qu'on n'a pu, ainsi, comme dans le croup, une sécrétion pseudo-membraneuse à modifier?

NOTE SUR UN CAS DE GROSSESSE GÉMIOLAIRE

Par M. le docteur BÉNON, de Troyes.

Il a été fait, dans la nuit du 9 novembre, un accouchement à la Maternité de l'Hôtel-Dieu de Troyes, dans lequel la

(1) Ce travail a été, à la Société de chirurgie, l'objet d'un rapport favorable qui a été publié dans le dernier compte-rendu de cette Société.

Quant à la cause de la lésion anatomique, elle doit être rapportée à l'ectasie rhumatismale; elle succède sans doute à une inflammation.

Suite de l'observation d'obstruction intestinale.

La malade de M. Grissolle dont nous avons donné l'observation dans notre dernière Revue, a succombé le dimanche 7 novembre au matin. À l'autopsie on a reconnu qu'il existait une bride cellulaire résistante tendue entre le mésocolon et la trompe droite. Entre cette bride et la ceinture pelvienne postérieure s'étaient engagées deux anses de l'intestin grêle à environ 50 centimètres du cæcum. La contraction exercée sur les parties engagées derrière la bride était assez considérable pour avoir déterminé une lésion marquée des tuniques intestinales. Néanmoins on a pu à l'aide d'une légère traction dégrager les deux anses intestinales. Il y avait une péritonite générale.

On comprend, d'après la nature et le sujet de la cause de cet étranglement, combien le diagnostic était difficile et même impossible. L'air, dans ce cas malheureux, devait rester impuissant.

Bec-de-lièvre double congénital compliqué d'écartement considérable des maxillaires supérieurs. Opération en deux temps. Bons effets d'un appareil mécanique destiné à rapprocher les os écartés.

Le traitement du bec-de-lièvre compliqué tend à se perfectionner de jour en jour, et les monstruosités les plus compliquées sont le plus souvent presque complètement effacées, grâce aux progrès incessants de la chirurgie. Nous avons vu le service de M. Robert un jeune enfant sur lequel un bec-de-lièvre des plus compliqués a été si convenablement traité, qu'il y a tout lieu d'espérer que dans un temps peu éloigné il n'en restera plus de trace. Nous publions avec empressement cette intéressante observation, qui nous a été communiquée par l'intérieur du service, M. Duclos.

L'enfant Albert Mendisco, venant d'Orléans (Basses-Pyrénées), est entré à l'hôpital Beaujon le 13 avril 1852, à l'âge de quinze mois. Il fut couché au n° 208 du deuxième pavillon, avec son père nourricier.

C'est un enfant d'une bonne constitution, au visage arrondi et assez frais. Il est assez développé pour son âge. Il a commencé à marcher seul au mois de juin 1852, pendant qu'il était dans le service.

Il a, depuis sa naissance, un bec-de-lièvre double à la lèvre supérieure, compliqué d'un écartement considérable des os maxillaires supérieurs, écartement qui se manifeste par une fente antéro-postérieure qui existe tout le long de la voûte palatine, et qui se continue à toute la voûte du palais, entièrement divisé sur la ligne médiane.

À son entrée, la lèvre supérieure présentait deux fentes verticales, deux solutions de continuité intéressant l'une et l'autre tout l'épaisseur de la lèvre. L'une, à gauche, s'étendait du milieu de la narine gauche au bord inférieur de la lèvre, à l'union du quart gauche avec les trois quarts droits de ce bord. L'autre, à droite, partait du voisinage de l'aile droite du nez pour se rendre au bord inférieur de la lèvre, à l'union du cinquième droit avec les quatre cinquièmes gauches de ce bord.

Entre ces deux solutions de continuité, il y avait un tubercule médian, osseux, dirigé obliquement en bas et en avant, au bord inférieur duquel étaient attachés deux dents incisives. Ce tubercule, qui dépassait très fortement au-dessus des solutions de continuité précédentes, tenait, à droite, un maxillaire droit. Il en résultait que lorsqu'on regardait dans la bouche ouverte, on voyait à la paroi supérieure de cette cavité une fente antéro-postérieure intéressant le voile du palais, la voûte palatine sur la ligne médiane, fente qui se déviait à gauche immédiatement derrière la lèvre supérieure, où elle venait s'ouvrir à la solution de continuité de la lèvre oblique gauche. On trouve sur le moule en plâtre qui a été pris lors de l'entrée du malade qu'il y avait entre les deux bords des voûtes palatines un écartement de 2 centimètres et demi. À cette époque, on pouvait facilement placer l'extrémité du petit doigt dans l'extrémité antérieure de cet écartement. La muqueuse et la peau se continuaient au niveau des solutions de continuité de la lèvre.

L'enfant n'a jamais pu têter. On était forcé de le nourrir en exprimant dans sa bouche les mamelles d'une chèvre. Il était mangé de la bouillie avec la plus grande difficulté. Les boissons revenaient au nez.

Le 1^{er} mai 1852, M. Martin, fabricant d'instruments de chirurgie, imagina, d'après le conseil de M. Robert, un appareil s'adaptant autour de la tête et pouvant presser sur les os maxillaires supérieurs à l'aide de deux petites pelotes fortement rembourrées qui prenaient un point d'appui sur les parties moyennes des joues. Cet appareil fut appliqué le même jour. Quelques jours après on adapta à cet appareil une petite plaque d'acier fixée à une petite sangle dont les extrémités, attachées aux pelotes latérales, venaient passer au-devant du tubercule médian, et qui était destinée à le refouler fortement et progressivement en arrière.

Le 2^e juin, un mois après l'application de cet appareil, que le malade n'a pas quitté un seul instant, et qui n'a amené aucun accident, on s'aperçut qu'il y avait un rapprochement déjà très notable des os maxillaires. Les bords des solutions de continuité de la lèvre supérieure ne sont plus écartés que de 6 lignes environ, ou 1 centimètre un quart.

Vers le 20 juillet, les os paraissent suffisamment rapprochés, le tubercule médian complètement refoulé en arrière. M. Robert commença l'opération du côté gauche. Les bords de la solution de continuité du côté gauche sont réunis, toutefois, avec la précaution de conserver un lambeau pour former la saillie médiane de la lèvre. Réunion à l'aide d'une suture entortillée formée par une seule épingle.

soutenue au moyen de bandelettes enduites de collodion. L'épingle est retirée au bout de trois jours. La réunion s'est faite par première intention en six ou sept jours. Il n'a pas été besoin d'arracher les dents incisives du tubercule médian, l'appareil de M. Martin a toujours été maintenu en place.

Le 23 octobre, deuxième opération. Cette fois, les bords de la solution de continuité de la lèvre du côté droit sont réunis avec la précaution de conserver encore un lambeau adhérent par sa base à la partie inférieure du bord droit de la plaie, buture entortillée avec une seule épingle et bandelettes de collodion. On eut l'épingle au bout de quatre jours. Il reste une petite croûte purulente sur la cicatrice, qui n'est achevée que deux fois qu'on voit le bœuf à dix jours. Il est vrai de dire que depuis quinze jours le petit malade avait des croûtes eczémateuses aux tempes, sur les joues et à la partie supérieure du visage; exéma que l'appareil de M. Martin semblait avoir produit.

Le 1^{er} novembre, maintenant l'enfant est complètement guéri; son visage est beaucoup plus régulier; il boit très bien: les boissons ne reviennent plus au nez. Il commence à parler; il dit maintenant très distinctement. La lèvre supérieure est assés régulière; elle ne touche pas complètement en son milieu la lèvre inférieure. Elle présente une petite saillie sur la partie latérale droite de la ligne médiane avec deux échancrements très légers de chaque côté, se continuant avec deux sillons très peu prononcés qui se rendent verticalement à chaque narine; sillons à fond osseux rosés, véritables cicatrices des opérations qui ont été pratiquées, mais qui s'effaceront sans doute avec le temps. On voit encore, on faisant ouvrir la bouche, un léger écartement des maxillaires à gauche des dents incisives; mais cet écartement est beaucoup moins considérable; à peine même si on peut y placer le bord mince d'une pièce de cinq francs.

Il ne reste plus que quelques croûtes sur le cuir chevelu.

— Nous terminerons cette *Revue clinique* en annonçant que le malade qui présentait une énorme tumeur hydatique du foie, et sur lequel M. Michon avait pratiqué une première opération, a été ponctionné le jeudi 11 novembre.

La plaie produite par l'instrument franchant avait été maintenue béante. La couche aponeurotique postérieure au muscle droit abdominal a été incisée, et ainsi la tumeur a pu être sentie directement avec le doigt. On a acquis la conviction qu'il ne s'agit pas formé d'adhérence entre le kyste et la paroi abdominale antérieure; aussi M. Michon s'est-il décidé à ponctionner à l'aide d'un trocar.

L'instrument a dû être enfoncé à trois centimètres profondément, et dès que le dard a été retiré, il s'est échappé, avec une force de projection énorme, au moins un litre et demi d'un liquide parfaitement limpide et transparent tenant en suspension des débris de poches hydatiques.

Le chirurgien, suivant le procédé de M. Jobert, a laissé la canule fixée dans la plaie.

La question de pratiquer immédiatement une injection a été agitée, et il a été décidé que cette injection ne serait faite que deux jours; alors les adhérences seront parfaitement établies, et il deviendra possible de donner suite à la poche hydatique en faisant une incision suffisante.

D' E. L.

E-C-I

DE LA CAUTÉRISATION PAR LE NITRATE D'ARGENT comme traitement abortif de l'amygdalite.

Par M. le docteur Léon GIGOT, de LESTRAUX (Indre).

Dans un note communiquée à votre excellent journal (numéro du 14 octobre 1852) sur le traitement des amygdalites, on le traitement abortif de l'amygdalite au moyen du tartre stibié, on lui a une phrase ainsi conçue: « Je crois donc ce mode de traitement préférable aux saignées générales et locales, et surtout à la cautérisation avec l'azotate d'argent, dont je ne parviens pas si je ne l'aurais vu employée dans la période aiguë par un trop ardent partisan de l'homœopathie en cette circonstance. »

Le traitement de l'angine tonsillaire par l'émétique est connu depuis trop longtemps pour en contester l'efficacité; mais il n'est pas de même la cautérisation par le nitrate d'argent, comme on peut le voir par la phrase que je viens de rappeler. Pour moi, d'après les nombreuses observations que je possède, je n'hésite pas à la placer bien au-dessus de l'émétique comme moyen abortif de l'amygdalite.

Voici les raisons:

1^o La cautérisation calme la douleur et rend la respiration plus facile, presque instantanément, même dans les cas où les symptômes inflammatoires et asphyxiques sont très prononcés.

2^o Elle favorise la résolution de l'engorgement;

3^o En changeant le mode de vitalité des tissus, elle prévient la formation des pseudo-membranes et de ces concrétions pulvérulentes et blanchâtres que l'on rencontre dans certaines épidémies, et principalement dans l'amygdalite des fièvres éruptives;

4^o Son emploi est facile et peu désagréable pour les malades.

J'ajouterais enfin que la cautérisation du pharynx avec le crayon de nitrate d'argent a été plusieurs fois pour arriver en deux ou trois jours le développement d'angines qui se présentaient avec l'appareil symptomatique le plus grave.

J'ai cru devoir vous soumettre, monsieur le rédacteur, ces quelques considérations pratiques sur une méthode bien digne d'être mentionnée à cause de sa simplicité et de son efficacité, surtout comme moyen préventif, contre ces redoutables angines couenneuses qui ne succèdent que trop souvent à des angines simples au début.

Nous rappellerons, à propos de cette note, ce que

nous avons dit des gargarismes d'eau froide longtemps répétés, qui nous paraissent constituer le traitement le plus efficace et le moins désagréable de l'angine.

Fresnes-en-Woëvre, le 10 novembre 1852.

Monsieur et très honoré confrère,

Je viens de lire dans le dernier numéro de la *Gazette des Hôpitaux* (9 novembre) un cas d'obstruction complète de l'intestin, dû à une tumeur du cæcum, opérée par M. Grissolle à l'hôpital de la Pitié (salle Sainte-Marthe, n° 7). Comme je viens de rencontrer un cas semblable dans ma pratique, je m'empresse de vous le communiquer, avec prière de l'insérer dans les colonnes de votre estimable journal, si vous le jugez opportun.

Agreés, etc.

MÉNARD,

docteur en médecine de la Faculté de Paris.

Obstruction intestinale.

M. Hyulle, maire de la commune de Hennefont (Meuse), d'une constitution robuste et à formes athlétiques, d'une taille élevée (2 mètres), n'ayant jamais été malade, passa la journée du 5 novembre courant à la chasse, et, selon son habitude, se livra à cet exercice avec modération et comme but de promenade.

Le soir, en rentrant au logis, il mangea de bon appétit du pain, du fromage, et quelques verres de vin. Peu d'instants après ce repas frugal, une vive douleur se fit sentir à la région ombilicale et prit un accroissement d'intensité rapide. Des langes chauds appliqués sur le ventre, une tasse de tiède et des laxatifs simples ne produisirent aucun soulagement; M. Hyulle passa la nuit du 5 au 6 dans une grande agitation, jadis des cris qui furent entendus de ses voisins.

Le 6, au matin, je fus mandé pour lui porter secours.

À mon arrivée, je trouve le summum d'intensité du point douloureux à 3 centimètres au-dessus de l'ombilic; les iliumites sont fort restreintes et ne dépassent pas un espace de 6 à 4 centimètres carrés; la moindre pression y détermine des douleurs qui arrachent des cris au malade. Le palper abdominal ne donne que des signes négatifs; pas de meteorisme, pas de trace de hernie ni à l'ombilic, ni dans les aines. Il y a une selle de terre au matin; peut-on y voir rien d'anormal; point de BS, fort développé; la miction s'exécute bien. Je prescris: cataplasme laudanisé sur le ventre; lavement avec l'infusion de camomille; toute la journée du 6 et le soir.

Le lendemain, je pensai à donner des vomissements de matières alimentaires et bilieuses; pas de garde-robe. À huit heures j'administrai une demi-bouteille de limonade purgative qui resta sans effet, malgré de bruyants borborygmes entendus à distance. À minuit, vomissement abondant d'un liquide qui à l'aspect et l'odeur d'excréments délayés dans la limonade.

Il devenait évident que j'avais affaire à une obstruction complète de l'intestin qui, quelle qu'en fût la cause, rendait les cas très graves. Je me informai la famille et demandai l'assistance d'un confrère. En attendant son arrivée, et comme moyen de temporisation, je prescrivis 16 sangues loco dolenti; un grand bain après.

Les pigures donnèrent beaucoup de sang; le point douloureux disparut presque entièrement; il y eut une rémission marquée qui fit naître un peu d'espoir de sauver le malade. Mais un nouveau vomissement de matières fécales lancées au loin par une contraction brusque de l'estomac vint bientôt renouveler mes craintes.

J'explorai le ventre, et je trouvai libre; je palpai encore l'abdomen dans tous les points sans trouver ni tumeur, ni empatement. La pression sur la région ombilicale était pénible que indolore; néanmoins, il y avait un peu de meteorisme dans l'hypogastre et le flanc droits, tandis que les mêmes régions rendaient un son mat à gauche.

Oblié de quitter le malade pour faire d'autres visites urgentes avant l'arrivée de mon confrère M. le docteur Jacques de Honnoville, j'avais pris soin qu'il fût mis au courant de ce qui s'était passé, et recommandai qu'on le laissât agir en mon absence selon ses inspirations. Il administra un lavement avec la décoction concentrée de colopoite, et à huit heures quelques cuillerées par la bouche. Le lavement fut bientôt rendu tel qu'il avait été pris, et un vomissement de matières stercorales eut lieu en sa présence. Aussitôt il se rendit à mon domicile, distant de celui du malade de 5 kilomètres, et me fit part de ses appréhensions sur l'issue de la maladie.

Nous convînmes, vu l'impuissance des purgatifs et l'urgence de rétablir le cours des matières fécales, d'administrer 200 grammes de mercure cutané de Fowler l'obsolète, et, une heure après, quatre gouttes d'huile de croton dans une cuillerée à bouche d'eau d'amandes douces.

Le 7, à huit heures du soir, le malade but le mercure et à neuf heures la cuillerée d'huile purgative; la potion métallique ne produisit d'autre effet immédiat qu'une sensation de pesanteur à l'épigastre. Promenade dans la chambre une partie de la nuit pour faciliter le passage du métal dans le canal alimentaire. Ces moyens restèrent infructueux; il y eut des envies fréquentes d'aller à la garde-robe, mais impossibilité d'y satisfaire.

À trois heures du matin, nouveau vomissement de matières stercorales; le ventre est légèrement météorisé; la douleur ombilicale a repris un peu d'intensité, mais reste fixée au même point; le pouls est plein, développé et n'a pas le caractère abdominal; la langue se dessèche rapidement quand on tarde à humecter la bouche avec de l'eau fraîche.

Le 8 au matin, saignée du bras de 600 grammes; une demi-heure après, potion avec la décoction concentrée de colopoite.

À neuf heures, vomissement du liquide purgatif mêlé à des matières stercorales sans trace de mercure. Constipation

culatoire, aucun gaz n'est sorti par l'anus depuis l'invasion de la maladie.

Vers midi, le pouls faiblit et s'accroît (110); le météorisme augmente, quoique permettant toujours la palpation des viscères abdominaux; hoquet, nausées continues; les fèces s'échappent profondément; le malade a le pressentiment d'une fin prochaine et attend avec anxiété que les remèdes agissent.

Dans la nuit du 8 au 9, tous les symptômes s'aggravent; pouls faible, à 120; pâleur de la face, rétraction des traits, prostration, plus de vomissements, sautes froides et glanlées, syncopes se succédant à des intervalles de plus en plus rapprochés.

Mort le 9 à huit heures du matin, trois jours après l'invasion.

La famille m'a refusé l'autopsie, que j'avais demandée dans le but de connaître le siège et la nature de l'obstacle.

REMARKS. — Ce fait, rapproché de celui de M. Grisol, peut fournir un enseignement pratique. En effet, chez les deux malades il y a absence de signes matériels indiquant le siège de l'obstacle; mais chez M. Hyouille, la douleur reste localisée fixée au même point, tandis que chez M. de Laval, elle diffuse chez la malade de la Pitié. Cette fixité de la douleur est-elle une indication suffisante pour motiver la gastrostomie? Quoique l'autopsie n'ait pas été faite, je penche pour l'affirmative et regrette de ne pas avoir fait une opération qui aurait à tout malade une chance de salut.

ACIDE SALICILEUX.

Cet acide, qui serait le principe actif des fleurs dites de reine des prés, peut être préparé en agissant de la manière suivante.

On prend les fleurs de la reine des prés, on les met dans un alambic avec de l'eau, prenant 500 grammes de fleurs par chaque kilogramme d'eau, on laisse macérer pendant vingt-quatre heures, puis on distille. Lors de cette opération on obtient de l'eau distillée et une huile essentielle; on sature l'huile et on distille de nouveau l'eau aromatique, en recueillant les premières portions qui fournissent une nouvelle quantité d'huile que l'on peut séparer (1).

L'huile essentielle obtenue contient deux ou trois huiles, parmi lesquelles se trouve l'acide salicélique. Pour l'isoler, on traite l'essence par une solution de soude ou de potasse caustique; l'acide se combine à l'acide et forme un sel; on ajoute alors de l'eau et on procède à la distillation. Les huiles d'acide salicélique passent à la distillation, tandis que le sel formé restera dans le cornue.

L'acide peut être séparé de ce sel par la méthode suivante.

On ajoute à la solution du sel assez d'acide sulfurique dilué pour saturer l'alcali employé, et on procède à la distillation. Les vapeurs d'eau qui passent dans le récipient entraînent l'acide.

Cet acide, qui avait été nommé spirothérique par Latranch, est composé de deux notes de la découverte de Piria, qui s'exprime en distillant 1 partie de salicine, 1 partie de bicarbonate de potasse, 2 parties et demie d'acide sulfurique concentré et 20 parties et demie d'eau, on obtient un acide parfaitement semblable à celui qui existait dans l'huile essentielle de la reine des prés; l'acide pur alors le nom d'acide salicélique.

L'acide salicélique est jaunâtre, oléagineux, il brûle avec une flamme rougeâtre en répandant une fumée noire; épaisse; sa densité est de 1,175 vers 20 degrés; il fond au fond d'un vase de se dissoudre; sa dissolution verdit le papier de tournesol et le décolore au bout de quelque temps de contact. Il est soluble en toutes proportions dans l'alcool et dans l'éther. Chauffé, il entre en ébullition à 190 degrés; la vapeur qui s'en dégage, lorsqu'elle est descendue à 13 degrés centigrades, est de 4,27; exposé à 20 degrés, il se solidifie.

Propriétés chimiques. — L'acide salicélique est décomposé par l'acide sulfurique concentré, ainsi que par le brome et le chlore. Ces deux derniers corps lui enlèvent un équivalent d'hydrogène et forment ainsi de l'acide chlorhydrique ou bromhydrique, qui se dégagent en même temps qu'un équivalent de chlore ou de brome formé, en remplaçant l'équivalent d'hydrogène enlevé, de l'acide chloro-salicylique ou bromo-salicylique, suivant le métal employé. L'acide salicélique en présence d'un excès d'hydrate de potasse se décompose en laissant dégager de l'hydrogène et se transforme en acide salicylate. L'acide salicélique se combine enfin au divers oxydes métalliques ou alcalins et forme des sels.

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 3 novembre 1853. — Présidence de M. GUEBANT.

Lecture et adoption du procès-verbal.

M. LÉZON, à l'occasion du procès-verbal, fait quelques observations relatives à l'emploi des injections iodées. Ces travaux sont renvoyés à la commission chargée de l'examen de cette question.

M. LÉZON dépose sur le bureau, de la part de M. le docteur CHAPPEL, de Saint-Malo, qui récemment membre correspondant, une description d'éclampsie, qui pourra être lue dans une prochaine séance et renvoyé, s'il y a lieu, au comité de publication.

Correspondance.

M. le docteur BORELLI, de Turin, adresse plusieurs nouvelles observations relatives à l'emploi des injections iodées. Ces travaux sont renvoyés à la commission chargée de l'examen de cette question.

M. LÉZON dépose sur le bureau, de la part de M. le docteur CHAPPEL, de Saint-Malo, qui récemment membre correspondant, une description d'éclampsie, qui pourra être lue dans une prochaine séance et renvoyé, s'il y a lieu, au comité de publication.

(*) On conclut qu'on pourrait distiller une très grande quantité de fleurs et obtenir par évaporation une plus grande quantité d'essence.

Notes faites à la Société.

M. LARREY fait hommage à la Société des huit premiers volumes des *Comptes-rendus de la Société de médecine*.

M. GARNIER fait hommage des ouvrages suivants:
Lectures on The principles and practice of surgery, by sir Astley Cooper;
A treatise on the inflammation of the eyeball, by Arthur Jacob;
De urethra strictura omnibus tractandi casu methodis, auctore Sigismundo Buzoni;
Cases of disordered bladder and testicle, by William Wadd;
Recherches sur le manège de l'opération de la taille sous-pubienne chez l'homme, par Maurice Carcaillon;

Mémoire sur le bandage appliqué dans les fractures et de l'opportunité de ces emplois, par M. de Lavachère;

Sur la thèse sur les luxations de la mâchoire;

Sur la thèse sur le degré d'utilité de l'anatomie comparée dans l'étude de l'anatomie humaine.

M. FOLLIN dépose sur le bureau les trois premiers volumes des *Comptes-rendus des séances et Mémoires de la Société de chirurgie*.

M. Christian, de Montpellier, adresse à la Société le *Congrès de la clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu de Montpellier* pendant les mois de septembre et octobre 1850.

M. ROBERT fait hommage du rapport fait à l'Académie par la commission du prix d'Argenteuil.

Communications.

M. MAZOUZ présente à la Société un jeune homme entré dans son service pour une plaie du globe oculaire et de la paupière inférieure causée par un morceau de fer chauffé au rouge; malgré la gravité de la lésion, le malade a conservé la vue; le pupille est seulement un peu déformée. L'observation sera plus tard communiquée avec tous ses détails.

— M. VERNEUIL, professeur d'anatomie à la Faculté, communique un travail intitulé: *Recherches sur les hygies de l'organe de la vie* (2) fait de ses deux sexes.

Ce mémoire est renvoyé à une commission composée de MM. HUGUEN, Gosselin, Robert.

M. DEBOIT termine son rapport verbal sur la thèse de M. J. Lecomte intitulée: *Des ectopies congénitales des testicules et des maladies de ces organes écrites dans l'aine*.

Avant de poursuivre l'examen de ce travail, M. Deboit répond aux observations qui lui avaient été adressées par M. Larrey et répond à la question de savoir si le fait est de ne s'être pas borné à une simple analyse de la thèse.

M. Lecomte, ainsi que la plupart des auteurs qui se sont occupés de cette intéressante question, s'est mépris sur la nature de l'altération que subissent les glandes séminales fécondes. L'examen des faits portés le rapport sur le fait qu'un simple arrêt de développement dans l'altération organique que le testicule subit dans les inclusions et non une atrophie, comme Hunter le prétend. Cette première détermination a paru avoir assez d'importance aux yeux de M. Deboit pour être offerte à la discussion de la Société. Il en résulte que la première détermination de M. Lecomte, qui a soutenu la même thèse que M. Lecomte, c'est-à-dire l'atrophie de la glande. Il est vrai que cette différence dans la manière de voir porte plutôt sur la forme que sur le fond: en effet, M. Follin, dans l'intéressant mémoire qu'il a publié sur ce sujet, confond sous la même dénomination l'atrophie et les cas où le testicule, après être développé, subit un retrait plus ou moins considérable et ceux où cet organe, arrêté au début de son développement, reste avec un volume qui ne correspond plus à l'âge du sujet. Ce n'est pas une discussion de mots que fait ici le rapporteur en demandant qu'il se décide, entre une atrophie, ou l'absence d'une idée exacte de la valeur des termes que l'on emploie; en effet, M. Deboit montre que ces faits appartiennent à deux catégories qui doivent être distinguées au point de vue de l'intervention de l'art.

Les altérations organiques qui représentent un simple arrêt de développement pourraient être opposées les médicaments physiologiques, c'est-à-dire celles dans lesquelles on fait appel aux fonctions mêmes de l'organe. Un travail de M. Wilson en contient un exemple: un homme âgé de vingt-cinq ans présentait un arrêt de développement des glandes séminales (glandes testiculaires). Sur le conseil que lui donnaient les arguments de M. Follin, qui a soutenu la même thèse que M. Lecomte, c'est-à-dire l'atrophie de la glande. Il est vrai que cette différence dans la manière de voir porte plutôt sur la forme que sur le fond: en effet, M. Follin, dans l'intéressant mémoire qu'il a publié sur ce sujet, confond sous la même dénomination l'atrophie et les cas où le testicule, après être développé, subit un retrait plus ou moins considérable et ceux où cet organe, arrêté au début de son développement, reste avec un volume qui ne correspond plus à l'âge du sujet. Ce n'est pas une discussion de mots que fait ici le rapporteur en demandant qu'il se décide, entre une atrophie, ou l'absence d'une idée exacte de la valeur des termes que l'on emploie; en effet, M. Deboit montre que ces faits appartiennent à deux catégories qui doivent être distinguées au point de vue de l'intervention de l'art.

Les altérations organiques qui représentent un simple arrêt de développement pourraient être opposées les médicaments physiologiques, c'est-à-dire celles dans lesquelles on fait appel aux fonctions mêmes de l'organe. Un travail de M. Wilson en contient un exemple: un homme âgé de vingt-cinq ans présentait un arrêt de développement des glandes séminales (glandes testiculaires). Sur le conseil que lui donnaient les arguments de M. Follin, qui a soutenu la même thèse que M. Lecomte, c'est-à-dire l'atrophie de la glande. Il est vrai que cette différence dans la manière de voir porte plutôt sur la forme que sur le fond: en effet, M. Follin, dans l'intéressant mémoire qu'il a publié sur ce sujet, confond sous la même dénomination l'atrophie et les cas où le testicule, après être développé, subit un retrait plus ou moins considérable et ceux où cet organe, arrêté au début de son développement, reste avec un volume qui ne correspond plus à l'âge du sujet. Ce n'est pas une discussion de mots que fait ici le rapporteur en demandant qu'il se décide, entre une atrophie, ou l'absence d'une idée exacte de la valeur des termes que l'on emploie; en effet, M. Deboit montre que ces faits appartiennent à deux catégories qui doivent être distinguées au point de vue de l'intervention de l'art.

Dans les cas d'atrophie, il y a une influence morbide spéciale à combattre; tout d'abord il faut chercher à remédier aux effets locaux, aux phénomènes locaux et caractérisés par l'altération organique qui constitue l'atrophie.

M. Lecomte, comme M. Follin, est conduit ainsi dans son travail à fournir des preuves contre l'opinion de Hunter, qu'il a adoptée. Ainsi, lorsqu'il indique les signes qui doivent permettre d'éviter les tentatives de résection, il indique les signes qui doivent être évités, il signale la douleur caractéristique qu'éveille la pression de l'organe dévié. Or, fait observer M. Deboit, est-ce qu'un organe atrophie conserve encore les phénomènes de sensibilité caractéristiques d'un développement normal? Le fait de sensibilité est la conséquence d'un meilleur développement; la glande séminale n'est pas atrophie? Dans les quelques faits que M. Deboit a recueillis, la sensation a toujours été en rapport avec le degré de développement de l'organe incisé. A ce signe diagnostique des déviations, M. Lecomte a joint le signe des testicules contournés dans les bourses. M. le rapporteur rappelle un troisième qui lui semble plus précieux en ce qu'il frappe immédiatement la vue des chirurgiens: c'est la forme particulière des bourses lorsqu'elles contiennent seulement une des glandes séminales. Le scrotum, dans ces circonstances, offre une forme globuleuse, et le rapide mélan se dirige, à partir de la racine de la verge, vers le côté où le testicule manque.

Le testicule resté dans le canal inguinal, lorsqu'il n'a pas subi un arrêt dans son développement, peut y offrir toutes les altérations morbides qui lui présente dans les bourses. M. Lecomte pense que le traitement ne saurait varier dans ces cas, puisque lors des affections traumatiques, M. Deboit pense, au contraire, que, lorsque les accidents inflammatoires se montrent d'une manière énergique, le traitement doit être conduit avec plus de rigueur, et il en fournit des exemples.

Il y a une série d'accidents qui peuvent résulter spécialement de l'inclusion inguinale, ce sont les phénomènes d'étranglement qu'offrent quelquefois les testicules déviés. Quelle est la conduite à tenir dans ces cas? L'auteur lui-même les conseille de Richter, et met la glande à découvert. M. Lecomte n'hésite point à se prononcer pour l'abandon de tout traitement, et fait à l'appui de sa manière de voir. M. Deboit cite le fait d'un malade chez lequel des testicules semblables se sont développés. Un chirurgien appelé se méprit sur la nature de la tumeur, tenta l'emploi du taxis, et, les

ronissements persistant, voulut pratiquer l'opération du débrélement. Le rapporteur, appelé à assister ce confrère, eut son attention éveillée tout d'abord par la forme du scrotum, et reconnut dans la forme ordoire des parties herniées un testicule arrêté à l'anneau.

Aux émissions sanguines locales, aux frictions avec une pommade composée de parties égales d'onguent mercuriel et d'extrait de belladone pur, à des bains prolongés, etc., les accidents s'éclaircissent progressivement. Ce fait engage le rapporteur à penser qu'un traitement bien conduit doit enlever la cause de tous ces accidents. Une circonstance que l'on ne doit pas oublier dans ces faits de lésions traumatiques, c'est le voisinage et souvent la continuité de la tunique vaginale avec le péritoine; elle exige que l'on insiste sur le traitement antiphlogistique local, afin de ne pas voir l'inflammation de la séreuse testiculaire gagner celle de la cavité abdominale.

De toutes les modifications organiques que peut subir le testicule retenu dans la région inguinale, la plus grave et la plus fréquente est celle de la dégénérescence cancéreuse. Un fait que note M. Lecomte, et qu'il est bon de rappeler, c'est que dans presque tous les exemples consignés on voit l'altération être le résultat de l'application intempestive d'un bandage. M. Deboit, en signalant ce résultat, a pour but de montrer l'erreur des auteurs qui ont donné le conseil d'avoir recours à l'action compressive du bandage pour prévenir la dégénérescence de la glande; le succès pourrait être une irritation chronique qu'elle provoque, amène plus souvent la dégénérescence que l'atrophie de la glande séminale.

Après avoir parcouru avec l'auteur de la thèse les modifications dans le manuel opératoire à suivre pour l'ablation de ces tumeurs de M. Deboit, retenu dans la glande, le succès pourrait être une irritation chronique qu'elle provoque, amène plus souvent la dégénérescence que l'atrophie de la glande séminale.

Après avoir parcouru avec l'auteur de la thèse les modifications dans le manuel opératoire à suivre pour l'ablation de ces tumeurs de M. Deboit, retenu dans la glande, le succès pourrait être une irritation chronique qu'elle provoque, amène plus souvent la dégénérescence que l'atrophie de la glande séminale.

Après avoir parcouru avec l'auteur de la thèse les modifications dans le manuel opératoire à suivre pour l'ablation de ces tumeurs de M. Deboit, retenu dans la glande, le succès pourrait être une irritation chronique qu'elle provoque, amène plus souvent la dégénérescence que l'atrophie de la glande séminale.

Après avoir parcouru avec l'auteur de la thèse les modifications dans le manuel opératoire à suivre pour l'ablation de ces tumeurs de M. Deboit, retenu dans la glande, le succès pourrait être une irritation chronique qu'elle provoque, amène plus souvent la dégénérescence que l'atrophie de la glande séminale.

Après avoir parcouru avec l'auteur de la thèse les modifications dans le manuel opératoire à suivre pour l'ablation de ces tumeurs de M. Deboit, retenu dans la glande, le succès pourrait être une irritation chronique qu'elle provoque, amène plus souvent la dégénérescence que l'atrophie de la glande séminale.

Après avoir parcouru avec l'auteur de la thèse les modifications dans le manuel opératoire à suivre pour l'ablation de ces tumeurs de M. Deboit, retenu dans la glande, le succès pourrait être une irritation chronique qu'elle provoque, amène plus souvent la dégénérescence que l'atrophie de la glande séminale.

Après avoir parcouru avec l'auteur de la thèse les modifications dans le manuel opératoire à suivre pour l'ablation de ces tumeurs de M. Deboit, retenu dans la glande, le succès pourrait être une irritation chronique qu'elle provoque, amène plus souvent la dégénérescence que l'atrophie de la glande séminale.

Après avoir parcouru avec l'auteur de la thèse les modifications dans le manuel opératoire à suivre pour l'ablation de ces tumeurs de M. Deboit, retenu dans la glande, le succès pourrait être une irritation chronique qu'elle provoque, amène plus souvent la dégénérescence que l'atrophie de la glande séminale.

Après avoir parcouru avec l'auteur de la thèse les modifications dans le manuel opératoire à suivre pour l'ablation de ces tumeurs de M. Deboit, retenu dans la glande, le succès pourrait être une irritation chronique qu'elle provoque, amène plus souvent la dégénérescence que l'atrophie de la glande séminale.

Après avoir parcouru avec l'auteur de la thèse les modifications dans le manuel opératoire à suivre pour l'ablation de ces tumeurs de M. Deboit, retenu dans la glande, le succès pourrait être une irritation chronique qu'elle provoque, amène plus souvent la dégénérescence que l'atrophie de la glande séminale.

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

La prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois. 8 fr. 50 c.
ALGER, ALGER, BELGIQUE,	Six mois. 16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an. 30 »

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉSENT,	Trois mois. 9 fr.
SARDAGNE, SAVOIE,	Six mois. 17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES,	Un an. 33 »

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

Les lettres et papiers non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANI,	Trois mois. 40 fr.
GIBRALTAR.	Six mois. 20 »
	Un an. 38 »

MINUTIER. — PARIS. Sur les séances des Académies. — Ecole spéciale de médecine et de pharmacie militaires. — HÔPITAL COCHIN (M. Maisonneuve). Révision définitive du service. — MALADIES DES YEUX (M. TAYVIGOR). Fautil employer les collyres irritants dans les conjonctivites consécutives à l'opération de la cataracte? — Du traitement de la kystologie par les lunettes. — Note sur la fièvre typhoïde. — Mort par suite de la morsure d'un serpent. — Pâte et sirop alimenter à l'usage des enfants et des convalescents. — Séance de médecine, séance du 16 novembre. — Académie des sciences, séance du 15 novembre. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 17 NOVEMBRE 1852.

Séances des Académies.

Le rapport de M. Gérardin sur le document envoyé récemment de Pologne et relatif au choléra a fait hier les principaux frais de la séance de l'Académie de médecine. On connaît les bonnes intentions de M. Gérardin; elles se sont manifestées une fois de plus dans sa lecture; mais tout s'est borné à des intentions. M. Gérardin a conseillé à tous les gouvernements de se tenir en garde, de prendre leurs précautions pour prévenir le fléau, de lutter corps à corps avec l'ennemi. Mais quelles sont ces précautions, à comment établir cette lutte? C'est ce que M. Gérardin nous lui a pas dit, et ce n'est point un reproche que nous lui adressons; car il n'est que trop vrai que M. Clot-Bey a toujours raison, et que nous ne connaissons rien de positif sur les causes, le mode de propagation, le traitement du terrible fléau.

Après la lecture de M. Gérardin, une discussion s'est engagée sur un travail de M. O. Henry, relatif à un principe immédiat du quinquina récemment découvert et nommé *quinidine*. Cette discussion a été aussitôt interrompue qu'entamée et renvoyée à une prochaine séance. L'Académie s'est aussitôt formée en comité secret, mais malheureusement pour elle pas assez secret; elle aurait grand intérêt à ce que la décision qu'elle a prise pendant la durée de ce comité pût être à tout jamais ignorée. Hélas! il n'y a plus à en douter, nos premières informations étaient exactes relativement au prix lâché. Entre un ouvrage à peine connu, qui ne sortirait jamais du magasin de l'éditeur, et un ouvrage qui se trouve dans toutes les bibliothèques et dont la réputation est plus qu'européenne, l'Académie choisit le premier pour lui accorder le premier rang! Quel usage a pu obscurcir à ce point le jugement de la commission? C'est ce que nous ne voulons pas chercher à comprendre. La publicité du fait suffit amplement pour punir la commission d'un déni de justice qui est moins flagrant encore que... qu'irréflecti. Pour être juste envers l'Académie, il faut dire que la décision a été prise en l'absence de presque tout ce que la savante compagnie compte de médecins distingués.

— L'Académie des sciences, qui sommeille depuis quelques séances à l'endroit des sciences médicales, a pris avant-hier une brillante revanche. Le défaut d'espace nous oblige à renvoyer à notre prochain numéro l'appréciation des importantes communications qui lui ont été faites. — H. de CROIX.

Ecole spéciale de médecine et de pharmacie militaires.

Nous ne pouvons aujourd'hui que donner la substance du décret qui vient de réorganiser l'Ecole spéciale de médecine et de pharmacie militaires. Nous publierons ultérieurement les dix-sept articles dont se compose ce décret.

Les élèves de l'Ecole spéciale seront pris parmi les docteurs en médecine français, âgés de vingt-huit ans au plus. Le stage, à l'Ecole spéciale, sera d'un an, et les matières spécialement étudiées pendant cette année seront :

1^{re} La clinique médicale; 2^e la clinique chirurgicale; 3^e l'anatomie des régions avec applications à la médecine et à la chirurgie pratiques; 4^e la médecine opératoire, les appareils de bandages; 5^e la pharmacie militaire d'après la formule de l'armée et de la comptabilité pharmaceutique; 6^e l'hygiène et la médecine légale militaires; 7^e la chimie appliquée à l'hygiène et aux expériences dans l'armée.

Six professeurs et trois agrégés seront chargés de diriger les conférences sur ces matières; la pharmacie et la chimie seront professées par le même titulaire.

L'Ecole spéciale est placée sous l'autorité d'un directeur nommé par le chef de l'Etat. Le décret ne dit pas si ce directeur sera ou non pris dans le corps du service de santé militaire.

Le *Moniteur* d'aujourd'hui informe les docteurs en médecine et les maîtres en pharmacie qu'il y a en ce moment 40 emplois de

médecins aides-majors et 20 emplois de pharmaciens aides-majors. Nous ferons connaître dans notre prochain numéro les épreuves à subir pour être admis à l'Ecole spéciale.

HÔPITAL COCHIN. — M. MAISONNEUVE.

Revue générale du service.

De tous les services chirurgicaux des hôpitaux de Paris, il n'en est peut-être aucun qui présente en ce moment une activité comparable à celle du service de M. Maisonneuve.

Chaque lit y est occupé par une maladie grave, et chaque jour y est pour ainsi dire marqué par une des opérations importantes de la chirurgie.

I. Cancres. — Les cancers et les cancroïdes y occupent une place considérable; il n'est presque aucune forme de ces affections qui ne s'y rencontre en ce moment. Nous y avons remarqué trois maladies affectées de cancer de l'utérus, et parmi celles-ci nous signalerons surtout la maladie couchée au n° 17 de la salle Saint-Jacques, qui a récemment subi l'amputation complète de la matrice et de l'un des ovaires (1). Trois autres malades affectées de cancer du sein ont subi l'opération par les caustiques; chez l'une, couchée au n° 7, le cancer, de nature encéphaloïde, avait envahi toute la glande mammaire et s'étendait au loin dans la peau voisine sous forme de petits tubercules tout à fait inaccessibles au bistouri. Cette affection a été attaquée avec un succès remarquable par la cautérisation au moyen de la pâte sulfureuse amiantée.

Chez le malade du n° 10, le cancer, de nature squirrheuse, occupait à la fois une partie du sein et le creux de l'aisselle; opérée déjà deux fois dans d'autres hôpitaux, la maladie semblait être au-dessus des ressources de l'art. Des cautérisations multipliées par la pâte sulfureuse, le caustique au jube et la pâte arsenicale paraissent devoir amener une guérison prochaine.

Chez celle du n° 20, l'affection cancéreuse consistait en une tumeur enkystée placée au centre de la glande mammaire. Il existait en même temps quelques ganglions engorgés dans l'aisselle. Trois cautérisations ont entièrement détruit la partie malade, et la plaie qui en résulte est en bonne voie de cicatrisation.

Au n° 15 de la salle des hommes est un malade atteint d'un encéphaloïde de forme bizarre, qui a débuté par le sommet de la tête et s'est propagé plus tard aux ganglions parotidiens. Les caustiques plusieurs fois employés ont été insuffisants. M. Maisonneuve a dû procéder à l'excision par le bistouri. Le malade est en ce moment en pleine convalescence.

Enfin au n° 19 de la salle Saint-Jacques est couchée une femme qui présente une énorme tumeur cancéreuse de la fesse et du rectum, qui nécessitera prochainement peut-être une opération des plus graves.

II. Cancroïdes. — Les affections cancroïdes s'y observent chez quatre malades, qui, tous, ont déjà subi l'opération.

Le premier est un vieillard couché au n° 12. Il portait à la paupière inférieure un cancroïde qui a nécessité l'excision complète de la paupière et qui envahissait plus de la moitié de la fesse inférieure; il a été opéré par l'excision en demilune. Il touche actuellement à la guérison.

Le troisième, couché au n° 17, était atteint d'un énorme cancroïde de la verge qui avait envahi le gland, le prépuce et les corps caverneux. L'amputation complète de l'organe a été pratiquée ces jours derniers, et déjà la plaie se cicatrise.

Au n° 5, enfin, est un malade chez lequel existait un cancroïde des plus graves qui envahissait plus de la moitié antérieure de la langue. Pour procéder à sa extirpation, M. Maisonneuve a dû pratiquer une des opérations les plus graves de la chirurgie. Dans l'impossibilité où il se trouvait d'opérer l'extirpation complète du mal par l'ouverture de la bouche, il s'est vu forcé de diviser, sur la ligne médiane d'abord, les parties molles de la lèvre et du menton; puis, au moyen de la scie à chaînette, les os maxillaire lui-même, dont les deux branches écartées laissent entre elles un intervalle suffisant pour arriver jusqu'à la base de la langue.

L'extirpation alors fut pratiquée avec le bistouri, et les artères furent liées à la surface de la plaie. L'hémorrhagie se trouva ainsi arrêtée sans qu'il ait été besoin d'employer la cautérisation avec le fer rouge. Les deux branches de l'os maxillaire furent ensuite rapprochées. Les parties molles de la lèvre et du menton furent réunies par la suture entortillée, et aujourd'hui, vingt et unème jour de l'opération, le malade est entièrement guéri.

(1) Cette femme n'étant pas été insérée que plusieurs jours après qu'elle nous a été remise, la maladie dont il s'agit n'existe plus; elle a succombé aux suites d'une métrite-péritonite.

III. Maladies des voies urinaires. — Quatre malades sont atteints d'affections graves des voies urinaires. Le n° 3 et le n° 20, affectés de rétrécissements de l'urètre, sont encore en plein traitement.

Le n° 21 a été soumis aujourd'hui même, 11 novembre, à l'opération de la taille sup-pubienne, par laquelle M. Maisonneuve a extrait un calcul du poids de 68 grammes.

Le n° 10, affecté d'une fistule uréthro-recto-péritonéale des plus compliquées, a été soumis à une opération tout à fait insolite, que nous désignerons sous le nom d'uréthro-plastique recto-péritonéale. La fistule, en effet, s'étendait profondément dans le rectum, et pour la clore, M. Maisonneuve a été obligé d'emprunter un lambeau à cet intestin, en ayant soin de le doubler d'un autre lambeau emprunté à la fesse voisine. Cette opération, pratiquée déjà depuis vingt jours, semble promettre un résultat heureux. Aucun accident grave n'a eu jusqu'à présent traversé la cure.

IV. Affections articulaires. — Au n° 9 est couché un homme qui a subi il y a trois semaines la rupture d'une ankylose du genou, et dont la guérison paraît assurée.

Au n° 3 de la salle Saint-Jacques est une femme qui, pour une tumeur blanche supprimée de l'articulation fémoro-tibiale, a subi il y a six semaines l'amputation de la cuisse, et qui n'attend plus que sa jambe de bois pour sortir de l'hôpital.

Au n° 5 de la même salle est une jeune fille opérée le 28 octobre de la résection du coude.

Cette opération, à laquelle nous avons assisté, nous a semblé remarquable à plusieurs égards :

1^o D'abord elle a été pratiquée au moyen d'une seule incision longitudinale faite à la partie postérieure;
2^o La dissection des parties molles a eu lieu sans qu'il ait été besoin de mettre à découvert le nerf cubital;
3^o Enfin la section des os a été pratiquée au moyen de la scie ordinaire.

Cette opération, dans laquelle le chirurgien ne s'est servi que de deux instruments, le bistouri simple et la scie à amputation, a été exécutée en quatre minutes, et n'a exigé aucune ligature d'artère.

Les suites de cette opération ont été des plus simples; déjà la cicatrisation est fort avancée, et tout présage une guérison prochaine.

Il en sera probablement de cette maladie comme de plusieurs autres que M. Maisonneuve a déjà présentées à l'Académie, et chez lesquelles le rétablissement des fonctions du membre était si complet qu'on pouvait à peine reconnaître de quel côté l'opération avait été pratiquée.

V. Nous signalerons, en terminant, la maladie couchée au n° 9 de la salle Saint-Jacques, opérée d'une double cataracte; celle couchée au n° 16, opérée d'un vaste kyste séreux à la partie supérieure et interne de la cuisse; enfin le malade couché au n° 4 de la salle Cochin, opéré d'un rétrécissement du rectum compliqué de fistule à l'anus. Dr A. FAYROT.

MALADIES DES YEUX. — M. TAYVIGOR.

Fautil employer les collyres irritants dans les conjonctivites consécutives à l'opération de la cataracte?

Cette question se présente trop souvent dans la pratique; elle touche de trop près au sort des malades opérés de la cataracte, pour ne pas mériter un instant l'attention des hommes de l'art.

J'ai vu prescrire plusieurs fois, par divers chirurgiens dont il est inutile de citer les noms, des collyres irritants pour combattre des ophthalmies plus ou moins aiguës développées peu de jours après l'opération de la cataracte, et je n'ai malheureusement constaté trop bien constamment les fâcheux résultats de cette médication intempestive, irrationnelle, incendiaire.

D'abord, les malades, sous l'influence de l'état traumatique dont l'œil est encore le siège, supportent très mal l'action irritante du nitrate d'argent, que l'on emploie généralement de préférence en pareil cas. Le plus souvent même ce collyre détermine chez eux des douleurs véritablement atroces. Et quand l'opération vient à échouer, comme cela est de règle après une médication aussi fâcheuse, les malades, par une sorte d'instinct divinatoire, ne manquent pas d'accuser de leur malheur ces collyres prescrits à contre-tmps.

Sur quoi se fondent-ils ceux qui prescrivent ces collyres irritants dans le cas particulier?

Sur l'analogie qu'ils croient trouver entre la conjonctivite spontanée et la conjonctivite d'origine traumatique qui nous occupe?

Mais cette analogie n'existe qu'en apparence.

Dans la conjonctivite spontanée, la conjonctive se fait malade; les autres membranes de l'œil sont à l'état normal ;

Dans la conjonctivite consécutive à l'opération de la cataracte, l'ophtalmie externe n'est que la conséquence d'une perturbation survenue dans l'intérieur de l'œil.

Et vous voulez faire cesser l'effet sans vous attaquer à la cause ?

Encore si cette médication n'avait entre autres inconvénients que celui de provoquer une douleur passagère et exemple de danger.

Mais il n'en est pas ainsi très certainement.

Le collaire irritant donne à l'état traumatique de l'œil une sorte de coup de foudre; l'inflammation interne, qui n'attendait sans doute qu'une occasion favorable pour surgir de toutes pièces, en profite aussitôt.

Mais ce n'est pas seulement dans les cas de conjonctivite simple que certains chirurgiens prescrivent le collaire au nitrate d'argent. Je l'ai vu employer plusieurs fois dans des cas d'iritis aiguë de très hautes densités, et cela toujours dans le dessein d'atténuer la conjonctivite concomitante ou plutôt symptomatique de cette iritis.

Mais il n'est pas nécessaire d'insister davantage.

La manière de faire que j'attribue ici n'est pas celle des esprits droits et sérieux; c'est-à-dire que la grande majorité de nos confrères; et il y a bien d'espérer qu'elle sera bientôt abandonnée même de ses rares partisans; car, si ce que nous venons de dire parle peu en sa faveur, les faits en revanche parlent beaucoup contre elle.

Du traitement de la kœpiopie par les lunettes.

On sait que le nom *kœpiopie* (*xaos, fatigue, et œil, œil*) a été donné à un *état de fatigue de la vue* qui ne permet pas un travail un peu assidu, une application longtemps prolongée des yeux.

Cette affection est très fréquente, très commune chez certaines classes de la société.

On l'observe, à peu près exclusivement, sur les personnes livrées, par profession, à des travaux diurnes et surtout nocturnes assez minuscules pour exiger une adaptation permanente des yeux à des distances nécessairement très rapprochées.

J'ai rencontré cette maladie un peu partout et dans diverses conditions sociales :

Chez des notaires, des avoués, des hommes de lettres; mais aussi et surtout chez des compositeurs, des horlogers, des couturières, etc.

Mais en dehors de ces influences générales résultant de la profession et qui agissent toutes d'une manière analogue, ainsi que nous l'établirons plus loin, il en est d'autres qui ont le même résultat, probablement parce que leur mode d'action est le même sur l'appareil oculaire, bien qu'elles procèdent différemment :

Je veux parler d'une perturbation profonde et prolongée du système nerveux, qui résulte soit de préoccupations très vives de l'esprit, soit de chagrins profonds et longtemps prolongés.

Enfin, la kœpiopie est une imperfection visuelle que l'on trouve assez souvent encore associée à la déviation d'un ou des deux yeux, et qui disparaît assez généralement après le redressement de ces oculaires.

On sait également, on verra pourquoi et comment la kœpiopie accompagne si souvent le strabisme et la myopie.

De là déduit de mes recherches ophthalmologiques, je fus frappé, en étudiant la kœpiopie sous ses différents aspects, et des analogies qu'elle présentait avec les diverses formes d'affections nerveuses des yeux, et surtout des différences fondamentales qui la séparaient soit de l'amblyopie, soit de l'amaurose proprement dite.

L'exprimai cette idée dans mon *Traité clinique des maladies des yeux* publié en 1847, et ce pronostic relativement favorable à eu du moins pour avantage de rassurer le moral de quelques malades et surtout de plusieurs confrères atteints de kœpiopie, ainsi qu'ils m'en l'ont dit plus tard en venant réclamer mes conseils.

J'avais observé, en effet, et j'ai vu surtout plus tard bon nombre de personnes atteintes de kœpiopie depuis plusieurs années sans que leur affection ait fait de progrès, sans que leur vue ait éprouvé de plus profondes atteintes.

Le frère de l'une de nos illustrations médicales de province, M. T... de T..., qui est venu me consulter pour cette affection, dont il est atteint depuis plus de dix ans, sans que sa vue soit pour cela plus mauvaise qu'elle n'était au début de sa maladie.

Mais ce qui m'a tout d'abord le plus frappé parmi les caractères appartenant en propre à la kœpiopie, c'est cette sorte d'intermittence même de la maladie, ce trouble de la vision qui ne survient que sous l'influence du travail des yeux, et qui disparaît aussitôt que les yeux se sont reposés, pour réparaître bientôt après et dans les mêmes circonstances.

Ce trouble momentané m'a paru avoir la plus grande analogie avec ce brouillard qui passe momentanément sur les yeux lorsqu'un spectacle, par exemple, on veut regarder la scène à l'œil nu après avoir fait pendant quelque temps usage d'un binocle.

C'est qu'il devait frapper également mon attention, c'était encore l'absence de toute lésion matérielle, de toutes traces d'injection vasculaire des yeux, soit avant, soit surtout après cette fatigue dont nous parlons.

Et puis il fallait encore tenir compte de l'état constitutionnel des sujets atteints de kœpiopie; car la plupart sont faibles, nerveux, irritables.

Bien que la kœpiopie s'offre à nous sous des formes assez variées, quoique le degré d'aptitude de l'œil à la vision soit loin d'être le même dans tous les cas, puisqu'il est des malades qui peuvent à peine lire pendant une minute sans que la fatigue des yeux apparaisse aussitôt, tandis que d'autres peuvent encore lire pendant quinze minutes, vingt minutes ou même une demi-heure, il est évident, néanmoins, que

nous avons affaire, dans ces différents cas, à la même maladie, variable seulement en intensité.

Pour nous, la kœpiopie est d'origine *neuro-musculaire*. Elle a pour siège les muscles grand et petit obliques, dont l'action irrégulière, mal coordonnée, défectueuse, en un mot, est devenue incapable de maintenir le globe oculaire dans un état d'adaptation suffisamment prolongée pour la permanence et la régularité des fonctions visuelles.

On sait que la doctrine des auteurs celui qui s'est le plus rapproché de la vérité dans ce qu'il a écrit sur la nature de la kœpiopie, en ce sens qu'il reconnaît à cette affection une origine musculaire. Mais nous croyons qu'il a erré relativement à la part que prend tel ou tel muscle au développement de la maladie, ou plutôt en admettant qu'ils concourent tous à sa manifestation.

Nous croyons surtout qu'il s'est trompé en conseillant pour méthode de traitement la section musculaire.

On sait que la doctrine des auteurs celui qui s'est le plus rapproché de la vérité dans ce qu'il a écrit sur la nature de la section du petit oblique dans la kœpiopie, est surtout pour partisan l'un des collègues de M. Bonnet à l'Hôtel-Dieu de Lyon. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette opération ne fut point, peu de temps après sa découverte, fort goûtée de l'un des deux internes de M. Pétrequin lui-même, car ce jeune confrère est venu me consulter à Paris pour son affection, qui l'inquiétait vivement malgré les beaux résultats que Lyon nous avait fournis dans les journaux de l'époque.

Pour guérir la kœpiopie, il ne nous a pas paru nécessaire de couper l'un des muscles obliques. Nous avons cherché seulement à faire fonctionner ces organes autrement, à leur venir en aide par des exercices gymnastiques sagement dirigés.

C'est au moyen de lunettes qui modifient, comme on le sait, l'accommodation des yeux aux distances, que nous avons procédé dans la curation de la kœpiopie.

L'emploi de ces lunettes est susceptible de variations selon les cas divers, l'état antérieur ou accidentel de la vision.

Nous établissons dans un travail plus étendu les règles à suivre à cet égard; qu'il nous suffise de citer seulement ici un fait assez intéressant pour fixer l'attention sur ce sujet.

M^{lle} Ladoux, âgée de trente-neuf ans, 52, rue Mazarine, est venue à ma consultation publique le 20 août dernier. Elle avait alors une conjonctivite aiguë des deux yeux. C'est une femme nerveuse, déjà atteinte d'hystérie à quinze ans et qui a eu pendant sa jeunesse de fréquentes attaques de migraine. Depuis dix ans et demi, il survient à chaque époque menstruelle de violentes douleurs de tête qui durent de deux à trois jours. Depuis la même époque, la maladie a des douleurs de reins et des lueurs blanches tous les mois.

Il y a six mois, dit-elle, que ces douleurs de reins ont disparu.

C'est à date de cette époque qu'il est survenu un trouble de la vue qui ne permet pas à la malade de se livrer plus d'un quart d'heure à ses travaux de cordonnière.

La conjonctivite n'a qu'une épidémie dans son affection oculaire.

Après avoir guéri cette conjonctivite par les moyens ordinaires, nous avons dû songer à la kœpiopie, qui persistait avec les mêmes symptômes et qui continuait même sans s'accompagner d'un brouillard permanent devant les yeux.

Des lunettes biconvexes n° 48 ont été prescrites par nous à la malade, qui était plutôt myope que presbyte, et, nonobstant cela la vue est revenue immédiatement très nette et très distincte. La kœpiopie a disparu immédiatement, car la malade a pu se livrer pendant huit à dix heures par jour à ses travaux de couture.

Quoi qu'il en soit, nous avons suivi attentivement cette malade, et dès l'instant où les objets lui ont paru assez nets, nous nous sommes aperçus qu'ils ne sont en réalité, dès l'instant où il est apparu dans l'orbite et dans les yeux un sentiment de tension douloureuse, nous avons compris que ces verres, grâce aux changements survenus, étaient devenus trop forts pour elle.

Nous avons changé les verres biconvexes n° 48 contre des verres également biconvexes n° 60, tout en regrettant, pour éviter un changement trop brusque, que l'opticien n'eût pas du n° 50, qui ménage beaucoup mieux la transition.

Quoi qu'il en soit, avec ces verres biconvexes n° 60, qui ne grossissent pas les objets, qui ne provoquent aucune espèce de tiraillement dans l'orbite, la malade se livre assidûment et toute la journée aux travaux de son état.

Le brouillard qui existait avant le traitement est très faible aujourd'hui, même lorsque la malade qu'elle momentanément se lève; la vue gagne tous les jours, et la malade, que je revis aujourd'hui 1^{er} novembre, est dans le meilleur état possible.

Elle n'est même revenue me voir que pour m'amener son mari atteint d'un double trille.

Maladie qui fut soignée bien à tort d'après la même méthode que nous attaquons plus haut, par un collaire au nitrate d'argent.

Ce traitement de la kœpiopie, que je ne fais qu'indiquer ici à propos d'un cas particulier, demande un assez grand soin, car il agit tout entier dans un exercice sagement dirigé des yeux et dans l'emploi successif des verres différents en force, en intensité.

NOTE SUR LA FIÈVRE TYPHOÏDE.

Par M. le docteur ANGLON, médecin de l'hôpital de Dieppe.

Pour beaucoup de médecins, et depuis fort longtemps je me suis rangé à leur avis, les mots fièvre typhoïde, entérie folliculaire, tifo-dicholérique, typhoïdisme, etc., etc., sont des synonymes applicables à un même état morbide.

Dans les localités où j'ai eu occasion de l'observer depuis vingt-cinq ans, la fièvre typhoïde, toujours endémique au milieu des émanations paludéennes, souvent épidémique sous l'influence mystérieuse des vents qui transportent ces mêmes émanations à des distances incroyables, n'est autre chose qu'un

empoisonnement du système nerveux ganglionnaire par les effluves paludéens. Empoisonnement, dont les muqueuses nasale, buccale, bronco-pulmonaire sont la voie de transmission.

§ I. — Cet état morbide est-il transmissible ?

Toutes les fois qu'il est question de l'étiologie des maladies populaires en général, et de la fièvre typhoïde en particulier, il n'est plus permis, dans l'état actuel de la science, de s'arrêter à la stérile énumération des causes rapportées au hasard et servilement copiées par les nosologistes les uns des autres; il est indispensable de se livrer à de sérieuses considérations de topographie médicale, afin de signaler l'existence des foyers d'où émanent les effluves, de montrer ces mêmes effluves dans leur action toute spéciale et déterminée par l'état des lieux, par les conditions atmosphériques et du sol, par l'influence industrielle qui la modifie, et enfin de faire une excursion dans le domaine de la pathogénie comparée.

Voici, en peu de mots, ce que je crois être la vérité au point de vue.

a. Le pays que j'habite est situé à deux cents et quelques mètres au-dessus du niveau de la mer; le vent d'ouest y domine, et pendant les trois quarts de l'année; le vent du sud-est est froid et toujours chargé d'humidité; la température, qui en est fort variable, humide et brumée, tourne constamment les courants hygrométriques; le sol, qui commence à se déboiser, en est marécageux et repose sur des marais très singulièrement profonds, par leur imperméabilité, à favoriser l'évaporation des eaux stagnantes. De plus, il est couvert de nombreux et vastes étangs.

Le plus considérable de ces réservoirs d'eau et de poisson a une surface de 671 hectares, une profondeur moyenne de 3 mètres, et peut contenir au moins 20 millions de mètres cubes d'eau. On exploite par périodes triennales ces sources de lacs temporaires, en les maintenant pleins d'eau et de poisson pendant deux ans; puis, après les avoir vidés à la fin de l'automne de la seconde année, en les livrant à l'agriculture des printemps de la troisième.

Nous avons des fièvres intermittentes dans le cours de la première année d'exploitation; des fièvres typhoïdes dans le cours de la seconde année, et des affections charbonneuses dans le cours de la troisième. Ces divers états pathologiques se succèdent ainsi sans interruption (1).

Ici se place tout naturellement un fait bien digne de remarque et qui peut servir de contre-épreuve à nos observations faites pendant vingt-cinq ans.

En 1849 et en 1852, le propriétaire du plus vaste de nos étangs avait cru, pour des raisons que je n'ai pas à examiner ici, devoir modifier le mode d'exploitation dont il vient d'être parlé, et maintenir dans son étang une couche d'eau assez peu profonde, au lieu de le laisser à sec en totalité, après l'avoir vidé en automne, nous vîmes les affections charbonneuses manquer et faire place à une large épidémie de fièvres intermittentes (2).

Nous attribuons nos fièvres intermittentes vernoales et automnales aux effluves plus rares, mal élaborés pendant la première année de l'exploitation, le sol de l'étang ayant été détrempé de débris animaux et végétaux par la culture de l'année précédente (période charbonneuse); nos fièvres typhoïdes endémiques, aux détritus végétaux et animaux qui ont en le temps de s'accumuler sous la couche d'eau, et de mourir pendant deux ans au soleil sur les bords de l'étang; par bord où s'entassent les végétaux de toutes sortes, les myriades d'insectes, les poissons morts qui pourrissent et d'où émanent les effluves, il faut entendre des surfaces marécageuses de plus de cent hectares. Nos affections charbonneuses se montrent toujours dans le cours de l'été de la troisième année, surtout à un peu de sec, alors que le sol de l'étang, livré à l'agriculture, a été déchiré par le soc de la charrue.

Voilà donc les mêmes effluves sortis des mêmes sources, pouvant donner lieu par leur absorption à la fièvre intermittente, à la fièvre typhoïde ou aux maladies charbonneuses, suivant qu'ils auront acquis plus d'intensité par l'accumulation de détritus putrides, par la fermentation plus longue de ceux-ci sous l'influence de la lumière, de la chaleur humide, de l'électricité, enfin par leur concentration en l'absence de l'humidité.

b. Quels sont les effets de ces effluves sur l'homme et sur les animaux ?

1. L'homme seul, doué d'un système nerveux cérébro-spinal considérable, qui tient sous sa dépendance les nerfs ganglionnaires, est apte à contracter la fièvre intermittente. Les animaux, par leur organisation moins développée, sont incapables de contracter ces affections. Harter et Arbouze, qui rapporte quatre exemples fort douteux de fièvre intermittente chez le cheval, n'y croit pas; et, pour les médecins vétérinaires de nos jours, cette pyrexie est encore un mythe.

2. Les recherches et ma propre expérience m'ont démontré l'existence de la fièvre typhoïde chez le cheval, que le charbon, d'ailleurs, n'épargne pas. Mais la fièvre typhoïde a besoin de causes multiples pour se produire chez les solipèdes, dont le système nerveux cérébro-spinal est sous l'empire d'une pression du triplachaire; elle appelle ordinairement à son aide les concours de trois moyens principaux; savoir :

- 1° L'humidité d'une année pluvieuse qui apporte des modifications puissantes au jeu latent de l'économie;
- 2° Les productions agricoles de mauvaise nature, les fourrages vases, avariés de mille manières;
- 3° Enfin les exhalaisons fournies par les terrains gras, par les marais, les étangs, les défrichements de forêts défrayées favorisées par la température d'un été brûlant.

(1) Mémorial sur les fièvres typhoïdes périodiquement développées par les émanations du têtard de l'éclaircissement; par L.-A. Anclon, Nancy, 1847; 18-8. Chez Grimaud, à Paris, chez Germer Baillière.

(2) Voir la note que nous avons adressée à l'Académie des sciences, séance du 20 juillet 1850.

III. Les grands ruminants, dont le système nerveux ganglionnaire plus actif que celui du cheval asservit d'une manière plus étroite l'appareil cérébro-spinal, ne contractent ni la fièvre intermittente, ni l'affection typhoïde. Il existe chez eux une prédisposition à toutes maladies septiques et charbonneuses, qu'elle se manifeste dans les circonstances les plus ordinaires. Rien de plus commun que de voir un bœuf transporté communiquer à l'homme une maladie charbonneuse dont rien ne semble indiquer qu'il soit lui-même infecté. Et, chose étrange ! la chair du bœuf charbonneux, soumise à la cuisson et introduite dans le tube digestif de l'homme, n'est ordinairement cause d'aucun accident. Les grands ruminants, soumis à l'influence du miasme paludéen le plus éphémère, succombent en peu de temps à une maladie septique qui a reçu le nom de *fièvre de rate*.

En résumé, et je dis : l'effluve marécageux, selon qu'il sera élevé à la première, à la deuxième, à la troisième puissance, provoquera dans l'homme la fièvre intermittente, la fièvre typhoïde ou les maladies charbonneuses.

Les effluves assez énergiques pour communiquer à l'homme la fièvre intermittente pernicieuse ou la dothérientrie et au cheval la fièvre typhoïde donnent naissance, dans le race humaine, au typhus, qui tue les animaux en peu d'heures. Et j'ajoute qu'il faut tenir compte des influences locales et des prédispositions variées, modifiées par ces mêmes effluves, et quand on veut se livrer à l'examen des causes productrices de la fièvre typhoïde.

Enfin, pour répondre à la question de transmissibilité de la fièvre typhoïde, il suffit de dire qu'elle n'est pas plus contagieuse que les pyrexies intermittentes, en tant que produite par l'effluve des marais, qu'il faut bien distinguer du miasme provenant des animaux, qu'elle est contractée comme seule maladie lorsqu'elle est modifiée dans son essence par le miasme animal : c'est ce que l'on remarque surtout dans le typhus nosocomial, dans le typhus des camps, et dans toutes les typhies de ce genre qui frappent les grandes réunions d'hommes tombés dans le découragement et dénués de toutes ressources.

§ II. Quel est le meilleur traitement de la fièvre typhoïde ?

Le rapide coup d'œil que je viens de jeter sur l'étiologie de la fièvre typhoïde peut déjà donner une idée de notre manière de voir sur la nature de cette affection. Bien loin de la considérer comme une pleurésie, nous admettons ici qu'elle est partant et toujours le résultat d'un empoisonnement typhosant.

Je tenais observer que je me garde bien de confondre, dans notre pays, certaines formes intercurrentes d'entrées et de gastro-entérites franchement inflammatoires, à début fort brusque et cédant bien aux antiphlogistiques de toute sorte, avec la fièvre typhoïde qui a toujours deux périodes bien distinctes et d'une haute importance thérapeutique. Ces pleurésies gastro-intestinales ont toujours une marche franche et régulière ; rien n'y laisse soupçonner l'introduction dans l'économie d'un ferment septique ; tandis qu'au contraire, dans la dothérientrie la plus simple, l'état de la peau, des genoux et des sécrétions en général révèle à l'observateur les ravages d'un agent septique venu du dehors.

La première période de la fièvre typhoïde, dite d'incubation, qui dure six, huit, dix, douze, quinze jours, est caractérisée par une ophalagmie sub-orbitaire fuligineuse, par des rêves effrayants du soir au matin, par des éruptions toujours éphémères, par une décoloration de la peau et la teinte jaunâtre de la sclérotique, par une diarrhée légère et un bruissement des membres, sans mouvement fébrile appréciable ; la seconde période, celle d'invasion, débute le plus souvent pendant la nuit, par des accidents semblables à ceux d'une indigestion grave, etc., avec fièvre rémittente, à type quotidien ou tierce, dont les paroxysmes finissent, en peu de jours, par devenir subintrants. Ces deux périodes sont bien distinctes et, au suavis, on peut, au début, les attribuer à un caractère de fièvre typhoïde, sont ordinairement séparées l'une de l'autre par vingt-quatre ou trente-six heures d'un bien-être trompeur.

Dans le cours de ce que j'appelle la première période, la dothérientrie est toujours curable ; il n'en est plus de même dans la seconde période, alors que le poison a porté une atteinte profonde au système nerveux vecteur de la vie végétative. C'est aussi dans ce dernier cas que la maladie se montre protéiforme : c'est-à-dire que l'on rencontre des congestions cérébrales, pulmonaires ou abdominales, et, suivant les lieux, auxqueltes, le triphénique est le plus affecté. Ce que j'ai dit des causes de la fièvre typhoïde en indique la prophylaxie ; c'est une affaire d'hygiène publique et de police sanitaire.

Quatre méthodes curatives principales se partagent encore le monde des praticiens : méthode expectante (des vitalistes), méthode antiphlogistique (des localisateurs), méthode tonique (des néo-physiologistes), méthode évacuante (des humoristes).

a. L'expectation, toujours malheureuse au milieu de nos marais, a définitivement été abandonnée.

b. Dans la période dite d'invasion, la saignée, combinée à la méthode évacuante (eau de Sedlitz) modérée, enraye fort souvent la maladie chez les sujets sanguins, pléthoriques. Elle est toujours funeste dans la seconde période. Quand on je propose d'y recourir, on doit la faire peu copieuse et donner dès le lendemain une bouteille d'eau de Sedlitz.

Les évacuations sanguines locales, faites vis-à-vis l'angle iléo-cœcal lorsqu'il y a de la sensibilité, ont parfois encore été utiles dans la première septénnaire après l'invasion, et traités de la diarrhée n'en peut point déclarer. Mais on se trompe en croire beaucoup si l'on pense que la sensibilité se rencontre au palper ; cette sensibilité réside le plus souvent dans la couche musculaire de la paroi abdominale, comme dans tous les autres

muscles dont, pendant la typhémie, d'une contractilité excessive.

Les boissons émoullentes, généralement mal supportées, sont presque toujours vomées. Les toniques seuls ne paraissent devoir être dirigés contre les phénomènes de la fièvre typhoïde à toutes les périodes, et ils réussissent d'autant mieux que l'on est appelé à une époque où l'état rémittent est plus prononcé. L'emploi de préférence l'extrait de quinquina rouge associé au sulfate de quinine, à du musc et du castoreum (accidents épileptiformes), à de l'opium à haute dose (délire nerveux), suivant les besoins. Pour boisson habituelle, je donne de l'eau de Seltz naturelle ; et, sous l'influence de ces moyens, je vois toujours les malades se rétablir, la langue se nettoyer, quelle que soit l'ère d'issue de la maladie.

Mais, je dois le dire bien haut, point de succès possible si l'on ne s'occupe de nourrir les malades de très bonne heure ; sans cette précaution essentielle, l'empoisonnement du malade continue, ainsi que l'on peut s'en assurer en notant avec soin les accidents septiques, à mesure qu'ils paraissent.

d. De la méthode évacuante, je prends l'eau de Sedlitz, quand l'affaire est aux malades encore dans la première période. C'est un des meilleurs alibis.

Le colomèle est encore fort avantageux quand il s'agit de modifier les accidents cérébraux ; je le préfère de beaucoup aux résicatifs, dont la douleur est parfois intolérable, et dont les surfaces ont une grande tendance à la gangrène.

Je dois faire encore mention de l'éthiops minéral, récemment préconisé par M. Serres ; il m'a procuré 19 guérisons sur 20 malades. Mais ne nous hâtons pas de conclure, car il faut bien se rappeler que quelques-uns ont tombé sur une série de malades qui eussent bien guéri par les autres méthodes.

Ce que peuvent les moyens hydrothérapiques dirigés contre un des éléments les plus constants de la fièvre typhoïde, la chaleur, je ne le sais ; j'attends, dans une prudente réserve, le résultat des expériences tentées dans quelques hôpitaux.

MORT PAR SUITE DE LA MORSURE D'UN SERPENT ;

Par le docteur BURDET, chirurgien de l'Hôpital d'University College.

(Traduit par le Dr GENT, médecin de l'Hôpital de Meulan.)

Edouard-Horatio Gurling, âgé de trente et un ans, fut apporté à l'hôpital d'University College le 20 octobre 1852 au matin. Il était employé comme gardien des reptiles au jardin de la Société zoologique de Regent's Park. Remplissant cet emploi depuis plus d'un an, il savait très bien toute la prudence et les soins qu'il nécessitait.

Généralement, il était sobre et d'une bonne conduite ; mais depuis quelque temps il s'était enivré plusieurs fois. La nuit avant son admission à l'hôpital il avait bu beaucoup ; et lorsqu'il s'était rendu à son poste le matin, on avait remarqué qu'il était ivre.

A huit heures environ, pendant qu'il était occupé à la maison des reptiles, il commença à commettre les plus grandes imprudences avec les serpents venimeux.

Après avoir sorti un cobra africain de sa cage et l'avoir fait tourner autour de sa tête, il le remit à sa place sans accident, et prit ensuite un cobra indien. Il joua avec impunément pendant quelque temps, le faisant ramper autour de son corps, dessous son gilet. Mais bientôt, pendant qu'il tenait le serpent devant sa figure, l'animal fit un bond et le mordit à la partie supérieure du nez. Ceci arriva à huit heures dix minutes environ du matin.

Pendant environ vingt minutes après la blessure, cet homme ne présente aucun symptôme remarquable ; seulement un peu d'agitation et de frayeur de ce qui lui était arrivé, et pendant tout ce temps il peut marcher et parler sans difficulté.

A bout de vingt minutes, il commença à chanceler en marchant et cessa de parler intelligiblement. En même temps on remarqua des mouvements de la bouche et des membres en apparence convulsifs. Il ne se plaignit d'aucune douleur ni d'aucune sensation particulière. On le porta aussitôt vite que possible à l'hôpital, et pendant le trajet il empira rapidement. Jusqu'à son admission, il n'avait subi aucun traitement.

Il fut apporté à l'hôpital à huit heures quarante-cinq minutes, et M. Burdet et Gamwey le virent immédiatement. Alors il lui était impossible de parler, et il avait à peine conscience de ce qui se passait. Il gémissait, saisissant sa gorge avec une main vivante, jetait sa tête de côté et d'autre, agitait ses bras et ses jambes, mais non par convulsions.

A la question qu'on lui fit si s'en ressentait quelque douleur, il ne répondit rien, ni ne donna aucun signe d'intelligence, si ce n'est de porter ses doigts à sa gorge. Mais comme il avait déjà fait ce mouvement spontanément, on n'avait aucune preuve certaine qu'il avait entendu et compris la question. Il lui était impossible de le maintenir assis. Sa figure, en général, était légèrement livide ; les yeux fixes, les pupilles dilatées, se contractant lentement à la lumière. La peau naturelle par sa température et sa moiteur. Poulx à 120, réguliers, mais inégaux ; chaque battement cependant assez plein et assez fort.

À la partie supérieure du nez on voyait un certain nombre de plaques, quelques-unes ayant donné issue à une petite quantité de sang. Les paupières de l'œil droit, surtout la supérieure, étaient légèrement livides ; les yeux fixes, les pupilles dilatées, se contractant lentement à la lumière. La peau naturelle par sa température et sa moiteur. Poulx à 120, réguliers, mais inégaux ; chaque battement cependant assez plein et assez fort.

À la partie supérieure du nez on voyait un certain nombre de plaques, quelques-unes ayant donné issue à une petite quantité de sang. Les paupières de l'œil droit, surtout la supérieure, étaient légèrement livides ; les yeux fixes, les pupilles dilatées, se contractant lentement à la lumière. La peau naturelle par sa température et sa moiteur. Poulx à 120, réguliers, mais inégaux ; chaque battement cependant assez plein et assez fort.

couché. Pendant ce court intervalle de temps, qui certainement n'avait pas duré cinq minutes, les symptômes s'aggravèrent sensiblement. La première observation exacte de la respiration fut faite juste avant de le mettre sur le lit. Elle était brève à 20 à la minute, basse, sans stertor et sans aucun bruit laryngé ou trachéal. A ce moment les mouvements des membres avaient entièrement cessé. La lividité de la face avait augmenté ; le corps était généralement recouvert de transpiration ; le pouls continuait passablement bon.

Comme il était évident que cet homme se mourait par le manque de respiration, on fit, sans délai, les préparatifs pour faire usage de la respiration artificielle. Une minute après qu'il fut au lit (c'est-à-dire à neuf heures moins dix minutes) l'appareil était prêt. A ce moment la respiration avait cessé, et si c'était la présence du pouls, on aurait pu dire qu'il était mort. A ce moment (après que la respiration naturelle eût cessé et avant que la respiration artificielle eût été employée), le pouls était à 32, très irrégulier et inégal, quelques-uns des battements étaient très pleins et forts. C'est alors qu'on fit fonctionner le soufflet pour la respiration artificielle, le bout était introduit dans la narine, le pharynx oblitéré par une pression sur le larynx ; l'expiration était faite par la pression de la poitrine et de l'abdomen.

Après deux minutes exactes de respiration artificielle, le pouls s'était élevé à 70, et moins irrégulier. Quelques instants après, ayant interrompu pour un moment la respiration artificielle pour quelques préparatifs pour l'application du galvanisme, le pouls redescendit à 50, pour remonter rapidement à 70 en reprenant la respiration artificielle.

Un courant galvanique passant derrière le cou à l'abdomen ne produisit aucun effet sensible. Cependant on continuait pendant presque tout le temps que la respiration artificielle fut employée. Celle-ci fut continuée pendant environ cinquante minutes, à l'exception de deux interruptions de très courte durée. Le pouls, pendant tout ce temps, resta assez fort, mais toujours irrégulier et inégal ; une fois à 104, une autre fois à 72.

Jamais la respiration naturelle ne parut reprendre, et cependant il y eut un mouvement spasmodique ou, pour mieux dire, une contraction clonique des muscles sterno-mastoïdiens parfaitement appréciable à la main ; cette contraction se fit sentir jusqu'à un quart d'heure avant la cessation du pouls. A neuf heures quarante minutes le pouls cessa de battre au poignet, et l'oreille appliquée sur la poitrine ne perçut aucun bruit ; tout espoir était perdu, on abandonna l'usage des remèdes.

La peau, pendant les cinquante minutes que l'on fit usage de la respiration artificielle, continua à être moite et chaude ; vers la fin, elle se refroidit ; la lividité de la face continua pendant tout ce temps, et on ne remarqua aucune décoloration des autres parties du corps. Il n'y eut aucun gonflement, excepté celui que nous avons déjà indiqué.

Pendant tout le temps qu'il resta à l'hôpital, il n'y eut ni vomissement, ni évacuation, ni selles intestines ou de la vessie ; il n'y avait aucun signe qu'il en eût été autrement avant son admission.

Après la mort, les plaies du nez, examinées soigneusement, présentaient les caractères suivants :

Immédiatement au-dessus du milieu de cet organe, de chaque côté du centre, on voyait une rangée horizontale de petites piqûres ; quatre du côté gauche, les trois plus près du centre n'étant que de très légères égratignures ; sur le côté droit, deux plus larges que celles du côté gauche, une demi-once au-dessus, on voyait une autre rangée de piqûres tant soit peu plus grandes, du côté gauche deux, du côté droit une ; celle-ci encore la plus grande ; un quart de ponce plus haut encore, sur le côté droit du nez, on voyait la plaie la plus grande de toutes : elle était transversale, comme toutes celles qui avaient une dimension appréciable, longue d'environ une ligne et paraissant pénétrer dans toute l'épaisseur de la peau. Cette plaie laissait échapper un peu de sang ; les autres se resserrèrent.

A onze heures trente minutes, un liquide sanguin s'écoulait par la plus grande plaie ; point de roideur cadavérique. A midi quinze minutes, on remarqua une plaque d'un bleu pâle à la partie inférieure de la poitrine du côté gauche, de forme irrégulière, d'environ quatre ponce de diamètre ; le liquide sanguinolent s'écoule toujours par la plaie du nez.

À deux heures, cet écoulement continue ; la coloration bleue ne s'est pas étendue à la partie antérieure du corps ; la partie postérieure n'a pas été examinée ; la rigidité cadavérique est bien marquée pour les membres inférieurs, à peine sensible pour les membres supérieurs.

Autopsie trente heures après la mort.

Le liquide sanguin a continué à s'écouler par la plaie du nez ; une quantité considérable de sang mousseux s'est écoulé par la bouche et les narines.

La face, le cou, la partie supérieure de la poitrine et en général toutes les parties déclives présentent une coloration livide ; les parties de la peau soumises à une pression sont pâles ; il n'y a aucun gonflement, excepté celui des paupières de l'œil droit, encore est-il moins prononcé que pendant la vie. La roideur cadavérique est la même que celle déjà indiquée.

En désignant la peau du nez, on voit que les trois piqûres les plus élevées du côté droit ont pénétré jusque dans le tissu cellulaire, qui est infiltré de sang noir. Immédiatement à côté de ces plaies, on voit une petite veine ; mais il est impossible de vérifier si elle avait été piquée.

Cerveau et moelle épinière. — Ces organes ne présentent pour ainsi dire rien d'anormal. Il y a une très légère congestion des centres nerveux et de leurs enveloppes ; les ventricles latéraux du cerveau sont remplis d'un liquide transparent. La moelle épinière est un peu plus molle que d'ha-

bitude à sa partie inférieure; la partie supérieure est de consistance naturelle.

Poumons. — Les poumons, examinés en place, paraissent moins affaiblis que d'habitude; après les avoir enlevés, la partie antérieure paraît saine, mais la partie postérieure est remplie de sang; sa section est noire et laisse échapper une grande quantité de liquide noir mêlé d'air; les bronches petites et grandes, dans toute l'étendue des poumons, sont remplies d'un liquide noir et écumeux; la membrane muqueuse est généralement teinte en noir.

Larynx et trachée. — Ces organes n'ont rien d'anormal, si ce n'est une coloration foncée de la trachée près de son extrémité inférieure; aucune obstruction mécanique nulle part.

Cœur sain dans toute son étendue; les cavités gauches sont contractées et dures; les droites sont remplies de sang noir, liquide, au milieu duquel est un petit caillot mou.

Point de caillots dans les gros vaisseaux. — Point de gonflement de la langue; l'oesophage sain, l'estomac présentant des plaques pâles alternant avec des plaques rouges; ces dernières sont formées par l'agglomération de petits points rouges.

Intestins normaux. — La foie, de couleur noire extérieurement, plus foncée que d'habitude intérieurement, est du reste sain.

La rate est énormément congestionnée, de couleur très foncée extérieurement, presque noire intérieurement. Sa substance, très molle, laisse échapper un sang noir abondant.

Les reins sont également noirs à l'intérieur et à l'extérieur; ils contiennent aussi un sang très noir; du reste, sains.

Pendant la dissection, on a remarqué que le corps exhalait une odeur aigre particulière. Deux heures après la mort de l'homme, on fit l'expérience suivante: une souris fut inoculée avec du sang qui s'écoula de la blessure; l'animal n'en ressentit aucun effet.

Avant de terminer cette observation, M. Burdet fait remarquer qu'il a transcrit ces notes immédiatement après la mort de l'homme, et qu'il les a comparées avec celles de son collègue. Des détails relatifs à l'état de cet homme avant son entrée à l'hôpital ont été fournis par des personnes employées au Jardin zoologique.

Le cobra di capello est la vipère à lunette (*naja vulgaris* de M. Duméril, *coluber naja* de Linné). Il n'est pas de serpent dont la morsure soit plus terrible que celle du cobra, et cependant il y a dans l'Indoustan une certaine classe de jongleurs qui, au moyen d'un petit flagello, ont le talent de les charmer.

PÂTE ET SIROP ALIMENTAIRES à l'usage des enfants et des convalescents.

Mettre la quintessence des matières animales sous une forme facile à ingérer, tel est le désir exprimé depuis longtemps par tous les médecins; tel est le problème qui, assurément, vient d'être résolu par l'invention d'une *pâte* et d'un *sirop* que nous nous empressons de recommander aux expérimentations de nos lecteurs.

Que d'affections, en effet, seraient avantageusement modifiées par l'ingestion savamment combinée de principes animés avec les agents fournis par la thérapeutique: convalescences interminables par suite de dyspepsies rebelles, idiosyncrasies lymphatiques, délèvements accidentels d'un ou de plusieurs organes causés par des pertes sanguines ou humorales, etc.

Dans tous ces cas et dans beaucoup d'autres il est superflu d'énumérer, nous engageons nos confrères à essayer la *pâte* ou le *sirop nutritifs Delorai*, qui, s'ils tiennent tout ce qu'ils semblent promettre, sont sûrement appelés à rendre d'éminents services, tant pour la guérison des convalescents que pour l'alimentation des jeunes enfants.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 16 novembre 1852. — Présidence de M. MÉRIS.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

- 1° Rapport de M. le docteur Manouvrier, médecin des épidémies de l'arrondissement de Valenciennes, sur une épidémie de fièvre typhoïde qui a régné dans la commune d'Hérin (Nord);
- 2° Exécution d'un remède contre l'hydrophobie;
- 3° Nouveau modèle de buse;
- 4° Nouveau modèle de cœurs plastiques.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Buste de Haller.

M. le docteur Maccartan fait hommage de ce buste à l'Académie.

Rétrécissement de l'urètre.

M. Syms (Edimbourg) adresse une réclamation relative au rapport du Dr Argenteuil, qui, dit M. Syms, a exposé d'une manière inexacte sa méthode pour le traitement des rétrécissements de l'urètre. C'est à tort que l'on a dit que la commission en aurait mal apprécié les avantages.

Écrou.

M. Lélut, médecin de la Salpêtrière, adresse une note sur le résultat de quelques expériences sur le traitement des fièvres intermittentes par le cédron. Ce résultat est à peu près complètement négatif jusqu'à présent. M. Lélut fait toutefois observer que ces expériences ne sont pas assez nombreuses pour conclure définitivement.

— M. Rabot, interne en pharmacie des hôpitaux de Paris, adresse une note sur l'histoire naturelle du cédron.

Cataracte.

M. le docteur Boulland (de Limoges) adresse un mémoire tendu sur la stomatite mercurielle employée comme traitement prophylactique des accidents qui se développent à la suite de l'opération de la cataracte par abaissement. Ce mémoire est accompagné de

vingt observations d'opérations par abaissement terminées par la guérison.

Huile de fole de morue.

M. Berthé, pharmacien à Paris, adresse un second mémoire sur les huiles de fole de morue. Ce mémoire est destiné à la démonstration des trois propositions suivantes:

- 1° Les huiles de fole de morue contiennent de la glycérine et ont une constitution chimique analogue à celle de toutes les autres huiles;
- 2° Que toutes les huiles pures contiennent du phosphore;
- 3° Que toutes celles qui sont dans le commerce sont fraudées.

Syphilis.

M. le docteur Lepetit, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Poitiers, adresse un mémoire étendu sur des pilules hydrogène-ferrées pour guérir la syphilis et prévenir les accidents mercuriels.

RAPPORTS.

Choléra.

M. Gtardrin lit une analyse du rapport envoyé à l'Académie dans une des dernières séances sur le choléra en Pologne. Cette analyse ne signale comme point saillant que l'inefficacité de tous les médicaments employés pour combattre la maladie.

Quinquina.

M. O. Henri lit une note intitulée: *Quelques mots sur la quinine, la quinquina et les quinquinas*. À la suite de cette lecture, il s'élève une discussion que l'Académie renvoie à la prochaine séance. Elle se forme ensuite en comité secret.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 15 novembre 1852. — Présidence de M. PIERRE.

Des kystes dermoïdes et de l'ectérotropie plastique.

M. Lebert lit un mémoire sur les kystes dermoïdes et sur l'ectérotropie plastique.

Les kystes dermoïdes constituent des tumeurs dont la paroi interne offre une organisation tégumentaire pouvant montrer de l'épiderme, du derme, des glandes sébacées, même sudoripares, des poils implantés, du tissu adipeux sous-cutané, de la graisse séchée, des os et des dents. Ces kystes, que l'on a souvent pris pour des produits d'une conception anormale, se forment en vertu d'une loi pathologique particulière que j'appelle *ectérotropie plastique*. D'après cette loi, beaucoup de tissus simples ou composés, des organes complexes même peuvent se former de toutes pièces dans des parties du corps où à l'état normal on ne les rencontre point. Cette loi s'applique à l'épiderme, au pigment, aux vaisseaux, aux fibres, fibre-plastique, musculaire organique et du mouvement volontaire, cartilagineux et osseux, et, parmi des organes plus complexes, aux poils, aux glandes et aux dents.

Le travail actuel est le fruit de l'analyse de 188 observations, dont 99 se rapportent à des kystes dermoïdes non ovaires et 129 à des kystes placés dans l'ovaire. Les kystes de la première catégorie se rencontrent sous la peau, dans les méninges, dans les bourses et dans des parties profondes viscérales.

Outre l'organisation tégumentaire de la paroi, on ne trouve généralement dans les kystes de cette catégorie, lorsqu'ils sont superficiels, que des poils et de la graisse; dans les kystes scrotaux, en outre, du cartilage et des os, et dans les kystes viscéraux des os et des dents.

Les kystes dermoïdes de l'ovaire sont deux fois plus fréquents dans l'ovaire que dans la gaine; on les rencontre quelquefois dans les deux ovaires; on les voit souvent coexister avec d'autres altérations kysteuses de ces glandes. Leur volume n'atteint de très grandes dimensions que lorsqu'un produit de leur sécrétion ordinaire vient se joindre une exsudation inflammatoire ou hydro-pneumique. Leur enveloppe est toujours une calcification osseuse; des projections cutanées munies de poils, de glandes et même de fragments d'os se rencontrent fréquemment à la face interne et peuvent se détacher pour prendre ainsi l'aspect de corps libres.

J'ai vu distinctement des papilles; les glandes sébacées y sont faciles à constater; les glandes sudoripares y sont rares; il en est de même de formations cornées ressemblant à des ongles. Dans la moitié environ du nombre total des kystes dermoïdes, les os et les dents manquent. Les poils sont libres ou implantés; leur chute se fait par atrophie du bulbe; ou les voit quelquefois d'une finesse tout à fait microscopique; ils peuvent atteindre jusqu'à un mètre de longueur; leur couleur varie dans la même tumeur, quelquefois dans la même pièce; aussi est-elle souvent différente de celle des cheveux de l'individu. La graisse offre tous les caractères du sébum; les globes pillo-graisseux sont quelquefois multiples.

Le nombre des kystes dermoïdes ovariens pillo-osseux ou pillo-dentaires a été de 82, dont 13 ne renfermaient que des os ordinaires incurvés dans les parois qui leur servaient pour ainsi dire de période formatrice. Les dents étaient tantôt implantées dans les os, tantôt dans des corpuscules situés simplement dans la membrane d'enveloppe des kystes; tantôt, enfin, elles étaient libres; il y en avait à tous les degrés de développement, même plusieurs fois elles étaient carées.

Dans 46 cas, le nombre des dents a été déterminé et ne dépassait point dans les trois quarts des cas celui de 4 et dans les huit neuvièmes il n'excédait pas le chiffre de 6 dents. Dans 3 autres cas, il dépassait au contraire beaucoup le chiffre normal, étant le plus de 24, une fois de 100 et une fois de plus de 300. Rien de fixe ni dans l'ordre ni dans la qualité de ces dents.

Les caractères cliniques de ces tumeurs sont basés sur l'analyse de 43 observations. La maladie reste souvent latente; les premières manifestations cliniques sont des douleurs et l'apparition d'une tumeur dans l'un des flancs, plus souvent dans le droit; l'engorgement s'accroît, un écoulement puriforme survient, les fonctions menstruelles se troublent.

Les épanchements séreux ou séro-purulents dans l'intérieur de ces tumeurs deviennent la source des principaux accidents, et à la fin la tumeur en chue la forme est ordinairement concolorée. La communication anormale d'un kyste dermoïde avec la vessie. Nous avons réuni cinq faits dans lesquels le kyste s'est vidé par les parois abdominales, et a entraîné une suppuration prolongée suivie de déperissement; dans deux cas, une rupture subite dans le péritoine a entraîné une mort promptement suivie de la fin des jours causée par des épanchements par le rectum. M. Mermet et Boudolques ont signalé comme cause de dystocie, 7 femmes sur 43 ont succombé par leur fait au moment des couches.

La marche de ces affections est lente, et même, dans les cas où des accidents sérieux sont survenus, la durée varia entre trois et

sept ans, et, dans quatre cas, entre dix-sept et vingt-cinq ans. La plus souvent la maladie se développe à l'époque de la puberté, ou chez de jeunes femmes; mais il existe dans la science si cas bien tiennent à la présence de ces kystes.

Lorsqu'il existe dans tous les faits anatomiques, physiologiques et cliniques constatés par l'étude et la comparaison de toutes ces observations, on arrive à la conviction que si l'inclusion fatale, ni une grossesse anormale ne sauraient rendre compte de leur mode de production, mais qu'il s'agit d'une formation spontanée, on peut tout au moins dans le cadre des faits qui m'ont engagé à formuler la loi de l'ectérotropie plastique.

Nouvelle méthode curative externe pour les rhumatismes. — M. Poggiori lit un mémoire sur une nouvelle méthode curative externe pour les rhumatismes.

L'auteur propose le topique suivant: Un sel de morphine (hydrochlorate); Eau distillée.

Onguent belladone ou atropine; Onguent populeux; Axonge macérée dans feuilles de datura stramonium.

Le top aromatisé avec essence de citron ou eau de laurier-cerise. (Commissaires: MM. Andral, Velpeau et Serres.)

Ablation de loupes volumineuses à l'aide de la cautérisation linéaire.

M. A. Legrand transmet à l'Académie une observation résumée par deux médecins de Fribourg (Suisse), relative à un cas d'ablation de deux loupes très volumineuses traitée avec succès à l'aide de la méthode de la cautérisation linéaire, remplaçant l'action du bistouri.

Polygynies monovariées.

M. Lesauvage (de Caen) communique des recherches sur les polygynies monovariées.

Des réflexions exposées dans ce travail, il résultait, d'après l'auteur:

- 1° Qu'il existe à l'ovaire des ovules monembryonnaires et des ovules polyembryonnaires;
- 2° Que la fécondation n'a aucune influence sur la détermination de la sexualité;
- 3° Qu'avant la fécondation il existe dans l'ovaire des ovules mâles et des ovules femelles;
- 4° Enfin que, dans les ovules polyembryonnaires, et quel que soit le nombre des conjoints, l'unisexualité est constante.

Composition chimique de la sueur de l'homme.

M. Favre communique des recherches sur la composition chimique de la sueur chez l'homme.

La quantité totale de sueur qui a fait l'objet d'une série d'expériences n'a pas été moindre de 40 litres.

Lors de la transpiration du sujet, on avait soin de fractionner la sueur recueillie: on a pu ainsi constater que sur deux tiers, par exemple, le premier tiers des premières gouttes rapportées au réactif, le troisième constamment alcalin. L'odeur, très légère, d'acide de désagréable et ne rappelle nullement l'odeur repoussante de l'acide butyrique ou des acides volatiles qui s'exhalent toujours de la sueur fermentée. On a remarqué que la partie acide de la sueur perdait dès les premières gouttes rapportées au réactif acide, qui faisait place à une réaction fortement alcaline.

L'analyse a révélé dans la sueur, entre autres substances, l'existence de deux acides organiques combinés avec la soude et un peu de potasse. Le premier est l'acide lactique; le second acide n'a été analysé que sous forme de sel d'argent. Cet acide ne possède pas de propriétés susceptibles de le rapprocher d'aucun acide connu. L'auteur propose de le désigner sous le nom d'acide hydrotyrique.

M. Favre résume en ces termes les résultats de ses recherches: La sueur recueillie à des jours différents sur le même individu présente, sous une identité dans les proportions des matériaux qui s'y trouvent, du moins peu de variations dans les éléments qui s'y retrouvent constamment.

Voici les résultats d'une analyse faite sur 14 litres:

	sur 14 litres	sur 10,000 gr.
Chlorure de sodium.	31,387	22,305
Idem de potassium.	3,412	2,432
Sulfates alcalins.	0,161	0,115
Phosphates alcalins.	traces	—
Sel aluminé-terreux.	traces	—
Sels calciques.	traces	—
Albuminate alcalin.	0,070	0,050
Débris d'épithélium.	trace	—
Lactates de soude et de potasse.	4,440	3,171
Hydrate de soude et de potasse.	21,873	15,623
Vie.	0,599	0,428
Matières grasses.	0,191	0,136
Eau.	13,938,027	9,955,733

On voit que la matière minérale plus prépondérante est le sel marin, comme cela a lieu pour l'urine. Il n'en est plus de même pour les sulfates, beaucoup plus abondants dans l'urine que dans la sueur, où l'on n'en trouve qu'une trace.

On remarquera aussi que la proportion de soude et de potasse éliminées par la sueur à l'état de combinaison avec des acides organiques dépasse de beaucoup la proportion que l'on pourrait rencontrer dans l'urine.

Il semble résulter de ces faits que les sels minéraux ne sont pas indistinctement éliminés par les divers émonctoires de l'économie. Quant aux matières organiques de la sueur, il en est qui existent dans l'urine; une autre partie spéciale à la sueur; mais tous ces matériaux présentent le caractère de substances fortement oxygénées et sont éliminés dans le torrent de la circulation une combustion assez avancée et comparable, jusqu'à un certain point, à celle des éléments éliminés par le rein. (Commissaires: MM. Pelouze et Bussy.)

Tripéran-cet et sels oséotomiques.

M. Gasien Givéanville (de Bologne), communique la description d'un tripéran-cet, ou sels oséotomiques et d'une cuiller oséotomique de son invention.

Ainsi que nous l'avions annoncé d'abord, l'Académie a partagé hier le prix Iard ainsi qu'il suit:

- 1° *Traité des maladies nerveuses*, par M. Sandras, 1,500 fr.;
- 2° *Compendium de médecine pratique* par MM. Monneret et Fleury, 1,000 fr.;

3° *Études sur les maladies des enfants* de M. Legendre, 500 fr. Dans la même séance, le prix Cuvier a été partagé entre M. Moreau (de Tours) et un auteur dont le nom ne peut encore être donné.

Une mention honorable a été accordée au médecin en chef de l'asile d'aliénés de Lille.

Ce Journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois	8 fr. 50 c.
ANGLAUX, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois	16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Un an	30 »

GAËS, HOLLANDE, PRÉMONT,	Trois mois	9 fr.
SARAGOSSE, SAVOIE,	Six mois	17 »
TURQUE, ANGLETERRE, GÉNOÈS.	Un an	33 »

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois	40 fr.
GIBRALTAR.	Six mois	80 »
	Un an	150 »

Les lettres et papiers non affranchis sont rigoureusement refusés.

CHARRAS. — Paris. — HÔPITAL DE LA PITIÉ (M. Vallée). Leçons cliniques sur les déviations utérines. — Rapport à M. le président de la commission d'hygiène publique, maître d'Anatomie (Alou). — Note sur une nouvelle méthode imaginée par M. le docteur Charras. — Examen de l'usage de la force motrice. — Sur la préparation de l'onguent ophtalmique. — Plaque de foie de mort. — Décret relatif au stage des médecins dans les pharmacies militaires. — Avis à M. les docteurs en médecine et matières en pharmacie. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 19 NOVEMBRE 1852.

Quelques personnes plus ou moins bien intentionnées ont répandu le bruit que la Faculté s'était émue de la publicité que nous avons donnée à la première leçon du cours de M. Duméril. C'est une erreur. Un petit nombre de professeurs qui ne tiennent nullement à ce que leurs leçons soient écoutées, encore moins à ce qu'elles soient imprimées, se sont émus; un petit nombre d'aspirants inquiets à la succession de professeurs en déclin ont feint de s'indigner pour profiter à la fois, s'il y avait lieu, du bénéfice de notre publicité et du bénéfice de leur apparence indignation. Les propagateurs complaisants du faux bruit en question ont-ils servi les intérêts de ces derniers? Nous l'ignorons; ce que nous savons, c'est que la grande majorité de la Faculté et l'université du corps médical, c'est-à-dire tous les hommes désintéressés, ont vu dans notre publication la seule chose qu'on y pût voir raisonnablement, l'intention de mettre en évidence, par un exemple frappant, la haute sagesse qui a dicté le décret du 1^{er} mars 1852.

Qu'en fâche cette publication, nous ayons froissé les intérêts de M. Duméril et de ceux qui se trouvent dans une situation plus ou moins anodine, nous ne le nions point; il est même impossible qu'il en soit autrement; mais que nous ayons manqué de respect à ces honorables professeurs, c'est ce que nous ne saurions accorder. Nous n'avons pour personne de piété, véritable ou feinte; mais nous avons pour tous ceux qui le méritent, de l'estime quand ce sont des hommes, du respect quand ce sont de vénérables vieillards comme M. Duméril. Or, quand tous les professeurs de la Faculté, MM. Velpeau, Koston, Nélaton, Laugier, Paul Dubois, etc., se trouvent satisfaits de la publicité que nous donnons à leurs leçons, nous ne voyons pas que M. Duméril puisse s'imaginer que nous lui manquons de respect en publiant les siennes. Nous pouvons affirmer à M. Duméril que nous avons pour les nobles invalides, soldats, magistrats ou professeurs, tout le respect que méritent les services rendus; mais nous ne pensons pas que ce respect consiste à laisser éternellement le drapeau entre des mains qui ne peuvent plus le défendre.

Nous pouvons lui affirmer également que les élèves de notre école, sans avoir besoin pour cela d'une déférence particulière, partagent notre respect, mais qu'ils ne se croient pas obligés de le traduire par une stérile assiduité à des cours où ils ne peuvent rien apprendre (1).

La Faculté ne s'est donc que très partiellement émue de notre publication; elle avait des motifs de préoccupation bien plus sérieux. Outre la grave anomalie commise à propos de la nomination des juges pour le concours de l'agrégation, elle avait à statuer sur l'avis à donner touchant la demande de permutation faite par M. Trousseau. C'est ce qu'elle a fait hier; elle a adopté, à l'unanimité moins deux des membres présents, un avis favorable à la demande de M. Trousseau. Cet avis est-il marqué au coin de la sagesse qu'on serait en droit d'attendre d'un corps aussi grave que la Faculté? Il est permis de croire que l'avenir démontrera le contraire.

On sait notre opinion sur les permutations en général. Nous avons en assez souvent, depuis quatre ans, l'occasion de l'exprimer et de la motiver, pour qu'il soit inutile d'y insister de nouveau. Mais il est quelques considérations applicables dans l'espèce qu'il ne sera peut-être pas sans intérêt de rappeler.

Une fois admis le principe des permutations, il reste encore des conditions d'application dont tout le monde

comprend la nécessité. Une des premières parmi ces conditions, c'est que les deux chaires entre lesquelles la permutation s'opère aient des relations intimes. C'est ainsi que l'on comprend à la rigueur la permutation entre une chaire de pathologie et de clinique, entre une chaire de pathologie générale et de pathologie spéciale, entre une chaire de pathologie ou de clinique chirurgicale et une chaire de médecine opératoire.

Cette première condition existe-t-elle dans la permutation demandée par M. Trousseau? Evidemment non. La thérapeutique et la matière médicale exigent des études toutes différentes de celles que demande la clinique; elles ne supposent aucune habileté dans l'art du diagnostic, qui est la qualité essentielle du professeur de clinique.

Une autre considération, c'est que la permutation demandée soit dans l'intérêt de l'enseignement. Est-ce le cas dans la permutation demandée par M. Trousseau? Evidemment non. L'enseignement de la thérapeutique et de la matière médicale a toujours été fort délaissé; M. Trousseau a eu le talent de donner à cet enseignement un certain éclat; son cours est un des plus suivis de la Faculté. Il est extrêmement probable que la permutation demandée par M. Trousseau rétablirait les choses dans l'état où elles étaient avant son entrée dans l'École.

Or, l'enseignement de la clinique, et c'est là une troisième et importante considération, serait loin de gagner à ce changement ce que perdrait la thérapeutique et la matière médicale. M. Trousseau n'a ni l'habitude, ni la sévérité d'observation, ni les connaissances en auscultation et en percussion, qui sont aujourd'hui indispensables au véritable clinicien. En outre, sa versatilité non-seulement dans les doctrines, mais encore dans l'appréciation des faits, adoptant aujourd'hui avec enthousiasme ce que demain il repousse avec mépris (l'oxyde d'antimoine, par exemple), sa versatilité lui enlève tous les titres à la confiance qu'un professeur de clinique doit toujours inspirer à ses élèves. L'École de Paris compte au contraire, soit parmi ses agrégés, soit même en dehors de l'agrégation, plusieurs médecins possédant les qualités essentielles qui manquent à M. Trousseau.

Plusieurs professeurs se sont, dit-on, montrés favorables à la permutation dont il s'agit, par cette considération que le droit d'accorder les permutations leur était contesté. Cette considération ne nous paraît pas plus fondée que les autres. D'abord, quant à ce prétendu droit, la Faculté n'en jouit pas; une occasion trop récente lui en a donné la preuve pour qu'elle ait pu encore l'oublier. Le seul droit qu'ait la Faculté, c'est celui de donner un avis sur les demandes de permutation.

Or, le meilleur moyen de conserver un droit, c'est d'en user avec intelligence, avec équité, dans l'intérêt de la science et de l'enseignement, et non pas dans un intérêt particulier.

En donnant des avis toujours favorables, comme elle le fait, la Faculté semble céder exclusivement à ce dernier mobile, et c'est ainsi qu'on perd toute autorité. Nous croyons donc qu'elle aurait mieux consacré son droit en donnant un avis contraire à la demande de permutation qui lui a été adressée, permutation qui serait plus nuisible qu'utile à l'enseignement et aux véritables intérêts de la Faculté elle-même. — H. de Castelnau.

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. VALLÉE.

Leçons cliniques sur les déviations utérines.

(Quinzième et dernière leçon.)

Lorsque l'appareil redresseur a été appliqué d'après les règles que nous avons tracées, le médecin doit exercer une surveillance exacte sur les malades; il les visitera au moins tous les jours; il prendra le soin de s'assurer que l'instrument ne s'est pas dérangé et que les cordons destinés à le fixer n'ont pas été desserrés ou coupés. S'il survient une affection intercurrente, prévenue des accidents inflammatoires sérieux que peut en semblerable circonstance occasionner la présence d'un corps étranger dans la cavité utérine, on suspendra sans retard le traitement commencé.

Toutes les fois que les choses se passent régulièrement, il arrive un moment où les malades, après avoir porté l'instrument sans ressentir aucun inconvénient, se plaignent de douleurs passagères, de malaise et enfin de gonflement du ventre; en présence de ces symptômes, même lorsqu'il n'y a pas imminence de l'éruption menstruelle, il convient d'enlever l'appareil et de ne jamais céder aux instances que font quelques femmes pour le conserver plus longtemps; l'expérience nous l'a appris, l'apparition des phénomènes que nous venons de rappeler est l'indice constant, sinon d'une guérison complète, au moins d'une amélioration notable.

M. Simpson a coutume de prolonger pendant un temps très long l'application de son appareil redresseur; cette pratique fâcheuse a entraîné dans quelques cas les plus graves conséquences.

Il est à remarquer, du reste, que la durée du séjour de l'instrument n'influe pas d'une manière très sensible sur la guérison; nous avons vu chez quelques malades le redressement de l'utérus s'opérer dans l'espace d'un vingt-quatre heures et se maintenir aussi solidement que chez des femmes dont la déviation n'avait pu être réduite qu'au bout de plusieurs jours.

En thèse générale, nous croyons dès maintenant être en droit d'affirmer que l'action du traitement employé par nous est plus marquée lorsqu'elle s'adresse à des flexions que lorsqu'elle a pour objet de remédier à des simples versions.

Il est un point sur lequel nous devons insister en raison de sa haute importance: lorsque la matrice a définitivement repris sa position normale, elle ne se présente jamais exactement dans les mêmes conditions que les femmes qui, avant d'être opérées, ont subi une flexion, tantôt elle est légèrement abaissée, tantôt elle offre, soit à sa partie antérieure, soit à sa partie postérieure, un repli saillant qui indique une flexion primitivement existante; ces légères anomalies ne sont nullement incompatibles avec un état de guérison parfaite; destinées à s'effacer progressivement, elles ne sauraient servir de base au jugement du médecin sur les résultats de la médication; du moment que l'axe de l'utérus est revenu à sa direction naturelle, du moment qu'il n'est dévié ni en totalité ni en partie, les malades peuvent être considérées comme complètement guéries.

Pour ce qui concerne l'usage de l'instrument en particulier, il convient de ne pas attacher un trop de persistance à faire disparaître le léger degré d'obliquité que conserve ordinairement la matrice, sans que cette circonstance entraîne d'ailleurs aucune perturbation fonctionnelle. Nous ne saurions accorder l'opinion de quelques médecins qui, après avoir constaté l'existence d'une déviation dans laquelle la matrice avait une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'influence de l'application méthodique des instruments redresseurs cet organe avait été ramené à une situation sensiblement la même que celle qu'il affecte dans l'état de santé, après avoir reconnu enfin que les malades jouissaient d'un bon état de santé, se résistent à une direction horizontale, après s'être assurés que sous l'in

ou recours, était sans doute destinée à combattre l'engorgement de l'utérus; dans quelques cas elle avait produit un soulagement passager, jamais elle n'avait été suivie d'une guérison durable.

A quelques malades on avait conseillé de porter des pessaires. Les moyens agressifs que nous avons fait intervenir dans le traitement adopté par nous n'ont été employés que dans un petit nombre de cas; encore faut-il ne pas perdre de vue qu'ils ont été motivés, le plus souvent, par des circonstances accidentelles survenues dans le cours de la médication, à une époque où les malades touchaient en quelque sorte à la guérison. Du reste, les agents thérapeutiques que nous avons mis à contribution, les lotions froides, les cataplasmes, les laxatifs, les purgatifs, etc., n'étaient pas de nature à exercer par eux-mêmes une action puissamment efficace sur l'affection primitive.

On a produit, dans ces derniers temps, quelques exemples de déviations utérines qui ont disparu sous l'influence du traitement hydrothérapique; nous ne possédons pas la preuve que les lotions prescrites à certaines malades n'ont eu qu'une importance secondaire, il nous suffirait de dire qu'il existe une immense différence entre des lotions froides, répétées chaque matin pendant un petit nombre de jours, et le traitement hydrothérapique tel qu'on l'entend et qu'on l'applique aujourd'hui.

Le résultat général auquel nous sommes arrivés est le suivant:

Nous avons donné des soins à 68 malades. Dans ce chiffre, nous conservons des femmes qui sont encore en traitement; la plupart d'entre elles peuvent dès maintenant compter sur une guérison certaine.

Sur nos 68 malades, 44 ont été guéries, 4 ont obtenu une amélioration notable.

A la dernière des deux catégories, nous pourrions rattacher 2 malades qui en ce moment sont en état de vaquer à leurs affaires et ont repris leur genre de vie habituel, mais chez lesquelles il est encore nécessaire de répéter de temps en temps l'intervention; nous les rangerons parmi les malades destinées à guérir définitivement.

Le nombre des recuites complètes a été de 3; un nouveau traitement n'a pas été nécessaire.

Le nombre des recuites partielles a été de 2; les malades qui les ont éprouvées pourraient être maintenant classées parmi les sujets dont il est à craindre.

Sur 2 femmes, les effets favorables produits par l'application du redresseur ont été trop marqués pour que nous soyons autorisés à les prendre en considération. Chez l'une d'elles, l'écoulement a été incomplet; il n'est pas besoin de faire ressortir l'importance de cette remarque.

Après le retour de l'utérus à sa situation normale, nous avons vu 5 malades consigner des symptômes qu'elles avaient avant le traitement.

La première est demeurée sujette à de fréquentes écoulements d'urine, qui ont à peine subi une légère diminution sous l'influence de la belladone administrée à petites doses. Trois mois après la réduction de la déviation, elle avait encore son infirmité; il ne nous a pas été possible d'apprendre ce qui s'est passé depuis cette époque.

La seconde a gardé jusqu'à ce jour des douleurs très vives dans les parties génitales externes, dans le bassin et dans la tête. Elle nous a fait récemment un aveu auquel elle n'avait pas consenti d'abord, malgré des interrogations pressantes et redoublées: elle nous a raconté qu'elle avait contracté une affection syphilitique, et que, trois mois après avoir suivi un traitement, conseillé au moment même où se étaient soulevées à elle les premiers accès, elle avait été prise de convulsions qui avaient pour siège principal la tête et l'intérieur de la cavité pelvienne. Elle nous a même introduit dans le but de remédier à des symptômes qui paraissent étrangers à la syphilis, avoir exagéré les douleurs au plus haut point et l'avait contrainte à un repos absolu pendant six semaines.

Si l'on considère que les médicaments qui passent pour avoir le plus d'efficacité contre la syphilis sont les plus dangereux dans tout les cas une guérison radicale, si l'on réfléchit, en outre, que la malade a pris pour unique remède de l'iodure de potassium, on sera conduit à regarder comme indépendants de la déviation de l'utérus les phénomènes douloureux qui ont persisté après la guérison de cette dernière.

Deux de nos malades ont brusquement quitté Paris à une époque voisine de celle où le traitement avait été commencé; elles se trouvaient l'une et l'autre dans un état satisfaisant.

Nous donnons aujourd'hui des soins à 9 malades. Si nous les retranchons du chiffre total, nous aurons 44 cas de guérison sur 53; encore trouverons-nous parmi les cas de non-guérison ceux de malades qui auraient pu appartenir à d'autres catégories.

D'après ce qu'il nous a été permis d'observer, l'ancienneté de la maladie semble ne pas avoir d'influence sur les résultats du traitement; nous avons vu des déviations datant de plusieurs années s'effacer et se maintenir réduites aussi bien et aussi facilement que des déviations dont l'existence remontait à quelques mois seulement.

Toutes les variétés de déplacement sont loin d'opposer une égale résistance à l'action des instruments redresseurs. Sous ce rapport, nous avons remarqué que les déviations en avant et en arrière, version, On triomphe plus vite et plus sûrement de la première que de la seconde. Il ne faut pas perdre de vue que la dernière n'est que l'exagération de la direction normale de la matrice, et qu'elle doit avoir une certaine tendance à se reproduire à l'occasion des circonstances pathologiques les plus légères. Les fautes guérissent, en général, avec plus de facilité que les versions; nous avons dit plus haut comment on pouvait se rendre compte de cette particularité.

Les recuites complètes ou partielles dont il a été fait mention sont montrées à des époques variables, six mois, un an et même deux ans après le redressement de la matrice. Indiquent-elles que le traitement qui nous occupe soit insuffisant et sans utilité? Nous ne le pensons pas. Lorsque des recuites ont eu lieu, la maladie, dans la plupart des cas, n'a pas reparu avec toute son intensité, et à côté chez les malades qui n'ont été de nouveau soumises à l'action de l'instrument redresseur, avec plus de facilité que le déplacement primitivement existant.

Du reste la suspension, même portée à un espace de temps limité, d'une maladie qui entraîne souvent avec elle des troubles divers, fâcheux et un dérangement général, constituerait à elle seule un bienfait assez précieux pour justifier l'intervention du traitement que nous avons adopté.

Un point d'une haute importance est celui de savoir depuis combien de temps durent les guérisons obtenues. Or dans 30 cas sur 44, elles datent de plus de six mois, et remontent pour la plupart à un an et à deux ans et demi, intervalles qui, comme on voit, sont assez considérables pour autoriser la supposition d'une curation définitive.

Il nous reste, pour compléter les considérations générales dans lesquelles nous venons d'entrer, à parler des différents modes de

traitement qui ont été proposés ou mis en usage contre les déviations utérines. Nous n'avons assésément des données qui pourraient nous permettre d'apprécier leur valeur et de fixer leur utilité relative. Nous nous bornerons à quelques courtes réflexions critiques dans l'espèce que nous allons faire.

M. Bond a rapporté, sous le titre de *Cas de rétroversion*, dans le *American journal*, deux faits à peu près semblables à l'occasion desquels il a insisté sur l'instrument pénétrant.

Cet instrument se compose de deux tiges légèrement recourbées que termine à l'une des extrémités un renflement sphérique; la plus longue des tiges se continue avec un manche brisé sur lequel elle est fixée; la plus courte, qui est disposée parallèlement et court horizontalement à l'extrémité supérieure du manche, est maintenue dans une rainure pratiquée sur la section du manche brisé à laquelle est adaptée la tige excentrique. On l'enlève lorsqu'on veut se servir de l'instrument. La plus longue tige est introduite dans le rectum, la plus courte dans le vagin. Lorsque la boule qui surmonte l'extrémité supérieure de cette dernière est placée dans le cul-de-sac vaginal antérieur, on fait agir les autres extrémités du corps est pressé d'arrière en avant et le col d'avant en arrière, tend à se redresser.

M. Bond n'a pas eu recours à l'application de son instrument, même dans les deux cas de rétroversion à propos desquels il en donne la description.

Richter et Everett ont anciennement employé des spatules; ils les introduisaient dans le rectum et cherchaient à relever la matrice renversée en arrière. Quelle que soit la forme qu'on donne à ces spatules, on ne parvient jamais complètement à réduire la déviation; qui d'ailleurs se reproduit aussitôt que l'instrument est enlevé.

Lallemand et Dugès ont proposé de faire pénétrer dans l'intérieur de la cavité utérine une sonde de gros calibre destinée à agir momentanément à titre de levier. L'introduction d'une sonde volumineuse n'est possible que dans les déplacements qui surviennent après l'accouchement, alors que le canal de la matrice, encore dilaté, présente un diamètre plus considérable que celui qu'il a dans l'état de vacuité. D'un autre côté, le cathétérisme, pratiqué dans les circonstances indiquées, ne saurait avoir d'effet utile qu'à la condition d'être plusieurs fois répété, suivant cette méthode.

Les sondes, qu'à une certaine époque on a placées à demeure, ont le double inconvénient d'atteindre les dernières limites de la cavité utérine et de peser sur le fond de l'organe; la saillie qu'elles font au-dessus expose les femmes à éprouver sous l'influence des secousses violentes extérieures des commotions douloureuses, et les empêchent d'une immobilité absolue.

Schmitt et Schweigger ont proposé la position comme un moyen efficace. Lorsqu'il s'agit de combattre un renversement en avant, les malades doivent rester couchées sur le dos. Dans les déviations en arrière, elles prennent une situation opposée; des crêches, convenablement disposées sous le dos, les soutiennent. M. Gerly a guéri une femme en la maintenant pendant quarante-deux jours dans la même position; le déplacement chez elle était survenu peu de temps après un accouchement. Lorsque l'utérus est peu volumineux, comme il arrive dans l'état de vacuité, l'expérience a démontré la nécessité de faire intervenir un autre genre de médication.

On peut rapprocher de l'application des pessaires, que Vermandet et Desault ont recommandés, l'introduction de tampons dans le rectum. Telle était la pratique d'Albuis; telle est celle que de nos jours M. Biquin a plusieurs fois mise en usage. M. Dufrane, dans sa thèse inaugurale, a rapporté des exemples de malades guéries, traitées de cette manière, sorties de l'hôpital dans un état satisfaisant.

Dans ces derniers temps, M. le docteur A. Farrot a imaginé des caisses faites de caoutchouc vulcanisé qu'on introduit dans le rectum, et qu'on dilate à volonté par une inflation.

On a indiqué comme pouvant rendre de grands services l'insertion de pessaires soit entre l'utérus et le rectum, soit entre l'utérus et la vessie. Quelques médecins ont conseillé d'avoir recours de simples tampons appliqués, suivant le genre de déplacement, dans le cul-de-sac vaginal antérieur ou postérieur. Un semblable procédé n'offre guère de chances de succès que dans les cas où la matrice a conservé sa consistance naturelle; il n'est d'aucun secours dans les flexions, où le changement de direction porte exclusivement sur le corps de l'organe dévié.

On connaît les pessaires dont se sert M. Hervey de Cléopâtre; ils nous paraissent devoir rester sans action contre la plupart des déplacements que nous avons étudiés.

Nous en dirons autant des pessaires employés par MM. Dreyer et Sander.

M. Oldham et quelques médecins anglais ont prétendu (Guy's hospital report) que les déviations utérines pouvaient céder à une médication purement interne; ils ont privilégié le deutrochlorure de mercure comme un remède d'une grande efficacité. Nous avons vu des malades soumises à l'usage du mercure, de l'iodure de potassium et de quelques autres agents analogues, ne retirer du traitement aucun avantage; nous avons vu d'autres, sous le même traitement, éprouver une amélioration de la situation; mais l'utérus, par lequel n'était en rien modifiée la situation vicieuse de l'utérus.

A.-H. MARÉZAT.

RAPPORT

A M. LE PRÉSIDENT DE LA COMMISSION D'HYGIÈNE PUBLIQUE,
M. LE MAIRE D'ANIZY-LE-CHATEAU (AISE).

Le rapport suivant, rédigé par M. le docteur L. Mahu, sera lu avec intérêt et offrira un document intéressant de plus à la commission du goître et du crétinisme.

Monsieur le président,

Je vous adresse sur le goître, pour les deux communes de Fauconcourt et de Suzy, les détails que vous m'avez fait l'honneur de me demander. Je n'ai tant tardé à vous envoyer ces détails que parce que je voulais, peut-être sans succès, leur donner une exactitude et un degré d'utilité qui ne les rendissent pas indignes de votre attention ni de celle du magistrat supérieur à qui vous les remettez.

Ne voulant pas perdre le temps à établir des distinctions entre les goîtres bosselés, arrondis, séreux, squirreux, cancéreux, fistuleux, etc., distinctions inutiles en ce qu'elles ne marquent le plus souvent que des variétés d'ailleurs assez

rare d'une même affection, j'ai confondu ici sous le nom commun de goître toutes les simples exs de volume de la glande thyroïde jusqu'à l'hypertrophie la plus considérable de cet organe. Or le résultat de mes recherches qu'il existe à Fauconcourt, sur une population de 700 habitants, 74 goîtres ainsi répartis quant aux sexes, aux âges et aux professions :

HOMMES ET AGES.	FEMMES ET AGES.
De 10 à 20 ans. 6	De 1 à 10 ans. 7
» 20 à 30 » 11	» 10 à 20 » 10
» 30 à 40 » 17	» 20 à 30 » 9
» 40 à 50 » 3	» 30 à 40 » 11
» 50 à 60 » 4	» 40 à 50 » 8
» 60 à 70 » 1	» 50 à 60 » 7
» 70 à 80 » 1	» 60 à 70 » 7
Total. 25	Total. 49

PROFESSIONS.

Contremaîtres et repasseuses.	7
Ménagers et ouvriers des champs.	27
Macons.	3
Laborateurs et ouvriers des champs.	8
Charbons et scieurs de long.	3
Cordonniers et tisserands.	3
Céramistes.	3

2° A Suzy, sur une population de 700 habitants, 164 goîtres ainsi répartis quant aux sexes, aux âges et aux professions.

HOMMES ET AGES.	FEMMES ET AGES.
De 1 à 10 ans. 17	De 1 à 10 ans. 14
» 10 à 20 » 22	» 10 à 20 » 18
» 20 à 30 » 17	» 20 à 30 » 22
» 30 à 40 » 10	» 30 à 40 » 14
» 40 à 50 » 29	» 40 à 50 » 14
» 50 à 60 » 1	» 50 à 60 » 20
» 60 à 70 » 18	» 60 à 70 » 6
» 70 à 80 » 7	» 70 à 80 » 10
Total. 57	Total. 107

PROFESSIONS.

Contremaîtres et repasseuses.	8
Ménagers et ouvriers des champs.	27
Bûcherons.	16
Charpentiers et céramistes.	2
Bateaux en grange et meuniers.	2
Scieurs de long.	1
Charbonniers.	1
Laborateurs.	2

Il suit particulièrement de ces premiers détails :

1° Que le goître est plus commun à Suzy qu'à Fauconcourt. Il y a 74 goîtres dans cette dernière commune, et il en a 164 dans la première;

2° Qu'il est plus commun dans le sexe féminin que dans l'autre. A Fauconcourt et Suzy, on trouve 82 fois le goître chez les hommes, et 156 fois chez les femmes;

3° Qu'il est plus commun d'un à 20 ans chez les hommes, que de 20 ans à la fin de la vie. A Fauconcourt et Suzy, on trouve 48 goîtres dans les vingt premières années de la vie chez les hommes, et 26 seulement de 20 ans à l'âge extrême;

4° Qu'il est au contraire plus commun d'un à 20 ans chez les hommes, que de 20 ans à la fin de la vie. A Fauconcourt et Suzy, on trouve 56 goîtres dans les vingt premières années de la vie chez les hommes, et 26 seulement de 20 ans à l'âge extrême;

Une affection qui à Fauconcourt attaque le neuvième, et à Suzy le quatorzième de la population, doit dépendre d'une cause commune de personnes se servant, ou n'ayant pas senti l'influence. Une affection si commune doit avoir une cause commune, plus intense à Suzy qu'à Fauconcourt, plus puissante sur les femmes que sur les hommes, et plus dans l'enfance de ceux-ci que dans les autres âges de leur vie. Quelle est cette cause? Où est-elle? Est-ce dans l'hérédité? Est-ce dans le travail et les professions? dans le sol? dans les eaux? dans l'air? dans les habitations? dans l'alimentation?

Sur les 238 personnes de Fauconcourt et de Suzy qui ont le goître, il y a 141 sont issues de parents scrofulaires, 6 viennent de pères et 49 de mères ayant le goître. On peut dire que, sur ces 238 goîtres, 70 ont pour cause l'hérédité. On peut aussi se demander si la cause extérieure qui a produit le goître des parents n'a pas fait naître celui de leurs enfants. Qui qu'il en soit, il restera à rechercher d'où vient le goître de 6 pères et des 49 mères, et quelle est la cause des scrofulaires chez les 15 parents.

Le travail n'a qu'une faible part dans la production des goîtres; 17 doivent être attribués à l'usage qu'ont les femmes de Fauconcourt et de Suzy de porter de pesants fardeaux sur la tête ou sur le dos, à l'aide de hottes ou de bretelles; 13 doivent l'être aux efforts faits et aux crâtes poussées pendant les douleurs de la parturition; 4 doivent l'être au chant. Quant aux professions, le relevé que j'en ai fait semble indiquer que celles qui sont exercées dans les habitations et dans le pèlerinage du territoire sont les plus favorables au développement du goître.

Le territoire de Fauconcourt est divisé en deux parties: l'une à l'est, montagneuse et boisée; l'autre à l'est, et la partie de l'ouest, de vallées et de marais. Celui de Suzy est aussi divisé en deux parties: l'une au nord, montagneuse et couverte de forêts; l'autre au sud, formée de collines, de vallées sillonnées de ruisseaux, et où se trouvent avec les prés, les marais, les étangs et les terres arables, les nombreux hameaux de Suzy. Les montagnes des deux pays sont composées, du sommet à la base, d'un lit de terre végétale, de grès erratiques, de couches de sable ou de calcaire lamelleux, et d'assises profondes de calcaire coquillier ou siliceux.

Les collines et les vallées des deux pays sont aussi composées d'éléments identiques; la terre végétale des plateaux, plus fertile à Fauconcourt qu'à Suzy, recouvre tel un banc de coquillage ou de graviers, la une couche de sable parsemée de galets et de quelques parcelles d'oxyde de fer; ailleurs, un banc de glaise ou de cailloux noirs; la terre végétale des vallées, brune ou grisâtre, et sablonneuse en quelques endroits, est le plus ordinairement, à Suzy surtout, noire et aqueuse, limoneuse et grasse, ou tourbeuse et d'une odeur désagréable. Située dans le fond d'une vallée, le long d'un ruisseau, Fauconcourt a 28 hectares de prairies et 33 hectares de marais. Eparpillés sur les plateaux, qui s'élevaient des années, des oseraies, des plantations ombreuses et les circonvolutions de quatre ruisseaux, Suzy a 50 hectares de prairies, 4 hectares d'étangs et 28 hectares de marais. Presque tout Fauconcourt est bâti sur un sol bas et humide; presque tout Suzy est bâti sur un sol bas et marécageux. Vous ne considérez pas, monsieur, comme superflues les simples observations de géologie locale qui précèdent; car, tel sol, tel produit; tel sol, telles eaux; tel air, telles habitations, telle alimentation, etc.

Fauconcourt et à Suzy, on cultive, en général, les céréales sur les plateaux, et les plantes potagères dans les vallées; il résulte de cette coutume que l'on récolte d'excellents grains, surtout à Fauconcourt, et de médiocres légumes, surtout à Suzy.

On a dit que l'eau à fleur de sol et toujours aérée des fontaines est préférable à l'eau vive des puits; mais cela n'est qu'une opinion, et cette opinion n'est pas toujours vraie. En effet, la qualité de ces eaux, qui toutes viennent des plies, dépend moins de la profondeur où elles sont que de la composition minérale du bassin qui leur sert de filtre et de lit; qu'on la puise à une fontaine ou dans un puits, l'eau qui sort d'une couche de sable, de coquillages ou de graviers est meilleure que celle qui s'écoule d'un terrain noir, tourbeux, plein de matières organiques en décomposition, et, en outre, presque toujours, dans les villages, imbibé des eaux fangeuses des bacs-cours et des ménages. Cela explique pourquoi les eaux de Suzy et de Fauconcourt, prises à la base des montagnes et des collines, sont limpides, légères et agréables, et pourquoi, prises à la plupart des fontaines et des puits creusés dans le sol bas et marécageux où ces deux villages sont assis, elles sont louches, pesantes et d'une saveur fade ou désagréable. On compte à Fauconcourt 11 fontaines et 25 puits, et à Suzy 26 puits et 34 fontaines. Sur les 74 personnes qui à Fauconcourt ont le goître, 36 ont le goître depuis 25, 23 de l'eau de puits, et 13 boivent de l'eau de fontaine et de puits. Sur les 164 personnes de Suzy qui ont le goître, 91 ne boivent que de l'eau de fontaine, 35 de l'eau de puits, et 38 boivent de l'eau de fontaine et de puits. Or, les eaux des terrains marécageux, quand on en fait un long usage, prédisposent, en viciant la nutrition, aux maladies chroniques, au carreau, aux fièvres intermittentes, au goître, aux scrofules, etc.

Fauconcourt est largement accessible aux vents du nord, de l'est et du sud; l'air s'y renouvelle avec facilité, il n'y devient malsain que momentanément, dans les temps calmes, parce qu'il reste alors imprégné des vapeurs qui s'exhalent sans cesse des marais voisins. L'air est humide en tout temps à Suzy, à cause de l'évaporation permanente de l'eau misématique des ruisseaux, des étangs et des marais; il ne s'y renouvelle qu'avec lenteur et incomplètement, à cause des montagnes anfractueuses et boisées qui, circonscrivant de trop près le village, le privent en partie de l'effet salubre des vents du nord et de l'est; du carbone d'hydrogène s'y enflamme assez souvent. Or, un air constamment humide et saturé d'émanations marécageuses amollit les chairs et prédispose aux fièvres intermittentes, aux inflammations catarrhales, aux asthmes, aux maladies lymphatiques, au goître, aux scrofules, etc.

Une habitation est malsaine, si elle est basse et humide; si l'air et la lumière y manquent; si elle est salement tenue; si l'on y élève des lapins, des chèvres, des cochons d'Inde, des volailles, etc.; si, par des portes latérales, elle attire l'air impur des caves, des celliers, des écuries, des étables, etc.; si elle est environnée de mares infectes, de champs croûpissantes, de fumiers puants; si elle est trop étroite pour le nombre actuel des habitants. A Fauconcourt, j'ai rencontré 27 fois le goître dans les habitations malsaines, et 96 fois à Suzy. Les habitations malsaines nuisent à la transpiration cutanée, à l'oxygénation du sang, à la réparation des forces, et prédisposent au goître comme l'air malsain.

On se sent mal à Suzy, à Fauconcourt qu'à Suzy; on y consume plus de viande, on y boit plus de vin, on y récolte de meilleurs légumes. Suzy n'a ni boucher ni charcutier; la nourriture de ses habitants se compose à peu près exclusivement de végétaux aqueux d'une qualité inférieure, de cidre et d'eau. Une telle alimentation, en diminuant par sa continuité l'activité de la nutrition, énerve les organes, affaiblit la constitution et prédispose aux engorgements glanduleux, au goître, à toutes les maladies dont il a été parlé plus haut, maladies communes à Suzy.

En résumé, l'insalubrité du sol, de l'air, des eaux et des habitations est, avec l'insuffisance de l'alimentation, la principale cause des goîtres de Fauconcourt et de Suzy. C'est parce que cette cause est plus intense à Suzy qu'à Fauconcourt que le goître est plus commun dans la première de ces communes que dans la seconde. C'est parce que les habitudes sédentaires des femmes les exposent d'une manière plus continue à l'action de cette cause que le goître, indépendamment de causes accidentelles dont j'ai parlé, est plus commun chez elles que chez les hommes, le travail tenant la plupart de ceuses-ci loin de leur habitation ou de leur pays. C'est aussi parce que la vie sédentaire des femmes les laisse continuellement exposées à l'action persistante de cette cause que le goître est plus commun chez elles de 20 ans à l'âge extrême que de 1 à 20 ans. C'est encore parce que les habitudes sé-

dentaires de l'homme pendant les vingt premières années de sa vie, avant qu'il sache en s'éloignant du toit natal pourvoir à ses besoins par son travail, l'exposent continuellement aussi de même que les femmes à l'action de cette même cause que chez lui le goître est plus commun de 1 à 20 ans que de 20 ans à l'âge extrême.

De l'insalubrité du sol dépend l'insalubrité des eaux, de l'air et en partie celle des habitations. En faucardant largement les rives, en curant à fond, en creusant et en redressant le lit des ruisseaux et de tous les fossés bourbeux, en faisant écouler avec soin toutes les eaux croûpissantes, surtout celles qui stagnent près des habitations, près des puits et des fontaines, on desséchera les marais et les vallées, on assainira le sol. L'assainissement du sol amènera en peu de temps celui des eaux domestiques en supprimant l'infiltration des eaux fangeuses dans le sol et leur mélange avec celles des fontaines et des puits; il amènera de même l'assainissement de l'air et en partie celui des habitations en arrêtant l'évaporation marécageuse qui les rend insalubres. Mais je finis là; j'oubliais, monsieur le président, qu'en me donnant la mission de vous montrer les causes du mal, vous ne m'avez pas chargé de vous indiquer les remèdes qu'il importe de lui opposer.

Recevez, etc.

LOUIS MAHUR.

NOTE SUR UNE NOUVELLE SONDE

imaginée par M. le docteur Chassaingnac.

L'algale de tousse a été longtemps un instrument défectueux. Sa division en deux parties est une circonstance désavantageuse contre laquelle on n'avait lutté jusqu'à présent que d'une manière inefficace. C'est au moyen d'un pas de vis que les deux pièces étaient articulées.

Depuis longtemps M. Chassaingnac avait signalé comme inconvénients de l'algale à vis :

1° De rétrécir considérablement le calibre intérieur de la sonde, de telle sorte que l'évacuation d'une vessie distendue était très lente, et, ce qui est plus grave, que le moindre caillot sanguin suffisait pour oblitérer la sonde et mettre en doute la question de savoir si l'instrument avait ou n'avait pas pénétré dans la vessie;

2° D'exiger trop de temps pour la jonction des deux pièces, ce qui, en présence d'un malade qui va être sondé, n'est pas sans inconvénient;

3° D'exposer l'instrument, dès qu'il y a un peu d'usage du pas de vis, à produire un cliquetis qui le rendait tout à fait impropre à l'exploration de la vessie quand on recherche l'existence d'un calcul, et peut même donner lieu à des erreurs de diagnostic;

4° De se détériorer facilement par l'usage inévitable et assez rapide de la vis.

Voici comment M. Chassaingnac, avec l'assistance de M. Mathieu, a évité ces inconvénients :

Les deux moitiés de l'algale sont retenues l'une contre l'autre au moyen d'une douille mobile engagée dans la première partie de la sonde, qui se déborde dans une longueur d'un centimètre et demi. Cette douille porte une mortaise conique ayant une branche longitudinale et une branche transversale. La branche longitudinale de la mortaise, étant présente à l'intérieur de la deuxième partie de l'algale, reçoit un tenon faisant relief à la face interne de celle-ci; puis, lorsque la branche longitudinale de la mortaise a été parcourue dans toute sa longueur par le tenon, un mouvement de rotation engage ce dernier dans la branche transversale, où il est retenu solidairement de manière à rendre très forte l'union des deux pièces. C'est, comme on voit, le mode d'articulation d'une baïonnette, avec cette différence, que le mécanisme est retourné, et qu'au lieu d'être extérieur il est intérieur.

Ainsi donc, sans erreur dans la manière d'apprécier la valeur de cet instrument, il aurait pour avantages :

1° D'épargner les moments du chirurgien, d'abord par l'instantanéité avec laquelle s'articulent les deux portions de la sonde, puis par la rapidité avec laquelle se vide la vessie;

2° De diminuer de plus de moitié les chances d'obstruction de la cavité du tube central de la sonde;

3° De prévenir sûrement tout cliquetis dépendant de la mobilité de la douille, cliquetis qui à l'inconvénient de rendre l'algale de tousse complètement impropre à l'exploration vésicale;

4° De donner à l'instrument une durabilité beaucoup plus longue, attendu que tout instrument bien manié journellement se détériore bien vite par l'usage et l'engrènement des pas de vis. Si on augmente l'épaisseur du pas de vis pour rendre l'instrument plus solide, on accroît l'épaisseur des parois de la sonde aux dépens de sa cavité; si l'on fait la vis peu profonde, l'instrument n'est pas solide.

Description des figures.

E, B, seule pièce interne sur laquelle s'ajuste le bout pour l'homme celui pour la femme, la rainure B, qui est en forme de baïonnette, reçoit le tenon D de la pièce supérieure, et on faisant faire un demi-tour au pavillon E, la sonde se trouve fortement

ajustée, et à l'avantage d'avoir, avec le même diamètre extérieur que les sondes antérieures, un diamètre intérieur plus considérable. X...

EXAMEN DE L'HUILE DE FOIE DE MORUE,

Par M. RIEGEL.

On a souvent attribué l'efficacité particulière de l'huile de foie de morue à la petite quantité de brome et d'iode qu'elle renferme, et on a attaché un certain intérêt à la détermination de ces substances.

D'après M. de Jongh, cette huile renferme en outre une certaine quantité de phosphore à l'état de liberté (?), et M. Golley a trouvé dans l'huile de foie de raie et dans l'huile de foie de morue des quantités très appréciables de phosphore et de soufre.

Voici comment M. Riegel a opéré pour déterminer dans l'huile de foie de morue le soufre, le phosphore, l'iode, le brome, le chlore, l'acide sulfurique et l'acide phosphorique.

1° Partie d'huile de foie de morue à été broyée dans un mortier avec 1 partie de nitre et 2 parties de carbonate de soude, le mélange a été introduit peu à peu dans un creuset de porcelaine chauffé au rouge. La masse calcinée a été reprise par l'eau, et dans la solution acidulée par l'acide chlorhydrique, l'acide sulfurique a été dosé d'abord à l'état de sulfate de baryte, et l'acide phosphorique à l'état de phosphate ammoniacal-nuégénien.

2° Mais l'huile de foie de morue renferme de l'acide sulfurique et de l'acide phosphorique tout formés, qu'il faut déduire de la quantité trouvée dans l'expérience précédente, avant de calculer le soufre et le phosphore. Pour cela, on épuise l'huile de foie de morue avec de l'eau bouillante rendue acide par l'acide chlorhydrique, et on détermine dans la liqueur aqueuse l'acide sulfurique et l'acide phosphorique. Pour doser le chlore, le brome et l'iode, M. Riegel a commencé par saturer l'huile de foie de morue; il a carbonisé le savon, et il a épuisé le résidu carbonéux par l'eau chaude. La solution a été traitée par l'acide hypozotique d'après la méthode de M. Grange, l'iode a été séparé par le chloroforme et précipité par le nitrate d'argent.

Pour séparer le brome, on a ajouté à la liqueur un mélange d'acide sulfurique et d'acide azotique; on a enlevé le brome à l'aide du chloroforme et on l'a précipité par le nitrate d'argent. Enfin, dans la liqueur débarrassée d'iode et de brome, on a précipité le chlore par le nitrate d'argent.

Voici les résultats que M. Riegel a obtenus en soumettant à ces essais trois espèces d'huile de foie de morue : la première, d'un blanc jaunâtre; la seconde, jaune-brunâtre; la troisième, brune.

En 1,000 parties.

	I.	II.	III.
Soufre.	0,200	0,180	0,160
Phosphore	0,305	0,140	0,080
Iode.	0,335	0,405	0,350
Brome.	0,045	0,048	0,037
Chlore.	1,120	1,133	1,020
Acide sulfurique.	0,640	0,632	0,475
Acide phosphorique.	0,710	0,735	0,632

L'huile de foie de raie renferme, d'après M. Riegel, les matériaux suivants :

Phosphore	0,184	0,190
Soufre.	0,170	0,175
Iode.	0,386	0,392
Brome.	0,073	0,037
Chlore.	1,125	1,122
Acide phosphorique.	0,730	0,733
Acide sulfurique.	0,618	0,610

On voit d'après cela que l'huile de foie de raie renferme ces matériaux inorganiques dans les mêmes proportions que la matière jaune-brunâtre de l'huile de foie de morue.

(Journal de chim. méd.)

SUR LA PRÉPARATION DE L'ONGUENT ÉGYPTIAC,

Par M. JOHN HARLEY.

L'auteur ayant eu à préparer cet onguent, et ayant remarqué qu'en faisant bouillir, ainsi que le prescrivent les diverses pharmacopées, l'acétate de cuivre avec le miel, il en résultait un précipité rouge, dû à la réduction du cuivre, tandis que la liqueur devenait alors peu impressionnable par l'hydrogène sulfuré, le médicament en question n'avait plus de formidable que le nom, et que son action était très innocente. L'auteur conseille de ne pas exposer le mélange à une température voisine de celle de l'ébullition.

On obtient alors une belle solution verte, possédant tous les caractères et toutes les propriétés des sels de cuivre, sinon, en opérant comme on le fait ordinairement, on obtient une nullité escharotique. (Idem.)

CONSERVATION DES FRUITS PECTORAUX.

Par M. Stanislas MARTIN.

Les pharmaciens qui habitent la campagne sont forcés par leur éloignement des grandes villes d'avoir en magasin une certaine provision de médicaments. Malheureusement parmi ces médicaments il y en a de très altérables; aussi est-on forcé de chercher les moyens de remédier à cet inconvénient sans nuire pour cela à l'action thérapeutique de la substance. Les fruits pectoraux sont dans ce cas.

Ce journal paraît trois fois par semaine :
LE MÊME, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois 8 fr. 50 c.
ALGERIE, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois 16
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an 30

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GAËC, LORRAINE, PRÉMONT,	Trois mois 9 fr.
SARRAIGN, SAVOIE,	Six mois 17
TURQUIE, ALGERIE ET COLONIES,	Un an 30

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois 10 fr.
GIBRALTAR,	Six mois 20
	Un an 38

COMMUNIQUE. — PARIS. Du travail des champs considéré comme traitement de maladies sur la périarthritis. — DE LA PÉRIE (M. Gendrin). Tumeur érectile de l'orbite gauche. Lésure de la corne primitive gauche. Guérison. — Mesure de réactivité du crot. Rétrogr. Guérison définitive. — Observation d'un cas de gastro-épilepsie symptomatique d'une apoplexie. — Expériences de Buchner sur les capillaires de pavois. — Cousins de charbon à l'usage de certains malades. — Analyse des bulles au moyen de l'acide sulfurique. — Embannement des cadavres par le chlorure de baryum. — Société de médecine, séance du 13 novembre. — CORRESPONDANCE. Lettre de M. Charrière.

PARIS, LE 22 NOVEMBRE 1852.

DU TRAVAIL DES CHAMPS

CONSIDÉRÉ COMME TRAITEMENT DE L'ALIÉNATION MENTALE.

Grâce aux efforts des aliénistes modernes, mais surtout à ceux de notre éminent collègue M. le docteur Ferrus, le travail en général et le travail des champs en particulier est à juste titre considéré comme un des moyens les plus utiles dans le traitement de l'aliénation mentale. Ce moyen, toutefois, par des raisons auxquelles la science est le plus souvent étrangère, n'est pas encore aussi généralement usité qu'on pourrait le désirer. Cependant un progrès considérable s'est réalisé sous ce rapport depuis quelques années dans les asiles publics de la France, et parmi les médecins qui ont fait le plus d'efforts pour contribuer à ce progrès, on doit placer M. Mériar, médecin en chef de l'asile de Saint-Dizier. Suivant quelques aliénistes distingués, M. Mériar même aurait notablement exagéré l'influence d'un mode de traitement évidemment avantageux, mais dans de certaines limites seulement. L'honorable médecin de Saint-Dizier n'ayant pas encore fait connaître d'une manière complète tous les motifs de la confiance qu'il accorde au travail, ni exposé avec détails la manière dont il doit être appliqué suivant lui, nous n'essayerons pas de porter un jugement entre lui et ses contradicteurs; mais il est un élément de ce jugement que nous croyons utile de mettre dès aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs; cet élément se trouve dans le rapport que M. Mériar adresse chaque année à M. le préfet. Voici ce que nous trouvons sur la question du travail dans ce rapport, où, d'ailleurs exposée avec talent la situation financière, administrative et scientifique (1) de l'asile de Saint-Dizier :

Veuille me permettre, monsieur le préfet, de vous exposer ici, en aussi peu de lignes que possible, les résultats et les quelques progrès que nous avons pu constater relativement au travail des aliénés dans l'année dont je vous rends compte. Du 1^{er} janvier au 31 décembre 1851, nous avons réalisé une somme de 29,904 journées complètes de travail, constatées de la manière indiquée dans mon rapport de l'an dernier; c'est-à-dire l'aide de tableaux journaliers dressés ad hoc et indiquant le nombre exact d'heures que chaque aliéné a consacrées au travail, pour en faire ensuite des journées variables en longueur suivant les saisons. Ces tableaux, continués avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude jusqu'à ce jour, me permettent de vous donner également le chiffre des journées effectuées pendant les six premiers mois de 1852, et ne peuvent laisser aucun doute sur la précision et la sincérité de nos calculs. Le nombre de ces journées réalisées dans les six premiers mois de 1852 s'élève à 14,458

Ainsi, dans une période de dix-huit mois, nous avons pu obtenir un nombre total de journées de . . . 44,362

Tandis que l'an dernier, dans les dix mois notés depuis octobre 1850 jusqu'en juillet 1851, le nombre des journées n'avait été que de 17,272

Vous voyez donc qu'il y a progrès, monsieur le préfet, dans ce sens; et cependant l'organisation, la régularité du travail laissent encore beaucoup à désirer, du côté des femmes. Principalement. J'espère que nous arriverons enfin dans cette section à des résultats meilleurs et à peu près aussi satisfaisants que ceux obtenus dans la section des hommes; mais il faudra, pour cela, de la patience, de la persévérance et même de la ténacité.

Sur une population de 150 hommes environ que renferme en ce moment l'asile, plus de 100 travaillent régulièrement et quotidiennement au dehors de la maison à toutes sortes de travaux agricoles et ouvrages de terrassements, remblais, etc. Malheureusement, je ne saurais trop le répéter et

le répéter sans cesse, les éléments du travail des champs nous manquent, parce que nous ne possédons pas assez de terrains; et la plupart du temps, la plus grande partie de l'année même, pour ne pas laisser dans l'inaction et l'engourdissement les bras de nos travailleurs, nous les employons, faute de meilleure occupation, à aller au loin et avec des brouettes chercher de la terre sur les grandes routes; ce qui a le double inconvénient de mettre nos malades trop en communication avec le public qui les excite ou s'en amuse, et d'employer à un travail presque aussi inutile pour la maison que peu profitable pour eux-mêmes des travailleurs qu'on pourrait occuper si utilement pour eux et pour l'établissement.

Je crois inutile et superflu, monsieur le préfet, d'entrer dans de plus amples et nouveaux détails, et de répéter ici ce que j'ai dit dans mon rapport de l'an dernier, c'est-à-dire de vous énumérer tous les genres d'occupation auxquels, indépendamment du travail des champs, sont employés nos malades des deux sexes, de vous entretenir longuement des résultats divers et des produits de tous genres que nous avons obtenus, améliorés et augmentés comparativement à ceux de l'an dernier. Qu'il me suffise de vous affirmer que notre zèle ne s'est pas ralenti sous ce rapport, et que, de même que ma conviction profonde de l'égard de la prééminence du travail sur tous les autres moyens de traitement applicables à la cure d'un aliéné, ne s'est ni modifiée, ni affaiblie, de même mes efforts et ma persévérance dans cette voie ne tendent qu'à s'accroître et s'affermir chaque jour davantage, quelles que puissent être les critiques et les contradictions qu'une telle manière de voir doive me susciter, pénétré que je suis de l'importance de la question que je traite, de la bonté de la cause que je défends et de l'influence heureuse qu'elle peut avoir sur nos pauvres malades.

A la suite de ces détails et de cette profession de foi, M. Mériar s'empresse de rappeler ce qui avait été fait avant lui pour frayer la voie dans laquelle il marche :

Qu'on veuille bien le croire, du reste, dit-il, nous n'avons pas la prétention de nous poser en novateur ni en réformateur. La question du travail des aliénés a été depuis longtemps posée et résolue. Les hommes éminents qui ont introduit le travail dans le traitement de l'aliénation mentale ont compris dès l'origine toute l'importance et toute la valeur; et, dès l'époque où M. Ferrus, alors médecin en chef de Bicêtre, conçut et réalisa la pensée de fonder la ferme Sainte-Anne et d'en faire une succursale agricole de Bicêtre, dès cette époque (il y a plus de vingt ans de cela), la question du travail appliquée en grand et sur une vaste échelle, comme on ne l'avait encore pas fait, en France du moins, fut jugée. Nous le répétons donc, nous n'avons pas la prétention de rien introduire, de rien inventer; nous n'aspirons à d'autre mérite que celui de pratiquer modestement et d'élargir la voie qui nous a été si heureusement indiquée et ouverte par nos maîtres, en nous consacrant avec persévérance à l'examen, à la culture et au perfectionnement, s'il est possible, de cette méthode de traitement, ou, si l'on aime mieux, de cette importante branche du traitement de l'aliénation; bien que, selon nous, cette branche constitue la partie essentielle, celle qui doit servir de base et de fondement à une doctrine, à une méthode de traitement des maladies mentales, nous ne craignons pas de le dire.

Nous croyons, ainsi que nous l'avons déjà dit, que l'utilité du travail dans le traitement de l'aliénation mentale est généralement reconnue. Toutefois, pour l'apprécier avec exactitude, il est nécessaire que des documents nombreux et précis soient publiés sur l'application qu'on aura faite de ce moyen. C'est donc avec un véritable intérêt que nous lirons ceux que nous promet M. Mériar et ceux que nous adresseront tous ses collègues les aliénistes. — H. de Castejon.

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. GENDRIN.

Leçons cliniques sur la périarthritis.

(Suite. — Voir les numéros du 23 et 30 octobre 1852.)

De nombreuses différences, eu égard à la quantité et à la persistance du liquide, ont été signalées dans les épanchements qui accompagnent la périarthritis.

A la suite d'inflammations qu'on pouvait regarder comme très intenses, à en juger par les accidents prodromiques pendant la vie et par les fausses membranes trouvées après la mort, l'antopie n'a souvent fait découvrir que quelques traces de sérosité. D'un autre côté, on a vu plusieurs fois des épanchements très considérables coïncider avec le dépôt de fausses membranes minces et peu étendues.

Dans la forme chronique de la maladie on rencontre ordinairement des fausses membranes organisées, des couches de matière plastique encore amorphes et des épanchements dont l'abondance est en général assez grande.

Dans la périarthritis, de même que dans les inflammations des autres membranes séreuses, la quantité du liquide qui, pendant un temps donné, s'épanche, se résorbe, se reproduit de nouveau, ou bien persiste sans éprouver de modifications, est subordonnée à la proportion relative de l'élément aqueux qui entre dans la composition du sang et à l'activité de l'exhalation séreuse; on conçoit donc facilement qu'elle doive varier dans de larges limites, et qu'il n'existe pas de rapports rigoureux entre l'abondance des épanchements et le degré de violence des phénomènes inflammatoires.

Toutes les fois que la poche périarthritisale devient le siège d'une tension très considérable, sa paroi médiocre résiste à la pression excentrique qui tend à la repousser vers la partie droite de la cavité thoracique; sa paroi externe cède au contraire et refoule le poumon gauche, qu'on trouve sur le cadavre plus ou moins privé d'air et de sang.

L'investigation nécropsique chez les individus qui ont succombé à des périarthritis anciennes et terminées depuis un temps assez long fait habituellement découvrir, à part les traces qui se laissent à l'inflammation, des modifications qui portent sur l'état des parties constitutives du cœur; le plus ordinairement cet organe est hypertrophié dans ses divers tissus.

A la suite de périarthritis chroniques qui se sont perpétuées en entretenant un épanchement très abondant et des couches pseudo-membraneuses très épaisses, le cœur présente une atrophie dont il n'est pas possible de contester la réalité; sa surface est ridée, la capacité de ses ventricules est amoindrie. Ces résultats s'expliquent, d'un côté par la pression continue du liquide épanché, de l'autre par l'obstacle qu'apporte aux mouvements de diastole et de systole l'enveloppe de formation nouvelle dans laquelle est en quelque sorte emprisonné l'organe central de la circulation.

La matière plastique, dont les couches successives ont revêtu la surface du cœur, est dans l'origine molle et pénétrée de sérosité; peu à peu elle se condense et perd son humidité; soit qu'elle prenne les apparences qui l'ont fait confondre par certains auteurs avec le tissu musculaire, soit qu'elle prenne l'aspect et les propriétés du tissu cellulo-fibreux, il arrive toujours un moment où elle acquiert une rétractilité dont les effets sont d'autant plus énergiques qu'elle agit d'une manière incessante.

En même temps que le cœur revient sur lui-même, l'artère diminue de volume. Les veines pulmonaires et les veines caves sont en général dilatées.

Nous avons tracé le tableau des désordres anatomiques auxquels la périarthritis donne naissance, il nous sera dès maintenant facile de rendre compte des perturbations fonctionnelles qu'elle entraîne.

Dans le premier degré de la maladie, la membrane séreuse du péricarde devient le siège d'une irritabilité insolite sous l'influence de laquelle, à l'occasion de chaque mouvement du cœur, le contact réciproque du feuillet viscéral avec le feuillet pariétal développe une sensation anormale et douloureuse; c'est cette sensation qui marque à l'intelligence du malade les battements successifs qui excitent l'organe central de la circulation, les divagations et les élargissements de rapports qu'il subit au milieu de l'épanchement en voie de formation. La sensation douloureuse, qu'elle soit térribante ou lancinante, offre ce caractère remarquable, qu'elle est isochrone aux mouvements du cœur.

Le liquide qui remplit peu à peu la cavité du péricarde peut être considéré comme un corps étranger dont la présence exerce une pression inaccoutumée; à cette pression, à l'exagération de sensibilité des membranes endocardiques se rattachent vraisemblablement la douleur grativante et le sentiment d'anxiété que les malades accusent au niveau de la région du sternum.

Lorsque le péricarde est distendu par l'épanchement, les souffrances que suscitent les mouvements du cœur retentissent jusqu'aux points d'insertion de la poche fibreuse; c'est en vue de prévenir ces souffrances et de diminuer l'oppression qu'elles contribuent à accroître que les malades se couchent sur le côté gauche, le tronc relevé et tendant à s'incliner en avant; dans cette attitude, le rapprochement qu'éprouvent les attaches supérieures et inférieures du sac péricardique fait cesser, en partie la distension à laquelle il est soumis.

Toute inflammation qui se développe dans un tissu et atteint certaines limites tend sous l'influence stimulante à l'ensemble de l'appareil circulatoire en vertu de la loi par laquelle se généralisent dans les grands appareils les lésions

(1) Mais celle-ci d'une manière seulement.

primitivement locales; c'est ce qu'on observe dans la péricardite. Il se déclare un mouvement fébrile dont l'intensité est proportionnée à l'étendue du foyer inflammatoire qui en est le point de départ.

Les troubles de la circulation ont encore une autre origine, nous voulons parler des modifications que l'état de phlogose apporte dans la sensibilité de la surface interne du péricarde; l'irritabilité insolite qui se produit réagit sur le cœur et exagère son action. Il se passe, dans cette circonstance, un phénomène comparable à la toux qui accompagne les inflammations de la plèvre.

Haller a constaté qu'en promenant l'extrémité d'un stylet sur la membrane séreuse du péricarde on détermine une accélération notable dans les mouvements du cœur.

Il est facile d'expliquer les palpitations qui subsistent, chez les malades atteints de péricardite, longtemps après que l'inflammation a disparu; elles constituent un fait de même ordre que la persistance de la toux à la suite de la pleurésie. La plèvre qui a été enflammée, lors même que les dernières traces de phlogose ont disparu, que le liquide épanché a été repris par l'absorption et que les fausses membranes sont en voie de résorption, conserve une irritabilité anormale sous l'influence de laquelle persévère une toux sèche qui revient par intervalles et se montre principalement à l'occasion des exercices musculaires.

Comme la plèvre, le péricarde conserve, après la cessation des inflammations dont il a été le siège, une irritabilité qui rend compte des palpitations auxquelles sont sujets les malades.

Le fait que nous signalons ici a plus qu'un intérêt de pure curiosité; il explique comment, en même temps que s'accroît le travail d'organisation des fausses membranes, se développe une lésion de nutrition des plus importantes; nous voulons parler de l'hypertrophie du cœur. Cette hypertrophie, que l'on découvre sur les cadavres toutes les fois qu'une péricardite a existé plus ou moins longtemps avant la mort, est un phénomène qui survit physiologiquement au milieu des circonstances diverses dans lesquelles peut s'accroître l'activité naturelle de l'organe central de la circulation. Lorsque l'excès d'action ne dépasse pas certaines limites, il a pour résultat un excès de nutrition du tissu contractile, à la condition cependant de faire sentir ses effets pendant un laps de temps assez considérable pour que les fonctions plastiques éprouvent une modification profonde.

D'après ce qui vient d'être dit, toute hypertrophie du cœur suppose nécessairement dans les mouvements de cet organe une activité insolite remontant à une époque plus ou moins éloignée. Parmi les états morbides en dehors de celui qui nous occupe, dans lesquels intervient cette activité insolite, l'un des plus remarquables consiste dans la présence de rugosités à la surface interne de la cavité, à la pour effe de s'opposer au libre glissement de la colonne sanguine lancée par le ventricule gauche. Pour que la circulation continue de s'accomplir, le cœur est obligé de redoubler et l'énergie, et la durée de ses contractions; sa cavité gauche s'hypertrophie.

Le même phénomène est la conséquence des lésions de l'orifice aortique. Lorsque des indurations des valvules sigmoïdes, des concrétions ou des végétations qui ont pris naissance dans leur épaisseur ou à leur surface, lorsqu'un rétrécissement plus ou moins prononcé vient apporter un obstacle au facile passage du sang, le ventricule gauche subit une hypertrophie dont la forme est déterminée par le sens dans lequel agit la résistance que le cœur doit surmonter.

Au nombre des signes de la péricardite, nous avons placé le bruit de frottement périphérique; il traduit à l'oreille du médecin le déplacement réciproque des feuilletts opposés du péricarde et la gêne mécanique qu'apporte à leur glissement l'interposition des fausses membranes. Il manque toutes les fois que la péricardite provoque et entretient un épanchement abondant de liquide; lorsque le cœur s'atrophie, lorsque la suite d'une exsudation plastique assez épaisse pour triompher par la rétractilité qu'elle acquiert ultérieurement de l'énergie contractile de cet organe; ainsi le bruit de frottement périphérique correspond toujours à une période de la maladie dans laquelle les battements du cœur non-seulement ne sont pas en partie annulés, mais encore conservent un certain degré d'exagération.

L'épigonie péricardiale est un retentissement vibratile de la toux que perçoit l'oreille appliquée sur la région précordiale; elle annonce la présence d'un liquide dans lequel les vibrations sonores sont plus courtes et plus pressées que dans les points où elles prennent origine.

La voix du malade qui parle retentit jusque dans les dernières cellules du poumon; l'ébranlement qu'elle communique à l'air contenu dans leur intérieur se transmet à travers les minces parois de l'organe, à travers le feuillet pleural qui revêt sa surface et celui qui recouvre le péricarde à l'extérieur, à travers enfin les parois du péricarde jusqu'au liquide par lequel il est distendu, s'y brise, s'y réfracte et engendré des vibrations sonores qu'on a comparées à la voix de chèvre.

L'épigonie suppose dans la cavité du péricarde la présence d'une certaine quantité de liquide; limitée à l'étendue occupée par les épanchements, elle disparaît à mesure qu'ils se résorbent.

HOPITAL DE TOURS. — M. HERPIN.

Tumeur circulaire de l'orbite gauche. — Ligature de la carotide primitive gauche. — Guérison. — Menace de récidive du côté droit. — Réfringence. — Guérison définitive.

Le 27 mai 1844 entre à l'hôpital général de Tours Madeleine Larpenot, âgée de cinquante-neuf ans.

Elle vient pour se faire traiter d'une exophtalmie considérable. Rien de semblable dans sa famille. Son père et sa

mère sont morts à une période avancée de la vieillesse, un frère et une sœur, qui vivent encore, n'ont jamais présenté aucune maladie analogue à celle-ci.

Notre malade elle-même a toujours joui d'une santé assez bonne jusqu'au commencement de cette année (1844).

À cette époque, elle éprouva de temps en temps, et à de longs intervalles plus ou moins rapprochés, des douleurs dans la région temporale gauche et dans l'œil correspondant. Ces douleurs, d'abord intermittentes et légères, devinrent bientôt continues et violentes; en même temps la vision s'affaiblit, et de ce côté, des battements tumultueux étaient perçus dans l'orbite gauche correspondante, au point de gêner le sommeil et même de l'enlever presque complètement; l'œil gauche lui-même semblait, plus tendu, moins facile à mouvoir; la surface était plus humide, comme larmoyante; et d'ailleurs ce que la malade raconte, les douleurs de l'œil étant déjà encadré d'une sorte de voile mollassé et brouillé, probablement formé par la conjonctive épaissie (chémiose).

Cependant (avril 1844) les douleurs augmentèrent; la vue du côté malade se troubla de plus en plus et finit par être entièrement abolie, après avoir offert des phénomènes bien manifestes de *dioplie*. En même temps, l'œil était poussé en avant, les battements dans le côté gauche de la tête étaient devenus continus et insupportables; de plus, il y avait des vertiges, bourdonnements d'oreilles.

C'est alors que la malade, effrayée, se décida à entrer à l'hôpital le 27 mai 1844. À son entrée, elle présentait l'état suivant :

C'est une femme d'une stature assez élevée; l'embonpoint est peu prononcé; tempérament plutôt nerveux que sanguin. Les souffrances qu'elle endure depuis plusieurs mois, surtout la privation presque complète de sommeil, ont déjà notablement altéré sa constitution, du reste assez robuste. M. Herpin peut constater les phénomènes énumérés plus haut :

- 1° Propulsion de l'œil gauche en avant; il est à moitié chassé de son orbite;
- 2° Ses enveloppes paraissent plus tendues;
- 3° Sa surface est baignée de larmes;
- 4° La sclérotique et la cornée sont à l'état normal;
- 5° Un chémosis oedémateux, placé aux limites de la sclérotique, encadre la cornée transparente;
- 6° La faculté de voir est presque complètement abolie de ce côté;
- 7° L'œil est poussé en avant, sans être plus dévié d'un côté que de l'autre;
- 8° Les paupières sont soulevées et distendues; leurs plis sont complètement effacés, et elles ne recouvrent plus qu'une partie du globe oculaire.

L'auscultation, pratiquée sur la région temporale (là où la malade perçoit des battements continus), fait reconnaître un bruit de souffle bien manifeste. Ce bruit est isochrone aux battements des artères; il disparaît en grande partie aussitôt qu'on exerce une compression sur la carotide; mais il ne tarde pas à se faire entendre de nouveau avec toute son intensité quand on a cessé de comprimer ce vaisseau.

En même temps que ces signes physiques, nous trouvons encore des vertiges, éblouissements, tendance à la syncope, peu ou point de fièvre, céphalalgie violente et continue, bruissement dans l'oreille correspondante.

En présence de pareils symptômes, le diagnostic ne pouvait rester longtemps incertain. On avait évidemment affaire ou à une tumeur érectile de l'orbite, simple ou dégénérée (fungus ou énéphaloïde); ou à une des variétés de l'anévrysme spontané siégeant sur les divisions de la carotide interne, et peut-être sur l'artère ophtalmique elle-même.

Le pronostic était grave. Depuis un mois la maladie avait fait des progrès rapides; l'œil était presque entièrement chassé de l'orbite; les battements violents et continus et la douleur privaient la malade de sommeil; depuis quelques jours, l'œil droit (du côté opposé à la carotide) avait commencé à faillir; il fallait donc agir d'une manière efficace et dans un bref délai; comme la compression avait fait disparaître momentanément le bruit de souffle, l'idée de substituer à ce moyen temporaire un lien constructif définitif se présentait naturellement à l'esprit.

La ligature de la carotide primitive paraissait donc bien indiquée.

Enhardi par les succès qui avaient suivi cette opération dans des cas analogues (1), le 26 juin 1844 M. Herpin pratique la ligature de la carotide primitive dans le lieu d'élection et par le procédé ordinaire.

L'opération fut des plus simples et ne présenta aucun détail important à signaler. La plaie est passée à plat sans point de suture; une simple bandelette de diachylum affronte ses bords.

Après la ligature, les battements éprouvés par la malade dans la région temporale disparaissent presque complètement; le bruit de souffle, si manifeste avant l'opération, était devenu à peine sensible. Les douleurs ont disparu, son lit.

Aucun trouble physiologique ne se manifesta sur le moment; mais environ une heure après, la malade accusa un violent mal de tête, douleur dans la gorge, déglutition pénible; la respiration était un peu gênée; le pouls petit, mais accéléré; la peau chaude, sèche. — Looch baigna; bouillon de poulet; potion calmante.

La nuit fut calme, et la malade trouva plusieurs heures de sommeil.

Le 27, l'œil droit ne présentait plus ce boudoir et oedémateux qui s'était montré quelques jours avant l'opération.

Le 28, la vue de l'œil gauche (l'exophtalmie) est déjà considérablement affaiblie; on perçoit encore cependant un léger bruit de souffle dans le lointain; la malade entend toujours quel-

ques faibles bourdonnements dans l'oreille. La céphalalgie a beaucoup diminué. (Potion calmante; bouillon.) Sommeil paisible.

Le 28, le malade n'entend plus que des bourdonnements légers de distance en distance; le bruit de souffle a disparu; l'œil s'affaiblit de plus en plus; le mal de gorge est moindre; la déglutition est encore un peu difficile. — Looch baigna; bouillon.

Le 29, *levée de l'appareil*. Le pus est de bonne nature et en quantité convenable. Le même pansement est renouvelé tous les jours.

Tous les phénomènes sympathiques ou réactionnels, céphalalgie, mal de gorge, fièvre, ont disparu pour ne plus revenir.

Le 30, le fond de la plaie se recouvre de granulations.

Les 1^{er} et 2^e juillet, l'œil gauche est complètement resté dans l'orbite et, chose remarquable, il a recouvré ses fonctions, que les progrès de la tumeur avaient momentanément abolies.

Le fil de la ligature est tombé du douze au quinzième jour, sans accident aucun. Cependant la plaie est restée fistuleuse jusqu'au mois de février 1845.

À cette époque, la malade put être considérée comme définitivement guérie. Il n'y avait plus aucune espèce de bruit de souffle ou de battements; l'œil était parfaitement en bon état.

Suites. — Tendance à la récidive. — En avril 1845, l'œil droit fut menacé d'une récidive: exophtalmie commençante, bruit de souffle isochrone aux pulsations du pouls et se faisant entendre dans la région temporale.

M. Herpin songea déjà à lier la carotide gauche; mais comme la compression de la carotide primitive ne faisait ni cesser, ni diminuer le bruit de souffle et les battements de la région temporale, l'opération, qui avait si bien réussi pour le côté gauche, ne semblait pas indiquée ici.

En conséquence, M. Herpin dut se borner à des applications de glace pilée maintenue à l'aide d'une vessie sur la tumeur.

Cette indication, continuée avec persévérance pendant trois mois, fut couronnée de plus complets succès, car la tumeur s'affaissa peu à peu et finit par disparaître entièrement avec les bruits anormaux dont elle était le siège.

La vision, au moment où elle se relevait, était tout à fait normale.

Aujourd'hui, 14 octobre 1852, cette femme existe encore; elle est bien portante; elle ne présente aucune tendance à la récidive.

Elle s'est présentée plusieurs fois devant la Société médicale d'Indre-et-Loire, et j'ai pu moi-même, sur l'invitation de mon excellent maître M. Herpin, constater de nouveau la réelle et complète guérison. D^r G. THOUQUET.

OBSERVATION D'UN CAS DE GASTROHÉMORRAGIE

symptomatique d'une aptéromélie;

Par M. le docteur F. ROBERT, médecin à Landrecies (Nord).

Les communications faites, il y a quelques années, à l'Académie de médecine, par M. Grisolles, et les observations que nous avons publiées dans notre journal ont démontré la singulière influence qu'ont les engorgements de la rate sur l'hématémie. Une des observations relatées dans notre lettre de Genève fournit un exemple de plus de cette influence, si importante à connaître pour le praticien.

Voici un nouveau fait analogue à ceux que nous avons publiés déjà, et qui contribuera à appeler l'attention des médecins sur une circonstance qui n'est pas encore suffisamment appréciée. Nous l'empruntons à la *Gazette médicale de Paris*.

Le sieur M..., tailleur, âgé de cinquante-trois ans, père de quatre enfants, demeurant à Landrecies, était jadis doué d'une excellente constitution, à laquelle des veilles nombreuses, des excès de boisson et de femme, avaient déjà porté d'assez graves atteintes pour mettre ses jours en danger.

Il existe derrière les murs d'enceinte de la ville une vaste mare d'eau boueuse et stagnante, qui est en même temps le réceptacle des immondices fournies par une caserne où séjourne tout un escadron de cavalerie.

M. avait l'habitude de pêcher dans cette mare et d'avoir confectionner en hiver dans lequel il se livrait avec passion au plaisir de la pêche, s'ajoutant en toute saison, presque nu, durant plusieurs heures, au milieu des miasmes putrides exhalées par cette eau infecte.

Le 16 août dernier, à trois heures du matin, je fus appelé auprès de M..., si faible, disait-on, qu'on craignait qu'il ne fût trépassé avant mon arrivée chez lui. Je m'enquis en route des antécédents du malade, et j'appris que depuis quatre jours il n'avait cessé de se gorger de cidre, que la veille il s'était rendu à son jardin, d'où, après une grande fatiguesse qu'il avait éprouvée, on avait dû le ramener chez lui; un léger mieux s'était d'abord manifesté dans la soirée, mais les accidents venaient de se reproduire.

À mon arrivée, je trouvai M... assis sur son séant; ses traits portaient l'impression d'une extrême pâleur, ses lèvres surtout et ses oreilles semblaient de cire; les extrémités étaient froides et imbibées d'une sueur visqueuse; le pouls était 120, la respiration des plus pénibles, et le malade dans un état de faiblesse extrême.

Je percute les principaux organes; le foie était considérablement revenu sur lui-même, le cœur petit, les poudres réduites en bruit; la rate, enfin, présentait 12 centim. dans le sens vertical.

(1) Treize cas de succès à la suite de la ligature de la carotide primitive pour des tumeurs érectiles ou fongues de la face (Vissart, *Mémoires chirurgicaux*, 1840).

l'examen ensuite l'abdomen; les intestins étaient presque rigides; il s'y faisait seulement entendre quelques gargouillements; j'appris en même temps que M... avait pris pendant ces dernières heures de sa vie, la dépression que nous présentait le ventre m'offrit un contraste frappant avec une plénitude très prononcée si à la région épigastrique.

Je percute l'estomac, et la matité, le bruit hydraérique augmentèrent bientôt à distension énorme par une grande quantité de liquide. Il en résultait une anadiphragme, cause de la grande gêne que j'observais dans l'acte respiratoire.

M... ne pouvait imprimer aucun mouvement à sa tête sans qu'il en résultât une faiblesse, ne pouvant m'expliquer cet état d'encéphalopatie que par une perte de sang considérable, je l'ai immédiatement porté à diagnostiquer une gastro-entérite. Dans le but de m'en assurer, je prescrivis immédiatement 1 décigramme de tartre stibié en lavage; l'ingurgitation d'une première tasse de ce vomitif fut immédiatement suivie d'un abondant vomissement de sang, et pendant que j'opérais cette évacuation, cherchant à remonter à la pathologie de cet accident, je reçois à ma rate de 12 centimètres et une pouce pour mesurer qu'il y avait corrélation entre ces deux états organopathiques; c'était une indication pour le traitement. Une fois le vomissement arrêté, j'administrai 1 gramme de sulfate de quinine rendu soluble par l'acide sulfurique; j'avais surtout été encouragé à recourir à cette médication en apprenant de M... qu'il avait éprouvé plusieurs fois des accès de fièvre paritément caractérisés.

Le pleurésie mélangée de la rate m'apprit, après cinq minutes, que cet organe n'avait plus de 9 centimètres. Satisfait de ce résultat, je me promis de recourir au même moyen, et m'attachai à remplir les indications les plus pressantes. Pour combattre l'encéphalopatie, je fis couler le malade le plus horizontalement possible; je lui administrai la limonade sulfurique froide comme hémostatique.

Durant toute la journée jusqu'au lendemain 17, il n'y eut plus que deux vomissements, colorés cependant en rouge foncé. Je crus opportun de recourir à une nouvelle dose de sulfate de quinine qu'il fut administrée; je recommandai de nouveau la position, la limonade et la diète d'aliments.

Le 18, on me présenta une selle du malade; c'était de véritable méléna, ce sang noir laissant déposer une matière pulvérulente de même couleur. D'après ses caractères, j'admis qu'une portion du sang contenu dans l'estomac avait franchi le pylore et traversé les intestins assez rapidement; la rate était remontée à 7 centimètres. J'espérais qu'elle ne se gonflerait plus de nouveau et qu'aucune nouvelle gastro-entérite ne surviendrait; je me contentai d'user des mêmes moyens.

Le 19, une nouvelle selle provoquée par un lavement légalier purgatif me fut présentée; et grande fut ma terreur quand j'y vis mêlés ce même sang noirâtre quelques flocons imitant la *lauré de viande*; je songai à quelque carcinie de l'intestin; mais la palpation et la percussion la plus attentive ne me firent rien reconnaître.

Le 20, les mêmes phénomènes furent observés; seulement l'examen plus attentif des petits flocons, objets de mes craintes, me les fit reconnaître pour de légers filets de fibrine coagulés et comme organiques.

Le 21, la preuve de cette réalité et de la non-existence de carcinie se révéla. Une nouvelle selle me permit d'observer une masse noirâtre, comme spongieuse et écumeuse, qui s'effaissa, une heure après, en un liquide noir dans lequel n'existaient plus de fibrine; j'en conclus que j'avais affaire à une partie de sang qui, à sa sortie de l'estomac, avait subi dans les intestins un commencement de digestion.

Jusqu'au 24, on continua d'observer quelques selles identiques dont la quantité allait constamment en décroissant. J'avis en tout, aussitôt que l'état du malade me l'avait permis, de lui faire avaler dans la journée de temps en temps une cuillerée de bouillon consommé, un peu de vin généreux, et toujours de la limonade froide.

Enfin, le 25, on me montra une selle parfaitement jaunâtre et huileuse. Je trouvais le moment propice pour recourir aux toniques analeptiques, mais l'état de la langue, que l'on dit prise à son aspect pour un morceau de viande macérée, était tout à fait mauvais; j'y eus recours, pour le soutenir, à une potion à base d'extraits de quinquina, que je fis administrer par cuillerée; et insensiblement j'arrivai ainsi aux potages, aux viandes blanches, me réglant toujours sur l'état de l'intestin.

Enfin, le 5 septembre, aucune hémorrhagie n'étant revenue, l'hémorrhagie fonctionnant à merveille, je prescrivis les ferrugineux, et aujourd'hui mon malade, bien que légèrement hyperémique, reprend ses forces, et tout porte à croire qu'il n'en tarderait pas à lui revenir.

Le but de cette observation est de faire ressortir une fois de plus l'importance de la percussion pléthorique dans toute espèce de maladie; sans elle, en effet, je n'eusse pas découvert cette splénomégalie, qui pour moi était le point de départ de la gastro-entérite, et mon traitement se serait peut-être basé sur l'essence de cette observation.

Une autre remarque est encore à signaler, à propos de cette même observation, c'est l'efficacité incontestable de la limonade sulfurique froide comme hémostatique.

EXPÉRIENCES DE BUCHNER sur les capsules de pavot.

On sait que diverses personnes se sont occupées des capsules de pavot, et particulièrement MM. Chevallier, Grandval, Soulieran, etc.; et que les opinions sur la valeur de ces substances n'est pas encore unanime. M. Buchner a publié un travail duquel il résulte :

1° Que le pavot recueilli à l'état vert ne surpasse pas en

activité médicale celui qu'on récolte à l'état de parfaite maturité ;

2° Qu'il perd la majeure partie du suc laiteux par la partie détachée de la tige, si bien qu'après la dessiccation la saveur qu'il présente n'est plus que très légèrement amère, et que les matériaux que fournit sa macération aqueuse sont par-dessus tout d'une nature muclagineuse et pectinée ;

3° Qu'en prenant toutes les précautions possibles pour éviter cette déperdition du suc laiteux, il renferme alors une petite quantité de méconate de morphine ;

4° Que les capsules de pavot récoltées à l'état de parfaite maturité renferment en plus petite quantité que les précédentes les substances solubles dans l'alcool et dans l'eau. Leur infusion est moins muclagineuse et moins douce; elle fournit un liquide moins épais et elle a un goût d'opium plus prononcé. Elle paraît contenir le méconate de morphine et d'autres alcaloïdes qui lui communiquent une vertu sédative et calmante, quoique cette vertu existe encore à un degré beaucoup moindre que dans l'opium ;

5° Que les proportions d'alcaloïdes dans les capsules vertes et mûres sont en elles comme 100 et 258 ;

6° Que le pavot récolté à sa maturité complète est donc supérieur à celui qu'on récolte à l'état vert, et la proposition faite par Winckler d'en fabriquer un extrait qui remplace l'opium a été reconnue par Engerer et d'autres savants dignes de la sérieuse attention des chimistes. Pour préparer cet extrait, on prendrait le pavot à l'état de maturité complète, et, après l'avoir débarrassé des semences et réduit en poudre grossière, on le ferait macérer dans l'eau de manière à obtenir un extrait aqueux, qui serait repris par l'alcool. Le liquide alcoolique serait ensuite distillé et évaporé au bain-marie en consistance d'opium.

COUSSINS DE CHARBON À L'USAGE DE CERTAINS MALADES.

Tout le monde connaît les propriétés désinfectantes du charbon. Longtemps avant que Lavoisier en fit l'objet des recherches spéciales qu'il publia en 1790, l'usage avait consacré l'utilité de certaines pratiques fondées sur ces propriétés. C'est ainsi, par exemple, que dans un grand nombre de localités on ne manquait pas de jeter, chaque année, dans les citernes, afin d'en purifier l'eau, des charbons incandescents provenant des *feux de la Saint-Jean*.

Aujourd'hui, par suite des travaux de plusieurs chimistes, et en particulier de MM. Théodore de Saussure, Payen, etc., nous savons que le charbon peut servir, en outre, à la décoloration d'une foule de liquides. Cette double propriété de désinfecter et de décolorer a été mise à profit par l'industrie et par l'hygiène; ainsi, les raffineries emploient des quantités considérables de charbon provenant de la calcination des os, ou noir animal, pour obtenir des sirops incolores, et, d'un autre côté, la désinfection des matières putrides peut être opérée instantanément par l'addition d'une quantité convenable de charbon très divisé.

Un médecin anglais, M. Howel, a eu l'heureuse idée d'appliquer le charbon à l'appropriation de certains malades qu'il guérait sous eux par manque de forces ou d'intelligence. Les coussins de balle d'avoine, employés ordinairement pour garantir les autres objets de literie, deviennent promptement un foyer d'infection, même en ayant soin de les changer fréquemment, ce qui ne laisse pas d'ailleurs d'être assez coûteux.

M. Howel ayant, dans une des salles d'hôpital confiées à ses soins, une malade dont le visage était devenu intolérable, la fit placer sur un sac en caoutchouc de 50 centimètres carrés, rempli en partie de charbon pulvérisé, et servant à la fois de coussin et d'appareil désinfectant. A partir de ce moment toute mauvaise odeur disparut, et en tenant le reste du lit dans un état convenable de propreté, le succès fut complet.

Ce moyen est simple et fort économique. On pourrait, ce me semble, le mettre à la portée de tout le monde en remplaçant le charbon par de la terre caillée. La petite quantité de matières organiques contenues dans toute terre végétale se réduit, par la calcination, en un charbon très divisé, qui rend ce produit plus propre qu'aucun autre à opérer une désinfection rapide et complète.

Quoi qu'il en soit, le procédé dont nous venons de parler trouvera plus d'une application utile pour des infirmes ou des aliénés, dans les établissements publics de bienfaisance, comme chez les particuliers.

ANALYSE DES HUILES au moyen de l'acide sulfurique.

PAR M. MAURIN.

Les huiles grasses mêlées à l'acide sulfurique dégagent de la chaleur.

Cette action peut servir à les distinguer; elle sépare d'une manière tranchée les huiles siccatives de celles qui ne le sont point.

Dans un verre à expérience ordinaire on a placé 50 grammes d'huile d'olive. Un thermomètre plongé dans le liquide ayant pris la température, on a fait tomber avec soin 10 centimètres cubes d'acide sulfurique bouilli (66 degrés Baumé). On a mêlé les liquides en agitant le thermomètre et suivant des yeux la marche du mercure. En partant de la température de 25 degrés pour l'huile et l'acide, le thermomètre s'éleva à 67 degrés, c'est-à-dire, à 42 degrés.

Le mélange n'exige pas plus de deux minutes; il n'en faut pas plus d'une pour arriver à la température maximum. Dans un autre verre pareil, on a placé 50 grammes d'huile d'olive, et on l'a traitée de même par l'acide.

En partant de 26 degrés, le thermomètre est monté à 100,5; augmentation, 74,5.

Il est essentiel de remarquer dans ce cas :

1° Un développement très notable d'acide sulfurique qui ne se produit pas avec l'huile d'olive;

2° Un boursofflement considérable du liquide. Par suite de ces deux circonstances, le chiffre 74,5 est trop faible.

La différence de 42 degrés à 74,5 est assez forte pour offrir un moyen d'analyse.

L'expérience répétée à plusieurs reprises dans les mêmes conditions, avec la même huile d'olive, a donné chaque fois le même développement de chaleur de 42 degrés.

L'expérience faite sur des huiles d'olive de diverses provenances a prouvé que l'action de l'acide sulfurique est constante lorsque l'huile est pure, et lorsqu'on opère à un même degré de chaleur.

L'action de l'acide n'est pas moins constante sur l'huile d'olive. Les expériences prouvent, de plus, que le développement de chaleur dû à cette huile est réellement de 86,5, au lieu de 71 à 74 degrés qu'indique l'expérience directe. Ce procédé d'analyse peut s'appliquer aux huiles d'olive du commerce. Souvent ces huiles ne sont falsifiées que par l'huile, et, dans ce cas, leur analyse peut être faite avec exactitude, si l'on est assuré de la composition qualitative.

Mais qu'arriverait-il en cas de mélange avec d'autres huiles? Pour répondre à cette question, j'ai déterminé l'élévation de température produite par la plupart des huiles pures. Il résulte de mes recherches que l'huile de ben et l'huile de suif donnent à peu près le même dégagement de chaleur que l'huile d'olive;

Que les autres huiles produisent un dégagement de chaleur plus considérable à l'aide duquel on peut aisément les distinguer de l'huile d'olive;

Enfin, que les huiles siccatives donnent beaucoup plus de chaleur que les huiles non siccatives, et peuvent être facilement reconnues.

L'huile de ben et l'huile de suif ne peuvent être mêlées à l'huile d'olive. Par conséquent, toutes les fois que l'huile d'olive donnera plus de 42 degrés de chaleur dans son mélange avec 10 centimètres cubes d'acide sulfurique bouilli (à la température de 25 degrés), cette huile ne sera pas pure.

Ce qui précède me paraît suffisant à montrer le parti qu'on peut tirer de l'acide sulfurique pour l'analyse des huiles. Dans les mélanges formés seulement de deux huiles, l'emploi de cet acide aidera puissamment à déterminer la qualité. L'analyse qualitative opérée, la quantité pourra souvent en être déduite avec précision.

EMBAUMEMENT DES CADAVRES PAR LE CHLORURE DE BARIUM.

PAR M. BLANDET.

Outre le sulfate d'alumine, qui était employé par M. Gannal, on sait que l'hyposulfite de soude et le chlorure de zinc se disputent l'avantage de conserver par injections les cadavres humains. M. Blandet a mis du sang dans une solution concentrée de l'un et de l'autre sel, et au bout de quinze jours, au contact de l'air, le sang sentait mauvais avec l'hyposulfite, quoique liquide et noir; le chlorure de zinc l'avait précipité sans mauvaise odeur. Il a expérimenté un autre sel, chlorure comme le sel de zinc, alcalin comme le sel de soude, le chlorure de barium. Ce sel maintenait le sang liquide, comme le sel de soude, et le conserve sans odeur, comme le sel de zinc.

La propriété du sel de baryte de rendre le sang imputrescible doit, suivant l'auteur, faire employer le sang saturé de baryte dans l'art d'embaumer les corps. La transfusion du sang sur les cadavres offrirait de grands avantages. Ce qui, ajoute M. Blandet, a été généralement jusqu'à ce jour à l'adoption dans les familles des méthodes diverses d'embaumement, c'est l'aspect cadavérique des sucs les mieux injectés. Les vères étant vides après la mort, la coloration rosée des tissus disparaît, et l'injection des liquides incolores ne peut pas la faire disparaître. Injectez au contraire du sang rendu imputrescible, et le double but de la conservation et de la recoloration des corps est atteint.

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 13 novembre 1852. — Présidence de M. GUÉRANT.

Lecture et adoption du procès-verbal.

M. MARJOLIN, à l'occasion du procès-verbal. Tout en rendant justice aux efforts des micrographes pour arriver à préciser autant que possible le diagnostic de certaines affections, je crains que la Société n'ait dans une mauvaise voie en acceptant sans aucune observation, sans aucun contrôle ce qui nous est dit de la nature essentielle de certaines tumeurs.

J'admetts sans aucun doute qu'il existe dans les tumeurs que nous observons et fréquemment des différences de texture qui ne sont appréciables qu'à l'aide du microscope; mais, si on vient à examiner ces mêmes tumeurs au point de vue clinique, elles ont entre elles une si grande analogie que je crois qu'elles ne sont qu'un genre, peut-être même qu'une espèce dans la grande famille des tumeurs cancéreuses, et que l'usage du microscope n'étant pas aussi chargé, j'aurais désiré voir cette question élucidée, car pour moi j'ai bien de la peine à croire qu'une tumeur du genre de celle qui vous a été présentée par M. Demarquay soit autre qu'un cancer de los.

M. LEBERT. Je répondrai à M. Marjolin que, bien que la discussion ne puisse pas s'engager dans ce moment, je ne puis cependant pas laisser passer l'opinion qu'il a émise sans protester formellement contre la défaveur qu'elle paraît vouloir jeter sur le microscope et son utilité dans la détermination de la nature des tumeurs.

Non-seulement l'utilité de ces études est aujourd'hui généralement reconnue, mais pour l'examen des tumeurs elle est tout particulièrement fondée sur des recherches si nombreuses faites avec une si minutieuse exactitude qu'il n'est guère rationnel de la révoquer en doute. Il ne s'agit pas seulement dans les recherches qui me sont propres sur cette matière de quelques minutes trou-

vies au moyen d'un instrument d'optique, mais bien au contraire de la confrontation continue des caractères anatomiques et microscopiques avec l'observation clinique, ce qui leur donne une réelle valeur pratique.

De reste, loin de trahir la discussion sur ces questions, je serai heureux de la provoquer, et j'aurai l'honneur de présenter incessamment dans ce but à la Société un grand travail sur les tumeurs fibro-plastiques.

MM. LARREY et CHASSAGNAC regrettent que l'on ait cherché à soulever une question qui ne pouvait être discutée dans cette séance.

M. MAZOUZ. Malgré tout le désir que j'ai de voir le jour se faire dans une question aussi importante, je n'aurais pas pris la parole si dans la note qui m'a été remise par M. Demarquay je n'avais trouvé ces mots : Il résulte des recherches faites par notre collègue M. Lebert que le tumeur du bras est composée d'éléments fibreux et fibro-plastiques.

Il est cependant évident que, pour tous ceux qui ont l'observation de M. Demarquay et qui verront ensuite le résultat des recherches micrographiques, il y aura un doute sur la nature de la tumeur. En effet, si aujourd'hui on nous parlait d'une tumeur pulsatile accompagnée de bruit de souffle, de douleurs vives et de ramollissement du tissu osseux, nous dirions très probablement : c'est ou un anévrysme ou un cancer; or c'étaient là les caractères que présentait le malade que vous avez examiné, et aujourd'hui nous voyons que la tumeur est composée d'éléments fibreux ou fibro-plastiques; il est donc permis de douter, et c'est pour cela que j'ai cru convenable d'attirer l'attention de la Société sur ce fait, bien que la question ne pût être discutée aujourd'hui.

M. LEBERT. Voici les renseignements que je puis donner sur le tumeur présenté par M. Demarquay. L'opération fut faite le 16 octobre, et ce ne fut que cinq jours après que j'eus communication de la pièce. Non-seulement elle avait pu s'altérer par la putréfaction, la température était très douce, comme en outre les veines et les artères avaient été injectées, cette préparation pouvait encore contribuer à masquer les caractères de sa structure intime. La part de ces causes d'erreur, M. Demarquay, tout en lui disant que, dans l'intérêt du malade, j'étais cependant bien aise de ne pas trouver des preuves directes de l'existence du cancer, mais de rencontrer plutôt des éléments fibreux et fibro-plastiques.

D'un autre côté, le mode d'art anatomique de cette tumeur présente quelques caractères que l'on ne rencontre pas ordinairement dans le cancer des os : la tumeur est ovoïde, peut-être bien délimitée, entourée d'une enveloppe fibro-celluleuse très vasculaire. Elle ne ressemble pas au cancer périostial diffus de sa nature et parsemé de particules osseuses; elle est également bien plus circonscrite que le cancer ordinaire du canal médullaire.

Les souffrances du malade n'ont pas à diagnostiquer un cancer. Ne voyons-nous pas les petits tubercules douloureux sous-cutanés de nature fibreuse ou fibro-plastique occasionner des douleurs tellement vives que les malades sont impatients d'être débarrassés de la source de leurs souffrances?

La tumeur de M. Demarquay ne me paraît donc pas très heureusement choisie pour être le point de départ d'une discussion contre le microscope.

Correspondance.

M. le professeur GILLES, d'Heidelberg, membre associé étranger, adresse à la Société une lettre de remerciements. Cette lettre sera déposée aux archives.

M. Roy d'Etioles adresse à la Société un duplicata de la lettre et de l'observation qu'il a adressées à l'Académie de médecine dans la dernière séance, à l'occasion du rapport fait par la commission du prix d'Argenteuil.

La Société passe à l'ordre du jour.

M. le docteur Houzelot, chirurgien de l'hôpital de Meaux, écrit pour obtenir le titre de membre correspondant. A l'appui de sa candidature, il adresse un travail sur la luxation de l'extrémité supérieure du cubitus gauche et une observation d'anévrysme traumatique de l'artère sous-clavière gauche.

(MM. Debout, Lenoir, Labrie, sont chargés de faire un rapport.)

M. LARREY transmet à la Société une lettre et une observation de M. le docteur LÉGEY (de Rambervilliers), relatives à une hémorrhagie périodique, d'un type de pleurésie à l'oreille, et il propose que ce travail soit renvoyé à la commission chargée d'examiner le mémoire de M. le professeur BOISSON (de Montpellier) sur les hémorrhagies intermittentes.

M. le docteur DUPONT, médecin de l'hôpital d'Harcourt (Eu), adresse à la Société une observation de fracture longitudinale du radius. (M. Houel est chargé d'en rendre compte.)

M. le docteur CAMUS (de Smyrne), membre correspondant, adresse à la Société une lettre de remerciements.

M. le président de la Société nationale et centrale d'agriculture adresse une lettre d'invitation pour sa séance annuelle.

M. LE PRÉSIDENT charge M. le secrétaire de vouloir bien adresser, au nom de la Société, une lettre de remerciements.

M. LE PRÉSIDENT fait hommage à la Société des 40 volumes qui composent la collection du *Bulletin général de thérapeutique médicale et chirurgicale*.

M. LE PRÉSIDENT remercie M. Debout au nom de la Société.

M. LE PRÉSIDENT adresse le rapport fait à l'Académie sur une observation de renversement complet de la matrice, dont la réduction fut tentée au bout de quinze mois.

Communications.

M. le docteur FOUCALD (de Nanterre) lit une notice sur un appareil à irrigations continues dans les organes génito-urinaires et dans le rectum.

(MM. Danyau, Denonvilliers, Boinet sont chargés de faire un rapport.)

M. BROCA, professeur d'anatomie de la Faculté, communique la lecture d'un mémoire très étendu sur les lésions des l'astigale. (La première partie de ce travail a trait à la luxation sous-astigale.)

M. FORGET, au nom de la commission chargée d'examiner les travaux de M. le docteur JARJAY, lit un rapport sur un mémoire intitulé : *De la dilatation des conduits excréteurs dans les glandes salivaires*.

Les conclusions de la commission sont les suivantes :

1° Adresser à M. Jarjay des remerciements pour son intéressant mémoire, et renvoyer son travail au comité de publication ;

2° Admettre M. Jarjay comme membre titulaire de la Société.

Après la lecture et la conclusion du rapport, M. le président annonce que la discussion est ouverte.

M. GERALDS. Il me semble, puisque M. Forget avait manifesté,

en me citant, l'intention de compléter l'historique de cette affection, qu'il aurait dû saisir l'occasion de parler des recherches intéressantes de son Benjamin Brodie sur les dilatations des canaux galactophores.

FORGET. Je répondrai à M. GERALDS que j'avais parlé de ces travaux dans le mémoire que j'ai publié en 1848.

M. CHASSAGNAC. J'avais constaté en 1844, et il a été publié, la dilatation du canal de Warthon. C'était à l'hôpital Necker, lorsque je remplaçais M. Lenoir. Le malade éprouvait des douleurs très vives dans ce point. En examinant la bouche, j'aperçus sous la langue une concretion blanchâtre; la douleur était très molle et le centre plus dur. Je pus en faire facilement et introduire ensuite un stylet dans le conduit de Warthon, qui était manifestement dilaté.

La question, actuellement, ne se borne plus à demander si la dilatation du conduit de Warthon est possible; elle porte sur ce point que dans la majorité des cas, c'est le conduit de Warthon qui dilaté n'est autre que la dilatation d'une petite bourse muqueuse décrite par Fleischmann.

Je crois que les dilatations du canal sont assez rares et surtout peu durables; la douleur s'appuie à l'idée d'une dilatation chronique. Il ne faut pas, pour admettre la possibilité du fait qui nous occupe, confondre d'après ce qui se passe dans d'autres canaux; c'est tout contraire. Sous plusieurs rapports, l'observation de M. Ribet est fort curieuse.

M. GERALDS. Je regrette de ne pas être tout à fait de l'avis de M. Chassagnac. Je pense comme lui avant certaines recherches, mais maintenant je tiens d'opinion; et il est facile de se convaincre de la vérité.

1° A cause de la nature du liquide contenu dans la tumeur. Ainsi, lorsque celle-ci n'est pas la suite de la dilatation d'un conduit salivaire, le liquide qu'elle contient n'est pas identique au liquide contenu dans la glande salivaire, ou ce qu'on appelle le suc salivaire; il est en apparence identique au liquide qui provient de la glande sous-maxillaire, c'est-à-dire visqueux, filant comme du blanc d'œuf.

2° Le volume et le siège de la tumeur sont encore à considérer pour la diagnose. Lorsque ce sont les conduits salivaires qui se dilatent, la tuméfaction s'étend plus loin; ainsi, Boyer a cité des tumeurs qui faisaient saillie sous la mâchoire.

J'ai vu, dans le service de M. Lenoir à l'hôpital Necker, une tumeur qui avait ouvert et qui contenait une matière analogue à la semouille; lorsque ceux qui me l'ont fait pratiquer des injections et que j'y exerçai la pression, le liquide sortait par l'orifice du conduit situé près du frein de la langue.

M. Baillarger a rapporté des cas de dilatation complète des conduits parotidiens.

Enfin, si on procède par analogie, on verra que les autres glandes salivaires des exemples de dilatation analogue, et de même qu'il y a des kystes des reins formés par la dilatation des canaux urinaires, il peut y avoir des dilatations partielles des conduits salivaires simultanés des tumeurs; on a donc l'induction en plus des faits.

M. CHASSAGNAC. Je ne vois pas trop en quoi l'opinion de notre honorable collègue est contraire à la mienne; néanmoins je crois qu'il faut rester dans la question et ne pas y mêler ce qui a trait aux kystes des reins, etc. Il ne faut pas trop ici se servir de l'induction.

A ceux qui nient la possibilité de la dilatation du conduit de Warthon, il faut le leur montrer dilaté, ce qui est des fois fort rare; car, je le répète, dans le plus grand nombre des tumeurs désignées sous le nom de grenouillette, le conduit est dans l'état normal. Il suffit, pour pratiquer son cathétérisme, d'exciter la sécrétion de la salive par l'application d'une substance sapide sur la muqueuse buccale; on peut alors introduire le cathéter. Le fait de M. Ribet est d'autant plus curieux qu'il a été ainsi justifié.

M. LEXON. J'ai vu ces jours derniers à la campagne un jeune homme qui portait à la partie moyenne et antérieure du cou un kyste assez volumineux. J'ai fait une ponction, et il est sorti un liquide séreux mêlé de grumeaux assez épais et d'un blanc jaunâtre. C'était la l'occasion de rechercher si ce kyste était une dilatation des conduits salivaires. C'est ce que j'ai fait. Après avoir mis un peu de sucre sous la langue, j'ai vu parfaitement la salive sortir des orifices, et il m'a été très facile, en introduisant un stylet dans le conduit de Warthon, de m'assurer qu'il n'y avait aucune communication entre lui et la tumeur.

Dans le fait auquel M. Giraldis faisait à l'instant allusion, et qui a été communiqué à la Société, j'ai eu la certitude que c'était bien un kyste et non une grenouillette, et si plus tard il y a une communication entre les kystes et les conduits salivaires, c'est que la supposition l'avait probablement établie.

M. DENONVILLIERS. Je partage entièrement les idées de M. Chassagnac, et je crois qu'il serait bon, dans le rapport, de faire sentir que les tumeurs désignées sous le nom de grenouillette ne sont pas toujours une dilatation des conduits. Ce qui serait important, ce serait de chercher à établir la proportion sous le rapport de la fréquence entre les kystes et la dilatation du conduit de Warthon.

Puisque l'on a des éléments suffisants pour établir le diagnostic, il faut éviter qu'on dise plus tard qu'on a confondu ensemble deux affections bien distinctes. Ainsi il est évident que les observations de MM. Ribet et Maisonneuve ne ressemblent en rien à la grenouillette.

En terminant, je dirai que je suis étonné que personne n'ait fait attention à une circonstance pratique bien propre à éclairer la diagnose. Personne n'ignore avec quelle peine on parvient à fermer les fistules, tandis que dans la plupart des tumeurs désignées sous le nom de grenouillette, ce qui précède la guérison, c'est d'empêcher les ouvertures pratiquées sur la tumeur de se cicatriser. Il faut donc, lorsqu'on excise ces tumeurs, qu'on excise une partie tout à fait distincte de l'appareil salivaire.

M. GERALDS. Notre honorable collègue a touché à une question très importante, la proportion, entre les dilatations véritables et les kystes, il l'a résolue dans son sens plutôt par sentiment que par démonstration, et il n'a pas assez tenu compte de la différence du liquide dans l'un et l'autre cas.

M. DENONVILLIERS. Je crois que c'est bien plus par le cathétérisme et les résultats du traitement qu'on pourra arriver à résoudre la question que par la physiologie. Quant à expliquer l'analogie des liquides, c'est un point très difficile.

M. FORGET. J'ai eu occasion de voir dans le service de M. R. Marjolin, lorsqu'il remplaçait M. de Saint-Amand, un malade qui présentait une grenouillette bien évidemment formée par un kyste indépendant du conduit de Warthon, et dans ce cas il fut facile d'en avoir la certitude. M. Marjolin, frappé de la lenteur du traitement ou des récidives lorsqu'on n'excise qu'un petit lambeau de la tumeur ou qu'on laisse un sillon, traversa le kyste vers sa

base avec un fil plat, et soulevait ensuite le fil excisé franchement la muqueuse derrière lui. Je disais qu'il avait la pièce avec beaucoup d'attention, et il fut facile de retrouver derrière la tumeur le conduit de Warthon bien isolé.

M. LARREY. Il me semble, messieurs, que nous revenons sur une discussion qui a déjà eu lieu au sein de la Société, et que jusqu'à présent aucun élément nouveau n'est venu la faire avancer.

M. BUCHE. Je crois que l'observation générale de notre honorable collègue M. Denonvilliers n'est pas tout à fait exacte en ce tendance opposée qu'on remarque dans les fistules salivaires et de Warthon.

Dans le fait que j'ai eu l'honneur de présenter à la Société par l'organe de M. Forget, la ponction faite à la tumeur d'après les idées qui avaient conduit M. Denonvilliers à faire sa remarque, c'est-à-dire dans le but d'établir une fistule, avait échoué. Il est vrai que dans la première opération la fistule se maintint pendant une année, mais elle ne donna pas la certitude que qu'elle se reforma et qu'elle nécessita une nouvelle ponction. Si en général les fistules ont de la peine à se fermer, il faut néanmoins convenir qu'un assez grand nombre se ferment assez, même les fistules urinaires.

M. DENONVILLIERS. Je crois que, dans l'observation de M. Ribet, il s'est passé quelque chose d'analoge à ce qu'a mentionné M. Folin.

M. RICHTER. Je ne pense pas qu'il ait été possible, dans le fait que j'ai cité, d'avoir lésé le conduit de Warthon, attendu qu'il était tout à fait dans le fond du kyste et non sur la paroi qui fut le siège de l'opération; je m'en assure pendant la vie en abstenant au kyste de la charpie le liquide qui sortait du kyste lorsqu'on pressait la glande sous-maxillaire, et je prouve la plus certaine est la dissection que j'ai faite après la mort.

Après cette discussion, l'adoption des conclusions est renvoyée à la prochaine séance.

Sur la proposition de plusieurs membres, le rapport de M. Forget est renvoyé au comité de publication.

Le secrétaire de la Société, MARJOLIN.

CORRESPONDANCE.

Paris, le 22 novembre 1852.

Monsieur le Rédacteur,

Dans une note que vous avez publiée (n° 137, 30 novembre 1852) et qui est relative à une nouvelle sonde de tresses inconvénients par M. le docteur Chassagnac, on signale plusieurs inconvénients de l'algale à vis.

Je n'ai ni l'intention ni le désir de faire une appréciation quelconque de l'instrument proposé par M. Chassagnac. Le temps et l'expérience apprendront ce qu'il faut en penser. Mais ce qui est d'éclaircir votre religion sur la critique générale qui a été faite des sondes à vis.

Il y a deux sortes de sondes à vis dans l'armementarium actuel des chirurgiens. L'une de ces sondes, dont l'invention remonte à 1817 et dont il est fait honneur au professeur R. Riccaud et à M. Marjolin (voir fig. 1), me semble mériter, en effet, les justes critiques que M. Chassagnac en a faites. C'est la sonde à simple vis soude à un bout de l'instrument et terminée de l'autre, que l'on montrait tout simplement bout à bout et que rien n'empêchait de se dévisser.

Mais, depuis 1837, je fabrique une sonde dans la construction de laquelle j'ai cherché à remédier aux principaux inconvénients reprochés à la précédente et surtout au bruit de cliquetis, qui est impossible dans l'instrument en question. Après de nombreux essais, je parvins, en ajoutant un tube interne, comme dans la sonde à vis soude, à rendre impossible tout accident; mais, tandis que mon tube interne est terminé par une vis à course illimitée, qui fait que, au besoin en cas d'usage et qui donne à la sonde une flexibilité remarquable, que sont les mouvements et les manœuvres, le tube de M. Chassagnac se fixe par un assemblage à bilounette sans hague. De plus, dans mon modèle, l'assemblage extérieur se fait à frottement et à bec de flûte pour empêcher la sonde de tourner (fig. 2); tandis que dans son modèle M. Chassagnac, en utilisant aussi le bec de flûte, n'assemble la sonde que bout à bout et par son tube interne à bilounette.

Loin de moi la prétention de croire que l'on ne fera pas mieux que la sonde à vis que j'ai fait connaître dès 1837; mais ce que j'affirme, c'est que jamais depuis cette époque d'âge éloignée je n'ai reçu le moindre reproche ni n'ai indiqué le moindre inconvénient de l'emploi de cette sonde, qui figure port 98 p. 0/0 dans la fabrication. Ce système permet également l'assemblage des sondes d'enfants et autres avec le même avantage.

Permettez-moi de profiter de cette circonstance pour signaler les dangers de l'emploi du mancheton pour la vis interne. Cette vis, étant la partie de l'instrument qui reste en contact avec l'urine, est précisément celle qui ne doit pas être en mancheton, substance qui, comme on le sait, n'est que du cuivre blanchi très facilement oxydable.

Agitez, etc.
CANABAT.

Fig. 1.





Fig. 2.



Agitez, etc.
CANABAT.

Actes de la Société médicale des hôpitaux de Paris. Douzième fascicule, contenant les mémoires de MM. R. Barthez, P. Barthez, Bouchut, H. Bourdon, Gosset, Hérard, Marjolin, Moissenc, Requin et Vernis. Un vol. in-8 de 288 pages. Prix: 2 fr. 50 c. — A Paris, chez Germer-Baillière, libraire, rue de l'Ecole-de-Médecine, 17.

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

La prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois	8 fr. 50 c.
ANGLAIS, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois	16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an	30 »

GRÈCE, HOLLANDE, PRUSSIE,	Trois mois	9 fr.
SARDAGNE, SAVOIE,	Six mois	17 »
TURQUIE, ANGLETERRE ET COLONIES,	Un an	33 »

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois	10 fr.
GERMANIE,	Six mois	20 »
	Un an	38 »

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

PARIS, LE 24 NOVEMBRE 1852.

Séances des Académies.

La rareté de plus en plus grande du quinquina jaune, dit *calisaya*, c'est-à-dire de celui qui fournit en plus grande abondance la quinine, l'extrême élévation du prix de ce quinquina, augmentée encore par sa monopolisation entre les mains d'une association anglo-américaine, ont excité les recherches des médecins et des chimistes pour trouver un succédané à ce puissant fébrifuge. On sait à quel nombre s'élève aujourd'hui la liste de ces succédanés ; il est beaucoup plus que suffisant pour rendre impossible tout rapport d'ensemble de la commission des succédanés du quinquina. C'est cette liste que M. O. Henry est venu augmenter d'une unité. Mais, il faut le reconnaître, son succédané se présente avec des apparences qui doivent le faire accueillir avec un intérêt tout spécial, puisque, d'après ce laborieux expérimentateur, la quinidine (c'est le nom du nouveau succédané) n'est autre chose que de la quinine hydratée. Cette opinion toutefois n'est pas tellement démontrée, qu'elle ait pu convaincre tous les collègues de M. Henry, et c'est l'incertitude que sa démonstration a laissée dans quelques esprits qui a donné lieu à la discussion d'hier. A la question scientifique était bien annexée une question industrielle importante, ainsi que cela a toujours lieu ou à peu près dans les discussions pharmaceutiques ; mais suivant nos habitudes, nous laisserons cette question dans l'ombre pour ne nous occuper que de ce qui intéresse directement les praticiens et mieux encore les malades. Que M. O. Henry tire un profit plus ou moins grand de sa découverte, nous n'avons point à nous en occuper, et cela nous paraît d'ailleurs très légitime si sa découverte est utile à la science et à la pratique ; tout se réduit pour nous à savoir si cette utilité est bien réelle.

Les efforts des honorables orateurs qui ont pris la parole n'ont pas contribué beaucoup à nous éclairer sur ce point. Loir de M. Soubeiran et M. Guibourt nous ont donné d'excellentes raisons de penser que la quinine et la quinidine sont deux corps très différents, bien loin d'être identiques. M. Bouchardat a, au contraire, exposé les motifs très plausibles qui le portent à adopter l'opinion de M. Henry. La conclusion à tirer de tous les arguments produits de part et d'autre, c'est que la question est fort incertaine sous le rapport chimique. En cela elle ressemble à beaucoup d'autres questions de chimie organique, qui, malgré les prétentions de MM. les chimistes, est encore bien loin de rendre compte de l'action physiologique et thérapeutique de l'immense majorité des produits et même des principes dits immédiats. C'est ce que M. Gaultier de Claubry, quoique chimiste lui-même, a fait observer avec beaucoup de sens. Mais il a fait observer aussi, avec non moins de raison, que ce côté de la question n'était pas le plus important, et qu'après tout l'Académie pourrait bien se consoler de son ignorance sur la véritable nature de la quinidine, si on venait à lui démontrer que les vertus curatives de ce principe sont exactement les mêmes que celles de la quinine. L'Académie s'est sagement rendue à l'opinion de M. Gaultier de Claubry, et elle a renvoyé le nouveau fébrifuge à l'expérimentation de la commission des succédanés du quinquina.

Les conséquences de la permuation.

Nous disons les conséquences, pour nous conformer au langage de quelques candidats à la chaire de thérapeutique, lesquels n'admettent pas que M. le ministre

puisse avoir sur l'opportunité de la permuation une autre opinion que celle de la Faculté. D'abord, est-ce bien une opinion que la Faculté à voulu exprimer par son vote, ou bien n'a-t-elle prétendu faire que ce qu'elle considère comme un acte de bonne confraternité ? Nous verrons dans un instant ce qu'il faut penser à cet égard. En attendant, et en suivant le raisonnement des candidats en question, voici à quelles conséquences on est conduit.

La permuation étant accordée, qui se présentera pour remplir une chaire de thérapeutique et de matière médicale ? Il semble naturel de croire qu'il se présentera des hommes ayant étudié d'une manière spéciale l'art de formuler, ainsi que l'histoire naturelle, chimique et physique des médicaments, c'est-à-dire que les candidats ne seront point ce qu'on appelle des cliniciens ou des pathologistes, ou des médecins purs. Or, s'il arrive que le candidat nommé vienne à son tour à demander une permuation que la Faculté n'aura aucune raison de refuser, par qui sera-t-il remplacé ? Evidemment encore par un candidat ayant suivi la même voie que lui. Ainsi la Faculté, en introduisant dans son sein ces hommes qui sont bons à tout, en exclura les vrais médecins, c'est-à-dire les mérites et les notoriétés qui seules jettent de l'éclat sur les écoles et font progresser la science.

Où bien, il arrivera, et c'est ce qui pourra arriver de plus heureux, que ces vrais médecins, se voyant exclus des chaires auxquelles ils peuvent si justement aspirer, seront forcés de se présenter comme candidats pour des places qui ne sont nullement dans la ligne de leurs études, et de jouer ainsi un rôle également humiliant pour leur science et pour leur caractère.

Ces remarques, nous ne sommes pas seul à les faire ; des professeurs qui ont voté pour la permuation les ont faites avant nous et en sentent toute l'importance. Quand on leur demande pourquoi, voyant tous ces graves inconvénients, ils ont néanmoins accordé la permuation : « Comment voulez-vous refuser votre suffrage à un collègue qui vous le demande ! » Voilà à peu près leur seule réponse.

Des considérations de cette nature touchent peu, sans doute, M. le ministre ; aussi avons-nous le ferme espoir que les candidats qui comptent si bien sur la permuation pour effectuer les petits arrangements déjà projetés depuis longtemps comptent sans leur hôte, et que l'autorité supérieure ramènera les ambitions dans une voie légitime, et comprendra mieux, ou du moins protégera plus que la Faculté les véritables intérêts de l'Ecole et de l'enseignement. — H. de Castelnau.

HOPITAL DE LA CHARITÉ. — M. VELPEAU.

Sur l'inflammation des gaines des péroniers latéraux et des gaines tendineuses en général.

L'inflammation des gaines des tendons est intéressante à étudier, parce que souvent elle a donné lieu à des erreurs de diagnostic, parce que, quand le diagnostic est bien posé, elle est la source d'indications thérapeutiques spéciales.

Tout le monde connaît cette pléguie particulière de la gaine des radiaux, maladie qui a été décrite par M. Velpeau sous le nom d'rad. Mais les radiaux ne sont pas les seuls muscles dont la gaine présente cette affection ; l'on a pu observer au n° 10 de la salle Sainte-Vierge, il y a déjà quelque temps, un malade qui offrait un exemple d'une maladie semblable dans la gaine des péroniers latéraux.

A la région latérale du pied droit, sous la malléole externe, on remarquait une plaque rouge, allongée, peu étendue transversalement, suivant la courbe que décrivent les péroniers latéraux. Il y avait tuméfaction, empatement, douleur, chaleur et rougeur. La tuméfaction n'était pas très considérable ; le creux post-malléolaire était un peu effacé. On remarquait çà et là sur le trajet de cette inflammation quelques bosselures fluctuantes et au niveau desquelles la peau cette collection liquide était formée par du pus ; mais, quand on faisait attention à la forme de la plaque inflammatoire, à sa direction ; quand on appréciait qu'il n'y avait pas eu de violence extérieure, que le malade avait supporté de grandes fatigues, quand on réfléchissait aux fonctions des péroniers,

aux frottements de leurs tendons pendant la marche, le diagnostic était bientôt modifié. Il s'agissait d'une inflammation de la gaine des tendons des péroniers.

Le liquide que l'on sentait dans cette région montrait évidemment que cette inflammation datait déjà de quelque temps, et le malade nous indiquait que le début de cette affection remontait à une quinzaine de jours.

La fluctuation était manifeste, et cependant M. Velpeau ne pratiqua point l'ouverture de ce foyer. C'est que dans l'inflammation de ces gaines tendineuses le liquide qui s'épanche, qui se forme d'abord n'est pas du pus ; c'est du sérum, puis du sérum mélangé à des matières albumineuses, puis du sérum purulent, puis enfin du pus, et encore du pus mal lié. Or, si l'on donne issue à ce liquide, même quand il est déjà purulent, il sort du pus de mauvaise qualité ; les surfaces enflammées se soudent ; il s'établit des adhérences entre les tendons et les parois de la coulisse, et l'on s'expose à tous les inconvénients, on court tous les dangers de la communication de l'air avec une membrane synoviale.

Au lieu donc de pratiquer une incision, M. Velpeau fit appliquer sur le foyer un vésicatoire assez large pour dépasser en tous sens les limites du mal.

Si le vésicatoire réussit quelquefois à arrêter une inflammation franchement phlegmoneuse, c'est surtout dans des inflammations de cette nature qu'il produit d'heureux résultats. On obtient très souvent, dans des cas de ce genre, une guérison par résolution. Pour le cas particulier dont il est ici question, la maladie datait déjà d'une quinzaine de jours ; la fluctuation était évidente, et il y avait même quelques points ramollis ; on ne pouvait avoir qu'un bien faible espoir d'obtenir une prompte guérison, une résolution complète. Mais le vésicatoire, appliqué sur une partie enflammée, ou bien fait rétrograder l'inflammation, ou bien il devient un excellent maturatif. Si quelque chose pouvait en empêcher l'application, ce serait seulement la crainte d'occasionner de la douleur au malade ; mais cette crainte n'est pas fondée ; M. Velpeau a souvent remarqué que le vésicatoire, appliqué dans ces circonstances, au lieu d'exagérer la douleur, soulage les malades, et même calme quelquefois leurs souffrances.

Chez notre malade, un résultat un peu inespéré vint prouver une fois de plus que, dans ce genre d'inflammation, le diagnostic étant bien établi, le pronostic et la thérapeutique doivent être modifiés. L'inflammation se termina par résolution, et notre malade sortit guéri huit ou dix jours après.

Dans ces inflammations des gaines tendineuses, au début, le repos seul suffit pour les faire disparaître le plus souvent ; que si ce moyen ne paraît pas devoir suffire, quelques saignées, des cataplasmes, des bains locaux et généraux, un purgatif et, par-dessus tout, un vésicatoire triomphent de la maladie, même à une période assez avancée. Cette observation nous montre que, même quand il existe une fluctuation manifeste, il ne faut pas trop tôt désespérer de voir survenir une heureuse terminaison.

Les inflammations de ce genre sont assez nombreuses ; elles ont été souvent méconnues. Il importe, au plus haut degré, de ne pas les confondre avec un phlegmon, et pour le pronostic et pour la thérapeutique.

Je n'ai pas voulu m'appesantir sur les symptômes de l'inflammation des gaines tendineuses à ses diverses périodes. Je me propose de revenir plus tard sur ce sujet ; j'ai seulement voulu faire connaître un fait qui a une grande portée pour la thérapeutique de ces affections.

Je ferai suivre ces quelques réflexions d'une observation à peu près semblable que j'ai recueillie au commencement de cette année à l'hôpital des Cliniques, dans le service de M. Nélaton. Il s'agit dans ce fait de l'inflammation des gaines tendineuses des muscles qui concourent à former la patte d'oie. Ce fait est intéressant à cause du siège de l'inflammation, à cause du diagnostic ; mais il n'offre pas tout l'intérêt du premier : la maladie a été atteinte dès le début, alors qu'il n'y avait encore aucune sécrétion dans les gaines enflammées. Voici ce fait :

Le malade était un jeune homme âgé de dix-neuf ans, couché au n° 12 de la salle des hommes. Il se plaignait de douleurs dans le genou gauche. Il avait reçu, disait-il, un coup dans cette région six ou sept jours avant son entrée à l'hôpital. Depuis lors, il souffrait beaucoup, ne pouvait plus marcher, et ses douleurs étaient surtout exaspérées dans les mouvements de flexion et d'extension de la jambe.

Point de saillie anormale ; point d'écchymose. Vers la partie interne du genou, dans un point correspondant à l'endroit où les tendons des muscles droit interne, demi-tendineux et courtier vont s'épanouir pour former la patte d'oie, il existe de la douleur, augmentée par la moindre pression. Dans les mouvements d'extension et de flexion du genou, la main, appliquée en cet endroit, perçoit manifestement un craque-

ment particulier; c'est l'analogie du craquement que l'on observe, dans certains cas, à l'avant bras, dans la gaine des radiaux. C'est le premier degré de l'inflammation des gaines tendineuses des muscles.

Rien dans le cas qui nous occupe ne pouvait induire en erreur; pas d'écchymose, pas de gonflement ou de tuméfaction, pas d'épanchement sanguin capable de produire une crépitation qui aurait pu tromper le chirurgien. En général, dans toute affection, les malades prennent naturellement la position la plus avantageuse, la position dans laquelle il y a le moins de tiraillements. Notre malade avait la jambe demi-fléchie sur la cuisse, la cuisse légèrement fléchie sur le bassin. Tout le monde voit de suite que c'est là, en effet, la position la plus favorable au repos des muscles qui concourent à former la patte d'oie. Enfin, chez notre malade, il n'y avait aucune saillie, aucune tumeur, et il n'y avait aucun épanchement dans la bourse séreuse inflammée.

Cette maladie cède facilement. Un sinapisme appliqué plusieurs fois dans la journée en triomphe habituellement au début. C'est ce qu'on observe souvent à l'avant-bras.

Chez ce malade, quatre sangsues suivies le surlendemain d'un vésicatoire volant amenèrent la guérison en six ou sept jours.

Un mot encore. Ces inflammations doivent, règle générale, être traitées plus énergiquement aux membres inférieurs qu'aux membres supérieurs. Le repos est plus facile pour ces derniers, et ils sont moins exposés à de grandes fatigues.

L. B.

HOSPICE DE BICÊTRE. — M. DELASIAUVRE.

Des diverses formes de l'aliénation mentale.

(Leçons recueillies par M. PÉREZ, élève de la deuxième section des aliénés.)

(Suite. — Voir les numéros des 17 août et 28 septembre.)

Démence.

Messieurs, la démence consiste dans l'affaiblissement des facultés mentales. Esquivol en a donné un aperçu assez frappant dans cette comparaison pittoresque : « L'idiot, dit-il, est un indigent qui n'a jamais possédé et le dément un riche qui conserve encore des débris de son ancienne opulence ».

Suivant la gravité de cet état, l'attention est faible, inefficace, nulle; la mémoire est confuse, infidèle, entièrement perdue; le jugement incertain, défectueux, aboli; les conceptions obscures, avortées ou fausses; l'enchaînement des idées pénible, incorrect, impossible; l'imagination sans essor; les déterminations inertes, fugaces, non motivées; les desirs sans portée comme sans base. De cette mutilation intellectuelle découle, comme une conséquence nécessaire, l'anéantissement des manifestations morales : sentiments, affections, instincts. La vie physique subit elle-même des changements parallèles : la sensibilité générale diminue, et l'exercice des sens, d'abord imparfait, finit par être complètement suspendu.

Une remarque doit trouver ici sa place : quand plus haut nous faisons dériver la lésion morale de la lésion intellectuelle, cette subordination, dans notre pensée, n'a rien d'absolu. La démence n'est point une forme mentale ordinaire. Elle est dans la majorité des cas le signe d'une désorganisation cérébrale profonde et bien souvent un mode de terminaison des autres aliénations. On conçoit dès lors que la cause organique puisse atteindre simultanément les deux ordres de facultés. Or, comme l'activité des uns est pour beaucoup dans l'énergie des autres et réciproquement, il s'ensuit qu'au lieu d'être simple l'état de la plupart des déments doit être, au contraire, la représentation complexe d'un affaiblissement de l'intellect aggravé par la diminution des forces sentimentales, et du décroissement, comme une conséquence, de l'activité de l'instinct intellectuel. La réalité de cette correspondance de la notion au sentiment et du sentiment à la notion n'a point échappé aux observateurs; elle est en particulier élogiquement exprimée dans le passage du discours de Rousseau sur l'origine des connaissances humaines : « Quoi qu'il en soit, disent les moralistes, c'est l'illustré philosophe, l'entendement humain doit beaucoup aux passions, qui, d'un côté, nous avertissent, nous donnent beaucoup aussi. C'est par leur action que nous raisonnons plus parfaitement. Nous ne cherchons à connaître que parce que nous désirons de jouir; les passions à leur tour tirent leur origine de nos besoins et leurs progrès de nos connaissances, car on ne peut désirer ou craindre les choses que par les idées qu'on peut avoir ou par la simple impulsion de la nature. » C'est sous le bénéfice de ces remarques qu'il convient d'envisager la démence.

Cette affection n'offre pas de moins nombreux degrés que la perversion maniaque; mais les motifs qui porteraient à l'étudier sous cet aspect ne sont pas également impérieux. Elle ne fournit guère, en effet, de types variables et de cas qui ne puissent être rattachés à l'un ou l'autre des groupes des périodes. Tout l'intérêt pratique se concentre, au contraire, dans les conditions qui lui donnent naissance, dans les diversités anatomiques auxquelles elle se rapporte, et qui en font varier la physiologie, la marche, le pronostic et le traitement.

A ce point de vue, la démence forme trois principales divisions : elle est tantôt primitive ou spontanée, tantôt consécutive aux différentes folies, et d'autres fois enfin, l'un des symptômes d'une désorganisation quelconque du cerveau.

Démence primitive. — Dans cette forme, la déféction mentale apparaît d'abord avec ses signes propres, sans autre complication. Il n'y a point de folie antécédente; la santé générale persiste; le malade n'accuse aucune souffrance; l'expression morbide se réduit, en un mot, au seul manque

de force intellectuelle et morale. C'est surtout dans ces conditions que, voisine des névroses, ou, si l'on veut, idiopathique, la démence pourrait être considérée non comme une dépendance d'un autre état pathologique, mais comme une réelle espèce de l'aliénation. Sans doute il s'opère dans les centres nerveux une transformation intime; le progrès de la maladie en est une preuve évidente; mais démontrer ce changement, en établir la nature et l'étendue, est chose difficile, principalement à l'origine.

La démence primitive affecte rarement un développement rapide. Son évolution, au contraire, est le plus souvent lente et graduelle. On voit même des individus chez lesquels les accidents, faiblement marqués au début, demeurent stationnaires pendant plusieurs années. La diminution de la mémoire est, en général, un des caractères les plus saillants de cette période. Elle est d'ailleurs si progressive qu'elle oublie les dates les plus simples; l'année, le mois, le jour, le nom de son pays, de sa rue, le nombre de ses frères, de ses enfants, etc. Les souvenirs récents sont, du reste, moins aisément rappelés que les souvenirs passés, ce qui a fait dire du dément, avec quelque raison, qu'il avait la mémoire du vieillard. Cela tient probablement à ce que les idées nouvelles, mal fixées par le cerveau malade, ne laissent dans cet organe que de insuffisantes empreintes.

Il ne s'agit pas toujours, dans cette profonde dépression relative de la lésion mnémonique, d'un excès exagéré par l'apparence. Les fautes de la mémoire sautent aux yeux, tandis que l'impudence du jugement, du raisonnement, de l'émulation, etc., lorsqu'existe encore une certaine perception vraie des rapports, ne s'apprécie bien que par la réflexion. Tout discernement, en effet, n'est point effacé dans la démence peu avancée. Mais suffit-il que les conceptions n'aient rien de trop excentrique, que le langage ne présente point d'absurdité pour croire à l'intégrité des virtualités pensantes?

C'est l'opposé qui s'observe. Si l'esprit conserve quelque rectitude, il ne saurait s'élever à des combinaisons suivies; il n'en a plus la force, et les matériaux lui manquent. Insensiblement l'avenir se ferme à ses regards; le passé, pour lui, n'est plus qu'un songe dans lequel il glisse au hasard quelques reminiscences; son horizon se borne au cercle étroit du milieu dans lequel il végète. Les indices de cette déchéance se retrouvent, d'ailleurs, dans toutes les manifestations de la vie morale, affective, instinctive, comme de la vie artistique, industrielle, etc. Les aptitudes se perdent, les sentiments s'émoussent, les passions s'éteignent, la sensibilité morale suscite le rire ou des larmes non motivées. On remarque aussi que, peu enclins à parler, les malades prennent rarement l'initiative d'une demande. Ils se contentent de répondre quand on les interroge, et le font d'une manière laconique. Comment féconderaient-ils un entretien, leurs desirs étant, comme leurs idées, à peu près nuls? L'habitude extérieure correspond enfin à de telles dispositions : l'attitude est lourde, la physiologie arrêtée, insouciance, bête.

Le nommé Tr... vous présente de cet état de la démence un remarquable exemple. Il est actuellement âgé de soixante-six ans. Durant le long intervalle qui s'est écoulé depuis son admission à l'hospice en octobre 1849, sa situation a peu varié, et l'exposé des symptômes tracés à cette époque pourrait très bien servir encore à la description actuelle. Tr... n'a pas seulement les dehors de la santé physique, il en possède la réalité. L'appétit est régulier, le sommeil excellent; et chaque jour avec la ponctualité d'une machine, il parcourt le même cercle de travaux monotones, agricoles ou intérieurs. Pour tout dire, il n'a rien de plus à nous offrir que ce qu'une oppression légère du côté gauche de la poitrine.

Quant aux fonctions mentales, tout discernement n'est pas aboli. Les réponses ont du sens et les actes ne sont pas déraisonnables que le langage; mais l'énergie fait défaut à tous les pouvoirs. La mémoire surtout est très infidèle, le moins à l'égard des choses anciennes. Tr... ignore l'année, le mois, le jour; il oublie jusqu'au nom des membres de sa famille; lui-même a conscience de son infirmité. Il ne saurait d'ailleurs former de combinaisons suivies, tant les conceptions sont lentes et indécises. Cette nullité perce dans chacune des manifestations; sur sa physiologie est stéréotypée une placidité moutonne qui ne l'abandonne ni à la promenade, ni au travail, ni dans les repas. Sa démarche est languissante; il ne fait point une enjambée plus longue que l'autre; on voit le coup de fouet manqué. Le mouvement de la visite l'émotionne, sans le jeter sensiblement hors de sa sphère de calme. Trois fois seulement il a commencé par nous adresser la parole; l'une pour nous avertir de son point de côté qui le tourmentait; l'autre pour nous dire qu'il ne pouvait aller de l'école; la troisième pour nous dire qu'il avait besoin de nous. Ses réponses sont toujours brèves, et si, ce qui lui arrive sans cesse, il fait de vains efforts pour retrouver un souvenir, il l'exprime par le geste qui d'habitude indique un tel embarras. Le provoque-t-on à un récit, à un raisonnement, il s'arrête forcément n'étant point servi par les idées. Tr... était très affecté pour les siens; il les accueille avec plaisir, accepte les petites douceurs qu'ils lui apportent; mais leurs joies comme leurs chagrins ne lui causent qu'une impression momentanée. Ils le quittent repoussé, quelquefois même le sujet de leur entretien, rentre dans sa division sans une agitation de plus ni de moins. Les instincts sont à l'unisson des sentiments.

Quelques souffrances vers la tête, pour lesquelles on lui aurait prescrit des sangsues et des vésicatoires, auraient peut-être chez Tr... à ce décroissement intellectuel et moral. Ces accidents ne se sont point renouvelés à l'hospice. En sorte que l'affection paraît bien appartenir à la catégorie qui fait en ce moment l'objet de notre étude. Ajoutons qu'en trois années une lésion de quelque importance eût infailliblement fait de notables progrès. Or, depuis l'été de l'année dernière, nous n'avons vu qu'un malade dont les symptômes s'étaient avec

ceux de Tr... la plus frappante analogie. Pl... âgé de cinquante ans, à la suite de pertes dans le commerce, avait éprouvé quelques preuves d'aliénation. Il avait notamment acheté au prix de 10 fr. une oie magnifique dont il voulait faire hommage au président de la République. Renonçant à ce projet, il invita plusieurs amis avec lesquels il fit une dépense assez modeste. Pendant un an, nous ne pûmes constater aucun signe de dérangement intellectuel autre que la perte de la mémoire et l'inertie de toutes les facultés, et ce malade vivait en quelque sorte sans penser, mangeant, travaillant, somnolant comme l'homme le mieux portant du monde. On vit apparaître alors un léger trouble musculaire caractérisé par une démarche incertaine et de l'hésitation dans la parole. Ces accidents progressèrent; de petites congestions survinrent suivies de plus grandes, dont l'un eut des résultats funestes. L'antopie n'eut point de suite.

Hier, un confrère me montra un de ses clients, et le cas ne comporte pas un moindre enseignement que les faits précédents; vers le milieu de l'année dernière, il éprouva une paralysie de la langue. Cet accident très léger et tout à fait passager n'avait laissé aucune trace, lorsqu'un mois de janvier dernier il commença à s'apercevoir d'une certaine déféction de la mémoire. Beaucoup de noms et de choses s'échappaient de sa mémoire, et il se généralisa. Fréquemment il se trompe sur les dates, les rues; il ne peut ni écrire, ni raisonner avec suite; il ne travaille point, parce qu'il gâte son ouvrage. Il a d'ailleurs pleine conscience de son état, n'accuse aucune souffrance, et ne présente aucune indice apparent de désordre musculaire. Sa physiologie, en peu étonnée, reflète une teinte de mélancolie; l'état des sentiments dénote enfin l'incertitude morale. Le malade a l'habitude de faire sa partie de piquet; on n'a point remarqué dans sa manière de jouer ou de compléter les points, qu'il s'en acquittait moins bien qu'à l'ordinaire. Cette surveillance de certaines facultés n'est pas rare; elle a été notée particulièrement par M. Ferrus, et répondrait à des aptitudes adnitionnellement prédominantes. J'ai eu longtemps dans ma division deux déments avancés qui jouaient ensemble au même jeu sans faire de fautes.

La perte de mémoire est quelquefois moins absolue. Bl... âgé de trente-cinq ans, gantier, conservait quelque notion des faits présents et du passé. Il sortait à l'heure progressive, de nombreux oublis dans ses affaires, une inaptitude à quoi il faisait gâter son travail amenèrent en 1844 sa séquestration à Bicêtre. Cette transformation morale, toute spontanée, s'accompagnait d'aun trouble physique, d'aun douleur locale. Les mouvements étaient lents, la physiologie légèrement obtuse; Bl... n'avait qu'une vague conscience de son état. Plusieurs mois s'écoulèrent sans changement appréciable. Insensiblement la vivacité reparut, les desirs se montrèrent, le séjour de la maison commença à peser. On conduisit le malade dans des appartements de parents, qui lui donnèrent un logement plus agréable, et l'on s'occupa de le faire rentrer dans la société. Il sortit sur les instances de sa femme, mais l'amélioration ne fut pas de longue durée, et Bl... rentra à l'asile dans une situation à peu près la même que lors de sa première entrée. Le mal, du reste, ne tarda guère à s'aggraver; chaque jour la mémoire devint plus infidèle, l'impulsion mentale plus absolue; l'aliénation musculaire s'ajouta à ces symptômes; des congestions compliquées d'attaques épileptiformes eurent lieu à diverses reprises, et le malade finit par succomber aux progrès de la démence paralytique.

On rencontre communément dans les écrits des déments les lacunes que l'on constate dans leur esprit : de mots ou des idées, des phrases incomplètes, des idées sans correspondance. Cette règle, toutefois, souffre quelques exceptions. Il a sept ou huit ans, on transfère de notre maison dans un autre asile un commis d'administration, âgé de 28 ans, qui écrivait à ses parents et à ses amis des lettres parfaitement régulières; seulement, toujours très brèves, elles dépassaient rarement une dizaine de lignes. Le langage du dément est intact; mais la mémoire avait considérablement faibli. Le malade ne connaissait plus ni l'année, ni le mois, ni le jour. Il vivait, d'ailleurs, avec le stoïcisme tranquille de l'impervoyance.

Une certaine agitation peut momentanément se manifester dans les premiers cours de la démence spontanée. Quelques individus se lèvent la nuit, rôdent dans leurs escaliers, hantent leurs appartements. Dans le jour, s'ils sont seuls, ils ont des absences, accomplissent des actes sans but comme sans portée, se livrent à des occupations puériles, s'égarent dans des démarches inutiles, et se perdent dans des idées vaines pour ressembler le chemin. On en voit aussi qui se permettent des démonstrations indécentes avec un cynisme capable de soulever l'indignation, si le libre arbitre obscur n'était visiblement impuissant à réfréner l'instinct animal qui le guide. Ces exemples, notamment, ne sont pas extraordinaires parmi les vieillards qui commencent à tomber en enfance.

La démence sénile, en effet, appartient essentiellement à l'ordre des démences spontanées. Sans être positivement malade, le cerveau dans la vieillesse participe dans une certaine mesure aux changements que l'âge amène dans l'organisme tout entier. Les fonctions de l'esprit sont d'instinctivement comme les forces physiques. Il n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une analyse attentive. Cela ne va point jusqu'à l'aliénation; le jugement conserve quelque droiture, et, si l'imagination s'éteint, les combinaisons du raisonnement sont pénibles et moins sûres; les répétitions arrivent, les souvenirs passent tendent à absorber les idées présentes, à des degrés différents, et les idées sont d'instinctivement comme les forces physiques. L'instinct n'est guère de nature, si bien douée qu'elle soit, qui résiste absolument à cette influence. On en acquiert aisément la preuve dès qu'on s'occupe l'exercice des facultés à une

dividu : le vieillard aime qu'on l'adule, qu'on le caresse, qu'on le chérit, et, tandis qu'il s'attendrit outre mesure pour la moindre des choses qui le concernent, on s'étonne de son indifférence inaccoutumée à l'égard d'événements considérables qui touchent ceux qu'il affectionnait le plus. On dirait que, prêt à abandonner le monde, il n'a plus qu'à songer à lui-même.

Si ces traits sont généraux, à plus forte raison doivent-ils être accusés chez les personnes dont le cerveau, plus gravement atteint, est induré, ramolli, atrophie, entravé dans son action par une circulation difficile ou des collections séreuses lentement formées. L'obtusion des sens se dessine, les idées cessent d'être nettes et suivies, les actes automatiques se multiplient; enfin, pour tout dire, l'infirmité est complète. La démence, comme nous l'avons dit, ne reste point stationnaire. Avec les progrès de la maladie les symptômes s'aggravent déterminant quelques variations dans le tableau que nous venons de décrire. Il survient ou un affaiblissement profond, ou une divagation incohérente. Le dément, dans le premier cas, devenu lourd et impotent, acquiert un embonpoint de sinistre aspect; tout essor intellectuel et moral disparaît chez lui. La difficulté de conceptions se trahit sur sa physiognomie stupide. Aux plus vagues questions, il ne comprend ou imparfaitement saisies, il oppose le mutisme ou des réponses insignifiantes, embarrassées, sans relation avec leur objet. L'instinct de conservation défaille et le porte plus même à pourvoir aux premiers besoins de la nature. Dans le second cas, au calme qui en imposait pour la raison, succède la mobilité et l'inconsistance. Le malade va et vient sans but, bavarde beaucoup, parle seul, déchire, califourne, met sa toilette en désordre, souille ses vêtements, etc. Cet état s'accompagne souvent de réactions plus ou moins fortes et durables, dont V. V. nous fournit toutes les diversités. L'incohérence est à peu près constante, mais parfois il se promène paisiblement sans être contenu; dans d'autres moments, au contraire, sa figure s'anime, il devient d'une turbulence extrême, courant à grands pas dans les cours, provoquant tout le monde, gesticulant, déclamant, chantant. On le voit enfin, le patoxisme montant, ne cesser nuit et jour, pendant des mois entiers, de troubler par ses cris et ses vociférations le repos de toute la division.

Cette agitation, du reste, n'a de l'agitation maniaque que l'apparence. La mobilité des impressions, le passage rapide d'un sentiment à un autre n'y sont pour rien. Impressions et sentiments font également défaut. Toute physique, ce n'est point l'irrégularité des fonctions cérébrales qu'elle dénote, c'est leur impuissance.

A ce degré avancé, la démence est sujette à de funestes complications. Les mouvements faiblissent, la prononciation s'embarrasse; la gêne de la circulation locale amène de fréquentes congestions qui ajoutent chaque fois à l'oppression physique et morale. L'impossibilité de se souvenir rend bientôt le lit obligatoire. Ainsi les malades arrivent au dernier terme de la démence paralytique, à moins d'être emportés par une apoplexie, une affection intercurrente ou l'un de ces accidents de suffocation auxquels l'atonie pharyngienne et leur glottulémie me les exposent.

(La suite à un prochain numéro.)

Sur l'usage et la nature d'une poudre antiseptique;

Par M. CABET-GASSICOURT,
docteur en médecine et pharmacien.

M. de Morineau, de Poitiers, médecin inspecteur des eaux de Balaisay, employa dans le traitement d'un spaché un mélange de poudres qui nous parait offrir quelques particularités intéressantes au double point de vue de son action thérapeutique et de sa composition intime.

La poudre antiseptique dont il s'agit fut employée sur une femme atteinte en âge et d'une constitution robuste. Cette femme était affectée d'une gangrène humide qui envahit d'abord une jambe, depuis les mollets jusqu'au genou. La plaie, comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, exhalait une odeur insupportable; elle infectait le logis, sans que les soins les plus assidus, ni l'emploi des émanations de chlorures alcalins vissent à bout d'y remédier, et elle imprégnait les vêtements des visiteurs, qu'elle confinait ainsi d'accompagner au dehors.

Suffisant de corriger une si grande incommodité, M. le docteur de Morineau eut recours, entre autres moyens usités, à l'application de poudre de quinquina et d'espèces aromatiques. Comme il en faisait préparer le mélange sous ses yeux, avec le désir d'y joindre encore s'il le pouvait quelque autre substance énergiquement désinfectante, il adopta l'idée d'ajouter à deux parties des poudres végétales un poids égal de chlorure de chaux.

Quelques temps après la préparation de ce mélange, il s'y manifesta une réaction soudaine qui dut modifier nécessairement les propriétés du topique. Nous reviendrons bientôt sur cette circonstance.

Le mode d'emploi du topique n'offrit rien de particulier; l'on pratiqua des incisions profondes dans le mollet et dans les autres parties charnues de la jambe gangrénée, et l'on y introduisit de la poudre antiseptique; l'on en couvrit également les parties les plus superficielles du membre malade. L'effet de ce pansement fut remarquable; les liquides cessèrent d'écouler hors de la plaie; ils furent absorbés par la poudre et neutralisés si bien, qu'après qu'on eut continué ce traitement local pendant huit jours, non-seulement la gangrène ne repoussa plus l'odorat, mais encore il sembla que la jambe fut en quelque sorte *monifiée* du vivant de la malade, suivant l'expression de M. le docteur de Morineau.

Malheureusement au bout d'un mois la cause organique de la gangrène la reproduisit à l'autre jambe, puis aux mains,

puis au nez, jusqu'à ce qu'enfin la malade mourut à la suite d'une longue agonie.

Deux résultats avantageux paraissent avoir été obtenus de l'action du topique; d'abord, dès la première application de la poudre désinfectante et scabieuse, la malade éprouva du soulagement, ne cessant plus d'être inquiète, et fut commodément soignée; d'autre part, l'agent thérapeutique, en réduisant le membre à un état semblable à celui de la momie, et, par ce moyen, en faisant obstacle à la résorption purulente, retarda de beaucoup le terme fatal. Ce fut aussi l'avis de M. le docteur de la Marsonnière, qui avait visité la malade conjointement avec son confrère M. de Morineau.

Revenons au phénomène chimique survenu dans le mélange des poudres de quinquina et d'espèces aromatiques avec le chlorure de chaux, phénomène imprévu, quoique à vrai dire on se puisse attendre généralement à de brusques et vives réactions de la part du chlorure de chaux, produit riche de chlorure et d'une faible stabilité, comme le faisait encore dernièrement ressortir M. le professeur Chautard (de Vendôme), dans son étude de l'action de l'hypochlorite de chaux sur l'essence de térébenthine et quelques autres huiles essentielles.

Or quand le mélange de

Poudre de quinquina.

— d'espèces aromatiques, de chaque, 1 partie.

Chlorure de chaux. — 2 —

est exactement fait, il arrive qu'au bout de deux minutes environ la température s'élève d'autant modérée, puis soudain, procédant de la surface aux couches inférieures avec une telle intensité, que la main ne pourrait tenir le vase où s'opère ce dégagement de calorique auquel se joint un dégagement prononcé de vapeurs blanches, la matière se soulève plus particulièrement sur les bords; on y remarque une exsudation de liquides brunâtre. Une combustion partielle s'est donc visiblement opérée.

Le temps qui s'écoule entre la préparation de ce mélange ou d'autres mélanges de cette sorte dont nous aurons à parler, et la manifestation d'une combustion, peut varier beaucoup, alors même qu'on répète les mêmes expériences avec des mêmes substances, en mêmes quantités, et il peut advenir de plus qu'on échoue après avoir réussi. Mais nous l'avons observé, il est bon en général que le chlorure soit légèrement humide, que la trituration soit prolongée à point, et que le mélange soit un peu tassé dans le vase où il est recueilli.

Il ressort évidemment de l'épreuve que fit M. le docteur de Morineau des produits ou résidus de cette réaction, que leur application sur l'affection gangréneuse fut efficace; mais pour expliquer nettement ce mode d'action, il faudrait probablement déterminer avec exactitude quels corps sont venus à réagir les uns sur les autres se trouvent en présence. Or, à envisager d'abord que la réaction chimique opérée entre les poudres végétales et le chlorure, la tâche nous paraît assez compliquée pour que nous ne puissions pas nous flatter ici d'en donner autre chose qu'un premier aperçu.

Le chlorure constituant du chlorure de chaux décompose d'une manière brusque les huiles essentielles qu'il rencontre dans les poudres aromatiques. Ces huiles s'échauffent, s'évaporent, cèdent une partie de leur hydrogène, occasionnent ainsi un dégagement d'acide chlorhydrique et se convertissent, soit en chloro-camphène, soit en chloroforme ou autres nouveaux composés qui dérivent de l'essence. Sans doute aussi que, par suite de la réaction du gaz chlorhydrique sur les huiles, il se forme à la température élevée qui se manifeste un camphre artificiel à son tour converti bientôt en substance huileuse, elle-même combinée avec une portion d'acide chlorhydrique.

Toujours est-il certain que l'acide chlorhydrique engendré aux dépens de l'hydrogène des matières organiques qui s'est porté sur le chlorure de chaux, se trouvant en contact avec la chaux, réagit sur celle-ci par double décomposition pour donner lieu à une formation d'eau qui se vaporise et de chlorure de calcium.

L'action du chlorure sur les huiles essentielles suffit donc pour faire comprendre qu'une poudre de plantes aromatiques, employée à la solution de la poudre de substance végétale, lui suffit pour occasionner une réaction semblable à celle du mélange dont nous nous occupons. En effet, parties égales de poudres d'espèces aromatiques et de chlorure de chaux, triturées dans un mortier de porcelaine ou de verre et légèrement tassées, comme il est dit plus haut, donnent lieu à une réaction lente à venir, puis soudaine et générale.

Mais, d'un autre côté, que de la même manière on emploie la poudre de quinquina, à l'exclusion de poudres de végétaux aromatiques, et l'on obtient un effet très analogue. La réaction, après s'être faite attendre, se développe vivement.

Avec le quinquina gris, l'effet est plus prononcé qu'avec d'autres espèces de quinquina (le rouge ou le jaune); on doit attribuer nécessairement cette différence à la matière grasse verte, substance composée, mais particulièrement, intermédiaire aux résines et aux huiles essentielles, et que Laubert a signalée dans le quinquina de Loxa.

Au lieu de quinquina, si vous employez quelque autre substance végétale non aromatique, mais contenant de la matière grasse verte en proportion plus forte, encore qu'elle n'est dans le quinquina, l'effet sera d'autant plus prononcé. L'écorce de chêne en poudre (feu de tan), par exemple, est, dans ces cas; mélangée avec partie égale de chlorure de chaux, cette poudre produit une réaction si forte qu'une sorte de projection accompagne le dégagement de calorique. C'est qu'en effet le tan contient une quantité très notable de cette matière grasse verte de Laubert, soluble dans l'éther et en grande partie dans l'alcool. Epousez la poudre de tan par ces véhicules, puis mélangez-la avec le chlorure de chaux, et vous n'observerez pas plus de réaction que si, au lieu de poudre

de tan, vous eussiez employé du tannin même ou bien encore de la poudre de lyopode.

En résumé, dans les circonstances dont nous venons de rendre compte, le chlorure du chlorure de chaux exerce sur les produits très hydrogénés de certains végétaux le même genre de réaction chimique, quoique moins énergique, que celle de la poudre antiseptique dont nous venons de parler produite par cet agent sur le quinquina ou sur le sucre de raisin ou les sucres en général, particularités que M. Ernest Cottreau fut conduit à observer précédemment dans des recherches inédites.

Nous ne dirons qu'un mot au sujet de la réaction du mélange de poudres sur les organes gangrénés. L'effet de cette application a pu sans doute être comparé par M. le docteur de Morineau à une véritable *monification*; il ne serait pourtant pas justifié d'insister de ce fait qu'en général les mélanges de poudre antiseptique dont nous venons de parler anéantissent la propriété de modifier les tissus organiques des animaux à l'état normal. Nous en avons fait l'épreuve sur un morceau de muscle de bœuf et sur un chat nouveau-né; ces objets furent ensevelis dans les poudres en question pendant deux mois, au bout desquels ils se trouvèrent en état de bonne conservation il est vrai, mais nullement monifiés; ils avaient conservé leur couleur, particulièrement le petit animal; le muscle de bœuf était un peu tassé, mais très flexible. Evidemment l'action monifiante obtenue par M. le docteur de Morineau sur un membre spaché ne se produirait pas sur des parties qui n'auraient pas cessé jusqu'à la mort de l'individu de recevoir par la voie de la circulation les éléments nécessaires aux réactions de la nutrition animale.

SUR LES FAUSIFICATIONS

que l'on fait subir au café.

La grande consommation que l'on fait du café a porté les faussificateurs à mêler au café en poudre :

1° De l'orge moulu torréfié et moulu;

2° Du maïs torréfié;

3° Du seigle torréfié;

4° Des croûtes de pain torréfiées, etc.

D'autres mélangeurs ont fabriqué du café de toute pièce; ce café en grains est torréfié, puis offert à bas prix dans les boutiques d'épicerie; mais, nous devons le dire, presque partout ce produit a été rejeté.

La vente du café en poudre, allongé de substances étrangères a été le sujet d'un procès dont voici les détails et les résultats :

Dans le cours du mois de janvier, le nommé Anatole V..., commis placier, chargea le sieur V... de placer pour son compte du café qu'il annonçait comme étant sans mélange, et qu'il vendait tout moulu au prix de 2 fr. le kilogramme. Chaque matin V... se présentait à l'hôtel habité par V..., et, sans avoir de relations avec celui-ci, recevait des gens de la maison des échantillons de café qu'il devait placer. Le soir, il rapportait les adresses des acheteurs, et V... se chargeait de leur faire tenir directement la quantité demandée.

Ce café n'eût méritait pas le nom. V..., recevant des plaintes nombreuses de la part des personnes chez lesquelles il en avait placé, signala lui-même à la justice la fraude dont il avait été l'instrument involontaire. Les substances fournies furent soumises à l'analyse d'un chimiste; elles furent reconnues pour être des semences de graminées à peine additionnées de café.

En sorte que le nom de café donné à ces poudres, malgré l'adjonction du mot *indigène*, l'espèce de mystère qui entourait les livraisons de V..., et la recommandation par lui faite à l'un de ses courtiers de ne pas se présenter deux fois chez les mêmes clients, provient évidemment que le but de cet individu était de tromper l'acheteur sur la nature de la marchandise vendue. Il a, en outre, été constaté que le café que l'on fournissait n'était même pas conforme aux échantillons présentés.

Traduit à raison de ces faits devant le tribunal de police correctionnelle (5^e chambre), sur les conclusions conformes de M. le substitut Durand assais, le nommé Anatole V... a été condamné à six mois de prison et 50 fr. d'amende.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Séance du 23 novembre 1852. — Présidence de M. Molliet.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

Elle se compose :

1° D'une lettre du ministre de l'instruction publique avec ampliation du décret approuvant l'élection de M. Leblanc;

2° De deux échantillons de remèdes secrets, de plusieurs rapports des médecins des épidémies du département d'Elle-et-Vilaine et d'un travail de M. Lalagade, d'Alby, qui propose la vaccine comme moyen curatif de plusieurs maladies.

Discussion sur la quinquina.

Avant l'ouverture de la discussion, M. O. Henry demande à rappeler en quelques mots le but du mémoire qu'il a lu dans la dernière séance, et il lit une note qui se termine par les conclusions suivantes :

1° N'y a-t-il pas lieu d'examiner si la cinchonine mérite réellement la faveur qu'on lui fait subir relativement à la quinine ?

2° On peut obtenir d'un grand nombre d'écorces de quinquina autres que celles du caysaya de la quinine et du sulfate très purs.

3° L'emploi de ces écorces peut assurer la fabrication de ce précieux médicament et parer aux désavantages qu'offriraient sa rareté et son prix fort élevé.

4° La matière appelée quinquine, qui n'est qu'un état de cristallisation différent de celui de la quinine, paraît exister dans toutes les écorces de quinquina, mais plus particulièrement dans celles

du quinquina rouge de la Nouvelle-Grenade. C'est de la quinine à l'état d'hydrate.

Il n'y a aucun motif pour la proscrire.

Après une discussion à laquelle prennent part MM. Soubeiran, Guibourt, Bouchardat et Guibourt de Clamby, les uns soutenant que la quinine diffère de la quinine, les autres qu'elle n'en diffère point, l'Académie décide, sur la proposition du dernier de ces orateurs, que des échantillons de quinine seront envoyés à la commission des succédanés du quinquina pour juger la question au point de vue thérapeutique, c'est-à-dire pour observer si la quinine jouit des mêmes propriétés médicinales que la quinine.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Endocardite.

M. le docteur Deloz, de Saint-Flour, adresse un mémoire sur l'état puerpéral considéré comme cause d'endocardite.

Scarificateur urétrorétoide.

M. Charrière fils adresse à l'Académie un scarificateur urétrorétoide qui a pour but de réunir dans un seul instrument les avantages que présentent les urétrorétoires agissant d'avant en arrière et ceux agissant d'arrière en avant.

A l'extrémité de l'instrument se trouve une tige conductrice d'un petit volume E; le volume de cette tige est tel que celle-ci peut s'engager facilement dans le rétrécissement; de plus, cette extrémité sert de gaine à la pointe de la lame conique de l'urétrorétoire, qui incise le rétrécissement d'avant en arrière, sinon complètement, du moins assez pour faire pénétrer l'olive. La figure D représente la lame que l'on fait glisser hors de la gaine.

Lorsque l'incision est faite, on peut ramener la lame dans sa gaine E, on fait franchir à l'olive le rétrécissement, il est alors possible de s'assurer au moyen du point d'arrêt de l'olive si l'on est sur le point rétréci; ceci constaté, si on veut inciser le rétrécissement d'arrière en avant, il est facile de faire basculer la lame en avant, descendant le point indicateur. La lame est disposée d'après les principes posés par M. Civiale pour la confection de son urétrorétoire.

A. Vis de pression servant à limiter la course de la lame.

B. Manche de l'instrument.

C. Gâchet pour indiquer le siège du rétrécissement.

— L'Académie se forme ensuite en comité secret.

Chronique et nouvelles.

Dans le comité secret d'hier, l'Académie a décidé que le prix de l'Académie serait décerné à M. Aug. Millet, de Tours.

Des mentions honorables ont été accordées à MM. Dubreuil, de Bordeaux, Parola, de Caut (Piémont), et Perria, de Paris.

L'Académie a en outre adopté les questions suivantes pour sujet des prix à décerner en 1854 :

Prix de l'Académie. De l'huile de foie de morue considérée comme agent thérapeutique.

Prix Capuron. De l'albaminurie dans l'état puerpéral et de ses rapports avec l'œdème.

— Nous lisons dans un journal la note suivante que nous sommes heureux de reproduire :

C'est avec une vive satisfaction que nous apprenons que Sa Majesté vient de décorer de l'ordre des Saints-Maurice et Lazare M. le docteur Caffé, ancien chef de clinique de l'Hôtel-Dieu de Paris, etc., homme aussi recommandable par ses travaux dans les sciences médicales que par ses éminentes qualités personnelles. Nous aimons à voir ce recommandable se rapprocher ainsi de la véritable patrie en récompensant notre savant compatriote, soit de ses études

scientifiques, soit de sa pratique médicale aussi distinguée qu'honorable, soit des services importants qu'il a rendus aux malades de St-M. à Paris. Ce sont là, en effet, les expressions flatteuses du décret royal. » (Courrier des Alpes, journal des États sardes.)

OBSERVATION DE LIPOME MONSTREUX.

Par le docteur Evariste BARBIER, de Richelieu (Indre-et-Loire).

Le 10 octobre 1852, je fus appelé pour aller donner mes soins à un malade résident au village de Jassy (canton de Mons-sur-Guesne). Je rencontrai sur ma route un vieillard porteur d'une tumeur énorme au côté gauche du cou; je m'approchai avec empressement de lui, et l'interrogeai sur les particularités qui avaient accompagné la naissance et le développement de cette monstruosité.

Voici quels sont les renseignements que j'ai recueillis :

Cet homme, nommé Pierre Ourvard, ayant exercé dans sa jeunesse l'état de maçon, est âgé de soixante-dix-huit ans et natif du village de Puy-Savoureau, canton de Mons-sur-Guesne, arrondissement de Loudun. Il porte cette tumeur depuis l'âge de 40 ans. Elle lui est venue sans aucune douleur, et il ne s'est aperçu de sa présence, que lorsqu'elle avait déjà pris le développement d'une tête. Depuis ce moment, elle n'a cessé de s'accroître. Le sujet n'accuse aucune espèce de douleur; il ne se plaint que de la fatigue que lui cause le poids et le volume de la tumeur, qui repose, à la manière d'un bouclier, sur l'épaule gauche. Sa couleur est la même que celle de l'enveloppe cutanée qui est exposée d'habitude à l'air, ou à peine un peu plus rouge. On aperçoit des veines tortueuses qui serpentent sous l'épiderme.

A la palpation, elle offre une sorte de mollesse élastique que l'on peut comparer à celle que présentent les mamelles chez la femme; en la pressant fortement, on rencontre vers le centre une masse intégrale, bosselée, résistante, dont l'adurité pourrait être assimilée à celle des cartilages. Pierre Ourvard disait qu'il avait assurément un os au centre de sa tumeur.

Il y a six ans, ne pouvant résister au désir de savoir ce qu'elle contenait, il la punctionna avec une aigle; à son grand étonnement, il en sortit du sang parfaitement pur (il s'attendait à provoquer un écoulement de sérosité). L'aigle, poussée par lui avec force vers le centre, ne put attaquer les parties dures.

Je lui demandai si pareille affection n'avait pas atteint quelques membres de sa famille, soit ascendants, soit descendants; il me répondit négativement.

Dans ce moment-ci, Pierre Ourvard se porte à merveille; il n'a fait aucune maladie grave.

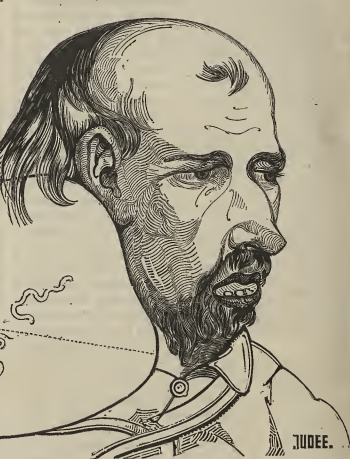
L'affection dont nous consignons ici l'observation n'est pas rare; mais il n'arrive pas toujours que des lipomes acqui-

rent un développement aussi considérable (49 centimètres de pourtour dans son grand diamètre) sans altérer, de quelque façon que ce soit, la santé du sujet qui en est affecté. C'est à ce point de vue que ce fait m'a paru digne d'être noté.

Il est à regretter que notre confrère ne nous ait pas dit ce qu'il se proposait de faire pour débarrasser le malade de son énorme fardeau.

Bulletin bibliographique.

Traité des affections de la peau symptomatiques de la syphilis; par le docteur Léon BASSERAC. Un vol. in-8. A Paris, chez J.-B. Baillière, rue Hauteville, 19.



JUDEE.

Histoire et statistique de l'Académie nationale de médecine, par le docteur Félix ROCHARD. — Ce travail, que nous avons publié dans nos colonnes et que l'Annuaire médical pharmaceutique de la France l'honneur d'une souscription de la part de l'Académie de médecine, vient d'être réuni en brochure au prix de 75 centimes. — Chez J.-B. Baillière et aux bureaux de la Gazette des Hôpitaux.

Nouveau formulaire magistral, précédé d'une Notice sur les hôpitaux de Paris, de généralités sur l'art de formuler, suivi d'un tableau des médicaments naturels et artificiels, de notions sur l'emploi des contre-poisons et sur les secours à donner aux empoisonnés et aux asphyxiés; par A. BOCCARDI, professeur d'hygiène à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie nationale de médecine et de la Société nationale d'agriculture, pharmacien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris. 6^e édition, corrigée et augmentée. Un vol. in-18 de 540 pages. Prix : 3 fr. 50. Paris, Germer-Baillière, rue de l'Ecole-de-Médecine, 17.

De la cachexie paludéenne en Algérie; par M. CATTELOP, médecin en chef de l'hôpital civil et militaire de Tiemcen. In-8. Chez Noblet, rue St-Dominique, 56, à Paris.

Paris. Imprimé par PLOX frères, 38 rue de Valenciennes.

Quatrième Extrait du CATALOGUE DES LIVRES DE MÉDECINE à prix réduits de ADOLPHE DELAHAYS, 4 et 6, rue Voltaire, près l'Ecole de Médecine, à Paris.

Le Catalogue sera envoyé franco aux personnes qui en feront la demande. — Toute demande de VINGT-CINQ FRANKS et au-dessus, accompagnée d'un mandat sur la poste ou sur une maison de Paris, sera expédiée franche de port et d'emballage. — Les mêmes avantages seront accordés aux personnes qui autoriseront à faire suivre en remboursement.

SCIENCES ET ARTS.

Médecine. Histoire naturelle.

Lagel (J.-G.-A.). Recherches et observations sur les causes des maladies scrofuleuses. Paris, Fortin-Masson, 1844. Un beau vol. in-8. 1 fr. 25

Magnaghi (F.). Formulaire pour la préparation et l'emploi de plusieurs nouveaux médicaments. 2^e édition. Paris, Neigouin-Marsis, 1836. Un vol. in-12; au lieu de 18 fr., 50 c.

Mane. Traité théorique et pratique de la litière des animaux. Ouvrage couronné par l'Institut de France. Paris, 1836. Un vol. in-4^e, cart., avec 14 pl. color. 3^e édition, augmentée d'une nouvelle planche; au lieu de 18 fr., 50 c.

Martin (de Lyon). Mémoires de médecine et de chirurgie pratiques sur plusieurs maladies et accidents graves qui peuvent compliquer la grossesse, la parturition, le travail, le puerpère, etc.; précédés d'un commentaire sur les maladies observées à l'hôpital de la Charité pendant sept ans. Lyon, 1835. Un vol. in-8, 6 fr., net.

Mateuvel (Ch.). Traité des phénomènes électro-physiologiques des animaux, suivis d'études anatomiques sur le système nerveux et sur l'organe électrique de la torpille. par Paul Sarr. Paris, Fortin-Masson, 1844. Un beau vol. in-8, avec 6 pl. in-4. 6 fr., net.

Meczel (J.-F.). Traité général d'anatomie comparée, trad. et augm. de notes par MM. Sanson, Riester, Schmitt, trad. en chirurg. Paris, 1838. 10 forts vol. in-8 et un vol. in-8, avec 6 pl. in-4. 6 fr., net.

La Médecine populaire, ou l'Art de guérir indigène par l'expérience. Ouvrage destiné à préserver et à délivrer l'espèce humaine des maladies qui l'agitent, par Louis Boud (connu sous le nom de Médecin des pauvres). 1849. Un vol. in-8; au lieu de 5 fr., net.

Mézel. Manuel pratique d'orthopédie, ou Traité de médecine sur les moyens de prévenir et de guérir toutes les difformités du corps humain. Paris, 1844. Gr. in-18, avec 16 pl. 1 fr.

Mérel. Revue de la Flore parisienne, suivie du texte du Botanique parisienne de Vaillant, avec les noms latins en regard. Ouvrage servant de complément aux quatre éditions et au Spagnum de la Nouvelle Flore de Paris, du même auteur, et à toutes celles publiées jusqu'ici. Paris, J.-B. Baillière, 1843. Un vol. in-8, avec les additions de la Flore de Paris. 25 fr.

Mérel (G.-F.). Traité pratique, dogmatique et critique de l'hydropneumonie. Ouvrage couronné par l'Académie de médecine. Paris, Labé, 1845. Un vol. in-8; au lieu de 18 fr., 50 c.

Mengual. Monographie des irritations intermittentes. Nouv. Ed. Paris, 1839. 2 forts vol. in-8; au lieu de 12 fr., net.

Morvan-Boutard (L.-M.-A.). Traité de la pratique chirurgicale et de la chirurgie épileptique, leçons professées à l'hôpital militaire de perfectionnement du Val-de-Grâce en 1842 et 1844. Paris, Fortin-Masson, 1844. Un vol. in-8, avec 18 planches vignettes. 25 fr.

Morvan-Boutard (L.-M.-A.). Traité de la pratique chirurgicale et de la chirurgie épileptique, leçons professées à l'hôpital militaire de perfectionnement du Val-de-Grâce en 1842 et 1844. Paris, Fortin-Masson, 1844. Un vol. in-8, avec 18 planches vignettes. 25 fr.

Morvan-Boutard (L.-M.-A.). Traité de la pratique chirurgicale et de la chirurgie épileptique, leçons professées à l'hôpital militaire de perfectionnement du Val-de-Grâce en 1842 et 1844. Paris, Fortin-Masson, 1844. Un vol. in-8, avec 18 planches vignettes. 25 fr.

Morvan-Boutard (L.-M.-A.). Traité de la pratique chirurgicale et de la chirurgie épileptique, leçons professées à l'hôpital militaire de perfectionnement du Val-de-Grâce en 1842 et 1844. Paris, Fortin-Masson, 1844. Un vol. in-8, avec 18 planches vignettes. 25 fr.

Morvan-Boutard (L.-M.-A.). Traité de la pratique chirurgicale et de la chirurgie épileptique, leçons professées à l'hôpital militaire de perfectionnement du Val-de-Grâce en 1842 et 1844. Paris, Fortin-Masson, 1844. Un vol. in-8, avec 18 planches vignettes. 25 fr.

Morvan-Boutard (L.-M.-A.). Traité de la pratique chirurgicale et de la chirurgie épileptique, leçons professées à l'hôpital militaire de perfectionnement du Val-de-Grâce en 1842 et 1844. Paris, Fortin-Masson, 1844. Un vol. in-8, avec 18 planches vignettes. 25 fr.

Nouveau Traité des plantes usuelles, spécialement applicables à la médecine domestique et au régime alimentaire de l'homme sain ou malade, par Joseph Rouquet, auteur de la Phytologie médicale et de l'histoire des champignons comestibles et vénéneux. Paris, Dufour, 1834. 4 forts vol. in-8; au lieu de 22 fr., 50 c.

Ortelan. Chimie minérale, ou Traité complet des métaux, des oxydes et des acides, d'après une nouvelle méthode, avec l'indication de tous les réactifs qui servent à faire reconnaître les substances et des secours contre-poisons à administrer en cas d'empoisonnement par ces corps; suivi du tableau latin et français de la nomenclature chimico-médicale universelle. Paris, Bichet, 1838. Un vol. in-8, net.

Pelletier (Ant.). Méthodologie. Observations et recherches expérimentales sur les causes qui concourent à la formation des trombes. Paris, Coustin, 1840. Un fort vol. in-8; au lieu de 8 fr., net.

Pharmaceut. (L.) De sol-méto, complément indispensable du Manuel de sol-méto, et correctif nécessaire de la modification de M. Raspail, ou Petite pharmacopée populaire, par Dubois et Joubert. 1844. Gr. in-18; au lieu de 15 fr., net.

Pharmacopée (J.). Puissance de l'électricité animale, ou du magnétisme vital et de ses rapports avec la physique, la physiologie et la médecine. Paris, 1839. In-8. 50 c.

Phlegme (Scroto). Traité de pathologie cérébrale, ou des maladies du cerveau. Nouvelles recherches sur les structures, les fonctions, les affections, et sur leur traitement thérapeutique, moral et hygiénique. Paris, 1844. Un fort vol. in-8; au lieu de 7 fr., net.

Phlegme (Scroto). Traité de pathologie cérébrale, ou des maladies du cerveau. Nouvelles recherches sur les structures, les fonctions, les affections, et sur leur traitement thérapeutique, moral et hygiénique. Paris, 1844. Un fort vol. in-8; au lieu de 7 fr., net.

Phlegme (Scroto). Traité de pathologie cérébrale, ou des maladies du cerveau. Nouvelles recherches sur les structures, les fonctions, les affections, et sur leur traitement thérapeutique, moral et hygiénique. Paris, 1844. Un fort vol. in-8; au lieu de 7 fr., net.

Phlegme (Scroto). Traité de pathologie cérébrale, ou des maladies du cerveau. Nouvelles recherches sur les structures, les fonctions, les affections, et sur leur traitement thérapeutique, moral et hygiénique. Paris, 1844. Un fort vol. in-8; au lieu de 7 fr., net.

Plusieurs des questions qui se rattachent à l'organisation des hôpitaux en général. 1852. Un fort vol. gr. in-8; au lieu de 7 fr., 50 c.

Regnault. Du degré de compétence des médecins dans les questions judiciaires relatives aux aliénations mentales, et des théories physiologiques sur la monomanie homicide; suivies de nouvelles réflexions sur le suicide, la liberté morale, etc. 1831. In-8; au lieu de 1 fr. 10 c., 15 c.

Richard. De la population dans ses rapports avec la marche des gouvernements. Paris, Bichet, 1837. Un vol. in-8, net.

Rochard (M.-F.). Traité physiologique et clinique d'ophtalmologie basé sur les principes de la physiologie dynamique. Paris, 1846. Un vol. in-8 compacte de 725 pages; au lieu de 9 fr., net.

Rouquet (J.-A.). De la morphologie administrée par la méthode méthodique dans quelques affections nerveuses d'ophtalmologie basée sur les principes de la physiologie dynamique. Paris, 1846. Un vol. in-8 compacte de 725 pages; au lieu de 9 fr., net.

Sanson (J.-A.). Traité de la Catarrhe. Paris, 1837. Un vol. in-8; net.

Sanson (J.-A.). Traité de la Catarrhe. Paris, 1837. Un vol. in-8; net.

Sanson (J.-A.). Traité de la Catarrhe. Paris, 1837. Un vol. in-8; net.

Sanson (J.-A.). Traité de la Catarrhe. Paris, 1837. Un vol. in-8; net.

ances, les faits n'ont de valeur que groupés et réunis, et de leur seul rapprochement jaillit la lumière.

DEUX CAS DE FARCIN CHRONIQUE

traités par l'extrait d'aconite,

Par M. le docteur HAMOIR.

La science a été jusqu'à présent si radicalement impuissante contre le farcin chronique, l'effet des médications a été si douteux dans les rares exemples de guérison cités par MM. Rayer, Monneret, etc., que nous ne pouvons qu'accueillir avec empressement deux observations où l'art ne paraît pas avoir été stérile. M. Hamoir a imaginé d'employer contre le farcin un remède depuis longtemps vanté par J.-P. Tissier contre l'inflammation purulente, c'est-à-dire l'extrait d'aconite. Voici un abrégé des deux observations.

Ous. I. — Un soldat âgé vingt-sept ans, qui avait déjà passé par l'hôpital en 1848 pour une diarrhée et une variole, et en 1849 pour une contusion à la jambe, suite d'un coup de pied de cheval, y revint en 1850 pour un abcès situé au niveau de l'omoplate gauche. Cet abcès était volumineux, et la peau qui le recouvrait avait une teinte violette. Le malade n'assignait aucune cause spéciale à sa maladie; mais il raconta qu'il était employé depuis onze mois à l'infirmier des chevaux farcinés. C'était lui qui lavait les abcès des chevaux; il a eu pendant très longtemps des gerçures aux mains, alors qu'il avait eus des trois chevaux farcinés à soigner. L'abcès fut ouvert. La plaie, loin de diminuer, s'agrandit; ses bords étaient blafards, renversés, irréguliers; son fond grisâtre; la suppuration était fétide. On administra alors l'iode de potassium; on cautérisa avec le nitrate d'argent; on eut recours aux injections avec la teinture d'iode, avec celle de myrrhe; on lotionna avec le chlorure de chaux liquide; la plaie diminua beaucoup, mais ne se cicatrisa pas complètement; il resta une fistule.

Sur la demande du malade, il sortit de l'hôpital; mais il revint cinq mois après, le 21 mai 1851.

Depuis sa sortie, il avait été replacé à l'infirmier des chevaux. Il se plaignait actuellement d'une névralgie frontale très violente, du côté droit seulement. Purgatif; vésicatoire passé à la morphine; sulfate de quinine uni au carbonate de fer. Aucune amélioration. La douleur fut enlevée par un emplâtre émollient sur le lieu malade.

Le sujet était en pleine convalescence, lorsqu'il s'aperçut qu'il portait un abcès un peu au-dessus de l'articulation huméro-cubitale, à la partie externe de chaque bras. Il n'avait jamais eu de coryza et la peau n'avait jamais offert d'éruption. Quelques jours après, nouvelle tumeur au sommet de la tête. Le pus des deux poches fut évacué; il était fétide, semblable à de l'albumine, trouble et saïeux. On revint à l'iode de potassium; on administra concurremment l'huile de foie de morue; régime tonique.

Le 22 novembre, les deux plaies n'étaient pas cicatrisées. La plaie de l'épaule suppurait toujours (elle datait de vingt-sept mois).

C'est à ce moment (1^{er} décembre) qu'on eut recours à l'extrait d'aconite à dose progressivement croissante; on arriva rapidement à celle de 75 centigr. par jour.

À commencement de janvier, la provision d'aconite était épuisée à la pharmacie, on fut obligé d'en suspendre l'emploi; une conditionnelle fut alors été obtenue. On revint à l'aconite à la fin de février, mais seulement pour quelques jours; et le malade sortit de l'hôpital le 1^{er} mars dans l'état suivant:

Emplâtre moult très marqué, figure dénotant une bonne santé, caractère très gai; les abcès du bras et ceux de l'épaule sont complètement cicatrisés; celui de la tête laisse encore suinter tant soit peu d'un liquide séro-purulent. « Depuis cette époque, ajoute l'auteur, le malade, que nous avons été à même de voir souvent, a repris son service. »

Ous. II. — Un soldat de vingt-quatre ans entre à l'hôpital de Namur le 27 septembre 1851. Après quelques jours de maladie, une tumeur s'est formée depuis six jours vers le milieu de la jambe droite. Cette tumeur, ouverte, donne issue à du pus mélangé de sang. Le malade accusait également une douleur le long du nerf sciatique. On applique alors qu'il avait été employé à l'infirmier des chevaux farcinés pendant un mois; mais il ne peut dire s'il avait eu des écorchures aux mains. L'abcès présente un aspect tout particulier, le tissu cellulaire ressemble au parenchyme de la rate; les bords de la plaie se sont renversés. Quelques jours après, nouveaux abcès un peu au-dessous du précédent; il en sort un pus d'un blanc sale, abondant et fétide. Iode de potassium et régime tonique (11 novembre).

Six jours plus tard, une tumeur fluctuante à la partie externe de chaque cuisse; on applique un bandage ouaté; les tumeurs disparaissent d'elles-mêmes, laissant des indurations assez volumineuses.

À quelque temps de là, deux nouvelles tumeurs à la partie externe de l'avant-bras gauche. Bandage ouaté.

Le 1^{er} décembre, il n'existant plus une tumeur, qui fut ouverte et laissa couler un liquide semblable à de l'albumine.

C'est ce jour-là, 1^{er} décembre, qu'on commença l'emploi de l'extrait d'aconite.

Le lendemain et les jours suivants jusqu'au 18, trois nouvelles collections en différents points du corps.

À la fin de décembre, une amélioration notable était survenue. Toutes les plaies bourgeonnaient et marchaient à la cicatrisation. La constitution devenait meilleure.

Le 1^{er} janvier, le manque d'aconite oblige à suspendre le traitement.

À partir de ce moment, le mal s'aggrave, les ulcères se renouvellent, la peau se décolle, une suppuration saïeuse s'établit.

En février, on revient à l'aconite à la dose de 40 centigr. Le 18, on est tout étonné du changement opéré: les ulcères prennent de nouveau un bon aspect et marchent à la cicatrisation. Bientôt le malade peut se lever et se promener dans les corridors. L'extrait d'aconite était toujours continué; on en augmentait progressivement la dose, au point que le 17 mars cette dose était de 2 gr. 25 c. par jour. À cette époque, les ulcères étaient cicatrisés, à l'exception d'un seul. Les forces étaient revenues, ainsi que l'embonpoint; tout allait pour le mieux, quand le malade fut pris d'une fièvre typhoïde qui l'emporta le 8 avril.

À l'autopsie, on constate:

1^o Abcès non encore cicatrisé à la cuisse gauche, donnant à l'incision du pus mêlé de sang noir;
2^o Plusieurs abcès de sérosité claire à la base du cerveau, et que sorte d'infiltration du cerveau par un liquide semblable;

3^o Etat sans des fosses nasales;

4^o Pommou d'une teinte livide et marbrée en noir; cinq petites ulcérations dans la trachée;

5^o Corps charnu, ressemblant à un polype, à l'entrée du larynx; luette infiltrée (la voix du malade était devenue rauque dès le début du farcin);

6^o Aspect très noir et fluidité du sang contenu dans les gros vaisseaux;

7^o Lésions intestinales propres à la fièvre typhoïde.

Nous ne croyons pas qu'on puisse élever de doutes sur l'existence du farcin, principalement chez le second sujet. Or chez celui-ci, plus encore que chez le premier, l'action de l'aconite a paru bien tranchée. Le premier usage qui en a été fait a été suivi d'une amélioration très marquée et très rapide. On le suspend, tous les accidents reprennent une nouvelle intensité; on y revient, et l'amélioration se prononce de nouveau, et presque immédiatement. Sans méconnaître toutes les déceptions qu'amène trop souvent l'expérimentation un peu prolongée des remèdes les plus vantés, il nous semble que ces résultats sont du moins de nature à appeler sérieusement l'attention. (Arch. belges de méd. mil.)

QUELQUES MOTS

sur l'eau iodurée-alcaline de Coise, ou Savoie;

Par M. WARR.

L'aperçu que nous avons donné dans notre lettre de Genève sur l'action de l'eau de Coise fera sans doute lire avec intérêt les détails suivants extraits d'une note de M. Wahu, qui en a lui-même puisé la plus grande partie dans un travail de M. le docteur Dubouloz, de Montmélian (Savoie), lu à l'Académie nationale de médecine.

Aujourd'hui que les travaux récents de M. Chatin et d'autres savants ont prouvé jusqu'à l'évidence que l'iode est aussi nécessaire à l'homme que l'oxygène; aujourd'hui que la science a trouvé dans ce métalloïde un agent si puissant à opposer à un grand nombre d'affections rhumatismales, tous les médecins praticiens, ceux des grandes villes surtout, apprendront avec un vif intérêt qu'il existe une manière facile et efficace d'administrer l'iode.

L'analyse de l'eau de Coise ou Savoie faite il y a peu de temps, avec le plus grand soin, et sur les lieux mêmes, par M. Pyrame Morin, chimiste distingué de Genève, a donné les résultats suivants:

Gaz non dissous dans l'eau, pour 1,000 volumes.

Acide carbonique	24
Acide	274
Hydrogène proto-carboné	702

Substances dissoutes dans 1,000 gr. d'eau.

GAZ.	
Acide carbonique	4,80 cent. cub. 0,0095
Oxygène	4,40 0,0063
Hydrog. proto-carboné	14,75 0,0171
Azote	20,65 0,0262
	44,61 0,0591

SELS.

Bi-carbonate de soude	0,8136
— de potasse	0,0045
— d'ammoniaque	0,0151
— de magnésie	0,0191
— de chaux	0,0115
Sulfate de magnésie	0,0033
Phosphate de chaux	0,0034
Sulfate d'alumine	0,0162
Iodure de magnésium	0,0077
Bromure de magnésium	0,0015
Chlorure de magnésium	0,0014
Chlorure de sodium	0,0041
Graîne d'oxyde de fer	0,0030
Clairine soluble dans l'alcool	0,0074
— insoluble dans l'alcool	0,0048
	0,9733

L'eau de Coise est donc remarquable:

1^o Par la quantité de bicarbonate alcalin presque pur qu'elle contient, savoir: 0,84;

2^o Par la présence des sels iodurés et bromurés en quantité très appréciable;

3^o Par le sel d'ammoniaque qu'elle renferme, qui est en quantité qu'on ne rencontre que fort rarement, et dont on devra tenir compte en employant l'eau de Coise;

4^o Par la présence d'une grande quantité de glairine, substance encore peu étudiée;

5^o Par l'hydrogène carboné qui reste en solution malgré le transport;

6^o Par la proportion très faible qu'elle contient de sulfate de chlorure, de magnésie, de chaux et de sels qui se précipitent pendant l'évaporation.

L'eau de Coise peut être donc classée au nombre des eaux alcalines iodurées les plus riches dans leur composition, et les plus faciles à supporter par les malades.

M. Ossian (Henri), qui de son côté a analysé l'eau de Coise, a obtenu des résultats à très peu de chose près identiques avec ceux de M. Morin.

M. le docteur Dubouloz décrit ainsi les effets physiologiques de cette eau:

« **EFFETS PHYSIOLOGIQUES.** — Quoique fort simple dans sa composition, l'eau de Coise a pas moins une action très énergique sur certains organes dont elle modifie rapidement les fonctions; elle doit être employée avec prudence, surtout pour les personnes débiles, irritables, nerveuses. »

1^o **Action sur l'endophragme.** — Les habitants de la localité, qui usent de cette eau dans toutes leurs maladies, ont observé qu'elle produit une espèce d'environnement, des pesanteurs, des tournoisements de tête accompagnés quelquefois d'une légère douleur sus-orbitaire semblable à celle que produit la vapeur du charbon. Ce résultat, que j'ai constaté sur moi-même, survient rapidement lorsqu'on en boit une certaine quantité à la source même, cinq ou six verres, plus ou moins, suivant la susceptibilité nerveuse de l'individu. À petite dose, elle produit une sorte de bien-être, et, à dose élevée, elle provoque que j'avais mis à l'usage de cette eau, fut obligée de se mettre au lit dans un état d'ivresse complet après en avoir bu trois ou quatre verres le matin à jeun. Les mêmes phénomènes se sont montrés sur un cultivateur qui en usait pour combattre une gastralgie; ce malade m'a assuré qu'à trois reprises différentes, après l'ingestion d'une seule verre d'eau, il avait éprouvé des tournoisements de tête qui le forçaient de se ramponner à un meuble pour ne pas tomber.

Ces effets ne se produisent pas constamment; ils ont été très rares à Aix (en Savoie), où l'on a consommé deux mille bouteilles d'eau pendant la saison des bains.

2^o **Action sur les voies digestives.** — Prise avant les repas, l'eau de Coise augmente énergiquement l'appétit. Cette stimulation est possée chez quelques personnes jusqu'à la boulimie; elle se digère avec une grande facilité, sans occasionner ni pesanteur ni fatigue... chose bien digne de remarque, c'est qu'elle régularise les selles, au témoignage de MM. les docteurs Carret et Guillaud; ce dernier médecin, qui l'a administrée à Aix, a constamment eu à se féliciter.

Je puis vous dire, m'écrivait ce praticien, en these générale, que personne ne s'est plaint d'éprouver de la difficulté à la supporter; je l'ai employée dans les cas où l'usage des eaux thermales sulfureuses à l'intérieur ou même à l'extérieur provoque la constipation, et où j'employais auparavant l'eau d'Evian; elle a réussi presque constamment à ramener la régularité des évacuations alvines. Je la faisais prendre aux repas avec l'eau d'Evian, coupée ou non, au vin, suivant l'habitude du malade.

3^o On peut, en procédant méthodiquement, faire boire de cette eau pendant des mois entiers sans fatiguer l'estomac...

4^o **Action sur l'appareil génito-urinaire.** — L'eau de Coise ne paraît pas augmenter sensiblement les urines; mais, sous son influence, elles deviennent alcalines; j'ai rarement en l'occasion d'administrer dans les affections de ces organes, seulement, je sais que les paysans l'emploient avec succès dans les affections aiguës de la vessie, dans la strangurie, l'hématurie qui survient assez fréquemment chez les individus de cette classe, surtout après les moissons. Elle passe aussi pour un puissant aphrodisiaque, stimulation qui pourrait bien être produite par l'ammoniaque contenue dans l'eau de Coise.

5^o **Action sur la peau.** — La plupart des personnes qui usent de cette eau d'une manière régulière et en certaine quantité sont sujettes à une certaine éruption à la peau, qui a lieu sous forme de miliaire, semblable à celle qui arrive après l'ingestion des sels ammoniacaux. On peut la produire à volonté en faisant boire un à deux litres d'eau dans la journée. Dans ces cas les malades éprouvent, au bout de trois ou quatre jours, une agitation accompagnée de chaleur et d'un mouvement fébrile; bientôt des élanements, des picotements se font sentir sur toute la surface de cet organe, et l'éruption à lieu partiellement et quelquefois d'une manière confluent. Je pourrais en citer deux exemples remarquables; je laisse aux praticiens le soin d'apprécier quel parti la thérapeutique pourra tirer de cette singulière propriété.

6^o **Saturation iodique.** — Bien que l'eau de Coise ne contienne qu'un peu plus de 7 milligrammes d'iode de magnésium, elle peut, à la longue, occasionner des palpitations et l'amaigrissement de l'individu. M. le docteur Rilliet m'a cité l'exemple d'une dame qui a éprouvé des palpitations après l'usage de quatre bouteilles seulement. Je les ai vues se produire sur ma femme et sur moi, mais il a fallu deux mois pour la première et trois mois pour moi. Je notai, en passant, que les habitants de la rive gauche de l'Isère, où il existe des goitres et des crétins, peuvent en user impunément; tout le village de Longemont en dans ce cas. Ce fait n'est-il pas des plus concluants dans l'étude du crétinisme et de son étiologie? Bien plus, je suis parvenu à arrêter la production du goitre chez plusieurs familles du village de Coise, en faisant ajouter une bouteille d'eau de Coise à dix d'eau ordinaire; ces faits me mettent en droit de conclure qu'on peut, par ce seul moyen, arrêter le développement de cette affection.

7^o Les effets des sels iodiques ne sont pas en rapport avec la quantité employée, mais avec leur degré de solubilité; cette opinion est au reste admise par la science. Comme on le sait, le goitre est endémique à Genève, où l'on ne boit que les eaux du Rhône; les médecins de cette ville sont journal-

Ce Journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Gazette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40;

EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau du Journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois.	8 fr. 50 c.
ALGER, ANVERS, BRUXELLES,	Six mois.	16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an.	30 »

GARÇON, HOLLANDE, PRUSSON,	Trois mois.	9 fr.
SARAGOSSE, SAVOIE,	Six mois.	18 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an.	33 »

Le prix des abonnements étrangers par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois.	40 fr.
GIBRALTAR,	Six mois.	20 »
	Un an.	38 »

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

OMÉLITE. — HÔPITAL DE LA MARINE DE QUEBEC (M. Alfr. Jackson). Pleurésie et gangrène du poulmon à la suite d'un coup sur la poitrine sans fracture des côtes. — Autopsie. — Un coup d'œil sur la chirurgie abdominale. Des hernies crurales. — Cours scientifique de France (18^e session), par M. V. Bally. — Société de chirurgie, séance du 18 novembre.

HOPITAL DE LA MARINE DE QUEBEC (Canada).

M. Alfr. Jackson.

Pleurésie et gangrène du poulmon à la suite d'un coup sur la poitrine sans fracture des côtes. — **Albès du cerveau.** — **Cas de médecine légale.**

Les exemples de déchirures d'organes internes à la suite de contusions qui n'ont porté directement que sur l'enveloppe extérieure et qui n'ont point déchiré celle-ci ne sont pas extrêmement rares pour le foie, la rate et les intestins; pour le poulmon ils le sont beaucoup plus, et peut-être même sans exemple bien authentique. Le fait observé par M. Jackson semble être un cas de ce genre. Il est d'ailleurs intéressant sous quelques autres points de vue, dont nous dirons quelques mots après avoir rapporté l'observation et les réflexions publiées par ce médecin dans le *Canada medical journal*.

Martin Connor, matelot à bord du brick *Safeguard*, âgé de dix-sept ans, fut admis à l'hôpital de la marine le 3 août 1852.

Il raconte qu'il y a environ six semaines le brick déchargé du charbon de terre à Limerick. A cette époque, dit-il, j'étais en bonne santé, occupé dans la cale à aider les matelots, lorsque, par défaut de précaution, un morceau de charbon, en tombant sur nous, nous exposa à être blessés grièvement. J'en fis l'observation au matelot qui était sur le pont, et qui me répondit de me mêler de mes affaires; une altercation s'ensuivit, et bientôt il descendit dans la cale, me donna des coups de poing sur la tête, me jeta par terre et retourna sur le pont. Je repris mon ouvrage; mais après de nouvelles injures de part et d'autre, il me jeta un morceau de charbon du volume du poing, qui me frappa sur les côtes gauches. Je ne tombai pas par terre, quoique violemment atteint. A dater de ce moment, j'ai continué à souffrir plus ou moins de maux de tête, et j'ai continué à tousser et à expectorer des crachats d'un blanc sale, et qui bientôt devinrent entièrement sanguinolents. Le lendemain de l'accident, je me remis à l'ouvrage, mais au bout de quelques jours je fus obligé de cesser, et je fus incapable d'aucun travail pendant tout le reste de la traversée, qui dura deux mois.

FEUILLETON.

BIBLIOGRAPHIE.

Traité de chimie anatomique et physiologique, normale et pathologique, des principes immédiats normaux et morbides qui constituent le corps de l'homme et des mammifères; par M. Charles Rœux, professeur agrégé de la Faculté de médecine de Paris, et le docteur F. Vessiot, chef de travaux chimiques à l'Institut national agronomique. — 3 vol. in-8° avec un atlas de 45 planches gravées, en partie coloriées. — Chez J.-B. Baillière (1).

Déjà, dans ses *Tableaux d'anatomie* (Paris, 1851), M. Ch. Robin avait établi ce qu'il considérait comme parties constitutives du corps. Deux groupes naturels se partageaient cet ensemble :

- 1° Les principes immédiats;
 - 2° Les éléments anatomiques proprement dits.
- Les premiers sont des principes qui doivent faire partie, qui font partie, ou au moins ont fait partie des seconds. Les éléments anatomiques sont les véritables agents des corps organisés; ce sont eux qui, réunis de diverses façons, agissent en eux, qui jouissent des propriétés fondamentales de ces êtres. Leur histoire fera le sujet d'une œuvre d'anatomie générale dont le livre que nous analysons n'est qu'un développement de principe immédiat pour désigner tout individu des divers corps constituant ou ayant constitué l'organisme, auxquels on puisse, par l'analyse anatomique, ramener la substance organisée, et qu'on ne peut subdiviser en plusieurs sortes de matières sans en altérer la nature chimique, une fois de plus, car les principes immédiats sont des principes immédiats réels se trouvant éliminés, et cette subdivision de l'anatomie à laquelle s'applique la qualification de *stoechiologie* (croyez, principe, voyez, discours), va comprendre quatre ordres de questions formant le sujet des quatre livres de l'ouvrage, savoir :

3 août. — *État actuel.* — Le malade est très maigre; il a le visage et toute la surface du corps pâles, anémiques; il souffre peu du côté, et seulement en toussant; il n'y a pas d'écchymose; le poul est petit et dur, la peau sèche; la langue humide, nette, un peu rouge sur les bords; l'appétit conservé, le ventre libre; léger mal de tête; toux fatigante avec abondante expectoration visqueuse, ténuée de sang, et ayant une odeur très fétide. On peut évaluer à 12 ou 14 onces par jour la quantité de matière expectorée; 30 respirations par minute; décolorés dors.

Signes physiques. — Côté droit de la poitrine à l'état normal; le côté gauche présente un peu plus de développement que le droit au niveau de la blessure. La percussion donne un son clair, à l'exception d'une portion de la base du poulmon, où la matité est complète. Cette matité s'étend vers la colonne vertébrale et tout à fait circonscrite; l'on n'entend le respiration bruchée dans la partie supérieure du poulmon; pas d'égophonie; battements du cœur normaux. — *Pleurésie* avec épanchement pleurétique limité, et probablement gangrène du poulmon. — Bouillon faible; solution de tartre émétique toutes les quatre heures.

Le 4, même état.

Le 5, mauvais nuit; diarrhée; suppression du tartre émétique et du bouillon, que le malade prend sans plaisir. — Calomel, 1 grain; opium, tartre émétique, de chaque un huitième de grain, à prendre toutes les quatre heures; diète laite.

Les 6, 7 et 8 août, même prescription. Transpiration abondante la nuit; peu ou point de mal de tête; langue humide; la diarrhée continue; l'expectoration est moins considérable, mais plus fétide, à tel point que les malades se plaignent de l'odeur qui règne dans la salle. Les signes physiques sont les mêmes. Il n'est plus possible de conserver de doute sur la gangrène du poulmon.

Le 9, pendant la nuit, le malade est pris d'un accès épileptique qui dure quelque temps et détermine une paralysie partielle du côté gauche. Pendant le jour, de semblables accès se reproduisent deux ou trois fois; hors le temps de ces accès, la sensibilité est à l'état normal. Le malade ne se rappelle pas avoir jamais eu de ces accès.

Le 10, les accès sont plus fréquents, mais durent moins longtemps.

Les 11, 12, 13 et 14, les accès sont moins fréquents, mais durent plus longtemps. Dans l'intervalle de ces accès le malade conserve toute sa sensibilité; il dit qu'il se sent venir, et rapporte cette sensation au côté gauche; il se plaint de ne pouvoir dormir la nuit; il s'affaiblit. — Prendre toutes les quatre heures une cuillerée à bouche de la mixture suivante: mixture de camphre, 4 onces; acétate de morphine, 1 gr.

Le 14, au matin, expectoration ou plutôt vomissement d'environ deux pintes d'un liquide vert semi-purulent mé-

langé à une substance blanchâtre, comme caillie, extrêmement fétide. Cette expectoration continue à être très abondante pendant deux ou trois jours. A dater de ce moment les accès deviennent moins fréquents et moins violents; la matité de la poitrine diminue, et cependant il est impossible de constater la présence du tintement métallique. Le malade s'affaiblit de jour en jour, malgré l'usage du vin, du camphre et du bouillon de poulet, et il s'éteint le 18 août, ayant conservé l'intégrité de ses facultés intellectuelles jusqu'au dernier moment. Pendant les deux jours qui ont précédé sa mort, il n'avait eu qu'un accès chaque jour.

Le malade ayant fait sa déclaration devant le magistrat de police, le matelot fut arrêté et dut fournir caution jusqu'à l'issue de la maladie.

Le 19 août, un jury fut constitué, et nous fîmes désigner M. le docteur Blanchet et moi pour faire l'examen du cadavre.

L'examen eut lieu quinze heures après la mort. Maigreux extrême, pas de traces de contusion; les côtes du côté malade paraissent à l'état normal. En ouvrant la poitrine, les plèvres costale et pulmonaire du côté gauche sont adhérentes au-dessus du diaphragme; dans le point correspondant à la partie moyenne des côtes, on trouve septième côte, l'adhérence est telle qu'on ne peut les séparer qu'avec grand peine; les tissus sont décolorés, et l'on constate au-dessus de ce point les restes d'un épanchement pleurétique limité par d'autres adhérences. Les côtes elles-mêmes dans ce point sont dénudées par places et rugueuses comme si une matière osseuse de nouvelle formation y avait été déposée; dans un point surtout, l'on dirait qu'il y a eu fracture; mais on ne fait pas section longitudinale, on s'assure que les adhérences ne dépassent pas la surface de l'os. Tout près des adhérences dont je viens de parler, existe une cavité qui peut contenir quinze à vingt onces de liquide; cette cavité est en partie remplie par une matière semblable à celle qui a été expectorée et contient en outre une portion de tissu cellulaire d'environ trois onces de longueur sur un pouce et demi d'épaisseur: c'est évidemment une portion du poulmon gangréné; d'autres parties du poulmon sont ramollies et décolorées; d'autres parties n'ont nullement l'apparence des vomiques ramollies, mais par la matière tuberculeuse ramollie, la cavité communique par une petite ouverture avec l'épanchement pleurétique et avec chacun des tuyaux bronchiques; ces derniers sont parfaitement sains; le reste du poulmon est légèrement engorgé, mais crépitant dans toute son étendue; il n'y a pas de traces de tubercules. Le poulmon droit est sain, à l'exception de quelques adhérences légères. Le cœur est à l'état normal, ainsi que le foie, mais il existe quelques petites taches jaunes sur son enveloppe péronale; ces taches ont environ une ligne de profondeur; l'estomac, les intestins, la rate, les reins, etc., sont entièrement sains.

Après avoir levé le cuir chevelu, l'on découvre les traces

les sensations spéciales et différentes transmises au toucher, même avec un égal degré de conscience.

Enfin, les principes immédiats ont des caractères organiques, c'est-à-dire différents de tous les précédents, qui n'appartiennent qu'à eux et aux autres parties des corps organisés: tel est l'état liquide ou demi-liquide par dissolution dans l'eau, ou la solidité, ou la demi-solidité spéciale qu'ils présentent dans les corps organisés, lorsqu'ils n'ont pas encore été extraits des tissus. Ces divers caractères, dont l'enchaînement reproduit si bien ceux de l'organisation proprement dite, il faut encore les envisager suivant les sexes, les âges, les races et les espèces, aussi bien que dans les états anormaux, soit naturels, soit accidentels. Nous retrouvons que les limites de cet article ne nous permettent pas de mettre en lumière ici tous les avantages ressortant d'une telle coordination qui permet d'assigner une valeur exacte à tous les faits observés, en les jugeant comparativement, les plus simples par rapport aux plus complexes, et réciproquement, et qui apprend en outre à ne rien négliger dans l'observation et les descriptions, à tenir compte et à apprécier sagement tous les matériaux utiles accumulés par nos prédécesseurs, sans en omettre aucun. Chemin faisant, il faudrait attirer l'attention sur bien des faits essentiels. Nous ne pas une note toute nouvelle que cette séparation des principes immédiats en deux groupes, sous le rapport de la constitution chimique immédiate? Dans le premier se classent tous les composés définis et les corps simples; le deuxième comprend les corps dont la composition chimique n'est pas définie, albumine, fibrine, caséine, etc. Ces derniers sont retirés de l'économie, sans qu'après les avoir analysés il soit possible d'en faire la synthèse; l'ensemble de leurs caractères ne varie point; leur rôle dans l'organisme est essentiel et caractéristique pour chacun d'eux; et malgré l'inconstance des proportions d'éléments qu'ils renferment, ils ne sont point cristallinisables entre eux mains, on est en droit de les considérer comme des principes immédiats. Faute de reconnaître cette distinction capitale, mais délicate, la chimie demeure stationnaire sur ce sujet depuis bien longtemps déjà, sans venir au secours de l'anatomie et de la physiologie. Il en était de même des rapports de la composition des êtres organisés avec celle

d'une ancienne blessure du frontal : cette blessure, d'un coup d'éclat, paraît avoir fracturé la table externe; elle a donné lieu à la sécrétion d'une matière osseuse de nouvelle formation; sur le cuir chevelu, existe une cicatrice au niveau de la blessure de l'os. Après avoir enlevé la boîte osseuse, on voit s'échapper entre les os et la dure-mère une petite quantité de pus qui paraît provenir de la partie supérieure de la région orbitaire. La portion interne du frontal est légèrement atteinte; la dure-mère de l'os est saine. La calotte osseuse est soulevée, on distingue au-dessous de l'arachnoïde une plaque décolorée de l'étendue d'un demi-couronne au sommet de l'hémisphère droit; pareille lésion existe à la base du même hémisphère.

En divisant l'arachnoïde, l'on rencontre un abcès contenant plusieurs onces d'un pus jaunâtre; l'abcès occupe tout le centre du lobe moyen; il communique avec le ventricule latéral du même côté; le traverse, et se jette dans un autre abcès considérablement étendu à la base du cerveau. Un troisième abcès contenant environ trois onces de pus existe dans l'hémisphère gauche. En dehors de ces abcès, qui semblent parfaitement limités, la substance cérébrale paraît saine quant à la couleur et à la consistance. Le cerveau et la moelle épinière sont à l'état normal. Nous ne trouvons de collection purulente dans aucune autre partie du corps, quoique nous ayons examiné avec la plus grande attention les articulations, les os, etc.

L'enquête judiciaire prouve que le malade, antérieurement à sa blessure, était pale et d'une santé faible, quoique bien portant en apparence; qu'il n'avait jamais eu de sang, et n'avait pas eu d'épousses avant l'époque où il avait reçu un coup de poing sur la tête; qu'au moment où il avait été frappé par le morceau de charbon de terre il était dans la cale, à quinze pieds environ du matelot qui était sur le pont; que le morceau de charbon avait environ le volume d'un œuf de poule, et qu'il avait été lancé avec une grande force.

REMARQUES. — Le lecteur comprendra qu'indépendamment de quelques points intéressants de pathologie, cette observation soulève une question médico-légale de la plus haute importance, la détermination de la cause immédiate de la mort.

Les questions suivantes se posent ici tout naturellement : la mort est-elle le résultat de la maladie de la poitrine ou de la maladie du cerveau, ou est-elle le résultat des deux maladies à la fois? Ces deux maladies sont-elles séparées et distinctes, ou ont-elles agi l'une par rapport à l'autre, comme cause ou comme effet? Laquelle de ces deux maladies s'est développée antérieurement à l'autre?

D'après l'examen du corps du malade, je ne doute pas que la maladie de la poitrine n'ait été causée par le coup reçu sur le côté; mais on peut se demander si la marche de cette maladie n'a pas été modifiée avec désavantage par la maladie préexistante du cerveau.

Si je suis disposé à croire que la maladie du cerveau était antérieure à l'époque où le coup fut reçu à la poitrine. Ce qui me détermine à adopter cette opinion, c'est l'existence d'une blessure ancienne sur le crâne. En donnant mon opinion sur la cause de la mort, j'ai établi : que Martin Connor était mort de la maladie du cerveau combinée avec la maladie de la poitrine, et que la maladie du poulmon gauche avait pour point de départ la lésion reçue dans la poitrine; qu'en l'absence de la maladie du cerveau, nous n'aurions pas à dire que la maladie du poulmon gauche suffisait pour déterminer la mort, mais que, la maladie du cerveau existant en même temps que la maladie de poitrine, je ne pourrais dire positivement à laquelle de ces deux affections le malade avait succombé.

Le docteur Blanchet émet une opinion un peu différente de la mienne. Il fut d'avis que la maladie du cerveau était consécutive à l'affection du poulmon. Ses conclusions furent : Que Martin Connor avait succombé à une infection puru-

lente générale causée par l'inflammation du poulmon et de la plèvre, inflammation suivie de la gangrène du poulmon gauche.

Verdict. — Nous, jurés soussignés, pensons que le décès Martin Connor est mort d'une inflammation du poulmon et du cerveau (signé par quatorze jurés);

Que le décès Martin Connor est mort de la maladie du poulmon survenue à la suite du coup reçu sur le côté gauche.

— On pourroit ajouter d'assez nombreuses remarques à celles dont M. Jackson fait suivre cette curieuse observation; elles pourroient porter particulièrement sur les probabilités du premier diagnostic porté; diagnostic qui, avec les éléments décrits dans la narration, pourroit paraître un peu hasardé; sur le rapport de causalité possible entre l'affection de la tête et celle de la poitrine, et sur le peu de fondement de l'opinion qui a admis, dans ce cas, l'existence d'une infection purulente; sur la présence de l'ostéophtie bilobé, dont un professeur distingué de l'Ecole de médecine de Lille, M. le docteur Parise, a fait l'objet d'un intéressant mémoire. Mais tous ces points de vue se réduisent en importance à celui sur lequel les experts étaient plus spécialement appelés à se prononcer : les lésions qui ont fait succomber Martin Connor étaient-elles d'origine-elles par les conséquences des coups et blessures reçus par le malheureux pendant le combat de J. De la cas, et il sont fréquents, où le médecin légiste doit répondre à une semblable question, il n'en est pas de plus embarrassant que celui où un long espace de temps s'est écoulé entre les coups et blessures et la mort, et où les symptômes sérieux ou mortels se manifestent; c'est là le cas de Martin Connor.

Certes, personne ne peut douter que les premiers accidents, tous, légères hémiparésie, ne soient la suite du coup reçu dans la poitrine; mais qui pourroit assurer que ce coup, qui a laissé la maladie du poulmon pendant un certain temps, n'a pas causé la seule cause de la mort qui se soit manifestée de jour? C'est là un fait douteux en ce qui concerne la lésion du poulmon, et beaucoup plus douteux encore relativement à l'affection cérébrale. La loi qui, en général, a fixé arbitrairement au moyen de l'interrogatoire certains rapports que la science ne peut pas déterminer d'une manière précise, la loi qui ne pas que pendant de dix à quinze semaines ou de mois il devra s'écouler entre une cause et son effet présumé pour que le rapport de causalité soit légalement admissible. Les médecins légistes eux-mêmes ne se sont point, à notre connaissance, préoccupés de cette question, qui nous semble cependant digne de leurs méditations, ainsi que le prouve la fable de Martin Connor.

M. Jackson ne dit pas quelle a été la décision du tribunal relativement à l'adversaire de Martin; cette décision n'aurait pas laissé de avoir son intérêt et son enseignement. — H. de Castelnau.

UN COUP D'ŒIL SUR LA CHIRURGIE ANGLAISE.

Des hernies crurales.

Par M. le docteur A. DEVLILLE,
Ancien professeur de l'Ecole anatomique des hôpitaux de Paris.

Les hernies crurales sont les hernies dont les chirurgiens de notre époque, à part de bien rares exceptions, se sont le plus généralement occupés. Cela tient surtout, ainsi que l'on peut aisément s'en rendre compte, à ce que la lésion la plus commune par les chirurgiens, qui abondamment presque tous la direction du traitement ordinaire des hernies aux fabricants de bandages. Ce qui les préoccupe presque exclusivement, c'est l'étranglement herniaire; et comme la hernie crurale est celle qui présente le plus fréquemment cet accident, on comprend pourquoi leur attention a été plus spécialement fixée sur elles.

Le grand nombre et la grande valeur des travaux publiés sur ce sujet ont cependant pas réussi à lever tous les doutes qui existent sur les principes à adopter, non sur des accessoires, mais même sur les questions les plus importantes. En France les chirurgiens peuvent être divisés en deux groupes, relativement à l'opinion qu'ils se forment sur le siège habituel de l'étranglement des hernies crurales. Les uns croient encore qu'il est le plus souvent au niveau de l'anneau crural, ou vis-à-vis le ligament de Gimbernat, qu'on aurait souvent

besoin de diviser pour lever l'étranglement; les autres affirment, au contraire, que dans la grande majorité des cas l'étranglement a lieu dans l'un des anneaux du fascia cruraliforme. La première opinion, qui a régné presque exclusivement jusqu'à il y a quelques années, est encore assez suivie; soit à peu près généralement exposée dans nos livres classiques, même les plus récents. La seconde a eu son point de départ dans les perfectionnements que Thomson est parvenu à apporter en France dans la description du canal crural. La question, ainsi posée d'une manière catégorique sur le terrain de l'anatomie, a été bientôt discutée sur le terrain pratique et clinique par les travaux si remarquables de M. Malgaigne et ceux des chirurgiens de Lyon, auxquels il s'est ajouté, lente des fois inégale.

La seconde opinion, fortifiée par l'observation régulière de la plupart des faits qui se sont montrés depuis, a gagné rapidement du terrain. Elle a conquis successivement et à peu près tous les chirurgiens qui se sont formés depuis les travaux de Thomson, sans compter un grand nombre d'anciens déjà formés antérieurement; elle est aujourd'hui prédominante au fond, et tend de plus en plus à prévaloir.

En arrivant en Angleterre, je m'attendais à y trouver au moins une division pareille, si ce n'est même une tendance encore plus grande en faveur de la seconde opinion; car, en définitive, les travaux de Thomson précèdent bien évidemment de ceux qu'avait faits ici un grand nombre d'analystes. Eh bien! non! l'opinion générale est en faveur de l'étranglement au niveau de l'anneau crural. Bien plus même, ce n'est pas seulement au moment du thermal qu'on s'adresse, bien qu'il soit toujours sur le tapis.

On décrit ici un ligament particulier auquel on fait jouer le principal rôle; c'est le ligament de Hey, décrit d'ici en 1803 par Hey, puis par Ch. Bell, et qui a eu bien de la peine à faire son chemin; bien longtemps inconnu ici, comme il l'est encore à peu près totalement en France, chose bien pardonnable, certes, puisque A. Cooper, qui en avait causé avec lui, n'a même pas dit que c'était le ligament de Hey, et que des hommes tels que Liston et M. Larrey, par exemple, n'étaient pas non plus d'accord avec Hey à cet égard. Maintenant, est-ce ici comme en France? Faut-il distinguer entre une pratique décadente, quoique non encore inscrite dans la plupart des livres classiques, et celle enseignée dans ces livres? L'opinion que l'étranglement des hernies crurales a lieu surtout par le fascia cruraliforme avait-elle ici aussi un grand nombre de partisans? N'ayant pas encore assez suivi la pratique d'un grand nombre de chirurgiens, je ne puis pas l'affirmer d'une manière absolue; mais je ne le crois pas, et en voici les raisons. D'abord, l'étonnement que j'ai eu d'observer des chirurgiens qui ont fait un très grand nombre d'opérations de hernies crurales étranglées, lorsque je leur ai annoncé cette nouvelle opinion, m'a prouvé qu'elle ne leur était pas bien familière. Puis, je ne la trouve nulle part indiquée de façon à apporter des modifications sérieuses dans la pratique. Enfin, j'ai en l'occasion récente de faire connaissance avec M. John Gay, chirurgien de Royal free hospital, qui a publié Londres, dans le courant de l'été 1847, dans un 1848, un excellent travail sur la hernie crurale. Dans cet ouvrage, M. Gay mentionne, sous le nom de M. Malgaigne, le fascia cruraliforme comme cause fréquente d'étranglement, mais par une simple mention, et sans l'accepter. Et cependant l'ouvrage de M. Gray renferme, au point de vue historique et descriptif, à peu près tout ce qui a été fait sur la question au point de vue anatomique. Dans cet ouvrage, M. Gray propose en outre un nouveau procédé opératoire fondé sur l'opinion que c'est le ligament de Hey qui cause l'étranglement. Ce procédé a été plusieurs fois appliqué avec succès, a reçu la sanction d'un grand nombre de chirurgiens, et récemment celle d'un des opérateurs les plus célèbres d'ici, de M. Ferguson.

Ainsi, l'opinion générale en Angleterre sur le siège de l'étranglement me paraît opposée à celle qui tend à prédo-

de la matière aux dépens de laquelle ils s'accroissent; la chimie moderne a retrouvé dans cette matière tous les éléments des premiers, mais que de problèmes intermédiaires à résoudre encore. Pour MM. Ch. Robin et moi, les principes immédiats sont réduits tout formés dans l'économie, tels sont ceux d'origine minérale; ou leur formation a lieu au sein de l'organisme par assimilation; ou leur désassimilation, c'est-à-dire par combinaison ensemble de matériaux provenant des principes précédents. Et ici, nous croyons avoir le droit d'appeler M. Ch. Robin, comme il l'avait déjà fait dans ses *Tableaux d'anatomie* (t. 1^{er}, 1839, 10^{re}), que la loi des actes moléculaires qui régit la formation des substances organiques. Le phénomène de combinaison des éléments en vertu duquel le principe non cristallisable est formé ne peut s'opérer autrement que par la présence d'un principe cristallisable dans le corps qui, sans rien fournir par lui-même, est pourtant nécessaire à l'accomplissement de la combinaison. Il semble agir par sa seule présence, par contact; d'où les noms de phénomène de présence, de contact ou catalytique assignés à ces actes moléculaires ou chimiques analogues à ceux-ci. On les a reconnus de différentes sortes : 1^{er} ceux qui donnent lieu à des combinaisons, et sont des transformations isomériques et des dédoublements; ce sont là les *catalyses*; 2^{es} ceux qui donnent lieu à la décomposition des composés, soit à titre de *formations*, soit comme phénomènes de *purification*. C'est à la première catégorie que se rattache la formation des substances organiques; elles suivent les lois des catalyses, surtout isomériques. Pourquoi s'égarer au labyrinthe des théories transcendentes ou des conceptions ingénieuses, quand l'expérience et l'observation nous forcent à toucher du doigt, irrésistiblement, un fait aussi clair, une notion aussi réelle? Désormais l'assimilation ne peut être regardée autrement que comme un acte de catalyse, et la désassimilation comme un acte de décomposition. C'est ainsi que le phénomène par lequel une espèce de corps qui a pénétré moléculairement dans l'organisme par une voie quelconque s'unit et devient semblable aux espèces qui constituent la substance de celui-ci, et participe aux actes qu'elle accomplit. Même simplicité pour la désassimilation; c'est un acte de catalyse, et non un acte de décomposition. L'étude entreprise par les auteurs du *Traité* nouveau nous démontre qu'il n'y a pas dans l'économie un lien unique de formation

tion des principes immédiats; il s'en forme partout où il y a nutrition, et cette formation a lieu, soit par catalyse combinante et isomérique (assimilation), soit par catalyse avec dédoublement (désassimilation). Tous les principes immédiats sont donc réunis ou remplis pour que ces phénomènes s'accomplissent; que ferions-nous de cette entité qu'on a appelée force vitale? Mais le débat est trop grave pour trouver place dans une esquisse; et si au lieu même de décider la question, en exposant le rôle dynamique que jouent les principes immédiats dans les actes organiques, nous nous sommes contentés de les présenter comme des principes constants de l'organisme qui ne partagent pas avec lui la propriété de présenter des changements secondaires dans leurs caractères depuis la naissance jusqu'à la terminaison ou la mort. Leur réunion forme la substance de toutes les parties de l'organisme qui sont organisées; mais aussi il y a à examiner des conditions d'entrée des matériaux, des conditions de formation des principes à leur aise, et des conditions d'issue des principes, autant de problèmes que nous ne saurions trop engager le lecteur à méditer, tellement les conséquences qui en découlent nous semblent profondes et fécondes.

Avant de considérer chaque principe immédiat ou particulier sous le point de vue de son siège, de sa quantité, de son état liquide ou solide, de son mode d'union avec les autres espèces, et de la part qu'il prend à constituer ainsi la substance des éléments anatomiques ou des sécrétions dans lesquels on le trouve, et il faut faire des caractères généraux de ces principes, et en faire une généralisation qui permet de les réunir en groupes naturels, et de coordonner ceux-ci en une seule série. L'ensemble des attributs statiques et dynamiques devant reposer sur une base indispensable. Une classification adoptée rarement naturellement les espèces de principes immédiats en trois ordres, à savoir : 1^{er} les principes cristallisables d'origine minérale venant du dehors, par conséquent, et qui sortent de l'organisme au moins en partie, tels qu'ils étaient entrés;

2^{es} Des principes cristallisables, mais qui se forment dans l'organisme même, et qui, par conséquent, généralement comme principes excrémentitiels, tels qu'ils sont au moment de leur formation.

3^{es} Les principes coagulables, dont le propre est de se cristalliser, dont les espèces se forment dans l'organisme même à l'aide de matériaux pour lesquels ceux de la première classe servent de véhicules, et se décomposent dans le lieu même où il se sont formés.

Extraire de ces principes les principes immédiats, les principes physiques, chimiques et chimiques, les particularités qui distinguent les diverses espèces entre elles, tels sont les sujets de longs et laborieux chapitres, où les procédés sont démontrés avec un soin que je ne laisse rien à désirer. Ni les lois de la chromatographie, admettant la distinction des espèces. L'usage du microscope, en donnant à ces études des caractères plus précis, plus sûrs, plus longues et difficiles, et en permettant d'opérer sur de très petites quantités, donne plus de certitude et souvent plus de précision dans les observations. Cet instrument, si perfectionné de nos jours, occupe déjà une place honorable dans les laboratoires; mais du moment où l'on s'est livré à ces études, on ne saurait s'arrêter à un nouveau, que la méthode subjective microscopique grandit singulièrement. C'est affirmer une fois de plus la supériorité d'une analyse qui isole et sépare, conduit la séparation anatomique jusque dans ses dernières limites, conduit à l'analyse chimique, et conduit à l'analyse physique, sans rien laisser de la substance organique, et non pas l'espèce qu'il faut connaître. M. Ch. Robin avait déjà ouvert cette voie; et par un progrès nécessaire, l'application du microscope à l'étude des cristaux des principes, comme elle a été faite à celle des cellules, fibres, etc., n'est plus que l'extension logique de l'emploi des lentilles amplifiantes à une subdivision de l'anatomie.

Une étude historique initie le lecteur à cette lente élaboration de la connaissance des principes immédiats, depuis Van Helmont, le premier qui franchisse la chimie hermétique, jusqu'à M. Chevreul, traitant dans ses recherches sur les corps gras la marche à suivre, et jusqu'aux beaux travaux de Liebig sur le bouillie de viande. Nous ne pouvons qu'indiquer cette évolution, très con-

Le journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lanette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40;
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandat de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Trois mois 3 fr. 50 c. Six mois 46 Un an 30	GENÈVE, HOLLANDE, PRUSSE, SARDEGNE, SAVOIE, TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Trois mois 9 fr. Six mois 17 Un an 33	ESPAGNE, PORTUGAL, TOCANE, GIBRALTAIR.	Trois mois 10 fr. Six mois 20 Un an 38
---	---	--	---	---	--

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

Les lettres et paquets sont adressés aux abonnés séparément.

Un accident arrivé à l'imprimerie nous a empêché de faire paraître le numéro de jeudi; mais nous abonnés ne perdront rien à cet accident; nous nous arrangerons pour en publier un le jour de Noël.

SOMMAIRE. — PARIS. Sur la séance de l'Académie de médecine. — Validité des décisions de l'Académie. — Clinique départementale. — Hydrocéphalie. — Ligne primitive de la poche antérieure. — Persistance de la grosseur et de la vie fœtale. Quelques considérations sur l'hydrocéphalie lorsqu'elle est très prononcée, sur la méthode la plus sûre pour terminer l'accouchement très avancé que présente par là l'écou. — Un coup d'œil sur la chirurgie anglaise. Des hernies crurales. — Académie de médecine, séance du 30 novembre. — Correspondance. Lettre de M. Mathieu. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 1^{er} DÉCEMBRE 1852.

Séance de l'Académie de Médecine.

VALIDITÉ DES DÉCISIONS DE L'ACADÉMIE.

Un de ces rapports très méritants sur les épidémies que M. Gaultier de Claubry rédige chaque année, ou même plusieurs fois par an, a occupé la première partie de la dernière séance de l'Académie. Comme tous les jours, ce rapport est passé sans discussion et presque inaperçu, quoiqu'il traite des plus hautes comme des plus intéressantes questions qui puissent occuper une société savante.

Celui que M. Malgaigne a lu ensuite n'avait pas moins de mérite, mais il a eu plus de succès. Ce rapport avait d'ailleurs pour objet des faits, sinon de très grande importance, au moins assez nouveaux pour offrir tout l'intérêt de l'originalité, et ils se présentaient en outre sous la garantie d'un jeune observateur qui a déjà donné d'excellentes preuves d'exactitude et de sagacité. M. Malgaigne, tout en faisant ressortir le mérite des recherches de M. Notta, en a fait une critique sévère, quoique bienveillante, et en a judicieusement signalé les lacunes et les incertitudes. Nous nous associons assez complètement à sa critique et à ses éloges pour que nous puissions nous dispenser d'en présenter ici une seconde édition. Nous renvoyons donc le lecteur à notre compte-rendu, où se trouve textuellement le remarquable rapport de M. Malgaigne.

Nous ne dirons rien non plus de la discussion qui a suivi la lecture de ce rapport. Cette discussion n'a rien éclairci de ce que le travail de M. Notta laisse d'obscur, et elle n'aurait eu de l'intérêt que si on l'avait continuée sur le terrain élevé où l'avait placée M. Gerdy, c'est-à-dire sur la question des grandes lésions qui président à l'évolution des différents états de la vie des animaux ou même des végétaux. Mais l'Académie a sans doute pensé que des questions de cette nature ne pouvaient pas être discutées incidemment; elle a clos le débat et s'est hâtée d'adopter les conclusions du rapport.

Elle a entendu ensuite deux communications intéressantes de M. Maisonneuve, puis elle s'est formée en comité secret. Un mot à ce sujet.

Nous croyons avoir eu déjà l'occasion de signaler le peu d'empressement de messieurs les académiciens pour les comités secrets. Cette tiédeur de zèle est sans doute bien naturelle, puisqu'elle est si générale, et il ne se peut être pas très gêné de se montrer trop sévère à son endroit. Cependant il ne faudrait pas qu'elle allât jusqu'à faire oublier d'être médecin, et jusqu'à rendre illégales les prescriptions du règlement. Or, c'est ce qui a eu évidemment lieu, y a en effet dans le règlement de la savante compagnie un certain article 33, où on lit ce qui suit :

Ces décisions (les décisions de l'Académie), pour être valables, exigent la présence de la moitié plus un des membres qui ont signé la feuille de présence du jour.

Or, cette majorité légale n'existait pas dans le comité secret d'hier; elle n'existait pas dans les deux comités précédents; en sorte que toutes les décisions prises dans ces comités sont en réalité illégales et par conséquent nulles. L'Académie, qui semble éviter avec tant

de soin tout ce qui peut lui susciter des embarras, devrait bien songer un peu à cette nouvelle source de justes récriminations, puisqu'un devoir aussi sérieux que celui de récompenser avec justice les travaux soumis à son jugement ne paraît pas suffisant pour la maintenir dans les termes du règlement. C'est un bon conseil que nous croyons devoir lui donner.

En vain un autre qui n'est guère moins opportun, et que nous ne lui donnons pas pour la première fois.

M. le ministre de la guerre, dans une lettre non moins honorable pour le corps auquel elle est adressée que pour celui qui l'a écrite, annonce qu'il a fait analyser avec soin les sources minérales de l'Algérie, mais qu'il ne considérera ces analyses comme définitives que lorsque l'Académie les aura confirmées par sa haute sanction. L'Académie ne devrait-elle pas s'efforcer de se rendre tout à fait digne de la confiance de M. le ministre en entourant de toutes les garanties possibles ces importantes analyses d'un seul homme, et presque toujours constamment par un seul homme, et presque toujours adoptées sans contrôle comme sans discussion? Loin de nous la pensée de suspecter en rien l'habileté de M. O. Henry, encore moins son zèle et sa sincérité; mais quand il s'agit d'analyses aussi délicates que celles des eaux minérales, où l'on doit la fois constater et doser un nombre considérable de substances qui se trouvent en si faibles proportions, pense-t-on qu'il serait superflu qu'un second et même qu'un troisième observateur contrôlât les expériences du premier? Nous pensons, pour notre part, qu'un tel contrôle est indispensable, et que, faute d'y avoir recouru, il peut arriver que l'Académie soit induite en erreur et induise en erreur l'autorité qui la consulte. D'une telle erreur, les conséquences sont faciles à déduire, et l'Académie en sentira mieux que nous toute la portée. — H. de Guéhenne.

CLINIQUE DÉPARTEMENTALE.

Hydrocéphalie. — Rupture prématurée de la poche antérieure. — Persistance de la grosseur et de la vie fœtale. — Quelques considérations sur l'hydrocéphalie lorsqu'elle est très prononcée, sur la méthode la plus sûre pour terminer l'accouchement quand l'enfant se présente par la tête.

Par M. le docteur BOUTON.

Obs. — M^{lle} Dubois, âgée de vingt-sept ans, tempérament lymphatique, cheveux noirs, lèvres épaisses, maxillaire inférieur large, peau fine, couverte de rougeurs; elle a dix ans, indisposée sans pouvoir préciser ce qu'elle a eu; réglée régulièrement à seize ans; mariée à vingt-cinq (12 octobre 1849); deux mois et demi après son mariage, fait une fausse couche attribuée à des efforts.

Le 12 mars 1850, la fonction cataméniale s'accomplit une dernière fois; la grossesse marche régulièrement sans accidents; les premiers mouvements de l'enfant se font sentir sur la fin de juin.

Le 5 novembre, cette femme lève une marmite remplie d'eau; rien ne dénote, dans les huit jours qui suivent, que l'économie doive se sentir de cet effort.

Dépendant, le 13 novembre, M^{lle} D. étant couchée et sans autre cause connue, l'œuf se rompt, les eaux s'écoulent en abondance; le lit, le plancher lui-même en est inondé. Jusqu'à ce jour, les mouvements de l'enfant étaient très forts; mais à dater du 13 novembre jusqu'au 5 janvier, ils furent rarement et faiblement perçus. L'écoulement de l'eau de l'amnios est pour résultat des douleurs vagues presque continues, les faisant sentir dans le bas-ventre et les reins; huit jours plus tard, ces douleurs, sans cesser complètement, diminuent sensiblement.

Le 1^{er} janvier 1851, des douleurs intermittentes se déclarent; faibles, elles persistent en se rapprochant des jours suivants; le travail quant à la dilatation ne devient appréciable pour la sage-femme que dans la journée du 8.

M. le docteur Colard, qui déjà avait vu M^{lle} D., me pria de l'accompagner. A trois heures du soir, cette femme, profondément prostrée, a des douleurs d'enfantement, mais qui sont très faibles, et, après s'être montrées quelques heures de suite, se suspendent, comme si l'organisme épuisé avait besoin de repos pour accomplir un travail au-dessus de ses forces. Les poils et à 100 et quelques, à droite et à gauche. Battements du cœur de l'enfant forts, bien sensibles à droite et en haut vis-à-vis l'ombilic. Globe utérin très large, dur partout, changeant peu de consistance pendant les contractions. Organes sexuels peu saillants. Quelques gaires sanguinolentes. Col dur, difficile à atteindre (dilatation de deux à trois centimètres). Il n'existe pas de poche d'eau. La surface fœtale qui se présente ne paraît être sentie que dans une très petite étendue, et encore on ne rencontre qu'une surface molle, sans saillie osseuse; la hauteur où se trouve le produit rend compte de l'impossibilité

où nous nous trouvons de préciser la présentation. Des investigations plus minutieuses et plus complètes seraient trop douloureuses et ne pourraient être justifiées par la nécessité du moment.

Prescriptions. — Bains tièdes prolongés; quelques bouillons; un peu de vin sucré. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

A dix heures du soir, mon confrère et moi étions mandés de nouveau. La femme avait reposé une heure et demi. Les phénomènes extérieurs étaient les mêmes; mais les organes génitaux étaient dans des conditions plus favorables, plus lubrifiés; le col plus souple, plus dilaté, et les contractions plus franches. La dilatation du col permettait de toucher cinq à six centimètres de la surface fœtale; mais le produit était à une telle hauteur, que nous ne pouvions pas le saisir. Si la femme ne repousse pas, quelques gouttes de laudanum; extrait de belladone sur le col de l'utérus.

fontanelle postérieure, en arrière, dans l'endroit où la portion inférieure du pariétal se trouve la plus rapprochée de l'occipital, 3 cent. 50.

Le diamètre antéro-postérieur de ces fontanelles a 12 cent.

Id. supéro-inférieur, 7 cent.

Les os qui forment la voûte du crâne sont séparés les uns des autres par des surfaces membraneuses qui ont une largeur de 3 à 4 centimètres. Et ce sont ces surfaces qui remplacent les sutures; l'occipital seul excepté dans ses articulations avec les temporaux et le sphénoïde. Ces os, quant à leur épaisseur, sont plus minces et moins avancés dans leur ossification. Les os de la face et la face elle-même comme on les rencontre habituellement dans l'hydrocéphalie.

Pétrine : la première côte de chaque côté est bifurquée en arrière, la portion supérieure de cette bifurcation s'articule avec le rudiment de l'apophyse transverse de la sixième vertèbre cervicale, la portion inférieure avec la septième. Ces côtes en avant ont le double de largeur que dans le bas normalement. La première est encore un peu plus prolongée en avant; une première fois, qui l'unit à la seconde côte dans sa partie moyenne. En ne comptant la première côte bifurquée pour une, il y en a douze de chaque côté.

Membres supérieurs : humerus normal; cubitus plus recourbé en avant; absence du radius; les os du carpe sont articulés avec la portion inférieure du cubitus, qui a la forme de la partie inférieure du radius. Quatre métacarpiens seuls.

Le reste du tronc et les membres inférieurs sont bien conformés.

REMARQUES.—N'étudiant cette observation que sous le point de vue obstétrical, nous ne rechercherons point les causes plus ou moins problématiques de l'hydrocéphalie. Les cas analogues ne sont pas très fréquents, puisque M^{me} Lacapelle, sur 40,555 accouchements, n'en a constaté que 15. Deux fois cependant, nous nous sommes vu assister des femmes en travail d'enfants hydrocéphales; une première fois, le 22 avril 1847; le cœru de ces deux produits était réduit à une espèce de kyste de 3 millimètres à 1 centimètre d'épaisseur, d'une consistance assez molle, sans qu'il fût possible de reconnaître la substance grise de la substance blanche; dans ces deux cas l'eau était renfermée entièrement dans les ventricules, qui ne formaient qu'une vaste cavité.

Dans le fait que nous venons de réfracer, une première circonstance nous frappe, c'est l'écoulement des eaux de l'amnios le 5 novembre, avec persistance de la vie intra-utérine de la grossesse jusqu'au 8 janvier. Doit-on attribuer à l'effort fait par cette femme, le 5 novembre, la rupture de la poche des eaux du 13^e Si, à dater du 5 novembre, quelques douleurs étaient venues trahir un dérangement quelconque des organes sexuels, nous pensions que cet effort a pu agir comme cause déterminante, mais que déjà une disposition spéciale avait préexisté à la cause déterminante; mais nous avons dit que jusqu'au 13 cette femme n'avait rien ressenti; nous sommes donc obligés de ne considérer la rupture des membranes que comme le résultat de la faible résistance de ces mêmes membranes et surtout de la trop grande quantité d'eau et du volume de la tête du produit, qui avaient pour résultat une distension exagérée du segment inférieur de l'utérus.

Il n'est pas douteux que les eaux de l'amnios s'étaient entièrement écoulées le 13 novembre, puisqu'il n'en existait plus trace lors de l'accouchement; il est fort difficile de donner une raison plausible de la tolérance de l'utérus jusqu'au 8 janvier; dans ce cas, comme dans tous ceux où l'évacuation prématurée des eaux a eu lieu, l'organisme témoin de la perte d'un auxiliaire utile pour accomplir entièrement son œuvre, dans le principe, par des douleurs presque continues; puis, comme si l'utérus s'habitua à sa nouvelle condition d'existence, ces douleurs s'éloignent pour disparaître presque entièrement. Nous n'hésitons pas à croire que l'énorme quantité de liquide qui se rencontrait dans la tête du produit et l'extrême élasticité de la tête n'aient été les causes de la persistance de la grossesse; c'est à ces mêmes causes que nous avons attribué la continuation de la vie intra-utérine; car nous ne pensons pas que dans des conditions semblables la compression de la circulation puisse être assez considérable pour faire succomber l'enfant; et, d'un autre côté, nous pensons que l'eau de l'amnios, dans les derniers temps de grossesse, est plutôt destinée à préserver le produit des secousses possibles, à maintenir un certain équilibre protecteur pour l'enfant contre la rétraction utérine, qu'à lui fournir des matériaux de nutrition.

Enfin la pléiade de symptômes obstétricaux (1), on croirait le diagnostic de l'hydrocéphalie; mais, si l'on considère, en effet, la tête forme une tumeur large dont la convexité est peu prononcée, qui occupe tout le contour du détroit supérieur sans s'y engager, tumeur résistante pendant la contraction, molle, fluctuante dans les intervalles; sutures et fontanelles très larges. Les os, dans un cas d'hydrocéphalie très prononcée, sont comme noyés au milieu des parties molles; ils sont plus minces, plus souples, surtout vers leurs bords. Lorsqu'on rencontre et que l'on peut constater tous ces caractères, il est certain qu'une tête d'hydrocéphale est facilement reconnue; mais, nous devons le dire, tous ces indices sont vrais; il n'y a qu'une difficulté, c'est de pouvoir les reconnaître. Si l'on a affaire à une primipare, les organes sexuels peu souples, peu dilatables, presque jusqu'à la fin du travail, empêchent une exploration qui serait douloureuse et qui n'aurait, à peu près dans tous les cas, qu'un résultat négatif; car le volume de la tête ne lui permet pas de s'engager au détroit supérieur; si la poche des eaux est rompue, la surface qui est accessible au toucher est à peu étendue, et l'on ne rencontre qu'une tête de femme normale; si les sutures (2), il est impossible de porter un diagnostic; mais les difficultés sont complètement insurmontables quand la poche des eaux existe encore. Lorsque l'on a sous les yeux une femme déjà mère de plusieurs enfants, bien que le doigt

explorateur puisse pénétrer à une plus grande hauteur, si l'hydrocéphalie est aussi prononcée que dans le cas que nous venons de relater, il est encore complètement impossible de préciser le diagnostic. Il est un caractère cependant qui peut être redouté, lorsqu'on exerce le toucher avec intention; je veux parler de la présence des cheveux, mais ils sont très fins et peu épais. La largeur du globe utérin, son grand développement chez cette femme et la sensation d'une tumeur molle avec quelque chose de rugueux m'avaient fait croire à l'existence de deux produits, l'un placé supérieurement et transversalement, entre les battements du cœur permettant d'affirmer la vitalité; puis, cette surface molle et élastique que je rencontrais dans une étendue de 3 à 4 centimètres, me présentant quelque chose qui, pour moi, avait une très grande analogie avec l'extrémité sordide et rouge (cheveu) la soignée. L'élasticité ne paraissait due à la présence du liquide et dans le ventre et dans l'épaisseur des parois abdominales. Ainsi je crus à l'existence d'un enfant mort, dans un état de décomposition plus ou moins avancé, se présentant le premier par le ventre ou l'un des hypocondres. Pour moi était expliquée la hauteur inaccoutumée du produit, et l'impossibilité où il était de descendre davantage; on l'avait, j'étais dans l'erreur.

Pour constater une hydrocéphalie qui met un obstacle sérieux à l'accouchement, ce n'est que quand la dilatation est complète que les organes extérieurs de la génération sont assez relâchés pour introduire toute la main non-seulement dans le vagin, mais dans l'utérus même, ce n'est, je le répète, qu'à la fin du travail qu'il est possible, en agissant ainsi, de saisir complètement et facilement les caractères qui ne laissent plus de doute sur la présence d'une tête d'enfant hydrocéphale; c'est aussi dans cet instant que l'on doit chercher à apprécier l'étendue de la tête pour décider à quel genre de manœuvre on devra se livrer.

La tête d'hydrocéphale n'appelle aucune modification à la terminaison de l'accouchement quand son volume n'offre pas trop de disproportion avec les détroits du bassin; si la nature ne peut se suffire après avoir attendu un temps suffisant, le forceps seul permettra d'en finir sûrement. Mais lorsque la main introduite dans l'utérus aura mesuré l'étendue de la tête et qu'il résultera de cette investigation l'impossibilité soit d'opérer par la nature, soit d'aider du forceps, voilà la condition la plus facile pour terminer heureusement et rapidement.

Conduire sur deux doigts de la main gauche, ou sur la main gauche introduite tout entière dans les organes sexuels une canule de trocart de fort calibre, et si l'on n'en a pas sous la main, la branche du forceps qui porte un percuteur. Si l'on se sert d'une canule de trocart, lorsque son extrémité touche soit une fontanelle, soit un espace membraneux qui remplace la suture, introduire le poinçon; l'un de ces instruments est entouré dans le crâne. Si l'on se sert du trocart, le poinçon est retiré; si, au contraire on s'est servi du percuteur, que porte l'une des branches du forceps, il est utile et plus sûr de faire pénétrer non-seulement le poinçon mais encore la portion de la branche qui la supporte, et de lui faire exécuter plusieurs mouvements de rotation sur elle-même, puis la retirer ensuite. Dans ce dernier cas la tête est rapidement vidée, il faut plus de temps pour que le liquide puisse s'échapper à peu près complètement par la canule de trocart; le premier instrument est plus facile et bien plus sûr pour l'indication à remplir.

UN COUP D'OEIL SUR LA CHIRURGIE ANGLAISE.

Des hernies crurales (1).

Par M. le docteur A. DEVLILLE.

Ancien professeur de l'Ecole anatomique des hôpitaux de Paris.

Le motif de l'évasement supérieur de la gaine des vaisseaux fémoraux, dans le canal crural, nous paraît être à été dit bien souvent déjà, le canal crural peut très bien être comparé à un entonnoir, dont le goulot inférieur est représenté par la continuation de la gaine aponeurotique le long des vaisseaux fémoraux, sur lesquels elle est désormais appliquée.

Cette manière si juste, si vraie d'envisager le canal crural nous permet en outre de dire exactement où se termine par en bas le canal crural. Puisque nous donnons ce nom à l'évasement supérieur en forme d'entonnoir de la gaine des vaisseaux fémoraux, sa terminaison inférieure doit être à la base (ou comme on le dit, à l'extrémité inférieure) c'est-à-dire au-dessous du niveau de l'embouchure de la veine saphène dans la veine fémorale. On a mal compris ce fait si simple, et on a pu contribuer à jeter de l'obscurité sur le sujet en désignant comme ouverture inférieure du canal crural l'ouverture du fascia cribiformis par laquelle passe la veine saphène; cette ouverture, comme nous allons le voir, appartient à la paroi antérieure du canal et ne peut pas, même par la forme de description, limiter par en bas le canal crural. La véritable limite, la limite naturelle, la limite, je le répète, à la base de l'évasement par en bas; l'ouverture inférieure du canal crural, c'est le lieu où l'évasement de l'entonnoir se réunit avec le goulot.

Le canal crural bien défini ainsi, suivons-le maintenant dans ses parties constitutives, afin d'achever de le bien comprendre. Nous allons examiner successivement l'ouverture supérieure du canal, son ouverture inférieure, ses parois et son contenu.

§ 1. *Ouverture supérieure du canal crural.*—Nous l'avons déjà définie d'une manière grossière, si l'on peut ainsi dire, sous le nom d'ouverture triangulaire limitée en avant par les deux cinquièmes inférieurs du ligament de Fallope; en arrière, par le pubis, et en dehors, par la cloison que forme le fascia iliaque. Examinons de plus près.

Qu'est-ce que le ligament de Fallope? Beaucoup d'anatomistes, si ce n'est dans leur pensée, du moins dans les expressions dont ils se sont servis, ont laissé entendre que le ligament de Fallope est formé par les fibres les plus inférieures du grand oblique de l'abdomen. C'est une erreur; car ce ligament est bien particulier, formé par des fibres particulières et bien distinctes, qui sont bien moins des fibres descendantes que les fibres aponeurotiques du muscle. D'autres, risquant de se noyer dans les détails, surtout quand c'était eux qui les avaient découverts, ont fait faire disparaître le ligament de Fallope au milieu des prolongements fibreux qu'il reçoit des organes voisins. D'autres, ne prenant pas garde qu'il était lui-même simple artifice de description ayant pour but d'attirer l'attention sur un fait capital, ont décrit un ligament de Fallope et un ligament de Gimbernat, oubliant que c'est absolument la même chose, et que le ligament de Gimbernat est un nom donné à la partie inférieure du ligament de Fallope, à cause de la disposition particulière qu'il présente. Le fond de tout cela, le voici, ainsi que l'a bien décrit Thomson.

Le ligament de Fallope est un faisceau ligamenteux distinct, qui prend naissance sur l'épine iliaque antéro-supérieure, et tout le long du tiers supérieur de la face interne de la crête iliaque. L'insertion à l'épine iliaque a lieu par un petit faisceau fibreux; l'insertion à la lèvre interne de la crête iliaque se fait par des fibres aponeurotiques plates, espacées en éventail et noyées dans l'épaisseur du fascia iliaque, au sein duquel on les distingue très bien, qui se groupent en approchant de l'épine iliaque et se réunissent au petit faisceau de la première insertion. Cela constitue un cordon ligamenteux aplati d'arrière en avant, qui descend en bas et en dedans, parallèlement à la face interne du grand oblique, continu à l'aponévrose du grand oblique, en recroisant les fibres les plus inférieures, qui tombent sur lui à angle très aigu, et contribuent à le renforcer. Son bord inférieur se continue avec l'aponévrose de la cuisse, ou fascia lata. Sa face antérieure libre est un peu convexe; sa face postérieure, aplatie, adhère près du bord inférieur à l'aponévrose iliaque, ou fascia iliaque. Par en haut, il y a entre les deux un angle rentrant dans lequel viennent se loger avec adhérence des fibres tendues des muscles petit oblique et transverse, ce que beaucoup d'anatomistes appellent leur insertion sur le ligament de Fallope.

Après avoir parcouru dans cet état les trois cinquièmes environ de son trajet de l'épine iliaque à l'épine pubienne, le ligament de Fallope abandonne, comme nous l'avons dit plus haut, le fascia iliaque (ou plutôt est abandonné par lui) et devient libre. A ce moment, le faisceau fibreux qui le compose se divise en deux faisceaux: un volumineux, qui continue le trajet primitif, conserve le nom de ligament de Fallope, et prend, dans sa partie postérieure, le nom de ligament de Gimbernat; l'autre, plus mince, se termine en dedans, en se joignant au pubis. Ce plissement du cordon, qui se fait en dedans avec le fascia iliaque, dans lequel il est plongé; c'est la bandelette iléo-pectinée de Thomson.

La bandelette iléo-pubienne, continuation presque complète du ligament de Fallope, en continue le trajet; sa forme seule change. Au lieu d'être aplati d'arrière en avant, comme l'était le ligament, elle va s'aplatir de haut en bas, disposition qui est la conséquence de la position horizontale de la ligne antérieure du ligament, elle se termine en dedans, en se joignant au pubis. Ce plissement du cordon, qui se fait en dedans avec le fascia iliaque, dans lequel il est plongé; c'est la bandelette iléo-pectinée de Thomson.

Le sommet se trouve près du point où le fascia iliaque abandonne le ligament de Fallope. L'aplatissement de haut en bas de la bandelette ne commence pas de suite, mais par degrés. La base, large de 2 à 3 centimètres et assez variable, s'insère d'abord à l'épine du pubis, et puis tout le long de la crête sous-pubienne, dans une étendue variable de 2 à 3 centimètres. Le bord antérieur est convexe en avant et en même temps en bas. Cette convexité en bas est déterminée par l'attache du grand oblique, par conséquent, du grand oblique profond du tissu cellulaire sous-cutané, qui se joint au ligament de Fallope, et diminue d'autant que le tissu est coloré; surtout par l'attache du fascia lata (ligament falciforme, comme nous allons voir) le long de la face inférieure, car la convexité en bas disparaît tout à fait dès qu'on a coupé le fascia lata. Ce bord antérieur est arrondi, en outre, par des fibres qui viennent de l'aponévrose du muscle grand oblique et qui sont de deux ordres: les fibres terminales inférieures de cette aponévrose, qui ont contribué à former le pilier inférieur, ou externe de l'anneau inguinal, quelques-unes de ces fibres (transverses, fasciales, intercolumnaires), qui brident en forme d'arc l'anneau supérieur de l'anneau inguinal. Ces fibres de l'aponévrose du grand oblique, nous avons déjà vu occasion de le faire observer, sont plus obliques descendantes que celles de la bandelette iléo-pubienne ou ligament de Fallope, dont elles croisent à angle très aigu la face ou le bord antérieur dès qu'elles les rencontrent; adhérentes désormais, elles continuent à en contourner en forme de pas de vis très allongé la face ou bord antérieur, puis la face inférieure, de manière à aller s'insérer sur le bord antérieur de la ligne antérieure de l'insertion de la bandelette iléo-pubienne. La direction en pas de vis dont il vient d'être question a été décrite par plusieurs auteurs, mais à tort, comme appartenant au ligament de Fallope même, alors qu'elle n'appartient qu'aux fibres les plus inférieures de l'aponévrose du grand oblique, le liga-

(1) Je ne m'occupe que des cas où la tête a un volume assez considérable pour opposer un obstacle sérieux à la terminaison de l'accouchement.

(2) Qui sont des espaces membraneux d'une étendue considérable.

(3) Suite. — Voir le numéro précédent.

ment de Fallope, ou bandelette iléo-pubienne, est tout simplement allongé par le haut en bas. On conçoit comment la disposition que nous venons de décrire donne au bord antérieur convexe de la bandelette iléo-pubienne sa forme arrondie et lisse. Le bord postérieur, bien connu sous le nom de bord libre de la bandelette de Gimbernat, est le bord iléiforme à cause de la ressemblance du ligament avec une tige, limitée seulement en avant et en dedans l'anneau crural. Nous allons voir bientôt qu'il est doublé par un prolongement du fascia transversalis. La face supérieure est peu convexe, un peu en forme de gouttière contribuant à former cette rigole si connue par la part qu'elle a dans la constitution du canal inguinal. La face inférieure convexe, en partie contournée par les fibres les plus inférieures de l'apophyse du grand oblique, est lisse, dans les parties latérales, et se termine en une couche profonde de tissu cellulaire grasse, entée à la cuisse. Elle se continue en étant insensiblement avec la convexité du bord antérieur. Les fibres de la bandelette iléopubienne, tassées et réunies en faisceau vers le sommet, s'étalent à mesure qu'elles se portent vers la base. En général, tout en s'écartant ainsi, elles restent cependant unies les unes aux autres de manière à former une lame ferme et résistante. Quelques-unes, cependant, sont plus lâches et espacées et ne forment que une lame très faible. Enfin, il y a des cas où ce faiblissement n'est que partiel, ou bien où les fibres constitutives laissent entre elles des espaces à travers lesquels des hernies peuvent se faire, hernies du ligament de Gimbernat décrites pour la première fois par M. Laugier (*Diction. de méd.*), vues deux fois sur le cadavre par M. Cruveilhier et disséquées dans un autre cas par M. Demeaux (*An. de chir.*), hernies qui ont été vues ailleurs aussi, quoique mal interprétées, ainsi que nous allons avoir occasion de le dire.

Sous le nom de bandelette iléo-pubienne, disent quelques personnes, vous venez de décrire le ligament de Gimbernat. C'est très vrai; c'est en effet à cette partie aplatie de haut en bas de la bandelette iléo-pubienne ou continuation presque complète du ligament de Fallope que l'on donne le nom de ligament de Gimbernat. Seulement, Gimbernat a décrit un ensemble plus complexe en lui donnant son nom que ce que nous venons de voir, en effet, dans la bandelette iléo-pubienne. Nous venons de voir, en effet, dans la bandelette iléo-pubienne, avant, pour la renforcer, les fibres les plus inférieures de l'apophyse du grand oblique. Il y a dans la profondeur bien d'autres additions ligamenteuses. Ainsi, par en bas, le fascia lata ne s'attache pas seulement à la face inférieure de la bandelette iléo-pubienne, il lui fournit aussi quelques fibres de renforcement, que quelques-uns appellent le prolongement du ligament iléiforme de la cuisse. En haut et en dedans, la partie du bord libre du pubis qui ne s'attache pas tout près du pubis, mais peuvent continuer et se joindre à la suite avec l'attache au pubis des muscles petit oblique et transverse, soit avec le côté externe du tendon du muscle droit de l'abdomen, soit avec le ligament de Colles (ligament bien connu, quoique important, mais dont je ne pourrais sans abus donner ici la description, qui appartient au canal inguinal et qu'on trouve du reste parfaite dans l'introduction à l'*Anat. chirurg.* de M. Velpeau, 2^e édit.). Toutes ces communications peuvent être entendues tantôt comme de simples continuations de ces organes les uns aux autres, tantôt comme de véritables renforcements du ligament de Gimbernat. D'après cela, on voit que la bandelette iléo-pubienne est quelque chose de simple, un faisceau ligamenteux qui fait suite aux trois quinquèmes externes du ligament de Fallope et est composé par des fibres propres. Au contraire, le ligament de Gimbernat est quelque chose de composé, formé en majeure partie par la bandelette iléo-pubienne, renforcé par des fibres empruntées aux dispositions ligamenteuses et aponeurotiques voisines.

La bandelette iléo-pectinée de Thomson est considérablement plus faible que la bandelette iléo-pubienne. Elle est longue par le ligament de Colles, en arrière, au moment où ce ligament, après s'être attaché au fascia iliaque dans ses trois cinquièmes externes, se détache du bord libre du fascia iliaque. C'est une lamelle mince de fibres parallèles qui continue à suivre le fascia iliaque dans sa nouvelle direction, est logée, élevée dans son épaisseur, quoique parfaitement visible, et contribue ainsi, avec ce fascia, à la constitution de la cloison qui divise le grand trou signalé en commençant en deux trous secondaires. Elle se termine en s'insérant sur l'éminence iléo-pectinée. Quelques personnes, considérant combien cette bandelette est mince, puisqu'elle ne fait aucun relief à la surface du fascia iliaque dans lequel elle est logée, trouvent un peu exagérée sa description isolée. C'est là une erreur facile à faire, quand on voit, sous les fibres constitutives extérieures, que très visibles, et sont une vraie continuation des fibres du ligament de Fallope. D'ailleurs, dans les descriptions analogiques, on a souvent besoin de citer en particulier ce point du fascia iliaque qui limite en dehors et en arrière l'anneau crural; certes il n'y a pas de meilleur moyen de le désigner que par le nom de la bandelette réelle qui est là dans son épaisseur, par le nom de bandelette iléo-pectinée.

Nous avançons, comme on voit, dans la connaissance exacte des bords iléiformes et iliaques restés à examiner les dispositions qui existent du côté du pubis. Ce n'est pas la crête pectinée, la crête sus-pubienne de l'os, revêtue de son périoste, qui forme le bord postérieur de l'anneau crural. La crête osseuse est doublée dans toute son étendue par un ligament adhérent, très épais, car il n'est pas rare de lui trouver un centimètre d'épaisseur de son bord libre à sa base adhérente. Ce ligament, bien décrit par Thomson, a été nommé par M. Malgaigne *ligament pubien* de Cooper. Il est peu connu, je me rappelle, en rival, d'une acrotomie cutanée qui s'est passée dans un concours récent pour nos deux chaires de la Faculté de médecine de Paris. Un candidat opposant avait parlé dans sa thèse du ligament pubien. Son argumentateur, chirurgien des plus remarquables d'ailleurs, lui reprocha verbalement cette invention d'un nouveau ligament. — Mais, répondit l'argumenté, je ne l'ai pas inventé; il existe et, de plus, est décrit tout au long dans l'*Anatomie chirurgicale* de M. Malgaigne. — Je n'en ai jamais entendu parler, ajouta l'argumentateur; et les neuf dixièmes des auditeurs, pas mal de juges compris, de faire un signe d'assentiment. — Bon Dieu! le ligament pubien existe, parce qu'il existe, et tous les dissentiments du monde ne l'empêchent pas d'exister. Et puis, il n'est certes pas nouvellement décrit, car il est très nettement signalé par Gimbernat, par A. Cooper, parfaitement indiqué par Thomson, MM. Velpeau et Malgaigne. Bien plus, il est l'objet de travaux spéciaux, puisque, oubliant qu'il est adhérent dans toute sa longueur et ne peut s'allonger qu'à peine après sa section, on a proposé d'inciser sur lui pour le débrièvement dans les hernies crurales étranglées. On pourrait peut-être l'appeler bandelette iléo-pectinée.

En commençant, pour ne pas compliquer la description de détails peu connus, nous avions défini l'anneau crural : une ouverture triangulaire bornée, en avant par le ligament de Fallope, en arrière par le pubis, en dehors par la portion du fascia iliaque faisant office de cloison. Nous pouvons maintenant mieux préciser la définition, et dire : l'anneau crural est une ouverture triangulaire limitée, en avant par le bord postérieur libre ou iléiforme de la bandelette iléopubienne ou ligament de Gimbernat, en arrière par le ligament pubien qui double la crête du pubis, en dehors par la bandelette iléo-pectinée logée dans l'épaisseur du fascia iliaque.

Un dernier détail, pour comprendre comment la forme triangulaire de l'anneau est modifiée. Chacun des trois angles est d'habitude émusé, arrondi, parce que les trois ligaments qui forment les côtés s'envoient de l'un à l'autre des fibres de continuation. Ainsi quelques-unes des fibres du bord libre de la bandelette iléo-pubienne ou ligament de Gimbernat, au lieu d'insérer tout simplement sur le pubis, s'insinuent pour se continuer directement avec le ligament pubien; une pareille continuité est encore plus marquée entre ce dernier ligament et la bandelette iléo-pectinée. Il n'est pas jusqu'à l'angle de jonction de la bandelette iléopubienne avec la bandelette iléo-pectinée qui ne soit arrondie par des fibres communes ou intermédiaires en arc. Cette disposition arrondie des angles est tellement prononcée, que la forme de l'anneau, triangulaire et définitive, puisqu'elle est limitée par trois ligaments, est plutôt ovulaire à côté postérieur très bombé, très convexe en arrière, parce qu'il est la réunion des deux côtés postérieur et externe du triangle.

Tel est le véritable anneau crural, telle est l'ouverture supérieure du canal crural; et c'est cette ouverture ainsi constituée qui admet sans peine l'extrémité des cinq doigts réunis. Nous n'insisterons plus maintenant sur le plan qu'elle occupe, sur ses dimensions en elle-même, suivant le sexe et diverses autres conditions, sur ses rapports intimes soit avec l'anneau en entonnoir qui lui fait suite, soit avec d'autres parties voisines, etc.. Tout cela nous entraînerait trop loin de notre sujet.

(La suite à un prochain numéro.)

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE

Séance du 30 novembre 1852. — Présidence de M. Moithey.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE

1^o Rapport de M. le docteur Neuville, médecin des épidémies de l'arrondissement de Bernay (Eure), sur une épidémie de suette miliaire qui a régné en mai, juin et juillet dernier, dans les communes de Bourville et de Payolle-les-Marets.

2^o Lettre de M. le ministre de la guerre, qui annonce que son intention est d'envoyer à l'Académie des échantillons de diverses sources de l'Algérie, déjà analysées par les chimistes les plus distingués de cette contrée, mais sur lesquelles M. le ministre veut avoir l'appréciation souveraine de l'Académie.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE

Convulsions.

M. Leillier, de Saint-Louis-Taverny, adresse une nouvelle mémoire sur les convulsions des nouvelles accouchées. (Commissaire : M. Depaul.)

Résine de plantain.

M. Giraud, médecin à Ouzain (Loir-et-Cher), adresse un mémoire sur la résine de plantain, employée comme succédané du sulfate de quinine. (Commission des succédanés du quinquina.)

Eaux de Vichy.

M. Durand-Fardel dépose sur le bureau de l'Académie un volume manuscrit de recherches sur cinq années de pratique à Vichy.

Suc-culore.

M. Grand, de Coulanges (Yonne), adresse une note sur un suc d'histiot qui s'appelle suc-culore, et qui est destiné à remplacer l'oignon brûlé ou le caramel pour colorer le bouillon.

RAPPORTS.

Epidémies.

M. Gautier de Claubry lit un rapport sur les épidémies qui ont régné dans diverses contrées de la France en 1850.

Obliques et les rapports des artères ombilicales.

M. Malgaigne lit le rapport suivant, sur un travail de M. Notta, de Lorient (Morbihan).

Le travail de M. Notta traite de deux questions qu'il s'adresse à un certain degré, veut toutefois être exposées séparément; et nous nous occuperons d'abord de la première, c'est-à-dire du mode d'oblitération des artères ombilicales. On n'en comprendrait pas suffisamment le but et la portée sans quelques considérations préliminaires.

Lorsqu'une artère a été oblitérée dans un point par une ligature

ou par toute autre cause, on admettait généralement, d'après les expériences de Jones et de Bédard, que le tube artériel, entre le point oblitéré et la première collatérale, se rétrécissait, s'oblitérait, et, finalement, se transformait en un cordon fibreux avec disposition de la membrane interne. Le rétrécissement avait été vérifié sur des chiens; Jones avait même constaté qu'il était du principalement à l'épaississement des parois artérielles; mais par quel mécanisme s'opérait l'adhérence et la fusion des surfaces internes de l'artère, et quel rôle jouait le caillot, et c'est là que qu'il n'avait pas encore été bien déterminé.

Malgré cette lacune d'ordre secondaire, la doctrine paraissait donc solidement établie, lorsqu'en 1850 M. Notta, interne alors dans les hôpitaux de Paris, vint l'attaque de front dans sa thèse inaugurale. Sur des sujets morts trente-neuf jours, cinquante-deux jours à la suite d'amputation, il avait trouvé le caillot persistant, était peu, sur un individu mort dix-huit mois après une amputation du bras, le caillot occupait encore l'intérieur de l'artère. A ces trois faits qui lui étaient propres, l'auteur en avait ajouté d'autres déjà publiés, dont le plus remarquable assurément était celui d'un sujet à qui M. Roux avait fait la fémorale pour un anévrysme, et qui, mort après huit années, conservait toujours le caillot et dans le haut supérieur et dans le bord inférieur de l'artère. A la vérité, d'autres faits semblaient avoir une signification différente; mais M. Notta faisait remarquer qu'il n'était point complet, que l'oblitération du caillot n'était pas terminée, qu'il était en présence ou l'absence du caillot. Seulement, M. Notta admettait un cas où l'artère pouvait se transformer en cordon fibreux; et était lorsque le caillot déjà formé était pris d'une sorte de forte inflammation ou putride, résultant de la suppuration ou même de la gangrène de la paroi de l'artère, et qu'il était pris d'une sorte de vide formé par les parois artérielles ramollies peut revenir sur lui-même par suite du développement de bourgeons charnus et former un cordon tendu de la plaie à la première collatérale, et l'auteur en montrait un très bel exemple. De telle sorte que la transformation du caillot de l'artère en cordon fibreux n'était pas une simple fait physiologique en quelque sorte, arrivant naturellement et dans tous les cas; c'était un fait pathologique exceptionnel; et la théorie régnante ne s'en trouvait pas moins renversée.

Ces idées nouvelles, appuyées du talent reconnu de l'auteur, du nombre et du choix des faits par lui recueillis, rendus d'ailleurs palpables pour ainsi dire, et ceux qui le démontrent, ont eu grand nombre de piques pathologiques au musée Dupuytren, firent une sensation très marquée dans le monde chirurgical. Elles ne furent pas cependant admises sans contestation. Ainsi, d'un part, elles se trouvaient en désaccord avec les expériences très positives de Jones et de Bédard; et M. Notta était plutôt qu'il ne surmontait l'objection, en déclarant qu'il avait limité ses recherches aux artères de l'homme. D'une autre part, chez l'homme même, on lui objectait la transformation fibreuse des artères ombilicales; et il répondait que les choses étaient tout à fait comparables à ce qui se passe dans l'oblitération d'une artère, qu'il ne fallait pas oublier, et telle est l'origine de ses recherches sur le mode d'oblitération des artères ombilicales.

On voit que, si la question est étroite en apparence, elle se rattache à une question beaucoup plus générale, et acquiert ainsi une importance importante. Ajoutons que, si l'on se rappelle que, à la fin du siècle, ces artères se transformaient en cordons fibreux, et M. Cazeaux ajoute que cette transformation est opérée au bout de trois semaines. Ce sera là d'abord une erreur à rectifier. Des autopsies faites six et sept semaines après la naissance ont montré ces artères encore persistantes, et même épaissies, quoique précises de leur transformation. M. Notta estime qu'il faut au moins deux ou trois mois.

Comment toutefois y arrivent-elles? Si on les examine vingt-cinq heures après la naissance, tantôt on les trouve dépourvues de caillot, tantôt elles renferment seulement un petit caillot mou, peu adhérent, d'une longueur variable, et qui ne remplit que la moitié du tube. Au bout de trois jours, il y a un caillot, il est plus dur et adhère à la membrane interne. D'ailleurs, le rétrécissement du calibre artériel est déjà sensible; on y fait pénétrer plus difficilement un petit stylet par l'artère hypogastrique. De plus, près de Tombille, dans le département de la Gironde, on a vu un enfant qui présentait une tumeur à peu près constante qui double ou triple leur volume, et qui a déjà été signalée par M. Cazeaux. Du onzième au vingt et unième jour, les artères, participant au développement général, ont présenté ainsi un peu plus de volume qu'à la naissance; mais elles n'ont offert aucun épaississement, aucune hypertrophie dans leur trajet, sauf près de Tombille. Le caillot est dense, adhérent; et M. Notta admet qu'il est résorbé plus tard. Ainsi ce n'est pas par hypertrophie concentrique de leurs parois que les artères ombilicales s'oblitérent; mais les faits ont manqué à l'auteur pour en établir nettement le mécanisme.

Au total, il y aurait donc une différence essentielle entre les artères ombilicales et les autres artères au point de vue de l'oblitération. Les premières s'oblitérent sans caillot, ou en rétrécissant le calibre; l'autre exceptionnellement produit; les autres s'oblitérent par l'intermédiaire d'un caillot qui se rétrécit jusqu'à disparaître. Cette différence s'expliquerait, suivant M. Notta, par la nature de la tunique moyenne, formée de tissu jaune dans les artères ordinaires, de tissu musculaire dans les artères ombilicales, et peut-être aussi vacuaires dans ces dernières, tandis que dans les autres elle n'est pas. Tout cela est assez différent pour être intéressant. Cependant il y a une double lacune que nous devons signaler. D'abord, est-il permis de rejeter sans discussion des faits d'expérience qui ont montré sur des animaux un mécanisme différent de celui que M. Notta a observé dans l'homme? Nous savons que, chez les animaux, on a vu des artères des animaux s'oblitérer, mais lorsqu'on opère sur des animaux si semblables, au moins faudrait-il dire pourquoi l'expérience et l'observation ne s'accordent pas. Une autre lacune à signaler. M. Notta n'a pas pensé et celle-ci n'a été étudiée sur l'homme que des artères d'un gros calibre, telles que la fémorale, l'humérale, etc. Ajoutons même qu'il n'a pas étudié les artères d'un calibre plus petit, et qu'il n'a pas étudié le calibre établis de grandes différences entre la nature des artères. Les artères ombilicales chez le nouveau-né sont fort petites, et le sujet est très jeune; par là elles se distinguent singulièrement des artères des animaux sur lesquelles les agi les expériences. Mais, si l'on se rappelle que les observations sur les artères ombilicales et les expériences sur les artères des animaux donnent des résultats si semblables? Il n'y a pas jusqu'à l'épaississement noté par Jones qui ne se retrouve dans la portion des artères ombilicales que chez la Tombille. Nous serions tenté de supposer que le mode d'oblitération des artères ombilicales n'est point une exception, comme le croit l'auteur; mais suit tout simplement la règle commune aux autres artères chez des sujets jeunes.

Nous n'osons même limiter cette règle aux jeunes sujets, M. Notta, en examinant les grosses artères de ses vieux animaux, a négligé les petites collatérales, et nous le regrettons; car, de deux

choses l'une ou l'autre aurait démontré que le mécanisme y est le même, que le caillot se présente indifféremment, et la question d'âge est-elle résolue; ou bien il aurait trouvé un mécanisme différent peut-être, et dès lors c'est le petit calibre qu'il est fallu accuser de la différence. Ce qu'il alléguait, d'après M. Robin, de la différence de nature de la tunique moyenne des ombilicales ne nous satisfait point. M. Robin nous a fait une opinion aussi tranchée que M. Notta parait le croire; il dit bien que la tunique moyenne de l'artère ombilicale est à peu près exclusivement formée de fibres musculaires de la vie organique, mais il convient également que ces fibres, très rares dans les grosses artères, deviennent pratiquement très abondantes dans les artères intercostales et les artères plus petites. Avant l'intervention du microscope, il avait été brièvement établi que cette tunique est plus rugueuse dans les petites que dans les grosses artères, et à plus forte raison si on l'examine chez des sujets très jeunes. Les physiologistes disent également que les artères de M. Robin ne sont pas cailloteuses; qu'un mot, tout en applaudissant aux recherches de M. Notta, nous avions cependant besoin de lui signaler quelques objections qui nous semblaient réclamer une solution.

Nous ne lui ferons pas même grâce de la suivante. Il avance que le caillot qui se rencontre quelquefois dans une portion des artères ombilicales finit par être résorbé. Nous en avons vainement cherché la preuve dans son mémoire. Or ce sont ses propres travaux qui nous ont induit à soulever ce doute sur la résorption du caillot; et, sans prétendre la nier, nous désirons qu'elle subsiste l'éternité d'une discussion qui nous paraît inutile.

Nous arrivons à la seconde partie de son travail, s'échappant à l'artère ombilicale. Ainsi qu'il le fait remarquer, la légère tuméfaction que ces artères offrent près de l'ombilic atteste toujours un certain degré d'inflammation; et, contre l'opinion courante, nous pensons que de M. Robin, qui a vu la chute du cordon, cause de cette inflammation, détermine un peu de rougeur, et que quelquefois l'inflammation s'accroît jusqu'à produire de la suppuration. Cependant, en général, cette inflammation peut passer pour purement physiologique, puisqu'elle est intimement liée à la chute du cordon et s'arrête peu de temps après. Mais il y a des cas où elle devient plus grave, prend un caractère vraiment pathologique et mérite dès lors le nom d'artérite.

Cette artérite ne paraît même pas bien rare, puisque l'auteur a pu en observer cinq exemples. Il s'agissait donc de ne l'avoir vue que dans une seule autopsie, nous aurions été en droit de nous en inquiéter; mais elle nous a été rencontrée dans les réssections périodiques que trois cas, publiés par hasard, nous ont donné à l'insu de l'indifférence d'observations publiées dans un autre but. Aussi ces faits antérieurs étaient-ils incomplets, et ceux de M. Notta même encouraient le même reproche; il n'a pu observer ses petits sujets sans l'amblyopie et s'enrayer par conséquent les conclusions. Mais il y a des cas où elle devient plus grave, prend un caractère vraiment pathologique et mérite dès lors le nom d'artérite.

Sur un des sujets, âgé de six jours, les deux artères étaient tuméfiées dans les deux tiers de leur étendue à partir de l'ombilic jusqu'à porter la volume d'une plume d'oie, et elles contenaient dans leur intérieur un pus blanc jaunâtre, colloïde, et elles étaient entourées d'une tumeur blanche. Dans les autres cas, le gonflement s'étendait beaucoup moins loin; mais toujours il était limité par un caillot, et une fois enfin M. Notta a trouvé derrière l'ombilic une cavité purulente de 3 centimètres de longueur dans laquelle s'échappaient les artères ombilicales détruites au moins dans l'étendue d'un centimètre. Derrière les artères les tuniques artérielles étaient tuméfiées et en partie détruites; une fois du pus s'est rencontré entre la cellule et la tunique interne. La veine ombilicale restait saine dans tous les cas. D'autres observateurs ont vu cependant l'artérite coïncider avec la phlébite.

Quelle est la gravité de cette phlébite? Chez les sujets de M. Notta, elle constituait la principale lésion; d'où il conclut qu'elle peut à elle seule déterminer la mort. Il est probable qu'elle est au moins quelquefois la source des suppurations prolongées de l'ombilic, qu'elle peut aussi devenir le point de départ d'un erysipèle, d'une périphlébite, d'une phlegmon, ou d'un abcès, un point qui demande à être éclairci. Le diagnostic est difficile à établir avec les faits connus; la prolongation de la suppuration ombilicale doit cependant donner l'éveil, et l'exploration du trajet des deux artères donnerait assurément d'autres indices.

Quant au traitement pathologique qu'il apporte au moins ici une indication de premier ordre: c'est la nécessité de débarrasser l'ouverture trop étroite de l'ombilic pour ouvrir au moins une libre issue à la suppuration.

En résumé, ce travail porte sur deux points tout à fait nouveaux, dont le premier intéresse beaucoup la théorie, dont le second est plus important encore pour la pratique. Il est rigide avec une grande sobriété de style; les faits en occupent la plus grande partie; les conséquences en sont déduites avec netteté, et, par le fond et par la forme, il révèle dans l'auteur un esprit des plus distingués. Nous avons dit quelle a été la portée des recherches antérieures de M. Notta sur l'oblitération des artères, et nous estimons que c'est un de ces hommes d'avenir qui ont droit à tous les encouragements.

Nous avons donc l'honneur de proposer à l'Académie :

1^o D'adresser à M. Notta l'invitation de continuer ses recherches.

2^o De renvoyer son mémoire au comité de publication;

3^o D'inscrire le nom de l'auteur parmi les candidats aux places de correspondants.

Après une discussion à laquelle prennent part MM. Moreau, Roux, Gerdy et M. le rapporteur, l'Académie adopte les conclusions du rapport.

— M. Maisonneuve fait ensuite les deux présentations suivantes :

Amputation des deux tiers de la langue. — Guérison avec conservation de la parole.

Le malade qui fait l'objet de cette présentation est un homme nommé Delapierre (Alexandre), demeurant rue Saintonge, 25, âgé de cinquante-huit ans. Il s'aperçut, il y a deux ans, d'un embarras dans la parole, en même temps que de douleurs lancinantes dans l'épaisseur de la langue.

Le médecin qu'il consulta reconnut l'existence d'une tumeur grosse comme une noisette développée à la surface de l'organe vers sa partie moyenne. Bien que le malade n'accusât aucun accident sympathique, on crut devoir le soumettre à un traitement mercuriel, qui, loin d'améliorer son état, ne fit que l'aggraver. Plus tard, on lui soumit d'abord de potasse à haute dose, et ne respira de ce nouveau traitement aucun bénéfice. On crut devoir aussi pratiquer l'extirpation de quelques dents cariées placées dans le voisinage. Malgré toutes ces précautions, la tumeur fit des progrès rapides, elle envahit graduellement toute la largeur de la langue, et prit en même temps une extension considérable. Les douleurs continuèrent; des catarrhes avec le nitrate acide de mercure furent pratiqués à plusieurs reprises, et semblèrent plutôt accélérer la marche de la maladie que l'enrayer.

Désespéré de l'insuccès de ces divers traitements, le malade se

décida à venir trouver M. Maisonneuve à l'hôpital Cochin, et fut reçu dans son service le 4 octobre 1852. Les deux tiers antérieurs de la langue étaient alors occupés par une vaste ulcération, dont le fond, rempli d'une matière purulente, présentait des excavations profondes, et dont les bords indurés formaient un relief considérable; la langue, pour ainsi dire clouée dans le fond de la bouche, n'admettait plus aucun mouvement; la parole était intelligible. La déglutition était très difficile, et le malade exhalait une odeur repoussante. De vives douleurs lancinantes se répétaient à courts intervalles dans toute la région malade et s'irradiaient même dans le maxillaire inférieur, qui était d'ailleurs complètement intact. Ces accidents déterminèrent M. Maisonneuve à proposer l'amputation de la langue. Cette opération, acceptée avec empressement par le malade, fut exécutée, le 18 octobre 1852, en présence de MM. les docteurs Lestreman, du Val-de-Grâce, et Janin, chirurgien en chef de l'hôpital de Mais.

Le malade était préalablement soumis au chloroforme. M. Maisonneuve pratiqua sur la ligne médiane une incision qui divisa d'abord la lèvre et les parties molles du menton jusqu'à la région sus-hyoïdienne; passant ensuite une scie à chaînette derrière l'os maxillaire inférieur, il en opéra la division au niveau de la symphyse; puis écartant les deux branches latérales de cet os, il put mettre à découvert toute la partie malade; en quelques coups de ciseaux il divisa les muscles glosso-glossé et glosso-hyoïdiens, de manière à isoler les deux tiers antérieurs de la langue, tant dans leur partie antérieure que dans leur partie latérale, et à les détacher des parties molles voisines, la langue put être facilement attirée en avant, et deux fortes ligatures passées de bas en haut à travers l'épaisseur de l'organe purent facilement circonscire la maladie dans sa partie postérieure. Après avoir fortement serré ces deux ligatures, on était atteint de la tumeur, et le tiers de la langue et de la lèvre inférieure restait en place. L'excision au moyen de deux ciseaux. Plusieurs ligatures furent portées sur les artères canine et sublinguale, et la plaie se trouvant parfaitement détergée, M. Maisonneuve rapprocha les parties molles de la lèvre et du menton au moyen de douze points de suture en soie. L'opération se termina par la partie inférieure une ouverture d'écoulement servant toutes les liquides.

Les suites de cette grave opération furent des plus simples. La réunion des parties molles s'opéra par première intention. L'ouverture ménagée à la partie inférieure suffit au premier évacuation des liquides dans le tissu cellulaire du col. Dès le quinzième jour, cette ouverture se ferma naturellement, et aujourd'hui, 16 novembre, moins d'un mois après l'opération, le malade est complètement guéri. La déglutition s'exécute avec facilité, et, chose plus remarquable, la parole est revenue presque entièrement à l'état normal. Les suites ont été seulement des crises avec quelque difficulté: le C, S et le T.

Amputation de la verge.

Le second malade est un homme à qui M. Maisonneuve a pratiqué l'amputation de la verge. Ce malade est âgé soixante-cinq ans; il était atteint d'une affection cancéreuse qui avait envahi le gland, toute la portion de l'urètre placée au-dessus des bourses, ainsi que la partie correspondante des cavernes.

Le procédé qu'a suivi M. Maisonneuve pour cette opération est à la fois des plus simples et des plus rapides.

Saisissant de la main gauche la partie malade, pendant qu'un aide maintenait l'organe à la racine et protégeait les bourses, le chirurgien divisa d'un seul coup la verge au moyen d'un petit couteau à amputation. Trois artères furent saisies et liées, et la plaie fut abandonnée à elle-même, sans aucun pansement que l'application de compresses imbibées d'eau froide. Presque que l'application d'une sonde dans l'urètre ne présentait aucun avantage et pouvait déterminer des inconvénients, M. Maisonneuve crut pouvoir s'en dispenser.

Le résultat prouve qu'il avait eu parfaitement raison. En effet, aucune complication ne contraria la guérison, et aujourd'hui, vingt-neuf jours depuis l'opération, le malade est parfaitement guéri et urine avec la plus grande facilité.

L'examen de la pièce anatomique, fait au moyen du microscope, a démontré que la maladie consistait en un cancer, c'est-à-dire qu'elle avait pour point d'origine un tissu cancéreux.

M. Maisonneuve dépose sur le bureau de l'Académie deux bocaux dans lesquels sont contenus les organes dont il a fait l'ablation.

— A quatre heures et demie, l'Académie se forme en comité secret.

CORRESPONDANCE

Paris, le 24 novembre 1852.

A M. le Rédacteur de la GAZETTE DES HÔPITAUX.

Il y a cinq semaines, vous avez inséré une lettre de M. Charrière relative à une aigillo-pince à cataracte que j'ai exécutée sur les indications de M. le docteur Furnari; cet honorable médecin m'a écrit qu'il se refusait à cette opération en raison de ce qu'il appelle *celui-ci inutile*. Mais voilà que M. Charrière vient d'adresser une nouvelle lettre au sujet d'un perfectionnement des sondes de trosses que je viens d'exécuter pour M. le docteur Chassignac. Il paraît que c'est un parti pris que M. Charrière de n'admettre et de ne reconnaître d'opérations sur les instruments de chirurgie que celles qui s'exécutent dans son atelier. Je prie MM. Chassignac et Furnari de me pardonner si j'enfonce leurs recommandations et si je réponds à M. Charrière.

Je commence par la plus ancienne de ses réclamations, celle qui se rapporte à l'aigillo-pince.

La première idée de ce perfectionnement n'appartient ni à M. Charrière, ni à M. Furnari, ni à aucun moderne, car elle est figurée dans les *Institutions de chirurgie* de Heister, p. 17; dans l'explication des figures, p. 602, de la traduction française publiée en 1770, on lit ce qui suit :

« Fig. 11. C'est encore une aigille dont il est paré dans la « dissection d'Albinus, mais dans laquelle l'extrémité de la ca- « suture, sa construction est telle que, lorsque sa pointe a est « parvenue dans l'œil, en poussant en bas le ressort B cette pointe « s'ouvre en manière de pince avec lesquelles on peut, dit-on, « saisir et tirer la cataracte hors de l'œil si elle se trouve membra- « neuse. »

Heister dit avoir pris la description et les figures de cette aigille dans une dissertation d'Albinus sur la cataracte publiée à Francfort-sur-Main en 1635, laquelle dissertation n'est pas mentionnée dans le *Dictionnaire historique de la médecine* de MM. Desmeunier, Olivier (d'Angers) et Raige Delorme; mais cela ne fait rien à notre affaire.

L'aigillo-pince à cataracte est donc un instrument ancien re-

nové dans ces derniers temps avec des modifications particulières par deux chirurgiens; ces modifications ont été exécutées par M. Charrière et par moi; laquelle des deux dispositions est la meilleure? C'est ce qu'il ne m'appartient pas de décider ni à lui non plus, ni à moi.

Une réclamation relative à la sonde de trosses n'est pas mieux justifiée. Personne ne nie que M. Charrière a changé utilement le mécanisme et la disposition des sondes à brisure qui se mettent dans un portefeuille; mais prétendrait-il avoir atteint la perfection? L'addition à cette sonde d'un ressort et de bords à légers filets par M. le Roy-D'Etioles, d'un robinet mobile s'adaptant à toutes les sondes faite par M. Robert, la substitution à la vis d'un mode de fonction plus simple faite par M. Chassignac; ces modifications, dont l'exécution m'a été confiée, non-elles donc aucune valeur? Telle est ma pensée, l'opinion des auteurs de ces perfectionnements, telle ne sera pas probablement l'opinion du corps médical.

M. Charrière termine sa lettre du 22 novembre en disant que le malade résiste moins que l'argent à l'action de l'urine et s'oxyde plus vite; nous devons répondre que l'argent est le métal le plus approprié; il est certain de ne jamais se compromettre par de telles assertions, et encore est-il nécessaire de spécifier qu'il s'agit d'argent au premier titre, car le résultat d'expériences de Darcel et de M. Liebig que l'argent au second titre ou 800-1000 n'est pas moins attaqué que le premier, quoique le premier soit le plus approprié, le vitallage, etc. M. Charrière ajoute que le malade est guéri; c'est du cuivre blanc: c'est un peu plus risqué, et je ne suis sûr certain que mon ancien patient, mon confrère aujourd'hui, sache bien exactement ce qu'il veut dire.

Le malade est guéri, c'est dit, il est vrai, désigné d'abord par la dénomination de *cuivre blanc*, et mal de la Chine; mais il est, d'essence essentiellement par la composition du cuivre jaune ou *l'aimé*; celui-ci est un alliage de cuivre et de zinc, l'autre un alliage de cuivre et de nickel; cette différence de composition établie, comme je viens de le rapporter, ces deux substances d'innocence différente sur le rapport de l'aspect, de la ténacité et de l'altérabilité. Je n'ai pas la prétention de faire la leçon à personne; mais ces explications tiennent tout naturellement provoquées par les assertions de M. Charrière.

Aggrès, etc.

MATHIEU.

Chronique et nouvelles.

Dans le comité secret de la dernière séance de l'Académie de médecine, à la suite de la lecture de deux rapports, l'un de M. Paturel, l'autre de M. L. Gaudin, ont été élus les dix-huit membres permanents ont décerné les récompenses suivantes :

1^o Une médaille d'argent aux médecins inspecteurs d'eaux minérales, chimistes et médecins des épidémies dont les noms suivent :

MM. Bertrand fils, inspecteur adjoint des eaux du Mont-Ore; Philol, professeur de chimie à Toulouse; Villard, médecin inspecteur adjoint des eaux de Vichy (Allier); Lambron, médecin à Levroux (Indre); Cazaire, inspecteur des eaux de Rennes (Aude); Dufresse-Chassignac; Viel, médecin à Saint-Etienne (Loire); Bolut, médecin à Dole; Mouton, médecin à Florac.

Des médailles de bronze ont été décernées à :

MM. Houssier, médecin à Plomel (Morbihan); Tueffels fils, médecin à Montbéliard; Avisard, médecin à Coulommiers.

— Le nombre des élèves en médecine, qui dans les dix dernières années du dernier régime avait singulièrement diminué, a repris depuis trois ans un accroissement continu, comme cette année, contrairement aux prévisions de quelques personnes. Ce retour vers les études scientifiques est général, d'après les informations que nous avons prises. Le tableau suivant des inscriptions prises pendant les douze dernières années à la Faculté de médecine de Paris au trimestre novembre, donne une manière évidente de constater le mouvement, accordant que nous signalons :

En 1840	— 879 inscriptions.	En 1847	— 859 inscriptions.
1841	— 749	1848	— 784
1842	— 791	1849	— 880
1843	— 746	1850	— 1223
1844	— 800	1851	— 1301
1845	— 855	1852	— 1437
1846	— 903		

— Le concours pour l'internat des hôpitaux civils de Lyon vient de se terminer par la nomination de MM. Lafaurie, Bonnet, Paul Meynet, Chauvin, Lucien Meynet, Perret, Pocheon, Mathy, Poncet, Dussut. Les candidats étaient au nombre de 24, parmi lesquels on remarquait trois élèves de Montpellier et un de Paris. Les questions à traiter ont été les suivantes :

Première épreuve. — Préparation des muscles de l'avant-bras et de la jambe, description du nerf pneumo-gastrique.

Deuxième épreuve. — Mémoire sur les fractures de la colonne vertébrale.

Troisième épreuve. — Réponses verbales aux trois questions suivantes : Du diagnostic différentiel de la hernie inguinale et de l'hydrocèle. — Des signes et des symptômes des épanchements pleurétiques. — Énumérer les principaux déplacements de l'utérus, définir la rétention.

La question des eaux potables, si vivement controversée à Lyon depuis un demi-siècle, s'étant le point de recroiser une solution définitive. La commission municipale va prochainement décider entre les diverses compagnies qui se présentent pour fournir à notre ville la quantité d'eau potable nécessaire à sa subsistance.

Bulletin Bibliographique.

Névrologie ou Description et iconographie du système nerveux et des organes des sens de l'homme avec leur mode de préparation. — M. MM. Ludovic HENRIOT, docteur en médecine à la Faculté de Paris, professeur particulier d'anatomie, et J.-B. LEROUX, dessinateur. 9^e livraison. Paris, 1852, in-4, figures nombreuses, prix 5 fr.; figures coloriées, 10 fr. — Paris, chez J.-B. Baillière, libraire de l'Académie de médecine, rue Haute-veuve, 19.

De l'or dans le traitement des scrofules des os. Deuxième mémoire présenté à l'Académie de médecine, par le Dr J. L. LAMOUX, chevalier de la Légion d'Honneur, etc. — Paris, J.-B. Baillière.

Le mois.

Paris, Imprimé par PLOS frères, 36 rue de Valenciennes.

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Gazette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,

EN PAGE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HÔPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Les lettres et paquets ne sont acceptés qu'après avoir été recommandés.

Le prix de l'abonnement pour être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois.	8 fr. 50 c.	GRÈCE, HOLLANDE, PIÉMONT,	Trois mois.	9 fr.	ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois.	40 fr.
ALGERIE, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois.	16 »	SARDAIGNE, SAVOIE,	Six mois.	17 »	GIBRALTAR.	Six mois.	20 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an.	30 »	TURQUIE, ANGIKOR ET COLONIES.	Un an.	33 »		Un an.	38 »

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

SONDAIRE. — Paris. Visite de S. M. l'empereur à l'Hôtel-Dieu et au Val-de-Grâce. — Répression de la falsification du lait. — Note sur la nature de l'acide contenu dans un kyste ovarien. — Hôpital de la Salpêtrière (M. Billaudoux), l'acide sur le crétinisme. Sur les moyens de reconnaître l'acide dans le sous-nutrit de blanchet. — De la présence du nitrate dans le sérum de raton. — Sur une altération spéciale du foie échiné. — Anomalie de l'acide dans une femme adulte; compatibilité de cette anomalie avec la vie et la santé. — Examen microscopique de deux catarrhes urinaires. — Société de chirurgie, séance du 21 novembre. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 6 DÉCEMBRE 1852.

VISITE DE S. M. L'EMPEREUR

à l'HÔTEL-DIEU ET AU VAL-DE-GRACE.

L'empereur a voulu que sa première visite après son entrée à Paris fût pour les pauvres. Vendredi dernier, vers midi, il s'est rendu à l'Hôtel-Dieu en habit de ville, sans escorte et accompagné seulement de M. de Persigny, ministre de l'intérieur; de M. le maréchal de Saint-Arnaud; de M. Chevreau, secrétaire général du ministère de l'intérieur; de M. de Montour, chef du cabinet au ministère; des généraux Roguet et de Goyon. S. M. a été reçu à l'Hôtel-Dieu par monseigneur l'archevêque de Paris, par M. le préfet de la Seine et M. le préfet de police, et par M. Davenne, directeur de l'assistance publique.

S. M. s'est rendue d'abord à l'ancienne église de Saint-Julien-le-Pauvre, qui sert aujourd'hui de chapelle à l'Hôtel-Dieu. Le prince s'est agenouillé quelques instants, et Mgr l'archevêque a entonné le *Domine, salvemur fac imperatorem*.

S. M. a parcouru ensuite les salles des malades, distinguant des consolations et des secours. Ses paroles bienveillantes ont profondément ému les malades, qui retrouvaient encore quelque force pour faire entendre le cri de Vive l'empereur!

L'empereur s'étant approché du lit d'un vieux capitaine qui avait accompagné Napoléon à l'île d'Elbe, et ayant appris qu'il n'était pas décoré, lui a remis de sa main la croix de la Légion-d'Honneur. Ce n'est pas votre croix que je vous donne, c'est la croix de mon père, a dit le vieux brave en prenant la main de S. M. et en la couvrant de larmes.

Un autre malade très âgé était entré à l'hôpital après avoir fait soixante-dix lieues à pied pour voir le neveu de Napoléon. L'empereur lui a accordé une petite pension.

Indépendamment des secours individuels, S. M. a laissé 10,000 fr. pour les malades.

La supérieure ayant rappelé à S. M. que l'empereur Napoléon dans une visite semblable faite en 1807 avait fait don à la communauté d'une médaille qui avait été religieusement conservée, S. M. a promis qu'un pareil don serait prochainement adressé de sa part aux religieuses qui avaient une si bonne mémoire.

Avant de se retirer, il a félicité les médecins, les sœurs et l'administration de l'assistance sur la bonne tenue de l'hôpital et leur a fait de bienveillantes recommandations.

S. M., sur les bons renseignements qui lui ont été donnés, a décoré M. Bouchet, jeune médecin dont nos lecteurs connaissent les travaux.

Après cette visite à l'hôpital, l'empereur, accompagné de Mgr l'archevêque et des autorités, est allé visiter Notre-Dame intérieurement et extérieurement.

En sortant de Notre-Dame, l'empereur s'est rendu au Val-de-Grâce, où il a été reçu, dans la cour Larrey, par MM. les officiers généraux de l'armée de Paris; M. Parisse, intendant de la 1^{re} division militaire; M. Lefebvre, sous-intendant chargé des hôpitaux, et par le personnel de l'hôpital, à la tête duquel se trouvaient M. le baron Hipp. Larrey, médecin en chef; M. Poggiale, pharmacien en chef, et M. Vanhedeeghem, officier principal comptable.

Sa Majesté a visité la chapelle et les divers services de médecine et de chirurgie. A son arrivée, sur son passage et dans les salles de malades, elle a été saluée par les marques de la plus vive gratitude. Dans les salles, Sa Majesté s'approchait avec intérêt de ceux que leur état signalait particulièrement à sa sollicitude; et chaque fois que le cri de « Vive l'empereur! » partait du fond d'un lit semblait demander une courte audience pour un docteur, l'empereur s'approchait avec bonté et ne s'éloignait qu'après avoir laissé des consolations et des promesses que M. le ministre de la guerre et les aides de camp de Sa Majesté enregistraient avec empressement.

L'empereur, par un sentiment d'exquise délicatesse, hésitait à faire au Val-de-Grâce des libéralités pareilles à celles qui avaient signalé son passage à l'Hôtel-Dieu; mais, dès qu'il fut éclairé par le médecin en chef sur la position fatigante dans laquelle pouvait, ainsi que les malades civils, se trouver des militaires réformés pour des maladies que le

service de l'armée n'a pas produites ou même ceux qui ont un besoin urgent de passer dans leur famille des congés de convalescence, il donna, pour être répartie entre les trois hôpitaux militaires de Paris, une somme de 10,000 fr. applicable aux malades les plus intéressants.

Les médecins de l'armée ont dû être touchés des témoignages bienveillants que le chef de l'Etat, pendant le cours de sa visite, n'a cessé de leur adresser dans la personne du médecin en chef du Val-de-Grâce, puisqu'en rendant justice à des mérites personnels, l'empereur honorait aussi en ce dernier le souvenir d'un nom que le corps de santé revendique comme un héritage aujourd'hui légitimement partagé.

Quoique sa visite fût exclusivement destinée aux malades, Sa Majesté a daigné traverser le musée de l'école et témoigner sa satisfaction de l'ordre et de la belle tenue qu'y fait régner M. le docteur Chenu, qui en est le conservateur.

La jeunesse du Val-de-Grâce, s'unissant à ses chefs, a montré par son entraînement tout ce qu'elle espère d'un prince qui, en continuant l'empire, lui rappelle l'époque où la chirurgie militaire, à peine sortie du berceau, a grandi si rapidement. Aussi l'enthousiasme a été à son comble lorsque, s'adressant aux chirurgiens sous-aides, l'empereur a dit que, mieux que personne, il savait ce que l'homme de guerre pouvait attendre de leur dévouement; qu'ils avaient une belle mission, et que sa conviction était qu'ils sauraient la remplir.

L'empereur, ayant demandé si les infirmiers militaires remplissaient avec zèle leurs devoirs, sur la réponse affirmative qui lui a été faite, a témoigné le désir de les récompenser; mais il venait d'être devancé dans ces bonnes intentions par M. le maréchal de Saint-Arnaud, qui avait déjà accordé à deux d'entre eux, au nom de S. M., la médaille militaire à laquelle est attachée une pension de 100 fr. M. Benoit, pharmacien aide-major, et M. Félix, adjudant d'administration, ont reçu des mains de l'empereur la croix de chevalier de la Légion-d'Honneur.

En entrant au palais des Tuileries, S. M. a mis à la disposition du ministre de l'intérieur, de l'agriculture et du commerce, sur sa cassette particulière, une somme de 200,000 fr., pour faciliter le retrait par leurs familles des enfants trouvés et abandonnés placés dans les divers hospices de France.

La volonté de l'empereur est que tous les départements soient appelés à participer à ce bienfait, et S. M. a pris elle-même le soin d'en régler l'application. Une somme de 100 f. sera affectée à chaque enfant d'enfant et ainsi répartie : 40 fr. seront attribués à l'hospice à titre d'indemnité; 60 fr. seront employés, sous la surveillance des autorités locales, soit à l'achat de vêtements en remplacement de ceux de l'hospice, soit à l'acquisition de livrets de caisse d'épargne.

Répression de la falsification du lait.

En rendant récemment compte dans la Gazette des Hôpitaux des remarquables recherches faites par M. Doyère sur les moyens de reconnaître le lait pur, non falsifié, M. le docteur Fleury a résumé, au point de vue de la netteté que de précision la supériorité du procédé d'analyse que l'expérimentateur de l'Institut agronomique de Versailles vient d'introduire dans la science.

Par sa supériorité sur ceux jusqu'à employés, ce procédé, ainsi que l'a fait remarquer M. Fleury, doit nécessairement conduire à apprécier plus rigoureusement les divers genres de fraude qui s'opèrent sur le lait livré à la consommation publique.

Ce n'est pas tout. Mettre à découvert la fraude, quelle qu'elle soit, c'est donner à l'autorité compétente la facilité de la réprimer.

Les instruments de MM. Donnè et Quevenne avaient l'inconvénient de ne déceler la falsification que jusqu'à un certain point, ou plutôt de ne déceler que l'un des genres de falsification dont est susceptible le lait, cet aliment de premier ordre.

Comme tout vendeur pouvait avoir à sa disposition et se servir de ces instruments, aussi bien que l'autorité chargée de la vérification des laits apportés sur la place de Paris, il s'ensuivait que le vendeur avait la faculté de frauder jusqu'à la limite que ces moyens d'analyse permettaient d'atteindre. De là découlait nécessairement une certaine impuissance de l'autorité contre la fraude.

Avec le procédé proposé par M. Doyère, le vendeur, incapable de le mettre en pratique lui-même, ne sait plus quand et comment ses falsifications seront reconnues; l'autorité chargée de la surveillance reste donc seule armée des moyens de vérification.

Une semblable disposition laisse nécessairement l'incertitude dans l'esprit des fraudeurs, les oblige à se tenir en

garde et, définitivement, à livrer du lait pur, sous peine de répression à chaque instant.

C'est de point de vue, le procédé de M. Doyère était plus que suffisant pour le placer au-dessus de tous ceux jusqu'à utilisés.

Les résultats précis et nouveaux qu'il donne sur les proportions de fromage que contient le lait, et les déterminations qu'il fournit sur son beurre et sa caséine, achèvent de le mettre hors ligne.

Tous ces faits ont tellement été les motifs de doute par l'article publié par M. Fleury, que les conséquences commencent à se faire sentir.

En effet, si nous sommes bien informés, M. le préfet de police, qui s'occupe avec une persévérante intelligence de tout ce qui touche au bien-être de la classe ouvrière de Paris et en particulier de son alimentation, aurait demandé à l'expérimentateur de Versailles des renseignements précis sur la mise à exécution de son procédé d'analyse, et par conséquent paraîtrait disposé à l'adopter pour empêcher ces énormes abus qu'on n'est parvenu jusqu'à présent qu'à amoindrir, mais qu'on n'a encore pu détruire.

Nous ne doutons pas qu'une fois bien étudié lui-même, M. le préfet de police ne trouve dans le conseil d'hygiène comme dans le conseil municipal de la ville de Paris un concours empressé pour instituer sur une large base les nouveaux moyens de vérification. Ce sera encore là une de ces importantes améliorations, comme on en voit surgir à chaque instant au temps où nous vivons, où toute bonne découverte trouve immédiatement son application. — *Aléale*.

NOTE SUR LA NATURE DU LIQUIDE

contenu dans un kyste ovarien :

Par MM. HUGUIER et CHATIN.

Le 8 novembre est entré à l'hôpital Beaujon, n° 236, service de M. Huguiet, un homme nommé Robineau (Victor), âgé de quarante-trois ans, porte-faïx.

Cet homme portait une tumeur fluctuante au niveau de l'espace triangulaire et latéral gauche du cou. M. Huguiet diagnostiqua une kyste et fit une ponction qui donna écoulement à 560 grammes d'un liquide offrant les caractères suivants :

Il est transparent, d'une teinte jaune-faune, d'une saveur saumâtre prononcée, d'une densité de 1,04; il est à peu près inodore, coule à la sortie de la tumeur comme de l'huile et se prend par la chaleur en une masse blanche d'aspect perlé. Abandonné à lui-même, il s'est pris spontanément en une gelée consistante.

Ce liquide ramène au bleu le papier rouge de tournesol, et cependant il ne dégage aucune trace de vapeur ammoniacale. L'acide azotique le coagule en totalité, comme la chaleur; il indique donc que la proportion de l'albumine est énorme. Après la séparation de l'albumine, le nitrate acide d'argent y forme un caillot très volumineux, tandis que le nitrate acide de baryte indique une quantité assez notable de sulfate, et que des réactions spéciales établissent la présence de l'acide phosphorique, de la chaux, de la magnésie, et que l'éther enlève de la matière grasse.

L'analyse quantitative conduit, en somme, à regarder le produit du kyste comme formé de :

Albumine.	115 p.
Matières grasses.	12
Matières extractives.	3,5
Chlorure de sodium.	10
Carbonate de soude.	2,5
Sulfate de potasse.	0,8
Phosphate de chaux.	1,7
— de magnésie.	
Eau et perte.	865,3
	1,000 p.

La forte proportion des matières dissoutes frappe tout d'abord dans le produit que nous venons de faire connaître. On y retrouve bien les éléments du sérum du sang, mais à un état de concentration tel, que le rapport de l'albumine à la masse est porté en particulier de 100 à 150. Les analogies de composition avec le sérum se comprennent; mais la différence générale dans la proportion des matières dissoutes, à quoi tient-elle? Les parties du kyste ont-elles d'emblée extrait du sang, par une action spéciale, un liquide plus riche en matières fixes que le sérum lui-même?

Le kyste n'a-t-il déterminé la concentration du sérum qu'en résorbant les parties aqueuses postérieurement à l'épanchement? Ou encore, après cet épanchement d'une séro-

sité ordinaire, les parois du kyste ont-elles des matières fixes, et notamment de l'alumine ?

Peut-être que ces questions auraient trouvé leur solution dans l'étude des liquides extraits par des ponctions successives ; mais les *desiderata* de la science ne pouvaient, dans le cas actuel, se concilier avec les intérêts du malade, qui a été promptement débarrassé de sa poche sinueuse par une injection iodée.

HOSPICE DE LA SALPÊTRIÈRE. — M. BALLARGER.

Leçon sur le crétinisme.

L'histoire du crétinisme est beaucoup trop étendue pour qu'il me soit possible de traiter dans une seule leçon l'ensemble des questions qu'elle soulève. Je me bornerai donc à la partie pathologique, et je ne chercherai à étudier avec vous que les caractères essentiels.

Je n'essaierai pas, au commencement de cette leçon, de définir le crétinisme. La définition sera la conséquence logique et le résultat de la discussion à laquelle je me livrerai devant vous.

Deux opinions sont en présence au sujet de la nature du crétinisme. Parmi les auteurs qui s'en sont occupés, les uns l'ont assimilé à l'idiotie, dont ils ne l'ont séparé que par quelques caractères accessoires et de peu d'importance.

Les autres l'ont considéré, au contraire, comme une maladie distincte, spéciale et très différente de l'idiotie ; je vais entrer dans quelques détails sur ces deux opinions.

La première est celle de Fodéré, adoptée depuis par Esquirol, avec de légères modifications.

« Le crétinisme complet, dit Fodéré, doit être défini la » privation totale et originelle de la faculté de penser. »

Cette définition, vous le voyez, pourrait tout aussi bien s'appliquer à l'idiotie qu'au crétinisme.

Esquirol donne le nom de crétins à des idiots et à des imbeciles qui, dit-il, « habitent ordinairement les gorges des » montagnes. » Mais ce fait de l'habitation de tel ou tel endroit n'est pas, à proprement parler, un caractère différentiel.

Les auteurs du *Compendium* définissent le crétinisme « une idiotie endémique dans certaines localités, et presque » toujours accompagnée, dans ses degrés les plus élevés, de » l'hypertrophie du corps thyroïde et d'autres déformations » crétiniennes. »

Comme vous le voyez, dans toutes ces définitions, c'est toujours l'idiotie que l'on invoque comme le caractère principal. L'endémicité, l'existence du goitre, de certaines déformations extérieures ne sont, en effet, que des caractères tout à fait accessoires. Pour l'existence du goitre en particulier, je dois vous rappeler qu'il est bien loin d'être constant ; il résulte des recherches statistiques de la commission de Piémont, portant sur un très grand nombre de crétins, que plus d'un tiers de ces malheureux sont complètement exempts de goitre.

Une remarque singulière faite par M. Corise, c'est que le goitre est beaucoup moins fréquent et beaucoup moins volumineux chez les crétins parvenus au dernier degré que chez ceux qui offrent un degré moins avancé. Le rapporteur de la commission de Piémont, reproduisant cette remarque de M. Corise, va plus loin encore, et affirme que les *vrais crétins* ont très rarement le goitre ; d'où il résulte que la fréquence et le volume du goitre seraient, pour ainsi dire, en raison inverse de l'intensité du crétinisme.

La deuxième opinion a été soutenue par le rapporteur de la commission de Piémont, par M. Ferrus et par M. Niepce. D'après le rapporteur de la commission de Piémont, le crétinisme « est une dégénération de l'espèce humaine caractérisée par un degré plus ou moins grand d'idiotisme associé à un *habitus* vicie du corps. »

M. Niepce a reproduit presque textuellement cette définition. Il y a, ici, messieurs, deux éléments bien distincts : d'une part, l'idiotie ; de l'autre, un aspect, un *habitus* particulier et anormal du corps.

Peut-être pourrait-on croire que les auteurs que je viens de citer n'accordent à ce deuxième élément, à cet aspect extérieur spécial qu'une importance accessoire et tout à fait secondaire. Ce serait une erreur, et il n'en est pas ainsi. Vous verrez, en effet, dans le mémoire de M. Ferrus, que « les crétins doivent être complètement séparés des idiots, et » qu'ils ne sauraient occuper la même place dans le cadre » nosologique. »

Il est donc d'une haute importance d'étudier en quoi consistent ce deuxième élément, cet aspect particulier du corps qui différencie complètement les crétins des idiots et forme entre eux une ligne de démarcation tranchée.

Et d'abord, une remarque.

Nul doute que l'aspect du corps des crétins et leur conformation spéciale ne fussent avoir une grande valeur, s'il s'agissait de les comparer aux individus normalement conformés et sains d'esprit. Mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit ici de deux états morbides, que la comparaison doit se faire des crétins avec les idiots, lesquels ont eux-mêmes, comme je vous l'ai dit, surtout dans les derniers degrés, une conformation spéciale.

Pour savoir en quoi consiste cet aspect particulier, cette conformation spéciale des crétins, le rapporteur de la commission de Piémont conseille de réunir sur un seul être tous les caractères observés chez les différents crétins, afin d'obtenir ainsi un type idéal qui comprenne tous les degrés de cette dégénération et qui en présente tous les signes, tous les symptômes réunis (page 13).

Il n'est pas difficile de démontrer de la manière la plus péremptoire qu'il n'est pas possible de suivre cette méthode pour étudier le crétinisme. En effet, les individus que l'on désigne sous le nom de crétins offrent des caractères souvent

tout à fait opposés. Nous en donnerons quelques exemples :

M. Ferrus a vu à Sion deux types bien distincts de crétins. Les uns avaient la taille ramassée, les membres trapus, le cou court et gros, le crâne volumineux, la face plate, etc. ; les autres, au contraire, se distinguaient par l'élanement du tronc, la gracilité des membres, la longueur et la flexibilité du cou, les formes anguleuses du visage.

En cela, nous devons dire que M. Ferrus a parfaitement observé. Nous en avons la preuve dans les portraits publiés par M. Stahl, et par la commission de Piémont. Nous retrouvons en effet dans ces deux publications les deux types signalés par M. Ferrus.

Si nous recherchons ce qui a trait à la taille, même opposition. Ainsi le rapporteur de la commission de Piémont, lorsqu'il en vient à traiter ce point de l'histoire du crétinisme, donne les résultats suivants :

« Sur 25 crétins, dit-il, 16 avaient de trois à quatre pieds de » hauteur, 7 de quatre à cinq pieds ; 2 avaient six pieds. »

Il en est de même pour la forme de la tête. D'après M. Ferrus, « la tête est variable dans sa forme suivant les » sexes et peut-être aussi suivant les pays. » Quant aux organes génitaux, qui fournissent des caractères si importants, l'opposition est encore plus radicale. « Les crétins, dit encore M. Ferrus, ont les organes génitaux d'une grosseur » ou d'une exiguité insolites. » Et cette remarque, comme les précédentes, est parfaitement vraie.

Pour nous résumer en quelques mots, vous voyez que les crétins ont la taille tantôt ramassée, tantôt svelte, que leurs membres peuvent être ou trapus ou grêles, que leur face est plus ou moins anguleuse, que leur taille est très petite ou très grande, que leurs organes génitaux sont d'une grosseur démesurée ou d'une exiguité remarquable. D'où nous sommes forcés de conclure qu'il n'y a rien de caractéristique dans cet aspect particulier du corps que l'on nous donne comme un caractère différentiel.

Je sais bien que l'on peut me faire une objection à tout ce que je viens de vous exposer. Il faudrait, pour avoir les véritables caractères extérieurs du crétinisme, ne s'attacher qu'aux crétins parvenus au dernier degré, qu'à ceux que le rapporteur de la commission du Piémont appelle, et c'est un fait digne de remarque, qu'à ceux qu'il appelle les *vrais crétins* .

Mais d'abord les crétins au dernier degré, les *vrais crétins* , ne figurent au plus que pour un cinquième. C'est ce qui résulte d'un travail publié par M. Duclos, médecin en chef de l'asile d'aliénés du Botton, près de Chambéry.

M. Duclos, qui vient d'être premier médecin en chef à la science, avait classé 75 crétins ; il avait mesuré le crâne, la taille avec le plus grand soin. Or, sur ces 75 crétins, 12 seulement étaient au dernier degré.

M. Niepce, dans le second volume de son ouvrage, déclare également que les crétins au dernier degré sont très rares, et il ajoute même que dans certains pays ils ont tout à fait disparu, quoique l'on y trouve encore un assez grand nombre de crétins moins avancés. Or je n'ai pas besoin de vous dire que, si une définition peut passer en dehors de quelques exceptions, il faut au moins qu'elle s'applique à la généralité des faits ; et vous voyez que celle que l'on vous propose ne comprendrait que le très petit nombre, puisque les quatre cinquièmes des crétins n'offriraient pas cet aspect particulier du corps qui devait les différencier des idiots. Mais je crois que l'on peut aller plus loin encore.

Même en prenant les crétins au dernier degré, et en les comparant aux idiots les plus affectés, je ne pense pas que là encore les auteurs aient signalé des caractères si spéciaux qu'ils puissent servir à séparer complètement les individus de chacune des deux classes. Vous pourrez en juger par le passage suivant, que j'emprunte au travail de M. Ferrus.

« L'idiotie complète, dit-il, et le crétinisme avancé offrent » sans doute une même annihilation intellectuelle et morale. » La vie est languissante, presque éteinte dans les deux » états ; toutefois, les idiots ne diffèrent très essentiellement » qu'au moral des hommes ordinaires ; leurs formes, quoiqu'elles repoussantes, ne sont pas toujours insolites ; l'économie profonde, et ainsi de recevoir chez tous une attente » mû, d'ailleurs, est loin de se développer chez les crétins une » diathèse, une cachexie, un état constitutionnel anormal » auxquels toute l'économie participe ; diathèse qui présente » un caractère si tranché, des traits si spéciaux, qu'il faut » de toute nécessité la nommer *crétineuse* pour atteindre et » fixer la réalité. »

Je regrette, messieurs, de me trouver ici en opposition avec M. Ferrus ; mais j'avoue que je ne saurais admettre que les idiots au dernier degré offrent des caractères si spéciaux qu'ils puissent servir à séparer complètement les individus de chacune des deux classes. Vous pourrez en juger par le passage suivant, que j'emprunte au travail de M. Ferrus.

M. Niepce, dans le parallèle qu'il fait des idiots et des crétins, après avoir rappelé que les idiots sont scrofuleux, rachitiques et mal conformés, ajoute : « Les crétins, au » contraire, jouissent d'une assez bonne santé, et leur corps » est assez bien conformé. » Ainsi, d'après M. Ferrus, y a-t-il une cachexie profonde, une attente grave la constitution, tandis que pour M. Niepce les crétins jouissent d'une assez bonne santé.

Je n'ai pas besoin de dire que les deux honorables auteurs que je viens de citer ont tous le droit raison, et que tout dépend du groupe de crétins que l'on choisit. Les faits que je viens de vous indiquer expliquent comment M. Rosch, le savant directeur de l'Institut de Marienbourg fondé pour les crétins, reproche à son compatriote M. Stahl d'avoir décrit la figure des crétins d'une manière essentiellement différente de celle dont on les observe partout ailleurs. J'apprécie cette particularité à l'époque où, dans la discussion de l'Académie de médecine, je faisais moi-même le même reproche au travail de M. Stahl.

En résumé, les causes des dissidences que je viens de vous indiquer sont parfaitement appréciables dans le passage suivant du rapport de la commission de Piémont :

« La difficulté de pouvoir concilier ces diverses opinions, » appuyées chacune sur des faits, paraît due principalement, » dit le rapporteur, à la différence qui existe entre les crétins, non-seulement pour le degré de crétinisme, mais encore pour les caractères qui y sont associés, en sorte que les » observations n'ont pu être faites ni sur la même échelle, » ni avec les mêmes éléments. »

Rien, en effet, n'est si exact ; et pour s'assurer combien le champ est vaste, il suffit d'examiner les classifications qui ont été établies entre les crétins, et les caractères que l'on a assignés aux différents degrés de crétinisme. L'aspect extérieur du corps ne peut donc fournir aucun caractère différentiel satisfaisant pour séparer l'idiotie du crétinisme. Il faut, dans tous les cas, rappeler que, si l'on s'en tenait, sous ce rapport, au crétinisme au dernier degré, on laisserait en dehors au moins les quatre cinquièmes de la population des crétins.

C'est en me fondant sur les raisons qui précèdent que j'ai soutenu à l'Académie qu'il n'était pas possible de différencier le crétinisme de l'idiotie, au moins d'une manière tranchée et complète, et que j'ai insisté sur l'existence d'une *idiotie endémique* . Mon opinion était alors uniquement basée sur les documents empruntés aux auteurs. Depuis cette époque, j'ai pu consulter près de deux mille l'observation d'un grand nombre de crétins dans plusieurs vallées des Pyrénées, et il me restait à vous dire quel a été, pour moi, le résultat de cette étude.

Ma première impression n'a fait que confirmer l'opinion que j'avais émise. Les premiers crétins, en assez grand nombre, que j'ai eu l'occasion de voir, ne m'ont paru différer des idiots et des imbeciles de nos asiles que par des caractères tout à fait accessoires. J'ai remarqué, par exemple, qu'il y avait parmi eux un plus grand nombre de sourds-muets, que le goitre de la prononciation était plus grand, que la démarche était peut-être plus saccadée.

L'existence de la surdi-mutité s'explique ici d'une manière très simple, puisque vous savez déjà que toutes les centres où se vit le crétinisme présentent aussi en même temps un nombre considérable de sourds-muets.

J'ai vu, comme les auteurs que je vous ai cités, une foule de types différents, et l'impossibilité de réunir en une seule et même description les caractères si variés qu'offre l'ensemble des individus que l'on range sous la dénomination de crétins.

L'idiotie endémique me paraît donc dès ce moment un fait complètement démontré ; et je rappellerai en passant que j'avais d'ailleurs trouvé, à l'époque de la discussion de l'Académie, un argument considérable en faveur de ma manière de voir dans le travail même de M. Ferrus. M. Renaudin, cité par M. Ferrus, rapporte qu'à Sainte-Marie-aux-Mines, sur une population de 11,000 âmes, il y avait encore tout récemment 111 idiots ou idiots et 60 crétins ou crétiniens. D'après M. Renaudin, le crétinisme aurait été autrefois beaucoup plus fréquent ; mais il aurait été remplacé par l'idiotie. Il est donc incontestable qu'à Sainte-Marie-aux-Mines il existe véritablement une *idiotie endémique* ; car ce fait, qu'elle remplace le crétinisme, ne change véritablement rien à la question.

Je reste donc convaincu que dans les pays infectés de crétinisme, et dans les vallées des Pyrénées en particulier, les huit ou neuf dixièmes des individus désignés sous le nom de crétins ne sont autre chose que des idiots ou des imbeciles.

A l'appui de ma manière de voir, j'ai rapporté un grand nombre de portraits, vingt-cinq ou trente, faits au daguerrétype, et qui reproduisent des types très différents de crétinisme. Cependant, messieurs, je dois me presser d'ajouter qu'une observation plus attentive m'a amené à reconnaître qu'il existait des faits peu nombreux, mais très réels, lesquels ne sauraient être confondus avec les faits d'idiotie ordinaire. J'ai rencontré ça et là des crétins offrant un cachet spécial, que j'avais d'abord peine à caractériser, mais que j'ai pu depuis étudier avec détail.

Ces crétins ne se distinguent pas principalement par leur mauvaise conformation, ni non plus par l'absence plus complète des facultés intellectuelles. Ce n'était pas non plus l'existence d'une cachexie spéciale qui pût servir à caractériser leur état. Ce qui les distingue véritablement des autres, c'est la continuation au delà des limites ordinaires ou même la continuation indéfinie des caractères propres à l'enfance.

En étudiant en particulier les traits les plus importants de leur physique, j'ai reconnu que chez les crétins dont je parle la dentition s'était énormément retardée, et qu'elle était le plus souvent incomplète ; que la puberté ne s'établissait que fort tard, ou même ne s'établissait jamais ; que les formes générales du corps et des membres continuaient à être celles des très jeunes enfants ; qu'il en était de même pour les goûts, les inclinations, qui sont et restent ceux de l'enfance.

Les faits dont je vous parle ont été constatés par M. Girard, le savant doyen de l'école de Bordeaux, et par le docteur Chassagny, ancien médecin inspecteur de la maison de Charenton-lez-Paris, qui se trouvaient en même temps que moi aux Pyrénées. Je me bornerai à citer quelques-unes des principales observations que j'ai recueillies.

1^o Marguerite G..., âgée de vingt-trois ans, conservait encore toutes ses premières dents ; le pubis était complètement glabre ; les glandes mammaires n'avaient acquis aucun développement ; l'extérieur de cette jeune fille était celui d'un enfant de dix ans. Sa taille était de 3 pieds, et son corps pesait 40 livres.

2^o Françoise C..., âgée de dix-sept ans, recueillie à l'hôpital de Luce, conservait encore toutes ses premières dents ; elle n'offrait, non plus que la précédente, aucun signe de puberté ; sa taille était de 3 pieds 1 pouce, et le poids de son corps de 36 livres.

J'ai pu recueillir, à l'aide du daguerrétype, quatre portraits représentant les corps complètement nus de ces crétins, dont le caractère principal est la prolongation de l'enfance.

Le premier représente une fille de treize ans, qui n'a que 2 pieds et demi, et dont le corps ne pèse que 23 livres.

Le deuxième est celui d'une fille de dix-sept ans, qui n'offre aucune signe de puberté, et dont la dentition est encore tout à fait incomplète.

La troisième figure est celle d'un garçon de dix-sept ans et demi, dont la conformation est complètement celle d'un petit enfant, tant pour le développement du corps que pour celui des organes génitaux, et pour tout ce qui a trait à la dentition.

J'ajouterai que la circulation, chez les sujets dont je viens de vous entretenir, reste fréquemment, comme chez les très jeunes enfants, et que c'est un caractère de plus à joindre à ceux qui témoignent de la prolongation de l'enfance. Ces caractères ont aussi été constatés par les deux honorables médecins que j'ai cités plus haut, M. Gintrac et Lassalle.

C'est en me fondant sur les faits qui précèdent que j'ai cru pouvoir définir le crétinisme :

Le développement incomplet, irrégulier et le plus souvent très lent de l'organisme.

Si le crétinisme devait être envisagé comme je viens de le dire, vous voyez, messieurs, qu'il existerait désormais une ligne de démarcation bien tranchée entre les idiots et les crétins. L'idiote serait l'arrêt de développement des facultés intellectuelles avec développement général de la constitution. Le crétinisme serait l'arrêt simultané de développement des facultés intellectuelles et de la constitution générale. Aucune confusion ne serait donc possible, et le mot de crétinisme deviendrait désormais un sens précis et déterminé. Il en résulterait que les individus désignés dans les pays infectés sous le nom de crétins pourraient être à l'avenir facilement classés.

1° Les idiots et les imbeciles forment les huit dixièmes environ de la population malade;

2° Les crétins réunissent les caractères que je viens de vous signaler.

Il faut ajouter qu'en dehors des crétins il y a un nombre plus ou moins considérable d'individus offrant des signes partiels de crétinisme, signes trop peu nombreux ou trop légers pour que l'on puisse désigner les sujets qui les présentent sous ce nom de crétins; enfin, nous ne devons pas oublier que le crétinisme peut n'avoir qu'une durée passagère. On trouve dans les vallées des Pyrénées des individus qui, après être restés avec des signes bien évidents et bien tranchés de crétinisme jusqu'à un certain âge, ont fini par acquiescer très tardivement leur entier développement.

C'est ainsi que j'ai vu, il y a quelques années, Bordeaux chez la puberté n'était établie qu'à l'âge de vingt-sept ans, et dont la taille s'était encore développée de vingt-sept à trente ans.

Dans quelques cas exceptionnels, le crétinisme semble tout physique. Parmi les voyageurs qui ont visité la vallée de Luce, beaucoup ont pu voir un homme dont d'une assez grande intelligence, employé comme comptable dans une fabrique et qui offre des signes très tranchés de crétinisme, mais susceptible de sa constitution. Si j'en crois les détails qui m'ont été donnés sur son compte, la dentition n'aurait été terminée qu'à trente ans. La puberté n'aurait jamais été établie d'une manière bien complète. J'ajouterai comme un dernier détail d'intérêt que l'homme dont il s'agit a déjà eu plusieurs accès d'aliénation mentale, ce qui semble prouver que la prédominance du cerveau sur le reste de l'organisme ne s'est pas faite ici sans quelque compensation.

Si l'opinion que je viens d'émettre est fondée, nous devons forcément en retrouver des traces dans les auteurs. A quel point de vue que l'on se place, il est impossible, en effet, que des caractères aussi tranchés que ceux que je viens d'indiquer n'aient pas été plus ou moins observés. Nous allons voir que c'est ce qui a eu lieu, et qu'en rapprochant un grand nombre de citations prises ici et là nous pouvons presque refaire complètement tout notre système sur ce point.

Nous retrouvons en ne pas trouver d'observations particulières dans le rapport de la commission de Piémont; mais le travail de cette commission est complété par la publication d'un certain nombre de portraits de crétins sur lesquels on a donné quelques détails. Ces faits, quoique bien incomplets, me fournissent cependant quelques arguments.

Ainsi, le portrait n° 1 est celui d'un enfant de treize ans, qui évidemment ne paraît pas en avoir plus de trois ou quatre.

Le portrait n° 3 est celui d'une fille de dix-neuf qui n'offre encore aucun signe de puberté.

Le n° 4 est surtout remarquable sous ce rapport; c'est celui d'un jeune homme de vingt ans, auquel on serait porté à donner cinq ou six ans au plus. Ce jeune homme n'offre non plus aucun signe de puberté.

Le rapporteur de la commission, après avoir signalé la lenteur avec laquelle la fontanelle disparaît, le retard apporté à la dentition chez les crétins, ajoute ce qui suit : « Il semble, dit-il, que le développement de tout le corps se trouve empêché et qu'il doit rester constamment à l'état d'enfance ».

On peut voir dans le travail que j'examine ici que les crétins ne marchent souvent qu'à l'âge de six ou sept ans, ou même de dix ou douze ans, que chez eux l'enfance se prolonge jusqu'à la puberté, fait que déjà M. Cerise avait signalé. Ce qu'il y a sous ce rapport de plus remarquable, c'est que, quand il s'agit de classer les crétins, le rapporteur de la commission de Piémont forme une dernière classe dont le caractère principal est l'absence de toute puberté.

L'évolution des organes génitaux n'est pas seulement retardée dans le crétinisme, elle est quelquefois complètement arrêtée. Ainsi s'expliquent les détails donnés par le rapporteur de la commission de Piémont sur la conformation et le volume de ces organes : « Ils sont, dit-il, atrophiques et petits » comme chez les enfants. La verge forme une tige cylindrique sur lequel on voit à peine la consistance du gland; toute érection est impossible ».

Quant à la dentition, nous trouvons dans le même travail ce fait d'une grande importance, que souvent les premières dents ne sont pas remplacées et que par conséquent il y a encore ici un arrêt presque complet de développement.

Le travail de M. Ferrus nous offre peu de passages se rapportant au point que nous étudions. Cependant nous y trouvons mentionnée cette circonstance, que les traits chez les crétins conservent la physiologie de l'enfance.

L'ouvrage si remarquable de M. Niepce contient pour nous des documents aussi importants que le rapport de la commission de Piémont. Il nous suffit pour le prouver de citer quelques-unes de ses observations. Ainsi, chez un jeune homme de vingt-deux ans, la verge n'était qu'un cylindre informe, sans corps caverneux ni gland. Les testicules étaient atrophiques; les vésicules séminales étaient très petites, et on n'y trouvait pas trace de sperme. Quant au cerveau, les circonvolutions de deux de ses lobes étaient restées à l'état rudimentaire.

Dans une deuxième observation, nous voyons un jeune homme de dix-sept ans qui n'a jamais pu se tenir sur ses jambes et n'a jamais quitté son berceau. Ses organes génitaux étaient petits, mal conformés; le testicule droit était à peine formé.

Dans un troisième cas, M. Niepce a vu une fille de trente-deux ans qui n'avait jamais été réglée. Outre les observations que je viens de citer, divers passages de l'ouvrage de M. Niepce prouvent que ce n'est pas seulement dans quelques faits isolés qu'il a constaté les caractères de l'arrêt de développement. « Chez les crétins fortement affectés, dit-il, la » verge est souvent à l'état rudimentaire. » Quant à la dentition, il affirme, comme le rapporteur de la commission de Piémont, que les dents de lait, une fois tombées, ne repoussent plus et ne sont pas remplacées.

En résumé, on voit, d'après les auteurs que je viens de citer, les crétins conservent longtemps ou toujours la physiologie de l'enfance, qu'ils ne marchent souvent qu'à 6, 7, 8, 10 et 12 ans, qu'ils n'ont pas de seconde dentition, que leurs organes génitaux restent à l'état rudimentaire, enfin qu'ils sont privés de la faculté reproductive.

N'y a-t-il pas là un ensemble de traits, de caractères qui prouvent au plus haut degré l'opinion que je vous ai exposée ?

Ajouter à cela la structure, la conformation particulière du corps, qui restent celles de l'enfance, comme le prouvent les portraits daguerrétypés que j'ai rapportés des Pyrénées; le poids du corps, qui chez des jeunes gens de 18 à 24 ans ne dépasse pas 36, 40 ou 50 livres; que l'intelligence n'a pas seulement subi un arrêt complet de développement, mais qu'elle est restée celle de l'enfance, les crétins dont nous parlons conservant les goûts et les manières des très jeunes enfants.

Ainsi se trouverait donc justifiée notre définition, que le crétinisme est le développement incomplet, irrégulier et le plus souvent très lent de l'organisme.

Si cette opinion était adoptée, il faudrait sur certains points rectifier le langage dont se sont servis les auteurs. Ainsi nous trouvons dans le rapport de la commission du Piémont et dans l'ouvrage de M. Niepce que les organes génitaux sont atrophiques. Or l'atrophie suppose un développement, et ici le développement n'a pas eu lieu. Le mot *atrophie* consacre donc ici une erreur.

Peut-être aussi, dans l'opinion que j'ai émise, pourrait-on jusqu'à un certain point trouver l'explication de ce fait singulier, signalé d'abord par M. Cerise, que le développement et la fréquence du goitre sont, pour ainsi dire, en raison inverse du degré du crétinisme, fait reproduit par le rapporteur de la commission de Piémont, qui, comme nous l'avons vu, affirme que les vrais crétins sont rarement goitreux. En effet, le développement du goitre est lié à l'évolution des organes génitaux. Tous les auteurs sont d'accord sur ce point, qu'il apparaît pour la première fois ou augmente beaucoup à l'époque de la puberté. Les femmes n'en sont souvent atteintes que pendant leur première grossesse, ou à l'époque de l'accouchement. S'il en est ainsi, on comprend pourquoi les crétins, comme nous les comprenons, sont si peu atteints de cette infirmité; pourquoi ils contraignent les idiots et les imbeciles des vallées où l'on trouve plus souvent une hypertrophie plus ou moins considérable du corps thyroïde. Cette différence résulte de l'absence de puberté chez les premiers, et de l'établissement plus ou moins complet et énergique des fonctions génitales chez les seconds.

SUR LES MOYENS DE RECONNAÎTRE L'ARSENIC

dans le sous-nitrate de bismuth.

On lira avec intérêt la lettre suivante, adressée à M. Chevallier par M. le professeur Lassaigne.

Mon cher collègue,

Lorsque j'ai lu, en votre présence, dans le *Repertoire de pharmacie* publié par M. Bouchardat, la note de M. Cornut sur le moyen qu'il propose pour constater la présence de l'arsenic dans le sous-nitrate de bismuth, j'ai eu le regret de ne pas l'avoir immédiatement, sans vous l'assurer, que ce moyen n'était peut-être pas le meilleur. L'arsenic qui s'était présenté au laboratoire de chimie de l'Ecole d'Alfort pour M. Jutier, lors de l'expertise que je fis de ses *pastilles de sous-nitrate de bismuth* en août 1851.

Je viens de constater, en effet, en relisant mon rapport, que le jeune homme qui s'est rendu à l'invitation que j'avais

adressée à M. Jutier était un élève de ce pharmacien, et qu'il m'a déclaré s'appeler Cornut. Est-ce le même que l'auteur de la note publiée? C'est ce que j'ignore et ce que je me propose de savoir.

Au reste, dans l'intérêt de la vérité, je vous transmets le passage qui est relatif à ce point :

« Pour vérifier notre présomption sur la présence de l'arsenic dans le sous-nitrate de bismuth employé à la confection de ces pastilles, nous avons invité M. Jutier à se rendre d'après de nous pour lui communiquer ce fait, en le priant d'apporter avec lui un échantillon du sous-nitrate de bismuth dont il avait fait usage. Le lendemain, à l'heure d'être par nous, s'est présenté au laboratoire de chimie de l'Ecole d'Alfort le sieur Cornut, élève en pharmacie de M. Jutier, qui nous a remis, avec une lettre de ce pharmacien s'excusant de ne pouvoir se rendre à notre invitation, un échantillon du sous-nitrate de bismuth en question. Le sieur Cornut nous a déclaré que ce sous-sel était une portion restante du sous-nitrate employé par M. Jutier à la préparation de ses pastilles.

Après avoir fait part au sieur Cornut des circonstances qui nous avaient décidé à appeler le sieur Jutier, nous avons examiné en sa présence une partie du sous-nitrate de bismuth qu'il avait apporté, et nous avons acquis bien tôt la preuve irrécusable que la petite quantité d'arsenic trouvée dans les pastilles Jutier provenait de l'impureté de ce sous-sel, qui, aux termes de la lettre écrite par le sieur Jutier, lui avait été livré par un fabricant de produits chimiques de la capitale.

Nous avons également rendu témoin le sieur Cornut de la démonstration de l'arsenic dans trois pastilles de sous-nitrate de bismuth préparées par le sieur Jutier.

Tels sont les principaux faits relatifs à l'élève Cornut, et qui sont consignés dans mon rapport, déposé maintenant au greffe de la police correctionnelle.

Le procédé indiqué par M. Cornut dans sa note est le même que celui consigné dans mon rapport et dont vous avez donné un extrait, en octobre 1851, dans le *Journal de chimie médicale*.

Vous jugerez, maintenant que les pièces vous sont connues, et si M. Cornut, interne aujourd'hui dans les hôpitaux, est le même que M. Cornut qui était élève en pharmacie chez M. Jutier en 1851, qu'il n'est plus étonnant que les deux procédés employés soient si conformes.

DE LA PRÉSENCE DU CUIVRE

dans l'extrait de ratanhia.

PAR M. OMAY.

Bien que les auteurs aient eu soin de proscrire l'emploi des bassines de cuivre pour la préparation des extraits, une circonstance récente est venue me convaincre que cette recommandation est loin d'être généralement observée.

Après avoir dissous dans l'eau une portion d'extrait de ratanhia et avoir décanté la solution, j'aperçus au fond du mortier un corps brillant de couleur rouge. Surpris de ce fait, j'examinai plus attentivement cette matière et il me resta bientôt aucun doute sur sa nature. C'était du cuivre métallique. Vous ne pouvez pas si facile résidu qui restait dans le mortier contenait d'autres parcelles de ce métal, je le lavai avec de l'eau, et je parvins à en découvrir deux autres, mais de moindre dimension.

Ce cuivre se trouva éminemment dans l'extrait de ratanhia par suite de l'emploi simultané d'une bassine de cuivre et d'une spatule du même métal, ou plutôt de fer. Nous pouvons conclure de cette observation qu'il n'est pas d'abord, pour les préparations des extraits, les vases de cuivre, mais aussi les spatules de métal qui, par leur dureté, enlèvent constamment des parcelles aux parois des vases dans lesquels on fait évaporer les extraits.

Les auteurs qui se sont occupés des falsifications et adulterations des médicaments ont signalé particulièrement le cuivre dans l'extrait de réglisse, parce que ce médicament s'en trouve rarement exempt; ils ont pu insister sur la possibilité de son existence dans d'autres extraits; l'impureté de celui que j'ai eu devoir signaler à mes collègues est une nouvelle preuve de la nécessité qu'il y a pour tout pharmacien consciencieux de préparer lui-même tout ce qu'exige l'approvisionnement de son officine, et de recourir le moins possible aux produits provenant de toute autre source.

SUR UNE ALTÉRATION SPÉCIALE DU VOIR ET DES REINS.

PAR MM. CL. BERNARD ET LABOULHÈRE.

MM. Ch. Bernard et Laboulhère mettent sous les yeux de la Société le fait et les reins d'une femme ayant succombé à l'âge de quarante-six ans dans le service de M. Marotte (Sainte-Marguerite), après avoir présenté pendant la vie comme phénomènes principaux les symptômes suivants : en proie depuis dix-huit mois environ à une constipation opiniâtre, à la suite de laquelle du sang était rejeté avec les matières fécales, mais par et séparé de ces dernières, cette femme sentit vers le mois de mars dernier un trouble général, un affaiblissement considérable; il se manifesta un amigrissement; le teint devint jaune-paille, et enfin les membres inférieurs furent le siège d'un œdème, qui disparut une première fois sous l'influence du séjour au lit. Les digestions sont devenues peu à peu laborieuses, se sont accompagnées d'envies de vomir et de douleurs dans l'hypochondre droit quand la quantité d'aliments ingérés était un peu considérable.

Pendant le séjour de la malade à l'hôpital, on a constaté,

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÈRE, ANGLETERRE, BELGIQUE, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.	Trois mois.	8 fr. 50 c.
	Six mois.	16 »
	Un an.	30 »

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GÈRE, HOLLANDE, PRÉMONTE, SARDAGNE, SAVOIE, TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Trois mois.	9 fr.
	Six mois.	17 »
	Un an.	35 »

Le prix des abonnements étrangers par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, GUINÉE.	Trois mois.	40 fr.
	Six mois.	75 »
	Un an.	135 »

NONNAIRE. — PARIS. Sur les séances des Académies. — HOPITAL DES ENFANTS MALADES (M. Blache). Considérations sur la fièvre typhoïde des enfants. — CLINIQUE MÉDICALE. Leçon en avant de la deuxième ambulance de l'annuaire de la main droite. — Un coup d'œil sur la chirurgie anglaise. Des hernies crurales. — Observation de diabète chronique. — Académie des sciences, séances des 30 novembre et 6 décembre. — Académie de médecine, séance du 7 décembre. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 8 DÉCEMBRE 1852.

Séances des Académies.

Les pertes que l'Académie a faites depuis quelques temps ont été si rapides, que quatre sections se trouvent aujourd'hui incomplètes. La commission des onze, chargée de décider dans laquelle des sections il convient de faire la plus prochaine nomination, avait donc à choisir; elle a choisi la section d'anatomie pathologique, devenue vacante par la mort de notre spirituel et si regrettable confrère M. Rochoux. Nous n'avons rien à dire sur ce choix, qui ne nous semble ni meilleur, ni plus mauvais qu'un autre. Ce qui importe à l'Académie, c'est qu'elle se hâte un peu de combler les vides que la mort fait dans son sein; l'intérêt de ses séances ne pourra qu'y gagner.

Deux communications ont surtout rempli la séance d'hier : un rapport de M. Bussy et une lecture de M. Bouland, médecin inspecteur des eaux d'Enghien.

On connaît le décal longtemps prolongé qui a eu lieu entre MM. Laugier et Bussy sur l'origine et la nature du fluide transparent qui s'écoule par l'oreille dans les fractures de la base du crâne. Parmi les arguments invoqués de part et d'autre, l'un devait nécessairement reposer sur la composition chimique de ce liquide. Mais les analyses faites jusqu'à présent laissent beaucoup à désirer. C'est une de ces analyses, très complètes, que M. Bussy est venu faire connaître à l'Académie.

Or, il résulte de cette analyse que le fluide auriculaire n'a pas en aucune façon la composition du sang, mais bien une composition fort analogue, si non parfaitement identique, à celle du liquide céphalo-rachidien.

M. Bussy ne s'est pas prononcé d'une manière tout à fait catégorique sur ce dernier point; mais il a très formellement déclaré que le fluide auriculaire ne pouvait être considéré comme du sérum du sang. Ainsi serait jugée l'opinion de M. Laugier et de quelques autres chirurgiens. Cependant, l'honorable professeur de clinique chirurgicale ne s'est pas cru condamné sans appel, et il attendra de nouveaux faits et de nouvelles analyses avant de s'avouer vaincu. Les appels à l'expérience sont toujours légitimes quand on n'est contredit que par un petit nombre de faits.

M. Bouland, d'Enghien, a appelé l'attention de l'Académie sur une question d'une plus grande importance pratique. Suivant ce jeune médecin, les eaux sulfureuses agissent moins en raison de la richesse du principe sulfureux qu'elles renferment, qu'en raison de la nature de ces principes. Pour lui, une eau contenant des hyposulfites en grande abondance agit beaucoup moins qu'une eau contenant des hydrosulfates en quantité infiniment moindre. Or, le chauffage des eaux sulfureuses naturellement froides transforme les sulfures en hyposulfites; tels est la cause de l'inefficacité de l'eau sulfureuse chauffée par le procédé ordinaire. Il propose, en conséquence de substituer à ce procédé le chauffage par simple mélange d'eau commune bouillante avec l'eau minérale. Ce procédé diminue la richesse de l'eau sulfureuse, mais il n'en altère pas les principes actifs, et c'est la chose importante.

M. Bouland a cité à l'appui de sa manière de voir des faits cliniques qui seront d'une grande importance si l'expérience les confirme. C'est à la commission à nous dire ce qu'il faut penser de ces faits.

M. Bouland a parlé, dans un passage de sa communication, des avantages qu'il y aurait à employer l'eau bouillante de préférence à l'eau simplement chaude pour chauffer l'eau sulfureuse, parce que, à-t-il dit, on utiliserait, dans le premier cas, le calorique latent. C'est sans doute un lapsus de la part de notre jeune confrère. L'eau bouillante n'a pas plus de calorique la-

tent que l'eau à 90°, à 50°; c'est sans doute la vapeur d'eau bouillante qu'il a voulu dire. Quoi qu'il en soit, sa communication a intéressé l'Académie, et était, en effet, digne de l'intéresser. — H. de Castellan.

HOPITAL DES ENFANTS MALADES.

Service de M. BLACHE.

Considérations sur la fièvre typhoïde des enfants.

Du 1^{er} janvier au 1^{er} septembre il est entré dans la salle Saint-Jean 37 enfants atteints de fièvre typhoïde bien caractérisée. Nous ne voulons pas, à propos de ces faits, écrire une histoire complète de la dothiénentérie chez les enfants, mais exposer aussi simplement que possible les réflexions qu'ils nous ont suggérées.

Dans plusieurs mémoires fort remarquables, on a promené, depuis 1834 environ, que la fièvre typhoïde est loin d'être rare dans l'enfance, et l'on y a discuté avec talent la question de savoir s'il existe un âge limité où l'affection cesse de se montrer. On en a cité des cas après quelques mois de vie, dans les premières années, et établi ainsi que la dothiénentérie était de toutes les époques de la première enfance, en constatant que la fréquence augmente dans des proportions considérables avec l'âge.

La clinique de l'Hôpital des Enfants prouve annuellement que la maladie qui nous occupe, loin d'être rare parmi nos jeunes malades, est au contraire une des plus communes; le chiffre cité plus haut, mis en regard de la somme totale des entrées à la salle Saint-Jean, le démontre en ce qui concerne l'année 1852. Quant à l'âge, nous avons observé un cas de fièvre typhoïde avec diagnostic confirmé par l'autopsie à quatre ans et demi; au-dessous, nous n'avons rien vu qui ressemblât à la dothiénentérie, et je me suis assuré qu'il en avait été de même dans les autres services.

Voici, du reste, un tableau de la fréquence aux différents âges pour les cas soumis à notre observation :

De 4 1/2	3	De 9 à 11	10
5 à 7	3	11 à 13	9
7 à 9	5	13 à 15	9

Trois fois nous avons noté, en établissant l'étiologie, que l'affection était née dans des conditions qui permettaient peu de doute sur la transmission d'un malade à un individu sain, c'est-à-dire sur la contagion. Dans les trois cas, les choses se sont passées de la même façon : une personne de la famille était atteinte de fièvre typhoïde, et, toute précaution contre la possibilité de la contagion négligée, au bout de quelques jours l'enfant, jusqu'alors bien portant, se trouvait pris de la même affection que le malade avec lequel il avait été en litte en contact.

Les saisons ont-elles en quelque influence sur le développement de la fièvre typhoïde ? Nous ne pouvons, à cet égard, qu'exposer l'ordre dans lequel les cas se sont distribués :

Premier trimestre de janvier à la fin de mars, 15 cas ;
Deuxième trimestre d'avril à la fin de juin, 9 ;
Enfin, dans les deux mois de juillet et août, 13.

Il nous était personnellement impossible d'apprécier l'influence de l'hygiène comme cause, presque tous les jeunes malades de l'hôpital sont dans des conditions également mauvaises sous ce rapport. M. Blache, notre maître, qui, par sa vaste clientèle d'enfants à la ville et son service à l'hôpital, possède les deux éléments indispensables de cette comparaison, nous a assuré que les enfants des classes riches n'étaient pas moins atteints que ceux des pauvres.

Le diagnostic de la fièvre typhoïde, dans les cas bien tranchés, ne nous a présenté aucune difficulté, dans d'autres, et pour le motif contraire, il est devenu presque impossible. Voici à cet égard quelques réflexions.

Chaque fois que nous avons pu avoir des renseignements exacts sur les antécédents, il nous a été donné de constater que, dans le cas de fièvre typhoïde, il y avait eu plusieurs jours de tristesse, malaise général, affaissement, insappétence, céphalalgie, en un mot, que l'affection s'était établie lentement. Au contraire, pour les maladies aiguës qui peuvent être confondues avec la dothiénentérie, nous avons presque toujours constaté que le malade s'était épuisé d'une manière brusque, si bien qu'il y avait eu, quand une mère nous apportait son enfant, disant : « Il a été pris de chaleur à la peau, fièvre, perte d'appétit, soif vive, et la veille il se portait parfaitement bien », notre esprit se détournait de l'idée d'une fièvre typhoïde pour se porter à la recherche des symptômes d'une affection aiguë différente.

Cette distinction dans le mode d'invasion nous a été de la plus grande utilité pour les cas difficiles; malheureusement

quelques affections, l'embarras gastrique fébrile, l'entérite simple et certaines méningites tuberculeuses, ne s'y prêtent en aucune façon. Dans ces maladies, et plus particulièrement dans quelques cas de la dernière, si redoutable pour l'enfant, le début ressemble trait pour trait à l'invasion d'une fièvre typhoïde; de sorte qu'entre une méningite et la dothiénentérie le diagnostic peut être impossible, malgré l'admirable tableau des signes différentiels tracé par M. Guersant.

En étudiant avec un bon thermomètre la température de nos fièvres typhoïdes, nous l'avons trouvée constamment très élevée. Dans huit cas elle est montée au-dessus de 39°, oscillant entre ce chiffre et 40°, qu'elle a dépassé de plusieurs dixièmes dans deux autres cas.

Voici quelques exemples qui feront ressortir ces faits :

Dreux, quatre ans et demi. — Fièvre typhoïde.
Mort au quatrième jour.

24 juil.	25	26	27	28	29	30	1 ^{er} juil.
Temp.	40.6	40.6	40.6	40.4	40.2	40.4	40.6
Pulsat.	124	128	128	128	132	140	148
Respir.	44	44	44	44	44	48	28

Dubos, treize ans. — Fièvre typhoïde. Guérison.

28 juil.	29	30	31	1 ^{er} août	2	4	6
Température	39°	40.8	40.8	41°	40.6	39.6	38.4
Pulsations.	108	116	116	124	120	120	112
Respiration.	32	44	40	44	40	36	32

La plus forte élévation de température a toujours coïncidé avec une sécheresse considérable de la peau. L'établissement d'une transpiration modérée suffisait pour faire baisser d'un degré le thermomètre. Dans la méningite, nous avons toujours trouvé la température basse; du moins elle était telle au moment où éclataient les phénomènes cérébraux; car dans la seconde période, à cause de la réaction inflammatoire qui s'établit, la température s'élève, et si les troubles fonctionnels de la méningite ne sont pas bien prononcés, cette dernière peut être prise pour une fièvre typhoïde à forme cérébrale. M. le professeur Trousseau a indiqué un phénomène remarquable par sa constance dans la méningo-encéphalite.

Voici en quoi il consiste :

Avec l'extrémité du doigt indicateur on fait sur les teguments du front, de la poitrine ou du ventre, une friction linéaire, en tenant le doigt de telle façon que l'extrémité libre de l'angle appuie sur la peau et y produise un petit grattement.

Quand on a fait plusieurs de ces frictions on attend un instant, et on ne tarde pas à les voir prendre une coloration d'un rouge vif; d'où résultent des espèces de raies de feu qui peuvent durer cinq, dix minutes, et même plus. Ce phénomène, disons-nous, est constant dans la méningite; mais malheureusement nous l'avons constaté dans toutes les fièvres typhoïdes à forme cérébrale, dans quelques autres et même dans plusieurs pneumonies. Toutefois, la tache cérébrale doit être recherchée dans un cas difficile; car lorsqu'elle existe bien vive, bien persistante, elle doit faire craindre quelque chose de grave vers le cerveau.

Nous n'avons jamais trouvé la fréquence du pouls en rapport avec la grande élévation de la température; et nous sommes heureux d'avoir pu constater par nos observations combien est juste le principe posé par M. Roger. « Il n'est point de maladie où la grande élévation de la température contraste plus que dans la fièvre typhoïde avec le peu d'accélération du pouls. » (De la température chez l'enfant à l'état physiologique et pathologique. — Archives générales de médecine.) On peut dire de même que si la fréquence du pouls augmente avec la chaleur, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de saisir la relation de ces deux phénomènes. Dans les fièvres éruptives, particulièrement la scarlatine, dans le rhumatisme articulaire, dans la pneumonie, une température élevée s'accompagne d'un plus grand nombre de pulsations. Dans toutes les méningites, le pouls a été lent et irrégulier au début des phénomènes cérébraux; mais il s'est généralement relevé pendant la seconde période, comme il est indiqué dans tous les auteurs. Alors s'il est devenu fréquent, il est toujours demeuré régulier, intermittent.

Les ronchus subites à la face alternent avec une pâleur très prononcée, la lenteur de la respiration, sa forme supérieure, sont autant de bons signes de méningite que nous avons retrouvés dans plusieurs cas de fièvre typhoïde ataxique, etc. (Nous ne voulons pas faire toute la symptomatologie comparée). Toutes les fois que nous avons eu de fortes présomptions pour croire à l'existence d'une affection cérébrale sans en être certain, nous nous sommes attachés à chercher avec soin s'il n'existait pas quelques paralysies; et quand

nous en avons trouvé une non douteuse, si locale qu'elle pût être, elle nous suffisait pour diagnostiquer une lésion des centres nerveux.

Est-ce à dire que dans ces conditions l'erreur soit impossible? Non. Et en voici un exemple. On rapporta dans le service de M. Blache, sainte-Catherine, une jeune fille qui présentait avec les signes rationnels d'une méningite une *hémiplegie* complète. D'un avis unanime, M. Blache ainsi que MM. Guersant et Bandoque, qui l'avait appelée, se prononcèrent pour une méningite, malgré l'opinion d'un médecin de la ville, qui, depuis le début, traitait la malade comme pour une fièvre typhoïde. Trois jours après l'enfant mourut, et même temps que son autopsie montra des centres nerveux dans le plus parfait état d'intégrité, elle faisait voir dans l'îlot des plaques de Peyer dures, gâtées, qui ne devaient laisser aucun doute sur l'existence antérieure de la fièvre typhoïde.

Dans cet examen, l'attention doit se porter sur la motilité et la sensibilité générales, mais particulièrement sur chacun des appareils de sensation spéciale.

Sur nos trente-sept malades, trois seulement ont succombé à ce qui portait la mortalité à un douzième environ; mais il est important de faire ici des réserves; dans un des trois insuccès l'enfant, déplorablement soigné par sa famille, est mort le jour même de l'entrée; le second, nous avons présenté la vésicule biliaire à la Société anatomique, a succombé à une perforation de ce réservoir et par suite à une péritonite (*Bull. de la Soc. anat.*, mars 1892); le troisième, enfin, pauvre d'après avoir déjà par la misère, a dû la mort à une double pneumonie survenue à l'issue de la convalescence. M. Blache nous a souvent répété qu'il avait vu peu de périodes où la fièvre typhoïde fût aussi benigne.

En sortant de cette grave maladie, les enfants entrent franchement en convalescence et la santé ne tarde pas à se rétablir complètement. C'est ainsi que les choses se sont passées chez un tiers de nos malades environ; chez le reste, il s'est développé un état particulier digne de remarque: malgré que l'appétit fût bon et que les fonctions digestives se fissent régulièrement, nous avons vu chez ces enfants les téguents devenir d'un blanc mat; les manigues se sont complétement décolorées, la sclérotique a pris une teinte bleutée; et quelques-uns, il est survenu un peu de bouffissure sans œdème proprement dit et sans qu'il se soit jamais montré d'albumine dans les urines. Chez le plus grand nombre, on pouvait entendre un bruit de soufflé léger au premier temps des battements du cœur; dans les gros vaisseaux du cou, un bruit de soufflé continu avec redoublement quelquefois intermittent correspondant à la diastole artérielle; le pouls était plutôt gros que petit; dans les symptômes les plus remarquables, il existait, au lieu de la vivacité et de la gaieté de l'enfance, de l'apathie et un peu de tristesse, sensibilité au froid, faiblesse musculaire, etc. D'après ce tableau, il doit être évident pour le lecteur, comme il l'était pour nous-même, que ces petits garçons étaient chlorotiques, ou, si on l'aime mieux, chloro-anémiques. M. Blache a attiré toute l'attention des personnes qui suivaient ses visites sur cet état remarquable, qu'il n'avait encore pas vu d'une manière aussi régulière dans la convalescence de la fièvre typhoïde.

Il a fallu au moins un mois chez ces petits convalescents pour qu'un régime analtique, l'eau de Spa, le quinquina et les tisanes amères fissent évanouir successivement chacun des symptômes que nous venons de décrire.

Le traitement des malades a été très simple; il a consisté à donner des boissons en abondance, solution de sirop de gomme, limonade tartrique, etc.; de temps à autre, un purgatif soit 10 gr. d'huile de ricin, une petite dose de calomel, un verre ou deux de limonade au citrate de magnésie; il a été presque constant de voir une éruption notable dans les symptômes après une purgation. Dans les cas de chaleur extrême avec sécheresse de la peau, M. Blache a fait pratiquer des lotions générales avec de l'eau à la température de l'appartement; le malade, lavé rapidement, puis bien essuyé, est recouvert dans son lit, où il ne tarde pas à s'endormir; le pouls tombe, il s'établit de la transpiration et un bien-être général du meilleur effet. Les cataplasmes sur le ventre, des lavements émollients; dans la forme ataxique, l'administration de quelques doses homéopathiques ont complété le traitement. Quelqu'un que la fièvre typhoïde a eu les enfants ont été mis au lait, au bouillon coché, ou ce régime a été rendu plus consistant à mesure que s'est établie la convalescence; comme complément, le plus souvent M. Blache a donné les préparations de quinquina.

Nota. — Depuis le mois de novembre, les cas qui se sont présentés font contraste par leur gravité avec ceux dont nous venons d'esquisser l'histoire. M. Tarnet, interne actuel du service, se propose de rendre compte de cette seconde série.

P.-E. ANCHAUILL,

Ex-interne du service.

CLINIQUE DÉPARTEMENTALE.

Luxation en avant de la deuxième phalange de l'annulaire de la main droite;

Par M. E. LEZENNE, médecin à Bléneau (Yonne).

Les luxations en avant des phalanges sont très rares; à peine en compte-t-on quelques exemples dans la science. Boyer les regardait comme impossibles, et c'est la conclusion de ces cas, d'après lui, la direction des condyles de l'extrémité inférieure des premières phalanges est tellement prolongée en avant, que la flexion de la deuxième phalange ne peut jamais être portée assez loin pour que cette phalange cesse d'être en rapport avec la première.

Dupuytren a publié deux observations de luxation en avant de la seconde phalange du pouce, et M. Malgaigne trouve que les détails donnés par Dupuytren ne suffisent pas

pour qu'on puisse regarder comme réelles ces luxations.

Enfin, Astley Cooper, dans les planches de son ouvrage, en reproduit un exemple incontestable.

Quoi qu'il en soit, malgré les doutes de Boyer et les réticences de M. Malgaigne, j'en ai dans ma pratique, ces jours derniers, une luxation en avant de la deuxième phalange de l'annulaire de la main droite; fait dont j'en suis certain, puisque je l'ai vu; luxation certaine, puisque j'en ai opérée la réduction. Le nom de Dupuytren est assez imposant pour qu'on puisse croire aux observations publiées par le célèbre chirurgien de l'Hôtel-Dieu; et si les détails ont manqué à M. Malgaigne, c'est que, je l'avoue, les détails dans ce genre de luxation sont peu nombreux; et on ne peut fournir avec des articulations si petites des caractères aussi tranchés que dans une luxation du poignet ou du coude.

Quel que soit le jugement de M. Malgaigne, dont nous connaissons tous la prodigieuse érudition, je vais rapporter le fait qui m'est propre. Je tâcherai d'être exact autant que possible, et je serai heureux si, en publiant cette observation, je puis faire cesser des doutes qui ont existé jusqu'à ce jour. Je regrette beaucoup de n'avoir eu sur le moment aucun confrère dont le témoignage aurait allégé la tâche que j'entreprends.

Le 18 octobre 1892, le nommé Perrin, garçon d'écurie, voyant se battre deux chevaux confiés à sa garde, s'élança sur l'un d'eux et le saisit de sa main droite par la crinière pour le faire lâcher prise sur son adversaire. Le cheval se cabra sur ces entrefaites, et pressa contre une poutre la main de Perrin, qui en ressentit une douleur excessive et vive. Cet homme vint ensuite et ne trouva, sa main droite, qu'un effrayant œdème. La première phalange de l'annulaire, légèrement tordue en dehors, était repoussée en arrière et dépassait en ce sens celle des autres doigts. La deuxième phalange, fléchie sur la première à angle droit, était fortement tordue en dehors, de telle sorte que la pulpe du doigt annulaire touchait le doigt indicateur au niveau du pli articulaire de la première avec la deuxième phalange. En touchant la partie luxée, je sentis distinctement à la face dorsale du doigt une saillie, qui ne saillait pas, formée par la tête de l'os de la première phalange; et à la face palmaire je ne constatai qu'un angle rentrant produit par la flexion de la phalange luxée. Ces deux phalanges avaient conservé leur longueur normale. Le malade ne pouvait exécuter aucun mouvement volontaire; moi-même, je ne pouvais vaincre la rigidité du doigt et l'étendre.

Persuadé que j'avais affaire à une luxation en avant, et sachant qu'un retard de plusieurs heures me beaucoup de difficulté dans la réduction des luxations de ce genre, je la réduisis tout d'abord et avec beaucoup de facilité. Pour cela, saisissant de ma main gauche le poignet droit du malade, j'appuyai la face palmaire des doigts de ma main droite sur la face correspondante du doigt luxé, mon pouce placé en aréboutant sur la petite saillie formée par la tête de l'annulaire à sa face dorsale. J'exécutai alors un mouvement d'extension et je sentis aussitôt à un petit craquement que les surfaces articulaires étaient juxtaposées. Je maintins le doigt dans l'extension pendant deux jours à l'aide d'une petite attelle de carton plâtré sous l'articulation luxée et fixée par de petites bandelettes de sparadrap. Au bout de deux jours j'enlevai cette attelle; l'articulation offrait un gonflement produit par l'inflammation et par une accumulation de synovie. Ce gonflement diminua graduellement, et la flexion volontaire revint aussitôt à petit à petit.

Je laissai pendant plusieurs jours le doigt entouré de bandelettes agglutivantes; pour empêcher des mouvements de flexion et d'extension trop étendus, et dix-huit jours après l'articulation avait repris ses mouvements.

Je pense qu'aussitôt la réduction opérée, j'aurais pu éviter la tumeur synoviale et abréger la durée du traitement en plaçant la main dans l'eau froide et en la maintenant ainsi pendant plusieurs heures.

En résumé, quels caractères saillants offre cette luxation? Aucun, pour ainsi dire. Nous voyons tout simplement la deuxième phalange fléchie sur la première, et toutes deux tordues en dehors, l'une légèrement, l'autre très fortement. On ne peut non plus constater aucune tumeur visible à la face dorsale du doigt; ce qui explique l'absence de croix, par l'insertion du tendon l'extenseur commun à la partie supérieure de la deuxième phalange. Ce tendon, en effet, simulerait ici une corde tendue, surtout dans la flexion de la phalange luxée. Quant à la torsion que j'ai observée, doit-on l'attribuer au fléchisseur sublime aidé dans son action par le troisième lombaire? C'est ce que je ne voudrais pas affirmer. Nous savons, en effet, que ce petit muscle, né des tendons du fléchisseur profond, se bifurque pour se rendre au côté interne du médus et au côté externe de l'annulaire. Je crois que les crochets ou les crochets par faible pour produire une torsion aussi complète.

UN COUP D'OEIL SUR LA CHIRURGIE ANGLAISE.

Des hernies crurales (1).

Par M. le docteur A. DEVILLE,

Ancien professeur de l'École anatomique des hôpitaux de Paris.

§ II. *Ouverture inférieure du canal crural.* — Nous avons déjà dit qu'on avait la mauvaise habitude aujourd'hui de considérer l'ouverture inférieure du canal crural comme la fascie cruriforme comme étant l'ouverture inférieure en question. Pourquoi une pareille désignation? Pourquoi parler l'ouverture inférieure d'un canal juste-dans l'épaisseur de sa paroi antérieure, ce qui ferait une ouverture taillée plus qu'un bec de flûte? Qu'on ne réponde pas que c'est parce que, le canal crural étant décrit à cause des hernies

qui suivent son trajet, et que l'on se nécessite d'examiner sa disposition plus bien que la veine saphène, limite que les hernies n'ont jamais dépassées sans sortir du fascia cruriforme. Ce serait là, et c'est en effet, puisqu'on la donne, une mauvaise excuse pour masquer une mauvaise chose; car voici la véritable raison pour laquelle on a accepté cette mauvaise désignation. Lorsqu'une vieille idée est mise en présence d'une nouvelle, elle la combat toujours avec ardeur et obstination, jusqu'à ce qu'elle arrive à un moment où elle ne peut plus empêcher le triomphe; alors elle cherche à se l'assimiler, et y réussit souvent, en faisant du mélange des deux une chose hybride qui ne ressemble plus à rien, mais qui a l'avantage de sauver l'amour-propre, si ce n'est plus de ceux qui avaient d'abord soutenu l'erreur. Si l'on s'agit de ce que de ménager l'amour-propre des individus, il faudrait approuver des deux mains. Malheureusement cela laisse fréquemment subsister l'erreur malgré de la vérité. Ainsi, dans les vingt ou trente premières années de ce siècle, alors qu'on détestait, sans s'en douter, le fascia cruriforme dans la préparation du canal crural, on détestait aussi le nom d'ouverture inférieure du canal crural, ou sous celui de fosse ovale, ou sous celui d'ouverture de la veine saphène, un grand trou occupant toute la place du fascia cruriforme en avant; alors bien des anatomistes, avec MM. Berard et Cruveilhier, pouvaient se demander avec raison si réellement il y avait un canal crural sous forme de canal. Bientôt le fascia cruriforme déjà indiqué, mais négligé jusqu'alors, reprit ses droits; il fallut bien admettre que le canal crural était la forme normale de l'ouverture inférieure du canal; mais on avait pas encore une idée bien complète du canal crural; il leur fallait une ouverture inférieure pour le canal; ils lui assignèrent comme telle l'ouverture du fascia cruriforme par laquelle passe la veine saphène. Les expressions anciennes restèrent absolument les mêmes; l'ouverture inférieure du canal crural resta l'ouverture de la veine saphène. Ce n'était plus la même ouverture; ce n'était plus la fosse ovale artificiellement préparée. C'était maintenant un trou plus petit percé dans le fascia cruriforme, et l'on croirait néanmoins le même nom! — Qu'est-ce que cela fait, dit-on, d'un nom de ce genre? — Et précisément, c'est qu'on ne se comprend pas; tout cela fait du chaos, non-seulement pour les commençants embarrassés qui ne savent auquel croire, mais pour les chirurgiens eux-mêmes, comme il serait aisé de le prouver en rapprochant les passages contradictoires de leurs écrits.

Eh bien! non; mais au point de vue d'un article de description, l'ouverture inférieure du canal crural ne peut pas être, n'est pas l'ouverture du fascia cruriforme par lequel passe la veine saphène. Cela n'a aucun sens.

Qu'est-ce que le canal crural? Nous le savons maintenant; c'est la partie supérieure évasée en entonnoir de la gaine des vaisseaux fémoraux. Dans la partie évasée d'un entonnoir, on sont les deux ouvertures. L'une, la supérieure, est le rebord libre, la partie la plus large de l'évasement; l'autre, la plus étroite, est la petite ouverture par laquelle la partie évasée communique avec le goulot. Ceci, je pense, est incontestable. Eh bien! de même pour le canal crural, son ouverture inférieure sera sa communication avec le goulot au point où la gaine aponevrotique ne s'écarte plus des vaisseaux, mais reste appliquée contre, ce qui a lieu un peu au-dessous du niveau où la veine saphène se jette dans la veine fémorale.

Tout cela peut être fort juste, dira-t-on; et, en effet, je ne vois pas comment on pourrait le contester; mais alors l'ouverture inférieure du canal crural n'est pas une ouverture libre, distincte, comme l'ouverture supérieure. C'est étrange, elle n'est pas plus libre que la partie inférieure de l'évasement d'un entonnoir, à sa jonction avec le goulot. Et d'ailleurs, en assignant par artifice pour ouverture inférieure le trou du fascia cruriforme par lequel passe la veine saphène, est-ce qu'on a une ouverture libre par hasard? Du reste, tout cela n'est pas discutable. Evidemment, si le canal crural est l'évasement en entonnoir de la partie supérieure de la gaine des vaisseaux fémoraux, sa terminaison par en bas, son ouverture inférieure si l'on veut, est là où cesse l'évasement, l'écartement de la gaine de dehors la surface des vaisseaux qu'elle loge.

§ III. *Paroi du canal crural.* — Comme dans toute la longueur de la gaine des vaisseaux fémoraux, et de même que pour toutes les autres gaines, le canal crural peut être considéré comme formé de deux lames aponevrotiques, une qui passe au-devant des vaisseaux et une qui passe par derrière. Cependant, de même qu'il y a trois côtés à l'anneau crural, de même il est plus exact de décrire trois parois au canal crural: une antérieure ou superficielle, deux profondes ou postérieures, dont l'une, en même temps interne, est celle qui passe par derrière, et l'autre, en même temps externe, est celle qui se termine par la partie antérieure du canal crural. Examinons successivement chacune des trois aponevroses qui constituent les parois, surtout l'antérieure ou superficielle, qui en est la plus importante.

La *paroi antérieure* du canal crural est une dépendance de l'aponévrose générale d'enveloppe de la cuisse, avec laquelle elle se continue sans transition aucune. Épaisse et résistante vers la partie externe qui correspond à l'arête, elle présente un peu en avant, mais surtout en dedans de la veine fémorale, une disposition crête particulière qui a fait donner à cette partie le nom de fascia cruriforme, tandis que la partie externe et épaisse est appelée ligament fémoral. Pendant longtemps on enlevait dans la préparation du canal

(1) Suite. — Voir les numéros des 30 novembre et 7 décembre.

crural le fascia cribriformis comme appartenant au tissu cellulaire sous-cutané, et alors on décrirait le ligament fallope comme seul constituant l'unique paroi antérieure incomplète du canal. Plus tard le fascia cribriformis a été connu, mais on n'a pas toujours compris sa continuité intime avec le ligament fallope; quelques-uns ont cru même qu'il en était distinct; et, soit pour ces raisons, soit à cause de son importance, le fascia cribriformis a été à peu près constamment décrit à part. Nous allons accepter cet usage, et, quelques-uns nous décriront à part le ligament fallope et le fascia cribriformis, nous insisterons constamment sur leur continuité.

Le ligament fallope de la paroi antérieure du canal crural est souvent désigné en France sous le nom de ligament de Burns. Il résulte de plusieurs passages de l'ouvrage de M. Gay que ce nom est donné ici, en Angleterre, à une autre disposition ligamenteuse dont il s'agit question, et par conséquent que cette épithète, dont j'avais moi-même l'habitude de se servir dans mes cours, ne doit pas être conservée. Remarquons aussi, avant d'aller plus loin, qu'à propos du canal crural l'épithète de fallope est donnée à deux dispositions ligamenteuses bien différentes : 1° au ligament de Gimbert, qui a en effet la forme d'une faux; 2° au ligament de la paroi antérieure du canal, dont nous nous occupons en ce moment; cette confusion ne sera plus possible lorsqu'on s'entendra pour ne plus appeler désormais le ligament de Gimbert ligament fallope, et pour appeler cette disposition ligamenteuse, qui est la partie épaisse et externe de la paroi antérieure du canal crural, le muscle lino et comprendre les auteurs antérieurs, il est bon de se tenir en garde contre la confusion signalée.

Le nom de ligament fallope ne doit pas donner l'idée d'un cordon de fibres ligamenteuses rassemblées qu'entraîne généralement avec lui le nom de ligament. C'est là un de ces vices si fréquents dans les dénominations anatomiques, dont il suffit pour l'instant d'être prévenu. C'est une plaque apophrigée mince et résistante, et se porte en bas et en dehors en décrivant une courbe d'où dépendent, dont la concavité regarde en dedans et un peu en bas. Cette courbe vient se terminer en passant un peu au-dessous du recourbement supérieur de la veine saphène. Redisons-le encore, ce bord libre courbe, si célèbre dans la description de la fosse ovale de Scarpa, dont il limite la moitié externe, est entièrement artificiel, fabriqué par le scalpel. Cependant il a une certaine importance encore aujourd'hui, parce que c'est le long de son trajet que le fascia cribriformis se continue avec le ligament fallope; ou, pour mieux dire, en dehors et au-dessus de lui, l'aponévrose antérieure du canal crural est épaisse, ferme, résistante, tandis qu'en dedans et au-dessous de lui l'aponévrose est mince, faible, criblée de trous. On comprend maintenant le nom de ligament fallope donné à la portion apophrigée qui reste au-devant du canal crural lorsqu'on a enlevé le fascia cribriformis et fabriqué artificiellement un rebord artificiel de la paroi antérieure du canal crural, en effet, à l'épave d'une faux, à base très large regardant en dehors, et à sommet interne attaché à l'épine du pubis. La totalité de l'artère fémorale et une grande partie de la veine fémorale sont cachées sous la base de cette disposition fallope. Le sommet animé passe au-devant et en travers de la veine, longe le ligament de Gimbert, et va s'attacher avec lui et au-dessous de lui à l'épine du pubis. On nous a prolongé le ligament fallope de cette partie interne, étendue sur une longueur de dix centimètres en dedans le ligament de Gimbert. Nous avons déjà signalé le prolongement du ligament fallope comme fournissant à la bandelette iléo-pubienne des fibres de renforcement qui contribuent à la formation du ligament de Gimbert. Dans ce prolongement ou ce renforcement, quelques personnes ne connaissent pas bien le vrai ligament de Guy; erreur que le texte de Hey dément d'une manière formelle.

Le fascia cribriformis est une membrane mince, sa continuité directe du ligament fallope, ou, pour mieux dire, de l'aponévrose générale d'enveloppe de la cuisse passant au-devant des vaisseaux fémoraux. Seulement elle offre une disposition particulière en ce qu'elle est affaiblie par un grand nombre de trous pour le passage de nombreux vaisseaux. Dans cet endroit, en effet, un peu en avant et en dedans de la veine fémorale, nous trouvons : la veine saphène, qui se recourbe pour aboutir à la veine fémorale; les artères et veines hémorrhagiques, dont les ramifications superficielles et spongieuses qu'elles étaient d'abord; les artères et veines sous-cutanées abdominales, qui se comportent de même, ainsi que plusieurs artères et veines destinées aux ganglions lymphatiques superficiels de l'aîne, surtout un nombre de vaisseaux lymphatiques très considérable qui, de surfaces, deviennent sous-aponévrotiques. Tous ces vaisseaux percent l'aponévrose fémorale, à côté les uns des autres dans un espace étroit compris en France sous le nom de bord libre du ligament fallope, et de haut en bas depuis le voisinage de l'épine du pubis jusqu'au peu au-dessous du niveau de recourbement de la veine saphène. Quel d'étonnement alors que dans cet espace circonscrit l'aponévrose fémorale ne se présente plus à l'état de lame apophrigée ferme et résistante, mais sous forme d'une agglomération de petits trous séparés les uns des autres par de petites cordes ou des fibres fibrineuses, et de l'apophrigée, et de l'apophrigée, il n'est pas besoin d'apporter une grande attention pour constater que les lames ou cordes fibreuses qui séparent les trous

se continuent intimement en dehors avec les fibres du ligament fallope, dont elle est la suite directe; c'est-à-dire qu'elles continuent positivement l'aponévrose fémorale d'enveloppe générale au-devant de la partie interne de la veine que n'avait pas recouverte le ligament fallope, et au-devant de la portion la plus interne du canal crural. Tout à fait en dedans, à leur jonction avec l'aponévrose du muscle pectiné, les trousseaux fibreux qui séparent les trous dont est criblée cette portion de l'aponévrose fémorale se continuent d'une manière tout aussi incontestable avec l'aponévrose du muscle pectiné; seulement ils sont bien moins nombreux et plus faibles, et par conséquent plus faciles à détruire pendant la préparation, si on n'y prend pas garde. Cette portion criblée de l'aponévrose fémorale, qui forme la portion interne et un peu inférieure de la paroi antérieure du canal crural, porte maintenant le nom très juste de fascia cribriformis. Parmi les trous dont elle est criblée, on signale : le plus inférieur et le plus volumineux, qui est destiné au passage de la veine saphène; puis les deux ou trois supérieurs placés de l'un au voisinage de l'épine du pubis, parce que c'est par l'un d'eux dilaté que sort fréquemment la hernie crurale pour devenir complet. Néanmoins une hernie crurale peut, par exception, sortir par l'un quelconque des trous du fascia cribriformis, et même par plusieurs d'entre eux simultanément, en envoyant un cul-de-sac à chacun d'eux, comme dans le cas toujours cité, si bien décrit et dessiné par Hesselbach.

Parce que les anciens anatomistes, non prévenus de son existence, entendaient mal toute leur habileté, le fascia cribriformis en même temps que le tissu cellulaire, on se figure encore aujourd'hui, quand on n'en a pas l'habitude, que la préparation en est difficile. C'est une erreur; rien n'est plus simple, et bien des fois je me suis amusé à le préparer d'un seul coup de scalpel. Il suffit de renverser le tissu cellulaire sous-cutané, en suivant bien la face superficielle de l'aponévrose fémorale, en procédant de bas en haut et en dehors en dedans, du côté du muscle pectiné, on s'exposera à déchirer dès le commencement les attaches du fascia cribriformis, plus faibles en ce sens. Ce qui embarrasse aussi les commençants, c'est que le tissu cellulaire sous-cutané envoie souvent des prolongements qui accompagnent les vaisseaux, surtout lymphatiques, dans les trous du fascia cribriformis; cette petite difficulté bien légère est levée, quand on n'en a pas l'habitude, en tenant le tranchant du scalpel plutôt incliné vers le testicule que vers la veine, et en descendant de haut en bas, et de dedans en dehors. Au reste, le tissu cellulaire sous-cutané n'envoie pas des prolongements dans tous les trous; par exemple, la veine saphène, en passant, au moment de son recourbement supérieur, par le trou qui lui est destiné, adhère notablement par sa tunique externe à tout le pourtour de ce trou, ou mieux se comporte par rapport à lui comme le cordon testiculaire par rapport au fascia transversalis, au moment où il passe dans l'anneau abdominal du canal crural.

C'est par l'extirpation volontaire ou involontaire du fascia cribriformis qu'on prépare artificiellement la fosse ovale de Scarpa. La description de cette fosse, qui a été un progrès à l'époque où elle fut faite, serait aujourd'hui une aberration. Je vais en dire quelques mots cependant, parce que cela va nous fournir l'occasion d'élucider quelques détails obscurs, et de dire en particulier ce que c'est que le ligament fallope, dont on ne parle pas en France, sous le nom de ligament fallope. — Par l'extirpation de cette partie de l'aponévrose fémorale, qui porte le nom de fascia cribriformis, on fabrique artificiellement à travers l'aponévrose fémorale générale d'enveloppe, vis-à-vis la partie interne du canal crural, une grande ouverture ovale, à grand diamètre vertical. Cette ouverture se comme place au fond d'un enfoncement déterminé surtout par la saillie en avant de la partie interne du muscle pectiné, et de la base externe de la cuisse en haut par le rebord artificiel libre du ligament fallope. En dedans, elle est limitée par une petite saillie évidente sur l'aponévrose du muscle pectiné, petite saillie à concavité tournée en dehors, qui est la trace de l'insertion artificiellement coupée du fascia cribriformis; tout à fait en bas, et s'approchant de la saphène, cette saillie devient plus marquée, plus distincte, constitue une petite lame apophrigée en forme d'une petite faux, qui, en passant par-dessous le recourbement supérieur de la veine saphène, se continue en dehors avec le véritable ligament fallope, et c'est cette portion placée en dedans de la veine saphène qui est le vrai ligament d'Allan Burns; par en haut, la petite saillie de l'aponévrose du muscle pectiné, qui limite en dedans la fosse ovale, ne va pas se terminer à l'épine du pubis, mais un peu en arrière et en dehors d'elle; d'où cette description si pompeuse que j'ai entendu faire bien des fois, à savoir, que le bord interne et externe du muscle pectiné, se se joignent par un sursupplément pour compléter l'ovale, mais se croisent en forme de pas de vis. C'est déjà trop insister sur une erreur anatomique, sur une fosse ou trou qui n'est qu'une fabrication artificielle, et auquel on donnait aussi le nom d'ouverture de la veine saphène, non réservée uniquement aujourd'hui au trou inférieur du fascia cribriformis, par lequel cette veine passe.

Si nous voulons résumer ce qui précède, nous pouvons dire que le fascia cribriformis est la partie antérieure du canal crural; c'est l'aponévrose fémorale elle-même, l'aponévrose superficielle ou d'enveloppe générale qui passe au-dessous du ligament de Fallope, devant tout le canal crural. Seulement, cette aponévrose présente dans sa continuité, au-dessous du ligament de Fallope, des nuances d'épaisseur et de variété que l'on peut résumer ainsi, en la suivant de dehors en dedans et en nous rappelant que ser le devant du haut de la cuisse, lorsque toute aponévrose est enlevée, on trouve successivement : le muscle pectiné, le muscle lino, le muscle psoas iliaque, l'artère fémorale, la veine fémorale, le muscle pectiné. Sur la partie du fascia lino, et plus encore entre

lui et le contourier, l'aponévrose est extrêmement forte et épaisse. Elle s'amincit sur le contourier. Elle reprend un peu d'épaisseur sur le muscle psoas iliaque et continue à s'épaissir au-devant de l'artère fémorale, là où elle constitue le ligament fallope. Sur la veine et en dedans d'elle, l'aponévrose devient mince et est criblée de trous nombreux pour le passage des vaisseaux; elle porte alors le nom de fascia cribriformis. Enfin, après le muscle pectiné, elle revêt ce muscle sous forme d'une membrane bien plus mince qu'elle ne l'était en dehors sur le contourier. Mais avec toutes ces nuances, suivant le point où on l'examine, cette aponévrose n'en est pas moins une seule et même aponévrose, parfaitement continue avec elle-même et revêtant les organes sous-jacents qu'elle sépare du tissu cellulaire sous-cutané; le petit angle, plus ouvert en avant, qu'elle forme avec elle-même à la jonction du fascia cribriformis, avec l'aponévrose du pectiné ne prouve rien contre sa continuité; cet angle est dû à ce que la face antérieure du muscle pectiné, par suite de la saillie de son bord interne, ne regarde pas directement en avant, mais en même temps en avant et en dehors.

La paroi postérieure ou mieux les deux parois postérieures, l'une externe, l'autre interne, du canal crural sont aussi formées par des aponévroses dépendant de l'aponévrose fémorale. Prenons l'aponévrose superficielle précédemment étudiée sur le muscle psoas iliaque : à une petite distance en dehors de l'artère fémorale, cette aponévrose se divise en deux feuillettes : un superficiel, que nous venons d'étudier sous le nom de ligament fallope, un profond, qui continue à tapisser la portion crurale du muscle psoas iliaque en s'insinuant entre lui et l'artère et va se continuer ensuite sur le muscle pectiné; ce feuillet profond constitue la paroi externe du canal crural. De même que la face interne du muscle psoas iliaque, qu'elle tapisse ou s'insinuant entre elle et l'artère, cette aponévrose forme un pli incliné qui regarde en avant et en dedans. Prenons maintenant l'aponévrose superficielle du muscle pectiné précédemment décrite et suivons-la de dedans en dehors. Dès qu'elle est parvenue à une distance assez notable en dedans de la veine fémorale, elle se divise en deux feuillettes : un superficiel, qui est le fascia-cribriformis déjà décrit; un profond, qui continue à tapisser par derrière la veine, le muscle pectiné, et, par suite, que nous cessons, se continue en dehors avec l'aponévrose profonde du muscle psoas iliaque, dont nous venons de parler. Ce feuillet profond est la paroi interne et postérieure du canal crural. Si l'on aime mieux, rappelons-nous que les muscles psoas iliaque et pectiné laissent entre eux, sur le devant de la cuisse, un angle rentrant assez profond dans lequel sont placées l'artère et la veine fémorales. L'aponévrose fémorale, pour former la gaine de ces vaisseaux, évase ici en entonnoir, se divise en deux feuillettes, qui se passent devant les vaisseaux (le ligament fallope et le fascia cribriformis), un qui passe derrière et tapisse par conséquent et successivement les muscles psoas iliaque et pectiné, qui sont derrière eux; ces deux feuillettes, qui forment la gaine des vaisseaux ou le canal crural, se réunissent en un seul pour fermer la gaine, en dehors sur le psoas iliaque, en dedans sur le pectiné. Le feuillet postérieur, dans l'intervalle qui existe entre le bord interne du muscle psoas iliaque et le bord externe du pectiné, adhère à la capsule de l'articulation coxo-fémorale, à laquelle elle adhère assez intimement.

Je ferai remarquer que dans bien des livres, et plus souvent encore dans les cours, on faisait partir le doublement de l'aponévrose fémorale pour former la partie supérieure de la gaine des vaisseaux ou canal crural, de l'aponévrose du contourier en dehors. Erreur manifeste, puisque entre le contourier et l'artère fémorale il y a une portion fort large du muscle psoas iliaque; c'est de l'aponévrose qui recouvre cette portion du muscle psoas-iliaque et non de l'aponévrose du contourier que part le doublement. On comprend à peine comment une telle erreur a pu durer autant.

(La suite à un prochain numéro.)

OBSERVATION DE DIATHÈSE CANCÉREUSE.

Par MM. CL. BERNARD et LABOULRIÈRE.

Les altérations multiples que nous allons rapidement décrire ont été trouvées sur un corps qui pendant sa vie n'avait présenté que les symptômes d'un cancer, d'un rétrécissement de l'œsophage, soit simple, soit organique.

Ce sujet était une femme âgée de cinquante-six ans, dont la santé, toujours excellente, n'a commencé à s'altérer qu'au mois de mai dernier. Alors, à la suite d'une frayeur vive, il se déclara chez elle une jaunisse et une hémorrhagie par l'anus. Bientôt des vomissements commencèrent à se produire, et ils étaient devenus continuels, mais sans avoir donné lieu au rejet de sang ou de matière noire, quoique femme entre, le 17 septembre, dans le service de M. Marotte (Sainte-Marguerite).

À cette époque, il n'y avait ni fièvre, ni amaigrissement, ni tumeur cachectique très prononcée; on ne sentait aucun tumeur dans le ventre. L'état général, en outre, était encore si satisfaisant qu'on dut penser à l'existence d'une simple dyspepsie.

Trois semaines après, le 7 octobre, la mort arriva par suite de l'affaiblissement de la malade.

Les altérations anatomiques rencontrées après la mort sont :

- 1° Une large ulcération de l'extrémité inférieure de l'œsophage et du cardia;
- 2° Des masses cancéreuses multipliées à la surface et dans l'intérieur du foie;
- 3° Des granulations, que le microscope a démontré être de nature cancéreuse, blanches, fermes, résistantes, ressemblant à des grains de millet, variant du volume d'un grain de millet à une grosse lentille, répandues sous les deux feuillets viscéral et pariétal de la plèvre et du péritoine. Sous le

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MÊME, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois	4 fr. 50 c.
ALLEMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois	8 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an	30 »

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉMONT,	Trois mois	9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE,	Six mois	17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an	33 »

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois	10 fr.
GIBRALTAR.	Six mois	20 »
	Un an	38 »

PARIS, LE 10 DÉCEMBRE 1852.

DU MODE DE NOMINATION

DES JUGES AGRÉGÉS DANS LES CONCOURS DES FACULTÉS.

Nous avons mentionné en temps et lieu la regrettable anomalie qui avait eu lieu dans le sein de la Faculté à propos de la nomination des juges du concours pour l'agrégation en médecine. Tant qu'une question personnelle pouvait paraître primer la question de principes, nous ne sommes pas très disposés à nous appesantir sur cet incident. Aujourd'hui que tout est rentré dans un ordre normal, grâce à l'équitable décision de l'autorité supérieure, nous pouvons sans inconvénient examiner ce que la Faculté aurait à faire pour éviter le retour de semblables événements.

Voici d'abord comment l'un des vétérans les plus honorés de la presse médicale, M. le docteur Raige-Deforme, raconte le fait dont il s'agit :

Un concours d'agrégation va s'ouvrir prochainement. Dans le jury, avec les professeurs de la Faculté qui en font partie, doivent entrer trois agrégés. Jusqu'à présent, la Faculté les avait presque constamment choisis d'après l'ordre de nomination ; et c'était justice, d'une part, parce que c'est le seul privilège qui fût attaché à cet ordre ; c'était, d'une autre part, une garantie pour les concours. Cette fois la majorité de la Faculté a cru devoir déroger par son vote à cet usage, et précisément celui des agrégés qui avait été nommé le premier ne se trouvait pas là. Nous sommes bien persuadés, pour notre compte, qu'il n'est entré aucune hostilité particulière de la Faculté contre un de ses agrégés les plus intelligents, qui a rempli avec tant de distinction la suppléance du cours d'hygiène ; seulement, elle a montré des préférences qu'elle a bien le droit d'avoir, mais qu'il eût mieux valu réserver. La preuve de toute absence d'hostilité est dans le vote subséquent qu'elle a émis en faveur de M. Fleury. Tousjours est-il que cette exclusion injuste devait paraître blessante pour celui qui l'éprouvait. La Faculté l'a compris et a voulu qu'une réparation eût lieu, et elle a profité d'une circonstance propice. Aux termes du règlement, la Faculté n'a pas le droit de nommer les juges agrégés du concours ; elle doit seulement présenter au ministre, qui choisit, une double liste de noms. Écarté de la première liste, M. Fleury a été remplacé au premier rang sur la seconde et signalé ainsi au ministre, qui n'a fait que ratifier le choix même de la Faculté. Ainsi la question, un moment indécise, se trouve résolue dans le sens qui nous semble le plus juste et le plus favorable.

Dans tout ce qui touche à la composition d'un jury, on ne saurait trop ménager les susceptibilités de l'opinion et multiplier les garanties d'impartialité. Le mode de nomination d'après un ordre préalable et le tirage au sort ont l'avantage de ne laisser aucune excuse aux préventions les moins fondées et de satisfaire à toutes les exigences.

Nous ne chercherons pas à savoir jusqu'à quel point M. le ministre a comblé les vœux de la Faculté en plaçant au premier rang un nom qu'elle avait placé le quatrième sur la liste. Notre position plus facile nous permettrait de dire à cet égard ce que M. Raige n'a pu que penser ; mais il est maintenant inutile pour nous d'insister sur ce point. Ce qui est utile, c'est d'engager la Faculté à obtenir de M. le ministre un règlement qui détermine d'avance une règle fixe pour les juges agrégés, comme il en existe une pour les juges professeurs, et de cette façon on évitera la manifestation de ces petites et mesquines passions qui ne peuvent que troubler une harmonie que la Faculté, plus que tout autre corps, a intérêt à conserver. Nous savons que l'opinion que nous exprimons ici est celle que professe la majorité de la Faculté ; mais il y a aussi, nous le savons, un certain nombre d'individus qui subissent l'influence de la Faculté sans aucun doute, et il l'évitera au corps dont il fait partie des embarras du moins inconvenient est de se terminer par des leçons.

H. de Castelnau.

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. GENDRIN.

Leçons cliniques sur la péricardite (1).

La vessie de la région précordiale, dans la péricardite, est un phénomène qui se produit d'une manière constante, mais qui ne se présente pas toujours avec le même degré d'évidence. En général, on le constate facilement lorsque les parois de la poitrine ont une faible épaisseur. Il devient très saillant aussitôt que la poche péricardique, progressivement distendue par l'épanchement qui se fait à son intérieur, atteint ou dépasse les limites de son ampleur naturelle. Il est peut-être apparent chez les malades dont la poitrine est naturellement voûtée, ou dont le système adipeux général est très développé.

La vessie de la région précordiale a été signalée par Avenbrugger, qui l'a bien décrite ; elle était connue de Corvisart. On l'a considérée, et la plupart des médecins la considèrent encore aujourd'hui comme un effet purement physique de l'agrandissement que subit la cavité du péricarde. Les faits ne sont nullement favorables à cette opinion. Lorsqu'on examine un malade au deuxième jour de la péricardite, on trouve sur la moitié de la hauteur de la région précordiale, entre la cinquième et la troisième côte, une matité absolue dont l'étendue et l'intensité diminuent sous l'influence du passage de la position demi-assise au decubitus dorsal. On reconnaît en même temps que la paroi thoracique du côté gauche est soulevée dans la portion qui correspond au cœur. On ne saurait évidemment admettre ici un épanchement qui ne remplit qu'une partie de la capacité du péricarde déterminé le soulèvement dont nous venons de parler.

Du reste, dans les cas où existe un épanchement assez abondant pour distendre le péricarde, rien ne démontre que le liquide, dont la force d'expansion est loin d'être aussi grande qu'on pourrait le penser, résiste avec une puissance supérieure à la résistance opposée par l'enceinte de la poitrine.

Le phénomène qui nous occupe est susceptible d'une interprétation à laquelle nous attachons une certaine importance. Les conches musculaires à la surface desquelles s'établit immédiatement une phlogose se paralysent. La paralysie des muscles intercostaux qui répondent au péricarde explique, dans l'inflammation de cette membrane, la vessie de la région précordiale. Les soulèvements partiels de la poitrine dont s'accompagnent les pleurésies circonscrites, le météorisme de l'abdomen qu'on observe dans la périhépatite, le météorisme de la vessie de la région précordiale à la suite de la péricardite, reconnaissent pour cause une paralysie musculaire consécutive. Un phénomène de même ordre que celui dont il vient d'être fait mention a été indiqué par Avenbrugger ; il consiste dans le soulèvement de l'appendice xyphoïde. On est frappé, lorsqu'on examine des malades chez lesquels l'inflammation a acquis un certain degré d'acuité, de la saillie anormale autant que des vives douleurs qui existent au niveau de l'appendice xyphoïde. Il est aisé de se convaincre que la portion antérieure du diaphragme et la partie supérieure du muscle grand droit de l'abdomen participent à l'état de relâchement des muscles intercostaux ; la respiration s'accomplit avec peine ; elle est saccadée et imparfaite ; les extrémités sont refroidies ; souvent se manifestent des symptômes d'asphyxie compensante.

La matité de la région précordiale, l'étendue qu'elle occupe, la forme qu'elle affecte se concilient trop facilement, après les détails dans lesquels nous sommes entrés plus haut, pour donner lieu à des considérations nouvelles.

L'atrophie du cœur est une des conséquences possibles de la péricardite ; elle se produit toutes les fois que l'inflammation est suivie d'un dépôt considérable de fausses membranes. D'après l'auteur d'un mémoire qui, il y a quinze ans environ, a été publié en Allemagne, elle est due, d'un côté, à la persistance de la phlogose, de l'autre à la présence des fausses membranes qui compriment incessamment l'organe central de la circulation et gênent de plus en plus la liberté et l'énergie de ses mouvements. Nous acceptons l'explication ; elle nous paraît incontestable au point de vue anatomique ; mais nous n'admettons pas, avec le pathologiste qui l'a présentée, que les conches plastiques, par lesquelles a été successivement recouverte la surface du cœur, se pénètrent de la matière colorante du sang, et revêtent, à mesure que l'atrophie fait des progrès, les caractères et les propriétés d'un tissu qui bientôt devient apte à remplir les fonctions d'une couche musculaire supplémentaire. L'infiltration de la matière colorante du sang n'est pas, en effet, une condition suffisante pour la transformation des fausses membranes en un tissu semblable à celui qui constitue les muscles ; il est

impossible de trouver dans la combinaison particulière à laquelle elle donne naissance des fibres distinctes et régulières dont l'action soit capable de suppléer à l'affaiblissement des mouvements du cœur. D'ailleurs, s'il en était ainsi, on ne verrait pas surgir les troubles de circulation qui, en pareil cas, ne manquent jamais de se développer, entraînant une perturbation générale de la nutrition et conduisant les malades à la mort.

Lorsque la cavité du péricarde est occupée par un épanchement abondant ou par des fausses membranes épaisses et anciennes, il est fréquent de rencontrer à la base du cœur, entre les articulations synchondro-sternales des deuxième et troisième côtes, un bruit de frottement soufflant qui continue le bruit systolique et se prolonge dans une faible étendue sur le trajet des grosses artères. Dans quelques circonstances, ce bruit peut s'expliquer en partie par l'état chlorotique des malades. Il n'en est pas toujours ainsi ; le plus souvent il appartient en propre à une période déterminée de la péricardite, celle dans laquelle le cœur refoulé, soit par le liquide épanché, soit par les fausses membranes déposées à l'intérieur du sac péricardique, se porte en avant en même temps qu'il se rapproche du sternum. Il a pour cause la torsion que subissent les grosses artères qui partent de la base du cœur, torsion dont l'effet sur les colonnes du sang en mouvement peut être comparé à la pression exercée sur un cylindre artériel avec le stéthoscope.

Aussitôt que le travail de résorption qui a pour objet de faire disparaître les produits de l'inflammation de la membrane séreuse est assez avancé pour que le cœur déplacé puisse reprendre sa situation naturelle, le bruit de frottement s'efface peu à peu avec les conditions anatomiques qui l'avaient fait naître.

D'après ce que nous venons de dire, il doit être regardé comme un phénomène exceptionnel de la péricardite.

L'étiologie des inflammations de la membrane séreuse péricardique repose tout entière sur la considération des circonstances au milieu desquelles ces inflammations se manifestent.

L'action subite du froid, le corps étant en sueur, est considérée par la plupart des auteurs comme l'une des causes les plus puissantes de la péricardite. On voit souvent des personnes chez lesquelles le passage d'une température élevée à une basse température, après un exercice assez actif et assez prolongé pour provoquer la transpiration, est suivi soit d'une péricardite, soit d'une pneumonie ou d'une pleurésie. Le fait est incontestable ; mais il n'en est pas moins évident que l'intervention de causes propres à appeler sur le péricarde les effets fâcheux des perturbations fonctionnelles qu'engendre le refroidissement est indispensable pour que la péricardite se développe de préférence à toute autre inflammation. Les violences extérieures qui agissent sur la poitrine peuvent déterminer et déterminent quelquefois la péricardite. Il est facile de comprendre comment leur influence peut s'étendre au cœur et à ses annexes.

Nous avons fait pressentir que les causes externes en général ne donnent naissance à la péricardite qu'autant que des circonstances particulières déversent en quelque sorte leur action sur le péricarde ; c'est ce qui arrive dans la presque totalité des cas.

Des exemples les plus remarquables qu'on puisse citer à cet égard est l'histoire du malade dont parle Corvisart. Un courrier, qui était allé de Madrid à Varsovie, avait été pris de péricardite à la suite d'un refroidissement ; les secousses causées par l'équitation, en exagérant à un haut degré et pendant plusieurs jours consécutifs l'activité de la circulation, avaient sans nul doute amené du côté du cœur et de ses annexes un excès de vitalité auquel doit être rapportée la plus grande part d'influence dans l'apparition de la maladie.

Les causes des causes analogues à celle qui vient d'être mentionnée imprimant à l'organe central de la circulation et à ses dépendances immédiates une énergie fonctionnelle inaccoutumée, la cause occasionnelle la plus légère suffit pour déterminer l'inflammation du péricarde. C'est ainsi qu'on voit la péricardite se déclarer sous l'influence de l'action du froid à la suite d'un travail pénible et d'efforts musculaires longtemps prolongés.

On peut poser en principe que toutes les conditions accidentelles ou hygiéniques qui ont pour résultat de redoubler l'activité normale du cœur et de ses annexes font retentir sur le péricarde, d'une manière plus ou moins certaine, l'effet pathologique des causes les plus diverses auxquelles les inflammations doivent leur origine. Les causes générales externes sont donc purement relatives ; telle est la raison pour laquelle, sur un nombre donné d'individus qui subissent l'influence de perturbations, les uns contractent des affections rhumatismales, les autres des péricardites, les autres des pneumonies.

ayant demandé si elle avait connaissance du s'être introduit quelque corps étranger dans le nez, elle a répondu que non. Je lui ai demandé si elle se rappelait, en mangeant des cerises, avoir avalé des noyaux, dont un se serait introduit dans le nez; elle a répondu n'avoir aucune souvenance d'un fait semblable.

Après avoir extrait ce corps, je l'ai mis dans l'eau; il y est resté pendant huit jours, après quoi je l'en ai retiré. Il offrait le même aspect, la même consistance, les mêmes irrégularités et la même couleur qu'au moment de son extraction.

La tige avait huit millimètres de longueur sur cinq de diamètre.

La portion aplatie avait quinze millimètres de long sur à peu près autant de largeur, et son épaisseur deux millimètres; son épaisseur, les rugosités comprises, était de deux millimètres.

Si couleur était celle d'un calcaire ferrugineux traversé par quelques veinules blanches. Sa cassure offrait le même aspect; il était friable.

M. Malpert a analysé ce corps; il a reconnu :

1° Que la partie la plus volumineuse logeait un noyau de cerise, et que tout le reste était une matière qui incurvait ce noyau;

2° Que cette matière était composée de mucus desséché, de carbonate de chaux, de phosphate de chaux, d'oxy-sulfure de calcium et d'une petite quantité de fluorure de calcium.

Le carbonate de chaux et l'oxy-sulfure de calcium prédominent.

À la suite de cette communication, un membre distingué de la Société, M. le docteur Guignard, a raconté l'histoire d'un adhérent qui expulsait un noyau de prune couvert d'incrustations de diverses natures, et qu'il portait probablement depuis son enfance à la partie postérieure des fosses nasales. Ce malade était en même temps atteint d'une surdité qu'il attribuait à l'oblitération de la trompe d'Eustache du même côté. Cette affection ne s'agissait pas à l'expulsion du corps étranger. Il est à regretter que le Bulletin n'ait pas donné plus de détails sur ce dernier fait.

UN COUP D'ŒIL SUR LA CHIRURGIE ANGLAISE.

Des hernies crurales (1).

Par M. le docteur A. DEVILLE,

Ancien professeur de l'École anatomique des hôpitaux de Paris.

IV. *Contenu du canal crural.* — Le canal crural renferme : la partie supérieure de l'artère et de la veine fémorales; la terminaison de la veine saphène interne dans la veine fémorale; un grand nombre de vaisseaux lymphatiques qui sont tous ou presque tous placés à la partie interne du canal, en dedans de la veine fémorale; le petit nerf inguinal interne du plexus lombaire; un ou deux ganglions lymphatiques dans la portion inférieure de l'anneau crural; deux cloisons fibro-celluleuses, une entre l'artère et la veine, une en dedans de la veine, entre elle et les lymphatiques; du tissu cellulaire intermédiaire entre toutes ces parties, et enfin l'entonnoir fémoral-vasculaire de Thomson; sans compter la courbe à convexité inférieure de l'artère épigastrique près de son origine, et qui se trouve quelquefois logée dans l'intérieur même de la capacité de l'anneau crural.

Dans une description complète du canal crural, il faudrait décrire toutes ces parties. Pour le but que nous nous proposons, à savoir, le parallèle de cette description avec les opinions qui régnent généralement en Angleterre, nous n'avons besoin de nous occuper ici que de l'entonnoir fémoral-vasculaire, des cloisons intravasculaires et du tissu cellulaire.

L'entonnoir fémoral-vasculaire! voilà ce que beaucoup ne connaissent pas, même en France, malgré l'excellente description que M. Velpeau en a faite, d'après Thomson, dans l'introduction à l'édition de 1837 de son *Anatomie chirurgicale*. Parmi ceux qui l'ignorent, il y en a beaucoup cependant, comme nous allons voir, qui en connaissent plusieurs des parties constitutives.

Qu'est-ce que c'est que l'entonnoir fémoral-vasculaire? La question est plus importante qu'on ne se l'imagine, et vaut la peine d'être examinée. Supposons que, sur un sujet, on ait enlevé de la partie antéro-supérieure de la cuisse la peau et le tissu cellulaire sous-cutané, de manière à avoir bien sous les yeux la partie antérieure du canal crural. Prenez un scalpel, et, par une incision verticale ou parallèle à l'axe de la cuisse, divisez le ligament falciforme et le ligament de Gimbernat en deux moitiés, l'une externe, l'autre interne; renversez chacune de ces moitiés de son côté, pour voir ce qu'il y a immédiatement derrière la paroi antérieure du canal crural. On aperçoit de suite une mince couche de tissu cellulaire; enlevez-la avec soin. Et alors, dans le bas du canal crural, vous arrivez d'abord à la face antérieure des vaisseaux fémoraux. Mais il n'est pas de même vers la moitié supérieure ou la plus élevée du canal crural, là, lorsqu'on se porte de la surface vers la profondeur, derrière la paroi antérieure du canal crural, on rencontre d'abord un peu de tissu cellulaire; puis une nouvelle aponevrose existante, quoique mince; puis une nouvelle couche de tissu cellulaire qui se continue sans ligne de démarcation avec le tissu cellulaire sous-péritonéal; et enfin les vaisseaux. Ainsi, dans la moitié supérieure du canal crural, le ligament falciforme, entre lui et les vaisseaux fémoraux, il y a une nouvelle aponevrose; disséquez-la avec soin du côté de la cuisse; ouvrez l'abdomen; vis-à-vis l'anneau crural, enlevez le péritoine avec le tissu cellulaire sous-péritonéal, — et vous avez alors sous les yeux l'entonnoir fémoral-vasculaire formé par cette nouvelle aponevrose. C'est une lame aplatie, à peu près rectangulaire, en forme de cupule, à convexité regardant par en haut ou vers l'abdomen, à convexité logée dans l'intérieur du canal crural; elle est plus que concave par en haut, elle a plutôt la forme d'un entonnoir; le pourtour supérieur de l'entonnoir est appliqué exactement contre la circonférence interne de l'anneau crural; et de là parois du noyau entonnoir descendant en se rapprochant comme les parois d'un cône de la base au sommet, et viennent se terminer à moitié hauteur du canal crural en adhérent à tout le pourtour des vaisseaux fémoraux.

L'entonnoir fémoral-vasculaire est donc logé dans le canal crural comme un cône plus petit, moins haut, mais de même base, qui viendrait se loger dans le cône plus grand ou plus long; la comparaison est rigoureuse. Ceci doit bien être noté; il y a ici deux entonnoirs: un extérieur ou embôîté, c'est le canal crural, déboulé de l'aponevrose fémorale qui forme la partie supérieure élevée de la gaine des vaisseaux fémoraux, un intérieur ou embôîté, c'est l'entonnoir fémoral-vasculaire, dont nous nous occupons en ce moment.

Faut-il avoir tenu compte de cette particularité, quelques personnes se sont figurées que le mot d'entonnoir fémoral-vasculaire n'était qu'une nouvelle dénomination pour l'entonnoir extérieur ou canal crural; j'ai entendu professer cette erreur.

Mais, pourrions-nous dire, pourquoi accepter ce nom un peu complexe d'entonnoir fémoral-vasculaire? Parce qu'il faut rendre à chacun ce qui lui est dû. Si Gimbernat en avait déjà signalé la partie postérieure, si A. Cooper en avait indiqué la partie antérieure, si M. J. Cloquet l'avait déjà mieux décrit sous le nom de septum crural, cependant il faut convenir que la première description un peu complète en a été donnée par Thomson; et comme Thomson lui a donné le nom d'entonnoir fémoral-vasculaire, il me paraît injuste de ne pas conserver ce nom, d'ailleurs fort exact.

Il s'agit maintenant de voir d'où provient cet entonnoir fémoral-vasculaire, cette cupule aponevrotique; car, il faut bien se le rappeler, aucune disposition aponevrotique n'est isolée dans l'économie, toutes les aponevroses se continuent les unes avec les autres. Eh bien! ici la chose est bien simple à dire et tout aussi facile à constater par la dissection, et il est surprenant que cela n'ait pas toujours été dit depuis que A. Cooper et A. Key ont insisté si bien sur la voie. L'entonnoir fémoral-vasculaire n'est autre chose que la terminaison du fascia transversalis.

Le fascia transversalis, je l'ai montré depuis longtemps dans mes cours, n'est que l'aponevrose postérieure d'enveloppe du muscle transverse de l'abdomen. Il existe, moins résistant, il est vrai, mais il existe sur toute l'étendue de la face postérieure du muscle transverse, et non pas seulement au niveau de la région du canal inguinal, où il ne fait que s'épaissir. Pendant longtemps, j'ai suivi la description positive d'A. Cooper et d'A. Key, on a dit que le fascia transversalis se terminait par en bas sur le bord postérieur du ligament de Fallope, contribuant à former, entre lui en arrière, le ligament de Fallope en bas et l'aponevrose du muscle grand oblique en avant, la gouttière qu'on décrit encore à tort comme étant la partie essentielle du canal inguinal. Cependant, quand on se rappelle la gouttière en enlevant avec soin la partie inférieure des muscles petit oblique et transverse, si on place le bord aplati du manche d'un scalpel le long du bord postérieur du ligament de Fallope ou de Gimbernat, il suffit d'un très léger mouvement de va-et-vient pour séparer de ce bord postérieur le fascia transversalis, que l'on voit alors descendre manifestement plus bas que ce ligament dans le canal crural.

Si, au moyen de cette première donnée, nous étudions le scalpel à la main la terminaison inférieure du fascia transversalis dans toute la portion comprise entre l'épine iliaque antéro-supérieure jusqu'à la ligne médiane, voici ce que nous trouvons : rappelons-nous qu'entre le bas de la paroi abdominale antérieure, qui est en avant, et la fosse iliaque et puis plus en dedans le pubis, qui sont derrière, la cavité de l'abdomen vient se terminer en cul-de-sac de chaque côté; et nous pourrions dire que le fascia transversalis, après avoir tapissé tout le pari abdominale antérieure, vient, en se recourbant en arrière, tapiser tout le fond de ce cul-de-sac. Examinons de plus près, et voyons comment la fascia transversalis se termine :

1° En dehors de l'anneau crural ou vis-à-vis la fosse iliaque;

2° Vis-à-vis l'anneau crural;

3° En dedans de l'anneau crural ou sur le pubis.

En dehors de l'anneau crural, le fascia transversalis adhère derrière le ligament de Fallope, dont il est séparé cependant par les tendons des muscles petit oblique et transverse (ce qu'on appelle leur insertion); puis il remonte dans l'étendue d'un à deux centimètres sur la fosse iliaque, le long du fascia iliaque, avec lequel il finit par se continuer en se confondant bientôt intimement avec lui.

Il vis-à-vis l'anneau crural, le fascia transversalis passe par-dessus cet anneau en s'aplanissant un peu dans la cavité d'une dépression creusée par la convexité supérieure et confondue avec l'entonnoir fémoral-vasculaire. L'anneau crural a, nous le savons, trois bords, un antérieur, un externe et un postérieur ou postéro-interne. Comment se compose l'entonnoir fémoral-vasculaire ou continuation du fascia transversalis sur chacun de ces bords? Sur le bord antérieur (ligament de Fallope, bord libre de la bandelette iléopubienne ou du ligament de Gimbernat), le fascia transversalis lui adhère, mais peu intimement, comme nous l'avons dit, au moment où il se recourbe pour former le cul-de-sac que nous étudions. Arrivé au bord externe de l'anneau crural, après avoir formé la partie externe de l'entonnoir fémoral-vasculaire, le fascia transversalis rencontre le fascia iliaque au niveau de la bandelette iléo-péctinée et se confond avec lui

ou s'insère sur lui, comme on verra. Arrivé au niveau du bord postérieur ou postéro-interne de l'anneau crural, après avoir formé la partie interne de l'entonnoir fémoral-vasculaire, le fascia transversalis s'insère sur le ligament pubien de Cooper; et cette manière de comprendre ce dernier détail est bien plus simple, tout en étant aussi exacte, que la description des ligaments complexes par lesquels Thomson fait adhérer au pubis l'entonnoir fémoral-vasculaire, ou du moins le fait renforcer. Entre le bord postérieur et le bord externe de l'anneau crural est, comme nous savons, l'éminence osseuse iléo-péctinée; c'est à cette éminence, dit-on, que s'insère le tendon du petit psoas, lorsque ce petit muscle existe; Thomson a très bien montré que la majeure partie de ce tendon, au lieu d'insérer à l'os, se continue plutôt avec les parois de l'entonnoir fémoral-vasculaire.

II. En dedans de l'anneau crural, le fascia transversalis, qui passe très bien derrière le muscle droit de l'abdomen avec une disposition qui ne doit pas nous occuper ici, ne forme plus de cul-de-sac, mais s'insère directement sur le pubis, formant ainsi sur la ligne médiane une cloison aponevrotique qui sépare le tissu cellulaire sous-péritonéal de la ligne blanche, disposition dont il faut tenir grand compte dans les opérations de la hernie ombilicale hypogastrique, par exemple la taille hypogastrique, etc.

En résumé, l'entonnoir fémoral-vasculaire n'est que le cul-de-sac que forme sur les côtés, au bas de l'abdomen, le fascia transversalis vis-à-vis de l'anneau crural. Les rapports du pourtour de ce cul-de-sac avec le pourtour de l'anneau crural expliquent ce que nous avons dit plus haut, que l'entonnoir fémoral-vasculaire, petit cône extérieur ou embôîté, a la même base que le canal crural, grand cône extérieur ou embôîté.

Il nous reste, pour terminer ce qui est relatif à l'entonnoir fémoral-vasculaire, à parler des trous dont sa partie interne est criblée et de ses rapports avec les vaisseaux fémoraux. Car en définitive, en se portant du ligament de Fallope à la partie postérieure de l'anneau crural, le cul-de-sac du fascia transversalis rencontre nécessairement les vaisseaux. En effet, et il passe entre en adhérent très exactement par son sommet inférieur tronqué à tout le pourtour de la tunique celluleuse des vaisseaux. On peut encore exprimer ce fait en disant que les vaisseaux fémoraux traversent l'entonnoir fémoral-vasculaire à son sommet, absolument comme le cordon testiculaire traverse le fascia transversalis au niveau de l'anneau abdominal du canal inguinal. Exprimez de l'une ou de l'autre façon, le fait n'en est pas moins aussi à concevoir. Les trous dont est criblée la partie interne de l'entonnoir fémoral-vasculaire sont aussi bien simples à constater qu'à décrire. Nous avons vu que les lymphatiques superficiels de la cuisse pénétraient la partie interne de la paroi antérieure du canal crural et contribuent par ces trous à lui donner cet aspect qui l'a fait appeler fascia cribiformis; par là, les lymphatiques sont arrivés à la partie interne du canal crural. Il faut qu'ils arrivent maintenant aux ganglions qui sont le long du bord interne de la fosse iliaque; dans ce trajet, ils rencontrent nécessairement l'entonnoir fémoral-vasculaire, et le traversent au passage. Le trou nous montre combien et où se trouvent plus tard (peut-être parce qu'on déchire des cloisons pendant la préparation) que les trous analogues du fascia cribiformis. Il n'est pas besoin de dire que la partie interne seule de l'entonnoir fémoral-vasculaire est ainsi trouée, puisque les lymphatiques sont presque tous en dedans de la veine fémorale. Ces trous ont été signalés par Thomson comme pouvant être une cause d'étranglement de hernies crurales; la même chose a été dite pour le septum crural de M. Cloquet, septum crural qui est synonyme d'entonnoir fémoral-vasculaire. La chose n'est pas impossible, seulement elle est peu probable et en tout cas n'est pas encore démontrée.

Cloisons intravasculaires dans le canal crural. — Partout où il y a des vaisseaux, il y a du tissu cellulaire autour d'eux; par conséquent, partout où deux vaisseaux se touchent, il y a entre eux une couche de tissu cellulaire plus ou moins épaisse qui les sépare. Naturellement dans le canal crural, la veine fémorale étant placée le long du côté interne de l'artère, il doit y avoir une cloison celluleuse entre elles deux. Cela est en effet; et, de plus, cette cloison est assez épaisse, composée de tissu cellulaire assez ferme et à peu près jamais graisseux, en sorte que beaucoup d'anatomistes l'ont décrite assez minutieusement. De même, en dedans de la veine, on peut décrire une cloison intermédiaire à la veine et au groupe des vaisseaux lymphatiques. Et, comme ce tissu cellulaire est juste intermédiaire entre les vaisseaux lymphatiques et le tissu des aponevroses, on peut sans obstacle, pour peu que cela colle à l'imagination, décrire ces deux cloisons celluluses comme deux cloisons aponevrotiques verticales divisant la cavité du canal crural en trois cavités secondaires, une externe pour l'artère, une moyenne pour la veine, une interne pour les lymphatiques. Une question seulement : cela en vaut-il la peine? Comme il vous plaira. Je crois, pour mon compte, qu'il suffit de savoir qu'il y a à un tissu cellulaire résistible entre les vaisseaux lymphatiques, que sous l'influence d'une hernie, peut-on rester normal, ou s'amincir, ou s'épaissir en prenant un caractère plus ou moins aponevrotique, le tout suivant le cas.

Tissu cellulaire du canal crural. — Outre ces cloisons, il y a trois couches de tissu cellulaire en rapport avec le canal crural :

1° Le tissu cellulaire sous-cutané, dont la description si curieuse nous entraînerait trop loin;

2° La lame mince et délicate qui est entre le parois du canal crural et la face externe de l'entonnoir fémoral-vasculaire;

3° La couche épaisse de tissu cellulaire sous-péritonéal qui remplit la cupule de l'entonnoir fémoral-vasculaire et la sépare du péritoine.

Cette dernière couche doit nous arrêter un instant. A.

(1) Suite. — Voir les numéros des 30 novembre, 4 et 9 décembre.

Cooper, qui a été si heureux dans la création du mot fascia transversalis, a en l'idée malheureuse d'appeler fascia propria le tissu cellulaire sous-péritonéal. Il faudra qu'on renonce à ce mot, car l'expression fascia n'a généralement été entendue que pour désigner des lames aponevrotiques; et même, à mon sens, on devrait la lui limiter d'une part et l'étendre d'autre part pour désigner uniquement les aponevroses d'enveloppe et les distinguer, en évitant désormais toute confusion, de la fascia propria, tout comme le mot fascia superficialis, employé malheureusement par beaucoup d'autorités pour désigner la lame profonde du tissu cellulaire sous-cutané.

C'est dans le tissu cellulaire sous-péritonéal, dans la portion qui remplit la cupule de l'entonnoir fémoro-vasculaire, que recommence la série des ganglions lymphatiques du membre inférieur interrompue un instant par l'aponevrose fémorale. Un de ces ganglions surtout, placé en dedans de la veine fémorale dans la cupule de l'entonnoir, est célèbre parce qu'on gonfle l'inflammation aiguë peut simuler assez bien une hernie crurale étranglée; j'en ai vu pour mon compte un exemple très tranché dans le service de M. P. Bérard à l'hôpital Saint-Antoine, alors que j'étais son interne.

C'est aussi dans le tissu cellulaire sous-péritonéal, au niveau de l'anneau crural, que beaucoup d'anatomistes s'amusent à placer, sous le nom de M. J. Cloquet, un soi-disant septum crural, sans dire pourquoi il est là. Peu de choses en anatomie sont plus curieuses que cette invention acceptée par exemple comme réalité. Je ne puis pas du vrai septum crural décrit par M. J. Cloquet; je l'ai dit, et il est bien facile de le vérifier la thèse de ce célèbre anatomiste à la main, le septum crural est tout simplement l'entonnoir fémoro-vasculaire, dont M. J. Cloquet a été probablement le premier à donner une bonne description, quoique pas aussi complète que celle de Thomson. Mais je parle de l'autre septum crural, de celui généralement connu et qu'on invente dans l'épaisseur du fascia propria, dépouillant ainsi M. J. Cloquet de sa part légitime dans la description de l'entonnoir fémoro-vasculaire. Par exemple, tout anatomiste vous décrit d'abord l'entonnoir fémoro-vasculaire, ou bien, avec A. Cooper, la portion du fascia transversalis qui descend dans le canal crural, et puis il vous ajoute par-dessus le marché un septum crural dans l'épaisseur du fascia propria. Cette erreur universelle, parce qu'elle paraissait injustement appuyée sur l'immense autorité et le respect dont jouit le nom de M. J. Cloquet, a trop longtemps duré.

Terminons cette description des aponevroses par un exposé rapide de la marche de la hernie crurale ordinaire, de la hernie crurale interne dans le canal crural. La hernie se reflète devant elle le péritoine et le tissu cellulaire sous-péritonéal (sauf exception pour la vessie et le cœcum), se loge d'abord dans la cupule de l'entonnoir fémoro-vasculaire qu'elle repousse plus ou moins, en l'accablant au fascia cribriformis ou en l'aminécissant. C'est le premier degré, la pointe de la hernie crurale, comme dit M. Malgaigne, et puis la hernie crurale incomplète. Si le volume de la hernie vient augmenter à ce point, le tissu cellulaire sous le plus du fascia cribriformis est repoussé en avant, et par cela même il se crée un pli (ou l'un seulement) s'agrandissent. Et plus tard, par un nouvel effort, la hernie passera dans l'un de ces trous; ce sera alors la hernie complète composée de deux portions, une première logée dans le canal crural, et une seconde principale logée à l'extérieur sous le tissu cellulaire sous-cutané. Je ne parle plus pour la hernie complète de l'entonnoir fémoro-vasculaire, dont la paroi ou a été bibrée, amincie, de manière à n'être plus que du tissu cellulaire, ou a été au moins coupée, de manière à ne plus être de manière à ne faire qu'une lame avec ce fascia, et que la hernie traverse les deux en même temps. Il faut réserver, faute d'éclaircissements et de preuves, quoique ce soit peu probable, la question de savoir si une hernie crurale incomplète peut traverser seulement l'un des trous de l'entonnoir fémoro-vasculaire, de manière à venir loger son fond dans l'intervalle compris entre l'entonnoir et la paroi antérieure du canal crural. Je dis que c'est peu probable, mais non impossible, lorsqu'on voit dans un cas cité par M. J. Cloquet la hernie s'échapper par la paroi antérieure du canal crural vers la paroi postérieure du canal crural; il faut être réservé quand on détermine ce qui est possible et impossible.

En résumé, si l'on voulait se porter de l'extérieur à l'intérieur dans la cavité abdominale par la région du canal crural, on aurait à traverser :

- 1° La peau;
- 2° Le tissu cellulaire sous-cutané;
- 3° La paroi antérieure du canal crural;
- 4° Une mince couche de tissu cellulaire;
- 5° L'entonnoir fémoro-vasculaire;
- 6° Le tissu cellulaire sous-péritonéal;
- 7° Le péritoine.

Telles ne sont pas néanmoins les enveloppes d'une hernie crurale, bien qu'elle repose en sortant toutes les parties devant elle. Sans nous occuper pour l'instant des variations si complexes et si importantes qui surviennent dans ces enveloppes dans des cas divers, car cela nous entraînerait dans un immense chapitre d'anatomie pathologique, disons quelles sont, par rapport à l'anatomie normale, les couches qui forment les enveloppes d'une hernie crurale. Si la hernie est complète pour atteindre sa partie extérieure, le chirurgien n'a qu'à traverser la peau et le tissu cellulaire sous-cutané, et il arrive au sac péritonéal, doublé sur sa surface extérieure par une lame cellulaire qui fait suite au tissu cellulaire sous-péritonéal. Si elle est incomplète, l'anatomo-pathologiste aura à traverser la peau, le tissu cellulaire sous-cutané et le fascia cribriformis. Je doute que l'entonnoir fémoro-vasculaire fasse une couche, une enveloppe distincte; le plus souvent il est perdu, pour peu que la hernie soit un peu grosse,

dans la lame cellulaire qui double le sac derrière le fascia cribriformis, et qui représente alors le tissu cellulaire sous-péritonéal, la lame antérieure de l'entonnoir, et la mince couche de tissu cellulaire lâche intermédiaire à l'entonnoir et à la paroi du canal crural. S'il ne s'agit que d'une hernie commençante ou d'une pointe de hernie, les couches ou enveloppes sont alors bien exactement celles indiquées en tête de cet alinéa, et qu'indique l'anatomie normale.

DEUXIÈME PARTIE. — Comparaison entre la description précédente du canal crural et celle qui a le plus généralement cours en Angleterre.

Je vais prendre, pour faire ce parallèle, uniquement l'ouvrage de M. Gay. Tous les travaux antérieurs à lui y sont très fidèlement exposés, à tel point que presque tous les détails historiques qui viendront après seront puisés dans cet ouvrage. Un seul travail a échappé à M. Gay, c'est celui de Alex. Thomson. Pauvre Thomson ! encore plus inconnu dans nos pays natal qu'en France même. Aussi M. Gay ne connaît-il pas la disposition si remarquable du tissu cellulaire sous-cutané, ni les fibres propres du ligament de Fallope, qu'il décrit comme une dépendance du bord inférieur de l'aponevrose du muscle grand oblique.

Le travail de M. Gay mérite grande confiance; car il résulte de la lecture de chaque page que M. Gay a énormément vu et bien des fois discuté les détails dont il parle. Rien de plus facile pour un anatomiste que de dire, sur une simple lecture, si ce qu'il vient de lire a été écrit par une personne qui a discuté, ou par quelqu'un qui a mûri seulement dans ses idées, ou dans les passages de l'ouvrage de M. Gay où l'on dirait avoir le cadavre sous les yeux, tant les descriptions sont précises et fidèles.

Puis cet ouvrage est rédigé dans un esprit qui me plaît beaucoup. M. Gay est un homme logique; il pose un principe, et puis il en déduit jusqu'au bout les conséquences. Il est des hommes à notre époque qui ont cherché à construire un édifice scientifique sur des bases tellement peu solides, qu'ils craignent à chaque instant de les voir culbuter. Ils ont inventé alors ce lieu commun qui à un certain cours maintenant, à savoir, qu'on ne doit pas dans les sciences médicales pousser les principes jusqu'à leur dernière conséquence, et adresser des épithètes peu gracieuses à ceux qui, comme moi, se révoltent contre ce sophisme. Avouez donc que vos principes d'ostéologie ne sont pas des principes, puisque vous avez tant de crainte de les laisser examiner. Un principe, s'il est vrai, doit être vrai dans toutes ses conséquences, et si les conséquences d'un principe affirmé sont fausses, le principe est faux. Eh bien ! après avoir parfaitement discuté et tenu en la région du canal crural, M. Gay est parti pour en faire la description du principe, que la hernie crurale s'étrangle le plus souvent au niveau de l'anneau crural. Ce principe était erroné, et nous allons voir que, par suite, M. Gay (qui n'a pas reculé d'ailleurs) est arrivé à des conséquences erronées. Entendons-nous : tous les détails donnés par M. Gay sont bons, sont excellents; sa systématisation seule est erronée, du moins l'espère le démontrer. Ceci n'est pas indifférent; car, suivant l'une des deux manières de voir qu'on adoptera, la question du chirurgien sera très différente en ce qui concerne la hernie crurale.

Le parallèle auquel nous allons nous livrer va porter sur six paragraphes successifs :

- 1° Disposition du ligament falciforme;
- 2° Ligament fémoral de Key;
- 3° Fascia cribriformis et fosse fémorale;
- 4° Entonnoir fémoro-vasculaire;
- 5° Canal crural dans son ensemble;
- 6° Septum crural surajouté.

Je n'ai rien à dire sur le premier, dans la traduction que j'ai faite de divers passages de M. Gay, je substituerai souvent, aux noms anatomiques qu'il emploie des noms un peu différents, mais désignant la même chose absolument, des noms qui sont les plus usités en France. Les chirurgiens de Paris pourront s'assurer de la fidélité de la traduction ainsi faite en consultant l'ouvrage de M. Gay, dont un exemplaire au moins existe à Paris récemment déposé sur le bureau de la Société de chirurgie.

1° *Disposition du ligament falciforme.* — M. Gay croit que le ligament falciforme est une lame ovale de tégument, et considère le bord libre artificiel du ligament falciforme comme étant réellement; le fascia cribriformis est quelque chose de distinct, n'en est pas la continuation directe, ainsi que nous le discuterons plus loin, au § III. Non-seulement M. Gay accepte que l'aponevrose fémorale, en passant devant les vaisseaux fémoraux, se termine par le prétendu bord libre du ligament falciforme, mais il ajoute que l'aponevrose se double, se replie sur elle-même à partir de ce bord libre comme une feuille de papier qu'on plierait de deux manières à former un second feuillet qui viendrait tapisser la paroi postérieure du premier feuillet ou ligament falciforme proprement dit.

Pour justifier l'existence du repliement et de ce second feuillet, M. Gay cherche à en trouver la description dans les auteurs antérieurs. A. Cooper, dit-il, l'a signalé en disant qu'il y avait là deux lames devant les vaisseaux fémoraux. C'est vrai; A. Cooper dit avec raison qu'il y a deux lames aponevrotiques devant les vaisseaux; mais l'une d'elles est le ligament falciforme, et l'autre n'est que la continuation du fascia transversalis; et il n'est nullement question d'un doublement de l'aponevrose fémorale, qui serait nécessairement un troisième feuillet intermédiaire.

Liston a décrit aussi deux lames devant les vaisseaux fémoraux. C'est encore la même chose; la première lame est le ligament falciforme; la seconde est, selon Liston, l'origine du fascia transversalis, et par conséquent n'a rien à voir avec un doublement de l'aponevrose fémorale.

Breschet a été plus explicite; il parle du repliement du ligament falciforme pour fournir en arrière un second feuillet.

let qui se porte sur les vaisseaux, en se réfléchissant absolument de la même façon que le pli latéral extérieur du péricrânium se réfléchit sur les gros vaisseaux qui partent du cœur. Ici il n'y a rien à dire, et il va en effet un auteur qui parle, comme M. Gay, d'un repliement, qui peut-être il ne l'entend pas tout à fait de la même façon.

(La suite à un prochain numéro.)

CHRONIQUE ET NOUVELLES.

Si nous sommes bien informés, les résultats obtenus jusqu'à ce jour par la commission instituée pour expérimenter l'efficacité de l'inoculation dans le péripneumonie épidémique seraient tels, à justifier les magnifiques espérances que les communications de M. Willens avaient pu faire concevoir. Nous espérons être en mesure, dès à quelques semaines, de faire connaître à nos lecteurs ce qu'il y a bien lieu d'en penser de cette prophylaxie qu'on a annoncée avec un peu trop d'éclat et avec une assurance un peu prématurée.

La séance publique annuelle de l'Académie de médecine aura lieu mardi prochain, à trois heures, dans la salle habituelle de ses séances. M. le secrétaire perpétuel prononcera l'éloge de Boyer.

La Faculté de médecine s'est assemblée hier pour arrêter la liste préliminaire des candidats à la chaire de chimie organique. Trois candidats ont été présentés dans l'ordre suivant :

- 1° M. Wurtz;
- 2° M. Favre;
- 3° M. Lecanu.

La Société de médecine pratique a renouvelé hier son bureau de la manière suivante :

- Président, M. Paul Dubois;
- Vice-président, MM. Terrier et Duhamel;
- Secrétaire général, M. Foucart;
- Secrétaire annuel, M. Bosu;
- Secrétaire adjoint, M. Carron.

C'est par erreur que dans notre dernière chronique on a donné à M. Marchal (de Calvi) le grade de médecin major. M. Marchal était médecin principal.

M. le docteur F. Roubaud vient d'être honoré d'une importante souscription à son *Annuaire* par le ministère de l'intérieur, de l'agriculture et du commerce. Cette souscription est une juste récompense pour son grand travail sur la statistique médicale et pharmaceutique de la France, qui couvrira une des parties les plus intéressantes de l'Annuaire de 1853.

Cette statistique, qui sera d'une indispensable nécessité si l'on donne suite au projet de généraliser l'établissement des médecins cantonaux, constitue un fait étrange et curieux, à savoir : qu'il y a en France près de 600 villes où il existe une population excédant 2,000 âmes et allant jusqu'à 8,000, qui n'ont ni médecin, ni pharmacien.

Ces communes ne se trouvent pas exclusivement, comme on pourrait le supposer, dans les départements paucers : 63 départements, dans plusieurs parmi les plus riches et les plus peuplés, comptent un certain nombre de communes dans ce cas.

La liste de ces villes ou communes, dressée nominativement sur la statistique officielle publiée en 1852, sera assurément fort précieuse pour les jeunes médecins, si souvent embarrassés sur le choix d'une localité convenable pour l'exercice de leur art.

Nos confrères de Paris sont prévenus que l'épreuve de la liste des médecins du département de la Seine qui va paraître dans l'*Annuaire médical et pharmaceutique de la France*, est déposée à notre bureau, et qu'ils pourront y faire, jusqu'à jeudi prochain 10, les changements qui seraient survenus, soit dans leurs adresses, soit dans les heures de leurs consultations.

Bulletin bibliographique.

Agenda médical pour 1853 contenant un *Memento du praticien* pour l'emploi des médicaments dangereux, des principales formules officinales, des magistres, et des agents nouveaux, par le docteur Cazeaux, médecin de l'hôpital Saint-Louis; et un *Résumé pratique des eaux minérales*, contenant leur classification méthodique, ainsi que la désignation des maladies pour lesquelles on les prescrit avec le plus de succès, par le docteur Consolant, pharmacien, auteur du Guide aux eaux minérales. Plus un *Calendrier* à deux jours par page, sur lequel on peut inscrire ses visites et prendre des notes; la liste des médecins du département de la Seine, les médecins des hôpitaux civils et militaires, les médecins inspecteurs des eaux minérales, les maisons de santé, la Faculté de médecine et les diverses Sociétés savantes; la liste des journaux scientifiques; la liste des poisons et contre-poisons avec l'indication des secours à administrer aux noyés et asphyxiés; des modèles de rapports et certificats; la liste, par ordre alphabétique, des substances actives et toxiques qui ne doivent pas être délivrées sans ordonnance du médecin; les chemins de fer, avec le nom des stations et des arrêts; le tableau des eaux de Paris, etc. Prix, broché 1 fr. 75 c.; 2 fr. 25 c. franco par la poste, 3 fr. et au-dessus, suivant la reliure, dont indication ci-dessous.

Reliures diverses.

- | | | |
|--------|--|-----------------|
| N° 1. | Marquons à coulisser avec encre, doublé en papier. | 3 fr. |
| N° 2. | Id. id. id. id. id. | 3 fr. 50 c. |
| N° 3. | Id. id. coulisser id. | doublé en soie. |
| N° 4. | Id. id. id. id. id. | 4 fr. 50 c. |
| N° 5. | Id. id. id. id. id. | 4 fr. |
| N° 6. | Id. id. id. id. id. | 4 fr. |
| N° 7. | Id. id. id. id. id. | 4 fr. |
| N° 8. | Chagrin id. id. | à trèsmode. |
| N° 9. | Id. id. id. id. id. | à trèsmode. |
| N° 10. | Id. id. id. id. id. | à trèsmode. |
| N° 11. | Id. id. id. id. id. | à trèsmode. |

Nota. — Les exemplaires reliés ou pouvant être expédiés par la poste, MM. les médecins sont priés de les faire demander par l'intermédiaire des libraires de leur localité.

De l'organisation d'un service de santé pour les indigents des campagnes, considéré au point de vue administratif, hygiénique et thérapeutique; par F.-J. Cuxu (de Boulogne-sur-Mer), auteur du Traité pratique et raisonné de l'emploi des plantes médicinales indigènes. In-8. Prix : 1 fr. 25 c. franco par la poste.

Ces deux ouvrages se trouvent chez LABÉ, éditeur, libraire de la Faculté de médecine, place de l'Ecole-de-Médecine, 23 (ancien n° 4).

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE VENDREDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,

en face de l'Académie de Médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de Médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois	8 fr. 50 c.
ALLEMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE,	Six mois	46 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,	Un an	90 »

GERCE, HOLLANDE, PRÉMONT,	Trois mois	9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE,	Six mois	47 »
TUNISIE, AMÉRIQUE ET GÉOLOGIE.	Un an	93 »

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 65 francs.

Les lettres et papiers non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois	40 fr.
GIBRALTAR.	Six mois	50 »
	Un an	98 »

SOMMAIRE. — HÔPITAL DE LA PITIÉ (M. VALLEIR). Leçons cliniques sur un cas de morve terminée d'une manière insolite. — De la nature de l'épiphora et son rôle dans les fractures du rocher. De la carabité de ces fractures. — Exemple d'endémie de l'arthrite aiguë. — Exemple d'endémie de l'arthrite chronique. Société de chirurgie, séance du 4^e décembre. — Chronique et nouvelles.

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. VALLEIR.

Leçons cliniques sur un cas de morve terminée d'une manière insolite.

Nous avons à parler aujourd'hui d'une affection grave qu'on a rarement occasion d'observer, et qui, dans ces derniers temps, a fixé l'attention d'un grand nombre de pathologistes.

La morve que nous voulons désigner ici n'est guère connue que depuis 1833, époque à laquelle elle a été de la part de M. Eliotson l'objet d'un travail important. Ce n'est pas qu'elle ait été complètement ignorée des anciens auteurs ; on la trouve en effet indiquée dans leurs ouvrages, mais les descriptions vagues et insuffisantes transmises par eux montrent qu'ils n'ont pas observé la maladie avec assez de soin pour se faire une idée exacte de sa véritable nature.

Après le travail de M. Eliotson parut, en 1837, le remarquable mémoire de M. Rayer sur la morve chez l'homme ; il fut suivi des intéressantes recherches de MM. Vigla, Tardieu, Nonat, Monneret, Landouzy et Becquerel.

La maladie qui nous a présenté le cas de morve dont nous allons donner la description était âgé de vingt-cinq ans ; il exerçait la profession de charpentier.

Cet homme entra à l'hôpital de la Pitié le 25 novembre 1852 ; il fut placé au n° 5 de la salle Saint-Raphaël.

Il était, à son arrivée, dans un état d'intelligence qui ne nous a pas permis d'obtenir sur ses antécédents tous les renseignements que nous aurions pu désirer, mais qui néanmoins ne nous a pas empêché de connaître les points les plus importants de son histoire. Jusqu'au mois de mai 1853, il avait joui d'une bonne santé. A cette époque, il avait été pris d'une affection qui l'avait forcé d'interrompre ses occupations habituelles ; il avait eu à se plaindre principalement de maux de tête, de courbature générale et d'agréables d'estomac qui s'étaient spontanément dissipés sous l'influence d'un repos de quelques jours.

Le 12 du mois d'octobre, après un intervalle de temps qui n'avait été marqué par aucun accident morbide, il s'était vu atteint d'une indisposition plus grave que la première, indisposition dont les symptômes les plus saillants consistaient dans un état de faiblesse très prononcé, dans de la fièvre, de l'insomnie et des vomissements bilieux. Il était allé à l'Hôtel-Dieu et y avait passé quinze jours ; l'usage de pilules d'opium et de tisanes délayantes, l'administration de bains généraux avaient formé la base du traitement auquel il avait été soumis.

Une amélioration très prompte était survenue sous l'influence de la médication que nous venons de mentionner. Au moment de sa sortie, il n'avait pas entièrement recouvré la santé ; cependant il lui avait été facile de reprendre sans délai ses travaux ordinaires, et de les continuer sans interruption nouvelle jusqu'au 20 novembre.

A cette dernière époque, il s'était senti gravement malade ; il éprouvait un malaise général très intense qui le rendait incapable de travailler. Il n'avait pas cru devoir se mettre au lit ; seulement il prenait tous les jours des pilules que lui donnait un employé du chemin de fer d'Orléans ; l'action de ces pilules paraissait se borner à provoquer quotidiennement l'expulsion d'une selle unique et peu abondante.

Le 25 novembre, il s'était décidé à solliciter son admission à l'hôpital de la Pitié ; il était venu à pied de la rue de Buffon : la difficulté avec laquelle il avait franchi la faible distance qui sépare l'hôpital de son domicile atteste que, dès le moment de son entrée, il se trouvait dans un état de profonde débilitation.

Les questions adressées par nous au malade ont eu pour but principal de remonter au début et à la cause présumée de sa maladie. Nous lui avons demandé si, à une époque peu éloignée, il n'était pas entré dans une écurie, s'il n'avait eu aucun contact avec des chevaux ou avec des personnes chargées de donner des soins à ces animaux. Il nous a répondu d'une manière négative ; cependant nous avons fini par apprendre qu'il couchait dans une chambre située au-dessous d'une écurie, et qu'il entretenait de fréquents et intimes rapports avec un charretier de la maison où il habitait. Six mois avant sa dernière maladie, il avait entendu dire dans le voisinage qu'un des chevaux logés dans l'écurie était atteint de la morve ; mais il n'avait pas ajouté foi à ce bruit, qui lui paraissait dépourvu de toute vraisemblance.

Le 26 novembre, à l'heure de la visite du matin, nous l'avons trouvé dans l'état suivant :

La face était rouge et anxieuse ; le nez était gonflé et douloureux à la pression. De temps en temps on remarquait un mouvement particulier d'expiration qui faisait sortir par le nez un liquide saineux d'un aspect spécial. Les fosses nasales offraient une coloration noirâtre à leur intérieur. La langue était blanche et moite.

On ne pouvait explorer le pharynx qu'avec beaucoup de peine. La base de la langue, en effet, était tuméfiée à un haut degré, et toutes les fois qu'on cherchait à l'abaisser, il se produisait un mouvement convulsif qui déterminait l'expulsion d'un mucus visqueux et abondant.

La lœtte était le siège d'une rougeur et d'un épaississement très marqués, qui, selon toute apparence, s'étendaient à la membrane muqueuse des parties adjacentes. La déglutition s'accomplissait avec difficulté. L'appétit était nul et la soif assez vive.

A part une douleur qui occupait l'épigastre et la région de l'hypochondre droit, on ne découvrait rien d'important du côté de l'abdomen.

Depuis vingt-quatre heures il n'y avait pas eu émission d'urine. La vessie était vide.

La respiration se faisait avec bruit ; du reste, elle était régulière. On comptait de 24 à 28 expirations par minute.

La poitrine était sonore dans toute son étendue ; l'oreille, promue à sa surface, ne percevait en aucun point le plus léger indice d'un bruit anormal quelconque.

Aucune lésion n'existait du côté du cœur et de ses annexes. La dureté et l'accélération du pouls, la chaleur de la peau annonçaient un mouvement fébrile des plus manifestes.

Dans la partie la plus déclive de la paupière inférieure, et au voisinage de la jonction, on rencontrait une pustule blanche, irrégulière et saillante, reposant sur une base tuméfiée dont la couleur rose terne et le gonflement adémateux se perdaient insensiblement vers la pommette et vers la tempe.

Une seconde pustule plus petite que la précédente, mais présentant exactement les mêmes caractères, était située à la paupière supérieure ; une troisième occupait le bord cubital du bras gauche, plus volumineuse que les deux autres et de forme irrégulière ; elle reposait sur une base rouge et violacée. L'intelligence du malade était altérée ; il répondait avec lenteur aux questions qui lui étaient adressées ; il paraissait se rappeler plus facilement les faits qui remontaient à une époque éloignée que ceux dont la date était plus récente ; il se trouvait dans un état d'affaiblissement qu'il pouvait surmonter momentanément, et qui lui permettait encore de se tenir assis sur son lit pendant quelques instants.

Il nous parut opportun, pour des raisons que l'on verra plus loin, de faire prescrire une saignée exploratoire ; 200 grammes de sang furent tirés ; nous prescrivîmes l'administration d'une pilule d'opium et d'un gramme de sulfate de quinine.

Le soir, la douleur de l'épigastre et de l'hypochondre avaient augmenté. La faiblesse était devenue plus grande.

La nuit se passa sans sommeil.

Le 27 au matin, il existait une soif très vive. Les pustules avaient fait des progrès ; celle du bras s'était ouverte, elle laissait écouler un liquide grisâtre mêlé de stries sanguinolentes.

Dans le cours de la journée, vers quatre heures de l'après-midi, le malade fut pris subitement d'une attaque d'épiphora ; les personnes présentes n'entendaient aucun cri ; il fut d'abord contracté violentes avec flexion des bras et des poignets ; un liquide moussant et sanglant sortit par la bouche. Des sinapismes furent appliqués.

A sept heures, le malade donna un signe d'intelligence, mais sans prononcer aucune parole. De nouvelles attaques épileptiformes survinrent ; elles se prolongèrent pendant la nuit, jusqu'au moment de la mort, qui eut lieu le 28 à cinq heures du matin. Des râles nombreux et bruyants arrivaient jusqu'au point de la poitrine.

L'autopsie a été faite le 29 au matin par un temps froid et bûmide. On n'a pas trouvé de traces de putréfaction.

Sur toute l'étendue du plancher supérieur des fosses nasales, la membrane pituitaire, molle et boursoufflée, présentait une couleur bleuâtre et ardoisée. Elle était parsemée de dépressions anfractueuses. Sa consistance naturelle avait subi une diminution notable, qui, dans certains endroits, allait jusqu'à un ramollissement et s'accompagnait d'une teinte grise.

La macération n'a pas confirmé l'existence douteuse d'ulcérations qu'on avait cru percevoir au premier abord ; mais elle a mis en évidence une multitude de petits points, dans lesquels la membrane de Schneider paraissait avoir été détruite comme avec un emporte-pièce. Ces points, dont la grosseur égalait à peu près celle d'une tête d'épingle, étaient

évidemment des ulcérations commençantes. Quelques-uns d'entre eux renfermaient une matière blanchâtre concrète et d'aspect craté.

Tout le membrane muqueuse des fosses nasales, rouge, molle et gonflée, était couverte d'un mucus filant, grisâtre et très adhérent. La membrane muqueuse du pharynx offrait les mêmes altérations.

Les organes autres que ceux dont nous venons de parler étaient le siège d'une congestion qui se faisait surtout remarquer du côté du foie.

L'observation que nous venons de rapporter soulève plusieurs questions intéressantes. Nous allons les examiner toutes.

Quelques auteurs ont affirmé que la morve pouvait se développer spontanément chez l'homme. Lorsqu'il lit attentivement les faits qu'ils ont cités à l'appui de leur opinion, il est impossible de ne pas conserver les doutes les plus sérieux. Qu'il nous soit permis, à ce sujet, de rappeler ce qui s'est passé pour notre malade. Si nous ne l'avions pas interrogé avec assez de patience et de persévérance, nous aurions peut-être été conduit à croire qu'il n'avait eu aucun rapport médiet ou immédiat, soit avec des animaux atteints de la morve, soit avec des personnes que leur profession mettait journellement en contact avec un foyer de contagion.

Les renseignements que nous sommes parvenu à obtenir sont suffisants pour justifier ici l'idée d'une contagion médiate. Le malade nous a bien dit que le cheval soupçonné d'être morveux ne l'était pas en réalité ; mais il n'a su nous fournir aucun détail propre à confirmer son assertion. Il est d'ailleurs naturel de penser qu'il a été induit en erreur par des personnes intéressées à cacher la vérité.

On a reproché, non sans de légitimes motifs, à la plupart des observateurs qui ont essayé de prouver l'existence de la morve spontanée de ne pas s'être enquis avec assez de soin de toutes les circonstances qui pouvaient éclairer l'origine réelle de la maladie. L'exemple suivant fera voir de combien de précautions il est indispensable de s'entourer. Un médecin est appelé à soigner une personne atteinte de la morve. L'admission de nombreuses questions on veut découvrir la cause présumée de l'affection qu'il a à combattre ; les réponses négatives qu'il reçoit le portent à penser qu'il n'y a pas eu contagion. Plus tard il apprend que, dans la cour de l'habitation occupée par la malade, on a pendant une quinzaine de jours détreussé une quantité considérable de crins de cheval.

De tout ce que nous venons de dire découle cette conclusion. Dans l'état actuel de la science, l'existence de la morve spontanée doit être considérée au moins comme un fait douteux.

Nous avons à nous demander maintenant à quelle époque remonte le début de la maladie. Il n'est pas rare de rencontrer des individus chez lesquels la morve, après avoir existé sous la forme chronique pendant un espace de temps variable, passe tout à coup à l'état aigu. Une semblable transformation ne se serait-elle pas opérée dans le cas que nous considérons ?

Il convient de remarquer en premier lieu que nous n'avons pas eu à constater les divers accidents qui caractérisent la morve aiguë. Des dérangements survenus à deux reprises différentes dans la santé du malade avant son entrée à l'hôpital de la Pitié, ne se sont accompagnés d'aucune particularité qui puisse faire soupçonner l'existence de la morve chronique. Au mois de mai, il y a eu une indisposition peu de gravité et de durée. Au mois d'octobre s'est déclarée une maladie autre que la morve, à en juger du moins par la nature des symptômes auxquels elle a donné lieu et par la simplicité des moyens de traitement qui ont été mis en usage.

Du 20 novembre date suivant nous le début réel de la maladie.

Un grand nombre de symptômes ont fait défaut. On sait que la morve aiguë se révèle habituellement par des douleurs articulaires, des abcès, des ulcérations de la bouche, des fosses nasales, du pharynx et du larynx, par une altération profonde de la voix, par des selles involontaires très fétiées, et enfin par des hémorragies.

Ces divers phénomènes ont manqué.

En place de l'écoulement caractéristique qui a ordinairement lieu par les narines, nous avons trouvé simplement l'expulsion par intervalles d'un mucus sanguin et grisâtre. Les fosses nasales et le pharynx étaient enflammés à un haut degré ; des ulcérations commençantes, dont l'investigation microscopique a mis l'existence hors de doute, parsemaient leur surface. Des pustules, de nature particulière, s'étaient manifestées sur plusieurs points du corps. Il y avait un état spécial de l'intelligence joint à une fièvre intense.

En présence de cet ensemble de symptômes, il était impossible de songer à une autre maladie qu'à la morve.

Nous n'avons découvert aucun des signes caractéristiques de la fièvre typhoïde.

Dans l'hypothèse d'une phlébite, nous nous sommes examiné l'état des urines; nous nous sommes assuré que, pendant la vie, elles ne présentaient sur leur trajet ni douleur, ni tuméfaction, ni rougeur, qu'après la mort elles n'offraient à leur intérieur et dans l'épaisseur de leurs parois aucune trace d'inflammation.

Il est des phlébitides de la face qu'on peut confondre avec la morve; d'après M. Vigla, qui a attiré l'attention sur ce point, l'absence de jetage et de pustules permet d'établir un diagnostic certain.

On se rappelle un homme qui à dernièrement succombé dans nos salles à une résorption purulente; la maladie avait été précédée chez lui d'une vaste inflammation du mollet, qui s'était terminée par une infiltration de pus dans la couche du tissu cellulaire. Rien de semblable ne s'est passé durant la vie du malade dont nous avons retracé l'histoire; après la mort, nous n'avons découvert aucune collection purulente diffuse ou circonscrite.

Comme on le voit, nous avons été amené par un examen attentif à penser que nous avions affaire à un cas de morve, dont l'aspect général du malade nous avait fait, du reste, dès le premier coup d'œil soupçonner la réalité.

Les anomalies apparentes que nous avons indiquées en parlant des lésions anatomiques et des symptômes, auxquelles il faut joindre une gêne précoce de la respiration, trouvent, à notre avis, leur raison d'être dans la courte durée et dans la brusque terminaison de la maladie. Si plusieurs symptômes, si plusieurs altérations matérielles ne se sont pas montrés, c'est que les phénomènes morbides, accidentellement interrompus dans leur cours, n'ont pas eu le temps nécessaire pour parcourir régulièrement les phases de leur complète évolution.

Le dénoûment insolite de la maladie n'a pas jusqu'à présent l'analogie avec la science; il ne saurait néanmoins infirmer le diagnostic auquel nous sommes arrivés; il n'a été sans doute causé par une affection épileptiforme dont l'origine, antérieure à l'invasion de la morve, nous sera révélée par l'enquête que nous avons pris soin de commencer.

Nous avons porté un pronostic fatal: notre jugement aurait été le même si nous avions été appelé à agir dès le premier jour de la maladie. Nous ne connaissons aucun fait de morve aiguë qui ait été suivi du rétablissement de la santé; l'exemple de guérison récemment publié par M. Carnevale Arella nous paraît se rattacher à une maladie autre que la morve.

Nous aurons eu devoir, malgré l'impuissance trop bien démontrée des moyens thérapeutiques, malgré le peu de confiance que nous inspirait l'observation de M. Carnevale Arella, faire intervenir, conformément à la pratique du médecin italien, l'emploi de la saignée et des narcotiques. Une émission sanguine légère a été pratiquée, des pilules d'opium ont été données à l'intérieur; la faiblesse croissante du malade, la marche rapide des phénomènes morbides nous ont contraint de suspendre la médication commencée.

Du sulfate de quinine a été administré; nous ne pensons pas que ce médicament, qu'on prescrit habituellement dans les cas de morve chronique, ait en rien contribué à la production des phénomènes épileptiformes qui ont mis fin à la maladie.

DE LA NATURE DE L'ÉCOULEMENT ARICULAIRE

dans les fractures du rocher. De la cavité de ces fractures (1).

A. M. H. de Castellau.

Mon cher ami,

Les réflexions judicieuses que renferme votre article de jeudi dernier sur la lecture de M. Bussy à l'Académie de médecine, prouve assez que dans votre opinion comme dans celle de tous les hommes qui connaissent bien la question de l'écoulement séreux ariculaire après fracture du rocher, il y a encore de nombreuses recherches à faire sur ce sujet.

C'est pour éclairer un des côtés pratiques de la question que je voudrais faire connaître, par la voie de votre journal, des observations que j'ai faites dans la pratique.

S'il m'était cependant permis de dire, à cette occasion, quelques mots de la question théorique touchant la source présumée du liquide ariculaire, je ferais remarquer: 1° Que, sans dénigrer les renseignements que peut fournir l'analyse chimique, il ne faut leur accorder qu'une importance très secondaire comparativement à ceux que devrait fournir l'étude anatomique du siège de la fracture. Si jamais la difficulté est résolue, elle ne le sera pas par la chimie. Il y a pour cela une bonne raison, c'est que le liquide séreux ariculaire parcourt, avant d'arriver dans la conque et d'être recueilli par l'observateur, un trajet organique pendant lequel il peut se charger de certains produits de sécrétion ou d'inflammation capables d'en altérer la pureté. Lors donc que l'on compare avec la sérosité du sang le liquide séreux ariculaire, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il y ait des différences, alors même que ce liquide serait à sa source un dérivé direct de la sérosité du sang.

Que peut valoir d'ailleurs le résultat d'une analyse chimique en face des difficultés anatomiques qui s'élèvent contre l'accès du liquide céphalo-rachidien à la conque de l'oreille à travers une fracture du rocher? Il n'est ni dans l'usage ni dans la science, une seule observation, une seule préparation anatomique établissant d'une manière incontestable la voie par laquelle les foyers connus du liquide céphalo-rachidien se

mettent en communication directe avec une fracture du rocher.

C'est faute d'avoir suffisamment félicité à toutes les conditions anatomiques qu'exige forcément une fracture du conduit auditif pour amener la communication du liquide rachidien avec les voies auditives externes, qu'on a admis trop facilement cette communication. Il faut que le feuillet arachnoïdial qui recèle le nerf auditif soit déchiré, que celui qui tapisse la dure-mère du conduit soit déchiré, que cette dure-mère elle-même le soit aussi, et que cette triple déchirure réponde directement et immédiatement à la fracture. Jusqu'à présent cette heureuse coïncidence est connue à trouver, et jusqu'à ce qu'elle l'ait été, il y a bien de laisser à l'état de question la théorie dite du fluide rachidien. Il est donc exorbitant de baser sur sa tenir sur la réserve, ainsi que vos réflexions le donnent à penser.

Mais j'ai hâte d'aborder le sujet essentiel de cette communication.

La guérison à la suite des fractures du rocher avec écoulement séreux auditif est tellement rare, qu'on est allé jusqu'à en révoquer en doute la possibilité.

Pour faire revenir sur un pronostic si grave, il aurait fallu des exemples d'une authenticité non douteuse, et des descriptions exactes de cas de guérison. Les faits de ce genre qui ont été publiés ne remplissent peut-être pas toutes les conditions désirables.

Nous avons eu déjà l'occasion d'observer un fait contraire à l'espèce de sentence qui exclut l'espoir de la guérison chez les sujets atteints de fracture du rocher avec écoulement ariculaire caractéristique. Mais avant d'affirmer un résultat si opposé à presque toutes les observations faites jusqu'ici, il était nécessaire de recourir encore à des recherches cliniques plus positives. C'est ce que nous avons fait, et aujourd'hui nous n'hésitons pas à admettre la curabilité des fractures du rocher avec écoulement ariculaire.

Le motif qui nous porte à insister sur cette affirmation, c'est son utilité pratique. En effet, le praticien sait par expérience toute la différence qui sépare sa thérapeutique dans les cas à pronostic inévitablement fatal, et dans ceux qui laissent entrevoir la possibilité d'une guérison, quelque rare qu'elle soit. Dans le premier cas, mollesse, hésitation, indifférence dans le choix et dans la direction des moyens de traitement; dans le second, tentatives énergiques, application soignée et persévérante, recherche des moyens d'atteindre un but difficile, mais non impossible.

Ce qui m'a pour la première fois inspiré des doutes sur la létalité nécessaire des fractures du rocher avec écoulement ariculaire, c'est un fait que j'ai observé à l'hôpital Cochin en mars 1842, et dans lequel il me semblait prouvé qu'un malade atteint de cette grave lésion était parfaitement guéri. Mais ce seul fait, sans nouvelle confirmation ultérieure depuis plus de dix ans, ne me suffisait pas pour m'élever contre une opinion émise de très bons observateurs, et notamment de M. le professeur Laugier, qui le premier a fait comprendre toute l'importance du fait pathologique dont nous nous occupons, et enfin M. Robert, qui a apporté dans l'étude de cette question une remarquable persévérance et des observations du plus grand intérêt.

Il a donc fallu qu'une observation nouvelle, recueillie avec soin et dont toutes les circonstances ont été notées, fut venue me révéler la signification du premier fait dont j'ai parlé.

Je vais mettre sous les yeux du lecteur :

1° L'observation qui a éveillé mes doutes;

2° Celle qui les a changés en une certitude absolue touchant la curabilité des fractures du rocher avec écoulement séreux ariculaire.

Léocq, peintre en bâtiments, dix-huit ans, de constitution délicate et lymphatique, est apporté à l'hôpital Cochin le 31 mars 1842.

Ce jeune homme était occupé aux travaux de sa profession lorsque, la corchie sur laquelle il était assis venant à déchoir, il fut précipité la tête en bas sur le pavé d'une hauteur d'environ dix pieds.

Relévé sans connaissance, il fut transporté à l'hôpital. À l'état de commotion complète, qui dura plusieurs heures, succéda un état de stupeur et même de coma qui fit soupçonner une lésion très grave, la fracture d'un ou de plusieurs des os du crâne et notamment la fracture du rocher.

À l'examen on constate: écoulement de sang par les deux oreilles, plus abondant à gauche; grosse sanguine, noirâtre au-dessus de celle-ci vers la région temporale; larges ecchymoses aux paupières. — Saignée de 4 palettes. 15 saignées derrière l'oreille gauche, 15 saignées, une de Senné, une de Scammonée.

Le 3 avril, quatrième jour de l'accident, suivent d'un liquide séro-sanguinolent par l'oreille gauche, surdité de ce côté; sensation de bourdonnement; pas de paralysie de la face, pas d'amaurose; pouls normal, sommeil paisible. — Eau de Sedlitz.

Les 4, 5 et 6. Écoulement ariculaire est devenu séreux.

Le 7, syncope en prenant un pèdise.

Le 8, l'écoulement séreux a lieu par l'une et l'autre oreille. Quand le malade fait effort pour se mouvoir, l'air vient sortir par le conduit auditif externe gauche avec un bruit de sifflement qui indique le déchirement de la membrane du tympan.

Le 16, après être resté longtemps debout dans la journée, le malade est pris vers le soir de mal de tête et de frisson avec sueur. Langue blanche, pouls fréquent. — Purgatif et pèdise.

Le 17, saignée trace du malaise de la veille.

Le 18, abès derrière l'oreille gauche. Ponctions multiples. Un stylet, introduit par les ouvertures de l'abès, ne fait percevoir aucune surface dénudée.

Le 19 et jours suivants, l'écoulement ariculaire n'a plus lieu qu'à la veau diminué. La membrane du tympan ne laisse plus passer l'air. Encore un peu de sang à gauche.

Son état le 25 avril, c'est-à-dire vingt-cinq jours après son entrée à l'hôpital.

Quoique ce fait soit de nature à faire supposer que le rocher du côté gauche a été fracturé, cependant nous n'avons pas cru devoir être présenté à titre de preuve, parce que l'observation, quoique prise avec détail, laisse encore à désirer certains renseignements. Mais si quelques chirurgiens, d'après la circonstance de la perforation du tympan, de l'é-

coulement sanguin auditif suivi d'écoulement séreux pendant plusieurs jours, croyaient à la fracture du rocher gauche dans ce cas, il serait évident que nous avons eu affaire à un fait de guérison de cette fracture après écoulement auditif externe.

Mais pour établir un point difficile et jusqu'ici contestable de la pathologie, il ne suffit pas d'une observation comme celle qui vient d'être rapportée. Il est nécessaire d'apporter des faits dont toutes les particularités soient expliquées avec précision pour qu'il n'y ait place à aucun doute. Celui qui va suivre est de ce genre, et nous paraît à lui seul suffisant pour faire admettre la curabilité des fractures du rocher avec écoulement séreux auditif.

Oss. II. — Fracture du rocher avec écoulement séreux auditif. — Traitement par des émissions sanguines continues. — Guérison.

Fortier (Julien), âgé de onze ans, rue de la Bretonnerie, 9. Ce enfant a été soigné à maintes reprises et suivi sans interruption depuis les premiers mois de son existence par M. le docteur Himely, qui ne l'a jamais perdu de vue. Ce médecin a constaté d'une manière positive l'existence d'une hydrocéphalie chronique d'une énorme développement de la tête. Cette-ci offre encore des dimensions relatives pas assez considérables (on m'a promis ses mesures; je n'ai pas pu les prendre pendant ma visite au jeune malade, n'osant pas interrompre à la tête des mouvements qui auraient pu avoir leur danger).

L'exactitude et le savoir de M. le docteur Himely ne nous laissent aucun doute sur l'existence antérieure d'une hydrocéphalie chronique. En admettant que l'assertion de notre confrère eût été fautive, les renseignements très précis obtenus de la famille, et surtout de la mère, et une tumeur fort saillante, assez à disputer tous les doutes. Enfin les caractères saillants de la tête, ceux de la face, et surtout de la paroi orbitaire supérieure, ne laissent pas plus aucune incertitude pour quiconque a observé avec soin des cas de ce genre.

Donc il est très positif qu'il nous avons affaire à un enfant qui d'une hydrocéphalie chronique. Cette circonstance prend un grand intérêt à raison des événements dont nous allons parler. L'enfant, du reste, est très intelligent; dans l'école dont il fait partie, il est un des premiers de sa classe.

Le 4 novembre 1852, vers trois heures de l'après-midi, cet enfant, monté sur un coffre très élevé et accroché à un pâtre qui venait à manquer, tombe à la renverse et reste par terre sans connaissance. Au bout de quelques instants, la mère arrive, le saisit dans ses bras; il reprend connaissance, mais avec peine, prononce quelques monosyllabes, fait entendre qu'il est fatigué et se couche. On reconnaît alors que le sang dont il est couvert, et que la mère attribue d'abord à une plaie, coule exclusivement de l'oreille droite. Le sang est vermeil et sort avec abondance.

L'enfant avait été plongé une heure avant l'accident; il vomit des aliments et des selles involontaires.

M. le docteur Himely est appelé. Il prescrit une application de 12 saignées à la région mastoïdienne, puis l'application continue d'une saignée tant que le pouls aura de la résistance.

L'issue du sang par l'oreille continue toute la fin de la journée du 4 novembre, toute la nuit du 4 au 5, et ne s'arrête que dans la journée du 5, vers le matin, pour faire place à l'écoulement d'un liquide limpide, clair comme l'eau de roche, et qui continue avec la même abondance jusqu'au moment où j'ai vu le malade en compagnie de mon confrère Himely, c'est-à-dire dans l'après-midi du 6 novembre.

Voici comment je trouve le malade: décubitus à gauche; connaissance parfaite; pas de mal de tête; face pâle; pouls faible, sans être trop déprimé; point de paralysie nulle part; la langue sort très facilement et très droit; la conque est remplie d'une sérosité parfaitement limpide, qui, lorsqu'on vient de l'absorber au moyen d'un linge, se reproduit peu à peu; ainsi dire à vue d'œil. Le docteur Himely continuera de diriger le traitement.

Le soir, il y a un écoulement de quelques gouttes de sang par la narine droite, en même temps qu'un hoquet très fatigant qui a duré trois heures. L'oreille droite est rouge et brûlante; cette rougeur s'est constamment montrée depuis le jour de l'accident, deux heures après celui-ci.

À onze heures du soir, le 6, douleur aiguë dans l'oreille droite, suivie, au bout d'une heure à peu près, d'agitation et de délire, jusqu'à trois heures. Écoulement plus abondant pendant la durée de l'agitation; chaque mouvement du malade semble accélérer l'écoulement séreux.

Le 7, l'écoulement ariculaire a cessé; pouls à 92, faible; abatement: aucun délire. L'enfant demande à être couché sur le côté droit (celui de la lésion); il est immédiatement pris de vomissements. (Il est à remarquer que, toutes les fois qu'on a voulu coucher l'enfant sur ce côté, les vomissements ont constamment reparu.)

Le 8, sensation d'un liquide crayeux coulant dans le pharynx.

Le 9, nuit bonne. L'écoulement ariculaire n'a pas reparu.

Le 10, nuit mauvaise. Somnolence, plaintes, cris; mais pas de délire. Vomissements. Le 11, nuit bonne; pouls à 130. L'écoulement ariculaire a reparu en petite quantité et légèrement coloré en jaune. — Limonade purgative à la glace.

Le 11, la nuit a été agitée; mais pas de vomissements. L'enfant a eu des selles; pouls de 100. — Limonade purgative à 50 grammes. Evacuation; pouls à 100; oreille sèche.

Le 12, pouls à 76.

Le 13, nuit très calme; pouls à 72. L'enfant a dormi couché sur le côté droit sans avoir de nausées.

Le 14, état général bon. L'enfant peut s'asseoir sur le lit sans avoir de nausées. Appétit, sommeil et salivations. Depuis lors, l'amélioration a été progressivement croissante; les premiers jours, l'enfant jouait étant au lit.

Depuis lors, la guérison ne s'est pas démentie un seul instant. La circonférence de la tête de Julien Fortier, prise au-dessus des oreilles en passant sur les bosses pariétales, est de 50 centimètres.

Il est à remarquer qu'aucun symptôme de surdité de l'oreille droite n'a existé à aucune époque de la maladie, quoiqu'on ne puisse nier qu'il y ait eu déchirement de la membrane du tympan. (Il y a encore beaucoup de points à élucider dans l'étude des fractures du rocher; l'état des fonctions auditives dans ce cas n'est pas l'un des moins intéressants. Il y a plus, la perception auditive était d'une finesse extrême du côté malade; l'oreille gauche était constamment appliquée contre l'oreille, et le petit malade entendait même des paroles prononcées à voix basse.

(1) Je profite de cette occasion pour réparer un erreur qui nous a fait dire qu'on constatait les débris qui ont été bien eue M. M. Bussy et de la comète d'été de Laccata qu'il faut se rappeler.

Il y a encore deux remarques bien importantes à noter dans cette observation :

- 1° Le retour immédiat des vomissements, aussitôt que la tête reposait sur le côté de la lésion ;
- 2° La sensation singulière que ressentait au fond de la gorge le jeune malade, coïncidant avec la cessation de l'écoulement auriculaire.

EXEMPLE D'ANÉVRISME DE L'ARTÈRE SPÉNIQUE,

Par M. le docteur LEBRET.

Cette lésion vasculaire a été trouvée sur le cadavre d'une femme de soixante-dix ans, morte à l'hôpital de la Charité (service de M. Rayer), d'un cancer de l'utérus communiquant avec la vessie.

La rate ne présentait rien d'anormal dans son volume ou les caractères de sa pulpe ; sa fibreuse d'enveloppe était seulement légèrement épaissie et blanchâtre par places.

Au moment où elles pénétraient dans la rate, les deux artères spléniques présentaient deux tumeurs : l'une du volume d'un pois, comparable pour sa forme aux deux tiers d'une spigule, communiquant largement avec le canal de l'artère, qui n'offrait de dilatation dans aucun autre point de son étendue ; les membranes artérielles externe et moyenne se continuaient avec la circonférence de la poche anévrismatique illustrée de plaques calcaires qui ne permirent pas de suivre jusque dans son intérieur la membrane interne vasculaire ; dans cette cavité étaient renfermés quelques petits caillots sanguins fibrineux.

Aucune autre dilatation ou poche anévrismatique, ou plaque calcaire, ne se remarquait sur le reste de l'étendue de cette branche artérielle.

Une tumeur plus volumineuse, très dure, sphéroïdale, de la grosseur d'une petite aveline, était appendue à l'autre branche de l'artère splénique ; elle communiquait avec ce vaisseau par deux petits pertuis ronds et réguliers permettant le passage d'une épingle. La paroi de cette poche était formée par une coque osseuse formant à l'intérieur des crevasses irrégulières, et recouverte à l'extérieur par une membrane cellulaire fine. La cavité même contenait un peu de sang noirâtre incomplètement coagulé.

La même branche vasculaire contenait en outre, à environ un centimètre de distance de cette coque osseuse, une autre petite tumeur du volume d'une lentille, renfermée dans l'épaisseur de ses parois et faisant saillie au dehors.

L'examen microscopique n'a fait reconnaître dans ces cavités la présence d'aucun entozoaire.

Ce fait se rapproche beaucoup d'un autre publié par M. Chambert (*Bull. de la Soc. anat.*, 1837, p. 228).

L'endrière de l'artère splénique se présentait dans ce cas sous la forme d'une coque osseuse située sur le trajet de l'artère splénique, recouverte en dehors d'une membrane cellulaire, et contenant à l'intérieur des caillots sanguins qui obstruaient presque entièrement la cavité communiquant par une petite ouverture avec l'artère.

Plusieurs autres cas d'anévrisme de l'artère splénique se trouvent rapportés par M. Cruveilhier (*Traité d'anat. path. gén.*, t. II, p. 73).

Ces anévrismes semblent, sous le rapport de leur pathogénie, devoir être attribués à ce mécanisme indiqué d'abord par Corvisart (*Essai sur les mal. du cœur*), puis par Guthrie et enfin par M. P. Bérard (*Compte rendu de la Soc. anat.*, 1829), c'est-à-dire que nous les regardons comme développés primitivement dans l'épaisseur des parois de l'artère.

EXEMPLE D'ANÉVRISME DE L'ARTÈRE SPÉNIQUE ;

Par le même.

Cette pièce a été trouvée à l'ouverture du cadavre d'une femme de soixante-deux ans, morte à l'hôpital de la Charité (service de M. Rayer), d'une néphrite albumineuse.

Cette femme faisait remonter à deux ans le début des symptômes morbides de cette dernière maladie, annoncée par un affaiblissement graduel des forces, sans œdème des membres ou de la face.

Deux mois avant sa mort, son état s'aggrava beaucoup : de la dyspnée, de la toux, de l'œdème des membres inférieurs et de la face apparurent.

Lors de l'admission de la malade à l'hôpital, nous constatâmes un œdème marqué des membres inférieurs, les signes d'un œdème pulmonaire et la présence dans l'urine au moyen de la chaleur et de l'acide nitrique d'une grande quantité d'albumine.

La malade succomba deux jours après son admission à l'hôpital, à la suite d'un coma durant depuis trente-six heures.

L'ouverture du cadavre nous fit reconnaître une différence de volume marquée dans des reins. Leurs dimensions étaient les suivantes :

	REIN DROITE.	REIN GAUCHE.
Hauteur . . .	0 ^m ,13	0 ^m ,13
Largueur . . .	0 ^m ,055	0 ^m ,02
Épaisseur . . .	0 ^m ,045	0 ^m ,015

Le rein gauche était donc beaucoup plus volumineux que le droit, et dans les dimensions était considérablement au-dessus de l'état normal. Leur surface extérieure était rugueuse, adhérente à la fibreuse d'enveloppe, parsemée d'une foule de petites saillies ; sa couleur était d'un gris jaunâtre, sur laquelle se dessinaient des étoles vasculaires, sans granulations blanchâtres apparentes.

À la coupe dans les reins, on constatait la même couleur

du parenchyme rénal, une injection sanguine fine, une diminution notable du volume des pyramides.

Les membranes des deux bassins étaient épaissies, le tissu cellulaire sous-séreux parsemé d'une riche injection vasculaire.

L'anévrisme mis sous les yeux de l'artère occupait l'artère rénale droite, celle qui se rendait au rein le plus volumineux. Au moment où cette artère venait pénétrer dans l'organe sécrèteur de l'urine, elle se divisait en deux branches : l'une qui suivait sa direction normale ; une autre, plus petite, se rendant au segment inférieur du rein.

L'anévrisme était placé près de la jonction de ces deux branches, et s'étendait principalement sur la plus petite ; son volume était comparable à celui d'un haricot ; sa forme représentait les deux tiers d'une sphère, le côté tronqué reposant sur la paroi vasculaire.

Cette poche était ferme et dure ; elle communiquait par une petite ouverture presque capillaire avec le calibre même de la petite branche de l'artère rénale ; la membrane interne du vaisseau pouvait être suivie jusqu'à cet orifice, dans lequel on n'a pu déterminer sa pénétration.

La membrane moyenne artérielle normale, dans sa structure, arrivait jusqu'aux bords de la poche et se continuait avec ses parois, perdant peu à peu sa structure musculaire pour prendre l'aspect fibreux et s'encroûter de plaques calcaires.

La tunique externe celluleuse se continuait immédiatement avec celle qui recouvrait la superficie de la poche.

L'anévrisme était rempli d'une matière semi-molle jaunâtre, s'écrasant facilement sous la pression, sans aucune trace de sang ou de fibrine offrant les caractères des dépôts calcaires ordinaires.

Les parois artérielles des autres vaisseaux de ce sujet présentaient un grand nombre de plaques calcaires sous la membrane interne ou dans l'épaisseur de la moyenne ; néanmoins les valvules du cœur étaient saines.

Cette lésion semble se rapporter à celle que nous avons déjà décrite dans l'artère splénique ; nous croyons devoir la considérer comme un anévrisme développé primitivement dans les parois du vaisseau, et ouvert consécutivement dans sa cavité.

L'influence de cette lésion sur la marche même de la néphrite nous paraît avoir été nulle.

(Comptes rendus de la Société de biologie.)

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 1^{er} décembre 1852. — Présidence de M. GUERANT.

M. DIDRY, chirurgien des hôpitaux de Lyon, assiste à la séance.

— Lecture et adoption du procès-verbal.

Correspondance.

M. le Dr Dural, membre de l'Académie de médecine, fait hommage à la Société d'un mémoire sur les accidents qui accompagnent l'extraction des dents.

M. LARREY est chargé de rendre compte de ce travail.

— M. LARREY continue la lecture de son mémoire sur les tumeurs fibro-plastiques.

Caractères physiques des tumeurs fibro-plastiques.

On pourrait être étonné de rencontrer des tumeurs fibro-plastiques dans des conditions en apparence fort différentes. On cessera d'en être frappé en réfléchissant que le tissu fibro-plastique n'est qu'une variété transitoire du tissu cellulaire ou connectif, qui est le plus répandu dans l'économie.

La forme de ces tumeurs est, arrondie, lisse ou lobulée, quelquefois aplatie, lorsque quelque obstacle s'oppose à leur développement, comme dans les méninges, ou même, sans cela, dans certaines régions, lorsque, par exemple, quelque élément sphéroïdale de la peau subit un travail hyperplastique. Si ce travail se fait dans une glande, la tumeur présente la forme exagérée de celle-ci. Dans la tumeur, qui est tout entièrement composée de tissu fibro-plastique, on rencontre tantôt des tumeurs uniques et plus volumineuses, tantôt des tumeurs multiples sur les mêmes régions. En général, elles sont libres, sans adhérence péculière aux membranes du cerveau, au moins avec une adhérence circinsée. Elles sont sessiles tout à fait lorsqu'elles proviennent de l'os.

Ces tumeurs sont susceptibles d'acquiescer un grand volume, surtout dans les méninges, les os, les organes glandulaires qui ont l'hypertrophie fibro-plastique, comme par exemple dans les glandes lymphatiques, dans la parotide et dans la mamelle. Elles atteignent leur maximum dans la cuisse et à l'origine des membres, savoir : le volume d'une tête de fœtus ou d'adulte. Lorsque le tissu fibro-plastique, qui en constitue une des principales variétés, existe en abondance, ces tumeurs présentent surtout la tendance à être très volumineuses.

Parmi les tumeurs de ce genre qui ont un volume moyen, nous citerons, en général, celles qui proviennent du périoste, auxquelles nous joignons deux faits, dont l'un a rapport à une tumeur du col utérin que j'ai extirpée, et l'autre à une tumeur que j'ai enlevée à la partie inférieure de la jambe. Nous notons enfin, parmi les tumeurs de petite dimension tout à fait, le volume d'une fève, d'une noisette, d'une plaque de la largeur d'une pièce de cinq francs, dans le trajet des osseux se trouvant dans son intérieur, dans les cas où la maladie prend naissance dans le périoste. En général, ces tumeurs sont mobiles par rapport aux parties ambiantes, surtout si elles sont situées sur le trajet des membres ou dans des glandes ; elles sont plutôt sessiles si elles sont formées dans la peau ou le tissu osseux. Leur couleur est d'un gris jaunâtre, quelquefois fibreux. Nous l'avons vu plusieurs fois conservée à travers des altérations superficielles qui étaient nées d'une simple distension mécanique des téguments. Du reste, l'incoloration à peine existait dans un douzième des observations. Ainsi, ces tumeurs ont peu de tendance à des terminaisons.

L'aspect du tissu fibro-plastique à l'œil nu peut se présenter sous plusieurs formes types. La plus commune est celle d'un tissu homogène, d'un jaune pâle, blanchâtre, qui ressemble tout à fait à une tumeur fibreuse, à part la couleur et la consistance. Le tissu mou d'une substance gélatineuse demi-transparente, ce qui donne alors à l'ensemble de la substance une coloration d'un jaune pâle, verdâtre, et une espèce de demi-transparence. La vascularité, dans cette forme, est peu considérable ; cependant on peut l'être davantage par places, et donner lieu à des ruptures vasculaires ou à des épanchements sanguins.

Lorsque la vascularité est généralement plus abondante, le tissu prend une nuance rosée ou même rouge, d'aspect charnu. En pressant et en grattant ce tissu, on n'obtient qu'un suc clair et transparent.

La seconde forme type du tissu fibro-plastique offre en tout les caractères de la précédente ; seulement, au lieu d'être lisse et homogène, elle offre une disposition inégale, et, selon le volume de ses inégalités, un aspect greux, lobulé et même saillant. Plus elle est saillante, plus elle est lobulée, et plus elle est répartie en granulations fines, en enlèvement du grattage un suc qui, au premier abord, paraît trouble, parce qu'il est en suspension une multitude de granulations ; c'est un suc grumeleux et non trouble. Cependant ce dernier caractère, quoique équivoque, peut exister comme dans toute espèce d'augmentation d'éléments cellulaires. La vascularité est plus forte dans le tissu fibro-plastique lobulé que dans le tissu lisse. Le mélange avec le tissu demi-transparent y existe aussi bien que dans la forme homogène.

À côté de ces types, on rencontre quelquefois des modifications dues à des infiltrations de matière grasse, d'infiltration purulente ou même des abcès, l'aspect d'un jaune terre semblable à de la matière tuberculeuse, que j'appelle pyramitoïde, et qui est dû à un dessèchement avec altération grasse des cellules. Des concrétions calcaires y sont généralement un résidu de l'existence de tumeurs osseuses, plus la couleur d'un développement peut ainsi dire accolée à la surface du noyau. Elles ont en moyenne une dimension de 1/100^e à 1/60^e de millimètre. La paroi cellulaire est pâle, homogène, peu grumeleuse. On rencontre un ou deux noyaux dans leur intérieur ; cependant une variété de ces cellules désignées comme cellules rondes, renferment un grand nombre de ces noyaux. Ceux-ci ont en moyenne 1/200^e à 1/140^e de millimètre de largeur ; ils sont ronds dans le principe, mais plus tard ils sont ovoïdes, et peuvent même s'allonger considérablement, au point d'atteindre jusqu'à 1/140^e de millimètre de longueur. Ces noyaux ont une forme généralement ovale, et sont entourés d'un double contour ponctiforme. Dans les cas rares d'infection fibro-plastique, on trouve une grande richesse en cellules.

Examen microscopique.

La variété de texture dans ces tumeurs, répand plutôt au groupement des divers éléments qu'à des différences essentielles de ceux-ci ; et nous avons vu au commencement de ce travail que les tumeurs fibreuses qui font mieux comprendre la connexion de ces produits, malgré leur physionomie variée. Voici les principaux éléments : les cellules fibro-plastiques sont arrondies, sphériques ou ovoïdes, allongées ou irrégulières, généralement libres, et quelquefois accolées à la surface du noyau. Elles ont en moyenne une dimension de 1/100^e à 1/60^e de millimètre. La paroi cellulaire est pâle, homogène, peu grumeleuse. On rencontre un ou deux noyaux dans leur intérieur ; cependant une variété de ces cellules désignées comme cellules rondes, renferment un grand nombre de ces noyaux. Ceux-ci ont en moyenne 1/200^e à 1/140^e de millimètre de largeur ; ils sont ronds dans le principe, mais plus tard ils sont ovoïdes, et peuvent même s'allonger considérablement, au point d'atteindre jusqu'à 1/140^e de millimètre de longueur. Ces noyaux ont une forme généralement ovale, et sont entourés d'un double contour ponctiforme. Dans les cas rares d'infection fibro-plastique, on trouve une grande richesse en cellules.

Les corps fibreux sont caractéristiques pour ce genre de tumeurs constituent pour ainsi dire l'intermédiaire entre le tissu fibreux et le tissu lisse. Ils sont allongés et se terminent dans la plupart du temps des deux côtés par une espèce de prolongement très effilé, quelquefois filiforme. Leur largeur moyenne est de 1/130^e de millimètre. Cependant, ils peuvent atteindre 1/100^e, mais leur longueur est quelquefois très considérable, et peut atteindre 1/40^e de millimètre en moyenne, et même 1/20^e à même 1/10^e. Il n'est pas rare de rencontrer le tissu fibro-plastique tout entièrement composé de ces fuseaux, ce qui nous a fait donner à cette variété le nom de tissu fusiforme. On trouve enfin, microscopiquement parlant, aussi bien qu'à l'œil nu les passages du tissu fibreux au tissu lisse.

Outre ces cellules simples et les corps fibreux, on rencontre de grands feuilletés ou des cellules très variant entre 1/33^e et 1/12^e de millimètre, et renfermant un certain nombre de noyaux, dont quelques-uns peuvent même être très nombreux. Ces cellules sont accolées au dedans de la tumeur principale. Ces grandes cellules sont quelquefois comme enroulées de fuseaux, et ces amas bien délimités constituent ce que j'appelle des globes concentriques fibro-plastiques, qui même par la suite peuvent subir plusieurs altérations : la séparation en anneaux épais ou des espaces vides entre eux, une altération granuleuse particulière, une décomposition en vertu de laquelle des petites sphères sphériques et transparentes se forment dans leur intérieur. Les cellules et les fuseaux fibro-plastiques ordinaires subissent souvent aussi l'infiltration granuleuse comme toute espèce de tissu.

La distance qui sépare les tumeurs fibro-plastiques est sous le microscope à peu près transparente et parsemée de fibres fines, ainsi que de noyaux cellulaires. Les éléments graisseux libres sont étonnamment rares dans toutes ces tumeurs. À leur surface, on rencontre quelquefois la couche épithéliale de la région contiguë ; on voit, en outre, dans la tumeur, des éléments microscopiques de l'os, si ce tissu a été constaté à la dissection ordinaire.

Les rapports des tumeurs fibro-plastiques avec les tissus voisins sont ceux d'adhérences cellulaires lâches dans les parties molles, tandis que ce sont des adhérences exorbitantes dans l'os. Comme type de tumeur, elles font disparaître les parties voisines par absorption et par compression lorsqu'elles subissent un accroissement rapide. Une seule fois nous avons observé l'envasement par infiltration.

Quant au siège, nous avons dans nos observations 23 cas d'hypertrophie fibro-plastique se rapportant au derme, aux glandes lymphatiques, à la parotide, aux glandes paléales, aux glandes sébacées, au testicule, à la mamelle, à des parois de kyste, enfin.

Nous possédons 7 observations de tumeurs kystiques, dont 2 cicatricielles et 5 spontanées ; nous en comptons 1 en majeure partie au tronc. Parmi les tumeurs fibro-plastiques autogènes superficielles, au nombre de 27, nous notons 5 cas à la figure et aux organes externes des sens, 4 au tronc, 4 aux membres supérieurs et le nombre considérable de 14 aux membres inférieurs.

Sur 10 cas de tumeurs fibro-plastiques au fond des parties molles, nous notons 1 dans les bourses, 1 du col utérin, 1 dans les plevres et 13 dans les méninges, dont 3 à la base. Nous avons observé 13 cas d'ostéosarcome fibro-plastique, parmi lesquels nous insistons sur la prédilection marquée pour les os de la face et sur ceux pour les mâchoires, dans ces tumeurs.

Quant à la production, nous en comptons 10 cas, nous en rapportons à des productions fibro-plastiques sous-cutanées, sous-muqueuses, dans les glandes et dans les os maxillaires.

Les phases de développement possibles des tumeurs fibro-plastiques sont très nombreuses et très variées; nous ne pourrions que les indiquer dans ce court résumé. Ce sont le développement local, l'accroissement lent et ensuite plus rapide, l'état phlegmasique, des hémorragies, une calcification partielle, le ramollissement, la formation de kystes, une ossification partielle, l'ulcération et aussi dans des cas rares la gangrène.

Les deux sexes sont également disposés au développement de ces productions, qui sont répandues sur tous les âges de la vie. C'est ainsi que plus d'un tiers se trouvent jusqu'à l'âge de 35 ans, pas moins d'un tiers après 50 ans, mais la plus grande fréquence se rencontre entre 35 et 50 ans, 23 sur 60 cas dans lesquels l'âge est noté.

La tendance aux récidives est bien plus prononcée dans ces tumeurs que dans plusieurs autres espèces de productions accidentelles hémomorphiques.

Des kystes qui se développent dans la cavité du sinus maxillaire.

M. GIRALDÉS a la parole pour la lecture d'un mémoire sur les kystes qui se développent dans la cavité du sinus maxillaire.

M. LAMERY. J'ai eu occasion de voir les nombreuses préparations anatomiques de M. Giraldés sur les sinus maxillaires, et je viens d'écouter avec attention la lecture de son intéressant mémoire sur les kystes muqueux de ces cavités; mais je m'étonne que notre auteur n'ait rien dit des recherches qu'il avait pu faire dans un ouvrage digne au moins d'être cité par lui. Je veux parler du *Recueil des maladies chirurgicales de la bouche* par Jourd'au, qui a consacré près d'un volume entier à l'étude des maladies des sinus maxillaires.

Ce livre sans doute est loin de répondre aujourd'hui aux besoins de la science; les observations n'en sont pas complètes, ni les appréciations toujours exactes; mais au moins renferme-t-il peut-être quelques données utiles, sinon les faits analogues aux recherches spéciales faites par M. Giraldés sur les kystes muqueux des sinus maxillaires. Personne mieux que lui ne saurait à même de dire, par exemple, s'il existe ou non quelque chose de notable dans les chapitres de la *Rétention du mucus*, des *Hydropisies*, des *Tumeurs* des sinus maxillaires. Il ne faut pas se hâter de rapprocher ou de différencier ces affections des kystes muqueux en appréciant leurs caractères anatomo-pathologiques.

M. GIRALDÉS. Je sais que cet ouvrage renferme un certain nombre d'observations, mais elles sont si obscures qu'il m'a été impossible d'en tirer aucun parti.

Le premier mémoire de Jourd'au sur les abcès du sinus maxillaire est certainement un bon travail qui a de la valeur; mais le reste de son ouvrage peut induire en erreur ceux qui le consulteraient.

Ainsi, je citerai parmi les faits de ce genre une observation dans laquelle il est question d'une tumeur dure élastique et qui devait sans aucun doute être un mélanome; mais la description donnée par l'auteur ne permet pas de l'employer dans une histoire des enchondromes de la face.

La question dont je viens d'entretenir la Société n'avait pas encore été traitée, et il n'y a rien de semblable dans Jourd'au. A part les pièces décrites par M. A. Adams au musée de l'Hôpital Saint-Thomas, nous n'en avons pas d'autres.

J'ajouterai que je crois que c'est une mauvaise manière de faire de la science que de chercher à élucider une question controversée avec des observations recueillies dans les auteurs, car très souvent on ne trouve rien de préparé.

Comme preuve de ce que j'avance, il suffit souvent de comparer les pièces qu'on voit dans les musées avec les observations qui y ont trait. Or, dans quelques cas, il serait aisé de faire deux observations, l'une avec le fait publié, l'autre avec la pièce anatomique.

Donc, traiter une question litigieuse avec des faits qu'on n'a pas vu, dont on ne connaît pas la signification, c'est semer à l'endroit introduire des erreurs et fonder un édifice scientifique qui s'écroule par la base. Je pense que, dans ces cas, on ne doit employer que les faits qu'on a pu recueillir et contrôler. Du reste, je crois que cette attitude pathologique est ce qui constitue les hydropisies.

M. MICRON. J'ai écouté avec beaucoup d'intérêt la communication de M. Giraldés, c'est un travail tout à fait nouveau; il est une description très intéressante de ces kystes, mais ce n'est que de l'anatomie pathologique. Je demanderai donc à notre honorable collègue où sont les observations sur lesquelles il a fait sa symptomatologie et son traitement? sur quoi il s'est fondé pour dire que cette affection était bénigne, tandis que nous la voyons très rarement dans la pratique? J'ajouterai s'il y a rarement, que depuis bientôt trente ans que je suis dans les hôpitaux, je n'en ai pas encore vu un cas.

Quels sont, enfin, les signes pour établir le diagnostic différentiel entre les kystes et les hydropisies du sinus maxillaire?

M. GIRALDÉS. Je crois que M. Michon n'a pas fait attention à un point du travail qui répond à son objection; car j'ai dit en terminant: si ma manière de voir se confirme, il suffirait, pour compléter ce travail, d'ajouter la symptomatologie des hydropisies du sinus à l'histoire des kystes de la même cavité. En effet, je n'ai point fait ici autre chose que de combler une lacune dans l'histoire de l'anatomie pathologique de ces cavités, tandis que nous ne voyons ce point de l'attention des chirurgiens. Plus tard, si l'occasion se présente, il sera curieux de vérifier si cet état de liquide qui se fait quelquefois dans le sinus maxillaire est dû à une véritable hydropisie ou au développement d'un kyste; si c'est véritablement une hydropisie, mon travail demande alors à être complété par une étude de la symptomatologie.

M. ROUX. Malheureusement le plaisir que j'ai eu à entendre l'intéressante communication de M. Giraldés, je ne puis m'empêcher de lui dire que, sous certains points, je partage l'avis de M. Michon. Ainsi, il est évident pour tous que, quel que soit le point de départ de l'affection connue sous le nom d'hydropisie du sinus maxillaire, cette affection est le plus rare; c'est tout au plus, si je crois en avoir vu une trentaine.

Dans les premiers temps que j'étais à l'Hôtel-Dieu, j'ai eu occasion d'en rencontrer un cas; j'en fis part au professeur Sanson, qui en fut très étonné et me dit en fin de compte qu'il n'en avait jamais observé.

J'ajouterai, au point de vue clinique, que jamais l'épanchement ne devient considérable, et que l'extrusion du pus ne se fait que très rarement; c'est habituellement au niveau de la fosse canine; avant, elle commence par être soulevée, et enfin il se fait une ouverture circulaire. Les dents sont habituellement ou ébranlées ou tombées, et comme on ne s'aperçoit de l'affection qu'après la chute de ces dernières, elle semble succéder à leur extraction sans qu'on s'en aperçoive. Dans l'hydropisie du sinus maxillaire, je crois que l'épanchement se fait à la surface interne de la membrane muqueuse; ce n'est donc pas un kyste proprement dit. Ce qui me fait pencher vers cette opinion, c'est que, lorsqu'on ouvre la tumeur, le liquide

qui s'échappe a beaucoup d'analogie avec celui qu'on trouve dans les gonorrhées, et sur lequel porte le doigt dans la cavité du sinus, on trouve une surface lisse, non malade; il n'y a rien d'analogue avec les tumeurs érythémateuses.

Je crois que la tumeur du sinus maxillaire est due à un amas de mucus et non de sérosité; aussi le nom d'hydropisie me paraît peu convenable pour désigner cette maladie.

Si quelque chose nous ramène, c'est que cette affection ne soit pas plus commune, quand on pense au peu de facilité de l'issue du liquide par l'ouverture naturelle du sinus.

Du reste, il n'y a pas que cette cavité qui puisse se dilater outre mesure; lorsque son ouverture de communication se trouve obliérée, nous trouvons un exemple analogue dans les dilatactions de la vésicule biliaire.

M. GIRALDÉS. Je remercie tout d'abord M. Roux des compliments affectueux qu'il m'a bien voulu me faire, et lui répondrai ensuite qu'il raisonne d'après des idées cliniques, sans preuve de fait qu'il avance. Ces idées, M. Roux les a reçues de ses devanciers et nous les transmettes elles. C'est d'abord la théorie que j'ai en vue dans mon travail. J'ai examiné une grande quantité de cavités du sinus maxillaire, et dans presque toutes j'ai rencontré des kystes déterminant des dilatactions comme des hydropisies. Ces dilatactions ne se font pas toutes au même endroit; tantôt elles ont lieu au niveau de la voûte palatine, tantôt au côté des sinus sphénoïdaux; il y a donc à cette chose que l'hydropisie qui déterminait paroi du sinus au niveau de la fosse canine. Je ne veux pas dire exclusif dans mon travail; mais jusqu'à preuve du contraire je persisterai dans mon opinion.

Dans les faits que j'ai cités, les ouvertures restent fistuleuses. C'est également ce que M. Brodie a noté, tout porte à croire qu'il y a un corps étranger, qui ne serait autre qu'un de ses kystes. Pour obtenir la guérison radicale il faudrait alors, non pas se contenter d'une simple ponction, mais bien ouvrir la cavité du sinus et la débarrasser de tous les kystes.

M. DENOUVILLÈS. La description que M. Roux vient de nous donner d'hydropisie peut s'appliquer à un énorme kyste. Ce que j'ai vu dans des recherches faites sur le sujet, vient de l'appui des observations de M. Giraldés. Sur la moitié des cadavres on trouve des kystes. Il n'y aurait donc rien de surprenant que les hydropisies fussent la conséquence du développement des kystes.

M. GIRALDÉS. J'insisterai sur ce fait que, suivant l'implantation de la tumeur, la dilatation qu'elle détermine du sinus se fait dans des points différents; quelquefois elle n'a lieu que sur un point; d'autres fois elle a lieu dans tous les sens; elle peut se faire au niveau des arêtes dentaires aux dépens même d'une alvéole en chassant la dent.

M. GRADY. Plus nous avançons, plus nous voyons que de simples follicules peuvent former des poches, des kystes renfermant des matières très diverses. M. Hygier a publié des faits de ce genre, et il serait bien possible que M. Giraldés eût raison. Seulement, comme M. Michon l'a observé, il faut faire la symptomatologie.

M. MOREL-LAVALLÉE. Notre collègue a cité la fréquence des kystes pour prouver que l'hydropisie du sinus maxillaire n'est autre que le développement d'un kyste. Comment se fait-il donc, d'une part, comment l'ont dit MM. Roux et Michon, que l'hydropisie du sinus maxillaire soit si rare, tandis que les kystes sont si communs?

M. DENOUVILLÈS. C'est qu'il est rare que les kystes arrivent à un développement considérable.

M. GIRALDÉS. La vérité est que les kystes sont très communs, que les uns dilatent les sinus, et les autres restent inaperçus.

M. DENOUVILLÈS. Il faut bien faire attention qu'il s'agit ici de kystes, et non d'hydropisies complètes. Ce qui est en faveur des idées de M. Giraldés, c'est qu'on ne trouve pas de radine d'hydropisie, tandis qu'on trouve chez presque tous les sujets des kystes de toute grosseur, depuis celle d'un grain de millet jusqu'à celle d'un œuf de pigeon. C'est là, je crois, le début de la maladie. Si on ne s'aperçoit pas, c'est que la compression qui agit uniformément sur les kystes les empêche de se développer, et qu'en outre ne recevant aucune excitation, ils restent à l'état latent comme les tubercules.

M. ROUX. J'aurais désiré connaître l'opinion de M. Giraldés sur la nature des liquides.

M. GIRALDÉS. C'est le même liquide que celui qu'on a décrit dans les hydropisies.

M. MOREL-LAVALLÉE. L'observation de M. Denouvillès est juste; mais de ce qu'on n'a pas rencontré d'hydropisie, il ne faut pas en conclure qu'elle n'existe pas. L'hydropisie du sinus maxillaire ne se fait pas lentement, mais très rapidement.

Le secrétaire de la Société, MAROLIN.

Chronique et nouvelles.

On nous transmet copie de la lettre suivante, adressée par M. le professeur Piory à M. le doyen de la Faculté de médecine. Malgré la précipitation dont se ressent un peu la rédaction de cette lettre, elle n'en contient pas moins des projets d'amélioration dans l'enseignement de la clinique, qui méritent d'être sérieusement étudiés, et il est probable que le zèle bien connu de M. P. Dubois ne tardera pas à soumettre ces projets à un examen approfondi.

Monsieur le doyen,

Les progrès qu'ont faits la pratique de la médecine et notamment la clinique ont rendu l'étude de cette science plus difficile. Les moyens d'enseignement qui y sont relatifs ne se sont pas élevés à son niveau; les élèves ne sont pas suffisamment exercés aux méthodes des sciences d'investigation, et le zèle des professeurs ou des chefs de clinique ne peut remédier au défaut de temps qui leur empêche de guider convenablement les recherches pratiques de leurs disciples.

Sans répit, il est difficile que les leçons fructifient. Puisque la Faculté exige des exercices pratiques pour l'étude de l'anatomie, de la chimie, de la physique et de la chirurgie; puisqu'elle a institué des aides chargés de les diriger pendant les leçons, qu'elle leur donne des aides accessoires, il est, à plus forte raison, utile qu'on ne procède pas autrement pour la médecine proprement dite.

Les élèves des hôpitaux assignés aux cliniques de la Faculté ne peuvent remplir les fonctions que leur position réclame. Au commencement de l'année, le professeur demande quatre internes, et l'administration ne peut lui en accorder que deux. Ces élèves ne peuvent être choisis, d'après les règlements, que parmi ceux de la seconde année d'externat. Or, s'ils sont vraiment ins-

truits, ils sont nommés internes provisoires, et il arrive souvent, après trois mois, et alors que le chef de service est parvenu à force de soins à les faire passer avec l'examen des malades, des têtes d'abord ces élèves sont dirigés comme internes vers un autre hôpital.

Si ces élèves sont faibles ou peu disposés à travailler d'une manière sérieuse, on les conserve toute l'année, au grand détriment du service.

Il paraît évident, il faut encore recommencer à instruire de nouveaux élèves, qui, lors de leur entrée, sont tous aussi incapables de faire exercer les auteurs des leçons cliniques que l'avaient leurs prédécesseurs.

Il arrive même souvent que les élèves externes dont on a fait choix de les laisser dans nos nommés internes en décembre, et, dans ce cas, il faut bien les remplacer par ceux que l'administration et le hasard désignent.

Ces élèves ne sont pas d'ailleurs ceux de la Faculté, et les primes qu'ils peuvent prendre pour instruire leur consociété ne les encouragent pas.

Je crois qu'au moyen des mesures suivantes on remédierait facilement à ces inconvénients:

1° Les chefs de clinique conserveraient toutes leurs prérogatives et tous les avantages que leur assure leur position actuelle;

2° Dans chaque clinique médicale, chirurgicale ou d'accouchement, une quinzaine de kystes seraient institués pour deux ans avec un titre officiel. Ils seraient renouvelés par quart tous les six mois, et de cette sorte les bonnes traditions du service se conservaient.

3° Ces élèves, présentés par les professeurs, seraient nommés par la Faculté ou le doyen.

4° Ils seraient hiérarchiquement et par rapport à l'enseignement au-dessus des externes des hôpitaux; ils pourraient être chargés, ils seraient chargés de faire des répétitions, d'exercer les élèves à l'interrogation des malades, à la pratique des moyens physiques d'exploration, de recueillir les observations, etc.

5° Ils recevraient, s'il était possible de l'obtenir, une indemnité de peu d'importance, et ne seraient autorisés à faire des répétitions tribunes que dans des locaux autres que l'hôpital auquel ils seraient attachés.

6° Ils seraient indemnisés, pour exciter leur émulation, tous les aides de clinique seraient admis chaque année à un concours sur le diagnostic médical, chirurgical ou d'accouchement, et un prix serait donné à ceux qui en paraîtraient les plus dignes.

A ces mesures relatives au service de la clinique et aux élèves qui y sont attachés, il serait bon d'ajouter une autre très propre à stimuler le zèle des étudiants en médecine pour l'instruction clinique. Pour s'assurer de l'exactitude et du travail des élèves, fréquenter les cliniques, le professeur dirigerait à chacun de ceux qui les auraient suivies avec régularité et pendant un semestre des questions détaillées. Ces certificats, qui ne seraient pas obligatoires, seraient soumis au jury de l'externat, et cela, à titre de renseignement sur la manière dont les élèves se seraient livrés à leurs études cliniques.

Je vous prie, monsieur le doyen, de vouloir bien soumettre ces idées à la Faculté, et de les modifier vous-même, au besoin, de la façon que vous jugerez la plus convenable.

Veuillez agréer, monsieur le doyen, et moi-même, l'assurance de mon dévouement.

PROVAT.

La Société de médecine de Strasbourg vient de constituer ainsi qu'il suit son bureau pour l'année 1853:

Président, M. Lereboullet;
Vice-présidents, MM. Herbarich et Forgel;
Secrétaires, MM. G. Tourdes et Ruef;
Trésorier, M. Oherlin.

Nos confrères de Paris sont prévenus que l'épreuve de la liste des médecins du département de la Seine, qui va paraître dans l'*Annuaire médical* de la ville de Paris, est déposée à notre bureau, et qu'elle pourrait y faire, jusqu'au jeudi prochain 16, les changements qui seraient surs, soit dans leurs adresses, soit dans les heures de leurs consultations.

Bulletin bibliographique.

Iconographie ophthalmologique, ou Description avec figures coloriées des maladies de l'organe de la vue, comprenant l'anatomie pathologique, la pathologie et la thérapeutique médico-chirurgicales; par S. SICMUS, docteur médecin des Facultés de Berlin et de Paris, officier de la Légion-d'Honneur, médecin oculiste des maisons nationales d'éducation de la Légion-d'Honneur, etc.—Paris, 1852. 3° livraison in-4°. Fig. coloriées. Prix: 7 fr. 50 c. A Paris, chez H.-B. Baillière, libraire de l'Académie impériale de médecine, rue Jauffroy, 19.

Traité pratique et raisonné d'hydrothérapie. Recherches cliniques sur l'application de cette médication au traitement des congestions chroniques du foie, de la rate, de l'utérus, des points du cou et du cœur; des névroses et des rhumatismes musculaires; de la chlorose et de l'anémie; de la fièvre intermittente; des déplacements de la matrice, de l'hystérie; des ankyloses, des tumeurs blanches, de la goutte; des maladies de la moelle; des affections chroniques du tube digestif, des pertes séminales, etc. par Louis PLANT, médecin de l'Établissement hydrothérapique de Bellevue-sous-Meudon, professeur agrégé de la Faculté de médecine de Paris, membre correspondant de l'Académie royale de médecine de Belgique, chevalier de la Légion-d'Honneur et de l'Ordre de Léopold de Belgique, l'un des auteurs du *Compendium de médecine pratique*, de la *Librairie de la Faculté*.

Bibliothèque du Médecin Praticien, ou Résumé général de tous les ouvrages de clinique médicale et chirurgicale, de toutes les monographies, etc.; par une société de médecins, sous la direction du docteur FAURE, chevalier de la Légion-d'Honneur, rédacteur en chef de la *Gazette des Hôpitaux*, etc.; ouvrage adopté par le conseil de l'Instruction publique pour les Facultés et Ecoles de médecine et de pharmacie. 15 volumes grand in-8° sur deux colonnes, contenant la matière de 60 volumes in-8° ordinaire. Prix du volume: 8 fr. 50. — La souscription étant permanente, on peut retirer par volume. — On s'inscrit chez M. J.-B. Baillière, libraire, rue Haute-ville, 19, et au bureau de la *Gazette des Hôpitaux*, rue des Saints-Pères, 40.

Ce journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française,

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITALIERS

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de Médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

CIVILS ET MILITAIRES.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, DÉPARTEMENTS, Trois mois... 8 fr. 50 c.
 ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE, Six mois... 16 »
 ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE, Un an... 30 »

GRÈCE, HOLLANDE, PRÉSENT, Trois mois... 9 fr.
 SARDAIGNE, SAVOIE, Six mois... 17 »
 TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES, Un an... 33 »

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, Trois mois... 10 fr.
 GÉRALTA, Six mois... 20 »
 Un an... 38 »

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

La prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou au mandats de poste.

PARIS, LE 15 DÉCEMBRE 1852.

Séance annuelle de l'Académie de Médecine.

Les broderies ne sont pas en progrès à l'Académie ; la docte Compagnie rétrograde même sous ce rapport. De cinq qu'ils étaient habituellement, les habits brodés sont tombés à trois : le président et les deux secrétaires étaient seuls en tenue officielle. M. Patisser s'est affranchi de la tradition laissée par son honorable prédécesseur M. Mérat, et le cérémonieux M. Naquet lui-même a rompu cette année avec une habitude de six lustres.

Tout s'est donc passé fort simplement hier, quoiqu'une assistance nombreuse et choisie fût venue entendre le discours de M. F. Dubois.

L'honorable secrétaire perpétuel s'est montré avec ses qualités de style accoutumées. Mais peut-être a-t-il voulu établir un tour grande similitude entre l'économie de son éloge et le caractère, la vie de son héros. Cette intention l'a entraîné dans des détails qui seront sans doute pleins d'intérêt à la lecture, mais qui à l'audition laissent réposer un peu trop longtemps l'attention du lecteur. Un moment nous avons craint que certains de ces détails ne fussent quelque peu risqués devant un auditoire où le sexe était assez largement représenté. Cette crainte nous est particulièrement venue lorsque nous avons entendu l'anecdote de la queue de la poêle à propos d'une opération de lithotritie. Mais au moment même où nos appréhensions étaient le plus vives, nous avons vu une charmante dame en capote blanche et en talma de velours noir rire avec une grâce si parfaite et un entrain si communicatif, que nous nous sommes aussitôt convaincu de l'excès de nos craintes et de la raison qu'avait eue M. Dubois de conserver ce piquant paragraphe. Au reste, plusieurs autres passages ont été chaleureusement applaudis ; et, somme toute, ce morceau accroîtra les titres de M. Dubois à l'estime de l'Académie et à la reconnaissance des morts illustres. Nous regrettons que le défaut d'espace nous oblige à faire subir quelques suppressions à cet éloge.

Dans un autre article nous reviendrons sur la partie scientifique et administrative de la séance. — H. de Guérin.

OPÉRATION CÉSARIENNE TERMINÉE PAR LA GUÉRISON.

Conformément à la tâche que nous avons entreprise de rassembler tous les éléments possibles pour résoudre cette grande question de la mortalité dans l'opération césarienne, nous enregistrons le nouveau fait que nous rapporte l'*Observateur de Contrai*. Ce fait appartient à M. Decoeque, qui a déjà pratiqué plusieurs opérations semblables et presque toujours avec succès. Les observations sont ainsi consignées dans un de nos numéros de cette année. C'est sur une des malades sujet de l'une de ces observations que M. Decoeque a pratiqué pour la seconde fois la gastrotomie.

Voici comment le rédacteur distingué de l'*Observateur*, M. le docteur Frédéric, après avoir rappelé les antécédents de cette femme, trace l'exposé de l'opération :

M. Decoeque et moi nous nous rendîmes à Bissegod le 5 novembre 1852, à deux heures de l'après-midi, pour voir la femme Duprez, alors enceinte de sept mois. D'après les renseignements qu'elle nous fournit, le travail de l'accouchement aurait commencé le 3 novembre vers le soir. Dans la journée du 4, elle avait, disait-elle, éprouvé plusieurs douleurs dont l'intensité n'était nullement prononcée. Vers les neuf heures du soir de la même journée, une sensation s'était faite dans le bas-ventre comme quelque chose qui craquait, et au même moment étaient survenus des syncopes, des vomissements et un écoulement de sang peu abondant. M. Decoeque, qui se trouvait avec elle, dit qu'il avait vu, en bonnet plus, et les douleurs intermittentes s'étaient arrêtées ; le ventre offrait de la sensibilité dans toute son étendue ; le toucher abdominal ne se faisait pas sans douleur ; elle accusait du mal à l'épaule droite ; on constatait à travers

les parois de l'abdomen les reliefs d'un enfant ; l'abdomen était considérablement déformé, il descendait jusqu'à la moitié de la hauteur des cuisses et recouvrait en quelque sorte les parties génitales externes ; le col de la matrice était flasque et dilaté d'un peu plus de la largeur d'une pièce de cinq francs ; impossible de toucher par le vagin une partie quelconque de l'enfant, ainsi que la poche des eaux, qui n'était pas encore écoulée, au dire de la femme. Les forces de la malade étaient entières, l'état général satisfaisant, le poulx même pas agité et sans dureté ; le faciès était seulement un peu tirailé et exprimait du malaise ; il y avait absence de soif et de sécheresse à la langue.

Nous n'hésitâmes pas à procéder à l'opération la vessie étant évacuée. M. Decoeque avait à peine fait une incision très peu profonde sur la ligne médiane du bas-ventre que la cavité du péritoine fut ouverte, et au même moment il s'en écoulait une quantité considérable de sang noir à moitié caillé, alors se présentait un enfant du sexe masculin qui était dans la cavité du péritoine avec le placenta détaché et la poche des eaux intacte ; avant d'extraire l'enfant, M. Decoeque fit une ponction dans la poche, de manière à éviter l'écoulement des eaux dans la cavité du péritoine, celles-ci s'écoulaient en forme de jet.

Après ce premier enfant il s'en présenta un second ; celui-ci était du sexe féminin ; il se trouvait aussi avec le placenta détaché et la poche intacte dans la cavité du péritoine ; il fallait l'extraire presque de dessous les fausses côtes ; il comprimit le fœtus par le siège, ce qui explique la douleur que la femme Duprez accusait à l'épaule droite ; pour faire la délivrance de ce second enfant, M. Decoeque procéda avec les mêmes précautions que pour le premier ; les deux enfants étaient morts.

Nous découvrîmes bientôt l'utérus, qui était revenu sur lui-même ; il avait la grosseur d'un gros poing et offrait une déchirure dans toute sa face antérieure, juste à l'endroit où se trouvait l'incision des opérations césariennes précédentes avait eu lieu ; les bords de la plaie étaient un peu irréguliers, frangés, recouverts de ce sang noir et caillé que nous avons trouvé dans la cavité du péritoine ; la déchirure était béante, un doigt pouvait facilement y passer sans écarter les lèvres de la plaie ; dans l'intérieur de la matrice on trouvait aussi quelques caillots de sang noir. J'oublie de dire que les parois de la matrice étaient plus minces au niveau de la rupture que partout ailleurs ; cependant cette différence n'était pas considérable, les surfaces déchirées ne laissaient plus suinter de sang.

Le péritoine et les intestins n'étaient pas injectés, et l'utérus paraissait sain.

L'opération n'a rien présenté d'extraordinaire, seulement une circonstance méritait d'être notée, parce qu'elle prouve le courage et l'état moral de l'opérée. Au moment de placer les points de suture (entre-cuisse), nous aperçûmes qu'il manquait quelques aiguilles courbes ; il fallut donc employer les mêmes aiguilles. L'opérée, en voyant que cette circonstance ralentissait quelque peu l'opération, insistait afin de pouvoir passer elle-même les fils à travers les chas, son ancien maître de contrebasse lui rendait cette petite opération très familière, disait-elle. Puis les sutures étaient faites, il manquait quelques lanières d'emplâtre agglutinatif ; il fallut en découper. L'opérée, encore une fois, insistait afin de pouvoir tenir par elle-même le linge qui servait à essuyer le sang.

Le lendemain nous vîmes la malade ; son état était excellent ; elle se plaignait de ne pas avoir eu à manger et demandait à sortir du lit.

La guérison n'a été entravée par aucun accident, la femme Duprez a continué de se porter aussi bien que si l'accouchement avait été naturel.

Aujourd'hui, 24 novembre 1852, la malade est totalement rétablie.

L'auteur fait suivre cette observation des remarques suivantes :

« Les femmes qui ont subi l'opération césarienne, et qui ont eu le rare bonheur d'échapper aux graves dangers qui en sont la conséquence, paraissent plus exposées que les autres aux ruptures de l'utérus dans la grossesse suivante. Ainsi le docteur Kayser a cité, dans son excellente thèse, six cas, dans lesquels les femmes opérées d'une première fois heureusement ont dû subir la gastrotomie à cause de la rupture de l'utérus ; trois de ces femmes ont succombé. » (Traité théorique et pratique de l'art des accouchements, par M. P. Gazeur.)

Probablement les faits observés par le docteur Kayser sont-ils analogues à celui de la femme Duprez, d'autant plus que la déchirure occupait la place où les incisions des opérations césariennes antérieures avaient eu lieu. Puis, comme nous l'avons déjà dit, les parois de la matrice y étaient plus

minces que partout ailleurs ; le travail, non plus, n'avait pas été très intense, et la preuve, c'est que la matrice s'était rompue plus vite que la poche des eaux ; ce qui veut dire qu'à l'endroit de la rupture elle opposait une résistance moindre que les poches amniotiques des deux fœtus.

Nous avons déjà dit qu'au moment de l'opération la plaie utérine était béante, les deux lèvres en étaient écartées ; outre les dangers d'un écoulement intestinal, il y a encore à considérer la cicatrice ultérieure, qui probablement aura peu de résistance. Supposons dans ces circonstances une nouvelle grossesse, n'arriverait-il pas que la matrice, en se dilatant, ne rencontrerait plus une résistance suffisante dans ladite cicatrice et finirait par se rompre ? De là un œuf qui passerait dans le péritoine, et qui sera susceptible de s'y greffer et de former ainsi une variété de grossesse extra-utérine.

Ces cas se sont déjà présentés à M. Velpeau, en relation ici un grand nombre d'exemples, dit M. Velpeau, « il n'en s'en trouvait pas déjà plusieurs parmi ceux que j'ai indiqués à l'article *Grossesse contre nature*. Plusieurs des grossesses dites utéro-tubaires, celles dont parlent Patoune, Hay et Mondat, entre autres, ne reconnaissent probablement pas d'autres causes, au reste.

« La même chose se remarque chez les animaux. Une brebis observée par Hertz (DEUBL, *Thèse*, Strass, 1830, p. 59), et qui avait reçu un coup de pied de cheval dans le flanc pendant sa gestation, eut bientôt après une tumeur vers l'ombilic, tumeur dont il sortit un agneau vivant. » (Traité complet de l'art des accouchements. Article Ruptures de la matrice.

A notre arrivée chez la femme Duprez, le travail avait cessé depuis dix-sept heures, et depuis ce temps la matrice était présumée déchirée. En effet, c'est alors que la malade avait eu des syncopes avec perte de sang par le vagin, douleurs dans le bas-ventre et sensation de craquement. Il faut l'avouer, les symptômes que présentait la femme Duprez à notre arrivée étaient peu en rapport avec une déchirure à la matrice qui se serait faite depuis dix-sept heures, et, qui plus est, compliquée de corps étrangers volumineux dans le péritoine. Quelque extraordinaire que cette supposition puisse être, il ne manque pas d'exemples analogues dans la science :

« Il est encore possible, dit M. Velpeau, que le fœtus passe en totalité hors des voies utérines, comme l'ont vu V.-D. Wiel (*Observat. rarior*, etc., vol. II, p. 305), Delamotte (*Traité complet*, etc., p. 583, obs. 313), M. Haize, etc., soit que le délivre reste en place, comme dans l'observation de M. Dewees, soit que le placenta s'échappe en même temps, comme dans le fait de M. Moreno, un de ceux que mentionne Monro (*Essays*, etc., vol. II, p. 339) et un autre de V.-D. Wiel (*loc. cit.*), sans que les symptômes prennent sur-le-champ un caractère d'extrême gravité et sans que l'abdomen se remplisse de sang, ni de gaz, ni d'aucun liquide. »

M. Decoeque vient de réussir dans l'opération de la gastrotomie sur une femme dont le travail était de deux jours et était compliqué d'une déchirure de la matrice avec deux fœtus qui naquirent depuis dix-sept heures avec leurs dépendances intactes dans la cavité du péritoine. Ce fait paraît tellement étrange que, si nous ne l'avions pas vu, nous eussions hésité à l'admettre ; nous pouvons cependant en affirmer la parfaite exactitude.

La science exige une explication d'un cas aussi étrange ; on demande pourquoi tel opérateur ne réussit jamais dans ses opérations césariennes, pourquoi tel autre ne rencontre que des succès ? On répond qu'il y a quelque chose d'inconnu qui nous échappe encore, mais cet inconnu, la science doit tâcher de le dégarer.

Il existe, croyons-nous, plusieurs conditions qui peuvent contribuer à la réussite de l'opération : c'est ainsi que le degré de réaction contre les causes morbides varie infiniment chez les différents sujets ; un degré donné de température, par exemple, produira chez tel individu une sensation agréable, chez tel autre une maladie ; une douleur morale triste sera quelquefois la cause d'un bouleversement terrible du système nerveux, tandis que chez une autre personne il y aura à peine émotion.

Si maintenant nous considérons les différents appareils organiques, nous trouverons des degrés de résistance varie excessivement variés chez les différents individus ; cela ne tient pas toujours à la conformation moléculaire de l'organe, mais cela tient au dynamisme vital.

« L'école organique a cherché à mesurer sa doctrine à ces faits. À considérer tous les appareils organiques, cette loi reçoit une application plus vraie qu'à l'appareil générateur de la femme.

Cet appareil, qui durant quinze ans n'a jamais donné aucun signe de vie, s'éveille tantôt avec calme et régularité ; d'autres fois cette activité boulesverse tout l'organisme, engendre

des affections nerveuses les plus variées, porte le trouble dans les organes de la vie végétative. Que de variétés sous ce rapport entre les différentes femmes ! que de degrés nombreux dans l'impressionnabilité nerveuse ! quelles variations dans l'irritabilité ! Dans des circonstances données, les organes reproducteurs opposent une résistance vitale très variée aux causes morbides.

En comparant les conditions dans lesquelles la femme se trouve à celles que présente le règne animal, on constate une différence considérable. Chez les animaux, une cause morbide déterminée produit à peu près des effets identiques chez les êtres de la même espèce, et ces effets ont lieu au point de vue d'une résistance médicatrice ; aussi les maladies puerpérales y sont presque nulles, et les causes qui chez l'animal sont innocentes donnent quelquefois lieu chez la femme à des accidents formidables.

Nous sommes disposé à admettre, d'après ces données, que l'action désordonnée du système nerveux utérin est une cause prédisposante aux maladies puerpérales, et nous dirons que, chez plusieurs femmes, le dynamisme instinctif de l'appareil générateur est perversi, tandis qu'il est régulier chez les animaux ; les femmes qui, sous ce rapport, se rapprochent le plus des conditions dans lesquelles les animaux se trouvent seront donc celles qui seront le moins atteintes de maladies puerpérales : c'est la distance qui sépare les femmes nerveuses, vapeuses des villes des paysannes indolentes de la campagne.

Il y a la peut-être une des principales raisons à alléguer pour expliquer le succès des opérations césariennes à la campagne et leur insuccès dans les villes.

D'après ces considérations, une première opération césarienne serait en quelque sorte une pierre de touche qui servirait à constater le degré de résistance vitale de l'appareil générateur chez une femme, et une première réussite constituerait une probabilité de succès pour des opérations ultérieures.

Personne ne niera encore l'influence qu'ont les constitutions individuelles sur la production des maladies puerpérales ; peut-être les localités même ne sont-elles pas indifférentes sous ce rapport.



UN COUP D'ŒIL SUR LA CHIRURGIE ANGLAISE.

Des hernies crurales (1).

Par M. le docteur A. DEVILLE,

Ancien professeur de l'École anatomique des hôpitaux de Paris.

Dans l'une des très bonnes planches qui terminent son ouvrage, M. Gay indique sur une figure ce renforcement dessiné. Cette figure, destinée en même temps à montrer le ligament de Hey, a été dessinée d'après une pièce sur laquelle le ligament calcifié et le ligament de Gimbernat sont divisés par une incision verticale en deux motifs rejetés chacune de côté, pour laisser voir ce qu'il y a par derrière. La figure est très nette, et montre tout simplement l'entonnoir fémoro-vasculaire : c'est-à-dire la fascia transversalis, comme le disaient très bien A. Cooper et Liston. Cette figure ne prouve donc rien.

Enfin, M. Gay donne une description minutieuse de ce feuillet postérieur résultant d'un repliement sur lui-même du ligament calcifié. Voici cette description. Le lecteur est prié de la lire avec attention ; car elle correspond à quelque chose de réel qu'il a fallu chercher avec grande minutie ; et puis c'est dans l'appaississement de cette lame que va se trouver le ligament de Hey. Prévenons d'avance le lecteur que ce que M. Gay appelle dans ce passage la gaine des vaisseaux, est tout simplement l'entonnoir fémoro-vasculaire. (Voir le § IV suivant.)

Si l'on prend ce second feuillet à partir du bord libre du ligament calcifié on le commence, on le voit doubler la face antérieure de la gaine des vaisseaux à la surface de laquelle il est attaché par une couche de tissu cellulaire mince, mais ferme. Dès qu'il est arrivé en ramenant derrière l'arcade crurale, il est tradé par une bande de fibres aponevrotiques ou ligamenteuses déliées (ligament fémoral de Hey), qui est logée dans son épaisseur et semblerait, au premier abord, établir sa limite supérieure. Mais si l'on insinue avec précaution l'étrémité aplatie du manche d'un scalpel entre lui et la gaine des vaisseaux, et si l'on avance doucement du côté de l'abdomen, on peut voir que cette lame s'étend au delà du fascia jusqu'au bord inférieur arrêté du muscle transverse, et se perd sur le devant du muscle. Bien distinct du fascia transversalis dans sa partie interne ou pubienne, il lui est inséparablement uni en dehors, de manière à ne former qu'une seule lame avec lui.

Cette description exprime, en effet, dans presque tout son ensemble, un fait réel, dont l'exposition exige une légère digression. Comment se fait-il que nous n'en ayons pas parlé dans l'exposé des dispositions aponevrotiques du canal crural ? On va le comprendre.

Les trois muscles larges de l'abdomen, le grand oblique, le petit oblique et le transverse, de même que tous les muscles qui ont leurs faces libres, ont sur chacune de leurs faces une mince aponevrose d'enveloppe. Il y en a deux, une pour chaque face, pour le muscle grand oblique, deux bien distinctes et isolées pour le muscle petit oblique, deux bien distinctes pour le muscle transverse, dont la postérieure n'est autre que le fascia transversalis. Dès que chacun de ces muscles cesse d'être musculaire pour devenir tendineux, leurs deux aponevroses d'enveloppe s'unissent, se confondent intimement avec leur aponevrose de terminaison. Les aponevroses d'enveloppe forment dans cette union l'espèce de gaine non fibreuse dans laquelle les fibres de l'aponevrose de terminaison sont comme plongées, et surtout cette couche informe et gristrique qui, à la façon d'un vernis mat, recouvre

la surface des aponevroses de terminaison et leur ôte une partie de leur brillant.

Pour l'aponevrose du grand oblique, c'est de cette gaine informe et de ce vernis dû aux aponevroses d'enveloppe, et non de l'aponevrose de terminaison, à proprement parler, que se détache au pourtour de l'anneau inguinal ce qu'on appelle dans le scrotum la gaine fibreuse du cordon. Mais nous n'allons plus parler de ces aponevroses d'enveloppe du muscle grand oblique, ni de celles du petit oblique, dont nous n'avons plus besoin, et que nous avons dû seulement citer pour rappeler la règle générale. Nous allons reprendre, dans un instant, les aponevroses du muscle transverse.

Cette première donnée posée, il nous faut en signaler une seconde. Par leur bord inférieur, les muscles grand oblique et petit oblique arrivent dans toute leur longueur jusqu'au ligament de Fallope ; le muscle grand oblique par son aponevrose de terminaison, le petit oblique par le crémaster, qui est tout simplement sa partie inférieure. Il n'en est pas de même pour le muscle transverse. Près de l'épine iliale, on (devrait dire plutôt s'unit, comme l'a prouvé Thomson), sur le ligament de Fallope. Cette union cesse bientôt ; le ligament de Fallope descend obliquement en bas et en dedans, tandis que le bord inférieur du muscle transverse se porte presque transversalement en dedans. Le résultat de la nécessaire réunion de ces deux organes, la formation d'un espace angulaire ouvert en dedans, ou triangulaire, si l'on veut, en en prenant la base sur le bord externe du muscle droit ; espace bien important en anatomie, puisque c'est là qu'est la paroi postérieure du canal inguinal. Cet espace est occupé par le fascia transversalis. Ce dernier, en effet, qui a été jusque-là, et de haut en bas, tout simplement l'aponevrose d'enveloppe postérieure du muscle transverse, ne se termine pas avec le bord inférieur du muscle ; il continue à descendre en formant la paroi postérieure du canal inguinal jusqu'au ligament de Fallope, adhère un peu à ce ligament et descend encore un peu au-dessous de lui dans le canal crural, pour constituer, comme nous le savons, l'entonnoir fémoro-vasculaire. Or, dans cette partie de son trajet qui forme la paroi postérieure du canal inguinal, le fascia transversalis reçoit du bord inférieur du muscle transverse un renforcement si bien décrit par A. Cooper et A. Key, sous le nom de ligament semi-lunaire du bord inférieur du muscle transverse, et qui fortifie la résistance, et où elle serait si affaiblie sans cela. On ne peut mieux comparer ce renforcement qu'à l'expansion aponevrotique si connue que le muscle biceps envoie au pli du coude à l'aponevrose d'enveloppe de l'avant-bras.

Le bord inférieur du muscle transverse (bord parfaitement distinct, soit dit en passant, de celui du petit oblique) est d'abord musculaire, à partir du moment où il abandonne le ligament de Fallope, puis il devient bientôt tendineux, sous forme d'une aponevrose mince, composée de fibres aponevrotiques à peine juxtaposées. Toute mince qu'elle soit, cette aponevrose envoie néanmoins par sa base une expansion aponevrotique (calcifiée elle aussi), en forme de demi-lune, qu'on rend très évidente sur la préparation anatomique en tirant en dehors le bord inférieur du muscle transverse. D'abord distincte du fascia transversalis, devant lequel elle est placée, cette expansion finit, en descendant, par se confondre avec lui et par l'enfermer. Le fascia transversalis reçoit un renforcement tout pareil dans un point où elle a tant besoin de résistance, et où elle serait si affaiblie sans cela. On ne peut mieux comparer ce renforcement qu'à l'expansion aponevrotique si connue que le muscle biceps envoie au pli du coude à l'aponevrose d'enveloppe de l'avant-bras.

Nous pouvons maintenant apprécier et dire au juste à quoi se rapporte ce feuillet méridien par M. Gay comme repliement du fascia lata, intermédiaire au ligament calcifié et à l'entonnoir fémoro-vasculaire, tout en adhérant spécialement à ce dernier. Ce feuillet, dans lequel nous allons trouver le ligament de Hey, n'est autre que l'expansion de renforcement envoyée au fascia transversalis par le bord inférieur du muscle transverse et par le bord externe du muscle droit. Les explications dans lesquelles nous venons d'entrer font comprendre pourquoi M. Gay a trouvé que son feuillet arrive au bord inférieur arrêté du muscle transverse ; aussi à la raison pour laquelle, ainsi que l'a très bien vu aussi M. Gay, il se continue aussi un peu sur la face antérieure d'enveloppe du muscle transverse, toute mince qu'elle est devenue par en bas, se continue cependant sur la face antérieure de l'expansion semi-lunaire qu'elle renforce un peu.

La différence essentielle entre la description de M. Gay et la description que j'ai donnée plus haut des aponevroses du canal crural consiste donc en ce que, sur la paroi antérieure de l'entonnoir fémoro-vasculaire, M. Gay décrit deux feuillettes, un antérieur, que je viens de prouver être l'expansion semi-lunaire inférieure du muscle transverse, et un postérieur, qui est la vraie continuation du fascia transversalis. Moi, au contraire, en considérant que l'expansion semi-lunaire n'est qu'un renforcement du fascia transversalis, je ne la décris à part qu'à propos du canal inguinal ; vis-à-vis le canal crural, les deux étant à peu près toujours unis en une seule lame et se comportant identiquement de la même façon, je les décris en une seule sous le nom commun de fascia transversalis.

C'est là une règle générale indispensable dont on sent bien vite la nécessité, lorsqu'on doit décrire l'anatomie chirurgicale de tout le corps humain, d'être si méticuleux que l'aponevrose que des lames fibres se trouvent deux faces parallèles et se comportant d'une manière différente que les lames voisines ; ainsi deux lames fibreuses accolées se comportent de la

même façon ; pour nous, elles ne forment qu'une seule aponevrose et nous les décrivons en une seule aponevrose, ajoutant seulement d'une manière incidente qu'elle peut se décomposer en deux lames. Il n'est guère possible de faire autrement, sous peine de confusion. Et puis cela ferme la bouche aux mauvais plaisants qui pour se dispenser d'étudier et se justifier de ne pas savoir ont fait courir le lieu commun que, dans l'anatomie chirurgicale moderne, l'habitude de doubler en plusieurs couches une même lame pour en créer autant d'aponevroses.

Il y a entre la description de M. Gay et la nôtre deux autres différences accessoires, dont l'une est cependant très importante.

D'après M. Gay, il semblerait que la paroi antérieure de l'entonnoir fémoro-vasculaire peut toujours être doublée en deux lames. Toujours est de trop, et M. Gay reconnaît lui-même que, si elles sont distinctes à la partie inférieure, elles sont inséparablement unies en une seule en dehors. Or, si nous tenons compte qu'elles sont toujours inséparablement unies en dehors, qu'elles le sont souvent aussi en dedans, et qu'alors même qu'elles sont distinctes elles se comportent de la même façon, nous verrons que ce n'est pas la peine, à propos du canal crural, de décrire isolément une lame antérieure, continuation de l'expansion du muscle transverse, et une lame postérieure ou fascia transversalis proprement dit. C'est pourquoi, dans notre description, nous avons tout d'un globe sous le nom de fascia transversalis se continuant dans le canal crural pour former l'entonnoir fémoro-vasculaire.

2° Jusque-là, nous sommes d'accord avec M. Gay sur les détails, et nous différons seulement sur l'interprétation ; ici la différence va être plus sérieuse. M. Gay fait continuer par en bas le feuillet antérieur qui descend du bord inférieur du muscle transverse jusqu'au pourtour du bord libre du ligament calcifié, dont il considère ce feuillet comme un repliement, comme un dédoublement. Ceci est erroné. D'abord, il n'y a pas de bord libre du ligament calcifié, à moins qu'on ne le crée par le scalpel, ce prétendu bord libre se continuant intimement avec le fascia cribriformis ; puis le feuillet en question, doublant en avant la paroi antérieure de l'entonnoir fémoro-vasculaire, ne descend pas si bas que le prétendu bord libre du ligament calcifié, puisque l'entonnoir à la paroi duquel il appartient, prend à moitié hauteur seulement du canal crural. Comment se fait-il, dit-on, que M. Gay, si exact dans ses descriptions, ait vu et décrit une dessine même des adhérences entre le bord libre du ligament calcifié et le feuillet en question ? Oh ! si l'agit d'adhérences, la question change de face. Il y a en effet des adhérences, et voici comment. C'est précisément là que les petits vaisseaux artériels, veineux et lymphatiques traversent le fascia cribriformis et, plus haut, l'entonnoir fémoro-vasculaire ; ou la présence de ces nombreux vaisseaux suffirait seule pour établir une apparence d'adhérence entre les deux couches aponevrotiques ; de plus, de nombreux filaments cellulaires accompagnent les vaisseaux, et établissent en effet des adhérences purement cellulaires ; lorsqu'on veut enlever l'aponevrose fémorale superficielle de dessus l'entonnoir fémoro-vasculaire, on trouve donc ces vaisseaux et ces adhérences cellulaires jusqu'au niveau de l'union du ligament calcifié avec le fascia cribriformis, et c'est là ce qui trompe M. Gay. Quant à la description de Breschet, qui compare ces adhérences au redoublement se réfléchissant sur les gros vaisseaux du cœur, elle est par trop exagérée et trop scartée du fait réel pour devoir nous arrêter.

En résumé, il y a, en effet, sur la paroi antérieure de l'entonnoir fémoro-vasculaire une mince lame aponevrotique parfois distincte de la continuation réelle du fascia transversalis, quoique alors même elle lui soit accolée ; mais cette lame n'est qu'une expansion du renforcement venant du bord inférieur du muscle transverse et de son aponevrose antérieure d'enveloppe ; et malgré quelques adhérences éloignées de la se canal crural avec le bord du ligament calcifié, elle n'est pas la continuation de ce ligament et ne peut pas être décrite comme son dédoublement.

§ II. *Ligament de Hey.* — Pourquoi, dira-t-on peut-être, ces deux longs paragraphes I et II pour insister sur des détails qui, selon vous, n'ont pas une importance majeure, puisque, les connaissant, vous ne les avez pas exposés dans la description régulière des aponevroses du canal crural ? — Pourquoi ? C'est bien simple. Il s'agit ici, pour les chirurgiens français, de connaître les perfectionnements que les chirurgiens anglais ont apportés dans le traitement des hernies crurales. La première chose, pour comprendre ces perfectionnements, consiste à comprendre d'abord le langage des Anglais. Or, plusieurs de leurs dénominations diffèrent complètement des nôtres ; il faut bien les expliquer d'abord. Par exemple, ce ligament de Hey, dont tous les chirurgiens anglais parlent, est inconnu en France. Lorsque j'étais à Paris, bien des élèves étrangers m'ont demandé de leur montrer ce ligament, et moi en trouvant nulle part la description, ayant bien cherché et des formations anatomiques, j'étais obligé de répondre que je ne savais pas, maintenant, si je sais ce que c'est, et que j'ai à l'exposer aux autres, ce n'est certes pas trop de ces paragraphes I et II pour leur bien expliquer.

Reprenons donc le ligament de Hey.

Ce ligament, sur lequel les Anglais insistent tant, a eu de la peine à se faire connaître, même en Angleterre.

Historique rapide. — Signalé en 1799 par M. B. Bell, puis par Charles Bell, et mieux décrit par lui plus tard, et en 1810, sous le nom de *femoral ligament*, nous ne l'avons eu avant déjà décrit, il a été bien souvent l'objet d'une telle importance en 1803, par Hey. Voici un extrait de la description de Hey :

Environ trois huitièmes de pouce au-dessous du ligament de Poupart, il existe dans le développement de la gaine du canal crural un autre ligament quelque peu semblable à celui de Poupart, mais plus petit. Il se dirige transversalement et ne descend pas

(1) Suite. — Voir les numéros des 30 novembre, 4, 9 et 11 décembre.

obliquement, comme le fait ce ligament. Au contraire, il remonte plutôt à mesure qu'il s'approche de la myélite du pubis en passant par derrière le ligament de Poupart, qu'il croise. Il résulte de là qu'il est placé plus profondément, plus concentré à l'axe du canal crural que le ligament de Poupart ou de Gimbernat.

Ceci était bien catégorique et a été cependant mal compris pendant plusieurs années.

Ce détail n'a pas été bien exposé par A. Cooper, qui en parle, dit-il, d'après ses dissections et d'après une conversation qu'il a eue à ce sujet avec M. Hey. Il le considère comme appartenant au prolongement du ligament falciforme; néanmoins, il ajoute que M. Hey tend le nom de ligament fémoral à la partie de la ligne qui est derrière l'arcade fémorale de Key, dans l'édition ultérieure d'A. Cooper, le décrit mieux, comme une bande tendineuse qui unit le fascia transversalis au bord postérieur du ligament de Fallope et qui est tout à fait distincte du ligament de Gimbernat.

Liston et M. Lawrence ont continué, comme A. Cooper, à donner le nom de ligament de Hey au prolongement du ligament falciforme qui double et renforce le ligament de Gimbernat. Chose curieuse! au moment où Liston commettait cette erreur d'attribution, il déclarait à côté le vrai ligament de Hey sous le nom de *vraie arcade crurale* d'après ses propres dissections. La vraie arcade crurale, dit-il, est formée par l'union du fascia sous le ligament de Poupart et en est distincte, puisque, ce ligament de Poupart (ou de Gimbernat) coupé, l'arcade crurale n'est pas affaiblie; il la considère comme appartenant au fascia transversalis. Je ferai remarquer que ces deux descriptions d'A. Key et Liston approchent beaucoup de la vérité.

Shaw (1822), d'après lui et d'après M. Morton, le décrit bien comme appartenant au fascia transversalis. M. Morton fait remarquer qu'il est peut-être un résultat artificiel de la préparation. Ceci ajoute déjà un trait de plus aux deux descriptions précédentes.

Depuis ce moment, le ligament de Hey, le ligament fémoral, a été ou mentionné ou décrit dans tous les livres d'anatomie qui ont été publiés en Angleterre.

Description. — En voici la description minutieuse telle que la donne M. Gay.

Il est distinctement aponeurotique ou fibreux. Il prend son origine

1° Dans l'épaisseur même de la lame aponeurotique dans laquelle il est incorporé, derrière cette portion de l'arcade crurale qui donne attache aux fibres les plus inférieures du muscle transverse (non savons d'après le § 1^{er} que cette lame aponeurotique n'est qu'une question de la lame récemment avouée au-dessous du fascia transversalis par l'aponeurose semi-lunaire inférieure du transverse, et que M. Gay décrit à tort comme un dédoublement du ligament falciforme);

2° Par des fibres plus fortes, à ces fibres même du muscle transverse auxquelles elle paraissent s'arrêter sous forme de délicates terminaisons ligneuses; et

3° De l'arcade crurale au point de sa jonction avec le fascia iliaque.

La bande ainsi formée passe tout du long devant l'ouverture crurale, derrière l'arcade crurale, pour se terminer en s'insérant dans la crête pubienne, pris du ligament de Gimbernat..... en commun avec les fibres terminales du prolongement du ligament falciforme, il est situé à une petite distance au-dessous de l'arcade crurale, son extrémité la plus externe étendue vers le côté fémoral de celui-ci, comme il a une plus grande tendance que l'arcade à une direction horizontale, il en résulte que, dans son trajet vers le pubis, il atteint le niveau du bord postérieur mince du ligament de Gimbernat à peu près au milieu de sa longueur, et alors il lui vient à bout par derrière, et se confond avec lui. Il entoure et surpasse la partie antérieure et l'angle pubien de la gaine des vaisseaux (l'entonnoir fémoral-vasculaire), et en détermine en même temps l'orifice. On pourrait donc le considérer comme étant l'arcade crurale profonde.

Je pense que je viens de donner là tous les éléments nécessaires pour juger la question. Examinons un peu attentivement.

Appréciation. — Tous ces détails sont-ils exacts? Oui, parfaitement exacts. Pourquoi alors ne pas les avoir cités dans la description régulière des aponeuroses du canal crural donnée en commençant? Parce que, tout vrais que sont ces détails, ils ne me paraissent pas avoir une grande valeur. Si l'on voulait écrire en anatomie toutes les minuties de ce genre qui existent, les descriptions seraient insupportables et n'en finiraient jamais. Si, au lieu de la description pure et simple de l'entonnoir fémoral-vasculaire sous forme d'un cul-de-sac qui termine inférieurement le fascia transversalis vis-à-vis le canal crural, nous venions nous le nommer de ligament de Hey, l'épaisseur de cette partie antérieure du fascia transversalis de Gimbernat. On s'arrêterait? Thomson a-t-il vraiment bien autrement loin sur cette voie que les chirurgiens et anatomistes anglais. Chaque petit faisceau nouveau inséré au pourtour de l'anneau crural, venant se confondre avec l'entonnoir fémoral-vasculaire et le renforcer, a reçu de lui un nom, et à ce titre nous aurions eu à parler, outre le tendon du petit psoas, des fibres pelvi-crurales et de la bandelette pubo-crurale, etc.

Rappelons-nous qu'on nous s'est occupés ici uniquement d'anatomie en rapport avec la chirurgie, de cette partie de l'anatomie que le chirurgien doit avoir toujours présente dans sa mémoire, d'anatomie chirurgicale, en un mot. Par conséquent tous les détails qui ne sont pas propres à aider la mémoire ou qui n'offrent pas une application actuelle à la chirurgie doivent être élagués et réservés pour l'anatomiste

de profession. A ce titre, tous les petits détails en question, excepté le ligament de Hey, qui mérite une discussion particulière, devaient être écartés. La question, pour le ligament de Hey, se réduit à ceci : Une hernie crurale peut-elle ou ne peut-elle pas être étranglée au niveau de l'anneau crural et par cet anneau? Si oui, les chirurgiens anglais en décrivant le ligament de Hey ont été bien autrement logiques et se sont montrés à ce point de vue bien meilleurs anatomistes que les chirurgiens français qui acceptent comme eux l'étranglement par l'anneau crural; si non, et nous affirmons que nous ne pouvons l'admettre, d'après l'anatomie et de par tons les faits bien observés depuis que cette opinion a été émise, la description du ligament de Hey devient du superflu pour le chirurgien. D'autant plus que ce n'est pas un ligament distinct.

En effet, comme l'ont très bien vu et dit A. Key, Liston, Shaw et Morton, ce qu'on appelle ligament fémoral, vraie arcade crurale, arcade crurale profonde, ou ligament de Hey, n'est qu'un simple épaississement du fascia transversalis au moment où il longe le ligament de Gimbernat. On peut le constater par deux espèces de préparations. Ou bien, comme l'indique Liston, comme l'a si bien fait dessiner Thomson dans une planche reproduite dans *l'Anatomie chirurgicale* de M. Velpeau, et comme l'a répété après eux M. Gay, on divise par une incision verticale le ligament falciforme et le ligament de Gimbernat en deux moitiés, qu'on dissèque et rejette chacune de son côté, de manière à bien mettre à découvert la paroi antérieure du l'entonnoir fémoral-vasculaire. On voit alors, au lieu du ligament de Gimbernat, qu'on a fait la préparation indiquée par A. Key, pour montrer que le fascia transversalis se continue au-dessous du ligament de Gimbernat. Pour cela on enlève la peau et le tissu cellulaire sous-cutané de dessus la partie inférieure de l'aponeurose du muscle grand oblique de l'abdomen; on divise cette aponeurose un peu au-dessus du ligament de Fallope, et on en renverse la partie inférieure vers la cuisse; on enlève complètement et avec soi les fibres les plus inférieures des muscles petit oblique et transverse, de manière à mettre à découvert le bas du fascia transversalis, et à avoir préparé la gouttière que ce fascia en arrière, l'aponeurose du grand oblique en avant, et le ligament de Fallope en bas, forment pour le canal inguinal; on applique contre la face antérieure du fascia transversalis et bien à plat, l'extrémité aplati du manche d'un scalpel, qu'on fait descendre ensuite de haut en bas, de manière que, par ses mouvements de va-et-vient, on détache aisément le fascia transversalis du bord supérieur du ligament de Gimbernat. On a isolé le fascia transversalis et sa continuation, l'entonnoir fémoral-vasculaire, tout la face antérieure est librement à découvert.

On a besoin alors que de regarder, pour constater qu'en effet au voisinage du ligament de Gimbernat, au moment où le fascia transversalis se continue avec l'entonnoir fémoral-vasculaire il est épaissi par des fibres placées dans son épaisseur, et il disposées exactement comme les si exactement indiqués M. Gay dans la description transcrite ci-dessus. Cet épaississement est bien réellement ce que Hey a voulu décrire sous le nom de ligament fémoral.

On n'a pas donné la raison d'existence du ligament de Hey. Il est indispensable cependant de la connaître pour juger de son importance réelle. Toutes les parties du corps humain sont disposées, dans leur position, leurs formes, leur structure, etc., ou bien en conséquence de fonctions qu'elles ont à remplir, ou bien en conséquence de dispositions antérieures dont elles ne sont que les effets. Le ligament de Hey paraît n'avoir aucune fonction à remplir, et n'être qu'un effet, qu'un résultat. Mais pour ne pas entrer dans cette question, qui, quoique simple, n'est pas facile à comprendre à notre époque dont elle heurte les préjugés, nous nous contenterons de parler de pure coïncidence, déclarant bien haut ne nous servir de ce mot que comme pure expression verbale, sans faire aucun acte d'adhésion à une ci-devant école de philosophes, gens de négation pure qui s'appellent, par antithèse, les positivistes, contre lesquels au contraire nous protestons. Prenant donc le fait comme simple coïncidence, voici ce que nous voyons dans le corps humain. Partout où une aponeurose s'approche du ligament, et surtout lorsqu'elle touche ce ligament, elle tend à s'épaissir à ce niveau et plus ou moins à son voisinage. Pour peu que le ligament soit fort, on voit se développer dans l'aponeurose des fibres parallèles ou presque parallèles au ligament. Mêmes particularités ont été observées souvent lorsqu'une aponeurose tombe sur le bord d'un muscle; on observe souvent dans l'épaisseur de l'aponeurose des fibres parallèles aux fibres du muscle, là où elle longe celui-ci. Le fascia transversalis, à sa partie inférieure, nous présente les deux cas. Il longe le ligament de Gimbernat, auquel il adhère; d'autre part et un peu au-dessus, il reçoit une expansion du bord inférieur du muscle transverse. Rien d'étonnant, alors, que dans ces deux cas on observe souvent le ligament de Hey, sous le nom de fibres crurales ligament inguinalis interni de Hesselbach. Ce petit ligament se distinguait du ligament de Hey non-seulement parce qu'il est placé un peu plus haut que lui, c'est-à-dire au-dessus du niveau de l'anneau crural, mais encore parce qu'il serait vraiment logé dans le fascia transversalis, tandis que le ligament de Hey serait logé dans le feuillet plus superficiel que nous avons vu décrit par M. Gay comme un dédoublement du ligament falciforme. Il

peut y avoir quelque chose de vrai dans cette petite subtilité. En tout cas, le ligament de Hey et le soi-disant ligament inguinal interne se font suite sans autre ligne de démarcation qu'un épaississement plus marqué pour le ligament de Hey, et qui se comprend par le voisinage plus immédiat du ligament de Gimbernat.

En somme, tout en acceptant la description que M. Gay a si bien donnée du ligament de Hey, nous dirons seulement qu'il est un simple épaississement du fascia transversalis au niveau de l'anneau crural; épaississement analogue à celui dont tant d'autres aponeuroses nous offrent des exemples dans une situation semblable.

Cela n'empêche pas que, ligament distinct ou simple épaississement du fascia transversalis, le ligament fémoral de Hey ne soit pas mal résistant. Liston a en raison de dire que si l'on coupe seulement en travers le ligament de Gimbernat, en respectant le ligament de Hey, la résistance du pourtour antérieur de l'anneau crural n'est pas notablement affaiblie. Le ligament de Hey est plus concentré par rapport à l'axe du canal crural, plus intérieur que le ligament de Gimbernat, puisqu'il est en arrière de lui. Par conséquent si les intestins engagés dans une hernie crurale pouvaient être étranglés par les aponeuroses qui entourent l'anneau crural, ce serait certainement le ligament de Hey auquel il faudrait rapporter l'action principale, puisqu'il est plus voisin de la hernie que le ligament de Gimbernat; ce serait ce ligament surtout qu'il faudrait songer à diviser par le débridement; bien mieux, les chirurgiens qui n'en connaissent pas l'existence et cherchent à inciser le ligament de Gimbernat commencent nécessairement par couper le ligament de Hey, qui lui est accolé et qui se présente le premier au tranchant du bistouri. Reste à savoir si on ne s'est pas trompé en acceptant l'étranglement possible au niveau de l'anneau crural, et si on peut avoir jamais besoin de diviser le ligament de Gimbernat pour débrider une hernie crurale. C'est ce que nous allons voir et nier tout à l'heure.

(La suite à un prochain numéro.)

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE.

Séance annuelle du 14 décembre 1852. — Présidence de M. Mézard.

M. Gibert donne lecture du rapport général sur les ouvrages envoyés au concours des prix. M. Mézard proclame ensuite le nom des lauréats. Nous avons déjà fait connaître ces noms; il se nous reste à résumer les titres des prix des concours pour les années 1853, 1854, 1855 et 1856.

PRIX PROPOSÉS POUR 1853.

L'Académie croit devoir rappeler ici les questions annoncées dans le programme de l'année dernière, à savoir :

Prix de l'Académie.

Existe-il des paralogiques indépendantes de la myélite? En cas d'affaiblissement, tracer leur histoire.

Ce prix sera de 1,000 fr.

Prix fondé par M. le baron Portal.

De l'anatomie pathologique des différentes espèces de gomme, du traitement préventif et curatif de cette maladie.

Ce prix sera de 1,000 fr.

Prix fondé par madame Bernard de Cuvier.

Faire l'histoire du tétanos.

Ce prix sera de 1,500 fr.

Prix fondé par M. le docteur Capuron, membre de l'Académie.

L'Académie divise, pour cette fois, la somme disponible et propose deux prix, dont l'un sera de 1,000 fr. sera accordé à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : « Des conditions physiologiques et pathologiques de l'état puerpéral. »

Pour le second prix, de la valeur de 1,500, l'Académie a formulé une question qu'elle croit devoir faire précéder des considérations suivantes : « L'analyse chimique des eaux minérales est une des méthodes d'analyse des eaux minérales on recue dans ces derniers temps des perfectionnements considérables et y ont fait découvrir un assez grand nombre de principes minéralisateurs qu'on n'y soupçonnait pas auparavant; considérée sous ce rapport, la connaissance des eaux minérales laisse peu à désirer, car elle démontre les substances qui les composent aussi exactement qu'il est possible de l'espérer dans l'état actuel de la science; mais dans quel ordre ces substances s'y trouvent-elles combinées? Quelle est finalement la constitution chimique normale de ces eaux? L'analyse chimique des eaux minérales est donc à l'état de nature, quel qu'il soit, et il se contiente d'isoler les corps, d'en établir les proportions relatives et d'en faire une simple nomenclature sans recourir à aucun essai synthétique. Tout en appréciant l'importance de ces résultats, on ne peut méconnaître tout ce qu'ils laissent à désirer, et c'est en vue de s'y satisfaire autant que possible que l'Académie met au concours la question suivante :

« Trouver une méthode d'analyse chimique propre à faire connaître dans les eaux minérales les corps simples ou composés, tels qu'ils existent réellement à l'état normal. »

Prix fondé par M. Nadau.

Ce prix, qui est de la valeur de 3,000 fr., sera décerné au médecin ou au professeur qui aura fait ou publié un cours d'hygiène populaire divisé en vingt-cinq leçons conformément au programme suivant :

1° Faire connaître succinctement la constitution physique et morale de l'homme, les véritables conditions de sa santé; montrer l'heureuse influence d'une éducation forte et religieuse sur le caractère et le bien-être de l'individu.

2° Exposer d'une manière générale les influences des climats, des vicissitudes atmosphériques, des habitations et des vêtements;

3° Traiter du régime en général, du choix et de l'emploi des aliments et des boissons et des habitudes qu'il s'y rapportent;

4° Insister sur les avantages de la sobriété, et plus particulièrement sur les dangers qui résultent de l'abus des boissons alcooliques.

Se journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITALIERS

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS, Trois mois... 8 fr. 50 c.
ALGÈRE, ANGLETERRE, BELGIQUE, Six mois... 16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE, Un an... 30 »

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GARÇON, HOLLANDE, PIÉMONT, Trois mois... 9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE, Six mois... 17 »
TURQUIE, ANAGÈRE ET COLONIES. Un an... 33 »

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

Les lettres et paquets nous adressés sont rigoureusement refusés.

PARIS, LE 17 DÉCEMBRE 1852.

De l'événement des sangues en France.

Dans une lettre que nous adresse notre excellent et infatigable maître et ami M. le professeur Chevalier, se trouve le passage suivant, que nos abonnés liront avec d'autant plus d'intérêt que la question qu'on y traite est non-seulement des plus importantes, mais une de celles qui sont le plus à l'ordre du jour.

Bordeaux, 11 décembre 1852.

Mon cher rédacteur,

Je n'ai pas perdu mon temps à Bordeaux ; car aussitôt que j'ai terminé aux assises pour l'affaire d'empoisonnement pour laquelle j'avais été assigné, j'ai eu de nombreuses conférences avec des personnes qui élèvent des sangues. J'ai été voir des marais où l'on fait l'éducation de ces animaux. J'ai acquis la conviction que les travaux entrepris sur la propagation des sangues à la Gironde sont arrivés à un tel point, qu'avec quelques encouragements accordés aux personnes qui feront cette éducation avec intelligence et salubrité, la France sera affranchie du tribut qu'elle paye à l'étranger, et que les classes les plus pauvres de la société ne seront plus, comme par le passé, forcées de recourir à l'utile médication que constitue l'application des sangues, application pour laquelle il fallait quelquefois consacrer plus que le prix du travail de toute une semaine.

Les personnes qui s'occupent de l'éducation des sangues sont toutes disposées à combattre la fraude. « Point de gorgement, me disait l'une d'elles ; qu'il y ait une commission nommée pour la réception des sangues, et nous nous soumettrons à son inspection, quelque sévère qu'elle puisse être. »

Cette éducation a pris dans la Gironde un développement tel, que des marais loués 500 fr. seulement sont loués actuellement des prix très élevés.

Il y a des propriétés de 50 hectares, celle de M. Pichon, par exemple, qui sont affectées à la reproduction des sangues. On m'a raconté des faits tellement extraordinaires, que je n'ose vous les rapporter avant d'avoir acquis une plus grande certitude.

L'éducation des sangues a gagné du terrain ; car j'ai vu à Poitiers (Vienne) :

1° Que déjà aux environs de cette ville ;
2° Qu'à Blanc (Indre), on s'occupe aussi de cette industrie, qui ne paraît tout à fait acquise au pays.

J'ai reçu des renseignements de St-Christoly, de Mont-de-Marsan, partout l'élan est donné, partout on s'occupe d'élever des sangues, partout on repousse la fraude. Nous devons donc tout espérer.

J'ai reçu avant mon départ pour Bordeaux, d'un de mes confrères de cette ville, M. Barbat, un livre que j'ai lu avec le plus grand plaisir. Ce livre, publié en 1852 par M. Louis Vaysses, a pour titre : *Guide pratique des éleveurs de sangues*. Cet ouvrage sera d'une très grande utilité pour ceux qui voudront se livrer à la reproduction des sangues.

Je compte, plus tard, vous faire connaître d'autres détails. En attendant, je suis votre tout dévoué. A. CHEVALIER.

M. le docteur Félix Roubaud veut bien nous communiquer quelques épreuves de son *Annuaire* pour 1853, qui paraîtra le 25 de ce mois. Elles contiennent des renseignements sur la statistique médicale de la France que nos lecteurs verront certainement avec intérêt.

Sur une population de 35,781,628 habitants, la France compte 11,217 docteurs en médecine, 7,221 officiers de santé et 5,175 pharmaciens. S'il était possible de répartir uniformément sur tout le territoire les médecins (docteurs et officiers de santé) et les pharmaciens, on aurait :

1 médecin pour... 1,940 habitants ;
1 pharmacien pour... 6,914 —

Mais il n'en faut de beaucoup que la répartition en soit ainsi faite, et les différences qui en résultent suivent des lois constantes, selon qu'on se place au point de vue topographique ou de la richesse des départements.

Sous le rapport topographique, on peut dire :
1° Que le nombre des médecins est plus fort dans le midi que dans le nord ;
2° Que le nombre des docteurs comparé à celui des officiers de

santé est plus élevé dans les départements du midi que dans ceux du nord.

En partant la France en sept zones, on trouve :

Zone du nord.	POPULATION.	DOCT.	OFF.	DES.	TOTAL.	PROPORTION.
1	5,082,083	1,018	1,356	2,374	1 sur 2,140	— 2,656
2	5,018,561	1,402	836	2,238	1 sur 2,216	— 2,716
3	5,967,120	1,349	848	2,197	1 sur 2,148	— 1,486
4	4,739,381	1,874	1,314	3,188	1 sur 1,915	— 1,915
5	3,303,704	1,169	492	1,661	1 sur 1,555	— 1,555
6	2,216,484	658	657	1,315	1 sur 1,687	— 1,687
7	6,087,617	1,957	971	2,928	1 sur 2,382	— 2,382

Par conséquent, en additionnant les chiffres qui se rapportent aux zones du nord et ceux qui appartiennent aux zones du midi, nous trouvons :

Dans le nord, 1 praticien sur 2,496 habitants.
Dans le midi, 1 — 1,619 —

Si nous comparons dans les zones du nord et dans celles du midi le nombre des docteurs à celui des officiers de santé, nous trouvons que :

1° Dans le nord, le chiffre des docteurs l'emporte seulement de 739 sur celui des officiers de santé ;
2° Dans le midi, au contraire, le chiffre qui exprime cette différence est de 1,348.

À ce point de vue de la richesse des départements, M. F. Roubaud établit :

1° Que les départements riches ont moins de médecins que les départements pauvres ;

2° Que le nombre des docteurs comparé à celui des officiers de santé est plus fort dans les départements pauvres que dans les départements riches.

Le nombre total des médecins trouvé par M. Roubaud s'éloigne du chiffre fourni par M. le ministre des finances lors de la présentation du projet de loi sur le budget des recettes en 1852 et établit au midi d'ouest. Pour les officiers de santé, l'accord est moins parfait, car j'ai un total de 2,233 officiers de santé de plus que M. le ministre. Cette énorme différence s'explique naturellement par la manière dont M. le ministre et moi avons dressé notre statistique : M. le ministre n'a inscrit sur ses tableaux que les personnes exerçant réellement la médecine et par conséquent soumise à la patente médicale ; tandis que j'ai porté sur mes listes tous les individus munis d'un titre médical, pratiquant ou non l'art de guérir ; de ce nombre sont à peu près tous les chirurgiens militaires en retraite pourvus d'un titre, mais n'exerçant pas l'art de guérir ; tous les individus qui, munis d'un diplôme, ont abandonné l'exercice de la médecine pour le commerce, l'industrie ou toute autre carrière. Ces changements de position se font surtout remarquer chez les officiers de santé, à qui leur titre a coûté beaucoup d'études et d'argent ; les docteurs, au contraire, qui ne sont entrés dans la carrière médicale qu'après des études longues, pénibles et dispendieuses, renoncent rarement à tant de sacrifices. Ce double fait d'accepte sans peine la raison est constamment attesté par ma correspondance et explique tout naturellement le désaccord qui existe entre le chiffre du ministre et le mien.

UN COUP D'ŒIL SUR LA CHIRURGIE ANGLAISE.

Des hernies crurales (1).

Par M. le docteur A. DEVILLE,

Ancien professeur de l'École anatomique des hôpitaux de Paris.

§ III. *Fascia cruriformis et fosse fémorale.* — Nous avons déjà vu que M. Gay accepte encore la description de la fosse ovale de Scarpa ; ce qu'on appelle la grande ouverture de la veine saphène, sans trop de raison, puisque la veine n'occupe qu'une très petite partie dans le bas de cette grande ouverture artificielle. Cela tient à ce que M. Gay, quoiqu'il connaisse très bien le fascia cruriformis, ne le décrit pas comme une continuation de l'aponévrose fémorale. Il le place là, sans en donner de raisons suffisantes, comme un opercule distinct fermant la fosse fémorale (fosse ovale), attaché en dedans à l'aponévrose du péciné, et en dedans au prétendu profond profond du ligament falciforme (erreur due à la présence des adhérences dont nous avons parlé au paragraphe 1^{er}). Le fascia cruriformis, dit M. Gay, offre des particularités de structure que n'offre pas le ligament falciforme. Sans doute ; mais ces particularités sont largement expliquées par le grand nombre de petits vaisseaux qui percent à l'aponévrose fémorale. Est-ce que l'aponévrose axillaire dans la partie la plus profonde du creux, parce qu'elle

y est percée d'un grand nombre de trous pour le passage aussi des lymphatiques superficiels du membre supérieur, n'en est pas moins l'aponévrose axillaire ? Est-ce que tant d'autres aponévroses ne sont pas dans le même cas ? D'ailleurs si on peut avec des idées préconçues, dont on n'est pas toujours maître, discuter sur ceci la plume à la main, toute discussion devient impossible, le scalpel à la main, auprès d'un cadavre ; les fibres constitutives du fascia cruriformis se continuent trop intimement par et through incontestablement avec le ligament falciforme pour que nous ayons besoin d'insister davantage. M. Gay est, du reste, sur ce point, en dissidence avec beaucoup d'autres auteurs, en particulier avec A. Cooper et Burns, qui ont été précisément les premiers à enseigner que le fascia cruriformis était une dépendance de l'aponévrose fémorale. A. Cooper le faisant provenir du ligament falciforme, et Burns de l'aponévrose du péciné ; ce qui revient au même, suivant le sens de la dénomination, ce qui revient au même, suivant le sens de la dénomination, ce qui revient au même, suivant le sens de la dénomination.

À propos du fascia cruriformis, M. Gay exprime l'opinion (qui est très générale chez les chirurgiens anglais, partielle et perdant du terrain tous les jours chez les chirurgiens français) que si le fascia cruriformis peut élargir une hernie crurale, ce n'est pas le siège le plus habituel de l'étranglement. Il cite cependant contre son opinion celle de Monro junior, qui dit que le passage de la hernie crurale à travers le bœuf, il fait cette citation après avoir rapporté à M. Malgaigne l'opinion que la cause la plus fréquente de l'étranglement est dans le fascia cruriformis. Cela peut être vrai par exception, dit M. Gay ; mais comme je ne m'en rappelle pas de cas, je ne puis accepter avec M. Malgaigne que ce soit le cas ordinaire.

C'est pas tout à fait à M. Malgaigne qu'il faut rapporter la démonstration du siège le plus habituel de l'étranglement des hernies crurales. On l'a fait remonter bien plus loin, au commencement de ce siècle même, et M. Malgaigne n'a été que l'occasion d'une explosion qui se préparait depuis longtemps. Dès qu'on a connu le fascia cruriformis, on a vu qu'il pouvait élargir la hernie crurale. Cependant ce mode d'étranglement restait secondaire, et tous les chirurgiens, dans leur pratique et leurs livres, ne se préoccupaient pour ainsi dire que du ligament de Gimbernat. Cependant à la suite de l'impulsion donnée à Paris par Thompson à l'étude des hernies, les habitudes de l'École pratique de la Faculté de médecine de Paris avaient entamé la question de plus près, et leur opinion, d'un bout de l'expression dans la thèse de M. Demeaux, était depuis longtemps arrêtée ; mais les habitudes de l'École pratique, noyées de l'avenir, ne pouvaient pas en ce moment parler assez haut pour se faire écouter. Tout d'un coup parait M. Malgaigne, qui, avec l'autorité écrasante de l'anatomie et des faits, nie l'étranglement des hernies par les anneaux normaux, en particulier par l'anneau crural. Immédiatement grand scandale, d'un côté universel, du M. Diday se fait un des principaux interprètes. Vous n'iez, dit M. Diday, l'étranglement par les anneaux fibreux. Eh bien, à Lyon, où M. Bonnet a remis en honneur la méthode de débridement de J.-L. Petit, nous opérons sans ouvrir le sac et la simple incision de l'anneau fibreux suffit pour lever l'étranglement. Là-dessus M. Diday cite plusieurs observations conducentes, surtout de hernies crurales. Cette discussion assez animée peut se résumer ainsi :

M. Malgaigne : L'anneau crural n'étrangle pas, ne peut pas élargir une hernie crurale.

M. Diday : Vous vous trompez, la hernie crurale est très souvent étranglée par le fascia cruriformis ; mais il ne s'agit pas de cela, il ne s'agit pas dans la publication de M. Malgaigne que des anneaux normaux, de l'anneau crural en particulier et non du fascia cruriformis. M. Malgaigne avait fait une réserve très nette, très catégorique pour les anneaux anormaux, dans l'article si vertement attaqué par les auteurs de l'étranglement. On a bien cherché des faits contraires depuis la publication de M. Malgaigne, et jusqu'à présent on n'en a trouvé en France... pas un seul ! Et certes, les occasions ne manquent pas.

Les opposants disparaissent, parce que les faits, examinés de près, sont incontestables. Non, l'anneau crural ne peut pas élargir, il est trop large pour cela ; il peut admettre pleinement un intestin grêle dont le calibre pourra être un peu aplati, mais n'est pas diminué, et il ne renferme dans sa capacité aucune disposition aponévrotique ou ligamentaire normale qui puisse le rétrécir et lui permettre d'agir comme agent d'étranglement. On a bien cherché des faits contraires depuis la publication de M. Malgaigne, et jusqu'à présent on n'en a trouvé en France... pas un seul ! Et certes, les occasions ne manquent pas.

En mettant de côté les cas exceptionnels où la hernie cru-

(1) Suite. — Voir les numéros des 30 novembre, 4, 9, 11 et 16 décembre.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris
dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, GIBRALTAR.	{	Trois mois.	10 fr.
		Six mois.	20
		Un an.	38

tre. Rien au cœur ni dans les poumons; absence des règles depuis la grossesse; nouction il y a trois mois.

Os. III. — Jeanne-Françoise Thallon. Ascite ayant débuté depuis un an dans les quatre derniers mois de la grossesse.

Le 12 juin 1852, visite de M. Teissier. Diagnostic : abdomen développé, tendu, mat, ondulant; peau luisante, sillonnée par les veines; douleurs vives, continues aux lombes, parfois à l'hypogas-

Quoi qu'il en soit, le ventre avait un développement déraisonnable (105 centimètres en circonférence, 47 de l'app phoide au pubis). Les cuisses et les jambes étaient fortes, ainsi que la peau du dartos.

Couché horizontalement sur le dos, le malade présentait à l'inspection abdominale un demi-ovoïde, dont la partie la plus saillante était à l'ombilic. Les parois abdominales offraient une

sensibilité à la pression. Il y avait météorisme à la percussion sur tous les points d'élèves jusqu'à quelques centimètres de l'ombilic, où le son était tympanique, ainsi que dans toute la région épigastrique et partie des deux hypochondres : preuve évidente que les intestins flottaient au-dessus du liquide.

En faisant coucher le malade sur un côté, le son tympanique gagnait la partie prominently du flanc et de l'hypochondre opposés, et la matité s'étendait de là à tout le restant de l'abdomen. La fluctuation était manifeste partout. Nous avions bien affaire à une ascite.

Les urines, traitées par l'urée azotique et une chaleur de 100 degrés, donnaient un léger précipité albumineux un peu rougeâtre. Pendant trois jours de suite le même précipité fut obtenu. L'appétit était conservé, la constitution générale assez bonne et le pouls sans fréquence notable.

Après persistance dans l'idée que la cause primordiale de l'ascite était la néphrite albumineuse aiguë, et qu'une hygiène du péritoine avait suscité l'épanchement dans la cavité formée par cette ascite.

Une consultation de confrères fut provoquée. L'ascite et l'albuminurie furent constatées, et le traitement institué par moi fut approuvé.

Deux jours après, nous évacuâmes huit à neuf litres de sérosité citrine et fortement albumineuse; c'était le moyen de donner au traitement institué toute sa puissance d'action.

Le lendemain de la ponction, les urines cessaient de précipiter du sérum, et pendant le moment nous n'eûmes plus obtenu de précipitation pendant les sept mois que nous avons traité notre malade.

Les exutoires sur les reins, les bains de vapeur, y compris des frictions irritantes à la peau avec les teintures de scille et de digitale, firent d'abord tous les frais de notre médication.

Le rapprochement se reproduisit avec une grande célérité; quinze jours avaient suffi pour que le ventre eût encore 93 centimètres de circonférence.

Le traitement par la gomme-gutte à doses croissantes fut alors mis en usage, après avoir dissipé les douleurs abdominales par plusieurs applications de cataplasmes.

La gomme-gutte fut assez rapidement portée à 1,50; la troisième s'établit; un commencement de diurèse eut lieu, et, en trois semaines, nous obtîmes la réduction du ventre à 51 centimètres de circonférence.

Après les quatre mois suivants, le liquide d'écoulement maintint stationnaire à cette limite, qu'avait laissée parfois à tel point, on nous pouvait croire à une guérison prochaine et radicale.

Au milieu de février 1852, apparition de nouvelles douleurs rénales à la suite d'une course à cheval, et accompagnement d'écoulement fébrile; puis recrudescence de douleurs péri-urinaires, apaisées jusqu'à...

Quelques saignées générales et locales bien ménagées dissipèrent tout ce cortège en huit jours; mais l'ascite avait pris pendant ce temps des proportions telles, qu'il fallut de nouveau recourir à la ponction.

Elle fut exécutée le 3 mars. Il s'écoula neuf litres de sérosité citrine. En vain voulûmes-nous essayer quelques purgifs, saignées, et bains de vapeur. Les premiers moments virent les fonctions digestives, les seconds affaiblir le malade, et le liquide s'accumulait avec une grande activité.

Le 22 mars, nouvelle ponction; dix litres de sérosité. Le malade, désespéré, et voulant tout tenter pour se sauver, nous demandâmes lui-même les injections iodées dont il nous avait entendu parler quelquefois.

Comme il ne se formait plus de précipité albumineux dans les urines, comme il n'y avait plus eu de douleurs de reins depuis cette fatale recrudescence, et qu'il n'y avait qu'écoulement sans autre souffrance ailleurs, nous crûmes pousser les suites en pratique, en prenant toutefois qu'il pourrait survenir des accidents.

Ce n'est qu'après deux nouvelles ponctions pratiquées à vingt jours d'intervalle et donnant de plus en plus du liquide que nous nous décidâmes à opérer.

Le 1^{er} mai, après avoir évacué deux litres de liquide épaisé en onze jours, nous pratiquâmes l'injection iodée suivant toutes les règles.

La matière injectée se compose de : eau distillée, 200 grammes; teinture d'iode, 25 grammes; iodure de potassium, 2 grammes; à la température de 30°.

À peine l'irrigation est-elle parvenue dans la cavité péritonéale, que le malade se met à vociférer, se tord dans la lie; la face se grippe à l'instant, le pouls se concentre pour devenir filiforme; et une refroidissement général a lieu.

Les douleurs, partant des deux côtés du petit bassin et de la vessie, gagnèrent le long des uretères pour aboutir dans les reins. C'est sur ce trajet qu'elles étaient plus violentes. Elles devinrent bientôt générales dans tout l'abdomen. Au bout de dix minutes nous voulûmes évacuer le liquide injecté; mais, ainsi que nous l'avions prévu, ainsi que nous l'avions craint, le liquide iodique arrivait dans le péritoine, il n'en sortit pas une seule goutte, celles que fassent, au reste, les manœuvres employées.

Il nous fallut attendre pendant quatre moroses heures nos souffrances inexplicables de ce pauvre malade, presque cadavérique en quelques instants.

Un incontestable conviction qu'il se développait une inflammation plastique, bien moins dangereuse par ses suites que l'inflammation pyogénique, soutenait notre courage en présence de cette torture. Nous n'étions pourtant pas convaincus que l'organisme ne s'affaiblirait point sous la pression de ces douleurs intolérables. Le ventre eut couvert de fomentations chaudes; mais cette application n'eût point des douleurs.

Le bûquet des vomissements de matières verdâtres porracées, l'extrême fréquence du pouls, le refroidissement persistant malgré les frictions d'eau chaude dont on avait entouré le malade, l'état cadavérique des souffrances, nous firent alors à l'intérieur d'une manière plus active, nous pûmes d'avoir à nous reprocher une issue funeste que nos redoutions, qu'on en en dis.

Il y avait cinq heures que l'injection avait été pratiquée, cinq heures que notre malade était dans un enfer de souffrances, quand nous lui fûmes connus le verdict de quinze heures.

Après l'écoulement de sang les douleurs commencent à s'apaiser, et une heure et demie après l'opéré pouvait reposer un peu. Le pouls s'était relevé, la chaleur était revenue, mais tout n'était pas fini.

À huit heures du soir, nouvelle recrudescence de douleurs aussi vives, plus vives même que le matin, et sévères principalement aux reins. Elles durèrent sept heures encore et contre tout. Pendant cinq jours durant il y eut des alternatives de souffrances indicibles et de calme.

Le deuxième jour de l'opération les urines du malade étaient purulentes et conservèrent caractère pendant huit jours. Au

moyen du siphon d'amidon nous pûmes constater, tout ce temps, la présence de l'ode dans ce liquide.

Voici, quant au ventre, ce que nous pouvions apprécier le lendemain de l'opération : développement moyen (50 centimètres de circonférence), tension, dureté dans les parties latérales et dorsales; traitement douloureux au moindre mouvement; nulle collection liquide sur les parties dorsales; légère ondulation à la partie la plus saillante d'un flanc à l'autre.

Le huitième jour le ventre s'était accru, mais infiniment moins qu'à la suite des précédentes ponctions; et quoique nous pussions constater une certaine quantité de liquide, il n'était pas qu'il y avait une masse coagulée et tenant les intestins soudés les uns aux autres.

En tout cas, les uretères restaient rares, bouillottes, et les extrémités inférieures s'indolent au point, en raison de l'obstacle que le sérum éprouvait à sa transsudation à la surface péritonéale.

M. Durazzo, voyant son état à peu près fixé, puisque les reins ne s'écartaient pas, désira passer pour aller mourir dans son pays. Il fit le voyage par mer, se rendit d'axe barque; et jusqu'à son départ, qui eut lieu le 35 juin suivant, la famille nous eut au courant des événements.

Après son arrivée à Fozzano, c'est-à-dire onze jours après l'opération; il éprouvait encore de temps en temps quelques violentes douleurs dans les reins et dans le ventre; ce n'est qu'au quinzième jour qu'il y eut un calme complet.

Le ventrisme jour après l'opération, on était obligé de faire encore la ponction. Le bénéfice de l'injection iodée avait donc été, dans ce cas, de ralentir la sécrétion péritonéale, puisque la collection avait mis dix-neuf jours de plus que la dernière fois à s'opérer. Les dix-neuf jours de plus, nous les attribuâmes à l'injection, et évidemment que la conséquence naturelle de la malade péritonéale, et nous n'avons pas le moins du monde l'intention d'en accuser notre tentative.

Cette observation démontre clairement que les injections iodées portées dans la cavité même du péritoine ne sont pas sans danger, et ajoute un grand poids à nos précédentes réflexions. Elle prouve avec non moins de clarté que leur effet curatif est nul quand la cause de l'hydropisie ne siège pas exclusivement dans le péritoine. Et, même dans cette dernière condition, il faut que l'état morbide de cette membrane soit susceptible d'être modifié par l'usage du médicament.

Ainsi nous persistons à croire, d'après le raisonnement, et en nous fondant sur ce fait, qu'il n'y a que les ascites par péritonite chronique qui puissent commander un tel traitement, encore faut-il être bien sûr que la péritonite chronique ne se complique ni de tubercules, ni de la présence d'autres produits sans analogie dans l'organisme.

Cette appréciation devra paraître d'autant plus juste qu'elle émane d'un homme qui a pratiqué les injections iodées dans un grand nombre d'autres maladies. Nous ne pouvons, d'ailleurs, nous en révoquer en doute. Nous avons vu, dans l'hydropisie, que nous avons cherché à rendre immédiatement pratique, que plusieurs des jeunes médecins contre des entraînements d'autant plus séduisants que les faits cités jusqu'ici nous ont acquis beaucoup de retentissement.

Maintenant qu'on pourrait nous supposer bien difficile en fait de diagnostic, et qu'on pourrait peut-être nous accuser de mauvais vouloir dans l'interprétation que nous avons faite de tous les cas d'ascite dans lesquels on a mis en pratique les injections iodées, le moment est venu de rapporter une observation toute récente, ayant trait à un malade que tous les médecins avaient regardé comme atteint d'une vraie ascite, et que nous nous proposons de traiter par les injections iodées; sur que nous étions, au contraire, qu'il s'agissait d'un épanchement enkysté.

Cette observation aura l'avantage de faire sentir à nos confrères qu'il est, comme nous, partisans des injections iodées combien il est facile de se tromper et de prendre pour une ascite une collection enkystée. Or, il est bien évident que pour les suites de l'opération, d'avoir affaire à la dernière ou à la première.

(La suite à un prochain numéro.)

HOPITAL NECKER. — M. ARAN.

Pyélite subaiguë. — Traitement antipylotique au début. Teinture de cantharides à l'intérieur. — Guérison.

Le fait suivant offre un exemple des bons effets que l'on peut obtenir de la teinture de cantharides dans le traitement de la pyélite subaiguë, alors que les premiers accidents inflammatoires ont été calmés par les antipylotiques.

Triebert (Jacques), trente-sept ans, sculpteur, est entré à l'hôpital Necker, service de M. Aran, le 13 septembre dernier.

Cet homme, d'une constitution médiocrement forte et d'un tempérament lymphatique, menant une vie régulière, mais ayant éprouvé quelques privations dans ces derniers temps, avait reçu deux mois auparavant un coup dans la région des reins et ne s'en était plus ressenti pendant trois semaines, lorsqu'il commença à éprouver de la fatigue en travaillant et quelques douleurs dans la région lombaire gauche.

Bientôt il s'aperçut que le besoin d'uriner se faisait sentir plus souvent, et que l'urine, peu abondante, déterminait à son passage au col de la vessie et dans l'urètre une sensation de douleur suivie d'une espèce de ténement vésical; cette douleur s'irradiait en arrière jusque sur le trajet des uretères.

En même temps, il reconnut que l'urine contenait une matière blanchâtre, qui se montrait surtout à la fin de la miction et qui gagnait le fond du vase; de temps en temps, il y avait même dans ce dépôt un peu de sang.

Malgré ces accidents, il continua de travailler; s'arrêtant seulement lorsque les douleurs devenaient trop vives. Il avait maigri un peu, mais il avait jamais eu de fièvre, lorsqu'il entra à l'hôpital.

Pour tout traitement, il avait pris quelques boissons mucilagineuses et fait des injections astringentes dans le canal de l'urètre.

État actuel, le 13 septembre. — Un peu d'amaigrissement; poids à 80 kilos 84, médiocrement développé; peau bonne, sans éruptions; langue rouge, sans enduit; pas de soif; bon appétit; bonne digestion; rien du côté de l'appareil respiratoire et circulatoire. La pression du ventre était douloureuse au niveau des reins à gauche et au avant, la pression à droite était seulement douloureuse; à droite, c'était la pression antéro-postérieure, en arrière, dans la région lombaire, la pression ne développait de douleur que du côté gauche; ce rein était augmenté de volume, ainsi qu'il put s'en convaincre par la percussion plessimétrique, pratique alternativement des deux côtés. L'urine, claire, transparente, contenait au fond du vase un dépôt assez abondant, blanchâtre, grenu et présentant quelques stries de sang; elle précipitait assez abondamment par l'acide nitrique. Le malade n'éprouvait de douleur qu'à la fin de la miction et au moment du passage de cette matière, qui froissait la transpiration de l'urine. — Saignée du bras de 400 grammes, 12 ventouses scarifiées sur les régions lombaires; résine de scammonée et de jalap, de chaque, 0,60; tisane de graine de lin; une portion.

Des deux émissions sanguines produisirent près de 800 grammes de sang. Il y eut soulagement, et le malade put uriner sans douleur. Le dépôt des urines était aussi un peu moins saignant.

Le 16, il y avait un peu plus de sang dans le dépôt; six ventouses vésicales furent encore appliquées sur la région lombaire. Le malade fut encore soulagé; les mictions étaient moins fréquentes et ne s'accompagnaient plus de ténement; l'urine était plus abondante.

Le soulagement qu'il avait éprouvé des ventouses vésicales y fit revenir le 19. Néanmoins, et bien que le malade se trouvât très bien, qu'il ne souffrit presque plus, la quantité de pus avait à peine diminué dans les urines.

Dans ces circonstances, M. Aran songea à la teinture de cantharide et aux effets modificateurs favorables qu'elle exerce dans certains cas sur la muqueuse des voies urinaires.

Le 20, la teinture fut commencée à la dose de 10 gouttes dans un julep gommeux. Cette dose fut portée successivement; sans aucun accident et sans que le malade accusât autre chose qu'un goût amer dans la bouche, à 15, 20, 25, 30, 40 et même 50 gouttes; elle fut continuée à cette dernière dose pendant dix jours.

Le 1^{er} octobre, il y avait déjà une diminution très marquée dans la quantité du pus. Cette diminution se prolongea de jour en jour davantage, et lorsque le malade quitta l'hôpital, le 9 octobre, les urines ne contenaient plus de pus, ou seulement une trace de temps en temps. Nous avons, depuis, revu ce malade; sa santé continuait à être excellente, et ses urines, qu'il nous a montrées, ne contenaient pas de trace de pus.

(Bull. de thérapeutique.)

CONGRÈS SCIENTIFIQUE DE FRANCE.

DEUXIÈME SESSION.

Par V. BALY, membre de l'Académie nationale de médecine.

TROISIÈME.

Dans des deux autres grandes villes du Languedoc, dont Toulouse était le capitale, il y a aussi des musées qui méritent de fixer l'attention. A Nîmes, on admire des chefs-d'œuvre de Pradier et de Ségol, enfants de cette contrée. A Montpellier, le musée est un témoin de la libéralité de Fabre, dont il porte le nom. J'y fis un tour, et j'eus le plaisir de chasser pour le docteur Combarieu, écrivain qui m'avait habilement le docteur Nîmès. Son fils avait fait l'histoire d'un certain grand-père des vignobles de l'Hérault, et que les perdrix qui mangent beaucoup de raisin malade étaient sujettes à une éruption et à un affaiblissement tel, qu'elles ne pouvaient plus s'élever et qu'on les prenait à la course. Il n'y avait pas d'éloges de Combarieu, mais il y avait une statue de la Vierge faite par Santarella, de Florence, et qui est dans une des chapelles de la cathédrale, dont le porche a quelque chose de massif, d'informe et de carcéral. Mais la statue restait encastrée de grâces et de divine modestie que l'on aimerait à voir dans les images des églises, où il y a tant d'objets grossiers.

Dans la Maison-Carrée de Nîmes, ancien prétoire romain, monument à colonnes corinthiennes cannelées bien conservées, il y a une collection d'excellents tableaux. Je me suis arrêté longtemps à celui de Sigalon, qui représente Lucette faisant l'essai de son poison sur un escabeau en présence de Narcisse. Il y avait aussi un sonnet d'Agrippine par ordre de Néron son fils, qui n'avait pu résister à la faire noyer au cap Misen. Des faits historiques de ce genre doivent fixer l'attention des hommes de l'art, tant le point de vue de la toxicologie que sous celui de la médecine légale.

Il y avait aussi des choses de l'école de Montpellier, manières et les locutions, on n'a pu découvrir des poisons aussi subtils, et qui semblent égarer l'attention de l'acide cyanhydrique.

Certes, on comprendra comment des monstres ont pu de nos jours proliférer des analyses chimiques pour travailler le tabac et en faire la nicotine, ou les poisons de Rome réduits à un état atomique une substance qui est une action foudroyante et le dit extrait atomique, car Agrippine n'aurait pas accepté un breuvage suspect s'il eût été vénéneux.

Les nègres des Antilles ont aussi des secrets de ce genre, que la race blanche n'a pu découvrir.

Hôpitals. — Parmi les établissements de charité publique à Toulouse, nous citerons l'Hôtel-Dieu, l'Asile des aliénés, l'Hospice des orphelins.

L'Hôtel-Dieu, dont les médecins en chef sont MM. Bessières et Dussier, hommes éminents, et le médecin résident, M. Guyard, docteur d'un bel avenir, est un grand local qui a le double défaut d'être trop grand et d'être trop petit. Les hommes de l'art de l'Hôtel-Dieu à Rome et l'Hôtel-Dieu de Paris, ont été fort belles salles avec un bon système de chauffage et d'aération. Quelques-uns de ses dortoirs viennent d'être heureusement agrandis par la destruction de cloisons qui gênaient la circulation de l'air. Les patients des parquets y ont été introduits, ainsi que le froitage, bien préférable et ce large d'été qui aggrave les maladies.

(1) Voir le numéro du 26 novembre.

Les plafonds, souvent embellis d'œuvres de sculpture et de peinture, dont on peut admirer le travail, mais le maître d'œuvre, parce que ces embellissements multiplient les dépenses, recourent de misères, et qu'il faut que des plafonds soient en état de leur santé.

Le hôpital contient 450 lits et se fait et reçoit annuellement de 3 à 4,000 malades, dont on peut admettre le travail, mais le maître d'œuvre, parce que ces embellissements multiplient les dépenses, recourent de misères, et qu'il faut que des plafonds soient en état de leur santé.

Le docteur Veslucq admet la contagion de la fièvre typhoïde, et la plupart des médecins de Toulouse partageant la même opinion, généralement répandue dans les départements. Un temps viendra où l'on comprendra la nécessité de faire passer le rôle médical et l'on verra l'effet des effets des maladies et de la médecine thérapeutique rationnelle. Le mot fièvre typhoïde renferme beaucoup de choses.

La bon esprit de M. Pierry l'entraîna vers le perfectionnement du langage médical, au lieu de lui avoir gré de ses efforts professionnels, les lords de la science ont répondu sa nomenclature en disant : il était mieux de la discuter et de faire un bon dictionnaire, car les termes de l'analyse sont arrivés, et vous roulez toujours dans la même ornière tant que vous n'obéissez pas au précepte de Condillac.

Les sciences attendrissent et durent s'offrir à nos yeux dans l'histoire : c'était une grande salle, bien aérée, bien propre, bien éclairée, qui renfermait nombre de hercules convenablement espacés et qui récréaient la vue par une florissante d'œuvres d'art. Dans la salle, on pouvait voir de nombreux tableaux de la nature des sociétés, et, malgré d'autres œuvres morales contemporaines des temps présents, nous pensions, nous, que l'espèce humaine tend constamment à s'améliorer sous le point de vue moral et même physique, car la loi de la nature est de s'améliorer. En France, l'émancipation morale est attribuable en fort grand nombre, au moins pour les classes inférieures, à une société obscure et sans richesses fondée en 1815, alors que le canon ennemi grondait à nos portes, et autorisée par le dernier décret de l'Empereur, la Société d'assurances sur la vie.

On ne lui a fait que de faibles ressources, mais elle a fait ce qu'elle a pu. Elle a formé une grande quantité de mères et a contribué à couvrir la France d'enfants gratuits. Dans quelques-unes, un seul maître pouvait diriger cinq enfants, ce qui paraît surprenant à ceux qui ne connaissent pas le mécanisme de ce genre d'institution.

On lui doit la fondation de la sonacécologie, appelée *gymnastique par les Grecs*, parce qu'elle s'exerceait tout nue. On lui doit la création des salles d'asile, dont la première idée fut réalisée à la ville de Gœttingen, dans la famille de l'esprit de charité et d'un homme d'État.

On lui doit la propagation de l'institution des orphelins, que les congrès scientifiques ont également pris sous leur patronage. Pendant près de quinze ans, les fils précieux du monde ont été élevés dans les salles d'asile, et les plus douloureux de nos maux ont été soulagés par les soins de ces salles d'asile.

On lui doit la propagation de l'institution des orphelins, que les congrès scientifiques ont également pris sous leur patronage. Pendant près de quinze ans, les fils précieux du monde ont été élevés dans les salles d'asile, et les plus douloureux de nos maux ont été soulagés par les soins de ces salles d'asile.

On lui doit la propagation de l'institution des orphelins, que les congrès scientifiques ont également pris sous leur patronage. Pendant près de quinze ans, les fils précieux du monde ont été élevés dans les salles d'asile, et les plus douloureux de nos maux ont été soulagés par les soins de ces salles d'asile.

On lui doit la propagation de l'institution des orphelins, que les congrès scientifiques ont également pris sous leur patronage. Pendant près de quinze ans, les fils précieux du monde ont été élevés dans les salles d'asile, et les plus douloureux de nos maux ont été soulagés par les soins de ces salles d'asile.

On lui doit la propagation de l'institution des orphelins, que les congrès scientifiques ont également pris sous leur patronage. Pendant près de quinze ans, les fils précieux du monde ont été élevés dans les salles d'asile, et les plus douloureux de nos maux ont été soulagés par les soins de ces salles d'asile.

On lui doit la propagation de l'institution des orphelins, que les congrès scientifiques ont également pris sous leur patronage. Pendant près de quinze ans, les fils précieux du monde ont été élevés dans les salles d'asile, et les plus douloureux de nos maux ont été soulagés par les soins de ces salles d'asile.

On lui doit la propagation de l'institution des orphelins, que les congrès scientifiques ont également pris sous leur patronage. Pendant près de quinze ans, les fils précieux du monde ont été élevés dans les salles d'asile, et les plus douloureux de nos maux ont été soulagés par les soins de ces salles d'asile.

On lui doit la propagation de l'institution des orphelins, que les congrès scientifiques ont également pris sous leur patronage. Pendant près de quinze ans, les fils précieux du monde ont été élevés dans les salles d'asile, et les plus douloureux de nos maux ont été soulagés par les soins de ces salles d'asile.

On lui doit la propagation de l'institution des orphelins, que les congrès scientifiques ont également pris sous leur patronage. Pendant près de quinze ans, les fils précieux du monde ont été élevés dans les salles d'asile, et les plus douloureux de nos maux ont été soulagés par les soins de ces salles d'asile.

On lui doit la propagation de l'institution des orphelins, que les congrès scientifiques ont également pris sous leur patronage. Pendant près de quinze ans, les fils précieux du monde ont été élevés dans les salles d'asile, et les plus douloureux de nos maux ont été soulagés par les soins de ces salles d'asile.

principe fut moult par Ploet de Lapeyrouse, ce savant laborieux qui fut l'un des administrateurs les plus habiles de la cité, dont la perte a causé tant de regrets. On lui doit la fondation du jardin de botanique, où il avait importé et acclimaté 500 espèces des Pyrénées. On trouve dans ce jardin une belle allée de noyers d'Amérique, dont les noix, en raison de leur grosseur, sont utiles à l'économie. L'année dernière dans le mois de mai on a pu aromatiser; ce qui la rend très agréable que celle du jujube rouge. L'huile de cet arbre n'a point été essayée en médecine. Il serait possible qu'elle atteigne les propriétés de l'huile de foie de morue. Je le dis, sans trop d'assurance, mais je ne puis que vous le rapporte de nos propriétés chimiques. C'est un fait à faire.

L'arbre à papier de la Chine, *brauseria papifera*, prospère dans ce jardin et s'y multiplie avec autant plus de facilité, que les graines sont fécondes, puisqu'on possède de mûres et de mûres dépendant de la culture de Saint-Martin-d'Hère, près de Grenoble, au sud de la vallée de Grévaudun, où cet arbre croît et se multiplie avec une rapidité d'autant plus surprenante, qu'il n'y a qu'à une seule des deux espèces. Les racines fournissent les réjets.

Je crois me rappeler que l'arbre à papier a été apporté en Europe par Auguste Boncompagni, juif contal à Mogador, très savant en histoire naturelle. Il était frère aîné de Victor Brissot, qui fut à Montpellier professeur de clinique interne pendant plus de quarante ans, homme sage, prudent, très versé dans les doctrines hippocratiques.

Saint-Martin-d'Hère, à 4 ou 5 kilomètres de Grenoble, est à peu près dans la direction des eaux thermales de Lamotte, près desquelles on vient de découvrir une riche mine d'or. Il ne faudra plus parcourir quatre ou cinq mille lieues pour aller dans cette nouvelle Australie; les habitants de l'Alsace y ont pu aller et de remplir leur vœu avec le précieux silex.

Ces eaux ont été analysées par M. Ossian Heger, chimiste patient, laborieux et éclairé, chargé par l'Académie de faire l'analyse des eaux minérales de la France. Il y a trouvé, entre autres produits minéraux, le bromure, qui est très utile à l'action chimique et à la plus grande analogie avec l'iode.

Nous revenons au jardin de botanique de Toulouse pour dire qu'on y a réuni 300 espèces de végétaux dans un même local, que j'ai trouvé frappées par l'indignité d'un maître dépourvu de science. Le professeur Miquel-Toussaint, directeur de ce jardin, est un homme très compétent à l'honneur de la possession, parce que des motifs de santé l'avaient dirigé vers les Pyrénées.

SOCIÉTÉ DE CHIMIE.

Séance du 8 décembre 1852. — Présidence de M. GURBANT.

Lecture et adoption du procès-verbal.

À l'occasion du procès-verbal :

M. POLIN lui au nom de M. le docteur Verneuil la note suivante :

Note sur une hydropisie du sinus maxillaire.

Cette pièce a été trouvée sur le cadavre d'un jeune homme de vingt-cinq ans environ, destiné aux manœuvres opératoires. Le sinus maxillaire du côté gauche est complètement rempli par un mucus visqueux, blanc, très tenace et très adhérent à la muqueuse. Ce liquide, d'un jaune sale, descendait à titre homologue du contenu d'un sinus maxillaire. On a pu constater le mélange de pus, d'un cylindre, dont les petits vibratiles ne sont plus apparents. La muqueuse est assez fortement injectée; le microscope y fait aussi découvrir bon nombre de vaisseaux. Cette membrane n'a guère éprouvé d'épaississement, mais elle est très adhérente à la paroi de la face interne au-dessous d'une production anormale; il y recouvre néanmoins des kystes folliculaires d'un volume très minime.

La muqueuse se détache facilement de l'os qu'elle recouvre; celui-ci néanmoins reste, après cette ablation, recouvert encore d'une couche péristique. La cavité du sinus n'est point distendue; les os ne sont ni amincis, ni malades; la denture, molaire, ou dent de sagesse, aucune évolution, et la tige spongieuse de l'alvéole qui l'environne paraît visiblement injectée et se laisse facilement couper. Cependant la racine ne pénètre pas dans le sinus, l'origine causée par la crue de dents, dont il n'est point très étranger à l'hyperpression dont la paroi du sinus est le siège.

La muqueuse pituitaire n'est pas épaisse. On ne retrouve pas l'office au sinus dans le point où les auteurs le décrivent. Cet office, au contraire, se trouve là où M. Giraldès l'a vu, mais il n'est pas dans la paroi antérieure et supérieure du sinus, immédiatement derrière le conduit nasal.

Quelque l'office du sinus soit resté libre et aussi large que de coutume, on comprend l'accumulation du mucus dans la cavité du sinus. Ce mucus est, en effet, si tenace, que l'on ne peut qu'à grand-peine le détacher de la muqueuse à l'aide d'une large ouverture de celle-ci et en faisant intervenir l'action d'un courant d'eau.

Le pénétré extérieur se détache bien facilement de la surface de l'os maxillaire. Cette pièce me paraît un exemple bien rare de l'hydropisie du sinus maxillaire. Elle n'attache à cette dénomination qu'une valeur médiocre. M. Giraldès, qui a examiné la pièce avec moi, n'est pas éloigné d'admettre cette opinion. Cet auteur regarde une telle lésion comme très rare. Dans tous les cas, l'hydropisie est tout à fait commentée, et parait remonter à une époque peu éloignée, car les pièces antérieures ne sont pas encore calcifiées.

M. GUÉNÉE, tout en priant la Société d'accueillir la note de M. Verneuil et de l'insérer dans ses Bulletins, je dois ajouter que je ne partage pas son opinion, comme il le laisse supposer. La pièce dont il est question, que j'ai examinée avec soin, ne doit pas être considérée comme un exemple démontrant l'existence des hydropisies du sinus maxillaire. Elle n'est pas un exemple de lésion, mais une modification; elle est d'une petite dimension et nullement distendue; le mucus qu'on y trouve est épais, très consistant, et je me demande s'il n'était pas contenu dans un kyste dont les parois auraient été déchirées pendant la dissection.

M. ROUX. Je crois que M. Giraldès se laisse en un peu trop entraîner par son point de vue. Il ne faut pas oublier que, pour que la dilatation du sinus ait lieu, il faut que sa cavité soit remplie.

M. FOSCH. Comme le disait tout à l'heure M. Roux, je crains que, par suite de ses recherches, M. Giraldès ne veuille considérer qu'un seul point de la question. Je crois que c'est aller beaucoup trop loin que de supposer la destruction d'un kyste; c'est une hypothèse qu'on ne peut pas admettre. Dans la pièce dont parle M. Verneuil, il est très possible qu'il y ait eu la même hyperpression de mucus et une hydropisie en train de se former. Et après le travail très intéressant que nous a communiqué M. Giraldès, on se demande si l'existence de kystes dans la cavité du sinus n'est pas l'état normal, tandis que l'affection décrite par M. Verneuil serait l'état anormal.

M. GIRALDÈS. Notre honorable collègue me prête une opinion que je n'ai pas avancée; il me fait dire qu'il existait un kyste dont les parois ont été absorbées; j'ai dû qu'il n'y avait eu qu'une lésion de la préparation, à peu près de celle d'ailleurs, si M. Forget avait vu la pièce, il aurait sans doute apprécié autrement les faits, et il n'aurait pas supposé que la phlogose de la membrane du sinus pouvait servir à expliquer cette accumulation de mucus. La membrane du sinus était congestionnée, mais elle n'était pas épaissie; il n'y avait aucune exsudation; rien donc ne permet d'avancer une telle opinion.

M. FOSCH. Je conçois que M. Giraldès soutienne son opinion, mais je n'en partage pas moins les doutes de M. le professeur Roux.

PRÉSENTATION DE MALADE.

Tumeur oséo-encéphalique de la partie postérieure et supérieure de l'os iliaque droit.

M. Hugnier présente la nommée Eugénie-Florentine Nezondel, âgée de quarante-cinq ans, journalière, demeurant à la gendarmerie de Puteaux, née à Laval-Saint-Germain (Seine-et-Marne), mariée à Charles Denis, Enquête le 8 décembre 1852 à Beaujon. Son père avait toujours joui d'une bonne santé, quand il fut pris d'une ascite, pour laquelle on fit une ponction. Il mourut après deux ou trois souffrances, âgée de soixante ans.

La mère succomba à cinquante-huit ans, après onze jours de maladie. Pendant ses derniers instants elle souffrait beaucoup et exprimait des crachats d'une couleur rouge-jambré. Notre malade n'a eu qu'un frère, qui est son jumeau; il est cependant vigoureusement constitué; il a été soldat et n'a jamais été malade.

Elle a eu deux enfants, l'un à l'âge de vingt-six ans; l'autre à treize ans; tous deux sont très développés et bien portants. Cette femme est d'une taille au-dessus de la moyenne; elle paraît douée d'une forte constitution; ses muscles sont très développés; elle ne manque pas d'embonpoint; elle semble avoir un tempérament sanguin; elle a les cheveux et les yeux bruns, la face rousse. Elle naquit à Laval, pays sain, bien situé, où elle fut élevée par sa mère et servait seulement à l'âge de dix-huit mois.

À l'âge de dix ans, elle fut atteinte de la rougeole, et à dix-sept ans de la varicelle. Elle ne se rappelle pas avoir eu la scarlatine. Depuis cette époque, elle a eu une éruption presque calcaire; elle n'a eu que deux ou trois accès de fièvre pendant plus d'une semaine, menant une vie très active.

Jamais elle n'a eu aucun symptôme de maladie scrofuleuse; elle ne porte aucun du cou, ni ailleurs, aucune cicatrice qui puisse le faire supposer.

Elle n'a jamais eu de fièvre intermittente, mais elle a eu une fièvre continue, qui dura deux mois et s'accompagna de sécheresse des dents et de la langue. Après cette maladie; que son médecin regarda comme étant une fièvre typhoïde, elle perdit tous ses cheveux.

Les règles apparurent pour la première fois et sans difficulté à l'âge de vingt ans; elles furent toujours régulières, mais peu abondantes; le sang était très rouge. Elle n'a jamais eu de leucorrhée.

Elle affirme avec beaucoup d'assurance n'avoir jamais été atteinte de syphilis; du reste, on ne trouve ni aux aïeux, ni ailleurs de cicatrices qui puissent donner lieu à des soupçons. Elle se maria à l'âge de vingt-cinq ans.

Elle devint enceinte pour la première fois à vingt-six ans. Au sixième mois de cette grossesse, sans cause connue, il lui survint une tumeur au-dessus du cou, à deux pouces au-dessus de la cicatrice sternale. En même temps, cette grossesse acquit le volume d'un œuf de poule; elle était peu sensible, douloureuse au toucher; la peau qui la recouvrait était molle; elle rendait la phonation; la déglutition et surtout les mouvements du cou douloureux.

La respiration était libre et la voix non altérée. Cette tumeur, qui était d'abord d'un volume d'un œuf de poule, se termina par l'ouverture d'un abcès dans l'os iliaque; la malade vomit environ deux cuillerées à bouche d'un pus verdâtre et fétide; la grossesse s'acheva, mais ne se vitait plus complètement.

Après que les choses en vinssent à ce point, un médecin avait été appelé et, à deux reprises, avait fait appliquer 20 sangsues. Cette femme souffrait ainsi depuis deux mois, quand son médecin se décida à ouvrir l'abcès avec le bistouri; bientôt une grande quantité de pus (semblable à celui que les auteurs ont vu) s'échappa; la tumeur se résolut promptement.

En examinant aujourd'hui la région cervicale antérieure, on trouve une cicatrice verticale au-dessus du cartilage thyroïde; mais les tissus profonds de cette région ne paraissent pas avoir subi d'altération grave. Du reste, ce n'est que le fait même, c'est qu'il n'est pas resté le moindre trouble physiologique dans les organes qui avoisinent la tumeur. Trois semaines après l'ouverture de l'abcès, la malade accoucha, sans difficulté et sans accident, d'un enfant à terme et vivant.

À l'âge de trente et un ans, la femme Nezondel fit une fausse couche à six mois, qu'elle fut suivie par un accouchement. Elle était, à trente-et-un ans, elle devint une troisième fois enceinte. Elle en était au deuxième mois de sa grossesse, quand, sans cause connue, elle ressentit pour la première fois des douleurs dans la fosse droite; elle y porta la main, et sentit une tumeur qui avait le volume d'un œuf. Elle fut prise de fièvre, et elle mourut le lendemain de son accouchement, à l'âge de trente et un ans.

Après sa mort, on trouva une tumeur dans la fosse droite, au-dessus du cartilage thyroïde; mais les tissus profonds de cette région ne paraissent pas avoir subi d'altération grave. Du reste, ce n'est que le fait même, c'est qu'il n'est pas resté le moindre trouble physiologique dans les organes qui avoisinent la tumeur. Trois semaines après l'ouverture de l'abcès, la malade accoucha, sans difficulté et sans accident, d'un enfant à terme et vivant.

À l'âge de trente et un ans, la femme Nezondel fit une fausse couche à six mois, qu'elle fut suivie par un accouchement. Elle était, à trente-et-un ans, elle devint une troisième fois enceinte. Elle en était au deuxième mois de sa grossesse, quand, sans cause connue, elle ressentit pour la première fois des douleurs dans la fosse droite; elle y porta la main, et sentit une tumeur qui avait le volume d'un œuf. Elle fut prise de fièvre, et elle mourut le lendemain de son accouchement, à l'âge de trente et un ans.

Après sa mort, on trouva une tumeur dans la fosse droite, au-dessus du cartilage thyroïde; mais les tissus profonds de cette région ne paraissent pas avoir subi d'altération grave. Du reste, ce n'est que le fait même, c'est qu'il n'est pas resté le moindre trouble physiologique dans les organes qui avoisinent la tumeur. Trois semaines après l'ouverture de l'abcès, la malade accoucha, sans difficulté et sans accident, d'un enfant à terme et vivant.

En cherchant à limiter le pourtour de la tumeur, on trouve que sa circonférence a environ 60 centimètres.

Dimension verticale	0,29
Dimension horizontale	0,26
Proéminence de la fosse droite	2 cent.
De la crête iliaque au pli sous-fessier droit	31
De la crête iliaque au pli sous-fessier gauche	27
Du sommet du coccyx à l'épine iliaque antérieure droite	30
Du sommet du coccyx à l'épine iliaque antérieure gauche	34

Correspondance.

M. LARREY dépose sur le bureau une observation détaillée d'une purulente interite, qui lui a été adressée par M. le docteur Zandyck (de Dunkerque), ancien chirurgien militaire. (Commission : MM. Larrey, Monod, Richet.)

M. Larrey offre à la Société un ouvrage intitulé à Oresnay et à Louis, intitulé : *Recherches critiques et historiques sur l'origine, sur les divers états et sur les progrès de la chirurgie en France.*

— M. LARREY continue la lecture de son mémoire sur les tumeurs fibreuses plastiques :

La récurrence s'observe guère dans l'hypertrophie fibre-plastique des organes glandulaires. En déduisant tous ces cas, ainsi que ceux de pathologie comparée, il nous reste encore un cinquième de nos faits dans lesquels nous avons observé des récurrences. Toutefois, dans la majorité des cas de ce groupe, la reproduction était plutôt due à une continuation que à la maladie première, vu que les opérations avaient été incomplètes; aussi la guérison a-t-elle été plusieurs fois radicale après des extirpations plus étendues. Il reste cependant assez de faits, cinq de bien positifs, dans lesquels une récurrence sur place s'est montrée opiniâtrement malgré des excisions chaque fois complètes.

Nous avons réuni tous les cas de généralisation de tumeurs fibre-plastiques qui sont venues à notre connaissance. Ils sont au nombre de six, dont la moitié ont été observés par nous-mêmes. Ces cas démontrent qu'il peut y avoir une véritable diathèse fibre-plastique, qui, dans la période terminale de la maladie, provoque un état d'hyperplasie, une action générale de ce produit morbide. Il n'est pas permis pour cela d'identifier la maladie fibre-plastique avec le cancer, vu que la structure des tumeurs multiples, dans ces cas, n'est jamais que fibre-plastique et diffère, par conséquent, du cancer. De plus, toute la pathologie clinique de la maladie fibre-plastique démontre que c'est une affection locale, et non une affection générale et bien exceptionnellement, tandis que le cancer est d'emblée une maladie générale dont déjà la première localisation n'est que le reflet. Structure, marche, durée, tout concourt pour différencier ces deux affections, pourvu qu'on ait soin de baser son histoire sur l'analyse fine minutieuse de faits et non sur des observations isolées, comme le font les pathologistes superficiels et peu versés dans l'application des bonnes méthodes.

Si dans 3 de nos 92 faits la maladie fibre-plastique a été générale et infectante (nos éloguons ici les 3 faits empruntés à d'autres auteurs), nous avons eu 30 autres cas isolés, sans complications, dans lesquels l'unicité et par conséquent la nature strictement locale de ces tumeurs a été catégoriquement démontrée, bien que dans la plupart de ces faits la maladie était arrivée à son terme naturel.

Les récurrences éloignées du siège primitif de la maladie n'ont point été constatées jusqu'à ce jour. La question délicate est assez fréquente pour qu'on puisse établir la curabilité des affections fibre-plastiques comme la règle, tandis que le contraire a lieu pour le cancer. Je possède dans ma propre pratique trois faits de tumeurs fibre-plastiques opérées par moi et guéries depuis un bon nombre d'années, tandis que je n'en possède pas un (ce n'est que le seul cas point d'authenticité, d'un véritable cancer guéri par l'opération).

La marche et la durée n'ont pu être tirées avec détail que dans 35 de nos observations. Voici le résultat de cette analyse : 2 fois seulement la maladie a duré un an, soit au moment de l'opération, soit à celui de la mort; 3 fois elle a duré de 1 à 2 ans; dans les autres cas, elle a dépassé ce laps de temps : elle a été 5 fois de 2 à 3 ans, 5 fois de 3 à 4, et 21 fois, par conséquent dans la majorité des cas, au delà de 4 ans, et dans 12 même au delà de 8 années. Ces chiffres prouvent que la marche est généralement lente et bien autrement chronique surtout que dans les affections cancéreuses.

Le développement de ces tumeurs est ordinairement lent pendant plusieurs années; il devient enfin plus rapide sans qu'on puisse en saisir trop la raison. Mais cet accroissement peut de nouveau se ralentir et s'arrêter même. D'autres fois la marche lente se dément à une époque; il y a eu quelques cas dans lesquels la marche est d'emblée plus rapide; on dit alors que cela se fait en vertu d'une prédisposition individuelle, ce qui au fond ne fait que masquer notre ignorance sur la nature de cette cause.

La kélode est la seule forme de tumeurs fibre-plastiques qui peut s'éloigner et disparaître spontanément; elle offre encore cela de curieux, lorsqu'elle est circonscrite, elle peut se développer en un grand nombre d'années après la blessure dont la cicatrice est la dernière trace.

Les affections fibre-plastiques sont rarement douloureuses et la plus souvent indolentes à la pression. Les douleurs se montrent quelquefois au début pour disparaître plus tard; d'autres fois elles surviennent tardivement par suite du grand volume des tumeurs. Comme, dans la plupart des tumeurs douloureuses, le caractère des douleurs est surtout névralgique, ce n'est qu'exceptionnellement qu'elles sont à la fois vives et continues. Les excroissances fibre-plastiques des os sont plus douloureuses que celles des parties molles. Les tumeurs mammaires provoquent une éphalée habituelle qui s'aggrave par proxième.

Les troubles fonctionnels dans cette classe de tumeurs ne sont généralement dus qu'à une gêne locale, soit par la pesanteur, soit en rendant les mouvements difficiles, et lorsque les organes internes sont comprimés, les fonctions de ces organes sont troublées. Dans quelques régions, elles ont la propension d'exercer une congestion qui conduit volontiers à des hémorrhagies. C'est ce qui arrive lorsqu'elles siègent aux mésentères, dans l'arrière-bouche, sur le col utérin. La santé générale reste intacte, sauf les cas exceptionnels d'infection fibre-plastique générale et où un mal local s'est terminé par une vaste éruption.

Des diverses localisations fibre-plastiques. — L'hypertrophie du centre fibroïde des papilles forme des plaques saillantes qui ressemblent au cancer papillaire; elles siègent de préférence à la face; leur fréquence est égale chez les deux sexes; elles se rencontrent surtout à un âge avancé. L'hypertrophie fibre-plastique du centre se diffuse ou tubéruleuse, mais elle constitue toujours un mal local. L'hypertrophie des glandes lymphatiques atteint plus volontiers tout un groupe de ces ganglions qu'une glande isolée; c'est pour cela que ces tumeurs sont quelquefois très volumineuses. L'aspect gélatiniforme s'y rencontre souvent; leur développement est lent; les hommes y sont plus sujets que les femmes. C'est une maladie bien plus fréquente qu'on ne le croit, car elle est la cause d'hypertrophie de la glande parotide que nous avons observé avec quinze ans à se développer. L'hypertrophie fibre-plastique dans la mamelle est rarement essentielle. Elle l'est davantage dans le testicule. Les affections lymphatiques malignes peuvent bien produire dans cet organe une infiltration fibre-plastique, celle-ci est capable de se résorber. La véritable hypertrophie fibre-plastique y est tantôt le résultat d'une inflammation chronique, tantôt celui

Le pli sous-fessier est abaissé du côté droit de près d'un centimètre et demi.

Par la palpation, on constate qu'il existe au-dessous du muscle grand fessier une tumeur qui dépasse d'environ deux centimètres le bord inférieur, et dépasse surtout son insertion supérieure à la crête iliaque sans la souléver; la tumeur ne dépasse pas non plus ses insertions sacrées, en dehors elle ne s'avance pas jusqu'au trochanter; elle est donc maintenue, au moins d'un côté, de tous côtés par les insertions du muscle grand fessier.

Si maintenant nous cherchons à constater ses caractères, nous voyons qu'elle n'a pas une dureté absolue, mais cependant qu'elle n'est pas (sa consistance n'a pas varié depuis son début); elle n'est pas non plus fluctuante, ni franchement élastique; elle est tellement adhérente aux os que, lorsqu'on cherche à l'ébranler, le bassin tout entier est mis en mouvement; elle est cependant un peu mobile sur elle-même. Elle n'est ni inégale, ni bosselée, ni multilobulée; elle ne donne pas de sensation, de crépitation quand on la presse. Elle ne diminue pas de volume sous l'influence de la compression.

La peau qui la recouvre conserve sa température et sa couleur habituelles; elle est parcourue par quelques veines blanches et flexueuses.

La main, appliquée sur elle, ne perçoit pas de battements; mais, avec beaucoup d'attention, on trouve qu'elle est soulevée par des battements isochroniques arrivés jusqu'à la base de la tumeur. L'auscultation, on croit entendre des bruits de battements, surtout à la partie supérieure, là où la tumeur est recouverte par laaponévrose seule du muscle grand fessier; mais ces bruits sont faibles, confus et éloignés. C'est en vain que, muni d'une bougie, on cherche à trouver de la transparence, rien, au reste, ne fait soupçonner qu'elle soit formée par un liquide.

Par le toucher vaginal, on constate que le col utérin est normalement situé. La partie supérieure du vagin est très dilatée; le doigt s'y promène avec facilité, mais ne peut rencontrer aucune tumeur dans le vagin.

Une ponction à été faite avec le trocart explorateur, et il n'est sorti que du sang bien pur.

Les douleurs que la malade éprouve sont tantôt spontanées, tantôt le résultat de divers froissements; ainsi, la station debout est le plus douloureux de tous les mouvements; quant à la station assise (si la malade s'appuie sur ses trois doigts), elle détermine des douleurs hypogastriques. Depuis quelques semaines seulement ces douleurs s'étendent jusque dans la cuisse et même la jambe droite.

Dependant la malade peut sans peine et à sa volonté faire exécuter à son membre inférieur droit tous les mouvements dont il est normalement susceptible.

Je puis m'assurer aussi que la sensibilité est parfaitement conservée dans ce membre. La circulation ne nous semble non plus nullement entravée; l'artère pédieuse bat avec autant de force au pied droit qu'au pied gauche.

Il n'y a jamais eu de troubles dans les fonctions physiologiques des organes pelviens. La miction, la défécation s'accomplissent régulièrement.

Enfin la santé ne se ressent pas du développement de grave maladie; l'appétit, le sommeil, sont bien conservés; il n'y a pas eu jusqu'ici le moindre amaigrissement.

Si on pouvait supposer que la tumeur est due à un abcès par congestion tenant à l'altération des vertèbres, j'en pourrais que la colonne vertébrale a conservé toute sa rectitude, et qu'elle n'a jamais été le siège d'aucune douleur. Du reste, la délimitation de la tumeur, le résultat de la ponction exploratoire démontrent encore éloigner de cette idée.

Jusqu'ici, pour tout traitement, on a essayé l'emploi de la pommade d'iode de plomb; mais, comme on le pense bien, on n'en a retiré aucun avantage.

En résumé, je pense que l'on a affaire à une tumeur osseuse, cancéreuse de la partie postérieure de l'os iliaque droit, avec développement anormal du système vasculaire.

Je ne crois pas que la tumeur soit formée uniquement au dépens de la périoste; mais je ne voudrais cependant pas porter une affirmation trop absolue.

D'après la profondeur du siège de la tumeur, sa nature probablement sarcomateuse, la nécessité de dénuder l'os dans une grande surface ou même d'en enlever une assez grande étendue et d'ouvrir l'articulation sacro-iliaque, je pense qu'on doit s'abstenir de toute opération; l'incision d'autant plus vers cette manière de voir, que la malade restera encore longtemps sans ressentir de la santé générale.

Après avoir donné ces divers renseignements, M. Huguier demande que MM. les membres de la Société examinent la malade pour lui dire si on doit respecter cette tumeur, comme c'est son avis, ou en tenter l'ablation.

M. CHASSAGNAC. Je demanderai à notre collègue quel a été le résultat du toucher par le rectum.

M. HUGUIER. La tumeur est si haut placée, que je n'ai pas cru devoir faire cette exploration. Je crois, du reste, qu'il sera impossible de l'atteindre.

M. ROUX. Je ne crois pas qu'une exploration par le rectum fournisse quelque renseignement utile. Je doute que la tumeur ait aucune connexion avec la symphyse sacro-iliaque. La tumeur a son siège dans la fosse iliaque externe. Proviend-elle du périoste? Est-elle intermusculaire? Ce sont là des questions à éclaircir. Je crois que les connexions avec la périoste ne sont que secondaires. Je pense que le siège doit être dans la cellule intraosseuse, qu'elle est circonscrite et très peu mobile; malgré cela, on peut tenter son ablation.

Très probablement elle n'est aussi peu mobile que parce qu'elle siège sur une large base, et qu'elle est fixée fortement par les muscles; mais elle n'est pas aussi adhérente qu'on pourrait le croire. Quelle est sa nature? Est-elle cancéreuse? Est-elle sarcomateuse? Je la devrais dire qu'elle est fibre-plastique; mais mon avis est qu'elle est cancéreuse, et je crains la récurrence. Si je conseille l'opération, malgré toutes les difficultés qu'elle pourra présenter, c'est que la tumeur menace de faire des progrès, et que la malade est condamnée à vivre avec elle.

J'ai dans ce moment dans mon service un homme qui porte au bras une tumeur qui me semble de même nature, et qui paraît avoir des connexions avec l'humérus; les vaisseaux et les nerfs du bras sont enveloppés; malgré la difficulté que présentera l'opération, pour ménager toutes les parties, je suis décidé à la faire.

M. CHASSAGNAC. Avant de tenter la moindre opération, je crois qu'il faudra examiner avec grand soin l'os local de la tumeur; car j'ai déjà eu occasion de constater ce fait, que plusieurs fois dans le cas d'ostéo-sarcome du bassin la maladie ne se bornait pas à un seul côté.

d'une altération nutritive lente et graduelle, avec production d'un tissu presque fibreux et d'autres fois plutôt fibre-plastique.

Les tumeurs kélodales sont des productions fibre-plastiques cutanées ou sous-cutanées, ayant de préférence leur siège au tronc, rarement à la tête ou sur les membres; elles sont souvent ou pédiculées, lisses ou lobulées. C'est une affection peu douloureuse, et locale, malgré sa disposition aux récurrences après l'opération, tout. Elles offrent quelquefois la disposition à disparaître spontanément, mais elles peuvent croître à tout âge; on les observe plus souvent chez l'homme que chez la femme; leur développement est très lent.

Les tumeurs fibre-plastiques profondes des parties molles ont une prédilection pour les membres, et surtout la cuisse; elles peuvent atteindre des dimensions très considérables; elles ont une certaine disposition au développement du tissu fibreux gélatiniforme; elles sont assez franchement locales et bien délimitées du temps. Elles sont peu disposées à l'ulcération; leur développement est pendant longtemps lent et devient ordinairement plus rapide après plusieurs années de station. La disposition aux récurrences est moins prononcée et plus tardive que pour l'ostéo-sarcome fibre-plastique et pour la kélode. Leur plus grande fréquence s'observe entre 30 et 50 ans. Leur durée, nous l'avons vu, a été 3 fois seulement de 1 à 18 mois, 3 autres fois jusqu'à 3 ans, et dans les 14 cas qui restent de 4 à 30 ans et au delà. L'ostéo-sarcome fibre-plastique, plus fréquent à la tête et aux maxillaires, et dans d'autres parties du squelette, prend son origine du périoste, et sa nature diffuse qui constitue sa principale gravité. Toutefois, il a pour les moindres une différence considérable entre l'épithélium fibre-plastique et les autres tumeurs fibreuses, c'est que le sarcome est plus rapide que celle de ces tumeurs par les parties molles; l'âge de prédilection est plutôt la première moitié de la vie.

Les tumeurs des méninges, enfin, sont le type d'une maladie locale et unique dans l'histoire du cancer, ne provoquant point de troubles de la santé générale. Elles sont plus fréquentes à la base qu'ailleurs; deux fois nous les avons vues se développer à la suite d'une fracture de la table interne de la table crânienne, leur forme arrondie est le plus souvent lobulée; le cerveau, souvent déprimé à leur niveau, même ramolli tout autour, ne fait généralement point corps avec eux. Leurs symptômes sont des troubles fonctionnels de la sensibilité, de la motilité des sens et de l'intelligence, comme du reste pour la plupart des affections cérébrales chroniques.

M. GUÉRY, chirurgien du bureau central des hôpitaux, lit un mémoire intitulé : *De la méthode à laquelle il convient d'avoir recours dans l'ablation des tumeurs dans leur confinement.*

MM. Robert, Larrey, Michon sont chargés de faire un rapport sur ce travail.

M. CHASSAGNAC fait un rapport sur un mémoire de M. Broca intitulé : *Des localisations dites de lastragale.*

Le secrétaire de la Société, MANZONI.

Chronique et nouvelles.

Par décret impérial du 18 de ce mois, rendu sur le rapport de M. le ministre de l'instruction publique, et vu les propositions de la Faculté de médecine de Paris, M. le docteur Troussseau est transféré de la chaire de thérapeutique et de matière médicale de la Faculté de médecine de Paris, dans la chaire de clinique interne de ladite Faculté, vacante par suite de la démission de M. le docteur Chomel.

M. le docteur Dupré, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, vient d'être désigné par ses collègues pour aller porter au nouvel empereur les félicitations et les hommages de cette célèbre compagnie.

(Cont.)

Bulletin bibliographique.

Sous presse, pour paraître le 25 décembre prochain.

(CINQUANTE ANNÉE. — 1853.)

ANNUAIRE

MÉDICAL ET PHARMACEUTIQUE de la France,

Par le docteur FÉLIX ROUBAUD.

Ce livre, qui remplit une lacune que tout le monde déplore dans la librairie médicale, renferme tous les renseignements qui peuvent être utiles aux médecins et aux pharmaciens.

On trouve dans cet ANNUAIRE : la liste de tous les médecins et pharmaciens de la France, ainsi que le résultat (lequel est complet) de la législation médicale et pharmaceutique, et celles des établissements sanitaires et de bienfaisance; la nomenclature de toutes les places médicales et pharmaceutiques dépendant du gouvernement; la statistique de toutes les Sociétés médicales et pharmaceutiques de France, de la médecine, de pharmacie, de Ecoles préparatoires de médecine et de pharmacie, leur personnel; la statistique (la seule qui ait paru jusqu'à ce jour) de la France médicale, pharmaceutique et des établissements hospitaliers; la liste nominative et par départements des villes de 2,000 âmes et au-dessus, ainsi que les noms des médecins, pharmaciens, établissements hospitaliers, etc. — Un fort volume. Prix : 4 fr. par Paris, 5 fr. par la poste. Au bureau de la Gazette des Hôpitaux, rue des Saints-Pères, 40, et chez J.-B. Baillière, éditeur, rue Hautefeuille, 19.

Bibliothèque du Médecin Praticien, ou Résumé général de tous les ouvrages de clinique médicale et chirurgicale, de toutes les monographies, et par une société de Médecins, sous la direction du docteur FANX, chevalier de la Légion d'Honneur, rédacteur en chef de la Gazette des Hôpitaux, etc. — Un ouvrage adopté par le conseil de l'instruction publique pour les Facultés et Ecoles de médecine et de pharmacie. — 15 volumes grand in-8° sur deux colonnes, contenant la matière de 60 volumes in-8° ordinaire. Prix du volume : 8 fr. 50. — La souscription est permanente, on peut s'abonner à tout moment. On s'inscrit chez M. J.-B. Baillière, libraire, rue Hautefeuille, 19, et au bureau de la Gazette des Hôpitaux, rue des Saints-Pères, 40.

Le Gérant.

Paris. — Typographie de Pion frères, imprimeurs de l'Empereur, 36, rue de Valenciennes.

N^o 150.

DI 23 DÉCEMBRE 1852.

Il paraît trois fois par semaine :

Le jour, le mardi, le jeudi et le samedi.

La Lancette Française.

Bureau, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les Bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement pour des envois en traites sur Paris en un mandat de poste.

PARIS : DÉPARTÉMENTS :
ANGLAIS, ANGLETERRE, BELGIQUE,
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GRÈCE, HOLLANDE, PIÉMONT,
SARDAIGNE, SAVOIE,
TURQUIE, ANGIKOR ET COLONIES.
Trois mois 9 fr.
Six mois 17
Un an 33

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOCANE,
GIBRALTAR.
Trois mois 40 fr.
Six mois 80
Un an 38

SOMMAIRE. — PARIS. Sur les séances des Académies. — Un coup d'oeil sur la chirurgie anglaise. Des herules crurales. — Lettre à M. le professeur Bouchardat sur l'antidote des alvols végétaux toxiques. Académie de médecine, séance du 21 décembre. — Académie des sciences, séance du 20 décembre. — Chronique et nouvelles. — FEUILLETON. Bibliographie.

PARIS, LE 22 DÉCEMBRE 1852.

Séances des Académies.

Les candidats ont rarement manqué aux places, soit dans les Académies, soit ailleurs; mais ils manquent moins que jamais peut-être à celle que l'Académie de médecine vient de déclarer vacante en ce moment dans la section d'anatomie pathologique : dans la séance d'hier, onze se sont déjà présentés, et il en est encore quelques-uns à venir, et des meilleurs. A 3 visites par candidats, c'est au moins sur 27 visites que les honorables académiciens peuvent compter. Nous en avons entendu un hier qui se livrait avec assez de tristesse à ce petit calcul. Mais si les candidats font tant de visites, n'est-ce pas la faute des juges ?

L'Académie a commencé hier la série de nominations qui, chaque fin d'année, écartent pendant plusieurs semaines de l'ordre du jour les travaux scientifiques. Il faut donc remettre à trois semaines les affaires sérieuses que celui qu'elle consacrerait au choix d'un bon président. Celui qui descend cette année du fauteuil, comme celui qui l'avait précédé, ont donné des exemples. Dans deux ou trois discussions orageuses, M. Mèlier n'a peut-être pas montré toute la fermeté désirable; mais, au demeurant, il n'en a pas moins rempli avec une grande distinction les difficiles fonctions dont il était investi. Si un vaste savoir, une extrême affabilité et une grande finesse d'esprit sont des qualités suffisantes pour faire un bon président; l'Académie n'aurait rien à regretter l'année prochaine. Mais nous savons déjà qu'à toutes ces qualités il faut joindre un peu d'énergie, quelquefois même une certaine dose de despotisme. Sous ce rapport, M. Bérard ne peut être jugé qu'à l'œuvre.

L'Académie a conservé pour l'année prochaine son exact, son dévoué, son laconique et habile secrétaire annuel; elle fera bien de garder le plus longtemps possible ce véritable trésor. Enfin, elle a semé dans le conseil de l'excellente graine de président. On voit que le temps de sa séance a été aussi bien employé qu'il pou-

vait l'être en l'absence de toute communication scientifique.

— L'Académie des sciences a répandu hier ses libéralités sur les travaux de médecine, qui, presque tous, sont dignes des encouragements qu'ils ont obtenus. La liste en est trop longue pour qu'il nous soit possible d'entrer ici dans des appréciations particulières.

UN COUP D'OEIL SUR LA CHIRURGIE ANGLAISE.

Des herules crurales (1).

Par M. le docteur A. DEVILLE,

Ancien professeur de l'École anatomique des hôpitaux de Paris.

§ IV. *Entonnoir fémoral-vasculaire.* — Il est depuis longtemps décrit en Angleterre, et beaucoup mieux maintenant par M. Gay qu'il ne l'a été par ses prédécesseurs, mais le nom assez bizarre de gaine des vaisseaux fémoraux, non qu'on trouve déjà dans A. Cooper depuis dans tous les écrits des anatomistes anglais, mais la gaine des vaisseaux fémoraux telle que la décrivent les Anglais n'est donc pas la même chose que ce que nous désignons sous ce nom en France; il importe de bien le savoir pour ne pas faire une confusion fâcheuse en lisant les livres anglais. Conformément au langage anatomique usuel et à la réalité, nous appelons gaine des vaisseaux fémoraux cette enveloppe aponeurotique, dépendance de l'aponévrose fémorale, qui entoure les vaisseaux fémoraux dans toute leur longueur et s'en écarte à la partie supérieure en formant un entonnoir, qui est le canal crural. En Angleterre, au contraire, on donne ce même nom à ce petit entonnoir intérieur, à cette cupule du fascia transversalis, que nous appelons avec Thomson l'entonnoir fémoral-vasculaire.

Une pareille confusion ne peut plus durer; et il est facile de démontrer que ce sont les Français qui ont raison en ceci. Une gaine, c'est une lame qui entoure à l'extérieur un organe et qui en double les parois extérieures; personne ne le conteste. A ce point de vue, il est impossible de donner le nom de gaine à l'entonnoir fémoral-vasculaire, qui ne louche que les vaisseaux fémoraux que par son sommet tronqué inférieur, là où ces vaisseaux le traversent, et qui s'en éloigne ensuite par en haut sous forme d'entonnoir pour aller s'accoler contre le pourtour de l'anneau crural.

Historique rapide de l'entonnoir fémoral-vasculaire. — La partie postérieure en a été bien décrite par G. Gibernat qui la faisait partir du ligament pubien, qu'il avait très bien

(1) Suite. — Voir les numéros des 30 novembre, 4, 9, 11, 16 et 13 décembre.

vu; mais Gibernat n'en avait pas vu la partie antérieure. A Cooper vint compléter la description, lors de sa magnifique découverte du fascia transversalis, en montrant que le fascia transversalis descendait au-dessous et que le fascia transversalis fémoral-vasculaire, gaine des vaisseaux (ou entonnoir fémoral-vasculaire) était composée, selon lui, en avant par cette partie inférieure du fascia transversalis, en arrière par une continuation du fascia iliaque, qui est le feuillet déjà décrit par Gibernat.

M. Cloquet l'a décrit ensuite sous le nom de septum crural.

Thomson dépassa tous ses devanciers par la minutie et l'exactitude de sa description, et il lui imposa le nom si juste d'entonnoir fémoral-vasculaire. Enfin dans ces dernières années, et à la même époque, M. Gay en Angleterre, et moi en France l'avons présenté sous une autre face, qui avait pointé déjà et là dans les écrits antérieurs, en le décrivant en entier comme la continuation pure et simple du fascia transversalis. M. Gay a imprimé, il est vrai, son exposé avant moi, mais des centaines d'élevés qui possèdent, rédigés, mes cours de pathologie externe et d'anatomie chirurgicale sont là pour attester que je l'ai toujours décrit ainsi. De plus, je crois en avoir donné une description plus complète à la fois et plus simple que ne l'a fait M. Gay.

M. Gay ne décrit pas plus que je ne le fais d'habitude tous les renforcements fibreux qui s'ajoutent à la cupule du fascia transversalis pour constituer l'entonnoir fémoral-vasculaire, et que Thomson a si minutieusement étudiés. Cependant, nous avons vu qu'il insistait sur un déboullement intérieur de la paroi dans lequel il place le ligament de Hey, probablement avec raison, mais à notre sens sans utilité pratique; sur un faisceau fibreux placé un peu au-dessus du niveau de l'anneau crural, dans le fascia transversalis entre le ligament de Gibernat et le bord inférieur du muscle tenseur, sous le nom de *fibræ crassiores ligamenti inguinalis interni* de Hesselbach. Il appelle de plus l'attention sur d'autres fibres placées au-dessous du niveau du ligament de Hey, l'épaisseur de la membrane qui forme la gaine des vaisseaux (ou entonnoir fémoral-vasculaire) près du ligament de Hey, les fibres de renforcement sont transversales comme lui et courent transversalement en avant le collet de la hernie; plus bas, elles sont obliques en bas et en dedans. M. Gay pense qu'elles peuvent dans certains cas avoir de l'influence sur l'étranglement de la hernie, et ce ne serait pas impossible. Elles sont, du reste, très peu marquées, et il faut des sujets particuliers pour pouvoir bien les distinguer.

§ V. *Canal crural dans son ensemble.* — C'est ici surtout que M. Gay, qui l'on ténait d'ailleurs, s'est montré logique. Il accepte, comme presque tous les chirurgiens anglais, que le canal crural est la partie qui s'étranglement a lieu au niveau de l'anneau crural et que, dans une large proportion

FEUILLETON.

BIBLIOGRAPHIE.

Code médical, ou Recueil de lois, décrets et règlements sur l'étude, l'enseignement et l'exercice de la médecine civile et militaire en France; par M. A. AMETTE, secrétaire de la Faculté de médecine de Paris, chevalier de la Légion d'honneur (1).

On peut dire des livres plus brillants par la forme et plus savants par le fond, mais il est difficile d'en faire de plus utiles que le *Code médical*. Ceux singulièrement et presque exclusive à la profession médicale! Il y a des lois, des règlements, des usages que l'élève, le professeur, le praticien trouvent à chaque pas dans leur carrière, qui régissent presque chacune de leurs actions quotidiennes, et ces lois, ces règlements, ces usages, l'élève, le praticien et même le professeur les ignorent également. Pour atténuer un peu notre ignorance à cet égard et pour être vrai en même temps, il faut ajouter que toute cette législation et réglementation médicale est dispersée dans une foule de codes, d'ordonnances, de règlements tellement confus et souvent si contradictoires, que l'élève livré à ses études, le professeur préoccupé de son enseignement et le praticien absorbé par les exigences de sa clientèle auraient bien de la peine, en y consacrant beaucoup de temps, à mettre un peu d'ordre dans ce chaos, à jeter quelque jour dans ce dédale ténébreux. Ce n'est ni un professeur ni un praticien, c'est encore moins un élève qui pourrait entreprendre cette tâche; il fallait, pour la remplir, un homme qui se fût trouvé assez souvent aux prises avec toutes les difficultés qui se présentent dans les études, dans l'enseignement et dans la pratique de la médecine, qui fût en même temps assez versé dans l'administration pour pouvoir rassembler tous les éléments épars de la législation médicale, pour les comparer, les

coordonner et les réunir enfin dans un véritable *Code médical*. M. Amette, secrétaire de la Faculté de médecine, a été cet homme. Grâce à ses laborieuses investigations, nous avons maintenant un livre dont tous les médecins, ou à peu près, et tous les élèves pour vouloir en être dignes, ont à quelques jours un des plus savants professeurs de la Faculté. Chaque page de ce livre m'apprend quelque chose. Ce n'est donc pas de tout autre; nous nous contenterons donc d'y joindre une simple analyse de l'ouvrage. Le *Code médical* est divisé en trois parties : études, enseignement, exercice.

La première de ces trois parties s'adresse spécialement à l'étudiant, qui y trouvera la marche qu'il a à suivre dans ses études. Inscriptions, examens, concours pour l'externat, l'internat, l'École pratique, les prix de la Faculté, etc., tout s'y trouve traité, sans excepter les lois et règlements qui régissent l'admission et l'avancement dans le service de santé de la guerre et de la marine.

La deuxième partie renferme toutes les lois, décrets et arrêtés de l'autorité universitaire qui concernent l'enseignement, depuis les fonctions d'aide d'anatomie jusqu'à celles de professeur. La, chaque membre du corps enseignant a ses droits, ses devoirs qui lui sont imposés et des privilèges qui lui sont accordés.

La réorganisation de l'enseignement du Val-de-Grâce, toute récente qu'elle soit, n'a pas même été oubliée par le laborieux auteur du *Code médical*, et les médecins militaires qui se destinent à l'enseignement trouveront tous les enseignements qui leur sont nécessaires.

La troisième partie du *Code médical* concerne les praticiens. Voici comment l'auteur résume lui-même dans sa préface cette partie importante :

« Mes relations de tous les instants avec les membres de ce corps si savant et si général m'ont cependant mis à même de reconnaître à quel point ils ignorent les dispositions législatives mêmes les plus élémentaires de leur profession. Demandez, par exemple, au médecin, docteur ou officier de santé, au moment où il reçoit son diplôme, demandez-lui, dis-je, quelle est la formalité préliminaire et indispensable qu'il doit remplir, il n'y en aura aucune, pas un sur cent qui saura qu'il faut le faire enregistrer, dans le délai d'un mois après la fixation de son domicile, au greffe du tribunal de

première instance et à la préfecture ou à la sous-préfecture de l'arrondissement dans lequel il voudra s'établir. Cette formalité a cela d'utile cependant, quelle soit à former les listes officielles des individus qui seuls ont le droit d'exercer la médecine. La fraude si dangereuse et si déplorable de l'exercice illégal serait donc facilement décelée et prévenue si la précaution de l'enregistrement des diplômés était rigoureusement exécutée. Je cite cet exemple; j'en aurais pu en citer bien d'autres pour démontrer ce que d'ailleurs l'usage du *Code médical* prouve à tous, que l'étranglement a lieu au niveau de l'anneau crural et que, dans une large proportion

« Cela veut-il dire que je me suis borné à collectionner avec plus ou moins d'exactitude tous les actes de l'autorité qui régissent l'exercice de la médecine ? Non.

« Mon travail se recommandait encore et peut-être plus particulièrement par le soin que j'ai pris de donner la forme d'un article de loi à tout ce qui, sans être la loi elle-même, est cependant consacré comme tel par l'expérience du temps et la force de l'usage, dans chaque des trois parties qui m'ont servi de guide.

« Pour donner à ce travail toute l'autorité qu'il doit avoir, il fallait pouvoir appuyer sur une longue habitude de l'administration. L'injuncte à cet égard, et j'offre sans aucune hésitation, la garantie de mes trente années de service.

« Le plan qu'imprime M. Amette dans ce paragraphe a été parfait, et il n'a pu être mieux. L'ouvrage, car, dans d'ailleurs, il est tout à fait complet, n'aura à peu près énuméré toutes les conditions qui assurent le succès d'un livre; aussi n'hésitons-nous pas à en prédire un complet au *Code médical*.

(1) A Paris, chez l'auteur, à l'École de médecine, et chez Labé, libraire, place de l'École-de-médecine, 23.

- commune de Grancy, par M. Cassard, médecin des épidémies de l'arrondissement de Châtillon (Côte-d'Or);
- 2° Rapport sur une épidémie de fièvre typhoïde qui a régné dans la commune de Loyat, par M. Houeix, médecin des épidémies de l'arrondissement de Blois (Loir-et-Cher);
- 3° Plusieurs échantillons de remède secret;
- 4° Envoi par M. le préfet de police du relevé de la mortalité cholérique pendant l'année 1849.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Hépatite.

M. Dutroulau, médecin en chef du service colonial de la marine, adresse un mémoire fort étendu sur l'hépatite des pays chauds. Il nous est impossible de donner l'analyse de ce volumineux travail.

Thérapeutique générale.

M. F. Jacquot adresse une note intitulée: *Une maladie étant donnée, en trouver le remède.* (Commissaire, M. Bouchardat.)

Syphilis.

M. Pascal, médecin en chef de l'hôpital militaire de Bayonne, adresse un mémoire sur l'extinction de la syphilis, particulièrement dans l'armée. L'auteur propose surtout, pour atteindre ce but, une surveillance beaucoup plus sévère et plus minutieuse des maisons de tolérance.

Eaux sulfureuses.

MM. Depoisse et Lecomte réclament la priorité de l'idée principale qui fait le sujet du mémoire que M. Bouland a dans la dernière séance, (Commission déjà nommée.)

Colloïdium.

M. Lemoine, pharmacien à Courbevoie, adresse une note sur une nouvelle préparation de colloïdium. Voici la formule qu'il propose:

On prend 2 kilogrammes de glu, de préférence celle qui provient du houx; après macération pendant 24 heures dans de l'eau tiède et plusieurs lavages abondants en l'étriant dans l'eau, on la met dans une bassine sur le feu au 10 kilo. d'eau de fontaine contenant en dissolution 10 grammes de sou-carbonate de soude. On fait bouillir pendant 25 à 30 minutes; on décante la lessive qui en résulte, et la masse jaunâtre bien lavée est traitée de nouveau par une même quantité d'eau alcaline, puis bien malaxée pour lui faire perdre une partie de l'eau qu'il lui revient.

Le poids on étend pur, on le contacte avec trois parties d'éther sulfurique rectifié à 60°. On agit continuellement jusqu'à ce que la dissolution soit opérée. Après deux heures de repos, on enlève par décantation, ou mieux à l'aide d'un siphon, toute la partie limpide. Sur le dépôt, deux nouvelles parties d'éther sont versées; on agit et on laisse encore assécher; on décante de nouveau, et le marc est mis à égoutter sur un filtre dans un entonnoir fermé. Les liquides étheriques réunis sont mis en contact avec 12 ou 15 grammes de chlorure de chaux bien sec et très divisé. Par l'agitation, l'effluve décolore ne tarde pas à être très manifeste; pour l'activer, je fais arriver peu à peu sur le chlorure précipité 6 à 10 grammes d'acide nitrique à 40°, à l'aide d'un tube droit armé d'un entonnoir et plongeant dans le fond du vase. Par ce moyen, la décoloration devient aussi complète que possible en quelques instants.

Abandonné au repos pendant 48 heures, l'éthérolé glauque est décanté dans un vase contenant du chlorure de calcium desséché. Quand l'éthérolé a retrouvé sa parfaite limpidité, il est décanté avec soin dans le bain-marie d'un alambic, et l'on en retire tout l'éther par distillation.

L'appareil étant défilé et le chapeau enlevé, on continue à chauffer en agitant sans cesse jusqu'à ce que le glu ne contienne plus d'eau, ce qu'on reconnaît à sa transparence. Dans cet état, elle peut être considérée comme suffisamment pure, et c'est elle que j'introduis dans le colloïdium.

On donne un mélange de glu et de colloïdium que l'auteur propose comme n'ayant pas les inconvénients du colloïdium pur, qui se rétracte et se fendille en se desséchant.

Rétéculation de l'utérus.

M. Maurin, ex-chirurgien de la marine, adresse une note avec un dessin relatif à un nouveau dilateur du canal de l'utérus. (Commissaires: MM. Larrey et Ségalas.)

Kystes de l'ovaire.

M. Deloiz, de Saint-Flour, qui a déjà envoyé un mémoire sur la formation des kystes de l'ovaire, adresse une observation complémentaire de ce mémoire.

Ventouses.

M. Chardon, médecin à Paris, adresse un nouveau modèle de ventouses avec scarificateur.

Goutte et crétinisme.

M. Tournes, professeur à la Faculté de Strasbourg, adresse, par l'intermédiaire de M. le Ministre de l'Intérieur, la goutte et le crétinisme dans le département du Bas-Rhin. (Commission du crétinisme.)

Candidatures.

Les médecins dont les noms suivent se présentent comme candidats à la place vacante dans la section d'anatomie pathologique: MM. Regnier, Sestier, Fancouneau-Dufresne, Moreau (de Tours), Beau, Barin, Durand-Pard, Hutin, Mariné.

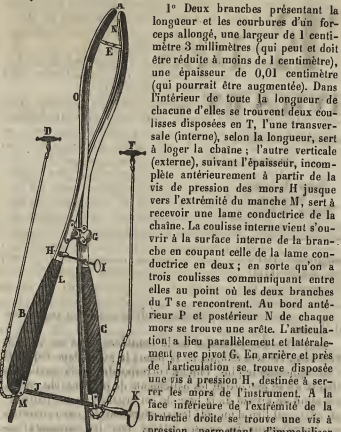
Céphaloprise.

Le docteur D. Duval (de Luxeuil) présente un travail intitulé: *Nouveau procédé de céphaloprise*, qu'il divise de la manière suivante:

- 1° Inconvénients et insuffisance des ressources obstétricales actuelles dans la troisième classe des rétrécissements du bassin; symphysiotomie, céphaloprise, forceps-cé de Van Huelst, céphaloprise, ses avantages, ses indications, celles surtout de remplacer 1° le céphalotribe, à partir de 0,05 centimètres 1/2; 2° l'opération césarienne de 0,05 centimètres à 0,03 centimètres 1/2.
- 2° Description du céphaloprise, c'est-à-dire de l'instrument qui accompagne ce travail.
- 3° Règles générales d'application du céphaloprise;
- 4° Céphaloprise, ou diminution du volume de la tête à la réductibilité naturelle du tronc. Embryologie, ou utilisation de l'instrument dans quelques cas, pour diminuer le volume du tronc lui-même.

Voici la description du céphaloprise, dont la construction avait

été confiée par l'inventeur à M. Robert, de l'ancienne maison sir Henry.



momentanément dans sa coulisse la portion de chaîne destinée en scie qui doit toujours être mise de ce côté, les dents regardant l'axe de l'instrument. Vers l'extrémité de chaque manche se trouve un anneau recourbant la coulisse externe antérieurement et percé d'un trou M communiquant avec la partie antérieure de la coulisse destinée à recevoir une chape cannelée.

2° Une chaîne articulée qui, vers son milieu, présente deux portions longues chacune de 0,30 centimètres; l'une, correspondant à la coulisse interne gauche, est composée d'articulations, dont une extrémité est ancrée dans le sens transversal, l'autre dans le sens vertical; ce qui lui permet de s'accommoder à la position de la tête sans se briser et sans se mouler; l'autre, correspondant à la coulisse interne droite, est composée d'articulations dentées en scie. La chaîne est terminée par deux lames continues DB, longues de 0,22 centimètres, à l'extrémité desquelles s'adaptent deux poignées D.

3° Une lame conductrice, biseautée à l'extrémité, destinée à servir de guide à la chaîne, et à lui faire franchir les obstacles, formés dans l'étendue des mors d'articulation qui favorisent la flexibilité, munie au bord antérieur de sa partie inférieure de dentelures dans une étendue de 0,22 centimètres; elle doit être placée dans la coulisse interne, les dentelures dépendant en haut dans le trou situé à l'extrémité des manches; elle est destinée à maintenir la scie à chaîne dans sa coulisse et à permettre graduellement sa descente.

4° Une chape cannelée K J présentant des cannelures de 0,14 centimètres 1/2 de long, destinée à être placée dans les deux trous situés à l'extrémité des manches et à s'engager dans les dentelures des deux lames conductrices. En tournant de droite à gauche on permet la descente de la chaîne, en sens contraire son ascension. Le céphaloprise dans la gravure est représenté monté de toutes ses pièces; fermé à partir du point M, on voit une partie de la lame conductrice sortie, et, comme conséquence, la chaîne descendue de A en E.

Renouvellement du bureau.

L'Académie procède au renouvellement du bureau et des membres du conseil et des commissions permanentes. Sont nommés: Président, M. Bérand; Vice-président, M. Naquet; Secrétaire annuel, M. Gilbert; Trésorier, M. Paillet; Membres du conseil, MM. Mollé, Laugier et Renauld.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 20 décembre 1852. — Présidence de M. Ponsard.

PROGRAMME DES PRIX DÉCERNÉS POUR L'ANNÉE 1852.

Prix de physiologie expérimentale.

Le prix de physiologie expérimentale a été partagé entre MM. Budge, médecin anglais, et Waller, professeur à Bonn, pour leurs recherches expérimentales sur les fonctions du nerf grand sympathique.

Prix de médecine et de chirurgie.

Sur la proposition de la commission des prix de médecine et de chirurgie, l'Académie a décerné les prix suivants:

- 1° Récompense d'un prix de 2,500 fr. à M. le docteur Bretonneau pour l'application de la trachéotomie au traitement de la période extrême du croup;
- 2° Allotir une récompense de 2,000 fr. à M. Trousseau pour le perfectionnement de cette opération et la propagation de cette méthode;
- 3° Une récompense de 2,000 fr. à M. le docteur Manec pour le traitement des affections cancéreuses par la pâte arsenicale du frère Gôme;
- 4° Une récompense de 2,000 fr. à M. Boursy et feu M. Jacob pour leur ouvrage sur l'Anatomie et la physiologie de l'homme;
- 5° Une récompense de 2,000 fr. à M. le docteur Lebert pour son *Traité pratique des maladies cancéreuses et des affections curables confondues avec le cancer*;
- 6° Une récompense de 1,500 fr. à M. Land. Hirschfeld pour son ouvrage *Sur le Névralgisme et les autres affections du nerf*;
- 7° Une récompense de 1,500 fr. à M. Blondlot pour son *Essai sur les fonctions du foie*, etc.;
- 8° Une récompense de 1,500 fr. à MM. A. Duméril, Denarqay et Lecointe pour leurs *Recherches expérimentales sur la température animale*;
- 9° Une récompense de 1,200 fr. à MM. Dequard et Rodier pour leurs *Nouvelles recherches sur l'hématologie*;
- 10° Une récompense de 1,000 fr. à M. Davaine pour son travail sur la paralysie générale et partielle des deux nerfs de la septième paire;

- 11° Un encouragement de 1,000 fr. à M. N. *Etudes expérimentales et pratiques relatives à la détermination des matières virulentes dans les soies d'araignée*;
- 12° Un encouragement de 1,000 fr. à M. A. Becq de Menges pour son *Travail sur l'emploi des mercureux dans la fièvre typhoïde*;
- 13° Une récompense de 1,000 fr. à M. Dousson pour son *théorie et pratique de la méthode antiseptique*;
- 14° Un encouragement de 1,000 fr. à M. Boinet pour le *Traité des acides par les injections locales*;
- 15° Un encouragement de 1,000 fr. à M. Fancouneau-Dufresne pour son *Traité de l'analyse calculuse du foie et de la rate*;
- 16° Un encouragement de 1,000 fr. à M. Baudens pour son *Nouvelle méthode d'application de la ligature*;
- 17° Une récompense de 1,000 fr. à M. Pollin pour ses *Recherches sur les corps de Wolff*;
- 18° Un encouragement de 1,000 fr. à M. Louis Orfila pour son *Traité sur l'émulsion de gomme*;
- 19° Un encouragement de 1,000 fr. à M. R. Richard pour son *Mémoire sur les kystes tubo-ovariens*;
- 20° Un encouragement de 1,000 fr. à M. Niepce pour son *ouvrage sur le Crétinisme*;
- 21° Un encouragement de 1,000 fr. à M. Jossot pour son *Mémoire sur les maisons mortuaires*.

Chronique et nouvelles.

La lettre suivante a été adressée au président de l'Académie de médecine:

Monsieur le président,

Nous avons l'honneur de vous prier, pour la seconde fois, d'annoncer à l'Académie que nous sommes les 1,000 fr. qui ont été accordés au *Compendium de médecine* sur le prix Riccati.

Il nous est impossible d'accepter le jugement qui a été porté à huis clos et sans discussion, par cinq membres de l'Académie, sur un ouvrage qui nous a coûté deux années d'un labeur pénible et continuel, et que le public médical, souverain juge en ces sortes de matières, a depuis longtemps relevé de sa plus haute sanction.

Agitez, etc. Ed. MONTEYER, L. FLEURY.

21 décembre 1852.

M. de La Riboisière, fils de M. le comte Roy, institué par son testament son mari légataire universel en usufruit, laisse à la ville de Paris la nu-propriété de tous ses biens. Ce legs fait en outre fait à la condition par la ville d'élever pour les malades un établissement qui prendrait le nom d'hôpital de La Riboisière.

La succession se composant de biens d'une gestion difficile, la ville est entrée en arrangement avec M. le comte de La Riboisière, et le legs de nu-propriété laissé aux hospices a été converti en un legs d'une somme fixe de 2 millions 600,000 fr. exempté de tous frais, et qui doit être intégralement versée dans la caisse municipale avant le 31 décembre 1854.

À l'égard de l'hôpital qui doit porter le nom de la testatrice, l'administration, voulant consacrer aux intentions de la défunte et perpétuer le souvenir de son bienfait, a décidé que l'hôpital du Nord, appelé d'abord hôpital Louis-Philippe, puis hôpital de la République, prendrait le nom d'hôpital de La Riboisière.

La Société de médecine de Rouen a renouvelé son bureau pour l'année 1853; il se compose de:

- MM. Gressent, président;
Anel, vice-président;
Groux, secrétaire;
Bavay, secrétaire de correspondance;
Rathier, trésorier-archiviste.

Cette Société va de nouveau publier un bulletin annuel. Le premier doit paraître en mars prochain.

L'Annuaire médical et pharmaceutique de la France, par M. le docteur F. Roubaud, pouvant être considéré, grâce aux travaux statistiques dont il est enrichi cette année, comme un livre en quel que sorte officiel, et par conséquent d'une utilité journalière pour un grand nombre de nos confrères, nous nous sommes décidés à acquiescer une partie de l'édition de 1853.

En conséquence, tout abonné ancien ou nouveau qui nous fera parvenir sans frais, c'est-à-dire en un mandat sur la poste ou en une traite sur Paris, le prix de son abonnement (annuel ou semestriel, ou en deux), en ajoutant 2 francs seulement au prix de cet abonnement, aura droit à un exemplaire dudit *Annuaire*.

Les abonnés qui voudraient le recevoir par la poste devraient ajouter 1 fr. pour frais de port.

Bulletin bibliographique.

(QUINZIÈME ANNÉE. — 1853.)

Annuaire médical et pharmaceutique de la France, par le docteur F. Roubaud.

Ouvrage honoré des souscriptions de l'Académie de médecine et du ministère de l'Intérieur.

Ce livre, qui remplit une lacune que tout le monde déplore dans la librairie médicale, renferme tous les renseignements qui peuvent être utiles aux médecins et aux pharmaciens.

On trouve dans cet *Annuaire*: la liste de tous les médecins et pharmaciens de la France, ainsi que leur adresse; le recueil (seul complet) de la législation médicale et pharmaceutique; et celles des établissements sanitaires et de bienfaisance; la nomenclature de toutes les places médicales et pharmaceutiques dépendant du gouvernement; la statistique de toutes les Sociétés médicales de France; la statistique des Facultés, des Ecoles de pharmacie, des Ecoles préparatoires de médecine et de pharmacie, leur personnel; la statistique (la seule qui ait paru jusqu'à ce jour) de la France médicale, pharmaceutique et des établissements hospitaliers; la liste nominative et par départements des villes de 2,000 âmes et au-dessus, qui n'ont ni médecins, ni pharmaciens, ni établissements hospitaliers, etc., etc.

Un fort volume. Prix: 4 fr. pour Paris, et 5 fr. par la poste. Au bureau de la *Gazette des Hôpitaux*, rue des Saints-Pères, 40, et chez J.-B. Baillière, éditeur, rue Hautefeuille, 19.

Paris. — Typographie de Pion frères, imprimeurs de l'Empereur, 36, rue de Valenciennes.

Ce journal paraît trois fois par semaine.

LE MARDI, LE JEUDI ET LE VENDREDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE HOPITAUX

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne à Paris

au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traite sur Paris ou en mandat de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,	Trois mois	8 fr. 50 c.
ALGER, ORAN, CONSTANTINE, BOUGIE,	Six mois	16 »
ITALIE MÉRIDIONALE, BELGIQUE,	Un an	30 »

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GRÈCE, HOLLANDE, PRUSSE,	Trois mois	9 fr.
SARDAIGNE, SAVOIE,	Six mois	17 »
TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES.	Un an	33 »

Le prix des abonnements expédiés par voie d'Angleterre est de 45 francs.

Les lettres et paquets ne doivent être adressés qu'à la poste.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE,	Trois mois	10 fr.
ITALIE NORD-OUEST, GÉNÈVE,	Six mois	20 »
GERMANIE.	Un an	38 »

A NOS LECTEURS.

Nous avons l'honneur d'insérer nos lecteurs qu'à partir de ce jour M. de CASTELNAU a cessé de faire partie de la rédaction de la Gazette.

Nous prions, en conséquence, ceux de nos confrères qui veulent bien nous honorer de leurs communications de les adresser directement à M. le rédacteur en chef, au bureau du journal.

SOMMAIRE. — HÔPITAL DE LA PITIE (M. Gendrin). Leçons cliniques sur la périérite. — Un coup d'œil sur la chirurgie anglaise. Des lésions crurales. — L'asthme comparé. De l'empoisonnement par le tabac et de son traitement chez les animaux de l'espèce bovine. — Accidents sur les praticiens. — Les effets du froid. — Société de chirurgie, séance du 15 décembre. — Chronique et nouvelles.

HOPITAL DE LA PITIE. — M. GENDRIN.

Leçons cliniques sur la périérite (1).

Indépendamment de l'hypertrophie du cœur, la périérite peut faire naître, au bout d'un temps plus ou moins long, des lésions d'une autre nature qu'il importe de considérer au point de vue pronostic.

Un homme est atteint d'une inflammation de la membrane périérite; la maladie suit une marche régulière; la convalescence, si l'on omet quelques palpitations et quelques douleurs qui se font sentir du côté de la région précordiale, paraît s'accomplir avec facilité. Au bout d'une année, on trouve une hypertrophie du cœur liée à une endocardite valvulaire chronique qui a amené soit l'insuffisance des valvules mitrale ou tricuspide, soit l'induration des valvules mitrale ou tricuspide. En présence des signes que fournit l'auscultation, on se demande si l'on n'est pas trompé dans le diagnostic qu'on a porté en premier lieu.

Voici ce qui est arrivé.

La phlogose du périérite, par un mécanisme qu'il est aisé de comprendre, s'est propagée à la membrane interne du cœur; elle a provoqué et entretenu une endocardite latente. Cette endocardite, qui s'est uniquement limitée, dans l'origine, par une oppression légère et des palpitations fugaces, a pu à peu à peu indurcir et déformer les valvules; il en est résulté comme conséquence immédiate une perturbation fonctionnelle de la circulation; comme conséquence médiate, une hypertrophie du cœur.

Dans de semblables conditions, le malade est destiné à succomber aux accidents généraux que forment échoir les lésions organiques du cœur consécutives à la périérite.

La médication qu'on dirige contre l'inflammation du périérite est la même, quant aux principes généraux, que celle par laquelle on combat les phlegmasies, et spécialement les phlegmasies de la poitrine.

Si, en modérant l'activité de la circulation, en éloignant par un traitement sage institué toutes les causes possibles d'irritation, en tenant les malades au lit, en leur interdisant de parler, en leur soumettant au repos absolu, on parvient à diminuer et à réprimer l'intensité des accidents inflammatoires localisés dans la plèvre et le poumon, à plus forte raison on arrivera, par l'emploi des mêmes moyens thérapeutiques, à exercer une influence favorable sur la marche et les phénomènes de la périérite.

Il ne faut pas perdre de vue que, dans le cas particulier qui nous occupe, une cause accessoire entretient la phlogose; nous voulons parler des mouvements exécutés par le cœur. Ces mouvements, dont l'activité trouve une impulsion nécessaire et continue dans l'ensemble des fonctions organiques, peuvent être diminués dans certaines limites; ils ne sauraient être entièrement supprimés. Pour annuler, dans la mesure du possible, les effets fâcheux de leur action sur l'inflammation périérite, le médecin est réduit à prescrire le repos le plus complet et à recommander l'éloignement des mouvements musculaires, aussi bien que de toutes les préoccupations morales dont le retentissement sur l'appareil circulatoire entraînerait des résultats plus ou moins pernicieux.

Lorsque le malade est pléthorique, on peut sans crainte pratiquer de larges émissions sanguines.

La pléthore exerce de la part du cœur un excès d'activité; elle rend les conditions vasculaires plus faciles du côté du périérite, et devient ainsi une cause puissante de phlogose.

Indépendamment des moyens de traitement que nous venons de mentionner et qui sont communs à toutes les inflammations thoraciques, il en est quelques-uns qui appartiennent en propre à la périérite: nous avons nommé les émissions

sanguines locales, soit par les saignées, soit par les ventouses, les dérivatifs, consistant en épiplastiques ou en cataplasmes. Une règle générale doit présider à l'application de ces divers agents; elle se présente en quelque sorte d'elle-même à l'esprit lorsqu'on réfléchit à la nature des effets qu'on se propose d'obtenir.

Le périérite, surtout si on le considère dans sa portion viscérale, est très étroitement lié à la plèvre; le point dans lequel il s'en rapproche le plus, loin de correspondre à la partie du thorax où se perçoivent les battements de la pointe du cœur, est situé au niveau de la base de cet organe, à cette hauteur, en effet, on lie d'un côté les artères des *vasa vasorum* ou des vaisseaux des grosses artères avec les vaisseaux capillaires du périérite, d'un autre côté les anastomoses de ces mêmes vaisseaux avec ceux du médiastin.

Si à la base du cœur se trouve, comme il vient d'être démontré, le point le plus voisin du siège du mal, en ce point on placera avec le plus d'utilité et d'avantage les saignées et les ventouses, les dérivatifs superficiels ou profonds.

Les médicaments internes auxquels on peut avoir recours font partie de la classe des médicaments antiphlogistiques; ils ont pour base les tisanes émoullentes rendues adhésives par l'addition du borax de soude, de l'acide borique ou des acides végétaux. Ils nous paraissent n'avoir qu'une importance secondaire.

Une exception mérite d'être créée en faveur de la digitale, qui exerce une action spéciale sur la circulation, régularise les battements du cœur, modère leur énergie, diminue leur fréquence et contribue ainsi à éteindre l'irritabilité morbide suscitée par la présence de l'inflammation.

Les effets de la digitale, employée à titre de médicament, sont incontestables; en augmentant la diurèse, elle détermine l'élimination d'une certaine quantité de matière dont la soustraction favorise la résolution de l'épanchement séreux.

Elle rend de grands services lorsque l'inflammation est très aiguë et s'accompagne de battements du cœur violents et tumultueux.

C'est dans des cas de ce genre que quelques médecins ont proposé l'application de la glace sur la région précordiale en vue d'atténuer les mouvements impétueux et désordonnés du cœur, d'éloigner l'une des causes qui concourent le plus efficacement à l'aggravation des souffrances et de réprimer en même temps que l'activité de la circulation l'intensité des phénomènes inflammatoires. Cette médication, qu'on a particulièrement préconisée en Angleterre et en Amérique, nous semble réclamer une grande attention sous le rapport des précautions qu'elle exige dans son emploi.

Il est facile de comprendre que, si l'on draine subitement par une réfrigération tropique plus ou moins étendue l'ordre régulier de la circulation dans les vaisseaux capillaires du péricarde, les troubles qui se produisent dans les fonctions d'exhalation et de sécrétion de la plèvre pourront retentir sur les organes profondément situés dans la poitrine, de manière à donner naissance soit à une bronchite, soit à une broncho-pneumonie. Le développement de ces affections sera d'autant plus rapide que la stimulation exercée par la maladie primitive sur l'appareil circulatoire sera elle-même plus considérable.

En concevant, lorsque le périérite s'est enflammé consécutivement à une pneumonie ou à une pleurésie, qu'il y aurait grave danger à appliquer de la glace sur la portion de la paroi thoracique qui répond au périérite.

En prenant pour base d'appréciation les considérations précédentes, nous sommes fondés à croire que les applications de glace sur la région précordiale, loin de posséder l'efficacité qu'on s'est plu à leur attribuer, ont l'inconvénient inévitable d'exposer au péril d'une aggravation fâcheuse de l'inflammation d'autant plus rapide, qu'elles sont destinées à combattre.

Lorsque la périérite tend à se prolonger au delà de sa durée ordinaire, lorsqu'elle remonte à une époque déjà éloignée, il convient d'opposer à la maladie devenue chronique une médication qui ait elle-même, si l'on peut ainsi parler, le caractère chronique, et dont les effets, par la longue persistance de leur action, soient de nature à déterminer la résolution de l'inflammation. C'est dans cette vue que l'on placera les saignées et les sétons sur la région précordiale. Nous ne connaissons pas d'agents topiques dont il soit permis, en de semblables circonstances, d'espérer un secours plus efficace.

Il importe de rappeler ici une remarque, sur laquelle nous avons insisté à l'occasion des inflammations pleurales. Toutes les fois qu'à l'intérieur d'une membrane séreuse se fait un épanchement avec formation de fausses membranes, un certain laps de temps est indispensable pour que l'épanchement se résorbe, pour que les fausses membranes s'organisent et

disparaissent. Ce laps de temps, le médecin est impuissant à en abrégier la durée; il n'a en effet à sa disposition aucun moyen capable de donner à la circulation capillaire une puissance organisatrice supérieure à celle que comportent les forces du malade.

Lorsqu'après la répression des accidents inflammatoires on constate la persistance des signes physiques de la périérite, on ne peut pas de vue qu'un espace de temps plus ou moins long est nécessaire pour l'accomplissement du travail de cicatrisation qui doit se passer au sein du périérite, et on s'abstiendra avec soin d'une médication active et précipitée, dont l'unique et inévitable résultat serait d'amener un état d'affaiblissement propre à retarder la guérison plutôt qu'à l'accélérer.

La durée du mal dans les affections inflammatoires est une condition inhérente à la nature même de ces affections; dans aucun cas, elle ne saurait être seule devenir la source d'une indication thérapeutique.

Il est une limite à laquelle s'arrête l'expectation que nous recommandons ici: lorsque les douleurs de la région précordiale se réveillent; lorsque la circulation se montre imparfaite, que le pouls est inégal et intermittent; que lorsqu'un mouvement fibrillé se déclare et que des accès de suffocation se manifestent, il faut sans hésitation venir en aide aux efforts de la nature pour hâter l'évolution du dernier stade de la périérite. Là encore, les dérivatifs profonds trouveront une application spéciale; à leur emploi on joint l'administration des boissons diurétiques, des purgatifs hydragogues et des bains sulfureux et alcalins. Ces divers médicaments, par l'activité qu'ils impriment aux fonctions de sécrétion des reins, du tube digestif et de la peau, exerceront une influence favorable sur la résolution de la périérite.

L'organisme, dans quelques circonstances, porte en lui-même des conditions en vertu desquelles les inflammations, même léghes, des membranes séreuses donnent rapidement naissance à de vastes épanchements. Nous avons déjà signalé cette particularité.

En regard des circonstances que nous venons de rappeler, il en est d'autres où l'inflammation revêt la forme chronique, persiste avec plus ou moins d'intensité et accroît sans cesse la quantité du liquide épanché; dans les uns et dans les autres, on a imaginé d'avoir recours à une opération chirurgicale pour ouvrir une libre issue à la sérosité et soustraire le périérite à la distension considérable dont il est le siège.

A.-H. MARCIEUX.

UN COUP D'ŒIL SUR LA CHIRURGIE ANGLAISE.

Des hernies crurales (*).

Par M. le docteur A. DEVILLE.

Ancien professeur de l'École anatomique des hôpitaux de Paris.

Parallèle entre ces deux procédés. — Les avantages que possède le procédé de M. Gay sont assez accessoires, excepté un, et il n'est certes pas à l'abri de reproches. Comme avantages, nous trouvons que l'opération est simple et facile; la plaie pratiquée est très petite et se cicatrise rapidement; on peut, si l'on veut, appliquer immédiatement une pelote de bandage herniaire pour aider à la guérison radicale. L'anneau fibreux est incisé à distance de la plaie extérieure, et il en résulte moins d'affaiblissement ultérieur de la paroi du canal crural. Quel que soit l'anneau fibreux qui étreint, il sera nécessairement coupé, sans qu'on ait à s'occuper de reconnaître exactement si c'est l'un ou l'autre, puisqu'on les divise tous. Enfin, et ceci est un avantage réel, on opère à travers des couches de tissus sains, en laissant la tumeur herniaire et ses enveloppes intactes, et sans avoir à s'inquiéter des modifications que les enveloppes herniaires peuvent avoir subies. Examinons rapidement ces avantages.

L'opération est simple et facile. Ce n'est peut-être pas bien exact; car, en définitive, dans une opération de ce genre, qui est presque intermédiaire entre les méthodes sous-cutanées et les méthodes à ciel ouvert, on ne sait pas à juste titre ce que l'on fait, où on est, et ce n'est pas à dire appelé chose simple. Déjà même, lorsqu'on agit plus à découvert, lorsqu'on veut se contenter, au fond d'une large incision, de diviser sur la sonde cannelée le fascia crurifurculaire par la hernie crurale (ou le pourtour de l'anneau inguinal pour la hernie inguinale), on n'est pas absolument sûr de ce que l'on fait. On se rappellera la conservation mal déguisée jetée dans le camp des partisans de l'entrattement par les anneaux normaux par la publication que fit M. La-gaigne d'un fait survenu dans le service de Sanson. La-

(*) Suite et fin. — Voir les numéros des 30 novembre, 4, 9, 11, 16, 18 et 23 décembre.

(1) Suite. — Voir les numéros des 23, 30 octobre; 23 novembre et 11 décembre 1852.

hernie inguinale est étranglée par l'anneau inguinal, s'entendait Samson; et la preuve, disait-il, c'est que nous allons opérer un hernieux en incisant l'anneau, sans toucher au sac. L'opération est pratiquée devant un nombreux auditoire. Le sac est un peu attiré en dehors et débarrassé, afin d'éviter sa lésion. On n'a dité que l'anneau. Samson, ce praticien si habile et si consciencieux, l'affirme; ses déclarations, l'homme du premier mérite, l'affirment; un nombreux public était présent. Survint l'astopie, et l'on trouve que le collet du sac a été divisé, sans qu'on en soit douté, dans l'étendue de plusieurs millimètres.

J'ai vu un fait identique arriver entre les mains de mon digne, savant et si habile maître M. Velpéau. Il s'agissait d'un jeune homme atteint d'une hernie inguinale congénitale étranglée. M. Velpéau professait alors, et professe peut-être encore les mêmes idées que Samson; il opéra absolument comme Samson. Mes amis MM. Jarijart et Houd, internes du même service en même temps que moi, et plus rapprochés que moi de M. Velpéau pendant l'opération, disent que l'anneau seul a été divisé; et il est certain qu'au bout d'après l'incision la hernie avait été très aisément réduite. Le malade mourut. Pen satisfait dans mes convictions, qui me montraient, d'après les nouvelles données si remarquables publiées par M. Malgaigne, que dans des cas de cet ordre l'anneau inguinal ne pouvait pas étrangler, je prie mes amis Jarijart, et moi-même, d'insister sur ce point au patient, de ne pas lui faire l'astopie avec lui. Or, nous avons trouvé l'anneau inguinal divisé; mais en même temps le collet du sac était divisé longitudinalement dans l'étendue de plus de 2 centimètres.

Eh bien! puisqu'on ne peut pas être absolument certain de ce que l'on fait dans ces cas, où l'on opère presque à ciel ouvert, sera-t-on plus sûr de la manœuvre lorsqu'on l'exécute par un procédé presque sous-cutané, comme le fait M. Gay? Incontestablement non. Par conséquent, on ne peut pas appeler simple l'acte d'un débridement qui peut présenter de pures incertitudes.

On ne risque pas de blesser le sac en suivant mon procédé, dit M. Gay, parce que le bistouri dont je me sers a son bec aplati transversalement à son bord. C'est très bien; mais M. Gay reconnaît lui-même qu'on peut glisser en dehors de l'anneau qui étrangle, et qu'il peut devenir nécessaire de réintroduire l'instrument. Ce mode de débridement est, au contraire, moins simple et moins facile que tous les procédés de débridement connus, surtout que ceux employés dans l'opération que nous adoptons. Rayons donc ce prétendu avantage.

La plaie pratiquée est très petite et se cicatrise immédiatement. Il en est de même dans le procédé que nous adoptons. On pent, si l'on veut, appliquer immédiatement une pelote de bandage herniaire sur les parties molles intactes qui recouvraient la tumeur pour aider à la guérison radicale. Ceci est illusoire. Pendant les six, huit, dix ou quinze jours que peut exister la plaie pour sa cicatrisation complète, je ne pense pas que M. Gay fasse lever et promener ses opérés. Certainement ils les tiennent au repos dans leur lit. Or, la hernie n'a aucune tendance à ressortir. L'appareil de pansement ordinaire suffit pour opérer toute la pression qu'on peut désirer pendant ce temps; et je ne vois pas pourquoi on voudrait sitôt appliquer un bandage.

L'anneau herniaire est incisé à distance de la plaie extérieure, et il en résulte moins d'affaiblissement ultérieur de la paroi du canal crural. Cela change rien à l'affaire. La cicatrice simple, ou qu'elle soit placée, après une opération de hernie crurale, n'apporte aucun affaiblissement dans les parois du canal crural, et le chirurgien n'a besoin d'en rien acquiescer en ce sens.

Lorsqu'une cicatrice d'une grande plaie de la paroi abdominale antérieure, avec suppression de beaucoup de fibres musculaires, existe, et surtout lorsque le tissu cicatriciel se résorbe, il y a, en effet, un affaiblissement de la paroi abdominale en ce point. Il peut y avoir alors, et on a vu des hernies par événement se faire au niveau de la cicatrice. Mais une cicatrice linéaire simple à travers les parois fibreuses du canal crural n'est, dans aucun cas, plus après l'opération de M. Gay qu'après toute autre, une cause d'affaiblissement ni une prédisposition à la reproduction de la hernie.

Quel que soit l'anneau herniaire qui étrangle, il sera nécessairement coupé, sans qu'on ait besoin de reconnaître exactement s'il est l'un ou l'autre, puisqu'on les divise tous. Ceci est vrai; en effet, on introduit le bistouri à travers l'un des trous du fascia cribriformis, et on le pousse jusqu'à ce qu'il ait dépassé par ou haut les limites de l'anneau crural. Il est certain alors qu'en agissant soit en dedans, soit en avant, le bistouri coupe tout le tissu de l'anneau crural, et que l'on a donc enlevé l'anneau crural. Les fibres qui quaièrent et renforcent cet entonnoir, le ligament de Hey, le ligament de Gimbernat. Mais à quoi bon tout cela, du moment que nous savons que le fascia cribriformis étrangle seul le plus souvent? Et puis, dans cela même, il y a un inconvénient. Si le doigt indicateur, appliqué dans la plaie contre la face interne de la hernie, dirige le plus souvent, par cela seul, l'extrémité du bistouri dans le trou du fascia cribriformis qui donne passage à la hernie, cependant il peut arriver que le bistouri passe par un autre trou, bien plus, M. Gay n'y tient pas, et introduit son bistouri par une quelconque des ouvertures, celle qui laisse le plus aisément passer l'instrument. Eh bien! il peut arriver ainsi que le bistouri ne divise pas ensuite le trou du fascia cribriformis qui étrangle, et s'il est arrivé qu'en se servant du procédé de M. Gay, et ainsi que cela peut arriver, de l'avis de M. Gay lui-même, on n'ait pas du premier coup divisé les fibres qui précèdent étrangleant la hernie, il est probable que c'est dans cette particularité qu'il faut aller chercher la cause de l'échec au plus haut degré de l'opération. M. Gay obtiendrait-elle le débridement dans les cas de hernies analogues à celles décrites par M. Laugier, étrangées dans un étranglement du

ligament de Gimbernat, et cela sans ouvrir le sac; nous, au contraire, quand le débridement du fascia cribriformis ne suffit pas, n'ayant pas de signes assez précis pour deviner qu'il s'agit plutôt de cet étranglement que d'un étranglement par le collet du sac, nous ouvririons le sac pour opérer désormais à coup sûr par son intérieur, en divisant de la profondeur vers la surface l'anneau quelconque qui étrangle. Mais les cas de hernie étranglée de cette façon sont tellement rares, que leur rareté donne une valeur nulle à cet avantage du procédé de M. Gay. Elles sont bien rares, puisque nous ne trouvons jusqu'à présent dans la science que le cas de M. Laugier, les deux de M. Cruveilhier, celui de M. Demeaux, et probablement ceux de M. Gay et de M. Luke cités plus haut.

Avant de quitter ce point, remarquons avec quelle complaisance, dans la description de son procédé, dominé par l'idée que l'anneau crural est étranglé au niveau de l'anneau crural, M. Gay insiste sur l'obstacle que le hoc du bistouri doit éprouver dans son passage à ce niveau. C'est une description purement théorique, de par M. Gay lui-même, puisqu'il ne dit pas qu'il n'a pu de cette prétendue difficulté dans les cinq observations dont il fait suivre l'exposé de son procédé.

Enfin, on opère à travers des couches de tissus sans en laissant la tumeur herniaire et ses enveloppes intactes, et sans s'efforcer à s'acquiescer des modifications morbides que les enveloppes herniaires ont subies. C'est tout le seul avantage, et il est grand, qui se trouve dans le procédé de M. Gay. Il suffit de se rappeler combien de fois on trouve sur la paroi antérieure des hernies des lésions gravement embarrassantes, épaississements, dépôts graisseux, kystes, etc.; il suffit d'avoir lu dans les livres, si même on n'en a pas été témoin, voire même acteur, le nombre de cas dans lesquels le chirurgien est tombé dans cette erreur bien malheureuse, quel qu'en ait été, d'ouvrir par mégarde l'intestin, pour juger de suite de l'importance du procédé de M. Gay à ce point de vue. Pas d'embarras à travers des productions accidentelles, puisqu'on incise à travers des tissus sains, pas de possibilité d'inciser sur l'intestin, même par mégarde, puisqu'on ne touche pas à la tumeur herniaire et qu'on l'aborde seulement par son collet. N'exagérons pas trop les choses néanmoins, et convenons seulement que le procédé de M. Gay se recommande ici par un côté sérieux et utile.

C'est des avantages, ou mieux d'un avantage sérieux, voici les inconvénients. Avant tout, l'incision telle que la pratique M. Gay est très embarrassante dans les cas où il faut ouvrir le sac, parce que c'est son collet qui étrangle. Le débridement exige un instrument spécial; il est opéré d'une manière aveugle; il s'étend à des tissus qui il est inutile d'attaquer, puisqu'il suffit le plus souvent d'inciser le fascia cribriformis; il expose à blesser les vaisseaux voisins. Un mot sur chacun de ces inconvénients, assez nombreux, comme on voit.

L'incision de M. Gay est très embarrassante dans les cas où il faut ouvrir le sac, parce que c'est son collet qui étrangle. L'étranglement par le collet du sac herniaire existe cependant, quoiqu'il ne soit pas très commun. M. Gay le sait, et cite; le cas premier et si important de Ledran; un cas pareil de réduction en masse, publié en 1740 par Sharpe, qui considérait comme signe de réduction en masse l'absence du bruit de gargouillement pendant la réduction; le fait emprunté par Bressat au service de Dupuytren, et dans lequel le bruit de gargouillement fut très bien entendu, malgré qu'il y eût eu un véritable étranglement; les faits de Scarpa, de Sabatier, de M. Lane, de M. Lawrence, etc.

Eh bien! en présence d'un fait pareil, après avoir essayé, suivant la tendance de plus en plus générale aujourd'hui, de débarrasser sans ouvrir le sac et avoir épuisé, que fera M. Gay? Il faut alors, dit-il, agrandir la plaie, et voir si la cause de l'étranglement ne serait pas dans le sac lui-même; c'est-à-dire, en d'autres termes, ouvrir le sac. Mais M. Gay esquivé la difficulté: la plaie qu'il a faite est à distance du sac; de quelque façon qu'il l'agrandisse, il ne mettra pas le sac à découvert; il lui faudrait, s'il n'y avait pas une incision nouvelle et distincte, disséquer fort loin en dehors la peau et le tissu cellulaire sous-cutané, par conséquent disséquer dans des conditions très mauvaises un lambeau très embarrassant pendant et après l'opération: M. Gay est trop partisan de la juste titre, comme le sont les chirurgiens anglais, de la réunion immédiate pour faire une pareille dissection.

A coup sûr donc, en présence d'un cas pareil, M. Gay n'agrandirait pas son incision; il l'abandonnerait, considérerait la première opération comme inutile, et pratiquerait une seconde incision à distance de la première, et ainsi de suite, du commencement, c'est-à-dire une seconde et nouvelle opération. Voilà certes un premier inconvénient bien grave du procédé de M. Gay. Les autres inconvénients, sans être aussi graves, méritent cependant assez d'attention.

Le débridement exige un instrument spécial. Cela est fâcheux pour une opération qui peut être brusquement nécessaire, alors que le chirurgien n'a sur lui que sa trousse ordinaire. Alors même que le chirurgien aurait devant lui des temps pour pouvoir envoyer chercher l'instrument spécial. L'existence seule de cet instrument est une complication fâcheuse et en opposition avec la tendance actuelle de la chirurgie à simplifier l'instrumentation le plus possible. Sans doute, lorsqu'un instrument complexe est nécessaire, il faut bien subir cette nécessité; mais du moins lorsqu'on peut le remplacer avantageusement par un instrument simple et usuel, l'existence de cet instrument complexe et spécial devient une complication et du superflu.

Le débridement est pratiqué d'une manière aveugle. Ceci n'a pas besoin de nous surprendre; c'est inévitable. Il n'y a rien de plus de comparaison possible à ce point de vue entre le procédé de M. Gay et celui que nous adoptons.

Il s'étend à des tissus (entonnoir fémoral-vasculaire et ses

renforcements, ligament de Hey, ligament de Gimbernat) qu'il est inutile de diviser dans la grande majorité des cas, puisque c'est le fascia cribriformis qui étrangle. C'est toujours là la grande question que nous avons traitée dans la deuxième partie. Il s'agit de bien savoir où est le siège de l'étranglement; s'il est au niveau de l'anneau crural, le procédé de M. Gay, inverse d'une grande partie en vue de cette idée, possède un grand avantage de plus. S'il est au fascia cribriformis, la complication du débridement tel que le pratique M. Gay est une inutilité.

Il expose à blesser les vaisseaux voisins, et nous rebonbons alors dans cette étude complexe, ennuyeuse et si peu rassurante des dispositions normales ou anormales que peut présenter les artères voisines. Lorsque nous incisons sur le fascia cribriformis seul, surtout en nous dirigeant en haut et en dehors, nous ne risquons au contraire de rencontrer aucun vaisseau, et le chirurgien n'a plus tant besoin de se boucher la tête de ces détails si fastidieux qui remplissent à ce sujet nos livres d'anatomie et de chirurgie.

En résumé, le procédé de M. Gay est fondé sur trois principes, et nous sur deux:

- 1° Débrider sans ouvrir le sac;
- 2° Inciser à travers des tissus sains à distance de la tumeur herniaire;

3° Diviser d'un seul coup, par une espèce de demi-méthode sous-cutanée, toutes les dispositions fibreuses qu'on suppose, de par une théorie vraie ou fausse, susceptibles de pouvoir produire l'étranglement.

1° Débrider sans ouvrir le sac. A ce titre, qui est sans contredit le trait principal de l'opération de M. Gay, cette opération n'est qu'une espèce du genre principal dans lequel on opère sans ouvrir le sac. J.-L. Petit n'était pas seulement constitué le défenseur de cette manière d'opérer, quoiqu'on en trouve quelques traces vagues dans des auteurs antérieurs à M. Gay, inverse d'une grande partie en vue de cette idée. M. Gay croit que cette méthode aurait été complètement oubliée si elle n'avait été reprise en Angleterre par Monro, Scuderi, et transmise par lui à M. Wood; elle a été ensuite employée plusieurs fois par A. Cooper. Ce fut surtout à partir de 1829 qu'elle fut défendue en Angleterre par A. Key, et puis par M. Luke, alors qu'elle était attaquée à Paris par Dupuytren, et à Edimbourg par Liston et Lizars. M. Bransby Cooper s'en déclara aussi le partisan. Il y eut publiés un nouveau mémoire à l'appui en 1853; mais c'est M. Luke qui lui a donné le plus grand appui par la publication des résultats que cette méthode lui avait données dans sa pratique. Je n'attache en rien cet exposé relativement à ce qui s'est passé en Angleterre; je l'écris, mais M. Luke, qui se trompe lorsqu'il croit que la méthode de J.-L. Petit a été complètement abandonnée en France, et à cet égard de l'oubli par les soins des chirurgiens anglais. En France comme en Angleterre, la question a traîné pendant près de cent ans sans attirer beaucoup d'attention. (Avis à ceux qui osent dire qu'une idée nouvelle, quand elle est vraie, finit aisément son chemin.) Après J.-L. Petit, ainsi que nous le dit M. Vulpé dans sa *Médecine opératoire*, elle a été défendue par Garagnot et Ravaton, puis par M. Gendron et par Beauchère, sans compter les autres. Si elle a été attaquée rudement, comme toute idée nouvelle qui vient secouer dans son sommeil l'ennemi d'un état de choses établi, elle n'en a pas moins en constamment des partisans. Mais en France, toujours comme en Angleterre, elle n'a commencé à reprendre le dessus que dans ces dernières années. Presque l'abandonné pour faire obstacle aux idées vraies de M. Malgaigne, elle a trouvé dans les chirurgiens de Lyon, dans M. Bonnet en particulier, de zélés défenseurs, qui l'ont décidément introduite dans la pratique.

On est allé même plus loin en France qu'en Angleterre, en posant nettement les contre-indications et les indications; disons seulement, quant aux indications, qu'après avoir reconnu que la hernie crurale est le plus souvent étranglée par des anneaux fibreux (fascia cribriformis), c'est à la *hernie crurale seule* (hernie) le plus souvent étranglée d'ailleurs, qu'on applique cette méthode comme règle générale. En France comme en Angleterre, les succès ont été magnifiques. M. Gay termine une statistique comparative d'opérations faites à Londres, relevé emprunté à Henshaw, à M. Poland, à M. Luke, au résumé des opérations pratiquées à Saint-George's hospital, de 1842 à 1843 (*Lancet*, 1844), en donnant ce résultat, auquel ont évidemment aussi contribué tous les autres perfectionnements apportés dans l'opération. Sur 125 opérés en ouvrant le sac, 52 sont morts et 73 guéris. Au contraire, sur 73 opérés par la méthode Petit, c'est-à-dire sans ouvrir le sac, 10 sont morts et 63 guéris. Certes, ces chiffres parlent bien haut. De tout cela il résulte que l'opération de M. Gay, ainsi qu'il le constate lui-même, n'est qu'une espèce de genre, un *procédé* dans la *méthode* de J.-L. Petit.

2° Inciser à travers des tissus sains à distance de la tumeur herniaire. C'est dans ce fait que l'opération de M. Gay puise son grand avantage; mais c'est un avantage que compensent de sérieux inconvénients assez nettement formulés plus haut, pour que nous n'ayons pas besoin d'y revenir.

3° Diviser d'un seul coup, par une espèce de demi-méthode sous-cutanée et au moyen d'un bistouri spécial toutes les dispositions fibreuses qu'on suppose, de par une théorie vraie ou fausse, susceptibles de pouvoir produire l'étranglement. Là repose une de nos grandes objections au procédé de M. Gay. Convinquons que nous sommes de par l'anatomie et de par un grand nombre de faits bien observés que l'étranglement de la hernie crurale est le plus souvent produit par le passage de la hernie crurale dans l'un des trous du fascia cribriformis, nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de tant inciser.

En dernière analyse, pour donner notre opinion, après avoir tout pesé, nous ne voyons pas de raisons suffisantes pour abandonner l'ancien procédé de la méthode de J.-L.

Petit, celui que nous avons adopté, et pour le remplacer par le procédé de M. Gay. Comme M. Gay, nous acceptons que la règle générale, pour la *hernie crurale seulement*, est d'opérer sans ouvrir le sac, sauf que, pour les rares contre-indications, telles que l'engorgement de l'arangement, la supposition de l'existence d'une gangrène avec perte de substance ou d'une abondante suppuration. Mais en même temps, nous ne nous en général inciser que le fascia cruriformis, nous ne disposons dès le début notre incision extérieure de manière que, sans modification nouvelle, elle remplisse à la fois ce but et puisse satisfaire aux indications ultérieures qui pourraient surgir.

Nous ne rejeterions pas cependant d'une manière absolue le procédé de M. Gay en ce qui concerne sa seconde indication, à savoir, d'inciser à travers des tissus sains à distance de la tumeur herniaire; nous lui donnerions seulement un rang secondaire, et nous l'emploierions volontiers dans des cas exceptionnels ainsi caractérisés : étranglement dû évidemment à l'anneau fibreux et non au collet du sac, ce qu'il est parfois possible de diagnostiquer, grâce aux nouvelles données fournies par M. Malgaigne; épaississement tel des enveloppes herniaires qu'on peut craindre d'avancer de rencontrer des difficultés sérieuses quand on aura à les traverser. En tout cas, nous rejeterions et le bistouri spécial et le procédé de débridement de M. Gay.

Application de ce nouveau procédé à des hernies autres que les hernies crurales. — Ici, ce nous semble, M. Gay a été moins heureux.

Pour la hernie inguinale, M. Gay conseille une incision faite à travers les tissus sains, transverse au-dessus du bord interne du collet de la hernie. Il y rapporte un cas opéré ainsi avec le plus grand succès par M. Toulouze chez une femme très grasse âgée de quarante ans. Posons cette question en passant : M. Toulouze peut-il être plus sûr que Samson et que M. Velpeau de n'avoir incisé que l'anneau inguinal ?

Pour la hernie ombilicale, l'opération est très simple en faisant une incision transversale au-dessus de la tumeur. A. Cooper a déjà opéré de cette façon, mais avec une incision parallèle à la ligne blanche. M. Toulouze a opéré dans un cas avec succès. M. Childs a été heureux dans un cas grave. M. Gay a aussi opéré de même dans un cas.

Pour la hernie ventrale, l'opération serait identique, et M. Gay en cite une observation.

Nous nous contentons de citer ces procédés de M. Gay, sans entrer dans une discussion ultérieure qui nous entraînerait trop loin. Il faudrait voir quel est le genre d'étranglement qu'éprouvent le plus habituellement ces diverses espèces de hernies et quels sont les agents les plus ordinaires de ces étranglements. Fondé sur l'anatomie bien étudiée et sur l'observation pathologique des faits, nous devrions examiner si la méthode de J.-L. Petit est applicable comme règle aux hernies inguinales, ombilicales et ventrales, ce que nous ne croyons pas. Mais, pour justifier notre opinion, il nous faudrait entrer dans des nouveaux et de longs détails qui seraient en dehors de l'objet de ce travail.

Nous avons vu pour tout dire combien une anatomie bien faite est indispensable pour aborder et discuter ces questions et pour guider le chirurgien dans la pratique. Prenant seulement la question des hernies crurales, nous avons montré successivement quelles différences existent entre les chirurgiens anglais et les chirurgiens français sur l'anatomie normale et sur l'anatomie pathologique de la région, sur les causes d'étranglement et par conséquent sur le genre d'opération nécessaire pour libérer la hernie. Dans le développement de M. Gay, comme l'exposé le plus complet des opinions régnant en Angleterre; et si, par suite de la division du milieu dans lequel nous avons été l'un et l'autre élevés, il nous a été impossible d'admettre toutes ses idées, indispensable même d'en critiquer à fond quelques-unes, nous n'en rendons pas moins justice à l'habileté de dissection, à la persévérance dans le travail et à l'élevation d'esprit qui ont présidé à la confection de l'ouvrage de M. Gay.

PATHOLOGIE COMPARÉE.

De l'empoisonnement par le tabac et de son traitement chez les animaux de l'espèce bovine.

Par M. LANCIS, vétérinaire à Tonneins (Lot-et-Garonne).

Les recherches nouvelles et importantes dont l'empoisonnement par le tabac a été l'objet donnent un grand intérêt aux recherches suivantes faites sur les animaux.

Dans une science aussi étendue que la nôtre, qui touche de si près aux intérêts du pays et particulièrement de l'agriculture, nous sommes surpris de ne rencontrer dans nos auteurs de médecine animale notion bien approfondie, aucune observation bien exacte sur les cas d'empoisonnement par le tabac chez l'espèce bovine. Les faits qui sont consignés sur cette matière, soit dans les journaux, soit dans les annales vétérinaires, sont peu nombreux, et ils n'ont pas été recueillis avec soin; aussi n'ont-ils rien de fixe, rien de certain dans les moyens propres à combattre les effets toxiques de la nicotine, et d'autant plus en eux-mêmes aucune valeur thérapeutique. Sur ce point la médecine des animaux est donc encore bien incomplète. Nous avons entrepris de combler cette lacune. L'étude des propriétés vénéneuses du tabac, de son action physiologique sur les herbivores, des moyens curatifs contre l'empoisonnement par cette plante nous ont fait découvrir de nouvelles à exploiter; nous nous sommes efforcés de le parcourir et de fixer un point de toxicologie si important, surtout dans les contrées où l'on cultive le tabac sur une grande échelle pour les besoins de nos manufactures.

Notre intention dans cet écrit est d'opposer à une médica-

tion incertaine, hasardée, en quelque sorte empirique, une modification qui, basée sur les enseignements théoriques et confirmée par l'expérience, enlève tout préjugé, toute incertitude, serve de guide au vétérinaire et le mette à même de triompher presque sûrement des accidents fâcheux occasionnés par le tabac chez nos grands ruminants.

Des effets toxiques du tabac; des circonstances qui les modifient. — Avant d'indiquer les causes de l'empoisonnement par le tabac chez les animaux de l'espèce bovine, nous allons nous occuper d'abord des principes actifs de cette plante, de son action physiologique et de ses effets toxiques. Le tabac peut être pris par les animaux sous deux états différents : à l'état vert et à l'état sec. Sous le premier état, il ne présente presque aucun danger : 1° parce qu'il ne possède qu'un bien faible degré des propriétés vénéneuses; 2° parce qu'on arrive toujours assez tôt pour détourner les animaux de la plantation et les empêcher de prendre une quantité trop considérable de feuilles. C'est sous le second état seulement que nous avons constaté des cas d'empoisonnement et que nous avons pu apprécier l'influence fâcheuse de la nicotine sur l'économie animale.

Parmi les principes actifs du tabac, le plus remarquable est, sans contredit, la nicotine. Cette substance, qui a été signalée, en premier lieu, par Vaquelin, mais qui n'a été isolée à l'état de pureté que par M. Barral, dont les belles recherches ont beaucoup avancé la connaissance chimique du tabac, et, après lui, par MM. Orfila, Méliens, etc.; cette substance, disons-nous, d'une saveur acre, déterminée en un temps très court l'empoisonnement des animaux. C'est à elle que les feuilles du tabac doivent leurs propriétés vénéneuses très énergiques; leurs effets fœtiques; toujours très alarmants, sont subordonnés à la quantité du tabac ingéré, par conséquent, à la présence dans l'estomac d'une dose de nicotine plus ou moins considérable, à la plus ou moins grande activité et prédominance de cette dernière substance dans les feuilles.

La formation de la nicotine dans le tabac, son développement, sa stabilité, dépendent de la nature du terrain qui le produit, de son degré de dessiccation, de son mélange avec d'autres substances et des influences du climat.

Parmi les terrains qui fournissent au tabac le plus de nicotine, nous devons placer en première ligne ceux qui sont formés de sable à grains fins avec un sous-sol argileux et les graviers. Ainsi, les feuilles de tabac seront d'autant plus actives qu'elles auront été cultivées sur des terrains de ce genre. Les résultats obtenus par les chimistes faits sur les différents types de noyer pays, à l'occasion du procès Bocrand, qui les tabacs des départements du Lot et du Lot-et-Garonne, dont les terrains sont ainsi composés, possèdent des qualités supérieures aux autres, contiennent plus de gomme; plus de principe actif.

Le tabac se distingue des autres solanées vénéneuses tant par ses propriétés toxiques que par ses qualités thérapeutiques. Cependant toutes les toxicologies ne voient que cette distinction; n'est pas bien fondée et que le tabac ne possède réellement pas beaucoup plus de propriétés irritantes que la stramoine et la belladone. Cette divergence d'opinion provient, selon nous, de ce qu'on n'a pas toujours tenu compte, dans les expériences qui ont été faites à ce sujet, des circonstances particulières qui influent puissamment sur les propriétés toxiques du tabac. Nous allons faire connaître quelques-unes de ces circonstances. C'est ainsi qu'une activité est considérablement modifiée par son mélange avec d'autres substances; beaucoup moins actives ou entièrement inactives, et surtout avec son eau de végétation; c'est ce qui explique pourquoi les animaux peuvent manger impunément les feuilles vertes du tabac. Il possède, au contraire, ses véritables propriétés dans les feuilles qui sont arrivées à un certain état de dessiccation, non pas complète, mais de conservation. La température exerce une grande influence dans ce cas; une température élevée, qui se maintient pendant les mois de novembre, nous avons observé que la nicotine exerce son action avec plus de force et de rapidité sur les animaux. Dans le Nord le tabac est bien moins actif que dans les contrées méridionales. C'est à l'exécution gommeuse que le tabac doit de posséder son agent toxique; on conçoit alors qu'une température élevée, douce, mais soutenue, en favorisant ce travail, fixe la nicotine et l'empêche de se volatiliser; que le froid, au contraire, en arrêtant ou retardant cette exécution, permet à la nicotine de se dégager à mesure qu'elle est formée, et qu'il se manifeste, par ses opérations qu'on lui fait subir dans les manufactures, qu'elle acquiert des qualités irritantes qui lui sont étrangères, contiennent moins de nicotine que les feuilles sèches qui se trouvent dans les conditions favorables que nous venons de faire connaître, et, par conséquent, toutes choses égales d'ailleurs, est moins violent dans ses effets toxiques.

C'est donc à cet état de dessiccation, que nous avons appelé dessiccation de conservation, à la présence de la gomme, qu'on s'adresse à la prédominance des propriétés énergiques qui occasionnent l'empoisonnement dont nous allons étudier les effets sur les grands ruminants domestiques.

Le tabac exerce une double influence sur l'économie : 1° généralement, en portant son action sur le système nerveux; 2° localement, en déterminant une irritation plus ou moins intense sur les points de la membrane muqueuse où il est appliqué. Lorsqu'il est introduit dans la panse et qu'il se trouve en contact avec la muqueuse de cet organe, la nicotine est rapidement absorbée et transportée aussitôt dans le courant de la circulation. En même temps que ce travail d'absorption s'opère, il se produit sur les points de son application avec la muqueuse une inflammation d'autant plus vive qu'elle est subordonnée à l'action érythrique de la nicotine. L'absorption de cette dernière précède toujours l'inflammation locale, et celle-ci accompagne les phénomènes généraux et les symptômes de l'empoisonnement. La rapidité de l'ab-

sorption dépend de la quantité, de l'énergie, en un mot de la qualité du tabac ingéré. Dans ce cas, l'inflammation se produit vite et avec une grande intensité; dès ce moment, l'absorption, si elle ne s'est pas faite d'une manière complète, diminue ou s'arrête aussitôt. Les phénomènes locaux et généraux qui se développent alors sont toujours très graves, et se développent avec une effrayante rapidité. L'empoisonnement peut être modifié ou retardé suivant l'état du plénum ou de vacuité de la panse, suivant que les feuilles de tabac restent mêlées aux aliments ou qu'elles se trouvent en contact immédiat avec la muqueuse; et enfin, suivant la nature des aliments contenus dans la panse. Ainsi, l'absorption de la nicotine est d'autant plus rapide que les aliments renfermés dans cette cavité sont composés de substances sèches : foin, paille, son, etc.; et d'autant plus lente, au contraire, beaucoup plus lente, plus tardive lorsque la panse renferme des végétaux à l'état vert qui contiennent beaucoup d'eau de végétation.

C'est par les modifications de la sensibilité et du mouvement que se manifestent chez les animaux les effets du tabac sur le système nerveux : les fonctions des centres et des conducteurs de ce système sont abolies ou notablement diminuées. C'est par un tremblement léger dans les muscles de la cuisse, ou par une obtusion légère de la sensibilité, par exemple, que la panse passe à se mouvoir, que se manifeste le premier degré d'action de la nicotine. Bientôt les contractions partielles et d'action de la nicotine dans les muscles deviennent générales et violentes; le sens de la vue, la sensibilité générale s'éteignent; la marche est très vacillante, et les animaux chancelent comme un homme ivre. Un état de relâchement, d'immobilité succède à ces phénomènes, et les animaux qui paraissent dormir d'un sommeil carotique profond ne tardent pas à succomber. Le resserrement et la dilatation des pupilles s'effectuent difficilement. Lorsque, dans les feuilles de tabac, la nicotine se trouve en petite quantité ou que son action est notablement amoindrie, soit par la nature des aliments contenus dans la panse, soit par la qualité même du tabac, elle ne donne pas lieu à la manifestation des phénomènes que nous venons de signaler.

Causes de l'empoisonnement. — Dans les départements où l'on cultive le tabac sur une vaste échelle, les propriétaires qui se livrent à sa culture n'ont pas le plus ordinairement les lieux convenables pour le servir à leur consommation; il leur arrive presque toujours d'en placer une tige dans la grange au-dessus du bétail : quelques feuilles en séchant sont détachées du pied et viennent tomber dans la crèche correspondante des animaux; d'autres fois, lorsque le tabac est exposé au soleil autour de la ferme, les animaux en passant saisissent quelques manques qui se trouvent à leur portée et les introduisent rapidement dans la bouche, où elles sont immédiatement dégluties. Il est rare que nous n'ayons pas à constater tous les ans des accidents de ce genre. Le gouvernement, en encourageant par une prime les cultivateurs qui font construire sur le modèle qu'il a établi un local appelé séchoir, où le tabac acquiert une qualité supérieure, semble avoir voulu prévenir le mal en venant lui-même en aide aux planteurs. Malheureusement ces établissements sont rares, parce qu'ils sont coûteux; on pourrait, à la vérité, les construire d'une manière plus économique; mais le propriétaire, dans la crainte de bâtir une grange, s'il venait à perdre la culture du tabac, reculerait des dépenses. Ce serait cependant le moyen d'éviter toute sorte d'accidents, et le cultivateur en retirerait un double avantage.

Ce n'est pas seulement à cause de leur position respective dans la ferme que les ruminants sont plus exposés que les autres animaux domestiques à être empoisonnés par le tabac; il y a aussi une raison physiologique plus puissante et qui tient à ce que les organes du goût et de l'odorat sont plus imparfaits chez l'espèce bovine que chez les autres espèces.

En effet, d'un particulier et intime entretient des relations de correspondances continues entre les organes du goût et de l'odorat; conséquemment leurs fonctions sont dépendantes les uns des autres; le voisinage, les communications immédiates, les connexions anatomiques de leurs organes ne sont pas les seuls rapports qui rapprochent ces deux sens : d'autres rapports moins matériels unissent les sensations de leur rapport propres, bien que différentes par la nature de leurs causes et par les distances par lesquelles elles se produisent sur elles produisant sur tout le système. D'ailleurs, ces sensations se mêlent d'une manière remarquable; elles se dirigent, s'éclairent, se modifient et peuvent même se dénaturer mutuellement. L'odorat semble être le guide du goût; le goût à son tour exerce une puissante influence sur l'odorat; l'un et l'autre peuvent s'influencer réciproquement de leurs fonctions, car ce qui plaît à l'un ne plaît pas toujours à l'autre. Mais, comme les aliments et les boissons passent par la bouche, toutes les fois qu'ils sont désagréables au goût ils le sont aussi à l'odorat, et vice versa, quand les animaux ne parviennent pas à vaincre les répugnances qu'un de ces deux sens leur oppose au désavantage de l'autre.

De cette considération physiologique il résulte évidemment que, les impressions savoureuses étant tout à fait tactiles, c'est-à-dire toutes liées à l'action physique et directe des aliments et des boissons qui s'appliquent aux papilles de la langue et du palais, le sens du goût dirige ordinairement l'animal avec plus ou moins de sûreté pour le choix de sa nourriture. Or, chez les ruminants, la disposition anatomique et la fonction physiologique de l'organe du goût et de l'odorat démontrent leur imperfection. En effet, la membrane muqueuse qui tapisse la cavité buccale est épaisse et garnie de papilles nombreuses, rudes et peu sensibles; les aliments, avant d'être ingérés dans l'estomac, sont soumis à l'action de la mastication, en sorte que les papilles ne sont pas être directement excitées par les aliments; ce n'est pas plus tard qu'ils sont rappelés à la bouche par un nouvel acte, la rumination. Enfin, l'odorat est également très

imparfait; la muqueuse qui tapise les fosses nasales, eu égard à son peu de sensibilité, le peu d'étendue et de développement des volutes émoidales, les ouvertures extérieures du nez étroites, formées de lèvres épaisses et peu mobiles, rendent par leurs dispositions anatomiques ce sens peu propre à l'impression des odeurs. Si donc nous avons à constater particulièrement chez les bœufs des cas d'empoisonnement par le tabac, cela tient à différentes circonstances que nous venons de faire connaître. Les adultes et les plus avancés en âge y sont plus exposés que les jeunes : chez les premiers, les facultés gustative et olfactive, étant plus bornées, les disposent dans le choix des aliments à des écarts qui leur sont quelquefois nuisibles; chez les seconds, ces facultés, étant plus vives, plus délicates, conservent encore heureusement leurs relations et leurs véritables déterminations instinctives.

(La fin à un prochain numéro.)

RECHERCHES SUR LES PRINCIPES ACTIFS DU GÉNÉT.

Le génét à balai (*genista (spartum) scoparia*) est un arbrisseau très commun dans nos bois et nos landes, dont les propriétés diurétiques et purgatives se trouvent signalées par Plinie et Dioscoride; plus près de nous, Cullen et Sydenham ont constaté ces deux actions.

Menhouven vient de rechercher les principes particuliers auxquels cet arbrisseau doit ses propriétés.

Le chimiste a trouvé que la décoction aqueuse du génét, réduite à un dixième, fournit une masse gélatineuse, qui consiste principalement en un principe impur qu'il désigne sous le nom de scoparine.

La scoparine est une matière jaunée qui, à l'état pur, se présente sous la forme de cristaux élastiques, soluble dans l'eau bouillante et dans l'alcool; sa formule chimique est $C^{14} H^{11} O^{14}$.

M. Stenhouse dit s'être assuré par de nombreuses expériences que c'est bien à la scoparine que sont dus les effets qu'on obtient de l'emploi du génét; aussi conseille-t-il d'employer isolément à l'avenir ce principe, à la dose de 25 à 30 centigrammes pour un adulte. L'action de ce principe se manifeste ordinairement deux heures après son administration; elle consiste à doubler au moins la quantité de l'urine.

Le génét renferme encore un autre principe, la spartéine, que M. Stenhouse obtient en distillant les eaux mères de la scoparine.

Cette nouvelle base organique, liquide, incolore, volatile, d'une saveur très amère, est douée, suivant cet expérimentateur, de propriétés narcotiques fort prononcées. Une seule goutte de spartéine, dissoute dans l'alcool, occasionne chez un lapin un narcotisme qui dure cinq à six heures; chez un autre lapin, 20 centigrammes du même principe produisent d'abord des mouvements convulsifs, puis de la torpeur, et enfin, après trois heures, la mort.

M. Stenhouse pense que les différences d'effet que les médecins ont obtenues de l'emploi du génét dépendent de que les proportions de scoparine et de spartéine peuvent varier dans la plante, suivant les localités où on l'a récoltée.

(Ann. chim. und pharm. et Ann. de Roulers.)

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Séance du 15 décembre 1852. — Présidence de M. GUERRART.

Lecture et adoption du procès-verbal.

— M. le docteur Combe, de Saint-Germain, présente une malade que, lorsque, après avoir eu un cancer de la face, il a traité avec beaucoup de succès une opération. Des remerciements sont adressés à M. Combe, et l'épave est renvoyée à une commission composée de MM. Moré-Lavalée, Laborie et Pollin.

Correspondance.

M. le docteur A. Guérin, chirurgien du bureau central des hôpitaux, adresse à la Société une lettre pour obtenir le titre de membre titulaire.

— M. FOLLIN dépose sur le bureau, au nom de M. Ch. Delacour, professeur suppléant à l'école de médecine de Rennes, une observation d'adénome de l'artère tibiale postérieure à la suite d'une amputation de la jambe.

Commission : MM. FOLLIN, Lenoir, Laborie.

— M. LEBERT termine la lecture de son mémoire sur les tumeurs fibro-plastiques.

Le pronostic des tumeurs fibro-plastiques est bien meilleur que celui du cancer. La curabilité y est la règle. Le tissu fibro-plastique inflame et inflame, mais il ne se transforme pas en tissu probable qu'il présente davantage la tendance de passer à l'état fibreux. L'hypertrophie fibro-plastique comporte également un pronostic favorable. C'est un mal local peu ou point disposé aux récidives; elle ne peut devenir grave que par son siège, son étendue et une vaste ulcération. La léiostie est également un mal grave, malgré son opiniâtreté à récidiver sur place après les opérations. Les tumeurs fibro-plastiques d'origine spontanée tendent surtout aux récidives sur place lorsqu'elles siègent à la superficie du corps, sous la peau et dans les os. La possibilité de l'infection générale doit être présente à l'esprit du chirurgien, mais comme une éventualité et non comme une règle probable. Les tumeurs fibro-plastiques des méninges, enfin, tuent par le cerveau tout en restant un mal local.

Le traitement de ces tumeurs doit commencer par l'usage prolongé de préparations iodurées lorsqu'il s'agit d'une origine syphilitique ou d'un mal simplement hypertrophique. L'opération, lorsqu'il faut pratiquer une opération, est la règle; les caustiques énergiques sont à tenter contre les tumeurs superficielles de petite dimension.

Il faut toujours pratiquer les opérations très largement dans ces cas, soit que l'on opère dans les parties molles, soit que l'on ait affaire à des tumeurs provenant d'un os. L'amputation est nécessaire dans les tumeurs profondes des membres qui envoient des prolongements dans des parties difficiles à disséquer.

L'autoplastie, dans les opérations d'une étendue moyenne et d'un siège superficiel, doit trouver une large application pour substituer des parties complètement saines à des parties cancéreuses et donner lieu aux récidives. L'application énergique du fer incandescent est nécessaire là où des tumeurs superficielles sont trop étendues pour permettre une réparation autoplastique.

Un traitement ioduré, enfin, serait à tenter après les opérations comme moyen prophylactique des récidives et de l'infection générale.

RÉSUMÉ.

1° Les tumeurs fibro-plastiques sont constituées par un tissu cellulaire de nouvelle formation, semblable à celui de la vie embryonnaire. Le tissu fibro-plastique peut avoir une origine inflammatoire, être la base d'un travail hypertrophique, ou se former tout à fait spontanément.

2° Les tumeurs fibro-plastiques se composent d'un tissu mou, lobulé, d'un jaune rosé, ou d'un tissu plus ferme, plus pile, plus homogène; ou enfin, du mélange d'un tissu gélatineux formé de deux formes. Le siège de ces tumeurs est dans la peau, dans le tissu cellulaire sous-cutané; dans la profondeur des membres, de la cuisse surtout; dans les os, et ici de préférence dans les maxillaires et, enfin, dans les membranes du cerveau.

3° Les tumeurs fibro-plastiques des animaux domestiques offrent les mêmes caractères que chez l'homme.

4° Le tissu fibro-plastique d'origine inflammatoire offre une disposition marquée à la transformation fibreuse; il se rencontre de préférence dans les phlegmasies prolongées, dont il est à la fois le soutien et le produit.

5° La forme des tumeurs fibro-plastiques est lisse ou lobulée, ronde ou aplatie, selon le siège, et elle affecte, dans les cas d'hypertrophie, l'aspect de l'organe malade; elles sont généralement libres et bien circonscrites, mais elles affectent la forme d'excroissances, si elles proviennent de l'os.

6° Ces tumeurs peuvent devenir très volumineuses et dans les organes glandulaires et sur le trajet des membres, surtout lorsqu'elles renferment beaucoup de tissu gélatineux. Elles sont ordinairement entourées d'une enveloppe fibro-celluloseuse. Sur une coupe fraîche, on n'observe en général, qu'un seul char transparent; celui-ci cependant est trouble lorsque des grumeaux, de petits lobules entiers se trouvent suspendus en lui. Outre les éléments cités plus haut, on y rencontre quelquefois un tissu d'un jaune et qui tend à faire tuer, d'autres fois des concrétions calcaires, et enfin des résidus de la vie lorsque le mal provient du périoste.

7° Au microscope, on trouve des cellules à petits noyaux ronds ou ovales et toutes les formes intermédiaires à la cellule et à la fibre, surtout beaucoup de corps fusiformes étroits; les nucléoles sont toujours très petits. On y rencontre aussi de grandes cellules mères à noyaux multiples enroulés quelquefois de fuseaux, et constituant alors les globes fibro-plastiques.

8° Par rapport aux tissus voisins, les tumeurs fibro-plastiques se comportent comme les tumeurs fibreuses, les comprimant, mais ne se contractant point à elles; tandis que le tissu cancéreux et ordinairement une véritable substitution. Leurs phases de développement possible sont les suivantes: dépôt local, accroissement lent et ensuite plus rapide, état phlegmasique, des hémorragies, une calcification partielle, le ramollissement, la formation de kystes, une ossification partielle, l'ulcération, et enfin, dans des cas rares, la gangrène.

9° Les deux sexes y sont également très disposés. Se rencontrant à tout âge, leur plus grande fréquence est cependant de trente-cinq à cinquante ans.

10° La récidive après l'opération a surtout lieu dans les tumeurs autogènes, et n'a point été observée dans l'hypertrophie fibro-plastique; elle n'a point lieu, comme pour le cancer, dans des points éloignés; elle est souvent causée par une opération incomplète. Malgré leur opiniâtreté, quelquefois bien grande, de revenir sur place, elles laissent la santé générale intacte. Dans des cas rares enfin, il se développe une véritable diathèse fibro-plastique, fait qu'il observe, du reste, également pour les tumeurs fibreuses, graisseuses, névromateuses, mélaniques, etc.

11° L'unicité et la nature locale des tumeurs fibro-plastiques comme tout ce qu'on a pu constater; outre les autres preuves apportées par vingt-six opérations complètes que nous possédons, bien que dans la plupart de ces faits la maladie fut arrivée à son terme naturel, nous possédons de plus un nombre de faits d'une guérison complète et durable après l'opération, tandis que nous n'en connaissons point pour le véritable cancer.

12° La durée est bien autrement chronique que pour les affections cancéreuses, et à part quelques cas à marche plus rapide, elle met bien plus souvent de cinq à dix ans de temps même lorsqu'elle devient funeste, qu'un temps plus court; tandis que la durée moyenne du cancer dépasse à peine deux ans et demi. Les faits ne sont pas même rares dans lesquels ces tumeurs ont survécu pendant vingt ans et au delà sans inconvénients graves. Soient, après une marche pendant longtemps très lente, les accidents et l'accroissement deviennent assez promptement plus graves.

13° Les douleurs sont très rarement vives et continues; du reste le plus souvent nulles; elles sont causées par des tumeurs profondes, troubles fonctionnels sont généralement en rapport avec le siège. La santé générale dans l'immense majorité reste intacte, sauf les exceptions d'infection fibro-plastique très générale, et ceux où un mal local s'est terminé par une vaste ulcération.

14° Le pronostic des tumeurs fibro-plastiques est bien meilleur que celui du cancer. La curabilité y est la règle. Le tissu fibro-plastique d'origine inflammatoire est d'autant meilleur dans son issue probable qu'il présente davantage la tendance de passer à l'état fibreux. L'hypertrophie fibro-plastique comporte également un pronostic favorable. C'est un mal local, peu ou point disposé aux récidives; elle ne peut devenir grave que par son siège, son étendue et une vaste ulcération. La léiostie est également un mal grave, malgré son opiniâtreté à récidiver sur place après les opérations. Les tumeurs fibro-plastiques d'origine spontanée tendent surtout aux récidives sur place lorsqu'elles siègent à la superficie du corps, sous la peau et dans les os. La possibilité de l'infection générale doit être présente à l'esprit du chirurgien, mais comme une éventualité et non comme un fait probable. Les tumeurs fibro-plastiques des méninges, enfin, tuent par le cerveau, tout en restant un mal local.

15° Le traitement de ces tumeurs doit commencer par l'usage prolongé des préparations iodurées, lorsqu'il s'agit d'une origine syphilitique ou d'un mal simplement hypertrophique. L'opération, lorsqu'il faut pratiquer une opération, est la règle; les caustiques énergiques sont à tenter contre les tumeurs superficielles de petite dimension.

Il faut toujours pratiquer les opérations très largement dans ces cas, soit que l'on opère dans les parties molles, soit que l'on ait affaire à des tumeurs provenant d'un os. L'amputation est nécessaire

sans dans les tumeurs profondes des membres qui envoient des prolongements dans des parties difficiles à disséquer.

L'autoplastie, dans les opérations d'une étendue moyenne et d'un siège superficiel, doit trouver une large application pour substituer des parties complètement saines à des parties cancéreuses et donner lieu aux récidives. L'application énergique du fer incandescent est nécessaire là où des tumeurs superficielles sont trop étendues pour permettre une réparation autoplastique.

Un traitement ioduré, enfin, serait à tenter, après les opérations, comme moyen prophylactique des récidives et de l'infection générale.

(Nous sommes obligés de renvoyer au prochain numéro la fin de cette séance.)

Chronique et nouvelles.

Le concours de l'internat vient d'être terminé. En voici le résultat:

Ont été nommés internes définitifs : MM. Garreau, Tarnier, Lafort, Bailly, Bourgeois, Dupuy, Amou, Bourcy, Vannier, Van der Barbeu, Parrot, Fleuret, Dumont-Pallier, Liégeois, Billoir, Perret, Rabaud, Guyot, Richard-Maisonval, Brunet, Pail.

Internes provisoires : — MM. André, Frémont, Joseph, Honzé de l'Alouët, Aubry, Luy, Jorde, Bertholle, Scholtes, Bignon, Blache, Moyant, Nadand des Isles, Holand, Pie, Buhon, Mécène, Grellet de Fleuelle, Provost, Tournier, Binet, Lallemand, Bled, Labosse, Thomas de Cloudeau.

La Revue thérapeutique du Midi annonce que les candidats à la chaire d'anatomie humaine de la Faculté de Montpellier par la mort de M. le professeur Dubreuilh, se présentent en nombre très considérable. On compte déjà MM. Christien, Benoit Courty, Quissac, de Montpellier; Bayle, Giraldès, Jamin, Lacaudie, Sappey, de Paris.

AVIS. — Les commissaires délégués par les internes des hôpitaux de Paris, dans le but de maintenir des rapports de bonne confraternité entre les anciens internes et ceux en activité de service, ont décidé qu'un banquet aura lieu, sous la présidence de M. R. Rard, qui veut bien honorer cette réunion de sa présence, jeudi prochain 30 décembre, à six heures précises, dans les salons des Sciences Provençales.

Ce banquet sera le point de départ de réunions ultérieures qui seront organisées par une commission. Les souscriptions seront reçues par les commissaires des différents hôpitaux d'après des prescriptions, ainsi qu'au bureau de ce journal, jusqu'à un mardi 28 décembre, à cinq heures du soir.

Commission.

MM. Asselin (Enfants-Malades); Martellière (Pitié); Baucher (Charité); Dufour (Hôtel-Dieu); Schnepf (Salpêtrière); Gault-Gassicourt (Saint-Louis); Charrier (Lourcine); Biquoy (Saint-Antoine); Dolbeau (Midi); Maurice (Sainte-Marguerite); Lepetit (Bicêtre).

— Dans le compte-rendu de l'Académie de médecine, nous avons vu paraître le nom de Duval, au lieu de Duval, dans l'article *Chlorophylla*.

L'Annuaire médical et pharmaceutique de la France, par M. le docteur F. Roubaud, pouvant être considéré, grâce aux travaux statistiques dont il est enrichi cette année, comme un livre en quelque sorte officiel, et par cela même d'une utilité journalière pour un grand nombre de nos confrères, nous nous sommes décidés à acquiescer une partie de l'édition de 1853.

En conséquence, tout abonné ancien ou nouveau qui nous fera parvenir ses frais, c'est-à-dire en un mandat sur la poste ou en une traite sur Paris, le prix de son abonnement (annuel ou semestriel, à son choix), en ajoutant 2 francs seulement au prix de cet abonnement, aura droit à un exemplaire dudit Annuaire.

Les abonnés qui voudraient le recevoir par la poste devraient ajouter 1 fr. pour frais de port.

Bulletin bibliographique.

Sous presse pour paraître dans quelques jours :

(CINQUIÈME ANNÉE. — 1853.)

Annuaire médical et pharmaceutique de la France, par le docteur F. Roubaud.

Ouvrage honoré des souscriptions de l'Académie de médecine et du ministère de l'Intérieur.

Ce livre, qui a rempli une lacune que tout le monde déplore dans la librairie médicale, renferme tous les renseignements qui peuvent être utiles aux médecins et aux pharmaciens.

On trouve dans cet Annuaire : la liste de tous les médecins et pharmaciens de la France, ainsi que leur adresse; le recueil (complet) de la législation médicale et pharmaceutique, et celles des établissements sanitaires et de bienfaisance; la nomenclature de toutes les places médicales et pharmaceutiques dépendant du gouvernement; la statistique de toutes les Sociétés médicales de France; la statistique des Facultés, des Ecoles de pharmacie, des Ecoles préparatoires de médecine et de pharmacie, leur personnel; la statistique (la seule qui ait paru jusqu'à ce jour) de la France médicale, pharmaceutique et d'établissements hospitaliers; la liste nominative et par départements des villes de 2,000 âmes et au-dessus, qui n'ont ni médecins, ni pharmaciens, ni établissements hospitaliers, etc.

Un fort volume. Prix : 4 fr. pour Paris, et 5 fr. par la poste. Au bureau de la Gazette des Hôpitaux, rue des Saints-Pères, 40, et chez J.-B. Baillière, éditeur, rue Hâuteville, 19.

Mémoire sur le vote adopté par l'Académie de médecine de Paris dans sa séance du 21 août, contre la pratique de la syphilisation comme moyen prophylactique et comme méthode curative de la syphilis. Par C. SERRA. — In-8°. Prix 1 fr. — A Paris, chez Labé, libraire, place de l'Ecole-de-Médecine, 23.

La Revue.

Paris. — Typographie de Plon frères, imprimeurs de l'Empereur, 26, rue de Valenciennes.

Ge journal paraît trois fois par semaine :
LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
en face de l'Académie de médecine.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris

au bureau du Journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

On s'abonne hors de Paris

dans tous les bureaux de Postes et de Messageries
et chez tous les Libraires.

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en traites sur Paris ou en mandats de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS,
ALGER, ANGLETERRE, BELGIQUE,
ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE,
Trois mois... 8 fr. 50 c.
Six mois... 15
Un an... 30

PRIX DE L'ABONNEMENT :

GAZETTE, HOLLANDE, PRÉSIDENT,
SÉNAT, SÉNAT,
Trois mois... 9 fr.
Six mois... 17
Un an... 33

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOULOUSE,
GÉNÉRAL.
Trois mois... 40 fr.
Six mois... 75
Un an... 88

Les lettres et paquets ne s'adressent qu'à l'administration seule.

A NOS COLLABORATEURS.

Nous avons l'honneur de rappeler à nos collaborateurs de Paris et des départements que toutes les communications qu'ils voudront bien nous faire doivent être adressées directement au bureau de la GAZETTE. Ils seront assurés d'y trouver le rédacteur en chef ou le secrétaire de la rédaction les mardis, jeudis et samedis d'une heure à trois.

SOMMAIRE. — PARIS. De la résection de l'appendice xyphoïde. — HÔTEL DE LA PITIÉ (M. Laugier). Plaie de tête. Nécrose de toute l'épaisseur d'une partie du parietal. Guérison. — CLUSON. À propos de la vigne. Observation d'un bœuf opératoire, suivie de quelques réflexions sur l'opportunité de faire de la chirurgie. — PÉRIER. L'empoisonnement par le tabac et son traitement chez les animaux de l'espèce bovine. — Société de chirurgie (addition à la séance du 15 décembre). — Séance annulée pour la distribution des prix et la nomination des élèves internes et externes des hôpitaux.

PARIS, LE 27 DÉCEMBRE 1852.

De la résection de l'appendice xyphoïde.

Les *Annali universali di medicina* rapportent un fait de résection de l'appendice xyphoïde dans un cas où la lésion de cette partie du sternum occasionnait des vomissements et une cardialgie qui avaient résisté à tous les remèdes et menaçaient la santé et la vie du malade.

L'auteur de cette opération, M. Linoli, a été conduit à reconnaître la cause de cette affection par trois observations précédemment faites sur le cadavre, où cette déviation lui parut avoir déterminé deux fois une ulcération de l'estomac, et une autre fois une dépression du foie.

On trouve dans les auteurs, et entre autres dans Lamothe, Barbette et Bonnet, la relation d'accidents causés par cette déviation; mais nous ne pensons pas que jusqu'ici personne ait eu l'idée de pratiquer la résection de cet appendice, qui ne nous paraît pas sans danger.

Il suffit, en effet, de considérer qu'il a fallu diviser le péritoine, pénétrer dans la cavité abdominale, ployer le doigt dans la plaie, pour reconnaître la gravité de cette opération et les accidents sérieux, mortels même, qu'elle pourrait entraîner. Mieux vaudrait, à ce nous semble, insister sur des moyens empruntés à l'hygiène et à la mécanique pour remédier à cette infirmité.

Quoi qu'il en soit, M. Linoli a réussi; et certes nous ne voudrions pas que l'on pût voir un blâme dans les réflexions que nous nous sommes cette observation intéressante, dont nous empruntons la traduction à la *Gazette médicale*:

Le 3 février 1851, M. Linoli fut prié par un de ses confrères de venir examiner un jeune homme de vingt-deux ans, grand, bien conformé, de tempérament robuste, exempt de toute maladie, qui était tourmenté depuis longtemps d'une cardialgie rebelle à tous les remèdes. Les douleurs d'estomac, la faiblesse et l'amaigrissement ne faisant qu'augmenter, plusieurs médecins l'avaient jugé atteint de squirrhe au pylore.

La maladie offrait ce caractère particulier, que la douleur et que des vomissements se manifestaient aussitôt après le repas, s'il montait à une éboulie ou gravissait un lieu élevé; au contraire, il ne souffrait ni ne vomissait, s'il avait eu mangé, il se couchait en supination et y demeurait jusqu'à ce que la cyanification fût terminée. Mais à mesure qu'il avançait en âge, l'efficacité de ces secours allait en diminuant; et il y avait déjà trois mois que les vomissements reparaissent, soit après le repas, soit au bout de quelques heures, s'il faisait le plus léger mouvement. Du reste, il n'avait jamais eu de fièvre, si ce n'est quelques petits accès passagers.

En examinant ce jeune homme couché, M. Linoli remarqua que le point sur lequel la pression même la plus légère causait une souffrance insupportable était précisément l'endroit où existe l'appendice xyphoïde. Comme il était fort maigre, l'auteur put reconnaître que chez lui cet appendice se terminait par un angle obtus qui se prolongeait vers l'estomac. En appuyant sur cet angle, on révélait une douleur insupportable, ainsi que l'envie de vomir; répétée plusieurs fois, cette manœuvre produisit toujours le même effet.

Autorisé par le souvenir de quelques faits semblables dont il sera question plus loin, M. Linoli n'hésita pas à conclure que la cause de la cardialgie résidait dans l'introduction de cette partie de l'appendice xyphoïde, vicieusement conformée, laquelle pressait mécaniquement contre la paroi antérieure et supérieure de l'estomac. Le rapprochement de tous les

symptômes éloignait l'idée d'une affection organique et confirmait ce jugement.

Une opération pouvait seule y remédier, c'était l'ablation de la portion recourbée de l'appendice. Résolue en consultation, acceptée par le jeune malade et ses parents, elle fut pratiquée le 4 février 1851. M. Linoli fit une incision qui mit à découvert la partie recourbée du cartilage en s'étendant un peu plus bas que son sommet. Il divisa le péritoine, pénétra dans la cavité abdominale, put alors explorer avec le bout du doigt la situation de l'appendice xyphoïde, et sentit la comme un crochet qui devait nécessairement heurter contre l'estomac lorsque ce viscère était rempli d'aliments. Ayant fait constater à son confrère cette disposition anormale (1), il la coupa avec un bistouri boutonné l'appendice à l'endroit où il se recourbait, et en fit l'amputation. Deux petites artères furent liées. Pour obtenir la réunion le plus promptement possible, on pratiqua deux points de suture. Le malade mourut, durant le cours de l'opération, une intertrépidité rare. Il répétait seulement : « De grâce, donnez-moi ce morceau d'os qui m'a martyrisé depuis si longtemps, que je le porte sur moi jusqu'à la mort. »

À l'exception d'un peu de fièvre et d'un léger météorisme, auxquels on remédia par une saignée, les suites de l'opération furent extrêmement simples. On leva l'appareil le quatrième jour. Au bout de dix-huit jours, la plaie était entièrement fermée et la cardialgie disparue; le jeune homme put quitter le lit après une semaine. Maintenant huit mois se sont écoulés, il jouit d'une parfaite santé, et a conservé de son incommode ancienne que le souvenir.

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. LAUGIER.

Plaie de tête. — Nécrose de toute l'épaisseur d'une partie du parietal. — Guérison.

Une plaie de tête est quelque chose de tellement ordinaire et tellement fréquent dans tous les services de chirurgie, qu'un fait de cette nature n'offre aucun intérêt clinique quand il ne présente pas une particularité un peu exceptionnelle. Depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, on a étudié les plaies de tête; elles sont encore aujourd'hui l'objet de la sollicitude et des recherches des jeunes chirurgiens. Malgré ces longs travaux, la science n'est pas encore complète sur ce sujet, et il y a dissidence soit sur la réunion à faire, soit sur les accidents consécutifs possibles, soit sur la manière dont peuvent se réparer les pertes de substance, qu'elles résultent de l'action directe de l'instrument contondant, ou qu'elles viennent d'un travail inflammatoire consécutif, ou qu'elles sont la mort d'une partie plus ou moins étendue, plus ou moins profonde de la boîte crânienne; c'est un cas de ce genre, dans le service de M. le professeur Laugier, où il fut donné de vouloir parler l'intérêt qu'il peut présenter.

Le nommé Couty (Claude-Antoine), âgé de cinquante-trois ans, est un homme de grande taille et de forte constitution, qui est à Paris depuis dix-sept ans. Jamais, dit-il, il n'a fait de forte maladie; mais il est sujet aux angines, et il en a été affecté environ une dizaine de fois.

Le 10 septembre, dans la soirée, il fut témoin d'une rixe survenue entre un homme et une femme, s'approchant par s'interposer et faire des remontrances à l'homme sur sa brutalité, celui-ci l'accueillit d'un croc en jambe qui le renversa, et il alla frapper la tête sur le bord d'un trottoir.

Il perdit connaissance sur le coup et resta un quart d'heure environ dans cet état. Une assez grande quantité de sang s'écoula par la plaie, qui fut pansée avec des compresses d'eau sale. Rapporté chez lui, il se leva le lendemain pour se rendre, de La Chapelle où il demeurait, au bureau central, et reçut à un billet pour entrer à l'hôpital de la Pitié, dans le service de M. le professeur Laugier, où il fut couché au n° 10 de la salle Saint-Gabriel.

À la visite du lendemain, le malade fut trouvé absorbé, encore sous l'influence de la commotion qu'il avait éprouvée la veille, répondant assez difficilement aux interrogations qu'on lui adressait; encore fallait-il fortement exciter son attention par des questions pressantes. La parole était lente; il ne présentait, du reste, aucune trace de lésion intéressant la substance cérébrale; pas de paralysie des bras ni des jambes.

La plaie ne présentait pas de lambeau décollé, mais des bords mûchés comme dans une percussion directe d'un instrument contondant obtus.

Cette plaie, peu considérable, située sur le sinciput, un peu à gauche de la suture qui unit les pariétaux, donna passage au stylet, qui, dirigé vers les parties profondes, rencontrait le pariétal gauche dénudé; le périoste avait été déchiré. Il n'y avait plus d'écoulement de sang.

(1) Le malade étant d'une condition assez et n'ayant jamais eu de prédisposition méninge qui eût pu dériver cette introduction, il n'est permis de l'attribuer qu'à un vice de conformation.

M. Giralès, agrégé de la Faculté, chargé du service en remplacement de M. le professeur Laugier, ordonna pour tout traitement des cataplasmes émollients; le pouls n'était pas assez fort pour qu'on fit une saignée.

Ce traitement continué fit déteger la plaie, qui prenait déjà un meilleur aspect, lorsque tout à coup, dans la nuit, le malade fut pris d'érysipèle, qui débuta du côté gauche de la tête sur les bords de la plaie. Cet accident intercurrent assez grave, comme tous les érysipèles du cuir chevelu, fut énergiquement combattu par une saignée, un émétique, trois ou quatre purgations et de la rhubarbe prise à l'intérieur pendant plusieurs jours; néanmoins l'exanthème marcha, suivit toutes ses phases, envahit successivement toute la surface de la tête et s'étendit jusqu'au cou, où il finit par s'étendre au bout d'environ deux septénaires.

Salvée de cette complication grave survenue à sa plaie du cuir chevelu, le malade ne tarda pas à guérir de douleurs de côté; crachats rouillés, toux, fièvre assez intense, et à l'examen de la poitrine il présentait une légère matité à la base du poulmon gauche et du râle crépitant à grosses bulles. Ce deuxième épiphénomène, que l'on peut considérer comme une manifestation nouvelle de la diabète morbide sous l'influence de laquelle se trouvait le malade plutôt que comme une pneumonie franchement inflammatoire, fut combattu par deux saignées, des purgations, de la poudre de Dover et des potions au kermès. Bienôt se manifesta un épanchement du côté gauche, épanchement contre lequel on fit agir un vésicatoire volant; un autre épanchement se produisit dans le côté droit; autre application du côté droit d'un emplâtre vésicant, qu'on fit supprimer pendant environ trois semaines, et qui était encore en place lorsque M. le professeur Laugier reprit le service, au 1^{er} novembre.

Peu à peu tous ces accidents cessèrent; le malade fut saisi de petites douleurs de côté, qui revenaient de temps en temps, et il y a un peu de temps encore on trouvait un peu de matité à la percussion avec une respiration qui s'entendait profonde et affaiblie.

La plaie ne se ferma pas; toujours le stylet introduit arrivait sur l'os dénudé, et même s'enfonçait dans l'épaisseur des parois de l'os; un séquestre se formait évidemment. On dut attendre qu'il fut devenu mobile, et c'est alors seulement que M. Laugier se décida à essayer de l'enlever; il opéra avec une pince ordinaire des tractions, qui n'eurent aucun résultat, et fut alors convaincu qu'il lui faudrait en venir à des moyens plus compliqués. Le fragment d'os était mobile, comme nous l'avons dit plus haut; mais pouvait-il être séparé par une simple trépan; n'était-il pas enclavé dans le reste de l'os, ou même la nécrose n'allait-elle pas jusqu'à la table externe, qui serait plus largement mortifiée que la table interne, et alors le séquestre n'aurait pu sortir sans qu'on eût entamé les bords de la table externe. Tous étaient les objections que se faisait le professeur. Aussi était-il décidé, si la séparation de ce séquestre ne s'effectuait pas simplement, à appliquer une couronne de trépan; heureusement il n'eut pas besoin d'en venir à cette extrémité. Le malade était peu à peu revenu de la stupeur qu'il avait gardée bien longtemps, taciturne, ne parlant presque à personne, et se plaignant d'un douleur fixe au point où le coup avait porté.

Enfin l'opération fut fixée au jeudi 28 décembre, et le malade, à jeun, descendit à l'amphithéâtre. Il consentit à ne pas être endormi par le chloroforme.

Voici comment M. le professeur Laugier procéda à l'extraction de cette portion d'os nécrosée. Le malade couché la tête un peu haute, deux incisions furent pratiquées, l'une transversale, d'une longueur d'environ 8 centim., l'autre longitudinale, d'environ 6 centimètres, coupant perpendiculairement la première, de telle sorte que le point de rencontre était sur la plaie primitive un peu à gauche, comme nous l'avons dit, et par cette ouverture cruciale le chirurgien saisit au moyen de fortes pincettes le séquestre, qui, après une traction assez énergique et quelques mouvements de va-et-vient, fut amené au dehors. Une petite arête du cuir chevelu donna lieu à un écoulement de sang rouge et par jets, et nécessita une ligature qui fut faite avec le secours du fil émail, la pince n'ayant pu saisir l'extrémité de l'artère. Le malade perdit peu de sang.

Le doigt introduit pour l'ouverture fut reconnaître qu'il ne restait plus aucun fragment d'os à enlever, et arriva sur le fond de la plaie recouvert complètement d'une couche de bourgeons charnus.

Le séquestre examiné offrit cet aspect de remarquable, qu'il comprenait toute l'épaisseur de l'os, et présentait environ un demi-centimètre d'épaisseur. La surface externe et la surface interne, lisses, polies et dures, avaient toute l'apparence des tables de l'os, et entre deux on pouvait voir le tissu spongieux.

CLINIQUE DE LA VILLE.

Observation d'un bec-de-lièvre double très compliqué opéré avec succès par un nouveau mode opératoire, suivie de quelques réflexions sur l'opportunité de faire cette opération;

Par M. BONAFONT, chirurgien principal à l'hôpital militaire du Gros-Caillois, etc.

Le doigt fut reporté dans la plaie, et ne pénétra pas dans la cavité du crâne, une couche mince de bourgeons charnus, comme nous l'avons dit plus haut, en formait le fond et empêchait de pénétrer jusqu'à la dure-mère.

Le séquestre, de forme irrégulière et dentelée sur ses bords comme tous les séquestres, présentait une longueur de quatre centimètres environ sur une largeur un peu moindre pour la table externe, la table interne n'offrant à peu près qu'un centimètre et demi de long et de large; celle-ci est donc plus petite. Ce fait, du reste, déjà émis en règle par Boyer, comme on peut le voir par ce passage de son *Traité des maladies chirurgicales* (page 423 du III^e volume de la 3^e édition): « La nécrose s'étend à une plus ou moins grande profondeur, et comprend quelquefois toute l'épaisseur de l'os; toujours, au crâne, la table externe est mortifiée dans une plus grande étendue que l'intérieure. »

Les bords de la plaie furent rapprochés avec des bandelettes de diachylon; quelques plaques d'agaric furent appliquées avec une légère compression pour réprimer une petite hémorrhagie qui semblait vouloir se produire.

Le malade regagna son lit seul et sans être transporté. Le lendemain, à la visite, le malade se sent très soulagé; encore un peu de délirium, mais pas de fièvre; le facies bon, la langue naturelle et sans saignée.

Le samedi 25 décembre, encore un peu de pesanteur de tête. Une bouteille d'eau de Sedlitz fut ordonnée, et procura au malade la cessation de la céphalalgie qu'il éprouvait encore à un léger degré.

Le dimanche 26, l'appareil fut levé. La plaie faite longitudinalement s'est réunie par première intention; à peine peut-on maintenant apercevoir la trace de l'incision. La plaie transversale n'a que très peu saigné; le fond paraît riche, les bords le sont aussi peu de jours. Quant au trajet conduisant sur le fond de la plaie, il n'a pas été examiné; mais il offre un aspect extérieur satisfaisant.

Le malade n'éprouve plus de céphalalgie. Cette douleur fixe qu'il accusait vers le point où se trouvait la plaie n'existe plus, elle a disparu avec le séquestre, qui en était sans doute la cause déterminante; car, comme la déjà remarqué Wepfer, elle est que de la plupart du temps à une altération de l'os et des parties sous-jacentes. C'était probablement le cas de l'observation que nous rapportons, qui se déterminait à trépaner une jeune fille pour une douleur semblable qui avait résisté pendant plusieurs années à toutes les médications.

On voit, par cette observation, d'abord une plaie profonde non par un instrument contondant, mais par une chute sur un corps dur et résistant; et l'on conçoit que, dans ces cas, l'effet produit soit le même, car cet effet produit est toujours représenté par la formule connue en physique M. V., c'est-à-dire la masse multipliée par la vitesse; on conçoit que la tête, représentée par une masse M et allant avec une vitesse V, frappe sur un corps dur et résistant, doit élever, dans un effet produit égal à celui que donnerait un corps dur M, allant à la même et animé d'une vitesse V, égale à la sienne aussi assés, frappant sur elle.

On voit ensuite une commotion qui n'a rien que de très naturel après une pareille chute, et peut-être, sous l'influence de cette commotion, un affaiblissement des fonctions cérébrales rejaillissant sur tout l'organisme, sur l'innervation et, par suite, la nutrition en particulier, de manière à donner lieu à un érysipèle et consécutivement à une pleuro-pneumonie que l'on ne peut pas consciencieusement considérer comme une pleuro-pneumonie, mais plutôt, comme nous l'avons dit, comme une épidémie des accidents mentionnés plus haut, ou peut-être même comme une métastase de l'érysipèle déjà déterminé par la diathèse morbide.

Comment ce séquestre s'est-il formé? est-ce à la suite du décollement du périoste? est-ce par la modification circulatoire survenue dans ce point de l'os et causée par la contusion? On connaît les expériences de Tenon et de Troje; on sait que les décollements, même étendus, peuvent avoir lieu sans exfoliation consécutive de l'os, surtout quand le malade n'a pas été traité par des excipients, et ce malade a été traité par des cataplasmes jusqu'à la fin de son érysipèle. Nous avons du reste dans le service un malade ayant présenté un décollement complet du périoste et une portion de l'os frontal complètement à nu; la portion dénudée se recouvre manifestement de bourgeons charnus.

J'ajouterai que le séquestre comprenait toute l'épaisseur de l'os, fait qui n'aurait pas de raison d'être s'il tenait seulement à la destruction du périoste. Nous croirions plutôt à une modification de vitalité bien expliquée dans M. Nélaton et qui dans ce cas aura déterminé la séparation de ce fragment.

Enfin, d'où vient la couche de bourgeons charnus qui a été trouvée sous le doigt lors de l'exploration de la plaie et qui empêchait de plonger dans la cavité du crâne? Avant-elle été produite par la dure-mère, qui a été regardée comme périoste interne, ou par les portions osseuses voisines? Il est établi maintenant que la dure-mère ne donne pas lieu à la réformation des portions osseuses du crâne perdu; on peut le voir sur les sujets qui ont été soumis à l'application d'une couronne de trépan et chez lesquels la plaie n'est obturée que par les parties molles. On connaît du reste les expériences de Troje, de Dubouché et de M. Flournoy sur la formation des os, et tout porte à croire que dans ce cas, où une petite surface seulement avait été détruite, il aura pu venir des parties osseuses voisines des prolongements sous forme de bourgeons charnus toujours très vasculaires qui auront obturé le trou formé en repoussant le séquestre, et ce tissu nouveau, en s'incrétant de matière pierreuse, déterminera la cicatrisation de cette plaie des os, qui sans nul doute ne se fera pas longtemps attendre maintenant que le malade se trouve dans d'excellentes conditions de santé.

Au mois de juin dernier, nous fûmes appelés par M. Vaillant, membre du conseil de santé des armées, pour aller visiter un enfant qui venait de naître avec un vice de conformation de la mâchoire supérieure, connu sous le nom de bec-de-lièvre double ou bi-labial, comme le dit judicieusement M. le professeur Roux. Les deux fentes étaient séparées entre elles par un tubercule osseux formé par l'os incisif et se continuant en arrière jusqu'aux paphes, confondant ainsi la cavité buccale avec les fosses nasales, entre lesquelles se trouvait pourtant le vomer. Le tubercule antérieur, repoussé et déjeté en avant par le bord inférieur de la cloison nasale, de forme triangulaire, s'implantait sur son pédicule au bout du nez, et avait une direction telle que, si les quatre dents incisives avaient poussé dans ces conditions, leur direction eût été d'arrière en avant et de bas en haut. Le nez, fortement aplati, est presque effacé; le tubercule médian était recouvert par un petit lobule charnu long d'environ 5 millimètres et large de 3 à 4, de forme légèrement triangulaire, dont la base se confondait avec le bout du nez. Le fente palatine, entre le bord alvéolaire des dents maxillaires, avait 12 millim. de largeur, et la distance du bord alvéolaire du tubercule au large point de l'angle des maxillaires était de 10 millim. À la région de la lèvre, la fente avait au moins 15 millim. On voit, par cette description succincte, que ce bec-de-lièvre double se présentait avec les plus grandes complications. Comme on le pense bien, une pareille difformité, j'allais dire une pareille monstruosité, produisit sur tous les parents, ainsi que sur les personnes qui fréquentent la maison, une impression bien pénible qu'il importait de calmer, sinon de faire disparaître complètement.

Il est ici que comprit M. Vaillant, ami et médecin de la famille, que nous proposons d'opérer cet enfant le plus tôt possible; ce fut aussi notre avis, basé du reste sur les motifs de la discussion si intéressante qui eut lieu à l'Académie de médecine en 1846. M. le professeur Dubois, dont l'opinion a rallié depuis presque tous les chirurgiens, avait, dans son rapport, proposé et défendu la thèse qui consiste à opérer le bec-de-lièvre simple et congénial le plus près possible de la naissance.

Malheureusement le médecin accoucheur, M. Sevestre, ne pouvait pas nous accompagner, car il avait des enfants qu'il ne pouvait rien faire à cet égard, et que toute opération qu'on tentait aurait inévitablement des résultats funestes. En présence de cette dissidence d'opinion, nous désirâmes nous entourer d'un conseil dont la grande expérience ne pût être révoquée en doute. M. Paul Guersant fut appelé; la position que notre confrère occupe à l'hôpital des Enfants présentait toutes les garanties désirables pour résoudre l'opération.

M. Paul Guersant eut vu le petit malade, il n'hésita pas à se prononcer pour l'opération immédiate, s'inspirant en cela les préceptes si nettement formulés par M. Paul Dubois. L'opération étant ainsi arrêtée, nous fîmes part à M. Guersant du procédé que nous nous proposons de mettre en usage et que nous avions indiqué à MM. Vaillant et Sevestre lors de notre première réunion. Nous trouvâmes pour la première fois en présence d'un fait chirurgical de ce genre, nous ne pensions pas qu'on pût se proposer d'opérer le tubercule osseux et médian avant d'avoir tenté par tout les autres moyens possibles la réduction dans la bouche, combler ainsi le vide énorme que doit laisser son excision et dont les inconvénients peuvent se traduire par l'absence de tout soutien de la lèvre, le raccourcissement plus prononcé de la mâchoire, et enfin une grande déformation du visage.

C'est afin d'éviter ces inconvénients que nous proposons comme seul moyen d'obtenir la réduction du tubercule dans la fente palatine.

1^{re} Excision d'un fragment triangulaire du vomer au moyen de deux incisions obliques;

2^e De réduire ensuite le tubercule et de le maintenir dans cette position à l'aide d'un appareil comprimeur à deux pédales pressant sur les joues et présentant deux crochets destinés à fixer une petite lamelle de caoutchouc vulcanisé, dont le plat, appuyant sur le tubercule, aurait le double avantage de le maintenir réduit, et, par ses attaches sur les pelotes, d'exercer leur action sur les maxillaires en les rapprochant; et de leur faire ainsi à distance un massage. Toutefois, afin d'accéder à l'opinion du médecin accoucheur, nous essayâmes d'abord la compression du tubercule; mais ayant reconnu l'insuffisance de ce moyen, nous résolûmes d'en venir le plus tôt possible à l'opération. (C'est alors seulement que M. Guersant fut appelé.)

Volant, avant de pratiquer une opération si délicate, nous entourer de tout ce que les praticiens recommandent en pareil cas et nous eûmes aussi de leurs lumières, nous consultâmes plusieurs ouvrages de médecine opératoire, tels que ceux de M. Velpeau, Vidal, Nélaton, etc., et nous ne fûmes pas peu étonné de n'y pas trouver mentionnée la section double du vomer pour conserver le tubercule médian; tandis que tous proposaient son excision comme seul et unique moyen de pouvoir obtenir la réunion des lèvres. Surpris de ce silence, nous fîmes part à la Société médicale d'éducation, dont la séance avait lieu le lendemain, du fait chirurgical et du procédé opératoire que nous nous proposons d'employer, désirant ainsi nous aider des sages conseils et des lumières que nous avions osé de recueillir par l'intermédiaire des confrères si distingués qui composent cette Société.

En effet, à peine avions-nous décrit ce mode opératoire, que MM. Forget, Depaul et Demarquay nous apprurent que

le professeur Blandin avait mis en usage un pareil procédé ou à peu près, en 1845 ou 1846, et les succès en fut satisfaits. M. Demarquay ajouta que l'opération avait été pratiquée sur un jeune homme de douze ans, dans lequel, à l'âge de onze ans, on avait déjà constaté une grande difformité entre deux opérés, et aussi entre les deux opérations. Toutefois, heureux de l'appui d'un pareil maître, nous n'hésitâmes pas dans le choix du procédé. Ce ne fut que bien après l'opération que nous lûmes que M. le docteur Debrun, d'Orléans, avait présenté à l'Académie l'observation d'un bec-de-lièvre opéré avec succès par ce moyen, dont la priorité, sous M. Velpeau, retombait sur M. Vazeux, chirurgien en chef à l'Hôtel-Dieu d'Orléans, ou à M. Champron, de Bar-le-Duc. Nous dirons plus tard en quoi ces procédés diffèrent de ce que nous publions aujourd'hui.

L'enfant n'avait encore que quatre jours, et nous étions bien décidés à opérer lorsque la bouche se couvrit d'apha qui nous obligèrent à en retarder l'exécution. La bouche plusieurs fois par jour badigeonnée avec un pinceau trempé dans un collutoire composé de borax, de miel rosat et sirop de sucre.

Enfin, les alyphes ayant à peu près disparu et l'enfant jouissant d'ailleurs d'une bonne santé, nous primes jour le premier tiers de l'opération, qui fut pratiquée le 10 je en présence de M. Vaillant, de M. Paul Guersant, qui bien voulu nous servir d'aide et nous prêter le concours son expérience, et de M. Collin, son interne à l'hôpital. Enfants. Le petit malade, dont le corps fut enveloppé d'une large serviette, tenu entre les cuisses d'un aide, la tête étant renversée en arrière, nous fîmes, à l'aide d'un pinceau à branches courtes et obliques, de bas en haut d'arrière en avant, une section à la cloison naso-buccale 15 millimètres de long, en commençant au niveau des arêtes alvéolaires du maxillaire supérieur. Puis, avec une anse à pince à lame droite nous coupâmes la même cloison immédiatement derrière le tubercule et directement de bas en haut jusqu'à la rencontre de l'angle supérieur de la première section; saisissant aussitôt le fragment compris entre deux sections, nous l'enlevâmes en incisant avec de petits ciseaux à l'angle inférieur de la première section, et nous enlevâmes l'angle supérieur. Cette portion osseuse enlevée, le sang coulait en abondance; mais sans hésiter, et suivant ce que nous avions dit, nous portâmes tout de suite un bouton de feu rougi à blanc sur toute l'étendue de la tige plate, et nous nous rendîmes ainsi maîtres de l'hémorrhagie. Mais, malgré la promptitude de tout ce temps l'opération, le sang était sorti en assez grande abondance pour engorger la gorge et produire des caillots dans la bouche qui lui faisaient perdre tout contact avec l'air.

Après avoir essuyé la bouche avec des injections d'eau froide, et lorsque nous fûmes bien certains que l'hémorrhagie avait cessé et ne pouvait donner aucune inquiétude, nous procédâmes à la réduction du tubercule osseux; mais auparavant, et dans l'espoir de bien faire contracter des adhérences avec le maxillaire, nous rafraîchîmes, comme M. Nélaton, d'Orléans, l'a déjà fait, avec des pinceaux incisés chaque côté de l'oscher osseux, ainsi que l'angle et les bords des maxillaires. Cette précaution prise, il devint facile, au moyen d'une pression légère, d'abaisser le tubercule et de le ramener dans l'intervalle des maxillaires et les placer en contact immédiat les uns des autres. L'appareil comprimeur à double pédale que nous avions fait faire nous fut appliqué, et pendant que des deux pelotes exerçaient une pression favorable sur chaque joue, le petit ruban caoutchouc fixé à chacune d'elles pressait sur le tubercule et le ramenait dans la bouche, et servait de la main à le maintenir dans cette position. Cet appareil se restait ainsi pendant vingt jours; ce temps a été nécessaire pour obtenir la réduction complète du tubercule et pour vaincre sa suite à tendance à reprendre sa position anormale. Nous devons dire de suite que, quoique le résultat soit très satisfaisant, nous n'avons pas obtenu tout ce que nous espérons car le tubercule avait été entraîné à droite et en dedans, rapport entre les sections a changé, et il a été impossible de faire d'une manière permanente.

C'était là, du reste, un résultat secondaire sur lequel ne comptions pas; l'important pour nous était de bien ramener le tubercule dans une position verticale, et qui nous permit d'établir la réunion de la lèvre supérieure sur sa surface à l'épave naturelle supérieure. Nous devons ajouter que pendant cette compression de vingt jours le lobule labial s'est allongé, et le nez, dont la prééminence se dessinait à peine avant, acquies plusieurs millimètres de saillie (avantage incontestable de la réduction par compression). Nous ne devons pas oublier que le tubercule osseux n'avait plus de tendance à porter en dehors et à reprendre plus ou moins son ancienne position, nous procédâmes, en présence et avec l'aide de nos confrères, à l'opération définitive. Pendant que la tête, l'enfant étant maintenu solidement, nous disséquâmes comme MM. Velpeau et Phillips, les lèvres et les ailes du nez jusqu'aux fosses canines. Cela étant fait, en deux coups de ciseaux nous avançâmes les bords des lèvres, et immédiatement nous appliquâmes à la base du nez une grande serviette fine que M. Paul Guersant nous avait eu l'amabilité de nous prêter. L'angle proposé par M. Phillips, cet instrument mis en place et les ailes du nez fortement rapprochées, le tubercule labial fut avancé au moyen de deux incisions obliques qui, faisant terminer en pointe, destinée à être mise en rapport avec les bords de la lèvre.

Cela étant fait, nous procédâmes à la réunion des lèvres. Pour cela, une première épingle fut placée près des bords de la lèvre, la mettant bien en rapport; une deuxième épingle fut placée à la partie supérieure, saisissant dans son passage l'extrémité inférieure du lobule médian, comme nous venons de le dire.

Le tout fut maintenu au moyen de petites lamelles de

On journal paraît trois fois par semaine :

LE MARDI, LE JEUDI ET LE VENDREDI.

La Lancette Française.

Bureaux, rue des Saints-Pères, 40,
EN FACE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

GAZETTE DES HOPITAUX

On s'abonne à Paris
au bureau du journal, 40, rue des Saints-Pères,
en face de l'Académie de médecine.

CIVILS ET MILITAIRES.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Le prix de l'abonnement peut être envoyé en mandat sur Paris ou en mandat de poste.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALLEMAGNE, ANGLETERRE, BELGIQUE, ITALIE MÉRIDIONALE, SUISSE.

GARDE, HOLLANDE, PRÉMOY, SARDAIGNE, SAVOIE, TURQUIE, AMÉRIQUE ET COLONIES. Un an... 33

Le prix des abonnements expédiés par la voie d'Angleterre est de 45 francs.

Les lettres et paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

ESPAGNE, PORTUGAL, TOSCANE, GIBRALTAR.

AVIS.
Nous prions nos abonnés des départements de vouloir bien nous envoyer le montant de leur renouvellement avant le 1^{er} janvier en un mandat sur la poste ou en une traite sur Paris.

Nous leur rappelons qu'en ajoutant 2 francs au prix de l'abonnement, ils auront droit à un exemplaire de l'ANNAIRE MÉDICAL pour 1853, qui paraîtra sous très-peu de jours. Ceux qui voudraient le recevoir franco par la poste devraient envoyer 3 francs.

SOMMAIRE. — PARIS. Sur la séance de l'Académie de médecine. — HÔPITAL DE LA Pitié (M. Gendrin). Leçons sur le zona. — GENÈVE. 22 LA VILLE. Description d'un cas de double très compliqué opéré avec succès par un nouveau mode opératoire, suivi de quelques réflexions sur l'opportunité de faire cette opération. — Revue thérapeutique. — Académie de médecine, séance du 28 décembre. — Chronique et nouvelles.

PARIS, LE 29 DÉCEMBRE 1852.

La Gazette des Hôpitaux a vingt-cinq années d'existence; fidèle à ses amitiés, reconnaissante de la collaboration qu'elle a eue depuis sa fondation à des travailleurs distingués, elle vitra comme elle a vécu, usant de son expérience, comme les gens sages, pour se perfectionner et justifier de plus en plus la confiance dont elle jouit. Son rédacteur en chef est toujours le même, et le passé réprouve de l'avenir.

Fixer et représenter le mouvement scientifique en France et à l'étranger, recueillir chaque jour dans les hôpitaux et publier les faits cliniques importants, les leçons pratiques remarquables des professeurs et des chefs de service, préparer ainsi des matériaux utiles pour le moment, précieux pour la constitution définitive de la science, porter fidèlement la parole sur tous les points du territoire; accueillir les idées nouvelles, les réserver, les ones pour les discuter et parfois les combattre; les autres pour les appuyer et les développer; modérer ou ramener sans rudesse l'esprit d'initiative quand s'émoussent ou s'égare; stimuler le progrès en signalant les lacunes et les obscurités de la science; éclairer le pouvoir sur les besoins de la profession et dans toutes les questions d'intérêt pour les institutions et la santé publique; éviter avec soin le scandale des personnalités, où se plaît la malignité d'un petit nombre d'esprits mal faits, mais qui répandent à l'immense majorité des lecteurs; si quelque litige élève entre d'honorables confrères, adoucir le choc et empêcher les froissements tout en dégageant la vérité; tenir le public médical au courant des faits divers qui peuvent l'intéresser; l'égarer quelquefois tant que cette bonne humeur ne nuise rien à la dignité de personne; telle est la mission que nous donne la Gazette des Hôpitaux et qu'elle remplira avec un nouveau zèle, mesurant ses efforts au besoin ses succès à la position qu'elle occupe dans la presse médicale.

L'importance des adhésions qui l'ont accompagnée dans son organe et honorable carrière.

Nous continuerons donc à publier des articles de fond sur les sciences des académies, sur toutes les questions à l'ordre du jour, scientifiques, administratives, professionnelles, dans le compte-rendu des discussions scientifiques, sans simuler, sans effacer nos opinions personnelles, nous nous abstenons surtout de reproduire les impressions générales; d'autres termes, nous éviterons de nous substituer à la censure même, et d'opérer une sorte de détournement de l'attention publique à notre profit. Personne n'est assez fort pour justifier une pareille ambition et jouer un tel rôle.

Comme par le passé, nous réserverons la plus grande place aux faits cliniques, tenant la balance égale entre la médecine et la chirurgie, sous cette rubrique un peu évasive peut-être, mais exigeant de nos collaborateurs que ses faits soient intéressants, exacts et complets.

Nous ne cesserons pas d'admettre dans nos colonnes les travaux originaux qui n'excèdent pas certaines limites. Les cris d'une grande étendue ont leur place marquée dans l'œuvre recueilli, où nous les reprendrons pour les analyser.

Nous donnerons à la *Revue clinique hebdomadaire* l'importance qu'elle avait primitivement. Cette revue est destinée à retracer en quelques lignes à bref intervalle, la physiologie de nos services hospitaliers. Dans les cliniques journalières, les faits seront présentés avec toutes leurs circonstances; la *Revue* donnera les détails curieux qu'on saisit, pour ainsi dire, au passage, et qui seraient trop souvent perdus pour le public; les aperçus, les préceptes qui naissent dans l'esprit des maîtres, et qui n'auraient pour confident que le cahier de notes des élèves; les réflexions qu'inspire la pratique multiple et variée des hôpitaux à l'observateur attentif, impartial et désintéressé.

Il est une autre source d'instruction que la *Gazette des Hôpitaux* se gardera bien de négliger. Les autres journaux de médecine de Paris, ceux des départements, qui chaque jour prennent plus d'importance, les publications de cette espèce faites à l'étranger nous apportent à tout instant des travaux remarquables, des faits nouveaux et utiles. Ces travaux, ces faits, nous en donnerons aussitôt l'analyse, nous en reproduisons journalièrement les parties intéressantes, non point dans des revues monotones et fastidieuses, mais dans des exposés vivants et raccourcis. Nous en ferons autant pour les complexes rendus des nombreuses sociétés savantes des départements et de l'étranger, où des aperçus intéressants, des faits originaux et utiles se trouvent souvent mêlés à de longues discussions au milieu de communications d'un moindre intérêt.

L'examen des livres nouveaux ne saurait être fait de la même manière pour tous les livres; d'autres réclament une bibliographie, d'autres pour les uns; d'autres réclament une étude approfondie et doctrinale; nous aurons soin d'accorder à chaque ouvrage l'attention que méritent son caractère et sa spécialité.

La matière médicale, il faut l'avouer, n'est pas cultivée en France avec autant de soin, avec autant d'ardeur que les autres branches de la médecine; elle sera de notre part l'objet d'une attention soutenue et journalière; et sous le titre de *Revue thérapeutique* nous réunirons, comme nous l'avons fait souvent, aux applications pratiques nouvelles l'indication et l'appréciation des médicaments et de leur action sur l'économie.

Toutes les fois que la pathologie comparée jettera quelques clartés sur la pathologie humaine, nous ne négligerons pas de profiter de ses utiles travaux; on a pu en juger par la publication du rapport si justement loué de M. Renault sur la rage. Les faits observés dans la série animale se rattacheront nécessairement à la pathologie universelle qui nous apparaît dans un horizon lointain, et beaucoup plus immédiatement, parce qu'il s'agit d'importants problèmes à l'hygiène et à la thérapeutique de l'homme. A ce double titre, nous ne laisserons échapper aucune occasion d'en profiter, et nous les travaux intéressants de ce genre seront analysés ou reproduits.

Nous continuerons (notre titre le dit assez) d'ouvrir nos colonnes aux travaux, aux récits de nos médecins militaires, que, sous un autre ciel et dans une existence périlleuse, nous confions de l'armée d'Afrique ou de colonies lointaines s'inspirent de nobles exemples et nous adressent le fruit de leurs méditations ou le résultat de leur expérience, nous les accueillerons avec empressement; nous croirons ainsi remplir un devoir sacré en donnant une juste publicité aux travaux d'hommes dévoués à la gloire de leur patrie, qui contribuent pour une si grande part à la civilisation et à l'assainissement de contrées sauvages et insalubres, et les baignent souvent de leur sang en éteignant celui de nos soldats et de nos ennemis.

Séance de l'Académie de Médecine.

On s'attendait à une séance d'élection, c'est-à-dire sans intérêt scientifique. Il en a été tout autrement; on du moins, nous avons bien eu les élections, auxquelles l'Académie s'est livrée coup sur coup avec une merveilleuse diligence; mais nous avons eu, en outre, un rapport de M. Bouchardat, une lecture de M. Hérard sur un cas fort intéressant d'altération pathologique; enfin, un rapport succinct d'Almelo, ayant pour objet un travail de M. Durand-Fardel sur les eaux de Vichy. L'honorable Compagnie a, comme on voit, dignement fini son année.

La nomination des commissions : commission de vaccine, commission des eaux minérales, commission des épidémies, etc. M. Roche a été nommé membre de cette dernière par toutes les voix, moins la sienne; son beau travail sur l'étiologie du choléra lui méritait bien cet honneur.

Le rapport de M. Bouchardat est relatif aux recherches que nous avons faites sur l'intérêt et d'Almelo de M. Aubergier, persévérantes, si dignes d'intérêt et d'éloge de M. Aubergier, de Clermont, sur l'opium indigène. Trois points ont successivement occupé le savant rapporteur : la culture du pavot et l'extraction de l'opium indigène, la composition chimique de ce produit, ses effets thérapeutiques.

La production de l'opium indigène offre des difficultés qui sont loin, toutefois, de nous paraître insurmontables; la plus grande serait l'élevage du prix de revient. Dans toutes les exploitations comparées, le prix de revient est considérable; mais il subit généralement une décroissance insensible par le perfectionnement des procédés; il en serait ainsi probablement de la production de l'opium indigène, surtout si le gouvernement s'en appropriait le monopole, suivant le désir de M. Bouchardat.

MM. Chevallier, Boullay et Desportes se sont élevés contre

l'idée du monopole. Le premier craint la cherté, et voudrait que le rôle du gouvernement bornât au tirage du produit. M. Bouchardat n'a point répondu sur le renchérissement possible, qui, selon nous, n'est pas à craindre pour deux raisons : d'abord parce qu'il aurait toujours sur le marché la concurrence de l'opium exotique, ensuite parce que l'Etat peut bien gagner sur un produit tel que le tabac, mais ne saurait tendre, en bonne morale, à réaliser de gros bénéfices sur un médicament, et sur un médicament comme l'opium. L'effet de la monopolisation serait, pensons-nous, tout à fait le contraire de celui que l'honorable M. Chevallier s'est figuré dans le cas que le grand avantage de la monopolisation serait d'empêcher l'exploitation universelle d'un poison qui serait dans toutes les mains, parmi lesquelles il pourrait s'en trouver de criminelles : cette raison a vivement impressionné l'Académie, et la phrase relative au monopole a été maintenue dans le rapport par un vote.

Sur le second point, la composition chimique de l'opium indigène, le rapport émettait que ce produit est plus riche en morphine que l'opium exotique.

Mais ce qui importe surtout, c'est que l'opium indigène a montré des propriétés thérapeutiques supérieures à celles de l'opium étranger. Les essais de MM. Rayet et Grisol, qui ont expérimenté séparément, ne laissent aucun doute à cet égard. M. Grisol évaluait à un cinquième la supériorité thérapeutique du produit national. M. Rayet a donné alternativement à ses malades des granules d'opium indigène, des granules d'opium exotique, et des granules d'une substance inerte; ses résultats ont offert le plus haut degré de certitude.

La cause de l'opium indigène est donc gagnée. Mais il faut qu'il existe autrement que sous forme d'échantillon. Voilà un beau sujet de primes et d'encouragement. C'est au gouvernement à aviser.

Nous reprendrons, dans un article spécial, l'importante communication de M. Hérard.

M. Milié a quitté définitivement le fauteuil présidentiel, et nous devançons certainement un vote, ou, mieux, une acclamation de l'Académie en lui offrant un dernier hommage. Combien la profession gagne à être aussi dignement représentée!

HOPITAL DE LA PITIÉ. — M. GENDRIN.

Leçon sur le zona.

Anatomie pathologique. — Le zona est une maladie éruptive dont on peut examiner les altérations sur le vivant, et quelquefois sur le cadavre, chez des vieillards, par exemple, pendant le cours de cette affection, non pas qu'elle soit mortelle par elle-même, mais parce qu'elle peut compliquer pendant le cours d'une affection plus grave. Elle peut, en outre, chez les personnes cachectiques et affaiblies, donner lieu à une déperdition de force et à une débilité occasionnelle précipitant l'écllosion de quelque maladie qui fera descendre le sujet au tombeau.

En diséquant avec soin la peau, on trouve que les vésicules sont formées par de l'épiderme moulté, mais sa couche profonde est tapissée par une espèce de fausse membrane qui n'existe cependant pas réellement, mais qui est le résultat de l'observation d'organismes pseudo-membraneux. Cette couche profonde dont nous venons de parler est la couche interposée entre les papilles du derme et l'épiderme : c'est la couche muqueuse de Malpighi. En dehors du chorion est un lacs de vaisseaux lymphatiques et artériels qui adhèrent à ce chorion sans être visibles. Dans certaines maladies de la peau, cette couche s'épaissit, devient évidente, comme on peut le voir sous l'opercule des pustules de la variole, par exemple; c'est ce qui arrive aussi dans le zona.

Les vésicules, dans cette maladie, n'ont pas une forme régulièrement circulaire; elles sont, en général, plus longues que larges, et leur grand diamètre est parallèle à la direction de la bande du zona.

Au-dessous de la couche muqueuse dont il a été fait mention plus haut, se trouve constamment une injection capillaire assez prononcée, et au milieu s'aperçoit l'épanouissement des papilles nerveuses, plus prononcées que dans l'état physiologique; il y a donc là un travail inflammatoire aplat qui circonscrit les papilles du derme avec injection anormale et comme hypertrophie de cette couche muqueuse de Malpighi.

Bientôt, après quelques jours, la dessiccation s'établit dans la vésicule, et on trouve que la lame épidermique soulevée s'est confondue avec la couche muqueuse sous-jacente, et donne lieu à une croûte jaunâtre-ambrée, tandis qu'au-dessous de cette croûte a lieu un travail de réformation épidermique, et on continue à voir dans ce point une injection ou une hypertrophie des papilles du derme.

médicament sur l'éclampsie, le tétanos et les convulsions de l'enfant nous offrent de si curieux exemples en ce qui regarde les maladies convulsives, serait peut-être de nature à avoir quelque influence sur les phénomènes convulsifs qui résultent de l'ingestion de la strychnine, et même sur les accidents d'empoisonnement causés par cette substance. Voici un fait qui est bien capable de donner des espérances relativement à la possibilité de combattre avec avantage l'un des empoisonnements les plus terribles que la science connaisse :

Un homme de quarante ans, aux habitudes peu régulières, avala par erreur une gorgée d'une potion qu'il croyait contenir de la morphine, et qui contenait en réalité de la strychnine. La quantité ingérée fut environ d'un ou deux grains. Vingt minutes après, M. Maunon le trouva dans l'état suivant : roideur de tout le système musculaire ; insensibilité du dos et des extrémités supérieures, et dans l'arrière ; parole difficile ; sensation de contraction autour de la poitrine ; transpiration abondante de la face et de la poitrine ; une foule de moyens avaient été employés sans succès ; le malade s'était fait faiblir par à peu sous l'influence de l'état spasmodique croissant du système musculaire. M. Maunon songea alors au chloroforme. Quatre grammes de ce liquide furent versés sur un mouchoir de soie, et on l'approcha de la bouche du malade. L'effet fut véritablement décisif ; le malade, qui était assis et dans l'impossibilité de se déplacer sous peine d'être pris des convulsions les plus effrayantes, demanda à être couché, ce qui fut fait sans exciter le moindre spasme. Le chloroforme fut continué pendant quelques heures, le malade tenant lui-même le mouchoir la plupart du temps pour prévenir les spasmes affreux auxquels il avait été en proie. La guérison fut très rapide. Deux jours après ce malade avait repris ses habitudes. (Boston med. Journ.)

Traitement de l'ongle incarné par l'alun calciné.

M. Sommé, chirurgien en chef de l'hôpital Sainte-Elisabeth d'Anvers, emploie depuis plus de trente ans la méthode suivante avec un succès presque constant quand il rencontre des ongles durs.

On fait pénétrer avec un stylet aplati de l'alun calciné, aussi profondément qu'il est possible, entre la chair et l'ongle. On enlève ensuite avec précaution la croûte qui se forme, d'abord deux fois par jour, ensuite tous les jours. Si on laisse la croûte former par l'alun, la matrice purulente ne s'évacue pas, et la maladie persiste indéfiniment. La poudre, ainsi renouvelée, dessèche les chairs fongueuses, l'ongle se ramollit et cesse de croître. On ne doit cesser le remède que quand la désinfection est complète, autrement la maladie peut se renouveler. Comme l'humidité est de tous les maux, on s'abstient de cataplasmes et de bains de pieds. (Journal des conn. méd.-chirurg.)

Emploi du collodion térébenthiné dans les plaies et les excoriations des cavaliers.

M. Dawant, de Louvain, vante les avantages qu'il retire tous les jours de l'emploi du collodion au traitement des plaies simples et des excoriations auxquelles sont sujettes les recrues dans les régiments de cavalerie. Il est assuré, dit-il, ainsi que l'on l'avait récemment qualifié journaux de médecine, que le collodion auquel on ajoute 1/16 d'huile de térébenthine est souple, extensible, et n'a pas l'inconvénient de tirailler la peau, ainsi que le fait le collodion ordinaire. (Archives belges.)

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE.

Séance du 28 décembre 1852. — Présidence de M. Mélier. Le procès-verbal est lu et adopté.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

Bouton d'Alep.

Le ministre de l'intérieur et du commerce transmet un mémoire en trois parties de M. le docteur Villenim, médecin sanitaire / Damas, sur le bouton d'Alep, sur l'efficacité de quelques observations sur les maladies des eaux de la rivière d'Alep. Ce mémoire nous a été transmis des échantillons de la terre et de l'eau d'Alep. (Commission des eaux minérales.)

Conservation du vaccin.

Le même ministre transmet une lettre de M. le docteur Fard, médecin à Verceil (Doubs), contenant quelques observations sur le procédé qu'il emploie pour la conservation du vaccin (Commission de vaccine).

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

Transmissibilité de la syphilis des enfants aux nourrices.

M. Bardin, de Limoges, adresse un mémoire intitulé : De la syphilis héréditaire et de sa transmissibilité par l'acte de l'allaitement des enfants aux nourrices. (Commission d'hygiène. M. Dupuy rapporteur.)

Luxation horizontale et antérieure de la tête du fémur.

M. Decs, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Reims, adresse un mémoire sur un cas de luxation horizontale et antérieure de la tête du fémur, et sur un nouveau procédé de réduction à l'aide d'un levier extenseur. (Commissaires MM. Gerdy, Hervez de Chégo et Malgaigne.)

Irrigations froides dans le coudy auditif externe comme agents anesthésiques.

M. Brule, secrétaire de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, expose à l'Académie un à plusieurs fois vérifié qu'en pratiquant des irrigations froides dans le coudy externe on produisait une insensibilité ou moins capable avec ralentissement du pouls. Il pense que ce procédé pourrait être appelé à remplacer avantageusement les agents anesthésiques en usage.

Traitement de la pustule maligne.

M. Babin, d'Angély (Seine-et-Oise), adresse une notice sur le traitement et la prophylaxie de la pustule maligne. (Commissaires MM. Velpeur et Angier.)

Cystophrasme de mercure.

M. Stanislas-Jarlin communique la formule d'un nouveau composé de chlorure de phosphore et de mercure, qu'il désigne sous le nom de chlorophrasme de mercure. (Commissaires : MM. Soubeiran et Pélissier.)

Nouveau système de prothèse dentaire.

J. d'Ar, médecin-dentiste, adresse un mémoire sur un nouveau système de prothèse dentaire. (Commissaires : MM. Maligne, Duval et Oudet.)

Chauffage des eaux minérales sulfureuses.

M. Bouland adresse une lettre en réponse à la réclamation de priorité faite dans la précédente séance par MM. de Puitsay et Lecomte relativement au procédé de chauffage des eaux sulfureuses froides. (Commission des eaux minérales.)

— L'Académie procède au renouvellement partiel des commissions permanentes.

Sont nommés : Dans la commission des épidémies, MM. Maccartan et Roche ; Dans la commission des remèdes secrets, MM. Orfila et Robinet ; Dans la commission des eaux minérales, MM. Mèlier et Bouilly ; Dans la commission de vaccine, MM. Rouvier et Deslauriers. Comité de publication : MM. Chomel, Bouguin, Béglin, Bussy et Bouley jeune.

Opium indigène.

M. Bouchardat, au nom d'une commission composée de M. Rayer, Orfila, Bouilly, Chevallier, Grisselle et Bouchardat, rapporteur, fait un rapport sur un mémoire de M. Aubergier relatif à la purification de l'opium indigène.

D'après les recherches et les expériences de la commission, dont M. le rapporteur rend un compte très détaillé, l'opium indigène serait non-seulement plus riche en morphine que l'opium exotique, mais sa composition serait plus constamment uniforme que celle de celui qui fournit l'orient, et il jouirait de toutes les propriétés thérapeutiques de ce dernier. M. le rapporteur a déjà fait l'essai de l'opium de bonne qualité qu'on emploie dans les eaux. Il conclut, en d'autres termes, des faits constatés par la commission, que l'opium indigène préparé par M. Aubergier peut soutenir avec avantage le concours avec l'opium exotique de bonne qualité.

M. le rapporteur conclut en demandant l'approbation de l'Académie pour le mémoire de M. Aubergier, et fait proposer d'en ordonner l'insertion dans les mémoires de l'Académie.

Sur la proposition de M. Chevallier, le même sujet est renvoyé au comité de rédaction.

Les conclusions avec l'addition proposée par M. Chevallier sont mises aux voix et adoptées.

Purpura hemorrhagica febrilis.

M. Hérard, médecin des hôpitaux, communique sous ce titre : *Purpura hemorrhagica febrilis, tang.* — *Asymptote trace de fibrine.* — Mort, une observation qu'il a faite dans les annales de la science, et qui serait apaisée, suivant lui, à jeter quelques lumières sur l'histoire encore obscure des affections hémorrhagiques, et en particulier sur la question si controversée de la composition du sang dans ces maladies.

Voici le fait rapporté par M. Hérard : Dans cette observation, remarquable à plus d'un titre, il s'agit d'un homme âgé de trente-cinq ans, doré, entré à l'hôpital de la Pitié, le 22 août 1852.

Le patient souffrait d'une bonne santé, doué d'une forte constitution et d'un tempérament sanguin, est homme qui ne se lèvent depuis qu'il y a quinze jours d'un ardeur de la fièvre qui n'avait presque rien d'insolite ni dans sa marche, ni dans ses principaux symptômes.

Le 19 août, à la suite d'un bain froid, il fut pris à coup, sans cause appréciable, d'un frisson avec frissons phlogistiques, courbature générale, et, en même temps d'une très vive douleur de reins.

Le 20 et 21, les accidents continuèrent, allèrent même en augmentant ; le malade eut des nausées et quelques vomissements.

Le 22, il vint à pied à l'hôpital de la Pitié, où il fut admis. L'interne de la salle, M. Labrie, constata, le soir de l'entrée, une fièvre intense, de la céphalalgie, de l'insappétence, la langue blanche, légèrement rouge sur les bords, une douleur de reins tellement aiguë qu'elle arrachait des cris au malade et absorbait presque tous les autres symptômes. Du reste, pas de lancination, ni de coryza, pas de toux, pas de mal de gorge, pas de diarrhée. Ça et là sur la face et les membres quelques petites saignées qui étaient dues à la variole ; mais le malade, d'ailleurs vacciné, assurait que ces crânes lui avaient été inoculés par son père.

Le 23, à la visite du matin, l'état était à peu près le même que la veille au soir. La fièvre persiste, les douleurs de reins sont intolérables ; les éleveurs demeurent stationnaires ; mais sur la face et le devant de la poitrine on remarque une rougeur assez vive, générale, anfrueuse, sans pointillures, disparaissant à la pression. Le malade ne se plaint ni de mal de gorge, ni de lancination, ni de toux. La muqueuse bucco-pharyngienne est saine, la langue blanche, humide. Il n'y a plus de vomissements. L'intelligence est libre. Le soir l'injection des téguments est plus étendue et encore plus marquée que le matin.

Le 24 (quatrième jour depuis le début), la céphalalgie et surtout la douleur des reins sont toujours très violentes. La peau est chaude, le pouls, développé, bat 108 fois par minute. Les deux conjonctives oculaires et les paupières, principalement du côté droit, sont le siège de fortes ecchymoses violacées, noires.

Un grand nombre de petites hémorrhagies se manifestent sur la veine et les membres inférieurs ; elles sont confluentes et forment des plaques, rares sur la poitrine et les bras. Sur les jambes, on observe par plaques dissimulées une teinte blanchâtre qui dénote une phlogose profonde. La langue, à peine rouge sur les bords, présente à sa face antérieure une teinte blanchâtre ; les gencives sont saines, ainsi que l'arrière-gorge, le malade crache cinq ou six crachats sanglants, et assure avoir rendu des urines rouges de sang.

A l'auscultation, on perçoit dans la poitrine quelques râles sous-inflammatoires dissimulés. La percussion ne fait reconnaître aucune différence de son appréciable. (Limonade citrique pour boisson ; régime lacté.) Un soulagement immédiat, et le malade obtient après la saignée ; puis, quelques heures après, le malade s'est plaint tout à coup d'une sensation d'étouffement et est mort subitement.

Examen du sang tiré de la veine. — Le sang ne s'est pas séparé, comme d'ordinaire, en sérum et caillot, il a conservé pendant vingt-quatre heures une couleur rougeâtre et avait de la fluidité les plus remarquables. Il n'a pas pris une trace de coagulum. M. le Dr Bérard, qui en a fait l'analyse quantitative et qualitative, est arrivé aux résultats suivants tout à fait attendus :

Fibrine. — Après un court d'heure de batage avec une verge d'osier, il était impossible de compter le plus petit débris de fibrine. Globules. — Une impossibilité de séparer les globules d'un sérum. Le dépôt spontané, pas plus que l'addition au sérum d'un élixir de soude, pas plus que la réfrigération, n'ont pu précipiter cette substance.

Densité. — La densité du sang ainsi analysé était de 10556. 1.000 parties de sang mis à destination contenaient : eau 803.44 ; parties solides, 186.56.

La proportion des substances alcalines n'a pu être déterminée. Les réactions du M. Hérard fait suivre la relation des tendent à le faire considérer comme un cas de purpura hemorrhagica febrilis, semblable à ceux qu'a décrits M. Rayer. (Commissaires, MM. Louis et Gibert.)

Eaux de Vichy.

M. Pottier fait, au nom de la commission des eaux minérales, un rapport verbal favorable sur un travail communiqué à l'Académie par M. Durand-Fardel, membre correspondant, et intitulé : *Mémoire clinique sur cinq années de pratique à Vichy.* M. le rapporteur propose d'envoyer une lettre de félicitation. (Adopté.)

La séance est levée à cinq heures.

Chronique et nouvelles.

Voici les noms des externes des hôpitaux nouvellement nommés : MM. Bailion, Costa, Dubarry, Guyon, Audin, Aval, Cl. Vichy, Chabron, Desfontaines, Tamarac-Maurice, Alard, Irwin, Verjor, Varmont, Mollin, Salva, Sadry, Blondest, Clot Hare, Maugny, Mugnier, Alband, Bourgard, Doyen, Godat, Jean Legendre, Martinez, Roux, Roussel, Silvestre, Chalou, Jean-François, Collois (H.), Delanay, Dexant, Desbats, Jean-François, Doyen, Martin, Rabinet, Robinet, Smyth, Jean-François, Bedane, Boyer, Devys, Gouffier, Nélatt, Jean-François, Boncourt, Pail, Remond, Rigodon, Boncourt, Rouvier, Buisson, Duvé, Despaing, Pillarier, Forestier, Jean-François, Delaunay, Nicolas, Poupelard, Rouyer, Gellé, Guillaume, Delaunay, Lathion, Pétit, Pillarier, Feron, Gellé, Guillaume, Dugué, Fleuriot, Hardy, Marjot, Morel, Pottier, Aimé, J. Collin (F.), Dieudonné, Faulcon, Lorcq, Camus, Pail, Raoux, Th. de Cosmédane, Toulzin, Vanvers, Vimont, Bocq, Bonnet, Bourdin, Chabron, Dubarry, Chaspin, Dond, Laisne, Le Moreau (F.), Mouton, Paul, Gouffier, Vieux, Ambard, nard, Dumoulin, Girard, Gœman, Hornbort, Morel, Pail, Phil (Ch.-A.), Cintrat, Cezanne, Créquy, Guyard, Guerlot, Bocq, Louchard-Fortinard, Nozet, Petit, Souesne, Siffert, Grand, Gaudon, J. Pail, Maréchal, Forget, Frizon, Girard, Nauze, Jauvici, Japin, Ellice, Maréchal, Forget, Frizon, Girard, Minard, Moreau, Peyreux, Aiche, Sauré, Séjourné, Vichy, raud, Boutin, Delorme, Dubois (Ang.), Fanelle, Lesage, MM. Lachaux, Lanturier (H.), Bardin, Bergeret, Boquin, Fontg, Hoffmann, Lanchet, Derrien (J.-B.), Métérier, Noels, Pail, Poiré, Rougemont, Sauré, J. B. B. Métérier, Noels, Pail, Loignon, Lanchet, Magiot, Robert, Reynaud, Vermond, dour, Barille, Evange, Jolle, Mothet, S. Témoin.

— Le sénat sard, adoptant les conclusions du rapport de M. Deshayes, a sanctionné, le 26 novembre dernier, par une loi, la proposition internationale, la convention internationale signée le 3 février de cette année par la convention du 3 février de la Sardaigne, à laquelle le règlement annexé, le chambro députés de Turin avait déjà précédemment, sur le rapport de M. Deshayes, approuvé des deux actes. Les savants rapporteur ont démontré, avec l'autorité de leur expérience, à l'assemblée, que le nouveau régime consacré par la convention du 3 février sur le commerce des deux pays. Les développements dans le rapport de M. Deshayes ont été entendus d'un haut degré d'intérêt.

— M. le docteur Trousseau, professeur de clinique médicale à la Faculté, communique son cours à l'Hôtel-Dieu le 4 juin 1853, à huit heures du matin.

— M. le docteur Phillips commença la première partie de ses cours de maladies des voies urinaires le 4 janvier, à quatre heures, dans l'amphithéâtre n° 2 de l'Ecole pratique. Cette première partie comprend les maladies de l'urètre.

La Gazette de Hôpitaux rappelle à ses abonnés des départements qu'une prudence de son administration est toujours chargée de leur rendre leurs services tous les jours de leur travail ; de transmettre leurs travaux aux Académies, de leur faire parvenir l'ancien, des livres, des instruments, etc., etc., tous les offices ont toujours rendus avec zèle, intelligence et promptitude.

— M. le docteur Phillips commença la première partie de ses cours de maladies des voies urinaires le 4 janvier, à quatre heures, dans l'amphithéâtre n° 2 de l'Ecole pratique. Cette première partie comprend les maladies de l'urètre.

— M. le docteur Phillips commença la première partie de ses cours de maladies des voies urinaires le 4 janvier, à quatre heures, dans l'amphithéâtre n° 2 de l'Ecole pratique. Cette première partie comprend les maladies de l'urètre.

— M. le docteur Phillips commença la première partie de ses cours de maladies des voies urinaires le 4 janvier, à quatre heures, dans l'amphithéâtre n° 2 de l'Ecole pratique. Cette première partie comprend les maladies de l'urètre.

— M. le docteur Phillips commença la première partie de ses cours de maladies des voies urinaires le 4 janvier, à quatre heures, dans l'amphithéâtre n° 2 de l'Ecole pratique. Cette première partie comprend les maladies de l'urètre.

— M. le docteur Phillips commença la première partie de ses cours de maladies des voies urinaires le 4 janvier, à quatre heures, dans l'amphithéâtre n° 2 de l'Ecole pratique. Cette première partie comprend les maladies de l'urètre.

— M. le docteur Phillips commença la première partie de ses cours de maladies des voies urinaires le 4 janvier, à quatre heures, dans l'amphithéâtre n° 2 de l'Ecole pratique. Cette première partie comprend les maladies de l'urètre.

— M. le docteur Phillips commença la première partie de ses cours de maladies des voies urinaires le 4 janvier, à quatre heures, dans l'amphithéâtre n° 2 de l'Ecole pratique. Cette première partie comprend les maladies de l'urètre.

— M. le docteur Phillips commença la première partie de ses cours de maladies des voies urinaires le 4 janvier, à quatre heures, dans l'amphithéâtre n° 2 de l'Ecole pratique. Cette première partie comprend les maladies de l'urètre.

— M. le docteur Phillips commença la première partie de ses cours de maladies des voies urinaires le 4 janvier, à quatre heures, dans l'amphithéâtre n° 2 de l'Ecole pratique. Cette première partie comprend les maladies de l'urètre.

— M. le docteur Phillips commença la première partie de ses cours de maladies des voies urinaires le 4 janvier, à quatre heures, dans l'amphithéâtre n° 2 de l'Ecole pratique. Cette première partie comprend les maladies de l'urètre.

— M. le docteur Phillips commença la première partie de ses cours de maladies des voies urinaires le 4 janvier, à quatre heures, dans l'amphithéâtre n° 2 de l'Ecole pratique. Cette première partie comprend les maladies de l'urètre.

— M. le docteur Phillips commença la première partie de ses cours de maladies des voies urinaires le 4 janvier, à quatre heures, dans l'amphithéâtre n° 2 de l'Ecole pratique. Cette première partie comprend les maladies de l'urètre.

— M. le docteur Phillips commença la première partie de ses cours de maladies des voies urinaires le 4 janvier, à quatre heures, dans l'amphithéâtre n° 2 de l'Ecole pratique. Cette première partie comprend les maladies de l'urètre.

— M. le docteur Phillips commença la première partie de ses cours de maladies des voies urinaires le 4 janvier, à quatre heures, dans l'amphithéâtre n° 2 de l'Ecole pratique. Cette première partie comprend les maladies de l'urètre.

— M. le docteur Phillips commença la première partie de ses cours de maladies des voies urinaires le 4 janvier, à quatre heures, dans l'amphithéâtre n° 2 de l'Ecole pratique. Cette première partie comprend les maladies de l'urètre.

— M. le docteur Phillips commença la première partie de ses cours de maladies des voies urinaires le 4 janvier, à quatre heures, dans l'amphithéâtre n° 2 de l'Ecole pratique. Cette première partie comprend les maladies de l'urètre.

852.

13

344, 370, 448, 440.
AUNÉE. Préparation d'— (Cazenave, 283).
AURICULAIRE Écoulement à la suite des fractures du conduit —, 382.
AVORTEMENT provoqué. Discussion, 407, 449, 434, 443, 449, 455, 458

tion — (Huguier), 486. — (Voet), 194. — Statistique des opér.
— (Gent et Merland), 204. — (Decoene), 221. — (Boriney), 3
Cas remarquable d'opération — (Lague), 227. — Opération —
coene), 585.

juges du concours pour l'agrégation. 536. — De

